CONSTANTINOPLE 1453

Des Byzantins aux Ottomans

Sous la direction de Vincent Déroche *et* Nicolas Vatin

ANACHARSIS

Constantinople 1453

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

COLLECTION FAMAGOUSTE

Constantinople 1453

Des Byzantins aux Ottomans

Textes et documents

Réunis, traduits et présentés sous la direction de
Vincent Déroche et Nicolas Vatin

Avec le concours de
Marie-Hélène Blanchet, Elisabetta Borromeo,
Thierry Ganchou et Guillaume Saint-Guillain

ANACHARSIS

À la mémoire de Michel Lassithiotakis et Stéphane Yerasimos.

Ouvrage publié à l'initiative des UMR 8167 (Orient et Méditerranée) et 8032 (Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centre-asiatiques) du CNRS, avec le concours du Labex RESMED (ANR-10-LABX-72) dans le cadre du programme Investissements d'avenir ANR-11-IDEX-0004-02 et du Labex TEPSIS, et soutenu dans le cadre du contrat de filière CNL-DRAC-Région Midi-Pyrénées.

ISBN : 979-92011-29-6

Diffusion distribution : Les Belles Lettres

© Anacharsis Éditions, 2016
43, rue de Bayard
31000 Toulouse
www.editions-anacharsis.com

Avant-propos

Vincent Déroche et Nicolas Vatin

Le 29 mai 1453 est une de ces dates qui émergent dans l'histoire de l'humanité. Certains en ont fait le point de départ des temps modernes. Dans tous les cas, la chute de Constantinople, qui éliminait à jamais l'Empire romain d'Orient, était la fin d'un monde, tandis que la conquête d'Istanbul donnait aux Ottomans un immense prestige impérial et promettait de nouveaux succès à l'expansion musulmane en Europe. L'historien se doit de nuancer ces images. Pour autant cette vision symbolique de l'événement – toujours latente aujourd'hui dans les réflexions ou polémiques sur la place de l'islam dans le monde ou, récemment encore, sur le statut de Sainte-Sophie – était déjà celle largement partagée par les contemporains du siège et leurs premiers successeurs. C'est à ceux-ci que le présent volume a choisi de donner la parole, parce qu'ils sont notre source sur des événements qu'il importe de comprendre en historiens d'aujourd'hui, soucieux de préciser les faits avec le plus d'exactitude possible, mais aussi d'en éclairer le contexte politique, social et culturel et de comprendre ce qu'ils signifièrent pour ceux qui les vécurent, de près ou de loin.

Nous ne sommes pas les premiers à tenter cette aventure. Il y aura bientôt quarante ans, Agostino Pertusi faisait paraître, sous le titre *La caduta di Costantinopoli*, un ouvrage de grande ampleur qui eut un retentissement important. Il ne s'agissait pas de proposer au public une nouvelle histoire du siège et de la chute de Constantinople, mais de lui donner accès aux sources en fournissant une traduction italienne de textes de natures très diverses : témoignages, mais aussi récits d'historiens, échos plus ou moins lointains, etc. A. Pertusi s'était notamment efforcé de

donner toute leur place aux sources orientales, ce qui, à l'époque, était une innovation. Des introductions et une annotation soigneuses, une chronologie fine des événements, une bibliographie à jour, contribuèrent à faire de ce recueil de traductions un ouvrage de référence, toujours de première utilité aujourd'hui.

Était-il utile de refaire ce travail en rassemblant à nouveau la traduction de textes et documents sur la chute de Constantinople (ou la conquête d'Istanbul) ? À cette question, il est aisé de répondre qu'un pareil effort n'avait jamais été fait en français. Non seulement les lecteurs francophones ne disposaient pas d'un volume rassemblant systématiquement cette documentation, mais encore la plupart des auteurs n'avaient jamais été traduits en français, à commencer par Doukas et Kritoboulos.

D'autres considérations, cependant, poussaient les promoteurs du présent volume.

En premier lieu, ils étaient animés par le souci de fournir un travail philologique aussi sérieux que possible, en revenant aux textes originaux, ce que Pertusi n'avait pas toujours pu faire dans le domaine oriental. Aussi firent-ils appel à des collaborateurs nombreux, qui acceptèrent de participer à l'aventure, malgré les tâches qui les occupaient déjà. Ceci explique à la fois le temps qu'il fallut pour venir à bout du présent volume et certaines particularités de celui-ci, sur lesquelles nous reviendrons plus bas.

Bien entendu, la recherche historique et la bibliographie avaient continué à se développer, à la fois dans le domaine de l'histoire et de l'historiographie. Nos connaissances sur les événements et notre façon d'aborder les sources ont changé depuis les années 1970, notamment (mais non uniquement) en ce qui concerne les textes ottomans. Bien plus, un certain nombre des documents latins ou des chroniques ottomanes traduits ici n'étaient alors pas disponibles. L'importance accordée dans le présent recueil aux textes apocalyptiques, ou à des hagiographies de saints derviches (qui ne décrivent pas le siège) est le reflet de l'évolution de notre manière de faire de l'histoire ou, pour le dire autrement, de nous interroger sur la nature d'un événement comme le siège de 1453, sur sa signification pour les acteurs, de part et d'autre des murailles de la Ville, et pour leurs descendants.

Enfin il paraissait important – mais il est juste de dire qu'A. Pertusi s'était déjà efforcé de travailler dans cet esprit – de ne pas séparer artificiellement les domaines linguistiques et culturels. D'ailleurs, à l'analyse,

on s'aperçoit qu'auteurs hellénophones et turcophones pouvaient participer pour une part, fût-ce marginalement, à une culture commune, notamment une culture orale qui nous échappe.

L'organisation générale de l'ouvrage est le reflet de ces réflexions préliminaires.

Notre but étant de fournir au lecteur un maximum de sources et de lui en faciliter la compréhension, il était nécessaire de faire quelques brèves introductions générales mettant les événements et les textes en contexte : une introduction historique, cosignée par un byzantiniste et un orientaliste, est suivie d'une chronologie, à usage pratique et plus légère que celle d'A. Pertusi. Puis trois exposés sont consacrés aux particularités des sources grecques et slaves, occidentales et ottomanes (en turc ou en arabe).

Les textes traduits sont répartis, indépendamment de la langue de départ, en cinq sections thématiques. La première (« Historiens : les textes de référence ») rassemble des témoignages majeurs d'auteurs contemporains des faits, qui ont constitué ou constituent la base de nos connaissances. Y figurent bien sûr les quatre historiens byzantins, Kritoboulos, Doukas, Sphrantzès et Chalkokondylès, sources des récits modernes de la chute (malgré leurs points de vue très divergents) avec Barbaro qui, étant plutôt un témoin, trouve sa place dans la section suivante ; on y a joint Posculo et Nestor Iskander dont le témoignage a été jusqu'ici insuffisamment exploité à cause de difficultés philologiques, ainsi qu'un extrait des mémoires de Constantin Mihailović. Dans le cas particulier des auteurs ottomans, on y a placé Tursun Bey et Aşıkpaşazade, dont les récits ont été largement la source des autres historiens ottomans, y compris parmi leurs contemporains. Non sans hésitation, on y a ajouté Enveri, dont le poème n'est pourtant que la versification d'un original en prose inconnu, mais dont la date de rédaction est la plus ancienne de tout le corpus en langue turque. La deuxième section (« Lettres et documents ») est l'occasion d'apporter en contrepoint de ces sources littéraires bon nombre de sources documentaires, le plus souvent (mais pas exclusivement) occidentales, qui apportent au lecteur un contact direct et bienvenu avec l'événement concret. Le titre de la troisième section (« Monodies et lamentations ») parle de lui-même : un échantillon de textes donne une idée de l'écho douloureux de l'événement dans le monde chrétien. Les textes grecs, surtout ceux en vers, sont devenus partie intégrante de la culture populaire grecque qui garde la nostalgie de la Ville et de l'Empire

idéalisé. On a choisi de rassembler dans une même quatrième section (« Prophéties, apocalypses et textes mystiques ») d'une part des textes proprement apocalyptiques – dont les travaux de Stéphane Yerasimos ont montré quelle était la porosité, dans des contextes politiques changeants, entre les différentes cultures qui se côtoyaient et s'affrontaient –, d'autre part des récits ottomans d'une tonalité un peu particulière : le passage des *Tevarih-i al-i Osman* d'Oruç, qui revient sur la thématique de la ville maudite chère aux opposants à la politique impériale de Mehmed II, fait écho aux textes apocalyptiques ; deux autres émanent du monde des derviches et présentent les événements à travers le prisme d'une vision mystique populaire. La cinquième section enfin rassemble sous le titre « Après la bataille : de l'histoire à la légende » des textes rédigés après les événements, soit par des contemporains du siège travaillant de seconde main, en historiens plus qu'en mémorialistes, soit bien plus longtemps après les événements ; le Pseudo-Sphrantzès est emblématique de cette reconstruction d'un passé assez récent en une légende qui oblitéra presque les vraies sources dans la mémoire collective sous la domination ottomane. Pour ne pas alourdir le volume, c'est par une petite synthèse due à Michel Balivet que le lecteur pourra prendre connaissance de trois narrations ottomanes tardives, rédigées au XVII^e^ siècle, « entre mythe et histoire ». Pour finir, un épilogue constitué de trois courtes synthèses vient rappeler que la date du 29 mai 1453 scella la fin d'un monde, mais également le début d'un autre et aussi, peut-être, la perpétuation partielle du premier dans le second.

Chaque traduction est annotée et précédée d'une introduction sur l'auteur et son œuvre qui fournit une courte bibliographie. Dans la forme, une homogénéisation a été faite. En revanche, tant en raison du temps qu'a pris la préparation du volume que par principe, nous avons choisi de laisser à chaque contributeur une grande liberté. Aussi l'importance de la notice liminaire, le nombre et la longueur des notes, et même l'esprit dans lequel elles sont rédigées, peuvent varier un peu, dans une limite que nous espérons raisonnable.

Pour éviter de répéter à chaque occurrence des éclaircissements pourtant nécessaires, nous avons annexé d'une part un glossaire définissant des termes techniques ou des notions géographiques ou mythologiques, d'autre part une liste de biographies des principaux personnages apparaissant dans les textes. Une concordance permettra également de se

repérer entre les différentes formes que pouvaient prendre, selon la langue, les noms de lieux ou de personnes.

Avant de clore cet avant-propos, qu'on nous permette de dire notre gratitude à tous ceux qui nous ont aidés à venir à bout de ce projet : d'abord Frantz Olivié qui a accepté généreusement de publier le livre, puis les Labex TEPSIS et RESMED qui ont apporté une contribution financière essentielle, enfin des amis et collègues dont l'aide ou le soutien, à un moment ou un autre, se sont révélés essentiels : M^mes^ Nathalie Clayer et Anne-Marie Touzard, MM. Jean-Claude Cheynet et Driss Mekhouar. Notre reconnaissance va également aux contributeurs du volume, qui bien souvent ont accepté d'y participer par amitié, certains dans la dernière étape, pour nous permettre d'achever.

Plus d'une année a passé en effet depuis l'époque où Bernard Flusin lançait la première idée de ce recueil. Avec le temps, de nouveaux collègues, souvent de jeunes collègues, se sont joints à nous, pour notre plus grand plaisir. D'autres, hélas, nous ont quittés. En ce moment d'aboutissement où nous aurions souhaité les avoir auprès de nous, notre pensée va à Michel Lassithiotakis et Stéphane Yerasimos, tous deux compagnons de la première heure décédés prématurément, à qui nous dédions ce livre.

Note sur les transcriptions

Les textes rassemblés dans ce volume parlent des mêmes lieux, des mêmes personnes, des mêmes institutions parfois. Ils le font dans des langues différentes, en employant des formes diverses. À pareil casse-tête, il n'est pas de solution satisfaisante. Dans les introductions et les notes, le principe suivi est d'utiliser soit la forme française quand elle existe (janissaire, Gallipoli), soit, pour les noms de lieu, la forme officielle actuelle (Skopje, Edirne). Les renvois figurant dans l'index devraient permettre de relier, par exemple, Edirne à Andrinople. Dans les textes traduits, les solutions se devaient d'être plus empiriques. Il eût été absurde de garder, dans des textes ottomans, Gelibolu au lieu de Gallipoli. Mais faire dire à un auteur byzantin Istanbul ou Bursa tiendrait du contresens : le plus souvent, c'est pour la forme grecque qu'on a opté.

Les prénoms grecs ont été francisés : Luc Notaras et non pas Loukas Notaras.

En ce qui concerne les transcriptions, on a évidemment conservé les formes données par la langue utilisant un alphabet latin, y compris pour les traductions de l'ottoman, où c'est une transcription en caractères turcs actuels qui a été adoptée. De façon plus contestable, on en a fait autant pour quelques rares formes arabes ou persanes. Pour des lecteurs moins familiers du turc que de l'italien ou du latin, rappelons en deux mots les principales caractéristiques de l'alphabet turc :

> Voyelles : E, e = *è* // İ, i (avec point) = *i* // I, ı (sans point) = se prononce comme le *i*, mais avec l'extrémité de la langue ramenée en arrière vers le milieu du palais // Ö, ö = *eu* (comme dans *beurre*) // U, u = *ou* (comme dans *jour*) // Ü, ü = *u* (comme dans *pur*).

Consonnes : C, c = *dj* // Ç, ç = *tch* // G, g = *gu* (comme dans *guerre*) // Ğ, ğ = *y* après e, i, ö, ü ; après a, ı, o, u il indique une brève suspension de la voix // Ş, ş = *ch* // Y, y = toujours consonne comme dans Cayenne.

Les consonnes finales sont toujours prononcées : Sinop se prononce *Sinope*.

Pour ce qui est du grec, on a suivi la transcription traditionnelle pour le grec ancien, qui ne correspond pas à la prononciation moderne mais a l'avantage de distinguer les lettres homophones.

Le *hèta* est rendu par un « è » marqué d'un accent grave. L'*epsilon* est transcrit par un « e », qui ne porte un accent aigu que quand celui-ci est utile à la prononciation française (pour éviter le « e » muet français). Cet accent aigu est absent dans la syllabe finale lorsque l'*epsilon* y est suivi d'une consonne qui est prononcée.

L'*ômégа* est distingué du *omicron* par un accent circonflexe.

Les lettres composant des diphtongues sont transcrites comme les lettres indépendantes, sauf le *upsilon,* rendu par un « y » lorsqu'il est seul mais par un « u » lorsqu'il est le second élément d'une diphtongue. Le *gamma* seul est rendu par un « g », mais l'est par un « n » lorsqu'il précède *kappa, xi, chi* ou un second *gamma*.

L'esprit rude a été rendu par un « h » initial. Les accents, l'esprit doux et l'esprit rude sur le *rhô* ont été ignorés.

Nota : le lecteur trouvera aux p. 1394-1397 des cartes des lieux concernés. Les termes suivis dans le texte d'un astérisque se trouvent explicités dans le Glossaire p. 1285.

Introduction générale

Guillaume Saint-Guillain et Nicolas Vatin

Il est des événements auxquels les mécanismes complexes de la construction du souvenir et de l'écriture de l'histoire ont conféré une valeur symbolique et une charge émotionnelle si fortes qu'ils risquent, à être réexaminés de plus près, d'apparaître finalement trop maigres dans des vêtements trop grands. Une fois dépouillés de leur valeur mémorielle et mnémotechnique, il reste souvent l'impression que l'essentiel de ce qu'ils prétendent incarner et résumer s'est passé avant, après, ailleurs ou autrement. Tel est en partie le cas de la chute de Constantinople, mais en partie seulement[1]. Certes, les faits et la date de 1453 – ou de 857 pour les Ottomans, grands amateurs de chronogrammes* – ont acquis très tôt un pouvoir d'évocation qui les dépasse et l'ont ensuite, sinon continûment conservé, du moins périodiquement retrouvé : au soir de son triomphe, à en croire en tout cas Tursun Bey[2], la pensée du conquérant lui-même ne s'égarait-elle pas loin du champ de bataille de l'heure, dans

1. Parmi les ouvrages consacrés au siège et à la chute de Constantinople, voir en dernier lieu M. Angold, *The Fall of Constantinople to the Ottomans*, qui s'intéresse non tant à l'événement lui-même qu'à son contexte et à son écho. Pour un récit suivi des péripéties du siège, on peut encore se reporter à S. Runciman, *La chute de Constantinople* (traduction de Idem, *The Fall of Constantinople*), bien que l'interprétation qu'il en donne soit aujourd'hui datée et que certains éléments factuels soient dépassés. Voir aussi K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, II, p. 108-160. Le volumineux ouvrage de M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, synthèse et couronnement de travaux antérieurs, est moins une présentation d'ensemble qu'une série d'études particulièrement minutieuses sur certains problèmes posés par les sources et par l'histoire du siège. On peut également consulter D. Nicolle, J. Haldon et S. Turnbull, *The Fall of Constantinople*. Voir aussi *infra*, note 3.
2. Sur cet auteur, voir *infra* p. 187-190.

une méditation intemporelle sur la caducité de toutes les grandeurs impériales ? Pourtant, la prise de la capitale de ce qui restait, bon an mal an, l'Empire romain n'est pas simplement un événement symbolique propre à nourrir la poésie du transitoire. Non seulement il joue bien un rôle dans le développement des phénomènes plus lents et plus massifs qu'il sert souvent à évoquer par un raccourci simplificateur sinon réducteur – l'humanisme et le transfert de l'héritage grec antique à l'Italie, le partage des eaux entre l'Europe orientale et l'Europe occidentale, le basculement de cette dernière de la Méditerranée à l'Atlantique, l'avènement de la puissance ottomane à un nouveau statut, la genèse de l'hellénisme moderne, la fin du Moyen Âge – mais pour certains d'entre eux il constitue le moment d'une rupture décisive.

Cet événement ne peut donc pas être réduit à l'écume d'une mer qui serait seule la véritable histoire. Il le peut d'autant moins que le regard qui se porte aujourd'hui sur lui est nécessairement guidé par un double héritage. Celui, d'abord, de tous les textes qu'il a suscités dans les décennies qui l'ont suivi, dont on verra que seuls quelques-uns peuvent être définis à proprement parler comme des témoignages[3] ; celui ensuite de tous ces autres textes qui se sont employés dans les siècles suivants à le réinventer et à l'insérer dans un grand récit, puis à le reconstituer dans ses moindres détails à l'aide des méthodes de la science historique. Nous avons en effet affaire à un événement qui a été scruté dans ses recoins les plus obscurs avec un soin maniaque par des générations d'historiens : on l'a décomposé en une série de micro-événements dont l'authenticité ou les motifs de l'invention ont été soigneusement pesés et, par un phénomène bien connu, l'érudition appelant toujours davantage d'érudition, sa signification a parfois été perdue de vue au profit d'une quête esthético-savante du détail vrai.

3. Parmi les entreprises d'édition et de traduction de sources concernant la chute de Constantinople, il faut mentionner d'abord les deux volumes d'A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli*, publiés en 1976 et complétés en 1983 par un troisième volume posthume (Idem, *Testi inediti e poco noti*) ; l'introduction du premier volume fournit, p. LIX-XCI, une chronologie minutieuse, en grande partie basée sur le récit de Nicolò Barbaro (à propos duquel voir *infra* p. 455-464), et dont dépend largement la nôtre (*infra*, p. 39-61). J. R. Melville-Jones, *The Siege of Constantinople, 1453*, propose la traduction en anglais de sept des plus célèbres récits du siège. M. Philippides, *Mehmed II the Conqueror and the Fall of the Franco-Byzantine Levant*, donne, également en traduction anglaise, d'autres textes relatifs à la chute de Constantinople ; l'annotation fait également le point sur certains épisodes du siège de 1453 et la bibliographie recense les sources qui le concernent.

S'efforcer d'y voir clair paraît donc essentiel, d'autant plus que l'événement de 1453 et ses conséquences ont longtemps suscité et suscitent aujourd'hui encore des émotions fortes : qu'on songe aux rêves et frustrations qui ont pu animer la politique de l'empire tsariste ou du royaume hellénique, mais aussi à la multiplication à Istanbul des tombes de héros mythiques de la conquête de la Ville[4], ou à l'importance de l'image du Conquérant (Fatih) et de sa conquête dans la Turquie contemporaine, alors que certains envisagent de rendre à Sainte-Sophie le statut de mosquée qu'elle a perdu depuis près d'un siècle au profit de celui de musée. Pour y voir clair, donc, le mieux est de laisser parler les textes que nous avons traduits, non sans donner les quelques clefs qui doivent permettre de comprendre ce qu'ils disent et ce qu'ils ne disent pas. Dans l'introduction à ces textes, notre but modeste est de présenter brièvement les origines de l'événement : origines historiques à long, puis à moyen terme, où il est naturel que Byzance, de plus en plus isolée et inquiète, constitue le pivot de notre propos, avant de s'interroger sur ce que pouvaient signifier pour les Ottomans eux-mêmes le siège et la conquête de Constantinople.

Les racines de la chute : Byzance, les Turcs et les Occidentaux avant le XV^e^ siècle

L'histoire de la chute de Constantinople commence au moins deux siècles avant 1453, avec la grande conquête mongole qui submerge tout l'Orient musulman et change la face du monde. Celle-ci, entre autres immenses conséquences, ébranle définitivement les fondements du sultanat des Turcs seldjoukides qui dominait le centre et l'est de l'Asie Mineure depuis la fin du XI^e^ siècle. Ces territoires avaient été auparavant sous le contrôle de l'Empire byzantin[5] (nom que les historiens occidentaux donnèrent à partir du XVI^e^ siècle à l'Empire romain d'Orient) ; de cet empire, les Seldjoukides, régnant donc à l'origine sur une population majoritairement grecque et orthodoxe, devinrent l'adversaire par excellence, mais aussi le compagnon de route, dans le cadre d'une relation où

4. Voir N. Vatin et S. Yerasimos, *Les cimetières dans la ville*, p. 53-54.
5. Sur la dernière phase de l'histoire de l'Empire byzantin, après la quatrième croisade, voir en général A. Laiou et C. Morrisson éd., *Le monde byzantin*, III, *Byzance et ses voisins, 1204-1453* ; D. M. Nicol, *Les derniers siècles de Byzance*.

la symbiose et l'affrontement idéologique se côtoyaient[6]. Paradoxalement, l'effondrement de cet État seldjoukide ne profita pas à Byzance, tout au contraire.

C'est que l'Empire byzantin avait lui-même beaucoup changé. Il avait expérimenté l'exil intérieur, lorsque, en 1204, la conquête de Constantinople par les croisés francs et vénitiens l'avait chassé de sa capitale et remplacé par un Empire latin prétendant marier l'héritage de Byzance et les modèles politiques et religieux de l'Occident, alors en pleine expansion. La « latinisation » d'une partie de l'espace byzantin est à replacer dans ce grand contexte de l'expansion de l'Occident, de l'Irlande à la Palestine et de l'Espagne à la Baltique, dont la croisade peut être lue comme l'une des expressions. En Grèce, l'une des principales régions de l'ancien Empire byzantin, elle entraîne une fragmentation politique extrême[7], mais organisée dans le cadre de rapports féodaux entre certaines de ces entités, ou de relations coloniales entre certaines autres et les communes italiennes de Venise et, plus tard, de Gênes.

Parallèlement, l'identité impériale et religieuse byzantine se ressource dans la relégation provinciale ; parmi les prétendants grecs à la succession, l'un, qui règne à Nicée (İznik) en Asie Mineure occidentale, finit par dominer les autres, repousser les Occidentaux d'une partie au moins des territoires qu'ils avaient occupés et organisés à leur façon, et finalement reprendre en 1261 Constantinople, la capitale éternelle de l'empire. Cette Byzance restaurée ne peut toutefois plus se prétendre l'héritière autarcique de la tradition romaine : elle est contrainte de prendre sa place dans le concert des nations européennes, avec lesquelles elle doit maintenir un dialogue permanent, politique et religieux, ne serait-ce que pour garder à distance le spectre d'une nouvelle occupation latine de Constantinople. Certes, l'empire maintient ses revendications universelles et sa spécificité religieuse (en dépit d'une première union avec l'Église romaine de 1274 à 1282), mais néanmoins Byzance est désormais d'Occident et sa politique intérieure même se trouve déterminée par la question de ses rapports avec les Occidentaux. Ceux-ci contrôlent toujours une partie de son ancien territoire et de son économie, à travers l'existence de nombreuses principautés et colonies latines dans le sud de la Grèce comme à travers la

6. S. Métivier, « Byzantium in Question in 13th-century Seljuk Anatolia ».
7. Voir la carte de la Méditerranée orientale, p. 1394.

présence et l'action, dans l'Empire même, des mercenaires et aristocrates latins et surtout des marchands italiens, en particulier ceux de Venise et de Gênes, qui dominent les échanges commerciaux [8].

C'est donc cette Byzance nouvelle, à la façade impériale brillamment ravalée et dont la culture rayonne à travers la première renaissance paléologue [9], mais dont l'intégration occidentale s'affirme, qui doit affronter les conséquences de l'effondrement seldjoukide. Celui-ci a déchaîné les forces, bien plus incontrôlables, de nouveaux venus : une seconde migration turque touche alors l'Anatolie, celle de tribus turcomanes encore nomades et pour certaines non encore ou très superficiellement islamisées. C'est de cette vague que sortiront les futurs Ottomans. Cette injection brusque de forces vives et brutales, couplée au vide politique créé par l'agonie lente et silencieuse des Seldjoukides, dresse face à Byzance dans la deuxième moitié du XIII^e^ siècle une menace redoutable.

Les conséquences pour l'empire sont immédiates et considérables : il est amputé dès le début du XIV^e^ siècle de l'essentiel de sa moitié asiatique, à l'exception de quelques enclaves comme la ville de Philadelphie (Alaşehir), isolée à l'intérieur des terres, et il se trouve ainsi réduit à sa part européenne (Thrace, Macédoine, Nord de la Thessalie et de l'Albanie). Cette avancée turque repousse vers Constantinople des flots de réfugiés anatoliens et bouleverse les structures sociales et économiques de l'Asie Mineure occidentale à présent sous domination turque ; qui pis est, elle déstabilise aussi les équilibres à l'intérieur de l'aristocratie byzantine, instrument principal du gouvernement impérial mais désormais dépossédée d'une partie considérable de sa fortune foncière. Byzance se montre incapable de réagir autrement que par le recours au mercenariat occidental, avec l'engagement des routiers de la Compagnie catalane qui, après quelques succès face aux Turcs, se retournent contre l'empire, qu'ils ravagent avant d'aller enlever pour leur propre compte Athènes et son duché aux Francs [10]. C'est dans ces tensions que s'enracine la première guerre civile byzantine (1321-1328), à l'issue de laquelle Andronic II, l'empereur pieux et lettré, est déposé par son petit-fils Andronic III (1328-1341),

8. Pour une vue d'ensemble et une bibliographie plus complète, voir M. Balard, *Les Latins en Orient*, p. 215-243 et 271-365.
9. E. Fryde, *The Early Palaeologan Renaissance*.
10. Voir la traduction française par J.-M. Barbera du récit d'un témoin et de l'un des acteurs de ces événements : Ramon Muntaner, *Les Almogavres. L'expédition des Catalans en Orient*.

souverain guerrier et entreprenant, et par la faction d'aristocrates de vieille souche et de nouveaux riches qui l'entoure. Signe de l'ébranlement des valeurs qui fondent la société, les partis qui s'opposent à Byzance n'hésitent pas à faire appel à des mercenaires, ou alliés, turcs – mais il est vrai que la soldatesque turque était déjà présente avant cette date dans les armées byzantines.

Des émirats turcs installés sur les rivages de l'Asie Mineure se dotent de flottes et organisent des expéditions de pillages systématiques en mer Égée[11], au cours desquelles s'illustre notamment Umur Beg d'Aydın (1334-1348), dont le nom, latinisé en *Morbasanus*, est redouté jusqu'en Occident, mais qui fut aussi à l'occasion un partenaire des Byzantins et de leur empereur Jean VI Cantacuzène. L'une des conséquences principales de cette situation nouvelle est de renforcer encore les liens et les échanges diplomatiques de Byzance avec l'Occident et de changer profondément, au cours du XIVe siècle, la perception byzantine de la croisade mais aussi sa nature réelle : de menace brandie par la papauté pour obtenir la soumission religieuse des Grecs, le projet de croisade devient au contraire celui d'une alliance entre Occidentaux et Byzantins dans le but de défendre la chrétienté désormais menacée en Égée[12]. Ce rapprochement, entamé dès les années 1320, connaît un demi-succès lors de la croisade de l'Archipel et de la prise de Smyrne en 1344, qui devient pour près de soixante ans une enclave pontificale en plein territoire turc.

À cette époque toutefois, Byzance a déjà sombré dans les désordres et les violences de la deuxième guerre civile (1341-1347) opposant la régence du jeune Jean V, fils d'Andronic III, au principal conseiller de son père, Jean Cantacuzène, qui se proclame empereur sous le nom de Jean VI (1341-1354)[13]. La guerre civile provoque cette fois la perte de la plus grande partie de ses possessions européennes, d'abord essentiellement au profit des Serbes qui, sous le règne d'Étienne Uroš IV Dušan (1331-1355), accèdent très brièvement à la prépondérance politique dans le sud

11. E. A. Zachariadou, *Trade and Crusade*.
12. K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, I, p. 163-404 ; D. Geanakoplos, « Byzantium and the Crusades ».
13. Sur les réponses byzantines au défi ottoman à partir du règne de Jean VI, en particulier à travers l'organisation et le contrôle du territoire, l'affirmation des droits de l'État et la fiscalité, on se reportera avant tout au livre récent de R. Estangüi Gómez, *Byzance face aux Ottomans*. Il montre notamment comment la Byzance des XIVe et XVe siècles n'est en rien le cadre d'une décomposition de l'autorité publique.

des Balkans. Mais surtout, contre ses adversaires byzantins Cantacuzène s'allie et donne même sa fille pour épouse à Orhan (1326-1362), bey d'une petite tribu turcomane qui a enlevé aux Byzantins dans les années 1320-1330 leurs dernières villes au nord-ouest de l'Asie Mineure, en particulier Pruse (Bursa), Nicée (İznik) et Nicomédie (İzmit). Orhan est le fils d'Osman, éponyme de la dynastie ottomane, la « maison d'Osman » *(al-i Osman)*, dont l'entité politique est promise à un avenir inespéré[14]. Orhan contribue à la victoire de Jean VI, mais ses guerriers ravagent ce qui reste du territoire byzantin en Thrace et en Macédoine et s'y établissent : en 1354, un tremblement de terre providentiel leur ouvre les portes de Kallipolis (Gallipoli), port sur le détroit des Dardanelles qui constitue un point de passage stratégique entre l'Europe et l'Asie. Face à cette avance turque, Byzance fait preuve d'une incapacité où certains historiens ont vu une véritable faillite de ses élites[15].

Les décennies qui suivent voient les Turcs progresser en territoire européen, s'emparant notamment des principales villes de Thrace : Didymotique en 1361, Andrinople (Edirne) en 1369. Battus à la bataille de la Maritza en 1371, les Serbes laissent ouverte aux envahisseurs la voie des Balkans. Ces troupes turques ne sont pas nécessairement liées aux Ottomans, que la perte momentanée de Gallipoli (1366-1376) pourrait avoir freinés. Mais Murad Ier (1362-1389), fils d'Orhan, sut en définitive imposer la domination de sa dynastie dans les Balkans, faisant d'Edirne la deuxième capitale ottomane et encerclant Constantinople et son *Hinterland*.

La puissance ottomane qui s'enracine désormais en Europe est donc en partie une créature de Byzance, née de ses tensions internes, et son développement doit se comprendre dans cette symbiose dévorante avec son prédécesseur. Les Ottomans deviennent l'enjeu principal de la politique intérieure de l'empire, mais aussi de son dialogue compliqué avec l'Occident latin : c'est maintenant contre eux que se brandit la croisade, comme en 1366 lorsque le comte de Savoie libère et restitue à son cousin l'empereur Jean V (1341-1391) la cité de Gallipoli, que, dans un discours passionné prononcé en 1375, Démétrios Kydônès (1324/1325-1397),

14. Pour un aperçu des débuts de l'histoire ottomane, voir C. Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1481* ; C. Finkel, *Osman's Dream*, p. 1-21 ; en français voir I. Beldiceanu-Steinherr, « Les débuts : Osmân et Orkhân », et N. Vatin, « L'ascension des Ottomans ».
15. E. de Vries-van der Velden, *L'élite byzantine devant l'avance turque*.

le principal ministre de l'empereur et plus grand intellectuel de l'époque, exhorte ses compatriotes à conserver à tout prix ; c'est avec les Ottomans, à l'inverse, que les comploteurs de la cour impériale nouent à présent leurs intrigues, comme en 1376, lorsque la coterie philoturque qui entoure l'empereur-héritier Andronic IV écarte temporairement du pouvoir le père de ce dernier, Jean V, et abandonne à nouveau Gallipoli à Murad Ier.

L'aide tant espérée des Latins tarde en effet à venir, en dépit des efforts de l'empereur Jean V : celui-ci n'a pas hésité à faire le voyage jusqu'à Rome et à s'y convertir en 1369 – à titre personnel – à la foi romaine, qui séduit par ailleurs une partie de l'élite intellectuelle et aristocratique, tels le grand lettré et ministre impérial Démétrios Kydônès et les membres de son cercle [16]. C'est que les princes d'Occident sont alors empêtrés dans les conflits fratricides nés de la Guerre de Cent Ans, la papauté dans le Grand Schisme (1378-1417) et les communes italiennes, principaux partenaires commerciaux de Byzance, dans la lutte séculaire opposant Venise et Gênes, rivales dans le contrôle du commerce oriental [17]. Le paradoxe de la nouvelle situation est en tout cas qu'elle pousse Byzance à sortir de son territoire rabougri pour jouer le jeu d'une politique internationale de grande envergure, très au-delà de ses capacités réelles. Il en va de même pour l'Église byzantine qui affine son dogme et s'affirme plus que jamais comme la tête du monde orthodoxe, combattant l'influence romaine dans la capitale, résolvant le schisme né de l'expansion serbe et développant l'orthodoxie en terre roumaine ainsi que les liens avec le monde slave, alors même que, bien plus près, les sièges épiscopaux des territoires ci-devant byzantins échappent désormais à l'autorité du patriarche de Constantinople. Cette construction d'un « commonwealth byzantin » ecclésiastique profite d'ailleurs aussi à l'autorité des empereurs, surtout lorsqu'ils raffermissent leur ascendant sur l'Église à la fin du XIVe siècle.

Tout cela pourtant ne saurait suffire face à la montée inexorable de la puissance ottomane [18] : après l'indécise bataille de Kosovo Polje (« le

16. O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome* ; C. Delacroix-Besnier, « Conversions constantinopolitaines ». Sur Kydônès, connu en particulier par sa volumineuse correspondance, la littérature est très abondante : pour une reconstitution de sa carrière, voir F. Tinnefeld, « Das Leben des Demetrios Kydones ».

17. M. Balard, « La lotta contro Genova ».

18. À propos de la période précédant l'avènement de Bayezid Ier, voir S. W. Reinert, « From Niš to Kosovo Polje ».

Champ du Merle ») en 1389, où Murad Ier trouve la mort, mais au prix d'énormes pertes pour ses adversaires serbes et leurs alliés, l'État ottoman se découvre un champion indomptable en la personne de son fils Bayezid Ier (1389-1402), surnommé « la Foudre » *(Yıldırım)*[19]. Tout en maintenant Byzance dans la position humiliante d'État tributaire, jouant pour cela des tensions existant entre les factions au sein même de la famille impériale, il affirme sa puissance dans les Balkans et la Grèce, enlevant aux Byzantins la deuxième ville de l'empire, Thessalonique (1387), ainsi qu'en Asie Mineure, où il annexe diverses principautés turques lors de campagnes auxquelles ses vassaux byzantins sont contraints de participer. C'est lors d'une de ces campagnes que le savant empereur Manuel II (1391-1425)[20] compose ses fameux *Dialogues avec un Perse* (c'est-à-dire un Turc) dans lesquels il défend la supériorité théorique de la foi chrétienne sur l'islam, que le verdict des armes semble alors contredire.

Après l'entrevue de Serrès (hiver 1393-1394), durant laquelle Bayezid humilie les princes paléologues et fait mutiler les marins et les officiers qui les accompagnent, la rupture est désormais inévitable entre Byzance et son suzerain menaçant : elle intervient en 1394, lorsque Bayezid lance une campagne particulièrement destructrice contre le Péloponnèse byzantin et surtout entame un blocus de la capitale. Ce premier siège ottoman de Constantinople dure huit longues années et constitue une épreuve considérable pour la société byzantine[21] ; le seul soutien aux assiégés leur vient d'abord de la flotte vénitienne. À la faveur d'une pause dans les combats de la guerre de Cent Ans, une croisade est envoyée au secours de Byzance par les princes d'Europe occidentale et placée sous la conduite du roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg (1387-1437), futur empereur d'Occident (1410-1437) ; mais elle vient se fracasser contre la supériorité tactique ottomane lors de la terrible bataille de Nicopolis en Bulgarie (1396)[22] : victimes de leur héroïsme myope, les chevaliers français survivants sont exécutés ou, pour les plus heureux,

19. Pour une vue d'ensemble de ce règne : C. Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1481*, p. 35-54 ; N. Vatin, « L'ascension des Ottomans », p. 46-56.
20. Sur la figure de ce souverain, voir la monumentale biographie de J. W. Barker, *Manuel II Palaeologus*.
21. N. Necipoğlu, *Byzantium Between the Ottomans and the Latins*, p. 149-183 ; R. Estangüi Gómez, *Byzance face aux Ottomans*, p. 287-290.
22. Sur la bataille et ses suites, voir K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, I, p. 341-369, et les actes du colloque J. Paviot et M. Chaunez-Bouikkot éd., *Nicopolis, 1396-1996*.

rançonnés, et le roi de Hongrie n'en réchappe lui-même que de justesse. Bayezid peut alors rétablir le blocus et construire sur le Bosphore le fort d'Anadolu Hisarı. Ce chevaleresque fiasco compromet pour longtemps tout projet de croisade, même si le roi de France envoie encore en 1399 un petit corps expéditionnaire placé sous le commandement de l'amiral Boucicaut, l'un des rescapés de Nicopolis, qui vient ponctuellement desserrer l'étau du siège.

Lorsque Boucicaut rentre en Occident, c'est accompagné de l'empereur Manuel II qui se lance dans un pèlerinage diplomatique désespéré à travers l'Europe où il quémande encore le secours des rois de l'Occident : en dépit de l'accueil bienveillant et curieux qu'ils lui réservent – au Louvre par exemple, dont Manuel a laissé la description de l'une des tapisseries –, leurs priorités sont désormais ailleurs[23]. Mais alors que Byzance semble cette fois perdue, elle est sauvée *in extremis* par le déferlement d'un terrifiant *deus ex machina*, d'un autre conquérant asiatique, qui, à un siècle et demi de distance, fait écho aux ravages de la vague mongole : Timur Lenk (« le Boiteux »), le Tamerlan des Occidentaux, après avoir, par le fer et le feu, unifié sous son autorité l'Asie centrale et ravagé le Proche-Orient, écrase lors de la bataille d'Ankara, en 1402, l'armée de Bayezid que cette menace grandissante avait contraint à desserrer dès 1400 le blocus de Constantinople[24]. La puissance ottomane semble s'écrouler comme un château de cartes[25], laissant Byzantins et Latins terrifiés devant la violence destructrice indéchiffrable qui l'a abattue et qui pourrait bien les emporter à leur tour. Elle chasse en tout cas les Latins du port de Smyrne, dont la garde était confiée depuis 1374 aux Hospitaliers de Rhodes. Mais Tamerlan reflue, repu de destructions, et une aube nouvelle et inespérée se lève pour Byzance.

23. Ce voyage et ses dimensions culturelles et intellectuelles ont suscité un vif intérêt de la part des historiens : voir notamment C. Marinesco, « Deux empereurs byzantins en Occident » ; J. W. Barker, *Manuel II Palaeologus*, p. 165-199 ; D. M. Nicol, « A Byzantine Emperor in England » ; G. Peers, « Manuel II Paleologos's Ekphrasis » ; J. Davis, « Manuel II Palaeologus' *A depiction of spring in a dyed, woven hanging* » ; C. Dendrinos, « Manuel II Palaeologus in Paris ».
24. Voir l'ouvrage important bien que désormais un peu ancien de K.-P. Matschke, *Die Schlacht bei Ankara*, qui s'efforce de replacer la bataille d'Ankara et le traité de Gallipoli dans le contexte politique et économique du premier quart du XV^e^ siècle.
25. Quant à Bayezid lui-même, il meurt bientôt en captivité.

DE LA RENAISSANCE BYZANTINE À LA RÉSURRECTION OTTOMANE

Les Ottomans ne disparaissent pas du paysage politique de la région. Des principautés anatoliennes récemment annexées retrouvent leur autonomie, mais ce qui reste des possessions ottomanes est partagé entre les fils de Bayezid Ier. C'est le début d'une crise de dix ans (1402-1413), guerre civile connue chez les Ottomans sous le nom de « Grand interrègne » [26] : ce qui est en jeu est en effet de savoir lequel des princes parviendra à reconstituer sous son autorité l'unité du royaume de la famille d'Osman. L'aîné, Süleyman, contrôle les territoires européens, qui n'ont pas connu les ravages des armées de Tamerlan et dont le caractère ottoman a même été renforcé par un afflux de réfugiés d'Asie Mineure. C'est avec ce souverain ottoman affaibli que Byzantins et Latins négocient des conditions de paix avantageuses, formalisées en 1403 dans le traité de Gallipoli [27]. Grâce à ce succès diplomatique, Byzance récupère, outre une partie de son territoire, l'initiative politique ; plus important encore peut-être est le renversement du lien symbolique avec les Ottomans : alors qu'il s'était trouvé réduit au statut de tributaire turc, l'empereur devient désormais le « père » politique du souverain ottoman. Une grande partie de l'œuvre de reconstruction à laquelle s'attelle alors Manuel II consiste précisément en cette restauration du prestige impérial, à l'intérieur comme à l'extérieur.

L'empire du début du XVe siècle n'est pas qu'un nom sonore : c'est aussi un territoire ou plutôt des territoires éclatés [28]. Son cœur palpitant demeure Constantinople, capitale politique, pôle intellectuel d'excellence et centre économique affairé autour duquel continue à s'organiser une part non négligeable du commerce de la Méditerranée orientale [29] : là convergent les ressources de la mer Noire, de l'Asie Mineure et de la Thrace, les convois réguliers des grands navires des cités marchandes italiennes comme le réseau des petites embarcations qui irriguent la mer Égée et nourrissent les échanges régionaux ; la ville est donc aussi une

26. Sur cette période, voir D. J. Kastritsis, *The Sons of Bayezid*.
27. G. T. Dennis, « The Byzantine-Turkish Treaty of 1403 » ; K.-P. Matschke, *Die Schlacht bei Ankara*, p. 40-141.
28. R. Estangüi Gómez, *Byzance face aux Ottomans*, en particulier p. 316-356.
29. N. Oikonomidès, *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople*.

place financière importante. Les marchands grecs ont adopté les techniques commerciales de leurs confrères italiens avec lesquels ils trafiquent et construisent ainsi de belles fortunes, illustrées par les cas des familles Goudélès et Notaras qui, enrichies par le commerce à la fin du XIV^e^ siècle, ont pénétré les rangs de la vieille aristocratie, du moins de la petite fraction de celle-ci qui a survécu à la perte de son patrimoine foncier [30]. Non seulement les chefs de ces deux familles, Georges Goudélès et Nicolas Notaras (père du grand duc* Luc), effectuent d'importants dépôts dans les banques italiennes, mais ils ont acquis les citoyennetés vénitienne et génoise. Cela n'empêche d'ailleurs pas les empereurs de les faire accéder l'un et l'autre à la haute charge de *mésazôn** (premier ministre) [31]. Ce monde des affaires, sur lequel les sources grecques sont assez discrètes, les documents latins nous le font connaître : actes des notaires* occidentaux actifs sur place ou dans la colonie génoise voisine de Péra ; archives provenant de l'île de Crète, la grande colonie vénitienne en Grèce qui entretient des échanges intenses avec Constantinople ; et surtout le célèbre livre de comptes du marchand vénitien Giacomo Badoer qui réside dans la ville de 1436 à 1440 [32].

Si celle-ci n'a plus la splendeur et surtout la densité urbaine de l'époque de Justinien, la Constantinople des derniers Paléologues reste donc une ville assez riche et prospère, loin de l'image de déclin qui colle encore à son souvenir : on se plaît souvent à relever qu'avec ses quelque 50 000 habitants la population ne représentait plus que 10 % de ce qu'elle était dans l'Antiquité tardive, mais ce genre de comparaison n'a pas beaucoup de sens. Il faudrait plutôt souligner qu'elle était plus peuplée que Rome et à peu près autant que Gênes à la même époque ; rien n'indique par ailleurs que la démographie ait été particulièrement en déclin, tout au moins pas jusqu'à la décennie précédant la chute. La relative dispersion de l'habitat à l'intérieur des remparts, si elle peut il est vrai constituer une faiblesse militaire, relève d'un usage de l'espace différent de ce qu'il avait

30. K.-P. Matschke, « The Notaras Family and Its Italian Connections » ; T. Ganchou, « Le rachat des Notaras après la chute de Constantinople » ; Idem, « L'ultime testament de Géôrgios Goudélès » ; J. Harris, « The Goudelis family in Italy ».

31. T. Ganchou, « Nikolaos Notaras, *mésengyos tôn Ausonôn* ».

32. M. Balard, « Les hommes d'affaires grecs de Constantinople au XV^e^ siècle d'après le livre de comptes de Giacomo Badoer » ; T. Ganchou, « Giacomo Badoer et kyr Théodôros Batatzès » ; J.-C. Hocquet, « Le réseau d'affaires de Giacomo Badoer » ; A. Sopracasa, « Turcs et "choses turques" dans le *Livre de comptes* de Giacomo Badoer ».

pu être à d'autres époques et n'empêche pas l'existence de zones densément peuplées.

Les quartiers étrangers donnaient à la ville une animation exceptionnelle, sans parler de la colonie génoise de Péra, de l'autre côté du Bosphore, qui constituait un centre urbain autonome, dense et florissant. Certes, les palais impériaux, probablement trop grands désormais, n'étaient pas parfaitement entretenus, pas plus que ne l'étaient nombre des structures et des bâtiments antiques qui intéressaient particulièrement les voyageurs occidentaux (comme Cristoforo Buondelmonti, prêtre florentin établi en Grèce qui produisit au début du siècle le premier « plan » de Constantinople [33]), mais il n'en allait pas autrement à Rome où les humanistes pleuraient tout autant le sort des vieilles pierres ; cela n'enlève rien à la somptuosité des demeures aristocratiques du temps, comme le « palais de sire Luc » (Notaras) dont une révision du plan de Buondelmonti réalisée vers le milieu du siècle indique l'emplacement. C'est bien sur une métropole vivante et vibrante et non sur une ville fantôme moribonde que règnent les derniers *basileis*.

Une partie de l'historiographie récente voit donc dans la Byzance du XV^e^ siècle une sorte de cité-État comparable aux communes italiennes contemporaines [34]. Toutefois, elle ne se réduit jamais à cette capitale brillante et affairée. L'empire qu'elle gouverne a beau être fait de lambeaux dispersés, il n'en existe pas moins : quelques villes du Nord de la mer de Marmara et de la Thrace ; la côte de la mer Noire jusqu'aux bouches du Danube (territoires essentiels pour comprendre le rôle de Constantinople dans le commerce de la mer Noire) ; en Macédoine, Thessalonique et ses alentours, du moins jusqu'en 1423 lorsque, le retour de la menace ottomane se faisant trop pressant, les Byzantins préfèrent céder la ville aux Vénitiens, mieux à même de la défendre (mais qui doivent pourtant la livrer en 1430) [35] ; quelques îles du Nord de l'Égée, en particulier Lemnos dont les productions agricoles, soigneusement valorisées, contribuent

33. C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo ».
34. T. Kiousopoulou, *Emperor or Manager* ; J. Harris, « Constantinople as City-state, c.1360-1453 ».
35. N. Necipoğlu, *Byzantium Between the Ottomans and the Latins*, p. 41-115. Pour une traduction anglaise des sources concernant l'intermède vénitien et la chute de la ville voir J. R. Melville-Jones, *Venice and Thessalonica, 1423-1430: The Venetian Documents*, et Idem, *Venice and Thessalonica, 1423-1430: The Greek Accounts* ; et voir aussi la traduction française du récit de la conquête ottomane de Thessalonique par un témoin contemporain, Jean Anagnostès, dans *Thessalonique. Chroniques d'une ville prise*, trad. P. Odorico, p. 255-295.

au ravitaillement de la capitale [36] ; enfin et surtout la grande presqu'île du Péloponnèse, appelée Morée au Moyen Âge et à l'époque moderne, dont la gestion est confiée aux fils cadets de l'empereur et dont la capitale provinciale, Mistra, concentre quelques-unes des plus remarquables créations artistiques de la période [37]. Sans être considérables, ces territoires ne sont pas insignifiants et suffiraient à faire de Byzance une petite puissance régionale.

Elle est cependant bien plus que cela. Alors même que l'espace qu'ils administrent est modeste (mais plutôt en expansion au XV^e^ siècle, particulièrement dans le Péloponnèse), les empereurs Manuel II (1391-1425) et Jean VIII (1425-1448) [38] jouent avec brio de l'éclat de leur statut de successeurs des empereurs romains pour asseoir un prestige international qui va bien au-delà. Ils sont reconnus comme suzerains ultimes et pourvoyeurs de légitimité par leurs frères administrant les provinces de l'Empire avec le titre de despote*, mais aussi par les princes des Balkans, orthodoxes comme les despotes* de Serbie ou d'obédience romaine comme ceux d'Épire, ainsi que par les seigneurs génois du nord de l'Égée. Tous sont d'ailleurs liés à la famille impériale par des mariages qui se jouent des barrières religieuses entre les différentes dénominations chrétiennes [39].

C'est ce prestige pourpre qui explique aussi l'ampleur de leur jeu diplomatique en Occident : confié à des ambassadeurs recrutés parmi les aristocrates mais aussi les grands intellectuels du temps, c'est une arme redoutable dans la préservation de leur État [40]. Celui-ci a d'autant plus de poids que le monde grec fascine désormais à l'ouest, où l'humanisme naissant aspire à renouer avec l'héritage grec dont Byzance est la dépositaire attitrée : il ne s'agit plus simplement, comme lors de la Renaissance du XII^e^ siècle, de s'approprier le contenu utile d'un savoir ancien, mais bien aussi sa forme, sa langue et son idéal mêmes. Or, précisément, les

36. Concernant cet aspect jusqu'ici négligé, voir R. Estangüi Gómez, *Byzance face aux Ottomans*.
37. Sur la Morée byzantine, l'ouvrage ancien de D. A. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, en deux volumes, demeure une référence.
38. Sur Jean VIII et son temps, voir notamment I. Djurić, *Le crépuscule de Byzance*.
39. Bien sûr, des rapports de vassalité, également scellés par des mariages, n'en existent pas moins aussi entre les potentats balkaniques et les Ottomans, comme l'illustre l'union de Mara, fille du despote* serbe Georges Branković, à Murad II en 1435. Sur le destin de cette princesse, voir M. S. Popović, *Mara Branković*.
40. N. Oikonomides, « Byzantine Diplomacy, A.D. 1204-1453 » ; S. Mergiali-Sahas, « A Byzantine Ambassador to the West » ; É. Malamut, « Les ambassades du dernier empereur de Byzance » ; J. W. Barker, « Emperors, Embassies, and Scholars ».

ressources réduites de l'Empire ne suffisent bientôt plus à nourrir tous les brillants lettrés nés de la seconde renaissance paléologue, renouveau intellectuel encouragé par les souverains et qui pousse une petite armée de savants à dénicher dans les bibliothèques, recopier inlassablement, commenter et réinterpréter les œuvres des anciens. C'est vers l'Occident et en premier lieu l'Italie que se déversera ce trop-plein de talents, dès la décennie qui précède la chute et surtout après elle[41]. Le précurseur Manuel Chrysolôras (v. 1355-1415), aristocrate constantinopolitain, diplomate byzantin et converti à la foi latine, leur aura montré la voie, lui qui s'était vu confier en 1397 à Florence la première chaire de grec de l'Occident[42]. Pour l'heure, dès le début du XV^e^ siècle, ce sont les jeunes intellectuels latins qui se pressent déjà pour effectuer des séjours à Constantinople et y boire à sa source même la langue et le savoir helléniques. Les manuscrits grecs aussi les attirent, qui deviennent des curiosités de prix, bientôt recherchés par les princes d'Occident.

Cette ronde des lettrés entre l'Est et l'Ouest, ces voyages d'empereurs infatigables à l'intérieur[43] et à l'extérieur de leur empire, cette circulation incessante des marchands et des ambassadeurs tissent des liens toujours plus forts et pourtant toujours ambigus entre Byzance et l'Occident, mais conduisent aussi ce dernier à craindre davantage et partant à mieux connaître l'adversaire intime de Byzance, l'Empire ottoman. Or, après les désordres de la guerre civile – qui menacent parfois aussi Byzance, comme en 1411, lorsque Musa Çelebi entame à son tour un siège de la ville[44] –, celui-ci connaît une résurrection encore plus impressionnante que le redressement de Byzance. En dépit de l'éclatante victoire navale de Gallipoli en 1416, au cours de laquelle les Vénitiens, au grand profit des Byzantins, détruisent la flotte ottomane reconstituée par Mehmed I^er^ (1413-1421), ce dernier restaure la base de sa puissance en Asie Mineure en annexant les émirats dissidents et reprend fermement pied dans les Balkans. Mais c'est surtout sous son successeur Murad II (1421-1451) que les Ottomans redeviennent une menace immédiate pour Byzance[45] :

41. K. M. Setton, « The Byzantine Background to the Italian Renaissance » ; D. J. Geanakoplos, *Greek Scholars in Venice* ; Idem, *Constantinople and the West* ; N. G. Wilson, *De Byzance à l'Italie* ; J. Monfasani, *Byzantine Scholars in Renaissance Italy*.
42. R. Maisano et A. Rollo éd., *Manuele Crisolora e il ritorno del Greco in Occidente*.
43. R. Estangüi Gómez, *Byzance face aux Ottomans*, p. 361-393.
44. Jean Notaras, frère du futur grand duc * Luc Notaras, y trouve la mort.
45. C. Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1481*, p. 91-143 ; B. Flemming, « The reign of Murad II ».

le proclame sa décision en juin 1422, alors qu'il a triomphé de Düzme Mustafa, un prétendant ottoman que les Byzantins avaient suscité contre lui, de mettre à son tour devant Constantinople un siège qu'il doit cependant lever dès le mois d'août pour se retourner contre son frère Küçük Mustafa, également soutenu par les Byzantins et des émirs d'Anatolie [46].

À Byzance, la nouvelle génération de dirigeants qui arrive aux affaires avec Jean VIII est de son côté favorable à une politique beaucoup plus offensive à l'égard des Ottomans. Les efforts des empereurs grecs pour contrecarrer l'action de Murad II en soutenant ou suscitant des prétendants rivaux ou en coordonnant l'action militaire des pouvoirs chrétiens ne constituent pourtant pas une solution à long terme et peuvent même se révéler dangereux : cette pratique passe pour avoir déclenché le siège de 1422, mais aussi pour partie celui de 1453. Elles ne sont pas non plus totalement inefficaces : comme on l'a vu, ce sont les agissements de son jeune frère Küçük Mustafa, soutenu par les Byzantins et certains émirats anatoliens, qui contraignent Murad II à lever son siège. Un accord est finalement obtenu en janvier 1424, Manuel II consentant à payer tribut et à rendre des territoires récupérés en 1402 [47].

Pour autant, si le règne de Murad II connaît une remarquable reprise en main et des progressions notables tant en Asie Mineure que dans les Balkans (où Thessalonique tombe en 1430), le père de Mehmed II ne cesse d'avoir à lutter tant en Anatolie – où il faut toujours compter avec les Karamanides et avec la menace timouride – qu'en Europe où il doit désormais affronter la menace hongroise. Les campagnes de Jean Hunyadi en 1442 et 1443 ont un retentissement considérable et provoquent une nouvelle ligue anti-ottomane. Quand, croyant avoir rétabli la situation par la paix de Szeged, Murad II laisse le trône à son jeune fils Mehmed à l'été 1444, ses adversaires se saisissent de l'occasion : c'est la croisade de Varna, où, tandis que les flottes vénitienne, pontificale et bourguignonne bloquent les détroits, Murad rappelé d'urgence remporte une victoire décisive sur les Hongrois le 10 novembre 1444 [48]. Le premier règne de

46. Pour le problème de l'identification de ces deux Mustafa et leurs relations avec Byzance, voir T. Ganchou, « Zampia Palaiologina Doria ».
47. I. Djurić, *Le crépuscule de Byzance*, p. 236-237 ; R. Estangüi Gómez, *Byzance face aux Ottomans*, p. 354-355.
48. M. Chasin, « The Crusade of Varna » ; K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, II, p. 82-107. Traduction anglaise de trois sources relatives à la croisade par C. Imber, *The Crusade of Varna*.

Mehmed II est de courte durée : Murad II remonte sur le trône à l'été 1446 et se consacre jusqu'à sa mort, le 3 février 1451, à reprendre en mains les Balkans. En juin 1448, dans le contexte des hostilités avec les Hongrois, qui culminent avec la défaite de ces derniers lors de la seconde bataille de Kossovo (octobre), la flotte ottomane tente une petite opération contre le port de Langa avant de prendre la direction de Kilia et de remonter le Danube[49]. Quelle qu'ait été alors l'inquiétude légitime des Byzantins, on peut se demander si, malgré ces opérations attestées en 1448 – peut-être simple gesticulation visant à intimider –, Murad faisait de la conquête de Constantinople une priorité.

Le *statu quo* avec les Ottomans, obtenu à haut prix, ne pouvait guère offrir qu'un simple répit à l'empire, dont le salut ne semblait pouvoir venir que de sa relation privilégiée avec l'Occident latin. Celle-ci était cependant toujours polluée par la vieille question des divergences religieuses et de l'Union des Églises grecque et latine[50]. Depuis longtemps les diplomaties byzantine et pontificale jouaient avec l'idée d'un concile œcuménique qui résoudrait une fois pour toutes la question, mais celui-ci était resté jusqu'alors un vœu pieux. Or, au début du XV^e^ siècle les circonstances n'ont jamais été aussi favorables à sa réalisation : une partie de l'élite byzantine, dont l'empereur Jean VIII, la veut à tout prix afin de s'assurer l'appui militaire occidental et de sauver l'empire ; par ailleurs, en 1417, l'Église d'Occident est enfin sortie du Grand Schisme, avec une papauté qui a dû en rabattre de ses prétentions monarchiques et qui paraît donc plus acceptable (ecclésiologiquement sinon théologiquement) à des Byzantins attachés au principe du gouvernement collégial de l'Église. Des négociations avaient d'ailleurs été ouvertes dès le temps du concile de Constance (1414-1418) et elles se poursuivent avec celui de Bâle (1431-1443), même si Jean VIII préfère finalement négocier avec le pape Eugène IV (1431-1447), qui vient de rompre avec les Pères de Bâle. Le pape a lui aussi besoin d'un succès éclatant pour affirmer son triomphe face à ces derniers, et les conditions sont donc favorables aux Byzantins.

C'est ainsi que s'ouvre l'aventure de l'Union des Églises. Fin 1437, au risque de s'attirer la colère du voisin ottoman, la délégation grecque, forte

49. Voir M. Cazacu et P. Ş. Naşturel, « Une démonstration navale ».
50. Pour une mise en perspective historiographique, voir M.-H. Blanchet, « La question de l'Union des Églises ».

de centaines de prélats et de dignitaires impériaux (dont le coût de l'entretien deviendra un enjeu des négociations), s'embarque pour l'Italie et au début de l'année suivante Eugène IV convoque le nouveau concile à Ferrare. Les débats s'ouvrent en octobre 1438, brièvement interrompus par le transfert du concile à Florence afin d'échapper à la peste qui frappe Ferrare[51]. L'événement est déterminant dans l'histoire de l'Occident, non seulement par sa dimension religieuse, mais aussi et peut-être surtout par la rencontre culturelle et intellectuelle qu'il marque et scelle. Les costumes chamarrés des aristocrates et des évêques byzantins inspirent les peintres italiens et leurs représentations de l'Orient comme du commun passé impérial[52]. Les idées circulent autant que les images car quelques-uns des plus beaux esprits du monde grec sont du voyage et, lors de réceptions et de conférences en marge des débats du concile, ne discutent pas seulement de religion avec leurs hôtes occidentaux mais aussi de lettres et de philosophie. Ils leur font découvrir la richesse tout autant que la diversité intellectuelle du nouveau printemps byzantin, où le souci de préserver un héritage menacé s'oppose et se marie tout à la fois à l'exploration de voies nouvelles et, aux yeux de certains, dangereuses : l'un des plus grands penseurs du temps, Georges Gémistos, dit Pléthon, élaborera ainsi le projet d'un système de gouvernement fondé sur l'instauration d'une forme de paganisme, bien digne d'horrifier les anciens participants de tous bords au concile, auquel il avait lui-même assisté quelques années plus tôt[53].

Ces aspects fascinants ne doivent pourtant pas faire oublier les travaux proprement théologiques qui se déroulent à Ferrare et surtout à Florence. Les Byzantins réclamaient depuis longtemps un vrai concile pour débattre ouvertement des dissensions qui existent entre les deux moitiés de la chrétienté : ils l'auront eu, même si l'adoption finale des décisions à la quasi-unanimité en 1439 devra être arrachée par l'empereur. Ce succès au moins apparent du concile permet l'adhésion désormais sans réserve de

51. Voir en dernier lieu S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil* ; en français voir l'ouvrage ancien de J. Gill, *Le concile de Florence.* Bibliographie analytique récente sur le sujet : M.-H. Blanchet et S. Kolditz, « Le concile de Ferrare-Florence ».

52. A. Chastel, *L'Italie et Byzance*.

53. Pour une présentation de sa vie et de son œuvre, voir C. M. Woodhouse, *George Gemistos Plethon* ; sur le néopaganisme de Pléthon voir N. Siniossoglou, *Radical Platonism in Byzantium*, et en français B. Tambrun, *Pléthon, le retour de Platon*. Pour un point de vue dissident (Pléthon serait toujours demeuré un penseur chrétien, en dépit des évidences contraires), voir V. Hladký, *The Philosophy of Gemistos Plethon*.

toute une frange de l'élite byzantine au parti de l'Occident, comme l'illustre la carrière d'un autre grand intellectuel, d'ailleurs élève de Pléthon, le moine Bessarion, bientôt promu cardinal de l'Église romaine dont il deviendra l'un des plus éminents représentants avant et après 1453, ou le métropolite * de Kiev Isidore, qui accède aussi à la pourpre cardinalice [54]. Pourtant, il provoque aussi une rupture avec ceux qui estiment qu'à Florence les autorités institutionnelles – l'empereur et les dignitaires de l'Église officielle – ont failli et, pour reprendre les mots que leur prête le chroniqueur Doukas (lui-même unioniste), « vendu leur foi ». Cette opposition, au départ divisée – même si se rallient à elle certains acteurs du concile pris de remords –, se structure surtout à partir de 1445, lorsque Georges Scholarios, le futur patriarche Gennadios II, se retrouve à sa tête [55]. Elle s'articule aussi sur des dissensions au sein de la famille impériale, aiguisées par l'absence de postérité de l'empereur Jean VIII et la rivalité entre ses frères : d'un côté Constantin (le futur empereur) et Thomas, de l'autre Démétrios, dont l'hostilité à l'Union s'était déjà manifestée à l'époque du concile, qui tente un putsch à la mort de Jean VIII et finira, après la chute de Constantinople et la perte de la Morée, par accepter une position de pensionnaire du sultan. Enfin, la question de l'Union brise l'unité du monde orthodoxe lorsque le grand-prince de Moscou refuse de la reconnaître et fait emprisonner Isidore de Kiev.

Si les opinions de la majorité de la population sont loin d'être aussi tranchées et les positions de certains acteurs de premier plan souvent bien plus mouvantes, l'influence de la véritable contre-Église antiunioniste n'en devient pas moins suffisante pour entraîner en 1450 l'exil volontaire du patriarche unioniste Grégoire III Mammas ; ce dernier se réfugie auprès du pape, sans renoncer pour autant à sa charge. L'empereur Jean VIII lui-même, qui a tant fait pour obtenir l'Union, paraît après le désastre de Varna ne plus la soutenir aussi fermement et tolère la dissidence : la proclamation de l'Union conclue à Florence est repoussée *sine die* et n'aura finalement lieu que le 12 décembre 1452, alors que les nuages s'amoncellent déjà sur la capitale. L'Église byzantine abordait l'épreuve du siège de Constantinople dans un état de profonde division.

54. Sur ces deux personnages, voir *infra* p. 579-586.
55. M.-H. Blanchet, « L'Église byzantine à la suite de l'Union de Florence » ; Eadem, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 383-450.

LE CONTEXTE DU SIÈGE DE CONSTANTINOPLE : LE POINT DE VUE OTTOMAN

Si, par la force des choses, les évolutions politiques à Constantinople étaient marquées par une attitude obsidionale, l'élimination de la présence byzantine sur les rives du Bosphore, on l'a dit, ne constituait sans doute pas une idée fixe pour tous les responsables politiques ottomans. Au demeurant, la question d'une éventuelle conquête – souhaitée ou jugée prématurée – ne pouvait pas ne pas se poser pour eux, d'un point de vue idéologique aussi bien que géopolitique.

Quand Mehmed II commença en 1453 le siège de Constantinople, ce n'était pas la première fois que les Byzantins voyaient des troupes musulmanes devant leurs portes. Marius Canard [56] a dénombré cinq séries d'expéditions arabes contre la capitale byzantine depuis le premier siècle de l'Islam : celle du calife Mu'âwiya en 655 ; celle du calife Yazîd I^er^ en 668-669, au cours de laquelle Abû Ayyûb (Ebu Eyyub pour les Turcs), un compagnon du Prophète, aurait trouvé la mort ; celle « de sept ans » en 674-680 (ultérieurement confondue avec la précédente, mais qui fut en réalité plus une série de raids et un blocus qu'une expédition à proprement parler) [57] ; celle de Maslama en 716-717 ; enfin celle de Hârûn ar-Rashîd en 775-785. Plus précisément, il y eut deux sièges arabes de la ville, celui de Yazîd et, surtout, celui de Maslama, qui dura treize mois extrêmement éprouvants pour les deux parties et qui, selon des traditions plus tardives, se serait conclu par une trêve comportant l'implantation d'un lieu de culte musulman dans la ville, dont il ne faut pas s'exagérer la signification historique, mais dont l'importance symbolique n'est pas négligeable dans des visions postérieures [58].

56. M. Canard, « Les expéditions des Arabes ».

57. Pour une discussion récente des sources relatives au siège de 668 et des raisons de sa confusion avec les raids bien plus modestes des années 670, voir M. Jankowiak, « The first Arab siege of Constantinople ».

58. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 167 sq. Selon les traditions ultérieures analysées par S. Yerasimos, l'accord conclu lors de la levée du siège devait prévoir la liberté de culte des prisonniers musulmans et un lieu affecté à celui-ci dans la ville. Les sources arabes les plus anciennes ne parlent toutefois que de la construction par Maslama d'une mosquée à Abydos. Une mosquée existait à Constantinople aux x^e^-xi^e^ siècles en vertu des traités avec les califes fatimides ; Constantin IX (1042-1055) la fit rebâtir en signe de bonne volonté envers les Seldjoukides : M. Canard, « Les expéditions des Arabes », p. 95-96. Isaac II accepta en 1188 d'en construire une autre en

Le souvenir de ces opérations d'importance variable était connu des milieux ottomans, mais on les retrouve aussi, manipulées et multipliées (jusqu'au nombre de neuf), insérées dans des récits légendaires apocalyptiques turcs à visée politique hostiles à la conquête de la Ville[59]. Cette conquête, annonciatrice de la fin des temps, appartenait d'autre part à une antique tradition musulmane. On la trouve mentionnée dans des hadiths* – anecdotes ou propos attribués au Prophète – à partir de la seconde moitié du IX^e^ siècle[60]. Les premiers furent probablement notés par Abû Dâ'ûd (mort en 889), réputé pour avoir conservé les plus anciennes traditions, mais c'est surtout le recueil de Muslim (mort en 875), le *Sahîh*, qui fixe la version de l'apocalypse musulmane. Souvent citée est la formule qui proclame : « Constantinople sera conquise assurément. Qu'il sera beau le commandant qui la conquerra, qu'elle sera valeureuse son armée ! » Mais il est un autre hadith*, particulièrement apprécié des cercles mystiques, qui traite un thème qu'on verra réapparaître dans certains des textes ottomans traduits dans ce volume : la supériorité de la prière des religieux sur les armes des soldats :

> « Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté donne sur la terre et l'autre sur la mer ? » « Oui, Envoyé de Dieu. » « La dernière heure ne viendra pas sans que 70 000 fils d'Isaac[61] ne l'attaquent. Quand ils l'assiégeront, ils ne combattront pas avec leurs armes et ne lanceront pas de traits. Ils diront : "Il n'y a de Dieu que Dieu" et "Dieu est grand" et l'un des côtés de la ville tombera. Au troisième cri ils entreront dans la ville. »

---

contrepartie de la garde du Saint-Sépulcre, reconnue aux Byzantins par Saladin ; les deux brûlèrent durant le siège de 1204 : D. Jacoby, « Diplomacy, Trade, Shipping and Espionage », p. 94-97. Une nouvelle mosquée fut édifiée par Michel VIII Paléologue après la reconquête de Constantinople en 1261, dans le cadre de ses tractations diplomatiques avec les Mamelouks d'Égypte : A.-M. Talbot, « The Restauration of Constantinople », p. 252-253. Sur la présence d'une mosquée et d'un cadi à la fin de l'époque byzantine, voir N. Necipoğlu, *Byzantium between the Ottomans and the Latins*, p. 138-139, 201.

59. Sur tout ceci, voir S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 160-199 ; F. Emecen, *Fatih ve Kıyamet*, p. 38-62. On trouvera dans ce volume une série de textes apocalyptiques présentés par M.-H. Congourdeau, *infra*, p. 985-1024.

60. Sur ce qui suit, voir S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 187-192. F. Emecen, *Fatih ve Kıyamet*, p. 38-62, revient également abondamment sur le thème de la ville maudite et sur les hadiths* traitant de la conquête de Constantinople.

61. « Il est fort probable que les fils d'Isaac sont ici les Persans qui, tout en étant convertis à l'islam, poursuivent leur lutte séculaire contre les Byzantins jusqu'à la victoire finale. » (S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 190).

Sans entrer dans le détail, extrêmement compliqué, des traditions musulmanes et plus proprement ottomanes tournant autour de ces questions, il est donc important de souligner que la conquête de Constantinople, comprise comme l'annonce attendue de la fin des temps et comme un succès promis à l'islam, faisait depuis longtemps partie des rêves des musulmans. Avec des nuances et des variantes qui étaient fonction du niveau de culture et des tendances mystiques et politiques de chacun, cette vision ne pouvait pas ne pas nourrir l'imagination et soutenir l'enthousiasme des hommes de la troupe de Mehmed II [62].

À un autre niveau, même si des relations pacifiques de commerce et de bon voisinage existaient à n'en pas douter [63], des considérations de stratégie plus concrètes pouvaient pousser les Ottomans à s'en prendre à Constantinople. Aussi les prédécesseurs de Mehmed II avaient-ils déjà tenté l'aventure avant lui. Murad Ier ayant pu récupérer Gallipoli en 1376, les territoires ottomans s'étaient régulièrement étendus, tant en Anatolie qu'en Europe, en sorte que, quand Bayezid Ier était monté sur le trône au soir de la bataille de Kosovo (1389), on pouvait déjà dire, comme Kıvami le ferait un siècle plus tard, que Constantinople était pareille à « la pointe d'un compas fermement et solidement fixée au centre du cercle des pays de l'islam ». Il ne s'agissait pas seulement d'une aberration géographique, mais d'un problème politique et stratégique, car, même très affaibli, l'empereur byzantin pouvait ainsi contrôler, ou du moins gêner le passage des troupes ottomanes d'un continent à l'autre. Il pouvait s'entendre avec des chrétiens d'Occident dont la flotte bloquerait les Dardanelles. C'est ainsi qu'en 1366 Amédée de Savoie reprit Gallipoli et remit la place aux Byzantins [64], ou qu'en 1444 Murad II, alors qu'il se précipitait d'Anatolie en Roumélie [65] pour se porter à la rencontre des Hongrois

62. Voir L. Massignon, « Texte prémonitoire ». Mehmed II, dans les « lettres de victoire » *(fetihname)* qu'il adressera après le siège à des souverains amis, fera un usage sélectif des hadiths* : cf. F. Emecen, *Fatih ve Kıyamet*, p. 53-54. Sur la fascination des musulmans pour Byzance, cf. également A. Miquel, *La géographie humaine*, II, p. 381-481 qui, p. 384, résume ainsi l'interrogation fondamentale de l'islam : « D'où viens-tu, qui t'a mis sur mon chemin et lequel de nous deux fut créé pour la ruine de l'autre ? »

63. N. Necipoğlu, *Byzantium between the Ottomans and the Latins*, p. 200-208.

64. Sur la croisade d'Amédée VI de Savoie en 1366-1367, voir la synthèse de K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, I, p. 285-308.

65. Entendons de l'Asie Mineure vers l'Europe. Si la province de Roumélie correspondait alors à l'ensemble des territoires européens des Ottomans, il y avait en Asie Mineure deux provinces (*eyalet*, ou *beylerbeyilik**) : l'Anatolie proprement dite (Anadolu) et, plus à l'est, celle de Rum* (région d'Amasya et Sivas).

à Varna, dut renoncer à passer les Dardanelles et remonta jusqu'au Bosphore, qu'il traversa avec l'aide de bateaux génois. Enfin l'Empereur pouvait abriter des princes transfuges et, si l'occasion s'en présentait, s'en servir pour intervenir dans les affaires des Ottomans et les déstabiliser. Ces menaces – ou ces craintes – jouèrent certainement dans les différentes tentatives ottomanes contre Constantinople, déjà évoquées plus haut, qu'on recense avant 1453 :

1394 : blocus de Constantinople par Bayezid Ier, levé face à la menace de la croisade de Nicopolis, puis définitivement en 1400 pour répondre à celle de Tamerlan ;

1411 : siège de Musa Çelebi ;

1422 : siège de Murad II, levé pour affronter un prétendant suscité par les Byzantins et des émirs anatoliens ;

1448 : opération de la flotte ottomane contre Langa.

Si donc, à en croire les chroniqueurs ottomans, l'idée de conquérir Constantinople était fortement implantée dans l'esprit du jeune Mehmed II[66], ce n'était pas cependant une idée neuve. Mais le contexte du milieu du XVe siècle allait accélérer le cours de l'histoire[67]. À l'été 1444, Murad II avait choisi d'abandonner le trône à Mehmed, alors âgé de douze ans. Il lui laissait son grand vizir, Çandarlı Halil Paşa, homme d'État expérimenté qui, conscient des questions stratégiques et du danger de croisade, était favorable à une politique pacifique. Très apprécié des janissaires, il avait le soutien de leur agha* Kurtçu Doğan et de personnalités comme le vizir İshak bin Abdüllah ou le *beylerbeyi** d'Anatolie İsa Bey[68]. La méfiance de Halil n'était pas sans fondement : à peine le jeune Mehmed était-il monté sur le trône que Byzance libérait un prétendant ottoman, tandis qu'une flotte croisée sous commandement vénitien allait bloquer les Dardanelles et qu'une armée menée par les Hongrois et

66. Sur ce règne, outre F. Babinger, *Mahomet II* (à utiliser de préférence dans sa version anglaise revue par W. C. Hickman : F. Babinger, *Mehmed the Conqueror*), voir H. İnalcık, « Mehemmed II » ; C. Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1481*, p. 126-253 ; C. Finkel, *Osman's Dream*, p. 44-80 ; N. Vatin, « L'ascension des Ottomans », p. 81-105.

67. Sur ce qui suit et, de façon générale, sur les questions de politique interne ottomane entre 1444 et 1453, les études les plus poussées demeurent celles de H. İnalcık, « Fatih Mehmed'in ilk cülusı » et « İstanbul'un fethinden önce Fatih Sultan Mehmed », dans son *Fatih Devri Üzerinde*, p. 55-136. On trouvera une synthèse récente dans F. Emecen, *Fatih ve Kıyamet*. En anglais, voir C. Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1481*, p. 126-162.

68. Sur les deux partis et les hommes qui les constituaient, voir H. İnalcık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 81-88.

rejointe par les Valaques envahissait le territoire. Rappelé en hâte, Murad II les arrêta à Varna (10 novembre 1444). Il repartit ensuite pour sa retraite de Manisa. À Edirne, les problèmes politiques demeuraient. Il semble bien que Mehmed II – encouragé par des dignitaires comme le second vizir et *beylerbeyi** de Roumélie Şehabeddin Paşa, Zaganos Paşa et Saruca Paşa[69] – ait alors sérieusement envisagé de préparer un siège de Constantinople. Ce projet, déraisonnable aux yeux du grand vizir, fit peut-être partie des raisons qui le poussèrent à agir : il fut sans doute pour quelque chose dans une révolte des janissaires qui lui donna l'occasion de rappeler Murad II[70]. C'est ainsi que, en 1446, Murad II reprit le pouvoir, contraignant Mehmed à aller attendre sa mort à Manisa ; Şehabeddin Paşa, Zaganos Paşa, le *nişancı** İbrahim étaient écartés d'Edirne.

Telle était la situation quand Murad II mourut brusquement le 3 février 1451. Durant les quatre années précédentes il avait maté le despotat grec de Morée où depuis 1448 Thomas et Démétrios avaient remplacé Constantin [XI] devenu empereur ; il avait battu les Hongrois dans la plaine de Kosovo (18-19 octobre 1448) ; le despote* serbe Georges Branković (1427-1456) et l'émir karamanide İbrahim (1424-1464) paraissaient soumis. Le retour au pouvoir de Mehmed II et de ses proches allait mettre un terme à ce *statu quo*. Le parti de la guerre revenait avec lui[71]. On pouvait donc s'attendre à ce que la question de Constantinople se reposât. Les raisons de prendre la Ville n'avaient pas changé : sa présence au milieu des États ottomans était un archaïsme dangereux, qui faisait courir des risques de croisade et de déstabilisation politique ; son contrôle et celui du détroit permettraient d'assurer une meilleure circulation entre l'Anatolie et les Balkans et de contrôler le commerce de la mer Noire. De fait, tandis que le Karamanide İbrahim profitait de la situation pour entrer en guerre et susciter des rébellions dans les anciens émirats de Menteşe, Germiyan et Aydın, en Anatolie occidentale, Constantin XI menaçait de lancer le prétendant Orhan contre Mehmed II si celui-ci ne doublait pas sa pension. Ainsi que le souligne Feridun Emecen[72], ces réalités géostratégiques, rappelées par les chroniqueurs ottomans, faisaient

69. Cf. H. İnalcık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 90-91.
70. *Ibid.*, p. 93 et sqq.
71. Sur la persistance des réticences de Halil Paşa, auquel le souverain impose son choix, cf. H. İnalık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 124-125.
72. Voir F. Emecen, *İstanbul'un Fethi Olayı*, p. 33-34.

qu'un nouveau siège de Constantinople devait avoir lieu un jour ou l'autre, mais le moment précis – 1453 – pourrait s'expliquer par des considérations intérieures[73] : délivré de l'ombre paternelle, le très jeune souverain devait encore compter avec le grand vizir Çandarlı Halil, les dignitaires proches de celui-ci et les janissaires. Seul un coup d'éclat lui donnerait les moyens d'imposer son pouvoir, sans compter la popularité que lui vaudrait auprès des soldats un mémorable butin.

Mais Mehmed II prit son temps et ses précautions. D'abord, pour parer au plus pressé, une expédition fut menée en Anatolie au printemps 1451 contre İbrahim du Karaman, qui dut reconnaître la suzeraineté ottomane et rendre des places autrefois prises à Murad II, mais se vit accorder celle d'Alaya. Sur le chemin du retour, les janissaires exigèrent des gratifications pour célébrer la première campagne du nouveau souverain. Il céda, mais dès qu'il en eut le loisir, il reprit en main la milice, dont l'agha* Kurtçu Doğan fut démis et condamné à la bastonnade, comme les officiers qui avaient organisé la manifestation : les janissaires sauraient désormais qui était le maître. Sur le front chrétien, il assura ses arrières : un traité fut conclu en 1451 avec le despote* serbe Georges Branković à qui certains territoires furent rétrocédés ; la paix avec Venise fut renouvelée le 10 septembre 1451 ; le 20 novembre suivant, une trêve de trois ans avec les Hongrois fut ratifiée[74]. La construction sur le Bosphore du fort de Rumeli Hisarı, entre mars et juillet 1452, donnait les moyens d'étouffer Constantinople coupée de l'approvisionnement pontique. Dans l'automne, les opérations de Turahan Bey en Morée maintinrent sur place les forces des despotes* Thomas et Démétrios. Durant cette année 1452, l'armée ottomane se prépara ; des canons furent fondus à Edirne[75], des bateaux armés dans l'arsenal de Gallipoli. Au printemps 1453, un peu plus de deux ans après son avènement, Mehmed II était prêt à entreprendre la conquête de Constantinople.

73. C'est un point sur lequel insiste fortement F. Emecen, *İstanbul'un Fethi Olayı*, p. 31-34.
74. Pour le texte de cette trêve, voir N. Iorga, *Acte și fragmente*, vol. III, p. 23-27.
75. Sur l'artillerie ottomane lors du siège de 1453, voir K. De Vries, « Gunpowder Weapons ».

Chronologie

1439

5 juillet : signature à l'issue du concile de Florence du décret d'Union des Églises latine et byzantine.

18 décembre : les métropolites* byzantins Isidore de Kiev et Bessarion sont créés cardinaux de l'Église romaine par le pape Eugène IV.

1440

février : la délégation byzantine au concile de Ferrare-Florence rentre à Constantinople.

1442

2 septembre : une armée ottomane commandée par Hadım Şehabeddin (Kula Şahin), *beylerbeyi** de Roumélie, envoyée contre la Valachie, est vaincue sur la Ialomița, un affluent du Danube, par le magnat hongrois Jean Hunyadi.

1443

1er janvier : le pape Eugène IV publie une bulle de croisade contre les Turcs.

printemps : Constantin Paléologue devenu despote* de Morée restaure l'Hexamilion, le mur barrant le détroit de Corinthe et protégeant le Péloponnèse byzantin.

En Asie Mineure, İbrahim Bey, émir de Karaman, attaque les Ottomans ; il est repoussé lors d'une campagne où s'illustre Alaeddin Ali, fils préféré du sultan Murad II, et implore la paix.

juin : Alaeddin Ali est assassiné dans des circonstances troubles, en même temps que ses deux fils au berceau. Son frère Mehmed devient l'héritier présomptif de Murad II.

septembre : Isidore de Kiev, retenu prisonnier par le grand-prince de Moscou, s'échappe et gagne Rome.

octobre : début de la « Longue campagne » conduite par le roi de Hongrie et Jean Hunyadi contre les Ottomans en Europe.

début novembre : victoire des Hongrois sur les Ottomans à la bataille de Niš ; la progression de l'armée croisée dans les Balkans se poursuit.

28 novembre : en Albanie, Skanderbeg se soulève contre les Ottomans.

12 décembre : à Zlatitsa en Bulgarie, l'armée hongroise commandée par Jean Hunyadi, secondé par le despote* de Serbie, Georges Branković, connaît un semi-échec face aux armées ottomanes.

1444

2 janvier : bataille de Kunovitsa, victoire des Hongrois sur les Ottomans. Fin de la « Longue campagne » : l'armée hongroise rentre chez elle.

mars : par l'entremise de son épouse Mara, fille du despote* de Serbie Georges Branković, Murad II ouvre des négociations de paix avec la Hongrie.

12 juin : traité d'Edirne (Andrinople) entre les Ottomans et les souverains de Hongrie et de Serbie.

mi-juin : le sultan Murad II passe en Anatolie pour se porter à nouveau contre l'émirat de Karaman.

29 juin : bataille de Torvioll, victoire des Albanais sur les Ottomans.

1er juillet : le pape Eugène IV nomme Leonardo de Chio archevêque de Mytilène.

15 août : traité de Szeged, par lequel la Hongrie ratifie le traité d'Edirne.

août : traité de Yenişehir conclu entre Murad II et l'émir de Karaman.

fin août : pensant avoir assuré la paix sur ses frontières occidentales et orientales, Murad II abdique en faveur de son fils survivant, Mehmed II, âgé de treize ans, conseillé par son grand vizir Çandarlı Halil Paşa. Il se retire à Manisa (Magnésie du Sipyle).

20-22 septembre : l'armée hongroise franchit le Danube.
fin septembre : depuis sa retraite asiatique, Murad II est appelé au secours par les dirigeants ottomans, probablement à l'initiative du grand vizir Halil Paşa.
fin octobre : Murad II et son armée traversent le Bosphore au nord de Constantinople.
10 novembre : bataille de Varna, défaite de l'armée chrétienne. Le roi de Hongrie Vladislas I^er^ est tué.
fin novembre ou début décembre : Murad II se retire à nouveau en Asie Mineure en laissant le pouvoir à Mehmed II.

1445

été : Grégoire III Mammas, partisan de l'Union des Églises, est élu patriarche de Constantinople.

1446

25 février : paix entre Mehmed II et Venise.
avril : révolte des janissaires à Edirne (peut-être machinée par le vizir Halil Paşa), réclamant une augmentation de solde que Mehmed II se voit contraint de leur accorder. Informé de ces désordres, Murad II décide de reprendre le trône à son fils.
5 mai : Murad II quitte Manisa pour rentrer à Edirne.
1^er^ août : à Bursa (Pruse), Murad II rédige son testament.
septembre : Murad II fait son entrée à Edirne et remonte sur le trône. Mehmed II et ses partisans se retirent à Manisa.
13 décembre : au terme d'une campagne militaire en Grèce, Murad II bombarde et détruit l'Hexamilion, le mur barrant le détroit de Corinthe et protégeant le Péloponnèse byzantin.

1447

6 mars : élection du pape Nicolas V (Tommaso Parentucelli).

1448

juin : démonstration navale infructueuse d'une flotte ottomane de soixante-cinq navires devant Constantinople.
30 septembre : mort de Carlo II Tocco, despote* d'Épire et comte de Céphalonie ; son fils Leonardo III lui succède, mais les Ottomans en profitent pour envahir l'Épire.
17-20 octobre : seconde bataille de Kosovo, victoire des Ottomans sur une armée chrétienne conduite par le régent de Hongrie Jean Hunyadi.
31 octobre : mort de l'empereur Jean VIII Paléologue. Son frère Constantin, despote* de Morée, lui succède.

1449

12 mars : arrivée de l'empereur Constantin XI à Constantinople.
24 mars : les Ottomans s'emparent d'Arta, capitale du despotat d'Épire. Le despote* Leonardo III Tocco ne garde le contrôle que de l'Acarnanie et des îles Ioniennes.
14 octobre : Constantin XI envoie Georges Sphrantzès en ambassade auprès de l'empereur de Trébizonde et du roi de Géorgie pour négocier son mariage avec une parente de l'un ou de l'autre.
automne : Georges Scholarios se fait moine sous le nom de Gennadios.

1450

mai-novembre : premier siège de la forteresse albanaise de Kruja (aujourd'hui Krujë) par les Ottomans dirigés par le sultan et son fils.
été : le patriarche unioniste Grégoire III Mammas quitte Constantinople et s'exile finalement à Rome auprès du pape Nicolas V.
automne : mariage à Edirne de Mehmed, fils du sultan Murad II, avec Sitti Mükrime Hatun, fille de l'émir de Zulkadr (à la frontière de la Syrie mamelouke).

1451

2 ou 3 février : mort de Murad II à Edirne, sa capitale.
5 février : le despote* de Morée Démétrios Paléologue conclut un traité

secret dirigé contre les Ottomans avec Alphonse V d'Aragon, promettant à ce dernier la couronne impériale en cas de victoire.

18 février : averti par les vizirs de son père, Mehmed II vient de Manisa à Edirne et monte sur le trône.

février ou mars : la paix avec Byzance est renouvelée par Mehmed II, y compris les frais d'entretien d'Orhan, prétendant au trône ottoman réfugié à Constantinople.

printemps : Constantin XI confie au consul génois de Caffa sortant de charge, Giovanni Giustiniani Longo, de passage à Constantinople et rentrant en Italie, la négociation d'un éventuel mariage avec la veuve du duc de Milan.

26 mars : traité de Gaëte, par lequel Skanderbeg et les Albanais se placent sous le protectorat d'Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples.

avril : envoi d'une ambassade byzantine pour demander des renforts en Occident, à Ferrare, Venise, Naples et Rome.

mai-juin : campagne de Mehmed II contre le Karaman.

29 mai : Constantin XI envoie une ambassade en Serbie afin de proposer d'épouser Mara Branković, veuve du sultan Murad II. Cette dernière élude la proposition.

juin : traité de paix entre Mehmed II et l'émirat de Karaman, qui fait acte d'allégeance et récupère les places perdues en 1444.

été : Mehmed II empêche les Byzantins de toucher les revenus des villages du Strymon, qui leur avaient été abandonnés l'année précédente.

10 septembre : renouvellement de la paix entre Venise et Mehmed II.

14 septembre : Georges Sphrantzès revient de son ambassade avec les conditions d'un mariage entre Constantin XI et la fille du roi de Géorgie Georges VIII.

27 septembre : le pape Nicolas V écrit à Constantin XI en conditionnant l'envoi de secours à la proclamation solennelle de l'Union des Églises décidée au concile de Florence et au retour du patriarche unioniste Grégoire III, en exil à Rome.

20 novembre : paix de trois ans conclue entre Jean Hunyadi, régent de Hongrie, et Mehmed II.

automne : arrivée à Constantinople d'un ambassadeur des Hussites de Bohème, proposant une union religieuse contre Rome. Gennadios Scholarios, négocie avec lui et en tire parti pour se poser en chef de l'Église byzantine.

1452

hiver : à Edirne, Mehmed II dévoile son projet d'attaquer Constantinople ; Zaganos Paşa et d'autres conseillers l'encouragent, tandis que Halil Paşa tente de l'en dissuader.

24 janvier : le pape confie au cardinal Isidore de Kiev l'administration des revenus du patriarcat latin de Constantinople, surtout situés en Crète et en Eubée.

14 février : un ambassadeur byzantin informe le Sénat vénitien de l'ampleur des préparatifs militaires de Mehmed II contre Constantinople ; le Sénat s'engage à intervenir si d'autres puissances occidentales s'y associent.

février ou mars : une ambassade byzantine demande à Mehmed II de renoncer, au nom des accords de paix renouvelés un an plus tôt, à la construction de la forteresse sur le Bosphore. Le sultan répond que la construction se fait sur son territoire dans un but strictement défensif et dément toute intention hostile.

début mars : Mehmed II rassemble ouvriers et matériaux pour la construction de la forteresse sur le Bosphore.

26 mars : Mehmed II fixe le site de la forteresse de Rumeli Hisarı à Boğazkesen (« coupe-gorge », c'est-à-dire « bloqueur du détroit »), où le Bosphore se rétrécit, à peu près en face d'Anadolu Hisarı bâti sur la rive orientale par son ancêtre Bayezid I^er^. Nouvelles et vaines protestations byzantines.

mars-avril : les réquisitions de grain et de fourrage dans la région par Mehmed II provoquent des heurts avec les paysans byzantins, puis avec des soldats byzantins.

15 avril : début des travaux de construction de Rumeli Hisarı.

20 mai : le cardinal Isidore de Kiev quitte Rome pour Constantinople avec le rang de légat pontifical et la mission d'amener les Byzantins à proclamer officiellement l'Union des Églises, condition exigée comme préalable à toute aide militaire de la part du pape.

juin : le cardinal Isidore s'embarque à Porto Pisano, près de Gênes, sur la nef du patron Giorgio Doria, chargée d'acheminer un contingent destiné à la défense de Caffa.

juin-juillet : les déprédations turques autour de Rumeli Hisarı provoquent une réaction de la population byzantine ; celle-ci est réprimée : mas-

sacre des habitants d'Épibatai, pillages. En représailles, les Byzantins arrêtent tous les Turcs présents à Constantinople, quitte à en relâcher bientôt la plupart, et ferment les portes de la ville.

24 ou 25 juillet : Giovanni Giustiniani Longo quitte le port d'Albenga, en Ligurie, avec une nef transportant 700 hommes. Sa destination, tenue secrète en accord avec son beau-frère le doge de Gênes Pietro Campofregoso, est Constantinople, où il compte offrir ses services à Constantin XI.

fin juillet : déclaration de guerre de Mehmed II à Byzance.

fin août : la forteresse de Rumeli Hisarı est terminée et permet désormais à Mehmed II d'empêcher la navigation sur le Bosphore.

31 août : premières opérations militaires de Mehmed II qui vient reconnaître pendant trois jours les défenses de Constantinople avant de repartir pour Edirne et de renvoyer sa flotte à Gallipoli. Karaca Bey est chargé de prendre les forteresses byzantines entre la mer de Marmara et la mer Noire ; toutes tombent, sauf Sélymbria et Mésembria.

après la fin août : Constantin XI décide l'envoi d'une ambassade auprès du pape et des puissances italiennes et d'une autre en Hongrie auprès de Jean Hunyadi.

automne : Urbain, ingénieur hongrois ou allemand précédemment au service des Byzantins, arrive à Edirne et entre au service de Mehmed II, qui lui passe commande d'une énorme bombarde.

avant octobre : l'ambassade en Hongrie revient avec la proposition de Jean Hunyadi de fournir une aide militaire en échange de la possession de Mésembria.

début octobre : Mehmed II envoie Turahan Bey en expédition en Morée. Deux galères vénitiennes commandées par Gabriele Trevisan et Zaccaria Grioni, envoyées de Venise pour escorter les galères de commerce revenant de Tana, arrivent à Constantinople.

26 octobre : le cardinal Isidore de Kiev arrive à son tour à Constantinople avec Leonardo de Chio, archevêque de Mytilène, qui s'est embarqué à Chio où Isidore a fait une longue halte de trois mois pour enrôler des combattants. Sur les instances du podestat de Péra Angelo Giovanni Lomellino, le patron Giorgio Doria, qui les a conduits, accepte de ne pas poursuivre sa route jusqu'à Caffa : les contingents qu'il y acheminait restent pour la défense de Péra. Ils finiront par être versés à la défense de Constantinople.

16 novembre : arrivée à Venise d'une nouvelle ambassade byzantine ; le Sénat répond qu'il prend des mesures en vue d'armer une flotte de secours. Le gouvernement vénitien écrit aux cardinaux et au pape pour les inciter à prêter leur concours.

25 novembre : le gouvernement génois prend des mesures en vue d'assurer la défense de Péra, dont l'envoi d'un navire d'ici le 14 février.

26 novembre : la nef du Vénitien Antonio Erizzo, venant de la mer Noire, est coulée par l'artillerie de la forteresse de Rumeli Hisarı après avoir refusé d'obéir aux sommations. Le capitaine et d'autres rescapés sont conduits à Didymotique.

29 novembre : le gouvernement génois prévoit au moins 14 000 livres de dépense pour la défense de Péra ainsi que l'envoi d'un autre navire.

fin novembre : à Constantinople treize navires arrivent de Candie, quatre de Chio et un de Morée avec du ravitaillement.

début décembre : les Byzantins préparent la défense et réparent les murs. Envoi de nouvelles ambassades demandant des secours d'urgence aux despotes* de Morée, au pape et aux puissances occidentales.

2-4 décembre : partie de Trébizonde (Trabzon), la galère du Vénitien Giacomo Cocco réussit à passer le Bosphore jusqu'à Constantinople malgré la flotte ottomane et les canons de Rumeli Hisarı.

10 décembre : malgré les intercessions des Vénitiens de Constantinople, le capitaine de navire Antonio Erizzo est empalé à Didymotique et ses marins sciés en deux, sauf le secrétaire de bord, conduit au sérail : rupture de fait de la trêve entre Venise et Mehmed II.

12 décembre : proclamation solennelle de l'Union des Églises à Sainte-Sophie en présence de l'empereur, des évêques, des dignitaires, de moines et de nombreux Latins.

14-16 décembre : à la demande de Constantin XI, appuyé par Isidore de Kiev, le Conseil des Douze de la communauté vénitienne de Constantinople et la majorité des capitaines acceptent que les navires vénitiens restent dans la capitale byzantine pour en assurer la défense, aux frais de l'empereur.

17-19 décembre : les Vénitiens de Constantinople décident d'écrire à Venise afin de demander des secours et d'expliquer les raisons pour lesquelles ils ont retenu les navires.

1453

début janvier : mobilisation des troupes ottomanes. La grande bombarde conçue par Urbain est testée à Edirne avec succès.

16 janvier : sollicité par les ambassadeurs byzantins, le roi de Hongrie Ladislas V répond que la situation de son pays et sa trêve avec Mehmed II ne lui permettent pas d'intervenir. Il promet de s'entremettre auprès du pape.

26 janvier : Giovanni Giustiniani Longo arrive à Constantinople avec deux navires et sept cents mercenaires. Il est bientôt créé *prôtostratôr** et nommé responsable de la défense terrestre ; l'empereur lui promet sa solde, celle de ses mercenaires, ainsi que l'île de Lemnos.

janvier-février : transport de la grande bombarde d'Edirne à Constantinople, réclamant de considérables moyens.

début février : l'empereur est informé, probablement par Halil Paşa, de l'intention de Mehmed II d'attaquer Constantinople ; il envoie à Edirne une ambassade proposant la paix contre un tribut, mais le sultan exige la reddition de la ville ; devant le refus des Byzantins, il ordonne le pillage des alentours.

février-mars : Karaca Bey est de nouveau chargé de soumettre les dernières possessions byzantines du littoral ; Mésembria se rend, seule Sélymbria résiste.

15-19 février : le Sénat de Venise décide de nommer un capitaine pour une flotte de 15 galères, armées dans divers ports, comme secours pour Constantinople.

24 février : nouvelles lettres du Sénat de Venise au pape et à divers souverains, annonçant ces préparatifs et réclamant d'autres participations.

26 février : violant son serment, le capitaine vénitien Pietro Davanzo fuit le port de Constantinople durant la nuit, accompagné de six vaisseaux de Candie.

2 mars : le Sénat de Venise décide d'armer la flotte de secours.

première moitié de mars : achèvement de la mobilisation ottomane et du blocus de Constantinople ; la flotte byzantine lance des raids sur le littoral.

deuxième moitié de mars : réparations ponctuelles des murailles et curage des fossés par les marins vénitiens.

21 mars : lettre du roi Alphonse V d'Aragon à Constantin XI en réponse à la demande d'aide portée par ses ambassadeurs.

fin mars-début avril : répartition des secteurs de défense à Constantinople. Afin de compenser le fait qu'il a nommé un Génois, Giovanni Giustiniani Longo, à la tête de la défense, Constantin XI nomme des Vénitiens pour défendre la plupart des portes de la capitale.

2 avril : on tend la chaîne qui ferme l'entrée de la Corne d'Or.

4 avril : l'armée de Mehmed II arrive devant Constantinople ; les lignes de front sont rapprochées progressivement de la muraille.

8 avril : Constantin XI s'installe sur le secteur de la porte de Charisios, laissant la zone du palais des Blachernes à la garde du baile* vénitien, Girolamo Minotto.

9 avril : au moins une dizaine de navires occidentaux et byzantins sont ancrés le long de la chaîne de la Corne d'Or pour la protéger.

11 avril : Mehmed II met en position ses bombardes de gros calibre, la plus grande dans le secteur de la porte Saint-Romain.

12 avril : la flotte ottomane arrive et mouille au Diplokiônion, près de Galata, à deux milles de Constantinople ; elle compterait selon les sources de cent à quatre cents navires, en tout cas d'un tonnage très inférieur aux grandes nefs italiennes de haut bord.

12-18 avril : bombardement continu des murailles et escarmouches ; les défenseurs commencent des réparations de fortune qui continueront pendant tout le siège. Mehmed II fait prendre des forts byzantins à Thérapia, au Stoudios et sur l'île de Prinkipo (Büyükada).

15 avril : instructions du Sénat de Venise à Alvise Longo, capitaine d'une galère armée qui doit devancer le reste de la flotte de secours et ou bien l'attendre à Ténédos (Bozcaada), ou bien aller se joindre aux défenseurs de Constantinople.

nuit du 17 au 18 avril : premier assaut ottoman contre les murailles, repoussé avec de lourdes pertes.

20 avril : trois grands navires génois portant des mercenaires destinés à la défense de Péra – le baleinier de Domenico di Novara et de Battista di Felizzano et la nef de Francesco Lecavello, partis de Gênes en février, ainsi que celle de Maurizio Cattaneo, partie de Chio – et escortant un navire byzantin chargé de grains venu de Sicile arrivent en vue de Constantinople. Ils sont immobilisés par un calme plat et Mehmed II en profite pour lancer contre eux toute sa flotte, repoussée avec de lourdes pertes après plusieurs heures de combat ; à la nuit, les galères vénitiennes les remorquent jusque dans la Corne d'Or. Les équipages

et les mercenaires sont versés à la défense de la ville, avec l'aval des autorités de Péra. Ils sont commandés par Maurizio Cattaneo et encadrés par des bourgeois de Péra qui, à tour de rôle, profitent de la nuit pour rejoindre secrètement Constantinople.

21 avril : Mehmed II rejoint sa flotte au Diplokiônion et destitue l'amiral vaincu Baltaoğlu Süleyman, remplacé par Hamza Bey.

22 avril : un projet ambitieux de Mehmed II, antérieur à la bataille navale, arrive à son terme : sur une chaussée de madriers de bois, soixante à quatre-vingts navires ottomans (fustes ou birèmes) passent par-dessus la colline de Galata et entrent dans la Corne d'Or.

23 avril : alarmé par la présence de la flotte ottomane dans le bassin de Péra, le podestat * Angelo Giovanni Lomellino envoie Angelo Zaccaria au sultan, afin de s'assurer que, conformément aux accords existants, Péra n'est pas menacée. Il en reçoit l'assurance de Mehmed II.

Lors d'un conseil de guerre dans l'église Sainte-Marie du quartier vénitien de Constantinople puis dans celle des Saints-Pierre-et-Paul, les Vénitiens décident d'incendier les navires ottomans mouillant dans la Corne d'Or. Après débat entre une attaque générale de jour et une attaque de nuit par seulement deux navires, la seconde solution l'emporte, sur l'avis de Giacomo Cocco qui doit mener l'attaque le lendemain.

24 avril : lors d'une réunion tenue le soir sur la galère d'Alvise Diedo, à la demande des Génois informés du projet, l'attaque prévue pour la nuit est reportée.

25 ou 26 avril : de sa propre initiative, l'interprète de la colonie de Péra Nicolò Pagliuzzo se rend secrètement dans le camp ottoman et dévoile à Mehmed II le projet d'attaque contre ses navires. Le sultan en profite pour envoyer des bombardes et des troupes pour protéger ses bateaux.

28 avril : quelques heures avant l'aube, deux navires garnis de balles de tissu pour amortir les tirs ottomans passent à l'attaque, escortés de vaisseaux légers fortement armés et suivis de brigantins chargés de poudre et de poix qui doivent être lancés comme brûlots contre la flotte ottomane. Les bombardes turques coulent la galère de Giacomo Cocco et endommagent celle de Gabriele Trevisan, d'où une retraite générale. La flotte turque est intacte et la garnison ne tentera plus rien contre elle.

À Rome, le pape Nicolas V nomme l'archevêque de Raguse, Giacomo Venier de Recanati, légat pontifical à Constantinople et commandant des cinq galères qu'il fait armer à Venise afin de les envoyer au secours de la ville assiégée.

début mai : les vivres commencent à se raréfier dans la ville, et on constate des tentatives de dissimulation de stocks et de spéculations sur la disette. On décrète une distribution égalitaire du pain aux familles.

3 mai : à la requête de Constantin XI, un grip vénitien déguisé en navire turc part vers Négrepont (Eubée) pour recueillir des nouvelles de la flotte de secours vénitienne. Il porte également des lettres pressantes du baile* vénitien et des principaux marchands de la colonie, qui doivent être acheminées à Venise. Ils y supplient leur gouvernement de ne pas les abandonner.

La rumeur de l'approche de cette flotte de secours vénitienne et d'une armée hongroise commandée par Jean Hunyadi arrive au camp ottoman et provoque un débat animé entre les vizirs : Halil Paşa plaide pour la levée du siège, Zaganos Paşa et Turahan Bey au contraire pour sa poursuite, option que choisit Mehmed II ; les Byzantins en auraient été informés par Halil Paşa.

3-5 mai : intensification des bombardements sur la muraille terrestre, et aussi de part et d'autre de la Corne d'Or.

5 mai : Mehmed II fait transporter sur la colline de Galata de grosses bombardes pour couler les navires latins dans le port de Péra ; un navire, celui du bourgeois Barnaba Centurione, est coulé, les autres se replient à l'abri dans un angle mort.

7 mai : Mehmed II lance un assaut peu avant l'aube, repoussé avec de lourdes pertes. Une porte de la muraille proche du palais impérial est incendiée, mais les défenseurs la barrent avec un mur de fortune.

Le Sénat de Venise fournit des instructions détaillées à Giacomo Loredan, nommé capitaine général de la mer, qui doit partir incessamment avec la flotte de secours.

8 mai : Bombardements autour de la porte Saint-Romain. Les équipages des navires vénitiens refusent d'exécuter l'ordre de déchargement qui leur a été donné, et se déclarent prêts à s'y opposer de force

10 mai : le Conseil des Douze des Vénitiens de Constantinople nomme Alvise Diedo commandant de la flotte. Il réorganise la défense du port.

12 mai : vers minuit, troisième grande attaque ottomane, en particulier dans le secteur du palais impérial. Elle est repoussée après de lourdes pertes de part et d'autre.

13 mai : comme décidé le 9 mai par le Conseil des Douze, Gabriele Trevisan et ses quatre cents marins prennent position sur la muraille terrestre (au Kynègos ?).

14 mai : Mehmed II transfère des bombardes devant la porte des Kynègoi ; devant les faibles résultats, il les fait déplacer devant la porte Saint-Romain en renfort, pour un bombardement continu nuit et jour.

15 mai : des portions de la muraille s'effondrent autour de la porte Saint-Romain, mais aussi entre la porte de Pègè et la porte Dorée, et vers la porte Kaligaria.

16 mai : durant la nuit, des brigantins ottomans attaquent les navires occidentaux et byzantins qui sont revenus le 7 mai garder la chaîne de la Corne d'Or.

La première sape ottomane vers la porte Kaligaria est déjouée par une contremine de la garnison, aidée par un mineur allemand, Jean Grant, amené par Giovanni Giustiniani Longo.

17 mai : nouvelle attaque infructueuse contre la chaîne de la Corne d'Or.

18-19 mai : pendant la nuit, les Ottomans construisent face à la porte de Xylokerkos un « château » de bois recouvert de cuir, plus haut que la muraille, avec un accès couvert qui permet aux attaquants de le rejoindre sans risque ; de ce bastion, les assaillants jettent de la terre dans le fossé pour le combler.

19 mai : Mehmed II fait construire un pont mobile de bois flottant sur des tonneaux sur la rive nord de la Corne d'Or, sans doute à hauteur de Sainte-Galatina et face à la porte des Kynègoi, donc à un endroit où la Corne d'Or est resserrée à environ 500 m.

21 mai : la flotte ottomane quitte son mouillage du Diplokiônion vers la chaîne de la Corne d'Or, mais se retire sans attaquer.

Une deuxième sape ottomane vers la porte Kaligaria est déjouée.

22 mai : troisième et quatrième sapes déjouées. Signes dans le ciel et éclipse de lune qui inquiètent les défenseurs.

23 mai : retour à Constantinople du grip vénitien parti le 3 mai précédent pour s'enquérir de la flotte de secours envoyée par Venise. L'équipage annonce aux défenseurs consternés qu'il n'en a pas trouvé trace.

Cinquième sape ottomane déjouée, de nouveau vers la porte Kaligaria.

24 mai : sixième sape ottomane déjouée dans le même secteur.

À Naples, Alphonse d'Aragon écrit à Constantin XI pour lui annoncer que deux navires chargés du froment demandé sont enfin prêts à appareiller pour Constantinople.

25 mai : septième et dernière sape ottomane, la plus avancée, déjouée dans le même secteur.

Procession dans la ville avec l'icône Hodègètria de la Vierge ; l'icône tombe à terre avant une violente averse, ce qui est interprété comme un mauvais présage.

26 mai : un brouillard couvre la ville. Mehmed II répartit les secteurs d'attaque : Zaganos Paşa coordonnera l'attaque de la muraille maritime, tandis que le sultan, Karaca Bey, İshak Paşa et Saruca Paşa attaqueront de concert la muraille terrestre. Mehmed II ordonne un jeûne solennel de trois jours avec des feux votifs de trois nuits pour gagner l'aide divine. Les deux camps sont en prières.

Les défenseurs tentent une sortie par la Kerkoporta (dont l'emplacement est débattu).

26-28 mai : avant l'assaut final, par l'entremise d'une ambassade conduite par Kemâleddin İsmail Bey de Sinope Mehmed II propose une dernière fois la reddition aux Byzantins, conformément à la loi islamique. L'empereur et les grands seraient libres de partir avec leurs biens meubles, le pillage serait épargné à la ville et à ses habitants. Les assiégés refusent. (Selon Chalkokondylès, le sultan leur aurait aussi offert de leur laisser la ville contre un tribut annuel colossal de 100 000 pièces d'or.)

Une de ces nuits, l'influent marchand et patricien vénitien Nicolò Giustiniani s'enfuit, avec son fils Bernardo.

27-28 mai : la nuit, clameurs, sons de trompe et roulements de tambours dans le camp ottoman, effroi des assiégés ; la même chose la nuit suivante.

28 mai : Mehmed II fait proclamer officiellement l'assaut pour le lendemain, avec promesses de récompenses pour les premiers à franchir les murailles ; trois jours de pillage sans limite sur les personnes privées et leurs biens sont promis aux troupes.

Les troupes ottomanes gagnent leurs positions avec une grande quantité d'échelles, dont plusieurs montées sur roues ; derviches et imams les exhortent. De son côté, Constantin XI adresse un discours aux défenseurs. Giovanni Giustiniani Longo demande à Luc Notaras de

transférer des bombardes sur la muraille terrestre et essuie un refus qui manque de tourner au conflit ouvert, évité par l'entremise de Constantin XI.

29 mai : assaut général vers trois heures du matin, en trois vagues successives réservant pour la dernière le corps d'élite des janissaires ; vers l'aube, au prix d'un dur combat, ces derniers gravissent l'avant-mur effondré vers la porte Saint-Romain ; un autre groupe réussit à s'infiltrer plus au nord par la Kerkoporta et un troisième vers la porte de Charisios. Malgré les divergences des sources, il est clair que le succès ottoman doit beaucoup à la panique déclenchée par la blessure et la retraite de Giovanni Giustiniani Longo, qui fuit vers son navire ; démoralisés, les défenseurs de la muraille terrestre s'enfuient, mais beaucoup sont pris au piège entre l'avant-mur et la muraille principale, en particulier à la porte Saint-Romain où beaucoup meurent étouffés dans la bousculade. Incertitude sur le destin de Constantin XI : la plupart des sources s'accordent à le dire mort au combat, peut-être après avoir jeté ses insignes impériaux pour ne pas être reconnu et fait prisonnier (l'identification du corps semble avoir été malaisée) ; plusieurs dignitaires byzantins meurent aussi au combat au moment de cette percée.

La résistance continue un temps sur les murailles maritimes, tant que la nouvelle de la percée ne s'est pas répandue, mais rien n'entrave plus l'irruption des Ottomans qui convergent vers Sainte-Sophie où s'est réfugiée une partie de la population, persuadée par une ancienne prédiction d'y être miraculeusement protégée. Les marins ottomans débarquent pour prendre part au pillage, ce qui laisse la voie libre à seize navires occidentaux qui s'échappent et portent la nouvelle en Occident.

Le pillage général est l'occasion de violences extrêmes avec de nombreux morts, mais en général les soldats ottomans préfèrent prendre captifs ceux qui ne résistent pas, pour les vendre comme esclaves. La ville est vidée de fond en comble de ses habitants et de ses richesses, transférés en masse dans le camp ottoman.

Vers midi, assuré de sa victoire, Mehmed II se rend à Sainte-Sophie, qu'il visite et admire, et où il fait réciter la prière musulmane. Il fait rechercher parmi les captifs les notables byzantins et occidentaux, en particulier le grand duc* Luc Notaras et sa famille, qu'il rachète et à qui il promet de confier l'administration de la cité.

Le podestat* de Péra, Angelo Giovanni Lomellino, alarmé d'une possible attaque ottomane, adresse une ambassade au sultan dès le milieu de la journée pour négocier la reddition. À Constantinople, les Ottomans ont fait prisonniers les armes à la main de nombreux bourgeois de Péra – dont le propre neveu du podestat* –, ce qui confirme à Mehmed II le double-jeu des autorités pérotes et provoque sa colère. Il refuse donc de recevoir les ambassadeurs.

30-31 mai : Zaganos Paşa négocie au nom de Mehmed II avec les ambassadeurs du podestat* de Péra, Babilano Pallavicino, Marchisio di Franchi et l'interprète félon Nicolò Pagliuzzo, les termes de la reddition de la colonie génoise.

30 ou 31 mai : Mehmed II fait proclamer la fin du pillage et renvoie les soldats au camp et la flotte à ses bases. Les sources, qu'elles soient occidentales, grecques ou ottomanes, ne s'accordent pas sur la durée du pillage. Selon certaines, il s'est étendu sur trois jours, conformément à la promesse du sultan avant l'assaut ; d'autres laissent entendre qu'en réalité le pillage, spectaculaire, n'a duré qu'un jour et a été interrompu par une décision de Mehmet.

1er juin : Mehmed II délivre un *ahdname* aux Pérotes par lequel il leur concède certains privilèges. Il n'entérine pas moins la fin de la domination génoise sur la colonie de Péra et son intégration dans l'Empire ottoman : le podestat* nommé par la métropole doit céder la place à un *prôtogéros* investi par le sultan.

1er ou 3 juin : les pourparlers entre Mehmed II et le grand duc* Luc Notaras en vue de nommer ce dernier administrateur de la ville échouent, en raison de l'hostilité des grands entourant le sultan. Mehmed II exige du grand duc* la remise de son plus jeune fils Jacques comme otage. Notaras refuse. Le sultan le fait alors exécuter avec ses deux fils aînés et fait aussi décapiter les autres hauts dignitaires byzantins. Sont également exécutés le baile* vénitien Girolamo Minotto avec son fils ainsi que le consul des Catalans Joan de la Via.

Toute résistance étant désormais inutile, la dernière ville byzantine de Thrace, Sélymbria, se rend. Mehmed II ordonne la déportation de sa population à Constantinople.

3 juin : les navires vénitiens rescapés arrivent à Négrepont (Eubée) et y rencontrent Giacomo Loredan et sa flotte de secours ; un brigantin part de là le 17 juin pour porter la nouvelle à Venise.

10 juin : arrivée dans l'île de Chio des nefs des Génois Giovanni Giustiniani Longo et Giorgio Doria, et de celle du Vénitien Nicolò Mocenigo.

18 juin : Mehmed II rentre à Edirne où il arrive le 21 juin, laissant Constantinople à la garde du *subaşı** Süleyman Bey. Toujours persuadé de la nécessité de désigner un administrateur grec, il lui adjoint un certain Laskaris Kanabès, déjà à son service, nommé *prôtogéros* de Constantinople. Ce dernier n'aura cependant qu'un rôle marginal et éphémère.

27 juin : les lettres du baile* vénitien de Constantinople et des principaux marchands confiées à un grip le 3 mai précédent et par lesquelles ils réclamaient l'aide urgente de leur gouvernement parviennent à Venise. Le Sénat évite de les rendre publiques.

29 juin : la nouvelle de la chute de Constantinople arrive à Venise portée par le brigantin de Négrepont. L'événement déclenche une correspondance diplomatique nourrie pendant plusieurs mois en Occident.

fin juin : le cardinal Isidore de Kiev, ayant réussi à s'enfuir de Constantinople dans des circonstances rocambolesques, débarque à Candie, en Crète. Il y passe le mois de juillet à adresser des lettres pressantes à la plupart des États européens avant de quitter l'île pour rentrer à Rome vers la fin du mois d'août suivant.

fin juin-début juillet : négociation entre Mehmed II et la plupart des derniers pouvoirs chrétiens dans les Balkans, en Égée et en Asie (les despotes* de Morée et de Serbie, la mahone de Chio, les seigneurs d'Ainos et de Mytilène, le monastère de Patmos, l'empereur de Trébizonde), qui font leur soumission et se voient tous imposer un nouveau tribut. Kritoboulos d'Imbros négocie la reddition aux Ottomans des dernières îles byzantines de Lemnos, Imbros et Thasos. Mehmed II accorde peu après ces îles aux Gattilusio de Mytilène et d'Ainos.

5 juillet : le Sénat vénitien envoie à Négrepont de nouvelles instructions à Bartolomeo Marcello, son ancien ambassadeur auprès de Mehmed II : il le charge d'entamer de nouvelles négociations de paix avec lui.

14 juillet : Nicolò Mocenigo débarque à Venise avec sa nef. Il fournit au Sénat des informations plus précises sur les circonstances de la chute de Constantinople.

18 juillet : le Sénat vénitien se justifie auprès du pape, par l'intermédiaire de son légat l'archevêque de Raguse alors à Venise, de son envoi d'un ambassadeur à Mehmed II.

1er août : à Chio, Giovanni Giustiniani Longo succombe à ses blessures.

août : les ambassadeurs du despote* de Serbie venus verser le tribut au sultan rachètent une centaine de moniales captives à Edirne depuis la chute.

La flotte vénitienne de Giacomo Loredan, qui, depuis la chute de Constantinople, se contente de protéger les possessions vénitiennes en mer Égée des incursions ottomanes, capture au large de Phtéléon, au nord du golfe Pagasitique, dix-sept fustes turques.

août ou septembre : torture et exécution de Halil Paşa.

septembre : les cinq galères pontificales armées à Venise et commandées par l'archevêque de Raguse prennent la mer. Encore ignorant des intentions réelles de Venise vis-à-vis de Mehmed II, Nicolas V a décidé qu'elles iraient grossir la flotte vénitienne de Giacomo Loredan alors au large de l'Eubée, dans la perspective d'une attaque contre les Ottomans.

automne : Mehmed II revient d'Edirne à Constantinople, où il pose la première pierre d'un palais, sur le Forum Tauri.

1454

6 janvier : nommé par Mehmed II, Gennadios Scholarios est intronisé patriarche de Constantinople. Le siège patriarcal qui lui est attribué est l'église des Saint-Apôtres.

janvier/février : le sultan se rend dans la région de Bursa pour y réprimer les désordres suscités notamment par les résistances à la déportation d'une partie de la population pour repeupler Constantinople.

18 février : à Konya, traité entre Venise et l'émir de Karaman, qui demeure le principal adversaire de Mehmed II en Asie Mineure.

fin mars : l'archevêque de Raguse, commandant la flottille pontificale, ayant constaté que, loin d'envisager une confrontation avec les Ottomans, la flotte vénitienne de Giacomo Loredan a maintenant pour mission de faciliter des tractations de paix avec Mehmed II, rentre à Venise avec ses galères. Fureur du pape Nicolas V.

18 avril : au cours d'un séjour à Constantinople, Mehmed II souscrit un nouveau traité avec Venise. Le sultan retourne ensuite à Edirne.

milieu du printemps : Mehmed II séjourne à Philippoupolis (Plovdiv) et ordonne de réparer les murs de Constantinople.

Début de la première campagne du sultan contre la Serbie.

septembre : retour du sultan à Edirne après la campagne en Serbie. Une partie des captifs (4 000 couples) est envoyée repeupler Constantinople.
automne : transfert du siège patriarcal à l'église de la Pammakaristos.

1455

hiver : Mehmed II ordonne un recensement des habitants de Constantinople et Galata et de leurs biens immobiliers, qui est terminé en décembre.
24 mars : mort du pape Nicolas V. Le 8 avril lui succède Calixte III (Alphonse Borgia), qui relance énergiquement le projet de croisade anti-ottomane de son prédécesseur. Il fait notamment construire pour son compte une flotte – non plus à Venise, en paix avec les Ottomans, mais en territoire pontifical, à Ostie et à Ancône.
juin : les Ottomans s'emparent de Novo Brdo, en Serbie, tandis qu'une flotte commandée par Hamza Bey attaque en mer Égée. Elle échoue devant Chio comme devant Rhodes.
juillet : les Albanais de Skanderbeg assiègent vainement Berat, tenu par les Ottomans.
été : le despote* de Serbie est contraint d'accepter les conditions de paix imposées par les Ottomans et un lourd tribut annuel.
août : furieux de l'échec de son amiral Hamza Bey, Mehmed II le destitue et le remplace par Yunus Bey, qu'il renvoie immédiatement en Égée à la tête d'une nouvelle flotte.
Doukas est envoyé par Domenico Gattilusio, seigneur de Mytilène, en ambassade auprès de Mehmed II.
20 septembre : Calixte III nomme l'archevêque de Tarragone Pedro de Urrea capitaine général de sa flotte. Partie dans les mois suivants, cette flotte de vingt-six navires se joint à celle d'Alphonse d'Aragon mais, au lieu de s'en prendre aux Ottomans, la seconde dans sa guerre contre les Génois et s'adonne à la piraterie aux dépens des navires chrétiens, y compris vénitiens.
automne : achèvement du premier palais de Mehmed II, construit au forum Taurii avec les marbres d'églises byzantines démolies. Connu ensuite sous le nom d'Eski Saray (vieux palais), il englobe la colonne de Théodose.
31 octobre : l'amiral ottoman Yunus Bey occupe la Nouvelle Phocée, détenue jusque-là par les Gattilusio.

24 décembre : les Ottomans s'emparent de la colonie génoise de la Vieille Phocée, dernière possession latine en Asie Mineure.

1456

15 janvier : mort du despote* de Serbie Georges Branković.

24 janvier : Mehmed II quitte Edirne pour s'emparer en personne de la seigneurie génoise d'Ainos, dernière possession latine en Thrace.

6 février : lors d'une diète convoquée à Buda en Hongrie, Jean de Capistran expose le projet de croisade du pape Calixte III.

20 avril : scandalisé par les agissements du commandant de sa flotte l'évêque de Tarragone, Calixte III le destitue et le remplace par le cardinal d'Aquilée Lodovico Trevisan.

printemps : début de la campagne de Mehmed II contre la Serbie et la Hongrie

mai : le cardinal Isidore de Kiev est envoyé à Venise par Calixte III, sous un faux prétexte diplomatique, pour prendre livraison du jeune prétendant ottoman Bayezid et le ramener à Rome. Le pape compte l'opposer à Mehmed II et le fait baptiser peu après sous le nom de Calixtus Ottomanus.

1er juin : le cardinal Lodovico Trevisan quitte Rome et fait voile à la tête de la flotte pontificale vers la mer Égée.

4 juin : Athènes se rend aux troupes de Turahanoğlu Ömer Bey. Le dernier duc d'Athènes, Francesco II Acciaiuoli, reçoit en compensation la Béotie et Thèbes, mais sous suzeraineté ottomane.

juillet/août : Vlad III l'Empaleur prend le pouvoir en Valachie en éliminant le prince pro-ottoman Vladislav II.

4-22 juillet : siège de Belgrade défendue par Jean Hunyadi ; échec de l'armée ottomane qui doit se replier.

automne : ayant installé ses bases à Rhodes, le cardinal Trevisan commence la conquête des îles de Lemnos, Thasos et Samothrace pour le compte du pape.

2 décembre : le Sénat vénitien écrit à Mehmed II pour l'informer de ce que « les îles de Lemnos et d'Imbros sont en danger de tomber entre les mains d'autres pouvoirs », et qu'il serait préférable, pour les Ottomans comme pour les Vénitiens, que le sultan les donne à Venise.

1457

août : après avoir acquis Lemnos, Thasos et Samothrace mais non Imbros – Kritoboulos ayant réussi à éviter la conquête de son île natale –, le cardinal Trevisan remporte une victoire contre la flotte ottomane au large de Mytilène.

2 septembre : bataille d'Albulena, victoire de Skanderbeg sur les Ottomans.

23 décembre : le pape Calixte III nomme Skanderbeg capitaine général du Saint-Siège dans la guerre contre les Ottomans.

novembre : le cardinal Trevisan quitte Rhodes pour s'en retourner en Italie avec sa flotte. Ses conquêtes dans l'Archipel passent sous l'administration du grand-maître des chevaliers de Rhodes, mais pour très peu de temps : les Ottomans ne tardent pas à les reprendre une à une.

1458

20 janvier : mort sans enfant mâle du despote* de Serbie Lazare Branković. Comme suzerain, le sultan réclame ses États, tandis qu'une partie de ses sujets et sa veuve Hélène Paléologue, nièce de Constantin XI, se tournent vers la Hongrie.

avril : Mehmed II prend la tête d'une expédition en Morée contre les despotes* Thomas et Démétrios Paléologues, qui sont en retard dans le paiement du tribut.

27 juin : mort d'Alphonse V d'Aragon. Ses royaumes sont partagés entre son fils illégitime, qui devient roi de Naples, et son frère qui hérite ses autres couronnes. Aucun d'eux n'assume la succession des ambitions orientales du défunt.

6 août : mort du pape Calixte III. Pie II (Enea Silvio Piccolomini) lui succède le 19 août.

août : Après s'être emparé de nombreuses places en Morée, Mehmed II conclut sa campagne par la conquête de la clef de la péninsule, Corinthe, qui se rend après un long siège.

fin août : Mehmed II fait son entrée à Athènes conquise deux ans plus tôt, lui confirme certains privilèges, y séjourne durant quatre jours puis rejoint Edirne.

1459

Mehmed II décide l'édification d'une grande mosquée impériale (Fatih camii, construite sur le site de l'église des Saints-Apôtres entre janvier 1463 et janvier 1471) et d'un nouveau palais (connu aujourd'hui comme Topkapı Sarayı, sur l'acropole, dont les travaux commencent en 1462 ou 1463).

1er avril : le catholique Étienne Tomašević Kotromanić, fils du roi de Bosnie Étienne Thomas, épouse la fille de Lazare Branković et est reconnu despote* de Serbie.

1er juin : ouverture du concile de Mantoue, réuni à l'initiative du pape Pie II pour préparer une nouvelle croisade contre les Ottomans.

20 juin : les Ottomans s'emparent de Smederevo, en Serbie. Étienne Tomašević s'enfuit en Bosnie. Les restes du despotat de Serbie sont conquis.

1460

14 janvier : fin du concile de Mantoue, Pie II proclame officiellement la croisade.

mai : nouvelle campagne de Mehmed II contre le Péloponnèse.

Soumission de presque toute l'Acarnanie, dernière possession continentale des Tocco d'Épire, sauf Vonitsa que les Tocco conservent jusqu'en 1479.

30 mai : Mistra, capitale du despotat de Morée, se rend aux Ottomans. Le despote* Démétrios Paléologue se soumet, son frère le despote Thomas poursuit la résistance. Appartenant à Démétrios, la ville de Monembasie, qui refuse de se rendre aux vainqueurs, se donne à Thomas.

28 juillet : le despote* Thomas Paléologue fuit le Péloponnèse et se réfugie à Corfou, possession vénitienne. Les Ottomans poursuivent la soumission de la péninsule : les captifs qui ne sont pas massacrés sont envoyés repeupler Constantinople.

fin de l'été : Mehmed II quitte le Péloponnèse en y laissant comme gouverneur Ömer Bey.

Les Ottomans annexent la Béotie après que son dernier seigneur latin, Francesco II Acciaiuoli, a été étranglé sur ordre du sultan par Zaganos Paşa.

automne : Mehmed II accorde au despote * déchu Démétrios Paléologue les revenus de domaines pris aux Gattilusio, dont les îles de Lemnos et d'Imbros.

1461

27 février : acceptant la dédition de Monembasie au Saint-Siège, le pape Pie II nomme un capitaine pour gouverner cette ville byzantine du sud du Péloponnèse.

avril : découverte d'importants gisements d'alun à Tolfa dans les États pontificaux. Les revenus en seront affectés à la croisade contre les Ottomans.

juin : Mehmed II s'empare de Sinope, une des dernières principautés turques indépendantes d'Asie Mineure.

juillet : les Ottomans s'emparent de Salménikon, ultime place-forte byzantine dans le Péloponnèse. Toute la péninsule est désormais soumise au sultan à l'exception de Monembasie et des enclaves vénitiennes de Coron, Modon et Nauplie.

15 août : l'empereur de Trébizonde David II Comnène livre la ville aux Ottomans ; fin du dernier État byzantin indépendant.

1462

hiver : attaque de Vlad III l'Empaleur, prince de Valachie, contre la Bulgarie ottomane.

printemps-été : campagne de Mehmed II contre Vlad III.

août : Mehmed II passe en Asie avec une troupe de janissaires jusqu'au golfe d'Adramyttion (Edremit), en face de Mytilène.

mi-septembre : assiégée par la flotte ottomane commandée par Mahmud Paşa, l'île de Mytilène, dernière possession de la famille génoise des Gattilusio, apparentée aux Paléologues, capitule. Des centaines d'habitants sont exécutés sur ordre du sultan. Le tiers des survivants est déporté à Constantinople.

1463

printemps : conquête ottomane de la Bosnie.

28 juillet : début de la première guerre vénéto-ottomane qui durera plus de quinze ans (1463-1479).

Présentation des textes grecs et slaves [1]

Marie-Hélène Blanchet

En abordant les textes grecs et slaves sur la chute de Constantinople, le lecteur peut à bon droit penser qu'il va être confronté au point de vue des vaincus. Il s'attend sans doute à ce que tous ces textes pleurent la chute de l'Empire, la perte de la « reine des villes », la désagrégation de la société byzantine, la défaite de l'orthodoxie, la splendeur disparue de la romanité. C'est en partie vrai : les écrits byzantins sur la « Prise » *(Halôsis)*, selon la terminologie conservée jusqu'à aujourd'hui en grec moderne, participent d'une littérature de la déploration, de la lamentation, ce genre largement représenté à l'époque médiévale qu'est le thrène*. Mais si tous les auteurs grecs de ce volume parlent bien d'un malheur insondable frappant le « peuple grec », certains adressent aussi des louanges au conquérant, le sultan ottoman Mehmed II, décrit comme un *basileus* (un empereur) plus grand que tous les *basileis* qui l'ont précédé, byzantins et perses. Certains membres de l'élite byzantine ont en effet déjà pris le parti des Turcs avant la conquête de Constantinople, et les chroniqueurs qui affichent ici ce ralliement, Kritoboulos d'Imbros et, de façon beaucoup moins ostensible, Laonikos Chalkokondylès, ne sont certes pas l'exception, mais illustrent plutôt ce changement précoce d'allégeance politique. Ils manifestent déjà une forme de distanciation face à l'événement : quand la plupart des auteurs byzantins

1. On trouvera toutes les références bibliographiques spécialisées dans les introductions à chaque texte.

identifient leurs souffrances personnelles au sort funeste de leur patrie, ceux-là dissocient les sentiments qu'ils éprouvent, en tant que Grecs, du compte rendu, souvent plus détaillé et plus précis, qu'ils donnent des faits. Plus détachés sont aussi les Byzantins qui vivent en Occident et s'expriment dans la langue de leur pays d'adoption, le latin : pour cette raison même, leurs écrits ne sont pas présentés ici, mais dans l'introduction aux sources latines ; c'est notamment le cas d'Isidore de Kiev, l'un des protagonistes du siège, Byzantin d'origine mais devenu cardinal de l'Église romaine et porteur de la vision occidentale de l'événement. Un cas particulier doit aussi être signalé parmi ces textes en grec : le traité passé par Mehmed II avec les habitants de Péra juste après la conquête. Ce document, qui récapitule les conditions consenties aux Pérotes par le sultan, est rédigé dans l'une des langues utilisées par la chancellerie ottomane dans ses relations internationales jusqu'au début du XVI^e^ siècle, à savoir le grec : c'est l'illustration parfaite des emprunts qu'ont faits les vainqueurs à la civilisation des vaincus. Les sources en grec et en slave sur la prise de Constantinople ne sont donc pas univoques : même s'il s'en dégage dans l'ensemble un *continuo* plaintif, expression d'une douleur évidente, ce chagrin s'accompagne de réflexions contradictoires sur l'histoire et la fortune, le sens de cette défaite, et le contexte nouveau né de la conquête ottomane.

La plupart des sources grecques ne racontent pas la chute de Constantinople : elles rendent témoignage d'un événement inimaginable. Non qu'il n'ait été prévisible et attendu : l'effondrement de Constantinople était inscrit dans sa fondation même, ainsi que le rappellent les textes apocalyptiques. Il avait de surcroît déjà eu lieu, puisque Constantinople était tombée une première fois, sous les coups des croisés, en 1204. Mais cette défaite n'avait été que provisoire, ou du moins avait-on pu l'affirmer : pour l'histoire byzantine officielle, l'Empire s'était aussitôt réfugié à Nicée et avait pu s'y reconstituer, comme le rappelle Kritoboulos, le seul de nos auteurs à évoquer ce précédent. La chute inéluctable, définitive, celle qui était annoncée et redoutée depuis plusieurs siècles, avait jusque-là toujours pu être évitée, reportée à plus tard, comme si la Ville était protégée, envers et contre tout. La plupart des textes grecs, pénétrés de ces croyances en la providence divine, trahissent d'abord l'incrédulité qu'éprouvent leurs auteurs devant ce qui s'est déroulé, parfois sous

leurs yeux même, un drame à la fois prévisible et impensable. Tous ne se trouvaient pas à Constantinople le 29 mai 1453 : parmi les témoins oculaires, on compte seulement le haut dignitaire impérial et chroniqueur Georges Sphrantzès, le futur patriarche Gennadios Scholarios, le Serbe Constantin Mihailović et sans doute l'érudit Matthieu Kamariôtès ; contrairement aux renseignements donnés par la chronique slave de Nestor Iskander, son auteur n'a certainement pas assisté au siège, même s'il s'inspire probablement d'un témoignage authentique, et tous les autres étaient hors de la capitale byzantine. Cependant cette distinction n'affecte guère le contenu subjectif des textes : leur présence effective sur les lieux ne dissipe pas l'impression d'irréalité éprouvée par la plupart des protagonistes. La déploration est aussi profonde et s'exprime en des termes très semblables chez Gennadios Scholarios et chez Andronic Kallistos et Jean Eugénikos ; les récits extraits des chroniques de Sphrantzès, de Doukas et même de Kritoboulos sont empreints de la même douleur, et les relations les plus détaillées n'émanent certes pas du témoin oculaire. Même si Kritoboulos d'Imbros écrit sur commande de Mehmed II, même si Chalkokondylès veut faire œuvre d'historien, tous ces lettrés grecs prennent la plume avant tout pour confirmer à titre personnel la réalité de l'événement : Constantinople est tombée.

Ils cherchent à attester et nommer l'inconcevable, mais aussi à en transmettre la mémoire. Que retiennent-ils de la Prise ? Quels souvenirs prescrivent-ils à leurs lecteurs d'en conserver ? Aux antipodes du récit circonstancié des opérations militaires, beaucoup de ces textes observent un silence respectueux à l'égard des massacres et des destructions, et s'apparentent plutôt à des éloges funèbres : ils recommandent seulement d'honorer la mémoire de la défunte, Constantinople elle-même. Cette tonalité se retrouve dans les lamentations proprement dites, celles de Matthieu Kamariôtès, Andronic Kallistos, Jean Eugénikos et Gennadios Scholarios, ainsi que dans les thrènes * poétiques, mais aussi dans certains passages des chroniques de Nestor Iskander, Doukas et Kritoboulos. Les beautés incomparables de la Ville sont évoquées avec une poignante nostalgie ; son prestige, sa puissance et sa richesse sont rappelés, mais aussi la douceur de vivre qu'elle offrait à ses enfants, telle une mère nourricière ; on commémore enfin sa sainteté passée, disparue désormais du fait de l'arrivée des Turcs et de la transformation d'une majorité d'églises en mosquées. La référence historique et littéraire est sans nul doute Jérusalem.

Les auteurs byzantins empruntent aux cris de douleur du psalmiste ou du prophète Jérémie lors de la prise de la ville sainte des Juifs par Nabuchodonosor – et l'on sait l'assimilation traditionnelle opérée à Byzance entre Jérusalem et Constantinople. Tous portent donc le deuil de leur Ville, de leur patrie, et ils invitent leurs lecteurs à faire de même, sans chercher de consolation ailleurs que dans le souvenir d'un passé lumineux, en acceptant l'idée qu'ils sont entrés dans « l'abomination de la désolation », selon la parole du prophète Daniel.

Un âge d'or, évidemment idéalisé, est opposé au temps présent, celui de la douleur, de l'humiliation et de la servitude, quand ce n'est pas la fuite et l'exil. Si les exactions commises par les Turcs durant les journées du sac de Constantinople sont rarement décrites – elles le sont surtout chez Doukas et Kritoboulos, et, sur un mode fantastique voire cosmogonique, dans le *Thrène de Constantinople* –, les souffrances qui s'ensuivirent pour les survivants reviennent comme une litanie dans les textes de Matthieu Kamariôtès, Andronic Kallistos et Gennadios Scholarios : captivité d'un très grand nombre de personnes, risque de conversion à l'islam, séparation des familles, recherche et rachat des prisonniers, à la suite de quoi les derniers hommes libres se retrouvent réduits à la misère et la mendicité. Les rares documents contemporains conservés, telle la lettre des clercs de Gallipoli, rappellent les mêmes réalités : les captifs sollicitent toutes les personnes tant soit peu fortunées qu'elles peuvent trouver pour essayer de se faire libérer sous caution. Les membres de l'aristocratie qui avaient échappé à la mort pendant les combats sont finalement exécutés peu après, tels l'ancien grand duc Luc Notaras et ses fils, ainsi que le racontent les trois historiens Chalkokondylès, Doukas et Kritoboulos. La politique menée par Mehmed II au lendemain de sa victoire est bien connue, notamment grâce à Kritoboulos. Dans un premier temps, il pille et exproprie les Grecs ; puis, dans le désir de repeupler Constantinople, dont il veut faire sa capitale, le sultan favorise l'implantation de diverses populations : il prend des mesures incitatives pour le retour des anciens habitants, installe près de son futur palais des dignitaires turcs et établit de force dans des quartiers désertés des communautés juives et arméniennes qu'il a fait déporter. Pour ceux qui avaient vécu dans la Constantinople byzantine et sont restés sur place après la conquête ottomane – Kamariôtès et Gennadios Scholarios –, le changement est radical, au point qu'ils jugent leur cité méconnaissable.

Non seulement la Ville est défigurée, mais son esprit même s'est enfui. Constantinople était le centre universel de l'hellénisme, de cette haute culture entretenue et transmise de génération en génération, sans discontinuité depuis l'Antiquité. Désormais les bibliothèques sont détruites, les livres dispersés et vendus à l'encan, les écoles fermées pour longtemps. La chute de Constantinople est aussi un désastre culturel dont les lettrés comme Andronic Kallistos ont pleinement conscience : au-delà de la rhétorique savante et un peu grandiloquente dont est empreinte sa *Lamentation*, elle restitue le sentiment d'inutilité éprouvé dans ces circonstances par un intellectuel qui voit disparaître tout ce qu'il aimait, l'éloquence, la grammaire, la dialectique, la philosophie, la science... Cet héritage culturel passe tout entier en Occident après 1453 : une grande partie des lettrés byzantins se réfugient alors à Rome, à Venise, mais aussi à Paris ou à Londres, et donnent pour survivre des cours de grec aux humanistes de la Renaissance. L'indigence des exilés n'est peut-être pas moins grande que celle des nouveaux sujets chrétiens du sultan ottoman.

Comment comprendre tous ces bouleversements, quelle interprétation donner à ce malheur sans équivalent ? C'est à partir de janvier 1454 la tâche que s'assigne Gennadios II, le nouveau patriarche de Constantinople nommé par Mehmed II. Son analyse des causes de la chute est certainement partagée par beaucoup de ses contemporains. Selon lui, la disparition de l'Empire résulte de la volonté divine : Dieu a voulu ainsi châtier les fautes commises par les Byzantins, fautes morales évidemment nombreuses, mais aussi et surtout reniement de la vraie foi dont certains se sont rendus coupables. Gennadios dénonce ceux qui ont tenté de défendre les vestiges de l'Empire en se fondant non sur l'espoir dans le secours divin, mais sur une alliance militaire : on peut voir là en filigrane une critique de la politique d'Union avec l'Église romaine. Gennadios Scholarios était en effet devenu à partir de 1445 le principal représentant du courant antiunioniste et considérait l'Union conclue à Florence comme une trahison de l'orthodoxie : il recommandait donc aux Byzantins de s'en remettre à Dieu pour le salut de leur Empire, et non aux Latins qui exigeaient en contrepartie la ratification de l'Union. Le patriarche condamne d'autre part les adeptes du néopaganisme de Pléthon, le prestigieux philosophe, car son enseignement sape les fondements même du christianisme. Selon Gennadios, malgré les signes de la désapprobation divine, les Byzantins ont persévéré dans l'erreur et ont

reçu la punition qu'ils méritaient : ils sont désormais la risée de tous les autres peuples. L'idée que la défaite vient de Dieu et, corollairement, que la victoire par les armes est la manifestation d'un soutien surnaturel est tout à fait banale à Byzance, comme aussi en Occident et dans le monde turc. La même lecture providentialiste prévaut chez les vainqueurs et les vaincus, instituant un ordre qu'il n'est pas légitime de contester.

Le seul espoir qui demeure ne peut être qu'eschatologique. Les textes apocalyptiques mettant en scène la chute de Constantinople, rédigés du IV^e^ au XIV^e^ siècle, prennent soudain sens et actualité – même les chroniques de Doukas et de Nestor Iskander s'y réfèrent. Plusieurs oracles et prophéties annonçaient en effet que la prise de la Ville par les musulmans correspondrait à la venue sur terre de l'Antéchrist* et à la fin des temps. L'événement est donc interprété comme un signe divin prouvant que la phase finale de l'histoire du monde est déjà entamée, avec son cortège de guerres et de ravages. Selon plusieurs de ces textes, les malheurs infligés à Constantinople doivent prendre fin quand la vengeance de Dieu sera apaisée, et un dernier empereur doit être désigné pour frapper à son tour les musulmans et les vaincre, juste avant la seconde parousie du Christ. Ainsi, l'horizon d'une reconquête ultime demeure encore présent, tandis que ces bouleversements annoncent aussi le jugement dernier, promesse de récompense pour les chrétiens fidèles. Ces diverses croyances écartent les Byzantins de toute idée d'action, et de fait, aucune forme de résistance au conquérant ottoman n'émerge après 1453.

Conservant le schéma explicatif du châtiment divin et témoignant des espérances surnaturelles qui animaient la population byzantine, le chroniqueur Doukas prend cependant le strict contre-pied de Gennadios Scholarios dans l'interprétation qu'il donne de la chute de Constantinople. Doukas, établi dans l'île de Mytilène, sous la domination de la famille génoise des Gattilusio, est un fervent partisan de la réunion des Églises, et il impute à l'échec de cette réconciliation le déclenchement de la colère divine : c'est parce que les Byzantins n'ont accepté qu'à reculons et avec hypocrisie l'alliance avec Rome que Dieu les a condamnés. Doukas incrimine le clergé, les moines, le parti antiunioniste, Gennadios lui-même, qui en était le chef, et les présente comme aveuglés par leur haine des Latins au point d'oublier leur commune appartenance au christianisme. Il demeure persuadé qu'une authentique alliance avec les Occidentaux aurait pu sauver Constantinople. C'est précisément la question

que pose et à laquelle répond Sphrantzès, lui qui a servi jusqu'au dernier jour l'empereur Constantin XI Paléologue en tant que proche conseiller et qui se présente comme l'archétype du loyal fonctionnaire impérial. Il considère pour sa part que l'empereur avait donné toutes les garanties nécessaires à la papauté et aux puissances occidentales en faisant célébrer officiellement l'Union le 12 décembre 1452. Mais en échange, les Byzantins n'ont reçu aucune aide : ni le pape ni Venise ni les Hongrois ni les Catalans n'ont envoyé de secours, en hommes ou en argent – pas plus d'ailleurs que les dirigeants orthodoxes. Sphrantzès dépeint un Empire agonisant abandonné de tous, trahi par ses alliés, souffrant bien plutôt le martyre qu'un quelconque châtiment.

Valait-il mieux que Constantinople tombât aux mains des Turcs ? Certains souhaitaient-ils leur victoire ? Était-ce l'ordre naturel des choses, sinon le dessein de la providence divine ? Doukas met dans la bouche du grand duc Notaras une phrase qui a fait couler beaucoup d'encre chez les modernes et a paru emblématique des luttes intestines à Byzance à la veille de sa chute : « Plutôt voir au milieu de cette Ville le turban turc que la couronne latine ! » Cette sentence est d'ailleurs répétée un peu plus loin : « Plutôt tomber aux mains des Turcs qu'en celles des Francs ! » Hormis cette accusation de Doukas, rien ne permet de considérer Notaras, alors principal ministre de Constantin XI, comme un traître potentiel, et s'il a jamais vraiment prononcé cette phrase, il visait plutôt les ingérences de certaines puissances occidentales que l'Église latine, rejetant toute perspective de domination politique occidentale. Nul doute cependant qu'une partie de la population était hostile aux Latins, soit en raison de la pression qu'ils exerçaient sur les orthodoxes dans l'affaire de l'Union, soit par ressentiment à l'égard de leur faible réaction face aux Turcs, ou même peut-être par réminiscence des événements de 1204. Mais les Byzantins n'étaient pas pour autant philoturcs : durant le siège, ni la classe dirigeante ni la population n'ont envisagé l'éventualité d'une reddition. La résistance de Constantinople a été héroïque, toutes les sources l'attestent : sept mille hommes – des Grecs et des Génois – ont défendu la Ville assiégée par les dizaines de milliers de combattants du camp ottoman pendant près de deux mois sans qu'aucune trahison n'ait été signalée. La question du ralliement au sultan ne se pose que pour certains membres de l'élite, à titre personnel.

Kritoboulos ne cache pas son parti pris en faveur de Mehmed II, lui dédiant même son œuvre, tandis que la position de Chalkokondylès,

apparemment plus neutre, est plus ambiguë. L'un et l'autre s'écartent de l'interprétation de la chute comme une punition divine, même si Kritoboulos fait plusieurs fois référence à des signes surnaturels, lus par les Byzantins comme autant de mauvais présages. Les deux historiens analysent avec plus de détachement que toutes les autres sources le déroulement des événements, évaluant les forces en présence, restituant le point de vue de chaque camp. Ils sont très bien informés de la stratégie menée par Mehmed II, comme ils connaissent aussi les plans de défense et les réactions des Byzantins. À partir des témoignages qu'ils ont pu collecter, ils livrent un récit chronologique assez précis des préparatifs du siège, puis de l'assaut final et du triomphe du sultan. Ces deux auteurs se distinguent surtout par leur style : autant Kritoboulos est prolixe, décrivant par le menu les machines de guerre et reconstituant les discours et exhortations prétendument prononcés par Mehmed II, autant la langue de Chalkokondylès est rapide, voire lapidaire. Il suffit pour s'en convaincre de comparer leurs versions d'un épisode fameux, celui du transfert de la flotte ottomane du Bosphore vers la Corne d'Or par voie terrestre, à travers les collines de Galata (Chalkokondylès VIII, 6 ; Kritoboulos I, 42 ; voir aussi Doukas XXXVIII, 8) : alors que Kritoboulos et Doukas expriment leur évidente admiration devant l'ingéniosité du plan conçu par Mehmed II, Chalkokondylès expédie son récit en quelques lignes, sans gratifier le sultan de la flatteuse assimilation avec le Grand Roi perse Xerxès et son pont de bateaux.

Chalkokondylès, d'origine athénienne et non constantinopolitaine, n'a pas d'états d'âme : il n'est ni envahi par la compassion envers ses compatriotes, ni désireux de plaire au nouveau souverain, bien que certains aient avancé l'idée qu'il ait été à son service au moment de la rédaction de son *Histoire* en tant que l'un des protégés du grand vizir Mahmud Paşa, lui-même d'origine serbe. Chalkokondylès prétend seulement constater le déclin byzantin et l'ascension ottomane, jusqu'à la victoire finale. Ainsi qu'il le déclare au commencement de son ouvrage, il observe, à la manière des Anciens, la fortune changeante des empires, la montée en puissance des uns et l'affaiblissement des autres. En digne élève de Pléthon, il considère l'Empire byzantin comme une forme politique dépassée, qui n'est désormais plus viable, tandis qu'il imagine la renaissance d'un État grec, ou pour mieux dire hellène, fondé sur son identité antique revivifiée. Le seul jugement personnel qu'il s'autorise sur la chute de Constantinople

trahit cette inspiration à la fois païenne et humaniste : la vengeance qui s'est exercée sur la Ville n'est pas celle de Dieu, mais elle pourrait être celle des Troyens, les Troyens d'Homère, écrasés et humiliés jadis par les Grecs, revenus en vainqueurs sous l'appellation de Turcs, selon une identification courante à l'époque, empruntée aussi par Kritoboulos et dont se revendiquent même les intéressés.

Le temps présent est, comme souvent à Byzance, observé au prisme de modèles littéraires antérieurs : Chalkokondylès comme Kritoboulos imitent les anciens Grecs, en particulier les historiens Thucydide, Hérodote, Arrien, tandis que le même Kritoboulos et Nestor Iskander s'inspirent par ailleurs de l'auteur transfuge par excellence, Flavius Josèphe, ce Juif qui a raconté en grec la conquête romaine de la Palestine. Bien qu'il invoque en introduction ce patronage pour se justifier par avance, Kritoboulos ne parvient pas complètement à exalter la puissance des Ottomans et à se désolidariser des Byzantins. Alors qu'il déploie son talent et sa verve pour relater chaque étape des préparatifs militaires, dates, chiffres et mesures à l'appui, il ne peut masquer entièrement son amertume au récit du sac de Constantinople. Il recourt donc à ce qui semble bien être un artifice littéraire : imputer au conquérant lui-même, Mehmed II, connu par ailleurs pour son caractère cruel et impitoyable, un sentiment d'affliction devant les destructions commises et un mouvement de compassion envers les victimes. Kritoboulos en arrive ainsi à faire en même temps l'éloge du vainqueur et du vaincu : du premier parce qu'il s'est couvert de gloire dans cette campagne militaire décisive, du second car il est noblement mort au combat, après avoir tenté jusqu'au bout de protéger sa patrie et ses sujets. L'auteur voudrait se dédouaner, dirait-on, de ses propres choix politiques en rendant un témoignage sans fard des événements, mais sa lamentation ne peut emprunter les mêmes accents que celle d'un Constantinopolitain.

Nestor Iskander serait lui aussi un orthodoxe passé dans le camp ottoman : il aurait été pris et converti dès l'enfance, si l'on en croit du moins le colophon final de sa chronique. Son existence réelle n'est pas avérée, mais le texte qui lui est attribué a été à l'évidence composé par un chrétien, imprégné de sentimentalité religieuse et de croyances eschatologiques. Seule source slavonne sur la chute de Constantinople, cette chronique penche résolument du côté de la fiction littéraire plutôt que du récit historique. Outre Flavius Josèphe, qui informe largement la relation des

combats, la *Chronique hellène et romaine*, compilation russe de diverses chronographies grecques, constitue l'un des substrats du texte. Par ses modèles, sinon par sa langue, cette chronique se rattache donc bien à la littérature grecque, mais elle opère une sorte de synthèse nouvelle entre déploration et narration qu'on ne retrouve pas ailleurs. L'auteur, qui écrit plusieurs décennies après les faits et ne s'identifie pas aux Grecs, s'affranchit tant de la véracité événementielle que de la retenue pudique de ses prédécesseurs byzantins. Il en résulte une histoire pleine de batailles et de prières, de sang et de larmes, de malédictions et de prodiges. Constantinople est ici châtiée par Dieu pour une raison inconnue, un péché indicible lié à son existence même ; elle est une ville mythique, un trésor perdu passé aux infidèles, qui cependant sera bientôt repris par une « nation rousse » – ou russe. Comme Chalkokondylès et Kritoboulos, Nestor Iskander, ou l'auteur qui se cache sous ce nom, n'est pas un vaincu ; plus éloigné de l'événement que les autres, il est le seul auteur du XV^e^ siècle à décrire la chute de la capitale byzantine comme un épisode certes tragique, mais révolu, ouvrant la voie à une possible reconquête.

À un siècle de distance, dans les années 1570, un Grec exilé à Naples élabore le texte qui deviendra la vulgate grecque sur le siège et la chute de Constantinople, la chronique dite du Pseudo-Sphrantzès. Makarios Mélissènos n'écrit pas en son propre nom, mais fait passer son récit pour une version longue de la chronique de Georges Sphrantzès, ce qui lui permet de prétendre au statut de témoin oculaire. Son entreprise est d'autant plus crédible qu'il s'inspire aussi de sources latines contemporaines des faits, notamment Leonardo de Chio. À partir de ce matériau original disparate, il bâtit une histoire romancée de la fin de l'Empire byzantin, un récit héroïque dans lequel les Grecs et leurs alliés italiens succombent, malgré leur vaillante défense, sous les coups de l'ignoble puissance musulmane que représente à ses yeux l'Empire ottoman. Le Pseudo-Sphrantzès offre une relecture des événements de 1453 à la lumière des circonstances de son époque : il a pris acte de la victoire ottomane sur Byzance, mais il donne cette histoire en exemple à titre d'avertissement, pour éviter qu'une autre capitale européenne ne connaisse le même sort que Constantinople.

Tous ces textes répercutent l'écho d'un seul et même cri : *héalô hè polis*, « la Ville a été prise » ! La catastrophe s'exprime spontanément dans cette

parole du prophète Ézéchiel qui, à elle seule, dit tout. La nouvelle Jérusalem a disparu, et sur ses décombres Istanbul commence aussitôt à s'édifier, la forteresse de Yedikule à l'emplacement de la Porte dorée, le palais du sultan sur le forum de Théodose, la mosquée du conquérant sur les fondations de l'église des Saints-Apôtres, les minarets d'Aya Sofia en surplomb de la basilique de Justinien. Mais Istanbul n'élimine pas Constantinople, la ville turque se surimpose à cette vieille cité tour à tour grecque, romaine et byzantine. Les chrétiens demeurés dans celle qu'on appelle aussi Kostantiniyye trouvent bientôt une place au sein de la société ottomane, et une culture mixte se développe en ces lieux durant l'époque moderne. La mémoire de la Prise se perpétue cependant dans l'imaginaire grec : les lamentations mises en musique deviennent des chants populaires, et le mardi passe pour un jour néfaste. La conscience nationale hellénique s'approprie la chute de Constantinople, oubliant combien la Ville byzantine était cosmopolite, non seulement grecque mais aussi balkanique et latine, voire arménienne et juive, capitale d'un empire et non d'une nation. Les textes grecs et slaves rassemblés dans ce recueil rendent compte, par leur variété, de cette complexité.

Présentation des textes occidentaux [1]

Christine Gadrat-Ouerfelli et Marie-Hélène Blanchet

On imagine volontiers que l'écho de la chute de Constantinople n'est parvenu en Occident que lentement, par le biais de récits confus, flous et déformés. Lorsque la nouvelle est arrivée dans ces conditions, elle a suscité à la fois la stupeur et les élans chevaleresques, comme le vœu prononcé par les nobles bourguignons lors du Banquet du faisan à Lille, le 17 février 1454, par lequel ces derniers s'engageaient à aller délivrer Constantinople tombée un peu moins d'un an plus tôt – ce qu'ils ne firent jamais. De telles réactions émotionnelles et à tous points de vue distanciées ont été le fait des régions les moins liées à l'Orient, les zones du Nord et de l'Ouest de l'Europe, où la nouvelle a certes été perçue comme alarmante, mais suffisamment lointaine pour ne pas affecter les intérêts vitaux de ces territoires. Il n'en va pas de même au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'Europe orientale, et surtout dans la péninsule italienne : les Républiques de Gênes et de Venise ont été aussitôt ébranlées dans leurs fondements économiques par cette catastrophe, tandis que la papauté et le royaume de Naples et de Sicile se sont retrouvés à peine moins exposés. Les liens très étroits entre certains États latins et l'Empire byzantin à la fin du Moyen-Âge expliquent que les conséquences et les répercussions directes de la chute de Constantinople n'aient pas seulement concerné les Byzantins et les Ottomans, mais aussi une partie de l'Occident.

1. On trouvera toutes les références bibliographiques spécialisées dans les introductions à chaque texte.

Très nombreux sont les textes relatant les événements du point de vue des Occidentaux, non seulement ceux qui vivent en Europe occidentale, mais aussi les ressortissants de l'Orient latin. Ces sources sont majoritairement rédigées en latin, qui est encore au XV^e^ siècle la langue internationale de communication écrite, parfois dans certaines langues vernaculaires – dans ce volume sont représentés le vénitien (Barbaro), le génois, l'allemand (réfugiés grecs dans des régions germanophones comme l'évêque Samile) et le catalan (lamentations). Ce sont tant des récits circonstanciés que des lettres et documents dans lesquels affleurent les références à la prise de la Ville comme à un épisode impliquant tout naturellement les Latins. Leur perception aiguë de la catastrophe tient au retentissement que la chute a eu en Occident, mais aussi au fait qu'un nombre important de Latins étaient présents sur place et purent témoigner de ce qu'ils virent et firent alors. Plus encore, certains territoires anciennement byzantins, en particulier la plus grande partie des îles grecques, l'Acarnanie et l'Étolie, l'Attique et la Béotie, la Messénie et l'Argolide dans le Péloponnèse (ou Morée), ainsi qu'un nombre important de comptoirs commerciaux, dont Péra, la colonie génoise située en face de Constantinople, étaient administrés par des autorités latines, pour l'essentiel des Italiens, surtout des Vénitiens et des Génois. Les habitants de ces régions, au premier chef les Pérotes, ne pouvaient que se sentir concernés par le destin de la capitale byzantine.

Qui étaient les Latins présents à Constantinople en avril-mai 1453 ? Certains étaient de passage, venus pour une occasion particulière, et se sont trouvés en quelque sorte par hasard confrontés aux événements. D'autres étaient installés depuis longtemps, parfois plusieurs années, ou même depuis des générations, dans la capitale byzantine ou à Péra : des familles latines entières vivaient sur place, donc aussi des femmes, épouses ou filles de Latins, mais ces dernières n'ont pas laissé de lettres ou de récits qui nous soient parvenus. Les auteurs de nos sources sont des religieux (dominicains et franciscains) appartenant à des couvents locaux, des officiels (consuls génois, ancônitain…) en poste sur place, des marchands, notaires* et autres hommes d'affaires, ou des personnes envoyées pour accomplir une mission plus ou moins longue, tel Posculo, qui est venu étudier le grec, comme nombre d'intellectuels de sa génération, ou Isidore de Kiev, qui se trouve depuis le mois d'octobre de l'année précédente dans la capitale byzantine en tant que légat pontifical. Ce dernier

avait fait le voyage de Constantinople à l'occasion de la proclamation officielle de l'Union des Églises grecque et latine, considérée comme un préalable au secours que l'Occident pouvait apporter à l'Empire byzantin. Il s'y était rendu accompagné de Leonardo de Chio et de son « familier », – encore que la présence de ce dernier lors de la prise soit finalement douteuse –, eux qui, tous deux, écriront également des lettres sur la chute de la Ville. La spécificité d'Isidore tient à son origine byzantine : à ce titre, il constitue un cas particulier parmi les auteurs qui rédigent leur relation des événements en latin.

Au moment où Mehmed II assiège Constantinople, certains occupent donc dans la région des fonctions officielles, tel Angelo Giovanni Lomellino, podestat* génois de Péra, ou Benvenuto, consul d'Ancône à Constantinople. Toutefois, qui dit fonction officielle ne dit pas nécessairement rapport officiel. Ainsi, si le document qui nous transmet le témoignage, succinct, de Benvenuto, est bien un compte rendu fait par un officier à ses autorités, la lettre de Lomellino, écrite à son cousin, est au contraire une missive personnelle, où l'auteur décrit non seulement les événements, mais aussi ses sentiments intimes. Plus encore, le journal de Nicolò Barbaro, présent sur l'une des galères marchandes vénitiennes en tant que médecin, consiste en un compte rendu détaillé des faits rédigé à la seule initiative de l'auteur, comme s'il voulait faire connaître à la postérité le détail des journées historiques qu'il a vécues. Il se rapproche ainsi du genre de l'histoire « en forme de journal » qui se développe à Venise dans la deuxième moitié du XV^e^ siècle.

Parmi les auteurs des lettres, on trouve aussi bien des témoins directs que des informateurs indirects, qui ont participé ou non aux événements. Ils sont tous partie prenante d'une culture de l'échange d'informations par le biais de l'écrit, qui est beaucoup plus développée dans le monde latin qu'en Orient. Une chaîne de correspondants se crée spontanément pour diffuser au plus vite la nouvelle en Occident : ainsi, à l'arrivée à Venise, le 29 juin 1453, d'un bateau en provenance de Corfou porteur des premières lettres relatant la chute de Constantinople, Battista di Franchi et Pietro Stella, des Génois présents à Venise, écrivent aussitôt au doge de Gênes pour lui faire connaître cette information essentielle. Leur lettre arrive à Gênes le 6 juillet, tandis que le même jour, le roi Alphonse V d'Aragon, informé de son côté par l'arrivée à Naples de marchands français revenus d'Orient, prend la plume pour avertir le pape Nicolas V. Mais encore le

6 août 1453, l'évêque orthodoxe Samile est, semble-t-il, le premier à informer le bourgmestre de la ville d'Hermannstadt (ou Sibiu), en Transylvanie, des raisons pour lesquelles il s'est réfugié là après avoir été fait prisonnier.

Outre le besoin instinctif de rapporter l'affreuse nouvelle, tous ceux qui ont des possessions sur place, marchands et princes, doivent rapidement prendre des dispositions, ainsi qu'en témoigne par exemple la lettre de l'Anonyme vénitien à Borso d'Este, duc de Modène et marquis de Ferrare : ce dernier devra décider au plus vite s'il « abandonne toutes les terres qu'ils ont au Levant ». Il en va bien sûr de même pour tous les Latins qui ont des intérêts commerciaux. Beaucoup de ceux qui n'ont pas pris part à l'événement se sentent néanmoins concernés par le fait qu'ils sont en quelque sorte de prochaines proies potentielles, en ligne de mire de la soif de conquête de Mehmed II : c'est en effet, et avec des accents tragiques, un appel au secours que lance le vicaire franciscain de Candie, Girolamo de' Stufi de Florence. D'autres enfin sont impliqués malgré eux car ils ont accueilli des réfugiés, ceux qui ont fui Constantinople et Péra, parmi lesquels nombreux sont ceux qui se sont retrouvés en Crète – c'est par exemple au prix de nombreuses péripéties qu'Isidore de Kiev a réussi à trouver refuge à Candie, avant de pouvoir prendre un navire pour regagner l'Italie. Peu à peu, les réfugiés affluent dans toute l'Europe occidentale, afin de récolter quelques fonds leur permettant de payer les rançons de leurs proches qui ont été faits prisonniers.

Tous ces documents liés à la chute de Constantinople sont de natures variées, depuis le poème épique – celui de Posculo – jusqu'aux humbles actes notariés, tel l'inventaire des biens d'un défunt marin du navire de Giovanni Giustiniani Longo, en passant par les lettres plus ou moins rhétoriques envoyées par toutes sortes d'individus mêlés de près ou de très loin aux événements. Les textes rassemblés dans ce recueil sont loin de représenter la totalité des sources latines qui évoquent la chute de Constantinople. Beaucoup de documents inédits reposent encore dans les archives italiennes – dont les fonds sont extrêmement riches, contrairement aux fonds presque inexistants pour cette période en Grèce et en Turquie – et offriront un jour un nouvel éclairage sur des faits encore inconnus. Ce type de documentation, qui ne se limite pas au siège lui-même et à la conquête militaire de la Ville, mais fourmille aussi d'informations sur ses conséquences immédiates à Péra et ses effets en retour en Occident, permet d'avoir une perception très concrète des événements : les documents

d'archives suscitent à la lecture un effet de réel irremplaçable et invitent à reconstituer tout le déroulement d'une affaire depuis ses prémices jusqu'à son épilogue. Prenons pour exemple les témoignages recueillis par le notaire* génois Lorenzo Calvi après la chute, en août 1453, à propos du rubis mis en gage quelques mois auparavant par l'empereur Constantin XI en échange d'un prêt de 9 000 hyperpères* consenti par huit bourgeois de Péra : la Ville est désormais tombée, les créanciers ont perdu leur argent et seule la pierre précieuse peut leur permettre de se rembourser. Le document permet de comprendre l'inquiétude de ceux qui ont contribué au prêt en acceptant que le rubis soit déposé dans la maison de deux d'entre eux : comment prouver désormais, alors que la quittance du prêt est perdue, que le rubis n'appartient pas seulement à ceux qui le possèdent physiquement ? Les textes tirés d'archives notariales sont les seuls à nous introduire dans ces procédures judiciaires du quotidien et à entrecroiser ainsi la petite et la grande histoire, en laissant à l'historien une liberté d'interprétation d'autant plus grande qu'ils n'ont pas été rédigés dans l'intention de témoigner d'un événement majeur.

La longueur et le degré de précision sont très variables d'un document à l'autre. Cela tient en partie à la personnalité des auteurs et des destinataires, mais aussi à l'objectif du texte, en particulier lorsqu'il s'agit d'une lettre : on est plus bref quand on écrit à un haut personnage, qui est probablement déjà au courant des faits et qu'il s'agit principalement d'émouvoir pour le pousser à agir. Les missives destinées à informer rapidement l'Occident de ce qui venait de se produire ont aussi tendance à être relativement succinctes, se contentant de narrer les faits principaux. D'autres auteurs ne reprennent qu'une partie des événements, ceux qui les ont frappés plus particulièrement ou dont ils estiment qu'ils seront plus susceptibles de provoquer l'émotion de leur interlocuteur. Certains textes, en revanche, comportent un récit très détaillé des faits, quasiment heure par heure, comme ceux de Nicolò Barbaro et du dominicain Leonardo de Chio. Avec eux, le lecteur est présent sur le champ de bataille, ou plutôt sur les remparts de la Ville. Ces sources sont infiniment plus précises que tous les récits en grec ou en turc sur la prise de Constantinople : ce souci de la chronologie, du nom des protagonistes, de la description des lieux et des armes, du récit des actions concrètes est à mettre sur le compte d'une littérature latine moins formelle et plus volontiers réaliste que ce qui s'écrit en Orient à la même époque.

On constate également de grandes différences de ton entre ces divers documents. L'émotion est particulièrement sensible chez certains, qui écrivent « à chaud », tel Angelo Giovanni Lomellino, d'autant plus qu'il s'adresse à un membre de sa famille. On perçoit certes un grand désarroi face à la gravité de l'événement, mais pour certains, tel le Vénitien Giovanni Capello, les pertes sont autant matérielles qu'humaines : « Vous pouvez considérer les pleurs et les gémissements que nous avons versés, tant pour les personnes très notables qui se trouvaient là-bas que pour les grandes richesses qui s'y sont perdues. » Chez d'autres auteurs, la rhétorique prend le dessus et les habitudes d'écriture humanistes l'emportent. On cherche alors des parallèles historiques, on examine le passé pour essayer de retrouver des événements semblables. C'est le cas d'Isidore de Kiev, dans sa lettre à Bessarion, qui compare la chute de Constantinople aux désastres subis par Troie, Thèbes, Jérusalem, Antioche, Rome ou Alexandrie. De même, Lauro Quirini évoque le sort de Troie, Carthage, Jérusalem et Sagonte. Tous deux laissent ainsi entendre que la prise de Constantinople dépasse en horreur ces précédents historiques. Posculo se réfère lui aussi à l'histoire de la guerre de Troie, mais pour se rapprocher – probablement de manière indépendante – de l'interprétation du Grec Kritoboulos d'Imbros : il voit dans la victoire ottomane une revanche des Turcs, descendants des Troyens, contre les Grecs, jadis vainqueurs, aujourd'hui écrasés par les armées venues d'Asie. Il esquisse par là une vaste relecture de l'histoire qui oppose d'une part les Grecs civilisés aux barbares Turcs, mais justifie d'autre part la défaite des Byzantins par leur infidélité à l'égard du christianisme authentique, celui de Rome. Cette position ambivalente est caractéristique de nombreux humanistes latins, conscients de leur proximité culturelle avec les Grecs, mais heurtés par l'obstination de ces derniers à vouloir défendre leur doctrine religieuse.

C'est dans cette perspective que Leonardo de Chio avance l'une de ses explications de la chute de Constantinople : il accuse les Grecs d'être responsables de leur propre perte, en leur reprochant de ne pas avoir conclu une Union sincère, mais une Union « feinte » avec Rome. Il sous-entend aussi qu'ils n'ont pas défendu avec assez de conviction leur cité et pointe également du doigt les chrétiens passés sous domination ottomane dans d'autres régions et convertis à l'islam, les janissaires. D'autres auteurs cherchent ailleurs les causes ou les éventuels coupables à l'origine de l'événement, à commencer naturellement par les Turcs. Sont tour à tour évo-

qués les bombardes puissantes et inouïes dont disposent les Ottomans, la ruse et le génie militaire de Mehmed II (en particulier son pont de bateaux et sa mise en œuvre du transfert des embarcations turques par voie de terre pour contourner le blocus maritime). Mais parfois, plus dramatiquement, certains voient à l'œuvre le châtiment de Dieu : comme en Orient, l'idée que la providence divine a présidé au destin de Constantinople est très répandue : on retrouve là, de même que dans la croyance aux prophéties qui annonçaient la chute, une constante de l'ensemble des sources. La défaite est aussi l'occasion de régler des comptes entre cordiaux ennemis : les Vénitiens, tout comme Alphonse V d'Aragon, sont ainsi les premiers à lancer l'accusation de haute trahison contre le Génois Giovanni Giustiniani Longo, soupçonné d'avoir abandonné son poste sur les remparts et de s'être enfui par bateau.

Enfin, l'une des causes du désastre souvent mise en avant est l'absence d'aide de la part des principales puissances occidentales : ni Venise ni la papauté ni Alphonse V, roi de Naples, n'ont fourni à temps un secours à la Ville assiégée. Les Génois, ceux des navires de Giovanni Giustiniani Longo, mais aussi ceux de Péra, ainsi que quelques Vénitiens présents sur place, sont les seuls à avoir défendu Constantinople, en vain. Certains incriminent avec amertume la division qui règne en Occident entre les princes, et c'est pourquoi une partie des lettres, en particulier celles qui sont destinées aux souverains occidentaux (au duc de Bourgogne, au roi Ladislas de Hongrie, au doge de Venise, au doge de Gênes…) invitent leurs destinataires à cesser leurs querelles et à faire la paix pour permettre l'organisation d'une croisade, dont le but ne serait pas tant de reprendre Constantinople (idée qui paraît sans doute irréalisable à nos auteurs), que de stopper l'avancée de Mehmed II et de l'empêcher d'aborder en Italie.

Plusieurs de ces lettres peuvent en effet être considérées comme des appels à l'Occident pour qu'il se réveille et prenne conscience du danger : la prochaine étape, c'est l'Italie ; d'ici deux ans, le Turc sera à Rome, écrit Lomellino… C'est ainsi qu'Isidore de Kiev multiplie les lettres et les correspondants auxquels il s'adresse en quête d'une réaction et d'un sursaut de la chrétienté. Dans sa lettre au cardinal Capranica, il fait la liste des prochaines cibles de Mehmed II : « Mytilène, Chio, Rhodes, Lemnos, Imbros, l'Eubée et de nombreuses autres », pronostic qui se révèle de plus en plus exact au fil des années. De même, le discours tenu par Giacomo Campora devant le roi de Hongrie n'est pas fait pour relater les

événements, survenus deux ans auparavant, mais pour inciter les seigneurs européens à prendre les armes contre le danger turc et, préalable indispensable, à faire la paix entre eux, car leurs dissensions constituent un terrain favorable pour le conquérant turc.

Les destinataires de ces lettres sont pour une partie d'entre eux des personnages importants, souverains ou porteurs d'une charge officielle. Certains correspondants se sont vus plus sollicités que d'autres. Le pape Nicolas V est assez logiquement le destinataire de plusieurs lettres, notamment de la part d'Isidore de Kiev (qui lui écrit à deux reprises), de Leonardo de Chio et de Lauro Quirini. Le cardinal Domenico Capranica est lui aussi destinataire de plusieurs des missives envoyées d'Orient. Ce cardinal s'intéressait de près aux affaires d'Orient, il était par ailleurs protecteur de l'ordre franciscain, bien implanté dans les régions conquises ou en passe d'être conquises par les Ottomans. Parmi les autres destinataires, on trouve encore le duc de Bourgogne, le roi de Hongrie, le roi de Naples, les autorités de Gênes, de Venise ou de Florence. Ces personnages sont considérés comme les plus aptes à prendre conscience de la situation et à agir en conséquence. Ils sont aussi, pour certains, apostrophés comme en partie responsables du désastre.

La perte de Constantinople est certes un choc, et les déplorations fleurissent, telles les lamentations catalanes incluses dans ce recueil, qui illustrent l'amplitude du retentissement de la nouvelle partout en Europe. Au-delà de ces réactions pleines d'empathie, quelle image rétrospective de Constantinople se dégage de l'ensemble de ces textes ? On perçoit déjà, sous la plume humaniste de Lauro Quirini, ainsi que sous celle d'Isidore de Kiev écrivant à Bessarion, des accents nostalgiques. Si beaucoup de nos auteurs rappellent la fondation de la Ville par l'empereur Constantin, faisant au passage un parallèle avec l'empereur homonyme qui vit tomber sa cité, seuls Lauro Quirini et Isidore de Kiev évoquent le passé intellectuel et culturel glorieux de la cité byzantine, le premier rappelant le souvenir de « ces lettres qui illuminèrent la terre entière ». Tous deux rapportent que de nombreux ouvrages – cent vingt mille selon Quirini – ont été détruits ou pillés lors du sac qui suivit la chute de la Ville. Si cet aspect, très présent dans les lamentations grecques, est peu évoqué dans les lettres émanant de Latins (et pas davantage dans les lamentations catalanes), sans doute parce qu'elles sont écrites dans la foulée des événements, les humanistes et les lettrés occidentaux garderont longtemps le

souvenir de ce drame culturel, au point qu'il constitue aujourd'hui l'une des principales conséquences attribuées à la chute de Constantinople dans la mémoire collective. Il reste que le transfert de manuscrits grecs vers l'Occident qui s'en est suivi, grâce à des achats massifs par des collectionneurs latins tant au moment de la chute que plus tard, a nourri la richesse des bibliothèques occidentales : l'attitude d'un Leonardo de Chio, qui, selon le témoignage de la bulle de Nicolas V en faveur de Girolamo de Milan, rachète indûment à des Turcs certains livres pillés dans un couvent franciscain en 1453, est exemplaire d'une propension à tirer parti des circonstances.

Quant au vainqueur, Mehmed II, qu'il soit regardé avec horreur ou avec une pointe d'admiration, il est désormais considéré par tous comme le puissant sultan qui a réussi à s'imposer en maître en Méditerranée orientale. Si des auteurs comme Isidore de Kiev n'ont que des mots haineux ou pleins de réprobation pour lui, d'autres lettres au contraire laissent percevoir un sentiment ambivalent vis-à-vis du conquérant, particulièrement marqué dans le discours de Nicolas Sékoundinos à Alphonse V d'Aragon. Le souverain ottoman est plusieurs fois comparé à Alexandre le Grand, comparaison que Mehmed II faisait lui-même et qu'il entretenait par sa lecture de textes historiques relatant les conquêtes du souverain macédonien. On met en avant sa puissance infinie, son intelligence, son audace, mais aussi sa grande cruauté et sa haine des chrétiens. Certains font même de lui le précurseur de l'Antéchrist *, le nouveau Mahomet ou l'équivalent du diable (Isidore de Kiev, à plusieurs reprises). Pour illustrer de façon frappante cette haine des chrétiens qu'il lui prête, Isidore de Kiev raconte dans plusieurs de ses lettres que lorsque Mehmed II voit des chrétiens, il se lave ensuite les yeux pour se purifier de ce qu'il considère comme une souillure. Le nouveau sultan ottoman apparaît assurément dangereux, et pour longtemps : nombre d'auteurs soulignent sa jeunesse et son ambition, le présentant désormais comme l'ennemi implacable de tout l'Occident.

Alors que la grande peur du Turc avait déjà gagné l'Europe orientale depuis la seconde moitié du XIV^e^ siècle, elle s'empare brutalement de l'Occident en 1453 pour y demeurer présente au moins jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle (second siège de Vienne en 1683). La chute de Constantinople est certes déplorée par les Latins, mais en définitive ils ne s'y attardent guère : leur sentiment dominant est bien l'inquiétude suscitée par la

montée en puissance d'un État musulman implanté sur le sol européen. La victoire ottomane bouleverse tous les équilibres géopolitiques et menace directement la présence latine en Orient : non seulement de nombreux comptoirs génois comme Péra, et bientôt aussi des territoires vénitiens, passent sous domination ottomane, avec tout ce que comporte pour leurs habitants ce changement de suzeraineté, mais le grand commerce lui-même est aussi affecté par l'expansion turque. Dans ces conditions, la stratégie de repli des grandes familles latines vers les métropoles, qui s'esquisse déjà dans les textes de 1453-1454, se concrétise dans les années suivantes. Reste le projet de croisade, ressassé par la majorité des auteurs. La croisade tend à changer encore une fois d'objet : après la reconquête de Jérusalem (croisades des XII^e^ et XIII^e^ siècles), après les offensives destinées à repousser la piraterie turque (croisades du milieu du XIV^e^ siècle) puis à soutenir Constantinople (Nicopolis et Varna), le mot d'ordre des expéditions menées sous la houlette de la papauté sera désormais la lutte contre l'avancée ottomane, quelle que soit la valeur du territoire à protéger. Les projets de reconquête de Constantinople, sans doute sincères à la fin des années 1450, deviennent ensuite de plus en plus irréalistes, et cet abandon progressif contribue à promouvoir à l'égard des Ottomans une idéologie plus défensive que conquérante. Pour les Latins, la chute de la Ville sonne avant tout comme un coup de semonce.

Présentation des auteurs ottomans traitant de la conquête d'Istanbul

Nicolas Vatin

Dans son article « La prise de Constantinople selon les sources turques », paru à l'occasion du cinq centième anniversaire de la prise de la Ville, N. Moschopoulos ne cachait pas sa déception [1] : « Les narrations turques contemporaines (ou à peu près) de l'événement n'apportent rien. » Je ne crois pas que ce soit exact. Encore faut-il écouter ce que les auteurs ottomans nous disent et ne pas leur demander ce qu'ils ne nous disent pas.

APERÇU SUR L'HISTORIOGRAPHIE OTTOMANE AU XV^e^ SIÈCLE [2]

Ainsi que le rappellent G. Hagen et E. Menchinger [3], la production ottomane est une branche de l'historiographie islamique. Le modèle persan est d'ailleurs manifeste. Elle n'en a pas moins ses particularités, liées au contexte et au but assigné à la narration du passé. Partant de l'analyse des différents « temps » du rapport des Ottomans à leur passé – temps cosmique allant de la Création au Jugement dernier, mieux adapté aux questionnements de piété individuelle que politiques ; temps mythique des

1. Déception encore affichée en 2011 par M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege of Constantinople*, p. 88-91.
2. Les auteurs ottomans mentionnés dans les pages qui suivent font l'objet d'une notice biographique et d'indications bibliographiques en introduction à leur traduction.
3. G. Hagen et E. Menchinger, « Ottoman historical thought », p. 93.

origines permettant de fonder des identités et des valeurs collectives ; temps personnel défini par l'horizon de la mémoire individuelle du chroniqueur célébrant un moment historique – ces auteurs soulignent que cette littérature est à la fois morale, définissant le bon souverain et choisissant les événements décrits comme autant d'*exempla*, et politique, le passé étant conçu comme important en fonction des questions du présent [4].

Ces réflexions contribuent à expliquer pourquoi l'historiographie ottomane apparaît au XV^e^ siècle et connaît un développement remarquable sous les règnes de Mehmed II (1451-1481) et, plus manifestement encore, de Bayezid II (1481-1512), avec une exceptionnelle prolifération d'ouvrages historiques. En effet, l'avènement d'une conscience historique ottomane [5] paraît inséparable des questions politiques et de légitimité qui marquent un siècle débutant par une catastrophe et aboutissant à une profonde mutation de la nature de l'État ottoman.

En 1402, à la bataille d'Ankara, Tamerlan faillit mettre un terme à l'histoire ottomane. Bayezid I^er^ vaincu était prisonnier ; son empire morcelé était en partie rendu aux émirs anatoliens dépossédés dans les décennies précédentes. Il fallut une dizaine d'années pour que l'État ottoman redevînt une puissance forte et unie et pût reprendre le processus d'expansion momentanément interrompu, au détriment de princes musulmans autant que chrétiens. La prise d'Istanbul, en 1453, donna au *bey* ottoman une aura exceptionnelle : écrivant au sultan mamelouk, le prestigieux serviteur des deux Saints Sanctuaires, Mehmed II se flattait d'avoir pour sa part la noble tâche de mener la *gaza** contre les mécréants [6]. La conquête de la « ville de Constantin » fut aussi la base d'une revendication impériale mal perçue par certains. C'est à Bayezid II qu'il revint de consolider les acquis de son père tout en revenant sur certains aspects d'une politique qui lui avait aliéné des esprits fidèles à l'esprit de la *gaza** aux frontières, ou aigris par des mesures financières confiscatoires. Le traumatisant désastre de 1402 et l'étonnante capacité de rebondissement des Ottomans, qui avaient pu rebâtir un empire en quelques décennies, devaient amener à se poser des questions [7] : on allait tenter de recons-

4. Outre l'article cité à la note précédente, cf. G. Hagen, « The order of knowledge », p. 439 sqq.
5. M. C. Mengüç, « Histories », p. 373, parle d'une « emerging historical self-consciousness among the Ottomans ».
6. Cf. Le *fetihname* expédié au sultan mamelouk, p. 749.
7. Cf. H. İnalcık, « The rise of Ottoman historiography », p. 152.

truire un passé parfois obscur, chercher à donner ses lettres de noblesse à la dynastie en rédigeant des généalogies plus ou moins controuvées, justifier son existence, mais aussi à l'occasion faire du récit historique un instrument politique, célébrant la vertu des anciens souverains pour critiquer les actes de leurs successeurs, ou au contraire dresser de Bayezid Ier – le vaincu d'Ankara – un portrait qui faisait de lui un exemple de mauvais monarque. Les débats de la seconde moitié du XVe siècle, ensuite, qui prirent un tour gravissime avec la crise politique et la guerre civile qui suivit la mort de Mehmed II en 1481, la contestation du projet impérial ottoman [8], la réaction d'individus libérés de l'autocratisme du souverain défunt, témoignent des origines conflictuelles de la pensée historique ottomane [9].

La présentation qui précède peut donner le sentiment d'une activité historique assez indépendante du pouvoir ou, pour le moins, obéissant à des logiques qui n'étaient pas nécessairement les siennes. G. Hagen rappelle en effet qu'il convient de ne pas exagérer l'importance du seul État dans la production du savoir [10], tandis que M. C. Mengüç s'efforce de démontrer que Bayezid II, même s'il commandita un certain nombre de travaux, ne fut pas à l'origine d'une politique historiographique à visée idéologique [11]. Il est vrai que ces textes sont le reflet de débats, qu'ils sont à l'occasion critiques à l'égard du pouvoir, qu'il n'y a pas à cette époque d'historiographe appointé et que, de toute manière, les savoirs ne jouissant pas d'une sanction officielle disparaissent plus facilement que d'autres [12]. Les textes parvenus à nos jours ont été écrits pour beaucoup par des membres de l'élite proches du pouvoir : certains avaient appartenu à l'écurie du grand vizir Mahmud Paşa [13], d'autres (ou les mêmes) rédigèrent spontanément ou sur commande pour Bayezid II, dont ils attendaient naturellement une récompense à la hauteur de leurs efforts et de

8. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*.
9. Je reprends ici des considérations développées par G. Hagen, « The order of knowledge », p. 446-448.
10. G. Hagen, « The order of knowledge », p. 408.
11. Cf. M. C. Mengüç, « Histories ». M. C. Mengüç entend notamment prouver que (contrairement à ce que semble laisser entendre H. İnalcık, « The rise of Ottoman historiography », p. 163-164) la campagne de 1484-1485 en mer Noire ne constitue pas une date clef de l'historiographie ottomane.
12. « Knowledge that was not "officially sanctioned" had little chance of survival » (G. Hagen, « The order of knowledge », p. 408).
13. Cf. T. Stavrides, *The Sultan of Vezirs*.

leur talent. Il paraît difficile d'imaginer que ce sultan, en accordant ainsi sa faveur à des historiens, en les encourageant (comme Kıvami) ou en leur commandant des travaux (comme à İdris de Bitlis ou à İbn Kemal), n'ait pas voulu favoriser certains points de vue. Il dut pour le moins appuyer le développement d'une belle prose historique de langue turque sur le modèle persan, affirmant ainsi le prestige d'une dynastie qui affichait sa puissance et ses ambitions. Tout en prenant en compte les salutaires appels à la prudence de travaux récents [14], on peut donc considérer que la politique culturelle de Bayezid II – quelles qu'en soient les limites idéologiques – dut contribuer notablement au développement de l'historiographie ottomane.

Tel étant le contexte, brièvement esquissé, dans lequel travaillèrent les auteurs ottomans traduits dans ce volume, je situerai ceux-ci, en quelques mots, dans la littérature historiographique du XV^e^ siècle. Ils s'appuyaient sur la tradition orale et folklorique, mais ils disposaient également de textes [15].

Les *menakıbname* (« Gestes »), étaient des récits épiques qui mêlaient traditions légendaires et authentiques récits des hauts faits des *gazi**. Destinés à être lus en public, ils étaient composés dans une langue abordable. Les *cedvel-i takvim* (« almanachs », « calendriers ») étaient des listes chronologiques d'événements importants établies par les astrologues. Il semble qu'on ait eu coutume d'en rédiger pour le sultan à l'occasion du nouvel an, reprenant les listes précédentes. On disposait ainsi de précieuses chronologies, malgré des risques d'erreur inhérents au principe de rédaction : car les événements étaient datés par rapport à la date d'établissement de l'almanach, ce qui pouvait entraîner des erreurs arithmétiques dont l'effet était parfois cumulatif. On en a conservé trois, des années 1444, 1446 et 1452. Pour les périodes anciennes, jusqu'au règne de Murad II (1421-1451) voire de Mehmed II, les sources des auteurs

14. En revanche L. Özdemir, *Ottoman History*, développe la thèse qu'Aşıkpaşazade, qui avait des liens avec le Palais, avait pour but premier de rédiger un texte à la gloire de la dynastie : un patronage du sultan n'aurait pas modifié son texte. Il conviendrait donc selon elle de ne pas trop accorder d'importance aux critiques contre des mesures fiscales dont Aşıkpaşazade avait personnellement souffert. Cet argument laisse cependant perplexe : quelle que soit l'explication de la critique, celle-ci est présente. Cf. notamment p. 15-17, 62 et (sur Mehmed II) 135-140.

15. Sur ce qui suit, je m'appuie sur H. İnalcık, « The rise of Ottoman historiography » et V. L. Ménage, « The beginnings of Ottoman historiography ». On se reportera également aux travaux de G. Hagen.

sont pratiquement les mêmes, en sorte que l'établissement des traditions a donné beaucoup de peine aux ottomanistes. Un ensemble important est constitué par les *tevarih-i al-i Osman* (« histoires de la maison d'Osman »). Ces chroniques anonymes étaient des récits destinés au divertissement, lus dans les camps ou les lieux de réunion. Copiés, glosés, retouchés, complétés par de nouvelles histoires ou légendes selon le goût d'un récitant ou d'un scribe, ils ont autant de versions que de manuscrits connus. Ils n'en constituent pas moins une tradition dans l'ensemble cohérente, du moins jusqu'aux premières années du règne de Bayezid II (1481-1512).

Pour des historiens à la recherche de données factuelles sûres concernant les débuts de la dynastie, les chroniques ottomanes sont donc une source d'exploitation difficile [16]. Heureusement le terrain est un peu plus solide pour les événements de 1453. Il est vrai que les premiers textes dont on dispose furent rédigés à la fin du règne de Mehmed II ou sous celui de Bayezid II, soit une trentaine d'années après l'événement. Mais certains chroniqueurs, comme Aşıkpaşazade ou Tursun Bey, avaient été des contemporains du siège et étaient bien informés. Les autres disposaient de nombreux témoignages de ce qui était encore de l'histoire récente. Nos auteurs représentent différentes facettes du monde ottoman. On peut tenter de les classer brièvement :

Les *Tevarih-i al-i Osman* d'Oruç Bey procèdent des chroniques anonymes. Aşıkpaşazade, dont l'œuvre joua un si grand rôle dans l'établissement du récit historique ottoman, participe pour une part de la même tradition. Tous deux sont les représentants d'un art traditionnel populaire, auquel appartient encore Neşri, qui se fonde d'ailleurs beaucoup sur eux. De langue accessible, ils s'adressent à un large public. Neşri innove cependant, par un souci de synthèse qui lui permet de construire un récit cohérent, aisé à lire, qui fut très exploité par ses successeurs.

Le *Düsturname* d'Enveri, versification en turc d'un texte préexistant, et l'histoire en prose arabe de Karamani Mehmed Paşa (qui semble se fonder pour une part sur un calendrier) sont également d'un monde ancien, mais ces deux auteurs ont aussi en commun d'avoir appartenu, comme Tursun Bey et Chalkokondylès, à la cour littéraire du grand vizir Mahmud Paşa.

16. Cf. C. Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1481*, p. 1-4.

Le *vilayetname* d'Otman Baba, hagiographie d'un derviche hostile au pouvoir central ottoman, appartient à un autre genre traditionnel. Surtout, il donne la parole à un milieu qui joua un rôle dans la grande aventure de l'expansion ottomane. Autre hagiographie de saint derviche, le *menakıbname* d'Ak Şemseddin présente des points communs avec la biographie d'Otman Baba, mais dans un esprit différent, puisqu'il s'agit cette fois d'un cheikh collaborant avec le pouvoir temporel.

Tursun Bey, important fonctionnaire des finances, et Kıvami, qui le fut peut-être aussi, Tacizade Cafer Çelebi et İbn Kemal, oulémas de haut rang (et, pour le premier, chef de la chancellerie impériale), appartiennent aux milieux cultivés qui entreprennent à la fin du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle de créer une nouvelle langue littéraire, plus savante et ornée, à l'imitation du persan. Ils écrivent à une époque où la rédaction de textes historiques était favorisée par Bayezid II, commanditaire de deux grandes histoires de la dynastie : l'une, en persan, fut confiée à İdris de Bitlis ; l'autre, en turc, à İbn Kemal.

C'est en se fondant sur certains des plus connus de ces auteurs – Aşıkpaşazade, Neşri, İdris de Bitlis – que le grand ouléma Sadeddin, un siècle plus tard, rédigea dans une langue ottomane raffinée le récit de la prise d'Istanbul qu'on peut lire dans son *Tacü-t-tevarih*, qui fut longtemps la principale source narrative de l'histoire ottomane.

L'APPORT DES HISTORIENS OTTOMANS AU RÉCIT DE LA CONQUÊTE D'ISTANBUL

Sur le déroulement même du siège, les historiens ottomans n'apprennent pas grand-chose qu'on ne trouve dans la masse des informations fournies par les sources byzantines et latines (au sens large). Du reste aucun d'entre eux, peut-être, ne s'était trouvé sur le terrain en 1453[17]. Ajoutons qu'on relève nombre d'erreurs : Tursun Bey (et à sa suite Tacizade Cafer Çelebi et İbn Kemal) situe le passage des bateaux ottomans dans la Corne d'Or avant (et non après comme il le devrait) l'arrivée par la mer des renforts chrétiens. De même, si les auteurs ottomans savent que c'est à des

17. Sur le cas de Tursun, qu'on a longtemps considéré comme un témoin de première main, cf. N. Vatin, « Tursun Beg assista-t-il au siège ? ».

Latins placés dans le *peribolos* que les janissaires eurent affaire lors de l'assaut final du 29 mai 1453 et s'ils savent également que la blessure infligée à leur chef Giustiniani provoqua une débandade catastrophique des défenseurs, ils croient que Giustiniani fut tué sur-le-champ. En outre Tursun Bey et ceux qui le suivent sont convaincus qu'il s'agit des hommes arrivés en avril dans ces bateaux de renfort, ignorant que Giustiniani était sur place auparavant. Nos chroniqueurs ont eu vent de différends entre Grecs et Latins. Il y en eut en effet, mais ils font erreur quand ils les expliquent par des divergences sur l'attribution des postes de défense : nul dans la place ne contestait la compétence de Giustiniani. Enfin les indications que certains donnent sur les effectifs ottomans sont manifestement exagérées [18].

En d'autres cas, les récits ottomans confirment ceux des chrétiens. Ainsi Tursun Bey (suivi par İbn Kemal) raconte qu'à l'arrivée des troupes ottomanes les Byzantins firent des sorties coûteuses et inefficaces, ce que confirme Doukas. De même, Tacizade Cafer Çelebi évoque des ouvertures de Constantin XI juste après le passage dans la Corne d'Or d'une partie de la flotte ottomane, alors que Doukas signale également des tentatives diplomatiques byzantines vers ce moment, en avril. Mentionnons pour finir la succincte description par Tursun et İbn Kemal de la disposition des troupes dans le camp : le sultan entouré des janissaires au centre du dispositif, avec l'armée d'Anatolie sur l'aile droite sous le commandement d'İshak Paşa et l'armée de Roumélie sur l'aile gauche sous Tayı Karaca Beg.

De façon générale, les chroniqueurs ne prétendent pas faire un récit circonstancié de la suite des épisodes du siège. De cinquante jours de combat, ils ne retiennent que quelques faits qui leur paraissent saillants, d'un point de vue historique peut-être, mais sans doute plus encore parce que, dans ce récit discontinu de plus d'un mois de siège, ils mettent en valeur les hauts faits d'un héros épique – Mehmed II – ou donnent à lire (ou à entendre) une leçon morale : la réaction du sultan à la révolte des janissaires au retour de la campagne du Karaman, ou la mort de Constantin, en sont de bons exemples. Je n'évoquerai que quelques sujets.

18. Aşıkpaşazade et Neşri parlent d'une flotte ottomane de 400 bateaux et Kıvami parle de 400 à 500 navires. Les textes grecs ou occidentaux proposent une fourchette allant d'un peu moins de cent bâtiments (Barbaro, Tedaldi) à 350 (Kritoboulos). Tout ce qu'on peut dire est qu'il devait y avoir 12 à 18 galères et quelques dizaines de plus petits bateaux. À titre de comparaison, la flotte ottomane partant conquérir Kili et Akkerman en 1484 comptait 100 unités.

Les buts du siège

Les auteurs ottomans insistent d'abord sur le fait que l'entreprise est voulue avant tout par Mehmed II. Mais il y avait bien à leurs yeux de bonnes raisons de se lancer dans l'aventure.

En premier lieu, c'était un antique projet remontant au premier siècle de l'islam. Cette sainte mission, le pouvoir politique n'était pas seul à en rêver : les milieux de derviches, plus proches du peuple, ne l'oubliaient pas. Les textes émanant de lettrés orthodoxes (Tacizade Cafer Çelebi, İbn Kemal) insistent sur la volonté de Mehmed II de se conduire en *gazi**, à l'exemple du Prophète et de ses propres ancêtres. Il s'agit, pour İbn Kemal, d'extirper la mécréance de la ville de Constantin et d'y planter l'arbre de l'islam. Mehmed II ne disait pas autre chose dans la lettre qu'il envoya au sultan mamelouk.

Nos auteurs ne négligent pas pour autant les considérations stratégiques. Il n'était pas admissible, écrit Tacizade Cafer, que Constantinople demeurât plus longtemps une enclave au sein des territoires ottomans, pareille, pour citer Kıvami, à « la pointe d'un compas fermement et solidement fixée au centre du cercle des pays de l'islam ». Tursun Bey est, comme toujours, le plus complet. Après avoir décrit la ville pleine de jardins, ses impressionnants remparts et la chaîne qui fermait le port, il ajoute :

> S'étant annexé un certain nombre des forts qui sont au bord de la mer, ils s'étaient assuré la possibilité de rendre leurs forts inexpugnables et de demander de l'aide à des alliés maritimes : c'est par ce moyen que pendant quelque deux cents ans ils avaient régi selon leur fausse religion de nombreuses régions au milieu du pays de l'islam et avaient constitué une principauté indépendante. Qui plus est ils appelaient ce prince « César de Rome ». Il ne manquait jamais de fournir un abri aux rejetons légitimes de la famille ottomane, ou aux imposteurs se faisant faussement passer pour tels, et fomentait des séditions par le moyen de ces hommes. Nombre de rois et sultans musulmans inclinèrent à demander en mariage cette fiancée bien gardée. Ils préparèrent et arrangèrent des équipements, tout le matériel nécessaire, [les instruments de] la gloire et quantité de troupes. Aucun ne put poser sa main sur la robe de son inexpugnabilité et tous repartirent désappointés, blessés et le cœur lourd. C'est pourquoi elle était devenue comme une cicatrice sur le front de l'islam.

L'idée demeure la même : Constantinople est depuis toujours un but des musulmans. Mais maintenant, enclavée au milieu du territoire ottoman, c'est une gêne désormais insupportable, symbolique mais concrète aussi, puisqu'elle contrôle les mers. Aussi Tursun écrit-il plus loin que sa possession est une clef pour le contrôle des terres et des mers. À l'appui de ce sentiment, Aşıkpaşazade fournit une information (vraie ou fausse) reprise par İbn Kemal : de retour de sa campagne du Karaman, Mehmed II, trouvant les Dardanelles bloquées par une flotte latine, avait été contraint de remonter jusqu'au Bosphore pour regagner Edirne et c'est à cette occasion qu'il aurait donné l'ordre de construire le fort de Rumeli Hisarı.

La construction du fort de Rumeli Hisarı

L'édification de Rumeli Hisarı est un point fort des récits, ceux de Tacibegzade et des hagiographies de saints mis à part. C'est que l'importance du bâtiment et le tour de force de sa réalisation en quelques semaines ont quelque chose de miraculeux qui grandit le héros. On apprend à cette occasion que la charge financière et matérielle de la construction fut répartie par le sultan entre ses principaux officiers, ce que confirme la documentation épigraphique. Mais nos auteurs, qui n'oublient pas les considérations stratégiques, insistent sur la puissance de feu des deux forts qui empêche tout bateau de passer sans l'autorisation des Ottomans. Enveri exprime l'idée en deux distiques :

> Pas un bateau ne peut passer, pas un papillon / car ils tirent le canon si une mouche passe. // Ensuite avec les Francs Stamboul est abattue et misérable / Par la famine et la pénurie ils sont totalement amaigris.

On retrouve là une technique ottomane traditionnelle : avant d'attaquer une place, contrôler les environs et en faire le blocus, en l'occurrence en coupant Constantinople de l'approvisionnement venant de mer Noire. Aşıkpaşazade lie du reste l'achèvement de la construction du fort à la mise en place d'une politique de blocus : après les travaux, Mehmed II « envoya Akçaylı-oğlu Mehmed Bey avec cet ordre : "Va vite et ferme les portes d'Istanbul". Mehmed Bey partit ; il saisit des hommes aux portes de la ville et poussa devant lui les troupeaux de leurs villages. »

Le casus belli

Cette affaire de blocus est inséparable d'un curieux épisode, qui constitue le *casus belli* pour plusieurs de nos auteurs. Le voici tel qu'il est raconté par Tursun Bey :

> Quand tout ce qui concernait le fort eut été achevé, le sultan repartit avec félicité pour sa capitale d'Edirne. Or durant le retour, de jeunes braves appartenant aux esclaves de la Porte* voulurent obtenir des moutons de bergers stambouliotes et il s'ensuivit entre eux une bataille de bouchers. Parmi les obstinés d'Istanbul qui étaient sortis pour voir le départ des troupes sultaniennes, des ivrognes s'interposèrent, les sabres furent tirés des deux côtés et les troupeaux furent emmenés. Les gens de la place crurent que la poussière de bataille qui apparaissait annonçait les hostilités et sans réfléchir plus avant ils firent sonner le tocsin, fermèrent leurs portes et se conduisirent en ennemis. Comme ils pensaient que l'attitude du *tekfur** à l'égard du refuge du sultanat reposait sur la fermeté du pacte et du traité, certains soldats avaient choisi d'envoyer leurs bagages et leurs coffres avec l'armée et quant à eux de [jouir des] derniers fruits des plaisirs et du spectacle d'Istanbul. Ils se trouvèrent alors à l'intérieur de la place. Ils furent enfermés et se retrouvèrent captifs. Quoique l'abject *tekfur** fût extrêmement affecté par cette aventure, il en tira un réconfort en se disant que les beys enfermés et retenus dans la place seraient une occasion de réconciliation et d'amitié. Le *padişah* victorieux compta ces beys demeurés dans la place comme autant de gouttes dans la mer et n'y prêta aucune attention. Prenant des mesures pour effacer ce qui avait eu lieu, le mécréant renvoya ces personnes qui étaient restées dans la place avec un ambassadeur idoine.

Il s'agit donc apparemment d'une malencontreuse affaire, sans qu'il y ait eu à l'origine mauvaise intention du sultan. Il paraît pourtant difficile de ne pas mettre cet incident en rapport avec la politique de blocus évoquée par d'autres auteurs ottomans, d'autant que Sphrantzès écrit de son côté qu'en juin 1452, alors que le fort n'était pas encore achevé, l'armée ottomane captura les habitants de Constantinople trouvés hors des murailles et mit le blocus devant la ville. Mais d'autre part la version de Tursun évoque un récit de Doukas : vers ce moment İsfendiyaroğlu Kaya Bey rejoignant Mehmed II à Rumeli Hisarı passe par Épibatai, près de Silivri, et y laisse ses bêtes ravager les récoltes sur pied. Les gens du lieu

résistent, une bagarre s'ensuit et il y a mort d'hommes. Informé, Mehmed II ordonne de massacrer la population du village. À l'annonce de ces événements, Constantin XI ferme les portes de la ville et met sous bonne garde les Ottomans qui s'y trouvent. Au bout de trois jours cependant, il les fait libérer et envoie une ambassade auprès de Mehmed. Les récits de Doukas et de Tursun ont beaucoup en commun, ce qui donne à penser qu'ils sont pour une bonne part véridiques. Il y a cependant deux différences. D'une part, Doukas ne parle pas d'enlèvement d'animaux mais de dévastation de récoltes, alors que c'est une affaire d'achat de moutons qui met le feu aux poudres d'après Tursun. Or Aşıkpaşazade mentionne expressément la saisie des troupeaux des villages. D'autre part, un accrochage près de Silivri n'aurait pas produit un nuage de poussière visible de Constantinople – du reste Doukas écrit que Constantin XI fut informé après coup – : c'est donc près des murailles, dans le contexte de blocus évoqué par Aşıkpaşazade et Sphrantzès, que Tursun place son récit. À la lumière de ces comparaisons, celui-ci ressemble moins au témoignage de première main d'un contemporain qu'à une tentative de synthèse de diverses traditions et sources, certaines sans doute grecques [19].

Un détail intéressant est la présence de soldats ottomans à l'intérieur de Constantinople, qui rappelle qu'il serait erroné d'imaginer deux mondes hermétiquement séparés l'un de l'autre. On en a une seconde illustration dans le fait que, pour bâtir une synthèse cohérente de différentes versions des accrochages qui servirent de *casus belli*, Tursun dut s'intéresser à des sources ou des traditions grecques : il ne faut pas non plus opposer trop hâtivement historiens hellénophones et turcophones.

Le matériel et les hommes

C'est, encore une fois, dans un esprit épique que les auteurs ottomans insistent sur le nombre et la taille des canons que le sultan fait fondre à Edirne et tracter jusqu'à Constantinople, de même que sur l'importance de la flotte armée à Gallipoli. Tursun est également le seul à évoquer, au sein de cette armée de *gazi**, la présence de mineurs chrétiens sujets du prince serbe Georges Branković, venus des mines d'argent de Novo Brdo. Au demeurant, les mines jouèrent en 1453 un rôle moins important que dans des sièges postérieurs. Concernant les effectifs, les chroniqueurs

19. Sur ce passage de Tursun, cf. N. Vatin, « Tursun Beg assista-t-il au siège ? ».

préfèrent en effet ne parler que des troupes régulières : janissaires, *azab** et *sipahi** des provinces.

Mais d'autres textes n'oublient pas les membres de confréries mystiques. Le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin montre ce dernier soutenant le sultan en toute occasion. Quant à Otman Baba, venu sur un nuage quelque temps avant les événements, « il apparut sur une colline en face d'Istanbul. Il jeta un regard sur Istanbul et dit, dans sa parfaite noblesse d'âme : "Pour moi, je suis venu pour prendre cette ville ; je suis venu pour crier l'appel à la prière dans les grandes églises qui s'y trouvent." Quarante jours durant, les yeux tournés en direction d'*İslambol*, cette Mine-de-sainteté demeura couchée sur cette colline. » L'habillage de la narration est mystique et merveilleux : c'était le plus important pour l'auteur. Pourtant son récit a un fond historique. Il signale en effet qu'Otman Baba s'installa chez « un saint qu'on appelait Şahkulu Baba. Il était guetteur dans ces régions ». Or le *tekke** de Şahkulu Baba existe toujours et il est vraisemblable que de petits groupes de derviches étaient en effet installés sur les collines surplombant le rivage anatolien aux alentours de Constantinople, jouant un rôle d'éclaireurs ou de collecteurs de renseignement [20]. Enveri, Neşri et d'autres sources mystiques [21] que celles citées ici mentionnent du reste la participation au siège de petites communautés de derviches plus ou moins autonomes.

La mort de Constantin XI

Sur la fin du dernier empereur, on ne sait rien. S. Runciman et H. J. Magoulias font le point [22] : selon Barbaro, certains prétendirent avoir reconnu le corps, mais d'autres disent qu'il ne fut jamais retrouvé ; selon Tedaldi, certains disent avoir vu sa tête coupée, d'autres qu'il mourut devant la porte où il avait été frappé ; d'après Sphrantzès, Constantin fut touché lors de l'invasion, alors que lui-même ne se trouvait pas à ses côtés ; d'après le Pseudo-Sphrantzès, le sultan aurait fait rechercher le corps, qu'on aurait reconnu à des aigles brodés sur ses vêtements ; pour Doukas, il fut tué sur le mur, puis sa tête (amenée par les soldats qui pré-

20. Cf. J.-L. Bacqué-Grammont *et alii*, « Le *tekke* bektachi de Merdivenköy », p 58-60.
21. Cf. le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin.
22. S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 143-144 ; H. J. Magoulias, *Decline and Fall*, n. 289. Sur la figure de Constantin XI dans la littérature populaire, cf. A. Papayanni, « *He Polis healo* », p. 40-42.

tendaient l'avoir tué) fut reconnue par Notaras ; d'après Kritoboulos, il se jeta sur l'ennemi pour trouver la mort quand il comprit que la ville était prise ; pour Chalkokondylès et (plus ou moins) Leonardo de Chio, il fut frappé à mort par des janissaires alors qu'il faisait retraite ; selon Posculo, il s'efforça de retenir des fuyards, tua trois janissaires et fut lui-même abattu ; enfin d'après une tradition colportée par un moine arménien au XVI^e^ siècle, Constantin aurait fui sur un bateau franc…

Les traditions ottomanes recoupent pour une part ces invérifiables récits. La lettre de victoire envoyée au sultan mamelouk donne la version officielle : « Le premier qui fut tué et dont la tête fut coupée fut leur souverain. » C'est à peu près ce que disent de leur côté Enveri ou Aşıkpaşasade. La décapitation de l'ennemi tué ne doit pas nous arrêter : le décompte des têtes coupées permettait d'évaluer les mérites des soldats et donc leurs droits à être récompensés. En revanche la formulation d'Enveri est éclairante : « Coupée la tête du grand *tekfur**, / La touche finale fut mise à l'affaire d'Istanbul. » Ainsi, une fois le dernier *basileus* mort, l'éradication des chrétiens est un fait incontestable : Istanbul est à jamais ottomane. On conçoit que Mehmed II, alors que le corps ne fut apparemment jamais retrouvé, ait tenu à affirmer officiellement le décès de celui qui ne pourrait plus désormais tenter de faire valoir sur la Ville des droits (au demeurant juridiquement irrecevables pour le conquérant musulman).

Tursun cependant raconte une longue histoire qui rappelle un peu les rapports de Chalkokondylès, Léonard de Chio ou Posculo. Fuyant vers la mer avec une petite suite pour trouver le salut dans des bateaux, Constantin rencontre quelques *azab** perdus dans la ville :

> Alors qu'ils progressaient fatigués, épuisés et trompés dans les marchés […], un bruit éclata soudain derrière eux. Ils virent venir à eux une troupe de mécréants forts comme des troncs. Tout comme le loup marche sur l'agneau, ceux-ci firent sans tarder un assaut contre eux. […] L'abject *tekfur** avait de lui-même attaqué en personne un *azab** blessé. Conformément au commandement « Tout destin a sa cause », son cheval glissa et fit tomber le mécréant sous lui. L'*azab** à moitié mort coupa la tête de ce capitaine d'insoumis. Aussitôt les mécréants virent qu'il était tombé et alors qu'ils avaient le dessus ils se retrouvèrent vaincus, au point que les *azab** firent des uns les prisonniers du lien de l'humiliation et des autres des émirs des pays de l'Enfer.

On sent bien que ce qui fait la valeur du récit (sur lequel se fonde en partie İbn Kemal) est moins la réalité improuvable des faits – puisque la tête coupée ne fut jamais retrouvée – que la leçon morale qu'il convient d'en tirer. Leçon classique sur la fragilité des vaines gloires et des choses humaines en ce monde transitoire, comme l'expriment deux distiques d'İbn Kemal[23] : « Celui qui hier disait : "Ce monde est à moi de bout en bout" / Aujourd'hui ne fait plus qu'un avec la noire terre // Le chef qui dit : "Le sec et l'humide sont entre mes mains" / Devient soit noire terre soit pierre sèche. » Mais on remarquera aussi par quel étonnant renversement des situations l'empereur en fuite se mue en prédateur et est puni de sa méchanceté même : c'est qu'en refusant avec une coupable obstination de se soumettre à l'islam, Constantin se condamne lui-même à l'enfer. Les citations du Coran[24] qui émaillent le récit de Tursun ne disent pas autre chose.

L'état d'esprit des combattants ottomans

Il est un sujet sur lequel les sources ottomanes donnent des informations absentes des sources chrétiennes : l'état d'esprit dans le camp ottoman.

En premier lieu, elles nous renseignent sur l'existence de deux partis au sein du personnel dirigeant[25]. Allusivement ou clairement, toutes nous disent que certaines des plus hautes autorités s'opposaient au projet du jeune et fougueux sultan, soulignant la puissance de la place de Constantinople et le risque pour qu'un siège attirât des renforts d'Occident. La crainte d'une croisade demeurait vive dans les esprits en ce milieu du XV^e^ siècle. Tursun fait précisément allusion à la croisade, la traduisant, *cum grano salis*, par *gaza**. On sait que Çandarlı Halil Paşa, le grand vizir hérité de Murad II, était à la tête du parti hostile à la guerre. Il entretenait, disent les chroniqueurs, de bonnes relations avec les autorités

23. İbn Kemal confirme que la mort de Constantin est largement du domaine de la légende : « Il y a de nombreuses traditions différentes sur la façon dont se conclurent les affaires du *tekfur** de mauvaise fin. Vu la diversité des traditions, il est inutile de se répéter dans le récit de l'aventure. Voici le plus clair de ce qu'on dit, la version la plus courante. » İbn Kemal complète le récit de Tursun : les *azab** ne reconnaissent pas l'Empereur et s'emparent de son vêtement sans prêter attention à sa tête. Ce n'est que plus tard, en trouvant ses armes entre leurs mains, qu'on comprend qu'il a été tué.
24. Coran 24, 40 ; 38, 3 ; 75, 10.
25. Sur cette question, cf. H. İnalcık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 110 sq., 124 sq.

byzantines. Si Enveri assure qu'il repoussa des propositions de Luc Notaras (sans qu'on sache à quoi précisément il fait allusion), Aşıkpaşazade et İbn Kemal n'hésitent pas à dire qu'il se laissa soudoyer pour tenter de détourner Mehmed II de son entreprise.

La question de l'opportunité du siège s'était posée dès le début. Elle se reposa par la suite, quand le découragement s'empara des assiégeants. Ce fut le cas en particulier, à en croire Tursun Bey et Tacizade Cafer Çelebi, après l'échec de la flotte ottomane contre les navires arrivés en renfort en avril. Une lettre attribuée à Ak Şemseddin [26] confirme du reste l'exactitude de ce récit. Tacizade Cafer Çelebi écrit que ceux qui n'avaient jamais approuvé l'opération réitérèrent leurs arguments et que le sultan dut tenir un conseil pour renforcer le moral de ses officiers [27].

Les chroniques ottomanes donnent donc, sur ce qui se passait dans le camp et sur les difficultés politiques internes, des indications qu'on ne trouverait pas ailleurs. Ces oppositions ne se bornaient d'ailleurs pas à de normales luttes d'influence entre courants politiques au sein du petit monde des dirigeants : c'est le rôle même du pouvoir temporel qui est mis en cause par certains textes. Avec des nuances dues à leurs orientations différentes – Ak Şemseddin collabore avec le pouvoir temporel tandis qu'Otman Baba lui est violemment hostile, au moins en paroles –, les hagiographies de ces derviches affirment toutes deux que le vrai pouvoir appartient au saint. Ce sont ses prières qui sont la cause première de la conquête de la ville : l'action des soldats serait nulle autrement, puisqu'elle est dirigée par les miracles causés par Ak Şemseddin. Quant au *Vilayetname* d'Otman Baba, il ne daigne même pas évoquer le siège : la concentration du saint suffit seule à expliquer la victoire. Dans un cas comme dans l'autre, les auteurs nous montrent ensuite le souverain temporel avouer humblement son infériorité. Son échec devant Belgrade en 1456 le convainc que la seule force matérielle est impuissante sans l'appui des prières. Cette anecdote est curieusement reprise par İbn Kemal à propos non plus des derviches, mais des oulémas, qui font comprendre de la même manière à Mehmed II que, sans leur appui religieux, il ne peut rien. Bref, une sourde opposition à un souverain trop autoritaire apparaît en filigrane dans ces textes.

26. Traduite dans ce volume, p. 503-507.
27. Il est probable que Tacizade fait une confusion avec un autre divan * tenu par la suite.

Un autre vaste débat tournait autour de la conquête même. Il a été étudié par Stéphane Yerasimos, précisément par l'analyse des textes [28]. La question était de savoir quoi faire de la Ville conquise. Le but de Mehmed II, selon İbn Kemal, était d'éradiquer la mécréance de la ville et d'y planter l'arbre de l'islam. Le *fetihname* envoyé par Mehmed II au sultan mamelouk dit à peu près la même chose : « Nous avons préparé les soldats et les combattants afin de conquérir, par terre et par mer, une ville débauchée et impie qui, parmi les royaumes musulmans, tirait orgueil de son impiété. » De fait, la plupart des récits rapportent avec insistance toutes les mesures prises par le sultan pour rendre florissante la ville conquise, mettant en valeur quelques décisions hautement symboliques : la conversion de Sainte-Sophie en mosquée ; la construction d'un complexe pieux comportant mosquée, cuisine publique, hôpital et – surtout – un établissement d'enseignement supérieur religieux destiné à faire d'Istanbul le principal centre de l'Empire dans ce domaine ; enfin la construction d'un mausolée et d'une mosquée sur le site de la tombe d'Ebu Eyyub, compagnon du Prophète mort devant la ville et par là même prédécesseur du Conquérant [29]. Plus concret, Tursun Bey mentionne également des bâtiments à usage commercial et d'importants travaux d'adduction d'eau (aménagements particulièrement importants dans une cité musulmane). Mehmed II commande également un palais et, selon certains de nos textes, proclame sur-le-champ que la ville sera désormais sa capitale. C'est là que le bât blessait.

Mehmed II « le Conquérant » (Fatih) en vint progressivement à revendiquer l'héritage des empereurs romains [*30]. On a vu avec quelle ironie Tursun Bey rapporte que l'Empereur byzantin se faisait appeler « César de Roum ». L'idée, manifestement, est qu'il n'a aucun droit à ce titre. Mais qui alors pouvait le revendiquer, sinon le souverain ottoman détenteur de la Ville ? C'est cet héritage que récusent violemment certains milieux intellectuels, en particulier à Gallipoli et à Edirne, l'ancienne capitale. De leur opposition on trouve la trace dans les « chroniques anonymes » évoquées plus haut. Leur hostilité s'y traduit par une

28. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*.
29. Sur cette question, cf. l'introduction au *Menakıbname* d'Ak Şemseddin, p. 1046-1052.
30. Cf. La synthèse de G. Veinstein dans l'article « Istanbul » in F. Georgeon, N. Vatin et G. Veinstein éd., *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, Paris, 2015 ; H. İnalcık, « The policy of Mehmed II ».

longue légende concernant la fondation de Constantinople et de Sainte-Sophie, d'où il ressort que le site est maudit.

Mehmed II semble avoir choisi un moyen terme : s'il chercha à s'approprier l'héritage impérial, c'est en contexte islamique[31]. Mais, pour repeupler la ville, il y installa non seulement des musulmans, mais aussi des juifs et des chrétiens, grecs et arméniens. Il est beaucoup question des mesures de repeuplement chez nos auteurs. Dans un premier temps, nous disent-ils, il fut proclamé que les nouveaux venus seraient propriétaires de la maison qu'ils occuperaient. Tacizade Cafer Çelebi donne sur les procédures des détails intéressants : le candidat « se procurerait une note des mains du [gouverneur de la ville] et se rendrait auprès du seuil qui exauce les désirs [à Edirne] où lui serait faite l'aumône d'un auguste titre de propriété. » Il fallut néanmoins déporter de force les riches musulmans qui ne voulaient pas quitter leurs villes. Dans un second temps, un loyer fut imposé, ce qui provoqua protestations et fuites : pour reprendre les termes d'Aşıkpaşazade : « Ils disaient : "Vous nous avez déportés de logements dont nous étions pleinement propriétaires et nous avez transportés [ici]. Est-ce afin de nous faire payer un loyer pour ces maisons de mécréants que vous nous avez transportés ?" Et certains, abandonnant femme et enfants, s'enfuirent et partirent. » Le loyer fut supprimé, mais rétabli par la suite.

Ces différentes mesures furent très mal reçues. Un auteur comme Aşıkpaşazade ne mâche pas ses mots. S'il ne s'associe pas à ces reproches, Tursun n'en est pas moins embarrassé : dans la version d'Aşıkpaşazade, c'est à l'intervention d'un bon vizir qu'est due la première suppression ; chez Tursun, il s'agit d'une ruse du sultan pour forcer les gens à ne pas occuper de bâtiments qu'ils seraient incapables d'entretenir. Mais pour comprendre cette intention, un proche de Mehmed II accuse celui-ci, sous la forme d'une plaisanterie, d'avoir été inconséquent et d'avoir paru violer son serment. La gêne demeure perceptible. Mehmed II ne fut sans doute jamais très populaire.

Quoi qu'il en soit, les Ottomans s'approprièrent bientôt leur conquête. Ils en firent, jusqu'à un certain point, une ville musulmane, mais après plus de quatre siècles et demi, les traces de son passé byzantin sont encore visibles de nos jours. Certes, la cité en 1453 n'était plus que

31. Cf. H. İnalcık, « Istanbul : an Islamic city ».

l'ombre d'elle-même. Ce fut pourtant pour les nouveaux maîtres une révélation. Tacizade Cafer Çelebi montre en ces termes Mehmed II découvrant sa conquête :

> Il visita systématiquement ses vastes districts et ses marchés quadrangulaires, ses sites étonnants et ses lieux extraordinaires, ses habitations plaisantes et ses édifices imprenables, et il contempla sans rien manquer la gloire de ses porches, ses palais aux fondations solides, ses maisons aux briques colorées, ses temples et ses lieux de culte aux formes impeccables. Pour finir, il alla voir ce bâtiment immense, ce temple sans défaut connu sous le nom de Sainte-Sophie. Par son imposante sublimité, elle est devenue célèbre parmi les voyageurs aux quatre coins du monde. Il foula du pied son enceinte avec bonheur et félicité. Il vit que c'était un espace sublime, dont la grandeur et l'élévation ne peuvent être exposées et racontées par le langage.

Le caractère stéréotypé du passage ne doit pas nous amener à douter de la sincérité de l'admiration de Tacizade Cafer. Du reste Mehmed II le premier fut vivement impressionné par Sainte-Sophie, à en croire Tursun Bey qui donne lui-même une longue et enthousiaste description commençant par ces mots : « Il n'est resté qu'une coupole. Mais quelle coupole, qui prétend égaler les neuf coupoles du ciel ! » Le décor en particulier, fait « de petits morceaux de verre de toutes les couleurs qui étaient comme des parcelles indivisibles de cristal doré », le frappa d'admiration. On peut supposer que celle-ci était partagée par beaucoup. Jusqu'au début du XIX^e^ siècle, en tout cas, une part non négligeable des mosaïques demeura visible dans l'église convertie [32], de même que la colonne serpentine resta à sa place sur l'Hippodrome et conserva longtemps ses trois têtes, fidèlement représentées par les miniaturistes ottomans [33].

32. Cf. G. Necipoğlu-Kafadar, « The life of an imperial monument ».
33. Gardons-nous bien entendu de forcer le trait : ainsi que me le rappelle Benjamin Lellouch, la statue équestre de Justinien fut détruite.

SECTION I

Historiens
Les récits de référence

DOUKAS

Histoire turcobyzantine [1]

Introduction

Nous ne savons rien de l'historien Doukas en dehors des quelques renseignements autobiographiques que nous lisons dans sa grande œuvre historique. Transmise sans titre, sans nom d'auteur ni préface – ce qui contribue à laisser partiellement dans l'ombre le projet et l'identité de l'écrivain – cette œuvre est connue sous des appellations conventionnelles, choisies par les éditeurs : l'*Histoire byzantine* (Bullialdus) ou *turco-byzantine* (Grecu) [2].

« Doukas » (il n'est pas même certain qu'il ait porté ce nom de famille) naît à Éphèse à une date inconnue, dans les années 1390 sans doute. Son grand-père, Michel Doukas, un aristocrate constantinopolitain, descendant de la famille impériale des Doukas, avait été emprisonné avec d'autres partisans de Jean VI Cantacuzène lors de la guerre civile sous Jean V Paléologue. Sur le point d'être massacré après l'assassinat d'Alexis Apokaukos (11 juin 1345), il avait réussi à s'évader et, quittant Constantinople, s'était réfugié à Éphèse sous la protection d'Îsa, fils de Mehmed Aydınoğlu, qui appréciait ses compétences, en particulier médicales.

Ce grand-père semble avoir eu sur l'historien une influence décisive. Il lui transmet, outre son nom peut-être, sa fidélité vis-à-vis des

1. Traduction du grec et introduction par Bernard Flusin, notes par Guillaume Saint-Guillain.
2. A. Pertusi, dans la notice qu'il consacre à Doukas, renvoie aussi à une *Histoire de l'Épire* (*Historia Epiri a Michaele Nepote Duce conscripta*, p. 207 sq.), dont certains fragments nous sont parvenus et qui serait du même auteur. Mais ce rapprochement paraît peu convaincant et il n'est pas nécessaire de penser que Doukas ait été en contact avec l'Épire.

Aydınoğlu, ainsi que le jugement sévère qu'il porte sur les deux dynasties dont il écrit l'histoire parallèle : les Paléologues et les Ottomans. Il est probable aussi que c'est à son grand-père que Doukas doit sa double culture, grecque et turque.

Dès avant 1421, nous voyons Doukas actif comme secrétaire du podestat* génois Giovanni Adorno qui gouverne la cité de Phocée et pour qui il écrit des lettres en turc (*Histoire*, XXV, 8). Il possède une maison à la Nouvelle Phocée (*Histoire*, XXV, 5), et c'est peut-être là qu'il réside. Il s'engage ensuite au service d'autres Génois, les Gattilusio, seigneurs de Mytilène (aussi appelée Lesbos), et jusqu'à la fin de sa vie, il servira cette famille, tandis qu'il s'est lui-même établi à Mytilène.

Ce lien avec les Génois met en évidence un autre aspect capital de la personnalité de Doukas. À sa culture grecque et turque s'ajoutent une composante italienne et une connaissance vivante de l'Occident. On voit le résultat de cette influence dans les options que prend Doukas quand il écrit l'histoire de son temps. En particulier, dans le grand débat, si important à l'époque, l'union entre les Églises de Rome et de Constantinople. C'est un unioniste déclaré et même virulent, comme on peut le voir dans les extraits que nous avons traduits à travers ses propos sur les anti-unionistes, en particulier de Gennadios Scholarios, et, en sens inverse, à travers sa sympathie vis-à-vis de personnages comme Isidore de Kiev.

À la mi-décembre 1452, Doukas est à Didymotique, peu après que Mehmed II y a fait empaler le capitaine vénitien Antonio Erizzo et exécuter son équipage, qui avait voulu forcer le passage de Başkesen (Rumeli Hisarı) (*Histoire,* XXXV, 2). Il n'a pas assisté personnellement au siège ni à la prise de Constantinople, mais s'est entretenu peu après avec certains des janissaires qui avaient massacré la garnison de la Ville (*Histoire,* XXXIX, 14), ou encore avec une noble dame capturée lors de la chute (*Histoire* XXXVII, 6). Dans la période qui suit, il apparaît comme l'homme de confiance auquel Dorino puis Domenico Gattilusio ont recours pour leurs contacts avec les Ottomans. En juin 1454, à Mytilène, il est chargé de recevoir l'amiral turc Hamza (*Histoire*, XLIII, 5). Après la mort de Dorino Gattilusio, il est envoyé de nouveau en ambassade auprès de Mehmed II en août 1455 par son successeur Domenico Gattilusio. Il revient à Mytilène et en repart avec Domenico, qui doit faire allégeance devant Mehmed II (*Histoire,* XLIV, 1-2). En décembre 1455,

il vient à Edirne pour tenter de faire libérer la belle-mère du seigneur de Mytilène (*Histoire*, XLIV, 7). Plus tard, en août 1456, il apporte au sultan le tribut annuel de Mytilène et participe au rachat de prisonniers qui allaient être exécutés (*Histoire*, XLV, 7). En septembre 1462, il est à Mytilène lors du siège et de la prise de cette ville[3] par les Ottomans. Son œuvre s'interrompt alors (*Histoire,* XLV, 23), et il est possible que Doukas ait été l'une des victimes de ce siège.

L'*Histoire* de Doukas commence comme une brève chronique universelle. Très sommaire depuis Adam jusqu'en 1204, elle devient ensuite plus détaillée, mais il faut attendre la période des Paléologues pour qu'elle prenne de l'ampleur. Sa partie principale couvre la période 1341-1462, depuis le début de la guerre civile byzantine jusqu'à la prise de Mytilène. Elle traite longuement des événements dans la région d'Éphèse et de Smyrne, mais son objet véritable est l'histoire des Paléologues et celle des Ottomans, deux dynasties dont l'auteur attend l'extinction. Très réticent, voire hostile, vis-à-vis des premiers, Doukas ne reconnaît pas que Constantin XI – qui n'a pas été couronné à Constantinople – soit véritablement l'empereur des Romains* et enregistre sans déplaisir la fin d'une dynastie qui doit, pense-t-il, précéder de peu celle des véritables ennemis de l'historien : les Ottomans.

Prêt à reconnaître certains mérites à des souverains de cette famille, comme Murad I^er^, Doukas réserve toute son hostilité à Mehmed II, dont il brosse un portrait à charge particulièrement violent. La prise de Constantinople marque le sommet de l'œuvre et la fin tragique des Paléologues. Doukas, ensuite, s'excuse de poursuivre son histoire, expliquant à ses lecteurs ce qui l'incite à continuer son récit : il s'agit d'une vieille prédiction selon laquelle la fin des Ottomans suivrait de peu celle des Paléologues, et c'est cet espoir qui lui fait noter aussi les événements qui suivent la chute (*Histoire,* XLII, 14). Le texte de l'*Histoire* s'interrompt brutalement[4], au milieu d'une phrase, alors que l'auteur décrit le siège de Mytilène par la flotte ottomane (*Histoire,* XLV, 23).

Nous connaissons mal les sources employées par Doukas, qui semble souvent dépendre de témoignages oraux, ou écrire d'après ce qu'il a pu

3. Comme dans d'autres îles de l'Égée, le nom de l'île est aussi celui de son chef-lieu.
4. La traduction vénitienne se poursuit un peu, mais cette page supplémentaire semble plutôt un complément que la traduction d'un texte grec disparu.

observer lui-même. Mais il utilise également des sources écrites, par exemple pour l'exécution de Luc Notaras, où son récit dépend vraisemblablement de celui de Nicolas Sékoundinos ; le mot *spékoulatôr* qui y désigne le bourreau est le décalque du mot latin de Sékoundinos [5].

Le principal témoin de l'œuvre de Doukas est le *Parisinus graecus* 1310 (fol. 288-391), dont S. Kotzabassi a montré qu'il fallait le dater de la deuxième moitié du XV^e^ siècle, allant jusqu'à envisager qu'il ait pu être copié par Doukas lui-même [6] ; cependant, rien n'indique qu'il s'agisse d'un manuscrit d'auteur, et cette proposition ne paraît pas devoir être retenue.

Le *Parisinus graecus* 1766, du XVIII^e^ siècle, est une copie du précédent. Un court passage est transmis également par le *Vaticanus graecus* 1408, du XVI^e^ siècle, fol. 154r. Il existe aussi une ancienne traduction en vénitien, conservée dans le *Marcianus italicus* VI, 83 (5977), du XV^e^ siècle. Importante à la fois parce qu'elle éclaire le texte et qu'elle en complète la fin, elle a été reproduite dans l'édition de Bonn.

La traduction que nous proposons se fonde sur le texte de l'édition Grecu, parue à Bucarest en 1958. Le passage que nous avons sélectionné va de la mort de Murad II et de l'accession au trône de Mehmed II jusqu'aux premiers événements suivant la prise de la Ville (p. 281-401, XXXIII,3-XLII,14, de l'édition Grecu).

Éditions

Doukas, *Ducae Historia Byzantina*, Bullialdus (Ismael) [Ismaël Boulliau] éd., Paris, 1649 (avec traduction latine) ; texte reproduit dans PG 157, col. 749-1166.

Doukas, *Ducae Historia Byzantina*, Bekker (Immanuel) éd., Bonn, 1834 (avec traduction latine et édition de la traduction ancienne en vénitien).

Doukas, *Ducas. Istoria Turco-Bizantină, 1341-1462 : editie critica,* Grecu (Vasile) éd., Bucarest, 1958 (avec traduction roumaine).

Traductions

Anglaise : Doukas, *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman Turks, by Doukas. An Annotated Translation of* Historia Turco-Byzantina, Magoulias (Harry. J.) trad., Detroit, 1975 ; extrait dans Melville-Jones (John R.), *The Siege of Constantinople 1453 : Seven Contemporary Accounts*, Amsterdam, 1972, p. 56-116.

5. Je remercie T. Ganchou de m'avoir communiqué ce rapprochement.
6. S. Kotzabassi, « Der Kopist des Geschichtswerkes von Dukas », p. 307-323 ; Ead., « Ist der Kopist des Geschichtswerkes von Dukas Dukas selbst ? », p. 679-683.

Espagnole : extraits (XXXIX,1-XL,9 et XLI,1-19) traduits par Francisco Javier Ortolá Salas dans Bádenas de la Peña (Pedro) et Pérez Martín (Inmaculada) éd., *Constantinopla 1453 : mitos y realidades*, Madrid, 2003 (Nueva Roma, 19), p. 539-564.

Grecque moderne : Doukas, *[Μιχαήλ] Δούκας, Βυζαντινοτουρκική ιστορία. Μετάφραση — Εισαγωγή — Σχόλια*, Karalès (Brasidas) trad., Athènes, 1997.

Italienne : extraits dans Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, II, *L'eco nel mondo*, Milan, 1976, p. 162-193 (XXXV, 4-XL, 9) et p. 344-353 (LXI,1-19).

Latine : dans les éditions de Bullialdus et de Bekker.

Roumaine : dans l'édition Grecu, Bucarest, 1958.

Vénitienne : dans l'édition Bekker, Bonn, 1834.

Bibliographie

B. Flusin, « Prédictions et prophéties dans l'œuvre de Doucas » ; V. Grecu, « Pour une meilleure connaissance de l'historien Doukas » ; S. Kotzabassi, « Der Kopist des Geschichtswerkes von Dukas » ; S. Kotzabassi, « Ist der Kopist des Geschichtswerkes von Dukas Dukas selbst ? » ; G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, p. 247-251 ; D. Polemis, *The Doukai*, p. 196-199 ; E. von Ivanka, « Der Fall Konstantinopels und das byzantinische Geschichtsdenken ».

Traduction

XXXIII. 3. [Mehmed] vint à Magnésie[7] alors que c'était déjà la mi-janvier[8], puis, quand ce mois fut passé, le 5 février, un courrier, tel un aigle au vol rapide, se présenta devant lui et remit entre ses mains un pli soigneusement scellé. Il le décacheta, le lut, et apprit la mort de son père[9]. La lettre avait été envoyée par les vizirs, Halil[10] et les autres, qui lui annonçaient la mort de son père et lui demandaient, quand il aurait lu, de ne pas tarder, mais d'enfourcher si possible Pégase, le cheval ailé, et d'arriver en Thrace avant que la nouvelle de la mort du sultan se fût répandue parmi les peuples alentour. C'est ce que fit Mehmed. Sur l'heure, il monta sur l'un de ses coursiers arabes et dit à ses grands : « Qui m'aime me suive ! » Il allait donc à vive allure, précédé de ses esclaves, archers et coureurs rapides – on eût dit des géants parfaitement habiles –, tous à pied ; quant aux cavaliers armés de sabres ou de lances, ils suivaient. Ainsi donc, deux jours après

7. Magnésie du Sipyle (aujourd'hui Manisa en Turquie), ville d'Asie Mineure située sur l'Hermos (aujourd'hui le Gediz), à environ 65 km au nord-est de Smyrne.
8. Mi-janvier de l'année 1451.
9. Murad II était mort près d'Edirne deux ou trois jours plus tôt, le 2 ou le 3 février 1451 (voir plus loin XXXIII,7).
10. Halil Paşa.

avoir quitté Magnésie, il passa le détroit à Chersonèse [11] et s'arrêta. Il attendit encore deux jours à Gallipoli [12] que son escorte se fût regroupée, puis il envoya à Andrinople un courrier annoncer qu'il avait traversé à Chersonèse.

XXXIII. 4. Partout, on fit force proclamations et l'on répandit le bruit que le sultan était à Gallipoli. C'était pour éviter les désordres et les soulèvements de la population qui, lors des changements de règne, a l'habitude d'entrer en sédition, et c'est pourquoi bien souvent on cache la mort du sultan et l'on dit au peuple qu'il est malade. Si l'on fait cela, c'est parce que le futur successeur ne se trouve pas au même lieu que le mourant [13]. Après cela donc, [Mehmed] quitta Gallipoli et les foules affluaient pour se prosterner devant lui. Quand il fut arrivé près de la plaine, tout l'appareil de l'État – les vizirs, les satrapes, les gouverneurs de provinces et de cités, les initiés et les docteurs de leur religion abominable [14], tous ceux qui s'occupent des sciences et des arts et une grande partie du bas peuple sortirent à sa rencontre et lorsque toute la foule, en rang, fut parvenue à un mille environ en face du sultan, tous descendirent de leurs chevaux et c'est à pied qu'ils avançaient vers lui. Quant au sultan, avec sa suite, il se tenait à cheval. Arrivés donc à un demi-mille de distance sans avoir laissé le moindre son sortir de leurs lèvres, tout à coup, ils firent halte et se frappèrent violemment la poitrine en pleurant. [Mehmed] lui-même et les siens, ayant mis pied à terre, firent de même, emplissant l'air de leurs cris et de leurs lamentations. Et l'on put voir en ce jour-là mener grand deuil des deux côtés, et tous se frappaient violemment la poitrine. Après qu'ils se furent réunis et rapprochés les uns des autres, les grands se prosternèrent devant le prince et lui baisèrent la main [15]. Ils montèrent sur leurs

11. Le détroit des Dardanelles qui sépare l'Asie de la péninsule de Gallipoli en Europe : « Chersonèse » (χερσόνησος) signifie « péninsule » en grec. Les Ottomans ne contrôlent pas encore le Bosphore, le passage d'Asie en Europe se fait donc par les Dardanelles.

12. En grec Kallipolis.

13. La pratique de maintenir le secret autour de la mort du sultan jusqu'à ce que l'héritier soit en position de reprendre les rênes du pouvoir est attestée dans d'autres cours islamiques (par exemple à la mort du calife fatimide al-Qâ'im en 946 ou à celle du sultan d'Égypte al-Sâlih Ayyûb en 1249). Elle apparaît pour la première fois chez les Ottomans avec la succession de Murad Ier, dont la disparition lors de la bataille de Kosovo (1389) ne fut toutefois tenue cachée que quelques heures, et elle devient de règle à partir de Mehmed Ier en 1421. Voir N. Vatin et G. Veinstein, *Le sérail ébranlé*, notamment p. 121-149.

14. Les initiés et les docteurs peuvent être respectivement les cheikhs de derviches et les oulémas ; pour les officiers qui précèdent, si on suppose une hiérarchie descendante, ce sont les vizirs, *beylerbeyi* *, *sancakbey* et *subaşı* *.

15. La cérémonie décrite par Doukas correspond à la prestation du serment de fidélité *(bey'at)* au nouveau sultan ; elle eut lieu à Edirne le jeudi 18 février.

chevaux, entrèrent dans la ville et allèrent jusqu'au palais où le sultan pénétra tandis que chacun retournait chez soi.

XXXIII. 5. Le lendemain, il y eut grande audience, comme d'habitude, et plus même encore, parce que le sultan était encore jeune et qu'il venait d'accéder au pouvoir. Alors qu'il était assis sur le trône de son père – il n'aurait jamais dû, mais Dieu le permit à cause de nos péchés –, tous les satrapes se tenaient en face de lui, à bonne distance, ainsi que les vizirs de son père Halil Paşa et İshak Paşa [16]. Quant à ses vizirs à lui, l'eunuque Şehabeddin [17] et İbrahim, ils étaient près de lui comme le veut la coutume. Alors, le sultan Mehmed interrogea son ministre Şehabeddin : « Pourquoi les ministres de mon père se tiennent-ils loin de moi ? Appelle-les ! Dis à Halil de se mettre à sa place. Quant à İshak, qu'il aille à Pruse [18] avec les autres gouverneurs de l'Orient afin de donner une sépulture au corps de mon père. Et qu'il veille aussi sur les provinces orientales [19]. » À ces mots, ils accoururent et lui baisèrent la main comme à l'ordinaire. Halil resta là comme ministre ; quant à İshak, il prit la dépouille du sultan et, accompagné de très nombreux officiers, en grand apparat, il partit pour Pruse, où il l'ensevelit dans le temple qu'il avait fait construire, et, à l'occasion de ces funérailles, il répandit des pièces d'or à foison entre les mains des pauvres [20].

16. Voir sa biographie p. 1303. Il n'est pas aisé de distinguer dans les sources İshak Paşa bin Abdüllah, un converti comme l'indique son patronyme, de son homonyme İshak Paşa bin İbrahim (mort en 1487), lui d'ascendance turque et qui fut plus tard grand vizir (1468-1471 et 1481-1482). Doukas parle bien du premier, puisqu'il le qualifie plus loin d'esclave. Il fut nommé *beylerbeyi** d'Anatolie par le nouveau sultan (voir *infra* note 19), qui le maria peu après à la veuve de son père (voir XXXIII,11). H. İnalcık, *Fatih devri üzerinde*, p. 83-84, n. 67 ; T. Stavrides, *The Sultan of Vezirs*, p. 64.

17. *Siachèn* (Σιαχήν) : Hadım Şehabeddin (« l'eunuque Şehabeddin »), surnommé Kula Shahin (le terme *kula* dénotant son statut d'esclave), probablement d'origine géorgienne. Voir sa biographie p. 1312. Il avait été promu *beylerbeyi** de Roumélie en 1439 et le resta jusqu'à sa cuisante défaite et sa fuite face à Jean Hunyadi en Valachie en 1442, mais il rentra vite en grâce, redevint *beylerbeyi** de Roumélie et prit part à la bataille de Varna (1444). Détesté des janissaires et favorable à l'arrivée au pouvoir de Mehmed II, il était le principal opposant de Halil Paşa et un chaud partisan de la conquête de Constantinople. Voir F. Babinger, *Mehmed the Conqueror*, p. 20 et 76 ; H. İnalcık, « Mehmed the Conqueror (1432-1482) », p. 410-411 ; J. Jefferson, *The Holy Wars of King Wladislas and Sultan Murad*, p. 84-86 ; C. Finkel, *Osman's Dream*, p. 45-46.

18. Aujourd'hui Bursa, au nord-ouest de l'Anatolie.

19. Halil Paşa est donc confirmé dans la charge de grand vizir, en dépit du rôle qu'il avait joué pour mettre un terme au premier règne de Mehmed II en 1446, tandis qu'İshak Paşa est nommé *beylerbeyi** d'Anatolie.

20. Par son testament de 1446, Murad II avait demandé une inhumation à Bursa, près de la dépouille de son fils Alaeddin Ali, dans une tombe exposée à la pluie et à la neige grâce à un trou dans la coupole de son *turbe* ; le monument fut édifié par son successeur et non par le défunt lui-même de son vivant. Murad II fut le dernier sultan à reposer dans l'ancienne capitale ottomane. Voir N. Vatin et G. Veinstein, *Le sérail ébranlé*, p. 421-422, 425-426 et 430-431.

XXXIII. 6. La mort de Murad ne fut pas entourée de maladies nombreuses et pénibles[21]. Le châtiment qu'il subit fut moindre que pour son père, et [son trépas] fut plus libre de souffrances et de maladies parce que, je crois, le jugement de Dieu tint compte de la bienveillance que cet homme avait témoignée envers son peuple, et des dispositions pleines de compassion qu'il eut envers les pauvres. En effet, les traités qu'il concluait sous la foi du serment non seulement avec ceux de sa race, qui partageaient son impiété, mais avec les chrétiens, il les gardait jusqu'au bout intacts et sans tache. Et si certains chrétiens, après avoir contrevenu à des traités ou violé leur parole, n'avaient pas échappé au regard infaillible de Dieu, recevant leur juste châtiment de la main de ce vengeur, la mesure de son ressentiment ne s'étendait pas bien loin, mais dès qu'il avait remporté la victoire, le barbare ne poussait pas plus loin la poursuite et il n'avait pas soif d'anéantir la nation, quelle qu'elle fût. Au contraire, dès que les vaincus avaient décidé d'engager des pourparlers de paix, lui aussi s'empressait d'accepter, et il renvoyait les ambassadeurs avec un [traité de] paix, parce qu'il haïssait les combats et chérissait la paix ; et c'est pourquoi le Père des lumières accorda en retour à ce barbare une mort paisible, et non par l'épée.

XXXIII. 7. Sa maladie ne dura au total que quatre jours. Il avait quitté son palais en compagnie de quelques jeunes gens et il était passé dans l'île très vaste que les rivières, en se séparant, ont créée devant la ville[22]. Comme la terre y est grasse, il y pousse des pâturages et de l'herbe verte pour les chevaux. C'est là en effet que sont les troupeaux de juments, de mulets, et les meilleurs chevaux du sultan. [On y trouve aussi] toute sorte de bâtiments pour se protéger du froid et se réjouir selon les saisons, ainsi que tout ce qui peut servir aux plaisirs. Il voulait y passer un assez long séjour pour s'y divertir et s'y reposer des soucis et des tracas que lui avait causés le mariage qui venait d'avoir lieu[23]. Il s'y rendit donc et y passa une

21. Doukas a décrit en détail (XXII, 8) l'agonie du père de Murad II, Mehmed I^er^, à Edirne le 21 mai 1421, de ce qu'il nomme épilepsie mais qui semble plutôt correspondre à une attaque cérébrale. Comme pour Murad, il note que cette mort fut plus douce que celles des prédécesseurs de Mehmed, empoisonnés, étranglés ou passés par l'épée, et attribue également ce fait à sa relative modération à l'égard des chrétiens.

22. Andrinople/Edirne est située près du confluent de l'Hèbre (Maritza, en turc Meriç) et de son principal affluent, le Tonzos (Tunca).

23. Le mariage de Mehmed II avec Sitti Mükrime Hatun (m. 1467), fille de Süleyman, émir zulkadride qui règne (1442-1454) sur une petite principauté de l'est de l'Asie Mineure. Les fêtes nuptiales s'étaient déroulées à Edirne à l'automne 1450 (de septembre à décembre selon Doukas, de

journée à prendre du plaisir, mais non pas comme d'ordinaire. Et le lendemain, il ordonna qu'on le reconduisît au palais parce que, disait-il, il avait la tête lourde et somnolente, ainsi que le reste du corps. Il se mit donc au lit et, après trois jours de maladie, il fut pris d'une crise d'épilepsie et il mourut le 2 février 6958 [24].

XXXIII. 8. À ce qu'on raconte, après les noces, et avant qu'il ne passât dans l'île, une nuit, il vit le rêve que voici : un homme à l'apparence terrible se tenait devant lui et, alors qu'il était tout recroquevillé de peur, l'homme de l'apparition lui saisit la main. Or il portait au pouce de la main droite une bague en or. Celui qui lui était apparu retira la bague du pouce du sultan et la lui passa à l'index, qui vient après le pouce ; puis il l'enleva de l'index et la mit au majeur, ensuite au doigt qu'il y a après le majeur, puis encore au tout dernier, le petit doigt. Après quoi, l'homme qui était apparu enleva la bague, la prit, et disparut. Le sultan, éveillé, appela ses devins, auxquels il raconta ce qu'il avait vu. Ils interprétèrent la bague comme représentant le pouvoir souverain ; quant aux doigts, le premier, c'était lui, et les autres, ses descendants, qui allaient régner après lui. Mais d'autres, qui se cachaient et se taisaient, interprétèrent le pouce comme représentant la dernière année de sa vie ; la bague qu'on enlevait, le pouvoir souverain ; quant aux quatre autres doigts, auxquels on mettait puis retirait la bague, ils jugeaient que, pour celui qui devait régner après lui, ils représentaient le nombre des années de règne, après quoi la tyrannie prendrait fin [25].

---

novembre à janvier selon Enveri). Comme le premier mariage de son père (voir *infra* note 28), celui-ci avait notamment pour but de sécuriser la frontière orientale de l'Empire ottoman en prenant à revers Karaman. Voir F. Babinger, « Mehmed's II. Heirat mit Sitt Chatun (1449) ».

24. L'an 6958 de l'ère byzantine, soit le mardi 2 février 1451. L'historiographie ottomane a retenu le 1er *muharrem* 855 de l'Hégire, soit le mercredi 3 février 1451. La différence peut n'être qu'apparente car il existe deux traditions du comput de l'Hégire, l'une (appliquée dans les tables de concordance) le faisant commencer un 16 juillet, l'autre un 15 juillet. L'informateur de Doukas pourrait avoir suivi la seconde. Sur cette question, voir N. Beldiceanu et I. Beldiceanu-Steinherr, « Considérations sur la chronologie des sources ottomanes et ses pièges ».

25. La seconde interprétation semble être celle de Doukas lui-même, ardemment convaincu de la fin prochaine des Ottomans ; voir plus bas la prophétie d'un vieillard inspiré à Jean Hunyadi (p. 150-151). Un anneau vu en rêve joue aussi un rôle dans la légende du « songe d'Osman » où l'ancêtre de la dynastie ottomane se voit annoncer la grandeur de sa progéniture : l'une des pierres qui y sont enchâssées symbolise Constantinople. Les traités byzantins et arabes d'interprétation des rêves, qui puisent en partie à une tradition commune, contiennent des explications sur l'interprétation à donner aux visions d'anneaux. Sur l'oniromancie byzantine à l'époque paléologue, voir notamment S. M. Oberhelman, *Dreambooks in Byzantium* ; Idem, « The Dream-Key Manuals of Byzantium » ; M. Mavroudi, « Occult Science and Society in Byzantium ».

Mais revenons à notre récit et voyons les ravages, les destructions et les anéantissements complets provoqués par le fauve sanguinaire dont nous parlons.

XXXIII. 9. Après qu'il eut envoyé le corps de son père à Pruse pour qu'on l'y ensevelît, il se mit à inspecter les caisses et les trésors de son père. Il trouva en nombre infini des vases d'argent et d'or, des pierres précieuses, de lourdes pièces d'or ; il y apposa son propre sceau et les remit dans les caisses.

XXXIII. 10. Ensuite, il trouva un enfant mâle de son père, âgé de huit mois environ [26]. Il était né de la fille du sultan de Sinope İsfendiyar [27], qui était une épouse légitime [de Murad] [28]. Or Mehmed était né d'une esclave [29]. Comme donc la mère de l'enfant – sa belle-mère à lui – se trouvait ce jour-là au palais pour prendre part aux plaisirs du sultan, il envoya à la maison de cette femme l'un de ses officiers, l'un des fils d'Evrenos nommé Ali [30], qui, à cette époque, était premier huissier [31], et il fit étrangler l'enfant [32]. Le lendemain, il fit mettre à mort Ali ; quant à la mère de l'enfant, malgré elle, il la donna en mariage à l'esclave de son père, İshak [33].

26. L'enfant se nommait Ahmed.
27. *Spentiar* (Σπεντίαρ) dans le grec de Doukas. İzzettin İsfendiyar Bey, souverain (1402/3-1440) d'une petite principauté anatolienne centrée sur Sinope et Kastamonu, fondée à la fin du XIII^e^ siècle lors de la décomposition du sultanat seldjoukide, occupée une première fois par les Ottomans sous Bayezid I^er^, mais redevenue indépendante après la bataille d'Ankara : J. H. Mordtmann, « İsfendiyar oghlu ».
28. Hatice Halime Hatun (m. ap. 1500), fille d'İzzettin İsfendiyar Bey. Le mariage, en 1425, alors que la promise était encore une enfant, avait été l'une des clauses de la paix conclue en 1423 entre son père et Murad II. Doukas (XXX,3) y a fait brièvement allusion à propos du mariage de Murad avec Mara Branković (voir *infra* note 34), à la suite duquel Hatice Halime fut écartée et envoyée à Bursa (Pruse). Elle revint cependant en faveur aux dépens de Mara, comme l'atteste la naissance de son second fils Ahmed.
29. Hüma Hatun (m. 1449), esclave et favorite de Murad II.
30. Evrenosoğlu Ali joua un rôle militaire notable sous le règne de Murad II, se distinguant en particulier lors du siège de Thessalonique en 1430. Sur l'importante dynastie de « beys des frontières » fondée par Evrenos (m. 1417), voir I. Mélikoff, « Ewrenos », Ead., « Ewrenos oghullari », ainsi que H. Lowry et İ. Erünsal, « The Evrenos Dynasty of Yenice-i Vardar », et Iid., « The Evrenos Dynasty of Yenice-i Vardar : A Post-script ». En ce qui concerne le rôle joué par Evrenosoğlu Ali dans la mort du prince Ahmed, aucune source connue ne vient conforter (ou infirmer) le récit de Doukas, mais on peut remarquer qu'Ali vécut en fait jusque dans les années 1460 : Doukas fait-il une confusion ?
31. En grec *prôtoostiarios* (πρωτοοστιάριος). Il doit s'agir d'une traduction du titre turc de *kapıcıbaşı*.
32. Les chroniques ottomanes, quand elles ne le passent pas sous silence, n'évoquent que brièvement et vaguement cet assassinat justifié par la raison d'État. Ainsi İbn Kemal (1468-1536) dégage la responsabilité morale de Mehmed II en incriminant les conseils de « vieillards expérimentés ». Le fratricide dynastique continue ensuite à se pratiquer assez régulièrement lors des changements de règne, mais non sans susciter une certaine réprobation, et sa prétendue légalisation dans le code *(kanunname)* promulgué à la fin du règne de Mehmed II pourrait être une interpolation postérieure : N. Vatin et G. Veinstein, *Le sérail ébranlé*, p. 149-170.
33. İshak Paşa, mentionné un peu plus haut (XXXIII,5) lorsque, après la mort de Murad II, Mehmed II le nomme *beylerbeyi** d'Anatolie.

XXXIII. 11. Son autre belle-mère, la fille du despote* de Serbie Georges, qui était très chrétienne, il voulait elle aussi la donner à un autre de ses esclaves, le premier venu, mais, craignant que le père de cette femme ne suscite contre lui une guerre avec les Hongrois alors que son pouvoir n'était pas encore fermement établi et qu'il cherchait à l'asseoir, il ne put faire ce qu'il voulait[34]. Le despote* en effet, ayant appris que son gendre Murad était mort et que Mehmed avait été investi du pouvoir, envoya aussitôt des porte-parole réconforter celui-ci et le consoler d'avoir perdu son père, afin aussi de renouveler et d'assurer par des serments les conventions et les traités jurés qu'il avait avec son père, ainsi que pour demander sa fille et l'emmener dans son pays. Mehmed fit tout cela, non pas qu'il voulût vivre et régner dans la paix, avec bienveillance, mais parce qu'il cherchait à acheter du temps : lorsqu'il trouverait l'occasion, il se livrerait à l'injustice et au crime. Voilà donc ce qu'il faisait, et d'autres choses encore, après s'être revêtu de la peau d'un agneau, lui qui était un loup même avant sa naissance. Il reçut donc les porte-parole avec bienveillance, établit des conventions et échangea des serments, puis il les congédia en paix. Il renvoya aussi sa belle-mère à son père, la couvrant de gloire et d'honneurs, la comblant de bienfaits et lui attribuant des terres prises sur les territoires de Serbie pour son entretien et ses besoins[35].

XXXIII. 12. De la même façon, les malheureux Romains* établis alors à Constantinople avec le despote* Constantin[36], ces infortunés, informés eux aussi que le pouvoir avait changé de mains, envoyèrent des ambassadeurs pour consoler Mehmed et pour saluer son installation au pouvoir[37]. Et qui faisait cela ? Pour qui ? Les agneaux pour le loup, les oiseaux pour le serpent, les agonisants pour la mort. Quant à cet antéchrist précédant l'Antéchrist*, le destructeur du troupeau de mon

34. Il s'agit de Mara Branković (v. 1418-1487), la fille du despote* serbe Georges Branković, que Murad, à qui elle avait été promise dès 1428, avait épousée en 1436 : M. S. Popović, *Mara Branković*, p. 35-62. Le Serbe Constantin Mihailović donne une autre version de cet épisode, moins hostile à Mehmed II : voir Constantin Mihailović, *Mémoires d'un janissaire*, p. 443-444. Voir aussi la biographie de Georges Branković, p. 1296.

35. Sur les biens concédés par Mehmed II à Mara Branković, voir I. Beldiceanu-Steinherr, « Les illusions d'une princesse ».

36. L'empereur Constantin XI : il avait succédé à son défunt frère Jean VIII en 1449. Voir *infra* n. 40.

37. Cette ambassade et ce traité, connus seulement par les historiens, se placent en février/mars 1451 : F. Dölger et P. Wirth, *Regesten*, p. 134, nº 3530 ; É. Malamut, « Les ambassades du dernier empereur de Byzance », p. 436, nº 11 (pour des informations importantes négligées par ces deux très brefs résumés, voir *infra* note 43).

Christ, l'ennemi de la Croix et de ceux qui croient en celui qui a été cloué sur elle, en bon disciple de Satan, qui s'était déguisé en serpent, il mit un masque d'amitié pour recevoir cette ambassade, rédigea de nouveaux traités, et jura par le Dieu de son faux prophète ainsi que par le prophète dont il portait le nom [38] et par ses livres abominables [39], par les anges et les archanges, de chérir et, sa vie durant, de rester dans l'amour et la concorde à l'égard de la Ville et du despote * Constantin, avec toutes les populations voisines et toutes les cités soumises à son pouvoir. Quant à la bienveillance et aux dispositions que son père avait eues envers l'empereur Jean [40] – l'empereur précédent – et avec l'actuel despote * Constantin, pour sa part, c'est avec les mêmes dispositions d'esprit qu'il comptait vivre et mourir. Outre ces belles promesses, il fit présent à l'empire des Romains *, pour chaque année, sur les revenus des villages des bords du Strymôn [41], de trois cent mille aspres *, que ces malheureux avaient demandés pour la nourriture et les autres dépenses d'Orhan, le descendant d'Osman dont nous avons parlé plus haut [42]. Et donc, après avoir établi un traité d'amitié de belle façon, à ce qu'ils croyaient, ils s'en allèrent eux aussi tout contents [43]. De la même façon, les envoyés de la Valachie, des Bulgares, les habitants des îles de Mytilène, de Chio, de Rhodes, les Génois de Galata, vinrent de partout avec des présents et se prosternèrent devant ce vrai démon vêtu de chair, puis s'en retournèrent après avoir obtenu, croyaient-ils, des garanties [44].

38. C'est-à-dire le prophète de l'islam, Mahomet (Muhammad), nom dont « Mehmed » est l'équivalent turc.
39. Le Coran.
40. Jean VIII Paléologue, qui était mort deux ans plus tôt, en octobre 1448.
41. Fleuve situé à l'est de la Macédoine.
42. Cet Orhan était ou prétendait être un petit-fils de l'émir Süleyman, le fils aîné de Bayezid I^er^. Sur ce personnage, présenté comme un imposteur par les sources ottomanes mais comme un membre authentique de la famille ottomane par Chalkokondylès et Kritoboulos, voir H. İnalcık, *Fatih devri üzerinde*, p. 69-70.
43. D'après Posculo (*Constantinopolis*, livre II, p. 32, vv. 290-292), le sultan consentit aussi à restituer aux Byzantins la ville d'Héraclée (l'actuelle Marmara Ereğli), que Murad II leur avait enlevée deux ans plus tôt à la mort de Jean VIII (voir A. K. Bakalopoulos, « Les limites de l'Empire byzantin », p. 63). Le même auteur signale que le porte-parole de la délégation byzantine, dont il rapporte le discours au sultan, se nommait Sphrantzès. Il s'agit toutefois d'un personnage différent (mais certainement d'un parent) de l'historien Georges Sphrantzès, qui conduisait à l'époque une autre ambassade en Géorgie : Sphrantzès, *Cronaca*, R. Maisano éd., p. 5*, note 9.
44. Le prince de Valachie était Vladislav II, qui avait usurpé le trône en 1447 en assassinant Vlad II Dracul, dont le fils Vlad III l'Empaleur l'élimina à son tour en 1456. La Bulgarie n'était plus un État indépendant à cette époque et Doukas doit désigner une autre puissance sous ce nom. Les autres

XXXIV. 1. Ce tyran mauvais arrangea donc toute chose au mieux, selon ce qu'il pensait, manifestant envers tous les chrétiens, de façon feinte, une attitude pacifique et s'assurant d'une paix de trois ans avec Janco, le régent de Hongrie [45]. Puis il partit lui-même en campagne contre le Karamanide [46]. Comme motif, il invoquait le fait que, tandis qu'il était l'ami inaliénable des chrétiens et que ceux-ci, pourtant d'une autre race et d'une religion étrangère à la sienne, avaient pour lui une amitié sans ruse, le Karamanide, de son côté, qui était un musulman pratiquant la religion de Mahomet, ne cessait à chaque instant de susciter contre lui guerres et troubles quand les circonstances lui en fournissaient l'occasion. Après avoir fait ses projets, il prit sa décision, puis réalisa ce qu'il avait décidé. Mehmed avait entendu dire précédemment en effet que le Karamanide, informé de la mort de Murad, était sorti de ses frontières pour attaquer et s'était emparé de trois places fortes et d'un assez grand territoire. Cependant, si Murad détenait ces places et ce territoire, ils ne lui avaient pas été transmis par ses ancêtres, mais il les avait arrachés au Karamanide peu d'années avant par un abus de pouvoir, ainsi que je l'ai montré plus haut [47]. Le fils du voleur, trouvant donc là un motif raisonnable contre celui qui, en fait, avait subi une injustice et ne faisait que revendiquer ce qui lui appartenait, se mit en campagne contre lui avec ses forces. Il passa le détroit avec les troupes d'Occident. À Pruse, il attendit celles d'Orient, puis, parti de là, il se rendit à Kotyaion et de là en Phrygie Salutaire – que les Turcs appellent *Karasarin* [48] – tout près des territoires de Karaman. Alors le Karamanide, apprenant l'arrivée de Mehmed, envoya comme ambassadeurs certains de ses grands et demanda qu'on réparât les fautes commises et qu'on lui restituât les places fortes qu'on lui avait enlevées. Le tyran donna son accord pour la raison que je vais dire.

---

ambassades mentionnées proviennent du seigneur de Mytilène Dorino Ier Gattilusio (v. 1427-1455), de la mahone génoise de Chio, du grand-maître des hospitaliers de Rhodes, Jean de Lastic (1437-1454), et de la communauté génoise de Péra (Galata).

45. *Iangos*, c'est-à-dire « Janco », Jean Hunyadi (v. 1406-1456), gouverneur du royaume de Hongrie depuis juin 1446. Cette trêve de trois ans entre la Hongrie et le sultan fut ratifiée à Edirne le 20 novembre 1451.

46. L'émir de Karaman, İbrahim Bey (1424-1464). L'expédition se déroula en mai-juin 1451, donc avant les trêves avec Venise et avec la Hongrie, que Doukas présente comme son préalable.

47. Doukas a en effet exposé précédemment (XXIX,11) les clauses du traité de Yenişehir conclu entre Murad II et l'émir de Karaman en 1444.

48. Karahisar, « le château noir ». Il doit s'agir de l'actuel Afyonkarahisar (« château noir de l'opium »), l'ancien Akroinon byzantin.

XXXIV. 2. L'assemblée des Romains*, dans sa folie, imagina un vain projet. Elle lui envoya des ambassadeurs[49], qui disaient que l'empereur Constantin – il n'avait pas encore été couronné, et du reste, pour les raisons que j'ai dites, il ne devait jamais l'être ; cependant, ils l'appelaient « empereur des Romains* »[50] – ; ils disaient donc, en adressant tout d'abord le message de leur ambassade aux ministres selon leur habitude : « L'empereur des Romains* n'accepte pas le montant des trois cent mille aspres* annuels. En effet, Orhan[51], qui est lui aussi un fils d'Osman[52] tout comme votre prince Mehmed, est désormais adulte. Chaque jour, des multitudes affluent auprès de lui, qui l'appellent leur seigneur et l'acclament comme leur prince. Et lui, quand il veut leur faire des libéralités et des cadeaux, il ne sait où tendre la main. Il demande donc à l'empereur, mais l'empereur n'a pas les moyens de lui donner tout ce qu'il demande. Voici donc ce que nous vous demandons. De deux choses l'une : ou bien doublez la rente, ou bien nous relâchons Orhan. Nous ne sommes pas chargés d'entretenir les enfants d'Osman. Il faut qu'ils soient entretenus aux frais de l'État. Quant à nous, il suffit que nous le détenions et que nous l'empêchions de sortir de la Ville. »

Quand Halil Paşa eut entendu cela, et plus encore – il était toujours l'ami des Romains* pour deux raisons, dont la première était son caractère affable et doux, la seconde, qu'il se laissait corrompre, et que, si quelqu'un s'entretenait avec lui en ayant dans la main de l'or qu'il lui faisait miroiter, sans se choquer, il rejetait loin de sa langue, sans crainte, toute parole dure – ; quand donc il eut entendu le message que l'empereur et le Sénat* adressaient au sultan Mehmed, il fit cette réponse aux porte-parole : « Romains* insensés ! Pauvres fous ! Depuis bien longtemps, je

49. Voir F. Dölger et P. Wirth, *Regesten*, p. 134, nº 3531 ; É. Malamut, « Les ambassades du dernier empereur de Byzance », p. 436, nº 18 (mais l'ambassade doit être datée de l'été si elle se situe bien à la fin de la campagne contre Karaman, et non du début de 1451 ou à l'automne). Doukas interprète rétrospectivement les exigences byzantines comme une folie, mais elles révèlent surtout le peu de crédibilité internationale dont jouissait Mehmed II à son avènement.

50. On notera l'insistance de Doukas sur la faible légitimité de Constantin XI et de la lignée des Paléologues, ainsi que des élites politiques byzantines en général, compromises à ses yeux dans le rejet plus ou moins net de l'Union des Églises. Constantin XI n'avait pas été sacré et couronné comme l'étaient les empereurs byzantins à l'époque paléologue, ce qui a suscité beaucoup de commentaires chez les contemporains : voir M. Kordoses, « The question of Constantine Palaiologos' Coronation ».

51. Voir *supra* note 42.

52. C'est-à-dire un descendant d'Osman, l'ancêtre éponyme de la dynastie ottomane.

connais tous les tours que vous imaginez. Abandonnez votre présent projet. Le défunt sultan était doux. C'était l'ami sincère de tout le monde, et un homme à la conscience bonne. Mais notre sultan actuel, Mehmed, n'a pas le même état d'esprit, comme vous l'imaginez. En effet, si Constantinople échappe à sa main, – je parle d'après son caractère hardi, féroce, entreprenant –, alors, je saurai de science sûre que Dieu, une fois encore, détourne son regard de vos mauvais projets et de vos mauvais tours[53]. Pauvres fous ! Voici que nous portons le traité conclu avec vous hier et avant-hier en échangeant des serments. L'encre, si l'on peut dire, n'en est pas encore sèche, et maintenant, parce que nous sommes passés en Orient et que nous voilà en Phrygie, vous cherchez à nous effrayer en brandissant les épouvantails bien connus que vous avez fabriqués. Mais nous ne sommes pas des enfants ignorants et impuissants. Faites ce que vous êtes capables de faire. Vous voulez qu'Orhan, en Thrace, soit déclaré sultan ? Déclarez-le ! Vous songez à faire passer le Danube aux Hongrois ? Qu'ils viennent ! Vous-mêmes, vous voulez envahir et prendre ce que vous avez perdu depuis si longtemps ? Faites-le ! Cependant, sachez bien que rien de tout cela ne tournera à votre honneur : bien plutôt, ce que vous croyez avoir vous sera enlevé. Pour ma part, je vais annoncer cela à mon seigneur, et qu'il en soit comme il lui plaira ! »

XXXIV. 3. Mehmed, informé de cela, fut empli de colère mais, comme il ne pouvait rien faire, il traita avec le Karamanide. En effet, il avait le projet de l'anéantir brutalement, mais, dans son esprit, il calculait : « L'empereur des Romains*, alors que je suis en Orient, ne va-t-il pas faire appel aux autres nations de la chrétienté ? Il laissera sortir Orhan, le libérera et celui-ci, avec la protection des chrétiens, se rendra maître de l'Orient et cédera les régions d'Occident aux Romains*. » Faisant ces réflexions, et d'autres semblables, il fit bon visage aux ambassadeurs du Karamanide, auxquels il adressait des paroles menaçantes comme le voulaient les circonstances, mais aussi, de façon inattendue, des discours pleins de douceur, jusqu'à ce qu'il ait conclu avec eux une paix assortie de serments et qu'il les ait renvoyés avec des démonstrations d'amitié[54]. Quant aux ambassadeurs de l'empereur, il leur répondit : « Désormais, je

53. Par un retournement étonnant, Halil est ici presque l'interprète de la colère divine, et le porte-parole de Doukas lui-même.
54. En juin 1451.

vais être dans peu de temps à Andrinople. Venez-y. Dites-moi tout ce dont l'empereur et la Ville ont besoin. Je suis prêt à vous accorder tout ce que vous demandez. » Il les flatta avec ces paroles si douces, et d'autres encore ; puis il les congédia.

XXXIV. 4. En quelques jours, Mehmed passa le détroit et, arrivé à Andrinople, il envoya aussitôt l'un de ses esclaves dans les villages du Strymôn pour empêcher qu'on fasse parvenir à l'empereur les revenus qui lui avaient été attribués et pour chasser ceux qui les surveillaient et les administraient [55]. L'empereur n'en avait profité que la première année.

XXXIV. 5. Après cela, il fit encore une autre chose qui, pour les Romains *, fut nocive et même fatale. Au début de l'hiver, [il fit parvenir] des ordres et des proclamations en Occident et en Orient, dans chaque province, pour qu'on tînt prêts cent artisans maçons avec des manœuvres à proportion de ces maçons, ainsi que des fabricants de chaux, bref, toute la main-d'œuvre et toutes les fournitures. Ils devaient être prêts au printemps pour construire une forteresse [56] au détroit du Hiéron [57], au-dessus de la Ville. Quand les Romains * apprirent cette nouvelle – ceux qui habitaient la Ville, mais aussi les chrétiens établis dans toute l'Asie, en Thrace et dans les îles –, ils furent paralysés de douleur. Entre eux, ils n'avaient plus qu'un sujet de conversation, plus qu'une nouvelle : « Maintenant, la fin de la Ville est proche. Voici que résonnent les simandres * annonçant la ruine de notre nation. Voici les jours de l'Antéchrist * ! Qu'allons-nous devenir ? Qu'allons-nous faire ? Seigneur, que notre vie nous soit enlevée, et que les yeux de tes serviteurs ne voient pas la ruine de la Ville ! Que tes ennemis ne disent pas : "Maître, où sont les saints qui gardent cette ville ?" » Ces mots, ce n'est pas seulement les gens de la Ville qui les disaient en pleurant. Les chrétiens établis çà et là en Asie, ceux des îles et ceux de l'Occident poussaient eux aussi les mêmes cris en versant des larmes.

XXXIV. 6. Alors que le printemps avait déjà commencé, Mehmed envoya partout des émissaires pour qu'on réunisse ouvriers et manœuvres. Quant à l'empereur, il envoya des ambassadeurs à Andrinople [58]. Il ne

55. Voir *supra* XXXIII,12.
56. Rumeli Hisarı : voir *infra* XXXIV,8.
57. *Hiéron Stomion*. L'expression peut désigner le débouché du Bosphore dans la mer Noire, mais également l'ensemble du Bosphore : V. Grecu, « La signification de *Hieron Stomion* ».
58. Probablement en février ou mars 1452 : F. Dölger et P. Wirth, *Regesten*, p. 137, n° 3542 ; É. Malamut, « Les ambassades du dernier empereur de Byzance », p. 437, n° 22.

s'agissait plus de réclamer quelque chose qu'il voulait obtenir, ni de doubler la rente ; mais ils dirent à Mehmed : « Pour nous, voici aujourd'hui cent ans et plus depuis que ton ancêtre Murad, fils d'Orhan, s'est emparé d'Andrinople [59], et depuis lors les descendants de sa famille ont passé avec nous des traités sans que jamais personne, jusqu'à toi, ait songé à installer une tour ou une cabane dans l'arrière-cour de la Ville. Si, pour quelque motif qui se rencontrait, ils en venaient à se combattre, cependant, on passait une autre convention et l'on établissait la paix. C'est ainsi que ton grand-père Mehmed [60], voulant construire une forteresse sur la terre qui se trouve à l'est du détroit, présenta à l'empereur Manuel [61] cette requête, qui était importante, comme une demande qu'un fils fait à son père. Et l'empereur donna donc son accord à ce projet [?], parce que cette construction allait être faite en Orient et que, depuis de nombreuses années, ils s'étaient approprié tout l'Orient. Mais toi, aujourd'hui, alors que tout va bien avec toi, nous voyons sans doute possible que tu t'apprêtes à interdire aux Francs l'accès de la mer Pontique [62], à affamer la Ville et à supprimer les revenus qu'elle tire de ses douanes. Nous t'en prions donc, renonce à ce projet et nous serons pour toi de bons amis, comme nous l'avons été avec ton père, le bon sultan. Si tu veux que nous versions même un tribut, nous le ferons. » Mehmed répondit : « Pour moi, je ne prends rien qui soit à la Ville. En dehors de son fossé, elle n'a ni ne possède rien et, si je voulais construire une forteresse au détroit du Hiéron, elle n'aurait pas le droit de m'en empêcher. En effet, tout est soumis à mon autorité : à la fois les places fortes qui sont à l'est du détroit, et qui sont habitées par des Turcs, et celles d'Occident, qui n'ont pas d'habitants, et qui sont à moi, car les Romains * ne peuvent s'y établir librement. Ne savez-vous pas à quelle extrémité et à quel péril redoutable se trouva réduit mon père lorsque l'empereur se mit d'accord avec les Hongrois [63] ?

59. Murad Ier (1362-1389), fils d'Orhan et arrière-grand-père de Murad II, s'était emparé d'Andrinople seulement quatre-vingt-trois ans auparavant, en 1369 : I. Beldiceanu-Steinherr, « La conquête d'Andrinople par les Turcs » ; E. A. Zachariadou, « The Conquest of Adrianople by the Turks ».
60. Mehmed Ier (1413-1421), mais ce fut en fait Bayezid Ier, père de Mehmed Ier, et sûrement sans permission des Byzantins.
61. Manuel II Paléologue (1391-1425).
62. La mer Noire où les Italiens (désignés ici comme Francs, c'est-à-dire chrétiens occidentaux), Vénitiens et Génois en particulier, détenaient des comptoirs et des colonies, notamment en Crimée et à Trébizonde.
63. Référence à la « longue campagne » de 1443, croisade menée victorieusement par les Hongrois et les Serbes, qui aboutit à la paix de Szeged en août 1444, à des conditions avantageuses pour les

Ils vinrent par la terre ferme, tandis que l'empereur faisait venir par mer les galères des Francs dans l'Hellespont qui est ici de sorte qu'ayant bloqué le détroit de Gallipoli, ils ne laissaient pas passer mon père. Il monta donc jusqu'à l'endroit qui se trouve près du détroit du Hiéron et, à la forteresse qu'avait fondée son père, il traversa sur des barques, par la volonté de Dieu : car les galères de l'empereur étaient là en surveillance, pour l'empêcher de passer. Et moi, j'étais à Andrinople, tout jeune enfant, attendant l'arrivée des Hongrois. Les Hongrois pillaient les environs de Varna, l'empereur était tout content, le peuple des musulmans était dans l'affliction et les *kabourdes*[64] dans la joie ! Alors, mon père, qui était passé après bien des dangers, jura qu'en face de la forteresse établie en Orient il ferait une autre forteresse vers l'Occident. Mais il n'en eut pas le temps, et c'est moi qui vais la faire, avec la protection de Dieu. Pourquoi m'en empêchez-vous ? Ne puis-je faire, sur mes domaines, ce que je veux ? Allez dire à l'empereur : l'actuel sultan n'est pas comme ceux d'autrefois. Ce qu'ils n'ont pu faire, celui-ci l'a en son pouvoir et le fera aisément ; et ce qu'ils ne voulaient faire, lui, il le veut et y est décidé. Désormais, quiconque viendra pour cette affaire sera écorché vif. » Les ambassadeurs de l'empereur, après avoir entendu le tyran leur faire cette réponse pleine de colère et de courroux, retournèrent à la Ville et rapportèrent tout cela à l'empereur. Alors les gens de la Ville, en proie à l'angoisse et à la peur, se disaient dans leurs conversations : « C'est lui, celui qui doit entrer dans la Ville, la ruiner, emmener ses habitants en captivité, fouler au pied les espèces consacrées, anéantir les vénérables églises et jeter dans les avenues et les carrefours les reliques des hommes habités par Dieu et des martyrs qui y sont déposées. Hélas, que faire ? Où fuir[65] ? » C'est avec de telles lamentations, et d'autres encore, que les malheureux pleuraient sur leur vie.

XXXIV. 7. Du côté de Mehmed, alors que le printemps avait déjà commencé et que le mois de mars était déjà passé, on avait préparé la chaux.

---

puissances chrétiennes. Mais ces succès furent éphémères, puisque peu après, en novembre 1444, lors de la bataille de Varna, l'armée ottomane défit totalement les Hongrois dont le roi, Vladislas Ier (Ladislas III comme roi de Pologne), tomba sur le champ de bataille.

64. Pluriel de *kabour* (voir *infra* XXXV,5), hellénisation du mot turc *gavur*, « mécréant », du persan *gâvr*. Le mot ne dérive pas de l'arabe *kâfir*, « infidèle » (qui a donné « cafard » en français), même si les sens sont proches.

65. Doukas se fait ici l'écho des traditions apocalyptiques sur la chute de Constantinople, auxquelles le danger ottoman redonnait toute leur actualité. Voir B. Flusin, « Prédictions et prophéties dans l'œuvre de Doucas ». Voir aussi *infra Prophéties, apocalypses et textes mystiques*, p. 981-1059.

On avait construit des fours en très grand nombre aux Kataphygia et chaque jour on apportait la chaux tandis que de Nicomédie [66] et d'Héraclée du Pont [67] on apportait les poutres, et d'Anatolie les pierres. Conformément aux ordres qu'ils avaient reçus, tous ceux qui exerçaient un pouvoir dans les provinces d'Asie et d'Occident, amenant avec eux les ouvriers pour la corvée, s'étaient mis en route. Alors, le sultan aussi quitta Andrinople et vint au lieu où il allait montrer qu'on devait établir les fondations du château. Parvenu, en contrebas du Sôsthénion, à une crête qu'on appelait de toute antiquité Phônéa [68], il décréta que c'était là qu'on devait établir les fondations selon un plan triangulaire [69]. Quand ce fut fait, il ordonna qu'on donne à ce château le nom de Paskesen, qui, traduit en grec, veut dire Coupe-tête [70]. Il se trouvait en face de la forteresse fondée par son grand-père.

XXXIV. 8. Voici comment il répartit les travaux de construction. À Halil Paşa, il attribua l'un des angles, celui qui s'avance dans la mer, afin qu'il y construisît une tour gigantesque, forte comme une citadelle. À Zaganos [71], il attribua une autre tour, grande elle aussi, dans l'autre angle, qui se trouve sur la terre ferme ; et à Saruca [72] une autre, dans le troisième angle. <Ils devaient construire> ces trois tours, comme des défenses et des citadelles, à leurs propres frais. Quant au mur et à tout le reste de la construction, ce fut le sultan lui-même qui s'en chargea. On put voir alors, affluant de toutes les parties de la terre, les foules qu'accompagnaient les cadis – c'est-à-dire les juges disposant de la peine capitale –, conformément aux ordres du tyran. Il répartit la construction, une coudée par ouvrier, avec, à l'extérieur du mur, un millier d'ouvriers et deux aides avec chaque ouvrier, et, à l'intérieur, le même nombre d'ouvriers et d'aides. Quant à ceux qui convoyaient les pierres, la chaux, les briques cuites, ils étaient innombrables. Les grands eux-mêmes, par moments, prêtaient la main et passaient les pierres et la chaux, parce qu'ils voyaient

66. Aujourd'hui İzmit, au fond du golfe du même nom donnant sur la mer de Marmara.
67. Actuellement Karadeniz Ereğli sur la côte de la mer Noire.
68. Sôsthénion est l'antique Lasthénion ou Léôsthénion, aujourd'hui İstinye, un quartier d'Istanbul. Phônéa ou Phôneus est l'ancien nom de la crête où se dresse aujourd'hui Rumeli Hisarı. Sur les deux toponymes voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 477 et 479.
69. Les travaux commencèrent le 15 avril et s'achevèrent le 31 août 1452 : voir *supra* la chronologie.
70. « Başkesen » signifie effectivement en turc « coupe-tête ». La forteresse fut ensuite désignée sous le nom de Rumeli Hisarı.
71. Zaganos Paşa.
72. *Sarètzia* (Σαρητζία). Saruca Paşa était à l'époque second vizir.

bien la cruauté du tyran. Tous les matériaux étaient pris, dans la Périée[73] ou dans la région de Byzance, sur les ruines des grands bâtiments qui avaient été consacrés dans le passé. Comme on avait transporté, entre autres, des colonnes prises dans les ruines de l'église de Michel Chef-des-Armées[74], certains habitants de la Ville, pleins de zèle, sortirent pour empêcher les Turcs. Ils furent tous pris et moururent la tête tranchée.

XXXIV. 9. L'empereur donc, qui voyait que les projets du tyran touchaient à leur terme, prit un autre chemin. Il envoya des porte-parole pour demander que des surveillants protègent les Romains* qui étaient dans les villages dépendant de la Ville, afin d'empêcher que les Turcs, en passant, ne gâtent leurs cultures, car la saison de la récolte était maintenant arrivée[75]. Il envoya à Mehmed également divers présents, de la nourriture et de la boisson, et chaque jour il couvrait de dons ce sauvage dragon, parce qu'il y était contraint et forcé. Mehmed envoya certains de ses esclaves avec pour consigne de faire semblant de surveiller et de protéger ceux qui étaient ainsi lésés ; mais il leur recommanda de ne pas empêcher complètement les Turcs d'entrer dans les pâtures des Romains* pour y nourrir leurs bêtes, qu'il s'agisse de mulets, de chevaux ou d'autres bêtes de somme employées aux travaux du château. Ils devaient les laisser faire : « Et lorsque les Romains*, pris de colère, résisteront aux Turcs, alors, vous vous mettrez vous aussi avec les Turcs pour les affronter. »

XXXIV. 10. Or en ces jours-là, le fils d'İsfendiyar[76], le gendre de Murad, dont il avait épousé une fille qui était la sœur de Mehmed dont nous avons parlé plus haut[77], conformément au décret général, se mit lui

73. La région opposée à Constantinople par rapport au Bosphore.

74. Il pourrait s'agir des ruines de l'antique Michaèlion, le sanctuaire fondé en l'honneur de l'Archange par Constantin Ier près du Hiéron et que, aux dires de Procope, Justinien fit restaurer au VIe siècle. Toutefois, celui-ci paraît avoir disparu assez tôt, et les auteurs du Moyen Âge tardif le confondent avec le monastère de Saint-Michel de Sôsthénion, situé à proximité, de fondation plus récente : R. Janin, « Les sanctuaires byzantins de saint Michel », p. 37-40 et 43-46 ; Id., *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 359-362 ; A. Failler, « Note sur le monastère de la laure de l'Anaplous ».

75. On voit que le contrôle byzantin s'étendait encore à certaines régions rurales à l'extérieur de la capitale et qu'elles avaient une importance réelle dans son ravitaillement. Voir aussi plus bas XXXIV,11.

76. *Spentiar* (Σπεντίαρ).

77. Il s'agit de Kaya Bey, dont le nom apparaît un peu plus loin (voir note 79). Il était en réalité, par son père Kasım Bey, un petit-fils et non un fils d'İzzettin İsfendiyar Bey (voir *supra* note 27). Son cousin Kemâleddin Ismâil Bey fut le dernier prince régnant de la famille (1443-1461) jusqu'à la prise de Sinope par Mehmed II. En 1440, Kaya Bey avait épousé une fille de Murad II et il était donc également, comme Doukas le rappelle, le beau-frère du sultan. Après la déchéance de sa

aussi en campagne avec ses hommes et, partant d'Adramyttion, vint auprès du sultan pour effectuer lui aussi la corvée commune pour le château. Et donc, ayant mis pied à terre près de la tour qu'on appelle les Épibatai[78], ils laissèrent aller leurs chevaux et leurs bêtes de bât dans les récoltes des Romains*, gâtant les épis et toutes les autres cultures. L'un des Romains*, voyant les dommages que subissaient ses cultures, qui lui avaient demandé tant de peine, accourut et chassa les chevaux de son champ. Mais un cavalier turc survint et frappa le Romain. Un autre Romain, parent de celui qui avait été frappé, accourut, puis un autre, et les Turcs firent de même, l'épée à la main. La mêlée s'engagea. Il y eut des morts parmi les Turcs et semblablement parmi les Romains*. Alors Kaya Bey[79] – c'était son nom – vint le lendemain devant le sultan, se prosterna devant lui selon la coutume et lui rapporta tout ce qui s'était passé aux Épibatai, et le sultan, sans chercher d'autre témoignage ni d'autre preuve, ordonna à Kaya Bey en personne de s'empresser d'aller avec ses soldats et de sabrer tous les gens de ce village, ce qui fut fait. Kaya Bey en effet, au matin, vint subitement et, quand les paysans furent sortis dans leurs champs pour moissonner, les Turcs leur tombèrent dessus et les massacrèrent tous. Il y eut une quarantaine de victimes. Voilà quelle fut la cause du combat et de l'anéantissement des Romains*.

XXXIV. 11. Alors, l'empereur, informé de ce qui s'était passé, fit fermer les portes de la Ville et tous les Turcs qu'il put trouver à l'intérieur, il les fit enchaîner et jeter en prison. Trois jours plus tard, il les relâcha. Qu'aurait-il pu faire, en effet ? Parmi les Turcs qui s'étaient trouvés là, il y avait même de jeunes eunuques appartenant au personnel du palais du tyran. Amenés en présence de l'empereur, ils lui dirent : « Si tu nous relâches, sire empereur, avant que le soleil n'incline à l'Occident, nous t'en saurons gré. Mais si le soleil se couche sans que nous nous trouvions devant le sultan, sache que le fait d'être relâché ensuite ne nous fera nul plaisir et nous sera au contraire très funeste. Ainsi donc, fais-nous miséricorde et relâche-nous à

dynastie en 1461, Mehmed II lui attribua des biens en Roumélie, en particulier à Malkara en Thrace, où il établit une soupe populaire *(imaret)* en 1471/1472, et peut-être aussi à Philippoupolis (en turc Felibe, aujourd'hui Plovdiv en Bulgarie) où il aurait fondé une petite mosquée et dont son cousin Ismâil Bey était devenu gouverneur : J. H. Mordtmann, « İsfendiyar oghlu » ; G. Boykov, « Anatolian Emir in Rumelia », p. 145-146.

78. Forteresse de Thrace non loin de Sélymbria, reconstruite au XIV^e^ siècle par le grand duc* Alexis Apokaukos, principal conseiller de l'impératrice régente Anne de Savoie.

79. *Kagiapeg* (Καγιάπεγ). Voir *supra* note 77.

cette heure-ci. Sinon ordonne qu'on nous coupe la tête, car nous préférons mourir de vos mains que de celles du fléau commun de l'univers. » Ces mots surent fléchir la résolution de l'empereur, qui les relâcha sur l'heure. Il envoya des porte-parole au tyran pour lui dire : « Puisque tu as choisi la guerre et que je ne peux te persuader ni par des serments ni par des propositions flatteuses, fais ce que tu veux. Pour moi, je m'en remets à Dieu. S'il veut livrer entre tes mains cette ville aussi, qui peut y contredire ? Mais si au contraire il vient à semer la paix dans ton cœur, cela aussi, je l'accepte volontiers. Cependant, pour l'instant, reprends tes conventions et tes serments. Pour moi, désormais, je tiendrai fermées les portes de la Ville et je garderai ceux qui sont à l'intérieur de tout mon pouvoir. Quant à toi, use et abuse de ta puissance jusqu'à ce que le juste Juge rende pour chacun de nous, toi et moi, sa juste sentence. » Quand il eut entendu cela, le barbare ne songea pas le moins du monde à faire des excuses, mais aussitôt, il donna l'ordre qu'on proclame la guerre [80]. L'empereur, prévoyant l'avenir, s'était occupé depuis six mois des fortifications et il gardait à l'intérieur de la Ville les gens des villages alentour, qui apportaient à l'intérieur les épis qu'ils moissonnaient et les aires à vanner.

XXXIV. 12. Le sultan équipa bien sa forteresse. Il porta la largeur des remparts et des tours jusqu'à trente empans, et leur donna une hauteur suffisante. Dans la tour de Halil Paşa, [il fit mettre] des canons de bronze qui tiraient des pierres pesant plus de six cents livres, et il confia cette forteresse à l'un de ses esclaves les plus fidèles, nommé Firuz Ağa [81], auquel il donna ces consignes : « Pour les bateaux venant de l'Hellespont vers le Pont-Euxin, et du Pont vers l'Hellespont, quelle que soit leur nationalité, qu'ils soient de Gênes, de Venise, de Constantinople, de Caffa [82], de Trébizonde, d'Amissos [83], de Sinope ou de mes États, et quelle qu'en soit la nature, nefs, galères à trois rangées ou à deux, barques et canots, il ne faut pas les laisser naviguer avant qu'ils n'aient amené la voile et payé la

80. On était en juin ou juillet 1452. Selon Nicolò Barbaro, le sultan aurait aussi fait décapiter les ambassadeurs byzantins.

81. *Phérouz Agas* (Φερούζ-αγας). Selon Chalkokondylès, c'est lui qui avait apporté à Murad II la tête du roi Ladislas (Wladislas) lors de la bataille de Varna en 1444. Il sera en 1456 l'un des deux commandants des troupes ottomanes envoyées en Albanie.

82. L'actuelle Feodosia, en Crimée. C'était à l'époque une colonie génoise.

83. D'« Aminsa » (*Aminsènoi*, Αμινσηνοί) : il s'agit certainement d'Amissos (actuellement Samsun), sur la côte sud de la mer Noire, entre Trébizonde et Sinope. Cette ville était déjà ottomane à l'époque, mais les Génois y avaient toujours un comptoir.

douane. Alors, qu'ils aillent leur chemin. Mais le bateau qui refusera d'obéir et de se soumettre, il faut le couler avec le pierrier. » Voilà quels furent, entre autres, les ordres de cet homme impudent, et il donna à Firuz Ağa quatre cents hommes jeunes pour garder le fort. Quant à lui, il prit la route d'Andrinople, après avoir mis quatre mois à tout organiser. On était maintenant dans le cours de la seconde année de son règne, l'an 6961 depuis la création du monde [84].

XXXV. 1. Et donc, l'été passé, au début de la saison d'automne, il restait en sa demeure sans donner à ses paupières nul repos et, de jour comme de nuit, il n'avait qu'un souci en tête, la Ville : comment la prendre ? Comment s'en rendre maître ? Tandis qu'il était encore au château, occupé à sa construction, un ingénieur était sorti de la Ville, un Hongrois, qui savait couler des canons en bronze, un ingénieur très expert [85]. Venu depuis très longtemps à Constantinople, il avait fait connaître sa compétence dans cet art aux ministres de l'empereur, qui en avaient averti celui-ci. L'empereur, par acte écrit, lui avait assigné une rente, mais rien qui fût digne de son art, et même ce petit rien si vite compté, on ne l'avait pas remis à l'ingénieur. C'est pourquoi, n'espérant plus rien, il avait un beau jour abandonné la Ville pour accourir auprès du barbare, qui le reçut à bras ouverts, lui assigna libéralement nourriture et vêture, et lui fit donner un salaire si élevé que, si l'empereur lui en avait donné ne fût-ce que le quart, il n'eût pas quitté Constantinople. Le prince lui demanda s'il était capable de fondre un grand canon dont le creux pût contenir une pierre énorme, à proportion de la résistance et de l'épaisseur des murs de la Ville. Il lui fit cette réponse : « Si telle est votre volonté, je puis fabriquer et fondre un canon dont la taille corresponde à la pierre que vous m'indiquez. Je connais exactement les murailles de la Ville et la pierre qui sera tirée par le canon que je fondrai réduira en poussière non seulement ces murs, mais aussi ceux de Babylone. Cependant, si je me charge de la bonne exécution

84. Donc entre septembre 1452 et janvier 1453, l'an 6961 du monde correspondant à la période du 1er septembre 1452 au 31 août 1453, et le règne de Mehmed II ayant débuté le 5 février 1451. On est plus précisément au commencement de cette période, comme le confirme la référence au « début de l'automne » dans le paragraphe suivant.

85. Hormis ce qu'en disent les sources relatives au siège de 1453, on ne sait pratiquement rien de cet Urbain, un ingénieur hongrois ou transylvain, cité nommément par Chalkokondylès (*infra*, p. 330) : voir N. Asutay-Effenberger, « Mehmets Kanonenmeister Urban » ; M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 390-396. Sur l'artillerie ottomane lors du siège de Constantinople, voir plus généralement K. DeVries, « Gunpowder Weapons ».

de l'ensemble de cette œuvre, pour le tir, je ne m'y entends point et ne prends pas d'engagement. » Le prince, à ces mots, répondit : « Fabrique et fonds le canon. Pour ce qui est de tirer la pierre, j'y pourvoirai. » Ils se mirent donc à rassembler du bronze tandis que l'ingénieur façonnait le moule de l'engin et, en trois mois, il fabriqua et fondit un monstre effroyable et prodigieux.

XXXV. 2. En ces jours-là, une grande nef vénitienne descendant du Sténon [86] parvint à hauteur du fort de Paskesen [87] et son commandant, qui s'appelait Erizzo [88], n'ayant pas fait amener les voiles, les gens du château tirèrent une pierre énorme qui fracassa la nef et l'envoya par le fond alors que le commandant avec trente hommes, étant montés dans une barque, arriva au rivage. Les Turcs se saisirent d'eux, leur lièrent les mains, leur passèrent au cou une chaîne pour qu'ils forment une seule file, et les conduisirent devant le prince qui séjournait alors à Didymotique. Il ordonna qu'on leur coupât la tête à tous, mais le capitaine devait rendre l'âme empalé par le fondement ; puis on les laisserait sans sépulture. Je les ai vus moi-même alors que je me trouvais là quelques jours plus tard [89].

XXXV. 3. Au mois de janvier, il vint de Didymotique à Andrinople et, après avoir fait tous ses préparatifs pour la guerre, il voulut essayer le canon de bronze que le fameux ingénieur avait fabriqué. Il l'installa selon les règles de l'art devant la grande porte de la cour du palais qu'il avait fait construire cette année-là, disposa soigneusement la pierre à l'intérieur et pesa la charge de poudre. Il allait procéder au tir le lendemain. Dans tout Andrinople, il fit annoncer qu'on devait s'attendre à la clameur et au vacarme qui allaient éclater comme un coup de tonnerre dans le ciel, afin que personne n'allât rester muet après avoir entendu soudainement ce bruit, et que les femmes enceintes ne risquassent pas de perdre l'embryon qu'elles portaient. Au matin donc, il fit bouter le feu à la charge et le souffle échauffé projeta la pierre qui jaillit du canon de bronze tandis qu'un bruit violent se répandait dans les airs qui se remplirent de fumée et de

86. Le Détroit par excellence, c'est-à-dire le Bosphore.
87. Voir *supra* note 70.
88. *Rytzos* (Ρύτζος) : le noble vénitien Antonio Erizzo. Le 14 septembre 1451, il avait reconduit à Constantinople Georges Sphrantzès, de retour de son ambassade en Géorgie, qui le qualifiera dans sa chronique de martyr de la foi (Sphrantzès, *Cronaca*, R. Maisano éd., p. 115, XXXII,2). Nicolò Barbaro fournit la date exacte de la destruction de sa nef, le 26 novembre 1452.
89. Précieuse indication personnelle sur l'auteur, qui se trouvait donc à Didymotique – nous ignorons pour quelle raison – en décembre 1452. Sur la vie de Doukas, voir l'introduction.

vapeur. La clameur porta jusqu'à une distance de cent stades et la pierre tomba à un mille de l'endroit où avait lieu le tir. Au lieu où elle tomba s'ouvrit un cratère d'une brasse. Telle est la puissance du mélange qui propulse la pierre.

XXXV. 4. Alors donc que le prince, nuit et jour, couché ou debout, dans son palais ou au-dehors, n'avait pour tout souci et préoccupation que de savoir quel genre d'attaque et quelle machine lui livreraient Constantinople, bien souvent, le soir venu, à cheval avec seulement deux compagnons, parfois à pied, il parcourait toute la ville d'Hadrien [90] en tenue de soldat, prêtant l'oreille à ce qui se disait de lui. Et si quelqu'un dans la foule se rendait compte que c'était le prince et voulait le saluer par les acclamations coutumières, sur l'heure même, de sa propre main, il lui portait un coup mortel sans ménagement ni pitié ; au contraire, tout comme on ressent du plaisir à tuer une puce, c'est ainsi qu'en tuant quelqu'un de sa main – alors que c'est lui qui méritait d'être tué – il transpirait d'aise [91].

XXXV. 5. Une nuit, à la deuxième veille environ, il envoya des gardes de son palais chercher Halil Paşa. À leur arrivée, ils délivrèrent leur message aux eunuques de Halil, qui entrèrent dans sa chambre et lui annoncèrent que le sultan le convoquait. Halil, tout tremblant, désespérant de lui-même, embrassa sa femme et ses enfants et partit, emportant avec lui un plateau d'or plein de pièces d'or. En effet, la peur toujours était dans son cœur, pour la raison que j'ai indiquée plus haut. Entrant dans la chambre du sultan, il trouva celui-ci assis, tout habillé. Il se prosterna et déposa le plateau devant le sultan, qui lui dit : « Qu'est-ce donc, *lala* ? » Dans notre langue, nous dirions familièrement *tata*, c'est-à-dire précepteur. Il répondit : « Seigneur, les satrapes ont pour habitude, lorsque le sultan convoque quelqu'un de ses grands inopinément, de ne pas venir en sa présence les mains vides. Pour moi, ce que j'ai présenté à votre vue ne vient pas de ce qui est à moi, mais c'est en puisant dans vos biens que je vous ai offert ce qui vous appartient [92]. » Le sultan répondit : « Je n'ai plus besoin de tes biens, et même, je te donnerai encore plus. Je ne demande

90. Andrinople/Edirne, dont le nom grec, *Adrianopolis*, signifie « ville d'Hadrien ».

91. Cette anecdote appartient au thème, présent dans tout un ensemble de sources occidentales et grecques, de la cruauté singulière de Mehmed II, mais elle renverse aussi négativement le motif bien connu dans la tradition islamique du souverain qui circule de nuit incognito afin de mieux connaître son royaume.

92. Écho de I Chroniques 29,14 : « Tout est à vous, et nous vous avons donné de ce qui vous appartient. » Doukas fait parler le grand vizir avec les mots de l'Écriture sainte.

qu'une chose : que la Ville me soit livrée. » Halil, à ces mots, se mit à trembler, car il ne cessait de protéger les Romains*. Il était leur main droite ; et sa main droite à lui, ils l'emplissaient de cadeaux, parce qu'il était, selon l'expression courant sur toutes les lèvres, le *kabour ortagé*[93], c'est-à-dire à peu près le compagnon et le défenseur des infidèles. Halil répondit au sultan : « Seigneur, Dieu, qui a livré entre vos mains la plus grande partie de la terre des Romains*, vous livrera aussi la Ville. À ce que je crois, elle ne saurait échapper de vos mains et moi-même ainsi que tous vos esclaves, avec Dieu, et avec Votre Majesté, nous lutterons, non seulement en employant notre argent, mais avec notre chair et notre sang. Sur cette question, n'ayez nul souci. » Ces propos apaisèrent quelque peu la bête féroce. Il dit à Halil : « Vois-tu cet oreiller ? Pendant toute la nuit, je l'ai fait passer en le tirant d'un coin de ma couche à un autre, et de cet autre à un autre encore, me couchant puis me relevant sans que le sommeil vienne à mes yeux. Je te le dis donc : que ni argent ni or n'aille te séduire et te faire renier la réponse que tu viens de me donner. Combattons fermement les Romains* et, forts de l'assentiment de Dieu et de la bénédiction du Prophète, nous prendrons la Ville. » C'est avec ces paroles et d'autres encore, où, parmi les flatteries, il y avait des rappels mordants qui serraient le cœur et glaçaient le sang, qu'il renvoya Halil en lui disant : « Va en paix. »

XXXV. 6. Toutes ces nuits-là, il ne cessa de veiller du soir au matin en songeant à la Ville. Prenant dans ses mains du papier et de l'encre, il dessinait l'enceinte de la Ville et montrait aux spécialistes des fortifications où ils devaient placer les canons, et leurs ouvrages, les mines, l'entrée du fossé, et à quel mur ils devaient appuyer les échelles. En un mot, la nuit, il dessinait les plans de tous les préparatifs et au matin, ses ordres étaient exécutés tandis qu'il veillait à tout avec science et ruse.

XXXVI. 1. Quant à ceux de la Ville… Revenons à elle, en effet, et voyons quels étaient leurs soucis et leurs soins pour sauver cette Ville des mains de Nabuchodonosor[94]. L'empereur, auparavant déjà, avait dépêché à Rome[95] des envoyés pour demander de l'aide, et afin de conclure la

93. καβοὺρ ὀρταγή, translittération du turc *gavur ortağı*. Pour *gavur*, voir *supra* note 64.
94. Le sultan est assimilé ici à Nabuchodonosor II, roi de Babylone (605-562 av. J.-C.) dont l'Ancien Testament, en particulier le Livre de Daniel, fait le prototype du souverain tyrannique dont l'orgueil est puni par Dieu.
95. Auprès du pape Nicolas V (1447-1455).

concorde et l'union réalisées à Florence [96], afin aussi que le pape soit commémoré à la Grande Église* [97] et que le patriarche Grégoire recouvrât son trône [98]. Il invitait aussi des hommes du pape à venir pour apaiser l'inimitié inexpiable qu'avait provoquée le schisme. Le pape envoya le cardinal de Pologne, naguère archevêque de Russie, Isidore [99], un homme avisé et sage, instruit dans la vraie doctrine, un Romain de naissance, qui était lui aussi l'un des Pères vénérables du concile de Florence ainsi que je l'ai exposé plus haut dans mon livre. Arrivé à Chio sur une nef génoise de très grande taille, il resta là un bon nombre de jours jusqu'à ce que des négociants embarqués sur cette nef aient fait leurs affaires, fournissant aux gens du pays ce dont ils avaient besoin et se procurant ce qu'ils venaient chercher. Ils attendaient une autre nef qui devait faire route jusqu'à Caffa. Le cardinal, donc, avait avec lui non moins de cinquante Italiens et il loua en outre les services de très nombreux Latins qu'il trouva à Chio. La nef qu'ils attendaient parut enfin et, quittant Chio, ils mirent à la voile pour Constantinople qu'ils atteignirent au mois de novembre de l'an 6961 [100].

XXXVI. 2. L'empereur leur fit bon accueil et les honora comme il se devait, puis on en vint à parler de l'Union et ils trouvèrent que l'empereur y était favorable, ainsi que quelques gens d'Église. Mais la très grande majorité du clergé et du corps des moines, les higoumènes, les archimandrites*, les moniales ! Et que dis-je la majorité ? À cause des moniales, me voici presque forcé de dire et d'écrire : personne sans exception ne consentit à l'Union, et l'empereur même fit seulement semblant. Cependant, ceux qu'on croyait être du côté de l'Union, et qui le donnaient à penser, vinrent à l'Église : pour le clergé, des prêtres et des diacres, ainsi que l'empereur avec le sénat*, et ils voulaient, dans une concorde générale, célébrer la liturgie en l'honneur de Dieu et lui offrir leurs prières d'un esprit sincère.

96. Réunion des Églises grecque et romaine qui sanctionnait la fin du schisme, l'union avait été conclue à l'issue du concile de Florence le 5 juillet 1439.
97. La basilique Sainte-Sophie, cathédrale de Constantinople.
98. À cause du conflit qui avait éclaté à Constantinople entre unionistes et anti-unionistes byzantins à propos de la ratification de l'Union de Florence, le patriarche Grégoire III s'était exilé à Rome en 1450. L'union n'avait pas encore été célébrée à Constantinople : elle ne le fut que le 12 décembre 1452, épisode que Doukas relate en détail dans la suite du texte.
99. Isidore de Kiev. Il avait quitté Rome le 20 mai 1452.
100. En réalité le 26 octobre.

XXXVI. 3. Alors, le parti schismatique se rendit au monastère du Pantokratôr [101], à la cellule de Gennadios, appelé autrefois Georges Scholarios, et ils lui disaient : « Et nous, que ferons-nous ? » Gennadios s'était reclus. Il prit du papier, y écrivit son avis et c'est par écrit qu'il communiquait sa sentence. Voici ce qu'il déclarait par écrit : « Malheureux Romains* ! Où vous êtes-vous égarés ? Pourquoi vous êtes-vous éloignés des espérances que vous aviez en Dieu et vous êtes-vous mis à les placer dans la puissance des Francs ? En même temps que la Ville, au moment où elle va être détruite, vous avez perdu aussi votre piété. Accorde-moi ta faveur, Seigneur ! Je l'atteste devant toi : je suis innocent de cette faute. Savez-vous bien, malheureux citoyens, ce que vous faites ? En plus de la captivité dont vous allez être les victimes, voici que vous avez perdu la religion de vos pères et que vous avez confessé l'impiété ! Malheur à vous au jour du Jugement ! » Après avoir écrit cela, et plus encore, il l'afficha à la porte de sa cellule, puis il s'enferma à l'intérieur, et chacun lisait ce qu'il avait écrit [102].

XXXVI. 4. Alors les moniales, dans leur prétendue pureté et leur attachement prétendu à Dieu et à l'orthodoxie, suivant leurs sentiments et ceux de Gennadios leur maître, toutes ensemble avec les higoumènes et les spirituels ainsi que des prêtres et des laïcs, crièrent l'anathème contre la définition du concile, ceux qui l'avaient acceptée, qui l'acceptaient ou qui l'accepteraient. Le vulgaire et le bas peuple, quittant la cour du monastère, dans les tavernes, un verre plein de vin à la main, anathématisait les partisans de l'Union, et ils buvaient pour que l'icône de la Mère de Dieu intercède pour eux, l'implorant de se faire leur protectrice et de défendre la Ville aujourd'hui contre Mehmed ainsi qu'elle l'avait fait jadis contre Chosroès, le khagan et les Arabes [103]. « Nous n'avons besoin ni du secours des Latins ni de l'Union ! Loin de nous la religion de ceux qui se servent de pain sans levain [104] ! »

101. En réalité au monastère de Charsianitès, dont la localisation exacte dans Constantinople est incertaine : voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 516-517. Sur le monastère du Pantokratôr, voir *infra* note 320. Scholarios y avait bien résidé, mais à une autre date.
102. On possède le texte que Scholarios a en effet affiché sur la porte de sa cellule. Pour une comparaison entre la version déformée de Doukas et le texte original, voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 443-444.
103. Il s'agit des sièges les plus célèbres subis par Constantinople, celui du khagan des Avars en 626, allié du roi perse Chosroès II, où l'on promena pour la première fois une icône de la Vierge sur les remparts, et ceux des Arabes, en 668 et surtout en 717-718.
104. Allusion à la querelle autour des azymes*.

XXXVI. 5. Quant à ceux qui étaient rassemblés à la Grande Église*, après avoir adressé à Dieu d'instantes supplications, ils écoutèrent le discours du cardinal, et donnèrent eux aussi leur consentement au décret d'Union, en se mettant d'accord pour que, une fois passé le péril turc, le calme revenu, quelques personnes savantes se mettent à examiner les définitions, corrigeant ce qui pourrait s'y trouver qui ne fût pas parfaitement correct. Lors de cet accord, ils consentirent à ce qu'on célébrât une messe en commun à la Grande Église*. Elle fut célébrée par des Italiens et par des Grecs [105] et, après avoir commémoré dans les diptyques* le pape Nicolas et le patriarche Grégoire, qui était exilé, on acheva la divine mystagogie. C'était le 12 décembre de l'an 6961 [106]. Mais il y eut beaucoup de personnes qui refusèrent de recevoir le pain qu'on avait offert [107] sous prétexte que c'était un sacrifice abominable qui avait été offert lors de cette liturgie unioniste. Le cardinal [108] savait sonder tous les cœurs et toutes les intentions des Grecs, car leurs intrigues et leurs tromperies ne lui échappaient pas. Mais comme il était de leur race [109], il ne voulait qu'un petit encouragement pour courir au secours de la Ville, et ce qui s'était passé, si peu que ce fût, lui suffisait pour se défendre devant le pape. Pour le reste, il s'en remettait à Dieu qui gouverne tout dans l'intérêt général.

XXXVI. 6. Mais le peuple indocile, ennemi de ce qui est bien, cet arbre avec l'orgueil pour racine, la vanité pour branchage, la prétention pour fleur, cette lie de la race des Hellènes qui n'est et n'a réellement que mépris pour le genre humain, tenait tout ce qui s'était produit là pour rien. Les partisans de l'Union, dans les conversations avec les schismatiques, leur disaient : « Regardons seulement si Dieu nous débarrassera de l'ennemi qui se dresse aujourd'hui contre nous, le grand serpent qui se vante d'engloutir complètement la Ville. Vous verrez bien alors si nous devons nous unir aux azymites [110]. » Quand ils disaient cela, ils ne savaient pas, les malheureux, que tant de serments prononcés pour le rassemblement et la

105. Le terme employé est *Graikoi* (Γραικοί), fréquent à cette époque pour désigner les chrétiens de rite grec : c'est le pendant de *Latinoi* en termes confessionnels.
106. Le 12 décembre 1452.
107. Non pas l'eucharistie elle-même, mais l'*antidôron*, équivalent du pain bénit occidental : les espèces eucharistiques sont offertes par les fidèles, et l'excédent est redistribué ainsi ; comme les exigences d'orthodoxie sont moins rigoureuses que pour l'eucharistie elle-même, Doukas en fait un signe du fanatisme des anti-unionistes.
108. Il s'agit toujours d'Isidore de Kiev.
109. Doukas paraît se distancier et ne pas s'inclure lui-même dans cette race.
110. Ceux qui emploient le pain azyme* pour la consécration.

concorde des chrétiens, c'est-à-dire des Églises – le concile de Lyon aux jours du premier Paléologue [111], le concile de Florence sous le dernier des empereurs paléologue [112], aujourd'hui encore les serments accompagnés d'irrévocables excommunications qui avaient été prononcés au nom de la Sainte Trinité lors de cette mystagogie divine et sacrée – allaient effacer de la surface de la terre leur souvenir et, avec eux, celui de la Ville ! Malheureux, pourquoi ces pensées vaines dans vos cœurs ? Voici que vos prêtres et vos prêtresses, vos moines, les serviteurs et les servantes de vos temples, qui n'ont pas voulu communier au corps et au sang très purs que leur présentaient les mains de prêtres grecs célébrant les divins mystères selon les traditions de l'Église orientale, parce que, disaient-ils, ils étaient souillés, « ils ne sont pas chrétiens ! », qui fuyaient la bénédiction des prêtres et traitaient d'autels païens les églises, seront demain livrés aux mains des barbares, et verront leur âme et leur corps souillés et salis ! J'ai vu moi-même, de mes propres yeux, une moniale, initiée à la parole de Dieu, non seulement manger de la viande, le corps revêtu de vêtements barbares, mais offrir un sacrifice au faux prophète et confesser sans honte sa religion impie. Mais pourquoi ai-je donc franchi les cinq mois qu'il y eut dans l'intervalle ? Demain, tout cela sera devant nous, et je le raconterai en gémissant.

XXXVI. 7. L'empereur envoya donc certains de ses archontes * dans les îles [113] et dans d'autres provinces chrétiennes pour y acheter du blé, toute sorte de légumes et de vivres, parce qu'on attendait l'arrivée du tyran pour le printemps. Il y avait donc dans l'île de Chio quatre très grandes nefs qui rassemblaient tout le nécessaire : blé, vin, huile, figues sèches, caroubes, orge et légumes de toute sorte. On attendait encore un autre cargo venant du Péloponnèse, et alors, ces cinq nefs, avec à leur bord des hommes importants et courageux, dont beaucoup, je veux dire, avaient un armement considérable, feraient voile vers Constantinople. Toutes les îles étaient dans l'angoisse et le découragement au sujet de la Ville. Certains prévoyaient qu'elle serait défaite et prise par les barbares, d'autres jugeaient : « On a vu

111. Lors du deuxième concile de Lyon en 1274, l'empereur Michel VIII, premier souverain de la dynastie des Paléologues, avait accepté l'union qu'il tenta ensuite vainement d'imposer jusqu'à sa mort en 1282.

112. Le concile de Florence date de 1438-1439, l'Union ayant été scellée le 5 juillet 1439. Doukas ne reconnaissant pas le titre impérial à Constantin XI, Jean VIII est pour lui le dernier empereur paléologue.

113. Les îles de la mer Égée, pour quelques-unes encore byzantines, pour les autres sous l'autorité des pouvoirs chrétiens latins.

son père et son grand-père [114], dont chacun a voulu prendre la Ville, se donner du mal en vain. Il fera de même et suivra le même chemin. »

XXXVII. 1. Quand le mois de janvier fut passé, au début de février, [Mehmed] donna l'ordre qu'on transporte le canon vers Constantinople. On composa trente attelages [115], et soixante bœufs traînèrent ce canon derrière eux : je veux parler des plus grands des bœufs. Deux cents hommes se tenaient auprès du canon, d'un côté et de l'autre, afin de le tirer et de le stabiliser, pour qu'il n'aille pas glisser et sortir de sa route. Devant les chariots, il y avait quarante charpentiers pour faire des ponts de bois remédiant aux accidents de la route, et deux cents ouvriers avec eux. On passa ainsi les mois de février et de mars, jusqu'à ce que le canon parvienne à un lieu qui était à cinq milles de la Ville.

XXXVII. 2. Karaca Bey [116] avait été envoyé depuis quelque temps avec des troupes vers les places-fortes du Pont, c'est-à-dire Mésembria, Achélôos [117], Byzos et autres, et il s'en était emparé. De même pour les forts de Saint-Étienne, près de Sélymbria, dont il s'était emparé de vive force, massacrant leurs occupants. Quant aux autres forts, ils firent leur soumission, ainsi que les Épibatai [118]. Tous ceux qui se rendirent obtinrent de rester sains et saufs. Ceux qui résistèrent furent massacrés. Sélymbria livra combat et résista.

XXXVII. 3. Quand ils eurent convoyé l'engin jusqu'au lieu qu'on leur avait ordonné, Karaca Bey, arrivé avec ses troupes, reçut la consigne de le garder et de ravager les environs de la Ville sans laisser les Romains * sortir de ses portes.

XXXVII. 4. Il y avait là, qui avaient passé tout l'hiver, trois bannières venues de Mysie et de Paphlagonie [119] afin de garder la Ville et d'empêcher les Romains * de faire des incursions contre les Turcs. Le camp turc devint

114. Mehmed I^er^ et Murad II, grand-père et père de Mehmed II. Plutôt que le premier d'entre eux, on s'attendrait à voir mentionné ici son arrière-grand-père Bayezid I^er^.
115. Littéralement, « trente chariots ».
116. *Karatziapégis* (Καράτζιαπεγις) : Tayı Karaca Bey, le *beylerbeyi* * de Roumélie. Il avait joué un rôle crucial lors de la bataille de Varna, dissuadant Murad II de fuir. Il mourut durant le siège de Belgrade en 1456. Voir F. Babinger, *Mehmed the Conqueror*, p. 84-86, 97, 100, 126-127, 141 ; T. Stavrides, *The Sultan of Vezirs*, p. 119 ; J. Jefferson, *The Holy Wars of King Wladislas and Sultan Murad*, p. 2 et 469.
117. Achelôos ou Anchialos (aujourd'hui Pomorie en Bulgarie), sur la mer Noire. Voir A. K. Bakalopoulos, « Les limites de l'Empire byzantin », p. 57-58 et 65.
118. Voir *supra* note 78.
119. La Mysie est la région de l'Asie Mineure située au sud de la mer de Marmara. La Paphlagonie se trouve au nord de l'Asie Mineure, sur la mer Noire.

donc considérable, et les Romains* ne pouvaient plus sortir. Cependant, de leur côté, ils faisaient par mer des incursions jusqu'à Cyzique [120] avec des galères à deux et à trois rangs, pillant les villages turcs établis sur le rivage, dont les habitants, en grand nombre, victimes de ces raids, étaient pour les uns massacrés, tandis que les autres étaient amenés à Constantinople et vendus. Alors qu'avaient lieu ces accrochages, le printemps approchait et l'on se mit à compter les jours du Carême [121].

XXXVII. 5. Cependant, dans l'Église, les divisions n'avaient pas cessé et l'on put voir ceux à qui est confié le soin de recueillir les confessions s'opposer d'étrange façon. Quand un chrétien venait confesser ses fautes, ils lui demandaient s'il avait communié avec les excommuniés et s'il lui était arrivé d'écouter la messe d'un prêtre unioniste [122]. Pour cela, il y avait une règle sévère et une lourde pénitence puis, après s'être soumis à la règle habituelle, celui qui obtenait de communier au corps et au sang du Seigneur [devait s'engager] à ne plus s'approcher des prêtres unionistes sous peine d'une lourde pénitence : « Car ce ne sont pas des prêtres, lui disait-on, et leurs offrandes ne sont pas parfaites. » Étaient-ils appelés aux funérailles d'un défunt ou pour la commémoraison d'un mort ? Si un prêtre unioniste s'y montrait, aussitôt ils enlevaient leur chasuble et s'enfuyaient comme s'il y avait eu le feu. Quant à la Grande Église*, ils la considéraient comme un repaire de démons ou comme un autel païen. Et les cierges, l'huile pour les lampes, où étaient-ils ? Tout était dans les ténèbres, et il n'y avait personne qui s'opposât à cela. On voyait le saint temple désert, ce qui préfigurait la désolation qui allait survenir peu après à cause des fautes et des péchés des habitants de la Ville. Et Gennadios, dans sa réclusion, continuait à délivrer ses enseignements et à maudire ceux qui avaient choisi la paix.

XXXVII. 6. Par la suite, j'ai rencontré une noble dame qui était captive [123], et elle m'a raconté comment, le mercredi saint de cette année-là [124],

120. En Asie Mineure, sur la rive sud de la mer de Marmara.
121. Dans l'Église grecque byzantine, le Carême commence le « lundi pur » qui en 1453 tombait le 12 février, donc bien avant le début du printemps. La référence plus loin (XXXVII,8) au début du mois de mars confirme que l'on est ici encore en février. Il faut donc comprendre que le printemps approchait, et non qu'il commençait déjà comme pourrait le laisser croire le texte grec.
122. Aux yeux des anti-unionistes, les unionistes, unis aux Latins, étaient hérétiques comme ces derniers. Il fallait donc s'abstenir de tout contact avec eux.
123. Il n'est pas exclu que cette rencontre ait pu avoir lieu lors de l'un des séjours de Doukas à Constantinople après 1453 (voir l'introduction), mais il se peut aussi que la noble dame ait été captive ailleurs.
124. Donc le 28 mars 1453.

ressentant les douleurs qui annonçaient l'enfantement, elle avait fait venir son père spirituel, un certain Jacques, auquel elle s'était confessée et qui lui avait permis de communier. Elle lui demanda s'il y avait quelque empêchement à communier des mains du prêtre qui desservait l'église privée qu'il y avait dans sa demeure. Ce prêtre, en effet, s'était trouvé en tenue avec les unionistes à la Grande Église * le 12 décembre, sans faire plus. Il n'avait pas communié avec eux parce qu'il ne s'était pas trouvé dès le début au nombre de ceux qui concélébraient dans le sanctuaire ; au contraire, il s'était trouvé avec les autres et, comme ils étaient arrivés tard, ils se tenaient dans l'église, revêtus de leurs habits sacerdotaux, sans plus. Son père spirituel lui dit : « C'est permis. Dieu te pardonnera. Va, communie sans arrière-pensée, car c'est un prêtre et un serviteur de l'autel. Communie sans réticence. » Mais cette femme, voyant que le vieillard lui répondait sans lui opposer d'empêchement, se mit à avoir peur – car elle était du parti des schismatiques – et elle appela un autre [moine], un certain Néophyte, auquel elle exposa la décision de son père spirituel [125]. Ce Néophyte intervenait librement et faisait office de père spirituel au palais et dans les maisons nobles. Il l'empêcha de communier en lui disant : « Ce n'est pas permis. Si tu reçois la communion des mains de ce prêtre, ce que tu auras mangé ne sera que du pain, et ce que tu auras bu, du vin. » Christ Roi, que tu es donc patient ! Esprit enténébré ! Pauvre aveugle ! Si le prêtre avait été un Latin, ta folie aurait eu quelque explication, même absurde, parce que ce prêtre aurait offert à Dieu ses prières en latin, le pain n'aurait pas eu de levain, l'eau n'aurait pas été chaude [126], et autres arguties absurdes, telles qu'un orthodoxe devrait s'interdire d'ouvrir la bouche et de remuer la langue pour les prononcer contre les saints mystères quand ils sont ainsi célébrés, car celui qui a cette audace devrait être lapidé. Mais comment peux-tu te défendre, qu'as-tu à dire quand il s'agit des saints mystères célébrés dans ta propre langue, avec les prières dont tu te sers, toi et les prêtres de l'Orient [127] ? Pharisien, [sépulcre] vide, tu ne peux rien dire, sauf que tu es

125. Néophyte était un hiéromoine antiunioniste résidant au monastère de Charsianitès. Son comportement est critiqué de manière encore plus sévère par Leonardo de Chio, qui lui prête même des malversations financières. Voir p. 693, 702 et 716.

126. Les particularités traditionnelles de l'eucharistie orthodoxe par rapport aux Latins – mêler de l'eau chaude et non froide au vin, utiliser du pain levé et non azyme * – étaient un point focal des critiques anti-unionistes.

127. L'Église grecque comme l'Église latine ne subordonne pas la validité des sacrements à l'intégrité personnelle du célébrant : Doukas présente l'affaire de telle manière que Néophyte déduit que

pur, immaculé, séparé des autres chrétiens, j'ajouterai même excommunié. Et cette noble dame, hésitant entre ces deux injonctions, fut retenue par sa conscience et, ce jour-là, elle s'abstint de communier, si bien que, dans la nuit, elle enfanta sans avoir reçu la communion. Et si la mort était survenue, elle aurait eu sur l'âme l'empreinte du péché contre l'Esprit, par la faute de ce Néophyte et de l'esprit mauvais qui l'habite.

XXXVII. 7. Mais revenons à notre récit et à ses vagues. Voyons comment la mer déchaînée va s'ouvrir pour engloutir l'arche qui a chassé Noé, son pilote, et détourné les yeux loin des oiseaux immaculés que des oiseaux impurs lui ont fait croire souillés [128].

XXXVII. 8. Le tyran, dès le début du mois de mars, envoya dans toutes les provinces des messagers et des hérauts afin que chacun vînt se joindre à l'expédition contre la Ville, et donc les troupes enrôlées, auxquelles sont attribués des revenus et des soldes, affluèrent. Quant aux troupes irrégulières, qui se comptaient par milliers, qui pourra les décrire ? Tout un chacun en effet, entendant le mot d'ordre « À la Ville ! », accourait, aussi bien le petit enfant trop jeune pour marcher que le vieillard empêché de courir par son âge [129]. Quant aux gens de la Ville, apprenant que le tyran était sur son char et que déjà il marchait sur eux, ils imploraient Dieu que l'attaque n'ait pas lieu pendant la semaine sainte et c'est ainsi que, le vendredi du Renouveau [130], voici Nabuchodonosor aux portes de Jérusalem [131]. Il planta ses tentes en face de la Porte de Charisios [132], derrière la

---

les sacrements de ce prêtre étaient invalides du simple fait qu'il a été une fois dans la même pièce que des prêtres latins. En soulignant que les anti-unionistes mettent en doute des sacrements administrés par des prêtres byzantins célébrant selon le rite byzantin sur la seule base de leur collusion avec les Latins, Doukas les assimile aux hérétiques.

128. On sait que Noé envoya de l'arche d'abord un corbeau, puis une colombe jusqu'à ce qu'elle revienne avec une branche d'olivier, preuve à la fois de l'existence d'une terre émergée et de la paix rétablie entre Dieu et les hommes ; la colombe représente les délégués de Rome comme Isidore de Kiev, qui promettent la paix, et les oiseaux impurs – c'est-à-dire les corbeaux – sont les anti-unionistes, qui justement prétendent être les purs.

129. Cette présence de nombreux irréguliers du côté ottoman est confirmée par les autres sources.

130. Le vendredi du Renouveau ou Vendredi radieux est le vendredi suivant Pâques. Comme Doukas l'indique plus bas, en 1453 il correspondait au vendredi 6 avril, et c'est effectivement autour de cette date que les troupes ottomanes, parties d'Edirne le 26 mars, arrivèrent sous les murs de Constantinople.

131. Voir *supra* note 94. Cette fois l'assimilation de Mehmed à Nabuchodonosor se double d'une autre, classique mais angoissante dans ce contexte, entre Constantinople et Jérusalem.

132. La Porte de Charisios (ou de Charisos, ou de Charsos), dont le nom remontait à l'époque de la construction de la muraille de Théodose au IV^e^ siècle, a été traditionnellement identifiée à Edirnekapı (« Porte d'Andrinople »), au nord-ouest de la ville : celle-ci est l'une des plus monumentales après la Porte d'Or parmi les portes de la muraille terrestre qui subsistent, et des inscriptions

colline, et toutes ses armées se déployèrent depuis la Porte de Bois [133] qu'il y a près du palais [134] jusqu'à la Porte d'Or [135] au sud, ainsi que depuis la Porte de Bois jusqu'au Kosmidion [136], et, au sud, elles occupaient toute la largeur de la plaine qu'avaient occupée les vignes précédemment saccagées par Karaca [137]. Le tyran mit donc le siège devant la Ville le 6 avril, qui était le vendredi après Pâques.

---

témoignent de sa reconstruction sous le règne de l'empereur Alexis III (1195-1203), mais aussi de la restauration de la tour située au nord, sous les Paléologues, par les soins d'un aristocrate du nom de Nicolas Kaballarios Agallôn, tandis que sa courtine fut refaite aux frais du despote* serbe Georges Branković à peine cinq ans avant le siège, en 1448 : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 281-282 ; M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople,* p. 330-331. Toutefois, N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 96-106, préfère identifier la Porte de Charisios à l'actuelle Sulukulekapı (où R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 280-281 et 406, voyait la Porte du Pempton), tandis qu'Edirnekapı serait la Porte de Saint-Jean figurant sur certains plans de Constantinople des manuscrits du *Liber insularum* de Cristoforo Buondelmonti.

133. La *Xyloporta*. Une porte d'importance relativement mineure, détruite en 1868, était fréquemment dénommée Xyloporta et se trouvait probablement à la jonction entre la muraille terrestre et la muraille maritime bordant la Corne d'Or : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 286-287 ; W. Müller-Wiener, *Bildlexikon*, p. 302-305 ; N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 107-109. Toutefois, l'appellation de « porte de bois » était aussi générique et donnée à d'autres entrées de la ville. Une autre porte, l'actuelle Belgratkapı (précédemment Kapalıkapı), était appelée « Porte du Xylokerkos » (« Porte du Cirque de bois ») ou *Kerkoporta* (« Porte du cirque ») : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 274. Voir *infra* note 204.

134. Ce palais voisin de la Xyloporta fait clairement partie du complexe des Blachernes, l'une des principales résidences impériales depuis l'époque des Comnènes. Il pourrait toutefois s'agir plus précisément du « Palais du Porphyrogénète » (Tekfur Sarayı), dont les ruines subsistent partiellement, car on ignore si l'ancien Palais des Blachernes était encore en état de servir de résidence au souverain à la fin de l'époque byzantine.

135. Située au sud de la muraille théodosienne, la Porte d'Or ou Porte Dorée (toujours nommée ainsi en turc, Altınkapı) était celle que les empereurs empruntaient lors de leurs entrées triomphales dans la ville au retour des campagnes victorieuses. Faisant ainsi office d'arc de triomphe, c'était la plus monumentale des portes de la ville, décorée depuis l'Antiquité tardive de statues, de bas-reliefs et d'inscriptions, mais c'était aussi une véritable citadelle que les empereurs paléologues avaient encore renforcée et que Mehmed II remplacera après la prise de la ville par le « château des Sept Tours », achevé en 1468. Elle débouchait directement sur la Via Egnatia. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 269-273 ; C. Mango, « The Triumphal Way of Constantinople and the Golden Gate », particulièrement p. 182-187 ; J. Bardill, « The Golden Gate in Constantinople: A Triumphal Arch of Theodosius I » ; N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 54-71.

136. Situé près de la Corne d'Or, à l'extérieur des remparts de Théodose et tout près des Blachernes, dans l'actuel quartier d'Eyüp, le Kosmidion était un monastère dédié aux saints Anargyres, Côme et Damien (d'où son nom). Dès l'époque des Comnènes, c'était devenu une véritable forteresse, sous les murs de laquelle se déroula en 1410, durant le « Grand Interrègne » ottoman, la « bataille du Kosmidion » entre Musa Çelebi et Süleyman Çelebi, qui en sortit vainqueur. Après la chute, en 1458, c'est là que fut édifiée une mosquée à l'emplacement supposé de la tombe d'Ebu Eyyub (Eyüp Sultan Camii). Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 461-462 ; Idem, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 285-289 ; C. Mango, « On the Cult of Saints Cosmas and Damian at Constantinople ».

137. Karaca Bey : voir *supra* note 116.

XXXVII. 9. Quant aux gens de la Ville, depuis le jour où, à la Grande Église *, avait eu lieu le simulacre d'Union, ils la fuyaient comme si c'eût été une synagogue juive, et l'on n'y voyait plus d'offrande, plus d'holocauste ni de sacrifice d'encens. Si d'aventure un prêtre y disait la messe pour un jour de fête, ceux qui venaient prier ne restaient que jusqu'à l'oblation. Alors, ils sortaient, aussi bien les hommes que les femmes, les moines que les moniales. Que dire ? Ils pensaient que cette église était un temple païen et que le sacrifice qu'on y offrait était pour Apollon ! C'est pourquoi Isaïe, parlant au nom de Dieu, dit ceci : « Voici ! Je vais continuer à déporter ce peuple ! Je les déporterai par une déportation, je détruirai la sagesse de leurs sages et j'abolirai l'intelligence de leurs intelligents. Malheur à ceux qui délibèrent au fond d'eux-mêmes et non dans le Seigneur, qui dissimulent leurs desseins et dont les œuvres se feront dans l'ombre. Ils diront : "Qui nous a vus ? Qui saura ce que nous faisons, sinon nous-mêmes ?" C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur : "Malheur à vous, enfants rebelles ! Vous avez fait des délibérations en dehors de moi, des conventions en dehors de mon Esprit afin d'ajouter des péchés à vos péchés [138] !" »

XXXVII. 10. Gennadios, pour sa part, ne cessait jour après jour d'enseigner et d'écrire contre les unionistes, ni de tisser raisonnements et réfutations contre le très sage et bienheureux Thomas d'Aquin [139] et contre ses écrits, ainsi que contre messire Démétrios Kydônès, dont il s'efforçait de montrer qu'ils étaient hérétiques [140]. Il avait l'aide et l'assistance du premier *mésazôn* *, le grand duc * [141], qui, lorsque les Romains * virent l'armée innombrable des Turcs, poussa l'audace jusqu'à dire contre les Latins, ou plutôt contre la Ville : « Plutôt voir au milieu de cette ville le turban turc que la couronne latine [142] ! » C'est que les gens de la Ville, pris de désespoir, se mettaient à dire : « Si seulement la Ville avait été livrée aux mains

138. Is 29, 14-15 ; 30, 1.

139. Depuis le XIV^e^ siècle, la réception de l'œuvre de saint Thomas d'Aquin à Byzance avait été étroitement liée au débat autour de l'Union des Églises.

140. Durant les années 1350-1370, les frères Démétrios (1324/5-1397) et Prochoros Kydônès (1333/4-1369/70) avaient traduit la majorité des œuvres de Thomas d'Aquin en grec. Le ralliement de Démétrios Kydônès à la théologie occidentale thomiste et finalement à l'Église latine fit scandale dans l'Église byzantine ; son frère Prochoros traduisit également des œuvres de Thomas d'Aquin et finit par être condamné par le synode * de Constantinople.

141. Luc Notaras, qui détenait la dignité de grand duc * et était en même temps premier *mésazôn* * (principal ministre) de l'empereur. Depuis le début du XV^e^ siècle, il y avait simultanément en fonction un premier et un second *mésazôn* *, mais cette dernière charge avait été laissée vacante depuis 1450.

142. Cette formule a fait couler des flots d'encre. Le turban est évidemment celui du sultan. Le terme grec traduit ici par « couronne » est καλύπτρα ; longtemps rendu par « tiare », il a donné

des Latins, qui invoquent le nom du Christ et de la Mère de Dieu, et que nous n'ayons pas été jetés entre les mains des impies ! » C'est alors qu'il prononça les mots que nous avons dits [143]. Mais Isaïe, comme il l'avait fait pour Ézéchias, prononça contre lui ces mots : « Écoutez la parole du Seigneur Sabaoth ! Voici, des jours viendront, et l'on prendra tout ce qui est dans ta maison. Tout ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour sera emporté à Babylone, et il ne te restera rien. Et parmi les enfants qui descendent de toi, ceux que tu as engendrés, on en prendra certains pour faire d'eux des eunuques dans la maison du roi des Babyloniens [144]. »

XXXVIII. 1. Et donc, l'empereur Constantin, autant qu'il était en son pouvoir, faisait préparatifs et projets avec les Génois de Galata. Ceux-ci, en effet, avaient la conviction inébranlable que si la Ville était prise, leur forteresse à eux aussi serait dévastée. Dans ces circonstances, ils avaient précédemment envoyé à Gênes des lettres pour demander du secours et on leur avait répondu qu'une nef avec cinq cents hommes d'armes faisait déjà route pour secourir Galata. Quant aux bateaux de commerce vénitiens redescendant du lac Maréotis [145], du Tanaïs [146] et de Trébizonde, l'empereur et les Vénitiens qui résidaient dans la Ville ne les laissèrent pas partir pour Venise, mais ils restèrent là et l'on escomptait qu'ils apporteraient leur aide à la Ville.

XXXVIII. 2. De la même façon, arriva de Gênes également un nommé Giovanni Longo, de la famille des Giustiniani, avec deux très grandes nefs [147].

---

lieu à une interprétation ancienne selon laquelle le mot attribué à Luc Notaras aurait visé le pape (voir notamment H. Evert-Kappesowa, « La tiare ou le turban », p. 245-257) : d'après cette historiographie, l'alternative laissée aux Byzantins aurait donc été de tomber soit sous le pouvoir de l'Église romaine avec le parachèvement de l'Union, soit sous celui des Turcs. Toutefois, D. Reinsch a montré que le terme vague de καλύπτρα, qui n'avait à l'origine que le sens générique de couvre-chef, a pris à l'époque paléologue le sens technique de couronne (D. R. Reinsch, « Lieber den Turban », en particulier p. 385-388, avec des exemples tirés de Georges Akropolitès, Georges Pachymérès et Nicéphore Grègoras). La phrase oppose donc à la domination ottomane non l'autorité religieuse de Rome, mais le pouvoir temporel des Latins, avec sans doute une réminiscence de la conquête de Constantinople en 1204 et de l'Empire latin.

143. Doukas relativise donc aussitôt la portée des fameux propos qu'il attribue à Notaras en soulignant qu'ils s'inscrivent dans un contexte précis : ils sont une réaction au défaitisme d'une partie de la population convaincue qu'une domination directe des puissances latines aurait mieux assuré la défense de la ville.

144. Is 39, 5-7. Annonce du sort tragique de Notaras et de ses fils.

145. La mer d'Azov.

146. Le Don.

147. Giovanni Giustiniani Longo arriva à Constantinople dès le 26 janvier, et non pas en mars/avril comme le laisse entendre la place de cette mention dans le récit de Doukas.

Il avait aussi beaucoup de bon matériel de guerre et était accompagné de jeunes Génois en armes, qui respiraient une ardeur toute belliqueuse. Giovanni était lui-même habile et très expert pour les batailles rangées et en règle. L'empereur lui fit bon accueil. Il fixa une solde pour ses soldats, leur dispensa ses bienfaits, et attribua à Giovanni le rang de premier écuyer [148]. Il se chargea de la garde des murs qu'il y a vers le palais. Ils voyaient en effet que c'était là que le tyran avait fixé ses pierriers et pris toutes les autres dispositions pour attaquer les remparts. L'empereur concéda également à Giovanni par un chrysobulle* [149] l'île de Lemnos [150], pour peu que Mehmed fût repoussé et qu'il s'en retournât sans avoir obtenu les profits qu'il avait confiance de tirer de la Ville. De ce jour donc, les Latins, sortant avec Giovanni hors des portes de la Ville, se tenaient sur le mur extérieur et dans le fossé, où ils combattaient héroïquement.

XXXVIII. 3. Bien souvent, les Romains* sautaient même hors du fossé et attaquaient les Turcs. Parfois ils perdaient, parfois ils gagnaient. Mais cela n'était pas dans l'intérêt des Romains*, parce qu'on aurait pu dire facilement qu'il y avait vingt Turcs pour un Romain. Comment auraient-ils pu faire face et effectuer des sorties ? Cependant, on avait donné la consigne aux Romains* de combattre depuis les remparts dans les bastions, les uns avec des carreaux d'arbalète, d'autres en tirant avec leurs arcs, d'autres avec des balles de plomb propulsées par la poudre, cinq ou dix à la fois. Elles n'étaient pas plus grosses que des noisettes du Pont, mais elles avaient une telle force de pénétration que si elles venaient à frapper un corps protégé par une armure de fer, elles traversaient le bouclier et le corps, puis ressortaient pour rebondir vers un autre et de celui-là vers un autre encore, si cela se trouvait, jusqu'à ce que la force de la poudre fût refroidie. On pouvait ainsi, d'un seul tir, blesser deux ou trois hommes. Cependant, les Turcs aussi ont appris à se servir d'armes semblables, et ils les utilisent encore mieux [151].

148. En grec *prôtostratôr**. Voir aussi *infra* note 269.
149. Diplôme impérial scellé d'une bulle d'or.
150. L'une des dernières et des plus importantes possessions byzantines en mer Égée. Voir F. Dölger et P. Wirth, *Regesten*, p. 137, n° 3550 (d'après Doukas mais mal daté de fin janvier). Georges Sphrantzès rapporte (XXXVI,11) une concession similaire, également par chrysobulle*, de la ville de Mésembria en faveur du régent de Hongrie Jean Hunyadi dont l'aide était escomptée dans la défense de la ville. Le même auteur signale aussi qu'Alphonse V d'Aragon avait réclamé quant à lui Lemnos et que l'empereur y avait consenti, mais cette concession-là ne paraît pas s'être concrétisée puisque l'île était toujours disponible lorsque Constantin XI l'accorda à Giovanni Giustiniani Longo (voir p. 240).
151. Doukas est clairement conscient de l'importance de l'artillerie dans les combats du siège de 1453.

XXXVIII. 4. Les deux tiers du mois d'avril passèrent ainsi et il n'y eut que quelques affrontements. En effet, le tyran continuait à réunir ses forces et c'est ainsi que des hommes en nombre plus grand qu'on ne peut dire se rassemblèrent, soit qu'on les ait convoqués, soit de leur propre initiative. Tous les espions disaient qu'ils étaient plus de quatre cent mille.

XXXVIII. 5. Les Génois de Galata, avant même la venue du tyran, tandis qu'il était encore à Andrinople, lui envoyèrent des ambassadeurs pour protester de leur amitié sincère et renouveler les conventions qui avaient été précédemment signées ; et le tyran lui-même les assurait qu'il était leur ami et que l'amour qu'il leur portait était indéfectible, pour peu qu'on ne les vît pas porter secours à la Ville, ce qu'ils promettaient. Cependant, l'un des deux se moquait de l'autre, comme on le vit à la fin. Les gens de Galata, en effet, pensaient que, de même qu'autrefois les ancêtres de Mehmed, venus attaquer la Ville, étaient repartis bredouilles sans parvenir à leurs fins et que les habitants de Galata leur avaient alors témoigné de l'amitié tout en envoyant aux gens de la Ville les secours qu'ils faisaient sortir de chez eux, aujourd'hui encore, assurément, il en serait ainsi. Ils se doutaient que l'amitié ainsi manifestée était trompeuse, et en cachette ils aidaient comme de juste la Ville à combattre. Quant au tyran, de son côté, il se disait en lui-même : « Je vais laisser dormir ce serpent jusqu'au moment où j'aurai tué le dragon. Alors, un léger coup sur la tête suffira pour l'assommer. » Et c'est bien ce qui se passa [152].

XXXVIII. 6. Alors, sur mer, il rassembla aussi sa flotte qui, avec les galères à trois rangs ou à deux et les barques comptait jusqu'à trois cents unités. Le port de la Ville était fermé avec la chaîne qui allait depuis le quartier de la porte qu'on appelle la Belle Porte [153] jusqu'au quartier de Galata, et les nefs se tenaient à l'intérieur, en rang, surveillant le port et la chaîne [154].

152. La duplicité réciproque de Mehmed II et des Génois de Péra est confirmée par la lettre de victoire *(fetihname)* que le sultan adressa au souverain mamelouk d'Égypte al-Achraf Inal (voir *infra* p. 745-753) : elle montre qu'il était conscient de leurs sentiments réels à son égard.

153. La « Belle Porte », en grec *pylè Ôraia* (πύλη Ὡραία), déformation de πύλη τοῦ Νεωρίου, « Porte du Néôrion » : elle se trouvait en effet à proximité de l'ancien port du Néôrion : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 292-293, qui considère que Doukas « se trompe certainement quand il affirme que la chaîne barrant la Corne d'Or était attachée à la Belle Porte ». En réalité, Doukas dit simplement que la chaîne partait du quartier de la Belle Porte (τοῦ μέρους τῆς πύλης), non de la porte elle-même. C'est actuellement le quartier de Bahçekapı.

154. La fameuse chaîne tendue à travers la Corne d'Or entre le Château de Galata au nord et au sud la Tour du Kentènarion ou Tour d'Eugène (près de la Porte Saint-Démétrios). Elle barrait l'entrée

XXXVIII. 7. Les cinq nefs dont nous avons parlé, celle de l'empereur, avec sa cargaison de blé du Péloponnèse, et les quatre autres que l'empereur avait louées aux Génois, restèrent à Chio jusqu'à la fin mars le temps qu'on réglât quelques affaires. Au début d'avril, elles voulurent lever l'ancre, mais le vent du nord les en empêcha. Les gens de la Ville en furent très découragés, et de même ceux des nefs. Mais le vent du nord étant complètement tombé, le vent du sud se mit à souffler et ils purent quitter le port de Chio. Le premier jour, le vent était faible, mais il forcit le lendemain et les nefs étaient portées par lui. Les gens de la Ville étaient donc dans l'attente de cette bonne aubaine, dont pourtant ils ne tirèrent nul profit. Quand les nefs parurent [155], aussitôt, le tyran, comme un dragon sauvage, se précipita vers ses propres galères et ses autres bateaux pour donner ses ordres : il s'agit, disait-il, que, de deux choses l'une, ou bien on s'empare de ces nefs, ou qu'on les empêche d'entrer dans le port. Alors, les bateaux turcs sortirent et attendirent l'arrivée des nefs à l'extérieur du port de la Porte d'Or [156]. Les nefs vinrent par la même route et, comme elles voulaient passer le Grand Démétrius de l'Acropole [157] pour entrer dans la Corne d'Or, les bateaux turcs les affrontèrent, car alors la mer était calme parce que le vent ne soufflait pas. On put voir alors un spectacle étrange. La mer, toute plate, se déployait comme une terre ferme pour les trois cents voiles turques et pour les cinq très grandes nefs et, à cause des flèches, on ne pouvait pas même mettre les rames à l'eau. Les gens des nefs, comme des aigles que portent leurs ailes, envoyaient de haut, comme la foudre, les traits de leurs arbalètes et faisaient tirer leurs canons, de sorte qu'ils tuèrent bien des Turcs. Quant au tyran, sous l'emprise de sa fureur excessive, il se précipita dans la mer monté sur un cheval, s'imaginant qu'il allait fendre la mer et nager avec sa monture jusqu'aux nefs.

---

de la Corne d'Or, probablement grâce à des flotteurs en bois qui la maintenaient à la surface de l'eau : R. Guilland, « La chaîne de la Corne d'Or » ; J. H. Pryor et P. R. Wilson, « The Chain of the Golden Horn ».

155. Le 20 avril.

156. Voir note 135.

157. Le Mégadémétrios : église située face au Bosphore, au-dessous de l'Acropole et près des remparts, à l'endroit où deux tours marquaient l'entrée de la Corne d'Or. Elle avait probablement été fondée au IX^e^ siècle par le césar Bardas. Elle donnait son nom au quartier environnant et à l'angle nord-est de la ville ainsi qu'à la Porte Saint-Démétrios (ou Porte Sainte-Barbara), dont la défense fut confiée au cardinal Isidore de Kiev durant le siège. Voir R. Janin, « Les églises byzantines des saints militaires », p. 333-334 ; Idem, *Constantinople byzantine*, p. 294 ; Idem, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 89-90, 92-94 et 96-99.

Telle était la colère qu'il éprouvait contre ses marins, et son armée avec lui [158]. Mais le vent se mit alors à souffler et [les nefs], les voiles gonflées, fendirent la mer en se dirigeant vers le port, tandis que les bateaux turcs restaient là. Si la flotte du barbare s'était alors trouvée devant eux, ces cinq nefs auraient pu la couler même avec ses trois cents bateaux. Le tyran, qui ne connaissait rien de la mer, ne faisait que crier, mais son grand amiral [159] ne voulut pas l'écouter, parce que les ordres qu'il donnait allaient contre toute raison. Alors le tyran, en colère, ordonna que la flotte se rende à la Colonne Double [160] et qu'on amène le grand amiral devant lui. On l'amena donc. On le jeta à terre et, alors qu'il était tenu par quatre hommes, le sultan en personne, de ses propres mains, le frappa en lui donnant cent coups avec un bâton d'or dont la tête d'or pur pesait cinq cents livres [161]. Il l'avait fait faire lui-même afin de s'amuser à l'utiliser pour les châtiments. L'amiral était d'origine bulgare. C'était le fils d'un noble bulgare et il s'appelait Balta [162]. Il était devenu esclave depuis longtemps, avait renié la religion de ses pères et il était l'esclave de Mehmed après l'avoir été de son père [163]. C'était lui qui, quatre ans auparavant, était venu

158. Cette description du sultan en colère fendant les flots sur son cheval annonce la comparaison avec Xerxès.

159. Le titre grec employé ici est *mégas kontostaulos* * (μέγας κοντόσταυλος) : *mégas kontostaulos* (ou *mégas konostaulos*) signifie littéralement « grand connétable » mais à Byzance au XIII^e^ siècle ce titre avait été occasionnellement conféré à des responsables de la flotte comme le Latin Licario (Ikarios), en particulier quand le titre de grand duc* n'était pas disponible et dans l'attente qu'il le devienne : R. Guilland, « Le grand connétable » ; M. Bartusis, *The Late Byzantine Army*, p. 245. Il sert ici à Doukas à rendre en grec un titre turc, celui de *kapûdân*, qui dérive de l'italien *capitano*, « capitaine ».

160. Le Diplokiônion ou Diplokiôn, du nom d'un monument constitué de deux colonnes jumelles qui figure encore au XV^e^ siècle sur les premiers plans de Constantinople ornant les manuscrits de Cristoforo Buondelmonti et qui s'effondra durant un tremblement de terre en 1509. L'endroit se trouvait à proximité de l'actuel quartier de Beşiktaş, au nord de Péra. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 471 ; A. Failler, « Retour à Péra par Ta Pikridiou et Diplokionion », p. 190-194 ; C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo », p. 237-238 ; A. Effenberger, « Die Illustrationen », p. 60 ; P. Gilles, *Itinéraires byzantins*, p. 130-131.

161. Doukas indique un poids de 500 livres *(litrai)* pour ce bâton. La *litra* peut correspondre à plusieurs unités de poids s'échelonnant de 256 à 324 grammes, ce qui donnerait au bâton du sultan un poids – impossible – compris entre 128 et 162 kg. Soit il faut comprendre 5 livres, soit il y a erreur sur l'unité de poids.

162. *Palda* (Πάλδα) : Baltaoğlu Süleyman Bey, désigné ici seulement sous le nom de son père (Baltaoğlu signifie « fils de Balta », même si le sens en turc est « fils de la hache »), mais dont les autres sources donnent l'identité complète. Fils d'un boyard bulgare d'après Doukas (qui parle d'un « archonte* »), il avait probablement été recruté enfant à travers le *devşirme*. Il avait joué un rôle important comme ambassadeur de Murad II à Buda en 1444 : F. Babinger, *Mehmed the Conqueror*, p. 78, 84 et 87. Un sabre de la collection Selim Dirvana portant la date de 859 AH (1455) lui a été attribué : S. Eyice, « Balta-oğlu Süleyman Bey'in kilici ».

163. Murad II.

à Lesbos où il avait fait d'innombrables captifs [164]. Mais il n'était pas aimé des pillards [165], parce qu'il leur prenait leur butin. Quand ils virent que le tyran l'humiliait et lui donnait la bastonnade, l'un des *azab* *[166] prit une pierre et l'en frappa à un œil, qu'il fit sortir de son orbite. Quant aux nefs, elles arrivèrent au port, et les gens de la Ville, donnant du mou à la chaîne [167], les firent entrer [168].

XXXVIII. 8. Alors le tyran, voyant qu'il y avait huit grandes nefs et plus de vingt petites, avec les galères impériales ou vénitiennes et une foule d'autres petites embarcations, comprit qu'il ne pourrait pas s'emparer du port et il mit au point une manœuvre pleine de hardiesse et d'audace. Il ordonna de tracer une route toute droite à travers les vallons qu'il y a derrière Galata, depuis le secteur vers l'est en bas de la Colonne Double [169] jusqu'à l'autre secteur de Galata sur la rive de la Corne d'Or en face du Kosmidion [170]. Ils firent donc une route aussi plate que possible à travers les ravines, et il y fit engager les galères à deux rangs. Après avoir fait hisser les voiles, il ordonna de haler les bateaux par la terre ferme depuis le détroit du Hiéron et de les mener jusqu'à la Corne d'Or, ce qui fut fait [171]. Tandis qu'on halait ainsi les bateaux, sur chacun, il y avait un homme à la proue et un autre au gouvernail. Un autre, contrôlant le gréage, agitait les

164. Cette attaque contre Mytilène (Lesbos), dont le seigneur employait Doukas à son service, est également mentionnée par Chalkokondylès (X,2) : voir Chalkokondyles, *The Histories*, A. Kaldellis trad., II, p. 400-403. Une lettre adressée en 1451 par le seigneur de l'île, Dorino I[er] Gattilusio, au gouvernement génois permet de la dater de 1450 (et non 1449 comme l'implique Doukas) et confirme que la flotte turque de cent vingt navires, venue de Gallipoli, fit plus de 3 000 prisonniers et de considérables dégâts : W. Miller, *Essays on the Latin Orient*, p. 333.

165. Doukas emploie ici le mot *apélatès* (ἀπελάτης, pl. *apélatai*, ἀπελάται) qui signifie en grec « celui qui prend », « ravisseur », « voleur de bétail ». Dans l'épopée byzantine, le terme est un synonyme d'*akritès* (ἀκρίτης), « gardien des frontières », et désigne une figure positive de guerrier des marches de l'Empire, notamment dans les différentes versions de Digénis Akritas. Il s'agit ici des *azab* *, qui sont désignés sous leur nom turc à la ligne suivante (voir *infra* note 166). Ce ne sont donc pas des janissaires et c'est à tort qu'on s'est fondé sur ce passage de Doukas pour supposer une hostilité entre ces derniers et Baltaoğlu.

166. *Azapides* (ἀζάπιδες, sg. *azapis*) dans le texte grec. Il s'agit des *azab* * (mot turc dérivé de l'arabe *'azab* : « vierge », « célibataire »), troupes irrégulières de fantassins et d'archers au service des Ottomans : voir H. Bowen, « 'Azab ».

167. La chaîne mentionnée plus haut (XXXVIII,6) qui fermait la Corne d'Or.

168. Mehmed II fut si humilié de cette défaite navale que, d'après le témoignage de l'ex-podestat * de Péra Angelo Giovanni Lomellino (voir p. 530-531), au lendemain de la chute il fit vainement rechercher, pour en tirer vengeance, le Génois Maurizio Cattaneo, commandant de la flottille qui la lui avait infligée (voir la lettre de Leonardo de Chio, p. 704-706).

169. Le Diplokiônion : voir *supra* note 160.

170. Voir *supra* note 136.

171. Le 22 avril 1453.

voiles. Un autre frappait un tambourin, un autre jouait de la trompette tandis qu'on entonnait des chants de marin. Naviguant ainsi [comme] vent arrière à travers les vallons et les gorges, ils traversèrent la terre ferme jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'eau, où ils mirent les galères. Il y en avait quatre-vingts ; quant aux autres, il les avait laissées là-bas. Qui vit jamais rien de tel ? Qui même en entendit parler ? Xerxès fit un pont sur la mer et son immense armée traversa comme si c'eût été la terre ferme [172]. Mais notre nouvel Alexandre [173] – le dernier je crois des tyrans de sa race [174] – fit de la terre une mer et, comme à travers des vagues, il fit marcher ses bateaux sur les sommets des montagnes. Il a dépassé Xerxès, qui, après avoir traversé l'Hellespont [175], s'en retourna couvert de honte du fait des Athéniens ; tandis que lui, après avoir passé la terre sèche comme une étendue d'eau, il anéantit les Romains * et s'empara de la Reine des villes, l'ornement du monde, la véritable Athènes aux reflets d'or [176].

XXXVIII. 9. Voilà ce qui se passait sur mer. Sur terre, il fit amener le fameux grand canon et l'installa face au rempart près de la Porte Saint-Romain [177]. L'ingénieur [178] prit ses repères. Il avait en effet, à côté du

172. Allusion à un épisode des guerres médiques rapporté par Hérodote : en 480 av. J.-C., le roi perse Xerxès fit faire un pont de bateaux sur les Dardanelles pour y faire passer son armée d'Asie en Europe. La comparaison est soutenue par l'assimilation traditionnelle entre les Turcs et les Perses, ennemis proverbiaux des Grecs dans l'Antiquité.

173. Renversement de la métaphore historique : immédiatement après avoir été assimilé à Xerxès, le sultan est identifié à Alexandre le Grand, le roi grec triomphateur des Perses. L'ironie est sensible, et d'autant plus efficace que Mehmed II était apparemment fasciné par l'histoire d'Alexandre – fameuse également dans la littérature arabe et persane – et s'identifiait à lui, ce que Doukas n'ignorait peut-être pas.

174. On retrouve à nouveau la conviction exprimée à plusieurs reprises par Doukas selon laquelle Mehmed II sera le dernier des Ottomans. Alexandre à qui il est ici comparé fut effectivement le dernier souverain de sa propre dynastie, les Argéades, son fils n'ayant jamais effectivement régné.

175. Les Dardanelles.

176. Constantinople est une nouvelle Athènes – la ville prise et pillée par Xerxès – comme elle est une nouvelle Jérusalem : voir *supra* XXXVII,8.

177. Depuis le XVI^e^ siècle, on a reconnu la Porte Saint-Romain dans la porte appelée en turc Topkapı (distincte de l'homonyme qui a donné son nom au Palais de Topkapı) : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 280. N. Asutay-Effenberger, « Die Entdeckung des Romanos-Tores », a rejeté cette interprétation traditionnelle et, grâce à une inscription sur un linteau, elle a identifié la Porte Saint-Romain avec une porte aujourd'hui murée qui n'a pas de nom turc mais se trouve entre Topkapı et Mevlevihane kapı. Voir aussi Eadem, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 88-94. L'identification traditionnelle avec Topkapı est toutefois encore défendue par M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 335, mais sans autre argument que de supposer que l'inscription pourrait avoir été accidentellement déplacée de sa position originale au cours de travaux dans les années 1950.

178. Urbain : voir *supra* XXXV,1 et XXXV,3.

canon, deux bouches à feu qu'il avait fabriquées et qui contenaient des pierres de ... [179] livres, habilement [180] travaillées. Quand il voulait tirer le grand canon, il repérait tout d'abord l'endroit en tirant avec le petit, puis il faisait ses calculs et procédait au tir du très grand canon. Quand il eut tiré le premier coup, les gens de la Ville, entendant le vacarme, furent saisis d'effroi et ils criaient le *Kyrie eleison* [181].

XXXVIII. 10. À cette époque de l'année, l'icône de la Théotokos* très immaculée [182] s'était trouvée au palais pour la semaine du Renouveau [183], et, depuis lors, ils faisaient des processions fréquentes au monastère de Chôra [184] où l'icône resta jusqu'à la prise de la Ville. C'est alors qu'on vit s'accomplir ce que Dieu avait dit par la bouche de Jérémie : « Pourquoi m'apportes-tu de l'encens depuis Saba, et du cinnamome des extrémités de la terre ? Je n'accepte pas vos holocaustes et je n'agrée pas vos sacrifices. À cause de cela, voici ce que dit le Seigneur : "Pourquoi m'offrez-vous l'encens venu de Sabas et le cinnamome des terres lointaines ? Vos holocaustes ne me conviennent pas et vos sacrifices ne me sont pas agréables." C'est pourquoi ainsi parle le Seigneur : "Voici, je vais faire venir sur ce peuple une maladie qui frappera pères et fils en même temps. Le voisin et l'ami périront." Voici ce que dit le Seigneur : "Voici un peuple et une grande nation venant du pays du Nord. Des rois nombreux se dresseront

179. Un espace est laissé vacant volontairement dans le manuscrit : Doukas ou le copiste du manuscrit voulait compléter avec la donnée exacte, qu'il n'a pas eu le temps de trouver.
180. L'édition donne ici αὐτοφυῶς, mais il faut probablement corriger en εὐφυῶς.
181. « Seigneur, prends pitié ! » Invocation présente aussi bien dans la messe grecque que (en grec) dans la messe latine.
182. La célèbre icône de la Théotokos Hodègètria, attribuée à l'apôtre Luc, qui à l'époque paléologue devint comme un palladium de la dynastie et de l'empire. Elle était conservée au monastère des Hodègoi, mais était portée en procession dans d'autres parties de la ville à des dates fixes (au palais impérial le jeudi avant le dimanche des Rameaux jusqu'au lundi de Pâques), ainsi qu'à des occasions particulières, notamment en cas de siège. Voir notamment R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 203-206 ; G. P. Majeska, *Russian Travellers to Constantinople*, p. 362-366 ; B. V. Pentcheva, *Icons and Power. The Mother of God in Byzantium*, en particulier p. 109-143. Pour le destin de cette icône, voir *infra* XXXIX,15.
183. Dans l'Église byzantine, la semaine du Renouveau ou Semaine radieuse commence le dimanche de Pâques et dure jusqu'au samedi suivant inclus. Après Pâques, le moment le plus important en est le Vendredi du Renouveau (voir *supra* note 130).
184. Le monastère du Saint-Sauveur de Chôra (c'est-à-dire « des Champs »), au nord-ouest de Constantinople, dans le quartier actuel d'Edirnekapı. Après la période de l'Empire latin, il fut restauré par Théodore Métochitès (*mésazôn** de l'empereur Andronic II) entre 1316 et 1321 et reste l'un des plus importants exemples conservés de l'art de l'époque paléologue, désormais désigné en turc sous le nom de Kariye Camii. R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 531-539 ; R. G. Ousterhout, *The Architecture of the Kariye Camii*.

venant des confins de la terre, tenant l'arc et le javelot. Il est rude et impitoyable. Sa voix et comme les vagues de la mer. Sur leurs chevaux et leurs chars ils prendront position pour t'attaquer comme un incendie, fille de Sion." [185] »

XXXVIII. 11. Et quelle méthode sut trouver l'inventeur de cette machine de malheur, l'ingénieur, pour empêcher le canon d'éclater ? En effet, nous avons vu des canons tirer des boulets. Après le tir de l'engin, si l'on ne protégeait pas le canon avec des couvertures de laine bien épaisses, il se brisait comme du verre et, même quand on avait pris ces précautions, après deux tirs, trois tout au plus, il se fendait parce que l'air pénétrait dans les fissures qu'il y a tout au fond des parties métalliques. Mais lui, que faisait-il ? Après avoir tiré le boulet de pierre, alors que le canon était tout brûlant à cause de la chaleur du nitre et du soufre, aussitôt, il l'arrosait d'huile, comblant ainsi les fissures pleines d'air qu'il y avait à l'intérieur. Le froid, adouci par la chaleur de l'huile, ne produisait pas d'effet, et le canon supporta aisément la charge de travail qu'on lui imposa jusqu'à ce qu'il eût aidé à détruire la Ville. Et même après, il reste intact et sert quand le tyran le veut.

XXXVIII. 12. Le premier coup avait donc ébranlé le rempart, et l'ingénieur voulut envoyer une deuxième fois une autre pierre au même endroit. Mais l'envoyé de Janco [186], qui se trouvait là, se moqua de son tir [187] et lui dit : « Si tu veux jeter à bas les remparts facilement, déplace l'engin vers une autre partie du mur, à cinq ou six brasses de ton premier tir, et alors, tire un autre boulet à même hauteur que le premier. Et quand tu auras frappé soigneusement deux points, tire un troisième coup de façon à ce que les trois impacts forment un triangle. Alors, tu verras cette muraille s'écrouler à terre. » Son plan fut agréé. L'ingénieur fit ce qu'il disait et obtint le résultat annoncé.

XXXVIII. 13. Je vais dire maintenant le motif qui avait poussé le Hongrois à donner ainsi au tyran ce conseil. Le roi de Hongrie [188], cette année-là, ayant reçu l'empire des Romains*, avait été couronné par le pape

185. Jérémie 6, 20-23. La « fille de Sion » est Jérusalem (et plus précisément le mont du Temple), à laquelle Constantinople est à nouveau assimilée par Doukas.
186. *Iangos* : Jean Hunyadi, voir *supra* note 45. Si Urbain était bien Hongrois comme Doukas l'affirme, l'ambassadeur était son compatriote.
187. De son tir (βολή, la leçon du manuscrit) ou de son projet (βουλή).
188. Ladislas V le Posthume (1440-1457), roi de Hongrie, roi de Bohême et archiduc d'Autriche. Voir note suivante.

Nicolas [189]. Il avait été investi de son pouvoir, de sorte que Janco avait cessé d'être régent tandis que celui qui était désormais roi et empereur avait pris en main toute la charge du pouvoir. Janco, qui avait avec Mehmed une amitié jurée pour une durée de trois ans [190], alors qu'une année et demie s'était déjà écoulée, fit tenir à Mehmed ce message : « J'ai remis le royaume à mon seigneur et désormais, je ne suis plus en état de soutenir mes promesses. Reprends les engagements écrits que tu m'as donnés ; rends-nous les nôtres, et sois avec le roi de Hongrie dans les dispositions que tu voudras [191]. » Voilà donc pourquoi son envoyé était venu. Quant au conseil qu'il donna alors qu'il n'aurait pas dû, lui qui était chrétien, j'écris ce que j'ai entendu dire. On raconte qu'après sa troisième défaite, que j'ai rapportée plus haut [192], Janco, qui s'était enfui et était retourné chez lui – mais non pas comme il l'aurait voulu, ni comme il aurait dû –, avait rencontré un homme inspiré par l'Esprit, auquel il avait raconté sa défaite en se plaignant de ce que la fortune avait abandonné les Romains * et regardait avec complaisance du côté des impies. Le vieillard répondit : « Mon fils, sache que, tant que les Romains * n'auront pas été complètement anéantis, la fortune ne sourira pas aux chrétiens. Il faut que la Ville soit détruite par les Turcs. Alors, les malheurs des chrétiens prendront fin [193]. » Cette funeste prophétie résonnait encore aux oreilles de l'envoyé

189. Doukas confond ici deux personnages et plusieurs événements qui sont liés entre eux. Le 19 mars 1452, le roi des Romains Frédéric III de Habsbourg avait été couronné empereur à Rome par le pape Nicolas V (ce fut le dernier couronnement d'un empereur d'Occident jusqu'à celui de Charles Quint à Bologne en 1530). Par ailleurs, l'année suivante, il fut contraint d'abandonner la tutelle exercée sur son cousin éloigné, alors âgé de douze ans, Ladislas V le Posthume, qui prétendait au trône de Hongrie depuis sa naissance (il avait été couronné à l'âge de 21 jours) : ce dernier put alors être reconnu comme roi de Hongrie le 29 janvier 1453 après que Jean Hunyadi eut officiellement renoncé à la régence, mais en gardant le contrôle de la plupart des places fortes du royaume. Ladislas devait être également couronné roi de Bohème à la fin de la même année, le 28 octobre 1453, mais là aussi son pouvoir était limité par celui de l'ancien régent, Georges de Poděbrady (qui devait lui succéder sur le trône de Bohème cinq ans plus tard). Contrairement à ce que laisse entendre Doukas, la reconnaissance du nouveau roi, qu'il confond avec son cousin l'empereur, n'avait donc pas mis un terme au pouvoir de Hunyadi ; quand Ladislas V mourut en 1458 ce fut d'ailleurs le fils de Hunyadi, Mathias Ier Corvin, qui fut élu roi de Hongrie.

190. Voir *supra* note 45.

191. Le rôle des Hongrois et en particulier de Hunyadi avant et durant le siège est présenté de manière différente par Sphrantzès, qui situe l'arrivée d'une ambassade hongroise (qui peut ne pas être la même) plus tard, durant la semaine de l'assaut final contre la ville. Voir aussi R. Guilland, « Les appels de Constantin XII *[sic]* », p. 141-143.

192. La seconde bataille de Kosovo en octobre 1448, que Doukas a rapportée plus tôt dans son récit (XXXII,6).

193. Cette prophétie correspond davantage aux vues de Doukas lui-même, qui présente donc positivement son porteur.

de Janco, et c'est pourquoi il désirait que la Ville fût prise au plus vite. Voilà pour quelle raison il enseigna le moyen de faire tomber aisément le rempart.

XXXVIII. 14. Deux pans de la muraille, avec une tour entre eux, ainsi que la tour près de la Porte Saint-Romain s'étaient écroulés et gisaient sur le sol de sorte que les assiégeants et les gens à l'intérieur se voyaient mutuellement.

XXXVIII. 15. Giovanni Giustiniani combattait vaillamment avec tous ses hommes ainsi que ceux du palais et ils avaient avec eux une troupe assez nombreuse d'hommes en armes qui venaient de Galata. En effet, [les gens de Galata] manifestaient leur amitié [pour les Turcs]. Ils sortaient et circulaient librement dans la plaine où était le camp des assiégeants, fournissant en abondance au tyran tout ce dont il avait besoin et qu'il requérait d'eux, aussi bien de l'huile pour les canons que tout ce que les Turcs pouvaient leur demander. Mais la nuit, en secret, ils passaient chez les Romains*, aux côtés desquels ils combattaient toute la journée ; et la nuit suivante, à tour de rôle, c'était d'autres hommes qui étaient dans la Ville, tandis que les premiers restaient chez eux ou passaient leur temps dans le camp afin de tromper les Turcs.

XXXVIII. 16. À la Porte impériale[194], jusqu'au Kynègion[195], c'était les Vénitiens, aux côtés des Romains*, qui combattaient les Turcs.

XXXVIII. 17. Quant au grand duc*, avec cinq cents hommes en armes, il circulait dans la Ville, réconfortant partout les soldats, inspectant les postes de garde et recherchant les déserteurs. C'était là ce qu'ils faisaient chaque jour, car le maudit tyran n'engagea pas de vraie bataille : il attendait l'heure qu'avaient fixée les devins.

XXXVIII. 18. L'empereur, de son côté, voyant que les murailles s'étaient écroulées, jugea que leur chute était de mauvais augure pour lui-

194. Posculo confirme que Notaras était posté dans le secteur de la Porte impériale, tandis que Leonardo de Chio et Barbaro disent qu'il défendait la zone du port, c'est-à-dire la Corne d'Or. Cela permet d'identifier cette Porte impériale – Constantinople en comptait trois à l'époque – avec celle effectivement située dans ce secteur : T. Ganchou, « La *fraterna societas* », p. 150. Pour N. Asutay-Effenberger et A. Effenberger, « Eski ımaret Camii, Bonoszisterne und Konstantinsmauer », elle s'identifierait à la Porte de Platéa – la *Porta Messa* ou *Porta Messis* des plans de Buondelmonti – précédant l'actuelle Unkapanıkapı ; voir aussi N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 208. Doukas évoque plus loin la Platéa (XXXIX,6) sans toutefois mentionner de porte à son propos.

195. Le Kynègos ou les Kynègoi est un quartier situé au sud-est des Blachernes. La Porte des Kynègoi se trouvait à proximité. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 288 et 377.

même et pour la Ville, car, depuis l'époque du très saint Constantin, au cours de tant de guerres contre les Turcs, les Perses et les Arabes, jamais il n'était arrivé qu'une pierre pesant plus d'une livre tombât des remparts. Et maintenant, il voyait une armée si grande, innombrable, une flotte puissante, et une avenue [devant elles] ! C'est pourquoi il était découragé et avait perdu tout espoir. Il envoya donc des ambassadeurs au tyran pour lui proposer de lui donner chaque année un tribut aussi grand qu'il voudrait, dépassant même ce qu'il pouvait donner, et de se soumettre à ses autres exigences ; il lui demandait simplement de partir de là et de lui accorder la paix. Mais le tyran répondit : « Il est impossible que je parte. Ou bien je prendrai la Ville, ou bien la Ville me prendra, mort ou vif. Mais si toi tu veux la quitter pacifiquement, je te donnerai le Péloponnèse. Quant à tes frères, je leur donnerai d'autres provinces, et nous serons amis. Mais si tu ne me laisses pas entrer pacifiquement et que j'entre les armes à la main, je vous ferai tomber sous mon glaive, toi et tous tes grands, et tout le reste du peuple, je le donnerai en butin à qui le voudra dans mon armée. Pour moi, la Ville me suffit, même vide. » Quand l'empereur eut entendu cette réponse, il ne la considéra même pas, car il était impossible que la Ville fût livrée entre les mains des Turcs par les Romains*. S'ils avaient fait cela, en effet, quelle route les Romains* auraient-ils pu prendre, en quel endroit, en quelle ville de la chrétienté auraient-ils pu s'établir sans qu'on les conspue, qu'on les accable de reproches et qu'on les ronge jusqu'aux os comme la gangrène ? Et ce n'est pas seulement les chrétiens, mais les Turcs eux-mêmes et les Juifs qui les auraient méprisés.

XXXVIII. 19. Alors, Giustiniani Longo fit le projet de venir de nuit auprès des galères turques et d'y mettre le feu. Il prépara donc une des galères, y fit embarquer les plus aguerris des Italiens avec toute sorte de matériel, et ils se tenaient là dans l'attente de l'instant propice. Mais les Génois de Galata apprirent ce qu'ils faisaient et en informèrent les Turcs, qui veillèrent toute cette nuit-là[196]. Ils tenaient prêts leurs canons et attendaient les Latins. Ceux-ci ignoraient que les gens de Galata les

196. C'était la nuit du 28 au 29 avril. L'épisode est rapporté aussi dans les autres sources, par Kritoboulos, Chalkokondylès, Posculo, Barbaro et Leonardo de Chio (*infra* p. 288-289, 331, 380-383, 484-485 et 707-708). Le nom du traître génois, Nicolò Pagliuzzo, estropié par Barbaro en *Faiuzo* (voir p. 484), est révélé par un document du 1er avril 1457 (voir p. 837-845). Il était interprète (voir les privilèges de Mehmed II pour Péra, p. 516-517), ce qui explique son accointance avec les Turcs.

avaient dénoncés aux impies. Vers la minuit, la galère leva l'ancre et s'approcha sans bruit des embarcations ennemies. Les Turcs, qui étaient restés éveillés toute cette nuit, mirent le feu à la poudre de leur canon. Le boulet de pierre tiré contre la trière vint la frapper à grand bruit et la coula par le fond avec ses passagers, ce qui provoqua, chez les Latins, une peur et une angoisse considérables, et qui découragea grandement Giovanni. En effet, tous ceux qui avaient été noyés venaient de sa nef. Ils étaient plus de cent cinquante, tous jeunes, alertes et très aguerris. Les Turcs, exaltés par cet exploit, poussèrent tous de grands cris avec des hurlements, aussi bien ceux qui se trouvaient dans les bateaux que ceux qui étaient au campement, de sorte qu'il sembla que toute cette région du monde était agitée par un tremblement de terre. Et, de peur, tous les gens de la Ville et de Galata se mirent aussi à crier.

XXXVIII. 20. Le jour venu, les Turcs, enchantés d'avoir coulé cette trière d'une façon si inattendue, reprirent la lutte avec joie et entrain. Ils mirent une autre pierre, elle aussi gigantesque, dans la gueule de leur canon et, comme il y avait une nef tout près de la porte de Galata, qui devait mettre à la voile pour l'Italie avec une cargaison de marchandises de toute sorte – car la nef et la cargaison appartenaient aux marchands de Galata –, ils tirèrent ce boulet de pierre, qui vint éventrer la coque de la nef et celle-ci, tout éventrée, coula par le fond [197]. Voilà le cadeau que les Turcs firent aux gens de Galata pour les remercier de l'amitié sincère qu'ils leur avaient témoignée. Les gens de Galata, le jour même, vinrent trouver les grands dignitaires turcs et ils criaient : « Nous qui sommes vos amis, nous avons fait ce qu'exigeait cette amitié et nous vous avons signalé l'arrivée de la trière. Et si vous n'aviez pas appris de nous qu'elle venait, toute la peine que vous avez prise pour transférer par terre dans le port vos quatre-vingts bateaux n'aurait servi à rien, car les Romains* les auraient réduits en cendres et en poussière. Et vous, pour nous récompenser, voilà le tort que vous nous faites ! » Les ministres répondirent : « Nous ne savions pas que cette nef était à vous. Nous étions sûrs qu'elle appartenait à nos ennemis, et c'est pourquoi nous avons fait cela. Mais ayez bon courage, souhaitez que nous prenions la Ville – nous y sommes, désormais, et le moment approche – ; alors, vous serez payés de tous les torts que vous avez subis, et de tout ce que nous vous devons par ailleurs. » C'est avec

197. C'est le 5 mai 1453 que fut coulée cette nef appartenant au Génois Barnaba Centurione.

ces bonnes paroles que les gens de Galata s'en allèrent. Ils ne savaient pas, les malheureux, que, sous peu, il en serait d'eux-mêmes et de leur ville comme de la ville de Constantin.

XXXVIII. 21. Le tyran fit construire aussi un pont de bois qui partait de Galata en direction du Kynégion [198]. Voici comment il fut construit. Sur son ordre, on assembla plus de mille tonneaux à vin, qu'on lia avec des cordages pour faire une rangée d'une largeur égale à deux tonneaux disposés en longueur. On fit encore une autre rangée semblable à la première, puis on relia et on réunit ensemble les deux rangées, on cloua des poutres des deux côtés, et l'on mit des planches par-dessus. Et le pont fut assez large pour que cinq soldats à pied puissent le traverser de front.

XXXIX. 1. Après avoir fait tous ses préparatifs pour le mieux, à ce qu'il lui semblait, il envoya à l'intérieur de la Ville un message pour l'empereur, dans lequel il déclarait [199] : « Sache que maintenant tout est prêt pour la bataille. Désormais, c'est le moment de réaliser ce à quoi nous avons pensé depuis longtemps. Pour ce qu'il adviendra de nos projets, nous nous en remettons à Dieu. Que dis-tu ? Veux-tu abandonner la Ville et t'en aller où il te plaira avec tes grands officiers et leurs biens, laissant derrière toi le peuple, qui n'aura subi nul dommage ni de notre fait ni du tien, ou veux-tu résister ? Alors, vous perdrez, toi et les tiens, à la fois la vie et vos biens, tandis que le peuple, emmené en captivité par les Turcs, sera dispersé par toute la terre. » L'empereur, avec le Sénat *, fit cette réponse : « Si tu veux vivre avec nous dans la paix comme l'ont fait tes pères, j'en rends grâce à Dieu, car ils tenaient mes ancêtres pour leurs pères, les honorant comme tels, et cette ville comme leur patrie. En effet, en cas de difficultés, tous, ils y entrèrent et furent sauvés, tandis qu'aucun adversaire ne vécut longtemps. Garde donc comme si c'étaient de justes possessions toutes les places et toutes les terres que tu nous as enlevées injustement ; lève aussi tous les tributs que nous serons en mesure de te verser chaque année. Comment peux-tu savoir si l'on te verra gagner ce que tu te flattes de gagner ? Mais te livrer la Ville, cela ne dépend pas de moi, ni d'aucun de

198. Le pont fut réalisé le 19 mai. Sur le Kynègos, voir *supra* note 195.
199. Conformément à la loi islamique, les assiégés se voient offrir avant l'assaut la possibilité d'une reddition. Chalkokondylès précise que le porteur du message était Ismâil Bey de Sinope (voir *supra* note 77) et suggère que le sultan proposait soit la reddition soit le paiement d'une indemnité de guerre de cent mille pièces d'or. De son côté, Leonardo de Chio réinterprète la demande de reddition, mais en comprend néanmoins la signification religieuse. Voir *infra* p. 333 et 708-709.

ses habitants. Nous sommes tous d'accord pour mourir volontairement, et nous n'épargnerons pas notre vie [200]. »

XXXIX. 2. Quand il eut pris connaissance de cette réponse, le tyran désespéra de se faire livrer pacifiquement la Ville et il ordonna que, dans toute l'armée, on fît des proclamations pour annoncer le jour de la bataille, jurant qu'il ne réclamait nul autre gain que les seuls bâtiments et les murs de la Ville. Quant à tout le reste, ses trésors et les captifs, « ce sera votre gain ». Alors, tous l'acclamèrent.

XXXIX. 3. Le soir venu, il envoya des hérauts par tout le camp pour ordonner d'allumer devant chaque tente de grands flambeaux et des brasiers, puis, les flambeaux une fois allumés, de hurler à grand bruit et grands cris les mots abominables par lesquels ils proclament leur religion impie. Alors, on put voir et entendre quelque chose d'étonnant et de prodigieux. Car les flambeaux, répandus sur la terre et la mer, plus brillants que le soleil, illuminaient toute la Ville, Galata, toutes les nefs et les autres bateaux. De l'autre côté [201], Skoutari [202] et toute la surface de l'onde fulguraient, si bien qu'on eût dit que c'était la foudre. Et plût au Ciel que c'eût été la foudre, et qu'elle eût non seulement tout illuminé, mais tout consumé et détruit ! Les Romains *, croyant que le feu était tombé dans le camp, accouraient vers la brèche mais, voyant les danses des Turcs, entendant leurs hurlements de joie, prévoyant ce qui allait se passer, le cœur contrit, ils disaient à Dieu : « Seigneur, épargne-nous le juste châtiment dont tu nous menaces et délivre-nous des mains de l'Adversaire. » Et à peine les gens du peuple eurent-ils vu ce spectacle et entendu ces cris qu'ils furent comme à moitié morts et, quand ils essayaient de respirer, ils ne pouvaient ni inspirer, ni laisser aller leur souffle.

XXXIX. 4. Quant à Giovanni, toute cette nuit-là [203], il s'activa, ordonnant de rassembler tous les fagots qu'on pourrait trouver dans la Ville et de les mettre dans la brèche, tandis qu'à l'intérieur il faisait creuser un autre fossé pour protéger l'endroit où les murs étaient démolis. Alors que les Romains *

200. Cette réponse de Constantin XI telle qu'elle est rapportée par Doukas connut un grand écho dans la mémoire moderne de la chute. Les derniers mots sont ceux qui figurent sur la statue de l'empereur qui s'élève aujourd'hui devant l'église métropolitaine d'Athènes.
201. C'est-à-dire de l'autre côté du Bosphore.
202. Localité située sur la rive asiatique du Bosphore, qui tirait son nom d'un palais impérial disparu, lui-même nommé d'après les *scutarii*, un régiment de la garde impériale : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 152-153. Le nom turc actuel de la localité est Üsküdar.
203. La nuit du 26 mai.

s'étaient rendu compte que leurs entrées et leurs sorties étaient visibles de tous et qu'ils ne pouvaient sortir par la porte pour aller s'opposer aux Turcs sur le rempart extérieur parce que, les murs étant tombés, ils étaient à découvert, il se trouva certains vieillards qui connaissaient une poterne complètement condamnée depuis de nombreuses années, située sous le niveau du sol vers la partie inférieure du palais. Ils en révélèrent l'existence à l'empereur, qui ordonna qu'on l'ouvrît, et c'est par là que les défenseurs, abrités par les murailles intactes, sortaient pour aller combattre les Turcs dans l'enceinte extérieure. Autrefois, on appelait cette porte la Kerkoporta [204].

XXXIX. 5. Le tyran engagea la bataille générale un dimanche, et, le soir venu, il ne laissa pas les Romains* prendre de repos, ni de toute la nuit. C'était le dimanche de Tous-les-saints [205], le 27 du mois de mai.

XXXIX. 6. Aux premières lueurs du jour, il engagea la bataille, mais sans intensité particulière jusqu'à la neuvième heure [206] ; puis, après la neuvième heure, il répartit son armée depuis le palais jusqu'à la Porte d'Or [207]. Les quatre-vingts bateaux se déployèrent depuis la Porte de Bois [208] jusqu'à la Platéa [209], tandis que les autres, qui étaient stationnés à la

204. Doukas est la seule source à parler de cette porte secrète. Il ne paraît pas s'agir de la porte habituellement désignée comme Kerkoporta, qui n'était pas une simple poterne, n'était pas proche du palais et n'était pas murée à cette époque : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 274 (sur la Porte du Xylokerkos) et p. 282-283 (où l'auteur doute de l'existence de la Kerkoporta de Doukas) ; M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 619-623 (qui rejettent l'identification de la Kerkoporta à la Porte du Xylokerkos et supposent que le récit de Doukas s'appuie sur des « sources ottomanes »). On a vu que la porte du Xylokerkos doit peut-être s'identifier à celle que Doukas appelle « Porte de Bois » *(Xyloporta)*. Quoi qu'il en soit, le rôle décisif que Doukas attribue à la Kerkoporta dans la chute de Constantinople fait songer à un passage de Nicétas Chôniatès, historien de la fin du XII^e^ et du début du XIII^e^ siècle qui relate notemment la prise de Constantinople par les Croisés en 1204 (éd. Van Dieten, p. 404) ; Chôniatès y rapporte que le patriarche de Constantinople Dosithée de Jérusalem (1189-1191) aurait prédit que l'ennemi redouté (alors l'empereur allemand Frédéric Barberousse) prendrait Constantinople en y entrant par la Porte du Xylokerkos, que l'empereur Isaac II (1185-1195) s'empressa alors de faire murer (elle n'aurait été rouverte qu'en 1341) : W. Brandes, « Die Belagerung Konstantinopels 717/718 als apokalyptisches Ereignis », p. 90 ; N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 86, n. 349. Pour un autre passage où Doukas fait écho à un récit prophétique rapporté par Chôniatès, voir *infra* XLII,14.

205. Cette fête est célébrée dans l'Église byzantine le dimanche qui suit immédiatement celui de la Pentecôte.

206. Trois heures de l'après-midi.

207. Sur cette porte, voir *supra* note 135.

208. Voir *supra* note 133.

209. La Platéa ou Plateia était l'esplanade qui s'étendait à cet endroit au bord de la Corne d'Or : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 290. On y accédait par la Porte de la Platéa, qui est probablement celle que Doukas nomme Porte impériale (voir *supra* note 194).

Colonne Double, encerclèrent la Ville depuis la Belle Porte[210], longeant le Grand Démétrios de l'Acropole[211] et la petite porte du monastère de l'Hodègètria[212]. Ils passaient le long du Grand Palais[213], longeaient le port, et allaient jusqu'au quartier de Blanka[214]. Chacun de ces bateaux avait à son bord une échelle de même hauteur que les murailles et toute sorte d'autre matériel.

XXXIX. 7. Au coucher du soleil, le cri de guerre retentit et le tyran en personne parut à cheval au soir du lundi[215]. Les troupes rangées en ligne étaient très nombreuses. Le tyran combattait face à la brèche des remparts, avec ses fidèles esclaves, hommes jeunes, pleins de vigueur, qui se battaient comme des lions[216]. Ils étaient plus de dix mille. Derrière eux et sur leurs flancs se trouvaient des combattants à cheval, plus de cent mille. En dessous, dans le secteur qui allait jusqu'à la Porte d'Or, il y avait cent mille autres hommes et même plus, tandis que depuis l'endroit où se tenait le prince jusqu'à la pointe du palais, il y en avait encore cinquante mille, et, dans les bateaux et sur le pont, un nombre infini.

XXXIX. 8. Les gens de la Ville s'étaient divisés eux aussi. L'empereur, avec Giovanni Giustiniani, se trouvait là où la muraille s'était écroulée, en dehors du grand mur, dans l'enceinte[217], et ils avaient avec eux environ trois mille hommes, à la fois Latins et Romains*. Le grand duc* était à la Porte impériale avec environ cinq cents hommes, tandis que les remparts maritimes sur la mer et les bastions depuis la Porte de Bois jusqu'à la Belle Porte étaient gardés par plus de cinq cents arbalétriers et archers. Pour toute l'enceinte qui va de la Belle Porte jusqu'à la Porte d'Or, il y avait dans chaque bastion un seul archer, ou un arbalétrier, ou un lanceur de pierres. Ils passèrent toute la nuit à veiller, sans le moindre sommeil.

XXXIX. 9. Les Turcs, avec le Seigneur, mettaient tout leur effort à s'approcher des murs en apportant d'innombrables échelles qu'ils avaient

210. Voir *supra* note 153.
211. Voir *supra* note 157.
212. Le monastère des Hodègoi : voir *supra* note 182.
213. L'ancien palais impérial situé au sud-est de la ville, vaste ensemble d'édifices dont beaucoup étaient désaffectés ou en ruines au milieu du XV^e^ siècle.
214. Le quartier de Blanka (Βλάγκα) se trouvait à l'emplacement de l'ancien port d'Éleuthère et était voisin du port du Kontoskalion : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 325 ; A. Berger, « Der Langa Bostani in Istanbul ». Il était appelé *Vlanga* ou *Volanga* par les Latins.
215. Le soir du lundi 28 mai.
216. Il s'agit des janissaires.
217. C'est-à-dire entre le grand mur et l'avant-mur.

préparées et le tyran, derrière les lignes, de sa verge de fer poussait les archers vers les murs en leur adressant tantôt des paroles flatteuses, tantôt des menaces. Quant aux gens de la Ville, ils résistaient vaillamment de toutes leurs forces.

XXXIX. 10. Mais comme les exploits de la Fortune devaient tourner en faveur des Turcs, Dieu priva l'armée des Romains* de son général[218], un géant plein de force, véritable homme de guerre. Il fut en effet frappé au bras, derrière l'épaule, d'une balle de plomb, alors que l'obscurité n'était pas encore dissipée. La balle traversa sa cotte de maille, aussi bien forgée que les armes d'Achille, et sa blessure ne lui laissa pas de répit. Il dit alors à l'empereur : « Résiste avec vaillance. Pour moi, j'irai jusqu'à ma nef et, après m'y être fait soigner, je reviendrai bien vite. » Il fallait en effet que s'accomplisse à cette heure ce que Dieu avait fait dire aux Juifs par Jérémie : « Voici ce que vous direz à Sédécias : "Paroles du Dieu d'Israël : Voici, je vais retourner les armes de guerre qui sont dans vos mains et avec lesquelles vous combattez le roi de Babylone et les Chaldéens qui, depuis l'extérieur de vos murs, vous tiennent enfermés. Je les conduirai à l'intérieur de cette ville. Je vous combattrai, moi, avec la main tendue, le bras levé, plein de courroux, de colère et d'une grande irritation. J'écraserai ceux qui habitent cette ville, gens et bêtes, dans un grand massacre, et ils mourront. Je ne les épargnerai pas, et n'aurai d'eux nulle pitié[219]." » Et l'empereur, voyant partir Giovanni, se mit à avoir peur, comme tous ceux qui étaient avec lui. Cependant, ils combattaient de toutes leurs forces.

XXXIX. 11. Les Turcs peu à peu approchèrent des murailles à l'abri de leurs boucliers et placèrent leurs échelles. Mais ils n'arrivaient à rien, car, d'en haut, les défenseurs les en empêchaient en leur jetant des pierres. Alors donc qu'ils étaient arrêtés par cet obstacle, tous les Romains*, avec l'empereur, faisaient face à l'ennemi, avec pour seul but, de toutes leurs forces, d'empêcher les Turcs de pénétrer par les remparts écroulés. Mais, à leur insu, Dieu, qui voulait qu'il en fût ainsi, fit entrer l'ennemi dans la Ville par une autre voie. Une cinquantaine de ces guerriers fameux – les esclaves du seigneur[220] –, voyant que la porte dont nous avons parlé tout

218. Giovanni Giustiniani Longo.
219. Jr 21, 3-6.
220. Les janissaires.

à l'heure[221] était restée ouverte, bondirent à l'intérieur, escaladèrent les murailles, soufflant une haleine de feu, et, tuant ceux qu'ils rencontraient, ils frappaient les tireurs. On put voir alors un spectacle à faire frémir. Parmi les Romains* et les Latins qui empêchaient qu'on appuie les échelles aux remparts, les uns furent taillés en pièces par ces hommes, tandis que les autres, les yeux fermés, se précipitaient au bas du mur, et, le corps fracassé, achevaient ainsi leur vie d'une façon horrible. Alors, les Turcs dressèrent leurs échelles sans en être empêchés et ils y montaient aussi vite que des aigles prenant leur envol.

XXXIX. 12. Les Romains* qui étaient avec l'empereur ne se rendaient pas compte de ce qui se passait, car l'endroit par où les Turcs étaient entrés se trouvait loin d'eux et que d'autre part tout leur effort était dirigé contre les adversaires qu'ils combattaient. Car ceux qui s'opposaient là étaient de vrais guerriers, et il n'y avait pour vingt Turcs qu'un seul Romain : encore celui-ci était-il moins aguerri que le premier Turc venu. C'était donc contre ces gens-là qu'étaient dirigés leurs efforts et leurs soucis. Alors, soudain, ils voient des traits tomber d'en haut et les tuer. Ils lèvent les yeux, et voient des Turcs. À ce spectacle, ils se mirent à fuir vers l'intérieur de la Ville et, ne pouvant entrer par la Porte qu'on appelle la Porte de Charsos[222], parce que, du fait de leur nombre, ils étaient trop à l'étroit, ceux qui avaient le plus d'ardeur entrèrent en piétinant les moins vaillants. Alors, l'armée du tyran, voyant les Romains* en déroute, cria d'une seule voix, et ils se précipitèrent en piétinant et en massacrant les malheureux. Mais quand ils furent arrivés à la porte, ils ne purent entrer parce qu'elle était bloquée par les corps de ceux qui étaient tombés là et qui rendaient l'âme. Ainsi donc, c'est par la brèche des remparts qu'ils entrèrent pour la plupart, et ils taillaient en pièces qui s'opposait à eux.

XXXIX. 13. L'empereur donc, désespérant de son sort, se tenait là, l'épée et le bouclier à la main. Il dit ces mots déchirants : « N'y aura-t-il pas un chrétien pour m'enlever la tête ? » Car il avait été abandonné tout seul. Alors, un Turc, le frappant en face, l'atteignit d'un coup. Il rendit la pareille au Turc. Mais un autre, par-derrière, lui porta un coup mortel et il

221. La Kerkoporta qui avait été redécouverte quelques jours plus tôt et utilisée pour l'ultime tentative de sorties nocturnes. Voir *supra* note 204.
222. La même porte que Doukas appelle ailleurs Porte de Charisios. Voir note 132.

tomba à terre. Ils le laissèrent là, car ils ne savaient pas qu'il s'agissait de l'empereur et pensaient avoir tué un soldat ordinaire.

XXXIX. 14. Quand les Turcs entrèrent, lors de l'entrée elle-même, ils ne perdirent que trois hommes. C'était la première heure du jour[223] et le soleil ne s'était pas encore levé pour éclairer la terre. Une fois entrés, ils se dispersèrent depuis la Porte de Charis[i]os jusqu'au palais, tuant tous ceux qu'ils rencontraient, sans même épargner les fuyards. Ils tuèrent ainsi environ deux mille combattants. En effet, les Turcs avaient peur, parce qu'ils avaient toujours pensé qu'à l'intérieur de la Ville, ils allaient rencontrer pour le moins cinquante mille combattants. C'est pour cela qu'ils tuèrent ces deux mille hommes car, s'ils avaient su que toute l'armée des gens en armes ne dépassait pas huit mille hommes, ils n'auraient tué personne. Cette race aime tant l'argent en effet que, même si le meurtrier de leur père leur tombe entre les mains, ils le laissent aller pour de l'or. Combien plus celui qui ne leur a fait aucun tort, mais qui en a subi de leur part ! Et en effet, après les combats, j'en ai rencontré plusieurs, et ils m'ont raconté que : « C'était parce que nous craignions ceux qu'il y avait plus avant que nous massacrions les premiers que nous trouvions. Car si nous avions su que la Ville était à ce point dépourvue d'hommes, nous les aurions tous vendus comme on fait de moutons. »

XXXIX. 15. Les *azab** de la cour du tyran – ceux qu'on nomme aussi les janissaires[224] – accoururent pour certains au palais, tandis que les autres se précipitaient au monastère du grand Précurseur, qu'on appelle Pétra[225], ainsi qu'au monastère de Chôra[226], dans lequel se trouvait là-bas l'icône de l'Immaculée Mère de mon Dieu[227]. Alors – ô ma langue et mes lèvres, il vous faut dire les malheurs survenus à cette icône à cause de vos

223. Environ six ou sept heures du matin, le 29 mai.
224. Les janissaires et les *azab** sont en réalité deux catégories bien différentes de combattants. Sur les *azab* voir *supra* note 165.
225. Le monastère de Saint-Jean-Prodrome de Pétra, au nord-ouest de la ville, près de la citerne d'Aétius et non loin du palais des Blachernes, fut peut-être initialement créé au Ve siècle, mais en tout cas refondé au début de l'époque des Comnènes. Son église était décorée de riches mosaïques qui subsistaient encore au XVIe siècle, et un important hôpital, le Xénôn du Kral, lui fut associé au début du XIVe siècle et contribua à sa renaissance à l'époque paléologue ; il incluait une école où était enseignée notamment la médecine, ainsi qu'une riche bibliothèque. Voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 435-443 ; G. P. Majeska, *Russian Travelers to Constantinople*, p. 339-345 ; É. Malamut, « Le monastère Saint-Jean-Prodrome de Pétra de Constantinople ».
226. Voir *supra* note 184.
227. L'Hodègètria, voir *supra* p. 148. L'emploi du possessif traduit la souffrance personnelle de Doukas face à la destruction de cette icône vénérée.

péchés ![228] – comme ces apostats brûlaient du désir de se précipiter ailleurs encore, l'un d'entre eux, brandissant une hache, avec l'aide de ses mains abominables, divisa l'icône en quatre et chacun, après avoir tiré au sort, s'empara de la part qui lui revenait, avec ce qui pouvait s'y trouver du revêtement. Puis, après avoir fait main basse sur les vases sacrés de ce monastère, ils s'en allèrent.

XXXIX. 16. Entrant dans la demeure du premier écuyer[229], ils ouvrirent les trésors qu'on y avait accumulés depuis longtemps, depuis les jours les plus anciens, et ils tirèrent aussi de leur couche les nobles dames et demoiselles. Car, en ce vingt-neuvième jour de mai, le doux sommeil du matin était répandu dans les yeux des jeunes gens et des jeunes filles qui, tout comme la veille ou deux jours avant, étaient couchés dans leur lit, loin de tout souci.

XXXIX. 17. À ce moment, une forte troupe de ces impies parcourait la rue qui mène à la Grande Église*[230]. Et que vit-on faire dans les deux camps ? C'était le matin. On était encore entre chien et loup, et certains des Romains*, devant l'assaut des Turcs, s'étaient enfuis les premiers pour atteindre leurs maisons et prévenir leurs femmes et leurs enfants. Comme ils traversaient donc le quartier du Tauros[231] et passaient la Colonne de la Croix[232], les voyant maculés de sang, les femmes leur demandèrent : « Que s'est-il donc passé ? » Et quand elles entendirent ces paroles détestables : « L'ennemi a franchi les murs de la Ville ! Il massacre les Romains* », tout d'abord, elles n'y crurent pas et ne firent qu'insulter davantage et outrager celui qu'elles croyaient être un messager de mauvais

228. Il faut modifier légèrement la ponctuation de l'édition ainsi : Εκεῖ – ὦ γλῶσσα καὶ χείλη, ἡ μέλλουσα φθέγξασθαι τὰ τῇ εἰκόνι συμβάντα διὰ τὰς ἁμαρτίας σου – ἀγωνιζόμενοι οἱ ἀποστάται τοῦ καταδραμεῖν καὶ ἄλλοθι...

229. Pour l'identité de ce premier écuyer *(protostratôr)*, voir *infra* note 269.

230. Sainte-Sophie.

231. Le quartier situé aux alentours du *Forum Tauri* ou Forum de Théodose, au centre de la ville : voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 64-68.

232. La même colonne de porphyre désignée au paragraphe suivant comme la « colonne de Constantin » : haute de 50 m, elle était située sur le Forum de Constantin et surmontée à l'origine d'une statue de cet empereur représenté en Hélios-Apollon. Le monument fut progressivement christianisé et au début du XI^e^ siècle la statue, abattue par un orage, fut remplacée par une croix. La colonne subsiste partiellement. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 62-64 et 77-80 ; C. Mango, « Constantine's Porphyry Column » ; Idem, « Constantine's Column » ; G. P. Majeska, *Russian Travelers to Constantinople*, p. 260-263 ; C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo », p. 211-213 ; A. Effenberger, « Die Illustrationen », p. 46-47 ; P. Gilles, *Itinéraires byzantins*, p. 378-383.

augure. Mais derrière le premier en arrivait un autre, puis un autre, tous souillés de sang, et l'on reconnut désormais que le calice de la colère du Seigneur était proche des lèvres. Alors donc, tous, femmes et hommes, moines et moniales, de courir à la Grande Église*, hommes et femmes portant leurs enfants dans leurs bras, abandonnant leur maison à qui voulait y entrer. Et l'on put voir cette rue toute pleine d'une foule serrée.

XXXIX. 18. Et pourquoi se réfugiaient-ils tous à la Grande Église* ? C'est que, depuis bien des années, ils avaient entendu dire à certains faux devins que la Ville allait être livrée aux Turcs et que ceux-ci y entreraient en force, massacrant les Romains* jusqu'à la colonne de Constantin le Grand. Ensuite, un ange descendrait, un glaive à la main, qui remettrait l'Empire en même temps que ce glaive à un inconnu, qui se tiendrait alors sur cette colonne, un homme très simple, un pauvre[233], auquel il dirait : « Prends ce glaive, et venge le peuple du Seigneur ! » Alors, les Turcs seraient mis en déroute, et les Romains*, les pourchassant et les massacrant, les chasseraient de la Ville, ainsi que de l'Occident et des régions de l'Orient, jusqu'aux frontières de la Perse, en un lieu qu'on appelle Monodendron[234]. C'est parce qu'ils pensaient que cela allait se produire que certains couraient, et ils conseillaient aux autres d'en faire autant. C'était là l'idée des Romains*, à laquelle ils songeaient depuis bien des années, et qu'ils mettaient alors en œuvre : « Si nous laissons derrière nous la colonne de la Croix, nous échapperons à la colère qui vient. » Voilà pourquoi ils s'enfuyaient et entraient à la Grande Église*. Et donc, en un instant, cette église énorme fut pleine d'hommes et de femmes, en bas, en haut, dans les cours tout autour, en tout lieu. La foule était innombrable. Ils fermèrent les portes, et se tinrent là, espérant que cette église les sauverait.

XXXIX. 19. Malheureux Romains* ! Misérables ! L'église qu'hier et avant-hier vous appeliez une caverne, un autel païen aux mains des hérétiques, dans laquelle nul parmi vous n'entrait de peur d'être souillé parce qu'elle était desservie nécessairement par les partisans de l'union de l'Église[235], voici qu'aujourd'hui, à cause de la colère qui s'abat sur vous,

233. C'est la légende du dernier empereur dans son état tardif, l'empereur pauvre ; voir *Prophéties, apocalypses et textes mystiques*, p. 983-1024.
234. Le « lieu de l'arbre unique », aussi appelé le « pommier rouge », d'où les Turcs étaient censés être originaires d'après les traditions apocalyptiques.
235. Voir *supra* XXXVII, 5.

vous y pénétrez pour qu'elle vous sauve et vous rachète ! Mais même cette colère s'abattant sur vous n'aurait pu émouvoir vos cœurs ni les tourner vers la paix. Même dans un malheur si grand, un ange fût-il descendu du ciel pour vous faire cette proposition : « Si vous acceptez l'union et l'établissement de la paix de l'Église, je chasserai l'ennemi hors de la Ville », vous n'auriez pas donné votre accord, et si vous l'aviez donné, il n'eût été que mensonge. Ils le savent bien, ceux qui avaient dit quelques jours auparavant : « Plutôt tomber aux mains des Turcs qu'en celles des Francs ! » [236]

XXXIX. 20. Alors les Turcs, pillant, massacrant, prenant des captifs, parvinrent à cette église. La première heure n'était pas encore achevée [237]. Trouvant les portes closes, avec leurs haches, ils les jetèrent bas sans tarder. Ils entrèrent l'épée à la main et, voyant les milliers de personnes de cette foule, chacun prenait pour soi un captif qu'il liait. Il n'y avait là personne pour s'opposer à eux, personne qui ne se rendît sans plus résister qu'un mouton. Qui pourra dire les malheurs qu'on vit là ? Qui racontera les sanglots et les cris des petits enfants qu'on entendit alors, les hurlements et les larmes des mères, les lamentations des pères ? Le premier Turc venu cherchait la captive la plus tendre. Tel d'entre eux s'emparait le premier de la plus belle des moniales, mais un autre, plus puissant, la lui enlevait et l'attachait, et la raison pour laquelle on l'enlevait et on la tirait dehors, c'était une chevelure bouclée, une poitrine et des seins dévoilés, des bras qu'on avait sortis [de la robe]. Alors, on vit la servante attachée avec sa maîtresse, le maître avec l'esclave qu'il avait acheté, l'archimandrite * avec le portier, de tendres adolescents avec des vierges, vierges que jusque-là le soleil n'avait pas vues, sur lesquelles même leur père avait à peine jeté le regard, et qu'on entraînait et même auxquelles on donnait le bâton si elles cherchaient à résister de force. Car celui qui s'emparait d'elles voulait les emmener en un endroit où il les mettrait en sécurité pour revenir prendre une deuxième proie, et puis une troisième. Ces pillards, exerçant la vengeance de Dieu, se hâtaient, et l'on put voir en un instant tout le monde attaché, les hommes avec des cordes, les femmes avec leurs foulards. On vit alors, sortant de l'église et de son sanctuaire des files infinies, plus longues que des troupeaux de bétail et de moutons. Tous pleuraient et se lamentaient, mais il n'y avait personne qui prît pitié d'eux.

236. Voir *supra* XXXVII, 10.
237. Environ sept heures du matin.

XXXIX. 21. Et l'église ? Que dire ? Comment parler ? Ma langue s'est collée à ma gorge et je ne peux tirer le moindre souffle de ma bouche désormais scellée. Sur l'heure même, ces chiens mirent en pièces les saintes icônes auxquelles ils enlevèrent leur revêtement. Quant aux chaînes, aux chandeliers, aux nappes de la sainte table, aux lampes à huile, pour certains, ils les détruisaient, tandis qu'ils en emportaient d'autres. Et les précieux vases sacrés du *skeuophylakion*[238], qui étaient faits d'or, d'argent et d'autres matières précieuses, en un instant ils les rassemblèrent tous, et laissèrent l'église vide et nue, sans qu'il y restât quoi que ce fût.

XXXIX. 22. C'est alors qu'on voyait s'accomplir dans la nouvelle Sion[239] aussi ce que Dieu dit par le prophète Amos : « Parole du Seigneur tout-puissant : J'exercerai ma vengeance sur les autels de Béthel et les cornes du sanctuaire seront brisées et tomberont à terre. Je frapperai la maison entourée de colonnades contre la maison d'été, et les maisons d'ivoire seront détruites ainsi que bien d'autres maisons, dit le Seigneur. Je méprise vos fêtes et ne veux pas sentir l'odeur de vos solennités car si vous m'offrez des holocaustes et des sacrifices, je ne les regarderai pas. Détournez loin de moi le bruit de vos chants. Je n'écouterai pas le son de vos instruments. Le Seigneur m'a dit : Mon peuple, Israël, approche de sa fin. Je ne le laisserai pas continuer. Les lambris du temple gémiront en ce jour, dit le Seigneur. Écoutez cela, vous qui écrasez le pauvre au matin, qui voudriez chasser les indigents du pays et qui dites : "Quand donc s'achèvera le mois, que nous fassions nos ventes ? Quand viendront les sabbats, que nous ouvrions nos trésors pour réduire notre mesure, alourdir nos poids et faire une balance faussée, afin d'acquérir les pauvres avec de l'argent, et les humbles en échange de chaussures ?" En ce jour, dit le Seigneur, le soleil se couchera à midi et l'ombre s'étendra sur la terre en plein jour. Je ferai de vos fêtes des jours de deuil et de tous vos chants des lamentations[240]. »

XXXIX. 23. Il se trouva qu'en ce jour terrible qui vit la fin de la Ville, on fêtait et célébrait par une panégyrie* la mémoire de sainte Théodosie, moniale et martyre, et c'était une fête où accourait tout le peuple[241]. Dès la veille au soir, des femmes et des hommes très nombreux étaient venus

238. La sacristie où était gardé le trésor de l'église.
239. Constantinople, nouvelle Jérusalem. Voir *supra* notes 131 et 185.
240. Am 3, 14-15 ; 5, 21-23 ; 8, 2-6 ; 8, 9-10.
241. Le 29 mai était à l'origine le jour de la commémoration de sainte Théodosie de Césarée, une martyre du IV^e^ siècle, mais elle fut confondue au XIV^e^ siècle avec sainte Théodosie de Constan-

passer la nuit près de la châsse de la bienheureuse[242]. Au matin, le jour levé, en plus grand nombre encore, les femmes étaient parties de chez elles en compagnie de leurs maris pour vénérer la sainte, avec des cierges et de l'encens. Elles s'étaient faites belles et parées, et tout à coup les voici dans les filets des Turcs. Comment en effet aurait-on pu se rendre compte que la colère de Dieu s'était soudain abattue, alors que la Ville est si étendue ? Ceux qui en connaissent la grandeur savent bien ce que je dis là.

XXXIX. 24. Le péril qui menaçait la Ville comme je l'ai dit s'était allumé et répandu comme un incendie depuis les portes de Charsos[243] et de Saint-Romain et depuis le quartier du palais. Mais du côté des bateaux et du port, la résistance que rencontraient les Turcs ne leur permettait pas d'appuyer leurs échelles aux remparts. Les Romains* en effet avaient le dessus sur les Turcs, qu'ils accablèrent de pierres et de traits jusqu'à la troisième heure[244]. Alors, un parti de ceux qui, depuis le matin, pillaient l'intérieur de la Ville, arrivé là, vit les Romains* combattre ceux des leurs qui étaient hors les murs. Criant de toutes leurs forces, ils montèrent en courant au sommet du rempart. Les Romains*, voyant les Turcs dans la Ville, poussèrent des cris lamentables : « Malheur à nous ! », disaient-ils, et ils tombaient au bas de la muraille. Car, de ce côté-là, les Romains* n'avaient plus ni vigueur ni aucune force. Alors, ceux des bateaux, voyant les Turcs dans les murs, surent que la Ville avait été prise. Les Turcs placèrent bien vite leurs échelles, montèrent à l'intérieur des remparts, brisèrent les portes et entrèrent tous dans la Ville.

XXXIX. 25. Quand le grand duc*[245] eut vu que les Turcs étaient entrés à l'endroit où il se tenait – il surveillait la Porte impériale avec cinq cents hommes –, il cessa de garder cette porte et se rendit chez lui accompagné de fort peu d'hommes. Tout le monde en effet s'était dispersé et les uns, avant même d'arriver chez eux, étaient faits prisonniers. D'autres, arrivés à

---

tinople, martyre probablement légendaire du premier iconoclasme, initialement nommée Marie et fêtée jusque-là le 18 juillet : voir notamment G. P. Majeska, *Russian Travelers to Constantinople*, p. 349-351.

242. L'église Sainte-Théodosie a été traditionnellement identifiée avec Gül Camii (la « mosquée de la Rose »), une identification encore défendue par M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople in 1453*, p. 265-290. Elle est cependant rejetée par d'autres chercheurs : voir notamment N. Asutay, « Überlegungen zum Christos-Evergetis-Kloster und zur Theodosiakirche am Goldenen Horn ».

243. Porte de Charsos ou de Charisios : voir *supra* note 132.

244. Environ huit ou neuf heures du matin.

245. Luc Notaras.

leur maison, la voyaient dévastée : plus d'enfants, plus de femme, plus aucune affaire, et eux-mêmes, avant d'avoir pu gémir et pleurer, se retrouvaient attachés les mains dans le dos. D'autres, arrivant chez eux, voyant leur femme et leurs enfants qu'on emmenait déjà, étaient liés et enchaînés avec leurs enfants chéris et avec leur épouse. Quant aux vieillards qu'il y avait au foyer et que la maladie ou l'âge empêchaient de sortir des maisons, les Turcs, sans pitié, les massacraient tous et toutes ; et les nouveaunés, ils les jetaient dans les avenues.

XXXIX. 26. Le grand duc * trouva donc ses filles, ses fils [246] et sa femme – elle était malade – enfermés dans leur tour [247], où ils s'efforçaient d'empêcher les Turcs d'entrer. Il fut lui-même arrêté avec ceux qui l'accompagnaient. Alors, le tyran envoya des hommes qui le gardèrent, lui et sa maison. Quant aux Turcs qui l'avaient capturé et qui avaient encerclé sa demeure, il leur donna beaucoup d'argent, de sorte qu'on put penser qu'il les rachetait à cause du serment qu'il avait fait. Et donc, le grand duc * était gardé avec toute sa maisonnée.

XXXIX. 27. Tous les Turcs, y compris les palefreniers des mules et les cuisiniers, entrèrent dans la Ville, qu'ils vidèrent, emportant tout.

XXXIX. 28. Quant à Giustiniani, que notre récit a précédemment conduit jusqu'à sa nef pour qu'il y fasse soigner la blessure qu'il avait reçue, tout à coup, alors qu'il était au port, voici que certains de ses hommes, s'enfuyant, arrivèrent en courant et lui dirent que les Turcs entraient dans la Ville et que l'empereur avait été tué. Quand donc il eut entendu ces paroles amères et rudes, il donna aux hérauts l'ordre de sonner de la trompette pour rappeler ses compagnons d'armes, qui partageaient son bateau.

246. Ses trois fils Isaac, Jean et Jacques, et ses quatre filles, Marie, épouse de Théodore Cantacuzène, Théodora, épouse de Manuel Paléologue, Hélène, veuve du fils aîné du seigneur génois d'Ainos en Thrace, et la plus jeune, Anne, encore célibataire : sur leurs destins voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras après la chute de Constantinople » ; Idem, « Héléna Notara Gateliousaina d'Ainos » ; Idem, « Les tribulations vénitiennes de la *Ca' Notara* ». C'est à tort que M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 259, voient une erreur de Doukas dans la mention des filles, qu'ils croient toutes mises à l'abri en Italie où elles auraient passé confortablement le restant de leur vie grâce à la fortune de leur père.

247. La demeure de Luc Notaras figure sur certaines des vues de Constantinople ornant les manuscrits du *Liber insularum* de Cristoforo Buondelmonti ; une tour médiévale subsistant encore aujourd'hui et désignée comme la « Tour d'Irène » pourrait avoir fait partie de ce bâtiment et être celle mentionnée par Doukas. Voir notamment A. Berger et J. Bardill, « The Representations of Constantinople », p. 9, A. Berger, « Zur Topographie der Ufergegend am Goldenen Horn », p. 158, et C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo », p. 233-234.

XXXIX. 29. Sur les autres nefs, on faisait les mêmes préparatifs. La plupart en effet avaient perdu leurs capitaines, qui avaient été faits prisonniers. On put voir alors, sur le rivage du port, un pitoyable spectacle : des hommes, des femmes, des moines, des moniales qui poussaient des cris lamentables et, se frappant la poitrine, demandaient aux gens des nefs de les prendre avec eux. Mais c'était impossible. Une fois pour toutes, il avait été déterminé qu'ils boiraient le calice plein de la colère du Seigneur. Même si les gens des nefs l'avaient voulu, ils ne l'auraient pu. En effet, si les équipages du tyran n'avaient été occupés à faire du butin et à piller la Ville, aucune de ces nefs n'aurait seulement pu partir. Mais les Turcs, ayant quitté les navires, étaient tous à l'intérieur de la Ville, et les Latins trouvèrent ainsi l'occasion de quitter librement le port. Le tyran grinçait des dents, mais, incapable de faire rien de plus, il endura cela à son corps défendant.

XXXIX. 30. Les gens de Galata[248] pour leur part, quand ils virent ce malheur irréparable, se précipitèrent sur le rivage avec femmes et enfants, cherchant tout autour d'eux des barques et, quand ils en avaient trouvé une, ils s'y jetaient et montaient à bord des nefs, abandonnant leurs biens et leurs maisons. Il y en eut beaucoup qui, par nécessité, envoyèrent par le fond même leurs trésors, et qui subirent d'autres graves dommages. L'un des ministres du tyran, qui avait alors la faveur de Mehmed parce que c'était lui qui avait conseillé au tyran de livrer bataille – il s'appelait Zaganos[249] – accourut dans le quartier de Galata en criant : « Ne vous enfuyez pas ! » Et il jurait sur la tête du tyran que : « N'ayez crainte ! Vous êtes les amis du souverain, et votre ville restera à l'abri de quiconque. Quant aux traités que vous aviez avec l'empereur, vous les aurez, et mieux encore, avec nous. Ne vous préoccupez pas d'autre chose, et n'allez pas exciter la colère du sultan. » Par ces mots, Zaganos empêcha les Francs[250] de Galata de partir. Cependant, tous ceux qui purent s'enfuir le firent. Quant aux autres, alors, suivant les conseils qu'on leur donnait, ils prirent les clefs de la place et, avec leur podestat *, ils allèrent se prosterner devant le tyran. Celui-ci, quand ils se furent prosternés, reçut avec joie les clefs

248. Les habitants de la colonie génoise située en face de Constantinople, de l'autre côté du Bosphore.
249. Zaganos Paşa. Bientôt promu grand vizir, il souscrira les privilèges reconnus aux habitants de Galata par Mehmed II en juin suivant.
250. C'est-à-dire les Génois.

qu'ils lui donnaient, et il les renvoya en leur parlant et en les regardant avec bienveillance.

XXXIX. 31. Seules les cinq grandes nefs purent mettre à la voile, tandis que les autres ne purent s'en aller. C'était en effet des nefs désertées, dont les capitaines, en fuite, se sauvaient avec les autres bateaux. Il y eut aussi des nefs qui s'échappèrent et trouvèrent leur salut en abandonnant leur capitaine, qui était prisonnier. Alors qu'elles étaient sorties du port, un vent du nord gonfla leurs voiles et elles faisaient route au milieu des gémissements et des lamentations, car tous pleuraient les malheurs de la Ville. Il en fut de même pour les galères de commerce des Vénitiens.

XXXIX. 32. Les Turcs de la flotte trouvèrent tout le peuple en dehors de la Ville, tout prêt, hommes et femmes, et ils les rassemblèrent là où ils étaient, puis les embarquèrent sur leurs bateaux. Quant au reste du peuple de la Ville, il était parqué à l'extérieur, dans les tentes du camp.

XL. 1. Tout cela s'était déroulé depuis la première heure du jour jusqu'à la huitième [251]. Alors le tyran lui aussi, débarrassé de toute appréhension et de toute crainte, entra dans la Ville accompagné de ses ministres et autres satrapes, avec derrière lui et devant lui ses esclaves, soufflant une haleine de feu, tous meilleurs archers qu'Apollon, tous de nouveaux Hercule dont chacun était prêt à affronter tout seul dix adversaires. Le tyran se rendit à la Grande Église* et, descendant de cheval, il y entra et fut transporté du spectacle qui s'offrait à lui. Trouvant un Turc qui brisait l'une de ces fameuses plaques de marbre, il lui demanda pourquoi il gâtait ainsi le sol. L'autre lui répondit : « C'est à cause de la religion. » Alors, le tyran, étendant le bras, frappa le Turc de son épée en disant ces paroles : « Les trésors et les captifs vous suffisent. Les bâtiments de la Ville sont à moi. » Car il s'était repenti des conventions qu'il avait passées en voyant les trésors dont on avait vidé la Ville et le nombre infini des captifs. On tira le Turc par les pieds et on le jeta dehors, à moitié mort. Le tyran donna un ordre à l'un de ses prêtres abominables et celui qu'il avait appelé monta à l'ambon* où il récita son abominable prière. Quant au fils de l'iniquité, le précurseur de l'Antéchrist*, il monta sur la sainte table et y fit sa prière.

XL. 2. Oh, quel malheur ! Quelle horrible monstruosité ! Hélas, que nous est-il arrivé ? Qu'avons-nous vu ? Un Turc sur l'autel saint où sont scellées les reliques des apôtres et des martyrs ! Un impie monté sur cet

251. C'est-à-dire entre six heures du matin et deux heures de l'après-midi.

autel ! Tremble d'horreur, soleil ! Où est l'agneau de Dieu, où est le Fils et Verbe du Père qu'on sacrifiait sur cet autel, mais qui restait toujours intact ? Vraiment, aux yeux des nations, nous avons passé pour des imposteurs [252], et notre culte pour un néant. À cause de nos péchés, l'église fondée au nom de la Sagesse du Dieu Verbe, le temple de la sainte Trinité, qu'on appelait la Grande Église * et la Nouvelle Sion, a reçu pour nouveaux noms « autel païen des barbares » et « maison de Mahomet », et c'est ce qu'il est devenu. Seigneur, juste est ton jugement.

XL. 3. Quittant donc cet autel païen, le tyran demanda à voir le grand duc * [253] et aussitôt [254] on le lui amena. Quand il fut arrivé et se fut prosterné devant lui, le tyran lui dit : « Avez-vous eu raison de ne pas me livrer la Ville ? Regarde quels ravages elle a subis, toute cette ruine, tous ces prisonniers ! » Le [grand] duc répondit : « Seigneur, il n'était pas en notre pouvoir de te livrer la Ville, ni même en celui de l'empereur, d'autant plus que certains des tiens encourageaient l'empereur en lui écrivant ces mots : "N'aie crainte, il ne l'emportera pas sur vous." » Les soupçons du tyran se portèrent sur Halil Paşa, car il était irrité contre lui. Ayant alors entendu nommer l'empereur, il demanda s'il avait pu s'enfuir avec les nefs, et le duc répondit qu'il n'en savait rien parce qu'il se trouvait à la Porte impériale lorsque les Turcs, entrés par la Porte de Charsos, s'étaient trouvés en face de l'empereur. Deux jeunes gens se détachèrent alors du gros des troupes, et l'un d'entre eux dit au tyran : « Seigneur, je l'ai tué. Mais comme j'avais hâte d'entrer et de participer au pillage avec mes camarades, je l'ai abandonné, le laissant mort. » L'autre dit : « C'est moi qui l'ai frappé le premier. » Alors, le tyran les envoya tous deux avec l'ordre de rapporter sa tête. Ils partirent en courant, le retrouvèrent et, après lui avoir coupé la tête, la présentèrent au souverain. Le tyran dit au grand duc * : « Dis-moi la vérité : est-ce bien la tête de ton empereur ? » Le grand duc *, alors, l'examina et dit : « Seigneur, c'est la sienne. » D'autres encore la regardèrent et la reconnurent. Alors, on la cloua à la colonne de l'Augoustaion [255], où elle resta

252. Cf. Sg 2, 16.
253. Luc Notaras.
254. Lire εὐθύς au lieu de αὖθις.
255. Sur la place de l'Augoustaion, entre Sainte-Sophie et l'ancien palais impérial, se dressait une colonne surmontée par une statue équestre de l'empereur Justinien (peut-être un remploi partiel d'une statue d'Arcadius) que l'on croyait indiquer ou repousser l'ennemi venu de l'Orient et à

jusqu'au soir[256]. Puis on en détacha la peau, qu'on bourra de paille et qu'on envoya partout comme un signe de victoire pour la montrer au chef des Perses et à celui des Arabes[257] ainsi qu'aux autres Turcs.

XL. 4. Selon d'autres[258], le grand duc* s'était trouvé avec Orhan[259] à la tour du Château des Français[260] et là, voyant qu'il n'était pas possible de résister davantage aux Turcs, ils s'étaient rendus. Beaucoup de gens se trouvaient là avec le grand duc*, y compris de nobles dignitaires, et Orhan, ayant demandé à un moine ses habits, les avait revêtus tandis qu'il avait donné les siens au moine, puis, passant par une meurtrière, il avait sauté à terre en dehors de la Ville. Les gens des bateaux, s'étant saisis de lui, l'avaient attaché et jeté dans un bateau avec les autres captifs. Les gens de la tour, après s'être rendus, avaient été conduits eux aussi dans ce bateau. Alors, un des prisonniers romains*, voulant racheter sa liberté, dit au capitaine : « Si tu me libères aujourd'hui, je te livrerai Orhan et le grand duc* en même temps. » Le capitaine, à ces mots, jura de le libérer. Le prisonnier lui montra alors Orhan, qui était revêtu de noir, et le capitaine, s'étant assuré que c'était bien lui, lui coupa la tête. Il prit ensuite avec lui le grand duc* vivant ainsi que la tête d'Orhan et les mena au souverain qui était au Kosmidion[261]. Celui-ci couvrit le capitaine de faveurs et de cadeaux, puis il le renvoya. Il ordonna au grand duc* de s'asseoir, le

laquelle s'attachaient certaines des prédictions relatives à la chute de la ville : C. Mango, « The Columns of Justinian and His Successors » ; R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 59-62 et 74-76 ; G. P. Majeska, *Russian Travelers to Constantinople*, p. 237-240 ; J. Raby, « Mehmed the Conqueror and the Equestrian Statue of the Augoustéon » ; S. Yerasimos, « De l'arbre à la pomme : la généalogie d'un thème apocalyptique », p. 165-168 ; C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo », p. 215-219 ; A. Effenberger, « Die Illustrationen », p. 43-46.

256. Doukas est le seul auteur à préciser que la tête de l'empereur Constantin XI fut exposée toute une journée fixée à la colonne de l'Augoustaion.

257. Vraisemblablement Uzun Hasan, émir du Mouton Blanc, qui régnait sur l'ouest de la Perse, et le sultan mamelouk al-Achraf Inal (1453-1460), qui venait de s'emparer du pouvoir deux mois plus tôt en Égypte. À ce dernier, Mehmed adressa une lettre de victoire (*infra* p. 745-753).

258. Seconde version, entièrement différente de celle donnée en XXXIX,26, de la capture de Notaras.

259. Voir *supra* note 42.

260. La tour τοῦ καστελίου τῶν Φραντζεζίδων. Probablement s'agit-il de la tour qui apparaît sous le nom de *Turris Francorum* (« Tour des Francs ») sur la vue de Constantinople figurant dans l'un des manuscrits de Buondelmonti postérieurs à la chute et enregistrant les transformations urbaines du règne de Mehmed II : elle se trouve située sur la muraille bordant la Corne d'Or, probablement à la limite est du quartier vénitien. Voir C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo », p. 206 ; A. Effenberger, « Die Illustrationen », p. 38-39. A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 193, traduit par « château des Phrantzès » (« castello dei Frantzès »), établissant un lien avec la famille du mémorialiste Georges Sphrantzès qui ne peut être retenu, la forme « Phrantzès » n'étant due qu'à une erreur de Macaire Mélissènos, l'auteur du Pseudo-Sphrantzès.

261. Voir *supra* note 136.

consola, et décréta qu'on fît des proclamations dans le camp et dans les bateaux pour retrouver les enfants et la femme du grand duc*. On les amena aussitôt. Alors, le souverain, donnant mille aspres* par tête, les libéra tous et les renvoya chez eux avec le grand duc* lui-même qu'il réconforta et consola en lui disant : « Je vais te confier cette ville pour que tu en aies l'entière sollicitude et je t'établirai dans une position plus glorieuse que celle que tu avais au temps de l'empereur. Ne perds pas courage. » Et donc, le grand duc* le remercia, lui baisa la main et partit chez lui. Le tyran s'informa auprès de lui des noms des nobles officiers qui s'étaient illustrés au palais, et il fit dresser la liste de tous ces noms. Il rassembla ceux qui étaient dans les bateaux et dans les tentes et il les racheta en donnant aux Turcs mille aspres* par tête.

XL. 5. Le lendemain matin, quand fut passé ce premier jour, ce jour sombre qui vit la ruine complète de notre race, le tyran entra dans la Ville et vint à la demeure du grand duc*, qui sortit à sa rencontre et se prosterna devant lui. Le tyran entra. La femme du grand duc*, malade, était alitée. Alors, ce loup déguisé en mouton, approchant de sa couche et s'adressant à elle, lui dit : « Salut, mère ! Ne t'afflige pas de tes malheurs ! Que la volonté du Seigneur s'accomplisse ! Je te donnerai plus encore que tu n'as perdu. Soucie-toi seulement de recouvrer ta santé. » Les enfants du grand duc* entrèrent, se prosternèrent devant lui et, quand ils l'eurent remercié, il s'en alla et visita la Ville. Elle était tout entière déserte : pas un homme, pas une bête, pas un oiseau, pas un cri ni un mot à l'intérieur de ses murs. On voyait seulement quelques-uns de ceux que leur faiblesse avait empêchés de faire le moindre butin. Beaucoup, en effet, s'étaient entretués tandis qu'ils s'arrachaient l'un à l'autre les dépouilles de la Ville. Celui qui le pouvait s'emparait du butin, tandis que l'autre, incapable de résister, recevait un coup mortel et gisait sur le sol. Mais le lendemain, le trente mai, ils étaient entrés dans la Ville et ramassaient ce qu'on avait laissé.

XL. 6. Alors le tyran, après avoir parcouru la plus grande partie de la Ville, fit tenir un banquet dans le quartier du palais[262] et il y participait joyeusement. Noyé dans le vin, pris d'ivresse, il donna à son grand eunuque[263] l'ordre que voici : « Va dans la maison du grand duc* et

262. Certainement le quartier des Blachernes.
263. Le terme ἀρχιευνοῦχος est emprunté à la Septante et plus spécialement au Livre de Daniel où il

dis-lui : Le souverain ordonne que tu envoies à son banquet ton fils le plus jeune. » C'était un beau jeune homme, âgé de quatorze ans[264]. Quand il eut entendu ce message, le père de l'enfant, mort d'émotion, le visage altéré, répondit au grand eunuque : « Il n'est pas dans mes mœurs de livrer mon enfant de mes propres mains pour qu'il aille le souiller. Il aurait mieux valu pour moi qu'il envoie un bourreau m'enlever la tête. » Le grand eunuque lui conseilla de livrer l'enfant afin de ne pas enflammer la colère du tyran, mais le grand duc* ne voulut pas l'écouter et lui dit : « Si tu veux le prendre et t'en aller, fais-le ! Mais moi, te le donner de mon plein gré, non, jamais ! » Alors, le grand eunuque s'en retourna et rapporta au souverain tout ce qu'avait dit le grand duc*, et qu'il refusait de livrer l'enfant. Le tyran, alors, plein de courroux, dit au grand eunuque : « Prends le bourreau avec toi, retourne là-bas et amène-moi l'enfant. Et que le bourreau amène le [grand] duc et ses fils[265]. »

XL. 7. Ils allèrent. Quand le grand duc* eut pris connaissance de cet ordre, il embrassa ses enfants et sa femme et partit avec le bourreau, lui, son fils et son gendre Cantacuzène[266]. Quant à l'enfant, le grand eunuque le prit avec lui. À son arrivée, il présenta l'enfant au sultan qui, apprenant que les autres étaient à la porte du palais[267], ordonna au bourreau de les décapiter avec son épée. Celui-ci les mena un peu à l'écart du palais et leur communiqua cette sentence. Apprenant qu'on allait le tuer, le fils du grand duc* se mit à pleurer. Son père, avec une attitude pleine de noblesse, raffermit les jeunes gens et les réconforta en leur disant : « Mes enfants, vous avez vu hier, en un instant, tous nos biens aller au néant : nos richesses inépuisables et la gloire étonnante dont nous jouissions dans cette Grande Ville, et, par elle, sur toute la terre qu'habitent des

est employé pour désigner le chef des eunuques de Nabuchodonosor (voir *supra* notes 94 et 131). Le titre turc qui se cache derrière cet emprunt biblique est peut-être celui de *kapı ağası* (« maître de la porte »).

264. Douze ans d'après Chalkokondylès, dont le témoignage est confirmé par les documents d'archives latins.

265. Le passage qui suit, rapportant l'exécution de Notaras, est le seul de l'histoire de Doukas dont on peut identifier la source : le discours de Nikolaos Sékoundinos à Alphonse V d'Aragon, composé en 1454, p. 783-803, en particulier p. 787 et 795. À ce sujet, voir l'introduction.

266. Théodore Paléologue Cantacuzène, époux de Marie, l'une des quatre filles de Luc Notaras : voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras après la chute de Constantinople », p. 154. Il était le fils du grand domestique* Andronic : voir *infra* note 268.

267. Ce palais où festoie le nouveau maître de la ville peut être le palais des Blachernes ou plus probablement le palais du Porphyrogénète.

chrétiens. Mais maintenant, à cette heure, il ne nous était rien resté, sauf cette vie-ci qui, pour nous, ne saurait être infinie. Tôt ou tard, nous mourrons. Et de quelle mort ? Privés des biens que nous avons perdus, de notre gloire, des honneurs, de l'autorité, nous serons l'objet des reproches et du mépris de tous, malheureux, jusqu'à ce que la mort aussi nous atteigne et nous emmène de ce monde, perdus d'honneur. Où est notre empereur ? N'a-t-il pas été tué hier ? Où est le beau-père de ma fille, ton père, le grand domestique* [268] ? Où est Paléologue, le premier écuyer, avec ses deux fils [269] ? N'ont-ils pas été tués hier dans la bataille ? Plût à Dieu que nous fussions morts avec eux nous aussi ! Mais il nous suffira de mourir à cette heure. Pas de négligence ! Qui connaît les armes du diable ? Peut-être, si nous tardons, serons-nous frappés de ses traits empoisonnés [270]. Le stade est prêt maintenant [271]. Mourons nous aussi pour le nom de celui qui a été crucifié pour nous, qui est mort, et qui est ressuscité, afin que nous jouissions avec lui de ses biens. » Par ces paroles, il réconforta les jeunes gens, qui eurent hâte désormais de mourir. Il dit à l'exécuteur [272] : « Fais ce qu'on t'a ordonné, et commence par ces jeunes gens. » Le bourreau lui obéit. Il décapita les jeunes gens tandis que le grand duc*, debout, disait : « Merci, Seigneur » et « Tu es juste, Seigneur ! » Il dit ensuite à l'exécuteur : « Frère, donne-moi quelque répit, afin que j'entre ici pour prier. »

268. Notaras s'adresse ici à son gendre Théodore Cantacuzène : voir *supra* notes 246 et 266. Il évoque le père de ce dernier, le grand domestique* Andronic Paléologue Cantacuzène, par le terme grec συμπένθερος qui désigne le père du gendre ou de la bru. Bien que Doukas mentionne la mort au combat du grand domestique*, il est plus probable que ce dernier ait survécu de peu à Notaras et ait disparu non le 29 mai mais quelques jours plus tard, exécuté sur ordre du sultan avec ses fils et les autres dignitaires impériaux survivants (*infra* XL,8) : voir la lettre du cardinal Isidore, *infra* p. 595 ; voir aussi T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 70-76. Sur l'ascendance et la parenté de cet Andronic, voir Idem, « Une Kantakouzènè, impératrice de Trébizonde », en particulier p. 218-219.

269. L'identification du personnage est difficile. Le titre de premier écuyer *(prôtostratôr*)* avait été conféré en 1449 à un fils de Démétrios Paléologue Cantacuzène, mais il ne semble pas s'agir de lui et Doukas fait peut-être une confusion avec un autre dignitaire, le grand stratopédarque Démétrios Paléologue (Métochitès). Doukas a mentionné plus haut (XXXIX,16) le pillage de la demeure d'un premier écuyer, sans qu'on puisse assurer qu'il s'agisse du même détenteur de cette dignité, laquelle pouvait être conférée simultanément à plusieurs individus : l'historien a d'ailleurs aussi rapporté comment elle avait été accordée par Constantin XI à Giovanni Giustiniani Longo (*supra* XXXVIII,2), qui n'est évidemment pas le personnage mentionné ici. Voir T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 76-82 ; N. Necipoğlu, *Byzantium Between the Ottomans and the Latins*, p. 227, n. 179.

270. C'est bien entendu le danger de la conversion à l'islam qu'évoque Notaras.

271. Le stade, scène du martyre des premiers chrétiens.

272. Σπεκουλάτωρ. Sur l'emploi de ce terme rare, voir l'introduction.

En effet, il y avait à cet endroit une petite église. Le bourreau le lui ayant permis, il entra et fit sa prière. Puis il sortit par la porte de l'église – c'était là que se trouvaient les corps des jeunes gens, encore palpitants – et, après avoir encore adressé à Dieu une prière pour le glorifier, il fut décapité. Le bourreau prit les têtes, vint au banquet, et les présenta au fauve sanguinaire. Quant aux corps, il les laissa là-bas, nus et sans sépulture [273].

XL 8. De la même façon, le tyran envoya son bourreau exécuter tous les grands du palais qu'il avait rachetés, nobles et détenteurs des principaux offices [274]. Pour leurs femmes et leurs enfants, il fit un tri. Les jolies jeunes filles, les beaux garçons, il les confia à la garde du grand eunuque. Quant aux autres captifs, il les confia à d'autres personnes pour qu'ils s'en occupent jusqu'à ce qu'on les ait conduits à Babylone, c'est-à-dire Andrinople [275].

XL. 9. On put voir alors tout Constantinople dans les tentes du camp, et la ville elle-même déserte, gisant morte sur le sol, nue, muette, sans plus ni forme ni beauté.

XLI. 1. Ô Ville, Ville, tête de toutes les villes ! Ô Ville, Ville, centre des quatre parties du monde ! Ô Ville, Ville, orgueil des chrétiens, anéantissement des barbares ! Ô Ville, Ville, paradis nouveau planté vers l'Occident, où poussent des arbres de toute sorte chargés de fruits spirituels !

XLI. 2. Où donc est ta beauté, paradis ? Où sont tes grâces spirituelles qui, bienfaisantes, fortifiaient l'âme et le corps ? Où sont les corps des apôtres de mon Seigneur, plantés depuis longtemps dans ce paradis toujours fleuri, avec au milieu d'eux le manteau de pourpre, la lance, l'éponge, le roseau que nous embrassions, imaginant alors voir celui qui fut exalté sur la croix [276] ? Où sont les reliques des bienheureux ? Celles des martyrs ? Où sont les dépouilles de Constantin le Grand et des autres empereurs [277] ? Les rues, les cours, les carrefours, les enclos des vignes, tout est plein, tout est comblé de reliques saintes, de corps nobles et de corps

273. Le récit de Doukas place l'exécution de Notaras – et semble-t-il aussi celle des autres dignitaires qui y font suite – le lendemain de la chute de la ville, dans la nuit du 30 au 31 mai. Toutefois, les autres sources conduisent à la dater plutôt de trois ou cinq jours après la chute, le 1er ou le 3 juin.
274. Selon Doukas, Notaras en avait fourni lui-même la liste au sultan : voir *supra* XL,4.
275. Comme Constantinople a été assimilée à Jérusalem, Andrinople/Edirne l'est à Babylone, la capitale du roi Nabuchodonosor : voir *supra* XXXVI,1.
276. Les reliques du Christ gardées à cette époque au monastère de Saint-Jean de Pétra : voir *supra* n. 225.
277. Évocation de la profanation par les hordes ottomanes des reliques et des tombes des saints et des sépultures impériales.

inconnus, de ceux des ascètes, hommes et femmes ! Malheur ! « Seigneur, ils ont exposé les dépouilles de tes serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel, les corps de tes saints aux bêtes de la terre, tout autour de la Nouvelle Sion, et il n'y avait personne pour les ensevelir[278] ! »

XLI. 3. Ô temple ! Ô ciel sur la terre ! Ô céleste autel ! Ô sanctuaires divins et sacrés ! Ô belles églises, livres sacrés avec les oracles de Dieu, lois anciennes et nouvelles, tables écrites par le doigt de Dieu, évangile proclamé par la bouche de Dieu, paroles théologiques dispensées par des anges vêtus de chair, enseignements d'hommes investis de l'Esprit, instructions de héros et de demi-dieux ! État, peuple, armée autrefois innombrable et maintenant anéantie tel un bateau englouti tandis qu'il naviguait ! Aujourd'hui, je vous invoque tous et vous pleure comme si vous étiez animés, avec Jérémie pour conduire mon thrène * lamentable !

XLI. 4. « Comment ! elle est assise toute seule, la Ville si populeuse ! Elle est devenue comme une veuve, celle qui est si peuplée parmi les nations ! Elle qui gouvernait les pays, elle s'est mise à payer tribut, elle passe les nuits à pleurer et ses larmes coulent sur ses joues sans qu'il y ait personne qui la console parmi tous ceux qui l'aiment. Tous ses amis l'ont trahie et lui sont devenus hostiles. Après qu'elle a été écrasée, la foule de ses habitants asservis est partie peupler l'Asie entière. Elle s'est établie parmi les nations et n'a pas trouvé de répit. Tous ses poursuivants se sont emparés d'elle alors que ses oppresseurs l'entouraient. Les chemins conduisant à la Ville sont en deuil, car personne ne vient à ses fêtes. Toutes ses portes ont été détruites, ses prêtres gémissent, ses vierges sont emmenées et la voici dans l'amertume. Ses oppresseurs sont établis à sa tête et ses ennemis sont prospères parce que le Seigneur l'a humiliée pour ses nombreuses impiétés. Ses petits enfants sont partis en captivité au-devant de l'oppresseur. La fille de Sion a vu toute sa magnificence l'abandonner, ses chefs, devenus comme des béliers qui ne trouvent pas de pâture, marchaient sans force devant qui les chassait et ses ennemis, quand ils l'ont vue, ont ri de sa déportation. Jérusalem a péché, c'est pourquoi elle a été ébranlée[279]. »

278. Ps 78, 2-3.

279. Lm 1, 1-8. Pour les longues citations des Lamentations de Jérémie, nous nous sommes inspiré de la traduction de la Bible de Jérusalem, que nous avons adaptée au texte des Septante. Les modifications auxquelles procède Doukas sont peu nombreuses : l'Asie remplace la Judée en I, 3 ; tout le début de la strophe 7 est supprimé.

XLI. 5. « L'oppresseur a mis la main sur tous ses trésors, car elle a vu pénétrer dans son sanctuaire les nations auxquelles tu avais interdit l'entrée de ton assemblée. Son peuple tout entier gémit, mendiant son pain, tandis qu'elle donne ses trésors pour de la nourriture afin de retrouver la vie. Vois, Seigneur, et regarde ! Vous tous qui passez ce chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la douleur qu'il m'a infligée ! D'en haut, il a envoyé un feu dans mes os et l'a fait descendre sur moi, il a déployé un filet sous mes pas, il m'a renversée sur le dos, il m'a livrée à la désolation pour que, tout le jour, je me lamente [280]. »

XLI. 6. « Tous mes braves, le Seigneur les a rejetés du milieu de moi. Il a appelé contre moi un temps pour écraser mon élite. Le Seigneur a foulé au pressoir la vierge fille de Juda. C'est sur eux que je pleure. Mes fils sont dans la désolation, car l'ennemi a triomphé [281]. »

XLI. 7. « Le Seigneur est juste, car sa bouche m'a trouvé plein d'amertume. Écoutez donc, tous les peuples, et voyez ma douleur. Mes vierges et mes jeunes hommes sont partis en captivité. J'ai fait appel à mes amants, et ils m'ont trahie. Mes prêtres et mes anciens, dans la Ville, ont expiré [282]. »

XLI. 8. « Entendez-moi tandis que je gémis [283] ! »

XLI. 9. « Le Seigneur est devenu comme un ennemi et il a arraché comme une vigne son enclos, il a gâté sa fête. Le Seigneur, dans sa Ville, a fait oublier fêtes et sabbats et, dans le frémissement de sa colère, il s'est irrité contre le roi et le prêtre. Le Seigneur a rejeté son autel, il a ébranlé son sanctuaire et détruit de sa main les murs des tours de la Ville. Les cris de la guerre ont retenti dans la maison du Seigneur comme les chants des Lévites un jour de fête [284]. »

XLI. 10. « Vois, Seigneur, et regarde : qui as-tu traité de la sorte ? Les nourrissons à la mamelle ont été égorgés. Dans le sanctuaire du Seigneur, tuera-t-on le prêtre et le prophète ? L'enfant et le vieillard gisent morts sur le sol, aux sorties. Mes vierges et mes jeunes hommes sont partis pour la captivité [285]. »

280. Lm 1, 10-13 (coupes dans les strophes 11 et 12).
281. Lm 1, 15 et 16 (dernier verset).
282. Lm 1, 18-19.
283. Lm 1, 21.
284. Lm 2, 5-7 (avec des différences).
285. Lm 2, 20-21 (avec des différences).

XLI. 11. « Le Seigneur a assouvi sa fureur, il a déversé la fureur de sa colère, il a allumé dans la Ville un feu et dévoré ses fondations [286]. »

XLI. 12. « Souviens-toi, Seigneur, de ce qui nous est arrivé, regarde et vois notre opprobre ! Notre héritage a passé à des ennemis, nos maisons à des étrangers. Nous sommes devenus orphelins, comme privés de père, et nos mères sont comme des veuves [287]. »

XLI. 13. « Nous avons été persécutés, nous avons été dans la peine, sans trouver de répit [288]. »

XLI. 14. « Nos pères ont péché, ils ne sont plus, et nous, nous avons porté leurs iniquités. Des esclaves dominent sur nous, nul ne nous délivre de leur main [289]. »

XLI. 15. « Notre peau est devenue livide comme un four brûlant, elle s'est repliée devant les bourrasques de la faim [290]. »

XLI. 16. « L'élite de nos hommes a été broyée par les meules et les jeunes gens empalés sur le bois. Les anciens ont déserté la porte ; l'élite de nos hommes a cessé sa musique. La joie a disparu de notre cœur, notre danse s'est changée en deuil. La couronne est tombée de notre tête. Malheur à nous, car nous avons péché ! Voilà pourquoi notre cœur est affligé, voilà pourquoi nos yeux se sont obscurcis devant la Nouvelle Sion, car elle est désolée, des renards y rôdent ! Mais toi, Seigneur, tu demeures à jamais : ton trône subsiste d'âge en âge. Pourquoi te séparer de nous et nous oublier, nous abandonner si longtemps ? Fais-nous revenir vers toi, Seigneur, et nous reviendrons. Renouvelle nos jours comme autrefois. Car tu nous as complètement rejetés, tu t'es irrité contre nous sans mesure [291]. »

XLI. 17. Voilà les lamentations et les chants de deuil de Jérémie, ceux qu'il a pleurés pour la chute de la Jérusalem ancienne : mais je crois que l'Esprit les a bien révélés au prophète pour la nouvelle aussi.

XLI. 18. Ainsi donc, quelle langue aura la force de dire et de proclamer les malheurs survenus dans la Ville, la terrible captivité et la cruelle déportation qu'elle subit, non pas de Jérusalem à Babylone ou chez les Assyriens,

286. Lm 4, 11.
287. Lm 5, 1-3.
288. Lm 5, 5.
289. Lm 5, 7-8.
290. Lm 5, 10. Nous lisons ἐπελειώθη avec la Septante.
291. Lm 5, 13-22.

mais de Constantinople en Syrie, en Égypte, en Arménie, chez les Perses, en Arabie, en Afrique, en Italie, çà et là, en Asie Mineure et dans les autres provinces, et cela, comment ? Le mari en Paphlagonie, la femme en Égypte et les enfants en d'autres lieux çà et là, changeant leur langue pour une autre langue, la piété pour l'impiété, les divines Écritures pour des écrits absurdes [292].

XLI. 19. Frémis, soleil et toi, terre, gémis devant la complète déréliction que Dieu, le juste juge, a fait subir à notre génération à cause de nos péchés. Nous ne sommes pas dignes de diriger notre œil vers le ciel ; nous ne pouvons que baisser le regard vers le bas, mettre le visage contre terre, et crier : « Tu es juste, Seigneur, et juste est ta sentence. Nous avons péché, nous avons transgressé la loi et commis l'injustice plus que toutes les nations. Tout ce que tu nous as fait subir, tu nous l'as fait subir selon une sentence véridique et juste. Mais épargne-nous, Seigneur, nous t'en prions. »

XLII. 1. Trois jours après la Chute, [Mehmed] laissa ses bateaux repartir chacun dans sa province et dans sa ville. Ils étaient chargés à couler. Et de quelle cargaison ? C'était vêtements précieux, objets d'argent, d'or, de cuivre, d'étain, livres innombrables et captifs : prêtres, laïcs, moniales et moines. Tous les bateaux étaient pleins de cette cargaison, et les tentes du camp pleines de captifs et des marchandises de toute sorte énumérées plus haut. Parmi les barbares, on pouvait voir tel d'entre eux portant un *sakkos* [293] d'archevêque, tel autre, ceint d'une étole d'or, tenant en laisse des chiens qui, au lieu de harnais, portaient des tissus brodés d'or [figurant] des agneaux [294]. D'autres, assis pour banqueter, mangeaient des fruits de toute sorte dans les saintes patènes disposées devant eux et buvaient du vin pur dans les calices saints. Tous les livres, innombrables, ils les chargèrent sur des chariots et les dispersèrent partout en Orient et en Occident. Pour une pièce d'or, on vendait dix livres : œuvres d'Aristote, de Platon, du Théologien [295], et toute autre espèce de livres. Les évangéliaires, avec des ornements de toute sorte, inestimables, ils en arra-

292. Le Coran.
293. Le mot *sakkos* (σάκκος), d'où dérive via le latin le mot français « sac », désigne à l'origine la simple tunique des pénitents, puis à l'époque byzantine un vêtement liturgique réservé d'abord au patriarche mais adopté au XIII[e] siècle par les métropolites * et plus tard par tous les évêques.
294. L'agneau est un symbole du Christ : ces tissus sont donc, comme tous les objets énumérés ici par Doukas, des objets liturgiques détournés de leur usage par les pilleurs.
295. Grégoire de Nazianze (329-390), dont l'œuvre était si fameuse qu'il était simplement appelé « le Théologien ».

chaient l'or et l'argent[296], puis vendaient les uns, jetaient les autres. Les icônes, ils les brûlaient toutes et mangeaient les viandes rôties au feu qu'ils avaient ainsi allumé.

XLII. 2. Alors, le cinquième jour après la Chute, il entra dans Galata et comme il avait ordonné d'en recenser tous les habitants, il trouva bien des maisons fermées parce que les Latins s'étaient enfuis avec leurs bateaux. Il ordonna donc que leurs maisons fussent ouvertes et qu'on fît l'inventaire de toutes leurs possessions[297] : s'ils revenaient dans un délai de trois mois, ils recouvreraient leurs biens ; s'ils ne revenaient pas, ces derniers seraient au prince. Alors, il ordonna à toute l'armée et aux habitants des villages voisins de détruire et de raser jusqu'à terre les murs de Galata ; après quoi, on les laisserait aller. Ce fut fait. Ils détruisirent tous les murs du côté de la terre ferme mais laissèrent ceux qui se trouvaient sur le port.

XLII. 3. [Mehmed] ordonna aux chauliers, pendant tout le mois d'août, de tenir prête de la chaux pour reconstruire les murs de la Ville qui étaient tombés. Il fit une liste de cinq mille familles venant des provinces d'Orient et d'Occident, et il leur ordonna de s'établir avec tous leurs membres dans la Ville au plus tard en septembre sous peine de la mort. Il établit comme préfet son esclave nommé Süleyman et fit de la Grande Église* un autel qu'il inaugura pour son Dieu et pour Mahomet. Il laissa les autres églises désertes et lui-même retourna en vainqueur à Andrinople, ayant avec lui des captifs en nombre infini et un butin incalculable.

XLII. 4. Il quitta donc la Ville le 18 juin, emmenant dans des chariots ou sur des chevaux toutes les dames nobles avec leurs filles. La femme du grand duc* mourut en chemin, près du bourg qu'on appelle Mésènè[298], où on l'enterra. C'était une femme célèbre pour ses aumônes et ses œuvres de compassion pour les pauvres, sage, maîtrisant les diverses passions qui affectent l'âme.

XLII. 5. Quand il fut arrivé à Andrinople[299], dans la ville, après un triomphe extraordinaire, on vit affluer tous les gens des deux sexes, les chefs et les princes des chrétiens, venus de près ou de loin, qui lui adressaient leur « Salut ! ». Avec quel cœur, quelles pensées, quelles lèvres,

296. C'est-à-dire l'or et l'argent des reliures.
297. En lisant αὐτῶν et non αὐτοῦ.
298. Aujourd'hui le hameau de Misinli, proche de Büyükkarıştıran, dans le district de Lüleburgaz, en Thrace turque.
299. Le 22 juin.

quelle bouche ? Cependant, bien malgré eux et contre leur volonté, ils se prosternaient en offrant des présents afin de ne pas subir eux aussi le même sort. Et le tyran était assis, la tête haute, plein d'arrogance, tout orgueilleux d'avoir pris la Ville. Quant aux princes des chrétiens, debout, ils tremblaient, attendant ce qu'il allait décider pour eux.

XLII. 6. Il répondit tout d'abord à l'ambassadeur de Serbie qu'il devait donner chaque année douze mille pièces d'or à la cour princière des Turcs [300]. Les despotes* du Péloponnèse [301] devaient donner dix mille pièces chaque année et venir avec des présents se prosterner devant lui. Le seigneur de Mytilène [302] donnerait chaque année trois mille pièces d'or, celui de Trébizonde [303] et tous ceux qui habitaient sur le Pont devaient venir chaque année pour se prosterner en apportant des présents et payer le tribut.

XLII. 7. Et donc, la première année, au mois d'août [304], les hommes du despote* de Serbie, venus verser le tribut qu'ils devaient, firent à Andrinople une grande œuvre d'aumône. Suivant les ordres du despote* Georges, ils rachetèrent des moniales jeunes et vieilles. Ils en libérèrent jusqu'à cent. Et les captifs des familles de haut rang et proches du palais, accouraient en Serbie, recevant du despote* et de la reine, en guise d'aumône, les sommes dont ils avaient besoin pour leur rachat.

XLII. 8. L'automne avait commencé et c'était maintenant l'an 6962 [305]. Mehmed passa tout l'hiver chez lui et, au printemps [306], il voulut attaquer le despote* pour annexer à son domaine toute la Serbie. Le despote*, après la prise de la Ville, s'attendait chaque jour à ce qu'on lui annonçât cette rude nouvelle et à voir l'insatiable tyran commettre cette injustice. Le despote* était en effet un vieillard [307] rompu aux affaires, qui avait maintes fois éprouvé les injustices de ce tyran comme nous l'avons dit

300. L'ambassadeur était envoyé par le despote* de Serbie Georges Branković. Selon Angelo Giovanni Lomellino, p. 531, le sultan aurait aussi exigé la restitution de certaines places qui avaient été contrôlées par son père (Murad II).
301. Thomas et Démétrios Paléologue, les propres frères du défunt empereur Constantin XI.
302. Dorino Ier Gattilusio, au service de qui se trouvait Doukas. Angelo Giovanni Lomellino, p. 531, précise que le sultan aurait également fait réclamer le versement du *haraç* aux Génois de Chio.
303. L'empereur de Trébizonde Jean IV Comnène (1429-1460).
304. La première année après la chute, donc en août 1453.
305. L'an 6962 commença le 1er septembre 1453 : l'automne est donc ici celui de 1453.
306. Printemps 1454. Pour la chronologie des déplacements du sultan dans les mois suivant la chute de Constantinople, voir H. İnalcık, « The Policy ».
307. Georges Branković avait plus de 75 ans.

bien souvent. La raison de cette injustice, qu'il mit en avant, il la dit dans ce message : « Les lieux dont tu es le despote*, c'est-à-dire la Serbie, ne sont pas à toi ni même à tes pères, mais ils appartiennent au fils de Lazare, Étienne[308]. Et donc, ils m'appartiennent. Sors donc bien vite des limites de la Serbie. Je te donnerai une partie de la terre de ton père, Vuk[309], ainsi que la ville de Sofia[310]. Si tu refuses, je viens t'attaquer. » Voilà donc le message qu'il fit tenir par l'un de ses esclaves les plus fidèles, auquel il ordonna de se présenter devant lui dans moins de vingt-cinq jours pour qu'il apprenne la réponse. Sinon, il lui ferait couper la tête et son corps serait jeté aux bêtes sauvages pour qu'ils le dévorent. Le messager du tyran, venu en Serbie, trouva que le despote* séjournait au-delà du Danube[311]. Les archontes* de Serbie le retinrent en disant que le despote* arrivait aujourd'hui, que demain il était là, et, pendant ce temps, ils prenaient soin des forteresses et accumulaient dans leurs magasins tout ce qui était utile. Le messager, voyant qu'on le trompait, se mit à craindre d'être châtié pour avoir dépassé le délai : car il avait passé plus de trente jours et donc, le tyran, plein de colère, avait quitté Andrinople avec toute son armée et gagné Philippoupolis[312]. Son esclave vint donc lui annoncer que le despote* s'était enfui en Hongrie et comment ses archontes*, le

308. Le despote* Étienne Lazarević avait régné sur la Serbie de 1389 à 1427, comme vassal ottoman jusqu'à l'époque de la bataille d'Ankara (1402). Il n'avait pas eu de fils et à sa mort la Serbie était passée à Georges Branković, qui était son neveu ; selon Doukas, Mehmed II contestait à présent la légitimité de cette succession en ligne féminine et prétendait, comme suzerain, recueillir pour lui-même la succession d'Étienne. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 374, s'appuie sur le récit d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 531, pour suggérer que Mehmed II aurait adressé cet ultimatum au despote* dès juin 1453 : Lomellino parle à ce propos d'une demande de restitution par Branković de domaines ayant appartenu au père de Mehmed II (voir *supra* note 300).

309. *Boulkos* : Vuk Branković († 1397), père de Georges Branković, noble serbe qui avait gouverné une seigneurie à cheval sur la Serbie, le Monténégro, le Kosovo et la Macédoine actuels. La région continua à être désignée comme *Vilk-eli* (« le pays de Vuk ») au début de la domination ottomane.

310. Sofia, l'actuelle capitale de la Bulgarie, l'ancienne Sardique, sur la route de Belgrade à Constantinople, était tombée aux mains des Ottomans dès 1382. La proposition de Mehmed de céder cette ville au despote* serbe paraît donc étonnante et on a suggéré que, plutôt que de Sofia, il pourrait s'agir ici de Skopje (en grec *Skopia*), qui avait fait partie des domaines de Vuk jusqu'en 1391 : H. İnalcık, « Mehmed the Conqueror (1432-1482) », p. 416.

311. Georges Branković possédait de nombreux domaines dans le royaume de Hongrie, au-delà du Danube (pour la plupart dans ce qui est aujourd'hui la province autonome de Voïvodine, en Serbie).

312. Aujourd'hui Plovdiv en Bulgarie. En turc Felibe. Pour la campagne ottomane en Serbie en 1454, voir F. Babinger, *Mehmed the Conqueror*, p. 109-111, H. İnalcık, « Mehmed the Conqueror (1432-1482) », p. 416-418, et E. Zachariadou, « The First Serbian Campaigns of Mehemmed II ». Le sultan paraît avoir quitté Edirne au milieu du printemps 1454, après la conclusion du traité avec les Vénitiens (ratifié à Constantinople le 18 avril).

piégeant, l'avaient retenu sans le laisser partir. Car le tyran allait le mettre à mort, mais son esclave avait envoyé à ce prince, avant l'expiration du délai, un message expliquant son retard, les machinations des Serbes et la fuite du despote*.

XLII. 9. Des Hongrois, ayant passé le fleuve en quelque endroit, pillèrent la région de Tarnovo[313] et, ayant rencontré une armée turque, ils obtinrent la victoire et retraversèrent le Danube avec un très grand butin.

XLII. 10. Le tyran quitta Philippoupolis et se rendit à Sofia. Il y laissa son armée avec ses ministres et tout le conseil des anciens, tandis que lui-même, avec une infanterie qui comptait jusqu'à vingt mille hommes, il pénétrait en Serbie, où il ne trouva personne pour s'opposer à lui. En effet, le despote*, bien des jours avant, était passé en Hongrie avec toute sa maison, de même que ses grands avec toute la leur. Il avait fortifié les citadelles et ordonné à tout le peuple de s'établir à l'intérieur, leur enjoignant de ne pas avoir peur et de ne pas se rendre, car il allait venir sous peu avec de grandes forces.

XLII. 11. Le tyran vint jusqu'à Smederevo[314], car il était avide de s'emparer de cette ville, qui se trouvait sur le bord du fleuve[315] et commandait le passage pour qui voulait traverser vers la Hongrie. N'ayant rien pu faire, il revint en arrière et attaqua une bourgade[316]. La citadelle ne se rendit pas. Le peuple qui habitait les bourgs en dehors de cette bourgade et les villages de la plaine avaient eux aussi une autre enceinte du rempart, à l'extérieur, pour les protéger. Car cette bourgade était forte, mais l'enceinte extérieure de la citadelle ne l'était pas autant. Ce parjure s'en empara sous la foi du serment, et, une fois qu'il s'en fut emparé, il emmena tout le monde ensemble en captivité. Mais la forteresse ne se rendit pas.

313. L'ancienne capitale du royaume bulgare, aujourd'hui Veliko Tarnovo en Bulgarie.
314. Smederevo, l'ancienne Semendria, sur le Danube, la capitale des États de Georges Branković. La forteresse édifiée par ce dernier et que Mehmed II ne put prendre lors de cette campagne subsiste toujours en partie, en dépit des destructions de la seconde guerre mondiale. La ville était défendue par Thomas Cantacuzène, le beau-frère du despote*.
315. Le Danube.
316. Cette bourgade dont Doukas ne donne pas le nom a été identifiée soit à Ostrovića (dont le siège fut en réalité conduit par İshak Paşa et non par le sultan en personne), soit, plus probablement avec la forteresse d'Omol, dans la vallée de la Morava, mentionnée notamment par Tursun Bey.

XLII. 12. Il revint donc à Sofia[317] qu'il quitta pour Andrinople où il amena aussi son butin et là, il en donna la moitié à ses officiers et à ceux qui avaient partagé ses peines, tandis que lui-même prit la moitié des captifs, qu'il envoya s'établir dans les bourgs de la région de Constantinople[318]. La part qui lui revenait s'élevait en effet à quatre mille couples.

XLII. 13. Il quitta lui-même Andrinople et vint à Constantinople. En effet, alors qu'il séjournait à Philippoupolis, il avait ordonné de relever les murs de la Ville qui avaient été détruits. Et donc, il les trouva reconstruits et bien équipés, comme il le fallait. Il entra dans la Ville et, au milieu, il fit mesurer un terrain de huit stades ou plus[319], ordonnant d'y circonscrire une cour dans laquelle on construirait un palais. Quand on eut dessiné cette cour, il en couvrit toute la partie supérieure de tuiles de plomb qu'il fit enlever des monastères. Ceux-ci, en effet, étaient restés déserts. Des foulons étaient venus habiter et travailler au monastère du Pantokratôr[320]. Dans l'église, ils taillaient des peaux, tandis qu'au monastère des Manganes[321], il y avait des caloyers turcs[322], et dans tous les autres, des couples avec leurs enfants.

317. Mehmed II était à Sofia dans la semaine du 25 août au 3 septembre 1454, lorsqu'il délivra un firman en faveur du monastère de Saint-Jean de Patmos. Cette première campagne infructueuse contre la Serbie fut suivie d'une autre dès l'année suivante, après que le despote* eut omis de payer le tribut ; elle aboutit à la prise de Novo Brdo en juin 1455 qui donnait aux Ottomans le contrôle des mines de la région. E. Zachariadou, « The First Serbian Campaigns of Mehemmed II ».

318. Nouvel indice de la volonté du sultan de repeupler Constantinople et sa région.

319. De périmètre ? Le texte n'est pas clair.

320. Le monastère du Pantokratôr, fondé au XII^e^ siècle par l'empereur Jean II Comnène en l'honneur du Christ Tout-Puissant *(Pantokratôr)* était situé à l'est de l'église des Saints-Apôtres. Une partie des bâtiments subsiste encore aujourd'hui, convertie en mosquée (Molla Zeyrek Camii). L'une des églises du complexe servait de nécropole impériale sous les Comnènes et plusieurs Paléologues y furent aussi inhumés, dont Manuel II. L'higoumène du monastère, Gérontios, prit part au concile de Florence et signa le décret d'union, mais se rétracta. Voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 515-523 et 564-565 ; G. P. Majeska, *Russian Travelers to Constantinople*, p. 289-295 ; S. Kotzabassi, « The Monastery of Pantokrator between 1204 and 1453 ».

321. Les Manganes, ancienne propriété impériale transformée au XI^e^ siècle par l'empereur Constantin IX Monomaque en monastère dédié à saint Georges, étaient situées à l'extrême est de la ville, sur la pente orientale de la colline de l'Acropole, à l'emplacement d'un ancien entrepôt d'engins militaires *(mangana)*, d'où leur nom. À l'époque paléologue, le monastère abritait une importante bibliothèque ainsi que des reliques de la Passion qui attiraient de nombreux pèlerins, même si la plupart d'entre elles paraissent avoir été transférées au XV^e^ siècle au monastère de Saint-Jean de Pétra (voir *supra* notes 225 et 276). Les bâtiments furent détruits quelque temps après la conquête turque, lors de la construction du Sérail, et il n'en subsiste plus que des vestiges archéologiques. Voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 69-76 ; G. P. Majeska, *Russian Travelers to Constantinople*, p. 366-371.

322. Le mot caloyer (καλόγηρος, « bon vieillard ») désigne normalement un moine, mais ici ces « caloyers turcs » sont des derviches.

XLII. 14. Ce que j'écris ici, après la prise de la Ville, je ne devrais pas l'écrire. Car il ne convenait pas que je raconte dans cette histoire les victoires et les exploits d'un tyran qui est l'ennemi inexpiable et le destructeur de notre nation. Mais ce qui m'a persuadé d'écrire, c'est ce que je vais dire. J'ai appris de certains vieillards, gens estimables, alors que j'étais encore jeune, que la fin de la tyrannie des Ottomans arriverait en même temps que la fin du règne des Paléologues. En effet, la tyrannie d'Osman a commencé en même temps que le règne de Michel Paléologue : Michel a été le premier de peu, tandis qu'Osman est venu peu après, à l'époque du fils de Michel [323], Andronic Paléologue [324]. Osman exerçait déjà sa tyrannie même à l'époque de Michel, mais c'était comme un simple brigand. En fonction de cela, il était préétabli que la fin des empereurs et de la Ville viendrait en premier, puis celle des Ottomans. En effet, Michel, à l'époque, avait eu recours à la divination pour savoir si son fils lui succéderait sur le trône après sa mort, car sa conscience lui reprochait de s'être emparé injustement de l'Empire dont il avait aveuglé l'héritier légitime, attirant sur lui-même et sur la lignée de sa race mille excommunications [325]. L'oracle avait donc vomi cette parole informe : « Mamaïmi ». Et le devin l'avait interprétée en disant : « Autant il y a de lettres dans ce mot informe, autant d'empereurs de ta descendance régneront [326], et alors, le pouvoir impérial sera retiré à la fois à la Ville et à ta famille. » [327] Voilà

323. Michel VIII Paléologue (1260-1282).

324. Andronic II, fils et successeur du premier Paléologue, Michel VIII, régna de 1282 à 1328 : le règne d'Osman (vers 1280-1326), le fondateur de la dynastie ottomane, fut donc en effet contemporain du sien.

325. Pour établir sa dynastie, Michel VIII n'avait pas hésité à faire aveugler le jour de Noël 1261 l'héritier légitime de l'empire, Jean IV Laskaris, alors âgé d'une dizaine d'années, dont il avait juré de préserver ses droits. Le souvenir de ce crime pesa longtemps sur la légitimité des Paléologues et fut périodiquement ravivé par les opposants de la dynastie : on voit qu'il n'était pas encore éteint du temps de Doukas.

326. Les initiales *M. A. M. A. I. M. I.* correspondent aux noms des empereurs paléologues légitimes : Michel VIII, Andronic II, Michel IX (bien que, décédé avant son père, il n'ait jamais régné seul), Andronic III, Jean V, Manuel II et Jean VIII. En revanche, Andronic IV et son fils Jean VII sont omis parce que, en raison de leurs tentatives d'usurpations, ils ont été écartés par Jean V au profit de Manuel II. Constantin XI l'est également parce qu'il n'a pas été couronné, ce qui pour beaucoup – dont Doukas – lui interdisait de prétendre au titre impérial (voir *supra* p. 118).

327. Tout ce récit prophétique est directement calqué sur celui, plus fameux et rapporté par Nicétas Chôniatès (N. Chôniatès, *Historia*, J. van Dieten éd., p. 169), qui concerne la dynastie des Comnènes : d'après une prédiction, les noms des empereurs successifs de cette famille étaient censés former finalement l'acrostiche *AIMA* ; la prédiction influença très directement la politique dynastique de Manuel Ier Comnène (1143-1180) : P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos*, p. 200 ; Idem, « Prophecy and Divination in the *History* ». Elle fut exploitée plus tard par les

donc, pour nous qui sommes arrivés en cette ultime fin des temps et qui avons vu l'horrible et terrible châtiment qui s'est abattu sur notre nation, ce à quoi nous rêvons, dans l'attente de notre libération ; et, suppliant avec un désir et une ardeur extrêmes le Dieu qui châtie, puis guérit, espérant que les prédictions faites par certains hommes pieux s'accompliront comme nous l'attendons, nous écrivons aussi ce qui est arrivé après que Dieu nous eut châtiés par l'entremise du tyran.

empereurs de Trébizonde, descendants des Comnènes, qui en contournèrent adroitement le caractère funeste : A. A. M. Bryer, « Family Planning in Trebizond : The AIMA of the Grand Komnenoi » ; R. Shukurov, « AIMA : The Blood of the Grand Komnenoi ». Par rapport à celle ici rapportée sur les Paléologues, elle avait cette supérieure élégance que le mot *aima* (αἷμα) a bien un sens en grec, et celui, tout à fait adapté, de « sang », alors que, comme Doukas le note lui-même, *mamaïmi* ne veut rien dire.

TURSUN BEY

Tarih-i Ebu-l-feth [1]

Introduction

Mevlana Tursun Bey bin Hamza Bey appartenait à une famille de haut rang. Son grand-père Firuz avait été bey d'Ankara et d'Antalya sous Bayezid Ier. Son père Hamza Bey, gouverneur du Teke-eli en 1423, *beylerbeyi** d'Anatolie en 1424 ou 1425, avait remporté de brillantes victoires pour le compte de Mehmed Ier. Installé à Bursa, il y était un personnage considérable. Cübbe Ali, oncle paternel de Tursun, fut longtemps gouverneur de Bursa, au moins de 1444 à 1456, date à laquelle il fut chargé de la garde d'Istanbul, dont il avait assuré le recensement.

Né à Bursa vers 1426, Tursun préféra faire une carrière de bureaucrate plutôt que de militaire. Il fit des études à la madrasa et choisit de travailler à Bursa sous son oncle Cübbe Ali. Secrétaire financier, il s'occupa du recensement des maisons d'Istanbul après la conquête, en 1456-1457. Il fut par la suite chargé de recensements en province à plusieurs reprises. C'est probablement vers cette époque qu'il entra sous le patronage de Mahmud Paşa, sous le grand vizirat de qui il accéda au poste de secrétaire du divan* *(divan katibi)*. Il demeura au service de cet homme d'État jusqu'à la disgrâce et la mort de celui-ci. Les fonctions de Tursun Bey l'amenèrent à être, dans les cercles du pouvoir, le témoin des principaux événements du règne de Mehmed II. À la mort de celui-ci, Tursun prit le parti du prince Cem [2],

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes de Nicolas Vatin.
2. Cf. İbn Kemâl, *Tevârîḫ-i âl-i ʿOs̱mân VIII. Defter*, A. Uğur éd., Ankara, 1997, p. 20. À la mort de Mehmed II, le prince Cem fit valoir ses droits au trône contre Bayezid II, qui l'emporta.

mais fut apparemment pardonné par Bayezid II. Après une quarantaine d'années de services, il prit sa retraite à Bursa avec une pension. Son nom est régulièrement cité dans les registres du cadi de cette ville entre 1484 et 1491 et il est probable que c'est à Bursa, en 1488, que Tursun entreprit la rédaction de son *Tarih-i Ebu-l-feth*. Telle est la conclusion de H. İnalcık, mais une autre version a été proposée[3]. La date de sa mort est inconnue.

Tursun se fondait d'une part sur ses souvenirs, parfois lointains mais de première main, d'autre part sur les faits « manifestement établis par le consensus des gens ». Cette intéressante formule assimile le travail de l'historien à celui du juriste : en effet ce dernier, pour justifier en droit islamique une loi ou une décision, pouvait en cas de besoin substituer l'unanimité des oulémas à l'établissement d'une chaîne sûre et continue d'autorités remontant jusqu'au Prophète. Tursun Bey, qui faisait usage de sources orales et écrites, avait donc bien le sentiment de faire métier d'historien. Quoi qu'il en soit des circonstances de la rédaction de son ouvrage, celui-ci parut sous le règne de Bayezid II, qui favorisait l'éclosion d'une école historique ottomane. Dédié à ce sultan, le livre devait valoir des subsides à son auteur. Ajoutons qu'il est rédigé dans une langue ornée qui participait à ce mouvement d'anoblissement de la littérature de langue turque qui se développait précisément à cette époque. Comme le rappelle Michele Bernardini l'œuvre de Tursun, tout en s'inscrivant dans une riche tradition culturelle pré-ottomane, constitue une date importante dans le développement de la prose littéraire ottomane.

Mais le livre peut être lu sous d'autres angles. Il est une justification systématique de Mahmud Paşa, le patron fidèlement servi et finalement exécuté sur l'ordre de Mehmed II. Si ce dernier est glorifié, des critiques sont parfois formulées. Dans le cas précis du siège de Constantinople, par exemple, il est notable que Tursun reprend à son compte, sous la forme apparemment innocente de l'anecdote, les critiques des milieux religieux à l'égard d'un Mehmed II donnant la prééminence aux armes sur la prière et puni de ce fait par un échec devant Belgrade. Bayezid II

3. Cf. H. İnalcık, « Tursun Beg », p. 65. La datation de 1488 semble déduite du fait que le récit de Tursun s'arrête à cette date. V. L. Ménage, « H. İnalcık and R. Murphey », p. 145, émet une autre hypothèse. Tursun pourrait avoir été un des dignitaires arrêtés en août 1488 pour couardise après une défaite ottomane face aux Mamelouks. Ainsi s'expliquerait que, bien que gracié, il ait perdu le goût de poursuivre un travail qu'il avait d'abord envisagé de dédier à Mehmed II et avait continué à la mort de celui-ci à l'intention de Bayezid II. C'est la disgrâce de 1488 qui l'aurait poussé à produire pour ce dernier une *presentation copy*.

« le Pieux » (Veli), au contraire, est loué. Il est vrai qu'il était vivant et qu'il convenait de le ménager, mais H. İnalcık voit aussi là la marque d'une volonté d'asseoir solidement sur le trône un sultan encore menacé par la persistance d'un risque de troubles fomentés par les partisans de son frère et rival Cem, toujours vivant et réfugié en Europe : c'est que, dans l'esprit de son auteur, la *Tarih-i Ebu-l-feth* n'est pas seulement un ouvrage historique et un témoignage politicien, mais aussi un ouvrage politique au sens noble, un « miroir des princes » destiné à servir de guide aux administrateurs futurs. Aussi, s'inscrivant du reste dans une antique tradition littéraire, ouvre-t-il son livre par une longue introduction théorique sur l'État et le pouvoir.

En ce qui concerne le cas particulier du siège et de la prise de Constantinople, il est généralement admis que Tursun Bey y participa en personne, dans la mesure où il laisse entendre qu'il accompagna Mehmed II lors de sa visite de Sainte-Sophie au lendemain de la victoire. On est cependant frappé, si l'on fait une lecture attentive du récit, par des erreurs (de datation notamment [4], mais aussi factuelles quand il écrit que Giustiniani fut tué devant les murs), des contradictions, des synthèses de traditions divergentes [5] qui impliquent un travail sur des sources (en l'occurrence vraisemblablement orales [6]). Tout cela paraît surprenant de la part d'un témoin direct. En revanche, Tursun se met lui-même en scène et donne des détails fort précis et concrets quand il est question du recensement qui suivit la conquête, dont on sait qu'il fut chargé. Aussi ai-je été amené à conclure qu'il ne fut pas un témoin de première main des opérations militaires, mais qu'il arriva sur place peu après la conquête. Conclusion que rejette M. Bernardini, qui considère que, sur de nombreux points, les détails originaux fournis par Tursun – et d'abord en ce qui concerne le *casus belli* – paraissent d'autant plus vraisemblables qu'ils

4. F. Emecen, *İstanbul'un Fethi Olayı*, p. 56-57, rappelle que Tursun rédige longtemps après les faits, ce qui peut expliquer des faiblesses chronologiques, et estime que, en ce qui concerne la date du passage de la flotte par voie de terre dans la Corne d'Or, l'information de notre auteur n'est pas à proprement parler inexacte, dans la mesure où les préparatifs étaient antérieurs. Mais on voit aussi Tursun dater du 5 juillet la prise de la ville !

5. C'est en particulier le cas concernant le *casus belli*.

6. Pour des sources écrites, cf. K. İnan, « On the sources of Tursun », p. 88-89, qui considère que plusieurs passages du récit des événements suivant immédiatement la conquête sont démarqués du texte de Neşri. Remarquons au demeurant que le *Cihannüma* de celui-ci, achevé en 1493, fut probablement rédigé à peu près au même moment que la *Tarih-i Ebu-l-feth* de Tursun – peut-être d'ailleurs dans la même ville de Bursa.

diffèrent de ceux fournis pas les auteurs chrétiens (ou ottomans) : ainsi, le récit du siège porte selon lui la marque d'une expérience personnelle, le caractère un peu imprécis de certaines descriptions devant être imputé à la licence poétique. Ces arguments ne me convainquent qu'à moitié : dans une brève préface, M. Bernardini ne pouvait pas reprendre point par point les éléments de ma démonstration. Dans l'état actuel de la recherche, je persiste donc à considérer que Tursun arriva très vraisemblablement après la bataille.

Cette conclusion ne retire rien à la valeur historique de son récit : homme proche du pouvoir, scrupuleux et précis, soucieux de fournir l'information la plus exacte en évaluant ses sources, contemporain des événements qui eut la possibilité de recueillir de nombreux témoignages de personnes de tous statuts qui s'étaient trouvées sur place, Tursun a rédigé le plus détaillé des récits ottomans du siège. Bien entendu, il convient de lire avec un esprit critique un auteur dont le travail reflète des considérations morales et politiques, mais son témoignage est sans nul doute des plus précieux.

La traduction est fondée sur le fac-similé reproduit par H. İnalcık et R. Murphey, ff° 28 v°-61 r°.

Éditions

Tâ'rîḫ-i Ebû-l-feṯḥ, Mehmed Arif éd., *Tâ'rîḫ-i 'oṣmânî encümeni mecmû'ası*, 26-38 (1914-1916).

Târîh-i Ebü'l-Feth, Tulum (A. Mertol) éd., Istanbul, 1977.

The History of Mehmed the Conqueror. Text Published in Facsimile with English Translation, İnalcık (Halil) et Murphey (Rhoads) éd., Minneapolis-Chicago, 1978.

Traductions

Italienne : (pour le siège de Constantinople) par M. Grignaschi, dans Pertusi (Agostino), *La caduta*.

Italienne : Tursun Bey, *La conquista di Costantinopoli*, Berardi (Luca) trad., Milan, 2007.

Bibliographie

M. Bernardini, introduction à Tursun Bey, *La conquista*, p. XVII-XXXI ; H. İnalcık et R. Murphey, introduction à Tursun Beg, *The History of Mehmed*, p. 11-29 ; H. İnalcık, « Tursun Beg » ; N. Vatin, « Tursun Beg assista-t-il au siège ? » ; K. İnan, « The incorporation of writings » ; K. İnan, « On the sources of Tursun » ; V. L. Ménage, « H. İnalcık and R. Murphey » ; notices « Tursun Bey » par C. Kafadar, H. Karateke et C. Fleischer sur le site *ottomanhistorians*.

Traduction

Montée sur le trône de Sultan Mehmed

Quand Sultan Murad trépassa, la bonne fortune du brevet de Sultan Mehmed avait été authentifiée par l'éternel divan* avec le signe « Nous avons fait de toi un lieutenant sur la terre[7] ». Il vint de Manisa sans rencontrer d'oppositions ni d'obstacles et, selon la sentence « le jeudi produit l'espoir[8] », il monta sur le trône du sultanat le jeudi 16 *muharrem* de l'an 855[9]. Le muet langage de la situation fit aussitôt ce distique :

Distique[10] *:* Le ciel est la poussière de l'ombre de ton grand destin / Le soleil est le reflet du joyau de la splendeur de ta couronne // Le déplacement des étoiles célestes ne se fait pas dans les constellations / Mais au pinacle de ton seuil.

À chaque fois que cette nouvelle-mariée du désir se montrait dans toute sa prospérité, comme le dit précisément le distique :

Distique[11] *:* Quand se présente le bonheur, quelle excuse / A l'homme bien guidé pour l'indolence ?

Prose : Il dit « Pour l'amour et le service de Dieu ! » et ceignit le sabre. Il connut que son devoir était de mettre la selle du zèle sur le dos du cheval du départ [en campagne] et de tourner dans la direction de la *gaza** les rênes où se manifeste la victoire.

Distique : Un tel brave que, dans le courant des événements, il n'a pas trouvé le sommeil tant que les bases du royaume n'ont pas été fondées.

Récit du déplacement dans le Karaman du *padişah* qui émet les firmans, le Père de la Conquête

Comme l'accomplissement des actes portant la marque de la providence que lui inspirait son devoir dépendait de l'élimination des obstacles,

7. Coran 38, 26.
8. Formule arabe.
9. 18 février 1451.
10. En persan.
11. En arabe.

son départ [en campagne] eut pour but la suppression de ceux-ci. Comme il savait que le Karamanide İbrahim Bey était un ancien ennemi de la famille [ottomane] et allumait le feu des séditions, il décida de commencer par le mater. Au moment où les soldats fortunés de l'aile gauche du printemps de l'an 855/1451, sortant de leur embuscade, noyaient en eau les escadrons des neiges et où sous les coups de l'épée du Khosroès des étoiles la pompe du cortège de Siyavuş tournait le dos à la déroute du froid, le sultan fortuné plaça dans les environs de Sofia, par précaution contre la sédition du maudit Hongrois, le *beylerbeyi** de Roumélie Tayı Karaca Bey avec l'armée de Roumélie, et lui-même avec les esclaves de sa Porte* et les soldats d'Anatolie

Distique : Ces nombreux soldats étaient une mer de fer / Devant eux leurs guides étaient la victoire et le succès

fit flotter et agiter en direction du Karaman les drapeaux portant les signes de la conquête. La raison officielle [de la campagne] était que quand le *padişah* victorieux avait honoré de sa présence le trône du sultanat, le Karamanide, estimant que son aînesse était un titre de préséance, n'avait pas adopté une attitude conforme au respect dû à la gloire du chah fortuné qui émet les firmans, ou en rapport avec le respect dû à sa grandeur. Assurément, disait-on, il est devenu nécessaire de le remettre à sa place et de lui tirer et de lui frotter les oreilles. C'est ainsi

Vers : La prospérité pour son guide et la fortune pour l'aider

qu'il fit étape sur étape. Quand il fit avec gloire et félicité de la ville d'Akşehir en Karaman le camp des tentes de la prospérité, cette soudaine attaque fit sombrer le Karamanide dans la mer des soucis et il prit la fuite. Il chercha refuge dans les rochers[12]. [Une fois] dans le Taşeli, envoyant Mevlana Veli, il mit aux pieds du *padişah* victorieux les villes d'Akşehir, Beyşehir et Seydişehir avec leurs pays et présenta ses excuses et demanda pardon. Il s'engagea à envoyer tous les ans à l'étrier fortuné un effectif de troupes. Quand la dignité du *padişah* eut ainsi été honorée, conformément à l'injonction : « Quand tu exerces le pouvoir sur lui, sois indulgent », il traça sur la page de sa situation les mots : « Pardonne d'un beau pardon[13]. » Lui rendant la jouissance du reste de son pays, il lui pardonna ses fautes passées. La paix ainsi conclue, il s'en retourna sans faire

12. Jeu de mots, « pierre » *(taş)* faisant écho au Taşeli.
13. Coran, 15, 85.

fouler ce territoire vierge aux pieds : « Craignez que Salomon et ses troupes ne vous détruisent » ; disant : « Il est honorable de s'amender. » Par les anecdotes plaisantes, il arriva ce qui suit.

Vers : Alors qu'avec la fortune pour amie le *padişah* fortuné arrivait,

les janissaires se postèrent en armes sur deux rangs le long de son chemin. À peine le *padişah* victorieux fut-il parvenu au milieu d'eux qu'après avoir présenté leurs prières en bons esclaves ils s'écrièrent : « C'est la première campagne de notre *padişah* : il faut qu'il consente quelque faveur à ses esclaves ! » Bien que la générosité et la faveur du *padişah* eussent noyé le monde sous ses bienfaits et qu'en particulier il eût gravé au fond de son cœur lumineux [la joie] de faire des dons généreux à ses esclaves, son esprit parfumé cependant n'apprécia pas cette façon inadmissible d'exprimer leurs attentes en se plaçant sur son chemin hors de toute convenance. Il ordonna donc une parade des janissaires [14]. Dès qu'il fut arrivé à l'étape, le divan * eut lieu et il donna ses ordres. Il fit venir ses *yayabaşı* [15] et leur disant : « C'est vous qui portez la responsabilité de cette mauvaise tenue », il les fit saisir et les frappa chacun de cent coups de baguette. Puis il les démit et les chassa de sa porte. Grâce à ce châtiment, la crainte de la majesté du *padişah* fut fermement installée dans le cœur des membres de ce corps qui n'a peur de rien et jusqu'à la fin de son sultanat ils ne firent pas un pas en dehors du droit chemin. Quand il arriva dans sa capitale d'Edirne, il noya le monde dans ses faveurs sous la vague écumeuse de sa générosité.

Raison de la construction de la forteresse de Boğazkesen

Si tu consacres à Dieu le sentiment de ton cœur / Tu renforceras la forteresse de ta religion // Si tes intentions sont bonnes, il te fera ta part / Au moment où seront attribuées les récompenses.

Prose : Or l'image de cette fiancée qu'était la conquête de Constantinople ne cessait de partager le sommeil du *padişah* fortuné,

Vers [16] *:* Je n'ai jamais parlé, heureux ou malheureux / Sans évoquer ton

14. La formule utilisée *(kapu olmak)* est traduite ainsi par J. Redhouse, *A Turkish and English Lexicon*, p. 1435 : « for the grand septennial parade of the janissaries corps to be held ». Mais peut-être faut-il comprendre, comme L. Berardi, que Mehmed II convoque le divan * ?
15. Commandants des cent une premières compagnies de janissaires.
16. En arabe.

souvenir // Jamais je n'ai cherché à boire pour étancher ma soif / Sans voir ton image dans la coupe.

Et c'est pourquoi il ne pouvait empêcher sa langue de le répéter ni son cœur d'y penser. Il soulignait qu'il fallait en hâter l'accomplissement. À chaque fois que les piliers de l'État et les proches de Son Excellence donnaient à entendre à son oreille sacrée, tant clairement qu'allusivement, que la place était forte et inexpugnable, que des rois précédents, dans l'intention de la conquérir, avaient vidé leurs trésors et rassemblé des troupes sans en trouver le moyen ; à chaque fois qu'ils disaient [leurs] craintes et les risques qu'en tentant cette aventure on ne provoquât d'excessives séditions ; quelques efforts qu'ils fissent ainsi pour mettre son idée fixe dans le tourbillon de l'oubli, il n'y prêtait absolument aucune attention.

Distique[17] *:* On demande à son cœur de l'oublier / Mais sa nature s'y refuse.

Voilà ce qu'il dit et, se conformant à son propre avis lumineux, il entreprit les premiers préparatifs pour obtenir ce qu'il souhaitait. Pour commencer fut émis un firman irrévocable comme le destin, qui ordonnait la construction d'un fort sur le détroit en amont d'Istanbul. Ceux qui ont vu l'endroit appelé Bosphore le connaissent, mais comme contenter le cœur de ceux qui ne l'ont pas vu en le décrivant fait partie des bienfaits du récit, on en a fait l'exposé suivant par écrit. Ainsi quand par la volonté parfaite de Son Excellence Dieu le Distributeur[18] l'agitation des vagues de l'eau abondante de la mer Noire fit se fissurer une montagne, un canal se sépara de la mer et l'eau coula comme un grand fleuve, créant d'endroit en endroit ses anses et ses recoins et montrant de lieu en lieu des replis. En sorte qu'après que son courant rapide est passé sur 360 milles environ, rappelant la façon dont l'inondation spontanée [de Saba[19]] creusait le sommet des montagnes et abandonnait les matières, l'eau s'étale et devient une mer d'Oman sans limites[20], celle qui borde les terres occidentales et

17. En arabe.

18. Jeu de mots : *feyyaz* signifie aussi « abondant en eau ».

19. L'« inondation spontanée » engloutit Saba en Arabie du Sud-ouest, à la suite de la rupture de la digue de Ma'rib, ancienne capitale du royaume. Le Coran, 34, 15-17, fait référence à la catastrophe qui, au VI^e^ siècle, amena la rupture d'un barrage et la transformation de la plaine de Saba en lac. Cf. A. Grohmann, « Mârib », p. 330 sqq.

20. Si le « canal » fait 360 milles, soit 675 km (le double de la longueur réelle), c'est que Tursun le fait aller de l'entrée du Bosphore à la sortie des Dardanelles, comme les géographes arabes (cf. A. Miquel, *La géographie humaine*, II, p. 412). Sa source est donc livresque.

que nous appelons mer Blanche * dans notre langage. Sur la rive orientale de cette étendue d'eau courante que nous avons décrite, est le pays d'Anatolie ; à l'ouest se trouvent les terres de Roumélie qui furent conquises sous les coups du sabre tranchant de la famille d'Osman. Les temples des idoles devinrent des mosquées des musulmans, et c'est de ces deux parties qu'est composé le domaine ottoman, dont on peut dire à bon droit qu'en étendue elles sont « larges comme le ciel et la terre [21] ». Telle est l'importance de l'Anatolie comme de la Roumélie qu'elles contiennent toutes deux toutes sortes de lieux plaisants, de cités et villes de grande taille et de corporations et communautés variées. Ce sont des pays cultivés et prospères, aux productions abondantes, d'une puissance illimitée, dont le *padişah* connaît toujours la victoire et le succès.

Quant à l'Anatolie et ses mines de cuivre / L'esprit ne peut concevoir l'importance de leur production // Quant à la Roumélie dont la terre est de l'or / Par sa beauté elle est pareille au Paradis // C'est de l'argent et de l'or que sa terre pure / C'est une mine de beautés que ce cinquième climat [22] !

Or sur l'ordre du Dispensateur absolu, dans un repli issu de ce cours d'eau entre la mer Noire et la mer Blanche *, il s'est formé du côté rouméliote une anse qui a découpé une portion de terre de plus d'un mille de large et environ cinq milles de long, constituant un grand port naturel qui peut contenir dix mille navires. Le port lui-même et son contenu et les vignes et arbres qui le bordent sont préservés et à l'abri des vents, en dehors de brises et zéphyrs plaisants au matin et des parfums du vent du nord le soir. Or c'est du côté orienté vers la mer Blanche * de ce port que se trouvait le fort de Constantinople, aménagé conformément au terrain selon un plan triangulaire. C'était une enceinte bien renforcée, pleine de rebelles et de factieux, faite de sept collines et de nombreux vignes et vergers, dont deux côtés étaient bordés par l'eau et le troisième par la terre ferme. Ses pierres et roches avaient été portées des déserts au sol poussiéreux ; les sommets de ses tours luttent avec la corne du Taureau céleste.

21. Coran, 57, 21.

22. Il y a de nombreux filons de cuivre en Anatolie (notamment, au XV^e^ siècle, à Kastamonu). Mais les grands secteurs miniers (argent, or, plomb, cuivre) sont en Macédoine orientale et en Serbie (qui n'est pas ottomane à cette date). C'est bien de Novo Brdo que Mehmed II fit venir ses mineurs lors du siège.

Ses fondations ont posé le pied sur le dos du Taureau terrestre / Elle a fait lutter ses tours avec la corne du Taureau céleste [23].

Ils avaient fortifié et renforcé [ces murailles] de tours franques rapprochées les unes des autres, triangulaires, circulaires, quadrangulaires ou hexagonales... Sur la muraille qui regardait du côté de la terre on avait construit une petite fortification parallèle : bien que celle-ci soit inférieure en élévation à la muraille elle-même, en vérité néanmoins elle comprend cette dernière dans son ampleur et sa circonférence, par son renforcement et sa consolidation elle est plus inabordable et impressionnante qu'elle, et à l'extérieur [de cette deuxième fortification] sont aménagées des tranchées bordées de pierres des deux côtés que le maître ingénieur avait faites plus profondes que le gouffre du souci : telle était sa force. D'autre part du côté de la mer Noire à l'embouchure de ce port, face au fort de Constantinople, on avait également construit un fort de plan triangulaire nommé Galata [24]. Il était vaste, spacieux et plein de gens de la nation chrétienne. Les Francs accompagnés de malheur [25] y dominaient : elle était sous le contrôle du pays des Francs. Chose extraordinaire : en raison du nombre des navires et des barques de transport [26], une personne peut faire le passage du pays de Roum au pays des Francs ou du pays des Francs au pays de Roum pour une piécette de bronze, dont huit font un aspre* d'argent [27]. À l'embouchure du port, une solide chaîne de fer avait été tendue d'un fort à l'autre sans solution de continuité, pareille à la concaténation des possibles. Elle protégeait le port et le mettait à l'abri des agressions d'autrui. S'étant annexé un certain nombre des forts qui sont au bord de la mer [28], ils s'étaient assuré la possibilité de rendre

23. Le *Kav-ı zemin* (« bœuf terrestre »), lui-même juché sur le dos d'un poisson, tient la terre sur ses cornes. Quant au taureau céleste, c'est la constellation.
24. *Kalata*, avec une étymologie populaire (*kale*, « fort »).
25. *Efrenc-i barenc*. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 451 n. 11, pense que *Barenc* désigne les Varègues, peuple scandinave dont la présence est attestée à Byzance du X^e^ au XIII^e^ siècle, mais disparu au XV^e^. Comme L. Berardi, qui traduit par *affranti*, je lis plutôt *bâ-renc*.
26. *Pereme** : barque servant de bac. Le terme est notamment utilisé pour désigner des embarcations traversant le Bosphore. Il est ici opposé à *sefine*, donc à un bateau rond à voiles. Cf. H. et R. Kahane et A. Tietze, *The Lingua Franca*, p. 558-559.
27. Telle est bien la valeur du *mangır* de 3,20 grammes sous Mehmed II : cf. Ş. Pamuk, *A Monetary History*, p. 39. Il s'agit ici du trajet entre le pays des « Romains* » (Constantinople) et celui des Francs (Galata).
28. Ces « annexions » doivent faire allusion à l'accord de juin 1403 avec Süleyman Çelebi, fils et successeur pour un temps de Bayezid I^er^, qui avait permis à Jean VII et Manuel II de récupérer plusieurs îles, Salonique, la Chalcidique et la côte européenne de la mer de Marmara. Mais en 1451, le territoire byzantin ne dépassait pas Silivri.

leurs forts inexpugnables et de demander de l'aide à des alliés maritimes : c'est par ce moyen que pendant quelque deux cents ans[29] ils avaient régi selon leur fausse religion de nombreuses régions au milieu du pays de l'islam et avaient constitué une principauté indépendante. Qui plus est ils appelaient ce prince César de Rome. Il ne manquait jamais de fournir un abri aux rejetons légitimes de la famille ottomane, ou aux imposteurs se faisant faussement passer pour tels, et fomentait des séditions par le moyen de ces hommes. Nombre de rois et sultans musulmans inclinèrent à demander en mariage cette fiancée bien gardée[30]. Ils préparèrent et arrangèrent des équipements, tout le matériel nécessaire, [les instruments de] la gloire et quantité de troupes. Aucun ne put poser sa main sur la robe de son inexpugnabilité[31] et tous repartirent désappointés, blessés et le cœur lourd. C'est pourquoi elle était devenue comme une cicatrice sur le front de l'islam. Quoique par sa beauté elle fût au milieu des territoires ottomans comme un grain de beauté fleurant l'ambre sur la joue d'une charmante idole, nous abrégerons notre récit. Quand le *padişah* qui règne sur la surface du monde, ombre de Dieu sur la terre, ordonna qu'un fort fût élevé sur la rive rouméliote en face du nouveau fort qui se dressait sur la rive anatolienne en amont d'Istanbul, aussitôt ses lieutenants fortunés et ses ministres expérimentés préparèrent le matériel[32], se conformant à l'injonction : « Tel est, en vérité, son Ordre : quand il veut une chose, il lui dit "Sois !" et elle est[33]. » Au moment où la Sultane Nature exempte de mauvais démons sortit de l'excès de sa froideur la tente du sultanat et la plaça dans la cour de la plaine de l'équinoxe et où avec l'aide des nuages aux mains prestes le vent valet de chambre au pied léger étendit le tapis lumineux de la verdure sur la tristesse ambrée de la terre,

Distique : Quel service convenable la terre a-t-elle rendu aux cieux / Pour qu'ils jettent à nouveau sur sa taille un manteau d'honneur ...[34] ?

29. Chiffre arrondi qui pourrait correspondre aux 198 années de l'Hégire séparant la reconquête de la Ville par Michel VIII Paléologue, en juillet 659/1261, de son siège en 857/1453.
30. Jeu de mots : *hutbe** est le prône prononcé au nom du souverain lors de la prière du vendredi, *hutbetü-n-nikah* la demande en mariage.
31. Il y a dans le texte un jeu de mots sur l'idée de chasteté : cf. l'image de la fiancée.
32. Allusion à l'affectation des travaux et des frais des différentes tours à chacun des vizirs.
33. Coran, 36, 82.
34. On lit *şiyâb* (« mélange ») ; la traduction de Berardi (« giovinezza ») suppose de restituer *şebâb*.

[Au moment où] le trésorier « Il n'y a rien dont les trésors ne soient auprès de nous[35] » habilla de vêtements de toutes couleurs et d'ornements de toutes teintes les filles de la nature et les fleurs des arbres,

Distique : Dieu soit béni ! Le mouvement de ce plaisant zéphyr / A vêtu la taille des arbres du manteau de la verdure.

Alors s'est ainsi révélé comme le jour aux yeux de toutes les personnes de science à l'esprit subtil le mystère [contenu dans ce verset :] « Considère les traces de la miséricorde de Dieu et comment il fait vivre la terre après la mort[36]. » Bref, en l'an 856/1452, dans la saison où les bords gazonnés de son fleuve [le Bosphore] deviennent des lieux de promenade, les drapeaux portant les signes de la victoire déployèrent leur gloire en direction du lieu où devait être construit ce fort.

Discours décrivant la disposition du fort de Boğazkesen

Quand il couvrit de sa tente fortunée cet endroit désiré et honora celui-ci en y portant ses pas bénis, le lieu et l'heure furent choisis après consultation des ingénieurs experts et des parfaits astrologues, et on monta les fondations du fort selon les dispositions suivantes : au bord de l'eau courante fut réalisée une muraille suivant un tracé droit, dont les fondations allaient jusqu'au centre de la terre. Aux deux bouts ils construisirent deux tours (du sommet desquelles on pouvait observer les phases de la lune), dont chacune correspondait en hauteur au sommet des étoiles Arcturus et Spica, de haute élévation et de solide fondation. À partir de ces deux tours, ils élevèrent en direction de l'intérieur deux murailles sur deux collines pareilles à des montagnes. En haut, à leur jonction, ils construisirent un solide donjon franc tel qu'on disait à sa gloire[37] :

Distique[38] *:* Son sommet n'est pas mouillé par les nuages qui passent en altitude / Car son sommet est plus haut que les nuages qui passent en altitude.

35. Coran 15, 21.
36. Coran 30, 50.
37. Tursun parle de deux murailles montant vers l'intérieur et se joignant par un donjon franc, selon un plan triangulaire avec trois tours, alors qu'il est plutôt trapézoïdal avec quatre tours principales. Faut-il comprendre qu'il n'est jamais entré à l'intérieur du fort, mais l'a seulement vu de l'extérieur en remontant le Bosphore en bateau ?
38. En persan.

Distique : Par aucun nuage passant au-dessus / Ses tours n'ont été mouillées // Comment sa tour serait-elle mouillée par les nuages / Puisqu'elle est constamment plus haute que les nuages ?

Aux murailles qui bordent l'eau on ajouta des ouvrages avancés allant jusqu'au rivage. Vingt portes ouvrant sur l'eau furent aménagées ; à l'intérieur de chacune on installa un canon évoquant un dragon crachant le feu : le boulet de pierre de chacun évoque l'épicycle de la lune. Quand ils tiraient, en raison de la force de la vitesse de leur course,

Distique : il aurait dit qu'un pont de boulets de canons était jeté sur l'eau, celui qui le voyait.

Prose : Du côté du Nouveau Fort situé sur la rive opposée [39] furent installés pareillement un ouvrage avancé et des canons. Ils fermèrent si bien le détroit que les oiseaux ne pouvaient pas voler de la mer Blanche* à la mer Noire.

Vers : Voilà ce que disent ces récits / Il a coupé le détroit des mers Alexandre // C'est un rappel du royaume de Kaydafe [40] / Que le royaume de Constantinople, ô joie !

Bref, le *padişah* qui est grâce de Dieu, se conformant à l'hémistiche : « Le plaisir de la gloire fait oublier celui de la coupe », renonça à toute autre vie de joie, de plaisir, de flânerie ou de chasse, mit tout son soin à l'achèvement de ces travaux, ce qui fait que le fort fut achevé en peu de temps. Il installa conformément aux besoins un commandant expérimenté et renommé, un intendant dévoué et des gardes disciplinés et prêts à consacrer leur vie à la tâche [41], puis la place fut équipée et remplie de matériel, d'armes, d'instruments de combat et de vivres.

Vers : Avec son chemin de ronde, les épées et les piques / Il a pris une singulière allure, le donjon du fort // Comme si plusieurs milliers de petits de l'oiseau Simurg* / Montraient leur bec hors du nid.

39. Anadolu Hisarı, qui datait de Bayezid Ier.
40. Cf. Ahmedi, *İskendernâme*, 41 vo : Alexandre le Grand s'est engagé à ne pas attaquer Kaydafe. Pour tenir parole sans renoncer à ses intentions hostiles, il détourne par un canal la mer des rivages de Roum. L'eau submerge le royaume de Kaydafe. Il semble s'agir de la création artificielle du Bosphore et des Dardanelles, dont une explication géographique a été fournie plus haut. Sur le rôle d'Alexandre dans la fondation de Constantinople et le percement du Bosphore, cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 124 n. 209.
41. 400 hommes sous la direction de Firuz Ağa d'après Doukas.

Récit de la prise du fort de Constantinople

Autant que s'agite ta vision dans l'œil / C'est le moment, donne à voir ta beauté // J'espère faire cette conquête avec les boulets de mes soupirs[42] / Quelque puissante que soit la forteresse de l'union avec toi.

Quand tout ce qui concernait le fort eut été achevé, le sultan repartit avec félicité pour sa capitale d'Edirne. Or durant le retour, de jeunes braves appartenant aux esclaves de la Porte* voulurent obtenir des moutons de bergers stambouliotes et il s'ensuivit entre eux une bataille de bouchers. Parmi les obstinés d'Istanbul, des mécréants pris de vin qui étaient sortis pour voir le départ des troupes sultaniennes s'interposèrent, les sabres furent tirés des deux côtés et les troupeaux furent emmenés. Les gens de la place crurent que la poussière de bataille qui apparaissait annonçait les hostilités et sans réfléchir plus avant ils firent sonner le tocsin, fermèrent leurs portes et se conduisirent en ennemis. Comme ils pensaient que l'attitude du despote* à l'égard du refuge du sultanat reposait sur la fermeté du pacte et du traité, certains soldats [ottomans] avaient choisi d'envoyer leurs bagages et leurs coffres avec l'armée et quant à eux de [jouir des] derniers fruits des plaisirs et du spectacle d'Istanbul. Ils se trouvèrent alors à l'intérieur de la place. Ils furent enfermés et se retrouvèrent captifs. Quoique l'abject *tekfur** fût extrêmement affecté par cette aventure, il en tira un réconfort en se disant que les beys enfermés et retenus dans la place seraient une occasion de réconciliation et d'amitié. Le *padişah* victorieux compta ces beys demeurés dans la place comme autant de gouttes dans la mer et n'y prêta aucune attention. Prenant des mesures pour effacer ce qui avait eu lieu, le mécréant renvoya ces personnes qui étaient restées dans la place avec un ambassadeur idoine. Mais quelque merci et pardon qu'ils demandassent, telle fut la réponse qu'ils reçurent : « Le *tekfur** incroyant a violé la paix sans y réfléchir. Il a rendu trouble et fétide l'eau de rose de l'amitié avec la fange des mauvaises décisions. Ses excuses ne sauraient être acceptées. Désormais c'est l'hostilité : ou bien qu'il rende la place, ou bien qu'il voie quel sera son sort[43] ! »

42. J'adopte la lecture de L. Berardi. M. Grignaschi suggère de restituer *ahen* (au lieu de *ahum*) et de comprendre « boulets de fer ».
43. Sur ce *casus belli*, cf. introduction aux auteurs ottomans, p. 94-95.

Quand l'ambassadeur fut reparti désespéré et que lui-même fut revenu avec prospérité dans sa capitale, afin de déflorer la fiancée de la prise d'Istanbul et dans l'intention d'éliminer les pharaons de cette sainte Égypte, il ordonna que fussent préparés le matériel de siège et tous les instruments qui pourraient lui donner la gloire et conquérir le pays. Quant à lui, la coquetterie de la beauté de la conquête lui fit passer cet hiver l'esprit agité et sans repos. Tantôt, envisageant le jour de l'union avec la fiancée de la conquête, il était gai et joyeux comme la face de l'aimé ; tantôt, durant la séparation des nuits, il se représentait le succès ou son impossibilité et à cette idée il était hors de lui et perturbé comme la boucle froissée d'un ami charmant ; tantôt, s'imaginant à la chasse et la poursuite de son désir, il lançait au cou des biches des hautes montagnes ses lassos pareils aux boucles lumineuses de l'être adoré ; tantôt dans sa passion pour la boucle et le menton de l'aimé, il désirait la boule et la crosse [de polo]. Bref, il se tenait dans son intention le pied ferme, le cœur solide, et selon l'équité et la grâce divines et observa les règles imposées par la charia*. Faisant du respect de l'équité et de la justice le vêtement et le manteau de sa taille jolie, il se consacra avec une parfaite sincérité à appliquer l'ordre : « Combattez pour Dieu car il a droit à la lutte que les croyants mènent pour lui[44]. » Au printemps de l'année 857 [1453], en une saison où les combattants de la nature sont dégagés des attaques du froid et où, [aidées de] la main des coiffeurs nuages d'avril, les femmes de chambre [du printemps] font revêtir aux captifs du printemps, qui ont été foulés par la troupe de l'hiver et piétinés par la cavalerie de la mauvaise saison, des ornements de verdure et des habits versicolores (et ils se réjouissent de ce spectacle) – les drapeaux portant les signes de la victoire, Dieu les favorise, le Souverain, l'Omnipotent – et ayant pris pour guide le verset : « Ils le voient éloigné, nous le voyons proche[45] », il libéra la mèche aux nombreuses boucles à la décision de prendre Istanbul. Les terribles canons cracheurs de feu pareils à des dragons – si le boulet d'un d'entre eux touchait la montagne d'Elburz*, il en enverrait un peu dans les airs et une partie dans la mer –

Distique : Si un de ses boulets touche la montagne d'Elburz* / Il donne sa terre au vent comme de la paille,

44. Coran 22, 78.
45. Coran, 70, 6-7 : « Ils pensent que le châtiment est loin, alors que nous le voyons tout proche. »

ces remarquables canons il les fit tirer par ses *yaya* *. Des mines d'argent il fit venir avec plusieurs centaines d'hommes des maîtres mineurs, avec leurs barres au pic pointu dont le bout était comme un serpent [46]. À Gallipoli, les navires aux proues effilées avaient été préparés conformément au firman irrévocable comme le destin.

Distique : Ces bateaux dont l'intérieur est plein de lions / Dont l'équipement est sans le moindre défaut // Ressemblent à une arbalète tendue avec sa flèche / Sa pointe est sur la poignée, la cheville de tension enclenchée // Ils font voler la flèche, telle est la pratique / Il est extraordinaire cet arc quand il vole [47].

Il embarque sur les navires ainsi décrits des hommes héroïques tirés d'*azab* * de mer [48] et les charge d'armes et de matériel, puis il se met en marche par étapes, lui-même par voie de terre, les bateaux par voie de mer. Chaque jour il honorait un campement de sa tente fortunée [49]. Les ménestrels de l'époque mirent ce distique en musique :

Distique [50] *:* Eh ! Le vent de la victoire qui essuie les franges de ton drapeau / Les deux Heureuses planètes [51] qui polissent le croissant [surmontant] ton drapeau.

Le jour où il devait s'installer devant Istanbul, il organisa [la troupe] en rangs et cortège comme le voulait son impériale pratique. Il place devant lui les troupes suivantes : ce blanc château mouvant qu'est le corps des janissaires [52] qui maîtrisent le tir, ces compagnons et officiers dont le pied saute avec sûreté, s'il se met en rangs face à l'ennemi, il prend la forme d'une mer qui se brise.

Distique [53] *:* Vert comme la mer mais dont la verdure ne vient pas de l'eau, mais du fer refroidi.

Traduction : Il est comme la mer, mais sa bleuté ne vient pas de l'eau mais du fer froid.

Les archers dont chaque flèche est dans le jour lumineux une flèche céleste infaillible :

46. Ces mines d'argent sont celles de Novo Brdo. Il s'agit de mineurs envoyés par Georges Branković.
47. Un certain manque de cohérence marque l'image, qui évoque tantôt l'arc, tantôt l'arbalète.
48. Ici, la formule doit renvoyer au personnel d'encadrement des galères.
49. Autrement dit on marcha au plus vite, sans étapes prolongées.
50. En persan.
51. Duel, qui désigne Jupiter et Vénus.
52. Ils portent un bonnet blanc.
53. En arabe.

Distique[54] *:* Le lancer de la flèche noircit l'œil du jour / Comme la pointe du calame rapide à tracer le cercle du *mim*[55].

Quant aux arbalétriers à la turque et à la franque, dont les carreaux étaient pareils aux flèches des regards des bien-aimés,

Hémistiche : Ils brisent les poitrines, percent les cœurs, emportent les âmes,

ils ne laissent pas l'ennemi s'avancer au-delà de la portée [de leurs armes]. Les arquebusiers et les canonniers : dix couches de cottes de mailles et de casques ne protègent pas contre un seul tir de leurs balles de plomb et leurs boulets de fer. Tels sont les corps de qualité qu'il place devant lui : ce sont les troupes attachées à la couronne qu'il met au front des troupes. Quant au rouge château volant des *azab**, qui eux aussi sont pris parmi les hommes heureux dans l'art du tir, dont la spécialité est de faire voler la hache d'arme et qui dans le saut et la rapidité s'enflamment au flambeau de leurs guides Omar et Ümeyye[56], il le place aux ailes droite et gauche du front de l'armée ; par-derrière marchait le cortège ordonné en rangs des braves cavaliers au rugissement de lion, qu'il convient de qualifier par cette description : « En rangs serrés comme s'ils formaient un édifice scellé avec du plomb[57]. » Quand ils marchaient,

Hémistiche : L'air semblait un chêne à cause des piques

et quand ils s'arrêtaient,

Hémistiche : Le sol était complètement caché par les tentes.

Distique[58] *:* À cause de ces lances l'air était comme une forêt / À cause des tentes le sol avait parfaitement disparu.

Ils s'écoulèrent vers le fort comme une mer houleuse.

Vers : Quelle troupe est-ce là, montagne couverte d'acier, / Armée travaillant à la victoire, qui produit le grondement de la mer ? // Que ce cortège dont chaque homme met un régiment en déroute, / Est prêt à la bataille et persévère au combat ? // Ces hommes ayant l'excellence de Süheyl[59] et [éminents comme] la constellation du Bouvier / Jetaient la bataille et le massacre dans les cœurs.

54. En persan.
55. La lettre *mim* (م) a la forme d'un cercle se terminant par un trait vertical descendant sous la ligne.
56. Le deuxième calife et l'arrière-grand-père de Muawiyya, fondateur de la dynastie des Omeyyades.
57. Coran 61, 4. Ce passage décrit assez précisément la disposition des troupes.
58. En persan.
59. Canopus de la Carène, l'étoile la plus brillante après Sirius. Elle n'est visible qu'au sud de la Turquie.

Le son produit par la clique aux manières khosroèsiennes et la clameur des timbales et des trompettes de bronze résonnèrent aux oreilles des cieux. À la suite du hennissement des montures, le tremblement de terre provoqué par les armées en marche

– *Hémistiche :* « Le tremblement de terre de l'heure sera sûrement quelque chose de terrible [60] ! » –

faisait parvenir sa poussière jusqu'aux sommets montagneux. En avant-garde guerrière, nombre de champions ayant l'expérience de la guerre, aux yeux de qui le jour des champs de bataille était plus doux que la nuit des jours de noces, poussaient leurs chevaux en avant pour frapper de leurs sabres la porte de la forteresse de Constantinople. De l'autre côté cependant, comme ils considéraient le *tekfur** de Constantinople comme le César de Roum, venant des pays mécréants, par des trajets proches ou lointains, des héros célèbres parmi les mécréants obstinés s'étaient préparés à remplir leur service de *kul** et étaient venus pour se consacrer à ce qu'ils prenaient pour une *gaza** [61]. Précisément, cette vierge forteresse qui n'avait jamais montré d'inclination pour les anciens rois et dont le roi n'était pas un maudit courbant le front devant l'ennemi, conformément à la présomption que montrait leur zèle pour leur état d'ignorance [de l'islam], pour ne pas laisser l'ennemi s'approcher des portes, envoya s'opposer à lui et le combattre nombre de démons et de chiens enragés qu'elle avait revêtus de fer des pieds à la tête, eux et leurs chevaux. C'est ainsi que devant chaque porte il y eut une bataille soulevant la poussière telle que le son des bravos émis par l'assemblée des anges orna comme d'une boucle les oreilles des mortels. Plusieurs assauts furent livrés. Après l'affaire, le Malin fut humilié, comme le veut le précepte : « La vérité est au-dessus de tout, il n'est rien au-dessus d'elle. » Ils repoussèrent les mécréants comme des bœufs et les ramenèrent à l'étable de la forteresse. Ils les laissèrent fermer les portes de la forteresse. Cependant bien des têtes avaient été coupées et des mécréants avaient été pris vivants. Bref, en un moment béni qui était décoré du discours de sa bonne fortune et exempt de toute mauvaise fortune, [Mehmed II] daigna honorer de son arrivée la forteresse, comme le voulait le commandement du Seigneur. Conformément à

60. Coran 18, 1.

61. Tursun, par ce mot, cherche à rendre l'idée de croisade, même s'il le fait avec ironie. De même, l'emploi de *kul** – normalement réservé aux esclaves de la Porte* – est une approximation qu'on peut lire au second degré.

la disposition ottomane, le Seuil qui évoque le ciel fut placé au milieu, pareil à la galerie de la coupole du palais d'Iram * ; les tentes des janissaires faisaient un cercle autour, comme le halo entoure la lune ; cela paraissait, en face du fort d'Istanbul, un fort qui en était la réplique. İshak Paşa, qui avait fait partie des vizirs de feu Sultan Murad Han (sur lui soient la merci et l'approbation divines) et qui était *beylerbeyi* * d'Anatolie, s'installa sur l'aile droite avec les troupes d'Anatolie qui

Distique : Par l'épée de la vaillance tous sont des chefs royaux / Par le piège de la bravoure, tous sont des lions qui l'emportent sur le tigre.

Et Tayı Karaca Bey, l'oncle maternel de Sultan Alaeddin [62], qui était un expert brave et doué de cœur en matière de maniement du sabre, de tir à l'arc, de jugement et de prise de décision, et qui était *beylerbeyi* * de Roumélie, s'installa sur l'aile gauche avec les soldats de Roumélie qui

Hémistiche : Sont des braves et des lions qui brisent les rangs de tout ennemi [63].

Bref c'étaient deux mers,

Distique : L'une, une mer de fer, c'est-à-dire une armée / Et l'autre, la mer du Détroit [64], immuable.

[Mehmed II] encercla si bien la forteresse de Constantinople que quand la poussière fut retombée, le despote * et les gens de la place eurent l'impression d'être assiégés dans une île et confirmèrent ce verset : « Lorsqu'ils virent ce qui était arrivé, ils dirent : "Nous sommes sûrement égarés [65]". » Aussitôt, il ordonna qu'on aménageât des gabions aux endroits où seraient installés les canons. De place en place on installa des catapultes ayant la forme du disque de la constellation d'Orion, dont les cordes sont des flammes de météores, qui ouvrent le destin et ferment la destinée. On implanta des barricades et des abris voûtés [66]. Un endroit approprié fut désigné pour les sapeurs [67]. Tandis que chacun était avec

62. Alaeddin, frère aîné de Mehmed II, décédé en 1443. Karaca Bey aurait donc été le frère de la mère de ce prince.

63. Cette description de la disposition des forces ottomanes est conforme à ce que disent les sources chrétiennes. Il est donc faux de dire (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 95, n. 1) qu'aucune source ne donne de détails à ce sujet en dehors d'Evliya Çelebi. Sur l'autre rive de la Corne d'Or, Zaganos Paşa encerclait Galata.

64. Chez Tursun, on s'en souvient, la mer de Marmara fait partie du Détroit.

65. Coran 68, 26. Il s'agit de jardiniers qui repoussent la parole de Dieu, se promettent une récolte sans la formule de restriction « si Dieu le veut » et dont la récolte est détruite durant la nuit.

66. Traduction d'H. İnalcık et R. Murphey, *The History*, p. 35.

67. Les mineurs serbes étaient sous les ordres de Zaganos Paşa.

constance à sa tâche et dans son zèle pour l'islam travaillait pour Dieu et pour le service de son seigneur, et que tous les jours on jouait du sabre devant les portes de la place, le *padişah* père de la conquête s'entretenait dans sa demeure alliée à la victoire avec l'image de la conquête de sa fiancée et attendait le moment de s'unir avec elle et de contempler sa beauté.

Distique : J'ai placé mon espoir dans la grâce du Magnanime, je souhaite / Qu'il fasse obéir à mes vœux ma charmante impudente.

Cependant comme le côté du port était totalement bloqué et qu'en conséquence on laissait les mécréants tranquilles de ce côté-là, les soucis ne manquaient pas de laisser leurs traces dans l'esprit parfumé du *padişah*. Il réfléchit au moyen de se débarrasser de ce souci : il ordonna que l'on tirât un certain nombre de ses galères et de ses excellents caïques depuis le Bosphore par voie de terre en contournant Galata, et qu'on les fît glisser dans l'eau du port : ainsi le siège se ferait de tous les côtés, ce qui amènerait l'ennemi à se disperser et s'éparpiller. Appliquant ce firman qui avait la force du destin, les ingénieurs habiles dans l'art de tirer les lourdes charges et les marins furent aux ordres. Conformément aux vœux du *padişah* de l'islam, ils hissèrent les voiles des bateaux qu'ils avaient ornés de drapeaux versicolores et multicolores et contournant le fort de Galata ils les firent passer à l'air libre, ou plutôt ils les firent voler : « Il a mis à son service le vaisseau sur son ordre [68]. » De chacun des bateaux sortait le grondement des tambours et des timbales, les cris des gens de mer et le tumulte du choc des vagues : les mécréants ingrats reçurent ainsi au visage le cri de la tribu des Semud [69]. Portant ainsi l'effroi, ils tirèrent [ces navires] et les jetèrent parfaitement équipés dans l'eau du port. La ville fut assiégée des trois côtés. Elle fut battue par les canons et les catapultes. Chaque boulet capable d'abîmer une montagne brisait les sommets des tours de la forteresse pareils aux têtes de démons et provoquait un séisme dans une partie de la place, faisant monter une clameur pareille au tonnerre du ciel jusqu'au cœur de l'édifice de ces chiens les habitants de la place, en sorte que se manifesta à leur sujet [le verset] : « Ils mettent

68. Coran 14, 32.

69. Tribu d'Arabie centrale, détruite dans le Coran par un cataclysme pour n'avoir pas reconnu pour tel un prophète envoyé par Dieu. Au lieu de « cataclysme » (Coran, 7, 78), on peut trouver « cri » (Coran 11, 67 ; 38, 15 ; 54, 31) : c'est l'annonce du cataclysme. C'est à ce cri-cataclysme qu'il est fait allusion ici et non à des hurlements de terreur. Cf. H. Brau « Semûd » ; C. Kırca, « Semûd ».

leurs doigts dans leurs oreilles par crainte de la foudre et pour se préserver de la mort[70]. » C'est ainsi que les *gazi** s'alignaient tous les jours contre ces réprouvés ignorants, depuis le début de l'aube matinale jusqu'au crépuscule du soir, depuis l'arrivée de la caravane de l'aurore jusqu'au moment où repartaient les chameaux du jour. Eux, se fiant à la force de leur position imprenable, à la puissance et au caractère inexpugnable de leur forteresse, demeurèrent fermes dans leur insubordination. « Et ils s'imaginaient que leurs forteresses les défendraient[71]. » Par la constance de leurs efforts, en quelques jours [les Ottomans] rasèrent au niveau du sol certaines tours de la forteresse qui s'opposaient au signe d'Ariès[72]. Quand la fortune de l'ennemi cessa de durer, la forteresse, malgré son élévation et sa supériorité, commença à présenter bassesse et humilité.

Distique : Elle relevait la tête comme le palais du Souverain généreux / Quand elle vit la coupe qui donne accès à la vérité, elle plia sa taille devant lui.

Prose : Que dire pour conter comment l'affaire s'est conclue, comment le mur s'est effondré et comment pour certaine cause les solides murailles ont été abattues et mises à terre ? Ce qui donna à voir avec clarté les signes de la conquête manifeste et les rendit dans les cœurs des croyants brillants comme le soleil qui illumine le monde. Or il avait été envoyé en renfort du pays franc deux *köke** pareilles à des montagnes, dont chacune par la forme et l'ampleur rappelait l'arche de Noé : elles étaient chargées de toutes sortes d'armes et d'équipements et avaient à leur bord d'impurs rebelles célèbres pour leur bravoure et leur héroïsme. Le hasard voulut qu'alors que les lieutenants de Son Excellence [le sultan] et la plupart des marins étaient occupés à faire descendre les bateaux dans le port, ces *köke**, trouvant un vent favorable, ouvrirent les voiles et apparurent arrivant tout à fait comme des flèches lancées par un arc. Le commandant de la flotte Baltaoğlu Süleyman Bey se porta contre ces géants maléfiques avec les bateaux qui se trouvaient présents. Il livra un grand combat mais

70. Coran 2, 19.
71. Coran 69, 2. Citation qui fait implicitement de l'armée ottomane le bras armé de Dieu contre ceux qui « parmi les gens du Livre étaient incrédules » : « Et ils s'imaginaient que leurs forteresses / les défendraient contre Dieu. / Mais Dieu les a saisis / par où ils ne s'y attendaient pas. »
72. Allusion à la chute de la tour Saint Romain (Sulı Kule Kapısı et non Topkapı, cf. K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, II, p. 115 n. 28), qui suivit l'assaut du 18 avril (cf. idem, p. 117, n. 33) ?

– *Hémistiche :* Si un homme est un lion, que devra-t-il faire contre une haute ville[73] ? –

la victoire ne lui fut pas accordée. Les mécréants ouvrirent la porte du port et introduisirent les *köke**. Quoique cet événement mît l'abattement et la misère parmi les musulmans[74], cependant il confirma le commandement : « Il se peut que vous ayez de l'aversion pour une chose, et elle est un bien pour vous[75]. » Car pour finir ce sont ces bateaux qui causèrent la conquête. Voici ce que nous entendons par là. La position attribuée aux pages impériaux et aux officiers rapprochés de la Porte liée aux cieux – autrement dit aux esclaves de la Porte* et au corps des janissaires – avait été de quelque manière battue et détruite ; des passages avaient été aménagés vers les profondes tranchées, en sorte que l'idée s'était emparée du cœur des mécréants que c'était de là que viendrait le désastre pour la place[76]. Ils délibérèrent alors sur la façon de garder cette position en danger. Les gens de la place [les Grecs] disaient : « Nos maisons et nos familles passent avant tout. De plus, c'est la maison de notre seigneur. Nous ne nous fions à nul autre qu'à nous ! » Les gens des bateaux [les Latins] disaient : « Nous avons quitté nos maisons et nos familles pour jouer complètement nos vies et nos têtes dans la *gaza**. Nous avons plus d'une fois répondu à un adversaire comme celui-ci. Le repousser est possible avec notre alliance et notre aide. Si cette position ne nous est pas montrée, nous rentrerons sur nos bateaux et nous nous comporterons en observateurs à l'écart. » Une dispute s'étant ainsi élevée entre eux, ils se divisèrent en deux groupes. Quoique le *tekfur** incroyant penchât pour l'avis de la communauté des gens de la place, il se sentait en position de faiblesse devant la probabilité pour qu'au moment décisif les gens des bateaux ne cédassent à l'esprit de revanche, ne les abandonnassent et ne partissent. Aussi les plaça-t-il du côté des esclaves de la Porte*, se conformant au commandement : « Le naufragé s'accroche à tout brin d'herbe[77]. » Les mécréants d'Istanbul eurent beau crier que c'était une

73. Le mot persan *şar* peut également désigner un immeuble particulièrement élevé.
74. Sur ce découragement, cf. la lettre attribuée à Ak Şemseddin, p. 505-506.
75. Coran 2, 216.
76. Le sultan et les esclaves de la Porte* sont du côté du Mésoteichion, de part et d'autre du Lycus. C'est là, au sud d'Edirne Kapısı, qu'était concentrée l'artillerie ottomane. C'est principalement sur cette zone que portèrent les assauts des 18 avril, 7 mai et 29 mai. Celui du 12 mai visa plutôt la zone du palais des Blachernes.
77. En arabe.

faute, ce fut inutile. Quand l'ordre du siège fut parfaitement accompli, l'hémistiche

« Marche, car c'est Celui qui ouvre qui t'a accordé cette conquête ! »

parvint à l'oreille sacrée du *padişah* : le mercredi 27 du mois de *cemaziü-l-ahır* de l'an 857[78], ayant demandé de l'aide à la grâce de Dieu (qu'Il soit exalté) et à l'âme de Son Excellence le Prophète, il donna l'ordre de l'assaut et du pillage. « La victoire ne vient que de Dieu[79]. » Là-dessus, dans la nuit du mercredi[80] – l'ombre de l'obscure mèche de la nuit était tombée comme un grain de beauté sur le défaut de la face du matin – les combattants de l'islam et de la foi menèrent soudain jusqu'aux tranchées, groupe par groupe, leurs parapets et leurs bannières signifiant la victoire. Passant par les larges accès qu'ils avaient ouverts dans les tranchées, un certain nombre de groupes armés dressèrent contre la muraille de la forteresse des boucliers et des échelles qui touchent au ciel : ils menèrent un grand combat et animèrent la nuit. Au matin, quand le sang eut coulé dans la plaine du crépuscule à la suite du combat par lequel l'armée roumie[81] de l'aube disputait le fort aux douze tours[82] du ciel au noir émir du soir, le *padişah* victorieux enfourcha le cheval de la victoire.

Distique : La bonne fortune devant lui et dans son dos la félicité / À sa droite l'aide divine et à sa gauche la combativité,

Il s'approcha de la forteresse, fit jouer les tambours qui ornent la victoire et ordonna : « Par la grâce de Dieu (qu'Il soit exalté), pillage ! » Dieu est le plus grand ! Ils poussèrent en avant les ambassadeurs du terme fatal et messagers du trépas, autrement dit les canons qu'ils avaient préparés auparavant. Avant que les mécréants étourdis se fussent remis du choc des boulets, le signal du combat fut donné de tous côtés et les *gazi** montèrent à l'assaut par escouades aux cris de « Allah, Allah ! », pareils à des lions rugissants. Une pluie de flèches commença à tomber du nuage des arcs. L'oiseau des flèches s'envola de la tour à l'élévation courbe[83].

78. Le 5 juillet 1453, un jeudi. Cette date est évidemment erronée, sans qu'on puisse déterminer l'origine de cette erreur. Le récit de la bataille, qui suit, est un peu confus ; il donne à entendre qu'il y eut deux vagues d'assaut, alors qu'il y en eut trois.

79. Coran 3, 126.

80. C'est-à-dire la nuit du mercredi au jeudi.

81. *Sic*. Mais il faut vraisemblablement restituer *ruzi* (« du jour », « de la lumière »), comme le propose M. Grignaschi, dans A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 460, n. 49.

82. *Burc* : le mot veut aussi dire « constellation ».

83. Cf. M. Grignaschi, dans A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 460 n. 51. C'est la trajectoire de la flèche qui est courbe.

Sur quelque branche d'un corps qu'il se posât, il cueillait le fruit de sa vie et refermait le livre de ses actes. Les flammes des bouteilles de naphte et le cri émis par le tonnerre des canons semblaient le son tonnant et l'éclat de l'éclair.

Hémistiche : Quand la fumée du feu grégeois et l'intime fierté du *tekfur**

comme une ombre retombèrent sur la forteresse, ce fut comme si la fortune du *padişah* religieux manifestait à l'égard des gens de l'associationnisme* et de la mort la formule : « Nous avons projeté le Mont au-dessus d'eux[84]. »

Bref, de l'intérieur et de l'extérieur de la place les projectiles des canons, des arquebuses et pièces légères[85], les flèches des arcs et des arbalètes sortaient et montaient plus nombreux que les gouttes de la pluie d'avril, tels les messagers des prières des justes ; et tombaient et déclinaient comme les calamités du destin céleste. Dans les brèches apparues aux endroits ruinés par les canons, on s'attaquait et se repoussait à coups de sabre tirés de bas en haut et de haut en bas, de lances munies de crochets et de piques. En tout ceci

Vers : De l'extérieur les *gazi**, de l'intérieur les rebelles / Combattirent à la perfection lance contre lance / [Les projectiles des] canons et fusils allèrent et vinrent / Que de têtes ils séparaient de leur corps / Quand la fumée des feux grégeois sortait comme un nuage / Les adorateurs du feu[86] faisaient pleuvoir les étincelles sur les *gazi** / Les boucliers étaient placés contre le fort de telle sorte / Que c'est eux qui arrêtaient le feu du feu grégeois / Ils dressaient contre les tours les crochets de leurs piques / Tiraient et faisaient tomber à terre les combattants / Quand des tunnels eurent été percés dans les profondeurs du sol / La partie inférieure du fort se retrouva minée de place en place.

C'est ainsi que jusqu'au début de la matinée le feu du combat montra son excitation et que la poussière de la bataille se souleva. Soudain, derrière le rideau de la formule : « Et il était équitable pour nous de secourir les croyants[87] », se manifesta la grâce divine par [cette promesse :]

84. Coran 7, 171. Le passage cité se poursuit ainsi : « comme s'il avait été une ombre ».
85. Le *zarbzen** est normalement un canon relativement léger. Mais la formule *tüfenk-i zarbzen* laisse perplexe. Peut-être, ici, s'agit-il seulement d'arquebuses ?
86. Les zoroastriens *(gebr)* – donc des infidèles – sont ici les Grecs pour le jeu de mots.
87. Coran 30, 47. C'est Dieu qui parle.

« Nous récompensons ainsi ceux qui font le bien[88]. » Selon l'assertion : « Toute chose a ses causes[89] », Celui qui ouvre les portes ouvrit précisément la porte où, comme nous l'avons mentionné précédemment, face aux janissaires et aux esclaves de la Porte*, ce sont des rebelles pleins de haine, les [Latins] inconséquents des bateaux, qui avaient été désignés. Aussitôt, inconsidérément, ils entamèrent un violent combat. Ils en vinrent même à se montrer téméraires et, profitant de la forte position des murailles et des tours, s'opposèrent [aux assaillants] dans les postes avancés et s'acharnèrent au combat. Or alors que ce chef des démons, leur capitaine, un maudit qui était venu en se réclamant de sa prééminence et d'une réputation de héros, se tenant par préséance en avant sur la brèche, se battait au sabre avec un *gazi** du haut d'une tour, un autre *gazi** le poussa de bas en haut et la pointe de son sabre se fit un chemin par le ventre du maudit, conformément au commandement : « Quand Dieu veut une chose il en prévoit les moyens[90]. »

Distique : Il aurait dit, celui qui aurait vu les formes du *gazi**, de la pique et du mécréant : / Le rhinocéros a emporté avec bonheur sur sa corne l'éléphant du combat.

Quand le chef tomba, ils ne demeurèrent pas fermement sur leurs pieds ; les dispositions des mécréants changèrent, ils montrèrent leurs nuques et désirèrent [regagner] l'intérieur de la forteresse. Fatigués, ils ne purent passer et demeurèrent « bloqués entre [deux] assaillants[91] ». Autrement dit, ils restèrent entre les deux murailles. Les autres combattants de la forteresse, terrorisés par la crainte d'un assaut des musulmans, fermèrent les portes de l'intérieur. Par nécessité, comme l'entente de ces rebelles insoumis qui se flattaient de [descendre] des démons de Salomon s'était conclue dans la duplicité, ils rendirent l'âme sur l'épée à deux tranchants. Il se fit en quelque sorte des montagnes de morts qui étaient comme des échelles jetées contre la tour et la muraille. À l'instant les *gazi** dans leur bonne fortune montèrent à l'assaut de la forteresse intérieure elle-même et jetèrent les ennemis du haut de l'apogée de l'obstination dans le périgée de la nullité et de l'humilité, et même dans la profondeur fatale. De même que l'eau du Bosphore, quand elle a quitté le

88. Coran 6, 84.
89. En arabe.
90. En arabe.
91. En arabe.

détroit, devient une mer sans limite, les soldats victorieux du sultan fortuné, pénétrant dans la forteresse par les brèches étroites, créèrent le tumulte et la confusion chez les mécréants [92]. Ils se répandirent, envahissant comme de nuisibles matières les membres et les parties de la ville. Dans cette grande forteresse plus vaste que l'espace couvert par l'imagination, les mécréants dissolus et mauvais pécheurs, pareils aux troupeaux de bœufs fuyant par petits groupes et rassemblements devant les loups affamés, fuyaient sous les coups devant la troupe des justes *gazi* *, tantôt fuyant, tantôt résistant à l'attaque. C'est un fait remarquable et plaisant que dans cette faveur donnant la victoire les esclaves de la Porte * aient eu particulièrement leur part. Et même ce furent eux qui jonchèrent les rues de la ville des mécréants qu'ils massacrèrent. Cependant on se battait et combattait toujours de pied ferme du côté des troupes de Roumélie, d'Anatolie et de la marine. Or le *tekfur* *, dans le songe de la présomption, était « dans l'insolence et dans la haine [93] » et soudain les mécréants de mauvaises mœurs virent les marques de la lumière de l'islam [manifestées] par le bonnet blanc des janissaires : autrement dit, quand ils virent les janissaires et les esclaves de la Porte * dans leur dos,

Hémistiche [94] *:* ils s'écrièrent l'un à l'autre : « Ah ! La mort est sur nos nuques ! »

Hémistiche : La mort est sur ta nuque. Connais ton défaut !

Ils se disaient aussi : « afin que cesse la guerre [95] » et pour sauver leurs vies abandonnèrent leurs armes. Une partie d'entre eux se retrancha dans les tours inexpugnables de la forteresse, dans l'intention de sortir en profitant de l'*aman* *. Une partie choisit la mort, disant :

Hémistiche : Puisque le profit de ma vie est perdu, que ferai-je du monde ?

Poussant leurs montures contre les *gazi* *, ils furent la proie des sabres et des lions. Enfin une partie, s'abandonnant au destin, soumit son cou à la

92. Dans la nuit du mardi au mercredi, une brèche permet aux assaillants d'envahir le *peribolos*, où Giovanni Giustiniani (arrivé à la tête de 700 hommes sur deux bateaux génois le 26 janvier et à qui le commandement de la défense avait été confié), les Génois et les Grecs de Constantin XI combattaient, à l'extérieur de l'enceinte intérieure. Giustiniani ayant été non pas tué, mais blessé, son évacuation provoque un sauve-qui-peut général chez les défenseurs épuisés. Le récit de Tursun est donc un mélange de faits réels et d'erreurs.
93. Coran 67, 21.
94. En persan.
95. Coran 47, 4.

condition de malheureux prisonnier[96]. Cependant, le *tekfur** des mécréants, voulant trouver avec ses proches secours et salut dans les bateaux, se hâtait vers la mer par des passages secrets. Alors qu'il fuyait ainsi, trébuchant et se relevant, une curieuse figure sortit des rideaux [du verset] « alors qu'il n'était plus temps de s'échapper[97] ». Voici ce dont il s'agit : des *azab** s'étant déguisés s'étaient mêlés aux janissaires et s'étaient mis à vagabonder avec eux dans la place. Quand ils eurent pénétré à l'intérieur, pour être à l'écart des janissaires, ils prirent la direction d'une zone déserte. « L'étranger est comme un aveugle[98]. » Les malheureux impuissants tombèrent en un lieu impraticable. Comme l'avare ruiné abandonne les richesses, ils furent pris de peur et coururent, mais leurs mains n'atteignirent pas le pan de la robe du monde. Ils se jetèrent même sur l'endroit effrayant où leur collet devait tomber aux mains de l'ennemi. Alors qu'ils progressaient fatigués, épuisés et trompés dans leurs propres marchés – « ce sont des ténèbres amoncelées les unes sur les autres[99] » –, un bruit éclata soudain derrière eux. Ils virent venir à eux une troupe de mécréants forts comme des troncs. Tout comme le loup marche sur l'agneau, ceux-ci firent sans tarder un assaut contre eux. Ces malheureux ôtèrent aussitôt l'espoir de préserver leur douce vie. Placés devant l'apostrophe : « Où fuir[100] ? », ils n'avaient d'autre pouvoir que de répondre : « Le retour se fera vers ton Seigneur[101]. » Mais comme ce lieu était bouclé et confus comme la boucle des cheveux des idoles de Khitan (autrement dit c'étaient des lieux difficiles), il fut comme une position de force pour les hommes à pied. Alors que, comme dans le mouvement de la bête qu'on égorge, chacun se protégeait, certains revêtant les culottes rouges et vertes tirées du trésor du monde du martyre (c'est-à-dire parvenant au rang de martyrs), l'abject *tekfur** avait de lui-même attaqué en personne un *azab** blessé. Conformément au commandement : « Tout destin a sa cause[102] », son cheval glissa et fit tomber le mécréant sous lui. L'*azab** à moitié mort coupa la

96. Ces différents cas de figure illustrent la citation du Coran 47, 4 : « Lorsque vous rencontrez les incrédules / frappez-les jusqu'à ce que vous les ayez abattus : / liez-les alors fortement ; / puis vous choisirez / entre leur libération et leur rançon / afin que cesse la guerre. »
97. Coran 38, 3.
98. Proverbe arabe.
99. Coran 24, 40 (cette définition s'applique aux actions des infidèles).
100. Coran 75, 10.
101. Coran 75, 12. La question « où fuir ? », à laquelle il est répondu dans cette seconde citation, se posera à l'homme le jour de la Résurrection.
102. En arabe.

tête de ce capitaine d'insoumis. Aussitôt les mécréants virent qu'il était tombé et alors qu'ils avaient le dessus ils se retrouvèrent vaincus, au point que les *azab** firent des uns les prisonniers du lien de l'humiliation et des autres des émirs des pays de l'Enfer [103]. Comme c'étaient des gens de cour, ils trouvèrent tant de bijoux et de trésors sur leurs chevaux et leurs armes et tant de tissus de soie et de pièces d'argent et d'or sur les chevaux qu'ils tenaient en laisse, que le total en est trop important pour le registre de l'imagination. Les malheureux qui furent privés de ces butins et qui connurent pour seul butin d'avoir sauvé leurs têtes, pour butin eurent cette brise des butins qui souffle du verset : « Ne désespérez pas de la bonté de Dieu [104]. » « Voilà le bonheur sans limite [105] ! »

Hémistiche : Pas de moyens ni de pouvoir sans Dieu !

Apologue : On dit à un Bédouin : « À quoi reconnais-tu Dieu [106] ? », c'est-à-dire : « D'où vient que tu sais que Dieu existe ? » Il répondit : « À l'échec des résolutions [107] », c'est-à-dire : « Je sais que Dieu existe parce que les desseins [des hommes] sont brisés. » Un Nemrod qui était hier assis sur le trône de César, qui avait des prétentions, qui commandait à tant de serviteurs, de soldats, de rois et de pays, aujourd'hui [Dieu] en a fait le jouet d'un *azab** à moitié mort.

Revenons à notre récit. Quand par la grâce de Dieu la place fut prise, l'ennemi fut abattu et se trouva dans une position de totale faiblesse. La bride fut laissée sur le cou des gens de foi [musulmane] et comme le désir des beautés [108] met à sac les pays du cœur et de l'âme, levant le pied de l'audace, ils tendirent les mains vers la mise à sac et le pillage. De toutes les maisons dont les porches montaient jusqu'à Saturne et les étages jusqu'au ciel, ils saisirent dans les couches brodées d'or et les rideaux ornés de pierreries et poussèrent dans les rues et les marchés ceux qui avaient des cheveux pareils aux boucles des idoles parmi les jolis garçons de toutes origines, grecs et francs, russes et hongrois, chinois et du Khotan [109]. Jeunes gens attirants, garçons asservis pareils à la lune, de douce nature et d'aspect paradisiaque,

103. Sur la mort de Constantin, cf. introduction, p. 96-98.
104. Coran 12, 87.
105. Coran 9, 72 ; 9, 111, etc.
106. Formule arabe immédiatement traduite en turc.
107. En arabe.
108. Je reprends ici l'interprétation de M. Griniaschi.
109. Nord-est de la Chine.

Hémistiche : Ceinturés comme la lune dans Cevzâ [110] ;

de taille élancée et aux joues en bouton de rose :

Hémistiche : Imagine que sur la branche du cyprès une fraîche rose s'est ouverte ;

aux deux sourcils en arcade :

Hémistiche : Tous deux, ah ! c'était comme s'ils sortaient d'une parcelle de musc ;

le nez effilé :

Hémistiche : Tu aurais dit une épée égyptienne, brillante ;

aux anglaises bouclées :

Hémistiche : Tu aurais dit un être pareil à la lune dans la constellation du Scorpion

Distique : Ces jeunes garçons : la lune de leur visage / Disait au soleil : « Lève-toi, ou c'est moi qui me lève. »

Quant aux filles, pareilles aux étoiles, à la fraîcheur de rose, aux joues de jasmin, aux boucles de violette, à la taille de cyprès, à la face de soleil, au front de lune, ayant la nature de Vénus [111], la grâce de Mars, les traits de Jupiter, la ceinture d'Orion, les sourcils du Sagittaire, les tresses de la Vierge, la silhouette des Poissons, la démarche du paon, aux deux joues roses :

Hémistiche : Tu aurais dit de blanches roses tachées de sang ;

aux deux seins gonflés :

Hémistiche : Imagine deux grenades vertes sur un plateau d'argent ;

aux yeux langoureux :

Hémistiche : Ces yeux qu'on dirait de soie, ah ! Ce sont des assassins ;

au coin des yeux fardés :

Hémistiche : Tu aurais dit l'œil d'une biche du Khotan ;

aux jambes rondes :

Hémistiche : Aux poignets d'argent, aux chevilles de pigeon ;

coiffées sur le côté, aux yeux bleus, dorées, au teint clair. De chacune

Distique : La face est un paradis, la salive tire goût d'un fleuve de miel / Les lèvres sont un fleuve de vin, la poitrine un fleuve de lait [112].

110. Il peut s'agir d'Orion (qui semble appelé par l'image de la ceinture mais si la lune peut en être proche, elle n'y entre pas) ou des Gémeaux.

111. Il s'agit, dans cette image et les suivantes, des étoiles.

112. Cf. Coran 47, 15 : « Voici la description du jardin promis à ceux qui craignent Dieu. / Il y aura là des fleuves dont l'eau est incorruptible, / des fleuves de lait au goût inaltérable, / des fleuves de vin, délices pour ceux qui en boivent, / des fleuves de miel purifié. »

Elles ont une face de pleine lune, des dents de perle, la chevelure nocturne, une odeur de musc, une étoile d'argent sur le front [113], un nombril de cristal.

Distique : Elles étaient comme le soleil, comme la branche, pareilles à des antilopes au cou solide et à l'arrière-train de coton.

Hémistiche : Que ceux qui sont experts en l'art de tourner les phrases le fassent à leur guise [114].

Distique : Ces filles qui par les rayons de leur beauté / Éblouissent les yeux et font trembler les cœurs.

Comme les lions et léopards repoussent une troupe de gazelles, c'est ainsi que les *gazi* * poussèrent devant eux par troupeaux ces garçons et filles au nombril de cristal. Ils s'emparèrent de tant de biens, de vaisselles d'or et d'argent, de bijoux de valeur et de toutes sortes d'effets et de tissus, saisis dans le palais du *tekfur** et dans les maisons des mécréants riches et fortunés, que la surface du sol donna à vérifier la formule : « Lorsque la terre rejettera ses fardeaux [115]. » L'émerveillement devant tant de biens et de richesses fit dire à maintes reprises : « Lorsque l'homme demandera : "Que lui arrive-t-il [116] ?" », en sorte que des perles royales, des rubis limpides, des rubis couleur de grenade, furent vendus au prix de porte-bonheur de verre ou de laiton. L'or et l'argent étaient acquis à la valeur du cuivre et de l'étain. Aussi nombre de gens passèrent-ils du périgée de l'indigence et la pauvreté à l'apogée des richesses et du luxe. Pour résumer en tous points la situation, le peuple de la mécréance et de l'erreur fut ruiné et l'armée auguste – toute la surface, même, du quart habité de la terre – fut comblée par leurs précieux dépôts. Grâce aux houris, aux garçons, aux ornements et aux habits nombreux

Hémistiche : L'armée du *padişah* prit l'apparence du Paradis.

Distique : De toute tente et de tout pavillon, tu aurais dit que c'était le Paradis / Rempli de houris, de garçons et d'habits // Des pousses de chaque cyprès et chaque pin, ô surprise ! / Il pendait des pêches. Elles étaient extrêmement juteuses.

Quand les piliers de l'État et les proches de Son Excellence [le souverain] firent ouvrir les portes de la place, Sultan Muhammad Gazi daigna

113. L'image évoque ici la tête d'un cheval.
114. En arabe.
115. Coran 99, 2.
116. Coran 99, 3.

entrer avec ses oulémas et ses émirs, tout comme Mahomet l'Arabe (sur lui soit le meilleur salut !) montant sur Bourak visita le Paradis.

Vers : Ce Muhammad-là en son temps fut le sceau de la porte de la prophétie / Ce Muhammad-ci fut ensuite un symbole de la piété // Ce Muhammad-là fut un guide envoyé par Dieu au peuple tout entier / Ce Muhammad-ci ouvrit ensuite la porte de la diffusion de la grâce // Ce Muhammad-là vint de Dieu en signe de grâce pour les deux mondes / Ce Muhammad-ci fut pour le peuple l'ombre de la grâce de Dieu.

Prie pour lui et pardonne-lui, ô Excellence l'Éternel ! À ce moment parvint aux oreilles des mortels la voix de l'assemblée des anges qui chantaient :

Hémistiche : « Voici le paradis d'Éden. Entrez ici pour y demeurer immortels [117]. »

Alors qu'il visitait, observant la succession des maisons, les quartiers, les rues et les marchés de cette antique cité, de cette vaste forteresse, [Mehmed II] montra le désir de voir l'église nommée Sainte-Sophie, qui est un signe du Paradis.

Distique : Ô soufi, si tu désires le Ciel, Sainte-Sophie / Est le plus haut des Cieux, Sainte-Sophie !

C'est un fort bâtiment et un édifice solide, tel que le regard pareil au destin, porté jusqu'au bout de son implantation, doit être libéré de la crainte des coups de l'altération et qu'il est impossible que son pareil existe. Il faut dire : « On n'en créa de semblable dans aucun pays [118]. » Mais comme le veut la nature de ce qui est transitoire, avec le temps qui passe, ses annexes et dépendances étaient tombées en ruine comme la maison des envieux [et des] fortunés.

Distique : Du fait du souci, le bâtiment du cœur est tombé en ruine / Hélas, la bonne étoile qui veillait est tombée dans le sommeil.

Il n'est pas subsisté dans le cercle tracé par le compas du possible un architecte qui puisse placer une pierre dans la faille de cette [ruine]. Il n'est resté qu'une coupole. Mais quelle coupole, qui prétend égaler les neuf cou-

117. Coran 39, 73.

118. Coran 89, 6-12 : « N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les Ad / et Iram *, la ville à la colonne / – une ville telle que jamais on n'en créa de semblable, dans aucun pays – / et les Thamoud qui creusèrent le roc dans la vallée / et Pharaon, avec ses épieux ; / enfin tous ceux qui, dans le monde, étaient rebelles / et multipliaient les scandales ? » On voit que la comparaison n'est pas positive : Sainte-Sophie est l'œuvre des mécréants et sa grandeur est suspecte.

poles du ciel ! Un maître parfait et expert y avait montré toute sa science en géométrie : avec sa coupole supérieure et ses demi-coupoles, avec ses angles aigus et obtus, avec ses voûtes sans pareilles semblables à l'arc des sourcils qui charment les cœurs, avec des arts variés, il fit son intérieur si vaste qu'il peut accueillir cinquante mille personnes. Pour la grâce des parois, ils l'ornèrent de petits morceaux de verre de toutes les couleurs qui étaient comme des parcelles indivisibles de cristal doré, tels que l'intelligence des connaisseurs ne discerne pas leur art, et en firent un véritable ciel. Ils disposèrent sur le sol du pur marbre coloré. Si bien que si l'on regardait le plafond depuis le pavement, on aurait dit le ciel étoilé. Et si l'on regardait le pavement depuis le plafond, on contemplait une mer houleuse. Quant aux murs solides, ils les avaient revêtus de marbres colorés de teinte changeante et d'une finesse de pâte feuilletée, en leur donnant un tel aspect que cet art merveilleux rendait misérables d'éblouissement ceux qui contemplaient [cette œuvre]. Ces maîtres accordèrent tant de considération à la taille [de ces marbres] que le rapprochement de deux [plaques] transformait une figure inanimée en figure humaine. Sur la coupole centrale, un habile artiste avait représenté avec des morceaux de cristal doré et coloré une épouvantable figure humaine : d'où qu'on la regardât, elle était tournée dans cette direction. Après avoir contemplé les œuvres d'art et les images extraordinaires et étranges qui étaient fixées sur la surface concave de cette église, le *padişah* du monde daigna monter sur la surface convexe. Il s'éleva comme l'esprit de Dieu [Jésus] monte au niveau du quatrième ciel. Il sortit sur [le toit de] la coupole, tout en contemplant son pavement aux vagues marines depuis les galeries qui se trouvaient aux différents étages. Quand il constata que les annexes et dépendances de ce puissant bâtiment étaient en ruine et détruites, il se fit la réflexion que ce monde est sans constance et sans permanence et qu'en fin de compte il tombe en ruine ; le distique suivant, issu de sa parole qui répand le sucre, parvint aux oreilles du misérable [que je suis] et se grava sur la tablette de [mon] cœur :

Distique : L'araignée tisse sa toile dans les tours de Khosroès / La chouette fait sa ronde sur la forteresse d'Afrasiyab.

Aussitôt que le *padişah* eut complètement pris connaissance de la situation de ce bâtiment, négligeant les autres détails, considérant que c'était le plus important, il dirigea vers l'armée auguste son cheval victorieux. Un divan * fut tenu. On amena par groupes le divan * des prisonniers, c'est-à-

dire les chefs des mécréants. Les uns furent remis à l'épée de la loi. Certains furent maintenus en vie pour servir et ordre fut donné de les garder. Il nomma gouverneur Karışdıran Süleyman Bey, qui était un *bey* de grande expérience et sagesse, et lui confia le soin des affaires à régler dans la mesure où il désirait que [la ville] fût florissante. Quant à lui, comblé dans ses souhaits, il prit la direction d'Edirne (que Dieu la protège du désordre).

Œuvres de Sultan Ebu-l-feth pour rendre Constantinople florissante

Distique[119] *:* Une ville qui par son air et son charme / Évoque le Paradis.

Vers : Observe les œuvres, car que reste-t-il du passé ? / Si c'est bien c'est loué, si c'est mal c'est blâmé / La route qui mène à l'autre monde est lumineuse, tu la suis dans la joie / Si en ce monde la chandelle est allumée sur la bonne voie.

Sultan Ebu-l-feth était un sultan savant et intelligent, habile et sans défaut dans l'emploi des sciences spécialisées[120], ses jugements étaient décorés de l'ornement de la connaissance, ses actes embellis par le décor de l'équité et de la justice. Il rassemblait en lui les rangs de conquérant et maître du monde, qui sont les plus hauts des rangs du sultanat. Ses qualités de générosité arrivaient les premières de leur souffle matinal sur les places du monde.

Hémistiche : Il envisageait de s'emparer du monde étape par étape

Distique : Ah ! Tu formes comme ceci et comme cela une grande pensée / Demande à ta vie, ô l'ami, si c'est là ton appui.

Quand il posa sur Istanbul un regard qui cherchait une leçon, il vit avec l'œil de sa sagacité que son air, son eau, ses plaisants environs, sa montagne, son piémont et sa plaine formaient un ensemble agréable qui, dans la mesure où la main qui tient le peigne de la sûreté ne l'avait pas orné et où la loi de la religion du Seigneur des Envoyés [Mahomet] ne l'avait pas embelli, était resté dans un état de confusion et de ruine, comme la chevelure pleine de boucles d'une charmante beauté. C'est en tout cas une forteresse vierge et un pays d'une grande beauté à propos

119. En arabe.

120. Littéralement, les « connaissances partielles » *(tasarrufat-ı cüziyyat)* – à opposer aux connaissances globales *(külli)* –, donc des branches particulières de la science (comme la médecine, les mathématiques…).

desquels ceux qui ont parcouru les parties du monde et ceux qui ont fait le tour des horizons et des pays accumulent de fermes serments pour témoigner devant n'importe quel tribunal et n'importe quelle cour : « On n'en a pas créé de semblable [121]. » Tout nouveau venu qui atteint cette source spirituelle, ce refuge des désirs et de la sûreté, et qui voit cette scène et vision de confort et ces coussins et carpettes du repos, pense : « Eh bien, j'ai trouvé la maison promise de la permanence où se paie la monnaie du temps [la vie] ! », et il se trouve dans la situation de quelqu'un qui aurait vu de ses propres yeux ce jardin d'Iram * qui est protégé des regards illicites par le voile du secret.

Poésie : Les nuages ont marché en groupe sur ses montagnes / La végétation se disséminera dans ses déserts [122].

Vers : Les nuages se sont arrêtés par groupes sur ses montagnes / Comme s'ils avaient placé un dais pour le chah du monde / Ou bien tu aurais dit que pour conquérir le fort aux neuf coupoles / Les soldats avaient posé de place en place des échelles d'ivoire.

Avec toute sa beauté et ses ornements, [la ville] parut [à Mehmed II] propre et apte à servir de clef pour les serrures [ouvrant] sur les régions terrestres et maritimes. Il voulut cette résidence telle qu'elle a été décrite. Un tel amour naquit du fond de lui-même qu'il en fit sa capitale et qu'il fit de ce lieu luxuriant celui où se manifestent les ordres du sultanat et du destin. Il commença à faire le nécessaire pour les réparations qui s'imposaient. En premier lieu, il déclara et fit savoir à ses vizirs, ses émirs et les esclaves de sa Porte * que désormais sa capitale était Istanbul. Pour confirmer et corroborer ceci, ayant choisi

Hémistiche : Un lieu qui regarde deux continents et deux mers,

il fit construire de solides bâtiments aux dispositions naturelles, à quatre côtés, aux murs pareils au ciel en révolution. Il fit aménager les uns comme pavillons de son harem privé :

Distique : Le soleil n'aurait pas trouvé le chemin de sa cour si / Celui qui donne les noms ne l'avait pas nommé au féminin [123].

Il en fit aménager d'autres en palais et en kiosques plaisants et adaptés, pour son propre repos et pour le confort de ses proches et de ses pages. Il les confia à la garde d'eunuques sûrs et pieux.

121. Coran 89, 8.
122. Vers arabes traduits en turc à la ligne suivante.
123. Le mot « soleil » est du genre féminin en arabe.

Distique : Si une péri passe au-dessus, qu'elle laisse tomber ses plumes / Si c'est un génie qui vient, qu'il place la tête sur son seuil.

Il en fit disposer d'autres pour servir de lieu au siège du trône du divan*. Se réservant un côté comme terrain de chasse, il le remplit de toutes sortes d'animaux sauvages. De temps en temps, pour s'entraîner, il montrait avec ces [bêtes] sa capacité à jouer de l'épée et à lancer le lasso [124]. Il ordonna que si quiconque de l'élite ou du peuple venait de lui-même s'installer dans un des abris vides ou des habitations et maisons inhabitées des mécréants, la maison qu'il occuperait lui appartiendrait en pleine propriété. Grâce à cette incitation il arriva de toutes les directions des riches et des déshérités qui prirent possession des maisons et des palais. À ceci près que les gens qui donnent leur assiette aux villes parce qu'ils sont de riches notables, en raison de leur sentiment d'indépendance, ne voulurent pas abandonner leur patrie. Mais comme ce sont eux qui donnent sa perfection à [l'accomplissement de] cet ordre, on alla jusqu'au bout de l'ordre auquel obéit le monde, en sorte que de toutes les villes et de tous les pays il vint un certain nombre de notables de réputation connue. [Le sultan] leur fit la faveur de leur remettre des maisons en rapport avec leur situation, qu'il leur accorda en pleine propriété. Il fit faire pour eux un sublime marché couvert, des marchés et des bazars, ainsi que de vastes caravansérails pour les voyageurs. Quand la population, attirée par ces attentions, se fut multipliée et installée, un ordre qui éclaire le destin fut émis selon lequel ces maisons seraient recensées et un loyer perçu selon la valeur de chacune, avançant pour justification que ce qui était bien de pleine propriété, c'étaient les bâtiments, mais que le terrain était *vakf** et qu'il n'était donc pas question qu'ils fussent exemptés de loyer. Par la suite, feu mon oncle Cübbe Ali Bey, qui était alors *bey* de Bursa, fut d'abord chargé de l'accomplissement complet de ce rescrit. Quant à l'être insignifiant que je suis, j'avais abandonné un *timar** pour la tranquillité de Bursa et avais choisi de me tenir auprès de mon oncle. Comme il s'occupait de cette affaire, l'ordre sublime fut émis que le registre serait tenu par le calame du malheureux [que je suis]. Avec mille

124. Ce que Tursun vient de décrire est le Vieux Palais qui, implanté sur le Forum Tauri, dominait à la fois la Corne d'Or et la mer de Marmara. Les murs du jardin de l'Université d'Istanbul correspondent à peu près à l'enceinte du parc, mais l'emprise du Vieux Palais était plus large. Une partie du terrain fut consacrée au complexe de la Süleymaniye. Le palais brûla sous Soliman. Cf. E. H. Ayverdi, *Fatih Devri Mimarisi*, p. 286-288.

fatigues, on recensa maison par maison, cellule par cellule, magnifiques demeures et humbles logements, jardins et vignes, et des loyers furent imposés. Cette affaire de loyer entraîna de nombreuses permutations. Par exemple, quand quelqu'un ne pouvait pas payer son loyer, il abandonnait sa maison et de son propre choix en prenait une qui convenait à sa situation. Le registre une fois achevé fut soumis sur le tapis de céleste éminence. Il en ressortit un revenu annuel d'environ deux mille tonneaux faisant chacun cinquante mille [aspres*]. Aussitôt l'affection du *padişah* épargna ce loyer à ses esclaves et à ses *reaya** et il ordonna que fussent parés de l'ornement de sa *tuğra** des titres de pleine propriété exempts du litige du loyer. Devant cette infinie faveur du sultan, petits et grands élevèrent prières et louanges.

Anecdote

Distique : L'anecdote qui est une information issue de la sagacité / Est prise en considération dans la conversation des grands

Il se trouve qu'un des proches [de Mehmed II], qui vivait de la bienveillante faveur du *padişah*, usant de son intimité dans un moment de liberté, exposa ce qui suit :

> « Il est vrai que certaines décisions des *padişah*, dans la mesure où elles viennent d'une part de la connaissance divine, ont atteint le niveau de Celui qui n'a à répondre à rien et que les *çavuş** de la formule : "Si tu m'accompagnes ne m'interroge sur rien [125]" font obstacle à ce qu'on frappe à la porte des questions. Cependant, comme certaines créatures de Dieu qui ne discernent que la surface extérieure des choses voient dans le jardin du calife de Dieu de pure religion le saule sans fruit de l'opposition, certains espèrent connaître le secret de ce qu'ils voient, selon le précepte : "Comment serais-tu patient alors que tu ne comprends pas [126] ?" »

Ainsi dit-il.

Distique : Compagnon du prince, ah !, viens, interroge et reçois la réponse / Pour ton âme malade reçois la réponse qui guérit.

125. Coran 18, 70.
126. Coran 18, 68.

Usant de cette gaieté et de cette impertinente liberté, il dit :

> « Nous entendons dire aux gens de bon sens qu'un acte futile est une source de honte, qu'il est blâmable de violer un serment et que la personne du *padişah* en qui se manifestent les ordres du califat est exempte et préservée de ces deux [défauts]. Comment se fait-il que lors de l'enregistrement d'Istanbul ces deux [vices] apparus sur lui se soient révélés ? En premier lieu, c'est l'imposition d'un loyer sans revenu qui est futile ; en second lieu, quand on a fait un serment en disant : "Que les maisons librement choisies soient la pleine propriété de ceux qui s'y sont installés", cela ressemble à un viol de son serment que de faire des permutations de propriétés (selon la formule "Tu as commis une action détestable [127]"). »

Quand l'achèvement de sa question eut pris une apparence neuve en s'ornant d'un verset sacré [128], pour répondre dans le même ton, [Mehmed II] répandit les joyaux de l'expression « Je vais te donner l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre [129] » et dit :

> « Ce n'est pas l'argent que je recherchais en imposant un loyer. En fait, il s'agit d'arranger et de mettre en ordre les affaires de la communauté et de réformer la situation et les biens de ces gens avides et présomptueux. Car dans leur avidité à exploiter l'ordre d'attribution en pleine propriété, des gens de peu se sont emparés de maisons de valeur. Il n'y a pas encore de demande pour la vente et l'achat [des biens immobiliers], qui permettrait de tirer d'une cession une somme satisfaisante. En peu de temps assurément, ces maisons et palais commenceraient à se dégrader et à tomber en ruine : ce serait la fin de ce qui est mon véritable but, la restauration [d'Istanbul]. Ensuite, j'ai proposé cette solution de l'imposition d'un loyer, en sorte que chacun choisisse une maison pour autant qu'il pourrait supporter la charge du loyer. Quand j'ai vu que ce que je désirais parvenait à réalisation, j'ai à nouveau fait la grâce de remettre à mes esclaves et mes *reaya** ce que je ne désirais pas pour moi : l'argent. [Ainsi] s'est révélé

127. Coran 18, 71 ou 74.
128. L'insolence de la question est amortie par le recours au texte sacré. Mais Mehmed II n'est pas un maître patient. Le questionneur prend donc des précautions oratoires et choisit son moment. Il doit s'agir de Kula Şahin (Şehabeddin Paşa) qui, d'après Aşıkpaşazade, intervint auprès de Mehmed II contre l'imposition des loyers, ou d'une fiction littéraire.
129. Coran 18, 78.

> sincère mon ordre de leur remettre en pleine propriété les [maisons] qu'ils occupaient de leur propre choix. "Voici l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre[130]." »

La sagacité, la valeur, la générosité et la bravoure, qui sont au nombre des vertus, étaient cachées au fond de la personne sacrée du *padişah* victorieux. C'est ainsi qu'il entreprit de se consacrer aux moyens d'assurer la permanence de la population et d'en accélérer la croissance. Le premier moyen était une abondance de vivres : ils affluèrent par mer sur des vaisseaux sans nombre et par terre sur des voitures, venant des villes et des villages. Il fit faire des enquêtes dans le but d'élargir l'approvisionnement en eau, qui était déficitaire. Or on trouva d'anciennes conduites souterraines qui avaient été aménagées sur six à sept jours de route au temps où Istanbul était florissante : ils les avaient fait passer en creusant dans le cœur des montagnes. Elles suivent le fond du sol. Au-delà, assemblant en marbre brut les arches aux arches et les voûtes aux voûtes, ils avaient fait couler un fleuve par-dessus. Mais en raison des misères du temps et des vicissitudes subies de nuit et de jour, c'était devenu une ruine dévastée. Il fit venir des ingénieurs compétents dans ce domaine et fit réparer et renouveler, à l'occasion consolider et renforcer, les arches mises à bas et les endroits effondrés. On trouva beaucoup d'eau autour de ces conduites et l'on remonta à son origine : un fleuve abondant fit venir toute l'eau des alpages et il fit couler en ville un fleuve digne du Tigre.

Distique : En abondance comparable aux larmes de l'amoureux / En charme similaire à l'ami aimé.

[Mehmed II] distribua à son céleste palais, aux hammams et aux quartiers une eau au flux aisé comme la nature du *padişah*, coulant continûment comme la chaîne des boucles des idoles, une eau dont les délices donnaient un plaisir limpide comme le souffle des amants, dont le charme abondant éteint le feu des assoiffés souillés de sang, dont l'apparence

130. Coran 18, 82. Dans le passage qui précède, toutes les citations du Coran sont tirées des versets 68 à 82 de la sourate 18. Il s'agit du dialogue entre Moïse et son guide : malgré sa promesse d'obéir au commandement : « Si tu m'accompagnes, ne m'interroge sur rien », Moïse confirme la prédiction du guide (« Comment serais-tu patient alors que tu ne comprends pas ? ») en se scandalisant d'actes apparemment injustes qui finalement se révèlent dictés par une connaissance plus profonde de la réalité cachée derrière l'apparence. Autrement dit, les décisions du sultan, dictées par une compréhension supérieure d'origine divine, n'ont pas à être discutées. Pour autant, Tursun ne se prive pas de rappeler les arguments des opposants.

fluente est plaisante comme le discours du poète. En un endroit approprié il fit quarante fontaines sous une voûte et en cet endroit il fit élever une grande mosquée sur le modèle de Sainte-Sophie [131]. Elle était telle que, outre que tous les arts de Sainte-Sophie y étaient rassemblés, elle avait, grâce aux techniques postérieures, toutes sortes de grâces neuves et des beautés sans limites et que dans sa lumineuse gloire apparaissait le miracle de la blanche main [de Mehmed II]. Il désigna un habile prédicateur, aux œuvres duquel les plus éloquents prédicateurs et les plus célèbres éloquents empruntent tous leurs propos et le sujet de leurs discussions, un chantre ayant le souffle miraculeux de Jésus, qui de sa voix mélodieuse donne le décor d'une roseraie au bois sec du *minber**.

Distique [132] *:* Quand il loue Dieu sa voix séduit les gens / Quiconque l'écoute penche la tête avec respect.

Il le désigna et il compléta par sa personne l'ordre de l'office du prédicateur. Il orna les galeries des personnes de sept *hafiz** à la voix colorée et à l'élocution métrique : chacun préserve et conserve le trésor du Coran [en l'apprenant par cœur] et leur souffle plein de grâce est efficace contre tout mal. Pour exalter le phare de l'islam, il honora les balcons des minarets et les bords des galeries en y plaçant les muezzins à la forte voix et aux riches sonorités qui accomplissent les cinq services de Mahomet. Sur certains côtés de la mosquée il fit construire huit madrasas d'après un plan lumineux et un dessin parfait. Il fit venir dans des coffres mobiles pour la bibliothèque, triés parmi les meilleurs livres, [des ouvrages consacrés] au commentaire du Coran, aux hadiths*, aux branches et aux fondements des sciences issues de la tradition ou de la réflexion. Pour donner des cours et fournir des explications, pour éduquer et donner des lumières, il fut nommé des maîtres parmi les meilleurs éléments des oulémas, dont chacun est le Şüreyh [133] de son époque et le plus savant de son temps. En sorte que les jardins de la religion et de l'État ont été aménagés et fertilisés par leur active piété et par les réponses de leurs fatwas, et que la robe de la

131. Le réseau de distribution d'eau byzantin s'approvisionnait en Thrace assez loin de la ville. Il était tombé en ruine au XIII[e] siècle. C'est ce réseau, appelé « réseau de Halkalı », que Mehmed II fit apparemment restaurer. Il fut entretenu et élargi dans les décennies suivantes, puis, devenu par la suite insuffisant, complété. Cf. S. Eyice, p. 1214/85-89 de l'article « İstanbul » dans *İA* V-2 ; W. Müller-Wiener, *Bildlexikon*, p. 271-271, 514-518 ; N. Nirven, *İstanbul'da (...) Türk su medeniyeti* ; K. Çeçen, *İstanbul'da (...) su tesisleri*.

132. En arabe.

133. Juriste des premiers temps de l'islam.

raison et la branche de la connaissance ont été couvertes de fruits et de bijoux par les joyaux des subtils arguments et les bourgeons des discours. Quand les œuvres profitables de ces très estimés [savants] se répandirent dans toutes les directions du monde comme la lumière du soleil qui illumine le monde, chacun d'entre eux fut recherché par les étudiants sérieux et les récolteurs [de science] avisés, et conformément au commandement : « Cherchez la science, fût-elle en Chine [134] », les gens dotés de science et doués de compréhension et d'intelligence concouraient à qui arriverait le premier de belle manière à leur Madian [135], passant par des « chemins encaissés [136] ». En leur sacrée présence, couchant sur le papier de la page du désir de la vérité, avec la pointe de la plume : « Ceux qui savent et les ignorants sont-ils égaux [137] ? », l'inscription : « La science ne se donnera pas à toi si tu ne te donnes pas tout entier [138] », nuit et jour ils ne cessèrent d'étudier, de discuter, d'enseigner et d'apprendre.

Distique [139] *:* Tous ont le cœur pur comme l'aurore / Ils ne dorment qu'une partie de la nuit.

Il fit achever des cellules parfaites pour les répétiteurs et les étudiants qui ont une pierre pour oreiller et une natte pour couche. Et entre autres dons issus de sa grâce, il répéta l'ordre qu'en rémunération des cours on fît à ces êtres supérieurs et ces étudiants la faveur de leur accorder une paie et un salaire. Ces madrasas pareilles à des fiancées furent nommées les Huit, d'un nom qui correspondait à la réalité,

Distique : Puisque chacune est à elle-même un paradis / Il m'est permis de les appeler les huit paradis.

Ces feuillets racontent les exploits des saints / Les oiseaux de l'aube chantent dans tous les coins des madrasas / Le rossignol [persan] enseigne les œuvres de génie dans les termes les plus éloquents / Le rossignol [arabe] prenant plaisir au cours les répète [140].

Sur un des côtés il fit faire un hôpital pour les malades, qu'ils soient du peuple ou des grands. Il l'équipa de médecins de talent, de serviteurs de confiance et de potions efficaces. Sur un [autre] côté il fit faire une grande

134. En arabe.
135. Cf. Coran 20, 40.
136. Coran 22, 27.
137. Coran 39, 9.
138. En arabe.
139. En persan et arabe.
140. Vers arabe...

cuisine publique dont deux fois par jour les plateaux suffisent largement et sans qu'il faille refuser aux gens des madrasas, aux personnes de passage, aux pauvres et aux habitants du quartier [141].

Distique : Cette cuisine publique répand tant de bienfaits / Que quiconque la voit pense que ce sont provisions réparties [par Dieu].

Après ces mesures de restauration et les aménagements qui ont été mentionnés, pour répondre aux besoins d'augmentation des richesses de son sultanat, il émit dans cette intention l'ordre sublime d'élever un nouveau palais [142] selon les arrangements qu'il avait choisis. Ensuite il fit le choix d'un endroit vénéré situé dans un angle de la forteresse de Constantinople, en face de Galata, qui domine la tombe de Son Excellence Ebu Eyyub Ensari (sur lui soit la grâce du Créateur), l'échelle, l'arsenal, le détroit, le port tout entier, les deux terres et les deux mers. En brisant les portes de sa faveur, il fit venir des architectes et des ingénieurs experts, arabes, persans et grecs, et sous la conduite de l'architecte qu'était sa parfaite intelligence, en peu de temps apparut sur ce site plaisant et verdoyant un palais sublime qui était orné par tous les arts et exempt de toute trace de défaut. Chacun de ses kiosques était une chapelle chinoise [143] ; chacun de ses pavillons faisait l'envie du paradis sublime ; chaque cour était un espace de plaisante atmosphère portant la marque du Paradis ; chacune de ses fontaines était l'eau du prophète Hızır, dont coule le fleuve Kevser [144] ; chacun de ses plafonds était trop élevé pour le regard des gens d'esprit ; chaque tapis était plus orné que la coupole des étoiles, était brillant comme l'avis des gens intelligents,

141. Le passage qui précède décrit le complexe de Fatih, aménagé entre 1463 et 1470 sur le site de l'église des Saints-Apôtres, détruite après le départ du patriarche à qui elle avait été attribuée après la conquête. Jusqu'à l'inauguration du complexe de la Süleymaniye, les « huit » madrasas furent le centre d'enseignement le plus prestigieux de l'Empire.

142. Le complexe aménagé sur l'ancienne acropole byzantine, longtemps connu sous le nom de « Nouveau palais » *(Saray-ı cedid)*, ne reçut qu'au XIX^e^ celui de Topkapı. La décision de le construire fut apparemment prise en 1459, sur un site qui offrait de nombreux avantages symboliques. Mehmed II semble avoir suivi de près la conception et la réalisation du projet. Cf. G. Necipoğlu-Kafadar, *Architecture, Ceremonial, and Power.*

143. Allusion aux carreaux de faïence *(çini)*.

144. Kevser : rivière du Paradis. Hızır / al-Hazir est l'initiateur envoyé par Dieu à Moïse dans la sourate 18 du Coran. Ce personnage combine de nombreuses traditions. Prophète pour les oulémas, saint pour les soufis, il a acquis l'immortalité en buvant aux sources de l'eau de vie. Lié à l'eau, il joue dans le folklore et la religion populaire turcs un rôle d'initiateur, de guérisseur et de soutien aux personnes malades ou en difficulté. Sur Hızır, cf. A. Gokalp, « Hızır » ; P. N. Boratav, « Khıḍr Ilyâs » ; İ. Çelebi *et alii*, « Hızır » ; A. Y. Ocak, *İslâm-Türk İnançlarında Hızır*.

écartait la mélancolie comme le visage de l'ami, était orné du décor des règles du sultanat et honoré par l'attribution de ce lot : « Quiconque y pénètre est en sécurité [145]. »

Distique : Le pareil de ce palais sublime, il n'en est pas / Qu'ait vu Khosroès, ni César, ni Pharaon // Il fut bâti sur les piliers de la justice et de la munificence / C'est par lui qu'Istanbul devint florissante.

Pour ce palais charmant il fit élever une muraille, aménageant ainsi une belle citadelle avec ses tours artistement édifiées – franques et turques, circulaires et triangulaires, et de toutes formes charmantes – et avec les porches de ses portes. De l'espace compris entre les murailles de la forteresse et les murs du palais, il fit des vergers, des potagers, des jardins et des roseraies. De place en place il aménagea des fontaines, des bassins et des coins où se réunir entre intimes. Tel devint ce jardin : la greffe de ses arbres et les perles des grappes de ses raisins donnent une image des bosquets paradisiaques et des constellations des Pléiades ; le goût de ses fruits a la saveur qui sort du fleuve de miel du jardin du Paradis ; le climat [y est] tempéré en sorte qu'en raison de la modération du souffle de son zéphyr, les traces des mots : « Comment Il fait vivre la terre [146] » sont inscrites et sont lues sur les feuilles de roses et de plantes odorantes et son espace est tel qu'en raison du voisinage des espèces et des plantes odoriférantes, sa poussière est pleine de musc et sa terre répand l'ambre ; chacune des branches de ses arbres, qui est la ceinture de la fiancée de l'aube, a en quelque sorte embelli de ses différents fruits la confiserie qui répand le sucre à l'intention du perroquet qui chante les louanges du chah.

Hémistiche : Il plonge depuis le bassin de la rivière Kevser ; c'est la fontaine de l'eau de Hızır.

Le chant de ses oiseaux évoque les airs des cordes célestes ; la verdure de sa face et la douceur de ses fruits évoquent les jouissances des bons dans « des jardins où coulent des ruisseaux [147] » [148].

La cour d'un vert de chrysolithe est balayée par la chemise des houris, son tapis d'émeraude est dissimulé par les roses et les tulipes nouvelles ; elle est ornée de roses *nesrin*, d'églantiers, de jasmin et de toutes sortes de plantes aromatiques et de fleurs. C'est d'une telle beauté que :

145. Coran 3, 97.
146. Coran 30, 50.
147. Coran, 9, 100.
148. Vers en arabe.

Distique : Celui qui le voit dit : « Est-ce le paradis ou le paradis terrestre d'Iram * ? / C'est le paradis terrestre : puis-je atteindre cette beauté ? »

À l'intérieur de ce jardin, il fit construire à la mode khosroèsienne un palais de verre qui donne de la vie à la cour charmante, dont l'air apporte la joie et repousse la tristesse : il est comme le signe des mots : « C'est un palais dallé de cristal [149] » ; « des jardins où coulent les ruisseaux [150] » est la devise de son impérial balcon, si bien qu'un ingénieur à l'esprit pénétrant n'a pas les moyens de pénétrer les dispositions extraordinaires et les arts prodigieux [de ce bâtiment]. En face, il ordonna la construction à la mode ottomane d'un pavillon rassemblant tout l'art des ingénieurs, qui est une des merveilles du siècle [151]. Quand ce paradis et ces palais sans défaut furent achevés, le vieux Palais (qui avait adopté une forme ancienne) reçut la noble destination de servir d'imprenable citadelle des chastes dames. Citant nommément ou par allusion ses émirs et vizirs, il les incita et poussa à ce qu'ils ne manquassent pas de faire des restaurations qui leur assureraient des récompenses [dans l'au-delà] [152]. Aussi ceux-ci firent-ils des madrasas, des cuisines publiques, des hammams et des mosquées. Comme le *padişah* de l'islam avait une foi solide dans les hommes de Dieu, il faisait aménager des cellules et un hammam convenant à la résidence de celui qui rassemble toutes les qualités des cheikhs passés et présents, Son Excellence le cheikh Vefazade * (que Dieu le fasse croître en sainteté et en science !), et suffisant pour la paisible occupation des derviches qu'on peut décrire en disant : « Nul négoce et nul troc ne les distraient du souvenir de Dieu [153]. » Il fit aussi construire en dehors des murailles de Constantinople un mausolée fait avec art au-dessus [de

149. Coran 27, 44.
150. Coran 9, 100.
151. Mehmed II fit construire dans les jardins trois pavillons de styles différents évoquant les pays incorporés à son empire. Un quatrième, à la franque, fut envisagé pour célébrer la prise d'Otrante en 1480. Seul subsiste le *Çinili Köşk* (« pavillon aux faïences »). C'est le « palais de verre » *(Sırça sarayı)* de Tursun, dont le nom amène la référence au passage du Coran (27, 44) où Belkis est introduite dans le palais de Salomon : « Lorsqu'elle l'aperçut / elle crut voir une pièce d'eau / et elle découvrit ses jambes / Salomon dit / "C'est un palais dallé de cristal." » Mais *sırça* désigne la faïence dans le parler du Karaman : *Çinili Köşk* est donc la traduction de l'appellation *Sırça sarayı* utilisée jusqu'au XIX^e^ siècle. Sur les pavillons du XV^e^ siècle au palais de Topkapı, cf. G. Necipoğlu-Kafadar, *Architecture, Ceremonial, and Power*, p. 210-217.
152. Si l'on suit Kritoboulos (III, 11-13), c'est dans l'hiver 1458-1459 que le sultan incita les notables à construire ces complexes qui devaient servir de noyaux aux quartiers musulmans de la ville.
153. Coran 24, 37.

la tombe] du premier des martyrs, Ebu Eyyub el-Ensari (sur lui soit le pardon du Créateur), ainsi qu'une mosquée, une madrasa et un hammam. Comme ces réalisations incitaient à un rassemblement de population, de tous côtés le peuple désira [venir sur] ce site, créa des cours, des maisons et des kiosques dans le quartier du mausolée plein de pureté et s'y installa. Cela devint une petite ville qui est un lieu de réjouissance très plaisant. Les gens qui ont l'esprit en repos, ceux qui jouissent du bonheur et de la joie y viennent régulièrement par voie de mer en *pereme** et par voie de terre, à pied ou à cheval, et c'est pour eux l'occasion à la fois de plaisants entretiens et d'un pèlerinage[154].

Vers : L'air du bord de mer et de la verdure allonge la vie / Sa cour embellie par les fleurs augmente la sagacité / Demande au souffle de la brise qui balaie ses pentes / Qu'il dise combien de roses, de tulipes et de jasmins les couvrent.

Ayant fait venir des prisonniers esclaves des pays de mécréants qu'il avait conquis de son sabre, il les installa dans les environs d'Istanbul, fondant des villages et des terres arables[155], si bien qu'il ne resta pas un lieu vacant et que tout fut occupé. Toutes les « vallées stériles[156] » apparaissaient sous la forme de jardins « remplis de beauté[157] ». En mer Blanche*, en aval de Gallipoli, sur un emplacement étroit nommé Ece Ovası, il fit construire sur les deux rives deux forts qui se faisaient face. Il appela l'un Kilidü-l-bahr [« Verrou de la mer »] et l'autre Sultaniyye [« Sultanien »]. Comme il l'avait fait pour les forts du Bosphore, il plaça là de terribles canons qui interdiraient à un oiseau de voler sans permission en provenance de la mer Blanche*. Quand il eut coupé des deux côtés tout chemin par où l'ennemi pourrait venir, Istanbul devint le siège de la sûreté. Arrangeant Sainte-Sophie et les murailles de Constantinople, il donna une nouvelle jeunesse à ses constructions. Dans un coin qui commande à la mer et à la terre, il fit faire [une forteresse] aux solides tours, couverte de plomb, d'une telle hauteur qu'on la voit à une distance

154. Sur la tombe d'Ebu Eyyub el-Ensari et le faubourg d'Eyüp, cf. les commentaires au *Menakıbname* d'Ak Şemseddin.

155. Mehmed II installa dans les villages des prisonniers au statut quasi servile d'*ortakçı*, qui devaient approvisionner la ville. L'État fournissait la moitié de la semence et parfois l'attelage de labour, les *ortakçı* devant la moitié de la récolte. Cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « Les laboureurs associés » ; S. Yerasimos, « Les déportés et leur statut ».

156. Coran 14, 37.

157. Coran 27, 60.

de deux jours de route[158]. En face de l'entrée du port d'Istanbul, du côté du rivage anatolien, il fit élever un solide fort au milieu des écueils et y plaça des canons qui, s'ils tirent, ne permettent pas aux bateaux de demeurer dans le port[159]. Au total en quelques années la ville devint si peuplée, si bien aménagée, si ornée et entretenue que

Distique : Tous ses coins sont des paradis, tous ses jardins sont ceux d'Iram* / Toutes ses fontaines sont la rivière Kevser, tous ses ruisseaux des fleuves de miel.

158. Yedikule.
159. La Kız kulesi, ou Tour de Léandre.

SPHRANTZÈS

Chronikon [1]

Introduction

L'œuvre de Georges Sphrantzès occupe une place à part dans les textes sur 1453 parce qu'elle est la seule à émaner d'un cercle très restreint, les fidèles serviteurs de la dynastie paléologue et plus spécialement de Constantin XI [2], à qui il est aussi lié qu'un vassal à son suzerain dans l'Occident de l'époque ; il répertorie même en 1453 la naissance du futur héritier André Paléologue, qui ne montera jamais sur le trône impérial. Dès 1417, Sphrantzès est page de l'empereur Manuel II ; en 1429, devant les Latins qui défendent Patras, il évite à Constantin XI (alors seulement despote*) la captivité au prix de la sienne propre, ce qui assure sa future carrière à ce petit notable qui reste à l'écart de la vraie haute société : devenu empereur, Constantin XI lui confie plusieurs missions diplomatiques et projette de le nommer grand logothète* (ministre des Finances). Fait prisonnier lors de la chute, il est racheté et se met au service du despote* Thomas, frère de Constantin XI ; de 1470 à 1477, retiré comme moine à Corfou, terre vénitienne, il écrit en fonctionnaire une langue simple, factuelle, et rédige sa chronique à partir de notes tenues jadis au jour le jour, ce qui explique peut-être deux grandes lacunes, la période de sa captivité et surtout celle du siège, à peine décrit : on peut l'expliquer par sa capture qui lui aurait fait perdre ses notes, mais peut-être aussi par

1. Traduction du grec, introduction et notes par Vincent Déroche.
2. D. M. Nicol, *The immortal emperor.*

l'impossibilité d'affronter un souvenir traumatisant. Envoyé à un autre point de la Ville, qu'il ne précise pas, il n'a pas été témoin de la percée des janissaires au Myriandrion et de la mort de Constantin XI, mais il nous transmet la précieuse liste des effectifs des défenseurs qu'il était seul à connaître. À défaut de l'événementiel, Sphrantzès offre un éclairage unique sur le contexte général vu de la cour de Constantinople, ses initiatives diplomatiques pour pallier sa vulnérabilité criante[3], et sur le sentiment de désespoir qui l'envahit, et qui imprègne tout son texte. Sphrantzès est devenu anti-unioniste au moment de la rédaction de son texte, et très critique des initiatives en ce sens de Jean VIII, le père de Constantin XI, à qui il oppose la sagesse résignée du grand-père Manuel II – ni renoncer à l'Union, ni la réaliser pour ne se brouiller ni avec les Turcs ni avec l'Occident – mais c'est pour des raisons d'opportunité politique plus que de religion : avant 1453, il a suivi la ligne unioniste de Constantin XI ; il ne mentionne jamais Scholarios, et loue Bessarion devenu cardinal romain.

L'extrait traduit correspond aux p. 4 et 130-142 de l'édition de Riccardo Maisano.

Éditions

Sphrantzès (Georges), *Memorii 1401-1477. În anexă, Pseudo-Phrantzes Macarie Melissenos Cronica, 1258-1481*, Grecu (Vasile) éd., Bucarest, 1966.

Sphrantzès (Georges), *Cronaca*, Maisano (Riccardo) éd., Rome, 1990 (Corpus Fontium Historiae Byzantinae 29).

Traductions

Italienne : Sphrantzès (Georges), *Giorgio Sfranze. Paleologo : grandezza e caduta di Bisanzio*, Maisano (Riccardo) trad., Palerme, 2008 (La città antica 32).

Grecque : Sphrantzès (Georges), *Βραχύ χρονικό Γεωργίου Σφραντζή*, Moniou (Dèmètra) trad., Athènes, 2005.

Anglaise : Sphrantzès (Georges), *The Fall of the Byzantine Empire : A Chronicle by George Sphrantzes 1401-1477*, Philippides (Marios) trad., Amherst, 1980.

Bibliographie

D. M. Nicol, *The immortal emperor* ; M. Angold, « Memoirs, confessions and apologies », p. 210-213.

3. R. Guilland, « Les appels de Constantin XII *[sic]* », p. 226-244.

Traduction

Je suis Georges Sphrantzès, infortuné prôtovestiaire* impérial, maintenant connu par mon nom monastique de Grégoire. J'ai écrit le récit suivant des événements survenus pendant ma malheureuse vie. Il aurait été préférable pour moi de ne pas être né ou de mourir encore enfant. Puisque cela ne s'est pas fait, qu'on sache que je suis né le mardi 30 août 6909 [1401]. La sainte et honorable Dame Thomaïs présida à mon baptême comme marraine. Je parlerai d'elle au moment opportun.

I. Le 28 juillet 6909 [1401] le sultan Bayezid mourut vaincu par Tamerlan[4]. Bayezid était le cinquième souverain de la dynastie ottomane. Le premier avait été Ertoğrul, qui fut suivi d'Osman, dont cette dynastie tire son nom[5] ; le troisième fut Orhan, le quatrième Murad, le cinquième était Bayezid, le sixième Mehmed, et le septième Murad[6]. Mehmed fut le huitième sultan, qui nous asservit et nous chassa de Constantinople.

[...]

XXXV. 1. Le 26 mars de cette même année 6960 [1452], le sultan vint occuper le détroit pour y construire son château[7]. [...] 2. En juin de la même année, la guerre devint manifeste, son armée avança et saisit tous ceux qu'elle trouva hors les murs et fit le blocus de la Ville. Et après avoir achevé son château, il en partit le 31 août et vint attaquer les remparts de la Ville. 3. Et le 3 septembre de l'année 6961 [1452[8]], il retourna à Andrinople, apparemment pour que pendant ces deux jours il puisse bien inspecter le château et son équipement. [...] 5. Le 17 janvier de la même année naquit le successeur et héritier de la lignée Paléologue, *kyr* André Paléologue[9]. 6. Le 6 avril de la même année, le sultan revint et il fondit sur la Ville en l'attaquant de toutes les manières et avec toutes sortes d'engins sur terre et sur mer, en entourant les dix-huit milles [de tour] de la

4. À la bataille d'Ankara le 20 juillet 1402.
5. Les Ottomans.
6. Murad II, père de Mehmed II.
7. Rumeli Hisarı.
8. Sphrantzès suit le style byzantin où l'année commence le 1er septembre : le 3 septembre 1452 est donc dans l'année ultérieure par rapport au 31 août.
9. Fils de Thomas Paléologue, lui-même frère cadet de l'empereur Constantin XI.

Ville, avec quatre cents bateaux petits et grands du côté de la mer, et deux cent mille hommes du côté de la terre, tandis que la Ville, avec une si grande taille, n'avait pour se défendre que 4 773 hommes [grecs], avec les étrangers au nombre d'à peine cent, ou un peu plus[10]. 7. Pour moi, j'ai découvert qu'il en était ainsi pour la raison suivante. Sur l'ordre de l'empereur, chacun des démarques*[11] décrivit exactement sa circonscription en mentionnant qui parmi les laïcs et les moines pouvait garnir les remparts et quelle armure avait chacun pour se protéger, et chaque démarque* vint apporter la liste de son district à l'empereur. 8. Puis il me dit : « Ce travail te regarde, toi et personne d'autre, puisque tu sais bien compter et garder secret ce qui a besoin de le rester ; prends ces listes, installe-toi chez toi et compte exactement combien il y a d'hommes, d'armures, de lances, de boucliers et d'armes de jet. » Et j'exécutai son ordre, puis rapportai à mon seigneur l'empereur mon décompte, dans le comble de la détresse et de l'affliction. Ce décompte resta un secret connu seulement de l'empereur et de moi. 9. Et le 29 mai à la troisième heure, à l'aube, le sultan prit la Ville, et mon seigneur l'empereur, le bienheureux *kyr* Constantin, périt sous les coups pendant la prise [de la Ville] ; je n'étais pas à ses côtés à ce moment-là, parce que j'inspectais une autre partie de la Ville sur ses ordres – hélas ! je ne savais pas pour quel temps la providence me préservait. 10. Toute la vie du bienheureux empereur martyr dura 49 ans, 3 mois et 20 jours, et il fut empereur 4 ans, 4 mois et 24 jours, le huitième empereur de sa lignée des Paléologues. Le premier fut Michel, le second Andronic, le troisième Michel, le quatrième Andronic, le cinquième Jean, le sixième Manuel, le septième Jean et le huitième Constantin[12]. Cette lignée des Paléologues a régné et trôné à Constantinople 194 ans, 10 mois et 4 jours[13]. 11. Fait prisonnier, l'infortuné que je suis a subi

10. Ces chiffres ne sont pas cohérents avec celui de 400 hommes que donne Kritoboulos pour le contingent mené par Giustiniani sans compter les équipages de navires occidentaux retenus par l'empereur et d'autres secours, cf. n. 31.

11. Chefs de dèmes*, qui correspondent ici à des circonscriptions de Constantinople.

12. Michel VIII, Andronic II, Michel IX (qui n'a régné que comme co-empereur associé à son père), Andronic III, Jean V, Manuel II et Jean VIII. Il manque évidemment Jean VI Cantacuzène, usurpateur, mais aussi parmi les Paléologues Andronic IV, Jean VII et Andronic V.

13. La dynastie des Paléologues a régné à Constantinople de 1261 à 1453, soit 192 ans et non 194. Le calcul de Sphrantzès situerait son avènement le 25 juillet 1258 (6766 AM). Le 25 juillet est le jour où Constantinople fut reprise aux Latins, mais cela eut lieu en 1261 et non en 1258. Par ailleurs, 1258 correspond à la mort de Théodore II Laskaris, dont le fils et successeur fut placé quelques mois plus tard sous la tutelle du premier empereur Paléologue, qui le déposa trois ans plus tard. Bien qu'erronée, la chronologie de Sphrantzès pourrait résulter d'une confusion entre les deux événements.

tous les malheurs et tracas de la captivité jusqu'à ce que je sois racheté le 1er septembre de l'année 6962 [1453] et je me réfugiai à Mistra ; ma femme et mes enfants avaient été faits captifs par des Turcs âgés et de bonne nature, qui les vendirent ensuite au *mir ahur* du sultan, son grand écuyer, qui racheta beaucoup d'autres belles filles de notables et les revendit avec beaucoup de bénéfices. 12. La beauté et les autres avantages de mes enfants ne pouvaient rester cachés ; ayant entendu parler d'eux, le sultan les prit en donnant plusieurs milliers d'aspres* au *mir ahur*. Leur pauvre mère resta seule avec une seule de leurs pupilles, les autres ayant été dispersées.

XXXVI. 1. On pourrait demander ce qu'avait fait l'empereur pendant le temps avant le combat, pendant que le sultan faisait ses préparatifs, et ce que les chrétiens à l'extérieur [de l'empire] avaient fait pour porter secours. 2. Or, parmi les chrétiens à l'extérieur, il est clair [qu'ils n'ont] rien [fait], et même quand un dignitaire du sultan fut envoyé au despote* de la Serbie, Georges [14], pour qu'il fasse l'intermédiaire pour faire la paix avec les Hongrois, alors que le secrétaire chrétien qui accompagnait l'ambassadeur [turc] envoyé avait été chargé par des Turcs du Conseil de dire au despote* qu'il fasse traîner la conclusion de la paix, parce que, dès que serait conclue la paix avec les Hongrois, le sultan marcherait contre Constantinople, le despote* n'en a tenu aucun compte – oubliant, le malheureux, que si la tête est tranchée, les membres meurent. 3. À Venise, pendant une séance du grand conseil, le doge Francesco Foscari s'opposa [à un envoi de secours], non par ignorance – car l'empereur *kyr* Jean [15] nous avait dit, ainsi que les autres qui l'avaient rencontré et avaient parlé avec lui, qu'il n'avait pas vu d'homme plus avisé en Italie – mais par méchanceté et haine ; car la haine ne sait pas s'incliner devant l'intérêt. La raison en était la suivante : Alvise Diedo [16] avait été son intermédiaire pour proposer que mon défunt maître, *kyr* Constantin, étant despote* du Péloponnèse, prenne comme femme la fille du doge avec une grande dot, et mon maître

14. Georges Branković. Voir sa biographie p. 1296.
15. Jean VIII Paléologue, venu en Italie pour le concile de Florence.
16. Alvise Diedo est distinct de l'homonyme fils d'un Marco qui fut capitaine des galées de Romanie* au moment du siège de Constantinople (voir à son propos F. Rossi, « Diedo, Alvise », p. 756-759, et Barbaro, p. 457 et *passim*). Il était fils d'Antonio Diedo dont Sphrantzès parle plus loin. Ayant fréquenté la Morée pour ses affaires dans les années 1440, il fut choisi par le doge Foscari pour proposer un mariage au despote* Constantin. Lorsqu'il mourut, entre 1454 et 1458, le despote* Thomas lui devait de fortes sommes d'argent.

condescendait à cette alliance matrimoniale non tant à cause de cela [la dot] que parce que ses territoires seraient pour ainsi dire unis à ceux de Venise ; parmi ses conseillers, je l'y encourageais et l'y poussais plus que les autres, et la chose était sur le point de se faire[17]. 4. Mais une fois qu'il devint empereur, cela devenait inopportun. Qui en effet parmi les notables et nobles dames de la Ville aurait accepté comme maîtresse et souveraine la fille d'un Vénitien, certes doge et illustre, mais depuis peu ? ou accepté ses gendres comme gendres de l'empereur, et ses fils comme beaux-frères de l'empereur ? Après un tour, l'envoyé fut éconduit, et l'homme devint notre ennemi. Les notables, Alvise Loredan[18] et Antonio Diedo[19] eurent beau plaider et démontrer que si Constantinople était prise cela serait un grand dommage aussi pour leur État, ils n'emportèrent pas la décision. 5. Et que prépara l'Église de Rome à ce sujet ? Le cardinal de Russie[20] se trouvait en effet dans la Ville et je négociais entre lui et mon illustre défunt maître l'empereur ou pour qu'il devienne patriarche, et que tels ou tels avantages nous viennent ainsi de lui et du pape[21] d'alors, ou au moins pour que le nom du pape soit de nouveau commémoré [dans les liturgies]. 6. Après maintes délibérations et réflexions, l'illustre empereur décida d'abandonner complètement le premier projet, car « s'il devenait patriarche tous auraient obligation de lui obéir, ou alors il y aurait querelle et conflit entre lui et ceux qui refuseraient cette obéissance. Et en un tel moment, alors que la guerre nous arrive de l'extérieur, quel malheur que

17. Ce projet de mariage est inconnu des sources vénitiennes. D. Romano, *The Likeness of Venice*, p. 238-239, est sceptique, mais note toutefois qu'à cette époque – début des années 1440 – le long règne de Foscari traversait une phase princière où cette union prestigieuse aurait eu sa place.

18. Alvise ou Ludovico (1393-1466), neveu de Pietro Loredan, le vainqueur de la bataille de Gallipoli (1416). Sphrantzès le connaissait depuis 1444, lorsqu'il avait été envoyé par le despote * Constantin auprès d'Alvise, qui commandait la flotte pontificale stationnée sur le détroit des Dardanelles pour empêcher les Turcs de passer d'Asie en Europe. Sphrantzès se fait plusieurs fois l'écho de sa carrière ultérieure, surtout à partir de la déclaration de guerre vénéto-ottomane de 1463, lorsqu'Alvise devint capitaine général de la flotte vénitienne. Voir G. Gullino, « Loredan, Alvise », p. 738-742. Au lendemain de la chute de Constantinople, en sa qualité de procurateur de Saint-Marc de Supra, Alvise s'occupa aussi de la gestion de l'héritage vénitien de Luc Notaras. Il œuvra ainsi, de 1454 à 1456, au rachat des filles de ce dernier (voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 217, n. 270).

19. Antonio Diedo était conseiller ducal en 1452 : c'est donc à ce titre qu'il s'exprima devant le doge, si l'on en croit Sphrantzès. Il avait été duc de Crète de 1447 à 1450. S'il est évoqué ici par Sphrantzès c'est que les deux hommes devaient se connaître, peut-être en raison des affaires d'Antonio en Grèce : il possédait des pêcheries et une saline près de Lépante. Son fils Alvise, évoqué plus haut, fut longtemps homme d'affaires dans la péninsule. Nommé procurateur de Saint-Marc en 1457, Antonio mourut entre 1458 et 1460.

20. Isidore de Kiev.

21. Nicolas V (1447-1455).

d'avoir aussi la guerre à l'intérieur ! Quant à la commémoraison, il faut bien qu'elle se fasse à cause de notre espoir d'avoir des secours. Et tous ceux qui le voudront feront [la commémoraison] à Sainte-Sophie, les autres ne seront pas poursuivis et resteront en paix. » Cela se fit le 12 septembre, et pendant les 6 mois qui suivirent ils ne se soucièrent pas plus que le sultan du Caire [22] de nous envoyer des secours. 7. La Serbie aurait pu envoyer de l'argent secrètement par plusieurs endroits, et aussi bien des hommes d'une autre manière, mais qui a vu un seul de ses sous ? Oui, ils envoyèrent bel et bien beaucoup d'argent et d'hommes, mais au sultan qui assiégeait la Ville [23]. Et les Turcs s'en faisaient une gloire en nous disant : « Voyez, même les Serbes sont contre vous. » 8. Parmi les chrétiens, l'empereur de Trébizonde [24], les Valaques ou les Géorgiens, qui a envoyé un seul sou ou un seul homme, ouvertement ou secrètement ? 9. Les Hongrois ont bien envoyé une ambassade pour dire [au sultan] : « Nous avons conclu la paix avec vous à la condition que vous préserviez la paix avec la Ville ; si ce n'est pas le cas, nous annulons notre traité. » L'ambassade arriva à peu près la semaine où les Turcs allaient donner l'assaut, et, s'ils prenaient [la Ville], ils s'apprêtaient à répondre : « Voici, nous l'avons prise ; vous, partez, et soyez en paix ou en guerre avec nous comme il vous plaira » – c'est ce qui arriva, et la réponse qu'on leur donna. Mais s'ils ne l'avaient pas prise, ils allaient lever le siège et dire : « Par amitié pour vous et à cause du contenu du traité, nous avons levé le siège », et peut-être [le sultan] aurait-il fait la paix, comme nous entendions raconter qu'il disait : « Si je ne la prends pas, je ferai aussitôt la paix, qui durera tout le temps de ma vie. » 10. Et mon défunt maître l'empereur, que n'a-t-il pas fait en public et en cachette pour avoir de l'aide pour sa maison, pour les chrétiens et pour sa vie ? A-t-il jamais songé à fuir s'il arrivait malheur, alors que ç'aurait été possible et facile pour lui ? 11. Mis à part Jean Cantacuzène [25] et moi, qui de tous a su que Janco [26] avait réclamé Mésembria ou Sélymbria, qu'un de ses vassaux y

22. Al-Zâhir Jaqmaq (1438-1453). Le sultan mamelouk est encore un pouvoir indépendant des Ottomans.
23. Allusion au contingent serbe envoyé par Georges Branković à Mehmed II dans le cadre du tribut que devait la Serbie à l'Empire ottoman en vertu de la paix de Szeged, signée en 1444.
24. L'empire des Grands Comnènes de Trébizonde, issu de la fragmentation de l'Empire byzantin en 1204.
25. Jean Paléologue Cantacuzène, ancien gouverneur de Corinthe, compagnon de toujours et proche conseiller de Constantin XI, également cité en cette qualité par Posculo (voir p. 336).
26. Jean Hunyadi.

entretienne de gros effectifs, pour qu'en cas de guerre avec les Turcs il soit leur ennemi et aide la Ville ? Quand la guerre arriva, on lui donna Mésembria et j'ai écrit moi-même le chrysobulle*, et le gendre de Théodose de Chypre, le fils de Michel [27], le lui porta [28]. 12. Qui a su que le roi des Catalans [29] a réclamé qu'on lui donne Lemnos, et dit qu'il serait toujours à la rescousse en cas de besoin contre les Turcs, sur mer et pour défendre la Ville ? On la lui donna [30]. 13. Qui sait combien d'argent et de promesses [l'empereur] a fait parvenir à Chio par Galata, pour qu'ils envoient des hommes, qu'ils n'envoyèrent pas [31] ? 14. Qui a fait plus de jeûnes et prières [que l'empereur], par lui-même et par les prêtres auxquels il donna de l'argent, qui a plus soutenu les mendiants, a plus adressé de vœux à Dieu pour que les chrétiens échappent à la captivité aux mains des Turcs ? Et cependant Dieu ne tint pas compte de tout cela, je ne sais pas par quel jugement, et les gens l'ont ignoré, chacun l'accusant à loisir. Mais revenons à notre propos.

27. Ce Théodose de Chypre est cité autour de 1414 dans la satire de Mazaris comme un homme influent à la cour de Manuel II (*Mazaris' Journey to Hades*, p. 38, l. 20). Quant à son gendre fils de Michel, il reste mystérieux.

28. L'épisode n'est nulle part attesté, mais Sphrantzès fut trop impliqué dans l'affaire, traitée de manière discrète, pour que l'on puisse douter de sa véracité. Cela se passa avant mars 1453, date à laquelle Mésembria fut prise par les Ottomans.

29. Alphonse V d'Aragon.

30. Rien dans les archives occidentales ne vient étayer cette assertion. Qu'Alphonse V ait réclamé l'île, c'est fort possible, mais qu'elle lui ait été concédée n'est pas crédible, d'autant qu'en janvier 1453 Constantin XI la promit au Génois Giovanni Giustiniani Longo (voir Doukas, p. 142, et Kritoboulos, p. 274).

31. Est-ce dans ce but que Constantin XI, au début de 1453, sollicita un prêt important auprès de bourgeois de Péra contre la remise d'un rubis-balai ? Voir p. 657-665 le document du 7 août 1453. Sphrantzès oublie cependant le concours des balestriers et mercenaires chiotes enrôlés directement à Chio par Isidore de Kiev à l'automne 1452 et ceux arrivés le 20 avril 1453, également de l'île génoise, sur les deux navires de Maurizio Cattaneo.

KRITOBOULOS

Histoires [1]

Introduction

Le texte de Kritoboulos est singulier à plus d'un titre. D'abord au sens littéral : un seul manuscrit, autographe, conservé au Sérail d'Istanbul, intégrant une série de corrections manuscrites de l'auteur lui-même qui donne donc deux éditions en un seul manuscrit. Le lieu de conservation n'est pas fortuit mais le fruit du projet même de l'auteur, qui veut explicitement écrire non pas une histoire de la période en général, mais une histoire du règne de Mehmed II, et la dédie à celui-ci dans sa lettre d'envoi en lui offrant le texte, qui a donc fini à la bibliothèque du Sérail. L'attestation d'une seconde lettre d'envoi (aujourd'hui perdue) par l'érudit allemand Tischendorf qui la lut en 1859 permet de conclure que Kritoboulos a proposé en 1466 une première histoire des événements jusqu'en 1461, puis fin 1467 avec une nouvelle dédicace une deuxième histoire des événements jusqu'en 1468 (avec les corrections marginales sur le manuscrit initial). Les mentions de la carrière des vizirs, surtout Mahmud Paşa, permettent de préciser que le récit des événements de 1453 est écrit à chaud dans les mois qui suivirent la conquête, avant que Mahmud Paşa ne soit nommé vizir dans l'été.

Kritoboulos est un pseudonyme sans l'être tout à fait : il est certain que ce notable de l'île d'Imbros, qui géra en 1453 la reddition pacifique de sa patrie au sultan, s'appelait en fait Kritopoulos, « fils de juge », mais ce

1. Traduction du grec, introduction et notes par Vincent Déroche.

mot composé médiéval lui a paru peu élégant, d'où le nom de plume plus proche du classicisme attique Kritoboulos, « qui veut ce qui est jugé » ; le voyageur et humaniste italien Cyriaque d'Ancône l'a rencontré en passant par Imbros et vante sa culture ; nous n'avons plus de renseignement sur Kritoboulos après l'année 1468, qu'il relate encore dans ses *Histoires*, et pendant laquelle il reçoit une lettre de Georges Amiroutzès.

Sa position face aux événements est aussi singulière : cet érudit qui a copié des œuvres entières d'historiens antiques, tels Thucydide et Arrien, imite leur langue, insère des intertitres comme dans les manuscrits grecs d'Arrien, mais surtout puise dans leurs œuvres passées des moyens d'interpréter son présent ; non seulement il s'est rallié au pouvoir ottoman comme beaucoup de notables grecs, mais encore il en fait la théorie et la légitimation à partir de l'idée antique de la *translatio imperii*, le transfert du pouvoir impérial qui eut lieu de Babylone à la Perse, de la Perse aux Grecs, et enfin des Grecs aux Romains ; le dernier transfert, des Romains* (Byzantins) aux Ottomans en 1453, est ainsi relativisé comme un épisode de plus dans la marche normale du monde, d'autant qu'une généalogie fabuleuse lui permet de rattacher la lignée ottomane aux anciens souverains perses achéménides, censés être des Grecs descendants de Persée et d'Achaiménos : la boucle est bouclée, c'est un Grec qui conquiert Constantinople en 1453 (et en vengeant la prise de Troie par les Grecs dans l'*Iliade* !). Le même mot de *basileus* réservé en grec médiéval aux empereurs byzantins est employé indifféremment pour Constantin XI et pour Mehmed II, tous deux également légitimes pour porter ce titre dans le cadre d'une *translatio imperii* (c'est le cas aussi chez Chalkokondylès, très logiquement puisqu'il adopte le point de vue de la victoire turque). Cette euphémisation du choc de 1453 est facilitée par la mise à l'écart du religieux, en adoptant dans le ton la fameuse distance de Thucydide envers tout ce qui pouvait relever du surnaturel ou de l'irrationnel : les présages dans les processions des icônes de la Vierge ou les signes tirés de la lune sont dûment rapportés pour leur impact sur les humains et comme signes de « la divinité », mais sans qu'on sache si cette divinité à peine alludée a inspiré le Coran ou l'Évangile, et à la lecture du seul Kritoboulos nous ne pourrions savoir que Mehmed II était musulman. Au passage, Arrien est imité surtout comme auteur d'une histoire d'Alexandre – une histoire dont les variantes persanes fascinaient Mehmed II. Assez logiquement, Kritoboulos insiste surtout sur l'aspect

« philhellène » de Mehmed II, en particulier sa volonté de garder un caractère au moins partiellement grec à sa nouvelle capitale en la repeuplant de Grecs, de Constantinople et d'ailleurs.

Kritoboulos aurait pu être un simple flagorneur du vainqueur, présentant son règne sur le mode d'une épopée triomphale et de l'amplification rhétorique du panégyrique : c'est un aspect de son œuvre, mais pas le seul, car plus fondamentalement elle relève du tragique, grâce à ce détachement thucydidéen qui dans son objectivité presque forcée permet de louer également la bravoure des assiégeants et des assiégés, la valeur de Constantin XI et de Mehmed II, mais sur un ton qui passe du chant de victoire à la déploration – un peu comme l'*Iliade* peut vanter à la fois Hector et Achille sans être contradictoire. La lettre de dédicace montre bien qu'au-delà du premier public visé, le seul Mehmed II, l'auteur s'adresse aussi à des lecteurs qui ne peuvent être que grecs (Mehmed II était sûrement incapable de lire ce grec savant hyperclassique, et n'a pu le connaître que par des rapports d'experts) à qui il veut prouver que son exaltation des victoires ottomanes n'implique pas qu'il méprise ou trahit ses compatriotes grecs, bien au contraire. Comme Scholarios dont il parle avec éloges, Kritoboulos a vu dans le pouvoir ottoman la moins mauvaise solution pour la survie des Grecs comme nation : son ralliement est rationnel et sans enthousiasme excessif. Mehmed II a-t-il pris connaissance au moins indirectement de ce texte et l'a-t-il approuvé ? L'expert qu'est D. R. Reinsch le pense, puisque la différence des deux lettres de dédicace montrerait que le souverain a agréé la continuation de l'entreprise après examen (indirect) des premiers livres ; mais l'esseulement de ce manuscrit resté sans lecteur connu jusqu'au XIX^e^ siècle laisse aussi bien penser qu'en l'absence de réponse, Kritoboulos a persévéré en vain dans sa tentative de séduction du conquérant. Les érudits modernes ont vengé Kritoboulos et son souci du fait objectif, qui en fait un de nos meilleurs témoins.

La traduction est fondée sur l'édition Reinsch, dont la pagination est indiquée en note.

Édition

Kritoboulos, *Critobuli Imbriotae Historiae*, Reinsch (Dieter Roderich) éd., Berlin/New York, 1983 (Corpus fontium Historiae Byzantinae 22).

Traductions

Anglaise : Kritoboulos, *History of Mehmed the Conqueror by Kritovoulos*, Riggs (C. T.) trad., Princeton, 1954 (fondée sur les éditions anciennes fautives).

Allemande : Kritoboulos, *Mehmet II erobert Konstantinopel*, Reinsch (Dieter Roderich) trad., Graz/Cologne, 1986.

Grecque : Kritoboulos, *Ιστορία Κριτόβουλου του Ιμβρίου*, Reinsch (Dieter Roderich) et Kolovou (Phôteinê) trad., Athènes, 2005.

Bibliographie

D. R. Reinsch, « Kritobulos of Imbros », p. 297-308.

Traduction

Lettre au très grand *autokratôr** contenant le but de l'ouvrage, le résumé de son contenu et la cause de la rédaction [2].

Au très grand *autokratôr**, *basileus* [3] des *basileis,* Mehmed, chéri de la fortune, vainqueur, maître des trophées, triomphateur, invincible, maître sur terre et sur mer par la grâce de Dieu, Kritoboulos son humble serviteur.

(1) Te voyant accomplir de nombreux exploits, ô très grand *autokratôr**, et l'emporter sur bien des grands généraux et *basileis* (je veux dire ceux d'antan), non seulement sur les Perses [4] et d'autres peuples, mais encore sur les Romains* et les Hellènes [5], et voyant que pour la gloire, le

2. Nous traduisons ici la deuxième version de la lettre d'envoi, conservée uniquement par la copie de Tischendorf au XIX^e^ siècle : éd. Reinsch p. 3-9.

3. Kritoboulos applique ici à Mehmed II une titulature qui reprend d'une part celle des empereurs byzantins, *autokratôr** dans les formulaires officiels et *basileus* dans la langue courante, mais aussi celle de la Perse, « roi des rois », à la fois parce qu'elle était bien connue du monde musulman et parce qu'il attribue une origine perse aux Ottomans.

4. Les « Perses » sont en réalité la dénomination antiquisante des Turcs.

5. Les Romains et les Hellènes sont ici un seul peuple, les Byzantins, mais envisagés sous deux aspects différents : ils sont Romains politiquement en tant que sujets de l'Empire romain d'Orient, et donc désignés le plus souvent comme tels dans le texte ; mais, au moins aux yeux des lettrés depuis le XII^e^ siècle, ils sont culturellement et linguistiquement des Hellènes, des porteurs de la langue grecque et de son legs littéraire antique, et c'est en ce sens que les Hellènes sont indispensables à Mehmed II selon Kritoboulos, comme porteurs de la seule langue vraiment universelle.

courage, l'intelligence et le talent militaire il n'est pas même possible de te comparer à un autre, j'ai pensé qu'il ne serait pas juste que leurs faits et gestes, consignés depuis lors jusqu'à maintenant dans la suite du temps dans les écrits historiques des Hellènes, soient chantés et admirés de tous et jouissent d'une mémoire éternelle, tandis que toi, si valeureux et si considérable, qui règnes sur presque toute la terre sous le soleil, qui t'enorgueillis de grands exploits, ta valeur resterait sans témoins pour la postérité et nos contemporains ne consacreraient aucun mémorial ou écrit en grec à la foule de tes superbes et magnifiques exploits comme s'ils étaient obscurs et inglorieux, et les abandonneraient au gouffre de l'oubli ; que les actions des autres, bien faibles et nullement comparables aux tiennes, soient plus en lumière et à l'honneur dans le monde à cause des Hellènes et de l'histoire hellénique, tandis que tes actions exceptionnelles et en rien inférieures à celles d'Alexandre de Macédoine et des généraux et *basileis* de son temps ne seraient pas portées à la connaissance des Hellènes en langue hellénique, ni transmises à la postérité pour constituer un éloge impérissable de ton succès, un parfait objet d'étude et d'imitation pour les âmes pleines de zèle, alors que toi, seul parmi les *basileis,* ou avec très peu d'entre eux, as su associer les actes et la parole, la philosophie et la royauté, à la fois *basileus* vertueux et combattant vaillant.

(2) C'est pourquoi il m'a paru aussi nécessaire que juste de me consacrer à cette tâche, confiant dans ta bonne étoile, et de mettre par écrit en langue hellénique, dans la mesure de mes forces, tes hauts faits qui l'emportent de beaucoup sur tout autre par le nombre et l'éclat. (3) Car peut-être beaucoup de fins lettrés arabes et perses les écriront-ils avec plus de précision, les transmettront-ils à la postérité avec science et en rendant fidèlement tes actes, c'est néanmoins sans comparaison avec la langue des Hellènes qui a pour tous le plus grand renom ; leurs œuvres ne seront accessibles qu'aux seuls Arabes et Perses, et à ceux qui entendent leur langue, tandis que le présent ouvrage sera lu non seulement des Hellènes, mais encore de tous les peuples occidentaux, jusqu'au-delà des colonnes [d'Hercule] et chez les habitants des îles Britanniques[6] et bien d'autres il y aura une admiration universelle, car ce sera traduit dans la langue de ces gens qui sont philhellènes et avides de ce genre de textes. C'est ce qui m'a

6. Colonnes (d'Hercule) – le détroit de Gibraltar – et îles Britanniques sont des manières traditionnelles de désigner l'extrémité occidentale du monde connu.

encore plus vivement incité à cet ouvrage, l'idée d'avoir beaucoup de juges et de témoins de mon œuvre.

(4) Donc, ô très grand *autokratôr* *, comme j'ai déjà travaillé beaucoup (car je n'ai pas assisté moi-même à tes œuvres pour en connaître le détail, et j'ai enquêté, questionné les témoins et vérifié aussi minutieusement que possible), j'ai rédigé ce livre divisé en cinq parties, en prenant comme début celui de ton propre règne, lorsque tu passas d'Asie en Europe pour la première fois après le décès de ton père [7].

(5) Y figurent la guerre avec les Romains *, la prise de la Ville [8], les campagnes d'Ainos, de Phocée, contre les Triballes [9], leur effondrement et leur servitude, (6) et encore tes première et deuxième descentes dans le Péloponnèse, sa conquête complète avec ses villes et ses forts et sa soumission à l'impôt, (7) et encore les campagnes de Sinope et Trébizonde, villes dignes de mention et renommées, comment elles se sont soumises par reddition avec tout leur plat pays et sont devenues sujettes du *basileus*, (8) et encore la révolte de Dracouli [10], la défection des Gètes [11], la campagne du *basileus* contre eux, leur effondrement et leur servitude, comment le *basileus* leur donna comme maître Rad [12] après avoir chassé son frère Dracouli, (9) la conquête de Mytilène et tout Lesbos, une île des plus connues et fameuses, mis à part les toutes premières, pour sa gloire, sa taille, sa puissance et sa richesse, (10) et encore ses première et deuxième expéditions contre les Dalmates, Bostres et Péoniens [13], comment toute leur terre fut conquise et ruinée, les bourgs pris avec près de trois cents forts, et leurs chefs faits prisonniers, (11) puis les première et deuxième expéditions contre les Illyriens [14] riverains de la mer Ionienne et leur effondrement, (12) la guerre de cinq ans contre les Vénitiens [15], leurs deux défaites dans le Péloponnèse par ses satrapes [16], et comment le *basileus* abattit leur orgueil, (13) et encore les

7. Murad II, mort en février 1451. Pour la date exacte, voir Doukas p. 109.
8. En 1453. Toutes les campagnes militaires suivantes sont celles qui ont émaillé le règne ultérieur de Mehmed II.
9. Les Serbes.
10. Le fameux Vlad III Dracul l'Empaleur, ou Vlad Tepeş.
11. Les Roumains.
12. Radu cel Frumos, ou Radu le Beau.
13. Les Hongrois.
14. Les Albanais.
15. La guerre avec les Vénitiens commença en effet en 1463, le 28 juillet.
16. Appellation antiquisante empruntée à la Perse achéménide pour désigner les *sancakbeyi* *, gouverneurs de province ; on trouvera aussi le grec « éparque * » dans le même sens.

brillantes constructions dans la Ville – temples, arsenaux, palais, marchés, portiques, bains – et la fortification et le repeuplement de forts et de bourgs très utiles et nécessaires le long du détroit de l'Hellespont, de la Chersonèse et du détroit du Bosphore, et d'autres actions de ce genre en foule, et des discours des plus mémorables du *basileus*, (14) et l'intervalle de temps dans lequel cela se fit, dix-sept années [17].

(15) En rassemblant et narrant tout cela dans ce livre, je le remets à ta protection et ta sagesse royales pour l'éprouver et le juger, (16) et s'il s'y trouve quelque élément valable que ta décision royale confirmerait comme conforme à la vérité et digne de tes exploits, nous en rendrons grâce à Dieu et à toi, *basileus*, qui par tes hauts faits nous as fourni une telle matière pour faire montre de notre éloquence, et en même temps ragaillardi nous nous attaquerons à tout le reste du défi et passerons avec joie au reste des exploits qu'avec l'aide de Dieu tu accompliras, pourvu que nous apprenions bien des points essentiels que nous ignorons [encore].

(17) Et si nos discours paraissent bien en deçà de tes exploits et inférieurs à leur grandeur, ce qui est inévitable, et si le livre est récusé comme inutile, alors me prosternant moi-même de loin et embrassant le silence je laisserai à d'autres bien meilleurs que moi ce sujet.

Premier livre [18] de l'Histoire de Kritoboulos, contenant le début du règne du très grand *autokratôr** Mehmed, son avènement et ses hauts faits – construction du nouveau fort sur le Bosphore, attaque et prise de Constantinople – pendant trois ans.

Notez les causes de la rédaction

1 (1) Kritoboulos l'insulaire, le premier des Imbriotes [19], a rédigé cet ouvrage parce qu'il trouvait juste de ne pas laisser des événements si grands et étonnants de notre époque rester sans écho et de les mettre par écrit pour les générations suivantes afin que des exploits valeureux, dignes de récit et ne le cédant en rien à ceux de jadis, ne disparaissent pas de la

17. 1451-1468.
18. Traduction intégrale du premier livre, éd. Reinsch p. 11-88.
19. Cette expression de « premier des Imbriotes » (τὰ πρῶτα τῶν Ἰμβριωτῶν) ferait allusion,

mémoire des hommes, ensevelis par le passage du temps, que la postérité ne soit pas grandement lésée par la perte des leçons que donne une telle histoire, et que ceux qui les ont accomplis gardent à l'avenir un magnifique rappel de leur courage et de leur valeur grâce à cet ouvrage qui expose leurs actes. (2) Une autre raison encore me semblait rendre cet ouvrage absolument indispensable : les exploits d'autrefois, si anciens et considérables, ont quelque mal à recevoir créance, et sont à peine écoutés comme s'ils se périmaient et perdaient leur crédit au fil du temps, ou à force d'accoutumance dans la mémoire, et on en fait peu de cas. Car tout ce qui foisonne produit la satiété, la satiété engendre le dégoût[20]. En revanche, ce qui est récent, proche et comme connu reçoit créance, on le retient et on l'admire plus comme proche, et ce d'autant plus qu'il l'emporte davantage et est plus crédible par la connaissance claire qu'on en a, car les hommes prennent en général plaisir aux exploits récents, ceux qu'ils veulent suivre de préférence. (3) C'est pour ces raisons et d'autres analogues que cet ouvrage m'a paru nécessaire ; car l'époque présente a vu s'accomplir des hauts faits étonnants, comparables à ceux d'autrefois chez les Hellènes et les barbares, et même chez les Romains *, qui font voir un haut degré de valeur et de courage chez des hommes de haut rang ; l'empire le plus ancien et le plus grand que nous connaissions, celui des Romains *, a été vaincu et abattu en peu de temps, et ce fut un ébranlement gigantesque et un bouleversement extraordinaire de la situation politique. (4) Je raconterai chaque point tel qu'il s'est passé, avec exactitude, en adaptant mes paroles aux actes, en n'éloignant jamais les faits de leurs dates, en conservant comme il convient l'ordre inhérent aux personnes et aux circonstances, toujours en me préoccupant avant tout de la vérité.

2 (1) Quant aux événements antérieurs à notre génération, tout ce qui a trait à l'histoire plus ancienne de cette race, les hauts faits admirables en

---

selon D. R. Reinsch, soit au fait que la famille de Kritoboulos appartenait à l'une des principales familles d'Imbros, soit au rôle politique joué par Kritoboulos lui-même dans l'île pour le compte des Ottomans (D. R. Reinsch, « Kritoboulos of Imbros », p. 299). En effet, en 1456 Kritoboulos reçut, par l'intermédiaire de l'amiral Yunus Bey, la charge de gouverner Imbros au nom de Mehmed II, qu'il assuma jusqu'en 1466. On peut se demander en définitive si l'expression ne serait pas en réalité une élégante périphrase pour rendre un plus prosaïque « *prôtogéros* d'Imbros » (πρωτόγερος Ἴμβρου). Voir T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 257. Pour une définition du *prôtogéros* en contexte ottoman, voir le sauf-conduit accordé par Battista Gritti, p. 813, n. 10.

20. Citation de Grégoire de Nazianze.

leur temps de leurs *basileis* qui se sont succédé sans interruption depuis lors jusqu'à nos jours, les guerres qu'ils ont livrées et les victoires qu'ils ont remportées et grâce auxquelles au fil du temps ils ont peu à peu rabaissé le grand empire des Romains* jusqu'au point de le conquérir entier et de l'anéantir complètement – beaucoup l'ont narré avant nous et ce n'est pas notre propos présent d'en parler, ni la matière du présent ouvrage. Si Dieu le permet, nous le rédigerons dans d'autres livres en leur consacrant un traitement particulier qui rappellera avec précision les dates, les actes et ceux qui les ont menés à bien. (2) Car bien que beaucoup en aient parlé, ils ont composé leur histoire sans ordre ni méthode, non comme il convenait mais comme cela leur venait ou selon leur parti pris, le hasard de leur mémoire ou de leur expérience personnelle, et avec peu de souci de l'exactitude. (3) Notre propos n'est donc pas d'en traiter, mais de transmettre par un écrit et une narration spécifiques à la postérité les faits et gestes du grand *basileus* actuel Mehmed, grandioses et ne le cédant en rien à ceux de ses prédécesseurs, en le proposant comme un parfait objet d'imitation et d'émulation pour ceux qui le souhaitent et laissent entrevoir une âme héroïque. (4) En effet, il a surpassé en valeur, en courage, en art militaire, en fortune et en expérience de la guerre non seulement ses prédécesseurs, mais encore les *basileis* de sa race autant qu'eux-mêmes avaient fait pâlir leurs devanciers et leurs contemporains.

Supplique

3 (1) Je supplie ceux qui liront ce livre de nos jours ou plus tard de ne pas taxer cet ouvrage et nous-même de vilenie ou de perversité si nous avons choisi de le rédiger sans compatir à nos infortunes ni nous apitoyer sur les malheurs de notre peuple, et d'étaler au grand jour et à la risée nos désastres qu'il faudrait plutôt cacher autant que possible sans jamais les révéler au monde. (2) Tout d'abord, nous nous sommes mis à cette tâche sans viser à jeter le discrédit sur notre peuple, ni à en médire et à le brocarder : c'est bien loin du présent ouvrage, du but fixé, et surtout de notre propre caractère. Car nous ne sommes pas insensible et malveillant au point de vouloir porter une accusation contre notre peuple en sus de ses malheurs, au lieu de compatir. (3) Ensuite, nous ne sommes pas assez naïf, sans discernement et sans expérience des affaires humaines, pour ignorer leurs vicissitudes de fortune, leur nature instable, mouvante et

irrégulière, et pour réclamer qu'au milieu de ce désordre et cette instabilité, ces infirmités communes à notre espèce, seul notre peuple possède santé, stabilité et permanence, comme s'il était entièrement hors de ces changements ou possédait une nature supérieure qui ne pourrait se modifier et s'altérer de concert avec les autres. (4) Qui ne sait que, depuis que l'humanité existe, le pouvoir et la royauté ne sont jamais restés aux mains des mêmes, bornés à un seul peuple ou une seule race, mais qu'ils sont dans une sorte d'errance perpétuelle, vont et tournent sans cesse de peuple en peuple, de lieu en lieu, tantôt chez les Assyriens, les Mèdes et les Perses, tantôt chez les Hellènes et les Romains*, séjournant pour un certain nombre d'années sans jamais rester chez les mêmes ? (5) Il n'y a donc pas à s'étonner que le même cycle se reproduise maintenant, que les Romains* perdent leur empire et leur haut destin qui passent et se transmettent à d'autres, comme jadis d'autres aux Romains*, tout en gardant partout leur propre nature et leur propre ordre. (6) Comment nous serait-il possible d'accuser à bon droit notre peuple de n'avoir pas su garder toujours sa chance et conserver son empire et son destin hors d'atteinte ? (7) Si d'aucuns qui en leur temps étaient au pouvoir se sont révélés inaptes à commander par vice de nature et n'ont pas fait face à la situation comme il aurait fallu, ce n'est pas la faute du peuple, mais de ceux qui ont réagi aux événements à tort et à rebours de ce qu'il aurait fallu ; il est juste de mettre en cause ceux-là seuls, et non d'accuser le peuple, de même qu'il est juste maintenant de louer les braves, d'admirer et de louer de toute façon leurs exploits sans vouloir les priver des louanges et des prix que mérite leur valeur à cause de l'inaptitude et de la négligence de quelques-uns – ce serait injuste. (8) Conscient de cela, amoureux de la vérité et bien au courant des faits, Jôsèpos l'Hébreu[21] loue dans son livre sur la prise[22] la destinée et la valeur des Romains* et l'exalte dans son propos par souci de la vérité, tandis que dans son peuple il vilipende ceux qui se sont montrés vils et exempte de blâme ceux qui sont restés sans tort ; c'est ce que nous ferons nous aussi autant que possible, en n'omettant rien du tout et en préservant à tout sujet le ton convenable et la vérité. En voilà assez, attaquons-nous à notre sujet.

21. Flavius Josèphe.
22. Sur la prise de Jérusalem en 70.

Début de l'histoire

4 (1) Pendant l'année 6959 depuis la création [1450-1451], le *basileus* Murad décède au terme d'une vie de cinquante-deux ans en tout [23], dont trente et un ans de règne, un homme excellent en tout et magnanime, en particulier grand capitaine qui accumula dans sa vie les preuves admirables de sa valeur, comme en témoignent les faits eux-mêmes, le sixième de l'illustre lignée des Ottomans, noble issu de nobles.

Voyez la généalogie du basileus *remontant jusqu'à Persée et Achaiménos les nobles Hellènes*

(2) Ces derniers sont issus de la race antique des Achéménides et Perséides, race dont provenaient tous les anciens rois perses. Il y avait en effet d'autres lignées perses, comme en témoigne Hérodote, mais populaires et communes : seules celles issues d'Achaiménos et Persée étaient choisies pour détenir le pouvoir royal ; c'étaient des Hellènes descendants de Danaos et Lyncée, qui au départ étaient des Égyptiens de la ville de Chemmis [24] dans le delta et émigrèrent ensuite en Grèce. Plus tard, frappés par le malheur, leurs descendants achéménides et perséides passèrent en Asie et acquirent le pouvoir en Perse ; ils finirent par laisser à l'endroit leur race et leur nom. (3) Murad défunt, comme je le disais, Mehmed son fils prend le pouvoir royal, septième de la lignée, dans sa vingtième année [25] ; on le fait venir d'Asie, car c'est là qu'il avait le pouvoir que lui avait donné son père.

Voyez les signes étranges qui accompagnèrent l'avènement du basileus

(4) La divinité envoya aussitôt alors beaucoup de signes inhabituels, inaccoutumés et monstrueux pour son avènement autant que jadis pour sa naissance : des séismes inquiétants et bizarres, des grondements de la terre, et dans le ciel du tonnerre et de violents éclairs et de la foudre, des lueurs effrayantes, une lumière, tout ce par quoi la divinité laisse présager

23. En février 1451.
24. La ville de Chemmis est en fait attestée en Haute-Égypte (Hérodote II, 91), mais Kritoboulos pense ici sans doute à l'île du même nom dans le delta (Hérodote II, 156).
25. Mehmed II est en effet né en mars 1432.

souvent les plus grands bouleversements et changements des affaires. Les devins, les gens inspirés, les diseurs d'oracles et voyants prophétisaient et chantaient les temps à venir, annonçant ce que seraient en tout la fortune et le destin du nouveau *basileus* : son pouvoir serait immense en tout, il dépasserait de loin et infiniment tous les monarques avant lui par la gloire, la richesse, la puissance et les exploits.

5 (1) Héritant d'un grand empire, maître d'une foule de biens, d'armes, de soldats et de régiments [26], dominant l'essentiel et le meilleur de l'Asie et de l'Europe, il jugea cela insuffisant et ne se contenta pas de ce qu'il avait : aussitôt, il parcourut en esprit le monde entier et envisagea de le dominer, jetant ses regards vers les Alexandre, Pompée, César et rois de cette stature [27].

Notez que le basileus *était aussi philosophe*

(2) Son naturel l'y aidait fort bien, énergique et vif en tout, l'âme très apte à commander et régner ; mais ce qui le poussait le plus en ce sens était son savoir et sa bonne connaissance de toute l'histoire des anciens : il connaissait en effet à fond toute la littérature arabe et perse, et tout ce qui avait été traduit du grec en arabe ou en perse, c'est-à-dire les péripatéticiens et les stoïques, en prenant pour maîtres les plus savants et zélés des Arabes et des Perses.

Traités du basileus *avec Constantin,* basileus *des Romains, et le Karamanide*

(3) Une fois dans cette résolution et ce projet, il n'accorde pas le moindre délai aux circonstances et à la situation et s'y consacre aussitôt entièrement. Tout d'abord, il conclut un traité avec les Romains * et le *basileus* Constantin [28], puis avec le Karamanide [29] qui régnait sur la haute Phrygie et la Cilicie, jugeant que cela convenait pour le moment à ses intérêts. (4) Puis il entame un examen de tout son empire et des satrapies des peuples qu'il domine, démettant certains satrapes et en nommant d'autres qui lui

26. *Katalogoi*, litt. « listes », soit des unités constituées avec une liste des effectifs, soit des listes de mobilisables.
27. Ce n'est pas une invention de Kritoboulos au moins pour Alexandre, dont la figure bien connue dans la littérature turco-persane a fasciné le jeune Mehmed II.
28. Constantin XI Paléologue.
29. İbrahim Bey, émir de Karaman dans le Sud-Est de l'Asie Mineure.

semblaient l'emporter sur les précédents en valeur militaire, en intelligence et surtout en justice – car il se préoccupait plus que tout d'avoir un empire administré le mieux et le plus justement possible.

Examen des unités, de l'armée et des hauts dignitaires

(5) II examina encore les bataillons et les unités de l'armée, cavalerie et infanterie, et ceux qu'entretenait le trésor impérial ; il eut surtout grand soin de la cour impériale et la fit prospérer, je veux dire ces nouveaux soldats et fantassins, sa garde, que dans leur langue on appelle « janissaires », ce qui veut dire « nouveau régiment[30] », parce qu'il savait qu'il tirerait ainsi de la puissance pour la protection de sa personne et celle de tout l'empire ; il rassembla en outre armes, traits, et tout le matériel nécessaire pour la guerre.

Examen des finances publiques et des gestionnaires

(6) Puis il inspecta les trésors paternels, enquêtant à fond sur leurs gardiens, examina avec soin les fonctionnaires des impôts annuels et leur imposa de rendre des comptes. Il constata que beaucoup de l'argent public et impérial était gaspillé en pure perte, environ le tiers des impôts annuels qu'il restitua au trésor impérial ; par la suite, il veilla de près à les préserver et obtint un excellent rendement des impôts annuels, ayant ramené à la sagesse par la crainte beaucoup des collecteurs d'impôts ou mettant à leur place des gens fiables et attentifs à les collecter et préserver. Car son père avait procédé en cela avec une certaine simplicité et faisait peu de cas de ces affaires. (7) L'année 6959 [1450-1451] s'écoule ainsi, première de son règne, pendant que le *basileus* règle ces problèmes, perfectionne l'administration de son empire et se lance dans les préparatifs d'actions plus éclatantes.

6 (1) Il[31] se consacre aussitôt entièrement à son projet : construire un fort puissant sur la rive européenne du Bosphore face au fort sur la rive asiatique, là où le détroit est le plus serré et le courant le plus vif, contrôler le passage et réunir les deux continents, Asie et Europe, passer là de l'un à

30. Cette expression de « nouveau régiment » est la traduction littérale de *yeniçeri* en turc.
31. Mehmed II.

l'autre lorsqu'il le voudrait, que le passage ne dépende point d'autres et qu'il ne règne pas sur deux continents séparés[32]. (2) Il savait bien en effet combien d'embarras cela leur avait causés naguère, sous le règne de ses aïeux et de son père, combien d'obstacles cela avait opposés à leur politique, et comme il s'en était fallu de peu qu'ils ne perdent un des continents : d'une part, le *basileus* des Romains* se tenait à un endroit avantageux, la Ville, d'où il guettait sans cesse le moment et la situation, et, maître d'une bonne part de la mer, il lançait des expéditions en recrutant même qui il voulait parmi leur peuple et leur causait du tort ; d'autre part les Italiens et surtout les Vénitiens parcouraient souvent le Bosphore et l'Hellespont dans leurs rivalités avec leurs trières et en empêchaient le passage. (3) Mais ce n'était pas son seul motif : pour le but qu'il s'était fixé, il lui semblait que la construction du fort serait avantageuse et que pour le siège de la Ville qu'il était sur le point d'entreprendre ce serait un point d'appui puissant qui isolerait la Ville non seulement des continents Asie et Europe, mais encore des deux mers, d'un côté le Pont-Euxin par le Bosphore, de l'autre l'Égée et toute la mer hellénique par l'Hellespont. (4) Dans cette idée, il ordonne qu'on prépare pendant l'hiver tout le nécessaire pour la construction – pierres, bois, fer et tous les matériaux adéquats – et nomme des chefs de travaux, les plus zélés et compétents, en ordonnant qu'on le lui prépare au plus vite pour commencer le travail dès le printemps.

Ambassade du basileus *Constantin auprès de l'*autokratôr* *Mehmed demandant de ne pas construire le fort*

7 (1) À cette nouvelle, le *basileus* Constantin et les gens de la Ville y virent un fléau, le début de grands maux et l'annonce évidente de leur asservissement, ce qu'il était bel et bien, pensant que c'était une bastide dirigée contre eux et la Ville, et ils en prirent ombrage. (2) On décida donc au vu de leur situation d'envoyer une ambassade pour tenter par tous les moyens possibles d'empêcher cette entreprise, s'il se pouvait, et l'ambassade part. (3) À son arrivée, elle recourt à toute sorte d'arguments, rappelant les accords et les conventions, et que dans tous leurs traités antérieurs avec son père et ses aïeux, et même avec lui, figurait l'interdic-

32. Construction du fort de Rumeli Hisarı, face à celui d'Anadolu Hisarı, à partir du printemps 1452.

tion absolue de construire un fort ou quoi que ce soit à cet endroit, et l'obligation pour tous deux d'empêcher à toute force tout autre qui l'essayerait seulement, et que ces clauses avaient été observées jusqu'alors. « Cet endroit est libre, simple passage d'un continent à l'autre pour vos armées et votre train », dirent-ils, et ils demandèrent qu'on ne rompe pas pour de petits gains des traités qui venaient à peine d'être conclus, et qu'on ne leur fasse pas de tort alors qu'ils n'en faisaient aucun.

Réponse du basileus *Mehmed aux ambassadeurs*

8 (1) Le *basileus* leur répond : « Romains *, je ne crois pas vous faire de tort ni m'écarter des traités et des accords dans cette affaire, mais seulement garantir mes possessions, sans dommage pour vous ; il est juste et permis à tous que chacun protège et assure son bien sans nuire à ses alliés. (2) Pour moi, comme vous le voyez, je règne sur l'Asie et l'Europe, deux continents séparés, et j'ai sur chacun beaucoup d'adversaires et d'ennemis de mon empire ; il faut que je puisse être présent partout et défendre chaque continent si je ne veux pas les abandonner volontairement à mes ennemis. (3) Vous savez combien d'ennuis nous ont causés les trières des Italiens sous le règne de mon père, lorsque nous voulions passer [en Europe] pour marcher contre les Péoniens [33] qui nous attaquaient, lorsqu'elles croisaient dans nos eaux et nous interdisaient le passage [34]. (4) II nous faut donc une fortification pour leur interdire ce procédé, pour défendre notre terre et pour ne pas avoir aux yeux de tous la honte, en plus du tort subi, de ne pas pouvoir défendre nos eaux et notre empire. (5) Ce lieu où je vais construire le fort est nôtre, c'est le passage ancien des nôtres d'Asie en Europe, et vice versa, et vous n'avez pas le moins du monde à vous en soucier, si du moins vous voulez rester en paix, si vous ne voulez pas vous aussi nous priver du passage – ce serait alors une autre histoire. (6) Je ne romps pas les traités et ne le voudrai pas tant que vous restez à votre place et ne venez pas vous mêler de nos affaires avec indiscrétion. »

9 (1) Sur ces mots, il congédie les ambassadeurs. À leur retour, ils font un rapport complet au *basileus* Constantin et aux plus haut placés des

33. Les Hongrois.
34. Il s'agit des galères vénitiennes et de la flotte pontificale, comme Kritoboulos le dit plus haut, qui tentaient d'empêcher les armées turques de franchir les détroits pour venir contrer l'offensive hongroise, ce qui aboutit à la bataille de Varna en 1444.

Romains*, en somme qu'on ne peut aucunement empêcher cette entreprise par la parole et la persuasion, mais par la seule force s'ils le pouvaient. (2) Mais eux, ne sachant que faire, n'agirent pas, bien malgré eux, car l'affaire leur paraissait très inquiétante, comme elle l'était en réalité.

Mouvements du basileus *sur terre et sur mer, arrivée au Bosphore pour la construction du fort.*

10 (1) Comme le printemps commençait et comme tout était prêt, le *basileus* Mehmed équipa trente trières bien armées comme pour la bataille, au cas où il faudrait en venir là face à une opposition, et prépara une foule de bateaux de transport qu'il envoya de Gallipoli dans le Bosphore ; lui-même en prit la direction par terre avec une forte armée. (2) Arrivé au détroit le septième jour il dresse son camp. Lui-même prit certains dignitaires et quelques anciens dont il savait qu'ils avaient une expérience précise de ces affaires, et visita à cheval le site, examinant sa position, l'étroitesse extrême du détroit très resserré, avec ses coudes sinueux et les nombreux promontoires ou creux et courbes des côtes, la célérité du courant et les tourbillons, mascarets et vortex qu'y causent les coudes, bref tout ce qui rend le détroit difficile à franchir et à traverser. (3) Les anciens Hellènes s'en étaient déjà rendu compte et avaient nommé l'endroit Symplégades ; ils disaient que Héraclès avait été le premier à les franchir, puis Jason avec les Argonautes, et cela au prix d'énormes efforts parce que le passage était défendu et comme fermé et obturé par l'étroitesse du site et du détroit et par les innombrables creux et saillies des rives : ceux qui montaient ou descendaient les détroits croyaient être encerclés par la terre, et eux-mêmes se trouver pris au milieu, sans issue comme sur une petite mare ; en plus, un grand courant et un flux puissant provenaient d'une mer immense et étendue au-delà du Pont-Euxin et se jetaient dans un détroit très resserré, bloqués par la poussée et la violence du courant ils heurtaient, enveloppaient et emportaient les esquifs, les jetaient et brisaient contre les récifs si les marins n'y apportaient pas beaucoup de soin et d'expérience. (4) En mesurant la largeur du détroit où il était le plus resserré il la trouva d'environ sept stades.

Construction du fort

11 (1) Après avoir bien examiné et contemplé tout cela, il vit parfaitement le site le plus favorable et décida d'y bâtir le fort, et il marqua de repères l'endroit qu'il voulait fortifier. (2) Ayant établi le site et la taille du fort, les fondations et l'implantation des tours et des courtines, ainsi que des mâchicoulis, créneaux, portes, etc., comme il convenait et comme il voulait, il donne des fonds aux responsables en leur ordonnant d'achever l'ouvrage au plus vite, et promet des récompenses superbes à ceux qui auraient fini le plus tôt et le mieux. Il prend lui-même en charge le côté du fort qui regarde la mer.

Notez la rapidité de la construction du fort, et sa grande puissance

(3) La construction commença alors qu'on était déjà au milieu du printemps [35] ; mais avec beaucoup de main-d'œuvre, de dépense, de zèle et d'émulation de tous au travail, il construit le fort avant la fin de l'été ; il était très puissant à tous points de vue, très sûr, le plus fameux des forts, fait de pierres énormes assemblées avec soin, appareillé avec beaucoup de fer, les goujons fixés par du plomb, renforcé par beaucoup d'autres moyens, le nombre, la taille et la solidité des tours très hautes, la puissance des courtines et des mâchicoulis, la hauteur et l'épaisseur du mur.

Notez la forme du fort

(4) L'épaisseur du mur allait jusqu'à douze coudées, sa hauteur quatre fois plus. Sa taille était celle d'un bourg plutôt que d'un fort. Il donne au fort une forme de triangle, la pointe vers les hauteurs et le sommet (car le terrain est en pente légère) comme une saillie avec une tour très grande et forte qui joint et protège les deux côtés, tandis que les deux angles de la base qui court le long du rivage reçoivent eux aussi des tours très grandes et fortes ; les côtés sont garnis eux aussi de tours moins grandes que celles des angles, mais tout aussi puissantes. (5) II avait choisi ce site et ce plan pour le fort afin d'une part d'avoir le plus de largeur possible le long de la mer à cause des machines lanceuses de pierre qui devaient y être placées

35. 1452.

en grand nombre tournées vers la mer pour empêcher le passage en coulant les navires, d'autre part pour occuper le sommet du site afin de rejeter d'aussi loin que possible les ennemis qui ne pourraient pas tirer sur les défenseurs des créneaux du haut d'une position dominante et seraient tenus à distance.

Notez l'emplacement des machines lanceuses de pierres

(6) Après avoir fortifié [le château] de la façon susdite, il le garnit de toutes sortes d'armes, des traits, des arcs et des lances, plus des boucliers grands et petits et bien d'autres de ce genre ; en outre, il garnit tous les couronnements des tours, courtines et mâchicoulis, avec des machines lanceuses de pierres et des catapultes, grandes et petites, et il masse les plus grosses machines au sol, au pied du mur vers la mer sur toute sa longueur, tournées vers la mer ; il les braque comme je l'ai dit non droit vers la mer, mais d'un côté et de l'autre, en les croisant, celles de droite tirant vers la gauche et celles de gauche vers la droite, tirant d'une position parfaite et empêchant le passage des bateaux, comme je disais. (7) Car ces machines qui lançaient au ras des flots des pierres rondes énormes, comme si elles nageaient de ce fort à celui d'en face, avec d'autres machines tirant en sens inverse de l'autre fort de la même manière, ne laissaient passer ni cargo ni trière ni quelque autre bâtiment de transport, ni même le plus petit esquif, sans le casser, le briser et l'envoyer par le fond, de nuit comme de jour, sauf permission du commandant du fort.

Voyez comment les continents sont réunis

(8) Voilà comment il mena à bien la construction de ce fort et réunit ainsi les continents en s'assurant la maîtrise du passage. Après l'avoir ainsi bien établi et armé, l'avoir rendu imprenable ou plutôt inattaquable même, il y laisse une garnison suffisante avec un commandant des plus fidèles, prépose aux machines les hommes capables de bien les utiliser avec science, puis retourne à Andrinople vers la fin de l'automne. Ainsi se termina l'année 6960 [1451-1452], la deuxième de son règne.

Retour du basileus *à Andrinople et construction d'un nouveau palais*

12 (1) La même année, il construit encore près d'Andrinople, près de l'Hèbre au-delà de la ville, un palais royal orné de pierres brillantes et de marbres translucides, étincelant d'or et d'argent à l'intérieur et à l'extérieur, agrémenté de peintures et de sculptures et de divers autres luxes en abondance. (2) Il plante autour des jardins regorgeant de plantes de toute espèce, d'arbres agréables chargés de beaux fruits, y installe des foules d'animaux et d'oiseaux domestiques et sauvages et leur donne bien d'autres beautés propres à créer charme, beauté et plaisir. (3) Il installe aussi à proximité avec munificence une cour impériale et y crée des logements en abondance pour les nouvelles unités, et protège ainsi de toutes parts le palais.

13 (1) Mais lui pensait déjà à exécuter le projet qu'il méditait depuis longtemps, le plan que renfermait son âme et qui dirigeait tous ses actes, et ne voulait plus tarder ni différer : c'était de porter la guerre contre les Romains * et le *basileus* Constantin en assiégeant la Ville. (2) II pensait en effet – et c'était bien le cas – que s'il s'en emparait et plaçait les habitants sous son pouvoir, en peu de temps plus rien ne l'empêcherait de l'utiliser comme une sorte d'acropole de l'univers d'où il pourrait attaquer le reste du monde et l'asservir [36]. (3) On ne pouvait donc plus le retenir, il ne voulait plus en rester au même point en paix, mais il voulait engager la guerre vite et prendre la Ville. (4) Il était encore renforcé dans cette idée par des signes divins, et des prédictions et des présages et autres indices auxquels il accordait une grande attention et par lesquels les hommes épient l'avenir ; tous allaient dans le même sens et lui donnaient de bons espoirs de prendre la Ville. (5) II convoqua donc tous ses dignitaires, satrapes, généraux, commandants de régiments et de bataillons, chefs d'unités, et tint à leur assemblée ce discours.

36. L'idée se trouve déjà dans un texte grec anonyme sur le siège de 1402, que Kritoboulos connaissait peut-être : « et s'élançant désormais de là [Constantinople] comme d'une acropole, il pourrait aussitôt asservir et parcourir la terre et la mer » (P. Gautier, « Un récit inédit du siège », p. 109).

Discours du basileus *encourageant ses hommes à attaquer la Ville, où il rappelle les hauts faits déjà accomplis par ses ancêtres, avec une brève description de tout son empire*

14 (1) « Amis qui constituez notre cour, vous savez tous bien que nos ancêtres ont constitué cet empire qui est le nôtre au prix de beaucoup d'épreuves et de périls et l'ont préservé jusqu'ici dans leur famille par succession du fils au père jusqu'à moi : les uns parmi vous, ceux qui se trouvent les doyens de notre génération, ont participé à certains de ces travaux, les autres, les jeunes, en ont entendu le récit par leurs pères ; car ce ne sont pas des faits antiques que l'accumulation du temps aurait pu obscurcir, mais c'est la vue de ceux qui racontent ces faits, encore récents, qui les atteste plus que l'ouïe des auditeurs.

Voyez le courage de ces hommes

(2) On peut en effet encore maintenant voir sur tout notre territoire les traces manifestes de leurs exploits : des murs de forts et de cités récemment abattus, une terre presque encore rougie de leur sang qui s'y est mêlé, et bien d'autres monuments superbes de leur valeur au combat, des traces inoubliables de leur courage dans les dangers. Car en tout ils ont fait preuve de tant de force d'âme, de vigueur de résolution et de magnanimité que dès le début, partant d'un territoire et d'un pouvoir très réduits, ils ont conçu le dessein d'abattre l'hégémonie des Romains* et de viser l'empire sur toute l'Europe et l'Asie, et ils n'ont pas manqué leur but.

Voyez l'invasion de l'Asie

(3) Car s'élançant au début des montagnes de la Cilicie et du Taurus avec bien peu de forces, comme je le disais, mais avec une très grande fermeté d'âme, ils conquièrent aussitôt Lycie, Pamphylie, Phrygie supérieure, mettent à bas Lydiens, Cariens, Mysiens, Phrygiens inférieurs, Ioniens, toute la côte grecque, et dominent encore Galates, Cappadociens, Paphlagoniens, Chalybes, Bithyniens, l'Hellespont, bref tout ce que délimite le Taurus de la Cilicie à Sinope, sur le Pont-Euxin, ce qu'on

appelle l'Asie inférieure, ils s'en emparent en peu de temps et y assoient fermement leur pouvoir[37].

Voyez le début du passage en Europe

(4) S'étant rendus maîtres incontestés de tout ce territoire avec toute la côte et toutes les villes, ils prirent Pruse comme capitale[38] et franchissent l'Hellespont en petit nombre, car il ne s'agissait pas de guerre ouverte, mais de pillage temporaire, et aussi parce qu'ils étaient exclus de cette mer par les Romains* qui la maîtrisaient encore. (5) Arrivés au sommet de la montagne qui se trouve devant le tombeau d'Hellè et l'isthme de Chersonèse, et prenant le fort par assaut ou par ruse[39], tout d'abord ils firent du pillage à partir de cette base, ravageant le voisinage dans des chevauchées inopinées.

Invasion de l'Europe

(6) Comme ils progressaient petit à petit et devenaient sans cesse plus nombreux, et comme ils s'emparaient de certains des forts du voisinage par force ou par ruse et débouchaient sur la plaine, désormais plus rien ne leur faisait obstacle : ils tenaient les plaines, pillaient les villages, prenaient les villes, rasaient les forts, battaient les armées et asservissaient beaucoup de populations. En bref, en peu de temps ils parcourent toute la Macédoine et la Thrace, abattent les Mysiens[40] de l'intérieur des terres et proches du Danube, puis les Illyriens[41], Triballes[42], Hellènes et bien d'autres nations, ils prennent des places puissantes et beaucoup de grandes cités, tant à l'intérieur des terres que sur la côte. (7) Et pourquoi perdre son temps à énumérer les cités et les peuples ? Tout ce qui se trouve entre le Danube, de ses bouches sur le Pont-Euxin jusqu'au confluent avec la Save, et de là à travers les terres vers le sud entre les Bostriens et les

37. Conquête de l'Anatolie par les premiers émirs ottomans au XIII^e^ et au début du XIV^e^ siècle.
38. Bursa (Brousse). La conquête de la ville eut lieu en 1326.
39. Prise du fort de Tsympè en 1352 ; curieusement, Kritoboulos n'évoque pas la prise décisive de Gallipoli en 1354.
40. Les Bulgares.
41. Les Albanais.
42. Les Serbes.

Dalmates, les Péoniens[43] de ce côté-ci de la Save et les Illyriens, jusqu'au Golfe ionien au midi, ils le conquièrent durablement, l'abattent et soumettent à tribut tous ses habitants, et en outre les Gètes[44] au-delà du Danube, et encore toute la côte, sauf le Péloponnèse, sur une longueur de plus de dix mille stades[45]. (8) Cela ne fut pas sans peine, comme en parole, ni sans les obstacles et les résistances les plus forts, ni sans verser leur sang et sans courir de dangers : c'est au prix de beaucoup de sang et de blessures, de labeurs et de peines qu'ils acquirent leur empire et le préservèrent jusqu'à maintenant. (9) Car beaucoup de grandes nations en Asie et en Europe prirent les armes contre eux et défendirent vaillamment leur liberté avec valeur, jusqu'à la mort ; il s'y trouvait beaucoup de villes importantes fortes de murs, d'habitants, d'armes, de richesses et de la valeur des leurs pour leur défense ; des forts puissants et résistants, des passages difficiles, des contrées pénibles à parcourir, des fleuves continus et malaisés à franchir leur faisaient barrage, et surtout les forces des Romains* leur faisaient toujours face sur terre et sur mer, les combattaient et leur causaient beaucoup d'ennuis et de tracas.

Éloge de ces hommes et de leurs basileis

(10) Et pourtant rien n'arrêta leur avance ni ne retint leur élan et leur valeur jusqu'au moment où, ayant tout abattu et vaincu complètement, ils assirent solidement leur empire et démontrèrent à tous sa grande puissance, se montrant valeureux jusqu'au bout et ne rabattant en rien de leur ambition initiale. (11) Car lorsqu'ils l'emportaient sur leurs adversaires ils poussaient leur avantage très loin, lorsqu'ils étaient battus ils ne renonçaient pas et ne perdaient pas espoir : confiant tout à leur courage et à l'attente des événements, et à l'incertitude du sort, ils revenaient à leur entreprise avec énergie, avec une audace supérieure à leurs forces, prenant des risques plus que de raison, gardant espoir dans les moments critiques, sans relâche dans l'effort, sans hésitation dès qu'un projet emportait leur accord, ne retardant aucune tâche utile, vifs à concevoir ce qu'il fallait faire, et rapides à exécuter ce qu'ils avaient conçu. (12) Ils prenaient plai-

43. Les Hongrois
44. Les Roumains.
45. Conquêtes ottomanes de la seconde moitié du XIV^e^ siècle dans les Balkans.

sir aux longues pérégrinations pour s'emparer de ce qu'ils n'avaient pas et ne restaient jamais sur leurs acquis ni ne laissaient les autres sur les leurs, tenaient pour rien ce qu'ils avaient déjà à cause de leur désir constant de ce qu'ils n'avaient pas, et ce qu'ils n'avaient pas encore acquis mais projetaient d'acquérir, ils le tenaient pour leur, ne jouissaient que peu de leurs possessions à cause de leur désir de les accroître. Toujours dans les labeurs pour acquérir et apprécier ce qui leur manquait, ils tenaient leurs corps pour étrangers face aux efforts et aux dangers, ne les épargnaient en rien même lorsqu'ils défaillaient, restaient invincibles dans leur cour, et peinèrent ainsi toute leur vie et se rendirent l'existence laborieuse et ardue jusqu'à élever leur empire à ce degré de gloire et de puissance, le rendirent énorme en habitants, en richesses, en armes, en trières et en toute ressource, et nous le remirent très puissant pour la guerre et la paix. (13) Ne donnons pas l'impression de le trahir de notre côté, n'effaçons pas les exploits de nos ancêtres, ne supprimons pas notre propre gloire ! Nous avons reçu une gloire extraordinaire, renommés dans le monde entier pour le courage, l'art militaire et notre valeur, invincibles jusqu'ici en réputation et en réalité, il ne nous manque maintenant plus qu'une ville qui elle-même n'a plus lieu d'espérer survivre, déjà presque entièrement vidée de ses habitants, bien dépouillée et privée complètement de ses ressources antérieures à force de temps, sous les incursions et les assauts continuels des nôtres, qui n'est plus une ville et n'en garde plus que le nom ; pour le reste, c'est un enclos de terre arable, de jardins et de vignes, comme vous le voyez, de constructions inutiles et de murs vides, la plupart en ruine. (14) Vous voyez en effet qu'elle se situe au milieu de notre empire, à un endroit essentiel sur terre et sur mer, et combien d'ennuis elle nous a causés en nous combattant depuis le début, et nous en cause encore en épiant nos affaires, grandissant toujours à partir de nos échecs et nous contrecarrant au plus haut point.

Voyez le passage du Danube par les Péoniens et leur défaite par Bayezid

(15) Qui donc ignore qu'à l'époque de notre grand ancêtre Bayezid le *basileus* de cette Ville[46] a jeté contre nous tout l'Occident, de l'Océan et de Marseille les Galates occidentaux, les Pyrénéens et les Espagnols, du

46. L'empereur byzantin Manuel II Paléologue.

Rhin et du Nord les Celtes, les Celtibères et les Germains, le roi des Péoniens et des Daces[47] qui menait sur terre une forte armée, et des trières sur le fleuve ? Ils traversèrent le Danube et campèrent sur ses rives, sur notre territoire ; leur projet n'était rien de moins que de détruire toute notre puissance et notre empire, nous chasser d'Europe et d'Asie ; mais alors le commandement, l'expérience et l'audace de Bayezid les en empêchèrent et les dispersèrent après les avoir vaincus en bataille rangée[48], et les uns furent taillés en pièces, les autres se noyèrent dans le Danube, seul un petit nombre s'en sauva et à grand-peine.

(16) Peu de temps après, cette Ville suscita encore contre nous Tamerlan le Scythe[49], de Babylone ; vous savez tout ce qu'il nous a fait subir, et comme il s'en est fallu de peu que nous perdions tout notre empire, ou au moins l'un des continents. (17) Et depuis lors jusqu'aujourd'hui elle n'a pas cessé d'exciter et d'armer les nôtres les uns contre les autres, d'ébranler, de harceler et d'attaquer notre empire, naguère encore elle lança contre nous Jean le Gète[50] avec des Péoniens et des Daces, qui franchit en force le Danube deux ou trois fois pour attaquer notre terre et fit bien du tort à mon père. (18) Et je passe sous silence tout le dommage incessant que nous causent les transfuges, non seulement esclaves mais encore hommes libres. (19) L'affaire est simple ; cette cité n'a jamais cessé et ne cessera jamais de s'opposer à nous et de nous attaquer, elle ne cessera pas de partir en guerre contre nous tant que nous la laisserons subsister, tant que nous ne l'aurons pas entièrement éliminée ou asservie.

15 (1) Mes amis, puisque cette cité s'oppose à nous, fait tout contre nous au grand jour et en sous-main et en veut à notre empire, est-ce que nous allons hésiter, n'en tenir aucun compte, ni nous hâter de l'éliminer avant qu'elle ne nous nuise, et penser qu'il nous sera toujours loisible de choisir la guerre comme nous le voudrons ? Ne savons-nous pas qu'à la guerre les occasions ne se laissent pas attendre, que rien n'est impossible

47. Sigismond de Luxembourg, alors roi de Hongrie, qui dirigeait la croisade de Nicopolis.
48. À Nicopolis en 1396, Bayezid défit cette coalition occidentale.
49. Appellation antiquisante pour désigner Tamerlan parce qu'il est, dans l'esprit de Kritoboulos, un nomade venu du nord, qui battit Bayezid à Ankara en 1402 ; « de Babylone » parce qu'il avait d'abord conquis la Mésopotamie. S'il est certain que les Byzantins attisèrent par des ambassades l'hostilité de Tamerlan vis-à-vis des Ottomans, leur influence dans la décision de Tamerlan de se porter contre Bayezid fut nulle, et on ne peut parler d'une alliance entre les Mongols et l'empereur byzantin à cette occasion.
50. Jean Hunyadi, qui mena campagne de 1441 à 1448 contre Murad II avec des succès variés. Mais l'effort suprême avec Ladislas III de Hongrie aboutit à leur défaite à Varna en 1444.

avec le temps et que les coups du destin sont toujours incertains, que la fin des événements est impossible à établir et à connaître, qu'il faut que ceux qui ont du bon sens et des occasions préviennent ces revirements et attaquent leurs ennemis sans attendre d'être mis à mal pour se défendre, qu'il faut au contraire qu'ils agissent auparavant, devancent l'attaque ou la contrent, et que dans une telle situation ils considèrent comme un atout de devancer l'adversaire par la ruse ou la force ? Car ainsi est la guerre : elle ne s'en tient pas aux conventions, et le plus souvent la victoire échoit à celui qui veut et peut agir à l'insu de l'autre, le devancer et tirer avantage de l'occasion qui se présente.

16 (1) Mes amis, voilà mon opinion, voilà mes calculs et mes raisonnements, à moi qui suis mû en outre par les plus graves griefs, et je vous ai rassemblés ici parce que je ne tolère plus cette situation et me crois en droit de vous persuader de partager mon opinion. J'affirme qu'il nous faut commencer la guerre sans tarder et prendre cette Ville en y mettant toute notre ardeur, ou bien renoncer à défendre comme notre possession notre empire et ses avantages, et ne plus croire à sa solidité. (2) Car il est impossible que cette Ville soit en sécurité sans que notre position soit incertaine, tant que nous n'aurons pas pris ou supprimé cette Ville. (3) La situation est simple : ou je choisis de garder notre empire avec cette Ville, ou sans elle de perdre aussi l'empire ; vous savez bien en effet qu'avec elle ce que nous avons sera assuré et ce que nous n'avons pas sera accessible, et que sans elle, comme maintenant, aucune de nos possessions ne sera assurée et aucune de celles d'autrui ne sera à portée. (4) Car s'ils gardent cette Ville, lorsque nous l'emporterons sur eux ils lanceront contre nous des alliés plus puissants et ils domineront notre mer, nos possessions seront toujours exposées au combat, au danger et à de lourdes pertes, et l'issue de la guerre sera incertaine ; car bien des choses arrivent contre toute attente, dans ces affaires on voit se produire ce que personne n'aurait supposé et la guerre connaît bien des vicissitudes du sort quand elle dure. (5) Ou bien encore, s'ils ne parviennent pas à garder cette Ville pour eux-mêmes, ils la remettront à d'autres plus puissants, munis en abondance d'hommes, d'argent, de trières, d'armes et de tout le nécessaire, et ceux-là défendront avec plus de vigueur leurs positions dès qu'ils les jugeront leurs, et imaginez où en seront nos affaires ! (6) Une grande ville placée à un endroit essentiel sur terre et sur mer, à l'affût de notre situation, qui se nourrit de nos faiblesses, qui aurait une puissance égale à la nôtre, à mon sens ne

nous ferait pas une guerre à égalité – mais je ne veux pas tenir de propos de mauvais augure, que le mauvais présage retombe sur la tête de nos ennemis, car (même si ce propos est dur à entendre) cela ne va pas dans le sens de nos intérêts.

(7) Il nous faut donc ne pas tarder davantage, ne pas différer lorsque l'occasion se présente, mais l'attaquer avec toutes nos forces et tous nos effectifs tant que la divinité est avec nous, en n'épargnant aucun des moyens de la guerre, hommes, argent, armes et tout le reste, et ne rien mettre au-dessus de cette entreprise jusqu'à ce que de toutes les manières nous l'anéantissions ou la soumettions. (8) Aucun de vous ne croira qu'il est impossible de la prendre s'il considère la conduite de notre grand-père et de notre père [51] : ayant cette résolution dès le départ et entamant contre elle une guerre inexorable ils l'encerclèrent de forces nombreuses et bien armées, l'usèrent par un long siège et la famine sans pouvoir cependant s'en emparer. (9) Si alors cette Ville avait résisté par ses propres forces et l'avait emporté sur les assiégeants parce qu'elle était bien protégée par ses ressources en hommes, en argent et en armes, ou parce que ceux-ci avaient des forces et des ressources inférieures et ne purent donc la prendre, il y aurait lieu d'avoir peur et ce raisonnement aurait du poids. (10) Mais qui ne sait que c'est un coup inattendu du sort, comme la divinité en envoie souvent aux hommes, qui a arraché alors contre toute attente la Ville aux mains de Bayezid ? Alors qu'il était déjà convenu qu'au bout d'un certain délai les habitants livreraient la Ville et eux-mêmes parce qu'ils ne pouvaient plus résister à la faim et à la longueur du siège, tout d'un coup apparurent d'abord en Europe le roi des Gètes et des Daces, et peu après en Asie Tamerlan de Babylone [52] qui lui firent lever le siège et qui en l'attirant vers eux permirent à cette Ville de survivre, sauvée par un hasard incroyable. (11) Vous savez quelle fut la puissance de l'expédition de mon père contre cette Ville [53] et à quel point il l'emporta dans le siège : les défenseurs ne pouvaient même plus tenir le mur tant ils étaient accablés par les traits et les pierres des machines. Il la tenait entre ses mains et il l'aurait prise d'assaut si ses hommes de confiance les plus proches n'avaient pas œuvré en sous-main contre lui, en accordant leurs faveurs aux assiégés pour leur

51. Bayezid I[er] (en réalité arrière-grand-père) et Murad II.
52. Voir les notes précédentes sur Sigismond de Hongrie et Tamerlan.
53. Évocation du siège de Murad II en 1422.

profit personnel : ce sont eux qui lui firent lever le siège et la sauvèrent. (12) Et même si la Ville avait pu alors s'en tirer par ses propres forces (acceptons cette hypothèse), les circonstances ne sont plus les mêmes maintenant, pour elle et pour nous : elle avait alors un *basileus* et des chefs plus intelligents, plus experts à la guerre et bien plus expérimentés, elle avait plus d'habitants pour la garder, elle dominait en partie la mer environnante, elle avait l'aide des Italiens pour une part déjà arrivée, pour une autre attendue, et elle avait encore bien d'autres atouts. (13) Sa situation est maintenant en tout plus faible et pire : elle s'est vidée de la plupart de ses habitants, elle a perdu complètement la mer, le *basileus* et ses adjoints sont ces adversaires que l'on rêve d'avoir, ils ne peuvent même pas espérer l'aide des Italiens, d'autant plus qu'ils sont brouillés définitivement par leurs discordes religieuses [54], et dans la Ville même tout est trouble et sédition pour cette même raison – un examen attentif révélerait encore bien d'autres faiblesses. (14) Pour nous, notre empire a grandement progressé : les effectifs de cavalerie et d'infanterie sont au plus haut, des troupes d'excellente qualité mieux armées que jamais, des hommes dans la fleur de l'âge, et notre cour a maintenant un pouvoir énorme : abondance d'argent dans les trésors et les impôts annuels, grande quantité d'armes, de machines et de matériel de guerre, des trières en bon nombre et d'autres ressources encore qui suffiraient non seulement contre cette seule Ville, mais encore pour vaincre plusieurs villes de cette force à la fois. (15) Nous sommes en plus maîtres de toute la mer sur nos eaux et autour de cette Ville, nous l'avons verrouillée par des forts en amont et en aval sur les deux détroits et sur les deux continents, l'isolant sur terre et sur mer ; nous avons encore bon nombre d'autres avantages qui me donnent pleinement confiance qu'elle ne résistera pas du tout, mais qu'ou bien nous la prendrons de vive force dès notre arrivée, ou bien au bout d'un siège bref.

(16) Seulement, ne tardons pas, ne lui donnons pas le temps de tramer d'autres complots contre nous, montrons-nous au plus vite des hommes valeureux, montrons à elle et au monde entier que ce n'est pas par lâcheté, couardise ou faiblesse de notre part qu'elle a survécu jusqu'ici, mais plutôt par lenteur, nonchalance et mollesse ; ne couvrons pas de honte les hauts faits et exploits de nos ancêtres, ne nous montrons pas indignes d'eux en laissant subsister au milieu d'un si grand empire une seule ville comme un

54. Allusion aux vifs conflits sur l'Union des Églises après le concile de Florence.

tyran qui complote notre perte de toutes les manières, prouvons plutôt que nous sommes bien leurs descendants et que nous avons leur courage et leur valeur. (17) Car ayant conquis en peu de temps toute l'Asie et l'Europe ils ne les ont dues qu'à leurs propres efforts, s'étant emparés de beaucoup de grandes villes, de forts puissants et de peuples innombrables ; quant à nous, lorsque nous aurons pris cette Ville, nous aurons comme une acropole à partir de laquelle nous conquerrons tout le reste en peu de temps et d'efforts, plus rien ne nous empêchera d'avancer et pas un seul obstacle ne pourra résister à la puissance de notre empire, et bientôt nous serons maîtres de la terre et de la mer.

(18) Ne temporisons donc pas davantage, et jetons-nous sur elle au plus vite avec toutes nos forces, en étant résolus ou à la conquérir, ou à ne pas lever le camp, quitte à mourir, avant de l'avoir prise. (19) Pour moi, je serai en personne à votre tête, je prendrai part de tout cœur à vos efforts et je vous observerai tous, récompensant la valeur par des gratifications adéquates pour chacun, selon ses mérites, pour tous ceux qui se distingueront dans les périls ou accompliront quelque autre haut fait. »

La guerre est décidée par le basileus *et tous*

17 (1) Sur ces mots, il mit aux voix la guerre, et presque tous les présents approuvèrent le discours du *basileus*, louèrent son intelligence et sa sagesse, ainsi que sa valeur et son courage ; ils se ralliaient à sa décision et l'encourageaient eux-mêmes encore davantage à la guerre, les uns par ambition personnelle et parce qu'ils espéraient en tirer plus de profit et faire grandement avancer leurs intérêts, d'autres pour gagner la faveur du *basileus* et eux aussi par espoir du gain, d'autres enfin par ignorance de la guerre – tous les jeunes qui n'en avaient pas fait l'expérience [55]. (2) Quant à ceux à qui ce projet n'agréait pas pour diverses raisons [56], mais surtout à cause des difficultés de la guerre et de ses fréquents retours de fortune, alors qu'ils s'apprêtaient à prendre la parole pour déconseiller la guerre, ils virent l'insistance du *basileus* et le ralliement général à son entreprise, ils prirent peur, à mon avis, et bien malgré eux laissèrent faire et furent entraînés avec les autres. La guerre est donc décidée à l'unanimité.

55. Réflexion caractéristique du réalisme désabusé de Kritoboulos.
56. D'autres épisodes laissent penser que Kritoboulos fait ici allusion d'abord à Halil.

Invasion et pillage des territoires hors de la Ville

(3) Il ordonne aussitôt au satrape d'Europe[57] de lever au plus vite une armée et d'attaquer la Ville même et tous les territoires hors de ses murs qui restaient aux Romains*. Sans tarder, celui-ci lève une armée, attaque et pille tous les territoires autour de la Ville jusqu'à ses portes mêmes, il envahit Sélymbria et enlève son territoire et ses côtes, Périnthe et le reste ; le fort des Épibatai capitule devant lui, il prend encore tout ce qui appartenait aux Romains* le long de la mer Noire, s'empare encore par capitulation du fort de Mésembria, pille tout le reste et en dispose à son gré[58].

18 (1) Le *basileus* Constantin et les gens de la Ville, stupéfaits de la soudaineté du changement et de cette attaque imprévue, voyant fondre sur eux une guerre non déclarée (la trêve avait été conclue peu de temps auparavant[59]), renoncèrent désormais complètement à envoyer des ambassades pour rappeler les traités de paix. (2) Voyant l'élan du *basileus* et tous ses actes depuis le début de son règne, ils comprenaient que c'était sans effet et que tout cela n'amenait rien de bon, et s'attendaient à subir incessamment un siège et un assaut implacable sur terre et sur mer, puis tous les maux de la guerre, la prise de la Ville et tous les malheurs qui s'ensuivent – massacre des adultes, pillage des biens, sac des sanctuaires, esclavage et humiliation pour les femmes et les enfants. (3) Car ils ne pensaient pas pouvoir résister même peu de temps contre un tel assaut sur terre et sur mer. Voilà leur désarroi dès le début ; complètement désespérés, ils n'attendaient rien de bon pour eux ; tournant leurs pensées vers cet événement inattendu et déroutant, ils se considéraient comme perdus et n'avaient plus aucun espoir de salut. (4) En voici la raison : dans les sièges précédents, ils avaient beaucoup de secours et avaient les meilleurs motifs d'espérer vaincre ; ils dominaient la mer autour d'eux et ne subissaient l'assaut que sur terre ; il était alors facile de le supporter en affrontant l'ennemi sur le seul secteur terrestre ; la mer était navigable de chaque côté pour les cargos et les vaisseaux longs[60], le commerce continuait à fournir

57. Karaca Bey.
58. Voir le récit de Doukas (p. 123-125), qui présente ces premières attaques ottomanes comme un processus beaucoup plus progressif à partir de la construction du fort de Rumeli Hisarı.
59. Deux ans plus tôt, à l'avènement de Mehmed II en février 1451, voir plus haut.
60. Archaïsme imité de Thucydide, les « vaisseaux longs » étant ceux de guerre, les galères.

une grande abondance de vivres et d'autres produits, la Ville était pleine de citoyens et d'étrangers, les caisses privées et publiques et les sanctuaires contenaient des fortunes, ils avaient en bon état des armes, des navires, des munitions et tout le reste, si bien que l'affaire semblait alors n'être même pas un siège. (5) Mais tout cela s'était tourné en son contraire, on s'en rendait bien compte. La mer, fermée par des forts sur les deux détroits, était totalement inaccessible, les continents étaient devenus sol ennemi, on s'attendait à voir une grande flotte attaquer aussi la muraille maritime et il leur paraissait absolument impossible de repousser un assaut sur toute l'enceinte, faute d'hommes ; l'argent faisait entièrement défaut tant à l'État qu'aux particuliers, toutes les denrées nécessaires se faisaient rares dans la Ville et aucun renfort ne se laissait voir de quelque côté que ce soit.

Notez les faits effrayants

(6) Leur frayeur tenait autant aux événements inexplicables d'alors qu'ils considéraient comme des signes divins : des tremblements de terre inquiétants et bizarres, des secousses de la terre, et dans le ciel du tonnerre et des éclairs déchirants, une foudre effrayante, une lueur visible, des souffles violents, des cataractes et averses de pluies violentes, et encore des apparitions d'astres inconnus dans une course errante avant de disparaître de nouveau, d'autres au contraire restant immobiles et émettant longtemps de la fumée. (7) La divinité faisait voir d'autres faits prodigieux et inaccoutumés qui annonçaient l'avenir et laissaient entendre un bouleversement radical des choses ; des icônes et des statues et effigies des bienheureux suaient dans les temples, des hommes et des femmes entraient en transe à l'improviste à tout moment sans annoncer rien de bon, les devins conjecturaient bien des horreurs, on fredonnait de vieux proverbes et on consultait les oracles, et il se produisait tout ce qui arrive à l'accoutumée dans ces situations. Tout cela qui ne donnait rien de bon leur insufflait grande peur et angoisse, les mettait complètement hors d'eux et ne leur donnait pas lieu d'avoir confiance en l'avenir. (8) Néanmoins, puisqu'ils étaient dans le malheur, ils se reprirent un peu et firent les préparatifs que permettaient leurs ressources : nettoyer les fossés, réparer les portions endommagées de l'enceinte, équiper les chemins de ronde des tours et des courtines et mettre en bon ordre les murs terrestres et maritimes ; ils

rassemblèrent encore armes, traits et machines de tout genre, remirent en état les forts extérieurs et y envoyèrent des armes et des garnisons, fortifièrent les îles, et fermèrent de longues chaînes le grand port et toute la Corne d'Or à l'endroit le plus étroit, des arsenaux de Galata aux Portes d'Eugénios. (9) Ils collectèrent de l'argent pris sur les caisses publiques et privées et sur les sanctuaires, rassemblèrent des vivres et en firent venir, s'équipèrent autant que possible à tout point de vue, en bref mirent la Ville et ses murs en état de siège sur terre et sur mer.

19 (1) En outre, ils envoyèrent des ambassades partout où ils pouvaient espérer quelque secours, d'une part au Péloponnèse demander aux despotes* [61] des vivres et des hommes en renfort (ils pensaient en effet que le siège traînerait en longueur et ne s'attendaient pas à être pris d'assaut comme ce fut le cas), d'autre part au grand hiérarque de Rome [62] dans lequel ils avaient plus d'espoirs, et encore aux autres chefs d'Italie et des autres nations occidentales, demandant alliance et secours au plus vite s'ils ne voulaient pas se trouver déjà au comble du danger. Voilà où ils en étaient.

20 (1) De son côté, le *basileus* Mehmed, puisqu'il avait déjà entamé brillamment la guerre en occupant et pillant tout hors des murs, en obtenant la défection ou la conquête de ces terres, se prépara à attaquer la Ville elle-même dès le printemps par terre et par mer. (2) II rassembla d'abord ses forces en faisant venir des contingents de partout en Asie et en Europe, fantassins et cavaliers, enrôla encore des hoplites, archers, frondeurs et gens de traits, inspecta tout le reste et fit faire des armures pour la sécurité des combattants, boucliers, casques, cuirasses et écus recouverts de fer, ainsi que des flèches, des traits, des épées et tout ce qui lui semblait nécessaire pour un assaut ; il mettait beaucoup de zèle à tout. Il fit préparer en outre toutes sortes de machines contre le mur, en particulier ces nouvelles machines lanceuses de pierres, objet étonnant et incroyable, qui purent obtenir la décision comme le prouvèrent les événements.

21 (1) Il se préoccupait avant tout de la flotte : il arma de nouvelles trières, fit réparer celles qui avaient souffert du temps et calfater celles qui

61. Démétrios et Thomas Paléologue, les deux frères de Constantin XI, despotes* au sens technique du terme : héritiers présomptifs de l'Empire byzantin envoyés gouverner le despotat du Péloponnèse.
62. Le pape Nicolas V (1447-1455). Voir sa biographie, p. 1308-1309.

prenaient l'eau ; il construisit encore des vaisseaux longs, certains cuirassés, et des navires rapides, triacontères et pentécontères, et ne cessait de veiller à leur équipement et à leurs besoins, remettant tout en ordre au plus vite en ne lésinant sur rien de ce qu'il y fallait. (2) Il constitua en outre une flotte en recrutant sur toutes ses côtes d'Asie et d'Europe, choisissant des rameurs, thranites et thalamites, combattants du pont, pilotes, chefs de nage, trièrarques, amiraux et généraux [63], et constituait le reste des équipages de la flotte avec le plus grand soin. Il pensait en effet que la flotte lui donnerait plus de force pour le siège et l'assaut que l'armée de terre, et il lui accordait donc plus de soin avec grand empressement, et il usait même de munificence dans ce domaine car il pensait en tirer avantage.

Grande expédition du basileus *contre la Ville sur terre et sur mer*

22 (1) Comme il avait passé l'hiver à ces préparatifs et comme le printemps approchait [64], il fit en sorte que ses navires montent de Gallipoli (car il les avait rassemblés là) en plaçant à leur tête Baltaoğlu le satrape de Gallipoli. (2) À ce qu'on disait, leur nombre s'élevait à 350, sans compter les transports et les vaisseaux qui venaient pour quelque autre fonction ou du commerce ; les navires montèrent rapidement à grand bruit et fracas, à la rame et à la cadence, rivalisant entre eux, couvrant de leur bruit l'Hellespont et inspirant une extrême surprise et frayeur aux spectateurs. (3) Car on n'avait pas vu depuis longtemps une telle flotte ou une telle expédition sur mer ; ce spectacle inattendu n'en effraya que davantage les infortunés Romains * : profondément découragés et désespérés, ils perdirent leurs derniers espoirs de salut. (4) Car auparavant lorsque l'ennemi attaquait, ils n'étaient assiégés que sur terre et maîtrisaient la mer : ils disposaient d'un ravitaillement abondant par le commerce maritime ; ils supportaient facilement le choc et repoussaient sans peine les assauts parce que le grand nombre des adversaires attaquait par terre, sur un seul côté ; maintenant, ils voyaient l'ennemi s'avancer sur terre et sur mer, et en concevaient une stupeur justifiée ; ils tombèrent dans un extrême désarroi et une peur poignante. Voilà comment la flotte du *basileus* arriva.

63. Ces désignations militaires archaïsantes empruntées au monde grec classique et hellénistique ne sont bien entendu pas celles des militaires ottomans dans la réalité, et il serait vain de chercher une équivalence exacte.
64. 1453.

23 (1) Lui-même partit d'Andrinople avec toute son armée, infanterie et cavalerie, et traversa la contrée en bouleversant tout, causant force effroi et épouvante partout où il passait, emmenant avec lui les machines. Le dixième jour, il arrive à Byzance et campe près du mur de la Ville, à quatre stades de la Porte dite de [saint] Romain. (2) Les vaisseaux s'amarrent de part et d'autre de la terre, face à la Ville, et remplissent tout le rivage [65].

Notez les effectifs de l'armée

(3) L'armée au complet comptait, comme susdit, plus de 300 000 combattants sans compter le reste des équipages qui suivait en foule.

24 (1) Les Romains *, à la vue d'une si grande armée de terre et de mer et d'une telle expédition terrestre et maritime, furent frappés de stupeur par ce spectacle extraordinaire et l'ampleur de l'attaque, mais néanmoins ne négligèrent de leur côté aucun préparatif pour le combat et la défense et firent tout leur possible. (2) Tout d'abord, ils mouillèrent vers la chaîne et l'entrée du grand port de grands cargos bord à bord, proue vers l'extérieur, et de longues trières à proximité pour empêcher de ce côté toute irruption des bateaux ennemis. (3) Il y avait alors sur place six trières vénitiennes venues d'Italie non pour cette bataille, mais pour un usage privé, et de grands cargos venus de Crète pour du commerce, que l'on retint en les persuadant de rester pour le siège [66].

Arrivée de Giustiniani l'Italien dans la Ville avec deux cargos en renfort

25 (1) Pendant ces jours arrive un Italien du nom de Giustiniani [67], puissant et de bonne naissance, militaire expérimenté et très courageux, amenant avec lui deux grands cargos qu'il avait personnellement bien équipés et armés dans sa patrie avec hommes et armes de toute sorte – il tenait sur leur pont quatre cents hommes d'armes – après avoir passé par Chio, Rhodes et les eaux de ces endroits en embuscade contre certains de ses ennemis. Ayant appris la guerre menée contre les Romains *, le siège

65. D'après la chronologie donnée par Barbaro (p. 474), Mehmed a installé son campement à proximité des murailles de Constantinople le 5 avril 1453. Doukas, n. 130 p. 138, donne le 5 avril.
66. Sur la présence de ces navires italiens à Constantinople, voir Barbaro, p. 467.
67. Giovanni Giustiniani Longo. La transcription grecque de son nom par Kritoboulos est Ioustinos.

qui allait frapper la Ville et l'ampleur de l'expédition du *basileus* Mehmed contre elle, il vint de son propre mouvement avec ses cargos prêter main-forte aux Romains * et au *basileus* Constantin. Certains disent que c'est ce dernier qui l'a fait venir en lui promettant Lemnos comme récompense de son secours après le conflit[68]. (2) Cet homme fournit rapidement un aperçu de sa résolution et de son caractère, donna et reçut des gages de bonne foi, le *basileus*, les dignitaires et la cité le reçoivent avec honneur et faste et le nomment général en chef, avec la haute main sur tout le combat, les décisions, secrètes ou non, les armes, et tout le matériel et les fournitures pour la guerre. (3) Dans cette position, il mit la Ville en état de siège complet en garnissant toute la muraille terrestre et son chemin de ronde de machines lanceuses de pierres et d'armes de toute sorte, il répartit avec art les combattants sur ce rempart en les plaçant chacun comme il fallait et en expliquant comment repousser l'assaillant et garder le rempart. Il assura aussi la sécurité du port comme susdit, avec des cargos et des trières, et garnit suffisamment en machines de toute sorte toute la muraille maritime comme la terrestre – car notre homme était expert en matière militaire, comme je l'ai dit, et particulièrement versé dans la guerre de siège. (4) Il prend en main la section du rempart en face du camp du *basileus* parce qu'il la jugeait exposée, là où se trouvaient l'élite de l'armée, la garde et la cour du *basileus*, et là où les ennemis devaient faire avancer leurs machines, si bien qu'il allait lui-même combattre là en première ligne avec ses gens et défendre cette section – car, comme nous l'avons dit, il avait sous ses ordres 400 hommes d'armes sans compter le reste de l'équipage des navires. (5) Les gens de la Ville font alors une brève sortie contre quelques gens de l'armée qui s'étaient avancés en désordre, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent d'autres. Puis, poursuivis par beaucoup de gens de l'armée accourus à la rescousse, ils se réfugièrent dans la Ville, fermèrent les portes et ne firent plus de sortie, se contentant de garder la Ville.

26 (1) Le *basileus* Mehmed plaça son camp vers le lieu-dit Mésoteichion et le Myriandrion à peu de distance du mur, aussi près que possible sans être à portée de flèche ; il voulut d'abord entamer des négociations avec les Romains *, en leur proposant de lui livrer la Ville tandis qu'eux-mêmes, avec leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens y resteraient

68. Doukas (p. 142) atteste aussi que Constantin XI avait promis Lemnos à Giustiniani Longo. Voir la biographie de ce dernier, p. 1298.

saufs, sous couvert d'accords et de serments sûrs, jouissant en paix de leurs biens. Il envoie des ambassadeurs qui allèrent porter ses propositions. (2) Les Romains * ne les acceptèrent pas en expliquant qu'ils voulaient bien conclure d'autres traités, mais qu'il leur était impossible de livrer la Ville. (3) Dès qu'il entendit ces mots, le *basileus* ravagea et pilla tous les abords de la Ville, puis, en compagnie de Zaganos et Halil, compagnons de premier rang, et d'autres satrapes, il fit le tour du côté terrestre de la Ville pour examiner sa muraille et reconnaître où le mur se prêtait le plus ou le moins à un assaut, et où il fallait poster les machines pour le jeter à bas.

Ordre de bataille de toute l'expédition et répartition de la Ville par le basileus *entre les satrapes en secteurs sur terre et sur mer*

27 (1) Ensuite il ordonne toute l'armée, satrapes, ilarques, tagmatarques et chefs d'unités [69], en donnant à chacun un poste et un endroit où il fallait tenir et combattre, et explique ce qu'il faut faire. (2) Divisant en secteurs toute la ville et son enceinte terrestre et maritime, il confie à Zaganos, ses subordonnés et d'autres capitaines le siège de Galata, de tout son secteur avec la Corne d'Or et tout le port en remontant jusqu'à la Porte dite de bois [70] de la Ville, en lui donnant la tâche de jeter un pont par-dessus le resserrement de la Corne à cet endroit, des Kéramika jusqu'au mur de la Ville qui leur fait face sur l'autre rive ; il avait en effet décidé d'y faire passer des hoplites et des archers pour attaquer de tous côtés la Ville et mener un siège sans faille. (3) II confie à Karaca, l'éparque * d'Europe, et à d'autres satrapes la portion qui va de la Porte de bois au palais du Porphyrogénète, puis jusqu'à la Porte dite de Charisos, en lui donnant quelques machines avec leurs servants pour frapper le mur de ce secteur-là où il était faible et attaquable, et le jeter à bas. (4) Quant à İshak, alors éparque * d'Asie, et Mahmud, alors comte [71], des hommes de

69. Ces désignations militaires archaïsantes empruntées au monde grec classique et hellénistique ne sont bien entendu pas celles des militaires ottomans dans la réalité.

70. Ou Porte Xylinè, ou Xyloporta, à la jonction de l'enceinte terrestre et de l'enceinte maritime ; voir aussi Doukas p. 139 n. 133.

71. Le mot archaïsant *comes*, « comte », tiré de l'Antiquité tardive, désigne en fait un rang mal déterminé : par cette appellation sans parallèle, Kritoboulos valorise sans doute *a posteriori* le rôle en 1453 de Mahmud, devenu grand vizir au temps de la rédaction, qui n'était pas gouverneur de province alors, et les autres sources de l'époque n'en parlent guère. On a supposé qu'il avait alors un commandement important chez les janissaires, mais la seule certitude est qu'il était déjà assez élevé dans la hiérarchie. Voir T. Stavrides, *The Sultan of Vezirs*, p. 112-113.

valeur admirés pour leur audace et leur expérience à la guerre, il leur remet le secteur du Myriandrion jusqu'aux Portes d'or et le secteur maritime qui s'y trouve. (5) Le *basileus* lui-même avec les deux pachas, Halil et Saruca, tient le secteur du milieu du mur terrestre de la Ville, là où il le jugeait le plus facile à attaquer, avec toute sa cour impériale, je veux dire les fantassins, archers, fantassins légers et le reste de sa garde, l'élite de l'armée.

28 (1) Une fois l'armée de terre disposée ainsi de façon à enserrer et bloquer de tous côtés l'enceinte, il confie l'attaque sur mer à Baltaoğlu, homme de valeur, bon commandant et expert en marine, le satrape de Gallipoli qu'il avait nommé chef de toute la flotte et de toutes les côtes d'Asie et d'Europe. (2) Celui-ci encercla de ses bateaux toute l'enceinte maritime à partir de la pointe de la Chrysé jusqu'aux arsenaux de Galata, environ 43 stades, avec la chaîne et les cargos et navires qui s'y ancraient. C'est là qu'il engageait le combat chaque jour, voulant entrer de vive force dans le port pour exposer aussi à l'assaut tout le mur sur la Corne d'Or. (3) Toute l'enceinte de la Ville enserrée par l'expédition sur terre et sur mer, mesurée exactement, s'étendait sur 126 stades ; seul le mur sur la Corne d'Or à l'intérieur de la chaîne, soit 35 stades, restait sans garnison, tout le reste était défendu.

29 (1) Là-dessus, il convoque les servants de machine et tient conférence avec eux sur la façon la plus commode d'abattre le mur grâce aux machines. Ils lui garantissent que cette destruction sera facile pour peu que, en plus des machines déjà disponibles (car ils en avaient déjà auparavant), ils puissent en faire une autre du modèle qu'ils jugeaient apte à abattre le mur, pour laquelle il fallait dépenser beaucoup, énormément de bronze et beaucoup d'autres articles. (2) En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il leur accorde largement tout le nécessaire, et ils fabriquent la machine, engin effrayant à voir, incroyable pour qui ne le connaît que d'ouï-dire. Je vais exposer autant que possible sa fabrication, sa nature et son action.

Description de la fabrication de la machine, de sa nature et de son action

On pétrissait pendant plusieurs jours de la glaise pour obtenir une pâte très grasse, pure et fine de structure, mélangée et mêlée complètement à du lin, du chanvre et d'autres liants et agents de cohésion, pour obtenir un bloc cohérent et infrangible. (3) On en façonnait un moule rond, en tube,

allongé, comme un noyau central ; la longueur était de 40 spithames. La moitié de devant qui devait recevoir la pierre faisait 12 spithames de tour, tandis que la moitié arrière, en queue, qui devait recevoir ce qu'on appelle la charge, avait un tour de 4 spithames et quelque pour l'harmonie de l'ensemble, à mon avis. On faisait un autre moule creux extérieur pour englober le premier, creux de part en part comme une châsse, mais plus large de façon à recevoir tout le premier à l'intérieur avec un certain écart ; cet écart entre les deux moules était égal partout, d'un spithame et quelque, et devait recevoir le bronze qu'on vidait du creuset pour fabriquer la machine. (4) Ce moule extérieur était fait de la même glaise ; il était entièrement ceinturé et chemisé sur toute sa longueur de fer et de bois, entouré d'une construction de terre et de pierre, pour que le grand poids du bronze qui tomberait à l'intérieur ne le brise pas, ce qui rendrait la machine inutilisable. (5) On plaçait pour la fonte deux fours proches l'un de l'autre, très forts et solides, faits à l'intérieur de brique cuite et de glaise bien travaillée et très grasse, à l'extérieur sur toute la longueur de pierres très grandes, renforcées de chaux et de tous les autres matériaux adéquats. (6) On jetait dans les creusets une masse considérable de bronze et d'étain, à ce qu'on dit près de 1 500 talents, puis on plaçait à l'extérieur des creusets une grande quantité de charbon et de bois comme s'ils étaient enveloppés au-dessus, en dessous et sur tous les côtés, en recouvrant les fours sur une grande épaisseur, mais sans obstruer les bouches. (7) Des soufflets placés autour attisaient sans cesse et à toute force le feu de cet amas de combustible pendant trois jours et trois nuits complets, jusqu'à ce que le bronze soit entièrement fondu et dissous et devienne liquide et coulant. Puis on ouvrait les bouches qui déversaient le bronze par les tuyaux jusque dans les moules, jusqu'à ce que toute la cavité soit remplie, que le moule intérieur soit couvert et qu'il en coule une coudée de plus par-dessus. Ainsi fut faite la machine. (8) Puis, une fois le bronze refroidi, on le dégageait des moules intérieurs et extérieurs, on raclait et polissait jusqu'à la faire entièrement briller. Voilà la confection et la nature de la machine ; je vais décrire maintenant son fonctionnement.

30 (1) On introduisait d'abord ce qu'on appelle la charge, qui remplit fortement tout le fond de la machine et le fût de la machine jusqu'à l'embouchure du deuxième fût qui recevra la pierre. (2) Puis on introduit dans cette bouche un pieu de bois très dur que l'on frappe avec des barres de fer pour l'enfoncer de force, de façon qu'il scelle et recouvre la charge si

fortement que, quoi qu'il arrive, il ne peut plus en être extrait que par la force de la combustion de la charge. Puis on place la pierre poussée à l'intérieur jusqu'à ce qu'elle touche le bois et le comprime. (3) Puis on oriente la machine vers sa cible, on l'ajuste par des moyens techniques et des calculs vers le but ; ensuite, en plaçant sous elle de grandes poutres solidement attachées et en les lestant avec d'énormes pierres on la cale par-dessus, par-dessous, par-derrière et de tous côtés afin que la force du coup ne lui fasse pas quitter sa position et tirer à côté de sa cible. (4) Puis on y met le feu en allumant la charge par la petite ouverture arrière ; ceci fait, plus vite qu'on ne peut le dire, il se produit un bruit épouvantable, la terre tremble sous le canon et au-delà, un grondement indescriptible, puis, avec un tonnerre monstrueux, un souffle effrayant et une flamme qui embrase et noircit tout alentour, le pieu de bois poussé de l'intérieur par un souffle chaud et sec propulse la pierre. (5) Celle-ci, emportée avec une force et un élan énormes, s'abattait sur le rempart et aussitôt l'ébranlait et l'abattait, le cassait et l'émiettait en morceaux, les dispersait partout et tuait ceux qui s'y trouvaient ; tantôt il jetait bas toute une section, tantôt une moitié, tantôt plus ou moins d'une tour, d'une courtine ou d'un chemin de ronde, et il n'y avait pas de mur assez solide ou épais pour pouvoir résister ou même tenir contre l'élan si violent de la pierre.

(6) Ce genre de machine est si étonnant et incroyable que les rois et les généraux d'autrefois ne le possédaient ni ne le connaissaient : s'ils l'avaient connu, plus rien ne leur aurait résisté ou tenu tête dans leurs sièges, ils n'auraient pas eu besoin de tant d'efforts pour ébranler et jeter à bas les murs même les plus solides, ils ne se seraient pas donné tant de peine en circonvallations, fossés, remblais, sapes et tant d'autres opérations pour gagner des villes et réduire des forts, tout aurait cédé et capitulé devant eux en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les remparts ébranlés et abattus par les machines – mais elles n'existaient pas encore. (7) C'est une invention récente des Germains et des Celtes, tout au plus de cent cinquante ans ou un peu plus, très habile et bien conçue, surtout la composition de la charge à partir de produits très chauds et secs, le nitre, le soufre, le charbon et des plantes, qui produisent un souffle chaud et sec qui, contenu dans une pièce de bronze étanche, solide et compacte, ne peut trouver d'autre issue à la force de la poussée interne que l'embouchure, ce qui donne à la pierre une si grande énergie et une telle vitesse, mais provoque aussi maintes fois l'éclatement du bronze. (8) On ne trouve pas de

nom ancien pour cette machine, à moins de l'appeler hélépole ou lanceur, mais tous les gens d'aujourd'hui la désignent aujourd'hui du même nom, engin *[skeuè]*. Voilà pour cette machine dont nous avons rendu compte dans la mesure du possible[72].

31 (1) Lorsque ses machines eurent été mises en état de servir, le *basileus* Mehmed ordonna à leurs servants de les pointer contre les murs ; il choisit les trois plus grandes et puissantes pour battre et ébranler le Mésoteichion, là où se trouvaient son camp et sa propre tente, et il répartit les autres en divers endroits du rempart en ordonnant d'attaquer les parties les plus exposées et les plus vulnérables de l'enceinte ; il avait en effet décidé d'abattre le rempart en plusieurs endroits pour que prendre la Ville soit facile et aisé en lançant l'assaut sur plusieurs fronts – et c'est bien ce qui arriva. (2) Les machines, pointées contre le mur, remplirent leur rôle en l'ébranlant et en l'abattant ; le *basileus* fit remplir le fossé face aux machines en y portant des pierres, du bois, de la terre et toute sorte de matériau, afin que, après la chute et l'effondrement du mur, les soldats aient toute facilité de le franchir et d'y passer pour l'attaque. (3) II ordonna encore aux sapeurs de miner le rempart et de faire des couloirs souterrains vers la Ville pour pouvoir y faire entrer discrètement des soldats la nuit. Cette tâche fut menée à bien, mais en fin de compte cela se révéla superflu, une vaine dépense puisque les machines avaient fait tout le travail.

Arrivée du basileus *au fort de Thérapeion qu'il prend en deux jours*

32 (1) Pendant ce temps, le *basileus* prenant certaines unités et toute sa garde marcha contre le fort très puissant de Thérapeion[73] ; à l'aide de machines, il en ébranla et détruisit l'essentiel. Beaucoup de ceux de la garnison moururent sous les pierres lancées par les machines, et les survivants, ne pouvant plus résister, se rendirent sans conditions au *basileus*, qui les fit empaler, au nombre de 40.

72. Sur les canons et bombardes utilisés lors du siège, voir M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 413-427. Cette description du lourd travail que représentait alors la fonte d'un canon est globalement exacte ; le soin qu'y apporte Kritoboulos fait bien voir la grande valeur historique qu'il accorde à cette technique.
73. C'est le port de Tarabya, à *ca* 15 km au nord d'Istanbul, sur la rive européenne du Bosphore.

Autre attaque contre le fort de Stoudios, pris le jour même

(2) Et de là il marcha contre un autre fort, du nom de Stoudios[74], et là aussi il l'ébranla et détruisit à l'aide des machines ; il emmena la garnison, au nombre de 36, près du mur de la Ville et la fit empaler là pour que les gens de la Ville le voient.

Débarquement de Baltaoğlu dans l'île de Prinkipo, siège et prise du fort de l'île

33 (1) Au même moment, Baltaoğlu, le chef de la flotte, laissa la majorité de ses navires au mouillage devant la bouche du port et la chaîne pour interdire toute entrée et sortie de navires, et prenant le reste sur l'ordre du *basileus* il vogue vers l'île de Prinkipo[75] où se trouvait un fort puissant avec en garnison 30 hommes d'armes sans compter les habitants. (2) Après l'avoir entouré d'une palissade et avoir mené des machines contre le mur, il en abattit une partie, puis lança une attaque et tenta par tous les moyens de le prendre sans pourtant y arriver. Enfin, il décida de tenter d'incendier le fort si un vent favorable se présentait. (3) Il ordonne donc d'apporter au plus vite le plus possible de fagots de combustibles divers, paille, sarments, herbe et autres matériaux inflammables, et de les jeter contre le mur ; une fois cela fait très vite grâce à ses grands effectifs, le combustible amassé, ils y mettent le feu avec de la poix et du soufre. Le combustible prit feu aussitôt, et poussé par un vent favorable fit une flamme qui s'éleva si haut qu'elle se déversa par-dessus le rempart à l'intérieur du fort et y brûla beaucoup de ceux qui s'y trouvaient – elle manqua de peu de les consumer tous. (4) Les survivants échappèrent à grand-peine au feu et non sans dangers, et se rendirent à lui sans conditions ; les prenant tous prisonniers, il vendit tous les habitants, et exécuta les soldats.

34 (1) Les Romains* et Giustiniani, voyant le rempart si violemment ébranlé et abattu par les machines, tant l'extérieur que l'intérieur, tout d'abord attachèrent de grandes poutres au rempart et y pendirent des filets, des sacs pleins de laine et d'autres matériaux analogues pour amor-

74. Ce fort n'est pas connu par ailleurs sous ce nom, mais il pourrait s'agir de la fortification paléologue indépendante à l'angle sud-est des murailles, donc en avant du quartier du monastère du Stoudios, appelée en turc Mermer-Kule ; voir N. Asutay, « Wer erbaute Mermer-Kule ? », p. 272-275.
75. Aujourd'hui Büyük Ada, la plus grande des îles des Princes, dans la mer de Marmara.

tir et réduire autant que possible l'impact des pierres. (2) Comme cela ne donnait rien ou presque de digne de mention, et comme la machine broyait et dispersait tout et abattait le rempart (car déjà une grande partie du petit mur extérieur était tombée, et encore deux tours et une courtine du grand mur), ils recoururent à une autre invention : ils apportèrent de grandes poutres et les plantèrent sur les brèches du mur – je veux dire le mur extérieur – en les liant fortement entre elles, et ajoutèrent sur elles toute sorte de matériaux, pierres, fagots de bois, herbes de toutes sortes, sarments, roseaux et bien d'autres éléments mêlés à de la boue, en les entrecroisant, et surélevaient la palissade. (3) Des peaux et des cuirs couvraient la haie et la palissade pour que des traits incendiaires ne leur fassent pas de tort. Ils déversèrent en plus du côté intérieur un grand remblai continu de même hauteur qui renforçait la palissade et servait de rempart, et aussi pour que la pierre chutant avec force s'enfouisse en tombant sur de la terre molle et friable et ne cause pas de dégâts en s'abattant sur des structures rigides. (4) Au-dessus de la palissade et du remblai ils installèrent en file de grands tonneaux de bois pleins de terre pour servir de créneaux aux défenseurs et les abriter des traits.

Premier essai et assaut du basileus *contre le rempart, et son échec*

35 (1) Le *basileus* Mehmed revenant des forts décida peu de jours après d'attaquer la ville par les brèches du rempart ; il prit les hoplites, archers et gens de trait et toute sa troupe d'infanterie et les lance dans un violent assaut contre le rempart – le fossé était déjà comblé. (2) Les fantassins franchissent aussitôt le fossé avec cris et hurlements et attaquent le rempart. Ils essayèrent d'abord de mettre le feu au bois pour incendier la palissade et jeter la confusion et la stupeur dans la défense ; mais comme ils ne réussirent pas dans ce projet parce que les gens postés en haut du rempart le défendaient bien et éteignaient le feu, ils passent à un autre essai. (3) Fixant au bout de leurs lances des crochets ils cherchaient à faire tomber les tonneaux pour exposer les défenseurs (car ces tonneaux leur tenaient lieu de créneau et de rempart) qui, à découvert, seraient une cible facile pour les archers, frondeurs et gens de trait ; d'autres portaient des échelles, les adossaient au rempart et essayaient de l'escalader, et les machines lançant beaucoup de pierres contre les défenseurs faisaient un dégât non négligeable.

36 (1) Giustiniani et ses gens – car ceux-ci avaient été postés aux brèches du mur, mais aussi beaucoup de Romains* avec eux – sous leur armure ne souffraient aucun dommage des traits et autres projectiles, et luttaient avec vaillance dans une brave défense, et leur opposition à cet assaut le rendit vain. (2) Enfin, Giustiniani et les Romains* l'emportèrent, les repoussèrent sans difficulté et les chassèrent du mur non sans en blesser plus d'un, avec un certain nombre de morts. Chaque jour il y eut des combats de-ci de-là le long du rempart, surtout sur les brèches, où la garnison de la Ville n'eut jamais le dessous, et résista et combattit avec vaillance et courage.

37 (1) Baltaoğlu, après avoir pris le fort[76], regagne aussitôt l'entrée du port où mouillaient les autres trières, et un ou deux jours plus tard reçoit l'ordre du *basileus* de bien se préparer et de disposer ses navires pour attaquer les cargos et les trières qui tenaient l'entrée du port et la chaîne, et tenter d'entrer de force. (2) Il avait en effet décidé de s'emparer du port et de la Corne d'Or à tout prix pour attaquer la Ville de tous côtés sur terre et sur mer ; car il pensait que s'il exposait à l'assaut cette portion du mur la prise de la Ville serait facile, parce que le petit nombre des défenseurs ne suffirait pas à couvrir cette énorme enceinte, et c'était bien le cas.

Attaque de Baltaoğlu contre la chaîne et les bateaux à l'entrée du port, violente bataille et échec

(3) Baltaoğlu disposa au mieux tous les navires et les combattants qu'ils portaient, les arma et se lança sur les cargos et la chaîne avec beaucoup d'élan et d'ardeur, dans de grands cris de guerre. Tout d'abord ils retinrent un peu les navires à portée de trait et combattirent à distance au moyen de traits et de pierres lancées par les machines des deux côtés, puis il se lance d'un grand élan au milieu des cargos. Aussitôt, les hoplites postés sur les ponts pour les uns portaient des torches à la main pour les incendier, tandis que d'autres lançaient des traits enflammés, d'autres tentaient de couper les câbles des ancres, d'autres tentaient l'abordage avec des grappins et des échelles, d'autres encore criblaient les défenseurs de pieux, de piques et de longs javelots ; tous déployaient allant et ardeur.

76. Le fort de Prinkipo, voir note précédente.

(4) Les défenseurs des cargos avaient déjà été préparés à ce combat par le grand duc*[77] qui était affecté là, responsable de la défense sur mer ; comme ils combattaient d'une position dominante et lançaient d'en haut pierres, traits, lances et piques, surtout du haut de la hune des mâts, ils en blessèrent la plupart et en tuèrent un certain nombre, et en laissant tomber de grands tonneaux remplis d'eau et de lourdes pierres suspendus par des cordes ils firent beaucoup de dégâts. (5) Les deux camps rivalisaient de zèle, les uns pour l'emporter et passer en force, les autres pour les repousser de haute lutte et protéger le port et les navires. Finalement, les défenseurs des cargos les refoulèrent et repoussèrent vigoureusement, et prouvèrent leur valeur jusqu'au bout.

Voyez une autre nouvelle invention d'un type de machine

38 (1) Devant l'échec de cet assaut, le *basileus* Mehmed recourt à un autre type de machine ; il convoque les servants des machines et leur demande s'il était possible de fracasser et couler sur place les cargos mouillés à l'entrée du port au moyen des pierres lancées par leurs machines. Ceux-ci déclarèrent que c'était hors de question parce que l'enceinte de Galata avançait trop de tous côtés. (2) Il leur suggère une autre méthode avec un nouveau type de machine. Il disait en effet que, s'ils le voulaient, il leur était facile de produire un autre type d'arme en changeant un petit peu et en lui donnant la forme d'un gamma[78] pour qu'elle lance la pierre en hauteur et qu'à la retombée celle-ci tombe au milieu des navires et les coule, en calculant préalablement avec des repères et des mesures et en réglant la machine sur les cargos, et il leur détaille le projet. (3) Ils réfléchirent à ce projet et le jugèrent réalisable ; ils préparent un genre de machine analogue à ce qu'avait imaginé le *basileus.* Après avoir reconnu le terrain, ils la placent un peu en retrait de la pointe de Galata, sur la colline en pente légère face aux cargos, et après l'avoir bien installée et pris les mesures appropriées ils la mettent à feu ; la pierre part à une grande hauteur, et en retombant elle manque de peu les cargos et tombe dans la mer.

77. Luc Notaras. Voir sa biographie, p. 1304-1305.
78. Donc un mortier tirant en hauteur avec une élévation supérieure à 45°.

Voyez un prodige

(4) Ils la remettent en état de service et l'actionnent après l'avoir légèrement décalée. La pierre monte à une hauteur étonnante et retombe avec grand bruit et grand élan au milieu d'un cargo : elle le casse aussitôt entièrement et l'envoie par le fond, en tuant une partie de l'équipage et noyant les autres ; de rares survivants regagnèrent à la nage à grand-peine les cargos et les trières proches[79]. (5) Cet événement inattendu perturba tous les gens de la Ville et les mit au comble de l'angoisse et de la crainte ; néanmoins, ils firent leur possible, écartèrent un peu les cargos restants et les trières, les mirent en sécurité, et grâce à ces précautions ils ne souffrirent plus aucun dommage des pierres tout en gardant fortement le port et la Corne d'Or.

39 (1) Alors qu'on en était là, à peine trois ou quatre jours plus tard se présentent au large trois des grands cargos qu'avait envoyés d'Italie le hiérarque de Rome, chargés de ravitaillement et de secours pour la Ville ; il avait en effet déjà appris la guerre et le siège imminent, et les avait envoyés d'avance en secours en attendant d'avoir préparé le reste de la flotte ; il armait en effet en Italie 30 trières accompagnées de cargos pour les envoyer au secours des Romains* et du *basileus* Constantin, mais elles arrivèrent trop tard[80].

(2) À la vue de l'approche des cargos, on les annonce au *basileus* ; celui-ci fait venir aussitôt Baltaoğlu, le chef de sa flotte, lui ordonne d'armer au plus vite la flotte et tous ses équipages, rameurs et autres, et de disposer comme il convient tous les combattants sur les ponts et de les protéger par toutes sortes d'armes. Il fait monter encore abondance d'armes sur les navires, boucliers, écus, heaumes et cuirasses, flèches, traits, piques et sabres, tout ce qu'il faut au combat. Il embarque encore le plus possible de fantassins et d'archers, l'élite de sa propre cour, les plus

79. Il s'agissait de la nef du bourgeois de Péra Barnaba Centurione : cet épisode est aussi rapporté par Posculo, Barbaro, Leonardo de Chio et Doukas.

80. Kritoboulos se trompe ici complètement. Les trois cargos dont il est question n'étaient absolument pas envoyés par le pape : il s'agissait de cargos génois provenant de Chio patronnés par Maurizio Cattaneo, Domenico di Novara et Battista da Felizzano, qui arrivèrent devant Constantinople le 20 avril 1453. Voir la lettre de Leonardo de Chio au pape, p. 704-705. De même que les 30 trières soi-disant armées en Italie par le souverain pontife se réduisaient en fait à 5 galères, qu'en effet Nicolas V faisait alors armer à Venise (voir la lettre du Vénitien anonyme à Borso d'Este, p. 552, n. 19). Il est probable toutefois que Kritoboulos fait allusion ici à la flotte de secours vénitienne, commandée par Giacomo Loredan, qui prit la mer le 8 ou 9 mai à peine.

courageux au combat et les mieux armés. La flotte ainsi bien munie en effectifs et en armes, il l'envoie avec ordre ou de prendre et de ramener les cargos, ou de ne pas revenir vivants devant lui.

Attaque de la flotte du basileus *contre les cargos apparus au large, violent combat et échec*

40 (1) Baltaoğlu prend la flotte au grand complet, lève l'ancre et se jette aussitôt avec impétuosité sur les cargos, avec l'ambition de réussir : il croyait presque les tenir entre ses mains. Lorsqu'ils arrivèrent à portée de trait, ils restèrent d'abord un peu à distance en tirant forces traits et pierres de machines, en lançant même des traits incendiaires sur les voiles et les cargos pour les enflammer. (2) Les gens des cargos se battirent eux aussi vaillamment, menant le combat d'une position dominante, surtout du haut des mâts et des tours de bois, par une pluie de traits, de piques et de pierres avec beaucoup de coups au but ; des deux côtés c'étaient grandes clameurs, blessures et massacre. (3) Lorsqu'ils en eurent assez, Baltaoğlu commanda à grands cris aux autres d'agir comme lui avec un vrai élan, et il se jette droit sur les cargos ; le combat tourne au corps-à-corps, tous ayant recours aux armes de mêlée. Tout était effrayant ; les uns apportaient du feu pour embraser les cargos du bas, les autres frappaient à coups de pieux et de sabres leurs coques pour les briser, d'autres tiraient d'en bas des piques et des traits sur les défenseurs. Certains lançaient pierres et flèches, d'autres grimpaient en s'accrochant à des grappins et des câbles pour monter sur les navires, chacun combattait à sa manière, et ils frappaient et étaient frappés avec ardeur et acharnement.

(4) Les gens des cargos, en armure et combattant d'en haut, opposèrent une vigoureuse résistance à leurs assaillants ; tout d'abord, ils laissèrent tomber de grands tonneaux remplis d'eau et de lourdes pierres suspendus par des cordes, éteignirent les feux et tuèrent beaucoup de monde : car ces projectiles lourds s'abattant avec élan noyaient ou tuaient ceux que rencontrait leur chute. (5) Ensuite, les uns criblèrent les attaquants de piques, de traits et d'épieux pendant que d'autres lançaient des pierres d'en haut, d'autres avec des sabres coupaient les mains de ceux qui tentaient d'aborder, d'autres avec des gourdins et des pieux leur fracassaient le crâne. Il s'élevait de tous une grande clameur et rumeur pendant qu'ils s'encourageaient mutuellement, frappaient et étaient frappés,

tuaient et étaient tués, poussaient et étaient poussés, blasphémaient, injuriaient, menaçaient, gémissaient, faisaient l'inimaginable. (6) Cependant, malgré cette belle défense, les gens des cargos commençaient à céder devant ceux de la flotte parce que ceux-ci avaient l'avantage du nombre, qu'ils se relevaient pour combattre en première ligne et que d'autres venaient prendre les postes des blessés et des morts. Et le combat se prolongeant, les défenseurs des cargos auraient dû renoncer si un violent vent du sud ne s'était mis soudain à souffler : il gonfla les voiles et poussa avec vigueur les cargos ; ils distancèrent peu à peu les trières qui ne pouvaient les suivre, la lutte s'apaisa et ils rejoignirent sains et saufs les autres cargos à l'entrée du port après avoir échappé contre toute attente au danger qui les avait frôlés de près.

41 (1) Le *basileus* se tenait à cheval sur le rivage et suivait l'action, donnant du courage aux siens par sa présence et observant l'issue du combat ; il croyait en effet que de toute manière sa flotte s'emparerait des cargos et les lui ramènerait en prises, et se réjouissait. Mais lorsqu'il vit le vent se lever et les cargos s'échapper, son humeur changea aussitôt en irritation extrême ; il éperonna son cheval et partit en silence. (2) On rapporte que sur les cargos il y eut en tout 22 morts, mais que plus de la moitié de l'équipage était blessée ; la flotte eut un peu plus de 100 morts, et plus de 300 blessés. (3) Son chef, Baltaoğlu, fut blessé à l'œil par une pierre, ce qui contribua à sauver les cargos et à éviter à Baltaoğlu lui-même d'être exécuté par le *basileus* : celui-ci se scandalisait de l'échappée des cargos et ne s'en remettait pas, et il accusait Baltaoğlu de lâcheté, pensait que toute l'affaire était due à sa négligence et que cela revenait à une trahison. (4) Il pensait en effet que cet échec face aux cargos présageait mal de toute son entreprise. Il le relève aussitôt de son commandement et confie la flotte et la satrapie de Gallipoli à Hamza, un compagnon en qui il avait le plus confiance pour ces affaires.

(5) En revanche, ce succès inattendu ne procura alors pas peu de réconfort et de consolation aux Romains* et leur donna de meilleurs espoirs non seulement par les faits, mais encore par les bonnes nouvelles, jusqu'au jour où il fallait qu'ils soient perdus, et tant que le malheur n'était pas là ; car ils ne devaient pas se réjouir longtemps avant de connaître la prise de la Ville et d'être livrés à tous les maux, captivité, servitude, massacre, pillage, humiliation des femmes et des enfants.

Voyez un projet et un plan étonnants

42 (1) Le *basileus* pensait qu'il serait utile à son projet de prendre le port et d'ouvrir la Corne d'Or pour que ses vaisseaux y mouillent. Comme après avoir déployé tous ses efforts et ses moyens il n'avait pu les y faire entrer de force, il imagine un plan ingénieux, dont seule sa puissante intelligence pouvait être digne, et qui suffit à son plan et mit le terme à tout. (2) II ordonne à ses marins de faire des chemins de halage partant de la mer extérieure vers l'intérieure, c'est-à-dire le port et la Corne d'Or, à l'endroit dit de la colonne double [81], et de les couvrir de rondins. (3) Cet endroit mesure environ huit stades d'une mer à une autre, et plus de la moitié est en pente très forte avant d'arriver au sommet de la colline, et de là une descente raide va vers la mer intérieure de la Corne d'Or. (4) Les chemins réalisés en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il fait venir les bateaux avec beaucoup de manœuvres ; il place sous eux de grandes quilles et des poutres de chaque côté, en serrant bien avec des cordes, pour qu'ils se tiennent droits, il attache de longs câbles aux proues, et il confie à l'armée le soin de les tirer, les uns à mains nues, les autres avec des cabestans et des machines diverses. (5) Les navires avançaient assez vite, et leurs équipages, comme pour profiter de l'événement et en rire, les occupaient sur terre comme s'ils étaient sur mer ; les uns déployaient à grands cris les voiles comme s'ils prenaient le large, et les voiles prenaient le vent et se gonflaient, la chiourme à son poste tenait les rames prêtes à la nage, et les comites [82] couraient sur la passerelle, à grand renfort de sifflets, de cris et de claquements de fouets, leur ordonnaient de ramer, et les navires lancés sur la terre comme sur la mer gravissaient la pente jusqu'au sommet de la colline puis redescendaient jusqu'au port déployer leurs voiles à grands cris et grand bruit.

(6) Et on put voir un spectacle étrange, incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins, des navires passant sur la terre ferme, naviguant comme sur la mer avec leurs équipages, leurs voiles et tous leurs agrès. (7) Je crois que cela l'emporte de loin sur le percement de l'Athos par

81. Diplokiônion, la zone où mouillait la flotte ottomane. Voir Barbaro n. 95 et Doukas p. 145, n. 160 .

82. Les comites sont les garde-chiourmes des galères modernes qui donnent la cadence et fouettent les galériens.

Xerxès[83] et que ce fut bien plus étonnant à voir et à entendre, ou plutôt, c'est parce que cela s'est produit hier sous nos yeux que nous croyons fermement à la réalité de ce précédent ancien, qui sans cela cela paraîtrait une fable que l'on raconte en pure perte. (8) Les navires descendent donc dans la baie dite des Eaux froides, un peu à l'écart de Galata, et s'y mettent au mouillage – une flotte non négligeable, soixante-sept navires.

43 (1) Les Romains*, à la vue d'une telle surprise, des navires ennemis mouillant dans la Corne d'Or, ce qu'ils n'auraient jamais cru, restèrent stupéfaits et tombèrent au comble du désarroi et de l'impuissance, ne sachant que faire, et désespérèrent même. (2) Car jusqu'alors ils n'avaient pas de garde sur le mur de la Corne d'Or, environ 30 stades, et pourtant ni les gens de la ville ni les étrangers n'avaient assez de monde pour défendre le reste des murs, avec deux ou trois créneaux par défenseur. Maintenant qu'il fallait garder ce mur exposé lui aussi à l'assaut, ils étaient contraints de dégarnir d'autres créneaux et d'y transférer des hommes ; le danger était évident, puisque le reste du mur perdait des défenseurs et que le petit nombre de ceux qui restaient ne suffisait pas à le protéger.

(3) Ce n'était pas le seul danger : le pont arrivait à terme et permettait à des fantassins et archers de traverser jusqu'au mur, et il fallait garder aussi ce point ; les cargos et trières mouillés contre la bouche du port et la chaîne ainsi que les autres navires dans le port réclamaient davantage de protection, maintenant qu'ils étaient attaqués de l'intérieur et de l'extérieur. De bien des côtés la situation leur paraissait et était difficile, mais ils ne négligèrent pas ce que leurs moyens leur permettaient.

44 (1) Giustiniani prit de la bouche du port un de ses cargos et trois des trières italiennes pour les mener à l'ouverture de la baie où se trouvaient les navires du *basileus*, et il les amarre là pour mener de leur bord le combat et empêcher les navires ennemis de sortir de la baie jusqu'à attaquer le port et ses navires. Cela parut une excellente parade, mais pour un temps seulement. (2) Car le *basileus* Mehmed voyant cela prépare cette riposte : il ordonne aux servants de machine d'amener de nuit en cachette les machines et de les placer sur le rivage en face du mouillage des navires et du cargo, et de lancer leurs pierres contre eux. Ils le

83. Ainsi que le raconte Hérodote, le roi perse Xerxès Ier avait fait percer un canal en Chalcidique lors de la seconde guerre médique, en 480 av. J.-C. : il avait ainsi pu éviter de devoir contourner la péninsule de l'Aktè (actuel mont Athos).

firent rapidement, frappent une des trières de plein fouet et la coulent avec son équipage sauf quelques très rares rescapés qui nagèrent jusqu'aux autres trières. Leurs équipages les emmènent aussitôt mouiller le plus loin possible ; si cela n'avait pas été fait en hâte, les trières et le cargo auraient été coulés avant même de se rendre compte du danger imminent, car les machines étaient prêtes à lancer les pierres contre eux. (3) Les Romains*, devant ce nouvel échec, ne savaient plus que faire d'autre, et se contentaient d'utiliser du haut du mur des machines lanceuses de pierres et des traits pour empêcher les navires d'aller à leur gré. Ils lançaient aussi chaque jour contre eux certaines des trières de la bouche du port qui leur donnaient la chasse et les empêchaient de faire du dégât dans le port, et souvent les poursuivaient jusqu'au rivage tenu par les leurs, mais ils revenaient aussitôt dans le sillage des trières qui se retiraient, échangeant des tirs avec elles ; ils combattaient ainsi à distance chaque jour.

Voyez quelques faits étonnants

45 (1) Vers la même période se produisirent ces faits, des signes divins qui présageaient les malheurs qui allaient fondre sur la Ville. Trois ou quatre jours avant le combat, tous dans la Ville, hommes et femmes, imploraient la divinité et parcouraient la Ville avec l'icône de la Mère de Dieu[84] ; tout d'un coup, celle-ci échappa aux mains des porteurs, sans aucune nécessité extérieure ou violence pour l'expliquer, et tomba droite à terre. Tous s'exclamèrent aussitôt et accoururent pour relever l'icône ; mais celle-ci restait pesamment à terre, lourde comme du plomb, comme si elle s'était attachée à la terre et ne pouvait s'en arracher. (2) Cela dura un bon moment jusqu'à ce que, au prix de grands efforts, de grands cris et des prières de tous, les prêtres et les assistants la relèvent à grand-peine et la remettent sur les épaules des porteurs. (3) Cet événement étrange remplit tous d'angoisse, de frayeur et de crainte ; ils pensaient en effet que cette chute ne présageait rien de bon, et c'était bien le cas.

84. Il s'agit de la célèbre icône Hodègètria, qui devint à l'époque paléologue un symbole essentiel : voir Doukas p. 148 n. 182.

Voyez encore un autre fait

(4) Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin avant que, en plein beau temps, de nombreux éclairs et coups de tonnerre éclatent avec des nuages, et il tomba une forte pluie avec une grêle si violente que les prêtres qui portaient l'icône et la foule qui suivait ne pouvaient ni résister ni avancer, alourdis et bloqués par le poids de l'eau qui se déversait et la violence de la grêle. (5) Beaucoup des jeunes enfants qui suivaient faillirent être entraînés et noyés par l'extrême violence des eaux, si des hommes ne les avaient saisis aussitôt et arrachés au flot à grand-peine. Cet incident de la pluie et de la grêle, si insolite et étrange, annonçait certainement le prochain désastre général qui emporterait tout comme un torrent gonflé d'eaux.

Voyez encore un autre prodige

46 (1) C'était le premier jour. Le suivant, dès l'aube un épais nuage recouvrit toute la Ville jusqu'au soir. Cela signifiait certainement que la divinité abandonnait la Ville et que celle-ci se retrouvait entièrement seule et délaissée ; car c'est cachée dans une nuée que la divinité vient et repart. Que personne n'aille en douter : les témoins de ces faits, gens de la Ville et étrangers, sont légion.

47 (1) Tout était alors prêt pour le *basileus* Mehmed, tous les obstacles levés : les murs intérieur et extérieur rasés jusqu'au sol par les machines, le fossé entièrement comblé, la Corne d'Or et le mur sur son rivage brillamment exposés à l'assaut, le blocus complet sur tout le tour de la Ville, les échelles, tours de bois et autres instruments prêts à l'emploi ; le siège avait déjà assez duré – environ cinquante jours avaient passé – et on pouvait craindre quelque problème imprévu, ou que n'apparaisse quelque secours par mer – on avait déjà appris l'envoi des navires italiens à Chio. Le *basileus* jugea donc qu'il ne fallait plus tarder ou attendre davantage, mais vite livrer bataille et attaquer vigoureusement la Ville sur terre et sur mer avec toutes ses forces, un assaut suprême et ultime. (2) Il convoqua donc tous ses hauts dignitaires, satrapes, généraux, ilarques, tagmatarques, chefs d'unité, et encore les chiliarques, hécatontarques et pentacontarques, le cœur de l'armée, toute sa garde, plus les amiraux et triérarques et le chef de toute la flotte, et les ayant réunis leur parla en ces termes.

Deuxième harangue du basileus *où il exhorte tous à bien se battre, et les encourage en leur exposant combien de grands avantages ils conquerront s'ils l'emportent*

48 (1) « Mes amis, mes associés dans cette lutte, je vous ai fait venir non pour vous accuser de nonchalance ou de négligence dans cette entreprise, ni pour vous donner plus de zèle dans la lutte. Je vois bien depuis longtemps que beaucoup d'entre vous ont une telle ardeur dans cette affaire qu'ils préféreraient subir n'importe quoi plutôt que de repartir d'ici sans succès, et que les autres se mettent à la tâche en encourageant encore les autres en sus d'eux-mêmes. (2) Ce n'est donc pas pour cette raison que je vous ai convoqués, mais pour vous rappeler que les biens que vous possédez déjà, vous les avez acquis avec nous non par la paresse et la négligence, mais par des labeurs extrêmes dans des dangers considérables ; vous les détenez comme récompenses de votre propre valeur plutôt que comme des dons de la fortune ; ensuite, je veux vous apprendre l'ampleur et la nature des biens qui nous attendent, la gloire, le gain et l'honneur, pour que vous sachiez bien que cette lutte porte sur les enjeux les plus hauts.

(3) Tout d'abord, il y a beaucoup de richesses de toute sorte dans cette Ville, au palais, dans les maisons des puissants, dans celles des simples particuliers, la meilleure et la plus grande partie déposée dans les sanctuaires – offrandes et trésors variés, faits d'or et d'argent, avec des pierres précieuses et des perles de grande valeur, une quantité infinie de mobilier luxueux, sans compter la richesse des aménagements domestiques : tout cela vous reviendra. (4) Ensuite une foule d'hommes bien nés, dont les uns seront vos esclaves, dont vous vendrez les autres, une foule de femmes très belles, jeunes et ravissantes à voir, des vierges en âge de mariage, nobles issues de nobles et jusqu'ici inaccessibles aux regards masculins, quelques-unes destinées à épouser des hommes illustres et puissants, et les unes seront vos femmes, les autres seront vos servantes ou seront vendues, et vous en tirerez beaucoup en plaisir, en service et en argent. Il y a aussi des garçons en grand nombre, très beaux et bien nés, puis les ornements des temples et des bâtiments publics, des maisons splendides, des jardins, tout ce qu'il faut pour la vue, l'agrément et le plaisir. (5) Et pourquoi perdre son temps à énumérer tout cela ? Une grande ville peuplée, la capitale des anciens Romains *, arrivée au faîte de la prospérité, la fortune et la gloire, qui a été la reine du monde entier, voilà ce que je vous livre maintenant à piller, une

richesse incalculable, hommes, femmes, enfants, tous ses ornements et tout son apprêt. Vous vous chargerez de tout cela comme dans une grande fête, vous en tirerez le bonheur et vous laisserez à vos enfants la prospérité, et surtout vous prendrez une ville dont le renom a parcouru tout l'univers : il est évident que la gloire de votre valeur, en prenant d'assaut une telle ville, ira aussi loin que son pouvoir et sa gloire sont allés. (6) Réfléchissez : quel exploit serait plus brillant, quel plaisir plus vif, quelle richesse supérieure à ceux que nous aurons avec honneur et gloire ? Plus que tout, nous débarrasserons notre empire d'une ville qui nous a été hostile depuis le départ, qui a toujours épié nos malheurs et comploté contre nous de toutes les manières ; désormais, nous posséderons fermement les biens que nous avons déjà et nous vivrons dans une grande paix en sécurité, débarrassés de tout voisinage ennemi, et nous ouvrirons la porte à l'avenir.

(7) N'allez pas croire que, même si cela est exact, la Ville est imprenable, son mur difficile d'accès et infranchissable, très dangereux pour les assaillants parce que difficile à prendre : vous le voyez vous-mêmes, le fossé est comblé, le mur terrestre est assez abattu en trois endroits pour laisser passer facilement non seulement des fantassins lourds et légers, comme vous, mais encore des chevaux avec des cavaliers lourdement armés. Ce n'est pas un mur inaccessible que je vous donne à franchir en armes, mais une piste d'hippodrome !

49 (1) Faut-il même parler de nos adversaires ? Des hommes en tout petit nombre, sans armes et sans expérience de la guerre pour la plupart. D'après ce que me disent les transfuges, il y a à peine deux ou trois hommes pour défendre chaque tour et pas plus pour chaque courtine, si bien qu'il arrive qu'un seul défende trois ou quatre créneaux, et cela désarmé ou mal armé. (2) Comment pourront-ils tenir face à notre multitude, d'autant que nous pourrons combattre à tour de rôle et toujours arriver frais à l'attaque, en ayant eu le temps de dormir, de manger et de nous reposer, tandis qu'eux combattront sans trêve, dans la tension, sans jamais le temps de dormir, manger, boire ou se reposer, parce que nous les y forçons par notre assaut ? (3) Car nous n'en resterons plus aux tirs de loin, aux coups de main et aux incursions, comme auparavant et comme ils le croient : une fois que nous l'aurons commencé, l'assaut sera incessant, jour et nuit, sans trêve ni repos, jusqu'à ce qu'on en finisse ; je crois qu'épuisés par le combat incessant, la fatigue, la faim et le manque de sommeil ils nous céderont facilement. (4) Les Italiens postés sur la brèche

du mur peuvent paraître inattaquables et capables de repousser l'assaut parce qu'ils sont bien armés et expérimentés à la guerre, surtout celle de siège, mais leur position me paraît en tout peu fiable et instable.

(5) Premièrement, s'ils ont du bon sens ils ne voudront pas se battre et peiner pour le bien d'autrui, se jeter tête baissée dans les dangers sans aucun profit pour eux ; ensuite, c'est un ramassis de gens venus de toutes parts, visant seulement à faire un gain et repartir sans mal, et non à mourir au combat ; jusqu'à présent, ils tiennent bon et résistent lorsque nous les combattons et tirons sur eux comme par amusement, parce qu'ils s'imaginent que nous continuerons à agir ainsi. (6) Quand ils verront l'assaut se déverser, peser de toutes parts avec éclat, jetant l'effroi et leur mettant la mort sous les yeux, alors, je le sais bien, sans plus tarder ils jetteront leurs armes, tourneront le dos et s'enfuiront sans se retourner ; rien ne les arrêtera ni ne les retiendra plus. (7) S'ils s'accrochent un tant soit peu (admettons), nous les enfoncerons sans mal grâce à la vigueur, l'expérience et l'audace, si bien que je crois que leur existence ne mérite nullement réflexion ou préoccupation de notre part.

50 (1) Il appert donc en tout que la victoire est avec nous et que nous pouvons enlever la Ville. Car, comme vous le voyez, elle est entièrement prise comme dans un filet, sur terre et sur mer, et elle ne peut plus échapper à nos armes et nos bras.

(2) Soyez donc des braves vous-mêmes, et exhortez tous vos compagnons à vous suivre avec courage et à faire preuve d'ardeur et de zèle dans l'affaire, en sachant que bien combattre tient en trois mots : volonté, sens de l'honneur et discipline ; que chacun garde bien son poste et monte au combat en silence et en bon ordre, pour qu'il puisse vite entendre les consignes et les faire passer aux autres ; quand il faut avancer en silence, gardez le silence, et quand il convient de hurler et de lancer un cri de guerre effrayant, faites-le. C'est souvent d'un grand secours dans tous les combats, mais plus particulièrement dans un assaut. Donnez à tous des consignes adéquates, qu'ils fassent tout en bon ordre. (3) Combattez donc bien, de façon digne de vous et de vos prédécesseurs, ne mollissez pas en voyant tout l'enjeu de la lutte pour nous, ne le permettez pas à nos autres soldats. Je serai moi-même à votre tête, je lutterai avec vous et je verrai ce que fait chacun. (4) Maintenant, allez chacun à votre poste, dans vos tentes, dînez et reposez-vous, donnez ces consignes à vos subordonnés. À l'aube en vous levant, assignez bien à chacun son poste en bon

ordre, que personne à l'extérieur du camp ne puisse s'en rendre compte ou l'entendre. Une fois rangés, restez silencieux ; lorsque vous entendrez les chants de guerre et verrez le signal, alors ce sera à vous d'agir.

Disposition et consignes des généraux

51 (1) Toi, Hamza, en croisant avec la flotte face au rempart maritime, tu mèneras certains navires à portée de trait, tu ordonneras aux archers et à ceux qui ont des machines à main et des arquebuses de lancer depuis les ponts un feu si nourri sur les gens du rempart qu'ils ne puissent jamais se pencher à l'extérieur pour voir, ni même combattre, et tu jetteras les autres navires contre le mur là où cela se peut, que les gens affectés à cette tâche y appliquent les échelles afin que l'infanterie tente ainsi d'escalader le mur. Bats-toi bien et essaie de montrer ta valeur. (2) Toi, Zaganos, franchis rapidement le pont et attaque vigoureusement le mur sur la Corne d'Or, en utilisant l'aide des navires qui sont dans le port, et sois brave. (3) Et toi de même, Karaca, prends tes gens, franchis le fossé, attaque la brèche de ton secteur du mur, repousse les défenseurs avec force, tâche de gravir le mur et combats valeureusement en homme courageux. (4) Et vous, İshak et Mahmud, avec vos unités franchissez le fossé sans dommage et tentez d'escalader le mur à l'échelle, que les archers, les servants de machine à main et les arquebusiers tirent à volonté sur les défenseurs des créneaux pour les empêcher de vous faire opposition. (5) Et vous, Halil et Saruca, prenez les unités de part et d'autre de moi, combattez, et quand vous me verrez engager le combat, tenter d'escalader la brèche du mur et de repousser les Italiens en ouvrant aux miens un accès à la Ville, essayez par tous les moyens de fixer de chaque côté ceux qui vous font face en attaquant violemment, pour que vous les accapariez et qu'ils ne s'occupent pas de nous et ne viennent pas à la rescousse de ceux que nous enfonçons. À partir de là, je m'occuperai de tout le reste ; allez dans vos tentes auprès de vos unités, à la bonne heure, dînez et reposez-vous. »

52 (1) Sur ces mots, il mit fin à l'assemblée, chacun repartit vers sa tente et ses unités, et le *basileus* lui-même dîna et se reposa. Levé à l'aube, il appelle d'abord les servants des machines et leur ordonne de préparer les machines et de les tourner contre les brèches du mur afin, le moment venu, de tirer sur leurs défenseurs. (2) Puis il convoque les unités de sa garde, hoplites, fantassins légers, archers et toute la cour impériale, il les

dispose comme il convient en escouades, en compagnies et en pelotons, en unités de mille ou un peu plus, et leur ordonne de combattre à tour de rôle lorsqu'ils seront engagés : les uns devaient combattre pendant que les autres prenaient du sommeil et de la nourriture et se reposaient pour revenir frais à la mêlée ; d'autres prendraient ensuite leur place, les unités se relevant et se reposant ainsi pour que la lutte continue sans interruption, sans trêve ni repos pour l'ennemi ; il assigne à chacun une place, une unité et un moment d'agir et explique où, quand et comment il faut combattre. (3) Puis il visita à cheval toutes les autres unités, les examina, donna des ordres à tous ensemble et à chacun individuellement, les exhortant au combat, surtout les commandants d'unité qu'il appela chacun par son nom. (4) Après avoir parcouru toute l'armée le long du mur, d'une mer à l'autre, donné les ordres nécessaires, encouragé tous au combat et les avoir priés de se montrer courageux, il ordonne de manger et se reposer jusqu'au chant de guerre et au signal. Ceci fait, il se retire dans sa tente, dîne et se repose.

53 (1) Les Romains *, voyant un tel calme et repos inhabituel dans l'armée, s'étonnaient et en venaient à diverses idées et réflexions, les uns croyant à tort que c'étaient les préparatifs de départ, les autres, avec raison, que c'étaient les préparatifs de l'assaut auquel ils s'attendaient d'un instant à l'autre, et échangeant des signaux de poste en poste ils allaient avec calme chacun à sa position et mettaient tout en ordre.

54 (1) Lorsqu'il fut l'heure où le jour déclinait et allait vers le crépuscule et que le soleil fut dans leur dos et dans les yeux des ennemis, comme le *basileus* le voulait, il ordonne d'abord que les trompettes et le reste de la fanfare, flûtes, fifres et tambours, sonnent le signal du combat aussi fort que possible, et toutes les trompettes des autres bataillons et les instruments à la suite jouèrent tous d'un coup avec une puissance effrayante, et tout fut ébranlé et trembla sous leur écho.

Voyez l'assaut

(2) Puis on brandit les drapeaux, et en premier les archers, les frondeurs et ceux qui avaient des machines [85] et arquebuses marchèrent vers le rempart au pas, sans hâte, conformément à leurs ordres ; arrivés à portée

85. Sans doute de petits canons portables.

de tir, ils firent halte et ouvrirent le feu. Pendant un certain temps, les deux parties échangèrent des tirs nourris, flèches des archers, pierres des frondeurs, fers et plombs lancés par les machines et les arquebuses, et ensuite lorsqu'ils s'approchèrent, ils lançaient des traits, des javelots et des piques, frappés et frappant sans pitié, avec beaucoup d'ardeur et d'allant ; des deux côtés, c'étaient grands cris, blasphèmes, injures, beaucoup furent blessés des deux côtés et quelques-uns tués. Cela dura deux à trois heures jusqu'au coucher du soleil.

55 (1) Puis le *basileus* appelle à grands cris l'infanterie légère et lourde et le reste de l'armée : « Allez, mes amis, mes enfants ! C'est maintenant le moment de vous montrer valeureux ! » Aussitôt, avec un cri de guerre terrifiant, ils franchissent le fossé et se jettent sur le mur extérieur. Celui-ci était entièrement ruiné par les machines, il ne restait que des palissades au lieu de remparts – grandes poutres, fagots de branches et autres matériaux, tonneaux pleins de terre. (2) Alors s'engage un combat violent au corps-à-corps à l'arme blanche, l'infanterie lourde et légère tente de refouler les défenseurs et de prendre pied sur la palissade, les Romains* et les Italiens de les repousser et de préserver la palissade. Tantôt les hoplites escaladaient le mur et la palissade en se ruant d'un élan irréfléchi, tantôt ils étaient rudement repoussés et reculaient, et le *basileus* les suivait, luttant vaillamment et les encourageant. (3) Il ordonne alors aux servants des machines de faire feu, et celles-ci lancèrent leurs pierres contre les défenseurs et firent bon nombre de victimes des deux côtés. (4) La plus grande partie de la nuit se passa ainsi, les deux partis luttant et combattant avec vigueur et courage, et les Romains* et Giustiniani avec ses gens l'emportaient nettement, tenant fermement la palissade et repoussant avec courage les assaillants.

56 (1) Les autres généraux et satrapes avec leurs régiments et encore l'amiral de la flotte se jetèrent eux aussi contre le rempart sur terre et sur mer, avec les vaisseaux, et combattirent vigoureusement, les uns jetant des flèches et des projectiles de machines, les autres poussant contre le mur des échelles, des passerelles, des tours en bois et des machines de toute sorte, et certains d'entre eux tentèrent d'escalader le mur de force, surtout dans les secteurs de Zaganos et de Karaca. (2) Car Zaganos traversa le pont sans danger, plaça des échelles et des passerelles contre le rempart et essaya de faire monter en force ses hoplites en utilisant aussi les archers et les arquebusiers sur les navires dans le port, qui tiraient à loisir sur les

défenseurs des créneaux, les navires longeant le rempart. (3) Karaca, passant le fossé et luttant avec valeur, tentait de franchir la brèche du rempart. (4) Mais les Romains* repoussèrent et refoulèrent aussi ces attaques avec éclat, en se défendant avec courage ils l'emportèrent en combat et se montrèrent valeureux ; car rien ne put aucunement les ébranler, ni la faim qui pesait sur eux, ni le manque de sommeil, ni le combat incessant et ininterrompu, ni les blessures, le massacre et la mort de leurs proches sous leurs yeux, pas un de ces événements effrayants ne put leur faire rabattre ou céder de leur ardeur et de leur résolution initiales, mais ils maintinrent courageusement jusqu'au bout leur enthousiasme du début jusqu'à ce que la fortune ingrate et malveillante les trahisse.

57 (1) Or le *basileus* Mehmed, lorsqu'il vit que les bataillons qu'il avait lancés à l'assaut avaient fort souffert du combat sans rien obtenir qui vaille d'être noté, et que les Romains* et les Italiens luttaient avec vaillance et gardaient le dessus, fut pris d'une vive colère, jugeant cela désormais intolérable, et lança aussitôt tous les bataillons qu'il gardait en réserve pour la suite, des hommes excellents par leur armement, leur audace et leur courage, l'emportant de loin sur le reste de l'armée en expérience et en vigueur. C'était le meilleur de l'armée, hoplites, archers, tirailleurs, et la garde qui l'accompagnait, notamment ceux qu'on appelle janissaires. Tout en les encourageant à grands cris à se montrer braves maintenant, il les conduisit vers le rempart, se tenant à leur tête jusqu'au fossé. (2) Là, il ordonna aux archers, frondeurs et arquebusiers de rester à distance et de frapper d'une bonne position ceux qui combattaient sur la palissade et la brèche du mur, d'un tir si fourni qu'ils ne pourraient plus se consacrer au combat ni jeter un œil à l'extérieur sous l'effet de la foule des traits et autres projectiles qui tomberaient dru comme grêle ; quant aux autres, infanterie lourde et légère, il leur ordonne de franchir le fossé et d'attaquer la palissade avec vigueur. (3) Et eux, poussant un grand et effroyable cri de guerre, avec colère et ardeur comme des fous, s'élancent. Jeunes, vigoureux, pleins d'audace et combattant sous les yeux du *basileus*, ils ne reculèrent devant aucune témérité : ils combattirent en se jetant sur la palissade avec hardiesse, sans ordre ni réflexion, arrachant les tonneaux placés au-dessus [de la palissade], tâchant de casser les pieux et de disperser le reste du bois qu'on leur avait opposé, essayant à toute force de repousser les défenseurs et de pénétrer à l'intérieur de la palissade.

58 (1) Giustiniani avec ses gens et les Romains * qui s'y trouvaient combattirent vaillamment à l'aide d'épieux, de javelots, de traits, de longues lances et de toutes les armes de combat de près (car on en était au corps-à-corps), arrêtèrent leur élan et les empêchèrent de franchir la palissade. (2) Des deux côtés c'étaient de grands cris, des hurlements mêlés de blasphèmes, d'injures, de menaces, on poussait et on était poussé, on tirait et on recevait des tirs, on tuait et on était tué, on faisait l'impossible avec enthousiasme et colère ; on put alors voir un combat violent mené en rangs serrés par des hommes valeureux qui combattaient avec une extrême ardeur pour les enjeux les plus grands qui soient, les uns s'efforçant de toutes leurs forces de vaincre leurs adversaires, de prendre le rempart et d'entrer dans la cité vers les femmes, les enfants et les objets les plus précieux, les autres luttant vaillamment pour les repousser et préserver les biens qu'ils possédaient, même s'ils ne purent l'emporter jusqu'au bout et les préserver. (3) Mais il fallait qu'un jour les infortunés Romains * passent sous le joug de la servitude et tâtent de ses maux : alors qu'ils combattaient vaillamment et ne manquaient en rien de courage et de zèle au combat, Giustiniani reçoit une blessure grave d'un projectile de machine qui traverse sa cuirasse jusqu'à la poitrine ; touché, il tombe sur place et on l'emporte en piteux état dans sa tente ; tous ses gens s'égaillent, découragés par ce malheur, et, laissant la palissade et le mur où ils combattaient, ne pensaient plus qu'à le ramener à leurs vaisseaux et à se sauver eux-mêmes ; le *basileus* Constantin eut beau leur faire des promesses et les prier vivement d'attendre un peu que l'assaut faiblisse, ils ne voulurent rien entendre, emportèrent leur chef et se ruèrent tout armés vers les vaisseaux de tout leur zèle, sans se soucier de rien d'autre.

59 (1) Le *basileus* Constantin, désespérant de l'issue de toute l'affaire et ne pouvant plus rien faire – il n'avait plus d'autres hommes pour regarnir les postes désertés et les emplacements de ceux qui étaient partis, alors que l'assaut faisait rage et que chacun surveillait et défendait son poste et son emplacement – néanmoins avec les Romains * qui lui restaient et ses gens, en bien petit nombre, se tint devant la palissade et la défendit courageusement.

Voyez le coup d'œil du basileus

60 (1) Le *basileus* Mehmed se rendit compte que la palissade et le reste de la brèche du rempart étaient vides d'hommes et dépourvus de défen-

seurs (car il se trouvait assez près et participait au combat), que les défenseurs fuyaient en cachette et que ceux qui restaient offraient une faible résistance à cause de leur petit nombre, et comprit ainsi leur fuite et l'abandon du rempart ; il poussa aussitôt un grand cri : « Mes amis, nous tenons la Ville, nous la tenons déjà ! Ces hommes fuient devant nous, et ne peuvent plus tenir ! Le mur est vide de défenseurs ! L'affaire ne demande qu'un peu de peine pour que la Ville soit prise ! Ne mollissez donc pas, allez courageusement à l'attaque et montrez que vous êtes des braves, et moi avec vous ! »

Prise de la Ville

(2) Tout en disant cela il se mit lui-même en tête, et les autres poussèrent leur cri de guerre et devancèrent le *basileus* en courant avec des cris effrayants jusqu'à la palissade ; après un dur combat prolongé, ils enfoncent les Romains * qui la tenaient et entrent de vive force à l'intérieur de la palissade ; alors, ils rejettent les uns dans le fossé entre le grand mur et la palissade, profond et difficile à franchir, et les y massacrent tous, et refoulent les autres à travers la poterne [86] que Giustiniani avait ouverte dans le grand mur pour accéder facilement à la palissade.

Mort du basileus *Constantin*

Et il s'y produit une grande bousculade et un grand massacre des défenseurs par les fantassins qui étaient arrivés là et par un bon nombre d'autres accourus en désordre de toutes parts vers la clameur ; c'est là que tomba le *basileus* Constantin en combattant vaillamment avec ses gens.

61 (1) L'infanterie se déversa dès lors par la poterne dans la Ville, d'autres s'y jetaient par les brèches du grand mur ; tout le reste de l'armée suivait et se déversait avec éclat dans toute la Ville, en poussant et forçant. Le *basileus*, se tenant devant le grand mur, là où se trouvaient sa grande enseigne et le signe de ralliement, observait les événements, car le jour commençait déjà à poindre.

86. C'est la Kerkoporta dont parle Doukas (p. 156), et qui permettait aux défenseurs d'accéder à la première ligne sans être sous le feu des assaillants ; sa localisation exacte reste discutée.

Voyez le grand malheur et le carnage considérable

(2) Il y eut alors un grand massacre des gens rencontrés au hasard, les uns dans la rue – car certains étaient sortis de leurs maisons à cause des clameurs et tombaient à l'improviste sur les épées des soldats –, d'autres dans leurs maisons mêmes où les janissaires et les autres soldats entraient de force sans ordre ni réflexion, certains en tentant de résister, d'autres s'étant réfugiés dans les sanctuaires en suppliants – hommes, femmes et enfants, en un mot tous, sans aucun quartier. (3) Car les soldats se ruaient sur eux pleins de colère et de feu : irrités par la durée du siège, ils avaient en outre subi de la part de certains insensés pendant tout le siège des sarcasmes et des injures du haut des remparts, et en somme ils voulaient épouvanter et terrifier toute la population pour l'asservir.

Pillage de la Ville

(4) Lorsqu'ils furent rassasiés de meurtre et que la cité eut été matée, les uns, par escouades et par unités, s'en vont piller et dépouiller les maisons des puissants, les autres piller les sanctuaires, d'autres se dispersèrent dans les édifices publics et les maisons des simples particuliers, et faisaient main basse sur tout, dans le pillage et le butin, le meurtre et l'outrage, et emmenèrent prisonniers hommes, femmes, enfants, vieux, jeunes, prêtres, moines, en bref tout âge et tout rang.

Voyez alors un malheur affligeant

(5) Et l'on put voir un spectacle terrible et pitoyable, au-delà de toute lamentation, de jeunes femmes chastes, de bonne naissance et issues de parents bien nés, restées à leurs foyers presque sans cesse et n'ayant jamais franchi le seuil, des vierges belles et dignes, brillantes et issues de brillantes maisons, jusqu'alors ignorées des regards masculins ; les unes étaient arrachées de force de leurs chambres, enlevées brutalement et sans pudeur, les autres – comme un cauchemar venant les surprendre dans leur sommeil –, c'étaient des hommes armés aux mains ensanglantées par le carnage, respirant la fureur, le regard assassin, proférant des paroles inintelligibles, sans aucune honte de commettre les pires forfaits, puisque c'était un ramassis composé de toutes les nations, les races et les conditions, comme des

fauves cruels qui faisaient irruption dans leurs maisons et les tiraient brutalement, les traînaient, les malmenaient, les violentaient, les emmenaient honteusement, les outrageaient aux carrefours, et ne reculaient devant aucun méfait ! On rapporte que la plupart, épouvantées à la seule vue repoussante de ces misérables et à les entendre, faillirent rendre l'âme. (6) On vit encore de vénérables vieillards traînés par leurs cheveux gris, parfois même frappés sans pitié, des enfants bien nés et de toute beauté entraînés, des prêtres bousculés, des vierges moniales vénérables et restées toujours inaccessibles, ne s'adressant qu'à Dieu et ne vivant que pour celui auquel elles s'étaient consacrées, les unes expulsées et traînées violemment hors de leurs cellules, les autres arrachées des sanctuaires où elles s'étaient réfugiées, toutes emmenées sous les outrages et les violences, se déchirant les joues dans leur lamentation et leur plainte, se frappant amèrement la poitrine, des enfants d'âge tendre arrachés brutalement à leur mère, des jeunes femmes privées lamentablement de leurs jeunes maris, et mille autres forfaits.

Sac et pillage des sanctuaires

62 (1) Et l'outrage, le pillage et le sac des sanctuaires, qui pourrait en rendre compte par la parole ? On jetait à terre de façon honteuse les icônes, les statues et tout le mobilier des sanctuaires, on leur arrachait leur décoration dont une partie était jetée au feu, et l'autre coupée et brisée en menus morceaux jetés sur les carrefours, on ouvrait les châsses des bienheureux de jadis et on en extrayait leurs reliques, broyées honteusement en poussière emportée par l'air, certaines furent même jetées dans les rues. (2) Les cratères et les phiales, tout ce qui recevait le sacrifice sacro-saint leur servit à des beuveries d'ivrognes ou fut cassé et fondu pour la vente ; quant aux précieux vêtements et habits sacrés, luxueux et tissés de fils d'or en abondance, parfois resplendissants de pierres transparentes et de perles, on les vendit aux Juifs pour un usage indigne, ou on les jeta au feu pour faire fondre l'or. (3) Les livres saints et divins, ainsi que la plupart de ceux des sciences profanes et de philosophie furent jetés au feu ou piétinés indignement, la plupart furent vendus pour deux ou trois *nomismata*, parfois même pour quelques oboles [87] – un outrage plutôt qu'une vente.

87. Les *nomismata* byzantins n'étaient plus en or comme autrefois, mais en argent, et représentaient

(4) Les saintes tables furent arrachées de leurs fondations et renversées, les murs des lieux inaccessibles et inviolables étaient sondés, on creusait et éventrait le sol consacré des sanctuaires pour trouver de l'or, et bien d'autres impudences semblables.

63 (1) Les infortunés Romains* postés sur l'autre rempart qui combattaient sur terre et sur mer, croyant que la cité était indemne et sans mal, leurs femmes et leurs enfants libres (car ils ignoraient encore l'événement), luttaient avec vaillance, repoussaient avec vigueur leurs assaillants et refoulaient de haute lutte ceux qui tentaient d'escalader le mur. (2) Mais lorsqu'ils virent les ennemis dans leur dos qui leur tiraient dessus de l'intérieur de la ville, leurs enfants et leurs femmes réduits en esclavage et emmenés honteusement, les uns, saisis par le désespoir, se jetèrent tout armés du haut du rempart et périrent, les autres, jugèrent la situation désespérée, laissèrent tomber les armes de leurs bras qui déjà s'abandonnaient, et se livrèrent sans résistance au bon gré des ennemis.

Mort d'Orhan

64 (1) Orhan, l'oncle du *basileus*, de la famille des Ottomans, que le *basileus* Constantin entretenait dans la Ville avec beaucoup de soins et d'honneurs à cause des espoirs [qu'il représentait], exilé depuis longtemps par crainte de son frère qui voulait le faire périr[88], se trouvait alors là et combattait sur le rempart avec eux. Lorsqu'il vit la ville prise et voulut se sauver, il tenta d'abord de se faufiler discrètement en se faisant passer pour un homme de l'armée [ottomane] dont il avait l'accoutrement et la langue, mais dès qu'il comprit qu'il avait été reconnu et pris en chasse (car certains l'identifièrent), il se jeta du haut du rempart et périt. (2) Les soldats accoururent pour lui trancher la tête et l'apporter au *basileus*, qui avait à cœur de le voir mort ou vif.

65 (1) À ce moment, le commandant de la flotte, Hamza, lorsqu'il vit que la Ville était déjà prise et pillée par les soldats, met le cap vers la chaîne, la brise et entre dans le port ; il coula sur place ou prit avec leur équipage tous les navires des Romains* qu'il y trouva – car les trières et les

donc une valeur assez faible, ou peut-être s'agit-il déjà des monnaies ottomanes en argent, *akçe* ; les « oboles » sont une dénomination archaïsante pour la petite monnaie en bronze.

88. Orhan était un petit-fils de Süleyman (1402-1411), donc cousin au second degré de Mehmed II et prétendant au trône ottoman auquel les Byzantins avaient offert refuge.

transports des Italiens les avaient aussitôt devancés et avaient pris le large ; remorquant ces navires jusqu'aux portes appelées impériales, il les trouve encore fermées, fait sauter leurs serrures et verrous et les abat ; entrant dans la Ville, il trouve par là un bon nombre de Romains * rassemblés et prêts au combat – l'armée de terre, pillant le reste de la Ville, n'était pas encore arrivée dans cet endroit ; il les attaque, les enfonce et les tue tous sur place, si bien que des flots de sang coulèrent par les portes.

66 (1) Là-dessus arrive encore le reste de l'armée, et ils se déversaient de même avec éclat par les autres portes maritimes qu'ils enfonçaient et abattaient, et ainsi tout l'équipage de la flotte, déjà disséminé dans toute la Ville, passe au pillage, saisissant tout ce qu'il rencontrait, s'abattant comme le feu ou l'éclair, en brûlant et détruisant tout, ou entraînant et anéantissant tout comme un torrent. Ces gens firent une enquête plus minutieuse que celle qu'on attribue à Datis à Érétrie [89], défonçant les temples et les sanctuaires, les châsses anciennes et les tombeaux, fouillant les salles souterraines, les caves, les réduits, les antres, les anfractuosités et tout espace caché, et ramenaient au jour tout ce qui s'y dissimulait, gens et biens. (2) Entrés dans l'immense temple de la Sagesse divine [90], ils y trouvèrent une grande foule, hommes, femmes et enfants, qui s'y étaient réfugiés pour implorer Dieu ; ils les encerclèrent comme un filet, obtinrent leur reddition et les emmenèrent prisonniers, sur les vaisseaux ou dans le camp.

Ralliement de Galata au basileus

67 (1) Pendant ce temps, les gens de Galata, comme ils voyaient la Ville déjà prise et mise à sac, se hâtèrent de conclure un accord de soumission au *basileus*, à la condition de rester indemnes ; ils ouvrirent les portes et reçurent Zaganos avec son armée, et n'eurent aucun dommage du tout à subir [91].

(2) Toute l'armée de terre et de mer entrée dans la Ville la pilla et dépouilla depuis le tout début du matin, à l'aube même, jusqu'au soir tard,

89. Ce pillage de l'Eubée en 490 av. J.-C., juste avant la défaite de l'expédition à Marathon, était resté proverbial comme figure de l'acharnement.
90. La basilique Sainte-Sophie.
91. Voir ci-dessous Mehmed II, *Privilèges octroyés aux habitants de Péra/Galata* (1er juin 1453), p. 513-518.

en emportant tout le butin au camp ou aux navires. Certains agirent même comme des voleurs et, sortis en cachette par les portes, rentrèrent chez eux. (3) On la vida, la dévasta, la détruisit et l'assombrit comme du feu, si bien qu'on en venait à douter qu'il y ait jamais eu là des habitants humains, la richesse et le luxe d'une ville, ou quelque aménagement somptueux dans les maisons, alors que c'était une ville si grande et si brillante ; il ne restait que les maisons abandonnées vides, dont le dépouillement extrême faisait peur aux passants.

Nombre des Romains morts au combat et de ceux faits prisonniers*

(4) Parmi les Romains* et les étrangers moururent au total – j'entends hommes, femmes et enfants –, pendant tout le siège et lors de la chute même de la Ville, à ce qu'on dit, à peu près quatre mille ; un peu moins de cinquante mille furent faits prisonniers, dont environ cinq cents de l'armée [92].

Entrée dans la Ville du basileus*, qui contemple tout ce qui s'y trouve et s'apitoie grandement*

68 (1) Là-dessus, le *basileus*, entrant dans la Ville, contempla son étendue et sa position, son éclat et sa beauté, le nombre, la taille et la splendeur des temples et des bâtiments publics, le luxe des habitations privées et publiques, et de celles des puissants, et encore la position du port et des arsenaux, les aptitudes naturelles de la Ville à tous les usages, bref toute sa disposition et tout son ornement.

Voyez sa compassion

(2) Il vit le nombre des morts, l'abandon des maisons et la mine et le délabrement de la Ville ; il lui en vint une pitié et un regret considérable de cette destruction et du pillage, les larmes coulèrent de ses yeux et il poussa un grand gémissement dolent : « Quelle ville n'avons-nous pas livrée au pillage et à la dévastation ! », telle était son affliction. (3) Et de

92. Ces chiffres donnent un ordre de grandeur assez vraisemblable, contrairement à bien d'autres auteurs.

fait, de notre temps s'est produit dans cette seule Ville un désastre sans pareil pour aucune des grandes villes connues jadis dans l'histoire, et par la taille de la ville prise et par la rapidité soudaine de l'affaire ; tous en furent frappés de stupeur, mais surtout ceux-là mêmes qui l'avaient accompli ou le subirent, à cause de l'aspect invraisemblable et douloureux de l'événement, et de l'excès ahurissant du malheur.

Comparaison avec d'autres prises de villes : comparaison avec Troie

(4) Troie tomba, mais sous les coups des Hellènes et après un siège de dix ans, si bien que, même si le malheur n'était pas moindre par le nombre des morts et des prisonniers, même s'il était trop grand pour pouvoir se dire, au moins ces deux faits apportaient un peu d'adoucissement et de consolation ; car les Hellènes se montrèrent plus humains avec leurs prisonniers, par respect des vicissitudes du sort communes à tous les hommes, et le siège long et continu, où chaque jour on s'attendait à la chute de la ville, émoussa la vivacité de la sensation de ce malheur, tandis que le présent désastre ne comporte aucune consolation.

Comparaison avec Babylone

(5) Babylone fut prise par Cyrus [93], mais elle ne subit aucun dommage fatal, ne fut pas réduite à la captivité, ni ne vit les femmes et les enfants exposés aux outrages : elle ne fit que changer de maître, et échangea même un mauvais contre un bon.

Comparaison avec Carthage

(6) Carthage fut prise deux fois par Scipion [94], mais la première fois n'eut à subir qu'une perte d'argent en donnant des otages et en payant les frais de guerre, et la deuxième fois fut refondée un peu plus loin, avec femmes, enfants et tous les biens, en gardant ses habitants saufs et indemnes de tout mal : aucun désastre comparable [à celui-ci].

93. En 539 av. J.-C.
94. Cette fois, l'information de Kritoboulos est très défectueuse : il confond allègrement Scipion l'Africain qui vainquit Hannibal en 202 av. J.-C. à Zama et ne prit pas Carthage qui négocia, et son petit-fils Scipion Émilien qui prit la ville en 146 av. J.-C. et réduisit les survivants en esclavage.

Comparaison avec Rome

(7) Rome fut prise une première fois par les Celtes et les Galates[95] et une deuxième par les Goths[96], mais ne subit aucun désastre comparable : opprimée peu de temps, elle dut verser un tribut d'argent et de richesses, subit la confiscation des biens des familles les plus en vue et l'exil des hommes importants, et peu de temps après elle reprit ses forces pour s'élever à un sommet de gloire, de richesse, de puissance et de destinée.

Comparaison avec Jérusalem

(8) Jérusalem tomba trois fois, devant les Assyriens[97], puis devant Antiochos[98], enfin devant les Romains*[99] ; mais la première fois elle ne subit que la déportation avec femmes, enfants et tous les biens à Babylone, sous Antiochos après une brève oppression ils récupérèrent la ville, et même si les malheurs lors de la prise par les Romains* furent intolérables, elle connaissait alors des discordes épouvantables sans nombre, guerres civiles, pillages, meurtres et assassinats impies entre habitants et entre les personnes les plus proches, avant et pendant le siège, si bien qu'ils en venaient souvent à souhaiter la prise de la ville en pensant qu'ainsi la mort ou la servitude les délivrerait des pires des maux.

Donc, les malheurs de ces villes ne peuvent se comparer à ceux de la nôtre.

Comparaison avec d'autres villes

(9) Beaucoup d'autres grandes villes en Asie et en Europe sont tombées à l'apogée de la richesse, de la gloire, du savoir, de la valeur des habitants et de beaucoup d'autres avantages, mais leurs infortunes sont sans commune mesure avec celles de notre temps.

95. En 387 av. J.-C. pour la ville basse, mais la citadelle du Capitole tint bon (c'est alors que se situe le fameux épisode des oies du Capitole), et la présentation de Kritoboulos est donc imparfaite.
96. Ceux d'Alaric en 410, et cette fois la prise fut complète.
97. En 587 av. J.-C., en fait sous les coups des Babyloniens – lapsus de Kritoboulos.
98. En 168 av. J.-C. ; il s'agit d'Antiochos IV Épiphane, qui installa sa statue dans le Temple et déclencha ainsi la révolte des Macchabées.
99. En 70, l'épisode est raconté justement par Flavius Josèphe.

Comparaison de la Ville avec elle-même, c'est-à-dire de sa chute récente avec celle devant les Latins

69 (1) Cette malheureuse Ville avait déjà été prise une première fois par les peuples d'Occident et opprimée pendant soixante ans[100] ; elle y perdit beaucoup de richesse, une foule d'offrandes sacrées très belles et précieuses, et ses raretés fameuses, brillantes, augustes et convoitées, furent transportées en Occident ou consumées par les flammes dans la Ville même. Mais la perte et le désastre s'arrêtèrent là ; malgré leur ampleur, ils ne frappèrent aucun des habitants, les femmes, les enfants et les biens les plus précieux ne subirent aucun mal, et tous les habitants restèrent en somme indemnes et épargnés par le désastre. Puis la cité rejeta l'oppression, reprit vigueur et revint à son état précédent, capitale des *basileis ;* elle gouvernait beaucoup de peuples en Asie et en Europe, et un bon nombre d'îles, elle vivait dans l'éclat, la richesse, la gloire et la splendeur, guide et exemple de tout bien, foyer des discours et de toute éducation, de tout savoir et de toute vertu, de toutes les beautés réunies.

Chant de deuil sur la Ville

(2) Mais maintenant tout lui a échappé, ses atouts se sont évanouis d'un coup, la voici dépouillée de tout : richesse, gloire, pouvoir, éclat, honneur, brillante naissance, vertu, éducation, savoir, sacerdoce, royauté, absolument tout ; et autant elle était arrivée à un sommet de prospérité et de destinée, autant elle tomba dans un abîme de malheur et d'infortune. Jadis tenue pour bienheureuse par tant de gens, elle passe maintenant pour malheureuse et malchanceuse aux yeux de tous. Elle dont la gloire avait gagné les confins de la terre, elle a rempli maintenant terres et mers de ses malheurs, y a répandu sa déchéance, dispersant partout comme témoignages de son infortune ses habitants, hommes, femmes et enfants, avilis par la captivité, la servitude et les outrages. Elle qui naguère régnait sur bien des peuples, éclatante de gloire, d'honneur, d'opulence et

100. C'est la prise de Constantinople par la quatrième croisade en 1204, fondant un empire latin qui dura jusqu'en 1261. Bien que les violences de 1204 ne puissent se comparer avec celles de 1453, elles furent considérables : Kritoboulos ne semble pas avoir lu Nikétas Chôniatès, chroniqueur de la prise de Constantinople de 1204.

d'éclat, maintenant est au pouvoir d'autrui, au comble de la honte dans la misère, le déshonneur, l'avilissement et la servitude. Elle qui fut l'exemple de tous les bonheurs, l'image de la prospérité éclatante, la voici maintenant image de l'infortune, évocation du comble des malheurs, monument de la malchance, un exemple par sa vie.

Rappel du peu de poids des affaires humaines et de l'instabilité des situations présentes : on n'y trouve rien de stable ni de ferme

(3) Ainsi, rien dans les choses humaines n'est fiable ni constant, tout va dans un sens puis dans l'autre à la façon de l'Euripe [101], tout est emporté de-ci de-là dans les méandres de la vie, jouant des changements, joué par eux petit à petit, et ce mouvement désordonné et fluant, ce flux et reflux changeant ne s'arrêtera jamais tant que les êtres continueront à être. (4) Pour ma part, je m'étonne surtout de voir la coïncidence des noms et l'inversion des situations survenues à un tel intervalle de temps, près de mille deux cents ans. Car le *basileus* Constantin [102], chéri de la fortune, fils d'Hélène, édifia cette Ville, l'éleva au comble de la prospérité et de la félicité, et de nouveau c'est sous le *basileus* infortuné Constantin [103], fils d'Hélène, que la Ville tomba et fut réduite au comble de la servitude et de l'infortune. Voilà sur ce sujet.

70 (1) Les trente trières que le hiérarque de Rome avait envoyées au secours de la Ville et du *basileus* Constantin, arrivées à Chio, y subirent des vents contraires et restèrent là à attendre le moment propice ; quand peu après elles apprirent la chute de la Ville, comme il était trop tard pour la rescousse, elles rentrèrent chez elles sans avoir rien accompli de ce pour quoi elles étaient venues [104]. (2) II fallait vraiment que cette Ville infortunée succombe de toute manière et tombe dans le malheur, si bien qu'elle

101. Détroit qui sépare l'île d'Eubée (Négrepont) de la côte béotienne et dont les fréquents changements de courants étaient proverbiaux.
102. Constantin Ier.
103. Constantin XI.
104. Comme on l'a vu plus haut, l'histoire des 30 trières envoyées par le pape Nicolas V est une erreur grossière de Kritoboulos. Le 29 mai 1453, les 5 galères en cause se trouvaient encore dans l'arsenal de Venise. Et si Kritoboulos commet en fait une confusion avec la flotte vénitienne, lorsque tomba la ville impériale cette flotte ne se trouvait pas au large de Chio, mais dans les eaux de Négrepont. De plus elle ne rentra pas aussitôt à Venise, mais resta à patrouiller dans l'Égée pour assurer la sécurité des possessions vénitiennes dans la zone face à une possible sortie de la flotte ottomane.

fut privée de tout secours d'où que ce soit qui aurait pu la défendre, et que tout concourut à cette fin, Dieu l'ayant ainsi permis.

Voyez la date de la chute

71 (1) La ville fut donc prise sous le règne du *basileus* Constantin, le septième des Paléologues, le 29 de la fin mai, pendant l'année 6961 depuis la Création[105] chez les Romains*, mille cent vingt-quatre ans depuis la fondation et le peuplement de la ville.

Éloge funèbre du basileus *Constantin*

72 (1) Le *basileus* Constantin mourut lui-même de la façon que nous avons dite, en combattant. S'étant montré sage et mesuré dans sa vie personnelle, arrivé au sommet de l'intelligence et de la vertu, avisé et extrêmement cultivé, ne cédant le premier rang à aucun des *basileis* dans les affaires tant civiles que militaires, vif plus que tout autre pour saisir ce qu'il fallait faire, et encore plus vif à le décider, remarquable par la parole et par la pensée, encore plus remarquable pour faire face à la situation, et, comme on l'a dit de Périclès[106], habile à discerner la situation présente, mais excellent à conjecturer très souvent ce qui allait advenir vraisemblablement, choisissant de tout faire et tout subir pour sa patrie et ses sujets, alors qu'il voyait de ses propres yeux le danger évident qui menaçait la Ville, qu'il aurait pu se sauver et que beaucoup le priaient de le faire, il s'y refusa et préféra périr avec sa patrie et ses sujets, ou plutôt périr avant eux pour ne pas voir la Ville prise et ses habitants ou égorgés cruellement ou emmenés vers une captivité déshonorante. (2) Car lorsqu'il vit que les ennemis l'emportaient sur lui et se ruaient inexorablement dans la Ville par la brèche du mur, on rapporte que ses derniers mots furent cette exclamation : « La Ville tombe et je vis encore ? », et il se rua au milieu des ennemis qui l'abattirent. Ainsi ce fut un homme valeureux et soucieux du bien public, mais infortuné tout au long de sa vie et plus encore à son terme.

105. Que les Byzantins placent en 5508 av. J.-C.
106. Souvenir d'une formule de Thucydide I, 138, qui porte en fait sur Thémistocle.

Épilogue

(3) Ainsi s'acheva l'histoire de la grande Ville de Constantin parvenue en son temps au faîte de la gloire, de la puissance et de la richesse, qui éclipsa à un degré incommensurable toutes ses devancières vantées pour leur gloire, leur opulence, leur empire, leur puissance, leur taille et leurs autres avantages.

Partage du butin et des dépouilles

73 (1) Après avoir examiné à fond la Ville et tout ce qui s'y trouvait, le *basileus* Mehmed revient au camp et règle le partage du butin. Tout d'abord, il prend sa part coutumière des dépouilles, puis prélève sur le total ses parts d'honneur, des vierges belles et de bonne famille et des garçons de toute beauté, parfois en les rachetant aux soldats. (2) II choisit aussi certains des hommes de haut rang dont il avait appris qu'ils se distinguaient par la naissance, l'intelligence et la valeur, et en particulier Notaras, un homme des plus capables et distingués par le talent, la richesse, la vertu et le pouvoir politique ; il l'honore d'une entrevue, lui adresse des paroles flatteuses et lui fait nourrir de beaux espoirs non seulement pour lui, mais encore pour tous les siens ; car il en était venu à éprouver de la pitié pour ces hommes et leur infortune, en voyant de quelle prospérité ils étaient tombés dans un tel malheur, et il avait de bonnes intentions à leur égard, même si l'envie peu de temps après les empêcha de se réaliser. (3) Ayant ainsi arrangé leurs affaires et celles des soldats comme il convenait et comme il lui plaisait, récompensant les uns par des dignités et des fonctions, les autres par de l'argent, d'autres encore par des primes en vivres et bien d'autres avantages, ayant comblé de bienfaits et de faveurs ceux dont il savait qu'ils s'étaient bien battus, il leur adressa un discours plein d'éloges et de remerciements avant de congédier son armée.

Décision du basileus *de repeupler la ville*

(4) Quant à lui, avec les hauts dignitaires et sa cour il entre dans la ville et décide d'abord de la repeupler non telle qu'elle était avant [le siège], mais tout entière si possible, afin d'avoir une capitale située à un endroit

privilégié sur terre et sur mer ; puis il fait cadeau à ses dignitaires et à ses gens des maisons luxueuses des puissants, de jardins, de champs et de vignes à l'intérieur de la ville, et même à certains des temples superbes en guise d'habitation. (5) Il se réserve pour lui-même l'endroit le plus beau au milieu de la ville [107] pour se construire un palais, puis il installe comme marins les prisonniers qu'il avait reçus en partage, avec femmes et enfants, sur le front de mer dans le port de la ville, ceux qu'on appelait jadis Sténites [108], en leur accordant des maisons et une exemption fiscale pour un certain temps. (6) Et il fait proclamer à tous les autres prisonniers que tous ceux qui voudraient verser à leurs maîtres leur rançon ou s'engager à la verser à une date convenue pour s'installer dans la ville recevraient une exemption fiscale et une maison, prise sur leurs propres biens ou ceux d'autrui. (7) Il voulait aussi y installer avec femmes et enfants ceux des notables qu'il avait choisis en leur fournissant des maisons, des terrains, des moyens de vivre, bref les choyer de toutes les manières, et cela occupait son esprit et son zèle comme nous venons de le dire. (8) II envisageait de faire de Notaras l'administrateur de la ville qui dirigerait son repeuplement, et l'avait déjà pris comme conseiller à ce sujet [109] ; mais les traits de l'envie les devancèrent d'une atteinte mortelle, et une mort injuste fut décrétée contre eux.

Complot des dignitaires auprès du basileus *pour faire périr ces hommes*

(9) Car certaines des personnes haut placées, emportées on ne sait pourquoi par l'envie et la haine contre ces hommes, persuadent le souverain de les faire disparaître, en soutenant que non seulement il ne convenait pas que des Romains *, surtout de haut rang, habitent dans cette ville et reçoivent quelque faveur, mais même « qu'ils ne restent pas en vie pour traîner sur ton territoire ; car une fois un peu remis et délivrés de l'esclavage, ils n'auraient plus peur et désireraient recouvrer leurs propres biens,

107. L'ancien forum du Taureau, au milieu de la ville, où il bâtit son premier palais, Eski Saray, avant de commencer le Sérail actuel très peu de temps après.
108. Les gens du « détroit » (Sténon), c'est-à-dire les riverains du Bosphore.
109. L'intention de Mehmed II de nommer Notaras administrateur de Constantinople et la générosité avec laquelle il le traita au lendemain de la chute sont rapportées par la majorité des chroniqueurs, et très opportunément confirmées par la lettre du chancelier génois Giacomo Bracelli, du 16 août 1453, qui tenait son information d'un témoin de la chute échappé de Constantinople au plus tard le 1er ou 2 juin (voir p. 677-680).

ce qu'ils détenaient auparavant et même la liberté, ils feraient tout pour nuire à la Ville ou en passant à nos ennemis ou en restant sur place ».

Leur condamnation

(10) Persuadé, ou plutôt égaré par ces gens, le *basileus* ordonna leur exécution. Ils furent mis à mort ainsi, le grand duc* et ses deux fils [110].

Voyez une âme noble

(11) On dit que ce dernier, lorsqu'ils furent arrivés au lieu d'exécution, demanda au bourreau de tuer d'abord ses enfants sous ses yeux pour que la peur de la mort ne leur fasse pas renier leur foi, et de l'immoler ensuite. Debout, il regarda attentivement l'exécution de ses enfants, le regard impassible et la résolution ferme, puis rendit grâce à Dieu de le rappeler à lui avec ses enfants, il tendit le cou au glaive et mourut ainsi noblement, l'esprit en paix et l'âme courageuse [111].

*Oraison funèbre du grand duc**

(12) C'était un homme pieux entièrement tourné vers les affaires divines et éminent par son esprit, l'emportant en outre sur tous par sa

110. Kritoboulos a choisi délibérément de se démarquer des auteurs contemporains – grecs comme latins d'ailleurs – en passant sous silence la demande, absolument authentique par ailleurs, que Mehmed II fit à Notaras de lui livrer son plus jeune fils. Cette démarche avait pour Mehmed II pour objet principal de se procurer une garantie de loyauté de Notaras à son égard, nécessaire maintenant qu'il nommait l'ennemi d'hier à un poste aussi important. Mais Kritoboulos ne savait que trop l'usage tendancieux fait par ses contemporains hostiles au sultan de cet épisode, présenté complaisamment par eux – et avec une parfaite mauvaise foi chez certains, ainsi Doukas – comme une simple illustration de la luxure de Mehmed II (voir Kritoboulos, *Critobuli Imbriotae Historiae*, D. R. Reinsch éd., p. 313, n. 84). Kritoboulos a donc choisi de passer complètement sous silence l'épisode, et de ne présenter que la version, au reste la seule vraiment convaincante, d'une intrigue politique ourdie contre Notaras par les conseillers du sultan. Il est manifeste par exemple que Chalkokondylès, lui, n'a pas voulu trancher entre ces deux versions : il les a rapportées l'une et l'autre, sans se soucier de ce qu'elles avaient de contradictoire entre elles (voir Chalkokondylès p. 340). Mais si Kritoboulos est resté vague sur l'identité des responsables de l'exécution de Notaras et de ses fils, *a priori* turcs, Chalkokondylès, lui, a incriminé « un Grec de l'extérieur » *(ibid.)*.

111. L'héroïsme de la mort de Notaras, tombé en « Romain » en exigeant que ses fils soient exécutés devant lui afin de s'assurer que, lui mort, ils ne fléchiraient pas, est rapporté unanimement par les sources. Les récits les plus circonstanciés sont ceux de Nicolas Sékoundinos et de Doukas, le premier ayant d'ailleurs servi au second. Voir Nicolas Sékoundinos, p. 794-796, et Doukas, p. 170-174.

grandeur d'âme, la vivacité de son intelligence et sa liberté d'esprit, en tout il exhibait une énergie naturelle et fut un homme de valeur ; c'est pourquoi il possédait aussi le talent politique, acquit du pouvoir aux affaires et arriva au faîte de la gloire et de la richesse, au premier rang non seulement chez les Romains*, mais encore dans beaucoup d'autres peuples étrangers. Ses compagnons, au nombre de neuf, moururent eux aussi avec courage, le cœur ferme et viril.

(13) Par la suite, le *basileus* démasqua la ruse et le crime de ceux qui l'avaient persuadé de les faire périr, et pris de haine contre leur méfait il les fit disparaître de sa vue, les uns par la peine capitale, les autres par la privation de leurs rangs et de leurs dignités ; ils subirent ce châtiment peu de temps après leur iniquité envers leurs victimes – cela suivit de près.

(14) Il nomme alors comme gouverneur de la ville et de sa région un homme des plus intelligents et efficaces, et aussi de mœurs honnêtes, du nom de Süleyman, à qui il confia la tâche de tout faire avancer, avant tout le repeuplement de la ville.

Arrivée du basileus *à Andrinople*

74 (1) Ceci fait, il revient à Andrinople l'été et y reçoit des ambassades des Triballes, Illyriens et Péloponnésiens, et encore de Mytilène, de Chio et d'autres ; il en usa avec douceur avec tous, faisant la paix avec les uns en échangeant des serments, en accordant aux autres leurs requêtes, en remettant des impôts à certains et donnant quelque autre bienfait à d'autres, et parlant pacifiquement à tous[112]. (2) Il reçoit de même des ambassades des rois de Perse et d'Égypte, et encore de Karaman qui régnait sur la Cilicie : ils lui présentent leurs félicitations pour son succès et louent son courage, sa valeur et son zèle pour son peuple ; il les reçoit avec plaisir et leur octroie diverses largesses prises sur le butin, et les renvoie en grande pompe.

(3) Puis, parmi les enfants nobles qu'il avait choisis pour leur excellence, il nomme les uns ses gardes du corps et affecte les autres au reste de son service, plein d'admiration pour leur intelligence, leur valeur et leur

112. Entre le 1er juin et la fin de l'automne 1453, Mehmed II signe des traités de paix avec les petits potentats locaux, les despotes* de Morée ainsi que plusieurs petits États de la mer Égée – les îles génoises de Chio et Mytilène notamment – qui deviennent tous tributaires de l'Empire ottoman.

éducation. De fait, ils brillaient de l'éclat de la jeunesse, et se distinguaient par la noblesse de l'âme, l'élégance des manières et le caractère, car ils étaient d'une naissance illustre et brillante, très doués dès la naissance et bien éduqués au palais impérial. Il admirait de même la pudeur, la décence et la beauté des vierges et la supériorité naturelle due à leur naissance sur tous les points.

Arrivée de l'ambassade menée par Kritoboulos qui remet au basileus *les îles d'Imbros et Lemnos*

75 (1) Vers la même époque le *basileus* reçoit des îles l'ambassade envoyée par Kritoboulos, l'auteur de ces lignes, qui lui remettait les îles de l'Égée, Imbros, Lemnos et Thasos, auparavant sujettes du *basileus* Constantin. Car les gouverneurs que ce dernier y avait envoyés, à la nouvelle de la chute de la Ville et de sa mort, désespérèrent et s'enfuirent aussitôt, les uns de Lemnos avec les trières italiennes arrivées à la pointe de Lemnos dans leur fuite de la Ville, les autres d'Imbros avec les cargos qui étaient arrivés au lieu-dit Képhalos, un cap d'Imbros. (2) Les gens des îles voyant que les gouverneurs s'étaient enfuis et craignant l'attaque de la flotte du *basileus* – car ils avaient appris qu'elle était déjà revenue à Gallipoli – décidèrent de fuir. À Lemnos 200 hommes environ s'enfuirent avec femmes et enfants, en Crète, à Chio et en Eubée. (3) Kritoboulos apprenant cela les arrêta dans leur entreprise en leur inspirant plus d'espoir et envoie en secret un homme sûr à Hamza, le satrape de Gallipoli et le chef de toute la flotte, et, en le persuadant par de grands dons, il conclut avec lui un accord : il ne ferait pas voile vers les îles, ne leur préparerait ni ferait du tort en rien. Par son intermédiaire, Kritoboulos envoie au *basileus* des ambassadeurs et le prêtre[113] de l'île qui gouvernait avec lui les habitants, porteurs de dons, pour lui remettre les îles et en même temps le prier de les laisser continuer à vivre administrés comme par le passé, en s'engageant à lui verser les impôts fixés annuels et à accepter comme gouverneur celui qu'il voudrait.

113. Malgré l'expression de Kritoboulos, il doit s'agir de l'évêque de l'île.

Le basileus *remet les îles aux chefs des îles d'Ainos et de Mytilène, Palamède et Dorino* [114]

(4) Le *basileus* les reçoit avec douceur, leur accorde leurs requêtes et confie les îles, organisées comme à l'époque du *basileus* [115], Imbros à Palamède gouverneur d'Ainos, Lemnos et Thasos à Dorino gouverneur de Mytilène. Il se trouvait qu'alors l'un, Dorino, avait envoyé son fils comme ambassadeur auprès du *basileus*, et que l'autre, Palamède, avait envoyé un de ses premiers notables et de ses intimes, pour une requête de ces mêmes îles. Les ambassadeurs envoyés par Kritoboulos les aidèrent grandement, car ils avaient les mêmes demandes à présenter au *basileus*. (5) C'est ainsi que les îles furent alors délivrées du danger, car elles s'attendaient à un grand risque avec le retour de la flotte de la Ville à Gallipoli.

Arrestation et exécution de Halil

76 (1) Vers la même époque, le *basileus* arrête Halil, un homme du premier rang auprès de lui et d'un grand pouvoir, le jette en prison et l'exécute après beaucoup de tourments. On trouve en sa possession beaucoup d'or et d'argent et des richesses diverses, le tout accumulé depuis longtemps par ses ancêtres et lui-même. L'homme était en effet de bonne naissance, distingué par la gloire, la richesse et le pouvoir. On reversa au trésor impérial tous ces biens-là sauf ce que le *basileus* laissa à ses fils, bien peu ; il leur rendit néanmoins tout par la suite. (2) Il pesait contre lui plusieurs accusations qui donnaient au *basileus* de bonnes raisons de s'irriter, mais les plus graves étaient les suivantes : lorsque le père [du *basileus*] était encore vivant et qu'il avait de l'influence auprès de lui, il avait contrecarré [Mehmed] dans beaucoup d'affaires, et alors que son père déjà de son vivant lui avait conféré tout le pouvoir, c'est sous l'influence de [Halil] qu'il le lui avait repris ; ensuite, il avait essayé de détourner [Mehmed] d'attaquer la Ville et en secret il communiquait avec les Romains*, révélant les projets [du *basileus*] et le contrecarrant de toutes les manières.

114. Les frères Palamède et Dorino Gattilusio (Dorieus selon la transcription de Kritoboulos).
115. Constantin XI.

Nomination de İshak Paşa au rang et au poste de Halil

(3) Voilà les causes invoquées publiquement pour son arrestation et son exécution, mais il y en avait d'autres secrètes. Il le remplaça par İshak, homme des plus intelligents et expérimentés, et aussi bon général et courageux.

Zaganos relevé de son rang et de son poste

77 (1) Peu de jours après, il relève Zaganos de son rang et son poste et répudie sa fille qu'il venait d'épouser, et il l'envoie avec sa fille en Asie en leur donnant là-bas un domaine suffisant pour leur entretien.

Nomination de Mahmud Paşa au rang et au poste de Zaganos

(2) Il met à sa place avec la charge de toutes les affaires son gendre par son autre fille, Mahmud, un homme du premier rang dans le peuple romain par son père et sa mère (son grand-père paternel était Philanthrôpènos qui gouvernait la Grèce et avait la dignité de césar)[116], qui avait tant de dons naturels qu'il éclipsait non seulement ses contemporains, mais encore ses devanciers en intelligence, courage, vertu et autres qualités, prompt à voir de lui-même ce qui convenait ou à le tirer des propos d'un autre, plus vif encore pour le décider et l'exécuter, en outre habile à haranguer une foule et à commander une multitude, et plus habile encore à faire face à la situation et à sortir d'une impasse, propre aux grandes actions, de bon conseil, hardi, noble, excellent en tout, comme le révélèrent les occasions et les affaires. (3) Car depuis qu'il est chargé des affaires du grand *basileus*, tout ce grand empire a progressé grâce à son zèle admirable, ses excellents conseils, sa fidélité sincère et sans mélange et son dévouement envers son maître. L'homme était d'une nature supérieure en tout, comme les faits l'ont montré. (4) Ceci fait à Andrinople, le *basileus* retourne à l'automne à Byzance et termine ainsi l'année 6911 du monde, la troisième de son règne.

116. Sur l'ascendance byzantine de Mahmud Paşa, voir sa biographie, p. 1306.

Livre II[117]

1 (1) Le *basileus* arrivant à Constantinople fait beaucoup avancer le repeuplement de la ville, son entretien et son amélioration ; il envoie des ordres et commandements impériaux pour y transférer de tout son empire beaucoup de gens, non seulement des chrétiens mais encore des gens de son propre peuple et un bon nombre d'Hébreux[118].

Réparation des remparts terrestres et maritimes détruits par les machines et des autres portions endommagées, construction d'un nouveau palais et d'un fort près de la Porte d'Or

(2) Puis il ordonne de reconstruire solidement toutes les portions du rempart abattues par les machines et de réparer tous les endroits où il avait souffert du temps, l'enceinte maritime autant que la terrestre, et il jette les fondations du palais pour lequel il avait choisi, comme je disais, l'endroit le plus vaste et le plus beau de la Ville. (3) Il ordonne encore de construire un puissant fort[119] vers la Porte d'Or, là où se trouvait jadis le fort des *basileis,* et que tout cela se fasse au plus vite, et que les Romains* prisonniers y travaillent pour un salaire quotidien de six *nomismata* ou plus[120]. (4) Pour le *basileus*, c'était un moyen de pourvoir à la nourriture des prisonniers, qu'ils se procurent ainsi leur propre rançon pour la verser à leurs maîtres, et qu'une fois libérés ils s'installent dans la ville ; c'était aussi de sa grande philanthropie et bienfaisance, et aussi de la munificence impériale dont il faisait preuve envers tous, à plus forte raison envers ces prisonniers dont il avait pitié et qu'il aidait magnifiquement sans cesse. (5) Car souvent lorsqu'il sortait du palais pour visiter la Ville ou pour une autre raison, s'il en rencontrait certains, il arrêtait son cheval et leur faisait aussitôt de sa propre main des libéralités abondantes de monnaies d'argent et souvent d'or, telle était sa compassion pour ces gens.

117. Traduction partielle du livre II, éd. Reinsch p. 89-91 ; les événements de ce premier passage datent de 1453-1454.
118. Voir dans ce recueil les passages de Tursun p. 220-224, et le chapitre « Redonner vie à la ville », p. 1275.
119. Le fort de Yedikule.
120. Il s'agit sans doute des monnaies ottomanes en argent, *akçe*, plutôt que des monnaies byzantines.

Convocation de Gennadios, son installation au patriarcat

2 (1) Ces jours-là, il fait venir Gennadios [121], homme savant et tout à fait admirable ; comme il avait entendu parler abondamment auparavant de sa science, son intelligence et sa vertu, dès après la prise de la ville il avait fait rechercher l'homme, désireux de le voir et d'entendre sa science. L'ayant fait chercher depuis lors avec grande peine, il le trouve près d'Andrinople chez un notable, dans un village, sous bonne garde mais très bien traité ; car son maître, bien qu'ennemi, respectait sa vertu. (2) Le *basileus* le vit et fit rapidement l'épreuve du savoir, de l'intelligence et de la vertu de cet homme, et aussi de la puissance et du charme de son éloquence : il conçut pour lui une vive admiration et l'entoura de soins et d'honneurs ; il lui donna le droit d'entrée auprès de lui, lui accorda de s'exprimer librement et se réjouit de ses discours, de leurs conversations et de ses réponses. Il l'honore aussi de dons et de libéralités, et enfin l'intronise patriarche et hiérarque des chrétiens avec beaucoup de dignités et de charges, lui confiant entre autres le gouvernement de l'Église et tout le pouvoir qu'avait reçu auparavant cette fonction de la part des *basileis* [122]. (3) II lui accorde un bon nombre de beaux entretiens sur la foi et la théologie des chrétiens et lui permet d'entrer librement et sans crainte auprès de lui, tandis que lui-même lui rendait visite accompagné de certains de ses savants et de ses dignitaires, l'honorant ainsi, et il réconforte notre homme encore d'autres manières. Tant il est vrai que la vertu humaine sait se faire respecter non seulement d'un ennemi, mais encore d'un rang si haut qu'il soit – je veux dire celui des *basileis,* des princes et des tyrans – et ainsi, par la grâce de Dieu le *basileus* restitue l'Église aux chrétiens avec beaucoup plus de moyens.

[...]

121. Pour sa biographie, voir l'introduction à ses œuvres p. 891-892.
122. Selon Kritoboulos, Mehmed II aurait donc restauré l'institution ecclésiastique en lui conférant les mêmes prérogatives que celles dont elle jouissait à l'époque byzantine. Sur la restauration du patriarcat de Constantinople par Mehmed II et sur le choix de Gennadios Scholarios comme patriarche, voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 85-110.

Notez comment le basileus *prit soin de la Ville* [123]

10 (1) Arrivant à la Ville, il trouva le palais achevé de manière splendide et le fort de la Porte d'Or et tous les remparts de la ville bien bâtis. Satisfait de ces travaux, il fait cadeau à leurs directeurs d'argent, de vêtements et de bien d'autres dons, puis leur ordonne de rebâtir au plus vite les ponts qui avaient été endommagés ou ruinés par le temps à Athyra et Rhégion, ainsi que toutes les routes qui menaient à la Ville dans toutes leurs portions défoncées ou malcommodes, en les nivelant et les couvrant de dalles de pierre pour qu'elles soient d'usage facile et sûr. (2) Il leur prescrit encore d'y construire des hôtels et caravansérails pour l'abri et le repos de ceux qui viennent à la Ville par voie de terre, de bâtir un marché immense et superbe au milieu de la Ville, près du palais, protégé par une enceinte de murs très puissants et divisé à l'intérieur en grands portiques magnifiques, avec un toit fait de terre cuite et de pierres translucides, et encore d'aménager des bains splendides et luxueux en faisant venir de l'extérieur une abondance d'eau dans la Ville par des aqueducs. Il commanda encore beaucoup d'autres travaux pour embellir et aménager la Ville en fournissant à ses habitants commodités et agréments. (3) Il se souciait avant tout du repeuplement de la Ville, qu'il voulait remplie de population comme jadis, en prélevant des gens sur tous ses territoires, Asie et Europe, pour les y installer avec un zèle et un soin incomparables, de toute nation et surtout des chrétiens ; tels étaient l'amour que son âme avait conçu pour la Ville et son désir de la repeupler et la ramener à son antique prospérité !

[...]

22 (1) Le *basileus* [124] pendant son séjour à Constantinople la repeuplait et prenait grand soin de son aménagement intérieur ; il édifia des bains adéquats par la beauté, l'utilité et la taille, bâtit dans tous les quartiers des maisons superbes, des hôtels, des marchés et des auberges, planta encore des parcs et fit venir une abondance d'eau, bref, y apporta tout l'ornement et l'embellissement possible pour les besoins vitaux et

123. Livre II, éd. Reinsch p. 100-101 ; événements de 1455-1456.
124. Livre II, éd. Reinsch p. 114 ; événements de 1456-1457.

l'agrément des habitants. (2) De plus, il repeupla toute la contrée environnante en faisant venir de leur pays de nombreux Triballes, Péoniens et Mysiens [125], parfois en capturant des populations pour les y implanter. (3) II avait en effet décidé de peupler toute la contrée autour de la Ville et devant elle, à la fois à cause de la qualité de la terre (car elle est bonne pour semer et planter, apte à toutes les variétés de plantes, et allait couvrir nombre des besoins de la Ville) et pour civiliser une campagne en grande partie abandonnée et déserte, peu sûre pour les voyageurs.

[...]

Livre III [126]

11 (1) Arrivant à Constantinople, il reprit ses occupations habituelles et se consacra entièrement à la soigner et la repeupler. Tout d'abord, parmi les Péloponnésiens qu'il avait amenés, il sélectionna tous ceux qui lui paraissaient se distinguer ou connaissaient des métiers, et les installa à l'intérieur de la Ville, tandis qu'il répartit les autres en villages dans la campagne alentour en leur donnant du blé, des paires de bœufs et tout le nécessaire pour un moment afin qu'ils puissent labourer et se consacrer à leurs champs. (2) Puis il envoie des gens à Amastris, une ville de Paphlagonie sur les bords du Pont-Euxin, et déporte la majeure partie de sa population, les plus capables ; parmi les Arméniens de son royaume il fait venir de leur patrie jusqu'ici les meilleurs, distingués par l'aisance, la richesse, le savoir-faire et d'autres qualités, tous se livrant au commerce, ainsi que tous les gens de cette qualité dans tous les peuples.

[...]

17 (1) Le *basileus* [127] se rendit à Constantinople et s'y reposa un peu. Puis il se consacra de nouveau aux soucis du pouvoir...

125. Des Serbes, des Hongrois et des Bulgares, mais aussi des habitants d'Anatolie, ainsi que des Arméniens et des Juifs.
126. Livre III, éd. Reinsch p. 131 ; événements de 1458-1459.
127. Livre III, éd. Reinsch p. 138-139 puis p. 139-140 ; événements de 1459-1460.

[...]

(3) Puis il fait envoyer dans tout son royaume en Asie et en Europe des proclamations enjoignant que tous les gens originaires de Constantinople habitant dans d'autres villes soit par capture soit par déménagement ou toute autre raison, déplacés avant ou après la chute de la Ville, reviennent s'y installer. Il y en avait en effet encore beaucoup à Andrinople, Philippoupolis, Kallioupolis, Pruse et d'autres villes, dispersés par la captivité ou installés là plus anciennement, des hommes savants et des plus utiles ; partout où ils allaient, leurs compétences leur procuraient en peu de temps aisance et richesse. Il les fait donc revenir ici en donnant aux uns des maisons, à d'autres des terrains à bâtir où ils voudraient dans la Ville, et à d'autres encore tous les moyens de subsistance pour un temps, avec munificence.

Déportation des Phocéens et transfert à Constantinople

(4) Au même moment, il déporte les habitants des deux Phocée de Ionie en Asie et les installe eux aussi dans la Ville.

Déportation des gens des îles de Thasos et Samothrace et transfert dans la Ville

Il envoie encore Zaganos, satrape de Gallipoli et chef de toute la flotte, avec quarante navires dans les îles. À son arrivée, il déporte les gens de Thasos et Samothrace et les installe ici. Si forts étaient l'amour que son âme avait conçu pour la Ville et son désir de la voir revenue à la puissance, la gloire et l'éclat d'antan !

Supervision des travaux par le basileus

(5) Il surveille lui-même ses propres constructions, je veux dire celles du temple et du palais, avec soin, en fournissant avec empressement non seulement les matériaux nécessaires aux travaux, mais encore ceux du luxe extrême, et fait venir de partout les meilleurs ouvriers, maçons, scieurs de pierres, menuisiers, et tous ceux dotés de quelque autre compétence et expérience dans ce domaine. Il menait à bien en effet des

ouvrages grandioses et dignes d'être vus, rivalisant en tout point avec les plus grandes et belles réalisations d'autrefois ; cela nécessitait donc beaucoup de surveillance, de soin, de bras, divers matériaux de luxe, et des dépenses et débours énormes au plus haut point. (6) Il avait plusieurs personnes pour diriger ces travaux, très zélées, intelligentes et expérimentées en ce domaine, mais lui-même ne négligeait pas de surveiller continuellement et de visiter les travaux, faisant tout avec munificence et souci de la perfection, en tout royalement.

Livre IV[128]

[...]

9 (4) Ensuite, il se consacre de nouveau à la Ville et à son repeuplement, prenant soin de tout l'embellissement, ornement et aménagement, élevant des temples, construisant des arsenaux, des théâtres, des marchés et autres bâtiments, faisant en outre venir de partout tous les métiers et savoirs en y installant leurs spécialistes sans reculer devant aucune dépense dans ce but. Car il avait à cœur de montrer à l'univers la Ville enfin rétablie, n'ayant plus besoin d'un secours extérieur pour la dignité et l'utilité, la beauté et l'éclat.

128. Livre IV, éd. Reinsch p. 166 ; événements de 1462.

LAONIKOS CHALKOKONDYLÈS

Démonstrations historiques, Livre VIII [1]

Introduction

Laonikos est le nom de plume archaïsant de Nicolas (Nikolaos en grec) Chalkokondylès, né vers 1430 à Athènes dans une des grandes familles de la ville. Son père Georges dut s'exiler à Mistra, dans le despotat byzantin de Morée, après la tentative infructueuse de la veuve du duc d'Athènes Antonio Ier Acciaiuoli de lui succéder, les Chalkokondylès ayant soutenu sa cause. Laonikos vécut à la cour du despote * et futur empereur Constantin Paléologue, où il fut l'élève du grand philosophe Pléthon. La plus ancienne mention de lui, encore sous le nom de Nicolas, est une notice du voyageur italien Cyriaque d'Ancône lors de son passage à Mistra en 1447, qui le décrit comme digne de son père, très savant, et versé aussi bien dans le grec que le latin. C'est aussi la dernière information que l'on ait sur Laonikos, hormis le fait qu'il ait mis un terme à ses *Démonstrations historiques* autour de 1464. En effet l'œuvre est demeurée inachevée, se terminant au milieu d'une présentation des premières phases de la première guerre vénéto-ottomane en 1463-1464 : est-ce en raison d'une mort prématurée [2] ? Le fait certain est qu'il ne se trouvait pas à Constantinople en 1453.

1. Traduction du grec, introduction et notes par Arietta Papaconstantinou.
2. L'éditeur E. Darkó est à l'origine d'une erreur tenace : l'identification d'un des correspondants de Michel Apostolès, rhéteur byzantin réfugié en Crète après 1453, prénommé Laonikos et ecclésiastique de son état, avec Laonikos Chalkokondylès. Cela a conduit à postuler une installation de notre auteur, à partir de la décennie 1460, en Crète vénitienne, où il aurait fini ses jours au-delà des années 1490. Mais il a été fermement établi que ce Laonikos était en réalité un Crétois, Nikolaos/Laonikos Kabbadatos, prôtopapas de La Canée.

Son œuvre historique en dix livres porte le titre *Apodeixeis Historiôn (Démonstrations historiques)*, et couvre les années 1298-1463/1464, depuis la première apparition des Ottomans jusqu'aux débuts de leur guerre avec les Vénitiens en Morée et en mer Égée. Elle contient de nombreux excursus ethnographiques sur les peuples européens avec lesquels les Ottomans furent en contact durant cette période. Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, la rédaction de l'œuvre eut lieu très peu de temps après les derniers événements relatés[3]. Le plus ancien manuscrit conservé est très proche de la date de composition du texte, portant des filigranes produits entre 1447 et 1459 et utilisés dans les années 1460. Par ailleurs, l'analyse de ses informations ethnographiques suggère qu'il a réuni l'essentiel de ce matériel pendant la décennie 1450. Chalkokondylès avait donc environ trente-cinq ans lorsqu'il écrivait, et à peine plus d'une vingtaine d'années quand il a commencé à réunir son matériel. Il travailla donc à un âge bien moins avancé que les trois autres historiens byzantins de la chute, Doukas, Kritoboulos et Sphrantzès. Par ailleurs, contrairement à ces derniers, dont les textes ne sont connus que par un seul manuscrit chacun, Chalkokondylès semble s'être imposé très tôt, avec une trentaine de manuscrits de son œuvre conservés aujourd'hui, dont plusieurs du XV^e^ siècle. Comme l'œuvre de Chalkokondylès a circulé dès les années 1460, il est fort possible que Kritoboulos, dont le terme de l'œuvre est 1467, ait lu les *Démonstrations* – surtout si Chalkokondylès écrivait à Constantinople. De fait, les parallèles entre les deux sont nombreux. Kritoboulos mentionne aussi dans sa préface de « nombreux » historiens ayant écrit l'histoire des sultans avant lui, et promet d'écrire une histoire avec des dates précises – peut-être une allusion à Chalkokondylès qui ne se soucie absolument pas de donner des dates[4].

Le lieu de composition des *Démonstrations* reste inconnu, et plusieurs hypothèses ont été avancées. D'après la plus récente, due à Anthony Kaldellis, Chalkokondylès écrivit son histoire à Constantinople, ayant accès aux traditions historiques ottomanes, tout en ayant une certaine connaissance de l'Italie de la Renaissance, où une partie de sa famille avait émigré[5].

3. E. Gamillscheg et H. Wurm, « Bemerkungen » ; A. Kaldellis, « The date ».
4. A. Kaldellis, « The date », p. 133-134.
5. A. Kaldellis, *A New Herodotos*, p. 21-22.

Bien qu'il eût quitté Athènes vers l'âge de cinq ans, Laonikos signe son œuvre comme « l'Athénien », un choix qui n'est sans doute pas étranger à son adoption d'une identité à l'antique, dans la droite ligne des enseignements de son maître Pléthon. Les *Démonstrations* ont une structure singulière, inspirée des *Histoires* d'Hérodote, où les cinq premiers livres, truffés d'excursus ethnologiques couvrant plusieurs régions d'Europe et d'Asie, sont suivis de cinq livres racontant plus directement l'histoire des conquêtes ottomanes. Un manuscrit d'Hérodote copié au XIV^e^ siècle par Nicolas Triklinès a appartenu à Pléthon et ensuite au jeune Chalkokondylès. Ce dernier a ajouté, sous la signature du copiste, une courte épigramme sur Hérodote[6]. On voit ainsi que son intérêt pour le père de l'Histoire remonte à son association avec Pléthon à Mistra, et qu'il a commencé sa collecte de données ethnographiques très tôt, sans doute avec le projet déjà formé d'écrire une œuvre suivant son modèle.

Les *Démonstrations historiques* innovent dans le cadre de l'historiographie byzantine, d'abord en prenant comme fil conducteur non plus l'Empire byzantin, mais l'ascension du pouvoir ottoman, dont le Livre VIII sur la chute n'est qu'un épisode. Suivant son modèle, Hérodote, il cherche à comprendre l'ascension d'un pouvoir oriental despotique. Sans prendre parti, il décrit les événements de manière objective et sans jugement. De plus, contrairement à la tradition byzantine, il donne des informations non polémiques sur la religion des Turcs, et appelle le prophète Mahomet « législateur » (νομοθέτης). Il utilise le terme *basileus* pour Constantin XI comme pour Mehmed II, mais aussi pour les rois de plusieurs peuples qu'il mentionne dans ses digressions, et lui enlève ainsi l'aura liée à la désignation exclusive du trône impérial byzantin pour le ramener à sa valeur ancienne générique de « roi ». Chalkokondylès est aussi le premier historien byzantin qui se sert systématiquement et exclusivement du terme « Hellènes » pour parler des Byzantins, réservant le terme « Romains » pour les Occidentaux d'obédience religieuse latine[7]. Il se sépare enfin d'une bonne partie de l'historiographie byzantine par son refus de voir dans la prise de Constantinople une rétribution divine dont les Turcs n'étaient que les agents, reconnaissant en revanche à ces derniers une vertu

6. *Laur. Plut*. 70.6, copié par Nicolas Triklinès à Thessalonique en 1318 ; ajout autographe de Chalkokondylès au fol. 340v, sous la signature de Triklinès ; Pléthon avait copié et ajouté des feuillets à ce manuscrit : voir dernièrement A. Akışık, *Self and Other*, p. 8-10.
7. Voir A. Akışık, *Self and Other*, p. 59 et notes 180, 181.

militaire qui expliquerait leur succès. Selon Jonathan Harris, ceci le rattache à la tradition occidentale issue de Tite-Live et Cicéron, montrant une fois de plus ses contacts très forts avec l'Italie de la Renaissance [8].

L'extrait traduit correspond au Livre VIII, 1-19, soit l'édition d'Eugenius Darkó, II, p. 147-167.

Édition

Chalkokondylès (Laonikos), *Historiarum demonstrationes*, Darkó (Eugenius) éd., Budapest, 1922-1923 ; voir aussi l'état de la tradition manuscrite et les corrections de Wurm (Herbert), « Die handschriftliche Überlieferung der *'Αποδείξεις 'Ιστοριῶν* des Laonikos Chalkokondyles », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 45, 1995, p. 223-232.

Traductions

Française : Chalkokondylès (Laonikos), *L'histoire de la décadence de l'Empire Grec et establissement de celuy des Turcs, comprise en dix livres, par Nicolas Chalcondyle Athénien*, Vigenère (Blaise de) trad., Paris, 1577 (traduction complète assez libre en français, reprise et complétée jusqu'à la date de 1612 par Thomas Artus en 1620, puis par François Eudes de Mézeray en 1660).

Française : Touraille (Jacques), dans Polet (J.-C.) éd., *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française*, VI, Bruxelles, 1995, texte 106, p. 256-259.

Grecque : Chalkokondylès (Laonikos), *Λαονίκου Χαλκοκονδύλη Βυζαντίου 'Αλωσις. Αποδείξεις Ιστοριών Η'*, Nicoloudis (Nikolaos) trad., Athènes, 1997 (grec moderne, avec reproduction de l'éd. Darkó ; pas toujours fiable).

Italienne : Pertusi (Agostino) éd., *La Caduta di Costantinopoli*. II, *L'eco nel mondo*, Milan, 1976, p. 354-362 (traduction partielle en italien, avec reproduction de l'éd. Darkó).

Anglaise : Melville-Jones (John. R.), *The Siege of Constantinople. Seven Contemporary Accounts*, Amsterdam, 1972, p. 42-55.

Anglaise : Chalkokondylès (Laonikos), *The Histories*, Kaldellis (Anthony) trad., II, *Books 6-10*, Washington D.C., 2014 (Dumbarton Oaks Medieval Library 34), p. 168-207 (avec reproduction de l'éd. Darkó, améliorée par endroits par l'auteur).

Bibliographie

S. Vryonis, « Laonikos Chalkokondyles », p. 423-432 ; E. Gamillscheg et H. Wurm, « Bemerkungen », p. 213-219 ; J. Harris, « L. Chalkokondyles », p. 153-170 ; A. Kaldellis, « The date », p. 111-136 ; A. Kaldellis, « The interpolations », p. 259-283 ; A. Kaldellis, « The Greek sources », p. 738-765 ; A. Kaldellis, *A New Herodotos* ; A. Akışık, *Self and Other*.

8. J. Harris, « L. Chalkokondyles ».

Traduction [9]

§1. L'été qui suivit, Mehmed, fils de Murad, ayant fait préparer en Asie autant de chaux qu'il pouvait, fit construire en Europe, au bord de la Propontide, sur le Bosphore, là où le passage depuis l'Asie est le plus étroit, une petite ville appelée Coupe-gorge [10]. Puis il y réunit tous les hommes qui étaient en Asie et en Europe, et après avoir divisé cette petite ville en secteurs pour les généraux et les commandants, il commença à construire. Il fit ceci afin d'assurer la sécurité du passage vers l'Asie, de sorte que les Occidentaux ne puissent pas, arrivant en trières, l'empêcher de traverser et perturber l'état de ses affaires en Asie. Elle devait aussi lui rendre de grands services lors du siège de Byzance. Il érigea donc trois tours, plus grandes que toutes celles que nous connaissons, dont deux du côté de la terre, de sorte qu'à partir d'elles ils puissent défendre celle qui s'avançait près de la mer ; quant à la dernière, il la construisit la plus grande de toutes, et il les couvrit toutes de plomb. L'épaisseur de la muraille était de vingt-deux pieds, celle des tours plus grande encore, trente pieds. Ayant terminé la construction de la forteresse en trois mois, il fit aussitôt des incursions dans le territoire de Byzance, lui apportant la guerre.

§2. L'hiver suivant il dépêcha Turahan dans le Péloponnèse pour qu'il fasse la guerre aussi aux frères du *basileus* des Grecs [11]. Prenant l'armée de Thessalie et d'Europe, autant qu'il y en avait à Serrès sous le commandement du général d'Europe, il marcha sur le Péloponnèse, emmenant avec lui ses fils, ainsi que les gouverneurs des villes de Thessalie et de Macédoine. Après y avoir pénétré, il marcha vers l'intérieur des terres, qu'anciennement on appelait Arcadie, puis passant par Tégée et Mantinée, il descendit vers la contrée de l'Ithome et de Messénie, où il pilla pendant plusieurs jours le bétail avant de se saisir de Néokastron [12]. Ensuite, il mit le siège devant Sidèrokastron [13], et comme il ne pouvait pas prendre la

9. Chalkokondylès emploie souvent des termes archaïsants pour les noms propres. Afin de rendre le texte compréhensible sans annotation systématique, ceux-ci ont été normalisés dans la traduction. Les termes originaux de l'auteur sont mis en note pour donner une idée du style qu'il a voulu adopter. Il emploie par ailleurs le terme βασιλεύς aussi bien pour l'empereur byzantin que pour le sultan, et pour d'autres rois, sans doute dans un sens générique. Pour conserver l'ambiguïté, le terme est ici transcrit *basileus* pour Constantin XI et Mehmed II.

10. Λαιμοκοπίη en grec, une traduction littérale du nom turc « boğaz kesen ».

11. Les despotes* Démétrios et Thomas Paléologue.

12. Νεοπολίχνη.

13. Σιδηροπολίχνη.

ville, il retira ses troupes et les évacua par la route. Alors qu'il partait, son fils cadet Ahmed fut pris par Asan, le frère de l'épouse du despote* [14] qui avait tendu une embuscade à cet endroit, dans les environs de Mycènes, où il devait passer sur le chemin du départ. Après l'avoir emmené à Sparte auprès du despote*, ils le gardèrent en prison, jusqu'à ce qu'il soit relâché.

§3. L'été suivant, voire dès l'arrivée du printemps, Mehmed, fils de Murad, marcha sur la Ville de Byzance, à laquelle il pensait déjà auparavant, lorsqu'il avait fortifié la ville de la Propontide appelée Coupe-gorge. Et dès que cette contrée fut sortie de l'hiver, il envoya en tous lieux d'Asie et d'Europe l'ordre d'aller sur les côtes et y construire une flotte ; il fabriqua des bateaux et des trières, et construisit des bombardes, plus grandes, à la vérité, que toutes celles dont nous connaissions l'existence à cette époque où que ce soit. Lorsqu'il lui parut qu'il était temps de lancer son expédition, il envoya d'abord Saruca, le général d'Europe, accompagné de l'armée d'Europe, pour qu'il conduise vers Byzance les bombardes, les autres machines et, de surcroît, la grande bombarde. Cette bombarde était tellement grande qu'il fallait pour la tirer 70 jougs de bœufs et environ deux mille hommes. À son arrivée, Saruca attaqua d'abord les tours situées sur le territoire de Byzance, dans lesquelles s'étaient réfugiés les paysans qui étaient en train de travailler. Il contraignit les uns à se rendre par la famine, s'empara des autres par la force, enlevant les hommes pour les égorger. Et alors, en arrivant à la tête de ses troupes, il fit des incursions dans le territoire de Byzance. Peu de temps après, le *basileus* lui-même marcha sur la Ville et installa son camp d'une mer à l'autre. Dans l'espace situé à la droite du *basileus*, jusqu'à la porte dite Porte d'Or, l'armée d'Asie campait tout entière, et du côté gauche, jusqu'à la porte dite de bois [15], l'armée d'Europe. Au milieu était installé le *basileus* lui-même, accompagné des janissaires et des troupes de la Porte, ceux qui selon la coutume campent autour du *basileus*. Zaganos, le parent par alliance du *basileus*, avait installé son camp en face, au-dessus de la ville de Galata. Et l'on dit que l'ensemble de l'armée comptait autour de quatre cent mille hommes. Quant aux bêtes de somme, il semble qu'au camp du *basileus* il s'en trouvait le double de ce nombre ; on pense en effet qu'il doit y avoir dans un camp militaire plus de bêtes de somme que d'hommes, pour qu'ils aient la

14. Matthieu Asan, beau-frère du despote* Démétrios Paléologue.
15. La Xyloporta.

capacité de porter des vivres pour eux-mêmes aussi bien que pour les autres, chevaux et hommes. Eux seuls, parmi les hommes dont nous avons connaissance, prévoient pour eux-mêmes le nécessaire, où qu'ils installent leur camp, afin d'être autosuffisants ; ils ont avec eux de très nombreux chameaux et mulets pour porter le nécessaire, ainsi que des mulets pour leurs autres biens, et chacun d'eux s'empresse de montrer les chevaux et chameaux et mulets les plus exquis. Peu après son arrivée, le *basileus* fut rejoint par sa flotte venue par la mer, d'une part presque trente trières, de l'autre environ deux cents petits bateaux.

§4. Les Grecs, lorsqu'ils se rendirent compte que la flotte du *basileus* se dirigeait contre eux, tendirent sur la mer des chaînes de fer, depuis la ville d'en face jusqu'à la muraille de Byzance, à l'endroit que l'on appelle l'Acropole ; quant aux navires qui se trouvaient là, les uns venus en tant qu'alliés, les autres pour des raisons de commerce, ils les firent venir et les disposèrent le long des chaînes. Et de cette façon, ils pensaient pouvoir empêcher la flotte du *basileus* d'entrer dans le port de Byzance. Celui-ci s'étend à l'intérieur sur 80 stades le long de la Ville, puis se prolonge encore vers le continent sur 150 stades. La muraille de ce côté de la Ville n'est pas très fortifiée, et il n'y a pas de courants forts qui pourraient mettre en difficulté les navires qui passent. Du côté du continent, la Ville a deux murailles, l'une très grande et remarquable, l'autre plus petite, extérieure, surplombant le fossé. Ce dernier est construit en pierre et sa largeur fait un *plèthron*. Le *basileus* et les Grecs réunis en conseil décidèrent de se défendre en se plaçant sur la muraille extérieure, qui surplombe le fossé, comme ils avaient fait à l'époque de Murad lorsque celui-ci avait assiégé la Ville [16].

§5. Le *basileus* [17] fit donc d'abord avancer les machines de guerre à divers endroits de la Ville, puis ayant fait installer les deux bombardes, il se mit à tirer sur la muraille. L'une des bombardes était placée en face de leur palais impérial [18], l'autre contre la porte dite de Romanos, là où campait le *basileus* [19] lui-même. De nombreuses bombardes se trouvaient à plusieurs autres endroits du camp, tirant sur les Grecs. Les deux plus grandes pouvaient chacune lancer une pierre pesant deux talents et plus.

16. Allusion au siège infructueux de Murad II en 1422.
17. Mehmed II.
18. Le palais des Blachernes.
19. Constantin XI. La porte de Romanos est la Porte Saint-Romain.

De ces pierres, qui étaient noires, on dit qu'elles avaient été portées depuis le Pont-Euxin au camp du *basileus* par ceux qui en avaient reçu l'ordre. Il y avait un bombardier du *basileus* nommé Urbain, un Dace qui avait auparavant travaillé pour les Grecs ; puis, ayant abandonné les Grecs faute de ressources, il arriva à la porte du *basileus*[20]. Ce fut lui qui, largement rémunéré, prépara les bombardes. Elles lançaient leurs projectiles ainsi : d'abord, deux bombardes plus petites, placées aux côtés de la grande, lançaient [chacune] une pierre d'un demi-talent. Et ces deux pierres, arrivant avec élan, abîmaient la muraille. Après ces deux pierres, on lâchait aussi la grande pierre, d'un poids de trois talents, démolissant ainsi une grande partie de la muraille.

Car cette pierre, s'élançant à une vitesse démoniaque et avec un élan prodigieux, créait des dommages irréparables. On dit que son bruit était tellement fort que la terre en tremblait sur quarante stades à la ronde. La muraille extérieure et les tours tombaient sous le coup des bombardes, et la muraille intérieure était elle aussi frappée. Dans la journée, la grande bombarde lançait sept pierres, et encore une la nuit, ayant reçu durant la journée le signal de l'endroit où elle devait l'envoyer. Et ainsi, dès le départ, les Grecs étaient saisis de surprise et de crainte. Les janissaires et le reste des soldats du camp, ayant fabriqué des couvertures de feutre blanc et rouge, avançaient depuis le camp contre la muraille et vers le fossé de la Ville, creusaient l'espace à l'extérieur du fossé et faisaient des trous à partir desquels ils frappaient les Grecs avec des bombardes et des flèches, sans être visibles et sans subir d'autre dommage irréparable de la part des Grecs. Car cela était impossible. Le *basileus* avait en effet fait creuser des galeries souterraines conduisant jusqu'à la muraille. Et ceux qui creusaient pour le *basileus* installèrent sur des socles en bois quatre tours avec des couronnements afin qu'ils puissent tout de suite lancer du feu à partir d'elles. Toutefois, ces galeries ne furent pas un succès, car les Grecs, dès qu'ils comprirent que les ennemis creusaient, se mirent à creuser eux aussi depuis l'intérieur, et en avançant, ils rencontrèrent ceux qui creusaient pour le *basileus*, et les contraignirent à sortir en y introduisant du feu, contrôlant ainsi les galeries. On avait aussi construit une tour de bois tout en longueur, et il y avait de très nombreuses échelles dans sa

20. C'est-à-dire qu'il se mit au service du sultan Mehmed II. On a très peu d'informations sur cet Urbain, un ingénieur hongrois ou transylvain : voir Doukas, n. 85, p. 127.

partie supérieure, de sorte qu'ils puissent atteindre le rempart et passer par-dessus.

§6. Voici donc ce que le *basileus* avait préparé du côté de la terre pour le siège ; du côté de la mer, comme il ne pouvait pas entrer dans le port afin d'attaquer la Ville de toute part, il eut l'idée de remorquer les navires dans le port en les faisant monter par le camp de Zaganos. Et ainsi il fit tirer les vaisseaux par-dessus la montagne en les attachant les uns aux autres, avec leurs voiles et leurs rames toutes prêtes, jusqu'au rivage du port. Il transporta de la sorte environ soixante-dix vaisseaux, de cinquante et de trente rames, et il était ainsi prêt à entrer dans le port le lendemain. Et les hommes du *basileus* se tenaient sur le rivage, prêts à se défendre avec des bombardes, au cas où quelqu'un viendrait pour empêcher les vaisseaux d'être mis à flot.

Quant aux Grecs, lorsqu'ils virent les vaisseaux prêts sur le rivage du port, ils équipèrent autant de navires qu'ils en avaient à leur disposition pour assaillir ces vaisseaux et, s'ils le pouvaient, y mettre le feu. Et une fois la décision prise, ils la mirent en application. Ils équipèrent des navires et les armèrent, puis avancèrent afin d'y mettre le feu tant que les vaisseaux [ennemis] étaient encore à terre. Mais les Turcs, s'étant rendu compte qu'ils arrivaient, mirent en marche leurs bombardes et détruisirent deux navires de trente rames. Les navires coulèrent sur-le-champ, et tous les hommes qui ne savaient pas nager périrent immédiatement. En revanche, ceux qui échouèrent sur le rivage du côté des Turcs furent faits prisonniers. Dès que le jour se leva, les Turcs les emmenèrent aux portes de la Ville et les tuèrent. Les Grecs, qui avaient eux aussi quelques prisonniers turcs, les emmenèrent à leur tour sur les chemins de ronde en face du camp et les tuèrent, s'efforçant de montrer qu'ils procédaient d'égal à égal dans le traitement des prisonniers. En revanche, les navires du *basileus*, dont plus personne n'empêchait la mise à flot, s'approchèrent de la Ville.

§7. À cet endroit, le *basileus* fabriqua aussitôt un pont depuis la région dite du Céramique et située sur la rive d'en face jusqu'à la Ville, au moyen de tonneaux de bois liés ensemble deux par deux et attachés solidement les uns aux autres, afin que les troupes puissent traverser depuis le camp de Zaganos jusqu'à la Ville. Il en résulta que la Ville était assiégée de toute part, et que la défense de ce côté de la Ville et celle des Grecs se trouva affaiblie. Comme la Ville est très étendue (sa circonférence est en effet

supérieure à celle de nos cités, et mesure environ cent onze stades), les hommes se répartissaient dans tous les points de la Ville, de sorte qu'elle n'était bien protégée nulle part. Et pendant quarante jours, il frappait continuellement et puissamment le rempart avec les bombardes, et en détruisit une grande partie, y compris quatre tours et tourelles. De même, il détruisit les tours de la grande muraille [intérieure]. Au début, les Grecs avaient eux aussi installé les bombardes qu'ils avaient sur le rempart et lançaient des projectiles en pierre qui pesaient trois demi-talents contre la bombarde du *basileus*. Mais le rempart était secoué et ils subissaient eux-mêmes des dommages, sans obtenir aucun résultat. Et leur plus grosse bombarde se brisa au moment même où elle lançait le premier projectile. Ils rejetèrent la faute sur le canonnier, l'accusant d'avoir été corrompu par le *basileus*, et l'emmenèrent pour le tuer. Mais ils n'avaient aucune preuve suffisante pour le punir, et le laissèrent aller. Quant à la partie de la muraille qui avait été détruite par les bombardes du *basileus*, ils se protégèrent en la bouchant avec des échelles et des tonneaux de bois, en y travaillant avec zèle pendant la nuit.

§8. Pendant le temps où ces choses se passaient, la nouvelle parvint au *basileus*[21] que des vaisseaux arrivaient depuis l'Égée vers Byzance, deux navires de commerce, l'un, plus grand, des Génois, et l'autre du *basileus* des Grecs, apportant du blé. Dès qu'il apprit cela, il remplit au plus vite ses trières et ses bateaux, et les envoya contre les navires qui étaient déjà près, et qui s'approchaient de la Ville grâce à un vent favorable. Ces bateaux et trières se dirigèrent donc vers les navires et se jetèrent d'abord sur le navire grec. Pour peu, celui-ci aurait été pris, si le navire des Génois ne l'avait pas défendu en rebroussant chemin : il se jeta en effet à toute allure contre les trières. Depuis le rivage, le *basileus* criait pour encourager les siens, entrant dans la mer avec son cheval. Mais les navires, ayant ainsi pu fuir, gagnèrent le port. À ce moment-là, l'amiral du *basileus* Baltaoğlu fut blessé à l'œil par les siens, comme il protesta lui-même devant le *basileus*, affirmant avec force que s'il n'avait pas été blessé, il aurait pris les navires. C'est en effet ainsi qu'il évita de subir les représailles du *basileus*. Alors le *basileus* prit ceux qu'il soupçonnait et les mit en prison, afin de les tuer[22].

21. Mehmed II.
22. Récit de la bataille navale du 20 avril 1453 menée du côté occidental par le Génois Maurizio Cattaneo.

§9. Lorsque le rempart fut selon lui suffisamment détruit pour que les janissaires fondent dessus et entrent dans la Ville, il ordonna à son camp d'allumer partout des feux selon la coutume, et il mit tout en place comme s'il allait donner l'assaut le surlendemain, et il fit proclamer dans les campements le droit au pillage et à la prise d'esclaves.

§10. On raconte par ailleurs ceci : tandis que la muraille était démolie par les bombardes, Ismaël, fils de Skender, gouverneur de Sinope[23], tint aux Grecs des discours concernant l'armistice, leur disant : « Grecs, comme vous le voyez, vos affaires se trouvent sur le fil du rasoir. Pourquoi n'envoyez-vous pas un ambassadeur au *basileus* afin qu'il négocie la paix ? Si vous me le permettez, je m'occuperai d'obtenir un armistice auprès du *basileus*, et je sais bien que vous serez reconnaissants à celui qui l'aura négocié pour vous. Si vous ne faites pas cela, la Ville tombera en esclavage, le *basileus* vous tuera tous, nous prendrons en esclavage vos femmes et vos enfants, et vous subirez un malheur irrémédiable. Envoyez donc un homme au plus vite, que je conduirai moi-même à la Porte du *basileus*, et je vous obtiendrai la paix. » Ainsi parla-t-il aux Grecs réunis en conseil. Ils décidèrent d'envoyer un messager, afin qu'il apprenne quelles étaient les intentions du *basileus* à leur égard, de sorte qu'ils puissent délibérer de ce qui était dans leur meilleur intérêt. Ils envoyèrent un homme de rang médiocre pour qu'il sonde les intentions du *basileus*. Lorsque celui-ci arriva à la Porte conduit par Ismaël, le *basileus* ordonna de payer un tribut de cent mille pièces chaque année. S'ils n'étaient pas capables de faire cela, qu'ils partent en abandonnant la Ville, et qu'ils emportent ce qui leur appartenait, chacun allant là où il voulait. Lorsque ceci fut rapporté aux Grecs, ils délibérèrent, et décidèrent de se défendre, s'exposant à nouveau au danger plutôt que d'abandonner la Ville sans combat et de partir par la mer. À mon avis, le *basileus* proposa ces choses-là afin de sonder l'opinion des Grecs. Leurs galeries souterraines étant restées sans aucun effet, il voulut estimer comment les Grecs percevaient leur situation, s'ils se sentaient en sécurité.

§11. C'est donc en ce sens que les Grecs se sont exprimés, d'après ce que l'on m'a rapporté. Quant au *basileus*, lorsque ses préparatifs pour

23. Erreur de Chalkokondylès : il s'agit d'İsfendiyaroğlu İsmail, qui avait succédé à son père İbrahim sur le trône de Sinope en 1443. Ce n'est qu'en 1461 que sa principauté fut conquise par Mehmed II. En 1453, il était donc souverain et non gouverneur.

l'assaut furent terminés, il réunit les janissaires et leur dit ceci : « Janissaires, mes enfants, qui excellez toujours de la meilleure manière où que je fasse campagne, c'est à nouveau sur vous que repose la prise de cette Ville. Et sachez aussi ceci : chaque fois que je vous le demandais, vous me répondiez qu'il est possible de prendre la Ville si seulement je faisais détruire pour vous les murailles. En passant parmi vous, je vous ai demandé si la muraille était déjà suffisamment détruite et si j'en ai détruit autant qu'il vous en paraissait nécessaire. Maintenant que l'heure est venue de donner l'assaut, j'ajouterai ceci : vous qui vous êtes toujours illustrés de gloire auprès de mes ancêtres et de moi-même, vous avez participé au succès de mon règne. Sachez-le donc : de toutes les provinces qui me reviennent en Asie et en Europe, je donnerai la meilleure à celui qui montera le premier sur le rempart. Je l'honorerai comme il le mérite et je le récompenserai en lui offrant un commandement prospère, j'en ferai un homme qui sera loué des hommes de notre peuple. Celui en revanche que je verrai se retourner vers les tentes et ne pas se battre à la muraille, il n'échappera pas, même s'il vole comme les oiseaux, à la mort dans les pires supplices. Allez donc dans ce combat, qui est fort noble et qui promet une grande récompense. Il y aura pour vous des esclaves de qualité, des femmes et des enfants, et la Ville contient de grandes richesses. » Lorsque le *basileus* eut dit cela, les dizeniers et les capitaines qui plus tôt, alors qu'il leur montrait le rempart en passant parmi eux et en demandant s'il était possible qu'ils se jettent à l'assaut de la Ville, l'incitaient à le détruire encore plus, ceux-là mêmes jugeaient maintenant les conditions favorables et l'incitaient à trouver courage, disant qu'ils fondraient sur la Ville sans reculer. Ils lui demandèrent de leur accorder une faveur au sujet des hommes qu'il avait arrêtés en raison de l'amiral, car on les suspectait de l'avoir blessé à l'œil, et qu'il leur accorde la grâce. Il fut convaincu et libéra ces hommes, comme faveur aux janissaires.

§12. Après cela, lorsqu'il eut pris la décision de donner l'assaut, il envoya annoncer aux troupes que l'assaut serait donné à l'aube, et promit des présents à celui qui excellerait au combat. La mort attendait en revanche celui qui ne combattrait pas. Et les cheikhs faisaient le tour des camps, rappelant à tous leur croyance sur la mort, à savoir que le prophète [24]

24. Ὁ ἥρως – « le héros » en grec.

promet aux combattants la fortune parmi les morts, et d'autres idées que l'on croit chez eux.

§13. Les Grecs demandèrent donc à un Génois[25], qui était venu les aider à se défendre avec un grand navire et trois cents hommes de guerre, de se poster à l'endroit même où le *basileus* et les janissaires allaient faire irruption pour passer en force, afin qu'avec ses troupes il prépare sur place la défense. Non loin de lui se rangea le *basileus* des Grecs lui-même avec son entourage pour renforcer la défense. De même, le cardinal Isidore de Kiev[26], que j'ai mentionné plus haut, était présent à ce moment-là aux côtés des Grecs pour les aider dans leur lutte. Il était là pour organiser un synode* et réconcilier les Grecs avec l'évêque des Romains. En effet, il avait réussi à obtenir cela peu auparavant, et les Grecs étaient arrivés à se réconcilier avec les Romains, bien tard il est vrai[27].

§14. Lorsqu'à l'aube le *basileus* jugea que le moment était venu de donner l'assaut (c'était le jour de Mars)[28], on fit retentir les cymbales ; les fifres et les clairons donnèrent le signal, et à l'aube, il donna l'assaut, et de tous les côtés de la Ville les barbares engagèrent la bataille, et ils donnaient l'assaut en se battant avec force. Les Grecs se défendaient solidement le long du rempart du port, faisant reculer les Turcs, et, maintenant leur position sur les murs, ils coupaient les têtes de ceux qui montaient avec des échelles ; mais là où le *basileus* lui-même donnait l'assaut, les janissaires attaquaient et repoussaient les soldats des Génois. Et Longo lui-même fut blessé à la main par une petite bombarde, et certains autres soldats en outre furent blessés, et comme ils avaient abandonné le lieu où ils étaient postés, <les Turcs> attaquèrent aussitôt et entrèrent en force, et firent fuir les soldats des Génois et les tuaient en les poursuivant. C'est donc ainsi que Longo se retira, suivi par ses soldats, eux-mêmes poursuivis par les janissaires. Quant au *basileus* des Grecs, lorsqu'il se rendit compte qu'ils abandonnaient leur poste et qu'ils fléchissaient, il accourut sur-le-champ et demanda à Longo où il allait. Celui-ci ayant répondu : « Ici c'est Dieu qui conduit les Turcs », le *basileus* se tourna lui aussi vers

25. Giovanni Giustiniani Longo.
26. Σαρματίας.
27. Isidore de Kiev avait été envoyé par le pape Nicolas V pour obtenir la reconnaissance de la primauté romaine par l'Église byzantine et pour célébrer l'Union des Églises, cérémonie qui avait eu lieu à Sainte-Sophie le 12 décembre 1452.
28. Mardi.

Cantacuzène[29] et quelques autres qui étaient autour de lui, leur disant : « Marchons, messieurs, contre ces barbares. » Cantacuzène lui-même fit la preuve de son courage et mourut. Constantin recula lui aussi, et en le suivant et le poursuivant, ils le blessèrent à l'épaule, et il mourut. Les autres Grecs, lorsqu'ils virent les janissaires courir sur la grande muraille et les frapper d'en haut avec des flèches et des pierres, et virent ceux qui étaient autour de Longo s'en aller tandis que les janissaires les attaquaient, prirent la fuite, chacun voulant sortir le premier pour se sauver[30]. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte dite de Romanos, gênés les uns par les autres, ils furent coincés à cet endroit même, et en essayant de rentrer ils se tombaient dessus, et ainsi, remontant en hâte, pressés de passer, ils créèrent encore vivants une énorme masse contre la porte de sorte que cet endroit n'était accessible à personne. C'est ainsi que ceux-là – et ils étaient nombreux – périrent, sans aucune gloire, pressés d'arriver plus vite les uns que les autres ; ils tombaient devant ce spectacle et [trouvaient] les portes bloquées par les corps des Grecs encore vivants. Les janissaires, ayant dépassé la grande muraille (en effet, les bombardes en avaient aussi détruit une grande partie), se déversaient à cet endroit dans la Ville et la pillaient, chacun se dirigeant là où il voulait.

§15. Au début, lorsque le bruit courut que la Ville avait été prise, certains des Grecs en fuite se précipitèrent vers le port, vers les navires des Vénitiens et des Génois, et beaucoup, se jetant sur les barques dans la confusion et la hâte, périrent dans les barques englouties. Il arriva donc ce qui arrive habituellement dans ce genre de tumulte, lorsque tous courent pour se sauver dans la confusion et sans aucun ordre. Ceux-ci, toutefois, parvinrent à échapper aux Turcs. Voyant les Grecs se diriger vers les navires, se précipitant en fuite pour se sauver vers les navires, les gardiens des portes de la Ville firent preuve d'un malheureux manque de jugement, pensant que s'ils fermaient les portes les Grecs seraient obligés de revenir sur leurs pas pour se défendre. Car selon une prophétie qui circulait dans la Ville, une fois les ennemis arrivés et ayant pris place au

29. Il s'agit de Jean Paléologue Cantacuzène, ancien gouverneur de Corinthe, compagnon de toujours et proche conseiller de Constantin XI, également cité en cette qualité par Posculo (voir p. 336). Pour l'identification, voir T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 67-70.

30. C'est-à-dire que les défenseurs se retrouvent coincés entre les deux murailles, avec devant eux l'assaut de la masse des janissaires et derrière eux les janissaires qui ont déjà gravi la deuxième muraille : la seule issue est la porte Saint-Romain pour rentrer dans la Ville.

lieu appelé du Taureau [31], ceux qui étaient rassemblés dans la Ville se défendraient par nécessité pour chasser l'ennemi et garder la Ville pour eux-mêmes. C'est avec cette conviction, je suppose, qu'ils jetèrent les clés par-dessus la muraille. Les hommes et femmes formaient à cet endroit une foule nombreuse à laquelle ne cessaient de s'ajouter de nouveaux arrivés. Ils se dirigèrent vers la plus grande église de la Ville, qu'on appelait Sainte-Sophie, et là se réunirent hommes, femmes et enfants. Mais peu après, ils furent tous pris par les Turcs sans combat, et beaucoup parmi les hommes furent tués par les Turcs à l'intérieur de l'église. D'autres Grecs, enfuis dans d'autres parties de la Ville, se trouvèrent sans issue, et bientôt les uns furent tués, les autres capturés. De nombreux hommes parmi les Grecs se montrèrent courageux et tombèrent au combat en défendant leur patrie, afin de ne pas voir leurs femmes et leurs enfants faits esclaves. C'est aussi à cette occasion que Théophile, de la famille des Paléologues [32], mourut en ce lieu, luttant courageusement jusqu'à la mort. Et les Métochitès de la famille des Paléologues, aussi bien le père [33] que ses fils, périrent au combat. Et un grand nombre de nobles de l'entourage du *basileus* des Grecs périrent, ne supportant pas de voir leur patrie réduite en esclavage. La Ville tout entière était emplie de tueurs et de tués, de poursuivants et de fuyards. Quant à Notaras, le second du *basileus*, et à Orhan, petit-fils de Süleyman [34], voici ce qui se passa, selon les Grecs eux-mêmes. Lorsqu'ils apprirent que la Ville avait été prise, ils se réfugièrent dans une des tours de la Ville, afin d'y décider vers quel lieu ils devaient s'enfuir. Une fois arrivés là, Orhan, ayant revêtu les haillons d'un moine, se jeta depuis la tour et mourut, et ceux de l'entourage de Notaras furent assiégés et capturés à l'heure où la place est remplie [35], aussi bien lui que ses enfants.

§16. Quant aux janissaires, ils remplirent aussitôt le camp du *basileus* avec les femmes et les enfants des Grecs les plus illustres et, rapportant de grandes richesses, ils devinrent fort opulents. Et l'on pouvait voir partout dans le camp un grand nombre d'hommes et de femmes qui s'appelaient

31. Le Forum Tauri.
32. Théophile Paléologue, cité aussi par Leonardo de Chio (p. 692), aristocrate byzantin.
33. Démétrios Paléologue Métochitès, le co-gouverneur de Constantinople.
34. Orhan était effectivement un petit-fils de Süleyman (1402-1411), donc cousin au second degré de Mehmed II et prétendant au trône ottoman, auquel les Byzantins avaient offert refuge.
35. Expression proverbiale : vers midi.

les uns les autres à grands cris, et des enfants épouvantés par cette catastrophe. On emporta aussi beaucoup d'or et d'argent de la Ville vers le camp, et il y avait abondance de pierres précieuses, et le pays était plein de vêtements de tout genre, de sorte qu'en une journée, ce camp s'enrichit considérablement d'hommes illustres et de richesses et d'autres biens, au point que de nombreux janissaires ne savaient pas quoi faire de la richesse qui les entourait. Certains devinrent très riches en achetant des pierres précieuses à vil prix, car les janissaires ne connaissaient pas leur véritable valeur, et il semble que les janissaires ont donné de l'or contre du bronze [36].

§17. C'est là que fut aussi capturé Isidore, cardinal des Sabins, et ayant été emmené, il fut libéré à Galata, puis monta sur un navire et se sauva au Péloponnèse. Si le *basileus* avait su de lui que c'était le cardinal Isidore, il l'aurait certainement fait périr et ne l'aurait pas laissé fuir ; croyant toutefois que celui-ci était maintenant mort, il ne s'en occupa guère. En revanche, un des janissaires, qui ensuite apporta la tête du *basileus* des Grecs au *basileus*, reçut des présents et fut fait gouverneur. Aucun des janissaires n'était en mesure de dire de quelle manière il était mort. Il mourut près de la porte comme un homme du commun, avec beaucoup d'autres des siens, ayant régné trois ans et trois mois. Des hommes illustres parmi les Vénitiens qui étaient là pour faire commerce furent aussi capturés avec de nombreux autres, qui se trouvaient y avoir jeté l'ancre avec leurs trières ; les Grecs les avaient retenus comme alliés afin qu'ils les défendent dans la détresse du moment. Conduit devant le *basileus*, le baile * des Vénitiens [37] fut mis à mort, et ensuite les autres furent libérés. Pendant que se passaient ces choses-là et que presque tous s'adonnaient au pillage, y compris les hommes de la flotte du *basileus*, les trières vénitiennes levèrent l'ancre, traversèrent l'Hellespont et, deux jours plus tard, arrivèrent en Eubée, vidées de leurs hommes : en effet, les Grecs en avaient fait débarquer la plupart et les avaient postés sur les remparts pour la défense de la Ville, et ils furent capturés ; d'autres étaient morts. Quant aux trières, elles annoncèrent en arrivant le malheur qui avait touché Byzance, et personne ne savait vers où se tourner : ils pensaient en effet que le malheur allait aussitôt arriver jusqu'à eux. Aussi les îles de

36. Proverbe tiré de l'*Iliade* 6, 235-236 : ἄμειβε χρύσεα χαλκείων (échangeant l'or pour du bronze). Voir la même idée dans Tursun Bey (p. 216 [cuivre et étain]).
37. Girolamo Minotto. Voir sa biographie, p. 1307.

l'Égée presque tout entières se mirent à fuir, et les commandants des Grecs et ceux qui étaient dans le Péloponnèse, frappés par le malheur, se précipitaient vers la mer. C'est à cause de cela qu'ensuite les Albanais qui habitaient cette région firent défection [38].

§18. Quant au *basileus*, lorsque Byzance fut prise, il ordonna aussitôt à Zaganos, son parent par alliance, d'équiper des trières et de se rendre dans la ville de Galata en face de Byzance afin d'empêcher les navires de prendre le large, d'enjoindre à ceux qui étaient dans la ville de rester chacun dans son quartier et de n'autoriser à personne à monter sur les navires. Le responsable de cette ville [39], lorsqu'il sut que Byzance avait été prise par le *basileus*, craignant beaucoup que celui-ci ne les attaque aussi et ne réduise la ville en esclavage, comme il avait fait pour Byzance, avait pris les clés de la ville, s'était rendu auprès du *basileus* et lui avait livré la ville, lui faisant savoir qu'ils s'en remettaient à lui et obéiraient désormais à tout ce qu'il ordonnerait. C'est alors qu'il envoya Zaganos pour qu'il prenne possession de la ville et ne permette à personne de monter sur les navires. Les habitants de Galata, lorsqu'ils virent les trières se diriger vers leur ville, se précipitèrent tous ensemble sur les navires ; mais les Turcs les en empêchèrent, et tuèrent certains d'entre eux, leur inspirant la crainte. Lorsque Zaganos arriva, il entra dans la ville et mit de l'ordre dans les affaires de la ville, puis établit un gouverneur du *basileus*, de sorte que, devenu en un seul jour maître de deux cités, il réduisit l'une en esclavage et reçut l'autre, ordonnant à ses habitants de démanteler les remparts du côté de la terre [40]. Il fit cela afin que, s'il arrivait des navires d'Italie, ils ne conspirent pas en vue d'une défection ; les murailles terrestres étant abattues, le *basileus* pouvait entrer dans la ville et les en empêcher si un jour une guerre venait à éclater. Ceux parmi les Grecs qui n'avaient pas été tués furent transportés à Galata, les plus illustres d'entre eux, et d'autres furent ainsi libérés.

Notaras, le premier conseiller du *basileus* des Grecs, fut racheté par le *basileus* lui-même avec sa femme et ses enfants, et il lui fit savoir ce qu'il attendait des siens et tout ce qu'il attendait d'Italie, lui montra du respect et le prit dans son entourage pendant un certain temps. Les Grecs qui

38. Il s'agit de la révolte des Albanais du Péloponnèse à l'automne 1453, contre les despotes* Paléologues ; les révoltés proclamèrent despote* Manuel Cantacuzène.
39. Le podestat* de Péra, Angelo Giovanni Lomellino (voir sa lettre plus loin p. 519-534).
40. Voir plus loin les « Privilèges octroyés aux habitants de Péra/Galata » de Mehmed II (p. 513-518).

avaient été libérés se réunirent de nouveau dans la Ville de Byzance, libérant aussi leurs parents et leurs amis ; mais peu de temps après, ils furent mis à mort par le *basileus*. Ceci se passa de la manière suivante : lorsqu'il fut rapporté au *basileus* que Notaras avait un fils, un petit enfant de douze ans, il envoya un de ses échansons réclamer l'enfant. Lorsqu'il [Notaras] apprit par l'échanson ce que voulait le *basileus*, il le prit mal et fut saisi d'indignation, disant : « Ô échanson, il est insupportable que le *basileus* nous enlève nos enfants, alors que nous n'avons rien qui puisse nous être reproché en ce moment, et qu'il nous a pardonné nos péchés en nous rachetant. S'il compte nous traiter de cette manière, pourquoi ne nous ordonne-t-il pas de les livrer à la pire mort ? »

Voici ce qu'il dit, et il déclara qu'il ne consentirait jamais à donner son fils, n'étant coupable de rien. L'échanson le réprimanda et l'incita à ne pas parler ni agir ainsi avec le *basileus*, car il serait tué immédiatement, mais il ne le convainquit pas. Lorsqu'à son retour il rapporta au *basileus* l'attitude des Grecs, celui-ci donna l'ordre de saisir Notaras, ses enfants et tous ceux qui étaient avec lui et de les égorger. Et lorsque ceux qui étaient chargés de cela arrivèrent devant lui, [Notaras] les pria de tuer d'abord ses enfants devant lui, et de le tuer lui-même après. Alors ses fils, ayant peur de la mort, prièrent leur père de les protéger en livrant tout l'argent qu'ils avaient en Italie, afin d'éviter la mort. Mais il n'accepta pas, et les invita à avancer courageusement vers la mort. Ils les tuèrent d'abord, puis il s'offrit lui-même à l'exécution. Après l'avoir tué, lui et son entourage, le *basileus* ordonna aussitôt que les autres Grecs qui se trouvaient libérés à Byzance soient emmenés et égorgés. Ainsi, ceux-ci moururent sans aucune gloire. Le *basileus* fut conduit à ce meurtre à l'instigation d'un des Grecs venus de l'extérieur[41] dont le *basileus* fréquentait la fille, et il était possédé d'une passion si furieuse pour cette femme qu'il démontrait une grande complaisance envers ses proches, entièrement transporté qu'il était par l'amour. Et on dit que c'est cet homme qui le convainquit de tuer les Grecs.

41. Le sens de l'expression en cause, *τῶν Ἑλλήνων τῶν ἐπιδήμων ἑνός*, a divisé les historiens et les traducteurs. Ces Grecs venus d'ailleurs, non natifs de Constantinople, étaient des Grecs déjà au service de Mehmed II, voire à celui de la maison ottomane depuis plusieurs générations. Il a été récemment proposé de voir dans le personnage en question un certain Laskaris Kanabès, que Mehmed II nomma sur ces entrefaites *prôtogéros* de Constantinople (T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 236-238).

§19. Voilà donc ce qui arriva aux Grecs de Byzance. Ce malheur semble avoir été le plus grand de ceux advenus dans le monde, les ayant dépassés en émotion, égalant ainsi celui de Troie, comme si les barbares vengeaient Troie en faisant périr tous les Grecs. Les Romains sont convaincus que cela s'est passé ainsi, que le châtiment du malheur qui avait autrefois frappé Troie était revenu sur les Grecs. C'est donc ainsi que ces choses se sont passées.

AŞIKPAŞAZADE

Tevarih-i al-i Osman [1]

Introduction

Derviş Ahmed Aşıkı bin Yahya bin Selman bin Bali bin Aşık Paşa bin Muhlis Paşa bin Baba İlyas, d'après la généalogie qu'il fournit lui-même, descendait de l'influent cheikh d'une confrérie musulmane, installé au XII^e^ siècle dans la région d'Amasya. Derviche et fils de derviches, il naquit dans la *zaviye** (couvent) d'Elvan Çelebi, près de Çorum, en 1392-1393. C'est dans cette région que s'était replié après la défaite d'Ankara (1402) celui des fils de Bayezid I^er^ qui devait finir par demeurer l'unique héritier de l'Empire : Mehmed I^er^. Le jeune derviche accompagna les troupes de celui-ci. Mais en 1413, malade, il séjourna un certain temps chez le fils de l'imam d'Orhan (v. 1320-1362), Yahşi Fakih. C'est à cette occasion que ce dernier lui communiqua son *Menakıb-ı al-i Osman* ; il devait en faire une des sources de son récit des premiers règnes ottomans. Aşıkpaşazade semble avoir vécu plusieurs années chez lui, mais à partir de 1422 il participa aux campagnes de Murad II (1421-1451) et son récit de ce règne doit beaucoup à sa propre expérience. Pieux personnage, il fit en 1436 le pèlerinage de La Mecque. Par la suite, on le trouve à Üsküp (Skopje), près d'İshak Bey, un de ces « commandants des frontières » *(uç beyleri)* qui lançaient des raids dévastateurs sur les territoires chrétiens dont ils étaient les voisins. H. İnalcık pense qu'Aşıkpaşazade put être présent lors du siège de Constantinople [2].

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes de Nicolas Vatin.
2. Cf. H. İnalcık, « How to read Āshık Pasha-zāde », p. 141.

Ce n'est pas impossible, puisqu'il y avait des derviches dans l'armée et que notre historien avait déjà fréquenté plus d'un champ de bataille, mais on ne dispose pas d'indice à ce sujet et lui-même ne fait aucune allusion à une participation au siège. En revanche, il est certain qu'après la conquête Mehmed II souhaita l'installer dans sa nouvelle capitale. On sait par des documents d'archives qu'il vivait en 1457 dans un ancien bâtiment byzantin du quartier d'Unkapanı et avait deux autres maisons à Istanbul. Des documents de 1473 nous apprennent également qu'il versait à cette date une redevance au Trésor pour des boutiques à Galata. C'est aussi sous le règne de Mehmed II que furent construites la mosquée et la *zaviye** d'Aşıkpaşa. Il touchait également des subsides du *vakf** de la mosquée du Sultan. Il vécut fort vieux et pourrait être mort nonagénaire, vers 1502[3]. Aşıkpaşazade faisait donc partie de ces derviches qui collaboraient avec le pouvoir et y trouvaient de manifestes avantages.

C'est sans doute d'abord pour un public de derviches qu'à la fin du règne de Mehmed II, à partir de 1476, il entreprit de rédiger ses *Tevarih-i al-i Osman*, texte destiné à être lu en public[4] : on y trouve d'ailleurs de petits dialogues avec l'auditoire et l'auteur s'adresse à lui-même en s'appelant *aşık* (aède). Indépendamment des sources qu'il cite à l'occasion, Aşıkpaşazade insiste sur le fait qu'il les complète autant que possible par sa propre expérience. Témoin direct ou non du siège de 1453, il est en tout cas un contemporain bien informé. Pourtant, ainsi que le remarque F. Emecen[5], il accorde moins d'attention aux opérations elles-mêmes qu'à la question du repeuplement de la ville, et plus précisément du loyer imposé : disposition qu'il présente comme impopulaire et nuisible, abandonnée, puis réinstaurée sous le grand vizirat de Rum Mehmed Paşa (1471-1472). Les raisons du rétablissement du loyer étaient surtout financières ; au même moment furent supprimés les dons de la Porte aux derviches[6]. Derviche et propriétaire, Aşıkpaşazade était touché par ces mesures : d'où sa haine à l'égard du vizir, qu'on peut supposer plus ou moins partagée par son public[7]. On est donc tenté de retrouver dans sa

3. Sur ces détails biographiques, cf. notamment H. İnalcık, « How to read Āshık Pasha-zāde », p. 140-143.
4. Cf. L. Özdemir, *Ottoman History*, p. 93.
5. F. Emecen, *İstanbul'un Fethi Olayı*, p. 55-56, 62-63.
6. Cf. H. İnalcık, « The Policy », p. 244 sq.
7. L. Özdemir, *Ottoman History*, p. 136-140, 175, insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'à aucun

chronique les traces de certaines oppositions à la politique de Mehmed II, même si c'est Rum Mehmed Paşa qu'il accuse ici avec violence, dans un ton hellénophobe qu'on retrouve dans son hostilité au grand vizir Çandarlı Halil Paşa accusé d'hellénophilie et exécuté sur l'ordre de Mehmed II. En l'occurrence l'historien soutient sans réserve le Sultan.

Ainsi Aşıkpaşazade, même s'il écrit à la gloire de la dynastie, n'en est pas un historien officiel : il a ses propres points de vue politiques.

La traduction est fondée sur l'édition Giese, p. 131-134.

Éditions

Tevârîḫ-i âl-i ʿOṣmân, ʿAlî Beg éd., Istanbul, 1332 ; repr. Farnborough, 1970.
Altosmanische Chronik des ʿÂṣıkpaşazade, Giese (Friedrich) éd., Leipzig, 1929.
Osmanoğulları Tarihi, Saraç (M. A. Yekta) éd., Istanbul, 2007.

Traductions

Allemande : Kreutel (Richard), *Von Hirtenzelt zur Hohen Pforte. Frühzeit und Aufstieg des Osmanenreiches nach der Chronik «Denkwürtigkeiten und Zeitläufte des Hauses ʿOsman» von Derwisch Ahmed, genannt ʿAşık-Paşa-Sohn*, Graz-Vienne-Cologne, 1959.

Grecque (pour le XIV^e^ siècle) : Zachariadou (Elizabeth), *Istoria kai thruloi ton palaion soultanon (1300-1400)*, Athènes, 1991.

Française (pour le siège de Constantinople) : N. Moschopoulos, « La prise de Constantinople selon les sources turques », dans *Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople*, Athènes, 1953 (fascicule hors-série de *L'hellénisme contemporain*), p. 23-40.

Italienne : reprise de la précédente, dans Pertusi (Agostino), *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, Bologne, 1983, p. 239-241.

Bibliographie

H. İnalcık, « How to read Āshık Pasha-zāde » ; R. Kreutel, *Von Hirtenzelt zu Hohen Pforte*, p. 7-17 ; L. Özdemir, *Ottoman History* ; E. Zachariadou, « Histoires et légendes ».

---

moment Aşıkpaşazade ne prétend parler au nom d'une catégorie quelconque. Elle estime que les rancœurs personnelles qu'il étale ne doivent pas être comprises comme la manifestation de l'opposition d'un milieu. Il paraît pourtant difficile de ne pas supposer qu'il n'était pas le seul à réagir à des mesures perçues comme injustes et confiscatoires.

Traduction

Ce chapitre expose ce que fit Sultan Mehmed Han Gazi après être revenu du Karaman et comment il fit une construction

Il voulut passer en Roumélie par Gallipoli. Ils lui dirent : « Mon sultan fortuné, des bateaux mécréants sont venus et ont fermé le détroit de Gallipoli [8]. » Ce qu'ayant dit, ils emmenèrent le souverain jusqu'au Kocaeli [9]. On campa à Akçahisar [10], sur le détroit, en amont d'Istanbul. Il passa en Roumélie par l'endroit où son père était passé [11] et alla camper en face d'Akçahisar. Il dit à Halil Paşa : « Lala [12], il me faut ici un fort », et pour finir donnant ses ordres sur-le-champ il fit construire le fort, qui fut parfaitement achevé. Il envoya Akçaylu-oğlu Mehmed Bey avec cet ordre : « Va vite fermer les portes d'Istanbul. » Mehmed Bey partit. Il saisit des hommes aux portes de la ville et poussa devant lui les troupeaux de leurs villages. Le *tekfur** reçut cette nouvelle : « Le Turc nous a brisé le cœur, il a fait tomber notre maison sur nos têtes. » Le *tekfur** dit alors : « Leur voisinage avec nous en est venu à ressembler à celui de corbeaux avec des aigles. » Et il ajouta : « Le seul moyen de nous débarrasser de ce Turc, c'est de supplier à nouveau notre ami Halil Paşa. » « Or donc – dit-il – il faut envoyer des petits poissons à Halil Paşa et farcir de pièces d'or le ventre du poisson. » Ils farcirent donc les poissons de pièces d'or et les envoyèrent à Halil Paşa. Le *tekfur** avait un vizir qu'on appelait Kir Luka [13]. Il dit : « Eh ! Halil va avaler le poisson et cela ne vous apportera aucun remède. Quelle solution vous reste ? Occupez-vous de vous et de vos armes. » Ainsi dit-il. Ils envoyèrent le poisson à Halil. Halil mangea le poisson et plaça son contenu dans un coffre. Il accepta le message des

8. Cette information ne se trouve que chez Aşıkpaşazade et (d'après lui) chez Neşri. Selon F. Dirimtekin, *İstanbul'un Fethi*, p. 52, il s'agissait de bateaux vénitiens, mais on n'a pas de flotte vénitienne attestée dans ces parages à ce moment.
9. Région du golfe d'İzmit.
10. Anadolu Hisarı.
11. En juillet 1444, une flotte vénitienne coupa le passage des Dardanelles à Murad II qui courait affronter les croisés à Varna. Il passa par le Bosphore, avec l'aide des Génois.
12. Gouverneur d'un prince placé à la tête d'une province. Un jeune sultan pouvait par politesse donner ce titre à un vizir plus âgé que lui. Halil Paşa n'avait jamais été *lala* de Mehmed II, mais Murad II l'avait imposé à celui-ci comme grand vizir lors de son premier règne : la situation était comparable.
13. Luc Notaras. *Kir* est une transcription du grec *κύριος*.

mécréants et alla auprès du souverain. Il lui soumit toutes sortes de propos concernant les mécréants. Le souverain lui dit : « Eh, Lala ! Attendons voir l'été et nous ferons ce que Dieu ordonnera. » Ils se consacraient depuis longtemps à préparer les armements nécessaires à la conquête du fort. Lorsque tout fut prêt, c'était l'été. Sultan Mehmed dit : « Cette année, je fais d'Istanbul mon estivage. » On partit et l'on mit le camp devant le fort d'Istanbul. On encercla la place tout du long, par la terre et par la mer au moyen de bateaux. Quatre cents bateaux vinrent par voie de mer, et soixante-dix bateaux venant par voie de terre en amont de Galata ouvrirent leurs voiles. Les combattants se dressèrent sur leurs pieds, déployèrent leurs drapeaux et s'approchèrent. Ils entrèrent dans la mer au pied du fort et jetèrent un pont [de bateaux] sur la mer. Le combat dura cinquante jours, de nuit comme de jour. Au cinquante et unième jour, le souverain s'écria : « Pillage ! » Ils firent un assaut. Le mardi, le fort fut conquis [14]. Il y eut bon pillage et bon butin. L'or, l'argent, les bijoux et toutes sortes de tissus furent menés au marché du camp et y furent répandus. La vente commença. On fit prisonnière la population, on tua son *tekfur** [15]. Les *gazi** prirent leurs jolies filles dans leurs bras. Le mercredi [16], [Mehmed II] chargea Halil Paşa de garder le fort avec ses pages et ses *kethüda* [17]. On raconte sur eux bien des choses, mais l'humble [Aşıkpaşazade] abrège, car l'histoire de ce qu'on a fait de Halil Paşa est bien connue. Bref, le premier vendredi après la conquête, on célébra à Sainte-Sophie la prière du vendredi et l'on y lut la *hutbe** de l'islam au nom de Sultan Mehmed Han, le fils de Sultan Murad Han Gazi, fils de Sultan Mehmed Han Gazi, fils de Sultan Bayezid Han, fils de Murad Hünkar Gazi Han, fils de Orhan Gazi Han, fils d'Osman Gazi Han, fils d'Ertoğrul Gazi Han, fils de Sultan Süleyman Şah Gazi Han. Bref, il s'agit de la lignée de Gök Alp fils d'Oğuz Han [18]. J'ai rédigé et exposé dans le

14. La ville fut prise le 29 mai, en effet un mardi. Donc Aşıkpaşazade fait commencer le siège le 8 avril. En fait il semble (cf. Barbaro, plus loin p. 474) que Mehmed et son armée soient arrivés devant les murs le 4 avril, mais 50, chiffre rond, ne doit pas être pris à la lettre.

15. Sur la mort de Constantin, voir l'introduction, p. 96-98.

16. Le fait que des gardes sont organisées à partir du mercredi donne à entendre que le pillage dura un jour et non trois.

17. Le mot a ici le sens vague d'« hommes de confiance ».

18. Généalogie mythique de la dynastie. Celle-ci pouvait chercher une légitimité dans la *gaza**, mais justifier les conquêtes faites sur des musulmans était délicat. Aussi certaines traditions évoquent-elles un héritage officiel des derniers Seldjoukides (ou du moins la légitimation par eux de la possession ottomane de Söğüt). Chez Aşıkpaşazade, Osman I^er^ proclame son indépendance en se

premier chapitre la généalogie de leur lignée [19]. La date de cette conquête aux mains de Sultan Mehmed Han est l'an 857 de l'Hégire.

Ce chapitre expose la ruine dans laquelle
se trouvait cette ville d'Istanbul qui avait été prise
et fait savoir de quelle manière elle fut repeuplée.

Sultan Mehmed Han Gazi, ayant conquis Istanbul, en confia le gouvernorat *(subaşılık*)* à son *kul** Süleyman Bey [20]. Il envoya de tous côtés dans ses provinces des *kul** pour engager les gens d'une certaine importance à venir s'installer à Istanbul en y recevant à titre de pleine propriété des maisons, des vignes et des jardins. À tous ceux qui vinrent il remit [ce qu'il avait promis], mais cela ne suffit pas à repeupler la ville. Cette fois, le *padişah* ordonna de déporter de toutes les provinces des familles riches et pauvres. Il envoya avec des ordres [en ce sens] des *kul** aux cadis et *subaşı** de toutes les provinces. Et ceux-ci, appliquant les ordres, déportèrent et envoyèrent [à Istanbul] un nombre considérable de familles, et des maisons furent remises aux gens qui venaient ainsi. Et cette fois, la ville commença à se repeupler. Or on imposa un loyer aux maisons remises à ces gens-là, qui le prirent mal. Ils dirent : « Vous nous avez déportés de logements dont nous étions pleinement propriétaires et nous avez transportés [ici]. Est-ce afin de nous faire payer un loyer pour ces maisons de mécréants que vous nous avez transportés ? » Et certains, abandonnant femme et enfants, s'enfuirent et partirent. Il y avait un *kul** du nom de Kula Şahin, qui avait été au service du père et du grand-père de Sultan Mehmed. Il dit au *padişah* : « Eh, mon fortuné sultan. Ton père et ton grand-père ont conquis tant et tant de pays : dans aucun ils n'ont imposé de loyer. Cela ne convient pas non plus à mon sultan. » Le *padişah* alors admit le bien-fondé de son propos et fit grâce des loyers. Il émit un nou-

réclamant d'une plus noble lignée. D'après la tradition épique turque anatolienne sur l'origine des Oğuz, ceux-ci descendent d'Oğuz Han, père de six fils ayant eu chacun quatre fils, d'où sont issus les vingt-quatre clans oğuz. Les Ottomans descendraient de Kayı, fils aîné de Gün (ou Gök/Gök Alp), lui-même fils aîné d'Oğuz, lui-même descendant de Noé – donc un monothéiste. Au XV^e^ siècle apparaît la figure mythique de Süleyman Şah, descendant de Kayı et père d'Ertoğrul (lui-même historiquement attesté), noyé en traversant l'Euphrate. Cf. C. Imber, « The Ottoman Dynastic Myth » ; I. Beldiceanu-Steinherr, *Recherches sur les actes*, p. 64 sqq. ; L. Özdemir, *Ottoman History*, p. 76-81.

19. Cf. p. 5 de l'édition Giese.

20. Karışdıran Süleyman Bey.

vel ordre qui disait : « Pour chaque maison que vous remettrez, sachez que je la concède en pleine propriété. » Après cela, un écrit fut remis pour chaque maison donnée et les gens en jouirent en pleine propriété [21]. Dès qu'il en fut ainsi, la ville commença à se peupler. On commença à construire des lieux de culte. L'un réalisait une *zaviye**, l'autre un bien privé, et la ville retrouva sa prospérité [22]. Un vizir vint auprès du *padişah*. C'était un fils de mécréant, qui devint très proche du *padişah*. Or les anciens mécréants de cette ville d'Istanbul [23] étaient des amis du père de ce vizir. Ils s'introduisirent auprès de lui et lui dirent : « Holà, que fais-tu ? Ces Turcs ont repeuplé la ville. Où est passé ton zèle ? C'est le pays de ton père, c'est notre pays qu'ils ont pris, et ils en jouissent sous nos yeux. Or tu es, toi, un intime du *padişah*. Eh bien, fais ce qui sera en ton pouvoir pour que cette population abandonne le repeuplement de cette ville et pour que celle-ci demeure à nouveau comme auparavant entre nos mains. » À ces mots le vizir dit : « Imposons à nouveau ce loyer qui avait d'abord été imposé, en sorte que cette population cesse de constituer des biens de pleine propriété, que par ce moyen cette ville recommence à tomber en ruine et que pour finir elle reste aux mains de notre peuple. » Ce vizir trouva quelque occasion pour insinuer [cette idée] au *padişah* et fit réinstaurer le loyer. Avec un de ces mécréants de mauvais conseil on désigna un *kul** qui n'avait de musulman que le nom et tout ce que disait ce mécréant de mauvais conseil, on l'écrivit [24].

Question : Qui est ce vizir ?

Réponse : C'est Rum Mehmed Paşa, que le *padişah* fit étrangler comme un chien [25].

21. Le propriétaire des superstructures doit au sultan propriétaire du sol un loyer *(mukataa)*. Dans ce cas précis, les intéressés y voient une forfaiture, puisqu'ils ont reçu leurs lots en pleine propriété et disposent de documents en faisant foi. Les archives du palais de Topkapı conservent des titres de propriété *(mülkname)* à Istanbul ; le plus ancien, de juillet 1457, correspond à la nouvelle vague de donations qui suivit l'intervention du vizir : cf. H. İnalcık, « The Policy », p. 241.

22. C'est dans l'hiver 1458-1459 que Mehmed II aurait ordonné aux grands dignitaires de construire dans la ville, autour d'une mosquée ou d'un autre bâtiment d'utilité publique, un « complexe » *(külliye)* appelé à devenir le noyau d'un quartier (cf. Kritoboulos III, 11-13). Aşıkpaşazade insiste sur l'implantation de *zaviye**, ou « couvents » de derviches : c'est le milieu auquel lui-même appartient.

23. Les Grecs autochtones.

24. Ce qui est ainsi décrit de façon allusive est une opération de recensement.

25. Rum Mehmed Paşa était d'origine grecque et dut en effet conserver des liens avec ses anciens coreligionnaires et parents. Il n'est pas étonnant qu'Aşıkpaşazade et son milieu aient attribué sa politique à de louches affinités. Mais cela n'explique pas les mesures prises sous son grand vizirat (1471-1472), dictées par des considérations financières : comme le note H. İnalcık, sa mise à pied n'entraîna pas

Question : Que fit Sultan Mehmed Han Gazi à Istanbul ?

Réponse : Il fit construire huit madrasas entourant une grande mosquée ; et en face de la grande mosquée, une grande cuisine publique et un hôpital ; et derrière ces madrasas, une annexe pour chacune, destinée aux étudiants. En outre, il fit faire sur le site de Son Excellence Eyyub Ensari une cuisine publique, une madrasa et une mosquée, et au-dessus [de sa tombe] un sublime mausolée.

l'abandon de la politique de restriction budgétaire. Cf. H. İnalcık, « The Policy », p. 244 sq. La fin du règne de Mehmed II fut également marquée par une campagne de confiscation de grandes propriétés foncières et de fondations pieuses : cf. N. Beldiceanu, « Recherche sur la réforme foncière ».

ENVERİ

Düsturname [1]

Introduction

On ignore jusqu'au nom de l'auteur qui signait Enveri, nom de plume qu'il n'est d'ailleurs pas le seul à avoir adopté. On n'a conservé de lui qu'un ouvrage – longtemps resté dans l'oubli avant sa publication au début du XX^e^ siècle par Mükrimin Halil [Yınanç] –, le *Düsturname*, d'où sont tirées les rares indications biographiques qu'on possède à son sujet. L'ouvrage est dédié à Mahmud Paşa, grand vizir de 1457 à 1468, dont il fut donc le client (comme Tursun Bey). On sait qu'il participa aux campagnes de Valachie et de Mytilène en 1462 et à celle de Bosnie l'année suivante. On sait également qu'il composa un autre ouvrage, perdu, qu'il dédia à Mehmed II, le *Teferrücnâme* (« Livre de plaisance »), où il donnait notamment des détails sur la campagne de Valachie. Enveri savait l'arabe et le persan et signale avoir prononcé à Mytilène l'appel à la prière.

Achevé en *zi-l-hicce* 869 [25 juillet-23 août 1455] alors que son dédicataire le grand vizir Mahmud est à l'apogée de sa puissance, le *Düsturname* a un titre à double sens, puisqu'on peut le comprendre à la fois comme « livre du vizir » et « livre d'instructions ». C'est un *mesnevi*, long poème de 3 730 distiques comportant une introduction et 22 chapitres répartis en trois grandes parties : la première est une histoire des prophètes et de différentes dynasties jusqu'aux Mongols ; la deuxième constitue, pour reprendre la formule d'I. Mélikoff-Sayar, le *destān* (« geste ») d'Umur Paşa d'Aydın ; la troisième est une histoire

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes par Nicolas Vatin.

de la dynastie ottomane jusqu'en 1464, suivie d'un chapitre sur les hauts faits de Mahmud Paşa, puis d'un dernier chapitre consacré à chanter les louanges de ce dernier.

Enveri écrit lui-même avoir rédigé en une semaine. On en a conclu que son poème démarquait et résumait quelques sources écrites ou orales (entre autres, byzantines). Sur les sources de la troisième partie, consacrée aux Ottomans, on est particulièrement mal renseigné. On ignore tout d'un certain Semerkandi qu'il cite [2]. N. Öztürk, qui souligne qu'on trouve parfois chez Enveri des indications absentes d'autres sources, suggère qu'il a peut-être résumé le récit plus détaillé qu'il avait fourni dans son *Tefer-rücname* [3]. En vérité, le mystère demeure entier. On pourra seulement souligner qu'il était contemporain de la conquête d'Istanbul (mais peut-être encore assez jeune à cette époque) et qu'il représente un courant proche du pouvoir.

Le texte traduit correspond aux p. 94-96 de l'édition de Mükrimin Halil et 46-52 de l'édition Öztürk.

Éditions

Düstûrnâme-i Enverî, Mükrimin Halil [Yınanç] éd., Istanbul, 1928 ; édition fondée sur le manuscrit de Paris.

Mélikoff-Sayar (Irène), *Le destān d'Umūr Pacha*, Paris, 1954 (uniquement la deuxième partie) ; édition fondée sur les manuscrits de Paris et de Smyrne.

Öztürk (Necdet), *Fatih Devri Kaynaklarından Düstûrnâme-i Enverî. Osmanlı Tarihi Kısmı (1299-1466)*, Istanbul, 2003 (uniquement la troisième partie) ; édition fondée sur les manuscrits de Paris et de Smyrne.

Bibliographie

Introductions de I. Mélikoff-Sayar, *Le destan* et de N. Öztürk, *Fatih Devri Kaynaklarından* ; T. Stavrides, *The Sultan of Vezirs*, p. 294-296. Le commentaire de Mükrimin Halil Yınanç, *Düsturnâme-i Enverî, Medhal*, Istanbul, 1930, ne concerne pas le passage traduit ci-dessous.

2. Cf. I. Mélikoff-Sayar, *Le Destân*, p. 32-33.
3. N. Öztürk, *Fatih Devri kaynaklarından*, p. X, XXXIV.

Ce qui est dit ici, c'est la louange de ce grand roi[4] / Et ses œuvres sont ses conquêtes.

Quand la mort de son père fut connue, / Tous les pays s'emplirent de sédition et de confusion.

Vılkoğlu sous prétexte de douaire / Prit le pays de Lazare avec la fille sous prétexte de droit et de coutume[5].

Le *tekfur** d'Istanbul veut le pays / La sédition emplit le monde, le pays se retrouva dans la confusion.

L'Anatolie a pris en main l'épée tranchante de bout en bout, / La pique vibrante de bout en bout.

Le Karamanide ennemi de Dieu et de la religion / Depuis le Karaman donna son appui aux ennemis.

Il mobilisa l'armée depuis Edirne, le *padişah*, / Puis il prit la direction de l'Anatolie.

Par groupes les *gazi** le rejoignirent / À Bursa l'univers se remplit de soldats.

La nouvelle arriva au Karamanide : / Il courut vers le Taşeli en toute hâte par précaution.

Quand il eut passé Karahisar, le *padişah*, / Au-delà de Çay[6] il monta la garde devant Akşehir.

Les *gazi** s'étaient mis en rangs par compagnies ; / Ils marchèrent avec le *padişah* et les chevaux ruèrent.

Un jeune homme approcha et dit au *padişah* : / « Il s'est enfui dans le Taşeli, le Karamanide.

Il sautille au pied de la montagne comme un corbeau. / Tantôt il monte, tantôt il disparaît, comme deux trotteurs. »

Il dit : « J'ai deux paires de babouches / Que je chausserai et j'y collerai du goudron.

Je trouverai ce fugitif, je chercherai mon esclave. / Je passerai au peigne fin sa montagne et son rocher. »

4. *Hidiv*, mot persan revendiqué au XIX^e^ siècle par les souverains d'Égypte (khédive).
5. Allusion au renouvellement de l'accord serbo-ottoman et aux conditions avantageuses concédées à Georges Branković, à qui est renvoyée sa fille Mara, veuve de Murad II. Cf. H. İnalcık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 113-114.
6. Ville à mi-chemin d'Afyonkarahisar et Akşehir.

Ensuite le Karamanide İbrâhîm Bey / Envoya un ambassadeur. Il lui dit : « Ne reste pas là tout seul. »

L'ambassadeur approcha ; il se jeta sur sa main, à ses pieds. / Les lamentations du fils de Monseigneur sont sans borne.

Le sultan eut à nouveau de la compassion pour lui : / De soucieux qu'il était il le rendit joyeux.

Mahmud Bey s'approcha et l'exhorta / Il fait la paix, İbrahim : il fit de nombreux serments.

Ce peuple faisait des prières nuit et jour / Pour que le souverain prît le pays de Karaman.

Leurs prières ne sont pas exaucées / Les beys trouvent juste la paix sans faute.

Le chah dit avec sagesse : « Que les pays des Grecs *(Yûnân)* / Me soient donnés par Dieu, et je prendrai les pays du Karaman.

Car chaque affaire est l'otage de son moment[7]. » / Et voilà que la révolution du temps ramène le moment pour le chah.

En Anatolie est nommé *beylerbeyi** / Son Excellence İshak Paşa, un janissaire[8].

Le fils d'Aydın et le fils de Menteşe, / Il les fait sortir du pays[9]. Il vint et déploya [son] étendard.

Quand le *padişah* arriva en Roumélie / Écoute quelle décision prit [cette] ombre de Dieu.

Il dit : « Je vais fermer le détroit d'Istanbul / Je vais souffler comme le vent sur ces ennemis de Dieu. »

Quand on fut en l'an 856 [1452-1453] / Il trouva dans la région quelques hauteurs.

7. Le Karaman a vocation à devenir ottoman, mais la priorité est de se rendre maître des territoires des Grecs, appelés *Yunan* (Ioniens) et non *Rûm* (Romains*, donc Byzantins). Pour les géographes arabes médiévaux les *Yunaniyyun* sont les Grecs anciens, peuple de haute civilisation dont les *Rum** ne sont que les imitateurs maladroits : cf. A. Miquel, *La géographie humaine*, II, p. 466-470. Chez les Ottomans, *Yunani* renvoie aux seuls Grecs anciens jusqu'à la la création du Royaume de Grèce, mais *Yunan* désigne aussi à l'occasion le Karaman. Ici, *Yunan* a été choisi pour l'assonance, mais désigne les « Grecs » de Constantinople. L'accent est mis sur la vision de Mehmed II habité par sa mission.

8. İshak Paşa bin Abdü-llah, esclave de la Porte* en effet. Second vizir à l'avènement de Mehmed II, c'était un partisan de Çandarlı Halil. En réalité, le nouveau sultan se débarrassait d'un opposant. Cf. H. İnalcık, *Fatih Devri üzerinde*, p. 83 et n. 67, p. 112.

9. D'après Aşıkpaşazade, les héritiers des émirats de Germiyan, Aydın et Menteşe (annexés par les Ottomans) avaient été poussés par le Karamanide à réclamer leur dû.

Du côté de la mer Noire il construisit un fort imprenable / Puis il lança l'assaut contre Istanbul [10].

De pareils châteaux, une forteresse pareille / L'époque n'en a pas vu dans le monde.

De nombreux boulets gros comme des jarres khosroèsiennes / Sont tirés de là sur les montagnes comme des jarres.

Pas un bateau ne peut passer, pas un papillon, / Car ils tirent le canon si une mouche passe.

Ensuite avec les Francs Stamboul est abattue et misérable. / Par la famine et la pénurie ils sont totalement amaigris.

Quand on fut en l'an 857 [1453] / À Edirne se gonfla la troupe d'aigles [11].

Le chah *gazi** fixe Istanbul comme objectif / Il fait fondre les canons [12] ; les emportant il s'en va.

Kir Lika [13] vint auprès de Halil, il dit : « À l'aide ! » / Il reçut des biens en quantité pour faire renoncer le chah.

Le chah a tiré la flèche, qui lui fera rebrousser son vol ? / Halil les renvoie l'humeur sombre [14].

Tous les bateaux dont disposait le royaume d'Osman / Arrivèrent à Istanbul et tous ses hommes aussi.

Devant la forteresse le chah des *gazi** met le camp, / La troupe emplit de tous côtés la plaine et les collines.

Les gabions furent disposés devant les canons. / Dans le cœur des ennemis s'enfoncèrent la peur et la terreur.

10. Malgré cette notation, c'est Rumeli Hisarı que décrivent les trois distiques suivants.

11. *Ejdehâm*, « aigle bigarré » en persan, est amené par la rime. Il pourrait y avoir une confusion avec *ejdehâ*, ou *ejderhâ*, « dragon », bien mieux attesté en ottoman.

12. *Künkler dökdi*. Ma traduction n'est pas littérale. Le terme *Künk* ne semble pas appartenir au vocabulaire technique de la fonderie ; il désigne une conduite en terre cuite et doit plutôt, ici, être en rapport avec l'appareil de moulage, comme le donne à penser un passage d'Evliya Çelebi (trad. J.-L. Bacqué-Grammont, « La fonderie de canons », p. 23) : « Les bouches de tous [les moules] sont enduites d'argile de Kağıthane et, de la même manière qu'on fait, par exemple, des échenaux pour irriguer les jardins, on fait aussi de tels échenaux qui, [partant de] la coupole où va fondre le bronze, finissent à la bouche [des moules]. »

13. Le seigneur (κύριος) Luc Notaras.

14. La tentative de corruption de Halil Paşa est un échec (à l'inverse de la version d'Aşıkpaşazade). À quel événement est-il fait allusion ? À l'ambassade par laquelle, lors de la campagne de Karaman, Constantin XI demanda le doublement de la pension du prince Orhan ? Les chroniqueurs byzantins disent qu'elle fut reçue par le vizir, qui la traita fort mal. À celle également malheureuse qui, peu après la construction de Rumeli Hisarı, rendit les Ottomans capturés à Constantinople (cf. Tursun) ? Aux inutiles ouvertures de Constantin à la fin d'avril 1453 (cf. Doukas XXXVIII, 18, p. 151-152) ?

Soudain arrivent quatre grosses *köke** / La clameur de l'islam atteint le ciel.

Les *köke** étaient toutes pleines de guerriers francs : / Les renards vinrent pour combattre avec le lion.

De tous côtés vinrent en grand nombre des demandes d'intercession. / Les partisans du mécréant se succédèrent en grand nombre.

Les canons mirent sens dessus dessous / Les tours et les remparts ; le combat couvrait la mer et la terre.

Il restait dix jours avant *cemaziü-l-ahır* : / Ce mardi fut tué le mécréant [15].

Les fantassins vinrent au matin. / Trois fois ils firent l'assaut [16], beaucoup de sang fut répandu.

Quand le chah *gazi** fut monté à cheval / Il marcha, ayant solidement disposé les troupes.

Les Francs qui se trouvaient sur la brèche faite par les canons / S'enfuirent, furent blessés, furent incapables de combattre [17].

Quand les musulmans pénétrèrent dans la forteresse, les timbales éclatèrent. / Sans limite les Francs sont tués et les Grecs aussi.

Sans limite les musulmans se saisissent de biens et de trésors. / Elle se révéla inutile la souffrance consentie par l'adversaire.

Coupée la tête du grand *tekfur**, / La touche finale fut mise à l'affaire d'Istanbul.

Ils sont venus et ont marché sur elle les compagnons du Prophète / Ils ont subi bien des traitements cruels les compagnons du Prophète.

Nombre de *padişah* sont venus avec force troupes, / Dieu (qu'Il soit exalté) ne leur a pas ouvert la voie de cette conquête.

Le cycle s'est accompli depuis Salomon. / Bien des sultans avaient envisagé cette conquête,

Tous sont partis avec ce regret, / Ils ont placé la conquête de cette ville dans leurs dernières volontés [18].

C'est à ce *padişah* que revient le signe qui lui attribue ce don, / C'est à l'ombre de Dieu que revient le signe qui lui attribue le monde.

15. Donc le 20 *cemâziü-l-evvel* 857, qui est bien le mardi 29 mai 1453.
16. Après un premier assaut destiné à fatiguer les assiégés, puis un deuxième confié aux troupes d'Anatolie, un troisième permit aux janissaires d'emporter la victoire.
17. Allusion à la débandade qui suivit la blessure devant les murailles du Génois Giustiniani, qui commandait la défense.
18. Sur les tentatives musulmanes contre Constantinople avant 1453, voir l'introduction, p. 34-35.

Il a conquis Istanbul et, brisant les reins de l'adversaire, / Il a mis son pays sens dessus dessous.

Quoique de tous côtés Istanbul fût cause de sédition / l'Unique, Dieu, l'a donnée au chah.

Quand fut ainsi scellé le sort d'Istanbul, / Il tint comme sa possession le monde avec les êtres à la belle face.

Quand il trouva devant lui le talisman [19], / Tous les climats devinrent la part du *padişah* [20].

Le chef de la sédition était Vılk-oğlu le traître, / Les Beni Afsar* marqués du mauvais œil l'avaient fait [chef].

Tous les mécréants prirent le deuil à cause de cette affaire. / Même le pays des Francs en souffrit.

De cette affaire il informe Vilkoğlu : / Le pays qu'il avait pris il le rend.

Alors avait été connu le secret de Halil : / Pendu il perd ses biens, sa vie et sa tête.

19. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 85 sq. : la ville païenne/chrétienne est pleine de talismans, statues ou autres artifices qui protègent ou apportent la prospérité. Ces talismans, connus des géographes et voyageurs arabes médiévaux comme des Turcs avant la conquête, constituent un thème inquiétant : « L'histoire des talismans sert de préambule au récit de la catastrophe de la ville, puisque c'est l'opulence, découlant des biens assurés par ces talismans, qui conduit, en même temps que la longévité, vers l'impiété et la punition. » (S. Yerasimos, *op. cit.*, p. 93). On notera que ce distique est absent du manuscrit de Smyrne.

20. En dépit d'une allusion aux talismans, Enveri s'inscrit dans la tradition « impériale » : la possession de la Ville, accordée par Dieu, est la clef de la possession du monde. La tonalité favorable au sultan est confirmée par la sécheresse du vers concernant Halil Paşa, pendu pour trahison.

UBERTINO POSCULO

Constantinopolis, Livre IV [1]

Introduction

Jusqu'ici peu connue, la biographie de l'humaniste brescian Ubertino Posculo a bénéficié récemment d'une étude approfondie d'Enrico Valseriati, dont les importantes découvertes archivistiques ont permis de renouveler substantiellement nos connaissances sur son milieu familial, sa carrière ainsi que son œuvre. Né à Brescia vers 1430, d'une famille originaire de Bagnolo Mella, le jeune Ubertino Posculo – longtemps appelé Pusculo à cause de la forme latine *Pusculus* qu'il utilise dans ses œuvres – reçut une solide formation humaniste. Commencée à Brescia, elle fut approfondie à Ferrare, où il suivit l'enseignement de Guarino Veronese, en particulier pour la langue et la littérature grecques. Sur ces entrefaites, Posculo décida de se transporter à Constantinople pour y parfaire sa connaissance du grec, et il faut voir dans cette décision l'influence de son célèbre professeur, qui avait en effet été le premier d'une longue série de jeunes érudits italiens à faire ce voyage, entre 1405 et 1408.

Si l'on connaît peu de chose de la formation constantinopolitaine de Posculo (*ca* 1451-1452), on sait toutefois qu'il fréquenta dans la Ville impériale l'école prestigieuse de Jean Argyropoulos et le milieu unioniste qui gravitait autour de ce maître [2]. Mais le jeune étudiant se retrouva très

1. Traduction du latin par Vincent Déroche, introduction et notes de Vincent Déroche et Thierry Ganchou.

2. L'information sur l'enseignement qu'il reçut d'Argyropoulos ne provient pas de Posculo lui-même, mais d'une note marginale figurant dans deux des manuscrits contenant la *Constantinopolis*

vite emporté dans un événement historique majeur dont, par la force des choses, il fut un témoin privilégié : la chute de Constantinople. Fait prisonnier, il resta une année entière en servitude, comme il le révèle dans l'éloge qu'il a consacré à sa ville natale *(De laudibus Brixiae)*[3]. Dans cette même œuvre il précise qu'il a dû son rachat aux bons offices du marchand florentin Mainardo Ubaldini et de Battista Gritti, alors vice-baile des Vénitiens : le premier fut son garant vis-à-vis de son maître ottoman pour sa libération, tandis que le second avança directement le montant de la rançon[4]. Gritti poussa même la libéralité à l'égard de son jeune protégé jusqu'à lui offrir également un manuscrit grec provenant du pillage de la bibliothèque du monastère du Stoudios, un exemplaire du glossaire du Pseudo-Cyrille[5] ; cela explique assez le portrait flatteur que trace Posculo, dans sa *Constantinopolis*, de son bienfaiteur vénitien et de sa conduite durant le siège. Au moment même où sa libération était enfin acquise, la Commune de Brescia, sa ville natale, décidait à partir de juin 1454 de faire un geste en sa faveur en accordant une provision de 15 ducats à Maffeo Posculo, « dont le fils est captif des Turcs », afin d'en permettre la libération[6]. Une fois libéré, Posculo choisit de demeurer quelque temps à Péra, où s'étaient réunis les Vénitiens rachetés, et il mit ce séjour à profit pour effectuer sur place une traduction du grec en latin d'une des nombreuses versions de la « Vision du prophète Daniel », qui prophétisait la fin du monde et celle de l'Empire romain d'Orient[7]. Après tant d'épreuves, le retour du jeune homme en Italie n'en fut pas moins semé d'embûches. Le bateau qui le transportait fut attaqué par des

---

et ainsi libellée : *Iohannes Argyropolus Ubertini praeceptor* (E. Valseriati, « Ubertino Posculo », p. 172, n. 30). Cette note a été ajoutée afin d'éclairer le passage de la *Constantinopolis* où Posculo loue les dispositions unionistes démontrées par Jean Argyropoulos et son élève Michel Apostolès : voir Posculo, *Constantinopolis*, A. Ellissen éd., livre III, p. 55, vers 665-667. Il est par ailleurs très probable que les comptes rendus étonnamment précis et vraisemblables que Posculo livre, dans sa *Constantinopolis*, des délibérations du conseil impérial aient émané des confidences de son maître, alors invité à participer à l'occasion aux séances du sénat* impérial. Pour la biographie de Jean Argyropoulos, et ce renseignement en particulier, voir le document du 30 mars 1456, p. 832 et 834.

3. E. Valseriati, « Ubertino Posculo », p. 176.

4. *Ibid.*, p. 180-182.

5. Voir K. Alpers, « Ein Handschriftenfund zum Cyrill-Glossar », p. 24, 25. Posculo a en effet porté sur le manuscrit une note de possession ainsi libellée : « Moi, Posculo, j'ai eu ce livre en don de Battista Gritti, auquel je dois également ma liberté » *(Pusculus hunc habeo Baptiste munere Gritti librum, pro quo etiam libera vita mihi est)*. Sur Battista Gritti vice-baile des Vénitiens, voir le document du 15 mai 1454, p. 811-815, et sa biographie, p. 1301.

6. E. Valseriati, « Ubertino Posculo », p. 178-180.

7. *Ibid.*, p. 176-177.

pirates, attaque au cours de laquelle il fut gravement blessé. Conduit par ses ravisseurs à Rhodes, il réussit à leur échapper et à entrer en contact avec les maîtres de l'île, les Hospitaliers ; c'est grâce à l'intercession du grand maître de l'ordre qu'il trouva le moyen d'embarquer sur la chaloupe d'un navire de charge que les Hospitaliers envoyaient en secret en Crète, l'île vénitienne à partir de laquelle il gagna enfin l'Italie, fin 1454 ou début 1455[8].

Il passa les trois années suivantes à Rome[9], probablement au service du cardinal Domenico Capranica et de son frère Angelo, alors gouverneur de Foligno. C'est là qu'il commença la composition de son grand poème épique *Constantinopolis*, commandé par le cardinal Capranica, mais qu'il dédia finalement – ayant terminé l'œuvre à Brescia en 1460, après la mort de Domenico – à son frère Angelo, qui avait entre-temps accédé lui aussi à la pourpre cardinalice[10]. Cette œuvre assit sa réputation et fut largement diffusée, puisque l'on en recense huit manuscrits copiés de son vivant.

De retour à Brescia, Ubertino y ouvrit la première école privée de grammaire incluant l'étude de la langue grecque. Cette école, organisée sur le modèle de celle de son ancien maître Guarino Veronese, était installée dans la maison même du *magister Ubertinus de Posculis*, proche de l'église de Sant'Antonio Abate, dans le quartier San Giovanni. Parmi ses élèves, pour la plupart des fils de familles patriciennes destinés à des carrières publiques, figura sans doute Carlo Valgulio, secrétaire de César Borgia et traducteur de Plutarque. En dépit de la situation sociale élevée qu'il occupait dans sa ville natale, Posculo ne réussit pas à accéder au statut patricien. Néanmoins, il entra au Conseil des Deux cents de l'*Ospedale maggiore* de Brescia, où il siégea jusqu'au 2 mai 1507,

8. *Ibid.*, p. 181-182.
9. En choisissant de s'établir à Rome, il dédaigna les offres de services que sa ville natale avait faites, le 6 juillet 1455 « au maestro Ubertino Posculo, qui longtemps a séjourné à Ferrare et à Constantinople pour y apprendre les lettres grecques etc., et a été capturé par les Turcs dans cette dernière ville etc., lequel est très savant et érudit dans les lettres grecques et dans la rhétorique ainsi que dans les disciplines grammaticales ». Les membres du conseil municipal de Brescia, « désireux de le retenir dans notre cité, afin qu'illuminé comme il l'est dans la splendeur des lettres, il y enseigne aux fils de nos concitoyens les splendeurs de ces lettres et les rende érudits, compatissant en outre à ses infortunes et à ses besoins car il a été spolié par les barbares et a subi une captivité cruelle, et vu qu'il est également notre concitoyen, ont mis au vote et décidé qu'il plaise au Conseil général que la Commune de Brescia accordât audit maestro Ubertino la provision de 50 ducats pour l'année à venir, à compter du jour où le Conseil général délibérera. » *Ibid.*, p. 183.
10. *Ibid.*, p. 184-186.

avant qu'il y soit remplacé – *mortis causa* – par son fils Girolamo, médecin, le 7 mai 1508 [11].

Si, à compter de son retour à Brescia, Posculo continua à assurer une production littéraire régulière à côté de son activité d'enseignement, la *Constantinopolis* est non seulement sa première œuvre véritable, mais aussi la plus célèbre. Fortement inspirée de l'*Énéide* de Virgile dont elle reprend les hexamètres dactyliques et le vocabulaire, elle trahit presque à chaque ligne l'inexpérience de son jeune auteur qui, pour trousser ses vers, ne respecte pas toujours la syntaxe latine, en particulier la place de la simple conjonction de coordination *et*, disposée chez lui très arbitrairement. Par conséquent, toute traduction est en partie une interprétation d'un texte flou et malcommode à la première lecture, et c'est sans doute ce qui explique que ce texte soit peu traduit – il ne dispose pas encore d'une édition critique, annoncée par Michael McGann et Estelle Haan (Belfast) – et surtout assez peu utilisé par les historiens, alors qu'il fourmille de détails prosopographiques et de témoignages de première main, et fait preuve d'un vrai talent de plume. Originaire d'une ville située dans l'orbite culturelle et sous la domination politique de Venise, Ubertino est clairement pro-Vénitien et plutôt anti-Génois, décriant à la fois les Grecs anti-unionistes et Mehmed II, présenté comme un tyranneau colérique et impudent. Sur ces derniers points, ses accents sont parfois étrangement proches de ceux de Doukas. Nous avons conservé l'appellation de « Teucres », c'est-à-dire Troyens en latin. Comme d'usage dans l'Occident latin, Posculo ne fait pas que rappeler Virgile, son modèle littéraire évident. En considérant, comme Kritoboulos d'Imbros, que la prise de Constantinople par les Ottomans est la revanche de l'Asie sur l'Europe pour la prise de Troie par les Grecs, il place 1453 dans le temps long d'une histoire mondiale et rationalise l'événement : les soldats de Mehmed II sont censés se souvenir de la mort de Priam et vouloir la venger – et c'est bien l'idée que Kritoboulos prête de son côté à Mehmed II, visitant le site de Troie et expliquant qu'il l'a vengée [12]. En conséquence, les Grecs de 1453 sont qualifiés de « Danaéens », d'« Achéens » et d'« Argiens » ou encore de « Pélasges » au sens que ces mots ont dans l'*Iliade* : Grecs. Mais contrai-

11. *Ibid.*, p. 210.
12. Kritoboulos, *Critobuli Imbriotae Historiae*, p. 170 ; voir S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 76.

rement à Kritoboulos, Posculo ne positive pas l'action des Turcs, « Teucres » ou « Phrygiens », qui restent des barbares destructeurs purement négatifs – Mehmed II le premier, posé en personnification de l'*hubris* dans les pas de Xerxès.

L'extrait traduit correspond au Livre IV, p. 61*-83* de l'édition d'Adolf Elissen.

Éditions

Posculo (Ubertino), *Constantinopolis*, dans *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur* III, Ellissen (Adolf) éd., Leipzig, 1857, p. 12*-83* ; reprise de Bergantini (Giacinto), *Miscellanea di varie operette* I, Venise, 1740, p. 225-447.

Posculo (Ubertino), *Constantinopolis*, dans *Documenta obsidionis Constantinopolitanis A. D. 1453*, Dethier (Philipp Anton) éd., *Monumenta Hungariae Historica* XXII, Budapest, ca 1872, p. 102-261.

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*. I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 2001 (Scrittori greci e latini), p. 198-225 (reproduction partielle de l'édition Ellissen).

Traduction

Italienne par Pertusi (voir *supra*).

Bibliographie

Valseriati (Enrico), « Ubertino Posculo », p. 163-230.

Traduction [13]

I. Lorsque le chef des Teucres [14] entendit que de tels événements [15] se produisaient, il ne retient pas l'hostilité de son âme et ne relâche en rien la guerre. Au contraire, sa folie s'accroît, et aiguillonné il court aux armes : excité d'une colère sans bornes, il rassemble bientôt une armée indomptable ; il convoque à l'armée des peuples du monde entier, et les pères de famille prennent les armes, contraints d'abandonner leurs chers enfants et leur épouse, leur antique foyer et leurs doux domaines des champs. Dismoi, Muse, de quelles terres se rassemblèrent tant de peuples divers munis

13. La traduction a été réalisée à partir de l'édition Ellissen, et comparée pour les passages litigieux avec la leçon donnée par l'édition Dethier.
14. Les Turcs bien entendu. Voir introduction ci-dessus.
15. Le chant III se termine sur les préparatifs de défense de Constantinople et l'accord des Vénitiens pour y retenir les galères vénitiennes afin de renforcer la garnison.

d'armes, tant de colonnes aux langues discordantes pour l'anéantissement du seul nom des Grecs, que préservait alors la ville de Constantin, et pour le pillage de la Ville, rappelle-le. Car tu sais tout cela, déesse, puisses-tu enseigner au poète novice [16] que je suis à chanter les guerres terrifiantes, les armées aux prises dans la guerre et les deuils qui s'y firent.

Pruse [17] au haut mur, jadis fondée par la force des Gaulois, sur ordre, envoie la première au combat des hommes d'élite, elle qui est irriguée de sources sur les flancs de l'Olympe [18] saisi de froid et qui jouit d'une campagne fertile. Non loin d'elle, Mélagina [19] est située dans une vaste plaine, à mille lieues du Taurus [20]. Cent heureux greniers de la blonde Cérès abondent dans les villages, et de là sont tirés plusieurs milliers d'hommes vêtus de lin, munis de carquois, d'arcs et de flèches, qui laissent tristement leur riche campagne. Nicée [21] est abandonnée par ses habitants : ville ceinte d'une haute muraille jumelle, elle garde ses maisons vides délaissées comme si elle avait été pillée par l'ennemi, et le paysan quitte ses champs riants en laissant la charrue. Toi aussi, Nicomédie, jadis puissante grâce à un roi célèbre [22], tu as vu tes campagnes abandonnées par leurs anciens habitants qu'on emmenait, et les champs se hérisser de buissons piquants.

Tous les peuples qui habitent tes rivages riants, Bosphore, Thrace, et ceux qui sèment les champs de la vaste Propontide, mobilisés, se saisissent de leur arc au lieu de la lente charrue, et d'épées, de courts boucliers et de massues noueuses, tous les peuples que l'Olympe allongé, battu des nuages, des vents et des pluies, abrite à ses pieds, coupent la Bithynie et la Phrygie, traversent ses flancs escarpés et viennent en tant de colonnes,

16. Posculo se définit – non sans raison – comme poète débutant, et justifie son entreprise par sa position de témoin oculaire, qui compense son manque de talent. Accessoirement, cet appel à l'inspiration de la Muse renvoie évidemment au célèbre début de l'*Iliade*.
17. Éd. Dethier : *Prusia* ; éd. Ellissen : *Byzia*. Byzia se trouvant en Thrace et non en Asie Mineure, c'est bien la leçon *Prusia*, pour Pruse (aujourd'hui Bursa) en Bithynie, qui est la bonne. Elle est mentionnée la première car, conquise en 1326, elle fut la première capitale des Ottomans.
18. Il s'agit de l'Olympe de Bithynie (Uludağ en turc).
19. Mélagina, Malagina ou Mélangeia (aujourd'hui Yenişehir) désignait un district administratif byzantin à l'est de Nicée et de Nicomédie, et par extension son chef-lieu ; sur sa localisation, voir C. Foss, « Byzantine Malagina », p. 161-183. Ce fut la résidence d'hiver favorite des premiers émirs Ottomans.
20. Chaîne de montagnes au sud-est de l'Asie Mineure.
21. Nicée, aujourd'hui İznik, avait été conquise par les Ottomans en 1331.
22. Nicomédie, aujourd'hui İzmit, fondée en 264 av. J.-C. par le roi Nicomède I^{er}, devint ottomane en 1337. Les dates concernant la conquête ottomane de ces villes d'Asie Mineure, longtemps fluctuantes, sont empruntées à I. Beldiceanu-Steinherr, « L'installation des Ottomans », p. 373.

ceux dont les armes sont les flèches rapides pendues aux épaules, les lances de cornouiller, les arcs flexibles, les boucliers maniables et les sabres courbes.

Et vous les Troyens qui buvez les eaux du Xanthe et du Simoïs, fleuves de petite taille mais célèbres grâce au chant des Muses [23], la peur de Mars ne vous a pas retenus non plus : vous vous souvenez qu'Ilion est tombée sous les coups de l'élite des Pélasges avec son royaume fameux, que Priam a été tué devant l'autel, que l'illustre Hector, tué par le fils de Pélée [24], a été traîné autour de Pergame sous les clameurs, qu'il a été racheté à prix d'or par son père pour lui donner un tombeau. Et les Paphlagoniens fournissent leurs forces pour la bataille, et ceux qui voient le Méandre paisible jouer à travers la campagne, revenant même à sa source dans un courant inversé, et la Lydie qui disait Crésus heureux sans connaître son destin à venir à la fin [25]. Le Pactole qui répand des flaques d'or à travers les champs a senti que les paysans délaissent leurs autres instruments et se saisissent des traits de Mars, arcs légers et flèches rapides, et s'étonne de courir à travers des champs abandonnés.

La rumeur d'une guerre folle fait s'armer les Pamphyliens, les Mysiens, les Lyciens et les gens de Sardes, unis dans une même fureur, instruits du futur par les présages donnés par Phœbus, rendus à la manière païenne. Mais ceux qu'envoie l'Asie suivent les étendards blancs d'un seul chef, et les peuples qui habitent les longues rives du Pont venteux ne cessent d'affluer, requis de quitter Sinope et Amissos [26]. Et bien qu'ils sachent à quoi s'en tenir sur leur propre tyran, ils viennent nonobstant soutenir l'armée de Mehmed [27], et il ne leur sert en rien de revendiquer de descendre des Grecs par une origine antique.

Voilà tant de nations que l'Asie envoie massées en armes pour la chute de la glorieuse Ville et de la nation des Pélasges. Mais une part non petite de l'Europe fournit au Teucre plus de forces en appui, celle qui se trouve

23. Fleuves côtiers rendus effectivement célèbres par l'*Iliade* qui les mentionne dans le récit des combats.
24. Épisode célèbre de l'*Iliade* : Achille fils de Pélée a vaincu et tué Hector, fils de Priam, et traîne son cadavre derrière son char autour des murs de Troie (Ilion, ici Pergame).
25. Récit d'Hérodote : Crésus, roi de Lydie enrichi par l'or du Pactole, se vantait d'être heureux devant le sage grec Solon, qui lui rétorque qu'on ne peut dire qu'un homme est heureux avant de connaître toute sa vie ; quelques années plus tard, Crésus est vaincu et pris par le roi perse Cyrus.
26. *Semiso*. Amissos, aujourd'hui Samsun, se trouve sur la côte sud de la mer Noire, entre Trébizonde et Sinope.
27. *Machmet*, ou *Machamet* selon la scansion. Quant à l'empereur Constantin XI, il est évoqué tout du long simplement comme le roi *(rex)*.

opprimée par le tyran phrygien. Ô destins ! Des Pélasges mènent la guerre pour les Phrygiens, marchant contre les Pélasges, et s'efforcent de faire disparaître définitivement le nom des Danaéens[28]. La glaciale Thrace rassemble la première ses forces en bataillons, pour détruire une ville thrace de grand renom[29]. Les forces proches des Macédoniens ne manquent pas non plus à l'appel, celles qui jadis sous la conduite du souverain de Pella[30] domptèrent toute l'Asie, les Mèdes, les Parthes et les peuples orientaux proches du soleil levant, Babylone, l'Inde si lointaine, toutes les terres qui voient jaillir le Nil, et l'Afrique peuplée de nations innombrables autour du temple de Jupiter cornu[31], et Cyrène accablée par la chaleur qui n'avait pas obéi à ces armées qui allaient chercher l'ombre[32] au fond des puits[33] : maintenant, l'ordre les fait partir à la guerre.

Ceux qui tiennent les campagnes de Thessalie, le vallon ombreux de Tempè, ceux qui habitent Philippes[34] au milieu de hautes montagnes, et ceux qui se tiennent sur les rives du Pénée, se lamentant que sa fille Daphné ait dû changer sa forme naturelle en celle d'un laurier, sur le point d'être prise alors qu'elle fuyait son poursuivant Phœbus, embrasé des flammes de Vénus et frappé des flèches de son fils : ces terres, à l'ordre, envoyèrent des cohortes à la guerre.

Toi aussi, Sarmate, qui prends ton plaisir à l'arc et au vol des flèches, sur les rives du fleuve Ister[35] proche du Nord glacial, tu fournis tes forces pour grossir les bataillons de Mehmed, et tu cours en armes à une guerre proche. Les troupes des Locriens[36] et des Dolopes[37] se joignent aux périls guerriers. Et toi aussi, Mésie, tu n'es pas restée indemne d'un tel ébranlement, ni non plus la Dacie enserrée par la Mésie[38], jadis posses-

28. Les Danaéens : les Grecs, ici les Byzantins (voir introduction ci-dessus).
29. Avant la colonisation grecque, Byzance, dont le nom est inexplicable en grec, devait être un établissement thrace.
30. Alexandre le Grand.
31. Il s'agit sans doute du Zeus Ammon honoré en Libye, ou du Jupiter cornu honoré en Afrique du Nord romaine.
32. Éd. Dethier : *cupientibus* ; éd. Ellissen : *capientibus*.
33. Allusion obscure, peut-être une mauvaise compréhension du célèbre épisode d'Ératosthène mesurant en Égypte l'ombre dans des puits pour calculer le diamètre de la terre.
34. Encore un non-sens géographique : Philippes est en Macédoine loin de la Thessalie, dans une plaine assez vaste au pied du Pangée qui ne correspond pas à la description de Posculo.
35. Le Danube.
36. Dans l'Antiquité, habitants de la Locride, région de la Grèce centrale.
37. Peuple de l'Antiquité grecque, habitant la Dolopie, région voisine de la Thessalie et de l'Étolie.
38. Mésie et Dacie correspondent très approximativement à la Bulgarie et la Roumanie actuelles.

sion de colons romains. La Béotie encore, qui possède les sources sacrées des Aoniens, avec la Cadmée thébaine, et le Parnasse montant jusqu'au ciel, fendu par les trouées jumelles de Cirrha et Nysa, jadis consacrées à Phœbus et Bacchus, envoient sur ordre leurs colonnes. L'Épire, jadis sous le sceptre de Pyrrhus issu de la lignée éacide, qui osa attaquer au combat le royaume romain [39], suit maintenant les étendards des Teucres, ses renforts et ses armes grossissent l'armée du chef Mehmed. Même les nations belliqueuses de l'Illyrie et leurs armes viennent en renfort du Barbare, et sur ordre elles s'élancent vers un combat sanglant. Ces troupes européennes suivent des étendards pourpres et un seul chef sur qui repose cette grande charge.

Ainsi rassemblées de partout, ces troupes vont là où le chef suprême les conduit et les presse par la terreur, méditant une guerre inouïe, et avec passion il impose de fabriquer d'immenses canons de bronze sur roues, au moyen desquels il écraserait les grands murs avec des boulets de pierre lancés comme la foudre et s'ouvrirait une large entrée sur ce grand effondrement, pour se lancer au beau milieu avec ses forces et déverser ses bataillons largement.

Comme des grues qui, après s'être longtemps nourries dans les eaux poissonneuses du Caystre regagnent le Nil tiède et les marais de Méroé, fendent à grands cris les brises de l'éther, en gardant d'abord la même direction, c'est comme une lettre [40] qu'elles dessinent en gardant la formation. Mais bientôt elle se rompt, et tantôt les unes tantôt les autres ralentissent et se laissent dépasser dans leur vol. Mais enfin elles se posent sur les marais du Méandre [41], les ondes tremblent, et surtout les poissons sous les ondes. C'est ainsi que les peuples des Teucres laissant chacun son lieu se dirigèrent vers leur chef, le cœur débordant de l'espoir du butin, remplissant de leurs clameurs les routes et les champs.

II. Les Danaéens et le petit nombre des Latins se préparent tout autant à la guerre, ceignent courageusement leurs armes pour le combat et se préparent à défendre la Ville du haut des murs dans une belle résistance et à

39. Il s'agit du roi Pyrrhus (règne 306-272 av. J.-C.), prétendument de la lignée d'Éaque, grand-père d'Achille, qui à l'appel des cités grecques d'Italie du Sud y combattit les Romains avec un succès mitigé, la fameuse « victoire à la Pyrrhus ».
40. Le V bien entendu.
41. Éd. Dethier : *Maeandri* ; éd. Ellissen : *Illiacas*.

subir pour la liberté toutes les duretés du féroce Mars et ses dangers mortels. Ils condamnent les portes, rompent les ponts qui mènent aux murailles, recreusent les fossés, et entourent les murs d'un puissant renfort, un remblai de terre élevé. On place des machines et des projectiles de fer dans les tours creuses, des balistes lançant des javelots d'un coup puissant[42], des guetteurs se placent à leur poste sur les longues murailles ; on donne à d'autres la mission de faire la ronde à tour de rôle la nuit, quand les entreprises furtives restent inaperçues, d'examiner les ruses de l'ennemi et les lieux de la Ville, d'arracher les guetteurs au sommeil par de fréquents appels, et on change régulièrement le mot de passe de la nuit. On confie la garde des portes aux premiers des citoyens, des compagnons fidèles viennent se joindre à eux, et les Latins prennent une part égale des périls et hasards de la guerre. La Porte Dorée, proche de la mer sonore, est confiée à toi, Andronic Cantacuzène[43], entourée d'une double muraille, protégeant l'entrée avec de hautes tours de part et d'autre, aussi hautes que celles d'un château. À ses côtés se tient Catarino, issu de la vieille famille vénitienne Contarini[44], et une forte troupe de jeunes gens était sous ses ordres.

À toi, Nicolas, commandant dont le nom de famille était Goudélès[45], on confie la porte de la Pègè. On te donne comme adjoint le fidèle Battista Gritti[46], en rien ton inférieur, la gloire de Venise, son visage brille d'une splendeur parfaite et le courage habite son cœur valeureux. Il brille au

42. L'expression de Posculo est embrouillée : soit elle désigne en deux fois une seule et même chose, des balistes lançant des javelots, soit plutôt la première formule désigne des armes à feu (malgré le mot *ballista*) et la seconde les balistes proprement dites.

43. Nécessairement distinct du grand domestique* homonyme évoqué plus bas, cet Andronic Cantacuzène, inconnu par ailleurs, était peut-être le fils anonyme du défunt premier *mésazôn** Démétrios Paléologue Cantacuzène (*PLP*, nº 10962) que, après la mort de son père, Constantin XI avait revêtu du titre de *prôtostratôr** (Sphrantzès, *Cronaca*, p. 124[22-24] ; T. Ganchou, « Le mésazon Démétrius Paléologue Cantacuzène », p. 263 et p. 271-272). Il fut du nombre des archontes* exécutés par Mehmed II (*Ecthesis Chronica*, p. 16[26-27]).

44. Cette donnée est confirmée par Barbaro, p. 473, qui place lui aussi le Vénitien Catarino Contarini de feu Giovanni à la garde de la Porte Dorée *(la Cresea)*. Né en 1410, Catarino fréquenta très régulièrement la Romanie*, dès les années 1430, et Constantinople en particulier, comme le montre le fait qu'il est déjà cité dans Badoer, *Il Libro dei conti* entre 1436 et 1440 (« Catarin Contarini fo Zuane »). Fait prisonnier et vite racheté, il comparaissait dès le 16 août 1453 devant le Sénat vénitien, auquel il délivra un compte rendu précis des circonstances de la chute et se montra très pessimiste quant aux intentions de Mehmed II vis-à-vis de Venise (Archivio di Stato di Venezia, Senato, Mar, reg. 5, f. 3[r]).

45. Pour Nicolas Goudélès, voir sa biographie, p. 1299-1300.

46. D'après Barbaro, p. 473, la garde de la Porte de Pègè était confiée au seul Nicolò Mocenigo, vénitien, non évoqué ici. Sur Battista Gritti de feu Omobono, qui assuma ensuite la fonction de vice-baile des Vénitiens, voir l'introduction du document du 15 mai 1454.

milieu des troupes et circule en armes, avec sa haute stature, le plus sûr espoir de ses alliés au combat, tant il est présent par l'âme et le corps. À la porte du divin Romain[47] se tient le domestique Cantacuzène, dont le nom de baptême était Jean, et Andronic, tous deux âgés, qui, issus de la même lignée Cantacuzène gardaient les secrets du roi[48]. C'est Léontarios, de la famille des Bryennios[49], qui garde la Porte de Charisios, et qui se réjouit d'avoir pour adjoint Fabrizio, de la glorieuse famille des Corner[50]. Ce courageux Vénitien était de Crète, et tous deux la protègent par la foi et par les armes au moment suprême. Le haut palais royal est confié à Girolamo Minotto, qui alors rendait pieusement aux Vénitiens la justice dans la Ville des Pélasges[51]. On lui adjoint comme compagnon Giovanni Giorgio, fidèle secrétaire, citoyen issu de Vicence[52]. À toi, Manuel, brillant citoyen issu de la famille Goudélès[53], on te donne la Kaligaria. Et toi,

47. La Porte Saint-Romain, désormais identifiée à la quatrième porte « militaire », entre les tours 59 et 60 de la muraille théodosienne par N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 92-94.

48. De ces deux cousins Cantacuzènes, c'est en réalité Andronic (*PLP*, n° 10957) qui était titré [grand] domestique, et non Jean (*PLP*, n° 10974). Sphrantzès, *Cronaca*, p. 116[17-21], confirme qu'ils participaient alors l'un et l'autre au Conseil restreint de Constantin XI. Ils devaient avoir à l'époque une soixantaine d'années. Le grand domestique* Andronic fut exécuté avec ses trois fils sur l'ordre de Mehmed II à l'issue du siège (voir la lettre d'Isidore de Kiev à Bessarion, p. 595). Quant à Jean, il mourut au combat le 29 mai aux côtés de Constantin XI, dont il avait été le compagnon d'armes le plus proche (voir Chalkokondylès, p. 335-336). Rescapé de la catastrophe, son fils cadet Michel parvint à quitter le Bosphore puisqu'on le trouve ensuite en France (voir le document du 15 mai 1454, p. 814, n. 12).

49. *Longarius gente Brienia*. Telle est la leçon des deux éditions, Ellissen comme Dethier. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 208, a corrigé tacitement *Longarius* en *Lontarius*, pour *Leontarius*. Cette correction semble justifiée, en raison de l'existence bien connue de la famille Bryennios Léontarios. Il a proposé dans la foulée (p. 419, n. 13) de voir dans le personnage Andronic Bryennios Léontarios, qui visita plusieurs États italiens en 1451 comme ambassadeur de Constantin XI (*PLP*, n° 14668).

50. *De gente, Georgi, Cornaria*. Là encore cette leçon, portée par les deux éditions, a été tacitement corrigée par A. Pertusi, *La caduta* I, p. 208, en *de gente, Fabrici, Cornaria* ; dans ce cas également force est de reconnaître que ce choix se justifie assez bien, puisque si l'on ne connaît par ailleurs aucun Giorgio Corner actif lors du siège (*ibid.*, p. 350, n. 38) ; en revanche Fabrizio Corner « da Candia » – qui avait été envoyé par le baile* à Mehmed II pour intercéder en faveur du patron Antonio Erizzo – figure bien parmi les principaux défenseurs (voir Barbaro, p. 473), et ce qui est dit ici de ses origines crétoises permet d'assurer l'identification. Il mourut le 29 mai 1453 lors de l'assaut.

51. Girolamo Minotto était en effet le baile* des Vénitiens à Constantinople, la « Ville des Pélasges ».

52. Comme l'a bien vu A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 420, n. 14, ce personnage, qui n'est cité par aucune autre source relative au siège, était le chancelier-secrétaire du baile* des Vénitiens Minotto. Originaire de Vicence, il devait s'agir d'un jeune lettré s'étant procuré cette charge pour venir étudier la littérature grecque à Constantinople – le dernier d'une longue lignée ouverte par Guarino Veronese (voir introduction ci-dessus) – ce qui expliquerait son indéniable proximité avec Posculo.

53. Manuel Goudélès était le frère aîné de Nicolas, mentionné plus haut. Il survécut à la chute de Constantinople et mourut entre 1463 et 1465, probablement à Corfou. Voir T. Ganchou, « L'ultime testament de Géôrgios Goudélès », p. 298, n. 49 et J. Harris, « The Goudelis family », p. 169-174.

Manuel Paléologue issu de la vieille lignée royale [54], tu tiens la Xyloporta [55], qui est proche du port. À peu de distance, la porte suivante, celle que les Grecs appellent du Kynègos, c'est Gabriele Trevisan qui l'avait ; il se trouvait qu'il commandait deux trirèmes vénitiennes. N'osant pas prendre en charge le palais royal [56] que le roi lui disait de protéger, il préféra par crainte un endroit plus proche de la mer et de sa flotte toute prête, pour que la fuite lui soit facile [57]. Une troupe d'élite de jeunes gens l'accompagnait et tenait une portion énorme des remparts, le long du rivage. C'est Alexis, dit Dishypatos [58], qui gardait la Porte du Phare. Divine Théodosia, c'est Tzamplakôn [59] qui garde ta porte. Métochitès Paléologue [60] se tient à la Porte des Puits [61], Philanthrôpènos [62] à la Porte de Platéa. Et toi, Luc Notaras [63], tu protèges activement la Porte Impériale qui t'a été confiée. Pour les autres portes du rivage qui regardent la mer, on désigne par le sort des personnes du voisinage qui gardent les murailles.

Alors Mehmed déjà très proche angoisse le peuple grec, une rumeur nouvelle court le long des remparts, que voici venir le moment qu'ils montrent leurs forces dans le sang, qu'ils se préparent contre les ennemis

54. L'identification de ce Manuel Paléologue est problématique. Deux homonymes au moins peuvent être pris en compte : le premier, le plus âgé des deux, commandait une galère impériale en 1436 (Sphrantzès, *Cronaca*, p. 76[11-15] ; *PLP*, n° 21509) ; beau-frère de Jean Tortzélos, il survécut à la chute et sa trajectoire est reconstituée dans T. Ganchou, « Sujets grecs crétois de la Sérénissime ». Le second, neveu de la *prôtostratorissa* Cantacuzène, fut envoyé en ambassade en Serbie en 1451 (Sphrantzès, *Cronaca*, p. 112[16-20], p. 118[1-4] ; *PLP*, n° 21512). Marié à Théodôra, l'une des filles du grand duc* Luc Notaras, il fut exécuté sur l'ordre de Mehmed II à l'issue du siège. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 154.

55. La Porte *Xylina*, ou Porte de Bois (Xyloporta).

56. Le palais des Blachernes.

57. Gabriele Trevisan était en effet vice-capitaine de deux galères de Tana. Voir Barbaro, p. 467, ainsi qu'un commentaire sur ce passage dans N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 140. Posculo n'avait manifestement pas grande estime pour le courage du personnage.

58. Issu d'une famille de diplomates, en septembre 1444 Alexis Dishypatos commandait une galère impériale sur laquelle embarqua Cyriaque d'Ancône (voir *Cyriac of Ancona. Later travels*, p. 94-95 ; *PLP*, n° 5528).

59. *Bamblacus*. Telle est la leçon des deux éditions. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 208, a corrigé tacitement en *Jan Blachus*, trompé par le témoignage erroné de Giacomo Languschi (voir *ibid.*, p. 420, n. 19). Pour la restitution en Tzamblakôn/Tzamplakôn, voir T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 62-64. Peut-être s'agissait-il d'un certain Jean Paléologue Tzamplakôn, sur lequel voir R. Estangüi Gómez, « Les Tzamplakônes », p. 318.

60. Sans doute le grand stratopédarque et co-gouverneur Démétrios Paléologue Métochitès, sur lequel voir V. Laurent, « Le dernier gouverneur byzantin de Constantinople ».

61. Litt. *Ispigas* soit « eis pègas » en grec, « aux fontaines ».

62. Le jeune Manuel Philanthrôpènos, époux d'une Iagarina, qui mourut le 29 mai 1453 les armes à la main ? Voir le document du 20 juin 1457, p. 848-850.

63. Le célèbre grand duc*. Sur sa zone de combat, voir le témoignage concordant de Doukas, p. 151.

pour leur liberté, l'honneur des fils, des filles et de l'épouse, qu'ils protègent eux-mêmes et leur patrie au risque de leur vie. Le sinistre aspect de la guerre ébranlait le cœur des hommes, à l'idée que l'issue même de la lutte pourrait tourner mal, qu'ils pourraient avoir à lutter contre une fortune contraire. En outre, de funestes signes les épouvantent, à la vue de sombres prodiges dans le ciel, sur terre et sur les flots. Des huîtres pêchées peu de jours auparavant dans l'eau du détroit pourrirent, infectées d'une rougeur sanguinolente. Leur propre suc était du sang, et les flots marins de même. De nombreux éclairs étincelèrent de nuit dans le ciel, fendant les airs. Des tonnerres inaccoutumés terrifiaient les esprits par un horrible fracas incessant, et du haut des nuages rompus par la foudre tombaient en foule des éclairs. La terre elle-même, ébranlée jusqu'à ses fondations par le vent, trembla, s'effondra, et tous les bâtiments dans les grandes villes parurent plonger tout au fond de la terre, et les nuits et les jours jusqu'au marais du Styx[64]. La rumeur rapportait aussi qu'un dragon immense dévastait les campagnes, ruinait le bétail et d'immenses troupeaux, abattait les farouches taureaux d'une morsure empoisonnée et se repaissait au passage des viscères de ses victimes ; on disait que le paysan aurait abandonné sa charrue devant ce nouveau venu et pris la fuite, en délaissant la moisson qu'on avait commencé à couper. Les campagnes restaient vides de paysans, le dragon errait dans ces lieux déserts et se dirigeait vers la Ville en souillant la contrée de son souffle.

Effarés par de tels prodiges, les gens prient Dieu et sa mère dans les saints temples, ils portent le long des remparts dans une procession de supplication une image vénérable de la Vierge elle-même, accompagnée d'une grande foule du peuple. Autour d'elle, des chœurs de jeunes gens et de vieillards chantent des hymnes, mais la Vierge garde immobiles ses yeux pourtant si doux et ferme ses oreilles aux prières[65] ; des brises légères emportent les paroles du peuple qui prie continûment, et les prières s'échappent des cœurs en vain.

III. Pendant ce temps, Mehmed prend rapidement la route de la Ville avec une colonne légère, et trois jours plus tard sous les hautes murailles il

64. Fleuve des Enfers dans la mythologie grecque.
65. Écho du passage célèbre de l'*Iliade* où les femmes de Troie viennent en vain supplier la statue d'Athéna qui leur est hostile et manifeste son mécontentement. C'est l'icône de l'Hodégétria ; cf. Doukas n. 182 p. 148 et 227 p. 160, et Kritoboulos n. 84 p. 289.

installe son camp, et plante aussitôt les tentes serrées sur une plaine immense. Avec des poutres il construit des tours jusqu'aux cieux, et les machines de guerre sont amenées à la nuit noire, assemblées par des poutres liées, et on apporte vers le mur des tubes de fer montés sur roues, qui frappent comme la foudre. Ils lancent contre les murs et les remparts dévastés des boulets de pierre d'un poids énorme. C'est ce que tous d'un commun accord appellent des bombardes, d'après leur grand fracas et leur feu. Il en installa trois grandes pour d'abord renverser les murailles romaines. La plus grande lance des boulets d'un rayon égal à douze paumes étendues, volant plus vite que les ailes de la foudre et le fracas du tonnerre, et son bruit surpasse le grondement du ciel. Il en place trois entre les deux portes qui tirent leur nom de la source et de l'or[66], et autant pour abattre tes murs, Kaligaria[67]. On place des machines dans des lieux variés. La première énorme bombarde frappe les murailles romaines d'un boulet volant à travers les airs et une fumée noire, et frappe avec un bruit horrible ; les murs tremblent sous le choc ; la terre tremble en accord, et à travers la Ville les mères effrayées du bruit serrent leurs enfants contre leur cœur ; Neptune tremble lui aussi jusqu'au fond des flots. Au premier coup, les remparts restent debout, seulement endommagés. Ce sont deux murs jumeaux énormes qui s'élèvent vers le ciel, tous deux larges, mais l'intérieur est plus large et s'élève plus haut par sa haute crête. C'est le premier qui est frappé par la machine, et il soutient sans rompre les premiers coups, restant inébranlable. Mais lorsque la bombarde tonnant derechef l'eut frappé une deuxième fois, le mur ne put encaisser sans broncher des rochers d'un si grand poids, il céda et une portion s'effondrant jusqu'à terre laisse un large trou.

Alors vraiment les courages faiblirent et les cœurs tremblants des Pélasges se figèrent de crainte, quand ils virent le mur céder aux bombardes et tomber à ras de terre. Ils s'imaginent déjà couverts de blessures et se lamentent sur la ruine de leur patrie. Ils pleurent les doux objets de leur affection, leurs enfants, et s'apitoient sur leur sort injuste pour cet âge tendre. Ils croient voir déjà les derniers instants des leurs, et sont frappés d'accablement et de deuil.

66. Donc la Porte de la Pègè (source) et la Porte Dorée.
67. La Porte Kaligaria était une porte terrestre située à proximité du palais impérial des Blachernes (auj. Eğri Kapı).

Le roi accourt aussitôt au secours de la patrie, pour rendre vigueur et courage à ses citoyens abattus. D'ardents soldats italiens accourent auprès de lui, avec leur chef Giovanni Giustiniani[68] de Gênes ; ce dernier commandait deux navires de haut bord, et était venu par chance[69] ces jours-là apporter du secours à la Ville et au roi. Le roi avait embauché cet homme contre argent, et s'en était fait un fidèle allié de la patrie dans une telle épreuve. Était arrivé en même temps aussi Gritti[70], accompagné d'une nombreuse troupe de jeunes gens ardents à en découdre avec les Teucres.

Dès leur arrivée, ils voient de partout des amas de pierres effondrées et les murailles qui par le coup fracassées laissent ouverte une large fenêtre ; devant le mur, se tiennent des troupes tremblantes et effarées que le roi exhorte et emmène lui-même au combat en leur insufflant force et courage. C'est ce que Battisti fit le premier, puis le courageux Giovanni : ils se relaient sur le lieu déserté et exposent impavides leur personne aux tirs. On ordonne d'y apporter des fascines, on creuse la terre, et on élève vers le ciel une levée de terre faite d'un remblai, on apporte sur des chariots les longues poutres, les panneaux et la chaux, et on apporte les matériaux de tout coin de la Ville. Sous le regard du monarque, on rivalise à la tâche. La présence du roi les stimule, les Italiens les exhortent à mépriser la mort pour les foyers ancestraux, qu'ils soient donc les premiers à prendre les murailles abattues ! De leurs armes ils visent les ennemis qui attaquent à grands cris après le tir de la machine, et les freinent par des blessures.

Le roi, voyant que là un atroce danger menaçait la Ville et que Mehmed y lançait l'élite et l'essentiel de son armée, choisit d'y prendre poste pour s'opposer au Teucre. Il place sa tente à la Porte du divin Romain, au milieu entre les murailles jumelles. Giustiniani vient en allié, plante sa tente à côté du roi, veille nuit et jour et place des forces sur le rempart, et passe en armes les nuits sans sommeil. Sous cette protection, beaucoup de Grecs indolents prenaient un long repos pour leurs corps sur des couches

68. Pour la biographie du généralissime génois choisi par Constantin XI, Giovanni Giustiniani Longo, voir p. 1298-1299.

69. Le sens habituel de *forte* est « par hasard », mais dans ce cas précis mieux vaut comprendre « par chance ». En effet Posculo ne saurait dire que Longo proposa ses services à Constantin XI alors qu'il passait à l'improviste devant Constantinople avec ses deux navires, mais plutôt que, en décidant de venir depuis Gênes, en toute connaissance de cause, se mettre au service de l'empereur, il ne répondit pas formellement à un appel de ce dernier, si bien que son arrivée fit sur les assiégés l'effet d'une heureuse surprise. Leonardo de Chio, p. 698, emploie le même mot à ce propos.

70. Battista Gritti. Voir plus haut.

moelleuses, et y passaient toute la nuit comme si ç'avait été la paix ; la guerre n'effleurait pas l'esprit de ces malheureux, tandis que les Latins se lançaient dans la mêlée toute la nuit devant les murs. Personne ne se souciait d'élever le remblai face à l'ennemi.

Mieux encore, on n'accordait ni boisson ni nourriture aux rudes Latins qu'épuisaient un combat et une fatigue incessants. On ne trouva alors aucun citoyen, si riche qu'il fût, pour dépenser un sou pour éviter à sa patrie de tels malheurs en cas de défaite. Les malheureux, qui lésinent sur leurs biens pour ne pas éviter de si grands périls ! En s'efforçant avec grand soin de sauver leur argent, ils livrent à l'ennemi leur propre personne, leur patrie et leur maison, et ce fut la cause pour les Teucres d'un butin extraordinaire. Les Teucres continuent le combat devant les murailles, frappent sans trêve les murs de boulets. Enfin arriva de l'Hellespont la flotte longtemps attendue, portée par des vents favorables. Vingt trirèmes armées battaient les flots noirs dans l'écume en avant des autres, puis cent autres proues fendaient la mer de leurs rames, accompagnées de cinquante autres plus petites. Mais voilà que du haut de leurs guets les veilleurs annoncent aussitôt que les vaisseaux ennemis arrivent et seraient bientôt tout proches. Les navires pourvus de tours assignés à cette mission ferment l'entrée du port, et une chaîne de fer reliée aux deux rives et étayée de fer et de poutres interdit l'accès. En outre, on place de-ci de-là sur le rivage des machines qui repousseraient les navires si jamais en colonne serrée ils tentaient de s'emparer du port et de forcer l'entrée à marche rapide, en rompant la chaîne. Certes, lorsque les navires portés par le vent approchèrent, leur élan fut de voguer à toutes voiles vers le port. Mais lorsqu'ils virent que des nefs hautes comme des châteaux gardaient l'entrée des deux côtés et que seul un étroit passage s'ouvrait entre elles, la flotte terrifiée vole au-delà et tend vers les rives voisines en amont.

IV. Phœbus avait à peine dix fois décrit sa courbe dans le ciel que voici qu'on repère de la haute veille de l'ample Propontide quatre grands navires aussi hauts que des murailles crénelées, qui apportaient du blé aux Danaéens à court de vivres ; ils franchissaient déjà les détroits, avec un vent favorable du sud en poupe, et fendaient les flots blanchis d'écume. Chaque navire portait deux cents jeunes gens ; trois arboraient les insignes de Gênes sur leurs hautes poupes, et le dernier, appartenant au

roi des Danaéens, s'était joint à eux pour pouvoir passer plus sûrement au milieu des ennemis[71].

Un messager séance tenante court aux oreilles de Mehmed, annonce que quatre énormes vaisseaux fendent les flots de la Propontide et voguent vers la Ville toutes voiles dehors. Il ordonne sans tarder à son amiral[72] que suit l'armée de mer de leur courir sus avec toute sa flotte en ordre de bataille, et on remplit en hâte d'armes et de janissaires les flottes mises à la mer ; des camps vient une jeunesse d'élite, des chefs choisis bravent les flots avec des soldats terriens et ont ordre d'arraisonner les bateaux italiens à l'instant, s'ils ne veulent pas obéir et ne carguent pas leurs voiles. Les ordres sont bientôt exécutés. Toute la flotte s'élance en colonne en forçant la rame. Les flots écument sous les navires et les ondes soulevées résonnent du choc des rames.

Le Teucre à cheval regarde la bataille du rivage ; des milliers de Teucres accourent : tout joyeux ils attendent la fin du combat, supputent le futur butin si la fortune leur permettait de s'emparer de ces navires, et si bientôt ils étaient vainqueurs de la Ville des Pélasges. De même, de toute la Ville le peuple était accouru et les mères, les enfants et les hommes s'élancent mêlés. Les uns montent aux murailles, d'autres sur les toits des maisons, d'autres encore pour voir la bataille courent vers l'Hippodrome, d'où ils peuvent voir les flots tout alentour. Tantôt un élan d'effroi extrême se saisit d'eux tous, tantôt un élan de joie, ils redoublent de prières, et chacun se répand du fond du cœur en supplications adressées au Dieu suprême et à sa glorieuse mère, ils demandent que les navires arrivent intacts au port.

La flotte teucre battait les flots déjà très près des bateaux latins. Au nom de l'amiral on leur crie à tue-tête de baisser les voiles, et les trirèmes édictent du haut de leur poupe que les bateaux s'arrêtent. Les autres refusent d'obéir, étalent leurs voiles au vent et continuent la trajectoire prise, fendant les flots. Les Teucres nous accablent de cris, leurs navires massés comme une couronne nous enserrent de toutes parts, ils pressent le combat au son de trompettes, l'espoir du butin leur fait tenter l'assaut et ils

71. C'est le 20 avril 1453 qu'arrivèrent en vue de Constantinople trois navires génois en provenance de Chio, chargés de vivres et d'hommes. Avec eux s'en revenait un navire impérial qui avait été chargé de vivres en Sicile. Leonardo de Chio, p. 704-705, a donné les noms des patrons génois : Maurizio Cattaneo, Francesco Lecavello, Domenico di Novara et Battista di Felizzano.
72. Baltaoğlu. Voir sa biographie, p. 1311.

attaquent les navires : ce serait une honte de ne pas s'en emparer tout de suite. Mais en face les Italiens se préparent à se défendre par les traits et les machines de guerre, ainsi que par de larges haches, et font tomber des pierres. Les uns se tiennent au bastingage avec des épées ou des piques de fer, et empêchent les Teucres attaquant de prendre les navires, d'autres lancent des fers ou font tirer des machines sur les denses colonnes sur les navires ; les forces des hommes succombent aux coups, partout on entend l'immense cri de ceux qui exhalent leur dernier souffle criblés de blessures et qui succombent devant Mars impitoyable. La clameur monte au ciel, les deux rives tremblent, les eaux résonnent de tant d'assauts des flottes et la plaine de Neptune s'effraie d'être tant rougie de sang ; le vent du sud soufflant en poupe entraîne bien vite les vaisseaux aux voiles gonflées et ne cesse de souffler avant de les avoir placés sur les eaux amassées là où le Bosphore sépare les deux continents. Le vent les abandonne là, les voiles agiles se détendirent à l'approche des remparts.

Alors vraiment commença le combat, le moral des Teucres s'accrut avec l'accalmie : ils pensaient que les Latins fatigués et démoralisés ne résisteraient pas à un long effort. De plus la honte les aiguillonne, leur prince Mehmed qui les regarde du rivage tout proche anime leur furie. Ils lancent une immense clameur ; la mer et les villes résonnent du cri des hommes, et les murailles du son des trompettes. Alors les véloces trirèmes se lancent sur l'écume bleutée, poussées par les rames. Dans un grand assaut de concert elles attaquent les bateaux latins, enserrent leurs hauts flancs ; mais les Latins ne restèrent pas passifs : dès que le vent apaisé disparut, ils joignent les coques par un câble, lient toutes les poupes par des cordages tendus, et elles restèrent liées en mer comme quatre tours. La flotte barbare se déchaîne ici, attaque là, la plupart essaient d'en venir aux mains ; une autre part se tient en retrait et essaie de faire reculer les hommes sous ses flèches ; en face, ils se tiennent armés sur les hautes poupes, épées tirées, avec de grandes haches, et tranchent les mains de ceux qui agrippent le bordé ou transpercent les poitrines à coups de lance. Des corps de Teucres sans mains tournoyaient jusque dans les flots, ils tombaient sans vie de toute leur longueur sur les rangs de leur camp et font des ravages chez les leurs par leur grand poids, et les pierres et les traits ne laissaient aucune relâche à l'ennemi ; les boucliers sont défoncés et ne peuvent soutenir les coups ; l'écu et le casque résonnent de coups incessants dont la force les fend.

Lorsqu'un sanglier velu sous la poursuite quitte les hautes crêtes de la montagne et entre dans un val boisé sous les abois de la meute, si l'onde d'une rivière ou un marais trop boueux l'empêche de passer, la meute pressante des chiens le suit et les armes hostiles des brigands menaçants ne lui permettent pas de faire demi-tour ; alors il s'arrête furieux, et baisse ses défenses menaçantes comme des éclairs, il écume, terrible, les soies se dressent sur son dos effrayant, les yeux brillent comme des éclairs, il se met en colère et en rage ; alors il s'élance avec fougue et se jette au milieu des chiens, puis il se déchaîne contre les brigands eux-mêmes, frappe durement, et jette à terre en sang tantôt l'un tantôt l'autre ; bientôt le reste de la troupe recule, effrayée du rude massacre et craintive devant un tel précédent ; les chiens eux-mêmes n'osent pas s'engager directement : ils aboient de loin au vent, les hommes lancent de loin des traits en vain. C'est bien ainsi que cela se passa entre la flotte des Teucres et celle des Italiens.

Phœbus d'or avait déjà terminé sa course dans les ondes de l'Océan, et la nuit avait étendu l'ombre humide sur les terres lorsque les vaisseaux meurtris des Teucres se retirèrent du combat et partirent fourbus : ils remportent les signes de leur honte avec des gémissements, et les corps des leurs. De leur côté, sous la nuit obscure, des trirèmes des Vénitiens remorquent jusqu'à un mouillage sûr les quatre nefs italiennes, attachées par des câbles obliques à la poupe. Les marins vainqueurs tout joyeux prennent soin de leur corps, réparent leurs forces par un repas, puis reposent leurs membres par un doux sommeil et reposent leurs cœurs de leurs soucis.

V. Mehmed bouillonne d'une vive colère pendant la nuit ; son cœur refuse le repos, ses yeux le sommeil apaisant ; une douleur extrême et une vexation insensée nourrissent ses lourds chagrins. Divers échecs se le disputent dans son cœur : le combat perdu et la perte de ses soldats lui repassent devant les yeux, et la gloire manquée du butin espéré l'aiguillonne. Il décide de prendre les navires latins et de venger les siens : tout d'un coup, il arrache son corps au matelas profond, furieux et bouillant de colère, il tire les siens de leur sommeil à grands cris.

Il leur ordonne de faire monter avant le jour sur les hautes montagnes au-dessus de Galata une machine de guerre énorme, et de la faire tirer pardessus les maisons de cette ville, les pénates de Galata, dans le port, sur les navires eux-mêmes avec des boulets prévus contre les murailles, et de les détruire au mouillage au milieu du port.

On exécute les ordres en hâte. Le soleil de retour venait de balayer le monde de ses rayons : tout d'un coup, la bombarde tonna à grand fracas, troublant les esprits à l'improviste, fendit l'air en émettant une dense fumée au-dessus des murailles du faubourg, l'œuvre de Mars arrive et arrache l'extrémité de la poupe et la jette dans l'onde amère. Voilà qu'un autre rocher sifflant, d'un poids inférieur, tombe dans le port et frôla le côté de la poupe tourné vers le port. Il n'y eut pas à attendre, car deux canons se tenaient là : le boulet suivant siffla et tomba au milieu des nefs de haut bord, mais s'engloutit dans les flots sans en toucher une. Alors les vaisseaux prirent peur et désertèrent la chaîne, tournant le dos aux murailles sur leurs ancres ils se portent vers les rives hautes de Galata et s'abritent sous le mur. Mais les Teucres ne cessent pas pour autant de tirer sous le mur même, si jamais par quelque coup heureux ils pouvaient couler un bateau. Les boulets passent juste au-dessus des toits des maisons de Galata lorsque le coup est lancé trop faiblement, et bien qu'alors Galata restât en paix avec le prince Mehmed elle subit les épreuves de la guerre.

Mais les Phrygiens eurent à sentir que la divinité bienveillante était irritée. Il y avait un navire génois, dans lequel son immoral propriétaire Barnaba Centurione[73] avait apporté une énorme quantité d'huile d'olive pour le commerce ; il l'avait vendue aux Phrygiens à prix d'or pour qu'ils en arrosent les canons brûlants, afin qu'ainsi arrosés ils tirent des coups doubles et envoient des boulets jumelés contre les murs, apportent plus vite aux ennemis la ruine souhaitée et ouvrent une brèche. Un boulet, chose étonnante, quand il sortit du canon à travers l'air fluide, s'éleva tout d'un coup dans les airs et fila tout droit bien vite à travers les nuages denses avec autant d'élan que la foudre précipitée du haut du ciel ; puis, sous les yeux de tous, il fondit vers ce navire, amarré près de la rive, et le frappa au milieu. Les joints du bordage sautèrent, le boulet alla jusqu'au fond de la coque et la brisa ; aussitôt que la coque rompue prit l'eau, elle sombra dans la mer, et un vaste tourbillon suivit le boulet. On applaudit aussitôt des deux côtés ; les chrétiens acclament la divinité juste, disant

73. Né à Gênes vers 1400, le noble Barnaba Centurione, fils de Teramo Centurione *olim* Becchignone vint s'installer à Péra au début des années 1430, où on le trouve comme partenaire d'affaires habituel de Cristoforo Pallavicino et Francesco Draperio : il n'est autre que le « Bernaba Zenturion » abondamment cité dans le livre de comptes de Giacomo Badoer, le célèbre marchand vénitien qui résida à Constantinople entre 1436 et 1440 (voir également à son propos le document du 7 août 1453, p. 662-663 et 675).

que les colères de Dieu étaient justes, et proclament que Centurione a payé le juste prix[74], bien que l'homme eût encore à souffrir des pertes plus grandes. Pendant qu'il essaie discrètement de sauver ses filles d'âge tendre, de petites filles, l'orgueilleux vainqueur Mehmed s'en empare lui-même et se réjouit de son butin[75].

Sur ces entrefaites, le prince des Phrygiens en personne, comme il voit que la chaîne retient sa flotte hors du port et que les accès sont en même temps interdits par les navires italiens, imagine de la transporter par un artifice à travers les hautes montagnes jusqu'au port, en suivant l'exemple d'un roi perse[76], et en même temps de couvrir la mer d'un pont[77] flottant et de faire passer jusque dans la Ville ses bataillons à pied sec par-dessus la plaine liquide et les ondes. La renommée rapporte que Xerxès jadis jeta un pont sur la mer grondante de l'Hellespont, joignit[78] ainsi l'Asie à l'Europe et fit passer son armée innombrable d'Asie en Europe à pied sec ; on dit aussi qu'il aurait fait passer à ses navires la crête menaçante du

74. La « culpabilité » de Barnaba, dont la nef avait précédemment porté de grandes quantités d'huile qu'il avait vendue aux Ottomans et qui servirent aux canons de Mehmed II, est certainement authentique, car Leonardo de Chio, p. 706, rapportant lui aussi l'infortune du navire de « Centurione », insinue également qu'elle intervint « peut-être à cause d'un crime ». L'événement, qui eut lieu le 5 mai 1453, est rapporté aussi par Barbaro, p. 486-487 – qui, s'il ne donne pas l'identité de l'armateur du bâtiment, en évoque avec force détails la cargaison au moment de sa destruction –, tandis que Kritoboulos d'Imbros, p. 284 et Doukas, p. 153, y font plus brièvement allusion.
75. L'information sur le sort réservé aux filles de Barnaba au lendemain de la chute n'a pu être confirmée par des documents d'archives. Elle est étonnante, dans la mesure où ce dernier vivait avec sa famille à Péra, et non à Constantinople, et que seuls furent faits prisonniers par les Turcs les Pérotes surpris dans la capitale byzantine le jour de sa chute. On ignore donc pourquoi ses filles se trouvaient alors à Constantinople. L'explication en est peut-être que, d'après une documentation encore inédite, Barnaba était l'époux d'Isabella, sœur des frères Bocchiardi (Buzardo), qui eux résidaient bien dans la cité impériale. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être cette volonté de Barnaba de rester au plus près d'elles dans l'espoir de finir par les racheter, qui explique le fait, étonnant, qu'au contraire de la grande majorité de ses compatriotes, il se soit obstiné à rester sur place, jusqu'à sa mort survenue en 1462-1463, tandis que ses fils regagnaient Gênes, où on les trouve dès 1456. Avec ses oncles Bocchiardi, son fils aîné Andrea prêta longtemps son concours aux Goudélès en exil en Italie du Nord.
76. L'allusion, explicitée un peu plus bas, est au roi perse Xerxès qui, pour envahir la Grèce en 480 av. J.-C., jeta un pont de bateaux sur l'Hellespont et creusa un canal à la base de la péninsule de l'Athos pour faire passer sa flotte sans dommage. Posculo imagine néanmoins contre toute vraisemblance que les Perses auraient fait passer leur flotte par-dessus la crête escarpée de la péninsule, et non à la base de très faible altitude, pour mettre leur exploit au-dessus de celui de Mehmed II. Dans la littérature grecque classique, ces deux initiatives de Xerxès étaient considérées comme des exemples par excellence de la démesure *(hubris)* que les dieux ne pouvaient manquer de sanctionner par la défaite perse de Salamine ; c'est sans doute le sens ultime de la comparaison de Posculo.
77. Le mot latin *pontus* désignant la mer permet à Posculo une paronomase intraduisible avec *pons*, le pont : *Pontum ponte*.
78. Nouvelle paronomase, *junxit rejunctam [...] Asiam*, « joignit l'Asie rejointe ».

mont Athos et parcourir voiles déployées le sommet, osant à Neptune mettre le joug.

Une petite montagne domine la ville de Galata, au-dessus de son sommet, remarquable par ses plantations, très favorable à Bacchus, fertile en raisin et en pommes, aménagée en jardins agréables, facile à gravir, plane au sommet, descendant vers la mer par une petite vallée, non loin d'une paire de colonnes[79] qui se dressent droit vers le ciel, où les navires ont coutume d'attendre le vent favorable – du nord pour aller vers l'Ionie, du sud pour aller vers le Pont-Euxin. C'est là que le prince jugea que la montée serait facile pour les bateaux arrachés à la haute mer. Il ordonne d'abattre la forêt dans cette vallée et d'y jeter une large chaussée jusqu'au haut de la montagne, puis de porter les vaisseaux d'une petite poussée du sommet jusqu'au port par la chaussée.

On obéit aux ordres sans retard. La chaussée commencée au fond de la vallée embrasse le côté de la montagne et se dirige spacieuse par les pentes jusqu'aux rives du port ; on pose en foule à terre des poutres équarries transverses, à faible distance entre elles. Puis les Teucres rivalisent d'efforts pour tirer les navires sur les poutres graissées. Les bateaux montent à la force du bras les hautes crêtes de la montagne puis dévalent lancés jusqu'au rivage d'une mer inconnue : étonnés d'avoir passé un col élevé, ils sont rendus à la mer et s'installent au fond du port, tirant de larges bords dans les flots. Bientôt, une part de la flotte phrygienne était déjà transportée et tenait le fond du golfe : la guerre sur Neptune s'étendait aussi vers le port, et le pont appuyé sur des outres[80], fait de planches et de poutres jointes, se tenait au milieu entre l'onde et le rivage.

VI. Alors les Italiens, Vénitiens et Génois, forment le projet d'incendier la flotte phrygienne qui ne s'attendait à rien de tel, à l'endroit du port où elle se tenait, dans le creux du rivage. Les amiraux de la flotte vénitienne se rassemblent dans la maison sacrée de Pierre aux clés[81]. Il y a aussi

79. Le Diplokiônion ou Diplokiôn. Sur le site voir la note qui lui est consacrée dans Doukas, p. 145.
80. Ou des tonneaux.
81. Ce conseil se réunit le 23 avril selon Barbaro, p. 483, mais dans l'église Sainte-Marie du quartier vénitien. L'église latine Saint-Pierre de Constantinople dans laquelle il se tint selon Posculo était, elle, proche de la maison du baile * des Vénitiens mais hors de la concession de ces derniers, à sa limite. Elle avait été construite au XII^e^ siècle par les Pisans. Voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 573. Le 21 juillet 1449 le pape Nicolas V en accordait à titre viager

Giustiniani, le chef génois. Présent aussi le grand Battista Gritti, portant en son cœur sa fidélité [82]. Présente aussi une foule de Génois. Ils décident d'aller dans l'obscurité de la nuit avec des effectifs organisés et de mettre le feu à la flotte phrygienne, et soit de couler ses navires, soit de les ramener comme prises.

Mais le silence est rarement assuré avec beaucoup de participants. Un messager impudent, Angelo Zaccaria, va en hâte de Galata auprès de Mehmed révéler les projets des siens, les incendies qui menacent les navires [83]. Mehmed ordonne aussitôt de tirer les navires à terre, et de garnir le rivage de nombreuses bombardes, et enjoint aux guetteurs de passer la nuit sans sommeil tout en garnissant l'endroit de plusieurs milliers d'hommes.

Les chevaux de Phaéton cueillaient déjà les graines d'ambroisie, leur course achevée, et reposaient leurs corps fourbus [84], et la nuit noire avait recouvert le pôle d'une ombre immense et arrivait au milieu de son chemin lorsqu'une partie de la flotte italienne avança en silence en direction du camp troyen pour livrer les vaisseaux aux flammes voraces. Deux trirèmes vénitiennes aptes et rapides choisies parmi toute la flotte ouvrent la marche, et une birème argienne – en vain. Avec les hommes et armes d'Italie la grande trirème fut confiée à celui qui la possédait, l'éminent Giacomo Cocco [85], noble rejeton, qui l'avait équipée et commandait lui-même une troupe choisie de jeunes gens. Mais avec à sa haute poupe le côté exposé aux boulets protégé par du cuir rembourré, Giovanni le Génois se présente en premier dans le but de recevoir les coups sur un navire renforcé, dans la grêle de boulets. Les navires avancent silencieusement sur

---

les revenus annuels, de 24 florins d'or, à l'archevêque de Mytilène Leonardo de Chio (N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 432-433).

82. Posculo ne ménage jamais les épithètes laudatives à l'égard de Battista Gritti : il est vrai que ce dernier s'employa ensuite à le racheter (voir introduction).

83. Posculo s'est manifestement trompé sur l'identité du « traître » génois en question. Connu par ailleurs (voir ainsi le document du 7 août 1453, p. 663) le bourgeois de Péra Angelo Zaccaria a pu effectivement être envoyé auprès de Mehmed II comme ambassadeur par le podestat* de Péra Angelo Giovanni Lomellino à ce moment-là – ou plus vraisemblablement un peu auparavant – mais pour une autre question, et c'est l'interprète qui l'accompagnait à cette occasion, Nicolò Pagliuzzo (le « Faiuzo » dénoncé par Barbaro, p. 484), qui en aura profité pour faire savoir aux Turcs le coup de main projeté par les défenseurs contre leur flotte. Voir à ce propos le document du 1er avril 1457, p. 837-845.

84. Autrement dit : la nuit vient de tomber.

85. La grande trirème dont Giacomo Cocco de feu Marino était le patron était la galère de Trébizonde qui fit halte à Constantinople le 4 décembre 1452. Voir Barbaro, p. 467-468 et 483-485, qui raconte en détail l'épisode de la tentative qu'il dirigea de brûler la flotte turque et sa fin tragique, le 28 avril.

cette route. Voici qu'on voit se lever une torche au sommet de la tour de Galata : on croit que c'est le messager lui-même qui avait fixé ce signal pour les Teucres, indiquant que les vaisseaux chrétiens quittaient leur mouillage. Les ennemis le voient, et soudain en ordre de bataille attendent la flotte qui approche dans les ténèbres de la nuit opaque. Cocco approchait à peine du camp.

[...] [86]

À faible distance de la grève, il exhorte ses compagnons et dit : « Soyez des hommes, je vous en prie, compagnons, et gardez en mémoire d'où vient votre race, vous qui êtes nés d'origine italienne et vénitienne, gardez leur honneur, et retrouvez la réputation antique de l'Italie qui a toujours vaincu les armes ennemies ; aujourd'hui, une brillante victoire nous attend ; dans nos mains maintenant se trouve une certitude de salut, si Dieu nous permet de brûler leur flotte, les armes des Teucres ne vaudront rien contre la Ville de Constantin. Maintenant il y a besoin des forces et du courage des Italiens. Je vous ai choisis comme compagnons pour une occasion qui nous donnera ou le triomphe sur l'ennemi ou la mort avec les honneurs. Accélérez la cadence et que chacun s'arme de torches, incendiez la flotte des Teucres sous mon commandement ! » Sur ces mots, il se saisit avec ardeur d'une torche enflammée de la main gauche, de la main droite dégaine une épée fulgurante et donne un baiser à la croix ; tous font de même ; la jeunesse dévouée court à son destin, et la birème poussée à fond vole devant les autres navires. À peine eurent-ils commencé à lancer les torches sur la flotte que voici la lourde bombarde qui tire et tonne dans les ombres de la nuit noire ; sans avoir visé elle atteint l'avant du navire, là où ses bordés se rejoignent, imbriqués en étrave, et fendent les flots marins, et le fracasse aussitôt de la proue à la poupe, le fond du navire prend l'eau, cède peu à peu à l'onde, et tout d'un coup coule entraîné dans un grand tourbillon qui emporte les hommes. En nageant, ils ne réussissent pas à revenir à la surface, appesantis par leurs armes ; une clameur pitoyable s'élève ; la nuit hostile leur refuse les secours, le poids des armes les entrave. Cocco, se tenant à la surface appuyé sur une rame, demande d'une voix forte qu'une chaloupe approche, luttant pour vaincre les eaux ; mais pendant qu'il réclamait en vain du secours, le poids de ses armes l'entraîne par le fond, avec ces

86. Le vers suivant manque dans les deux éditions.

dernières paroles : « Ô citoyens, je vous recommande mes enfants et mes proches, et à Dieu mon âme, je meurs, ayez pitié de notre sort, je vous en prie [87]. » Il est entraîné au fond de Neptune tout en vociférant ainsi.

Alors le reste de la flotte chrétienne, terrifiée d'une telle perte, recula et n'osa point engager au corps-à-corps avec le Teucre un combat perdu d'avance. Une foule de canons tirent ; tout résonne de leur grondement, comme si l'éther tonnait. Le jour venant, les Teucres victorieux poussent des cris de joie jusqu'au ciel. Une grande tristesse accable les Latins chrétiens. Alors tout d'un coup tous retournent aux remparts abandonnés que les orgueilleux Phrygiens attaquaient en les ébranlant avec un bélier, se déchaînant tout autour, et les canons avaient causé de forts dégâts et de grandes brèches. En face, les chrétiens se hâtent d'élever des remblais et compensent par des levées de terre les dommages des murs écroulés.

Voici que les licteurs phrygiens traînent devant les murs, dans un grand tumulte, des prisonniers nus, les mains liées derrière le dos. La foule barbare les entoure et les insulte, l'épée dégainée, prête à les tuer, et s'élance en hurlant, assoiffée de sang humain. Ils les contraignent d'abord à dire qui ils sont, puis massacrent sous les yeux de leurs compagnons les fidèles soldats que Cocco avait emmenés avec lui dans cette noire nuit où il périt. C'étaient les rares légèrement armés qui avaient pu atteindre à la nage le rivage où l'ennemi avait son gigantesque campement : trois fois, quatre fois plus malheureux ceux qui ne périrent pas sous les flots ! En échappant à une mort sans violence, faits prisonniers ils périrent égorgés comme du bétail sous les coups d'hommes ignobles. Mais, consolation dans un triste revers, le roi ordonna de célébrer leurs funérailles et de dresser une tombe vide en récompense de leur valeur, et le prêtre intercéda pour leurs âmes valeureuses auprès du Christ par une cérémonie, et fit les prières d'usage.

87. C'est le 18 juillet 1453 que le Sénat vénitien exauça les derniers vœux « du noble Giacomo Cocco » en prenant des mesures en faveur de la postérité de celui « qui, patron d'une de nos galères de Romanie *, alors qu'il se trouvait à Constantinople voulut nous faire honneur contre les Turcs et en est mort, ses enfants étant ainsi demeurés dans des conditions financières précaires ». Il leur était versé dans l'immédiat la somme de 60 ducats pour leur entretien pour l'année suivante, à charge pour les proviseurs du sel, au terme de cette année, d'acheter pour 600 ducats d'or en emprunts d'État pris sur l'argent de la Commune pour le mariage de ses filles – ce capital devant aller à leur frère si elles mouraient avant leur mariage – et d'acheter pour le fils du défunt autant d'emprunts d'État qui lui assureraient un revenu annuel de 60 ducats (Archivio di Stato di Venezia, Senato, Terra, reg. 3, f. 73^{v} [*olim* 71^{v}]).

Cependant les Latins, le cœur brûlant de colère, ne laissèrent pas impuni un crime aussi affreux. Leur immense douleur suscite le courroux de leur âme. Ils se saisissent des Teucres qu'ils se trouvaient tenir captifs, les conduisent ligotés aux murailles, les traînent au sommet, et là les contraignent à révéler la colère de Mehmed en leur faisant témoigner que c'est lui et ses actes monstrueux qui sont la cause de leur trépas ; puis on les décapite. Bellone [88], ensanglantant des deux côtés les mains dans des nombres équivalents, compense ainsi le massacre par le massacre.

VII. On avait élevé jusqu'aux cieux une grande tour de bois tournée contre les murs de la Ville et les Teucres l'avaient portée jusqu'aux bords du fossé, au milieu entre les portes qu'ils appellent des noms purs de Porte Dorée et de Porte de la Source [89], là où les ennemis se préparent à attaquer le mur et comblent le fossé en jetant du bord de la terre dans des hottes qu'ils apportaient nuit et jour sans relâche de loin, abrités par une longue tortue et des mantelets.

Ce secteur ravagé par les bombardes était sous la garde du courageux Storlado [90] et de l'audacieux Mollino [91], le premier Vénitien et le second Génois. Non loin se trouvait leur égal, Gritti, qui, lorsqu'il vit que l'on allait longtemps attaquer les remparts et que les efforts des Latins pour l'empêcher par des flèches et des traits étaient vains, projette une destruction soudaine de la tour par le feu ; il exhorte de ses cris ses compagnons latins et les citoyens pélasges.

Joyeux à l'idée d'incendier rapidement la tour, ils ceignent leurs armes, et Grecs et Latins partent d'un seul élan et d'un seul cœur prêter main-forte, les flammes brillent. Ils font une sortie par une petite poterne jusque-là inconnue des Teucres dans cet usage, franchissent le fossé au pas

88. Déesse romaine de la guerre.
89. *A fonte*, soit la Porte Pègè (voir *supra*).
90. Éd. Dethier : *Storladus* ; éd. Ellissen : *Stornado*. Il s'agissait de Bernardo Storlado, effectivement un Vénitien, qui était courtier à Constantinople à l'époque : voir T. Ganchou, « La *fraterna societas* », p. 133-134, et L. Balletto, « I Genovesi e la caduta di Costantinopoli », doc. 4, p. 299-300. Il mourut lors des combats du 29 mai.
91. Éd. Dethier : *Mollinus* ; éd. Ellissen : *Mollisro*. L'identité de ce personnage, présenté comme Génois par Posculo, est problématique. En effet le patronyme n'est pas ligure, et rappelle plutôt le nom de famille vénitien Da Molin *(de Molino)*. Le seul patronyme génois ressemblant, par ailleurs porté par une famille pérote à l'époque, est celui de *Mollinarius*, *de Mollinariis*, illustré par le bourgeois de Péra Nicolò Mollinario (voir A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene.* I, *Pera*, doc. 17 et 49, p. 76 et 131).

de course, s'approchent de la tour, dispersent en un instant ses gardes ; ils mettent le feu sous son plancher et accumulent contre elle des matériaux secs et inflammables. La flamme apparue d'un coup s'éleva de partout et serpentait le long des madriers secs. Des milliers de Phrygiens sortent de leur camp en hurlant, pressés par Mehmed, et vont au secours de la tour en feu. Sans peur devant un tel assaut de l'ennemi, une phalange aux boucliers jointifs se tient ferme, entourant de loin la tour et tenant la route des fossés, et repousse les ennemis jusqu'à ce qu'une flamme fasse rage et embrase les planches en hauteur, et que la tour s'effondre à terre. Les Teucres tentent de rompre la ligne des chrétiens par des assauts répétés, et les pressent tantôt à coups de longues lances ferrées, tantôt à l'épée, mais en face les citoyens tiennent comme des murs vivants et ne rompent pas la ligne. Si la tour n'avait pas brûlé entièrement, ils n'auraient à coup sûr jamais reculé ; mais tant et tant de milliers de Phrygiens sortent de leur camp que livrer bataille hors de la Ville devenait clairement dangereux. La trompette militaire sonne la retraite, ordonnant aux citoyens de quitter un combat inégal, sur l'ordre du roi ils se replient virilement. Ils cèdent peu à peu le terrain à l'ennemi, mais aucun ne tourne le dos. Ils se dirigent vers le fossé et rentrent en sécurité à l'intérieur des murailles en laissant la tour demi-brûlée. Sans retard les Teucres combattent le feu en jetant de la terre : les flammes étouffées s'apaisent, le combustible est dispersé largement, et le feu refuse de dévorer ces éléments éparpillés.

VIII. Mehmed, ne perdant aucun instant ni aucun moyen pour venir enfin, victorieux, à bout de la Ville grecque, essaie des pièges variés et des ruses secrètes. Il ordonne que des gens expérimentés dans cet art et habitués à extraire l'airain du cœur des montagnes métallifères et à descendre dans les entrailles de la terre creusent loin du mur, pour que l'ennemi ne s'en rende pas compte, des tunnels qui iront à l'intérieur des remparts. Sur cet ordre, ils creusent lentement les profondeurs de la terre et dégagent une large voie sous les ténèbres. Ils pénètrent la nuit profonde et creusent la terre sous les fossés et la large fondation des remparts. Des Teucres en grand nombre s'activent dans des tâches désordonnées ; les uns creusent le tunnel à la pioche, les autres évacuent la terre en se la passant de main en main ; d'autres placent une poutraison en longue chaîne et la soutiennent par de nombreux supports pour que la terre et la voûte au-dessus d'eux ne s'effondrent pas ; les torches dissipaient la nuit, et ils avaient

dépassé les murs. Les Grecs à l'intérieur, avertis de ce danger, suivent l'exemple des Teucres : ils creusent secrètement des tunnels perpendiculaires en silence, et à l'oreille détectent le lieu des embûches ; une fois le bruit des ennemis perçu par des écouteurs, ils creusent à leur rencontre. Les Teucres avaient dégagé sous terre un couloir assez large à droite et à gauche d'où partaient dans plusieurs directions les voies qu'ils avaient creusées en cachette, tout d'un coup les citoyens y déboulent par le tunnel nord et engagent un combat à l'aveuglette. L'ennemi est en déroute. Une partie s'échappe à la faveur de l'obscurité et enfin arrive à l'air libre, bien loin, nue, ayant abandonné armes et compagnons. Après avoir repoussé ou tué les ennemis, les chrétiens obturent le tunnel et y mettent le feu. La terre ébranlée par la fumée s'effondre, la charpente consumée par le feu. Ils reviennent enfin vainqueurs à l'air pur avec le butin pris à l'ennemi, et reçoivent du roi une prime.

Les Phrygiens pourtant ne sont pas dissuadés par cet échec. Partout ils tentent l'attaque à la dérobée en divers endroits, et essaient des voies secrètes sous la terre, au cas où ils réussiraient à tromper la vigilance des Grecs. Mais le destin qui avait voulu que la Ville ne périsse pas sous une attaque dérobée des Phrygiens l'interdit : la Ville ne devait pas avoir le même destin que Troie. Les Teucres tantôt sont emmurés dans une horrible prison quand les tunnels sont obstrués, tantôt périssent par le feu, une partie est tuée à l'arme blanche ; leur colère eut comme sépulcre celui qu'ils s'étaient creusé eux-mêmes.

Pendant ce temps, on se rendit compte que d'autres Teucres essayaient de jeter bas la muraille vers la Porte Kaligaria[92] et d'ébranler ses fondements en les renversant par le bas : une immense terreur saisit les citoyens qui ignoraient jusque-là qu'ils couraient un tel risque. En hâte ils creusent un profond tunnel, et s'engagent en silence vers le fond de l'antre ; sans être eux-mêmes vus, ils aperçoivent les Phrygiens ardents à la tâche, ils les voient faire rouler des rochers arrachés au mur, creuser ses fondations, ils voient le mur partiellement déchaussé suspendu en l'air, appuyé sur de forts étais. Les uns apportent de longues poutres, les autres les placent équarries sous le poids du mur suspendu pour que, quand l'heure serait venue et qu'on y aurait amassé du bois et des claies de sarments enduites de poix noire, on place du feu par-dessous, que la flamme prenne aussitôt

92. Porte située près du palais des Blachernes. Voir *supra*.

et que le mur tombe. Après être restés un moment à voir cet ouvrage, les citoyens s'élancent. Une part d'entre eux met le feu et barre les voies de retraite, l'autre engage le corps-à-corps en maniant le fer avec ardeur. Pris entre deux dangers, les Teucres n'opposent aucune résistance. Une partie s'enfuit en volant à travers les épées et devance les incendies au pas de course. Pendant ce temps, le feu dévore les amas de torches poissées, les claies et les sarments secs ; les madriers brûlent et s'effondrent, la terre remplit la cavité du tunnel. Quelques Teucres restèrent ensevelis. Les citoyens réparent le mur déchaussé, remplissent les brèches, et enfin reviennent joyeux à l'air libre.

IX. Cela faisait deux pleines lunes [93] que Mehmed essayait par tous les moyens d'abattre les murs, en utilisant les tunnels et les canons ; la tortue avait permis de combler les fossés là où les murs avaient été détruits, et les machines restaient dressées sur les hauteurs. Il décida de tenter par les armes la décision ultime de la guerre et de mettre un terme à ce long effort. Il convoqua aussitôt les premiers de ses compagnons de combat sous sa tente, et une fois ceux-ci rassemblés il leur adressa ces mots : « Compagnons, je confesse qu'il serait vain de s'imaginer pouvoir ragaillardir par la parole ceux qu'une longue expérience de la guerre dans leur vie a rendus experts ; votre fidélité brillamment apportée à mon père, les grands triomphes qu'il a remportés en votre compagnie et ses campagnes glorieuses ne me permettent pas de douter que vous remporterez un succès éclatant en soumettant la Ville – à moins bien sûr que mon esprit de divination ne me prédise ce que je souhaite. Qui en effet se permettrait d'espérer autre chose, s'il vous revient à l'esprit quelles places fortes il nous a jadis été permis de prendre grâce à votre vigueur sous les armes ? Pour ne pas revenir aux faits anciens, ce mur détruit qui se trouvait en Achaïe [94] en témoigne aux cieux. Autre témoin encore de votre valeur, cette Thessalonique riche de ressources à qui il n'a servi en rien d'être ceinte de hautes

93. C'est-à-dire un mois. En réalité, les bombardements ont commencé le 11 avril, un mois et demi avant l'assaut final.

94. L'Achaïe désigne ici l'ensemble du Péloponnèse. Allusion au mur de l'Hexamilion, qui datait de l'époque romaine, la formidable muraille qui barrait l'entrée du Péloponnèse au niveau de l'isthme de Corinthe. En 1415 l'empereur Manuel II le restaura une première fois. Les Ottomans y firent une brèche lors de leurs incursions de 1423 et 1431. De nouveau restauré par le futur Constantin XI, alors despote* de Morée, en 1444, les Turcs le détruisirent en 1446 : c'est à cette destruction-là que fait allusion ici Posculo.

murailles : elle est enfin abattue, prise par votre assaut par-dessus le rempart[95]. Il subsiste des châteaux détruits que je pourrais mentionner comme des cadavres en ruine. Mais quelle tâche vais-je proposer à ceux qui ont accompli ces hauts faits ? J'ai diminué pour vous ce qui aurait été de grands efforts, je vous ai fourni une voie facile pour traverser les remparts. Vous les voyez abattus et nivelés jusqu'au sol, et les fossés comblés de mottes. L'ennemi s'abrite derrière une mince palissade et un faible remblai, qu'un homme vigoureux franchirait d'un seul bond. Voilà déjà deux mois écoulés depuis que nous avons dressé notre camp et nous avons cherché à fournir un large chemin par tous les moyens. Nous avons ouvert des accès par le fer, il faut maintenant user de nos bras pour s'emparer de cette Ville pour laquelle nous sommes venus ici. Il ne nous reste plus beaucoup d'efforts à faire : peu d'ennemis garnissent le remblai ; ils occupent à peine les murailles, éparpillés en petit nombre. Donc dès que le troisième jour éclairera la terre, tous, les armes à la main et l'esprit offensif, entourez les murailles de tous vos bataillons et tâchez de prendre la Ville d'assaut. Des récompenses exceptionnelles attendent les hommes qui graviront les premiers les murailles. Tout ce que chacun se trouvera en butin et en captifs, je vous le concède entièrement comme butin. Je souhaite trouver une terre ravagée par les œuvres de Mars. »

Il dit, et les régiments répondent aux paroles de leur chef par une clameur : ils réclament à haute voix le combat, dans l'espoir du butin. La rumeur vole à travers le camp, et va jusqu'aux oreilles des hommes annoncer que le temps et le jour du grand combat sont venus. Chacun promet à la Ville un sort cruel. Les Teucres se laissent aller à leur nature, disséminés dans les tentes, et passent des nuits joyeuses avec de longues danses ; les chants résonnent avec les tambours, et de-ci de-là on tire le canon. Une foule de feux brillent dans le camp. On croirait les fêtes orgiaques de la déesse que la vaine Antiquité avait appelée faussement la mère des dieux, ou les cérémonies nocturnes triétériques de Bacchus la nuit sacrée, tant le camp retentit de cris, tant les tambours ébranlent l'air. La rumeur fait un détour jusqu'à la Ville, annonçant le jour de l'assaut ; une grande terreur saisit le cœur des hommes ; chacun s'équipe cependant et prépare ses armes. Mais une partie d'entre eux, qui d'abord s'était

95. Ne pouvant plus en assurer la défense, en 1423 les Byzantins avaient cédé Thessalonique aux Vénitiens, qui la tinrent jusqu'en 1430, date à laquelle elle fut conquise par les Ottomans.

exhibée au combat tant que Mars n'offrait pas de danger et qu'il n'y aurait pas de vraies batailles, se cache, prise d'une peur honteuse et se dirige discrètement vers Galata ou les navires, ô honte ! Et toi, Nicolò Giustinian, l'âme intrépide tant que ce fut l'amorce de la guerre et que le canon n'avait pas encore abattu les murs, supportant seul les périls, qui as osé écrire aux Vénitiens sur des papiers trompeurs qu'aucun risque de guerre ne menaçait alors la Ville des Pélasges et que les Grecs ne manquaient pas de ressources, alors que tous demandaient dans leurs prières et leurs vœux qu'on leur porte secours, tu es maintenant le premier à chercher une cachette dans ta peur extrême : tu te saisis de ton argent et de tes richesses que tu as gonflées ici manifestement comme la harpie Celéno, et tu les dissimules dans une trirème, tu loues une maison à Galata, tu désertes la Ville et avec ton fils tu habites Galata de jour, mais la nuit tu quittes même Galata pour les bateaux vénitiens – honte intense, dégénérée, pour ta lignée [96] !

X. Lorsque son cycle accompli Phœbé [97] apparut blanche, elle avance triste, messagère d'un destin malheureux et d'une défaite prochaine. Car c'est triste, la face couverte plus qu'à moitié du voile d'une nuée noire,

96. Quoique non attestée par ailleurs, la fuite honteuse du noble vénitien Nicolò Giustinian de feu Bernardo avant le 29 mai est tout à fait crédible, car les archives vénitiennes montrent le personnage déjà à Venise le 16 juillet 1453. Ce jour-là il se présentait devant le Sénat pour annoncer qu'il avait en sa possession d'importantes sommes d'argent qui lui avaient été confiées à Constantinople avant la catastrophe par diverses personnes – et en particulier 2 100 ducats d'or appartenant à Andronic Koumousès, trésorier de Constantin XI, tombé lors de la chute (voir T. Ganchou, « La famille Koumousès », p. 64-66 ; doc. 1, p. 89 ; doc. 5, p. 95-96). Avec son frère Giovanni (« Zuan Zustignan »), qui était son associé en affaires, « Nicholo Zustignan » (comme ils sont connus dans Badoer, *Il Libro dei conti*, entre 1436 et 1440) fréquente Constantinople dès le début des années 1430. À partir de 1446 il y demeure seul, Giovanni ayant entre-temps regagné Venise, mais il fait venir sur place son fils Bernardo, celui-là même avec lequel il s'enfuit de Constantinople d'après Posculo, et qu'il fit inscrire à la « Balla d'oro » le 29 novembre 1453 (Archivio di Stato di Venezia, *Avogaria di Comun, Balla d'oro*, reg. 163-II, f. 292^{r}). S'il est vrai que Nicolò envoya à Venise des missives assurant qu'il n'y aurait finalement pas de guerre entre les Byzantins et les Ottomans, il ne peut toutefois être tenu pour responsable, comme Posculo semble le sous-entendre, du manque de réactivité du gouvernement vénitien ; car, par de multiples canaux autrement plus autorisés, ce dernier eut largement le temps d'avoir confirmation de cet état de guerre. Il n'en reste pas moins que cette fuite en bateau à l'ultime moment de Nicolò Giustinian est d'autant plus ironique que son nom figure parmi les signataires de la résolution, prise les 14 et 16 décembre 1452 par le Conseil des Douze du baile* Minotto, de ne permettre à aucune nef vénitienne de quitter Constantinople. Voir Barbaro, *Giornale dell'assedio*, p. 7 et 9. Quant à la honte qu'une telle action aurait dû lui valoir, ainsi qu'à sa lignée, elle n'entrava nullement le reste de sa carrière, qui prit fin en 1471.
97. La lune.

qu'elle apparaît dans un ciel serein. Le prodige terrifie les cœurs des spectateurs, qui tremblent en se demandant quelle menace peuvent bien contenir ces présages. Une partie disait que ces signes visaient les Teucres, d'autres tremblants se répandaient en pieuses prières pour la patrie et supplient le roi suprême des cieux d'annuler cet oracle.

Lorsqu'arriva le jour fixé pour cet assaut qui devait arracher leur royaume et leur liberté aux Achéens, un petit nombre de Latins et les Danaéens se répartissent en petits effectifs le long des remparts, une élite choisie se hâte pour détourner la ruine par sa valeur, et de façon bien plus éclatante que son nombre. Phœbus se retirait et laissait dans le ciel une ombre indécise sur terre. Voici que toute l'armée teucre quitte son camp en une seule colonne et se déverse vers les murailles. Certains ont pris des échelles, d'autres des claies couvertes de cuir frais. Certains approchent des murs des tours couvertes de chêne. Malgré les roues embourbées, ils les poussent dans les fossés que la tortue avait déjà remplis de terre, et déploient les passerelles par où ils veulent atteindre le sommet des murs effondrés, et avec des mottes ils égalisent le sol jusqu'au remblai qu'ils minent. Une partie de leurs effectifs, rangée en longues files, s'engage dans le fossé même, une autre reste au bord et se protège sous des mantelets et des claies couvertes de peaux de taureaux contre les blessures des traits qui tombent sur eux denses comme une grêle du haut de l'éther. Se tenant ainsi devant les murailles ils tirent à l'arc et les Teucres sèment le trouble chez les défenseurs accablés par leur grêle de flèches et de balles. Pendant que certains escaladent les remparts, d'autres l'essaient en y posant des échelles, d'autres par les passerelles, et ils attaquent à tour de rôle.

Quand ils sont épuisés, d'autres les remplacent. Mais pour les citoyens il n'y avait ni relâche ni repos. Ils font rouler du haut du remblai d'énormes rochers et madriers, ils lancent des traits à bout portant contre les Teucres qui essaient de prendre la muraille, ils font face avec l'épée et de longues piques à la pointe acérée, donnent d'énormes coups de haches meurtrières, lancent du haut du remblai à la figure des ennemis de la chaux brûlante et pulvérulente et aveuglent alentour les assaillants ; un massacre énorme a lieu des deux côtés. Chez les uns et les autres beaucoup de gens succombent aux flèches et même aux rochers, d'autres périssent par les balles. Comme les échelles restent posées, ils tentent bientôt d'enlever le rempart, les premiers se ruent sur la crête du haut remblai, ils en

entraînent d'autres après eux. Ils tombèrent tête baissée dans un seul et même trépas, mais d'autres les suivirent. Une mêlée acharnée commença, tandis qu'aucun type de projectile n'était négligé.

Tous les chefs font le tour de leurs secteurs, chacun le sien ; et les citoyens, encouragés par leur voix, en reçoivent un renfort ; les chefs sont les premiers à blesser les ennemis, ils secourent ceux qui sont tombés, fournissent des armes, et aiguisent les courages. Ils veulent leur rappeler que ce combat est pour préserver leur vie, leur sang, leur liberté, pour leur patrie, leurs enfants et leurs chères épouses, pour leurs temples et leurs champs ; ils les conjurent de se rappeler que c'est tout cela qu'ils préservent maintenant par leurs bras. Ce sont d'abord les paroles du roi, mais celles de Giovanni[98], Gritti[99], Goudélès[100], Buzardo[101] parlent de même, comme Storlado ainsi que Mollino[102], Andronic[103]. Catarino[104] de même, et encore l'audacieux Corner[105].

On ne combat pas moins dans le port ; car le pont réparé nageait au-dessus des flots, rejoignant les deux rives, appuyé sur des poutres et des outres. Il offrait déjà un passage sûr par-dessus les ondes et faisait passer les bataillons barbares jusqu'au mur, qui n'était pas renforcé par un fossé et un remblai, et par-dessus l'eau ils transportent sur leurs épaules des échelles, s'attaquant à une large portion du rempart, et en grimpant tentent d'atteindre sa haute crête. Gabriele Trevisan[106] et une jeunesse enthousiaste les combattent depuis la flotte vénitienne et font un grand massacre de Teucres. Bellone volait autour des deux camps, toute réjouie de ces trépas, et Mars furieux tonne de son côté : il secoue son panache sanglant, se jette au milieu de la mêlée en brandissant une lance ensanglantée, il excite l'ardeur au combat des deux côtés, et favorise tantôt l'un, tantôt l'autre. L'Effroi et la Terreur l'accompagnent, montés sur des biges. D'un autre côté, la flotte se répand contre les murailles, et tente de trouver

98. Giovanni Giustiniani Longo.
99. Battista Gritti.
100. Nicolas Goudélès plutôt que son frère Manuel. Voir *supra*, p. 368.
101. Plutôt Paolo Bocchiardi, l'aîné des trois frères, d'après la forme vénitienne de son patronyme, Buzardo. Voir la lettre de Leonardo de Chio, p. 715.
102. Sur ces deux personnages, voir *supra*, n. 91.
103. Andronic Cantacuzène. Voir *supra*, n. 43.
104. Catarino Contarini. Voir *supra*, n. 44.
105. Fabrizio Corner. Voir *supra*, n. 50.
106. Voir *supra*, n. 57.

un passage, se portant tantôt ici tantôt là, et menace tous les murs que battent les flots. Ainsi Mars sanglant se déchaîne tout autour de la Ville terrorisée et la menace d'une cruelle destruction.

L'aube pâle précédait le lever de l'aurore proche et apporta à la Ville le jour et le désastre. Giovanni, blessé d'une balle au bras[107], s'en alla, se retira du combat et partit vers les navires ; soit pris de peur devant les Teucres, soit abattu par sa cruelle blessure, il abandonna son poste, et laissa désemparées ses troupes. Les Grecs et les Romains qui tenaient la muraille autour de la Porte du divin Romain commencèrent les premiers à éprouver une peur intense : désormais craintifs pour leur vie, ils cherchent à éviter les coups, ils craignent d'être menés au combat et n'y montrent plus de courage, ils quittent peu à peu le remblai et n'usent que mollement de leurs forces, ils osent à peine user de leurs armes. Alors les Teucres s'élancent et les pressent davantage.

XI. Déjà l'aurore aux doigts de rose faisait rougir l'éther de ses rayons et avait mis en fuite l'ombre de la nuit ; on vit soudain au sommet du remblai, sans personne pour les arrêter, une dizaine de janissaires silencieux qui par hasard étaient arrivés au sommet de l'effondrement. Alors les citoyens tentèrent de fuir, et frappés d'une peur honteuse ils commencèrent à tourner le dos, la proximité de la mort leur faisant oublier leur douce patrie et leurs biens. Ce fut comme si la foudre tombée du haut de l'éther avec un fracas épouvantable au milieu d'un bataillon l'avait dispersé. Tout d'abord, même si les janissaires s'emparent de la crête du remblai, ils sont peu nombreux à descendre dans la Ville, hésitent longtemps sans l'oser et restent à se demander que faire, reculer ou se ruer à l'assaut des murailles. Lorsqu'ils voient que tous s'enfuient et qu'aucun citoyen n'ose les combattre ou se jeter dans la bataille, ils lancent une clameur épouvantable, entrechoquent leurs armes à grand fracas, brandissent leurs épées et les font briller au vent, puis reprennent l'assaut, et les janissaires joyeux se rengorgent lorsqu'ils voient leurs compagnons tenir solidement le mur ; d'autres s'élancent aussitôt et gravissent les ruines. Il se trouvait qu'alors le roi dans sa tente avait fermé ses yeux épuisés et goûtait le sommeil, tête nue sans casque ; réveillé par la grande clameur il bondit

107. La version donnée par Posculo de la blessure reçue par Giovanni Giustiniani Longo est similaire à celle fournie par Doukas, p. 158, qui parle d'une balle de plomb reçue au bras, derrière l'épaule.

au dehors et essaie de ramener de leur fuite les citoyens ; il attaque les Teucres sabre au clair, et seul à leur résister il vitupère ses compagnons et abat trois janissaires sur le remblai même. Enfin il tombe frappé d'un grand coup de sabre entre les tempes. Un Teucre lui détacha la tête des épaules ; lorsqu'il reconnut le roi, il alla porter la tête du mort à son chef Mehmed contre récompense, et reçut des dons.

Hélas roi valeureux, tu aurais été aussi chanceux si tu avais pu recevoir de meilleurs conseils, et si les conseils nuisibles et vains des tiens ne t'avaient pas précipité dans le malheur ! Hélas, le grand pontife Nicolas [108], en devin, l'a prédit trop à propos à ton sujet ; en t'appelant par ton nom à plusieurs reprises, il a prédit que ce serait le moment fatal pour toi et ta patrie et a dit en pleurant : « Je crains que la divinité ne refuse son secours aux Achéens. » Dieu lui-même a refusé son aide ; car dans le port de Ténédos où ils avaient été poussés par la tempête attendaient vingt navires qu'envoyait la terre cnossienne [109] – qui ayant oublié les lois de Rhadamanthe, suivait les ordres de Venise [110] –, pleins de blé et de produits des champs [111], et encore dix galères de guerre armées qu'envoyaient les Vénitiens au secours de la Ville et des Danaéens ; mais tous durent rester au port un mois à cause d'un vent contraire et ils ne purent quitter leur mouillage avant que les Teucres ne prennent la Ville et ne tuent le roi [112].

Le roi massacré, tous les chrétiens abandonnèrent les remparts, pris d'une peur honteuse ; ils reculent vers les portes du second mur, et s'y jettent en masse serrée. Les Teucres placèrent des étendards rouges sur les remparts ruinés et pressant les fuyards dans le dos massacrent à l'épée ces corps défaillants. Les citoyens, Danaéens et Latins, sont entraînés pêle-mêle dans le trépas, et gisent dépouillés. C'est lorsqu'on arriva au seuil

108. Le pape Nicolas V.
109. La Crète.
110. La Crète « suivait les ordres de Venise » depuis sa prise de contrôle par la Sérénissime à partir de 1207.
111. Ce convoi de vingt navires dirigé vers Constantinople depuis la Crète et arrêté à Ténédos est problématique. S'il est vrai que le départ d'un tel convoi à cette date de l'année était traditionnel, en raison précisément de l'état de guerre à Constantinople et de l'incertitude de la situation, il ne fut pas prévu dans de si larges proportions cette année-là – car qui les eût assurés ? Et si d'aventure il s'en trouva vraiment quelques-uns à Ténédos à ce moment-là, ils ne durent être qu'une poignée.
112. Là encore le pro-Vénitien Posculo prend quelques libertés avec la vérité historique. Les dix galères armées qui devaient porter secours à Constantinople furent moins empêchées d'arriver à temps « en raison d'un vent contraire » qui les aurait contraintes à rester un mois dans le port de Ténédos que du fait qu'elles ne quittèrent Venise que le 8 ou 9 mai 1453. Au reste, le jour de la catastrophe elles ne se trouvaient même pas encore dans le port de Ténédos, mais dans les eaux de Négrepont.

même des portes qu'il y eut le pire massacre. On entendait les armures grincer, et les dures blessures des victimes qui soupirent couvertes de fer ; les corps rendent l'âme sans être blessés, écrasés sous les pieds des leurs ; certains quittèrent la vie sans tomber à terre à cause de la presse. Mais enfin les Teucres, se glissant à travers les cadavres, franchissent les portes et se répandent dans toute la ville ; l'armée s'engouffre avec tous ses effectifs comme un fleuve gonflé par la fonte des neiges au soleil ou les pluies de printemps, que ne contient plus son seul lit et qui défonce les berges de ses rives et se répand dans les champs, ruinant les moissons. Il entraîne tout avec lui, roulant troupeaux, maisons et bouviers imprudents ; on dévaste par le fer de toutes parts. Tous les toits retentissent de hurlements de femmes, les Teucres pillent les maisons et les temples sacrés, volent les trésors antiques ; les garçons, les filles, les mères et leurs belles brus sont traînés dans le camp avec les hommes captifs. Le massacre fait rage à travers les différentes parts de la Ville et dans les maisons. La mort cruelle vole de toutes parts avec Tisiphone, Mégère armée de torches et Alecto rugissent [113] ; les rues et les maisons ruissellent de sang, il se produit de nombreux combats cruels et des Phrygiens victorieux périssent. Le vainqueur rassemble les premiers des Danaéens captifs, lorsque tout le butin possible a été fait ; le cruel ordonne de les dépouiller et de les soumettre tous à un cruel trépas, égorgés comme du bétail. Alors que les glaives s'activaient au massacre, une fin plus cruelle que toute autre t'attendait, Notaras. Car ayant vu ta fille et ton fils enlevés par le tyran, tu vois ta chère double descendance [114] périr massacrée sous tes yeux, et le visage couvert du sang des tiens tu succombes enfin toi-même [115].

Le baile* des Vénitiens avec son fils sont tués dans la plaine comme des victimes [116] ; tous les Vénitiens qui d'aventure se retrouvèrent à Galata rachètent leur vie au prix de trente mille pièces d'or. Le reste de la foule est vendu ; éparpillée, elle dut subir des maîtres orgueilleux.

113. Dans la mythologie grecque, Tisiphone, Mégère et Alecto sont les Érinyes, divinités de la vengeance.
114. C'est-à-dire « deux de tes fils ».
115. Posculo télescope ici plusieurs événements : l'exécution du grand duc* Luc Notaras et de ses deux fils n'intervint pas alors que « les glaives s'activaient au massacre » le 29 mai mais trois à cinq jours plus tard, probablement le 1er juin.
116. Le baile* vénitien Girolamo Minotto fut en effet exécuté avec son fils, prénommé Giorgio. Voir sa biographie, p. 1307-1308.

Je n'oserais pas prétendre que j'ai écrit là avec autant de mérite que le grand poète qui a été couronné par l'arbre de Cirrha et le laurier de Phœbus[117]. Je l'ai fait uniquement pour qu'un tel désastre des chrétiens ne tombe pas dans l'oubli, afin que, si la destinée se présente favorablement, un jour elle délivre des ennemis cette Ville de Constantin – Dieu le veuille ! – qui maintenant subit un joug très cruel, en la faisant reprendre par Mars – et qu'alors moi-même, si les Parques me tressent une vie assez longue, ou un autre poète le chante dans un poème brillant.

Moi Ubertino, Brescia m'a engendré comme citoyen, l'honorable famille Posculo m'a produit, j'ai osé écrire ce chant. La douce Ville de Constantin me retenait pour mes études quand elle succomba au siège ; je fus le butin du barbare.

117. Cirrha, ou Crissa, ville près de Delphes assimilée ici à elle. Le poète en question est certainement Pindare.

NESTOR ISKANDER

Histoire de la prise de Constantinople par les Turcs [1]

Introduction

Parmi les sources narratives consacrées à la chute de Constantinople, le texte russe dont on trouvera ici la traduction occupe une place à part. Son originalité réside non pas tant dans sa langue d'origine que dans la façon dont il relate la chute ; et si sa valeur historique est reconnue, son témoignage doit faire l'objet d'une évaluation attentive.

Ce récit est connu dans l'historiographie russe sous le nom (donné *a posteriori*) de *Povest' o vzjatii Car'grada turkami v 1453 godu*, soit *Histoire* (ou *Récit*) *de la prise de Constantinople par les Turcs*. Sous une forme ou une autre, il a toujours été connu : il en a été inclus une version dans les plus importantes compilations de chroniques entreprises sous les auspices des cercles officiels moscovites, et ce tout au long du XVI^e^ siècle.

Mais c'est au XIX^e^ siècle qu'il commence à attirer l'attention des chercheurs. Une traduction française en est publiée à Budapest en 1857 ; et c'est à l'archimandrite* Léonid que revient une découverte qui approfondit de beaucoup notre connaissance du texte. En 1873, supérieur du monastère de la Nouvelle-Jérusalem près de Moscou, il publie le texte d'après un manuscrit découvert par lui-même dans la bibliothèque de la Trinité-Saint-Serge, datant d'environ 1510 et provenant de la région de

1. Traduction du vieux russe, introduction et notes par Florent Mouchard.

Pskov, qui contient divers textes bibliques et hagiographiques, plus cette *Histoire*. Cette découverte suscite l'intérêt immédiat des chercheurs ; le texte, qui se rencontre visiblement dans un état plus proche de l'archétype, comporte à la fin un colophon composé par un dénommé Nestor Iskander se présentant comme l'auteur. Cette version du texte, traduite ici, a servi de base à toutes les éditions postérieures ; différents chercheurs ont en effet pu établir que les versions mentionnées plus haut étaient toutes postérieures et avaient subi différentes modifications, en particulier l'ablation de ce colophon ; la version publiée par Léonid jouit donc d'une importance particulière.

Que contient cette *Histoire de la prise de Constantinople* ? L'action peut être résumée ainsi. Le principal protagoniste en est Byzance elle-même, la Ville *(grad)*. L'auteur narre sa fondation par Constantin (son passé antique n'est pas pris en compte) ; comme manifestation du triomphe de la religion chrétienne, la Ville vit plusieurs siècles, progressivement aménagée et embellie par les empereurs successifs. Mais sa chute se trouve en germe dans sa fondation ; Constantin lui-même en est averti dès le commencement, par différents signes de mauvais augure, et le texte insiste tout du long sur le « péché et l'iniquité » qui finissent par causer sa perte. Ce péché n'est d'ailleurs jamais défini ; aucune faute particulière n'est reprochée aux Byzantins, en particulier aucune faute religieuse. Cela permet au texte de garder une certaine majesté eschatologique, apparente surtout à la fin, qui est occupée principalement par des prophéties apocryphes annonçant le redressement de la ville et sa reconquête par une énigmatique « nation aux cheveux châtains ».

Son objet principal est en effet de narrer la chute de la Ville sous les coups des Turcs. L'essentiel du texte est ainsi occupé par un récit détaillé du siège, dont certaines péripéties sont racontées avec minutie. Plusieurs personnages historiques y sont dessinés d'un trait assez ferme, et correspondent à ce qu'on peut savoir d'eux par ailleurs. C'est le cas de l'empereur Constantin XI ; sa mort en particulier est évoquée avec assez de précisions, et correspond au récit de Sphrantzès. C'est le cas aussi de Giovanni Giustiniani, qui apparaît comme le principal défenseur de la ville sur un plan strictement militaire (le rôle de l'empereur consistant surtout, sauf quelques exceptions, à inspirer les défenseurs plutôt qu'à combattre). Côté turc, Mehmed II est un peu moins net et, toujours affublé d'épithètes malsonnantes, emprunte plutôt aux caractéristiques tradition-

nelles des méchants dans les chroniques vieux-russes. Des deux côtés le texte donne les noms de dignitaires entourant leurs monarques respectifs, qui sont bien connus par ailleurs : à titre d'exemples, citons chez les Grecs « l'éparque* Nicolas » (Nicolas Goudélès), « Luc » (Luc Notaras ; l'auteur confond toutefois légèrement les préfixes et travestit son titre de « mégaduc* » ou « grand duc* », soit chef de la flotte, en « archiduc »), « Théodore le Chiliarque » (Théodore Karystènos), et chez les Turcs Baltaoğlu, l'amiral, et Karaca bey, gouverneur des provinces européennes de l'Empire, etc. Le texte abonde de plus en détails sur les différents assauts, la conduite des Grecs, les prières prononcées lors du siège, voire le nombre des morts relevés après différentes actions particulièrement meurtrières ; il relate la chute proprement dite, l'entrée de Mehmed II dans la ville, les conditions dans lesquelles les Turcs s'en rendent maîtres, etc. La topographie de Constantinople est aussi visiblement assez bien connue, malgré quelques confusions dans le manuscrit. L'*Histoire* constitue donc une source tout à fait considérable, qui a vocation à occuper son rang parmi les matériaux relatifs à la fin de l'Empire byzantin. Elle est d'ailleurs souvent traitée comme telle ; de nombreux travaux consacrés au siège lui font une large place, depuis l'étude de S. Runciman jusqu'à celle, toute récente, de M. Philippides et W. K. Hanak (2011).

Cependant ce statut, sans être injustifié, mérite d'être soigneusement interrogé. Examinons ainsi la chronologie. Si on compare les données réelles du siège avec celles proposées par le texte, on s'aperçoit que celles-ci, sous une apparence de précision, ne correspondent pas bien avec celles des autres sources. Le texte comporte quelques dates absolues, au moment de la fin du siège : le 6 mai a lieu un bombardement qui est fatal aux remparts de la ville et permet d'y ouvrir une brèche, le 21 mai se produit un signe miraculeux à Sainte-Sophie (les témoins ont l'impression de voir la gloire divine quitter le sanctuaire), le 26 mai se déroulent des combats acharnés sur la brèche, et le 29 mai survient la chute de la ville.

Or cette chronologie est en partie controuvée. Les dates des 6-7 mai et du 29 correspondent évidemment à des événements bien connus, mais le reste suscite quelques interrogations : le 26 mai a eu lieu non pas un assaut, mais le dernier conseil de guerre de Mehmed II, et surtout le signe survenu à Sainte-Sophie est placé par toutes les sources non le 21, mais le 25. Cela dit, la raison du déplacement est tout à fait claire : l'auteur du texte a pris en compte le calendrier liturgique, qui place le 21 la fête de

saint Constantin, ce qui donne une valeur symbolique à un miracle interprété comme annonçant la chute de la ville.

Le reste de la chronologie, en gros tout ce qui correspond à la première partie du siège, est beaucoup plus imprécis. Aucune date absolue n'est donnée, et l'auteur se contente de dates relatives (« le quatorzième jour », « le septième jour », « le neuvième jour »), qui de plus, si on les additionne, avancent de plusieurs mois la date du début du siège (historiquement le 2 avril). Là encore on soupçonne des manipulations opérées pour coïncider avec le calendrier liturgique ; mais le thème n'a pas jusqu'ici été réellement exploré. En revanche, quelques spécialistes, principalement russes, ont identifié là un principe de construction de la narration : plutôt que de proposer une grille chronologique exacte, l'auteur procède par grandes « journées », décrivant tour à tour assauts, contre-attaques, processions, etc., selon un rythme organisé pour culminer dans le récit de la chute proprement dite comme accomplissement des prophéties reprises au début du texte, dans le récit de la fondation.

La chronologie est donc sujette à caution, et ne peut servir à elle seule à reconstituer la succession des événements. Mais le texte pose des problèmes historiques encore plus graves : deux personnages, en effet, se révèlent inventés de toutes pièces par le narrateur.

Le premier est l'impératrice. Elle apparaît à peu près au tiers du texte, participant aux prières publiques qui suivent un assaut repoussé par les défenseurs ; au moment de la chute de la ville et de la mort de son mari Constantin XI, elle prend le voile, puis fuit vers les îles et la Morée (sic) grâce à des complicités grecques et génoises. Or il est certain que ce récit, tel quel, ne peut pas être historique : au moment du siège, l'empereur était veuf de sa deuxième épouse, et menait des pourparlers pour épouser une fille du roi de Géorgie.

Le second personnage est le patriarche. Le nom de celui-ci (Anastase) n'est donné qu'une fois, lorsque Mehmed II s'adresse à lui après la chute. Il apparaît dès le début du siège ; son rôle consiste principalement à mener les prières publiques pour implorer la miséricorde divine ; il sert aussi de conseiller à l'empereur, particulièrement au moment de l'apparition du signe à Sainte-Sophie, qu'il interprète dans un sens tragique. Après la chute, c'est lui qui devient l'interlocuteur privilégié de Mehmed dans la ville. Cependant, là non plus, on ne trouve aucune correspondance avec la réalité des faits. Aucun patriarche ne se trouvait à Constantinople depuis

le départ de Grégoire Mammas (unioniste) en 1450 ; il ne paraît pas possible de voir en cet Anastase le fameux cardinal Isidore, ancien métropolite* de Kiev, unioniste lui aussi, effectivement présent lors du siège (il n'a eu aucun contact avec Mehmed II). On peut rapprocher cet Anastase de la figure de Gennadios Scholarios, mais avec des distorsions importantes puisque Scholarios n'était pas patriarche de Constantinople en mai 1453, mais qu'il a justement été nommé par Mehmed II.

Plus largement, cette question du patriarche nous amène à une absence dans le texte qui est véritablement criante : absolument aucune allusion n'est faite aux divisions religieuses entre les chrétiens orthodoxes et latins. Ces derniers sont bien représentés, à un moment, comme espérant reprendre Constantinople aux Turcs, mais cela ne fait pas le poids face au rôle éminemment positif donné à Giustiniani tout au long de la narration : il apparaît en effet comme un véritable second de l'empereur, il est partout, repousse de multiples assauts, et connaît une mort héroïque. Cette absence, ce refus de prendre en compte le problème des relations entre Grecs et Latins d'une part, et des divisions entre Grecs au sujet de l'acceptation ou du refus du concile de Florence d'autre part, ne peut pas ne pas être intentionnelle. Aucune explication satisfaisante n'en a cependant été donnée jusqu'ici. Peut-être l'auteur souhaitait-il présenter une vision de l'Empire hors du temps, une sorte de Byzance éternelle où le patriarche et l'empereur coexistaient dans une symphonie idéale ? Peut-être veut-il faire de l'Église le gage du renouveau de la ville et de l'Empire ? Ceci serait corroboré par le nom même du patriarche, qui évoque la résurrection *(anastasis)*, et n'apparaît paradoxalement qu'après la chute, dans la bouche de Mehmed II, lorsque l'empereur est tombé sous les coups des infidèles.

L'examen du texte en tant que source relative à l'événement de 1453 laisse donc une impression mitigée, plus mitigée que ne le voudrait l'historiographie : si l'*Histoire* contient des détails intéressants et importants, la narration dépend d'une construction d'ensemble qui n'hésite pas à prendre les plus grandes libertés avec la vérité factuelle, visiblement pour mieux exprimer sur l'événement un point de vue méditatif, de nature spirituelle. Il est clair que la chute de la ville n'est pour l'auteur que le signe visible d'une réalité supérieure ; le texte est traversé d'une vision profondément eschatologique tendue vers la restauration ultérieure de Byzance ; c'est pour cela qu'il s'achève (colophon excepté) sur de larges citations

d'une prophétie apocryphe attribuée à Daniel, laquelle évoque la recréation de l'Empire sous les auspices d'une nation « aux cheveux châtain clair ». L'auteur du texte joue ici sur deux tableaux. D'une part, il s'inspire de la littérature apocalyptique byzantine, qui attribue à une « nation blonde » (à l'origine, sans doute, les Germains dès les VI^e^-VII^e^ siècles) un rôle décisif dans la restauration eschatologique de l'Empire, et d'autre part cette évocation constitue un appel non équivoque aux puissances slaves d'Europe orientale, en forme de calembour : le mot utilisé pour traduire *xanthon*, « blond », qui signifie en russe « châtain clair », est *rusyi* ; une seule lettre le sépare de *ruskyi*, qui signifie « russe ». Malheureusement il n'est pas possible à l'heure actuelle de préciser qui l'auteur avait ici en vue, s'il pensait à la Moscovie, qui connaît sous Ivan III (1462-1505) une ascension fulgurante sur le plan international, ou bien au grand duché de Lituanie, qui pouvait se dire « russe » avec autant de droit que sa voisine orientale, et formait à travers son union dynastique avec la Pologne une grande puissance européenne ; peut-être plutôt la seconde – le manuscrit de la Trinité-Saint-Serge, écrit dans un bon slavon russe littéraire, présente quelques traits occidentaux, et la coexistence pacifique entre orthodoxes et catholiques que le texte idéalise à Byzance doit peut-être à celle, moins idyllique, qui régnait dans le grand duché.

On pourra présenter ici une objection. Si certains détails du texte sont historiquement tout à fait valables, tandis que d'autres sont inventés et que la narration est complètement réorganisée selon des perspectives non historiques, cela ne permet-il pas de supposer l'existence d'un proto-document perdu, remontant réellement au récit d'un témoin oculaire, qui aurait été ensuite arrangé par un lettré de Moscovie ou du grand duché de Lituanie, lequel aurait ainsi ajouté les récits du début et les prophéties de la fin, les longues prières et les descriptions rhétoriques ?

Cette hypothèse, qui a été soutenue par quelques auteurs soviétiques, ne tient cependant pas assez compte de l'unité de style, de composition et de conception du texte tel qu'il se présente dans le manuscrit de la Trinité-Saint-Serge. On se limitera ici au seul exemple des sources. L'auteur fait un grand usage de la tradition narrative vieux-russe qui le précède ; en particulier, dès qu'il a besoin d'une information historique (ou qu'il considère du moins comme telle), il se tourne vers les chronographies, sortes de compilations le plus souvent traduites du grec, qui relatent chronologiquement l'histoire universelle. Ici, il s'agit principalement de

la *Chronique hellène et romaine (Letopisec Ellinskij i Rimskij)*, composée dans les années 1450 à partir de matériaux plus anciens. Il lui emprunte l'essentiel de son introduction, au sujet de la fondation de Byzance. Mais il emprunte aussi à la même source de très nombreux passages dans le récit du siège, que ce soient des citations entières (du Livre de Daniel, abondamment utilisé dans les prières), ou bien de simples tournures de phrases. On est donc conduit, par le recours à la même source, à supposer l'unité de composition.

C'est dans ce contexte de travail sur les sources qu'il faut, semble-t-il, aborder la question de Nestor Iskander. Le texte lui prête, dans le colophon qui le termine, toute une série d'aventures, depuis la capture et la circoncision forcée jusqu'au retour dans l'Église, qui lui permet d'occuper le rôle de narrateur fiable, ayant eu le privilège de pouvoir participer au siège successivement dans les deux camps. Si l'on s'abstrait un instant de la question de la véracité de ce colophon, comment ne pas voir qu'il transmet ici au narrateur l'autorité du témoin oculaire, qui, tel Jean aux côtés de Jésus, a pu contempler la vérité de l'événement avant de la transmettre aux chrétiens ? C'est d'ailleurs exactement la formule qu'il emploie, *xristianom predax na vospominanie*, « je transmis [ceci] aux chrétiens pour qu'ils s'en souviennent », et par laquelle il termine son texte.

Cette autorité du témoin oculaire fonctionne comme une sorte d'arme absolue pour établir la véracité du récit lui-même. En cela, le ou les auteurs du texte s'inscrivent parfaitement dans le contexte culturel de la Moscovie et/ou de la Lituanie. Outre la valeur explicite attribuée au témoignage oculaire dans la chrétienté médiévale en général, basée en particulier sur la référence biblique mentionnée plus haut, le récit historique comme l'hagiographie fait ici un usage particulièrement appuyé de cette figure. Il donne de la sorte à son récit, fort littéraire, le cachet de la véracité.

Cette mystification dans le récit attribué à Nestor Iskander n'est pas un phénomène inconnu dans les lettres slavonnes. Il existe un texte plus ancien, d'une importance immense à divers titres, qui en tant que récit historique a très largement contribué à façonner la conscience historique des pays russes : il s'agit de la version vieux-russe (ou slavonne, suivant la terminologie employée) de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe. Cette œuvre, qui raconte elle aussi la chute d'une ville en l'interprétant symboliquement, est, on s'en souvient, marquée par la présence de

l'auteur lui-même, qui y décrit à de nombreuses reprises son rôle dans les événements.

Bien entendu, on ne peut mettre en doute l'existence de Flavius Josèphe lui-même – même si les historiens ont parfois quelques doutes quant aux détails de son témoignage. Le plus intéressant dans son ouvrage est toutefois qu'il ait changé de camp ; d'abord l'un des chefs de la rébellion antiromaine, il passe du côté de Titus lors du fameux siège de Jotapata, et participe au siège de Jérusalem dans les rangs romains ; parallèlement à cela, il est très bien informé sur les faits et gestes aussi bien des assiégés que des assiégeants.

Or Flavius Josèphe constitue une source littéraire essentielle de l'*Histoire*, au même titre que la *Chronique hellène et romaine* (dans la traduction, les emprunts les plus significatifs sont d'ailleurs signalés en note). L'auteur s'en sert en particulier dans les descriptions de combats et d'assauts, mais ne l'ignore pas lorsqu'il décrit, par exemple, la fondation de Byzance. Tout ceci conduit donc à se demander si Nestor Iskander, tel qu'il apparaît dans le colophon de la *Povest'*, n'est pas purement et simplement un personnage fictionnel, modelé sur Flavius Josèphe, de façon à rendre compte des informations sur les deux camps dont dispose l'auteur. Les éléments biographiques sont indéfinis, aucun lieu géographique (par exemple l'origine de « Nestor ») n'est donné, aucun nom n'est évoqué, seuls sont mentionnés les Turcs, les chrétiens, et de vagues « amis » qui auraient aidé Nestor. En revanche, celui-ci unit dans son nom les deux belligérants, Grecs (Nestor) et Turcs (Iskander). Même si, dans l'état actuel des recherches, cela ne saurait rester qu'une hypothèse, on peut admettre que l'auteur véritable du texte brouille les pistes et se dissimule sous cette figure fictive, à la fois pour occuper son rang dans une tradition littéraire affirmée, et pour authentifier son récit.

Quoi qu'il en soit de son auteur, ce texte mérite le détour. Historiquement assez valable (malgré les réserves formulées plus haut), bien construit, écrit avec une science certaine de la narration historique, il peut à bon droit susciter l'intérêt du lecteur, et mérite de plus amples recherches quant à son origine.

Le texte intégral traduit ici correspond aux p. 216-266 de l'édition d'O. V. Tvorogov.

Éditions

Leonid (Kavelin) éd., *Povest' o Car'grade, ego osnovanii i vzjatii turkami v 1453 godu, Nestora Iskandera*, Saint-Pétersbourg, 1886 (Pamjatniki drevnej pis'mennosti i iskusstva 62).

Tvorogov (Oleg V.) éd., « Povest' o vzjatii Car'grada turkami v 1453 godu », dans *Pamjatniki literatury drevnej Rusi : Vtoraja polovina XV veka*, Moscou, 1982, p. 216-267, 602-607.

Traductions

Hanak (Walter K.), Philippides (Marios) éds., *The Tale of Constantinople (of Its Origin and Capture by the Turks in the Year 1453), by Nestor-Iskander (from the Early Sixteenth-Century Manuscript of the Troitse-Sergieva Lavra, No. 773)*, New Rochelle (NY), 1998.

Traduction

En l'an 5803[2] régnait à Rome le grand Constantin Flavius, l'auxiliaire de Dieu ; il réunit au prix de grands efforts les chrétiens exilés, et il affermit et étendit la foi chrétienne, orna les églises de Dieu, en éleva de fort renommées, abattit les idoles et transforma leurs temples[3] en vue de la gloire divine. Il édicta par ailleurs plusieurs lois, selon lesquelles revenaient aux seuls ministres du Christ et aux chrétiens la possession et la jouissance des sanctuaires des idoles ; il institua le jeûne les mercredis et les vendredis en mémoire de la Passion du Christ, et la fête du dimanche en l'honneur de sa Résurrection ; il interdit tout sacrifice aux juifs ; il abolit définitivement la crucifixion, à cause de l'infamie de la croix du Christ. Il défendit aux juifs d'acheter des esclaves, et enfin il ordonna de le[4] représenter sur les besants d'or[5]. Et partout les chrétiens furent remplis de joie.

La treizième année de son règne, mû par le conseil de Dieu, il voulut édifier une Ville portant son nom, et envoya de dignes gens en Asie, en Libye[6] et en Europe rechercher et choisir un lieu illustre et célèbre,

2. Comme les Byzantins, les auteurs slavons calculent les dates depuis la création du monde, placée en 5508 av. J.-C. 5803 correspond donc à l'an 295, bien que l'auteur fasse probablement allusion ici à l'édit de Milan de 313.
3. Litt. « leurs maisons ».
4. Non Constantin lui-même, mais le Christ.
5. *Zlatnica* : désigne tout type de pièce d'or.
6. C'est-à-dire en Afrique.

propre à la construction d'une telle cité. À leur retour, ceux-ci décrivirent à l'empereur différents lieux illustres, et par-dessus tout ils vantèrent la Macédoine et Byzance ; or lui tournait plus volontiers sa pensée vers la Troade, où les Grecs avaient remporté une victoire universelle sur les Francs[7]. Et, alors qu'il méditait cela jour et nuit, il entendit en songe une voix : « C'est à Byzance que la cité de Constantin doit être édifiée. » Alors l'empereur, réveillé de son sommeil, envoie sur le champ à Byzance maîtres et compagnons bâtisseurs préparer la place.

Quant à lui, laissant ses deux fils les césars Constant et Constantin à Rome, et son neveu Adamantius en Bretagne, il s'en alla à Byzance avec sa mère Hélène ; il prit aussi avec lui son épouse Maximine, fille de l'empereur Dioclétien, son fils Constance et Licinius son gendre, ses deux frères Dalmatius et Constance, le fils de Dalmatius qui se nommait également Dalmatius, et les deux fils de Constance, Gallus et Julien. Arrivé à Byzance, il y vit sept collines et beaucoup de trous d'eau marine. Il ordonna d'aplanir les collines et de remplir les creux[8], d'élever des piliers de pierre dans les abîmes et d'y construire des arches. Il demeurait en personne à Byzance. Une fois l'endroit apprêté, l'empereur réunit ses seigneurs, ses grands et ses maîtres afin de réfléchir à la construction des murs, des tours et des portes de la Ville. Et il ordonna de délimiter à l'emplacement trois angles, de sept stades de long ; tel était l'endroit, situé entre deux mers, la Noire et la Blanche.

Mais voici qu'un serpent[9] sortit tout à coup de son trou et fila sur le sol. Alors un aigle fondit du haut des cieux, le ravit et s'envola dans les

7. L'auteur confond ici les Francs *(Frjazi)* et les Phrygiens *(Frugi/Fruzi)*, anciens habitants de la Troade. La confusion Phrygiens/Francs se trouve déjà dans sa source, la *Chronique hellène et romaine*, p. 99 (énumération des troupes d'Alexandre de Macédoine) ; elle est sans doute involontaire. L'idée que Byzance se trouve à la place de l'ancienne Troie est suggérée par la même source (p. 290) ; en revanche, l'idée de « victoire universelle » des Grecs remonte visiblement à l'apocalyptique byzantine.

8. Cf. Is 40, 4 et Ba 5, 7, ou bien possible réminiscence de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, I, 21, 10.

9. L'auteur utilise très probablement ici une légende byzantine sur la fondation de Constantinople, qui a de multiples attestations (A. Pertusi, *Fine di Bisanzio*, p. 14-15, montre que dans de très nombreux textes byzantins au sujet de la fondation de Constantinople on trouve trace soit d'un aigle, soit d'un serpent) et de multiples origines. Il est permis de penser que l'auteur a réarrangé d'une façon ou d'une autre son matériau, en particulier en faisant usage de sa source principale de connaissances historiques et légendaires : la *Chronique hellène et romaine* mentionne un serpent qui se transforme en aigle (p. 91), et d'autres signes impliquant des aigles lors de la fondation de villes (p. 103).

hauteurs ; le serpent, lui, s'enroulait autour de l'aigle. L'empereur et tout le peuple contemplaient les deux animaux. L'aigle disparut à la vue un long moment puis réapparut, perdant de l'altitude ; puis il s'abattit avec le serpent au même endroit, car celui-ci l'avait vaincu. Les gens accoururent, tuèrent le serpent et se saisirent de l'aigle. L'empereur fut pris d'une grande crainte et convoqua lettrés et sages pour leur annoncer le signe. Après mûre réflexion, ils lui dirent : « La Ville sera nommée Sept-Collines[10], elle sera grande et illustre dans l'univers entier, plus que toute autre ; mais, puisqu'elle s'élèvera entre deux mers, les vagues marines la battront et elle sera ébranlée. Quant à l'aigle, c'est le signe des chrétiens, et le serpent est celui des mahométans. Et la victoire du serpent sur l'aigle révèle que les seconds vaincront les premiers. Et le fait que les chrétiens aient tué le serpent et capturé l'aigle avère que dans la suite la chrétienté vaincra le mahométisme, reprendra les Sept-Collines et y couronnera son empereur. » Le grand Constantin en fut fort troublé, mais ordonna néanmoins de consigner leurs dires par écrit.

Puis il divisa en deux les maîtres et les compagnons bâtisseurs. Aux uns il ordonna de mesurer les murs et les tours de la Ville, puis de commencer la construction, et aux autres il ordonna de tracer des mesures selon l'usage romain pour les rues et les places. Ainsi l'on se mit à édifier les églises de Dieu, le palais impérial et les somptueuses demeures des dignitaires, des grands et des seigneurs, et à apporter de l'eau douce.

La septième année, l'empereur vit combien peu étaient les habitants de la Ville, qui était extrêmement spacieuse, et voici ce qu'il fit : il envoya des messagers depuis Rome et d'autres pays afin de réunir de dignes et illustres seigneurs et grands, c'est-à-dire des dignitaires, et il les fit venir avec beaucoup de monde. Il fit construire de vastes demeures et les leur donna pour qu'ils résidassent dans la Ville, richement établis et pourvus de titres impériaux, en sorte qu'ils oublient leurs maisons et leurs patries[11]. L'empereur fit aussi édifier un palais immense, un hippodrome merveilleux ; il aménagea deux galeries, c'est-à-dire des rues marchandes couvertes. Enfin il nomma la Ville Nouvelle Rome.

10. La désignation de Constantinople comme ἑπταλόφος est connue dans la tradition byzantine (W. Hanak et M. Philippides, *The Tale of Constantinople*, p. 109), en particulier dans la *Vision de Daniel* que notre auteur connaît et cite ; cependant le mot russe *sedmoxolmyi* n'est attesté, semble-t-il, que dans ce texte. Voir *Textes apocalyptiques annonçant la chute de Constantinople*, p. 994.
11. Cf. Ps 44, 11.

Puis il fit élever d'illustres églises[12] : Sainte-Sophie la grande, les Saints-Apôtres, Sainte-Irène, Saint-Mocius, l'Archange-Michel. Il fit aussi ériger la prodigieuse colonne pourpre[13], qu'il mit trois ans à faire venir de Rome à Constantinople par mer à cause de sa taille et de son poids. Il fallut en outre un an entier pour la faire venir de la mer au marché ; l'empereur venait souvent et donnait beaucoup d'or pour sa bonne conservation. Il posa dans les fondations les douze paniers[14] qu'avait bénis le Christ ainsi qu'un morceau du vénérable bois et des saintes reliques pour affermir et maintenir cette merveilleuse colonne, qui était faite d'une seule pierre. Il plaça au sommet une statue, qu'il avait apportée de la cité d'Ilion en Phrygie[15] ; elle avait sept rayons sur la tête. Il fit venir de même d'autres choses admirables et dignes de louange de maints pays et villes. Une fois la Ville magnifiquement ornée, il inaugura sa rénovation[16] en grande pompe et fit organiser fêtes et grands triomphes de nombreux jours durant. Puis il décréta que la Ville se nommerait Césaropolis[17]. Et tout le peuple fut plein de joie.

Les jours passant, l'empereur, le patriarche et les hiérarques réunirent de nouveau tout le clergé, ainsi que le conseil impérial au complet et la multitude du peuple. Ils firent prières et supplications pour implorer, louer et remercier la Trinité toute-puissante, principe de vie, Père, Fils et Saint-Esprit, ainsi que la très pure Mère de Dieu. Et ils confièrent la Ville et tout office humain aux mains de la toute sainte Mère de Dieu Hodègètria, disant : « Et toi, tout immaculée Dame et Mère de Dieu, qui par nature est l'amie du genre humain, n'abandonne pas cette Ville qui est ton héritage, mais comme Mère du peuple chrétien défends-la, conserve-la et prends-la en pitié, instruis-la et enseigne-la en tout temps comme une

12. Sainte-Sophie fut construite en 360, mais traditionnellement sa fondation est attribuée à Constantin ; l'église des Saints-Apôtres était un mausolée érigé par Constantin pour devenir son propre tombeau ; la tradition attribue aussi l'agrandissement de l'église Sainte-Irène à Constantin.
13. Allusion à la colonne de Constantin, en porphyre. L'auteur remonte pour beaucoup à la *Chronique hellène et romaine*, p. 291, mais il y a sans doute une réminiscence de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, I, 21, 7.
14. Cf. Mt 14, 20, Jn 6, 13, etc.
15. Le texte porte ici « Solnechnago Grada Frugiiskago », « d'Héliopolis en Phrygie » (cf. *Chronique hellène et romaine*, p. 291). Il remonte en dernière analyse à une erreur du traducteur slave de la *Chronique* de Georges le Moine, qui au lieu d'Ἰλίου πόλις a lu Ἡλίου πόλις.
16. Détail compréhensible seulement en se référant à la *Chronique hellène et romaine*, p. 291 : Constantin rénove la ville autrefois fondée par Byzas, roi de Thrace.
17. En russe *Cesar'grad*, nom traditionnel de Constantinople.

Mère miséricordieuse et amie des hommes, afin qu'en elle soit glorifié et exalté le nom de ta splendeur dans les siècles. » Et tout le peuple dit : « Amen ! » Et ils remercièrent l'empereur et louèrent sa sagesse et le désir qu'il avait de Dieu.

L'empereur pressait les stratèges et les officiers municipaux d'édifier des églises aux saints et des maisons d'habitation pour achever la Ville. Il manda ceci à tous les dignitaires, grands et gens de haute extraction : « Si quelqu'un se voit conférer tel ou tel rang des dignités impériales, qu'il laisse un souvenir égal à sa valeur, qu'il édifie une maison ou une demeure illustre ou tout autre édifice admirable, en sorte que la Ville se remplisse de bâtiments renommés. » Ainsi firent également les empereurs et les impératrices qui régnèrent après lui ; chacun en son temps s'efforça d'accomplir quelque chose de grand. Les uns recherchèrent et réunirent les reliques de la Passion du Seigneur, la ceinture et la tunique de la Mère de Dieu, les corps saints, les icônes divines, et même l'image acheiropoïète du Dieu-Homme qui vient d'Édesse ; les autres travaillèrent à étendre la Ville et à construire toujours plus de vastes demeures ; d'autres encore édifièrent de saints monastères et des églises de Dieu, comme le grand Justinien César, Théodose le Grand, l'impératrice Eudoxie et beaucoup d'autres. Ils remplirent ainsi la Ville de choses célèbres et merveilleuses, qui firent dire au bienheureux André de Crète, émerveillé : « En vérité cette ville passe toute parole et tout esprit ». De plus, la très immaculée Dame, Mère du Christ notre Dieu, gardait et protégeait en tout temps la Ville impériale, la sauvant des catastrophes et détournant les attaques irréparables. En effet celle-ci fut jugée digne de recevoir des grâces et des dons si ineffables de la très sainte Mère de Dieu, que le monde entier, je pense, n'en serait pas digne.

Mais puisque notre nature est d'avoir le cœur dur et insensible, et que tels des insensés nous nous détournons de la grâce et des bontés que Dieu nous envoie, nous tournant vers les forfaits et la félonie par lesquels nous courrouçons Dieu et sa Mère très pure, déchus de notre gloire et notre honneur, comme il est écrit : *L'iniquité et la malfaisance renverseront les trônes des puissants,* et encore : *Il a dispersé les orgueilleuses pensées de leurs cœurs, et il a abattu les puissants de leurs trônes*[18], ainsi la Ville impériale, déchue par d'innombrables péchés et iniquités des multiples bontés et

18. Lc 1, 51-52.

bienfaits de la très pure Mère de Dieu, souffrit mille catastrophes et fut en proie à diverses attaques pendant de nombreuses années.

Et il en va de même aujourd'hui, dans les derniers temps, pour nos péchés : tantôt par l'assaut des infidèles, tantôt par la famine et de nombreuses épidémies, tantôt par les guerres intestines qui ont affaibli les puissants et ruiné les petites gens, la Ville a été humiliée à l'extrême et abaissée fortement ; elle *est restée comme une cabane dans une vigne et comme une remise à fruits dans un jardin*[19].

Ayant appris tout cela, le mécréant Mehmed fils de Murad, qui gouvernait alors les Turcs, alors même qu'il avait signé un traité de paix avec l'empereur Constantin, rassemble aussitôt une forte armée de terre et de mer, et il vient tout soudain mettre le siège devant la Ville avec de nombreuses troupes. L'empereur, les seigneurs qui se trouvaient là et tout le peuple ne savaient que faire, car ils n'étaient pas en nombre et les frères de l'empereur étaient absents. Ils envoyèrent donc des émissaires au sultan Mehmed afin de savoir ce qui se passait et d'entamer des pourparlers de paix. Mais ce cauteleux félon les renvoya et ordonna de bombarder la Ville au canon et à la couleuvrine, ainsi que de construire des machines de siège et de préparer l'assaut. Les gens de la Ville, Grecs et Francs, sortaient de la Ville et combattaient les Turcs pour les empêcher d'apprêter leurs engins ; mais l'ennemi était là nombreux et en force, et ils ne purent leur faire aucun mal, car *un seul luttait contre mille et deux contre une myriade*.

Ce que voyant, l'empereur ordonna aux seigneurs et aux grands de répartir entre les guerriers les murs, les meurtrières[20] et les tours de la Ville, ainsi que la population, et de disposer de tous côtés des cloches d'alarme, afin que chacun connût sa place et la gardât ; et il organise toutes choses nécessaires au siège, ordonnant que l'on se battît avec les Turcs depuis le rempart, sans sortir de la Ville ; il commanda enfin de disposer canons et couleuvrines de façon à défendre les endroits les plus susceptibles de subir un assaut.

L'empereur lui-même, le patriarche et les hiérarques, tout le clergé et la multitude des femmes et des enfants se pressaient dans les églises de Dieu, élevant prières et supplications parmi les pleurs et les sanglots, disant : « Seigneur, Seigneur, nature redoutable et force inexprimable, devant qui

19. Is 1, 8.
20. Si l'on admet la correction *ovny* > *okny* proposée par certains auteurs.

les montagnes jadis tremblèrent et la création frémit, devant qui moururent l'éclat du soleil et de la lune effrayés, devant qui tombèrent les étoiles du ciel ! Nous, maudits, nous avons méprisé tout cela, et nous avons *commis*, Seigneur, *le péché et l'iniquité*[21] devant toi ; et nous avons d'innombrables fois courroucé et irrité ta divinité, oubliant tes dons immenses et foulant aux pieds tes ordres ; comme des enragés nous nous sommes détournés de ta grâce et de tes bontés, nous tournant vers la scélératesse et l'iniquité ; *ainsi nous avons fui bien loin de toi*[22]. *Tout ce que tu as envoyé sur nous et sur ta Ville sainte, tu l'as fait par un jugement juste et vrai, pour nos péchés, et nous n'avons pas à ouvrir la bouche* pour dire quoi que ce soit[23]. Mais, Seigneur que tous chantent, ô très béni, nous sommes ton ouvrage et ta création, l'œuvre de tes mains : *ne nous abandonne pas jusqu'à la fin à nos ennemis, ne détruis pas ton héritage et ne retire pas de nous ta grâce*[24], soulage-nous à cette heure afin que nous nous convertissions et repentions devant ta miséricorde. Car le Maître lui-même a dit : *Je ne suis pas venu sauver les justes, mais pour le repentir des pécheurs, afin qu'ils se convertissent et qu'ils vivent*[25]. Oui, Seigneur Roi céleste, soulage-nous, soulage-nous maintenant à cause de ta Mère immaculée, à cause des saints patriarches*, à cause des empereurs qui jadis en notre Ville furent agréables à ta divinité. »

Ils disaient tout cela et bien d'autres choses, et tous les jours ils priaient de même la Mère de Dieu très immaculée avec des gémissements et des sanglots du fond du cœur. Quant à l'empereur, il faisait souvent le tour de la Ville, affermissant stratèges, guerriers et tout le peuple, afin qu'ils ne perdissent pas espoir ni n'affaiblissent leur résistance à l'ennemi, mais qu'ils gardassent confiance dans le Seigneur tout-puissant, qui est notre aide et notre défenseur. Puis il retournait à la prière.

Partout les Turcs attaquaient sans trêve, nuit et jour ; ils se relevaient et ne laissaient pas ceux de la Ville prendre le moindre repos, voulant leur rendre la vie impossible avant de monter à l'assaut ; ils menèrent ainsi la résistance pendant treize jours. Le quatorzième, les Turcs clamèrent leur

21. Tiré de la prière des trois enfants dans la fournaise (Dn 3, 29), telle que la donne la *Chronique hellène et romaine* (p. 34).
22. Dn 3, 29 également.
23. Dn 3, 28, 31, 33.
24. Dn 3, 34-35.
25. Mc 2, 17.

prière de mécréants puis se mirent à sonner de la trompette et à frapper dans leurs tambours et tambourins. Puis ils amenèrent canons et couleuvrines en quantité et bombardèrent la Ville, faisant également feu de leurs mousquets et de leurs innombrables arcs. Les habitants ne pouvaient tenir sur les remparts à cause des tirs incessants, et ils attendaient l'assaut à l'abri ; d'autres ripostaient comme ils pouvaient au canon ou à l'arquebuse, et ils tuèrent force ennemis. Le patriarche, les hiérarques et tout le clergé priaient sans cesse pour la grâce divine et le salut de la Ville. Quand le moment vint pour les Turcs – ils avaient abattu tous ceux qui étaient sur les remparts –, toute l'armée cria et s'élança à l'assaut de tous côtés parmi les clameurs et les hurlements, les uns avec divers feux, les autres avec des échelles ; d'autres manœuvraient des machines de siège et beaucoup d'autres engins pour prendre la Ville. Les habitants eux aussi criaient et clamaient contre eux et se défendaient avec ardeur. L'empereur était partout à la fois, exhortant ses hommes, leur redonnant l'espérance en Dieu ; et il ordonna de sonner dans toute la Ville pour appeler tout le monde à la rescousse. En entendant ce grand carillon, les Turcs jouèrent à nouveau de la trompette, du clairon et des tambours par myriades.

Et la bataille fut grande et effroyable : à entendre le grondement des canons et des couleuvrines, le carillon des cloches, les clameurs et hurlements dans les deux camps, le cliquetis des armes – en effet, les armes des deux troupes flamboyaient comme l'éclair –, de même que les pleurs et les sanglots des habitants, des femmes et des enfants, on eût dit que le ciel se réunissait à la terre et que les deux tremblaient. On ne s'entendait plus, car les clameurs, les hurlements, les pleurs et les sanglots des gens, le grondement des couleuvrines et le carillonnement des cloches s'étaient fondus en un seul bruit qui fut comme un immense roulement de tonnerre. De plus, les multiples feux ainsi que le tir des canons et arquebuses des deux armées avaient épaissi la fumée à tel point que la Ville et toute l'armée en étaient couvertes, si bien qu'on ne voyait plus qui combattait qui et que beaucoup moururent asphyxiés par la poudre. Et l'on se battit au corps à corps partout sur les murs, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit vînt séparer les combattants : les Turcs retournèrent à leur camp en oubliant leurs tués, et les gens de la Ville tombèrent d'épuisement comme morts, ne laissant que quelques gardes sur les remparts.

Au matin, l'empereur ordonna de réunir les corps, mais on ne trouva personne : tous dormaient, exténués. Et il fit dire au patriarche qu'il

ordonnât aux prêtres et aux diacres de réunir les cadavres et de les enterrer. Aussitôt se rassemblèrent beaucoup de ces derniers, qui prirent les morts et les ensevelirent. Il y avait mille sept cent quarante Grecs, et sept cents Francs et Arméniens. L'empereur prit les nobles avec lui et monta sur les remparts, désireux de voir ses troupes ; il n'y avait en effet de leur part ni cri ni obéissance, car tous dormaient. Et ils virent les fossés pleins de cadavres, et d'autres dans les torrents et sur les rivages ; ils comptèrent jusqu'à dix-huit mille tués, ainsi que de nombreuses machines de siège, que l'empereur ordonna de brûler. Puis il alla avec le patriarche, les hiérarques et tout le clergé à la basilique sainte pour adresser supplications et remerciements au Dieu tout-puissant et à sa Mère très pure. Ils pensaient en effet que le mécréant battrait en retraite, voyant de telles pertes parmi les siens.

Mais le félon ne pensait pas ainsi. Le deuxième jour il envoya voir ses morts ; et lorsqu'on lui eut dit qu'il y en avait beaucoup, il envoya en hâte de fortes troupes les prendre. L'empereur ordonna qu'on ne les combattît point, en sorte qu'ils nettoyassent les fossés et les torrents. Ainsi, ils prirent leurs morts sans obstacle et les brûlèrent. Le Turc mécréant, considérant son échec et la perte des siens, ordonna aux maîtres d'ajouter en hâte force canons et couleuvrines pour battre la Ville, ainsi que de préparer des engins de siège. Et le septième jour, l'infidèle ordonna de nouveau à l'armée d'assaillir la Ville et de se battre comme devant, sans relâche.

L'empereur Constantin envoyait par mer et par terre des messagers à ses frères en Morée et aussi à Venise et Gênes pour demander de l'aide. Mais ses frères ne vinrent pas à la rescousse car il y avait entre eux de fortes dissensions, et ils étaient en guerre avec les Albanais[26]. Quant aux Francs, ils refusèrent leur aide, en se disant : « Ne faites rien ; laissez les Turcs prendre Constantinople, et après nous la leur reprendrons. » Ainsi nulle aide ne vint. Seul un prince génois du nom de Giustiniani vint prêter main-forte à l'empereur avec deux nefs et deux galées armées ; il amenait six cents braves. Il passa à travers toutes les flottes du Turc[27] et parvint sous les murs de Constantinople. En le voyant, l'empereur se

26. La révolte des Albanais de Morée contre les frères de Constantin XI est intervenue seulement après la prise de Constantinople.

27. Y a-t-il ici une confusion entre l'arrivée de Giustiniani le 26 janvier, et l'arrivée de navires de ravitaillement chrétiens le 20 avril, pendant le siège proprement dit ? Cela paraît assez probable (c'est l'avis de W. Hanak et M. Philippides, *The Tale of Constantinople*, p. 120).

réjouit beaucoup et lui fit grand honneur, car il le connaissait. Giustiniani lui réclama le pire endroit de la Ville, celui où l'ennemi attaquait le plus. Et l'empereur lui donna en renfort deux mille de ses hommes. Ils se battirent contre les Turcs avec tant de bravoure et de vaillance qu'ils fuirent tous cet endroit et n'y revinrent plus. Giustiniani ne se contentait pas de défendre son emplacement, mais parcourait les murs de la Ville, raffermissant les gens et les exhortant à ne pas perdre espoir, à garder en Dieu une confiance immuable, à ne pas faillir dans l'action, à s'en prendre aux infidèles de tout leur cœur et de toute leur âme, « et le Seigneur Dieu nous aidera ». Il édifiait ainsi et instruisait les gens par d'abondantes paroles, car il était fort instruit en l'art de la guerre ; or tous l'aimèrent, et ils lui obéissaient en tout ce qu'il ordonnait. Les Turcs battaient la Ville de tous côtés sans repos, comme nous l'avons dit ; ils se relevaient, car ils étaient en nombre immense.

Au trentième jour après le premier assaut, toutes leurs forces amenèrent derechef canons, couleuvrines et autres machines de siège en quantité innombrable[28]. Il y avait deux gros canons, fondus sur place : les boulets de l'un arrivaient au genou, ceux de l'autre à la ceinture. Ils se mirent à battre sans arrêt la Ville sur tout le côté de la plaine, et ils amenèrent en face de Giustiniani un gros canon, car à cet endroit le mur était moins haut et moins solide. Quand ils eurent tiré à cet endroit, il se mit à trembler ; ils tirèrent une deuxième fois et ils abattirent le mur à cinq brasses de hauteur[29] ; ils ne purent tirer une troisième fois car la nuit était venue. Giustiniani en profita pour combler la brèche et la renforça à l'intérieur par un mur de bois et de terre. Mais que pouvait-on faire contre une telle force ? Le lendemain, ils recommencèrent à battre l'endroit avec force canons et couleuvrines. Une fois le mur affaibli, ils amenèrent la grosse pièce et firent feu : ils croyaient enfin abattre le rempart. Mais par la volonté de Dieu, le boulet passa par-dessus et n'abattit que sept merlons ; il alla frapper le mur d'une église et se volatilisa. Voyant cela, les gens qui étaient là remercièrent Dieu.

Midi venu, on amena derechef le gros canon. Giustiniani apprêta le sien et le frappa, ce qui fit sauter la réserve de poudre. À ce spectacle l'infidèle Mehmed fut pris d'une horrible fureur et hurla d'une voix forte :

28. Traduction quelque peu conjecturale d'une phrase grammaticalement incohérente.
29. Le mur de ce côté manquait en effet de solidité (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 89).

« *Yagma, yagma*[30] ! » C'était l'ordre de piller la Ville. Aussitôt l'armée cria et monta au grand complet à l'assaut, jetant, sur terre et sur mer, toutes ses forces dans la bataille pour prendre la Ville, y compris les machines. Les habitants, tous aux remparts du plus petit au plus grand, et même de nombreuses femmes, leur résistaient et se battaient opiniâtrement, de sorte que seul le patriarche, les hiérarques et tout le clergé restaient dans les églises de Dieu à prier parmi les sanglots et les gémissements. L'empereur parcourait de nouveau la Ville à cheval ; il pleurait et sanglotait, suppliait les stratèges et tout le peuple, disant : « Seigneurs et frères, petits et grands, voici venue l'heure de glorifier Dieu, sa très pure Mère et notre foi chrétienne ! Prenez courage et soyez fermes, ne mollissez pas à la peine, ne perdez pas l'espoir, donnez vos vies pour la foi orthodoxe et les églises de Dieu, afin que nous glorifie le Dieu de toute largesse ! » L'empereur hurlait cela et bien d'autres choses à tous, et il ordonna de faire sonner le tocsin dans toute la Ville ; de même Giustiniani courait les remparts en affermissant et exhortant le peuple. Et quand on entendit sonner les églises de Dieu, aussitôt tous s'affermirent et prirent courage, et ils combattaient les Turcs avec plus d'acharnement, en se disant l'un l'autre : « Mourons aujourd'hui pour la foi chrétienne ! », comme nous l'avons écrit auparavant.

Quelle langue pourrait narrer ou bien décrire un tel malheur, une telle épreuve ? Les morts tombaient en effet des deux côtés des remparts comme des gerbes fauchées, et leur sang coulait en ruisseaux par les murs[31]. Les clameurs et les cris des uns et des autres, les pleurs et les sanglots des habitants, le son des cloches, le cliquetis des armes, les éclats faisaient croire que la Ville allait se retourner sur ses fondations. Les fossés se remplirent jusqu'au bord de cadavres humains, si bien que les Turcs y montaient comme sur des degrés[32] pour se battre : les morts leur servaient de ponts et d'échelles pour l'assaut de la Ville. De même, tous les torrents et les berges se couvrirent de cadavres, et leur sang coulait d'un fort courant, si bien que tout le détroit de Galata, c'est-à-dire toute la baie, en était ensanglanté ; et le sang remplit tous les alentours des fossés, telle était l'opiniâtreté de leur lutte. Et si le Seigneur n'avait pas mis fin au

30. *Yağma* : « pillage » en turc.
31. Cf. Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, III, 7, 23.
32. Cf. Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem, ibid*.

jour[33], la perte de la Ville eût été consommée, car tous les habitants étaient exténués. La nuit venue, les Turcs se retirèrent vers leurs positions, recrus de fatigue, et les habitants s'écroulèrent d'épuisement chacun là où il put. Et l'on n'entendit autre chose cette nuit-là que les blessés geindre ou hurler, ceux du moins qui vivaient encore.

Le lendemain, l'empereur ordonna aux prêtres et aux diacres de réunir comme devant les corps et de les enterrer, et de répartir entre les médecins ceux qui vivaient encore. Et ils réunirent les morts grecs, francs et arméniens et autres étrangers, au nombre de cinq mille sept cents. Giustiniani et tous les seigneurs montèrent aux remparts pour les examiner et compter les cadavres infidèles ; ainsi ils dirent à l'empereur et au patriarche qu'il y avait jusqu'à trente-cinq mille tués. L'empereur ne cessait de pleurer et de sangloter, considérant la chute de ses sujets, n'attendant plus d'aide de nulle part et voyant l'inéluctable succès des infidèles.

Le patriarche et tout le clergé, de même que tout le conseil impérial, le prirent avec eux et allèrent en le consolant à la grande église prier et remercier le Dieu de toute miséricorde ; ils furent accompagnés de dames nobles et d'enfants en quantité, ainsi que de l'impératrice, car tous les hommes étaient encore à se remettre de leur immense et insupportable épuisement. Et le patriarche ordonna de carillonner par toute la Ville, mandant à tous ceux qui n'avaient pas été à la bataille, aux femmes, aux enfants, à tous enfin, de se rendre chacun dans sa paroisse pour prier et remercier Dieu et sa Mère tout immaculée, Notre Dame la Mère de Dieu Marie toujours vierge. Et l'on put voir dans toute la Ville hommes et femmes accourir aux églises et, en larmes, louer et remercier Dieu et sa Mère très pure. Ainsi ils passèrent toute la journée et la vigile.

L'infidèle ne voulut point relever les corps de ses hommes, songeant à les envoyer dans la Ville à coups de catapulte afin qu'ils y pourrissent et l'infectent. Certains d'entre eux, qui la connaissaient, lui objectèrent son immense superficie, contre laquelle l'infection ne pourrait rien. Alors on vint en force les prendre et les brûler. Le sang resté dans les fossés et les torrents croupit et causa une infecte puanteur, qui toutefois n'endommagea pas la Ville, car le vent la dispersait.

Cela étant, le mécréant ne se troublait pas le moins du monde ; neuf jours plus tard il ordonna de nouveau à toutes ses troupes d'assaillir la

33. Cf. Ps 123, 1-2.

Ville et de guerroyer chaque jour ; il ordonna aussi de refaire le gros canon, plus solidement. Apprenant cela, les seigneurs et Giustiniani se rassemblèrent, ainsi que le patriarche, et ils tentèrent de raisonner l'empereur, disant : « Ô César, nous voyons que le succès de l'infidèle ne se dément pas, mais qu'il se prépare au contraire à de plus grandes choses encore. Or que ferons-nous, nous qui n'attendons plus aucune aide ? Il te convient donc, ô César, de sortir de la Ville et aller là où tes gens t'entendront et où tes frères te viendront en aide ; les Albanais même, saisis de crainte, se joindront à eux, et peut-être que le félon, pris de frayeur, lèvera le siège. » Ils dirent cela et bien d'autres choses à l'empereur, et ils lui proposaient les nefs et les galées de Giustiniani. L'empereur garda longtemps le silence, puis il leur dit, le visage plein de larmes : « Je vous loue et vous remercie de votre conseil, et je sais que tout cela ne vise que mon bien, car les choses peuvent en vérité tourner ainsi. Mais comment pourrais-je faire cela et abandonner le clergé, les églises de Dieu, l'empire et tous mes sujets ? Et que pensera l'univers entier, je vous prie de me le dire ? Non, messeigneurs, non. Que je meure ici avec vous ! » Tombant à terre, il se prosterna devant eux, pleurant amèrement. Le patriarche et tous ceux qui étaient là éclatèrent en sanglots et changèrent de discours, afin que *le bruit n'aille pas croissant*[34] parmi le peuple. Et ils envoyèrent de nouveau des émissaires en Morée, dans toutes les îles et chez les Francs réclamer de l'aide.

Les habitants se battaient le jour avec les Turcs, et la nuit ils s'introduisaient dans les fossés et creusaient des sapes vers la plaine : ils enlevaient la terre en beaucoup d'endroits et y disposaient de nombreux tonneaux de poudre à canon ; de même, ils disposaient sur les remparts de nombreux tonneaux pleins de poix, d'étoupe brûlante et de salpêtre, ainsi que de poudre à canon.

Vingt-cinq jours plus tard, après des combats quotidiens, le mécréant ordonna de nouveau de mettre en batterie le grand canon qu'on avait cerclé de chaînes, pensant le renforcer. Or, au premier coup qu'il tira, il explosa en petits morceaux. L'infidèle, se croyant honni, ordonna en hâte d'amener à toute force vers la Ville les tours de siège, immenses et couvertes, ainsi que toute l'armée. Quand les tours furent rangées au bord du fossé, on remplit celui-ci de branchages, de bois mort et de terre, afin de

34. Mt 27, 24.

les amener et appuyer contre le rempart, ce qui permettrait de saper ce dernier en de nombreux endroits et de l'abattre. Et quand une infinité d'ennemis s'approcha pour combler les fossés, les habitants allumèrent aussitôt les tonneaux de poudre qu'ils avaient enterrés. Le sol gronda soudain comme le tonnerre et sauta avec les tours et les assaillants jusqu'aux nuages, comme une violente tempête ; on pouvait entendre le craquement des tours qui s'effondraient et les horribles hurlements et gémissements des Turcs, si bien que tous prirent la fuite : les habitants abandonnèrent les remparts et se réfugièrent dans la Ville, et les Turcs s'enfuirent au loin ; puis hommes et poutres retombaient du ciel, les uns dans la Ville, les autres sur les rangs ennemis, et les fossés furent remplis de Turcs. Et quand les habitants remontèrent sur les remparts et les aperçurent attroupés en contrebas, ils allumèrent aussitôt leurs tonneaux d'étoupe et les jetèrent sur eux, et ils brûlèrent tous. Ainsi, ce jour-là la Providence divine délivra la Ville des Turcs mécréants.

Le pervers Mehmed se tenait à distance avec de fortes troupes, observant les événements et réfléchissant sur la conduite à tenir. De même tous les combattants, saisis de crainte, s'éloignèrent de la Ville. Les Grecs firent alors une sortie et massacrèrent dans les fossés les Turcs encore vivants ; ils en firent des tas, qu'ils brûlèrent avec ce qui restait des tours. Dans toutes les églises, l'empereur, le patriarche et le saint clergé priaient et louaient Dieu : ils croyaient que la guerre touchait à sa fin. De même, l'infidèle Mehmed tint conseil pendant plusieurs jours, et il fut décidé qu'il rentrerait chez lui, car la voie maritime était devenue favorable, et l'on attendait de partout des renforts qui viendraient en aide à la Ville. Mais puisque *nos iniquités avaient dépassé nos têtes, et nos péchés avaient appesanti notre cœur*[35]*, car nous n'avions pas écouté les commandements de Dieu et nous n'avions pas marché dans ses voies*, où pouvions-nous fuir sa colère ?

Ainsi, dans la Ville, l'empereur, le patriarche et tous les habitants prirent une mauvaise décision, disant : « Puisque l'infidèle ne livre plus combat depuis plusieurs jours et se prépare à nouveau, envoyons négocier la paix », ce qu'ils firent. Mais le mauvais entendit cela et s'en réjouit en son cœur, pensant que la Ville se trouvait mal en point ; remettant son départ, il se mit à négocier et répondit ceci aux envoyés : « Puisque l'empereur a pris une si bonne décision et demande la paix, je la ferai à condi-

35. Cf. Ps 37,5, puis Dn 9,10.

tion qu'il quitte la Ville pour la Morée avec le patriarche et tous les habitants qui le voudront, sains et saufs ; il me laissera la Ville vide et je conclurai avec lui une paix éternelle ; je ne pénétrerai point en Morée ni dans ses îles par aucune astuce, et cela pour les siècles. Et ceux qui refuseront de s'en aller seront en mon nom sains et saufs, et ils ne seront pas inquiétés. » Quand ils entendirent cela, l'empereur, le patriarche et tous les habitants gémirent aussitôt du plus profond de leur cœur, et ils levaient les bras au ciel, disant : « Seigneur notre défenseur, regarde-nous depuis la hauteur de ta gloire, abaisse l'orgueil de cet infâme et délivre la Ville ton héritage, car nous sommes les sujets de ta Seigneurie *et les brebis de ton pâturage*[36], vivant en un troupeau uni dans ton enclos ; où irions-nous si nous abandonnions notre Pasteur et notre Maître[37] ? Non, Seigneur et Roi, non ; mourons plutôt tous ici, dans ton saint enclos et pour la gloire de ta Majesté. » Ils dirent ceci et se préparèrent de nouveau à combattre ; ils se repentaient d'avoir envoyé une ambassade à Mehmed, car ainsi ils l'avaient retenu.

Trois jours après l'on dit au maudit Turc que le grand canon était reforgé à neuf[38] ; et il projetait de l'essayer encore. Il ordonna donc à son armée entière de marcher contre la Ville et de la combattre quotidiennement. Ceci advint par permission de Dieu à cause de nos péchés, afin que s'accomplissent toutes les prédictions faites sur cette Ville au temps de Constantin le grand empereur et de Léon le Sage[39] par Méthode de Patara. En effet, le sixième jour du mois de mai, l'infidèle ordonna de battre le rempart au même endroit qu'auparavant avec une artillerie considérable pendant trois jours. Ils ébranlèrent le mur puis firent feu du grand canon, et beaucoup de pierres tombèrent. Ils firent feu une seconde fois : une grande partie de la muraille s'écroula ; mais, le soir étant venu, les Turcs bombardèrent l'endroit avec de nombreuses pièces, et ainsi toute la nuit, empêchant les habitants de combler la brèche. Pendant ce temps, les Grecs édifièrent un retranchement à cet endroit. Le matin, les Turcs firent à nouveau feu du grand canon, un peu plus bas, et

36. Ps 99, 3. Cf. aussi Jn 10,16.
37. Cf. les paroles de saint Pierre (Jn 6, 68).
38. Littéralement « bien reforgé » ; le grand canon fut réparé le 6 mai (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 116).
39. Il s'agit de l'empereur Léon le Philosophe (886-912), à qui sont attribuées diverses prophéties, dont certaines ont été conservées en version slavonne.

abattirent une bonne partie de la muraille, et ainsi une seconde et une troisième fois. Quand le trou fut bien agrandi, quantité d'hommes l'assaillirent à grands cris, s'écrasant les uns les autres ; les Grecs s'élancèrent pareillement de la Ville, et l'on s'étripa corps à corps, en poussant des hurlements de bête sauvage ; et il était terrible de voir la vaillance et la force des deux armées. Giustiniani réunit une fois de plus une troupe considérable, cria et s'élança sur les Turcs si hardiment qu'en un clin d'œil il les balaya du rempart et remplit le fossé de cadavres. Un janissaire du nom de Murad, de complexion robuste, se glissa parmi les Grecs, atteignit Giustiniani et lui porta un coup furieux. Un Grec sauta alors du mur et de sa hache trancha la jambe du Turc, sauvant ainsi Giustiniani de la mort. Le porte-enseigne d'Occident Amar-bey[40] fondit sur les Grecs avec ses hommes, et le combat gagna en acharnement. De même, le stratège Rhangabé[41] fit une sortie avec de fortes troupes et vint en aide aux Grecs ; il assaillait opiniâtrement les Turcs et les repoussa jusqu'à Amar-bey lui-même. Celui-ci aperçut Rhangabé qui frappait les siens avec furie ; il dégaina et se jeta sur lui, et ils se battaient férocement. Et Rhangabé, prenant appui sur une pierre, le frappa des deux mains à l'épaule et le coupa en deux : il avait en effet beaucoup de force dans les bras. Les Turcs l'encerclèrent par dizaines, hurlant de rage, et se mirent à le sabrer. Les Grecs s'efforcèrent de le dégager, mais n'y parvinrent pas ; beaucoup y tombèrent. Les Turcs découpèrent Rhangabé en morceaux, puis rejetèrent les Grecs dans la Ville. Les Grecs furent saisis d'affliction et d'un grand effroi au sujet de Rhangabé, car c'était un magnifique guerrier, intrépide, que l'empereur aimait.

La nuit venue, le combat prit fin et les ennemis se séparèrent. Les Turcs recommencèrent à battre la brèche à coups de canon, et les habitants se mirent à agrandir le retranchement et à renforcer tout l'endroit découvert. Ils y apportèrent secrètement beaucoup de canons ; ce retranchement était en effet à l'intérieur de la Ville. Au matin, quand les Turcs virent le mur non réparé, ils accoururent en hâte et livrèrent combat aux Grecs. Mais les Grecs faisaient mine de résister, puis fuyaient devant eux ; les Turcs poussaient leur cri de guerre, et ils passèrent bientôt à l'attaque en foule, croyant la victoire acquise. Devant leur masse, les Grecs se dispersèrent,

40. Ce doit être un Ömer Bey, mais ce personnage est inconnu.
41. Ce personnage n'est pas mentionné dans les récits sur la chute ni dans le *PLP*.

firent feu sur eux et en tuèrent un grand nombre. Après la salve, le stratège Singurla[42] Paléologue tomba soudain sur eux en force, et il les frappait durement. Le porte-enseigne d'Orient Mustafa[43] chargea en hâte les Grecs avec de nombreux guerriers, et il les sabrait sans pitié ; il les repoussa dans la Ville, croyant déjà conquérir la muraille. Théodore le Chiliarque[44] se joignit à Giustiniani et ils s'élancèrent en renfort. L'affaire fut chaude, et les Turcs l'emportaient déjà. L'empereur était dans le narthex de la grande église, tenant conseil avec ses nobles et ses stratèges au sujet de l'assaut des impies, disant : « Voici que chaque jour sans trêve nous nous battons avec les Turcs, et combien de milliers des nôtres n'ont-ils pas déjà péri ? Si cela continue ainsi, ils nous tueront tous et prendront la Ville. Réunissons plutôt des hommes d'élite, donnons-nous un signe de reconnaissance, sortons nuitamment de la Ville à un moment opportun et, Dieu aidant, attaquons-les comme autrefois Gédéon les Madianites[45] ; ou bien nous mourrons pour les églises de Dieu, ou bien nous recevrons la délivrance. » Ils tenaient ainsi conseil, et beaucoup penchaient pour cette solution ; ils avaient toute confiance en l'empereur, car ils connaissaient sa vaillance et sa force. Il était en effet de haute taille et d'une force de géant. Mais monseigneur Luc l'archiduc[46] et l'éparque * Nicolas[47] gardèrent longtemps le silence, puis parlèrent ainsi : « Voici cinq mois que nous avons commencé la guerre avec les Turcs en implorant la grâce de Dieu, et si telle est sa volonté, nous pouvons tenir encore cinq mois. Mais si son aide ne vient pas et que nous agissons ainsi, en un moment nous périrons tous et nous perdrons la Ville. » Le grand domestique *[48], le logothète *[49] et avec eux

42. Nom qui demeure obscur. Pour W. Hanak et M. Philippides, *The Tale of Constantinople* (p. 125), il pourrait s'agir d'un individu nommé Σέγκρουλας, attesté par ailleurs par une chronique byzantine brève (cf. *PLP*, nº 25100).
43. Personnage lui aussi inconnu.
44. Il doit s'agir de Théodore Karystènos, qui défendait la porte de Kaligaria (*PLP*, nº 11297).
45. Cf. Jg 7, 19-22, etc.
46. L'auteur veut parler ici du grand duc *, le commandant en chef de la flotte. Ce titre était porté par Luc Notaras ; à son sujet, voir sa biographie en fin de volume.
47. Il revenait à l'éparque *, descendant du *praefectus urbis* romain, d'administrer la ville de Constantinople ; il avait en outre la magistrature judiciaire suprême. Le titre d'éparque * *(éparchos)* n'est plus utilisé au XVe siècle que dans un registre littéraire pour désigner le gouverneur *(képhalè)*. L'auteur veut parler du co-gouverneur de Constantinople Nicolas Goudélès : voir sa biographie, p. 1299.
48. Depuis les Comnènes, ce titre était porté par le chef suprême des troupes terrestres. Sous le dernier Paléologue, le titre était porté par Andronic Paléologue Cantacuzène (*PLP*, nº 10957). Voir Posculo, p. 369, n. 48.
49. Le personnage dont il s'agit ici est probablement le grand logothète *, dont l'autorité s'exerce sur toute l'administration civile, en somme une sorte de premier ministre ; toutefois, à l'époque de la

beaucoup d'autres dignitaires conseillaient à l'empereur de quitter la Ville avec ce qu'on pouvait réunir de guerriers choisis, pour la dégager, empêcher les Turcs de l'assaillir si hardiment, faire venir toutes choses nécessaires, et aussi pour que, la nouvelle répandue, les chrétiens le rejoignissent en grande quantité. Pendant qu'ils faisaient de tels projets, on vint avertir l'empereur que les Turcs étaient au rempart et prenaient le dessus sur les habitants. Instantanément l'empereur ainsi que tous les dignitaires et stratèges sautèrent en selle, et ces derniers dépassèrent les autres et s'élancèrent en renfort, rencontrant la foule qui fuyait, et ils les frappaient pour les rallier. Giustiniani et certains stratèges combattaient les Turcs dans la Ville même, tantôt fuyant devant eux, tantôt résistant et revenant à la charge. Certains Turcs firent plusieurs ponts et rentrèrent à cheval. Tous les stratèges, rassemblés autour de Giustiniani, attaquaient l'ennemi avec acharnement [50] et le contraignirent à revenir au rempart. Mais un gros de Turcs à pied et à cheval les fit derechef battre en retraite, les pourchassant sans pitié, et se jetant sur eux comme des bêtes sauvages. Et si l'empereur ne s'était point hâté à leur aide, c'eût été la perte et la fin de la Ville. Il rejoignit les siens et cria sur eux pour les affermir ; puis il rugit comme un lion et attaqua les Turcs avec ses fantassins et ses cavaliers d'élite, et il les sabrait avec ardeur : ceux qu'il atteignait, il les coupait en deux, et il en taillait d'autres en pièces, car rien ne résistait à son épée. Les Turcs s'attroupèrent à grands cris contre sa force et s'excitèrent les uns les autres à l'assaillir ; ils le visaient de toutes parts, tiraient sur lui d'innombrables flèches, mais, comme il est dit : *C'est la providence divine qui décide des victoires à la guerre et de la chute des rois*, tous les projectiles le manquaient et volaient autour de lui sans l'atteindre. Lui, qui n'était armé que d'une épée, les sabrait, et ceux sur qui il revenait à la charge fuyaient devant lui et lui faisaient place [51]. Il les chassa vers la brèche ; la presse y fut grande, beaucoup y périrent et les autres furent rejetés hors les murs, au-delà des fossés. Ainsi l'empereur, avec l'aide de Dieu, délivra la Ville ce jour-là. Le soir étant venu, les Turcs battirent en retraite.

---

chute de Byzance, son autorité avait décliné, et le titre de grand logothète * n'était plus qu'honorifique. Il est peut-être porté ici par Georges Sphrantzès, le fameux historien. C'est toutefois douteux, car celui-ci avait l'obligation de garder son titre secret (W. Hanak et M. Philippides, *The Tale of Constantinople*, p. 126-127).

50. Réminiscence de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, III, 7, 18.

51. Tout ce passage décrivant les exploits de l'empereur Constantin est emprunté plus ou moins littéralement à Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, où il s'agit des prouesses de Titus (V, 2, 2).

Le lendemain matin, l'éparque * Nicolas ordonna aux habitants de jeter les cadavres turcs hors les murs au-delà des fossés, afin que le mécréant les vît ; et il y en eut, à ce que l'on dit, jusqu'à seize mille. Alors, tenant conseil, les Turcs les prirent et les brûlèrent. L'empereur ordonna encore à l'éparque * de combler la brèche avec des madriers et d'y faire un retranchement, croyant que les maudits allaient battre en retraite. Mais le mécréant Mehmed n'en fit rien. Il réunit trois jours plus tard ses pachas et ses *sancakbeyi* * et leur tint ce langage : « Nous voyons bien que les giaours ont pris courage contre nous, et nous ne les vaincrons pas en nous y prenant de cette façon, car il n'y a qu'un seul endroit où se battre, la brèche ; le nombre y est inutile, ils ont le dessus en étant peu, et ils nous vainquent. Aussi lançons un *yagma* comme le premier, en amenant des tours et des échelles à plusieurs endroits des remparts ; les habitants se disperseront pour résister à tous les assauts, et alors nous attaquerons à la brèche. » Et ce dessein, Dieu permit que le maudit le mît à exécution. Il ordonna de construire des tours, des échelles et beaucoup d'autres engins de siège, et commanda à ses troupes de livrer encore combat aux habitants. Et ils attaquaient tous les jours [52], ne leur laissant pas le temps de se reposer.

Le vingt et unième jour de mai [53], il advint pour nos péchés un signe redoutable dans la Ville. Dans la nuit de jeudi à vendredi elle fut tout illuminée. Les veilleurs accoururent voir ce qui se passait, croyant que les Turcs avaient mis le feu ; ils poussèrent un grand cri. Beaucoup de gens s'assemblèrent ; ils aperçurent au-dessus de la grande église de la Sagesse de Dieu comme une immense flamme ardente qui sortait des fenêtres supérieures, et qui enveloppa la base de la coupole un long moment. Puis la flamme se rassembla, elle changea d'aspect et devint comme une lumière ineffable qui fut alors emportée au ciel. Ceux qui voyaient se mirent à pleurer amèrement, clamant : « Seigneur, prends pitié ! » La lumière atteignit le ciel ; les portes de celui-ci s'ouvrirent, la laissèrent entrer puis se refermèrent [54].

52. Expression tirée de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, III, 7. Il n'y eut en fait qu'un seul assaut, à la jonction du mur de Théodose et des Blachernes, le 13 mai ; il fut repoussé assez facilement (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 117).

53. La mystérieuse lumière à Sainte-Sophie est attestée historiquement, mais cet incident advint le 25 à la nuit, non le 21 (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 121 ; K. Leonid, *Povest' o Car'grade*, p. 23). Ce déplacement de date s'explique par le fait que le 21 mai est le jour de la fête des saints Constantin et Hélène.

54. En décrivant le signe advenu à Sainte-Sophie, l'auteur de notre texte avait sans doute en vue le

Au matin, on alla l'annoncer au patriarche. Celui-ci convoqua les dignitaires et tous les conseillers, alla trouver l'empereur et voulut le convaincre de quitter la Ville avec l'impératrice. Et comme l'empereur ne les écoutait pas, il lui dit : « Ô César, tu connais toutes les prophéties au sujet de cette ville. Et voici qu'à présent est advenu encore un signe redoutable : en effet, la lumière ineffable qui officiait dans la grande église de la Sagesse de Dieu avec les luminaires et archiprêtres universels de jadis, de même que l'ange que Dieu avait affermi au temps de Justinien César pour garder la basilique sainte et notre cité, sont remontés cette nuit au ciel [55]. Et ceci manifeste que la grâce de Dieu et ses bontés nous ont quittés : Dieu va livrer la Ville à nos ennemis. » Puis il lui présenta les hommes qui avaient vu le miracle ; quand l'empereur eut entendu leurs dires, il tomba à terre comme mort et fut longtemps sans dire mot. On le ranima difficilement avec des eaux aromatiques. Quand il fut revenu à lui, il dit au patriarche et à tous les dignitaires d'interdire sous la foi du serment à tous ces gens qu'ils le publiassent parmi le peuple, afin que l'on ne tombât pas dans le désespoir et que l'on ne faillît pas dans l'action. Le patriarche recommença à persuader avec insistance l'empereur de quitter la Ville, de même que tous les dignitaires ; ils lui disaient : « Ô César, si tu sors de la Ville avec ceux que tu veux, tu pourras, Dieu aidant, la secourir, et les autres villes et contrées reprendront espoir et ne se rendront pas tout de suite aux infidèles. » Il ne leur céda pas, mais il leur répondait : « Si Dieu notre Seigneur l'a voulu ainsi, où fuirons-nous sa colère ? » Et encore : « Combien d'empereurs avant moi, grands et illustres, souffrirent et moururent pour leur héritage ! M'y refuserai-je, moi le dernier ? Non, messeigneurs, non : que je meure ici avec vous ! » Et il les laissa. Giustiniani revint encore avec d'autres dignitaires pour le convaincre, avec larmes et sanglots, de sortir de la Ville. Mais il ne les écouta pas.

Au deuxième jour, quand les gens apprirent le départ du Saint-Esprit, tous furent consternés, et ils furent pris de crainte et de tremblements. Le patriarche les affermissait et les enseignait, en sorte qu'ils ne perdissent pas espoir. « Courage plutôt, enfants, courage », disait-il ; « levons vers

récit fait par Flavius Josèphe d'un événement similaire, que l'on trouve dans Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, VI, 5, 3. La *Chronique hellène et romaine* y fait aussi allusion (elle reprend à cet endroit le *Josippon*, version hébraïque abrégée du texte grec de Josèphe ; p. 222).

55. Cf. Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, V, 9, 4.

le Seigneur, le Dieu de notre salut, les bras et les yeux de tout notre cœur, et il nous délivrera de nos ennemis et dispersera au loin tous les conseils que l'ennemi tient contre nous ». Par ces paroles et maintes autres il affermissait le peuple. De même, avec les hiérarques et tout le clergé, ils prirent les saintes icônes, et ils parcouraient tous les jours les remparts de la Ville, implorant la grâce divine, disant avec des larmes : « Seigneur notre Dieu, immortel et sans commencement, qui as fait toute la création visible et invisible, qui pour nous ingrats et pervers es descendu du ciel, pour nous t'es incarné et as versé ton sang, jette maintenant les yeux, ô Maître et Roi, depuis ta sainte demeure, sur tes humbles serviteurs, et reçois notre supplication pécheresse, incline ton oreille et entends nos paroles, nous qui allons périr ; car nous avons péché, Seigneur, *nous avons péché contre le ciel et contre toi*[56], nous nous sommes rendus par nos œuvres infâmes et honteuses intolérables au ciel et à la terre et indignes même de cette vie provisoire ; et nous ne méritons pas de lever les yeux sur la hauteur de ta gloire, car nous avons irrité ta grâce et courroucé ta divinité, transgressant et enfreignant tes préceptes et désobéissant à tes ordonnances. Mais toi, ô Roi et Seigneur, tu es ami des hommes et prompt au pardon, longanime et plein de miséricorde, et tu as dit à tes prophètes : *Ce que je désire ardemment, ce n'est pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*[57], et encore : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs au repentir*[58]. Car tu ne veux pas, ô Maître, la perte de l'œuvre de tes mains et *tu ne donnes pas ton accord à la mort des hommes*[59], mais tu veux que tous se sauvent et viennent à la droite raison. C'est pourquoi nous, indignes, et pourtant le produit et la création de ta divinité, nous ne désespérons pas de notre salut, espérant en ton immense miséricorde, nous tombons à tes pieds et nous implorons, nous te supplions de tout notre cœur et nous recherchons ta grâce. Épargne, Seigneur, épargne ceux que tu as rédimés de ton sang vivifiant, et ne nous abandonne pas à nos ennemis et aux contempteurs de ta majesté, libère-nous aujourd'hui de l'investissement et des maux et tribulations qui nous submergent. *Libère-nous selon ton immense grâce, délivre-nous par tes miracles ; que tes ennemis soient couverts*

56. Lc 15, 21.
57. Ez 33, 11.
58. Lc 5, 32.
59. Cf. Sp 1, 13.

de honte, qu'ils soient déshonorés de toute force, que leur solidité soit brisée, qu'ils comprennent que tu es notre *Dieu,* le Seigneur Jésus-Christ dans la gloire de Dieu le Père[60]. »

Répétant ainsi chaque jour ces paroles et beaucoup d'autres supplications, ils croyaient être sauvés ; tout le peuple accourait pareillement aux saintes églises de Dieu, pleurant et sanglotant, levant les bras au ciel, implorant la grâce divine. Mais de même qu'auparavant nous avions été rendus dignes des grâces et des dons de Dieu et des intercessions de sa très pure Mère, maintenant nous avons été pour nos péchés privés de la pitié et des dons divins. Car *lorsque*, est-il dit, *vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai les yeux de vous, et si vous venez vous présenter à moi, je détournerai ma face de vous*. Et encore : *Tout ce que tu accomplis, tout ce que tu fais, mon âme le hait*[61]. Ces réponses-là, nous aussi maintenant pour nos péchés nous nous en sommes rendus dignes, et nos prières et nos supplications ne sont plus agréables à Dieu.

Les Turcs, comme nous l'avons dit, livraient chaque jour combat aux chrétiens, sans relâche. Et Mehmed le maudit réunit ses guerriers et leur attribua les emplacements pour l'assaut : à Karaca bey[62] échurent le palais impérial, les portes de bois et Kaligaria[63], et, quant aux *beylerbeyi**, le capitaine de l'aile orientale dut assaillir Pigia[64] et la Porte d'Or, et le capitaine de l'aile occidentale tous [les alentours] de la porte de Charisios[65]. L'infidèle en personne décida de prendre part au combat, face à la porte Saint-Romain, devant la brèche. À l'amiral Baltaoğlu[66] et à Zaganos[67] [il ordonna de battre] les deux murs du côté de la mer, afin que toute la Ville

60. Toute la fin de la prière est empruntée à la *Chronique hellène et romaine*, p. 34 (= Dn 3, 44-45).
61. Is 1, 15.
62. Tayı Karaca Bey était le gouverneur militaire des provinces européennes. Voir sa biographie p. 1303.
63. Dans le texte *Kalisaria*. L'endroit s'identifie sans difficulté aucune (W. Hanak et M. Philippides, *The Tale of Constantinople*, p. 129).
64. La porte de Pégè.
65. Le rédacteur russe semble ne pas se représenter l'endroit très clairement : il veut parler de la porte de Charisios, mais le nom lui évoque celui de la ville de Chersonèse sur la mer Noire (dans le texte *Xorsuni*, cf. vieux-russe *Korsun'* « Chersonèse »).
66. Renégat d'origine bulgare, Suleyman Baltaoğlu était gouverneur de Gallipoli et chef de la flotte turque. Il est mentionné ici à tort, car il ne faisait déjà plus partie de l'armée turque : en effet, il avait été dégradé, dépossédé, bâtonné et chassé de la cour ottomane le 29 avril, après avoir échoué à empêcher des navires chargés de renforts et de ravitaillement de rallier la ville (voir sa biographie p. 1311 ; S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 104). L'ignorance du sort de Baltaoğlu plaide d'ailleurs en faveur de l'hypothèse selon laquelle l'informateur duquel notre texte tient ses détails authentiques se trouvait du côté des Grecs, et non des Turcs. L'auteur veut probablement parler de Hamza.
67. Zaganos Paşa, second vizir depuis 1451. Voir sa biographie p. 1312-1313.

soit encerclée, et que l'attaque ait lieu au même moment et au même instant par terre et par mer. Ainsi en décida l'impur. Le vingt-sixième jour de mai, quand leurs prédicateurs eurent déclamé leur prière infâme, toute l'armée cria et prit sa course vers la Ville. On amena les canons, les couleuvrines, les tours, les échelles, les tours de bois et les autres machines de siège en nombre incalculable. Pareillement, les nefs et les galées s'approchèrent depuis la mer et bombardèrent la Ville de toutes parts ; on jeta des ponts sur les fossés. Une fois qu'on eut chassé tous les habitants des remparts, on amena en hâte les ouvrages de bois, les hautes tours, les échelles par milliers, essayant de prendre pied par la force sur le rempart ; les Grecs les en empêchaient et l'on se battait avec acharnement. Les pachas, les guerriers et les officiers pressaient fortement les Turcs, les frappaient, poussaient des cris et des clameurs contre eux. Mehmed le maudit, avec tous les officiers de ses portes, entouré de musiciens qui jouaient de tous leurs instruments et de tous leurs tambours, firent résonner d'immenses clameurs, comme une forte tempête ; il atteignit la brèche, croyant gagner tout de suite la Ville par la terreur.

Plusieurs stratèges ainsi que Giustiniani accoururent à la rescousse, combattirent les Turcs avec acharnement, et les habitants subirent de grandes pertes. Mais l'heure du jugement n'était pas encore venue, et ils parvenaient à leur résister. L'empereur et les seigneurs chevauchaient par toute la Ville, pleurant et sanglotant, suppliant nobles, stratèges et guerriers ainsi que tout le peuple de ne pas perdre espoir et de ne pas faillir dans les œuvres mais, confiants, de se mesurer avec l'ennemi avec foi et audace, « et le Seigneur Dieu nous aidera ». Il ordonna de sonner partout le tocsin pour assembler le peuple. Quand tous furent montés aux remparts, la bataille continua de plus belle, si bien qu'il était terrible de voir l'audace et la valeur des deux armées. Le patriarche se trouvait avec tout le clergé dans la grande basilique, priant sans relâche Dieu et sa très pure Mère de les aider et de les affermir contre les ennemis. Quand il entendit sonner les cloches, il fit prendre les saintes images, sortit devant l'église, se mit en prière et bénit toute la Ville de sa croix en sanglotant, disant : « Dresse-toi, ô Seigneur Dieu, et aide-nous, nous qui allons périr, *ne rejette pas ton peuple jusqu'à la fin, ne livre pas ton héritage* à la risée de ces mangeurs de viande crue, *qu'ils ne disent pas : "Où est leur Dieu*[68] *?"*,

68. Cf. Ps 113, 10.

mais qu'ils apprennent que tu es notre Dieu, le Seigneur Jésus-Christ dans la gloire de Dieu le Père. » Et il criait ainsi vers la sainte Mère de Dieu : « Ô Dame toute sainte, élève les mains vers ton Fils notre Dieu et apaise, ô Dame, la colère divine et la perdition qui sont sur nous, car déjà, ô très sainte Souveraine, nous sommes aux portes de l'enfer ; hâte-toi, ô Mère de toute miséricorde, amie du genre humain, et sauve-nous, couvre-nous de ta dextre avant que l'enfer ne nous dévore, afin que tous glorifient et remercient ton Nom saint et magnifique. » Alors qu'il clamait ainsi et priait sans trêve, l'empereur parvint à la brèche et, voyant l'opiniâtreté du combat, il s'y arrêta avec tous ses dignitaires. Et lorsqu'on lui annonça l'assaut du mécréant, il cria en pleurant aux guerriers : « Frères et amis, voici l'heure d'acquérir une gloire éternelle pour les églises de Dieu et la foi orthodoxe ! Faisons acte de vaillance, qu'on s'en souvienne aux dernières générations[69] ! » Il éperonna son coursier ; il voulait traverser la brèche et atteindre Mehmed pour venger le sang des chrétiens. Mais les seigneurs et les fantassins le retinrent de force ; son dessein était déplacé[70], car Mehmed le mécréant était là trop en force. Mais l'empereur dénuda son glaive, se tourna contre les Turcs, et il frappait de son épée les épaules et les côtes, les tranchait en pièces, et les Turcs, épouvantés de la force de l'empereur, fuyaient et se dispersaient. Les stratèges, les guerriers et tout le peuple, voyant leur empereur, prirent courage, et ils se jetaient sur les Turcs comme des bêtes sauvages ; ainsi ils les repoussèrent au-delà du fossé.

Mais Mehmed tint ferme et ordonna aux Turcs de revenir contre les Grecs, et le combat fut impénétrable, car les flèches avaient obscurci le ciel[71]. De plus, les Grecs jetaient des deux côtés du mur de la poix brûlante et de grosses fascines enflammées. Le soleil couché et la nuit venue, le combat ne s'arrêta pas[72], mais le mécréant fit allumer d'innombrables feux, et il chevauchait partout en personne, criant et hurlant, exhortant les siens ; il pensait bien dévorer la Ville[73]. Mais les Grecs et les autres, sur les remparts, se ceignirent d'audace, et ils se criaient l'un à l'autre : « Hâtons-nous, frères, vers le lieu du jugement et mourons pour les saintes églises ! » Ainsi ils pourfendirent avec acharnement jusqu'à

69. Citation littérale de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, III, 7.
70. Cf. Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, V, 2, 5.
71. Là encore, expression tirée de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, III, 7, 9.
72. Réminiscence probable de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, III, 7, 23.
73. Métaphore inspirée par Ps 123, 3 et par Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, V, 11, 6.

minuit, abattirent les Turcs de leurs défenses et de leurs tours à terre, et le combat cessa. Mais les maudits ne battirent pas en retraite ; ils gardaient leurs tours et autres engins.

Au matin, les Grecs voulurent incendier leurs engins en de nombreux endroits, mais les Turcs les en empêchèrent à coups d'arcs et de couleuvrines. Et les morts des deux côtés, et les blessés plus encore, qui les pourra compter ? La neuvième heure venue, le même jour, l'infidèle ordonna derechef de battre les remparts près de la brèche avec de nombreux canons et couleuvrines. On amena le grand canon et l'on tira sur le retranchement une fois, puis une deuxième, puis une troisième, et on le détruisit. Le jour passa ainsi.

La nuit venue, Giustiniani avec ses hommes et tous les Francs se mirent à refaire le retranchement. Mais le péché des chrétiens l'empêchait, et un boulet de pierre vint le frapper au vol et lui briser la poitrine[74]. Il tomba à terre ; on parvint à peine à le ranimer et on l'emporta dans sa maison. Les nobles, tout le peuple et les Francs qui étaient avec lui, désespérés, ne savaient plus que faire. Ceci advint par permission de Dieu, pour achever la perte de la Ville, car celui-ci gardait la brèche par sa grande force et sa vaillance ; il était brave et sage et fort versé en l'art de la guerre. Quand on l'annonça à l'empereur, aussitôt il perdit sa fortitude et sa pensée faiblit ; il alla le trouver en hâte, de même que le patriarche, les seigneurs et tous les médecins ; ils le consolaient et auraient voulu, s'il eût été possible, lui insuffler leurs âmes. Ils étaient saisis d'affliction et d'une grande tristesse, car l'empereur le tenait pour son frère, à cause de sa grande foi et de sa vaillance. Les médecins travaillèrent toute la nuit à le sauver et arrivèrent à peine à lui recoudre la poitrine à l'endroit percé par le coup ; alors il se trouva mieux. On lui donna un peu à manger et à boire, et ainsi il reposa cette nuit-là.

Ses hommes, restés auprès du retranchement, tâchèrent de le reconstruire, mais sans arriver à rien. Giustiniani ordonna qu'on le reportât là-bas et se mit au travail avec grand effort. Mais le jour était venu, et lorsque les Turcs les aperçurent, ils firent feu sur eux de toutes leurs pièces pour les en empêcher. Eux se rangèrent pour leur échapper, et aussitôt les Turcs

74. Le dimanche 27 mai, le grand canon abat les retranchements et blesse légèrement Giustiniani, qui retourne à son poste avant la nuit (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 126) – et non avant le jour, comme le précise notre texte.

accoururent en force à la brèche ; les Grecs se jetèrent à leur rencontre, et une lutte féroce s'engagea. Un porte-enseigne s'élança furieusement sur les Grecs, accompagné de nombreux Sarrasins ; il y en avait parmi eux cinq effrayants de taille et d'aspect, et ils abattaient les habitants sans miséricorde. Mais le *prôtostratôr** [75] et son fils André s'élancèrent de la Ville avec de nombreuses troupes, et le corps-à-corps devint terrifiant. Trois frères jurés aperçurent depuis le rempart ces cinq guerriers sarrasins qui frappaient si violemment les habitants ; ils sautèrent de la muraille, se jetèrent sur eux et les combattirent si férocement que les Turcs stupéfaits ne leur firent rien, redoutant d'être tués par eux. Et les habitants tuèrent deux Sarrasins. Alors une foule de Turcs crièrent et fondirent sur eux, et ils rentrèrent dans la Ville, luttant pied à pied. De ces trois fantassins [76], l'un était Grec, l'autre Hongrois, et le troisième Albanais. Mais à la brèche le combat ne cessait pas, il gagnait plutôt en intensité, car les Turcs attaquaient en nombre immense, frappant et repoussant impitoyablement les habitants. Les stratèges et les nobles, de même que Giustiniani, faisaient des prodiges de valeur ; et beaucoup tombèrent des deux côtés. Mais on n'échappe pas à la volonté de Dieu : un projectile vint frapper Giustiniani et lui perforer l'épaule droite, et il tomba à terre comme mort. Et tous ses officiers et tout le peuple tombèrent sur lui, criant et pleurant ; et on l'emporta, suivi de tous les Francs. Quant aux Turcs, entendant les sanglots et le trouble du peuple, ils crièrent, lancèrent aussitôt toutes leurs troupes, balayèrent les habitants et les chassèrent dans la Ville en les massacrant et en les taillant en pièces. Les stratèges et tout le peuple, voyant toujours plus de Turcs accourir [77], prirent la fuite ; quand ceux-ci les rattrapaient, ils revenaient livrer combat. Et la Ville eût été définitivement perdue, si l'empereur n'était accouru à la rescousse [78] avec ses hommes d'élite. À son arrivée, il trouva Giustiniani encore vivant [79] et pleura sur lui amèrement. Puis il voulut rallier les Francs, et il les suppliait en larmes ; mais ils ne l'écoutèrent pas. Il vint alors reprocher aux siens leur faiblesse et leur pusillanimité, et aussitôt il ralliait les fuyards. Il attaqua en personne les

75. Le *prôtostratôr** dirigeait la cavalerie. Le poste était occupé par un Paléologue selon Doukas : voir p. 173, n. 269. Cependant, voir aussi Posculo, p. 368, n. 43.
76. On adopte ici faute de mieux la conjecture signalée par l'édition des *Pamjatniki literatury drevnej Rusi*, qui émende *inaftyi* (mot inconnu) en *infantyi*, latinisme, « fantassins ».
77. Inspiré de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, V, 2, 4.
78. Passage extrait de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, V, 2, 4.
79. Expression tirée du *Roman d'Alexandre* (*Chronique hellène et romaine*, p. 127).

Turcs : il pénétra dans leurs rangs en excitant les siens, et il les frappait de son épée sur les épaules et les côtes [80] ; même si c'était la monture qu'il frappait, ils tombaient devant lui, et ni les armures ni la force des chevaux ne tenaient devant son épée. Les Turcs se perdaient en hurlements et s'excitaient les uns les autres à lui faire face, mais aucun ne l'osait. Tous les projectiles qu'on lui lançait, comme nous l'avons dit, manquaient leur cible, volaient à côté de lui sans l'atteindre, car l'heure n'était pas encore venue. Il revenait sur eux, et eux fuyaient devant lui, se dispersaient et lui faisaient place [81]. Ainsi ils repoussèrent les Turcs vers la brèche ; un grand concours de peuple s'était amassé là, et les habitants les massacrèrent en quantité immense : ils les égorgeaient comme des porcs. Ils repassèrent alors la brèche, et ceux qui s'enfuirent de côté dans les rues y furent massacrés. Ainsi, ce jour-là, par providence divine, la Ville fut délivrée : les Turcs s'éloignèrent ; les habitants tombaient épuisés, et il ne se passa rien cette nuit-là. L'empereur, le patriarche et tous les guerriers s'en furent à la basilique remercier Dieu et sa très pure Mère, et ils louaient l'empereur. Certains ont dit que l'empereur lui-même se glorifia dans son cœur ; mais on attendait le départ des païens, on ne savait rien de la volonté de Dieu.

Quant à Mehmed, voyant combien il avait perdu d'hommes, et ayant appris la bravoure de l'empereur, il ne dormit pas cette nuit-là, mais tint un grand conseil. Il voulait en effet lever le siège sur-le-champ, car la voie maritime était devenue propre à ce que de nombreux vaisseaux vinssent à l'aide de la Ville. Mais, afin que s'accomplît le dessein de Dieu, ce projet ne fut pas mis à exécution. Vers la septième heure de la nuit, une immense nuée recouvrit la Ville [82] : l'air de l'atmosphère s'était en effet épaissi et pesait sur la Ville comme s'il allait pleurer, sécrétant telles des larmes des gouttes énormes, d'une taille et d'un aspect comme ceux d'un œil de buffle, écarlates, qui gisaient longtemps à terre ; si bien que tout le monde était étonné, plein d'effroi et dans une terrible angoisse. Le patriarche Anastase réunit en hâte tout le clergé et le conseil, alla trouver l'empereur et lui dit : « Clarissime César, tu connais bien toutes les prophéties au sujet de cette Ville, et tu as vu toi-même le départ de l'Esprit-Saint. Et

80. Tournures inspirées de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, V, 2, 2.
81. Tiré de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, V, 2, 2.
82. Après le départ de la lumière, voici l'arrivée de la nuit. Le détail, nonobstant sa forte valeur symbolique, est attesté historiquement : la ville fut exposée à une averse exceptionnelle le 28 mai, après le coucher du soleil (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 132).

voici que maintenant la création elle-même proclame la perte de la Ville. Nous t'en supplions : sors-en, afin que nous ne périssions pas tous. Pour l'amour de Dieu, sors ! » Et on lui narra maintes actions similaires des empereurs précédents. Ainsi le clergé et le conseil essayaient à toute force de le persuader de s'en aller. Il ne les écoutait pas, et il répétait : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! » Mehmed le maudit, lorsqu'il aperçut l'immense nuée au-dessus de la Ville, convoqua ses lettrés et ses mollahs et leur demanda : « Qu'est-ce que cette nuée sur la Ville ? » Ils lui répondirent : « C'est un grand signe, qui annonce sa perte [83] ! » Alors le mécréant ordonna de lancer en toute hâte le branle-bas de l'armée ; il fit marcher devant les fantassins, les canons et les couleuvrines, puis l'armée entière. Arrivés devant la brèche, ils bombardèrent tout l'endroit ; et quand les habitants eurent reculé au loin, les fantassins firent bien vite place nette pour les guerriers, et ils comblèrent les fossés. Ainsi les Turcs lancèrent dans la bataille toutes leurs troupes et balayèrent les habitants ; or il y avait peu de cavaliers. Les stratèges, les grands et toute la cavalerie arrivèrent, raffermirent le peuple, et ils luttaient contre les Turcs. L'empereur accourut avec tous les seigneurs, ses cavaliers d'élite et ses fantassins, il fondit sur les Turcs dont une grosse troupe avait déjà pénétré dans la Ville ; il y eut une mêlée où l'on s'étripait comme des bêtes sauvages, et ils les repoussèrent vers la brèche [84]. Le *beylerbeyi** oriental, qui était grand et fort, poussa son cri de guerre avec tout son corps et assaillit les Grecs, dispersa leurs troupes, les mit en fuite ; puis il se saisit d'une lance et se jeta sur l'empereur. Celui-ci lui présenta son bouclier, détourna le coup, puis frappa de son glaive la tête de l'autre, et il le fendit en deux jusqu'à la selle [85]. Aussitôt, les Turcs hurlèrent de toutes leurs forces, tombèrent, puis le prirent et l'emmenèrent. L'empereur appela les siens et ils fondirent à grands cris sur leurs troupes, les sabrèrent et les repoussèrent hors de la Ville. Mais Karaca Paşa, qui avait réuni beaucoup d'hommes, s'avança soudain, plein d'un immense orgueil, vers la brèche, entra dans la Ville et chassa l'empereur et tous les habitants. Mais l'empereur supplia de nouveau les stratèges, tous les grands et les nobles ainsi que le peuple, les raffermit, et ils revinrent

83. Réminiscence de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, cf. IV, 4, 5.
84. C'est en effet l'empereur qui a repoussé la première vague d'assaut turque (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 136).
85. Le *beylerbeyi** oriental, donc d'Anatolie, est İshak Paşa, qui ne fut pas tué lors du siège. Voir sa biographie, p. 1303.

assaillir les Turcs, prêts à y laisser la vie ; et ils les chassèrent derechef hors de la Ville. Mais quand on déplacerait les montagnes, il n'est point de résistance contre la volonté de Dieu : *si ce n'est le Seigneur qui bâtit le temple,* est-il dit, *en vain travaillons-nous, les bâtisseurs*[86]. En effet, les Turcs étaient en quantités innombrables, ils se relayaient à la bataille, et les habitants étaient toujours seuls, ils s'épuisaient à la tâche et tombaient comme s'ils étaient ivres[87]. Ainsi, comme l'empereur et tous les guerriers n'attendaient plus aucune aide, leur force s'écroula et leur pensée fondit, et ils furent saisis de douleur et d'une immense affliction. Mehmed le maudit, apprenant la mort du *beylerbeyi** oriental, pleura beaucoup, car il l'aimait pour son courage et son intelligence ; alors il entra en fureur et s'avança en personne avec tou[s les officiers de] ses portes et toutes ses troupes, et il ordonna de pointer contre l'empereur les canons et les couleuvrines, car il craignait qu'il ne sortît de la Ville avec tous ses hommes pour l'attaquer à l'improviste. Arrivé sur place, le mécréant se tint face à la brèche et ordonna d'abord de tirer au canon et à la couleuvrine pour faire reculer les habitants. Puis il envoya le pacha Baltaoğlu[88] avec de nombreuses troupes et trois mille hommes d'élite, avec mission de trouver l'empereur, dussent-ils pour cela souffrir la mort, ou bien de le tuer à la couleuvrine. Les stratèges, les grands et tous les dignitaires, voyant l'assaut de l'infidèle, accoururent avec des troupes plus nombreuses et ils détournèrent l'empereur du feu, afin qu'il ne mourût pas en vain. Mais il pleura amèrement et leur dit : « Souvenez-vous de ce que je vous ai dit et du vœu que j'ai fait : ne me retenez pas, que je meure ici avec vous. » Et eux répondaient : « Tous nous mourrons pour les églises de Dieu et pour toi. » Ils le prirent à part, loin du peuple et insistaient encore pour qu'il sortît de la Ville, puis ils l'embrassèrent pour la dernière fois, pleurant et gémissant, et ils revinrent tous à l'endroit fatidique. Baltaoğlu approchait en force, et les stratèges l'attendirent sur la brèche, mais ils ne purent le retenir ; il entra dans la Ville avec toutes ses troupes et attaqua les habitants. Et l'on se battit bien plus opiniâtrement qu'auparavant : les stratèges, les grands et tous les nobles tombèrent là, si bien que peu en revinrent l'annoncer à l'empereur, et de même les habitants et les Turcs périrent en quantité innombrable.

86. Ps 126, 1.
87. Souvenir de Ps 106, 26.
88. Détail qui ne peut pas être historique (voir plus haut).

Les trois mille hommes couraient et s'introduisaient partout comme des fauves, cherchant à arrêter l'empereur. Mehmed le maudit, lui, remit bientôt tout en ordre, dispersa toute son armée par toutes les rues et les portes pour chercher l'empereur, et il ne resta qu'avec les janissaires, retranché dans son camp, défendu par des canons et par des couleuvrines, car il craignait l'empereur. Celui-ci, lorsqu'il eut entendu la volonté de Dieu, s'en alla à la grande église[89] et tomba à terre, implorant la grâce divine et le pardon de ses péchés ; puis il fit ses adieux au patriarche, à tous les clercs et à l'impératrice. Puis il s'inclina de tous côtés et sortit de l'église. Aussitôt tout le clergé, le peuple qui était là, les femmes et les enfants sans nombre poussèrent une grande clameur, sanglotèrent et gémirent[90], à tel point que la grande église semblait ébranlée ; leurs voix, je pense, *atteignaient aux cieux*[91].

En sortant, l'empereur ne prononça que ceci : « Qui veut souffrir pour les sacrées églises et la foi orthodoxe me suive ! » Il monta sur son coursier, se dirigea vers la Porte d'Or, où il croyait rencontrer le mécréant. Autour de lui s'assemblèrent jusqu'à trois mille guerriers ; il trouva devant la Porte quantité de Turcs qui l'attendaient, les massacra tous et s'engagea dessous, mais l'amoncellement de cadavres l'empêchait de passer. Puis ils se heurtèrent de nouveau à un gros de Turcs, avec qui ils combattirent jusqu'au soir. Ainsi reçut le martyre le pieux empereur Constantin, pour les églises de Dieu et la foi orthodoxe, le vingt-neuvième jour de mai ; il avait tué de sa main, comme le dirent les survivants, plus de six cents Turcs[92]. Et la parole s'accomplit : « Par Constantin elle fut fondée, et par Constantin aussi elle fut finie[93]. »

En effet, nos péchés viennent avec le temps à recevoir leur châtiment de la justice divine. Il est dit en effet : *La scélératesse et l'iniquité ruineront*

89. Le soir du lundi 28 mai, l'empereur se confesse et communie à Sainte-Sophie (S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 130-131). Là encore, la chronologie de notre texte est faussée : l'empereur a pris ses dernières dispositions *avant* le dernier assaut, et non pendant, pour la raison bien simple que Sainte-Sophie se trouve à près de 4,5 km des remparts terrestres, et qu'il faudrait donc sans doute au moins deux heures pour faire l'aller-retour, se confesser et communier, ce que l'évolution des combats ne permet pas de faire.

90. Inspiré peut-être de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, IV, 5, 1.

91. Réminiscence de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, III, 7, 23.

92. On ne sait rien de précis sur la mort de l'empereur : il aurait enlevé ses insignes impériaux avant de se jeter pour la dernière fois dans la mêlée. Il a dû mourir à l'aube du 29 mai.

93. Analogie du premier et du dernier Constantin avec le premier et le dernier Romulus (Romulus Augustule).

le trône des forts. Oh, grande est la force de l'aiguillon du péché ! Ô que de maux accomplit le crime ! Ô malheur à toi, Sept-Collines, car les païens règnent sur toi ! Or, que de grâces divines avaient relui sur toi, tantôt te glorifiant et te magnifiant plus que les autres villes, tantôt t'instruisant et te magnifiant de mille façons et à de multiples reprises, par de bonnes œuvres ou d'illustres miracles, tantôt te donnant la gloire de vaincre tes ennemis, sans cesser de nous instruire, de nous appeler au salut, de nous accorder l'abondance terrestre qui nous ornait de toutes les façons ! De même, la très immaculée Mère du Christ notre Dieu, par d'ineffables intercessions et des dons sans nombre, nous accordait sa grâce et nous protégeait en tout temps. Mais toi, comme possédée, tu rejetais la grâce et les dons que Dieu t'envoyait, et tu te tournais vers le crime et l'iniquité. Et voici qu'à présent s'est révélé le courroux de Dieu sur toi, et il t'a livrée aux mains de tes ennemis. Et qui n'en pleurerait, qui n'en éclaterait en sanglots[94] ?

Mais revenons à ce que nous disions. L'impératrice, après qu'elle eut reçu l'adieu de l'empereur, reçut les ordres monastiques. Les stratèges et les nobles survivants l'emmenèrent avec des jeunes filles nobles et beaucoup de jeunes femmes, dans les navires et galées de Giustiniani, chez leurs parents dans les îles et en Morée. Dans les rues et les cours, les gens ne se rendaient pas aux Turcs, mais leur résistaient ; beaucoup d'entre eux tombèrent ce jour-là, femmes et enfants, et d'autres furent capturés. De même, les guerriers qui étaient dans les tours ne les rendirent pas, mais se battirent tant contre les Turcs qui étaient à l'extérieur que contre ceux qui étaient à l'intérieur de la Ville. Battus le jour, ils fuyaient et se cachaient dans les crevasses, et ils en sortaient la nuit pour massacrer des Turcs. D'autres, des femmes, des enfants, jetaient sur eux depuis les hôtels des tuiles et des briques, puis incendiaient les charpentes de bois et les leur jetaient enflammées, ce qui leur causait grand mal. Les pachas et les *sancakbeyi** s'affolaient et ne savaient que faire, et ils envoyèrent dire au sultan : « Si tu n'entres pas toi-même dans la Ville, nous ne nous en rendrons pas maîtres. » Il fit rechercher partout l'empereur et l'impératrice, il n'osait pas entrer dans la Ville, et tomba dans un trouble profond. Il fit appeler les nobles et stratèges capturés au combat ou qui s'étaient rendus aux pachas ; il leur donna un sauf-conduit avec des cadeaux, et il les envoya avec les

94. Expression inspirée de Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, VI, 2, 1.

*sancakbeyi** et les pachas dire aux habitants, dans toutes les rues et les tours, la parole et le serment du sultan : « Que cesse le combat, et il n'y aura ni terreur, ni meurtre, ni pillage ; si ce n'est pas le cas, l'*épée vous dévorera tous* [95], avec vos femmes et vos enfants. » Après cela, le combat prit fin et tous se rendirent aux nobles, aux stratèges et aux pachas. Apprenant cela, le sultan se réjouit et envoya nettoyer la Ville, les rues et les places. Le onzième jour, il envoya les *sancakbeyi** dans toutes les rues, avec beaucoup d'hommes, pour prévenir toute surprise. Puis il s'avança avec tous les officiers de ses portes, passa la porte Saint-Romain et se dirigea vers la grande église, où s'étaient assemblés le patriarche, tout le clergé et un immense concours de peuple, y compris femmes et enfants. Arrivé sur le parvis, il descendit de cheval, se jeta face contre terre, prit de la poussière et s'en saupoudra la tête pour remercier Dieu. Il s'étonna de la grandeur de l'édifice et dit : « En vérité ce peuple fut et a passé, et il n'y en aura point comme lui. » Puis il entra, et avec lui pénétra *l'abomination de la désolation dans le sanctuaire* de Dieu, et elle se tint à la place sainte [96]. Le patriarche, tout le clergé et le peuple firent entendre des pleurs et des sanglots et se prosternèrent devant lui. De la main, il leur fit signe de cesser, et il dit : « Je te le dis, Anastase, ainsi qu'à tous tes hommes et au peuple : à compter d'aujourd'hui, qu'ils ne craignent ni ma colère, ni le meurtre, ni le pillage. » Il se retourna et commanda aux pachas et aux *sancakbeyi** : « J'interdis à toute l'armée et à tout officier de mes portes d'infliger aux gens de la Ville, aux femmes et aux enfants le moindre assassinat, la moindre capture, ou le moindre sévice. Si quiconque transgresse notre ordre, il mourra infailliblement. » Puis il ordonna de les renvoyer chacun dans sa maison, car il voulait voir l'ordonnancement et les trésors de l'église, afin que s'accomplît la parole : *Il posera les mains sur le sanctuaire sacré, il détruira les choses saintes et les distribuera aux fils de perdition*. Le peuple sortait encore à la neuvième heure, et il en restait beaucoup à l'intérieur ; il n'attendit pas et s'en alla. Il vit la place couverte de monde, les rues qui ne désemplissaient pas, et il s'étonna qu'une telle quantité de gens eût pu sortir d'un seul édifice ; et il s'en fut au palais de l'empereur. Un Serbe l'y rejoignit et lui présenta la tête de l'empereur. Il s'en réjouit fort, convoqua en hâte les nobles et les stratèges et leur demanda de lui dire en vérité si c'était bien elle.

95. Is 1, 20.
96. Cf. ce que la *Chronique hellène et romaine* dit d'Antiochos IV Épiphane, au moment de la seconde prise de Jérusalem (p. 184).

Ceux-ci, saisis de frayeur, répondirent : « C'est bien elle ! » Il la couvrit de baisers et dit : « Dieu t'avait mis au monde pour le renom, toi qui étais empereur ; pourquoi as-tu péri en vain ? » Il la fit porter au patriarche pour qu'on la sertît d'or et d'argent, et qu'on la conservât au mieux. Le patriarche la prit, la mit dans une châsse d'argent doré et la déposa dans la grande église, sous l'autel. Certains ont dit par la suite que les survivants de ceux qui étaient avec l'empereur à la Porte d'Or la volèrent cette nuit même, l'emportèrent à Galata et l'y préservèrent.

Le sultan fit faire enquête pour savoir ce qu'il était advenu de l'impératrice, et on lui répondit que le grand duc*, le grand domestique*, le prince [97], André le fils du *prôtostratôr** ainsi que son cousin Asan Thomas Paléologue [98] et Nicolas, l'éparque* de la Ville, avaient fait partir l'impératrice en bateau [99]. Il ordonna alors de les tuer après torture.

Or tout se déroula et se passa ainsi à cause de nos péchés : le mécréant Mehmed monta sur le trône du plus noble royaume qui se fût vu sous le soleil, il régna sur ceux qui avaient dominé deux parties de l'univers, il vainquit les vainqueurs de l'orgueilleux Artaxerxès, dont les abîmes marins ne pouvaient contenir la flotte et qui menait ses guerriers sur un front plus large que la terre [100], il extermina ceux qui avaient détruit Troie la merveilleuse, défendue par soixante-quatorze rois. Mais comprends toutefois, ô maudit, que si toutes les prophéties de Méthode de Patara et de Léon le Sage ainsi que tous les signes sur cette Ville se sont réalisés, les derniers ne manqueront pas, eux aussi, d'arriver. Car il est écrit : « Une nation rousse [101] alliée aux bâtisseurs de la Ville vaincra tout Ismaël et reprendra les Sept-Collines avec leurs possesseurs légitimes. Les Roux régneront et la gouverneront, sixième et cinquième nation ; il y jettera [102] une herbe dont beaucoup mangeront pour venger les saints. »

97. Nous traduisons ainsi le mot *anaktos*, ressemblant au génitif du grec ἄναξ « chef, roi » ; ce personnage ne se laisse pas identifier.
98. André fils du *prôtostratôr* ne se laisse pas identifier. En revanche, si Thomas Paléologue Asan est lui aussi inconnu par ailleurs, l'historicité de ce membre de l'illustre famille Asan/Asanès, alliée à la dynastie impériale, est tout à fait plausible.
99. Même si la présence de l'impératrice est une invention, il est exact que plusieurs parmi les assiégés réussirent à fuir la ville en bateau, pendant que les marins turcs s'étaient joints aux troupes terrestres pour avoir leur part dans le pillage du 29 mai (W. Hanak et M. Philippides, *The Tale of Constantinople*, p. 133-134).
100. Passages empruntés littéralement à Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem*, II, 16, 4.
101. « Roux » tente de rendre le jeu de mots du texte, qui porte *rusyi* « châtain clair », allusion évidente à *ruskyi*, « russe ».
102. Le sujet de ce verbe n'est pas autrement précisé par le texte.

De même, dans la dernière vision de Daniel : « Le grand Philippe se lèvera avec près de dix-huit nations qui se rassembleront aux Sept-Collines, il s'y livrera une bataille telle qu'il n'en fut jamais, et le sang humain coulera en rivières dans les fossés et les rues des Sept-Collines, et le sang troublera la mer jusqu'au Bosphore. Alors Bobus clamera, Scerolath pleurera, et Staphorin dira : "Levez-vous, levez-vous ! Paix à vous, et vengeance sur les rebelles ! Allez du côté droit des Sept-Collines, et vous y trouverez un homme debout près de deux colonnes, chenu comme un juste, miséricordieux, vêtu de haillons, au regard perçant, d'esprit doux, de taille moyenne, avec un signe au milieu du genou droit ; prenez-le et couronnez-le empereur. Et quatre anges vivifiants le prendront et le feront entrer dans Sainte-Sophie ; ils le couronneront empereur et lui remettront ses armes dans la main droite en disant : Prends courage et vaincs tes ennemis ! Il recevra ses armes des mains de l'ange et frappera les Ismaélites*, les Éthiopiens, les Francs, les Tatars et toute nation. Et il partagera les Ismaélites* en trois : il vaincra le premier tiers par les armes, baptisera le second et pourchassera par grand courroux le troisième jusqu'à Monodendron[103]. Et à son retour s'ouvriront les trésors de la terre, tous s'enrichiront et nul ne sera pauvre ; la terre donnera son fruit au septuple, et l'on transformera les armes de guerre en faucilles. Il régnera trente-deux ans, puis un autre de sa lignée après lui. Alors, prévoyant sa mort, il ira à Jérusalem confier son empire à Dieu, et à partir de là régneront ses quatre fils : le premier à Rome, le second à Alexandrie, le troisième aux Sept-Collines, le quatrième à Salonique." »

Les Écritures contiennent tous ces signes, ces prophéties et d'autres encore à ton sujet, ô Ville de Dieu ; que le Dieu de toute largesse et de toute bonté les accomplisse et renverse et foule aux pieds la foi ottomane perverse et mécréante, pour le renouvellement et le raffermissement de toute la foi orthodoxe et immaculée, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

L'auteur de tout cela, c'est moi Nestor Iskander, grand pécheur et inique. Dans ma jeunesse je fus pris et circoncis, je souffris beaucoup de temps dans les expéditions guerrières, me cachant ici ou là afin de ne pas

103. Sur le Monodendron, voir *Textes apocalyptiques annonçant la chute de Constantinople*, p. 1008-1010.

mourir dans cette foi maudite. De même maintenant, au milieu de cette grande et terrible affaire, tantôt simulant la maladie, tantôt me cachant, tantôt me concertant avec mes amis, saisissant le moment avec beaucoup de prudence et de réflexion, je notai chaque jour les faits et gestes des Turcs hors de la Ville. Ensuite, quand par permission divine nous y pénétrâmes, je passai un certain temps à questionner et à réunir de la bouche d'hommes haut placés et dignes de foi tout ce qui s'était fait à l'intérieur de la Ville contre les infidèles ; j'en fis un bref récit que je livrai aux chrétiens, afin qu'ils se souviennent des choses effroyables et admirables que Dieu a voulues. Que la Trinité toute-puissante et principe de vie m'agrège de nouveau à son pâturage, afin que moi aussi je glorifie et rende grâce à ton Nom magnifique et altissime. Amen.

CONSTANTIN MIHAILOVIĆ

Mémoires d'un janissaire [1]

Introduction

Constantin Mihailović fait partie des témoins oculaires de la chute de Constantinople qui ont laissé une relation écrite de l'événement. On ne connaît d'autre information sur lui que celles qu'il donne dans ses propres *Mémoires* : il se présente comme « Constantin, fils de Michel Constantinovitch, Serbe d'Ostrovitsa qui fut pris par les Turcs et fait janissaire »[2]. Il semble être né vers 1438 et avoir été capturé en 1455, servant dès lors dans l'armée ottomane jusqu'à ce qu'il rejoigne le camp hongrois en 1463. Il aurait ensuite vécu la fin de sa vie en Pologne et rédigé ses *Mémoires* entre 1481 et la fin du siècle. En 1453, ce jeune Serbe était donc encore un sujet chrétien du despotat de Serbie : il raconte qu'il a participé au siège de Constantinople du côté des troupes ottomanes en tant que cavalier d'un contingent serbe envoyé au sultan par le despote * Georges Branković. Mehmed II avait en effet passé un accord avec le despote * serbe lui garantissant son autonomie territoriale en échange du versement d'un tribut annuel et de la fourniture de troupes. L'auteur affirme avoir découvert au dernier moment avec horreur qu'il allait devoir combattre des coreligionnaires orthodoxes pour le compte des Ottomans.

Son récit du siège de Constantinople est succinct et contient des erreurs. Constantin Mihailović ne s'intéresse guère à l'Empire byzantin,

1. Traduit du vieux polonais par Charles Zaremba, introduction et notes par Marie-Hélène Blanchet.
2. C. Mihailović, *Mémoires d'un janissaire*, p. 43.

qui, à l'époque où il rédige son œuvre, a depuis longtemps disparu. Il écrit pour inciter les princes chrétiens, en particulier le roi de Pologne et le roi de Hongrie, à une alliance contre le sultan ottoman : il les met en garde contre l'attaque que pourrait mener ce dernier contre Belgrade, verrou sur le Danube qui assure la protection des deux royaumes – et de fait, après l'ancien échec des Ottomans devant la ville en 1456, Soliman le Magnifique la conquiert en 1521 et s'ouvre ainsi une voie de pénétration en Europe centrale. Constantin Mihailović expose à ses protecteurs tout ce que, de l'intérieur, il a pu connaître des rouages de l'Empire ottoman, en particulier l'organisation de l'armée. Mais il plaide aussi pour la réhabilitation des princes serbes et surtout du dernier d'entre eux, Georges Branković, compromis par sa politique d'alliance avec les sultans : la partie historique des *Mémoires* est donc centrée sur l'histoire de la Serbie et de ses derniers dirigeants, dans l'optique de la défense de la dynastie des Branković.

On ne sait dans quelle langue les *Mémoires d'un janissaire* ont été écrites. Les manuscrits qui subsistent sont en tchèque et en polonais, mais le texte se termine sur la notation suivante : « cette chronique fut écrite d'abord en lettres russes »[3]. Il faudrait peut-être comprendre qu'une version en vieux serbe a précédé les traductions en tchèque puis en polonais effectuées au XVI^e^ siècle. Seule la version polonaise a connu une édition critique : l'extrait ci-dessous a donc été traduit du vieux-polonais et correspond aux chapitres XXV et XXVI, soit les p. 94-100 de la traduction française de Charles Zaremba publiée en 2012.

Éditions

Mihailović (Constantin), *Pamiętniki Janczara, czyli kronika turecka Konstantego z Ostrowicy, napisana między r. 1496 a 1501*, Łoś (Jan) éd., Cracovie, 1912.

Traductions

Anglaise : Mihailović (Constantin), *Memoirs of a Janissary. Konstantin Mihailović*, Stolz (Benjamin) trad., Londres, 1892 (reprint Ann Arbor, 1975).

Allemande : Mihailović (Constantin), *Memoiren eines Janitscharen oder Türkische Chronik*, Lachmann (Renate) trad., Graz, 1975.

Italienne par Pertusi (Agostino) éd., *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 2001 (Scrittori greci e latini), p. 254-260.

Française : Mihailović (Constantin), *Mémoires d'un janissaire. Chronique turque*, Zaremba (Charles) trad., Toulouse, 2012.

3. *Ibid.*, p. 18.

Bibliographie
M. S. Popović, *Mara Branković*.

Traduction

CHAPITRE XXV
Du règne de l'empereur Mehmed, fils de Murad

L'empereur Mehmed[4] régna après Murad, son père. Or il était très rusé et sous couvert de pacte, il dupait qui il pouvait ; il se souciait peu de loyauté, et quand on lui en faisait grief, il s'enfuyait comme un fou. Il envoya chez le despote*[5] l'épouse de son père Murad, sa marâtre et la fille du despote*, du nom de Mara[6] ; il la dota honnêtement, lui donnant deux terres : Toplitsa et Hlipolitsé[7] et il conclut avec le despote* le pacte suivant : il ne l'attaquerait pas tant qu'il serait en vie, ainsi que son fils Lazare, et le despote* s'engageait à lui envoyer quinze cents chevaux en cas de besoin et à payer chaque année un tribut de quinze mille pièces d'or[8]. Le despote* se soumit à ces exigences et les satisfit. Apprenant cela, les Serbes furent contrariés, car ils savaient que l'empereur[9] n'allait pas respecter le pacte et ils envoyèrent au despote* un message pour qu'il ne conclût pas de pacte avec lui, disant : « Il veut vous tromper, ou bien vaincre quelqu'un d'autre, et quand il l'aura vaincu, il se retournera contre nous », ce qui était vrai. Car il avait conclu un pacte avec le despote* pour être en sécurité. Le despote* répondit à ses sujets : « Je dois le faire

4. Le sultan Mehmed II.
5. Le despote* de Serbie, Georges Branković : voir sa biographie, p. 1296.
6. Mara Branković était en effet la fille de Georges Branković et l'une des femmes de Murad II ; elle était donc la belle-mère de Mehmed II.
7. À la mort de Murad II en 1451, Mara est bien retournée en Serbie auprès de son père. Les terres qui lui ont été attribuées par le sultan à cette occasion sont la *župa* de Toplica et celle de Dubočica qui se trouvaient alors dans l'Empire ottoman, tout près de la frontière serbe. On sait que Mehmed II a toujours très bien traité Mara, et après la chute du despotat de Serbie à la fin de l'année 1456, elle est retournée à la cour ottomane pour se placer sous la protection de son beau-fils et a obtenu des terres en Macédoine. Sur ce personnage, voir M. Popović, *Mara Branković*, p. 61-62 et sq.
8. Renouvellement par Mehmed II du traité avec la Serbie : des conditions favorables avaient été accordées au despote* de Serbie par Murad II dans le cadre de la paix de Szeged conclue en août 1444.
9. Le sultan Mehmed II.

en attendant qu'il y ait un roi en Hongrie, car je ne me fie pas à Jean [10]. » C'était pour cette raison que ce pacte avait été conclu.

Après son pacte avec le despote *, Mehmed en fit de même avec l'empereur grec [11], s'engageant à le respecter fidèlement pendant quinze ans ; le pacte conclu, il marcha sur un prince païen appelé Karaman, seigneur très ancien et illustre, et d'aucuns disaient qu'il était le descendant du roi Darius, et après avoir pris quelques-unes de ses villes et forteresses, il rentra dans son pays [12]. Le pays de ce prince s'appelle Karamania, c'est-à-dire la Cilicie.

CHAPITRE XXVI
Comment l'empereur Mehmed dupa l'empereur grec

Quand il eut rassemblé son armée, l'empereur Mehmed fit croire qu'il voulait marcher sur Karaman et emmena ouvriers, charpentiers, peintres, forgerons, plâtriers et divers autres artisans avec tous les outils dont ils avaient besoin ; il se dirigea vers le port de Saint-Georges, non loin de Constantinople, comme s'il eût voulu s'y embarquer avec toute son armée pour traverser la mer, et il exigea que l'empereur grec lui donnât des bateaux. Arrivé sur place, il établit son campement sur le bord de la mer dans le port de Saint-Georges, à cinq milles italiennes de Constantinople, et il ordonna aux ouvriers de prendre des mesures, car il voulait ériger une forteresse et se mit aussitôt lui-même à porter des pierres. Voyant que l'empereur ne chômait pas, les autres se mirent aussi à porter des pierres, du bois et tous les matériaux nécessaires à la construction ; et il resta à cet endroit durant deux années, jusqu'à ce que la forteresse fût construite ; et nul ne savait qu'il avait prévu d'en bâtir une [13]. Apprenant cela, les Grecs entamèrent des préparatifs pour l'empêcher d'édifier la forteresse. Il envoya alors un ambassadeur chez leur souverain et lui fit donner des explications afin de ne pas provoquer son hostilité : « J'édifie cette forte-

10. Jean Hunyadi : voir sa biographie, p. 1302.
11. Constantin XI Paléologue.
12. Campagne de Karaman en 1451, dans le sud-est de l'Anatolie : İbrahim Bey était alors l'émir de Karaman.
13. Récit de la construction de la forteresse de Rumeli Hisarı en 1452, qui dura six mois et non deux ans.

resse pour votre bien et pour le nôtre, car les marchands se plaignent du brigandage des Catalans sur la mer Noire et la mer Blanche*. Or je veux y mettre fin, pour que les négociants puissent transporter leurs marchandises. » Ces propos de l'ambassadeur laissèrent l'empereur grec et les Grecs indécis ; jugeant qu'il fallait respecter le pacte, ils laissèrent l'empereur achever sa forteresse, mais ils prévoyaient de l'assiéger et de la prendre dès que l'empereur l'aurait quittée[14]. Telle était leur idée, mais celle de l'empereur turc était différente.

Et ainsi, sûrs de leur alliance avec les païens, les Grecs ne pensèrent pas à se défendre. Leur assurance était telle que les Turcs allaient de ville en ville, et les Grecs se mêlaient sans problème à leur armée, buvant, mangeant, prenant du bon temps, et il en fut ainsi jusqu'à ce que l'empereur achevât la forteresse qui s'appelle encore de nos jours Yenihisar, une forteresse très puissante et sûre où est gardé le trésor des empereurs turcs.

À cette époque, l'empereur turc n'avait encore sous ses ordres aucun homme qui pût prendre la mer ; il ordonna donc de construire trente beaux bateaux dans la forêt, à quatre milles italiennes du bord de la mer[15]. Tous considéraient que l'empereur faisait une sottise, et disaient qu'il n'était possible de les acheminer jusqu'à la mer par voie de terre sans dommage, d'autant plus que le terrain était montagneux. L'empereur fit alors demander au despote* de lui fournir quinze cents chevaux ainsi qu'ils en étaient convenus, disant qu'il désirait se rendre en pays de Karaman, la forteresse étant achevée. Le despote* envoya le voïvode Iakcha Brejitchitch, beau-père des Iakcha de Hongrie, et avec lui quinze cents chevaux, car il ignorait les projets de l'empereur[16]. Après avoir achevé la forteresse et sans rien en dire ni aux étrangers ni à ses proches, sans dénoncer le pacte, il lança ses cavaliers sur Constantinople, leur ordonnant de tuer et massacrer toute personne qu'ils rencontreraient devant les remparts. Puis l'empereur arriva en personne avec toutes ses forces, il assiégea Constantinople qu'on appelle aujourd'hui Istanbul, c'est-à-dire

14. En réalité les Byzantins se sont aussitôt montrés très inquiets de la construction de cette forteresse et très conscients du danger qu'elle représentait pour eux, au point d'envoyer aussitôt des ambassades à toutes les puissances susceptibles de leur venir en aide. Voir par exemple Kritoboulos § 7 (1), p. 254-255.

15. Erreur de Constantin Mihailović : Mehmed II possédait une flotte qui, avant d'être transférée dans la Corne d'Or, stationnait aux Colonnes, ou Diplokiônion.

16. Contingent serbe qui a participé au siège de Constantinople du côté ottoman et dont Constantin Mihailović faisait partie.

« trône de l'empereur »[17]. Apprenant que l'empereur avait assiégé Istanbul, les gens qui avaient été envoyés par le despote*, et parmi lesquels j'étais moi-même, voulurent battre en retraite, mais prévenus par certaines personnes que l'empereur avait donné ordre de les tuer s'ils reculaient, ils furent obligés d'aller vers Istanbul et d'aider les Turcs à prendre la Ville ; et en effet, sans notre aide, celle-ci n'aurait jamais été prise.

Quand nous fûmes arrivés devant Constantinople, nous dûmes établir notre campement devant les Portes d'Andrinople[18], et pendant que nous y étions, l'empereur rassembla ses barques de manière étrange et à grands frais, au grand étonnement de toute la Ville et de l'armée. Voici comment il fit : une tranchée fut creusée dans la montagne, puis tapissée de madriers enduits d'une épaisse couche de suif, puis chaque bateau fut muni de voiles qui avaient été apportées sur la montagne, puis les trente bateaux avancèrent l'un derrière l'autre comme sur la mer, avec pavillon et tambours ; on tirait du canon, et alors la bataille s'arrêta pour contempler ces bateaux halés sur la terre ferme par des hommes et des bœufs jusqu'à la mer. Voyant les bateaux ainsi déplacés, les Grecs voulurent les empêcher d'arriver à la mer, mais ils ne purent rien faire[19]. Et ainsi Constantinople fut prise par terre et par mer. Il y a une baie large de cinq arpents entre Constantinople et Galata ou Péra ; l'empereur turc fit jeter sur des barques un pont fait de telle manière que des cavaliers pouvaient le franchir.

Les Turcs restèrent ainsi huit semaines devant la Ville, faisant usage de gros canons qui détruisirent les murailles sur un arpent. Istanbul est une grande ville avec de belles murailles hautes et épaisses que l'empereur de Turquie n'aurait pas prise sans une infâme trahison. Compte tenu de l'importance de la Ville, l'empereur grec avait pu placer assez d'hommes pour que les murailles fussent occupées comme il se doit, c'est pourquoi les janissaires de l'empereur attaquèrent à l'endroit où une brèche avait été faite dans la muraille et tuèrent le chef grec qui était censé la protéger[20]. Le chef ayant péri, les autres prirent peur et durent céder. Des renforts

17. Ce n'est pas du tout le sens du nom Istanbul, qui vient de l'expression εἰς τὴν πόλιν, « dans la Ville ».
18. Edirne Kapı, Porte d'Andrinople ou Porte de Charisios, sur la muraille terrestre : zone placée sous le commandement de Mahmud Paşa et d'İshak Paşa.
19. Épisode du transfert de la flotte ottomane par les collines de Galata.
20. Sans doute une allusion à la zone de la Porte de Saint-Romain et à Giovanni Giustiniani Longo, qui n'était pas Grec mais Génois.

arrivèrent pour les janissaires qui parcoururent les murailles et les tuèrent, et toute l'armée de l'empereur pénétra dans la Ville, tuant et décapitant dans les rues, les maisons, les églises.

L'empereur grec avait en ville mille fantassins. Il ne put arriver à temps à la brèche dans la muraille, parce que les Turcs y étaient déjà en force, mais il se défendit avec courage, repoussant les païens jusqu'à l'épuisement, puis il fut tué sur place, et tous les autres avec lui. Un janissaire du nom de Sarielles coupa la tête du mort, l'apporta à l'empereur et la jeta à ses pieds en disant : « Heureux seigneur, voici la tête de ton pire ennemi. » L'empereur demanda à un prisonnier grec du nom d'André, ami de l'empereur, à qui était cette tête. Il répondit : « C'est la tête de l'empereur Dragach[21], notre souverain. » Alors l'empereur offrit à ce janissaire des chevaux, de l'argent, de beaux vêtements et d'excellentes tentes, et il lui donna la voïvodie d'Aguidine en Anatolie[22]. Voilà comment Constantinople fut prise par l'infâme trahison et le pacte mensonger des païens.

De l'autre côté de la baie se trouve une autre ville, Galata ou Péra, une ville grande et bonne ; ses habitants avaient conclu avec l'empereur turc le pacte suivant : s'il prenait Constantinople, ils lui feraient allégeance. Et quand la Ville fut prise et que tous les hommes furent massacrés, que les femmes et les enfants furent dispersés parmi les païens, les habitants de Galata apportèrent à l'empereur leurs clés, et ainsi il les laissa en paix[23], puis il se dirigea vers leurs forteresses et leurs villes et les conquit sans effort, car tous se soumirent lamentablement. De là, il arriva à Andrinople, où il se prépara et marcha sur la terre serbe du despote* sans avoir dénoncé leur pacte.

21. Pour Dragasès, nom de Constantin XI.
22. Scène fictive.
23. Voir le traité de Mehmed II avec Péra p. 513-518.

SECTION II

Lettres et documents

PIETRO CAMPOFREGOSO

Lettre au duc de Savoie [1]

(Gênes, le 6 octobre 1451)

Introduction

Lorsqu'à la fin de janvier 1453, le Génois Giovanni Giustiniani Longo arriva à Constantinople avec ses deux navires lourdement armés pour proposer ses services à Constantin XI, les deux hommes n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre. C'est ce que nous apprend une lettre, récemment découverte aux archives de Gênes, du doge de Gênes Pietro Campofregoso au duc de Savoie Louis I^er^. Le doge y fait part au duc d'une nouvelle que lui a transmise son propre beau-frère, qui n'est autre que Giovanni Giustiniani Longo, ex-consul de Caffa, en Crimée, récemment rentré à Gênes : l'empereur Constantin XI était désireux de sonder la possibilité d'un mariage avec la sœur du duc de Savoie, veuve du duc de Milan. Il s'agissait là d'une énième tractation matrimoniale envisagée par le dernier empereur byzantin, ignorée jusqu'à la découverte de cette lettre. Depuis son accession au pouvoir fin 1448, on savait toutefois que le deux fois veuf Constantin avait pensé à épouser plusieurs princesses, occidentales comme orientales. La postulante supplémentaire évoquée ici est Marie de Savoie, fille du duc Amédée VIII et de Marie de Bourgogne et veuve du duc de Milan Filippo Maria Visconti. Si la proposition impériale parvint à Gênes par l'intermédiaire de Giovanni Giustiniani Longo, cela signifie que l'ex-consul, en provenance de Caffa, s'était arrêté en

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.

chemin à Constantinople – escale obligée sur la route de l'Occident –, où il avait rencontré l'empereur : la lettre du doge précise en effet qu'à son arrivée Giovanni Giustiniani Longo lui transmit un rapport oral et non une lettre impériale. Le futur généralissime de la défense avait donc eu avec Constantin XI une conversation que l'on doit placer à Constantinople au plus tard au printemps 1451, car on sait qu'avant de regagner Gênes, Giovanni séjourna quelque temps à Chio. Cette halte à Constantinople si peu de temps avant le siège lui donna l'occasion de voir les murailles de la ville et de se faire une idée de ses capacités de défense. C'est donc en toute connaissance de cause que, à quelque temps de là, il décida d'y jouer son destin.

Fonds

ASG, Archivio Segreto, *Litterarum*, reg. 1794, f. 127r, doc. 557.

Édition (partielle)

Olgiati (Giustina), *Ianuenses/Genovesi. Uomini diversi, nel mondi spersi*, Gênes, 2010, p. 132, doc. 4.

Traduction

Très illustre et très brillant prince, et très excellent seigneur. Notre respectable beau-frère Giovanni Giustiniani, consul de retour de Caffa [2], nous a dit de la part du sérénissime empereur de Constantinople que ce dernier lui serait très reconnaissant si, par notre intermédiaire, il se faisait que votre illustrissime sœur, qui fut naguère l'épouse de l'illustrissime seigneur et duc de Milan, lui soit donnée pour épouse [3]. Nous, après avoir été avisé de cette affaire, avons estimé qu'il serait de notre devoir de faire savoir à Votre Excellence ce dont nous avons été informé. Nous prenons d'autant plus la liberté de le faire que nous nourrissons la même affection à l'égard

2. Pour Giovanni Giustiniani Longo, son mandat de consul de Caffa, colonie génoise de Crimée sur la mer Noire (auj. Feodosiya), ainsi que son lien de parenté avec Pietro Campofregoso, voir sa biographie, p. 1298-1299.

3. Marie de Savoie avait été unie en 1427 au duc de Milan Filippo Maria Visconti, mariage malheureux qui demeura sans fruit. Lorsque la proposition byzantine lui parvint, elle était veuve depuis 1447, avait atteint l'âge de quarante ans et vivait très retirée. Il n'est donc pas étonnant que les tractations byzantino-savoyardes n'aient pas eu de suite. Sur Filippo Maria Visconti, voir G. Soldi Rondinini, « Filippo Maria Visconti ».

de Sa Magnificence[4] et de Votre Excellence. Si donc votre illustrissime Seigneurie voulait adhérer à ce projet, et nous déclarer quelles conditions l'affaire réclame, il ne nous manquera ni foi ni diligence pour traiter à fond de cette affaire honnêtement. [...][5]

Donné à Gênes le 6[e] jour d'octobre 1451. Pietro, doge[6] etc., à l'illustrissime et très glorieux prince, le seigneur Louis, duc de Savoie[7], etc.

4. « Sa Magnificence » (*Magnificencie Sue*). Il doit s'agir de Marie, sœur du duc, et non de Constantin XI. Non seulement le sens du document milite en ce sens, mais l'empereur byzantin aurait eu plutôt droit à l'expression *[Imperiale] Maiestate Sue*, ou *Serenitate Sue*.

5. Le long passage qui suit – de toute façon non publié dans l'édition Olgiati – a été omis car il ne concerne que les relations strictement genoveso-savoyardes.

6. Sur le doge de Gênes Pietro Campofregoso, voir G. Olgiati, « Fregoso, Pietro ». Né en 1417, il accéda au dogat – suite à la déposition de son cousin Ludovico Campofregoso (1448-1450) – le 8 septembre 1450, écrivant d'ailleurs directement le 25 septembre suivant à son beau-frère, le consul de Caffa Giovanni Giustiniani Longo, pour lui annoncer la nouvelle de son élévation. Il déploya une grande énergie afin de défendre son pouvoir face à une coalition disparate d'ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur. En 1452-1453, il réussit notamment, dans des conditions particulièrement difficiles, à organiser l'envoi de secours destinés à la protection de Péra, et encouragea Giovanni Giustiniani Longo à aller offrir ses services à Constantin XI. La reddition de la colonie à la suite de la chute de Constantinople ainsi que la reprise simultanée de la guerre avec le roi de Naples Alphonse V d'Aragon le frappa de plein fouet : il dut consentir notamment, dès novembre 1453, à la cession à la banque de Saint-Georges du reste des colonies orientales, le gouvernement génois n'étant plus financièrement capable d'en assumer la gestion. En mars 1458, le conflit avec Naples avait dégénéré en blocus naval de Gênes, et la perspective de la capitulation de la ville obligea Pietro à envisager de se retirer en la cédant à la France. La mort inopinée d'Alphonse V d'Aragon, survenue le 27 juin 1458, débloqua la situation de manière inattendue. Le blocus fut aussitôt levé, mais pour Pietro c'était trop tard : il avait dû laisser la place, au mois de mai précédent, au gouverneur français, le duc de Lorraine Jean d'Anjou, fils du roi René. Déterminé à récupérer désormais le pouvoir coûte que coûte, il se retourna contre la domination française, et trouva la mort à Gênes le 14 septembre 1459, lors d'un coup de main manqué.

7. Sur le duc de Savoie Louis I[er], voir F.-C. Uginet, « Ludovico I de Savoia, duca di Savoia ».

NICOLÒ BARBARO

Journal du siège de Constantinople [1]

Introduction

Jusqu'à aujourd'hui la biographie connue de Nicolò Barbaro se résumait à deux seuls éléments – le nom de son père et son rôle de médecin des galères vénitiennes – qui nous venaient de son journal : nous sommes maintenant en mesure d'en dire davantage. Appartenant à une noble famille vénitienne, il était le troisième [2] fils de Marco et de Cristina Trevisan, qui s'étaient mariés en 1417 [3] et qui habitaient dans le quartier de Santa Croce de Venise : ce sont des informations fournies par Marco dans son testament rédigé le 10 février 1444, alors qu'il allait quitter la ville, après avoir été élu « capitano del borgo » (capitaine du bourg) à Modon, une très importante possession vénitienne dans le Péloponnèse [4]. Nicolò, qui au moment de la rédaction du testament de son père n'avait pas

1. Traduction du vénitien, introduction et notes par Alessio Sopracasa.
2. Dans son testament (voir n. 5), son père Marco donne deux fois la liste de ses enfants mâles, toujours dans le même ordre, ce qui laisse penser que c'est celui de leur naissance : Nicolò occupe la troisième place.
3. Archivio di Stato di Venezia (Archives d'État de Venise, dorénavant A.S.V.), *Matrimoni patrizi per nome di donna*, Indice 86/ter II, p. 398 (la « Cronaca matrimoni », qui donne la liste des mariages des nobles vénitiens, présente plusieurs erreurs : A.S.V., *Avogaria di Comun*, reg. 107/2, f. 15r-18r pour la famille Barbaro).
4. Il avait été élu le 27 octobre 1443 : A.S.V., *Segretario alle Voci, Misti*, reg. 4, f. 76r. Marco a occupé plusieurs autres offices à Venise et en dehors de la ville : il a été élu parmi les « ufficiali della messetteria » (chargés de l'impôt sur les achats et ventes) en 1440, il a fait partie à plusieurs reprises de la « Quarantia » (conseil qui avait des compétences de nature judiciaire), et en 1449 il fut élu comte de Pola, en Istrie (*ibid.*, f. 42v, 66r, 107r, 109v, 118v, 121v, 143v : ces références sont limitées aux cas

encore 14 ans, avait quatre frères, à savoir Francesco, Bernardo, Lazzaro et Giovanni Antonio, et deux sœurs, Chiara et Lucia[5]. Le 20 novembre 1451, à l'âge d'environ 18 ans, il a été présenté par son père à ce qui était appelé à Venise la « Balla d'oro », une procédure annuelle de tirage au sort pour l'entrée anticipée au Grand Conseil des jeunes rejetons de la noblesse vénitienne[6]. Ceci permet d'établir qu'en 1453 notre auteur était beaucoup plus jeune qu'on ne l'a cru, car on estimait qu'il devait être né au début du XV^e^ siècle[7]. Comme lui-même le dit, il s'était embarqué en qualité de médecin sur l'une des galères marchandes qui faisaient le voyage entre Venise et la mer Noire, en passant par Constantinople (voir p. 500). Les renseignements disponibles sont peu nombreux sur sa vie après son retour à Venise et ne nous transmettent pas l'image d'un noble de premier rang. Il semble qu'il ait été podestat* de la ville de Cittadella (dans la région de Padoue) entre mars 1466 et juillet 1467[8] ; en 1476 on le retrouve parmi les « Cinq à la paix »[9], une magistrature qui était en charge des bagarres entre non-nobles n'ayant pas de conséquences graves (coups de poing, blessures légères, etc.) ; enfin, deux ans plus tard, en 1478, il a intégré les « Seigneurs de nuit »[10], qui s'occupaient de l'ordre public pendant la nuit. Il s'est marié tard, en 1484 avec Fantina Venier et, selon les *Arbori de' patrizi veneti* (qui recueillent les tableaux généalogiques des principales familles nobles vénitiennes), il serait mort en 1521, donc à un âge presque vénérable[11]. Il a eu un fils, prénommé

où la présence du nom du père de Marco, Berto, rend l'identification du personnage certaine, car les homonymies au sein de la noblesse vénitienne sont très fréquentes). Pour les registres du « Segretario alle Voci », contenant les listes des personnes élues aux différents offices et conseils de Venise, voir désormais la base de données en ligne http://rulersofvenice.org.

5. Marco nomme en tant que commissaires testamentaires son oncle Maffeo Badoer, sa femme Cristina, son fils Francesco (vraisemblablement l'aîné, au moins parmi les mâles), tandis que de ses autres enfants mâles il dit qu'ils deviendront à leur tour commissaires lorsqu'ils auront quatorze ans : A.S.V., *Notarile, Testamenti*, b. 54, actes du notaire* Matteo de Andronicis, n° 46.

6. A.S.V., *Avogaria di Comun*, *Balla d'oro*, reg. 163-II, f. 42(49)v. Deux de ses frères avaient déjà été présentés lors de la même procédure, également à l'âge d'environ 18 ans : Francesco en 1446 et Bernardo en 1449 (*ibid.*).

7. Ainsi que l'affirme l'entrée anonyme « Barbaro, Nicolò », p. 114-115, dans le *Dizionario Biografico degli Italiani*, ouvrage de référence contenant les notices des Italiens célèbres, reprise par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 5 et encore, plus récemment, par M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 3, n. 2.

8. A.S.V., *Segretario alle Voci, Misti*, reg. 6, f. 56v.

9. *Ibid.*, f. 103r.

10. *Ibid.*, f. 5v.

11. A.S.V., *Miscellanea codici*, serie I, n° 17, p. 213, où se trouve la branche de la famille qui nous intéresse ici. C. Yriarte, *La vie d'un patricien de Venise*, p. 21 attribue à Nicolò les dates

Marco [12], qui a été lui aussi présenté par son père, le 26 novembre 1510, âgé d'environ 20 ans, à la « Balla d'oro » [13]. Marco eut une vie très brève, car son décès date de l'année suivante (1511) : il a laissé une veuve, Samaritana Badoer, qu'il avait épousée en 1510 [14], et un fils, Marco Giovanbattista Gaspare, né en septembre 1511, juste avant le décès de son père [15]. Ce dernier, dans son testament, l'appelle seulement Giovanbattista, mais, fait habituel à Venise, en hommage à son père prématurément disparu, il a été aussi appelé Marco, et c'est sous ce prénom et avec les épithètes de « bossu » ou, plus flatteur, de « généalogiste », qu'il occupa une place importante dans la culture de Venise pour son intense activité concernant l'histoire de la noblesse vénitienne, notamment d'un point de vue généalogique [16]. C'est entre les mains de ce petit-fils de Nicolò Barbaro qu'échoua le manuscrit de son (aujourd'hui) célèbre grand-père : ce lien de parenté direct entre les deux hommes n'avait pas été relevé par le passé, mais il explique que, comme on le dira à la fin de cette introduction, Marco ait pu entrer en possession du manuscrit bien mieux que, tel qu'il a été souvent dit, par la simple appartenance à la même famille, dont l'arbre généalogique était particulièrement ramifié [17].

À un seul moment l'auteur se « met en scène » dans son récit : après l'entrée des Turcs dans la Ville, il accompagna à Péra Alvise Diedo, capitaine des galères de Romanie* et désormais ancien capitaine de la flotte constantinopolitaine, pour discuter avec les Génois de ce qu'il fallait faire. Même s'il ne le dit jamais explicitement, il semble hors de doutes qu'il ait participé à la défense de la capitale byzantine sur le front maritime, lui qui

1420-1494 et, parmi sa « production littéraire », outre son journal, des « lettres au Sénat », sans plus de précisions.

12. Suivant la coutume vénitienne de perpétuer le prénom du grand-père par celui du petit-fils.

13. A.S.V., *Avogaria di Comun*, *Balla d'oro*, reg. 165-IV, f. 25(30)v.

14. A.S.V., *Matrimoni patrizi per nome di donna*, Indice 86/ter I, p. 35. Samaritana s'est par la suite remariée, en 1516, avec Michele Foscarini (*ibid.*).

15. Le testament de Marco fils de Nicolò date du 14 octobre 1511 (A.S.V., *Notarile, Testamenti*, b. 1228, n° 259), tandis que la naissance de son fils a été enregistrée dans le « Libro d'Oro, Nascite » (Livre d'Or, Naissances) le 26 octobre suivant, quand Marco père était déjà mort, et c'est son beau-père, Angelo Badoer, qui s'est chargé de cette procédure : A.S.V., *Avogaria di Comun*, reg. 51/I, f. 18v.

16. E. A. Cicogna, *Delle inscrizioni veneziane*, p. 20-26 ; A. Ventura, « Barbaro, Marco », p. 112-113. Le testament de Marco est conservé dans A.S.V., *Notarile, Testamenti*, b. 783, n° 1179 ; voir aussi A.S.V., *Cancelleria Inferiore, Miscellanea notai diversi*, b. 30, n° 3071.

17. Ces informations sont résumées et clarifiées dans le tableau généalogique partiel proposé à la fin de cette introduction : l'ordre dans lequel y sont indiqués Nicolò et ses frères est celui donné par leur père dans son testament.

appartenait à l'équipage de l'une des galères vénitiennes et qui, comme il vient d'être dit, avait accompagné Alvise Diedo à Péra [18].

Son journal est l'un des témoignages les plus précieux et riches d'informations qui nous soient restés du siège et de la chute de Constantinople, ainsi que sur les Vénitiens qui y ont pris part, puisqu'il en fournit la liste – qui toutefois inclut seulement les nobles –, au nombre de 68. Les événements qu'il relate s'étendent du mois de mars 1452 au 29 mai 1453 : Barbaro amène son lecteur presque dans le quotidien de la Ville assiégée, avec les nombreux conseils pour décider de la stratégie, les travaux effectués et les mesures prises pour sa défense (en distinguant entre le front terrestre et le front maritime, à savoir la Corne d'Or), les envois de messagers (en particulier pour aller à la recherche d'une flotte vénitienne qui ne viendra pas), la fuite de quelques défenseurs, le manque de vivres. D'un autre côté, il nous livre également ce qu'il pouvait savoir de l'autre camp, avec le déploiement et l'action des Ottomans face aux remparts terrestres (avec les bombardements continus et épuisants, les escarmouches et les véritables assauts) et face à la chaîne bloquant l'accès au port (entre simples démonstrations de force et batailles navales), avec leurs ruses et leurs machines de guerre (le passage par voie de terre des navires pour entrer dans le port, la tour de siège, les tunnels creusés sous la muraille, le ponton extensible entre les deux rives de la Corne d'Or).

Le journal se présente comme un recueil rédigé au jour le jour, mais qui, sous sa forme actuelle, est sans doute le fruit d'un remaniement fait après le retour de Barbaro à Venise, comme plusieurs éléments du contenu le laissent à penser, à commencer par ses premières lignes (voir p. 465), ainsi que l'atmosphère qui s'y respire, d'attente croissante et spasmodique de la bataille finale.

L'auteur met en avant l'œuvre, l'engagement et le sacrifice accomplis par les Vénitiens dans la défense de la Ville [19], où ils étaient comme chez eux : c'est l'idée qu'il attribue à l'empereur même, Constantin XI, quand, au moment d'organiser la garde des portes principales de la Ville, il choisit

18. L'expression « nous de la mer » revient couramment dans le texte, mais l'auteur emploie souvent la première personne du pluriel quand il relate les agissements des Vénitiens, avec un sentiment de participation et d'effort collectif.

19. Ce qui ne l'empêche pas de souligner, par exemple, la forte opposition initiale de la part des capitaines vénitiens au fait de rester à Constantinople au lieu de rentrer à Venise, car tels étaient les ordres qu'ils avaient reçus ; l'auteur relate aussi l'action inconsidérée de Giacomo Cocco le 28 avril 1453 (voir p. 483-485).

des Vénitiens, car « Constantinople avait appartenu et appartenait plus aux Vénitiens qu'aux Grecs » (voir p. 473). Mais Barbaro pousse encore plus loin ce thème, quand, en rapportant les mots que le baile * Girolamo Minotto aurait adressés à l'empereur, il expose le fondement politique et juridique de cet état de choses : c'est la domination latine – et vénitienne – sur Constantinople et l'Empire byzantin mise en place à la suite de la quatrième croisade entre 1204 et 1261 qui justifiait que, deux siècles plus tard, les Vénitiens fussent libres de leurs mouvements dans la capitale impériale, car, en 1261, ils avaient tout simplement décidé de rendre cette dernière aux Grecs (voir p. 469), une reconstruction historique qui fait bon marché de la réalité des événements.

Les Vénitiens représentèrent certainement une part importante des derniers défenseurs de la Ville : toutefois, il ne s'agissait pas de forces envoyées de la métropole à cette fin, mais d'habitants de la colonie vénitienne locale, ou de marchands, marins et autres individus de passage sur le Bosphore en provenance de Venise, de la Crète [20] ou de la mer Noire et qui furent retenus sur place avec leurs bateaux. Une note ajoutée à la fin du manuscrit par Marco Barbaro est très éloquente sur l'attitude vénitienne : « nos sénateurs ne voulaient pas croire que le Turc était en mesure de constituer une flotte contre Constantinople » [21], et dans l'ouvrage sur la chute de la Ville traditionnellement attribué à un autre Vénitien, Giacomo Languschi [22], l'auteur pointe du doigt le délai avec lequel à Venise on s'était enfin décidé à envoyer la flotte [23], manifestement trop tard, car le 29 mai 1453 elle était encore loin de Constantinople. L'attitude officielle de Venise envers l'entreprise menée par Mehmed II est contenue dans les instructions données par le Sénat, le 8 mai 1453, à l'ambassadeur Bartolomeo Marcello [24] : chargé d'une médiation entre l'empereur byzantin et le sultan ottoman pour parvenir à la paix ou au moins à une trêve, Marcello devait informer le sultan que Venise avait tout à fait

20. En effet, aux Vénitiens il faut ajouter les Crétois, car la Crète était sous domination vénitienne et ses ressortissants étaient très présents dans la capitale byzantine pour faire du commerce : voir, par exemple, M. Manoussakas, « Les derniers défenseurs crétois de Constantinople ».
21. Il faut tout de même préciser qu'effectivement, au cours du siège, ce n'est pas le front maritime qui s'est avéré décisif.
22. Pour en désigner l'auteur, on parle souvent de « Languschi-Dolfin », car cette œuvre se trouve insérée dans la *Chronique* de Zorzi Dolfin, ce qui rend l'attribution du texte sur la chute au seul Languschi incertaine : voir T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 62-63.
23. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 357, n. 82.
24. A.S.V., *Senato, Mar*, reg. 4, f. 187(188)v.

l'intention de respecter la paix signée entre les deux États en 1451 et que donc les actions menées par des sujets ottomans contre les possessions vénitiennes dans le Péloponnèse, ainsi que l'attaque au navire d'Antonio Erizzo (dont parle également Barbaro : voir p. 466) allaient à l'encontre de la paix. Ensuite, le Sénat expose un principe concernant la présence vénitienne dans la capitale byzantine qui n'est pas sans rappeler celui évoqué par Barbaro (et qui a été mentionné plus haut) : « nous tenons et réputons [Constantinople] comme nous appartenant en raison des droits et juridictions que nous avons toujours eus et que nous avons encore maintenant en elle : en effet, à l'intérieur de la Ville s'élève officiellement notre drapeau et nous y tenons un baile* et recteur *cum mero et mixto imperio*[25], qui perçoit droits et gabelles en notre nom »[26]. Ce rappel est sans doute exprimé de manière juridiquement plus fondée et historiquement plus véridique que sous la plume de Barbaro, car effectivement Venise jouissait depuis très longtemps d'importants droits sur une partie du territoire de la capitale byzantine, grâce notamment au quartier qui lui avait été octroyé par les autorités impériales, une première fois en 1082 et ensuite, après la quatrième croisade et la restauration de l'Empire byzantin, en 1277. C'est avec cet argument que l'ambassadeur Marcello devait expliquer au sultan la décision vénitienne d'armer une flotte, non pas pour la guerre, mais simplement pour la défense de ses hommes et de ses biens. Quand le brigantin, envoyé début mai par Constantin XI à la recherche de cette flotte, revint à Constantinople vingt jours plus tard en rapportant la nouvelle de l'absence de l'armada vénitienne tant attendue, la déception et le désarroi furent immenses, non seulement pour l'empereur byzantin, comme le montre Barbaro, mais aussi pour les Vénitiens, qui étaient en train de risquer leur vie sans être véritablement soutenus par la métropole[27]. En revanche, Gênes fit montre d'un peu plus de sollicitude en envoyant de l'aide, même s'il faut rappeler que les Génois de Péra étaient officiellement dans une position de neutralité dans l'affrontement byzantino-ottoman.

Et justement, si les Vénitiens sont les véritables héros du récit, Barbaro réserve le rôle de traîtres aux Génois : ils auraient notamment dévoilé aux

25. C'est-à-dire exerçant une pleine juridiction tant au civil qu'au pénal.
26. A.S.V., *Senato, Mar*, reg. 4, f. 187(188)v.
27. Voir T. Ganchou, « La *fraterna societas* », p. 192-193, n. 271.

Ottomans certains plans d'attaque des défenseurs (voir p. 483-484), ils se seraient secrètement entendus avec Mehmed II pour lui livrer hommes et biens vénitiens (voir p. 500), et le Génois le plus célèbre de tous, Giovanni Giustiniani, que l'empereur avait placé au commandement des forces terrestres, se serait enfui au cours de la bataille finale, ayant compris que l'issue serait négative pour les défenseurs (voir p. 497). Si le premier de ces reproches peut somme toute être considéré comme vrai, il n'en est pas de même pour les autres : Barbaro se fait ici le porte-parole de l'ancienne inimitié vénéto-génoise. En outre, d'une manière générale il ne faut pas oublier que Venise, au cours de son histoire, a su manier avec habileté les instruments de la « communication » et de la mémoire (par exemple à travers l'œuvre de ses chroniqueurs), en imposant ainsi sa propre interprétation des faits.

Barbaro fait état des nombreux conseils tenus pour décider de la stratégie de défense à adopter, et il transcrit notamment le procès-verbal du conseil réuni le 14 décembre 1452, à l'issue duquel il fut décidé de maintenir sur place les navires vénitiens, considérés comme essentiels à la défense : la perte, due aux événements tragiques de 1453, de la documentation vénitienne officielle émanant de l'autorité locale – le baile* et sa chancellerie – et concernant la gestion de la communauté résidant sur place, donne à ce document, bien qu'isolé, une grande importance[28].

Les Vénitiens occupant largement le devant de la scène, les Grecs – exception faite de l'empereur – passent presque pour des figurants, à l'arrière-plan de l'activité défensive : Barbaro évoque le peuple en pleurs suite à l'Union des Églises grecque et latine ; il cite – sans toutefois le nommer – le grand duc* Luc Notaras, en lui attribuant à juste titre la première place parmi les Grecs, après l'empereur ; il évoque le courage avec lequel les « barons » ont lutté aux côtés de leur seigneur lors de la bataille finale ; mais, de façon malveillante et sans tenir compte de leur état de détresse et de pauvreté, il pointe aussi du doigt une supposée avarice des Grecs, qui, le 28 mai, à la veille même de l'affrontement décisif, auraient refusé de transporter jusqu'aux remparts du matériel défensif sans être d'abord payés.

Inutile de dire que les Turcs sont les méchants de l'histoire, eux qui répandaient la terreur dans la Ville avec leurs hurlements, leur musique et

28. Toutefois, il ne s'agit pas d'un cas unique : par exemple, des documents – de nature différente par rapport au procès-verbal de Barbaro – issus des actes de l'administration vénitienne à Constantinople et datant des 10-17 mai 1443, ont été copiés en 1453 par le notaire* génois Lorenzo Calvi et ainsi conservés (A. Roccatagliata, « Notai genovesi in Oltremare », n° 11, p. 136-145).

les feux de leur campement. Mais Barbaro ne manque pas de s'étonner avec admiration face à certaines de leurs initiatives, comme la construction de Rumeli Hisarı, la solution ingénieuse – bien qu'elle ne fût pas neuve – pour contourner la chaîne fermant l'accès à la Corne d'or, ou la tour de siège bâtie en quelques heures ; plus encore, il souligne la valeur, la rage et l'« esprit de corps » montrés au combat par les janissaires, semblables à des lions. Mais l'ensemble des soldats turcs sont traités de « porcs », de « moutons sauvages » et surtout de « chiens », épithète destinée également à Mehmed II[29], dont Barbaro souligne – dans un esprit de dénigrement – la conduite pour le moins douteuse qu'il aurait eue à la veille de la bataille finale.

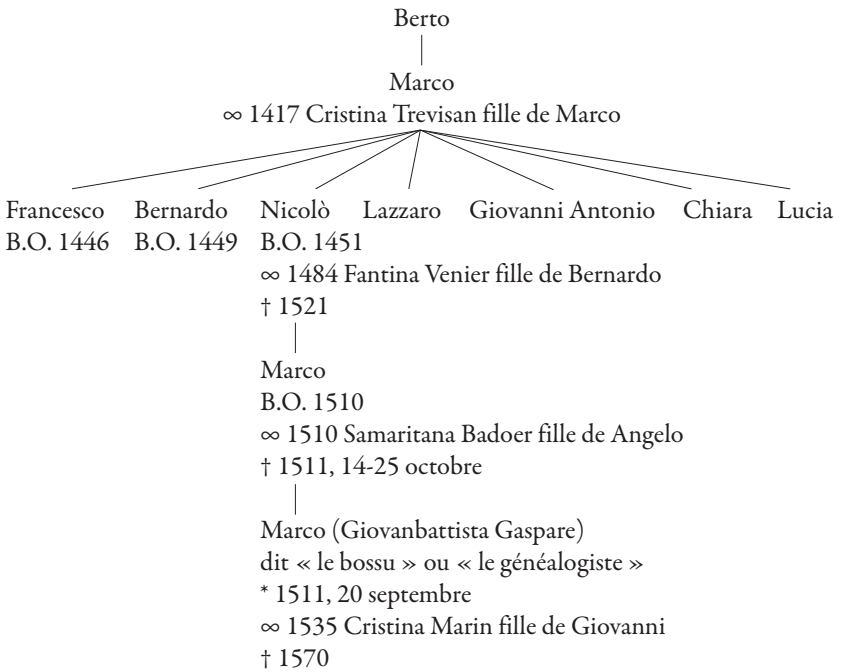
Barbaro se fait également l'écho de quelques « traditions apocalyptiques » concernant la fin de l'Empire et de la Ville : un oracle très célèbre et particulièrement répandu vers le milieu du XV^e^ siècle affirmait que Constantinople, inaugurée le 11 mai 330 par Constantin I^er^, fils de l'*augusta* Hélène, allait être perdue lorsqu'un empereur prénommé Constantin et fils d'Hélène serait à nouveau au pouvoir (à l'époque, le mois même de mai, qui fut donc à la fois celui de la dédicace et de la chute de la Ville, a été lu dans cette optique). En plus de celle-ci, d'autres prophéties sont évoquées par différents auteurs (y compris des témoins de la chute), comme Isidore de Kiev, Leonardo de Chio, Georges Scholarios, Doukas, des chroniques anonymes, etc. Dans cette atmosphère de fin du monde, que nombre de textes byzantins aient pu assimiler Mehmed II à l'Antéchrist* ne surprendra guère. Il faudra toutefois nuancer la portée de ces dires : les prédictions concernant la chute de la Ville ont circulé très tôt dans l'histoire de l'Empire byzantin, qui a néanmoins dépassé le millénaire d'existence. En 1453 la différence – de taille – fut que Constantinople est vraiment tombée.

Le manuscrit est considéré comme autographe, excepté pour des annotations ponctuelles en marge ou entre les lignes du texte, une note finale datée du 18 juillet 1453, ainsi qu'une table des matières, à attribuer au petit-fils de Nicolò, Marco Barbaro « le généalogiste », dont il a été question plus haut. Après avoir été en la possession de la famille Barbaro

29. Cette épithète – écrite « chan » par Barbaro – a été souvent interprétée comme étant le titre turc de *khân* (seigneur, souverain), mais la plupart du temps Mehmed II est appelé par notre auteur « le Turc » ou « seigneur turc » (qui, dans la présente traduction, a été rendu par « sultan ») ; en revanche, « chiens » est souvent employé dans le journal pour indiquer les Turcs.

et à la suite de quelques transferts de propriété [30], depuis 1837 le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Nationale Marcienne de Venise [31]. L'ouvrage a été publié en 1856 [32]. Il est dépourvu de titre original, c'est-à-dire apposé par son auteur : celui choisi pour cette traduction n'est autre que celui de l'édition publiée.

Généalogie de Nicolò Barbaro



Légende : B.O. = Balla d'Oro ; ∞ = mariage ; * = naissance ; † = décès.

30. L'histoire du manuscrit a été brièvement retracée par l'érudit vénitien du XIX^e^ siècle Emmanuele Cicogna dans une note manuscrite qui occupe les tout premiers feuillets du codex et qui a été transcrite en ouverture de l'édition du journal (voir n. 32), reprise, de manière succincte, par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 6.

31. Sous la cote *Ital. Suppl. VII 746 (7666)* ; il existe aussi une copie de ce manuscrit réalisée dans la première moitié du XIX^e^ siècle, conservée dans la même bibliothèque sous la cote *Ital. Suppl. VII 698 (8215)*.

32. N. Barbaro, *Giornale dell'assedio*.

La traduction présentée ici est partielle et couvre environ la moitié du texte (elle ne tient pas compte des additions de Marco Barbaro) : elle a été menée sur la base d'une nouvelle édition du texte vénitien faite à partir du manuscrit [33]. Les titres et intertitres sont dus au traducteur.

Éditions

Barbaro (Nicolò), *Giornale dell'assedio di Costantinopoli 1453*, éd. par Cornet (Enrico), Vienne, 1856.

Barbaro (Nicolò), « Giornale dell'assedio di Costantinopoli », dans Pertusi (Agostino) éd., *La caduta di Costantinopoli. Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 2001 (Scrittori greci e latini), p. 5-38 (partielle).

Traductions

Anglaise : Barbaro (Nicolò), *Diary of the Siege of Constantinople 1453*, trad. par Jones (John Richards), New York, 1969.

Grecque : Lappa (V.A.), *Η Πόλις Εάλω : Το Χρονικό της Πολιορκίας και της Άλωσης της Πόλης*, Athènes, 1991, p. 93-213.

Ephémérides tirées du Journal *de Barbaro*

« Chronologischer Auszug aus N. Barbaro's *Giornale dell'assedio di Costantinopoli* », dans Ellissen (Adolf), *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, vol. 3, Leipzig, 1857, p. 84-106. Trad. latine : « Nicolai Barbari patricii veneti Ephemerides de Constantinopoli anno 1453 obsessa atque expugnata », dans PG 158, Paris, 1866, col. 1067-1078 ; republiée dans M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 578-586. Trad. anglaise : M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 587-596.

Bibliographie

« Barbaro, Nicolò », p. 114-115 ; E. A. Cicogna, *Delle inscrizioni veneziane*, vol. VI ; T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 61-82 ; T. Ganchou, « La *fraterna societas* », p. 111-227 ; M. Manoussakas, « Les derniers défenseurs crétois de Constantinople », p. 331-340 ; M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople* ; A. Roccatagliata, « Notai genovesi in Oltremare », p. 101-160 ; A. Ventura, « Barbaro, Marco », p. 112-113 ; C. Yriarte, *La vie d'un patricien de Venise*.

33. Cette nouvelle édition fera prochainement l'objet d'une publication à part, avec une traduction française intégrale.

Traduction

LE DÉBUT DE LA FIN

Puisque je me suis retrouvé personnellement dans cette malheureuse ville de Constantinople, j'ai décidé de mettre par écrit ce qui suit concernant le combat mené par Mehmed Bey, fils de feu le Turc Murad [34], par lequel il prit ladite ville ; et afin qu'on puisse comprendre spécialement la façon dont elle fut prise, je dirai avant tout d'où la guerre du Turc contre les Grecs tira son origine, et par la suite vous entendrez dans l'ordre toutes les batailles jour après jour, du début jusqu'à l'achèvement de son âpre et douloureuse conquête.

Les préparatifs du siège et la construction de Rumeli Hisarı

Au mois de mars 1452, le Turc Mehmed Bey entreprit la construction d'un château très beau, éloigné de six milles de Constantinople en direction des bouches de la mer Noire, [...] du côté de la Grèce [35], en face du château vieux [36]. Le château fut achevé au cours du mois d'août 1452 : il fut bâti dans le seul but de prendre la ville de Constantinople.

L'empereur [37], qui craignait son ennemi, le Turc, chaque jour pendant la construction du château lui envoyait des présents et des ambassades, et tout cela il le faisait parce qu'il avait peur. Une fois le château achevé, au mois d'août 1452, Mehmed Bey y retint deux ambassadeurs de l'empereur et leur fit couper la tête : c'est à ce moment-là que la guerre du Turc contre les Grecs fut déclenchée [38]. Sur ces entrefaites, le Turc vint établir son campement à Constantinople avec environ 50 000 personnes : il leva le camp au bout de trois jours, après quoi la flotte retourna désarmer à Gallipoli, où elle parvint le 6 septembre, et l'armée de terre fit de même [39].

34. Mehmed II, fils de Murad II. Voir sa biographie p. 1305-1306. Le titre turc de bey (ou *beg*) signifie « seigneur ».
35. C'est-à-dire sur la côte européenne du Bosphore.
36. Boğazkesen/Rumeli Hisarı était le « château neuf », Güzelce/Anadolu Hisarı le « château vieux » en face, sur la côte asiatique du Bosphore.
37. Constantin XI Paléologue. Voir sa biographie p. 1297.
38. L'ambassade fut envoyée pour empêcher la construction du château : les ambassadeurs n'auraient pas été tués, mais renvoyés pour transmettre à l'empereur la réponse (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 346, n. 10).
39. Mehmed II rentra à Edirne et la flotte à Gallipoli, sur la côte européenne des Dardanelles, principale base navale ottomane : le but de cette manœuvre était d'inspecter les murailles et le système défensif.

Ce château, très solidement défendu du côté de la mer, ne pouvait être pris d'aucune manière, en raison du très grand nombre de bombardes qui se trouvaient sur le rivage et sur les remparts [...]. Le premier coup tiré par la grosse bombarde de ce château coula le navire[40] d'Antonio Erizzo, qui venait de la mer Noire chargé d'orge pour aider Constantinople : cela se produisit le 26 novembre 1452[41]. Le patron du navire fut capturé dans l'eau, envoyé à Andrinople auprès du sultan et jeté en prison : au bout de quatorze jours le sultan le fit empaler ; il mit dans son sérail le scribe mineur[42], un fils de feu messire Domenico di Maistri[43], tandis qu'il donna la permission à quelques marins de venir à Constantinople. [...] Cette affaire fut la cause du déclenchement de la guerre contre nous, les Vénitiens, guerre qui avait déjà éclaté contre les Grecs.

Au mois de janvier [1453], le Turc commença à se préparer pour venir ici attaquer Constantinople et constitua une grande armée terrestre et maritime pour combattre cette malheureuse ville remplie de chagrin.

À partir du mois de février [1453], il commença à envoyer ses bombardes vers Constantinople, accompagnées de dix mille hommes[44]. En ce même mois, les Grecs faisaient la course avec trois fustes[45] contre les biens des Turcs, en causant beaucoup de dommages au pays du sultan : entre autres choses, ils faisaient beaucoup de prisonniers, qu'ils conduisaient à Constantinople pour les vendre, en provoquant ainsi l'indignation des Turcs envers les Grecs, auxquels ils jurèrent de causer malheur.

40. Sous le terme générique de « navire » (italien *nave*) on pourra souvent voir les vaisseaux dits « ronds » (et notamment la « coque »), dotés de voiles et d'une cale importante pour le transport de marchandises ; ils étaient de propriété et de gestion privées, et, dans la navigation commerciale vénitienne, jouaient un rôle complémentaire à celui des galères de marché (voir n. 54) (D. Stöckly, *Le système de l'*Incanto, p. 32-36) : en effet, dans Barbaro on les voit parfois mentionnés ensemble, pour indiquer deux catégories de bateaux.

41. Le 10 novembre 1452 les canons de Rumeli Hisarı avaient déjà ouvert le feu contre deux galères vénitiennes provenant de la mer Noire. Sur Erizzo, voir aussi Doukas, p. 128, n. 88.

42. Le grand scribe et le scribe mineur étaient les écrivains de bord (D. Stöckly, *Le système de l'*Incanto, p. 279, 288-290).

43. Domenico di Maistri avait été marchand à Constantinople (P. C. Clarke, « The commercial activities », p. 313, n. 201 ; 346-347 ; 368).

44. Ces 10 000 Turcs sont un corps expéditionnaire aux ordres de Karaca Bey, qui devait attaquer les zones encore entre les mains des Byzantins le long des côtes de la mer de Marmara et de la mer Noire (D. Nicolle, « Constantinople 1453 », p. 211).

45. Petite galère légère et rapide (*Dizionario di marina*, p. 279, ad. v.).

Arrivée de quelques défenseurs

En ces mêmes jours [46] arriva ici à Constantinople messire Gabriele Trevisan, vice-capitaine de deux galères légères [47], messire Zaccaria Grioni le chevalier étant *soracomito* [48] de l'une d'elles : ces deux galères avaient été envoyées par la Seigneurie de Venise pour accompagner dans la métropole les trois galères marchandes en provenance de Tana [49], mais elles vinrent aussi pour porter secours à cette ville de Constantinople.

Quelques jours plus tard, un navire génois, de trente-six mille *cantara* [50] de portée, arriva en provenance de Gênes avec le cardinal de Russie [51], envoyé par le pape pour faire l'union [52] : ce navire emmenait avec lui 200 hommes, des escopettiers [53] et des arbalétriers, pour porter secours à Constantinople.

Et ce mois-ci vinrent de Candie [54] huit navires chargés de malvoisie pour apporter de quoi vivre à la ville.

Le 10 novembre [1452] arrivèrent ici les deux galères grosses [55] en provenance de Caffa [56] [...].

Le 2 décembre, la galère de Trébizonde [57] s'engagea dans les bouches de

46. En réalité ici Barbaro fait un retour en arrière dans la chronologie, car Gabriele Trevisan semble être arrivé à Constantinople au début du mois d'octobre 1452 (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 22, p. 347).

47. Bâtiment de guerre par excellence, agile et mobile, bas sur l'eau, doté de voiles et de rames, bien armé, avec une cale réduite (D. Stöckly, *Le système de l'*Incanto, p. 29). Sur Trevisan, voir aussi Leonardo de Chio, p. 713 n. 133, et Posculo, p. 370 n. 57.

48. Le patricien vénitien commandant d'une galère (M. Cortelazzo, *Dizionario*, p. 1273, ad v. *soracomito*).

49. Azov, à l'embouchure du Don. Les trois galères dont parle Barbaro appartiennent à ce qu'on appelait à Venise le « voyage de Romanie* », l'expédition commerciale de galères d'État qui passait par Constantinople et continuait en mer Noire, jusqu'à Tana.

50. Mot venant du grec par l'intermédiaire de l'arabe et ayant la même étymologie que « quintal » : le *cantaro* est ici employé pour mesurer la portée en lourd d'un navire.

51. Isidore de Kiev.

52. L'Union des Églises grecque et latine.

53. Soldats armés d'escopettes ou plus génériquement d'armes à feu portatives.

54. Nom de la ville principale de l'île de Crète, alors sous domination vénitienne, et par lequel on nommait aussi l'île dans son ensemble.

55. Il s'agit des galères dites « de marché » : la galère grosse, employée dans le commerce, dérive de la galère de guerre (légère), mais elle a des dimensions supérieures, est plus stable et surtout plus large et dotée d'une cale d'un volume plus important pour les besoins du transport commercial. Pour la navigation elle emploie les voiles, mais elle dispose aussi de rames, qui garantissent plus de mobilité dans les ports ou en cas d'attaque (D. Stöckly, *Le système de l'*Incanto, p. 29-30).

56. L'actuelle Féodosia, en Crimée.

57. Aujourd'hui Trabzon, sur la côte méridionale de la mer Noire, capitale de l'Empire des Grands Comnènes, qui tomba entre les mains des Ottomans en 1461 : Trébizonde aussi était un port de la route commerciale de Romanie* (voir n. 49 *supra*).

la mer Noire : [*elle fut interceptée par des fustes provenant de Rumeli Hisarı, vers lequel elle fut escortée pour être retenue, mais sans succès car elle parvint à s'échapper*]. La chiourme [58] ramait sans cesse avec entrain à cause de la joie qu'elle éprouvait d'avoir franchi le pas où se trouvait ce château, un endroit très dangereux : en cette occasion, toute la galère avait été constamment en ordre de bataille, comme si elle avait eu à combattre. Ceci se produisit le 4 décembre, date à laquelle elle parvint à Constantinople : le patron de la galère [59] était messire Giacomo Cocco le Grand.

L'Union des Églises grecque et latine

Le 13 [60] décembre fut réalisée l'union dans l'église de Sainte-Sophie. Le clergé était présent en grand apparat et il y avait aussi le révérend cardinal de Russie, envoyé par le pape, l'empereur sérénissime avec tous ses barons et tout le peuple de Constantinople : ce jour-là, il y eut de grands pleurs dans la ville. Il faut comprendre l'union de la manière suivante : qu'ils soient unis comme nous, les Francs [61], qu'il n'y ait plus de schisme dans l'Église, qu'il y ait une seule et même loi et une foi, que nous puissions dire la messe dans leurs églises et qu'eux, les Grecs, puissent dire la messe dans nos églises latines.

Premières mesures défensives : la réquisition des galères vénitiennes à Constantinople

Toujours le 13 décembre, on négocia la rétention des galères grosses marchandes pour la protection de Constantinople, et cette négociation se déroula dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de l'empereur, du cardinal de Russie, de l'évêque de Mytilène [62], de tous les barons de l'empereur, de tous les marchands de toutes les nations et de la plus grande partie du peuple de la ville, tous disant d'une même voix : « Si les galères des Vénitiens quittent la ville avec les navires qui actuellement se trouvent dans le port, nous serons immédiatement pris par les Turcs. » [...]

58. Nom collectif des rameurs (*Dizionario di marina*, p. 170, ad v. *ciurma*).
59. À bord d'une galère marchande vénitienne, le patron était le responsable de l'expédition commerciale jusqu'au retour du bâtiment ; il n'était pas un marin de métier et était soumis au contrôle d'un fonctionnaire de l'État, le capitaine (D. Stöckly, *Le système de l'*Incanto, p. 280-281).
60. Le 12 décembre.
61. Terme par lequel on désignait les chrétiens d'Europe occidentale.
62. Leonardo de Chio, archevêque latin de Mytilène (Lesbos). Voir plus loin son récit p. 681-728.

Une fois que la décision de rester ici à Constantinople pour défendre la ville eut été prise [...], il s'avéra nécessaire d'informer par tous les moyens notre très illustre Seigneurie de Venise que nous demeurions ici avec les galères et nos biens : à cette fin, nous réunîmes dans l'église de Sainte-Marie de Constantinople le Conseil des Douze [63], pour envoyer à Venise Giovanni Diusnaigi avec son navire afin qu'il apportât des lettres de messire le baile* [64], de messire Alvise Diedo, capitaine des galères de Tana, et de messire Gabriele Trevisan, vice-capitaine des deux galères légères, à présenter à notre illustre Seigneurie de Venise pour qu'elle fût informée que nous demeurions ici à Constantinople. Ce conseil se tint le 17 décembre. [...]

Chargement des marchandises à bord des galères vénitiennes

Le 26 janvier [1453], messire le baile*, avec les deux capitaines des galères et tous nos marchands, se rendit auprès de l'empereur sérénissime et lui demanda de grâce « que nous soyons libres de charger nos marchandises sur nos galères, sans être fouillés aux portes de votre ville, comme il arrive dans le pays des Maures. Si nous portons des marchandises dans nos galères, nous pouvons le faire, sûrs de nos droits en vertu de l'autorité qui nous vient de votre Empire [65], quand nous avons été en possession de Constantinople pour une période de soixante ans avant de vous la rendre [66]. Mais, laissant de côté ces discours, nous, comme de sages fils, demandons de grâce à votre majesté de bien vouloir nous laisser charger nos marchandises et nos avoirs sur nos galères : et même si votre majesté ne veut pas nous laisser prendre les marchandises, au nom de Dieu je partirai cette nuit avec les marchandises qui s'avèrent être déjà à

63. Corps consultatif et délibératif qui assistait le baile* (voir note suivante) et qui était normalement formé de douze membres élus parmi les marchands vénitiens présents sur place. Avec celle dédiée à Saint-Marc, l'église Sainte-Marie de Constantinople était une église latine située dans le quartier vénitien : voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 572.

64. Girolamo Minotto : le baile* était le représentant de Venise à Constantinople, et cumulait les fonctions d'ambassadeur résident et de consul, ainsi que des responsabilités de nature économique et commerciale. Voir sa biographie, p. 1307-1308.

65. L'Empire doit être considéré comme étant à la fois le territoire soumis à l'autorité impériale et cette même autorité.

66. Le baile* fait référence à la prise de Constantinople par les armées chrétiennes de la quatrième croisade (1204) et à la formation de l'Empire latin qui s'ensuivit. Il prétend que ce sont les Vénitiens qui ont rendu l'Empire aux Byzantins, mais qu'en vertu de la possession qu'ils en avaient eue, deux siècles après ils pouvaient encore se prévaloir de droits auxquels toutefois, par respect envers l'autorité impériale, ils ne sauraient recourir de manière unilatérale.

bord, et ne croyez nullement que nous avons envie de rester dans cette ville retenus comme des esclaves. »

Après avoir entendu les paroles des capitaines et de messire le baile*, qui voulaient à tout prix que les marchandises soient sur les galères, l'empereur se réunit avec ses barons pour tenir conseil tous ensemble, et, après avoir beaucoup discuté entre eux, l'empereur, d'un air affligé, répondit avec beaucoup de respect à messire le baile* et aux deux capitaines : « Magnifique baile* et vous, magnifiques capitaines, je suis bien conscient que, dès que vous aurez vos marchandises à bord de vos galères, vous partirez une nuit et vous vous en irez avec Dieu, en me laissant seul contre l'armée du Turc Mehmed Bey, mon perfide ennemi, que l'on attend d'un jour à l'autre et qui veut attaquer mon Empire par mer et par terre avec toute la puissance dont il disposera. »

Les capitaines des galères répondirent : « Empereur sérénissime, nous vous promettons sur l'honneur des Vénitiens, sur nous et nos têtes, que, une fois chargées nos galères, jamais nous ne partirons de votre port de Constantinople, sauf si votre majesté nous en donnait la permission, ou bien si nous recevions l'ordre de partir de la part de notre Seigneurie de Venise. »

À ces paroles l'empereur répondit en disant : « Toi, capitaine des galères grosses, vos marchandises ne sont-elles pas plus sûres dans ma ville qu'à bord de tes galères ? Mais, en vérité, je vois très bien que tu fais tout cela dans le but de t'échapper une nuit et de me laisser seul, malheureux et plein de chagrin, avec le perfide Turc, mon ennemi juré. »

En conclusion, l'empereur refusa l'autorisation de charger les marchandises sur les galères jusqu'à ce que le capitaine des galères grosses ait juré de ne pas partir sans avoir reçu au préalable sa pleine permission : ainsi, le capitaine prêta serment de ne jamais partir sans la permission de sa majesté, après quoi l'empereur donna l'autorisation à tous les marchands de charger les marchandises sur nos galères, et de décharger, à notre gré, comme si nous étions dans notre propre pays. [...]

Arrivée du Génois Giovanni Giustiniani Longo et fuite de sept navires

Toujours en ce 26 janvier, arriva à Constantinople le Génois Giovanni Giustiniani, corsaire d'un navire d'environ mille deux cents tonneaux[67],

67. Unité de mesure qui, à Venise à partir du XIV^e^ siècle et jusqu'à la chute de la République, indiquait le tonnage d'un navire. Sur Giustiniani, voir sa biographie, p. 1298-1299.

et un autre navire de huit cents tonneaux, avec sept cents hommes : il vint à Constantinople, comme je l'ai dit, au bénéfice de la chrétienté et pour l'honneur du monde, car il comprenait l'état de nécessité dans lequel la ville se trouvait. L'empereur garda ces navires auprès de lui pour sa propre sécurité et quelques jours plus tard il offrit à ce Giovanni Giustiniani une galère légère de course et le fit capitaine de ses forces de terre, avec pour tâche de rester près des murs terrestres pour guetter l'arrivée de l'armée du Turc Mehmed Bey, que l'on s'attendait d'un jour à l'autre à voir venir établir son campement avec son armée autour de la malheureuse ville de Constantinople.

La nuit du 26 février, Pietro Davanzo s'enfuit du port de Constantinople avec son navire pour aller à Venise, et la même nuit s'enfuirent également six navires candiotes, qui allèrent à Candie chargés de poissons : [...] avec ces navires s'enfuirent beaucoup d'hommes entraînés au combat, environ sept cents personnes, [...] et les sept navires parvinrent tous en sûreté dans leurs pays.

Fortification d'une partie des murs terrestres de Constantinople

En réfléchissant à la très ferme intention du Turc de venir attaquer cette malheureuse ville de Constantinople, l'empereur <considérait> que les murs terrestres étaient très forts et épais de dix à douze pieds et plus, sauf du côté du palais[68], où ils étaient très fragiles, sans barbacanes[69] et sans fossés[70] : c'est pourquoi il s'avéra nécessaire d'adopter des mesures à cet égard pour qu'on prenne soin de fortifier cet endroit afin que, si le Turc venait, il ne puisse y causer aucun dommage. Par conséquent, puisqu'il fallait faire quelque chose en ce sens, l'empereur demanda à messire le capitaine des galères de Tana de lui faire la grâce d'aller avec ses

68. Il s'agit du palais impérial : on considère traditionnellement qu'il s'agissait du complexe situé dans le quartier dit « des Blachernes », à l'extrémité nord de la ville dans l'angle limité par le rempart terrestre et la Corne d'Or, et qui, depuis les XI^e^-XII^e^ siècles, était la résidence impériale. Selon un avis différent, la résidence impériale était plutôt, à l'époque de la chute de Constantinople, le bâtiment appelé Palais du Porphyrogénète ou Tekfur Sarayi, situé immédiatement au sud des Blachernes, là où la muraille théodosienne se termine et des remparts de construction postérieure commencent.

69. Ouvrage avancé, percé de meurtrières, pour la fortification et la défense des remparts.

70. La partie de la muraille allant du Palais du Porphyrogénète (Tekfur Sarayi) à la Corne d'Or est très différente du mur théodosien : le rempart est composé en large partie d'une seule ligne et est dépourvu de fossé, mais il est aussi plus épais et ses tours sont plus solides, hautes et rapprochées par rapport à la partie théodosienne (S. Turnbull, « The Walls of Constantinople », p. 133).

galères au palais et de faire creuser à ses chiourmes un fossé près du palais pour le fortifier, en creusant jusqu'à une profondeur de huit pieds[71] pour une longueur de cent pas[72]. [...]

Arrivé le lundi 14 mars, notre capitaine partit avec ses conserves[73], se rendit où l'empereur lui avait ordonné d'aller et là fit jeter l'ancre aux galères : tout le monde descendit à terre de bon gré, certains avec des pioches, d'autres avec des bêches, d'autres encore avec des paniers pour transporter la terre, tandis que l'empereur avec tous ses barons regardait ce beau travail. [...] Ensuite, le capitaine ordonna à messire Gabriele Trevisan, vice-capitaine des deux galères légères, d'aller avec ses galères creuser le fossé autant qu'il le pourrait à l'aide de ses chiourmes pour fortifier les murs du palais. [...]

Le dernier jour de mars, le samedi de Pâques, l'empereur sérénissime ordonna à messire le capitaine des galères de Tana d'aller terminer de creuser une petite partie du fossé qui restait à faire, afin que le tout fût fortifié. [...] En ce jour un grand travail fut accompli parce que tout le monde le faisait de bon gré, et aussi parce que l'empereur, ainsi que messire le capitaine, les y incitaient. Pendant les travaux, l'empereur faisait toujours stationner deux gardes au sommet d'un mont pour veiller attentivement à ce que les Turcs ne vinssent pas attaquer ceux qui travaillaient : par la grâce de Dieu, les Turcs ne vinrent pas jusqu'à ce que ce fossé fût creusé. Le soir, à l'heure des complies[74], le creusement fut achevé et les galères retournèrent au mouillage qu'elles occupaient précédemment, en face de Péra[75].

Déploiement de la chaîne bloquant l'accès à la Corne d'or et organisation de la défense aux quatre principales portes terrestres de la ville

Le 2 avril, l'empereur sérénissime ordonna à messire Bartolomeo Soligo d'étendre la chaîne en travers du port, c'est-à-dire de Constantinople à Péra : messire Bartolomeo Soligo, par ordre de l'empereur, tira la

71. Le pied vénitien correspondait à 0,34 mètre (A. Martini, *Manuale di metrologia*, p. 817), ce qui donne une profondeur de 2,72 mètres.
72. Le pas vénitien correspondait à 1,73 mètre (A. Martini, *Manuale di metrologia*, p. 817), ce qui donne une longueur de 173 mètres.
73. La conserve est un navire faisant route avec un autre.
74. Après le coucher du soleil : il s'agit de la dernière heure de l'office divin, venant après les vêpres.
75. Ce mouillage a été identifié avec la zone de Pérama (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXX).

chaîne en travers du port, laquelle était composée de morceaux de bois très gros et ronds, liés les uns aux autres avec de gros harpons et de grosses chaînes de fer ; et pour plus de sécurité, des deux bouts de la chaîne, l'un était à l'intérieur des murs de Constantinople et l'autre à l'intérieur des murs de Péra[76]. Après avoir tiré cette chaîne en travers du port, il s'avéra nécessaire de prendre des mesures concernant le côté terrestre : ainsi, tous les nobles de Venise s'en allèrent auprès de l'empereur pour lui rappeler qu'il fallait nommer quatre chefs aux quatre portes de la ville, c'est-à-dire celles du côté terrestre. Sur ce, l'empereur sérénissime répondit avec respect que Constantinople avait appartenu et appartenait plus aux Vénitiens qu'aux Grecs, et puisqu'il aimait les Vénitiens, il voulut mettre les quatre portes de la ville, avec leurs clefs, sous leur surveillance : ainsi fit-il, et quatre nobles de Venise les obtinrent. Les nobles vénitiens réunirent le Conseil des Douze, qui confia la garde de ces portes à quatre de nos gentilshommes : la première porte, la Chrysea[77], fut assignée à messire Caterino Contarini, fils de feu messire Giovanni ; la deuxième porte[78] fut assignée à messire Fabrizio Corner, fils de feu messire Giovanni ; la troisième porte, qui s'appelle Pégè[79], fut assignée à messire Nicolò Mocenigo, fils de feu messire Leonardo le premier ; la quatrième et dernière, celle du palais de l'empereur sérénissime[80], fut assignée à messire Dolfino Dolfin, fils de feu messire Domenico. Ces nobles avaient les clefs des quatre portes et les surveillaient attentivement. [...]

76. La présence de cette chaîne va pousser le sultan Mehmed II à élaborer une méthode ingénieuse pour accéder à la Corne d'Or : voir plus bas, p. 482-483. Sur cette chaîne, voir aussi Doukas, p. 143, n. 154.

77. La Porte Dorée, à l'extrémité méridionale des murailles terrestres. Plus exactement, il faut penser que Contarini fut chargé de la surveillance de la citadelle, dont la Porte Dorée faisait partie, qui fut le prototype du complexe appelé « château des Sept-Tours » (Yedikule en turc) édifié par Mehmed II après la prise de la ville (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 272-273). Sur cette porte, voir aussi Doukas, p. 139, n. 135 ; sur Contarini, voir Posculo, p. 368, n. 44

78. Il s'agit peut-être de la Porte de Charisios (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 38, p. 350). Sur cette porte, voir aussi Doukas, p. 138, n. 132 ; sur Corner, voir Posculo, p. 369, n. 50

79. La Porte de la Source. Voir Leonardo de Chio, p. 711, n. 111

80. L'identification de cette porte est incertaine. Le 29 avril, suite au décès de Giacomo Cocco (voir p. 485), Dolfin fut nommé vice-patron de la galère de Trébizonde et remplacé à la porte du palais par Giovanni Loredan.

LE SIÈGE

Constitution du campement ottoman et disposition des défenseurs

Ici commence le récit de la façon dont Mehmed Bey a dressé son campement autour de la ville ; suivent les batailles menées jour après jour, comme vous le verrez ultérieurement.

Le 5 avril, à la première heure du jour [81], Mehmed Bey dressa son camp à Constantinople avec environ cent soixante mille Turcs [82], et il le dressa à environ deux milles et demi des murs de la ville.

Le 6 du même mois, le sultan s'approcha avec la moitié de ses hommes à un mille des murs de la ville.

Le 7 du même mois, il s'approcha avec la plus grande partie des hommes à environ un quart de mille des murs, et le camp était disposé sur une ligne aussi longue que la façade des murs terrestres, qui mesurait six milles de la Chrysea jusqu'au Kynègos [83]. [...]

Le 6 avril, l'empereur sérénissime quitta son palais pour aller s'établir près des murs terrestres, à la porte appelée Charisios, qui était la plus vulnérable parmi les portes de la ville [84] : avec l'empereur sérénissime il y avait une grande partie de ses barons et de ses chevaliers pour lui tenir compagnie et le réconforter, néanmoins sans cesse il redoutait son perfide ennemi turc, qui attendait d'un jour à l'autre de livrer bataille.

Encore en ce 6 avril, messire Girolamo Minotto, notre baile* vénitien, quitta son palais pour aller s'installer dans celui de l'empereur sérénissime, car il se trouvait près des murs terrestres : il venait observer l'activité en cours près des remparts et également veiller à ce que personne n'entrât dans ce palais ; à l'intérieur, il y avait beaucoup de nos nobles marchands qui demeuraient en compagnie de notre baile*, pour son réconfort et celui de la ville.

Le grand duc* [85], l'homme le plus important de Constantinople après l'empereur, était chargé de la surveillance du rivage du côté du port et

81. Au lever du soleil.
82. Les estimations du nombre de personnes appartenant à l'armée de terre ottomane varient énormément dans les sources, jusqu'à plusieurs centaines de milliers (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXIII) : il faudra tenir compte du fait que les véritables combattants représentaient seulement une partie de ce chiffre.
83. Quartier sur la Corne d'Or, à l'est de Notre-Dame-des-Blachernes, à proximité du palais impérial, et porte maritime (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 377).
84. Mais voir ce que Barbaro dit par la suite au sujet de la porte de Saint-Romain, p. 476.
85. Luc Notaras. Voir Doukas, p. 140, n. 141 ; p. 151, n. 194, et sa biographie, p. 1309-1310.

avait cent chevaux[86] de réserve, qui l'accompagnaient toujours pour porter secours partout où on en avait besoin dans la ville.

Les moines surveillaient environ un mille le long des murs du côté de la mer.

Le Turc Orhan, qui était à Constantinople à la solde de l'empereur, surveillait l'un des quartiers de la ville du côté de la mer avec ses Turcs, qui étaient à sa solde et qui, auparavant, s'étaient révoltés contre leur seigneur.

C'est ainsi que tous les notables de Constantinople veillaient aux lieux les plus importants de la ville, et la surveillance était particulièrement attentive au Kynègos. [...]

Situation dans le port de Constantinople

Le 9 avril, comme on constata que, avec sa flotte accompagnée de l'armée cantonnée à terre, le perfide Turc voulait absolument venir réaliser sa maudite intention de conquérir complètement la pauvre ville de Constantinople, il s'avéra donc nécessaire de prendre des mesures appropriées à cet égard du côté du port : c'est pourquoi nous disposâmes tout au long de la chaîne qui était en travers du port les neuf[87] navires les plus gros qui s'y trouvaient, et, ainsi disposés, ils couvraient la distance entre Constantinople et Péra. Ils étaient tous bien renforcés et en très bon ordre, chacun mieux que l'autre, comme s'ils voulaient s'engager dans la bataille. [...]

Dans le port, en deçà de la chaîne, restèrent dix-sept navires *chebade*[88], les trois galères de Tana, les deux galères légères de Venise et cinq galères de l'empereur de Constantinople, qui étaient désarmées [...]. Vu que nous avions pareille flotte, nous nous sentions totalement sûrs face à celle du perfide Turc, surtout en raison de la présence de la chaîne en travers du port et aussi d'une tour de chaque côté de la ville, c'est-à-dire une du côté de Constantinople, l'autre du côté de Péra, très efficaces pour la défense.

86. Il faut comprendre « chevaliers ».

87. En réalité Barbaro donne par la suite une liste (non incluse dans ces extraits) de dix navires, auxquels il fait à nouveau référence lors de la description de l'assaut final du 29 mai : voir p. 499.

88. Litt. « munis de cage », ou hune : en particulier dans les voiliers à gréement carré, la *gabbia* était une plateforme établie au sommet d'un mât et destinée à plusieurs usages, comme par exemple soutenir les hommes chargés des manœuvres hautes ou placés en sentinelle ; le terme indiquait aussi la deuxième voile du mât principal à partir du bas (*Dizionario di marina*, p. 280, ad v. *gabbia*).

La force militaire ottomane

Emplacement et puissance de l'artillerie lourde

Le 11 avril, le sultan fit installer ses bombardes en face des murs terrestres, aux lieux les plus vulnérables de la ville, pour atteindre plus tôt son objectif. Ces bombardes furent installées à quatre endroits : tout d'abord il en mit trois face au palais de l'empereur sérénissime, trois autres devant la porte de la Pégè, deux autres à la porte de Charisios[89], et quatre autres à la porte de Saint-Romain, le point le plus faible de toute la ville[90]. La pierre lancée par l'une de ces quatre bombardes qui se trouvent à la porte de Saint-Romain pèse mille deux cents livres grosses[91], avec une circonférence de treize *quarte*[92] : considérez quelle terrible puissance se libérait là où elle atterrissait ! La pierre de la deuxième plus grosse bombarde pèse huit cents livres, avec une circonférence de neuf *quarte*. Ces deux bombardes sont les plus grandes que ce chien de Turc possède, les autres étant de différentes tailles, de cinq cents jusqu'à deux cents livres, ou plus petites encore.

La flotte

Le 12 avril, à la mi-tierce[93], la flotte turque arriva à la rame devant le port de Constantinople et s'en alla du côté de l'Anatolie, car ce pays appartenait au Turc : si elle s'était dirigée du côté de Constantinople, elle aurait été fort gênée par notre flotte chrétienne. À la septième heure du jour[94], toute cette flotte acheva de jeter l'ancre à un endroit qu'on appelle Les Colonnes[95], qui se trouve à deux milles de Constantinople en direc-

89. Identification alternative : Porte Dorée, conformément à d'autres sources sur la chute de Constantinople (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 46, p. 351).

90. Par la suite Barbaro explique que c'est justement dans ce secteur que Mehmed II a prodigué le plus grand effort contre les remparts terrestres. Sur cette porte, voir Doukas, p. 147, n. 177.

91. La livre était un poids vénitien qui se divisait entre la grosse et la légère (d'approximativement 477 g et 301 g), employées selon ce qu'on devait peser. Toutefois, l'expression employée par Barbaro – « ala grossa » – pourrait vouloir dire aussi « environ, en gros... ».

92. La « quarta » était la quatrième partie de l'aune vénitienne : celle de la laine mesurait environ 68 cm, ce qui donnerait un diamètre du projectile d'environ 70 cm ; selon une autre interprétation, sous ce terme il faudrait plutôt voir une mesure de capacité, employée à Venise pour le vin : dans ce cas, le diamètre serait de 81,5 cm (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXIV).

93. Milieu du temps entre le début du jour et tierce, cette dernière correspondant approximativement au milieu de la matinée.

94. Il faut comprendre sept heures après le lever du soleil. On voit que Barbaro utilise un système mixte de décompte des heures, puisque tantôt il fait appel aux heures canoniales comme tierce, none, vêpres ou complies (parfois en les précisant, comme c'est le cas de la mi-tierce : voir la note précédente) tantôt, de manière plus détaillée, il compte le nombre d'heures depuis l'aube ou le coucher du soleil.

95. Diplokiônion, c'est-à-dire « Double-Colonne » : cet endroit semble correspondre à la moderne Beşiktaş (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 471). Voir aussi Doukas, p. 145, n. 160.

tion de la mer Noire : elle jeta donc l'ancre en ce lieu avec une telle explosion de cris et de sons de timbales et de tambours que notre flotte et ceux qui étaient dans la ville en étaient presque effrayés. Cette flotte turque était composée de cent quarante-cinq voiles [96] entre galères, fustes, *parandarie* [97] et brigantins : douze étaient des galères entièrement équipées, soixante-dix à quatre-vingts de grosses fustes, vingt à vingt-cinq des *parandarie*, tout le reste était des brigantins ; dans cette flotte, il y avait aussi un navire d'environ trois cents tonneaux, arrivé de Sinope [98] chargé de pierres pour les bombardes, de treillis [99], de bois et d'autres munitions et choses nécessaires au campement, comme il est d'usage en pareil cas. [...] Ainsi, pour prévenir une attaque de la part de notre ennemi, de jour comme de nuit, il s'avéra nécessaire de prendre la décision de mettre deux hommes sur les murs de Péra pour faire la ronde et regarder attentivement si la flotte turque se déplaçait pour se diriger vers la nôtre. Si ces gardiens voyaient bouger une fuste, une galère, un brigantin, ou n'importe quel type de bateaux, ils allaient en référer immédiatement à messire le capitaine des galères de Tana, car il avait été nommé capitaine du port [100] : une fois communiquée à messire le capitaine la nouvelle du mouvement de tant de voiles, ce dernier faisait immédiatement sonner le clairon pour la bataille et sans délai tous s'emparaient des armes, comme pour s'engager dans la bataille générale. De même étaient en armes ceux qui se trouvaient sur les navires près de la chaîne, et nous attendions d'heure en heure que la flotte turque vienne attaquer. Ainsi, chaque jour nous vivions dans cet état d'incertitude et de grande frayeur, et c'est pourquoi, comme je l'ai dit auparavant, nous étions contraints de rester en armes jour et nuit. Mais cette flotte ne bougeait jamais, et même si quelques galères le faisaient, elles allaient du côté de l'Anatolie ou bien vers les bouches de la mer Noire, pour se diriger vers leur château nouvellement bâti : jamais cette

96. Dans le cas de la flotte, comme dans celui de l'armée de terre, les estimations varient beaucoup dans les sources, allant d'une centaine d'embarcations jusqu'à trois ou quatre cents (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXVI).
97. Sorte de lourdes barges employées par les Turcs pour le transport (N. Tommaseo et B. Bellini, *Dizionario*, vol. III, p. 722, ad v. *palandra*).
98. Port de la côte méridionale de la mer Noire, passé définitivement sous contrôle ottoman en 1461.
99. Structures d'éléments entrecroisés de fer ou de bois employés dans un but de protection (pour construire des abris) ou de fortification (par exemple pour des fossés ou tranchées) (S. Battaglia, *Grande dizionario*, vol. VI, p. 1072, ad v. *graticcio*).
100. Barbaro ne parle de cette nomination qu'à la date du 10 mai.

flotte n'est venue attaquer, mais elle nous a quand même obligés, par crainte, à rester en armes du 12 avril jusqu'au 29 mai, jour et nuit. [...]

Le premier assaut contre les murs terrestres

Le 18 avril, vers la deuxième heure de la nuit [101], une grande multitude de Turcs vint sous les murs, et l'escarmouche se prolongea jusqu'à la sixième heure de la nuit : beaucoup de Turcs moururent. Quand ils se présentèrent sous les murs, il faisait nuit car ils voulaient prendre les nôtres par surprise : mais ne me demandez pas avec combien de cris et avec quel fracas de timbales ils s'approchèrent des murs, au point qu'il paraissait y avoir beaucoup plus de Turcs qu'il n'y en avait vraiment, et leurs hurlements parvinrent jusqu'en Anatolie, à douze milles du campement. Au milieu de cette clameur, l'empereur, affligé et malheureux, commença à pleurer en craignant que les Turcs ne s'engagent cette nuit dans la bataille générale, car nous, les chrétiens, nous n'y étions pas encore prêts : telle était la cause de la souffrance de l'empereur. Mais Dieu Éternel ne voulut pas avoir à supporter un pareil scandale cette fois-là : à la sixième heure de la nuit toutes les escarmouches prirent fin, avec une grande honte pour les païens, mais aussi de très grandes pertes, car beaucoup plus de deux cents d'entre eux moururent, tandis que, par la grâce de Dieu, parmi les nôtres il n'y eut ni mort ni blessé [102].

Bataille navale en face de Constantinople : cinglante défaite ottomane

Le 20 avril, à l'heure de tierce [103], on repéra quatre gros navires qui montaient d'Occident par les Dardanelles et qu'on estima venir à Constantinople en provenance de Gênes pour aider la ville : ils vinrent aussi en vertu d'une disposition prise par l'empereur sérénissime en faveur des Génois, selon laquelle tout navire génois venant porter secours à Constantinople, sans égard pour le genre de marchandises chargées à bord, était entièrement exempté de toute gabelle due à l'empereur sur ces mêmes marchandises. Ces quatre navires naviguaient à la voile avec un auster [104] frais et s'approchaient de plus en plus de la ville pleine

101. La deuxième heure après le coucher du soleil.
102. L'assaut de la nuit du 17 au 18 avril fut lancé au Mésoteichion, la partie centrale des remparts terrestres incluant la porte de Saint-Romain.
103. Vers le milieu de la matinée.
104. Vent du midi.

d'angoisse [105]. Mais, selon la volonté de Dieu, quand ces quatre navires furent en face de Constantinople, subitement le vent tomba et ils se trouvèrent dans la bonace : puisqu'ils étaient dans cette situation, depuis son mouillage aux Colonnes la flotte du Turc Mehmed Bey, perfide envers la foi chrétienne, s'ébranla, animée d'une grande vigueur, et se dirigea avec un grand fracas de timbales et de hurlements vers les quatre navires, ses hommes ramant de toutes leurs forces, déterminés à remporter la victoire contre leur ennemi. Mais prier leur Mahomet ne servit pas à leur donner la victoire : au contraire, ce sont nos prières à nous, les chrétiens, pour remporter la victoire dans cette bataille, qui ont été exaucées par notre Dieu Éternel [...] [106].

Colère de Mehmed II et changement à la tête de la flotte ottomane

Le jour suivant, le 21 avril, le sultan partit de son campement près des murs de Constantinople et chevaucha avec environ dix mille chevaux [107] pour se rendre aux Colonnes, où se trouvait sa flotte, afin de voir et comprendre pour quelle raison son capitaine [108] n'avait pas pu, avec une pareille armada, prendre quatre navires seulement. Une fois arrivé sur place, il fit immédiatement descendre à terre le capitaine de sa flotte et le fit venir en sa présence, et à ce moment-là le Turc perfide, plein de fiel envers le capitaine, dit : « Traître à la foi de Mahomet et traître à ma personne, ton seigneur ! Avec toute l'armada que tu commandes, quelle a été la raison qui t'a empêché de prendre quatre navires chrétiens, faciles à combattre car ils étaient bloqués par la bonace ? Si tu n'as pas pris ceux-là, comment espères-tu prendre la flotte qui se trouve dans le port de Constantinople ? » Le capitaine répondit au sultan : « Seigneur, regarde avec tes yeux et ensuite tu seras en mesure de croire avec ton cœur, et je te

105. Le convoi en question était composé de trois navires marchands génois en provenance de Chio chargés d'armes, de soldats et de vivres, et d'un navire marchand byzantin provenant de Sicile et chargé de blé (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXVII).

106. Au bout de deux à trois heures, les quatre bateaux chrétiens purent finalement se libérer de l'étreinte de la flotte ottomane et, à la nuit tombée, deux galères vénitiennes sous le commandement de Gabriele Trevisan les escortèrent à l'intérieur du port de Constantinople. Ceci fut un sérieux revers pour la flotte ottomane, qui avait une supériorité numérique écrasante (Barbaro parle de 145 vaisseaux) sur les quatre navires chrétiens, qui, en revanche, s'étaient montrés supérieurs dans les manœuvres navales avec des équipages bien mieux préparés. Voir aussi Doukas, p. 146, n. 168 ; Leonardo de Chio, p. 705, n. 95.

107. Il faut comprendre « chevaliers ».

108. Baltaoğlu. Voir aussi Doukas, p. 145, n. 162, et sa biographie, p. 1311.

prie de ne pas vouloir te laisser emporter par la colère. Tu vois de tes yeux que, rien que dans ma galère, cent quinze disciples de la loi de Mahomet ont été tués au combat par les chrétiens des navires ; et tu sais, comme tout le monde a pu le voir, que jamais les éperons [109] de ma galère n'ont quitté la poupe du navire de l'empereur, en luttant tout le temps avec acharnement. Ce qui s'est passé on le voit avec les yeux : mes hommes qui ont été tués, les nombreux morts sur les autres galères, ainsi que ceux, sans nombre, sur les fustes et *parandarie*, et les brigantins coulés. Pour ma part, j'ai donc fait tout ce qui était en mon pouvoir et c'est pourquoi, seigneur, je te prie de me pardonner et de ne pas vouloir te laisser emporter par la colère. »

Le sultan, comme endiablé, rempli de funestes pensées et dans de mauvaises dispositions à l'égard de son capitaine, lui dit d'abord sans délai : « Traître, je veux te couper moi-même la tête ! » Le capitaine sut trouver les bons arguments pour se sauver la vie et échapper à la colère sauvage de son seigneur, même si ce dernier le priva de son office de capitaine de la flotte. Une fois que celui-ci fut privé de sa fonction, s'avança le fils [110] de celui qui avait été capitaine au temps de messire Pietro Loredan, quand le père de ce Turc fut défait [111], et dit au sultan : « Seigneur, si tu me donnes le commandement de cette flotte et qu'elle affronte les attaques des chrétiens, je te promets dès à présent de remettre à coup sûr entre tes mains la totalité de la flotte chrétienne, et de cette manière je vengerai mon père ; et si ce que je viens de te dire ne se réalise pas, je te dis d'ores et déjà que, sans ajouter rien d'autre, tu me feras couper la tête sur-le-champ. » Son discours convint au Turc, qui le fit capitaine général de la mer [112] de toute sa flotte et remit aussitôt le bâton du commande-

109. Pointe ou partie saillante en avant de l'étrave et en dessous de la ligne de flottaison, destinée à percer la coque des navires ennemis (*Dizionario di marina*, p. 966, ad v. *sperone*).
110. Hamza Bey.
111. Pietro Loredan (1372-1438) fut un très célèbre amiral vénitien. Chargé par le Sénat de sécuriser la zone des Détroits, le 29 mai 1416 il rencontra la flotte ottomane à Gallipoli, où il lui infligea une très lourde défaite, et le commandant ottoman, Çalı Beg, fut tué (G. Gullino, « Loredan, Pietro » ; H. İnalcık, « Meḥemmed I », p. 976). Si c'est bien de cet événement que parle Barbaro, il faut corriger notre auteur car, en 1416, le sultan n'était pas le père de Mehmed II, Murad II (1421-1444, 1446-1451), mais Mehmed I^er^ (1413-1421) ; Loredan fut également amiral du temps de Murad II (notamment en 1424), mais il y a tout lieu de penser que, vu l'ampleur et la résonance de l'éclatante victoire de 1416, c'est bien à cette dernière que Barbaro fait référence ici.
112. L'expression employée par Barbaro reprend la terminologie vénitienne pour indiquer le commandant en chef de la flotte.

ment entre ses mains : il le fit son capitaine de manière à ce qu'il fût en mesure de commander à sa place selon les prérogatives du capitanat, conformément à la loi générale.

Effets des bombardements sur la muraille terrestre

Maintenant, laissons de côté les événements se déroulant sur le front maritime et venons à ce qui se passa autour des murs terrestres. Encore tout au long de ce 21 avril, contre les murs du côté de Saint-Romain, il y eut sans cesse des bombardements, qui rasèrent au sol une tour [113] avec plusieurs pas de mur. Ce fut le jour où ceux de la ville [114], ainsi que ceux de la flotte, commencèrent à avoir peur, au point que nous craignions qu'en ce jour présent la bataille générale ne fût engagée [...]. Mais il est de coutume que partout dans le monde il y ait des hommes vaillants et généreux, et justement un certain nombre d'entre eux se trouvait dans cette ville de Constantinople, parmi lesquels des gentilshommes vénitiens, beaucoup plus hardis que les Grecs ne l'étaient. Ces Vénitiens entreprirent de bonnes et solides réfections des murs là où ils étaient détruits [...]. Néanmoins, le cruel Turc <ne renonçait pas>, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, à bombarder avec toutes ses forces cet endroit appelé Saint-Romain, où les réparations avaient été faites : il y concentra tous ses efforts, en bombardant avec la grosse bombarde de quinze *palme* de circonférence [115] et avec ses autres canons, mais aussi avec une multitude d'escopettes [116], un nombre incalculable d'arcs, beaucoup de *cerbottane* [117], qui tiraient sans arrêt sur ceux qui s'occupaient des réparations. Je vous laisse deviner le nombre de Turcs rassemblés là avec l'intention d'entrer dans la ville à travers les parties du mur réparées : d'aucune manière on ne

113. Il s'agit de la tour « Baccaturea », près de la porte de Saint-Romain (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 59, p. 353). Voir aussi Leonardo de Chio, p. 700, n. 67.

114. Sous l'expression « ceux de la ville », comme sous d'autres analogues qui suivront, on pourra voir de manière générale les habitants de Constantinople, mais souvent il faudra penser plus spécifiquement aux défenseurs du côté terrestre, comme « ceux de la mer » indique les défenseurs sur le front maritime.

115. Le *palmo* était une mesure de longueur, peut-être à attribuer à la bombarde elle-même (comme le veut A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 64, p. 353, pour un diamètre de 118 cm, y compris l'épaisseur de canon) plutôt qu'au projectile.

116. Arme à feu portative plus courte que le mousquet et qui lançait des projectiles de poids réduit ; par extension, le terme pouvait indiquer une arme à feu légère (S. Battaglia, *Grande dizionario*, vol. XVII, ad v. *schioppetto*, p. 1025).

117. Arme à feu, constituée d'un long tuyau en métal de longueur et calibre variables, employée comme espingarde ou arquebuse à croc (S. Battaglia, *Grande dizionario*, vol. II, ad v. *cerbottana*, p. 987).

pouvait voir le sol, qui était couvert d'hommes, surtout de janissaires, les soldats du Turc, les plus vaillants qu'il eût à son service, et dont un grand nombre étaient des esclaves du seigneur, reconnaissables à leurs couvre-chefs blancs, tandis que les Turcs de naissance, appelés *axapi*[118], portent des couvre-chefs rouges. En ce jour, aucune autre manœuvre ne suivit.

Stratagème de Mehmed II pour entrer dans la Corne d'or : investissement total de Constantinople

Le 22 avril, le sultan, fanatique et cruel païen, après avoir considéré et constaté qu'il ne pouvait pas nuire du côté terrestre, bien qu'il eût essayé de toutes ses forces, réfléchit et conçut la ruse de passer une partie de sa flotte, qui se trouvait aux Colonnes, à l'intérieur du port de Constantinople pour atteindre plus vite son objectif maudit : afin que vous sachiez de quelle façon ce chien s'y prit pour réaliser son dessein, je vous le raconterai ci-dessous. Puisqu'il avait décidé de s'emparer complètement de Constantinople, il lui fallait une flotte à l'intérieur du port de la ville : il fit descendre à terre toutes les chiourmes de sa flotte qui était à l'ancre aux Colonnes, à deux milles de la ville, et leur fit aplanir toute la colline qui se trouve au-dessus de la ville de Péra, en commençant par le rivage, c'est-à-dire aux Colonnes, là où il y avait la flotte, jusqu'à l'intérieur du port de Constantinople, sur une distance de trois milles. Une fois tout parfaitement bien aplani, les Turcs mirent sur la voie ainsi créée un très grand nombre de rouleaux cylindriques, qui avaient été très bien graissés. Ils décidèrent donc qu'il était temps de commencer à faire passer une partie de leur flotte dans notre port de Constantinople et commencèrent par de petites fustes : après en avoir placé une sur ces rouleaux, une quantité de Turcs se mit à la traîner et en peu de temps ils la tirèrent jusqu'à l'intérieur du *navarchio*[119] de Péra. Et comme les Turcs virent que ce plan marchait bien, ils continuèrent à passer d'autres encore de ces petites fustes, qui

118. De l'arabe *'azab* : voir glossaire. Ils représentaient l'infanterie irrégulière légère, surtout des archers très peu entraînés, et recrutés, pour les besoins ponctuels d'une campagne, parmi les paysans musulmans ; en quantité, ils étaient la part la plus importante de l'infanterie ottomane et devaient faire face à l'ennemi devant l'artillerie et les janissaires en ouvrant le combat avec leurs flèches (D. Nicolle, « Constantinople 1453 », p. 198 ; H. Bowen, « 'Azab »).

119. Barbaro emploie alternativement les mots « navarchio » et, en guise de synonyme, « mandracchio » : ce dernier désigne la partie intérieure et protégée d'un port normalement destinée aux bateaux de petites dimensions (S. Battaglia, *Grande dizionario*, vol. IX, ad v. *mandracchio*, p. 632). Sur ce stratagème, voir Leonardo de Chio, p. 703, n. 86.

étaient de quinze jusqu'à vingt et même vingt-deux bancs [120]. On n'aurait jamais cru possible de voir une telle canaille traîner ces fustes par-dessus cette colline : ils en avaient passé à l'intérieur du port de Constantinople pas moins de soixante-douze, qui mouillèrent à l'intérieur du *navarchio* de Péra, et ceci parce que les Turcs étaient en paix avec les Génois. Une fois que ces soixante-douze fustes furent dans ce *mandracchio* [121], bien armées et parfaitement au point, les Turcs se trouvèrent renforcés à cet endroit.

Ne doutez pas que ceux de notre flotte aient eu très peur en voyant ces fustes, car ils craignaient qu'une nuit elles ne vinssent leur donner l'assaut avec la flotte qui était aux Colonnes, car la nôtre était à l'intérieur de la chaîne, tandis que la flotte turque était tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la chaîne : donc, par cette description vous pouvez comprendre l'ampleur du danger. [...]

Réaction des défenseurs et malheureuse tentative d'attaque navale

Le 23 avril il s'avéra nécessaire de prendre vite des mesures concernant cette flotte turque, passée par-dessus les collines dans le port de Constantinople : c'est pourquoi en ce jour le Conseil des Douze se réunit dans l'église de Sainte-Marie de Constantinople pour prendre la décision d'aller brûler la flotte turque dans le *navarchio* de Péra. On proposa une motion dans ce sens, qui fut adoptée, bien qu'on discutât longuement sur la meilleure façon d'agir pour qu'une telle résolution pût être efficace. [...]

Le 24 avril, messire Giacomo Cocco, patron de la galère de Trébizonde, prit deux navires d'environ cinq cents tonneaux chacun et les recouvrit tout autour de sacs de coton et de laine de façon qu'il fût impossible qu'un coup de bombarde, quelle que fût sa taille, pût y porter atteinte. <Toutefois>, ainsi apprêtés, il était impossible pour ces deux navires d'investir la flotte turque sans l'aide de galères ou de fustes : par conséquent, une fois cela constaté, deux galères légères furent préparées, et chaque galère grosse arma une fuste de l'empereur de vingt-quatre bancs chacune [122], et chaque navire arma l'une de ses grandes barques. [...] Les Génois de Péra, ennemis de la foi chrétienne, pressentirent nos intentions de brûler la flotte turque et immédiatement le podestat * du lieu [123]

120. Il s'agit des bancs de rameurs.
121. Voir n. 119 *supra*.
122. Donc trois fustes byzantines : sur la composition de la flotte chrétienne, dont faisaient partie les trois galères marchandes dites « de Tana », voir p. 475.
123. Angelo Giovanni Lomellino. Voir sa biographie, p. 519-525.

envoya deux Génois comme ambassadeurs auprès du sultan, qui se trouvait à Saint-Romain, près des murs de Constantinople. Au cours des discussions engagées par les Génois sur la galère de messire le capitaine [124], ces chiens de traîtres dirent : « Messire le capitaine, ne prenez pas vous seul, cette nuit, une pareille décision : si vous différez cette attaque à une autre nuit, nous, les Génois de Péra, vous proposons d'être à vos côtés pour mieux brûler leur flotte. » Quand notre capitaine entendit cette offre, il se montra satisfait de pouvoir reporter l'action à une autre nuit. Quand les Génois, en paix avec le Turc, virent qu'il faisait jour, ils ouvrirent l'une des portes de Péra et lui envoyèrent un homme, qui se nommait Faiuzo : ce Faiuzo s'en alla au pavillon [125] du sultan et lui fit savoir que les Vénitiens, la nuit précédente, s'étaient préparés pour aller mettre le feu à sa flotte dans le *mandracchio* de Péra. Une fois qu'il eut entendu ces propos, le sultan remercia beaucoup cet ambassadeur des gens de Péra et le renvoya. Après son départ, le sultan détacha immédiatement un très grand nombre d'escopettiers auprès de sa flotte dans le *mandracchio* ; en plus des escopettes, il fit mettre deux bombardes au ras du rivage et deux autres de l'autre côté du *mandracchio* : tout autour, les treillis offraient une bonne protection contre laquelle les coups de feu des escopettes ou les flèches [126] ne pouvaient rien, et ainsi les Turcs se tenaient en sécurité. Telle fut la trahison accomplie par les maudits Génois de Péra, rebelles à la foi chrétienne. [...]

Le 28 avril, au nom du seigneur Jésus-Christ, il fut enfin décidé d'aller mettre le feu à la flotte du perfide Turc. Deux heures avant le jour, au nom du Saint-Esprit, les deux navires recouverts de sacs de laine et de coton quittèrent le port accompagnés de la galère de messire Gabriele Trevisan et de celle de messire le chevalier Zaccaria Grioni, tous deux armateurs [127] dans le Golfe [128] ; il y avait aussi trois fustes de vingt-quatre bancs chacune [...]. De plus, beaucoup de brigantins furent armés par les patrons des navires et dans certains d'entre eux il y avait de la poix, du menu bois et de la poudre de bombarde, car ils avaient été préparés pour

124. Alvise Diedo.
125. Tente militaire. Sur Faiuzo, voir le document du 1er avril 1457 (p. 837-845).
126. Il s'agit proprement de « verrettoni » (viretons), flèches de grandes dimensions lancées par les arbalètes (S. Battaglia, *Grande dizionario*, vol. XXI, ad v. *verrettone*, p. 794).
127. Le capitaine d'un navire armé en course et ce navire même (*Dizionario di marina*, p. 43, ad v. *armatore*).
128. C'est ainsi qu'à Venise était appelée la mer Adriatique.

être incendiés et envoyés contre la flotte turque. L'ordre avait été donné que les navires allassent attaquer les premiers, car ils pouvaient soutenir les coups de bombardes [129], mais, malheureux et téméraire, messire Giacomo Cocco, patron de la galère de Trébizonde, voulut être le premier à frapper la flotte turque pour acquérir les honneurs de ce monde. [...] Ledit messire Giacomo commença à aller à toutes rames, en se dirigeant vers la flotte turque : quand il parvint en face d'elle, les Turcs ouvrirent le feu avec l'une de leurs bombardes et le coup tomba près de la poupe sans faire de dégâts ; ensuite, ils tirèrent avec une autre bombarde et le coup toucha la fuste en son milieu, en la transperçant d'un côté à l'autre, et elle ne put rester à la surface, pas même le temps de dire dix Pater, et coula immédiatement avec tous les hommes qui étaient à bord. Quand nous la vîmes couler, nous fûmes tous pris de compassion : on ne pouvait l'aider d'aucune manière [130]. [*La petite armada chrétienne est contrainte de faire demi-tour, mais les deux navires qui avaient été préparés avec les sacs tout autour sont attaqués par la flotte ottomane, sans toutefois qu'il y ait de vainqueur.*] [...]

Envoi d'une embarcation dans l'Archipel en quête de la flotte vénitienne

Or, pendant ces adversités, l'empereur sérénissime s'adressa ainsi à nos capitaines : « Messieurs les capitaines et vous tous, nobles de Venise, vous voyez clairement que votre Seigneurie ne m'envoie aucune flotte pour porter secours à ma malheureuse ville : ainsi ce serait une bonne chose de songer à envoyer un *gripo* [131] en direction de Négrepont [132], pour aller à la rencontre de votre flotte vénitienne. » Et immédiatement, en ce 3 mai, un brigantin fut armé d'un équipage de douze hommes : ils devaient descendre par les Dardanelles jusqu'à l'Archipel [133] et voir là s'ils pouvaient prendre des nouvelles de notre flotte. Dans le cas où ils la trouveraient, ils devaient dire à messire Giacomo Loredan, son capitaine [134], de se rendre

129. Il s'agit donc des navires préparés avec des sacs de coton et de laine.
130. Cette bataille montra que les Turcs désormais ne pouvaient pas être chassés de la Corne d'Or et étaient en mesure de provoquer un danger constant du côté de la mer (S. Runciman, *La chute de Constantinople*, p. 135). Sur Cocco, voir aussi Leonardo de Chio, p. 708 et n. 103.
131. Ou grip en français, embarcation petite et rapide, sorte de brigantin employé pour le transport ou la course (*Dizionario di marina*, p. 318-319, ad v. *grippo*).
132. L'île d'Eubée, près des côtes sud-orientales de la péninsule grecque.
133. Archipel égéen.
134. Il était le fils d'un autre amiral de la flotte de guerre vénitienne, Pietro Loredan (voir n. 111 *supra*).

vite à Constantinople, qui était encore solidement entre les mains des chrétiens, et de venir en toute liberté, sans aucune crainte de la flotte turque. Le brigantin partit ce 3 mai au milieu de la nuit : au moment de sortir hors de la chaîne du port de Constantinople, tous les hommes à bord étaient habillés à la manière turque et hissèrent comme pavillon les armes du sultan. Au nom de Dieu ce brigantin entreprit son voyage sans aucune difficulté et s'en alla jusqu'à l'Archipel, sans avoir de nouvelles de notre flotte et sans savoir où elle pouvait se trouver. [...] Revenus à Constantinople, ils rapportèrent à l'empereur sérénissime ce qu'ils avaient fait et qu'ils n'avaient trouvé aucune flotte vénitienne [135] : sur ce, l'empereur commença à pleurer beaucoup à cause du chagrin qu'il avait de ce que les Vénitiens ne lui envoyaient pas de secours. En voyant cela, il se résolut à se placer entre les mains de notre miséricordieux messire Jésus-Christ, de sa mère Madone sainte Marie et de messire saint Constantin [136], étendard de sa ville, pour que ce soient eux qui la protègent, « du moment que la chrétienté tout entière n'a pas voulu m'apporter son secours contre ce perfide Turc, son ennemi. » [...]

Bombardements turcs sur les navires du port de Constantinople à partir de la colline de Péra

Le 5 mai, l'inique et mauvais Turc alla installer sur le sommet de la colline, au-dessus de Péra, de grosses bombardes, avec lesquelles il commença à bombarder par-dessus Péra notre flotte, qui était à la chaîne : ce bombardement se prolongea pendant plusieurs jours, avec le tir de pierres de deux cents livres chacune, et à la troisième frappe ils coulèrent un navire génois de trois cents tonneaux, chargé de soie, cire et d'autres marchandises pour une valeur de douze mille ducats, et ce navire sombra incontinent au fond, de sorte que ni la hune ni la coque n'étaient

La flotte placée sous le commandement de Giacomo Loredan (1396-1471) ne parvint pas à Constantinople avant la fin du siège : selon une note ajoutée par Marco Barbaro à la fin du manuscrit du journal, « nos sénateurs ne voulaient pas croire que le Turc était en mesure de constituer une flotte contre Constantinople ; cependant, le 19 février 1453, ils décidèrent d'armer quinze galères et deux navires de 800 tonneaux chacun, mais ils ne furent envoyés qu'au moment où on sut que le Turc avait commencé le siège », après que le départ eut été plusieurs fois différé. Giacomo Loredan fut une nouvelle fois amiral contre les Turcs dans la première phase d'une longue guerre (1463-1479) que Venise mena contre eux en Morée (Péloponnèse).

135. Barbaro anticipe ici l'issue de cette expédition : ce retour a eu lieu à l'aube du 23 mai 1453.

136. L'empereur Constantin Ier (324-337), fondateur de Constantinople.

plus visibles, et nombre d'esclaves qui étaient à bord se noyèrent [137]. Quand les Turcs virent que ce navire avait coulé à la suite du coup de canon, puisqu'ils l'avaient coulé seulement au troisième coup tiré, ils commencèrent à prendre une telle confiance qu'il leur parut qu'en quelques jours ils auraient coulé toute la flotte chrétienne avec leurs bombardes. Mais une fois compris l'importance des dégâts causés à notre flotte par les bombardes, nous décidâmes de délier la chaîne du port dans l'intention de déplacer seulement les navires : au nombre de dix, ils se rendirent auprès des murs de Péra, où un coup de bombarde n'aurait pas pu les toucher, et ainsi firent nos galères. Pendant que ces navires et ces galères étaient toujours tout près des murs de Péra, les Turcs ne cessèrent pas de bombarder, en produisant beaucoup de dégâts et une grande peur de mourir, car chaque coup de bombarde tuait un certain nombre d'hommes de nos galères : un coup quatre, un autre deux, mais en général chaque frappe faisait quelques victimes et endommageait les galères, et la même chose arrivait aux navires. Ce bombardement se prolongea pendant plusieurs jours en causant dans l'ensemble beaucoup de dégâts. Par la suite, le Turc retira de cet endroit les bombardes pour les installer sur une pointe en face d'un lieu de Constantinople qu'on appelle Kynègos, vers lequel un feu intense fut dirigé, mais, par la grâce de Dieu, sans causer aucun mal ; ensuite, le sultan fit retirer de là ces bombardes pour les mettre à tirer contre les murs de terre avec les autres. [...]

Le deuxième assaut contre les murs terrestres

Le 7 mai, à la quatrième heure de la nuit [138], environ trente mille Turcs se présentèrent sous les murs de la ville, en très bon ordre et munis de chats [139], avec l'intention d'entrer en traîtres dans la ville, car nous, à l'intérieur, ne nous attendions pas à ce que la bataille fût déjà engagée [140]. Mais l'Éternel Dieu donna secours et force à nos hommes, et ces Turcs furent vaillamment repoussés en arrière, à leur plus grande honte et avec

137. Il s'agissait du navire de Barnaba Centurione. L'épisode est rapporté aussi par Doukas (p. 153), Kritoboulos d'Imbros (p. 284), Leonardo de Chio (p. 706) et Posculo (p. 378-379).
138. Quatrième heure après le coucher du soleil.
139. Machine de guerre, sorte de bélier qui servait à démolir les murailles : les chats étaient utilisés après que les véritables béliers avaient ouvert une brèche (S. Battaglia, *Grande dizionario*, vol. VI, ad v. *gatto*, p. 613).
140. Cette attaque aussi fut dirigée contre le Mésoteichion.

de lourdes pertes, car beaucoup d'entre eux – je veux dire un grand nombre – périrent.

Au cours de cette même nuit, nous de la mer [141] entendîmes les hurlements immodérés que ces cruels païens jetaient autour des murs de cette pauvre ville, hurlements qui furent entendus jusque du côté de l'Anatolie, à douze milles du campement du Turc ; en voyant et entendant tout cela, nous étions tout à fait sûrs que cette fois-ci ils voulaient engager la bataille générale, tellement le fracas de leurs timbales et de leurs tambours était intense, au point que c'était quelque chose qu'on n'aurait pas pu croire si on n'avait pas été là pour l'entendre. Et puisque nous de la mer, comme je viens de le dire, croyions que les Turcs allaient engager la bataille cette nuit-là, immédiatement nous prîmes les armes et tout le monde se tint vaillamment à son poste, sur les navires comme sur les galères : la bataille terrestre se prolongea jusqu'à la septième heure de la nuit, donc seulement pendant trois heures, mais la flotte turque n'afficha pas l'intention de bouger, car elle avait peur de notre flotte, qui se trouvait à la chaîne prête à l'attendre, et donc en ce jour par mer il ne se passa rien d'autre. Sur terre non plus, pas d'autres actions ne furent menées cette nuit-là [...].

Alvise Diedo nommé commandant en chef de la flotte constantinopolitaine

Le 10 mai le Conseil des Douze fut réuni comme d'habitude dans l'église de Sainte-Marie de Constantinople : « [...] on propose une motion pour que, par l'autorité de ce Conseil, le noble messire Alvise Diedo, capitaine des galères de Tana, soit nommé capitaine général de la mer [142], c'est-à-dire de la flotte qui se trouve actuellement dans ce port, et que ce capitaine ait les pleins pouvoirs pour commander tous les bateaux de ce port. »

Le Conseil approuva, et en ce jour ledit messire Alvise Diedo accepta de bon gré le capitanat : il commença immédiatement à bien organiser le port, les navires et les galères, mais surtout sa chaîne, car elle représentait le salut de notre flotte et de notre port. Une fois ce lieu réorganisé, nous étions plus confiants sans avoir à nous préoccuper des dangers provenant de la mer. [...]

141. Cf. n. 114.
142. Commandant en chef de la flotte présente à Constantinople. Sur Diedo, voir Leonardo de Chio, p. 713, n. 137.

Le troisième assaut contre les murs terrestres

Le 12 mai, au milieu de la nuit, cinquante mille Turcs en très bon ordre se présentèrent devant les murs du palais, et ces chiens l'encerclèrent en poussant des cris très violents selon leur coutume, ainsi qu'en faisant retentir timbales et tambours : cette nuit-là, ils engagèrent une grande bataille à cet endroit, au point que la plupart de ceux de la ville pensèrent vraiment que ce serait pendant cette nuit-là qu'ils allaient perdre Constantinople. Mais notre miséricordieux messire Jésus-Christ ne voulut pas que la ville soit perdue si vilement cette nuit-là ; en outre, Dieu voulut que les prophéties fussent accomplies. Cette prophétie fut prononcée par saint Constantin, le premier empereur qui tint Constantinople, qui prophétisa que jamais la ville ne serait perdue avant que la lune ne se lève obscurcie au moment de sa plénitude, c'est-à-dire quand on en verrait seulement une moitié [143] : ainsi, donc, le moment présent n'était d'aucune manière celui auquel la ville allait être perdue, mais il était vrai aussi que sa destruction et la perte consécutive de l'auguste Empire s'approchaient de plus en plus. [...]

Moyens mis en place par les Ottomans pour vaincre les défenses byzantines

Des mines

En ce 16 mai les événements suivants eurent lieu du côté terrestre. Les Turcs avaient creusé une mine [144] pour entrer dans Constantinople pardessous les murs, et c'est en ce jour qu'elle fut découverte. Ils avaient commencé à la creuser à un bon demi-mille des murailles, sous les fondations desquelles elle passait : mais nos hommes dans la ville les entendirent travailler la nuit, c'est-à-dire creuser cette galerie, quand ils avaient déjà dépassé les fondations des murs. Aussitôt que le bruit des travaux fut entendu, messire le grand duc* fit communiquer rapidement la nouvelle à l'empereur sérénissime, auquel fut expliquée la nature de cette galerie, ce qui étonna beaucoup l'empereur. Mais ce dernier veilla avec sollicitude à ce que des mesures appropriées concernant la mine fussent prises : partout dans la ville fut immédiatement lancée la recherche de tous les maîtres mineurs ; une fois trouvés, ils furent promptement envoyés auprès du

143. Sur les prophéties concernant la chute de Constantinople, voir plus bas, p. 494-495.
144. Galerie creusée sous un ouvrage défensif afin d'en saper les fondations et d'en provoquer l'effondrement ou destinée à ouvrir un passage par-dessous et ainsi entrer en ville.

grand duc*, qui leur fit creuser une galerie à l'intérieur de la ville pour atteindre la mine turque : une galerie toucha l'autre de façon à ce que la nôtre atteignît la leur [145]. Nos hommes furent prompts et mirent aussitôt le feu à la mine des Turcs : ils brûlèrent tous ses supports en bois et, puisque ses étais avaient été brûlés, la terre s'écroula en étouffant tous les Turcs qui se trouvaient dans la galerie, ou alors ils furent brûlés par le feu. Cette mine fut trouvée à un endroit appelé la Kaligaria [146] : les Turcs avaient choisi ce lieu car il était dépourvu de barbacanes. Cette mine effraya grandement la ville, car on craignait qu'une nuit les Turcs ne mènent quelque assaut à travers leurs mines, bien qu'à cette occasion ils aient été défaits. [...]

Une tour

Le 18 mai, pendant la nuit, les Turcs fabriquèrent une très belle tour [147], et vous entendrez ci-dessous comment ils la réalisèrent. Pendant toute cette nuit une multitude de Turcs se mit au travail et fabriqua en cette nuit même la tour qui se trouvait sur le bord du fossé et dominait les murs des barbacanes, en face d'un endroit appelé Xylokerkos [148]. Cette tour avait été construite de telle manière qu'aucun homme n'aurait pu le croire, et jamais avant des païens n'avaient exécuté un pareil ouvrage et une si belle machine. Je dirais même plus : si tous les chrétiens de Constantinople avaient voulu réaliser quelque chose d'égal, ils n'auraient pas pu le faire en un mois, et ceux-ci le firent en une seule nuit. [...]

Cette tour se présentait de la manière suivante. Tout d'abord, il y avait une solide structure en bois, et tout autour elle était enveloppée de peaux de chameau, et son toit était fait de la même manière ; à l'intérieur, elle était remplie à moitié de terre, et de même à l'extérieur la terre arrivait jusqu'à mi-hauteur, de façon à ce que ni un coup de bombarde ou d'escopette ni une flèche ne puisse l'endommager ; en plus, sur toute sa surface

145. Il s'agit d'une contremine.

146. Porte du mur de Manuel I^er^ (bâti au XII^e^ siècle, ce mur commence au Tekfur Sarayi, là où le mur théodosien s'arrête) située à proximité du palais impérial des Blachernes (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 283 ; voir aussi Leonardo de Chio, p. 697, n. 58). Les efforts des mineurs turcs se concentrèrent dans une large mesure à cet endroit, où les jours suivants, et jusqu'au 25 mai, les défenseurs trouvèrent d'autres de ces passages, qui furent tous neutralisés.

147. Haute construction servant à s'élever jusqu'à la hauteur des remparts des assiégés.

148. Porte à mi-chemin entre la Porte Dorée et la Porte de la Source, c'est-à-dire le secteur face auquel les sources affirment que cette tour avait été positionnée (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 97, p. 358-359).

externe les Turcs avaient mis des treillis, posés au-dessus des peaux de chameau ; ils avaient aussi réalisé un chemin, long d'un bon demi-mille, qui commençait à la tour et rejoignait le campement : d'un côté et de l'autre et par-dessus, il était couvert par une double série de treillis et par-dessus de peaux de chameau, de manière que les soldats puissent aller de la tour au campement par un passage couvert, sans être nullement en danger à cause des escopettes, des flèches ou même des petites bombardes. Les Turcs qui étaient à l'intérieur de la tour creusaient et jetaient la terre dans les fossés, en les remplissant : ils accumulèrent tellement de terre qu'ils en vinrent à dépasser les murs des barbacanes [...] [149].

Un ponton

Le 19 mai ces cruels Turcs, remplis de toute iniquité, conçurent et réalisèrent un ponton qui traversait le port, c'est-à-dire qui allait du rivage de Péra jusqu'à Constantinople, par-dessus la palissade : ce ponton était fait de tonneaux très gros liés ensemble accolés les uns aux autres, au-dessus desquels il y avait de longues poutres bien liées ensemble, ce qui donnait un très bel ouvrage bien solide. Ils gardèrent ce ponton dans cette forme, appareillé pour être déployé en travers du port le jour de la bataille générale, pour porter une attaque plus puissante contre Constantinople et pour faire en sorte que nos hommes s'éparpillent davantage tout autour de la ville, afin qu'eux, les Turcs, puissent atteindre plus rapidement leur objectif du côté terrestre, où les murs avaient été jetés à terre par les bombardes. Si ce ponton avait été déployé en travers du port avant la bataille générale, un seul coup de bombarde aurait suffi à le casser et détruire entièrement, mais, comme je viens de le dire, le seul but de sa construction avait été de disperser nos hommes autour des murs. Ce ponton devait être déployé en face de la porte du Kynègos, mais il ne le fut jamais car les Turcs n'en eurent pas besoin. [...]

Prodige dans le ciel nocturne

En ce 22 mai, à la première heure de la nuit, dans le ciel apparut un signe stupéfiant, qui fut celui qui annonçait à Constantin, honorable empereur de Constantinople, que son digne Empire touchait à sa fin, comme en effet il advint. Ce signe se manifesta dans les conditions et formes suivantes : ce soir-là, à la première heure de la nuit, la lune se leva,

149. Le but de cette tour était donc de protéger ceux qui étaient en train de combler le fossé.

pleine en ce jour, et donc elle aurait dû se lever en forme de disque entier, mais cette lune se leva comme si elle avait été seulement de trois jours, avec donc une petite partie visible, bien que l'air fût serein, propre et net comme du cristal[150]. La lune garda cette forme environ quatre heures et ensuite, petit à petit, s'agrandit pour former un disque complet, et à la sixième heure de la nuit elle fut pleine. Chrétiens et païens virent cet étonnant signe, et l'empereur de Constantinople, ainsi que tous ses barons, en furent grandement effrayés, car les Grecs avaient une prophétie qui disait que Constantinople ne serait jamais perdue tant que la lune au ciel n'aurait montré un signe dans son disque : telle était la raison de la peur des Grecs. En revanche, les Turcs, que ce signe rendit très joyeux, fêtèrent l'événement dans leur campement, car ils croyaient que la victoire était entre leurs mains, et ce fut vraiment le cas. [...]

LA BATAILLE FINALE

Préparation à l'assaut final dans le campement ottoman et dernières mesures prises par les défenseurs

Feux terribles dans le campement ottoman

Le 26 mai, à la première heure de la nuit, les Turcs allumèrent partout dans le campement des feux éclatants : chaque pavillon avait allumé deux feux qui étaient très grands et en raison de leur grande lueur on se croyait en plein jour, et ces terribles feux se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit. Le sultan les fit allumer partout dans le campement pour égayer ses hommes[151], car le déclenchement de la dure bataille finale et la destruction de la pauvre ville qui allait s'ensuivre approchaient. [...] Rien de remarquable sur la mer, sauf qu'on voyait que leur flotte était en train de se rassembler.

Le 27 mai, tout au long de la nuit, ces cruels païens allumèrent encore autant de feux que la nuit d'avant, et ceci jusqu'au milieu de la nuit, avec des cris vraiment terribles qui étaient entendus jusqu'en Anatolie, à douze milles du campement, ce qui suscita en nous, les chrétiens, une très grande peur, un effroi qui se prolongea jusqu'en plein jour. [...]

150. C'est une éclipse partielle de lune.

151. Il ne s'agissait pas d'un simple divertissement : le but était d'instiller du courage dans l'armée et, avec les prières, les feux votifs et le jeûne, de célébrer Dieu et d'invoquer son aide (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXXIV et n. 109, p. 360).

Activité intense dans le campement ottoman

Le 28 mai, le sultan, au son du clairon à travers tout son campement, donna l'ordre que, sous peine d'avoir la tête coupée, tous ses pachas, ses *subaşı* *, ses autres capitaines et hommes de tout grade qui avaient chez les Turcs une fonction de commandement, se rendissent pendant ce jour à leur poste, car le lendemain il voulait engager la bataille générale contre cette ville souffrante [...]. Pendant toute cette journée, du matin jusqu'à la nuit, les Turcs ne firent rien d'autre qu'apporter des échelles très longues près des murs pour s'en servir le lendemain, jour décisif de la bataille. Ces échelles étaient environ deux mille, et après elles ils apportèrent un grand nombre de treillis pour protéger les hommes au moment de les soulever aux pieds des murs : après cela, les Turcs jouèrent de la trompette, des timbales et tambours dans tout leur campement pour égayer les troupes [...]. Le soir, tous les Turcs s'étaient rendus en bon ordre à leur poste avec toutes les armes et des monceaux de flèches : une fois le soir tombé, ils étaient tous en place et y restaient de bon gré, désireux d'engager le combat, en priant leur Mahomet pour qu'il leur donne victoire et soutien. Mais en ce jour les Turcs bombardèrent tellement les pauvres murailles qu'on ne l'aurait pas cru possible : ils faisaient cela car c'était le jour qui devait mettre fin aux bombardements.

Mesures prises par les défenseurs

En ce jour nous, les chrétiens, fîmes sept charretées de mantelets [152] à placer sur les créneaux du côté terrestre : une fois préparés, ils furent transportés sur la place et messire le baile * ordonna aux Grecs de les apporter vite jusqu'aux murs. Mais les Grecs refusèrent de le faire avant d'avoir été payés, et le différend se prolongea presque jusqu'au soir, de sorte que nous, les Vénitiens, fûmes obligés de payer de nos poches ceux qui les transportaient, tandis que les Grecs ne voulurent rien payer. Quand les mantelets parvinrent aux murs, il faisait nuit et ils ne purent pas être installés sur les créneaux pour la bataille, et donc nous en restâmes dépourvus en raison de l'avarice des Grecs [153]. Au milieu de ce même jour, messire le baile * ordonna à tous ceux qui pouvaient être appelés « Vénitiens » d'aller aux murs terrestres, avant tout pour l'amour de

152. Abri portatif composé de madriers et utilisé dans la guerre de siège comme protection pendant l'attaque (S. Battaglia, *Grande dizionario*, vol. IX, ad v. *mantelletto*, p. 740).

153. La supposée avarice des Grecs n'est pas la raison de cette requête, qui est due tout simplement au besoin d'argent pour l'achat de nourriture (S. Runciman, *La chute de Constantinople*, p. 157-158).

Dieu et ensuite au profit de la ville et pour l'honneur de toute la chrétienté, et de garder leur propre position, prêts à mourir de bon gré. Tout le monde obéit volontiers à l'ordre de messire le baile* : nous nous déployâmes du mieux qu'on le put, et nous préparâmes également la flotte, tous les navires et les galères, et surtout la chaîne du port.

Agissements de Mehmed II

Ce même jour le sultan chevaucha avec dix mille chevaux[154] vers sa flotte qui était aux Colonnes pour voir dans quel état elle se trouvait et tout préparer pour le lendemain, en vue de la bataille générale : il donna des ordres bien précis avec son capitaine sur la façon d'attaquer. Après quoi, il se mit à faire la noce avec son capitaine de la mer et d'autres *subaşı** et tous ensemble se soûlèrent selon leur coutume ; ensuite le sultan retourna à son campement et fit la noce jusqu'au coucher du soleil[155].

Préparatifs et détresse dans Constantinople ; nouveaux feux nocturnes des Ottomans ; prières dans les deux camps

Pendant toute cette journée le tocsin résonna à travers la ville pour que chacun regagnât son poste, et femmes et enfants, tous ensemble, apportaient des pierres jusqu'aux murs pour équiper les créneaux et les jeter sur les ennemis ; tout le monde allait en pleurant à travers la ville tant l'angoisse provoquée par les Turcs était grande. À la première heure de la nuit, les Turcs du campement allumèrent partout des feux vraiment terribles, beaucoup plus grands que ceux qu'ils avaient allumés pendant les deux nuits précédentes ; mais c'étaient surtout leurs cris que nous, les chrétiens, ne pouvions pas supporter [...]. Chaque camp ayant prié son propre dieu pour obtenir la victoire, eux le leur, nous le nôtre, notre Seigneur Dieu décida au ciel avec Sa mère à qui la victoire devait revenir dans cette si âpre bataille qui devait prendre fin le lendemain.

Accomplissement des prophéties sur la chute de Constantinople

Le 29 mai, dernier jour du combat, notre Seigneur Dieu prononça la sévère sentence contre les Grecs : il voulut qu'en ce jour cette ville tombât entre les mains de Mehmed Bey, fils de feu le Turc Murad, et dans la suite vous verrez clairement comment cette bataille générale s'est déroulée. Dieu Éternel voulut prononcer cette sentence capitale également pour

154. Encore une fois il faut comprendre « chevaliers ».
155. Qu'à la veille de l'assaut final le sultan ait agi de la sorte semble particulièrement difficile à croire.

que s'accomplissent toutes les anciennes prophéties et surtout la première, celle de saint Constantin qui est à cheval sur une colonne près de l'église de Sainte-Sophie de cette ville [156] et qui prophétise avec sa main en disant : « Par là viendra celui qui me détruira », indiquant l'Anatolie, c'est-à-dire la Turquie [157]. L'autre prophétie dit : « Quand il y aura un empereur appelé Constantin, fils d'Hélène, sous son empire Constantinople sera perdue. » Et une autre prophétie dit : « Quand la lune dans le ciel donnera un signe, peu de jours après les Turcs prendront Constantinople. » Ces prophéties se sont toutes trois accomplies : les Turcs sont passés en Grèce, il y avait un empereur nommé Constantin, fils d'Hélène, et la lune a donné son signe dans le ciel. Tout a été accompli, de sorte que Dieu a ainsi décidé de prononcer une pareille sentence contre les chrétiens, et surtout contre l'Empire de Constantin, comme vous l'entendrez par la suite.

Les dernières heures de Constantinople byzantine

L'assaut du côté terrestre

Trois déferlantes

En ce 29 mai 1453, trois heures avant le jour [158], Mehmed Bey, fils de feu le Turc Murad, se présenta personnellement sous les murs de Constantinople pour engager la bataille générale grâce à laquelle il prit cette ville. Ce sultan fit ranger ses hommes sur trois lignes, à raison de cinquante mille hommes chacune : la première était composée de chrétiens, recrutés de force [159] ; la deuxième comprenait des hommes de basse extraction, c'est-à-dire des paysans et une populace de ce genre [160] ; dans la troisième tous étaient des janissaires aux couvre-chefs blancs, ils étaient les soldats du sultan, payés jour par jour, tous hommes choisis et vaillants

156. Il s'agit de la statue équestre en bronze de l'empereur Justinien Ier (527-565), sur la place de l'Augustéon, tout près de l'église de Sainte-Sophie : tourné vers l'Orient et avec sa main droite levée, il intimait l'ordre aux Perses de respecter les frontières de l'Empire (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 74-75). Voir aussi Doukas, p. 169, n. 255, et le dossier textes apocalyptiques, p. 983-1024.

157. Le territoire anatolien sous domination turque : il ne faudra donc pas attribuer à ce terme le sens qu'il a actuellement.

158. C'est-à-dire avant l'aube.

159. C'étaient les irréguliers, parmi lesquels il y avait des Turcs mais plus encore des chrétiens de provenances diverses, attirés par le butin, pas très bien armés ni entraînés, mais leur fonction, comme le dira Barbaro par la suite, était de fatiguer les assiégés (S. Runciman, *La chute de Constantinople*, p. 164). Notre auteur écrit que ces chrétiens étaient « recrutés de force » pour expliquer le fait qu'ils aient pu se battre contre leurs coreligionnaires.

160. La deuxième ligne était composée par des régiments des provinces, y compris des Anatoliens, soldats, eux, disciplinés et bien armés (S. Runciman, *La chute de Constantinople*, p. 166).

dans la bataille ; derrière ces janissaires il y avait tous les *subaşı**, et derrière eux le sultan.

La première ligne, celle des chrétiens, était celle qui apportait les échelles aux murs pour ensuite les soulever, mais nos hommes les jetaient immédiatement à terre avec ceux qui les soulevaient, qui étaient aussitôt tués : en plus, les nôtres jetaient de grosses pierres du haut des créneaux de façon à ce que peu d'entre eux puissent avoir la vie sauve. [...] Mais la première ligne fut envoyée pour deux raisons : en premier lieu, parce qu'ils voulaient que ce soient des chrétiens qui meurent plutôt que des Turcs ; deuxièmement, pour qu'ils viennent nous fatiguer, nous, les défenseurs.

Comme je vous l'ai dit, une fois cette première ligne tuée et malmenée, la deuxième vint comme des lions effrénés contre les murs du côté de Saint-Romain [...]. Cette deuxième ligne était composée de vrais combattants qui, comme je vous l'ai dit, se présentèrent sous les murs et fatiguèrent beaucoup ceux de la ville à cause de l'intensité du combat qu'ils menèrent [...]. Or, puisque la deuxième ligne était arrivée et avait fait sa tentative d'entrer dans la ville, sans y parvenir, alors lui succéda la troisième ligne, celle des janissaires, les soldats payés, avec les *subaşı** et tous les autres commandants, tous hommes courageux, le sultan derrière eux tous. Cette troisième ligne s'élança contre les murs de cette pauvre ville non pas comme des Turcs, mais comme des lions, avec tellement de cris et fracas de timbales qu'on aurait cru la chose inouïe : on entendait les cris jusqu'en Anatolie, à douze milles du campement. Cette troisième ligne de vaillants Turcs trouva les gens sur les murs très fatigués pour avoir combattu contre les deux premières, tandis que ces païens étaient hardis et reposés pour la bataille : les grands cris que les Turcs poussaient dans le campement effrayaient toute la ville et, conjointement au son de leurs instruments, ils nous ôtaient toute bravoure. [...] Les Turcs combattaient sans arrêt farouchement du côté terrestre à Saint-Romain, où se trouvait le pavillon de l'empereur sérénissime avec tous ses barons, ses principaux chevaliers et ses hommes les plus courageux, qui luttaient avec lui sans arrêt énergiquement. [...] Cette bataille si âpre se prolongea jusqu'à l'aube.

La brèche

Les nôtres, c'est-à-dire les Vénitiens, faisaient des merveilles en défendant l'endroit où se trouvait la tour[161], là où les Turcs menaient une

161. Voir plus haut, p. 490-491.

bataille acharnée, mais notre défense ne valait rien car l'Éternel Dieu avait déjà prononcé sa sentence, à savoir que cette ville devait tomber entre les mains des Turcs [...]. Donc, écoutez bien : une heure avant le jour, le sultan fit feu avec sa grosse bombarde et le coup toucha et détruisit les réparations que nous avions faites ; en raison de la grande fumée produite par la bombarde, on ne voyait presque rien, mais derrière cette fumée les Turcs commencèrent à avancer et environ trois cents d'entre eux entrèrent dans les barbacanes [...]. Repoussés des barbacanes, immédiatement les Turcs firent feu une autre fois avec la grosse bombarde et ces païens se mirent à avancer comme des chiens derrière la fumée : ils étaient remplis de fureur et se bousculaient les uns les autres, comme des moutons sauvages, de manière qu'en l'espace d'un quart d'heure il y eut plus de trente mille Turcs dans les barbacanes, avec de tels cris – entendus jusqu'en Anatolie – qu'on avait véritablement l'impression d'être en enfer [...], après quoi soixante mille Turcs entrèrent dans les barbacanes avec une telle impétuosité qu'ils paraissaient sortir véritablement de l'enfer, de sorte que les barbacanes furent rapidement remplies de Turcs d'un bout à l'autre, sur une distance de six milles. [...]

Voyant cela, Giovanni Giustiniani, Génois de Gênes, décida de quitter sa position et courut à son navire, qui avait été affecté à la protection de la chaîne. Ce Giovanni Giustiniani avait été fait capitaine des forces terrestres par l'empereur : comme ce capitaine s'enfuyait, il traversa Constantinople en s'écriant : « Les Turcs sont entrés dans la ville ! », mais il mentait par la gorge, car ils n'étaient pas encore entrés[162]. Après que le peuple eut entendu les paroles du capitaine, comme quoi les Turcs étaient entrés dans la ville, tous commencèrent aussitôt à prendre la fuite et à abandonner leurs positions et se mirent à courir vers le rivage pour pouvoir s'échapper avec les navires et les galères. C'est pendant ce tumulte, au lever du soleil, que Dieu Tout-Puissant prononça sa très âpre sentence et voulut accomplir toutes les prophéties, c'est pourquoi, comme je vous l'ai dit, au lever du soleil les Turcs entrèrent dans Constantinople du côté de

162. Barbaro explique la fuite du Génois par la panique dont il aurait été pris pendant la bataille : cependant, la majorité des autres sources s'accorde à dire que Giustiniani fut blessé et qu'il dut quitter son poste. La version de Barbaro est donc cohérente avec l'attitude générale des Vénitiens vis-à-vis des Génois, accusés de trahison (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 141, p. 362-363) : en substance, l'auteur nous dit que Giustiniani s'est comporté en véritable Génois et ceci, qui plus est, en dépit du poste très important qu'il occupait.

Saint-Romain, où les murs avaient été détruits par leurs bombardes. [...] Les Turcs se dirigèrent avec rage vers la place [163], à cinq milles de l'endroit où ils avaient fait irruption, à Saint-Romain : une fois qu'ils y furent parvenus, ils grimpèrent immédiatement sur une tour où étaient hissés les drapeaux portant les armes de saint Marc et de l'empereur sérénissime, et tout de suite ces païens tranchèrent le drapeau de saint Marc, puis ôtèrent celui de l'empereur sérénissime, et enfin sur cette même tour fut hissé le drapeau portant les armes du sultan [164]. [...] Une fois leurs drapeaux hissés et les nôtres rabattus, nous vîmes que la ville était complètement perdue et que cette fois il n'y avait plus aucun moyen de la reprendre.

Le front maritime

Maintenant je vous parlerai de ce qui s'est passé du côté de la mer, car je vous ai parlé des événements du front terrestre. Une heure avant le jour, la flotte turque s'ébranla depuis les Colonnes, où elle était stationnée, et se présenta devant la chaîne du port pour y engager la bataille : mais le

163. On a proposé d'identifier cette place avec l'Augustéon, près de Sainte-Sophie (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 148, p. 363), mais voir n. suiv.

164. On a voulu y voir la colonne de porphyre de Constantin Ier qui, très imposante, aurait pu être prise pour une tour (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 149, p. 363-364) : précisons toutefois qu'elle se trouvait sur le Forum de Constantin et non pas à l'Augustéon (voir n. préc.), place pour laquelle on pourrait éventuellement penser à la colonne de Justinien (sur la colonne de Constantin, voir aussi Doukas, p. 161, n. 232). Si on voulait garder la mention de « tour », on pourrait penser à celles des Blachernes, résidence impériale et, après le 6 avril 1453, du baile * vénitien, ce qui expliquerait la présence simultanée des deux drapeaux, l'impérial et celui de saint Marc. Cette solution toutefois – à l'instar de celle qui identifierait la tour en question avec l'une des nombreuses tours des remparts terrestres – ne justifie pas le déplacement de cinq milles indiqué par Barbaro. D'un autre côté, il faut se poser le problème de la manière qu'auraient employée les Turcs pour grimper sur la colonne de Constantin, haute de 50 mètres : on pourrait alors penser à la colonne de Théodose Ier sur le Forum Tauri (ou de Théodose) qui, à l'image de celle de Trajan à Rome, était historiée et munie d'un escalier intérieur donnant accès au sommet, tout comme la colonne d'Arcadius sur le Forum du même nom, mais qui se trouvait beaucoup plus près des remparts (R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 81-87). À cela il faut ajouter que certaines maisons aristocratiques, comme celle de Luc Notaras, étaient munies de tours de défense. Mais il pourrait y avoir une autre solution, en tenant compte de fouilles relativement récentes (Ç. Girgin, « La porte monumentale », p. 259-290) qui ont, semble-t-il, permis d'identifier l'emplacement de la porte monumentale du Grand Palais, la Chalkè : on connaît l'édifice qui surmontait cette porte, l'église du Sauveur reconstruite par l'empereur Jean Ier Tzimiskès (969-976), qui abrita sa sépulture ; transformé à l'époque ottomane en ménagerie impériale, le bâtiment subsista jusqu'en 1804, et il existe une gravure le représentant : la construction peut bien être comparée à une tour. De plus, l'emplacement est proche de Sainte-Sophie et donne sur l'Augustéon (nous remercions Jean-Pierre Grélois pour cette dernière observation). Problématique est aussi la distance de cinq milles qu'auraient parcourue les Turcs, car au mille vénitien est souvent attribuée une longueur d'environ 1 738 mètres (A. Martini, *Manuale di metrologia*, p. 817), ce qui ne semble pas correspondre aux dimensions de la Ville : on pourrait alors penser à des mesures de nature différente ou même envisager que Barbaro ait fait une erreur.

capitaine de cette flotte vit que notre port était bien défendu par les navires et les galères, en particulier à la chaîne, où se trouvaient dix gros navires d'au moins huit cents tonneaux chacun. Puisqu'il craignait notre flotte, il prit la décision d'aller combattre derrière la ville, du côté des Dardanelles, et quitta le port sans attaquer : c'est là derrière qu'ils descendirent à terre, et une partie de cette flotte débarqua du côté de la *Giudecca* [165], pour s'offrir les meilleures opportunités de faire du butin car il y avait beaucoup de richesses dans les maisons des juifs, surtout des pierres précieuses. Les soixante-dix fustes qui étaient dans le port sous le commandement du capitaine Zaganos Paşa [166] et qui avaient été passées par-dessus la colline de Péra se dirigèrent toutes en même temps à un endroit de la ville appelé Phanarion [167] : les chrétiens qui étaient postés sur cette partie des murs les firent vaillamment reculer.

Le pillage

Mais quand cette flotte vit de ses propres yeux que les chrétiens avaient perdu Constantinople et que le drapeau du Turc Mehmed Bey avait été hissé sur la tour principale de la ville, et que le drapeau de saint Marc et celui de l'empereur avaient été coupés et rabattus, à ce moment-là tous les équipages des soixante-dix fustes descendirent à terre, et ceux de la flotte qui se trouvait du côté des Dardanelles firent de même, en laissant les bateaux sur la rive sans personne à l'intérieur, et ceci pour courir furieusement à terre comme des chiens et chercher de l'or, des pierres précieuses et d'autres richesses, ainsi que pour faire prisonniers des marchands. [...]

Ils avaient cette coutume de hisser un drapeau avec leurs armes dès qu'ils entraient dans une maison, et, quand les autres Turcs voyaient ce drapeau hissé, ils ne voulaient aucunement y entrer, mais ils allaient à la recherche d'une maison sans drapeau, et de cette manière ils en mettaient même sur les monastères et les églises [168]. [...] Pendant toute cette journée les Turcs firent un grand carnage de chrétiens partout dans Constantinople : le sang

165. Nom qui était autrefois donné dans les villes d'Italie aux quartiers juifs. À Constantinople il était situé dans le secteur appelé « Vlanga », sur la Propontide, donc sur le rivage méridional de la ville : il fut assigné aux juifs sujets de l'Empire par les autorités impériales dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle (D. Jacoby, « Les quartiers juifs de Constantinople », p. 189-196). Voir aussi Doukas, p. 157, n. 214.

166. Voir sa biographie, p. 1312-1313.

167. Porte et quartier sur la Corne d'Or, l'actuel Fener.

168. Ces drapeaux indiquaient que l'endroit avait été entièrement pillé et vidé (S. Runciman, *La chute de Constantinople*, p. 180).

coulait à travers la ville comme quand, pendant une pluie, l'eau afflue dans les rigoles, et de même faisait le sang ; les cadavres des chrétiens ainsi que ceux des Turcs furent jetés dans les Dardanelles et suivaient le courant de la mer, comme les melons font dans les canaux. On ne put rien savoir du sort de l'empereur, s'il était vivant ou mort, mais certains disent qu'il fut aperçu parmi les cadavres, et on dit qu'il fut étouffé au moment de l'entrée des Turcs par la porte de Saint-Romain [169].

La fuite

Désormais Constantinople était entièrement prise et il n'y avait plus aucun espoir : il ne restait qu'à penser à nous sauver avec notre flotte et tous les navires et les galères, et à sortir du port en brisant la chaîne qui en bloquait l'accès. Messire Alvise Diedo, capitaine du port et des galères de Tana, vit que Constantinople avait été entièrement perdue et débarqua tout de suite à Péra pour aller voir le podestat* du lieu et discuter avec lui de ce qu'il fallait faire de notre flotte, nous échapper ou bien nous préparer à combattre avec tous les navires et les galères. Une fois que messire Alvise Diedo eut demandé conseil au podestat* de Péra, celui-ci dit : « Messire le capitaine, attendez ici à Péra : j'enverrai un ambassadeur auprès du sultan pour voir si nous, Génois, et vous, Vénitiens, sommes en guerre ou en paix avec lui. » Mais pendant que cette discussion se déroulait, le podestat* fit fermer les portes de la ville, en enfermant à l'intérieur messire le capitaine, messire Bartolomeo Fiurian, amiral des galères de Tana [170], et messire Nicolò Barbaro, fils de messire Marco, médecin des galères [171]. Ainsi enfermés, nous pensions être en mauvaise posture : les Génois firent cela pour livrer nos galères et nos biens au Turc, et aucun ambassadeur ne fut envoyé. Alors que nous étions ainsi enfermés, sans délais les *galeotti* [172] commencèrent à hisser et déployer les voiles et à bloquer les rames en position soulevée [173], car ils voulaient partir sans le capi-

169. Le sens est qu'il mourut étouffé dans la mêlée.
170. Dans la marine marchande vénitienne le poste d'amiral n'est pas du tout le même qu'aujourd'hui : il était l'officier spécialisé en navigation, le chef navigateur, choisi parmi les marins les plus compétents de Venise (F. C. Lane, *Venise*, p. 456-457).
171. Il s'agit de l'auteur de ce journal.
172. Ceux qui ramaient ou plus généralement servaient à bord d'une galère (*Dizionario di marina*, p. 286, ad v. *galeotto*).
173. C'est-à-dire sans qu'elles touchent l'eau : il s'agit d'une manœuvre exécutée pendant qu'on hissait les voiles ou qu'on utilisait exclusivement ces dernières pour la propulsion de la galère.

taine. Mais ce dernier, qui avait conscience d'avoir été quasiment emprisonné, sut trouver les bons mots pour convaincre le podestat * d'ouvrir les portes [174]. Il sortit de la ville et monta immédiatement sur sa galère : quand il fut à bord, les hommes commencèrent aussitôt à se touer [175] vers la chaîne qui était en travers du port, mais, une fois qu'ils y furent parvenus, nous ne pûmes sortir car elle était attachée d'un côté et de l'autre à l'intérieur des deux villes, Constantinople et Péra. Mais deux hommes courageux se jetèrent sur l'un des nœuds en bois de la chaîne et, à l'aide de deux haches, la coupèrent : toujours en touant, nous sortîmes rapidement et nous dirigeâmes sans difficulté vers un endroit derrière Péra qui s'appelle Les Colonnes, là où auparavant avait été le mouillage de la flotte turque. Nous restâmes en ce lieu jusqu'au milieu du jour, en attendant de voir si l'un de nos marchands avait pu rejoindre notre galère, mais personne ne put venir, car ils avaient déjà tous été pris. [...] Quand nous fîmes voile de Constantinople, la totalité de la flotte turque était désarmée et toutes les chiourmes et tous les patrons étaient descendus dans la ville pour piller. Croyez bien que si leur flotte avait été en bon ordre, aucun bateau n'aurait pu s'échapper : mais les Turcs estimèrent que nous étions prisonniers car enfermés par la chaîne et donc ils abandonnèrent leur flotte. [...] Le carnage auquel les Turcs se livrèrent dans la ville se prolongea de l'aube jusqu'à none [176] : durant ces heures, tous ceux qui étaient pris étaient tués, tandis qu'après les Turcs commencèrent à faire des prisonniers. Notre baile *, messire Girolamo Minotto, eut la tête coupée par ordre du sultan.

Ainsi s'acheva la prise de Constantinople, le mardi 29 mai 1453. [...]

Notez que moi, Nicolò Barbaro de messire Marco, j'ai écrit jour après jour de ma propre main ce récit de toutes les batailles menées par le Turc contre Constantinople, jusqu'au jour où la ville fut prise par ledit sultan : j'ai écrit toute l'histoire dans l'ordre car je me trouvais moi-même à Constantinople quand elle fut prise, à l'aube du mardi 29 mai 1453.

174. Une ambassade fut envoyée pour communiquer au sultan la soumission de la ville de Péra. L'intention du podestat * n'était pas de livrer les galères et biens des Vénitiens aux Turcs, sans compter que la moitié des navires qui quittèrent Constantinople étaient génois : les équipages voulaient lever l'ancre au plus vite, d'où la réouverture des portes de Péra et le déploiement soudain des voiles (A. Pertusi, *La caduta*, I, n. 161, p. 365-366).

175. Faire avancer un navire en tirant à bord sur une amarre ; haler par traction sur un câble, une chaîne fixée à une amarre ou mouillée au fond de l'eau (*Le Petit Robert*, ad v.).

176. Milieu de l'après-midi.

Lettre d'Ak Şemseddin à Mehmed II

(Archives du palais de Topkapı, E 5584)[1]

Introduction

L'ancienneté de ce document apparaît clairement à son écriture et au caractère passablement archaïque de sa rédaction. Quant à son authenticité, elle ne fait aucun doute, puisqu'il est conservé dans les archives du palais de Topkapı – ce qui montre d'ailleurs l'importance qui lui fut accordée par Mehmed II, son destinataire manifeste.

Il demeure qu'il n'est pas signé. H. İnalcık l'attribue néanmoins au cheikh Ak Şemseddin[2], en avançant deux arguments[3]. En premier lieu, l'écriture montre une « similarité évidente » avec celle d'une autre lettre signée Mehmed et dont l'attribution à Ak Şemseddin bin Hamza est sûre. Il ne s'agit là que d'un indice, au demeurant précieux et renforcé, estime H. İnalcık, par le fait que le rédacteur s'adresse de la même façon au sultan dans les deux missives. Le second argument est qu'on sait que le cheikh était présent au siège et qu'il eut une grande influence sur Mehmed II par ses annonces.

Ce second argument mérite d'être développé un peu plus précisément. Quel est en effet le contexte de cette lettre ? Celle-ci s'ouvre sur le constat que l'affaire des bateaux a été un échec : les Ottomans n'ont pas su saisir l'occasion qui s'offrait à eux, en sorte que le moral est bas dans la troupe et que le prestige du sultan comme celui de son conseiller en souffrent. Dans

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes par Nicolas Vatin.
2. Sur ce personnage, cf. l'introduction à l'extrait de son *Menakıbname* dans ce volume.
3. H. İnalcık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 127, n. 270a.

ces circonstances, le rédacteur suggère une ferme reprise en main, puis il annonce que le succès final lui a été annoncé par des méthodes de divination. Or cette situation évoque assez clairement le récit, dans l'hagiographie *(Menakıbname)* d'Ak Şemseddin [4], des moments qui suivirent l'entrée de trois bateaux génois et d'un navire byzantin le 20 avril 1453 dans la Corne d'Or à la suite d'un combat naval désastreux pour la flotte ottomane, événement dont Tursun dit lui aussi qu'il affecta le moral des troupes :

> Pour finir, des bateaux vinrent des pays francs, il vint beaucoup de soldats et de provisions. Les mécréants se réjouirent. Par la suite, les oulémas et les émirs se réunirent et vinrent auprès du *padişah* et dirent : « Que d'hommes perdus et de trésors dilapidés déjà sur la parole d'un soufi ! Et voilà que des renforts sont arrivés aux mécréants en provenance du pays franc. Il ne reste plus d'espoir de conquérir [la Ville]. » Sultan Mehmed Han envoya son vizir Veliyeddin Ahmed Paşa auprès du cheikh avec l'ordre de lui demander si la forteresse serait prise et si l'on serait victorieux de l'ennemi. Le cheikh répondit : « Tant de musulmans et de *gazi** pris dans la communauté des mahométans ont marché contre un [seul] fort mécréant ! » Sultan Mehmed Han ne se satisfit pas de ces signes et renvoya le vizir en disant : « Qu'il fixe la date ! » Ak Şemseddin entra en extase. Sa face bénie se couvrit de sueur, il releva la tête et dit : « Qu'ils se lancent à l'assaut de tel côté avec un zèle sincère le 20 du mois de *rebiü-l-evvel* de cette année, à l'aube. La conquête aura lieu ce jour-là et Constantinople s'emplira de l'appel à la prière des muezzins. »

Le parallélisme des situations rend très vraisemblable l'attribution de cette lettre à Ak Şemseddin. Il est vrai que le *Menakibname* ne fait aucune allusion à la lettre traduite ici, mais cela ne prouve pas nécessairement qu'il n'en est pas l'auteur, dans la mesure où l'hagiographie familiale ignore son rôle de conseiller politique au profit de son rôle de mentor mystique et met surtout en avant ses vaticinations. Du reste, même s'il s'agissait d'un autre personnage, le document serait éclairant sur l'influence à la fois mystique et politique que certains individus pouvaient avoir dans l'entourage du sultan ottoman au milieu du XV^e^ siècle. On remarquera que si le ton est respectueux, il n'a rien de servile. On est loin de l'insolence affichée par un Otman Baba, mais l'autorité morale du

4. On trouvera dans ce volume la traduction d'un extrait de ce *Menakıbname* d'Akşemseddin.

conseiller est évidente. Indépendamment de cette fonction d'éminence grise, qui semble avoir été réelle dans ce cas (jusqu'à quel point ?) mais peut souvent avoir été un mythe, ces derviches servaient à entretenir le moral des troupes par leurs prédictions et leur autorité religieuse.

Un autre point à souligner est l'importance de la divination, sans d'ailleurs qu'on puisse déterminer si le sultan y croyait – ce qui n'a rien d'invraisemblable – ou s'il ne s'agissait pour lui que de rassurer les troupes. Au demeurant une certaine orthodoxie est affichée : avant de parler de ses pratiques divinatoires et de leur résultat, Ak Şemseddin – si c'est bien lui – prend soin de dire que sa confiance est fondée sur la Loi. De fait, la rhapsodomancie (« divination par le moyen de phrases détachées rencontrées au hasard dans des livres inspirés » pour reprendre la définition de T. Fahd) et l'oniromancie sont l'une et l'autre relativement bien vues de l'islam malgré sa réticence de principe pour la divination [5].

Édition

Par İnalcık (Halil), *Fatih Devri Üzerinde*, p. 217-219 [6].

Bibliographie

Cf. l'introduction, dans ce même volume, d'un extrait du *Menakıbname* d'Ak Şemseddin (p. 1045-1052).

Traduction

Ô Lui qui procure la puissance et donne assistance !

Après avoir présenté des vœux sans mélange et des salutations sincères, le rapport que je soumets à [votre] noble Majesté est le suivant :

Ce qui est arrivé du fait des gens des bateaux a fortement brisé et déprimé [les] cœurs. Il y avait là une occasion. Elle a été manquée [7], ce qui a provoqué des soucis. L'un est de nature religieuse, car les mécréants en

5. Sur la divination, cf. T. Fahd, *La divination arabe* et de nombreux articles dans l'*Encyclopédie de l'Islam (EI²)*, en particulier « Fa'l » et « Kihâna », ainsi que, du même, « Les songes et leur interprétation » ; J.-P. Roux et P. N. Boratav, « La divination chez les Turcs » ; M. Aydın et İ. Çelebi, « Fal ».
6. H. İnalcık signale une première publication en caractères latins par les soins de H. Ali Yücel dans le numéro du 17 juillet 1953 du journal *Cumhuriyet Gazetesi*.
7. Claire allusion à l'échec de Baltaoğlu Süleyman face aux quatre *köke** venues en renfort, qui pénétrèrent de force dans la Corne d'Or.

ont été joyeux et l'ennemi s'est réjoui. Un autre est qu'on a attribué à votre personne bénie un jugement défectueux et l'incapacité de se faire obéir[8]. En troisième lieu, on a attribué à l'infime personnage que je suis l'incapacité de faire exaucer ses prières ; on nous a reproché d'annoncer de bonnes nouvelles sans valeur[9]. Enfin il y a beaucoup de sujets d'inquiétude. Eh bien, il ne faut pas se montrer complaisant et gentil. Dans des affaires de ce genre, il faut aller au fond des choses, savoir qui est responsable de cette lenteur et de ce manque de pugnacité et infliger de lourdes punitions, comme des destitutions et de sévères bastonnades. Si ce n'est pas fait, demain ou un autre jour, quand on partira à l'assaut de la forteresse et qu'il faudra combler les tranchées, ils n'obéiront pas[10]. Vous le savez, la plupart sont devenus musulmans sous la contrainte de la loi[11]. Ceux qui sacrifieraient leur âme et leur tête à Dieu constituent la minorité de la minorité. Mais pourvu qu'ils voient une possibilité de pillage, ils jetteront leur vie au feu pour des biens mondains. À présent, ce qu'on attend et souhaite de vous, c'est qu'autant que vous le pouvez vous déployiez tous vos efforts et vos soins tant en personne que par vos ordres, vos commandements et vos propos ; que vous ordonniez à une personne montrant peu de compassion et de gentillesse de donner comme il faut force et fermeté à ce qui convient à de tels individus. Il y a à cela un fondement dans la Loi. Dieu (qu'Il soit exalté) dit : « Ô Prophète ! Combats les incrédules et les hypocrites ; sois dur envers eux[12] ! » Il s'est produit

8. Cela est à remettre dans son contexte. Lors de son premier règne, Mehmed II avait été contesté au point d'être déposé, vraisemblablement à l'instigation du grand vizir Çandarlı Halil Paşa qui le jugeait sinon incapable, du moins dangereux. De retour au pouvoir, Mehmed II avait pu imposer sa politique, mais ceux qui la jugeaient aventureuse n'avaient pas disparu, à commencer par Halil Paşa. En 1453, il était sans doute difficile d'envisager de détrôner Mehmed – l'aîné de ses fils avait cinq ans –, mais son pouvoir personnel pouvait être contesté.

9. Le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin raconte comment, lors de discussions entre responsables à Edirne dans l'hiver 1451-1452, le cheikh avait annoncé que Mehmed II conquerrait Constantinople. Dans le passage cité ci-dessus, les conseillers traditionnels (« les oulémas et les émirs ») s'écrient en effet, après l'échec de Baltaoğlu Süleyman : « Que d'hommes perdus et de trésors dilapidés déjà sur la parole d'un soufi ! » Les situations du sultan et du cheikh sont donc liées : si le second perd son autorité morale, il ne peut plus appuyer efficacement la politique du premier. Mais si le premier ne prend pas les mesures nécessaires, le prestige du second en souffrira.

10. Contrairement aux chroniqueurs ottomans, des sources chrétiennes évoquent des punitions : d'après Doukas, p. 145, Mehmed II fit donner la bastonnade à Baltaoğlu Süleyman.

11. Allusion aux esclaves de la Porte*. « Loi » traduit ici le turc *yasak*, la conversion forcée n'étant pas conforme à la loi islamique *(charia *)*.

12. Coran 9, 73. La sourate suivante donne une définition des hypocrites : « Ils ont professé l'incrédulité, puis ils ont juré, par Dieu, qu'ils n'avaient pas prononcé de telles paroles. Ils furent incrédules après avoir été soumis. »

quelque chose de surprenant : alors que nous étions assis, l'humeur sombre, nous pratiquâmes la divination par le grand Coran et sur un signe du sultan des descendants de Mahomet, le sincère Cafer, ce verset est sorti [13] : « Dieu a promis aux hommes hypocrites, aux femmes hypocrites et aux incrédules endurcis le feu de la Géhenne. Ils y demeureront immortels. Cela leur suffit ! Dieu les maudit ! Un châtiment permanent leur est destiné [14]. » Or au fond d'eux-mêmes ces hommes qui ne viennent pas [au combat] ne sont pas musulmans. Ce qui signifiait que selon l'ordre [divin], les hypocrites partageront avec les mécréants les tourments de l'Enfer. Ensuite est apparu le renforcement de nos affaires. Déployez votre zèle de manière à ce que nous ne repartions pas pour finir dans la honte et l'humiliation, mais plutôt joyeux, vainqueurs et victorieux par le soutien divin, avec l'aide de Dieu et son appui, Amen ! Eh bien, il est vrai qu'est prouvée la formule : « Le fidèle propose et Dieu dispose » et que l'ordre appartient à Dieu. Cependant quand le moyen est fourni, la créature humaine ne doit pas limiter ses efforts et ses soins. Ceci est la *sunna** du Prophète de Dieu et de ses compagnons. Ayant un peu lu le Coran dans la mélancolie, nous nous sommes couché. Grâces soient rendues à Dieu (qu'Il soit exalté !), Il nous a fait toutes sortes de faveurs et de bonnes nouvelles nous ont été révélées qui depuis longtemps n'avaient pas eu leurs pareilles [15]. Ce fut d'un grand réconfort. Que Votre Excellence ne voie pas dans le fait que nous lui avons tenu ce discours un excès de parole : la cause en est notre amour pour Votre Excellence.

13. Méthode classique de divination : il s'agit d'interpréter le premier verset qui saute aux yeux sur la page de droite. Cafer es-Sadık, né vers 80-83/699-702 et mort en 148/765-766, descendait d'Ali par son père et d'Ebu Bekr par sa mère. Il est le sixième imam chiite. La tradition fait de lui un grand savant, particulièrement versé dans la chimie et la divination. Il est donc naturel qu'il inspire Ak Şemseddin en cette occurrence.

14. Coran 9, 68.

15. Cette fois c'est à l'oniromancie que fait appel le cheikh. Aucun détail n'est donné, mais on peut rapprocher ce passage de celui du *Menakıbname* où Ak Şemseddin entre en extase et prédit la date de la prise de la ville.

LORENZO CALVI, NOTAIRE *

Inventaire des biens d'Antonello da Siracusa [1]

(entre l'île de Marmara et Gallipoli, le 31 mai 1453)

Introduction

Blessé à la porte Saint-Romain lors de l'assaut du 29 mai 1453 au matin, le Génois Giovanni Giustiniani Longo, généralissime de la défense de Constantinople, abandonna son poste et se fit aussitôt conduire par ses hommes sur sa nef. Avec plusieurs autres navires, génois, vénitiens et candiotes, et une fois brisée la chaîne qui entravait le port de la Corne d'Or, elle appareilla le soir même, mettant à la voile vers l'île génoise de Chio (voir doc. du 29 juillet 1453, p. 647-650). Elle portait dans ses flancs pêle-mêle marins et mercenaires arrivés depuis Gênes avec Longo au mois de janvier précédent, ainsi que des fugitifs ayant réussi *in extremis* à se soustraire à la capture ou au massacre, et à monter à bord. Elle comptait surtout le notaire * et bourgeois de Péra Lorenzo Calvi, qui continua son travail de rédaction durant la navigation, instrumentant une série d'actes qui permettent de suivre la progression de la nef : deux actes près de l'île de Marmara le 30 mai, cinq le 31 mai entre l'île et Gallipoli – dont celui traduit ici –, et enfin un dernier près de l'île de Ténédos (auj. Bozcaada), au débouché des Dardanelles, le 4 juin suivant. Ces huit actes ont tous pour point commun d'être des inventaires après décès de marins et de soldats tués [2]. À la confusion et à la panique qui régnaient à bord juste après

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Malheureusement, il n'est point dit si leur trépas remontait à l'ultime assaut du 29 mai, aux jours

la fuite du port de Constantinople, succède peu à peu un semblant de retour à l'ordre ; quoique mortellement blessé, c'est toujours Giovanni Giustiniani Longo qui assure le commandement de son navire. En effet c'est sur son ordre que l'on procède à l'ouverture des caisses et des coffres dont le contenu est extrait et soigneusement inventorié par le notaire *, en présence de témoins. Ici il s'agit des effets de feu le maître d'équipage Antonello da Siracusa, qui appartenait donc au sommet de la hiérarchie du personnel naviguant [3]. La présence d'un poignard et surtout d'un arc avec ses flèches est-elle de nature à imaginer Antonello da Siracusa tombé sur les murailles de la ville les armes à la main [4] ?

Fonds

Archivio di Stato di Genova, *Notai Antichi*, filza 921, notaio Lorenzo Calvi, doc. 31a.

Édition

Roccatagliata (Ausilia), *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene*. I, *Pera, 1408-1490*, Gênes, 1982, doc. 42, p. 123-124.

Traduction [5]

+ 1453, le 31[e] jour de mai, sur la nef du magnifique seigneur Giovanni Giustiniani, entre l'île de Marmara et Gallipoli

Inventaire des effets du défunt Antonello da Siracusa, autrefois maître d'équipage [6] de ladite nef, dressé par moi, Lorenzo Calvi, notaire *, sur l'ordre de ce seigneur Giovanni Giustiniani, en présence des témoins ci-

de siège antérieurs, ou bien aux heures immédiatement précédentes, sur la nef même, expirant de leurs blessures.

3. En témoignent la richesse et le raffinement de ses vêtements, le nombre élevé de ses couvre-chefs, mais aussi la possession d'un luth, tandis que rendent compte de son activité professionnelle compas et cartes à naviguer.

4. De même, le fait que par deux fois soient cités, mêlés aux siens, des vêtements appartenant à son fils également défunt, permet-il de penser que ce fils, anonyme, était mort précédemment durant le siège ?

5. La traduction de ces *realia* exprimées dans un bas latin mâtiné de *genovese*, est souvent malaisée. Aussi les mots pour lesquels aucune traduction satisfaisante n'a pu être trouvée ont-ils été laissés tels quels, en italique.

6. « Maître d'équipage » : *nauclerus*. Cette traduction a été préférée à celle de « nocher ».

dessous, à savoir Gaspare di Montessoro, scribe de cette nef, Luca *Ioco* d'Albenga, Nicolò *Buragi* de Finale et Bartolomeo da Sestri. Et d'abord une caisse, dans laquelle se trouvent : un poignard ou dague, une paire de bottes, de même qu'une autre paire, des braies de laine, une *suca* de *baffa*, un pourpoint de drap bleu de son défunt fils, tel quel, quatre paires de vieux souliers, une serviette pour les mains, deux chemises, trois braies, un béret avec un petit morceau de toile, une culotte de métis[7] appartenant à son fils, une petite cotte de maille, un sac de laine, un sifflet d'argent. Ensuite une autre caisse, plus grande, dans laquelle se trouvent : une carte de navigation avec ses compas, et une autre carte, vénitienne, un arc avec des flèches, un pourpoint de serge blanche et un autre semblable, un autre pourpoint de serge rouge, un vieux pourpoint de velours cramoisi, un capuchon noir, un chapeau noir, une veste double de métis de Frise, bleue, une veste double de camelot blanc[8], un luth à sonner, un chapeau de soie, quelques aiguilles dans un nœud, des braies dont six sont complètes et quinze pas encore terminées[9], deux chemises, une pièce de lingerie, deux *croniperteca,* deux serviettes pour la tête, et une *sonia*. Lesquelles deux caisses ont été chacune ouvertes et vidées de leur contenu en présence desdits témoins.

7. *Pitocum miscli*. Le métis est un tissu d'exception fait de deux types de fibres différentes en matière noble, généralement de coton et de lin.
8. *Vestis camellini dupla blancheti*. Le camelot était un tissu fabriqué avec du poil de chameau, originaire d'Asie Mineure.
9. Il semble qu'à ses moments perdus notre officier de marine n'ait pas dédaigné les travaux d'aiguille et de couture…

MEHMED II

Privilèges octroyés aux habitants de Péra/Galata [1]

(Constantinople, le 1er juin 1453)

Introduction

Le document traduit ci-dessous, par lequel Mehmed II définit le statut de l'ex-colonie génoise de Péra/Galata [2] au lendemain de la conquête de Constantinople, est techniquement un *ahdname*. Plutôt qu'un traité au sens strict du terme, il s'agissait d'un acte concédé unilatéralement par le souverain ottoman à une communauté soumise ou amie [3]. Il a bénéficié de

1. Traduction du grec, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. La colonie génoise sur le Bosphore était appelée Galata par les Byzantins et Péra par les Génois (du mot grec *peraia* : « l'autre rive », « la rive opposée »). Voir A. Failler, « De l'appellation de Péra », p. 239-247.
3. Littéralement « lettre *(name)* de serment *(ahd)* ». Ce qui ne signifie pas nécessairement que les termes n'en ont pas été précédemment négociés, même si, dans le cas présent, le caractère unilatéral du document semble confirmé par le témoignage de celui qui représentait l'autre partie contractante, le podestat * de Péra Angelo Giovanni Lomellino. Dans sa lettre du 23 juin 1453 (voir p. 529), il déclare en effet à ce propos : « Je l'atteste : pour éviter sa très grande fureur [du sultan], il a fallu en passer par tout ce qu'il a voulu », invitant par ailleurs son interlocuteur à s'en rendre compte précisément à partir de la lecture du présent acte, qu'il joignait à sa missive. Cependant, il dut y avoir tout de même un minimum de négociations, ne fût-ce que sur des détails que le sultan ne pouvait pas totalement maîtriser. Comme l'a souligné G. Veinstein, « L'Europe et le Grand Turc », p. 230, les Pérotes n'auraient pas dû, en principe, bénéficier d'un *ahdname*, puisqu'en dépit des assurances de neutralité données au sultan à la veille du conflit ottomano-byzantin, ils avaient porté secours aux assiégés de Constantinople. Mais Galata étant trop importante pour la vie économique de la future Istanbul, le pragmatisme de Mehmed II l'emporta. Sur les *ahdname* accordés aux communautés latines de l'Empire ottoman, voir en dernier lieu E. Borromeo, « Le clergé latin et son autorité dans l'Empire ottoman », p. 87-105.

multiples éditions et traductions, fondées sur les différentes versions, grecques, italiennes et turques qui nous en ont été livrées. La présente traduction a été réalisée à partir du texte du document original, rédigé en grec démotique – le grec étant l'une des langues officielles de la chancellerie ottomane – sur un rouleau de papier de 53 × 14 cm. Aujourd'hui conservé à la British Library, il porte la *tuğra* * de Mehmed II au début de l'acte, ainsi que, au bas, la signature en caractères arabes, autographe, du vizir Zaganos Paşa [4]. Si l'écriture est soignée, la syntaxe comme le vocabulaire employé sont souvent déroutants, tandis que la ponctuation est assez fantaisiste, ce qui explique que les traductions en italien qui en ont été réalisées à l'époque – ainsi de deux vénitiennes et une génoise [5] – soient erronées et partielles. Du côté turc, plusieurs versions, de valeur inégale, existent [6].

Dès le début du conflit byzantino-ottoman, la colonie génoise de Péra/Galata assura Mehmed II de sa neutralité. En fait, elle participa à la défense de la capitale byzantine, certes le plus discrètement possible, comme le reconnaît ouvertement son dernier podestat * Angelo Giovanni Lomellino dans sa lettre du 23 juin 1453 [7] et le confirment Isidore de Kiev dans sa missive au duc de Bourgogne du 22 février 1454 [8] et Doukas dans sa chronique [9]. Déjà soupçonneux [10], les Turcs eurent la preuve de ce double jeu des autorités de la colonie lors de leur entrée dans Constantinople, lorsqu'ils firent prisonniers sur place de nombreux Pérotes, pris les armes à la main [11].

4. Pour une description de ce rouleau : T. C. Skeat, « Two Byzantine Documents », p. 71-73. Pour une photographie récente du début du document, voir le catalogue d'exposition *De Byzance à Istanbul. Un port pour deux continents*, doc. 5, p. 213. Une autre version grecque, plus tardive et moins autorisée, a été publiée par J. von Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, II, p. 523-524 (suivie d'une traduction française, p. 524-526), reproduite par F. Miklosich, J. Müller, *Acta et diplomata graeca*, III, doc. v, p. 287-288, qui à son tour a été reproduite par L. Belgrano, « Prima serie », doc. CXLVIII, p. 226-229 (avec traduction italienne en regard).

5. Les versions vénitiennes sont publiées dans N. Iorga, « Le privilège de Mohammed II », p. 16-18 qui suivent p. 13-15 une publication – médiocre – de la version grecque traduite ici. La version génoise, bien meilleure quoique plus tardive, est publiée par L. Belgrano, « Seconda serie », doc. XIX, p. 986-987.

6. Ainsi le texte fourni par N. Beldiceanu, *Recherches sur la ville ottomane*, doc. II, p. 153-154, apparaît plus fiable que la version publiée dans H. İnalcık, « Ottoman Galata », p. 276-277.

7. Voir p. 527-528.

8. Voir p. 781.

9. Voir p. 143 et 151.

10. Doukas met cette réflexion dans l'esprit du sultan durant le siège (voir p. 143) : « Je vais laisser dormir ce serpent jusqu'au moment où j'aurai tué le dragon. Alors, un léger coup sur la tête suffira pour l'assommer ».

11. Mehmed II lui-même s'en est fait l'écho dans la lettre de victoire *(fetihname)* qu'il adressa ensuite au sultan mamelouk Al-Malik al-Achraf Inal (voir p. 752).

Dès lors les autorités de Péra et la population vécurent dans une profonde angoisse de la réaction possible de Mehmed II. Furieux, ce dernier refusa à plusieurs reprises de recevoir les ambassadeurs mandés par Lomellino pour faire leur soumission volontaire. Enfin, le 1er juin, il consentit à accorder aux Pérotes le présent document, qui apparut fort magnanime au vu des circonstances [12] puisqu'il reconnaissait la continuité du caractère chrétien et étranger (génois puis « latin ») du faubourg, tout en accordant à ses habitants un régime fiscal très favorable [13]. Il n'empêche que c'en était fini des accords qui avaient existé entre les empereurs byzantins et la commune de Gênes : l'ancienne colonie génoise était désormais intégrée dans l'Empire ottoman. C'est ainsi que le podestat *, le fonctionnaire que la République ligure avait régulièrement mandé pour incarner son autorité sur la colonie pendant presque deux cents ans, cédait désormais la place à un *protogerus*, élu par la communauté « latine », et bientôt « levantine ». Le terme πρωτόγερος désignait habituellement le chef du village dans les campagnes byzantines, le « premier des anciens », mais les Ottomans l'utilisèrent pour désigner le notable laïc chargé, dans les villes qu'ils conquéraient, d'administrer la justice parmi ses coreligionnaires et de veiller à leur docilité vis-à-vis du pouvoir sultanien. Le premier *protogerus* de Péra fut Pietro Gravago [14], qui devait inaugurer une longue série de *primati*/« primats » qui se succédèrent jusqu'à la fin du XIXe siècle [15]. Les privilèges accordés le 1er juin 1453 par le Conquérant, qualifiés au fil du temps de « capitulations [16] », furent régulièrement confirmés à la *Magnifica Communità di Pera* par ses successeurs, en dernier lieu par le sultan Abdülaziz le 27 mars 1867 [17].

12. En 1468, l'un des ambassadeurs Babilano Pallavicino en vint même à considérer, avec le recul du temps, que « ces accords avaient été conclus à des conditions exceptionnellement favorables étant donné les circonstances » (voir p. 860).
13. Comme on l'a dit plus haut, si Mehmed II se montra si magnanime, ravalant finalement sa rancœur vis-à-vis des Pérotes, c'est parce que, tout à son désir de repeupler au plus vite Constantinople et d'en dynamiser rapidement la vie économique, il jugea que mieux valait conserver intact le potentiel économique de l'ex-colonie marchande génoise, en effet de premier ordre, en incitant les bourgeois pérotes à rester sur place.
14. Voir le doc. du 8 août 1453, p. 667-675.
15. Significativement, la traduction génoise tardive du « traité » glose le passage sur la nomination du *protogerus* : « Ancora li concedo possino crear chi a loro piace come proteggero (sic), cioè primato » (L. Belgrano, « Seconda serie », doc. XIX, p. 987).
16. C'est la traduction habituelle de *ahdname*, qui fait référence à la division de ce type de documents en chapitres. Voir G. Veinstein, « L'Europe et le Grand Turc », p. 119.
17. E. Dallegio d'Alessio, « Listes des podestats de la colonie génoise de Péra », p. 153.

Fonds

Londres, British Library, Farnborough Fund, Inv. Egerton 2817, papier.

Édition

Dallegio d'Alessio (Eugenio), « Le texte grec du traité conclu par les Génois de Galata avec Mehmet II le 1er juin 1453 », *Ἑλληνικά*, 11 (1939), p. 115-124.

Bibliographie

N. Iorga, « Le privilège de Mohammed II », p. 11-32 ; E. Dallegio d'Alessio, « Le texte grec du traité », p. 115-124 ; E. Dallegio d'Alessio, « Traité entre les Génois de Galata et Mehmet II », p. 161-175 ; N. Beldiceanu, *Recherches sur la ville ottomane*, p. 153-154 ; H. İnalcık, « Ottoman Galata ».

Traduction

[Tuğra* de Mehmed II]

Moi, le Grand Seigneur et grand émir sultan Mehmed Bey, fils du Grand Seigneur et grand émir sultan Murad Bey, je jure, par le Dieu du ciel et de la terre, par notre grand prophète Mahomet et par les sept exemplaires du Coran que nous, les musulmans, avons et confessons, par les cent vingt-quatre mille prophètes de Dieu, et sur l'âme de mon grand-père et celle de mon père[18], sur ma vie et celle de mes enfants et sur le sabre que je ceins. Puisque les archontes* de Galata tous ensemble ont dépêché auprès de la Porte de Ma Seigneurie les honorables archontes* messire Babilano Pallavicino[19], messire Marchisio di Franchi[20] et leur drogman Nicolò Pagliuzzo[21], et qu'ils se sont prosternés devant Ma Seigneurie et ont fait

18. Soit Mehmed Ier et Murad II.

19. Μπαμπιλᾶν Παραβεζῖνί. Sur la carrière du personnage, voir l'introduction du document du 26 février 1468, p. 853-858, dans lequel, devenu entre-temps Babilano Gentile *olim* Pallavicini, il donnait à Gênes son témoignage sur cette ambassade.

20. Μαρκέζον Δρηφράνκεις. De son nom complet Marchisio di Franchi Lussardo. Cité à titre posthume dans le document génois du 26 février 1468, p. 859, il est mort à Chio entre le 8 octobre 1456 (ASG, *Notai antichi*, filza 848/II, notaio Tommaso Recco, doc. LXXXI, requis par lui-même) et le 4 juillet 1458 (Genova, *Archivio del Magistrato della Misericordia*, Libro dei testamenti, nº 160, f. LXXXXIIIr-LXXXXIIv, un document où il est dit décédé).

21. Νικορέζον Μπαγγοῦτζον. Les versions italiennes réalisées à partir de l'original grec portent « Nicoloso Pavizon » (voir N. Iorga, « Le privilège de Mohammed II », p. 16). Pour restituer le patronyme original, cette forme « Pavizon » doit au préalable être amputée de son « n » final, puisqu'il marque seulement l'accusatif grec. Mais ce Μπαγγούτζο(ν) invite à aller plus loin et à voir

acte de soumission pour être sujets[22] de Ma Seigneurie. Qu'ils disposent des droits et coutumes en vigueur dans l'ensemble des lieux soumis à Ma Seigneurie ; que je n'abatte pas leur forteresse ; qu'ils conservent leurs biens, leurs maisons, leurs magasins, leurs vignes, leurs moulins, leurs bateaux, leurs barques et toutes leurs marchandises, leurs femmes et leurs enfants et leurs serviteurs, selon leur bon vouloir, et qu'ils vendent librement leurs marchandises comme en tous lieux soumis à Ma Seigneurie ; qu'ils aillent et viennent librement par terre et par mer, et ne payent ni droit de douane ni droit de pesage, excepté le *haraç*[23] comme en lieux soumis à Ma Seigneurie. Les <...> lois et coutumes, qu'elles restent maintenant comme à l'avenir[24]. Et eux, que je les tienne pour chers et les défende comme je défends tout mon territoire. Qu'ils conservent leurs églises et qu'ils y chantent, mais qu'ils ne sonnent ni les cloches ni les simandres*. De leurs églises je ne ferai aucune mosquée, mais qu'ils ne fassent pas d'autres églises[25]. Les marchands de Gênes, qu'ils viennent et aillent librement pour conduire leurs affaires[26]. Que je ne prenne jamais aucun de leurs enfants pour en faire des janissaires ni aucun jeune homme dans ce but. Et qu'il n'y ait pas de Turcs parmi eux, mais que ces derniers restent à l'écart, excepté l'esclave[27] que Ma Seigneurie établira pour les surveiller. Que les habitants de Galata aient la permission d'établir parmi

---

une erreur de transcription dans la forme « Pavizo/Pauizo » : le manuscrit doit en réalité porter « Paiuzo », l'inversion uı/ıu étant en paléographie latine très courante, ce qui donne bien au final le patronyme génois « Pagliuzzo », comme l'a suggéré à bon droit L. Belgrano, « Prima serie », p. 227. Sur le personnage, sulfureux, voir le document génois du 1er avril 1457 (p. 840-844) et le témoignage de Barbaro (p. 840-844) qui le dénonce comme le « traître » pérote qui aurait rapporté aux Turcs, fin avril 1453, l'attaque projetée par les Vénitiens contre leur flotte.

22. Le texte porte le mot σκλάβοι, mais il ne faut pas en déduire que les Pérotes devenaient *stricto sensu* les esclaves *(kul *)* du sultan au sens juridique du terme : ils devenaient des *zimmi**, c'est-à-dire des sujets non-musulmans. La traduction en « sujets » est adoptée par N. Beldiceanu, *Recherches sur la ville ottomane*, doc. II, p. 153, et H. İnalcık, « Ottoman Galata », p. 276 (« subjects »). Une traduction alternative aurait pu être celle de « serviteurs ».

23. καράτζην. Chez les Ottomans le *haraç* était synonyme de *cizye*, la capitation due par les *zimmi** (voir note précédente).

24. Les Pérotes pouvaient donc continuer à utiliser le droit génois pour régler leurs litiges internes, ainsi que pour les questions matrimoniales et successorales.

25. La liberté de culte est donc accordée aux Pérotes, mais c'est une liberté limitée. Ces conditions sont équivalentes à celles qui sont accordées aux orthodoxes. Voir sur cette question E. Borromeo, « Le clergé latin et son autorité dans l'Empire ottoman », en part. p. 89, n. 8.

26. La distinction est faite entre les Pérotes ou Génois de Galata/Péra, qui ont le statut de *zimmi**, et les marchands venus de Gênes et qui ne sont que de passage : des *müstemin*.

27. σκλάβον. L'installation de cet esclave du sultan à Péra est évoquée dans sa lettre par Angelo Giovanni Lomellino, p. 531 et n. 58.

eux un *prôtogéros*[28] afin de juger les affaires entre marchands. Que ni fauconniers ni esclaves [de la Porte] ne soient logés dans leurs maisons. Qu'ils continuent à collecter les droits de douane qui leur reviennent depuis l'origine, et comme ils ont à leur charge la dette qu'ils ont contractée pour les fossés et autre, qu'ils aient permission de collecter des taxes parmi eux pour se libérer de cette dette[29]. Que les archontes * et les marchands ne soient pas soumis à la corvée. Que les marchands génois aient la permission d'aller et venir, qu'ils fassent leurs affaires en payant le droit de douane selon la loi et la coutume. Le présent acte juré a été écrit et confirmé par serment par Ma Seigneurie l'année 6961, première indiction, dans la Ville[30], le premier du mois de juin[31].

28. πρωτόγερον. La version turque du document offre la traduction *kethüda* (voir N. Beldiceanu, *Recherches sur la ville ottomane*, doc. II, p. 153-154, et p. 423-424 ; H. İnalcık, « Ottoman Galata », p. 277 et 316). Dans ce cas précis, le *kethüda* était le représentant habilité à parler et à négocier au nom de la communauté face au pouvoir ottoman. Sur le mode d'élection de ce *prôtogéros/kethüda* et ses attributions, voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 532, et surtout celle de Franco Giustiniani, p. 738.

29. Cette clause est bien la plus délicate à traduire. Elle n'apparaît pas dans les versions turques, qui l'ont supprimée. La traduction par « fossé » est néanmoins sûre : c'est bien le sens du grec σοῦδα proposé par le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität*, 7 (Vienne, 2011), p. 1584 (au lieu du plus habituel « palissade »), et c'est par ailleurs la traduction que donnent les versions vénitiennes (« *le fosse* ») : N. Iorga, « Le privilège de Mohammed II », p. 15. On ne saurait dire cependant ce que recouvrait exactement cette histoire de dette sur les fossés.

30. εις την μπώλην, soit... Istanbul.

31. Suivent en caractères arabes la date de l'hégire, la mention du lieu de Constantinople, et au milieu, la signature de Zaganos Paşa.

ANGELO GIOVANNI LOMELLINO,
PODESTAT* DE PÉRA

Lettre à Antonio Lomellino [1]

(Péra, le 26 juin 1453)

Introduction

Pour Agostino Pertusi, le dernier podestat* de Péra (ou Galata), Angelo Giovanni Lomellino « ne devait certes pas être un "cœur de lion", mais un brave homme qui se sera trouvé confronté à des événements plus grands que lui [2] ». Le jugement est subjectif : si les caractères les mieux trempés se révèlent, dit-on, à l'occasion des grands événements, qui pourrait juger de ce qu'il aurait fallu faire pour se montrer à la hauteur durant le siège de Constantinople dans le camp des défenseurs ? Il est vrai que cette qualité fut déniée au dernier podestat* de la colonie génoise du Bosphore puisque, conformément aux ordres de son gouvernement, il dut entériner la neutralité de la communauté de Péra dans le conflit entre Byzance et les Ottomans, ce qui lui permit finalement, à l'issue de la journée du 29 mai 1453, de sauver la population dont il avait la charge et accessoirement sa tête, contrairement aux autres chefs des communautés latines, comme le consul des Vénitiens ou celui des Catalans [3].

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 40.
3. À n'en pas douter, c'est en comparant les sorts respectifs de ces chefs des communautés latines qu'Agostino Pertusi émit le jugement rapporté plus haut sur le podestat* génois. Toutefois, outre le fait que les communautés dont les consuls vénitien et catalan avaient la charge se trouvaient dans Constantinople assiégée, ce qui impliquait forcément leur contribution à la défense, le fait d'avoir

Les choses sont en réalité plus complexes : la recherche récente a montré que les informations données par le podestat*, dans la lettre traduite ici, sur les mesures qu'il prit durant le siège pour venir en aide à la ville impériale assiégée étaient parfaitement véridiques. Parce qu'il avait compris que « si Constantinople était perdue, alors ce lieu [Péra] serait aussi perdu », Angelo Giovanni Lomellino fit effectivement « tout ce qui m'était possible, Dieu le sait », pour aider en sous-main les assiégés. Au fur et à mesure qu'arrivaient de Gênes et de Chio les bateaux chargés d'armes et de mercenaires destinés à l'origine à la défense de Péra, Lomellino, jugeant ces derniers plus utiles à Constantinople, les fit parvenir dans la ville impériale, où ces mercenaires étaient encadrés par des bourgeois de Péra. En effet le podestat* invita dans le même temps les Pérotes à passer « de nuit et en secret, chez les Romains* [= Byzantins], aux côtés desquels ils combattaient toute la journée, tandis que la nuit suivante, à tour de rôle, c'était d'autres hommes qui étaient dans la Ville, les premiers restant chez eux ou passant leur temps dans le camp afin de tromper les Turcs[4] ». Afin de susciter les vocations et de donner le bon exemple, il y envoya aussi son jeune neveu adolescent, Imperiale, qu'il avait amené avec lui de Gênes, et qui en conséquence fut pris par les Ottomans les armes à la main à l'issue de la prise de la ville et envoyé au sérail, d'où son oncle ne put jamais le faire sortir, à son grand désespoir.

La carrière antérieure du podestat*, reconstituée avec minutie par Giustina Olgiati, plaide également en faveur d'une réévaluation du personnage. Né à Gênes vers 1405, Angelo Giovanni était issu d'un rameau important de l'*albergo*[5] des Lomellino qui entretint avec Byzance des relations privilégiées jusqu'ici non relevées. Il était fils d'Imperiale Lomellino, l'un des douze fils de Napoleone Lomellino, patricien génois et important financier de la seconde moitié du XIV^e^ siècle[6]. Si ses nombreux oncles jouèrent presque tous un rôle notable dans la vie politique et économique de la métropole ligure, une mention particulière revient à Carlo Lomellino, un redoutable amiral qui devait mourir en septembre 1434 sous les murailles de Constantinople alors qu'il assiégeait avec sa flotte la

fini exécutés par Mehmed II fait-il pour autant de ces deux personnages, qui se trouvèrent *malgré eux* impliqués dans la guerre ottomano-byzantine, des héros ?

4. Voir Doukas, p. 151.

5. Pour une définition du mot, voir la supplique de Babilano Pallavicino, p. 853, n. 2.

6. Voir N. Battilana, *Genealogie*, planches Lomellino, n° 31.

ville impériale, dans le cadre de la dernière guerre byzantino-génoise de 1433-1434[7]. Évoquons également Nicolò Lomellino, grand banquier au service de la papauté romaine, qui à ce titre joua un rôle important dans la collecte et l'acheminement des indulgences consenties à l'Empire byzantin par le pape Boniface IX en 1398, à l'époque du grand siège de Constantinople par Bayezid Ier (1394-1402)[8]. C'est dans le même cadre qu'un autre oncle, Galeotto Lomellino, servit même directement l'empereur Manuel II, en 1398, en qualité d'ambassadeur auprès des communes italiennes sollicitées[9]. Quant à Imperiale Lomellino, le propre père d'Angelo Giovanni, il n'est pas inutile de relever qu'il fut lui aussi podestat* de Péra, en 1425-1426[10].

Orphelin de père dès 1430, Angelo Giovanni bénéficia très tôt dans sa carrière de la protection de son influent cousin germain Matteo Lomellino, qui avait l'âge d'être son oncle et fut notamment, en 1437, l'un des six « défenseurs de la liberté » en charge du gouvernement de la République ligure après la fin de la domination milanaise[11]. Les liens quasi filiaux entre les deux hommes trouvent leur confirmation dans la lettre traduite ici : l'Antonio Lomellino auquel elle est adressée, et qu'Angelo Giovanni qualifie de « frère », ce qui a désorienté les précédents éditeurs, était en réalité le fils unique de Matteo, avec qui Angelo Giovanni fut étroitement lié sa vie durant[12].

7. Le récit du siège infructueux de Constantinople par Carlo Lomellino et sa flotte à l'automne 1434 est relaté par L. Chalkokondylès, *Historiarum demonstrationes*, II, p. 61-62. Il est analysé dans P. Schreiner, « Venezianer und Genuesen ». La mort de l'amiral sur place, non rapportée par Chalkokondylès et inconnue de Schreiner, ainsi que sa date, se déduisent de sa pierre tombale dans l'église San Francesco de Péra. Voir L. Belgrano, « Prima serie », n° 17, p. 328.

8. O. Halecki, « Rome et Byzance », p. 511.

9. G. Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane*, doc. XCIX, p. 147-148. Il s'agit d'une lettre de Manuel II envoyée depuis Constantinople le 22 septembre 1399 aux autorités siennoises mentionnant ses ambassadeurs en Italie Nicolas Notaras – le père du futur grand duc* Luc – et Galeotto Lomellino. L'identification de ces trois Lomellino impliqués dans des affaires « byzantines » aux oncles d'Angelo Giovanni plutôt qu'à leurs nombreux homonymes contemporains résulte de recherches qu'il n'est pas possible de présenter ici.

10. Voir L. Belgrano, « Prima serie », doc. LX, p. 188 et doc. LXIII, p. 189 ; G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 141.

11. Matteo Lomellino, issu de Leonello, frère aîné d'Imperiale Lomellino le père d'Angelo Giovanni (voir N. Battilana, *Genealogie*, planches Lomellino, nos 31 et 39) était né en 1375 et mourut à un âge avancé en 1456. Le courtier de Péra Matteo Lomellino, qui apparaît comme témoin dans l'acte du notaire* pérote Lorenzo Calvi du 7 août 1453 (voir p. 664-665), n'est qu'un homonyme.

12. A.-I. Silvestre de Sacy, le premier éditeur de la lettre, ayant négligé de reproduire la mention du destinataire rapportée au verso, Agostino Pertusi comme tous ceux qui se sont intéressés avant lui à

Dans la lutte entre les deux familles qui se disputaient alors le pouvoir à Gênes, les Adorno et les Campofregoso, Angelo Giovanni et ses parents prirent fait et cause pour la faction Campofregoso ; aussi voit-on sans surprise sa carrière enregistrer des accélérations subites ou des disgrâces pesantes au rythme des périodes de gouvernement de l'une et de l'autre famille. Celles qui voyaient les Campofregoso diriger l'État ligure signifiaient pour lui la charge de missions délicates, militaires mais surtout administratives, dans lesquelles ses qualités organisationnelles indéniables, ainsi que son énergie, faisaient merveille. Durant les périodes de gouvernement des Adorno, où il se trouvait déchargé de toute fonction publique, il reprenait son activité principale, celle d'un capitaine propriétaire de nef adonné au grand commerce maritime – qui le menait le plus souvent vers l'Orient (Chio, Chypre, Rhodes, Alexandrie, etc.) – et, à l'occasion, à la guerre de course contre les pirates catalans qui infestaient la Méditerranée [13]. La chute des Adorno et l'avènement au dogat de l'énergique Giano Campofregoso en janvier 1447, à la suite d'un coup de main auquel il avait participé, signa le retour aux affaires publiques d'Angelo Giovanni [14]. La guerre de Finale [15] ayant éclaté, le nouveau doge lui confia, avec un jeune collègue, la charge de superviser les opérations navales contre les pirates finalais et de pourvoir à l'approvisionnement des équipages. Le second provéditeur avec lequel il coopéra alors était un

---

cette lettre ont été troublés par cette adresse « à mon très cher et noble frère », et ont pensé à un frère charnel du podestat* (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 371, n. 1). Dans sa nouvelle édition utilisée ici, G. Olgiati (« Angelo Giovanni Lomellino », p. 196) a restauré l'adresse – réputée perdue par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 371, n. 1 –, et a correctement identifié Antonio Lomellino comme « un cousin » et non un frère d'Angelo Giovanni. Quoique les deux hommes aient été proches par l'âge, Antonio était plus précisément fils d'un cousin germain d'Angelo Giovanni. Avec son père Matteo il avait d'importants intérêts économiques à Chypre, récemment mis en lumière par C. Otten-Froux, « Fief et féodalité », p. 82-83 et 85-86.

13. En 1440, une attaque génoise contre un vaisseau catalan chargé de marchandises vénitiennes incita les châtelains de Modon à saisir la cargaison d'alun de la nef d'Angelo Giovanni, qui se trouvait alors ancrée dans la colonie vénitienne du Péloponnèse, afin de rembourser leurs sujets lésés. Ce dernier n'hésita pas à se venger en capturant au large de Candie une nef vénitienne chargée d'épices, ce qui provoqua des représailles générales aux dépens des marchands génois présents à Venise. Voir G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 148.

14. L'avènement des Campofregoso permit également à Angelo Giovanni la réouverture immédiate des controverses liées à l'héritage de son frère Pietro, mort prématurément en 1445 en laissant des fils mineurs (*ibid*., p. 153). C'est parce qu'il en avait la tutelle que, partant pour Péra en 1451, Angelo Giovanni prit avec lui l'un de ses neveux, le jeune Imperiale.

15. La guerre de Finale est le conflit qui opposa, entre 1447 et 1448, Gênes au marquisat de Finale, en Ligurie, tenu par les Del Carretto.

autre partisan déterminé des Campofregoso, un certain Giovanni Giustiniani Longo [16].

Tandis que son fougueux collaborateur était récompensé de sa fidélité à cette famille dès 1448 par le consulat de Caffa et la main de la sœur du futur doge Pietro Campofregoso, Angelo Giovanni Lomellino dut attendre 1451 pour recevoir le prix de sa loyauté, entre deux ambassades qui le menèrent à Naples auprès d'Alphonse d'Aragon : la charge de podestat * de Péra dont il devait être l'ultime titulaire. Avant d'embarquer pour rejoindre son lointain poste oriental, ce fut à son cousin Antonio Lomellino qu'il confia la tâche de défendre ses intérêts à Gênes en son absence [17].

C'est aussi à lui qu'il adressa depuis Péra, près d'un mois après la catastrophe survenue sur le Bosphore, la fameuse lettre pleine de désolation et d'angoisse qui a contribué à lui forger auprès de la postérité une réputation d'homme falot et indécis. Très éprouvé nerveusement après avoir vécu, selon ses dires, « les dix-huit mois précédents dans des fatigues et des tracas continuels, et vu en un jour tous nos efforts perdus », l'ex-podestat * avouait ne pas avoir le courage d'écrire directement au doge, priant seulement son cousin de le recommander à lui. Ce faisant, il ne pouvait douter que, dès la réception de cette lettre « privée », Antonio Lomellino s'empresserait de la montrer en haut lieu – où l'on était particulièrement anxieux d'apprendre ce qui s'était réellement passé à Péra en raison d'informations contradictoires [18] –, d'autant qu'Angelo Giovanni joignait à sa missive un document essentiel, la copie de l'*ahdname* du 1er juin concédé par Mehmed II, qui avait scellé le destin de l'ex-colonie [19]. De fait, le 26 août suivant, ce fut par l'entourage dogal que l'ambassadeur florentin en poste à Gênes, Nicolò Soderini, eut

16. *Ibid*., p. 159. Qu'il s'agissait bien là du futur défenseur de Constantinople et non de son homonyme Giovanni Giustiniani Longo de feu Daniele est confirmé par G. Olgiati, « Giustiniani (Giustiniani Longo), Giovanni », p. 341.
17. Antonio Lomellino accepta aussi, le 10 avril 1451, d'être garant d'Angelo Giovanni pour le paiement des taxes relatives au salaire de ce dernier pour ses treize mois de mandat de podestat * de Péra (G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 163). Quant à Matteo Lomellino, père d'Antonio, on le voit intervenir vigoureusement, le 25 novembre 1452, lors d'un conseil exceptionnel réuni à Gênes pour prendre des mesures concernant la menace turque pesant sur Péra et Constantinople, en faveur d'une aide immédiate à apporter aux Pérotes : N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 275.
18. Pour ces informations contradictoires antérieures, voir la lettre de Battista di Franchi et Pietro Stella, p. 535-539, celle de Giacomo Bracelli à Cipriano de' Mari, p. 677-680, et celle du doge Pietro Campofregoso aux officiers de la *Riviera* occidentale, p. 647-650.
19. Pour le texte de cet « traité » *(ahdname)* du 1er juin 1453, voir p. 516-518.

connaissance de ces documents, portés par la première nef d'Orient à rejoindre la métropole ligure depuis le désastre[20]. La nouvelle de la déd-ition de Péra causa une profonde émotion, plongeant tout le gouvernement dans la consternation ; mais aucune voix ne s'éleva pour critiquer l'attitude de l'ancien podestat* et dénoncer les initiatives que, sans instructions de son gouvernement, il avait dû prendre seul dans des circonstances si tragiques. On lui sut gré en particulier de ne pas avoir engagé la responsabilité de la République dans la dédition de la colonie aux Ottomans : après avoir adressé des ambassadeurs au sultan au lendemain de la chute de Constantinople, comme il était de son devoir, Lomellino s'était en effet volontairement tenu en retrait de la suite des négociations, si bien que l'acte de soumission final fut le fait de la Communauté de Péra, non de la métropole dont il était le représentant[21]. Que l'ex-podestat* n'ait pas été tenu pour responsable du désastre oriental qui frappait Gênes se voit au reste dans la façon dont Soderini parle de lui le 26 août 1453, à l'occasion de la réception de sa lettre, comme « d'un homme vaillant et de grande réputation[22] ». De même, dans une lettre où, le 15 août 1454, le doge Pietro Campofregoso annonçait le retour dans la patrie de la nef de Giorgio Doria après deux ans d'absence[23], il signalait qu'elle ramenait aussi « plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels Angelo Giovanni Lomellino[24] ».

20. N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 493. On a une preuve concrète de ce qu'Antonio Lomellino s'empressait généralement de communiquer au gouvernement génois les lettres qu'il recevait : le même Soderini a copié à l'intention de son gouvernement deux lettres adressées à Antonio depuis Naples les 19 et 29 juin précédents, dès réception de ces dernières à Gênes, le 11 juillet 1453 (Archivio di Stato di Firenze, Dieci di Balia, *Carteggi Responsive*, n° 22, f. 264^{r} ; mention dans N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 490). Ces lettres concernaient respectivement la descente du roi René d'Anjou en Italie et les suites de la prise de la nef Squarzafica. Voir sur ces événements la lettre de Giacomo Bracelli à Cipriano de' Mari, p. 677-680.

21. En préservant ainsi formellement les intérêts de Gênes sur son ancienne colonie, la manœuvre permettait à la République d'espérer revenir sur le sort de Péra lors de futures négociations avec le sultan visant l'ensemble de ses possessions orientales, dans le cadre d'une ambassade qu'Angelo Giovanni exhortait dans sa lettre son gouvernement à adresser au plus vite à Mehmed II. Ce ne fut toutefois qu'en mars 1454 que le gouvernement génois organisa cette ambassade, qui se solda de toute façon par un fiasco complet. Péra resta ottomane. Voir en dernier lieu G. Olgiati, « I Genovesi in Oriente dopo la caduta », p. 54-55.

22. N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 493 : « uno Agnolo Lomellino, ch'era podestà in Pera, huomo valente et di grande riputatione. »

23. Cette nef était celle sur laquelle s'était embarqué le cardinal Isidore de Kiev en partance pour Constantinople en juin 1452. Voir sa lettre à Bessarion, p. 590, n. 24.

24. ASG, Archivio Segreto, *Litterarum* n° 1794A, f. 43^{r}, doc. 147 : *... advenit hodie navis viri nobilis Georgii de Auria, que ex nimia aquarum abundantia coacta est ventis obsequi et huc accedere. In ea*

De fait, le doge le mit aussitôt à contribution en lui confiant, « en raison de sa probité, de sa vertu et de son expérience singulière des affaires maritimes [25] », la coordination des opérations d'armement d'une grande flotte destinée à attaquer Naples, entreprise à laquelle la paix de Lodi (5 avril 1454) mit toutefois un terme. Entré au Conseil des Anciens, il y fut plus spécialement chargé des actes de piraterie commis par les citoyens génois ainsi que… de la contrefaçon des mesures de l'huile. Ayant repris dans le même temps ses activités de patron de nef, Angelo Giovanni Lomellino se dirigeait vers les côtes de Provence lorsque, pendant le voyage de retour, en juin 1457, sa nef chargée de grain fut attaquée et capturée par trois galées catalanes. Il mourut lors de l'attaque [26]. Deux mois auparavant, son passé pérote s'était rappelé à lui à l'occasion d'une affaire où son témoignage avait été requis à propos de Nicolò Pagliuzzo, l'interprète de la curie de Péra, qui, le 24 avril 1453, avait trahi la cause chrétienne en dévoilant aux Ottomans le projet d'attaque nocturne contre leur flotte par les défenseurs de Constantinople [27].

---

venerunt plerique celebres viri, inter quos advenit Angelus Iohannes Lomellinus. Comme il le dit dans sa lettre, Angelo Giovanni Lomellino accepta, à la demande de la Communauté de Péra, de rester en poste après le 1er juin 1453. En atteste la procuration qu'il émit avec son « successeur », le *prôtogéros* de Péra Pietro Gravago, le 8 août 1453, p. 667-675. Encore à Péra le 9 septembre, il quitta ensuite le Bosphore pour aborder à Chio le 22 septembre 1453 (voir la lettre de Franco Giustiniani, p. 740), où on le trouve attesté par un acte notarié du 5 janvier 1454 (A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 73, p. 112-114).

25. ASG, Archivio Segreto, *Diversorum Registrorum* nº 558, f. 102v : *propter eius probitatem ac virtutem et rerum maritimum experientiam singularem*. Voir G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 170.

26. *Ibid*., p. 172. Lomellino laissait quatre enfants mineurs, trois filles (Margherita, Loisina et Pellegra) et un fils, Filippo, qu'il avait eus de sa première épouse Bartolomea de Oliva. En sa qualité d'héritier d'Angelo Giovanni, Filippo fut introduit par ses curateurs dans la liste des ex-bourgeois de Péra qui, entre février et mai 1461, nommèrent des procureurs chargés de récupérer, sur les biens qu'avait pu laisser en Orient le défunt Luc Notaras, de quoi se rembourser des prêts que le grand duc * avait autrefois contractés au nom de son empereur auprès de son père, le podestat *, pour l'achat d'armes lors du siège. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 188-189, n. 164. Le 9 novembre 1468, un acte notarié génois inédit met en scène le jeune homme en qualité de co-patron d'une nef vénitienne avec un certain Nicolò Barbaro. Voir ASG, *Notai Antichi*, filza 771, notaio Battista Parisola, doc. 253 : *Nicolaus Barbarus, civis Veneciarum, et Filipus Lomelinus quondam Angeli Iohannis, civis Ianue, domini et patroni cuiusdam navis Venete existentis impresentiarum in portu Ianue, portate cantariorum septem milium in circa, vocate Sanctus Lodixius*… Compte tenu des commentaires peu amènes exprimés par Nicolò Barbaro dans son journal, p. 455-500, à propos du podestat *, il eût été piquant de le voir, quinze ans plus tard, partager la propriété d'une nef avec son fils. Il se trouve toutefois que ce Nicolò Barbaro « philo-génois » n'était pas le fameux diariste mais son cousin germain, Nicolò Barbaro de feu Stefano (ASG, *Notai Antichi*, filza 897, notaio Tommaso Duracino, doc. 546).

27. Voir le témoignage de l'ex-podestat *, du 1er avril 1457, p. 837-845.

L'original de la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, encore aux mains d'un propriétaire privé à Gênes au XVII^e siècle, n'a jamais été retrouvé depuis. On n'en connaît que sa copie, effectuée vers 1630/1640 par l'érudit Federico Federici, qui a servi de base à ses deux éditions successives [28].

Fonds

Archivio di Stato di Genova, *Manoscritti di Parigi*, *Serie verde*, Roccatagliata, n° 14, f. 40^r-42^r (copie de Federico Federici).

Éditions

Silvestre de Sacy (Antoine-Isaac), « Pièces diplomatiques tirées des Archives de la République de Gênes », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi* 11, 1827, p. 74-79.

Belgrano (Luigi T.), « Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera », *Atti della società ligure di storia patria* 13 (1877-1884), p. 229-233 (reproduction de l'édition Sylvestre de Sacy).

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, rééd. 1997, p. 42-51 (reproduction de l'édition de Sacy).

Olgiati (Giustina), « Angelo Giovanni Lomellino : attività politica e mercantile dell'ultimo podestà di Pera », *La storia dei genovesi* 9 (1989), p. 194-196 (nouvelle édition de la copie de Federici).

Traductions

Anglaise : Melville-Jones (John R.), *The siege of Constantinople 1453. Seven contemporary accounts*, Amsterdam 1972, p. 132-135.

Italienne : Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I (voir *supra*).

28. Hormis le mot *protogerus* que Federico Federici n'a pas su déchiffrer, ainsi que celui relatif aux raisons de la retraite de Giovanni Giustiniani Longo, sa copie semble fidèle. Au dos, Federici a porté en italien le renseignement suivant : « Cette lettre se trouve auprès de Carlo Spinola de feu ... de Fassolo, et elle a été copiée par moi à partir de l'original même *ad litteram* » (G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 196, apparat critique, n. 6).

Traduction

Péra, le 23 juin 1453.

Mon très cher et noble frère,

Si avant cette lettre je ne vous ai pas écrit, et si avec celle-ci je ne réponds pas à celles que j'ai reçues de vous, je vous prie de m'en excuser. C'est que j'ai été et je suis toujours dans un tel désespoir, et si préoccupé, que je désire pour moi plutôt la mort que la vie. Je suis sûr que vous avez appris avant la présente la chute inattendue de Constantinople, prise par le seigneur turc le 29 du mois dernier, jour que nous attendions impatiemment, tant nous pensions notre victoire certaine. Le seigneur donna bataille toute la nuit de toutes parts, et en tous lieux il fut reçu vaillamment. Mais au petit matin, voilà que Giovanni Giustiniani[29] fut pris de folie[30] : il abandonna sa porte et se retira vers la mer, et c'est par cette porte que les Turcs sont entrés, sans rencontrer de résistance. En définitive, pas même un casal ne devrait se perdre ainsi vilement ! Je veux bien croire que cela est arrivé à cause de nos péchés. Connaissant ma nature, pensez un peu l'état dans lequel je suis ; que le Seigneur me donne patience. Ils ont mis l'endroit à sac pendant trois jours : jamais vous n'avez vu une telle souffrance ! Le butin qu'ils ont fait est inestimable. Pour la défense du lieu j'avais adressé tous les mercenaires de Chio et tous ceux qui avaient été envoyés de Gênes, ainsi que la majeure partie des citoyens et des bourgeois d'ici[31] et, qui plus est, notre Imperiale[32] et

29. Voir la biographie de Giovanni Giustiniano Longo, p. 1298-1299.

30. La lecture du mot a embarrassé. Le premier éditeur, Silvestre de Sacy (p. 75), n'avait pu en lire le début (*cepit in .....mentum*). A. Pertusi (*La caduta*, I, p. 43, apparat critique l. 10-11) a proposé – mais sans revenir au manuscrit – de lire *cepit vul(nus...) mentum*, voyant dans le passage une allusion à la blessure reçue par Giustiniani. G. Olgiati (« Angelo Giovanni Lomellino », p. 196, apparat critique, n. 1) a proposé la restitution *invaghimentum*, soit « invaghimento » *(ital.)*, qui signifie « être sous l'emprise d'un entichement, d'un engouement ou d'un charme », mais elle signale que cette lecture reste incertaine et que, paléographiquement, on pourrait lire aussi *invapsimentum* ou *invarsimentum.* Quoi qu'il en soit, il semble bien que si Lomellino exprime lui aussi un avis négatif à propos de la retraite précipitée de son compatriote et ancien collaborateur (voir l'introduction ci-dessus) – comme nombre de ses contemporains pour lesquels elle fut la cause principale de la chute de la ville –, il ne fait pas allusion ici à la blessure reçue par le généralissime mais au fait que ce dernier portait selon lui l'entière responsabilité de cette retraite fatale (*ibid.*, p. 189, n. 140).

31. De nombreux documents encore inédits des archives de Gênes, de peu postérieurs, attestent la véracité des dires de Lomellino, confirmés aussi par Doukas (voir p. 151) et Isidore de Kiev dans sa lettre au duc de Bourgogne (voir p. 781-782). Voir par exemple le témoignage inédit de Girolamo di Zoaglio, p. 673, n. 28.

32. Le neveu d'Angelo Giovanni Lomellino, fils de son défunt frère Pietro. Voir introduction.

nos serviteurs. Pour ma part, j'ai fait tout ce qui m'était possible, Dieu le sait, car j'ai toujours pensé que si Constantinople était perdue, alors ce lieu serait aussi perdu [33]. Ils en ont capturé la plus grande partie, et bien peu, terrifiés, sont parvenus à se sauver de là-bas [34]. Quant aux autres bourgeois et citoyens ils ont pris la fuite, la plupart rejoignant leurs familles. Certains ont été capturés sur l'embarcadère [35], parce que les patrons des navires furent pris d'une telle terreur qu'ils ne voulurent attendre personne. Ce n'est pas sans grand danger que j'ai réussi à ramener en ce lieu ceux qui étaient restés sur l'embarcadère ; jamais vous n'avez vu scène si effrayante [36] ! Voyant la situation dans laquelle cela me menait, je résolus de plutôt perdre la vie que d'abandonner cette terre, car si je m'étais retiré, cette terre ainsi abandonnée aurait été mise à sac. Au contraire, je décidai de pourvoir à notre salut : j'envoyai aussitôt des ambassadeurs au seigneur [37], avec de beaux présents, pour lui rappeler : « Nous avons une bonne paix entre nous », afin de le prier, de manière bien soumise, qu'il veuille continuer à l'observer à notre égard [38]. Ce soir-là [39], ils ne firent aucune réponse. Les navires s'étaient retirés en un lieu où pouvoir mettre à la voile [40]. Je fis dire aux patrons que, par amour de

33. Doukas rapporte la même conviction : « [Les Génois de Galata] en effet, avaient la conviction inébranlable que si la Ville était prise, leur forteresse à eux aussi serait dévastée ». Voir p. 141.
34. Lomellino parle ici de ces mercenaires et de ces Pérotes évoqués plus haut, qu'il avait envoyés combattre à Constantinople et qui s'y trouvèrent piégés par l'irruption des Ottomans le 29 mai.
35. Le texte porte *aliqui capti fuerunt super palificata*. La forme *pal(l)ificata (Pere)* est bien la plus employée dans les actes notariés (voir par ex. A. Roccatagliata, « Notai genovese in Oltremare », doc. 2, p. 117 ; A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 18, p. 22), mais on trouve aussi parfois *passionata* et *panizata*. Il s'agissait de l'embarcadère de Péra, construit depuis la rive à partir de pals de bois fichés dans l'eau, et qui prolongeait la jetée, permettant de charger et de décharger plus commodément les navires. Voir G. Pistarino, *Genovesi d'Oriente*, p. 376-377.
36. Doukas en fait également une scène dramatique, voir p. 167. Lomellino ne le dit pas mais dans sa tâche de rassurer et de persuader les bourgeois affolés de revenir en arrière, il fut puissamment aidé par le vizir Zaganos Paşa, qui accourut alors au nom de son maître pour assurer les Pérotes que l'intention de Mehmed II n'était pas de tourner ses armes contre eux mais de respecter les traités (voir Doukas, p. 167).
37. Voir le récit terrifiant fait, des années plus tard, par l'un de ces deux ambassadeurs, Babilano Pallavicino, p. 859-860.
38. Cette « bonne paix », traditionnelle en effet entre les Ottomans et les Pérotes, avait été renouvelée de surcroît à la veille du siège, comme le rappelle Mehmed II lui-même dans sa lettre de victoire *(fetihname)* au sultan mamelouk d'Égypte (voir p. 751), les autorités de Péra s'étant engagées à observer une stricte neutralité dans le conflit entre les Ottomans et les Byzantins.
39. *Pro illo sero* (éd. Olgiati, p. 194) qui corrige *Pro illo vero* (éd. de Sacy, p. 76 et A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 44).
40. À Diplokiônion (auj. Beşiktaş), à l'est de Péra, les « Doubles Colonnes » (voir Barbaro, p. 476, n. 95 et Doukas, p. 145, n. 160). C'est là que durant le siège avait stationné la flotte ottomane.

Dieu et par sentiment de piété, ils veuillent bien rester là tout le jour suivant, car j'étais certain que nous aurions fait [la paix] avec le seigneur. Mais ils n'en voulurent rien faire ; et même ils mirent à la voile au milieu de la nuit[41]. Au matin, le seigneur, ayant eu connaissance du départ des navires, déclara aux ambassadeurs qu'il voulait la terre libre[42], et c'est à peine si nous pûmes sauver nos personnes et nos biens. Il disait en effet que nous avions fait tout ce que nous pouvions pour le salut de Constantinople et que nous avions été cause de ce qu'il n'avait pu emporter la place dès le premier jour ; et certes en cela il disait vrai[43], aussi fûmes-nous en très grand danger[44]. Je l'atteste[45], pour éviter sa très grande fureur, il a fallu en passer par ce qu'il a voulu, comme vous le verrez par ce que je joins ici[46]. Cependant tout a été fait au nom des bourgeois. Moi, j'ai décidé que mieux valait ne m'entremettre en rien dans cette affaire, à juste raison. J'ai dû cependant rendre visite ensuite au seigneur, qui est venu deux fois ici[47]. Il a tout fait détruire ; détruits ont été les bourgs et une partie des fossés du fort ; détruite aussi la tour Sainte-Croix. Il a seulement laissé en place une partie de la courtine sous la barbacane[48], une partie de la barbacane elle-même et tout le rempart maritime. Il a pris toutes les bombardes et il avait l'intention de faire saisir toutes les munitions et

41. Voir le récit concordant de Barbaro, p. 501. À ceci près que le Vénitien accuse Lomellino d'avoir cherché à retenir les navires chrétiens uniquement pour pouvoir les livrer au sultan, et d'avoir été jusqu'à séquestrer à cette fin leurs patrons dans les murs de Péra pour empêcher leur fuite !

42. *velle terram liberam*. Il faut comprendre que le sultan, rendu furieux par cette fuite des Pérotes, voulut en conséquence traiter Péra comme une « terre libre abandonnée », selon la loi islamique qui préconisait qu'une terre désertée de sa population devait revenir au Trésor. Voir H. İnalcık, « Ottoman Galata », p. 282-283. Dans son *fetihname* au sultan mamelouk Al-Malik al-Achraf Inal, Mehmed II déclare qu'il a traité Péra en « sol aride ». Voir p. 752.

43. *Certe verum dicebat* (éd. Olgiati, p. 195) qui corrige *Certe verum dicebant* (éd. Silvestre de Sacy, p. 76, et A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 44).

44. Lomellino n'exagère nullement : la fureur de Mehmed II, déjà grande après la découverte des combattants pérotes dans Constantinople le 29 mai, fut à son comble lorsqu'il apprit la fuite des bateaux avec à bord une bonne partie de la population (voir encore à ce propos le témoignage du *fetihname*, p. 752).

45. *Promitto* (éd. Olgiati, p. 195). Mot omis dans l'éd. Silvestre de Sacy, p. 76, et donc dans A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 46.

46. *ut pro introclusa videbitis*. Lomellino fait allusion là au « traité » consenti par Mehmed II aux Pérotes le 1er juin 1453 (traduit ici p. 516-518) dont il joignait une copie à sa lettre.

47. La première visite de Mehmed II à Péra eut lieu selon Doukas cinq jours après la chute de Constantinople (voir p. 179), soit le 2 juin – Doukas compte probablement à la romaine, soit quatre jours après et non pas cinq –, donc au lendemain de la remise du « traité » qu'il avait concédé aux habitants de l'ancienne colonie génoise. La date de la seconde visite en revanche est inconnue. Elle est toutefois nécessairement antérieure au 22 juin, lorsque Mehmed II quitta Constantinople pour regagner Edirne.

48. *sub.. barbacanetam* (éd. Olgiati, p. 195) qui corrige *intra barbacanetam* de l'éd. Silvestre de Sacy, p. 76.

armes des bourgeois. Il a fait inscrire tous les biens des marchands et des bourgeois qui étaient partis, disant : « S'ils reviennent, ils leur seront restitués ; s'ils ne reviennent pas, ils deviendront la propriété du seigneur. » Pour cette raison, nous obtînmes du seigneur une lettre pour Chio avec un messager, notifiant à tous les marchands et bourgeois qui étaient partis d'ici qu'ils pouvaient revenir, et qu'à leur retour, ils récupéreraient leurs biens[49]. Avec ce messager, nous envoyâmes Antonio Cocca[50], et nous avisâmes tous les marchands que les Vénitiens avaient abandonné ici tous leurs magasins pleins. Quant aux bourgeois qui étaient partis avec leur famille, je renonçai à m'en occuper, et de même pour leurs proches[51]. Dans la lettre il était dit que tous les Génois pouvaient naviguer dans cette région[52]. Cette nuit, le seigneur est parti pour Andrinople[53] ; il y a fait conduire aussi Halil Paşa[54], dont il a obtenu une très forte somme d'argent. Ces jours-ci il a fait décapiter le baile* de Venise avec son fils, et sept autres Vénitiens[55], de même le consul des Catalans avec cinq ou six autres Catalans[56]. Pensez donc si nous fûmes en danger ! Il a fait aussi rechercher Maurizio Cattaneo et Paolo Bocchiardi[57], qui

49. L'envoi de cette lettre est confirmé par le fait que nombreux furent alors les Pérotes, qui avaient fui à Chio le 29 mai sur les nefs, à s'en retourner, tel le notaire* Lorenzo Calvi. Voir p. 657-658.
50. Le bourgeois de Péra Antonio Cocca était déjà revenu de Chio le 8 août 1453, date à laquelle il sert de témoin à l'établissement d'un acte notarié dans l'ex-colonie. Voir A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene*. I, *Pera*, doc. 54, p. 140.
51. *dimittam gubernare, propinquis eorum similiter* (éd. Olgiati, p. 195). L'édition Silvestre de Sacy, p. 76 (et donc A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 46) omet *dimittam gubernare*, remplacé par des pointillés. Après *similiter* il est nécessaire de couper la phrase, une coupure non pratiquée par les éditeurs.
52. Il est toujours question ici de la lettre (non conservée) de Mehmed II aux Mahonais de Chio. Cette clause était également prévue dans le « traité » du 1er juin 1453 (voir p. 517) : « Les marchands de Gênes, qu'ils viennent et aillent librement pour conduire leurs affaires. »
53. Donc la nuit du 22 au 23 juin. Doukas donne la date du 18 juin (voir p. 179).
54. *Calibassa*. Voir la biographie de Çandarlı Halil Paşa, grand vizir de Mehmed II, p. 1301-1302.
55. Le baile* de Venise était Girolamo Minotto (voir sa biographie p. 1307-1308) et son fils s'appelait Giorgio, mais l'identité des autres Vénitiens demeure mystérieuse.
56. Le consul des Catalans n'était pas un certain Pere Julià, comme on le lit encore dans A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXII et LXXXVII. Ce personnage a été inventé de toutes pièces par Makarios Mélissènos dans son Pseudo-Sphrantzès (voir p. 1182 et n. 37). Attesté par la documentation archivistique, le consul des Catalans en poste alors était un certain Joan de la Via. Voir la *Lettre* de Leonardo de Chio, p. 712, n. 127. Leonardo de Chio, dans sa lettre à Nicolas V, p. 727, évoque seulement deux autres Catalans exécutés. Sur leur identité possible, voir p. 950.
57. Si Mehmed II fit rechercher si activement Maurizio Cattaneo et Paolo Bocchiardi, c'est qu'il comptait se venger d'eux et leur faire un mauvais sort. De Cattaneo il désirait tirer vengeance de la très humiliante défaite que le Génois lui avait infligée lors de la bataille navale du 20 avril 1453 (sur laquelle voir la *Lettre* de Leonardo de Chio, p. 704-705, Doukas, p. 144-145, Chalkokondylès, p. 332, Barbaro, p. 478-479 et Kritoboulos, p. 284-286). De Bocchiardi Mehmed II désirait se venger car ce dernier était l'un des associés-affermeurs de la fameuse société de l'alun de Grèce et de Turquie qui,

s'étaient cachés ; il a envoyé ici un esclave[58] pour la garde du lieu. À Constantinople, il a laissé un *subaşı**[59] et un *cadi*[60] avec environ 1 500 janissaires. À Chio on dit qu'il a envoyé un esclave pour réclamer le *haraç*[61] ; il se dit également ici qu'il veut en envoyer à Caffa et dans tous les lieux de la mer Noire. Il a fait réclamer d'autre part au despote* de Serbie[62] certains territoires que tenait son père[63], mais le despote* n'a voulu y consentir en aucune façon[64]. Pour conclure, depuis la prise de Constantinople, il a montré tant d'insolence qu'il lui semble qu'il sera bientôt le seigneur de toute la terre, disant partout qu'il ne se passera pas deux ans avant qu'il ne décide de venir jusqu'à Rome. Et par le vrai Dieu, si les chrétiens ne s'en préoccupent pas, et vite, il accomplira des choses incroyables. Mais s'ils s'en préoccupent comme il le faut, alors Constantinople sera sa destruction. J'en viens au document joint[65]. Sachez qu'il a fallu s'occuper[66] de tout mettre en ordre[67]. Comme vous verrez, sur la

---

sous l'égide de Francesco Draperio, exploitait ces mines grâce à la concession que leur en avaient faite les sultans (voir G. Olgiati, « Il commercio dell'allume », p. 379 et n. 20, p. 382). Selon la conception ottomane, cela revenait à faire de ces fermiers d'obéissants sujets de la Porte, et donc en l'occurrence de Paolo Bocchiardi, qui avait animé la défense de Constantinople, un traître méritant une punition exemplaire. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 189, n. 168. Sur Cattaneo et Bocchiardi, voir respectivement les notes 90 et 114 de la *Lettre* de Leonardo de Chio, p. 704 et 711.

58. *sclavum*. Le texte du « traité » du 1er juin (voir p. 517) mentionne explicitement ce σκλάβον, en turc *kul**. H. İnalcık, « Ottoman Galata », p. 285, a proposé de l'identifier au *subaşı** Karaca, qui apparaît dans le *defter* d'Istanbul de 1455 (H. İnalcık, *The survey of Istanbul*, p. 253-254, 278).

59. *subasi*. Ce gouverneur militaire s'appelait Karışdıran Süleyman Bey (voir Tursun Bey, p. 219, Kritoboulos d'Imbros, p. 313 et Doukas, p. 179).

60. *cadi*. Il ne semble pas que soit connue l'identité du premier cadi (juge) de Constantinople après 1453.

61. *Pro requirendo carrachium*. Le *haraç* était un impôt payé par les non-musulmans : il signifie ici tribut. Le 1er septembre 1453, comme il ressort de la lettre de Franco Giustiniani (voir p. 738), Chio avait déjà accepté le paiement de ce tribut.

62. Georges Branković, despote* de Serbie de 1427 à 1456. Voir sa biographie p. 1296.

63. Murad II.

64. Il n'est guère difficile de deviner quel territoire en particulier Mehmed II réclama au despote*, espérant l'intimider maintenant qu'il avait pris Constantinople : Novo Brdo, fameuse pour ses mines d'or et d'argent, dont Murad II s'était emparé en 1441 et qu'il avait dû restituer en 1444 à Branković sous la pression des croisés. Voir F. Babinger, *Mahomet II*, p. 47.

65. *Dabo mihi locum de illa*. Cette phrase est particulièrement énigmatique et il n'est pas aisé de déterminer à quoi Lomellino fait allusion ici. Il semble, comme l'a pensé A. Pertusi (*La caduta*, I, p. 374, n. 25), que cet *illa* doive être relié au passage suivant, à savoir l'analyse de l'*introclusa* de la n. 46 *supra*, c'est-à-dire le document joint à la lettre : le « traité » du 1er juin.

66. *Scito esse procurare* (éd. Olgiati, p. 195). L'éd. Silvestre de Sacy, p. 77, omet le mot *procurare*, remplacé par des pointillés (voir aussi A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 48).

67. *omnibus ordinate* (éd. Olgiati, p. 195) qui corrige *omnibus ordinatibus* de l'éd. Silvestre de Sacy, p. 77. Après cet *omnibus ordinate* il est nécessaire de pratiquer une coupure de la phrase, non suggérée par les éditeurs.

base des accords qui ont été conclus, la communauté peut instituer un *prôtogéros* qui administrera la justice entre eux[68]. Une fois cet accord fait, je décidai de quitter le palais et de me retirer en quelque demeure privée[69]. Mais la communauté m'a demandé de bien vouloir rester au palais et de continuer à la diriger jusqu'à ce que je puisse partir[70]. Pour de nombreuses raisons, j'ai été content d'acquiescer à cette demande ; ne croyez pas cependant que ce soit à cause d'un quelconque salaire reçu d'elle. Pour lui[71], il veut seulement[72] les taxes douanières et aucune autre gabelle. Les « luoghi » des *Compere*, eux, sont perdus[73]. Je prône et recommande fortement que notre Domination[74] pourvoie à une ambassade solennelle qui viendrait ici pour traiter de l'ensemble de nos possessions ; et par ailleurs, qu'elle ne se laisse pas endormir par les promesses d'action des autres chrétiens comme nous l'avons fait jusqu'ici. Nous recherchons toujours de l'aide. Nous avons eu à notre disposition un petit navire, avec cent quarante-huit hommes, tels quels. Je veux croire

68. Les éd. Silvestre de Sacy, p. 77, et Olgiati, p. 195, proposent l'une et l'autre le texte suivant : *pro pacto concluso, universitas facere potest per tegenum qui iusticiam ministret inter ipsos*. Mais il faut remplacer cet improbable *per tegenum* par *protogerum* : l'érudit génois Federici a été manifestement désorienté par ce mot, transcription latine d'un terme grec qu'il ne connaissait pas – d'autant que l'original devait porter le mot abrégé en *ptogerum* (voir T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 224-225, n. 38). Cette correction s'impose de toute façon puisque l'institution d'un *prôtogéros* élu par les Pérotes eux-mêmes était bel et bien prévue par le « traité » du 1er juin 1453 (voir p. 518), et la lettre de Franco Giustiniani confirme également le fait (voir p. 738). Lomellino invite ici son correspondant à consulter ce document qu'il a joint à sa lettre.

69. Un retrait de Lomellino du palais communal de Péra était en effet logique, puisque l'institution d'un *protogerus* à Péra mettait *de facto* fin à ses propres fonctions à la tête de l'ex-colonie.

70. Il n'empêche que l'acte du 8 août 1453 (voir p. 672-675), s'il montre effectivement l'ancien podestat* et le *prôtogéros* récemment nommé Pietro di Gravago collaborer – dans le souci d'assurer une passation de pouvoir harmonieuse –, n'est pas instrumenté au palais communal, mais dans la demeure privée où s'était retiré Lomellino. Par *usquequo recedere possim* l'ex-podestat* ne fait pas allusion à un déménagement à l'intérieur de l'ex-colonie, mais bien à son départ de Péra. Cette formule « jusqu'à ce que je puisse partir » est néanmoins curieuse : est-ce à dire que le sultan l'en empêchait, ce qui permettrait de comprendre pourquoi Franco Giustiniani, dans sa lettre du 1er septembre 1453 (voir p. 738), dit que, en sus d'avoir été démis de ses fonctions, Lomellino « n'était pas entièrement libre » ?

71. C'est-à-dire le sultan. Comme il s'en excuse un peu plus bas, Lomellino est un peu confus dans sa lettre, passant facilement d'un sujet à l'autre.

72. *demum* (éd. Olgiati, p. 195), qui corrige l'éd. Silvestre de Sacy, p. 77 (et donc également A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 48), qui porte *domum*.

73. *loca comperarum amissa sunt*. Le podestat* évoque ici la disparition, consécutive à la perte de l'indépendance de Péra, de la banque publique de la colonie génoise (les *Compere Pere*). Il le fait au travers de l'évocation de ses parts (*loca* en latin, « luoghi » en italien), sorte d'« actions » d'une valeur nominale de 100 livres pour un *locus* (voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 166, n. 68, contre l'opinion exprimée par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 48-49).

74. Les deux éditions portent *Dominum nostrum*. Il est plus probable que la lettre originale ait porté *Dominium nostrum*.

qu'il y avait dans tout cela une volonté divine, parce que personne n'a fait son devoir, ni les Grecs, ni les Vénitiens. Par le vrai Dieu, si les chrétiens n'y pourvoient pas, ce seigneur accomplira des choses incroyables[75] : il ne s'intéresse qu'à la guerre. Mon neveu Imperiale a été fait prisonnier. J'ai fait tout ce qui m'a été possible pour son rachat. Mais son identité a été découverte[76] et ils s'obstinent[77] à ne vouloir aucun rachat. Entre-temps, le seigneur en a eu connaissance, et il l'a pris pour lui, faisant de même d'un autre Vénitien[78] : à cela, nulle autre raison que le fait que le seigneur veuille avoir quelques Latins à sa cour[79]. J'en suis dans un tel désespoir que je n'ai plus envie de vivre. Je suis sûr qu'il le fera sien[80], car il a l'âge requis. J'ai fait de nombreuses démarches[81], mais il ne m'a pas été possible jusqu'à présent de le récupérer. Je ne vais cependant pas renoncer, et j'espère qu'il n'y passera pas trop de temps[82] : s'il ne s'agissait que d'une question d'argent il n'y resterait pas, même si je devais rester en chemise. Autour de moi je ne vois partout que difficultés. Si je n'écris pas de manière raisonnée, veuillez m'en excuser : j'ai l'esprit si malade que je sais à peine ce que je fais. Voilà dix-huit mois que je suis dans des fatigues et des tracas continuels, et en un jour tous nos efforts ont été perdus : je veux croire que ce fut en raison de mes péchés. Recommandez-moi mille fois à l'illustre seigneur le doge[83], à qui je n'écris pas, car je n'ai pas suffisamment le cœur de faire cette démarche vis-à-vis de lui. Je souhaite que

75. Lomellino répète ici ce qu'il a dit, quasiment dans les mêmes termes, plus haut : un indice supplémentaire du trouble dans lequel il est.
76. *discopertus fuit*. C'est la seule traduction que le contexte permette : pris les armes à la main dans Constantinople le 29 mai comme tant de Pérotes, l'adolescent dut chercher tout d'abord à cacher son identité, ne serait-ce qu'en raison des ennuis que sa capture ne pouvait manquer de causer à son oncle le podestat *.
77. *superstetterunt* (éd. Olgiati, p. 196) : mot partiellement lu (*super*...) dans l'éd. Silvestre de Sacy, p. 78 (et A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 50).
78. Le jeune Vénitien au sort similaire à celui d'Imperiale Lomellino était Alvise Contarini. Voir, pour les références, T. Ganchou, « Le Rachat des Notaras », p. 178, n. 122 ; p. 179, n. 124.
79. L'explication avancée par Lomellino est intéressante, mais Mehmed II n'agissait pas ainsi seulement à l'égard des jeunes Latins. Il racheta surtout à leurs propriétaires turcs de nombreux jeunes aristocrates byzantins pour en faire des pages de son sérail (voir ainsi le sort des enfants de Sphrantzès, p. 237).
80. Il faut comprendre que Lomellino se dit certain que le sultan fera de son neveu l'un des pages de sa cour, ce qui impliquait sa conversion à l'islam.
81. *multa opera feci* (éd. Olgiati, p. 196), qui corrige *multa officia feci* de l'éd. Silvestre de Sacy, p. 78 (et A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 50).
82. Lomellino parle toujours ici d'Imperiale, dont il espère que la détention ne va pas durer trop longtemps.
83. Pietro Campofregoso.

vous me recommandiez à madame ma belle-mère[84], à qui je n'écris pas non plus. Faites-lui lire cette lettre, et recommandez-moi aussi à monsieur[85] votre père, [qui est aussi] le mien, ainsi qu'à madame votre épouse[86] ; je salue les autres.

Angelo Giovanni Lomellino.

Au verso :
À l'illustre seigneur Antonio Lomellino, à Gênes[87].

84. Veuf de Bartolomea, fille de feu Ciriaco de Oliva, Angelo Giovanni Lomellino était alors remarié avec Elianetta, fille de feu Bartolomeo de Nigrono, elle-même veuve d'Ilario Vivaldi. Cette belle-mère doit être en fait la veuve de Ciriaco de Oliva, qui élevait à Gênes les quatre enfants d'Angelo et de sa défunte fille.
85. L'éd. Olgiati (p. 196) porte devant *patri* un *d*. absent dans celle de Silvestre de Sacy (p. 78) : pour *domino* ou, plus vraisemblablement, pour *dominis* (voir note suivante).
86. L'éd. Silvestre de Sacy (p. 78) donne *patri meo et mulieri vestre* et l'éd. Olgiati (p. 196) *patri meo et matri vestris*. Ces lectures divergent en raison de la mauvaise qualité de la copie de Federico Federici. Par ailleurs l'une et l'autre contredisent les données historiques. Le père mentionné ne peut être celui d'Angelo Giovanni, Imperiale Lomellino, qui était mort depuis 1430 (voir l'introduction ci-dessus). Il s'agit donc de Matteo Lomellino, père d'Antonio. Par ailleurs, il faut préférer la leçon *mulieri* de l'éd. Silvestre de Sacy au *matri* de l'éd. Olgiati (d'autant que l'apparat critique, n. 5, signale que cette lecture est incertaine) ; en effet, Sobrana Fieschi, la mère d'Antonio Lomellino, était décédée depuis longtemps puisque Matteo Lomellino était alors veuf de sa troisième et dernière épouse, Battina Spinola. Cette épouse d'Antonio Lomellino était Maria Spinola de feu Cattaneo. Voir N. Battilana, *Genealogie*, planches Lomellino, n° 39. Le pluriel *vestris* de l'éd. Olgiati – qui corrige le *vestre* de l'éd. Silvestre de Sacy – se justifie et englobe père et épouse. En dépit de ces corrections, le passage reste confus : il manque manifestement un ou plusieurs mots ; il faut comprendre qu'Angelo Giovanni considère que Matteo Lomellino est tout autant son père que celui d'Antonio (sur leurs liens d'affection, voir l'introduction ci-dessus).
87. *A tergo : Ill. domino Antonio Lomellino, Ianuam* (éd. Olgiati) ; passage omis dans l'éd. de Silvestre de Sacy (et donc dans A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 50).

BATTISTA DI FRANCHI ET PIETRO STELLA

Lettre à Pietro Campofregoso [1]

(Venise, le 29 juin 1453)

Introduction

Si l'original de cette lettre, rédigée en italien, ne s'est pas conservé dans les archives d'État de Gênes, on la connaît par une copie adressée par Nicolò Soderini, ambassadeur florentin en poste à Gênes, à son gouvernement. C'est à tort que cette copie a été réputée perdue [2] ; non seulement elle se trouve bien dans le cartulaire contenant les lettres de Soderini conservé aux archives d'État de Florence [3], mais V. V. Makušev l'avait publiée intégralement dès 1874 [4]. Dans sa lettre aux *Dieci di Balia* du 8 juillet 1453, Soderini l'annonçait ainsi : « Vendredi matin, le 6e jour, à la 14e heure, deux Génois qui sont à Venise ont écrit une lettre, adressée ici à l'illustrissime doge, sur la perte de Péra et de Constantinople, dont je vous mande copie par la présente [5] ». Il faut comprendre plutôt que c'est le 6 juillet, effectivement un vendredi, que parvint à Gênes la lettre, qui avait été écrite à Venise le 29 juin – l'indication du mois manque curieusement. Si le deuxième Génois, Pietro Stella, demeure un personnage assez obscur, il n'en est pas de même de

1. Traduction de l'italien, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 61.
3. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 168 et n. 78.
4. V. V. Makušev, *Monumenta historica Slavorum Meridiolanum*, p. 546.
5. A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 62 ; N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 489 ; L. Pastor, *The history of the popes*, II, p. 521.

Battista di Franchi (1422-1478/1479). De son nom complet Battista di Franchi Burgaro, il avait passé sa jeunesse à Péra, où son père Bartolomeo s'était installé dès les années 1410, avec ses oncles Leonardo et Lodisio. Il ne revint en Italie qu'au début de 1452. Lorsqu'il apprit la nouvelle de la chute de Constantinople il se trouvait à Venise depuis peu, car il est encore attesté à Gênes le 20 mai 1453[6]. Il servait alors dans la cité de la lagune de représentant officieux du doge Pietro Campofregoso – auquel est adressée la présente – dont il était par ailleurs l'*affinis*, soit parent par mariage[7]. Sa longue permanence sur le Bosphore, la présence de certains de ses parents sur place au moment de la chute expliquent aisément l'émotion qui transparaît dans sa lettre. Grâce à son réseau de cousins disséminés dans les différentes possessions génoises orientales, il joua un rôle dans l'acheminement depuis Venise de la rançon exigée par Mehmed II pour le rachat des filles de Luc Notaras en 1456[8]. Au soir de sa vie, il eut de nouveau l'occasion de se remémorer son passé pérote. En 1470, alors qu'il se trouvait à Pesaro et lisait le *De Europa* du pape Pie II, ouvrage que son ami Ottaviano Ubaldini della Carda lui avait procuré, la lecture du passage sur la croisade de Varna (1444) le choqua tellement qu'il prit aussitôt la plume pour dénoncer une contre-vérité qu'il jugeait outrageante pour sa patrie. Le pape s'y faisait en effet bien légèrement l'écho de la vieille accusation selon laquelle les Génois de Péra auraient assuré le transport des troupes ottomanes d'Asie en Europe, et ainsi trahi le camp chrétien. Écrivant directement sa lettre de réponse à Ubaldini à la fin du manuscrit, Battista y rappelait qu'*adolescens* il avait résidé sur place à l'époque, et qu'à ce titre il pouvait témoigner que les choses ne s'étaient absolument pas passées comme le prétendait le défunt pape. Il se disait surtout effrayé de voir une calomnie aussi grossière popularisée et consacrée par une telle autorité morale, un pontife pour lequel il éprouvait par ailleurs le plus profond respect[9].

6. ASG, Archivio Segreto, *Litterarum* n° 1794, f. 361r, doc. 1514.
7. Proclamée par la documentation, leur *affinitas* ne se laisse pas restituer. Les instructions que délivra Campofregoso à Battista pour Venise sont datées du 14 mai 1453 (T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », n. 227).
8. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 168, 202-208, 211, 216-217.
9. Voir L. Michelini Tocci, « Ottaviano Ubaldini della Carda », p. 97.

La lettre traduite ici aurait-elle charrié autant d'émotion si son auteur n'avait pas été lui-même un Génois d'Orient[10] ? S'il écrit aussi confusément, s'excuse-t-il, c'est en raison de sa douleur, car jamais jusqu'ici il n'a éprouvé pareil malheur, public comme privé, et il s'afflige que lui soit échue la terrible responsabilité d'annoncer pareil désastre dans la patrie. Quant à l'atmosphère qui règne dans la cité de la lagune depuis qu'est tombée la terrible nouvelle, elle est si désespérée qu'il n'a pas eu le courage – à notre grand regret – de réclamer, auprès des Vénitiens trop anéantis, les copies de ces fatales missives venues d'Orient. Ce 29 juin, le grip de Corfou qui les convoyait avait accosté, nous disent Battista et son collègue, « à l'heure présente ». On connaît par ailleurs l'heure exacte de cet accostage : à la 21^{e} ou la 22^{e}[11], soit en fin d'après-midi, entre 18 et 19 heures. Or la lettre de Battista di Franchi et de Pietro Stella est datée de la « 14^{e} heure » (« hora XIIII »). C'est donc au Florentin Soderini, qui nous a préservé cette lettre en copie, que l'on doit attribuer l'erreur : la lettre portait en réalité « hora XXIIII », soit deux à trois heures à peine après l'arrivée du grip.

Ce même Soderini nous a laissé *à chaud* une relation de ce que furent à Gênes les réactions à la réception de cette lettre, le 6 juillet : « Je ne puis vous dire les pleurs et les désespérations que cela a provoqués. Mais cela a paru dur à croire à chacun pour bien des raisons[12] ». C'est que la République ligure était déjà trop ébranlée depuis quelques jours pour accorder foi à un bruit non encore confirmé selon lequel le pire serait *aussi* advenu sur le front oriental. Car le 4 juillet elle avait appris l'arraisonnement de la nef Squarzafica, venue de Chio, par les Napolitains, une agression qui équivalait en l'espèce à une déclaration de guerre de la part d'un ennemi plus implacable et plus proche que le Turc, Alphonse V de Naples et d'Aragon.

10. Car à l'évidence son acolyte et associé en affaires à Venise Pietro Stella ne fit guère plus que signer cette lettre.
11. Voir les deux missives vénitiennes du 30 juin publiées p. 541-553.
12. A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 62 ; N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 489 ; Pastor, *The history of the popes*, II, p. 521.

Fonds

Archivio di Stato di Firenze, Dieci di Balia, *Carteggi Responsive*, n° 22, f. 261r.

Édition [13]

Makušev (Vikentij V.), *Monumenta historica Slavorum meridionalium vicinorumque populorum*, I, Varsovie, 1874, p. 546.

Traduction

À l'illustrissime et éminent prince le seigneur Pietro Campofregoso, par la grâce de Dieu doge de Gênes, et aux magnifiques seigneurs de l'*Officium* [*Provisionis*] *Romanie* [14].

Illustrissime prince et très excellent et magnifique seigneur, et honorables et éminents seigneurs. Plût à Dieu que nous pussions notifier à votre illustrissime Seigneurie et à vos Magnificences de meilleures nouvelles ! Au lieu de quoi, nous voilà contraints de rapporter une nouvelle digne de lamentations et de pleurs autant qu'il s'en peut entendre. Car nous vous faisons savoir qu'à l'heure présente est venu un grip [15] de Corfou envoyé par le baile* dudit lieu [16] à cette illustrissime Seigneurie, avec deux lettres, l'une du châtelain de Modon [17], l'autre du baile* de Négrepont [18], lesquelles contiennent les faits suivants. Le seigneur des Turcs, le 28e jour de mai, s'étant emparé par la force de Péra à 14 heures, a massacré tout un chacun, hommes et femmes, sauf les petits enfants [19]. Et le 29e jour de ce même mois, s'étant emparé de Constantinople il a massacré de la même façon tout un chacun [20]. Deux galères grosses des Vénitiens et une subtile

13. Pour des éditions partielles : N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 489 ; K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, II, p. 138, n. 2 ; A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 62 ; T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 168.

14. Composé alors de huit membres, l'*Officium Provisionis Romanie* était la magistrature chargée de l'administration des colonies à Gênes. Elle ne survécut pas à la catastrophe, et fut officiellement supprimée le 15 novembre 1453, suite à la cession de toutes les possessions génoises de mer Noire à la banque de Saint-Georges.

15. *gripo* dans le texte. Type d'embarcation (voir A. Jal, *Glossaire nautique*, p. 802). Voir aussi p. 485, n. 131.

16. Le baile* de Corfou était alors Tommaso Minotto.

17. Alors Alessandro Marcello.

18. Alors Paolo Loredan.

19. « sauf les petits enfants » : les rapports mentionnaient en effet qu'avaient été tués tous ceux qui avaient plus de six ans (voir les deux missives vénitiennes du 30 juin publiées p. 543 et 550).

20. L'antériorité d'une pseudo-prise de Péra sur celle de Constantinople reflète bien la teneur des

se sont enfuies par miracle, avec presque tous les hommes blessés. De nos navires, nulle mention. Cette cité est dans les plus grandes lamentations, et nous n'avons pas eu le courage de nous procurer les copies de ces lettres. C'est pourquoi, que Vos Seigneuries ne s'étonnent pas si nous avons écrit confusément, étant au plus haut point dans une si grande angoisse et douleur, pour n'avoir point éprouvé jusqu'ici pareil dommage, public comme privé, en termes de marchandises et de personnes. Nous aurions préféré que d'autres que nous-mêmes vous communiquent ces choses, mais, considérant la si grande importance de l'affaire, nous avons décidé d'adresser prestement à Votre Excellence et à Vos Magnificences le présent messager, auquel nous vous prions de faire donner 8 florins d'or.

De Venise, le 29^{e} jour [de juin], à la 14^{e} heure[21].

Vos dévoués serviteurs Battista di Franchi et Pietro Stella, qui se recommandent humblement à vous.

---

premières nouvelles parvenues à Venise sur la catastrophe (voir les lettres du 30 juin citées note précédente ainsi que les lettres du Sénat vénitien, du même jour, adressées au pape et à Giovanni Moro, ambassadeur vénitien auprès d'Alphonse V d'Aragon [A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 20 et 24]).

21. Soit 11 heure du matin environ. Pour l'erreur de chiffre, voir l'introduction ci-dessus.

GIOVANNI CAPELLO

Lettre à Alberto Dolceto [1]

(Venise, le 30 juin 1453)

Introduction

Cette lettre fait partie d'un lot de quatre missives, rédigées en italien, qui furent recueillies à Ferrare par Alberico Maletta, conseiller de Borso d'Este, duc de Modène et marquis de Ferrare. Le 3 juillet 1453, il les fit copier et mander au duc de Milan Francesco Sforza, ce qui explique leur conservation dans les archives de cette ville. Les quatre concernent la chute de Constantinople. Écrites à Venise le 30 juin précédent par trois patriciens vénitiens et un marchand milanais, elles avaient été envoyées à Ferrare à différentes personnes. Les deux premières, dont celle traduite ici, étaient adressées au Ferrarais Alberto Dolceto, un marchand assez bien connu qui fréquenta longtemps le Levant vénitien. La quatrième, adressée au duc Borso d'Este lui-même par un patricien vénitien anonyme, est traduite ci-après. L'auteur de la présente, Giovanni Capello, quoique patricien et donc membre du Grand Conseil, n'est pas identifiable. Si elle véhicule les erreurs habituelles sur l'événement – « prise » de Péra le 28 mai avant celle de Constantinople, survenue le lendemain, et massacre de tous les habitants ayant plus de six ans – cette lettre comporte toutefois une information inédite d'importance. Dans son journal, le vénitien Nicolò Barbaro rapporte que le 3 mai 1453, à minuit, à la demande de l'empereur inquiet de n'avoir point de nouvelles de la flotte

1. Traduction du vénitien, introduction et notes de Thierry Ganchou.

de secours qui devait venir de Venise, un brigantin vénitien en tenue de camouflage sortit du port de Constantinople en direction du détroit des Dardanelles et de la mer Égée [2]. Mais après avoir longuement patrouillé dans les eaux de Négrepont, ne rencontrant pas la flotte recherchée, le petit bâtiment s'en retourna à Constantinople le 23 mai pour notifier l'accablante nouvelle : l'espoir de voir arriver une flotte de secours vénitienne était vain. Or, voilà qu'à la fin de sa missive Capello signale que le 27 juin 1453 étaient parvenues à Venise des lettres émanant du baile * Girolamo Minotto, des principaux officiers ainsi que de plusieurs marchands de la colonie, « par l'intermédiaire d'un grip qu'il avait envoyé », et que ces lettres étaient datées du 3 mai précédent. Il ne saurait y avoir simple coïncidence de date : ces lettres, pressantes, avaient forcément été confiées au brigantin – ou grip – évoqué par Barbaro, ce qui signifie qu'avant de revenir à Constantinople, l'équipage de ce bâtiment avait trouvé le moyen de les confier à des intermédiaires pour qu'elles soient mandées à Venise. Deux jours après, le 29 juin, parvenaient dans la métropole de la lagune la nouvelle de la chute de Constantinople [3], puis, près d'un mois plus tard, celle de l'exécution du baile * Girolamo Minotto [4]. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que le gouvernement vénitien, devenu entre-temps la cible de violentes accusations et récriminations populaires pour son inaction, se soit gardé de donner une grande publicité à ces lettres, qui prenaient désormais une résonance dramatique : celle des ultimes appels au secours d'infortunés citoyens abandonnés à leur sort par la mère patrie.

Fonds

Archivio di Stato di Milano, *Sforzesco, Potenze estere*, cart. 340, doc. 242.

Édition [5]

Maltagliati (Paolo), « La caduta di Costantinopoli e i suoi riflessi nella documentazione diplomatica sforzesca », *Porphyra* 16/2 (2011), p. 69.

2. Voir Barbaro, p. 485-486. Voir aussi K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, II, p. 121-122.
3. Voir la lettre de Battista di Franchi et Pietro Stella, p. 535-539.
4. Entre le 17 juillet et le 16 août 1453 (voir G. Ravegnani, « Minotto, Gerolamo », p. 697-699).
5. Les divergences de lecture par rapport à l'édition sont signalées dans l'apparat critique par des appels de notes en lettres alphabétiques.

Traduction

Copie d'une autre lettre adressée au susdit Alberto [6],
écrite par Giovanni Capello [7]
le 30e jour de juin 1453

Hier, alors que nous nous retrouvions en notre Grand Conseil, à la 21e heure [8] a accosté une barque armée (a) qui avait été envoyée à notre Seigneurie par le *Regimen* de Corfou le 16e jour du présent mois, avec des lettres du *Regimen* de Modon du 8e jour du présent mois, [contenant des lettres] de Nauplie de notre recteur [9] [là-bas] du 6e jour du présent mois, qui décrivent, à partir de bien des directions et en particulier par la voie de Corinthe et par l'intermédiaire de Négrepont [10], comment le 28e jour de mai le Turc a pris par la force la cité de Péra, et a fait massacrer tous ceux qui avaient plus de six ans ; et qu'ensuite, le 29e jour du même [mois], il a pris le port comme la cité de Constantinople, et a fait tuer l'empereur comme tous ceux ayant plus de six ans. Cette douloureuse nouvelle a été portée par une galée subtile [11] qui avait accosté à Négrepont, ayant échappé aux mains de ces chiens ; de même s'étaient échappées deux des galées grosses, à savoir (b) la [galée] capitaine, avec une des

6. Le nom de famille de cet Alberto apparaît dans l'adresse de la première lettre : *ad Alberto Dolceto in Ferrara, etc.* Il a été omis dans sa transcription par l'éditeur (qui a également estropié en *messer Antonio Amirino* le nom du patricien vénitien auteur de cette première lettre, en réalité un *messer Antonio Quirino*). Voir P. Maltagliati, « La caduta di Costantinopoli », p. 68.

7. On connaît pour l'époque pas moins de trois Giovanni Capello tous membres du Grand Conseil : Giovanni Capello de Giorgio, Giovanni Capello de Marino, et Giovanni Capello de Daniele. Il n'a pas été possible de déterminer lequel est en cause ici.

8. Soit 18 heures.

9. *Regimen*, c'est-à-dire le gouvernement collégial de la colonie formé du baile ou recteur et de deux conseillers. Le recteur de Nauplie de Romanie*, en Morée, était alors Francesco Pasqualigo.

10. Ces détails si précis sur les dates et provenances des missives centralisées d'abord à Négrepont, puis convoyées par le grip de Corfou – ici qualifié de « barque armée » – sont inédits. La mention d'une lettre écrite de Corinthe est corroborée par le témoignage du chroniqueur vénitien tardif Stefano Magno. Dans ses *Annali Veneti*, il signale en effet que « le 29e jour de juin, jour de [Grand] Conseil, vint un grip de Corfou avec des lettres du 17 dudit [mois], par lesquelles on apprit, par la voie de Négrepont et par des lettres du seigneur Asan de Corinthe *(del signor Arseni da Coranto)* et de Giovanni Spagnolo, qui était auprès des seigneurs de Morée, la perte de ladite cité [de Constantinople] » (éd. N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 300 ; A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 47). Ce seigneur Asan n'était autre que Matthieu Asan, gouverneur de Corinthe et beau-frère du despote* de Morée Démétrios Paléologue.

11. La galée subtile était une galère de combat qui devait ses qualités de rapidité et de légèreté à sa forme allongée.

autres. Mais quasiment tous à bord étant blessés et sans rames, ils n'étaient arrivés qu'à une île proche de là, si bien que notre capitaine général, qui de son côté avait atteint ce lieu de Négrepont [12], avait dû mander quelques galères subtiles pour conduire ces deux-là à Négrepont. Quoi qu'il en soit, et bien que l'on n'ait pas de lettres de notre *Regimen* et de Négrepont sur cette nouvelle exécrable pour tous les chrétiens, et en particulier pour les Vénitiens, nous la croyons vraie en raison de tous ces détails [(c)], même si quelques-uns veulent continuer à vivre dans l'espérance et ne sont pas disposés à s'en tenir là, attendant des nouvelles plus sûres que les nôtres. Vous pouvez considérer les pleurs et les gémissements que nous avons versés, tant pour les personnes très notables qui se trouvaient là-bas que pour les grandes richesses qui s'y sont perdues ; et plus encore pour la ruine vers laquelle nous fait courir tout droit une nouvelle si funeste si Dieu ne promet pas la mort à cet homme, jeune comme il est [13]. Malheur aux chrétiens car, maintenant qu'il est de la plus urgente nécessité que tous les seigneurs du monde s'unissent dans la paix afin de constituer une armée contre lui par terre et par mer, s'ils ne le font pas nous sommes destinés à voir de nos jours une bien grande ruine pour les chrétiens. Je prie Dieu et tous les saints qu'il mette fin et apporte le remède à cette situation.

De nulle part nous n'avons pu clarifier le fait de savoir si nos deux galées avaient été chargées ou pas, ni qui est mort, et qui est encore vivant. Certains tiennent pour sûr que la galée de Trébizonde est perdue, coulée par une bombarde [14], de même que d'une autre de nos galées subtiles, certains disant qu'elle est perdue, d'autres qu'elle se serait échappée [15]. Mais du nombre de navires qui se trouvaient dans le port, entre 36 et 40, si l'on ne sait combien au juste se sont échappés ou non, presque tous sont d'avis qu'ils ont été perdus. Cela fait maintenant trois jours que nous avons reçu des lettres émanant du baile*, de nos capitaines et de nos marchands, en

12. Le capitaine général de la mer était Giacomo Loredan, fils de Pietro (le vainqueur de Gallipoli en 1416) et cousin germain du Procurateur de Saint-Marc Alvise Loredan (sur lequel voir Sphrantzès, p. 238). Parti de Venise à la tête de la flotte vénitienne de secours le 8 ou 9 mai 1453, il n'atteignit Négrepont que le 2 ou le 3 juin suivant. Voir G. Gullino, « Loredan, Giacomo », p. 754-758.
13. Il s'agit bien sûr ici du jeune Mehmed II, qui était à peine âgé de 21 ans.
14. Effectivement la galère de Trébizonde, commandée par Giacomo Cocco, fut coulée dans le port de Constantinople par une bombarde le 28 avril 1453, lors de l'attaque navale vénitienne contre la flotte ottomane (voir Barbaro, p. 485).
15. Allusion probable à la *Trevisana*, la galère de Gabriele Trevisan, qui fut presque coulée lors de la même entreprise.

date du 3e jour de mai, par un grip qu'ils avaient envoyé, et dans lesquelles ils se considéraient perdus si un secours ne leur était pas fourni prestement, avec le danger d'être perdus avant même d'avoir reçu un secours, comme cette lettre fait plutôt penser[16]. Je ne m'étends pas plus avant. Dieu vous garde. Donné à Venise.

(a) barca armata. éd. : barca aremata. — (b) videlicet. éd. : verum. — (c) la fe per nuy certa, visto tanta particularitade. éd. : la si per noi creta, dopo tante particularitade.

16. Sur ces lettres du baile* de Constantinople et des marchands de la colonie écrites le 3 mai et parvenues à Venise le 27 juin 1453, voir l'introduction ci-dessus.

NOBLE VÉNITIEN ANONYME

Lettre à Borso d'Este [1]

(Venise, le 30 juin 1453)

Introduction

Cette lettre est la dernière des quatre missives recopiées à Ferrare et mandées par Alberico Maletta au duc de Milan [2]. Adressée directement à Borso d'Este, duc de Modène et marquis de Ferrare, elle émane d'un noble vénitien dont l'identité n'est pas donnée [3]. C'est d'autant plus regrettable qu'il déclare avoir eu par ailleurs au moment du drame à Constantinople un beau-frère et deux cousins germains, et qu'il appartenait visiblement à une *ca'* liée au commerce oriental et au « parti de la mer » [4]. Poignant est son témoignage sur la réception de la terrible nouvelle par les sénateurs vénitiens, qu'elle surprit en pleine réunion du Grand Conseil en fin de journée, autour de 19 heures. Sous la violence du choc, la retenue qui sied à la dignité sénatoriale n'est plus de mise… Notre anonyme est aux premières loges pour s'en rendre compte : il contemple la scène de la porte du Grand Conseil, où il se tient. Il voit certains sénateurs se jeter par terre, d'autres crier et pleurer, d'autres encore se lacérer le

1. Traduction du vénitien, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir l'introduction de la lettre de Giovanni Capello, p. 541.
3. Si l'on avait été contraint de se fier à l'éditeur de cette lettre sans avoir accès à l'original, elle aurait été attribuée à un énigmatique *Dencti*. Voir apparat critique, note (a).
4. Le terme *ca'*, diminutif de *casa* (« maison ») en dialecte vénitien, s'employait par extension, couplé à un nom de famille, pour *casata*, *famiglia*. Quant au « parti de la mer », il désignait les patriciens qui étaient favorables au système commercial d'État et à la préservation de l'Empire maritime par opposition au « parti de la terre », animé par des partisans d'une politique d'expansion continentale.

visage. C'est que rares « sont ceux qui, au-delà de leurs avoirs, de leur argent et de leurs marchandises, n'ont pas là-bas qui des fils, qui des frères, qui des cousins, qui des pères, et qui l'un ou l'autre de ses parents ». Certes, la lettre en date de la veille de Battista di Franchi et Pietro Stella, écrite à chaud, rapportait également que lors de la soi-disant « prise » de Péra le 28 mai, puis celle de Constantinople le lendemain, le massacre avait été général, frappant « tout un chacun, hommes et femmes, sauf les petits enfants ». Mais c'était là aller à l'essentiel, et seulement par ouï-dire, nos deux Génois n'ayant pas eu accès au contenu des missives apportées par le grip[5]. L'anonyme, lui, a entendu le secrétaire du Conseil des Dix, Alvise Bevazan, donner sur l'ordre de la Seigneurie lecture de ces lettres au Grand Conseil, une fois le silence obtenu à grand peine[6]. Il en rapporte le contenu, terrifiant, dans tous les détails, avec force chiffres : plus de 100 000 chrétiens taillés en pièces, sans compter les morts du côté des Turcs, « un carnage que c'en fut un prodige ». Un carnage d'autant plus horrible qu'il aurait été méthodiquement perpétré : auraient d'abord été passés au fil de l'épée l'empereur et les dignitaires – apparemment byzantins comme latins –, puis les marchands vénitiens – dont l'anonyme nous dit qu'ils avaient sur place pour 700 000 ducats –, ensuite les marchands locaux et étrangers, et de manière générale hommes comme femmes, sauf les enfants de six ans et moins. Et encore, croit-il bon de préciser au duc de Modène, les lettres en question « rendent compte de cruautés et de dommages pires encore que ceux que j'ai décrits » !

L'auteur sait au reste ménager ses effets : s'il commence sa lettre en disant qu'il l'a rouverte pour apprendre au duc « une très considérable et très exécrable nouvelle » qui vient tout juste de tomber, le voilà qui se lance doctement dans une digression sur ce qu'impose dorénavant ce terrible événement pour Venise en termes de priorités stratégiques, plutôt que de lâcher tout net le morceau à son correspondant, qu'il a pourtant cherché à alarmer par cette entrée en matière ! Il y revient d'ailleurs de manière plus précise à la fin de sa lettre : ou Venise fait une croix sur ses possessions orientales, ou elle abandonne l'expédition de Lombardie, à savoir la guerre dans laquelle elle est présentement engagée. Il sous-entend que désormais la République doit choisir entre le parti de la terre

5. Voir la lettre en question p. 538-539.
6. Voir *Marino Sanudo il giovane. Le Vite dei dogi*, p. 487 ; A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 47.

et le parti de la mer, et en l'occurrence maintenant entre deux guerres. C'est qu'un conflit armé avec le Turc lui paraît désormais inévitable pour espérer sauver l'empire colonial des Vénitiens, attendu que « ce qui s'est passé est pire que s'ils avaient perdu Brescia et toutes les terres qu'ils ont en Lombardie ». L'anonyme espère vivement un sursaut de ses concitoyens. Aujourd'hui ils sont troublés, et prompts à rejeter sur d'autres qu'eux-mêmes la responsabilité de la catastrophe : sur le pape par exemple, ou sur le roi d'Aragon et de Naples. Cette attitude l'agace, et il la dénonce, même s'il juge que ces accusations ne sont pas totalement infondées. Il escompte seulement que dans les jours qui viennent, les sénateurs y verront un peu plus clair, afin de prendre la bonne décision avec plus de sérénité. En réalité, c'est dans la voie de la négociation avec le Conquérant de Constantinople que le gouvernement vénitien va décider de s'orienter.

Fonds

Archivio di Stato di Milano, *Sforzesco, Potenze estere*, cart. 340, doc. 242.

Édition[7]

Maltagliati (Paolo), « La caduta di Costantinopoli e i suoi riflessi nella documentazione diplomatica sforzesca », *Porphyra* 16/2 (2011), p. 69-71.

Traduction

Copie.

À l'illustrissime duc de Modène, de la part d'un noble vénitien [(a)].

Illustrissime prince, etc. En raison du peu de temps dont je disposais et parce que c'est précisément au moment où est arrivée la nouvelle que le *burchio*[8] voulait partir, j'ai laissé d'écrire ce qu'hier nous avons examiné au [Conseil des] *Pregadi*[9], parce que tout s'est conclu très vite. J'y reviens donc

7. Les divergences de lecture par rapport à l'édition sont signalées dans l'apparat critique par des appels de notes en lettres alphabétiques.

8. « el burchio » : grosse barque fluviale. Il s'agissait d'une barque de charge qui, par la lagune et le Pô, servait de moyen de transport ordinaire et régulier entre Venise et Ferrare. Du côté byzantin on en trouve justement une description assez précise dans Syropoulos, *Les « mémoires » du grand ecclésiarque*, p. 228, à propos de la remontée du Pô par le patriarche Joseph II et sa suite de Venise jusqu'à Ferrare, en mars 1438.

9. Les *Pregadi*, soit le Sénat de Venise, dont le nom officiel est *Consiglio dei Pregadi* (en latin *Consilium rogatorum*), parce que ses membres ont été « priés » *(pregadi)* d'y siéger.

maintenant pour apprendre à Votre illustrissime Seigneurie comment aujourd'hui, le 29e jour du présent mois, autour de la 22e heure [10], a accosté un grip de Corfou qui a apporté à cette Seigneurie des lettres des recteurs de Négrepont, de Nauplie de Romanie * et d'autres lieux de Grèce par lesquelles a été reçue une très considérable et très exécrable nouvelle, en raison de laquelle cette Seigneurie-ci sera bien forcée de choisir le bon parti à prendre si elle ne veut pas que lui arrive bien pire. De ce point de vue, il leur convient de faire l'une ou l'autre de ces deux choses : ou bien abandonner toutes les terres qu'ils ont au Levant, ou bien abandonner l'expédition de Lombardie.

Voici en quoi consiste ladite nouvelle, selon les écrits des dits *regimenti* [11], à savoir que le 27e jour [du mois] passé [12], le Seigneur Turc a fait son entrée par la force tant à Péra qu'à Constantinople, avec tant de sang et de carnage que c'en fut un prodige ; et pour ce que nous savons du nombre de chrétiens taillés en pièces, plus de cent mille, sans compter les Turcs. En premier lieu ils coururent sus aux grands, à savoir l'empereur et les recteurs, et ils les passèrent par le fil de l'épée ; ensuite ils s'occupèrent des marchands vénitiens, qui se trouvaient avoir là pour plus de 700 000 ducats en marchandises et en argent comptant [13] ; puis ils commirent l'homicide sur les personnes de tous les autres marchands, grecs et étrangers, et en faisant cela ils massacrèrent les hommes comme les femmes ayant plus de six ans, en un tel nombre qu'on ne peut entendre raconter plus de cruauté et de dureté que celles que ce diable incarné a commises et fait faire ; et il semble avoir propagé la terreur dans bien d'autres lieux où il prétend aussi venir mettre le siège. Selon ce que l'on peut entendre, il s'est fort mal comporté avec les Génois qui se trouvaient à Péra : ces derniers avaient fait la paix avec ledit Turc, assortie de bien des promesses [14], à propos desquelles ils ont été tota-

10. Soit 19 heures. Pour Giovanni Capello il s'était agi de la 21e heure, soit 18 heures. Voir p. 543.
11. *Regimenti* : les « gouvernements », c'est-à-dire les gouverneurs vénitiens de Négrepont et de Nauplie mentionnés plus haut.
12. L'original porte bien « dì XXVII del passato ». Plutôt que de penser à une information discordante de la part de notre anonyme, mieux vaut opter pour une erreur du scribe qui recopia cette lettre : les rapports reçus concordent en effet sur la date du 28 mai.
13. R. Mueller, *The Venetian Money Market*, p. 212-213, considère que les pertes vénitiennes s'élevèrent à un demi-million de ducats, soit un chiffre assez proche de celui donné ici.
14. Effectivement, à la veille du siège les Génois de Péra renouvelèrent leur traité de paix, s'engageant à observer une stricte neutralité dans le conflit entre Ottomans et Byzantins. Mehmed II lui-même le rappelle dans sa lettre de victoire *(fetihname)* au sultan mamelouk d'Égypte (voir p. 751). Vu de Venise, cet accord fut considéré comme une trahison : l'anonyme semble estimer que leurs auteurs en furent justement châtiés.

lement trompés car, comme il s'est vu, l'heure immédiatement suivante il a fait saccager ledit lieu au moyen de nombreuses bombardes et, arrivant aussitôt, ils ont pénétré à l'intérieur en faisant un carnage et un pillage en règle, comme mentionné plus haut. Ceci fait, ils s'en sont retournés à Constantinople et y ont fait de même. Et le second jour, qui fut le vingt-neuvième jour [du mois] passé, ce chien patarin [15] [(b)] remporta la victoire, certes pour le dommage des Vénitiens. Au vrai, il se peut dire qu'il s'agit là de l'un des plus grands péchés qui ait été [commis] depuis longtemps.

À la lecture, aujourd'hui, des nouvelles contenues dans ces lettres, qui rendent compte de cruautés et de dommages pires encore que ceux que j'ai décrits, pas un seul gentilhomme qui ne se soit jeté par terre, car peu sont ceux qui, au-delà de leurs avoirs, de leur argent et de leurs marchandises, n'ont pas là-bas qui des fils, qui des frères, qui des cousins, qui des pères, et qui l'un ou l'autre de ses parents. Ceux du Conseil criaient et pleuraient d'une seule voix, se lacéraient le visage, et c'était pitié que d'entendre de tels cris et de telles lamentations. Et cela je le rapporte à Votre illustrissime Seigneurie *de visu*, car je me trouvais à la porte dudit Conseil, d'où je voyais et j'entendais de telles lamentations. Pour moi je préfère ne pas dire combien j'en ai eu [(c)] de la douleur, mais Votre Seigneurie peut se l'imaginer, attendu que j'ai un beau-frère et deux cousins germains qui se sont trouvés présents à un semblable massacre. Quoi qu'il y ait cependant quelque espérance, car il a été dit [(d)] que deux galées grosses et une petite ont échappé à pareille furie. Cependant tous [à bord] seraient blessés, et cela quasiment à mort ; mais on ne sait encore rien d'assuré à ce propos. Je ne dirais rien d'autre, sinon que quasiment tous se sont vêtus de noir, qu'on ne voit pas d'autre [couleur de] drap, et que par les maisons se font entendre bien des pleurs, outre mesure.

S'ils ne prennent pas leurs dispositions ils vont tout perdre, car selon ce qu'ils disent, ce qui vient de se passer est pire que s'ils avaient perdu Brescia et toutes les terres qu'ils ont en Lombardie. Dans les jours qui viennent, ils y verront mieux à propos de ce qu'il convient de faire. Mais pour l'heure, ils mettent tout sur le dos du pape et du roi d'Aragon [16], qui

15. « chien patarin » : *can paterino*, soit « chien hérétique ». Les patarins furent les fidèles d'un mouvement populaire religieux et politique apparu à Milan au XI^e^ siècle, qui s'élevait contre les mauvaises mœurs du clergé et tomba ensuite dans l'hérésie.
16. Parce qu'elle émane de la bouche d'un Vénitien, cette réflexion dénonçant un travers en effet tout vénitien mérite d'être relevée.

jamais n'ont voulu leur prêter la moindre aide. Des cinq galées que le roi devait envoyer, il n'en a rien fait[17], et il en a été de même des cinq du pape : elles ont été si lentes qu'elles n'ont pas encore levé le banc[18], et je ne crois pas qu'elles le lèveront jamais[19]. Dans ces dernières séances des *Pregadi* a été fait ambassadeur auprès du pape Paolo Morosini, lequel s'en était revenu depuis peu à Venise de son ambassade auprès du grand-maître, duquel il a pris congé en pleine discorde en raison du cas de Fantino Querini, qui est mort là-bas[20]. [...][21] Pour ne point avoir trouvé âme qui vive ni barque [fluviale] qui veuille partir[(e)], je n'ai pu écrire plus rapidement à Votre Seigneurie, à laquelle je me recommande. De Venise, le dernier jour de juin 1453[(f)].

17. Sur les promesses non tenues d'Alphonse V vis-à-vis de Byzance, voir l'introduction de sa lettre du 6 juillet 1453 à Nicolas V, p. 575-576.

18. « ancora non hanno levato banco ». Cela signifie-t-il que l'enrôlement de l'équipage n'avait même pas encore commencé ?

19. La critique apparaît un peu osée vu le retard avec lequel Venise avait armé sa propre flotte de secours. C'était oublier aussi que le pontife avait *déjà* envoyé à Constantinople Isidore de Kiev avec des mercenaires à la fin de l'année précédente, quand bien même le pape n'avait pas, lui, à protéger là-bas une communauté de compatriotes et des intérêts d'un demi-million de ducats ! Nicolas V faisait en effet armer dans l'arsenal de Venise, à ses frais, cinq galères destinées à secourir Constantinople, d'ailleurs avec quelque réticence de la part des Vénitiens, qui reprochaient au pontife le fait que son prédécesseur n'avait pas intégralement réglé des frais de l'armement de l'expédition pontificale de 1444 (à l'époque de la croisade de Varna). Voir F. Thiriet, *Régestes*, III, n° 2917, p. 184. Pour commander cette flottille le pape avait nommé le 28 avril 1453 le jeune archevêque de Raguse Giacomo Venier de Recanati, avec la dignité de légat pontifical à Constantinople (L. Pastor, *The history of the popes*, II, p. 264). Elles finirent bien par prendre le large, début septembre 1453, car en dépit de la chute de Constantinople, Nicolas V décida qu'elles iraient rejoindre la flotte vénitienne à Négrepont « et là où il s'avérerait plus nécessaire de résister au Turc, ce très cruel ennemi de notre foi » (V. V. Makušev, *Monumenta historica Slavorum Meridiolanum*, p. 84). Mais une fois sur place l'archevêque de Raguse ne put que constater, impuissant, que loin d'envisager une confrontation militaire avec les Ottomans, la flotte vénitienne et son capitaine général Giacomo Loredan avaient en réalité pour mission de faciliter les tractations de paix entre la République et Mehmed II (F. Thiriet, *Régestes*, III, n° 2935, p. 189). Il s'en revint donc avec sa flotte en Italie dès la fin de mars 1454.

20. Voir F. Thiriet, *Régestes*, III, n° 2907, p. 180-181. Pour le sort réservé à l'Hospitalier et amiral de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem Fantino Querini, voir la lettre des chevaliers de Rhodes à Frédéric II de Brandebourg, p. 556-557. En mars 1453, encore auprès du grand-maître de Rhodes, Paolo Morosini avait reçu l'ordre du Sénat de s'arrêter sur le chemin du retour à Modon, afin d'inviter énergiquement les despotes * Paléologues de Morée à rembourser enfin les dommages que leurs troupes albanaises avaient causés aux abords des possessions vénitiennes de la péninsule comme ils s'y étaient engagés en 1450, en leur faisant remontrer que Venise, elle, n'épargnait rien en ce moment pour secourir Constantinople (*ibid.*, III, n° 2915, p. 183 ; A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXX).

21. La phrase suivante, énigmatique et d'une syntaxe approximative, a été omise.

[a] *Copia. Illustrissimo domino duci Mutine parte unius nobilis Veneti*. éd. : *Copie illustrissime domine duci Mutine partes dominis nobilis Dencti*. — [b] *questo can paterino*. éd. : *questo can. Paterino*... — [c] *non dico haverne receuto*. éd. : *non dico havane receuto*. — [d] *Advenga che cum qualche speranza se stia, per essere stato dicto che*. éd. : *Advenga che cum qualche speranza se sia per essere ; sta dicto che*. — [e] *ni bruchio che vollesse partire*. éd. : *ni bruchio che vollesse, potere*... — [f] *Ex Venetiis, ultimo junii 1453*. éd. : *Ex Venetia, luglio 1453*.

CHEVALIERS DE RHODES (JEAN DE LASTIC)

Lettre à Frédéric II de Brandebourg [1]

(Rhodes, le 30 juin 1453)

Introduction

L'île de Rhodes, gouvernée par les chevaliers (ou Hospitaliers) de Saint-Jean de Jérusalem [2], qui étaient originaires d'à peu près tous les États d'Europe occidentale, constitua toujours un centre important pour la collecte et la diffusion en Occident des nouvelles concernant la progression des Ottomans [3]. La présente lettre en constitue un exemple éloquent : le

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli et Thierry Ganchou, introduction et notes de Thierry Ganchou.

2. Traditionnellement fixée à août 1308, la date de la prise de contrôle complète de l'île, enlevée aux Byzantins, par les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, a été récemment corrigée en août 1310 par A. Failler, « L'occupation de Rhodes », p. 113-135. C'est parce qu'ils étaient désireux d'échapper aux luttes internes qui divisaient l'île de Chypre, où ils s'étaient réfugiés après la chute des États croisés à la fin du XIII^e^ siècle, que les Hospitaliers jetèrent leur dévolu sur celle de Rhodes, afin d'en faire leur centre et un avant-poste pour la reconquête de la Terre Sainte à partir de l'Anatolie. Pendant plus de deux siècles, Rhodes constitua ainsi le front de la chrétienté face à l'islam : les Hospitaliers devinrent alors les chevaliers de Rhodes, appellation qu'ils échangèrent après la chute de leur bastion face aux Ottomans, en 1522, contre celle de chevaliers de Malte, du nom de la nouvelle île où ils se retirèrent à partir de cette date. Sur les relations de l'Empire ottoman et Rhodes entre les deux sièges de 1480 et 1522, voir N. Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*.

3. Pour les années 1389-1422, voir les lettres des grands-maîtres successifs de l'ordre publiées dans le livre récent d'A. Luttrell et E. A. Zachariadou, *Sources for Turkish History*. Pour la période postérieure, signalons au moins celle du 3 juillet 1448 adressée au roi de France Charles VII par le grand-maître Jean de Lastic, dans laquelle il fait le récit d'une attaque navale ottomane contre Constantinople survenue le mois précédent. Voir M. Cazacu et P. Ş. Naşturel, « Une démonstration navale », p. 197-210.

grand-maître Jean de Lastic (1437-1454)[4] y annonce en effet la chute de Constantinople au prince-électeur de Brandebourg et burgrave de Nuremberg Frédéric II, dit « Aux Dents de Fer » (1440-1470), de la maison des Hohenzollern. Cette lettre n'a cependant pas été envoyée à Berlin, la capitale du prince allemand, mais à Jérusalem, où il se trouvait alors en pèlerinage. Si le pèlerinage en Terre-Sainte était au Moyen Âge le fait de toutes les catégories sociales, longue est en effet la liste des princes et seigneurs qui y prirent part[5].

En l'occurrence, Frédéric II de Brandebourg avait dépêché depuis Jérusalem jusqu'à Rhodes l'Hospitalier Gottfried von Heimbach, pour faire part aux chevaliers de son désir de séjourner dans leur île durant son voyage de retour, et solliciter un sauf-conduit pour le patron et l'équipage du navire vénitien sur lequel il s'apprêtait à embarquer. En réponse à la requête de Frédéric II, le grand-maître défend haut et fort dans la première partie de sa lettre l'inutilité d'un tel sauf-conduit : le patron vénitien et ses marins, qui le réclament, n'en ont en effet nul besoin, attendu que son gouvernement accorde libéralement l'accès et l'hospitalité de son île aux chrétiens de toute nation, et qu'en l'occurrence, Rhodes est en paix avec Venise.

Les archives vénitiennes montrent cependant que les relations entre les deux États étaient loin d'être aussi idylliques que tentait de le faire accroire le grand-maître au prince allemand, si grande était visiblement sa gêne d'avoir à avouer sa responsabilité dans leur dégradation. Son conflit avec les Vénitiens tenait en deux noms : frère Fantino Querini et Luca Mantello. Le premier, patricien de la Sérénissime devenu Hospitalier, anciennement prieur de la petite île de Lango (Kos) et amiral de l'ordre, croupissait en prison depuis plusieurs années. Il avait été arrêté sur ordre du grand-maître – sous des prétextes faux et injustes selon Venise –, dépouillé de l'habit de l'ordre comme de ses bénéfices, dignités et biens, et condamné sans avoir pu se défendre – et qui plus est empêché d'en appeler

4. En effet la lettre, attribuée dans le titre aux « chevaliers de Saint-Jean » *(Epistola Iohannitarum)*, doit être rendue à son véritable auteur, le grand-maître d'alors.

5. Citons pêle-mêle, entre la fin du XIV^e^ et la première moitié du XV^e^ siècle, le comte de Derby Henri de Lancastre en 1392, le duc de Mantoue Giovanni Francesco Gonzaga en 1398, le duc d'Autriche Albert IV – qui fit deux fois le voyage, en 1395-1396 et en 1400 –, le futur roi du Portugal Jean I^er^ en 1405, le duc de Poméranie Wratislav IX en 1408, le marquis d'Este Nicolò en 1413. Parmi les grands seigneurs célèbres citons le maréchal Boucicault en 1388-1389, et les Bourguignons Guillebert de Lannoy, en 1401 et encore en 1421, puis Bertrandon de la Broquière en 1432.

au pape, chef suprême de la chrétienté – à finir ses jours dans un cachot au pain et à l'eau[6]. Le second, un patron de navire particulièrement bien connu à Venise[7], venait d'être assassiné à Rhodes dans des conditions mystérieuses – en rentrant de Terre Sainte[8]–, sans que ses assassins aient été inquiétés par la justice des Hospitaliers. Ses précédentes protestations étant restées lettre morte, le Sénat vénitien envisageait alors très sérieusement d'ordonner que ses galères se rendant à Beyrouth et en Chypre évacuent de Rhodes tous les marchands vénitiens avec leurs biens, jusqu'à ce que satisfaction soit donnée aux cas Querini et Mantello.

Cette menace de boycottage était susceptible de porter un coup sérieux à l'économie rhodienne : Venise détenait alors le monopole quasi exclusif du transport des pèlerins[9], et leurs escales à Rhodes représentaient une manne économique régulière et importante pour l'île. En tout cas, si le grand-maître persistait à ne pas voir l'orage en train de s'abattre sur lui, le patron vénitien avec lequel Frédéric II de Brandebourg, depuis Jérusalem, avait pris langue pour son voyage de retour, savait mieux à quoi s'en tenir. Mais on ne s'en étonnera pas : il s'agissait en effet d'Antonio Loredan, un patricien parfaitement informé des arcanes de la politique vénitienne. Son nom est connu du fait que le voyage de Terre Sainte de Frédéric II de Brandebourg est très bien documenté par ailleurs, puisqu'il a fait l'objet d'une relation de la part de l'un de ses compagnons pèlerins, le Bâlois Peter Rot[10]. Alors qu'il attendait d'embarquer à Venise

6. Sur cette affaire, voir R.-J. Loenertz, « Les Querini, comtes d'Astypalée et seigneurs d'Amorgos », p. 384-385. Dans la lettre du noble anonyme à Borso d'Este, p. 552, il est signalé que Fantino Querini venait précisément de mourir dans sa prison.

7. Luca Mantello était célèbre à Venise depuis qu'il avait été chargé, deux ans auparavant, par le Sénat de convoyer sur son navire jusqu'en Crète, où il était envoyé en exil, Jacopo Foscari, le fils du doge condamné pour haute trahison vis-à-vis de la République, au grand dam de son père. C'est ainsi que le 29 mars 1451, il avait été le destinataire d'une dogale inouïe qui commençait par ces mots : « Francesco Foscari, par la grâce de Dieu doge de Venise. Luca, nous envoyons sur votre navire Jacopo Foscari, notre fils... » Voir A. Wiel, *Two doges of Venice*, p. 94-95 ; D. Romano, *The Likeness of Venice*, p. 221-222.

8. Le dernier voyage de Luca Mantello commença à Venise, d'où il partit pour la Terre Sainte autour de février 1453, pour finir assassiné à Rhodes au moins d'avril suivant. Parmi les pèlerins qu'il avait embarqués se trouvait le seigneur et diplomate portugais Martin Mendes de Berredo, comme on l'apprend par une lettre d'Alphonse V d'Aragon au doge de Venise du 5 janvier précédent. À son retour à Venise, non seulement le gentilhomme ne retrouva pas les biens qu'il avait déposés dans la cité de la lagune avant son départ, mais il fut accusé de complicité dans la mort de Luca Mantello. Voir M. P. Limão, « Portugal e o Mediterrâneo no tempo do Infante D. Henrique », p. 378, n. 99.

9. Voir É. Crouzet-Pavan, *Venise. Une invention de la ville*, p. 258-260.

10. La relation de Peter Rot est intégralement publiée dans A. Bernoulli, « Hans und Peter Rot's Pilgerreisen », p. 393-408. Le père de Peter, Hans Rot, avait lui aussi fait le pèlerinage à Jérusalem, en 1440.

pour Jérusalem en avril 1453, Rot s'y rencontra avec le prince-électeur qui, venu de Rome, s'apprêtait à faire de même. Il le prit alors dans sa suite, les deux quittant Venise le 11 mai.

On sait également que la nouvelle de la chute de Constantinople, qui fait l'objet de la seconde partie de cette lettre du grand-maître du 30 juin, Frédéric II et Rot l'avaient apprise dès le 12 juin précédent, lorsque le navire qui les portait rencontra, à 20 miles de Modon, trois galères vénitiennes qui avaient fui la capitale byzantine conquise. « C'est ainsi que leurs équipages nous apprirent que les Turcs avaient conquis Constantinople le mardi précédant la Saint-Urbain [29 mai] et tué l'empereur et de nombreuses personnes, et qu'eux-mêmes avaient perdu leurs patrons et plusieurs des leurs, etc. Quand notre pilote et les marins des galères eurent appris cela, d'un commun accord ils ne voulurent plus poursuivre avec nous. Mais le patron offrit ses services à mon seigneur [Frédéric II], l'assurant que s'il voulait toujours poursuivre, il risquerait volontiers sa vie et ses biens pour lui. Mon seigneur tint alors conseil avec tous les siens pour décider quelle route prendre. C'est ainsi qu'à l'heure du soir nous arrivâmes devant la susdite Modon et, peu après, devant une autre cité du nom de Coron, elle aussi possession de la Seigneurie de Venise[11]. » Puis, leur navire fit successivement escale à Candie en Crète (14 juin), puis Jaffa (23 juin), et enfin Jérusalem (28 juin). On a vu que de là le prince-électeur fit savoir au grand-maître son désir de visiter Rhodes, et les réticences du patron Antonio Loredan à se rendre dans cette île pour le voyage du retour. En dépit des belles assurances de Jean de Lastic, il semble bien que les arguments du patron vénitien l'aient emporté : en effet, ayant quitté Jaffa le 9 juillet, le navire (une galéasse) de Loredan passa ensuite dans l'île de Chypre, atteinte dès le 13 juillet. Elle y resta deux jours, puis fila directement sur Venise, où on les retrouve à la fin du mois d'août suivant, « car le patron ne désirait nullement s'attarder », comme le rapporte Peter Rot[12]. Il est vrai que dans sa lettre le grand-maître de Rhodes avait fini sa relation de la chute de Constantinople sur l'évocation

11. *Ibid.*, p. 402-403. Pour une traduction italienne du passage et un commentaire, voir A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 51-52. Il s'agissait des galères d'Alvise Diedo, Gabriele Trevisan et Zaccaria Grioni, les patrons « perdus » étant les deux derniers, qui avaient été faits prisonniers le 29 mai. Peter Rot ne révèle pas l'identité du patron vénitien qui les portait, lui et le prince-électeur, lors du voyage d'aller.

12. A. Bernoulli, « Hans und Peter Rot's Pilgerreisen », p. 407.

de l'énorme flotte que Mehmed II, à l'en croire, s'apprêtait à lancer immédiatement à l'assaut des îles de la mer Égée. Moyennant quoi, le récit du pèlerin bâlois ne fait nulle mention de Rhodes dans son évocation du voyage de retour.

Le récit de la chute de Constantinople livré par le grand-maître Jean de Lastic fait honneur à la réputation de son île en tant que centre d'informations fiables sur le Levant : concises, froidement factuelles, elles se révèlent dans l'ensemble remarquablement exactes [13].

Éditions

Röhring (Reinhold), *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, Gotha, 1889, p. 137-138 (édition complète).

Pertusi (Agostino), *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, Carile (Antonio) éd., Bologne, 1983, p. 54-56 (édition partielle) [14].

Traduction

Lettre envoyée de Rhodes par les Chevaliers de Saint-Jean au margrave de Brandebourg, à Jérusalem [15].

Illustre prince, puissant et magnifique seigneur digne d'être honoré par nous, avant tout cordiales salutations. Par l'intermédiaire du religieux de notre ordre, notre très cher frère dans le Christ Gottfried von Heimbach, nous avons appris oralement que votre illustre seigneurie escomptait voir Rhodes et nos possessions lors de son voyage de retour de son pèlerinage à Jérusalem, et demandait à cette fin un sauf-conduit pour le patron et les marins de la galéasse vénitienne de pèlerins qui doit le transporter. Nous, eu égard à l'immense réputation de votre magnificence et à la grande affection qu'elle montre envers nous et notre Religion [16], c'est avec joie que nous aurons à cœur d'honorer et de favoriser votre dessein, pour vous ainsi que pour ceux de votre suite. D'un sauf-conduit cepen-

13. À comparer par exemple avec celles, inexactes dans leur chronologie des prises respectives de Constantinople et Péra et exagérées quant à l'ampleur des massacres, livrées à Venise par Giovanni Capello dans sa lettre à Alberto Dolceto, p. 543.

14. Une autre édition partielle avait été donnée précédemment par N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 497-499, et Idem, *Notes et extraits,* IV, p. 63.

15. Frédéric II de Brandebourg (1440-1470). Voir l'introduction *supra*.

16. « La Religion » était le nom qu'utilisaient les chevaliers de Rhodes, puis de Malte pour désigner leur ordre.

dant, nous ne voyons pas la nécessité, car notre cité de Rhodes est commune et libre pour toutes les nations chrétiennes et jamais il n'a été trouvé que notre Religion ait infligé ou ait eu l'intention d'infliger aux autres chrétiens quelque guerre, offense, dommage ou violence que ce soit : au contraire, tous peuvent librement et sûrement accéder à Rhodes, y faire commerce ou s'y instruire, selon leurs propres volontés. Si vraiment le patron et les marins de la galéasse susdite, comme il appert de votre pétition, doutent de pouvoir accéder à Rhodes, nous nous en étonnons : pourquoi en effet demander cela, quand nous avons bonne paix, et entendons la conserver, avec la Seigneurie de Venise et ses sujets ? Le patron avec ses marins peut librement venir à Rhodes sans aucune retenue, comme il le voudra : qu'il y accède, comme les Vénitiens ont toujours eu l'habitude de le faire.

C'est avec une grande douleur au cœur que nous avons décidé de faire savoir à votre illustre seigneurie ce qui suit : alors que le Grand Turc assiégeait Constantinople par mer et par terre, il a pris finalement la cité par les armes le 29 mai dernier ; il a tué l'empereur de Constantinople [17], a tranché la tête de nombreux nobles [18], a livré la ville entière au pillage et commis de nombreuses cruautés. Sans combat il a également obtenu la cité de Péra, que les Génois tenaient, l'a soumise au tribut, a détruit ses murs [19], et il a fait de même pour les murs de Constantinople. Il paraît qu'il prépare maintenant une énorme flotte, parce qu'il a l'intention de soumettre au tribut toutes les îles de la mer Égée, voire, s'il le peut, de les détruire ; en effet, son cœur s'est empli d'arrogance et il s'enorgueillit à l'idée d'égaler voire même de surpasser les actions d'Alexandre le Grand de Macédoine [20]. Il menace même, ce qu'Alexandre n'a jamais fait, de pénétrer avec son armée et sa puissance en Italie et dans les régions occidentales, pour voir si la fortune lui est aussi favorable qu'elle s'est révélée l'être pour les

17. Si Constantin XI périt bien du fait des Ottomans, l'expression *(imperatorem Constantinopolitanum interfecit)* est maladroite puisqu'elle pourrait laisser penser que, tombé aux mains de Mehmed II, il aurait été exécuté sur ordre de ce dernier. En réalité l'empereur mourut lors des combats.
18. Le grand-maître se fait ici l'écho de l'exécution en masse des plus hauts dignitaires byzantins ordonnée par Mehmed II le 1er juin 1453. Voir en priorité la lettre d'Isidore de Kiev à Bessarion, p. 595, Kritoboulos d'Imbros, p. 312-313, et Chalkokondylès, p. 340.
19. Pour le sort de Péra, voir les clauses des privilèges *(ahdname)* octroyés à l'ex-colonie, p. 516-518, et les lettres d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 527-534, et de Franco Giustiniani, p. 737-740. Ses murailles ne furent démantelées qu'en partie.
20. Sur l'intérêt marqué de Mehmed II pour Alexandre le Grand, voir par exemple la lettre d'Isidore de Kiev à Bessarion, p. 595, n. 75.

régions orientales. C'est pourquoi tous les rois et princes chrétiens doivent être attentifs à la manière de résister, si Dieu n'y pourvoit pas, à la férocité et à la puissance de ce tyran mû par le désir de détruire les chrétiens, et ils doivent réunir toutes leurs forces en vue de la ruine du Turc ; ce sera facile, s'ils se rassemblent et s'associent dans l'unité, la paix et la charité, et s'ils s'accordent pour l'honneur de la foi catholique et la protection de la chrétienté, afin que la secte mahométane ne sévisse pas plus longtemps à l'encontre des fidèles du Christ ; qu'ils demandent au Dieu tout-puissant que par sa grâce, il pourvoie là où les forces humaines ne suffisent pas, qu'il vous garde dans votre vœu et qu'il conduise avec bonheur votre seigneurie jusqu'à notre ville de Rhodes.

Donné à Rhodes, dans notre couvent, le dernier jour de juin 1453.

BENVENUTO, CONSUL D'ANCÔNE [1]

Rapport sur le siège de Constantinople

(Ancône ?, *ca* juin 1453)

Introduction

Lorsque Agostino Pertusi a publié ce document en 1980, à partir du Cod. Guelf. 42.3 Aug. 2° (Heinemann-Nr. 2505) de la bibliothèque de Wolfenbüttel, il le croyait inédit. Or ce texte avait bénéficié d'une publication antérieure, en 1890, mais à partir d'un autre manuscrit, le Cod. E VI 26 de la bibliothèque de l'université de Bâle, contenant la chronique d'Erhard von Appenwiler (1439-1471) [2]. Pourquoi ce dernier avait-il choisi d'inclure ce document dans sa chronique mondiale, et surtout, comment y avait-il eu accès ? On ne saurait dire, et le fait que les manuscrits des deux seules versions de ce qui peut être qualifié de rapport sur le siège et la chute de Constantinople, se trouvent en terre germanique – alors que la vraisemblance plaiderait pour un rapport adressé à la ville d'Ancône –, laisse perplexe.

Dans l'un comme dans l'autre de ces exemplaires, le document ne comporte ni adresse, ni date, et l'auteur, le consul des Anconitains à Constantinople Benvenuto, demeure à ce jour un inconnu : son nom de famille n'est pas donné, et rien ne permet de l'identifier plus précisément. Agostino Pertusi et Antonio Carile ont postulé qu'il était peut-être un certain Benvenuto di Candrio, connu des chroniques anconitaines depuis 1428,

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli et Thierry Ganchou, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Pour ces éditions, voir *infra*.

date à laquelle il fut envoyé par le Conseil de la ville au lieutenant des Marches d'Ancône afin que ce dernier révoque l'interdiction faite à la commune d'Ancône de battre des monnaies d'argent[3]. Néanmoins, les liens de ce personnage avec l'Orient étant inexistants, cette proposition d'identification apparaît peu convaincante. En effet, pour des raisons évidentes d'efficacité, lorsque les pouvoirs étrangers procédaient au choix d'un consul pour défendre les intérêts de leur communauté à Constantinople, ils avaient généralement le souci de distinguer une personnalité issue de ces dernières, ou du moins un de leurs concitoyens familiers des réalités orientales comme des besoins de leurs marchands[4]. Ajoutons qu'une correction injustifiée du texte pratiquée par Carile dans son édition – et en général une incompréhension commune à Pertusi et Carile d'un même passage, certes peu clair, du texte – a contribué à compliquer encore ce problème d'identification, puisqu'elle invitait à faire du consul Benvenuto un grand duc* de la cour de Constantinople ayant compté parmi les « grands barons » du dernier empereur byzantin[5]. Tout ce que

3. A. Carile, publiant en 1983 ce document dans l'édition posthume A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, l'a signalé comme inédit (p. 3), ignorant étrangement sa publication réalisée trois ans plus tôt par son maître (A. Pertusi, « The Anconitan Colony »). Cependant il est visible qu'il a élaboré son commentaire à partir des notes laissées par A. Pertusi, puisque l'argumentation est très similaire dans les deux publications : ainsi de l'identification du consul Benvenuto proposée avec Benvenuto di Candrio (A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 2 ; A. Pertusi, « The Anconitan Colony », p. 209).

4. À tout prendre, la candidature du patron anconitain Benvenuto Scottivolo de feu Filippo, sur le navire duquel prit place deux fois le voyageur Cyriaque d'Ancône – en 1428 vers Chio et en 1436 vers Alexandrie (F. Scalamonti, *Vita viri clarissimi et famosissimi Kyriaci Anconitani*, p. 121, § 63) –, apparaîtrait plus justifiée.

5. A. Pertusi, « The Anconitan Colony », p. 210 : « We read that he had received a courtly title : "magnus dux baro inperatoris", something fairly common in those days for the leaders of foreign communities in Constantinople » ; A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 1 : « Benvenuto, che dichiara egli stesso di esser "in Constantinopoli consul" degli Anconetani, e per di più "magnus dux baro imperatoris" – ciò che era abbastanza comune per i capi delle comunità straniere a Bisanzio verso la metà del sec. XV –, cioè insignito di una alta dignità aulica bizantina ». Cette affirmation selon laquelle l'empereur byzantin, dans les derniers temps de Byzance, aurait communément revêtu de titres auliques les chefs des communautés étrangères, nullement confirmée par la documentation, est déjà très surprenante. En réalité le texte énumère ici plusieurs chefs de la défense : évoquant ceux qui encadraient quelque 300 commandants, Benvenuto se cite lui-même après avoir évoqué le baile* des Vénitiens ; puis il évoque un « grand duc*, baron de l'empereur », qui n'est autre, à l'évidence, que le *seul* grand duc* bien connu lors du siège, Luc Notaras. A. Pertusi, « The Anconitan Colony », p. 208, n'a pas vu qu'il s'agissait d'une énumération, ce qui l'a conduit à introduire une ponctuation maladroite dans le passage, le coupant par un point-virgule tout en postulant en fin de phrase une lacune non justifiée : *Item quod provisores solum per terram erant 300, quorum caput erat baiulus Venetorum ; predictus Benevenutus, consul, Anchonitanus civis et magnus dux baro inperatoris* <. . .>. Dans son édition, si A. Carile n'a introduit ni un point-virgule ni supposé une lacune finale (A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 5), il a corrigé d'autorité – une correction justifiée *ibid.*, n. 40 – le *et* par un *erat* : *Item quod provisores solum per terram erant 300,*

l'on peut dire sur lui, c'est qu'il dut succéder comme consul des Anconitains à Filippo Alfieri, attesté entre 1418 et 1444[6].

En dépit de quelques difficultés d'interprétation dues à une rédaction pas toujours claire, le rapport du consul Benvenuto frappe par son exactitude : les informations concises qu'il donne sont corroborées par la plupart des principaux témoins du siège, notamment ses données chiffrées. Certaines informations ne se trouvent pas ailleurs, ainsi par exemple de l'édit promulgué par Mehmed II – deux jours avant le début du siège (2 avril 1453) ou deux jours avant le dernier assaut (27 mai 1453) ? – , qui aurait autorisé les Byzantins à quitter Constantinople *via* Péra, en toute sécurité pour leurs personnes comme pour leurs biens.

La présente traduction est basée sur le texte du ms. de Wolfenbüttel utilisé par Pertusi et Carile. Les leçons divergentes données par le ms. de Bâle ont été privilégiées lorsqu'elles paraissaient plus justifiées ; elles sont signalées en note.

Éditions

Bernoulli (August), « Die Chronik Erhards von Appenwiler 1439-1471, mit ihren Fortsetzungen 1472-1474 », dans Idem éd., *Basler Chroniken*, IV, Leipzig, 1890, p. 310-312.

Pertusi (Agostino), « The Anconitan Colony in Constantinople and the Report of Its Consul, Benvenuto, on the Fall of the City », dans *Charanis Studies. Essays in honor of Peter Charanis*, Laiou-Thomadakis (Angeliki) éd., New Brunswick, New Jersey, 1980, p. 207-208.

Pertusi (Agostino), *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, Carile (Antonio) éd., Bologne, 1983, p. 4-5.

---

quorum caput erat baiulus Venetorum, predictus Benevenutus, consul Anchonitanus civis erat magnus dux baro inperatoris. Or le manuscrit de Bâle, inconnu de A. Pertusi comme de A. Carile, ne porte pas plus ce mot *erat* que celui de Wolfenbüttel. La difficulté vient bien sûr de ce que Benvenuto, commençant son énumération par le baile* vénitien, aurait dû citer ces « têtes » de la défense au pluriel (*capita erant* au lieu de *caput erat*), mais dans un texte aussi maladroitement rédigé, une telle erreur n'a rien de surprenant. La traduction anglaise de M. Philippides, *Byzantium, Europe and the Early Ottoman Sultans*, p. 197-199, fautive puisque basée sur l'édition Pertusi, a de plus omis les mots *magnus dux* : « There were only 300 land commanders under the orders of the Venetian bailo. The aforementioned Benvenuto, the consul, an Anconitan citizen and great baron of the emperor... ». C'est pourquoi, dans M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 31, il est *seulement* signalé que Benvenuto « served as the Anconan consul in Constantinople and was a *baro imperatoris*, "a baron of the emperor", as he proudly styles himself ». Les auteurs (*ibid.*, p. 31) signalent également que « the date of the manuscript is given as "Venice, July 31, 1453" ». En réalité, ni le texte du manuscrit de Wolfenbüttel, auquel il est fait allusion ici, ni celui du manuscrit de Bâle ne portent de dates topiques.

6. Dès son arrivée à Constantinople en octobre 1418, Cyriaque d'Ancône rencontra « son parent Filippo Alfieri, l'excellent consul ici des citoyens d'Ancône » (F. Scalamonti, *Vita viri clarissimi et famosissimi Kyriaci Anconitani*, p. 38-39, § 38). Un document inédit l'atteste toujours en poste le 17 avril 1444.

Traduction

Benvenuto, citoyen d'Ancône, consul à Constantinople, certifie avoir été témoin de tous les événements décrits ci-dessous, sauf en ce qui concerne la mort de l'empereur et celle des commandants, qu'il n'a su que par ouï-dire [7].

Premièrement, le quatrième jour d'avril, l'empereur des Turcs vint de nuit avec son armée devant la cité de Constantinople et le jour suivant, son armée fut complétée sur terre et prit place sur mer.

De même, il y eut 60 000 pavillons [8] sur terre, c'est-à-dire soixante mille.

De même, il y eut sur mer, entre fustes, c'est-à-dire caïques, et galées, 300 navires, c'est-à-dire trois cents [9].

De même, au total il y avait 300 000 hommes sur terre, c'est-à-dire trois cent mille [10].

De même, il y eut sur mer 36 000 hommes, c'est-à-dire trente-six mille.

De même, il y avait une bombarde qui envoyait en même temps trois pierres de tailles inégales : la pierre la plus grosse était d'un poids de 1 300 livres, c'est-à-dire mille et trois cents livres [11] ; les deux autres pierres, plus petites [12], étaient d'un poids de 300 livres, c'est-à-dire trois cents [13].

De même, son campement, ou son armée, resta devant ladite cité depuis le 4 avril jusqu'au 29 mai, soit 56 jours inclus.

De même, chaque jour il menait trois fois le combat sur terre en divers lieux avec des bombardes, des flèches et des balistes.

De même, jusqu'à ce que Giustiniani Longo, qui gardait avec l'empereur de Constantinople et ses nobles une brèche faite par les bombardes,

7. *nisi ex auditu* : passage omis dans le ms. Wolfenbüttel.
8. Tentes militaires.
9. Wolfenbüttel : *Item quod fuerunt inter galeas et fustes per mare 300, tria milia*. Bâle : *Item quod fuerunt inter fustes, scilicet kaiken, et galeas, per mare 300, scilicet tres centos*.
10. Les chiffres donnés par le ms. de Bâle sont divergents, mais incohérents dans leur transcription en lettres : *Item inter omnes homines fuerunt per terram 600 000, scilicet centies sexaginta milia*. La leçon Wolfenbüttel a donc été privilégiée.
11. *Scilicet mille et trecentas libras* : passage omis dans le ms. Wolfenbüttel.
12. *minores* : mot omis dans le ms. Wolfenbüttel.
13. Wolfenbüttel : *...erant ponderis 600 librarum pro quolibet 300 librarum*. Bâle : *...erant ponderis libris 300, scilicet trecentum*.

se fut enfui avec 36[14] hommes, la cité fut défendue de manière si vaillante par ceux qui étaient là que, parmi ceux qui gardaient la cité, seulement 40 personnes furent tuées, et parmi les Turcs plus de 7 000.

De même, le 28 mai, de nuit, commença la guerre par mer et par terre tout autour de la cité, et ceux qui étaient sur les murailles résistaient de la meilleure façon au Turc, mais après que le susdit Giustiniani se fut enfui, alors que se levait le 29 mai, à la mi-journée, la cité de Constantinople fut prise.

De même, il a entendu dire par un trompette que l'empereur des Grecs avait été tué et sa tête présentée au seigneur des Turcs sur une lance.

De même, il ne sait rien de précis concernant le révérendissime seigneur cardinal[15], si ce n'est que ce dernier se tenait sur les murs pour assurer leur garde. Il a vu néanmoins beaucoup d'hommes, morts et vivants, jetés au bas des murs.

De même, deux jours avant de commencer la guerre, l'empereur des Turcs avait publié un ban ou un édit, disant que tout chrétien pouvait sortir librement en empruntant la route de Péra ; sinon, quiconque serait trouvé ensuite dans la cité, s'il était pris, et s'il avait huit ans ou plus, serait tué sans qu'il lui soit fait grâce[16].

De même, l'empereur des Turcs livra pendant deux jours la cité tout entière aux saccageurs[17].

De même, il y avait 11 000 [pas] de murailles à garder, c'est-à-dire onze mille[18].

De même, pour garder les murailles avec le révérendissime seigneur cardinal, il y avait 7 000 hommes, c'est-à-dire sept mille[19].

14. Le reste de la phrase manque complètement dans le ms. de Bâle. Il n'en reste pas moins qu'il donne le chiffre de 36 hommes, plus vraisemblable que celui de 360 donné par celui de Wolfenbüttel.
15. Isidore de Kiev.
16. L'information est inédite. Voir introduction.
17. Ou pillards. Wolfenbüttel : *Item quod per duos dies dedit civitatem et singula ad predam sakmanis*. Bâle : *Item imperator Turcorum per duos dies dedit civitatem et omnia et singula ad predam sacommanis*. Peut-être s'agit-il d'une déformation de *sekban*, ou *seymen*, littéralement « valet de chiens », qui désigne un certain nombre de compagnies de janissaires. Pour le débat sur le nombre de jours de pillage concédés aux soldats, voir dans ce volume le chapitre de N. Vatin « Redonner vie à la Ville », p. 1275, n. 2.
18. *Scilicet undecim milia* : passage omis dans le ms. Wolfenbüttel.
19. Là encore les deux manuscrits divergent sur les chiffres. Wolfenbüttel : *cum reverendissimo domino cardinali 7 000*. Bâle : *cum reverendissimo domino cardinali 11 000, scilicet undecim milia*.

De même, les commandants, qui subvenaient aux nécessités [20], étaient seulement sur terre 300, et à leur tête il y avait le baile * des Vénitiens [21], ledit Benvenuto, consul anconitain, et le grand duc *, baron de l'empereur [22].

De même, tous les commandants susdits, à ce qu'il croit, furent tués ; lui seul s'enfuit, parce que tous les autres étaient restés à pied [23] sur la place.

20. … *qui duxerunt necessaria* : passage omis dans le ms. Wolfenbüttel. Il faut comprendre sans doute qu'ils se déplaçaient au gré des nécessités des combats.
21. Girolamo Minotto.
22. Luc Notaras.
23. C'est-à-dire dépourvus de chevaux pour fuir jusqu'au port et embarquer sur les navires.

FRÈRE GIROLAMO
DE' STUFI DE FLORENCE (OFM)

Lettre au cardinal Domenico Capranica [1]

(Candie, le 5 juillet 1453)

Introduction

Le théologien et officier palatin Henri de Soemmern avait déjà en main cette lettre lorsqu'à Rome, le 11 septembre 1453, il rédigea sa propre missive : elle lui avait été remise par son destinataire, le cardinal Domenico Capranica. Il la cite comme celle qu'écrivit « le vicaire de l'ordre des [frères] mineurs de la province de Candie » [2]. L'auteur livre son prénom et son lieu d'origine dans l'introduction : « frère Girolamo de Florence, indigne vicaire de la province de Candie de l'ordre des frères mineurs. » L'identification avec le prédicateur franciscain Girolamo de' Stufi de Florence paraît assurée, même si elle est seulement permise par la tradition historiographique franciscaine qui mentionne, sans repères chronologiques, les séjours que fit ce dernier dans l'île de Chypre puis dans celle de Crète [3]. La lettre est écrite du couvent Saint-François de Candie, où Girolamo résidait alors, et elle est adressée à Rome au cardinal Domenico Capranica, en sa qualité de protecteur de l'ordre franciscain.

1. Traduction du latin par Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes par Thierry Ganchou.
2. Voir N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 314 ; M. Philippides, *Mehmed II the Conqueror*, p. 128.
3. Voir B. Mazzara, *Leggendario francescano*, p. 300 ; S. Castet, *Annales des frères mineurs*, p. 248. Une recherche spécifique menée dans les riches minutiers des notaires* de Candie conservés aux archives d'État de Venise pourrait peut-être prouver sa présence dans le monastère franciscain de Candie après 1449 – année où il est encore attesté en Italie –, et jusqu'en 1453 au moins. Il mourut

Frère Girolamo de' Stufi n'est pas un témoin direct des événements. Il vient d'en recueillir la nouvelle de personnes venues se réfugier à Candie, au premier rang desquels on a voulu placer, certainement à tort, Isidore de Kiev[4]. Sa lettre fournit d'ailleurs peu d'éléments factuels. Elle constitue plutôt une déploration, ainsi qu'un appel au sursaut de la part des chrétiens, appel que Girolamo souhaite voir transmis au pape, aux cardinaux et aux souverains.

Édition

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, II, *L'eco nel mondo*, Milan, 1976, p. 30-39[5].

Traduction

Au révérendissime père et maître dans le Christ, monseigneur de Capranica, par miséricorde divine cardinal de la sainte Église romaine et très pieux protecteur[6], le frère Girolamo de Florence, indigne vicaire de la province de Candie de l'ordre des frères mineurs, avec la plus haute recommandation.

Ayant su la nouvelle douloureuse, pénible et très amère de la perte de la Ville de Constantinople, cruellement conquise ces derniers jours avec une puissance terrible par le Turc perfide, pernicieux, persécuteur des chrétiens, une nouvelle que peut-être votre Seigneurie a apprise non sans une grande stupeur par un autre moyen, je la rapporte à votre piété avec force larmes et très grande douleur. En une telle circonstance, si nous voulons rendre compte pleinement ou même partiellement à votre Sei-

---

en tout cas à Florence après 1465, ultime année où on le trouve mentionné dans les annales franciscaines. Pour sa biographie, peu connue, voir les données supplémentaires réunies par A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 30.

4. A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 30. Certes, Isidore de Kiev était arrivé à Candie déjà depuis quelques jours lorsque Girolamo écrivit sa lettre, et il se trouve qu'Isidore écrivit directement à Capranica le lendemain même. Cependant, si Girolamo avait rencontré le cardinal et s'était entretenu avec lui, on voit mal comment il n'aurait pas signalé ce fait à Capranica, dont il devait savoir l'amitié ancienne qui le liait à Isidore. Voir la lettre du familier d'Isidore de Kiev à Domenico Capranica, p. 603-604.

5. D'après le ms. Munich, Staatsbibliothek, lat. 4689, f. 144^{v}-145^{r}, également mis à contribution par N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 520, qui a publié le texte partiellement.

6. C'est-à-dire protecteur de l'ordre franciscain. Pour la biographie du cardinal Domenico Capranica, voir l'introduction de la lettre que lui adressa Isidore de Kiev, p. 603-605.

gneurie du massacre de trois mille très nobles chrétiens des deux sexes, de la destruction de toutes choses et de tous biens et l'anéantissement total du culte du Christ, une lettre, quelle que fût sa taille, serait certes bien loin de suffire, et même un grand livre n'y réussirait pas. On peut le dire, très éminent père, un tel malheur, jamais encore ouï depuis le début du siècle, fut si atroce et si monstrueux qu'il doit vraiment provoquer la compassion. En effet, les soldats turcs eux-mêmes, bien qu'enivrés de fureur contre les chrétiens, en éprouvaient quelque pitié, poussés par la simple nature humaine [7]. Seul leur roi Mehmed, qui ne doit certes pas être appelé homme, mais la pire des bêtes, semblait s'engraisser de façon insatiable du sang des chrétiens sans la moindre humanité. Et le malheur s'ajoutant au malheur, il soumit la ville voisine de Péra, jadis aux Génois, en détruisit les murs et la fit habiter aussitôt par ses Turcs [8] ; et, ce qui est plus grave, toutes les villes et tous les lieux de la mer mineure [9] semblent déjà être soumis à sa puissance [10], tout l'Orient enfin, habité aussi de chrétiens, semble avoir perdu tout espoir et toute confiance.

Au vrai, très honorable père, il ne nous sert à rien de persister dans les lamentations et la douleur, c'est au contraire le temps des remèdes, et non des plaintes : dans le malheur, en effet, le glaive est suspendu sur nos têtes, et ce tyran, le plus cruel de ceux qui furent jamais contre les chrétiens, suit un plan terrible, maléfique, plein en somme d'un esprit diabolique. Il dispose en outre de forces et d'une puissance terrestre et maritime formidable, il est tout gonflé de sa toute dernière victoire et est naturellement rempli d'orgueil. Enfin, de tout son esprit ennemi de la croix du Christ et blasphémateur perfide du nom du Christ, il est disposé à répandre même son propre sang pour se déchaîner à mort contre les chrétiens. Pourtant,

7. A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 433, n. 4, propose de mettre cette clémence sur le compte de l'origine chrétienne de nombre de combattants de l'armée ottomane, qui auraient pu avoir pitié de leurs coreligionnaires et les auraient épargnés. L'explication est tout autre. En fait, les vainqueurs imaginaient une défense bien supérieure en nombre à ce qu'elle était en réalité et c'est pourquoi, à leur entrée dans la ville, s'attendant à des combats acharnés ils ne firent au début pas de quartier ; puis, se rendant compte au fur et à mesure qu'ils avaient surévalué le nombre des défenseurs, ils préférèrent les capturer plutôt que les tuer.

8. Sur le sort de la colonie génoise de Péra, voir les privilèges consentis aux Pérotes par Mehmed II le 1er juin 1453, p. 516-518, et la lettre du dernier podestat * Angelo Giovanni Lomellino, p. 527-534.

9. C'est-à-dire la mer Égée, par opposition à la mer majeure, à savoir la mer Noire.

10. À cette date du 5 juillet 1453, la soumission des divers pouvoirs égéens à Mehmed II, par le moyen du paiement – ou d'une augmentation substantielle – du tribut, était soit déjà effective en effet, soit sur le point de l'être.

aussi maléfiques que soient ses dispositions, aussi extrême que soit sa puissance, il n'aurait pu réussir si les secours des chrétiens s'étaient portés à temps et de façon opportune à l'encontre de ce massacre, et s'ils avaient protégé ces terres, même à un faible coût [11] ; mais peut-être la divine piété a-t-elle permis cela afin que la vertu et la puissance des chrétiens, grandement terrifiées, se redressent désormais en armes avec plus de courage et de virilité, comme il est nécessaire, avec l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ, dont la défense est en cause : le Seigneur a en effet le pouvoir de relever ce qui s'est effondré, de restaurer ce qui a été détruit et de réconforter ceux qui tremblent de peur.

Aussi, très vénérable père, nous, vos humbles fils, avec tous les autres frères de votre ordre qui vivent dans ces régions orientales, ainsi que tous les fidèles du Christ qui y demeurent et qui sont tous absolument frappés de stupeur, nous vous exhortons, vous prions et, suppliants, à genoux, conjurons votre piété – pour la juste foi au nom de Dieu Jésus-Christ, pour la véritable foi chrétienne que vous soutenez, pour toute votre personne et votre humanité, dont on n'a jamais vu la pareille d'homme à homme – autant que votre Seigneurie le jugera opportun, de déposer vos très insistantes supplications aux pieds de notre très saint seigneur le pape, et de les transmettre également aux pieuses oreilles des révérendissimes seigneurs cardinaux, de l'empereur [12], de tous les rois, princes et souverains chrétiens, afin que la chrétienté se dresse rapidement et puissamment en armes et que les ennemis de la croix du Christ soient anéantis. Le Seigneur donnera certes le courage à son peuple, lui qui châtie pour que l'on se corrige, et non pour être livré à la mort. Il ne faut pas en effet juger cruel le Dieu tout puissant, car il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui, et on ne doit pas non plus perdre confiance en la sagesse humaine, car une fois obtenue, surtout en Italie, la paix et la concorde entre les chrétiens, alors les territoires et les grandes puissances chrétiennes pourront très facilement, avec l'aide de la clémence divine, s'unir efficacement et rapidement, afin que soient aisément exterminées et réduites à néant la superbe et l'audace de ce perfide Mehmed, avec toute

11. Exprimé par un religieux d'Orient, donc relativement proche du théâtre des événements, ce jugement ne manque pas d'intérêt : selon notre auteur, la prise de Constantinople aurait pu être évitée à peu de frais si les puissances chrétiennes avaient été capables de coordonner leurs efforts de secours et de les envoyer à temps.

12. L'empereur germanique Frédéric III de Habsbourg.

la grâce et l'aide de Dieu : qu'il concède à votre si grand malheur la grâce de la consolation, celui qui vit et règne béni dans les siècles, et qu'il conserve longtemps et avec bonheur votre révérendissime Seigneurie.

Le 5 juillet 1453, de Saint-François de Candie[13].

13. Le couvent Saint-François de Candie existait au moins depuis 1242. C'est là qu'entra dans les années 1360 comme franciscain le Crétois Pierre Philargès, futur antipape Alexandre V (1409-1410), qui fut l'un de ses principaux bienfaiteurs. Sa bibliothèque était renommée. Voir en particulier G. Hofmann, « La biblioteca scientifica », p. 317-360.

ALPHONSE V D'ARAGON

Lettre au pape Nicolas V[1]

(Naples, le 6 juillet 1453)

Introduction

Cette lettre, publiée depuis 1902 mais non incluse dans la collection Pertusi[2], émane d'une figure majeure de son temps : Alphonse V d'Aragon et de Naples, un souverain qui entendait disputer à Gênes et à Venise leur suprématie sur la scène orientale. Depuis qu'il s'était rendu maître de Naples en 1442, ce monarque se posait résolument face à Byzance comme une alternative crédible à ces deux Républiques italiennes[3]. Et cela avec succès : son faste, ses rodomontades, mais surtout sa puissance navale, de plus en plus agissante en Méditerranée orientale, avaient fort impressionné à la cour de Constantinople. Les derniers empereurs byzantins Jean VIII et Constantin XI avaient beaucoup misé sur lui devant la menace ottomane, et les échanges diplomatiques avec Naples avaient été intenses dans ces années 1440-1450. Mais en dépit de ses promesses réitérées d'envoyer du secours – telle celle, formulée encore à l'empereur dans une lettre du 21 mars 1453, de l'envoi « tout de suite » (*quamprimum*) de quatre navires qui devaient être commandés par son amiral Villamarina[4] –, seules des dispositions pour ravitailler en grains la capitale assiégée furent vraiment mises en œuvre ; là encore beaucoup

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. A. Pertusi, *La caduta*, I-II.
3. Voir de manière générale C. Marinescu, *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon*.
4. F. Cerone, « La politica orientale », p. 610-611.

trop tard[5]. Ce n'est en effet que le 24 mai 1453 que le roi écrivit à l'empereur pour lui annoncer que les deux navires chargés du froment demandé étaient enfin prêts à appareiller pour Constantinople[6]. Si bien que l'annonce de la catastrophe trouva toujours bloqués à Naples les ambassadeurs byzantins venus négocier l'achat de ce froment – qu'ils payèrent bel et bien… –, tandis que les navires catalans ainsi que leur cargaison qui avait été embarquée à Manfredonia, dans les Pouilles, furent contraints de s'arrêter à Candie, en Crète vénitienne. Comme on le voit par cette lettre où il annonçait au pape Nicolas V la nouvelle du désastre oriental, quoique personnellement peu efficace dans cette affaire, le monarque n'hésitait pas à accabler les autres Occidentaux, quand bien même ces derniers avaient au moins tenté quelque chose. Nombreux ont été certes les contemporains à juger que la retraite immédiate du commandant génois Giovanni Giustiniani Longo, sitôt sa blessure reçue, avait précipité la désorganisation de la défense et donc eu une responsabilité décisive sur son écroulement final[7]. Mais nul, hormis le roi d'Aragon, n'a été jusqu'à accuser de trahison le généralissime de la défense ! On se tromperait en tout cas en pensant qu'une telle accusation se trouvait directement formulée dans les rapports perdus qui venaient de parvenir à Alphonse. C'est plus vraisemblablement la conclusion toute personnelle que le roi tirait de leur lecture, et il faut y voir simplement le reflet de la vieille « haine d'Alphonse pour les Génois et pour tout ce qui était génois, une haine inextinguible et irrésistible », comme le dit justement son biographe Francesco Cerone[8]. De fait Alphonse V porte une lourde part de responsabilité dans l'entreprise de propagande antigénoise systématique qui se déchaîna peu après, et visa à faire des Génois les premiers responsables de la chute de Constantinople. Rappelons aussi que le 24 juin précédent, l'un des commandants de la flotte royale avait arraisonné la nef génoise Squarzafica – qui s'en revenait de Chio avec à bord une cargaison d'une valeur fabuleuse de 150 000 ducats –, et l'avait conduite triomphalement à Naples[9] : une agression qui équivalait en l'espèce à une déclaration de guerre d'Alphonse contre la République ligure.

5. Voir aussi les accusations contenues dans la lettre du noble vénitien anonyme du 30 juin 1453, p. 551.
6. F. Cerone, « La politica orientale », p. 621.
7. Jusque ses compatriotes le podestat* Angelo Giovanni Lomellino (voir p. 527) et l'archevêque Leonardo de Chio (voir p. 722-723).
8. F. Cerone, « La politica orientale », p. 631.
9. Sur cette affaire, voir la lettre du 16 août 1453 du chancelier de Gênes Giacomo Bracelli, p. 680.

Fonds

Barcelone, Archivo della Corona de Aragon, *Cancilleria*, reg. 2661, f. 21r.

Édition

Cerone (Francesco), « La Politica orientale di Alfonso d'Aragona », *Archivio Storico per le province Napoletane* 27 (1902), p. 629-630.

Bibliographie

C. Marinescu, *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon*, p. 255.

Traduction

Très saint père, etc. Ces tout derniers jours, il nous a été rapporté que les Turcs ont pris d'assaut la ville de Constantinople. Comme nous avons tenu le fait pour incertain, nous n'avons pas jugé utile de le faire savoir à Votre Sainteté, estimant qu'il était plutôt faux que vrai, puisque nous n'avions pas de nouvelle vraiment assurée. Mais maintenant, par une galéasse de France qui a abordé récemment à Messine en provenance d'Orient[10], ainsi que par une lettre de l'illustre [Giovanni] Antonio Orsini del Balzo, prince de Tarente et grand connétable de notre royaume de Sicile[11], cher collaborateur et fidèle conseiller nôtre, nous sommes très sûrement informé de ce que, le 28e jour du mois de mai dernier, du fait de la trahison[12] d'un certain Giovanni Longo Giustiniani, Génois, à qui l'empereur des Romains*[13] avait confié la garde d'une porte de cette Ville, ladite Ville ainsi que Péra ont été prises par le Grand Turc, et que là

10. Cette galéasse de France *(galeatiam Francie)* était l'une des six galées qui appartenaient au célèbre Jacques Cœur, grand argentier du roi Charles VII, au moment de son arrestation en 1451. L'événement ne mit pas un terme à leur navigation : sous la direction de leurs anciens patrons, avec la protection du pape et celle, justement, du roi d'Aragon, elles continuèrent à fréquenter l'Égypte, Rhodes, Chio et la Sicile, à partir de Marseille et Montpellier. La condamnation définitive de Cœur par le tribunal royal, intervenue le 29 mai 1453 (!) signa certes leur mise sous séquestre, mais il fallut bien qu'elles s'en reviennent pour être appréhendées... Celle dont parle Alphonse V devait être la *Saint-Michel*, qui était patronnée par Guillaume Guimard et que l'on trouve attestée à Palerme le 28 juin 1453 (H. Bresc, « Marchands de Narbonne et du Midi en Sicile (1300-1460) », p. 99).

11. Sur le personnage, voir A. Kiesewetter, « Orsini del Balzo, Giovanni Antonio », p. 131-134.

12. « ... du fait de la trahison » *(proditione)*. Le sens du mot est clair, et l'accusation inédite (cf. l'introduction ci-dessus). Sur Giovanni Giustiniani Longo, voir sa biographie p. 1298-1299.

13. « l'empereur des Romains* » *(Romeorum Imperator)*. Alphonse donne ici à Constantin XI son titre officiel conforme aux usages de la chancellerie byzantine, au lieu du plus habituel *Imperator Constantinopolis*.

ont trouvé la mort de plusieurs milliers d'hommes fidèles au Christ, et en particulier l'empereur lui-même, qui a été égorgé. Nous, pensant qu'il n'était pas inutile que Votre Sainteté soit informée de ces faits[14], avons voulu les exposer par la présente, car nous faisons toujours le choix de diffuser des nouvelles, même si elles se révèlent ensuite bien différentes, voire contraires, à ce nous croyions auparavant. S'il en est comme il est rapporté par la rumeur, à moins assurément que le Dieu suprême ne se préoccupe promptement des affaires de ses fidèles, il n'est point douteux que toute la partie orientale sera soumise sous peu à la très cruelle tyrannie du Grand Turc, dévastée par lui de fond en comble et jetée dans la destruction ultime, ce qu'à Dieu ne plaise ! Que le Tout-Puissant protège heureusement votre bienveillante personne pour le bien du gouvernement de Sa Sainte Église !

Donné à Castel Nuovo de Naples le 6e jour de juillet, en l'an du Seigneur 1453.

Alphonse Roi.

Après date et signature, nous faisons savoir à Votre susdite Sainteté que l'un de nos vassaux, qui fut présent lors de la prise de la Ville[15] et qui est arrivé maintenant auprès de nous après avoir échappé à ce danger, a affirmé que tout ce qui a été narré ci-dessus s'est bien passé de cette façon, et en particulier ce qui concerne la mort cruelle de l'empereur, choses dont le cœur de n'importe quel impie serait ému jusqu'à l'affliction.

Le seigneur roi m'a mandaté moi, Arnaldo Fonolleda[16].

À notre très saint et bienheureux seigneur le pape.

14. Une formule inutilement alambiquée *(Id Sanctitati Vestre prefate nequaquam vanum arbitrantes ne nescia esset)*, pour dire : « il est de la plus haute importance que Sa Sainteté connaisse parfaitement ces faits ».

15. L'identité de ce « vassal » du roi présent à Constantinople durant le siège et qui réussit à s'échapper aussi rapidement, reste mystérieuse. Un sujet étranger du roi, ni Catalan ni Napolitain ?

16. Il s'agit du secrétaire et prôtonotaire* royal Arnaldo Fonolleda, qui a rédigé la lettre.

ISIDORE DE KIEV

Lettre au cardinal Bessarion [1]

(Candie, le 6 juillet 1453)

Introduction

Isidore de Kiev (*ca* 1385-1463) est un personnage central de l'histoire finale de Byzance, durant laquelle il a déployé une intense activité en qualité d'homme d'Église, de diplomate mais aussi d'intellectuel. Il fut en effet un copiste prolifique, un bibliophile averti ainsi qu'un lettré et écrivain de grand style. De ce point de vue la période byzantine de son activité fut bien plus riche, car plus précoce, que celle de son fameux « alter ego » le cardinal Bessarion, dont on s'accorde à penser aujourd'hui qu'il était son cadet d'une bonne génération [2]. Mais cette activité byzantine d'Isidore est aussi plus complexe à retracer dans ses différentes dimensions : une difficulté qui explique sans doute que l'on ne dispose toujours pas d'une synthèse biographique sur le personnage qui prenne en compte les dernières avancées de la recherche [3].

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Traditionnellement fixée à 1403, voire à 1399, la date de naissance de Bessarion à Trébizonde a été reportée à 1408, sur la base de solides arguments, par J. Monfasani, « Platina, Capranica, and Perotti », p. 114-136.
3. Un débat divise notamment les spécialistes sur l'ampleur de l'activité de copiste d'Isidore, en raison de la difficulté qu'il y a à identifier sa main avec certitude. Depuis le travail pionnier de G. Mercati, *Scritti d'Isidoro*, voir dernièrement sur la question A. Rollo, « A proposito del *Vat. gr.* 2239 », en particulier p. 379-388. Fondées sur une recherche archivistique remarquable, les pages consacrées à la carrière d'Isidore par Paul Pierling dans le premier tome de son ouvrage de 1906, P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, p. 7-102, conservent leur utilité, d'autant qu'elles constituent l'unique tentative à ce jour d'une synthèse biographique sur le personnage. Le projet d'une nouvelle

La précocité de la faveur impériale témoignée à ce jeune moine péloponnésien – dès 1408 il faisait partie du cercle d'intellectuels réunis autour de l'empereur Manuel II – a nourri bien des hypothèses sur ses origines familiales, qui restent parfaitement dans l'ombre [4]. De retour dans la capitale après un long séjour au Péloponnèse (1411-1429) [5], il est nommé higoumène (abbé) de l'important monastère Saint-Démétrios. En 1434, il est envoyé au concile de Bâle par le patriarche Joseph II et l'empereur Jean VIII. Deux discours qu'il prononça à cette occasion, le premier devant l'assemblée des évêques latins, le second devant le roi de Hongrie Sigismond, témoignent déjà de sa part de prises de position résolument unionistes [6]. En récompense de cette mission, il fut élevé trois ans plus tard au rang de métropolite* de Kiev et de toute la Russie, dont la résidence se trouvait, depuis 1325, à Moscou [7]. À l'issue du concile de Ferrare-Florence (1438-1439) auquel il participa, Isidore fut nommé cardinal par le pape Eugène IV – en même temps que le jeune métropolite* de Nicée Bessarion – une nomination qu'il apprit à Venise le 18 décembre 1439, alors qu'il s'apprêtait avec la délégation russe à retourner vers Moscou, en qualité de légat pontifical chargé de faire appliquer l'Union le long du trajet. Ce voyage, qui dura plus d'un an et demi et vit Isidore multiplier les étapes en Hongrie, Pologne et Lituanie, y célébrant à chaque fois la liturgie dans les deux rites, devait se clôturer à Moscou, où il arriva le 19 mars 1441, par un drame que l'accueil bienveillant qu'il avait reçu auparavant en Russie méridionale ne laissait pas présager. À l'issue de la liturgie officielle dans la cathédrale où il promulgua la bulle d'Union en présence du grand duc de Moscou Vassili II, Isidore fut arrêté sur l'ordre du souverain et jeté en prison. Il parvint à s'échapper au mois de septembre suivant et, après de nombreuses péripéties, à rejoindre

biographie a été annoncé par Peter Schreiner, qui a donné quelques études préparatoires. Voir en particulier P. Schreiner, « Ein byzantinischer Gelehrter », p. 215-221. Sur la biographie d'Isidore, voir aussi *PLP*, n° 8300.

4. Ainsi a-t-on émis l'hypothèse qu'Isidore ait pu être l'un des bâtards, attestés mais non identifiés, du despote* de Morée Théodore I^er^ Paléologue, frère de l'empereur Manuel II. Voir par exemple H. A. Kalligas, *Byzantine Monemvasia*, p. 169-170, n. 98.

5. Il s'y signala notamment, en 1428, par la rédaction d'une pétition adressée au patriarche Joseph II pour le compte du métropolite* de Monembasie Kyrillos. Voir G. Mercati, *Scritti d'Isidoro*, p. 7-14 ; H. A. Kalligas, *Byzantine Monemvasia*, p. 88-89.

6. Voir en dernier lieu M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 277-278.

7. La métropole de Kiev dépendait toujours du patriarcat de Constantinople. La résidence du métropolite* avait été transférée d'abord à Vladimir, à cause de la conquête de Kiev par les Mongols en 1240.

Venise en mai 1443[8]. Il profita de ce passage dans la cité de la lagune pour se faire accorder la citoyenneté vénitienne et l'agrégation au Grand Conseil[9], retrouvant la cour pontificale à Sienne en juillet 1443[10].

Tout retour en Russie lui étant interdit, Isidore se consacra désormais à la propagande pour l'Union dans sa patrie byzantine, multipliant à partir de ce moment les allers et retours entre la Curie romaine et la Grèce en qualité de légat pontifical. Entre le printemps 1444 et l'automne 1445, il séjourna ainsi au Péloponnèse[11], retourna à Rome brièvement[12], puis repartit sur ces entrefaites à Constantinople où il résida continûment du début de 1446 à l'automne 1447, faisant notamment rechercher dans les bibliothèques monastiques de la capitale byzantine, pour les besoins de la propagande unioniste, des manuscrits contenant les actes des premiers conciles, qu'il copia et fit copier sur place[13]. Revenu à la Curie en février 1448[14], Isidore n'y resta pas longtemps, puisqu'il semble à nouveau avoir résidé à Constantinople entre le début de 1449 au moins et la fin de 1450[15]. À son retour à Rome au début de 1451, Isidore soumit au pape un rapport sur sa mission avec des suggestions sur les moyens à mettre en œuvre afin d'obtenir la proclamation de l'Union à Constantinople[16]. Son retour fut surtout l'occasion de notables améliorations de son temporel, jusque-là très chiche en raison de la privation de ses revenus russes et de son absence quasi-continue de la Curie depuis son élévation au cardinalat, une absence qui ne lui avait pas permis de participer à la course aux bénéfices. Eu égard à sa pauvreté, Isidore, jusque-là cardinal-prêtre de l'église romaine des Saints-Pierre-et-Marcellin, fut transféré le 7 février 1451 par

8. Voir Archivio di Stato di Venezia, *Collegio*, *Notatorio*, reg. 7.
9. N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 132-133 (15 juin 1443).
10. K. Eubel, *Hierarchia catholica*, n° 53, p. 28 (15 juillet 1443).
11. Repartant de Sienne dès le 28 août 1443 (*ibid*., n° 55, p. 28), Isidore s'embarque depuis Venise où le 10 janvier 1444 il émet une reconnaissance de dette pour les 1 000 ducats qu'en décembre 1439, alors qu'il s'apprêtait à regagner la Russie à l'issue du concile de Florence, il avait empruntés sur place au banquier Francesco Venier contre la remise d'un certain nombre d'objets personnels (S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil*, p. 557 n. 247-248). Sur les liens de ce banquier vénitien au service de la papauté avec les Byzantins, avant comme après la chute de Constantinople, voir la supplique de Manuel Paléologue Iagaris à Calixte III, p. 850, n. 17.
12. Il est ainsi attesté à Rome le 22 décembre 1445 (K. Eubel, *Hierarchia catholica*, n° 89, p. 28).
13. O. Kresten, *Eine Sammlung*, p. 97-98.
14. K. Eubel, *Hierarchia catholica*, n° 116, p. 29.
15. Lors de son retour à Rome, probablement fin 1450, il était accompagné de Jean Argyropoulos, voir p. 830.
16. Ce rapport d'Isidore est édité par G. Hofmann, *Sermones inter concilium florentinum conscripti*, p. 81-94.

Nicolas V à l'évêché plus rémunérateur de Sainte-Sabine [17], et il reçut dans le courant de la même année quelques bénéfices supplémentaires, dont quelques-uns sur le Bosphore [18]. Surtout, comme le patriarche unioniste Grégoire III Mammas, en butte dans la capitale byzantine à l'hostilité des antiunionistes, s'était entre-temps réfugié à Rome [19] et que le pape avait décidé de ne pas donner de successeur au patriarche latin de Constantinople Giovanni Contarini mort fin 1451, Isidore se vit confier, le 24 janvier 1452, la gestion des biens du patriarcat latin, en majorité situés en Crète et à Négrepont [20].

Aux ambassades mandées dans l'intervalle par Constantin XI, de plus en plus inquiet devant l'agressivité du jeune Mehmed II dont le projet de conquête de Constantinople devenait manifeste au fil des mois, Nicolas V répondit de manière intransigeante. Contre tout envoi de secours militaire du côté occidental [21], le pape exigeait comme condition *sine qua non* la ratification et la promulgation de l'Union ainsi que le retour à Constantinople du patriarche uni Grégoire. Or l'urgence de la situation imposait désormais à Byzance que l'on contentât le pape. C'est donc sous des auspices plus favorables que par le passé que le légat pontifical Isidore de Kiev – puisque c'est encore lui que Nicolas V choisit pour mener à bien cette tâche – s'achemina une fois de plus vers Constantinople, déjà soumise au blocus par les Ottomans. Il quitta Rome le 20 mai 1452, et pour ce voyage-là utilisa exceptionnellement le concours génois, et non vénitien. Surtout, ayant compris combien le facteur de l'aide militaire pouvait s'avérer crucial pour faire plier les récalcitrants à l'Union et se gagner les faveurs d'une population constantinopolitaine affolée par la

17. K. Eubel, *Hierarchia catholica*, n° 139, p. 30.
18. Le 16 juillet 1451 il recevait en commende, entre autres, l'église Saint-Pierre-des-Pisans à Constantinople – que ce même Nicolas V avait pourtant accordée à l'archevêque de Mytilène Leonardo de Chio en 1449 (voir la traduction de Posculo, p. 380-381, n. 81) –, et à Péra l'église Saint-Antoine du faubourg de *Samona* ainsi que celle de Saint-Michel. L'évocation de ces concessions étant confuse dans P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, 1, p. 69 – seul historien à les mentionner –, il faut revenir au texte de la bulle, inédite : Archivio Segreto Vaticano, *Registra Vaticana*, n° 417, f. CLXXXVIIII^{v}-CLXXXX^{r}.
19. Sur les circonstances et la chronologie de la fuite de Mammas à Rome, voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 427-428.
20. G. Hofmann, « Papst Kalixt III. und die Frage der Kircheneinheit im Osten », p. 218-219, n. 19 ; N. Iorga, *Notes et extraits* II, p. 461-462 ; E. Despotakis, « Il patriarcato latino », p. 192-193.
21. Était en jeu moins une contribution personnelle du pape en tant que souverain temporel que sa capacité, en qualité de chef temporel, à entraîner la contribution de plusieurs États occidentaux en prêchant une croisade en faveur de Byzance.

perspective du siège, il s'arrêta longtemps en chemin dans l'île génoise de Chio afin d'y recruter à ses frais 200 mercenaires destinés à la défense de la capitale byzantine [22].

Dès son arrivée à Constantinople le 26 octobre 1452, Isidore commença par se consacrer à sa mission ecclésiastique. Habile à jouer des dissensions entre les différents partis, mais aussi prêt à quelques concessions pour parvenir à ses fins, il réussit finalement à faire proclamer officiellement l'Union, à l'occasion d'une grande cérémonie qui eut lieu le 12 décembre suivant dans la basilique Sainte-Sophie [23]. L'urgence étant désormais à la mise en défense de la ville, il mit également à profit tout son prestige de représentant pontifical auprès des combattants latins afin d'aplanir les difficultés nées des susceptibilités des uns et des autres [24]. Il contribua aussi financièrement à la réparation des remparts [25], avant de jouer un rôle dans les combats, défendant plus particulièrement le quartier Saint-Démétrios [26], dont il avait longtemps dirigé le monastère éponyme, sur la pointe de l'actuel palais de Topkapı [27].

L'irruption dans la ville des Ottomans le 29 mai 1453 le surprit cependant devant un autre monastère, situé celui-là près de Sainte-Sophie, à un

22. C'est à Chio que s'agrégea également à la mission d'Isidore l'archevêque de Mytilène Leonardo de Chio. Voir la lettre de ce dernier, p. 692.

23. Il apparaît en effet qu'Isidore se montra bien plus accommodant vis-à-vis des opposants à l'Union que ne l'aurait laissé penser le rapport qu'il avait adressé à Nicolas V en 1451 (voir n. 16 *supra*). Dans ce dernier, il avait préconisé que le futur légat sollicite du pouvoir impérial l'arrestation « des promoteurs de l'opposition » qui « devaient, bon gré, mal gré, être amenés à Rome pour y être endoctrinés, pas plus de cinq ou six en tout, choisis parmi ceux qui avaient déjà soit signé librement le décret de Florence, soit approuvé le concile avant sa réunion », et qu'il puisse aussi disposer contre les plus récalcitrants de l'arme de l'excommunication (J. Gill, *Le concile de Florence*, p. 338-339). Sans doute Isidore n'envisageait-il pas à l'époque qu'il serait chargé de mettre en œuvre de telles mesures, plus faciles à faire endosser par un légat étranger que par un compatriote. En tout cas il ne fut plus question de se saisir de Scholarios ni des membres de la Synaxe pour les envoyer à Rome, pas plus qu'ils ne furent excommuniés ; quant à la procédure judiciaire ordonnée contre eux à Constantinople par l'empereur, elle aussi fit long feu (voir la lettre de Leonardo de Chio, p. 702). Mieux encore : désireux d'obtenir à tout prix la proclamation de l'Union, il semble qu'Isidore soit allé jusqu'à consentir qu'une fois l'orage ottoman passé, quelques points en litige puissent faire l'objet de nouvelles discussions à Rome. Comme le dit Doukas, p. 133, qui rapporte le fait, « étant de leur race » Isidore était prêt à se contenter « d'un petit encouragement pour courir au secours de la Ville », une proclamation de l'Union *a minima* qui suffirait à le justifier devant le pape.

24. Voir le témoignage de Barbaro, p. 468.

25. Voir la lettre de Leonardo de Chio, p. 710 et 713.

26. *Ibid*., p. 712.

27. L'identification du monastère Saint-Démétrios dirigé par Isidore dans les années 1430 avec celui situé dans la zone qu'il défendit en 1453 est jugée très probable par R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 89-90 et 92-94.

kilomètre de Saint-Démétrios environ, un endroit où il s'était rendu dans l'espérance d'y trouver des combattants en armes déterminés à arrêter les envahisseurs [28]. Blessé d'une flèche à la tête alors qu'il était à cheval, il fut fait prisonnier mais eut la chance de n'être point reconnu [29]. Grâce aux bandages qui recouvraient son visage blessé, grâce aussi à la rumeur qui le disait mort au cours de l'assaut – d'autant qu'avait été portée à Mehmed II la tête d'un vieux moine identifié à tort au cardinal –, il put demeurer anonyme pendant deux jours dans le campement ottoman, avant d'être conduit à Péra où il fut racheté à bas prix par des gens de confiance qui le cachèrent ensuite de maison en maison. Huit jours plus tard, déterminé à quitter le Bosphore coûte que coûte, il n'hésita pas à courir le risque d'embarquer sur une galère turque qui se dirigeait vers Bursa, en Asie Mineure, qu'il atteignit trois jours plus tard [30]. Se faisant passer pour un pauvre prisonnier libéré cherchant à racheter ses fils encore captifs, il réussit là encore à cacher son identité à ses compagnons de traversée turcs, mais la chance faillit tourner pour lui à l'étape suivante, Phocée. Il y fut reconnu par des Génois qui, dans l'émotion, commencèrent imprudemment à évoquer sa présence dans la ville, ce qui le détermina à rembarquer aussitôt, sur le premier esquif en direction de Chio. De là il gagna ensuite Candie, le grand port de Crète [31], vers la fin du mois de juin, d'où il écrivit la série de lettres traduites ici.

28. Dans sa lettre à Bessarion (*infra*, p. 589) Isidore se contente de dire que lorsqu'il fut blessé le 29 mai il se trouvait devant la porte d'un monastère dont il ne donne pas le nom. C'est son familier (p. 621) qui précise que l'événement eut lieu près de Sainte-Sophie. Voir aussi A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 389, n. 2.

29. *Ibid*. Sa blessure à la tête est confirmée par son familier, p. 622.

30. Sur Bursa, voir Posculo, p. 264, n. 17.

31. Tous les renseignements précédents sur la fuite rocambolesque d'Isidore sont tirés de la lettre de son familier. Une documentation inédite candiote permettra peut-être de découvrir l'identité de ceux qui le rachetèrent et le cachèrent pendant qu'il demeura à Péra. Dans ses mémoires, le pape Pie II rapporte qu'avant d'être fait prisonnier, Isidore aurait eu la présence d'esprit d'ôter ses vêtements cardinalices et d'en revêtir un cadavre, celui-là même dont la tête tranchée aurait ensuite été portée à Mehmed II (A. Van Heck, *Pii II Commentarii*, II, p. 690). S'il est de nature à expliquer que les Ottomans aient été convaincus de la mort du cardinal, ce renseignement, que le pontife mémorialiste est le seul à rapporter, reste sujet à caution, d'autant qu'il n'évoque pas la blessure d'Isidore. De son côté, ignorant que Mehmed II avait de bonnes raisons de croire Isidore mort lors des combats, Leonardo Benivoglienti (A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 110) prétend que le sultan aurait fait activement rechercher le cardinal pour le mettre à mort, tandis que Chalkokondylès, p. 338, assure que s'il l'avait su en vie Mehmed II ne l'aurait pas laissé fuir et l'aurait exécuté, « mais croyant que celui-ci était maintenant mort, il ne s'en occupa guère ». On peut également en douter : certes Mehmed II n'avait pas hésité à défier Venise en faisant exécuter son baile *, mais il aurait sans doute

Le 11 août suivant Isidore se trouvait toujours dans la capitale crétoise [32], qu'il quitta en septembre pour Venise, avant de regagner Rome. Dès lors il devait abandonner les grandes légations et les missions politiques à son compatriote plus jeune, le cardinal Bessarion. Le 22 février 1454, sollicité par le doge de Gênes, il accepta d'adresser une lettre aux principaux souverains européens pour témoigner de la bonne conduite des Génois durant le siège de Constantinople, en réponse aux attaques dont ils étaient l'objet de la part de leurs ennemis [33]. Il vécut ses dernières années dans une semi-retraite, entre ses résidences de San Biagio de la Pagnotta à Rome et celle du palais épiscopal d'Ancône, lieux de passage obligés des réfugiés byzantins auxquels il prêtait appui et assistance en Italie [34], contribuant aussi à l'occasion au rachat de leurs familles [35] dans la mesure de ses moyens, qui n'étaient pas grands [36].

En mai 1456 il accepta cependant une dernière mission, assez délicate, qui lui fut confiée par le pape Calixte III : se rendre à Venise sous couvert d'une mission officielle habilement ficelée pour y prendre livraison, dans le plus grand secret et à la barbe de la République, du jeune Bayezid, un frère de Mehmed II que le pape voulait opposer au sultan [37]. Si Isidore réussit à ramener sans coup férir le prétendant ottoman à Rome, à la

réfléchi à deux fois avant de lancer à la face de la chrétienté la tête d'un cardinal de l'Église romaine : même après sa victoire, il craignait encore la menace d'une croisade occidentale et aurait sans doute hésité à donner à Rome un argument propre à mobiliser une chrétienté horrifiée par un tel forfait. Voir T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 72, n. 1.

32. Une date assurée par un acte notarié inédit sollicité à Candie par le cardinal en personne.

33. Seule s'est conservée sa lettre au duc de Bourgogne, voir p. 781-782.

34. Voir sa lettre d'introduction au duc de Milan en faveur de Jean Argyropoulos, p. 829-835.

35. Une documentation récemment venue à la lumière renseigne ainsi sur une affaire de libération manquée – intervenue avant 1459 – concernant le neveu de Jean Tortzélos (Torcello), le jeune Théodore Paléologue, « très noble et de la lignée de l'empereur ». Isidore avait sollicité à cette occasion le concours des fermiers vénitiens qui géraient pour son compte les propriétés du patriarcat latin de Constantinople à Négrepont. Voir T. Ganchou, « Sujets grecs crétois de la Sérénissime », p. 358, n. 52, et p. 375-376, n. 97.

36. À partir de décembre 1458, eu égard à sa pauvreté, Isidore bénéficia d'une pension mensuelle de 100 florins versés par la chambre apostolique.

37. Calixte III se méfiait des Vénitiens, qui avaient refusé de s'associer à la « croisade navale » qu'il avait organisée contre les Ottomans, et il voulait à tout prix éviter que le jeune prétendant ne tombe entre leurs mains, les jugeant capables, par complaisance, de le livrer à Mehmed II afin de préserver leur paix avec lui. Officiellement, Isidore vint à Venise à titre personnel, en sa qualité d'administrateur des biens du Patriarcat latin de Constantinople en Crète et à Négrepont, afin d'y régler les contentieux financiers qui l'opposaient à ses fermiers vénitiens. En sa qualité de cardinal « grec », il devait aussi obtenir du Sénat que ses compatriotes unis de Venise puissent y disposer d'une église qui serait desservie par des prêtres grecs. Voir T. Ganchou, « Sujets grecs crétois de la Sérénissime », p. 377, n. 101.

grande satisfaction de Calixte III, ce dernier contribua cependant à décrédibiliser son jeune protégé en s'empressant de le baptiser, sous le nom de *Calixtus Ottomanus*[38].

Le 20 avril 1459 Isidore succédait à son compatriote le patriarche Grégoire Mammas, qui venait de mourir à Rome. C'est donc en qualité de patriarche titulaire de Constantinople qu'il participa au congrès de Mantoue (1459-1460), convoqué par le nouveau pape Pie II en vue de l'organisation d'une nouvelle croisade. Un chroniqueur mantouan nous a livré la description suivante d'Isidore à l'époque : « Le cardinal grec, le vieux [pour le distinguer de Bessarion], avait soixante-dix ans : petit, maigre, avec une grande barbe, de piteux aspect ; et lorsqu'il chevauchait jusqu'au consistoire, il allait avec 70 ou 80 chevaux maigres et tristes[39]. » Ainsi décrépit Isidore n'en fut pas moins galvanisé par le congrès, au point qu'à l'issue de ce dernier, animé d'une véritable ardeur guerrière il décida d'entreprendre personnellement une campagne militaire contre les Ottomans en Morée, enrôlant des soldats, achetant des armes et préparant des embarcations à Ancône, à partir de février 1460. Il s'en revint cependant piteusement à Rome dès le mois de mai suivant, ayant tout annulé, sans doute parce qu'il s'était rendu compte dans l'intervalle du caractère insensé de son entreprise[40]. Démoralisé par la chute de la dernière province encore byzantine – Mehmed II ayant définitivement conquis la Morée à l'été de la même année – et affaibli par une série de syncopes qui l'avaient privé de l'usage de la parole, Isidore s'éteignit à Rome le 27 avril 1463[41].

38. À l'issue de la prise de Constantinople, Mehmed II n'avait pas réussi à mettre la main sur l'enfant, que son père mourant Murad II avait envoyé en 1451 à l'empereur afin de le soustraire au massacre, qui devait peu après devenir rituel, que tout sultan nouvellement monté sur le trône faisait de ses frères. Voir N. Vatin et G. Veinstein, *Le sérail ébranlé.* Confié à Jean Tortzélos, il fut caché par ce dernier les années suivantes dans l'île de Négrepont, Tortzélos le faisant passer pour un membre de sa famille, jusqu'à ce que Calixte III puisse organiser son transfert incognito à Venise début 1456. Pour le rôle d'Isidore dans l'exfiltration du prince ottoman depuis Venise, voir F. Babinger, « "Bajezid Osman" (Calixtus Ottomanus) », p. 349-388, et T. Ganchou, « Sujets grecs crétois de la Sérénissime », p. 374-378. Voir aussi B. Weber, *Lutter contre les Turcs*, p. 98-105.

39. « Lo gardenallo grego, el vechio, era de anij 70 et era pizolo, magro, con gran barba e de pocho aspeto et quando el chavalchava a choncistorio, andava con 70 o 80 chavalij magri e tristi » : J. Müller, *Raccolta di cronisti*, II, p. 136.

40. Peu connu, cet ultime épisode belliqueux avorté est révélé par P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, 1, p. 91, avec les sources afférentes.

41. Sa dernière apparition publique eut lieu le 11 avril 1462, lors de la grande procession organisée par Pie II à l'occasion de la translation du chef de saint André, offert à l'Église romaine par le despote* de Morée en exil Thomas Paléologue.

Huit lettres écrites courant juillet 1453 par Isidore à Candie, en Crète, nous ont été conservées[42]. Manquent celles auxquelles il fait lui-même allusion dans sa lettre à Bessarion traduite ici, lettres qu'il adressa dans le même temps au roi Alphonse d'Aragon, au collège des cardinaux ainsi qu'à un certain nombre de cités italiennes. Sur ces dernières, seules en effet celles envoyées à Florence et Bologne nous sont parvenues[43]. Dans l'ultime décennie de sa vie, désormais définitivement établi en Italie, Isidore perfectionna sa maîtrise du latin, langue avec laquelle il était bien sûr familiarisé en raison de ses nombreuses légations passées, depuis le temps du concile de Bâle. À l'époque de la rédaction des présentes lettres cependant, Isidore n'était pas encore capable de composer de manière autonome de telles épîtres latines, qui requéraient un niveau élevé d'élaboration rhétorique. Il est probable que, confronté à l'urgence de dicter tant de lettres en même temps, il les écrivit d'abord en grec puis les fit traduire, probablement par le notaire * de Candie Pasio da Bertipaglia, dont le concours est seulement évoqué explicitement dans la première lettre au pape Nicolas V[44]. Ce ne fut cependant pas le cas de celle à Bessarion : Isidore expédia naturellement à son compatriote, alors à Bologne, sa missive dans sa version originale grecque – aujourd'hui perdue –, laquelle fut dans un second temps traduite en latin par l'humaniste bolognais Lianoro dei Lianori pour un certain Alberto, peut-être Alberto Paris, chancelier des Anciens de cette ville[45].

Éditions

Hofmann (Georg), « Ein Brief des Kardinals Isidor von Kiew an Kardinal Bessarion », *Orientalia Christiana Periodica* 14 (1948), p. 407-414[46].

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, rééd. 1997, p. 64-81 (édition partielle).

42. La liste en est donnée dans L. Silvano, « Per l'epistolario di Isidoro di Kiev », p. 225, n. 4.
43. La lettre pour Florence a été intégralement publiée par G. Hofmann, « Quellen zu Isidor von Kiew », p. 146-148, et partiellement par A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 16-21. Celle pour Bologne est publiée par W. Röll, « Ein zweiter Brief Isidors von Kiew », p. 14-16. Datées toutes deux du 7 juillet, elles présentent, hormis l'adresse, un texte identique qui se trouve aussi inclus dans son intégralité dans la lettre d'Isidore au doge Francesco Foscari, p. 641-646. C'est pourquoi leurs traductions ne figurent pas dans le présent volume.
44. Sur le niveau de latin d'Isidore, voir *ibid.*, p. 226 et n. 7 et 8. Sur le notaire * Pasio da Bertipaglia, voir l'introduction de la première lettre d'Isidore à Nicolas V, p. 597-599.
45. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 53 et 378.
46. D'après le ms. de Florence, Biblioteca Riccardiana, ms. 660 (M, II, 19), f. 58^{r}-61^{r}.

Traduction

Lettre du révérendissime seigneur cardinal des Ruthènes, écrite au révérendissime seigneur Bessarion, évêque de Tusculum, cardinal de Nicée et légat de Bologne[47]*. Après la prise de Constantinople, ledit cardinal ruthène a fui des mains des Turcs dans l'île de Crète. Traduite du grec au latin*[48]*.*

Révérendissime père et seigneur dans le Christ, très nombreux saluts.

J'ai bien souvent écrit par les temps passés à votre révérence, mais je n'ai jamais reçu la moindre réponse ; j'en ignore la cause. Qu'il me soit permis de conjecturer : ou bien mes lettres ne te sont pas parvenues, ou bien les tiennes ne m'ont pas été apportées[49], peut-être par la négligence des messagers, fait que nous pouvons encore attribuer à la guerre et aux difficultés, ou bien c'est une troisième explication : ta révérence est irritée et fâchée contre moi, tout comme Dieu lui-même, qui semble s'être montré sévère, hostile et ennemi envers cette très misérable et malheureuse Ville et cité, qui fut jadis Constantinople, et que même les infidèles impies et abominables appelaient ainsi, mais qu'on appelle maintenant, par un sort funeste, Turcopolis[50], et à ce souvenir je verse de profondes rivières de larmes, sans fin et indicibles. Depuis, ma main, Dieu le sait, peut à peine bouger pour écrire ces calamités, mon esprit s'affaisse continuellement comme celui d'un homme mis hors de soi et presque insensé, et même si je marche, je m'allonge, je me dresse, je m'assois, je dors, je veille, c'est en pleurant des fontaines de larmes. Et par le Dieu immortel, aux yeux duquel toutes choses sont claires et manifestes, j'ai bien souvent

47. Le cardinal et évêque de Tusculum Bessarion était en effet alors à Bologne, qu'il administrait depuis 1450 au nom du pape Nicolas V, en qualité de légat. Son appellation traditionnelle de « cardinal de Nicée » venait de ce qu'il avait été métropolite* orthodoxe de Nicée avant d'accéder au cardinalat, à l'issue du concile de Florence. Il en était de même pour Isidore, qui était dit « cardinal ruthène » (ou « de Russie ») du fait qu'il avait été autrefois métropolite* de Kiev.

48. Voir introduction *supra*.

49. Isidore fait bien entendu allusion ici à des lettres par lui adressées à Bessarion à compter de son départ de Rome pour Constantinople, et qui n'ont pas survécu.

50. Comme on sait, ce n'est pas le nom de Turcopolis qui devait s'imposer après 1453 pour Constantinople parmi ses vainqueurs. Il serait intéressant d'avoir ici l'original grec de la lettre d'Isidore car il n'y a aucune raison de penser que les Ottomans auraient choisi pareille appellation puisqu'ils ne se définissaient pas eux-mêmes comme turcs.

exécré et maudit cet homme turc cruel, qui me lança une flèche et me blessa au côté gauche de la tête devant la porte d'un monastère, mais cependant pas assez gravement pour m'ôter la vie sur le champ, pour la raison que j'étais à cheval et n'ai été qu'étourdi, car sa flèche avait perdu une grande partie de sa force. Mais Dieu, je crois, a voulu me préserver afin que je contemple tous les autres si grands malheurs de cette Ville très infortunée.

En effet, en recherchant depuis l'éternité, nous pouvons lire qu'il y eut jadis dans diverses parties du monde des chutes et des ruines de très nombreuses cités, grandes et petites, mais il n'y en a aucune qui puisse être comparée à la prise et au pillage de Constantinople. Ni la dévastation de Troie, ni la ruine de Thèbes, ni la triple destruction de Jérusalem, ni celles d'Antioche, de Rome, d'Alexandrie, ni d'aucune autre cité, grande ou petite ; mais il serait long d'en faire la liste à présent et le temps ne permet pas d'en dire plus. Mais puisque je me suis décidé à venir vous voir, avec l'aide de Dieu, je raconterai en personne de nombreuses choses qui excèdent la taille d'une lettre. Je n'aborderai à présent que quelques faits, pour que vous ayez un résumé sommaire de l'affaire. Voilà comment elle se présente.

Lorsque vers le mois de mai de l'année précédente je quittai Rome [51], n'en rapportant absolument aucun contingent ni secours [52], je me préparai au voyage du mieux que je pus [53] ; mais aussitôt que je sortis de la ville,

51. C'est-à-dire en mai 1452, précisément le 20. Le quantième manquant est fourni par K. Eubel, *Hierarchia catholica*, II, p. 30 : *Maii 20*.

52. De son propre aveu, Isidore aurait donc quitté Rome absolument dépourvu de troupes, une information en contradiction avec la bibliographie traditionnelle qui, depuis P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, 1, p. 72, assure que le cardinal quitta la ville avec cinquante soldats italiens fournis par le pape. Cette information a assurément été tirée de Doukas, qui rapporte en effet qu'outre les contingents qu'il avait embarqués à Chio, le cardinal « avait avec lui non moins de cinquante Italiens » lorsqu'il débarqua à Constantinople (Doukas, p. 131). Si l'on peut douter de l'exactitude de ce renseignement, force est de constater que Doukas ne dit pas, de toute façon, que ces cinquante Italiens seraient partis avec le cardinal depuis Rome.

53. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il semble bien qu'Isidore ne bénéficia d'aucune provision financière de la part de Nicolas V pour sa légation, puisqu'afin de préparer son voyage il procéda « à la vente de tous ses biens jusqu'à ses vêtements afin de venir en aide à la malheureuse cité de Constantinople » (lettre du familier d'Isidore, p. 621). Parmi les mesures qu'il prit en vue de son futur voyage on doit mentionner sa décision d'envoyer en Crète, via Venise, son fidèle compagnon de toujours l'abbé Grégoire – qui lui avait succédé à l'higouménat du monastère Saint-Démétrios de Constantinople après 1439 comme il devait lui succéder sur le siège de Kiev en 1458. Il lui fit procuration à Rome le 12 mai 1452 (d'après un document inédit). L'abbé Grégoire était chargé dans un premier temps de faire enregistrer par le doge de Venise le bref pontifical du 24 janvier 1452 par lequel Isidore avait été nommé administrateur perpétuel des biens du patriarcat latin de

dès mes premiers pas, comme on dit, les malheurs et les ennuis commencèrent à se succéder. Je passe sous silence les détails. Pas moins de six mois s'étaient écoulés en chemin avant que nous n'arrivassions enfin, le vingt-sixième jour du mois d'octobre, à la très malheureuse Ville de Constantinople, bloquée et entourée de partout par l'ennemi et le fer [54].

Ce qu'alors nous dîmes, fîmes et projetâmes ne peut être facilement exposé par les mots ou l'écriture. En l'espace de deux mois est rassemblée une flotte de chrétiens, unie et soudée de façon totale et inviolable, comme je l'ai écrit, parmi d'autres choses, par deux fois à votre révérence, et de façon assez développée. Tandis que les affaires des chrétiens semblaient avancer de manière splendide et agréable, l'habilité des Turcs à combattre la cité ne cessait certes pas, ni leur envie ardente et leur désir insatiable. Je vous ai également écrit sur tous les sujets, les mœurs de ce Turc, son souci et son obstination à soumettre toute la terre à son empire et à y faire disparaître radicalement le nom du Christ, ce qu'à l'évidence [55] il médite et ressasse dans sa tête ; et il prépare une grande armée, il rassemble et accumule des troupes et une flotte innombrables, estimées à environ trois cents mille [56] fantassins et cavaliers, deux cent vingt trirèmes, birèmes et unirèmes, un navire de transport ou navire rond [57], tous ses artisans, toutes sortes de projectiles, toutes sortes d'engins mécaniques et artisanaux, toutes choses jugées capables de prendre et vaincre les villes : canons, bombardes, catapultes, et de nombreuses autres machines si monstrueuses par leur masse que tu les aurais prises pour des prodiges, et par lesquelles il prit enfin possession de Constantinople. Parmi tous ces

---

Constantinople en Crète et à Négrepont (voir introduction), ce qu'il fit à Venise le 26 juillet 1452 (N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 272-273 ; Z. N. Tsirpanlis, *Το κληροδότημα*, p. 248, doc. Θ′). Dans un second temps, il devait se rendre en Crète pour y vérifier la gestion des biens du patriarcat par les fermiers, renégocier leurs contrats et récupérer d'eux le plus de liquidités possible afin de rembourser Isidore des frais personnels engagés pour sa mission.

54. Une série de documents génois et vénitiens, pour la plupart inédits, renseignent sur ces tribulations rencontrées par Isidore dans son voyage maritime vers Constantinople. Parti de Rome, le cardinal se rendit à Porto Pisano, près de Gênes, où, suite à des tractations entre le gouvernement génois et le pape menées au mois d'avril précédent, l'attendait la nef de Giorgio Doria qui acheminait un contingent destiné par la République ligure à la défense de sa colonie de Caffa, en mer Noire. L'information donnée par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 378, n. 4, selon laquelle Isidore se serait d'abord rendu de Rome à Naples où il aurait passé plusieurs jours à attendre en vain l'aide promise par Alphonse V, nullement documentée, n'est pas recevable.

55. L'édition Hofmann (p. 408, n. 24) mentionne ici en apparat trois lettres : *q. d. n.*, suppléées par l'édition Pertusi (I, p. 68), en *Id enim*.

56. Dans le texte : *militum*. Pour *millium ?*

57. Que la flotte ottomane n'ait compté qu'un navire de transport est bien étonnant.

innombrables canons, catapultes ou bombardes, il y en avait particulièrement trois, dont le premier projetait des boulets de quatorze talents, le second de douze et le troisième de dix. Tandis que les murs, par leur densité et leur solidité, soutenaient les coups des autres machines plus petites, ils ne pouvaient supporter la puissance de ces trois-là, les coups fréquents et assidus de leurs boulets. Dès le second coup en effet, la plus grande partie du mur fut abattue et effondrée avec ses tours elles-mêmes. Alors, nous comprîmes que se voyait entièrement accompli et réalisé le vieil oracle, longtemps conservé dans nos annales, disant : « Malheur à toi, cité aux sept collines, lorsqu'un jeune homme t'assiégera, parce que tes murailles très fortes seront démolies [58]. » Les murs autour de la porte Saint-Romain furent donc détruits, puis cette partie qui était entre les portes dites de la Source et Dorée [59] et entre l'ancienne porte de Ventura [60] et une autre qu'on appelle Kaligaria. Pendant que le très vaillant Théodore Karystènos [61] combattait très vivement auprès de cette dernière, les ennemis firent irruption dans la Ville et c'est en résistant courageusement qu'il mourut avec la gloire suprême de la vaillance. Cette partie des remparts était en effet la plus faible de toute l'enceinte. Je vais évoquer brièvement d'autres événements nombreux, immenses et terribles.

D'abord, comme le port était fermé et clos par de très fortes chaînes, depuis le mont Galata jusqu'à la Belle Porte [62], les cinq trirèmes des Vénitiens, avec douze autres navires de transports ou ronds, et en tout cas très grands, adossés à la chaîne et au port, empêchaient l'entrée du port aux Turcs. Ces derniers, comme ils constatèrent qu'il était vain pour eux de rester là, se transportèrent avec leurs navires au mouillage du Diplokiônion [63] ; là, ils organisèrent leur flotte. Mais quelques jours plus tard, le Turc ordonna qu'une voie de plus de trois mille pas soit tracée pour faire

58. Référence à la même prophétie chez Leonardo de Chio, p. 696.
59. Dans le texte : *portam Fontis et Auream nuncupatas*. Pour la Porte de la Source (ou Porte Pègè), voir Leonardo de Chio, p. 710, n. 111. Pour la Porte Dorée, voir Doukas, p. 139, n. 135.
60. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 379-380, n. 10, et p. 359, n. 97, a identifié cette porte, dont parlent aussi Thomas Éparque et Georges Diplovatatzès dans leur relation (p. 765), avec la Porte du Xylokerkos.
61. La défense et la mort héroïque de ce noble byzantin chargé de la défense de la porte Kaligaria sont aussi évoquées par Leonardo de Chio, p. 712 (voir *ibid.*, n. 117 pour sa biographie, et n. 58 pour la porte Kaligaria) et peut-être Nestor Iskander, p. 421.
62. Dans le texte : *Portam Pulchram*. Sur la Belle Porte, voir Doukas, p. 143, n. 153.
63. Dans le texte : *Dipplociomam* (sic) *stationem*. Sur le Diplokiônion ou Colonne Double, voir Doukas, p. 145, n. 160.

traverser d'un côté à l'autre de la colline de Galata quatre-vingt-douze birèmes et unirèmes [64] afin que, les ayant ainsi transportées dans le port, il puisse prendre possession de ce port et s'en rendre totalement maître. Puis il imagina quelque chose de plus extraordinaire, dont on se souvient que Xerxès [65] l'avait fait autrefois : il construisit et fabriqua un très grand pont du pied de la colline de Galata [66] jusqu'aux murailles du Kynégion [67], deux fois plus large que le pont jadis fabriqué par Xerxès sur l'Hellespont, sur lequel pourraient passer en même temps non seulement beaucoup de fantassins, mais aussi de cavaliers. Il attaqua la Ville par un troisième moyen : il fit un jour creuser par ruse, du côté de la porte Kaligaria, cinq longs tunnels et souterrains qui permettraient d'entrer dans la Ville. Alors qu'ils s'approchaient des fondations des remparts et des tours et qu'ils tentaient déjà de les abattre, les nôtres creusèrent pareillement des tunnels de l'intérieur, exactement à l'encontre de ceux des Turcs. Ainsi, les ennemis furent mis en fuite et chassés de cette partie, beaucoup parmi leurs meilleurs hommes furent tués, et la lutte cessa de ce côté. Les machines de guerre, les canons, les catapultes, les engins que l'on appelle maintenant fauconneaux, qui pourrait les décrire ? Il rassembla assurément plus de trois cents échelles, il accumula des tas et des tertres de terre, semblables à des collines, devant les murs, il dressa en outre de grands châteaux de bois dominant les tours extérieures de la Ville. Par ailleurs, il inventa une nouvelle machine inconnue et en tout cas jamais vue à notre époque, de forme quadrangulaire et très solide, vide à l'intérieur, semblable à une maison, avec des hommes enfermés en elle avec art, pourvue de roues à chaque angle, mobile grâce à des cordes qui y étaient attachées et d'autres instruments de rotation, et extraordinairement maniable, sur laquelle étaient montées des échelles, chose qui ressemblait à l'œuvre d'Archimède [68] et de Hiéron [69] et qui semblait se mouvoir d'elle-même et par le

64. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 380, n. 16, postule ici une erreur de traduction due à une confusion entre φβ' (92) et οβ' (72), Isidore donnant dans sa deuxième lettre à Nicolas V, p. 616, le chiffre de soixante-douze bateaux.
65. Xerxès Ier (v. 519-465), roi achéménide de Perse, qui fit construire un pont de bateaux sur l'Hellespont lors de sa campagne contre la Grèce (480).
66. Dans le texte : *Sancta Galatina*.
67. Dans le texte : *Anegi*.
68. Archimède de Syracuse, savant grec du IIIe siècle av. J.-C., célèbre pour sa construction de machines de guerre aux procédés mécaniques ingénieux.
69. Hiéron II le jeune, tyran de Syracuse, qui fit appel à Archimède pour la défense de sa ville.

hasard. Or, les échelles, atteignant le haut des murs et des tours, étaient recouvertes entièrement de plaques, afin que les grimpeurs ne soient pas blessés par ceux qui étaient installés sur les murs. J'aurais bien d'autres choses à dire, mais de peur d'être ennuyeux, je les passe maintenant sous silence.

À ce jeu, le Turc employa cinquante-trois jours à assiéger Constantinople sans parvenir à rien. Mais comme le futur est le plus difficile à connaître, il aveugla nos yeux de l'esprit, et il lui apparut clairement qu'il devait lancer un assaut très puissant et déterminer très attentivement son heure et son jour. Il a en effet de très habiles astrologues perses et, confiant en leurs conseils et leurs jugements, il espérait obtenir le succès suprême. C'est ainsi que le 29 mai dernier, l'aurore brillant déjà des rayons du soleil, qui éblouissaient même les nôtres, les Turcs, attaquant la Ville par terre et par mer, assaillirent surtout la partie des remparts presque en ruine vers la porte Saint-Romain, où se trouvaient de nombreux Latins et Grecs courageux, cependant sans leur roi et empereur, car il avait déjà été blessé et tué par l'ennemi et sa tête avait ensuite été apportée en cadeau au Turc, qui s'en réjouit beaucoup en la voyant, lui fit des reproches – quel outrage effronté ! –, puis l'envoya en triomphe à Andrinople. Avec l'empereur s'était trouvé ce chef nommé Giovanni Giustiniani[70], que beaucoup accusent d'être la première cause de cette prise et de cette destruction ; mais passons. Il était facile de grimper sur les murs dans cette partie, parce que, comme on l'a dit, elle était brisée par les boulets et presque entièrement abattue, raison pour laquelle les ennemis entrèrent facilement dans la Ville, personne ne se trouvant là pour retenir l'assaut de l'ennemi ou défendre l'endroit.

Le spectacle de toute cette cité, combattant et attaquée à l'intérieur et à l'extérieur des murs, avait quelque chose de monstrueux. Ceux qui se trouvaient sur les remparts[71], lorsqu'ils comprirent que toute la Ville était prise et perdue, jetèrent les épées et toutes leurs armes et se résignèrent à une vie misérable et servile, sauf ces hommes courageux et héroïques qui combattirent au corps à corps et moururent de leurs blessures. Je ne suis pas capable de te raconter les malheurs de cette très misérable Ville et les

70. Sur les accusations portées contre Giovanni Giustiniani Longo, voir notamment les témoignages de Nicolò Barbaro et de Leonardo de Chio.
71. Le texte porte *cenobiis*, une erreur de copie manifeste pour *moeniis* : remparts.

larmes ne m'en laissent pas le loisir. Ô jour incompréhensible, funeste et exécrable ! Ô voix terrible et très cruelle, par laquelle le très cruel Turc proclama trois fois à son armée que la Ville misérable serait livrée au butin, à la dévastation et au pillage des Turcs lorsqu'elle serait prise, afin de les rendre plus prompts et plus constants dans le siège. Toutes les rues et les ruelles étaient pleines de sang qui ruisselait et des cadavres des gens tués ou massacrés. On traînait hors de leurs maisons les femmes nobles et libres, la corde au cou, servantes et maîtresses ensemble, la plupart pieds nus ; les fils et leurs sœurs, enlevés et séparés de leurs pères et mères, étaient emmenés çà et là. Tu aurais pu voir les serfs turcs et ces esclaves très vils enlever et entraîner les délicates et magnifiques vierges, tant laïques que moniales – ô soleil et terre ! –, non comme des bœufs, du bétail ou tout autre animal doux et domestique, mais comme un troupeau de bêtes sauvages des forêts, cruelles et indomptées, les emmenant hors de la Ville au milieu des glaives, entourées d'assassins, d'espions et de sicaires. Mais à quoi bon dire tout ce déshonneur : la profanation des temples et la souillure immonde des objets sacrés ? Ils commencèrent en effet, dans ce temple qui s'appelait Sainte-Sophie et qui est maintenant une mosquée turque, par jeter et briser toutes les statues, les icônes et les images du Christ, des saints et des saintes, et par leur infliger tous les outrages. Sautant sur la table de l'ambon *, les bancs et les autels, pleins de fureur et d'ardeur, ils se moquaient de notre foi et des cérémonies chrétiennes et chantaient des louanges et des hymnes à Mahomet. Ayant brisé les portes de la sacristie, ils arrachèrent tous les objets sacrés et les saintes reliques et les jetèrent comme si c'étaient des choses viles et abjectes. Quant à ce qu'ils firent aux calices, aux vases consacrés et aux étoffes, je préfère le taire. Les voiles dorés, ceux qui portaient le portrait du Christ ou les images des saints, ils les donnèrent soit aux chiens soit aux chevaux pour leurs mangeoires. Ils foulèrent aux pieds les Évangiles et les livres religieux. Les édifices de marbre, brillants et resplendissants furent frappés et tous brisés, et il en fut de même dans tous les autres temples, si bien qu'ils n'épargnèrent pas le moindre sépulcre de marbre ; et quand ils eurent tout frappé et écrasé, ils détruisirent et enfoncèrent même le pavement des églises ; leur plus grand plaisir et jouissance était de s'attaquer surtout aux objets sacrés et de leur faire toutes choses indignes et honteuses. Mais qui pourra énumérer les biens, les objets, le mobilier qu'ils dispersèrent après avoir brisé les portes des demeures des grands ? Ainsi,

un seul et même jour, mémorable et déplorable pour l'éternité, vit cette cité richissime, magnifique, illustrissime, profondément divine, vidée et détruite de fond en comble. Il ne resta en effet rien qui ne soit parvenu entre les mains impies des Turcs, comme les captifs.

Peu de jours après, le Turc délivra tous les notables de la Ville, en feignant de vouloir qu'ils viennent habiter la Ville, et il les attirait par l'espérance de la vie sauve. Le quatrième jour, il ordonna et décréta en premier lieu qu'on coupât la tête aux deux fils Notaras – un autre avait en effet glorieusement trouvé la mort en combattant – en présence de leur père, avant que ce soit le tour de ce même père[72]. Puis il fit tuer les trois fils, excellents et très beaux, du grand domestique*[73], et ensuite leur père. Par la suite, il exécuta l'illustre seigneur Nicolas Goudélès[74] et bien d'autres hommes très fameux ; il commit encore beaucoup d'autres horreurs, tant qu'il fut là, qu'il serait trop long de raconter.

Comment je pus échapper à ces mains impies, vous le saurez bientôt, quand j'arriverai en Italie, vous apprendrez tout le fin mot. Or comme le Turc est résolu à passer en Italie avec une armée très puissante et une troupe nombreuse, il a, c'est avéré, rempli trois cents trirèmes, petites et grandes, plus de vingt très grands navires de transport, une armée de fantassins et de cavaliers innombrable, et toi, pense bien que cela est vrai, moi je ne doute pas qu'il viendra. Tous les jours il écoute la vie d'Alexandre, en arabe, en grec, en latin[75] ; c'est pourquoi j'ai aussitôt envoyé des lettres sur

72. Luc Notaras, *megas doux* (grand duc*), avait eu au moins quatre fils. Tout d'abord Nicolas (*PLP*, nº 20732) – à l'évidence l'aîné de la fratrie – qu'une correspondance mentionne en 1438-1439 mais qui semble être mort prématurément bien avant 1453 ; puis Isaac, Jean, et Jacques. Si toutes les sources s'accordent à mentionner deux fils Notaras exécutés avec leur père le 1er juin 1453 (Isaac et Jean), Isidore est le seul à évoquer un fils supplémentaire tué lors des combats ; mais comme il ignore étrangement que le jeune Jacques fut épargné et placé par Mehmed II dans son sérail, il faut très certainement en conclure que, sachant par ailleurs que Notaras avait alors trois fils, il se sera trompé sur le sort de ce troisième.

73. Le grand domestique*, c'est-à-dire Andronic Paléologue Cantacuzène (*PLP*, nº 10949). Isidore est le seul à évoquer trois fils du personnage, un renseignement plausible. Doukas, p. 173, se trompe assurément lorsqu'il évoque sa mort durant les combats – car son exécution à l'issue du siège est confirmée par l'*Ecthesis Chronica*, p. 16 –, de même qu'il doit aussi avoir tort de présenter l'exécution du seul des trois fils d'Andronic connu par ailleurs, Théodore, gendre de Luc Notaras, comme intervenue avec celle de son beau-père et des fils de ce dernier.

74. Le texte porte *Nicolaum Gredetam*. Il s'agit d'une erreur de copie grossière pour *Nicolaum Gudelem* : il ne peut s'agir en effet que de Nicolas Goudélès. Voir sa biographie, p. 1299-1300.

75. Bien connue est la fascination de Mehmed II pour Alexandre le Grand, mentionnée par Doukas, p. 147, Leonardo de Chio, p. 718, Kritoboulos, p. 252, et les chevaliers de Rhodes, p. 560. Nicolas Sékoundinos, p. 791, raconte qu'il en avait fait traduire les hauts faits dans sa langue. De

un petit bateau sûr, avec frère Jean[76], à l'attention de notre très saint père le pape[77] et du sacré collège des cardinaux, et de même pour le roi d'Aragon[78] et toutes les grandes cités d'Italie, et enfin à votre Bologne[79], les exhortant, incitant et enjoignant à tourner leurs yeux et leur esprit vers la destruction de ces infidèles. Que votre révérence daigne donc également aller au-devant de cette œuvre salutaire, pieuse et nécessaire. Je vous espère sain et sauf très longtemps.

Le serviteur de votre révérence,

Isidore, cardinal, en Crète, le 6 juillet 1453.

fait Mehmed II y avait accès en premier lieu par la littérature turco-persane. Pour sa pseudo-connaissance du latin et du grec, voir les réflexions de A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 381-382, n. 26, et la bibliographie afférente.

76. Jusqu'ici non identifié, ce frère Jean *(frater Iohannes)* porteur de plusieurs des lettres d'Isidore depuis la Crète était un certain Jean de Chypre – sans doute appartenant à l'un des ordres mendiants présents à Candie –, comme en témoigne une notice financière napolitaine de la fin juillet 1453 ordonnant une dépense de 10 deniers « à frère Jean de Chypre, récemment envoyé par le cardinal de Russie au seigneur roi et autres seigneurs chrétiens pour leur notifier comment a été attaquée et prise par le Grand Turc la cité de Constantinople, gracieusement » (F. Cerone, « La politica orientale », p. 249).

77. Nicolas V (1447-1455).

78. Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples (1416-1458).

79. C'est-à-dire la présente lettre.

ISIDORE DE KIEV

Première lettre au pape Nicolas V[1]

(Candie, le 6 juillet 1453)

Introduction

Isidore de Kiev fait allusion à la présente lettre dans celle qu'il adressa le même jour au cardinal Bessarion. Elle a été identifiée par Agostino Pertusi avec celle contenue dans le manuscrit *Marcianus Lat*. 496 (1688), le seul à l'avoir conservée. L'édition de Pertusi n'est cependant que partielle ; en 2013, Luigi Silvano en a donné une édition intégrale, qui a servi de base à la présente traduction. Contrairement à sa seconde lettre à Nicolas V, Isidore n'y décrit pas les péripéties de la chute de Constantinople. Sa missive a uniquement pour but d'inciter le souverain pontife à pousser les puissances chrétiennes à entreprendre une campagne militaire contre les Ottomans ; aussi fait-il se succéder le ton de la lamentation et de l'exhortation. Seul le pontife peut et doit, en vertu de son rôle de guide suprême et de l'autorité temporelle qui en résulte, promouvoir la reconquête et la vengeance contre les ennemis de la foi chrétienne, d'autant que l'objectif du sultan désormais, du moins Isidore l'assure-t-il, n'est autre que la conquête de l'Italie elle-même, et en particulier la prise de Rome.

Cette lettre mentionne dans l'adresse le concours du notaire* Pasio di Bertipaglia, qui la mit en forme, ce qu'il fit aussi, à n'en pas douter, pour toutes celles écrites par Isidore à Candie une fois traduites du grec en latin par un interprète – à l'exception de la missive adressée au cardinal Bessarion,

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.

qui ne fut traduite en latin qu'après son arrivée à Bologne. Les éditeurs ont considéré qu'il s'agissait d'un notaire* inconnu[2]. En réalité, il est possible d'identifier assez précisément le personnage. Il appartenait à une famille de notables de Padoue, dont le membre le plus illustre est le chirurgien Leonardo (di) Bertapaglia[3], mort en 1460, dont on ignore le lien de famille exact avec Pasio. Fils de Prosdocimo, un personnage connu par ailleurs[4], Pasio est déjà actif comme notaire* en 1431 dans la curie épiscopale de sa ville natale[5] ; s'il se trouve toujours attesté à Padoue en 1433[6], c'est à Venise qu'on le voit à partir de 1441, jusqu'en 1447 au moins, ajoutant à sa qualité de notaire* vénitien celle de juge ordinaire[7]. On ne sait quand exactement il quitta Venise pour s'installer dans sa colonie de Crète, où il servit donc Isidore à Candie en juillet 1453. On le trouve toutefois toujours attesté dans l'île trois années plus tard, avec son fils Giacomo[8].

Éditions

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, rééd. 1997, p. 58-64 (édition partielle).

Silvano (Luigi), « Per l'epistolario di Isidoro di Kiev : la lettera a papa Niccolò V del 6 luglio 1453 », *Medioevo greco* 13 (2013), p. 228-232.

2. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 376-377, n. 1 ; L. Silvano, « Per l'epistolario di Isidoro di Kiev », p. 226. A. Pertusi signale que son nom ne figure pas dans la liste des notaires* de Candie publiée dans le catalogue de B. Cecchetti, *Archivio di Stato di Venezia*, p. 259-285. Il se trouve pourtant bien dans cet ouvrage, mais dans la liste des notaires* de Venise, comme « Bertipaglia (de) Pasino » (*ibid.*, p. 52), pour trois testaments instrumentés à Venise les 3 août 1446, 15 avril et 15 juillet 1447, conservés à l'Archivio di Stato di Venezia, *Archivio notarile, Testamenti*, busta 100.

3. Voir G. Monteleone, « Bertapaglia, Leonardo », p. 473-474. Il était fils d'un Bartolomeo.

4. *Prosdocimus de Bertepalea* est attesté en 1402 à Padoue : E. Pastorello, *Il copialettere marciano*, p. 433.

5. Le 16 mars 1431 il y copie en cette qualité un testament fait à Venise en 1420 : D. Girgensohn, « Lob des tüchtigen Staatsmannes », p. 447-452.

6. Le 5 janvier 1433 il y rédige un acte d'élection au rectorat de l'église paroissale San Pietro de Padoue : G. B. Sajanello, *Historia monumenta ordinis Sancti Hieronymi*, p. 293-294. Il signe : *Ego Pasius filius quondam honorabilis viri ser Prosdocimi de Bertepalea, civis et habitator Padue in contrata Aggeris Quarterio et Centenario Pontis Molendinorum*.

7. Le 15 octobre 1441, il dressait l'acte d'union des monastères San Giacomo in Palude et Santa Margherita de Torcello, où l'acte est passé (F. Cornelius, *Ecclesiae Torcellanae antiquis monumentis*, II, p. 385-389). Pour les testaments qu'il instrumenta à Venise en 1446 et 1447, voir *supra*, n. 2.

8. Le 28 juin 1456, à Candie, Giacomo di Bertipaglia transférait une procuration dont il était l'objet sur le *provido viro ser Paci de Bertapalia, patri meo*, afin que ce dernier agisse à sa place dans la capitale de Crète : Archivio di Stato di Venezia, *Notai di Candia*, busta 294, notaio Luca Geno, protocollo, f. 264^{r} (*olim* 314^{r}).

Traduction

*Lettre écrite par le notaire * ser Pasio da Bertipaglia à la demande du révérendissime seigneur Isidore, cardinal de Sabine*[9].

Bien qu'entravé par un deuil et une douleur extrême, très saint Père et bienheureux seigneur, après le douloureux siège et la perte affligeante de l'illustre ville de Constantinople, violemment et cruellement assiégée et prise par le plus impie des Turcs, prince enragé et persécuteur acharné des chrétiens, je comprends pourtant parfaitement que les lamentations et les larmes ne puissent réparer un tel désastre ni punir de façon juste et appropriée une cruauté aussi abominable. Voilà pourquoi il faut recourir à toi, très saint Père, vicaire de Jésus-Christ, dont le pouvoir et la puissance ont été conférés sur terre par notre seigneur Jésus-Christ lui-même ; et bien que la vengeance d'un tel crime regarde toutes les puissances chrétiennes, il faut reconnaître qu'elle concerne principalement ta Béatitude, à laquelle est confié le soin du troupeau, car « le bon pasteur doit donner sa vie pour ses brebis »[10]. Je t'en prie, examine, très saint Père, et repense avec plus de ferveur dans le secret de ton esprit combien furent grandes et belles l'amitié et la dévotion du très illustre Constantin, fondateur de cette Ville, envers l'Église des Romains *, lui qui dota l'Église de Dieu non seulement de la ville de Rome, siège de son très saint empire, mais aussi de très nombreuses autres cités et lieux[11], ainsi que de larges revenus, qui dépensa avec beaucoup de munificence pour le culte et sa conservation et qui fit construire cette très illustre Ville, baptisée de son nom, la première en Orient par sa magnificence et sa beauté, pour lui et pour ses successeurs à la tête de l'Empire romain, Ville qui, de même qu'elle fut alors fondée par ledit Constantin, fils d'Hélène, fut maintenant perdue de façon misérable par cet autre Constantin, fils d'une autre Hélène[12]. Sa perte,

9. Pour l'élévation d'Isidore à l'évêché de Sainte-Sabine en 1451, voir l'introduction de la lettre à Bessarion.
10. *Jn*. 10,11 : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ».
11. L'empereur Constantin I^er^ (310-337), mais vu à travers le faux médiéval de la *Donation de Constantin* qui lui attribuait la création des États pontificaux. Ce texte était extrêmement bien connu des Byzantins.
12. L'empereur Constantin XI avait en effet pour mère Hélène Dragaš. L'homonymie entre l'empereur fondateur et l'empereur martyr et leurs mères respectives a frappé nombre de contemporains, par exemple Kritoboulos d'Imbros, p. 308.

sans doute, vient de ce qu'il n'y avait pas autant d'hommes armés que l'exigeait la garde de cette longue muraille, dont l'assaut fut marqué par une si grande rage de la part de ces hommes très cruels, qu'aucun sexe ni âge ne fut épargné et qu'on ne prit pitié d'absolument personne. Ô jour malheureux, s'il est permis de dire malheureux le jour où est célébrée la naissance de la sainte vierge et martyre Théodosie [13], jour pourtant nullement festif, mais pour toujours funeste, gravé à jamais dans la mémoire des chrétiens par cette grande catastrophe du quatrième jour des calendes de juin dernier [14]. Ce jour en effet, l'âme de ce Constantin, dernier des empereurs romains*, couronnée d'un martyre imprévu, s'est élevée au ciel, sans aucun doute, avec une foule nombreuse de chrétiens qui furent tués comme lui de façon impie, parmi lesquels, crois-moi, très saint Père, il y eut de nombreux clercs de haut rang, de très nombreux hommes insignes, et beaucoup d'autres hommes, remarquables par leur vie et leurs mœurs, aussi bien des habitants que des étrangers qui s'étaient engagés aussi vaillamment que possible dans la défense de la ville.

Combien de personnes ne furent-elles pas tuées ce jour-là et les suivants ! Combien faites prisonnières ! Combien de vierges vouées au culte divin de l'Église violées ! Combien de femmes honnêtes contraintes à l'adultère ! Combien d'enfants arrachés à leurs parents ! Combien d'autres occis cruellement dans leur giron ! Combien de séparations forcées ! Combien de magnifiques demeures dépouillées de leurs richesses infinies ! Combien d'églises pillées et dévastées, combien de monastères vidés, combien d'autels profanés ! Combien de corps de saints outragés criminellement, combien de reliques foulées aux pieds ! Enfin, combien d'outrages patents et détestables au Dieu suprême et à la religion chrétienne perpétrés impudemment par ces chiens, séides du perfide Mahomet ! Après que la très chrétienne et latine cité de Péra, qui appartenait aux Génois, fut à son tour prise et dévastée par ces mêmes ennemis, ils y exercèrent aussi de semblables horreurs et cruautés et, abattant les tours, les remparts et les magnifiques murs de pierres, ils la rendirent semblable à la campagne [15].

13. Selon le calendrier byzantin, le 29 mai 1453 était en effet le jour de la fête de sainte Théodosia.
14. C'est-à-dire le 29 mai dans le calendrier romain.
15. Isidore exagère quelque peu le sort réservé par les Ottomans à la colonie génoise en face de Constantinople. En vertu de l'acte de dédition de Péra, sa population ne fut pas réduite en esclavage et la ville ne fut pas rasée jusqu'au sol : seule une partie de ses murailles fut démantelée. Voir à ce propos les clauses des privilèges *(ahdname)* octroyés à l'ex-colonie, p. 516-518, et les lettres d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 527-534, et de Franco Giustiniani, p. 737-740.

Bien que tout cela soit stupéfiant et abominable, c'est Dieu lui-même qui a toléré et permis cela pour nos cœurs qui avaient bien besoin de pénitence, afin que, en découvrant et comprenant nos erreurs et en voyant la puissance de Ses fléaux, nous amendions et corrigions notre vie, que, sortant d'une lourde torpeur, nous nous mettions en branle et nous contraignions à prendre avec vigueur les armes contre les ennemis de la très sainte croix, et que, de même que trop longtemps on les a laissé s'emparer de beaucoup de contrées chrétiennes et de nombreux chrétiens, et les détenir, piétiner et opprimer indûment, pour la honte et le déshonneur de la religion chrétienne, de même maintenant, devant l'urgence de la situation et l'état des lieux et des temps, ils soient eux-mêmes tués, massacrés et rayés du livre des vivants, afin que tout cela soit repris à leur arrogante tyrannie et ramené à la liberté originelle au sein de la sainte mère l'Église et du culte du nom divin.

Comprends en outre, très saint Père, et considère la puissance tyrannique et l'orgueil inné de cet homme perfide qui, non content de se glorifier d'avoir détruit la race et le nom des Grecs, menace d'exterminer complètement par sa cruauté barbare le nom des chrétiens et de soumettre rapidement par la force et les armes ta ville de Rome et le siège de l'empire chrétien. Assurément, bien que la puissance chrétienne ne doive pas craindre ni redouter la victoire inattendue de ce terrible adversaire, il ne faut en aucun cas tarder à prendre les mesures adéquates ; car dans cette affaire si difficile, si périlleuse et si grave, le retard peut facilement être très nocif. Engage donc ta puissance, très saint Père, et puisque tu connais et comprends profondément les choses et que tu as un pouvoir suprême sur toutes les puissances subalternes, alors veuille prendre en charge et embrasse de tout ton pouvoir la cause du Christ, notre Dieu, dirige vers elle tes lettres puissantes et pleines de larmes, hâte-toi, envoie rapidement des ambassades solennelles, et pendant ce temps, insiste, exhorte, ordonne, demande et exige du très chrétien, invincible et très illustre empereur des Romains*[16], toi qui est la tête de la foi et de la chrétienté, lui qui est le premier défenseur de ta Sainteté, et de tous les autres rois et princes chrétiens, qu'ils se préparent rapidement à la guerre par tous les moyens nécessaires, tant terrestres que maritimes.

16. Frédéric III de Habsbourg, couronné empereur en 1452.

Ce qui t'invite et te pousse inévitablement à décider et à accomplir cette tâche salutaire, c'est ta dignité de pontife suprême à laquelle adressent leurs clameurs les âmes très saintes du premier Constantin et de sa sainte mère Hélène – eux qui ont constitué le patrimoine déjà mentionné pour la conservation de notre sainte mère l'Église – et en même temps celle de ce martyr, le dernier Constantin, avec tous les chrétiens qui périrent en même temps que lui dans ce désastre déplorable ; le sang chrétien répandu le crie, la terre souillée de ce sang qui clame le crie aussi, les petits enfants et les autres emmenés vers une captivité effroyable, couverts de chaînes et d'entraves ou enfermés dans d'obscurs cachots le crient, eux qui seront contraints de renier le nom de chrétiens ou de mourir s'ils ne sont pas rachetés, les enfants avortés sans baptême du fait de la frayeur ou de la mort de leur mère le crient, les âmes des saints dont les corps et les reliques subissent tant d'opprobre le crient.

Les Crétois, les citoyens comme le peuple, auprès desquels nous nous trouvons actuellement, le réclament, et le réclament aussi les chrétiens habitant les îles environnantes. Et moi enfin, Isidore, tout souffrant, associé par permission divine à l'assemblée et au nombre de tes frères les cardinaux, qui ai été témoin très fidèle de cette si cruelle catastrophe, qui me suis évadé par miracle, grâce à Dieu, des mains des impies, moi aussi de la même manière, prostré devant les pieds sacrés de ta Béatitude, j'en appelle à toi, je t'implore à voix haute, te supplie et te conjure, me recommandant à ta Sainteté, car tu seras « le refuge hors de cette épreuve qui m'étreint »[17]. Car, parmi les dons splendides et admirables dont notre Seigneur le Christ t'a pourvu, il t'a réservé le plus grand, celui-ci, pour ce temps-ci, pour que, par leur si noble puissance, ta sagesse et ton autorité détruisent complètement tant d'adversaires infâmes de la très sainte croix. Que notre Seigneur le Christ nous accorde et nous concède qu'il en soit ainsi, lui qui règne avec le Père et le Saint-Esprit maintenant et pour les siècles des siècles, amen.

De Candie, dans l'île de Crète, la veille des nones de juillet 1453[18].

17. Ps 32,7.
18. Le 6 juillet 1453.

ISIDORE DE KIEV

Lettre au cardinal Domenico Capranica [1]

(Candie, *ca* 6 juillet 1453)

Introduction

De 1439, date de sa nomination comme cardinal, à 1452, Isidore eut peu l'occasion de séjourner à la Curie romaine et donc de se lier avec ses homologues du collège cardinalice. Une exception notable cependant : le cardinal – depuis 1426 – et évêque de Fermo Domenico Capranica [2]. Il est vrai que leur amitié venait de plus loin, puisqu'elle remontait au moins à l'époque du concile de Ferrare-Florence (1438-1439), durant lequel le cardinal Capranica avait fait preuve d'un grand entregent auprès de la délégation grecque, sinon depuis l'époque du concile de Bâle, aux travaux desquels avait déjà participé Capranica (1432-1435) et où le jeune Isidore avait été envoyé par la diplomatie impériale en 1434. Quoi qu'il en soit, une solide amitié liait depuis les deux hommes, qui partageaient les mêmes exigences de rigueur morale mais aussi un amour commun pour les lettres, Capranica étant réputé pour sa vaste érudition et pour son impressionnante collection personnelle de manuscrits, tout autant que pour la générosité avec laquelle il la laissait consulter aux amis et connaissances. Il n'y a donc pas à s'étonner de le compter dans la courte liste des

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. A. A. Strnad, « Capranica, Domenico », p. 147-153.

amis italiens, outre le pape et Bessarion, avec lesquels Isidore resta en contact épistolaire depuis Constantinople les mois qui précédèrent la chute de la ville impériale.

Capranica était également destinataire de la lettre du familier d'Isidore du 15 juillet 1453[3], et de celle du vicaire des Franciscains Girolamo de' Stufi de Florence du 5 juillet précédent[4], elles aussi envoyées de Candie. Avec la présente lettre elles se trouvent conservées ensemble dans un manuscrit de Munich[5]. Seule celle d'Isidore n'est pas datée. Mais le fait qu'en conclusion il annonce qu'elle sera portée par ce même « frère Jean » dont, dans sa lettre à Bessarion du 6 juillet, il annonçait l'arrivée prochaine en Italie muni d'une série lettres – destinées entre autres, outre à Bessarion lui-même, au roi Alphonse d'Aragon, au pape ainsi qu'au « sacré collège des cardinaux »[6] – incite à la dater de ce même jour. Elle dut parvenir à son destinataire à Naples, où le cardinal Capranica résida du 25 juillet au 7 août suivant. Il y avait été envoyé en légation par Nicolas V dès la réception à Rome de la nouvelle de la chute de Constantinople, afin de gagner le roi Alphonse au projet de croisade contre les Ottomans et travailler à cette conclusion de la paix en Italie qu'Isidore appelait précisément de ses vœux dans cette lettre[7]. Début janvier 1454 la mission de Capranica le conduisit à Gênes où le doge Pietro Campofregoso profita de sa présence pour l'inviter à rédiger une série de lettres destinées aux souverains européens visant à la défense de l'honneur génois mis à mal depuis la chute de Constantinople, avant de solliciter directement la plume d'Isidore, témoin de l'événement, un mois plus tard[8].

En conflit avec le pape Calixte III dont il désapprouvait le népotisme, il mourut à Rome en 1458. À partir de 1455 il avait protégé le jeune humaniste brescian Ubertino Posculo, qui s'était réfugié à Rome après sa longue captivité entre les mains des Ottomans : le long poème épique sur la chute de Constantinople dont Domenico lui avait passé commande

3. Voir la lettre du familier d'Isidore, p. 619-623.
4. Voir la lettre de Girolamo de' Stufi de Florence, p. 569-573.
5. Munich, Staatsbibliothek, lat. 4689, f. 143^{v}.
6. Voir la lettre d'Isidore à Bessarion, p. 596.
7. Sur la mission napolitaine de Capranica, voir F. Cerone, « La politica orientale », p. 808-814.
8. Voir à ce propos la lettre de Pietro Campofregoso à Charles VII, p. 805-810, ainsi que celle d'Isidore au duc de Bourgogne, p. 779-782. S'il est sûr que Capranica écrivit ces lettres – puisque dès le 21 janvier suivant le doge de Gênes disait les joindre à celles qu'il adressait personnellement aux souverains en question – elles n'ont pas été retrouvées.

ayant été terminé seulement en 1460, c'est à son frère, le cardinal Angelo Capranica, qu'il fut finalement dédié [9].

Édition

Pertusi (Agostino), *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, Carile (Antonio) éd., Bologne, 1983, p. 12-14 [10].

Traduction

Copie de la lettre envoyée par le seigneur cardinal des Ruthènes au seigneur cardinal de Fermo.

Au révérendissime père et seigneur dans le Christ, mon éminent seigneur, me recommandant à vous, etc. J'ai bien souvent écrit à votre révérendissime Seigneurie et je n'ai jusqu'alors reçu aucune réponse. Je ne sais si mes lettres sont parvenues à votre révérendissime Seigneurie, soit que vos réponses ne me soient pas arrivées, soit qu'ayant reçu mes lettres, vous n'y ayez pas répondu [11] ; c'est pourquoi maintenant encore je vous écris un mot plein de larmes et de calamités, à savoir que Constantinople, auparavant une très heureuse et excellente ville, maintenant si malheureuse et misérable, a été prise – ô douleur ! – par les Turcs. La façon dont elle fut prise, qui dépasse en turpitude les prises de toutes les cités, je la rapporterai moi-même, lorsque je parviendrai auprès de votre très saint seigneur et de votre révérendissime Seigneurie : bientôt, avec l'aide de Dieu.

Mais Constantinople est déjà anéantie, et le même jour aussi la cité latine de Péra ; avec elles, plusieurs et même de très nombreuses autres cités ou régions septentrionales, tant de Grèce que d'Europe, sont menacées d'un grand désastre : Mytilène, Chio, Rhodes, Lemnos, Imbros [12],

9. Voir l'introduction de la *Constantinopolis* de Posculo, p. 361.

10. N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 518-519, en avait donné simplement un court extrait et un résumé.

11. Les mêmes considérations se lisent dans la lettre d'Isidore à Bessarion, p. 588. Il est probable qu'en raison du blocus de Constantinople par les Ottomans les lettres d'Isidore ne soient jamais parvenues à leurs destinataires.

12. Le texte du manuscrit, « très défectueux et d'écriture difficile » d'après son éditeur A. Carile (A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 13, n. 1) porterait *Livorus*, dans lequel il a proposé de reconnaître la petite île de Léros. Il est plus convaincant de privilégier la lecture *Imbrus* pour l'île d'Imbros, en raison surtout de son voisinage avec *Lemnius*/Lemnos.

Eubée[13] et bien d'autres. Pour cette raison, j'écris à sa Béatitude et au Sacré Collège pour qu'ils mettent tout leur soin et toute leur autorité à résister, le plus vite qu'il pourra être fait, contre les infidèles du Christ, de peur que, s'ils tardent, ils ne les voient en Italie, ce que les Turcs envisagent et projettent. Je supplie donc votre révérendissime Seigneurie afin que nous répandions partout des prières au nom des Grecs, parce que tous ont déjà péri.

Que votre révérendissime Seigneurie daigne voir et accueillir avec bienveillance le frère Jean[14], porteur des présentes, et que Dieu tout-puissant vous garde heureux et en bonne santé.

13. Ou Négrepont.
14. Pour ce frère Jean, alias le frère mineur Jean de Chypre, voir la lettre d'Isidore à Bessarion, p. 596, n. 76.

ISIDORE DE KIEV

Lettre à tous les fidèles [1]

(Candie, le 8 juillet 1453)

Introduction

La lettre d'Isidore « à tous les fidèles en Christ » *(Universis Christi fidelibus)* est demeurée longtemps l'unique lettre connue de cet auteur, du fait que, de par sa vocation universelle, elle eut dès le XVI^e^ siècle les honneurs de l'imprimerie. Cependant, comme l'a montré Agostino Pertusi, la version qui en a longtemps circulé à travers nombre d'éditions successives en offrait un texte profondément remanié stylistiquement et abrégé, ses premiers éditeurs ne l'ayant pas tiré des manuscrits, pourtant nombreux, mais de la chronique universelle due à l'évêque de Florence Antonino Pierozzi (1389-1459), qui reconnaissait d'ailleurs lui-même l'avoir largement réécrit [2]. Restitué par Agostino Pertusi, le texte original de cette lettre n'apporte pas d'informations originales sur le siège. Isidore y lance surtout un appel vibrant à tous les chrétiens d'Occident afin qu'ils se lèvent contre les Ottomans. Pour les besoins de la cause, il se livre ici à une charge extrêmement violente contre Mehmed II, et exagère quelque peu l'imminence d'une expédition que le sultan aurait préparée contre l'Italie.

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. On renvoie ici le lecteur aux renseignements fournis à ce propos par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 54. On y trouvera en particulier la liste des éditions antérieures de la version remaniée d'Antonino de Florence. Signalons simplement que dans PG 159, col. 953-956, la lettre est dite par erreur écrite « à Péra, en l'an du Christ 1452 ».

Édition

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, p. 80-90.

Traduction

Isidore, par la miséricorde divine évêque de Sabine de la sainte Église romaine, couramment nommé cardinal des Ruthènes, à tous et chacun des fidèles du Christ qui liront notre lettre, salut en notre Seigneur Jésus-Christ.

« Vous tous, écoutez ceci, vous tous qui habitez la terre, ouvrez vos oreilles », dit le prophète David au début d'un psaume [3] ; et moi, imitant quelque peu la voix prophétique, je rappellerai : écoutez tout cela, vous tous qui vivez dans la partie pieuse et croyante de la terre, vous fidèles serviteurs et ministres, pasteurs et chefs de toutes les églises du Christ, soutiens et guides de la foi chrétienne, et vous tous princes et rois chrétiens, et aussi tout le peuple, adorateurs du Seigneur Christ, qui offrez votre foi pure et immaculée au Dieu tout-puissant de la Trinité, avec vous tous, parmi tous et par-dessus tous, vous qui, dédiés entièrement à Dieu et séparés de ce monde, avez revêtu l'habit angélique de la vie monastique et renoncé à toutes choses temporelles et, ne regardant qu'aux seuls biens futurs et éternels, avez renié de toute votre âme le siècle présent et tout ce qui se trouve en ce siècle, et avez changé ces biens temporels contre les biens futurs et éternels du royaume des cieux, écoutez.

Que tous sachent, messeigneurs, fidèles chrétiens, que s'approche déjà le précurseur de l'Antéchrist *, le prince et seigneur des Turcs, dont le nom est Mehmed, qui est l'héritier du premier Mahomet, prince de cette hérésie, mais plutôt et plus justement devrais-je dire de cette impiété, et qui est beaucoup plus cruel que le premier. Celui-ci en effet, par ses paroles trompeuses et mensongères, poussait des hommes sans expérience et sans sagesse à le suivre ; celui-là tourmente et afflige les chrétiens par sa grande force et sa puissance, et surtout par le fer et les supplices, voulant effacer complètement le nom du Christ de cette terre. Il nourrit tant de haine, d'abomination et de colère contre les chrétiens que lorsqu'il en voit un de

3. Ps 49, 2 : « Écoutez ceci, vous tous, peuples. Prêtez l'oreille, vous tous, habitants du monde ».

ses yeux, pensant que c'est une grande honte et une souillure, il lave et nettoie ses yeux. Il s'est montré et se montre un tel ennemi de la foi chrétienne, que jamais personne parmi les chrétiens n'en a vu ou n'en verra de semblable. Il est en effet celui qui a vaincu et détruit la Ville de Constantinople, autrefois la plus heureuse des villes, maintenant la plus malheureuse et la plus misérable.

Très vite, ils ne laissèrent aucun habitant à l'intérieur, ni latin, ni grec, ni arménien, ni juif, ni autre quel qu'il soit, mais de la première heure du jour jusqu'à midi, ils laissèrent la Ville nue, inhabitée, maltraitée et désertée. Tous leurs actes et leurs œuvres que je viens de dire, je les ai vus de mes propres yeux, et moi-même j'ai souffert avec tous les autres hommes de Constantinople, bien que Dieu m'ait ensuite arraché des mains impies, comme Jonas du ventre de la baleine.

La Ville de Constantinople est donc morte et maintenant elle n'a plus de souffle ; à la même heure la ville appelée Péra est morte elle aussi, et depuis les Turcs l'occupent et la gouvernent, ils en ont abattu les murs jusqu'à terre et elle est si bien réduite en servitude qu'ils ne permettent pas que la moindre cloche ou grelot sonne ou soit frappé pour la célébration des très saints corps et sang du Christ. Bien plus, ils abattirent la croix qui se trouvait sur la grande tour en même temps que cette tour[4]. Ils abolirent tout le gouvernement de cette cité et le détruisirent, ils instituèrent à la place un Turc comme seigneur et juge[5] et décidèrent d'imposer à tous, grands ou petits, des gabelles et d'autres impôts et fardeaux. Le Turc envoya en effet des gens sur la mer Noire vers les places grecques et latines pour leur imposer les gabelles et les impôts[6], afin qu'ils donnent leurs bénéfices et leurs produits selon leur coutume. Pire encore : il ordonne que les chrétiens qu'il a soumis à son empire et qu'il a asservis fassent une guerre honteuse contre les autres chrétiens, aux côtés des Turcs.

4. Il s'agit de la tour Sainte-Croix ou tour de Galata, qui en réalité ne fut nullement détruite, de même que les murailles abattues ne concernèrent que l'enceinte terrestre de l'ancienne colonie génoise. Exacte en revanche est l'information concernant l'interdiction de faire sonner les cloches des églises, explicitement mentionnée dans les clauses des privilèges *(ahdname)* octroyés aux habitants de l'ex-colonie par Mehmed II, p. 517 : « Qu'ils conservent leurs églises et qu'ils y chantent, mais qu'ils ne sonnent ni les cloches ni les simandres* ».

5. Mehmed II envoya en fait à Péra un *subaşi* et un *cadi*. Voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 531.

6. Voir *ibid*., p. 531.

Ceci est ce que les Turcs ont fait jusque-là contre les chrétiens ; mais ce qu'ils envisagent de faire encore contre eux, qui pourra le raconter ? D'abord, le Turc a préparé cent soixante-dix trirèmes, grandes et petites, et les a envoyées sur la mer Égée dans le but de soumettre les Cyclades à son empire[7] ; ensuite, il se prépare, avec son immense armée, à s'installer devant trois villes solides et puissantes proches du Danube pour les vaincre et les détruire, c'est-à-dire une qui s'appelle Péristérion[8], l'autre Smederovo[9] et la troisième Belgrade[10] ; et il envisage de parcourir toute la Hongrie, de l'anéantir et de la ruiner pour ne laisser aucun obstacle derrière lui[11], puisqu'il a décidé de se porter l'année suivante en Italie, ce qu'il a déjà entrepris et envisagé de faire cette présente année. C'est pourquoi il prépare et s'efforce de préparer trois cents galées, grandes et petites, vingt et plus grands navires, une armée de plus de trois cent mille fantassins et cavaliers ; et ainsi il a décidé de traverser de Durazzo à Brindisi. Tout cela, il n'a pas seulement décidé de le faire, il a déjà commencé[12].

C'est pourquoi je vous supplie, je vous prie et je vous exhorte, vous tous chrétiens, de ressentir du zèle pour la foi chrétienne et de l'amour pour votre liberté, et je vous conjure de bien vouloir faire d'abord la paix et l'union entre vous, de rejeter toutes les bassesses et toutes les mesqueneries qu'il semble y avoir entre vous, et d'introduire en vous-même l'amour de Dieu, la paix et l'union, de vous préparer avec courage, constance et magnanimité, pour courir courageusement contre l'ennemi et l'infidèle. Et bien que vous ayez entendu qu'il a de nombreuses galées et une grande armée, néanmoins, avec l'aide de Dieu, dix des vôtres ont la capacité de

7. Cette information d'Isidore est inexacte : ce n'est qu'en 1455 que Mehmed II enverra pour la première fois sa flotte à l'assaut des îles égéennes. Voir F. Babinger, *Mahomet II*, p. 159-164.

8. Le texte porte *Peristerii*, du grec περιστέριον, qui signifie colombe. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 383, n. 11, a proposé à raison d'y reconnaître la forteresse serbe de Golubac.

9. Dans le texte : *Fendorabio*. Achevée en 1439, la forteresse de Smederovo était alors la capitale du despotat serbe et la résidence de son despote*.

10. Dans le texte : *Bellostadio*. En évoquant les trois forteresses serbes du Danube, Isidore pointe les visées prioritaires de Mehmed II contre le pays du despote* Georges Branković, comme Angelo Giovanni Lomellino dans sa lettre du 26 juin 1453, p. 531. Effectivement Mehmed II devait lancer sa première offensive terrestre contre la Serbie dès le printemps 1454. Voir F. Babinger, *Mahomet II*, p. 133-134.

11. Comme l'a bien vu A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 384, n. 12, l'obstacle que constituait la Hongrie aux projets expansionnistes de Mehmed II était tout incarné alors par le gouverneur du pays, le régent Jean Hunyadi.

12. Isidore est ici exagérément – mais volontairement – alarmant : un projet concret d'expédition contre l'Italie mûri par Mehmed II à cette date n'est pas crédible.

porter la guerre et le combat contre eux si bien qu'ils peuvent définitivement abattre cinquante des leurs. En effet votre courage est grand, votre usage de la guerre plus approprié et plus adéquat, et la grâce de Dieu plus ferme et plus constante. Sur ces mots, je vous supplie à nouveau et je vous exhorte de vous décider et de disposer vos esprits en ce sens ; et moi, selon la volonté de Dieu, je viendrai vous voir en personne et je vous raconterai de nombreuses autres choses qui sont tout à fait liées à notre sujet ; j'espère en outre, et j'ai confiance en Dieu, que ce que vous avez entendu vous fera vous hâter, vous fera mettre à exécution et faire avec audace ce dont je vous supplie.

Portez-vous bien et que tout vous soit favorable, et vivez heureux, pour être digne devant Dieu de porter ce prix des braves et cette grande couronne des braves.

Isidore, cardinal des Ruthènes.

En Crète, dans notre résidence, scellée de notre sceau, l'année de la nativité de notre Seigneur 1453, le 8 juillet, la septième année du pontificat de notre très saint père et seigneur Nicolas V, pape par la divine providence.

ISIDORE DE KIEV

Deuxième lettre au pape Nicolas V[1]

(Candie, le 15 juillet 1453)

Introduction

Depuis son départ de Rome pour Constantinople le 20 mai 1452, Isidore de Kiev – comme il le rapporte au début de la présente lettre –, avait adressé plusieurs lettres au pape afin de le tenir informé en détail des principales avancées de sa légation. Elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, pas plus d'ailleurs que celles qu'il dit avoir adressées dans le même temps au cardinal Bessarion ainsi qu'au cardinal Domenico Capranica. Il est probable en effet qu'elles n'aient jamais atteint leurs destinataires, et c'est précisément parce qu'il devait lui-même douter que le pontife ait effectivement reçu les siennes qu'Isidore ressentit le besoin, neuf jours après lui avoir écrit une première missive de Candie, de lui adresser cette nouvelle lettre. En effet, dans celle du 6 juillet 1453, sur un ton incantatoire Isidore s'était contenté d'exhorter Nicolas V à organiser au plus vite une croisade, mais sans revenir sur les événements eux-mêmes, dont il réserva le récit ce même jour au seul cardinal Bessarion. C'est pourquoi, dans la présente lettre du 15 juillet suivant, Isidore commence par narrer succinctement au souverain pontife les principales étapes qui conduisirent à la proclamation de l'Union le 12 décembre 1452, pour lui fournir ensuite un bref récit du siège et de la prise de Constantinople par les Ottomans.

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.

Sans être aussi circonstancié que le récit de la chute réservé à Bessarion, il contient néanmoins des détails supplémentaires dignes d'intérêt.

Cette lettre a été publiée pour la première fois en 1899 par son découvreur Nicolas Iorga à partir d'un manuscrit milanais [2], mais sans édition critique ; cette édition a été menée à bien en 1976 par Agostino Pertusi, qui a également mis à profit les leçons livrées par le seul manuscrit supplémentaire, parisien [3], à l'avoir conservée, publiant la lettre dans son intégralité.

Éditions

Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e^ siècle*, II, Paris, 1899, p. 522-524.

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, rééd. 1997, p. 92-100.

Traduction

Très saint et très doux Père,

Après la salutation due aux saints et vénérables pieds de votre Béatitude, je me recommande à vous humblement.

Après être parti de Rome, j'ai écrit plusieurs lettres à votre Béatitude, principalement au sujet de l'union faite et conclue entre les Grecs et l'Église catholique, avec l'aide de Dieu, qui a été faite en un temps convenable et acceptable, bien qu'elle ait été trop longtemps reportée et retardée. Elle fut faite en effet le 12 du mois de décembre presque écoulé, mais enfin elle fut achevée et conclue, et toute la Ville de Constantinople fut unie à l'Église catholique. Et partout on commémorait votre Béatitude, ainsi que le révérendissime patriarche Grégoire [4] qui, au moment où il était à Constantinople, n'était commémoré dans aucune autre église, et pas même dans son monastère [5], mais qui, une fois l'union faite, fut com-

2. Le ms. Biblioteca Nazionale Braidense, Manoscritti, AE XII.40, f. 54^v^-55^v^.

3. BnF, Nouv. Acquis. Lat. 546, f. 169^r^-170^v^.

4. Grégoire III Mammas, patriarche de Constantinople de 1445 à fin 1450, date à laquelle il partit se réfugier à Rome. Voir sa biographie, p. 1300-1301.

5. Il faut comprendre dans aucune autre église en dehors de celle de Sainte-Sophie, qu'il contrôlait directement. J. Gill, *Le concile de Florence*, p. 87, n. 3, assure que le monastère dont Grégoire était le supérieur avant son accession au patriarcat était celui du Pantokratôr, suivi en cela par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 385, n. 3. Cette information donnée par le seul Gill a également été acceptée depuis

mémoré par toute la Ville, à ce qu'on dit. Tous avec l'empereur, jusqu'aux plus humbles, furent ensemble unis et, par la grâce de Dieu, catholiques jusqu'à la date et l'heure funeste de la désolation et de la prise de cette si malheureuse Ville de Constantinople. Toutefois, le fameux Scholarios et huit autres moines de ses alliés se détournèrent ensemble de l'union susdite[6]. Tout se passa bien pour un certain temps. Mais ensuite ce jeune Mehmed, seigneur des Turcs, appelé grand émir[7], qui est le successeur, par sa méchanceté et sa cruauté, de ce premier Mahomet fondateur de sa loi impie, à moins qu'il ne lui soit supérieur, parce que bien plus cruel et plus tyrannique et ayant une puissance plus grande et une armée innombrable, ce Turc, concevant comme le diable une immense haine contre les chrétiens, gronda et gronde, s'élança et donna l'assaut, voulant les effacer ou les exterminer complètement de la terre ; il se dressa et s'insurgea contre tous. Il a en effet tant de haine et d'abomination pour eux que quand il voit des chrétiens de ses yeux, il les lave et les nettoie comme si sa vue en avait été souillée. Étant dans de telles dispositions, il commença par assiéger Constantinople, et construisit une forteresse près du rivage[8]. Ensuite il mit fin sans motif à tous les traités et serments conclus et encercla toutes les places et tous les forts proches de Constantinople ; il tua et massacra tous les chrétiens qu'il trouva. Puis il conquit tous les forts et tours, abandonna Constantinople le mois d'août à peine passé et retourna dans son pays. Six mois après, il prépara une armée de plus de trois cent mille fantassins et cavaliers et de deux cent vingt trirèmes grandes et petites, il fit construire des bombardes et d'autres engins de jet ingénieux et fit réaliser de nombreuses machines, qu'il est difficile de compter ; il fit construire plus de mille bombardes, dont trois plus grosses que les autres : la première projetait en effet des boulets de onze paumes de circonférence et d'un poids de quatorze cantars, la seconde de dix paumes de circonférence et d'un poids de douze cantars, et la troisième de neuf paumes et de

---

par le biographe de Grégoire, S. Barnalidès, *Ιρηγόριος ο Γ΄*, p. 24. Toutefois aucune source ne vient l'accréditer, comme il ressort de la notice *PLP*, n° 4591, consacrée à ce patriarche, qui n'en dit rien. De même, Grégoire n'apparaît pas dans la liste des supérieurs de ce monastère dressée depuis par S. Kotzabassi, « The Monastery of Pantokrator between 1204 and 1453 », p. 63-65.

6. Pour une analyse de cet épisode, voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 440-444, en particulier p. 442-443.

7. Dans le texte : *magnus amira*.

8. Le rivage, c'est-à-dire ici le Bosphore. La forteresse construite était Boğazkesen (« le château neuf »), dit aussi Rumeli Hisarı.

dix cantars. Il y en avait une plus petite, les autres étaient des arquebuses en très grand nombre. Mais aucune de ces autres bombardes ne fit de dégâts, seulement les trois qui projetèrent presque sept cents gros boulets et causèrent de grands dommages ; c'est par elles en effet que la malheureuse Ville fut attaquée pendant cinquante et un terribles jours, que la plus grande partie des murs furent éventrés et détruits jusqu'au sol, et que, à travers les murs ruinés, la Ville fut prise et vaincue. Mais les autres bombardes ne causèrent aucun dégât, comme je viens de le dire, bien qu'elles fussent grandes et solides. En outre, le Turc fit une autre chose perverse bien plus inouïe et extraordinaire, qui provoque le grand étonnement de ceux qui l'entendent.

On prévit à temps de fermer le port de Constantinople par une chaîne et de le garder, car ce port consiste en un golfe qui se resserre étroitement du côté de Péra ; ce fut fait. Nous instituâmes, avec salaire, cinq trirèmes et douze grands navires vénitiens pour la sécurité et la surveillance de cette chaîne[9]. Quand l'infâme émir s'en aperçut, il ordonna de réaliser une voie de plus de trois mille pas par-dessus les collines et les crêtes ; il commanda aussi d'y placer des madriers et de les lier pour y faire passer soixante-douze birèmes, pendant que les trirèmes restaient hors du port. Il les fit donc passer par les collines et les crêtes en courant comme si un grand vent les poussait sur la mer, avec les rames dehors, les voiles et les enseignes, comme il est de coutume quand on va en mer. Il finit par les mener au port[10]. Ensuite, il fit construire un pont sur la mer, qui existe encore aujourd'hui : en effet la distance entre la terre ferme et Constantinople est d'un mille et un tiers. Il construisit encore plus de trois cents échelles, dont certaines étaient pourvues en dessous d'une base quadrangulaire, que, par un ingénieux mécanisme intérieur, ils bougeaient et faisaient avancer jusqu'aux remparts. Les échelles avaient aussi en haut des crochets afin que, quand elles étaient jetées sur les murs, la partie inférieure pesant sur les crochets, elles ne puissent être rejetées ni abattues. De même, elles étaient recouvertes de planches de haut en bas et tout

9. Leonardo de Chio, p. 706, confirme que les trois trirèmes marchandes vénitiennes plus deux autres plus rapides furent retenues par l'empereur « avec beaucoup d'or », Nicolò Barbaro précisant que les trois premières lui coûtèrent mensuellement 400 ducats chacune. La pose de la fameuse chaîne pour clôturer le port de la Corne d'Or eut lieu entre le 2 et le 9 avril 1453. Voir Barbaro, *Giornale dell'assedio*, p. 7.

10. Le transfert de la flotte ottomane par voie de terre eut lieu le 22 avril. Voir Barbaro, p. 482-483.

autour, pour que ceux qui grimpaient ne puissent être rejetés des échelles et qu'ils puissent monter sans être atteints ou blessés. Ailleurs, il éleva des tertres et y installa des forts en bois ; en d'autres endroits, il fit creuser des souterrains ; ailleurs, il s'occupait de nombreuses machines aux mécanismes ingénieux, appelées fauconneaux et tortues. Néanmoins, nous résistâmes pendant cinquante-quatre jours ; mais le cinquante-cinquième, après la fin de la bataille qui avait duré toute la nuit, l'armée épuisée étant entrée le matin par le mur effondré, la Ville de Constantinople, qui jadis était l'heureuse impératrice de toutes les villes, désormais malheureuse et misérable, fut prise, le 29 mai. Sa conquête surpassa et excéda toutes les autres conquêtes de ce monde : celle de Jérusalem par le roi Nabuchodonosor[11] fut assurément peu de chose en comparaison de celle-ci, bien plus terrible. Les richesses de Jérusalem furent certes enlevées, pourtant son peuple ne fut pas lié aux pieds et aux mains, mais conduit, tous réunis, à Babylone ; leurs objets sacrés ne furent pas arrachés, ni foulés aux pieds, mais le roi des Assyriens les gardait avec respect dans ses palais. De même, aucune comparaison ne peut être faite avec une cité qui puisse égaler celle-ci.

C'est pourquoi, je supplie, je prie et j'exhorte votre Béatitude d'apporter bien vite quelque aide en cette matière, et de mettre tout son pouvoir et son zèle pour combattre, détruire et résister au projet maléfique de ce nouveau Mahomet. Cela se fera, avec l'aide de Dieu, si votre Béatitude s'occupe et se hâte de faire la paix en Italie ; qu'elle se fasse avec Dieu, afin qu'elle puisse être suivie d'autres bienfaits que Dieu et votre Béatitude espèrent. Quant à moi, je viendrai bientôt à vous, si Dieu le veut, prêt à risquer corps et âme pour la foi chrétienne et la situation des chrétiens ; alors je vous raconterai et je vous expliquerai les moyens de détruire l'infidèle.

Votre humble serviteur le cardinal Isidore se recommande à votre Béatitude.

À Candie, le 15 juillet [14]53.

11. Nabuchodonosor II, roi de Babylone (605-562 av. J.-C.), qui conquit Jérusalem en 586.

FAMILIER D'ISIDORE DE KIEV
(FRANCESCO GRIFFOLINI D'AREZZO)

Lettre au cardinal Domenico Capranica [1]

(Candie, le 15 juillet 1453)

Introduction

Dans sa lettre du 6 juillet 1453, jugeant sans doute que la narration de ses vicissitudes personnelles eût été déplacée face au récit qu'exigeait une catastrophe de portée aussi universelle que la chute de Constantinople, Isidore de Kiev n'avait pas conté à son ami, le cardinal Domenico Capranica, les épisodes rocambolesques de sa fuite. C'est son « familier » qui s'en chargea neuf jours plus tard, depuis Candie où le cardinal se trouvait encore. L'identité de cet auteur, qui n'est pas révélée par sa lettre, a longtemps divisé les historiens. On sait qu'il s'agissait d'un familier d'Isidore grâce au savant théologien Henri de Soemmern. En effet, à Rome le 11 septembre 1453, ce fonctionnaire pontifical, racontant lui aussi dans une lettre les aventures d'Isidore depuis le 29 mai jusqu'à son arrivée en Crète, disait les avoir tirées de la lecture de plusieurs missives récemment arrivées à Rome, la plupart d'Isidore lui-même – sa première lettre au pape Nicolas V, celle à Capranica ainsi que celle adressée à tous les fidèles – ainsi que deux écrites à Capranica par d'autres : l'une par le vicaire des frères mineurs de Candie [2], l'autre qu'écrivit « celui-là même [qui était]

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir la traduction de cette lettre, p. 569-573.

actif *(ipse agens)*, familier et serviteur de ce cardinal des Ruthènes »[3]. Cette étrange désignation a justement intrigué Giovanni Mercati, qui a proposé de voir plutôt dans *agens* une mélecture pour la forme abrégée *Are(ti)n(u)s*, « l'Arétin » étant le surnom de Francesco Griffolini d'Arezzo *(Franciscus Aretinus)*, traducteur de nombreuses œuvres grecques. Cette proposition d'identification n'était nullement gratuite, puisque Mercati avait découvert par ailleurs la preuve indiscutable de la présence de cet érudit en Orient à l'époque dans le ms. Vaticanus gr. 534. Griffolini avait offert au pape Nicolas V ce manuscrit grec du XI^e^ siècle qui contenait les premières quarante-quatre homélies de Jean Chrysostome sur l'évangile de Matthieu. Or, dans le poème dédicatoire qu'il copia dans le manuscrit pour signaler son don à la bibliothèque du pontife, il révèle que ce manuscrit avait autrefois appartenu au monastère constantinopolitain du Prodrome de Pétra[4], pillé par les Ottomans à l'issue du siège. Et, signalant qu'il venait de leur racheter le manuscrit dans l'île de Négrepont, il rappelle pour l'occasion qu'il était « parti comme compagnon de ton légat » *(legato tuo … comes ipse profectus)*[5], un légat qui ne serait autre qu'Isidore de Kiev. L'identification du familier d'Isidore avec Francesco Griffolini a été acceptée depuis par Agostino Pertusi et par le dernier biographe de l'humaniste[6]. Il semble toutefois à exclure qu'il ait été présent à Constantinople aux côtés du cardinal à l'époque du siège comme de la chute de la ville impériale, mais qu'il se soit trouvé alors à Négrepont[7]. C'est là que dut lui parvenir la lettre par laquelle le cardinal Capranica, à

3. À partir des années 1460 le théologien et clerc de Louvain Henri de Soemmern (ou de Zoemeren) fut chapelain du cardinal Bessarion. Toutes ces lettres – plus une du doge de Venise au pape – lui furent fournies en copies par le cardinal Capranica lui-même. La lettre d'Henri de Soemmern n'étant jamais qu'un travail de compilation à partir de la plupart de ces missives, il n'a pas été jugé nécessaire d'inclure sa traduction dans le présent volume. Publiée dans N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 311-315 (partiellement dans A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 80-97), elle l'est aussi intégralement, avec traduction anglaise, dans M. Philippides, *Mehmed II the Conqueror*, p. 122-131. Signalons que c'est par erreur qu'est signalé dans cet ouvrage (p. 20) – de même dans M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 30-31 –, que le texte de Soemmern avait été précédemment publié par N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 292-295, et par A. Vigna, *Codice diplomatico*, I, doc. 1, p. 19-21. Ce que l'on trouve dans ces ouvrages à ces pages, c'est la lettre de Franco Giustiniani, traduite ici, p. 737-740.

4. Sur ce monastère, voir Doukas, p. 160, n. 225.

5. Voir G. Mercati, *Scritti d'Isidoro*, p. 128-132, en particulier p. 131.

6. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 112 ; S. Benedetti, « Griffolini, Francesco », p. 382-385.

7. En effet, rien, dans le texte du poème dédicatoire comme dans celui de la lettre du familier d'Isidore, ne permet d'assurer comme le fait A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 112, « sa présence à Constantinople en 1453 puis sa participation aux traverses du cardinal Isidore jusqu'en Crète ». Il semble

peine informé à Rome de la chute de Constantinople, le pria de le renseigner au plus vite sur le sort d'Isidore, comme il appert de la conclusion du présent texte. C'est seulement une fois parvenu à Candie que Griffolini apprit en détail, manifestement de la bouche même d'Isidore, les différentes étapes et péripéties de sa fuite : comment « Dieu l'avait arraché des mains impies, comme Jonas du ventre de la baleine »[8].

Éditions

Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, II, Paris, 1899, p. 519-520[9].

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, p. 114-118.

Traduction

Révérendissime Père dans le Christ et éminent seigneur,

Après les recommandations d'usage, etc. La sainte Union ayant été faite, en vue de laquelle le révérendissime seigneur cardinal ruthène était parti de Rome et avait vendu tous ses biens jusqu'à ses vêtements pour aider la malheureuse ville de Constantinople et pourvoir aux nécessités des pauvres du Christ, ce même seigneur et père, après la prise de la Ville pour laquelle il avait déployé beaucoup d'efforts, fut lui aussi fait prisonnier par les infidèles près de l'église Sainte-Sophie vers laquelle il se dirigeait, pensant pouvoir y trouver quelques hommes armés qui s'opposeraient aux Turcs, mais ce seigneur se rendit compte que tous fuyaient de partout et, poussé par quelques-uns des siens, Dieu m'est témoin, il se dirigea vers l'église, désireux de répandre son sang pour la foi du Christ[10]. Il fut donc pris et demeura comme un inconnu pendant deux jours dans

---

plutôt que Griffolini et Isidore aient seulement voyagé de conserve jusqu'à hauteur de Négrepont (ou Eubée) et que leurs routes se soient séparées là, le cardinal partant seul pour Constantinople tandis que Griffolini s'arrêtait dans l'île, peut-être pour superviser en son nom la gestion des biens du patriarcat latin sur place. En effet, si Griffolini avait été présent dans la ville impériale le 29 mai 1453, il aurait lui aussi connu la captivité et n'aurait pas manqué d'y faire allusion dans l'un comme dans l'autre de ses deux écrits. Or ce n'est pas le cas.

8. Voir la lettre d'Isidore à tous les fidèles, p. 609.

9. D'après le ms. Munich, Staatsbibliothek, lat. 4689, f. 144^v^-145^v^.

10. L'analyse de ce témoignage est conduite dans la biographie d'Isidore contenue dans la traduction de sa lettre à Bessarion, p. 584, n. 28.

la grande armée des Turcs. Au vrai, le révérendissime seigneur cardinal dut la vie sauve au fait qu'un vieux moine avait été tué et qu'on avait apporté sa tête à l'empereur des Turcs comme étant celle du révérendissime seigneur cardinal. Par conséquent, la rumeur courait que le seigneur cardinal était mort. Enfin, ledit seigneur fut emmené à Péra, où il fut délivré [11] et resta caché huit jours, se cachant de maison en maison ; mais après qu'il vit que le Turc avait pris aussi Péra, il jugea qu'il ne pouvait plus rester à cet endroit [12] et considérant qu'il ne pouvait pas fuir par des régions chrétiennes [13], il monta sur une galère turque dans laquelle il resta trois jours ; il avait le visage recouvert d'un voile parce qu'une flèche l'avait blessé. Il gagna donc Bursa [14] avec les galères des Turcs. À cet endroit, il feignit d'être un pauvre captif libéré cherchant à racheter ses fils prisonniers à Constantinople, et c'est ainsi que petit à petit, restant toujours associé à un Turc, il parvint à un lieu appelé Phocée [15]. Après avoir accosté là, le seigneur cardinal fut reconnu par quelques Génois qui se mirent imprudemment à révéler sa présence. Prenant peur, parce que ce pays était aux Turcs [16], le seigneur cardinal monta sur un petit navire, vint à

11. Dans sa missive écrite à Rome le 11 septembre 1453, Henri de Soemmern se contente, sur les vicissitudes d'Isidore, de paraphraser la présente lettre. Ce n'est qu'à propos de sa libération qu'il apporte un renseignement inédit : Isidore aurait été racheté pour 100 ducats *(redemptus est pro C ducatis)*. Voir N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 313, et M. Philippides, *Mehmed II the Conqueror*, p. 128. Or, cette information ne se trouve dans aucune des sources qu'il énumère (voir *supra*). On ne saurait donc dire d'où il la tirait et si elle est authentique ; d'autant qu'à la réflexion, un montant de 100 ducats pour le rachat d'un moine anonyme apparaît anormalement élevé. Au vu des chiffres dont nous disposons (voir par exemple T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 226), on se serait plutôt attendu à un prix compris entre une dizaine et une trentaine de ducats seulement.

12. Cette affirmation étrange trahit à elle seule le fait que Griffolini n'était pas sur place. En effet, lorsqu'Isidore fut conduit à Péra, l'ancienne colonie génoise était déjà occupée par les Ottomans – ce qu'il n'aurait pu ignorer s'il s'était trouvé lui-même sur les rives du Bosphore –, puisqu'elle se rendit dès le 1er juin 1453 ; or il nous dit par ailleurs qu'Isidore serait auparavant resté deux jours dans le campement turc, soit jusqu'au 31 mai au plus tôt.

13. C'est-à-dire en empruntant la voie de terre.

14. Sur Bursa, voir Posculo, p. 264, n. 17.

15. Il n'est pas précisé s'il s'agissait de Vieille Phocée (Παλαιά Φώκαια, auj. Eski Foça) ou de Nouvelle Phocée (Νέα Φώκαια), toutes deux situées sur la côte d'Asie Mineure à une quinzaine de kilomètres l'une de l'autre. Mais le contexte – présence de Génois dans la ville – comme le trajet des routes maritimes, permet de privilégier Nouvelle Phocée, l'*emporium* génois fondé à la fin du XIIIe siècle pour l'exploitation de l'alun. Voir M. Balard, *La Romanie génoise*, I, p. 165-169, II, p. 773-782.

16. Dans le texte : *patria illa erat Thurcorum*. En fait il faut comprendre que c'est le pays alentour qui était sous domination turque. À cette date, et jusqu'en 1455, Nouvelle Phocée – comme du reste Vieille Phocée – se trouvaient encore gouvernées par des Génois : la première par la Mahone de Chio – sur laquelle voir la lettre de Franco Giustiniani, p. 738, n. 18 –, la seconde par les Gattilusio de Mytilène.

Chio, puis en Crète, d'où, par la grâce du Christ, il put revenir dans cette ville, libéré par la grâce du Christ.

Nous avons tenu à raconter par écrit à votre révérendissime seigneurie, en tant que protecteur de notre révérendissime seigneur cardinal, la façon dont il a été libéré ; nous écrivons aussi parce que nous avions promis dans nos lettres d'informer votre seigneurie de la mort ou de la vie du cardinal.

Candie, le 15 juillet 1453.

LAURO QUIRINI

Lettre au pape Nicolas V[1]

(Candie, 15 juillet 1453)

Introduction

L'humaniste Lauro Quirini appartenait à un rameau de la famille patricienne des Querini qui s'était installé en Crète dans les années 1220, soit dès les premiers temps de la prise de contrôle de cette île par Venise[2]. Né vers 1419-1420, il fit de brillantes études à l'université de Padoue, où il décrocha successivement un doctorat en arts en 1440 puis un doctorat en droit en 1448. Tout semblait le destiner à une brillante carrière civile et politique, mais il décida très tôt d'y mettre un terme. Renonçant, en 1451, à la charge qui lui était proposée à Venise « d'auditeur des vieilles sentences », il regagna la Crète l'année suivante. Il se consacra désormais à Candie à l'exploitation de ses domaines dans l'île et aux activités mercantiles, sans renoncer pour autant à ses préoccupations humanistes et intellectuelles. Parfaitement bilingue, il fut l'un des premiers à préconiser

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou et Christine Gadrat-Ouerfelli.

2. Pour sa vie et son œuvre, l'ouvrage de référence reste le collectif Branca (Vittore) et Krauter (Konrad) éd., *Lauro Quirini umanista*, de 1977. Il contient entre autres l'édition de la présente lettre à Nicolas V due à A. Pertusi, « Le epistole storiche », p. 165-259, et l'étude de C. Seno et G. Ravegnani, « Cronologia », p. 11-18, qui fournit une chronologie exhaustive de la vie de l'humaniste dressée surtout à partir de ses mentions, nombreuses, dans les notaires* de Candie. Il convient toutefois de manier cette chronologie avec prudence : le fonds de ces notaires*, préservé à l'Archivio di Stato di Venezia, a été en effet entièrement reclassé depuis, ce qui a entraîné de nombreuses redatations de ces actes.

le retour à la lecture d'Aristote dans le texte grec original, dépouillé des déformations introduites par les traductions et commentaires médiévaux imprégnés d'averroïsme, et se consacra lui-même à nombre de traductions d'auteurs grecs, tel Dion Cassius ou le lexique de la Souda. Ce n'est peut-être pas un hasard si, lorsqu'il s'était marié en 1450 au sein de sa classe sociale, il avait fixé son choix sur une fille de Marino Falier, également feudataire vénitien de Crète mais aussi à ses heures poète de langue grecque, l'un des représentants les plus importants de la première période de la littérature crétoise [3].

Très tôt lié au cardinal Bessarion [4], il fut son principal procurateur en Crète à partir de 1463, lorsqu'après la mort d'Isidore de Kiev Bessarion devint patriarche titulaire de Constantinople et donc bénéficiaire des revenus crétois afférents à ce patriarcat [5]. En cette qualité Lauro fut chargé notamment de l'entretien des prêtres unionistes grecs de Crète que le cardinal-patriarche subventionnait, versant également en son nom sa pension au rhéteur byzantin réfugié dans l'île Michel Apostolès, qui dans ses lettres affectait de le nommer Daphnis [6]. S'il était en Crète l'homme de confiance du cardinal [7], Lauro avait également été chargé par Francesco Filelfo de veiller personnellement sur son ancienne belle-mère,

3. Il a fallu attendre l'étude de A. Van Gemert, « The Cretan poet Marinos Falieros », p. 7-70, pour être en mesure d'identifier avec certitude le grand poète crétois Marinos Phaliéros – dont l'historiographie plaçait les œuvres au XVI^e^ siècle – avec le feudataire Marino Falier (*ca* 1395-1472), beau-père de Lauro Quirini.

4. Il était encore étudiant lorsqu'il entra en contact avec le cardinal, et il logea dans sa maison à Florence en 1441. Voir A. Segarizzi, « Lauro Quirini umanista », p. 3.

5. La papauté entretenait encore la fiction que l'Union des Églises était valide et que le patriarche de Constantinople nommé par le pape était le seul légitime. Dans la pratique, on en était revenu à la situation antérieure où le patriarche latin de Constantinople ne gérait guère plus que ses revenus propres. Voir D. Murešan, « Le patriarcat latin de Constantinople », p. 295-302.

6. « Daphnis Kyrinos », avec un jeu de mots sur son prénom, le laurier se disant *laurus* en latin et *daphnis* en grec. Voir H. Noiret, *Lettres inédites de Michel Apostolis*, p. 43-45, et R. Stefec, *Die Briefe des Michael Apostolis*, p. 17.

7. Par ailleurs, Bessarion le tenait régulièrement informé de ses projets personnels relatifs à la croisade de Pie II. Ainsi, le 23 juin 1464, Lauro cherchait à libérer l'une de ses maisons de Candie de son locataire « car j'ai besoin de la mettre en ordre afin qu'elle puisse recevoir le révérendissime cardinal de Nicée patriarche de Constantinople, dont je suis le procurateur, et que je puisse y entreposer du pain, du vin et les autres choses nécessaires à la galère qu'il a armée pour aller contre les infidèles à l'occasion de ce saint passage ». Voir Archivio di Stato di Venezia, *Notai di Candia*, busta 109, fasc. 25, notaio Nicolò Gradenico, f. 155^r^ ; un acte cité avec une erreur de date (25 au lieu de 23 juin) par C. Seno et G. Ravegnani, « Cronologia », p. 15. La mort inopinée de Pie II à Ancône le 14 août 1464, au moment d'embarquer, mit fin à ce projet de croisade et ruina du même coup les projets maritimes du cardinal. Sur la croisade manquée d'Ancône et l'implication de Bessarion, voir B. Weber, *Lutter contre les Turcs*, p. 72-74, p. 160.

Manfredina Chrysolôras, qui, après avoir été capturée lors de la chute de Constantinople, vivait retirée à Candie dans un état de grand dénuement[8]. Lauro Quirini mourut en Crète à une date indéterminée, entre 1477 et 1481[9].

Il ne se trouvait pas à Constantinople en mai 1453, mais bien qu'écrivant sa lettre au pape Nicolas V un mois et demi après les événements, il donne un récit relativement détaillé et surtout étonnamment exact des préparatifs puis de la conquête de Constantinople, sur lesquels il a été informé par des réfugiés à peine débarqués à Candie, en tête desquels le cardinal Isidore de Kiev. Multipliant les références aux historiens et aux héros antiques, truffant également son discours de proverbes grecs – qui restent cependant mystérieux –, ses préoccupations humanistes s'incarnent surtout dans son souci de mesurer l'impact de la chute de Constantinople sur la culture : par la destruction des manuscrits, les victoires ottomanes mettent en péril l'existence et la préservation de « la langue et la littérature des Grecs », ce qui l'incite à exhorter le pape à passer à l'action en termes étonnamment durs.

Éditions

Carile (Antonio) et Pertusi (Agostino), *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, Bologne, 1983, p. 66-90 (édition partielle).

Pertusi (Agostino), « Le epistole storiche di Lauro Quirini sulla caduta di Costantinopoli e la potenza dei Turchi », dans Branca (Vittore) et Krauter (Konrad) éd., *Lauro Quirini umanista : studi e testi*, Florence, 1977, p. 223-233 (édition complète).

Traductions

Traduction anglaise partielle : King (Margaret), *Renaissance Humanism : An Anthology of Sources*, Indianapolis, 2014, p. 104-108.

Bibliographie

S. Parry, *Fifty Years of Failed Plans*, p. 204-257.

8. Voir É. Legrand, *Cent-dix lettres grecques*, p. 67-68. Durant son séjour à Constantinople (1420-1427), Filelfo avait en effet épousé Théodôra, la fille de son ancien professeur Jean Chrysolôras.

9. La date de sa mort fluctue considérablement dans l'historiographie, l'année la plus couramment donnée étant celle de 1479, qui est en effet possible, mais non prouvée. Le dépouillement des notaires* de Candie permet seulement de la placer entre août 1477 et novembre 1481.

Traduction

Lauro Quirini au très bienheureux Nicolas V[10], souverain pontife, salut dans le Seigneur qui est le véritable salut.

Bien que mon intelligence ne soit pas à la hauteur du sujet et bien que je sois accablé par le deuil, la douleur et le chagrin au point de suer du sang, comme le dit le proverbe grec[11], je m'efforcerai cependant, bienheureux Père, de décrire la chute très amère de la malheureuse Ville de Constantinople et de t'apprendre en quel péril se trouve la chrétienté ; ensuite je demanderai, je prierai, je supplierai et même j'exhorterai ta Béatitude au nom de toute la chrétienté afin qu'elle prenne les armes pour la défense de la foi chrétienne contre le très impie et très cruel ennemi de la chrétienté.

Voici donc comment est advenue la chute, digne de compassion, de la très malheureuse Ville, comme je l'ai appris d'hommes sages qui y furent présents[12]. Ils racontent qu'en mille quatre cent cinquante-trois, le quatre avril[13], le Turc installa son camp à deux mille pas de la Ville avec une armée d'environ deux cent quarante mille hommes[14] et qu'il engagea de nombreuses escarmouches. Le douze du même mois[15], la flotte arriva : quatorze trirèmes, deux cent trente-six grandes et petites birèmes[16] ; comme ils ne purent pas entrer dans le port, parce que le lieu était à la fois protégé par sa nature, renforcé par l'art et défendu par une multitude de nos navires[17], soixante birèmes furent transportées par terre, conduites à travers vallées et collines dans la partie de la plaine et parvinrent ainsi dans le port sur un parcours de deux mille pas[18]. Le vingtième

10. Nicolas V (1447-1455).
11. Proverbe inconnu.
12. Allusion aux fuyards réfugiés en Crète, le plus sage d'entre eux étant assurément le cardinal Isidore de Kiev, dont Lauro révèle plus bas qu'il a été son principal informateur.
13. La date est congruente chez la plupart des auteurs, excepté Leonardo de Chio, p. 696, n. 52, qui donne celle du 5 avril.
14. Pour une évaluation des forces terrestres ottomanes, voir A. Pertusi, « Le epistole storiche », p. 175-176.
15. Même date chez Barbaro, p. 476-477.
16. Pour une évaluation de la flotte ottomane, voir A. Pertusi, « Le epistole storiche », p. 176.
17. Allusion à la chaîne qui barrait l'entrée de la Corne d'Or et aux navires rangés le long de cette dernière.
18. Cette opération spectaculaire eut lieu le 22 avril (Barbaro, p. 482-483), après et non avant la bataille navale durant laquelle la flotte ottomane fut vaincue. Voir note suivante.

jour, apparurent trois navires génois et un de l'empereur ; les Turcs, avec toute leur flotte excepté les navires qui avaient été transportés dans le port, comme nous l'avons dit, allèrent à leur encontre et combattirent âprement pendant quatre heures, mais sans aucun résultat[19]. Il [Mehmed II] livra ensuite d'autres combats sur terre et sur mer. Le quinze mai, de nombreuses bombardes furent installées du côté de Péra et elles frappaient non seulement nos navires, mais aussi les murs de la Ville, projetant chaque jour de telles quantités qu'on estime que furent dépensés mille ducats rien qu'en poudre[20]. Entre-temps, il avait fait construire d'incroyables machines : des échelles, des balistes, des catapultes, des tortues, treize mines ; on affirme en effet qu'il y eut des artisans serbes mineurs d'argent et turcs mineurs d'or, mais, pareillement, ils ne purent aucunement nuire à la cité par ces stratagèmes. En revanche il réussit à placer une bombarde d'une grandeur étonnante, comme on n'en vit jamais – elle projetait en effet facilement des boulets de mille trois cents livres – qui, construite à Andrinople, fut conduite avec une grande difficulté, selon les témoignages, c'est-à-dire par cinq cents hommes et vingt chars, et on affirme que lorsqu'elle projetait un boulet, la terre et la mer tremblaient longtemps sur un espace de quatre mille pas[21]. Cette bombarde ébranla facilement les murs de la cité pourtant fabriqués de façon admirable, et les jeta à terre. Après cela, le vingt-cinq mai, les hérauts donnèrent l'ordre que chacun prenne soin de son corps[22] et prépare ses armes. Ensuite, comme le Turc avait décidé de déclencher l'assaut général sur terre et sur mer le vingt-neuf mai, il promit de nombreuses et grandes choses à ceux qui entreraient les premiers par les remparts de la Ville et accepta en outre de leur livrer cette très opulente cité pendant trois jours ; on affirme que l'armée était organisée de cette façon : les troupes terrestres étaient divisées en trois parties, l'une était commandée par le *beylerbeyi**[23], commandant de toute la Grèce, l'autre par Saruca Paşa[24] ; quant à la partie centrale, le Turc en prit lui-même le commandement

19. Récit de la bataille navale du 20 avril 1453, relatée en détail par Barbaro, p. 478-479, Doukas, p. 144-145, Leonardo de Chio, p. 704-705 et surtout Kritoboulos, p. 284-286.
20. Le 14 mai selon Barbaro, *Giornale dell'assedio*, p. 39.
21. La fameuse grande bombarde construite à Edirne par l'ingénieur (hongrois ou transylvain) Urbain, nommément cité par Chalkokondylès, p. 330.
22. Il s'agit probablement d'une allusion aux jours de jeûne qui précédent l'action militaire.
23. *Beilarbeim* dans le texte, alors Karaca Bey.
24. *Sarazanus bassa* dans le texte. Quirini se trompe : il s'agissait en réalité d'Ishak Paşa.

avec Halil Paşa[25]. C'est cet endroit que la grande et terrible bombarde avait détruit, comme nous venons de le dire. Sur la mer aussi, les troupes étaient organisées de telle sorte que le combat était mené partout, sur terre comme sur mer. Tout ayant été ainsi préparé, le vingt-huit mai, à la première heure de la nuit[26], le combat commença sur terre par l'envoi de troupes de soldats qui luttèrent pendant toute la nuit. Lorsque le jour se leva enfin, le Turc, ce terrible fléau, vint en personne près des remparts dans un char doré accompagné de vétérans armés à la façon italienne et, en envoyant une flèche d'or dans la Ville, promit que la cité serait détruite. Ayant vu et entendu cela, au milieu des cris, remplis d'allégresse et d'ardeur, leur courage enflammé, les ennemis prirent soudain les remparts avec un grand nombre d'arquebuses et de flèches ; on aurait dit que comme des oiseaux, ils volaient par-dessus les murailles.

Ainsi, à notre malheureuse époque, cette cité antique, noble, riche, autrefois siège de l'Empire romain, dominatrice de tout l'Orient, fut prise par de très cruels barbares, fut saccagée pendant trois jours et réduite en une misérable servitude, ce qui est le comble de tous les maux. Ô misérable condition humaine ! Ô destin fragile et changeant ! Constantinople, Ville impériale, autrefois capitale de l'Empire romain, victorieuse et triomphatrice de nombreuses provinces, hélas ! la voici maintenant prise et cruellement et misérablement saccagée. Ses citoyens, qui ont une origine romaine, furent cruellement assassinés devant les yeux de leurs pères, les très nobles jeunes filles, les garçons de bonnes familles, les matrones distinguées, les vénérables moniales ont été enlevés, massacrés, violés. Quant aux grands, magnifiques et admirables temples, ils ont été lamentablement dévastés, les objets religieux, les objets sacrés ont été affreusement souillés. Pourquoi m'affliger davantage ? Où que l'on aille ne résonnent que plaintes et gémissements. Ô horrible déshonneur, ô inhumaine cruauté, ô méchanceté des hommes et indicible sauvagerie ! Qui en effet peut souffrir, je ne dis pas de voir, mais d'écouter le récit de tant de destructions, tant de dévastations, tant de massacres, tant de vols ? Je pense, bienheureux Père, qu'il n'y eut jamais spectacle plus misérable.

25. Çandarlı Halil Paşa, grand vizir de Mehmed II.
26. C'est-à-dire vers 19 heures le 28 mai. En réalité l'assaut eut lieu trois heures avant l'aube le 29, comme le rapporte Barbaro, p. 495.

Considérant dans mon esprit la chute ancienne de Troie, la destruction malheureuse de Carthage, la misérable captivité de Jérusalem, la défaite de Sagonte[27], ainsi que la destruction de nombreuses et très nobles autres villes, aucune ne me semble aussi horrible, aussi cruelle, aussi misérable. Le sort de cette ville fut d'autant plus malheureux qu'elle était la plus noble de toutes.

Ajoute que ces très cruels barbares ont perpétré non seulement toutes sortes de crimes – en effet, ils ne se sont pas contentés de prendre la Ville royale, de dévaster les temples et de souiller les objets sacrés, mais ils ont détruit sa population entière –, mais c'est le nom même des Grecs qu'ils ont fait disparaître. Plus de cent vingt mille ouvrages, comme je l'ai appris du révérendissime cardinal ruthène[28], ont été ainsi détruits[29]. Ainsi, la langue et la littérature des Grecs, acquise, augmentée et portée à la perfection au terme de tant de temps, tant de travail, tant de soin, a péri, hélas elle a péri ! Qui donc est assez rustre ou a un tel cœur de pierre pour pouvoir retenir ses larmes ? Elles ont péri ces lettres qui ont illuminé la terre entière, qui ont apporté les lois salutaires, la philosophie sacrée, et tous les autres beaux-arts, par lesquels l'existence humaine s'est policée ! Et nous, nous ne pleurerons pas, nous ne déplorerons pas ce très malheureux désastre, cette fin infortunée, cette catastrophe accablante ? Ô douleur ! Un peuple barbare, un peuple inculte, sans mœurs déterminées, sans lois, mais vivant dispersé, errant, selon son bon plaisir, rempli de perfidies et de ruses, écrase honteusement et ignominieusement le genre chrétien !

Nous avons lu que le souverain pontife Urbain[30] a souffert violemment et de façon inconsolable de ce qu'à son époque l'Église orientale a été dévastée par les infidèles et que les objets sacrés ont été souillés, et il a fini sa vie dans des souffrances excessives ; Grégoire[31] lui a succédé et a bientôt achevé sa vie ; ensuite, Clément III[32], devenu pape, a entrepris la

27. Ville d'Espagne, dans la province de Valence. Lauro fait référence à sa prise et sa destruction par Hannibal en 218 av. J.-C.
28. Isidore de Kiev, arrivé dans l'île de Crète à la fin du mois de juin. Voir l'introduction de sa lettre à Bessarion, p. 584.
29. Cette information sur la destruction de 200 000 manuscrits, que Lauro affirme avoir eue du cardinal Isidore, ne figure cependant pas dans les lettres contemporaines de ce dernier, p. 579-617. Sans chiffrer les ouvrages disparus, Doukas, p. 178, et Kritoboulos d'Imbros, p. 301, mentionnent ces destructions.
30. Urbain III (1185-1187), pape au moment de la prise de Jérusalem par Saladin à laquelle il est manifestement fait allusion ici.
31. Grégoire VIII (21 octobre-17 décembre 1187).
32. Clément III (1187-1191) lance la 3e croisade.

récupération de la Terre-Sainte avec tous les clercs et les princes chrétiens. Mais ce n'est pas le moment de pleurer ou d'écrire l'histoire. Il s'agit en effet, bienheureux Père, de la situation de toute la chrétienté ; il ne s'agit pas, comme le dit Tite-Live, de savoir « si ce doit être à Carthage ou à Rome de dire le droit aux gentils[33] », mais de savoir si on adorera sur terre le nom du Christ ou celui de Mahomet. En effet, cette horrible bête s'efforce d'anéantir la religion chrétienne, non seulement par la parole, mais aussi par les faits. Car après trois jours, le calme revenu après le tumulte des pillages, il s'avança à travers la Ville à cheval et, comme tous les Turcs le félicitaient, il dit : « Je rends grâces à mon Mahomet qui m'a donné cette ample et glorieuse victoire et lui adresse mes suprêmes prières pour qu'il veuille bien me prêter assez de vie pour pouvoir vaincre et soumettre aussi l'antique Rome, où se trouve le siège de la foi chrétienne : alors, je pourrai mourir heureux. » Il fit alors le vœu de ne pas dormir sous un toit avant d'avoir accompli son souhait. Tu vois donc, bienheureux Père que cet ennemi très âpre contre les chrétiens est puissant, orgueilleux, irascible, et que, selon le proverbe grec, la destruction de la foi chrétienne, voilà la cause de ses insomnies nocturnes. En effet, quel Néron[34] serait aussi cruel que cet horrible fléau pour anéantir le genre chrétien ?

Considère ainsi sa puissance : il tient soumises de nombreuses, grandes et puissantes provinces, de la Cilicie et du mont Taurus jusqu'au Danube et à la Pannonie inférieure : ce qui constitue une grande et très fertile partie de la terre habitable, c'est-à-dire la majeure partie de l'Asie. C'est pourquoi il est difficile, en quelque sorte, d'énumérer les provinces qui lui sont soumises, mais les principales sont : Cilicie, Cappadoce, Pamphylie, Arménie, Albanie, Asie Mineure, Hellespont, Bithynie, Ibérie[35], Grèce, Thrace, Macédoine, Épire, Mysie supérieure[36], dans lesquelles se trouvent de très nombreuses et très puissantes cités. Il domine une population très belliqueuse pour laquelle la vie ne se conçoit pas sans les armes. Ajoute à

33. Tite-Live, *Histoire de Rome*, 30,32.
34. La comparaison de Mehmed II avec Néron revient aussi sous la plume d'Isidore de Kiev, dans sa lettre à Bessarion, p. 643.
35. La Géorgie.
36. *Mysia* dans le texte. Lauro fait ici une confusion entre la Mysie, en Asie Mineure, et la Moésie qui est en Europe. Par ailleurs, s'il a voulu, comme il semble, désigner la Bulgarie, il a confondu la Moésie supérieure, qui correspond à la Macédoine actuelle et à une partie de la Serbie, avec la Moésie inférieure, qui correspond grosso modo à la Bulgarie.

cela la peur, la dévotion et l'obéissance dont ces populations font preuve, telles que nous n'avons jamais lu ou entendu dire chez quelque autre peuple. « Toute la force de l'empire réside dans le consensus de ceux qui obéissent », comme l'écrit élégamment l'historien [37]. Qui est en mesure d'exposer l'abondance des richesses, de l'or et de l'argent ? En ce moment au reste, seulement avec cette formidable victoire sur Byzance, il a soumis à son autorité [38] un grand nombre de cités, c'est-à-dire tout le Pont-Euxin, empli de célèbres villes, dont les plus nobles sont : pour la partie orientale, Trébizonde, Amissos [39], Sinope, Amastris [40], Héraclée du Pont [41], Carpi [42] ; et pour la partie occidentale, Bordobizu [43], Sozopolis [44], Anchialos [45], Mesembria [46], Galata [47], Varna [48], Caliacra [49], Licostomo [50], Moncastro [51], Calamita [52], Symbolon [53], Sugdaia [54], Caffa [55], ville très vaste et très riche, Hiberia [56], Sébastopolis [57]. Telles sont les cités. Quant aux provinces, ce sont l'Abkhasie [58], la Mingrélie, la Gothie ; ces villes et ces provinces vénéraient le nom du Christ. Ainsi, ce jeune homme, grâce à la faveur du sort, est porté par un tel orgueil que, le cœur enflammé, il menace le monde entier. En effet, il possède déjà – hélas, il possède ! – Constantinople, siège de l'empire, d'où il pourra, soit de ce site même, soit

37. Tite-Live, *Histoire de Rome*, 2,59.
38. Lauro ne fait pas ici la distinction entre les cités déjà sous son contrôle direct et celles non conquises encore – comme Trébizonde, Sinope, Caffa etc. – qui lui étaient seulement soumises à cette date par le versement d'un tribut.
39. *Simassus* dans le texte. Actuellement Samsun.
40. *Samastrus* dans le texte. Actuellement Amasra.
41. *Pedarachia* dans le texte. Actuellement Karadeniz Eregli (Héraclée de mer Noire).
42. *Carpi* dans le texte. Actuellement Kirpe.
43. *Vordovasca* dans le texte. Actuellement Kiten.
44. *Sisopolis* dans le texte. Actuellement Sozopol.
45. *Achila* dans le texte. Actuellement Pomorie.
46. *Mesebria* dans le texte. Actuellement Nesebar.
47. *Acalathia* dans le texte. Actuellement Galata (près de Varna).
48. *Vranea* dans le texte.
49. *Caliacra* dans le texte. Actuellement Kaliakra.
50. *Licostome* dans le texte. Actuellement Kilia.
51. *Moncastrus* dans le texte. Actuellement Bilhorod-Dnistrovskyï.
52. *Calamita* dans le texte. Actuellement Inkerman.
53. *Simbolus* dans le texte. Actuellement Balaklava.
54. *Sudachea* dans le texte (Soldaia pour les Italiens). Actuellement Soudak.
55. *Capha* dans le texte, grand emporium génois. Actuellement Feodosia.
56. L'Ibérie désigne normalement la Géorgie, mais il s'agit ici manifestement d'une ville de Crimée, non identifiée.
57. *Sevastopolis* dans le texte. Actuellement Sébastopol.
58. *Augasia* dans le texte.

grâce à ses avantages, facilement écraser toute la terre. Sa puissance antérieure, bien que très grande et très forte, pour ainsi dire, était cependant mal appropriée et divisée ; maintenant, elle est tout à fait appropriée et comme concentrée dans une forteresse très sûre. C'est pourquoi il veut être, et être appelé, le prince de toute la terre et de tous les peuples, c'est-à-dire un nouvel Alexandre. D'ailleurs, il a pris la ferme habitude de lire tous les jours Arrien [59], qui a consigné avec soin les faits d'Alexandre.

Ayant appris le désastre de Constantinople, tout l'Orient, dont l'ordre est troublé, vacille, toutes les îles épouvantées tremblent misérablement, toutes les cités maritimes ont peur et s'agitent. Ils voient en effet que la chrétienté se trouve au bord du précipice, en extrême danger. On est arrivé en effet, bienheureux Père, au danger extrême, et presque à la ruine ; la terreur, la peur, la tristesse envahit les âmes de tous et le désespoir se lit sur presque tous les visages. On a honte, oui honte !, de rapporter la situation de la chrétienté ; il faut pourtant la dire. Sur l'île de Chio, de malheureux captifs demandèrent de l'aide au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais plusieurs des habitants leur répondirent : « Taisez-vous, malheureux, qui demandez au nom du Christ ; demandez plutôt au nom de Mahomet, qui a vaincu et soumis le Christ » [60].

Ô malheureuse, infortunée et déplorable condition chrétienne ! Je ne parviens pas à consoler mon juste chagrin, très saint Nicolas V, la vie me pèse, parce que notre génération est tombée dans des temps si misérables, si douloureux. Mais il faut un remède, non des lamentations. Tu vois donc, bienheureux Père, que tous les chrétiens tournent leurs yeux vers toi, qu'ils te demandent l'espoir du salut et de la défense… C'est à toi en effet, qu'incombe par le devoir de ta charge, en tant que père des chrétiens et en tant que prince puissant, le droit de les défendre. Car « le bon pasteur donne son âme pour ses brebis », comme le dit la sainte Écriture [61]. Pour quel autre but en effet as-tu été institué par le Dieu immortel prince de la chrétienté, si ce n'est pour pouvoir diriger le peuple chrétien, pour le tempérer et le modérer dans les moments de prospérité, et pour le secourir et le défendre

59. Flavius Arrianus Xenophon (mort après 146), auteur de l'*Anabase d'Alexandre*, récit des conquêtes d'Alexandre le Grand.
60. Il est probable que, comme pour l'information sur le nombre de manuscrits détruits, ce fait ait été livré à Lauro par le cardinal Isidore de Kiev, qui passa par Chio avant de gagner la Crète. Voir la lettre de son familier, p. 623.
61. Jn 10,11.

dans les moments critiques ? Pourquoi cette si grande puissance impériale t'a-t-elle été concédée, celle que tu as concédée ensuite à l'empereur romain ?

Donc, tu peux et tu dois défendre le nom du Christ, de peur qu'il ne périsse tout à fait ; et même, s'il le faut, tu dois offrir ta vie pour le Christ. Je ne veux pas exposer les exemples des saints. Lorsqu'on demandait où il allait au Lacédémonien, qui s'avançait vers le front en dépit de son corps malade, il répondait : « Je vais mourir pour la patrie[62]. » Donc, un homme païen serait prêt à mourir pour sa patrie, et nous, chrétiens, nous trahirions le Christ ?

Agis donc, bienheureux Père, et une fois l'Italie et le reste de la chrétienté pacifiés, mets-les en mouvement, excite la puissance des chrétiens à défendre la foi chrétienne contre le très atroce ennemi de la chrétienté. Quelles causes seraient plus justes, plus glorieuses et plus magnifiques pour leur faire prendre les armes ? Et, pour le dire clairement, quelles causes seraient plus urgentes ? Si nous n'attaquons pas, c'est lui qui attaquera. Il y prépare en effet toutes les régions orientales, sur terre et sur mer. Donc, excite d'abord par ton autorité apostolique l'empereur romain[63], qui a été institué pour la défense de la chrétienté – le Germain n'est-il pas « plus courageux, plus vif à la course, plus désireux de combattre », comme le dit Sénèque[64] ? –, puis les autres rois et princes de la chrétienté ; en premier lieu montre ta faveur à l'illustre prince Janus[65], car c'est lui qu'il [Mehmed II] veut vaincre et soumettre d'abord, se souvenant de ses victoires antérieures, afin d'écraser ensuite facilement le reste de la chrétienté. Si tu apportes une aide ferme et conséquente à ce prince glorieux, il sera aisé, grâce à son singulier courage personnel, son énergie, son art de la guerre et grâce à la vertu célèbre et illustre des Pannoniens[66], non seulement de défendre le nom des chrétiens, mais encore de remporter une ample et glorieuse victoire. Oblige aussi à l'action, par la force du droit, les frères religieux de Saint-Jean[67], auxquels les chrétiens ont donné tant de richesses pour la défense de la foi, et aussi les Prussiens[68], défenseurs de la foi chrétienne.

62. Lycurgue, *Contre Léocrate* 107, citant le fragment 4 de Tyrtée.
63. L'empereur germanique, alors Frédéric III.
64. Sénèque, *De ira*, I,11.
65. Jean Hunyadi, voïvode de Transylvanie et régent de Hongrie.
66. Hongrois.
67. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ou Hospitaliers, alors installés à Rhodes.
68. Les chevaliers teutoniques.

L'Antiquité païenne nous apprend que Scipion a obtenu la gloire grâce à son courage dans de grandes affaires, Pompée grâce à sa bienveillance, Jules César grâce à sa chance, Alexandre le Macédonien grâce à son audace et à son endurance. Et toi, bienheureux Père, tu hésites ? Puisque tu combats avec l'aide de Dieu, tu vaincras la colère ennemie. Et quel triomphe romain, je le demande, pourrait être comparé au tien, si juste, si glorieux ? Celui de Paul Émile [69], de M. Marcellus [70], de Publius Scipion [71] ou de Pompée ? Tous les peuples parleront toujours de toi et le temps ne fera pas taire ta gloire immortelle, tes louanges perpétuelles, ton honneur éternel ; ajoute aussi cette récompense divine et infinie, qui te sera préparée au royaume des cieux, comme vrai imitateur du Christ, qui a généreusement donné pour la défense de la foi chrétienne non seulement ses biens, mais même sa vie.

Hâte-toi donc, de toute ton énergie, et mets en mouvement les armes romaines et italiennes glorieuses et victorieuses, aussi vite que possible : l'affaire exige en effet la rapidité. Car, comme le dit justement le proverbe antique : on peut facilement étouffer un mal naissant, mais en vieillissant il se fait plus robuste. Et pour te parler plus librement et plus ouvertement, bienheureux Père, la rumeur court sur toute la terre que tu as acquis un million de ducats lors du jubilé [72] : si tu ne défends pas la chrétienté dans un tel danger, que diront de toi les chrétiens ? T'appelleront-ils leur Père sauveur ou plutôt l'avare collecteur ? En effet, tous les chrétiens appellent, crient, implorent l'aide de Rome. Assurément, j'ai honte de le dire ; pourtant la nécessité me pousse et tous me persuadent de le raconter : ils disent que la sentence juridique est vraie selon laquelle celui qui peut secourir un mourant et qui ne le secourt pas, se rend coupable d'homicide. Donc, quand tu vois la chrétienté être dans un danger extrême, secours-la, bienheureux Père ; car tu peux la secourir. Ou est-ce que l'avarice, que l'Apôtre affirme être la racine de tous les maux [73], te tient ? Que cela ne soit pas, mais cela n'adviendra pas. Il n'y a en effet personne qui ne connaisse tes très saintes vertus et surtout ta très libérale

69. Paul Émile, général et consul romain, vainqueur de Persée de Macédoine à Pydna en 167 av. J.-C.
70. Marcus Claudius Marcellus (mort en 208 av. J.-C.), général romain qui s'est notamment illustré lors de la deuxième guerre punique.
71. Ou Scipion l'Africain (mort en 183 av. J.-C.), vainqueur des Carthaginois et d'Hannibal à Zama (202 av. J.-C.).
72. Le jubilé organisé par Nicolas V eut lieu en 1450.
73. 1 Tm 6,10.

générosité. Ton esprit est formé par une sagesse remarquable, tu sais en outre la force des choses, tu sais la condition de la nature humaine, tu sais, enfin, quoi faire et ce qu'il faut éviter, comme le dictent la sagesse et la raison, c'est-à-dire la forme parfaite de la vertu. Tu connais le vieux et vrai proverbe : celui qui aime les richesses n'en récolte pas le fruit. Mais je ne sais rappeler à ton très saint office les affaires présentes ; je ne sais dire les louanges glorieuses ou les larges récompenses ; je ne sais encore rapporter l'immense nécessité qui te force absolument à exciter les armes chrétiennes. Je dirai que tu y es obligé par le droit, naturel et civil : en effet, puisque tu as reçu, par la donation de Constantin[74], la souveraineté sur l'Église romaine, tu es tenu, bienheureux Père, par justice, de la restituer à ses successeurs dans son état initial, d'autant plus qu'il ne s'agit plus seulement de l'empire, mais du renversement de toute une race, de l'anéantissement de toute la chrétienté. Que reste-t-il à dire encore ? Prends donc l'initiative, souverain pontife, en levant le drapeau salvateur de la sainte croix, que l'empereur très chrétien le suive, puis les rois et les princes chrétiens. Je crois en effet que tous les chrétiens, s'ils ont un esprit fidèle et glorieux, ont cette ardeur de l'âme que je vois chez les Crétois, qui désirent mourir glorieusement pour la défense de la foi.

Candie, 15 juillet 1453.

74. La *Donation de Constantin* est un document selon lequel l'empereur Constantin Ier (310-337) aurait transféré au pape Sylvestre Ier (314-335) une partie de son pouvoir impérial, ce qui justifierait le pouvoir temporel de la papauté, notamment son autorité sur certains territoires situés en Italie, qui constituent les États pontificaux. L'humaniste Lorenzo Valla en avait toutefois démontré la fausseté en 1440.

ISIDORE DE KIEV

Lettre au doge de Venise Francesco Foscari [1]

(Candie, le 26 juillet 1453)

Introduction

L'historiographie récente a pointé la responsabilité du vieux doge Francesco Foscari (1423-1457) et de son gouvernement dans le manque de réactivité dramatique dont fit preuve Venise face au siège de Constantinople [2]. Leur incapacité à saisir la gravité du drame qui se jouait sur le Bosphore – avec un aveuglement dont l'histoire vénitienne offre peu d'exemples – tout autant que leur répugnance à entrer en conflit ouvert avec les Ottomans expliquent la lenteur désespérante avec laquelle fut apprêtée la flotte destinée à porter secours à la capitale byzantine assiégée. Attendue avec confiance par les défenseurs, elle ne put ainsi arriver à temps pour empêcher la chute de Constantinople [3].

Le cardinal Isidore, qui avait éprouvé au premier chef cette espérance déçue, savait mieux que personne combien en l'occurrence les autorités vénitiennes, et en premier lieu le doge de Venise, avaient été défaillants [4].

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli et Thierry Ganchou, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. D. Romano, *The Likeness of Venice*, p. 236-244.
3. Voir en particulier l'introduction de la lettre de Giovanni Capello à Alberto Dolcetto, p. 541-542. C'est seulement en février 1453 que la flotte de secours commença à être armée à Venise, si bien qu'elle ne s'ébranla que le 9 mai 1453 : lorsque Constantinople tomba le 29 mai elle n'avait toujours pas franchi le détroit des Dardanelles puisque le 2 juin suivant elle atteignait à peine Négrepont. Voir G. Gullino, « Loredan, Giacomo », p. 754-758.
4. On sait que durant le siège même Isidore ne cessa d'écrire aux autorités vénitiennes pour les

Mais l'heure n'était pas aux récriminations : il s'agissait au contraire de s'assurer que Venise répare au plus vite ses erreurs du passé en acceptant maintenant de se mettre à la tête des puissances appelées par la papauté à la croisade contre les Ottomans, ce qui exigeait de son gouvernement l'abandon de sa politique traditionnelle de paix vis-à-vis d'eux et la renonciation aux bénéfices économiques qu'il en retirait. Un indice du scepticisme d'Isidore pourrait certes être trouvé dans la longue séquence, quelque peu incantatoire, dans laquelle il assure que personne ne croirait qu'en de telles circonstances Venise pourrait se dérober à l'appel du pontife et de tous les chrétiens. Il semble cependant que sonnent justes les éloges qu'il décerne à la République vénitienne, sa puissance et son bon gouvernement, ainsi que les remerciements qu'à la fin de sa missive il lui adresse pour la bienveillance toujours témoignée à son égard. Comme beaucoup de ses compatriotes, Isidore sacrifiait vraiment « au mythe de Venise », une cité qu'il admirait et dont il était fier d'avoir été fait citoyen, en 1443, avec privilège d'assister au Grand Conseil [5]. La désillusion ne dut en être que plus rude : dès le 5 juillet 1453, soit vingt et un jours avant que le cardinal n'écrive cette missive, Venise avait en effet chargé son ambassadeur auprès de Mehmed II, Bartolomeo Marcello, de renouveler la paix avec lui, si bien que lorsque la flottille mandée par le pape Nicolas V en Égée au mois de septembre suivant pour joindre ses forces à celle de la flotte vénitienne – qui patrouillait alors dans les eaux de Négrepont – arriva sur place, elle n'eut plus qu'à s'en retourner [6]. C'est le même refus de Venise de renoncer à sa paix avec les Ottomans pour participer aux projets de croisade pontificaux qui signa l'échec final de l'expédition maritime organisée contre eux par le pape suivant, Calixte III, en 1455-1457. La déception d'Isidore à l'égard de la Sérénissime s'illustre peut-être dans le fait qu'en 1456 il accepta la mission que lui confia ce pape d'exfiltrer de Venise, au nez et à la barbe de la Répu-

prévenir du danger dans lequel se trouvait Constantinople et les inciter à venir la secourir au plus vite, lettres qui n'ont pas été conservées mais dont on sait qu'elles parvinrent bien à destination. En effet, le 7 mai 1453, le Sénat vénitien, dans la commission à son ambassadeur Bartolomeo Marcello, lui demandait de signaler à Constantin XI qu'il était au courant du péril dans lequel se trouvait sa capitale par ses propres lettres ainsi que par celles de leurs marchands sur place, mais aussi grâce à celles « reçues du cardinal de Russie ». Voir N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 284-285.

5. Voir l'introduction de sa lettre à Bessarion, p. 581.

6. Voir la lettre du noble vénitien anonyme à Borso d'Este, p. 552, n. 19. C'est lorsqu'il débarqua à Venise depuis la Crète en septembre 1453 qu'Isidore dut être vraiment au fait de la situation ; aussi ne s'attarda-t-il pas longtemps dans la ville.

blique, le prétendant ottoman *Calixtus Ottomanus* qui y séjournait alors incognito, afin de le soustraire à des autorités vénitiennes décidément équivoques et de le mener à Rome[7].

Isidore ne vécut pas assez longtemps pour voir enfin Venise rompre avec Mehmed II. Ce n'est en effet qu'en juillet 1463, un an après sa mort, que la République se résolut à entrer finalement en guerre contre l'Empire ottoman.

Pour élaborer cette lettre, Isidore a procédé à un copier-coller à partir du contenu de celles qu'il avait envoyées le 7 juillet précédent aux villes de Florence et de Bologne – similaire hormis les adresses[8] – pour leur annoncer la chute de la capitale impériale. Ce contenu équivaut à peu près à la moitié du texte de la présente lettre et les limites en sont signalées dans l'apparat critique. En raison de cette similitude textuelle, il n'a pas été jugé utile d'inclure la traduction de ces lettres à Florence et Bologne dans le présent volume.

Éditions

Welykyi (Anthanasius G.), « Duae epistulae cardinalis Isidori ineditae », dans *Analecta Ordinis Sancti Basilii Magni*, III, 1, 1950, p. 285-289[9].

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, p. 100-106 (édition partielle).

Traduction

Prince sérénissime et éminent seigneur,

J'ai décidé de rendre compte à votre Altesse d'un crime nouveau, inouï de notre temps, incroyable, afin qu'elle soit, par son excellent et fervent désir envers la foi chrétienne, le principe, le moyen et la fin pour replacer le saint peuple de Dieu sous le salut de la victoire et anéantir le Turc ennemi du Christ avec sa nation barbare. Je ne sais par où commencer : je

7. Voir l'introduction de sa lettre à Bessarion, p. 585-586.

8. La similitude du contenu des lettres d'Isidore aux cités de Florence (G. Hofmann, « Quellen zu Isidor von Kiew », p. 146-148) et de Bologne (W. Röll, « Ein zweiter Brief Isidors von Kiew », p. 14-16) incite à penser que les lettres destinées aux autres cités italiennes, qui ne nous sont pas parvenues, avaient aussi le même contenu et furent toutes écrites en même temps.

9. L'édition repose sur le seul manuscrit contenant ce texte, le *Vaticanus Barberinus lat*. 2682, f. 56^{v}-58^{r}.

me suis en effet engagé ici à traiter d'une grave affaire ! Mais je n'hésite pas, car cette grave affaire m'y pousse, me trouble et le zèle de la foi me ronge. C'est pourquoi je commencerai et je dirai, avec des gémissements et d'abondantes sources de larmes, à ton illustrissime Domination, quel esprit m'anime [10].

Quand j'ai à l'esprit et que nous plaçons devant nos yeux la gloire des très grands royaumes, l'excellence des grandes villes et la splendeur de l'État, je vois cette très célèbre Ville de Constantinople, qui est la tête de l'Orient et fut jadis le siège de l'empire, qui a brillé devant toutes les autres villes. En effet, Constantin le Grand a fondé et érigé par son admirable vertu cette Ville magnifique et l'a consacrée comme sienne en lui donnant un nom tiré du sien ; et il a décidé que ce serait le siège de l'empire, celle que tiendraient, puissante et invincible, avec un grand triomphe, tous les autres empereurs romains* tirant leur origine de ce grand Constantin dans la suite des temps, et que les nations barbares, qui parfois oseraient lui faire la guerre, ne pourraient la vaincre, mais s'enfuiraient confuses.

Mais maintenant – ô douleur ! – cette éminente cité, à cause de nos péchés, a finalement été réduite sous le pouvoir du très méchant précurseur de l'Antéchrist*, le Turc Mehmed, non par la puissance humaine, mais seulement grâce à la permission divine. Ô nouveauté cruelle et horrible, condamnable par tous les chrétiens ! Ô grande impiété, ô crime sacrilège et abominable !

J'ai été témoin, j'ai vu, j'ai été fait prisonnier par le Turc et c'est un miracle que j'aie pu, par la volonté de Dieu, échapper à la colère de ce très scélérat pillard. En effet, il est entré, ce misérable chien [11], avec son ignoble armée satanique, dans cette sainte cité, « comme un lion rugissant » [12] ; il a assassiné cruellement de nombreuses personnes et les a dépouillées de leurs biens, il en a capturé plusieurs, il a forcé de façon misérable de très nombreux enfants à renier la foi chrétienne, il a privé les fils des étreintes et des doux baisers de leur mère, et les mères de leurs fils, poussant des cris de désespoir jusqu'aux cieux. Les vierges moniales dédiées à Dieu et les autres vierges préservées pour le service divin, il les a violées par un crime

10. Le paragraphe suivant marque le début du corps des lettres d'Isidore aux cités de Florence et de Bologne.
11. Jeu de mots entre le latin *canis*, « chien », et le titre turc quasi homophone de khan* (puisque ce que nous transcrivons « kh » est en fait un « h »).
12. 1 P, 5,8.

impie ; les admirables temples de Dieu, à la précieuse beauté, d'une si grande noblesse et d'une magnificence remarquable, dans lesquels étaient vénérés les mystères sacrés, il les a réduits à l'état de repaires de bandits et de synagogues pour le pervers Mahomet, avec un très grand déshonneur pour la religion chrétienne : les reliques, les icônes de la glorieuse Vierge et de tous les saints et tous les signes sacrés de la Passion de Jésus-Christ, avec toutes les reliques des saints, il les a dispersés çà et là, afin qu'il n'y ait plus personne pour honorer la foi du Christ. Que peut-on raconter de plus détestable, de plus cruel, de plus monstrueux ? Que ceux qui sont chrétiens se lamentent et répandent des larmes avec amertume ! Et qu'ils se lamentent encore de la prise de cette mémorable et très précieuse Ville, et de son très cruel siège ! Car jamais on n'a entendu qu'un si grand crime ait été commis, ni par le très sanguinaire Néron, ni par Thyeste[13], qui fit manger à un père ses propres enfants, ni par un autre Néron plus cruel encore. Le ciel hurle, la terre crie, le soleil est obscurci par un crime si affreux, et moi qui ne cesse d'y songer, mon âme défaille. En effet, ce Belzébuth, fléau des chrétiens et abomination de ce siècle, hait les chrétiens avec une telle déraison, une telle cruauté qu'il considère que lorsqu'il voit un chrétien, ses yeux sont souillés et qu'il doit se laver de cette tache. À cause de divers signes et inspirations, son orgueil est à un tel point qu'il n'hésite pas à dire que, puisque l'admirable roi Alexandre le Macédonien a soumis le monde entier avec une puissance moindre, pourquoi lui, qui a déjà obtenu l'empire de Constantinople et dispose d'une armée innombrable, ne pourrait-il soumettre le monde entier ?

Il se glorifie et se fait ainsi fort de soumettre à son autorité les grandes villes et les royaumes du monde pour le déshonneur des chrétiens. Il est certainement d'une grande audace, d'un esprit mauvais, d'un appétit insatiable, enclin aux pires actions ; il a une grande puissance, de l'autorité, un puissant appareil de guerre et une grande quantité d'argent. Enflammé par tout cela, séduit comme il l'est par une si grande perspective et les appâts de la richesse, comme désireux de suivre le cours heureux de ses victoires, il n'y a pas à douter qu'il gardera tout son esprit en éveil pour accomplir de grandes choses contre les chrétiens. Et si quelque répit lui est concédé en ce commencement et lui permet d'augmenter sa puissance,

13. Isidore confond ici Atrée et son frère le roi de Mycènes Thyeste. C'est Atrée qui fit manger à Thyeste ses propres fils à son insu lors d'un banquet, et non l'inverse.

que votre Magnificence ainsi que tous les chrétiens tiennent pour assuré qu'il ne cessera pas de maltraiter le monde jusqu'à ce que Dieu veuille le détruire. Je ne doute pas en effet que si les rois et les princes chrétiens font l'union pour l'exaltation de la sainte Croix et du très saint nom de Jésus, ils n'auront pas seulement la même puissance que ce très impie Turc, mais trois fois sa puissance, et qu'il ne pourra pas l'emporter sur nous [14].

Or, parmi toutes les puissances du monde, je n'en vois aucune qui puisse assurer de façon plus adéquate, plus volontaire, plus généreuse, plus ample et plus abondante l'aide nécessaire pour cette si grande affaire, que celle de votre très excellente Seigneurie. Je prends en considération les victoires remportées outremer, l'amplitude de votre glorieuse domination, la puissance de votre seigneurie sacrée, la grande magnificence de votre ville, fabriquée des mains de Dieu [15], et son grand pouvoir sur le monde ; je vois votre piété, je vois votre sentiment religieux, votre magnanimité en toutes choses ; nulle peur, nulle puissance ennemie, nulle dépense importante ne vous retiennent lorsqu'il s'agit de l'exaltation de votre nom et de votre État, mais – bien plus que cela – pour redonner la paix à l'Église universelle, combien d'efforts, combien de dangers avez-vous encourus !

Cette glorieuse Seigneurie n'a jamais souffert que l'Église de Dieu et ses bienheureux pasteurs aient à subir l'opprobre d'une quelconque puissance. C'est ainsi, ajouterai-je, qu'en a été le témoin véridique ce puissant Frédéric Barberousse, qui était devenu persécuteur en chef du bienheureux pape Alexandre. Alors qu'il réclamait d'assumer sa vengeance, cette sainte Seigneurie n'a pas souffert, elle qui porte dans sa poitrine le zèle de la foi, que ce bienheureux pasteur soit indûment puni, au grand désordre de la foi catholique. Se ruant avec sa forte puissance contre cet empereur, elle l'a vaincu, sauvant ainsi ce bienheureux évêque et pasteur, elle qui depuis, après avoir ainsi piétiné la superbe [impériale], commande même aux empires [16]. Cette victoire remportée est représentée par cette fameuse

14. Fin du corps des lettres d'Isidore aux cités de Florence et de Bologne

15. Dans le texte : *urbem vestram manibus Dei fabricatam*. Cette affirmation d'Isidore selon laquelle Venise aurait été fabriquée de la main de Dieu est des plus curieuses : peut-être un écho – mais bien lointain ! – à la légende de l'ange qui aurait désigné en songe à saint Marc l'emplacement, au milieu des marais, de la ville où reposerait son corps.

16. Isidore fait allusion à la bataille navale de Punta Salvore, dans le golfe de Trieste, à l'issue de laquelle des galères vénitiennes auraient défait, en 1177, des galères génoises et pisanes alliées de l'empereur germanique Frédéric Barberousse (1152-1190) et commandées par le fils de ce dernier, Othon. Cependant, l'historicité de cet événement est plus que douteuse, et résulte d'une réécriture

peinture du nouveau palais de cette auguste cité, digne de mémoire et admirablement exécutée [17].

Et combien de nefs, combien de galées, par la vertu propre de votre Seigneurie, cette auguste cité a-t-elle toujours tenu armées pour que la mer soit maintenue en plus grande sûreté et en paix contre les pirates, afin que ces derniers ne causent pas de dommages aux chrétiens ? Toutes ces choses sont connues de tous, les souvenirs n'en manquent pas. J'en omettrai beaucoup d'autres, que le monde entier connaît. Je dirai seulement de quelles façons et combien cette Seigneurie est toujours prompte à lutter sur mer contre la perfide race des Turcs, combien elle en a tué, combien elle en a détruit et capturé, combien de leurs galères et fustes elle a, de diverses manières, prises et dispersées : témoins en sont les Turcs eux-mêmes, qui ont subi d'elle tant de dommages.

Et maintenant votre Seigneurie supporterait que, pour une si grande iniquité, condamnable par le monde entier, une telle ignominie et un tel danger pour la foi chrétienne et contre l'honneur de Dieu, toutes les forces ne soient pas déployées pour la soumission de l'ennemi ? On ne peut ni le penser, ni le croire ! Qui donc, en de tels moments, pourrait supposer que votre Seigneurie très chrétienne puisse tolérer que tant de maux se succèdent pour le déshonneur de la religion chrétienne, et ne pas entreprendre d'en tirer vengeance ? Et qui peut croire, votre Seigneurie,

---

de l'histoire à Venise au XIII^e^ siècle visant à asseoir la légitimité de la domination navale de la République sur l'Adriatique, que le pontife lui aurait reconnue en signe de gratitude, remettant à cette occasion au doge les insignes de son pouvoir. En réalité, à l'époque du grave conflit opposant l'empereur Frédéric Barberousse au pape Alexandre III (1159-1181), Venise n'avait participé que fort sporadiquement à la fameuse « ligue lombarde », qui incluait une quinzaine de cités du nord de l'Italie et avait déjà vaincu l'empereur à Legnano le 20 mai 1176, sans participation vénitienne. Et si le conflit se termina bien, en juillet 1177, par la « paix de Venise », c'est précisément parce que Venise, ne s'étant pas immiscée dans la lutte entre la papauté et l'empire, était apparue aux deux parties comme le siège idéal – l'empereur et le pape s'y rendirent en personne – pour mener les tractations. Voir P. Brezzi, « La pace di Venezia del 1177 », p. 51-70.

17. C'est donc au prix d'une singulière reconstruction de l'histoire que cette version légendaire des rapports de Venise avec Barberousse et Alexandre III fut consacrée par un programme pictural spécifique qui ornait la salle du Grand Conseil du palais ducal. Voir E. Crouzet-Pavan, *Venise triomphante*, p. 85-86. La représentation de la bataille de Punta Salvore qui frappa tant Isidore – peut-être à l'occasion de la cérémonie qui consacra son agrégation au Grand Conseil en mai 1443 – avait été exécutée entre 1409 et 1415 par le peintre Gentile da Fabriano. Voir A. De Marchi, *Gentile da Fabriano*, p. 13. La version actuelle date de 1605 et est due au Tintoret. Un lecteur anonyme contemporain a ajouté sur le manuscrit, en marge du texte d'Isidore, la note suivante, destinée à accréditer par ailleurs l'historicité de la bataille : « Cette victoire est aussi décrite dans la chronique de cet abominable empereur Frédéric susdit qui est contenue dans un livre appelé *Florita*, dans lequel sont comprises toutes les affaires du monde ».

que ce perfide ennemi des chrétiens et de votre domination doive dominer le Levant ? Il n'existe certainement personne qui puisse croire cela.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres, que je me réserve de rapporter à votre Altesse de vive voix [18], il ne faut se reposer ni été ni hiver, mais mettre toutes ses forces en œuvre pour que cet ennemi impie ne puisse étendre sa puissance, parce que ce qui peut être fait avec un petit effort aujourd'hui, ne pourra être obtenu à l'avenir au bout de très longs jours. Et pour accomplir cela, la puissance de nombreux rois et princes, avec en premier l'appui et l'aide de notre suprême seigneur le pape, sera prompte et prête, je l'espère, à réaliser ce projet que j'ai à l'esprit. Mais votre Seigneurie doit être l'origine et la tête de cette grande entreprise, dont il adviendra ensuite tout le résultat attendu, à la mesure de la bonne volonté de chacun.

Donc, illustrissime Seigneur, miroir et exemple de la religion chrétienne, mets en œuvre ta puissance, daigne-t'en faire l'avocat et enjoins à tous les rois et princes du monde de prendre des armes puissantes contre cet ennemi sans foi ni loi et de l'extirper du monde des vivants, sans douter de la foi de Jésus-Christ qui, ayant visité son peuple, conduira les fidèles chrétiens à une ample victoire contre cet ennemi perfide, pour la mémoire perpétuelle de votre très excellente et bienveillante ville de Venise.

Il ne me reste plus à dire que, par un devoir spirituel auquel je me sens obligé, j'ai été traité avec tant de charité et de bonté par ces magnifiques recteurs et tous les autres nobles et citoyens, que je confesse à votre Altesse leur être toujours redevable et que je les remercie grandement [19].

Isidore, cardinal des Ruthènes.

À Candie, le 26 juillet 1453.

Au dos :

À l'illustre doge de Venise, Isidore, par la miséricorde divine évêque de Sabine de la sacro-sainte Église romaine, couramment appelé cardinal des Ruthènes.

18. Aucune source ne confirme qu'Isidore sollicita bien une entrevue avec Francesco Foscari lorsqu'il débarqua à Venise depuis la Crète en septembre 1453. Il est possible qu'il y ait renoncé, compte tenu de la ligne politique alors décidée par la République vis-à-vis des Ottomans, en tout point contraire à celle préconisée dans la présente lettre.

19. Isidore ne fait pas tant allusion là aux honneurs qui lui avaient été décernés à Venise même en 1443 (voir *supra*) qu'à l'accueil bienveillant qui lui était réservé présentement à Candie par les autorités vénitiennes.

PIETRO CAMPOFREGOSO

Lettre aux officiers de la Riviera *occidentale* [1]

(Gênes, le 29 juillet 1453)

Introduction

Cette lettre du doge de Gênes Pietro Campofregoso à des officiers en poste dans la *riviera* occidentale montre une fois de plus combien la République ligure était tributaire alors des canaux d'informations vénitiens pour apprécier la réalité de la situation orientale. Ainsi son auteur « s'émerveillait-il » de ce que, en ce 29 juillet 1453, aucune nouvelle en provenance directe des grandes possessions génoises de Romanie*, Péra et Chio, ne soit encore parvenue à Gênes, soit en effet quelque vingt-trois jours après l'annonce, par Battista di Franchi et Pietro Stella depuis Venise, de la chute de Constantinople [2]. Le doge ignorait bien entendu que, suite à l'agression de la nef *Squarzafica*, venue de Chio, par les Aragonais de Naples le 24 juin précédent, le podestat* de cette île – Cristoforo di Corvaria, auquel n'allait pas tarder à succéder Galeazzo Giustiniani Longo [3], frère cadet du généralissime de la chute de Constantinople – avait décrété le blocus total de la navigation en direction de l'Occident. En conséquence, les navires génois amarrés dans le port de Chio et en partance pour l'Italie se trouvaient bloqués.

1. Traduction du génois, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir la lettre en question, du 29 juin 1453, p. 535-539.
3. Voir T. Ganchou, « Le rachat », p. 191 et 222.

C'est le 14 juillet 1453[4] que débarquèrent à Venise ces galées qui, par l'intermédiaire du patricien vénitien Nicolò Mocenigo réfugié de Constantinople, fournissaient enfin au doge de Gênes, selon ses propres dires, des informations sur le sort de son beau-frère Giovanni Giustiniani Longo, lui apprenant notamment que ce dernier avait réussi après la catastrophe à aborder à Chio le 10 juin précédent. Il est probable que ces nouvelles avaient été obtenues à Venise par un Génois résidant là-bas, entré en contact avec Nicolò Mocenigo dès le débarquement de ce dernier. Pourrait-il s'être agi une fois de plus de Battista di Franchi, qui aurait aussitôt rédigé un rapport destiné à son parent le doge de Gênes, comme il avait visiblement coutume de le faire ? On ne peut l'assurer, ce rapport étant perdu. On n'en sait donc que ce qu'en dit ici le doge de Gênes. En tout cas, le 20 juillet précédent, l'ambassadeur florentin à Gênes Nicolò Soderini en parlait à son gouvernement en ces termes : « De Constantinople et de Péra ils n'ont eu jusqu'ici aucun autre renseignement que [ceux fournis] par les galées des Vénitiens qui se sont enfuies de là-bas ; pourtant, ils ont bon espoir de ce que Péra et leur nation se seront accordées avec le Turc, et le doge me disait hier, alors que nous devisions ensemble de bien des choses, qu'il avait écrit à messire Giovanni Giustiniani, son beau-frère, à Chio, à Péra et dans n'importe quel endroit où ce dernier pourrait se trouver[5] ».

En ce qui concerne le sort de Péra, les nouvelles contenues dans ce rapport étaient substantiellement exactes, mais elles s'inséraient dans une longue séquence de relations fragmentaires et contradictoires parvenues à Gênes de manière confuse, et toujours par des canaux d'information vénitiens. Ainsi le 25 juillet suivant Soderini écrivait-il que « de Péra et de Constantinople ils ont reçu depuis d'autres informations sur la façon dont les choses se sont passées[6] ». Or curieusement, ces nouvelles-là étaient plus optimistes, si bien que dans la seconde moitié du mois d'août encore[7], les gouvernants génois comme les citoyens se disaient convaincus qu'en définitive rien de vraiment irréparable n'était intervenu : puisqu'un traité avait été conclu entre les Pérotes et les Ottomans, bien que l'on n'en sût pas encore les termes, on en concluait à Gênes qu'il constituait en soi

4. Pour cette date, cf. apparat critique.
5. Voir l'édition de N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 491.
6. *Ibid.*, p. 492.
7. Voir la lettre du 16 août 1453 de Giacomo Bracelli, p. 677-680.

la garantie de la continuation des liens entre la République et l'Orient, et la poursuite de la domination de la métropole sur sa vieille colonie du Bosphore. On n'allait pas tarder à déchanter lorsque parvint enfin, le 26 août 1453, la lettre de l'ex-podestat * Angelo Giovanni Lomellino, à laquelle il avait joint une copie du « traité » du 1er juin 1453[8].

Fonds

ASG, Archivio Segreto, *Litterarum*, reg. 1794, fol. 404v-405r, doc. 1695.

Édition partielle

Ganchou (Thierry), « Le rachat des Notaras après la chute de Constantinople ou les relations "étrangères" de l'élite byzantine au XVe siècle », dans Balard (Michel) et Ducellier (Alain) éd., *Migrations et diasporas méditerranéennes (Xe-XVIe siècles)*, Paris, 2002, p. 170, n. 87

Bibliographie

G. Olgiati, « I Genovesi in Oriente dopo la caduta », p. 53-54 ; L. Balletto, « Echi genovesi della caduta di Costantinopoli », p. 34-35.

Traduction

Duc de Gênes, etc. Aux magnifiques hommes Benedetto Doria, capitaine et notre lieutenant sur la *riviera* occidentale, et Tommasino Campofregoso, notre frère (a) [...] Est arrivé à Venise depuis le Levant, avec les galées, un certain Nicolò Mocenigo[9], Vénitien, qui était parti la nuit qui a suivi la chute de Constantinople, de concert avec la nef de Giorgio Doria[10] et

8. Pour la date de l'arrivée de cette lettre, que l'on doit encore au Florentin Soderini, voir N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 493. Pour le texte du « traité » *(ahdname)* du 1er juin 1453, voir p. 516-518.
9. Le 17 juillet 1453, écrivant de Vicence, Lorenzo Moro se plaignait à Leonardo Contarini, capitaine de Brescia, de ne point avoir de lettres de Venise, sachant « seulement que le 14 [juillet] on avait eu la confirmation de la nouvelle concernant Constantinople, par l'arrivée de Nicolò Mocenigo » (N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 524). Nicolò Mocenigo de feu Leonardo (1419-1501) était frère des futurs doges Pietro et Giovanni. Durant le siège il avait reçu le commandement de la porte Pégè (voir Barbaro, p. 473). Il devint Procurateur de Saint-Marc de Supra en 1492. Dans son testament de 1493, Anna Notaras, réfugiée à Venise, le désigna comme l'un de ses fidéicommissaires.
10. En janvier 1452 le patron Giorgio Doria de feu Giovanni reçut de la Commune de Gênes la charge d'acheminer avec sa nef à Caffa, en mer Noire, hommes et munitions, à laquelle s'ajouta, au mois d'avril suivant, l'ordre d'embarquer pour Constantinople le cardinal Isidore de Kiev. Parvenu à Chio Doria y embarqua également les mercenaires enrôlés sur place par le cardinal, et sa nef accosta à Péra le 26 octobre 1452. Sur les exhortations du podestat * Angelo Giovanni Lomellino, il accepta de ne pas poursuivre sa route vers Caffa et de débarquer également à Péra-Constantinople les

de Giovanni Giustiniani, lesquelles sont arrivées le 10 de juin à Chio [11]. Il a dit que lorsqu'ils furent à Gallipoli, qui fut le 6e jour de juin [12], ils trouvèrent des Turcs qui s'en revenaient du camp et racontaient que ceux de Péra avaient mandé les clefs au Turc ; certains disaient que le Turc les avait acceptées contre la promesse d'abattre les murailles, tandis que d'autres prétendaient que la condition était que ceux de Péra hissent sa bannière. Il dit aussi qu'à Péra n'étaient plus restés que 70 hommes avec le podestat *, les autres ayant fui avec leurs biens. Des nôtres nous n'avons aucune nouvelle directe, ni de Péra, ni de Chio, ni d'aucun patron de galère, ce dont je m'émerveille.

Donné à Gênes, le 29e jour de juillet, à la 14e heure (b).

(a) *Dux Ianuensium etc. Magnificis viris Benedicto de Auria, capitaneo et locumtenenti nostro in ripparia occidentis et Thomaxino de Campofregoso, fratri nostro*. – (b) *Dixe che quanti fono a Galipolli, chi fo a VI dì de zugno, che li trovano Turchi qui venivano de campo, recitavano che quelli de Pera aveano mandado le chiave al Turcho, et alcuni dixeano che lo Turcho l'acceptava cum volere che se deruinasse le mure, alcuni dixeno cum conditione che quelli de Pera levasseno la soa bandera. Dice che in Pera non era remasto salvo homini LXX cum lo Podesta, li altri fuzati cum loro coxe. Deli nostri non avemo niente né de Pera, né de Sio, né da alcuno patrum de galera, del che è maravilgia. Data Ianue die XXVIIII iullii, hora XIIII.*

hommes initialement destinés à la défense de la colonie génoise de mer Noire (voir G. Olgiati, « Genovesi alla difesa di Costantinopoli », p. 495). Il ne rentra à Gênes en provenance d'Orient que fort tard, le 15 août 1454, sa nef ramenant également l'ex-podestat * Angelo Giovanni Lomellino.

11. La progression de la nef de Giovanni Giustiniani Longo dans son périple depuis le port de Constantinople jusqu'à Chio à travers le détroit des Dardanelles peut être reconstituée grâce aux actes instrumentés à bord par le notaire * Lorenzo Calvi ; voir l'inventaire après-décès traduit p. 509-511.

12. Cette date du 6 juin pour l'arrêt de cette flottille latine à Gallipoli est intéressante car elle permet d'affirmer que la nef de Giovanni Giustiniani Longo avait pris de l'avance sur les galères vénitiennes. En effet les actes instrumentés à son bord par Calvi montrent que, naviguant encore entre l'île de Marmara et Gallipoli le 31 mai, elle était déjà au large de l'île de Ténédos – donc après avoir franchi les Dardanelles – le 4 juin suivant (A Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene.* I*, Pera*, doc. 45 et 46, p. 126-127). Est-elle vraiment arrivée le 10 juin à Chio de concert avec les galères vénitiennes, qu'elle aura attendu ? Le fait est que le notaire * Lorenzo Calvi qui était à bord (voir la traduction de l'inventaire qu'il enregistra sur la nef, p. 509-511) commença à instrumenter à Chio le 11 juin (A Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 1, p. 3-4).

SAMILE ET UN AUTRE ÉVÊQUE ANONYME

Lettre à la municipalité de Hermannstadt [1]

(6 août 1453)

Introduction

Cette lettre a pour auteurs deux personnages qui, faits prisonniers lors de la prise de Constantinople, avaient pu se racheter au prix de 70 000 aspres*, puis gagner la principauté de Valachie qui avait alors à sa tête le voïvode Alexandre II. Ils s'adressent à la municipalité de Hermannstadt [2], et en particulier à son bourgmestre Oswald [Wenczel] [3], à la fois pour les informer des événements du printemps 1453 et de leurs conséquences pour la Ville et ses habitants chrétiens, et pour les mettre en garde contre les menaces ottomanes, le sultan Mehmed II étant présumé vouloir marcher sur les Balkans. La lettre est rédigée en allemand, la langue des communautés saxonnes établies dès le XII^e^ siècle par le royaume de Hongrie dans sa province multi-ethnique de Transylvanie.

Les auteurs se présentent sous le titre slave, passé en roumain, de *vladica*, équivalent de l'allemand *Bischof*, soit « évêque ». On peut dès lors penser qu'il s'agirait d'ecclésiastiques originaires de régions où le slavon était la langue liturgique (Bulgarie, Serbie, Hongro-Valachie). Par ailleurs leur lettre précise qu'ils sont de Constantinople, tandis qu'elle présente

1. Traduction de l'allemand, introduction et notes de Jean-Pierre Grélois.
2. En magyar Szeben, en roumain Sibiu (Transylvanie).
3. Oswald Wenczel est connu comme bourgmestre de Hermannstadt par des documents datés entre 1453 et 1456, dont trois, y compris la lettre de l'évêque Samile, concernent le danger ottoman (*Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen* V, n^os^ 2869, 2911 et 3027).

Constantin XI comme « notre empereur » : en d'autres termes ils se considèrent comme des sujets de l'Empire byzantin. Si l'un des deux personnages reste anonyme, l'autre donne son nom, Samile, ce qui peut être interprété comme une forme de Samuel.

Samile est l'un des premiers à dénoncer la présence de traîtres dans la Ville, à leur en imputer la prise et à les accuser d'avoir pris part au massacre. Par ailleurs il mentionne la politique de repeuplement menée par Mehmed II dans sa nouvelle capitale. Comme d'autres, il déplore les pertes en vies humaines et la profanation de reliques, et pour finir il met en garde son correspondant contre le danger ottoman.

Fonds

Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 9503 (*olim* 5507), f. 350.

Édition

Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen V, Gündich (Gustav) éd., Cologne, 1975, n° 2869, p. 414-416 (http://urts81.uni-trier.de:8083/catalog/3153)[4].

Traduction italienne

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli. Le testimonianze dei contemporanei*, I, Milan, 1976, p. 226-231[5].

Traduction

De grands saluts de la tête jusqu'au sol <de la part de> Samile, le *vladica* ou évêque, et de l'autre *vladica* ou évêque <venant> de Constantinople, maintenant réunis en Valachie, au vénérable, sage et, de par une véritable justice du Dieu tout-puissant, très cher à nous et bienveillant, à notre bon ami et bienfaiteur dans la quiétude de la douceur, notre sire Oswald, bourgmestre, et aux bourgeois jurés de Hermannstadt, aux petits et aux grands, aux seigneurs, aux nobles et à tous ceux qui résident là sous la

4. Précédentes éditions : F. Müller, *Deutsche Sprachdenkmäler aus Siebenbürgen*, p. 62-66, Ndr 72-76, Nr 22 ; E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor* XV, 1, (éd. N. Iorga), p. 71-72 (fragment) ; N. Iorga, *Notes et extraits* IV, p. 65-68.

5. La traduction est de Barbara Stein Molinelli, avec présentation et notes d'Agostino Pertusi.

Sainte Couronne du royaume de Hongrie[6]. Nous voulons que vous parviennent nos sincères conseils, ainsi qu'à tous vos frères et serviteurs, au point que nous présumons <passer> chaque jour de vie dans vos pays, et que vous êtes pour nous salut et guérison jusqu'à la fin de votre vie.

Quant à nous, nous confions notre vie à la miséricorde de Dieu, et nous sommes peu nombreux à <Le> craindre là dans cette vie présente, dans de grandes souffrances pitoyables dues, par la faute de nos péchés, aux païens, et ce non pas par la faute et à cause des très mécréants Turcs, ennemis de la croix du Christ. Voilà donc que Dieu a envoyé son fléau sur nous et sur la sainte cité de Constantinople, de la première Église[7], qu'à cause de nos péchés il a laissé ces lieux rouler dans les malheurs pour notre ruine éternelle, et qu'il y a dans ladite Ville de telles souffrances et choses extraordinaires et indicibles au point de ne pouvoir guère, ou plus jamais, être exprimées par des langues humaines. Ainsi des corps et reliques des saints, de l'infiniment cruelle destruction et mise à mort des gens, alors que les mêmes Turcs ont démoli et réduit à néant près de deux mille églises. C'est pourquoi nous l'écrivons par amour pour vous, afin que vous le compreniez et en tiriez pour vous un exemple. Voilà qu'à cause de notre péché il est arrivé que la puissance de Dieu accorde aux païens de régner sur nous, voilà d'autre part qu'est tombée l'espérance de la Chrétienté et que notre perdition s'est produite, voilà que les mêmes Turcs ont pris les vases sacrés dans lesquels on garde le saint sacrement et qui servaient là au service divin, et qu'ils ont enlevé de leurs demeures les corps du saint empereur Constantin et de sa mère sainte Hélène, de Sainte-Sophie *(sic)* et de saint Georges le grand martyr, et des reliques en si grand nombre que personne ne veut le dire ni ne saurait le publier.

Pour notre part, nous étions à attendre que nous console la Chrétienté, comme une âme attend sa libération du purgatoire. À noter qu'il n'y avait personne pour nous donner là conseil ou aide, à nous misérables et perdus. Et les Turcs enveloppèrent notre ville de toutes parts sur terre et sur mer et ils nous encerclèrent complètement. Ils avaient cinquante grosses pièces d'artillerie, et 500 plus petites, quand la plus grosse de toutes était de la taille d'une cuve ou d'un tonneau de 17 *Eimer*[8], et d'une

6. Selon le droit public hongrois, la Sainte Couronne était le véritable souverain du royaume de Hongrie (J. Bérenger, *La Hongrie des Habsbourg* I, p. 22).
7. Allusion au patriarcat œcuménique ?
8. Littéralement « seau », mesure de capacité valant entre 56 et 67 litres.

longueur de vingt empans[9]. Et quand ils tirèrent avec la grosse pièce sur la Ville, une grande tour s'effondra, avec la courtine de part et d'autre, par-devant et par-derrière sur près de trente coudées[10], et avec lesdites grosses pièces ils lancèrent 352 boulets sur la Ville, tandis qu'avec les 500 petites ils ne cessaient de tirer sans interruption sur la population, au point que personne ne pouvait ouvrir l'œil pour se mettre à l'abri, et que sans une défense équivalente on ne pouvait pas combattre. Entre Galata et Constantinople, sur un bras de mer qui coule là entre ces villes, ils acheminèrent 200 galées, de grands navires de haute mer, et ce à terre : comme ils ne pouvaient mener à bien leur projet par mer contre la Ville, ils traînèrent de leurs propres mains les 200 galées par terre, sur deux bonnes lieues de chemin, et ils les lâchèrent dans le bras de mer entre lesdites villes. Et ils firent là un pont d'une rive à l'autre : ils couchèrent de grands tonneaux, là-dessus installèrent des pièces d'artillerie et une grande foule de fantassins, tandis que sur les mêmes tonneaux ils faisaient un pont. Et ils établirent une double défense sur mer[11], et ils postèrent à cet effet 50 000 hommes aguerris d'entre les meilleurs qui conquirent en trois heures la Ville, qui marchèrent et ne manquèrent personne.

À noter qu'ils massacrèrent dans leur cruauté, hélas, les gens comme du gibier, qu'ils jetèrent dans les rues de la Ville toutes les reliques et qu'ils les faisaient fouler aux pieds de leurs chevaux, alors qu'étaient peu nombreux dans la Ville ceux qui pouvaient combattre une telle puissance et lui résister. Il y avait aussi des traîtres dans la Ville, et c'est bien par trahison qu'ils conquirent la Ville sur nous. De même il y avait dans les galeries hautes d'une église 4 000 nobles jeunes filles et autres filles de grands seigneurs, avec des mercenaires censés les protéger : quand les <Turcs> l'eurent conquise, ils les égorgèrent et en pendirent un grand nombre. Les nobles dames qui tenaient des enfants dans les bras et qui étaient enceintes, et les bourgeoises qui portaient de riches vêtements, ils n'en épargnèrent aucune : en particulier ils les taillèrent en pièces et les tuèrent. Et la plupart des églises qui n'étaient pas détruites, ils les vouèrent ensuite à leurs usages turcs et païens.

9. L'empan *(spithamè)* valait 23,4 cm (E. Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, p. 19).
10. La coudée *(pèchys)* valait 46,8 cm (*ibid.*, p. 20).
11. Nous comprenons que Constantinople est désormais bloquée sur ses deux façades maritimes, celle de la mer de Marmara et celle de la Corne d'Or.

La ville de Sélymbria [12] et [celle de] Galata, ils les rasèrent [13] et établirent leur population à Constantinople. Mais ceux de Galata, qui se rendirent de leur plein gré aux Turcs, leurs biens ne leur furent pas non plus confisqués. Et <Mehmed II> fit amener d'au-delà de la mer 30 000 chefs de famille à Constantinople pour qu'ils y habitent, et ils y prirent aussi 4 000 chefs de famille pour les y installer. De même de l'autre côté il a installé à la campagne 4 000 chefs de famille, et il renforce les défenses de la Ville avec des hommes pour garder les portes et les murailles.

Et que saurions-nous vous dire maintenant ? Les Turcs pensent se soumettre toute la Chrétienté, si Dieu en décide. C'est ainsi que nous avons maintenant appris aussi que les Turcs veulent faire une expédition pour conquérir le pays du Despote [14], soit la Serbie et la Rascie [15]. Voilà qu'ils espèrent le faire grâce aux pièces d'artillerie qu'ils fabriquent et fondent partout : chacun d'eux prend une livre ou deux de cuivre dans son sac et l'emporte avec lui et, quand ils veulent donner l'assaut, ils font fondre et fabriquer des pièces par leur maître <armurier> dans la terre à l'aide de moules tout préparés.

De même, votre ville de Szeben, ou Hermannstadt, jouit plus que tout d'un grand renom auprès d'eux et, déclarent-ils, elle serait un empêchement et un obstacle sur leur chemin [16], et ils veulent renverser cet obstacle de leur chemin en espionnant votre ville pour la conquérir, et il en est qui se réjouissent fort de marcher contre elle. C'est pourquoi nous vous conseillons de renforcer les fortifications de votre ville et de la faire garder afin de ne pas la perdre. Bienheureuse la ville qui a assuré son entretien en temps de paix ! À noter que notre empereur s'est lui-même échappé *dritter* [17] de leurs mains sur un navire en mer [18].

12. Dans le texte : *Salvaria*, en turc Silivri. Sélymbria avait été la seule ville byzantine à résister aux raids ottomans dirigés par Karaca Bey, avant de capituler après la prise de Constantinople. Pour le sort des murailles de Péra-Galata, voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 529, et celle de Franco Giustiniani, p. 737.
13. En réalité, seules les fortifications de ces deux villes furent démantelées.
14. Georges Branković.
15. Dans le texte : *Syrffeyen* et *Räczen* (Raška).
16. Les Ottomans avaient déjà subi deux échecs devant Hermannstadt, en 1438 et en 1442 (A. Pertusi, *La caduta* I, p. 427, n. 11).
17. Littéralement « troisième », ce qui ne fait guère sens dans le contexte : le mot serait-il le produit d'une mélecture ?
18. Il apparaît que les auteurs étaient bien mal renseignés sur le sort du dernier empereur byzantin, et cette confusion manifeste entre le sort de Constantin XI et de Giovanni Giustiniani Longo est des plus étonnantes.

Ce que nous avons écrit et écrivons pour l'heure par amour pour vous, Dieu sait bien que c'est pour vous chose pénible, digne de larmes, et que nous devons chaque jour de notre vie affronter une si grande perdition pour avoir été ainsi abandonnés par tous les chrétiens et ceux qui professent la foi chrétienne, alors que nous sommes ici en Valachie, demandant une aide qui nous suffise, alors que nous avons eu grand peine à échapper au Turc mécréant et que nous nous sommes rachetés pour 70 000 aspres *. Et sachez que nous sommes vôtres en toutes choses, et jusqu'à notre trépas par la volonté de la Chrétienté. Dieu vous bénisse, vous protège et vous garde de tout mal, amen !

Donné le 6 du mois d'août, *anno Domini* 1453.

LORENZO CALVI

Témoignages à propos d'un prêt à Constantin XI pour la défense de Constantinople [1]

(Péra, le 7 août 1453)

Introduction

Le notaire* de Péra Lorenzo Calvi, dont on a vu qu'il s'était embarqué, le 29 mai 1453 au soir, sur la nef de Giovanni Giustiniani Longo qui fuyait avec quelques autres bâtiments en direction de Chio [2], ne resta toutefois que peu de temps dans l'île. C'est qu'il n'était pas seulement notaire*, mais aussi bourgeois de Péra et propriétaire. Aussi, dès que parvint à Chio le messager envoyé par le Conquérant invitant tous les bourgeois de Péra qui s'y étaient réfugiés à revenir dans les meilleurs délais s'ils voulaient conserver les biens qu'ils y avaient abandonnés [3], Calvi rembarqua pour retourner à Péra. Il n'y demeura toutefois que du 12 juillet au 25 août, le temps nécessaire à la liquidation de ses biens sur place, déterminé, comme beaucoup de ses concitoyens, à ne plus résider dans l'ex-colonie devenue simple faubourg d'une Constantinople désormais ottomane [4]. Il en pro-

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir la lettre de Pietro Campofregoso aux officiers en poste dans la *Riviera* occidentale, p. 650, n. 11.
3. Voir la lettre du podestat* Angelo Giovanni Lomellino, p. 530.
4. Cette affirmation va à l'encontre d'une idée reçue selon laquelle le changement de régime à Péra/Galata n'aurait que peu affecté la composition de sa population. Certes, à Péra « les actes notariés postérieurs à 1453 nous mettent [encore] en présence de nombreux noms de grandes familles, rameaux des *alberghi* génois durablement expatriés » (M. Balard, « La société pérote », p. 311). Mais il convient de souligner que porter le patronyme Doria ou Spinola ne signifie pas nécessairement être de nobles membres des *alberghi* en question : on peut n'avoir affaire qu'à des

fita aussi pour renouer avec son activité professionnelle, et des dix-huit documents qu'il instrumenta lors de son dernier mois d'activité notariale à Péra, celui traduit ici est de loin le plus fascinant [5].

On ne sait que peu de choses sur les mesures adoptées en urgence par le gouvernement byzantin pour faire face aux frais que nécessitait la mise en défense de Constantinople. Le trésor impérial étant vide [6], l'empereur fit d'abord appel aux contributions volontaires, puis il se résolut à prendre une mesure radicale susceptible de donner un résultat plus efficace et immédiat : il fit saisir dans les églises de Constantinople la vaisselle d'argent pour la fondre, frapper monnaie et payer ainsi les soldes [7]. De ce dernier monnayage byzantin on a par ailleurs retrouvé quelques exemplaires, à Istanbul même, manifestement enfouis par leur possesseur anonyme durant le siège [8]. Mais cela ne fut pas suffisant : l'empereur eut aussi

descendants d'esclaves affranchis par exemple. De fait, une recherche spécifique conduite aux archives d'État de Gênes sur ces rameaux d'*alberghi* présents parfois depuis plusieurs générations dans la colonie – tels les Gentile, Spinola, Centurione ou Pallavicino – montre que la plupart regagnèrent Gênes assez rapidement : ainsi en fut-il, à une ou deux exceptions près, des bourgeois de Péra mentionnés dans le présent document.

5. Treize sont édités dans A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene. I, Pera*, doc. 47-59, p. 127-147, et cinq – dont celui qui nous occupe ici – dans A. Roccatagliata, « Notai genovesi in Oltremare », doc. 10-14, p. 134-151. Les dix-sept années qui séparent ces deux éditions viennent de ce que ces cinq derniers documents avaient été ôtés dans les années 1940 de la *filza* 921 de Lorenzo Calvi, suite à une demande de recherche dans les archives génoises de Tommaso Bertelè, et jamais replacés à l'intérieur depuis. C'est précisément le document traduit ici, dont l'existence lui avait été signalée, qui intéressait le coéditeur du *Libro dei conti* de Giacomo Badoer. Il en donna en 1948 une édition partielle dans T. Bertelè, « Costantino il Grande e S. Elena su alcune monete bizantine », p. 100-101. Voir T. Ganchou, « Giacomo Badoer et *kyr* Théodôros Batatzès », p. 60, n. 38.

6. Comme le rappellent Sphrantzès, *Cronaca*, p. 106[16-18] et Kritoboulos, p. 270.

7. Leonardo de Chio, dans sa lettre au pape, p. 710, rapporte que Constantin XI « recourant aux objets sacrés », « ordonna donc de prendre la sainte vaisselle de Dieu des temples sacrés et de la fondre [...] pour en frapper de la monnaie et la donner aux soldats, aux sapeurs et aux constructeurs », tandis que Kritoboulos, p. 271, confirme que les Byzantins « collectèrent de l'argent pris sur les caisses publiques et privées et sur les sanctuaires ». Quant à Doukas, p. 142, il dit explicitement que l'empereur, ayant pris à son service Giovanni Giustiniani Longo, « fixa une solde pour ses soldats » ; enfin, Nicolò Barbaro – et Leonardo de Chio le confirme, p. 706 et n. 100 – rapporte que les trois galères grosses vénitiennes retenues par l'empereur le furent à ses frais, pour une location mensuelle de 400 ducats chacune.

8. En 1973, P. D. Whitting, *Monnaies byzantines*, p. 251, pouvait écrire encore : « On ne connaît pas de monnaies pour Constantin XI, malgré les recherches minutieuses des collectionneurs. » Or dès l'année suivante, Simon Bendall publiait une monnaie de cet empereur, la première apparue sur le marché (S. Bendall, « A coin of Constantine XI », p. 188-189), tandis qu'en 1991, la découverte sensationnelle d'un trésor de 158 monnaies Paléologue, dont 90 de Constantin XI, lui permettait de publier une étude sur son monnayage : S. Bendall, « The Coinage of Constantine XI », p. 134-142 (une étude qui souffre cependant d'un manque de discernement dans l'utilisation des sources

recours à des prêts, et c'est précisément à l'un de ces prêts que fait allusion le document présenté ici.

Le 7 août 1453, à Péra, le bourgeois Cassano Salvago sollicitait les témoignages de trois de ses compatriotes, Bartolomeo Gentile, Tommaso Spinola et Babilano Pallavicino, à propos d'une affaire qui avait eu lieu environ sept mois plus tôt, c'est-à-dire autour de janvier 1453, à Constantinople, dans le palais de Luc Notaras. Convoqués dans sa demeure par le grand duc* et premier *mésazôn** de l'empereur, huit bourgeois de Péra – dont, outre Cassano, les témoins Bartolomeo Gentile et Tommaso Spinola –, s'étaient engagés à prêter au souverain 9 000 hyperpères*, à raison de 1 125 hyperpères* par bourgeois, contre la mise en gage d'un rubis balais[9] que Constantin XI avait chargé le grand duc* de leur remettre à cette occasion. Le grand duc* s'étant exécuté, une discussion s'était élevée entre les prêteurs pour déterminer lequel d'entre eux garderait chez lui le bijou pour le compte de tous. À la fin prévalurent les arguments avancés par les banquiers Antonio et Giovanni Garra : en leur qualité de frères, non seulement à deux ils avaient contribué au prêt à hauteur d'un quart, mais ils habitaient la même maison, dont ils vantèrent les avantages, puisqu'elle était « bonne et sûre ». Ils obtinrent donc finalement le consentement des autres pour la remise du rubis balais, et s'engagèrent par écrit à en assurer la garde à leurs risques, en souscrivant une *apodixia*. Du grec ἀπόδειξις, qui signifie « quittance », « règlement », ce mot – qui a été traduit ici par « reçu » – désignait à l'époque une écriture privée qui se substituait à un contrat notarié[10]. La confection de ce document constituait certes une garantie propre à rassurer tout le monde, mais posait une autre question : à qui, maintenant, confier cette garantie ? Comme il n'était évidemment pas question qu'elle soit elle aussi conservée par les frères Garra, ni par aucun autre bourgeois, il parut judicieux à

littéraires sur la chute). Deux éléments rendent très probable que ces monnaies du dernier empereur aient été frappées au moment du siège. Tout d'abord la qualité très médiocre de la frappe elle-même, en tout cas inférieure aux modèles en vigueur sous ses prédécesseurs Manuel II et Jean VIII ; ensuite le titre relativement élevé d'argent de ces monnaies (93 % contre 88-91 % sous Jean VIII) ainsi qu'un taux plus élevé d'étain, qui pourraient s'expliquer par la refonte de la vaisselle liturgique. Voir C. Morrisson, S. Bendall, « Monnaies de la fin de l'Empire byzantin », p. 491.

9. Le rubis balais (*balasium*), rubis de couleur rose clair, est originaire du Badakhchan, province montagneuse de l'extrême nord-est de l'Afghanistan.

10. De fait, si le notaire* Lorenzo Calvi – ou un autre notaire* – avait été convié lui aussi à cette réunion de janvier 1453 au palais Notaras, non seulement ce serait signalé dans cet acte notarié, mais les présents n'auraient pas eu besoin alors d'avoir recours à une *apodixia*.

nos huit bourgeois de la confier à une tierce personne digne de confiance. C'est ainsi que dut s'imposer tout naturellement à eux l'idée de confier cette *apodixia* à leur hôte, le riche et puissant Luc Notaras, dont le palais fortifié [11] garantissait que le précieux document serait en lieu sûr. Las ! L'idée s'avéra en fait des plus mauvaises : corollaire du destin tragique réservé par Mehmed II au grand duc * et à sa famille, le palais Notaras fut à n'en pas douter livré aux pillards turcs dès les premiers jours de juin 1453. C'est pourquoi en ce 8 août, il parut nécessaire à nos bourgeois, qui se trouvaient dans l'impossibilité de récupérer cette *apodixia*, d'enregistrer cette série de témoignages, afin, selon la formule consacrée, de garder « l'éternelle mémoire de ce fait » qui était survenu sept mois plus tôt, avant que le monde ne bascule.

Nulle part il n'est dit dans l'acte notarié que le prêt de 9 000 hyperpères * avait pour finalité l'achat de munitions en vue du siège. Toutefois, la date à laquelle il fut souscrit rend la chose plus que probable, puisqu'en janvier 1453, au vu de ses intenses préparatifs, l'intention de Mehmed II de mettre le siège devant la ville impériale ne faisait plus de doute pour personne ; tandis qu'une série d'actes postérieurs, encore inédits, accrédite singulièrement cette interprétation. En effet, entre février et mai 1461, à Gênes, des procureurs étaient nommés afin de récupérer, sur les biens qu'avait pu laisser en Orient le défunt Luc Notaras, de quoi se rembourser des prêts que le grand duc * avait autrefois contractés au nom de son empereur, à Constantinople ou à Péra, auprès du podestat * Angelo Giovanni Lomellino et des huit officiers du baillage de Péra [12], « en raison et à l'occasion de l'achat de bombardes, de poudre et de viretons d'arbalète [13] ».

11. Sur la vue de Constantinople du *Liber insularum* de Cristoforo Buondelmonti conservé dans le BnF, Nouv. Aqu. Lat. 2383, f. 34^{v}, le *Palatium Chirluca* figure comme une bâtisse imposante flanquée d'une tour, telle que l'évoque Doukas, p. 166 et n. 247. Il semble que cette tour subsiste toujours et ne soit autre que la « Tour d'Irène » (Irini Kulesi), qui culmine à 27 m, prise aujourd'hui dans le complexe de la Valide Han. Voir A. Berger, « Zur Topographie der Ufergegend am Goldenen Horn », p. 158.

12. Le doc. du 8 août 1453, p. 672-673, met en scène six de ces huit officiers du baillage de Péra. Or les procurations de 1461 émanaient des héritiers de quatre d'entre eux : Filippo Demerode, Tommaso Spinola, Imperiale Grimaldi et Raffaele Lomellino. L'un des deux procureurs nommés était Bartolomeo Gentile, qui avait été le septième officier (voir note suivante).

13. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 188-189, n. 164 (avec les références archivistiques) : « en raison et à l'occasion des promesses et obligations qu'au nom du seigneur empereur de Constantinople de l'époque, ledit défunt seigneur Luc avait faites à Péra ou à Constantinople à ce défunt Angelo Giovanni Lomellino, alors podestat * de Péra, ainsi qu'à Bartolomeo Gentile et à certains autres officiers du baillage de Péra de l'époque », *causa et ocaxione bonbardarum, pulveris et veretonorum*.

Cette documentation archivistique génoise offre un éclairage nouveau sur cette question des moyens mis en œuvre par un gouvernement byzantin aux abois pour faire face aux dépenses du siège. Elle permet également de rejeter l'accusation traditionnelle selon laquelle, en dépit de son imposante fortune, Luc Notaras, le plus emblématique des magnats byzantins, n'aurait rien fait pour venir en aide aux finances impériales en ce moment critique. Outre qu'il dut forcément être l'un des premiers à répondre à la contribution volontaire réclamée à ses grands dignitaires par Constantin XI – ne serait-ce que pour donner l'exemple aux autres [14] –, Luc Notaras offrit à son empereur, pour les prêts que ce dernier souscrivait auprès des Génois de Péra pour la mise en défense de la ville impériale [15], l'excellente garantie que constituait pour eux la partie de sa fortune privée qui se trouvait disséminée dans les colonies génoises, et en particulier à Caffa [16].

Fonds

Archivio di Stato di Genova, *Notai Antichi*, filza 921, notaio Lorenzo Calvi, doc. 58.

Édition

Roccatagliata (Ausilia), « Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Pera (1453) », *Atti della società ligure di storia patria*, n.s. 39 (1999), doc. 12, p. 145-148.

Traduction

Au nom du Seigneur, amen. En l'année 1453 de la naissance du Seigneur, quinzième indiction selon le style de Gênes, le 7^{e} jour d'août, peu après tierce, dans la boutique de feu Pietro di Lavagna, droguiste.

14. D'ailleurs, le rhéteur Jean Moschos, auteur d'une oraison funèbre de Luc Notaras – une source contemporaine fiable et peu mise à contribution –, insiste précisément sur le fait que le grand duc* fut le premier à contribuer à ce don volontaire et qu'il encouragea avec vigueur les autres à suivre son exemple : E. Legrand, « Ἰωάννου τοῦ Μόσχου ἐπιτάφιος Λόγος », p. 421-423 ; A. K. Bakalopulos, « Die Frage », p. 19. Même Leonardo de Chio, p. 710 et n. 109, si hostile aux Byzantins, est bien forcé de reconnaître que « quelques-uns néanmoins firent un don volontaire ».

15. Sphrantzès, p. 240, rapporte également que par l'intermédiaire des Pérotes Constantin XI aurait envoyé de fortes sommes d'argent et des garanties aux Mahonais de Chio.

16. Rappelons que Luc Notaras avait hérité de son père Nicolas la fortune mais aussi la citoyenneté génoise. Voir sa biographie p. 1309.

Bartolomeo Gentile[17], témoin brièvement reçu pour l'éternelle mémoire des faits par moi, le notaire* ci-dessous, et en présence des témoins cités ci-dessous, sur les instances et à la requête de Cassano Salvago[18], ce dernier voulant prouver qu'il est vrai que, il peut y avoir à peu près sept mois de cela, dans la demeure de feu le seigneur Luc Notaras à Constantinople, ils étaient plusieurs, à savoir le seigneur Tommaso Spinola de feu Gaspare[19], les frères Antonio et Giovanni Garra[20], Babilano Pallavicino[21], Battista Gattilusio[22] et Cassano lui-même, qui tous, avec

17. Bartolomeo Gentile de feu Gherardo. Né à Gênes en 1405, il était déjà bourgeois de Péra au début des années 1430 ; il est cité dans G. Badoer, *Il Libro dei conti* entre 1436 et 1440 comme « Bortolamio Zentil di ser Girardo ». L'un des huit officiers du baillage de Péra en charge de la défense de la colonie en 1452-1453, il retourne ensuite définitivement à Gênes dès la fin de 1454, après un séjour de quelques mois à Chio (L. Belgrano, « Prima serie », doc. CLV, p. 270-272, doc. du 21 janvier 1455). Il est consul de Caffa entre 1458 et 1459 (A. Vigna, *Codice diplomatico*, II, p. 771-773). Il meurt à Gênes entre 1474 et 1476.

18. Cassano Salvago de feu Antoniotto. Né à Péra en 1415, d'Antoniotto Salvago et d'Isolda Demerode, elle-même fille du bourgeois de Péra Giovanni Demerode, il apparaît dans G. Badoer, *Il Libro dei conti,* comme « Caxan Salvadego ». Comme il y est fait allusion à la fin du présent document, Catarina, la sœur de Cassano, était l'épouse de Babilano Pallavicino, sur lequel voir le document du 26 février 1468, p. 853-858. Réfugié à Chio après la catastrophe – on l'y trouve dès le 9 septembre –, Cassano revint avec sa mère, son frère Adamo et leurs familles respectives s'installer à Gênes dès 1454-1455. Avec son beau-frère Babilano Pallavicino, en 1459 il témoigne à Gênes en faveur d'Anna Notaras au cours du procès intenté par cette dernière aux Protecteurs de la Banque de Saint-Georges pour la récupération de l'héritage paternel. Il y meurt entre 1497 et 1498.

19. Grand banquier à Péra, Tommaso Spinola de Gaspare (le « Tomà Spinola dal banco » de G. Badoer, *Il Libro dei conti*), né vers 1390, était issu d'un rameau des Spinola installé entre Péra et Caffa depuis déjà deux générations au moins. L'un des huit officiers du baillage de Péra en 1453, il se réfugie ensuite lui aussi à Chio avec son épouse, Sigismonda Demerode de feu Benedetto, et leur fille Nicolosina, mariée à Napoleone Vivaldi, et tous gagnent Gênes dès la fin de 1454. Tommaso y meurt dès avril 1455. Voir L. Balletto, « I Genovesi e la conquista turca », p. 795-833.

20. Les banquiers Antonio et Giovanni Garra étaient certainement fils de Bartolomeo Garra, bourgeois de Péra qui exerçait la profession d'épicier (*speciarius*) au début du XV^e^ siècle (N. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 44-45, 53, 72). Ils apparaissent comme « Antonio et Zuan Gara dal banco » dans G. Badoer, *Il Libro dei conti*. Giovanni était alors l'un des quatre conseillers du *prôtogéros* de Péra Pietro Gravago (voir le document du 8 août 1453, p. 673). Il semble que les deux frères se soient repliés ensuite sur Chio, sans toutefois couper leurs liens avec Péra, où le *defter* de 1455 cite de nombreuses maisons d'« Anton Gara » (H. İnalcık, *The survey of Istanbul*, p. 219, 223). D'ailleurs, fils d'Antonio – alors déjà décédé –, Filippo Garra est qualifié de bourgeois de Péra en 1475 : A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene. I, Pera*, doc. 99, p. 219-220.

21. Sur ce personnage de premier plan, voir les doc. du 1^er^ juin 1453 et du 26 février 1468, p. 516 et 853-858.

22. La présence de Battista Gattilusio de feu Giuliano à Constantinople en janvier 1453 est insolite, de même que sa participation à ce prêt, dans la mesure où il résidait habituellement à Mytilène. Descendant d'un cousin germain de Francesco I^er^ Gattilusio, le premier seigneur de l'île, il y avait occupé d'importantes fonctions administratives. Il est vrai qu'à l'époque, en disgrâce suite à des malversations dans sa charge de gouverneur général de Mytilène, il vivait en exil. Le 6 septembre il se trouvait à Chio. Il mourut entre 1457 et 1461, probablement dans cette île. Son fils Giuliano fut

Barnaba Centurione [23] et Cristoforo Pallavicino [24] alors absents, convinrent de s'engager à prêter au sérénissime seigneur empereur 9 000 hyperpères*, soit 1 125 hyperpères* chacun, contre lesquels ledit seigneur Luc leur remit en gage un rubis balais de la part de ce sérénissime seigneur empereur. Cet engagement et cette promesse ayant été acceptés par tous et ledit seigneur Luc ayant donné ce rubis balais aux six qui se trouvaient alors présents, ils se demandèrent alors lequel d'entre eux devait conserver par-devers lui ce rubis balais.

C'est alors que lesdits Antonio et Giovanni Garra se proposèrent et dirent : « Donnez-nous ce rubis balais et nous vous promettons que nous soustrairons à tout dommage et garantirons indemne chacun de vous pour ces 1 125 hyperpères* qui vous reviennent à chacun. » Ainsi grâce à cette promesse ils prirent ledit rubis balais et firent, dirent et promirent de la sorte, en présence des susdits comme en présence, également, d'Angelo Zaccaria [25] et de Bartolomeo Gentile, alors également présents eux aussi.

Et plus ou moins selon ce que les témoins diraient,

sans se retenir à cause de cela de quelque charge superflue probatoire.

Lequel témoin, averti par moi, notaire*, de dire la vérité à propos de ces faits tant pour une partie que pour une autre, en laissant de côté haine, amour, crainte et autres,

ayant juré en personne sur les saints Évangiles, en touchant les Écritures, de dire la vérité à propos de ce sur quoi il était interrogé tant pour une partie que pour une autre, rejetant toute chose contraire, interrogé et examiné à propos de ces faits,

et témoignant sous serment, il déclara qu'il était vrai que ledit témoin s'était trouvé présent à ces faits et que c'était lui-même qui avait remis le

---

l'un des pirates les plus redoutés de son temps. Quant à sa fille Bianca, issue d'un second mariage, elle épousa en 1476 Cipriano Pallavicino Gentile, l'un des trois fils de Babilano Pallavicino.

23. Pour Barnaba Centurione de feu Teramo, voir Posculo, p. 378, n. 73. Il meurt en 1462/63, apparemment à Péra.

24. Pour Cristoforo Pallavicino, frère de Babilano, voir le document du 26 février 1468, p. 854. Contrairement à Babilano qui revint très vite à Gênes, Cristoforo demeura à Péra après 1453, continuant à y exercer sa profession de banquier. Il fut le second *prôtogéros* de Péra (voir le document du 8 août 1453, p. 672). Dans le *defter* de 1455 est imposée la maison de « Kristo Parvazi » où, est-il précisé, ce personnage vivait alors avec son gendre « Anton Saba » (H. İnalcık, *The survey of Istanbul*, p. 218). Effectivement Cristoforo Pallavicino était le beau-père d'Antonio Grimaldi Ceba : N. Battilana, *Genealogie*, planches Pallavicino, n° 5. Il meurt à Péra en 1467.

25. Cet Angelo Zaccaria n'est autre que le personnage accusé par Posculo, p. 381, assurément à tort, d'avoir dénoncé aux Turcs, à la fin du mois d'avril 1453, le projet des défenseurs d'incendier leur flotte. Voir aussi le document du 1er avril 1457, p. 840-841.

rubis balais auxdits Antonio et Giovanni ainsi qu'aux autres, et que ces Antonio et Giovanni avaient promis de garder de tout dommage ces autres qui s'étaient engagés par une promesse pour ces 9 000 hyperpères* et avaient promis, et que les dits Antonio et Giovanni rédigèrent alors de leur main un reçu[26], qui demeura en possession dudit seigneur Luc.

Interrogé sur la question de savoir pourquoi il savait cela, il répondit que c'est parce qu'il avait été présent, ayant vu et entendu ce qu'il venait de dire.

Interrogé de manière générale, il répondit correctement.

Témoins, Matteo Lomellino et Gregorio Rosso.

+ Ce même jour, dans ce même lieu, et à la même heure,
un petit peu plus tard.

Tommaso Spinola de feu Gaspare, témoin comme au-dessus, reçu par moi, notaire*, à propos de ces faits en présence des témoins cités ci-dessous,

lequel, averti etc., jurant etc., interrogé et examiné etc.,

ayant témoigné sous serment, déclara qu'il était vrai que lui-même, témoin, intervint lors de ces faits, étant l'un de ceux nommés au-dessus qui avaient été présents dans la demeure dudit seigneur Luc à l'occasion de la promesse relative à ces 9 000 hyperpères* et pour recevoir en gage ledit rubis balais. Ils furent alors en conflit à propos de la question de savoir lequel d'entre eux devrait conserver par-devers lui ledit rubis balais. C'est alors qu'Antonio et Giovanni déclarèrent qu'il était juste que ce soit eux, Antonio et Giovanni, qui conservent ce rubis balais par-devers eux, parce qu'ils étaient deux et parce qu'ils disposaient d'une bonne demeure où ils pourraient le garder correctement, assurant que ce rubis balais resterait par-devers eux aux risques desdits Antonio et Giovanni. De cela, tous ceux qui avaient promis firent rédiger un reçu de leurs mains, qui demeura en possession dudit seigneur Luc.

Interrogé sur la question de savoir pourquoi il savait cela, il répondit que c'est parce qu'il avait été présent, avait vu, et avait entendu ce qu'il venait de dire.

26. *Apodixia*. Voir l'introduction ci-dessus.

Interrogé de manière générale, il répondit correctement.

Témoins, lesdits Matteo Lomellino et Gregorio Rosso.

+ Ce même jour et heure, un peu plus tard, dans ce même lieu.

Babilano Pallavicino, témoin comme au-dessus, reçu par moi, notaire *, à propos de ces faits en présence des témoins cités ci-dessous,

lequel, averti etc., jurant etc., examiné etc.,

ayant témoigné sous serment, déclara que lui-même, témoin, intervint lors de ces faits, et que ceux nommés au-dessus se demandèrent alors lequel d'entre eux devrait garder par-devers lui ledit rubis balais. C'est alors qu'Antonio et Giovanni déclarèrent qu'ils disposaient d'une bonne et sûre demeure, qu'ils voulaient garder chez eux ledit rubis balais, et qu'ils s'engageaient à ce qu'il restât par-devers eux à leurs risques. Et il fut fait à propos de ces choses un reçu, duquel Antonio et Giovanni étaient signataires, qui demeura en possession dudit seigneur Luc.

Interrogé sur la question de savoir pourquoi il savait cela, il répondit que c'est parce que, lui, témoin, avait été présent, avait vu et avait entendu ce qu'il venait de dire.

Interrogé de manière générale, il répondit correctement, signalant toutefois que lui-même, témoin, était le beau-frère dudit Cassano, ayant pour épouse la sœur de ce Cassano, mais qu'il n'en avait pas moins dit la vérité.

Témoins, Paolo Vegio [27] et Lanfranco Spinola [28].

27. Le nom de ce personnage relativement mineur figure dans la vue de Constantinople-Péra du *Liber insularum* de Cristoforo Buondelmonti conservé dans le BnF, Nouv. Aqu. Lat. 2383, f. 34^{v}, évoqué *supra*, n. 11, à propos de sa maison. Or, dans ce plan seules trois demeures privées sont mentionnées, les deux autres étant celles de personnes autrement considérables : à Constantinople, le palais de Luc Notaras *(Palatium Chirluca)*, et, à l'ouest des murs de Péra, la demeure de Francesco Draperio *(Francisci de Draperiis)*, proche de celle de Paolo Vegio *(Pauli Vegii)* et séparée d'elle par un cours d'eau *(aqua dulce)*, une zone qui doit correspondre au faubourg de *Samona*. Aussi on se perd en conjectures sur les raisons de la mention de la maison de Paolo Vegio, et l'étude récente de ce plan conduite par A. Effenberger, « Polichnion oder Yedikule », p. 1-15, pose plus de questions qu'elle n'en résout.

28. Né Baduino vers 1415, Lanfranco Spinola de feu Lanfranco avait relevé le prénom de son père, mort en 1428/29 lorsqu'il était encore enfant. Tout comme son frère Tommaso Spinola – à ne pas confondre avec l'homonyme cité *supra*, n. 19 – il continua à résider à Péra après 1453. Lanfranco y mourut entre 1464 et 1467, et son fils Stefano regagna alors Gênes. Pour son frère Tommaso, voir le doc. du 8 août, p. 673 et n. 27.

LORENZO CALVI

Procuration d'Angelo Giovanni Lomellino, ex-podestat, et de Pietro Gravago,* prôtogéros *de Péra* [1]

(Péra, le 8 août 1453)

Introduction

Dans sa lettre du 23 juin 1453, l'ex-podestat* de Péra Angelo Giovanni Lomellino rapporte que, son mandat ayant pris fin de facto avec la reddition de la place et le nouveau statut accordé à l'ancienne colonie génoise par Mehmed II le 1er juin [2], il avait pensé quitter le palais communal [3] pour se retirer dans quelque demeure privée du bourg. Mais la « Communauté de Péra » lui avait demandé d'y rester et de continuer à la diriger jusqu'à ce qu'il pût quitter le Bosphore, et il accepta la proposition [4]. Cela sous-entend que le 23 juin il occupait encore les lieux. Cette information est corroborée par la documentation archivistique : le 9 juillet, Angelo Giovanni Lomellino, toujours qualifié de podestat* de Péra, était saisi au palais communal d'une réclamation de règlement d'une lettre de change émise à Gênes le 2 janvier précédent par l'Office de Romanie, en charge dans la métropole ligure de la gestion des colonies [5]. Pour l'occasion, il

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir la traduction de ces privilèges *(ahdname)* accordés le 1er juin 1453, p. 516-518.
3. Le vieux palais communal génois est l'actuel Eski Ceneviz Sarayı, ou Beretketzade Hanı près de Bankalar Caddesi, à Karaköy.
4. Voir la traduction de cette lettre, p. 527-534.
5. Ce document est exceptionnel parce qu'il renseigne sur l'interaction entre les anciennes et les nouvelles institutions pérotes au lendemain du changement de régime, et cela sur une durée relativement

siégeait avec deux autres représentants de l'ancien régime : Imperiale Grimaldi, l'un des huit officiers du Baillage, et Pietro Gravago, signalé comme l'un des deux Protecteurs de la banque publique de la colonie [6]. Ils refusèrent d'honorer cette lettre de change, « attendu que les offices avaient cessé de fonctionner et que Péra avait changé de souveraineté [7] », justifiant encore ce refus par le fait que « suite à la bataille de Constantinople et au changement de souveraineté de la terre de Péra, ledit seigneur podestat* avait cessé d'exercer l'office qui lui avait été octroyé, à savoir celui qualifié de podestat*, et que la majeure partie des officiers du Baillage ainsi que ledit Artale, l'autre Protecteur des *luoghi*, sont absents de la présente terre, et que de toute façon leur office a expiré [8] ».

Toute la question est de savoir si la nomination du *prôtogéros* qui avait été prévue par Mehmed II dans son *ahdname* du 1er juin avait déjà eu lieu. En effet, en ce 9 juillet Pietro Gravago, celui qui y fut finalement désigné – une position dont le document du 8 août traduit ici rend compte pour la première fois – apparaît seulement avec la fonction qui était la sienne au temps de la Péra génoise, celle de Protecteur des *luoghi* de Péra. L'*ahd-*

longue, puisqu'il présente la copie de deux actes judiciaires rédigés à Péra, le premier entre le 9 juillet et le 11 août, et le second entre le 7 septembre et le 8 octobre (voir références note suivante). Inédit, il émane de la fameuse *filza* « retrouvée » aux archives de Gênes vers la fin des années 1990 (A. Assini, « Una "filza" ritrovata »), dont a été tirée aussi la nouvelle version de la lettre de Franco Giustiniani traduite ici, p. 737-740. Pour l'apport d'un document supplémentaire issu de cette *filza*, voir T. Ganchou, « La date de la mort du basileus Jean IV Komnénos de Trébizonde », p. 113-124. Pour l'Office de Romanie, voir le document du 29 juin 1453, p. 538, n. 14.

6. Archivio di Stato di Genova, Banco di San Giorgio, sala 35, *Cancellieri*, filza 233, doc. *sine numero* : *... dictas litteras presentavit prefato spectabili domino Potestati, Imperiali de Grimaldis, uni ex Officialibus Balie, absentibus aliis consociis suis, et Petro de Gravaigo alteri Proptectori locorum Pere, absente tantummodo Altale Spinulla*. Sur le modèle de la Banque de Saint-Georges à Gênes, la banque publique de Péra avait été dotée d'une administration chapeautée par des Protecteurs (il en allait de même pour la banque publique de Caffa). Elle était appelée généralement *Compera Pere*, mais l'on pouvait parler aussi simplement, comme ici, des *loca Pere*, c'est-à-dire des « luoghi de Péra ». Sur le sens de ce mot, voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 532, n. 73. L'autre Protecteur alors absent était Artale Spinola de feu Nicolò Antonio. Il est possible qu'il se soit trouvé déjà à Chio, où il est attesté le 6 septembre suivant. Il s'agissait d'un beau-frère de Babilano Pallavicino et de Cassano Salvago (sur lesquels voir les documents du 7 août 1453 et du 26 février 1468, p. 662 n. 18 et p. 854, n. 5), ayant épousé Lumbania Salvago de feu Antoniotto.

7. *Ibid.* : *... qui quidem dominus Potestas, Imperialis et Petrus, visis et presentatis dictis litteris, ipsis litteris respondere noluerunt, nec dictam pecuniam dicti cambii solvere voluerunt, presente tamen me, notario infrascripto, et hoc attento quod sunt functi officio et quod Pera mutavit dominium*.

8. *Ibid.* : *... attento quod, propter conflictum Constantinopolis et propter mutationem dominii terre Pere, ipse dominus Potestas est functus officio dato, quod appelletur potestas, et quod maior pars Officii Balie et dictus Altalis, alter ex Proptectoribus locorum, sunt absentes a presenti terra, et qui etiam sunt functi eorum officio*.

name du 1er juin avait prescrit : « Que les habitants de Galata aient la permission d'établir parmi eux un *prôtogéros*[9] ». Il est possible que l'élection de Pietro Gravago par la Communauté de Péra ait déjà été effective le 9 juillet – un document inédit, cette fois vénitien, laisse entendre que plusieurs bourgeois furent élus à la fois, destinés à se succéder après un mandat dont la durée nous est inconnue –, mais que son entrée en fonction ait précisément été retardée par le désir de cette même Communauté de faire siéger l'ancien podestat* le plus longtemps possible. Reste qu'il est curieux de voir en juillet 1453 Lomellino rendre encore la justice dans le palais communal avec son titre de podestat* nullement précédé d'un *olim* (« ex ») – contrairement à l'acte présenté ici –, c'est-à-dire toujours comme le représentant de la Commune de Gênes, et cela pour proclamer dans le même temps que l'office dont il se disait encore revêtu avait expiré, du fait du changement de souveraineté intervenu à Péra[10] ! Il semble improbable que son maintien à ce poste plus d'un mois après l'*ahdname* ait pu se faire sans l'aval du pouvoir ottoman, d'autant qu'à cette date ce dernier était physiquement représenté dans l'ex-colonie par un « esclave » *(kul*)* de Mehmed II[11]. À moins que cette initiative de la Communauté de Péra d'inviter Lomellino à continuer son office – une demande qui avait été acceptée par ce dernier avec satisfaction, selon ses propres termes – n'ait précisément fini par indisposer les Ottomans courant juillet et les ait incités à sévir, y compris contre l'ex-podestat*.

En effet, dans sa lettre de Chio du 1er septembre 1453, Franco Giustiniani écrivait qu'il avait appris par des lettres de Péra que Lomellino « avait été déposé et démis de ses fonctions, et se trouvait peut-être même, disait-on, pas entièrement libre[12] », tandis qu'à Gênes, le 30 août, le Florentin Nicolò Soderini, qui se faisait l'écho de lettres écrites à Chio vers la fin du mois de juillet précédent, annonçait à son gouvernement que Mehmed II non seulement « n'observe aucun accord ni pacte qu'il conclut, mais à Angelo Lomellino, qui était podestat* à Péra, un homme

9. Voir p. 517-518.
10. La problématique exposée ici n'est évoquée ni dans G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino » ni dans G. Pistarino, « Cinquantacinque giorni a Pera-Galata », puisque ce document du 9 juillet n'était pas encore revenu à la lumière à l'époque de la rédaction de ces deux études.
11. σκλάβον dans l'*ahdname* du 1er juin, p. 517, *sclavus* dans la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino du 23 juin, p. 531, ainsi que n. 58 pour son identité probable. Dans sa lettre du 16 août Leonardo de Chio parle d'un *rector*, p. 728, tandis que Chalkokondylès évoque un *archôn* (archonte*), p. 339.
12. Voir p. 738.

vaillant et de grande réputation, il a fait charger des pierres[13] ». Il semble qu'il soit fait allusion ici aux travaux de démantèlement des murailles terrestres de Péra, et, qu'en manière de vexation les Turcs aient forcé l'ancien podestat* à participer en personne au transport des pierres, au même titre que les autres habitants de l'ex-colonie[14]. Si l'anecdote est vraie – et il n'y a aucune raison a priori de douter de sa véracité – il faut certainement placer l'humiliation infligée à l'ancien représentant officiel de Gênes entre le 9 juillet et le 8 août 1453. Avait-elle été assortie pour lui d'une interdiction de quitter le territoire avant décision contraire des autorités ottomanes ? C'est fort possible, puisqu'il ne put embarquer pour Chio que dans les premiers jours de septembre, accostant dans l'île le 22 de ce mois[15].

Quoi qu'il en soit, lors de l'établissement du présent acte, le 8 août 1453, l'ex-podestat* Angelo Giovanni Lomellino, explicitement qualifié comme tel désormais, avait bel et bien quitté le palais communal pour se retirer, comme il avait eu l'intention de le faire dès « le changement de souveraineté de la terre de Péra », dans une demeure privée du bourg. Il s'agissait en l'occurrence de celle de Giovanni de' Mari, dont on sait en effet que le propriétaire était absent, en raison de l'ambassade italienne dont l'avait précédemment chargé Constantin XI[16]. Or c'est dans cette

13. N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 493 ; A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 61 (avec corrections de l'édition Iorga) : « Dicono che'l Turcho [...] non observa capitula nè pacti che faccia ; che uno Agnolo Lomellino, ch'era podestà in Pera, huomo valente et di grande riputatione, lo fà carreggiare priete. » Il faut bien entendu corriger « priete » en « pietre ». Par l'*ahdname* du 1er juin, Mehmed II s'était engagé « à ne pas abattre la forteresse » (les fortifications en général) et à ce que « les archontes* et les marchands ne soient pas soumis à la corvée » (voir p. 517). Le 1er septembre, de Chio, Franco Giustiniani soulignait également dans sa lettre, p. 738, que « comme on le comprend de manière claire d'après les lettres de ceux de Péra, les traités et les pactes conclus avec eux ont déjà été rompus par les Turcs eux-mêmes, car ces derniers leur ont fait violence et la leur infligent continûment, ainsi que l'injustice ».

14. C'est également l'interprétation proposée par G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 189-190, n. 141, et G. Pistarino, « Cinquantacinque giorni a Pera-Galata », p. 31, n. 24.

15. La date est donnée par Franco Giustiniani dans le post-scriptum de sa lettre du 27 septembre, p. 740.

16. Né à Gênes vers 1405 le bourgeois de Péra Giovanni de' Mari de feu Andrea s'y était installé dès le début des années 1430 (il est cité comme « Zuan da Mar, dal bancho » par G. Badoer, *Libro dei conti*). Il y épousa alors Isabella, une petite-nièce d'Ilario Doria, le beau-frère génois de Manuel II Paléologue, devenant ainsi un parent par alliance de la dynastie byzantine. Constantin XI l'envoya en ambassade en Italie une première fois en 1449 – on le trouve en mars à Rome et en mai à Gênes – puis de nouveau à la fin de 1452. Débarqué à Venise en novembre, il y informa le Sénat de l'imminence du siège de Constantinople et des demandes de secours de Constantin XI, puis il alla tenir sans tarder le même discours à Gênes, au mois de décembre suivant. Il s'y trouvait encore le 14 juin 1453

demeure que le *prôtogéros* Pietro Gravago vint trouver son prédécesseur, afin qu'ensemble l'ancien et le nouveau pouvoir, flanqués de leurs administrations respectives, élisent solidairement deux procureurs auxquels confier un ample mandat visant tout à la fois la récupération de crédits, la délivrance de quittances, la stipulation de contrats et de transactions, la vente de droits, la cassation de documents ainsi que la défense en justice. L'acte ne le dit pas explicitement, mais cette ample procuration était destinée avant tout à Chio, île vers laquelle les deux procureurs désignés, Cassano Salvago et Bartolomeo Gentile, étaient sur le point de s'embarquer.

La composition du Conseil entourant le *prôtogéros* Gravago confirme que tant l'élection de ce dernier que celle de ses quatre conseillers se fit bien, comme le prévoyait l'*ahdname* sultanien, « entre eux », sans contrainte ni volonté d'imposer telle ou telle personnalité de la part des Ottomans. En effet, on constate qu'il est composé de bourgeois de Péra qui avaient siégé indifféremment dans les offices du temps de la domination génoise. On ignore en revanche si le choix de se retrouver dans la demeure privée occupée par l'ex-podestat* plutôt que dans le palais communal, dont entre-temps le *prôtogéros* Gravago avait pris possession, était une courtoisie faite par le nouveau pouvoir à l'ancien, ou bien une exigence de l'ex-podestat*, déjà suffisamment humilié les jours précédents. Quoi qu'il en soit, un acte supplémentaire des péripéties regardant la lettre de change évoquée plus haut, survenu le 7 septembre, montre que ce jour-là l'ex-podestat* se rendit bel et bien au palais communal à l'invitation du *prôtogéros*, qui l'avait convoqué en sa qualité de destinataire officiel de cette lettre de change, du temps où il était en fonction. Le document en question nous a conservé le procès-verbal de sa réponse, solennelle et lapidaire, par lequel il rejetait une nouvelle fois cette lettre, à la veille de quitter définitivement l'ex-colonie : « Moi, Angelo Giovanni Lomellino, autrefois podestat*, je ne l'accepte pas, cette terre n'étant plus nôtre. »

– la nouvelle de la chute de Constantinople n'était pas encore connue en Italie –, date à laquelle le doge Pietro Campofregoso délivra un sauf-conduit en sa faveur, valable deux mois, « pour Chio, Péra et Constantinople », où il le renvoyait « en vue de plusieurs négociations importantes regardant notre État et notre République » (Archivio di Stato di Genova, Archivio Segreto, *Litterarum*, reg. 1794, doc. 192, f. 378^{v}). Le 15 octobre 1453 il se trouvait à Chio (A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 33, p. 47-49, ici p. 49, et le document du 23 mars 1454, p. 806, n. 6). Il mourut à Gênes en 1482, dans un état de grand dénuement.

Quant à Pietro Gravago, il resta en fait fort de peu de temps en fonction. L'ultime péripétie de cette affaire de lettres de change nous apprend en effet que le 8 octobre 1453 siégeait dans l'ancien palais communal un nouveau *prôtogéros*, Cristoforo Pallavicino[17].

Fonds

Archivio di Stato di Genova, *Notai Antichi*, filza 921, notaio Lorenzo Calvi, doc. 59.

Édition

Roccatagliata (Ausilia), « Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Pera (1453) », *Atti della società ligure di storia patria*, n.s., 39 (1999), doc. 13, p. 148-150.

Traduction

Au nom du Seigneur, amen. Le remarquable seigneur Angelo Giovanni Lomellino, autrefois podestat* de Péra, Tommaso Spinola de feu Gaspare[18], Filippo Demerode[19], Imperiale Grimaldi[20], Pietro Gravago[21], Raffaele Lomellino[22] et Ambrogio Giudice[23], en tant que six des huit

17. Voir T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 226, n. 42. Sur le personnage, voir le document du 7 août 1453, p. 663, n. 24. La raison du remplacement de Pietro Gravago par Cristoforo Pallavicino reste parfaitement mystérieuse.

18. Sur ce bourgeois de Péra, banquier important de la colonie, mort à Gênes dès 1455, voir le document du 7 août 1453, p. 662, n. 19.

19. Filippo Demerode de feu Benedetto, bourgeois de Péra, était le dernier représentant d'une famille dont le poids social avait été, à la fin du siècle précédent, égal dans la colonie à celui de la famille Draperio (voir M. Balard, « La société pérote »). Lui aussi mourut en 1455, probablement à Péra.

20. Imperiale Grimaldi de feu Ansaldo. Né à Gênes vers 1405, il devient bourgeois de Péra dans les années 1430 (voir G. Badoer, *Il Libro dei conti*, où il est cité comme « Inperiale de Grimaldo »). Il y demeura après 1453 et y mourut en 1455. Sa fille Giorgietta s'y maria en 1466 (A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene.* I*, Pera*, doc. 66, p. 159-160).

21. Fils du bourgeois de Péra Damiano Gravago, Pietro Gravago (cité comme « Piero da Gravego » dans G. Badoer, *Il Libro dei conti*) cumulait, à la veille du 1er juin 1453, plusieurs postes au sein des instances gouvernementales de la colonie : il était l'un des deux Protecteurs des *luoghi* de Péra, l'un des huit de l'Office du Baillage, et également l'un des quatre officiers de l'*Officium Provisionis Pere*. Demeuré sur place, il mourut entre 1463 et 1478, date à laquelle on voit son fils Damiano toujours actif dans l'ex-colonie, jusqu'en 1484 au moins (A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene.* I*, Pera*, doc. 106, p. 229-233 ; doc. 111, p. 241-242 ; doc. 118, p. 254 ; doc. 123, p. 271-273).

22. Raffaele Lomellino de feu Tobia. Né à Gênes vers 1425, ce bourgeois de Péra demeura sur place après 1453. À sa mort, survenue en 1455, ses biens furent saisis et séquestrés par le pouvoir ottoman.

23. Ambrogio Giudice de feu Nicolò, citoyen génois, né vers 1420. Avec ses frères Gaspare, Bartolomeo, Gregorio et Melchione, il se replia ensuite sur Caffa. En 1471 il fut envoyé en ambassade

officiers du Baillage de la terre de Péra [24], ainsi que le remarquable seigneur Pietro Gravago en tant que *prôtogéros* de la terre de Péra et Giovanni Garra [25], Oberto Pinelli [26], Tommaso Spinola de feu Lanfranco [27] et Girolamo da Zoaglio [28], conseillers de ce seigneur *prôtogéros* et de cette terre de Péra – lesquels *prôtogéros* et conseillers ont maintenant le gouvernement et l'administration de la terre de Péra puisqu'ont cessé [de fonctionner] le podestat *, le Conseil des Anciens de même que ledit Office ainsi que tous les autres officiers –, tous, conjointement comme séparément, selon les meilleures voies de droit, moyen et forme qui se peuvent et se puissent trouver, font et constituent solennellement leurs envoyés sûrs et leurs procureurs légitimes Bartolomeo Gentile et Cassano Salvago [29], absents

auprès de Mehmed II par les autorités de cette colonie pour négocier une diminution du tribut. La conquête de Caffa par les Ottomans quatre ans plus tard le força à revenir sur les rives du Bosphore, cette fois en qualité de déporté, avec ses frères Melchione et Gaspare. Voir A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene. I, Pera*, doc. 117, p. 253, et doc. 118, p. 254.

24. Les deux autres officiers étaient Luca Cattaneo de feu Percivale – qui ne rentra à Gênes qu'en 1460 – et Bartolomeo Gentile, nommé procureur plus bas.

25. Sur ce personnage, bourgeois et banquier de la colonie associé à son frère Antonio, voir le document du 7 août, p. 662, n. 20.

26. Oberto Pinelli de feu Filippo, citoyen génois né en 1420, était à l'origine de la réclamation évoquée plus haut concernant la lettre de change présentée le 9 juillet 1453. Interrogé à Gênes en 1457 dans le cadre d'une affaire intervenue dans l'ex-colonie génoise en 1453, il confirmait s'être « bien trouvé à Péra en l'an 1453, au mois de juillet et d'août, à savoir après la capture du lieu de Péra, c'est-à-dire après qu'il fut parvenu sous la souveraineté des Turcs [...] ayant été en ce temps-là l'un des conseillers élus et députés auprès du seigneur Pietro Gravago, alors *prôtogéros* de ce lieu de Péra afin de dire et d'administrer le droit entre les chrétiens » *(ad faciendum et ministrandum ius inter christianos)*. Voir L. Balletto, « I Genovesi e la conquista turca », doc. 6, p. 302-304.

27. Bourgeois de Péra et frère de Lanfranco Spinola (sur lequel voir le document du 7 août 1453, p. 665, n. 28), ce Tommaso Spinola de feu Lanfranco, né vers 1425, était plus jeune d'une génération que son homonyme sur place, le banquier Tommaso Spinola de feu Gaspare. En 1446 il avait épousé Isabella, fille de Francesco Draperio, au cours de festivités dont le voyageur Cyriaque d'Ancône nous a laissé une relation (*Cyriac of Ancona. Later Travels*, p. 252-254), une union qui resta sans fruit. Après 1453, le couple demeura à Péra, où Tommaso mourut entre 1465 et 1479.

28. Girolamo di Zoaglio de feu Girolamo était né à Gênes en 1419, mais son oncle Taddeo avait été podestat * de Péra en 1426-1427. Citoyen génois, il est actif dans les années 1450-1460 entre Moncastro, Chio et Péra. Dans une supplique inédite adressée fin 1455 au gouvernement génois, il révélait avoir été élu, ainsi qu'un autre, par le podestat * et les autorités pérotes pour commander à Constantinople les balestriers que Gênes avait expédiés sur la nef de Battista di Felizzano – arrivée à bon port le 20 avril 1453 (voir la lettre de Leonardo de Chio, p. 704-705) – pour défendre Péra, et qui avaient été envoyés aussitôt, par ces mêmes autorités pérotes, renforcer la défense de la Ville impériale. Il s'agissait en effet de « s'assurer qu'ils y fissent bien ce à quoi ils étaient tenus, attendu que leur salaire était versé par la Commune [de Péra] ». À l'issue du 29 mai, frappé de trois blessures, il demeura prisonnier des Turcs plus d'un mois, et dut verser la somme de 300 hyperpères * pour se racheter, lui ainsi qu'un serviteur. Retiré à Gênes, il y mourut après 1498, et cette longévité explique que son témoignage fut souvent sollicité à propos d'affaires remontant à la chute de Constantinople.

29. Sur ces deux personnages, voir le document du 7 août 1453, p. 662, n. 17.

comme présents et chacun d'eux pour le tout, de sorte qu'il n'y ait pas de meilleure condition pour celui qui l'aura prise en charge le premier mais que ce qui aura été commencé par l'un d'eux puisse librement être poursuivi, négocié et fini par l'autre. Ils sont chargés de réclamer, avoir, exiger, recevoir et récupérer tout ce que, quel que ce soit et combien que ce soit, lesdits constituants, en tant que dits ci-dessus, conjointement et séparément, ont à recevoir et doivent recevoir de quelque personne, corporation, collège et collectivité que ce soit, pour n'importe quelle affaire, occasion ou cause, et tant au moyen de documents, actes, écritures, témoins, que sans, devant n'importe quel office, tribunal et magistrature, tant à Gênes qu'à l'étranger, tant ecclésiastique que séculier ; pour faire quittance, libérer et absoudre n'importe quelle personne, corporation, collège et collectivité de tout ce que, quel que ce soit et combien que ce soit, il paraîtra et plaira à ces dits procureurs et à chacun d'entre eux pour le tout ; pour établir des pactes visant à ne plus rien réclamer ultérieurement ; pour transiger, pacifier, rapprocher et passer compromis ; pour apposer les pénalités aux compromis et proroger les compromis ; pour céder et vendre les droits, affaires et actions ; pour casser et annuler n'importe quels actes et écritures, en faire d'autres et mander à ce qu'ils soient sollicités et confectionnés ; pour obliger et hypothéquer lesdits constituants et chacun d'eux en tant que dits ci-dessus ainsi que leurs biens, tant conjointement que séparément, dans n'importe quel instrument, acte et contrat en justice comme en dehors ; pour jurer tant à propos de la calomnie qu'autrement et pour prêter n'importe quel genre de serment sur l'âme desdits constituants, et cela pour tous les litiges, causes, questions et controverses que lesdits constituants, en tant que dits ci-dessus et tant conjointement que séparément, ont et auront avec n'importe quelle personne, corporation, collège et collectivité, pour n'importe quelle cause ; pour donner le libelle et les libelles, contester les litiges etc., et généralement pour faire, agir, procurer et administrer en tout, en justice comme en dehors et n'importe où, selon ce qui sera nécessaire et opportun et jugé utile pour les choses susdites ou autour des choses susdites ou qui leur sera connexe, dépendant et découlant, et que le gain des causes et l'ordre du droit postulent et requièrent, et que ces mêmes constituants, conjointement comme séparément, pourraient faire s'ils étaient présents à ces choses, même si ces dernières exigeaient un mandat spécial et exprès ; pour substituer un ou plusieurs procureurs et pour les révoquer, le présent man-

dat restant en vigueur, donnant et concédant à ces susdits procureurs, et à chacun d'eux pour le tout, mandat plein, ample, large, général et spécial, avec administration, pouvoir et charge pleine, ample, large, spéciale, générale et libre afin d'agir, faire, procurer et administrer à propos de toutes et chacune de ces choses et autres, en justice et en dehors et n'importe où, et promettant etc., sous etc., dessus etc., ils promettent etc., intercédant etc., sous un similaire etc., et renonçant etc.

Fait à Péra, dans la demeure de Giovanni de' Mari [30], dans la pièce avec cheminée de cette dernière, demeure dans laquelle habite à présent ledit seigneur Angelo Giovanni, en l'année 1453 de la nativité du Seigneur, quinzième indiction selon le style de Gênes, le 8^{e} jour d'août, à l'heure des vêpres, étant présents comme témoins requis et appelés Paolo Vegio [31], Barnaba Centurione [32] et Inofrio Pinelli [33].

30. Sur ce personnage, voir *supra*, n. 16.
31. Sur ce personnage, voir le document du 7 août 1453, p. 665, n. 27.
32. Voir à son propos Posculo, p. 378, n. 73.
33. Inofrio Ardimento Pinelli de feu Matteo. Bourgeois de Péra, avant le 1er juin 1453 il avait été l'un des quatre officiers de l'*Officium Provisionis Pere*. Il se réfugie ensuite à Chio où il meurt entre 1463 et 1465 (en effet l'homonyme qui apparaît à Péra en 1476 [A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene*. I, *Pera*, doc. 105, p. 229], est son petit-fils, contrairement à ce qui est affirmé dans G. Pistarino, « Tra Genova e Granada nell'epoca dei Nazari », p. 196-197).

GIACOMO BRACELLI

Lettre à Cipriano de' Mari [1]

(Gênes, le 16 août 1453)

Introduction

Pour l'historiographie traditionnelle, la chute de Constantinople en 1453 mettrait fin au Moyen Âge, tandis que du côté français la même année marquerait, avec la bataille de Castillon, la fin de la guerre de Cent Ans. Or, voilà Constantinople et Castillon associées dans cette lettre contemporaine, qui commence avec l'évocation du sort réservé par Mehmed II à Luc Notaras sur le Bosphore et finit sur une interrogation concernant les suites « de la victoire qui s'est produite récemment en Aquitaine »… L'auteur de la lettre est l'humaniste Giacomo Bracelli, secrétaire-chancelier de la République de Gênes [2] qui, en cette qualité, voyait passer toutes les dépêches adressées au doge Pietro Campofregoso et à son gouvernement. Quant à son correspondant, Cipriano de' Mari, il suivait alors dans ses pérégrinations méridionales le conseil du roi de France Charles VII, auprès de qui les autorités génoises l'avaient accrédité depuis le 14 novembre 1452. Après la lettre du 29 juin précédent de Battista di Franchi et Pietro Stella qui divulgua à Gênes la catastrophe survenue sur le front oriental, la métropole ligure avait reçu des rapports moins alarmistes, toujours depuis Venise, en particulier sur le sort de Péra/Galata [3]. C'est ainsi

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. C. Grayson, « Bracelli, Giacomo », p. 652-653.
3. Voir ainsi p. 535-539 le document du 29 juin 1453.

que dans une autre lettre à Cipriano de' Mari, du 4 août précédent, Bracelli soulignait que contrairement aux premiers renseignements reçus, « il convenait à propos de Péra, très agréable place forte, de n'en point exagérer à tort les calamités, car si les nouvelles qui nous sont parvenues à partir de nombreux lieux sont vraies, Péra est intacte. Cependant, à quelles conditions elle est parvenue à se concilier la bienveillance du roi des Turcs, nous n'avons pas, je pense, encore réussi à le sonder suffisamment [4] ». Les privilèges accordés aux Pérotes par Mehmed II auquel il est fait ici allusion dataient du 1er juin [5]. Dans la lettre ci-dessous, de douze jours postérieures, Bracelli donne des informations supplémentaires qu'il disait tenir de missives – malheureusement perdues – écrites à Chio par des Pérotes réfugiés là-bas et copiées à Venise. Il s'agissait à l'évidence de lettres qui avaient été écrites à différentes dates. Ainsi, l'évocation de la situation très honorable faite à Luc Notaras par le sultan et du rachat par ce dernier à ses soldats des autres grands dignitaires byzantins n'a pu émaner que de quelqu'un ayant quitté les rives du Bosphore au plus tard le 1er ou le 2 juin au maximum. En effet, le 3 juin, changeant brusquement d'avis, Mehmed II fit décapiter le grand duc* et mésazon et les autres grands. D'un autre côté, une lettre où figurait l'information selon laquelle, rassurés par la politique de Mehmed II, des Pérotes réfugiés à Chio s'en étaient déjà retournés à Péra, ne peut, elle, avoir été écrite que le 15 juin au plus tôt, ne serait-ce qu'en raison de la distance entre Péra et Chio. Quoi qu'il en soit, en ce 16 août 1453 la lettre de l'ex-podestat* de Péra Angelo Giovanni Lomellino, du 23 juin précédent, n'était pas encore parvenue à Gênes : en effet Bracelli ignorait toujours ce jour-là les conditions exactes de la reddition de la colonie génoise aux Ottomans.

Fonds

Gênes, Biblioteca Civica Berio, ms. 26, p. 120-121.

Édition

Balbi (Giovanna), *L'epistolario di Iacopo Bracelli*, Gênes, 1969, lettre 48, p. 103-104.

4. G. Balbi, *L'epistolario di Iacopo Bracelli*, lettre no 46, p. 100.
5. Voir la traduction de ces privilèges p. 516-518.

Traduction

Giacomo Bracelli au généreux et très docte Cipriano de' Mari, salut.

Si ta lettre, en date du 6e jour des calendes d'août, n'était pas d'un si grand intérêt pour moi au point que je jugerais criminel de la laisser sans réponse, je me retiendrais sûrement d'écrire et j'attendrais le temps où se produirait quelque chose de mémorable, afin que je puisse écrire dignement et que tu puisses dignement en prendre connaissance. J'ai aussi quelque peu appréhendé que, au cas où j'aurais cessé de répondre par écrit, toi aussi, m'imitant sans honte, tu mettes fin à l'habitude d'écrire, et qu'ainsi je sois privé à bon droit du plaisir de tes lettres. Ce que je t'ai écrit, à savoir que Péra est intacte, est indubitable[6]. En effet, il y a des copies de lettres à nous adressées, datées de Chio et parvenues ici depuis Venise, qui rapportent que la plupart de ceux qui, en pleine terreur du désastre de Constantinople, s'étaient réfugiés à Chio depuis Péra, sont retournés ensuite à Péra[7]. En effet, après s'être emparé d'une ville si célèbre le roi des Turcs a fait, dit-on, un usage indulgent de sa victoire. Ainsi, à la permission de piller la Ville, qu'il avait promise à ses soldats, il a mis un terme dès le deuxième jour[8] ; quant à Luc Notaras, le premier parmi les grands de la cour, il l'a restauré dans sa dignité[9]. Le roi a aussi racheté à ses propres frais des citoyens qui avaient été capturés en vertu du droit de la guerre, et il les a fait rassembler de tous côtés avec grande diligence, en

6. Deux jours auparavant, le 14 août, l'ambassadeur florentin en poste à Gênes, Nicolò Soderini, annonçait à son gouvernement que « les Génois n'ont rien perdu au Levant du fait des Turcs, qui veut une bonne paix avec eux : de quoi ils sont tous de bonne volonté et fort réjouis » (N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 524).

7. Ces allers retours d'une partie des Pérotes entre Chio et Péra furent permis par l'envoi d'une lettre de Mehmed II aux autorités de Chio avertissant les Pérotes que s'ils ne revenaient pas avant un certain terme leurs biens seraient confisqués. Elle avait été demandée au sultan par l'ex-podestat* Angelo Giovanni Lomellino (voir sa lettre, p. 530). On ignore sa date précise, mais elle se place forcément entre le 1er juin – privilèges du sultan pour Péra – et le 22 juin – départ du sultan pour Edirne. C'est certainement en raison de cette lettre que l'on voit le notaire* Lorenzo Calvi, embarqué sur la nef en fuite de Giovanni Giustiniani Longo le 29 mai 1453 et arrivé à Chio le 10 juin (voir la traduction de l'un de ses actes p. 509-511), quitter pourtant l'île juste après le 18 juin pour revenir à Péra, où on le retrouve dès le 12 juillet.

8. Selon la loi musulmane, les soldats ottomans auraient dû avoir droit à trois jours de pillage. Le fait que Mehmed II y ait mis un terme dès le deuxième jour, soit le 31 mai, est confirmé par d'autres sources.

9. En se faisant l'écho de la bienveillance que Mehmed II aurait commencé par témoigner à Luc Notaras en lui rendant ses anciennes dignités, Bracelli vient opportunément confirmer ce que seuls rapportent par ailleurs les chroniqueurs grecs (cf. les témoignages de Doukas, p. 171, Chalkokondylès, p. 339, et Kritoboulos d'Imbros, p. 310-311). Voir aussi T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 170 et n. 86.

sorte qu'il a paru s'attacher non seulement à la conservation de la Ville, mais aussi à son agrandissement [10]. En Italie, je n'ai rien appris d'extraordinaire. Le roi René, qui ne s'est pas encore fait connaître de nous, est arrivé à Asti : lente descente, long chemin, alors qu'entre-temps l'automne approche, au point de le surprendre mal préparé [11]. Le roi Alphonse, lui, s'amuse avec l'affaire de la restitution de la nef Squarzafica : de même qu'il s'est plu à la capturer, il lui plaît maintenant de la retenir [12] : d'un côté on fait naître quelque espoir non vain que la nef devrait être rendue avec sa cargaison, moyennant un prêt d'argent ; mais d'un autre, on arme à Naples trois nefs qui doivent appareiller, semble-t-il, pour les calendes de septembre, et ceci à la hâte… Toi qui as décrit d'assez belle façon la victoire qui s'est produite récemment en Aquitaine [13], prends soin de nous faire aussi savoir l'issue de ces affaires. Porte-toi bien.

Gênes, le 17 des calendes de septembre 1453.

10. Cette information est aussi confirmée par ailleurs : en plus du cinquième des prisonniers auquel il avait droit, Mehmed II fit effectivement rechercher et racheta un à un, sur ses propres deniers, les grands dignitaires byzantins et les membres de leur famille, leur permettant également de regagner leurs demeures constantinopolitaines (cf. Doukas, p. 166 ; Chalkokondylès, p. 339-340 ; Kritoboulos d'Imbros, p. 310, et l'épilogue de Nicolas Vatin, p. 1247). Cette attitude magnanime vis-à-vis des ennemis de la veille, associée à l'ordre d'un arrêt prématuré du pillage, était en effet de nature à accréditer dès le 1er juin le sentiment – par ailleurs fondé – que Mehmed II entendait préserver à tout prix le bâti de sa nouvelle capitale et en favoriser le repeuplement, y compris grec. La lettre de Bracelli constitue le plus ancien témoignage que nous ayons sur les desseins de Mehmed II concernant Constantinople au lendemain de sa victoire.

11. L'ancien roi de Naples René, duc d'Anjou et oncle maternel du roi de France, n'avait point perdu l'espoir de récupérer son royaume, que lui avait enlevé Alphonse d'Aragon en 1442. Mais il n'y mettait pas l'énergie souhaitée par ses alliés génois. Il est vrai que sa descente en Italie fut stoppée par le duc de Savoie, allié des Vénitiens, si bien qu'il dut retourner à Marseille pour tenter de gagner le sud de l'Italie par mer.

12. L'affaire de la restitution de la nef *Squarzafica*, venue de Chio et arraisonnée par deux navires catalans le 24 juin au large de Naples, empoisonna longtemps les relations napolitano-génoises. Le 4 mai 1454 encore, tout en acceptant de ratifier la paix de Lodi, Gênes signala qu'elle refusait de déposer les armes contre Alphonse d'Aragon et ses sujets tant qu'elle n'aurait pas été remboursée des pertes dues à cette capture.

13. Il est fait allusion ici à la bataille de Castillon, en Gironde, la dernière grande bataille de la guerre de Cent Ans, qui fut remportée par les Français sur les Anglais le 17 juillet 1453. Le récit qu'en a fait Cipriano de' Mari ne s'est pas conservé.

LEONARDO DE CHIO

Lettre au pape Nicolas V[1]

(Chio, le 16 août 1453)

Introduction

Né vers 1395/96 à Chio au sein d'une famille modeste[2], Leonardo de Chio entra très jeune dans l'ordre dominicain. Après avoir commencé ses études dans le couvent de son île natale, il les poursuivit à Gênes, au couvent de San Domenico, qui resta son point d'attache en Italie tandis que son ordre l'envoyait faire sa licence à Padoue (1426), puis à Pérouse pour sa maîtrise en théologie (1428). Les étapes de sa carrière, amplement documentées, sont désormais bien connues. Dès 1429 il fut appelé à l'importante charge de vicaire général de la Société des Frères pérégrinants en Orient, qu'il occupa peu de temps, jusqu'en 1431[3]. Il eut au moins l'occasion de conduire en cette qualité une ambassade à Constantinople, visiblement en 1430, dans le cadre des tractations diplomatiques prépara-

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli revue par Vincent Déroche et Guillaume Saint-Guillain, introduction de Thierry Ganchou, notes de Thierry Ganchou et Guillaume Saint-Guillain.
2. Un débat divise depuis quatre siècles les spécialistes sur l'origine sociale du futur archevêque. Il apparaît cependant qu'A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 120, et E. Basso, « Leonardo da Chio », p. 424, ont raison de nier son appartenance à l'une des nobles familles agrégées aux Giustiniani de Chio dans le cadre de la Mahone – sur laquelle voir l'analyse de la lettre de Franco Giustiniani, p. 738, n. 18 –, tandis que le dernier biographe de Leonardo, L. Calzamiglia, à qui l'on doit l'importante découverte du manuscrit d'Albenga (voir *infra* n. 8), a eu tort de ressusciter cette prétendue origine au point de la mentionner jusque dans le titre de son étude : L. Calzamiglia, « Un maonese di Chio : Leonardo Giustiniani Garibaldo ». Leonardo ne fut vraisemblablement pas plus mahonais qu'issu de la famille Garibaldo.
3. *Ibid.*, p. 63.

toires au concile de Ferrare-Florence[4]. La brièveté de son passage à cette charge s'explique par le contexte délicat dans lequel intervint sa nomination. Il remplaçait le Constantinopolitain passé à la foi romaine André Chrysobergès, qui venait d'être élevé à la dignité d'évêque ; mais cette élévation s'était faite à l'insu d'André, qui se trouvait alors en légation apostolique en Pologne et ce dernier n'eut de cesse, dès son retour, d'obtenir du pape son rétablissement dans sa charge de vicaire général, contre sa renonciation à son évêché. La réintégration d'André dans son ancienne charge au détriment de Leonardo fut effective dès janvier 1431, tandis que Leonardo se voyait dédommagé par la charge d'inquisiteur de la Société en Orient, qu'il assuma une dizaine d'années.

Le 1er juillet 1444 il était élevé par le pape Eugène IV à la dignité d'archevêque latin de Mytilène (Lesbos), une île dominée par la famille génoise des Gattilusio. Cette nomination constituait une grave entorse aux accords passés à l'issue du concile de Florence (1439), qui prévoyaient que dans les régions orientales où coexistaient deux prélats des deux rites, grec et latin, seul devait demeurer en place celui qui survivrait à l'autre, le rite du survivant devant prévaloir à l'avenir. Or Leonardo succédait en l'espèce à un métropolite* orthodoxe, Dorothée, qui venait de disparaître et à qui aurait dû succéder un Grec plutôt qu'un Latin[5]. En outre, le pape pouvait difficilement faire plus mauvais choix en matière de discussions autour du rapprochement des Églises : en effet, Leonardo n'avait aucune des qualités de conciliation, de persuasion et d'écoute de l'autre souhaitables chez un prélat latin confronté au monde orthodoxe. L'archevêque revendiqua ainsi sa vie durant une totale intransigeance doctrinale vis-à-vis des Grecs, dont il condamna avec violence la « fausseté » des doctrines dans chacune de ses œuvres théologiques. Or parmi les Grecs, c'est précisément aux Constantinopolitains qu'il réservait ses

4. Inconnue par ailleurs, cette ambassade de Leonardo dans la capitale impériale, dont la date se déduit d'indices externes, est révélée par lui-même dans son traité inédit de 1455, le *De emanatione recte fidei*, f. 133v, l. 10-12 : « du temps où je me rendis à Constantinople comme ambassadeur auprès de Sa Majesté impériale en qualité – certes imméritée – de vicaire général des Frères prêcheurs ».

5. Peut-être le chroniqueur byzantin du concile Sylvestre Syropoulos avait-il à l'esprit le cas de Leonardo lorsqu'il commentait, peu après la nomination de ce dernier, l'accord en question en ces termes désabusés : « Et ce pernicieux remède – le pape n'y consentit qu'en paroles – ne fut jamais mis en application ». Voir Syropoulos, *Les « mémoires » du grand ecclésiarque*, p. 508[16-17]. Le métropolite* Dorothée de Mytilène avait été gagné à l'Union après le concile de Florence.

critiques les plus virulentes. Même s'il choisit finalement de le supprimer, le passage suivant de son *De nobilitate* de 1446 est à cet égard instructif :

> « Parmi eux [les Grecs], ces Constantinopolitains, dont la superbe s'élève au-delà des cieux, efféminés par de grands plaisirs, ignorent même comment un esprit renommé peut conduire à de nobles pensées, quelle protection constitue l'unité de la paix et de la foi pour la conservation de la chose publique, et ignorent ce que sont force d'âme et comportement politique. Ceux-là sont d'autant plus justement dignes de réprobation qu'ils négligent les lois, les préceptes et l'enseignement tant de Socrate et de Platon que d'Aristote. Et c'est avec une bien audacieuse témérité qu'ils s'exaltent, se croyant de nouveaux Romains*, alors qu'ils ne sont même pas dignes d'en conserver les traditions. Lorsqu'ils portent sur le chef le chapeau comme le cimier de Mars, ils s'enorgueillissent immodérément, de même lorsqu'ils se vêtent de toges, car ils croient ainsi aller au-delà des traces des philosophes ; mais quand, misérables, ils contemplent l'extrémité de leurs pieds, alors c'est avec une lugubre épouvante que leur contentement se change en douleur. Oh ! Certes, leurs pieds font la démonstration de leur nullité, et leurs passions abjectes les éloignent de toute splendeur de vertu de la noblesse. Cette vile race s'exalte avec tant d'arrogance que, *et je le dis par expérience,* lorsqu'ils se rassemblent à cheval dans les rues ouvertes ou sur le forum, ils se mettent immédiatement en travers de ceux qui vont à pied afin de n'avoir pas à céder le passage, au mépris de toute civilité, obligeant plutôt les autres à traverser dans la fange : lorsqu'il est sur un cheval d'ailleurs, pas un d'eux qui ne se croie, avec un faux orgueil, un autre Macédonien ou Darius le Perse. Ô humaine bassesse, ô gens adultères, ô Grecs véritablement faux, desquels la vérité de la foi n'est jamais garantie ! Ils se perdent toutefois dans leurs pensées, et savent bien qu'ils ne sont qu'ignobles, infidèles et ignorants[6]. »

6. Leonardo di Chio, *De nobilitate*, p. 76, n. q. L'archevêque a remplacé ce passage par un autre plus court, mais où il s'exprime non moins *apertis verbis*. En voici la traduction française : « Ils dévorent les richesses et en sont, avec ostentation, complètement enivrés, repus de faire bombance. Quelques-uns, élevés à des charges impériales, se laissent toutefois transporter par la réputation de noblesse et ambitionnent de montrer leur force d'âme : en fait de quoi, les voilà qui s'étendent, selon les mœurs des Turcs, banquettent – ce qui dure jusqu'à ce que la nuit soit bien avancée – et finalement remplis de vin, ne parviennent ainsi qu'à exciter leur sommeil ; le jour suivant, ils se vantent d'avoir fait la noce et de s'être livrés à la débauche. Voilà quelles mœurs chez eux sont nobles, ce que nous ne saurions admettre… » (*ibid*., p. 74). On voit que si, pour Leonardo, les Byzantins étaient en quelque chose les héritiers des Romains de l'Antiquité, ils l'étaient plutôt de ceux du Bas-Empire !

On voit que l'hostilité de Leonardo envers les Constantinopolitains venait de loin : si elle prenait racine dans les préjugés séculaires des Occidentaux à l'encontre de l'Oriental corrompu par les plaisirs, et s'incarnait dans les querelles doctrinales de l'époque, elle s'était trouvée de surcroît raffermie par un épisode personnel très anecdotique, mais qui pour lui, n'en avait pas moins acquis valeur de symbole[7].

La production littéraire de l'archevêque est aujourd'hui mieux connue depuis la découverte, en 1983, d'un manuscrit autographe préservé au séminaire d'Albenga, près de Gênes, rédigé entre 1446 et 1455. Jusque-là, l'historiographie ne connaissait de lui que trois textes, la lettre à Nicolas V sur la chute de Constantinople traduite ici, le traité *De nobilitate* et enfin un sermon. Or, au début du manuscrit d'Albenga, Leonardo revendique la paternité de douze œuvres dont il donne les titres : malheureusement, sur ces douze œuvres, le manuscrit inachevé ne contient que le texte de quatre d'entre elles[8]. Plus fâcheux encore, parmi ces quatre textes ne figure pas celui qu'il présente dans sa liste sous le numéro 4, le *De captivitate Constantinopolis historia*, c'est-à-dire son œuvre la plus célèbre, la lettre à Nicolas V sur la chute de Constantinople traduite ici.

Si l'apport du manuscrit d'Albenga pour notre connaissance de la production intellectuelle de l'archevêque est indéniable, il n'est cependant pas de nature à lui valoir une place éminente dans la littérature de son temps. Leonardo de Chio est certes un écrivain désormais « retrouvé » :

7. On a vu qu'avant 1446, Leonardo s'était rendu pour la première fois dans la capitale byzantine en 1430, en qualité de vicaire général de la Société des Frères pérégrinants en Orient. Il s'y rendit également alors qu'il venait de devenir archevêque de Mytilène, dans le cadre de la croisade de Varna, sans doute en relation avec l'arrivée sur le Bosphore, à la mi-août 1444, de la flotte pontificale commandée par le cardinal Condulmer : dans sa correspondance, le voyageur Cyriaque d'Ancône se fait en effet l'écho « de l'arrivée dans cette ville [Constantinople] », le 28 août 1444, « du révérendissime père Leonardo, pontife de Lesbos » (*Cyriac of Ancona*, *Later Travels*, lettre 15, p. 84). On ne saurait dire cependant durant lequel de ses deux séjours Leonardo eut à subir l'humiliation, qu'il n'oublia pas, d'avoir dû patauger dans la fange pour céder le pas à des cavaliers byzantins.

8. Le *De Nobilitate contra Poggium* (1°), le *De statu hominis* (3°), le *Ad eumdem* [*Gennadium*] *de emanatione recte fidei* (7°), et le *De polemografia* (9°). Seul le *De Nobilitate contra Poggium* était connu et déjà publié par ailleurs, la nouvelle édition par L. Calzamiglia *et alii* de 1984 citée *supra* (Leonardo di Chio, *De nobilitate*) ayant l'avantage de présenter les nombreux repentirs de l'auteur. Le *De polemografia* a été publié par le même éditeur en 1989 : Leonardo di Chio, *Liber polemografie : discorso sull'arte della guerra*. Dans l'ouvrage récent de C. Wright, *The Gattilusio Lordships*, p. 72-73 et p. 314-315, qui a mis à profit les œuvres de Leonardo préservées dans le manuscrit d'Albenga, le lecteur trouvera quelques remarques intéressantes sur son action épiscopale à Mytilène.

il n'est pas pour autant un écrivain de talent injustement oublié. Si une œuvre comme le *De Nobilitate* (1446), écrite en réaction au traité homonyme du Pogge (Poggio Bracciolini) paru en 1440, dénote une certaine sensibilité aux courants humanistes contemporains, Leonardo n'y est jamais qu'à la remorque des idées qui agitent le cercle des intellectuels de son époque, s'inscrivant en l'occurrence ici dans le débat autour de la noblesse, qui était alors l'un des sujets de méditation des humanistes. Ses écrits théologiques ne brillent pas davantage par l'originalité. Formé à l'école dominicaine, sur une matière qui n'était pas neuve Leonardo fait surtout office de compilateur, piochant sans vergogne et pas toujours avec bonheur dans les traités de ses prédécesseurs, tandis que son argumentation n'est exempte ni de maladresses ni, parfois, de mauvais procédés lorsqu'il n'hésite pas à manipuler à l'occasion les textes scripturaires pour les besoins de sa démonstration. Parmi ses travaux théologiques, deux œuvres polémiques dirigées contre Georges-Gennadios Scholarios, l'une avant la chute de Constantinople, dont on ne connaît que le titre, et l'autre peu après, se révèlent, on le verra, d'un grand intérêt pour notre propos. Bien qu'elle ne soit pas conservée, l'existence de la première est importante en ce qu'elle explique les raisons de la présence de Leonardo de Chio à Constantinople au moment du siège ; la seconde offre l'intérêt de compléter les informations données sur l'événement par l'archevêque dans sa lettre au pape.

Il n'est pas douteux que Leonardo ait ambitionné une place de choix parmi les humanistes les plus distingués de son temps[9]. Si sa charge d'archevêque de Mytilène lui laissait le loisir de s'adonner à l'écriture, elle lui valut aussi d'être l'ambassadeur attitré en Italie des maîtres de l'île, les Gattilusio, auprès de la curie pontificale à Rome ainsi que du gouvernement de Gênes[10]. Ses trois ambassades italiennes (1449, 1456 et 1459) l'y virent passer chaque fois, avec le même objectif : alarmer ces deux puissances devant le danger grandissant d'une attaque ottomane sur Mytilène, et les intéresser au salut de l'île. Ses visites régulières à Rome furent aussi

9. En témoigne par exemple le fait qu'il dédia son *De statu hominis* (1445) au lettré et médecin d'origine pérote Giovanni Sagimben, son *De nobilitate* (1446) à l'humaniste chiote Andreolo Giustiniani di Banca, et qu'il entretint des rapports amicaux avec le voyageur antiquaire Cyriaque d'Ancône.
10. Si, vis-à-vis de l'Italie, les Gattilusio utilisaient les services exclusifs de Leonardo, vis-à-vis des Ottomans ils avaient recours aux talents de négociateur de leur secrétaire grec, Doukas, le fameux historien.

pour lui l'occasion de faire avancer sa propre cause, en sollicitant des papes successifs l'amélioration de son temporel, sous le prétexte de la modicité des revenus que lui procurait son siège [11]. Sa mission de 1459, la dernière, fut aussi la plus longue, la situation dramatique de l'île des Gattilusio réclamant d'élargir le cercle habituel des pouvoirs occidentaux sollicités : débarqué autour de février 1459 à Gênes, dont il obtint l'envoi de 300 arbalétriers à Mytilène, Leonardo se rendit ensuite en France, puis en Bourgogne au mois de juin suivant [12]. Au début d'octobre 1459 il se trouvait à Mantoue, où la cour pontificale était rassemblée pour le fameux congrès auquel cette ville devait donner son nom [13]. C'est là que la mort dut le surprendre car, toujours de Mantoue, le 9 décembre suivant, Pie II lui donnait un successeur en la personne du moine bénédictin Benedetto, attendu que Leonardo venait de décéder [14].

Lorsque Leonardo s'était rendu pour la première fois dans la capitale byzantine en 1430 en qualité de vicaire général de la Société des Frères pérégrinants en Orient, il y avait fait la connaissance du jeune savant byzantin Georges Scholarios, à une époque où ce dernier, insatisfait de la situation qui lui était faite dans sa patrie, était tenté par une carrière romaine [15]. Lorsque, plus de quinze années après, Scholarios prit à Constantinople la tête de l'opposition religieuse à l'Union de Florence, en

11. En 1449 Nicolas V fit ainsi pleuvoir sur lui une série de bénéfices : d'abord la soumission à son siège des évêchés pour lors vacants de Chio et des deux Phocées, puis l'administration, et donc les revenus, de l'évêché de l'île d'Andros, à quoi le pontife ajouta encore les revenus de l'église Saint-Pierre à Constantinople, de vingt-quatre florins d'or.

12. Entre le 27 février et le 1er mars 1459, le gouverneur de Gênes Jean d'Anjou, duc de Lorraine, annonçait par une série de lettres l'arrivée prochaine de Leonardo dans leurs États au roi de France Charles VII, au duc de Bourgogne Philippe le Bon et enfin au pape Pie II. Si la visite de Leonardo à la cour de France n'est pas confirmée par des documents, son passage ultérieur en Bourgogne est attesté par un don de 150 livres qui lui fut consenti le 13 juin 1459 par la trésorerie ducale de Philippe le Bon, auprès duquel l'archevêque était venu « parler et communicquer avec lui d'aucunes choses touchans les besongnes et affaires dudit seigneur [de Mytilène] » : J. Paviot, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient*, p. 154.

13. Que Leonardo ait eu avant sa mort le temps d'aller trouver Pie II, une visite jusqu'ici mise en doute, est confirmé par une supplique inédite qu'il adressa de Mantoue au pontife, au nom de ses maîtres Gattilusio, le 6 octobre 1459.

14. La mort lui épargna ainsi la douleur de voir que tous ses efforts diplomatiques avaient finalement été inutiles, puisque Mytilène tomba entre les mains des Ottomans après un siège terrible, en septembre 1462, et celle de connaître par deux fois la captivité de leur fait. Ce sort fut celui de son successeur, l'archevêque Benedetto, qui resta quelque temps prisonnier à Istanbul. Il a laissé une relation sur l'événement, que l'historiographie a longtemps attribuée par erreur à Leonardo.

15. Pour cette période de la carrière du jeune Scholarios, ainsi que le témoignage de Leonardo à ce propos, voir M.-H. Blanchet, T. Ganchou, « Les fréquentations byzantines », p. 70-103, en particulier, p. 93-103.

sa qualité de représentant éminent de l'Église romaine en Orient l'archevêque de Mytilène crut devoir se charger de ferrailler avec lui sur le plan théologique – d'autant qu'il n'ignorait pas combien cette posture de combat serait propice à lui assurer la faveur de Rome. C'est ainsi que, probablement entre 1450 et 1451, il composa le traité « À Gennadios, autrefois dit Scholarios, hiéromoine, adversaire de l'Église romaine, sur la procession du Saint-Esprit », dont on n'a malheureusement que le titre [16]. Envoyé à Scholarios [17], ce traité fut aussi certainement adressé par son auteur à diverses personnalités de la Curie pontificale, comme il le faisait généralement de la plupart de ses œuvres [18]. Il n'est en particulier pas douteux qu'il en ait envoyé un exemplaire au cardinal Isidore de Kiev, qui, les années précédentes, avait fait plusieurs fois le voyage entre Rome et Constantinople pour obtenir des autorités impériales la proclamation officielle de l'Union sur place, en vain [19]. Ce traité tout récent de Leonardo contre Scholarios permet en dernier lieu d'expliquer pourquoi, à l'été 1452, le cardinal Isidore, qui se dirigeait une fois de plus en qualité de légat pontifical vers Constantinople désormais soumise au blocus ottoman et stationnait à Chio pour y enrôler des mercenaires, fit appeler l'archevêque de Mytilène. Il s'agissait de l'agréger à sa légation afin que Leonardo, qui venait de gagner ses galons d'ecclésiastique de combat rompu à l'art de la polémique religieuse, l'assistât dans la capitale impériale dans sa dernière confrontation avec Scholarios et la Synaxe [20].

Prenant part aux débats, l'ancien inquisiteur Leonardo, habitué aux méthodes radicales mises en œuvre par l'Église romaine pour réduire les

16. *Ad Gennadium, olim Scholarium dictum, hieromonacum, Romane Ecclesie adversarium, de processione Spiritus Sancti*. Voir L. Calzamiglia, « Un maonese di Chio : Leonardo Giustiniani Garibaldo », p. 68. La date de sa composition se déduit du fait que Scholarios prit l'habit religieux à l'automne de 1449 ou peu après : M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 424-425, p. 466. Il est probable que Leonardo y répondait au *Second dialogue sur la procession du Saint-Esprit* que Scholarios avait rédigé fin 1449/1450 : *ibid.*, p. 484.

17. Deux passages du *De emanatione recte fidei* de 1455 rendent le fait certain. Leonardo y déclare ainsi (f. 130r, l. 8) : « Ces arguments, frère, nous les avons déjà amplement développés dans le livre que nous t'avons adressé sur la juste foi », ajoutant ailleurs (f. 138v, l. 25-28) : « Comme je te l'ai écrit naguère… »

18. C'est ainsi qu'en 1449 il avait fait hommage d'une copie de son *De nobilitate* à l'influent cardinal Domenico Capranica et en 1445 de son *De statu hominis* au pape Eugène IV.

19. Il est au reste très probable que dans la seconde moitié des années 1440 Isidore ait entretenu en Orient des contacts réguliers avec l'archevêque de Mytilène.

20. C'est en 1446/1447 que, sous l'impulsion de Scholarios, les antiunionistes se structurent en Synaxe (« assemblée de fidèles »). Voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 416-417.

« hérétiques », et révolté de ce que, même face au danger turc, Scholarios et les principaux membres de la Synaxe persistaient à ne pas se soumettre, réussit à convaincre l'empereur d'instituer un tribunal de métropolites* unionistes pour les traduire en justice[21]. La proclamation officielle de l'Union eut finalement lieu le 12 décembre suivant, mais Leonardo fut fort désappointé de constater que la cause judiciaire entreprise contre Scholarios et les ecclésiastiques qui l'entouraient avait fait long feu, l'empereur ayant manifestement décidé d'en rester là[22]. Leonardo reproche à Constantin XI sa pusillanimité en la matière, et cela par deux fois. Toutefois, hormis ce reproche, dans la lettre à Nicolas V, l'empereur martyr reste bien la seule personnalité du siège à laquelle l'archevêque de Mytilène ait épargné son acrimonie. En effet, si les Byzantins, qu'il poursuivait de sa vindicte depuis des années, occupent bien entendu une part prépondérante dans les haines de l'archevêque, ce dernier ne ménage pas non plus ses critiques envers les défenseurs issus d'autres nations, fustigeant tantôt les uns tantôt les autres. Il est vrai que l'auteur du *De polemografia* se piquant de stratégie militaire, même les choix stratégiques des chefs de la défense fournissaient matière à ses critiques[23]. Mais le plus surprenant est que les Latins auxquels il a réservé le traitement le plus dur sont précisément ses compatriotes génois : non seulement il accuse également Gênes et Venise de ne pas avoir envoyé d'aide à la capitale byzantine assiégée, ce qui est inexact en ce qui concerne la capitale ligure[24], mais il n'a pas de mots assez durs pour

21. Voir *infra* p. 702.

22. Cette décision impériale s'explique naturellement par la crainte des troubles que pouvaient provoquer, au sein de la population constantinopolitaine, la traduction en justice et la condamnation éventuelle des principaux antiunionistes, quand l'heure était plutôt à l'unanimité face à la menace ottomane. Georges Sphrantzès se fait aussi l'écho du désir de Constantin XI d'éviter à tout prix, avec cette question de l'Union, d'ajouter « à la guerre qui nous arrive de l'extérieur, le malheur d'avoir aussi la guerre à l'intérieur ». Voir Sphrantzès, p. 238-239.

23. Ces prétentions de Leonardo lui ont valu de la part de G. Penco, *Storia della Chiesa in Italia*, I, p. 520, le qualificatif, pour le moins exagéré, « d'archevêque militaire ». On ignore absolument la zone de combat qui fut la sienne, l'archevêque n'en ayant rien dit dans sa lettre : l'affirmation de L. Calzamiglia (« Un maonese di Chio : Leonardo Giustiniani Garibaldo », p. 69) selon laquelle il participait à la défense de la Xyloporta et des tours d'Anémas ne repose absolument sur rien.

24. Voir *infra* p. 701. L'accusation vis-à-vis de Gênes est d'autant plus contradictoire que Leonardo rapporte déjà dans sa lettre l'arrivée de Giovanni Giustiniani Longo et de ses deux navires avec 400 hommes à bord en janvier 1452 – aurait-il ignoré que Longo était parti pour la capitale byzantine avec l'accord de son beau-frère le doge Pietro Campofregoso ? –, ainsi que celle, le 20 avril 1453, des nefs venues de Chio également chargées de mercenaires et commandées par Maurizio Cattaneo. Il oublie également que lui-même arriva à Constantinople le 26 octobre 1452 sur la nef de Giorgio

fustiger l'attitude, pourtant impeccable, du gouvernement génois de Péra durant la période[25], concluant par ces mots terribles : « Je me tais, pour ne pas trop parler des miens, que les étrangers jugent durement, mais avec vérité. » La publicité immédiate de sa lettre, bien entendu assurée en grande partie par lui-même – puisque, comme à son habitude, il en fit circuler de nombreuses copies –, valut à Leonardo une vigoureuse volée de bois vert de la part des « siens ». Il est vrai qu'elle ne pouvait tomber plus mal : en effet, comme Leonardo l'avait pressenti, les « étrangers », en tête desquels Alphonse V d'Aragon et les Vénitiens, ne tardèrent pas à orchestrer une violente campagne de désinformation auprès des principaux souverains d'Europe visant à accuser les Génois d'être les uniques responsables de la catastrophe. La situation était grave, menaçant de discréditer et de priver de soutien international une République ligure déjà durement touchée par la perte de Péra, aux prises avec une guerre civile ancienne et désormais engagée dans un conflit aux enjeux vitaux avec le roi d'Aragon. Aussi, dès janvier 1454, le doge de Gênes Pietro Campofregoso organisa une contre-offensive énergique, qui culmina avec sa requête auprès d'un témoin impartial de poids, le cardinal Isidore de Kiev, de rétablir la vérité des faits par une série de lettres envoyées à ces mêmes souverains[26]. Quant à Leonardo, qui inconsidérément avait donné du grain à moudre aux ennemis de sa patrie, qui plus est dans une lettre adressée au pape, le doge lui intima l'ordre de faire au plus vite son *mea culpa*. Peut-être parce qu'il était maintenant conscient du préjudice moral porté à sa patrie par une lettre écrite sous le coup de l'émotion,

---

Doria venue de Gênes, chargée de mercenaires recrutés là-bas, auxquels s'ajoutèrent ceux enrôlés dans la colonie génoise de Chio par le cardinal Isidore, qui furent tous envoyés à la défense de la ville impériale.

25. À l'en croire, plutôt que de feindre la paix avec Mehmed II et aider en sous-main les assiégés, les autorités pérotes auraient été mieux inspirées d'entrer en guerre ouverte avec lui dès le début du conflit, car cette décision aurait empêché le sultan de construire Rumeli Hisarı comme d'assiéger Constantinople (voir *infra* p. 700-701). Toutefois, dans l'éventualité où Péra lui aurait déclaré la guerre, Mehmed II, déterminé comme il l'était et par ailleurs peu impressionné par les capacités de riposte de Gênes – contrairement à celles de Venise qu'il craignait plus justement –, aurait tout bonnement commencé par la détruire, et cela d'autant plus facilement que les défenses de la colonie n'étaient pas de taille à lui résister bien longtemps. C'était là du reste l'opinion commune, comme le montre le fait que les premiers rapports sur la catastrophe parvenus à Venise annonçaient par erreur une prise de Péra par les armes antérieure à celle de Constantinople (voir p. 538, p. 543, p. 550).

26. Sur cette campagne de désinformation et la riposte dogale, voir la lettre de Pietro Campofregoso au roi Charles VII, p. 805-808. Pour la contribution d'Isidore de Kiev, voir sa lettre au duc de Bourgogne, p. 779.

assurément parce qu'il avait besoin du soutien génois pour la sauvegarde de son siège métropolitain, Leonardo s'exécuta dans un écrit qu'il intitula significativement : « À ceux qui se sont sentis offensés par l'histoire [de la captivité] de Constantinople. » Toutefois, le fait que l'on n'ait que le titre de cette œuvre de contrition du bouillant archevêque indique assez qu'elle ne fut guère diffusée en son temps [27]…

Comme il le rapporte dans sa lettre au pape, Leonardo fut fait prisonnier lors de la chute de Constantinople et, semble-t-il, molesté par les Turcs [28]. Dans son *De emanatione recte fidei* de 1455, encore dirigé contre Scholarios devenu entre-temps patriarche de Constantinople par la volonté du Conquérant, il évoque tout aussi fugacement sa captivité dans le campement ottoman, mentionnant les mauvais procédés qu'il déclare y avoir subi de la part de deux Constantinopolitains passés à l'ennemi, les hommes d'affaires Thomas Pyropoulos et Jean Basilikos. À leur propos il rapporte également un épisode inconnu par ailleurs : la destruction de leurs maisons pour haute trahison, à la veille du siège, par les autorités impériales [29].

27. Ce *Ad eos qui offensi videntur de [De captivitate] Constantinopolis historia* porte le numéro 5 dans la liste des œuvres de Leonardo conservée dans le manuscrit d'Albenga. L'archevêque y revenait-il à plus de mesure et d'équité, emboîtant ainsi le pas à la démarche du cardinal ? Sans doute, mais le mal était fait et la réputation génoise entachée pour des siècles, puisque cette rectification, perdue, n'a pu permettre de contrebalancer les accusations proférées dans sa lettre à Nicolas V, si célèbre. C'est ainsi que deux siècles plus tard, lisant le *De captivitate Constantinopolis historia*, l'érudit ligure Michele Giustinani se refusait à croire qu'un Génois ait pu écrire de telles calomnies, se disant persuadé que les passages concernant l'attitude du généralissime Giovanni Giustiniani Longo et du podestat* de Péra Angelo Giovanni Lomellino avaient dû être « adultérés » par des ennemis de Gênes ! Voir M. Giustiniani, *Vita Leonardi*, p. 43-48.

28. Voir *infra* p. 693.

29. Leonardo évoque leurs mauvais procédés dont il aurait lui-même « fait l'expérience assez longuement alors que nous étions prisonnier dans le campement ». Qualifiant ces deux personnages de « parricides mordants, tes partisans [ceux de Scholarios], adroits ennemis des Latins, diviseurs de l'Union », il les accuse d'avoir été « hostiles envers leur patrie comme envers la Majesté impériale », et révèle que, une fois leurs traîtres agissements connus de Constantin XI, « ils leur valurent d'être considérés comme indignes par le peuple de Constantinople et provoquèrent la destruction de leurs maisons jusqu'à leur ruine complète, comme tu le sais bien ». Voir, pour le texte latin, K.-P. Matschke, « Leonhard von Chios », p. 228, n. 6, et M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 77, n. 56. Ces deux hommes d'affaires sont bien connus par ailleurs et l'épisode de la destruction spectaculaire de leurs maisons pour haute trahison, après leur condamnation par contumace, intervint manifestement à l'issue de la mission diplomatique de la dernière chance auprès de Mehmed II dont Constantin XI avait chargé Basilikos, précisément en raison de ses contacts à la cour ottomane, au mois de novembre 1452, comme le rapporte Posculo, *Constantinopolis*, livre III, p. 54, v. 629-632. L'échec pourtant prévisible de cette mission fit un effet terrible sur la population de la capitale, affolée par la perspective du siège ; aussi l'empereur trouva-t-il opportun de livrer à la vindicte publique l'ambassadeur et son associé. Interdit de séjour à Constantinople, Jean Basilikos est

Les circonstances du rachat de Leonardo restent inconnues, mais on sait qu'après sa captivité, qui fut relativement courte, il se réfugia à Péra où il prit en main le rachat des religieux latins captifs ainsi que celui des biens de leurs couvents pillés. Il s'illustra à cette occasion par une attitude équivoque, puisqu'il en profita pour racheter pour son compte un certain nombre de livres qui avaient été volés par les Turcs dans le monastère franciscain de Constantinople, à la grande indignation des frères qui obtinrent du pape, en octobre 1453, une bulle prenant des sanctions contre lui [30]. Quittant sur ces entrefaites le Bosphore il embarqua pour Chio où il finit de rédiger, le 19 août 1453, sa relation à Nicolas V.

En dépit de son parti pris, de ses accents polémiques et d'une chronologie quelque peu malmenée, sa relation constitue un témoignage sans égal sur le déroulement de la conquête de Constantinople par Mehmed II. Si le nombre impressionnant de manuscrits contemporains qui l'ont conservée rend compte du succès de l'œuvre, il apparaît que les leçons fautives sont nombreuses et l'établissement du texte difficile, ce qui explique l'absence d'une édition critique : le lecteur trouvera dans les notes un certain nombre de propositions de corrections. Il n'en est que plus regrettable que l'auteur n'en ait pas copié une version autographe dans le manuscrit d'Albenga.

Éditions

PG 159, col. 925-941.

Belgrano (Luigi T.), « Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera », *Atti della società ligure di storia patria* 13 (1877-1884), p. 233-257.

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I : *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, rééd. 1997, p. 124-170 (édition partielle).

Traductions

Anglaise : Melville-Jones (John. R.), *The Siege of Constantinople. Seven Contemporary Accounts*, Amsterdam, 1972, p. 11-41.

Italienne : Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I (voir *supra*).

---

attesté à Péra en janvier et en mars 1453 par des actes notariés génois. Voir en dernier lieu T. Ganchou, « La *fraterna* societas », p. 132-134, et Idem, « Sujets grecs crétois de la Sérénissime », p. 366, n. 75.

30. Voir la bulle de Nicolas V en faveur de Girolamo de Milan traduite ici p. 741-743.

Traduction

Lettre du révérendissime père et seigneur dans le Christ monseigneur Leonardo, de l'ordre des Prêcheurs, archevêque de Mytilène, professeur des saintes Écritures, à notre bienheureux seigneur, le pape Nicolas V.

Qu'il me soit surtout permis de pleurer, bienheureux père, et peut-être, lorsque je fus attaqué à l'épée par les Turcs, aurait-il mieux valu pour moi que je meure, plutôt que je ne vive ! Mais puisque des récits sinistres peuvent être vraiment utiles à leurs auditeurs si, après l'abattement, ils se redressent, comme ceux à qui nous annonçons que leurs parents ont été tués par l'ennemi, que les esprits accablés en soient stimulés plus vigoureusement à la vengeance. Je raconterai donc, en pleurant et en gémissant, le dernier malheur et la chute de Constantinople, dont mes yeux furent tout récemment témoins. Je ne doute pas, très saint Père, que nombreux sont ceux qui m'ont précédé pour rapporter à Votre Sainteté le fil des événements : le récit de nombreuses personnes tend en effet vers un seul. Mais parce qu'on expose avec plus de vérité les choses vues que les choses entendues, je dirai ce que je sais et j'attesterai plus fidèlement ce que j'ai vu.

Lorsque de Chio le révérendissime père, le seigneur cardinal de Sainte-Sabine, légat pour l'Union avec les Grecs, m'appela pour faire partie de sa suite [31], je me suis appliqué avec force et ténacité à défendre la foi de la sainte Église romaine, comme l'exige le devoir ; je cherchai pareillement à connaître les mœurs et la nature des Grecs et je m'efforçai de comprendre, grâce aux arguments des saints théologiens, quels étaient leur goût, leur avis, leurs raisons, et le but qui les retenaient ou les écartaient de la compréhension de la vérité et du devoir d'obéissance. J'ai parfaitement compris que, hormis Argyropoulos, maître ès-arts [32], Théophile Paléologue [33], quelques hiéromoines et d'autres laïcs, l'amour-propre

31. Pour les raisons probables qui incitèrent le cardinal Isidore de Kiev à appeler Leonardo auprès de lui, voir l'introduction ci-dessus.

32. Jean Argyropoulos (v. 1393/4-1487), lettré byzantin, proche des Latins et favorable à l'Union. Voir sa biographie dans le document du 30 mars 1456, p. 828-834.

33. De ce Théophile Paléologue (*PLP*, n° 21466), également mentionné par Chalkokondylès, p. 336, Leonardo dit qu'il était un lettré et un partisan de l'union. Son patronyme indique une parenté avec la famille impériale qu'on ne peut préciser ; il apparaît d'ailleurs au début de 1448 dans l'entourage de Théodore II Paléologue, despote* de Morée, frère de l'empereur Jean VIII. On a proposé de l'identifier au premier écuyer *(prôtostratôr*)* dont Doukas, p. 173, signale la mort durant le

tenait si bien captifs presque tous les Grecs qu'il n'y en avait aucun qui, poussé par le zèle pour sa foi ou par le souci de son salut, voulût paraître le premier à mépriser son opinion et son obstination ; d'un côté, leur conscience les pressait à reconnaître l'article du Saint-Esprit, de l'autre, de peur que l'on croie que les Latins avaient une meilleure compréhension de la vérité de la foi que les Grecs, ils se laissaient convaincre par leur orgueil excessif. À vrai dire, puisque ni la raison, ni l'autorité, ni les opinions diverses de Scholarios [34], d'Isidore [35] et de Néophyte [36] ne pouvaient s'opposer à la foi de l'Église romaine, il se fit, grâce à l'habileté et l'honnêteté dudit seigneur cardinal, que la sainte union – si elle ne fut pas feinte – fut établie et célébrée, avec l'assentiment de l'empereur et du sénat*, le 12 décembre, jour de la fête de saint Spiridion évêque.

Ainsi, peu après ces faits, s'éleva la tempête turque qui engloutit la ville de Constantinople, Galata et toutes les autres places voisines, rendant vraies ces paroles d'Isaïe [37] : « ébranlée par la tempête et sans réconfort. » Frappé par cette tempête, moi aussi je fus pris et, à cause de mes fautes, enchaîné et blessé par les Turcs, mais je ne fus pas digne d'être crucifié avec le Christ Sauveur. Je me souviens, bienheureux Père, avoir envoyé une lettre à Votre Sainteté alors que l'union avec les Grecs venait d'être faite, en disant tout à fait sérieusement qu'en raison du futur siège des Turcs, que nous attendions pour les jours prochains, nous demeurions entre l'espoir et le désespoir. L'espoir de ton aide attendue nous donnait confiance ; la crainte de l'entêtement des Grecs nous poussait au désespoir. Hélas ! Quel espoir placer dans ce peuple endurci par une profonde injustice, qui est resté tant d'années sans vie spirituelle, séparé de sa tête ! Comment Dieu pourrait-il ne pas être désespéré d'eux et les rejeter, eux qui, à cause de tant de faux-semblants, de tant d'hypocrisies, de tant de ruptures, éloignés de l'Église romaine, gardèrent la dureté dans leurs cœurs ? Et même une fois capturés, une fois leur ville, les temples, l'or et

siège, mais cette hypothèse doit être écartée. Voir T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 76-77. Voir aussi *infra* p. 712.

34. Georges-Gennadios Scholarios. Voir sa biographie, p. 891-892.

35. Probablement Isidore Xanthopoulos qui, après la chute, devint patriarche de Constantinople de 1456 à 1462 sous le nom d'Isidore II (*PLP*, nº 8306), succédant à Scholarios.

36. Ce Néophyte antiunioniste était hiéromoine du monastère de Charsianitès, Voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 227, n. 21, 442, 475 et *PLP*, nº 20129. Il est mentionné plus loin par Leonardo.

37. Is 54, 11.

les autels dévastés, ils retournent l'accusation contre les Latins, affirmant : « Parce que nous avons fait l'union et que nous avons inséré dans les commémoraisons [38] le grand pontife romain, Dieu s'est indigné avec raison. »

Ô hommes entêtés ! leur dis-je. Si cela est mal, alors ces anciens, Basile, Athanase, Cyrille [39] et tous les autres Pères, que vous honorez plus que les autres pour leur sainteté, doivent être jugés comme mauvais, parce qu'ils pratiquèrent une seule et même sainte foi avec l'Église romaine, maîtresse de tous les chrétiens. La cause de ceci n'est pas que vous ayez fait l'union, mais que vous ayez fait une union non sincère, une union feinte. C'est pour cela que Dieu s'est indigné avec raison : c'est pour cela que, par une juste punition, vous avez été mis dans les mains de vos ennemis. N'avez-vous pas violé la promesse d'union, conclue par un serment sacré au concile de Florence ? N'avez-vous pas rejeté l'obédience, occulté le sens du décret ? Les éminents envoyés de Dieu n'ont-ils pas constamment prédit, ô Grecs, votre perte ? Vous qui, tels des aspics, avez bouché de façon impie vos oreilles [40], et avez ainsi écouté la sainte Église catholique, mère des fidèles. Pleurez sur vos malheurs, faites-vous des reproches à vous-mêmes, et ne condamnez ni n'accusez personne d'autre ! C'est l'habitude des obstinés que de dédaigner les saints envoyés de Dieu : de même, Sédécias [41] et tous les autres juifs conduits à Babylone méprisèrent Jérémie [42] qui leur prédisait la destruction et la captivité. Assurément, Ilion [43] se dresserait encore si Cassandre avait été écoutée par son père Priam [44] ; si seulement les Hébreux avaient écouté les prophètes, les Romains la

38. Il s'agit de l'insertion du pape dans la liste des personnes chargée de fonctions officielles, pontifes et souverains, pour lesquelles on prie Dieu lors de la célébration de la liturgie, ce qui implique de les reconnaître comme orthodoxes. L'argument implicite des Grecs était qu'y avoir introduit le pape revenait à introduire l'hérésie et à susciter la colère divine.

39. Basile de Césarée (330-379), Athanase d'Alexandrie (v. 296-373) et Cyrille d'Alexandrie (v. 380-444) sont considérés par les Latins et par les Byzantins comme des Pères de l'Église. Leonardo renvoie les Byzantins à l'autorité des Pères grecs, dont ils se réclament et qui étaient en communion avec l'Église romaine.

40. Les aspics, ou vipères, passent en effet pour être sourdes : voir J.-M. Fritz, *Paysages sonores du Moyen Âge*. Mais l'allusion est plus directement au Ps 58,4 (57,4 dans la numérotation grecque) : « Ils ont un venin semblable au venin du serpent, ils sont comme l'aspic sourd qui bouche son oreille. »

41. Sédécias ou Mathanias, dernier roi de Juda avant la conquête du royaume par Nabuchodonosor. Son histoire est rapportée dans le Second Livre des Rois et dans le Livre de Jérémie.

42. Le prophète Jérémie prédit l'exil à Babylone.

43. Autre nom pour Troie.

44. Cassandre, fille du roi de Troie Priam, avait reçu d'Apollon le don de prophétie, mais sans que ses prédictions soient jamais crues. Leonardo passe des références bibliques à une référence empruntée à la culture classique.

Sibylle [45], et vous aussi, tout récemment, les envoyés apostoliques ! C'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'une tempête inattendue se soit bientôt élevée en punition d'un tel crime ; les doctes en l'Esprit saint l'avaient prédite depuis de nombreuses années. Bon, laissons de côté l'exécration par notre bienheureux Père Nicolas Ier, souverain pontife, des Grecs mauvais par *Vergentis in senium saeculi corruptela* [46], etc. Un tableau attribué à Léon le Sage [47], installé au monastère Saint-Georges des Manganes, caché en des temps très anciens à Constantinople et découvert par la suite grâce à un signe mystérieux, annonce la chute. En effet, bienheureux Père, divisé en cases carrées, il exposait l'ordre et la succession des empereurs, finissant avec ce dernier Constantin. De la même façon, un autre tableau, disposé plus en longueur, prédisait l'ordre des patriarches*. En effet, éclairé par l'esprit prophétique, <Léon le Sage> délimita sur le tableau autant de cases qu'il fallait pour y figurer les empereurs qu'il y en aurait depuis le grand Constantin, fondateur de Constantinople, jusqu'à la

45. Dans la tradition gréco-latine, les sibylles étaient des prophétesses. Celle qui concernait directement les Romains était la sibylle de Cumes (près de Naples), à laquelle le dernier roi de Rome, Tarquin le Superbe, avait acheté les livres sibyllins, consultés ensuite lorsque l'État se trouvait menacé. Ils furent brûlés en 405 par les chrétiens qui y voyaient une survivance païenne, mais le christianisme médiéval n'en adopta pas moins la sibylle, considérée comme ayant prédit la naissance du Christ et la fin du paganisme. C'est à cette prédiction que Leonardo fait allusion ici. À nouveau, références biblique (les Hébreux) et classique (les Romains) sont juxtaposées, mais la prédiction que les Romains n'ont pas suivie est précisément celle qui leur aurait permis d'unir les deux héritages.

46. Nicolas Ier (858-867) ; aucune lettre de ce pape avec un tel incipit n'est connue. En revanche, ces mots (« De la corruption du siècle inclinant vers sa vieillesse… ») ouvrent la fameuse bulle *Vergentis in senium* d'Innocent III (1199), qui assimile l'hérésie au crime de lèse-majesté et pose les bases de l'inquisition ; elle entra dans le droit canonique en 1234, lorsque Grégoire IX l'inclut parmi les décrétales du *Liber extra* (X 5, 7, 10) : A. Pertusi, *Fine di Bisanzio*, p. 16-17. Quoi qu'il en soit de cette fausse attribution, Nicolas Ier n'en eut pas moins effectivement des relations tendues avec Byzance, refusant de reconnaître l'élection de Photios au patriarcat, qui s'était déroulée dans des conditions canoniquement douteuses : ce fut l'origine du « schisme photien » (863-867), la première rupture temporaire entre les Églises latine et grecque. Le choix de cette référence composite par Leonardo s'explique peut-être par l'homonymie entre le pape Nicolas Ier et son successeur Nicolas V auquel s'adresse cette lettre.

47. Léon VI le Sage, empereur (886-912), sous le nom duquel circulaient des « oracles » sur Constantinople et la chute de l'empire qui connurent une large diffusion jusqu'à l'époque moderne : voir notamment C. Mango, « The Legend of Leo the Wise », et dans ce volume les *Textes apocalyptiques*, p. 984-1024. Très tôt, les Byzantins se sont ingéniés à trouver dans des inscriptions et des monuments antiques des prédictions prophétiques sur l'avenir de leur capitale, et Leonardo se fait ici l'écho d'une de ces « prédictions » typiquement byzantines. Un texte russe anonyme, au plus tôt de la fin du XIVe siècle, décrit également aux Manganes deux icônes prétendument peintes par Léon VI, l'une représentant la succession des quatre-vingts empereurs et l'autre celle des cent patriarches* depuis son règne jusqu'à la chute de Constantinople : G. P. Majeska, *Russian Travelers to Constantinople*, p. 140 et 370-371. Ce doivent être les mêmes objets que ceux décrits ici par Leonardo.

captivité finale. Les cases avaient été remplies au fil du temps, une à la fois, sauf la dernière où aurait dû être placé celui sous qui la Ville périt, s'il avait été couronné [48], mais ils la montrent vide. De même, Norsenus, un saint homme, avait prédit, de nombreux siècles auparavant, la venue d'un peuple d'archers contre Constantinople [49], qui prendrait son célèbre port et exterminerait les Grecs. Même l'oracle de notre Érythrée [50] déclare à ceux qui le lisent la chute des Grecs. L'abbé Joachim aussi, à mon avis, annonce la chute de Constantinople dans sa *Papalista* [51], lorsqu'il dit : « Malheur à toi, celle aux sept collines, privée de tes mains, abandonnée sans secours. » Or les Grecs disent ἑπταβούνον pour sept collines. Pourquoi donc condamnent-ils les Latins ? Pourquoi nous invectivent-ils, alors que nous écrivons des vérités, eux contre qui s'élèvent tant de prophéties évidentes ? Ce n'est donc pas une union faite, mais une union feinte qui entraîna la Ville vers une chute fatale : nous sûmes jusqu'où allait la colère divine, mûrie lors de ces journées.

Ainsi poussé à la fureur, Dieu envoya Mehmed, roi très puissant des Turcs, un jeune homme audacieux, ambitieux, exalté, ennemi mortel des chrétiens qui, le jour des nones d'avril [52], ayant en vue Constantinople,

48. Comme on sait, Constantin XI, le dernier empereur byzantin, ne fut jamais couronné à Constantinople, ce pourquoi apparemment son portrait ne fut pas ajouté à la série.

49. L'édition porte *Morsenus* mais la leçon correcte est *Norsenus* : voir A. Pertusi, *La caduta,* I, p. 392-393. Cet auteur d'une prédiction mentionnant un peuple d'archers ne s'identifie donc pas au premier patriarche latin de Constantinople Tommaso Morosini (1204-1211), comme l'avait suggéré J. R. Melville-Jones, *The Siege of Constantinople*, p. 14. La version latine de la prophétie de ce *Norseus* (et non *Norsenus* comme l'écrit Leonardo) « homme de Dieu » *(Norseus vir Dei)* est préservée dans un manuscrit du Vatican du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle. Il s'agit en fait de la traduction d'une prédiction attribuée au catholicos arménien saint Nersês le Grand (353-373) : sur cette *Visio Norsei*, voir A. Pertusi, *Fine di Bisanzio*, p. 139-140. Le « peuple des Archers » de la prédiction de Nersès était à l'origine les Turcs (seldjoukides), mais fut plus tard identifié aux Mongols.

50. La Sibylle Érythrée. Elle est la « nôtre » pour Leonardo parce que l'antique cité d'Érythrée, en Ionie, où elle rendait ses oracles, était située sur la côte juste en face de son île natale de Chio. L'auteur fait probablement référence à une prédiction apocalyptique de la Sibylle Érythrée rapportée en traduction latine par saint Augustin dans *La Cité de Dieu* (XVIII,23), bien qu'elle ne contienne rien sur les Grecs.

51. Joachim de Flore (v. 1130-1202), moine cistercien auquel avait été rétrospectivement attribuée une « prophétie des papes » ou *Vaticinia de summis pontificibus*. Celle-ci connut de multiples avatars en Occident, mais ses premières versions ne datent que de la fin du XIII^e^ siècle (ce pourquoi les pronostics sont remarquablement exacts pour les pontifes de ce siècle) et ne sont pas autre chose qu'une adaptation des oracles grecs de Léon le Sage : voir H. Millet, *Les successeurs du pape aux ours*. La prédiction que cite ici Leonardo est ainsi la version latine du dixième oracle de Léon VI, mentionné aussi, mais d'après l'original grec, par Isidore de Kiev dans sa lettre à Bessarion, p. 591 : voir A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 393 ; Idem, *Fine di Bisanzio*, p. 17.

52. C'est-à-dire le 5 avril.

installa son camp et ses pavillons tout autour sur terre, avec plus de trois cent mille guerriers. Les soldats étaient pour la plupart des cavaliers, bien que tous les fantassins aient davantage combattu ; parmi eux, les fantassins destinés à la garde du roi, hommes audacieux, à l'origine chrétiens ou fils de chrétiens convertis à l'envers, appelés janissaires [53], comme les Myrmidons auprès du Macédonien [54], étaient presque quinze mille. Le troisième jour, ayant pris place devant la Ville, il approcha des fossés des machines innombrables et, autour des avant-murs et des remparts, des claies tressées de broussailles et de branchages qui protégeaient les combattants. Ce fut pour nous le début de la panique, lorsque ceux qui devaient, selon les ordres, repousser les traits et les boulets d'en haut, en en négligeant certains, leur permirent d'approcher. Certains les admiraient comme de nouveaux Scipion, de nouveaux Hannibal ou les chefs d'une guerre moderne, pour leur discipline dans la disposition des machines, leur promptitude, l'abondance de leur armée. Mais qui, je vous prie, entoura la Ville ? Qui, si ce n'est de perfides chrétiens, instruisirent les Turcs ? Je suis témoin que des Grecs, des Latins, des Germains, des Pannoniens [55], des Boëtes [56], venant de toutes les régions chrétiennes, mélangés aux Turcs, leur apprirent leurs techniques et apprirent d'eux leur foi : ce furent eux qui, oubliant de façon monstrueuse leur foi chrétienne, attaquèrent la Ville. Ô impies qui avez renié le Christ ! Ô serviteurs de l'Antéchrist*, condamnés aux flammes de la Géhenne ! Voici votre heure. Hâtez-vous d'augmenter vos peines, que vous expierez éternellement.

Par ailleurs, plaçant une horrible bombarde – bien qu'une autre, plus grosse, ait été brisée –, que cent cinquante paires de bœufs tiraient avec peine, devant cette partie des murailles en une seule ligne [57] qui n'était protégée par aucun fossé ni aucun avant-mur, appelée Kaligaria [58], ils

53. Dans le latin de Leonardo, *genisarii*.
54. Alexandre le Grand. Les Myrmidons étaient les soldats d'Achille et non d'Alexandre. Il y a peut-être une confusion avec les hypaspites ou argyraspides, la garde personnelle du Macédonien.
55. C'est-à-dire des Hongrois, dont le pays était désigné sous le nom de Pannonie à l'époque romaine.
56. Il doit s'agir ici des habitants de la Bohême.
57. Autrement dit sans avant-mur.
58. Le quartier de Kaligaria (τὰ Καλιγαρίας) se trouvait effectivement dans la zone des Blachernes, près des remparts terrestres construits au XII^e^ siècle par Manuel I^er^ Comnène : la porte du même nom – que Leonardo ne mentionne pas – a été identifiée avec l'actuelle Eğri kapı. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 283 et 364 ; N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 142-144.

détruisirent le mur en envoyant un boulet qui mesurait onze de mes paumes de circonférence. Ce mur était pourtant large et solide ; mais il céda devant une machine si terrible. Parce que la destruction de la plus grosse bombarde affligea l'esprit du roi [59], de peur que la tristesse ne l'affaiblisse au milieu d'un tel combat, il ordonna bientôt qu'une autre, de taille bien plus grande, soit fondue ; laquelle, à ce qu'on dit, grâce à l'habileté du conseiller et baron Halil Paşa [60], ami des Grecs, ne fut jamais achevée par son artisan. Ils s'efforçaient de frapper la Ville de toutes parts grâce à de très nombreuses machines de taille moyenne. Les escopettes, les catapultes, les sarbacanes, les frondes, les flèches attaquaient et ruinaient jour et nuit nos murs et nos hommes. L'ennemi estimait en effet que les chrétiens étaient peu nombreux et que, abattus et fatigués par une lutte incessante, ils ne pouvaient protéger la Ville. Or, de façon honteuse, il arriva qu'au premier assaut, les Turcs ne rencontrèrent aucun obstacle ; mais les nôtres, rendus plus instruits de jour en jour, préparèrent des machines contre l'ennemi, qu'on ne leur donnait pourtant qu'avec parcimonie. La quantité de poudre de nitre était réduite, il y avait peu de projectiles : les bombardes, quand il y en avait, ne pouvaient pas, en raison de l'incommodité du lieu, attaquer les ennemis, protégés par des palissades et des fossés. En effet, si elles étaient grosses, elles devaient se taire, afin de ne pas détruire notre propre mur ; mais d'autres, envoyées entre-temps contre les formations ennemies, exterminaient hommes et tentes. En effet, les boulets n'étaient pas projetés en vain, les ennemis ne pouvaient pas éviter ceux qui étaient lancés. C'est pourquoi les Turcs tombaient sous les coups des javelots d'airain et des boulets. Les nôtres aussi étaient blessés : ceux qui, parfois, sortaient des remparts pour combattre au corps à corps, tuaient et étaient tués. La victoire était donnée plus justement à nos jeunes soldats, parce qu'ils sortaient avec intrépidité, qu'aux Turcs.

Il est vrai que – pour une triste fin ! – le Génois Giovanni Longo [61], de la lignée des Giustiniani, parcourant la mer avec deux grands navires et environ quatre cents hommes armés, arrivant par chance [62], obtint, avec des subsides de l'empereur, le commandement militaire ; se montrant énergique pour la défense de la Ville, il était très attentif à la réparation

59. Mehmed II.
60. *Calibascia*. Voir la biographie de Çandarlı Halil Paşa, grand vizir de Mehmed II, p. 1301-1302.
61. Voir la biographie de Giovanni Giustiniani Longo, p. 1298-1299.
62. Pour cette traduction du mot *forte*, voir Posculo, p. 373, n. 69.

des murs démolis et il paraissait déjouer le courage et la force du Turc. En effet, chaque fois que l'ennemi détruisait les murs en projetant un énorme boulet, lui, avec encore plus de courage, les réparait en mélangeant des branchages, de la terre et des tonneaux à vin. C'est pourquoi, le Turc déjoué pensa, sans interrompre les coups des machines, s'emparer de la Ville de façon plus efficace par des galeries souterraines. Ainsi il ordonna de faire venir les maîtres sapeurs qu'il avait amenés de Novo Bordo [63]. Du bois et des outils ayant été apportés avec soin, comme il avait été ordonné, il se fit que bientôt ils tentèrent, par les galeries, de faire effondrer les fondations et de traverser de toutes parts les murs de la Ville par en-dessous. Mais, alors qu'ils avaient déjà creusé profondément sous le premier fossé et l'avant-mur, avec un silence admirable – chose incroyable – l'Allemand Johann Grant [64], ingénieux et très savant dans l'art de la guerre, que le chef militaire Giovanni Giustiniani avait amené comme capitaine, par son habileté et sa sagacité, détecta les travaux et, les ayant confirmés après exploration, frappa tous les esprits par son récit. Les Grecs, comme ils savaient que Bayezid Khan, Musa, et Murad, le père de l'actuel <souverain turc> [65], avaient œuvré en vain, lors des guerres précédentes, pour creuser sous la Ville, affirmaient qu'il était impossible que lui y arrive. Leur opinion fut réfutée par l'évidence des faits. C'est pourquoi, ces tentatives de pénétration ayant été détectées par nos contre-mines, elles ne causèrent aucun dommage à la Ville. Cependant une tour, sapée à sa base et ne reposant plus que sur des pieux de bois enduits de bitume [66], nous enflamma d'une immense peur. Mais quand les choses vinrent au jour, les

63. Ou Novo Brdo. Ville de Serbie (aujourd'hui au Kosovo, district de Pristina). La région était fameuse pour ses mines d'argent.

64. *Iohannes Grande*. Ingénieur employé par Constantinople. L'idée répandue selon laquelle il aurait été Écossais plutôt qu'Allemand paraît avoir été introduite tardivement par S. Runciman, *The Fall of Constantinople, 1453*, p. 84, sans autre indice qu'un patronyme des plus communs. Runciman étant lui-même issu d'une famille aristocratique écossaise, se serait-il plu à se trouver un compatriote présent lors du siège ?

65. Le texte porte *Barsicham, Ammi, Amoratque genitorem hujus*. Or les seuls émirs ottomans à avoir mis le siège devant Constantinople sont Bayezid Ier, de 1394 à 1402, son fils Musa en 1411 et son petit-fils Murad II en 1422. Les formes étranges *Barsicham* et *Ammi* doivent donc cacher Bayezid Khan et Musa, et pour ce dernier d'autant que la forme *Ammi* serait moins une corruption de Musa qu'une possible allusion au statut familial du personnage par rapport à Mehmed II : il cache peut-être en effet le mot *ʿami*, qui signifie oncle paternel, ce que Musa était précisément pour Murad II et donc, par extension, pour Mehmed II (grand-oncle paternel).

66. Méthode classique de sape : les sapeurs remplacent peu à peu les fondations par des étais de bois, pour se retirer en les incendiant, ce qui provoque l'effondrement brutal du rempart.

ennemis furent délogés de leurs cachettes par le feu et le soufre, et <la tour> reconstruite nous libéra bientôt de notre frayeur. Le Turc plaça ensuite des tours de bois contre les remparts, pleines de terre, recouvertes de peaux de bœuf, depuis lesquelles ils envoyaient en cachette dans les fossés de la terre et des détritus, afin de se ménager une entrée facile. Puis ce furent des claies innombrables tressées de broussailles et d'osier, de longs béliers et des échelles sur roues, des chars pourvus de tourelles et d'autres semblables machines de guerre, que même les Romains n'avaient pas construites contre les Carthaginois.

En outre l'énorme bombarde, déplacée parce qu'elle n'arrivait à rien face au rempart de Kaligaria énergiquement réparé, frappa alors à l'endroit de la tour Bakatourès[67], près de la Porte Saint-Romain[68], avec un boulet, selon moi, de mille deux cents livres[69] ; le mur, frappé, s'ébranla, puis s'écroula. La destruction de la tour de l'avant-mur remplit et égalisa le fossé, si bien que les ennemis voyaient leur route libre pour entrer dans la ville et si, de l'intérieur, la réparation n'avait pas été rapidement faite, comme lors de la démolition de la Kaligaria, il n'y a aucun doute qu'ils seraient entrés par assaut dans la Ville. C'est pourquoi le Turc, voyant que le mur était réparé aussitôt après avoir été détruit, dit : « Ce n'est pas là le génie des Grecs, mais celui des Francs, pour qu'il y ait une telle résistance, une telle lutte, eux que ni les innombrables flèches, ni les horribles machines et châteaux de bois, ni la durée du siège n'effraient[70]. »

Pendant ce temps, les Galates, ou habitants de Péra, bien que très prudemment, craignant que le Turc construise un fort sur la Propontide, se souciaient de se procurer tantôt des armes, tantôt des soldats, mais en cachette, de peur que l'ennemi, qui simulait la paix avec eux, n'en prenne connaissance : sinon, il aurait fait en sorte qu'ils ne puissent pas ensuite

67. *Baccaturea turris*. Cette tour ainsi que la section de mur comprise entre la Porte Saint-Romain et la Porte de Charisios (voir *infra*), dans la vallée du Lykos, portaient probablement ce nom en mémoire d'un guerrier turc seldjoukide nommé Bahadûr (Παχατούρ, voir *PLP*, nº 22168) entré au service personnel de l'empereur Andronic II (1282-1328), dont on conserve l'élégie funèbre composée par le poète de cour Manuel Philès. Une inscription sur l'une des tours de cette partie stratégique de la muraille rappelait qu'elle avait été restaurée par Jean VIII. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 280. L'attaque décrite ici par Leonardo eut lieu le 21 avril 1453.
68. Identifiée soit à une porte appelée en turc Topkapı soit à une porte murée entre Topkapı et Mevlevihane kapı. Voir *supra* p. 147, n. 177 ; p. 369, n. 47.
69. S'il s'agit de la livre génoise (317,66 g), Leonardo estime le poids de ce boulet à 381 kg environ.
70. C'est l'une des expressions les plus nettes d'un certain mépris de l'auteur pour les défenseurs grecs, qu'il choisit de mettre dans la bouche même de l'adversaire.

apporter de l'aide aux Grecs. Cette paix ainsi simulée aida pour un certain temps la Ville. Mais moi, à mon avis, si je ne me trompe, je pense qu'une guerre ouverte dès le début par les Pérotes leur aurait été plus profitable qu'une paix fictive : assurément le Turc n'aurait ni construit le fort[71], qui fut la cause de leur perte, ni mené par la suite une guerre si terrible. Ah, Génois, vous voilà en quelque sorte déjà domptés ! Je me tais, pour ne pas trop parler des miens, que les étrangers jugent durement, mais avec vérité[72]. Où sont les illustres Génois des anciens temps, qui fondèrent Galata, armés d'épées, comme s'ils reprenaient Jérusalem[73] ? Eux agissaient en répandant le sang et par le fer ; vous, désireux de ne perdre ni votre argent[74], ni votre sang, vous avez livré de façon insensée au Turc cette Ville, ornement du monde, si toutefois vous eûtes le pouvoir de la livrer.

Mais, pour poursuivre notre histoire, pendant ce temps, les nôtres, épuisés, n'avaient plus confiance en leur défense. Car, ni de Gênes, ni de Venise d'où – ne leur en déplaise – toute aide rapide aurait dû être envoyée, rien n'arrivait. Et il n'y avait d'espoir nulle part ailleurs qu'en Dieu ; mais qui considérait Son retard avec plus de sagacité affirmait que c'était un signe, parce que l'infidélité, l'impiété, les grands crimes irritent davantage Dieu. Voyez, bienheureux Père, quel jugement digne et juste ! Les Grecs ont célébré l'union en paroles, mais l'ont niée en actes. Certains grands, dont le sang, versé par un glaive ennemi, irrigue maintenant la terre, disaient : « Que soit donné au souverain pontife l'honneur d'une commémoration, mais qu'on ne lise pas le décret du concile de Florence. » Pourquoi cela, hypocrites ? Pour que soit retirée du décret, disaient-ils, la clause que l'Esprit Saint procède du Fils comme du Père. Pourquoi, à nouveau, hypocrites ? De peur que les Grecs ne semblent s'être trompés s'ils disent que l'Esprit Saint procède de deux personnes.

71. Le fort de Rumeli Hisarı, sur le Bosphore.

72. Les ennemis des Génois s'employèrent en effet à en dire tant de mal – et pas toujours avec vérité –, qu'ils n'avaient vraiment pas besoin qu'un compatriote leur emboîtât le pas. Furibondes, les autorités de la métropole n'eurent de cesse d'obtenir de Leonardo qu'il rectifiât ses propos dans un écrit spécifique : à ce sujet, voir l'introduction ci-dessus.

73. La colonie génoise de Galata n'avait nullement été fondée les armes à la main : elle fut concédée aux Génois en 1267 par Michel VIII, après qu'il les eut expulsés de Constantinople.

74. Leonardo joue sur les sens du mot *aes* « bronze ». Il oppose les anciens Génois qui se sont battus *cum aere* (« par le bronze », nous dirions « par le fer ») à ceux de son temps soucieux avant tout de sauver leur « bronze », c'est-à-dire leur argent.

Mais, encore une fois, je vous prie, pourquoi, hypocrites ? Pour que la gloire n'en revienne pas tout à celui qui ne la voulait qu'en vertu de son office[75]. D'un côté Scholarios, de l'autre *kyr* Luc[76] entendaient parfois se rendre devant la présence apostolique même[77], pour paraître avoir été ceux qui seuls auraient compris l'affaire, et qui auraient été loués comme les premiers auteurs d'une telle union. En effet, beaucoup étaient tourmentés en cachette par leur haine contre le légat. Je dis donc : « Ô empereur, ne souffre pas que cette ambition coupe l'Église en deux, qu'à cause de cela, la colère divine ne s'enflamme davantage et à plus juste titre ! Pourquoi ces obstinés ne sont-ils pas mis de côté ? » L'empereur sembla approuver : il institua des métropolites* comme juges pour instruire contre Scholarios, Isidore, Néophyte et leurs complices[78], mais seulement en parole, et non en fait[79]. Si l'empereur avait secoué sa pusillanimité, il aurait puni cette fraude sur la foi. En effet, celui qui cherche à plaire aux hommes au mépris de Dieu se voit toujours confondu. Ces gens auraient dû être contraints, car s'ils l'avaient été, ils n'auraient pas propagé la maladie pestilentielle[80]. Mais j'ignore s'il faut condamner l'empereur ou les juges, auxquels a manqué le bâton de correction, malgré les menaces pesant sur eux[81].

La tempête du siège continuant donc, alors que la Ville avait été bloquée, survint une flotte de deux cent cinquante fustes qui avait été rassemblée contre la Ville depuis les divers rivages d'Asie, de Thrace et du Pont. Il y avait seize trirèmes, soixante-dix birèmes et le reste des fustes à un rang de rames. En outre, des esquifs et de petites barques pleines d'ar-

75. Isidore de Kiev chargé par le pape de réaliser l'Union, appelé « le légat » un peu plus bas.
76. Luc Notaras, que Leonardo appelle toujours *Chirluca*, transcription latine de « *kyr* Loukas », c'est-à-dire « messire Luc ».
77. C'est-à-dire devant le pape.
78. Le sens global est à peu près assuré, mais la phrase latine éditée dans la *Patrologia Graeca* ne tient pas ; il y manque les mots *ad concupiscendum*, « pour désirer », qui figurent dans les autres éditions mais ne sont pas plus clairs. Nous les avons rendus par « pour instruire contre » en supposant une faute de copiste : peut-être y avait-il dans l'original *ad conspiciendum*, « pour examiner ».
79. Sur cette procédure ordonnée – mollement – par Constantin XI à l'encontre des antiunionistes les plus virulents, on n'a pas d'information par ailleurs (voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 69 et n. 4, p. 442-443). On voit cependant que l'empereur pouvait encore en 1452 trouver dans le haut-clergé byzantin des métropolites* officiellement favorables à l'Union, contrairement à ce que soutenait une historiographie ancienne qui considérait que l'Église byzantine unie à Rome était totalement désorganisée et inopérante dès avant la chute.
80. C'est-à-dire le refus de l'Union des Églises, cause de la chute selon Leonardo.
81. La menace des Turcs.

chers s'avançaient pour faire impression. N'arrivant pas à entrer dans le port fermé par une chaîne [82] et bloqué par des navires bien armés avec rostres – sept génois et trois crétois –, ils jetèrent l'ancre à une distance de cent stades [83] de la Propontide. Et comme ils n'osaient s'approcher, sillonnant la mer de loin, ils apportaient au camp du bois et d'autres matériels utiles. Or, comme le Turc, ayant déjà frappé la muraille de ses boulets en trois endroits, désespérait de ses machines, sur les conseils d'un chrétien déloyal, il se jura d'introduire des birèmes par la colline. En effet, ce port, bienheureux Père, est étroit et étiré en longueur ; sa partie orientale était protégée par des navires attachés ensemble et par une chaîne : l'entrée des ennemis y était donc impossible. C'est pourquoi, afin d'encercler et d'entourer davantage la Ville, il ordonna de tracer une voie à travers la colline et de porter à la force des bras sur soixante-dix stades [84] les birèmes, ayant placé en dessous des pieux graissés, qui, lourdes à porter dans la montée, mais très légères après le sommet, dans la descente vers le rivage, furent transportées à l'intérieur du golfe [85]. Celui qui révéla ce stratagème au Turc avait appris cette nouveauté, je pense, de la conduite des Vénitiens sur le lac de Garde [86]. Et nous, terrifiés, réfléchissions au moyen de les détruire, par le feu ou par le boulet ; mais cela ne réussit pas, car abrités de toutes parts par des bombardes, ces vaisseaux nous causèrent un grand dommage. Le port étant déjà perdu, il fallut en effet déplacer des soldats de leur poste afin de garder les murs maritimes.

Puis, ne se contentant pas de ce stratagème, le Turc construisit quelque chose d'autre pour nous terroriser davantage, à savoir un pont

82. La chaîne de la Corne d'Or, qui en fermait l'accès aux navires.

83. Environ 18 km, soit deux ou trois fois la distance réelle entre le lieu où s'ancra la flotte et la rive sud de Constantinople. La flotte ottomane s'ancra près de la Colonne Double (Diplokiônion) le 12 avril.

84. Environ 12,6 km. À nouveau, la distance paraît exagérée, au double de ce qu'on attendrait, ou alors le stade qu'utilise Leonardo n'est pas l'unité ancienne de ce nom, correspondant environ à 180 m

85. Cette opération fut réalisée le 22 avril.

86. Un stratagème similaire avait en effet été employé au début de 1439 par les Vénitiens, sur la suggestion de deux charpentiers de marine crétois, Biagio degli Alberi et Nicolò Sorbolo, qui firent passer les navires « à force de bœufs » de l'Adige au Lac de Garde sur un parcours de 20 km à travers les montagnes. Les Vénitiens purent ainsi affronter dans un combat naval les Milanais, qui eurent toutefois le dessus ; mais Venise prit sa revanche l'année suivante et imposa désormais sa domination sur le lac. En reconnaissance de cet exploit technique, Sorbolo avait été créé huit ans plus tard amiral de Candie. L'histoire était donc certainement bien connue en Grèce. Voir M. Grazioli, « *Galeas per montes* ».

d'une longueur d'environ trente stades [87], pour couper la mer depuis la rive opposée à la Ville, avec des tonneaux attachés ensemble et fixés sous une structure de bois, permettant à son armée d'accourir auprès du mur de la Ville proche du sanctuaire [88], imitant la puissance de Xerxès [89] qui avait fait traverser le Bosphore de l'Asie en Thrace par son armée. Il ne restait donc plus que la protection des navires et de la chaîne à travers la baie, qui empêchait le passage et l'entrée de la flotte.

Entre-temps arrivèrent de Chio pour nous aider trois navires génois, transportant des armes, des soldats et du blé, en escortant un autre de l'empereur qui venait de Sicile chargé de blé. Dès que la flotte turque, qui se tenait à l'extérieur <du port>, les vit s'approcher, elle alla aussitôt à leur rencontre en frappant sur des tambourins et en soufflant dans des trompettes, sous nos yeux, faisant mine de vouloir attaquer le navire de l'empereur. Le roi des Turcs, depuis la colline de Péra, observait tout et attendait l'issue de ce coup. De grands cris s'élevèrent : les plus grandes trirèmes s'accrochèrent aux navires et attaquèrent le navire impérial et, le voyant protégé par les nôtres, l'assaillirent avec audace et y portèrent le combat ; ils y mirent le feu avec des machines, y jetèrent des flèches et engagèrent ainsi une lutte atroce. Les navires, sous le commandement du Génois Maurizio Cattaneo [90], résistèrent à l'ennemi. Domenico di Novara et Battista di Felizzano [91], patrons de baleiniers [92] génois, poursuivirent la lutte courageusement. Le

87. Donc 5,4 km environ, mais la largeur de la Corne d'Or n'excède pas 750 m. La construction de ce pont eut lieu le 19 mai, près d'un mois après l'épisode du transport de la flotte par terre qui vient d'être raconté et la bataille navale dont le récit suit.

88. Ce sanctuaire *(fanum)* doit être l'église des Blachernes puisque le pont rejoignait probablement la Porte de Bois *(Xyloporta)*.

89. Xerxès Ier (v. 519-465 av. J.-C.), roi achéménide de Perse. L'allusion à la traversée des Dardanelles se retrouve chez Doukas, p. 147, Kritoboulos, p. 287-288, et Posculo, p. 379-380.

90. Né vers 1420, le noble génois Maurizio Cattaneo de Giovanni – sa mère Linora était fille de Manuele II, des marquis de Clavesane –, était un personnage turbulent et sanguin. Rien que pour l'année 1452, il s'était illustré en janvier par l'agression à Chio, dans un accès de fureur, du podestat * de l'île Cristoforo di Corvaria, puis, quelques mois plus tard, par celle, dans le port de Constantinople, d'une nef catalane qui avait à bord une précieuse cargaison appartenant au roi de Naples et d'Aragon Alphonse V. Aussi, alors que sur les rives du Bosphore Maurizio était considéré comme un champion de la chrétienté depuis son éclatante victoire navale, à Gênes le doge Pietro Campofregoso, désireux d'éviter des représailles de la part du roi, avait émis contre lui un mandat d'arrêt envoyé au podestat * de Chio comme au podestat * de Péra. Il va de soi que si jamais il arriva à temps, cet ordre resta lettre morte. Voir G. Olgiati, « Genovesi alla difesa di Costantinopoli », p. 497-498.

91. Sur ces deux personnages, co-patrons d'un même cargo, voir L. Balletto, « Battista di Felizzano et Domenico di Novara ».

92. Dans le texte latin *balanerii*. Selon A. Jal, *Nouveau glossaire nautique*, p. 61-62, il s'agissait habituellement d'un navire rapide de taille moyenne souvent employé comme bâtiment léger dans les

navire impérial se défend vaillamment : le patron Francesco Lecavello [93] vient à son secours, les bombardes tonnent, un hurlement monte au ciel, les rames des galées sont brisées, les Turcs sont massacrés sans pitié. Le roi [94], qui regarde depuis la colline sa flotte se faire détruire, blasphème, pousse son cheval vers la mer, déchire ses vêtements de fureur : les païens gémissent et toute l'armée est affligée. Et ensuite ? La guerre reprend, la lutte s'intensifie. La flotte est ensevelie sous tant de javelots et de pierres, tant de Turcs sont tués que, même en fuyant le combat, ceux-ci ne peuvent plus revenir au rivage. Les récits des éclaireurs et des réfugiés nous ont appris que presque dix mille hommes avaient péri ; les uns tués par l'épée, les flèches, les machines, les autres percés de blessures, firent pleurer leur armée. Les navires qui avaient attaqué, trirèmes et birèmes, étaient environ deux cents. L'audace du roi fut alors démentie et sa réputation de puissance se vit diminuée du fait que tant de trirèmes n'avaient pu prendre un seul navire. Nos navires donc – grâce à Dieu – rentrèrent sains et saufs de nuit au port dans la joie, sans qu'aucun n'ait été endommagé, ni aucun homme perdu, bien que quelques-uns aient été blessés [95].

---

flottes médiévales. Or les récits de l'épisode par Kritoboulos (p. 284-286) et surtout Posculo (p. 375-377) montrent clairement que les bateaux génois et grecs étaient des nefs de haut bord et non des navires légers. Il est vrai que la documentation notariale dont on dispose à propos d'un de ces navires, celui de Domenico di Novara et Battista di Felizzano, est ambiguë. Ainsi l'acte d'achat du bâtiment par ces deux patrons, acquis pour 4 200 livres génoises le 2 octobre 1452 à Gênes, le qualifie de *navis nova Sancta Maria et Sanctus Iohannes Baptista*, c'est-à-dire de nef, et il en est de même pour tous les actes notariés, relativement nombreux, relatifs à leur départ pour Péra en février 1453. Voir entre autres ASG, *Notai Antichi*, filza 588, notaio Antonio Fazio, doc. 352, doc. 493, doc. 510, doc. 372. Toutefois, lorsqu'après le désastre nos deux patrons revendent à Chio, le 3 juillet 1454, leur navire à Galeazzo Giustiniani Longo – nul autre que le propre frère du défunt généralissime de la défense de Constantinople… –, ils se définissent comme *Baptista de Felisano et Dominicus de Novara, olim patroni unius ipsorum navis seu balenarii*…, c'est-à-dire comme patrons « d'une nef ou baleinier ». Voir ASG, *Notai Antichi*, filza 886, notaio [Bernardo de Ferrari] Cristoforo Sisto, doc. CXXXVIII.

93. Une partie de la tradition manuscrite a transmis la forme *Franciscus Lecanella patronus*, mais *Lecanella* est à l'évidence une lecture fautive pour *Lecavello*. Il ne peut s'agir en effet que du patron génois *Franciscus Lecavellus*/Francesco Lecavello, bien attesté par la documentation archivistique génoise (voir ainsi A. Roccatagliata, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 50, p. 82-83, et doc. 66, p. 102-103). Une autre partie de la tradition, transmise par l'édition de Michael Roting de Nuremberg (1544), porte une forme plus fautive encore : *Flectanella patronus*. Elle doit s'expliquer par le fait que dans le manuscrit qui lui servit de modèle, le prénom *Franciscus* devait être réduit à son initiale, « F. Lectanella ». Makarios Mélissènos, l'auteur du Pseudo-Sphrantzès, a fait de ce *Flectanella* un « Phlantanélas », qu'il a présenté de surcroît comme le capitaine du bâtiment byzantin mentionné ici (voir Pseudo-Sphrantzès, p. 1179).

94. Le « roi » est toujours le sultan Mehmed II. Suite de la comparaison avec Xerxès, qui assista fulminant mais impuissant à la destruction de sa flotte à Salamine. La même image est dans Doukas, p. 147.

95. La bataille navale du 20 avril 1453, que Leonardo rapporte après des événements pourtant

Le roi, très en colère contre le préfet de la flotte Baltaoğlu [96], lui laissa la vie sauve sur les prières de ses barons, mais ordonna qu'il soit privé de son office et de tous ses biens. Enflammé de haine, il voulut ensevelir sous les boulets les navires, depuis la colline de Galata, du côté oriental, ou bien les écarter de la chaîne. Ayant donc placé des bombardes sur la rive occidentale, il mit en œuvre toutes les finesses des techniques pour briser les navires, en disant aux Pérotes que, puisque, comme ils l'assuraient, c'était des pirates que l'empereur avait amenés, il voulait agir contre eux, car ils étaient leurs ennemis [97]. C'est pourquoi un ingénieur, auquel les nôtres avaient refusé son salaire et qui était passé chez les Turcs, étudia de tout son esprit comment briser les navires. Je ne sais comment il advint qu'un boulet tiré d'une bombarde depuis la colline engloutit d'un seul coup le navire d'un certain Centurione [98], peut-être à cause d'un crime [99] ; chargé de marchandise, il sombra aussitôt au fond de la mer, provoquant alors un grand péril. De ce fait, les autres navires se replièrent sous la protection du mur de Galata pour ne pas être coulés. Étonnant jugement divin : alors que furent envoyés environ cent cinquante boulets, qui percèrent de nombreuses maisons de Galata, au milieu de trois cents femmes rassemblées, ils n'en tuèrent qu'une seule, d'excellente réputation.

Il y avait alors dans le port trois trirèmes marchandes vénitiennes et deux autres plus rapides servant à leur protection : l'empereur les faisait rester pour protéger la Ville depuis presque six mois en les encourageant avec beaucoup d'or [100]. Simulant la paix avec le Turc, ces Vénitiens assu-

---

postérieurs, est racontée de manière plus épique encore par Posculo, p. 375-377. Barbaro, p. 478-479, et Kritoboulos d'Imbros, p. 284-286, en donnent également un récit très circonstancié. Voir aussi Doukas, p. 144-145, Chalkokondylès, p. 332, et Pseudo-Sphrantzès, p. 1179-1180.

96. Süleyman Baltaoğlu, gouverneur de Gallipoli et amiral de la flotte turque, d'origine bulgare. Voir sa biographie, p. 1311.

97. Mehmed II fait mine de respecter la neutralité de Péra/Galata en feignant de croire les mensonges des Pérotes, qui prétendaient que les navires latins présents dans leur port y étaient sans leur accord.

98. Il s'agit de Barnaba Centurione, bourgeois de Péra, sur lequel voir le document du 7 août 1453, p. 663 et n. 23. L'épisode, qui eut lieu le 5 mai, est rapporté également par Barbaro, p. 487, et n. 137, Kritoboulos d'Imbros, p. 284, et n. 79, et Doukas, p. 152 et n. 197 ; mais c'est Posculo, p. 378-379 et n. 73-75, qui s'y attarde de la manière la plus circonstanciée.

99. D'après Posculo, p. 379, et n. 74, le « crime » de Barnaba Centurione qui aurait attiré sur lui la colère divine aurait été de fournir aux Turcs l'huile pour refroidir leurs canons.

100. Dans son journal, Nicolò Barbaro rapporte la décision prise le 14 décembre 1452 selon laquelle, pour maintenir à la garde de Constantinople les trois galères grosses et les deux galères légères vénitiennes, « l'empereur devrait donner 400 ducats par mois ainsi que la nourriture pour chaque galère grosse, et pour les galères subtiles la nourriture pour les équipages, le temps qu'elles seront retenues

raient en cachette la défense des Grecs. Il est vrai qu'à un moment on apprit la fuite de l'une d'entre elles ; parce qu'elle transportait des marchandises et des biens, et pour ne susciter aucun émoi au sein de la population, celles qui restaient furent alors ramenées à quai, en vertu de l'interdiction impériale, puis, déchargées, elles furent reconduites à leur poste. Cette affaire alimenta l'indignation des Vénitiens : ils étaient en effet privés de la manière la plus honteuse de la liberté et des privilèges obtenus pour honorer leur État. Mais une fois les esprits calmés, après s'être pliés au jugement de l'empereur, les Vénitiens promettent de protéger la Ville jusqu'à la fin de la guerre de toute leur foi et tout leur zèle.

Après cela, une dispute s'éleva entre les Vénitiens et les Génois de Galata qui se soupçonnaient les uns les autres de vouloir fuir, les Vénitiens proposant, pour lever le soupçon, de déposer les gouvernails et les voiles à Constantinople dans un lieu sûr. Les Génois indignés répondirent : « Même si, par une honorable dissimulation, nous maintenons la paix avec le Turc, en accord avec l'empereur, pour le salut des Grecs, qui est celui de tous, il est absolument impossible pour nous de commettre le crime d'abandonner Péra, la plus belle ville sur terre, ainsi que nos femmes, nos enfants et nos trésors ; nous sommes prêts à la défendre jusqu'à la mort. Nous maintiendrons sous notre propre contrôle, et non sous celui d'autrui, les gouvernails et les voiles de nos navires, afin que vous teniez en grande estime l'illustre honneur de Gênes. Nous n'avons pas à fuir, tant que nous conservons nos affaires selon notre propre jugement. » Tout fut apaisé par la suite, les Vénitiens disposant de leurs trirèmes comme ils le voulurent.

Pendant que la menace continuait à augmenter, on se consulta pour savoir si nous pouvions de quelque façon que ce soit incendier les fustes introduites par l'ennemi. Un jour [101], en cachette, avant l'aube, le capitaine Giovanni Giustiniani disposa que deux navires et quelques birèmes soient envoyés vers la rive, le feu et les machines étant prêts, et donna l'ordre de lancer les navires, suivis par les barques couvertes, que nous appelons barbotes [102], et les birèmes, les navires, au premier rang, ayant été

---

ici ». Voir Barbaro, *Giornale dell'assedio*, p. 7. Leonardo confirme donc le renseignement, également donné par Isidore de Kiev dans sa lettre à Bessarion, p. 616.

101. Plus exactement dans la nuit du 28 au 29 avril. L'incident est donc antérieur à la destruction du navire de Barnaba Centurione, que Leonardo a rapporté avant.

102. Petit bateau protégé par un blindage, généralement en cuir.

protégés par des sacs remplis de laine afin de pouvoir recevoir les coups de boulets des machines.

Mais Giacomo Cocco [103], un Vénitien, avide de gloire et d'honneurs, poussa sa birème impériale, équipée comme l'ordre en avait été donné des marins de trirèmes vénitiennes, à venir en avant à toutes rames, et bientôt, repéré par les ennemis, le navire fut ouvert en son centre par un boulet de bombarde et la birème avec tous ses hommes armés fut engloutie dans les flots. Hélas ! bienheureux Père, quel grand malheur que d'être ainsi englouti d'un seul coup par la fureur de Neptune [104] ! En outre, ces faits ayant été connus et rapportés au Turc, il se passa que, tandis que les nôtres voulaient frapper, ils furent au contraire frappés les premiers. Mais que dire, bienheureux Père ? Faut-il accuser quelqu'un ? Je dois plutôt me taire [105]. Cet événement nous apporta d'amers chagrins et obligea les navires à retourner d'où ils venaient dans la confusion. Certains survivants, parmi ceux qui étaient tombés à l'eau, nagèrent jusqu'à la rive et furent capturés par les ennemis ; le roi impie ordonna qu'ils soient décapités sous nos yeux le lendemain. Les nôtres, irrités, massacrèrent cruellement près des remparts les Turcs qui étaient retenus captifs dans les prisons, sous le regard des leurs : ainsi, l'impiété ajoutée à la cruauté rendirent cette guerre plus atroce encore.

Après cela, le Turc feignit de vouloir faire la paix ; ses envoyés apportèrent la fausse information qu'il lui pesait d'avoir engagé cette guerre, comme s'il y avait été poussé par les Hongrois, et qu'il avait nommé un plénipotentiaire [106]. Mais il était évident que ces choses étaient feintes, car il ne promettait ni de démolir le fort qu'il avait construit sur la Propontide, ni de réparer ce qu'il avait détruit ; et ce qui inquiétait le plus était la perfidie du Turc qui n'avait jamais respecté un serment ou un traité. Pour-

103. Sur Giacomo Cocco, capitaine et commandant d'une galère vénitienne de Trébizonde, voir Posculo, p. 381 et n. 85 ; voir aussi ce qu'en dit Barbaro, p. 483-485. Le Pseudo-Sphrantzès relate aussi cet épisode, qu'il tire du récit de Leonardo mais aussi sur d'autres sources, p. 1184-1185.

104. Arrivé à ce point du récit du martyre de Cocco, l'humaniste brescian Posculo n'a pu lui aussi s'empêcher de convoquer Neptune. Voir références note précédente.

105. Discrétion assez inhabituelle de la part de Leonardo, qui n'épargne pas plus ses concitoyens que les autres. Le traître était en effet un Génois de Péra, comme le rapportent Barbaro, p. 484, Doukas, p. 152, et Posculo, p. 381, quoique ces deux auteurs ne soient point d'accord sur son identité. Voir à ce propos le document du 1er avril 1457, p. 840-844.

106. Doukas, p. 154, mentionne également la réception d'envoyés du sultan en mai, mais le message qu'il leur attribue est tout différent : c'est une demande de reddition conforme à la loi islamique. Leonardo confirme indirectement cette version : voir note suivante.

quoi donc un ennemi cruel et sans foi demande-t-il la paix ? M'étant informé, j'ai compris qu'il était de coutume qu'avant d'engager le combat général, les ennemis tentent l'option de la paix, de peur que, celle-ci ayant été négligée, ils ne sentent contre eux, dans un si grand combat, un Dieu non propice et irrité [107]. C'est pourquoi, sachant à l'avance qu'ils nous tromperaient, nous confiâmes notre salut à Dieu et, comptant nos jours avec amertume et chagrin au cœur, nous récitâmes pour apaiser Dieu des litanies et des prières, avec des sacrifices et de l'encens ; nous nous imposâmes le jeûne, pour que Dieu daigne combattre pour nous seuls. Mais à quoi servent les prières envers Dieu si elles ne viennent pas du cœur, si les mains restent souillées, si elles se trouvent dans des cœurs impies et infidèles ? En effet, nos iniquités nous séparaient de Dieu. Nos sabbats, nos fêtes, notre encens, nos cérémonies se changèrent en abominations ; nous espérions avoir un Dieu favorable, mais nous eûmes en lui le vengeur de nos crimes.

Un très petit nombre, dont la plupart étaient des Grecs inexperts à la guerre, se battaient avec des boucliers, des épées, des lances et des arcs plus par instinct que par science ; les meilleurs, plus experts dans l'usage du heaume, du haubert, de la cuirasse, du glaive, de la lance, pour certains de l'arc et de l'arbalète, mais, en nombre inférieur à celui des créneaux, faisaient autant qu'ils savaient et qu'ils pouvaient. Les Turcs qui s'approchaient avec trop d'audace tombaient sous les coups. Mais à quoi servait qu'il en tombât une centaine en un jour ? Aussi innombrables étaient-ils à tomber, ils semblaient toujours plus nombreux à se dresser. Si l'un des nôtres tombait, et surtout s'il était un homme de valeur, nous le pleurions comme si cent étaient tombés. Les Grecs ne dépassaient pas le nombre de six mille guerriers ; les autres, Génois ou Vénitiens, en comptant ceux qui étaient venus secrètement de Péra en renfort, atteignaient à peine le nombre de trois mille. Mais que pouvions-nous faire dans la gueule du lion ? Que peuvent faire des fourmis dans la gueule de l'ours ? Que faire à un contre mille ? Les nôtres pouvaient à peine défendre la Ville, entourée et encerclée par mer et par terre, et qui comptait dix-huit milles de tour [108].

107. Leonardo réécrit à sa manière l'obligation religieuse pour un souverain musulman de proposer la reddition à une ville avant de donner l'assaut.
108. Environ 26,7 km s'il s'agit de milles génois. En réalité, les murailles de Constantinople ne mesurent qu'un peu plus d'une vingtaine de kilomètres.

Mais, ô Grecs impies, ô destructeurs de votre pays, ô avares ! Ceux à qui bien souvent en répandant des larmes l'empereur impuissant demandait de prêter de l'argent pour lever une armée, juraient qu'ils étaient pauvres et ruinés par la pénurie de cette époque, mais l'ennemi les a ensuite trouvés richissimes. Quelques-uns néanmoins firent un don volontaire [109]. Certes, tout le zèle du cardinal s'employa à apporter son aide pour réparer les tours et les remparts.

Or l'empereur, perplexe, ignorait ce qu'il devait faire. Il consulta ses barons : ils lui conseillèrent de ne pas alourdir la charge des citoyens, la situation étant déjà critique, mais de recourir aux objets sacrés. Il ordonna donc de prendre la sainte vaisselle de Dieu des temples sacrés et de la fondre – comme nous lisons que les Romains l'ont fait par temps de nécessité [110] – pour en frapper de la monnaie et la donner aux soldats, aux sapeurs et aux constructeurs qui, se souciant de leur intérêt personnel au lieu de l'intérêt public, refusaient de se mettre au travail s'ils n'étaient pas payés. Par conséquent, l'empereur, affligé par ces difficultés, disposant les soldats pour la défense autant qu'il le pouvait, semblait ne pouvoir protéger suffisamment que les avant-murs et les fossés de la Ville. Il se résignait donc à la guerre, sans confiance pourtant dans le petit nombre des siens, et il plaça tout son espoir sur le chef Giovanni Giustiniani. Une bonne chose assurément, si le destin l'avait secondé. Se plaçant à côté de ce capitaine avec trois cents soldats génois, les armes resplendissantes, accompagné de quelques Grecs énergiques qu'il avait choisis, l'empereur se tint à cet endroit réparé des remparts de Saint-Romain où la lutte était la plus vive.

109. Que Leonardo, en dépit de ses préjugés contre les Grecs, soit obligé de concéder qu'au moins une partie des aristocrates byzantins aurait consenti des dons volontaires à l'empereur pour le financement de la défense laisse penser que le fait dut être moins exceptionnel qu'il ne le prétend. Voir à ce propos l'introduction du document du 7 août 1453, p. 658-659.

110. Sur ce passage, voir P. Grierson, *Catalogue of the Byzantine Coins*, vol. V, p. 230 et 238. Certaines monnaies d'argent de Constantin XI associent un aspect maladroit, signe d'une frappe dans l'urgence, et une bonne teneur en métal précieux qui s'explique si elles ont été frappées avec le métal d'objets confisqués aux églises. Le thème d'objets sacrés envoyés à la fonte pour des émissions monétaires d'urgence est connu dans l'historiographie romaine : ainsi César paie ses troupes avec l'or des temples de Rome durant la guerre civile. La pratique exista aussi à Byzance et sa légalité faisait l'objet de débats : Alexis I^{er} y eut recours en 1081, dépouillant les trésors des églises pour financer la lutte contre les Normands. Elle est encore attestée à l'époque paléologue : en 1352, à la fin de la guerre civile, Jean VI Cantacuzène préleva dans ces mêmes trésors pour payer ses troupes turques.

De son côté, Maurizio Cattaneo, noble génois, commandant la défense entre la Porte de Pègè, ou de la Source [111], et la Porte Dorée [112], avec deux cents arbalétriers, parmi lesquels des Grecs, se battait énergiquement face à une tour de bois recouverte de peaux de bœuf [113]. Les frères Paolo, Troilo et Antonio Bocchiardi [114] soutenaient la lutte courageusement, à leurs propres frais et avec leurs armes, au lieu délicat du Myriandrion [115], emplacement critique pour la Ville, avec la plus grande vigilance, nuit et jour, face aux horribles catapultes et aux assauts des arbalètes. Ils se défendaient avec tant de courage, tantôt à pied, tantôt à cheval, qu'ils semblaient égaler en force Horatius Coclès [116] en repoussant l'ennemi. Car, sans peur en voyant les murs brisés par les coups et la grêle <des projectiles> des machines, ils méritent un souvenir éternel.

111. La Porte de la Source (Πύλη τῆς Πηγῆς) était ainsi désignée en raison de sa proximité avec le fameux monastère de Notre-Dame de la Source-de-Vie. Elle était aussi appelée Porte de Sélymbria parce qu'elle donnait sur la route conduisant à cette ville, et c'est toujours son nom en turc, Silivrikapı. Elle avait été restaurée aux frais de l'aristocrate Manuel Bryennios Léontarès sous le règne de Jean VIII, en mai 1438, ce que commémore une inscription : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 275-276.

112. Sur la Porte d'Or ou Porte Dorée (en turc Altınkapı), la plus méridionale des portes de la ville, voir *supra* p. 139, n. 135.

113. À l'origine, Maurizio Cattaneo avait passé un contrat avec les autorités de Péra pour aller à Chio ramener avec sa nef 100 mercenaires destinés à la défense de la colonie génoise. À son retour, constatant que Péra était suffisamment défendu, avec l'accord du podestat* et du conseil des Anciens il passa à Constantinople avec ses troupes, ses marins et sa nef afin d'y aider les défenseurs. Ces renseignements sont tirés d'une supplique encore inédite qu'il présenta au gouvernement génois dix ans après les faits, le 11 mars 1463.

114. Un peu plus loin, Leonardo qualifie les frères de « Latins » et de « citoyens de la Ville ». Paolo, Troilo et Antonio Bocchiardi étaient en effet l'un et l'autre : citoyens de la Ville, car nés tous trois à Constantinople ; Latins par leur ascendance paternelle, quoique, selon une documentation inédite, leur grand-mère maternelle ait été Byzantine, issue de la puissante famille des Asanès apparentée à la dynastie impériale. La graphie de leur patronyme était fluctuante : c'est comme « [Paolo] Buzardo » que Posculo, p. 390, et n. 101, évoque l'aîné des frères, et c'est également ainsi qu'ils sont connus dans G. Badoer, *Il Libro dei conti,* entre 1436 et 1440 (« Polo Buzardo », « Troilo Buzardo »). Voir les références dans T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 189, n. 166. Installé à Constantinople vers 1400 après avoir longtemps résidé à Tana en mer Noire, leur père Tommaso était issu d'une famille de Crémone qui avait émigré à Venise vers 1350/1360.

115. Ce *loco Miliandri* dont Leonardo souligne l'importance stratégique est le Myriandrion, la partie centrale de la muraille, aussi appelée Mésoteichion. Son nom (« de dix mille hommes ») apparaît particulièrement ironique en cette circonstance : il provient de celui de la Porte de Myriandros ou de Polyandros (entre la Porte de la Source et la Porte Saint-Romain), plus couramment nommée à cette époque Porte de Résion ou de Région et correspondant à l'actuelle Yenimevlevihanekapı. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 277-279 ; N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 106-110.

116. Héros romain, défenseur de Rome face aux Étrusques en 507 av. J.-C. : il est l'un des combattants (au nombre de trois comme les frères Bocchiardi) qui défendent le pont Sublicius, unique accès à la ville, comme le mur éventré ouvre ici à la voie vers l'intérieur de Constantinople.

Théodore Karystènos [117], un Grec âgé mais robuste, très expert à l'arc, et Théophile, Grec de la noble famille des Paléologues [118], érudit lettré, tous deux catholiques, avec Johann [119], un Allemand ingénieux, réparèrent et protégèrent la Kaligaria [120] qui avait été ébranlée. Catarino Contarini [121], très célèbre parmi les Vénitiens, capitaine de la Porte Dorée et de la tour adjacente [122] jusqu'à l'embouchure de la mer, combattit l'ennemi en soutenant courageusement la pression. Les autres Grecs, se distribuant les postes de combat, déployèrent l'armée tout autour de la Ville, sur mer et sur terre. La garde du palais impérial [123] fut confiée à Girolamo Minotto, baile * des Vénitiens [124].

Le cardinal [125], ne manquant aucun conseil, assurait la défense du quartier de Saint-Démétrios, près de la mer [126] ; le consul des Catalans [127] protégeait la tour devant l'hippodrome en direction de l'Orient [128]. *Kyr*

117. Théodore Karystènos *(Charistino)* avait servi Jean VIII, notamment comme ambassadeur auprès de divers pouvoirs occidentaux, et pris part au concile de Florence. Son adresse à l'arc avait également fait l'admiration, dix ans auparavant, d'Olivier de La Marche, lorsque Théodore avait été trouver le duc de Bourgogne Philippe le Bon à Chalon-sur-Saône en juillet 1443 : ce « chevalier embassadeur estoit tenu l'ung des adrois archiers, à leur maniere, qui fut en toute Grece ; et, pour appreuve, je le veiz courir à cheval, et en courant bander son arc et mectre sa barbe en sa bouche, pour le doubte de la corde, et tirer derriere luy plusieurs fleiches, qui estoit chose moult nouvelle, à la façon de pardeçà » (*Mémoires d'Olivier de La Marche*, p. 288).
118. Voir *supra*, p. 692, n. 33.
119. Il s'agit de Johann Grant, mentionné plus haut : voir *supra* p. 699.
120. Sur la Porte Kaligaria, voir *supra* p. 697, n. 58.
121. Pour Catarino Contarini et sa défense de la Porte Dorée jusqu'à la mer de Marmara, voir Posculo, p. 368, n. 44.
122. Le texte n'est pas sûr ici, et le mot « tour » pourrait être au pluriel. Il pourrait s'agir de la citadelle de la Porte Dorée.
123. Probablement le Palais du Porphyrogénète, voisin de la Porte du Xylokerkos ou *Kerkoporta*.
124. Voir sa biographie, p. 1307-1308.
125. Isidore de Kiev.
126. Il s'agit de la zone nord-est de la ville, appelée par les Latins « angle de Saint-Démétrios » *(angulus Sancti Demetrii)*, par référence au Mégadémétrios, église dédiée à ce saint qui donnait aussi son nom à la Porte Saint-Démétrios (ou Porte Sainte-Barbara).
127. Leonardo ne donne pas l'identité de ce consul des Catalans. Il ne s'agissait pas d'un prétendu Pere Julià, comme on le lit encore dans A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXII et LXXXVII et M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 157-158, qui notent que le nom n'est mentionné que par Makarios Mélissènos dans son Pseudo-Sphrantzès (voir p. 1179), mais envisagent néanmoins que ce dernier ait pu le trouver dans la documentation napolitaine. En réalité, le consul des Catalans en poste alors, attesté par la documentation archivistique, était un marchand de Gérone nommé Joan de la Via : C. Marinescu, *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon*, p. 254 et 256 ; D. Duran i Duelt, « Monarquia, Consellers i Mercaders », p. 49.
128. Le consul catalan avait en charge la défense de la zone s'étendant à l'est d'une tour située sur la muraille maritime sud, ce qui correspond à la zone du palais du Boukoléôn et au port Sophien, qui était fortifié. La tour voisine de l'hippodrome pourrait être le Boukinon ou Bykanon, une tour de

Luc veillait à la protection et à la défense du port et de toute la zone maritime [129]. Les Génois Girolamo Italiano [130] et Leonardo di Langasco [131], avec de nombreux compagnons, surveillaient la Porte de Bois et les tours dites d'Anémas, réparées grâce aux subsides du cardinal [132].

Les prêtres et les moines montaient la garde pour le salut de leur patrie, placés un peu partout sur les murailles. Gabriele Trevisan [133], noble vénitien, capitaine des galères légères, se battait très vaillamment entre la Porte des Kynègoi et la tour du Phare avec quatre cents valeureux Vénitiens [134] ; tandis que de la tour du Phare jusqu'à la Porte Basilikè, c'est-à-dire Impériale [135], les frères Lodovico et Antonio Bembo [136], hommes de très grand courage, assuraient hardiment la défense avec cent cinquante Vénitiens.

Quant au capitaine des grosses galères, A[lvise] Diedo, avec ceux qui restaient, il gardait, craintif, davantage ses trirèmes que le port [137]. Les navires armés <turcs> invitaient continuellement à la guerre au son des

---

garde à l'entrée du port Sophien. Voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 231-234 et 236-237 (pour le Boukinon).

129. Comme le confirment Doukas, Posculo et Barbaro, le grand duc* Luc Notaras défendait la zone longeant la Corne d'Or, qui est appelée ici simplement le port.

130. Le 17 novembre 1453, à Chio, un certain Adamo Cattaneo reconnaissait devoir à Girolamo Italiano, présent, 45 ducats d'or que Girolamo avait payés à Péra pour son rachat : A. Roccatagliata, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 42, p. 66-68.

131. Ce Leonardo di Langasco sert de témoin pour un acte instrumenté à Péra par Lorenzo Calvi le 3 février 1453 : A Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene.* I*, Pera*, doc. 29, p. 99-100.

132. La Porte de Bois *(Xyloporta)*, à la jonction entre la muraille terrestre et la muraille maritime bordant la Corne d'Or. Sur la tour d'Anémas, voisine des Blachernes, voir R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 172-173.

133. Fréquemment mentionné par Barbaro, Gabriele Trevisan de feu Nicolò était arrivé en octobre précédent à Constantinople depuis Tana avec ses deux galères subtiles. Posculo, p. 370, se montre nettement moins admiratif de son courage que Leonardo.

134. La Porte des Kynègoi (*porta Chinigo*) ou du Kynègion était proche des Blachernes, à l'est de la Porte des Blachernes et à l'ouest de la Porte Impériale. La tour du Phare donnait son nom au quartier environnant (τοποθεσία τοῦ Φανάρι), qui deviendra le quartier du Phanar (en turc Fener) à l'époque ottomane.

135. Sur la Porte Impériale, voir supra p. 151, n. 194.

136. Les frères Lodovico (ou Alvise) et Antonio Bembo, fils de Benatino, se révélèrent après la catastrophe créditeurs de Luc Notaras pour la somme de 2 200 ducats. Ils obtinrent du Sénat vénitien de se rembourser sur la fortune vénitienne du défunt grand duc*. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 182-184 et p. 199-200.

137. Alvise (ou Lodovico) Diedo (v. 1408-1463), fils de Marco (certaines éditions portent *Andreas* au lieu d'*Alvisius*, parce que les manuscrits sur lesquelles elles reposent ne devaient porter que l'initiale A). Précédemment gouverneur (comte) de Traù (Trogir) en Dalmatie (1449-1451) et sénateur (1452). Élu en mai 1452 capitaine des galères de Romanie*, il arriva à Constantinople en décembre, de retour de Tana, alors que la menace du siège se précisait et, bien que finalement placé à la tête de la flotte constantinopolitaine, il s'opposa d'abord à la décision d'employer les galères à la

buccins et des hurlements. Démétrios Paléologue, le beau-père [138], et Nicolas Goudélès, son gendre, les gouverneurs, étaient tenus en réserve avec de nombreux hommes armés, prêts à parcourir la Ville pour venir à la rescousse [139].

Les combattants, aussi bien les chefs que les recrues, ayant été ainsi placés, on attendait l'assaut général d'un Mars déterminé. Bien souvent, les Grecs terrifiés délaissaient délibérément leur poste, tantôt pour cultiver leurs champs ou leurs vignes, tantôt pour s'abandonner aux plaisirs. Certains prétextaient le souci de leurs affaires familiales, même ceux qui semblaient sérieux ; d'autres accusaient la disette, qui les forçait à travailler pour faire du profit. Et les absents que je saisissais, leur faisant valoir que le danger n'était pas seulement le leur, mais celui de tous les chrétiens, me répondaient : « Qu'avons-nous à faire de la forteresse, si notre maison doit supporter la pénurie ? » Ainsi, c'était une grande affaire que de les ramener à la garde des murailles. L'ennemi comprenant donc bien qu'il y avait peu de combattants, devenu plus audacieux, retirait du mur démoli avec des crochets les pots que les nôtres avaient placés sur les avant-murs. Et lorsque, semblablement, ils retiraient à l'extérieur grâce à des filets,

---

défense de la ville (voir Barbaro, *Giornale dell'assedio*, p. 5-6), ce qui concorde avec la défiance que lui prête Leonardo. Réfugié à Péra avec sa galère au moment de la chute, il put rejoindre Venise début juillet et poursuivit par la suite une carrière publique comme sénateur, podestat * de Vicence (1456-1457) et comte de Zara (1462-1463). C'est à tort que des sources tardives mentionnent néanmoins sa captivité et celle de son fils Vittore aux mains des Turcs. Sa participation – pourtant réticente – au siège de Constantinople est commémorée sur sa superbe dalle funéraire dans l'église San Giovanni e Paolo à Venise. Voir F. Rossi, « Diedo, Alvise » ; P. Fortini Brown, *Venice and Antiquity*, p. 236-237 et 328. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 402, note qu'une partie de la tradition manuscrite a amendé la remarque peu flatteuse de Leonardo sur le comportement du capitaine vénitien.

138. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 402, et p. 446, n. 50, a été trompé sur l'identité des deux personnages par la version du Pseudo-Sphrantzès, qui, plagiant Leonardo, en a fait « Démétrios Cantacuzène et son gendre Nicéphore Paléologue » (voir Pseudo-Sphrantzès, p. 1184). Démétrios Paléologue ne peut être le premier *mésazôn* * Démétrios Paléologue Cantacuzène, mort en 1450. Il s'agit plutôt de Démétrios Paléologue Métochitès (T. Ganchou, « Le mésazon Démétrius Paléologue Cantacuzène », p. 267-270 et 262 ; *PLP*, nº 17981). Il avait sensiblement le même âge que Nicolas Goudélès, né vers 1390-1400, qui doit donc être son beau-frère plutôt que son gendre : le mot grec *gambros* peut signifier l'un comme l'autre. Leonardo, entendant Goudélès qualifié de *gambros* de Paléologue, peut en avoir déduit qu'il s'agissait de son gendre. En tout cas l'épouse de Nicolas Goudélès avait bien droit au patronyme Paléologue : veuve, elle apparaît dans un manuscrit comme la moniale Théodoulè Palaiologina Goudélina (T. Ganchou, « L'ultime testament de Géôrgios Goudélès », p. 280, n. 8).

139. Leonardo identifie correctement Démétrios Paléologue [Métochitès] et Nicolas Goudélès comme les deux gouverneurs *(praesidentes)* de Constantinople : sur l'interprétation de ce passage, voir S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil*, p. 140, n. 422. Pour la biographie de Nicolas Goudélès, voir p. 1299-1300.

pour notre honte, l'énorme boulet, retombé dans le fossé, que cette grosse bombarde avait lancé contre le mur, ils le projetaient à nouveau. Mais où étaient les gardes, les soldats dispersés çà et là, les boulets, pour les empêcher et les rejeter ? Ô quel mauvais présage ! Qu'en sera-t-il, dis-je, lorsque l'armée fera irruption telle le torrent du Tigre ?

L'ordre fut ensuite donné de distribuer équitablement du pain à chaque famille, afin qu'ils ne s'éloignent pas des remparts à cause de ce souci, qui leur servait d'excuse, afin que le peuple ne craigne pas plus la faim que le glaive ; certains, avides de sang humain, préparaient la famine, soit en cachant du blé, soit en augmentant son prix. Ce n'est pourtant pas cette iniquité qui fut la cause du malheur, mais le mépris de l'ordre. L'empereur n'avait aucune sévérité et ceux qui refusaient d'obéir n'étaient réprimés ni par le fouet ni par le glaive. C'est pourquoi quiconque se laissait emporter par ses désirs [140] pouvait adoucir l'esprit irrité de l'empereur par de belles paroles qui convenaient à sa nature : trompé de façon honteuse par les siens, cet homme bon préférait dissimuler les injustices.

Entre-temps, le capitaine général Giovanni Giustiniani, sur qui reposait tout l'espoir, sentit grâce à la déclaration du Turc que l'assaut serait bientôt donné ; il fit réparer en toute hâte les murailles que les machines avaient détruites et il demanda à *kyr* Luc, grand duc* impérial, de lui donner des bombardes appartenant à la Ville pour les placer contre l'ennemi. *Kyr* Luc refusa de façon orgueilleuse ; le capitaine lui répondit : « Qui me retient, ô traître, de te tuer avec mon épée ? » Indigné par l'insulte, et surtout parce qu'il avait été blâmé par un Latin, *kyr* Luc se plia par la suite sans trop d'application aux nécessités de la guerre : les Grecs supportaient déjà secrètement très mal que la gloire de sauver la cité soit accordée aux Latins [141]. Mais le capitaine Giovanni, sur les conseils du commandant Maurizio Cattaneo, de Giovanni del Carretto, de Paolo Bocchiardi, de Giovanni Fornari, de Tommaso Salvago, de Lodisio Gattilusio, de Giovanni le Dalmate [142] et d'autres alliés grecs, réorganisa le front et les

140. Nous corrigeons *voluptatibus* en *voluntatibus*.

141. Ce jugement prêté par Leonardo aux Grecs, et en particulier à Notaras, selon lequel les Byzantins auraient mal supporté de devoir le salut de leur ville aux Latins rejoint l'interprétation actuelle de la fameuse phrase que Doukas attribue au grand duc*, elle aussi lancée sous le coup de l'exaspération : « Plutôt voir au milieu de cette Ville le turban turc que la couronne latine ! ». Voir Doukas, p. 140.

142. De cette liste, seuls ont déjà été cités par Leonardo les célèbres Maurizio Cattaneo et Paolo Bocchiardi. Ce n'est pas le cas des autres, et l'identité de trois d'entre eux est problématique. En

remparts. Le Turc louait sa prévoyance : « Combien je voudrais, dit-il, avoir comme général auprès de moi cet honorable Giovanni ! » Et en effet, il chercha à le corrompre par de grands présents et beaucoup d'or, mais ne put jamais infléchir son esprit.

Nous eûmes alors la tâche ardue de protéger le fossé et l'avant-mur, ce qui fut toujours contraire à ma pensée, moi qui conseillais d'abord de ne jamais abandonner dans la fuite les murs hauts qui, s'ils se trouvaient, à cause d'intempéries ou de négligences, percés ou dépourvus de créneaux, dès le début des préparatifs de guerre, auraient pu être réparés, et devaient être réparés et protégés, de telle sorte que, non désertés, ils constituassent un lieu de secours pour le salut de la Ville. Mais que dire ? En accuserai-je le prince, que je respecte toujours avec le plus profond honneur, et dont j'ai compris la foi envers l'Église romaine – à moins qu'il ne fût vaincu par sa pusillanimité – ; ou plutôt ceux qui, par leurs charges, auraient dû réparer les murs ? Ô ceux dont les âmes sont peut-être damnées, Manuel Iagaris [143], il y a peu un indigent, et Néophyte, hiéromoine de Rhodes [144], pillards, si j'ose dire, et non gardiens de l'État, qui se prétendent tuteurs de l'État, ils dépensaient pour leurs propres besoins les biens laissés par des vieillards intestats et qui devaient être assignés à la réparation des

effet, si l'abondante documentation archivistique génoise, publiée comme inédite, confirme que les noms de famille del Carretto, Salvago, Fornari sont alors bien connus à Péra, les prénoms donnés ici ne correspondent pas. Ainsi le seul del Carretto connu pour avoir été présent en 1452/53 ne se prénommait pas Giovanni mais Vincenzo, tandis que, si les Salvago étaient nombreux alors dans la colonie génoise, aucun ne s'appelait Tommaso. Inversement, si on ne trouve pas de Giovanni Fornari sur les rives du Bosphore, on connaît bien un Tommaso Fornari. Est-ce un simple problème d'inversion des prénoms, ou ces prénoms n'étaient-ils évoqués dans les manuscrits que par leur initiale, comme dans les cas de *(F)lectanela* et de *(P)lordano* ? Lodisio Gattilusio était de son nom complet Lodisio Gattilusio della Porta, non un membre de la dynastie génoise qui régnait alors sur Mytilène, mais simplement agrégé à cette famille depuis peu (entre 1448 et 1451), du fait de son père Nicolò della Porta. Quant à Giovanni le Dalmate *(Joannis Illyrici)*, que Leonardo de Chio cite plus loin sous le patronyme Schiavo – qui peut également signifier « l'Esclavon », c'est-à-dire le Dalmate –, il est inconnu par ailleurs.

143. *Manuelis Giagari*. Pour le personnage et sa famille, sa veuve Euphrosynè et sa fille Philippa, voir l'introduction du document du 20 juin 1457, p. 847-849, et *PLP*, nº 92054. Il est difficile de souscrire à l'accusation dont l'accable Leonardo de Chio d'avoir détourné peu avant le siège une partie de l'argent destiné à la réparation des murailles de la Ville, car une inscription à son nom, présente sur ces mêmes murailles, milite au contraire en faveur de l'efficacité de son action : R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 273 (photographie de cette inscription dans le catalogue de l'exposition *De Byzance à Istanbul. Un port pour deux continents*, doc. 9, p. 169).

144. Ce Néophyte hiéromoine, sur lequel voir *supra*, p. 693, est également évoqué par Sphrantzès, *Cronaca*, XXXIII, 5, p. 120[22], et il s'agit sans doute du même personnage que l'homonyme mis en scène par Doukas, p. 137-138.

murs. Ils laissèrent aux Turcs un trésor, le premier, de près de vingt mille florins, le second [145], moine de trahison, de soixante-dix mille, après les avoir cachés dans une urne. C'est pourquoi la Ville périt dans cette tempête à cause de l'incurie de ces pillards. Mais comme toutes les actions stupides des Grecs sont à critiquer, il n'est pas étonnant que cette grande et illustre muraille, fondée par de saints empereurs, protectrice de l'État, ait été laissée en pâture aux pillards. Et ensuite, lorsqu'ils voulurent, trop tard, réparer, il leur manqua deux choses : l'argent et le temps. Ils auraient pu, s'ils avaient eu le projet de faire la guerre, extorquer ces deux choses, de façon plus ou moins opportune. Mais la stupidité innée ne se soucie pas du lendemain.

Ils placèrent donc tout leur espoir dans les fossés et l'avant-mur, et une fois ceux-ci perdus, les hommes entassés contre les murailles les plus hautes, auparavant désertées, ne purent rien faire. Les Hébreux furent plus prudents, qui, ayant perdu un mur, se rassemblèrent ensuite sur un deuxième, puis sur le troisième, lorsque Vespasien puis Titus les assiégèrent pendant quatre ans [146].

À ce moment, provenant des campements et rapportée par les espions, arriva la rumeur selon laquelle quelques trirèmes et navires avaient été envoyés d'Italie en secours, et que Jean, appelé communément le Blanc [147], commandant de l'armée hongroise, s'approchait du Danube pour attaquer le Turc ; irritée par cela, l'armée se divisa. Pourquoi, disent-ils, l'armée <ottomane> se met-elle en danger par une telle attente ? Sur le point de combattre en vain contre les murailles, les Turcs criaient contre leur roi. En effet, bien qu'étant beaucoup plus nombreux, bien que couvrant la Ville d'innombrables flèches, ces insensés hésitaient à assaillir les murailles et doutaient de leur victoire.

Halil Paşa, baron et conseiller le plus ancien du roi, puissant par sa gravité, sa sagesse et son expérience de la guerre, favorable aux chrétiens, avait en effet toujours cherché à dissuader le roi de s'en prendre à la ville de Constantinople, arguant qu'elle était inexpugnable, à cause de la force du lieu, de sa fertilité et de sa défense pourvue non tant par les Grecs que par les Latins, que cette Ville avait supporté pendant de nombreuses années

145. Nous supposons *secundus* au lieu de *servus* donné par l'édition.
146. Allusion au siège de Jérusalem commencé par l'empereur romain Vespasien en 67 et terminé par son fils Titus en 70 ap. J.-C.
147. Jean Hunyadi, régent de Hongrie (1441-1456). Voir sa biographie, p. 1302-1303.

les assauts de son père et de ses ancêtres, et, bien plus, que tous les rois et princes chrétiens, exaspérés par cette injure, seraient d'autant plus facilement incités à la protéger. « Roi, dit-il, donne donc la paix aux tiens ; ne permets pas que, côte à côte, les Génois et les Vénitiens, qui t'ont toujours aidé, deviennent tes ennemis et excitent la colère des chrétiens contre ton peuple. Ta puissance est immense, tu la rendras plus grande encore par la paix et non par la guerre. La fin de la guerre peut en effet être changeante : l'adversité l'accompagne plus souvent que la prospérité. »

Zaganos[148], plus jeune, baron et deuxième conseiller[149], hostile aux chrétiens et, alors, surtout adversaire de Halil Paşa, persuada le roi que sa puissance était très grande, que personne ne pouvait rien contre elle et qu'il fallait faire la guerre contre les Grecs dont la puissance était réduite : les Grecs étaient semblables à leurs murs ébranlés par les machines, ils n'avaient, au contraire, pas la puissance d'une armée nombreuse, et ils étaient déjà brisés par un long harcèlement ; s'ils n'attendaient un secours d'Italie, ils seraient vaincus facilement. Turahan[150], chef de l'armée de Thrace, n'osant pas conforter l'avis de Halil Paşa, encouragea le roi à la guerre. Un eunuque, baron et troisième conseiller, approuva ces paroles[151]. Les plus jeunes chefs de guerre dirent donc : « Ô roi, quel adversaire de notre nation nous inspire de la timidité ? Il convient que notre très invincible roi projette et accomplisse de grandes choses et qu'il rende magnifique chacune de ses actions. » Puis Zaganos, lorsqu'il vit que la majorité était bien disposée, dit : « Fais la guerre, roi. Les dieux aidant, tu conquerras la gloire de la victoire. » Le roi, que ces paroles avaient rendu plus impétueux, dit : « Il faut tenter le sort. Ma puissance n'est-elle pas plus grande que ne le fut celle du Macédonien[152], qui soumit la terre avec une armée plus petite ? Qui, de mon père, de mon grand-père, de mon aïeul, a assiégé cette Ville avec autant de puissance, avec autant de machines que moi ? Zaganos, fixe la date de l'assaut, rassemble l'armée ; encercle Péra, afin qu'elle ne porte pas secours à l'ennemi ; et prends promptement toutes les dispositions concernant les affaires militaires ».

148. Zaganos Paşa. Voir sa biographie, p. 1312-1313.
149. Ce titre traduit exactement celui de second vizir dont était alors revêtu Zaganos.
150. Leonardo, qui n'était évidemment pas présent lors de ce conseil de guerre, y fait intervenir Turahan Bey, vieux chef de guerre ottoman qui était en réalité en campagne en Grèce à cette époque : A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 404.
151. Certainement Hadım Şehabeddin.
152. Alexandre le Grand.

Quand Halil Paşa, le conseiller le plus âgé, comprit que le roi appréciait le conseil de Zaganos, son adversaire, et que l'assaut final était décidé, étant ami de l'empereur, il lui annonça tout cela en cachette par ses messagers les plus fiables : il l'exhorta à ne pas s'effrayer de la folie d'un jeune homme exalté, à ne pas craindre les menaces de ceux qui avaient bien plus peur, à ne pas s'émouvoir de cette multitude incompétente : que les gardes soient vigilants et qu'ils attendent la lutte avec constance ! On portait en effet de nombreuses lettres adressées par Halil Paşa à l'empereur.

Fut alors proclamé dans le camp l'édit selon lequel, le quatrième jour des calendes de mai [153], c'est-à-dire le mardi, après avoir les trois jours précédents allumé des lampes en l'honneur de Dieu, après l'avoir invoqué et jeûné pendant le jour, tous devaient être prêts au combat pour donner l'attaque générale contre les chrétiens ; d'une voix forte, les hérauts annoncèrent que selon la volonté du roi, la Ville serait livrée au sac des guerriers pendant trois jours. « Le roi prête serment par le Dieu immortel, par les quatre mille prophètes [154], par Mahomet, par l'âme de son père, par ses enfants, et par l'épée qu'il ceint, qu'il donnera librement aux combattants tout butin, toute personne des deux sexes, et de même tout trésor ou richesse de la Ville ; et il ne violera en aucune façon le serment qu'il a fait. » Ah ! si vous aviez entendu ces voix montant au ciel « Illala, Illala, Machomet Russullala [155] », ce qui veut dire « Dieu est et sera toujours, et Mahomet est son serviteur », assurément vous en auriez été stupéfait ! Et il en fut ainsi : pendant trois jours ils allumèrent des lampes en l'honneur de Dieu, ils jeûnèrent le jour, sans rien manger jusqu'à la nuit. Ils se réjouissaient ensemble, mangeaient les uns avec les autres, se saluant les uns les autres par des embrassades comme s'ils s'apprêtaient à aller en enfer le jour du combat.

Nous, stupéfaits devant une si grande foi, nous priions avec force larmes Dieu d'être propice, en portant, remplis de dévotion, les images sacrées à travers les fortifications et la Ville [156], suivis, pieds nus, par une foule de femmes et d'hommes, nous priions, hélas !, l'affliction au cœur,

153. En fait, le quatrième jour des calendes de juin, c'est-à-dire le mardi 29 mai.
154. D'après un hadith*, le nombre des prophètes serait de 124 000 et non simplement 4 000.
155. Pour *Lâ ilâh ilâ Allâh Muhammadun rasûlu Allâh* : « il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. »
156. Il s'agit des saintes icônes, traditionnellement portées en procession lors des sièges depuis le VII^e^ siècle sur les murailles de Constantinople.

que Dieu ne laisse pas détruire son héritage et qu'il daigne, dans une telle lutte, nous tendre la main à nous, ses fidèles, car Dieu seul, et nul autre, peut combattre pour les chrétiens. C'est pourquoi, plaçant tout notre espoir en Dieu, nous attendions le jour fixé pour l'attaque avec un courage raffermi. L'empereur, devant le sénat* et tous les barons, les capitaines de guerre et les combattants, tint ce discours : « Nobles hommes, illustres chefs militaires, et vous tous, combattants très chrétiens, puisque l'heure du combat approche, nous le voyons, j'ai décidé de vous rassembler en ce lieu, pour que vous compreniez parfaitement que votre constance doit être encore et encore renforcée, étant donné que vous avez toujours combattu glorieusement contre les ennemis du Christ ; désormais, cette patrie et cette Ville, célèbre dans le monde entier, et que l'avide et perfide Turc étrangle depuis cinquante-deux jours [157], est confiée à vos âmes élevées. Ne soyez pas effrayés du fait que les murs sont détruits par les énormes boulets de l'ennemi, parce que toute la puissance tient dans la protection de Dieu, dans vos bras dressés et dans vos épées brandies contre l'ennemi. Je sais que cette multitude inculte, selon son habitude, marchera sur nous en poussant de grands cris et en lançant de loin d'innombrables flèches ; ce ne sont pas nos personnes, que je vois déjà vaillamment armées, mais nos murs, nos cuirasses et nos boucliers qu'ils vont attaquer. Ne soyez donc pas comme les chevaux que les Carthaginois, lorsqu'ils combattaient contre les Romains, ont voulu effrayer par la vision terrifiante des éléphants, ne soyez pas stupéfaits, dans cette bataille, par leurs cris, ne fuyez pas, mais plutôt résistez comme Hercule avec un courage plus ferme. Les bêtes fuient devant d'autres bêtes, mais vous qui êtes des hommes courageux, vous soutiendrez virilement la lutte face à ces bêtes, semblables à des sangliers sauvages, et vous planterez dans leurs corps vos lances et vos épées pour qu'elles comprennent qu'elles font la guerre non à des animaux, mais à ceux qui les domptent. Vous savez bien que cet ennemi impie et perfide a troublé de façon injuste notre paix, qu'il a violé les serments et les traités conclus entre nous, qu'il a tué nos paysans au moment des récoltes, qu'il a dévasté la campagne, qu'il a édifié un fort sur la Propontide comme pour dévorer les chrétiens, qu'il a encerclé Galata tout en simulant la paix. Il menace à présent de prendre la

157. L'armée turque était effectivement arrivée sous les murs de Constantinople le 6 avril, 52 jours avant ce discours que l'empereur aurait prononcé la veille de l'assaut final.

ville de Constantin le Grand, votre patrie, secours des chrétiens en fuite, abri de tous les Grecs, et de profaner les temples sacrés de Dieu en y installant ses écuries. Ô mes barons, ô frères, ô fils, prenez soin de défendre l'honneur éternel des chrétiens ! Et vous, Génois, hommes illustres pour votre grand cœur, qui avez triomphé en d'innombrables victoires, qui avez toujours protégé cette Ville comme votre mère dans de nombreux combats contre les Turcs, agissez donc, montrez vaillamment votre force et votre courage contre eux. Ô Vénitiens, hommes très puissants, dont le glaive a très souvent répandu le sang des Turcs, vous qui, de nos jours, avec Pietro Loredan [158], l'excellent préfet de votre flotte, avez envoyé aux enfers tant de galères, tant d'âmes infidèles, et qui avez honoré de vos grands et savants hommes cette Ville comme si elle était la vôtre, maintenant exaltez bien haut vos cœurs à la lutte. Et vous, combattants, montrez-vous obéissants envers vos chefs, comprenez que ceci est le jour de votre gloire : si vous y perdez une goutte de sang, c'est pour vous préparer la couronne du martyr et la gloire éternelle. »

Une fois le discours fini, toute l'assemblée des chrétiens promit de garder un courage ferme. L'empereur reprit : « Soyez donc tous prêts courageusement à l'action au matin, où, avec l'aide de Dieu, comme nous l'espérons, nous obtiendrons la victoire. » Alors confortés, tandis qu'auparavant ils se détournaient de la guerre par peur, renforcés dans leur courage, laissant derrière eux les affaires privées, les Grecs se rallièrent fermement et vivement à la lutte pour le salut commun ; et chacun se rangeant sous le rempart [159] avec ses capitaines, ses chefs, ses tribuns, ses centurions, ses décurions, la nuit qui précédait le combat, les portes de la Ville ayant été fermées pour que personne ne revienne en arrière, ils passèrent la nuit à veiller sur l'avant-mur. Ils entendirent pendant ce temps qu'on préparait les machines, qu'on déplaçait les chars munis de tours, qu'on approchait les échelles roulantes de l'avant-mur. On disposa

158. Le texte édité donne : *per Plordanum excellentissimum classis nostrae praefectum*. Il faut comprendre en réalité *classis vestrae praefectum*, soit un commandant en chef de la flotte vénitienne, et non byzantine, ce qui permet d'identifier du même coup ce mystérieux *Plordanum*. Comme pour *Franciscus Lecanella* → *F. Lecanella* → *Flec(t)anella*, le manuscrit devait porter *P. Lordanum*, c'est-à-dire *Petrus Lordanus* pour Pietro Loredan, le capitaine général du golfe vainqueur de la bataille navale de Gallipoli, où fut détruite la flotte de Mehmed Ier exactement 37 ans plus tôt, le 29 mai 1416 (voir Barbaro, p. 480, n. 111).

159. Comme on l'a vu plus haut, Leonardo ne considère comme vrai rempart que le second mur, et non l'avant-mur sur lequel se tient la défense.

ensuite la flotte, de façon à ce qu'elle entoure le port et la Ville. Un pont est mis en place près du rivage de la ville ; toutes les machines sont aussitôt préparées, les moins robustes et moins compétents étant de poste de nuit, afin que, lorsque la lumière viendra, les soldats les plus vaillants soient plus frais.

L'attaque commence : les nôtres résistent très vaillamment, ils repoussent l'ennemi grâce aux machines et aux arbalètes, et des deux côtés un nombre égal d'hommes est tué. Quand la nuit ténébreuse laisse place à la lumière du jour, la victoire est de notre côté ; mais lorsque les astres paraissent et que Lucifer devance dans sa course le lever de Phœbus [160], les sonneries des trompettes de toutes parts, le vacarme des tambours, les cris lancés très haut « Illala, Illala » pour appeler Mars firent surgir l'armée massée tout autour.

En une heure, toute la Ville est assaillie, par terre et par mer. Ils se mettent à faire tonner leurs bombardes, ils obscurcissent le ciel de leurs jets de flèches. Contre les nôtres, ils envoient des projectiles pernicieux, ils tirent en masse avec leurs catapultes. L'armée est brisée de façon horrible par la résistance chrétienne. Des cris s'élèvent dans le ciel, les étendards sont déployés avec plus de vigueur. Ô bêtes monstrueuses ! L'armée se déverse, grâce à leur audace incommensurable, ils osent pénétrer dans l'avant-mur. Les Turcs, frappés par des pierres, tombent ; beaucoup succombent, morts, et, se marchant les uns sur les autres, tentent de grimper sur les murailles en ruine. Ils sont certes repoussés énergiquement par les nôtres, mais, blessés, beaucoup des nôtres quittent le combat. Le capitaine Giovanni [161] est là, sont là aussi les autres chefs sur leurs parties de fortifications, les capitaines de la Ville désignés à cette tâche viennent à leur secours. « Allons, dit l'empereur, hommes courageux ! l'armée ennemie se relâche, déjà la couronne de la victoire nous est donnée à coup sûr. Dieu est avec nous, combattez avec fermeté ! » À ce moment – hélas ! destin funeste de la Ville ! –, Giovanni Giustiniani est atteint par une flèche sous l'aisselle [162], et bientôt, jeune et encore inexpert [163], effrayé par

160. C'est-à-dire lorsque Vénus, l'étoile du matin, est visible peu avant le lever du soleil.
161. Giovanni Giustiniani Longo.
162. Parce qu'ils parlent tous deux d'une blessure infligée à Longo au bras par une balle de plomb, Doukas, p. 158 et Posculo, p. 722, offrent un témoignage plus crédible.
163. Si le passé de piraterie assez chargé du personnage rend l'appréciation concernant son inexpérience toute relative, il est établi en revanche qu'il n'avait que trente-cinq ans au moment de sa mort. Voir sa biographie, p. 1298-1299.

l'effusion de sang et ébranlé à l'idée de perdre la vie, il se retire du front pour chercher un médecin en cachette, de peur que les combattants, qui ignorent sa blessure, ne perdent courage. Mais s'il avait choisi quelqu'un pour le remplacer, la patrie aurait été sauvée.

Pendant ce temps, les Turcs livrent une lutte ardente. L'empereur, lorsqu'il voit que le capitaine manque, demande partout en gémissant où il est allé. Les nôtres, se voyant sans chef, commencent à reculer. Les Turcs prennent courage, les nôtres sont frappés de terreur. Tous ont le profond désir de savoir ce qui s'était passé dans cette épreuve périlleuse. Cela fut omis par la négligence des chefs, qui devaient annoncer ce qui se passait, aussi bien les événements bons que mauvais. Cette dure lutte inspirait de la peur à ceux qui, dans un grand silence, restaient au loin. Les nôtres sont très fatigués et, devant la pression de l'ennemi, abandonnent pour un moment la muraille de Bakatourès[164] qu'ils avaient réparée. S'en étant aperçus, les Turcs jugent qu'ils pourront passer par l'accès formé grâce au remplissage [du fossé] par ce qui était tombé en ruine. « Il faut entrer », disent-ils et, comme un tourbillon impétueux, ils grimpent tout d'un coup sur les murailles, plantent bientôt leur étendard sur les remparts et, remplis de joie, ils crient victoire ; ils combattent l'épée à la main et, autant qu'ils le peuvent, entreprennent de toute leur force d'exterminer les nôtres ou de les soumettre.

Quant à l'empereur malheureux, lorsqu'il vit le capitaine perdre espoir, il s'écria : « Ah, pauvre de moi, la Ville est-elle perdue ? Ô sort infortuné ! Reste là, je t'en prie, capitaine : ta fuite inciterait les autres à fuir. Ta blessure n'est pas mortelle, supporte la douleur et résiste courageusement, comme tu t'y étais engagé. » Mais lui, oubliant le salut de la Ville et sa gloire, montra alors autant de faiblesse qu'il avait auparavant montré de grandeur d'âme. Il aurait dû, en effet, s'il le pouvait, supporter la douleur de sa blessure et, s'il était un homme, ne pas se retirer de lui-même, ou bien, au moins, désigner quelqu'un pour le remplacer.

Le courage de tous ses compagnons s'en trouve brisé, les forces s'émoussent et ils suivent le capitaine dans sa fuite, de peur de mourir. « Donne la clef de la porte[165] à mon écuyer », dit le capitaine ; aussitôt ouverte, tous se hâtent de passer dans une grande confusion. Le capitaine

164. Voir *supra*, p. 700, n. 67.
165. La Porte Saint-Romain.

se réfugie à Péra ; naviguant ensuite vers Chio, il décède, de sa blessure ou de chagrin, sans gloire [166]. Quant à l'empereur, craignant d'être pris par l'ennemi, il déclare : « Quel soldat courageux me transpercera de son épée, pour l'amour de Dieu, afin que ma majesté ne succombe pas des mains d'hommes sournois ? » À ce moment, Théophile Paléologue, catholique, s'écrie : « La Ville est déjà perdue, je ne peux plus vivre [167]. » Soutenant la pression des Turcs et luttant encore un peu, il est coupé en deux d'un coup de hache. De même, le Dalmate Giovanni Schiavo, résistant comme un Hercule, en tue d'abord beaucoup, mais finit sa vie sous le coup d'une épée ennemie. Les nôtres à leur tour, en voulant passer la porte, se tuent dans la bousculade. L'empereur se trouve mêlé à eux, il tombe, se relève, chute à nouveau et c'est écrasé par la foule que le prince de la patrie quitte la vie. Au total, environ huit cents des nôtres, Latins et Grecs, ont péri en se piétinant les uns les autres pour sortir par la porte. Les Turcs, accourant du mur haut, lapident ceux qu'ils peuvent depuis les hauteurs, et le bataillon en formation descendant d'un seul pas de l'avant-mur pousse tous les nôtres à la fuite. Entendant les rumeurs et les récits de désastre des fugitifs, Paolo et Troilo Bocchiardi, Latins, citoyens de la Ville, partent à cheval à la rencontre de l'ennemi avec quelques Grecs et Latins énergiques. Les Turcs, les croyant plus nombreux qu'ils n'étaient, prennent la fuite. Paolo presse son cheval vers un Turc, il le transperce de sa lance et met ainsi les autres en fuite. Mais comme ils étaient assaillis de pierres depuis les hauteurs, il dit à Troilo : « Ah ! la Ville se meurt, et une fois facilement entourés de la multitude de nos ennemis, nous perdrons tout espoir de salut. » Comme il disait cela, saignant à cause d'un coup de hache sur la tête, il s'enfuit avec son frère à Galata [168]. Ô quelle chose étonnante ! quelle stupeur !

166. Si l'on en croit la date portée sur sa pierre tombale, Longo mourut à Chio à peine 15 jours avant que Leonardo n'ait clos la présente lettre (voir le document du 1er septembre 1453, p. 730 et n. 8). Sur les circonstances de sa fuite vers cette île avec sa nef à travers la mer de Marmara, dont les étapes peuvent être reconstituées grâce aux actes du notaire * Lorenzo Calvi embarqué à bord, voir les documents du 31 mai et 29 juillet 1453, p. 509-511 et p. 647-650.

167. Si les dernières paroles que Leonardo prête à Théophile Paléologue se sont diffusées dans la littérature moderne sur la chute, c'est à travers le plagiat qu'en a fait Makarios Mélissènos au XVIe siècle dans son récit, le Pseudo-Sphrantzès (p. 1204). Sa mort pleine de noblesse a même fourni le sujet d'un poème de Constantin Cavafy, composé en 1891 et retravaillé en 1903 : D. Hass, *Le problème religieux dans l'œuvre de Cavafy*, p. 61-70.

168. S'il ne l'a pas totalement inventé, Leonardo dut recueillir ce dialogue entre les frères Bocchiardi de leur bouche même, lorsqu'il se retrouva avec eux à Péra/Galata au cours du mois de juin.

Phœbus n'a pas encore parcouru l'hémisphère terrestre que toute la Ville est déjà occupée, en proie aux païens. Les fantassins accourent rapidement, ils tuent d'un coup d'épée ceux qui résistent, ils massacrent les faibles, les vieillards, les lépreux et les infirmes. À ceux qui se soumettent, ils épargnent la vie. L'admirable temple de Sainte-Sophie, que même celui de Salomon n'égale pas, ces profanes et infidèles y entrent, ils n'ont aucun respect pour les autels ou les images sacrées, mais au contraire, ils les détruisent, crèvent les yeux des saints, lacèrent ou dispersent d'une main sacrilège les reliques des saints. Bien vite, ils s'emparent des vases divins sacrés, ils mettent dans des sacs l'or et l'argent des saints vases et des saintes images. Cris et hurlements sont poussés vers le ciel. Toute personne de tout sexe, tout or, tout bronze, tout ustensile, toute fortune de la Ville est changé en butin. Les écrins sont brisés à la hache, les caisses sont fendues pour leurs trésors ; tant de trésors sont retrouvés, neufs et anciens, qu'il n'y eut jamais de Ville dans les siècles aussi abondamment pourvue, et tous ces trésors cachés parviennent aux mains des ennemis. Ô malheureux et misérables Grecs, qui feigniez la pauvreté, voici que vinrent au jour les trésors que vous aviez refusé de donner pour le secours de la Ville.

Après avoir donc pendant trois jours pillé et dévasté la Ville, ceux qui se sont ainsi enrichis en butin la laissent à la puissance du roi des Turcs. Tous les biens et les prises sont portés aux tentes ; tous attachés par des cordes, les chrétiens sont capturés au nombre de soixante mille. Les croix, jetées au bas des clochers et des murs des temples, sont foulées aux pieds. Les femmes sont violées, les vierges déflorées, les jeunes hommes tachés par l'infamie, les moniales et même celles qui les servaient furent souillées par la luxure. Ô mon Dieu, comme tu sembles irrité, pourquoi as-tu

---

Il n'empêche que son affirmation selon laquelle Paolo et Troilo Bocchiardi réussirent à gagner Péra dès le 29 mai est erronée. Dans une supplique inédite adressée en 1454 au pape Nicolas V, Paolo déclare en effet avoir été fait prisonnier par les Turcs, avec ses frères, lors de la chute de la ville. Il est vrai toutefois qu'ils parvinrent à se racheter en un temps record, puisque les recherches ordonnées par Mehmed II pour mettre la main sur Paolo, telles que les révèle le podestat* Angelo Giovanni Lomellino dans sa lettre du 23 juin, p. 530, eurent lieu à Péra, et non à Constantinople. Dans sa supplique, Paolo raconte que, alors qu'il était prisonnier il fit le vœu à Dieu, s'il était libéré, d'accomplir plusieurs pèlerinages, un vœu dont il demandait finalement au pontife de pouvoir l'échanger contre des contributions à la libération d'autres captifs, ce qui lui fut accordé. Lui et ses frères après lui – car Paolo mourut dès 1456, peut-être des suites de la blessure à la tête dont parle Leonardo – tinrent parole. Pour le rôle qu'ils jouèrent dans de nombreux rachats de prisonniers, voir par exemple les documents des 8 octobre 1453 et 20 juin 1457, p. 742, n. 5 et p. 848.

détourné sans aucune pitié ta face de tes fidèles ? Que dire ? Me tairai-je ou bien raconterai-je les injures faites à notre Sauveur et aux saintes images ? Épargne-moi, Seigneur, si je relate un crime si horrible. Ô confusion des chrétiens, s'ils tardent à venger les injures faites au Christ notre Dieu ! Les Turcs jettent à terre les images sacrées de Dieu et des saints ; sur elles, ils accomplissent des actes, non seulement d'ivresse, mais encore de luxure. Ils promènent ensuite, par dérision, le crucifix, précédé de tambourins, à travers le camp ; par des crachats, des blasphèmes, des injures, ils le crucifient à nouveau processionnellement, et posant au-dessus le bonnet turc qu'ils appellent *zarchula*[169], ils crient en se moquant : « Voici le Dieu des chrétiens. » Ô la patience de Dieu ! Tu serais justement irrité, bon Jésus, toi qui souffres en t'indignant toutes ces injures à cause de nos péchés.

Ayant obtenu la victoire, les Turcs la célèbrent par des bacchanales et des jours de fêtes, tandis que leur roi, qu'elle rendit peut-être plus ivre, voulut mélanger à son vin du sang humain. Ayant appelé à lui *kyr* Luc et les autres barons conseillers, il leur reproche de ne pas avoir conseillé à l'empereur de demander la paix ou bien de livrer la Ville à son pouvoir ; kyr Luc, qui cherchait à obtenir sa grâce, voulut faire retomber la faute sur les Pérotes et les Vénitiens qui avaient donné armes, soldats et conseil, grâce à quoi l'empereur avait choisi de résister. Comme cet homme misérable, qui désirait toujours obtenir la gloire par des mensonges et la zizanie, voulait échapper aux reproches par ces artifices, il accusa Halil Paşa, le plus ancien et, par sa place et sa sagesse, le premier baron du Turc, très ami des Grecs, qui, par ses nombreuses lettres envoyées à l'empereur, avait détourné ce dernier de chercher la paix et l'avait engagé à rester ferme. Il présenta au roi ces lettres qui avaient été confiées à sa garde. Fortement frappé par celles-ci, le roi décida de démolir et détruire la terre de Péra – je ne sais [ce qui serait advenu] si Dieu ne l'en avait dissuadé. Il ordonna que Halil Paşa soit d'abord enchaîné et gardé dans une tour, puis qu'on le prive de tout son or et de toute sa fortune ; ensuite, qu'on le transfère à Andrinople, et qu'on lui ôte la vie. Toute l'armée pleura et se lamenta sur sa mort.

Mais *kyr* Luc ne réussit pas à échapper à la punition de sa méchanceté : il perdit d'abord deux de ses fils les plus âgés à la guerre ; un autre, encore

169. Chapeau blanc porté par les janissaires.

jeune, fut destiné aux plaisirs royaux, et ce troisième fils mourut sous ses yeux, tandis que lui-même fut décapité avec les autres barons. De même, <le Turc> ordonna de tuer par le glaive le baile * des Vénitiens, avec d'autres nobles distingués, et son fils, ainsi que le consul des Aragonais avec aussi deux des siens [170] ; et même Catarino Contarini, homme d'une grande humanité, aurait été condamné à mort, avec six nobles vénitiens déjà rachetés auparavant, contre toutes les promesses faites, s'ils n'avaient pu se racheter pour sept mille pièces d'or. Les bacchanales s'étant achevées, les Grecs étant emmenés en captivité, sans doute pour ne jamais revoir leur pays, les Turcs eurent la permission de rentrer chez eux.

Ô malheureux et misérables Grecs, qui empêchèrent les Latins de toucher à leurs objets sacrés, de célébrer sur leurs autels, qu'ils ont désormais laissés aux profanes et aux souillures ! Eux qui ont méprisé l'union de la foi, les voici désormais dispersés sans pouvoir se réunir, en punition de leur péché. Pense à tout cela, bienheureux Père, toi qui remplis les fonctions du Christ sur terre et à qui revient de venger de tels outrages faits au Christ et aux fidèles ! Que la piété divine t'émeuve, aie pitié de la chrétienté, qui est tienne, toi qui sais et qui peux, toi dont un simple signe suffit pour faire obtempérer facilement tous les princes chrétiens pour qu'ils vengent les injures faites aux chrétiens. Sache aussi que l'ennemi est emporté d'un tel orgueil qu'il n'hésite pas à dire qu'il va entrer dans l'Adriatique et venir à Rome. Que t'émeuvent donc à nouveau, bienheureux Père, la foi et le siège de Pierre ! Que t'émeuvent le manteau sans couture du Christ, la lance et l'éponge perdus par la guerre [171], les saintes reliques dispersées, les autels sacrés renversés et les temples de Dieu profanés par des ordures !

Mais vois qu'à cette catastrophe une autre tempête est liée : lorsque les Pérotes virent que la Ville était prise, ils se tournèrent comme des fous vers la fuite. Ceux qui n'avaient pas encore pu monter dans les navires furent la proie des fustes turques qui se précipitaient vers le rivage ; les mères sont capturées en laissant leurs enfants, et vice versa [172]. D'autres,

170. On peut comprendre qu'il s'agit de deux nobles catalans ou bien, comme l'a fait C. Marinescu, *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon*, p. 256, que le consul catalan fut exécuté avec deux de ses fils. Angelo Giovanni Lomellino évoque de son côté « cinq ou six autres Catalans », p. 530. Mais Leonardo semble mieux informé : voir p. 950.

171. Trois des reliques de la Passion, qui étaient conservées au palais impérial de Constantinople.

172. Cette fuite éperdue des Pérotes vers l'embarcadère de Péra où ils se firent prendre par les Turcs est aussi rapportée par Angelo Giovanni Lomellino, qui tenta d'y mettre un terme. Voir sa lettre, p. 528.

pris par les flots, sont noyés, les pierres précieuses sont jetées à terre, et ils se pillent les uns les autres sans aucune pitié : ainsi, il est vrai que l'impie fuit, sans être poursuivi par l'ennemi. Que dire ? Ô podestat* de Péra ! ô ton Conseil, égaré et idiot[173] ! Des ambassadeurs, frappés de terreur, furent envoyés par les Pérotes pour offrir les clefs au roi[174]. Ce dernier, comprenant qu'ils étaient impuissants, et s'en réjouissant, les accueille et les accepte comme des esclaves et des alliés. Il institue un Turc comme gouverneur[175], inscrit au fisc les biens de tous les fugitifs et ordonne de détruire les murs et les tours de la cité : ils obtempèrent et, pour avoir la vie sauve, se vendent à lui sans se préoccuper du mandat de Gênes[176]. Et la tour, qui tirait son nom de la croix du Christ qu'elle portait à son sommet, il la rasa jusqu'aux fondations. Ainsi, ceux qui étaient libres et en paix sont désormais esclaves non sans souffrance et ne pourront jamais être délivrés, si ce n'est par toi et à cause de toi, pontife souverain. Nous prions et supplions Dieu de toute notre foi qu'il te pousse à revendiquer leur liberté.

Donné à Chio, le 16e jour d'août 1453.

173. Si Leonardo n'épargne pas ses critiques au podestat* Lomellino, il condamne plus encore le comportement de la Communauté de Péra, incarnée ici par son « Conseil », c'est-à-dire le Conseil des Anciens de la colonie (G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 188, n. 133). En effet, afin de ne point engager dans l'affaire la métropole dont il était l'émanation, le podestat* se tint en retrait des négociations, et l'ambassade chargée de traiter avec Mehmed II de la reddition fut officiellement envoyée au nom de la Communauté.

174. Le récit rétrospectif qu'en a donné l'un des deux ambassadeurs, Babilano Pallavicino, confirme la terreur qui les étreignait alors qu'ils se frayaient un chemin « au milieu des glaives des ennemis » vers le camp ottoman. Voir le document du 26 février 1468, p. 859-860.

175. *constituit Teucrum rectorem* dans le texte. Il faut comprendre ici un *subaşı**. D'après le *defter* d'Istanbul de 1455, il répondrait au nom de Karaca : H. İnalcık, « Ottoman Galata », p. 285.

176. Leonardo, citoyen génois, déplore le fait qu'en négociant avec le sultan sa reddition, la Communauté de Péra avait fait peu de cas de son statut de colonie de la Commune de Gênes et agi de manière autonome, en prétendant disposer de son destin selon la seule volonté de ses habitants. Mais au vu des circonstances, alors qu'après sa victoire contre les Byzantins Mehmed II aurait pu, sur un simple geste, tourner son armée contre Péra et y perpétrer un massacre, la Communauté pérote avait-elle vraiment le choix ?

PIETRO CAMPOFREGOSO

Lettre à Galeazzo Giustiniani Longo [1]

(Gênes, le 1er septembre 1453)

Introduction

Depuis le 6 juillet 1453, le doge de Gênes Pietro Campofregoso savait que Constantinople, où il avait fortement encouragé Giovanni Giustiniani Longo à se rendre pour en assumer la défense [2], était tombée [3]. Mais ce n'est que le 20 juillet suivant que lui parvinrent enfin, toujours depuis Venise, les premières nouvelles concernant le sort de son beau-frère : Giovanni était parvenu à s'échapper du port de Constantinople avec sa nef le soir de la prise de la ville, de concert avec des navires vénitiens et candiotes, et à gagner sans encombre son île natale de Chio, le 10 juin suivant [4]. Aux officiers de la *Riviera* occidentale auxquels il faisait part de ces informations, le doge ne faisait cependant aucune allusion à la blessure qui avait frappé Giovanni le 29 mai 1453 au matin. Pourtant il n'est pas douteux que le Vénitien Nicolò Mocenigo, débarqué à Venise en provenance de Constantinople le 14 juillet, était à l'origine de ces nouvelles et qu'il l'avait évoquée devant l'anonyme qui recueillit son témoignage et le

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Pour l'implication du doge Pietro Campofregoso dans la décision de Giovanni Giustiniani Longo d'assumer la défense de Constantinople, ainsi que pour leur lien de parenté, voir la biographie de ce dernier, p. 1298-1299.
3. La nouvelle arriva ce jour-là à Gênes en provenance de Venise, par la lettre de Battista di Franchi et Pietro Stella écrite le 29 juin, p. 535-539.
4. Voir la ettre du doge du 29 juillet 1453 aux officiers de la *Riviera* occidentale, p. 650.

transmit aussitôt à Gênes. N'était-ce pas en effet à cette blessure que l'on imputait la prise de Constantinople par les Turcs, le retrait du généralissime ayant aussitôt désorganisé la défense ? Il faut donc en déduire que le 10 juin 1453, lors du débarquement de Giovanni à Chio, cette blessure ne semblait pas de nature à mettre sa vie en danger. Mais le 26 août, l'accostage à Gênes de la *Parmaria* en provenance de Chio apportait au doge deux nouvelles funestes[5]. La première relevait du malheur public : la confirmation définitive, avec la copie des privilèges accordés par le sultan à l'ex-colonie[6], de la reddition sans conditions de Péra, de son incorporation dans l'Empire ottoman et donc de la fin de ses liens avec la mère patrie. La seconde relevait du malheur privé : l'annonce inattendue de la mort de son beau-frère Giovanni Giustiniani Longo, qui avait finalement succombé à Chio des suites de sa blessure. Cette mort était donc survenue entre le 10 juin et le 10 août environ – puisqu'il faut compter avec le temps de navigation entre Chio et Gênes[7]. C'est pourquoi la date fournie sur son trépas par sa pierre tombale de l'église San Domenico de Chio semble congruente, du moins pour le jour et le mois, à savoir le 1er août *(kalend. August.)*[8].

Le doge Pietro Campofregoso fut surpris de ce que la *Parmaria* ne lui ait pas apporté une lettre du frère cadet du défunt, Galeazzo. Non seule-

5. Cette *Parmaria* était la nef de Giovanni Francesco Parmario, qui avait été affrêtée à Gênes en janvier 1453 pour transporter des troupes à Péra (G. Olgiati, « Genovesi alla difesa di Costantinopoli », p. 496), et s'en retournait d'Orient. C'est encore le Florentin Nicolò Soderini qui évoque, à la date du 30 août 1453, « ces nouvelles, chapitres de lettres et lettres qui sont arrivées de Chio, par la nef, d'environ 900 *botti*, de Parmario, qui a accosté le 26e jour d'août, et qui narrent bien des désagréments à propos de Constantinople et Péra, pour les Vénitiens et les Génois et de nombreux chrétiens », et en particulier « la copie des capitulations que le Turc a faits avec les Génois » (N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 493), un document traduit ici p. 516-518.

6. Cette copie avait été jointe par l'ancien podestat * Angelo Giovanni Lomellino à sa propre lettre du 23 juin 1453, voir p. 531.

7. Ajoutons que dans sa lettre au pape datée de Chio du 16 août 1453, Leonardo de Chio le donne déjà pour mort. Voir p. 724.

8. L'inscription, qui n'est plus en place – l'église San Domenico de Chio ayant été convertie en mosquée en 1566, lors de la prise de l'île par les Turcs – est connue par une copie ancienne, éditée entre autres par F. W. Hasluck, « The Latin Monuments of Chios », p. 155. La traduction est la suivante : « Ci-gît Giovanni Giustiniani, homme illustre, patricien génois et mahonais de Chio, lequel, nommé commandant en chef par le sérénissime Constantin, dernier empereur des chrétiens d'Orient lors de la prise de Constantinople par le prince des Turcs Mehmed, est mort d'une blessure reçue en l'an 1453, le 1er août » (voir aussi A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 404-405). La transcription de l'année en revanche pose problème, puisqu'on lit : « M.IIII.V.VIII ». G. Pistarino, *Genovesi d'Oriente*, p. 320-321, n. 71, a postulé que le deuxième V devait être lu X, soit V.X, pour 5 × 10, ce qui donnerait bien 50 + 3 = 53.

ment parce que c'est de lui qu'il eût dû apprendre la fatale nouvelle, mais parce que, en sa qualité d'exécuteur testamentaire de Giovanni [9], Galeazzo aurait dû l'informer des mesures qu'il avait commencé à prendre, à Chio, pour procéder sur les biens du défunt au remboursement de la dot de sa veuve, sa sœur Clemenza [10]. Aussi, dans la lettre émouvante traduite ici, s'il transmet à Galeazzo ses condoléances et l'assure, en termes touchants, de l'affection qu'il portait à son défunt frère, Pietro ne parvient tout de même pas à cacher la stupeur qu'il conçoit de son silence, et laisse percevoir comme une vague inquiétude. Ce sentiment était parfaitement justifié ; cette lettre n'est en effet que la première d'une série de missives qui voient chez Pietro, au fil des mois, succéder l'incompréhension à l'étonnement, puis l'impatience et le ressentiment, jusqu'à la rupture finale, le 5 novembre 1454. En effet, ce jour-là le doge finit par apprendre que, non content de se moquer éperdument de rembourser sa sœur, Galeazzo avait renoncé à sa charge de podestat* de Chio avant le terme fixé pour se lancer à corps perdu dans la piraterie, qui avait fait autrefois les beaux jours de son frère Giovanni, considéré en son temps comme « l'homme le plus dangereux et de plus grande vaillance qui soit sur l'eau salée [11] ». Ayant récupéré la nef de Giovanni, Galeazzo avait également acheté au début de juillet 1454 le baleinier de Battista di Felizzano et Domenico di Novara, celui-là même qui avait participé à l'éclatante bataille navale remportée sur la flotte de Mehmed II sous les murs de Constantinople le 20 avril 1453 [12]. Or, ceci fait, il ne trouva rien de mieux pour les utiliser que de s'en prendre aussitôt à d'autres héros de la chute de Constantinople. C'est ainsi qu'en septembre ou octobre 1454, il arraisonna au large du Cap Malée – visiblement avec la complicité du seigneur vénitien de l'île de Paros – la nef des frères Paolo, Antonio et Troilo Bocchiardi, sur laquelle

9. On sait en effet qu'avant de mourir Giovanni eut le temps de rédiger son testament, qui ne s'est hélas pas conservé. Il est évoqué le 22 juillet 1454 à Chio par le notaire* Bernardo de Ferrariis, qui se contente de dire qu'il l'avait instrumenté « le millésime et le jour contenus dans ce dernier » (pour les références, voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 191, n. 178).
10. Le mariage entre Giovanni Giustiniani Longo et Clemenza Campofregoso n'eut pas de fruit.
11. Selon l'expression de Nicolò Soderini dans une lettre du 25 juillet 1452, soit à la veille du départ de Giovanni pour Constantinople, lorsque l'ambassadeur florentin en poste à Gênes pensait encore pouvoir le faire engager par Florence pour mener une guerre de course inexpiable contre les Vénitiens en Méditerranée (voir N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 477-478 : « il piu pericoloso et di maggiore animo huomo che si truovi in acqua salsa »).
12. Voir en particulier le récit de cette bataille chez Leonardo de Chio, p. 704-705, et Posculo, p. 375-377.

ces derniers, désireux de se refaire après les pertes terribles qu'ils avaient enregistrées lors de la chute de Constantinople, avaient investi à Venise ce qu'il leur restait de fonds [13].

Fonds

Archivio di Stato di Genova, Archivio Segreto, *Litterarum*, reg. 1794, fol. 421^{v}, doc. 1771.

Édition partielle

Olgiati (Giustina), « Genovesi alla difesa di Costantinopoli », *Atti dell'Academia Ligure di Scienze e Lettere* 46 (1989), p. 500.

Bibliographie

Olgiati (Giustina), *Ianuenses/Genovesi. Uomini diversi, nel mondi spersi*, Gênes, 2010, doc. 41, p. 106-107 [14].

Traduction

Duc de Gênes, etc., Au remarquable Galeazzo Giustiniani, désigné pour être notre podestat* de Chio [15]. Nous ne savons quoi vous écrire, du fait que nous n'avons reçu aucune lettre de vous : en effet, ayant à toute heure dans l'esprit la mort de notre beau-frère votre frère [16], et cela non sans une immense tristesse, de même ce n'est pas sans une singulière douleur qu'il nous faut évoquer ses affaires et les vôtres, comme notre lien l'exige. Mais assez parlé de cela, d'autant que [(a)] se le remémorer ne fait qu'augmenter une douleur qui ne peut être soignée par aucun remède. Nous le considérions non comme un beau-frère, mais comme un frère, et vous, ses frères [17],

13. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 222, n. 295.

14. En page 107 figure une belle reproduction de la lettre qui a permis la transcription des passages non compris dans l'édition. Ces passages sont reproduits dans l'apparat critique avec des appels de notes en lettres alphabétiques.

15. L'alliance étroite nouée depuis le milieu des années 1440 entre les Campofregoso, en la personne de Pietro, et Giovanni Giustiniani Longo, avait procuré à ce dernier – à partir du triomphe des Campofregoso sur les Adorno en 1447 – la main de Clemenza Campofregoso ainsi que la charge de consul de Caffa (1449-1451). Par contrecoup, son frère cadet Galeazzo reçut en janvier 1452 celle de podestat* de Chio, pour 13 mois à compter de la sortie de charge de son prédécesseur Cristoforo di Corvaria.

16. Giovanni Giustiniani Longo. Voir sa biographie, p. 1298-1299.

17. Domenico, le frère aîné de Giovanni, étant mort en 1450, Pietro Campofregoso ne peut faire allusion ici, outre à Galeazzo, qu'à leurs deux frères consanguins beaucoup plus jeunes, Tommaso et

nous prendrons toujours soin de vous à sa place : il n'y aura rien que nous ne ferons pour vos intérêts et votre dignité, en souvenir de son affection à notre égard. Pour le reste, même s'il n'est pas nécessaire de procéder rapidement, nous vous exhortons à vous occuper de ses affaires, en sorte que mort, il puisse encore nourrir à votre égard l'espoir qu'il mettait en vous de son vivant [18]. Par ailleurs nous sommes en bonne santé, bien que nos ennemis, ayant tramé une grande conspiration formée de presque tous les exilés, nous attaquent de manière choquante [19]. Toutefois nous ne désespérons pas de pouvoir la repousser sous peu, en faisant bien des choses par lesquelles ceux qui agissent contre nous comprendront avoir reçu des conseils bien peu avisés. Nous vous exhortons à travailler en bonne intelligence avec notre Gabriele [20]. Donné à Gênes le premier septembre.

(a) *Dux Ianuensium etc. Spectato viro Galeacio Iustiniano, Potestati nostri Chii designato. Nescimus quid scribendum vobis sit posteaquam nullas litteras a vobis habemus, nam cum mortem illius boni cognati nostri et fratris vestri singulis horis in animo habeamus non sine ingenti merore, quemadmodum nostra coniunctio deposcit de suis ac vestris rebus loqui sine singulari dolore non possumus. Sed satis dictum sit de re ista, presertim quam...* – (b) *Quod reliquum est et si non expediat vos hortamur ad curam rerum suarum, ita ut quam vivus spem de vobis habebat, mortuus etiam sentiat. Nos in ceteris bene valemus licet hostes nostri, magna fere omnium exiliciorum conspiratione facte, molestie aliquid nobis inferant, quam propulsare posse non diffidimus et prope diem multa facere per que hi qui contra nos agunt inteligent parum sana consilia habuisse. Cum Gabrielle nostro vos hortamur ut bonam ac precipuam ad omnia inteligentiam habeatis. Data Janue die primo septembris.*

Pietro. Il n'est pas le lieu de faire ici un point sur la famille du héros génois de la chute de Constantinople. Signalons simplement que les indications fournies tant sur les deux mariages successifs de son père Bartolomeo – qui ne mourut pour sa part qu'en 1456 – que sur le nombre et l'identité de ses enfants dans G. Olgiati, « Giustiniani (Giustiniani Longo), Giovanni », p. 340-343, ne sont pas toujours exactes.

18. Pietro fait ici une allusion assez transparente à la nécessité pour Galeazzo d'assumer au plus vite ses devoirs d'exécuteur testamentaire vis-à-vis de sa belle-sœur Clemenza, en rassemblant, sur les biens laissés par le défunt à Chio, de quoi lui restituer sa dot (voir l'introduction ci-dessus).

19. Sur la guerre civile à laquelle le gouvernement génois devait faire alors face, voir l'introduction de la lettre de Pietro Campofregoso au roi de France Charles VII, p. 805.

20. Ce Gabriele est Gabriele di Rapallo, qui devait très vite succéder à Galeazzo comme podestat* de Chio.

FRANCO GIUSTINIANI

Lettre au doge Pietro Campofregoso et au Conseil des Anciens [1]

(Chio, les 1er et 27 septembre 1453)

Introduction

Pour les derniers développements survenus dans l'ex-colonie génoise de Péra/Galata depuis sa reddition aux Ottomans le 1er juin 1453, et, de manière générale pour les conséquences immédiates de la prise de Constantinople sur les autres colonies génoises de mer Noire, cette lettre constitue un document d'une importance tout à fait comparable à la fameuse lettre, de deux mois antérieure environ, de l'ex-podestat * Angelo Giovanni Lomellino [2]. Or elle émane justement de celui qui aurait dû être son successeur à ce poste à Péra, et qui se trouva bloqué en chemin par la catastrophe, à Chio – du moins est-ce ce qu'il laisse entendre. Outre une traduction en français, l'occasion est donnée ici de fournir à propos de cette lettre deux éléments nouveaux qui ne sont pas négligeables. Le premier concerne tout d'abord sa date : les trois éditions, réalisées à partir du même exemplaire, donnent celle du 27 septembre 1453 ; mais cette date est en réalité celle de son post-scriptum [3]. Agostino Pertusi en avait

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou. La lettre est également adressée à l'Office de Romanie.
2. Sur cette lettre du 23 juin 1453, voir p. 527-534.
3. Voir A. Vigna, *Codice diplomatico*, I, doc. 1, p. 19-21 (réalisée à partir de la « filza di Scio ») ; N. Iorga, *Notes et extraits*, III, p. 292-295 (à partir de « Arch. d'État de Gênes, *Filze* C ») ; A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 98 (« ASG, *Filza di Scio* » : mais il s'agit là visiblement d'une simple reprise de

déduit que celle du corps de la lettre devait être antérieure de peu de jours[4]. En réalité il n'en est rien : la découverte, aux archives d'État de Gênes, de l'original de cette lettre dépourvu de son post-scriptum, permet de restituer la date plus haute du 1er septembre 1453, ce qui n'est évidemment pas sans conséquences pour la datation des événements qu'elle relate. Le deuxième élément nouveau concerne l'identité même de son auteur. Agostino Pertusi avait décrété qu'il fallait voir en lui un neveu du doge Pietro Campofregoso, en qualité de fils de sa sœur Clemenza, et de… Giovanni Giustiniani Longo[5] ! Il est facile de démontrer l'absurdité d'une telle affirmation[6]. Au reste Franco n'était pas un Giustiniani Longo. Pertusi pensait surtout à une parenté avec le doge de Gênes du fait que dans son acte de nomination du 28 juin 1452 comme futur podestat* de Péra, Franco est dit son affin *(affinis)*[7]. Mais le mot signifie parent par mariage, et non consanguin. Une recherche archivistique a montré qu'il s'agissait en réalité de Franco Giustiniani Fornetto, fils d'un Andrea et d'une Primafiore, elle-même fille de l'éphémère doge de Gênes Giacomo Campofregoso (1390/91) et cousine au second degré du doge Pietro[8].

Fonds

Archivio di Stato di Genova, Banco di San Giorgio, sala 35, *Cancellieri*, filza 233.

Édition[9]

Vigna (Amedeo), *Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la signoria dell'Ufficio di San Giorgio* (MCCCCLIII-MCCCCCLXXV), I, (1453-1459), dans *Atti della Società Ligure di Storia Patria* 6, Gênes, 1868, p. 19-21.

---

l'indication donnée par A. Vigna, A. Pertusi ayant reproduit son édition sans avoir recours au document archivistique en question).

4. A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 440, n. 2.

5. *Ibid.*, p. 98, et A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 39.

6. Non seulement Giovanni Giustiniani Longo n'eut pas d'enfants de son épouse Clemenza Campofregoso, mais les sources sur la chute sont unanimes à souligner qu'il était encore un homme jeune en 1453. De fait, il est fermement établi maintenant qu'il n'avait que trente-cinq ans au moment de sa mort. Voir sa biographie, p. 1298-1299.

7. L. Belgrano, « Prima serie », doc. CXLVI, p. 224.

8. Pour cette parenté, voir N. Battilana, *Genealogie*, planches Campofregoso, nos 1, 2 et 6. Voir aussi K. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, tableau généalogique des Giustiniani-Fornetto, p. 503, où Franco apparaît comme « Francesco, chevalier, 1404-1460 (1467 ?) ». D'après ma documentation, Franco mourut en effet entre 1466 et 1472. Il en ressort que sa vie ne fut guère passionnante : ainsi il apparaît qu'en dehors de cette charge de podestat* de Péra que les circonstances lui interdirent d'assumer, il n'ait pas eu de véritable carrière administrative.

9. Les trois éditions proviennent de la « filza de Chio » (voir *supra* n. 3).

Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, III, Paris, 1902, p. 292-295.

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli. L'eco nel mondo*, II, Milan, 1976, p. 100-106.

Bibliographie

A. Vigna, *Codice diplomatico*, I, p. 4 ; A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 98.

Traduction [10]

C'est après mon arrivée ici, illustre prince et [(a)] magnifiques et très excellents seigneurs, que j'ai appris la pitoyable chute et la calamiteuse destruction de la cité de Constantinople et de notre terre de Péra [11], tombée au même moment sous la domination et l'autorité des Turcs infidèles – une catastrophe au plus haut point désastreuse et des plus funestes pour notre République tout entière – : Constantinople au moyen de la force, et Péra, emplie d'appréhensions et de terreur, au moyen d'un pacte et d'une convention [12]. Je pense que tout cela est déjà venu à la connaissance de Votre Domination. La cité de Constantinople a en effet été occupée par les ennemis et dévastée, à l'exception seulement de ses murailles et de ses édifices [(b)], et entièrement dépeuplée, au point que tous, hommes et femmes, vieux et jeunes, ou bien ont succombé lors de la prise de cette même cité, ou bien ont été réduits en esclavage. Quant à Péra, elle a été quasi dépeuplée et ses murailles partiellement démantelées [13], tandis que ne s'y trouve plus [(c)] admis aucun magistrat qui représenterait Votre

10. Cette traduction a été réalisée à partir de la lettre originale dont les références sont citées plus haut, tandis que pour le post-scriptum, absent de cette dernière, on s'est servi de l'édition Vigna – que les deux suivantes n'ont fait que reproduire. Les variantes entre la lettre originale et l'édition Vigna sont signalées dans l'apparat critique par des appels de notes en lettres alphabétiques.

11. Cette affirmation est très problématique. Nommé podestat * de Péra le 28 juin 1452 à Gênes – pour la durée alors légale de 13 mois –, Franco Giustiniani eût dû prendre son poste là-bas en février 1453 (voir G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 188, n. 136). Si vraiment il n'arriva à Chio – où il vivait généralement, étant Mahonais – qu'après le 10 juin 1453, date de l'accostage dans l'île des nefs enfuies du port de Constantinople, il y a de bonnes raisons de penser que ce manque de célérité évident ait trahi une certaine réticence de sa part à assumer sa charge dans la situation critique où se trouvait alors la colonie, en raison des derniers développements de la guerre ottomano-byzantine.

12. Voir la traduction de ce document du 1^er juin 1453, p. 516-518.

13. Pour la destruction partielle des murailles de Péra, voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 529.

Domination et notre glorieuse République : le remarquable Angelo Giovanni Lomellino ne peut plus exercer de fonction juridique, ni y être respecté davantage comme un officier de Votre Domination. Bien au contraire, il a été déposé et démis de ses fonctions, et peut-être même (d), dit-on, pas entièrement libre [14]. Au contraire, ce lieu est gouverné par un individu qui a été installé par les Turcs, dit communément *prôtogéros* [15], afin que, par permission de ces mêmes Turcs, les bourgeois et les habitants puissent dire entre eux le droit en matière civile – quatre ont été choisis parmi eux à cette fin en qualité d'officiers –, mais ils agissent au nom (e) des Turcs (f). Toutefois, comme on le comprend de manière claire d'après les lettres de ceux de Péra, les traités et les pactes conclus avec eux ont déjà été rompus par les Turcs eux-mêmes, car ces derniers leur ont fait violence et la leur infligent continûment, ainsi que l'injustice. En effet leurs biens ainsi que ceux des marchands, surtout les biens de ceux qui sont partis le jour même de la prise [de Constantinople], ont été enlevés par ces Turcs, et (g) sur l'ordre de leur seigneur pour partie vendus ici-même à l'encan, et pour l'autre partie transportés à Andrinople [16]. Et nous doutons et nous craignons que dans l'avenir ceux qui sont restés là-bas et ceux qui sont encore ici ne soient dépouillés à la fois de leurs biens et de leur liberté. Et enfin, attendu le jeune âge et l'inconstance de ce seigneur des Turcs, et le fait qu'il ne respecte pas ses promesses, il n'y a rien à espérer de bon pour le territoire de Péra, les habitants, les marchands et le négoce, mais bien plutôt, pour nous, des maux (h) plus grands encore à l'avenir. Près du château récemment construit au-delà de Péra [17], notre ennemi le Turc a fortifié le rivage des deux côtés, tant de Grèce que de Turquie, avec grande multitude de bombardes afin que nos navires n'aient point possibilité et faculté de traverser (i) et de naviguer vers la mer

14. On ne sait quel crédit apporter à cette allusion à une semi-liberté de l'ex-podestat * de la part des Turcs. Il semble qu'elle se soit limitée au fait d'avoir interdiction de quitter Péra. Voir à ce propos sa lettre, p. 532 et n. 70.

15. Sur ce premier *prôtogéros* de Péra, qui fut Pietro di Gravago, voir le document du 8 août 1453, p. 667-675. L'institution d'un *prôtogéros* était prévue par les privilèges accordés par Mehmed II le 1er juin 1453, voir p. 518. Angelo Giovanni Lomellino en parle également dans sa lettre, p. 532.

16. Sont évoqués ici ceux des Pérotes qui, enfuis sur les navires le 29 mai au soir et réfugiés à Chio, choisirent de ne pas répondre à l'appel du sultan, qui les avait invités par un messager à revenir au plus vite à Péra se faire enregistrer sous peine de perdre leurs biens. Voir *ibid.*, p. 530.

17. Rumeli Hisarı. Mais l'allusion à une fortification « des deux côtés du rivage » *(ab utraque parte)* implique aussi l'autre fort, cette fois sur la côte anatolienne, Anadolu Hisarı, construit par Bayezid Ier à la fin du XIVe siècle.

Noire et nos possessions là-bas ; à ce qu'on dit, il a envoyé vers elles une trirème pour exiger le tribut, et il est sûr que ni nos navires ni ceux des autres ne peuvent circuler sans risque de naufrage et de submersion. Enfin, nous, nos affaires, nos biens et nos possessions, il les harcèle partout. Quant à nous, c'est non sans une grande crainte que nous nous trouvons ici, bien que nos seigneurs de la Mahone (j) [18] se soient accordés avec lui (k) à propos du tribut [19]. Tous les territoires chrétiens limitrophes des Turcs tremblent aussi, et d'autant plus qu'il a récemment fait préparer à Gallipoli, dit-on, une flotte de 200 fustes, birèmes, trirèmes et unirèmes, et il se dit que sous un mois elle sera armée et prête ; mais où elle se portera, cela nous l'ignorons. Que le Seigneur soit notre gardien et défenseur ! Quoique je présume que toutes ces nouvelles soient déjà connues depuis longtemps de Vos Dominations par de nombreux rapports oraux et écrits, j'ai décidé aussi de les écrire à Vos Dominations sous la forme de ce bref résumé, et d'attendre et de patienter en ce lieu jusqu'à ce que j'ai une réponse de Vos Dominations. J'attendrai et je patienterai, bien qu'à grands frais et grand dommage du fait des dépenses passées et à venir ; quels que soient les ordres de Vos Dominations j'y obéirai et obtempérerai : ce que vous voudrez que je fasse, faites-le moi savoir (l) par lettre. Je pense toutefois qu'il reste une chose à ne pas négliger : si nos (m) possessions orientales ne sont pas secourues (n), nous les perdrons immédiate-

18. La Mahone de Chio fut constituée en 1346 à l'occasion de l'expédition génoise qui devait s'emparer de cette île ainsi que de Phocée. Pour financer cette expédition, la Commune de Gênes, toujours impécunieuse, passa contrat avec un consortium d'armateurs privés, auquel furent concédés la propriété et le droit d'exploiter Chio et Phocée aussi longtemps que la Commune ne les rembourserait pas des frais de l'expédition. Moyennant quoi ces différentes familles d'armateurs se fixèrent dans l'île pour mieux l'exploiter et se partagèrent les revenus en proportion de leur capital initial. Si la souveraineté sur Chio restait officiellement à la Commune de Gênes – la désignation des podestats*, quoique négociée, lui revenant par exemple – les Mahonais de Chio faisaient figure de « vrais » seigneurs de l'île (voir de manière générale P. Argenti, *The Occupation of Chios*). Au fil du temps leurs descendants abandonnèrent leur patronyme d'origine pour prendre celui des Giustiniani, et comme il est rare que dans la documentation leur ancien patronyme accompagne toujours leur nouveau nom, cela pose des problèmes d'homonymie inextricables en raison de la banalité des prénoms à l'époque et du nombre important de ces Mahonais. Souvent Giovanni Giustiniani Longo est seulement dit Giovanni Giustiniani – ainsi dans la lettre de Pietro Campofregoso au duc de Savoie, p. 452, et jusque sur sa pierre tombale (voir p. 730, n. 8) – ce qui, en raison d'un prénom aussi répandu que celui de Jean, a entraîné des confusions infinies sur son identité. Il en est de même pour Franco Giustiniani. Il a signé simplement sa lettre *Franchus Iustinianus* : il eût été plus clair s'il avait précisé *Franchus Iustinianus [olim] de Furneto*.

19. Dans sa lettre du 23 juin, Angelo Giovanni Lomellino annonçait que Mehmed II avait envoyé un esclave réclamer aux Mahonais de Chio le *haraç* (voir p. 531). Les négociations n'avaient donc pas traîné puisque le 1er septembre suivant la Mahone avait déjà accepté le paiement de ce tribut.

ment, et elles tomberont aux mains et au pouvoir des infidèles, sans doute aucun. C'est pourquoi je conseille à Vos Dominations que, dans la mesure du possible, elles s'occupent d'y apporter au plus vite tout le soin nécessaire. Portez-vous bien. Toujours prêt à satisfaire vos vœux.

Donné à Chio le 1er septembre 1453 [o].

En outre, j'ai jugé opportun d'aviser Votre Domination que j'ai mandé un exemplaire de la présente lettre à Votre excellente Domination par la voie de Venise [20]. Encore, que Vos Dominations sachent qu'Angelo Giovanni Lomellino a abordé ici le 22 du mois de septembre venant de Péra [21], et qu'il avisera très complètement Vos Dominations, je pense, de ce qui s'est passé dans ces contrées.

De Chio, le 27 septembre 1453 [p].

Franco Giustiniani,
de Vos Dominations le serviteur, avec révérence.

[Au dos :]

À l'illustre et élevé prince et seigneur, au seigneur Pietro Campofregoso, par la grâce de Dieu duc des Génois, et aux magnifiques seigneurs Anciens, ainsi qu'au remarquable Office de Romanie de la cité de Gênes [22].

[a] *et*. éd. : ,. – [b] *edificiis*. éd. : *edifitiis*. – [c] *ubi admodo*. éd. : *ubi admodum*. – [d] *fortase*. éd. : *fortassis*. – [e] *nomen*. éd. *nomine*. – [f] *Teucrorum*. éd. *Turcorum*. – [g] *et*. éd. : ,. – [h] *mali*. éd. *malli*. – [i] *transfrectandi*. éd. : *transfretandi*. – [j] *commahonenses.* éd. : *commaonenses*. – [k] *se convenerint cum eo*. éd. : *se cum eo convenerint*. – [l] *significate*. éd. : *significatis*. – [m] *nostris*. éd : omis. – [n] *sucurratur*. éd. *succurratis*. – [o] *Data Chii, die prima septembris MCCCCLIII*. éd. : non présent dans l'édition. – [p] passage présent dans l'édition mais absent de l'original.

20. Cette version transmise à Gênes « par la voie de Venise » doit être celle-là même dont on s'est servi ici.
21. L'ex-podestat* devait rester dans l'île plusieurs mois, ne rentrant à Gênes que le 15 août 1454, sur la nef de Giorgio Doria.
22. Pour l'*Officium Provisionis Romanie*, voir la lettre de Battista di Franchi et Pietro Stella, p. 538, n. 14.

NICOLAS V

Bulle en faveur de Girolamo de Milan, vicaire général des Franciscains [1]

(Rome, le 8 octobre 1453)

Introduction

L'auteur de la supplique à laquelle répond cette bulle pontificale, le vicaire général des Franciscains en Orient Girolamo de Milan, est également connu par la lettre qu'il écrivit de Péra au duc de Milan Francesco Sforza, le 4 juillet 1453, pour lui apprendre l'infortune qui l'avait frappé, lui, ses frères et leur couvent, lors de la chute de Constantinople [2]. Les Franciscains avaient à l'époque deux couvents dans la capitale byzantine, celui, ancien, dédié à Saint-François, et un autre plus récent placé sous le vocable de Saint-Antoine-des-Cyprès, dont la construction, commencée en 1441 sous l'égide du pape Eugène IV en personne, avait été achevée seulement en 1451 [3]. À en juger par la richesse de ses biens meubles et le nombre relativement élevé des frères qu'il abritait – dix-huit religieux en tout – le couvent dont il est question ici était vraisemblablement le second, celui de Saint-Antoine-des-Cyprès. Comme le révèle cette bulle, lors de la prise de Constantinople un frère avait été tué et les dix-sept

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. La lettre est éditée dans G. Matteucci, *La missione francescana di Costantinopoli*, p. 240-242.
3. R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 577. Cet achèvement intervenu seulement en 1451 ne signifie pas pour autant qu'avant cette date le couvent ne fonctionnait pas.

autres faits prisonniers. Ces renseignements tirés de la bulle étaient bien entendu repris de la supplique de Girolamo de Milan, qui pour sa part n'a, semble-t-il, pas été retrouvée jusqu'ici aux archives vaticanes. Mais Girolamo les avait déjà livrés dans sa lettre précédente au duc de Milan, avec toutefois une différence importante : en ce 4 juillet 1453, sur les dix-sept franciscains prisonniers, dix avaient déjà été rachetés grâce à l'aide financière d'un « citoyen »[4] – forcément de Constantinople et forcément un Latin – dont l'identité n'est pas davantage spécifiée[5].

Ce fut en tout cas à un pillage en règle que fut soumis alors le couvent de la part des Turcs. Outre calices, joyaux et objets liturgiques de prix, tous les livres avaient également été dérobés, ceux de la bibliothèque, consacrés au droit et à la théologie, comme ceux destinés à l'office divin. De ce point de vue, la dénonciation de l'attitude qu'eut à cette occasion le dominicain Leonardo de Chio, archevêque de Mytilène et auteur d'une fameuse lettre à Nicolas V[6], est remarquable. Une fois racheté aux Turcs, à compter semble-t-il de l'été 1453, l'archevêque se retira à Péra où, fort de sa position d'autorité ecclésiastique la plus importante sur les rives du Bosphore – le cardinal Isidore de Kiev étant déjà parti pour la Crète –, il prit en main le rachat des religieux latins captifs, mais aussi celui des biens de leurs couvents pillés. Il fit ainsi proclamer le droit accordé à chacun de racheter aux Turcs les biens dérobés par ces derniers, quand bien même leur ancien propriétaire, s'étant fait connaître, en réclamerait la restitution. C'est ainsi que joignant le geste à la parole, l'archevêque de Mytilène n'hésita pas à acheter pour son propre compte un certain nombre de livres volés dans le monastère franciscain, à la grande indignation des frères. Puisque Nicolas V prévoyait des sanctions contre ceux, laïcs comme ecclésiastiques, qui s'étaient rendus coupables d'achats de la sorte au détriment du monastère franciscain, il dut logiquement faire parvenir à Leonardo de Chio l'ordre soit de rendre les ouvrages en question, soit de les rembourser, quoique ce ne soit pas spécifié dans la bulle. Ce n'est que très peu de temps avant l'émission de la présente bulle pontificale que Girolamo de Milan et ses frères alors libérés revinrent en Italie. De pas-

4. L'extrait en question est reproduit par C. Gadrat, « Les couvents latins de Constantinople », p. 102, n. 55.
5. Toutefois, plusieurs indices provenant de documents inédits incitent à privilégier la candidature de Paolo Bocchiardi.
6. Sur cette lettre, écrite à Chio le 18 octobre 1453, voir p. 681-728.

sage à Bologne, le récit qu'ils firent de la chute de Constantinople à leur supérieur servit à l'auteur de la chronique anonyme de Bologne pour sa propre rédaction de l'événement [7].

Fonds

Archivio Segreto Vaticano, *Registra Vaticana*, nº 401, f. 47v.

Édition

Pastor (Ludwig), *The History of the Popes : From the Close of the Middle Ages*, II, 1906, p. 524-525.

Traduction

Nicolas, etc. À tous les fidèles en Christ à qui notre présente lettre parviendra, salut etc. Nous nous tournons volontiers, etc [8]. La supplique qui nous a été récemment présentée de la part de notre cher fils Girolamo de Milan, vicaire de la province orientale de l'ordre des Frères Mineurs dits de l'Observance, résidents dans la même province, contenait que, alors qu'il y résidait lui-même ainsi que dix-sept frères au moment du très lamentable désastre de la cité de Constantinople, tous, sauf un tué par les Turcs, ont été réduits en servitude, tandis que tout le couvent ou maison [9] a été ensuite pillé : ont été ainsi dérobés tant les livres dédiés à l'office divin que les calices et autres ornements et joyaux d'église, les livres tant de droit canonique que de sainte théologie et autres ouvrages destinés à l'usage commun, dans la bibliothèque et autres lieux utiles. Et de même cette supplique ajoutait que notre vénérable frère Leonardo, archevêque de Mytilène [10], profès de l'ordre des Frères Prêcheurs, avait eu l'audace de dire publiquement, à Constantinople et à Péra, que tous pouvaient acheter légalement les fruits du butin fait par les Turcs, même si le véritable propriétaire et contradicteur les reconnaissait, et qu'ils n'étaient pas tenus de les restituer au prix payé aux Turcs, l'archevêque n'ayant lui-même pas hésité à acheter deux missels, un bréviaire et quelques autres livres de cette bibliothèque. Nous donc, voulant pourvoir à ce qui a été dit plus

7. A. Pertusi, *Testi inediti e poco noti*, p. 23-26.
8. *Ad ea libenter etc.*
9. Très certainement le couvent récent de Saint-Antoine-des-Cyprès.
10. Leonardo de Chio. Voir sa biographie dans l'introduction de sa lettre à Nicolas V, p. 681-691.

haut, Nous mandons à tous et à chacun que, s'il se trouvait des gens d'Église de quelque statut que ce soit, etc., qui auraient acheté des livres tant liturgiques qu'appartenant à la bibliothèque, et aussi les ornements, calices et autres objets de sacristie, ou objets mobiliers appartenant aux dits frères, ils soient sous le coup d'une peine d'excommunication, de suspension ainsi que de privation d'exercice et d'administration d'églises et de monastères quels qu'ils soient ; et s'il se trouvait des laïcs et des personnes séculières, quelle que soit la dignité par laquelle ils se distinguent. Nous voulons qu'ils encourent *ipso facto* la peine d'excommunication *late sententie* et qu'ils ne puissent être absous par personne, sinon à l'article de la mort. S'ils s'obstinaient à vouloir garder les livres, qu'ils soient tenus au moins de restituer et de verser aux dits frères le prix auquel ils les auraient achetés. En outre, Nous, désirant que les dits frères soient soustraits à leur servitude et que les biens de cette sorte soient restitués, nous accordons deux années[11] et autant de quarantaines à tous et à chacun de ceux des fidèles en Christ – sur les pénitences qui leur ont été imposées – qui auraient prêté une main secourable pour remettre en liberté ces frères et racheter leurs livres.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an 1453, le huitième jour des ides d'octobre, l'an septième de notre pontificat.

11. Sous-entendu : « d'indulgences ».

Fetihname *adressé par Mehmed II au sultan mamelouk* [1]

Introduction

Les *fetihname*, ou « lettres de victoire », sont des documents officiels rédigés au lendemain d'une victoire [2]. Le ton et la teneur peuvent changer selon le destinataire : gouverneur d'une province ottomane qui devra organiser des festivités en l'honneur de la victoire, vassal, souverain étranger ami prié de se réjouir du succès du sultan ottoman, ou qui verra dans cette annonce une forme d'intimidation. Il s'agit en tout cas d'une histoire officielle, dont les termes sont soigneusement pesés [3].

On a conservé plusieurs « lettres de victoire » rédigées au lendemain de la prise de Constantinople [4]. Celle qui est traduite ci-dessous par Brigitte Marino a été transcrite – plus ou moins bien [5] – dans les *Münşeatü-s-selatin* de Feridun, secrétaire *(katib)* de haut rang, collaborateur du grand vizir Sokollu Mehmed Paşa dans le dernier tiers du XVI[e] siècle, qui dirigea la chancellerie ottomane. Rédigée en arabe par le *kazasker** Molla Gürani, elle est destinée à Al-Malik al-Achraf Inal, qui venait d'accéder au sultanat mamelouk, en sorte que la lettre de victoire se double de félicitations. C'est un personnage d'un prestige incomparable,

1. Traduction de l'arabe de Brigitte Marino, introduction et notes de Nicolas Vatin.
2. Le terme peut aussi être employé pour servir de titre à un ouvrage historique à prétention littéraire relatant une campagne victorieuse ou de plus vaste ampleur : c'est le cas, dans le présent volume, du *Fetihname* de Kıvami, p. 1067-1076.
3. Sur les *fetihname*, cf. H. Aksoy, « Fetihname » ; G. Lewis, « Fatḥnāme » ; idem, « The Utility » ; M.-P. Pedani, « Ottoman *Fetihnames* » ; N. Vatin, « Un exemple d'histoire officielle ».
4. Cf. A. Ateş, « İstanbul Fethine Dair » ; A. Temimi, « Les relations arabo-ottomanes ».
5. Cf. A. Ateş, « İstanbul Fethine Dair », p. 84-85.

auquel Mehmed Bey, étoile montante, s'adresse avec une extrême courtoisie. Le message est simple : il souhaite avoir les meilleures relations avec ce grand souverain (dont les territoires, à cette date, ne sont pas frontaliers de ceux des Ottomans), à qui il reconnaît la gloire d'être le serviteur des deux saints sanctuaires de La Mecque et Médine. Mais Mehmed II de son côté souligne qu'à lui revient la noble tâche de mener la *gaza** contre les infidèles. C'est ce qu'il vient de faire en s'emparant de Constantinople, « ville débauchée et impie qui, parmi les royaumes musulmans, tirait orgueil de son impiété » : fait d'armes remarquable, car la place était particulièrement forte et défendue qui plus est (précise-t-il non sans un peu d'exagération) par les principales puissances latines au Levant. Mais il s'agit de bien plus encore, car Constantinople est de tout temps un but assigné aux musulmans et il est revenu au jeune souverain de réussir là où de nombreux prédécesseurs ont échoué. Ainsi, si la prééminence du sultan du Caire est courtoisement reconnue, Mehmed II revendique, au nom de sa gloire de *gazi**, une place éminente parmi les souverains musulmans[6].

La traduction a été faite d'après le texte de Feridun, *Münşeatü-s-selatin*, Istanbul, 1275, p. 235-238.

Édition

Feridun, *Münşeatü-s-selatin* II, Istanbul, 1275, p. 235-238.

Temimi (Abdeljelil), « Al-'Alâqât al-'arabiyya al-'uthmâniyya ba'd fath al-Qustantiniyya sanat 1453. », *Arab Historical Review for Ottoman Studies* 1-2 (1990), p. 43-65[7].

Traductions

Turque : Ateş (Ahmet), « İstanbul'un fethine dair », p. 14-21 ou (repr.) 85-93.

Turque : Ak (Mahmut) et Başar (Fahameddin), *İstanbul'un Fethi Günlüğü*, Istanbul, 2003, p. 139-143.

6. Pour une analyse de l'ensemble des *fetihname* de 1453, cf. F. Emecen, *İstanbul'un Fethi Olayı*, p. 53-55. F. Emecen (*ibid.*, p. 64) remarque que dans ces textes de propagande que sont les *fetihname*, les hadiths* cités sont à l'occasion expurgés de gênantes allusions aux thèmes apocalyptiques.

7. Cet article comprend également la publication du reste du dossier rassemblé par Feridun : deux lettres du sultan mamelouk à Mehmed II et l'échange de courrier entre celui-ci et le chérif de La Mecque. A. Temimi, « Les relations arabo-ottomanes », p. 258, n. 5, cite deux autres publications du texte en arabe traduit *infra*, par A. Metwelli, *A Study of Ottoman Conquest of Syria and Egypt*, et par S. Ar-Rashidi, *Muhammad al-Fâtih*.

Traduction

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. Heureux présage que l'évocation de son nom éternel.

Ô Dieu ! Souverain du Royaume : Tu donnes la royauté à qui tu veux et tu enlèves la royauté à qui tu veux. Tu honores qui tu veux et tu abaisses qui tu veux. Le bonheur est dans ta main, tu es, en vérité, puissant sur toute chose[8].

Que Dieu soit loué et célébré par son serviteur qui se réjouit des bonnes nouvelles successives et convergentes annonçant l'établissement du pouvoir audacieux et valeureux sur le trône du sultanat céleste et scintillant du grand État victorieux. Il est le sultan, le gouverneur, le grand, le savant, l'exécuteur, le soutenu, le secouru, le protecteur, l'assistant, le secoureur, le sauveur, le renfort, le guide, le héros, l'ordonnateur, celui dont le soleil du sultanat s'est élevé de l'horizon du succès et dont l'étendard de la bonne fortune s'est dressé grâce au souffle de la brise de son califat. Les cous des tyrans se courbent devant son trône élevé et l'empressement des souverains ralentit devant le seuil de sa félicité. Grâce à lui, les fonctions de l'imamat se sont établies et les affaires du sultanat se sont harmonisées. Quand on le décrit, on s'enorgueillit de ses prouesses et quand on le mentionne, on s'enorgueillit de ses gloires. Il est le monarque, l'attentionné, le sultan, le noble, le paternel, le bienveillant – Que Dieu le Très-Haut renforce son royaume et son autorité et qu'il fasse se déverser sur l'univers sa bonté et sa bienfaisance. Qu'il persiste dans un pouvoir dont la demeure ne soit pas détruite, dans un bienfait dont les traces ne disparaissent pas, dans une félicité dont les feuilles ne jaunissent pas, dans une puissance dont les horizons ne changent pas. Que les bannières de la religion demeurent dressées par son courage dans le combat ; que les lances des événements se cassent sur les cous de ses ennemis ; que les crânes de ses envieux soient érigés sur les pointes des lances et rabaissés sous les pieds.

Lorsque les informations se sont succédées auprès de nous concernant l'élévation du soleil du sultanat à son apogée sur le trône du califat – Que Dieu le fasse durer, l'élève, le bénisse et le maintienne dans la bénédiction

8. Coran 3, 26.

de son prophète élu et de son envoyé choisi – Meilleures prières sur lui et sur sa famille – nous avons été comblés de gaieté, de joie, de bien-être et de plaisir[9].

Un poème a été déclamé avec sincérité :
« Heureuse l'Égypte dont tu es devenu le maître
Réalisant ainsi ses aspirations et son désir de choses louables,
Contrée dont les jours sont harmonieux
Et qui procure à tous les individus le summum des bienfaits.
Depuis qu'y sont apparus les signes de ta bravoure
Toute trace de perversion en a été balayée. »

Voici le temps de l'allégeance et de la communication entre celui qui s'est chargé de revivifier le rite du pèlerinage pour tous les croyants et celui qui a supporté les difficultés afin d'équiper les hommes de la conquête et du djihad*, mission qu'il a héritée de ses pères et ancêtres – Que Dieu leur accorde le bien-être promis le jour du Retour[10]. Le cœur est décidé à soutenir cette coutume ancienne en empruntant des voies dont les dernières grâces font oublier, par leur délicate finesse, les délices de leur début. Nous maintenons ce lien solide et sur cette voie droite et claire nous marchons. Nous nous sommes fermement et loyalement engagés auprès de cette haute position – Que Dieu l'élève toujours plus. Nous avons ouvert les portes de la correspondance, emprunté les voies du contact et présenté nos meilleures salutations au lieu de mentir et de tromper. Nous avons honoré ses jardins de salutations éclairées par la lumière de la fidélité, empreintes de loyauté et de distinction, fleuries par la sincérité de l'intention ; nous avons honoré ses bassins de salutations imprégnées de l'eau pure de l'amitié. Nous avons adressé des prières sincères et agréées, des louanges parfumées et odorantes ; nous avons manifesté des désirs atteignant le summum de l'intégrité et des souhaits se succédant, matin et soir ; et nous avons fait parvenir cela à votre noble

9. Al-Malik al-Ashraf Inal était monté sur le trône mamelouk en mars 1453.
10. Le premier est le sultan mamelouk, serviteur des deux saints sanctuaires de La Mecque et Médine – titre et fonction d'un immense prestige que les souverains ottomans pourront s'attribuer après la conquête de la Syrie et de l'Égypte par Selim Ier – ; le second est l'émir ottoman qui s'illustre sur les marches du territoire de l'islam par la *gaza** et à qui la conquête de Constantinople va donner un poids considérable dans le monde musulman.

connaissance, en y joignant des sollicitations glorieuses et des intentions sublimes qui sont octroyées par le Très-Haut. Une des meilleures voies suivies par nos ancêtres – Que Dieu leur accorde la miséricorde – est celle du combat dans la voie de Dieu et « ils ne craindront pas le blâme de celui qui blâme[11] ». Nous sommes engagés dans cette voie et nous sommes constants dans cette aspiration. Nous nous conformons aux propos du Très-Haut : « Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu[12] » et nous sommes attachés au propos du Prophète – Paix sur lui – : « Celui dont les pieds se sont recouverts de poussière sur la voie de Dieu, Dieu le tiendra éloigné du feu. »

Notre aspiration, cette année – Que Dieu l'entoure de bénédiction et de bienfaits – tenant la corde de Dieu, le majestueux, le généreux, comptant sur la grâce du savant maître, a été d'accomplir l'obligation de la conquête dans l'islam en exécutant l'ordre de Dieu le Très-Haut : « Combattez ceux des incrédules qui sont près de vous[13]. » Nous avons préparé les soldats et les combattants afin de conquérir, par terre et par mer, une ville débauchée et impie qui, parmi les royaumes musulmans, tirait orgueil de son impiété.

Poème :
Elle est comme une tache noire sur une joue blanche
Elle est comme une tache rousse sur la face de la lune

C'est une place forte difficile à prendre, dont les parois sont élevées, dont la construction est solide ; elle est pleine d'associationnistes * audacieux. Que Dieu les abandonne où qu'ils soient car ils dédaignent les gens de la foi et reçoivent le soutien de contrées occidentales comme Rhodes, la Catalogne, Venise, Gênes[14] et autres adeptes de l'associationnisme * et de la tyrannie. C'est une citadelle fortifiée, fermée, solide, robuste, bien

11. Coran 5, 54.
12. Coran 9, 29.
13. Coran 9, 123.
14. Il y eut certes des Vénitiens, des Génois et des Catalans parmi les défenseurs, mais, ici, il s'agit plutôt de nommer les principales forces latines qui étaient ou avaient été actives en Méditerranée orientale. Venise et (dans une moindre mesure) Gênes y avaient toujours un empire maritime ; à Rhodes, l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem contrôlait le Dodécanèse et favorisait la course (ajoutons que le nouveau sultan mamelouk avait participé à une expédition contre Rhodes en 1444) ; enfin les Catalans avaient été très présents dans la zone au XIV^e^ siècle et leur piraterie était encore un sujet d'inquiétude dans la première moitié du XV^e^.

organisée, que nos illustres prédécesseurs, ces éminents sultans et assaillants, bien qu'ils se soient consacrés au devoir du djihad* n'ont pas vaincue et n'ont pas réussi à prendre[15]. C'est une citadelle prestigieuse, connue de tous sous le nom de Constantinople. Il n'est pas improbable que ce soit d'elle que parlent les authentiques recueils de hadiths* du Prophète et les récits concernant l'Élu – sur lui et sur sa famille, les meilleures prières et salutations. « Ils conquièrent Constantinople et, pendant qu'ils se partagent le butin, ils accrochent leurs glaives dans les oliviers. » Et autres hadiths* authentiques et célèbres... C'est cette ville dont l'un des côtés est bordé par la mer et l'autre par la terre. Nous lui avons préparé ce que Dieu nous a ordonné dans ses propos : « Préparez, pour lutter contre eux, tout ce que vous trouverez de forces[16] », tout préparatif nécessaire, toutes les armes auxquelles on a recours du côté de la terre – éclair, tonnerre, mangonneau, sape, pierres et autres – et, du côté de la mer, le bateau équipé et « les vaisseaux, élevés sur la mer comme des montagnes[17] ». Nous l'avons attaquée le 26 *rabî' al-awwal* 857 [6 avril 1453].

Poème :
Je me suis dit à moi-même :
« Sois ferme maintenant et fais des efforts
Aide-moi car cela est ce que j'ai souhaité. »

Chaque fois qu'ils étaient appelés à la vérité, ils s'obstinaient, s'enorgueillissaient et montraient leur impiété. Nous l'avons encerclée et assiégée ; nous avons guerroyé contre eux et ils ont guerroyé contre nous ; nous les avons combattus et ils nous ont combattus ; la bataille entre eux et nous a duré 54 jours et nuits.

Poème :
« Lorsque viennent le secours de Dieu et la victoire[18] », les choses ardues et difficiles deviennent faciles pour l'homme.

15. Sur ce point, cf. l'introduction ci-dessus, p. 746. C'est évidemment un nouvel élément de prestige non seulement d'avoir réussi là où les prédécesseurs de Mehmed ont échoué, mais encore d'avoir accompli un exploit rêvé depuis toujours par les musulmans : aussi ne manque-t-il pas de citer des hadiths* sur cette question.
16. Coran 8, 60.
17. Coran 55, 24.
18. Coran 110, 1.

Lorsque l'aube se leva, le mardi 20 *djumâdâ al-awwal* [29 mai 1453], nous attaquâmes comme les étoiles, lançant des projectiles aux soldats des diables. Elle fut soumise à la famille d'Osman par l'autorité du très véridique [Abu Bekr], par la bénédiction de la justice de celui qui distingue le vrai du faux [Omar] et par la frappe du lion [Ali]. Dieu le Très-Haut accorda la conquête avant que le soleil apparaisse au levant. « Cette assemblée sera dispersée et ils tourneront le dos. Mais l'Heure sera celle de leur rendez-vous ; l'Heure très douloureuse et très amère [19]. » Le premier qui fut tué et dont la tête fut coupée fut leur souverain, maudit et ingrat ; ils périrent comme les peuples de Ad et de Thamoud. Les anges du châtiment les encerclèrent et les précipitèrent dans le feu. Dur sera le retour à Dieu. Certains furent tués, les autres furent faits prisonniers. Les nôtres s'emparèrent de leurs coffres et en sortirent leurs abondants trésors et leurs magots. Puis, vint « un laps de temps durant lequel il n'était pas quelque chose dont on fasse mention [20] ». « Tout ce qui restait de ce peuple injuste fut alors retranché. Louange à Dieu, le Maître des mondes [21]. » « Ce jour-là, les croyants se réjouiront de la victoire de Dieu. Il donne la victoire à qui il veut [22]. » Quand nous remportâmes la victoire sur ces êtres infâmes, impurs et sans valeur, les Gallois, nous purifiâmes les églises, nous en sortîmes la croix et la cloche et transformâmes les temples des idolâtres en mosquées pour les gens de l'islam. Cette entreprise fut couronnée par la frappe de la monnaie et le prêche au nom du sultan. « Ainsi, la Vérité se manifesta et leurs manœuvres furent inutiles [23]. »

Sur la rive septentrionale de l'estuaire [la Corne d'Or] se trouve une citadelle franque génoise ; c'est la cité fortifiée appelée citadelle de Galata, située près d'elle ; elle est bien organisée, pleine de vils associationnistes *. Quand nous encerclâmes Constantinople, les gens de cette citadelle vinrent à nous, nous confirmèrent leur alliance et renouvelèrent avec nous leur pacte. Nous leur dîmes : « Soyez comme vous étiez et demeurez comme vous êtes à condition que vous ne l'utilisiez pas comme base d'appui. » Ils acceptèrent de se soumettre à nos conditions et obéirent à notre

19. Coran 54, 45-46.
20. Coran 76, 1.
21. Coran 6, 45.
22. Coran 30, 8.
23. Coran 7, 114.

ordre. Mais quand arriva ce qui arriva à Constantinople, parmi les tués et les prisonniers se trouvaient des gens de Galata. Ils nous avaient combattus. Il apparut qu'ils avaient trahi leur pacte et qu'ils avaient manifesté leur hypocrisie. Nous voulûmes leur faire ce que nous avions fait aux autres. Quand ils vinrent, implorant et suppliant, ils dirent : « Oui, si notre Seigneur ne nous fait pas miséricorde, et s'il ne nous pardonne pas, nous serons au nombre des perdants[24]. » Nous leur pardonnâmes ; Dieu est indulgent et miséricordieux. Nous fûmes bienveillants envers eux – la bienveillance est à Dieu le Très Cher, l'Unique, le Victorieux. Nous nous établîmes sur leur royaume – le royaume est à Dieu le Très Cher, le Tout-Puissant. Nous fîmes de leur fort un « sol aride[25] » de telle sorte que l'on ne pouvait y voir aucune sinuosité ni renflement. Nous nous appropriâmes leur terre et leur eau et écrivîmes dans le registre de la capitation[26] leurs noms « jusqu'à ce qu'ils payent directement le tribut après s'être humiliés[27] ». « Louange à Dieu qui nous a conduits ici. Nous n'aurions pas été dirigés, si Dieu ne nous avait pas dirigés[28]. »

Poème :
Le temps a été propice en favorisant l'empressement
Le souhait a été exaucé et les espoirs ont été réalisés

Dieu le Très-Haut, grâce à sa bonté, a rassemblé dans le cœur de son serviteur l'éclat de deux immenses joies : l'une étant le maintien de l'organisation du trône sultanien et la protection des pays ; l'autre étant – pour le bonheur de la loi divine par la revivification du devoir du djihad* – l'envoi de l'émir Celaleddin el-Kabuni, éminent personnage sur cette terre sacrée que Dieu a bénie en y instaurant les principes du sultanat, porteur de la dignité de la louange et transmetteur de la noblesse de la prière, fierté des gens illustres, trésor des gens louables – Qu'il revienne sain et sauf – avec une offrande modique de prisonniers, d'esclaves, de tissus et autres choses, selon ce qui a été mentionné en détail dans une mis-

24. Coran 7, 147.
25. Coran 18, 8.
26. Il s'agit donc bien de Galata, dont les habitants deviennent des *zimmi**, et non de Constantinople, prise par la force, dont les habitants sont asservis.
27. Coran 9, 29.
28. Coran 7, 41.

sive autre que celle-ci. Même si l'importance de cette offrande, par rapport à ce qui nous est imposé, représente la proportion de la goutte d'eau par rapport à la mer, il faut espérer que l'on daignera avoir la bonté de l'accepter. Si Dieu lui fait l'honneur de baiser le tapis du califat – Qu'il dote son étendue d'encore plus de justice et de victoire – on espère et on souhaite qu'il sera honoré de nouvelles rassurantes sur votre âme précieuse et la santé de votre être pur. Que Dieu les maintienne dans un état spirituel et temporel, avec de bonnes nouvelles sur les missions du sultanat. Nous nous honorons d'appartenir à ce siège auguste et d'être associés à cette bienveillante assemblée. Nous sommes dans l'attente des bonnes demandes de nous rattacher à ces douces contrées. Dieu les exauce par la bénédiction de son Prophète élu – sur lui, les plus pures des salutations. Louange à Dieu pour les bonnes choses qu'il accorde. Prière sur Muhammad et sur sa famille. Dieu est le plus savant sur les choses exactes. Vers lui sont le retour et le refuge.

*Lettre des clercs de Gallipoli à l'archonte * Nicolas Isidôros* [1]

(Gallipoli, juillet/décembre 1453)

Introduction

Les documents d'archive grecs portant sur la chute de Constantinople sont rarissimes, et l'intérêt de celui-ci n'en est que plus grand. Jean Darrouzès a retrouvé en 1953, dans un manuscrit de la bibliothèque ambrosienne à Milan, des documents insérés dans les plats supérieur et inférieur de la couverture, en somme quelques feuillets qui avaient été mis au rebut et réutilisés comme renfort pour la reliure. Or ces feuillets contiennent huit lettres datant des lendemains de la chute, toutes rédigées entre juillet et décembre 1453, dans une langue quotidienne presque démotique, très éloignée de celle des textes rhétoriques comme les lamentations. Six de ces lettres sont adressées à l'archonte * Nicolas Isidôros et la huitième est due à ce dernier. Ce personnage, désigné comme *kritès* et *emîn* du sultan [2], installé à Edirne (Andrinople), la capitale ottomane, est un Grec passé au

1. Traduction du grec de Jean Darrouzès légèrement modifiée, introduction et notes de Marie-Hélène Blanchet.

2. Le terme grec *kritès* désigne normalement en grec un juge ; mais il est évident qu'il s'agit ici d'un orthodoxe qui ne peut donc assumer la fonction de *cadi* dans un contexte ottoman, à moins de comprendre qu'il n'exerce une fonction judiciaire qu'à l'intérieur de la communauté chrétienne. Le sens du titre d'*emîn* du sultan est beaucoup plus clair : il s'agit d'un responsable fiscal, un fermier des impôts lié à l'administration ottomane. E. Zachariadou a suggéré que les deux termes puissent avoir un sens voisin l'un de l'autre, en considérant que le *kritès* pouvait parfois exercer des fonctions fiscales, mais le débat n'est pas tranché. Voir E. Zachariadou, « Les notables laïques », p. 121 ; T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 227-230 ; B. Lewis, « Emīn », p. 713 ; dans ce volume N. Vatin, Le sort des vaincus, p. 1254.

service de Mehmed II, mais demeuré orthodoxe, ce qui était tout à fait admis par les Ottomans. Il a une situation en vue et doit être fortuné, c'est pourquoi il est sollicité par de nombreux correspondants pour contribuer au rachat de ses coreligionnaires.

Les Ottomans qui détiennent des prisonniers exigent en effet que ces derniers rachètent leur liberté, acceptant généralement que le captif verse d'abord une caution, avancée le plus souvent par sa famille, et qu'il aille ensuite lui-même quêter de tous côtés pour rassembler le reste de la somme due. Mais le délai de paiement accepté par le maître était défini à l'avance, et si l'ex-prisonnier libéré sous condition ne remboursait pas la somme intégrale avant son expiration, il retombait dans son ancienne condition. Dans le cas présent, le propriétaire ottoman ne consent de toute façon à aucun accord de ce type et réclame le paiement total immédiat de la somme élevée (2 500 aspres*)[3] qu'il a fixée pour le rachat du seigneur Jean, ancien chantre dans le clergé du palais impérial, plus précisément maître des chœurs. Ce personnage semble être une prise de valeur pour son maître, puisqu'il est dit à la fin de la lettre que, dès qu'il sera libéré, il trouvera auprès de diverses connaissances de quoi rembourser celui qui aura avancé l'argent de son rachat. On peut cependant soupçonner quelque exagération de la part des auteurs de la lettre comme aussi de l'intéressé lui-même, tous conduits à déployer une rhétorique aussi convaincante que possible pour rendre crédibles ces promesses de remboursement. Quoi qu'il en soit, le maître ne laisse pas partir son prisonnier qui ne peut donc réunir par lui-même l'argent nécessaire, de sorte qu'il faut trouver quelqu'un pour verser la somme convenue.

Comme un très grand nombre de Byzantins et de Latins ont été faits prisonniers en mai 1453, les familles ont eu d'immenses difficultés à faire libérer leurs proches[4]. Beaucoup n'étaient pas en mesure de faire face à plusieurs rachats concomitants et se tournaient vers des bienfaiteurs, comme c'est le cas ici. Après avoir peut-être sollicité son entourage en vain, le chantre Jean s'est adressé à la métropole de Gallipoli, alors qu'il

3. 2 500 aspres* correspondent à un peu plus de 70 ducats, alors que le prix du captif tout-venant s'établissait plutôt entre 10 et 40 ducats. Voir dans ce volume N. Vatin, Le sort des vaincus, p. 1250.
4. Voir dans ce volume les textes de Matthieu Kamariôtès, de Battista Gritti (15 mai 1454), de Nicolas V (8 octobre 1453) et la lettre d'Isidore de Kiev au duc de Milan à propos de Jean Argyropoulos (30 mars 1456), ce dernier ayant rencontré beaucoup de difficultés pour racheter ses enfants. Voir aussi T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 149-229.

n'en dépendait pas de par son ancienne fonction. L'expression du texte « lui aussi »[5] laisse entendre que d'autres membres du clergé impérial ont fait appel aux clercs de Gallipoli, sans doute avec succès[6]. Mais la somme demandée se révèle trop élevée pour ces derniers, qui, après avoir tenté toutes les négociations possibles, se tournent eux-mêmes en désespoir de cause vers le notable Nicolas Isidôros, dont ils connaissent la réputation de générosité envers les clercs orthodoxes prisonniers des Ottomans.

On ne connaît naturellement pas l'issue de cette démarche, mais ce document permet d'apercevoir les moyens mis en œuvre par les captifs pour se libérer et les réseaux qui se sont constitués en cette circonstance, largement fondés sur la solidarité confessionnelle.

Édition

Darrouzès, (Jean), « Lettres de 1453 », *Revue des Études Byzantines* 22, 1964, p. 80-84.

Traduction

† Au très glorieux et très illustre, notre grand seigneur et bienfaiteur, l'archonte* *kyr* Isidôros, *kritès* et grand *emîn* du Grand Seigneur[7],

† Les suppliants de ta seigneurie, les prêtres et les clercs de Gallipoli.

† Très glorieux, très illustre, très cher à Dieu, ami du Christ, miséricordieux, très noble archonte*, nous prions le Seigneur Dieu, nous les frères dans le Christ et les très humbles prêtres résidant à Gallipoli, qu'il accorde à ta seigneurie santé, vie, paix et nombreuses années, ainsi qu'à ta maison bénie et protégée par Dieu, et pour ta gloire et pour la joie de tous les chrétiens.

5. « Lui aussi en effet officiait dans le clergé du malheureux palais » ; « il a été enlevé lui aussi et il a été en captivité tout comme les autres ».

6. Gallipoli était déjà une ville ottomane depuis la seconde moitié du XIV^e^ siècle, et une partie de sa population était constituée d'orthodoxes. Ces derniers, y compris les clercs, pouvaient être en mesure d'apporter une contribution financière que les Constantinopolitains ruinés ne pouvaient fournir. Voir dans ce volume N. Vatin, Le sort des vaincus, p. 1251.

7. Le texte grec de l'édition diplomatique, qui respecte l'orthographe du document, donne : τῷ κριτῆ καὶ μ<εγάλ>ω ἐμμινῆ τοῦ μεγάλου αὐθεντός. J. Darrouzès avait traduit le terme κριτής par son équivalent français le plus courant, « juge », mais la fonction de *kritès* ici n'est pas bien définie, comme expliqué *supra* n. 2.

Nous entendons dire sans cesse et nous avons appris au sujet de ton nom béni et fameux que tu as soin d'être toi-même un familier du Seigneur (Dieu) et que tu accomplis ses commandements avec empressement ; c'est ce que tu as acquis perpétuellement afin de jouir dès le présent des biens futurs en vertu de tes mérites spirituels. C'est pour cela aussi, dans la circonstance présente, à l'occasion de la prise de la malheureuse Ville, que tu es devenu admirable, des plus célèbres, miséricordieux, le havre paisible des chrétiens condamnés et prisonniers, des prêtres aussi bien que des moines et des laïques. Nombreux en effet sont ceux que tu as fait rentrer et rendus libres et que tu as délivrés de la douloureuse servitude ; tu viens de te montrer courageux à l'égard des biens de l'âme de manière à jouir éternellement de la récompense et de préparer la richesse inviolable et le trésor à ta propre sainte âme vertueuse et fort bien disposée pour la joie sans fin. En effet, parce que tu es tel, que tu l'es de fait et de nom, notre maître, nous aussi nous prions pour toi de toute notre âme afin que le Seigneur te donne selon tes œuvres ; car, avec les autres, nous te prions aussi, nous tes suppliants, de faire également l'aumône pour nous, à qui elle est nécessaire et utile, puisque personne n'a pu le faire ici.

Cet homme, notre frère, qui va se rendre sur place et te saluer[8], *kyr* Jean le magistros[9], est un personnage respectable et de famille considérée, modeste dans ses réussites, un chantre excellent, très sûr de son art, un savant flambeau de l'Église. Lui aussi en effet officiait dans le clergé du malheureux palais, comme ta seigneurie l'apprendra clairement de tout le monde ; ou plutôt tu le verras et tu l'entendras lui-même et il te le prouvera mieux que nous ne l'écrivons et le témoignons d'après ce que nous avons vu. Il a été enlevé lui aussi et il a été en captivité tout comme les autres ; il s'est donc trouvé ici et le musulman qui le possède s'est montré sans pitié et inflexible ; il le tourmente et le tyrannise, et il n'a pas pu faire un compromis avec lui, soit pour un rabais, soit pour une caution ; il ne reçoit pas notre demande de le mettre à un prix abordable, mais, impitoyable et fauve qu'il est, il n'accepte pas que personne l'approche en vue

8. Allusion au voyage que fera le prisonnier auprès de son bienfaiteur une fois qu'il sera délivré. Le terme αὐτόθε (« sur place ») doit être compris comme se référant au lieu où se trouve le destinataire de la lettre, Nicolas Isidôros, donc par hypothèse Edirne, son lieu de résidence.

9. Ce terme (μάγιστρος) est un équivalent de μαΐστωρ qui désigne l'un des maîtres des chœurs, lesquels se distinguent du *prôtopsaltès* (πρωτοψάλτης), le premier chantre : voir J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 112 ; *Pseudo-Kôdinos*, J. Verpeaux éd., p. 356.

d'un compromis et, s'il veut le vendre, il cherche à le faire contre toute raison. Toutefois, dans cette nécessité sans mesure et par suite des menaces de mort journalières, le captif s'est remis à la volonté du musulman : qu'il le laisse seulement aller pour être vendu et, quoi qu'il demande, qu'il accepte la parole donnée, même malgré lui. Récemment donc, réprimandé par nous et par tout le monde, l'athée l'a ramené au prix de deux mille et demi, et il a demandé les aspres* d'avance. Alors, quand nous eûmes bien étudié ce qu'il fallait faire pour une caution et pour un délai, ainsi qu'il est de coutume pour les captifs afin de payer l'achat, puisque, grâce à Dieu, il y a de bons espoirs, lui n'a pas consenti non plus à cela. Or nous, Seigneur, nous n'avons pu faire rien de plus, car nous n'avons pas la possibilité de donner immédiatement un tel prix d'avance ; nous n'avons guère de ressources, puisque d'autres captifs en assez grand nombre ont fondu sur nous et que nous sommes liés et engagés à leur égard ; et pour cela, comme l'a exigé le musulman, nous n'avons pas les moyens, car c'est un gros poids et nous n'avons pas pu ; aussi, pour trouver ce qu'il exige, le musulman garde son chantre enchaîné.

Après nous être réunis, les humbles prêtres qui sommes ici, et après avoir examiné par pitié ce qu'il fallait faire pour ce captif qui doit se rendre sur place[10], nous avons distingué ta seigneurie pour sa miséricorde, comme le protecteur et le libérateur de tous ceux qui sont dans le malheur, en sorte que, comme tu l'as fait pour les autres, il ait part lui aussi à la pitié et à la liberté. Par la sainte âme de tes parents, nous te prions donc et te supplions d'accorder à ce pauvre qui a tant souffert ton secours habituel ; après Dieu, c'est toi qui peux donner cette assistance, toi qui donnes abondamment et de toi-même. La pitié de ta grande compassion doit servir d'instrument à ta bonne volonté ; mets celui-ci au nombre de ceux que tu as admis à ta bienfaisance. Ce privilège de donation abondante t'appartient, puisque abondante aussi et infinie est la récompense et que la renommée, la reconnaissance, la louange, la prière s'élèvent à grands cris et sans cesse pour toi ; tu n'échoueras pas pour celui-ci, nous l'espérons dans le Seigneur ; ton bienfaiteur et Seigneur est en mesure de te rendre beaucoup plus. Avec plaisir ensuite il paraîtra devant toi et avec joie, après que

10. J. Darrouzès traduisait par « qui est arrivé ici » (ἐρχόμενον αὐτόθη), mais le parallélisme avec un passage précédent (voir *supra* n. 8) implique de comprendre qu'il s'agit ici aussi d'une anticipation du futur voyage de Jean auprès de Nicolas Isidôros.

tu auras eu pitié de lui, pauvre homme dans la nécessité, et nous espérons qu'il sera aimé de ta noblesse, parce qu'il te remettra aussi son prix d'achat promptement, à toi le bienfaiteur et le libérateur des captifs, pourvu seulement qu'il soit libéré de sa captivité et qu'il trouve soulagement de la part du bienfaiteur. Il est connu de tous côtés, éveillé et habile en connaissance et capacité pour se procurer réellement le prix d'achat ; où qu'il soit appelé parmi les chrétiens, là où il y a des seigneurs, des archontes* et des églises, ils l'inviteront avec plaisir et ils auront pitié de lui.

À cause donc de cette lettre et de cette prière de notre part, ne le dédaigne pas ; laisse-toi apitoyer en tant qu'ami de la miséricorde, de l'âme et du pauvre, et retire-le de sa pénible captivité, afin que, à cause de lui, tu jouisses excellemment du trésor céleste et inviolable et que « marche devant toi l'aumône en faveur des pauvres »[11] et des prisonniers condamnés de l'infortunée Grande Ville. Ainsi ta vie soumise à la nécessité se prolongera dans le bonheur en de nombreuses années grâce à l'aumône perpétuelle. L'aumône, ami du Christ, porte de nombreux titres que l'on reporte à bon droit sur ta personne ; et sur ce point ta noblesse est instruite par elle-même.

Quant à nous, nous devons te remercier pour tout cela, prier pour toi, faire mémoire de toi et te louer toute notre vie, avec celui pour qui nous écrivons et supplions. Donc, nous avons remis son affaire à Dieu et à ta seigneurie. Dieu est près de toi et c'est lui qui te fera prendre en pitié ce pauvre et ce captif, pour que la faveur et la miséricorde de Dieu et notre prière soient avec ta haute bienveillance.

11. Is 58, 8.

THOMAS ÉPARQUE ET GEORGES DIPLOVATATZÈS

Récit sur la prise de Constantinople [1]

(*ca* 1453-1455)

Introduction

Le manuscrit Cgm 5274 de la *Bayerische Staatsbibliothek* de Munich, qui donne ce texte, ne compte que 7 folios et est par ailleurs incomplet. Il a été exécuté par deux mains différentes. On ne connaît de la première, au folio 1r, que la fin d'un texte envisageant l'expulsion de « l'engeance des païens et ses alliés » [2]. La seconde main a copié le récit de la prise de Constantinople aux folios 1v-7v. L'édition imprimée de Iorga ne précise pas la distribution des folios.

Les auteurs du récit se présentent comme des aristocrates byzantins : Thomas « Eperkus » est un « comte de Constantinople », et « Josu Deplorentacz » un « fils de comte ». Lors de la rédaction du manuscrit, leurs noms ont à l'évidence subi des déformations. Or un document daté du 20 février 1455, émanant de William Booth, archevêque d'York

1. Traduction de l'allemand, introduction et notes de Jean-Pierre Grélois.

2. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 428, n. 1, qui ignorait l'existence de deux mains différentes, y voyait la fin d'une prophétie sur la libération de Constantinople. Étant donné l'hétérogénéité du second texte avec le premier, il se pourrait que celui-ci ait constitué la conclusion d'un sermon appelant à la croisade. En voici la traduction : « ... expulser[ont] et culbuter[ont] hors du pays l'engeance des païens et ses alliés, ils nettoieront le pays ; ainsi y aura-t-il une bonne union, et les droits et la justice reviendront selon l'ancienne coutume, amen ! Qu'il soit rendu en commun à Dieu louange, honneur et grâce partout dans le monde, dans les siècles des siècles, Dieu le Père, le Fils et le Saint Esprit, amen ! »

(1452-1464), concerne sans aucun doute les mêmes personnages, qualifiés de « citoyens de Constantinople », et donne leurs noms sous des formes où l'on retrouve plus aisément le modèle grec : *Thomas Eparchus* (Thomas Éparchos/Éparque) et *Georgius Diplovatagius* (Georges Diplovatatzès). L'archevêque d'York déclare avoir pris connaissance de lettres écrites respectivement par le cardinal Bessarion, légat pontifical à Bologne depuis 1450 jusqu'à son retour définitif à Rome le 1er avril 1455, et par Reynhard [von Sickingen], évêque de Worms (1445-1482), faisant état des malheurs subis par ces deux exilés. En conséquence le prélat anglais accorde à quiconque les aidera quarante jours d'indulgences[3].

L'élaboration du récit a été effectuée en plusieurs temps. Les intéressés déclarent l'avoir d'abord tenu en grec, ce que confirme la forme de nominatifs masculins, en *-as* ou en *-is*, de titres turcs[4]. Puis il fut traduit en « welsche »[5] par un certain Thutro de Constantinople. On peut reconnaître dans ce nom le démotique Θόδωρος, correspondant au savant Θεόδωρος, soit Théodore[6]. Alors que le rôle de Dumita[7] Exswinnilwacz (?) paraît peu clair, celui de Mathes d'Utrecht l'est beaucoup plus, puisque celui-ci établit la version allemande du document, tel qu'il nous est parvenu. Cette dernière version contient deux allusions, sans doute concomitantes à la traduction allemande, à des réalités familières aux Nurembergeois, le cimetière Saint-Sebald[8] et le village proche de Lauf[9].

Dès lors l'itinéraire d'Éparque et Diplovatatzès peut être reconstitué de la façon suivante. Faits prisonniers lors de la chute de Constantinople, ils furent rachetés et parvinrent en Italie, probablement à Bologne auprès de Bessarion qui leur remit une lettre de recommandation ; c'est sans doute dans ces circonstances que leur récit fut traduit du grec en italien. De là ils passèrent dans le Saint-Empire, dans la ville libre de Nuremberg où ils firent établir la traduction allemande que nous connaissons. Avait-elle pour destinataire quelque Nurembergeois particulièrement intéressé aux affaires d'Orient, ou les autorités civiles de la cité, dans le cas d'une

3. J. Harris, *Greek Emigres*, p. 194 (texte) et commentaire p. 22 et n. 57.
4. « *paschas* » (πασιᾶς = *paşa*) ; « *beglarpeis* » (μπεϊλαρπεής/ μπεγλερπεής = *beylerbeyi**).
5. Théoriquement en français ou en italien ; plutôt en italien, langue véhiculaire en Méditerranée orientale.
6. Pour cette proposition, voir *Deutsche Reichstagsakten unter Friedrich III.*, p. 14, n. 5.
7. Faut-il lire, en bulgare, « Dimităr » ?
8. Celui de l'église dédiée au saint patron de Nuremberg.
9. Lauf an der Pegnitz est situé 17 km à l'est-nord-est de Nuremberg.

demande d'aide financière par exemple ? Par la suite ils purent connaître l'évêque de Worms avant de gagner l'Angleterre.

Le document se fait l'écho de rumeurs concernant l'attitude des Génois durant le siège et au moment de la prise de la Ville. Les travaux d'approche à la Porte Saint-Romain auraient été facilités par l'inaction, sollicitée par les Ottomans, de certains défenseurs de Constantinople, les maîtres d'artillerie génois. Lors de l'assaut décisif, des navires de Mehmed II auraient arboré la bannière de Gênes pour tromper les défenseurs. Éparque et Diplovatatzès vont jusqu'à mettre en doute la réalité de la blessure reçue par Giovanni Giustiniani Longo, qui lui fit quitter sa position et qui provoqua la débandade. L'empereur aurait alors crié à la trahison. Plus grave, les auteurs accusent des traîtres d'avoir participé au massacre. Pour le dire plus clairement ils reprennent les griefs portés, entre autres, par les Vénitiens contre les Génois. Il faut sans doute mettre au compte de leur désespoir la nécessité de trouver des boucs émissaires [10]. Par ailleurs, ils sont les premiers à attribuer au sultan vainqueur le viol d'une vierge, en l'espèce une fille du grand duc * Luc Notaras, sur l'autel de Sainte-Sophie, une légende qui devait connaître un certain succès [11].

Fonds

Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Ms Cgm 5274 Munich, ff. 1-7 [12].

Édition

Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e^ siècle*, II, Paris, 1899, p. 514-518.

Traduction

Italienne : Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli. Le testimonianze dei contemporanei*, I, Milan, 1976, p. 232-239 [13].

10. La lettre de l'archevêque d'York rend en effet compte de la détresse d'Éparque et de Diplovatatzès, « privés de leurs épouses, de leurs enfants, de leurs biens et possessions » (voir *supra*, n. 3).
11. Sur ce sujet, voir A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 431, n. 20.
12. Voir la notice du manuscrit dans *Katalog der deutschen Handschriften der Bayerischen Staatsbibliothek München*. Die mittelalterlichen Handschriften aus Cgm 5255 ff. (*Catalogus codicum manu scriptorum Bibliothecae Monacensis Tomus V, pars IX*). Vorläufige Beschreibung, erstellt von © Dr Elisabeth Wunderle. Il y est précisé que le document est rédigé en dialecte nord-bavarois.
13. La traduction est de Barbara Stein Molinelli, avec présentation et notes d'Agostino Pertusi.

Traduction

De même, il faut observer tout d'abord comment et de quelle façon la grande, capitale et très puissante ville impériale située au pays des Grecs, appelée Constantinople, a été conquise et prise par le mécréant et empereur turc : c'est écrit par la suite. Et cela arriva en 1452, le 28e jour de mai [14], et c'était le quatrième jour après la Saint-Urbain [15] ; et le lendemain la ville de Péra, qui est située non loin de Constantinople, a aussi été conquise par les Turcs. Dieu nous accorde sa grâce !

Premièrement, comme le vieil empereur turc [16] gisait sur son lit de mort, il ordonna à son fils, le Turc actuel, de ne pas faire la guerre aux Grecs ou à Constantinople, sinon il lui donnerait sa malédiction. Sur ce le fils répondit : « Père, tu veux me donner ta malédiction ? Je commencerai, dès que tu mourras, à faire la guerre à l'empereur de Constantinople. Si je le vaincs, je deviendrai maître du monde entier ! »

De même, il éleva et bâtit ensuite une tour à environ deux lieues allemandes [17], près de Constantinople en un endroit nommé Phonias [18], comme un lieu d'exécution ou de supplice [19] – là où un empereur de Constantinople aurait eu ses chasses – en manière d'outrage et de défi à la seigneurie de Constantinople. De même, les citoyens de Constantinople n'y prirent pas garde et le prirent pour un voisin. Quand <Mehmed II> en fut bien assuré, il attendit que commence la moisson et il massacra tous ceux dont il se saisit. C'est ainsi que commença l'affaire sans déclaration <de guerre>. De même, quand l'empereur de Constantinople eut reçu la nouvelle que ses gens avaient été massacrés par des Turcs, il fit une sortie et trouva 500 Turcs dont il massacra 300. De même, comme des massacres avaient eu lieu de part et d'autre, l'empereur de Constantinople

14. La date est par deux fois inexacte d'une unité : faut-il y voir la mélecture de nombres originellement écrits en chiffres romains ?

15. Le pape Urbain Ier étant honoré le 25 mai en Occident, le calcul est donc exact.

16. Murad II, sultan de 1421 à 1451.

17. Soit à une dizaine de kilomètres, ce qui correspond à la réalité en suivant la rive européenne du Bosphore.

18. Le texte donne la forme « Fimiän » correspondant au grec moderne Phonias (classique Phoneus), en turc Şeytan burnu, sur la rive européenne du Bosphore (voir J.-P. Grélois, *Pierre Gilles*, *Itinéraires byzantins*, p. 152 et n. 806).

19. Allusion au nom donné par les Grecs au château de Rumeli Hisarı, Laimokopiè, qui signifie « Coupe-gorge » (cf. *ibid.*, p. 148 et n. 787). La forteresse fut terminée fin août 1452 (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXIV).

envoya son ambassade au Turc pour lui demander pourquoi il avait fait cela, alors qu'il savait bien que son père lui avait promis par écrit de maintenir son amitié envers lui. De même, le Turc ne lui donna aucune réponse : il chanta et attendit que vienne l'automne et que l'on vendange. Il vint alors avec [x] dizaines de milliers d'hommes, massacra les gens, arracha les vignes et mit le camp devant la Ville. De même, il fit ainsi camper un seigneur foncier, nommé Akçaylı Mehmed Bey[20], avec les dizaines de milliers d'hommes, et il bloqua la Ville de sorte que l'on ne pût par la suite ni sortir ni entrer. Et lui-même, l'empereur turc, se rendit vers sa ville nommée Andrinople[21], à quatre journées de là avec [x] dizaines de milliers d'hommes.

Et il assiégea la Ville : cela arriva le vendredi suivant le jour de Pâques[22]. De même, après avoir établi son camp, il vint devant une porte – elle s'appelle Saint-Romain[23] – devant laquelle il mit en place [x] pièces d'artillerie ; le boulet de la première pièce avait une circonférence de douze empans, et ceux des autres n'étaient guère plus petits, à [x] pas de la porte. De même, quand ils furent arrivés aussi près, ils acheminèrent de nuit un « chat »[24] derrière lequel ils avaient amené 10 000 hommes ; ils acheminèrent derrière lui les pièces d'artillerie : ils s'étaient mis d'accord à cet effet avec les maîtres d'artillerie de la Ville, qui étaient Génois et qui tardèrent à tirer. De même, le « chat » était quadrangulaire comme une maison, roulant sur des roues. De même, ils se cachèrent derrière le « chat » et creusèrent sous terre jusqu'à la muraille de la Ville ; ils firent là un toit de bois et un remblai avec des créneaux par lesquels ils tiraient et, dès que quelqu'un regardait par-dessus le mur, ils l'abattaient.

De même, <Mehmed II> se rendit ensuite devant la porte nommée Ventura[25], et il fit faire un bastion, comme une tour de bois tendue de cuir et de peaux, avec un filet de sorte que l'on ne pût tirer sur personne des siens. Et à l'abri du bastion ils commencèrent à creuser une sape qui

20. Le texte le nomme « Czamakpegis » et le qualifie de *Landherr* ; voir sa biographie, p. 1306.
21. « Vidernopel » et plus bas « Andernopole » dans le texte, en turc Edirne. Mehmed II y retourna à l'automne 1452 (A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXV).
22. Soit le 6 avril 1453 (cf. V. Grumel, *La Chronologie*, p. 310).
23. « Sauroman » dans le texte. Cette porte est désormais identifiée à la quatrième porte « militaire », entre les tours 59 et 60 de la muraille théodosienne (N. Asutay-Effenberger, *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul*, p. 92-94 ; pl. 17).
24. Latin tardif *cattus*, classique *vinea* : baraque d'approche.
25. Il s'agirait de la Porte du Xylokerkos (cf. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 379-380).

passât sous le fossé et la muraille en direction du faubourg[26]. De même, ils firent ensuite un bastion, carré comme une maison, où ils placèrent leur pièce d'artillerie. Il avait une porte orientée vers la Ville : quand on voulait faire tirer la pièce, on ouvrait la porte. Voici comment elle était disposée : quand on retirait les goupilles, la porte s'ouvrait et, quand le coup avait été tiré, la porte se refermait d'autant[27].

De même, une autre porte s'appelait Kaligaria[28] ; ils y avaient posté quatre pièces d'artillerie, trois grosses et une petite, et ils avaient aménagé derrière un bastion cinq sapes, les avaient creusées et soutenues par des étais. Pendant ce temps ceux de la Ville avaient aussi aménagé une sape dans l'intention de faire une sortie, et il arriva que les sapes vinssent à la rencontre l'une de l'autre. Alors les Turcs acheminèrent beaucoup de pièces d'artillerie et d'engins, mais ceux qui étaient sortis de la Ville s'en saisirent, y boutèrent le feu et en brûlèrent peut-être un bien grand nombre.

De même, <Mehmed II> s'empara ensuite de la colline qui domine Péra, y fit hisser de grands navires, 2 200 galées et fustes, sur des rouleaux à l'aide de buffles et d'aurochs, ainsi que des hommes d'armes, et ce jusqu'au sommet de la colline. Ils les laissèrent dévaler du sommet jusqu'à la mer entre Péra et Constantinople, vers leur ligne de défense au bord de l'eau[29]. De même, quand il fut arrivé près de Péra au bord de l'eau sur sa ligne de défense, il prit tous les tonneaux dont il pouvait disposer : ils les lièrent l'un à l'autre, ils en firent un pont pour combattre sur l'eau comme sur terre.

Et ils avaient là près de mille échelles qu'ils appliquèrent contre la muraille. On avait aussi percé une brèche, une grande brèche dans la muraille de la Ville, de la taille du cimetière de Saint-Sebald[30] : les Génois s'en étaient chargés, ils voulaient la tenir solidement grâce à leurs tirs – ils avaient en effet de nombreux navires[31]. Il avait aussi été ordonné dans l'armée du Turc depuis quinze jours que chacun porte une échelle, sur l'eau et sur terre. Il arriva aussi [x] galées pleines d'hommes d'armes, comme si c'étaient des Génois qui voulaient venir en renfort : c'étaient des Turcs qui vinrent aussi

26. Entendre par là le quartier excentré situé *intra muros*.
27. Il faut supposer une porte basculante.
28. « Saligaria » dans le texte.
29. Les positions ottomanes sur la Corne d'Or face à Constantinople.
30. Il s'agit évidemment de la brèche produite par la très grosse pièce à la Porte Saint-Romain.
31. Cette partie du discours manque de logique avec ce qui précède, puisque les navires génois se trouvaient alors dans la Corne d'Or, et ne pouvaient donc guère contribuer à la défense sur le front terrestre.

aux portes. Alors que l'on n'y prenait pas garde et que la Ville était au mieux, ils arborèrent la bannière comme les Génois [32] : ils leur firent bien du mal.

De même, le 29e jour de mai, ils se mirent tôt ce lundi [33] à donner l'assaut à la Ville, toute la nuit jusqu'au mardi soir, et ils s'emparèrent de la Ville. De même, le capitaine des Génois qui tenait la brèche [34] fit semblant d'être touché et s'en alla, et tous ses hommes s'en allèrent avec lui. Quand les Turcs s'en aperçurent, ils y prirent position. De même, quand l'empereur des Grecs s'en aperçut, il s'écria à haute voix : « Seigneur, je suis trahi ! » et marcha avec sa troupe, criant de rester et de se défendre. On fit alors tirer la herse, et la bousculade pour fuir était telle que l'empereur lui-même fut massacré avec 90 000 hommes par les Turcs et par les traîtres. De même, ils coururent ensuite vers Sainte-Sophie et tous ceux dont les <Turcs> s'étaient saisis, ils les abattirent dans leur première fureur, et quant à ceux qu'ils trouvèrent par la suite, ils leur jetèrent une corde au cou, leur lièrent les mains derrière le dos et les menèrent hors de la Ville.

De même, quand <Mehmed II> eut appris que l'empereur de Constantinople avait été abattu, il s'empara du grand duc * qui était lieutenant de l'empereur [35], il fit décapiter un garçon son fils, puis lui-même [36]. Il se saisit ensuite de sa fille qui était bien belle, la coucha sur le grand autel de Sainte-Sophie, un crucifix sous la tête, et il en fit un objet de luxure [37]. De même, ils s'emparèrent des meilleures et des plus nobles femmes, jeunes filles et moniales de la Ville, et ils les souillèrent, eux, les plus vils coquins de tous les Turcs, à la vue des Grecs, pour outrager la chrétienté.

De même, ils détruisirent toute relique et les corps des saints, et ce qu'ils trouvèrent, ils le brûlèrent ; mais la robe, la croix et le clou du

32. Cette information surprenante ne semble pas confirmée ailleurs.
33. Il s'agit en fait du lundi 28 mai.
34. Giovanni Giustiniani Longo qui combattait près de la brèche de la Porte Saint-Romain.
35. Luc Notaras, qui était titré grand duc *, exerçait également la charge de premier *mésazôn* *, à laquelle il est fait allusion plus précisément ici. Barbaro, p. 474, le définit également comme le plus important de Constantinople après l'empereur.
36. Les sources rapportent habituellement l'exécution de Luc Notaras avec deux de ses fils, et non un seul.
37. Outre le fait que Notaras avait quatre filles, ce que l'auteur passe sous silence, aucune autre source ne rapporte un tel épisode. D'une authenticité pour le moins douteuse, il n'en a pas moins eu une certaine postérité, sans qu'il soit nécessaire de penser que les auteurs qui s'en firent l'écho avaient trouvé leur inspiration dans la présente lettre (voir les références réunies par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 431, p. 20). En effet un viol doublé d'un sacrilège fait partie de l'imagination collective. Notons par ailleurs que ce n'est pas sur une fille de Notaras que les récits contemporains prêtent généralement des vues au sultan, mais sur le plus jeune fils du grand duc *, Jacques.

Christ, personne ne sait où ils sont : ils ne les ont pas trouvés. Et ils voulurent aussi déshonorer l'icône due à saint Luc[38], et à 600, ils la poignardèrent par devant, l'un après l'autre, comme des insensés.

De même, après que l'on eut capturé ceux qui étaient tombés sous leurs mains et avaient la corde au cou, et qu'on les eut mis à prix, les femmes durent être acquises au prix de leur corps, les hommes au prix de leurs mains, avec impudeur et autres moyens. Et celui qui donne le prix estimé, on le laisse dans sa foi ; et celui qui ne le fait pas doit prendre leur foi, sinon il doit mourir. Et celui qui fut institué pour diriger Constantinople, en allemand *suleymen*[39], il prit possession de Sainte-Sophie et y professa sa foi.

De même, ils pillèrent et mirent à sac la Ville pendant trois jours : ce que tout un chacun a trouvé, c'est à lui, corps et biens, et il en fait ce qu'il veut. Le partage <du butin> eut lieu à Andrinople, à quatre journées de Constantinople.

De même, avec Mehmed, il y avait Halil Paşa[40], un prince qui <lui> avait déclaré qu'il ne prendrait pas la Ville. L'empereur des Turcs dit : « Si je la prends, comment te traiterai-je ? » Il répondit : « Coupe-moi la tête ! », ce qui arriva. De même, le troisième *(sic)* Zaganos Paşa[41] le quatrième Saruca Paşa[42]. De même, İbrahim [?] Paşa[43]. De même, Lala Paşa[44]. De même, le *beylerbeyi**[45], de même, le *kadileşker*[46]. De même, Yunus [?] Bey[47]. De même, Musa Re'is [?][48]. De même, le *ser-i-seger*[49]. De même,

38. Il s'agit de l'icône de la Vierge Hodègètria (R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 203-206).
39. Il semble qu'il y ait là une confusion entre le nom de Karışdıran Süleyman Bey, et la fonction de *subaşı** d'Istanbul qui lui fut conférée par Mehmed II (voir sa biographie, p. 1312).
40. « Helluss » dans le texte, que l'on peut lire, en tenant compte de la cursive allemande « Hellill » ; voir sa biographie p. 1301-1302.
41. « Sagamispaschas » dans le texte (lire aussi « Saganuspaschas ») ; voir sa biographie, p. 1312.
42. « Sargapaschas » dans le texte (voir sa biographie, p. 1310-1311).
43. « Iberenpaschas » dans le texte (lire aussi « Iberimpaschas »).
44. « Lalapaschas » dans le texte. D'après une suggestion de N. Vatin, Lala/Kula Şahin c'est-à-dire Hadım Şehabeddin Paşa (voir sa biographie, p. 1312).
45. « *beglarbeis* » dans le texte. Sur la fonction, voir *EI* I, p. 119 ; elle était alors exercée pour la Roumélie par Tayı Karaca Bey et pour l'Anatolie par İshak Paşa (voir leurs biographies p. 1303).
46. « *kadiliiesgeris* » dans le texte ; sur la fonction de *kasasker*, alors exercée par Mollâ Gürani (Aşıkpaşazade, § 29 ; *EI* II, p. 1167-1168), voir *EI* IV, p. 392.
47. « Jomispegis » dans le texte (lire aussi « Jonuspegis ») ; un Yunus Bey est connu comme favori de Mehmed II (Aşıkpaşazade, § 125).
48. « Massarexis » dans le texte (lire aussi « Mossareyis »).
49. « *serisager* » dans le texte. Ce terme, dérivé du persianisant *ser-i zağarcı*, correspondant au turc *zağarcıbaşı*, désignait le chef d'un corps de valets de chiens de chasse du palais (*EI* XI, p. 412).

Gebter [?] Paşa, Turahan Bey[50] qui a dévasté les îles sur des centaines de lieues, Ese [?] Bey[51], Dür [?] Ağa[52], Sağır Hamza[53], Escherkamor [?], Has Ahmed[54], İshak Bey le *martolos*[55], Afa [?] et bien d'autres etc.

De même, Constantinople est si grande que l'on ne peut en faire le tour à cheval en un jour. De même, elle disposait de [x] hommes en état de combattre, sans compter les femmes et les enfants. De même, la muraille de la Ville avait 10 000 créneaux. De même, elle a une double muraille du côté de la terre et une simple du côté de la mer. De même, l'enceinte avait 1 100 tours. De même, il s'y dressait cent églises, mais il y a vingt ans elles étaient bien 2 000. De même, l'église Sainte-Sophie avait un pourtour aussi grand que <celui de> Lauf[56], et 463 portes d'airain, et elle a 6 666 colonnes sur lesquelles elle a été dressée, et elle a été faite en vertu des plaies de Notre Seigneur.

Ces choses ont été dites par M. Thomas Éparque[57], un comte originaire de Constantinople, et Georges Diplovatatzès[58], un fils de comte, et Théodore[59] de Constantinople, qui a rendu leur grec en welsche, et Dumita Exswinnilwacz [?], et Mathes Hack d'Utrecht qui a rendu leur welsche en allemand[60].

50. « Durchambegis » dans le texte.
51. « Essebegis » dans le texte ; le nom pourrait correspondre aussi à un İsa Bey. On connaît plusieurs personnages de ce nom, un descendant d'Evrenos, mort après 1462, (Aşıkpaşazade, § 111 et 126), un fils d'İshak Bey (*ibid.*, § 126), et Özgüroğlu İsa Bey, ancien *beylerbeyi** d'Anatolie (voir sa biographie, p. 1303).
52. « Turagas » dans le texte.
53. « Seckirhamssa » dans le texte.
54. « Hassachmat » dans le texte.
55. « Isackwegis Marthalosch » dans le texte. On connaît un İshak Bey (m. 1465), frère de Turahan (*EI* X, p. 723-724). Les *martolos* était des membres salariés des forces ottomanes de sécurité intérieure, recrutés principalement dans les Balkans parmi les chrétiens orthodoxes propriétaires terriens ; ils avaient à leur tête un officier musulman, le *martolosbaşı* (*EI* VI, p. 598).
56. Le centre historique de Lauf an der Pegnitz s'étend sur une longueur d'environ 350 m pour une largeur maximale de 200 m.
57. « Eperkus » dans le texte.
58. « Josu Deplorentacz » dans le texte.
59. « Thutro » dans le texte.
60. La syntaxe des deux derniers membres de la phrase ne permet pas de déterminer le rôle exact de Dumita Exswinnilwacz dans l'affaire : fut-il un collaborateur de Théodore de Constantinople, ou de Mathes Hack ?

MATTHIEU KAMARIÔTÈS

Récit pitoyable de la prise de Constantinople [1]

Introduction

Né à Thessalonique, fils d'un prêtre, l'auteur est venu à Constantinople et a étudié auprès de Gennadios Scholarios quelques années avant la chute. En 1453, comme il le raconte, il perd une partie de sa famille. Matthieu Kamariôtès a été confondu avec un personnage actif à la fin du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle, Manuel de Corinthe, grand rhéteur du patriarcat de Constantinople [2]. À la suite de cette identification erronée, une légende s'est développée autour de son nom et voudrait qu'il ait été le premier directeur d'une école patriarcale fondée par Gennadios Scholarios durant son patriarcat, entre 1454 et 1456. Or aucune école patriarcale n'est attestée par les sources pour cette période, et Matthieu Kamariôtès a seulement dispensé un enseignement à quelques élèves rassemblés autour de lui, dont Manuel de Corinthe. Il a laissé une œuvre rhétorique et théologique, dont un traité contre Pléthon, et quelques lettres ; il meurt en 1490. Le présent récit n'est connu que par les extraits qu'en a reproduits Théodose Zygomalas au XVI^e^ siècle dans sa propre lettre sur le même sujet à un intellectuel allemand, Martin Crusius [3].

En l'attente d'une édition critique, la traduction repose sur le texte reproduit dans la *Patrologie grecque*, avec quelques corrections.

1. Traduction du grec, introduction et notes par Vincent Déroche.
2. C. Astruc, « La fin inédite du *Contra Plethonem* de Matthieu Camariotès », p. 248, n. 12.
3. Le récit de Kamariôtès se trouve dans M. Crusius, *Turco-Graeciae libri octo*, p. 76-83.

Édition
PG 160, col. 1059-1070.

Bibliographie
A. Biedl, « Matthaeus Camariotes », p. 337-339 ; C. Astruc, « La fin inédite du *Contra Plethonem* de Matthieu Camariotès », p. 246-262.

Traduction

Je ne pleurerai pas sur mon père, car je le crois et le proclame bienheureux d'être mort. Je l'aurais pleuré, et à bien juste titre, s'il était tombé vivant aux mains des barbares lors de la prise de sa patrie, et si, devenu prisonnier, il avait été entraîné comme le reste de ses concitoyens, contraint de voir et de supporter ce devant quoi, même s'il avait eu une âme de pierre, il aurait préféré subir mille morts atroces plutôt que de vivre d'une façon si déshonorante et malheureuse. S'il a péri par l'épée, est parti massacré, et a accompagné les victimes, cela n'est pas encore si effrayant, tandis que l'épouvantable était de vivre comme cela aurait été le cas sans cesse pour lui, toujours voir s'accroître sa douleur, augmenter la souffrance de l'âme et toujours rendre sa peine plus dure, non seulement par le souvenir des anciens plaisirs disparus, ou des malheurs qu'aurait déjà causés sa captivité aux siens et à lui, mais aussi par la perception de ce qui se déroule chaque jour, s'il avait dû voir ce qui arrivait aux autres et ce qu'il aurait vraisemblablement subi lui-même, en connaissant un changement si abrupt dans sa vie, non seulement affligé dans son âme, mais encore oppressé dans son corps soumis à mille duretés nuit et jour. Je ne pleure pas mon père : vaincu en même temps que sa patrie, et voyant « le jour de la servitude », pour parler comme le poète[4], il a perdu la vie sous les coups de l'ennemi au moment même où il prenait conscience de cet esclavage si inattendu et oppressant, et avant de goûter aux malheurs qui suivirent, grands et nombreux. J'en fais même justement un motif de consolation dans les calamités qui nous accablent. Si quelqu'un pense amer de perdre la vie présente par une mort violente en voyant les ennemis sabre au clair, le meurtre dans leur souffle et leur regard, porter des coups ou aux organes vitaux pour que la victime perde plus tôt la vie, ou

4. *Iliade* VI, 463.

dans des endroits moins vitaux pour qu'elle sente plus longtemps sa mort et souffre davantage, c'est une pensée d'humanité, et je reconnais à celui qui pense ainsi sa compassion envers notre nature. Mais qu'une telle mort ne soit pas sans récompense ni sans profit me persuade qu'il ne faut pas tant la pleurer que la supporter avec douceur, en considérant l'endroit auquel doit sans doute accéder celui qui a quitté ainsi cette vie, surtout quand il se trouve qu'il a recherché la vertu et l'a préférée à lui-même pendant tout le temps de vie qui lui a été compté. Tel est le cas de mon père qui a toujours embrassé la vertu et a péri avec vertu. Nombreuses sont les preuves de sa vertu, toutes sues de ceux qui l'ont connu. Il serait superflu que j'énumère tout ce qu'il a fait tant dans les hospices de pauvres que pour l'accueil des étrangers qui avaient besoin de compassion, en somme tout ce qui définit l'homme charitable et juste, comme je crains de paraître m'extasier devant les miens si je prolongeais l'éloge de mon père.

Et il y avait encore un éloge démontrant qu'il était un digne prêtre de Dieu ; puis, après avoir dit que certains osèrent être consacrés et accomplir la liturgie divine sans en être dignes, il ajoute[5] :

Ce qui, pas moins mais bien davantage que toutes les autres aberrations nombreuses et considérables d'alors, a excité et lancé contre nous cette « verge de fer[6] », comme un éclair, Dieu s'étant enflammé de colère « contre le peuple stupide[7] » que nous étions, et ayant visité nos iniquités à coups de fouet, car nous nous étions consumés de concupiscence et éloignés du seul qui pouvait nous sauver.

Puis, après avoir encore parlé de son père, il continue :

Voilà donc ce que fut mon père : même s'il est mort massacré, a été abandonné sans sépulture, n'a pas eu droit à la cérémonie pieuse d'usage, ni reçu les lamentations qui convenaient, cela ne concerne que les gens petits dans leurs soucis et dans leurs âmes ; que dire de cette âme divine et de sa grandeur ? C'est pourquoi personne ne m'a entendu ni ne m'entendra me lamenter à son sujet, ni déplorer la façon dont il est mort. Au contraire, je le juge et le proclame bienheureux en tout ceci, et digne d'être commémoré comme un martyr, lui qui a perdu la vie pour défendre la piété. C'est sur moi que je pleure, moi qui n'ai pas partagé le décès

5. Ces passages en italiques sont des résumés de la plume de Théodose Zygomalas.
6. Ps 2, 9.
7. Dt 32, 21.

de mon père, ni n'ai été jugé digne de quitter la vie à ses côtés, afin que le mode de ma mort ne soit pas sans bénéfice pour moi, séparé de la charge des passions et débarrassé des douleurs qui suivirent, celles que j'ai subies jusqu'ici et celles que je subirai en une occasion semblable. Car il n'y a pas d'espoir pour moi d'obtenir un sort meilleur. La situation des chrétiens est si mal en point que, revêtus du nom de chrétiens, ils renient complètement l'effet de ce nom, osant tous commettre ce qui suscite la colère divine, afin qu'ils apprennent à reconnaître quand Il les châtie, Celui qu'ils n'avaient pas reconnu lorsqu'Il les comblait de bienfaits et de diverses prévenances, pour les fautes qu'ils négligeaient sans remords et dont ils ne se détournaient pas. Et pourtant, pour la plupart, même sous le fouet ils ne choisissent pas de s'amender, comme ils se sont abandonnés une fois pour toutes au mal incurable. C'est pour cela que chaque jour ils goûtent à tant de malheurs si graves. Il est donc bien naturel que je me lamente sur moi-même à ce sujet, tandis que mon père, je le range parmi ceux qui ont quitté cette vie en martyrs non seulement par le genre de sa mort, mais encore par la pureté de sa vie, et par la préparation de son âme à cela de longue date. Et c'est ainsi que je célèbre sa mémoire et que je fête le jour qui l'a vu passer au fil de l'épée, qui l'a délivré de maux intolérables, qui l'a joint aux rangs des martyrs, qui sans doute l'a couronné pour l'éternité, et qui l'a offert comme prêtre et comme victime au seul vrai grand-prêtre Christ Dieu, celui qu'il désirait et qui l'inspirait, pour qui il a vécu et pour qui il a péri, vers qui il a échappé et avec qui il est, d'abord sacrificateur[8], et pour finir victime, en restant le même.

Mais pour un tel homme, le départ vers les bonheurs de l'au-delà était un grand bien, tandis que pour nous, les survivants, encore sous le joug de cette amère servitude, tout est malheur de toutes parts. Et pleurer actuellement ou narrer les infortunes communes de tous, dans ce que chacun en a subi, serait superflu, tandis que si je fais le thrène * de mes maux propres, il se trouve qu'ils sont aussi communs à tous, car c'est ensemble que tous nous avons subi le même deuil. Tous nos bonheurs ont disparu d'un coup. Notre patrie a été prise, une cité incomparable à toutes celles de la terre, presque supérieure aux possibilités de la main humaine : grande et belle, rayonnante par sa position et ses grâces, pour ainsi dire la plus

8. En tant que prêtre chrétien qui célébrait la liturgie.

grande et la plus belle de toutes les cités de la terre, la seule dont tous pensaient et croyaient qu'elle resterait éternellement imprenable par qui que ce soit, elle à qui tous confiaient, après Dieu, la sauvegarde des leurs, elle que l'on pourrait qualifier d'œil ou de cœur du monde sans tomber dans l'inconvenant, elle dont tous pouvaient s'enorgueillir, elle qui était telle que porter le titre de son citoyen n'était pas un mince sujet de fierté – voilà l'excellence et la taille de la patrie qui nous a été prise. L'empire des Romains* n'est plus – empire, nom et réalité vénérables. L'ordre inspiré et sublime de l'Église a été jeté à bas, l'hymne que la terre faisait monter vers Dieu, rivalisant avec le bon ordre et la mélodie des anges, s'est tu. Les temples divins ont été détruits, les sanctuaires profanés, les saints objets[9] foulés aux pieds. La vieillesse a été méprisée, la jeunesse corrompue, parmi les adultes la plupart ont, hélas !, péri sous le glaive, les autres restent dans une honteuse servitude. Les femmes ont été déshonorées, et parmi les enfants ce ne sont pas seulement les filles, mais même les garçons qui ont été livrés aux turpitudes des barbares[10]. Une partie s'est même lamentablement ralliée à l'impiété[11]. Tout va à la perte, tout ce qui est honorable est au déshonneur, et personne pour venir à la rescousse. Le monde entier est rempli de mendiants venus de notre Ville, nos calamités sont exposées aux yeux de tous. Tous prennent en pitié nos malheurs et les déplorent, mais pourtant personne ne peut nous offrir de consolation. Les barbares se réjouissent de notre désastre, trouvent plaisir à nos malheurs, se vantent de leur impiété, s'attaquent à notre piété, et en insultent les objets vénérables. Le nom de Dieu est blasphémé à cause de notre malheur, ils insultent notre religion. Nous n'accomplissons plus le vrai culte du vrai Dieu, et on voit maintenant dressée là « l'abomination de la désolation »[12]. La cité des chrétiens est désormais celle des impies, elle n'est plus grande par ses bonheurs, mais immense dans ses malheurs : autant elle fut brillante, autant elle est maintenant dans un état lamentable. Rien de plus bienheureux qu'elle auparavant, ni de plus pitoyable qu'elle maintenant, même en la comparant à la lune, au soleil et aux astres dans le ciel, avec la variété de ses sanctuaires et des autres édifices splendides par leur

9. Probablement l'eucharistie, mais il peut s'agir aussi de reliques.
10. Allusion aux fréquentes relations homosexuelles des vainqueurs turcs avec leurs jeunes prisonniers.
11. Allusion aux nombreuses conversions de chrétiens à l'islam.
12. Dn 9, 27.

beauté et leur taille, incomparables à tout autre. Mais maintenant je ne sais comment on pourrait la qualifier sans tomber dans l'inconvenant, car désormais tous les qualificatifs les pires lui conviennent. Il aurait mieux valu que le feu tombe sur elle, que l'eau l'engloutisse ou qu'un séisme la rase, avec ses citoyens et tous ses objets d'honneur et de vénération, plutôt que d'être encore conservée et visible sans ce qui faisait son honneur et sa beauté. Elle est pour les chrétiens une aussi grande honte qu'elle fut jadis une grande gloire. Ses conquérants espèrent envahir tout le monde habité, et à juste titre : puisque la Ville dont ils pensaient que seule elle serait éternellement imprenable, parce que plus forte que toutes les autres villes de la terre qu'a construites la main humaine, ils l'ont maintenant prise contre toute attente, quel espoir leur reste désormais interdit dans le monde ? C'est pourquoi ils s'enorgueillissent contre tous, et s'attaquent à tous avec une grande fierté et un élan irrésistible. La chute d'une ville a abattu la fierté de tous, et tous dès lors craignent pour eux-mêmes. Plus personne n'est sûr de sa propre liberté, tous s'attendent à voir le barbare les assaillir. C'est pourquoi les uns, de peur, leur versent des tributs, sans même pour autant se sentir à l'abri, et les autres sont prêts à le faire si leur terre ne leur a pas déjà été arrachée. Comme pour une langue de feu qui se nourrit de trouver beaucoup de bois touffu, personne ne peut arrêter non plus l'attaque barbare contre tous. Le barbare entreprend sans cesse davantage et étend sa convoitise jusqu'aux bornes de la terre, et aucune limite ne l'empêche d'envahir tout. Tous sont recroquevillés de peur, et chacun se soucie de lui-même, ils restent assis à scruter l'avenir, alors qu'il faudrait qu'ils ne fassent qu'un seul bloc et s'élancent tous ensemble pour se défendre contre lui et le punir de tous les outrages qu'il a infligés et qu'il ne cesse d'infliger chaque jour aux chrétiens et au nom du Christ. Mais personne ne s'en est encore occupé ni ne s'en occupera, sauf si Dieu le veut, quand nous en serons dignes. Et chacun croit y voir un gain, en pensant qu'il est réservé au malheur pour plus tard, en se bernant sur son succès et sur la perte des autres, ou en croyant que le malheur ne viendra jamais aussi sur lui, ou pensant se réveiller et se défendre seulement lorsque le barbare marchera contre lui, et ne jamais se réveiller auparavant, quoi qu'il arrive ; et aucun ne se rend compte qu'il va être éliminé presque avant même d'avoir pris conscience du danger. Ce qui en est la cause dans chaque peuple, c'est le vice dans lequel ils vivent, et spécialement le fait qu'à cause de ce vice « l'amour de la multitude s'est

refroidi » et le zèle pour la foi a disparu [13]. Si chacun se détournait des œuvres mauvaises et considérait comme les siennes propres les souffrances de chaque chrétien sous le joug des impies, et s'il reprenait le zèle qui convient pour le nom du Christ, sans incriminer les autres de façon impie, non seulement eux-mêmes ne craindraient pas le barbare, mais même nous nous n'aurions pas connu une si terrible infortune, et le barbare aurait depuis longtemps été châtié comme il convient. Mais comme personne ne voulait entamer ce qu'il fallait et que la divine Providence nous avait abandonnés parce que nous nous étions écartés d'elle, comme faisaient défaut ceux qui auraient contenu [le barbare] ou au moins auraient résisté, le barbare a détruit notre cité, qu'on peut bien dire la patrie commune de tous les chrétiens, il nous a réduits en esclavage et nous a infligé le pire des sorts, et il marche contre les autres avec une immense hardiesse. C'est pourquoi je me lamente, je pleure et je ne cesserai de pleurer tant que je verrai les succès des impies contre les chrétiens.

Ma douleur redouble à cause de ce qu'ont subi mes proches et mes parents. Tous ont en effet été dispersés, chacun en un endroit différent de la terre que j'ignore. Les uns ont délaissé la foi sans reproche en passant à l'impiété. Quant aux autres, je ne pourrais parler de chacun d'eux ; sur mes quatre neveux, trois, hélas !, ont passé [à l'impiété] [14] de façon effrayante à un âge encore très tendre, chacun dans un endroit différent, et un seul m'a été préservé à grand-peine, acheté à prix d'argent avec beaucoup de difficultés ; cela ne se serait peut-être pas passé ainsi si leur père, mon frère, avait survécu pour leur bien et le mien. Car en partant à leur recherche, il les aurait sauvés en se joignant à mes efforts. Mais dans la réalité, son départ [15] hors de la vie humaine et le fait que seul je ne pouvais suffire à tout, d'autant que j'avais vécu dans une grande oisiveté, qui me rendait tout à fait inexpérimenté pour tout effort et travail en dehors des belles lettres, furent la cause de ce renversement de leur fortune. Car il n'était pas facile de trouver en quel endroit de la terre ils se trouvaient, ni aucun autre de mes parents, tous ayant été pitoyablement séparés les uns

13. Cf. Mt 24, 12.
14. L'expression μεταθεμένων est ambiguë et pourrait aussi bien signifier simplement un déplacement dans l'espace, mais plus bas l'auteur dit espérer ramener ses neveux à la foi chrétienne : c'est donc une façon discrète d'avouer l'apostasie de jeunes encore mineurs.
15. Nous lisons le masc. sing. ἐκεῖνον, qui désigne le frère défunt, au lieu du masc. pl. ἐκείνους édité dans la PG, qui désignerait les enfants et ne fait pas sens.

des autres par les barbares, et emmenés chacun d'un côté différent. Et chaque fois que j'en trouvais un à grand mal, il me retenait auprès de lui. Je rencontre d'abord ma sœur, puis ma mère ailleurs, puis mon neveu, et je leur procure la liberté grâce à Dieu, ne gardant pour moi que le rôle d'auxiliaire, et [taisant] la grande difficulté de rassembler les rançons, que nous n'avons pu collecter que grâce à la miséricorde de Dieu, par laquelle la rétribution divine rendra au centuple les dons de ceux qui nous les ont avancés par compassion. Mais maintenant me voici au comble de l'impuissance et de la difficulté, comme beaucoup de mes parents sont dispersés en divers endroits, sans pouvoir jamais en trouver seulement deux ensemble. C'est ce qui me fait souffrir à l'excès et me fait renoncer à la vie. Voilà mon malheur, qui ne montre aucune amorce de consolation. Ma seule consolation serait de voir mes neveux récupérés et revenus à leur foi ancestrale. Puisse cela se réaliser ! Il n'y aurait pour moi pas de plus grand motif de consolation ; ou bien puissé-je quitter cette vie et du coup la souffrance ! Mais je crains que cela ne se produise pas et que je ne souffre encore plus que dans mon infortune présente, soumis à des châtiments sans fin à cause de la souillure de mon âme. Puissé-je être délivré de mes infortunes présentes et des châtiments à venir, si Dieu jette maintenant sur moi un regard favorable, et puissé-je être réuni à mon père et à mon frère, même si je ne partage pas leur pureté ! Puisse la grâce du Christ, en faveur de mon repentir et de mon effort vers le bien, m'épargner les châtiments de l'au-delà, en négligeant l'essaim de mes passions ! Je vivrai donc tant qu'il sera permis de vivre, souffrant et pleurant, sauf si quelque amélioration inattendue apparaissait de quelque côté, en n'accordant aucune valeur à tout ce qui ne dépend pas de nous et à moi-même, même si certains peuvent former le jugement inverse et me blâmer pour une défaillance extrême, ceci ne leur convenant pas.

ISIDORE DE KIEV

Lettre au duc de Bourgogne Philippe le Bon [1]

(Rome, le 22 février 1454)

Introduction

Dans le corpus des lettres du cardinal Isidore de Kiev concernant la chute de Constantinople, celle-ci, la neuvième, constitue un cas particulier. En effet, elle ne fut pas écrite comme les autres à Candie en juillet 1453, mais à Rome, sept mois plus tard, et cela à la demande expresse du doge de Gênes Pietro Campofregoso. Ce dernier était en effet soucieux de donner un coup d'arrêt à une violente campagne de diffamation qui visait à accuser les Génois d'avoir trahi le camp de la chrétienté durant le siège et d'avoir ensuite mis à la disposition des Ottomans des navires pour leur permettre de se lancer à la conquête de la mer Égée. Pour laver l'honneur de Gênes de ces accusations, qui menaçaient d'isoler diplomatiquement la République ligure en Europe, le doge Campofregoso eut l'idée, après avoir demandé le témoignage du cardinal Domenico Capranica, de solliciter celui d'un autre membre du Sacré Collège qui jouissait des mêmes qualités d'autorité morale tout en présentant l'avantage d'avoir été un témoin direct de l'événement : Isidore de Kiev. Le cardinal « grec » s'exécuta et rédigea le même jour quatre lettres de contenu similaire respectivement adressées au roi de France, au roi d'Angleterre, au duc de Bourgogne ainsi qu'aux marchands de ce dernier à Bruges.

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.

Seule la version adressée au duc Philippe III de Bourgogne, dit Philippe le Bon (1419-1467) a été conservée. Préservée dans un manuscrit de Turin[2], elle a été découverte par Agostino Pertusi et publiée par ses soins, avec toutefois une erreur de lecture portant sur le millésime. À la faveur d'un contrôle sur le manuscrit, Jacques Paviot a ainsi montré qu'elle n'était pas datée du 22 février 1455 mais du 22 février 1454[3], une date confirmée par ailleurs puisque, dans sa lettre au roi de France Charles VII du 23 mars 1454, le doge Pietro Campofregoso disait joindre celle qu'Isidore avait destinée au souverain français[4].

Dans cette lettre de défense des Génois, Isidore s'acquitte de sa tâche avec sobriété et efficacité, opposant aux fausses rumeurs la froide énumération des faits, avec parfois les accents d'un vibrant plaidoyer. La conclusion était attendue : une exhortation au duc de Bourgogne « à prendre et les armes et la croix ». Or, une fois n'est pas coutume, elle ne pouvait mieux tomber, puisque lors du fameux banquet du faisan le 17 février précédent, Philippe le Bon avait fait le vœu de « prendre croisée » contre le « Turc » et les infidèles[5]. Las, l'expédition projetée par le duc pour l'année suivante resta lettre morte, en raison de la rivalité entre le roi de France et son fils le dauphin, le futur Louis XI, dans laquelle fut impliquée la Bourgogne.

Édition

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, p. 106-110.

Bibliographie

Paviot (Jacques), « Gênes et les Turcs (1444-1453) : sa défense contre les accusations d'une entente », *Storia dei Genovesi* 9 (1989), p. 129-137.

2. Turin, Biblioteca Nazionale lat. H.VI.12, f. 122rv.
3. J. Paviot, « Gênes et les Turcs », p. 134 : « [A. Pertusi] a lu *quinto* à la place de *quarto* pour le millésime 1454. » Cette étude est cependant passée assez inaperçue, ce qui explique que la date erronée de 1455 assignée par A. Pertusi à cette lettre ait toujours cours dans la bibliographie. Voir par exemple L. Silvano, « Per l'epistolario di Isidoro di Kiev », p. 224 ; M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 29.
4. Voir la lettre du doge Pietro Campofregoso à Charles VII, p. 805-810, où le lecteur trouvera également l'analyse détaillée de cette campagne de désinformation au détriment de Gênes.
5. Voir J. Paviot, « Les circonstances historiques du Vœu du Faisan », p. 63-71.

Traduction

Illustrissime prince et très excellent seigneur,

Par un sort funeste, l'ennemi du genre humain a exercé sa puissance au point que, d'une certaine façon, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le nom du Christ est effacé des régions orientales et septentrionales. Les armes, le courage et la puissance ont fait grandir le très hostile et très ennemi des chrétiens Mehmed bey, roi des Turcs, qui, de toute sa force, par tous ses moyens et toute sa puissance, exerce contre les chrétiens toute la cruauté possible : il en a fait l'expérience et l'a prouvé contre Constantinople et la ville voisine de Péra, lorsqu'il est venu assiéger la première avec un très grand nombre de machines et de combattants. Moi qui n'ignorais pourtant ni la disposition d'âme ni la cruauté de ce très féroce jeune homme, je suis venu dans cette illustre Ville et, pour autant qu'il m'a été possible, j'ai apporté mon aide à une situation aussi critique et dangereuse. Hélas ! mes forces et celles de la Ville, qu'étaient-elles face à sa puissance ? Il avait installé son camp autour de la Ville avec trois cent mille hommes et une flotte de deux cent vingt fustes et galées, et avec de telles forces ils poursuivirent si vaillamment leur entreprise qu'ils parvinrent à nous inspirer une épouvante incroyable.

Mais, bien que peu nombreux nous soutînmes la guerre aussi longtemps que possible, et les Génois ne nous firent pas défaut, eux qui s'efforcèrent de protéger cette Ville de toutes leurs forces. Car bien qu'extérieurement ils se soient montrés alliés des Turcs en vertu d'une décision prise par leur Conseil, ils nous envoyaient, en cachette et de nuit, tous les hommes en état de combattre qu'ils pouvaient, et des subsides. De même, ils participaient aux réunions du Sénat* impérial et y donnaient leurs conseils, comme les autres nations, pour défendre la chose publique[6]. C'est pourquoi, si quelqu'un s'avise de les accuser d'être responsables de ce que la Ville soit tombée au pouvoir des Turcs, pour avoir fait défection dans le but de conserver leur paix avec eux, que celui-là ne soit

6. Sur les actions du gouvernement comme des Génois de Péra durant le siège de Constantinople, Isidore confirme très exactement le témoignage de Doukas, p. 143 et 151 (presque dans les mêmes termes), ainsi que celui d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 527-528. Leur participation aux réunions du Sénat* impérial est aussi évoquée par Barbaro, p. 468 et 484-485. Par-delà ce comportement exemplaire des autorités comme des habitants de Péra, un cas de traîtrise individuel a pu être mis en lumière, celui de Nicolò Pagliuzzo, p. 840-844.

pas écouté, car eux, qui se trouvaient dans les mêmes dangers et dans la même situation critique que nous, n'auraient pu se faire acteurs de leur propre ruine.

La preuve, c'est qu'au moment de la prise de Constantinople, à la même heure Péra est tombée au pouvoir des Turcs, qui ont rasé ses murs et complètement anéanti et aboli leur république[7]. Moi qui me suis trouvé là personnellement, je puis fournir là-dessus un témoignage véridique : ils se sont comportés vaillamment et énergiquement, et il n'est pas juste de les accuser, d'autant que leurs possessions [orientales] sont tombées elles aussi sous la domination et le joug des Turcs, et que Chio et Mytilène sont désormais asservies au paiement du tribut.

Il nous faut maintenant nous réveiller et dissiper l'obscurité qui pèse sur nos yeux : puisque votre illustrissime seigneurie peut faire de grandes choses, de grandes choses sont un devoir pour elle. Le temps est venu maintenant de prendre et les armes et la croix ; le temps est venu d'implorer Dieu pour qu'il prenne pitié de nous et ne permette pas que son nom et les siens soient totalement détruits. Je suis persuadé que si votre illustrissime seigneurie et tous les autres princes et seigneurs de la terre voulaient embrasser cette cause commune, avec l'aide de Dieu, nous pourrions venger la république du Christ qui est en ruine, et j'appelle de tous mes vœux votre illustrissime seigneurie à s'y engager. Assurément, si l'affaire traîne en longueur, je ne doute pas que l'ennemi se renforcera peu à peu, si bien que lorsque nous le voudrons, il ne sera plus en notre pouvoir d'y faire face.

J'ai voulu écrire ce bref rapport à votre illustrissime seigneurie, afin qu'elle comprenne dans quelle situation critique et dans quels tourments se trouve la chrétienté.

À Rome, le 22 février 1454[8],
Isidore, cardinal évêque de Sabine.

Au dos :

Au très illustre prince et très excellent seigneur Philippe, duc de Bourgogne.

7. Dans toutes ses lettres Isidore exagère systématiquement l'ampleur des destructions des murailles de Péra. Pour « l'abolition » du gouvernement de la colonie génoise, voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 529-532 et les privilèges *(ahdname)* octroyés par Mehmed II, p. 516-518.
8. Dans le texte : *Data Romae die XXII februarii MCCCCL° quarto.*

NICOLAS SÉKOUNDINOS

Discours à Alphonse V d'Aragon [1]

(Naples, le 25 janvier 1454)

Introduction

Le lettré Nicolas Sékoundinos (Sagundino pour les Italiens) [2], sujet et fonctionnaire vénitien, est né en 1401 dans une famille grecque de l'île d'Eubée (ou Négrepont) [3], contrôlée par Venise depuis la dernière décennie du XIV^e^ siècle. Sur son père, on ne sait rien, hormis qu'il s'appelait Manuel [4]. On considère que sa famille serait venue s'installer dans l'île depuis Constantinople, où l'on trouve en effet des porteurs du patronyme Sékoundinos (ou Sagoudinos) attestés à partir du XII^e^ siècle et encore au XV^e^ siècle [5]. Si cette origine constantinopolitaine s'avérait fondée – car

1. Traduction du latin de Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir sa notice, particulièrement détaillée, dans *PLP*, n° 25106.
3. Au XV^e^ siècle l'île est appelée par les Byzantins Eubée (Εὔβοια) et plus encore Évripos – comme sa ville principale, aujourd'hui Chalkis –, du nom de l'Euripe, un détroit qui la sépare de la côte béotienne. Mais pour les Italiens elle est Negroponte, et pour les Ottomans Ağrıboz, deux formes dérivées d'Euripe. Voir J. Koder, *Negroponte*, p. 63-64.
4. D'après un acte notarié récemment découvert par S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil*, p. 260, n. 453. L'information se trouvait toutefois aussi dans un document publié depuis longtemps mais passé inaperçu de ses biographes F. Babinger, « Nikolaos Sagoundinos », et P. D. Mastrodèmètrès, *Νικόλαος Σεκουνδινός*. Voir *infra*, n. 17.
5. À la liste de ces Sékoundinos/Sagoudinos constantinopolitains ou thessaloniciens donnée par P. D. Mastrodèmètrès, *Νικόλαος Σεκουνδινός*, p. 20-21, on peut ajouter les noms de trois Sékoundinos constantinopolitains supplémentaires, fournis par des documents d'archives inédits, et qui sont de passage à Candie en 1372, 1409 et 1454. Avant P. D. Mastrodèmètrès, F. Babinger, « Nikolaos Sagoundinos », p. 199, avait également mis l'accent sur une origine constantinopolitaine probable de sa famille.

Nicolas n'en a jamais rien dit dans ses écrits[6] –, elle offrirait un élément de comparaison supplémentaire avec la destinée d'un autre lettré contemporain : le chroniqueur Doukas. Tandis que Sékoundinos fut fonctionnaire au service des Vénitiens, surtout dans l'île de Négrepont, Doukas le fut dans celle de Mytilène (ou Lesbos) au service des Génois Gattilusio ; or le grand-père de Doukas avait quitté définitivement Constantinople peu après 1345, en raison des troubles de la seconde guerre civile, pour se réfugier en Asie Mineure, à Éphèse, alors capitale de l'émirat d'Aydın. Autre point commun entre ces deux lettrés grecs au service de puissances italiennes en mer Égée : leur unionisme déclaré et militant.

Si l'on ne sait rien de la jeunesse de Sékoundinos, ses relations ultérieures avec les plus grands lettrés de son temps ainsi que son activité littéraire rendent manifeste qu'il reçut une éducation humaniste poussée. La première mention que l'on a de lui remonte à 1430 : il se trouvait à l'époque à Thessalonique, alors sous domination vénitienne. Le 29 mars, au cours de l'assaut de la ville donné par les Ottomans il fut gravement blessé et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants, restant treize mois en servitude[7]. La République vénitienne ayant le souci de récompenser ceux de ses sujets qui avaient subi des préjudices à son service, Sékoundinos fut dès 1434 nommé « avocat de la cour » dans sa ville natale de Chalkis/Négrepont, une fonction qu'il assuma jusqu'en 1437[8]. L'année suivante, dans des conditions cependant peu claires, il fut invité à assumer la charge prestigieuse d'interprète de la délégation byzantine au concile de Ferrare-Florence (1438-1439), que le célèbre Francesco Filelfo avait déclinée[9]. Le 5 juillet 1439, à Florence, c'est ainsi lui qui eut l'honneur de porter le décret d'union, transcrit en latin et en grec, à l'empereur Jean VIII et aux prélats byzantins pour qu'ils y apposent leurs

6. En effet, en l'absence d'un renseignement fourni par Nicolas Sékoundinos lui-même, la preuve formelle manque encore, d'autant que les archives vénitiennes montrent aussi par exemple, aux XIV^e^ et XV^e^ siècle, des *Sagundino* dans les îles de Rhodes et de Naxos : le patronyme a pu être diffusé dans le monde égéen à une date plus haute que le XIII^e^ siècle.

7. P. D. Mastrodèmètrès, *Νικόλαος Σεκουνδινός*, p. 30-31. On ignore à quel titre il se trouvait à Thessalonique, qui plus est avec sa famille. Travaillait-il déjà au sein de la chancellerie vénitienne, ou officiait-il dans la ville comme simple notaire* ?

8. F. Babinger, « Nikolaos Sagoundinos », p. 199.

9. La proposition, qui avait été transmise à Filelfo par le cardinal Cesarini à Sienne, où l'érudit se trouvait alors, avait également été appuyée par Jean VIII Paléologue, que Filelfo avait servi personnellement entre 1423 et 1427 lors de son séjour à Constantinople (1420-1427). Voir T. Ganchou, « Les *ultimae voluntates* », p. 257.

signatures[10]. La profonde connaissance du latin et du grec qu'il avait manifestée durant les séances, la finesse des traductions, les plus correctes possibles, qu'il avait proposées aux deux parties, lui valurent les éloges unanimes de ses contemporains[11]. Cette satisfaction fut aussi partagée par le pape : à l'issue du concile, le 13 août 1439, Eugène IV l'éleva en effet au rang de familier et de secrétaire apostolique[12]. Au mois d'octobre suivant Sékoundinos s'embarqua à Venise avec la délégation byzantine qui retournait à Constantinople, avec laquelle il voyagea jusqu'à l'escale de Négrepont, où il descendit[13]. Il resta cependant peu de temps dans son île natale, puisqu'il se trouvait selon toute vraisemblance de nouveau à Florence le 13 août 1440, lorsqu'Eugène IV le nomma cette fois *scriptor*[14]. Son activité au sein de la chancellerie pontificale ne dura cependant pas longtemps : dès le 8 juillet 1441 le pape délivrait un sauf-conduit d'une validité de deux années en sa faveur, attendu qu'il lui confiait une mission « dans les parties de Grèce pour des affaires regardant la foi catholique », assurément en rapport avec la proclamation de l'Union en territoire grec, et en priorité à Négrepont[15]. Le 8 octobre 1442, il y chargeait un procureur d'obtenir de la Curie romaine ses arriérés de salaire correspondant à son activité passée de « secrétaire et rédacteur des lettres apostoliques de notre très saint et très éminent pontife »[16]. S'il est certain qu'il avait alors repris du service auprès de la chancellerie vénitienne de son île natale, ce ne fut pas, comme on l'a dit, en qualité de chancelier, mais de co-chance-

10. Voir Syropoulos, *Les « mémoires » du grand ecclésiarque*, p. 493. Sans doute s'agit-il de l'exemplaire conservé aujourd'hui à la bibliothèque Laurentienne à Florence, le seul vrai original puisqu'il comporte en autographes toutes les signatures des Grecs.

11. Ces témoignages élogieux sont réunis dans P. D. Mastrodèmètrès, *Νικόλαος Σεκουνδινός*, p. 39-42. Soulignons que Sékoundinos était lui-même très conscient de son excellence en la matière, n'épargnant pas ses critiques acerbes à ceux qui produisaient des traductions qu'il jugeait inexactes. Durant le concile, il lui arriva ainsi plus d'une fois de redresser, séance tenante, les erreurs de traductions ou d'interprétation de Grecs eux-mêmes, tel le Constantinopolitain passé à l'Église romaine André Chrysobergès. Alors que ce dernier, archevêque de Rhodes, citait et commentait saint Maxime, Sékoundinos non seulement contesta son interprétation, mais lui signala que l'une des citations qu'il attribuait à ce saint était en réalité d'un auteur postérieur. Voir Syropoulos, *Les « mémoires » du grand ecclésiarque*, p. 263, n. 3, et p. 335, n. 6.

12. G. Fedalto, *Acta Eugenii papae IV*, n° 803, p. 382.

13. C'est à la fin de novembre 1439 que la flotte ramenant la délégation byzantine fit escale à Négrepont, où elle demeura un mois et demi. Au moment de son départ, donc en janvier 1440, Sékoundinos se vit confier le soin d'organiser sur place les funérailles de l'un de ses membres qui venait de décéder dans l'île. Voir Syropoulos, *Les « mémoires » du grand ecclésiarque*, p. 538.

14. G. Fedalto, *Acta Eugenii papae IV*, n° 905, p. 422.

15. Voir des extraits du sauf-conduit dans C. Caselli, *Ad serenississum principem*, p. XIV-XV, n. 20.

16. S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil*, p. 260, n. 453.

lier : une fonction à laquelle il fut élevé probablement en 1441, et qui lui fut confirmée pour dix ans à la fin de 1450[17].

La chute de Constantinople le trouva dans son île. C'est là que lui parvint, en août 1453, l'ordre du Sénat vénitien de seconder son ambassadeur Bartolomeo Marcello. La République avait précédemment envoyé Marcello à Mehmed II dans le but de mettre un terme au conflit byzantino-ottoman : bloqué par les événements à Négrepont, il se voyait désormais renvoyé au sultan afin de négocier cette fois la paix entre lui et Venise. La lettre par laquelle le Sénat annonçait à Marcello qu'il ferait désormais équipe avec Sékoundinos qualifiait ce dernier de « personne de confiance, docte et au fait des pratiques en usage à la cour du Turc »[18]. Partis au début de septembre 1453 pour rejoindre Edirne (Andrinople), les deux hommes eurent alors leurs premiers entretiens avec Mehmed II, à l'issue desquels, ayant pris acte des conditions de paix du sultan, Marcello résolut aussitôt de dépêcher Sékoundinos à Venise pour en informer de vive voix le Sénat, dès le début du mois de novembre suivant. Débarquant dans la cité de la lagune dans les premiers jours de décembre 1453, Sékoundinos prononça le 16 devant le Sénat vénitien un long discours dans lequel il brossait un état préoccupant de la puissance ottomane pour l'Occident, et relatait la chute de Constantinople. Aussitôt le Sénat l'invita à aller redonner ce discours au pape Nicolas V et au roi Alphonse V d'Aragon, auprès desquels il l'envoyait en mission[19]. Sékoundinos s'exé-

17. F. Babinger, « Nikolaos Sagoundinos », p. 203 (repris par P. D. Mastrodèmètrès, *Νικόλαος Σεκουνδινός*, p. 51, et C. Caselli, *Ad serenississum principem*, p. XIV), dit que Sékoundinos fut nommé en 1440 au poste de chancelier du baillage des Vénitiens à Négrepont, et qu'il fut reconduit en 1450 dans cette charge pour dix ans, d'après un acte du Sénat vénitien du 15 novembre 1450. Mais, conformément à une tradition établie depuis 1319 qui voulait qu'il y ait simultanément deux chanceliers vénitiens à Négrepont, l'acte dit que la fonction occupée alors depuis *à peu près* dix ans par Sékoundinos et qui lui était confirmée pour les dix ans à venir était celle de co-chancelier *(pro altero cancellariorum)*. Voir Archivio di Stato di Venezia, *Senato*, *Mar*, reg. 4, f. 20v. Cette information est confirmée par ailleurs par le seul acte notarié de Sékoundinos conservé – une vente d'esclaves –, établi à Négrepont le 25 octobre 1448, qu'il signe ainsi : *Ego Nicolaus Sagudino quondam ser Manuelis, publicus imperiali auctoritate notarius, iudex ordinarius et Nigropontis alter cancellarius*... Voir F. Zamboni, *Gli Ezzelini*, p. 279-280. L'acte en question donne par ailleurs le nom de son collègue : *ser Paulo de Tarvisio, ad presens altero cancellario Nigropontis*.

18. *persona fida et docta et in curia Teucri pratica*. Cette lettre du 5 juillet 1453 du Sénat vénitien à Bartolomeo Marcello est publiée et traduite dans A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 28-29. L'expérience de la cour ottomane de Sékoundinos vantée ici n'en est pas moins surprenante, et on est bien en peine de découvrir à quand elle remontait : de l'expérience thessalonicienne malheureuse de 1430, ou d'ambassades auprès du sultan conduites pour les autorités coloniales vénitiennes de Négrepont dans les années 1440 ?

19. Le 29 décembre 1453, l'ambassadeur siennois à Venise Leonardo Benvoglienti écrivait que

cuta avec empressement : début janvier 1454 il discourut devant le pape à Rome, et le 25 janvier suivant à Naples, devant le souverain aragonais [20], qui l'invita lui-même à en écrire une composition en latin plutôt qu'en italien, afin d'en assurer la diffusion dans l'Europe entière.

Le succès de l'œuvre, aussitôt rédigée, fut de fait considérable, et se mesure déjà au nombre impressionnant de manuscrits du XV^e^ siècle qui l'ont conservée : pas moins de 27 [21]. Mais ce n'est pas tout. L'historien Doukas avait à l'évidence le discours de Sékoundinos en main lorsqu'avant 1462 il rédigea à Mytilène, dans son *Histoire turcobyzantine*, son propre récit de la mort du grand duc * Luc Notaras, et il est probable qu'il lui avait été adressé par Sékoundinos lui-même, les deux écrivains insulaires aux destinées parallèles se connaissant forcément [22]. Lorsqu'avec Bartolomeo Marcello Sékoundinos avait quitté Négrepont en septem-

« sur la nature des Turcs [le saint Père] en apprendra certes à suffisance du rapport que lui en fera le révérendissime cardinal de Russie [Isidore de Kiev], mais il en saura bien mieux encore, et plus récemment, de la part de cet homme vaillant et singulier qu'est messire Nicolas de Négrepont, que la Seigneurie [vénitienne] mande au saint Père pour l'informer de manière véridique des choses du Turc. L'ambassadeur vénitien qui se trouve maintenant auprès du Turc l'a mandé ici : il est, de n'importe quel homme vivant, le plus informé des choses de là-bas, parce qu'il les a vues et qu'il les a touchées. C'est un homme de grande prudence, intelligence et éloquence. C'est celui-là même qui, au temps du pape Eugène, quand ce dernier fit à Ferrare et à Florence le concile des Grecs et des Latins, fut cet excellent interprète en l'une et l'autre langue, qui contribua tant, à la fois par la langue, par la grande intelligence et la bonté, à réduire les Grecs à la vraie foi. Je ne doute pas que le pape et les autres seigneurs lui prêteront grande foi ; en effet je crois qu'il ira de même auprès de sa majesté le roi d'Aragon. J'ai parlé avec lui longuement, et si jamais quelqu'un, par le passé, m'a fait m'étonner des faits du Turc, et devoir en concevoir grand peur, c'est bien celui-là ! ». Pour le texte original, italien, de cette lettre, jusqu'ici inédit, voir C. Caselli, *Ad serenississum principem*, p. XVII.

20. Ce même 25 janvier 1454, l'ambassadeur siennois à Naples Francesco Arighieri, qui assista au discours et en fut fort impressionné, écrivait que Sékoundinos « a parlé en public sans interruption, et cela a duré presque deux heures ». Voir *ibid*., p. LII, d'après une lettre jusque-là également inédite.

21. Voir la liste et la description exhaustive de ces manuscrits contemporains dans *ibid*., p. LXXII-CI.

22. C. Caselli, *Ad serenississum principem*, p. 45, n. 15, a souligné lui aussi récemment que le récit de la mort de Notaras par Sékoundinos « est substantiellement analogue à celui de l'Histoire turco-byzantine de Doukas ». Mais s'il a argumenté en faveur de son opinion, il n'a pas été jusqu'à soupçonner une dépendance directe de l'un par rapport à l'autre. S'il n'est pas question d'en conduire la démonstration ici, relevons simplement que non seulement le canevas des deux récits est bien analogue, mais il reproduit par ailleurs les mêmes renseignements erronés. Doukas, p. 172, s'est efforcé de suppléer le nom du gendre anonyme de Notaras exécuté, selon Sékoundinos, avec lui et ses fils : [Théodore Paléologue] Cantacuzène ; mais on sait par ailleurs (voir la lettre d'Isidore de Kiev à Bessarion, p. 595, et n. 73) que ce dernier fut exécuté en réalité avec ses deux autres frères et son père, le grand domestique * Andronic Paléologue Cantacuzène, tandis que Doukas, p. 173, voulant expliquer la présence du fils de ce dernier auprès de Notaras donnée par Sékoundinos, l'a donc supposé tué dans les combats du 29 mai. Doukas s'est par ailleurs trahi de son emprunt : alors que dans son *Histoire* il utilise toujours le mot *dèmios* pour désigner le bourreau, voilà que, dans son récit de la mort de Notaras, il l'échange brusquement contre celui, plus rare, de *spékoulatôr* ; or, pour désigner le bourreau dans le texte de Sékoundinos relatif à l'épisode, c'est le mot latin *spiculator* qui figure.

bre 1453 pour rejoindre Edirne, ils avaient pénétré en Thrace par la cité portuaire d'Ainos (Enez), à l'embouchure de la Maritza. La ville était alors gouvernée par le Génois Palamède Gattilusio et la veuve de son fils Giorgio, Hélène Notaras, la fille aînée du défunt grand duc * Luc, et elle grouillait à l'époque de réfugiés de Constantinople déjà rachetés ou en passe de l'être. Il est probable que c'est auprès d'eux que Sékoundinos aura recueilli son matériel pour rédiger son récit des morts héroïques de Constantin XI et surtout de Luc Notaras [23].

Nicolas Sékoundinos mourut à Venise en mars 1464. Il avait passé ses dix dernières années en missions et ambassades incessantes pour le compte de la République, et connu bien des deuils [24]. En février 1461, il avait accepté une nouvelle mission auprès de Mehmed II, prévue à Edirne ; mais pour le rejoindre, au printemps-été suivant, il dut suivre son armée jusqu'en Anatolie devant les murailles de Trébizonde, le dernier bastion byzantin que le sultan avait décidé de réduire [25].

En 1456, il avait rédigé un bref traité sur l'histoire des Ottomans *(Liber de familia Autumanorum id est Turchorum)* [26], dédié à l'évêque de Sienne Enea Silvio Piccolomini, le futur pape Pie II, qui rencontra aussi un vif succès.

Son présent discours de 1454 à Alphonse d'Aragon occupe une position prééminente et précoce dans la production humaniste consacrée à l'Empire ottoman, sur les origines de sa vitalité et de ses triomphes militaires, sur son organisation étatique, ses forces armées, ses mœurs et ses coutumes, sur la nécessité d'une réaction de la chrétienté menacée.

La présente traduction est fondée sur l'édition récente de Cristian Caselli.

23. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 179-180. Cette focalisation sur le grand duc * Luc Notaras est d'autant plus surprenante de la part de Sékoundinos qu'il ne l'avait pas connu personnellement, puisque ce dernier, retenu à Constantinople par sa charge de second *mésazôn* *, ne faisait pas partie de cette délégation grecque du concile d'union que Sékoundinos fréquenta assidûment deux années durant. Aussi le fait qu'il ait consacré un récit particulier aussi étoffé à son trépas s'explique mieux si l'on tient compte de ce séjour à Ainos où régnait sa fille.

24. En juillet 1460, alors qu'il s'était embarqué à Venise pour l'île de Crète, ayant reçu entre-temps de la République le poste prestigieux de chancelier de Candie en récompense de ses services, le navire qui le transportait avec sa famille fit naufrage. Sékoundinos perdit à cette occasion non seulement une bonne partie de ses biens et de ses livres, mais sa femme enceinte, deux fils et une fille, malheurs dont il ne devait jamais se remettre. Voir F. Babinger, « Nikolaos Sagoundinos », p. 208.

25. Voir C. Caselli, *Ad serenississum principem*, p. XXVI-XXVIII, et n. 58. Trébizonde se rendit le 15 août 1461.

26. *Ibid*., p. XXII. La formulation de *familia* est intéressante : les chroniques ottomanes s'intitulent souvent en effet « Histoire de la famille d'Osman » *(Tarih-i al-i Osman)*.

Éditions

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, II, *L'eco nel mondo*, Milan, 1976, p. 128-140 (partielle).

Capizzi (Carmelo), « *L'oratio ad Alphonsum Regem Aragonum* (1454) di Nicola Sagundino, riedita secundo un ms. finora ignoto », *Orientalia Christiana Periodica* 64 (1998), p. 345-357 (complète).

Caselli (Cristian), *Ad serenissimum principem et invictissimum regem Alphonsum Nicolai Sagundini oratio*, Rome, 2012 (Antiquitates 39), p. 3-20 (complète).

Traduction

Discours de Nicolas Sékoundinos au sérénissime prince et très invincible roi Alphonse[27].

Sérénissime prince et très invincible roi, en raison de la charge publique qui m'a été officiellement confiée par l'illustrissime Sénat vénitien, j'ai tenté de raconter en détail en présence de ton Altesse, avec tout le soin, toute la fidélité et la diligence possibles, ce que, de retour de la cour du prince turc où j'étais allé avec la suite du magnifique ambassadeur vénitien[28], j'ai déjà rapporté à l'illustrissime Sénat, et tout ce que j'ai pu remarquer et apprendre quant à la nature, aux mœurs, aux intentions, aux préparatifs et aux autres conditions du royaume de ce prince. Le très glorieux Sénat a en effet jugé opportun de faire connaître ces choses à ta Sérénité, non seulement en raison d'un accord mutuel de vos esprits et de vos volontés, et des autres conditions par lesquelles vous êtes l'un envers l'autre étroitement et fermement soudés et liés, mais surtout parce qu'il semble se préparer de graves entreprises contre la religion chrétienne et contre les princes catholiques, et ce avec le plus grand concours de ressources, le plus grand zèle, en somme avec la plus âpre haine et la plus étonnante détermination. À présent, sérénissime roi, obéissant à tes mandements – tu as en effet exprimé la volonté de voir ces informations mises par écrit –, j'entreprendrai le récit, certes avec un style qui n'est cependant pas digne de tes oreilles royales, ni avec l'éloquence grandiose que mériterait la gravité de l'argument en question, mais avec ces limites qu'imposent ma faible inspiration et la pauvreté de ma prose, en tâchant qu'il soit

27. Alphonse V d'Aragon, roi de Naples (1416-1458).
28. Bartolomeo Marcello, voir introduction *supra*.

digne de foi, afin d'expliquer avec soin, selon mes possibilités, ce que j'ai appris après d'assidues enquêtes.

Très glorieux prince, [sache que] le roi des Turcs, du nom de Mehmed, a vingt-trois ans[29]. Il est de nature et de complexion mélancolique, de taille moyenne, d'apparence plutôt agréable ; les traits de son visage trahissent sans aucun doute humanité et douceur, bien qu'il se montre âprement cruel contre les chrétiens. Je n'attribuerais pas cela à son caractère, si toutefois il est possible de juger de l'intérieur de l'âme à partir des signes extérieurs et du visage, mais à la haine dont il semble être enflammé et tourmenté envers notre peuple et le nom des chrétiens. Il est d'une intelligence vive et profonde ; en effet, lorsqu'il accéda au trône après la mort de son père[30], il s'attacha tout d'abord à acquérir une connaissance précise, pour ainsi dire, de la complexité des conditions du royaume. Il s'enquit attentivement de la façon dont fonctionnaient la cour et la maison royale ; il abolit et supprima de nombreuses fonctions qui lui semblaient dangereuses ou peu utiles, en corrigea ou amenda de nombreuses autres, et enfin il en institua de nouvelles et décida de celles qu'il convenait de conserver.

Si sa vie et ses mœurs ne sont pas fondées sur la tempérance et la discipline morale qui devraient être requises et manifestées par un prince grave et sévère, cependant, comparées aux mœurs de son peuple et de ses pères et compte tenu de l'exubérance propre à son jeune âge, par nature inconstant et enclin aux plaisirs et au luxe, compte tenu des moyens d'un roi – qui non seulement portent et invitent à la satisfaction des plaisirs, mais encore les suscitent et les encouragent –, compte tenu ensuite de la possibilité de disposer de la loi, ou plutôt de la corruption – quand se laisser conduire par elle, en lâchant les rênes, mène au scandale et au précipice et, comme on dit, entraîne pieds et mains à la perdition –, donc, si tu te réfères à sa vie et à ses mœurs, tu peux sans hésiter le considérer comme continent et mesuré. Car en vérité, soit que cela vienne de son application et de son zèle, soit de l'occupation de son esprit chargé jour et nuit du gouvernement d'un si vaste et si opulent royaume, on ne le voit pas s'abandonner au luxe ou aux ébats charnels, il n'est pas l'esclave de son

29. En fait, né en mars 1432, Mehmed II n'a pas vingt-trois ans accomplis. En revanche, il est dans sa vingt-troisième année (en année lunaire comme solaire). Il est à noter que c'est ainsi que les Turcs notent l'âge, ce qui laisse à penser que la source de Sékoundinos pourrait bien être ici ottomane.
30. Murad II (1421-1451).

ventre, ni absorbé par le goût de la chasse, de la fauconnerie, de la danse ou du chant, il n'apprécie pas outre mesure les bouffonneries et les plaisanteries ; il n'a pas pour les banquets ou les beuveries le penchant propre à son peuple ; il ne s'engourdit pas dans l'inaction, la paresse, et les lourdes digestions ; il est toujours en train de mettre en acte ou de machiner quelque chose, toujours en mouvement, toujours occupé, soit à penser, soit à ordonner, ou bien à exécuter avec une étonnante rapidité, un soin et une diligence incroyable, ce qu'il avait décidé de faire. Par exemple, quand il est question de l'honneur, de l'intérêt du royaume, de la réputation et de la gloire, c'est incroyable avec quelle diligence et dextérité, avec quelle application et rapidité, cet homme non seulement met à profit les ressources royales et le service de ses sujets, mais le plus souvent n'épargne ni lui-même ni sa propre vie, si bien que lorsque la situation exige la présence du prince, ne craignant ni la difficulté du chemin, ni l'adversité du ciel, ni les inondations, ni l'âpreté des hautes montagnes, ne se laissant décourager ni par la chaleur, ni par le froid, ni par la faim ou la soif, je dirais qu'il donne l'impression non de courir, mais plutôt de voler.

Pourtant, dans cette poursuite pour ainsi dire perpétuelle de tant d'affaires, il s'efforce de s'occuper de littérature et de philosophie. Il a auprès de lui un homme de langue arabe très savant en philosophie, qui chaque jour, à heure fixe, peut aller voir le prince et lui faire lecture de quelque chose digne d'être entendu. Il garde en outre avec lui deux médecins, dont l'un connaît le latin, l'autre le grec[31] ; il se comporte familièrement avec eux et sous leur tutelle il a voulu connaître l'histoire antique. Non seulement il s'est intéressé aux hauts faits des Lacédémoniens, Athéniens, Romains, Carthaginois et des autres rois et princes, mais il a surtout choisi d'imiter Alexandre le Macédonien et César, dont il a fait traduire dans sa langue les hauts faits, qu'il a de façon étonnante plaisir à lire ou à entendre. En fait, il cherche dans une certaine mesure, en une émulation avide de gloire, à leur ressembler, et semble désirer avec ardeur et passion la gloire et les louanges. C'est pourquoi, ne se satisfaisant nullement des limites, quoique très étendues, du royaume hérité de ses pères et ancêtres, il s'affaire à répandre plus largement son nom et sa réputation, et s'est

31. L'un d'eux est sans doute le célèbre médecin personnel du sultan et futur vizir Iacopo de Gaëte *alias* Yakub Paşa. Voir *PLP*, n° 7942, et F. Babinger, « Ja'qûb Pasha, ein Leibarzt Mehmed's II », p. 82-113.

impudemment mis en tête de pénétrer dans les royaumes chrétiens et de les envahir.

Car, roi très chrétien, depuis que – je ne sais par quel jugement de Dieu, par quel accord, par quelle permission et concession de la providence – il a obtenu la victoire sur Constantinople au-delà de tout espoir, de toute attente et prévision, il est devenu si arrogant et si haineux du nom des chrétiens qu'il en est venu à penser que désormais il lui est permis d'entreprendre n'importe quel projet et d'espérer obtenir facilement tout ce qu'il veut ; enfin, il forme le rêve audacieux d'anéantir les princes chrétiens et de revendiquer pour lui l'empire sur le monde[32]. C'est vers cette aspiration qu'il dirige toutes ses pensées, toutes ses résolutions, c'est pour cela qu'il amasse et prépare équipements en tout genre, troupes maritimes et terrestres, s'appuyant sur certaines prophéties et prédictions selon lesquelles la victoire sur le royaume d'Italie et la ville de Rome lui serait promise. Il dit que c'est le ciel qui lui a concédé le siège de Constantin[33], et que ce dernier est en vérité Rome et non Constantinople, et il lui semble juste et tout à fait convenable que celui qui a pris la fille de force puisse maintenant prendre la mère.

Et puisque, prince très pieux, j'ai fait mention de cette malheureuse Ville de Constantinople, l'occasion m'invite et me conseille de traiter de ce que tes royales oreilles peuvent estimer digne d'intérêt et non outrageant. Mais, de peur d'être pesant et d'abrutir tes patientes oreilles par ma prolixité, je passerai sous silence la terrible conquête d'une ville si importante. Je tairai la profanation des temples et des lieux sacrés, la destruction des objets précieux, l'indicible massacre et le carnage affligeant de tant de citoyens si illustres, la captivité des dames de la noblesse : toutes ces informations déjà courent par le monde, en raison de l'énormité de ce malheur, et elles sont sur presque toutes les bouches. Je ne serais pas capable, avec mon discours maladroit et mon intelligence sommaire, d'exprimer les atrocités de l'événement, car, en faisant l'effort de les raconter, le talent fertile d'un grand rhéteur s'assécherait et même l'orateur le plus éloquent se trouverait muet et incapable de parler. Je raconterai seulement la fin de l'empereur, qui est certes digne d'être relatée et remémorée perpétuellement.

32. Mehmed II en vint en effet, progressivement, à revendiquer l'héritage imperial. Voir sur ce point la synthèse de G. Veinstein, « Istanbul », p. 610-612.
33. L'empereur Constantin I[er].

On avait âprement combattu toute la nuit sur terre et sur mer, les ennemis s'efforçant d'occuper les remparts et les citoyens de les défendre. C'est alors qu'un Génois nommé Giovanni Longo [34], homme assurément de grande valeur, qui, avec environ deux cents marins – il était en effet capitaine d'un navire de transport et avait été pris à solde par l'empereur –, s'était chargé de la défense de cette partie des murailles sur laquelle le danger semblait le plus imminent, et par laquelle l'ennemi, qui avait démoli le rempart par des bombardements continus et l'avait presque rasé jusqu'au sol, essayait de toutes ses forces de s'ouvrir un passage ; cet homme, dis-je, Giovanni, lorsqu'il vit que l'ennemi se pressait avec une violence plus forte que d'habitude et prenait une vigueur nouvelle, tandis que les assiégés, au contraire, venaient peu à peu à manquer, parce que certains avaient été tués, de nombreux autres blessés, et que ceux qui restaient avaient fui terrifiés, commença à désespérer du salut de la Ville. Ayant reçu deux blessures, il alla trouver l'empereur, à qui il apporta la très triste nouvelle qu'il n'y avait plus de troupes à sacrifier ni d'espoir d'empêcher l'ennemi de prendre la Ville par la force et d'obtenir la victoire ; il proposa alors à l'empereur de le prendre sur son navire afin de le conduire sain et sauf en un lieu sûr. À l'annonce de cette proposition, l'empereur lui reprocha de craindre tant pour sa vie et lui rétorqua d'aller au diable ; il ajouta qu'il espérait défendre la Ville avec l'aide et la force de Dieu, et que, si les circonstances lui étaient contraires, il ne souhaitait pas survivre à son royaume anéanti mais préférait mourir avec sa patrie.

Après avoir dit cela, ayant appelé à lui ceux qui se trouvaient là, il se dirigea avec eux vers la zone des murailles à défendre où les ennemis faisaient le plus violemment pression et où l'on se battait vaillamment des deux côtés. Mais le trop petit nombre de défenseurs permit à l'ennemi, qui harcelait sans trêve, d'entrer facilement, ce qui entraîna la perte de la Ville. L'empereur, lorsqu'il vit que l'ennemi occupait désormais les brèches faites dans les murailles et qu'il avait la victoire assurée, ne voulant pas être capturé vivant, considéra cependant que lever la main contre lui-même et se donner ainsi la mort, même si le courage ne lui manquait pas, serait un crime religieux indigne d'un prince chrétien. C'est pourquoi il commença par exhorter certains des siens qui, en petit nombre, étaient restés à ses côtés, à le tuer. Mais personne n'osait commettre un tel crime ;

34. Giovanni Giustiniani Longo. Voir sa biographie, p. 1298-1299.

aussi, s'étant dépouillé de ses insignes impériaux et les ayant abandonnés afin de ne pas être reconnu par l'ennemi, il se jeta dans la mêlée comme tout un chacun, l'épée à la main. Et c'est alors qu'il combattait vaillamment pour ne point mourir sans être vengé, que ce prince digne de l'immortalité fut enfin tué par une main ennemie et qu'il mêla son cadavre royal aux ruines de la Ville et à la chute de son royaume [35].

Qui pourrait raconter le désastre de cette nuit et ses morts ? Qui pourrait, par ses larmes, adoucir la douleur ? Une ville antique s'écroule, après avoir dominé tant d'années durant ; en très grand nombre, les corps inertes gisent çà et là dans les rues, et dans les maisons, partout est l'image de la mort [36].

Après que la Ville eut été prise et livrée au pillage et au saccage des soldats, quand le roi turc, qui voulait avoir l'empereur prisonnier, apprit qu'il était tombé en combattant, il ordonna qu'on fît rechercher son corps. Lorsqu'il eut été trouvé et reconnu au milieu des citoyens massacrés et des ruines de la Ville, il ordonna de lui couper la tête, de la ficher sur une lance et de faire ainsi le tour du camp en cortège. Il décida ensuite que des ambassadeurs iraient porter cette tête, ainsi que quarante adolescents et vingt jeunes filles choisis parmi le butin, au sultan d'Égypte [37]. Qui pourrait ignorer, prince très chrétien, que tout cela est advenu par mépris et haine du nom de Christ ?

Je raconterai ensuite la mort très pieuse de Luc [38], homme à la très grande autorité et sagesse, auquel avait été conféré comme dignité, par décret royal et selon la coutume de cet État, le titre de grand duc *.

Capturé vivant avec sa femme et ses enfants, il fut amené devant le roi victorieux. Pendant quelques jours ce même roi se montra bienveillant et affable envers lui, puis il envoya demander que son fils adolescent [39], au

35. Sur les circonstances de la mort de l'empereur, voir N. Vatin, introduction aux auteurs ottomans, p. 96-98.
36. Cf. Virgile, *Énéide*, II, 361-365.
37. Seul Doukas, p. 170, mentionne aussi – mais certainement là encore d'après Sékoundinos – l'envoi de la tête de Constantin XI au souverain mamelouk d'Égypte al-Achraf Inal. La « lettre de victoire » *(fetihname)* envoyée par Mehmed II à ce dernier, p. 751, précise : « Le premier qui fut tué et dont la tête fut coupée fut leur souverain », mais il n'y est pas question de l'envoi de la tête au Caire. Il n'est d'ailleurs pas certain que la tête de Constantin ait été retrouvée et reconnue.
38. Luc Notaras.
39. Jacques Notaras. Effectivement placé dans le sérail d'Edirne après l'exécution de son père et de ses frères et contraint à la conversion à l'islam, il s'enfuit en Italie en 1459, revint à la foi chrétienne sous l'égide du cardinal Bessarion et mourut à Filottrano, près d'Ancône, en 1485. Voir T. Ganchou, « Les tribulations vénitiennes de la *Ca' Notara* ».

caractère distingué et au beau corps, lui soit adressé. Cet homme très sage comprit alors que son jeune fils était recherché en vue d'un crime abominable ; c'est pourquoi il refusa longtemps et déclara qu'il préférait mourir que de laisser son fils subir une telle infamie. Irrité de cette réponse, le roi ordonna que le jeune garçon soit enlevé et emmené de force loin des étreintes et du giron de ses parents ; quant à Luc, il fut condamné à mort avec ses deux autres fils [40] et son gendre [41].

Lorsqu'il vit le bourreau [42] arriver, convaincu qu'un homme courageux et grave devait mourir avec sang-froid et honneur et craignant que ses fils et son gendre, en raison de leur âge et de leur âme tendres, voyant leur père mort et trop attachés à la vie, ne se disposent à un crime horrible, à savoir abjurer leur très sainte foi, [Luc] obtint du bourreau par des prières qu'il tue d'abord ses fils et son gendre et ensuite lui. Puis cet homme admirable se tourna vers son gendre et ses fils et leur dit : « Mes très chers fils, acceptez l'esprit serein la mort, que nous devons considérer à juste titre comme la vie plutôt que comme l'anéantissement. Avec quels yeux en effet pourrions-nous regarder le soleil et jouir de la lumière, dans quelle condition pourrions-nous continuer de vivre, nous qui sommes soumis à des malheurs perpétuels et une catastrophe indicible ? Nous qui sommes nés libres, nobles et avons reçu une éducation distinguée, nous serions étouffés sous le très amer fardeau de la servitude : le roi, le royaume, notre très noble patrie, les temples, les citoyens, nos contemporains, tous ont été cruellement détruits ; les honneurs ancestraux, les coutumes et les rites très anciens ont été réduits à néant ; nos lares, nos foyers, les murs de nos maisons, toutes les choses qui nous étaient douces ont été pareillement détruites, nos biens donnés comme proie et butin à l'ennemi. Mourons donc, non seulement avec courage, mais aussi avec joie et enthousiasme, avec une foi en Dieu et une piété intactes, une foi pleine et entière ! Transportez-vous, par la mort momentanée de votre chair, à la vie immortelle et perpétuelle des âmes ! Par votre mort, vous serez égaux à votre père, moi qui mourrai avec joie, dès lors que, loin du naufrage de la patrie, de son peuple et de qui reste du royaume, je vous verrai bientôt rejoindre pieusement et fidèlement le port du salut. Alors, l'ennemi ne sera plus à craindre ; nous n'habiterons

40. Respectivement Isaac et Jean Notaras.
41. Théodore Paléologue Cantacuzène. Voir introduction, n. 22 *supra*.
42. *spiculator* dans le texte. Voir introduction, n. 22 *supra*.

plus une patrie ceinte de fragiles murailles, que des machines et des catapultes peuvent ébranler ; nous ne posséderons plus de biens, qui peuvent être donnés au pillage des soldats. Nous jouirons d'une joie éternelle, d'une paix éternelle, d'un repos éternel. »

Par une telle exhortation cet homme très grave redonna tant de courage et émut tellement ses fils et son gendre, que c'est l'esprit joyeux et le visage souriant qu'ils présentèrent leur cou à la hache, remettant pieusement leurs âmes au créateur, tandis que leur père ne se contentait pas de les regarder et de les encourager, mais exultait d'une incroyable joie. Ensuite, genoux à terre, il pria Dieu et confia son âme à son ineffable clémence, puis invita le bourreau à procéder à son office ; ce dernier, sans hésiter, égorgea brutalement cet homme si renommé pour sa foi.

Je dirai des choses, prince très généreux, dont je ne doute pas qu'elles seront appréciées par ta majesté. J'en viendrai aux intentions de ce roi barbare : dans quel dessein il fait tant de préparatifs, il organise des troupes si nombreuses, il fait fabriquer tant de machines de guerre, il équipe une flotte si grande et si puissante, et enfin il cherche à tout prix à accumuler tant d'énormes sommes d'argent, instrument indispensable à ses entreprises. Tout cela, prince magnanime, il le prépare pour attaquer l'Italie ; c'est ce qu'il a en effet fixé dans sa tête, ce qu'il désire, ce à quoi il aspire, ce vers quoi il tourne toutes ses pensées, toutes ses réflexions. Il lui semble pouvoir atteindre et obtenir facilement ce qu'il désire, soit en raison de ses grands préparatifs, soit surtout à cause des dissensions de l'Italie et des âpres luttes entre les partis. Il sait que les royaumes d'Italie s'obstinent à se combattre jusqu'à la mort depuis longtemps [43]. Encouragé par cette belle occasion, il n'ignore pas la situation de l'Italie, qui d'ailleurs est bien connue, mais il veille lui-même à s'informer et à sonder profondément, sans se contenter de vagues impressions, grâce à de nombreux espions. À voiles et à rames, comme on dit, il hâte ses préparatifs, et un jour lui paraît durer un an, car il craint que, s'il attend, les princes italiens, une fois pacifiés, non seulement se reprennent et se mettent à défendre leurs royaumes et à repousser l'irruption brutale de l'ennemi, mais lui infligent plutôt ruine et mort.

Il pense envahir l'Italie par une voie qui n'est ni nouvelle ni insolite, et dont il sait qu'elle est connue et fréquentée : il sait en effet qu'une flotte

43. Allusion aux conflits opposant entre eux les États italiens, auxquels la Paix de Lodi (9 avril 1454) allait mettre quelques mois plus tard un terme provisoire.

peut facilement traverser des côtes de Durazzo aux rivages opposés et au port de Brindisi [44], voie par laquelle ses troupes intrépides peuvent être envoyées. Il s'est ouvert de cette volonté et de cette décision à presque tous les siens. C'est pourquoi, certains hommes grands par la naissance, l'autorité, les responsabilités, la gloire des faits accomplis, préoccupés par l'intérêt du royaume, de leur peuple, de leurs personnes et leurs propres biens, saisissant l'occasion, allèrent trouver le roi, devant lequel ils prononcèrent les paroles suivantes : « Le roi, quoique d'un jeune âge, a un grand courage et n'a peur de rien, il a devant les yeux sa victoire récente sur cette Ville prise et vaincue par la force ; dès lors le roi a pris trop confiance en lui et en sa bonne fortune ; il fait le plus grand cas de ses troupes et des forces du royaume, il est vivement décidé à accomplir les plus hauts faits ; il a entrepris de se préparer contre les chrétiens. Il veut l'Italie, il veut ceindre les couronnes italiennes, il désire prendre la ville de Rome, sanctuaire des chrétiens. Ce sont là des objectifs grandioses, mais aussi ardus et difficiles à accomplir. Il faut craindre que les chrétiens, frappés par ces préparatifs et la notoriété du dessein, ne se lèvent pour prendre les armes, exhortés, persuadés, animés, pressés et forcés par le pape, prêtre suprême de la foi et de la religion chrétienne, l'équivalent de Dieu sur terre, et que, réglant leurs discordes privées et leurs désaccords, ils ne s'engagent, pour leur foi, leur salut, leurs royaumes, à aller contre notre entreprise et qu'enfin, pour notre malheur et notre perte, nous ne fassions l'expérience de leurs armes, leurs forces, leurs décisions et actions, l'affaire tournant complètement à notre désavantage, puisque nous semblons tenter insolemment la fortune, inconstante et variable par nature, elle qui aime jouer des mortels par des changements et des alternances fréquentes ; les vainqueurs étant ensuite vaincus, les vaincus vainquent à leur tour et elle se réjouit d'avoir tout perturbé et mélangé par son action. Le transport sur mer et les longs déplacements de l'armée ne sont pas seulement difficiles et pénibles, mais surtout extrêmement dangereux. Il convient de veiller avec la plus grande attention à l'intégrité du royaume afin que ce qui a été peu à peu préservé, augmenté et porté à accroissement par l'œuvre des anciens, par leur soin, leur zèle, leurs conseils, leurs

44. Le dessein de Mehmed II de débarquer en Italie par Durazzo et Brindisi est aussi évoqué par Isidore de Kiev dans sa lettre à tous les fidèles en Christ, p. 610. Aller d'Albanie vers le talon de la Botte, c'était prendre le chemin le plus court : c'est *grosso modo* ce que fera Gedik Ahmed Paşa en 1480, partant d'Avlonya (Vlorë) pour Otrante.

risques et leur sang, et qui a été transmis au souverain actuel par droit héréditaire, ce dernier se soucie de le conserver avec soin et veuille, selon l'exemple des ancêtres, le transmettre à ses successeurs indemne et dans son intégralité à tout point de vue. »

Ayant entendu ce discours, le roi[45] répondit : « Vos paroles sont celles d'un esprit étroit et sénile : vous, en raison de votre âge, refusez l'action, recherchez le repos et la tranquillité, contents de pouvoir aller dormir le ventre bien rempli. S'il vous plaît de dire ces choses, il m'est pénible à moi de les entendre. Il serait absurde et surtout très ennuyeux de s'y conformer. C'est en effet le lot des particuliers que de se reposer, de fuir les difficultés, de ne pas aspirer aux choses grandes et difficiles, de craindre tout, d'être attaché à la vie, de ménager ses forces, de s'occuper de sa famille dans le calme et la tranquillité, en un mot de vivre une vie obscure, anonyme et sans gloire et de mourir en s'étant contenté de peu. Mais au prince il ne convient pas de s'assoupir dans le repos et la paresse, il doit plutôt sans cesse aiguiser son esprit dans l'activité et la continuelle gestion de grands projets, de ses forces, de ses troupes, des armements, des plans de toute sorte, de décisions visant à la grandeur de son royaume, à la perpétuation de son nom, à sa réputation, à sa gloire, à la renommée que confère l'éloge, au panégyrique qui revient aux grandes entreprises. Voilà la vie que doit mener un prince ; voilà la mission et le but glorieux des actions qu'il doit rechercher et avant tout poursuivre ! Ce n'est pas parce que ceux qui peuvent et osent de grandes choses n'obtiennent pas toujours ce qu'ils attendent, car souvent cela s'écroule en cours de route à cause des vents contraires de la fortune, et qu'il ne leur est pas permis de parvenir à leur but, que les rois doivent pour autant avoir peur, négliger d'abondantes ressources, de puissantes armées et de magnifiques armements, et enfin et surtout, laisser passer de grandes occasions.

» Qui ne comprendrait que de tels comportements sont inconvenants pour un prince, du fait qu'ils sont bien éloignés du juste office d'un bon prince, générant un esprit stupide et pusillanime ? Une magnifique opportunité s'est offerte à moi d'agrandir le royaume, de perpétuer ma lignée, de confier à l'immortalité ma réputation et ma gloire, et de la graver pour toujours sur la pierre. En effet, quelle garantie est plus opportune, pour acquérir la victoire, quoi de plus certain, quoi enfin de plus

45. Il s'agit toujours de Mehmed II.

assuré et de plus grand à espérer, que d'être dans la fleur de l'âge, de dominer un royaume aussi vaste, un peuple aussi fort, de commander à une armée aussi puissante, et d'avoir déjà à son actif une victoire illustre et mémorable ? Être face, en outre, à des ennemis qui se disputent entre eux, qui sont occupés à diverses tâches, et que l'on peut donc facilement attaquer à l'improviste et vaincre ! Je me vois comme un médiateur qui rassemble en une seule deux parties très différentes de la terre, qui unifie et réunit les mœurs des hommes et le culte de religions variées. En effet, après ma victoire, je détruirai complètement la religion chrétienne et j'imposerai à toute la terre la loi de Mahomet. Si au contraire – ce que je ne me souhaite pas – je suis vaincu et dominé, tout tombera entre les mains des chrétiens, et les Mahométans seront alors entièrement exterminés. Mais que l'une ou l'autre de ces choses arrive, le seul fait d'avoir entrepris un projet si grandiose me procurera une gloire immortelle. Par ailleurs, insignifiante et inepte serait l'âme d'un prince qui se préoccuperait de sa descendance et de successeurs non encore nés, et négligerait sa propre réputation, sa propre gloire et son honneur propre. Enfin, l'exemple des anciens ne m'enjoint pas à me reposer, ni à me contenter de pourvoir au maintien du royaume et de tout faire pour cela, au contraire, il me pousse clairement à affronter des défis plus grands et bien plus mémorables, puisque c'est grâce à leur persévérance, leurs actions, leur zèle, leur sollicitude, leur intelligence, leur force, les risques qu'ils ont pris et leur sang que mes ancêtres ont agrandi ce petit royaume obscur et qu'ils l'ont rendu si vaste et si dominateur[46]. »

J'ai voulu, roi sérénissime, incorporer brièvement ces mots, afin que puissent être compris non seulement l'intelligence de cet homme, mais aussi son audace et son caractère, obstiné jusqu'à l'arrogance, lui qui n'admet pas de se plier à aucune raison, et qui ne renonce jamais à ce qu'il a entrepris.

Il me semble en outre, très glorieux prince, que ce ne sera pas en vain que je toucherai un mot du grand nombre de troupes qu'il met en place et de la façon dont il prépare la guerre, ainsi que d'où et par quels moyens il rassemble une armée.

Ce roi, prince très chrétien, a son royaume dans les régions d'Asie et dans quelques provinces d'Europe, nul ne l'ignore. Ainsi, le royaume est

46. On se demande à quoi fait référence cet échange. On comprendrait mieux s'il s'agissait d'une opposition entre Mehmed II et le vizir Çandarlı Halil *avant* le siège.

divisé en trente-cinq provinces. Chacune est dirigée par un préfet [47], tandis qu'il est de coutume que des parties soient confiées à des fonctionnaires [48] dont l'entretien est garanti par les redevances des sujets et des entrées assurées. Il y a ensuite deux grands gouverneurs militaires, qui commandent aux préfets et à la cavalerie [49], l'un pour l'Asie, l'autre pour l'Europe [50]. De ces régions peuvent être réunis plus de quatre-vingt mille cavaliers, des sujets turcs qui, selon leur loi et l'usage ancestral, vivent plutôt librement et jouissent d'une immunité perpétuelle. Lorsque le souverain décide de rassembler une armée plus importante, ils doivent fournir en plus quarante mille cavaliers comme auxiliaires. En effet, un groupe de quatre cavaliers doit d'habitude en entretenir un cinquième, prêt à être enrôlé et à se mettre à la disposition du roi [51]. Le roi lui-même dispose en outre d'une milice personnelle de douze mille fantassins et environ quatre mille cavaliers [52]. Venus de tout le royaume, ces derniers sont choisis dès l'enfance et on veille à ce qu'ils soient courageux et de constitution robuste [53] ; on les confie ensuite à des vétérans, qui pourvoient à leur entretien aux frais du souverain et les instruisent dans l'art militaire [54]. Quand ces jeunes recrues parviennent à l'âge de vingt ans, ils reviennent à la cour et accompagnent le roi comme fantassins, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de trente-cinq ans ; ensuite, ils sont assignés à la cavalerie, où ils restent jusqu'à quarante-cinq ans. Enfin, leur carrière terminée, grâce à la libéralité et aux ressources royales ils vieillissent sans plus combattre, ne s'occupant plus que de leurs nécessités. Ce genre d'hommes, en raison de leur jeunesse, de leur robustesse, de leur discipline militaire, de la présence du prince, par une espèce de compétition entre eux pour la gloire et enfin dans l'espoir de récompenses, vont à la bataille si enflammés,

47. *Sancakbeyi* *.
48. Sans doute des *subaşı* *.
49. La cavalerie de province des *sipahi** titulaires de *timar** .
50. Le *beylerbeyi** de Roumélie et celui d'Anatolie.
51. Cette dernière précision permet de comprendre qu'il est ici question des *müsellem** (« exempts »), membres d'un corps auxiliaire non combattant – à l'origine des cavaliers combattants – jouissant, contre leur service, d'exemptions d'impôts.
52. Il s'agit de l'infanterie des janissaires et de la cavalerie des *sipahi** de la Porte.
53. Allusion à la pratique du « ramassage » *(devşirme)*. Au demeurant, le sultan se procurait également des esclaves parmi les prisonniers de guerre, voire par achat.
54. Les jeunes recrues étaient réparties entre pages du Palais *(iç oğlan)* promis à une belle carrière et « garçons étrangers » *(acemi oğlan)* confiés à des paysans turcs musulmans avant de revenir servir à diverses tâches. Seuls certains de ces derniers étaient admis dans le corps prestigieux des janissaires.

déploient une telle vigueur et méprisent tant la mort, qu'on dirait qu'ils sont presque des lions ou des fauves très robustes, et non des hommes.

S'ajoutent en outre les corps des nobles et des plus importants dignitaires de la cour, dont l'usage est de suivre des seigneurs de cette stature et le roi dans les expéditions militaires ; ils sont plus de dix mille. De plus, si cela est nécessaire, d'autres fantassins et cavaliers sont enrôlés par le souverain. S'il s'agit d'une campagne militaire de très grande envergure, les autres habitants du royaume aussi viennent combattre volontairement ou sont contraints de participer à ces campagnes, si bien que l'on estime que parfois l'armée entière peut se monter à trois cent mille hommes. Il y a ensuite les forces maritimes. Les Turcs exerçant l'art de la navigation, pris à solde par le roi, sont plus de cinq mille ; d'autres, qui normalement exercent la piraterie, sont appelés, s'il est besoin, à s'unir à la flotte du souverain et à l'accompagner. Il y a encore des chrétiens, soumis par la violence à ce roi barbare, qui sont condamnés aux bancs des rameurs.

Tu vois maintenant, très excellent prince et très invaincu roi, avec quels préparatifs, avec quelles intentions, avec quelles troupes ce barbare s'apprête à faire irruption dans les royaumes chrétiens par terre et par mer, à mettre en actes avec zèle des projets si ambitieux, à soutenir avec une audace arrogante le poids de tels efforts, tu vois de quelle haine il s'acharne contre notre très sainte religion, avec quelle violence, enfin, semblable à celle des torrents qui détruisent, dévastent et noient tout, il désire éteindre et détruire l'autorité et le nom des princes chrétiens, obstinément et insolemment.

Donc, je le demande au nom de Dieu immortel, que doivent faire les chrétiens ? Doivent-ils dormir, bailler et fermer volontairement les yeux sur ces choses, de telle sorte que notre inertie et notre incurie alimentent l'audace de l'ennemi, exacerbent la sauvagerie naturelle de cet homme et le rendent encore plus cruel, afin qu'il nous attaque avec plus d'ivresse et bondisse plus vivement pour notre désastre et la perte de notre peuple et de notre nom ? Ceci est-il supportable ? Ô crime ! Je ne sais plus de quelle terre ou de quel peuple je suis. C'est contre les chrétiens que tout cela se prépare, des présages l'annoncent, contre une race très noble et distinguée par son ancienneté, dont l'histoire, la religion, la sagesse, les mœurs, l'autorité, la prudence, les forces et les ressources font honneur, entourée, protégée et, pour ainsi dire, circonscrite par de très excellents rois, des peuples très courageux, des cités très puissantes, des territoires très vastes, de très grands esprits.

Agis donc, prince magnanime, pour la passion et la croix du fils de Dieu, notre Sauveur, le très doux Jésus-Christ, qui nous a rachetés du péché originel par son très précieux sang, excite ton courage royal ! Utilise ta sagesse sans égale ! Mets en œuvre les forces et les ressources de ton très vaste royaume ! Soutiens la vacillante chrétienté ! Décide-toi à protéger l'Italie, autrefois victorieuse sur toute la terre, et à l'arracher des griffes d'un perfide et malhonnête barbare ! Tourne tes pensées et tes décisions vers l'Italie, l'Italie dis-je, qu'il faut pacifier, dont il faut extirper les discordes et les dissensions internes ! Par ton exemple, pousse les autres princes chrétiens à non seulement défendre nos royaumes, à repousser l'irruption de l'ignoble bête et de l'horrible barbare, mais encore à l'expulser de son trône et qu'il en vienne, pour notre gloire et notre bonheur, à s'attirer les châtiments proportionnés à son crime.

Ce sera facile si les chrétiens le veulent ; ils ont à leur disposition les ressources, l'intelligence, les forces, les troupes maritimes et terrestres ; il y a des chefs brillants, des empereurs très courageux, des soldats vaillants, une multitude de cavaliers et de fantassins choisis. Nous avons souvent vu les chrétiens être dominés et vaincus par leur ennemi ; mais nous voyons parfois, sous l'étendard de la vénérable croix, les ennemis fuir, être dispersés, renversés, écrasés, exterminés, complètement anéantis. Ce sont de grandes actions que celles-là, que tous les fidèles doivent désirer ; qui en doute ? il faut de l'exactitude et de l'efficacité.

Tu auras, prince très glorieux, un promoteur et un soutien très vigoureux pour cette action pieuse et espérée en la personne de notre souverain pontife, dont la grande sagesse s'accorde magnifiquement bien avec son esprit de profonde piété et son attachement au bien des chrétiens, lui qui montre un cœur enflammé pour entreprendre, accomplir et conduire ces opérations, et ne laisse pas en friche tout ce qu'il estime pouvoir être utile à une si glorieuse entreprise et conduire au but recherché. Pour sa dévotion envers Dieu et l'amour brûlant qui l'anime pour la religion chrétienne, il est décidé à exposer même sa propre vie, si cela est nécessaire. Tu auras aussi avec toi les autres princes très chrétiens, et en premier le très glorieux Sénat et la célèbre Seigneurie de Venise, qui souvent ont spontanément conduit des guerres longues et difficiles pour l'Église du Christ, pour l'honneur de la foi catholique [55], pour la liberté, pour la paix et pour

55. En exaltant ce soi-disant combat de Venise pour la défense de l'Église romaine, le sujet vénitien

la tranquillité de l'Italie, qui ont vaillamment et courageusement mis en œuvre leurs vastes ressources, les forces de leur empire étendu en longueur et en largeur, et qui ont, pour eux-mêmes, obtenu des victoires éclatantes et mémorables sur terre et sur mer [56], et qui se sont attiré une réputation éternelle de grandeur et de gloire. J'ai terminé.

Sékoundinos se fait ici sans réserve le chantre d'un mythe de Venise largement fabriqué par l'historiographie de la République elle-même, au prix d'une réécriture de l'histoire souvent osée et qui réussissait à tromper jusqu'aux contemporains de bonne foi. Voir l'exemple de la pseudo-bataille navale de Punta Salvore dans la lettre d'Isidore de Kiev au doge Francesco Foscari, p. 644-645, n. 16 et 17.

56. La victoire éclatante sur mer auquel Sékoundinos fait forcément allusion ici est bien sûr celle de Gallipoli, à l'issue de laquelle le capitaine général du golfe Pietro Loredan détruisit la flotte de Mehmed I[er] le 29 mai 1416. Quoique cet engagement ait été largement dû au hasard et à une décision personnelle de Loredan, le gouvernement vénitien ne manqua jamais par la suite de le mettre en avant chaque fois que les autres pouvoirs occidentaux se montraient sceptiques quant à sa sincérité dans la lutte anti-ottomane et donc dans la défense de la foi.

PIETRO CAMPOFREGOSO

Lettre à Charles VII [1]

(Gênes, le 23 mars 1454)

Introduction

La chute de Constantinople et la perte de Péra frappèrent de plein fouet une République ligure déjà aux prises avec une situation politique et économique désastreuse. Le doge Pietro Campofregoso devait d'abord faire face à une guerre civile, avec la révolte de Giovanni Filippo Fieschi et d'autres rebelles à la République – dont son propre cousin, le précédent doge Ludovico Campofregoso –, ainsi qu'à une reprise du vieux conflit avec le roi Alphonse V d'Aragon et de Naples. Depuis l'humiliation, jamais digérée, subie par Alphonse à la bataille de Ponza (1435) où il fut fait prisonnier par les Génois, et les interventions, nombreuses, de la République ligure en faveur du roi René d'Anjou pour recouvrer à ses dépens son trône de Naples [2], l'hostilité du souverain aragonais vis-à-vis de Gênes avait atteint le caractère d'un conflit quasiment personnel entre lui et la République. En décidant de la capture de la nef *Squarzafica* le 24 juin 1453, le roi entendait porter un coup fatal au commerce maritime et à la navigation génoise vers l'Orient ; et c'est bien ainsi qu'on le comprit à Gênes lorsqu'y parvint, le 4 juillet 1453, la nouvelle de l'agression napolitaine, qui fit dans la cité l'effet d'un véritable coup de tonnerre [3].

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir ainsi la lettre de Giacomo Bracelli à Cipriano de' Mari du 16 août 1453, p. 680 et n. 11.
3. Voir G. Olgiati, *Classis contra regem Aragonum*, p. 37.

Or deux jours plus tard à peine y parvenait également la nouvelle de la catastrophe ayant frappé Constantinople et Péra[4]. Tétanisée par ce double coup, asphyxiée financièrement par la contribution qu'elle devait à l'effort de guerre de Milan – son alliée dans le conflit militaire qui déchirait alors l'Italie –, la République dut se résoudre, le 15 novembre 1453, à céder l'ensemble de ses possessions de mer Noire à la Banque de Saint-Georges, dans l'espérance de les conserver coûte que coûte.

Mais à cette liste déjà conséquente de revers vint s'en ajouter bientôt un autre tout aussi grave, car susceptible cette fois d'isoler diplomatiquement la République ligure des autres États européens : une violente campagne de désinformation visant à accuser les Génois d'avoir collaboré en Orient avec les Turcs en mettant à leur disposition, dès les lendemains de la chute de Constantinople, dix de leurs navires pour leur permettre de se lancer à l'assaut des possessions chrétiennes alentour. C'est Cipriano de' Mari, dont on a vu qu'il accompagnait alors la cour itinérante du roi Charles VII dans ses pérégrinations provençales[5], qui vers la fin de 1453 tira la sonnette d'alarme et avertit les autorités de la République de la propagation de ces rumeurs infamantes, les invitant à ne pas sous-estimer une affaire aux conséquences potentiellement ravageuses et, au contraire, à planifier méthodiquement une contre-attaque tous azimuts[6].

4. Voir la lettre de Battista di Franchi et Pietro Stella du 29 juin 1453, p. 535-539. Il est significatif que le marchand génois Giovanni da Pontremoli, dans une lettre du 6 juillet 1453, ait associé les deux événements pour expliquer le sentiment d'abattement qui le minait, « compte tenu des mauvaises nouvelles reçues ici de ces régions, en particulier celles concernant la capture de Péra et celle de la nef *Squarzafica*, prise par deux navires catalans ». Voir D. Gioffrè, *Lettere di Giovanni da Pontremoli*, lettre n° 1, p. 3 ; n° 2, p. 5-6.

5. Voir *supra* n. 2.

6. Que l'affaire ait été révélée au gouvernement génois par Cipriano de' Mari ressort du contenu de la lettre que lui adressèrent, le 31 janvier 1454, Pietro Campofregoso et le Conseil des Anciens. Ils l'y entretenaient en effet des démarches déjà mises en œuvre pour contrer les rumeurs dont il leur avait fait part. Le fait que cette lettre ne porte pas mention de son lieu de destination (voir C. Desimoni, L. T. Belgrano, « Documenti ed estratti inediti », doc. XCIV, p. 427) a occasionné quelques confusions. Il a ainsi été récemment postulé qu'après son séjour en Provence – il est encore attesté à Avignon le 28 novembre 1453 (G. Balbi, *L'epistolario di Iacopo Bracelli*, lettre n° 49, p. 105-106) – Cipriano de' Mari se serait aussitôt embarqué pour Chio, et que c'est de cette île qu'il aurait alerté les autorités génoises sur ces bruits (L. Balletto, « Echi genovesi », p. 42, n. 21). Mais la chronologie trop serrée comme la difficulté des relations maritimes entre Gênes et ses colonies orientales, en raison du blocus, rendent l'hypothèse peu crédible. Quant à la justification avancée, à savoir un document notarié instrumenté dans l'île le 15 octobre 1454 pour lequel il ferait office de témoin, il s'avère que l'acte en question évoque en réalité une autre personne : Giovanni de' Mari, l'ancien ambassadeur pérote de Constantin XI (A. Roccatagliata, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 33, p. 49). Pourquoi, lorsqu'il se fit l'écho de ces bruits, Cipriano de' Mari ne se serait-il pas trouvé encore en

Qui orchestrait cette violente campagne de désinformation anti-génoise ? Les soupçons se portent en premier lieu, bien entendu, sur l'ennemi le plus implacable de la République ligure, Alphonse d'Aragon, et sur ses réseaux. On a vu que lorsque la nouvelle de la chute de Constantinople lui était parvenue à Naples, la première réaction du monarque, guidé par sa haine invincible de tout ce qui était génois, avait été d'y voir immédiatement la conséquence d'un acte de trahison du généralissime Giovanni Giustiniani Longo[7]. Mais la République de Venise pouvait également trouver quelque intérêt à propager de telles rumeurs, afin de détourner l'attention sur l'éternelle rivale pendant qu'elle conduisait de son côté – à la grande fureur du pape – de discrètes tractations avec le sultan en vue de conclure la paix avec lui la première et, si possible, en profiter pour évincer un peu plus Gênes de l'Orient.

Quoi qu'il en soit, la contre-offensive fut énergiquement menée. Profitant de la présence à Gênes du cardinal Domenico Capranica, évêque de Fermo et légat pontifical – auquel Nicolas V avait confié le soin d'organiser une croisade contre les Turcs –, le doge Pietro Campofregoso lui écrivit le 14 janvier 1454 pour solliciter son soutien et laver les Génois de ces accusations, dans des lettres que le prélat écrirait au roi de France, au roi d'Angleterre, au duc de Bourgogne et au roi de Castille[8]. Capranica accepta bien volontiers de défendre ainsi l'honneur génois et dès le 21 janvier Campofregoso disait joindre les lettres du cardinal à celles qu'il adressait personnellement aux quatre souverains en question et à ses compatriotes qui commerçaient dans leurs États[9].

L'offensive, toutefois, ne parut pas suffisante, et deux mois plus tard il fut jugé nécessaire de la renouveler. C'est qu'entre-temps un coup supplémentaire avait été porté à la réputation génoise, d'autant plus rude celui-là qu'il émanait non seulement d'un compatriote, mais d'un compatriote qui avait été un témoin de la chute de Constantinople, et non des

---

France, comme invite d'ailleurs à le penser la lettre traduite ici ? Une rumeur anti-génoise confinée à l'Orient lointain n'aurait au reste pas eu de quoi inquiéter la métropole ; on comprendrait mieux en revanche qu'elle s'en soit émue si elle circulait *déjà* dans les États d'Europe occidentale.

7. Voir sa lettre du 6 juillet 1453 à Nicolas V, p. 577.

8. S'il ne s'agissait pas de désigner nommément le responsable de l'entreprise de calomnie dont Gênes était la victime, l'absence d'une lettre prévue pour le roi de Naples et d'Aragon en disait tout aussi long.

9. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 193, n. 183, et L. Balletto, « Echi genovesi », p. 37-39. À ma connaissance ces lettres de Capranica n'ont cependant pas encore été retrouvées.

moindres ! Il s'agissait en effet de l'inconséquent Leonardo de Chio, archevêque de Mytilène. Il multipliait alors les copies de sa longue lettre au pape Nicolas V, du 16 août 1453 [10]. Certes, dans ce qui se révélait en fait un récit circonstancié de la chute de la Constantinople, ce violent polémiste n'avait épargné personne : pas plus les Byzantins que les Vénitiens – et les Turcs, cela va sans dire –, mais il avait réservé tout spécialement sa hargne à ses compatriotes, le podestat * et le gouvernement génois de Péra, et surtout Giovanni Giustiniani Longo. L'effet était désastreux, surtout dans une œuvre destinée au pontife romain, et ne pouvait plus mal tomber.

En attendant d'obtenir de l'archevêque un écrit où il rectifierait le tir [11], Pietro Campofregoso décida que le plus efficace était de lui opposer le témoignage d'un autre témoin de la chute, dont le prestige, l'autorité morale et la réputation contrebalanceraient avantageusement la sienne. C'est ainsi qu'il sollicita le cardinal Isidore de Kiev, qui accepta de rétablir la vérité des faits auprès des pouvoirs occidentaux, en écrivant à son tour des lettres, datées de Rome le 22 février 1454, pour le roi de France, le roi d'Angleterre, le duc de Bourgogne et ses marchands de Bruges. Seule celle en faveur du duc de Bourgogne s'est conservée [12]. Mais si celle réservée par le cardinal Isidore au roi de France Charles VII est perdue, ou point encore retrouvée, la missive qui l'accompagnait de la part du doge Pietro Campofregoso, du 23 mars suivant, s'est préservée. C'est sa traduction qui est présentée ici.

Fonds

Archivio di Stato di Genova, *Archivio Segreto*, Litterarum, reg. n° 1794, fol. 528r, doc. 2173.

Édition [13]

Chavaray (Étienne), « Rapport sur les lettres de Louis XI et sur les documents concernant ce prince conservés dans les archives de l'Italie », *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, série III, t. VII (1881), doc. V, p. 471.

10. Voir p. 692-728.
11. Cet écrit, intitulé « À ceux qui se sont sentis offensés par mon histoire de la captivité de Constantinople », est malheureusement perdu. Voir l'introduction consacrée à la traduction de la lettre de Leonardo de Chio, p. 689-690.
12. Voir la traduction de cette lettre, p. 779-782.
13. Les divergences de lecture par rapport à l'édition sont signalées dans l'apparat critique par des appels de notes en lettres alphabétiques.

Traduction

[À la sacrée Majesté Royale de France, etc.] Sérénissime et excellentissime roi et illustrissime seigneur. Il y a peu de jours nous avons écrit à Votre Majesté à propos de la perfidie de certains chrétiens qui, non contents du désastre qui nous a été infligé en Orient par les Turcs, désastre au cours duquel nous avons perdu Péra, notre noble cité, des hommes, des navires et des marchandises précieuses, ne rougissent pas de nous reprocher que nos navires, après la prise de Constantinople, seraient passés à la solde des Turcs, quoique le fait soit incompatible avec toute vérité et vraisemblance, et que nous ne pensions pas qu'un tel soupçon ait jamais pu pénétrer dans l'esprit de Votre Majesté. En effet, nos navires qui ont survécu au naufrage de ce désastre, privés d'équipage et presque rompus, n'ont pu, à ce jour, nous revenir de Chio [14]. Il nous a cependant paru bon de proclamer notre innocence devant Votre sérénissime Majesté, quoiqu'elle dût d'ailleurs se protéger par elle-même. Là où une grande perte est si patente, il est facile de nous juger exempts de cette inculpation. En effet, à la première lettre qu'avait écrite à Votre Majesté le révérendissime père en Christ messire de Fermo, cardinal de Sainte-Croix [15], à propos de notre innocence et faisant foi du grand désastre, s'ajoute une autre lettre du révérendissime seigneur le cardinal de Sainte-Sabine, Grec de nation [16], qui à l'époque était présent à Constantinople en tant que légat au nom du Siège Apostolique [(a)], lettre que nous envoyons à cette fin à Votre Majesté, afin qu'elle comprenne non seulement que ce que l'on nous reproche est faux, mais qu'elle sache que ceux qui n'ont pas honte de ce qui est mensonger et qui n'éprouvent aucune pitié pour notre désastre, sont aussi menteurs en d'autres affaires. Nombreux sont certes les exemples donnés par notre cité et nos ancêtres pour la défense du nom du Christ, au point que nous aussi, quand l'occasion en sera donnée, nous ne voulons leur

14. Ce dont le doge « s'émerveillait » dans sa lettre aux officiers en poste dans la *Riviera* occidentale, p. 650.
15. Domenico Capranica, dit plus généralement cardinal de Fermo. Voir l'introduction ci-dessus.
16. Isidore de Kiev (voir introduction). Cette lettre qu'il adressa au roi de France, perdue, était cependant la même que celle au duc de Bourgogne, qui a survécu et est traduite ici p. 781-782.

apparaître inférieurs ni par le courage ni par les forces. Toujours prêt pour l'honneur de Votre Majesté. Donné à Gênes le 23 mars 1454.

[La même à nos nobles et distingués consul et marchands résidant à Bruges, à la Sacrée et très chrétienne Majesté royale d'Angleterre etc., et à l'illustrissime et très brillant prince et excellentissime seigneur Philippe, duc de Bourgogne, etc., les noms des dignités y ayant été cependant changés] [(b)].

[(a)] Sede. éd. fide. – [(b)] passage non transcrit dans l'édition : Similis nobilibus et egregiis viris consuli et mercatoribus nostris in Brugiis residentibus, sacre ac christianissime Regie Maiestati Anglie etc. et illustrissimo ac clarissimo principi et excellentissimo domino Phylippo Duci Burgundie etc., mutatis tamen hic nominibus dignitatum.

BATTISTA GRITTI

Sauf-conduit en faveur de Michel Cantacuzène et de Laskaris Kanabès [1]

(Péra, le 15 mai 1454)

Introduction

Contrairement aux Génois qui résidaient à Péra, soit « sur la rive opposée » par rapport à la ville impériale, le quartier du Bosphore où était établie la communauté vénitienne se trouvait à l'intérieur des murailles de Constantinople, ce qui explique qu'elle fut plus durement éprouvée lors de la chute de la capitale byzantine. Tandis que le baile* Girolamo Minotto était décapité sur l'ordre de Mehmed II avec l'un de ses fils, les autres Vénitiens de la colonie étaient faits prisonniers et mis à rançon, au même titre que les Byzantins. Ils réussirent cependant à se racheter bien plus rapidement que ces derniers. En effet, leurs homologues génois de Péra, après tout leurs partenaires d'affaires habituels sur les rives du Bosphore, avancèrent d'autant plus facilement les sommes nécessaires à leur libération que ces marchands vénitiens offraient en métropole toutes les garanties financières propres à assurer un remboursement rapide des fonds avancés – via des lettres de changes –, ce qui n'était bien sûr pas le cas de l'immense majorité des Byzantins. Comme le dit Nicolò Barbaro [2] et le confirme la documentation archivistique, les Vénitiens regagnèrent

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Barbaro, *Giornale dell'assedio*, p. 61.

généralement la métropole en moins d'un an. Cela ne signifie cependant pas que les tractations avec leurs propriétaires turcs furent toujours aisées. C'est ce que montre le présent document, exceptionnel à plus d'un titre. Une fois rachetés, les Vénitiens rescapés se regroupèrent à Péra[3] où ils procédèrent à la reconstitution de leur Conseil des Douze, qui élut un vice-baile. Le 15 mai 1454 ce vice-baile était Battista Gritti, qui dut céder la place au mois de septembre suivant au baile* dûment nommé par Venise, Bartolomeo Marcello[4]. La tâche principale de Gritti durant son mandat fut de faciliter le rachat de ses compatriotes aux Turcs[5]. Or c'est bien de cela dont il est question dans le présent document, quoique de manière allusive. Il se contente en effet d'évoquer les « tribulations » *(adversitates)* subies par les Vénitiens, durant lesquelles ils bénéficièrent des bons offices de deux personnages, maintenant gratifiés en retour d'un sauf-conduit à valoir auprès de tous les fonctionnaires vénitiens de par le monde, et en particulier auprès des capitaines de galères. Ces deux personnages qui s'étaient entremis auprès des Turcs pour faciliter la libération de citoyens vénitiens étaient, de manière surprenante, deux Grecs, Michel Cantacuzène et un Laskaris Kanabès dont le prénom n'est pas donné. Or, s'ils étaient apparentés par mariage – le premier étant le gendre du second –, il apparaît que cette alliance était socialement déséquilibrée, et devait tout aux circonstances. Cantacuzène et Laskaris Kanabès étaient issus en effet de deux mondes longtemps antagonistes : le jeune Michel était l'un des fils de Jean Paléologue Cantacuzène[6], l'ex-gouverneur de Corinthe et compagnon de toujours de Constantin XI, qui tomba à ses côtés le 29 mai 1453 au moment de l'assaut : donc un aristo-

3. Voir pour ces faits le témoignage précieux d'un témoin, le poète brescian Ubertino Posculo, p. 394.
4. Sur Battista Gritti de feu Omobono, voir G. Gullino, « Gritti, Battista », p. 734-736, en dépit de ce que cette biographie contient bon nombre d'erreurs (en particulier sur sa naissance, qui doit être placée autour de 1417 et non autour de 1405). Lors du siège il se trouvait à Constantinople avec son neveu Luca Gritti, fils de son frère Triadano, alors âgé de 33 ans. Le rôle joué par Battista durant la défense est célébré par Posculo, p. 368, p. 381, p. 384, qui lui devait beaucoup (voir note suivante). Après avoir été vice-baile des Vénitiens durant une période particulièrement critique, il continua les années suivantes à fréquenter régulièrement Constantinople pour ses affaires commerciales, ce qui lui valut finalement, en 1479, la nomination de baile* dans la capitale ottomane, charge qu'il assuma de 1480 à 1483. Voir sa biographie p. 1301.
5. On sait ainsi qu'il œuvra à celui d'Ubertino Posculo, le poète brescian traduit ici. Voir E. Valseriati, « Posculo (de Posculis, Posculus, Pusculus), Ubertino (Obertino) ».
6. Il est nommément évoqué pour son action au moment du siège par Sphrantzès (voir p. 239) et Posculo (voir p. 369, et n. 48), et sans mention de prénom par Chalkokondylès (voir p. 336, et n. 29). Voir aussi *PLP*, n° 10974.

crate byzantin de haute lignée[7]. Tandis que Laskaris Kanabès, qui servait dans l'administration sultanienne, était, lui, un « Grec de l'extérieur »[8], soit un Grec issu d'une famille de notables anciennement byzantine et vivant, sans doute depuis la seconde moitié du XIV^e^ siècle, sous domination ottomane. Le prouve le titre qui lui est donné dans le document, celui de « *prôtogéros* de Constantinople » (*protoierus Constantinopolis*), forcément octroyé par le sultan. Il rend compte d'un renseignement important passé complètement sous silence par les sources traditionnelles, documentaires comme narratives, sur la chute de Constantinople : après avoir fait exécuter Luc Notaras, Mehmed II n'avait pas renoncé pour autant à nommer un Grec pour administrer ses compatriotes dans sa nouvelle conquête. En effet, la tâche principale que le sultan avait pensé confier d'abord à Notaras consistait à hâter le repeuplement de Constantinople en facilitant les négociations entre les Byzantins prisonniers et leurs maîtres turcs, afin que les premiers soient incités à revenir ensuite habiter Constantinople, au lieu de choisir un exil définitif[9]. Pour ce faire, une fois Notaras exécuté, Mehmed II nomma à ce poste ce Laskaris Kanabès parce qu'il s'agissait d'un Grec dont la fidélité à son égard était éprouvée – ce qui n'avait pas été le cas de Notaras –, et il le para du titre de *prôtogéros*[10], de la même façon qu'il avait décidé d'instituer à Péra un *prôtogéros*[11], qui fut le bourgeois pérote Pietro di Gravago. Cependant

7. Pour la filiation entre Michel et Jean, ignorée de D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos*, n° 79, p. 196, et n° 80, p. 196-198, et révélée par la généalogie dite de Massarelli, voir T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 218-219 et n. 22. Si la preuve formelle manque encore, la lignée Cantacuzène à laquelle appartenait Jean et son fils cadet Michel descendait presque certainement de l'empereur Jean VI (1347-1354).

8. Voir Chalkokondylès, p. 340, et n. 41.

9. Le témoignage le plus clairement exprimé sur les intentions premières de Mehmed II vis-à-vis de Notaras est celui de Kritoboulos d'Imbros, p. 311 et n. 109.

10. Est-ce à dire que si le sultan était finalement parvenu à s'accorder avec Luc Notaras, la carrière de ce dernier, précédemment grand duc* et premier *mésazôn** sous Constantin XI, aurait enregistré sous Mehmed II le dernier avatar suivant : *prôtogéros* de Constantinople ? Il y a tout lieu de le croire. À Byzance, le πρωτόγερος désignait habituellement le chef du village dans les campagnes, le « premier des anciens ». Les Ottomans utilisèrent le terme pour désigner le notable laïc chargé, dans les villes qu'ils conquéraient, d'en être le représentant habilité à parler et à négocier au nom de la communauté urbaine, et bien entendu, de veiller à la docilité de cette dernière vis-à-vis du pouvoir sultanien. La première attestation du mot avec cette signification est tardive, puisqu'elle remonte à 1440. Elle se trouve dans un document ottoman et concerne le *brodoyoros* de Serrès. À l'époque moderne, s'il continue toujours à être employé, le mot *prôtogéros* cède le pas devant sa traduction turque *(kocabaşı)* grécisée, le *kotzabasès*. Voir T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 248-258.

11. Voir les privilèges accordés par Mehmed II aux Pérotes le 1^er^ juin 1453, p. 518.

l'institution d'un *prôtogéros* de Constantinople ne dura pas longtemps, et Laskaris Kanabès, qui n'en est plus revêtu dès 1456, dut n'en être jamais que l'unique détenteur. Quoiqu'éphémère, la haute position qu'elle lui conféra dans l'appareil sultanien aux lendemains de la chute explique en tout cas qu'il ait également été en position d'aider les Vénitiens prisonniers à se racheter. C'est sans doute aussi en raison de cette haute position que l'aristocrate byzantin Michel Cantacuzène, qui avait besoin d'appuis au sein de la cour ottomane pour obtenir le rachat d'une partie de sa famille, toujours prisonnière, accepta de s'allier à lui en épousant sa fille. La formulation un peu maladroite de ce sauf-conduit montre qu'il avait d'abord été réclamé par Michel, à l'origine le seul bénéficiaire, et que son beau-père ne s'y agrégea que dans un second temps. Ce faisant, Laskaris Kanabès ne désirait pas en bénéficier pour se rendre en Occident, comme son gendre [12], mais pour commercer avec la Crète vénitienne, à une époque où le traité passé entre Venise et l'Empire ottoman, signé à Edirne le 18 avril 1454, entérinait enfin la reprise des relations commerciales entre les deux États.

Fonds

Archivio di Stato di Venezia, *Duca di Candia*, busta 2, Ducali e lettere ricevute, fasc. 23, f. 28[r].

Édition [13]

Ganchou (Thierry), « Le *prôtogéros* de Constantinople Laskaris Kanabès (1454). À propos d'une institution ottomane méconnue », *Revue des Études Byzantines* 71 (2013), p. 213.

Bibliographie

T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 209-258.

12. En effet, Michel Cantacuzène est attesté ensuite en France le 22 octobre 1454, date à laquelle le roi Charles VII lui délivre un sauf-conduit pour traverser le pays, ainsi qu'à deux autres Byzantins. Pour la publication et l'analyse de ce document, voir T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 220-221.

13. Ce sauf-conduit avait bénéficié d'une précédente édition fort défectueuse, puisque privée du passage, crucial, relatif à *Lascari Canavi, ad presens protoierus Constantinopolis* : N. Iorga, *Documente privitoare la familia Cantacuzino*, doc. II, p. 2.

Traduction

Nous, Battista Gritti, pour l'illustrissime domination ducale des Vénitiens vice-baile à Constantinople, à Péra et dans tout l'empire de Romanie*, salut à chacun et à tous ceux qui verront les présentes lettres patentes, podestats*, châtelains, consuls, bailes*, vicaires, recteurs, capitaines et officiers en poste dans n'importe quelle partie du monde, et en particulier aux capitaines de galères. Nous faisons savoir et témoignons clairement que le noble Michel Cantacuzène, Constantinopolitain, a été et est un homme d'une bonne réputation et renommée, et que vis-à-vis de nous, du service de notre domination comme de ses sujets, il s'est toujours montré totalement prompt, prêt et favorable en tout, et utile, et en particulier lors de nos tribulations ; et il en est de même de son beau-père, le noble Laskaris Kanabès, à présent *prôtogéros* de Constantinople ; ils se sont comportés en tout favorablement et profitablement envers tous les Vénitiens, s'étant employés, lors de leurs tribulations, avec piété et humanité. C'est pourquoi, pour conclure le tout, nous leur sommes totalement et grandement obligés, et donc en mesure de bien les recommander à tous vous autres, comme il est juste, convenable et dû. En foi de tout cela, nous avons ordonné de faire établir les présentes lettres patentes et de les enregistrer dans les actes de notre chancellerie, et de les munir de l'empreinte du sceau de notre Domination. Donné à Péra, le 15 mai 1454.

GIACOMO CAMPORA, ÉVÊQUE DE CAFFA (OP)

Discours au roi Ladislas V de Hongrie [1]

(Buda, *ca* décembre 1455)

Introduction

Le dominicain, maître en théologie et évêque de Caffa auteur du présent discours ne se nomme pas, ce qui a induit en erreur son premier éditeur, Nicolas Iorga [2]. Il ne s'agissait pas, comme il l'a suggéré, d'un Jean, mais de l'évêque de Caffa Giacomo Campora (1441-1459) [3], dont la biographie est désormais bien connue [4]. Né à Gênes au début du XV^e^ siècle, il y fit ses études et entra très tôt dans l'ordre dominicain, obtenant toutefois son doctorat en théologie à Oxford [5]. Revenu ensuite dans son couvent génois de San Domenico, dont il devint le prieur, ses qualités de théologien-prédicateur [6], son érudition, l'énergie de son caractère et son expé-

1. Traduction du latin par Christine Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes par Thierry Ganchou et Christine Gadrat-Ouerfelli.
2. N. Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 57, n. 1.
3. Avant A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 91, ce rapport avait été rendu à son véritable auteur par P. Ş. Naşturel, « un évêque de Caffa », p. 138-140.
4. Sa biographie a fait l'objet, dès la fin du XIX^e^ siècle, de deux notices : A. Vigna, *Codice diplomatico*, II, p. 695-703, et Idem, *I vescovi domenicani liguri*, p. 478-493. Voir désormais R. Zapperi, « Campora (Canfora), Giacomo », p. 581-584 ; C. Delacroix-Besnier, *Les dominicains*, p. 99-103 ; J. Schiel, *Mongolensturm*, p. 188-191.
5. Il avait promis d'aller à l'université de Paris, mais arguant de ce que les conflits de la guerre de Cent Ans l'empêchaient de se rendre dans la capitale française, il sollicita en juillet 1432 du pape Eugène IV une bulle l'autorisant à lui préférer Oxford. Voir J. Favier, *Pierre Cauchon*, p. 210.
6. C'est de ces années 1430 qu'il faut dater son *Dialogue sur l'immortalité de l'âme*. Si l'opuscule ne brille pas par l'originalité doctrinale, c'est que l'auteur a surtout voulu faire œuvre de vulgarisation, le rédigeant même en langue vernaculaire à cette fin, en quoi il a réussi parfaitement : ce dialogue a

rience en de multiples domaines [7], retinrent favorablement l'attention des autorités génoises, qui, fin 1440, sollicitèrent du pape Eugène IV sa nomination à l'évêché de leur colonie de Caffa. Le souverain pontife accepta de le nommer sur ce siège le 23 janvier 1441, lui confiant en particulier la mise en application des décrets d'union avec les Grecs et les Arméniens, qui avaient été respectivement signés les 5 juillet et 22 novembre 1439, au concile de Florence [8]. Si, dans ses lettres appuyant sa candidature auprès de Rome, le gouvernement génois avait lui aussi évoqué la nécessité urgente de faire appliquer ces décrets, et souligné les qualités personnelles exceptionnelles de Campora pour y parvenir [9], il n'allait pas tarder à regretter amèrement le zèle démontré par le nouveau prélat dans cette tâche. C'est en effet avec ardeur que Campora s'attela à la mission que lui avait confiée le pape, tant d'ardeur même qu'il n'allait pas tarder à entrer en conflit direct avec le gouvernement colonial de Caffa, soucieux de préserver à tout prix de bonnes relations avec les différentes communautés religieuses, grecques, arméniennes et juives, qui constituaient la grande majorité de la population de Caffa. Son activisme – dont la portée est d'autant plus étonnante que durant le début de son épiscopat il passa finalement peu de temps à Caffa même [10] – finit même par provoquer l'exode de ces communautés, si bien que les consuls successifs n'eurent de cesse d'obtenir, d'abord son retrait des affaires religieuses

connu une large diffusion « populaire », qui s'amplifia à partir des années 1470 après que l'imprimerie s'en fut emparée. Il figurait ainsi à la fin du siècle dans la bibliothèque de Léonard de Vinci. Voir R. Zapperi, « Campora (Canfora), Giacomo », p. 584.

7. D'après le texte de la lettre du doge de Gênes Tommaso Campofregoso recommandant chaleureusement à Eugène IV, le 9 novembre 1440, sa candidature à l'évêché de Caffa (G. Hofmann, *Acta Camerae Apostolicae*, n° 128, p. 101-102), comme celui de la bulle du pape du 23 janvier 1441 qui le nommait sur ce siège (A. Vigna, *Codice diplomatico*, II, p. 696-697). Il n'est toutefois pas question dans ces documents d'une « bonne connaissance des langues parlées dans les lointains diocèses de la mer Noire [...] qui laisserait supposer qu'il avait eu précédemment des contacts importants avec l'Orient », comme le dit R. Zapperi, « Campora (Canfora), Giacomo », p. 581.

8. Voir G. Hofmann, « Die Einigung der armenischen Kirche », p. 151-185.

9. Voir C. Delacroix-Besnier, *Les dominicains*, p. 100. Dans sa lettre au pape, le doge Tommaso Campofregoso allait jusqu'à l'assurer : « Je ne connais personne dans tous nos États qui puisse lui être comparé. » Voir références *supra*, note 7.

10. Il est ainsi avéré qu'entre 1445 et 1447, sous prétexte de se rendre à Rome informer directement le pape de l'avancée du dossier de l'union avec les Arméniens, il séjourna continûment à Gênes, si bien qu'Eugène IV lui-même lui écrivit pour l'admonester et l'enjoindre de retourner au plus vite dans son diocèse en lui rappelant ses devoirs pastoraux. Or ce retour dura peu, puisque dès avril 1449 on le trouve de nouveau à Gênes. Voir R. Zapperi, « Campora (Canfora), Giacomo », p. 582, et C. Delacroix-Besnier, *Les dominicains*, p. 100, n. 75 et 76.

locales[11], puis son transfert pur et simple sur un autre siège, une démarche que le doge de Gênes Pietro Campofregoso accepta lui-même de relayer auprès de Rome à l'automne 1451, et qui fut réitérée l'année suivante, sans résultat[12].

Il semble qu'en 1453 Campora se soit trouvé ou dans son diocèse de Caffa, ou en Arménie, dans le cadre d'une mission religieuse qui l'y occupa jusqu'à l'été de 1454 au moins. En tout cas il n'était assurément pas présent à Constantinople lors de la chute de la Ville, contrairement à ce que pense Agostino Pertusi[13]. À son retour de mission orientale, l'hostilité des autorités coloniales et des notables locaux à son encontre ne faiblit pas, bien au contraire, d'autant que l'accusation de s'adonner avec un peu trop de zèle au commerce d'esclaves vint grever un dossier déjà bien chargé. Les manœuvres de Campora pour contrer la menace de sa propre destitution en tentant d'obtenir des protecteurs de la Banque de Saint-Georges celle du consul en place Demetrio Vivaldi[14], n'arrangèrent évidemment pas les choses. Dans une lettre du 8 juin 1455 adressée aux protecteurs, Campora se disculpait des accusations infamantes dont il était l'objet, et annonçait son intention de se présenter prochainement à Gênes pour s'expliquer[15]. Il ne semble cependant pas qu'il ait entrepris ce voyage-là, en dépit des assertions de la plupart de ses biographes. Il était ainsi admis qu'à l'été 1455 il se serait immédiatement rendu à Rome, où non seulement le nouveau pape Calixte III l'aurait assuré de son soutien dans son conflit avec les autorités coloniales, mais l'aurait enrôlé dans l'organisation de la croisade qu'il était en train de mettre en branle contre les

11. La crise avait atteint rapidement une telle acuité qu'en 1449, les statuts de Caffa nouvellement rédigés consacraient un chapitre spécial aux mesures à prendre pour remédier « aux tracasseries *(molestiis)* infligées par le seigneur évêque de Caffa aux Grecs, Arméniens et autres schismatiques ». Voir A. Vigna, *Codice diplomatico*, II, p. 630-631 ; C. Delacroix-Besnier, *Les dominicains*, p. 100-101.
12. *Ibid.*, p. 102, d'après G. G. Musso, « Il tramonto di Caffa », p. 335-337.
13. Les arguments mis en avant par A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 191, pour accréditer l'idée de la présence de Campora dans la ville impériale lors de sa chute, à l'occasion du retour de sa mission arménienne, ne sont pas convaincants et ne résistent pas à l'évidence suivante : si Campora avait été témoin du siège et de la chute de la ville, il l'aurait clairement dit dans son discours. Voir aussi les remarques supplémentaires de J. Schiel, *Mongolensturm*, p. 196.
14. Campora essayait en l'espèce de tirer profit du changement intervenu dans la gestion des colonies orientales le 15 novembre 1453, qui vit cette dernière passer des mains du gouvernement génois à celle de la Banque de Saint-Georges. Il accusait le consul Vivaldi de mener une politique honteuse de soumission à l'égard des Tatars, consentant à leur endroit des versements de tributs aussi énormes qu'inutiles.
15. Voir A. Vigna, *Codice diplomatico*, I, doc. CXXIII, p. 311-312. Voir aussi K. Vetochnikov, « La politique religieuse », p. 266.

Ottomans, le chargeant d'une mission diplomatique auprès de l'empereur germanique et du roi de Hongrie. Après une courte halte à Gênes où « il réussit à conjurer le péril de sa substitution à l'évêché de Caffa assez facilement »[16], il se serait mis en route[17]. Ce scénario apparaît cependant totalement dépourvu de sources documentaires, tant romaines que génoises, et, comme l'a mis récemment en lumière Juliane Schiel, il est bien plus probable que, suite à un échange épistolaire avec Calixte III, Campora soit parti directement de Caffa peu après octobre 1455 pour rejoindre d'abord Buda puis Graz, en empruntant la voie de terre[18].

C'est vers décembre 1455 qu'il atteignit Buda, la cour du jeune roi de Hongrie et de Bohême Ladislas V le Posthume, où il donna le présent discours. Le 1er février 1456 il le redonna à Graz, devant l'empereur germanique Frédéric III de Habsbourg[19]. Il ne retourna pas ensuite dans son diocèse de Caffa mais se retira sur ces entrefaites à Gênes. On l'y trouve attesté à partir de septembre 1457, et il mourut dans le couvent dominicain de cette ville en 1458 ou au début de 1459, sans être retourné dans son diocèse.

Si, comme on l'a vu, il est exclu que Campora se soit trouvé à Constantinople en 1453, son discours montre qu'il était connaisseur des lieux, ce qui ne doit pas étonner : la route maritime Gênes-Caffa, qu'il emprunta si

16. Voir R. Zapperi, « Campora (Canfora), Giacomo », p. 583.
17. Voir *ibid*., p. 583, A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 191, et C. Delacroix-Besnier, *Les dominicains*, p. 102.
18. Voir J. Schiel, *Mongolensturm*, p. 195-196. L'auteur argue aussi avec raison de ce que les attaques contre Campora, qui ne diminuèrent pas à Caffa après cet été 1455 où il serait censé se trouver déjà à Rome – ainsi d'une lettre du 6 septembre 1455 du consul de Caffa et de ses massiers aux protecteurs de Saint-Georges où son transfert est de nouveau exigé, et une autre du 16 octobre suivant où ils répondent à ses accusations (A. Vigna, *Codice diplomatico*, I, doc. CLI-CLII, p. 364-369, et doc. CLXIII, p. 378-379) –, présupposent sa présence dans la colonie à cette période. Enfin l'auteur évoque également des contingences géographiques imparables : Campora se rendit d'abord à Buda en Hongrie et seulement ensuite à Graz en Autriche – voir note suivante –, ce qui est logique lorsqu'on arrive d'Orient, mais pas du tout lorsqu'on vient d'Occident.
19. Le discours au roi Ladislas n'est en effet pas daté, tandis que celui à l'empereur germanique l'est du 1er février 1456. Le fait que Campora soit allé à Buda avant Graz est cependant certain, puisque le discours à l'empereur mentionne les derniers développements survenus à la cour hongroise, pressant le monarque d'accepter les propositions de paix de Ladislas. Voir A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 191 ; J. Schiel, *Mongolensturm*, p. 195. De contenu quasiment identique, le discours à Frédéric III a été découvert par R.-J. Loenertz, *La Société des frères pérégrinants*, p. 116 – qui en a publié seulement de courts extraits –, sans s'apercevoir qu'il s'agissait du même discours que celui tenu devant Ladislas V publié par N. Iorga. Il est désormais publié, avec une traduction allemande, par J. Schiel, *Mongolensturm*, p. 348-360 (édition), p. 360-372 (traduction), et pourvu d'un copieux commentaire, p. 188-210.

souvent à partir de 1441, imposait une halte à Péra-Constantinople, et il est vraisemblable qu'il profita d'une de ces occasions pour visiter la ville, en particulier ses monastères, comme le laisse entendre clairement son évocation des tombeaux impériaux conservés dans l'église des Saints-Apôtres. Se posant en spécialiste des questions orientales, il exprime un point de vue différent de celui rencontré dans les autres documents, celui des évêques orientaux, arméniens et géorgiens – ce qui ne manque pas de sel –, alliés à Rome à la faveur des unions proclamées au XIV^e^ et surtout au XV^e^ siècle, et qui vivent sous le joug musulman – qu'il s'agisse des Ottomans ou des descendants de Tamerlan. Exhortant le roi Ladislas – comme l'empereur Frédéric III – à mettre fin sans tarder à leurs dissensions pour se mettre à la tête de la chrétienté face à la menace ottomane, il le fait sans ménagement, en termes durs qui tranchent avec le ton nettement plus déférent employé par les auteurs ecclésiastiques contemporains à l'égard des autres potentats d'Europe[20], mais qui ne surprennent pas de la part d'une personnalité aussi intransigeante que controversée.

Éditions

Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e^ siècle*, IV, Bucarest, 1915, p. 57-63.

Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976, p. 192-197 (édition partielle).

Traduction

Discours tenu devant le seigneur et roi Ladislas, sérénissime roi de Hongrie, de Bohême, etc.[21], par le révérendissime seigneur et évêque de Caffa, maître en sacrée théologie, de l'ordre des frères prêcheurs.

Royale et sacrée majesté,

Ayant achevé les missions que m'avait confiées le Siège apostolique dans les régions de l'Arménie inférieure[22], comme les évêques orientaux apprirent que j'allais en Occident dans le but de mener une ambassade, ils

20. Voir par exemple la lettre d'Isidore de Kiev au doge de Venise Francesco Foscari, p. 641-646.
21. Ladislas V, roi de Hongrie (1440) et de Bohême (1453-1457), et aussi duc d'Autriche.
22. Ou Petite Arménie.

prirent chacun le soin de me confier une lettre, dans laquelle ils exprimaient leurs douleurs, leurs tristesses et leurs angoisses, qu'ils avaient plus que l'habitude de subir de la part des Agarènes[23] et me supplièrent, par « Celui qui vit pour les siècles des siècles »[24], de tenir dans mon voyage le rôle de cet ange que Jean dans l'Apocalypse vit monter de l'Orient, tenant le sceau du Dieu vivant et criant d'une voix forte[25] aux oreilles de tous les princes chrétiens, afin qu'ils ne s'abandonnent pas à la torpeur ni ne se livrent à l'oisiveté. Je préférerais me taire, mais adjuré par le nom du Dieu tout-puissant, je ne dois pas rester silencieux et si tu percevais par tes oreilles, roi très clément, le bruit des malheureux désastres qui ont été causés par les anges du mal dans la conquête de Constantinople, ton cœur serait bouleversé.

Mesure, je t'en prie, si tu as déjà tourné ton visage vers une telle Ville, construite par un si excellent monarque, fortifiée de murailles si robustes, ornée de temples tout entiers dédiés à Dieu, décorée par ses rois tout au long des siècles et dans laquelle l'Empire romain tenait vraiment les droits de la vie, comme elle fut si soudainement prise, détruite, anéantie et soumise à un pouvoir étranger. Nous avons certes vu, de nos jours, de célèbres villes prises par leurs ennemis et privées de leurs seigneurs d'origine, dirigées par un prince étranger ; pourtant cela n'a pas secoué les esprits de ceux qui y assistaient jusqu'à la nausée, mais, ô douleur !, cette perte malheureuse l'a fait, puisque cette Ville civilisée a été prise par ses inférieurs, dans des circonstances et avec des péripéties telles qu'il était impensable que Dieu le permît, mais qu'au contraire cela dût faire horreur même aux plus cruels des hommes ; tous consternés, interdits, inquiets, murmurent, stupéfaits, leur incrédulité, par un signe de tête plus que par la voix humaine, alors que le Christ ne semble pas préserver son peuple ni défendre son Église. Las, las, las ! ô meilleur des rois, l'ordre des choses a été bouleversé ; tout le peuple chrétien s'est mis à pleurer et à gémir grandement. Qui serait en effet assez sauvage, assez enflammé de fureur barbare, nourri au lait des tigres, pour ne pas fondre en larmes, pour ne pas jeter les yeux à terre, pour ne pas se tordre les mains, pour ne pas se frapper la poi-

23. Le terme, comme d'ailleurs celui d'Ismaélites* donné plus loin, désignait à l'origine chez les auteurs byzantins les Arabes musulmans, puis, par affectation d'archaïsme, à partir du XIV^e^ siècle il fut utilisé pour désigner les Ottomans.
24. Ap 10,6.
25. Cf. Ap 7,2.

trine, pour ne pas déchirer ses vêtements, pour ne pas rejeter la voix humaine et rugir comme une bête, mugir et lancer un son lugubre, en voyant les basiliques consacrées au Très-Haut, les églises de ses saints, dans lesquelles étaient conservées les reliques les plus sacrées et où brillaient l'honneur et le prestige chrétien, transformées en lupanars d'éphèbes et en lieux de prostitution, en cuisines du château des mages, pour la gloire des idoles, et en étables pour les juments.

En effet, lorsque les Ismaélites*[26] entrèrent dans cette Ville jadis sacrée et qu'ils détournèrent un moment leurs glaives du massacre des fidèles, ils envahirent les temples sacrés et commencèrent à extraire de leurs sépultures et de leurs reliquaires les corps des saints, qui reposaient en paix dans leurs tombeaux et dont les reliques étaient conservées avec vénération dans des reliquaires ; ils arrachèrent honteusement les ornements d'or et de pierres précieuses dont étaient ornées les reliques sacrées, les prenant dans leurs mains encore rouges de sang, et jetèrent dans la mer certains de leurs os, en les retirant des ornements, en dispersèrent d'autres par les places et les rues, en les foulant aux pieds.

Des calices sacrés dédiés aux services divins ils firent des cratères et, les remplissant de vin, ils les offrirent impudemment aux prostituées et aux bourreaux. Les icônes sacrées, où étaient représentés notre seigneur Jésus-Christ et sa mère la glorieuse Vierge Marie, ainsi que les autres saints, ils les brisèrent à la hache et les mirent au feu. Ils se préparaient des ciboires profanes, avec lesquels ils remplirent leurs corps d'immondices. Puis, faisant sortir violemment les hommes dédiés à Dieu qui se cachaient dans leurs cellules, ils repoussaient ceux qui étaient vieux et accablés par l'âge et les tuaient par le glaive, tandis qu'ils enchaînaient comme captifs les plus robustes, les réduisant en esclavage par une amère nécessité. Ils allèrent ensuite aux monastères des moniales et, sans aucun respect, ne faisant preuve d'aucune humanité, faisant peu de cas de l'honneur des jeunes filles, ils déshonorèrent les filles dédiées au service de Dieu, enlevant leur saint voile aux plus âgées et les dépouillant de leur habit monacal, les livrèrent ouvertement et publiquement à la risée publique, et en profanant les épouses du Christ, ils chantaient d'une voix profane : « Voyez donc si votre prince et époux peut vous arracher des mains de ceux qui arrachent votre âme ! »

26. Autre nom donné aux Ottomans. Voir *supra*, note 23.

Après cela ils se rendirent auprès des tombeaux impériaux et, dans la basilique des Saints-Apôtres, commencèrent à violer honteusement le magnifique tombeau du grand et auguste Constantin ; en effet, en détruisant complètement cette tombe de porphyre [27], édifice d'une étonnante grandeur, ils pillèrent et se partagèrent les ornements impériaux qui étaient jusque-là conservés intacts [28], et ils suivirent cet exemple pour les monuments des autres empereurs et rois, qu'ils brisèrent pour prendre en butin les insignes royaux, tandis qu'ils donnaient par mépris les os à ronger aux chiens.

En dernier lieu, ils prirent possession de façon très cruelle de cette œuvre inimitable de l'empereur Justinien, c'est-à-dire la basilique sacrée dédiée à sainte Sophie. Là, ils trouvèrent une grande multitude de fidèles des deux sexes qui s'y étaient réfugiés comme dans un asile. Les ayant trouvés, leur rage barbare en fut renouvelée, et tels des bourreaux parmi les brebis, tirant leur glaive, ils tuèrent toute cette foule, n'épargnant personne quel que soit son âge ou son sexe ; et une telle quantité de sang fut répandue sur le sol de cet édifice sacré que le sang arrivait aux chevilles. Ce bruit, ces voix d'enfants gémissant, les chants lugubres de nos frères misérables au milieu du massacre ne peuvent être exprimés par la plume ou prononcés par la langue [29]. Que celui qui manque de moyens traite de

27. La basilique des Saints-Apôtres, bâtie par Constantin le Grand entre 336 et 356 dans le centre de la ville, fonctionna en effet comme nécropole impériale durant plusieurs siècles, du premier Constantin jusqu'à Constantin VIII (1025-1028). Leurs tombes se trouvaient dans deux mausolées. L'un, construit par Constantin à l'est de l'abside de la basilique et qui communiquait avec elle, était circulaire et surmonté d'une coupole. L'autre, ajouté par Justinien I^er^ à l'extrémité orientale du bras gauche de la basilique, était de forme non définie. Voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 41-49, en particulier p. 49 ; G. Downey, « The tombs of the Byzantine Emperors », p. 27-51. La tombe de Constantin se trouvait dans le premier mausolée, face à l'entrée, et était effectivement constituée d'un imposant sarcophage de porphyre. Si l'existence de ces tombes impériales était bien connue, ne serait-ce qu'au travers de nombreux textes littéraires et relations de pèlerins, l'évocation saisissante que fait Campora de la tombe de Constantin incline à penser qu'il la vit réellement (voir introduction). En 1454 Mehmed II mit l'église à la disposition du nouveau patriarche Gennadios Scholarios, qui cependant n'y transféra sa résidence que quelques mois, s'installant ensuite dans l'église de la Pammakaristos, sur la Corne d'Or. Voir M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 93-94, et n. 50. Mehmed II fit ensuite abattre la basilique pour construire, à partir de 1463, la mosquée qui porte son nom, Fatih Camii.

28. La profanation de la tombe de Constantin est également mentionnée par Doukas, p. 174, et Samile, p. 653.

29. Campora n'est ici absolument pas crédible : Doukas, p. 162-163, qui rapporte lui aussi en détail l'irruption des vainqueurs dans Sainte-Sophie – et ne peut pas être suspecté de sympathies proturques –, rapporte au contraire que loin de s'en prendre à la vie de ceux qui s'y étaient réfugiés, ils s'empressèrent de les faire prisonniers, « chacun prenant pour soi un captif qu'il liait ».

ce sujet avec un esprit troublé : la petitesse en effet ne convient pas pour les grands sujets.

Ils entrèrent enfin dans les maisons de chaque patricien et noble et attentèrent à la pudeur de vénérables matrones ; ils prostituèrent des vierges trop jeunes pour la compagnie des hommes et pour le mariage et sans aucun respect en firent des femmes publiques, couvertes de honte parce qu'ils les vendaient même pour des accouplements impudiques. Elles étaient traînées durement et fermement à travers les places et les quartiers, les cheveux en désordre, le visage lacéré par les ongles, la poitrine dénudée, les pieds déchaussés, les vêtements déchirés, de telle sorte que leur chair nue apparaissait çà et là, les mains liées dans le dos, vers une servitude abominable. Quelle étonnante perversité des choses ! Devant je ne sais quel crime indicible, dans une telle amertume, plusieurs matrones et nobles épouses préférèrent se donner spontanément la mort, plutôt que de vivre dans une servitude si honteuse. En effet, voyant qu'elles avaient perdu leur honneur matrimonial, certaines se jetèrent dans des puits, d'autres se lancèrent dans les précipices, d'autres se pendirent aux plafonds, d'autres burent des coupes empoisonnées, d'autres se transpercèrent avec un glaive de leurs propres mains, afin d'abréger par une mort malheureuse, cruelle et désespérée, une vie honteuse. Voyant cela, plusieurs, rejetant leur baptême sacré, allèrent partager le sort des circoncis à la synagogue[30]. Désespérés et aveuglés par la colère, ils injuriaient ceux qui leur conseillaient pourtant de ne pas commettre un crime qui ferait horreur à Dieu : « Ah, dirent-ils, montrez-nous à quoi nous a servi le culte du Christ. Nous nous moquions et nous méprisions jadis la crasse de Mahomet, nous affirmions qu'il était un pseudo-prophète et un mauvais orateur ; maintenant regardez les fondements de sa loi, voyez comme sa religion ou secte a étendu si loin ses rameaux. Il occupe déjà trois parties du monde et chaque jour ses cornes se dilatent ; si cela n'était pas accepté par Dieu, le Seigneur juste combattrait au moins l'iniquité, puisqu'il a toujours aimé la justice. "Tout plant que n'a pas planté mon père céleste sera arraché", selon le Christ[31] ; donc, dans le sens contraire, on reconnaît qu'un plant a été planté par le père céleste quand il enfonce

30. Le mot synagogue – qui signifie en grec « assemblée », « lieu où l'on s'assemble », est mis ici pour mosquée, dont le mot turc, *câmi'*, a le même sens. Voir aussi la lettre d'Isidore de Kiev au doge Francesco Foscari, p. 643.
31. Mt 15,13.

ses racines dans la terre et que ses branches s'étendent largement d'elles-mêmes ». De tels arguments sont utilisés par ceux qui, méprisant la religion chrétienne, sont allés suivre Satan et « ont crucifié de nouveau le Christ en eux-mêmes et en ont fait un objet de dérision »[32].

Nous avons entendu toutes ces choses, nous qui fûmes embarqués dans ce désastre, et nous nous imposâmes le silence, car nous ne pouvions contenir le cours du fleuve ; nous nous lamentons cependant chaque jour sur nos misères et nous prions Dieu à haute voix et avec insistance, afin qu'il détourne sa fureur de son peuple et ne mène pas à la perte sa descendance. Si certains disent que ces choses nous arrivent à juste titre, parce que nous les recevons en digne retour de nos actions, au vrai ayez au moins pitié de nous, amis et voisins, car la main de Dieu nous a touchés. Tenez devant vos yeux ce qu'a dit Sirach dans son Ecclésiaste : « Souviens-toi du jugement de Dieu sur moi, car ce sera aussi le tien[33]. » C'est pourquoi, roi très clément, je supplie ta majesté de recevoir avec bienveillance ce que je vais dire à présent. Si je te fais des paroles de louange, ne crois pas que je veuille émouvoir ta grandeur royale par des flatteries ; si au contraire mes paroles semblent contenir des reproches, je te prie de nouveau de ne pas croire que je veuille te harceler par des invectives. Nous sommes en effet fermement convaincus que ton honnêteté très victorieuse veut réellement venger les torts infligés aux peuples fidèles par les scélérats Ismaélites* et les impies Agarènes, ébranlé que tu es non seulement par ta propre dévotion, mais aussi par l'exemple de nombreux hommes illustres, dont les faits et actes nous ont été racontés l'année passée en Orient par d'excellents récits.

Un si grand ennemi, dont l'esprit est animé par la conquête non d'une seule province, mais, enflammé par sa superbe téméraire, du monde entier, ce dont il s'estime capable, s'est préparé et se prépare à l'universel anéantissement de la religion chrétienne. Permets-moi, très bon roi, je te prie, d'user plus largement de licence verbale : aucun autre courage ne fait face à cet ennemi farouche, impudique, impur, fou et bâtard d'Agarène, que celui des princes pannoniens[34], qu'il a pris pour des femmes et non des hommes. Et je ne dirais pas des femmes dans le sens d'un manque de

32. Jean Chrysostome, *Ad Hebr.*, cap. VI.
33. Si 38,22.
34. La Pannonie était une province antique qui correspond à la Hongrie actuelle.

vigueur virile, mais en raison de la condition détestable des femmes, qui se disputent sans cesse à propos de fuseau tordu ou de lin pas assez subtilement cardé. Les Ismaélites* n'ignorent pas la puissance de la Pannonie, ils n'ignorent pas non plus les princes illustres et les guerriers énergiques de Hongrie, de Bohême, de Pologne, ainsi que des deux Germanies[35], mais ils connaissent les dissensions pernicieuses entre les princes de ces royaumes, que certains affirment être plutôt des trahisons. C'est la raison pour laquelle depuis longtemps les précédents Ismaélites* ont tenté de conquérir les Valaques, d'envahir les Transylvains, les Serbes, les Rasciens, d'écraser les Bulgares, les Albanais, de rendre tributaires l'Achaïe, la Macédoine, la Thessalie et les Cyclades, de soumettre ouvertement à leur domination la Thrace, la Mysie et même les bouches du Danube ; et en ces temps troublés, ils pensent détruire l'illustre royaume de Hongrie et progresser encore au-delà, choses qui arriveront sûrement, puisque vous oubliez tous les sermons de notre Sauveur. Le tumulte évangélique ne résonne-t-il pas chaque jour à nos oreilles ? « Tout royaume divisé contre lui-même court à la ruine et toute maison divisée contre elle-même tombera[36]. » En ce sens, les princes hongrois qui se disputent sont pires que des démons. Car ces déments condamnés aux supplices éternels persévèrent pour faire perdurer le solide royaume de Satan, qui n'est jamais sauvé par quelque sédition. Vous, en étant déchirés, séparés, divisés, vous préparez votre ruine et celle de tous les autres.

C'est pourquoi, au nom de tous les évêques orientaux, et surtout du révérendissime seigneur Garabed, catholicos de tous les Arméniens et patriarche de Vagserabat[37], des très honorables seigneurs évêques de Nakhitchevan, Gambalie[38], Tabriz et Tiflis et de tous les fidèles qui, bien qu'ils vivent sous la servitude tyrannique de Syroch Amirza[39], qui domine la Médie et la Perse, et de Janisa Turchman[40], qui occupe le siège

35. Campora fait référence ici, avec quelque pédanterie, aux deux provinces romaines de Germanie Première et Germanie Seconde (ou Supérieure et Inférieure).
36. Mt 12,25 ; Lc 11,17.
37. Pour Vagharšabat, ou Etchmiadzin. En fait Garabed de Tokat (1466-1477), considéré comme un anti-patriarche, était installé catholicos à Sis et se posait en rival du catholicos de Vagharšabat qu'était alors Grégoire X Djélalbégian (1443-1465)
38. Pour Khanbaliq, l'ancienne Pékin.
39. Šâhrukh Mirza, fils de Tamerlan (1404-1447). En réalité le souverain était à l'époque Abu Saïd Mirza (1447-1469).
40. Djihânšâh (ou Cihanşah), souverain de Tabriz (1438-1467) et de la confédération turcomane des Karakoyunlu (les « Moutons noirs »).

qui était jadis celui du roi Assuerus et domine la Mésopotamie, se tournent pourtant toujours vers le magistère du Siège apostolique, je te supplie au nom du Dieu vrai et éternel qui règne d'en haut sur les hommes et qui accorde à chacun ce qu'il veut, qui t'a même élevé de l'enfant à l'empire dont tu as à présent la charge, et j'invoque comme témoin de mon cri la sainte croix sur laquelle le Christ est monté et a souffert pour le monde entier, d'écouter les peuples qui te supplient et de faire la paix avec tout chrétien, même rival, car en ces temps troublés seule la paix a un prix et non la guerre. Aucune guerre plus cruelle, aucun combat plus amer ne peut être porté contre cet empire ismaélite que la paix et la concorde entre les princes hongrois. Et pour reprendre les mots de Cassiodore à l'empereur Frédéric[41] : « Selon l'exemple qu'on dit être celui de tes aïeux, la royauté doit désirer à toute force la tranquillité de la paix, dans laquelle les peuples prospèrent et le bien commun est sauvegardé. Elle est en effet la glorieuse mère des arts utiles, multipliant les félicités du genre des mortels par une heureuse succession, elle développe les mœurs[42]. » Ainsi, roi très clément, très illustres princes et vous tous nobles hommes, « que s'efface l'ancien et que tout soit nouveau »[43], d'abord enseveli et dissout, que s'enflamme à nouveau l'amour divin, « que le soleil illumine les boucliers d'or et que les montagnes en resplendissent »[44]. Et qu'aucun ne doute : lorsqu'ils contempleront le signe de la très sainte croix et les splendides étendards de ta royale et sacrée majesté, les Ismaélites* tourneront le dos et boucheront leurs oreilles pour ne pas entendre le nom du très victorieux roi Ladislas. Je souhaiterais qu'il soit donné, à ceux qui aujourd'hui déclarent cette tâche trop difficile, d'être présents alors.

41. Cet empereur Frédéric désigne en fait Théodoric, roi des Ostrogoths (474-526) dont Cassiodore fut le conseiller.
42. Cassiodore, *Variae* 1,1,1.
43. Thomas d'Aquin, Hymne « Sacris solemniis ».
44. 1 M 6,39.

ISIDORE DE KIEV

Lettre au duc de Milan en faveur de Jean Argyropoulos [1]

(Rome, le 30 mars 1456)

Introduction

L'activité de l'humaniste byzantin Jean Argyropoulos (*ca* 1395-1487) se partage en deux périodes quasiment égales entre Byzance et l'Italie, où il se réfugia peu après 1453 [2]. Dès sa jeunesse il avait compris qu'une position de savant de premier plan à Constantinople se gagnait par la maîtrise des dernières avancées intellectuelles réalisées en Occident. En 1423, désireux de se frotter à l'école italienne sans avoir pour autant à se rendre en Italie, il fit le choix d'un moyen terme : la Crète vénitienne, qui lui offrait l'opportunité d'accéder à la culture occidentale dans un milieu hellénophone. Il y demeura une année [3], alors qu'il venait d'ouvrir son école dans la capitale byzantine [4], se destinait à la prêtrise et entamait une carrière au sein du patriarcat. À son retour à Constantinople,

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Pour sa biographie, voir P. Canivet, N. Oikonomidès, *La comédie de Katablattas*, p. 14-20 ; A. M. Talbot, « Argyropoulos, John », p. 164, et l'ouvrage, toujours classique, de G. Cammelli, *I dotti bizantini*, III.
3. Sur cet épisode méconnu, voir T. Ganchou, « Iôannès Argyropoulos ». Durant son court séjour il affronta lors d'une dispute publique à Candie un jeune érudit local appelé lui aussi à une brillante carrière : Georges Trapézountios (plus connu, à tort, comme Georges de Trébizonde).
4. Ouverte en 1421, cette première école d'Argyropoulos à Constantinople compta parmi ses auditeurs, avant sa fermeture momentanée en 1423, au moins deux jeunes Italiens célèbres : Francesco Filelfo et Giovanni Aurispa (*ibid.*, p. 172-173).

s'il semble avoir dû mettre un terme à sa carrière au patriarcat – peut-être en raison d'accusations d'athéisme[5] –, Argyropoulos renoua avec son activité de professeur, ajoutant à son statut de prêtre la charge de juge. Pourtant, toujours insatisfait de sa situation, il décida à quarante ans passés de relancer sa carrière en faisant enfin le voyage d'Italie pour étudier à l'université de Padoue. Il y demeura trois années (1441-1444) et y obtint un doctorat en arts et un autre en médecine. Le bénéfice qu'il en tira à son retour à Byzance fut réel, puisqu'il lui valut de recevoir de l'empereur Jean VIII une charge d'enseignement au sein du prestigieux *xénon* du Kral[6], en philosophie – en particulier aristotélicienne – et en médecine[7], une faveur impériale qu'il sut conforter en soutenant la politique unioniste, très contestée, de ce souverain. Sur ces entrefaites, et dans la droite ligne de cet engagement religieux, il se convertit à la foi romaine – renonçant apparemment à la prêtrise – et cela de manière très officielle. En effet, probablement vers la fin de 1450, il se rendit à Rome pour y faire sa profession de foi devant le pape Nicolas V en personne, et obtenir du pontife l'admission dans le clergé romain de ses deux fils. Comme il le rapporte dans le discours qu'il adressa à cette occasion au pape, ce fut le cardinal Isidore de Kiev, alors à Constantinople et sur le point de s'en retourner à Rome, qui l'encouragea à prendre la mer avec lui pour réaliser son vieux projet d'aller visiter le pontife[8].

Six années plus tard, la chute de Constantinople étant intervenue entre-temps, ce même cardinal Isidore adressait en faveur de son ancien protégé à Francesco Sforza, duc de Milan, la lettre d'introduction tra-

5. Avant de partir pour la Crète Argyropoulos occupait déjà dans la hiérarchie patriarcale le rang, certes modeste, d'archonte* des églises. Pourtant, contrairement à ce que prétend le chroniqueur Doukas, il ne fut pas en 1437 au nombre des archontes* patriarcaux figurant dans la délégation grecque au concile de Ferrare-Florence, ce qui pourrait laisser penser qu'il n'appartenait plus alors au clergé patriarcal. Voir *ibid.*, p. 135-136, n. 98.

6. Attesté depuis le début du XIV^e^ siècle, le *xénon* (hôpital) du Kral à Constantinople, fondé par le roi serbe Stéphane Uroš II Milutin (1282-1321), était proche du monastère du Prodrome de Pétra.

7. Voir à ce propos l'étude fondamentale de B. Mondrain, « Jean Argyropoulos professeur à Constantinople », p. 223-250.

8. Pour le discours d'Argyropoulos à Nicolas V : S. Lampros, *Αργυροπούλεια*, p. 129-141. Sa datation exacte fait l'objet de débats, en raison de la difficulté à retracer les allées et venues d'Isidore de Kiev entre Rome et Constantinople pour la période 1445-1450. Si le cardinal est bien attesté dans la capitale byzantine en 1446-1447, plusieurs indices – qu'il n'est pas question de développer ici – militent toutefois en faveur d'un séjour supplémentaire de ce dernier de la fin de 1448 à la fin de 1450 au moins.

duite ci-dessous. Récemment découverte, elle confirme ce que l'on savait déjà de la biographie de l'humaniste, retracée dans ses grandes lignes par le cardinal, en particulier ses origines aristocratiques, le grade de docteur dans les arts libéraux et la médecine acquis par Argyropoulos à Padoue, et celui de recteur qui lui fut alors octroyé [9]. Deux informations nouvelles se révèlent cependant d'un grand intérêt. Le cardinal précise que l'enseignement qu'il assura à Constantinople à son retour de Padoue – donc au *xénon* du Kral après 1444 et jusqu'en 1453 – était délivré *aussi* à des auditeurs latins, puisqu'il maîtrisait désormais parfaitement tant les lettres latines que les lettres grecques. On dispose de plusieurs listes de ses auditeurs grecs de l'époque, qui figurent en marge de diagrammes relatifs à son enseignement de la médecine, ainsi que dans le fameux portrait qui le représente en train d'enseigner, conservé dans un manuscrit oxonien [10]. Ses auditeurs latins nous restent largement inconnus, mais on sait que figurait au moins parmi eux Ubertino Posculo, l'auteur de la *Constantinopolis* [11]. Tant le jeune humaniste brescian dans cette œuvre [12] que Leonardo de Chio dans sa lettre au pape [13] louent les dispositions unionistes d'Argyropoulos à la veille du siège. Entre 1450 et 1453 il s'engagea en effet résolument dans la bataille de l'Union, acceptant en particulier de rédiger, à la demande du grand duc* Luc Notaras, un traité sur la procession du Saint-Esprit en faveur de l'adhésion au *Filioque* approuvé au concile de Florence [14]. Son commanditaire s'étant empressé de le faire diffuser, ce traité donna lieu à un débat critique vigoureux de la part des autres personnalités intellectuelles de l'époque, Gémiste Pléthon, Georges-Gennadios Scholarios, le cardinal Bessarion et Théodore Agallianos [15]. La période vit également Argyropoulos rédiger un nombre impressionnant de discours

9. Le texte porte *universitatis rector*, mais comme l'a relevé G. Cammelli, *I dotti bizantini*, III, p. 25, à partir de documents padouans de 1444 qui accordent la même désignation à Argyropoulos, il ne faut pas comprendre « recteur de l'université » selon son sens actuel ; il s'agissait en réalité d'un titre conféré à un étudiant qui excellait particulièrement dans sa discipline.
10. Voir B. Mondrain, « Jean Argyropoulos professeur à Constantinople », en part. p. 227-230. On sait notamment qu'à cette époque il traduisit en latin certains traités d'Aristote (*ibid.*, p. 232).
11. Voir l'introduction au texte d'Ubertino Posculo, p. 359-360, n. 2.
12. Voir U. Posculo, *Constantinopolis*, livre III, p. 55, vers 665-667.
13. Voir la lettre de Leonardo de Chio au pape, p. 692 et n. 32.
14. Pour ce traité, rédigé vers 1449/1450, voir S. P. Lampros, *Αργυροπούλεια*, p. 107-128.
15. Voir C. J. G. Turner, « An anomalous Episode », p. 56-63 ; J. Monfasani, « Pletone, Bessarione », II, p. 833-859.

de circonstance à l'adresse de personnes impériales ou de leurs proches [16] qui ne laissent aucun doute sur sa proximité nouvelle avec les plus hautes sphères du pouvoir.

Les témoignages de Posculo et Leonardo sur son action visiblement en première ligne en faveur de l'Union donnent l'impression d'un véritable rôle politique joué alors par Argyropoulos, à tout le moins d'une influence directe exercée sur l'empereur. Le témoignage de la présente lettre permet non seulement de confirmer le fait mais d'en préciser les contours : Isidore révèle qu'à compter de son arrivée à Constantinople en tant que légat pontifical, le 26 octobre 1452, Argyropoulos fut dans la ville son principal collaborateur pour faire triompher l'Union, ne ménageant aucun effort jusqu'à la proclamation officielle de cette dernière, le 12 décembre suivant. Surtout, il nous apprend que l'empereur Constantin XI le fit participer à son conseil, c'est-à-dire le conseil restreint de l'empereur [17] où, lorsqu'était discutée l'Union, Argyropoulos devait être invité occasionnellement à donner son avis en qualité de spécialiste [18].

Les informations du cardinal relatives au sort de l'humaniste ainsi qu'à celui de sa famille à l'issue de la prise de Constantinople sont conformes à ce que l'on sait par ailleurs. Fait prisonnier avec sa famille, Argyropoulos parvint assez rapidement à se racheter lui-même, mais il eut les plus grandes difficultés à racheter le reste de ses proches, en particulier ses enfants. Retiré, comme tant d'autres Constantinopolitains au Péloponnèse (Morée), encore gouverné par les frères du défunt Constantin XI, il ne parvint cependant pas à assurer la libération de sa progéniture depuis la péninsule. Il se résolut donc à aller chercher secours et protection en

16. Citons, entre 1448 et 1450, ses monodies à propos de Jean VIII, de sa mère l'impératrice Hélène, du fils du premier *mésazôn** Démétrios Paléologue Cantacuzène, son discours sur la monarchie, etc.

17. La formulation est un peu ambiguë *(eum concilii sui participem fecerit)* mais n'empêche pas d'écarter l'idée qu'Argyropoulos ait été nommé membre permanent de ce conseil, qui se composait seulement, jusqu'en 1450, de la mère de l'empereur, des deux *mésazontés* et de deux représentants du Sénat* (voir Sphrantzès, *Cronaca*, XXXII, 7, p. 116[17-21] ; T. Ganchou, « Le mésazon Démétrius Paléologue Cantacuzène », p. 267-270), un conseil dont Posculo évoque souvent les discussions au moment du siège, alors qu'il n'était plus composé que de trois membres depuis la mort de l'impératrice-mère et celle du premier *mésazôn** (voir U. Posculo, *Constantinopolis*, livre III, ici p. 36[488-492] et p. 54[617-619], et, dans la présente traduction, n. 48). L'hypothèse d'une participation seulement occasionnelle d'Argyropoulos est renforcée par le fait qu'il ne fut visiblement jamais élevé au rang de sénateur, sans quoi Isidore n'aurait pas manqué d'évoquer une telle nomination.

18. Dans son commentaire, S. Kolditz, « Mailand und das Despotat Morea », p. 372-373, relève aussi que l'empereur avait fait d'Argyropoulos un de ses conseillers.

Italie, où il se rendit pour un court voyage dès le printemps-été 1454, passant à Bologne – où le cardinal Bessarion était alors en légation – à Florence et à Rome, afin de solliciter le pape Nicolas V en personne [19]. De là il retourna au Péloponnèse par Venise, mais ses efforts pour la libération de ses enfants prisonniers n'ayant toujours pas abouti, il accepta fin 1455 la proposition du despote* Thomas Paléologue d'une ambassade auprès des pouvoirs occidentaux afin de solliciter leur aide militaire contre la menace ottomane.

Le 4 février 1456 il se trouvait à Naples auprès du roi Alphonse V [20], et au mois de mars suivant il était à Rome. Devant se rendre ensuite à Milan, il sollicita dans la Ville éternelle une série de lettres de recommandation pour le duc Francesco Sforza : il en obtint une le 15 mars du nouveau pape Calixte III, une autre le 20 mars du cardinal Bessarion, et le 30 mars une supplémentaire émanant du cardinal Isidore de Kiev, cette dernière étant traduite ici [21]. De Milan Argyropoulos passa ensuite en France, où il est signalé au mois de juin, puis en Angleterre, où sa présence est attestée au mois de juillet suivant [22]. Il ne rentra cependant pas en Orient à l'issue de sa mission diplomatique. Au mois de mai précédent, passant à Florence sur la route vers Milan, il avait négocié avec les autorités florentines une chaire publique d'enseignement de la philosophie grecque au *Studium Florentinum*, à laquelle il fut officiellement élu en octobre 1456. Rejoint là-bas par sa famille enfin au complet, il enseigna à Florence pendant quinze ans, jouant un rôle prééminent dans le renouveau de la philosophie grecque en Italie [23]. En 1471 il s'installa à Rome où il continua son

19. Voir G. Cammelli, *I dotti bizantini*, III, p. 60-64.

20. Cette information nouvelle – généreusement fournie par Daniel Duran i Duelt – provient d'une lettre inédite d'Alphonse V au despote* Thomas datée de ce jour, dans laquelle Jean Argyropoulos est curieusement appelé Jean « Apokaukos ». Qu'il s'agisse bien de lui est toutefois assuré tant par la chronologie que par le titre de docteur en arts et en médecine qui lui est donné (*Illustrissime dispote amice nostre carissime. Venit ad nos dudum egregius artium et medicine doctor Ioannes Apocaucus, orator vester* : Arxiu de la Corona de Aragó, *Cancelleria*, reg. 2660, fol. 171r). De son côté le despote* Démétrios Paléologue avait envoyé dans le même temps auprès de ces pouvoirs occidentaux son propre ambassadeur, Phrangoulios Servopoulos.

21. La lettre de Calixte III en faveur du *nobilis vir Iohannes Argiropolus magister artium et medecine* est éditée par S. Lampros, *Αργυροπούλεια*, doc. 5, p. 314-315 ; G. Cammelli, *I dotti bizantini*, III, p. 75-76 ; celle du cardinal Bessarion, inédite, est signalée dans S. Kolditz, « Mailand und das Despotat Morea », p. 372.

22. G. Cammelli, *I dotti bizantini*, III, p. 77-78.

23. Parmi ses élèves florentins les plus prestigieux, citons Pierre et Laurent de Médicis, ainsi qu'Ange Politien.

activité d'enseignement et s'éteignit, dans un état de grande pauvreté et quelque peu oublié, en 1487. D'abord au service des ducs de Milan, son fils Isaac, mort en 1508, fut ensuite cubiculaire secret du pape. Il a surtout laissé son nom dans l'histoire de la musique italienne, comme organiste et facteur d'orgue de talent [24].

Fonds

Archivio di Stato di Milano, *Sforzesco, Potenze estere*, cart. 43, doc. 200.

Édition

Kolditz (Sebastian), « Mailand und das Despotat Morea nach dem Fall von Konstantinopel », dans *Geschehenes und Geschriebenes. Studien zu Ehren von Günther S. Henrich und Klaus-Peter Matschke,* Kolditz (Sebastian), Müller (Ralf C.) éd., Leipzig, 2005, doc. II, p. 396.

Traduction

Illustrissime et excellentissime prince. S'en vient devant votre illustrissime Domination le très excellent seigneur Jean Argyropoulos, noble constantinopolitain, que nous confions à Votre Excellence avec une recommandation singulière et tous nos vœux, en raison, nous en sommes témoin, de ses singulières vertus, et parce qu'il a bien mérité de notre Église romaine. En effet il est noble par la naissance et plus noble encore par l'esprit : il a reçu ses grades à l'université de Padoue dans les arts libéraux et la médecine, et a été tenu pour si digne d'honneur dans cette ville qu'il fut recteur de cette université, avec un très grand mérite. Revenant de là à Constantinople, comme il était très savant en lettres grecques aussi bien que latines, il a enseigné à ceux de l'une et l'autre nation qui avaient les meilleures mœurs, et il a été si agréable à son empereur que ce dernier l'a fait participer à son conseil, et il était toujours traité en très grand honneur à l'époque où nous agissions pour l'union de cette Église avec la nôtre. Ce fut lui qui, avant tous les autres, collabora avec nous à cette affaire avec tout le zèle et l'attention requis, de même qu'il ne prit aucun repos jusqu'à ce qu'elle soit conclue. Une fois que la ville de Constantinople fut prise,

24. Voir E. Bigi, « Argiropulo, Isacco », p. 131-132.

comme lui-même et tous ses proches étaient tombés entre les mains des Turcs, il fut racheté avec quelques-uns des siens à grand-peine et à grand prix, les autres restant en servitude, pour le rachat desquels il est maintenant obligé de chercher asile pour implorer la protection des princes chrétiens. Votre Excellence le tiendra pour recommandé en vertu de votre clémence et de notre intercession, et Elle veillera à le sauvegarder et le recommandera à ses grands, afin que ces derniers puissent prendre part à un mérite si grand qu'il y en eut peu parmi les hommes, Dieu lui-même ayant assisté un tel homme. Que Votre Excellence se porte en heureuse santé.

De Rome, l'an 1456 du Seigneur, le 30^{e} jour de mars.

Isidore, cardinal, évêque de Sabine.

ANTONIO FAZIO

Témoignage d'Angelo Giovanni Lomellino sur le traître Nicolò Pagliuzzo [1]

(Gênes, le 1er avril 1457)

Introduction

Il était fatal qu'un événement aussi traumatique que la chute de Constantinople ait sa cohorte de bouc-émissaires et de traîtres. Durant le siège déjà, les accusations de traîtrise mutuelle déchirent le camp des défenseurs. Ainsi, si l'on en croit Leonardo de Chio, le généralissime Giovanni Giustiniani Longo – celui-là même qu'après la catastrophe le roi Alphonse V accusera d'avoir causé la perte de Constantinople par sa « trahison » [2] – se serait emporté contre Luc Notaras, avec qui il était en désaccord sur la stratégie militaire à adopter, au point de lui jeter ce mot terrible à la face [3]. Quant à Notaras lui-même, les rapports diplomatiques qu'il continua à entretenir tout au long du siège avec le grand vizir Halil Paşa, « l'ami des Grecs », furent jugés des plus suspects [4], quoiqu'ils fussent parfaitement légitimes, en sa qualité de principal ministre de Constantin XI. Ils nuisirent en tout cas beaucoup à sa réputation auprès des témoins et des chroniqueurs latins du siège, en dépit du sort tragique

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Voir la lettre d'Alphonse V au pape Nicolas V, p. 577.
3. Voir la lettre de Leonardo de Chio au pape Nicolas V, p. 715.
4. Sur ces rapports entre Luc Notaras et Halil Paşa, voir Doukas, p. 169, Leonardo de Chio, p. 726 et, du côté ottoman, Aşıkpaşazade, p. 346. Selon les deux premiers auteurs, Luc Notaras aurait essayé de sauver sa vie en « trahissant » Halil Paşa auprès de Mehmed II.

que Mehmed II devait lui réserver à l'issue du drame. Le dernier grand duc* et *mésazôn** des Romains* a surtout été accusé de manière répétée d'avoir refusé de mettre sa fortune à la disposition de l'empereur pour financer la défense, et cette accusation a d'ailleurs été étendue à l'ensemble des dignitaires byzantins, qui auraient fait preuve d'égoïsme et d'un coupable aveuglement[5]. Cette légende noire de Luc Notaras devait finir par s'imposer dans la mémoire collective, sa « traîtrise » trouvant sa consécration littéraire dans *Les amants de Byzance*, le célèbre roman du Finlandais Mika Waltari[6].

Entre défenseurs vénitiens et génois, la méfiance réciproque, le soupçon de lâcheté et de trahison sont permanents. Les combattants vénitiens, amenés malgré eux à participer à la défense de Constantinople après que leurs nefs venues de mer Noire ont été stoppées par l'empereur, acceptent de prêter le serment de rester jusqu'au bout, mais ils se surveillent mutuellement. Il est ainsi probable que beaucoup ont éprouvé plus d'envie que d'indignation devant la fuite de Pietro Davanzo et de six navires candiotes, dans la nuit du 26 février[7], comme lors de celle de Nicolò Giustinian, survenue peu avant la chute de la Ville impériale[8]. Le Brescian Posculo accuse même Gabriele Trevisan, vice-capitaine de deux galères de Tana, d'avoir décliné « par crainte » la proposition de Constantin XI de défendre la zone du palais des Blachernes et de lui avoir préféré une zone plus proche de la mer, « pour que la fuite lui soit facilitée »[9].

La neutralité de la colonie génoise de Péra/Galata vis-à-vis des Ottomans est déjà en soi cause de suspicion pour les Vénitiens, bien qu'elle ne soit qu'une feinte, les autorités pérotes faisant tout leur possible pour aider à la défense de la Ville impériale. Ceci dit, l'hostilité systématique dont fait preuve le jeune patricien Nicolò Barbaro à l'égard des Génois relève plutôt de l'atavisme : on tient là l'archétype du Vénitien de métro-

5. Sur ce qu'il faut penser de cette accusation, voir l'introduction du document du 7 août 1453, p. 658-661, et Leonardo de Chio, p. 710 et n. 109.
6. Paru pour la première fois en finnois en 1952 sous le titre *Johannes Angelos*, ce roman a été traduit en anglais dès 1953 sous le titre *Dark Angel*. La première traduction française, en 1954, est parue sous le titre *L'ange noir* puis, à partir de 1981, sous celui des *Amants de Byzance*. Il a été régulièrement réédité sous ce titre depuis.
7. Voir Barbaro p. 471.
8. Voir Posculo, p. 389.
9. *Ibid.*, p. 370.

pole éduqué dans la haine ordinaire du Ligure, l'ennemi héréditaire capable *a priori* de n'importe quelle traîtrise[10]. Cette hostilité va jusqu'à donner lieu à un quiproquo tragique au moment ultime. Une fois la catastrophe consommée, Barbaro ayant gagné Péra avec le capitaine vénitien Alvise Diedo pour se concerter avec le podestat* Lomellino sur ce qu'il convenait de faire de la flotte, s'enfuir ou combattre, le premier magistrat génois, soucieux d'éviter une fuite désorganisée des navires, les supplie d'attendre le retour des ambassadeurs qu'il a envoyés à Mehmed II pour s'enquérir de ses intentions. Mais les deux Vénitiens sont pris de panique, car durant leur discussion Lomellino donne l'ordre aux siens de fermer les portes de Péra. Cette mesure ne visait certainement qu'à empêcher la population pérote de continuer à se précipiter en désordre sur l'embarcadère – où beaucoup se faisaient cueillir par les Turcs –, mais Diedo et Barbaro en déduisirent que, perfidement, le podestat* ne cherchait qu'à gagner du temps afin de les enfermer et empêcher ainsi leur propre fuite. Barbaro en fut toute sa vie convaincu : l'intention du podestat* avait été « de livrer nos galères et nos biens aux Turcs »[11].

Le paradoxe, c'est qu'à côté de tant de traîtres supposés dont la réputation a été injustement ternie durant des siècles, il en est un qui aurait pleinement mérité que s'abatte sur lui la vindicte de la postérité, et qui y a échappé suite à un invraisemblable concours de circonstances... textuelles.

L'épisode dans lequel il se serait illustré fut l'un des plus dramatiques du siège : la tentative des assiégés d'incendier la flotte ottomane, un coup de main décidé le 23 avril, mis à exécution dans la nuit du 28 avril suivant et qui se termina de façon pitoyable pour ses auteurs. En effet, le secret, garant de toute l'entreprise, aurait été éventé et le sultan prévenu de l'attaque projetée ainsi que de sa date par un Génois de Péra. Ubertino Posculo et Nicolò Barbaro, qui rapportent l'un et l'autre l'épisode, divergent

10. Il n'en va pas ainsi sur les rives du Bosphore comme dans d'autres colonies où, minoritaires au sein d'une population locale, les ressortissants des deux métropoles rivales – surtout lorsqu'ils sont installés là depuis plusieurs générations – collaborent étroitement en affaires et vivent en général en bonne intelligence, quand ils ne vont pas jusqu'à tisser entre eux des liens familiaux. On y redoute comme la peste les épisodes, certes rares au XV^e^ siècle, où les conflits militaires entre les deux Républiques s'y transportent et déchirent momentanément un tissu latin relativement homogène, comme en 1403-1404 et 1431-1432.

11. Voir Barbaro, p. 500.

néanmoins sur l'identité de ce traître. Pour Posculo, le funeste « messager » – ce qui sous-entend son envoi par les autorités pérotes – était « Angelo Zaccaria de Galata », tandis que pour Barbaro il se serait agi d'un certain « Faiuzo » [12]. Entre ces deux candidats, l'historiographie n'a manifestement pas choisi le bon : elle a généralement retenu la culpabilité d'Angelo Zaccaria, le préférant à « Faiuzo » au point d'ignorer au fil du temps la candidature alternative de ce dernier. Pis, suite à une confusion d'Enrico Cornet, l'éditeur du journal de Barbaro, on a longtemps cru que cet Angelo Zaccaria n'était autre que le podestat* de Péra [13], alors que ce dernier s'appelait en réalité Angelo Giovanni Lomellino. On conçoit qu'une telle méprise ait peu contribué à améliorer la réputation du premier magistrat pérote, déjà assez mise à mal par Barbaro dans son journal, en particulier dans cet épisode [14].

Dans son compte rendu de l'événement, Barbaro ne manque pas en effet d'incriminer le podestat* génois, mais de manière confuse. Au beau milieu de son récit de la réunion qui se tint sur la galère d'Alvise Diedo à minuit, le 24 avril, pour décider de l'opportunité d'attaquer aussitôt la flotte ottomane, il pratique une incise en disant que les Génois de Péra, « ennemis de la foi chrétienne », ayant su à l'avance le projet vénitien, le podestat* avait envoyé aussitôt deux ambassadeurs au campement du sultan. Dans quel but on ne sait, car Barbaro reprend alors son récit de la réunion sur la galère, au cours de laquelle les Génois présents, « ces chiens traîtres », auraient demandé au capitaine de ne pas procéder sans eux au coup de main, et de le reporter de quelques jours afin de leur permettre d'y participer, ce qui fut accepté. Moyennant quoi, dès le jour levé, les Génois, en vertu de la paix qu'ils avaient avec les Ottomans – doit-on comprendre qu'ils l'avaient renouvelée lors de l'ambassade précédente ? – « firent ouvrir les portes de Péra et envoyèrent au Turc un [personnage] qui avait nom Faiuzo, et ce Faiuzo, se rendant au pavillon du sultan, lui fit savoir que les Vénitiens, la nuit précédente, s'étaient préparés pour aller mettre le feu à sa flotte dans le *mandracchio* de Péra. Une fois qu'il eut entendu ces propos, le sultan remercia beaucoup cet ambas-

12. Voir Barbaro, p. 484, et Posculo, p. 381. Voir aussi M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 450-452.
13. N. Barbaro, *Giornale dell'assedio*, p. 29, n. 2.
14. Voir à ce propos les pertinentes réflexions de A. Pertusi, *La caduta*, I, p. 355, n. 75.

sadeur des gens de Péra et le renvoya [15]. » Dès lors la suite était prévisible : mis en œuvre finalement dans la nuit du 28 avril, le coup de main échoua complètement, les assaillants ayant trouvé une flotte ottomane prête pour la riposte.

Les témoignages divergents de Posculo et de Barbaro, généralement bien renseignés l'un et l'autre, peuvent être conciliés en admettant effectivement une ambassade du podestat * au sultan entre le 22 et le 24 avril. Les circonstances la justifiaient d'ailleurs, mais dans un but autre que celui soupçonné par Barbaro, et plutôt le 23 avril. La veille en effet, Mehmed II avait fait procéder au spectaculaire transfert, par-dessus la colline de Péra, d'une partie de sa flotte qu'il fit ainsi dévaler jusque dans les eaux de la Corne d'Or : elle vint mouiller « dans le bassin de Péra, et ceci parce que les Turcs étaient en paix avec les Génois » [16]. Lorsque les jours précédents, profitant de la neutralité des Pérotes, Mehmed II avait fait procéder à l'aplanissement préalable de la colline de Péra pour permettre ce transfert, il s'était passé de leur permission, tandis qu'eux, impuissants, n'avaient point protesté. Toutefois, maintenant que cette flotte mouillait dans leur bassin, il y avait bien de quoi s'inquiéter, et la situation justifiait l'envoi d'ambassadeurs, afin de s'assurer de la pérennité des accords passés et vérifier que les assurances ottomanes de non-agression tenaient toujours.

Barbaro tait les noms des deux ambassadeurs qui, selon lui, furent envoyés alors par Lomellino, mais l'un d'eux devait être cet « Angelo Zaccaria de Péra » cité par Posculo. Quant au « Faiuzo » évoqué par Barbaro, sans doute est-il vrai qu'à l'aube du 24 avril, il sortit de Péra pour aller rapporter au sultan le projet d'attaque navale des Vénitiens. En revanche, on ne peut suivre le diariste vénitien lorsqu'il assure que ce furent les « Génois » qui lui ouvrirent à cette occasion les portes de la colonie afin qu'il aille accomplir son misérable dessein – autrement dit qu'il ait agi à l'instigation des autorités pérotes. En réalité, c'est de sa propre initiative que le traître « Faiuzo » a dû agir, étant connu comme un « homme très malhonnête et capable de n'importe quelle chose pour de l'argent », car « telle était [...] à l'époque de la destruction et de la prise de

15. Voir Barbaro, p. 484.
16. *Ibid.*, p. 484. C'est précisément ce transfert d'une partie de la flotte ottomane le 22 avril qui inspira le jour suivant aux assiégés, terrifiés par cette manœuvre qui bouleversait les rapports de force, l'idée d'un coup de main pour la détruire.

Constantinople l'opinion commune et populaire ainsi que la rumeur publique et la renommée à Péra ».

Ce témoignage sur le personnage, sollicité à Gênes quatre ans après les événements, prend une résonance singulière du fait qu'il n'émane de nul autre que d'Angelo Giovanni Lomellino lui-même. L'ancien podestat * de Péra avait été sollicité de fournir ce renseignement par une vieille connaissance, Francesco Fazio de feu Giacomo, un marchand génois qui avait été actif dans la colonie en 1453[17]. Mais il y avait deux questions posées, et si la première portait sur la réputation de notre homme, la seconde portait sur l'honnêteté d'une tout autre personne, un certain Girolamo di Franchi Giulia qui aurait prétendu faussement avoir perdu une certaine quantité de soie en raison de la catastrophe[18]. On reste donc dans le flou sur ce qui incitait Francesco Fazio à faire confirmer la vénalité du malhonnête « Faiuzo ». A priori il s'agirait plutôt d'une friponnerie liée à une affaire commerciale, peut-être la même. Mais s'il n'est pas sûr qu'ait été en cause ici sa conduite du 24 avril 1453 au détriment de la solidarité chrétienne, cette accusation d'avoir joui d'une réputation de malhonnêteté universellement partagée entre les marchands et bourgeois pérotes, accrédite singulièrement le témoignage de Barbaro à propos de l'identité du traître génois du 24 avril.

Sur la question de son identité précisément, il convient bien sûr de justifier que l'on puisse passer de la forme « Faiuzo » donnée par Barbaro à celle de *Pagiucius*, portée par le document latin traduit ici et qu'il convient de rendre, en italien, en « Pagliuzzo ». C'est à Luigi Belgrano que l'on doit, d'une part, d'avoir reconnu Nicolò Pagliuzzo dans le *Nicolaus Paihucius* qui, le 5 juin 1449 à Gênes, était nommé interprète officiel de la curie de Péra[19], et d'autre part de l'avoir retrouvé dans l'interprète (dragoman) qui assistait Babilano Pallavicino et Marchisio di Franchi, les deux ambassadeurs envoyés par la Communauté de Péra traiter avec Mehmed II de la reddition de la colonie. Cette identification-là relevait

17. Le 5 janvier 1454, à Chio, Angelo Giovanni Lomellino et Francesco Fazio font ensemble office de témoins pour l'établissement d'un acte notarié : A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 74, p. 115.
18. De fait, un acte passé à Chio le 17 décembre 1453 montre Francesco Fazio et ce Girolamo di Franchi Giulia nommer des arbitres dans un conflit les opposant à propos de 345 livres de soie (*ibid.*, doc. 51, p. 83-84), un épisode qui concerne à n'en pas douter la même affaire.
19. L. Belgrano, « Prima serie », doc. CXXXVIII, p. 218.

d'un véritable tour de force, car le patronyme du personnage se trouve singulièrement estropié dans les différentes versions qui nous ont été conservées de l'*ahdname* du 1er juin 1453[20]. Les versions vénitiennes de ce « traité » permettaient de restituer de manière à peu près assurée la forme « Pavizo », mais en spécialiste des pièges tendus par la paléographie latine, Luigi Belgrano avait compris que la forme originale portée par les manuscrits devait être « Paıızo », sans qu'il soit donc possible de décider du placement exact du « u » et du « i » dans « ıı ». Détectant ainsi l'erreur d'édition – une inversion entre « uı » et « ıu » étant paléographiquement des plus communes[21] – l'historien génois avait donc opté, sans l'expliciter, pour « Paiuzo » au lieu de « Pauizo/Pavizo », ce qui, phonétiquement, renvoyait bien au patronyme « Pagliuzzo ».

Cette difficulté à déchiffrer correctement la graphie « ıı » a également donné lieu à des erreurs de lecture supplémentaires à propos de ce même personnage. C'est toujours *Nicolaus Paiucius* / Nicolò Pagliuzzo qui apparaît dans quatre actes du notaire * Lorenzo Calvi de la période, et non un *Nicolaus Panicius*[22]. Il en est de même dans le document traduit ici : c'est la malhonnêteté de *Nicolaus Pagiucius* alias Nicolò Pagliuzzo qui se trouve en cause, non celle d'un *Nicolaus Pagincius* / Nicolò Pagincio, comme l'a cru son éditrice[23], un personnage inconnu par ailleurs.

20. Voir *ibid.*, doc. CXLVIII, p. 227 et n. 1, ainsi que la traduction de ces *Privilèges* délivrés par Mehmed II pour les Pérotes le 1er juin 1453, p. 516-518, et en particulier p. 516-517, n. 21 pour quelques graphies. On en trouvera la liste complète dans E. Dallegio d'Alessio, « Traité entre les Génois de Galata et Mehmet II », p. 174-175 : Μπαγγοῦτζον/Bangoutzon dans la version grecque, et « Pavizon » mais aussi « Pavizio », « Pavition », « Pavison », « Pelazoni », etc. dans les différentes versions italiennes. Ces dernières étant dérivées de la version grecque, le -n final y marque seulement l'accusatif en grec et impose de fait, une fois supprimé, une finale du patronyme original en -zo (et non en -zi comme l'a restitué L. Belgrano, qui a systématiquement préféré, à tort, la forme Pagliuzzi).
21. D'autant que la version vénitienne de Marino Sanudo donnait la forme, plus explicite encore, de « Pagiuzo ». Voir N. Iorga, « Le privilège de Mohammed II », p. 14.
22. Voir A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene.* I, *Pera*, doc. 47 (12 juillet 1453) et doc. 62 (3 juin 1454) ; A. Roccatagliata, *Notai genovese in Oltremare. Atti rogati a Chio*, doc. 33 (15 octobre 1454) et doc. 113 (7 février 1454). Ces quatre actes supplémentaires regardant le personnage apportent cependant peu de choses à son propos : il y est présenté comme un bourgeois de Péra propriétaire d'une maison dans la colonie, demeuré sur place – mais cela n'étonnera pas – après 1453.
23. Voir L. Balletto, « I Genovesi e la caduta », p. 270-271, qui s'est demandé (p. 270, n. 4) si ce « Nicolò Pagincio » ne pourrait pas s'identifier avec le pseudo « Nicolò Panecio o Panicio » présent dans les actes de Lorenzo Calvi édités par A. Roccatagliata, sans songer à l'interprète Nicolò Pagliuzzo, qu'elle cite cependant par ailleurs dans la même étude (*ibid.*, p. 271). De son côté, citant ce même document du 1er avril 1457 alors inédit, G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 172, avait interprété le personnage comme « Nicola Parincio ».

Par comparaison, plus simple à résoudre apparaît désormais le problème paléographique résultant du passage, chez Barbaro, d'un « Paiuzo » à « Faiuzo ». Manifestement, alors qu'il réexaminait les notes qu'il avait prises jour après jour durant le siège afin de rédiger au propre son fameux journal, Barbaro dut lire un « F » là où il avait écrit un « P », soit qu'il ne soit plus parvenu à relire ses gribouillis, soit que le feuillet qui portait le patronyme ait été gâté.

Voilà à quelles méprises paléographiques le seul vrai traître de la chute de Constantinople que l'historiographie puisse aujourd'hui dénoncer comme tel a dû de passer si longtemps inaperçu [24].

Fonds

Archivio di Stato di Genova, *Notai Antichi*, filza 591, notaio Antonio Fazio, doc. 77.

Édition [25]

Balletto (Laura), « I Genovesi e la caduta di Costantinopoli : riflessi negli atti notarili », *Nea Rhome* 1 (2004), doc. 5, p. 301-302.

Traduction

Au nom du Seigneur, amen. Angelo Giovanni Lomellino, citoyen de Gênes, s'étant constitué en présence de moi, notaire*, et des témoins cités ci-dessous, appelés et requis, pour fournir le témoignage écrit ci-dessous pour l'éternelle mémoire des faits et afin d'établir la confiance en tout lieu, et pour que la confiance dans la vérité ne se perde pas, a été requis de témoigner et de dire la vérité sur les instances et à la demande de Francesco Fazio de feu Giacomo, citoyen de Gênes, et à propos de ce que ce Francesco veut prouver et dont il entend faire foi, à savoir que Nicolò Pagliuzzo(a) est un homme malhonnête, de mauvaise condition et réputation, et capable de commettre pour de l'argent des actes malhonnêtes et illégitimes, et que telle était et est à son propos l'opinion commune, la rumeur publique et la renommée à Péra, Constantinople et ailleurs,

24. Pour son concurrent Angelo Zaccaria, qu'il convient d'innocenter, voir le document du 7 août 1453, p. 663.

25. Les divergences de lecture par rapport à l'édition sont signalées dans l'apparat critique par des appels de notes en lettres alphabétiques.

parmi ceux qui connaissaient ce Nicolò et étaient au courant de ces faits ; de même, que lors de la destruction et la capture de Constantinople, Girolamo di Franchi Giulia étant à Péra, affirmait avoir perdu de la soie, et que l'opinion commune, parmi les marchands qui se trouvaient alors à Péra, était que ledit Girolamo n'avait pas dit alors la vérité à propos de la perte de cette soie.

Lequel Angelo Giovanni Lomellino, requis par moi, notaire *, de prêter en personne serment, a déclaré et témoigné de ce qu'il savait à propos de ces faits, à savoir qu'il est vrai que lui, témoin, connaissait et a connu ce Nicolò Pagliuzzo[(b)] comme étant un homme très malhonnête et capable, pour de l'argent, de faire n'importe quelle chose et d'en commettre de déshonnêtes, et que telle était et a été, à l'époque de la destruction et de la prise de Constantinople, l'opinion commune et populaire, ainsi que la rumeur publique et la renommée à Péra, où il se disait aussi que ce Girolamo déclarait avoir perdu de la soie, mais que l'opinion commune parmi les marchands et les bourgeois de Péra était qu'il n'était pas vrai que ledit Girolamo avait perdu cette soie. Et voilà ce qu'il a dit savoir à propos de ces faits.

Interrogé sur la question de savoir pourquoi et comment il savait cela, il répondit que c'était parce que, alors qu'il se trouvait à cette époque à Péra, celui-là se comportait ainsi et avait cette réputation, et de manière similaire parce que telle était l'opinion commune à Péra parmi les marchands et bourgeois pérotes qui avaient connaissance des choses susdites, selon le jugement dudit témoin.

Interrogé sur la question de savoir si le présent témoignage lui procurait faveur ou embarras, il répondit que non.

Interrogé de manière générale, il a répondu correctement et voudrait que l'emporte celui qui a le droit pour lui.

Fait à Gênes, sur la place Banchi, sous la demeure d'Angelo di Negro et frère, à savoir au banc où moi, notaire * ci-dessous, j'instrumente, en l'année 1457 de la nativité du Seigneur, quatrième indiction selon le style de Gênes, le vendredi 1er avril, autour de la vingt-troisième heure, étant présents Andrea Riccio fils de feu Deserino et Battista Riccio fils de Giovanni comme témoins requis et appelés.

[(a)] *Pagiucius*. éd. *Pagincius*. – [(b)] *Pagiucium*. éd. *Pagincium*.

MANUEL PALÉOLOGUE IAGARIS

Supplique à Calixte III [1]

(Rome, le 20 juin 1457)

Introduction

Cette supplique, rédigée en latin et adressée au pape Calixte III (1455-1458) par un noble byzantin [2], a bénéficié d'un commentaire d'autant plus succinct de la part de son éditeur qu'il n'avait pu en identifier correctement l'auteur, en raison d'une lecture erronée de son patronyme [3]. Ce dernier, Manuel Paléologue Iagaris, n'est certes pas un personnage connu par ailleurs ; il est en effet forcément distinct d'un homonyme d'une génération plus âgé, sans doute un oncle [4]. Il n'en appartenait toutefois pas moins à une famille de diplomates qui s'était particulièrement illustrée dans le dernier quart de siècle de l'Empire byzantin au service de l'Union des Églises. On apprend dans cette supplique qu'il avait accompagné son

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.
2. Il est probable qu'à l'origine le texte de la supplique ait été rédigé en grec avant d'être traduit en latin. La procédure était la suivante : le canevas en était fourni par le solliciteur à un personnage de la Curie qualifié de procureur *ad impetrandum*. Ce procureur, qui avait accepté de prendre en charge, contre rétribution, la cause de son client, avait pour première tâche de confier ce texte initial à un scribe apostolique, seul apte à lui faire subir le « formatage » qui aboutirait à sa transformation en supplique, document qui était soumis à un certain nombre de contraintes de fond et de forme indispensables pour être agréé par le pape et la chancellerie ; ceci fait, il fallait ensuite que soit trouvée l'occasion de soumettre au pontife ce texte désormais présentable, puisque devenu « supplique ». Ce dernier émettait alors un avis soit favorable, soit défavorable, et, dans le premier cas, la supplique était enregistrée, sous la date de son acceptation. Voir en dernier lieu M.-H. Blanchet, T. Ganchou, « Les fréquentations byzantines », p. 87-88.
3. Voir la note *(a)* de l'apparat critique, et T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 65-66.
4. *PLP*, n° 92054.

père en ambassade en Italie en 1452, en particulier à Rome auprès du pape Nicolas V, et que ce père était toujours en vie en 1457. Si cette information n'est pas relayée par la documentation diplomatique dont nous disposons, il n'y a aucune raison de douter de sa véracité, ce qui permet d'identifier ce père à Andronic Paléologue Iagaris[5], diplomate et archonte* sénatorial, qu'une documentation partiellement inédite montre en effet avoir survécu à la catastrophe de 1453[6]. Une sœur anonyme de Manuel, apprend-on également ici, avait été mariée à Manuel Philanthrôpènos, mort les armes à la main le 29 mai 1453. Elle en avait eu trois enfants et se trouvait avec eux toujours prisonnière des Turcs en 1457, l'objet de la supplique étant précisément d'aider Manuel Iagaris à pourvoir à leur libération. Thomaïs, une autre sœur de Manuel – puisque formellement attestée par ailleurs comme une fille d'Andronic –, plus jeune celle-là, épousa vers 1460 le Vénitien Giovanni da Ponte, alors recteur des îles grecques de Skiathos et Skopélos[7]. Étrangement, il ressort de cette supplique que Manuel et son père Andronic ne semblent pas avoir souffert personnellement de la chute de Constantinople, contrairement à leur beau-frère et gendre Manuel Philanthrôpènos. Sans doute, même si le texte ne le dit pas clairement, est-ce parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de retourner sur les rives du Bosphore après leur ambassade italienne, et ne se trouvaient donc pas dans la ville impériale le 29 mai 1453. Ce ne fut pas le cas de l'homonyme de Manuel d'une génération antérieur, ce Manuel Iagaris *senior* frère d'Andronic évoqué plus haut. Injustement accusé par Leonardo de Chio d'avoir enfoui peu avant le siège une partie de l'argent destiné à la réparation des murailles de la Ville[8], il semble bien avoir laissé la vie dans la catastrophe. En effet, le 3 octobre 1454, sa veuve Euphrosyne Iagarina établissait en Crète vénitienne, à Candie, une procuration au nom de l'ancien combattant du siège Troilo Bocchiardi en vue du rachat de sa fille Philippa, prisonnière des Turcs, pour une somme qu'elle évaluait entre 10 000 et 12 000 aspres* ottomans[9]. Cependant,

5. *PLP*, n° 7808.
6. S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil*, p. 159 n. 509 ; BnF, ms. français 32511, f. 210r.
7. T. Ganchou, « La *fraterna societas* », doc. 14, p. 225-226.
8. Voir la lettre de Leonardo de Chio, p. 716 et n. 143.
9. Soit entre 280 et 330 ducats vénitiens. Sur cette affaire, voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 226-227, n. 312. Sur Troilo Bocchiardi et ses frères Paolo et Antonio, voir la lettre de Leonardo di Chio, p. 711, p. 715 et p. 724.

tous les membres de cette famille particulièrement acquise à l'Union des Églises ne choisirent pas la route de l'Occident après 1453. Dans les années 1466/1472, le Mont Athos abritait en effet dans l'un de ses monastères le moine Denis Iagaris, originaire de Constantinople et dont les parents, proclamait-il, avaient été d'ascendance sénatoriale[10]. De toutes les grandes familles byzantines mises à rançon en 1453, on se serait attendu cependant à ce que les Iagaris aient joui d'un régime de faveur de la part des nouveaux maîtres. En effet ils comptaient un parent fort influent au sein de la hiérarchie ottomane, le célèbre vizir Mahmud Paşa [Angelović]. Ce dernier, enlevé par les Turcs en Serbie durant son enfance, vers 1427, y était né de deux aristocrates byzantins en exil : son père était un Michel Ange Philanthrôpènos de Thessalie, et sa mère une Iagarina[11]. Mais cette connexion familiale au plus haut niveau de l'État ottoman ne semble leur avoir servi à rien : la sœur de Manuel Iagaris et ses enfants n'avaient toujours pas été rachetés quatre ans après la chute de Constantinople, témoignage d'une captivité exceptionnellement longue au regard de la majorité des cas.

Fonds

Archivio Segreto Vaticano, *Registra Supplicationum*, n° 501, f. 282^{v}-283^{r}.

Édition[12]

Laurent (Vitalien), « Un agent efficace de l'unité de l'Église à Florence. Georges Philanthropène », *Revue des études byzantines* 17 (1959), p. 194-195.

Bibliographie

V. Laurent, « Un agent efficace », p. 190-195 ; T. Ganchou, « Sur quelques erreurs », p. 64-67.

10. Voir *PLP*, n° 92053. Il peut donc s'agir soit d'un fils de Manuel Iagaris *senior*, soit d'un fils d'Andronic. Il n'est cependant pas exclu qu'il ait pu être issu du prôtostratôr* Marc Paléologue Iagaris (*PLP*, n° 7811) dont le lien de parenté avec les frères Andronic et Manuel *senior*, d'une génération postérieure, n'est pas connu. Voir S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil*, I, p. 158-160, et n. 515-516 ; p. 164-166.

11. *Ecthesis Chronica*, p. 26$^{17-20}$; *PLP*, n° 7807 ; T. Stavrides, *The Sultan of Vezirs*. Cette mère de Mahmud Paşa est présentée comme « la fille de Iagaris », très probablement une fille du Marc cité à la note précédente, à moins qu'elle ne soit une sœur de ce dernier. Pour une biographie de Mahmud Paşa, voir p. 1304-1305.

12. Les divergences de lecture par rapport à l'édition sont signalées dans l'apparat critique par des appels de notes en lettres alphabétiques.

Traduction

Très bienheureux père. Le dévot et humble serviteur de Votre Sainteté, Manuel Iagaris [(a)] Paléologue, Constantinopolitain, expose humblement à Votre Sainteté ce qui suit : un an avant la chute de la malheureuse ville de Constantinople, comme ledit suppliant en partait avec son père – qui était envoyé comme ambassadeur dans les régions d'Italie et en particulier auprès de votre prédécesseur de bienheureuse mémoire le pape Nicolas [13], afin que l'on envoie des subsides en vue de la défense de la Ville –, le remarquable chevalier Manuel Philanthropène, son beau-frère [14], institua ledit suppliant son légitime procureur. Il l'avait spécialement désigné pour réclamer et récupérer de Francesco Venier, noble et citoyen vénitien [15], un dépôt fait autrefois auprès de ce Francesco par le magnifique chevalier et baron de l'Empire de Constantinople Georges Philanthropène, le père dudit Manuel. Ce dépôt, composé de bijoux, numéraire et autres biens, était d'une valeur d'environ 3 000 ducats [16]. Cependant, lorsque ledit suppliant rencontra ce Francesco, qui fréquentait à l'époque la région des Marches [17], et discuta de cette affaire avec lui, il n'en put obtenir rien d'autre que de bonnes paroles et d'amples promesses pour le futur.

Cependant, dans l'intervalle s'approchait cette chute de la Ville si digne de pleurs et de pitié, au cours de laquelle mourut ce Manuel [Philanthropène], lequel combattit vaillamment, en premier lieu pour la patrie, pour la foi et pour la liberté, le cours de ses jours se trouvant inter-

13. Cette supplique est le seul document à donner les noms de ces ambassadeurs mandés par Constantin XI en Italie en 1452, et en particulier à Rome auprès de Nicolas V. Pour l'identité probable du père de Manuel, Andronic Paléologue Iagaris, voir l'introduction ci-dessus.

14. Inconnu par ailleurs, ce Manuel Philanthropène avait reçu le prénom de son grand-père paternel. Cousin de Manuel II, ce Manuel Philanthropène *senior* avait été deux fois ambassadeur en Hongrie (en 1395-1396 et en 1420). En outre, sa sœur Anna épousa en 1395 l'empereur Manuel III Grand Comnène de Trébizonde. Voir T. Ganchou, « À propos d'un cheval de race », p. 531-538, et 545 (tableau généalogique).

15. Sur Francesco Venier, voir *infra* n. 17.

16. Cet important dépôt d'environ 3 000 ducats confié par Georges Philanthropène au Vénitien Francesco Venier remontait à l'évidence au Concile de Ferrare-Florence (1438-1439), où Georges joua un rôle important.

17. Francesco Venier, le banquier vénitien en cause, avait eu un autre client au sein de la délégation grecque du concile, également insigne : Isidore de Kiev. Il lui prêta 1 000 ducats à la fin de 1439 (S. Kolditz, *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil*, p. 557 n. 247-248), une somme que le cardinal ne lui remboursa qu'en 1450, par l'intermédiaire de la chambre apostolique (N. Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 27). Il est probable que ce soit en qualité d'administrateur pontifical que Venier se soit trouvé dans les Marches, territoire de l'Église, lorsque Manuel Iagaris l'y rencontra en 1452.

rompu par un glaive ennemi [18]. Quant à son épouse, à savoir la sœur dudit suppliant, elle tomba alors avec ses trois enfants en servitude et captivité aux mains des infidèles, une misérable détention dans laquelle elle se trouve encore à ce jour, avec une menace extrême pour la foi de ses enfants, à moins qu'il ne soit procédé à temps à leur rachat.

C'est dans ce but que ledit suppliant, tenu par les devoirs des liens du sang, s'en est retourné en Italie, dans l'espoir de récupérer ce dépôt, afin de pourvoir à la libération de sa sœur et de ses neveux ainsi qu'à leurs autres besoins. Il a retrouvé alors Francesco, son dépositaire, ici-même, dans cette ville de Rome ; mais c'était pour être abusé par lui de multiples façons, car telle est la nature de cet homme ! Si bien que cela fait maintenant un an et demi et plus qu'il s'attarde dans une auberge [19], à son très grand dommage, au prix de dépenses intolérables, et d'une mise en péril manifeste des âmes de sa sœur et de ses neveux. Or, il s'est ensuivi la détention dudit Francesco, à cause de ses méfaits, une circonstance qui fait un obstacle de plus aux espérances dudit suppliant.

Comme pour l'heure il ne peut rester plus longtemps, et qu'il n'a pas de quoi s'acquitter de ses dépenses auprès de son hôte [20] depuis une année, les siennes comme celles de deux de ses (b) familiers, et qu'en outre, il se trouve pressé par (c) des lettres émanant de son père et d'autres personnes à propos de l'heureux rachat de sa sœur et de ses neveux – de peur que leur foi ne soit mise en danger en raison d'un délai (d) excessif –, comme il n'a personne auprès de qui se tourner, étant un homme accablé par le malheur et indigent, privé de patrie, de parents, d'amis et de tout bien, c'est, après Dieu le créateur de tout, aux pieds de Votre Béatitude – vous qui êtes le lieutenant de Dieu sur la terre, qui êtes appelé le père de tous, qui, pour l'honneur de la foi catholique et pour la liberté des fidèles, combattez et montez la garde contre les ennemis impies de toutes vos forces et sans vous lasser, et auquel le salut des âmes a été confié, en votre qualité de vrai et unique pasteur et prince – qu'il se réfugie humblement et en larmes, implorant la miséricorde de Votre Sainteté et demandant justice. Il réclame son équité et sa clémence, et, se jetant à terre, homme miséra-

18. En ce cas Manuel Philanthropène s'identifierait peut-être au *Philanthropos* anonyme que Posculo cite comme le défenseur de la porte Platea. Voir p. 370 et n. 62.
19. *moratus est in hospicio*. Sans doute un des multiples lieux d'hébergement destinés aux pèlerins de la ville pontificale.
20. *hospiti suo*, soit le tenancier, ou l'auberge elle-même.

ble, il supplie pour un dessein si pieux, si honnête et si nécessaire : que Votre Sainteté daigne, par les entrailles de la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, entendre et exaucer ses appels et ses supplications, et porter ses regards sur ses larmes et sur son malheur ; qu'elle pourvoie avec compassion et clémence à ce qu'il ne soit pas permis audit Francesco de sortir de prison ou d'être relâché avant d'avoir réglé sa dette envers lui ; que, s'il ne peut acquitter le montant total, il règle à tout le moins dès à présent la somme suffisante au rachat des captifs [21].

Qu'il soit fait comme il est demandé [22].

Donné à Rome à Saint-Pierre, le douze des calendes de juillet, l'an troisième [de notre Pontificat].

[(a)] « Iagaris » : *Giagarus*. éd. : *Graginus*. — [(b)] « siens » : *eius*. éd. : *cumque*. — [(c)] « se trouve pressé par » : *solicitetur*. éd. *solicitatus*. — [(d)] « délai » : *dilationem*. éd. *delacionem*.

21. Il est manifeste que Venier avait été emprisonné en raison d'une gestion frauduleuse des entrées pontificales. De par l'importance supposée des sommes en jeu, le pape figurait nécessairement en tête des créanciers du banquier vénitien ; c'est pourquoi Manuel Iagaris craignait, à raison, de se retrouver tout en bas de la liste des autres créanciers de Venier.

22. *Fiat ut petitur*, soit la formule classique par laquelle le pape agréait une supplique – cette dernière faisant ou non l'objet d'une bulle – suivie comme ici de la date de cette acceptation.

BABILANO PALLAVICINO GENTILE

Supplique à la Commune de Gênes [1]

(Gênes, le 26 février 1468)

Introduction

C'est le 26 mai 1460 que les Pallavicini de Gênes s'agrégèrent à l'*albergo* Gentile. Ce phénomène d'agrégation, typiquement génois, entraînait l'abandon du nom de famille originel au profit du nouveau, généralement plus prestigieux [2]. Or ce n'était pas le cas des Pallavicini, qui formaient déjà un albergo puissant, de statut patricien, aussi s'explique-t-on assez mal cette décision. En tout cas cette agrégation ne dura pas longtemps : dès 1480 on constate que les *Gentile olim Pallavicino* reprennent leur patronyme d'origine [3]. Or – et ce n'est certainement pas un hasard – c'est l'époque de l'ascension au sein de la Curie romaine d'Antoniotto Pallavicino Gentile, le troisième fils de l'ancien bourgeois de Péra Babilano Pallavicino dont il est question ici. La légende s'est emparée très tôt des origines « exotiques » de celui qui devait accéder à la pourpre cardinalice

1. Traduction du latin, introduction et notes de Thierry Ganchou.

2. Sur ce phénomène, voir de manière générale E. Grendi, « Profilo storico degli alberghi genovesi », p. 241-302. En même temps que les Pallavicini s'agrégèrent aux Gentile les Rizzi et les Falamonica. L'*albergo* (pluriel *alberghi*) était une sorte de consortium de familles nobles, liées soit par des liens du sang soit par des intérêts économiques, et regroupées souvent dans des immeubles voisins, formant des quartiers qui portaient leurs noms.

3. Revenant sur cette décision prise en 1460 par les Pallavicini d'échanger leur patronyme contre celui de Gentile, Giulio Pallavicino, qui vivait au tournant des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, jugeait qu'elle avait été non seulement une erreur mais une véritable honte et, pour tout dire, un « caprice des plus extravagants » *(un capriccio stravagantissimo)*. Voir E. Grendi, *Inventione di Giulio Pallavicino*, p. XXIV ; N. Battilana, *Genealogie*, planches Pallavicino, n° 20.

en 1489, et dont les traits furent immortalisés par le Titien. Une rumeur a ainsi circulé selon laquelle sa naissance, en 1441, serait intervenue à bord d'une nef qui portait sa mère, une Byzantine, de retour dans la colonie génoise du Bosphore [4]. Bien entendu, il n'en est rien. S'il est possible, à la rigueur, que sa mère l'ait mis au monde au cours d'un voyage maritime, il ne s'agissait pas d'une Grecque mais d'une Génoise, elle aussi issue d'un albergo célèbre, Caterina Salvago, dont la famille était installée à Péra depuis au moins deux générations [5]. Né en revanche à Gênes en 1405, ce fut dans les années 1420 que Babilano vint s'installer avec son frère aîné Cristoforo à Péra, où les rejoignirent plus tard leurs cadets Deserino et Pietro [6]. En 1431, Babilano servit de guide en Asie Mineure au fameux voyageur et antiquaire Cyriaque d'Ancône, qu'il rencontra à Brousse (Bursa, l'ancienne Pruse) où il se trouvait pour affaires : ensemble ils allèrent présenter leurs hommages au *beylerbeyi** d'Anatolie Hamza paşa [7]. Dès cette époque, mais dans les années 1440 surtout, Babilano avait

4. Voir I. Del Lungo, *Prose vulgari inedite e poesie latine e greche*, p. 369. Il manque une étude biographique sur le cardinal Antonio Pallavicino Gentile (1441-1507) qui, outre cette particularité d'avoir été le seul cardinal de l'Église romaine à naître sur les rives du Bosphore, fut un grand mécène ; il n'a pas même eu droit à sa notice dans le *Dizionario biografico degli Italiani*. De ses deux frères aînés Cipriano et Girolamo, nés également à Péra, seul Cipriano vécut assez longtemps pour profiter de son ascension romaine : commissaire apostolique pour la croisade en Espagne et au Portugal, il fut créé comte palatin en 1486 (C.-M. de Witte, « Les bulles pontificales et l'expansion portugaise au XV^e^ siècle », p. 44).

5. Sur Caterina Salvago, fille d'Antoniotto et sœur de Cassano, voir le doc. du 7 août 1453, p. 662, n. 18.

6. Voir N. Battilana, *Genealogie*, planches Pallavicino, n° 5 et 8. Babilano et ses frères sont bien entendu présents dans le livre de comptes de Giacomo Badoer, ce célèbre marchand vénitien qui résida à Constantinople entre 1436 et 1440 : ils y sont nommés « Christofal », « Babilan », « Piero » et « Texalin Palavexin ». Leur oncle Galeazzo Pallavicino vivait alors à Mytilène (Lesbos), où il avait épousé une Laskarina Gattilusio, membre de la dynastie génoise qui régnait sur l'île. C'est dans une pétition du 9 mai 1445, adressée au gouvernement de Gênes par leurs parents sur place que l'on apprend que « Deserino et Pietro Pallavicino de feu Alaone avaient quitté la cité de Gênes à un âge encore tendre pour venir s'installer avec leurs frères Cristoforo et Babilano à Constantinople, où ils sont restés plusieurs années et sont encore à ce jour » (Archivio di Stato di Genova, *Diversorum Filze*, n° 3035, doc. 120). Deserino et Pietro comptaient revenir s'établir à Gênes, et la supplique avait pour objet de leur faire obtenir des dégrèvements de taxes. Ils rentrèrent effectivement sur ces entrefaites car au moment de la chute de Constantinople, seuls Cristoforo et Babilano étaient encore présents sur le Bosphore, avec leurs familles respectives.

7. Voir F. Scalamonti, *Vita viri clarissimi et famosissimi Kyriaci Anconitani*, p. 60-61, § 81, et p. 62, § 84. Avec Babilano et Cyriaque se trouvait également Memnone, l'un des bâtards de feu Carlo I^er^ Tocco de Céphalonie et d'Arta. Pour un acte mettant en scène Babilano à Péra le 2 septembre de l'année suivante : L. Belgrano, « Prima serie », doc. XCVI, p. 199. Fin 1433, à peine était-il arrivé à Péra depuis Bursa que le voyageur bourguignon Bertrandon de la Broquière, qui avait fait le voyage avec trois Génois, s'occupait aussitôt de « demander ung marchant de Jennes à qui je portoys lettres, et s'appelloit Cristofle Parvezin » (Bertrandon de la Broquière, *Le voyage d'outremer*, p. 148), c'est-à-dire Cristoforo Pallavicino (Bertrandon de la Broquère, *Le Voyage d'Orient*, p. 139).

comme partenaire d'affaires privilégié – avec son frère Cristoforo et Barnaba Centurione [8] – le célèbre Francesco Draperio de Péra, si bien introduit à la cour de Murad II [9].

Est-ce en raison précisément de ses anciennes accointances ottomanes qu'au lendemain du 29 mai 1453 le podestat * de Péra Angelo Giovanni Lomellino élut Babilano, avec Marchisio di Franchi, au milieu de tant d'autres candidats possibles, pour l'ambassade la plus périlleuse qui fût ? Il s'agissait en effet ni plus ni moins que de tenter « d'adoucir l'esprit d'un ennemi orgueilleux et rendu fou par sa victoire », c'est-à-dire Mehmed II en personne. De fait il était à craindre qu'après avoir pris Constantinople le sultan ne cédât maintenant à la tentation de lancer ses troupes contre la colonie génoise, afin de la châtier comme elle le méritait pour avoir continûment joué double jeu en aidant à la défense de la ville impériale en dépit de ses engagements de neutralité. Le sultan ne venait-il pas au reste de recueillir des preuves supplémentaires de cette duplicité pérote lors de son entrée dans Constantinople [10] ?

Lorsqu'il rapporte les conditions terrifiantes dans lesquelles il lui fallut, pour atteindre le campement du sultan avec son acolyte Marchisio di Franchi et leur interprète Nicolò Pagliuzzo [11], se frayer un chemin « au milieu des glaives des ennemis qui occupaient déjà les portes » [12], lorsqu'il évoque les dangers encourus, Babilano est convaincant. Il aurait même pu forcer le trait : on sait en effet qu'il fallut aux ambassadeurs

8. Sur Barnaba Centurione, propriétaire de la nef coulée par les Turcs dans le port de Constantinople le 5 mai 1453, un épisode rapporté par Barbaro (p. 487, et n. 137), Doukas (p. 152, et n. 197), Kritoboulos d'Imbros (p. 284, et n. 79), Leonardo de Chio (p. 706 et n. 98) et Posculo (p. 378, n. 73), voir aussi les documents pérotes des 7 et 8 août 1453 (p. 663 et p. 675).

9. Sur Francesco Draperio, « le plus grand marchand oriental de son temps » aux origines longtemps mystérieuses mais aujourd'hui clairement identifié comme le fils du bourgeois de Péra Jane Draperio – lui-même byzantin par sa mère – et de Théodôra, fille de Georges Goudélès, ex-*mésazôn* * de l'empereur Jean V, voir T. Ganchou, « L'ultime testament de Géôrgios Goudélès », p. 296-297, et la biographie de Nicolas Goudélès, p. 1299.

10. Voir sur ce point les témoignages éclairants d'Angelo Giovanni Lomellino (p. 528), de Doukas (p. 151), ainsi qu'Isidore de Kiev dans sa lettre au duc de Bourgogne (p. 781). De nombreux Pérotes venus clandestinement à Constantinople combattre aux côtés des assiégés s'y trouvèrent piégés par l'irruption des Turcs le 29 mai, dont Imperiale Lomellino, le propre neveu du podestat *.

11. Ce compagnon d'ambassade n'est pas même mentionné ici par Babilano. Est-ce parce qu'il avait trop mauvaise réputation, ayant été choisi avant tout pour la complaisance qu'il avait démontrée vis-à-vis des Ottomans durant le siège (voir le document du 1er avril 1457, p. 840-844), ou parce que sa condition d'interprète en faisait un personnage négligeable, ou à tout le moins secondaire ?

12. Kritoboulos d'Imbros (p. 303) dit aussi que les portes de Péra furent ouvertes à Zaganos Paşa qui y plaça des gardes. Voir également Doukas, p. 167.

apeurés refaire plusieurs fois ce parcours éprouvant entre le 29 mai et le 1er juin, avant d'être enfin admis en présence du Conquérant, du fait que la fureur de Mehmed II s'était encore accrue avec la fuite d'une notable partie des habitants de Péra, embarqués en catastrophe sur les nefs faisant voile vers Chio. Convaincant, Babilano l'est cependant beaucoup moins lorsqu'il prétend que ce fut grâce à lui que fut obtenu de Mehmed II « ce qui paraissait cependant inconcevable » : d'une part, que Péra ne soit pas « soumise au pillage des ennemis comme les circonstances semblaient y inviter », et d'autre part que des accords de paix soient conclus avec le sultan, là encore « à des conditions exceptionnellement avantageuses étant donné les circonstances ». À l'en croire, ce revirement ottoman inespéré s'expliquait par les cadeaux somptueux, financés sur ses fonds propres à hauteur de 1 346 hyperpères*, offerts à cette occasion « au seigneur Turc, aux paşas et autres officiers », sans compter les bakchichs réclamés par d'autres serviteurs de la Porte ! L'argument était dérisoire, et bien disproportionné le poids accordé à ces 1 346 hyperpères* dans l'heureuse issue des négociations, quand on songe que dans le même temps dignitaires ottomans comme simples soldats se gorgeaient d'or et de richesses dans des proportions inouïes, à l'occasion du pillage en règle auquel ils soumettaient Constantinople. En réalité, c'est parce qu'il avait pleinement conscience de ce que le dynamisme économique de la colonie génoise était indispensable à la prospérité de sa nouvelle capitale Constantinople – qu'il désirait voir restaurée dans sa plénitude impériale le plus rapidement possible –, que Mehmed II ravala sa rancœur et accorda finalement aux Pérotes des privilèges *(ahdname)* dont ils n'auraient pas dû bénéficier[13]. Le 22 mai 1467, Babilano avait présenté aux autorités génoises une précédente réclamation portant sur seulement 712 hyperpères* et 12 carats : il s'agissait d'une somme concernant des lettres de change souscrites durant le siège par les quatre officiers préposés à la défense de Péra[14], que Babilano

13. N'avaient-ils pas en effet porté secours aux assiégés de Constantinople au mépris des assurances de neutralité données au sultan à la veille du conflit ?

14. Ils avaient été choisis parmi les huit officiers du baillage lors d'un vote solennel qui avait eu lieu le 14 avril 1452. Selon l'usage visant à maintenir la parité entre bourgeois de Péra et citoyens de Gênes présents dans la colonie, furent élus les deux bourgeois Tommaso Spinola de feu Gaspare et Imperiale Grimaldi de feu Ansaldo – sur lesquels voir le document du 8 août 1453, p. 672 –, et les deux citoyens Luca Cattaneo de Percivale et Raffaele Lomellino de feu Tobia.

et d'autres bourgeois de Péra avaient dû garantir sur l'ordre du podestat* et des autorités de la colonie, et dont ils durent finalement s'acquitter du fait que ces lettres furent refusées. Les Anciens de l'époque, alors en fin de mandat, n'avaient pas voté le remboursement de cette somme à Babilano, à l'entendre « pour n'être point correctement instruits de cette affaire » [15]. C'est pourquoi, nullement découragé, Babilano réitérait maintenant sa demande auprès de leurs successeurs, intégrant en outre une nouvelle réclamation, portant sur les 1 346 hyperpères* de cadeaux faits au sultan et aux grands dignitaires ottomans, soit en tout 2 509 hyperpères* [16]. Mais il ne fut pas plus heureux : les nouveaux Anciens, qui procédèrent à un vote distinct pour les deux demandes, les rejetèrent également, de manière plus nette encore pour les frais relatifs à l'ambassade. On ne connaît pas la raison d'un rejet aussi brutal. Certes, prétendre que l'*ahdname* du 1er juin 1453 avait été soutiré à Mehmed II grâce à l'argent dépensé par Babilano en cadeaux était puéril et maladroit, et a pu d'entrée indisposer les Anciens à son égard. Et puis, s'il est indéniable que, compte tenu des circonstances, la concession de cet *ahdname* par le sultan vainqueur fut inespérée, il n'en avait pas moins entériné la fin de près de deux cents années de domination génoise sur la colonie de Péra, ce qui en diminuait nécessairement le bénéfice aux yeux des Anciens, surtout quinze ans après l'événement. Enfin, il y avait peut-être de la part de ces derniers un certain ressentiment vis-à-vis de Babilano lui-même, qui tenait en un nom : Famagouste.

En effet, non content d'avoir été mêlé à la signature d'un accord qui, tout favorable qu'il ait pu sembler sur le moment, n'en avait pas moins consacré l'arrachement définitif de Péra à la métropole, Babilano avait été associé plus récemment à une perte vécue tout aussi douloureusement par Gênes, celle de Famagouste, l'importante place commerciale tenue par Gênes dans l'île de Chypre. Après trois ans d'un siège que le roi Jacques II avait débuté en 1461, la place avait finalement été rendue à ce souverain par ses défenseurs, à la tête desquels se trouvait, en sa qualité de capitaine de Famagouste, Babilano [Pallavicino] Gentile. C'est ainsi qu'il

15. Cette première réclamation du 22 mai 1467 n'a pas été retrouvée dans les archives génoises.
16. Il est à remarquer que Babilano ne fait pas mention des 1 125 hyperpères* qu'il prêta début 1453, comme sept autres bourgeois de Péra – dont son frère Cristoforo –, à Constantin XI par l'intermédiaire de Luc Notaras, contre la remise d'un rubis balais. Voir le document du 7 août 1453, p. 662.

dut souscrire un autre traité de capitulation, celui-là signé à Nicosie le 6 janvier 1464, qui mettait fin cette fois à quatre-vingt-dix années de domination ligure sur Famagouste[17].

Fonds

Archivio di Stato di Genova, *Archivio Segreto*, Diversorum Communis Ianue, filza 3050, doc. 108.

Édition

Karpov (Sergei P.), « Babilano Gentile and the fall of Constantinople in 1453 », *Il Mar Nero* 2 (1995/1996), p. 267-271, ici p. 269-271.

Traduction

Pour Babilano Gentile.

À Vos illustres et magnifiques Seigneuries, est requis et exposé humblement et dévotement ce qui suit de la part de votre très dévoué citoyen, Babilano Gentile. Comme il est notoire à tous les Génois, à l'époque où ledit suppliant Babilano était bourgeois de Péra, au temps du malheur de Constantinople il a engagé des dépenses nombreuses et variées pour l'utilité et le salut commun de ce lieu [de Péra], sur les biens qu'il avait là-bas, et il s'est de surcroît exposé au péril de sa vie et de la perte de tous ses

17. Le 16 juin 1459, Babilano, qui bien entendu savait le grec, avait servi à Gênes d'interprète à Théodôra Notaras, venue témoigner en faveur de sa sœur Anna dans le procès qui opposait alors cette dernière aux Protecteurs de la banque de Saint-Georges au sujet de l'héritage de leur père, le défunt grand duc* Luc (Archivio di Stato di Genova, San Giorgio, *Primi Cancellieri*, busta 99, c. 97, doc. E). Que le même Babilano ait été le dernier capitaine génois de Famagouste, élu le 6 février 1460 (Archivio di Stato di Genova, Archivio Segreto, Diversorum Registri, n° 568, f. 93r) et en poste à partir de 1462, est passé inaperçu dans l'historiographie. Il est vrai que dans le texte du traité de capitulation du 6 janvier 1464 consenti par Jacques II aux habitants de la place (R. de Mas Latrie, *Chronique de l'île de Chypre par Florio Bustron*, p. 415), sa qualité de capitaine de Famagouste n'est pas évoquée : il y figure seulement comme l'un des quatre ambassadeurs et syndics représentant la communauté face au roi, ce qui explique qu'il ne soit même pas évoqué à cette occasion par G. Hill, *A History of Cyprus*, III, p. 589-590. On n'a pas non plus relevé que ce *Babilano Gentile* ne faisait qu'un avec l'ex-bourgeois de Péra Babilano Pallavicino qui avait représenté cette communauté devant Mehmed II en 1453, en raison sans doute de son changement de patronyme à la faveur de l'agrégation à l'albergo Gentile en 1460. Il s'éteignit à Gênes en novembre 1476, sans avoir eu le temps d'assister à l'ascension de son fils Antoniotto au sein de la Curie romaine.

biens. C'est ainsi que, négligeant tous les dangers et jusqu'à ses intérêts propres, sur l'ordre de ceux qui étaient alors seigneur podestat* [18] et officiers dudit lieu il a accepté de prêter et de débourser de nombreuses quantités d'argent aux quatre officiers préposés à la garde, à la défense et au salut de ce lieu face à l'armée et au campement des Turcs alors en place [19]. Si bien qu'il doit récupérer de ces officiers 712 hyperpères* et 12 carats de Péra, en raison de certaines lettres de change tirées sur Gênes et délivrées par ces officiers. En effet, il ne fut pas donné de réponse à ces lettres de change pour lesquelles ledit Babilano et certains autres s'étaient engagés, ce qui obligea Babilano à verser les hyperpères* susdits en raison de son engagement. À savoir, d'une part 645 hyperpères* pour Francesco di Promontorio [20] pour une lettre de change de Gênes que ledit Babilano fit payer à Chio audit Francesco par Alaone Pallavicino, son neveu [21], comme il appert d'un reçu [22] de la main dudit Francesco, qu'il produit et présente devant Votre illustre Domination ; d'autre part, 67 hyperpères* versées sur Chio par le même seigneur Alaone à ces quatre officiers, en complément desdits 712 hyperpères* et 12 carats.

De plus, toujours pour l'utilité commune, le même Babilano s'est exposé à de multiples dangers et même à la perte de sa vie sur l'ordre de celui qui était alors podestat* de Péra. Alors que si nombreux étaient ceux qui, au vu de la prise de la misérable cité de Constantinople, quand on n'entendait partout que clameurs, douleurs et meurtres, s'enfuyaient frappés de stupeur et à moitié morts de peur car il semblait n'y avoir aucun espoir de salut, ceux qui ont vu cela peuvent en porter témoignage, seuls ledit Babilano et le défunt Marchisio di Franchi [23], oublieux de leurs

18. Angelo Giovanni Lomellino.
19. Pour ces quatre officiers, voir l'introduction ci-dessus.
20. Francesco di Promontorio, installé alors à Chio, était le dernier fils de Pelegro di Promontorio, qui durant vingt ans (1432-1453) fut le gestionnaire, à Gênes, de la fortune de Luc Notaras déposée dans la banque de Saint-Georges, et son représentant en justice. Voir T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 167 et 191.
21. Tout juste âgé de vingt ans alors, Alaone Pallavicino était en effet le fils aîné de Cristoforo, frère de Babilano.
22. *apodixia*. Voir le document du 7 août 1453, p. 659.
23. Lors du siège, Marchisio di Franchi Lussardo avait également participé, avec d'autres notables de Péra, à l'affrètement de la nef de Maurizio Cattaneo partie chercher à Chio des hommes et des munitions pour défendre Péra. Le 21 janvier 1455, à Gênes, comme Marchisio se trouvait toujours en Orient, c'est son frère Manfredo qui le représentait pour réclamer à la Commune le remboursement des sommes avancées. Voir L. Belgrano, « Prima serie », doc. CLV, p. 270-272, où le passage *Manfredi De Francis-Luxardi fratris sui* est à remplacer par *Manfredi de Francis Luxardi nomine ac*

propres intérêts, au milieu des glaives des ennemis qui occupaient déjà les portes et ayant engagé de nombreuses dépenses et frais – comme c'est de coutume car la chose était importante – tentèrent d'adoucir l'esprit d'un ennemi orgueilleux et rendu fou par sa victoire, pour le salut de la misérable Péra. C'est alors que, grâce à toutes les dépenses et frais engagés par Babilano, et grâce à bien d'autres encore requis par la Porte des Turcs, ils obtinrent ce qui paraissait pourtant inconcevable, à savoir que Péra ne serait pas soumise au pillage des ennemis, comme les circonstances semblaient y inviter. Ainsi peut-on dire que c'est grâce aux dangers encourus par Babilano et son compagnon, et grâce aux dépenses qu'ils ont consenties, que le salut dudit lieu a été obtenu, et que des accords de paix ont été signés avec le souverain des Turcs, lesquels accords, étant donné les circonstances, furent conclus à des conditions exceptionnellement avantageuses. Or, combien de dangers et d'épreuves ledit suppliant a dû supporter pour obtenir ces accords de paix-là, cela ne serait pas facile à dire, et on ne le croirait qu'avec difficulté. C'est pourquoi, si on ne rétribue pas son mérite en ces affaires, qu'au moins il soit remboursé de ses dommages, car s'il est juste que l'on donne habituellement à ceux qui ont bien mérité de la République et des récompenses et des honneurs, il est plus juste encore, comme Vos Seigneuries le comprennent, de rembourser facilement les dépenses. Pour les gratifications faites comme c'est la coutume au seigneur Turc, aux paşas et autres officiers, ledit Babilano a déboursé et dépensé de son propre argent mille trois cent quarante-six hyperpères* et demi, c'est-à-dire 1 346 hyperpères* et 12 carats, de sorte que lui sont encore dues deux mille cinquante-neuf hyperpères*, c'est-à-dire 2 059 hyperpères*. Or, il serait cruel, inhumain et injuste qu'il doive pâtir de cette charge et en subir un dommage quelconque, alors que Vos Seigneuries en ont justement compensé d'autres qui, eux aussi, avaient dépensé quelque chose pour ladite communauté, ou qui en étaient créditeurs de quelque autre façon, comme on le constate d'après les actes de votre chancellerie, en particulier en faveur du noble Maurizio Cattaneo[24].

vice Marchixi de Francis Luxardi fratris sui : Archivio di Stato di Genova, Archivio Segreto, *Diversorum Filze*, n° 3041, doc. 279. Et effectivement, il doit être ce « Markez di Franko » que mentionne le *defter* d'Istanbul de 1455 (H. İnalcık, *The survey of Istanbul*, p. 219). Sur sa mort, intervenue entre 1456 et 1458, voir les *Privilèges* du 1er juin 1453, p. 516, n. 20.

24. Il est fait allusion ici à l'affrètement, par les autorités de la colonie, de la nef de Maurizio Cattaneo, partie chercher à Chio des hommes et des munitions pour défendre Péra, et qui revint avec

La cause de cette dépense serait d'autant plus juste que c'est grâce à ses périls et à ses dépenses qu'a été sauvé ce qui restait à Péra. Il produit donc et présente devant Vos Seigneuries des extraits relatifs aux frais et dépenses liés à l'ambassade, tels qu'ils sont écrits dans son livre de comptes de Péra, pour que vous puissiez tout voir, lequel livre de comptes il vous montre pour de meilleurs éclaircissements. C'est pourquoi, dans la mesure où l'on prendrait en pitié son préjudice à cause de ses dépenses, lui dont il appert qu'il a pratiquement épuisé ses ressources financières par amour de la patrie et qu'il a dû arracher à la servitude chez les infidèles des membres de sa famille[25], il supplie humblement Vos Seigneuries qu'elles pourvoient et jugent digne de pourvoir à sa satisfaction et à ses dépenses de la meilleure façon et manière qui paraîtra la plus à même à Votre Clémence d'y pourvoir, à laquelle il se recommande mille fois dévotement.

Qu'il soit notifié à Vos Seigneuries que le même Babilano Gentile avait présenté une demande devant vos prédécesseurs, alors qu'ils étaient en fin de mandat, l'année dernière, le 22^{e} jour de mai, pour 712 hyperpères*. Lesquels Anciens, pour n'être point correctement instruits de cette affaire, lorsqu'on en vint au vote n'accédèrent pas à la requête de Babilano, puisque l'on trouva 9 blancs et 13 noirs. C'est pourquoi il recourt derechef à Vos Seigneuries.

+ Le 26 février 1468

La pétition concernant les 712 hyperpères* n'est ni acceptée ni approuvée, avec 10 blancs et 11 noirs. Quant à la pétition concernant les autres hyperpères* relative à l'ambassade, elle est rejetée, à raison de 19 noirs et seulement 2 blancs.

---

d'autres bâtiments sous les murs de Constantinople le 20 avril 1453. Voir *supra* n. 23, ainsi que G. Olgiati, « Genovesi alla difesa di Costantinopoli », p. 497-498 ; G. Olgiati, « Angelo Giovanni Lomellino », p. 187-188, n. 132. La supplique de Maurizio Cattaneo favorablement reçue par les Anciens fut examinée le 11 mars 1463. Elle est inédite.

25. Cette information selon laquelle Babilano aurait eu à racheter des membres de sa famille prisonniers des Ottomans est étonnante, dans la mesure où ils habitaient Péra et non Constantinople (mais voir le cas similaire, également étonnant, des filles de Barnaba Centurione dans Posculo, p. 379, n. 75). Peut-être le mot *familia* est-il à prendre ici simplement dans le sens de « domesticité » ?

SECTION III

Monodies et lamentations

ANDRONIC KALLISTOS

Monodie sur Constantinople l'infortunée [1]

Introduction

Andronic Kallistos, unioniste de l'entourage de Bessarion, quitta l'Empire byzantin dans les années 1440 pour aller en Italie, où il enseigna à Bologne, puis Rome, Florence, Paris et Londres : c'est dans cette dernière ville qu'il meurt entre 1476 et 1482. Il n'était donc pas présent à Constantinople en 1453, comme son texte le montre. La date exacte de la rédaction de la *Monodie* est difficile à établir ; comme le Péloponnèse est encore aux mains des deux frères de Constantin XI, le texte se place avant la conquête turque de 1460. La mention de l'absence de patriarche à Constantinople peut laisser penser que nous sommes avant la nomination de Gennadios Scholarios en janvier 1454, mais un peu plus loin il est clairement dit que le patriarche est en exil : il s'agit donc du dernier patriarche unioniste Grégoire Mammas, réfugié à Rome, le seul qu'Andronic Kallistos, unioniste, reconnaît. La rédaction est néanmoins sans doute assez proche des événements.

La traduction est fondée sur l'édition de S. Lampros, p. 203-218.

1. Traduction du grec, introduction et notes par Vincent Déroche.

Édition

Lampros (Spyridon), Μονῳδίαι καὶ θρῆνοι ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς Κωνσταντινουπόλεως, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 5 (1908), p. 203-218.

Traduction partielle

Stavrou (S.), dans Polet (Jean-Claude) et Pichois (Claude) éd., *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française*, 6, *Prémices de l'humanisme (1400-1515)*, Bruxelles 1995, p. 267-272.

Bibliographie

G. Cammelli, « Andronico Callisto », *Rinascita* 23-24 (1942), p. 3-64.

Traduction

Hélas, il fallait donc que cela s'ajoute aux malheurs communs des Grecs et surpasse de loin les pertes précédentes, au point qu'on ne pourrait même se représenter qu'il y en ait jamais de plus grande, à supposer qu'une plus grande soit seulement possible. Car le seul bien qui nous était resté, celui vers lequel se tournait toute la foule des Grecs, c'est celui qui vient de nous être enlevé pour notre malheur, nous plongeant dans la souffrance et une terrible infortune ; même s'il y avait bien d'autres malheurs qu'il était naturel de considérer, le présent malheur est si énorme qu'il les masque tous et les laisse à l'arrière-plan. Car c'est le foyer commun des Grecs, le séjour des Muses, l'enseignante de toutes les sciences, la reine des cités qui a été prise, hélas, par les mains des impies. Si quelqu'un appelait cela un cataclysme, je pense qu'il ne rendrait pas assez l'aspect terrible de ce malheur. Car la venue d'un cataclysme aurait tout anéanti et il n'y aurait plus aucune parole, et le supérieur n'aurait pas subi de tort de la part de son inférieur ; mais la venue de ce malheur laisse maintenant des milliers de maux à voir, un discours vaincu par l'impossibilité de parler, tout plein de vertiges et de bourrasques, et un vrai cataclysme qui s'abat sur les âmes.

Autant la maladie de l'âme est pire que celle du corps et autant vivre dans le malheur est pire que ne pas vivre, autant la catastrophe survenue est pire qu'un cataclysme. Si quelqu'un parlait de perte du soleil et de ténèbres générales, il ne déplorerait même pas encore assez ce malheur – non seulement parce que cet autre malheur n'aurait fait de tort qu'aux

yeux sensibles, tandis que celui-ci en fait d'abord aux yeux de l'âme, et ensuite par conséquent aussi à ceux du corps, mais aussi parce qu'il me semble préférable que celui qui se trouve au milieu de beaucoup d'afflictions ait tous ses sens mutilés de sorte qu'il ne ressente pas de tels désastres, plutôt que d'avoir les sens sains et de percevoir ses malheurs, qui contiennent toute la tristesse possible. Maintenant l'inférieur nuira à l'homme supérieur en l'outrageant par des discours tordus, la décence et la justice abandonneront les hommes pour de bon et iront siéger sur l'Olympe, il restera le deuil et le chagrin, sans remède au malheur. S'il est vrai que jadis le malheur a fait d'humains un oiseau, un arbre ou une pierre, il aurait fallu qu'il arrive cela plutôt à nous tous, d'autant plus que notre infortune est pire. Mais si ce sont des fariboles, comme beaucoup des dires des auteurs de mythes, il aurait quand même fallu que cela se produise maintenant, pour que dans l'excès du malheur s'insinuent aussi quelques prodiges étonnants qui stupéfient tout spectateur et tout auditeur – et je crois que cela s'est produit, à ceci près que le mythe affirme que seule la nature des personnages changeait, mais qu'ils gardaient leurs larmes ; maintenant, à l'inverse, la nature des hommes reste ce qu'elle était, mais les larmes leur ont été entièrement enlevées avec le discours, une grande insensibilité s'étant abattue sur les âmes saisies par le malheur. C'est ainsi que d'habitude une lumière excessive obscurcit les yeux et un grand fracas étourdit les oreilles. Désormais l'âme est ensevelie dans sa souffrance comme dans un tombeau, et le corps agit comme privé de sensation. Devant un malheur si immense, quelle clameur lancerai-je qui soit à sa mesure, s'il faut le dire ? Comment une seule voix, une seule langue et mes mains même me suffiront-elles, à moi qui suis brisé et remplis l'air de mes cris ? Quel thrène * aujourd'hui ne sera pas trop faible d'emblée, inférieur à son sujet ? Comment pourrais-je rester silencieux, même si la masse juge cela plus sûr, sans croire faire tort non seulement à ma mère patrie, mais encore à tous ceux pour lesquels il convient de justifier leur bienfaitrice et toute la foule des Grecs qui ont péri avec elle ? Je passe sous silence les temples, les châsses des saints, les vases sacrés, les édifices, et les splendeurs avec un empereur vertueux, des parents et des amis : si chacun de ces points à lui seul ne suffisait pas à inciter au thrène *, tous ensemble le feraient pour tout homme qui n'a pas complètement perdu l'esprit.

Hélas ! dans quels embarras suis-je englué, dans quels malheurs vais-je me diriger, quelles calamités rencontre mon discours ! Mais s'il était

possible que quelqu'un ait la capacité de produire une lamentation digne de son objet, ou du moins qui en approche, il serait naturel que je renonce, vu mon impuissance dans cette tâche. Mais puisque ni Orphée, s'il était présent, ni Eschyle ni toute la troupe des auteurs tragiques ne le pourrait, et que chacun serait vaincu en tout point [par son objet], comme un Pygmée face à Héraklès, je me décide moi aussi, sur une terre étrangère[2], à me lamenter sur ce malheur, le mien propre et celui de tous, en usant de mes pauvres mots.

Pourquoi donc est-ce que j'arrange ainsi mes discours, au lieu de lancer un hurlement inconsolable, comme il convient dans de tels malheurs ? pourquoi ne pas tendre mes mains en me lamentant, ne pas frapper et déchirer ma poitrine, ne pas griffer de mes ongles mes joues, ne pas me couvrir de suie et de poussière, ne pas m'arracher les cheveux, pour que l'étendue du malheur ne fasse pas souffrir seulement l'âme, mais encore le corps ? Hélas, reine des villes, ma patrie, qui d'une telle dignité est tombée dans « le jour de la servitude[3] », comme ton malheur est aussi grand que ton bonheur d'autrefois ! Quelque démon malin t'a arrachée à ta félicité antérieure et te détruit par la concession de Dieu, qui nous a condamnés pour notre vice. D'ailleurs, personne ne pourrait dire que notre malheur présent est dû à un coup du sort, alors que c'est l'accomplissement d'une intention, et même si ce démon malin est par nature très pervers et malfaisant, il n'aurait pas eu tant de pouvoir contre nous ; mais, de même qu'il fallait que ceux qui étaient indignes de cette lumière en soient privés, il fallait qu'ils le soient de tout bien, biens dont le seul et premier que nous avions était cette reine des villes, la plus grande. Maintenant nous voici dans une foule de maux dont nous ne saurons jamais le compte complet, de même que les méchants tenant le bien dans leurs mains ne savent pas le reconnaître avant qu'on ne leur arrache. Maintenant, non seulement la multitude des Grecs va être environnée d'une infortune irrémédiable, mais encore beaucoup de ceux qui pour l'instant ne s'en préoccupent guère n'en seront pas moins endeuillés, non pour un jour ou deux, mais aussi longtemps que l'eau coulera et que les grands arbres prospéreront, et cela d'autant plus qu'ils rechercheront plus

2. En Occident, quasi certainement à Bologne où il séjourne de 1453 à 1455 – ce qui explique qu'il parle plus loin du pape comme distant, à Rome.
3. *Iliade*, VI, 463.

encore les avantages de la Ville. Car si cette cité était le foyer propre des Grecs, elle offrait aussi en bloc ses bienfaits à tous, elle était tout simplement pour tous une mère, une nourrice, un repos, une pourvoyeuse de biens de toutes sortes.

Hélas, reine des villes, ô infortune commune de tout le peuple, ô chagrin qui pénètre jusqu'à la moelle des os, ô grandeur et beauté des églises, ô murailles qui l'emportaient sur toutes en longueur et en largeur ! ô musées de l'Académie et de la Stoa [4], qui se distinguaient par la beauté, et pas moins par la science ! ô port jadis agréable et heureux pour les navires, maintenant malheureux et en tout semblable à Scylla ! ô Nouvelle Rome, vieillie sous le poids et le nombre de tes malheurs, où sont maintenant tes beautés ? Où est ton empereur si divin, au regard plus perçant que Thémistocle, à la parole plus douce que Nestor, plus sage que Cyrus, plus juste que Rhadamanthe, plus courageux qu'Héraklès ? Où est l'ornement de ton Église, ton divin grand-prêtre [5], ses subordonnés directs et le reste du chœur sacré ? Où sont les monastères d'hommes et de femmes, la bonne tenue des moines qui rivalisait avec celle des anges ? Où est le Sénat * avec ses conseillers, chez qui tout ce qu'il fallait faire a été conçu, et tout ce qui a été dit a été fait ? Quels orateurs n'ont-ils pas surpassés par leur éloquence, tantôt depuis longtemps d'une voix claire, tantôt comme des torrents gonflés par la fonte des neiges ? Où est le tribunal qui laissait loin derrière lui les lois de Solon et de Platon, qui au contraire était orné d'une science extrême et des discours de l'Esprit, plus puissants que toute persuasion et toute sagesse ? Où est le reste de la troupe des notables, les uns parés de science, les autres du reste des vertus qui ornent et soutiennent l'État ? Car aucun n'était sans quelque avantage, et chacun dans la vertu qu'il avait n'était inférieur à aucun autre, il l'emportait sur tous ceux qui voulaient l'affronter, et il fallait que tous s'inclinent devant les vertus des notables. Où est la puissance des discours qui culminait en toi ? Où est la science de la grammaire qui hellénise la langue et la rend pure de tout désagrément ? Où est le souffle ardent de l'éloquence, pas moins brûlant que le feu de la Chimère ? Où est la vigueur de la dialectique, qui rejetait tout sophisme et ne s'attachait qu'à la vérité et à la rectitude ?

4. Autrement dit, des bâtiments où l'on continuait les traditions philosophiques antiques.
5. L'auteur fait comme s'il n'y avait pas de patriarche en place. Il se peut néanmoins que la *Monodie* soit postérieure à la nomination de Gennadios Scholarios comme patriarche en janvier 1454, puisqu'Andronic, unioniste, ne reconnaissait pas ce nouveau patriarche.

Où sont les problèmes de physique, qui surpassaient les questions et les réponses par leur allure, les distinctions, les analogies et les sons de la musique, les constructions et raisonnements de la géométrie, les principes des astres, leurs positions et leurs trajectoires ? Beaucoup de ces [savoirs] anciens corrompus par le temps avaient été restaurés dans la Ville, certains avaient même été ajoutés et on les voit encore maintenant préservés. Où est la puissance de la théologie et de la philosophie première, qui faisaient de leurs discours un monument de l'orthodoxie, une source des dogmes dans l'exactitude, tandis que le versant pratique de leur zèle[6] faisait d'eux comme une image des idées, les vertus ayant pris forme en eux ? En tout cela venait en tête le [patriarche[7] ?], source de sagesse, directeur de nos discours, qui n'était inférieur à aucun des deux philosophes[8], et je le dirais même supérieur.

Par la taille, la Ville l'emportait de loin sur toutes les villes d'Orient, et par la beauté sur toutes celles d'Occident. Personne ne pourrait trouver des murailles qui se comparent aux siennes, si puissantes et si imprenables pour l'adversaire. Car le fossé était vertical, large et profond, renforcé de briques cuites, et semblait aux passants être un fleuve supplémentaire ; le mur juste derrière lui était puissant, solide par la hauteur et l'épaisseur, et derrière lui s'en trouvait un autre encore beaucoup plus haut, si bien que ceux qui le contemplaient restaient étonnés. Où pouvait-on voir tant de temples qui par la beauté et la taille l'emportaient sur tous les autres de la terre, avec leurs pierres, leurs colonnes, leurs mosaïques, leurs couleurs et tous leurs charmes ? Où pouvait-on trouver un port si beau, si grand et si propice aux navires ? Des arsenaux si magnifiques, une architecture aussi brillante dans les palais et les maisons ? Un tel agencement de portiques, un tel ordre des rues, une telle variété de bains ? Des hôpitaux, des hospices pour les vieillards ou pour les mendiants, dont la Ville prenait grand soin ? Un hippodrome et toutes ses statues ? Ces ventes de denrées et les profits des marchands ? Car la position de la Ville lui rendait tout aisé et disponible : c'était la seule cité que l'on puisse trouver accueillant deux continents à la fois.

6. Le texte porte οὐ τοῖς sans le faire suivre d'un substantif ni d'un blanc ; je propose de restituer τούτοις qui reprend le ἐκείνων un peu plus haut – les théologiens et intellectuels.
7. Là encore un substantif manque après l'article ὁ, et ce ne peut être qu'une désignation ou une autre du patriarche, ou même du Christ philosophe suprême.
8. Platon et Aristote.

Elle était dans l'Europe, mais l'Asie était toute proche, séparée d'elle seulement par la largeur du détroit, elle[9] en souffrait presque et se plaignait bien fort du détroit qui la séparait d'elle[10] ; mais d'un autre côté elle se réjouissait de voir plutôt la Ville avoir une si bonne position, et elle faisait sien le bonheur de la Ville. Et même les deux mers jumelles, la Propontide et le Pont, procuraient à la Ville une abondance considérable[11], et la contrée était plus fertile et féconde que nulle autre. Car tout l'endroit est une plaine, entourée de montagnes, irriguée par des fleuves, agrémentée de divers lacs, si bien que l'abondance venait de tous côtés à la Ville. Je n'en dirai qu'un point pour tous les autres : toute personne qui venait dans la Ville et y résidait assez longtemps ou y avait grandi dès l'enfance et y avait profité de ses bienfaits, quand elle la quittait pour quelque raison, aussitôt se mettait à la désirer comme si elle n'en avait jamais joui, et il lui était indispensable dès lors d'y retourner et de la voir, tant que la contrée le permettait, et la contrée le fit longtemps. Lorsque des gens venaient à la Ville, alors qu'ils en étaient encore à plusieurs stades d'elle, ils s'informaient auprès de tous les gens, et la réponse était un récit commun à tous sur les avantages de la Ville, et il y avait comme une compétition entre eux à celui qui en citerait le plus jusqu'à ce qu'ils entrent dans la Ville ; alors, ses beautés éclatantes chassaient tout chagrin et toute tristesse, un plaisir extrême envahissait leurs sens, les enchaînant par des liens délicieux. En la comparant à la sphère céleste, on pourrait dire que le soleil était le superbe temple qui a reçu le nom de la Sagesse divine[12], la lune celui des saints disciples[13], et les étoiles les autres temples divins, en adaptant ainsi les [comparaisons] aux autres éléments de cette Ville où on adressait des hymnes au vrai Dieu, où la foi était pure et où il n'y avait pas de dogme divin qui n'y fût bien adopté par ses habitants.

Mais tout cela s'est évanoui, et la reine est devenue esclave, hélas ! Oh, quelqu'un pourrait-il achever la lamentation de ce malheur ? C'était le jour, mais les ténèbres et la noirceur pour la Ville, un violent assaut se

9. L'Asie.
10. La Ville.
11. Allusion aux ressources considérables de la pêche, du fait des migrations annuelles de poissons de Mer Noire en Méditerranée et vice-versa.
12. Sainte-Sophie.
13. L'église des Saints-Apôtres, servant aussi de mausolée impérial, puis de patriarcat pendant quelques mois en 1454, et qui ne sera détruite qu'en 1463 pour laisser la place à l'actuelle mosquée Fatih Camii. Voir aussi le *Discours* de Giacomo Campora, p. 824, n. 27.

jetait contre elle sur terre et sur mer, l'impie avec ses engins frappe la muraille et la jette bas en plusieurs endroits, il s'élance contre la Ville et jette sur elle une main pesante. Les autres lui résistent vaillamment. Mais bientôt le divin empereur succombe, et nombre de ses sujets avec lui, puis, hélas ! [le barbare] prend toute la Ville de vive force, tue, pille et réduit en esclavage. Il convient donc de se lamenter, de pousser des cris du fond de l'âme, de se rouler à terre, et de surpasser toute norme des lamentations pour ce malheur !

Ô maîtresse parmi les villes, comment as-tu pu supporter qu'on place le joug de la servitude sur ta nuque ? Ô divin empereur, toi si philanthrope, qui n'as négligé aucun moyen de philanthropie en faveur de ton peuple, comment as-tu pu supporter de nous abandonner maintenant à tant d'infortune et de servitude, bateaux abandonnés sur leur erre et promis à l'échouage sur les écueils ? Ô troupe des notables, comment avez-vous pu supporter de laisser vos frères de race, et de laisser fiché dans tant de cœurs ce trait acéré ? Ô assemblée des prêtres et des moines, comment avez-vous pu ne pas tendre des mains suppliantes vers Dieu pour votre salut et le nôtre ? Vous l'avez fait selon toute vraisemblance, mais il aurait fallu le faire de la manière que connaît la sagesse de Dieu, celle qui dépasse l'entendement de Paul, pris de vertige rien qu'à la contempler[14]. Ô toute la classe des marchands et des artisans, où êtes-vous partis maintenant, abandonnant celle que vous aimiez ? Ô femmes infortunées, dans quels malheurs êtes-vous tombées, en voyant vos enfants arrachés à votre sein, vos pères, vos époux et vos frères massacrés ! Ô vieillards pitoyables, quelle fin avez-vous rencontrée ! Ô jeunes gens maltraités par le sort, dans quel trépas êtes-vous tombés, après avoir effleuré du bout des doigts le bonheur, où vous avez trempé les lèvres et non le palais ! Ô divine Sagesse[15], temple et maison de Dieu qui l'emporte sur tous les temples qui existent dans les cités, où sont maintenant ta beauté, ta majesté, ton charme, l'éclat de tes pierres, le chatoiement de tes mosaïques ? Qui accomplira désormais en toi la mystagogie sacrée, qui y adressera à Dieu les cantiques sacrés ? Ô temple sacré des disciples du Sauveur[16], deuxième juste après elle, toi aussi ta beauté et tes charmes

14. Cf. Rm 11, 33.
15. Sainte-Sophie de nouveau.
16. L'église des Saints-Apôtres, voir n. 13.

ont disparu ! On ne rendra plus en toi des suffrages sacrés en synode*[17], nous n'y prêterons plus nos oreilles à l'enseignement. Ô les autres temples de Dieu qui se trouvaient dans toute la Ville, étoiles brillant chacune de son côté, où est maintenant votre splendeur, où sont vos cérémonies, où sont vos panégyries* ? Comme vous avez été salis et souillés, et comme vous l'êtes encore, par les pieds des impies ! Ô divines icônes, tous les vases sacrés et tous leurs ornements, dans quelles mains profanatrices vous êtes tombés ! Ô châsses et reliques des saints, de quels impies allez-vous être la proie !

Oh, tes jugements, Christ ! Oh, ta patience ! Nous sommes redevenus maintenant comme au début, quand tu ne nous gouvernais pas[18], et nous avons été livrés à un tyran très dur et impie[19], nous, ton peuple sacré et toute la terre sainte.

Je veux récapituler brièvement tous les bonheurs que possédait autrefois la Ville et les comparer à la situation présente pour mieux déplorer son malheur. Ces avantages étaient la fondation d'un homme saint[20] – c'est de là que je partirai, délaissant les prodiges survenus auparavant à ce que prétendent les historiens : cet homme avait projeté de fonder une ville en face de cette infortunée, mais des oiseaux en arrachaient les pierres et les transportaient au site actuel – et à tout instant c'était le rassemblement de saints synodes* au sujet des dogmes divins, le vrai Dieu destinataire d'hymnes, les liturgies, les mystères, la justice, les lois, les musées, les discours, les sciences, les arts, l'exactitude des dogmes, les temples, châsses et icônes des saints, les vases sacrés, la parure et le bon ordre, les mystagogues et les mystes, les monastères d'hommes et de femmes, les beautés et les splendeurs, et le bon empereur avec de braves sujets. Et maintenant, hélas, un tyran impie avec des sujets du même acabit, les ténèbres et les nuées, l'impudence, le désordre et l'indécence des prêtres, le vol des vases, l'outrage aux icônes, le pillage des châsses, la profanation des temples, le dogme divin entièrement réduit au silence, l'inculture, l'ignorance avec l'injustice et l'iniquité, les orgies des démons

17. C'est bien Sainte-Sophie et l'église des Saints-Apôtres qui servaient de lieu de réunion au synode* permanent des métropolites* de l'Empire, instance suprême de l'Église byzantine sous la présidence du patriarche. Andronic semble ignorer que l'église des Saints-Apôtres a été restituée à Gennadios Scholarios et au culte chrétien au début de 1454, pour lui être retirée quelques mois après.
18. Donc comme avant l'empire chrétien inauguré par Constantin I^er^.
19. Mehmed II.
20. Constantin.

et une synagogue [21] malintentionnée qui proclame l'impiété, la cruauté des barbares qui s'abat sur nous effrénée, prétendant en riant que nous n'adorons pas le vrai Dieu, hélas, et l'anéantissement complet. La situation actuelle n'est-elle pas diamétralement opposée à celle d'autrefois ? Pourquoi la situation actuelle, ô monarque de l'univers ? Que Jérémie vienne crier : « Non seulement tu as proclamé tes ennemis, mais encore tu les as laissés pousser des racines, et des racines énormes, si bien qu'elles nous ont dévorés, nous ta vigne, et tu n'as pas laissé les pieds des gens dociles fouler ta sainte cour, mais ce sont les pieds de tes pires ennemis et des impies qui la fouleront [22]. » Mais je sais bien que beaucoup ont déjà médité à ce sujet et le feront maintenant tout autant, comme le malheur ne laisse pas leur esprit en repos. Pour ma part, je dirais que maintenant bienheureux sont les morts, pitoyables et dignes de pleurs sont les vivants ! Et j'ajouterais le mot de l'Écriture : « Bienheureux les ventres qui ne concevront pas et les seins qui n'allaiteront pas [23] ! » Est-ce que l'on n'aurait pas le droit de [penser [24]] que Dieu a agi ainsi par économie [25] envers les morts et les vivants, les uns obtenant la fin bienheureuse (dont Solon a dit qu'elle était plus heureuse que Crésus qui a accumulé beaucoup d'or [26]), ayant effleuré seulement du bout des doigts le malheur du fait de leur mort rapide, eux qui étaient nés mortels et vivent maintenant dans le premier des bonheurs, puisqu'ils sont morts pour la piété et pour la patrie, tandis que nous, les vivants, nous avons goûté l'horreur jusqu'à satiété et nous traînons ensuite une vie douloureuse et pleine de larmes, où tous nous abreuvent de mépris, de railleries et de sarcasmes, alors que pendant ce temps les barbares conquièrent tant de territoires et que nous ignorons pour finir quelle mort aura chacun.

Allons, malheureux Grecs, plongés à un tel degré de malheur, lamentons-nous sur nous-mêmes, si vous voulez bien, nous les vivants. Ô vieillards infortunés, où placerez-vous vos espoirs, alors que tout bon point d'ancrage a été enlevé ? Votre chute va être un objet de risée générale, et vous verserez des fontaines de larmes à en baigner vos visages, mais vous

21. La synagogue juive est un lieu de réunions impies pour les chrétiens, d'où cet emploi métaphorique pour désigner le culte musulman.
22. C'est un centon biblique qu'on ne trouve pas chez Jérémie ; celui-ci figure ici comme l'auteur par excellence d'une lamentation sur Jérusalem, figure de Constantinople.
23. Cf. Lc 23, 29.
24. Un verbe manque ici.
25. L'économie désigne un arrangement charitable dans le monde orthodoxe.
26. Hérodote, *Histoires* I, 29-33 ; lire « εὕρουν ».

n'y gagnerez rien d'autre que le comble du malheur pour vos cheveux blancs, et de la détresse pour votre vieillesse. Ô jeunes au destin épouvantable, qui vous félicitera de votre succès, de votre abandon justifié de votre éducation ? Car notre protecteur commun a péri, hélas ! Nous passerons lamentablement le reste de notre vie dans des occupations à coup sûr stupides, à être des rameurs, bêcheurs ou valets. Ô enfants pitoyables, ceux qui sont déjà nés et ceux qui sont à venir, qui vous nourrira, vous éduquera, vous enseignera votre devoir, alors que notre nourrice et institutrice commune a disparu ? Vous serez à coup sûr porchers ou bouviers, les pierres, les montagnes et les falaises vous tiendront lieu de ville. Ô femmes malheureuses, de libres vous allez être esclaves, au lieu de commander vous serez soumises, vous apprendrez à coup sûr à tisser et à balayer, et pour finir des esclaves souilleront votre couche, jadis digne de notables[27] ! Ô notables, qui maintenant ne différez en rien de la valetaille ! Ô soldats, jadis l'effroi de bien des peuples, maintenant accablés par tous ! Ô paysans malheureux, désormais tous pourront vous opprimer à loisir et vous travaillerez pour des étrangers et non pour vous-mêmes ! Ô foule des artisans, vous pouvez aussi bien jeter vos instruments, puisque vous n'avez plus de tâche à laquelle les employer ! Ô commerçants malheureux, où pourrez-vous maintenant pratiquer votre commerce sans crainte ? Car ceux à qui le respect de tous donnait de l'assurance, maintenant à l'inverse les outrages leur imposeront la peur. Ô chœur des prêtres et des moines, que vous arrivera-t-il maintenant ? De qui recevrez-vous les honneurs et les bénédictions, la capacité de marcher dans la piété et dans le droit chemin, de qui recevrez-vous des sanctions quand vous vous égarez, de qui obtiendrez-vous une solution quand vous êtes dans l'embarras, qui aurez-vous donc comme chef pour pouvoir rendre compte de votre saine doctrine quand on vous le réclame ? La source de votre fierté a disparu, le chef, le grand-prêtre, le tuteur[28]. Tout homme de bien abandonnera sans doute le service de la prêtrise, ne voulant pas se jouer de ce dont on peut faire un jeu, il restera inactif comme un simple laïc, et quelques individus méchants et charlatans s'empareront de la sainte prêtrise par la violence, à la fois trompés et trompeurs, comme le dit l'Écriture[29], et pour cette

27. Allusion à une tirade célèbre de Polyxène dans Euripide, *Hécube*, v. 365-366.
28. Le patriarche.
29. 2 Tm 3, 13. Est-ce une allusion à Scholarios et aux anti-unionistes ?

raison bien des bergers perdront la raison et détruiront la sainte vigne du Christ, pour laquelle il a donné son âme divine.

Ô la calamité intolérable, ô le coup le plus fatal de tous, ô le fer qui fouaille dans les cœurs des Grecs, ô le jour néfaste commun, ô l'abolition complète, ô la fièvre qui dévore tous les corps[30], ô le vertige et la nuit noire qui secouent toutes les têtes ! Maintenant vivre est vraiment pénible, maintenant il faut vraiment mourir, quand tous les vices remplissent la terre et que toute justice manque. Car tous s'égareront, deviendront des vauriens, et il n'y aura plus personne pour pratiquer l'honnêteté, jusqu'au dernier[31]. Maintenant, toutes choses iront comme l'a dit celui-ci[32], comme une sorte d'épouvantable combat de nuit.

Mais, si vous le voulez bien, cherchons quel espoir nous avons pour l'avenir. Hélas, vous restez muets ! Nous n'avons donc vraiment aucun espoir ! Maintenant il faut demander à mourir, et moi je le réclame avant tous les autres. Car que feras-tu, malheureux Andronic ? Où iras-tu, dans quelle ville, au pouvoir de quel maître laisseras-tu les tiens et tes amis, quels guides trouveras-tu pour ton discours ? Ô ma malheureuse destinée, ô amertume d'être orphelin ! Ô roue du temps, dans quel précipice nous as-tu jetés ! Ô parents, guides et amis, comment avez-vous pu supporter de m'abandonner, moi votre ami ? Mais emportez-moi donc vite avec vous, emportez-moi et sans tarder ! Car je hais la lumière, l'air, la vie elle-même. Ô mort, mort, viens maintenant me visiter ! Car il est vraiment bienheureux ce trépas qui ne vient pas pendant le bonheur des mortels, mais arrive dans leur malheur aussitôt qu'ils l'appellent. Ah, combien de fois il se bouche les oreilles et se détourne des infortunés, sans vouloir entendre leurs pleurs douloureux !

Ô Rome divine[33], que feras-tu maintenant que ta fille est devenue esclave ? Ô père bienheureux, comment supporteras-tu un si grand malheur[34] ? Et toi, père très divin, chenu autant par l'esprit que par les cheveux, pasteur de celle qui n'est plus[35], que feras-tu de toi quand t'arrivera la nouvelle, aussi douloureuse que le gémissement d'un pauvre oiseau ? Te

30. Je lis καταφαγόντος au lieu de καταφρονοῦντος dans l'édition Lampros.
31. Cf. Ps 52 (53), 4. Je place le point avant νῦν placé par erreur dans la phrase précédente dans l'édition Lampros.
32. David, comme auteur supposé de tous les psaumes.
33. L'ancienne Rome, dont Constantinople est la « fille ».
34. Le pape.
35. Le patriarche unioniste en exil Grégoire Mammas.

lamenteras-tu dans des déplorations aiguës, des coups de tes mains s'abattront-ils sur ta poitrine, t'arracheras-tu des touffes de tes cheveux blancs ?

Ô Péloponnèse infortuné, maintenant avec les deux frères du glorieux empereur [36] vous allez vous lamenter et lancer des cris, faisant jaillir de vos yeux du sang plutôt que des larmes, puisque la reine des villes a péri et que vous n'avez rien pour vous rassurer sur votre propre destin [37].

Ô puissante et divine cité des Vénitiens, que ferez-vous, maintenant que votre sœur et amie a péri ? Où vont mouiller maintenant vos trières et vos nefs qui entraient dans le Pont-Euxin, qui en prendra soin comme il faudrait ? Le port sera à coup sûr à fuir pour vous comme Charybde et Scylla.

Ô chers Crétois [38], que nous arrivera-t-il maintenant que nous sommes devenus douloureusement orphelins ? Ah oui, nous nous frapperons la poitrine, nous lacérerons nos joues, nous remplirons nos entrailles de chagrin à force d'affliction, et nous passerons notre vie comme des demi-morts, traînant une vie douloureuse qui ne vaut pas mieux que la mort.

Ô douleur cuisante, ô cancer qui ronge tous les corps ! Maintenant les chœurs des anges sont consternés, maintenant l'âme divine du grand Constantin revêtira de chagrin et tristesse tous les chœurs des saints, car je suis persuadé que ce malheur aussi se transmet. Maintenant le ciel a perdu sa beauté, le soleil larmoie, la lune s'assombrit, les étoiles se lamentent, l'air s'enténèbre, la terre tremble et gémit, la mer forme ses vagues, frissonne et s'afflige du malheur, les collines, les vallons, les plaines et les fleuves compatissent, les arbres, les buissons et les prés se dessèchent et pleurent, tous les oiseaux lancent un chant funèbre plaintif, le peuple des animaux terrestres mugit lamentablement pour manifester l'excès du malheur. Même petitement, les poissons font quelque bruit pour montrer qu'ils s'affligent du malheur. Il convient en effet que dans les catastrophes extrêmes l'univers entier compatisse, s'attriste et s'endeuille, comme ce fut le cas aussi pour la Passion de son maître. Car ce malheur présent, je le place second seulement après celui-là, et seulement dans la mesure où celui-là était le prélude du salut du monde, tandis que celui-ci

36. Démétrios Paléologue et Thomas Paléologue, qui paient tribut au sultan à partir de l'été ou l'automne 1453.

37. Le texte est donc antérieur à la conquête du Péloponnèse par Mehmed II en 1460.

38. La raison de ce développement spécial sur les Crétois n'est pas claire, puisqu'Andronic n'est pas connu pour l'être ; peut-être Andronic anticipe-t-il la menace turque sur l'île.

est le prélude de la fin du monde, à ce qu'on peut conjecturer d'après les divines Écritures, même si nos yeux ne voient pas ces signes [39] à cause de notre indignité extrême. Car il convient que les signes n'apparaissent pas aux hommes parfaitement indignes, sans doute pour que la fin elle-même leur arrive soudainement.

Ô désastre inattendu ! Tous s'attendaient à subir n'importe quoi d'autre de préférence, et si quelque devin, mu par la décision divine, nous l'avait prédit, il ne l'aurait pas fait sans grands risques. Hélas, je ne l'ai vraiment compris qu'en subissant le malheur, et je n'ai pas la force d'être philosophe dans la souffrance. C'est maintenant seulement que je sais que la souffrance peut perturber l'esprit, empêcher la parole d'être proférée, et pétrifier l'homme pour ainsi dire. Maintenant je me suis pris d'affection pour les Muses tragiques qui m'entourent et me persuadent de lancer des cris, des gémissements et des lamentations amères. Hélas, quel Dédale pourrait me donner des ailes pour aller à la Ville et en revenir aussitôt ? Car je veux la voir, pour pleurer sur mon enfance et mes défunts, mais point y rester, pour ne pas voir longtemps ce que je n'ai même pas la force d'entendre raconter. Hélas, maintenant, histoires, mythes, proverbes, tout se taira sûrement de ce qui aurait permis à chacun de manifester le malheur qu'il subit, et cela montrera on ne peut mieux l'excès de ce malheur. Car Troie a été prise [40], mais pour de justes motifs, comme elle combattait pour un lâche transgresseur, qu'elle n'était pas aussi grande, et qu'en outre c'était une cité barbare prise par des Grecs ; Jérusalem a été prise, mais elle méritait mille châtiments pour le meurtre du Seigneur, et elle ne régnait que sur la seule Palestine ; Babylone a été prise, mais elle n'avait pas autant de renommée, ni n'avait régné d'une extrémité du monde à l'autre, même si elle avait une grande enceinte ; Rome a été prise, mais elle pouvait espérer être libérée par sa fille, ce qui arriva ensuite à point nommé [41]. Mais celle qui régnait de l'Occident à l'Orient, qui en beauté surpassait toutes les autres, ornée de toutes les vertus, ne faisant tort à personne, souvent victime, qu'elle soit abattue par le barbare et ne puisse même espérer se relever, voilà la catastrophe des catastrophes, le malheur des malheurs, le chagrin des chagrins qui englobe tout. Certes, le royaume de la Ville

39. Ce sont les signes de l'Apocalypse.
40. Kritoboulos introduit une liste analogue de villes prises comparées à Constantinople, voir p. 305-306.
41. Rome, prise en 410 par Alaric, fut reconquise par les Byzantins dans les années 530-540.

diminuait depuis longtemps, se rapetissait, et ne recevait aucun secours d'où que ce soit ; mais maintenant elle est tombée tout entière, et c'est comme si quelqu'un, prenant un beau corps, en retranchait d'abord les extrémités et finissait par abattre la tête, ou comme un grand arbre qui perd d'abord ses ramures, puis sa racine ; il en aurait été de même si on avait d'abord pris la Ville avant de lui enlever son empire, comme si on avait d'abord coupé la tête de l'homme ou la racine de l'arbre avant de retrancher les membres ou les ramures, car elle était à toute la terre et à toute cité ce qu'est la tête pour l'homme et la racine pour l'arbre.

Allons, toutes les personnes qui ont conscience du malheur (et il n'y a personne qui ne soit dans ce cas), lamentons-nous en chœur sur notre patrie et nourrice commune, les vieillards sur celle qui était leur asile, les jeunes sur celle qui réprimait les élans irrationnels de l'âme, les enfants sur leur bonne éducatrice, les femmes sur la gardienne de leur vertu, les dignitaires sur celle qui les honorait, les soldats sur leur commandante, les paysans sur leur justicière, les artisans sur leur employeuse, les marchands sur leurs profits, les navigateurs sur leur port, les voyageurs sur leur havre, les pauvres sur leur pourvoyeuse, les mendiants sur leur nourricière, les prisonniers sur leur libératrice, les orphelins sur leur mère, les veuves sur leur protectrice, les prêtres sur leur guide, les moines sur la garante de leur bon ordre, les savants sur celle qui orientait vers toute la science, et tous sur celle qui distribuait à tous les plaisirs en abondance. Ô cuisante douleur ! ô amères ténèbres qui se sont abattues sur les yeux de tous ! ô rumeur qui a parcouru le monde entier et l'a rempli entièrement de chaos, de tristesse et de ténèbres !

Maintenant les Italiens vont se désoler, les Celtes vont pleurer, maintenant les Galates et les Bretons, maintenant les Germains et les Illyriens, les Thraces et les Péoniens, maintenant les Ibères vont éclater en sanglots, maintenant les Indiens vont être en deuil, maintenant toute race et tout âge, les îles et les continents, vont s'affliger[42]. Car le monde entier a toujours rendu avec décence l'antique hommage à la Ville. Je pense que

42. Passage typique de la géographie archaïsante conventionnelle des auteurs byzantins, qui persistent à désigner les peuples contemporains par les noms de leurs prédécesseurs de l'Antiquité, avec des équivalences parfois hasardeuses. Comme les « Péoniens » sont manifestement les Hongrois et les « Illyriens » les Albanais ou les Dalmates, aucun peuple orthodoxe n'est cité : Andronic tire un trait sur la chrétienté orthodoxe. Les « Indiens » sont sans doute les Éthiopiens, qui ne sont alors pas identifiés en Occident comme rattachés à l'orthodoxie, mais comme le « royaume du prêtre Jean ».

même le cruel tyran[43] a été attristé au moins un peu, en voyant détruire la beauté et le charme de la Ville. Car l'excès de l'infortune a coutume d'inciter souvent à la pitié même les pires ennemis. C'est maintenant le moment de se trouver un trou minuscule, de s'y enfermer en sécurité et de pleurer et gémir sans cesse. Car il n'y a eu et il n'y aura jamais de pire malheur.

43. Mehmed II.

JEAN EUGÉNIKOS

Monodie sur la prise de Constantinople [1]

Introduction

Ce clerc revêtu du titre de nomophylax* est surtout connu comme le frère de Marc Eugénikos, alias Marc d'Éphèse, qui devint la figure de proue de l'opposition à l'Union de Florence. Il est né vers 1400 à Constantinople et a rapidement entamé une carrière ecclésiastique au sein de l'administration patriarcale. Farouche anti-unioniste lui aussi, Jean semble avoir été exilé par l'empereur dans le Péloponnèse au début des années 1440. Il n'était pas à Constantinople en 1453, comme il le dit dans ce texte qu'il a écrit peu après l'événement, entre juin 1453 et décembre 1455, puisqu'on possède une lettre de lui datant au plus tard de décembre 1455 par laquelle il adresse cette monodie à son correspondant à Vieille Phocée, Antonio Malaspina [2]. On peut en outre trouver certaines similitudes entre ce texte et les deux lamentations de Scholarios (voir p. 893-939) : les deux personnages étaient liés et sont tous deux restés dans l'Empire ottoman après 1453, si bien qu'il n'est pas impossible que l'un ait pu avoir accès au texte de l'autre. Cette monodie, par ailleurs appelée à une grande fortune dans le monde slave, est déjà traduite en slavon dans un manuscrit annoté en 1468.

C'est donc un document très pauvre en détails concrets sur le siège, mais intéressant par sa volonté de placer l'événement sur un plan vérita-

1. Traduction du grec, introduction et notes par Vincent Déroche.
2. Lettre rééditée et commentée dans I. Pérez Martín, « The Greek culture », p. 139-140.

blement cosmique, celui de l'histoire universelle du salut : on notera que Constantinople est présentée avec insistance comme la Nouvelle Jérusalem, appellation attestée dès le début du VI^e^ siècle dans la Vie de Daniel le Stylite, ce qui permet de lui appliquer de nombreux passages de l'Ancien Testament sur Jérusalem et aussi de la comparer à la Jérusalem céleste, qui, elle, reste intacte – pour les vrais orthodoxes anti-unionistes, implicitement.

La traduction est fondée sur l'édition de S. Lampros, p. 219-226.

Édition

Lampros (Spyridon), Μονῳδίαι καὶ θρῆνοι ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς Κωνσταντινουπόλεως, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 5 (1908), p. 219-226 ; le manuscrit de Paris utilisé présente une lacune que pourraient sans doute combler les autres témoins.

Bibliographie

S. Pétridès, « Les œuvres de Jean Eugénikos », p. 111-114 et p. 276-281 ; N.A. Meščerskij, « "Rydanie" Ioanna Eugenika i ego drevnerusskij perevod », *Vizantiskij Vremennik* N.S. 7 (1953), p. 72-86 ; I. Dujčev, *Medioevo byzantino-slavo* III, p. 408-412 ; B. Fonkitch, « Μονωδία επί τη Αλώσει », p. 399-404 ; I. Pérez Martín, « The Greek culture », p. 123-160.

Traduction

Monodie du diacre nomophylax* Jean Eugénikos sur la prise de la grande Ville

Ô Christ empereur, hélas, ô Christ empereur de l'univers, ô cité de Dieu le grand empereur sur laquelle on a dit tant de louanges ! Toute pure Mère de Dieu, où est ta Ville au grand renom, tant aimée ? Où est la pupille de la terre, le rempart de notre race, l'orgueil de la terre habitée ? Hélas ! Et j'ose encore parler ? Et encore annoncer le malheur ? Et comment n'ai-je pas perdu l'esprit ? Comment ai-je la force de proférer un son, de supporter de vivre ? Comment puis-je supporter encore de respirer, de sentir, de voir le jour ?

Ô veilleurs et gardiens de notre salut, phalange des saints anges, comment avez-vous abandonné votre poste ? Ô la masse de nos impiétés, égale à la foule de nos fautes contre la loi, qui a écarté de nous votre inter-

vention [3], le secours des saints, et avant vous la divine providence à notre endroit, et qui nous a livrés en proie tout offerte aux démons meurtriers de l'humanité depuis le commencement, et par leur entremise aux ennemis funestes ! Ô part de Dieu, ô héritage du Christ, que nous est-il arrivé ? Qui donnera à ma tête l'eau ou plutôt les flots de la mer, à ma tête une source ou plutôt des fleuves pérennes de larmes, que je puisse pleurer comme il convient la fille de Sion [4] ? Ô supplice et mort effarante du Christ pour nous, sang très saint du Seigneur, ô arme victorieuse, précieuse croix !

Soleil qui voit tout, comment as-tu pu supporter d'en voir tant, comment, sinon en te condamnant à l'exil perpétuel, en te livrant pour toute l'éternité aux ténèbres, aux tréfonds de la terre et à la disparition ? Comment n'as-tu pas au moins souffert en montrant au monde le désastre, en proclamant à la création ce malheur, en faisant connaître son horreur par ton apparence et en portant le deuil de l'obscurcissement de nos âmes par ton propre assombrissement, autant que tu le fis lors de la Passion salvatrice, au milieu de la journée, en rendant quelque justice aux membres malmenés du Christ [5] ? Mais alors que tu as montré tant de dévouement pour l'ancien Israël, en combattant aux côtés du fils de Navé au point d'arrêter l'effondrement et la fuite et de contribuer tant et si bien au massacre des adversaires [6], cette fois tu as brillé pour les ennemis du Christ contre nous, tu as éclairé les adversaires contre la cité de Dieu. Hélas ! Comment n'as-tu pas tremblé devant ce malheur, comment as-tu pu supporter de t'apprêter à voir de tels malheurs ? Comment se fait-il que le monde entier n'a pas été secoué ? que le ciel ne s'est pas effondré ? que la terre entière n'a pas été ébranlée ? que les rochers ne se sont pas fendus encore cette fois ? Des tombes se sont ouvertes, et des corps de saints ont ressuscité avant le temps [7].

Ô l'infortuné, moi qui vois, subis et entends tout, j'ai été préservé jusqu'à ce temps pour voir, déplorer et me lamenter sur la catastrophe

3. Le texte grec édité donne « notre intervention », qui ne diffère de « votre intervention » que par une faute de iotacisme très courante.
4. L'usage de cette expression biblique revient ici à assimiler Constantinople à Jérusalem, selon une idée attestée dès le début du VI^e^ siècle.
5. Cf. Mt 27, 45-48.
6. Cf. Jos 10, 12-13, à la bataille de Gabaon contre les Amoréens.
7. Cf. Mt 27, 52.

générale. N'aurai-je pas bien plus que Job le droit de maudire le jour où je suis né[8] ?

Et toi, ô terre, comment se fait-il que tu ne t'es pas ouverte pour nous accueillir, et qu'encore maintenant tu ne le fasses pas ? Puisque la condamnation divine avait été prononcée contre nous, « vous ne continuerez pas à fouler le sol de mon palais[9] », pour que nous ne soyons pas dignes désormais d'habiter ailleurs, ni le désert, ni les solitudes, ni les rochers inaccessibles, ni quelque terre que ce soit, mais les ténèbres, la disparition, le fond de l'Hadès et la perdition. Ciel, déploie tes portes, reçois nos âmes en plus de celles des victimes massacrées, car aucun de nous ne supporte de vivre même un instant de plus. Avec quels yeux supportons-nous même de voir, avec quelles oreilles d'écouter, avec quels poumons et quel souffle d'aspirer l'air, avec quelle langue et quelles lèvres pourrons-nous élever un hymne vers Dieu ? Avec quelles mains nous saluerons-nous ? Nous avons été plongés dans les ténèbres, frappés du tonnerre, privés du souffle, emportés par les vents, frigorifiés, nous ne différons en rien des malades mentaux et des désespérés une fois pour toutes. Montagnes, tombez sur nous ! Collines, recouvrez-nous[10] ! La prédiction du Seigneur [était] : « Bienheureuses les stériles qui n'ont pas enfanté, et bienheureux les seins qui n'ont pas allaité[11] » ; et de fait qu'auraient-elles pu devenir, un motif de joie pour les impies et de honte pour nous ?

Fontaines, lacs et fleuves, donnez-moi des larmes autant que j'en veux ! Si l'on pouvait déplorer et mettre par écrit le malheur avec des caillots de sang ou des gouttes de blessures, même ainsi je ne croirais pas arriver à accomplir une œuvre à la hauteur de ce malheur. Eaux transparentes et potables qui scintillez dans les prairies et les forêts, coulez plus amères que toute l'eau de Merra[12] et toute l'onde marine, pour manifester notre amertume et faire voir que nous ne méritons plus le moindre plaisir. Mouvement de l'air, nocher de nos premières sensations, n'aide pas la vue à voir, l'ouïe à entendre, l'odorat à sentir les fragrances, mais plonge dans les ténèbres avec ceux qui disparaissent aux regards, mortifie-toi avec ceux qui sont devenus cadavres, et perds-toi avec ceux qui sont détruits.

8. Cf. Jb 3, 1.
9. Is 1, 12.
10. Cf. Lc 23, 30 ; Ap 6, 16.
11. Lc 23, 29.
12. Cf. Ex 15, 23-25.

Ciel, éther, pourquoi portes-tu la ronde du chœur des astres ? Pourquoi accomplir la révolution et la ronde infatigables de l'univers, alors que le meilleur des êtres a été retranché de la terre ? Ou peut-être la fin funeste est-elle proche, et restes-tu encore esclave de la destruction, en joignant tes lamentations aux nôtres ? Il aurait mieux valu être livré à un cataclysme ou à la foudre, ou que la terre s'ouvre puis se referme [13] et que nous soyons complètement privés du sol de notre patrie, comme c'est arrivé jadis à bien des cités, plutôt que de vivre pour voir cela, le subir et devenir la risée des ennemis de la foi. Pourquoi le vol d'une faux ou l'éclat du sabre ne nous ont-ils pas décapités, pourquoi ne nous ont-ils pas égorgés ? pourquoi ce glaive impitoyablement dévorant qui se tient dans les cieux n'a-t-il pas reçu l'ordre de tuer, d'anéantir, de priver d'enfants, et de ne même pas épargner les chairs, les moelles et les os, si le glaive des impies devait nous infliger tout cela ?

Hélas, que déplorerai-je en premier, grande Ville, cité d'or, que mettrai-je en second lieu parmi tes qualités, que pleurerai-je en troisième, quatrième, cinquième ou n'importe quelle place, en continuant ainsi l'énumération ? Le plus grand temple, le ciel sur la terre, l'autre paradis [14] ou l'éclat des autres [sanctuaires], l'éclat qui illuminait et se diffusait partout, et sa beauté rayonnant en tous points, visible même dans les rides comme celle d'une femme ou d'une reine d'autrefois ? Ô peuple trois fois infortuné que nous sommes, que n'avons-nous pas subi ! Ô providence divine, ô l'insondable profondeur de tes jugements ! Ô Sauveur, Verbe de Dieu et Dieu, tu as pleuré sur la Jérusalem d'autrefois, en la regardant et en connaissant d'avance les malheurs qui lui arriveraient [15] ; toi qui sais tout, tu as déploré son épouvantable catastrophe, courant vers elle dans ta compassion. Mais maintenant, quel Verbe est donc au ciel ? Comment nous as-tu abandonnés définitivement, toi qui fus toujours notre protecteur ? Où sont les trésors de ta miséricorde ? Où s'est vidé l'océan infini de ta longanimité ? Comment as-tu fait de nous le proverbe des nations, un hochement de tête parmi les peuples [16] ? Pourquoi aucun ménagement sinon pour nous, du moins pour ton nom, afin qu'il ne soit pas souillé

13. Sur Constantinople engloutie.
14. Sainte-Sophie bien entendu.
15. Cf. Lc 19, 41-44.
16. Cf. Ps 44, 15.

parmi les nations, comme tu l'as promis jadis par un prophète à Israël qui violait la loi [17] ?

Ô Seigneur juste, alors qu'il t'était parfaitement possible d'intercéder auprès de ton Père peu avant le désastre et de te faire donner plus de douze légions d'anges [18], toi qui es la bonté, tu y as renoncé, pour accomplir les Écritures, pour stigmatiser le péché et accomplir le salut du monde. Dans ce cas, quel fut ce décret impitoyable ? D'où vient une telle colère contre nous, l'extermination avant la résurrection générale, la catastrophe du plus grand des événements avant l'accomplissement [des temps], le jugement avant le Jugement, avant le futur châtiment éternel sans être plus léger que lui ? Ô la coupe amère, pleine d'une juste colère sans mélange ! Ô les traits que l'impassible lance sur nous et qui nous brûlent ! Ô d'un mystère effroyable l'effroyable secret, impossible à lever, irrémédiable !

Ô peuple au nom de chrétien, qui es déjà tombé comme la feuille et la fleur, qui t'es éteint comme la lumière d'une lampe d'or, nation sainte livrée aux nations sacrilèges, clergé royal qui n'est plus sous un souverain chrétien ! Vois, notre maison a été laissée abandonnée [19]. Les saints objets ont été donnés aux chiens, hélas, les perles aux cochons [20], et à des gens pires que les cochons, par notre faute à nous les indignes, à nous qui apparemment ne nous comportions pas mieux que des bêtes. Hélas, nous avons été livrés aux nations pour avoir commis les œuvres des nations, nous avons été livrés au pillage pour avoir osé pécher autant que ces Juifs d'autrefois ! Hélas, notre nuque est raide comme le fer [21], nous sommes vraiment orgueilleux et incirconcis de cœur [22] et de pensée. Combien de fois avons-nous été frappés, mais sans comprendre, combien de fois avons-nous été fouettés, mais sans nous convertir ! De nouveau nous avons été punis paternellement, mais nous ne nous sommes pas amendés. Châtiés de nouveau et bien plus, nous persistons dans notre conduite. N'aurait-il pas fallu que nous serve de leçon cette foule de malheurs incessants, de pestes, de famines, de séismes, d'incendies, d'incursions et

17. Cf. Jr 14, 20-23.
18. Cf. Mt 26, 53.
19. Cf. Esd 9, 9.
20. Cf. Mt 7, 6.
21. Cf. Ex 32, 9 ; Dt 9, 6 et passim.
22. Cf. Lv 26, 41 ; Dt 10, 16 et 30, 6.

de pillages répétés des barbares, qui nous annonçaient et nous menaçaient de ce qui allait nous arriver ? N'aurions-nous pas dû nous amender devant l'exemple de ce qui est arrivé à Thessalonique [23], des malheurs survenus auparavant à l'isthme du Péloponnèse et aux Lemniens [24], bien pires que leurs célèbres malheurs anciens [25] ? Et je ne parle pas de l'asservissement par milliers des Illyriens, Triballes, Péoniens [26], Chypriotes, Goths et Lesbiens, sur les continents, dans les îles et partout ?

Ô habit jusqu'ici vénérable, saint et angélique [27], tu as été livré aux pires blasphèmes des assassins ! Ô puissance mystique de la prêtrise, ô mystère de l'Église, ô comme les objets de vénération des chrétiens ont été obscurcis, couverts de suie, rendus vains par notre indignité ! Nous avons été comptés comme des bêtes de boucherie, nous sommes vraiment devenus l'opprobre de nos voisins, fable et moquerie de ceux qui nous entourent [28].

Que pleurerai-je davantage, les malheurs communs ou individuels ? Ô ce deuil cruel qui s'est abattu sur toute la Ville ! Ceux d'une même maison s'embrassaient, hélas, ils étreignaient leurs êtres chers pour la dernière fois ! Ô mères infortunées d'enfants infortunés ! Ô nourrissons arrachés alors qu'ils s'accrochaient à leurs mères ! Ô fleur fanée de la jeunesse, ô dignité outragée de la vieillesse, âge tendre pitoyable des petits, arrachés au sein ! Ô la foule de ceux qui furent fauchés funestement, et la foule de ceux qui survécurent plus funestement encore ! Ô beautés des vierges et des épousées, si pudiques que vous étiez restées intactes non seulement des regards licencieux et indiscrets, mais de tous absolument, quels profanateurs avez-vous vus fondre sur vous ! Hélas, pour quelle exhibition, pour quelle humiliation avez-vous été tenues en réserve ! Ô la violence, ô ce que Dieu tolère !

Ô mère de Dieu souveraine, reine de toutes les créatures, génitrice de Dieu sanctifiée au-delà de tout concept et immaculée au-delà de toute

23. Prise par les Turcs en 1430.
24. Sans doute l'invasion du Péloponnèse et la destruction de l'Hexamilion en 1446. On connaît une attaque de Lemnos par les Turcs à l'été 1442, dont Jean Eugénikos parle dans son discours funèbre sur son frère Marc d'Éphèse, car ce dernier se trouvait en exil dans cette île à cette date.
25. Célèbres dès l'Antiquité (Hérodote 6, 138 ; Choéphores, v. 620) : comme les Lemniennes négligeaient d'honorer Aphrodite, celle-ci les aurait punies en leur donnant une odeur insupportable, et leurs maris se seraient détournés d'elles jusqu'à ce que, furieuses, elles les massacrent tous.
26. Respectivement des Albanais, des Serbes, des Hongrois ; les Goths sont sans doute les nations occidentales défaites à Varna en 1444.
27. Dès l'Antiquité, l'habit angélique est une expression codée pour désigner l'habit monastique.
28. Cf. Ps 44, 12.

pensée, femme toujours vierge au-delà de la nature, pourquoi as-tu souscrit à une telle condamnation contre ces femmes infortunées, alors qu'elles avaient sans cesse à la bouche ton nom tant loué ? Pour elles, plus que l'air dans leurs narines et plus que le battement de leurs cœurs comptaient ta mémoire et leur grande foi en toi, et après le Sauveur mystérieusement enfanté de toi, c'était toi leur sauveur, le défenseur de leur cité, et après le sang qui a purifié le monde, c'était ta grâce et ta protection, et celle que tu donnais à travers ta sainte icône [29]. Comment as-tu pu ne pas épargner celles de ton sexe ? Comment avons-nous pu faire se fermer ton cœur plein de pitié ? C'était ton temple célèbre et si beau des Blachernes, incendié par nous-mêmes [30] – misérables ! Tu avais déjà quitté la Ville et tes temples depuis lors, sachant par avance le désordre qui arrivait, ou peut-être dégoûtée de notre penchant extraordinaire pour le vice. Mais ton fils, notre Dieu, par compassion ne condamna pas même la femme adultère qu'on lui avait amenée [31], il fit bon accueil à la prostituée qui apportait le baume [32], et pris de pitié pour la Cananéenne il admira sa foi qui surpassait celle d'Israël [33]. Et pour ces femmes-ci, aucune pitié, aucune miséricorde nulle part ?

Ô sagesse et vertu, foule et beauté de lieux vénérables, réceptacles de l'éloquence, prémisses de l'éducation, dépôts des deux philosophies, essaim de livres, tout le fruit des efforts des païens et de la sagesse extérieure, et celui des théologiens didascales [34] ! Ô ustensiles mystiques et invisibles à la foule [35] ! Ô saintes reliques ! Ô saintes images jetées à terre, piétinées et dépouillées de leurs ornements sous les risées ! Hélas, les lieux saints secrets [36], hélas, les saints mystères ! Ô Christ, comment pourrai-je admirer assez, en tremblant, l'infini de ta longanimité ? Ô sanctuaires inaccessibles, où une bouche haineuse et souillée a hurlé son cri de guerre,

29. La très célèbre icône de la Vierge Hodègètria, devenue objet d'un culte d'État sous les Paléologues.
30. Allusion à l'incendie (pourtant accidentel) de 1434.
31. Cf. Jn 8, 1-11.
32. Cf. Lc 7, 36-50.
33. Cf. Mt 15, 21-28.
34. Les deux philosophies sont celle des païens et la théologie chrétienne, par rapport à laquelle la sagesse antique est celle de « l'extérieur ».
35. À cette époque, l'iconostase séparant les fidèles du chœur est déjà pratiquement fermée pendant la liturgie eucharistique, et les fidèles ne peuvent littéralement pas voir les ciboires et calices utilisés.
36. Le sanctuaire *(bèma)* de chaque église, inaccessible aux simples laïcs et même aux clercs mineurs.

là où le barbare sacrilège a dansé pour insulter les saints lieux, et – tremble, soleil ! – sur le grand temple a retenti le cri funeste, souillé et blasphématoire [37], et dans le lieu saint c'est maintenant l'abomination de la désolation [38].

Hélas, mon malheur ! hélas, la démence du grand nombre ! On a renoncé à la foi, on a renoncé à nos traditions. Comme elle s'approche, la tyrannie de l'apostat ! Comme le péril de l'égarement pèse même sur les élus [39] ! Oh, comment puis-je supporter seulement d'énoncer le malheur ? Qui a jamais prévu un tel désastre ? Qui s'est attendu à une telle catastrophe ? Quand je l'ai entendu dire, j'ai d'abord longtemps refusé d'y croire, et dans ma folie j'ai cru que les messagers radotaient, déliraient, blasphémaient ou annonçaient l'impossible, comme si quelqu'un disait que l'ancien apostat avec sa troupe de démons envahissait la patrie des anges, cette demeure intelligible, impassible et immatérielle, la Jérusalem céleste, qu'il l'asservissait, s'en emparait et la remplissait de massacres, de sang, de fracas et de désordres. Ô jour funeste où la création a vu un tel malheur ! Car ce jour disparaîtrait à plus juste titre que celui que le juste a maudit en souhaitant qu'il ne soit pas compté aux jours de l'éternité et qu'il soit maudit pour Dieu et pour les hommes [40]. J'entends dire qu'autrefois un cœur fut ébranlé et secoué à l'instigation de la divine Écriture et envoya chercher les pleureuses et faire venir les plus habiles, et que l'eau coulait des yeux et que les larmes glissaient sous les paupières, que les collines s'affligeaient et que les montagnes pleuraient [41]. Pour moi, j'affirme que maintenant tous les cœurs ne sont pas seulement ébranlés, secoués, tremblants, frissonnants, recroquevillés de peur, mais qu'ils éclatent, et qu'il faut que les cœurs s'arrachent des entrailles dans l'extrémité de leur souffrance, et que toute la création s'unisse dans la lamentation, comme lorsque périt le meilleur de la création, et qu'elle verse le fiel de son chagrin et quelque noire humeur [42], sue des caillots de sang et des gouttes sanglantes, ou plutôt des jets entiers de sang de tout le corps dans son agonie

37. La prière musulmane, que Mehmed II fit réciter à Sainte-Sophie dès qu'il y arriva.
38. Cf. Dn 9, 27 ; Mt 24, 15.
39. L'auteur évoque ici le risque de l'apostasie, la conversion à l'islam, et non celui de « latiniser », de se rallier à Rome l'hérétique en s'imaginant rester chrétien – les « élus » sont néanmoins les chrétiens orthodoxes.
40. Cf. Jb 3, 1-10.
41. Paraphrase très libre de Jr 9, 9-18, une des annonces de la ruine de Jérusalem.
42. Littéralement du noir de cordonnier.

extrême. Telle est l'ampleur de ce malheur, qui réclame de telles souffrances et lamentations, et bien plus encore.

Ô Constantin égal aux apôtres, le plus grand et le plus chrétien des empereurs couronnés par Dieu [43], toi qui, après avoir de louable manière reconnu le Christ, t'es grandi de pair avec cet héritage et fus le premier à l'avoir porté à cette puissance, quel puissant gémissement as-tu dû pousser aux cieux ! [...] [44] pour parler prophétiquement [...] que c'est l'œuvre d'une main barbare déchaînée ; et les uns ont vécu, les autres seront, d'autres erreront à travers toute la terre à la recherche de ceux qui leur sont le plus chers et rachèteront leurs proches par des rançons, si du moins c'est possible, dispersés et éparpillés eux aussi, un peuple d'étrangers et d'immigrés sur le monde habité.

Filles de Jérusalem, comme vous venez d'une vision amère, vous jadis parées comme une statue vivante, vous qui avez déjà pleuré sur vous-mêmes et vos enfants, pleurez encore et pleurerez toute votre vie, j'ignore tout de ce qu'il faut vous dire, je suis terriblement embarrassé pour savoir ce qu'il faut vous souhaiter. Peut-être vaudrait-il mieux que vous ne soyez pas ailées comme dans le mythe pour chanter deuil et lamentation [45], mais que vous deveniez arbre ou rocher pour avec nous silencieusement verser des larmes éternellement, comme on dit qu'il est arrivé jadis à certaines dans les malheurs les plus grands [46].

43. Constantin I^er^.
44. Un folio manque et le reste du texte est sur un folio de remplacement rajouté par un copiste ultérieur (d'après S. Pétridès ce serait Minoïde Minas) qui a copié ce qui était encore lisible.
45. Allusion au mythe de Procné et Philomèle, changées en rossignol et en hirondelle pour pleurer éternellement leur malheur.
46. Allusion à d'autres mythes de nymphes malheureuses, sans doute Daphné et Écho.

GEORGES GENNADIOS SCHOLARIOS

Lamentations [1]

Introduction

Les deux lamentations de Scholarios appartiennent au genre rhétorique du thrène*, complainte funèbre prononcée en l'honneur d'un défunt. La disparue est ici la Ville elle-même, Constantinople, que Scholarios n'a quittée que très peu de temps en 1453, durant ses quelques mois de captivité, et qu'il a donc vue se transformer très rapidement après la victoire de Mehmed II. Ces deux textes témoignent du regard porté par un contemporain sur la transition brutale induite par la conquête ottomane et expriment sa douleur à l'égard de l'inexorable délitement de l'héritage byzantin.

Georges Scholarios, connu aussi sous son nom de patriarche, Gennadios II, est l'un des grands intellectuels byzantins du XV^e^ siècle. Né au début du siècle à Constantinople, il reçoit une éducation poussée qu'il cherche à son tour à transmettre en ouvrant une école de philosophie dans la capitale. Il effectue parallèlement une carrière de fonctionnaire impérial, devenant vers 1436/1437 juge général des Romains* et secrétaire de Jean VIII Paléologue. En tant que conseiller laïc de l'empereur, Scholarios se joint à la délégation byzantine qui se rend au concile de Ferrare-Florence en 1438-1439 ; il se prononce à cette occasion en faveur de l'Union des Églises. À son retour à Constantinople en 1440, il reprend ses diverses fonctions, auxquelles vient s'ajouter la charge du prêche public à la cour chaque vendredi. Ses

1. Traduction du grec et notes par Marie-Hélène Congourdeau et Marie-Hélène Blanchet, introduction par Marie-Hélène Blanchet.

positions de plus en plus éloignées de l'unionisme officiel l'amènent à changer de camp et à devenir à partir de 1445 le porte-parole des adversaires de l'Union. Il renonce à tous ses offices en 1447, peu avant la mort de Jean VIII, et devient moine en 1449/1450. Durant les trois dernières années de l'Empire byzantin, il lutte contre l'Union, prônant sans relâche le retour à l'orthodoxie traditionnelle. Scholarios est fait prisonnier dès le lendemain de la chute de Constantinople, le 30 mai 1453, et emmené en captivité à Edirne. C'est là que le retrouve le sultan Mehmed II, qui l'avait fait rechercher, selon la suggestion de ses conseillers grecs, en vue de restaurer le patriarcat et de le nommer patriarche. Scholarios est intronisé le 6 janvier 1454 ; il reste en fonction probablement deux années, au terme desquelles il se retire d'abord au monastère de Vatopédi, sur le Mont Athos, puis dans le monastère de Saint-Jean-Prodrome, sur le Mont Ménécée, près de Serrès en Macédoine. Il effectue encore dans les années 1460 des allers-retours vers la capitale ottomane, mais certainement pas pour assumer à nouveau la fonction de patriarche. Scholarios meurt à une date inconnue, après 1472, au monastère de Saint-Jean-Prodrome.

Les deux textes traduits dans les pages qui suivent rendent compte des sentiments de l'auteur peu après la chute de Constantinople. La *Lettre sur la prise de Constantinople* date de son patriarcat, probablement du début de l'automne 1454. Scholarios évoque les toutes dernières années de l'Empire byzantin, dont il prédisait déjà la chute ; il relate aussi ses propres mésaventures, depuis sa capture jusqu'à son élévation au patriarcat. Le deuxième texte, la *Lamentation* ou *Thrène*, est daté du 20 juin 1460. Celle-ci a été rédigée sur le Mont Ménécée, dans le monastère de Saint-Jean-Prodrome, où Scholarios mène alors une vie de simple moine ; il n'est plus patriarche, mais rappelle les circonstances dans lesquelles il l'est devenu, tandis qu'il se remémore avec nostalgie l'époque révolue de son existence brillante dans la capitale byzantine.

La traduction de la *Lettre sur la prise de Constantinople*, par Marie-Hélène Congourdeau, est fondée sur l'édition des *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, IV, p. 211-231 ; la traduction de la *Lamentation*, par Marie-Hélène Blanchet, est fondée sur l'édition des *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, I, p. 283-294[2].

2. Voir aussi la traduction de la *Chronographie* de Scholarios par Marie-Hélène Congourdeau, qui se trouve *infra* dans la section IV, Textes apocalyptiques annonçant la chute de Constantinople (p. 1017-1019).

Éditions

Scholarios (Georges Gennadios), *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, Petit (Louis), Sidéridès (Xénophon A.) et Jugie (Martin) éd., Paris, 1928-1936.

Traductions

Italienne : Pertusi (Agostino) éd., *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 2001 (Scrittori greci e latini), p. 240-253 (extraits de la *Lettre sur la prise de Constantinople*).

Bibliographie

C. J. G. Turner, « The career », p. 420-455 ; S. Vryonis, « The Byzantine Patriarchate », p. 69-111 ; F. Tinnefeld, « Georgios Gennadios Scholarios », p. 477-549 ; C. Livanos, *Greek tradition*, p. 95-127 ; M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios* ; M. Angold, « Memoirs, confessions and apologies », p. 219-222.

Lettre sur la prise de Constantinople

Traduction

Lettre du patriarche Gennadios sur la prise de la Ville et sur sa démission du patriarcat, écrite au monastère de la Pammakaristos à Constantinople[3].

L'humble moine Gennadios à ses bien aimés dans le Christ Jésus, où qu'ils se trouvent, pour qu'ils vivent selon la raison et la loi.

1. Beaucoup m'ont écrit pour me faire part de leur étonnement et de leur inquiétude : en effet, autrefois, je prenais le parti d'écrire même sur des sujets moins importants, et j'ai écrit à moi seul plus de lettres que tous ceux qui de notre temps savent quelque peu écrire. Or, à présent que la plus belle des villes qui soient sur terre a été dévastée si pitoyablement – cette Ville qui, tant qu'elle était libre, était aussi l'unique patrie commune de la nation actuelle des Grecs, à la place de leurs nombreuses patries particulières –, jusqu'à présent donc, je n'ai pas jugé bon de délivrer la moindre parole sur son malheur.

3. Lettre écrite à l'automne 1454.

Pourtant, en ce qui me concerne, premièrement, je me suis beaucoup exprimé oralement sur ce sujet devant ceux qui sont venus me trouver après la catastrophe, et j'ai envoyé des lettres dans lesquelles j'ai parlé de ces malheurs, en passant il est vrai. Mais il m'était impossible à ce moment-là d'écrire sur un malheur qui ne quittait pas mon esprit, pour ne pas avoir à ruminer sur ces événements ; alors qu'aujourd'hui se présente le moment propice pour exciter la vertu et rappeler à nos compatriotes les maux qui nous accablent. Ensuite, je n'ai encore rien écrit de consistant, et je ne me suis pas défendu devant ceux de mes amis qui me reprochaient de ne pas encore avoir le courage de le faire ; mais aujourd'hui est venu le temps que je jugeais propre à de tels discours : je leur présente donc en acte ma défense pour mon silence.

Ce faisant, non seulement je réponds aux souhaits de tous ceux qui s'apprêtaient à lire de moi un tel discours, qu'ils me l'aient ou non écrit, mais je ne réponds pas moins à mes propres souhaits. Car moi aussi j'ai besoin de discours de ce genre dans la présente circonstance, et j'aimerais, si c'était possible, entendre des choses agréables de la bouche d'autres gens qui peuvent dire une sainte parole au nom de Dieu, et non pas de ces choses que la foule dit sans réfléchir.

Je dis que j'en ai besoin moi-même, non pas pour mon propre profit, mais pour celui des autres, ceux qui se préoccupent vivement, sur quelque sujet que ce soit, de connaître la vérité. La raison pour laquelle il ne fallait pas le faire auparavant, je laisse aux autres le soin de la chercher et de la trouver ; ce n'est pas difficile [4], même si la recherche de la plupart des gens aujourd'hui, vigoureuse quand elle porte sur des sujets de peu d'intérêt ou totalement inexistants, est indigente quand elle porte sur des faits et des questions utiles. Mais il semble que ma défense la plus suffisante par rapport au besoin sera le préambule de mon propos entier.

2. En premier lieu, donc, je fais monter mon action de grâces vers le Verbe éternel de Dieu, le créateur de tout ce qui est bon en nous, notre gardien, Jésus, de ce qu'il a jugé bon de nous ramener au rang de l'humilité que nous lui avions promis de garder librement, mais que nous avons

4. Cette raison est probablement que la population de Constantinople était suffisamment démoralisée, juste après la chute, pour ne pas l'accabler encore en lui montrant qu'elle ne récoltait que ce qu'elle avait semé par ses infidélités.

quitté contraint et forcé[5] – ou du moins, c'est ce qu'il nous a semblé. En effet, même si nous n'avons jamais humilié de plein gré notre âme par les œuvres de la vraie piété et par le sentiment de notre faiblesse à la fois naturelle et délibérée (c'est la raison pour laquelle nous avons été humilié par nos péchés, avec la permission de Dieu, car les faveurs de son amour paternel, ces dons qui élèvent véritablement l'homme, il les donne en récompense aux hommes fervents qui s'humilient de leur propre mouvement, lui qui est la bonté même ; mais tantôt il soigne comme un maître et un père notre vilenie orgueilleuse, tantôt, exigeant son dû comme un juge, il impose la sanction appropriée et adaptée), si donc, comme je l'ai dit, nous ne nous sommes jamais abaissé de la sorte, du moins le grand désir de l'habit de l'humilité[6] et de la route qui y conduit nous a tenu et nous tient encore.

C'est pour nous le but de notre vie et un désir profond, et nous mettons notre espérance en Jésus miséricordieux, confiant qu'il rendra un jour notre âme indigne, en ce corps périssable, conforme à sa propre humilité, en ôtant la honte de son orgueil, dont le dérèglement tourné vers les biens extérieurs a rendu vaine notre raison et souillé notre corps. Nous espérons aussi que notre soif inassouvie [de la solitude] ne sera pas dédaignée, et que, lui qui est compassion et miséricorde, il ne se laissera pas rebuter par les défaillances de notre volonté qui viennent de l'appétit sensible, à cause de la faiblesse de notre nature passionnée, de notre tempérament plus pitoyable encore et de notre négligence insouciante à reconnaître le bien.

Ensuite, à présent que, pour avoir eu toute notre vie, du temps où nous étions libre, un vouloir perverti, nous avons reçu en rétribution, du juste juge, la servitude non du corps seulement mais aussi de l'esprit, à présent donc, non seulement nous nous soumettons au vouloir de la providence, qui arbitre avec mesure pour chacun des êtres raisonnables avec la balance très rigoureuse de la justice, mais encore nous venons supplier [Dieu] que cette correction médicinale ne soit pas un jugement de rejet éternel ; fort de cette espérance, nous la supportons avec joie.

5. Allusion à sa profession monastique (le rang de l'humilité) qu'il avait été contraint de quitter lors de son accession au patriarcat. Scholarios parle de lui, dans ce discours, tantôt à la première personne du singulier, tantôt à la première personne du pluriel.
6. L'habit monastique.

Nous savons bien que, de même que les souffrances endurées ici-bas au nom de Jésus, par ceux qui les ont choisies avec lui, ne sont rien en comparaison de la gloire extraordinaire qui doit se révéler en eux [7], de même la tribulation subie durant un peu de temps n'est rien en comparaison du rachat des peines éternelles que gagnent ceux qui ont été jugés dignes d'être purifiés ici-bas par la pitié de Dieu. Une vie entière de repentir, même sincère, ne suffit pas à racheter un seul péché commis en une seule journée. Car se détourner une fois du bien par le péché, si c'est un péché qui conduit à la mort [8] parce que c'est un péché infini, c'est se détourner du bien pour l'éternité. C'est d'autant plus vrai si les péchés s'étalent sur une plus longue vie, s'ils sont plus nombreux et irrémédiables en eux-mêmes, parce qu'ils outragent la charité divine.

Mais sachant, à l'inverse, que le repentir ne tire pas son efficacité de lui-même ni de nous qui sommes redevable, mais de la grâce toute-puissante de Dieu, nous nous en remettons à la miséricorde de celui qui justifie même les impies, quand il le veut, et à la justice de celui qui rétribue l'homme qui se fie à lui. Ainsi, nous apaisons le trouble et le chagrin découragé qui s'éveillent en nous dans les tribulations du fait de notre faiblesse naturelle et de notre vanité délibérée ; nous les apaisons en prenant conscience des causes de la correction que nous subissons [9], et en mettant notre espoir dans le profit qui naît des épreuves (car le Seigneur lui-même travaille avec nous), et surtout dans une grande consolation au milieu de ces tribulations. C'est pourquoi, nous qui supportons cela, nous le supporterons jusqu'à ce que celui qui à l'origine a permis ces épreuves nous en délivre, soit lentement par une purification plus longue, soit rapidement par une purification plus rude.

3. Ayant dit tout cela en guise de pieux préambule, je prie Dieu de m'éclairer et de ne pas m'abandonner à mon ignorance, et je passe à la suite.

Que nul ne s'étonne, parmi vous qui lirez ce discours, si je mêle ce qui nous concerne individuellement à ce qui concerne tout le monde. Car si aujourd'hui j'écris pour la première fois sur ces deux sujets, c'est

7. Cf. Rm 8, 18.
8. Cf. 1 Jn 5, 16.
9. En grec *paideia (παιδεία)* : la punition éducative.

qu'après le très juste châtiment que la justice céleste a exercé envers nos transgressions à son égard, il ne serait ni bon ni nécessaire de les séparer. Peut-être en effet ce discours sera-t-il le dernier que nous écrirons, non seulement sans le regretter, mais aussi de choix délibéré, car souvent, il est juste et utile, pour la vie à laquelle nous aspirons [10], de refuser l'ambition en ces domaines.

Je laisserai de côté les autres malheurs de la cité qui n'est plus, et ceux que tous les Grecs de cette région ont subis à cause d'elle, car ils sont évidents non seulement pour nous, mais encore au-delà : il est des malheurs qui, plus que par le déroulement d'un discours, doivent être déplorés par le silence de l'abattement et les larmes, non pas des larmes de chagrin mais les larmes d'un repentir plein d'espérance à l'égard des causes de ces maux. Je préfère donc écrire sur ce sujet un discours contenant seulement ce qu'à mon sens il me convient à moi de dire, et à de sages auditeurs d'écouter.

L'idée que notre patrie ne résisterait plus encore beaucoup de temps mais qu'elle serait bientôt asservie s'était depuis longtemps installée solidement dans les âmes de tous, dans la mesure où tous voyaient, d'une part, la puissance des ennemis augmenter sans cesse et l'Asie nous menacer, et d'autre part, la cité elle-même vidée de toute force et tout ce qui lui restait parvenu à l'extrême vieillesse. Mais le fait que c'était cette année-là que ce que l'on craignait depuis de longues années allait s'accomplir, ce fait échappait à la plupart des habitants, qui étaient emportés vers leur perte par des espoirs vains et par nature impossibles [11], et pour cela ne pouvant être concédés par Dieu.

Mais il y avait certaines personnes [12] qui avaient prévu clairement ce qui allait se passer et qui en parlaient avec beaucoup de liberté, et tant l'infortuné empereur défunt que tous les notables de la Ville les avaient entendues. En effet, comme ces personnes avaient à cœur la liberté et le salut de leurs frères de race, à force de chercher elles comprirent, à partir d'indices donnés par Dieu, que le jugement de Dieu s'approchait, et

10. La vie monastique.
11. Allusion probable aux tentatives d'Union des Églises et à l'espoir d'une aide de l'Occident qui suivrait cette union.
12. Scholarios se place manifestement parmi ces Cassandre et ces prédicateurs de la conversion qui n'ont pas été écoutés.

pourquoi, et ce qu'il fallait faire pour y échapper et en être sauvées contre toute attente ; mais j'affirme que ces indices donnés par Dieu ne s'adressaient pas seulement à eux mais aussi aux autres, s'ils voulaient en faire usage.

Ces indices sont tout d'abord la connaissance des oracles très saints contenus dans les deux testaments divins [13], et le fait de les tenir très fermement comme absolument véridiques, et de croire que jusqu'à la fin, les promesses et les menaces de Dieu s'accompliraient envers ceux qui avaient promis une fois pour toutes de respecter ces commandements et qui étaient inscrits dans le registre de la très sainte société [14], d'où Dieu élève, en les purifiant et en leur donnant la perfection par l'obéissance absolue à ces commandements, les esprits prédestinés à la vie éternelle.

Ensuite, il y a la connaissance des manières de faire manifestes de Dieu, par lesquelles il gouverne cet univers depuis qu'il existe selon le déroulement de la loi éternelle : nous avons appris à connaître ces manières de faire par les historiens sacrés et profanes, car Dieu voulait qu'elles fussent révélées à ceux qui y seraient attentifs, de façon que les hommes connaissent autant que possible les lois du gouvernement divin, que nous nous y conformions librement, dans la mesure de nos possibilités, que nous les suivions pas à pas et qu'ainsi nous gouvernions notre vie en accord avec la divine providence ; c'est ainsi que nous recevrions l'amélioration légitime de notre vie, de par la grâce de Dieu, qui opère tout pour nous à travers la fidélité et le respect de ses lois salvatrices de nos œuvres ; nos œuvres, quelles qu'elles soient, sont immanquablement suivies par le jugement déterminé par Dieu pour de tels actes : ou bien il nous élève à juste titre vers les hauteurs, là où tend le désir naturel des hommes, ou bien il nous précipite dans les abîmes vers lesquels nous nous sommes dirigés nous-mêmes par un choix perverti ; tel est le cas surtout des hommes qui, au plus fort de la maladie, sont exhortés au repentir, au moyen d'épreuves ultimes et décisives, par le père très bon, le maître et le médecin, et qui pourtant demeurent impénitents.

À cela il faut ajouter l'expérience des volontés et des actions humaines durant un temps plus long et par une observation plus rigoureuse : à travers cette expérience, en mettant ensemble, par une conjecture sans

13. La Bible : Ancien et Nouveau Testament.
14. Sans doute l'Église, d'où proviennent les élus.

passion, non seulement nos propres actions évidentes et récentes, mais aussi celles d'autres hommes qui sont secrètes et anciennes, nous les hommes, nous nous trompons rarement.

Mus par de tels indices, certains, comme nous l'avons dit, ont aussi mesuré à leur aune toute notre vie [15]. Et, considérant nos dispositions envers le créateur et père de tout, envers nos amis et nos proches, envers nos ennemis et encore envers nous-mêmes, ils ont bien entrevu l'avenir, et ils l'ont révélé à tous, en privé et en public. Ils ont donné des conseils sur ce qu'il fallait faire pour être sauvés. Par *l'avenir*, je veux dire non pas le fait que nous devons mourir de toute façon, mais l'âpreté absolument imminente de l'épreuve : ou bien nous reviendrions à un sentiment pieux et sensé, et nous échapperions à cette âpreté et gagnerions un grand bonheur, ou bien nous succomberions à une perversité incurable ; en effet, la miséricorde divine attend de nous la conversion et le salut, mais la justice divine prépare la perdition, et selon une coopération surnaturelle et admirable [de la miséricorde et de la justice], tout était désormais remis à notre propre choix.

4. Mais quand ils prédisaient cela on ne les croyait pas, quand ils conseillaient ils ne convainquaient pas, quand ils enseignaient ils n'éduquaient pas, quand ils réfutaient ils ne détournaient pas, quand ils suppliaient ils ne troublaient pas, quand ils promettaient le salut de la part de Dieu à ceux qui s'en remettent à lui comme il faut, après s'être dits eux-mêmes prêts à mourir en cas d'échec, ni eux ni leurs discours n'étaient jugés dignes d'être écoutés.

Pourtant, avant la survenue des malheurs, alors que [les Constantinopolitains] vivaient encore dans ces désordres, Dieu leur envoya ces conseils par l'intermédiaire de ces hommes ; et qu'est-ce qui les a empêchés de se tourner vers lui ? En effet, ils ne niaient pas le changement total qui en résulterait ni que, si même ils n'accomplissaient pas aussitôt toutes ces belles actions mais donnaient des promesses fermes et en donnaient une preuve courte et appropriée aux circonstances, soit ils vaincraient avec cette espérance, soit ils mourraient avec une espérance plus grande pour la vie future grâce à leur repentance, soit, s'ils le voulaient, après que Dieu les aurait un jour délivrés des malheurs, ils vivraient chacun comme

15. Ces hommes, parmi lesquels se range Scholarios, ont comparé la vie concrète des habitants de Constantinople avec les préceptes divins.

il l'entendait (et pourtant, il serait impie, pour des gens qui ont promis une fois et qui ont bénéficié d'une si grande bienveillance, de tromper la divinité, cela ne lui échapperait pas, et ils ne tireraient aucun bénéfice de feindre). Et pourtant le simple fait de faire semblant de nous retourner vers la vertu, même cela fut pour nous tous extrêmement difficile et insupportable.

Voilà donc l'esquisse d'une grande histoire qui aurait pu se produire en son temps. Mais à présent, nous l'avons si bien laissé entendre qu'à partir de ce discours, tout le monde, excepté ceux qui offensent volontairement Dieu en faisant le mal, tout le monde, sans l'avoir ignoré auparavant, peut donc savoir de façon plus complète que les malheurs qui ont fondu sur la métropole venaient manifestement de Dieu et du jugement céleste, et que la puissance, l'art et les machines des ennemis qui se sont abattus sur nous et nous ont investis n'ont pas tiré leur force d'une autre source[16]. C'est pour cette raison qu'il était impossible à des forces humaines de leur échapper. Dieu seul était capable de nous délivrer, si nous avions fait ce que sa bonté miséricordieuse nous demandait, à nous qui disposions non seulement de ses lois que nous étudiions chaque jour – ces lois qui chez les plus fervents d'entre nous produisent la crainte de Dieu dès que nous les entendons –, mais qui disposions aussi de nombreux signes et d'enseignements pour interpréter ces signes, afin qu'on ne croie pas que c'étaient simplement des phénomènes naturels.

[Nous avons ainsi appris que] Dieu a pour nous pourvu au redressement des mœurs et au salut qui en résulterait, davantage que pour tous les peuples qui ont un jour connu des crises semblables envoyées par lui : soit ces peuples se sont convertis et ont été sauvés, soit ils se sont endurcis et ont péri. Et encore, il a permis que pour les Ninivites l'échéance pour se repentir ne soit que de trois jours[17], tandis que pour d'autres elle fut un peu plus longue ; quant à nous, il a déclaré que le temps laissé au repentir serait d'une année entière, car il a coutume de ne jamais châtier dans l'embrasement de sa colère contre une ville ou une nation sans avoir envoyé de tels avertissements.

16. C'est le grand thème de ce discours qui exprime le jugement de Scholarios sur la chute de Constantinople : il s'agit d'un châtiment de Dieu pour les péchés des Byzantins.
17. Jon 3, 4. Scholarios se fonde sur le texte de la Septante qui parle de trois jours, alors que le texte hébreu porte quarante jours.

Et aussi : notre juge très sage, étant donné que nous allions mourir (car il connaissait à l'avance de toute éternité notre malice insupportable), alors que s'approchait l'embrasement de sa colère contre nous, notre juge très sage a permis que notre vilenie s'enflamme et corresponde au jugement qu'il préparait, de sorte que nos méchancetés habituelles atteignent des audaces plus viles, et que nous nous jetions avec encore plus d'audace sur des actions jamais osées encore, et qu'il ne nous soit laissé aucun droit à la philanthropie divine sur lequel celle-ci eût pu s'appuyer pour justifier auprès de la justice divine un report de notre abandon.

Et il y avait des gens qui depuis longtemps proclamaient que s'approchaient à la fois la peur et l'espérance, pour que, ébranlés à l'excès par les menaces effrayantes, ou rendus dangereusement confiants par ce qu'on nous faisait espérer, nous manifestions avec éclat les absurdités les plus extrêmes que nous portions en germe, et alors Dieu enverrait son jugement. Si bien qu'il ne nous serait laissé aucun prétexte pour murmurer, tandis que pour ceux qui observeraient de loin, la dureté de notre condamnation ne deviendrait pas un prétexte de scandale ; au contraire la divinité serait largement justifiée dans les jugements qui nous frapperaient. « Tu as dévoilé leurs péchés, dit l'Écriture, pour que paraisse ton jugement [18]. »

Et cette façon d'agir de la divine économie dans de telles circonstances est proclamée depuis longtemps par Paul, après les prophètes ; et ce mystère est publié par tous les inspirés après lui ; ceux qui le connaissent et qui doivent le proclamer l'ont répandu ou fait répandre sur les places et dans les carrefours, dans les palais et en tous lieux. Par ce jugement divin qui nous a frappés, il a été reconnu qu'aucun effort humain, même très puissant, n'a rien pu apporter d'utile à notre salut, qu'on n'a pu donner aucun conseil profitable ; ou plutôt, que rien de ce qui relevait du domaine militaire n'a donné de conseil profitable et que ce dont nous espérions la délivrance de nos malheurs, c'est cela qui nous les a fait souffrir ; par-dessus tout, les hommes en ont reçu du déshonneur : ils se blâmaient à juste titre les uns les autres pour telle ou telle raison, et parfois des personnes différentes étaient blâmées pour les mêmes motifs, alors qu'elles étaient elles-mêmes en désaccord. Ainsi, non seulement on ne trouvait chez nous rien de fidèle au divin, mais même les relations entre les hommes n'étaient pas dignes de confiance.

18. Psaume de Salomon 2, 17.

Toutes ces choses arrivent sans doute à ceux qui ont été abandonnés ; quand la grâce de Dieu s'est retirée, il ne leur est plus possible de penser, de faire ou de vouloir quoi que ce soit de sensé. Mais le signe le plus évident de l'abandon divin est la façon dont la chute de la Ville s'est déroulée pour nous. Je ne m'attarderai pas sur les étrangers, à qui étaient confiés inconsidérément les emplacements les plus décisifs sur les murailles, ni sur les habitants qui ne firent aucun exploit utile à la hauteur de la grandeur des dangers, pour ne pas rapporter la façon, manifestement venue des cieux, dont les deux parties [de la défense de la Ville] prirent la fuite. Étant donné que j'ai décidé au début de ne mentionner rien de tel dans ce discours, j'exposerai seulement la parole sacrée.

5. L'Écriture dit en effet[19] que parce que les Juifs firent telle et telle chose, et que, en bref, « il n'est pas de péché où ils n'aient surpassé les nations, pour cette raison Dieu prépara pour eux un esprit d'égarement. Il leur fit boire une coupe de vin pur jusqu'à l'ivresse ; il fit venir des confins de la terre un guerrier qui frappe fortement. Celui-là a décrété la guerre contre Jérusalem et sa terre. Par un bélier, il a renversé des murs fortifiés, et Dieu ne l'a pas empêché[20]. Les archontes* de la terre (c'est-à-dire les anges de Dieu[21]) ont marché à sa rencontre, avec joie. Ils lui ont dit : "Ta route est bénie ; allez, avancez en paix." Ils ont aplani des routes raboteuses pour leur entrée[22]. Ils ont ouvert les portes de Jérusalem[23]. Il est entré comme un père[24] dans la maison de ses fils, paisiblement, et il a posé ses pieds en toute sécurité[25], parce que Dieu[26] l'a conduit sûrement, alors qu'ils s'égaraient. Il a fait périr leurs archontes* et tous les sages du

19. Scholarios va citer ici dans les deux paragraphes suivants les Psaumes de Salomon. Ces psaumes, considérés comme pseudépigraphes, ne se trouvent pas dans le canon hébraïque et n'ont pas été repris par la plupart des bibles chrétiennes. Cependant ils se trouvent dans la Septante. Scholarios les connaît donc et leur donne une autorité égale à celle des autres livres bibliques.
20. Cf. Psaume de Salomon 2, 1. La dernière phrase est un ajout de Scholarios.
21. Le texte entre parenthèses est un ajout de Scholarios qui se réfère à une tradition judéo-chrétienne désignant par « archontes de la terre » une certaine catégorie d'anges.
22. « Leur entrée » : Scholarios. Le Psaume porte : « son entrée ».
23. Scholarios omet un membre de phrase : « Ils ont couronné ses murs. »
24. L'édition de Scholarios porte ici « comme un feu (πῦρ) », ce qui résulte très certainement d'une mauvaise lecture de l'abréviation du grec πατήρ, « père », que donne la Septante.
25. Scholarios omet : « Il a conquis ses remparts et le mur de Jérusalem. »
26. Ajout de Scholarios.

conseil. Il a versé leur sang[27] comme une eau impure[28]. Il a souillé Jérusalem et les lieux consacrés pour le nom de Dieu[29]. »

Cela arriva « parce que les fils d'Israël les avaient auparavant souillés. Ils profanaient les offrandes à Dieu par leurs injustices. À cause d'eux il dit : "Rejetez ces offrandes loin de moi, je ne me complais pas en elles." La splendeur de la gloire de Jérusalem a été comptée pour rien devant la face de Dieu et méprisée à l'extrême. Ses fils et ses filles ont été emmenés dans une funeste servitude, et leur cou a été serré dans un collier[30] », et la suite.

Tout cela nous est arrivé à nous aussi en réalité, et c'était justice. Car Dieu n'avait pas de grief plus léger à notre égard, pour être moins irrité contre nous et contre la Ville qui nous abritait, que contre les Juifs d'alors et leur ville ; au contraire il n'y a pas de comparaison possible et on ne peut douter que notre offense soit considérablement plus grave. En effet, sur nous ont été répandus les dons spirituels, et les mystères divins nous ont été révélés ; Dieu nous a tant aimés qu'il a donné son Fils unique[31], par qui il a créé toutes choses, il l'a livré à la mort en son humanité assumée, pour nous, pour notre purification et notre relèvement. À partir de tant de raisons, il est raisonnable de penser qu'il en est ainsi, et quand les actions les plus évidentes le démontrent, nous le tenons pour vrai.

Si donc Dieu a répandu ce don sur tous les hommes, cependant tous n'ont pas choisi de l'accueillir et n'y ont pas été conduits. C'est pourquoi ce qui a été donné pour le bien de tous n'appartient qu'à ceux qui l'ont accueilli, et nous qui sommes leurs descendants nous sommes héritiers de ce don. Il a gratifié nos corps de bénédictions plus importantes que celles des Juifs, dans la mesure où il avait jugé notre nation digne de diriger et de gouverner toute la terre : quand, selon la prédiction de Jésus lui-même, Jérusalem a été foulée aux pieds par les nations[32], en peu de temps tout ce qui est sacré a été transféré vers cette nouvelle Jérusalem[33], la métropole commune de la piété, d'une façon supérieure à celle des Juifs autant qu'il faut que la vérité surpasse ses figures.

27. Psaume : « le sang des habitants de Jérusalem. »
28. Scholarios omet : « Il a emmené leurs fils et leurs filles, qu'ils avaient engendrés dans la souillure. »
29. Psaume de Salomon 8, 13-22.
30. Cf. Psaume de Salomon 2, 3-6.
31. Cf. Jn 3, 16.
32. Cf. Lc 21, 24.
33. Constantinople, qualifiée dès le VI^e^ siècle de « nouvelle Jérusalem ».

C'est pourquoi c'est tout d'abord ici[34] qu'après les fameuses persécutions très amères contre la foi, l'empire chrétien, fermement fondé en même temps que le pouvoir sacré et sous sa conduite[35], s'est répandu dans toutes les nations chrétiennes, comme à partir d'un centre, en un modèle parfait de vertu divine et politique. C'est pour cela sans aucun doute que, de façon beaucoup plus juste, Dieu a maintenant porté le même jugement contre nous, pour les mêmes griefs ; après de nombreux avertissements, il a réclamé contre nous, qui demeurions incurables, la sentence suprême, et d'un seul trait il a tourné toute l'action en notre défaveur, si bien qu'il était vraisemblable que tout serait mené à son terme. Il aurait mené de la même manière, et de façon plus étonnante encore, l'action de notre libération, si seulement nous ne lui avions pas exprimé par nos actes notre manque de foi envers lui, et si nous n'avions allégué contre lui qu'il était incapable de nous défendre.

6. Il fallait donc que la métropole bût elle aussi la coupe qu'avaient bue auparavant, en Asie et en Europe, tant de villes qui lui étaient soumises. Ces villes buvaient en une succession étonnante de malheurs, si bien que la capitale mutilée venait trop tard à leur aide et qu'elles subissaient la sentence qui devait servir d'exemple pour la métropole, parce qu'elles ne se conformaient pas au modèle divin. Même si ceux qui conduisent directement la multitude vers la perversité portent un péché plus grand, cela n'innocente pas ceux qui ne s'y sont pas opposés alors qu'ils le pouvaient. Puisque la métropole persistait jusqu'à la fin dans les pires turpitudes, il était impossible qu'elle ne subît pas le même sort que les autres villes, car c'est elle qui était responsable de leur perte devant Dieu et devant la nature : Dieu l'avait en effet instituée l'éducatrice, en matière de piété et de vertu, des villes qui lui étaient soumises, et pendant un certain temps elle le fut bel et bien. Par la suite, à cause de sa négligence, elle devint l'éducatrice des dispositions contraires, conformément à ce qui se pratiquait chez elle et à la leçon qu'elle leur envoyait. Si bien que, si la puissance de Jésus n'avait pas gardé, au-delà de toute espérance et de toute habileté humaine, la rose de la piété au milieu des épines, le nom de la véritable espérance des hommes aurait été ignoré en tous lieux de nos

34. À Constantinople, qui est aussi une « nouvelle Rome ».
35. Allusion probable à l'empereur et au patriarche.

régions, du moins en ce qui concerne ceux qui dans la métropole depuis longtemps occupaient l'empire ou l'épiscopat.

Et s'il n'y avait pas eu cette arène [du martyre], si les barbares habitaient encore au pied du Caucase, tandis que les chrétiens, en Asie et dans la partie d'Europe qui nous est mitoyenne, étaient corrompus par les jouissances sous l'influence de tels exemples, personne à peu près n'eût été conduit vers le lieu céleste, du fait que la foi desséchée, à laquelle manque la forme de la charité, ne peut s'envoler là-haut.

Mais à présent, l'apparition des nombreux martyrs, qui est la fin et l'œuvre principale de la création de la nature humaine, tant qu'elle existe, vient à la rescousse des malheurs manifestes des chrétiens, et pour cette raison, la grâce de Jésus, qui vient de l'auteur de cette création et qui brille sur la philosophie et la vertu de l'esprit humain quand elles sont éprouvées dans les tribulations, rachète le tout.

La moisson des âmes prédestinées au salut au milieu des épines ne disparaîtra pas d'un seul coup, car elles doivent parvenir au royaume de Dieu à travers beaucoup de tribulations et d'épreuves, et des couronnes leur sont préparées, d'autant plus brillantes que ces âmes seront demeurées inébranlables, grâce à l'amour qu'elles doivent à Jésus, au milieu de plus grands obstacles contre leur foi, et auront dû affronter de plus grandes luttes et combats contre l'apostasie. Et ce, jusqu'à ce que le nombre des prédestinés au salut soit complet, et qu'en même temps les esprits humains cessent de porter du fruit, à cause de l'excès de malice des hommes, et que surviennent les temps derniers ; or ces temps sont proches, comme on peut le deviner grâce à de nombreux témoignages qui nous sont donnés à cet égard. Et cette fin du monde ne nous mènera pas vers le non-être, mais vers le bien être, avec une purification terrifiante de la méchanceté, et tout ce qui existe en ce monde sensible disparaîtra sur toute la terre que la méchanceté des hommes a défigurée et doit souiller encore de façon plus insupportable.

7. Que personne n'entretienne de doutes sur ceux qui aujourd'hui souffrent pour leur foi au milieu des barbares, car ce sont d'autres Mercure, d'autres Procope, d'autres Georges [36], si même ils ne sont pas encore plus

36. Mercure, Procope et Georges sont des martyrs célèbres des premiers siècles.

grands que ces premiers martyrs, dans la mesure où ils sont aussi plus courageux. Car à cette époque, ceux-là s'avançaient vers les tyrans plus qu'ils ne résistaient à des attaques ; en effet, ils osaient renverser, par le dogme venu du ciel qui progressait avec le concours invincible et sûr, la croyance qui avait vieilli avec l'antique ignorance et la malice des hommes ; ils répandaient dans le monde entier la philosophie semée par Jésus, et ils étaient les premiers après leur maître à publier cette philosophie dans leurs propres corps. Mais les confesseurs [37] d'aujourd'hui supportent chaque jour de la part des barbares, avec une constance extraordinaire, les amertumes qui leur sont infligées à cause du seul nom de Jésus. Ils ne refusent pas de vivre dans ces épreuves, et de n'espérer nulle échappatoire à vue humaine ; ils ne sont pas ébranlés quand ils voient la progression de l'apostasie qui éloigne de l'amour de Jésus, cette progression permise par Dieu en sa sagesse. Tout cela, à mon sens, est le fruit de l'action [divine] qui les conduit au courage.

En ce qui concerne ceux qui ont attaqué la métropole, qu'il suffise de montrer ce que nous avons exposé au commencement. En effet, l'exposé détaillé de nos péchés relèverait d'une autre entreprise dont ce n'est pas le moment, mais dont le bon moment était quand, après avoir renoncé à ces péchés, il aurait fallu détourner le jugement divin sur les impies haïs de Dieu, qui nous ont attaqués injustement. Et il y avait des gens, comme je l'ai dit constamment, à qui il revenait de montrer ces péchés et de conseiller de s'en écarter, et de faire tout ce qu'il fallait à ce sujet.

Mais si un homme, tout en prêchant aux autres, est lui-même de mauvais aloi, si, tout en incitant les autres à se convertir, il demeure lui-même impénitent à l'égard de ses propres péchés et endurci, et si, alors que les autres ont commis la plupart de leurs péchés par ignorance, lui néglige ses devoirs en pleine connaissance de la vie raisonnable, devrait-il échapper au jugement commun ? Serait-ce raisonnable ? Il fallait donc que fût châtié plus que tous celui qui juge et qui condamne en pleine conscience, dit la divine parole [38]. C'est pourquoi je n'ai pas été épargné par les malheurs communs, et je n'ai pas succombé à ces malheurs, comme ceux qui alors ont quitté en même temps cette vie et la conscience des malheurs qui l'accompagnaient.

37. Un confesseur est un martyr qui survit à son supplice : il « confesse » sa foi mais sans en mourir. Le terme peut aussi être étendu à des martyrs pour la foi.
38. Nous n'avons pu identifier la parole divine en question. Peut-être faut-il soupçonner une simple allusion à Mt 7, 1 (« Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés »).

8. J'ai vu, hélas, et je tairai le reste, j'ai vu toute l'espérance du reste infortuné des Grecs emportée, ce reste infortuné qui jusque-là s'accrochait à une seule Ville et à quelques corps peu nombreux avec des vertus encore moindres. Et moi je vivais, malheureux, moi qui fus formé en elle, et, dans l'espoir que les succès des Grecs refleuriraient un jour grâce à un changement inespéré, j'entreprenais de sauver ce qui restait de bon en elle, soit en agissant moi-même, soit en exhortant ceux qui pouvaient agir de quelque manière. Et maintenant, la vie humaine ne verra plus avec respect les exploits des Grecs ; les trophées de la vertu de nos ancêtres ne se dresseront plus, et s'ils demeurent on ne les connaîtra plus et on ne s'en émerveillera plus.

J'ai vu, hélas, la statue d'or de la piété renversée en même temps que les beautés inanimées, les âmes et les corps et toute la splendeur de la patrie, et précisément par les mains de ceux qu'il n'aurait pas fallu, ou plutôt par les mains de ceux-là seuls dont il était évident que viendraient les souffrances les plus affreuses, insupportables à entendre ; je veux dire [que j'ai vu renversé] tout ce qui de notre religion est apparent aux yeux de la multitude, et qui est exposé dans les âmes, dans les symboles, dans les instruments, dans les actes, par l'honneur respectueux ou le mépris effronté qui viennent de la multitude. Car la statue cachée sous ces apparences, celle qui n'est visible que pour ceux qui regardent attentivement, cette statue se dresse, sans pencher, intacte, brillante, illuminant ceux qui s'en approchent, et jusqu'à la fin elle se dressera et sauvera ceux qui ont été prédestinés à cette vie [éternelle], et de ceux-là elle recevra l'honneur véritable [39].

Oh, comment ne pas expirer quand je vois, quand j'entends, quand je me rappelle tous les outrages que t'ont infligés les infidèles, toi la plus belle des œuvres de Dieu [40] ? À quoi d'autre devaient conduire les opprobres de la part de tes enfants légitimes et les coups prolongés de tes fils contre toi et contre cette beauté adventice ? Nous tes fils, nous supportions, les uns de te déchirer, les autres d'encourager ceux qui te

39. Scholarios veut dire que la religion chrétienne paraît vaincue parce que ses manifestations visibles sont renversées, mais que sa substance invisible ne peut être amoindrie.
40. Scholarios s'adresse à Constantinople et, à travers elle, à la divine Sagesse à laquelle est dédiée la Grande Église, Sainte-Sophie.

déchiraient, ou bien de les rendre plus audacieux par de viles flatteries qui prenaient comme prétexte le fumier de la terre. C'est pourquoi tu nous menaçais, comme ta figure menaçait les Juifs [41], de permettre à des mains barbares de se donner libre cours contre toi, afin que nous soyons broyés et renversés et entraînés dans tes calamités, et que nous soyons affligés et tourmentés par la conscience de nos malheurs, pendant que tu te réjouirais de nos maux, comme tu nous en menaçais, car ce sont ces maux dont tu avais toi-même souffert auparavant à cause de nous, quand nous, nous nous vautrions dans notre folie.

Mais voyons le tout en peu de mots. Est-ce que la plupart de ceux qui ont été capturés ignorent maintenant ta beauté et ta charité ? Mais même auparavant, tout en affectant l'honneur, il n'est rien que nous n'ayons osé de ce qui t'apportait le déshonneur, et tout en chantant tes louanges par nos bouches, nous avons détourné nos cœurs le plus loin possible de ta charité, alors que toi tu proclamais la véritable charité définie par le ciel. Nous te vendions pour de l'argent sans crainte de Dieu, faisant commerce de ce qui est sans prix. Nous confiions ta pureté à des mains impures et à des âmes corrompues. Si quelqu'un nous proposait, en échange de toi, quelque chose d'éphémère et de vil, nous l'avions, et nous ne t'avions plus ; car il n'est pas possible, lorsqu'on a fait un échange, de jouir semblablement des deux choses. Nous supportions en silence les blasphèmes contre toi. Nous blasphémions nous-mêmes de la pire façon. Mais si les outrages subis de la part de ces insensés l'emportent par leur outrance, cependant une grande démesure de la part des pires ennemis ne chagrine pas ceux qui sont outragés autant que les accablent les marques de mépris de la part de leurs proches et de leurs obligés, même si elles sont moins nombreuses.

Avant même la destruction des murailles, nous avions perdu ta protection vigilante, qui auparavant nous tenait lieu de toute sûreté. Avant le pillage de nos biens, nous avons été dépouillés lorsque, nous jetant sans retenue sur tes possessions, ou, pour être plus exact, sur tes membres, nous prenions en gage des biens qu'il était impie de traiter ainsi, et nous en donnions d'autres à la fonte [42] ; ce faisant, nous n'invoquions pas seule-

41. La figure de Constantinople est probablement Jérusalem. On songe aux prophètes de l'Ancien Testament, tel Jérémie.
42. Allusion aux confiscations récurrentes de biens sacrés par les empereurs pour renforcer les murailles et équiper les soldats.

ment le prétexte qu'il s'agissait de la liberté, mais chacun s'attachait à ses propres satisfactions ; quant à nos propres trésors, nous les épargnions comme s'ils étaient plus inviolables.

Alors que nous osions ces attentats contre toi, nous espérions être sauvés grâce à toi. Et voici qu'à présent nous te reprochons de ne pas avoir été capable de te sauver toi-même. Telles étaient les paroles de ceux qui crucifiaient le Christ, dont nous avons accompli la pleine mesure [43].

Si je suis brisé et si je souhaite rendre l'âme en pensant chaque jour que partout le bien le plus précieux de l'héritage de Jésus est livré à Satan, soit par nécessité, soit librement, alors mon esprit est envahi par une grande honte, quand je songe que nous sommes punis pour avoir abandonné Dieu, et qu'en dépit de cette punition nous n'abandonnons rien de notre impiété, mais que seuls de tous les hommes de la terre, nous qui avons été rejetés non par la force de la destinée mais à cause de nos impudences envers l'espérance du salut, nous confirmons le jugement qui nous rejette, et après cette correction nous ne devenons pas meilleurs.

Et si le fait d'être emportés avec ceux qui ont réduit leurs âmes en servitude n'a pas valeur d'excuse pour ceux qui subissent l'horreur dans la perfection du sentiment, de quelle couleur maquillerons-nous, aux yeux de nos accusateurs, qu'ils soient chrétiens, barbares ou autres, le fait qu'avant même les malheurs de la métropole, des gens qui la veille encore et trois jours auparavant étaient les adorateurs du nom [44] qui a renversé cette erreur, aient élevé sur un piédestal le polythéisme hellénique, et cela sans y être poussés par aucune nécessité [45] ?

9. En vérité ils sont vrais tes jugements, Seigneur, ils portent le faîte de la justice. Nous avons été humiliés contre notre gré sous les pieds de nos ennemis, nous qui n'avions pas voulu nous humilier sous tes lois ; notre sécurité extérieure a été abattue après les murs de notre sécurité intérieure, et la servitude des ennemis extérieurs a été la conséquence de la très honteuse servitude de nos passions intérieures. À présent, nous connaissons ta puissance, nous qui avons été déçus dans nos espérances

43. Cf. Mt 27, 40.
44. Il s'agit du nom de Jésus. Cf. Ac 4, 12.
45. Allusion à la présence à Constantinople, avant la prise de la Ville, de partisans du philosophe péloponnésien Pléthon qui prônait un retour au paganisme antique.

humaines. À présent, nous lisons la honte de nos visages[46], comme en un miroir, dans les malheurs qui nous ont éduqués. Ce n'est pas la fidélité du Christ qui s'est affaiblie, mais c'est nous qui, après nous être affaiblis, avons été corrompus, et après l'avoir foulé aux pieds, avons considéré comme une chose ordinaire le sang de l'alliance[47]. Celui qui pour nous s'est fait homme, ton Verbe éternel et divin, qui avait glorieusement accompli ce sublime abaissement, nous a livrés sans défense aux machinations des hommes, car il n'a pas supporté notre ingratitude et notre audace.

Ce n'est pas ta tendresse paternelle envers nous qui s'est refroidie, mais la vapeur de nos péchés qui a obstrué pour nous la source de ta miséricorde, tout le plateau de la justice s'est incliné en notre défaveur, et toi qui nous avais auparavant exaltés par des dons nombreux et innombrables, à présent tu nous as abaissés très pitoyablement.

Nous reconnaissons que nous avons été abaissés avec justice ; nous te rendons grâce de nous avoir ainsi abaissés, et de ne pas nous avoir détruits de fond en comble par l'engloutissement et le feu, témoignages évidents de la destruction éternelle, mais de nous avoir donné cette vie de souffrances pour permettre notre redressement, du moins pour ceux qui le veulent. Nous infligeant la punition appropriée à nos folies, par une tribulation limitée et temporaire, tu nous ouvres par le repentir la route de la véritable philosophie et de la sagesse pure et la plus sûre. Après l'accomplissement du jugement inflexible et magistral qui est en toi, tu fais jaillir la source généreuse et débordante de la compassion de tes entrailles paternelles. Les uns, tu les sauves une fois pour toutes ; pour les autres tu mêles le soulagement à leurs tribulations ; d'autres encore, à qui tu donnes le don suprême de la patience, tu les prépares pour la vie éternelle, qui paraît proche et qui attire ceux qui ont été prédestinés pour elle.

Même pour ceux qui ont été tués, toi, très grand et très sage prévoyant, tu n'en as pas moins accompli ce qu'il y a de meilleur. Car les uns, morts pour leur chère patrie quand elle était encore sauve, ont été enlevés l'esprit joyeux d'une mort sainte ; les autres, aussitôt après avoir appris la catastrophe, par désespoir de connaître désormais une vie heureuse, ou

46. Cf. Dn 9, 7-8.
47. Allusion à des doutes sur la réalité de l'eucharistie ?

bien par virilité d'âme et zèle contre les ennemis, ont recherché la mort en s'exposant volontairement ou même involontairement : au moment même où ils ressentaient la douleur aiguë de la conscience des malheurs de tous et de chacun, ainsi que de la mort qui les menaçait, ils furent arrachés à l'épreuve de devoir subir plus longtemps ces douleurs. D'autres, qui survécurent un peu, subirent des souffrances moins grandes car moins longues, mais égales par la représentation des maux, que ceux qui souffrent encore maintenant, et ils burent presque toute la potion amère de ton jugement ; mais ceux-là ont obtenu de ne pas continuer à souffrir davantage par les mains cruelles des bourreaux.

Au sujet de tous ceux-là, nous sommes portés par la même espérance : cette mort a été ménagée heureusement pour eux par ta bienveillante providence ; soit que, en étant privés de la vie, qui pour la plupart des gens est douce même dans les malheurs, ils doivent échapper au jugement futur, qu'ils auraient dû subir pour avoir été, par leur conduite déficiente à la tête de la patrie, la cause de ces malheurs pour les autres ; soit qu'ils aient obtenu la mort pour prix de leurs propres péchés. Pour tous ceux qui n'ont pas eu à gérer le bien public, soit qu'ils n'aient pas cédé, par pusillanimité, au découragement au milieu des épreuves, soit que ceux qui ont été arrachés tout de suite à la fournaise des épreuves n'aient pas besoin d'une longue purification, pour tous semblablement – les premiers parce qu'ils sont morts pour la patrie, et les seconds parce qu'ils ont été emportés au milieu de ces épreuves – nous espérons que la mort a été un salaire donné par ton amour pour les hommes : tous ceux-là ont reçu le jugement sacré avec gratitude et en regrettant les maux qu'ils avaient jadis osé commettre. C'est pourquoi, rassemblant en un tout l'ensemble du temps, nous te rendons grâce, père très doux et bienfaiteur éternel, pour ce que tu as montré à nos pères, pour ce que tu nous as donné aujourd'hui, pour ce dont tu nous as gratifié, pour ce par quoi tu nous as corrigé, élevé, abaissé, pour le jugement que tu as accordé à ceux de nos compatriotes qui sont partis, et pour le jugement que tu accordes à ceux qui vivent encore.

Car si notre sort est de te posséder, nous n'avons rien perdu. S'il est de vivre éternellement en toi, nous n'avons souffert et nous ne souffrons rien d'effroyable. S'il est de gagner la véritable patrie, les malheurs de cette terre étrangère ne nous affligeront pas, jusqu'à ce que nous soyons rendus sages. Si donc nous avons été légitimement privés de tout, de toi du

moins nous n'avons pas été privés. Il dépendra de ta sagesse prodigieuse que nous soyons éprouvés jusqu'à la fin dans le tumulte des épreuves, ou que l'un de nos vœux se réalisent.

10. Il fallait que je voie cela de mon vivant, ô vous les amis qui me restent, où que vous soyez sur la terre. Il fallait que la braise continuelle ou la torche inextinguible du souvenir de nos péchés brûle mon cœur, sans pouvoir m'établir ailleurs, mais en restant cloué à la source et aux souvenirs de tous nos maux. Et je ne suis pas seulement asservi en mon corps, mais aussi en mon esprit ; moi qui ne puis supporter d'habiter avec des gens qui offensent les choses saintes, le jugement divin les a rassemblés ici de toutes parts et de toute sorte, je ne sais comment. Chose qui semble incroyable, je ne peux fuir, même si c'était possible, alors même que c'est absolument impossible : je ne vis pas – comment pourrait-on vivre quand on ne peut user de sa volonté, sinon pour philosopher dans les malheurs ? –, avec de telles douleurs j'ai l'impression ne pas vivre ; mais quant à mourir, je n'en ai pas été jugé digne, je n'y ai pas été autorisé, je ne l'ose, même si je le souhaite ardemment, et je ne le veux pas, car les lois me l'interdisent.

Les malheurs communs, je les ai donc partagés. Mais je ne saurais exprimer ma souffrance d'avoir été élevé au rang d'évêque et quelle violence me fut faite, ni si ce sont les poings ou les discours qui se montrèrent les plus violents par leur force, jusqu'à atteindre le fond de ma conscience. Car je n'ose protester contre la puissance qui m'a contraint et contre la suite d'événements qui s'est enchaînée à partir de là, s'il est vrai que nul n'a de pouvoir sur un autre qui ne lui soit donné d'en haut[48]. Alors, dans quelle sorte de malheurs quelqu'un qui m'aime, qui connaît tout ce qui me concerne, et qui considère sans passion les désagréments qui m'entourent en réalité, rangera-t-il ce qui m'arrive – je veux dire à vues humaines ? Moi-même, comment pourrais-je sangloter ? Quel cri pousser, qui convienne à ce que je souffre, moi qui connais la faiblesse de mon âme, même si elle demeure cachée à mes amis ? Quoi de commun entre moi et les œuvres des ascètes, moi qui n'ai jamais vu, jamais appris, jamais visé et jamais porté les dispositions qui naissent de la pureté corporelle ni celles qui viennent de l'âme pour atteindre ces œuvres ?

48. Cf. Jn 19,11.

Aucun de ces barbares étranges ne m'a imposé de lien, nul d'entre eux ne m'a insulté, ni ne m'a piétiné à coup de talons, ni ne m'a laissé avoir faim, ni ne m'a laissé marcher à pied sur la route, ni ne m'a imposé quelque servitude que ce soit, ni ne m'a permis d'être esclave [d'un maître] choisi à l'avance ; car j'aurais supporté cela avec joie, et je n'en aurais pas souffert, même si cela avait dépassé mes forces ; au contraire je faisais vœu qu'on m'imposât tout cela, alors que je ne connaissais pas même encore le fardeau qui m'attendait. Car j'étais bien conscient d'avoir besoin d'une grande purification, et je sentais que par l'amertume de ces épreuves, je pourrais me libérer, grâce à l'amour de Dieu pour les hommes, de la dette que me valaient mes péchés.

Mais au lieu de tout cela, que m'est-il arrivé ? Alors que beaucoup d'autres chaque jour étaient affranchis parce que des gens, qui auparavant ne connaissaient pas même leurs noms, les rachetaient, moi de mon côté j'étais un fardeau stérile entre les mains de ceux qui s'étaient emparés de moi : ayant fait appel une fois à mes amis, qui avaient refusé, j'avais tout confié à Dieu. Eux, mes amis, ne me rachetèrent pas, même pour une somme modérée, sans doute pour que, restant oublié quelque part, je pleure les malheurs communs avec mes propres péchés ; mais d'un autre côté, ils firent connaître à ce maître-là [49] qui j'étais, alors que j'étais caché, tout en proclamant que c'était moi qui devais gouverner leurs âmes, en faisant monter jusqu'à l'éther, par leurs louanges, celui qu'il aurait fallu sauver malgré son incognito, s'ils s'étaient vraiment rendu compte qu'il était tel, et ne pas enfermer dans de tels labyrinthes.

Sur le champ j'ai été enlevé et emmené au loin ; et j'entre dans la Ville de façon plus désastreuse que lorsque j'en étais sorti ; c'est ce maître lui-même qui m'y introduit ; et on m'ordonne de diriger un monastère [50] qui avait été vidé de tous ses habitants et dévasté, et d'affranchir, sans argent, les moines qui devaient y habiter avec moi. Des moines qui même auparavant emplissaient tout lieu de malice et de troubles, et qui alors, prenant les malheurs des chrétiens comme prétexte de leur cupidité et de

49. Il s'agit non du notable ottoman qui avait capturé Scholarios lors de la prise de la Ville, mais bien de Mehmed II qui, averti par des « amis » de Scholarios, le fit rechercher pour en faire le responsable des chrétiens d'Istanbul. Cf. M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 71.
50. Il s'agit peut-être du monastère de Charsianitès, où Scholarios menait la vie monastique avant la chute de la Ville.

leur désir de satisfaire leurs passions, emplirent d'infamie cet ordre jadis sacré [51], de scandale les âmes de ceux qui les regardaient, et de toute sorte de maux toute la terre habitée.

Ils étaient à mes yeux plus pénibles à supporter que les barbares, dans la mesure où ils avaient été affranchis de la servitude et jugés par nous dignes de toute bienveillance et considération, alors qu'ils contrefaisaient toutes les vertus et particulièrement l'obéissance dont ils ne connaissent que le nom, et qu'en réalité ils étaient experts en son contraire, et qu'ils coururent ensuite avec ardeur vers ce qui asservit les âmes des hommes.

Puis je suis forcé de bâtir et de relever des églises qui ont été dévastées, et de veiller à tout ce qu'il faut pour les chrétiens rassemblés ici comme il n'aurait pas fallu et qui ne se soucient peut-être même pas de savoir comment ils vivront et serviront Dieu selon la loi de leurs pères. Ensuite, se réunit un synode * de nombreux évêques, affluant les uns d'Asie, les autres d'Europe, et par leurs votes je suis fait d'abord diacre, puis prêtre, puis évêque et patriarche [52]. En effet, je passe sur les degrés célébrés selon les rites adéquats, de même que sur mes résistances, mes larmes et les délais ; dépassant tout cela au pas de course, à savoir ce qui suit la consécration, je passe sous silence l'absence de ce qui est nécessaire à chaque degré, j'omets dans mon discours la contrainte et la violence qui m'est faite en cette affaire, et je ne parle ni de l'absence de ceux qui doivent m'aider à porter, selon les lois, la charge de la présidence de l'Église, ni des peines qui m'assaillirent dès l'accomplissement de ces scandales funestes et variés qui nous ont aussitôt apporté de nombreuses difficultés. Il fallait affronter le mieux possible ces difficultés, non seulement en s'en tenant à la règle en ces matières, mais en écartant les autres dangers qui venaient des évêques et même de tous à la fois. Et je passe sous silence les mauvais traitements qui me vinrent de ceux qui, alors qu'ils semblaient avoir désiré mon accession au patriarcat, me firent ensuite des histoires, ainsi que l'obscurité et les ténèbres de mes soucis [53].

En effet, nous n'étions pas accoutumé à de tels soucis depuis notre naissance, car Dieu nous avait donné la volonté de les fuir et la capacité,

51. L'ordre monastique.
52. Scholarios était simple moine quand il fut élevé au patriarcat.
53. Sur tout ce que Scholarios « passe sous silence », cf. M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 74 sq.

grâce aux circonstances extérieures, de subvenir à cette volonté, de façon suffisante et même surabondante, et nous avions réussi à supprimer toutes les nécessités jusqu'à notre changement d'habit, de sorte que tout ce qui nous restait alors contribuait à ce que nous ne nous occupions que de nous-même [54].

Je laisse de côté les souffrances de nos compatriotes et fils qui font appel à notre compassion – c'est pour eux que nous avons souffert le plus, car nous n'étions pas dénué de compassion par nature, mais nous n'avions pas la capacité de les aider et de les soutenir. Je passe sur notre désir de tranquillité, dont la soif nous brûle, sur les précipices qui environnent cette présidence [du patriarcat], si l'on n'y veille pas rigoureusement, sur notre volonté de n'avoir de relations avec aucun être vivant, ni auparavant, ni surtout maintenant dans un tel tumulte des consciences, sur l'excès des atteintes à la divinité et notre indignité absolue à son égard, sur l'absence d'alliés de toutes parts pour quelque nécessité que ce soit, alors que, par la grâce de Dieu, nous restions totalement incorruptible, sans passion et intègre dans l'attribution des fonctions ecclésiastiques, elle qui était la plus grande source de revenus pour ceux de notre temps, lesquels en disposaient de façon honteuse.

Mais il me faut soit souiller mon âme en pardonnant à presque tous l'illégitimité de leur vie, soit, en essayant de les redresser, avoir l'air de les envoyer dans l'abîme de la perdition ; c'est cet abîme que choisissent, au lieu de recevoir la thérapie paternelle, les simples particuliers, les moines et ceux qui se glorifient du nom d'évêque : soit qu'ils passent dans le camp des ennemis de la foi, soit qu'ils menacent d'y passer [55]. De quelle amertume me remplit tout cela, moi qui ne supporte pas même qu'une puce me pique, moi qui ne puis même porter le fardeau de mes propres péchés, moi qui aspire à la tranquillité, moi qui ne sollicite de personne la moindre charge élective, qui ne supporterais pas même d'en solliciter et qui, si Dieu me secourt, garderai l'observance, et n'aspirerai qu'à garder l'observance, avec l'aide de Dieu.

54. Allusion à son entrée dans la vie monastique.
55. Allusion à l'apostasie par laquelle de nombreux Grecs sous la domination ottomane passent à l'islam. Sur la politique « indulgente » de Scholarios envers les transgressions des canons, par crainte de pousser les chrétiens de Constantinople à l'apostasie par une trop grande sévérité, cf. M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 136-168.

11. Ce n'est donc pas vers ces malheurs que Dieu nous a poussé, et nous les aurions subis de bon cœur, d'abord par philosophie, ensuite par respect envers lui qui en aurait ainsi jugé, puisqu'enfin ces malheurs ne mettaient aucun obstacle à la poursuite de notre vie, mais Dieu nous a placé dans cette arène [du martyre] où même ceux qui ne le veulent pas peuvent philosopher, où les larmes et les gémissements doivent pour nous être nourriture, boisson et sommeil, et ses songes tout ce que l'on dit, entend et fait en étant éveillé.

Dieu seul sait ce qu'il en est vraiment. Mais moi qui l'ai recherché, je sais pour ma part d'où me viennent ces épreuves, et j'en découvre les causes. Tout d'abord, comme c'était la vie au milieu de la multitude et la fatigue des charges impériales que je fuyais, mais non la liberté de parole, je n'ai pas fui la Ville et ses pièges, qui détruisent nécessairement le projet de repentir de qui s'y laisse prendre ; et certes je ne supportais pas de sortir du monastère ni d'avoir rien de commun avec quelque affaire que ce fût concernant la Ville, mais comme la foule affluait chaque jour à mon logis, je l'ai laissé approcher, sous le prétexte sincère de la servir par ma parole ; mais ils ne m'ont pas vraiment obéi, et moi, tout en faisant montre de rudesse, cependant j'en nourrissais secrètement la vanité de mon âme, alors qu'il eût fallu leur fermer mon logis, et préférer pleurer mes amis ou surveiller mon âme qui se laissait entraîner loin de Dieu et de sa très sainte fréquentation. C'est tout cela qui fut cause que je fus enfermé dans de tels soucis, et qu'il me fut impossible de jouir de la solitude désirée.

Contraint pareillement par tous, ne voyant pas qu'ils plaisantaient dans des choses non plaisantes, je me suis trouvé impliqué dans les affaires ecclésiastiques, alors qu'il aurait fallu rester assis [dans ma cellule] en gardant le silence et cacher la perle dans mes entrailles[56] ; l'ayant une fois foulée aux pieds[57], ils se précipitèrent à de nombreuses reprises pour nous déchirer, nous qui la leur avions donnée, alors que moi, ni par choix, ni par l'habit que je portais alors, ne voulais disputer de ces choses, ni m'associer à ceux qui en disputaient.

Et moi, j'ai été emporté par ma bienveillance au-delà de cet activisme, parce que j'espérais, si je restais, être de quelque utilité à ma patrie, et si je

56. Formules hésychastes sur la nécessité de mener une vie cachée en Dieu.
57. Cf. Mt 7, 6.

me retirais quelque part, je craignais de paraître, aux yeux de ceux qui jugent facilement les affaires des autres, avoir abandonné une affaire à laquelle j'avais été préposé contre mon gré [58], délaisser ceux qui étaient avec moi et me soutenaient, et avoir renoncé à ma contribution par la parole au milieu des dangers qui menaçaient la patrie.

C'est pourquoi je n'ai pas cherché à me tenir éloigné de ces troubles et de ces dangers, ni à poursuivre mon propre salut, et pourtant l'empereur m'a repoussé avec colère, désespérant de me persuader d'être un des conseillers qu'il consultait, et il me retint souvent contre mon gré quand je faisais mine de partir. Mais il fallait que je fusse écarté, même en secret, et c'est pourquoi Dieu, sans approuver toute cette activité, à ce qu'il semble, nous chargea des mêmes entreprises, nous éduquant avec une situation différente, mais en y unissant de nombreuses impuissances, et des affronts et des humiliations en plus grand nombre encore ; et ce que nous avions accepté spontanément alors, maintenant il a jugé avec justice que nous y serions asservi contre notre gré, par force et avec douleur et beaucoup d'amertume, et que nous ne pourrions plus en être affranchi ni nous attendre à un quelconque salaire pour tout ce que nous aurons accompli pour la foi et pour le salut des âmes, du fait que nous y avons été contraint. En effet, pour résumer mon sort en un mot, nous portons ce verdict contre nous-même et Dieu seul connaît la vérité au sujet de ce qu'il dispose.

12. Nous ignorions alors ce qu'il fallait, car depuis longtemps nous avions rempli notre âme d'ignorance et d'obscurité, en recevant beaucoup d'avantages, contre la raison et la loi, de ce mal pénible et ténébreux auquel nous nous étions lié, et il était nécessaire que notre âme aveuglée ne fût plus en mesure de trouver ce qu'il lui fallait, car il est nécessaire que les actions correspondent aux dispositions, et le fruit à l'arbre, comme dit l'Écriture [59]. La plupart pensent et disent que ce qui s'est passé [60] est un miracle indicible et extraordinaire de la divinité, et ils énumèrent les avantages qui en découlent et tout ce qui aurait pu advenir de pitoyable après la funeste catastrophe, si l'Église n'avait pas, de façon extraordinaire, été ainsi établie, conformément aux lois, et n'avait pas rigoureusement

58. Vraisemblablement l'opposition à l'Union des Églises, dont Scholarios avait pris la tête après la mort de Marc d'Éphèse.
59. Cf. Mt 7, 16-20.
60. Le rétablissement du patriarcat.

cette justification dans les âmes des hommes, non pas en ce lieu infortuné (car il n'est peut-être pas même cela, ou ce n'est qu'une cause de malheurs), mais dans toute cette région ; [ils invoquent aussi] tous les bienfaits qui sont à nouveau advenus en peu de temps, une fois que nous avons été poussé par Dieu, sans échappatoire, vers cette nécessité ; moi aussi, je le dis avec eux et je juge d'autant plus dignes ceux qui, dans une si profonde âpreté, ont eu l'audace de réclamer non pas le cadavre de Jésus, comme Joseph autrefois[61], mais de revendiquer plutôt Jésus vivant lui-même, proclamant sa divinité et sa gloire parmi les crucificateurs, et les persuadant manifestement.

En effet, il s'agissait de rechercher un homme qui ferait sur la terre ce que le Christ inspire du haut des cieux, et aussi ceux qui cherchaient à être mus par Dieu, et ceux qui se sont livrés avec empressement à être gouvernés par lui, je sais si bien cela que j'ai témoigné auprès de nombreuses personnes, souvent, en parole et par écrit, que le tout-puissant conservera ce bienfait et en ajoutera d'autres aux hommes qui rendent grâce et qui accueillent le secours qui vient de l'Église par la providence de Dieu. Mais s'ils sont ingrats, il leur montrera simplement sa grâce (comme il a coutume de le faire) et la leur retirera aussitôt.

La situation étant telle, je n'ignore pas cependant que Dieu peut faire, pour le salut des enfants qu'il a réprimandés, ce genre de miracle s'ils le veulent, et m'en donner le désir, s'il le veut. Il le voudrait si j'en étais digne ; mais à présent, il a procuré à la multitude, en une seule affaire, l'assistance qu'ils appellent probablement aussi leur bonheur, au milieu de si grands maux ; mais de moi il exige que je subisse la juste sentence, du fait que durant toute ma vie j'ai irrité le divin Esprit.

13. Eh bien donc, même en cela, gloire et grâce soient rendues au médecin des âmes humaines, parce qu'il a préparé pour nous de tels remèdes, dont l'amertume nous fera souvenir des folies de notre vie passée, et modérer quelque peu notre façon de penser, au lieu de cette volonté orgueilleuse que les discours des sages définissent comme le principe de tout péché et de tout jugement en retour.

Peut-être en effet, si nous avions alors gagné notre liberté, aurions-nous pris notre tranquillité et notre loisir comme prétextes pour notre

61. Joseph d'Arimathie : cf. Mc 15, 43 ; Jn, 19, 38.

orgueil et notre vanité. Mais à présent, le fait même de ne pas pouvoir guérir notre volonté et de ne pas être capable de montrer aux autres à quel point nous avons été asservi, excepté à ceux qui connaissent tout cela parce qu'ils sont près de nous, c'est Dieu, à ce qu'il semble, qui l'a disposé pour l'abaissement de notre pensée, qui s'est souvent exaltée de façon indue.

En effet, ce n'est pas ce maître-là, ni ceux qui lui ont livré, par le zèle de la foi [62], celui qui était caché, ni le besoin que quelqu'un présidât l'Église, ni les raisonnements qui nous ont convaincu alors que nous n'étions pas convaincu, ni rien d'autre de semblable, non ce n'est rien de tout cela qui nous a imposé ce sort amer dans cette arène [du martyre] ; mais c'est le poids de nos péchés qui a nécessité des remèdes plus rudes, et la miséricorde de Dieu à notre égard qui a permis cela pour ne pas nous abandonner sans guérison.

C'est ainsi en effet que la compassion du Seigneur envers les pécheurs nous persuade d'avoir confiance, même s'il lui arrive de se détourner de quelque façon, si bien que, si nous ne craignions pas autrement les dangers spirituels qui nous environnent réellement, et que l'on connaît plus clairement par l'expérience, avec le trouble insupportable qui en résulte pour notre âme, nous demeurerions dans cette purification, une fois tombé en elle.

Mais à présent, alors que de tels dangers nous environnent de partout – en effet, selon la prédiction de Jésus et de ses disciples, la malice augmente chez les hommes, au point que non seulement ils ne veulent pas de notre aide, mais ils nous rendent en calomnies et en pièges les efforts que nous faisons en leur faveur, [calomnies et pièges] par lesquels ils conspirent contre cette vie misérable que nous n'avons pas même recherchée –, nous cependant, nous sommes excessivement chagriné de ce que cette vie n'est pas telle [que nous le voudrions]. D'autre part, nous refusons de ne pouvoir être utile et de courir le risque d'être lésé dans l'éternité.

C'est pourquoi nous savons qu'il nous faut changer pour adopter une vie toute consacrée à nous-même, considérant comme préférable de contempler nos propres péchés, si, en regrettant nos fautes passées, nous pouvons nous conduire, seul, au but recherché ; et s'il n'était pas possible de garder

62. Notation probablement ironique. Cf. M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 74.

ce but caché et de vivre de la sorte un certain temps, du moins suffira-t-il à mon bonheur d'avoir choisi cette vie et de mourir en l'ayant choisie [63].

En effet, par rapport à nos autres maux, celui-ci ressemble à une énigme : la liberté que les auteurs de notre drame ont obtenue par lettre [64] – alors que je ne l'avais pas cherchée et que je ne m'en étais pas préoccupé, mais qu'au contraire je voulais invoquer comme échappatoire le fait qu'il est contraire aux normes des chrétiens qu'un esclave devienne évêque, et pourtant les chrétiens ont fait cela d'eux-mêmes alors qu'ils connaissaient la loi –, cette liberté, la volonté du maître l'a annulée d'un seul coup maintenant, en ne me permettant pas de partir, et en ne supportant pas que je m'occupe de mes propres affaires, et ce non d'elle-même, s'il faut dire vrai, mais persuadée par les cris des chrétiens, qui pensent tirer quelque profit de notre amertume.

14. Certains décrient même notre projet, en s'associant entre eux ou en se racontant des sornettes. Comment donc voudrions-nous enfreindre la loi de Dieu et, non seulement avec une volonté contrainte, mais aussi avec un corps esclave, participer à la liberté du culte ? Car nous n'aurions pas accepté au début, si auparavant la liberté n'avait été donnée à notre corps par lettre et réellement, elle qui maintenant semble être une comédie et une farce, alors que sont nombreux ceux qui me conseillent de démissionner.

Et par-dessus tout il y a la maladie, que nous avons failli oublier dans ce discours. En effet nous avons souvent couru le risque de nous laisser aller au découragement dans les plus importants de nos devoirs sacrés, et si nous ne nous y étions pas attendu d'avance, nous serions tombé dans l'égarement. Un homme fait de pierres demeurerait difficilement insensible devant une si grande tragédie, à moins de faire de ce trône malheureux un sujet de vaine gloire.

Mais ce n'est pas du tout pour nous libérer du jugement que Dieu a prononcé contre nous que nous faisons cela, mais parce que nous savons que la divinité ne corrige pas toujours les mêmes, mais Dieu corrige ceux

63. Il s'agit de la vie monastique que Scholarios veut retrouver en abandonnant le patriarcat.
64. D'après M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 73, il s'agit d'une lettre d'affranchissement que les amis de Scholarios ont obtenue de Mehmed II. Une fois affranchi par cette lettre, Scholarios ne peut plus invoquer l'impossibilité pour un esclave de devenir évêque, mais en tant qu'affranchi il demeure sous la dépendance du sultan.

qu'il aime, comme dit l'Écriture[65], et il nous aime davantage quand il voit que nous supportons la correction et que nous nous repentons de ce pour quoi nous avons subi une correction. C'est pourquoi il comble les désirs pieux qui nous conduisent vers la vraie vie et vers ce qui permet de l'acquérir.

Et nous avons à notre disposition de nombreux signes de ce que Dieu aussi nous conseille la vie dans le seul repentir[66] ; et même si quelqu'un nous conduit par la violence hors de cette vie, nous n'y verrons pas un signe de ce que Dieu nous châtie pour notre démission du trône. Peut-être en effet le compatissant nous délivrera-t-il par la modalité de notre mort, en vue de la vie future, de ce que réclame une telle faute, parce qu'elle est involontaire et dictée par un motif louable. Ou plutôt, nous mettrons cela au compte de sa providence bienveillante ; en effet, pour nous, vivre ainsi ne serait désirable que si nous pouvions de la sorte être utile à nos frères de race. Mais si en nous préoccupant de notre propre sort, nous ne leur sommes utile en rien, et qu'en étant leur pasteur nous leur apportons beaucoup de maux, la prolongation de nos jours nous sera un lourd fardeau, nous qui ne demandons à vivre que dans la mesure où, avec l'aide de la grâce divine, nous pouvons ainsi être purifié et quitter cette vie avec de meilleures espérances.

Mais si Dieu nous accordait cette purification et cet exaucement d'une façon plus rapide, comment ne recevrions-nous pas ce bienfait avec joie ? Car nous n'avons pas reçu auparavant la présidence [du patriarcat] par peur de la mort, mais contre notre gré, par une peur plus grande et en même temps plus pieuse et plus sage, et avec l'espoir de biens plus désirables que ceux en quoi nous plaçons cette vie avec l'aide de Dieu.

Et aujourd'hui ce n'est pas sans un propos droit et sain, et l'espérance en la divinité, que nous nous préoccupons de la paix de notre âme, et nous n'estimons pas que ce qui peut nous échoir, de par le jugement de Dieu, peut être en rien déplaisant ou désespérant, que nous l'ayons prévu ou non ; en effet, non seulement nous serons ainsi purifié, ce qui est notre souhait le plus cher, mais de plus nous mourrons pour les lois divines, pour ce que nous nous sommes assigné à nous-même depuis longtemps.

65. Cf. Pr 3, 12.
66. La vie monastique : pour Scholarios, son désir de s'y consacrer correspond à la volonté de Dieu.

À présent, enfin, nous qui avons accepté ce service[67] pendant un si long temps, nous serons satisfait, et notre propos tout entier se détachera de cette vie temporaire. Car nous n'avons qu'une seule crainte, celle de nous faire honte à nous-même, nous qui avons supporté longtemps ce qui ne nous semble plus supportable : nous n'avons aucune peur de la mort.

Ainsi, nous ne désirons pas rester uni à cette poussière[68], car nous avons honte de lui être uni, tant que nous lui accordons plus que ce dont elle est digne. Or il se trouve que nous n'avons pas consacré en vain notre vie aux dogmes et aux discours sacrés. Et nous ne pouvons pas ne pas pleurer continuellement du fait de notre union à cette poussière, car nous ne pouvons pas supporter les maux de nos proches et de nos frères de race, tous leurs maux et particulièrement la corruption funeste qui se trouve dans leurs âmes, cette corruption dont la guérison ne peut venir que de Dieu seul.

15. Maintenant donc, je vous le conseille à tous, vous mes amis d'autrefois, dans la mesure où vous demandez à l'être encore à présent : s'il nous est ordonné de quitter cette vie d'épreuves, n'en souffrez pas pour nous, car nous la quitterons avec courage et en choisissant avec Dieu ce qu'il y a de meilleur, s'il ne nous est pas possible de le choisir de notre vivant. Mais s'il nous faut vivre encore, réjouissez-vous en avec nous, car ce sera bon en quelque manière, puisque cela aussi viendra de Dieu. Au sujet de la foi et de la sainte Église, suppliez celui qui peut tout, et ce que chacun de vous pourrait faire, qu'il le fasse sans négligence. Quant à ce que nous avons exposé brièvement des malheurs qui ont frappé notre patrie, méditez-le, et, tout en sachant que ces malheurs sont très véritables, adoptez la même disposition que nous, car c'est la seule véritable, la seule qui convienne à des hommes pieux et qui s'y accorde.

Mais tous ceux d'entre vous, parmi les chrétiens qui mènent leur vie sans avoir à souffrir ce que nous souffrons, préservés des périls qui nous attendent, vous tous, soyez redevables pour cela d'une très grande action de grâce envers Dieu, partagez notre souffrance, nous qui avons hérité des malheurs, et peut-être en sera-t-il ainsi jusqu'à la fin. Mon sort personnel, je n'en fais pas grand cas, et je ne pense pas qu'il durera longtemps ; mais la

67. Le patriarcat.
68. Cf. Gn 3, 19.

corruption de la nation du fait de la succession des malheurs, je déplore d'être encore en vie pour la voir, et si c'est possible je me lamenterai encore dans mon tombeau. Toutefois, j'admirerai la providence qui a disposé ces choses ainsi et je la louerai et la chanterai partout et dans les siècles.

Je vous exhorte tous : s'il en est qui examinent ma conduite avec reproche, et ils sont nombreux, ne les contredites pas. Car ils disent l'exacte vérité : en quoi avons-nous été utile à la vie des hommes, ou à la nôtre propre ? Bien plus, quel reproche les hommes n'auraient-ils pas raison d'adresser à notre vie privée et à notre conduite de la communauté ? C'est pourquoi il faut leur pardonner et ne pas les contredire. Car peut-être à cause de cela Dieu améliorera-t-il notre sort, car nous aurons payé ici-bas, dans un tribunal humain, la dette de notre malice.

Quant à ceux qui ne vous sembleront pas dire la vérité, estimez que le simple fait de ne pas dire la vérité suffit à leur punition, et priez pour que Dieu leur révèle ce qui est. Quant à moi, je prie pour vous en ce sens.

Lamentation

Traduction

Lamentation de Gennadios. 20 juin, huitième indiction [69] ; sur le Mont Ménécée, au monastère du vénérable Prodrome.

1. Oh, la douleur qui me serre le cœur ! Oh, les contraintes qui bouleversent ma raison ! Malheur, malheur, que vais-je devenir ? Hélas, que pourrais-je accomplir ? Je veux rechercher une nature de pierre, mais cela ne me convient pas ; me taire, mais j'éclate ; remplir l'air de cris, mais je respecte la décence ; reconsidérer avec bon sens les malheurs, mais leur foule et leur grandeur me bouleversent ; je cherche celui qui pourra me consoler, mais personne parmi les hommes ; je prends la main de celui qui se trouve dans l'incertitude, mais c'est un surcroît de malheur qui m'arrive. Hélas ! À quelle nécessité ai-je été réduit, malheureux que je suis ! Dans quels labyrinthes de difficultés ai-je été enfermé ! Juste est le jugement du Seigneur ; pleine de sagesse est la prédestination divine : je n'étais sans doute pas digne de vivre en des temps plus heureux ; j'étais placé dans des vallées de larmes qui me convenaient. Ô mon père, le plus religieux des hommes que je connaisse, ô ma mère qui ne te distingues en rien de ceux qui chantent pour la bénédiction [70], pourquoi tentiez-vous pieusement de porter un fruit, alors que la terrible sécheresse s'était emparée de la terre ? Pourquoi m'ameniez-vous à la vie, alors que vous voyiez la difficulté des temps ? Pourquoi vous préoccupiez-vous de la beauté de mon âme, alors que je me préparais à vivre dans de telles ténèbres ? Vous-mêmes, vous avez été délivrés avant l'heure, et c'est très bien ainsi ; vous souhaitiez en effet un sort meilleur : c'était celui-là et la divinité l'accorda. Pourquoi n'avez-vous pas emporté immédiatement avec vous dans la mort votre enfant chéri ? Si, dans l'espoir d'une amélioration

69. L'indiction est un élément de la datation byzantine : ici l'indiction 8 correspond à la période comprise entre le 1er septembre 1459 et le 31 août 1460.
70. Autrement dit les anges, façon élégante d'indiquer qu'elle est morte.

du sort commun, vous avez supporté que moi je reste en arrière à souffrir, maintenant, au summum des malheurs privés et communs, dans les derniers excès de maux, pourquoi me négligez-vous encore plus ? Avec quels espoirs et calculs m'infligez-vous encore cette seconde affliction, soit que, demandant pour votre enfant, vous n'obteniez rien, soit que vous exigiez justice pour mes désobéissances de jeunesse, non par rancune mais pour m'éduquer, soit que, voyant venir de là quelque récompense pour l'aimé, vous me portiez dans la fournaise des épreuves pour m'en retirer plus brillant, comme par quelque creuset de fusion ? Si seulement c'était cela ! Si je devais être jugé sans recevoir de peine et s'il était écrit par le destin que je sois purifié, cette passagère affliction serait une aubaine ; mais en réalité, vous devinez probablement très bien le but divin pour ceux qui sont châtiés, tandis que ma paresse, par amour parental, vous ne la voyez pas ; il a échappé à votre affection que, alors que j'aurais pu tirer profit des épreuves, ne voulant pas en tirer profit, je faisais obstacle au but divin et le contredisais ; car je fais de ces afflictions non pas matière à philosophie[71], mais un sujet de découragement ; je ne cautérise pas avec bon espoir, mais, par petitesse d'âme, je suis affligé par celui qui use de violence paternellement[72] ; je veux devenir pur en ne me purifiant pas, me réjouir dans ma chair et mon esprit, vivre ici-bas et là-haut, mener une vie voluptueuse et philosophique en même temps, dans le relâchement amasser le fruit de la persévérance.

2. Mais à ce sujet je vous prierai pour finir, vous et Dieu qui donne tout ; mais maintenant, pour commencer, je vais déplorer les vicissitudes que j'ai connues, non pas toutes celles auxquelles j'ai été exposé pendant toute ma vie – ni les maladies, ni les dangers sur terre ou sur mer, ni les craintes pour la vie, ni la mort des proches, ni aucune autre difficulté de cette sorte, dont Dieu délivrait ou que la nécessité faisait supporter conformément à la nature lorsqu'elle arrivait, ni les délations, ni les ruses auxquelles j'ai été confronté pendant toute ma vie : il s'en est allé, en effet, notre succès qui engendrait ces machinations autour de nous, de même que l'on dit que la jalousie rampe vers les possédants[73] ; quant à ceux qui rivalisaient avec moi pour les biens passagers, maintenant il n'y en a plus

71. Le terme est souvent employé au sens de « vie chrétienne » ou « vie monastique » chez Scholarios, comme chez beaucoup d'auteurs byzantins.
72. C'est Dieu ici.
73. Réminiscence de Sophocle, *Ajax*, 157.

aucun ; nous, nous sommes dans les montagnes[74] et nous n'avons rien à voir avec les hommes ; il faut seulement prier pour ceux qui ont causé des troubles par la permission de Dieu, et seulement dans cette mesure se souvenir de ces ombres : ce sont en effet des ombres, ou moins encore si cela existe, que les troubles provoqués par les méchants, qui ne peuvent perturber que ceux qui se sont entichés des opinions de la foule ; mais nous, nous avons été armés contre elles, à la fois par la conviction et par la loi, et nous nous attachons aux seules choses qui sont de toute nécessité ; d'ailleurs, de la part de la plupart des gens, il n'y avait alors pour nous rien d'affligeant, sauf de la part de quelques-uns, les plus négligeables comme de juste, mais en Europe et en Asie et dans presque toutes les parties de la terre, nous et nos actions avions une certaine réputation, alors que Dieu écoutait les prières paternelles et plaçait mon sort continûment au-dessus de la machination injuste ourdie par ceux qui nous détestaient[75] ; d'ailleurs, rien de plus faible qu'un calomniateur, lorsque Dieu, l'époque et le zèle de ses victimes le dénoncent, si quelque autre économie pour le plus grand bien des dénoncés n'avait permis à la méchanceté du dénonciateur de se prolonger[76]. Sur les délassements et les visitations que Dieu nous a envoyés pour consoler le chagrin lié à ces difficultés, comme un père très bienveillant, que faut-il même oser dire ? En effet, les afflictions avaient pour cause la nature même des affaires humaines, ainsi que notre ingratitude, à cause de laquelle Dieu diminuait la jouissance des bienfaits envoyés par lui, en nous en faisant prendre conscience, à nous qui ne voulions pas user avec suffisamment d'humilité de ses dons ; mais la supériorité des délassements dépendait de la seule bienveillance de celui qui les donnait. Louange et gloire conviennent à celui qui a supporté ainsi avec indulgence d'embellir, consoler et ranimer une volonté, une âme et une vie tout à fait médiocres, au moyen de biens tels que je n'aurais pas espéré les obtenir facilement même en rêve et que j'ai reçus, même pour le plus infime, sans y avoir auparavant contribué même un peu, et sans avoir ensuite rendu une digne action de grâce. Si grande et au-dessus de tout discours fut la divine économie envers moi, l'inutile serviteur ! Donc sur tous ces désagréments, pour cette raison, je ne ferai aucun discours ; mais

74. Le Mont Ménécée.
75. Allusion probable à l'hostilité à laquelle Scholarios a été en butte durant son patriarcat.
76. C'est Dieu qui, par économie, permet au dénonciateur de continuer à sévir.

j'aborde avec angoisse la ruine de notre peuple : un peuple qui fut le plus beau de la terre, brillant par sa sagesse, verdoyant d'intelligence, florissant grâce à de bonnes lois, couvert d'une longue chevelure parée de tous les biens. Qui ne reconnaît que les Grecs ont été les meilleurs de tous les hommes ? Qui n'essaie de se référer à eux dans sa prospérité présente, qu'il soit Italien ou barbare ? Mais maintenant c'est une grande honte que d'afficher cette origine ; en effet nous avons été partout abreuvés de reproches tellement justes que même nous, nous sommes d'accord avec ceux qui les profèrent et que, en conscience, nous sommes les premiers accusateurs de la déliquescence actuelle des nôtres, si par hasard il existe quelqu'un à qui il revient d'examiner cela.

3. Hélas ! Que déplorer en premier ? L'asservissement des Grecs dans leur corps ou la ruine de leurs âmes, même celles qui semblent avoir encore été préservées ? La disparition totale de tous ceux qui étaient dignes de respect chez nous ou l'avilissement de ceux qui restent encore ? Les excès contre la foi commis par les barbares ou les idées scandaleuses qui règnent dans les âmes des fidèles ? Ceux qui s'éloignent partout chaque jour de la foi ou ceux qui portent en eux l'apostasie ? L'humiliation et écrasement complet de l'Église, qui ne préserve même plus l'apparence de celle qui avait survécu encore il y a peu jusqu'à nous[77], ou les autres formes d'incompétence de ceux qui l'administrent, ou plutôt qui la ruinent, pour parler de façon plus adéquate ? Le malheur actuel qui est sur eux, insupportable pour une ouïe et une vue attentives aux maux communs, ou la destruction complète déjà entrevue ? La vie non canonique des laïcs partout et le christianisme superficiel sans son essence véritable ou l'effroyable négligence de ceux qui sont préposés à l'autel ? Que déplorer, leur ignorance et leur bêtise ou le volontaire laisser-aller même chez ceux qui savent ? La rareté des clercs dans toutes nos régions ou la rusticité de ceux qui le sont, ou encore l'absence de formation de ceux qu'on appelle maintenant à l'autel, qui viennent de toutes sortes de métiers inférieurs avant même de s'exercer sur les syllabes[78], ou bien la forme de l'ordination qui n'a rien de sacré ni de commun avec l'attente de la grâce venue du ciel ? Mais de toute façon, d'ici peu, on ne trouvera même pas un tel homme pour prendre cette place, autre indicible cataclysme de la foi ;

77. Scholarios fait allusion à son propre passage à la tête de l'Église orthodoxe.
78. Avant d'apprendre à lire.

mais maintenant, excepté pour un petit nombre de gens, les malheurs sont partout, et les clercs pratiquent le culte n'importe comment, aucun des mystères n'est accompli selon la raison ou la loi, mais, chantant et faisant n'importe quoi, ils s'en débarrassent, car ils se soucient seulement de recueillir pour eux-mêmes les produits du travail des pauvres et de les entasser chez eux, et ne se soucient pas des âmes qui dépendent d'eux, ni ne savent même comment s'en préoccuper ; mais ceux qui ont été complètement trompés s'attachent comme à des sauveurs à ces hommes qui ne le sont pas, et ils croient être de bons chrétiens alors qu'ils ne sont contraints par personne à garder aucune des lois du Christ et qu'ils ne les connaissent même pas, puisque personne ne les enseigne. Je ne veux pas m'avancer plus loin sur de telles questions : il vaut mieux en effet que les simples, comme ils se trouvent dans d'incurables maux, ignorent la nature et les causes de leurs maladies, et il ne faut pas ébranler chez les ouailles leurs espoirs quant à leurs pasteurs, par crainte de maux plus grands qu'il convient aussi de taire ; mais peut-être que Dieu, de par sa très grande indulgence, n'examinera pas la vie chrétienne actuelle selon ses lois à lui, appréciant les résistances aux épreuves au nom de la foi par-dessus toute autre forme de la foi, et qu'il ne privera pas des mystères de la grâce ceux qui espèrent être sauvés au moyen d'eux à cause de la cacophonie et des lacunes des clercs, et qu'il n'exigera pas une deuxième fois des comptes de l'ignorance de ce qui est convenable, qui s'est emparée de tous à juste titre, à cause des transgressions antérieures. Pour les ouailles, il n'est nullement absurde d'espérer cela de la bienveillance divine ; mais les pasteurs, les travailleurs des vignes sacrées, les laboureurs de la terre du Christ verront clairement en acte tout ce qui, partout dans les Écritures, les menace. Donc à propos de ceux-là, comme je l'ai dit, je n'irai pas plus loin, mais je retourne au sujet initial des malheurs, à la source de ces eaux très bourbeuses, au dernier coucher du soleil qui jadis illuminait tout, après lequel ce fut aussitôt partout une nuit profonde et irrémédiable, je retourne à ma propre blessure, que j'ai pour avoir eu part aux fautes communes.

4. Ô patrie à la fois mienne et commune à tous ceux qui tirent leur nom du Christ ! Ô abri jadis, lumière et vie pour ceux de partout qui s'attachaient à toi respectueusement et qui avaient recours aux dons attribués à toi par Dieu comme s'ils venaient d'une mère, d'un soleil ou d'une source très douce ! Ô Ville, même si tu fus indigente dans les derniers temps, inhabitée pour la plus grande partie, vivant chaque jour dans la

crainte et dépouillée de ton luxe chanté par tous, tu étais libre cependant et nourrissais ceux qui t'habitaient, et tu les nourrissais pour l'essentiel dans le Christ ; Ville qui, d'une part, grâce à la réputation de ton ancienne supériorité et aux restes de ta prospérité antérieure, obtenais le respect exceptionnel, comme de juste, de la part de tous ; d'autre part, à cause de la nature et de la volonté de ceux qui t'habitaient, à cause de l'harmonie entre toutes tes classes sociales, avec aucune des villes qui prospèrent maintenant où que ce soit tu ne consentais à rivaliser pour la première place en raison de ton ancienneté, toi la plus agréable à vivre pour les hommes bien nés, afin d'exercer merveilleusement tous les arts et de vivre heureux dans toutes les formes de vie, vocations et dignités, et la plus agréable à exalter dans les éloges de la mère [79] devant tous les hommes et à invoquer légitimement devant les deux meilleurs peuples parmi les hommes, ceux que tu as liés ensemble en toi en premier et que tu as ornés les uns par les autres [80] ; la plus agréable aussi pour les étrangers qui s'y établissaient afin de profiter de merveilles tellement extraordinaires qu'ils n'en avaient pas l'habitude, comme s'ils avaient été enlevés vers un autre ciel, mais aussi afin d'être charmés de toutes les grâces par toi, et pour que, de retour avec des gains de toutes sortes, ils en fassent un jour le récit à leurs proches, non pas comme s'ils rentraient de l'étranger, mais comme si, issus de la patrie commune, ils recevaient ailleurs l'hospitalité de leurs parents ; Ville impossible à dépeindre à ceux qui ne l'ont pas vue une seule fois, qui offrais un spectacle toujours plus extraordinaire que l'ouï-dire à ceux qui y sont souvent revenus, et c'est pourquoi nous, nous abandonnons maintenant l'histoire de tes beautés, car elle est impossible. Ô très belle patrie, comment supportons-nous d'avoir été privés de toi et comment toi supportes-tu de ne pas nous avoir, nous, les plus bienveillants de tes enfants ? Mais surtout comment, alors que tu n'es plus d'entre les hommes, est-il encore supportable pour nous de vivre ? Tu n'es plus en effet, même si tu sembles encore demeurer.

5. Ô mes parents, ornement pour moi de par leur vertu, qui par ailleurs vivaient sans bassesse ! Ô les troupes et groupes d'amis, de tout âge et condition et de tout genre de vie parfaitement honorable, qui s'adressaient à moi comme à un père, comme à un frère, me fréquentant avec

79. Constantinople elle-même.
80. Les Grecs et les Romains.

respect, et, une fois dispersés partout, préservant la même décence dans le palais, sur les places publiques, dans les fêtes, à la maison, faisant de nos louanges un sujet de conversation auprès de leurs conjoints et enfants, agréables en toutes circonstances, mais incapables d'aimer parfaitement et de compatir, ni de voir ce qu'il en était. Ô foule des disciples et beauté de leurs vertus, eux que nous traitions comme des fils, comme des serviteurs au temps de la liberté, eux dont nous veillions même à ce qu'ils aient une vie heureuse, nous n'avons pas davantage acquis pour eux le succès que nous n'avons gagné pour la patrie l'ornement dont ils étaient porteurs, et après que j'eus pris le deuxième habit [81], ils furent tout pour moi, accourant chaque jour comme vers un père et parent avec piété et plaisir, où êtes-vous maintenant, enfants chéris ? Vous avez péri avec la patrie et avec nos espoirs pour elle, les uns ont heureusement été délivrés de la vie peu avant le malheur commun, les autres ont été après lui la proie de mains criminelles parce qu'ils n'ont pas supporté de vivre dans la servitude, les autres encore ont bu à la coupe commune et ont rivalisé entre eux pour trouver avec la mort dans la paix dispensée par Dieu un prix de leur vertu plus brillant et plus pieux [82] ; si en effet l'un d'entre vous maintenant est resté en arrière quelque part, ce doit être en menant une vie misérable à cause de la pauvreté (en effet il n'y a maintenant ni salaire ni travail), et en le supportant grâce à l'autre philosophie [83] et à celle qui est selon le Christ ; mais nous, nous nous sommes trompés en suscitant des successeurs en matière de science et de discours pour celle qui peu après n'allait pas subsister, en ornant d'une telle étude, vertu, et philosophie et de la plus belle langue des Grecs ceux qui allaient presque s'éteindre avant même d'apparaître. Où sont les livres qui avaient été rassemblés auprès de nous pour l'usage commun des étudiants ? Où sont ces longs traités, les uns en théologie, les autres en dialectique, qui avaient été élaborés par nous, et les autres encore en l'autre philosophie, et les autres sur ce qui convient au rhéteur et à toute matière et forme de discours, et les autres traduits de l'autre langue [84], réalisés tout exprès pour qu'on se souvienne longtemps de nos combats ? Certains d'entre eux furent alors foulés aux pieds, les autres furent emportés à l'étranger d'une façon qui n'est pas tout

81. L'habit de moine profès du deuxième degré.
82. Ce prix est la récompense du martyre.
83. La philosophie séculière.
84. Les ouvrages latins traduits en grec par Scholarios.

à fait malheureuse ; et lorsqu'ils ont été laissés en arrière ici en quelque endroit de la terre, ils gisent comme un fardeau inutile[85]. Ô ces discussions publiques, que nous engagions parce que nous y étions contraints, comme nous voulions vivre en paix avec tous les hommes, ce n'est pas plutôt pour notre gloire que pour la gloire commune que nous les menions à terme heureusement, à ce qu'on peut espérer, et de belle façon pour la gloire de la vérité ! Ô ces applaudissements qui s'élevaient non seulement du côté des proches et amis, mais aussi depuis le camp opposé, faisant non seulement de nos discours en général, mais de l'économie tout entière, elle qui est sans ambition et ancienne, matière à applaudissements[86] ; n'aimant pas les querelles en effet, mais défendant la doctrine de notre peuple et ayant obéi à ceux qui nous y contraignaient[87], avec paix nous jugions des arguments ; et ceux contre lesquels nous avons lutté étaient savants, et de ce fait nous rendions avec équité argument contre argument.

6. Hélas ! Et comment pourrais-je me rappeler sans larmes ces auditoires, l'empereur[88], ses frères[89], les grands, les évêques, les clercs, les moines, les marchands, les habitants de la Ville, les étrangers, eux à qui, alors qu'ils siégeaient au premier rang dans le triclinium, je prêchais le discours divin[90] ? Mais moi, pour ceux-là qui furent les derniers, j'allais donc me dresser là comme l'ultime prédicateur de la vérité, tant dans les dogmes que dans la morale. C'est pourquoi un jour, comme un prophète de malheur, alors que je voulais présenter bien autre chose, le discours a tourné au pire ; j'ai dit qu'ils n'entendraient plus de telles paroles, et ce fut la dernière de mes homélies, c'est ainsi que cela arriva : c'était la sixième année avant les événements terribles qui ont commencé dès lors à survenir[91]. Les uns louaient certaines choses, les autres d'autres dans ces homélies, avec le profit qu'ils en tiraient, mais tous en commun louaient cette aisance pour les discours que Dieu m'accordait ; sortant en effet du

85. La « terre d'ici » ne peut être que les territoires anciennement byzantins, où Scholarios veut croire qu'il n'y a plus personne capable de faire bon usage de ces livres, contrairement à l'Occident.
86. L'*oikonomia* désigne en grec médiéval l'économie divine de l'incarnation : c'est donc la doctrine chrétienne elle-même qui est applaudie ici.
87. Allusion probable aux rencontres de Scholarios avec des théologiens musulmans sur l'ordre du sultan Mehmed II.
88. Jean VIII Paléologue.
89. Théodore, Constantin, Démétrios et Thomas Paléologue.
90. Scholarios remonte plus loin dans le temps, à l'époque où il était chargé du prêche hebdomadaire à la cour byzantine chaque vendredi.
91. Six ans avant la chute de Constantinople, soit en 1447.

tumulte des tribunaux[92], des autres fonctions officielles et des enseignements que nous proposions chez nous aux Grecs et aux Italiens qui s'y réunissaient régulièrement, et au sortir des autres occupations liées à mes charges, je commençais, prêt au service qui consistait à proférer tout ce que Dieu inspirerait. Ô ces procès dans lesquels je siégeais au premier rang et dont je faisais matière à philosophie, expliquant les lois, donnant l'occasion à d'autres de les expliquer, préparant à l'avance pour ceux qui étaient sur le point d'être vaincus des secours grâce à des indulgences ou des suspensions, et congédiant à l'issue du procès tous les justiciables reconnaissants grâce à la rigueur et à la brièveté des enquêtes, chose la plus difficile pour ceux qui jugent ; je me montrais dur pour les seuls gens violents qui ne voulaient pas que la justice s'accomplisse droitement, au point même d'étendre cette dureté souvent jusqu'à l'empereur lui-même : celui-ci le supportait de bon cœur lorsqu'il était mis à l'épreuve et ne m'importunait pas comme on aurait pu s'y attendre – je parle de ce Jean, avec lequel toutes nos affaires ont effroyablement péri[93] ; or cette conduite n'était pas une exhibition de puissance, mais un modèle de la façon dont doivent agir ceux qui seront placés après nous à la tête de la charge : c'est de cela que nous tenions le plus compte dans notre travail, en considérant à chaque fois non pas le bien présent, mais le moyen que beaucoup après nous soient capables de faire de même ; puisse-t-il rester de ce fait quelque souvenir de notre ardeur envers notre patrie, car c'est pour cela et rien d'autre que nous avons accepté cette dignité ; c'est pourquoi nous montrions à tous non seulement notre stricte observance dans l'acte de juger, mais aussi la pureté générale de notre âme en ne recevant pas de don, en ne faisant pas acception de personne et en n'acceptant aucune récompense publique ou manifeste à la place de ce que nous attendions de Dieu. Ô les harangues chaque jour tantôt devant l'empereur lui-même, tantôt sans lui : les uns proposaient quelque sujet, les autres un autre, et, comme au théâtre, tous étaient suspendus aux lèvres de celui qui résout les problèmes[94] ! Ô la bienveillance et l'honneur qui nous étaient témoignés en échange par tous ! Ô le plaisir avec lequel ils nous accueillaient, considérant comme un jour sans fête celui où, pour

92. Scholarios était juge général des Romains*.
93. Toujours l'empereur Jean VIII Paléologue.
94. Évidemment Scholarios lui-même.

une fois, nous étions absent du palais et nous embrassant le lendemain comme si nous arrivions d'un long voyage ! Et si nous différions davantage de venir à eux, ils affluaient avec une extrême bienveillance vers ma maison.

7. Deux choses consolent le chagrin que nous causent ces événements, le fait d'avoir offert toutes ces peines sans salaire à Dieu et à la bienveillance envers la patrie, toutes choses en quoi nous nous sommes montrés humains envers les proches et les étrangers, et aussi le fait d'avoir pris les devants volontairement en renonçant à toutes ces charges pour d'autres pensées plus pieuses, par crainte aussi d'être éventuellement privés d'elles malgré nous ; de fait, il ne nous échappait nullement ce qui était sur le point d'advenir, et c'était évident pour d'autres qui avaient du bon sens et s'attachaient à Dieu. Que notre zèle ait alors été totalement vain et que le souvenir de ces choses ait sombré avec la Ville, alors que si elle avait été sauvée, notre gloire aussi aurait été sauvée, la succession des gens de bien la prolongeant jusqu'aux temps ultérieurs, c'est pour nous un surcroît de malheurs, c'est un sujet continu de larmes. Mais comme je l'ai dit au début, tout avait été fixé par Dieu avec justice à la fois pour tous mes concitoyens [et pour moi] : moi j'avais le bonheur grâce à Dieu de recevoir toute cette faculté et de l'utiliser adroitement en vue du bien commun, mais je n'étais pas digne d'obtenir ce que je tentais, puisque je chagrinais par mille autres ingratitudes celui qui me la donnait ; il fallait donc que moi, qui survis encore maintenant, je me consume entièrement au souvenir de tout, et, ce qui est pire, que, dans la déploration de la patrie et des bienfaits dont nous avions fait l'expérience en elle[95], je paraisse joindre indûment ces vanités aux plaintes au nom du peuple tout entier ; mais nous, puisqu'avant même de perdre de telles vanités, nous les avons fuies, nous rappelons maintenant combien il faut regretter l'ambition que nourrissait la patrie pour les activités les plus élevées, même dans les derniers temps, ce en quoi elle se serait enorgueillie aussi de nous pour toujours, si toutefois elle avait été sauvée.

8. Mais que représentent pour moi ces événements ? Je tais encore le si terrible sabre, le gouffre, l'angoisse. J'ai fui, ô très chère patrie, les rappels de tes maux et des miens, malgré moi j'ai été ramené en arrière à toi qui gisais, et si quelque salaire m'était proposé par Dieu à cause des

95. C'est-à-dire le texte qu'il est en train d'écrire, la *Lamentation* elle-même.

souffrances que tu connais, il était nécessaire de le dédaigner, car nous ne pouvions supporter les coups continuellement portés à l'âme, ceux que nous voyions, ceux que nous entendions à toute heure et ceux dont nous nous souvenions ; maintenant en effet, toute ta richesse matérielle est une source d'angoisse pour la pensée et la vue des gens pieux, tout comme si l'on voyait une mère très sainte et renommée chez tous les hommes pour la beauté de sa vertu se mettre à danser et à se déshonorer sur la place publique sous l'effet d'un changement inattendu, et que l'enfant, jusque-là respectueux, éclatait de colère et fuyait aussitôt pour disparaître. Pour cette raison je t'ai donc fuie et reniée, car c'est bien malgré moi que j'ai assisté à un tel spectacle, et j'aurais continué à fuir si quelque nécessité plus forte que toutes ne persuadait ma conscience ou ne violentait ma volonté : mais l'écho de tes malheurs et de ta disgrâce me poursuit partout, si bien que je risque de profiter peu et mal de cette fuite ; partout en effet, tes enfants s'en vont exhiber leurs chagrins à ceux qui les voient accablés par la pauvreté, d'autres les alourdissent encore davantage par leur malhonnêteté, se vantant de façon mensongère, se dénonçant les uns les autres, blasphémant contre ceux qui ne peuvent pas les secourir, feignant la reconnaissance envers ceux qui les prennent en pitié jusqu'au moment de recevoir quelque chose, mais la plupart prenant prétexte pour mendier non de la nécessité et du besoin, mais de l'habitude de la facilité, tous ceux qui, après l'asservissement, ont la vie plus facile à force de tournées, alors qu'ils avaient auparavant peu de choses ou rien ; et ceci en effet c'est ton malheur, ma très belle patrie, que de tels hommes aient été sauvés et vivent, tandis que ceux-là qui étaient bien nés ont péri, eux qui conservaient le rang d'êtres humains – mais pour eux peut-être cela fut-il un bonheur au milieu des malheurs ; et d'autres d'entre tes rejetons errent çà et là, les uns pitoyablement transformés dans leur apparence et leur état extérieur à cause d'une servitude honteusement imposée de force, les autres dont l'âme est détruite plus effroyablement encore : tous ceux-là, qui ne se lamenterait extraordinairement sur eux, fléchi par le chagrin des uns devant les maux inévitables, effrayé par l'impudence des autres, prenant aussi en considération leurs parents, tous leurs amis, comme je l'ai déjà dit, dont certains ont mené une vie irréprochable même à l'égard de Dieu ? Nous ne pouvons ni pleurer sur eux à leur vue, ni montrer notre compassion par crainte des oppresseurs, sinon en nous mettant à l'écart quelque part ou en nous enfermant dans un coin.

9. Je laisse de côté tout ce qui rappelle tes malheurs répandus partout sur la terre et attristant partout notre fuite ; mais le plus essentiel dans ce qui me cause du découragement, à moi en particulier, cela je l'ajoute : en effet le reste touche aussi toute âme pieuse. Tu as été depuis le commencement la métropole pour les chrétiens ; tu fus contemporaine de la liberté du christianisme, de la souche des empereurs pieux ; comme d'une source coulèrent à travers toi partout les flots de la piété tout entière, tout ce qui est dans les dogmes et les rites et tout ce qui est dans les lois sous lesquelles nous devions vivre, et de ce fait, quand ta floraison s'est peu à peu enfuie, partout aussi ta triple beauté s'est effacée de manière analogue ; mais lorsque tu fus oppressée, assiégée, précipitée, arrachée jusqu'à la racine, tout a aussi participé de ta destruction et de ta disparition ou en participera bien vite, même si cela semble encore d'une certaine façon pouvoir être sauvé. Et je ne parle pas de l'asservissement des villes, des peuples et des autorités, qui est évident, celui qui a eu lieu et celui qui se prépare déjà pour le reste ; mais la science est maintenant ignorée, ce qu'il y a de plus beau dans la langue la plus belle parmi les hommes a disparu, en sorte que quelques-uns en entendent à peine la couleur et sans aucun doute avec des perceptions plus émoussées, si bien que ce pays-ci devient vide non seulement de science, mais aussi d'éducation ; personne ne s'y entend nulle part en dogmes sacrés, pas même autant que moi à danser ou jouer de la cithare, mais ils croient aux seules ombres des ancêtres, et même si quelqu'un leur expose un jour la doctrine commune de l'Église, quand ils s'informent sur quelque sujet, les uns ne sont que pierres devant la lyre, les autres, qui semblent différer des premiers, blâment aussi, jugeant qu'il vaut mieux s'en remettre aux mythes des petites vieilles, dont ils se glorifient aux yeux du vulgaire, plutôt qu'aux dogmes sans erreur des sages inspirés par Dieu ; mais la plupart des rites véritables ont disparu dans la plupart des régions ; mais les lois du Christ, grâce auxquelles seules le chemin du salut peut s'accomplir, ne sont plus ni proclamées, ni connues, ni observées ; en effet ces choses s'accompagnent les unes les autres, dit Paul, et partout bourdonne une foi sans âme, telle que le divin Paul a dit lui-même qu'elle sera dans les derniers temps : « ils auront l'apparence de la piété », dit-il, « mais reniant ce qui en est la force[96] », après avoir énuméré leurs autres malheurs.

96. II Tim 3, 5.

10. Et nous d'un seul coup, nous avons volontairement renoncé aux tumultes du monde et en même temps à ses bienfaits, non seulement à ceux, modestes, que nous nous contentions de recevoir de ta tendresse, mais aussi à ceux, plus grands, que nous pouvions trouver partout sur la terre ; après cela, Dieu nous secondant, lui qui nous enfermait d'une façon qu'il était le seul à connaître, nous avons fui le trône infortuné et les difficultés attachées à celui-ci, que personne doté d'une âme libre ne pourrait supporter volontairement ; mais ton malheur montre que même notre projet de fuite était presque partout impossible ; en effet, le fait d'établir le trône à partir de ce qui n'existait pas et tout ce qui va avec le trône[97], ce ne fut de la responsabilité de personne sinon de nous et du dessein donné à nous par Dieu, que cela soit dit avec sa permission ; c'est pourquoi, alors que nous ne le voulions pas, nous l'avons supporté cependant, convaincus que c'était Dieu qui nous y poussait, lui dont nous savions qu'il savait que nous n'avions jamais désiré une telle chose auparavant et que nous n'avions pas non plus été convaincus par ceux qui nous priaient souvent, mais nous savions que le fait de profiter d'un pouvoir tout prêt ne relevait pas de notre volonté ; et maintenant, en fuyant volontairement le trône, nous échouons involontairement dans ce à quoi nous nous étions attachés pour presque toute notre vie ; nous, nous voulons en effet cultiver la terre, mais c'est partout l'océan, ou bien naviguer, mais nous ne voyons pas la mer ; et si nous nous attachons à des hommes de l'art, les uns font profession de naviguer sur la terre ferme, les autres de semer dans la mer ; et si les uns et les autres se retrouvent par hasard sur leur propre terrain, les uns font couler leur navire parce qu'ils ne connaissent pas les arts nautiques, les autres cultivent au hasard parce qu'ils ne savent pas ce que doit faire un cultivateur ; mais partout le contretemps, l'ignorance, la terrible inexpérience et la haine contre ceux qui savent un peu ou qui se proposent de montrer, et la calomnie, l'impudence, la sauvagerie, la déchéance, et rien de sain nulle part, au point qu'il perdrait peut-être la raison, celui qui verrait le lieu jadis dévolu aux hommes maintenant habité par des bêtes sauvages, celui qui voudrait être sauvé, mais ne le pourrait pas, faute de trouver comme ressources pour la philosophie selon le Christ[98] – la vraie qui ne se moque pas de son nom – ni le

97. La restauration du patriarcat de Constantinople.
98. Voir *supra* note 71.

temps favorable, ni le lieu, ni la communauté, ni le zèle, ni l'exemple, ni le chef, ni le serviteur, ni quelqu'un qui aime selon Dieu, ni quelqu'un qui compatit, ni quelqu'un qui écoute ou qui se préoccupe d'une affaire sérieuse, ni quelqu'un capable de montrer un peu l'exemple, ni quelqu'un désireux d'écouter d'autres qui montrent. Mais je laisse de côté les autres incertitudes futures dans des régions qui ont été saturées de toutes sortes de malheurs et qui sont sous l'autorité de maîtres si cruels et sauvages, incertitudes non seulement pour notre vie et le mode de notre mort, mais aussi pour toute affaire tant privée que commune à ces malheureux restes du peuple avec lesquels nous avons hélas un sort commun [99]. [...] J'ai donc eu raison de dire que c'est de toi, ma patrie, que proviennent pour moi et pour les autres toutes les afflictions, comme auparavant toutes les réjouissances, lorsque, avec quelques restes de ton ancienne prospérité, tu nous charmais, nous les derniers en même temps que les plus malheureux de tes enfants. Mais que m'arrive-t-il ? Je risque d'ignorer moi-même aussi ma condition à cause de la souffrance : comment en effet peut-elle maintenant à juste titre être appelée patrie ? Quel emblème et quel signe de reconnaissance porte-t-elle sur elle-même ? Elle était patrie quand elle était ; mais maintenant la patrie pour nous est ailleurs, qu'on parle de la commune patrie de tous les hommes, ou de celle qui est propre à notre peuple ; c'est la même en effet qui est maintenant notre patrie et la patrie commune ; là-bas [100], celui qui en est digne verra notre Ville, nos parents, nos amis, nos proches, tous nos ancêtres, tout ce qu'il y avait de vénérable en elle, là-bas il verra clairement aussi ce à quoi elle l'initiait ici-bas.

11. Eh bien, ô mère qui portes à juste titre le nom d'Athanasia [101] – je vais en effet orienter mon discours à nouveau vers toi –, tu m'as engendré ? tu m'as laissé éprouver tous ces tourments ? Enlève de là celui qui est maintenant torturé par des maux extrêmes, affligé comme jamais par les malheurs communs (inférieur est en effet le compte de mes malheurs propres), qui ne supporte pas l'extrême avilissement de son peuple, qui ne se résigne pas à une telle vie, réunis-le à toi et à ton excellent conjoint ; mais si vous n'osez pas faire cela (qu'y a-t-il en effet de commun entre mon impureté et votre pureté ?), va seulement prier Dieu, et sa divine

99. À cet endroit, le manuscrit comporte douze lignes raturées devenues indéchiffrables.
100. Au paradis.
101. Littéralement « immortalité ».

philanthropie s'occupera du reste ; seulement ne néglige pas de le faire ; tu ne me négligeais certes pas non plus auparavant, mais maintenant occupe-toi de moi encore plus ardemment. Ô Christ empereur, ô Verbe de Dieu, ô très doux Jésus, mon salut, mon attente, mon orgueil, ma fierté (en effet la foule et la grandeur de mes péchés ne m'empêcheront pas d'oser invoquer ton très saint nom, de chanter ta philanthropie, ton indulgence inexprimable, les dons extraordinaires que tu as déposés dans la commune nature des hommes et ceux que tu as mis à ma disposition, moi, ton ver de terre ; mais c'est la même chose de t'appeler toi et d'appeler celui qui t'a engendré et qui t'engendre éternellement, intelligence et Père, la commune et première cause de tout, et votre bon Esprit, et tout mon discours ainsi s'adresse au Dieu unique) je sais, très indulgent empereur et créateur de tout, que j'ai mêlé à mes lamentations des vantardises, mais la gloire de ces choses revient certes à toi qui les as données, et à moi la honte et le blâme, à moi qui me suis révélé indigne de tes dons ; le souvenir de mes chagrins est ce qui me confond, la condamnation de ma méchanceté ; si moi, en effet, je sortais des souffrances, si je m'attachais toujours à tes volontés, ce serait un peu mieux, et déjà les soulagements l'emportent sur les afflictions grâce à ta grande philanthropie, et il n'est pas possible que nous ne soyons pas heureux autant qu'on peut l'être dans les difficultés, je veux dire les difficultés privées ; car les affaires communes ont été détruites au-delà de toute lamentation et consolation.

12. En outre, j'ai dit du mal de mes compatriotes, même si je suis convaincu que quelques-uns d'entre eux ont été prédestinés au salut, ceux que toi seul connais et qui, étant tels, supporteraient le même chagrin que nous pour les mêmes motifs ; mais moi qui compatis avec ceux qui sont en danger dans un tel bouleversement, je ne les blâme pas, puisque je suis plus faible que ceux qui résistent avec vigueur, et j'essaie, par les plaintes et les invocations, de compenser mon impuissance à le supporter. Toi donc qui agrées le but pieux dans ce que j'ai osé faire et qui pardonnes par philanthropie les folies qui s'y mêlent, puisses-tu comme d'habitude être bienveillant ! Mais voici ce que moi je te demande, délivre de la culpabilité des fautes passées celui qui les confesse continuellement et qui se frappe la conscience, puisses-tu délivrer sans rien infliger : quant aux peines volontaires qu'elles appellent, je suis faible tant par la volonté que par le corps ; mets-moi en sûreté à l'avenir loin des embuscades du malin par les armes de ta sainte grâce et la surveillance des doux anges ; ensuite,

soit insuffle-moi une audace qui surmonte tout obstacle, soit compatis à la mollesse de la volonté et du corps qui plie devant les difficultés extérieures et qui est défaillante non seulement d'elle-même, mais aussi à cause de l'absence de secours de tous côtés, et donne-moi de m'appliquer fixement à toi et de m'attacher à te désirer, et d'autre part pour le reste d'admirer comment tu juges ce qui est arrivé, de le supporter, fortifié par toi, de rendre grâce pour tout par amour et de vivre autant que tu l'ordonneras et comme tu l'ordonneras, et de me déplacer de nouveau quand, où et comme ton ordre le définira ; en effet, je suis prêt à toute décision de ta part, pourvu que tu m'inspires la fermeté ; puisses-tu seulement être guérison et purification, et non la décision de rejet qui convient à mes fautes !

Gloire à Dieu ; amen.

Les thrènes anonymes sur la chute de Constantinople [1]

Lamentation sur Constantinople

Introduction

Cette versification anonyme, *Anakalèma tès Kônstantinoupolès*, très élogieuse sur Constantin XI, pourrait être d'origine crétoise (d'après l'éloge des Crétois), ou chypriote (d'après quelques faits de langue). C'est en tout cas parmi les textes très proches dans le temps de 1453 l'un des plus poignants et l'un des plus proches du chant populaire grec moderne, le *tragoudi*.

La traduction est fondée sur la deuxième édition de Kriaras, p. 21-27.

Édition

Kriaras (Emmanouel), *Τὸ ἀνακάλημα τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Κριτικὴ ἔκδοση μὲ εἰσαγωγή, σχόλια καὶ γλωσσάριο*, Thessalonique, 1956 et 1965.

Kriaras (Emmanouel) et Kéchagioglou (Giorgos), *Ανακάλημα της Κωνσταντινόπολης*, Thessalonique, 2012.

Traduction

Italienne : Pertusi (Agostino) éd., *La caduta di Costantinopoli*, II, *L'eco nel mondo*, Milan, 2001 (Scrittori greci e latini), p. 366-377.

1. Traduction du grec, introduction et notes par Vincent Déroche.

Bibliographie

A. I. Fernández Galvín, « Tradiciones y leyendas », p. 363-375 ; L. Christodolidou, « Θεματικά μοτίβα », p. 349-361 ; K. Chrysomalli-Henrich, « Η ρητορική του πένθους », p. 319-331.

Traduction

Deuil, pleurs, douleur, sanglots et chagrin, une tristesse inconsolable a fondu sur les Romains*. Ils ont perdu leur maison, la cité sainte, leur réconfort, leur fierté et leur espoir. Qui l'a dit ? Qui l'a annoncé ? Quand est venu le message ? Une nef arrivait dans les eaux de Ténédos, une galère vint à sa rencontre, s'arrête et lui demande :

— Nef, d'où viens-tu ? d'où approches-tu ?

— Je viens de la malédiction, du cœur des ténèbres, de la nuée de foudre, du tourbillon des vents ; je viens de la Ville consumée par la foudre. Je ne porte pas de cargaison, je porte des messages de malheur, amers et douloureux[2], pour les chrétiens. Quand les Turcs sont venus, ils ont pris la Ville, et massacré les chrétiens, là et de toutes parts.

— Nef, arrête-toi, je te prie, que je te demande encore : était-il là, l'empereur, *kyr* Constantin, le sage, le fort, le très courageux, le clément, l'éloquent, la gloire des Romains* ?

— Il s'y trouvait, Dragasès[3] l'infortuné, et quand il a vu les chiens impies détruire les murailles, courir à l'assaut à pied et à cheval, faire irruption et faucher les chrétiens comme de l'herbe dans un pré, il poussa un profond soupir en gémissant : « Pitié ! Quel malheur voient mes pauvres yeux ? Comment puis-je avoir des yeux et voir cela ? Comment puis-je avoir la lumière et voir ? Comment puis-je avoir un esprit et marcher dans un monde ruiné ? Je le vois, les Turcs sont entrés dans la Ville sainte et maintenant m'anéantissent avec mon peuple. » Le malheureux regarda à sa droite et à sa gauche : il le voit, les Crétois fuient, les Génois fuient, les Vénitiens fuient et lui reste. Le malheureux parla, les lèvres douloureuses : « Vous, mes enfants, vous fuyez, vous cherchez à vous échapper, mais moi, l'infor-

2. La forme δολωμένα renvoie à « ruse », et Pertusi traduit *insidiosi* ; mais comme il le note lui-même, il y a confusion fréquente avec des mots presque homophones dérivés du latin *dolor*, comme plus bas les yeux « douloureux » (δολερά) de Constantin XI, et c'est ce sens étymologiquement impropre qui convient ici le mieux.

3. L'un des patronymes de Constantin XI.

tuné, où me laissez-vous ? Vous me laissez aux chiens, dans la gueule du fauve. Coupez ma tête, Romains * chrétiens ; emportez-la, Crétois, portez-la en Crète, que les Crétois la voient et s'affligent, qu'ils se lacèrent la poitrine, qu'ils versent de sombres larmes et qu'ils m'exaltent parce que je les aimais tous. Que les chiens ne me saisissent pas, ne me maîtrisent pas, car les cœurs des infidèles sont sans pitié, qu'ils ne me conduisent pas à l'émir, Mehmed le grand chien [4], avec le cœur affligé, les yeux affligés, tout tremblant, les lèvres douloureuses, et qu'il ne pose pas son pied éhonté sur ma nuque : il ne convient pas qu'un pied sans-loi foule la nuque d'un empereur ; que l'impie ne m'interroge pas en disant : "Où est ton dieu ?", que ce chien ne lance pas ses roquets à m'insulter, à se moquer de ma couronne, à offenser ma dignité, et qu'après m'avoir torturé et supplicié ils ne décapitent pas ma tête pour la ficher au bout d'une pique, qu'ils ne découpent pas mon cœur, ne mangent pas mes entrailles, ne boivent pas mon sang et n'en teignent pas leurs épées, que les sans-loi ne se vantent pas de ma destruction ! »

Mon soleil, lève-toi partout, brille sur le monde entier, et étends tes rayons sur tout le monde habité ! Mais sur Constantinople, jadis fameuse, maintenant Turcopolis, il ne faut plus que tu brilles. Même tes rayons, il ne faut pas que tu les y envoies, que les chiens sans-loi ne voient pas leurs violations de la loi, qu'ils font des églises des étables, qu'ils brûlent les icônes, qu'ils déchirent et piétinent les évangiles tout en or, qu'ils outragent les croix et les mettent en pièces, qu'ils volent leur argent et leurs perles, qu'ils brûlent les reliques des saints aux effluves parfumées, les éliminent, les jettent à la mer, s'emparent de leurs pierres précieuses et de leurs décorations [5], et boivent des lampées de vin dans les saints calices.

Les princes, leurs fils, les grandes princesses, nobles et sages, élevées dans le luxe, les vierges de haut rang, les femmes mariées et veuves, les moniales nobles, vierges, les abbesses, celles que le vent ne frôlait pas, que le soleil ne voyait pas, qui chantaient l'office et lisaient dans les saints monastères, ils les ont saisies sans pitié comme des condamnées ! Oh, pour qu'ils les emmènent en Turquie et les vendent comme esclaves, qu'ils les dispersent de l'Orient à l'Occident ! Nues, sans chaussures, battues, affamées, pour qu'elles gardent les vaches, les chèvres, les juments et les buffles, les canards, les oies et le reste [6]... et le soir qu'elles restent avec les

4. Mehmed II.
5. Presque certainement des encadrements en argent, comme pour les icônes un peu plus haut.
6. Le texte conservé est incohérent sur un demi-vers.

musulmans pour qu'ils les souillent [7] et qu'elles enfantent des bâtards qui se feront musulmans, des chiens sanguinaires pour faire la guerre aux chrétiens et les anéantir !

Ciel, ne le tolère pas, terre, ne le supporte pas, soleil, obscurcis ta lumière, lune, ne la leur donne pas ! Puis-je énoncer une petite allégorie ? Imaginons que le grand Constantin [8] est le soleil intelligible : nomme lune sa nouvelle Ville. Ce que je te dis ne te paraîtra-t-il pas bizarre ? Dieu dit que l'homme est une grande gloire [9], celui qu'il a placé dans le petit monde, toute la création [10]. Ce grand Constantin a donc orné la célèbre Ville, celle que tu vois et dont tu entends parler, celle qui a tiré de lui son nom et son appellation. Justinien [11] de même l'a parée grandement, y a bâti Sainte-Sophie, cette vision grandiose ; elle en est devenue presque l'égale de Sion la très sainte [12]. Tous deux étaient le soleil, et la Ville la lune : sans soleil, la lune ne brille jamais. Car ces empereurs, les pieux, les divins, brillaient, illuminaient la Ville très sainte, l'Occident, l'Orient, toute la terre habitée. Quand dans mon esprit je repasse les beautés de la Ville, je sanglote, je me lamente, je me frappe la poitrine, je gémis et je verse des larmes dans les cris et la peine. La splendeur de Sainte-Sophie, les nappes consacrées de la table d'autel très sainte, vénérable, la vaisselle toute sainte, où sont-elles parties ? Est-ce que l'a vu l'ange qui y était préposé, lui qui jadis a fixé une limite au jeune homme d'autrefois ? Car il lui a dit : « Je ne m'en vais pas jusqu'à ce que tu viennes [13]. » Le jeune homme vient, l'ange est parti ; mais ce n'est pas le jeune homme d'autrefois, l'enfant des maçons, mais un autre enfant est venu, le précurseur de l'Antéchrist *, et ni les anges ni les saints ne sont plus d'aucun secours.

7. Le terme μαγαρίζω employé ici, bâti sur un mot syriaque désignant « les fils d'Agar » (les conquérants arabes), signifiait à l'origine « se faire musulman », mais a fini par désigner en grec moderne l'action de souiller ; on voit bien comment ici les captives byzantines sont « islamisées » en un sens très littéral qui connote la souillure.

8. Constantin Ier, fondateur de Constantinople en 330.

9. 1 Cor 11,7 ; la suite est un jeu de mots permanent entre les deux sens seconds les plus courants de κόσμος *(kosmos)* « parure, gloire » et « univers », avec aussi le verbe κοσμέω « parer, orner ».

10. Paradoxe voulu : l'homme est la grande parure de Dieu par sa valeur morale, tandis que l'univers de ce point de vue n'est que le microcosme malgré sa taille.

11. L'empereur Justinien (527-565).

12. Jérusalem.

13. Légende constantinopolitaine qui remonte au Récit sur la construction de Sainte-Sophie (fin du IXe siècle ?) : un enfant de l'architecte garde le chantier pendant la pause de midi ; un ange vient et le renvoie à son père en garantissant qu'il restera jusqu'à ce que l'enfant revienne ; le père rapporte le fait à l'empereur, et on interdit au garçon de revenir pour que l'ange reste à garder Sainte-Sophie jusqu'à la fin des temps ; voir G. Dagron, *Constantinople imaginaire*, p. 200-201, et pour les variantes tardives du récit A. I. Fernandez Galvin, « Tradiciones y leyendas », p. 371-372.

Thrène de Constantinople

Cet autre texte anonyme, sans doute rédigé plus tard, apporte une note distincte par le dialogue entre Venise et Constantinople ; il est probable qu'il a été écrit par un Grec en territoire vénitien et exprime sa double loyauté aux deux villes. La traduction repose sur le texte imprimé par le métropolite* de Gaza Païsios Ligaridès en 1656, meilleur que celui des manuscrits conservés : c'est ce texte qui est édité par G. Zoras, p. 250-253.

Édition

Zoras (Georgios T.), *Περὶ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως*, Athènes 1959.

Traduction

Italienne : Pertusi (Agostino) éd., *La caduta di Costantinopoli*, II, *L'eco nel mondo*, Milan, 2001 (Scrittori greci e latini), p. 378-387.

Bibliographie

A. I. Fernández Galvín, « Tradiciones y leyendas », p. 363-375 ; L. Christodolidou, « Θεματικά μοτίβα », p. 349-361 ; K. Chrysomalli-Henrich, « Η ρητορική του πένθους », p. 319-331.

Traduction

Mon esprit et ma pensée s'embrouillent pour écrire, échouent à faire des vers sur le sac de la Ville. Vous, montagnes, pleurez ! et vous, pierres, fendez-vous ! fleuves, asséchez-vous ! fontaines, tarissez ! Car elle est perdue, la clé de tout le monde habité, la pupille de l'Orient et de la chrétienté ! Et toi, lune dans le ciel, n'éclaire plus la terre, et vous, eaux courantes, arrêtez votre flot, mer, rugis le malheur de la Ville ! Et nous, les pauvres Romains*, nous avons beaucoup perdu en perdant cette Ville, tant vantée, celle que bénirent tant de divins pères. Dame aux sept collines[14], les bêtes fauves t'ont attaquée, et t'ont condamnée à mort, sur toi ont fondu

14. Épithète courante de Constantinople, censée avoir sept collines comme Rome.

des armées innombrables, comme des sauterelles féroces, comme des guêpes venimeuses. Ces chiens de janissaires ont tué l'empereur, son sang a coulé avec celui de la foule. Ils ont tué les nobles aux riches émoluments, et ceux qui restent sont voués à l'errance comme étrangers, à endurer l'outrage et de grands affronts, à verser beaucoup de larmes en terre étrangère. Tu étais le luminaire du ciel, l'astre d'Aphrodite, un flambeau éclatant qui illuminait le monde, et en l'illuminant tu rafraîchissais tout le monde habité, tu éclairais Gênes et l'Allemagne, et au-delà l'Anatolie et Antioche. Les quatre patriarcats [15] te rendaient tous hommage, pour avoir un Romain comme empereur et toi comme princesse, seule impératrice en quelque endroit qu'on soit [16]. Mais voici que tu as été réduite en esclavage, hélas, tu es devenue servante ! Écoute ce que Venise [17] a dit à la Ville quand elle eut fini de lire ses noirs messages :

« Ville, ce que tu souffres je le souffre, tes peines sont les miennes, ton grand malheur a été amer pour moi aussi, parce que, princesse, tu étais le havre des prisonniers, l'orgueil des chrétiens, la gloire des saints, le refuge des étrangers et des orphelins, que tu avais mille églises et mille monastères, tous avec quatre ou cinq coupoles, bâties en dômes, des maisons à double étage aux cours de marbre et d'or. Tu avais de l'eau courante, tu avais de splendides fontaines, de beaux jardins avec des arbres fruitiers. Tu avais Sainte-Sophie, le message de Dieu au monde [18], d'où la sagesse du monde tirait sa sagesse. Les prêtres pervers [19] des Turcs ont rempli les églises, et les *sophta* [20] sans sagesse parlent à Sainte-Sophie, là où les orateurs apprenaient les lettres. Hélas, ô Ville, comment cela t'est-il arrivé, d'être asservie ? Ville, ce que tu souffres je le souffre, tes peines sont les miennes ; ma chère Ville, j'ai fait et refait le tour de la terre et nulle part je n'ai trouvé d'endroit plus beau à te comparer, qui aurait ta beauté, qui aurait tes grâces. Ma chère Ville, tu ressembles au royaume des cieux, et

15. Antioche, Alexandrie, Jérusalem... et Rome, ce qui bien sûr ne peut être envisagé que par un orthodoxe.
16. « Tant qu'existe le monde » pour Pertusi.
17. Cette référence à Venise, distinguée de tout l'Occident, indique peut-être une rédaction à Venise ou en terre vénitienne.
18. Littéralement « le kérygme ».
19. Jeu de mots intraduisible : au lieu des καλόγεροι *(kalogeroi)*, « bons vieillards », caloyers, les moines chrétiens, les imams turcs sont des Τουρκοκακόγεροι *(Tourkokakogeroi)*, « mauvais vieillards turcs ».
20. Les *softa* (mot d'origine persane) sont les spécialistes de théologie musulmane ; nouveau jeu de mots sur les *asophoi sophtades*, les « *sophta* sans sagesse » qui parlent à Sainte « Sophia ».

avec ton lot héréditaire tu t'approches des anges du ciel, jusqu'au fleuve Euphrate s'étend ta grande seigneurie. Mais l'agrément est passé, cette fierté a disparu et fui, comme de la fumée et de la brume, ton sort est resté aux mains des Turcs. »

La Ville aux sept collines l'entendit, se lamenta et répondit : « Tu dis vrai, Venise, tu me blâmes à juste titre, néanmoins écoute ce que je vais te dire, demande-moi de te parler : depuis que m'a fondée entièrement le grand Constantin [21], qu'il m'a donné comme dame protectrice l'Hodègètria [22], pour qu'elle me garde dans mes peines, me protège dans mes souffrances, vraiment elle m'a bien gardée sans cesse, elle a toujours chassé de nombreuses armées. Mais maintenant, ce temps-ci d'amertume, la Toutepure s'est envolée jusqu'aux cieux à cause de la foule de mes péchés et de mes impiétés, et [Dieu] a permis que je chute de mon trône. Un chien d'Agarène [23], un gamin effronté, un rejeton de Mahomet, une engeance de démon, s'est révélé plus rusé que le monde entier, plus habile, s'est fait chef de guerre, et à gauche de ma muraille, à droite de mes quartiers, en face de mon visage il a bâti un grand château [24], et il a campé sur mes côtés et m'a frappée, offensant ouvertement la croix dans le monde entier [25] : autant il y a d'étoiles dans le ciel et de feuilles aux arbres, d'oiseaux qui volent dans les belles vallées, autant il amena de bataillons, autant de grosses bombardes. Et lui, l'infidèle, se transforma comme en dragon, révélant les poses du dragon, l'épouvante que cause un fauve. Il exhibait cinq têtes comme le font les serpents, il faisait tourner ses anneaux et remplissait les fossés, il posait sa tête face au Kosmidion [26] et déployait sa queue à la Porte Dorée. Il rugissait comme un lion, sifflait comme un dragon, ses yeux se faisaient sauvages et il frappait de la queue, et du fait de

21. Constantin Ier, fondateur de Constantinople en 330.
22. L'Hodègètria, « celle qui montre la voie », est en fait la Vierge du monastère « tôn Hodègôn », « des guides », mais l'icône de ce monastère ainsi désignée cristallise à l'époque paléologue le rôle de défenseur surnaturel de la Ville qui a été assigné à la Vierge dès le VIe siècle : c'est elle que la population promène sur les remparts avant l'assaut. Voir aussi Doukas, p. 148, n. 182.
23. Fils d'Agar, mère d'Ismaël : pour les Byzantins, ce fils illégitime d'Abraham est l'ancêtre des Arabes, et, par analogie à cette époque, de tous les musulmans. Ici Mehmed II.
24. Rumeli Hisarı.
25. « Offensant ouvertement la croix dans le monde entier » : vers peut-être interpolé ultérieurement.
26. Sanctuaire de Côme et Damien juste hors des murailles sur la Corne d'Or, tandis que la Porte d'Or est sur la rive sud, face à la mer de Marmara : le sens est que l'armée ottomane est déployée tout le long de la muraille terrestre.

cette grande terreur des royaumes se prosternaient, des places fortes se rendaient, des pays se dépeuplaient. L'univers s'accumulait sur la terre du Christ, et ils suppliaient Dieu, si jamais il les prenait en pitié, mais Dieu ne le voulait pas, il était irrité à cause de mes péchés et de mes fautes ; ce n'est pas la foudre qui les a brûlés, pas le tonnerre qui les a frappés, quand ils offensaient la croix dans le monde entier, les Avili[27] d'Arabie, les destructeurs de forteresses. Qui a vu un pont sur la mer, qui en a entendu parler ? Que les galères passent dans les vallons de Galata, face à Scutari, vers Saint-Constantin ? Elles sont apparues de tous côtés, comme des vipères dans un pré. Perfide canonnier, traître qui livre son âme, perte des chrétiens, Némésis des nobles, celui qui a produit la terrible bombarde, car ils l'ont placée face aux murs. Et les éclairs, et les tonnerres que lançait ce chien ! Et les boulets de pierre sur les toits de la Ville ! Ô le malheur amer qu'apportait cette heure, ô le gémissement, les larmes et les grands cris ! Quand les Turcs entrèrent dans les maisons nobles, ils enfoncèrent les fenêtres, brisèrent les portes et ils firent sortir des couvents les recluses, des monastères les filles nobles. Quel amer, quel grand malheur réserva ce mardi, quelle affliction et quelle tristesse éprouva la dame Irène[28] quand les Turcs la firent descendre de la tour, quand ils la firent sortir des murailles, quand ils la traînèrent jusqu'à Katounotopi, quand ils la déshabillèrent et se mirent à l'outrager ! Quel amer malheur apporta cette heure, quand on séparait les mères des enfants, qu'on les traînait comme du bétail, et qu'on les vendait pour dix aspres* ! »

Pleurez tous, pleurez la chute de la Ville, déplorez le destin de la nouvelle Jérusalem[29], car la douleur m'empêche d'en donner le détail, et à moi seul je ne peux mettre en vers la totalité.

27. Mot obscur, peut-être une erreur de copie.
28. Cette Irène est mystérieuse.
29. Épithète traditionnelle de Constantinople.

Poèmes catalans sur la chute de Constantinople [1]

Introduction

La chute de Constantinople a suscité un écho large (mais plutôt éphémère) dans le monde chrétien occidental et oriental, en particulier une série de lamentations dans des langues variées sur lesquelles A. Pertusi a conclu son volume II, *L'eco nel mondo*, auquel nous renvoyons[2]. Il a paru plus intéressant de donner une traduction de lamentations catalanes encore inédites lors de la publication d'A. Pertusi.

Les quatre premiers des six poèmes traduits ici [3] ont été rédigés pour le concours de poésie organisé par le riche bourgeois catalan Antoni Saplana (ou Çaplana) dès l'été 1453, avec comme sujet imposé la chute de Constantinople et surtout l'exhortation à la croisade contre le Turc, d'où de longs développements sur la Croix et ses différentes figures, brodant sur des thèmes théologiques connus ; ces poèmes sont d'abord des louanges de la Croix où Constantinople et sa chute sont évoquées plutôt que décrites. Le cinquième, anonyme, commence par une complainte sur la perte de la Ville et la barbarie turque (dont l'auteur a une vision très déformée par les rumeurs) et continue par une vigoureuse exhortation à la croisade adressée à toutes les nations européennes, mais plus spécialement aux Catalans

1. Traduction du catalan et notes par Jean-Marie Barberà, introduction par Vincent Déroche et Thierry Ganchou.
2. A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 293-419.
3. Édités par Isabel de Riquer i Permanyer, *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997 : toutes les présentes traductions sont fondées sur cette édition (p. 53-82). Voir aussi V. Beltran éd., *Trobadors a la península ibèrica*.

et à leur roi, Alphonse V d'Aragon, non sans un certain chauvinisme dont des cités italiennes font les frais. Le sixième, lui aussi anonyme, est un appel plus général aux chrétiens. Les deux poèmes anonymes ne peuvent être datés avec précision, mais sont sûrement très proches de l'événement.

Un intérêt personnel présida-t-il à la décision d'Antoni Saplana d'organiser ce concours de poésie sur la chute de Constantinople ? Une documentation inédite – tirée des actes notariés de Candie, en Crète – permet de se poser la question : elle révèle que parmi les Catalans alors à Constantinople se trouvait un certain Joan Saplana de Barcelone, certainement un parent d'Antoni. Les actes qui, à partir de septembre 1453, nous renseignent sur lui ainsi que sur un autre Catalan, Joan Sacarrera, livrent à leur propos des informations en apparence contradictoires. Faits prisonniers le 29 mai, ils parvinrent à se racheter très vite : un Catalan de Majorque qui se trouvait à Péra fournit, pour le rachat de Joan Saplana, les 1 000 aspres réclamés « par le Turc qui le détenait comme esclave »[4]. En janvier 1454, en Crète, le Majorquin produisait les documents relatifs à la rançon de Saplana dont il réclamait le remboursement à ceux qui entre-temps avaient été désignés dans l'île administrateurs des biens de Saplana et Saccarera, des compatriotes parmi lesquels se trouvait notamment Dalmau Fenoses, le propre trésorier d'Alphonse V. Or, ces documents nous disent à la fois que Saplana et Sacarrera furent rachetés après leur capture et – dès septembre 1453 – qu'ils furent « tués lors du conflit de Constantinople à l'occasion de la prise de ladite cité par les Turcs »[5]. La contradiction peut être résolue si l'on postule que nos deux Catalans furent exécutés par Mehmed II *après leur rachat*, le 1er juin 1453, aux côtés de leur consul Joan de la Via. Dans sa lettre, le podestat de Péra Angelo Giovanni Lomellino dit qu'avec le consul moururent alors « cinq ou six autres Catalans »[6], mais Leonardo de Chio parle seulement de « deux des siens »[7]. La tentation est grande de privilégier le témoignage de ce dernier et de donner enfin à ses deux Catalans une identité : Joan Saplana et Joan Sacarrera.

4. Archivio di Stato di Venezia, *Notai di Candia*, busta 2, notaio Francesco Avonale, protocollo 1, fol. 45v : *pro recato ser Iohannis de Splana Catellani quondam de Barcelona cuidam Theucro, qui dictum Iohannem de Splana tenebat pro sclavo, aspros mille*. Document cité dans T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 225 et n. 307.
5. Archivio di Stato di Venezia, *Notai di Candia*, busta 106, notaio Nicolò Gradenico, vachette 10, f. 223r : *de ratione ser Iohannis de Splana et ser Iohannis Sacarera, Catelanorum, qui interfecti fuerunt in Constantinopoli in captivitatem illius terre per Teucros*.
6. Voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 530.
7. Voir la lettre de Leonardo de Chio, p. 727.

JOAN FRANCÍ PUCULULL

Quel homme pourra exprimer ou démêler le sens

Introduction

On sait fort peu de chose de Joan Francí Puculull, poète du XV^e^ siècle, sinon qu'il participa à divers débats poétiques en même temps que Joan Fogassot, auteur du quatrième poème catalan de ce recueil. Le poème est divisé en deux parties : un exorde de trois strophes de huit vers chacun et un dernier vers en latin tiré des Évangiles. Dans ce préambule, Puculull rappelle la consigne imposée par le jury et demande à ses membres de se montrer bienveillants. La seconde partie, précédée d'une rubrique, se compose de sept strophes de huit vers et d'un envoi de quatre vers. Chacune de ces sept strophes commence par une anaphore, *Arbre très saint*, et une anadiplose, variante de la répétition, court tout au long de la deuxième partie, produisant un effet lancinant. Le texte se trouve dans le manuscrit J. de la Bibliothèque Nationale de France, esp. 226.

Édition

De Riquer i Permanyer (Isabel), *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997 (p. 53-56).

Traduction

Rubrique : *Œuvre écrite par Francí Joan Puculull lors du consistoire de monseigneur Anthony Çaplana, lequel promit un joyau à qui composerait la louange de la Croix encourageant le plus vivement les chrétiens à rejoindre la croisade rassemblée.*

Quel homme pourra exprimer ou démêler le sens
ou saisir la subtile sapience,
quel poète saura jamais dire
les grandes vertus de la Croix, ou les entendre ?
Il lui faudra, s'il veut y parvenir, retourner à l'étude,
quand bien même serait-il très instruit en cela,

car le fils de la Vierge voulut ici subir
une mort cruelle, faisant de la Croix un bouclier.

Ils ont bataillé et vaincu l'ennemi,
parce que Celle-ci leur a donné très grande force,
tirée pour l'essentiel de sa vertu,
que nul en ce monde ne peut cerner.
N'allez pas penser que je sois assez suffisant
pour prétendre en parler suffisamment bien
et dire ne serait-ce que la moitié de ses perfections,
surtout en si bref espace.

C'est pourquoi, mes sieurs, dans ce que je dis,
je ne puis, certes, dire ce qui est au-delà de mon entendement ;
je vous supplie donc d'éviter toute moquerie,
car je suis effrayé d'entrer en cette lice ;
mais confiant en la sainte Croix, je me sens
rempli d'un courage qui me donne toutes les audaces,
j'assume donc toute faute et ne m'en prends qu'à moi,
et me signant comme il convient, je me lance et dis :

Absit nos gloriari nisi in Cruce[8].

Vers menant à la joie

Arbre très saint, sur lequel a bien mûri,
mûri le fruit qui grande saveur donne ;
donne tout ce que désire la personne,
personne telle qu'elle s'éloigne du péché.
Péché pardonne qui en vous fut mis,
mis sur la Croix où il voulut batailler,
batailler hardiment pour nous sauver,
sauver ceux qui l'auront reconnu.

8. Ga 6,14 : « Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ ».

Arbre très saint, grand pouvoir vous a donné,
donné le Seigneur qui nos errements pardonne ;
pardonne à tous, quand chacun décide,
décide d'agir à travers celui qui l'a créé ;
créé l'a Dieu, afin d'en être aimé,
être aimé, donc, autant qu'on doit l'aimer ;
aimer fermement dois-je l'arbre singulier,
singulier au point que personne ne peut l'exprimer.

Arbre très saint, qui en sera bien armé,
armé de vous avec une confiance profonde,
profonde et sans peur, qui dans la vertu confonde,
confonde bientôt le Turc de vanité,
vanité plein le cœur fortifié,
fortifié tout homme doit y aller ;
aller sans tarder, car la Croix fait trembler,
fait trembler l'ennemi réprouvé.

Arbre très saint, vous avez subjugué,
subjugué grandement le scélérat qui fond,
fond dans le feu du branle-bas ;
branle-bas contre le Turc, qui sera bientôt lancé,
lancé par nous, avec vous à nos côtés :
à nos côtés, en bons chrétiens, nous devons avoir,
avoir tout le temps la Croix à l'esprit,
esprit cherchant toujours votre signification.

Arbre très saint, de vie l'autre forme,
autre forme de lumière, de vertu parangon,
parangon êtes-vous et de tous biens patronne ;
patronne auguste de toute clarté,
clarté grâce à quoi nous sera bien montré
montré le chemin, si nous tous voulons regarder,
regarder, chacun de nous, et le Turc châtier,
châtier comme il faut d'une telle cruauté.

Arbre très saint, toute la chrétienté,
chrétienté en temps de carême résonne ;
résonne cette hymne de *Vexilla*[9] qu'on entonne,
qu'on entonne d'une voix de chant de piété ;
piété veut que vous soyez loué,
loué, ensuite nous devons adorer,
adorer, certes, nous pouvons glorifier,
glorifier en vous tenant embrassé.

Arbre très saint, quiconque est de vous oint,
oint au front, n'a nulle peur de s'abîmer,
s'abîmer dans le feu, car si belle couronne,
couronne prend de vous qui bien gardé,
gardé l'avez de mort et délivré,
et délivré vous lui ferez gagner,
gagner vigueur grâce à quoi il pourra tuer,
tuer l'infidèle cruel scélérat.

Envoi

Fin de tous dams, ne suis point si avisé,
avisé, votre serviteur, de savoir tant parler,
parler de vous, car pense que nul n'est apte,
apte à pouvoir dire votre dignité.

PERO MARTINES

Gloire singulière, salut d'humaine pensée

Introduction

Pero Martines ou Pere Martines (? - Palma de Majorque, 1463), dominicain et écrivain, était au service de Henri de Castella contre Jean II d'Aragon. Il

9. *Vexilla Regis*, hymne à la croix de Jésus-Christ, composé par Venance Fortunat au VI^e^ siècle.

fut fait prisonnier et exécuté à Majorque par les partisans de celui-ci. Ce poème est composé de sept huitains et d'un envoi final de quatre vers. C'est une louange à la Croix avec des références bibliques et mythologiques. Chant religieux, sa rubrique encourage également à lutter contre les infidèles. Le texte se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque de Catalogne, Biblioteca de Catalunya 1030.

Édition

De Riquer i Permanyer (Isabel), *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997 (p. 57-59).

Traduction

Rubrique : *Louanges de la Croix, composées pour un joyau, prix offert à Barcelone à celui qui encouragerait le mieux les gens à se joindre à la croisade contre le Turc.*

Gloire singulière, salut d'humaine pensée,
signe [éclatant], remède contre la mort,
tourment des scélérats purgeant une offense légale,
fruit délicieux pour les affligés, doux réconfort.
L'entendement vaincu par vous je demande,
considérant que vous êtes, de l'éternel Roi, temple,
que si la vérité par ignorance je tais,
vous me preniez humblement en pitié.

Digne d'honneur plus que la Vierge mère,
les esprits subtils vous jugent sans hésiter
le Verbe infini envoyé par Dieu le Père,
sous l'habit d'un parfait rejeton.
En outre, et plus vif, l'extrême et navrant supplice
en votre chair reçu, votre sang pur versé,
que le grand profit du saint ajustement
du fils de Dieu à la virginale clôture.

Avec dévotion vous êtes par nous adorée,
au même degré que l'est le crucifié,

ce pourquoi on vous dira quasi déifiée,
pleine de grâces, honneur et dignité.
Ô, solide rempart contre le pouvoir infernal !
gouvernail sûr pour ceux que l'on exile,
car vous détruisez le dam universel,
dans cette forte houle soyez notre navire.

Lit du grand Roi et chambre de douleur [10],
vertu ne connaît qui en vous entrer ne peut ;
illuminant notre vallée ténébreuse,
de ce triste monde vous êtes très sûr pilote.
La pensée, éloignée de votre honneur,
des plaisirs insanes verra la fin perdue,
et ce n'est que par vous qu'atteindra
liberté et bienfaits la multitude vaincue.

Pensez à la promesse des chevaliers,
dont le devoir est d'aimer votre service :
leur volonté à vile crainte soumise
méprisera votre parfaite loi.
Pour mourir pour vous en si dévot métier
vous devez rechercher les amants de gloire,
laquelle ne veut connaître le désir
de follement se cacher dans la ville.

Hercule ne pouvant, malgré sa force, tuer
un terrible serpent qui a nom hydre,
jeta l'arbre grand sur son échine
et très rapidement anéantit sa puissance [11].
Il en sera ainsi du Turc, ce monstre puissant,
car sous le signe de votre noble étendard
vaincue sera l'armée impétueuse,
cruelle, scélérate, qui contre nous prospère.

10. On peut l'entendre ainsi : le Christ a été couché sur la Croix, qui de ce fait est comparée à un lit ; puis la place d'un lit est dans une chambre, ici celle de la Passion du crucifié.
11. Cette comparaison avec l'hydre de Lerne, le plus monstrueux des adversaires d'Hercule, est intéressante parce qu'elle mêle une référence antique à tous les parallèles bibliques du texte.

Bois précieux, trouvé dans la piscine [12],
auquel, par l'intercession d'un ange,
la puissance divine donna la vertu,
l'eau bouillonnant, de guérir de tout mal.
Vous êtes plus puissante que le bâton d'Élisée [13] :
ressuscitez votre vaillant peuple,
donnez-lui la force de combattre ce Philistin
jusqu'à refaire nôtre la grande Constantinople.

Envoi

Pleine de vigueur, votre aimable cortège
de poètes vous gardez de tout péril,
car nul n'aura le cœur gentil [14] ni noble
sinon le dévot dont vous serez le miroir.

JOAN BERENGUER DE MASDOVELLES

Dieu a permis que soit prise

Introduction

L'auteur est un poète qui participa à divers concours littéraires organisés à Barcelone. On conserve 180 de ses poèmes, écrits entre 1440 et 1475, ce qui en fait l'auteur catalan médiéval dont l'œuvre a été la mieux conservée. Ce troisième poème se compose de douze huitains, suivi d'un autre huitain de conclusion, d'un quatrain d'envoi, puis d'un quatrain d'adresse

12. Le dictionnaire de Littré donne la définition suivante : « terme d'antiquité judaïque. À Jérusalem, piscine probatique, piscine du bétail, réservoir d'eau, près du temple de Salomon, où étaient lavés les animaux qui devaient servir aux sacrifices. » Voir Jn 5, 2-4 : « Or il existe à Jérusalem, à la piscine des brebis, le bâtiment qu'on appelle en hébreu Bézatha. Il y a cinq portiques. Sous ces portiques gisaient une foule d'infirmes, aveugles, boiteux, impotents, qui attendaient le bouillonnement de l'eau. Car l'ange du Seigneur descendait par intervalles dans la piscine ; l'eau s'agitait et le premier qui y entrait, après que l'eau avait bouillonné, se trouvait guéri, quel que fût son mal. »
13. Le prophète Élisée ressuscite le fils de la Shunamite : 2 R 4, 8-37.
14. Sens très voisin de « noble ».

aux juges. La technique d'écriture suit celle du *planctus*. Il s'agit d'une exhortation adressée aux Princes européens pour les inciter à lutter contre l'envahisseur turc. Le texte se trouve dans le manuscrit N., Biblioteca de l'Ateneu Barcelonés, 1.

Édition

De Riquer i Permanyer (Isabel), *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997 (p. 60-64).

Traduction

Rubrique : *Œuvre composée par ledit messire Joan Berenguer de Masdovelles, chevalier, sur la prise de Constantinople et louanges de la Croix.*

Dieu a permis que soit prise
Constantinople par le Turc, tyran inique,
persécuteur du peuple chrétien,
pour quelque bonne raison, selon moi ;
alors laissant parler particulièrement
les faits cruels, qui appellent vengeance,
auxquels s'est livré ce scélérat, sans nulle retenue,
je compose ce poème avec mon pauvre entendement.

C'est pourquoi le pape, lieutenant de saint Pierre,
déclare que seront pardonnés les péchés
de ceux qui iront combattre contre les fils scélérats
qui vont offensant si gravement la foi du Christ ;
et en considération de ce grand empereur,
Constantin fidèle, qui fut généreux avec Rome
pour le vertueux Sylvestre [15], et apporta beaucoup
aux hautes prairies de la grande foi.

À vous d'abord, Père saint, guide
des chrétiens, qui avez bien commencé,

15. Sylvestre Ier, pape (314-335), qui selon la légende baptisa l'empereur Constantin Ier. Il y a là une référence à la *Donation de Constantin*, sur laquelle voir infra note 21, et Lauro Quirini, *Lettre au pape Nicolas V*, p. 637, n. 74.

et par qui [la foi en] Dieu, je crois, s'est largement répandu[e],
[et avez fait que] tous se tournent vers leur juste et vrai berger,
j'adresse ces vers : ayez à cœur d'agir
jusqu'à ce qu'eux tous arrachent une bonne paix,
dominant le Turc incroyant grâce à leur ardeur,
et, tenaces, bataillant durement sur terre et sur mer.

J'estime que nos adversaires ne doivent point
attendre que quiconque [chez nous] se joigne à eux,
ni être reçus dans nos villes ou nos châteaux,
ni obtenir nuls biens ; ils doivent au contraire s'atteler à la paix ;
et ce faisant, plus ils auront perdu
en biens et honneurs, plus ils seront dignes d'amour
aux yeux de Dieu, de qui ils recevront des joies inestimables,
et le plus humble sera le plus aimé.

Des Allemands, on dit que l'empereur
s'est mis en marche, ainsi que le roi d'Aragon,
aussi les Vénitiens, pour défendre la foi
et détruire le Turc ; [*celui qui les appuiera*
consolidera ce fondement, aux yeux de Dieu] [16]
étant ainsi œuvre merveilleuse ;
suivant ainsi d'autres chrétiens pleins de courage,
ils augmenteront sans nul doute la Croix.

Ô rois, seigneurs ! S'il vous plaît, ne tardez pas
à agir et vous lancer, car cela sera agréable à Dieu,
et détruisez cet horrible chien [17]
de Turc, qui se dit, d'une voix infernale et criant,
destructeur de la grande foi du Christ,
mot indécent qui mérite d'être gardé
en mémoire par ceux qui désirent l'emporter
sur lui et les siens et tous ceux qui méprisent notre foi.

16. Le manuscrit est ici peu clair et d'interprétation difficile.
17. Jeu de mot impossible à traduire entre *ca* = khan * et *ca* = chien.

Moult incrédules qui attendent l'Antéchrist
vont suivre, je pense, le cruel scélérat,
mais le Seigneur, qui a créé le monde et le ciel,
plongera bien vite les plus joyeux dans la tristesse ;
ou il permettra aux vrais croyants
d'abattre la secte inepte de Mahomet ;
aux bons fidèles, d'écraser cette vile engeance,
en les tuant tous ou en les faisant prisonniers.

Grands et petites gens, tous seront chevaliers ;
pour servir Jésus-Christ, ils abandonneront
plaisirs et jouissances ; ils accepteront volontiers de mourir
à son service, en vaillants combattants ;
il est vrai, cependant, que les plus grands auront
meilleure récompense, ou c'est du moins ce que je crois,
mais chacun, avec un zèle indéfectible,
sera content de se mêler aux piétons [18].

Martyrs, seront accompagnés des saints
tous les hommes bons qui mourront pour la foi,
et ils seront certainement remerciés par Dieu ;
ils iront au paradis accompagnés de chants mélodieux,
ainsi que ceux qui pour honneurs ni biens
ni autre intérêt prendront part à la croisade,
si ce n'est pour augmenter la foi
et réformer les incroyants.

Je ne sais personne aujourd'hui, parmi les gens,
qui, de la Croix, dise toutes les siennes vertus,
ni qui les puisse dire, car cela n'appartient qu'à Dieu,
parce que son Fils y mourut dans moult tourments
pour sauver le lignage humain,
qui à cause d'Adam était condamné à mort,
c'est pourquoi je ne m'y essaierai pas, mais je dis qu'elle est l'étendard
que peut porter celui qui est loyal à Dieu.

18. Combattants à pied, fantassins.

Celui qui portera justement ce signe
sera par Dieu comblé de grâces ;
que tout cœur ennobli prenne la Croix
pour gagner une place dans le ciel impérial.
Qu'il ne craigne pas de mourir, car il vivra à jamais,
l'homme qui par mort quittera cette vie ;
alors, Père saint, lancez sans tarder l'appel
du grand pardon et n'attendez pas davantage.

Le bon Josué [19] et Maccabée, séparément,
dont on lit qu'ils combattirent âprement pour Dieu,
furent accompagnés d'anges en bonne intelligence ;
Charles, Bouillon, n'en furent guère exempts,
au contraire, en preux pleins de courage et de vaillance
ils réalisèrent de grands exploits pour la sainte foi du Christ :
la gloire de chevaliers aussi vertueux prit un tel envol
qu'elle dure encore, dans leur repos inépuisable.

Conclusion

Clercs et laïcs, voyez donc comment Dieu puissant
apporte grand secours à ceux qui combattent pour lui ;
prenez les armes et ne laissez en vie celui
qui envers sa foi soit mauvais ou dangereux ;
et ce combat n'attendez pas, je vous prie,
que ceux qui viendront après vous le mènent,
mais d'un cœur ferme goûtez cette coupe,
en suppliant Dieu qu'elle soit pour vous.

Envoi adressé à Notre Dame

Mère de Dieu, suppliez votre Fils
par grande grâce que ce Turc qui menace

19. Ici, quatre des neuf preux que l'on trouve dans *Les Vœux du paon*, de Jacques de Longuyon (1312) : Josué et Judas Maccabée (pour les héros de l'Ancien Testament), Charlemagne et Godefroy de Bouillon (pour les héros chrétiens).

périsse dans les pires affres, ou qu'il confesse tout haut
avec tous les siens la vraie foi, comme le fit saint Paul.

Adresse aux juges

Juges très hauts du Gai Savoir, qui êtes là
pour rendre des arrêts, tenant entre vos mains la masse,
je présente mes vers, et vous prie de bien vouloir
les corriger, si vous y trouvez des défauts.

Pour honneur J.B. de Masdovelles.

JOAN FOGASSOT

Me joignant, si je puis, aux doctes fidèles

Introduction

Fils d'un marchand de Barcelone, il fut notaire* de la ville au moins de 1453 à 1474 et remplit plusieurs missions diplomatiques. Il participa à divers débats poétiques où il rencontrait Joan Berenguer de Masdovelles, l'auteur du précédent poème catalan. Ce long poème est une louange à la Croix et un cri pour encourager tout chrétien à aller combattre le Turc. Il se compose de sept huitains suivis d'un envoi final de quatre vers dédié à la Vierge Marie, ainsi que d'une adresse, également de quatre vers, adressée aux mainteneurs. Le poème est copié à la suite de celui de Berenguer de Masdovelles dans le même manuscrit (manuscrit N. de Barcelone, Biblioteca de l'Ateneu Barcelonés, 1).

Édition

De Riquer i Permanyer (Isabel), *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997 (p. 65-67).

Traduction

Rubrique : *Œuvre écrite par maître Joan Fogassot, notaire*, à la gloire de la Croix et encourageant les chrétiens à aller contre le grand Turc pour reprendre Constantinople.*

Me joignant, si je puis, aux doctes fidèles,
dont la parole sur ce fait ne varie point,
je me sais incapable d'exprimer les vertus
qui d'Elle[20] émanent, et sa force inconcevable ;
Ce bois sur lequel étendit les bras
pour nous, orphelins, notre bon créateur,
nous préservant des cruelles chaînes infernales,
au-dessus de tout autre est considéré méritant.

Ah, il peut si peu dire l'indigent fabricateur,
mon semblable, dans une œuvre si haute !
c'est pourquoi je me tais, car je manque de savoir
et toute faveur m'est totalement refusée.
N'ayant confiance qu'en l'arbre pur et glorieux
par la grâce duquel avons reçu le chrême[21],
ores refroidi pour avoir senti un peu de marbre,
balbutiant je crie pour le christianisme.

Ô, saint vaisseau[22], où le Fils du Très-Haut
pour les pécheurs voulut poser le dos !
par ta vertu daigne servir de rempart
à tes dévots parés du saint baptême,
en les dotant de force, volonté et vertu
contre les infidèles, engeance cruelle et scélérate,
qui par orgueil avec une flotte puissante
ont saccagé la Ville de Constantinople.

20. On aura compris qu'il s'agit de la Croix, thème récurrent du poème.
21. Huile mêlée de baume, et consacrée pour servir aux onctions dans l'administration de certains sacrements.
22. La comparaison de la Croix avec un vaisseau est un syntagme assez fréquent, tout comme celle de sa comparaison avec un lit, déjà vue.

Ô, je pleurerais bien plus si par mes larmes elle pouvait
être regagnée, cette cité conquise et perdue !
J'ai vu expliquer cette terrible tempête
à messire le roi, l'expression atterrée,
par des messagers natifs de cette perle,
portant le deuil, le visage affligé et triste [23] ;
point ne connais cœur trempé qui dans un cas si funeste
ne se lamente en prenant la mesure de leur dam.

Le Saint Père, servant de Jésus-Christ,
bien informé de l'amer désastre,
sur-le-champ et toutes affaires cessantes,
contre le serviteur scélérat de l'Antéchrist
a pris les mesures nécessaires ainsi qu'il se doit
en organisant une croisade très indulgente,
afin que nul ne craigne une mort méritée :
peine et faute de nos crimes seront effacées.

Pour qui devons-nous lancer une entreprise aussi éclatante
si ce n'est pour Dieu, qui créa à partir du néant
ciel, terre, mer et tout ce qu'on y trouve,
par quoi nous pouvons voir sa sublime majesté ?
C'est notre étendard qui brisa l'enfer,
et Satan perd son pouvoir à son seul nom ;
il n'est chrétien qui voudra se dérober
à cette croisade, en y participant ou en la soutenant.

Alors, mes frères, lançons-nous sans plus attendre,
et aux chiens turcs infligeons un cruel châtiment,
sans nulle crainte, car Dieu, du haut du ciel,
est le soutien de son vaillant peuple.
Car ces mécréants, en voyant l'enseigne de la Croix,
mourront d'effroi, et tomberont la bouche contre terre ;
telle est sa vertu, n'en doutez aucunement,
et si nous mourons là, la récompense est glorieuse.

23. Intéressante mention de l'impact psychologique de la chute de Constantinople jusqu'en Catalogne dans les milieux dirigeants.

Envoi à Notre Dame

Mère de Dieu, suppliez, s'il vous plaît,
votre cher Fils, qui vous fit miraculeuse,
de nous faire remporter une rapide et heureuse victoire
sur le Turc inique qui ne croit pas en son pouvoir[24].

Adresse aux mainteneurs

Vaillants juges, si dans mes vers vous voyez
quelque faiblesse à améliorer ou à amender,
ayez la bonté de les corriger et les embellir,
et tels qu'ils sont, ne les jugez pas ennuyeux.

ANONYME

Pleurs, plaintes, sanglots et gémissements de chagrin

Introduction

Ce cinquième poème, empli de pleurs, plaintes, sanglots et gémissements d'angoisse, est anonyme. Il s'agit d'une complainte de trois cent vingt-quatre vers, divisés en quarante-huit huitains et finissant par un envoi de quatre vers ; c'est une sorte de chronique dans la veine des *compianti* italiens, au style épique emprunté aux thrènes * déplorant la perte de la Ville conquise par les infidèles. L'exagération et la déformation de la réalité sont caractéristiques de cette longue lamentation, que justifie son objectif, qui est d'émouvoir le lecteur ou l'auditeur. L'auteur anonyme veut encourager individuellement chacune des puissances européennes à s'unir pour se lancer dans la croisade. Le poème insiste de façon répétitive sur le fait que la perte et la destruction de la Ville sont dues à la passivité des Européens, empêtrés dans leurs rivalités et leurs inimitiés, qui restent sourds aux appels urgents de l'empereur Constantin. L'édition d'Isabel de Riquer est fondée sur le manuscrit P. Saragosse de la Biblioteca Universitaria 184 (actuellement M 210).

24. Le pouvoir du Fils.

Éditions

Ametller (Josep), « Un threno catalán a la toma de Constantinopla por los turcos », *Revista de Gerona. Literatura, Ciencia, Artes. Órgano de la asociación literaria* XIII (1889), p. 331-334 et 366-375.

Baselga i Ramírez (Mariano), *El cancionero catalán de la Universidad de Zaragoza,* Saragosse, 1896, p. 247- 256.

Massó i Torrents (Jaume), *Quarante octaves à la perte de Constantinople,* dans *Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, p. 417-422.

Piccat (Marco), « El "planh" per la caiguda de Constantinoble », dans *Miscellània Antoni Badia i Margarit, 7 = Estudis de llengua i literatura catalanes* XV (1987), p. 55-84.

De Riquer i Permanyer (Isabel), *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997 (p. 68-79).

Traduction

Pleurs, plaintes, sanglots et gémissements de chagrin
me brisent entièrement, et je ne m'en étonne pas,
à cause de la cruelle et douloureuse nouvelle
dont je me lamente avec une terrible et mortelle angoisse,
et d'amers soupirs s'arrachent à mon cœur,
lorsque j'entends dire : « Constantinople est prise
par le grand Turc, et son peuple est détruit ;
princes et barons sont vendus à l'encan. »

Hélas ! J'imagine l'épouvantable plainte
que poussent chevaliers, citadins
et bourgeois soumis à vile engeance !
de tels flots de larmes baignent mes yeux
que je ne puis dans cet état rapporter
comme il sied la cruauté de telles chaînes,
que les Turcs ont imposées par traîtrise,
car jamais leurs forces ne permettront une telle conquête.

Personne au monde ayant toute sa tête
ne peut dire ni pas même imaginer
que dans une telle Ville pût entrer si brutalement
aucun Tartare ni Turc ni du reste la fine fleur.
Mais Dieu permet fort souvent un malheur

pour un plus grand bien, car nous amendons notre vie,
qui après que nous l'avons corrigée
nous offre à un degré largement supérieur l'essentiel.

Ô Constantin [25], qui régissiez la Ville
impériale, où êtes-vous ? Dites-moi la manière
dont vous l'avez fondée et pourquoi à la frontière
de si nombreux infidèles vous l'avez placée en guise de porte.
Il répond aussitôt : « Au temps de saint Sylvestre,
j'étais empereur de Rome prééminent,
mais infidèle, et je fus par lui baptisé,
auquel je donnai mon empire terrestre.

En lui laissant donc la Ville [26], ainsi que l'autorité
et la suzeraineté dont je jouissais en Occident,
je fus appelé à fonder en Orient
un espace très puissant, comme porte et fenêtre
pour défendre tous les fidèles chrétiens
contre les Turcs cruels, pour les empêcher d'entrer
en Europe, qu'ils ont de tout temps convoitée,
comme les Tartares et bien d'autres païens.

Darius I[er] [27], qui fut un roi puissant
des Perses, ne put franchir
l'Hellespont, pas plus que Cosdre [28] le sauvage ;
Encore moins le sultan, seigneur des Syriens,
Tamerlan non plus, à la tête de toute la Tartarie, ne put passer,
car il fut combattu par Manuel [29], seigneur des Grecs,

25. Constantin I[er], fondateur de Constantinople.
26. L'ancienne Rome ; or, la fameuse *Donation de Constantin*, faux médiéval, prétend que Constantin à son départ pour l'Orient aurait remis au pape Sylvestre la souveraineté politique sur Rome ; tout ce passage repose sur cette base.
27. Plutôt son fils Xerxès en 490.
28. Dans Jean Thenaud, *Triumphe de justice* (1519), on trouve le passage suivant : « Item Syrocus qui occist son pere Cosdre, roy de Perse ; cestuy Cosdre paravant avoit occis le sien. » Ainsi que le note l'éditrice du texte, il s'agit de Khosro II, roi sassanide de Perse, qui assassina son père Hormizd IV, roi de 579 à 590. Khosro régna de 590 à 628, et fut assassiné à son tour par son fils Kavadh qui lui succéda.
29. Manuel II Paléologue, empereur byzantin (1391-1425).

au moyen de navires que celui-ci lança contre l'infidèle,
puis ensuite il détruisit la Syrie. »

« Ô, saint prince, pourquoi donc Dieu
permettait-il de détruire une pareille Ville ?
N'était-elle pas un rempart pour la chrétienté
soumise à un grave péril comme elle l'est aujourd'hui ? »
« À cause d'une foi défaillante et moins de dévotion
que l'on voit chez eux, et l'absolue mauvaise volonté
des princes, car lorsqu'on attendait leur aide,
aucun ne répondit, à cause de leurs divisions. »

Car l'empereur, soumis à un siège sans merci
par les Turcs cruels, sollicita très humblement
du pape qu'il lui apportât une aide urgente,
attendant de lui qu'il prît pitié de sa désastreuse posture ;
puis aux princes fidèles il envoya une noble ambassade,
les exhortant à voler à son secours.
Leur seule réponse ne fut que paroles et vent :
à cause d'une telle désaffection, la Ville fut prise.

Constantinople fut assiégée pendant deux ans [30]
par les cruels ennemis de la foi,
tous autour d'elle comme d'infâmes lions,
la bombardant avec des engins de guerre et des trébuchets,
mais à la fin notre Seigneur permit
que sous l'effet puissant des flèches, des bombardes,
des béliers et moultes espingardes,
ils y pénétrèrent furieusement en poussant de grands cris,

nonobstant la résistance que leur opposait
le noble empereur, aidé de ses chevaliers,
disant que mieux valait mourir
pour Dieu que vivre dans le déshonneur ;

30. En réalité deux mois de siège. Même en comptant à partir de la construction de Rumeli Hisarı, cette durée de deux ans est excessive.

mais ces chiens, au cri de leur faux prophète,
Mahomet, chargèrent si violemment
et avec tant de gens, qu'ils leur infligèrent la mort,
comme de féroces lions menant une guerre sans merci.

Ainsi, Dieu permit que l'influente planète
fût en faveur de cette engeance cruelle ;
la plainte fut déchirante, plus terrible que celle de Rachel [31]
pleurant ses enfants, qui montait de la Ville débordée.
Alors les Turcs, comme des loups affamés,
se saisissent des gens et, avec leur *gomie* [32]
courbe et pesante, – ici les mots me manquent –
comme des bouchers, les dépècent en masse.

Puis pénétrant dans les maisons
ils s'emparent des biens, meubles et argent ;
les hommes, leurs enfants et leurs femmes,
ils les précipitaient des fenêtres et des terrasses.
Ensuite le cruel dragon gagna la résidence
de l'empereur mort, son grand palais,
où il trouva, plongée dans la plus profonde désolation,
l'impératrice [33], qui avait appris la terrible nouvelle.

Après qu'il eut avili la mère,
il prit la fille, demoiselle de grande beauté,
blanche comme la neige et claire comme le cristal,
et ce sale chien la déshonora elle aussi.
Alors les Turcs, pour suivre ses ordres,
se répandent dans les rues, s'emparent de toute femme,
fillette, tendron, n'importe laquelle d'entre elles,
jeunes et vieilles, n'en épargnant aucune.

31. Cf. Jr 31,15 : « Écoutez ! À Rama on entend une plainte, c'est Rachel qui pleure ses fils, parce qu'ils ne sont plus. » Cf. Mt 2,18 : « Dans Rama s'est fait entendre une voix, qui sanglote et moult se lamente : c'est Rachel pleurant ses enfants ; et ne veut pas qu'on la console, car ils ne sont plus. »
32. Dague à lame recourbée des gens du Proche-Orient, ici des Turcs, semblable à la *sica* des Romains*.
33. Preuve éclatante de la mauvaise information de l'auteur : Constantin XI n'était pas marié ; à plus forte raison il n'avait pas de fille, malgré le huitain suivant.

À nombre de celles-ci ils lièrent cruellement
les mains et les pieds, comme si c'était des brebis,
puis les traînant toutes nues, religieuses et jeunes filles,
dans des lieux publics ils en usaient charnellement ;
d'autres forçaient de jeunes gens à rejoindre
leur secte scélérate, mais ceux-ci s'y refusant,
ils les découpaient en morceaux avec de gros merlins,
afin que ce spectacle terrorisât les enfants.

Lorsque tous les gens furent emprisonnés,
le Turc ordonna qu'ils fussent rassemblés
dans de grands espaces où se tenaient les marchés,
et là ils furent livrés au dernier enchérisseur.
D'horribles cris, des plaintes, des pleurs poignants, des soupirs,
autant de clameurs pitoyables aux tons épouvantables,
s'élevaient entre les captifs que l'on vendait,
et qui, l'un après l'autre, se voyaient arracher aux leurs.

C'était une douleur plus grande que la mort
pour les parents que de voir partir leurs enfants,
l'épouse, son mari, la sœur, son frère,
séparés par une canaille qu'ils allaient servir ;
tous s'embrassaient en si cruelle séparation,
puis ils furent conduits hors des murs,
car le Turc ordonna qu'aucun Grec ne restât dans la Ville [34],
ce pourquoi les habitants en furent arrachés en un jour.

Et donc lorsque la Ville fut enfin nettoyée
de tous les Grecs, des Juifs et des Latins chrétiens [35]
ainsi que des étrangers qui y résidaient,
elle fut dès lors repeuplée par les Turcs.
Alors le Turc descendit pour regarder

34. Là encore, confusion entre la brutalité de l'asservissement et la volonté de Mehmed II de maintenir au contraire et même de renforcer la population grecque de Constantinople.
35. Affirmation tout aussi inexacte.

la grande Ville, et il se rendit directement
au saint temple qu'édifia sainte Sophie,
afin de pouvoir injurier la Croix.

Et, lorsqu'il vit que se trouvait tout en tout haut,
à l'endroit le plus élevé où était le tambour [36]
de marbre blanc, lumineuse, brillante comme de l'ivoire,
la vraie Croix [37], il la fit jeter à terre ;
puis quand ils l'eurent traînée dans la boue,
ils la débitèrent avec des haches et des coutelas
en petits morceaux en forme de carreaux d'arbalète ;
puis elle fut lancée dans les lieux les plus bas et immondes.

Dans mes cinq sens mon esprit fut altéré,
odorat, goût, vision, toucher, ouïe,
si fortement que je ne puis dire ce que je voudrais,
car leur pratique scélérate m'a perturbé,
quand ils ont insulté la sainte et vraie Croix
sur laquelle Jésus mourut pour nous racheter tous,
et ces scélérats devraient grandement craindre
de la traiter aussi vilement et autant de mépris.

Ils jettent les croix d'argent et de bois
dans l'immonde cloaque du lieu puant,
et faisant irruption dans le port, le crucifix,
figure de Jésus, ils lançaient dans le détroit ;
et cruellement ils brisaient les statues
de saints, pierre ou bois, qu'ils trouvaient,
leurs corps servant de pâture aux chiens [38],
et le reste [des reliques] était traité à l'avenant.

36. Partie cylindrique ou prismatique sur laquelle s'appuie une coupole, et qui repose directement sur les arcs de soutien.
37. L'auteur semble parler non d'une croix, mais de la relique de la Vraie Croix, alors que celle-ci avait été vendue sous l'Empire latin : voir G. P. Majeska, « The Relics of Constantinople », p. 183-190.
38. Il faut entendre que les sépultures étaient ouvertes et profanées, comme, plus bas, les reliquaires.

Je ne puis me consoler de la profanation
des autels où ils montaient en vociférant,
les souillant de leur saleté puante
et s'en servant d'écurie pour leurs chevaux :
puis ils remplissaient les calices de saletés,
des temples saints et des autels sacrés
ils arrachaient l'argent, et tiraient les os
des reliquaires pour les donner aux chiens.

Les lieux sacrés avaient été dotés,
sans menterie, de reliques rares [39] :
un des trois clous et toute l'éponge
avec trois chalumeaux du roseau réunis,
la couronne que l'on plaça sur la tête
du bon Jésus, de jonc marin tressé [40],
ainsi que le bâton avec lequel il fut frappé
quand, alors qu'il était agenouillé, on lui voila la face.

Du pilier médian [41] auquel ils le fouettèrent,
et du glaive qui perça son flanc,
et du vêtement de pourpre qu'il porta,
et des cheveux qu'on lui arracha ;
tous ces objets de grande dévotion,
renvoyant au corps sacré de Jésus, ces maudits chiens
en trouvèrent beaucoup et, en ayant fait des morceaux,
dans la boue les jetèrent tous par grande dérision.

39. Inexactitudes manifestes : sur ces reliques de la Passion présentes jusqu'en 1204, les clous, la couronne d'épines, le roseau sceptre de dérision (et non un bâton), l'éponge et la colonne de la flagellation, il ne restait plus en 1453 qu'un morceau d'éponge, le reste était parti en Occident, pour l'essentiel vers la Sainte-Chapelle de Paris ; seul le Catalan Pero Tafur, dans son récit très sujet à caution, prétend avoir vu couronne, clou et colonne à Constantinople : voir P. Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient*, p. 44 et p. 97-100 ; G. P. Majeska, « The Relics of Constantinople », p. 183-190.
40. La couronne d'épines du Christ, conservée au trésor de la Cathédrale Notre-Dame de Paris avec un morceau de la sainte Croix et un clou de la crucifixion, est effectivement un cercle de jonc marin tressé.
41. La colonne de la flagellation.

Le pape[42]
Ô, saint Pasteur, qui êtes protection
des chrétiens et à qui fut confiée
l'Église fidèle par Jésus tant aimée !
Ainsi que vous le devez, prenez des mesures
afin que l'ennemi de la Croix glorieuse
n'ait pas la force de détruire l'Europe,
car vous êtes en mesure d'y pourvoir,
si vous y pensez bien, par œuvre vertueuse.

Ô, saint Père ! C'est chose fort honteuse
pour ceux qui du Christ portent le grand signe
qu'un vil chien circoncis oriental
soit entré dans une Ville aussi fameuse.
Mais si les princes n'étaient pas divisés,
celui-ci n'aurait pas montré autant de courage,
ni de vaillance pour oser forcer le passage
et entrer dans une ville plus grande que Paris.

Ô, saint pasteur ! Puisque vous pouvez fermer
et ouvrir le paradis, n'aurez-vous point plus grande force
pour faire mettre toutes voiles dehors ?
Certes oui, vous le pouvez, j'en suis persuadé ;
eh bien, puisqu'ils sont dans votre barque
les rois, les comtes, les ducs, mettez la paix entre eux,
car vous avez les moyens de pouvoir les y forcer,
puisque vous êtes l'universel monarque du monde.

Ô, saint Père ! Au temps où Noé construisit son arche,
on ne trouva point sur terre, dans le lignage humain,
d'homme juste ni loyal, il n'y en avait pas,
si ce n'est huit[43] d'entre eux, d'une même contrée,
qui ensuite repeuplèrent tout le monde.

42. Nicolas V.
43. Ne montent dans l'arche que Noé, ses trois fils et leurs femmes, donc huit personnes : cf. Gn 7,13.

Prenons-en exemple et inspiration,
car ils seront tous mis en complète déroute
ces chiens de Mahométans, par la foi accrue.

Le pape
Ô, saint pasteur ! Vous ne pouvez ignorer
ce que vous dit Jésus, qu'avec nous il serait toujours,
jusqu'à la fin du monde, où il reviendrait ;
voilà pourquoi nous devons avoir absolue confiance en lui.
Veuillez donc accorder la croisade
contre les païens, et ouvrir le trésor
du crucifix, et donner de bon cœur
ce que vous pouvez pour former une escadre contre eux.

Empereur[44]
Ô, empereur ! Puisque Dieu vous a confié
les Allemands, peuple si puissant,
Allez, allez, secourez prestement [Constantinople]
contre les infidèles avec votre chevalerie.

Roi de Hongrie[45]
Ô, Hongrois forts et bons chevaliers !
Vous qui avez frontière commune avec les Turcs,
votre noble étendard est en première ligne,
faites fi des tours, des murailles et des obstacles.

Roi de Pologne[46]
Ô, grands Polonais ! Vous qui êtes bien armés
et êtes experts dans l'art de la guerre,
et très robustes et plus forts que le fer,
soyez bientôt prêts et bien préparés.

44. Frédéric III d'Allemagne.
45. Ladislas V, roi de Bohème et de Hongrie.
46. Casimir IV de Pologne.

Maître de Prusse[47]
Ô, chevaliers de l'Ordre de Prusse,
Deux cent mille d'entre vous peuvent se joindre
au Valaque blond[48] ; unissez-vous pour aller
contre les Turcs, tenants de la secte confuse.

Roi de France[49]
Ô, roi des Francs ! À qui Dieu a infusé
si belle grâce pour qu'il gagnât sur les Maures
royaumes et contrées, et qu'il les en boutât !
Les Perses, jetez-les à la trappe.

Duc de Bourgogne[50]
Ô, puissant duc, vaillant à la guerre,
appelé le grand duc * de Bourgogne !
Ne tournez pas le dos à si grande besogne,
apportez votre secours contre les infidèles.

Roi de Castille[51]
Ô, vaillant roi du ponant, riche
de moult sujets et de la terre de Castille !
Même si vous êtes loin, ne faites pas la sourde oreille :
apportez promptement votre secours, en prince vertueux.

Roi de Portugal
Roi de Navarre[52]
Ô, rois hardis, Portugal et Navarre,
qui habitez l'extrême Occident !
Vos vassaux sont pleins de hardiesse,
en bons guerriers, franchissez le pas avec eux.

47. Ludwig von Erlichshausen, grand-maître de l'Ordre teutonique.
48. Jean Hunyadi, l'un des possibles modèles de Tirant le Blanc, selon l'hypothèse que Blanc serait une déformation de Valaque : voir Joanot Martorell, *Tirant le Blanc*.
49. Charles VII de France.
50. Philippe le Bon de Bourgogne.
51. Jean II de Castille.
52. Alphonse V de Portugal et Jean Ier de Navarre.

Roi d'Angleterre[53]
Ô, roi anglais ! Je tiendrais en piètre estime
votre pouvoir et votre art de la guerre
si vous vouliez vous excuser d'aller combattre
des infidèles moins vaillants que fiers-à-bras.

Roi d'Écosse[54]
Ô, roi des Scots, vaillant et très fort !
Avec vos navires organisez cette sainte expédition !
N'attendez pas de recevoir un autre message,
car vous ne pouvez avoir meilleure distraction.

Roi d'Aragon[55]
Ô, triomphateur ! Vous avez eu la chance,
roi d'Aragon, de conquérir le royaume
de Naples, proche de Constantinople.
Si vous n'y alliez pas vous auriez grand tort,
car il n'y eut jamais prince sur cette terre
aussi fort, puissant, roi aussi victorieux,
aussi vaillant, preux, de glorieuse réputation
à travers le monde, où que l'on porte le regard.

Roi d'Aragon
Ô, puissant roi ! On n'a jamais vu en France
ni en Angleterre de roi qui, de villes ni de châteaux,
avec autant de force ne subjuguât les rebelles,
brisant les armées jusqu'à les dépouiller.
Alors veuillez, très magnifique seigneur,
avec votre flotte de nefs et galères,
gagner en personne les côtes [grecques]
pour acquérir grande récompense et honneur.

53. Henri VI d'Angleterre.
54. Jacques II d'Écosse.
55. Alphonse V d'Aragon, qui règne aussi sur la Catalogne, ce qui explique que l'auteur lui consacre deux couplets particulièrement élogieux, et presque insultants pour les rois de France et d'Angleterre qui ne sont pas les vrais destinataires.

Duc de Milan [56]
Ô, noble duc de Milan ! Ce serait
grand déshonneur pour vous et toutes les communes,
et ne pensez pas que j'en excuse certaines,
de ne rien faire, car vous êtes gens de courage.
Faites trêve sûre et unissez-vous tous,
et, avec des chevaux et des bateaux, par la mer
préparez-vous et soyez prêts à y aller,
et Dieu vous accordera bonne fortune.

Vénitiens
Ô, gens riches en trésors, Vénitiens
mesurés, même si toutes vos possessions
du golfe [57] sont en sécurité, rien ne vous empêche
d'être les premiers lors de la déconfiture !
Cela vous touche au premier chef, car de toutes
parts – midi, tramontane [58], ponant, levant – vous êtes
proches voisins de cette mauvaise graine païenne,
au cœur plus haut que les anges chérubins.

Florentins
Ô, très subtils et fins Florentins,
qui avez des manières avantageuses !
Puisque vous êtes aussi bien disposés,
allez de l'avant et videz vos florins.

Génois
Ô, vous qui mangez à tous les râteliers [59]
et qui aidez les cruels fils d'Agar [60] !

56. Francesco Sforza, duc de Milan.
57. Le « golfe » était le nom donné, à Venise, à la mer Adriatique.
58. Le nord, direction qu'indique l'étoile polaire, qui portait ce nom de *tramontane*.
59. Partisan du roi d'Aragon, l'auteur épouse sa haine des Génois : voir la lettre d'Alphonse V au pape Nicolas V, p. 575-578. On notera que les Vénitiens et les Florentins, concurrents des Catalans, sont présentés d'une manière moins agressive, mais néanmoins proche de la satire.
60. Agar, esclave égyptienne et concubine d'Abraham, mère d'Ismaël, de qui descendirent les Agarènes*. Chassés par Sarah, la mère et l'enfant finirent par s'installer dans le désert de Paran, considéré ici comme le berceau des Agarènes* : cf. Gn 16 ; 21,9-21 ; 25,12.

Voilà venu le temps où vous pourrez vous amender
en les rejetant sans tarder dans le désert de Paran.

Catalans
Ô, Catalans[61] ! Par pur amour de Dieu,
repoussez haine, rancœur
et malveillance, et chérissez charité,
car vous êtes ses enfants adoptifs par nature.
Confessez-vous avec grande contrition,
et partez avec une entière confiance
car le saint Père vous absout de vos péchés
en toute plénitude et sans réserve aucune.

Ô, chers frères ! Avec grande dévotion
prenez la Croix de la sainte croisade,
que le saint pasteur vous a octroyée
et vous gagnerez un pardon aussi rare.
Combattant fort contre cette canaille,
prenant vengeance du sang des Troyens[62]
et confiants en Dieu et en ses saints,
vous les battrez plus aisément que paille.

Envoi

Mère de Dieu, qui portez le grand flambeau
de claire lumière, tous inclinés, les mains jointes
nous vous supplions de bien vouloir guider
les fidèles navigants, car vous êtes leur rempart.

61. L'auteur trouve ici son vrai public, réservé pour la conclusion du texte, les Catalans dont il fait un éloge vibrant.
62. L'auteur est le seul à assimiler les défenseurs de Constantinople aux Troyens, qui sont en général identifiés aux Turcs.

ANONYME

Armons-nous, vrais chrétiens

Introduction

L'auteur de cette seconde complainte nous est également inconnu. Son poème est une danse comprenant trois strophes de neuf vers de sept et quatre pieds, dont les trois derniers constituent un refrain. Viennent ensuite un envoi et une adresse. La ligne générale des autres poèmes est respectée, en ce qu'il s'agit aussi d'encourager les chrétiens à se joindre à la croisade pour récupérer Constantinople. Mais étonnamment, ce poème n'offre pas les traits attendus des *planctus* classiques que sont les références aux événements tragiques. Le texte se trouve dans le manuscrit N. de Barcelone, Cançoner de l'Ateneu Barcelonès.

Édition

De Riquer i Permanyer (Isabel), *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997 (p. 81-82).

Traduction

Armons-nous, vrais Chrétiens,
réfrénons le scélérat,
qui, plein de grande cruauté,
tue et vend nos chers frères,
fidèles chrétiens.

Puisque nous avons éclatant étendard
à l'empreinte de la Croix,
chacun doit vouloir se mettre en marche
pour jeter à terre sa vile bannière.
Cela ne nous effraie pas, en dépit de leur nombre ;
allons prestement contre cette canaille,
qui, plein de grande cruauté,
tue et vend nos chers frères,
fidèles chrétiens.

Grande grâce nous a faite Dieu
en nous créant en ces temps,
qui récompense et gloire ensemble,
et parfait salut nous offrent.
Regagnons donc les temples saints
vilipendés par l'obstiné
qui, plein de grande cruauté,
tue et vend nos chers frères,
fidèles chrétiens.

Qu'elle avance, la sainte armada !
Gens de toute extraction,
si vous voulez gagner honneur,
lancez-vous dans la croisade.
ne perdez pas si noble occasion
d'annihiler le Turc
qui, plein de grande cruauté,
tue et vend nos chers frères,
fidèles chrétiens.

Envoi

Bon Jésus, je t'en supplie
les mains jointes, fais qu'il soit
mis aux fers celui qui avec *cruauté,*
tue et vend nos chers frères,
fidèles chrétiens.

Adresse

Saint Père et grands princes
qui gouvernez la chrétienté,
vous voyez bien cette détresse,
portez alors secours à *nos chers frères,*
fidèles chrétiens.

SECTION IV

Prophéties, apocalypses et textes mystiques

Textes apocalyptiques annonçant la chute de Constantinople [1]

Introduction

Aux alentours de la chute de Constantinople, d'antiques prophéties qui accompagnaient l'Empire depuis près de mille ans connaissent une fortune renouvelée. Dans une lettre écrite le 29 juillet 1453, soit deux mois après la prise de Constantinople par Mehmed II, un clerc de la Ville s'adresse à l'un de ses amis et le prie de « [lui] envoyer le livre de saint Méthode de Patara, soit l'ancien, soit une copie récente », affirmant en avoir besoin [2]. Le livre attribué à Méthode est le plus ancien et le plus important de cette littérature apocalyptique qui resurgit dans les moments de crise, pour redonner espoir à une population désorientée. Deux éléments qui ne s'accordent pas forcément contribuent à ce regain d'intérêt. Le premier est la conviction que l'Empire romain doit durer jusqu'à la fin du monde, étant donné que c'est lui qui « retient » l'Antichrist * [3] : l'effondrement de cet Empire annonce donc le début des temps eschatologiques. Le second élément est un schéma, récurrent depuis la conquête arabe, concernant l'avenir de l'Empire : la victoire des Arabes ne signifie pas que Dieu a abandonné le peuple chrétien comme il a autrefois

1. Traduction du grec, introduction et notes par Marie-Hélène Congourdeau.
2. Texte édité par J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 91. Cette phrase atteste que de nouvelles copies de ce livre étaient alors effectuées.
3. Cf. 2 Th 2, 6 : « Vous savez ce qui le retient (l'Antichrist) ». Cette phrase a été très tôt interprétée comme désignant l'Empire romain, le dernier des grands empires prophétisés par Daniel (cf. Dn 2) : ainsi, par exemple, le *De Christo et Antichristo* d'Hippolyte (IIe-IIIe siècle) ou la *Catéchèse* 15 de Cyrille de Jérusalem (IVe siècle). Voir une traduction de ces textes dans C. Bădiliță éd., *L'Antichrist*.

abandonné le peuple juif, mais elle est une épreuve destinée à pousser les chrétiens à se repentir de leurs infidélités ; ce repentir, joint au blasphème suprême des ennemis de la foi (Dieu est impuissant à sauver ses fidèles), provoquera un retournement de situation, Dieu redonnant la victoire à son peuple et lui permettant de poursuivre les infidèles jusqu'à leur extermination.

Les textes que nous présentons ici résultent de la combinaison de ces deux schémas pourtant incompatibles (car ou bien la chute de Constantinople est le signe de la fin du monde, ou elle n'est qu'un épisode qui doit être suivi d'une reconquête). Ils résultent en fait de la combinaison de deux genres littéraires présents à Byzance depuis les origines : l'apocalyptique (récit des événements qui précèdent la fin du monde) et la littérature oraculaire (prophéties sur l'avenir de l'Empire). Ces genres littéraires peuvent trouver une conciliation dans la conviction que la fin du monde est intimement liée à l'avenir de l'Empire. Au mitan du XV^e^ siècle, les thèmes de ces deux genres littéraires s'entrecroisent dans tout le monde méditerranéen, la frontière étant poreuse entre les différentes littératures de ce type, byzantine, islamique et latine [4].

1. Oracles et apocalypses à Byzance : deux genres littéraires

Les oracles sont des prophéties sur l'avenir de l'Empire [5]. Ils prennent le plus souvent la forme de listes d'empereurs que l'on croyait gravées sur les colonnes des forums de Constantinople ou copiées dans des livres de la bibliothèque impériale. Ces oracles se rattachent, parfois explicitement, aux *Oracles sibyllins*, série d'oracles juifs et judéo-chrétiens du tournant de notre ère [6]. Les plus célèbres de ces oracles sont les *Oracula Leonis*, série d'oracles illustrés attribués à l'empereur Léon VI, et annonçant sous forme énigmatique les empereurs à venir. On trouve aussi chez des chroniqueurs (Nikétas Chôniatès, Nicéphore Grègoras) ou des rhéteurs (Jean

4. Ainsi, Paul J. Alexander a analysé le thème de « l'empereur pétrifié » que l'on croit mort mais qui attend l'heure de reprendre le pouvoir : ce thème, issu de la légende de Néron revivifié (elle-même présente dans les *Oracles sibyllins*, I^er^ siècle av. J.-C.), « voyagera » entre Orient et Occident, sous les traits de Frédéric Barberousse ou de Constantin XI : cf. P. J. Alexander, *Byzantine Apocalyptic Tradition*.
5. Cf. M.-H. Congourdeau, « Les *oracula Leonis* ».
6. On peut lire une traduction des *Oracles sibyllins* par V. Nikiprowetzky dans A. Dupont-Sommer et M. Philonenko éd., *La Bible. Écrits intertestamentaires,* p. 1041-1140.

Tzétzès) des mentions d'oracles isolés. Parmi ces oracles, plusieurs annoncent la fin de l'Empire et de Constantinople.

Les apocalypses, quant à elles, relatent les événements qui précéderont la fin du monde. Ce genre, qui remonte aux temps intertestamentaires, fleurit à Byzance à partir de la conquête arabe avec pour thème principal la défaite finale des musulmans après bien des péripéties ; l'Empire romain reconstitué durera ensuite jusqu'à la fin du monde. La principale source de ces apocalypses est l'interprétation du songe de Nabuchodonosor par le prophète Daniel, au second chapitre du livre biblique de Daniel (la succession des empires), combinée avec un verset de la deuxième lettre de Paul aux Thessaloniciens, qui évoque « ce qui retient » l'Antichrist*. L'Empire romain étant ce qui « retient » l'Antichrist*, sa chute (symbolisée par la remise de son pouvoir au Christ par le dernier empereur) est immédiatement suivie par l'apparition de l'Antichrist* et son règne funeste auquel mettra fin le retour du Christ.

Dans ses détails, ce schéma est également nourri de nombreux emprunts et compilations diverses, issus du messianisme juif (avec *l'Apocalypse de Zorobabel*), des *Oracles sibyllins*, de la légende de Néron ou de celle d'Alexandre. Il s'agit en effet d'une littérature essentiellement syncrétique. Au fil du temps, les différents auteurs (anonymes ou pseudonymes) qui reprennent ces récits les adaptent à leur propre contexte historique, les enrichissant, au gré des événements, par des prophéties *ex eventu*[7].

Le modèle des apocalypses byzantines est *l'Apocalypse du Pseudo-Méthode*, attribuée à Méthode de Patara (IV^e^ siècle). Le texte original de cette apocalypse est un texte syriaque rédigé vers 690 en Mésopotamie, dans une région sous domination arabe. Son schéma, qui sera repris par toutes les apocalypses suivantes, se compose d'une partie historique, du paradis terrestre à la conquête arabe, et d'une partie prophétique, des victoires arabes à la fin du monde. Ce texte fut très rapidement traduit en grec, à plusieurs reprises, et inspira d'autres apocalypses attribuées à différents personnages, ainsi qu'une autre lignée de tradition apocalyptique : les *Visions de Daniel* qui généralement se contentent d'actualiser *l'Apocalypse du Pseudo-Méthode* en fonction des événements historiques.

7. Une prophétie *ex eventu* présente comme à venir, dans un texte attribué à des temps anciens, un événement dont l'auteur sait qu'il s'est effectivement produit.

2. Quelques thèmes autour de la chute de Constantinople

a) Le schéma général hérité de l'Apocalypse du Pseudo-Méthode

Laissant de côté la partie historique, nous présenterons ici les principaux traits de la partie prophétique, qui seule concerne la chute de Constantinople. Ce schéma permettra de situer les événements évoqués dans les textes traduits ci après.

Les Arabes[8] conquièrent l'Empire romain à cause des péchés des Byzantins (les Byzantins représentent ici l'ensemble des chrétiens, puisque l'Empire est supposé être universel) ; puis, grisés par leurs succès, ils se mettent à blasphémer, accusant Dieu d'avoir abandonné ses fidèles ou d'être incapable de les secourir. Dieu suscite alors un empereur pauvre, que l'on croyait mort, et qui, après avoir chassé les Arabes jusqu'au cœur de leur propre territoire, établit un règne de paix ; à ce moment, s'ouvrent les portes du nord derrière lesquelles Alexandre le Grand avait enfermé Gog et Magog, les nations impures ; ces nations impures, parfois confondues avec les « peuples blonds », déferlent sur l'Empire. L'empereur se transporte à Jérusalem (ici se place la fin de Constantinople) et remet sa couronne et son règne au Christ[9]. L'Empire n'existant plus, l'Antichrist*, que rien ne retient plus, triomphe, jusqu'à la parousie du Christ qui le vainc.

b) La chute de Constantinople

La chute de Constantinople, la cité aux sept collines[10], est inéluctable, comme en témoignent les nombreuses malédictions qui lui sont adressées et qui rappellent les malédictions adressées à d'autres villes dans la Bible : Babylone, Jérusalem, sans compter Sodome et Gomorrhe[11]. L'application de ces malédictions à Constantinople remonte à un texte présent

8. Dans ces textes, les Arabes sont appelés la plupart du temps Ismaël ou Ismaélites*, quelquefois fils d'Agar.

9. Ce thème évoque 1 Co 15, 24 (le Christ « remettra sa couronne à Dieu le Père ») mais il est frappant de voir qu'il apparaît aussi dans *l'Apocalypse de Zorobabel* et les *Signes du Messie*, deux textes juifs contemporains de celui du Pseudo-Méthode, où l'on peut lire qu'Armilos (figure d'Héraclius) dépose sa couronne à Jérusalem avant d'être vaincu par le Messie glorieux Menahem. Cf. I. Lévi, « L'*Apocalypse de Zorobabel* ».

10. Outre que Constantinople est effectivement bâtie sur sept collines, cette appellation souligne que Constantinople est la seconde Rome, la capitale de l'Empire romain identifié au quatrième empire du livre de Daniel.

11. Pour Babylone : Is 13. Pour Jérusalem : Mt 23, 37-38 ; Lc 13, 34-35. Pour Sodome et Gomorrhe : Gn 18-19.

dans une traduction latine des oracles de la Sibylle de Tibur (IVe siècle) ; une de ces malédictions circulait au XIIe siècle, puisque le rhéteur Jean Tzétzès s'applique à lui donner une interprétation favorable : « Malheur à toi, cité aux sept collines, parce que tu ne dureras pas mille ans ». Un oracle attribué à Léon VI rapporte aussi une de ces malédictions *(Oracle X)*.

Si les oracles prédisent la fin de la Ville, la veine apocalyptique repousse cette fin jusqu'à la fin du monde. Ce report est issu des thèmes croisés de l'éternité de la ville de Rome (thème païen christianisé pour l'adapter à la finitude des temps), de l'universalité de l'Empire romain (byzantin) qui doit porter l'Évangile jusqu'au bout du monde, et de l'Empire romain qui « retient » l'Antichrist*. Plusieurs raisons plus contingentes sont avancées pour expliquer l'invulnérabilité de Constantinople : elle détient la croix du Christ *(Apocalypse du Pseudo-Méthode)* ; elle est consacrée à la Mère de Dieu *(Apocalypse d'André Salos)*.

La fin de la Ville n'est pas seulement annoncée ; elle est parfois détaillée. Telle Babylone, la cité aux sept collines sera immergée au fond de la mer, ou (variante) submergée par la mer[12]. Il s'agit d'un thème très ancien, sans doute lié à la position géographique de Constantinople (le cœur historique se trouve en quelque sorte cerné par la mer de Marmara, le Bosphore et la Corne d'or) et des expériences de raz de marée dus à la nature sismique de la région. C'est ainsi que le chroniqueur Malalas, au VIe siècle, rapporte l'incident suivant : « Une femme qui vivait près de la porte appelée Porte d'Or se mit à prophétiser une nuit et dit une foule d'absurdités, [...] elle disait qu'après trois jours la mer se soulèverait et emporterait tout le monde[13]. » Un récit ancien rapporté par le Περὶ κτισμάτων décrit de façon pathétique cet engloutissement final de la Ville que vient de quitter le dernier empereur : « Le dernier empereur de cette Ville, lorsque sur ordre de Dieu il sortira et partira à Jérusalem pour y rendre son diadème et la royauté des Romains*, une fois parvenu sur la colline de Bryas, écoutera avec tous ceux qui lui feront escorte le cri et le grincement de dents du peuple resté sur place, tandis que la Ville commencera à s'engloutir dans la mer[14]. »

12. Pour Babylone, cf. Jr 51, 64, Ap 18, 21. Ce schème est très répandu, du déluge à la ville d'Ys en passant par l'Atlantide.
13. J. Malalas, *Chronographia*, 18, 90, p. 481.
14. Traduction de G. Dagron, *Constantinople imaginaire*, p. 329-330.

La submersion de Constantinople est annoncée par le Pseudo-Méthode, par les *Visions de Daniel*, par *l'Apocalypse d'André Salos*.

Cette submersion ne sera pas totale : certaines traditions avancent que la colonne de Constantin émergera seule, pour marquer l'emplacement de la cité engloutie. Cette tradition rapportée (ou inventée ?) par le Pseudo-Méthode est précisée par le rédacteur de l'*Apocalypse d'André Salos*, qui explique que ce privilège sera dû au fait que cette colonne renferme les clous de la crucifixion [15]. Ce dernier rapporte une autre tradition, selon laquelle la colline du Xèrolophos (ou colline sèche) serait seule à émerger [16].

c) L'empereur pauvre

Le thème du dernier empereur, ou de l'empereur pauvre, est aussi un thème central de l'apocalyptique byzantine. Lorsque la démesure des infidèles atteindra son point culminant, Dieu suscitera un empereur pauvre qui, méprisé jusque-là, s'éveillera comme du sommeil de l'ivresse (métaphore de la résurrection ou de la revivification), prendra la tête de l'Empire et chassera les Ismaélites* jusqu'au cœur de leur pays. Ce thème, issu probablement du messianisme juif et présent dans la majorité des textes, prend différentes formes. On le trouve dès le Pseudo-Méthode, dans *l'Ultime vision de Daniel*, dans les *Oracles de Léon (Oracle XIII)* ; le *Centon de l'empereur pauvre* lui est consacré.

Dans certains textes, le thème s'incorpore à celui de la remise du pouvoir impérial à Dieu : l'empereur quitte Constantinople, va à Jérusalem et remet sa couronne et son pouvoir à Dieu sur le Golgotha (ou, dans une variante, sur la colline de l'Ascension). C'est le cas dès la traduction latine de la Sibylle de Tibur, dans le Pseudo-Méthode (en miroir par rapport à l'Apocalypse juive dite de Zorobabel, qui lui est contemporaine), dans *l'Ultime vision de Daniel*, dans *l'Apocalypse d'André Salos*.

d) Autres thèmes

D'autres thèmes s'amalgament à ces thèmes principaux. L'un des plus importants est celui de la défaite des Ismaélites* qui pénètrent jusqu'au cœur de Constantinople mais sont ensuite repoussés jusqu'au cœur de

15. C'est cette colonne de Constantin qui était supposée retenir les Ottomans lors de l'assaut final.
16. Cf. G. Dagron et J. Paramelle, « Récit merveilleux sur la colonne du Xérolophos ».

leur propre pays (Yathrib, c'est-à-dire Médine), ou jusqu'à un lieu mystérieux appelé Monodendron ou « l'arbre seul [17] ».

Un autre thème est celui des peuples blonds, que l'on retrouve dans les sources byzantines depuis le VI^e^ siècle et qui désignent tout d'abord les Russes, puis essentiellement les Francs. Ces peuples sont ambivalents puisqu'ils combattent les Arabes mais veulent dominer Byzance (ce qui est précisément le cas des Francs, principalement au XIII^e^ siècle). On trouve également Gog et Magog, ces peuples qui dans la Bible symbolisent la barbarie [18] et que la légende d'Alexandre a annexés en les faisant enfermer par Alexandre derrière des portes de fer, au Nord, en attendant les temps eschatologiques où ils doivent resurgir. Enfin, l'Antichrist* apparaît dès que « ce qui le retient » a disparu, c'est-à-dire dès la disparition de l'Empire romain.

Traductions

a) *Oracle de la Sibylle de Tibur*, première version (IV^e^/XI^e^ siècle)

Le texte grec de cet oracle, rédigé vers 378-379 à Baalbeck [19], a disparu mais on le connaît par des traductions latines du XI^e^ siècle. Le texte latin a été édité par E. Sackur en 1898. Signalons une traduction de l'ensemble de ce texte dans C. Carozzi et H. Taviani-Carozzi, *La fin des temps. Terreurs et prophéties au Moyen Âge*, Paris, 1999. L'extrait que nous présentons évoque Gog et Magog, la victoire de l'empereur des Romains* sur les Ismaélites*, la remise de son pouvoir à Jérusalem.

Nous donnons à la suite une malédiction contre Constantinople présente dans un manuscrit du XI^e^ siècle et éditée en note par Sackur.

Édition

Sackur (Ernst), *Sibyllinische Texte und Forschungen,* Halle, 1898, p. 186 ; p. 128, note 4.

17. Cf. S. Yerasimos, « De l'arbre à la pomme ».
18. Cf. Gn 10, 2 ; Ez 38-39 ; Ap 20, 7-10.
19. Cf. P. J. Alexander, *The oracle of Baalbeck*.

(378-390)

Alors surgiront du nord des nations très immondes, qu'Alexandre, roi indien, avait enfermées, à savoir Gog et Magog[20]. Ce sont vingt-deux royaumes, et le nombre [de leurs habitants] est comme le sable de la mer. Quand il entendra cela, l'empereur des Romains* convoquera une armée et il les vaincra et les massacrera. Après cela, il viendra à Jérusalem, et là il ôtera le diadème de sa tête et se dépouillera de tout insigne royal et il remettra la royauté des chrétiens à Dieu le Père et à Jésus-Christ son fils. Et quand aura cessé l'Empire romain, alors l'Antichrist* se révélera[21].

(1024-1039)[22]

Alors surgira le nom éternel d'Auguste et il régnera à Rome et il soumettra toute la terre, puis tous les prêtres des Hébreux se rassembleront, et il y aura une grande cité, et l'habiteront beaucoup de peuples, sans doute soixante-douze langues[23]. Ne te réjouis pas d'allégresse, car de Byzance ils ne régneront pas soixante années[24].

b) *Oracle de la Sibylle de Tibur*, deuxième version (502-506)

L'oracle attribué à la Sibylle de Tibur fut remanié vers 502-506. Nous donnons un extrait de cette seconde version, éditée par P. J. Alexander, *The oracle of Baalbeck*. Ce passage reprend, en le modifiant, la malédiction signalée ci-dessus.

Édition

Alexander (Paul J.), *The oracle of Baalbeck. The Tiburtine Sibyl in Greek dress*, Washington, 1967, p. 14.

20. Gog et Magog, peuples mythiques qui dans la Bible symbolisent les ennemis que Dieu envoie pour châtier son peuple (cf. Ez 38-39) et qui réapparaîtront à la fin des temps (cf. Apo 20). Ils ont été incorporés à la légende d'Alexandre qui les a enfermés au nord derrière des portes qui ne seront franchies qu'à l'aube de la fin des temps.

21. L'Empire romain est « ce qui retient » l'Antichrist* (cf. 2 Th 2, 6-7).

22. Interpolation dans le texte latin de l'oracle de Tibur, contenue dans le *Monac. Lat.* 17742, f. 48.

23. Les soixante-douze langues issues de la dispersion de la tour de Babel, qui correspondent aux descendants de Noé (le chiffre, qui ne se trouve pas dans Gn 10, a été très tôt calculé par les commentateurs de la Bible).

24. La raison de cette variante (soixante ou trois fois soixante) est discutée. Il pourrait s'agir d'un accident de transmission.

Après cela, se lèvera un empereur du nom de Constantin, guerrier redoutable et puissant, et il détruira tous les temples des nations et les autels du Liban et leurs sacrifices ; et il humiliera les Hellènes. Un signe apparaîtra pour lui, et sa mère Hélène recherchera le bois de la croix sur laquelle aura été crucifié le Christ, le fils du Dieu vivant, sur la terre de Judée [25]. Et sera édifiée Byzance, et le nom de cette ville sera changé, et on l'appellera Ville bénie, Constantinople. Et habiteront en elle toutes les tribus des soixante-douze langues. Ne te glorifie pas, cité de Byzance, car tu ne régneras pas trois fois soixante années.

c) *Apocalypse du Pseudo-Méthode*, version grecque (après 691)

La version originale de ce texte fut rédigée en syriaque vers 692. Il fut aussitôt traduit en grec, et le texte grec connut plusieurs versions actualisées au cours du temps. L'extrait traduit évoque l'attaque de Byzance par les Ismaélites* qui pénètrent jusqu'au Bœuf (d'où l'oracle promis à une belle destinée : « Le Bœuf mugira et le Taureau se lamentera », le bœuf et le taureau désignant, entre autres, deux places au centre de la Ville). La situation se retourne ensuite, et l'empereur pauvre poursuit les Ismaélites* jusqu'à leur patrie de Yathrib (Médine) et les soumet. Puis il va à Jérusalem et remet sa couronne à Dieu.

Édition

Lolos (Anastasios), *Die Apokalypse des Ps.-Methodios*, Meisenheim am Glan, 1976, p. 120-127 (sections 13, 8-13 ; 14, 2-4).

13.

8. Malheur à toi, région de Phrygie, de Pamphylie et de Bithynie ! Car lorsque viendra le gel, Ismaël s'emparera de toi. Car il avancera en dévorant tout comme un feu, et ses matelots seront soixante-dix mille, et ils dévasteront les îles et les habitants du littoral. Et il marchera contre

25. La légende de Constantin, fondateur de Constantinople, est un élément de la tradition apocalyptique. Voir les prophéties sur « Constantin fils d'Hélène » rapportées entre autres par Scholarios dans sa *Chronographie* et « la lettre *kappa* » des *Oracles de Léon*, voir plus bas, p. 1017-109 et 1010-1011.

Byzance. Alors tout Ismaël traversera et ils encercleront Byzance. Et leur chef dressera son campement devant toi, Byzas [26], et il entreprendra de te faire la guerre. Il brisera la porte du Xylokerkos, et il pénétrera jusqu'au Bœuf [27]. Alors le Bœuf mugira et le Xèrolophos [28] poussera des cris sous les coups des Ismaélites *.

10. Alors du haut du ciel se fera entendre une voix, disant : « Cette vengeance me suffit. » Alors le Seigneur arrachera la lâcheté des Romains * et la mettra dans le cœur des Ismaélites *, et il mettra le courage des Ismaélites * dans le cœur des Romains *. Et ces derniers feront volte-face et les chasseront de leurs terres en les rouant de coups. Alors sera accompli ce qui est écrit : « Comment un seul met-il en fuite des milliers et deux poursuivent-ils des dizaines de milliers ? » (Dt 32, 30) et leurs navires seront détruits et glisseront dans le néant.

11. Alors soudain se relèvera un empereur des Grecs, c'est-à-dire des Romains * [29], dans une grande colère, et il sortira du sommeil comme un homme qui s'éveille du sommeil de l'ivresse, lui que les hommes considéraient comme mort et inutile. Il viendra par la mer, c'est-à-dire de Byzance, avec une petite armée, et il engagera une bataille contre les Ismaélites * rescapés dans les lieux de l'Asie appelés Géphyra. Il frappera et il sera frappé. Faisant volte-face, l'empereur rassemblera une foule de peuples et il infligera à Ismaël une grande blessure dans la région du Méandre. Et encore il engagera la bataille contre lui à Khortokora, et là aussi il le broiera. Et il mènera encore quatre autres batailles contre lui, le dépeuplant et le massacrant. Puis il ira au lieu appelé Césarée et il se tiendra devant les saintes reliques et demandera : « Où jetterai-je les yeux, Seigneur Jésus-Christ ? j'ai péché contre le ciel et contre toi, et mes iniquités me couvrent la tête. Je n'ai pas gardé tes commandements. » Alors il se lèvera et poursuivra [Ismaël] hors de ses propres territoires et il brandira son épée et il dépeuplera Yathrib [30], c'est-à-dire leur patrie, et il capturera leurs femmes et leurs enfants, ainsi que les habitants de la terre promise. Les fils de l'empereur descendront et les chasseront de cette terre.

26. Nom du fondateur mythique de Byzance.
27. Le forum du Bœuf (marché).
28. Nom d'une des sept collines de Constantinople.
29. Le traducteur grec de l'Apocalypse ajoute l'incise « c'est-à-dire l'empereur des Romains * » pour bien indiquer qu'il s'agit de l'Empire byzantin, là où l'auteur syriaque ne mentionnait qu'un empereur grec.
30. Yathrib est le nom pré-islamique de Médine.

12. Alors une peur fondra sur eux de tous côtés. Et leurs femmes et leurs enfants, et celles qui allaitent leurs nourrissons, et toutes celles de leurs proches qui se trouveront dans la terre de leurs pères, seront livrées entre les mains de l'empereur des Romains*, à l'épée, à la servitude et à la destruction.

13. Et le joug de l'empereur des Romains* sera sept fois plus lourd sur eux, que ne fut leur joug sur les Romains*. Une grande détresse leur sera réservée, faim et soif et angoisse. Et ils seront esclaves ainsi que leurs femmes et leurs enfants, et ils serviront ceux qui les servaient. Et leur servitude sera cent fois plus amère et plus lourde.

[...]

14.

2. Et quand paraîtra le fils de la perdition [l'Antichrist*], montera l'empereur des Romains* au lieu appelé Golgotha, là où fut dressé le bois de la croix, en laquelle fut cloué le Seigneur et où il souffrit pour nous sa mort volontaire.

3. Et l'empereur des Romains* ôtera le diadème de sa tête et il le posera sur la croix, et il tendra ses mains vers le ciel, et remettra la royauté des chrétiens à Dieu le Père.

4. Et la croix sera enlevée au ciel avec le diadème de l'empereur, parce que la croix sur laquelle fut suspendu notre Seigneur Jésus-Christ pour le salut commun de tous, c'est elle qui apparaîtra en avant de lui lors de sa parousie pour la confusion des infidèles. Et sera accomplie la prophétie de David qui dit : « l'Éthiopie tendra sa main vers Dieu » (Ps 68, 32).

d) Diègèsis *(Narration) sur les jours de l'Antichrist** (801)

Ce texte appartient à un ensemble d'apocalypses rédigées au début du IX^e^ siècle, à une époque où l'empire était menacé non seulement par les attaques des Ismaélites* mais aussi par le rétablissement de l'empire d'Occident par Charlemagne (800).

À cette époque, les auteurs d'apocalypses ne s'appuient pas tant sur le chapitre 2 du livre de Daniel, où se trouve l'explication du songe de Nabuchodonosor (succession des quatre empires) que sur le chapitre 7 du même livre, qui rapporte des visions accordées au même Daniel (quatre animaux monstrueux sortis de la mer). Ces visions (qui inspirent aussi l'Apocalypse de Jean) sont mises en relation avec le thème de l'Antichrist*.

L'extrait de la *Diègèsis* que nous traduisons annonce la submersion de Constantinople, appelée « Babylone aux sept collines » ; seule demeurera la colonne de Constantin. Le pouvoir sera alors transféré à Rome, avant l'arrivée de l'Antichrist*.

L'auteur de ce texte relève d'un courant de pensée pour qui les jours de Constantinople étaient terminés, et le salut ne pouvait plus venir que de l'Occident.

Édition

Berger (Klaus), *Die Griechische Daniel-Diegese. Eine Altkirchliche Apokalypse*, Leiden, 1976, § 9, p. 15.

1. Malheur à toi, Babylone aux sept collines[31], parce que ta richesse et ta gloire s'écrouleront avec l'orgueil qui te faisait dire : 2. « Je possède l'or et l'hyacinthe et la perle et la tunique rouge et la pourpre et l'argent et l'ambre, et ma main n'est plus, parce qu'en moi des empereurs règnent et des princes entrent et sortent et de grands gouverneurs habitent en moi. » 3. Malheur à toi, malheureuse Babylone, mère de toutes les cités, parce que Dieu étend sa colère pleine de feu. 4. Et tes hauts murs seront engloutis. 5. Et il ne demeurera plus en toi que la seule colonne du grand sceptre du grand Constantin, afin qu'ici se lamentent ceux qui naviguent sur la mer. 6. Ton Empire te sera arraché. 7. Tes marchés t'échapperont et seront anéantis. 8. Et toutes les cités et les régions se lamenteront sur toi, la mère des cités. Car en ce temps-là l'Empire sera arraché à Byzance et sera donné à Rome[32].

e) *Apocalypse apocryphe de Daniel* (802)

Ce texte, contemporain du précédent, en diffère cependant en ce qu'il donne une version « optimiste » du sort de Constantinople. Pas de submersion ni de transfert à Rome, mais une restauration de la cité.

31. *Heptalophos*, la cité aux sept collines, désigne Constantinople (bâtie comme Rome sur sept collines) dans la littérature apocalyptique et oraculaire. Il s'agit bien ici de Constantinople parfois appelée Babylone, symbole de l'opposition à Dieu, dans les imprécations.

32. L'auteur du texte se réfère à une sorte de *translatio imperii* après le couronnement de Charlemagne. Cf. P. Magdalino, « Prophecies ».

À cause des péchés des Byzantins, Dieu envoie les Ismaélites* qui prennent la Ville. Puis un empereur juste les combat et les poursuit jusqu'à Yathrib. Enfin il relève Constantinople.

Édition

Vassiliev (Artem), *Anecdota Graeco-Byzantina*, Moscou, 1893, p. 47-50.

Lorsque sera achevée la 42e semaine de la septième année de la 42e indiction, alors sera ébranlée la Scythie et se relèvera soudain un roi juste à la ressemblance du fils de Dieu, et le chiffre de son nom est [lacune]. [...].

Et il sortira par la mer de la grande Éthiopie, et il prendra avec lui l'Égypte et l'Afrique et il sortira vers les montagnes de Syrie en livrant de grandes et formidables batailles et il traversera le Jourdain et pénètrera jusqu'au puits du serment en livrant des batailles contre les fils d'Ismaël, et il les retranchera dans sa gloire brillante et il livrera huit batailles.

Quand il arrivera entre Tyr et Adana, là où a combattu Josué fils de Navi – car c'est là que le Seigneur Dieu a décidé de broyer les fils d'Ismaël et de leur réclamer la rétribution du sang qu'ils ont versé sur la terre des chrétiens – leur sang sera versé comme de l'eau et leurs chairs seront comme l'oignon. Et les fils d'Ismaël seront rassemblés de toutes leurs villes vers un seul lieu, celui qui peut arracher un sceptre disparaîtra ici. Et le nom de ce lieu est Gogôdès.

Et il livrera une bataille contre eux, grande et formidable, qui durera depuis la première heure jusqu'à la neuvième, sans que l'un l'emporte sur l'autre. Des deux côtés tomberont de nombreux combattants, si bien que les feuilles des arbres seront pleines de sang. Et les fils d'Ismaël crieront : « Donne-nous de les vaincre comme auparavant », et ils ne seront pas écoutés. Alors cet empereur juste lui aussi suppliera et dira : « Seigneur, Seigneur, jusques à quand ne prendras-tu pas en pitié le sang des chrétiens ? » et sa prière parviendra aux oreilles du Seigneur Sabaoth, et un ange du Seigneur descendra et frappera les tribus d'Ismaël ; le matin venu, [l'empereur] les poursuivra et il les frappera jusqu'à leur ancienne patrie Yathrib, et il brandira son épée contre Yathrib et, s'en retournant, il reviendra vers la sainte cité, vêtu de sac et de cendre et priant pendant sept jours, puis il se relèvera comme un homme ivre se relève du sommeil de l'ivresse, et se réjouiront la montagne de l'Hermon et les monts Thabor.

[...]

Réjouis-toi, Babylone aux sept collines, parce que viendra en toi un empereur ancien venu d'Orient, et il te restituera tout ce qui t'a été arraché, et il ramènera toutes tes filles dans la paix et il les gardera dans la piété, il ébranlera les trônes des patriarches* et il élèvera la corne des pères. La colère de cet empereur sera sur tous ceux qui ont renié le Seigneur en son image[33] et sur tous leurs chefs, et il les [lacune]. Puis viendront la paix et l'allégresse sur la terre et sur tous ses habitants, et il appellera tous ceux qui sont dans les villages et assis dans les prisons et il ramènera chacun à son lieu et alors la terre donnera son fruit. Il y aura paix et allégresse pendant trente-cinq ans.

f) *Apocalypse apocryphe de Léon de Constantinople* (809-813)

Cette *Apocalypse* est attribuée par certains manuscrits au patriarche Léon Stypès (XII^e^ siècle) mais elle lui est antérieure. Son noyau originel combine des traditions oraculaires sur la succession des empereurs et des légendes hagiographiques sur les persécutions exercées par Constantin V sous le premier iconoclasme[34]. Ce noyau originel ne comporte pas de passage apocalyptique, ce dernier étant rajouté par un autre auteur qui compile et complète l'ouvrage.

L'extrait traduit, qui appartient à ce complément apocalyptique, expose la conquête de Constantinople par les peuples blonds (les Francs) et l'émergence d'un empereur mauvais.

Édition

Maisano (Ricardo), *L'Apocalisse Apocrifa di Leone di Costantinopoli,* Napoli, 1975, p. 70.

3. Écoute à ce propos comment se produira le commencement de ces jours mauvais, amers et cruels, hostiles au bien et pitoyables. Car au commencement de ces jours se lèveront des générations amères, blondes[35] et

33. Allusion à l'iconoclasme : le texte a été écrit entre les deux crises iconoclastes, soit entre 787 et 814.
34. Cette apocalypse relate en particulier le martyre d'un moine du nom d'Étienne : écho probable du martyre d'Étienne le Jeune.
35. Les peuples blonds désignent tantôt les Francs tantôt les Russes. Ici, probablement les Francs.

cruelles dans la cité aux sept collines, et ils feront disparaître les églises de Dieu, et ils domineront le pur, et s'enfuiront loin d'eux de nombreux membres de l'ordre sacerdotal des églises de Dieu, et de nombreux moines. À cela, « tous connaîtront que la fin est proche » (cf. Mt 24, 32).

Après cela, se lèvera un empereur[36] dans la cité aux sept collines et il les piétinera, lui qui « ne craint pas Dieu et ne respecte pas l'homme » (cf. Lc 18, 2), il se lèvera comme une bête sauvage grande et cruelle, indomptable. [...] Alors cet empereur, funeste et impie, comme je l'ai dit, se lèvera de son trône et piétinera les autres empires et il se soumettra les nations et beaucoup d'étrangers seront baptisés et ils bâtiront des cités dans le désert, et il honorera des nations et se prosternera devant des étrangers à la foi étrangère, il persécutera le peuple de Dieu et le combattra d'une cité à l'autre jusqu'à la fin. Cet empire renouvellera la Jérusalem d'en bas et remplira la Jérusalem d'en haut, il fera la guerre à Dieu, il fera la guerre aux anges ; la braise combattra le feu, l'obscurité fera la guerre au soleil, la boue fera la guerre au feu.

g) *Discours sur la Vision de Daniel*, par le Pseudo-Jean Chrysostome (842)

Ce texte inaugure la série des *Visions de Daniel* en grec. La plupart des textes appartenant à cette série s'inspirent d'une *Vision de Daniel* antérieure rédigée en vieux slave. Celui-ci est contemporain de la prise d'Attalya par les Arabes, qui paraissaient menacer Constantinople. Attribué par les manuscrits à Jean Chrysostome, il se présente comme une exégèse des visions du prophète Daniel relatées au chapitre 7 du livre biblique (les quatre animaux sortis de la mer, symboles des quatre empires).

Le texte traduit évoque le blasphème des musulmans, qui suscite la révélation de l'empereur juste ; celui-ci triomphe des musulmans et les poursuit jusqu'à la ville de Pétrinon ; puis il entre à Constantinople et chasse l'Antichrist *. Le texte évoque aussi les peuples blonds.

Édition

Vassiliev (Artem), *Anecdota Graeco-Byzantina*, Moscou, 1893, p. 33-38.

36. Il s'agit de l'Antichrist *, dont la venue est annoncée par l'arrivée des peuples blonds.

En ce temps-là, c'est-à-dire la septième année en laquelle est accompli le chiffre d'Ismaël et de leur dynastie, où ils ont dominé et dévasté la Romanie* et la Pisidie et les îles qui se trouvent près de Rome, la Calabre et la ville de Sicile appelée Tyrannis[37], alors, les Ismaélites* blasphèmeront en disant que les Romains* ne pourront être arrachés de leurs mains. Alors soudain sortiront ceux de cette ville appelée Tyrannis et ils trouveront par une révélation de Dieu, au milieu de leur cité, un homme dont le nom est le plus petit dans le monde. Et s'emparant de lui ils le conduiront jusqu'au tourbillon[38] et là ils l'oindront comme empereur, lui que les hommes tenaient pour mort et inutile, et dont le nom est à la trentième place[39]. Celui-ci sortira contre les Ismaélites* en un lieu appelé Pétrinon[40] et ils livreront une grande bataille. En ce lieu se trouve un puits à deux orifices et là ils se massacreront mutuellement, si bien que le puits sera rempli du sang des Romains* et des Ismaélites*.

Et le Seigneur livrera Ismaël entre les mains de l'empereur ; et après cela [l'empereur] les repoussera dans leur pays et préparera une flotte et l'armera. Et il enverra des émissaires dans les régions plus intérieures de Rome et il pacifiera les peuples blonds et ensemble ils poursuivront Ismaël. Alors sera accomplie la prophétie qui dit que le chien et le lionceau chasseront ensemble[41]. Parvenu à Rome, l'empereur ira dans un lieu appelé Longobardie, et les habitants de ce lieu se rangeront contre lui et les ayant convoqués il entrera à Rome. [...] Et il sortira de Rome avec un grand concours de peuple et il ira en passant par la route terrestre jusqu'à la cité aux sept collines et personne ne s'opposera à lui, parce que le Seigneur Dieu est avec lui. Et on entendra parler de la crainte qu'il inspire dans toute la ville, et toute la contrée, et en l'entendant celui qui est au

37. D'après P. J. Alexander, *Byzantine Apocalyptic Tradition*, p. 73, n. 3, ce nom doit être compris comme « la cité rebelle », et il suggère de l'identifier avec Syracuse, ce qui s'accorde avec la mention de la Sicile et qui devait être dans le texte originel. Cependant, au fil des réécritures, cette cité a été confondue avec Constantinople : cf. S. Yerasimos, « De l'arbre à la pomme », p. 161.

38. Tourbillon : δίνης. D'après S. Yerasimos (*ibid.*), c'est une déformation du nom de lieu Akrodunion, présent dans l'*Apocalypse de Daniel* en slavon.

39. Allusion à la lettre *lambda* qui dans la numération grecque représente le chiffre trente. Ce texte, d'après P. J. Alexander, retravaille du matériel antérieur sur les victoires de Léon III contre les Arabes.

40. D'après S. Yerasimos, « De l'arbre à la pomme », p. 161, déformation de Parton, présent dans *l'Apocalypse de Daniel* en slavon.

41. D'après des traditions de cette époque, le lion – plutôt que le chien – représente l'empereur byzantin (ce qui s'accorde avec Léon) et le lionceau le roi des Francs (peuple blond). Cf. P. Ubierna, « Notes sur l'apocalyptique », § 12.

chapitre 200 du livre 30[42] s'enfuira de la cité aux sept collines vers l'intérieur de l'Anatolie et il mourra douloureusement.

h) *Vision de Daniel sur les derniers temps* (867-869)

Ce second texte de la série des *Visions de Daniel* ne se présente pas comme une exégèse des visions relatées au chapitre 7 de Daniel, mais comme le récit d'une nouvelle vision du prophète. Lui aussi est inspiré par un événement historique : les Arabes ont pris Rome en 842 et mènent des guerres en Espagne, en Gaule et en Lombardie. L'empereur juste est alors l'empereur byzantin, en l'occurrence Basile I[er], qui inaugure la reconquête byzantine.

L'extrait traduit montre l'attaque, par les Ismaélites*, de la ville de Tyrannis. Probablement sicilienne dans le texte originel, cette ville au fil des réécritures en est venue à désigner Constantinople. L'empereur juste poursuit les Ismaélites* jusqu'à Parténi (alias Pétrinon dans le texte précédent). Les peuples blonds sont évoqués. Le lion et le lionceau désignent l'empereur byzantin et un souverain franc qui, ensemble, poursuivent et écrasent les Ismaélites*. Le texte débouche sur la fin du monde, la submersion de Constantinople et le départ de l'empereur pour Jérusalem où il remet son pouvoir à Dieu.

Édition

Vassiliev (Artem), *Anecdota Graeco-Byzantina*, Moscou, 1893, p. 38-43.

Et lorsque sera accomplie la moitié de l'hebdomade, le Seigneur Dieu tournera son regard vers la terre et la secouera[43]. Après cela, les fils d'Ismaël seront épouvantés et pousseront des cris en s'enfuyant vers Mariana[44], et après cela les fils d'Ismaël attaqueront à nouveau la terre des Hellènes, les uns parce qu'ils auront été appelés [par les habitants], les autres sans être appelés, contre la cité de Tyrannis[45].

42. Un chef arabe ? ou l'Antichrist* ?
43. Expression traditionnelle pour désigner un tremblement de terre.
44. Cette ville, qui se situe en Sicile (cf. P. J. Alexander, *Byzantine Apocalyptic Tradition*, p. 84) montre qu'il s'agit ici d'un *vaticinium post eventum* sur une expédition des Arabes en Sicile.
45. Ici la ville désigne, en contexte apocalyptique, Constantinople.

Et sortira un homme issu de l'infortune, portant comme signes une marque sur son doigt. Sa voix est douce, son nez est recourbé, il est de petite taille. Alors soudain sortiront les habitants de sa cité de Tyrannis et ils le trouveront par une révélation de Dieu, et son nom sera la lettre trente[46]. L'ayant fait monter sur un char ils l'oindront comme empereur, lui que les hommes tenaient pour mort et inutile. Et le Seigneur Dieu placera la main sur sa tête. Et il sortira à la poursuite des Ismaélites* avec un armement suffisant et ils livreront une bataille au lieu-dit Parténi, telle qu'il n'y en eut pas depuis la fondation du monde, au point qu'un cheval plongé dans le sang des Ismaélites* et des Romains* s'y noiera. Ce lieu sera appelé lac de sang. Et le Seigneur livrera Ismaël entre les mains des Romains*, et ainsi s'accomplira la parole du prophète : « il livrera le pécheur entre les mains des impies. » Ayant fait volte-face à nouveau, il demandera compte de leur sang.

Et après cela, il enverra des émissaires aux peuples blonds et ensemble ils poursuivront Ismaël jusque dans son pays, et s'accomplira [la parole] : « Le lion et le lionceau combattront ensemble ».

Et l'empereur laissera les fils d'Agar [aller] jusqu'au puits de Jacob, et là il livrera une grande bataille depuis la première heure jusqu'à la neuvième heure, au point que le sang ruissellera jusqu'aux cuisses des chevaux, et là tomberont les chefs des Grecs, et les Ismaélites* crieront vers le Seigneur en suppliant : « Donne-nous de les vaincre comme auparavant », et le Seigneur ne sera pas disposé à écouter leur voix.

L'empereur des Romains* se vêtira du sac et de la cendre et il répandra de la poussière sur sa tête et il criera devant le Seigneur : « Que ta colère ne soit pas victorieuse de ta royauté, Seigneur, ni de ta générosité ; tire ton épée et frappe-les. » Et le Seigneur écoutera sa voix et réduira les Ismaélites* à la poussière d'un champ.

Alors une voix s'adressera à l'empereur des Romains* en disant : « Fils d'homme, convoque les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages de la terre, excite-les en disant : mangez la chair des hommes et buvez le sang des impies car j'offre aujourd'hui un grand sacrifice. » Et l'empereur des Romains* anéantira Ismaël.

46. Soit la lettre *lambda*. Il s'agit sans doute là aussi de l'incorporation de matériel célébrant les victoires de Léon III sur les Arabes. Mais Alexander relie principalement cet empereur à la légende de Néron revivifié (cf. les *Oracles sibyllins*), et derrière lui au roi Antiochos IV Épiphane dans l'apocalyptique juive (cf. P. J. Alexander, *Byzantine Apocalyptic Tradition*, p. 93).

[...]

Après cela montera l'empereur des Romains* à la cité de Byzas et en arrivant il lui dira : « Reçois, Babylone aux sept collines, celui qui monte des régions occidentales et qui est environné d'éclairs. » Celui-là l'ornera comme une mariée et après cela de l'abîme de son gémissement il dira à son peuple : « Est-ce là la ville de Byzas ? », et un homme lui répondra : « C'est bien la cité aux sept collines, empereur. » Alors l'empereur criera et clamera avec une grande plainte : « Malheur à toi, cité aux sept collines, parce que toi aussi tu seras submergée par les eaux. »

[...]

Un autre empereur se lèvera et ira devant la cité aux sept collines et lui criera avec une grande plainte : « Ô grande cité, qui as nourri tant d'empereurs dans l'or et l'argent et les perles, et qui as provoqué le Seigneur Dieu ! Regarde, tu demeureras désolée, tes marins gémiront sur toi depuis les profondeurs. » Et après cela, l'empereur des Romains* partira et habitera à Jérusalem pendant sept ans. [...] En ces jours-là, montera l'empereur des Romains* et il priera le Seigneur et il élèvera ses mains vers le ciel. Et descendra l'archange Michel et il prendra sa couronne avec le bois de la croix sur laquelle aura été crucifié le Messie, notre Seigneur Jésus-Christ, et alors l'empereur des Romains* remettra sa royauté à Dieu le Père.

i) *Apocalypse d'André Salos* (X^e^ siècle)

Insérée dans un texte hagiographique du X^e^ siècle, la *Vie d'André Salos*, cette apocalypse utilise des matériaux antérieurs. On y trouve un récit suivi des événements de la fin du monde, où se retrouvent les principaux thèmes des apocalypses antérieures.

Le texte traduit évoque la survie de Constantinople jusqu'à la fin des temps, le surgissement de l'empereur pauvre, l'humiliation des musulmans, la reconstitution de la vraie croix à partir des fragments dispersés à travers le monde et mystérieusement rassemblés à Constantinople, une guerre civile, l'Antichrist*, une mauvaise impératrice (thème présent aussi dans d'autres apocalypses), la submersion de Constantinople à l'exception de la colonne de Constantin.

Édition

Ryden (Lennart), « The Andreas Salos Apocalypse, Greek Text, Translation and Commentary », *Dumbarton Oaks Papers* 28 (1974), p. 201-211.

Alors qu'ils étaient assis seuls, Épiphane commença à interroger le bienheureux : « Dis-moi, je t'en prie, comment se produira la fin de ce monde, et quand, et quel sera le commencement des douleurs (cf. Mt 24, 8) et comment les hommes sauront que la fin est aux portes (cf. Mt 24, 33). Par quels signes reconnaîtra-t-on que c'est la fin du monde, et où passera cette cité qui est nôtre, la nouvelle Jérusalem ? Que deviendront les saintes églises qui sont ici, les croix et les précieuses icônes, les livres et les reliques des saints ? Annonce-le moi, je t'en prie. Car je sais que c'est à propos de toi et de tes semblables que le Fils de Dieu a dit : "À vous il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux" (Mt 13, 11), à plus forte raison ceux du monde. »

Le bienheureux répondit :

« Sache ceci à propos de notre cité : jusqu'à la consommation [des siècles] elle ne craindra absolument aucune nation. Car personne ne la prendra au piège ni ne la capturera, à Dieu ne plaise ! Car elle a été donnée à la Mère de Dieu et personne ne l'arrachera de sa main. Car beaucoup de nations s'attaqueront à ses murs et y briseront leurs cornes, et ils se retireront dans la honte, recevant de sa part dons et richesses en nombre[47].

Écoute à présent ce qui concerne le commencement des douleurs, la fin du monde et le reste. Dans les derniers jours le Seigneur Dieu relèvera un empereur de la pauvreté et il marchera en grande justice et fera cesser toute guerre, il rendra riches les pauvres et ce sera comme aux jours de Noé (cf. Mt 24, 37). [...]

Après cela, [l'empereur] tournera son visage vers l'orient et humiliera les fils d'Agar ; car le Seigneur s'enflammera contre eux à cause de leurs blasphèmes et parce que leur fruit est issu de la bile de Sodome et de l'aigreur de Gomorrhe, et pour cette raison il aiguillonnera l'empereur des Romains* et le dressera contre eux, et il les anéantira et livrera au feu leurs enfants, et ceux qui ont été livrés entre ses mains seront en proie à un vio-

47. D'après l'éditeur, la fin de la phrase est corrompue. Constantinople devant durer jusqu'à la fin du monde, sa capture sera le signe du commencement de cette fin.

lent tourment. Et toute l'Illyrie sera restituée à l'empire des Romains*. L'Égypte aussi paiera ses tributs.

Et il posera sa main droite sur la mer et il pacifiera les peuples blonds et humiliera ses ennemis sous sa main, et son sceptre régnera pendant trente-deux ans. Mais la douzième année de son règne il ne lèvera pas de taxes et ne recevra pas de dons, mais il relèvera d'anciens temples et reconstruira des sanctuaires dévastés. Et il n'y aura plus de jugements, ni pour l'injuste ni pour la victime ; car c'est par la crainte qu'il rendra sages les fils des hommes et il humiliera les notables qui transgressent la loi et les livrera à la mort. [...]

Quand ce règne aura pris fin, se lèvera le commencement des douleurs. [...]

Viendra un autre sceptre depuis l'Arabie, qui régnera, dit-on, pendant un an. Et sous son règne les saintes parcelles de la précieuse et vivifiante croix se réuniront sur un simple signe du Dieu invisible et [elle] sera donnée à l'empereur. Et celui-ci ira à Jérusalem au lieu où se posèrent les pieds du Christ notre Dieu véritable, de ses propres mains il déposera en ce lieu la précieuse croix et la couronne royale. Et avec elles il remettra aussi son âme au Seigneur Dieu.[...]

Alors, parce qu'il n'y aura pas d'homme remarquable, mais que tous seront [fils] de la perdition, se lèvera une femme depuis le Pont, mauvaise, seule et elle régnera dans cette cité. Et elle sera la proie de transports bachiques, fille du diable, magicienne et avide d'hommes et de femmes. [...] Elle tournera son visage vers le mal, dérobera tous les vases sacrés du sanctuaire et rassemblera les précieuses images des saints et les précieuses croix et les saints évangiles et tout l'Apôtre et toute l'Écriture et elle en fera un grand tas et, y mettant le feu, elle consumera tout. Et elle abattra les églises et cherchera les reliques des saints pour les détruire mais elle ne les trouvera pas. Car Dieu par une force invisible les déplacera hors de cette cité. Alors la misérable détruira l'autel de la grande église de la Sagesse de Dieu [48], et après avoir brisé entièrement l'église, elle se tournera vers l'orient avec insolence et dira au très-Haut : "Toi qu'on appelle Dieu, je n'ai pas hésité à extirper ton nom de la terre. Vois ce que j'ai fait, dieu impuissant, et tu n'as pas pu toucher un seul de mes cheveux. Attends un peu, et j'abaisserai le firmament, je monterai dessus et je regarderai qui est

48. Sainte-Sophie.

le plus fort et je verrai qui est puissant parmi les dieux et les déesses." Cette gangrène dira et fera cela ou pis encore, crachant et jetant des pierres vers les hauteurs. Car je renonce à dire ses horreurs.

En ce temps-là, le Seigneur tout-puissant bandera son arc et sa colère incoercible et par la puissance de sa force terrifiante il tendra sa main vers cette cité et la saisira avec force. Et par la faux de sa puissance il coupera le sol qui est au-dessous de la cité et il dira aux eaux qui la soutiennent depuis l'éternité de l'engloutir ; lui obéissant avec crainte, elles jailliront à une très grande vitesse avec un grondement terrifiant. Il arrachera de la terre les fondations de la cité et la soulèvera en l'air en la faisant rouler comme une meule, si bien que ceux qui seront dans la cité crieront en grande frayeur : "Malheur à nous !" Puis elle sera à nouveau précipitée vers le bas et les eaux jaillissantes l'engloutiront avec violence, la submergeront et la précipiteront dans l'abîme effrayant et béant de la mer [49]. C'est donc ainsi, mon enfant, Épiphane, que notre cité trouvera sa fin, et telles sont les choses terribles dont je t'ai dit qu'elles doivent arriver sur le monde, ce que notre Seigneur Jésus-Christ a dit être le début des douleurs.

Ensuite, après la disparition de la cité, se dérouleront les événements de la fin. »

[...]

Épiphane dit : « Laisse cela, père bien aimé. Apprends-moi ceci : certains disent que la grande église de Dieu ne sera pas submergée avec la cité, mais qu'elle restera suspendue en l'air par une force invisible. » Le juste répondit : « Que dis-tu, mon enfant ? Si toute la cité est submergée, comment [l'église] peut-elle demeurer ? Qui aura besoin d'elle ? Le Seigneur habiterait-il dans des temples faits de main d'homme ? Cependant ce discours n'est pas totalement faux, mais seule demeurera la colonne qui est sur le forum [50], parce qu'elle recèle les précieux clous. Ainsi elle seule demeurera et sera préservée, de sorte que les navires de passage y attacheront leurs cordages et [les marins] pleureront et se lamenteront sur cette Babylone en disant : "Malheur à nous, parce que notre grande cité a été engloutie, celle où nous allions et où nous faisions de bonnes affaires."

Son deuil durera quarante jours. »

49. Cf. Apo 18, 21.
50. La colonne de Constantin.

j) Jean Tzétzès, *Chiliade 9, Sur deux oracles* (XII^e siècle)

Jean Tzétzès est un rhéteur du XII^e siècle qui fait montre ici de sa virtuosité herméneutique en donnant son interprétation, paradoxale, de deux oracles qui semaient le trouble dans Constantinople. Plus que la prouesse rhétorique, c'est le témoignage de la diffusion des oracles et de l'inquiétude qu'ils pouvaient susciter qui nous a fait insérer ces textes dans ce dossier.

Tzétzès évoque deux oracles tirés du Pseudo-Méthode (leur attribution à Léon montre le caractère mouvant de cette littérature). Il s'agit de « Le Bœuf mugira et le Taureau se lamentera », interprété généralement comme l'annonce de la prise de la cité (le Bœuf et le Taureau désignant deux places de la Ville) et de « Malheur à toi, cité aux sept collines, parce que tu ne dureras pas mille ans ». Au prix d'acrobaties sophistiques, Tzétzès parvient à faire dire à ces oracles le contraire de ce qu'ils annoncent : selon lui, le premier prophétise la victoire de Byzance sur les Francs, le second la restauration de la cité.

Édition

Leone (Petrus A.), *Ioannis Tzetzae historiae*, Naples, 1968, *Chiliade* 9, chants 277 et 278.

Sur l'oracle : Le Bœuf mugira

Sur l'oracle « Le Bœuf mugira et le Taureau se lamentera ».

Il était un oracle célèbre parmi les gens de Constantinople,
qui disait : « Le Bœuf mugira et le Taureau se lamentera [51]. »
De là ils forgeaient catastrophes et peurs.
Quand des armées innombrables d'Allemands et d'autres
marchèrent contre la cité de Constantin,
et que tous attendaient ruines, dévastations,
et que tous étaient frappés de stupeur par des craintes imaginaires,
alors, l'épouse du grand hétériarque
effrayée par ces armées innombrables
et par les forgeries des mythographes,
l'âme façonnée par la terreur,

51. Il s'agit d'un passage de *l'Apocalypse du Pseudo-Méthode*.

crut voir en songe ce qu'on racontait jadis :
Que la cité de Constantin avait des remparts d'argile.
Autour de l'agora du Bœuf, c'est-à-dire au lieu qu'on appelle Bœuf,
il lui sembla voir une armée et un amoncellement d'armes,
et autour du Taureau [52] un homme assis, couleur de citron,
qui battait des mains et criait en se lamentant.
Voyant cela, elle révéla à Tzétzès
que cela signifiait l'ultime catastrophe ;
mais lui, il dit que le mur d'argile signifiait l'abondance des fruits
[de la terre
et une année très favorable pour la Ville de Constantin.
Apprenez l'abondance de nos jours, vous tous qui écoutez.
Quant aux nombreuses armes qui se trouvaient autour du Bœuf
et à l'homme couleur de citron qui se tenait près du Taureau,
il dit que c'était l'accomplissement des oracles fameux :
« Le Bœuf mugira et le Taureau se lamentera »,
mais non pas comme le pensaient ceux qui y voyaient l'annonce
[de terreurs,
mais un avantage pour tous nos concitoyens.
Écoute, pansébaste, et apprends-le aux autres.
Dis-leur : « Tzétzès m'a donné cet enseignement :
Nous appelons "vache" la femelle des bœufs,
et parfois aussi nous donnons au bovin les noms de taureau
[et de veau [53].
Mais en toute rigueur nous appelons taureau le mâle des bovins.
Les Latins pour leur part appellent le taureau "italos" [54].
Notre vache, c'est-à-dire la cité de Constantin,
qui a été fondée à partir des taureaux italiens romains * [55],
et qui regorge de toutes sortes d'armes, de victuailles et d'armées,
mugira [pour appeler] à la guerre contre les ennemis.
Et le taureau italien, l'armée des Latins,
jaunira sous l'effet d'une grande peur et se lamentera,
s'il ne se range pas aux paroles du puissant empereur. »

52. Ces termes désignent le forum du Bœuf et le forum du Taureau, deux places de Constantinople.
53. Le grec βοῦς désigne à la fois les deux noms français de « bœuf » et de « bovin ».
54. Cf. le latin *vitulus*, qui désigne le veau.
55. Intraduisible : Ἰταλῶν désigne ici à la fois les Italiens et les taureaux.

Sur l'oracle « Malheur à toi »

Sur l'oracle de Léon « Malheur à toi, cité aux sept collines, parce que tu ne dureras pas mille ans. »

« Malheur à toi, cité aux sept collines, parce que tu ne dureras pas
[mille ans »,
disait un autre oracle sur Constantinople,
semblable à celui qui dit : « Le Bœuf mugira et le Taureau se
[lamentera. »
Et quand j'eus élucidé en un sens favorable
le songe apparu à la femme du grand hétériarque,
« Malheur à toi, cité aux sept collines » vint pour me contredire.
Peut-être en effet l'un des intelligents pourra-t-il dire :
« Tzétzès, toi qui n'as pas été formé à la rhétorique par l'éparque*
[Kamatèros,
toi le plus mal dégrossi de tous les habitants de Constantinople,
plus ignorant que les prêtres voleurs et sacrilèges,
les rhéteurs célestes ont édicté avec l'éparque* :
Comment peux-tu dire que l'oracle "le Bœuf mugira et le Taureau se
[lamentera"
annonce un événement favorable pour la cité de Constantin ?
Un autre oracle ne dit-il pas à propos de la cité de Constantin :
"Malheur à toi, cité aux sept collines, parce que tu ne dureras pas
[mille ans" ? »
Pour que nul n'avance cela pour me contredire,
j'ai pris les devants en forgeant une réponse au contradicteur,
et j'ai interprété cela aussi de façon merveilleuse et favorable.
Car si j'ai dit à celle qui avait eu ce songe :
Comprends de façon merveilleuse et favorable à la cité
« le Bœuf mugira et le Taureau se lamentera »,
il faut aussi comprendre
« malheur à toi, cité aux sept collines, car tu ne dureras pas mille ans »
de cette façon, et non comme ils le comprennent.
Car le mot « malheur » [οὐαί] de la complainte ne comporte pas un
[seul phonème
mais deux phonèmes, οὐ [non], qui est la négation, et αἴ [hélas],
ce qui signifie : Constantinople, même si tu ne dureras pas mille ans,

mais seras détruite dans un espace de mille années,
pourtant il n'y aura pour toi ni « hélas » ni chant de deuil, mais
[grande joie,
car tu seras rebâtie plus grande et tu resplendiras davantage,
tu seras détruite pour le bien de ceux qui t'auront détruite.

k) *Ultime vision de Daniel* (1204-1215)

La quatrième croisade, au début du XIII^e^ siècle, a provoqué une recrudescence des spéculations apocalyptiques : la prise de Constantinople par les Latins (« peuple blond ») ne signifiait-elle pas que la fin du monde était en cours ? C'est à ce moment qu'il faut situer la rédaction d'un nouvel avatar des *Visions de Daniel*, qualifié d'« ultime vision ». Il ne s'agit pas, là non plus, d'une simple exégèse du texte biblique sur la vision des quatre animaux, mais d'une longue imprécation attribuée au prophète et relatant une nouvelle vision.

Vu le contexte historique dans lequel fut rédigée cette *Vision*, Constantinople est au centre du récit. Un feu monte de la mer contre la Ville. Une malédiction sur Constantinople est suivie du châtiment des musulmans, mais une nouvelle coalition se lève contre la Ville, qui fait « mugir le Bœuf » constantinopolitain. L'empereur pauvre poursuit les ennemis jusqu'à Monodendron (l'arbre seul [56]), mais Constantinople est engloutie dans la mer.

Édition

Vassiliev (Artem), *Anecdota Graeco-Byzantina*, Moscou, 1893, p. 43-47.

Sur l'ordre de Dieu un feu montera de la mer et la terre vivante bâtira sur la mer et ira à l'assaut de la cité aux sept collines et tournera son visage vers le soleil couchant.

Malheur à toi, cité aux sept collines, quand à cause d'une si grande colère tu seras assiégée par des armées nombreuses et dominée sans peine. Tes beaux remparts tomberont comme des figues que l'on secoue et un gamin te piétinera, pitoyable cité aux sept collines, il posera le sceptre [sur

56. Sur la littérature engendrée par cet « arbre seul », voir S. Yerasimos, « De l'arbre à la pomme ».

sa tête] mais il ne demeurera pas sur lui, et il portera la main sur les saintes églises de Dieu, et ils profaneront les choses saintes et les donneront aux fils de la perdition.

Le serpent qui était endormi se réveillera et piétinera le gamin, ayant ceint sa couronne il rendra glorieux son nom avant peu, mais les fils de perdition, s'étant solidement établis, tourneront leurs visages vers le soleil couchant et ainsi le serpent qui était endormi donnera la mort aux saints, et le peuple blond régnera sur la cité aux sept collines pendant six et cinq ans[57]. Et pousseront en elle des légumes et beaucoup en mangeront jusqu'à la vengeance des saints.

Et domineront sur l'orient deux protecteurs, et un protecteur s'enfoncera en orient et de là il s'éveillera tout seul et avec eux un autre, un loup sauvage, et ils déchireront les Ismaélites * et les châtieront jusqu'à Colonia. Alors les nations seront troublées, celles qui résident dans les contrées du nord, qui se nourrissent de sang, et elles descendront avec colère jusqu'au grand fleuve et se diviseront en quatre armées ; la première hivernera à Éphèse, la seconde à Malagina, la troisième à Akra-Kampos c'est-à-dire à Pergame, la quatrième en Bithynie, et ils entasseront de nombreux troncs d'arbres et en passant dessus ils passeront vers les confins.

Alors les nations seront en tumulte, celles qui résident au midi ; et se lèvera aussi le grand Philippe avec dix-huit langues, et ils se rassembleront devant la cité aux sept collines et ils entreprendront une guerre telle qu'il n'y en eut jamais, et des fleuves de sang humain couleront par les coins et les quartiers de la cité aux sept collines, et la mer sera troublée de sang jusqu'au détroit d'Abydos. Alors le Bœuf mugira et le Xèrolophos se lamentera et une voix du ciel dira : « Paix à vous, cette vengeance suffit, allez vers les parties droites de la cité aux sept collines, et vous trouverez un homme qui se tient sur deux colonnes, les yeux baissés, avec des cheveux blancs, juste, miséricordieux, vêtu pauvrement, d'apparence sévère mais de sentiment doux, d'âge moyen, ayant au pied droit un clou au milieu du tibia. Prenez-le et couronnez-le empereur. » L'ayant saisi, quatre anges porteurs de vie le portent à Sainte-Sophie, le couronnent empereur et lui donnent dans sa main droite une épée en lui disant : « Prends courage et sois fort, et vaincs tes ennemis. » Et lui, ayant pris l'épée de la main des

57. Peut-être une allusion à la domination latine sur Constantinople de 1204 à 1261 (57 ans, d'où 6 et 5 = 65 ou 56) ? Le « gamin » serait Alexis IV Angelos. Cf. A. Pertusi, *Fine di Bisanzio,* p. 50-51.

anges, frappera les Ismaélites*, les Éthiopiens, les Francs, les Tatars et toute nation. Et il partagera les Ismaélites* en trois parts : la première, il la frappera avec l'épée, la deuxième il la baptisera, et la troisième il la poursuivra avec grand courroux jusqu'à Monodendron [l'Arbre seul]. Et pendant qu'il reviendra sur ses pas, les trésors de la terre seront ouverts, et tous deviendront riches et personne ne sera pauvre, et la terre donnera son fruit au septuple, et les armes deviendront des faucilles. Il régnera trente-deux ans et après lui régnera un autre issu de lui, douze ans ; et celui-là, voyant arriver sa mort, ira à Jérusalem pour remettre sa royauté à Dieu.

À partir de là régneront ses quatre fils : le premier à Rome, le deuxième à Alexandrie, le troisième dans la cité aux sept collines, et le quatrième à Thessalonique ; et ils se combattront mutuellement et enrôleront même les prêtres et réuniront les moines, et ils se feront la guerre mutuellement et nul d'entre eux ne sera sauvé. Comme il n'y aura aucun homme valable, régnera une femme impure dans la cité aux sept collines. Et elle souillera les saints sanctuaires de Dieu et s'étant assise au milieu de la cité aux sept collines, elle criera d'une voix forte : « Quel dieu y a-t-il à part moi ? et qui peut s'opposer à ma royauté ? » et aussitôt la cité aux sept collines sera secouée et sombrera tout entière dans l'abîme et seul le Xèrolophos restera visible, et les navires de passage se lamenteront sur la cité aux sept collines.

Et ainsi régnera un autre sur Thessalonique pendant quelques années et aussitôt seront englouties Smyrne et Chypre et Thessalonique elle-même sera engloutie. Et alors régnera l'Antichrist*. »

l) *Oracles de Léon* (XIII^e siècle)

Au XIII^e siècle, sous la domination latine, un certain nombre d'anciens oracles, parfois déjà attribués à Léon VI, furent rassemblés et complétés. Les *Oracles X et XIII* figurent parmi ces nouveaux oracles.

L'*Oracle X* est une imprécation contre Constantinople, liée à l'évocation d'un empereur dont le nom commencerait par *kappa*. Cet oracle était suffisamment pris au sérieux pour qu'Andronic III, au XIV^e siècle, éloigne de la cité son oncle Constantin susceptible de lui ravir la succession d'Andronic II[58]. En fait, la prophétie sur la lettre *kappa* remonte aux

58. Cf. Grègoras, *Historiae Byzantinae*, I, p. 441.

Oracles sibyllins et fut largement utilisée par la littérature oraculaire, en relation avec divers empereurs (ainsi Constantin IV dans la *Diègèsis,* ou la dynastie des Comnènes pour l'*Oracle VIII* de Léon [59]). Après la chute de Constantinople en 1453, cet oracle fut compris comme désignant Constantin XI, le dernier empereur byzantin.

L'*Oracle XIII* est entièrement consacré à l'empereur pauvre et juste qui, caché et inconnu, sera révélé brusquement et redonnera le pouvoir à Constantinople. Dans sa brièveté, il affirme la conviction que la domination des ennemis (francs ou musulmans) ne durera pas.

Ces deux oracles n'ont pas de dimension apocalyptique, en ce sens qu'ils n'évoquent pas la fin du monde. Mais ils brassent des thèmes que l'on retrouve dans les apocalypses, et l'*Oracle XIII* est à l'origine directe du *Centon de l'empereur pauvre*.

Édition

PG 107, *Oracle X* : col. 1136 ; *Oracle XIII* : col. 1137.

Oracle X

Malheur à toi, cité aux sept collines, quand la vingtième lettre [60]
est acclamée le long de tes remparts.
Alors approche la chute ou la perdition
de tes souverains et de ceux qui jugent injustement.

Celui qui a des doigts comme des faux,
qui est la faux de la dévastation et
le blasphème aux yeux du Très-Haut [61].

Oracle XIII

Celui qui paraît mort et qui est caché aux regards,
beaucoup le connaissent, même si nul ne le voit.
Apparu brusquement comme de l'ivresse,
il prendra le sceptre de cette Ville impériale.

59. Cet oracle décrit des massacres à Constantinople, « quand le *kappa* aura régné longtemps » (PG 107, 1136). L'évocation d'un « bain de sang » se rapporte peut-être au règne d'Isaac Comnène.
60. *Kappa*, qui fut interprété par la suite comme désignant Constantin XI (Kônstantinos).
61. Probablement une figure de l'Antichrist *.

Car lorsqu'une colonne apparaîtra, allongée sur un axe,
un messager invisible poussera trois appels :
Hâte-toi vers la partie occidentale de la cité aux sept collines.
Tu y trouveras un homme, mon ami, mon serviteur.
Conduis-le au palais impérial,
lui dont le casque est en demi-lune et qui est aimable,
doux, élevé, rapide à connaître l'avenir.
Alors à nouveau, tu auras le pouvoir, cité aux sept collines.

m) *Centon de l'empereur pauvre* (XIV^e^ siècle)

Le dernier empereur, ou vrai empereur, ou empereur pauvre, est la figure principale des apocalypses centrées sur la destinée de Constantinople. Le *Centon*, rédigé au XIV^e^ siècle, rassemble des matériaux divers sur ce thème pour en brosser une fresque impressionnante, elle-même abondamment utilisée par la suite. On l'a longtemps considéré comme une paraphrase des *Oracles de Léon*, en particulier de l'*Oracle XIII*, mais il dépend aussi largement des autres traditions apocalyptiques. Son origine est indubitablement constantinopolitaine, car les mentions du Tétrapylon, du Sigma, de la Porte d'or et de la Porte du Xylokerkos ancrent les thèmes apocalyptiques dans la topographie même de la Ville.

Son importance comme point d'aboutissement de diverses traditions apocalyptiques et comme source de nombreux autres textes explique que nous le donnions en entier.

Édition
PG 107, col. 1141-1149.

Sur le fameux empereur pauvre élu [de Dieu], celui qui est connu et inconnu, qui habite dans la première citadelle de Constantinople.

Le vrai empereur, qui habite dans un lieu humide à cause de la chaleur brûlante, lui que les hommes ont chassé de sa maison, et à qui ils ont donné son gîte dans les îles, où il navigue et pêche dans la septième semaine d'années, sera révélé à la fin [du règne] des Ismaélites *. Il leur succédera dans les jours du vent du sud-ouest[62], et alors le premier sera second et le second

62. Le vent du sud-ouest est particulièrement redouté dans la région.

premier. Après cela, les lieux d'exécution seront préparés au milieu de la Ville, sur la place du Plakôton. Un vendredi, à la troisième heure du jour, quand trois sont en tumulte, le troisième sera premier.

Et l'oint sera révélé : celui qui doit être révélé sera manifesté par les arcs[63] et les signes du Seigneur ; il a été instruit par l'ange qui s'est révélé de façon visible sous une forme d'homme, un eunuque en vêtements blancs, et il a dit à son oreille tandis qu'il dormait, en lui prenant la main droite : « Éveille-toi, ô toi qui dors, lève-toi de ton tombeau, et le Christ t'illuminera (cf. Ep 5, 14). Car il t'appelle pour paître le troupeau qui reste. » Et une seconde fois, il lui dira : « Sors, toi qui es caché, ne te cache plus, car beaucoup te cherchent. Tous sortiront, toi seul tu entreras. » Et la troisième fois, il lui donnera des tables de pierre, sur lesquelles sont gravés deux commandements : juger les nations et les rendre bonnes ; poursuivre l'impiété et livrer au feu ceux qui accomplissent les actes de Sodome, chasser les mauvais prêtres du sanctuaire, ramener les dignes vers le service divin, pour plaire au Dieu du ciel et de la terre.

Voici les signes qu'il porte : l'ongle de son gros orteil au pied droit a un cal, sa voix est douce, sa vue est agréable, son aspect est féminin ; il est d'âge moyen, chauve au sommet et grisonnant ; il est très savant et connaît beaucoup de choses. Il prévoit l'avenir et a le don de prophétie qu'il partage aux autres. Son nez est aquilin, ses yeux saillants, il est pauvre, glabre et vêtu d'une loque, car il ne sert à rien. Il est doux et ami des hommes, magnanime, généreux, formidable, noble. Sa main droite a deux articulations, il porte sur les omoplates des bandes et des croix pourpres, et sur sa poitrine et son cou une spirale. Il a des bandes sur la poitrine, et sur le cou, sur les jambes et sur les bras.

Le nom de l'empereur est caché des nations ; il est semblable au dernier jour, le septième, et il commence par la première lettre du nombre 18, ou du nombre 301[64].

Il garde la piété et la prophétie. Les hommes le tenaient pour rien, et pour quelqu'un qui ne sert à rien. Le Seigneur posera sa main sur sa tête, et l'oindra d'huile à la fin des jours. Il sera inscrit comme oint, et il sortira contre les Ismaélites*. Il les dominera, parce qu'en ces jours-là, les hommes se lamenteront et tourneront leurs visages vers la terre, et mettront de la

63. Arcs-en-ciel ?

64. La première lettre de 18 est soit ο *(omicron)* (écriture en lettres) soit ι *(iota)* (écriture en chiffres) ; la première lettre de 301, dans les deux cas, est τ *(tau)*.

poussière sur leur tête, et crieront vers le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, et alors le Seigneur entendra leur prière, et inclinera son oreille vers les habitants de la terre, et il enverra son archange sous une forme d'homme, et il séjournera dans les îles. Et il trouvera son saint, l'oint que nul ne voit et que nul ne connaît, celui qui est utile et inutile, pauvre et indépendant, celui qui a pitié et qui est digne de pitié, qui est nu et vêtu de lin fin précieux, mort en son corps mais respirant et vivant dans son esprit. Celui qui est droit et tordu, qui prend l'initiative et ne sert à rien, qui est ignorant et savant. Celui qui est obscur et invisible aux yeux de tous, mais qui est visible de Dieu et de lui-même ; celui qui est de rang ducal, et issu de race royale, fils de roi et lui-même roi de gloire ; il habite dans la citadelle de Byzance, dans la partie ouest de la Ville près du Sigma. Il a été élevé dans une famille dont le nom a 80 lettres et commence par la douzième lettre ; mais son autre nom s'écrit à partir de la première lettre du nombre 18 [65].

Il sera rendu semblable au Dieu Très-Haut. Le nom de son père est divin. Il est fier, mais sans père, sans mère, sans ascendance [66]. En même temps il a des doigts à trois articulations. D'une seule femme, il a eu des enfants, des garçons et des filles. Les noms des enfants et des femmes font ensemble M, D, G, A, A, A, I. Cela sera manifeste à partir du signe de l'ongle du pied droit, et à partir de son œil droit, qui est l'œil torve de la prostitution.

Il est saint devant le Seigneur. Il a des marques de naissance sur les parties droites du corps, sur la poitrine, et surtout sur l'omoplate, sur la cuisse et sur l'oreille, sur le sourcil droit, selon le degré de sa miséricorde.

Il est plaisant et a les joues rouges. Son menton est long et fendu, couronné par sa moustache. Il est agréable, doux comme miel, ses cheveux sont noirs et son front dégarni, il est vieux, victorieux, porteur de trophées, prince des princes, excellent. Il habite dans le Tétrapylon dans la partie la plus froide du Sigma, sur le rivage méridional de la mer, dans un endroit méconnu et boueux. Quand il sortira par la Porte d'or, et par la porte du Xylokerkos [67], tout ce qui est sens dessus dessous disparaîtra et la souillure cessera. Sa demeure est fermée par deux portes extérieures. La route de droite est plate, pavée de pierres, elle a des pierres polies carrées. La quatrième colonne a la forme d'un serpent et d'une bête sauvage, et

65. La douzième lettre de l'alphabet grec est μ *(mu)*. La première lettre du nombre 18 peut être ο *(omicron)* ou δ *(delta)*.
66. Comme Melchisédech (Gn 14, 18).
67. Tous ces lieux se trouvent au sud-ouest de Constantinople, près du mur de Théodose.

une femme portée sur un char se tient devant sa tente. Elle porte une couronne et proclame le destin de l'empereur élu.

Devant sa tente est un sanctuaire de l'homme-dieu[68] à qui il rend sacrifice et prosternation, il a sous lui une ceinture ; son nom est gravé dessus. Il apporte la guerre, et les machinations des peuples blonds, les fleuves de sang dans la petite coupe qu'il verse sur la terre. Sur son dos il a le prince des bêtes sauvages, et sur sa poitrine le signe de la croix.

Dans la partie gauche de son campement, une route s'étend, ruelle étroite, pleine d'eau, profonde, bruyante, enflée vers le rivage escarpé de la cité aux 7 collines, et un fleuve impétueux reflue depuis l'escarpement de fer. Là un sapin a été planté à sa naissance, avec des rameaux qui poussent sur ses branches, portant le nid d'un oiseau blanc. Il porte des fruits et divers genres d'oiseaux et de colombes. En ce lieu il y a une très grande tour et des murs gigantesques. Il est servi par un homme vêtu de noir ; il est miséricordieux et digne de pitié, et son nom de mauvais augure est d'un animal, c'est le nom d'un loup. Dans son ordre il est né *illoustrios*[69] pour observer toute piété et prophétie. Il est premier en prophétie, et utile à rien, tenu pour rien par les hommes et pour mort, et bon à rien.

Dieu le révélera et le manifestera, et l'oindra d'huile pour la fin des jours. Il est oint d'une huile sainte depuis le sein de sa mère. Il sera révélé ainsi : un astre sera visible pendant trois jours et trois heures de nuit, au milieu de la ville, à l'aurore [de la fête] de la Mère du Très-Haut. L'astre ne fera pas partie des planètes, mais il est semblable à celui qui apparut pour la naissance salvifique du Christ. Et un héraut criera d'une voix perçante, pendant trois jours, appelant et révélant celui qu'on espérait. Alors le peuple, voyant cela et entendant la voix formidable du héraut, sera frappé de stupeur, et se rassemblant ils crieront de joie et de peur, disant qu'ils ne connaissent pas celui qu'on espérait. Alors, quand tous le verront, ils crieront avec ardeur et assiduité *Kyrie eleison*, courbant leurs têtes vers la terre, et répandant de la poussière sur leurs têtes, en versant des larmes à cause du malheur qui s'approche. Ils invoqueront Dieu et il écoutera leurs prières ; il tournera un regard pitoyable vers les habitants de la terre ; à cause des élus qui seront demeurés alors, il sera reconnu comme l'élu. On verra dans le ciel le firmament nébuleux du soleil, ayant

68. Probablement le Christ.
69. Dignité de l'aristocratie byzantine.

l'aspect d'un halo de feu de la grandeur d'une aire à blé pour six bœufs, et en dessous une croix se tiendra suspendue, et à gauche de la croix pourpre, sera tendu un arc-en-ciel, tel que celui qui ratifia une alliance éternelle avec nos pères [70]. Comme tous ignoreront [où se trouve] celui qu'ils espèrent, l'arc sera brisé dans la partie sommitale qui est incurvée contre la voûte du ciel. Et son aire sera déployée jusqu'à l'endroit où se trouve celui qu'on n'attendait pas, et il se montrera à la cabane du vrai empereur. Alors les peuples, rendant gloire à Dieu, courront en hâte vers l'extrémité de l'arc. Et ils accompagneront le prince très estimé et âgé avec des flambeaux, des rameaux et une grande pompe, pour le conduire avec des honneurs variés dans la grande Sion [Sainte-Sophie].

Et quand le véritable empereur viendra, devant sa cabane entre deux arches et une statue sur un piédestal, l'astre apparu à la droite de la croix s'épanchera et viendra dans ses mains, et l'oindra de lumière intelligible. Et le héraut à la voix de tonnerre, mais invisible, dira au peuple du haut du ciel : « Celui-ci vous convient-il ? » Alors ils seront tous saisis par la peur, la stupeur et le frisson, à la voix de tonnerre du héraut. Alors ils se frapperont la poitrine avec des larmes et des gémissements, et ils tendront les mains vers le ciel en disant : « Oui, Seigneur, parce que tu nous l'as donné, il nous convient. » Et ils se prosterneront devant lui, et le conduiront à la grande Sion. Et quand il aura prié, et marqué les portes du signe de la croix, elles s'ouvriront et tous se rassembleront et verront. Ceux qui se trouveront là fuiront avec grande peur, et après l'avoir vénéré ils l'élèveront en un lieu élevé et le proclameront empereur légitime, et ensuite après l'avoir loué ils retourneront chez eux, et ainsi ils le conduiront dans le palais en pleine nuit, et les signes changeront. Deux anges avec l'aspect d'eunuques vêtus de blanc le guideront et lui diront à l'oreille ce qu'il doit faire. Beaucoup voudront porter la main sur lui, mais ne le feront pas à la vue des signes, et les anges les en empêcheront, et ils diront en eux-mêmes : « Voici celui dont nous avons entendu dire qu'il est le saint du Seigneur. » Tous ont été liés par leurs propres chaînes, qui sont leurs péchés et leurs injustices, ceux qui ont des noms glorieux et ceux qui paient des taxes avec les mauvais prêtres [71]. Beaucoup fuiront vers les lieux courbes et tortueux du monde habité. Et tous resteront en paix en rendant gloire à Dieu.

70. Cf. Gn 9, 13.
71. Allusion à des pratiques simoniaques ?

Et un homme d'Anatolie, dont le destin est éclatant, venu de la pauvreté, montant de gloire en gloire de la vie vertueuse, succédera à l'empire ; parvenu au sommet, brillant d'aspect et de cheveux, mettant son espoir dans le Dieu invisible, semblable au pauvre empereur et à l'élu ; il est digne de l'appellation d'en haut, de la lumière de Dieu.

n) Gennadios Scholarios, *Chronographie* (1471/1472)

Après la prise de la Ville par les Ottomans, Scholarios, qui fut patriarche de Constantinople de 1454 à 1456, entreprit de recalculer la date de la fin du monde, dont il était persuadé qu'elle était proche. Le premier signe de cette proximité de la fin du monde était la prise de Constantinople et la disparition de l'Empire romain. Un second signe était l'approche de l'an 7000 de la création du monde : de même que le monde avait été créé en 7 jours, de même il devait durer 7 000 ans, étant donné que pour Dieu mille ans équivalent à un jour (cf. Ps 89, 4). Il était donc impératif de calculer exactement la date de l'an 7000 par rapport à l'année de l'incarnation. Une longue suite de calculs (à partir des livres bibliques puis des historiens profanes) le conduit, au prix de quelques distorsions, à dater l'an 7000 de la création en l'an 1492. À la fin de cette *Chronographie* (ou mesure du temps), il ajoute un certain nombre de considérations sur la prise de Constantinople, et en particulier des oracles qui circulaient depuis longtemps et se révélèrent justes, par exemple, la chute sous un empereur Constantin fils d'Hélène.

Édition

Congourdeau (Marie-Hélène), « Scholarios, Chronographie », dans B. Lellouch et S. Yerasimos ed., *Les traditions apocalyptiques,* p. 91-95.

À noter.

L'Empire des chrétiens, qui était aussi l'Empire des Romains*, a commencé sous l'empereur Constantin et sa mère Hélène. Et à la fin de cet Empire, un Constantin était empereur et sa mère Hélène ; elle termina sa vie peu avant la prise de la Ville, et son fils Constantin fut tué pendant la prise de la Ville. Depuis le premier Constantin et sa mère Hélène jusqu'à ces derniers, il n'y eut pas d'autres Constantin et Hélène qui régnèrent.

Le premier patriarche de Constantinople, sous Constantin, était Mètrophanès, et le dernier patriarche mort dans la Ville, quand elle était encore libre, s'appelait Mètrophanès. Car Grégoire est parti pour Rome, où il est mort [72]. Il n'y eut pas d'autre patriarche Mètrophanès à Constantinople entre le premier et le dernier.

Constantinople, quand elle commença à être construite par Constantin, c'était le 11 mai, et quand elle fut achevée, [c'était] le 3 mai d'une autre année. Et quand elle fut prise, c'était le 29 mai, c'est-à-dire qu'elle fut commencée, elle fut achevée et elle fut prise le même mois.

La Ville commettait de grands péchés le 29 mai de chaque année, ainsi que le mardi de chaque semaine ; sous prétexte de fête, toutes les perversions étaient commises en ces jours-là dans les lieux privés, et quand vint la dernière correction du Seigneur et la plus juste, ces jours se trouvaient correspondre.

Il y avait un oracle qui disait que quand l'empereur et le patriarche auraient ensemble le nom de Iô, alors, hélas pour l'empereur des chrétiens et pour l'Église, et ce serait la fin des deux [73]. Car *iô* est un terme de lamentation signifiant hélas. Or ceux qui entraînèrent l'Église en Italie étaient l'empereur Jean et le patriarche Joseph [74]. Et la perdition de l'Empire suivit celle de l'Église.

Le premier qui commença à renverser l'Empire et l'Église des chrétiens, et celui qui a finalement renversé ce siège, portaient le même nom [75].

En l'année 6980.

Dans le livre de la Genèse, le bienheureux Moïse dit, selon une révélation divine, que le sixième jour de la création fut façonné le premier homme Adam, et que le septième [Dieu] se reposa de toutes ses œuvres. Et la nouvelle création des hommes eut lieu très justement pendant le sixième millénaire des jours. En effet le second Adam qui vient du ciel, selon le divin Paul (cf. 1 Co 15, 47), pour la nouvelle création de la race humaine, naquit dans la 5506e année, soit à 5 millénaires et demi, qui est

72. Le patriarche Grégoire Mammas, rejeté par le peuple pour avoir signé l'Union des Églises au concile de Florence, avait fui la Ville et s'était réfugié à Rome.
73. Cf. *Oracle XI* « de Léon ».
74. Le concile de Florence (1439-1440) se déroula sous l'empereur Jean (Iôannès) VIII et le patriarche Joseph (Iôsèph).
75. Allusion probable à Mehmed II, dont le nom est une version de Muhamad/Mahomet, fondateur de l'islam.

considéré comme le sixième millénaire, en comptant le tout à partir de la partie. Il est donc logique qu'à la fin du septième millénaire, ait lieu le repos des œuvres de Dieu, à savoir le dénombrement des engendrés et la cessation de leur administration selon la divine providence.

Or l'accomplissement du septième millénaire est tout proche maintenant, et l'achèvement du dernier et septième empire s'est produit. De sorte qu'à partir de maintenant il reste à ceux qui connaissent les divines Écritures, dans lesquelles tout cela est déterminé, à attendre comme le plus proche possible le commencement du huitième âge qui ne connaîtra pas de fin et le huitième et véritable empire, et ils attendent cela avec une pieuse foi. Selon les Septante, c'est dans 21 ans à partir de maintenant, où s'est achevée la 79e petite année[76], que sera accompli le septième millénaire. Selon Josèphe, c'est le double, soit 41 ans[77]. Le Seigneur connaît ce qui va arriver ; quant à nous, donnant la préférence au décompte des Septante, et voyant que les signes de la fin qui nous ont été donnés se sont déjà produits[78], nous préférons de ces deux dates la plus proche, à savoir la vingtième [année][79].

Depuis Adam jusqu'à la naissance selon la chair de notre Seigneur Jésus-Christ,	5 506 ans.
De là jusqu'à la mort de l'empereur Iôannès[80],	1 451,
en tout	6 957 ans.
Son frère Constantin a régné 4 ans, soit	4,
en tout	6 961.

Il a été tué la quatrième année de son règne pendant la prise de la Ville, soit à la fin de l'Empire des chrétiens et durant la prise de la Ville, l'an 6961[81].

76. Scholarios écrit en 6980 de la création, soit après la fin de la 6979e année, d'après une chronologie calculée selon la Septante. Il reste donc 21 ans avant l'an 7000.
77. D'après la chronologie établie par Flavius Josèphe dans les *Antiquités Judaïques* à partir des données bibliques, Scholarios écrirait en l'an 6960 de la création, 41 ans avant l'an 7000.
78. Il s'agit des catastrophes annoncées par Jésus dans ses discours eschatologiques.
79. Scholarios attend la fin du monde pour vingt ans plus tard, en 1492.
80. Jean VIII Paléologue.
81. 1453 de l'Incarnation. Les calculs de Scholarios sont sujets à caution, même si le résultat final tombe « juste ». Comme il prend la date de 5506 de la création du monde pour la naissance du Christ, il doit retarder la mort de Jean VIII de 1448 à 1451 pour aboutir, en ajoutant les années de règne de Constantin, à 6961, soit 1453. En réalité, l'ère byzantine place la naissance du Christ en 5508 ; en ajoutant les années jusqu'à la mort de Jean VIII (1448) et les années de Constantin XI, on aboutit bien à 6961, soit 1453.

o) Pseudo-Gennadios Scholarios, *Inscription du tombeau de Constantin le Grand* (XV^e siècle)

Selon une antique tradition, une inscription figurait sur le tombeau de Constantin, fondateur de Constantinople. Elle consistait en une série de lettres qui se trouvèrent être considérées comme les abréviations d'un texte. Scholarios aurait déchiffré cette inscription vers 1430 ou 1438. Le texte restitué décrit la prise de Constantinople et les combats qui s'ensuivirent, avec une grande exactitude historique jusqu'en 1463 ; ensuite, la réalité historique fait place à des variations sur des thèmes traditionnels. On peut en conclure que ce texte fut composé vers 1463-1464.

Selon ce texte, après la capture de la Ville, cinq empereurs musulmans se succéderont avant le rétablissement de l'Empire chrétien. La fin du monde n'est donc pas imminente, et ce texte ne se rattache pas à la tradition apocalyptique mais à la tradition oraculaire. Il veut apporter aux Grecs humiliés un message de réconfort et d'espoir puisque leurs ennemis ne régneront pas toujours. On a pu y déceler aussi un appel adressé aux Grecs pour coopérer à une croisade occidentale contre les Turcs.

En tout état de cause, ce texte ne peut être attribué à Scholarios, qui croyait la fin du monde toute proche.

Édition
PG 160, col. 767-774.

Lorsque Constance, le fils de Constantin le Grand, devint empereur, il rapporta la dépouille de son père, avec tous les honneurs impériaux, de Nicomédie à Constantinople, et l'inhuma, avec magnificence, libéralité et les honneurs impériaux, dans l'église des Saints-Apôtres. Et au-dessus, sur le couvercle du tombeau même du très pieux premier empereur des chrétiens, en ce temps-là, il se trouva des hommes très sages, sanctifiés et capables de voir l'avenir, et ils écrivirent ces lettres ci-dessous, sur le couvercle du tombeau, qui était en porphyre.

Et de ces lettres, la signification n'était pas donnée de façon compréhensible, tout ce que cela signifiait, mais ils écrivirent seulement le début des premières lettres, lesquelles lettres portaient sur l'Empire des Turcs, et sur leur fin. On les appelle des oracles. Lesquels oracles, le très sage patriarche sire Gennadios les interpréta, lequel était au temps de l'empire

de sire Jean le Paléologue, où eut lieu le huitième concile à Florence, et il les interpréta quand il était laïc, et juge du tribunal impérial [82], et nous les écrivons ci-dessous comme elles étaient écrites sur le tombeau de l'empereur.

Les lettres, comme elles étaient écrites sur le tombeau de Constantin le Grand, et leur interprétation [83].

La première indiction, l'empire d'Ismaël, qu'on appelle Môamet, va renverser la race des Paléologues et se rendre maître de la Ville aux sept collines. Il régnera en elle. Il dominera des nations nombreuses, et ils dévasteront les îles, jusqu'au Pont-Euxin. Il mettra à mal les riverains du Danube. La huitième indiction, il régnera sur le Péloponnèse. La neuvième indiction, il ira combattre vers les régions du nord. La dixième indiction, il renversera les Dalmates. Puis il reviendra l'année suivante et ils feront une grande guerre contre les Dalmates et il les exterminera en partie [84].

Puis [85] les foules et les tribus des Occidentaux se rassembleront et s'uniront pour faire la guerre, sur terre et sur mer, et ils attaqueront Ismaël. Ses descendants régneront encore très peu de temps. Puis les peuples blonds, ensemble avec les premiers possesseurs [86], renverseront entièrement Ismaël, ils prendront la cité aux sept collines avec ses privilèges. Alors une guerre civile s'éveillera, sauvage, jusqu'à la cinquième heure, et une voix criera trois fois : « Debout, debout, avec terreur. Efforcez-vous d'aller, avec beaucoup de zèle, vers les parties droites [de la Ville], vous trouverez un homme noble, magnifique, et formidable, prenez-le comme maître. Car c'est mon ami. Et si vous le recevez, ma volonté sera accomplie. »

82. Scholarios était juge général des Romains* lors du concile de Florence (1439).
83. Nous ne reproduisons pas les lettres grecques, qui se présentent comme une sorte de message chiffré donnant soit l'initiale d'un mot, soit une abréviation. Nous nous contentons de traduire l'interprétation de l'inscription.
84. Ces affirmations se réfèrent aux campagnes de Mehmed II qui ont suivi la prise de Constantinople jusque vers 1463. Les noms des pays et des peuples relèvent plus de la littérature apocalyptique (volontiers archaïsante) que des dénominations contemporaines.
85. À partir de ce passage, et de la contre-attaque des Occidentaux contre les Turcs, l'oracle ne suit plus le cours des événements historiques, ce qui conduit C. J. G. Turner à dater ce texte des environs de 1463, où un pacte fut conclu entre Venise, le pape et Philippe de Bourgogne, pour combattre les Turcs. L'auteur du texte doit donc recourir aux thèmes traditionnels de la littérature oraculaire pour décrire les résultats d'une campagne qui ne fait que débuter.
86. Sans doute les Byzantins, en lisant *proktètoron* ou *proktoron* (cf. C. J. G. Turner, « An oracular interpretation », p. 43, n. 2).

Depuis le temps de Constantin le Grand, où les lettres ci-dessus furent inscrites sur son tombeau, jusqu'au temps de l'empereur sire Jean Paléologue, où Gennadios Scholarios les interpréta, il y a mille cent un ans. Depuis la naissance dans la chair de notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'au moment où mourut Constantin le Grand, il y a trois cent vingt-neuf ans [87].

p) Récit ottoman sur Sainte-Sophie (1491)

À ces textes grecs, il convient d'ajouter quelques paragraphes d'un texte ottoman de la fin du XV^e^ siècle, qui montre que les spéculations sur la fin du monde n'étaient pas l'apanage des vaincus.

Le *Récit de l'histoire de Constantinople depuis le commencement jusqu'à la fin* est un long texte de prose et de vers mêlés, qui raconte l'histoire de la Ville, à la demande de son conquérant ébloui par les monuments qu'il y découvre. Comme les *Patria** de Constantinople [88], ce texte repose sur l'interprétation des monuments de la Ville, leur histoire et leur signification.

Le texte se présente comme issu des récits faits par des Byzantins sur l'histoire de la Ville, à la demande de Mehmed II. En réalité, comme le souligne S. Yerasimos, il s'agit d'une histoire légendaire de Constantinople élaborée « en puisant dans le vaste fonds légendaire byzantin et musulman [89] », et où se reflète le conflit entre deux courants idéologiques : le sultan devait-il détruire complètement Byzance ou reprendre le flambeau de « l'idée impériale », c'est-à-dire se présenter comme le successeur des empereurs byzantins ? Alors que Mehmed II aspirait à devenir le nouvel empereur universel, représentant de Dieu sur terre, toute une tradition anti-impériale s'opposait à ce projet. D'où la présence, dans ce *Récit*, de légendes sur la finitude de Constantinople : « Cette Ville est destinée à la ruine. » D'où aussi l'évocation de l'Antichrist* qui doit venir après la conquête de la Ville. Rien n'est éternel ni durable, seul Dieu sait ce qui est caché, et les rêves de grandeur du sultan sont voués à l'échec.

87. Ce qui nous donne l'an 1430 pour la date du prétendu déchiffrement de l'inscription par Scholarios. En fait, Constantin n'est pas mort en 329 mais en 337.
88. Sur les *Patria**, voir G. Dagron, *Constantinople imaginaire*.
89. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 103.

C'est ainsi que les thèmes apocalyptique byzantins se retrouvent dans l'apocalyptique ottomane [90].

Édition

Giese (Friedrich), *Die altosmanischen, anonymen Chroniken*, I, *Text und Variantenverzeichnis*, Breslau, 1922, p. 74-111.

Traduction

Yerasimos (Stéphane), *La fondation de Constantinople et de Sainte-Sophie dans les traditions turques*, Paris, 1990 (Bibliothèque de l'IFEA) (ci-dessous, p. 5, 13, 48).

(p. 5) Après avoir conquis Constantinople, Sultan Mehmed contempla tant de bâtiments merveilleux qu'il en fut étonné et conclut qu'ils ne paraissaient pas faits de main d'homme. Il fit rassembler des religieux, des patriarches*, des connaisseurs d'histoires de la Romanie* et du pays des Francs et voulut connaître ceux qui ont bâti les édifices d'Istanbul, ceux qui y sont passés, ceux qui s'y sont faits rois et ceux qui y ont dominé. Les connaisseurs d'histoires parmi les patriarches*, les religieux et les moines de la Romanie* se sont rassemblés et il les questionna sur ceux qui avaient laissé ces bâtiments et sur ceux qui avaient dominé cette Ville. Et eux ont informé Sultan Mehmed d'après leurs connaissances et d'après leurs livres et chaque groupe de tous ceux qui sont venus raconta selon les paroles de ses maîtres et les traditions de ses chroniqueurs.

[...]

(p. 13) [Au moment de la fondation de Constantinople, une cigogne fait sonner accidentellement la cloche qui devait annoncer l'heure propice et la construction commence prématurément]. Le souverain en fut fort affligé, il comprit que cette Ville aurait pour destin la ruine et non la prospérité [91].

[La Ville une fois construite est peuplée par des habitants amenés de force]. Ils firent souffrir le monde et les peuples de cette époque, parce qu'ils furent amenés de force, maudirent cette Ville, chacun dans sa langue et chacun selon sa religion, ils gémirent et se plaignirent à Dieu, ils

90. Sur le « recyclage » de thèmes grecs dans l'apocalyptique turque, cf. S. Yerasimos, « De l'arbre à la pomme. »

91. Dans le *Roman d'Alexandre*, cet épisode est rapporté à la fondation d'Alexandrie. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 67.

versèrent des larmes et causèrent la ruine de cette Ville, parce qu'elle fut accablée de trop de lamentations. C'est pourquoi cette Ville est destinée à la ruine. Ils prièrent pour qu'elle se ruine et les larmes de chaque lamentation ne sécheront pas sur la terre où elles furent tombées [92].[...]

(p. 48) Les traditionnaires Zeyn al-Arab, Tirmidhi et Qurtubi ont mentionné [les ancêtres des seigneurs de Constantinople] et eux aussi les ont extraits des livres d'histoire grecs qui disent que ces grands noms sont venus à Constantinople et qu'ils ont raconté leur vie, dans la mesure où ils les ont connus et les ont trouvés. Et les docteurs de la loi racontent aussi que dans le commentaire du *Mesabih*, il est dit qu'avant l'apparition de l'Antichrist*, le maudit, Constantinople sera conquise encore une fois par l'épée et ensuite, quand la fin du monde arrivera, les fils d'Abu Ishak la prendront en invoquant Dieu, disent-ils [93]. Ce qu'ils veulent signifier en disant qu'elle sera prise par l'épée, c'est que de nos jours, le souverain de l'islam et des musulmans, le tueur des infidèles et des polythéistes, l'exterminateur des débauchés et des obstinés, Sultan Mehmed, fils de Sultan Murad Han, fils de Sultan Mehmed Han, fils de Sultan Bayezid Han, fils de Gazi Murad Han, fils d'Orhan, fils d'Osman Han, fils d'Ertugrul, fils de Şah – que sa victoire soit grande – conquit la Ville de Constantinople, l'année de l'hégire 857. De même, d'après un ancien verset, la date de la prise de Constantinople se calcule à partir des mots : « la ville excellente ». Elle fut conquise le mardi, vingt et unième jour du mois de Rabi premier, à l'aube. Depuis l'époque de Haroun al-Rachid et l'année de l'hégire 257, elle resta ruinée. Ensuite les Francs vinrent, la prirent et la rebâtirent. Francs et Romains* y exercèrent leur pouvoir pendant cent ans. Actuellement, en étant prospère, elle fut conquise par Sultan Mehmed. Il n'y a personne d'éternel et durable, personne qui connaisse ce qui est caché, à part Dieu.

92. S. Yerasimos souligne la dimension polémique de ce thème, puisque Mehmed II a repeuplé Constantinople en y déportant diverses populations, ce qui renforce l'aspect anti-impérial de ce texte.

93. L'apocalyptique ottomane reprend plusieurs thèmes à l'apocalyptique byzantine : ainsi, la prise de Constantinople précède de peu l'arrivée de l'Antichrist* et la fin du monde. Mais ce texte évoque deux prises de la Ville : l'une « par l'épée », réalisée par Mehmed II, et l'autre « en invoquant Dieu », qui est encore à venir et sera le fait non des guerriers mais des mystiques. C'est cette conquête encore à venir qui inaugurera la fin du monde. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 197.

ORUÇ

Tevarih-i al-i Osman [1]

Introduction

Un long poème archaïque à la gloire des *gazi**, qui introduit une histoire de la maison d'Osman, est signé par un certain Oruç bin Adil al-hazzaz katib al-Edrenevi, autrement dit « Oruç, fils d'Adil le soyeux, secrétaire à Edirne ». Longtemps on ne sut rien de plus sur ce personnage, jusqu'à la découverte dans les archives ottomanes d'un legs pieux fondé en 1499-1500 dans un quartier d'Edirne par Oruç bin Adil el-katib. La fondation consistait en 5 848 aspres* dont 4 000 en liquide et le reste en biens immobiliers [2]. Ce document, qui confirme qu'Oruç était secrétaire et vivait à Edirne, nous apprend en outre qu'il appartenait à la couche aisée de la population de la ville.

Oruç, comme les auteurs des « chroniques anonymes », participe d'un courant hostile à la politique « impériale » de Mehmed II. Ce n'est du reste sans doute pas un hasard s'il était d'Edirne, ville où se développa notamment cette opposition plus ou moins larvée. De cette hostilité politique, on trouvera l'écho dans le passage concernant la construction du fort de Rumeli Hisarı et la découverte sur place d'une coupole enfouie, ainsi que dans le chapitre sur les origines de Constantinople : constructions légendaires faisant de la cité conquise une ville maudite.

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes de Nicolas Vatin.
2. Cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « Un legs pieux ».

L'analyse interne des différentes versions conservées de son œuvre a amené V. L. Ménage [3] à conclure que les plus anciens manuscrits, contrairement à ce qui avait jusque-là été supposé, dérivent du fonds commun des « chroniques anonymes ». En pratique, il est désormais généralement admis, à la suite des travaux de V. L. Ménage, qu'Oruç rédigea deux versions de sa chronique. La première, datant d'environ 900 [1494-1495], est représentée par les manuscrits d'Oxford et de Cambridge ; une version revue [4], augmentée d'interpolations (tirées notamment d'Aşıkpaşazade) et continuée jusqu'en 908 [1502-1503], commencée en 906 [1501-1502], est celle du manuscrit de Manisa et de deux manuscrits de Paris. Stéphane Yerasimos considère cependant que le manuscrit d'Oxford doit dater de l'année 1468, date à laquelle s'arrête son récit : en effet cette date correspond aux 2 391 ans écoulés d'après le texte depuis la fondation de la Ville par Yanko bin Madyan [5]. La coïncidence est troublante. Néanmoins on notera qu'un peu plus haut dans le texte Oruç situe la fondation de la ville 2 400 ans avant son pillage, chiffre qu'on retrouve d'ailleurs dans les manuscrits de la deuxième version [6]. Ajoutons que dans cette dernière, le temps écoulé entre la fondation de Constantinople et le moment de la rédaction est cette fois évalué à 2 405 ans, ce qui ne permet pas non plus d'arriver à un résultat satisfaisant [7]. Il paraît donc difficile de se fonder sur ces passages pour y voir plus clair, d'autant que la pratique des interpolations a pu amener, à l'occasion, à reprendre des chiffres sans les actualiser. On en restera donc à la conclusion de V. L. Ménage, confortée par les découvertes d'I. Beldiceanu-Steinherr : Oruç vécut et écrivit sous le règne de Bayezid II [8]. C'est surtout pour le règne de ce dernier, dont il était le contemporain, qu'il est considéré comme une source précieuse.

3. Cf. V. L. Ménage, « On the Recension of Uruj ».
4. C'est ainsi qu'on note une tentative maladroite de correction de la date de la conquête de Constantinople, fautive dans le manuscrit d'Oxford.
5. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 70-71 : mille ans séparent Yanko de Jésus ; 545 ans séparent Jésus de Mahomet ; si on ajoute à ces deux chiffres les 846 années solaires qui séparent l'Hégire de 1468, on obtient bien un total de 2 391.
6. *Oruç Beğ Tarihi*, N. Öztürk éd., p. 80. Si on estime, comme S. Yerasimos, que le comput est solaire, on obtient 1477, ce qui n'a pas de sens. Si on opte pour un comput lunaire, l'an 855 de l'Hégire correspond à 1451, ce qui ne convient pas non plus.
7. *Oruç Beğ Tarihi*, N. Öztürk éd., p. 87. Ici, 915 ans séparent Yanko de Jésus et 595 Jésus de Mahomet. Mais nous ne sommes ni en 1517, ni en 895 de l'Hégire [1489-1490].
8. On pourra cependant s'interroger sur le changement de ton à l'égard de Çandarlı Halil Paşa qui, dans la deuxième version, est présenté comme un *şehid**.

La traduction est fondée sur le plus ancien manuscrit, celui de la Bodleian Library d'Oxford, publié par F. Babinger, p. 64-71.

Éditions (comportant les passages traduits ici)

Tevârîḫ-i âl-i ʻOṣmân, Babinger (Franz) éd., Hanovre, 1925 (manuscrits de Cambridge et Oxford, constituant la première version).

Oruç Bey Tarihi, Öztürk (Necdet) éd., Istanbul, 2008 (manuscrits de la seconde version).

Bibliographie

I. Beldiceanu-Steinherr, « Un legs pieux » ; R. Kreutel, *Der Fromme Sultan Bayezid*, p. 24-31 ; V. L. Ménage, « On the recension of Uruj » ; idem, « Another text of Uruj » ; *Oruç Beğ Tarihi*, N. Öztürk éd., p. XVII-XLVI. Je n'ai pas eu accès aux articles de N. Öztürk publiés dans la revue *Bir : Türk Dünyası İncelemeleri Dergisi*.

Traduction

Sultan Mehmed fils de Sultan Murad Han passa sur le trône de celui-ci le 16 du mois de *muharrem* 855 [18 février 1451], à Edirne. Ses vizirs étaient Halil Paşa, Saruca Paşa, Şehabeddin Paşa et İshak Paşa ; par la suite, İshak Paşa fut démis. Le *beylerbeyi** d'Anatolie Özgür oğlu İsa Bey fut démis. Le *beylerbeyi** de Roumélie était Karaca Bey. À ce moment le Karamanide İbrahim Bey fit un mouvement [militaire], provoquant la panique dans la population. Ce qu'entendant, Sultan Mehmed rassembla ses troupes, mais le Karamanide n'offrant pas de résistance on fit la paix et [Mehmed] fit construire un nouveau palais à Edirne. C'était l'an 855 [1451-1452] : Dieu (qu'Il soit exalté !) en avait ordonné ainsi dans un de ses antiques propos : c'est d'après le décompte des lettres de ce verset que Sultan Mehmed passa sur le trône. Ce verset est : « La miséricorde de son seigneur [9]. » Sultan Mehmed décida de faire le fort de Boğazkesen [10] près de la ville de Constantin [11]. Il assembla les grands et les notables et commença la construction. De tous les côtés des lots furent confiés aux *sancakbeyi**. Chacune des quatre tours fut attribuée à un vizir [12]. On commença

9. Coran 15, 56.

10. Le fort de Rumeli Hisarı sur le Bosphore.

11. Dans la suite du texte, Oruç se borne à écrire « Constantin » : on restituera [ville de] Constantin.

12. Les sources grecques ne parlent que de trois vizirs chargés de construire une tour et d'en payer les travaux, ce qui correspond de fait à l'existence de trois tours principales. Mais İbn Kemal écrit que les quatre côtés de l'enceinte furent confiés aux quatre vizirs et Tursun Bey semble considérer la tour VI (simple flanquement selon A. Gabriel, *Les châteaux turcs*, p. 37) comme une quatrième tour.

à creuser les fondations. Quand on eut creusé [à une profondeur de] vingt brasses [13], la coupole d'un grand hammam sortit soudain de terre au bord de la mer. Ils ne surent pas la date de sa construction. Il ne restait qu'une coupole. Était-elle conservée depuis avant Adam, ou postérieure ? Ils ne purent le savoir. Ils demeurèrent abasourdis devant les desseins de Dieu. Ils creusèrent jusqu'aux fondations de cette coupole [14]. Ils placèrent les fondations du fort et en quatre mois construisirent celui-ci bien solidement [15]. Tout autour ils creusèrent des tranchées et ils mirent devant des canons [16], de manière à ne pas laisser passer les bateaux allant de mer Noire en mer Blanche*. [Ce fort] ferma sans recours le détroit de [la ville de] Constantin. Sultan Mehmed Han reprit la décision de s'emparer de [la ville de] Constantin. Dans sa solide foi, il envoya des lettres à travers le monde et rassembla les troupes d'Anatolie et de Roumélie. Les beys d'Anatolie et les beys et *subaşı** de Roumélie [rassemblèrent] dix mille *azap** d'Anatolie et dix mille *azap** et dix mille janissaires équipés de Roumélie, disant : « C'est la plus noble des *gaza** ! » La nouvelle étant parvenue au peuple de l'islam, [ces troupes] marchèrent sur [la ville de] Constantin avec ceux des cheikhs, des supérieurs de *tekke**, des derviches et des *abdal* [17] qui étaient présents. À Edirne, on avait coulé des canons pareils à des dragons et, quand les arquebuses furent prêtes, Sultan Mehmed Han sortit de la ville et, faisant hâler ces canons, il les fit approcher de Constantinople. On installa les canons : ils tirèrent de tous les côtés, détruisirent les tours et les murs de la forteresse de Constantin et les mécréants ne trouvèrent pas la victoire en combattant depuis l'intérieur. Mais le *tekfur**

13. 20 *kulaç*, soit 22,74 m.

14. Cette coupole est vraisemblablement légendaire. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 80, est d'un autre avis : « Le petit nombre d'années qui sépare l'événement de la rédaction de la chronique d'Oruç Bey, une quinzaine, et la répétition par les autres auteurs militent pour un fait historique, la découverte d'une ruine importante dans les fondations de la nouvelle forteresse. » Cependant à l'issue de son étude architecturale, A. Gabriel, *Les châteaux turcs*, p. 61, est formel sur le fait qu'il n'y eut jamais rien sur le site avant la construction du fort. Il n'est pas certain qu'Oruç, qui était andrinopolitain, soit allé sur place et il a pu faire une confusion. Mais on peut également rappeler, en se fondant sur le livre de S. Yerasimos, la valeur symbolique de la coupole souterraine, Oruç appartenant à un courant hostile à Constantinople, ville maudite. Placer la coupole à Rumeli Hisarı et non à Istanbul pouvait être une précaution politique (moins nécessaire cependant, si Oruç écrivait après la mort de Mehmed II).

15. Mehmed II posa la première pierre en mars 1452. L'inscription de la tour C date l'achèvement de *receb* 856 [18 juillet-16 août 1452].

16. Il semble qu'il n'y ait jamais eu de fossé : cf. A. Gabriel, *Les châteaux turcs*, p. 30.

17. Derviche itinérant, plus ou moins hétérodoxe. Sur les origines du mot et sur les populations qu'il désigne, cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « *Abdal* ».

de Constantinople déploya son zèle et ne demanda pas l'*aman** [18]. Les prêtres dirent que d'après l'Évangile [la ville] ne pouvait pas être prise. Il prêta foi à ce qu'ils disaient. Lui aussi plaça de tous côtés autour de la forteresse des canons et des arquebuses et ses hommes se placèrent sur les murs, disant toutes sortes de sottises, insultant même – Dieu nous en garde ! – Son Excellence le Prophète (le salut soit sur lui) par de sots propos ; et en raison de leur orgueil, Dieu (qu'Il soit exalté et honoré !) leur envoya ce malheur : Sultan Mehmed fils de Murad Han déploya lui aussi son zèle et ordonna le pillage en s'écriant : « Dans la voie de Dieu, dans la voie de Dieu [19] ! » Avec une violence et une force irrésistibles, les *gazi** accoururent de tous côtés, trouvèrent une voie par les brèches que les canons avaient faites dans la forteresse, pénétrèrent à l'intérieur et passèrent par l'épée les mécréants qui se trouvaient sur la forteresse. La voie ainsi ouverte également pour les hommes restés à l'extérieur, [ceux-ci] sortirent des gabions, placèrent des échelles, se jetèrent sur les murs de la forteresse et grimpèrent ; ils arrivèrent en haut [des murs] de celle-ci, détruisirent les mécréants qui se trouvaient sur les murs et pénétrèrent dans la ville, qu'ils mirent à sac et pillèrent. Ils s'emparèrent de leurs fils et de leurs filles, se servirent parmi leurs biens, et les firent prisonniers [20]. Sultan Mehmed de son côté autorisa le pillage des maisons. À ce moment, celui qui pouvait se saisir de quelque chose s'en saisit. Les musulmans furent si bien couverts de biens que les richesses accumulées depuis la première fondation de [la ville de] Constantin, il y avait deux mille quatre cents ans [21], passèrent toutes entre les mains des *gazi**. Ils se livrèrent au pillage pendant trois jours. Au bout de trois jours, il arrêta la foule. [La ville de] Constantin fut conquise, le samedi 21 *rebiü-l-evvel* 857 [1er avril 1453 [22]]. C'est également apparu dans un verset : le chronogramme* « un

18. En refusant l'alternative qui, en droit musulman, s'offre à lui – conversion à l'islam ou soumission au souverain musulman –, Constantin XI se place dans la position d'un mécréant contre qui la guerre à outrance est un devoir et qui peut être asservi, tué et dépossédé de ses biens par la force : cf. M. Khadduri, *War and Peace*, p. 80, 96 sqq.

19. Répétition de la même formule en turc, puis en arabe.

20. Comprendre : « en firent leurs esclaves ».

21. Sur ce chiffre, cf. introduction *supra*.

22. Date erronée. Le 21 *rebiü-l-evvel* correspond au dimanche 1er avril 1453 selon les calendriers les plus courants, qui débutent le 16 juillet 622. Mais Oruç, qui parle d'un samedi, se fonde sur l'autre tradition, qui fait commencer le calendrier le 15 juillet (cf. N. Beldiceanu et I. Beldiceanu-Steinherr, « Considérations sur la chronologie »). On peut dès lors restituer le processus intellectuel qui l'a amené à l'erreur : soit parce que sa source était fautive, soit par inattention, il a remplacé *cemaziü-l-evvel*

excellent pays[23] » correspond à cette date. Après avoir conquis [la ville de] Constantin, Sultan Mehmed Han fit emprisonner son vizir Halil Paşa à Edirne, dans la tour de Kule Burgaz. Puis lui-même partit et fit la conquête d'Enez [Ainos]. De retour après un intervalle de quarante jours, il infligea à Edirne sa punition à feu Halîl Paşa[24]. « Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui[25]. » Quand, après avoir conquis Constantinople, Sultan Mehmed vit Sainte-Sophie, il en resta abasourdi. Des Francs et des Grecs, des moines et des patriarches* et de ceux qui connaissaient l'histoire, des populations grecques et franques et des moines, il voulut apprendre qui avait construit Constantinople, qui y avait commandé et qui y avait été souverain. Voilà ce qu'il voulut apprendre. Il réunit une assemblée de gens connaissant l'histoire, Grecs et Francs et moines, et leur demanda qui avait construit cette [ville de] Constantin et qui y avait commandé. Et eux dans la mesure de leurs connaissances informèrent Sultan Mehmed en lui donnant des informations fondées sur la tradition unanime tirée de leurs livres et de leurs histoires[26].

Voici l'histoire de Constantinople d'après ces informations,
selon lesquelles les traditionnistes ont rapporté ceci :

Dieu (qu'Il soit exalté !) donna la charge de prophète au prophète Salomon. Le prophète Salomon commanda à l'ensemble des hommes et des génies. Tout ce qu'il y avait de souverains dans le monde se soumit au

par *rebiü-l-evvel*, puis a recherché à quel jour de la semaine cela correspondait. Donc, si on restitue (comme il faut évidemment le faire) 21 *cemaziü-l-evvel*, tout en se fondant sur le calendrier commençant le 15 juillet, alors Oruç ne parle pas du mercredi 30 mai, mais bien du mardi 29 mai 1453. Oruç a partiellement (donc mal) corrigé son erreur dans sa seconde version, où il parle du mardi 21 *rebiü-l-evvel* 857, tout en précisant qu'il s'agit du 17 mai. Cf. *Oruç Beğ Tarihi*, N. Öztürk éd., p. 80.

23. Coran, 34, 15.

24. La conquête d'Ainos eut lieu en 1456. Oruç fait donc une confusion avec une première soumission des Gattilusio dans l'été 1453. Le manuscrit d'Oxford, que je traduis, dit : *hakkına kodı*, que je comprends comme signifiant que le sultan inflige au vizir la sanction qui lui est due. La seconde version se place dans un contexte de réhabilitation de Halil Paşa, que Mehmed II envoie auprès de Dieu *(Hakka kodı)* en faisant de lui un *şehid** : sinon un martyr, pour le moins un croyant mort en odeur de sainteté.

25. Coran 2, 156.

26. On a conservé ici, dans la mesure où elle fait suite au récit « historique », la légende de la fondation de Constantinople. Ce texte, qui place Oruç dans le parti des auteurs hostiles à la politique impériale de Mehmed II, mobilise trop de notions et de références pour pouvoir être annoté systématiquement. On renverra donc le lecteur au chapitre consacré aux textes apocalyptiques et, surtout, à S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*.

prophète Salomon. Il ne demeura plus un endroit où Salomon ne commandât pas. Or il y avait dans les pays d'Occident une île dont le *padişah* s'appelait Ankur[27]. C'était un grand *padişah*. Il n'en était pas de plus grand dans les pays d'Occident. Son pouvoir s'étendait sur cent mille hommes. Mais en raison de sa tyrannie et de son insolence, il ne courbait la tête devant personne. Il avait entendu parler de la qualité de prophète du prophète Salomon (le salut soit sur lui) et reconnu sa majesté, mais il ne lui obéissait pas. On dit à Salomon : « Il est telle île dont le *padişah** n'obéit pas. » Salomon (le salut soit sur lui) rassembla démons, fées, génies et hommes et partit pour cette île. Ankur apprit que le prophète Salomon venait et réunit lui aussi son armée : plus de cent mille hommes marchèrent contre le prophète Salomon. Ils se rencontrèrent et il y eut bataille. Dès lors que des hommes étaient opposés à une armée de génies, Ankur devait pour finir être défait : son armée fut mise en pièces et lui-même fut pris au combat et mené au prophète Salomon. Le prophète Salomon (le salut soit sur lui) lui proposa la foi, mais Ankur le maudit refusa. Sur les ordres du prophète Salomon on le décapita et un sort fut jeté sur l'île. On se saisit des biens et du trésor d'Ankur et on les apporta au prophète Salomon. Salomon (le salut soit sur lui) fit don à ses soldats des biens d'Ankur. Or celui-ci avait une fille d'une grande beauté. Elle était extrêmement jolie. Elle avait une taille de cyprès ; un visage de lune ; des yeux pareils à des narcisses ; des lèvres comme un frais vallon ; des dents de perle ; une bouche comme une pistache ; un menton comme une pomme ; une odeur de jasmin ; un corps de rose ; c'était un jardin de grenades ; elle était gaie, joyeuse, enjouée comme cent mille bouquets de roses ; ses sourcils étaient pareils à un arc de Tchach ; la couleur de ses joues était pareille à [celle de] la lune céleste plongée dans le sang couvert de rides ; c'était le pétale d'une rose lumineuse où la rosée a son siège : elle était charmante, désirable et attrayante, et n'avait pas sa pareille au monde. On l'avait appelée Şemsiyye[28]. Il vit cette fille et en tomba amoureux de ses mille cœurs. Il en demeura abasourdi. Il l'épousa aussitôt. Salomon (le salut soit sur lui) était si amoureux de Şemsiyye que, tant il aimait

27. Le contre-pouvoir païen de Salomon, dérivé chez les Turcs, en le délocalisant, du roi Hiram de Tyr : cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 54-56, 73-74.

28. La Solaire, « référence à une divinité et un culte solaires, suprême abomination pour un musulman, d'autant plus qu'elle renvoie à la pratique religieuse des Arabes avant l'islam, que le Prophète eut le plus grand mal à extirper » (S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 72).

cette fille, il donnait son accord à tout ce qu'elle désirait. Elle ne répétait pas deux fois ce qu'elle avait dit. Un jour, elle dit au prophète Salomon (le salut soit sur lui) : « Fais construire pour moi un palais sublime et un kiosque tels qu'aucune créature n'ait un palais sublime comme celui-là. » Alors Salomon (le salut soit sur lui) donna à ses démons l'ordre suivant : « Trouvez-moi un endroit dont l'air soit plaisant et qui ait les qualités du Paradis, de manière à y construire un kiosque sublime. » Les démons et les fées partirent et parcoururent le monde. Ils visitèrent de fond en comble l'Arabie, la Perse, l'Inde et le Sind, le Cathay, le Khotan, le Nord et le Sud de la Chine, le Turkestan oriental. Ils n'avaient pas trouvé un seul endroit satisfaisant quand pour finir ils en découvrirent un dont l'air était plaisant et semblable au Paradis, au bord de la mer Blanche*, dans le pays qu'on dit des Roums [Grecs], connus sous le nom d'Ioniens *[Yunanlı]*. On appelait ce lieu Montagne d'Aydıncık[29]. Il existe toujours de notre temps. On dit que c'est le site qu'on appelle Temaşalık [« Le panorama »]. Les démons vinrent et aimèrent cet endroit. Ils se consacrèrent à y bâtir. Les démons, les fées, les hommes et les génies parcoururent le monde. Dans les îles, dans les montagnes d'Elburz* et de Kaf*, dans des endroits qu'ils connaissaient et qu'ils trouvèrent, ils trouvèrent toutes sortes de marbres de couleurs et taillèrent des colonnes qu'ils emportèrent et rassemblèrent en un lieu. On dit que les six pièces de porphyre qui servent de colonnes à Sainte-Sophie viennent de la carrière qui se trouve dans la montagne de Kaf*. Mais il y a aussi un traditionniste qui dit qu'il y a entre l'Occident de la terre et le pays d'Abyssinie un endroit dont en leur temps des bateaux en emportaient en Égypte. Ou bien encore, on dit qu'elles ne sont pas veinées comme celles-ci. Quand les démons et les fées eurent amené les marbres des endroits où ils en avaient trouvé, ils construisirent un kiosque sublime qui n'avait pas son pareil dans le monde. Personne n'en avait fait de tel. Lorsqu'ils eurent achevé le kiosque, Şemsiyye Hatun vint et le kiosque lui plut. Elle y séjourna quelque temps, puis pour finir elle se fatigua de cet endroit. [Ainsi qu'] elle le demandait, [Salomon] la conduisit au Temple sacré [Jérusalem], où elle s'installa. Après que le prophète Salomon (le salut soit sur lui) fut passé dans l'au-delà, nombre de *padişah* vinrent et repartirent. Enfin un *padişah* apparut sur le trône des Césars de Roum. On l'appelait Yanko fils

29. Il s'agit du site de Cyzique.

de Madyan [30]. C'était mille ans avant que ne vînt au monde le prophète Jésus (le salut soit sur lui). Il était de la race de Ad : c'était un des fils du fils de Amlak qui était fils de Ad. Il commandait au pays d'Ionie, de Césarée, des Roums et des Francs jusqu'aux portes de la Hongrie. Il percevait un tribut de l'Arabie, de l'Égypte, de Damas et d'Alep. On dit que les Francs avaient au total mille quatre cents forteresses. Au-delà des terres d'Occident il y a les Syrianis ; et il y a l'Abyssinie et Zanzibar jusqu'à la mer des Indes ; au-delà il y a l'Inde, le Sind et la Chine méridionale ; il y a le Cathay ; il y a le Khotan ; il y a le pays azeri [31] ; il y a la ville de Samarcande ; il y a Boukhara ; il y a la Perse ; il y a l'Irak ; il y a le Balkh ; il y a Chiraz jusqu'au Turkestan et au-delà il y a la steppe kiptchak et les Ouïgours, les Mongols et ... et ces pays constituent le Turkestan ; et en deçà de la steppe il y a les Tcherkesses, la Crimée, Caffa, la Pologne, la Moldavie, la Russie, ... [32] et la Valachie, jusqu'à la frontière de la Hongrie. Tous les *padişah* et les beys de ces pays étaient soumis à Yanko et avaient une attitude amicale. Voici à quel moment arriva Yanko fils de Madyan : depuis que le prophète Adam (sur lui soit le salut) avait laissé une descendance sur terre jusqu'à l'époque de Yanko il s'était passé quatre mille six cents ans et avant qu'Alexandre le Grec ne vînt au monde, cinq cent dix-neuf ans. Et l'intervalle entre le prophète Jésus (sur lui soit le salut) et Son Excellence le Prophète [Mahomet] (sur lui soit le salut de Dieu) est de cinq cent quarante-cinq ans. Depuis la construction de la ville de Constantinople jusqu'à nos jours, les savants mathématiciens et ceux qui dénombrent le monde grain par grain calculent qu'il s'est écoulé deux mille trois cent quatre-vingt-onze ans, d'accord avec tous les historiens. Revenons à notre sujet. Yanko avait toujours eu dans l'idée de fonder une ville. Nuit et jour il ne pensait qu'à cela. Or voilà qu'une nuit dans son rêve une apparition lui indiqua de construire en tel lieu : « Il est un endroit, lui était-il dit, où un détroit coule de la mer Noire à la mer Blanche * ; il a la forme d'une *senbûse*. Sur le côté septentrional il y a un lieu qui est comme une île [33]. Construis ta ville en cet endroit. » Voici la liste des ancêtres des

30. Sur ce « personnage fictif, imaginé en même temps que la légende turque de la fondation de Constantinople », cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 62 sqq.
31. *Acem* : désigne couramment le monde persan, mais nous avons plus bas *Fars*.
32. Probablement le pays des Khazars (note de S. Yerasimos).
33. La *senbûse* et une préparation sucrée ou salée de forme triangulaire, ce qui correspond à la forme de Constantinople (note de S. Yerasimos). *Ada* en turc désigne aussi bien une presqu'île (ou un confluent) qu'une île, ce qui correspond à nouveau parfaitement au site de la ville.

beys grecs de la descendance de Kanatun qui commandèrent à Constantinople : Kanatun[34] fils de Julien fils d'Héraclius fils de Stéphane fils de Michel fils de Constantin fils de ... fils de Julien fils de Constantin fils de Kır Michel fils de Trendefile[35] fils de Julien fils de Stéphane fils de Michel fils de Kanatun fils de Byzantin fils de Amlak fils de Klorin[36] fils de Kir Michel fils de Byzantin fils de Yanko fils de Madyan fils de Amlak Arm fils de Avz fils de Sem fils de Noé. Tels sont les beys qu'on a attribués à Constantinople (que l'acceptation de Dieu soit sur eux tous). Voilà la tradition rapportée par ces traditionnaires sur les grands qui sont venus [à Constantinople] et sur ce qu'ils savent et qu'ils ont trouvé sur l'histoire de la ville. Ils rapportent encore que dans le commentaire des *Mesabih*[37] il est dit qu'avant l'apparition de l'Antéchrist* maudit [la ville] sera encore prise par l'épée et qu'ensuite, quand approchera la résurrection, il viendra encore un descendant d'İshak appelé Mehdi qui marchera sur la ville et la prendra en prononçant la formule « Dieu est grand ! » Cette conquête par l'épée, la voici : de nos jours le *padişah* de l'islam et des musulmans, l'exterminateur des mécréants et des polythéistes, Sultan Mehmed fils de Murad fils de Mehmed fils de Bayezid fils de Murad fils d'Orhan fils d'Osman fils d'Ertoğrul [fils de] Süleyman Şah (que soient glorifiés les succès qu'il doit à l'assistance divine) [en a fait la conquête]. À l'époque de Haroun al-Rachid, en l'an 257 de l'Hégire [870-871], elle fut détruite. Ensuite les Francs y commandèrent pendant six cents ans. Alors qu'elle était florissante, Sultan Mehmed Han Gazi vint et la conquit. Quand il entendit ces récits historiques, Sultan Mehmed remercia maintes et maintes fois Dieu (qu'Il soit exalté) de ce que Constantinople était venue entre ses mains par voie de conquête.

34. Ou *Kanatuz* = Pogonatos (note de S. Yerasimos).
35. Triandaphyllos.
36. D'après l'anonyme de Giese on peut lire *Flur bin*, ce qui ramène au romano-byzantin Floros (note de S. Yerasimos).
37. Recueil de hadiths*.

Vilayetname *d'Otman Baba* [1]

Introduction

Le *Vilayetname-i Sultan Otman* est l'hagiographie d'un de ces chefs de troupes de derviches, d'*abdal**, qui sont en marge de l'histoire officielle des Ottomans. Otman Baba, originaire d'Azerbaïdjan, passa en Anatolie avec Tamerlan ou peu après, puis dans les Balkans. On le trouve actif en Dobroudja et dans le Deliorman, dans des zones qui avaient vu au début du XV^e^ siècle se développer des mouvements hostiles au pouvoir central. Il mourut en 883/1478-1479, centenaire apparemment. Faisant vœu de pauvreté absolue, hostile aux oulémas et aux derviches servant le pouvoir, ennemi des institutions, tenant de la doctrine de l'« unicité de l'être », Otman fut un acteur de premier plan dans le monde mystique du XV^e^ siècle. Il attirait autour de lui des Yörük, ces Turcomans nomades installés en Roumélie où ils devaient remplir certaines corvées moyennant des exemptions d'impôt, qui n'étaient pas toujours satisfaits de leur sort. Il avait également de bons rapports avec les *gazi** des frontières, méfiants eux-mêmes à l'égard du pouvoir central, et participa avec ses disciples à plus d'un de leurs combats et de leurs conquêtes. Au demeurant lui et sa troupe n'étaient pas toujours les bienvenus et il eut parfois des difficultés avec les autorités. Il avait d'autre part une relation particulière avec Mehmed II : il s'était trouvé à Manisa lorsque celui-ci y résidait comme prince et il ne l'affronta jamais directement, tout en affirmant, comme on verra dans le texte traduit ci-dessous, être le seul dépositaire

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes de Nicolas Vatin.

du vrai pouvoir [2]. Le sultan de son côté chercha à le contrôler tout en évitant de heurter une certaine opinion publique.

Le *Vilayetname* est l'œuvre d'un certain Küçük Abdal, un disciple du *baba* qui se trouvait avec lui en Dobroudja en 1462 et rédigea son livre en 888/1483-1484, cinq ans après la mort de son maître. Fondé sur son propre témoignage, son récit est une source de première main sur ces milieux et leur doctrine. Il est aussi l'œuvre d'un contemporain du siège. Mais c'est avant tout une hagiographie – on peut traduire *vilayetname* par « vie de saint » – qui accorde plus d'importance aux miracles d'Otman Baba et à la vérité spirituelle qu'à l'histoire factuelle.

La traduction est fondée sur le manuscrit conservé à la Ankara Genel Kütüphanesi sous le n° 643, 11 r°-v°, 14 v°-15 r°, 19 r°-20 v°.

Éditions

Transcription manuscrite en caractères latins, de la main d'Abdülbaki Gölpınarlı, dans *Journal of Turkish Studies* XIX (1995) (*In memoriam Abdülbaki Gölpınarlı*).

Gö'çek Abdal, *Odman Baba Vilâyetnamesi. Vilâyetname-i Şâhî*, Koca (Şevki) éd., Istanbul, 2002.

Bibliographie

H. İnalcık, « Dervish and Sultan » ; A. Karamustafa, *God's Unruly Friends*, p. 46-49 ; A. Y. Ocak, *Osmanlı İmparatorluğunda Marjinal Sufilik*, p. 99-102, 123-125, 151-152.

Traduction

Un jour d'entre les jours, Cette Mine-de-sainteté disparut de ces parages. Or il y avait dans le pays azeri, au pied du mont Ararat, un lieu appelé le Sad Çukurı [3] : c'est là qu'il apparaît et il demeure un certain temps dans cette région. Le maître du lieu où il se trouvait était appelé Er Hacı. Un jour, dans sa parfaite sainteté, il leur dit : « Pour moi, je repars en pays roum. Je vais monter sur un nuage et me faire une cravache de l'éclair. » Ce qu'ayant dit il disparaît. Arrivant de cette région, il apparut sur une

2. C'est l'importance de ce débat qui a amené, dans la traduction qui suit, à continuer le récit jusqu'aux lendemains du siège de Belgrade.
3. La plaine d'Erivan.

colline en face d'Istanbul. Il jeta un regard sur Istanbul et dit, dans sa parfaite noblesse d'âme : « Pour moi, je suis venu pour prendre cette ville ; je suis venu pour crier l'appel à la prière dans les grandes églises qui s'y trouvent. » Quarante jours durant, les yeux tournés en direction d'*İslambol*[4], cette Mine-de-sainteté demeura couchée sur cette colline. À cette époque il y avait sur ces pentes un saint qu'on appelait Şahkulu Baba. Il était guetteur dans ces régions[5]. Il vit que trois hommes arrivaient en pays roum et qu'il y avait parmi eux une personne extrêmement majestueuse et puissante qui se trouvait même en position de pôle des pôles. Il jeta un regard vers la direction d'où ils venaient et vit qu'ils arrivaient du ciel. Or c'était là ce que cette Mine-de-sainteté avait dit dans le Sad Çukuru en présence de Er Hacı : « Pour moi, je monterai sur un nuage et me ferai une cravache de l'éclair et j'irai en pays de Roum. » Cette vaticination qu'il avait émise était empreinte de la connaissance et de la science de cette situation et de cette nouvelle. Quand Şahkulu vit cela, il dit au peuple du monde : « Trois personnes sont descendues du ciel en pays de Roum. L'une d'entre elles est dans la position de pôle des pôles et dit qu'elle est le secret de Mahomet, Jésus et Moïse. Quant à ses deux compagnons, ils sont demeurés silencieux et se sont dissimulés [au regard][6]. » Quand le peuple du monde apprit de ce saint cette nouvelle, il en reçut la leçon et fut saisi d'admiration. Il dit : « Ô Merveille ! Quel genre de personne est cette personne qui affiche cette prétention ? » – Vers :

Bravo, doué de sainteté et même d'une nature prophétique / Qui as hérité, merveille, d'une nature de prophète ! // Tu es celui en ces deux mondes en qui se manifeste Dieu, / C'est sur ton ordre qu'est apparue l'âme de l'homme. // Les cieux, les étoiles, les planètes et la pleine lune / Sont devenus tes esclaves soumis, ainsi que le tonnerre qui crie // Tu es devenu le secret du saint, voire même du Prophète, / Quand tu as

4. La « pleine d'islam ».
5. Şahkulu *alias* Gözcü Baba, fondateur éponyme du couvent *(tekke*)* bektachi de Merdivenköy, sur les hauteurs dominant la rive asiatique du Bosphore. Il dirigeait vraisemblablement déjà un *tekke** avant la conquête de Constantinople, peut-être sur le site du couvent qui porte son nom, et dut mourir sous Mehmed II. Selon la tradition (nullement invraisemblable), il participa au siège de la ville et fut chargé, depuis l'éminence où il était installé, de surveiller les alentours, d'où son surnom de « guetteur » *(gözcü)*. Cf. J.-L. Bacqué-Grammont *et alii*, « Le *tekke* bektachi de Merdivenköy », p 58-60.
6. Otman descendant de son nuage est à la fois Mahomet, Moïse et Jésus. Mais les deux derniers s'effacent devant Mahomet.

contemplé le royaume de ce monde // Si tu fais apparaître [ta] sainteté, ô beau khan *, / C'est prophétie et miracle, sache-le, ô âme !

[Otman Baba passe ensuite par les airs à Terkoz et disparaît à nouveau pour réapparaître en différents lieux[7]*]*

C'était le temps où Sultan Murad Han ayant quitté ce monde pour l'au-delà, son fils Muhammed Han devint *padişah*. Ayant conquis le Karaman, il avait fondu sur Istanbul. Le soleil des deux mondes, qui est le pôle de l'univers, apparut un vendredi, au matin, sur un rocher à la tête du pont de la ville de Tırnovo. Il s'écria d'une voix sonore : « Dieu est le plus grand ! Nous avons pris Istanbul ! » C'était ce jour même où au petit matin Sultan Muhammed conquit Istanbul[8].

C'était là ce que voulait dire le signe émis par cette Mine-de-sainteté quand, couchée quarante jours sur un flanc sur une colline en face d'Istanbul, elle avait dit : « Je suis venu pour prendre cette ville. » Car ce qui est apparent dans cette affaire, c'est la prophétie ; ce qui est essentiel, c'est la sainteté. L'auxiliateur de ce temps était le pôle des pôles Sultan Baba et la prophétie avait même été confiée à [sa] sainteté. Dans le siècle présent [la prophétie] émane de [sa] sainteté, pour cette raison que, [issue de] l'esprit de Mahomet, elle s'est manifestée dans sa personne. Il lit les lignes tracées sur la page du secret ; il voit tout ce qui a été et tout ce qui sera ; il dispose de la population du monde, c'est-à-dire qu'il est celui qui prend et qui donne. En un instant il contemple l'univers et son aide atteint ceux qui sont restés dans le besoin. Enfin cette Mine-de-sainteté disait en son temps : « Celui qui vient en aide à ceux qui sont restés dans le besoin, celui qui désaltère les assoiffés, celui qui apporte le remède aux personnes souffrantes, c'est moi, qui suis le secret de Dieu et la main de son pouvoir. » Il a été exposé plus haut comment cette Mine-de-sainteté disait : « C'est moi qui suis la main du pouvoir et le secret de Dieu. » Il n'est pas nécessaire de prolonger plus avant notre discours sur ce point, car celui qui a de l'intelligence comprend et le sot demeure éberlué. Ainsi la parole est à celui qui comprend, la route à celui qui marche. Passons à la suite.

7. Passage non traduit.
8. Istanbul tomba un mardi : l'auteur fait-il une erreur involontaire ou déforme-t-il les faits pour des raisons symboliques ?

Au moment où cette Mine-de-sainteté dit : « Dieu est le plus grand ! Nous avons pris Istanbul ! », il y avait parmi les selliers un jeune homme aimable qu'on appelait Ali le Sellier : à l'instant où la clameur de cette Mine-de-sainteté parvint à l'oreille de ce jeune homme, il se jeta en bas de l'échoppe où il était assis. Il se vêtit d'une couverture et se coucha vingt ans sur un flanc sous ces échoppes. Ses cheveux se formèrent en mèches descendant jusqu'aux talons. Au bout de vingt ans il se rasa la tête et toute la population de la ville vint le visiter en pèlerinage. Il dit : « Heureuses fêtes ! » en réponse à la population de cette ville. Trois jours furent consacrés à ces sortes de signes et à cet état, après quoi il disparut un beau jour. Quelque temps après, ils le virent qui se déplaçait et circulait dans les montagnes avec les hommes disparus. Or donc, quand le peuple de cette ville constata la sainteté, la noblesse et le don d'émettre des signes de cette Mine-de-sainteté, et quand ce jeune homme jeta à terre son bonnet et son estrade[9] et se vêtit d'une couverture de cheval, ils furent saisis d'émerveillement et d'admiration, disant : « Merveille ! Quel signe[10] est-ce là et que signifie la façon dont ce chef est apparu ? » Quelques jours après, la nouvelle arriva que Sultan Muhammed avait conquis Istanbul un vendredi. Quand la population de cette ville entendit cette heureuse nouvelle elle en fut heureuse et joyeuse : ils surent que cette Mine-de-sainteté était maître de la force et disposait [du monde]. Il y avait ainsi nombre de révélations d'inspiration divine et de réminiscences. La sainteté [d'Otman Baba] fut manifeste. Ensuite ils vinrent le voir et le solliciter avec insistance. Après avoir fait couler [sur lui] en [abondance] bénédictions, sacrifices et aumônes, ils revinrent chacun à leurs occupations. Un beau jour, cette Mine-de-sainteté disparut également de cette ville et nul ne sut où elle était partie.

[...]

Cette Mine-de-sainteté et chef-de-la-perfection ayant disparu de ces parages, soudain sur la route de Gallipoli elle apparut un jour dans la ville d'Istanbul, avec son essence et ses attributs bénis. Quand on en a cherché

9. Jeu de mots : on pourrait traduire *tacı tahtını* par « sa couronne et son trône ». D'autre part *tac* peut aussi être un bonnet de derviche.
10. Littéralement, « grain de beauté », mais le mot *hal* peut avoir divers sens mystiques : centre de l'unité divine, centre de l'âme, Mahomet lui-même... (J. Redhouse, *A Turkish and English Lexicon*, p. 824).

la signification, il apparut que c'est en réminiscence du fait qu'il était allé à la tête du pont de Tırnovo et y avait crié un vendredi matin : « Dieu est le plus grand ! Nous avons pris Istanbul ! », que cette Mine-de-sainteté vint dans cette ville sous son apparence matérielle : car c'était par sa sainteté, sa nature prophétique et sa puissance qu'elle avait été prise et conquise. Ensuite, donc, quand cette Mine-de-sainteté eut contemplé les constructions et les ruines d'Istanbul, il dit à la population de cette ville : « Hâtez-vous d'élever des maisons sur les ruines de cette ville et de renforcer sa forteresse, car cette ville est celle de Hasan et Hüseyn, et celui qu'on appelle Hüseyn, c'est moi, qui viens réclamer justice pour [mon] sang [répandu] [11]. » Quand la population de la ville entendit cette annonce de la bouche de cette Mine-de-sainteté, les uns dirent : « Il est fou ! », et les autres : « Que dit ce simple d'esprit, cet épileptique ? » Bref, chacun dit ceci ou cela selon ce que sa sagacité particulière pénétrait de ces instructions et de ces discours. Pour finir, les vaticinations de cette Mine-de-sainteté parvinrent à leurs fins : en effet Sultan Muhammed reconstruisit et repeupla Istanbul et releva ce qu'il avait détruit [12]. Ceci est bien connu. Cette Mine-de-sainteté demeura quelque temps dans la ville d'Istanbul. Tantôt elle se trouvait près des chaudières [des hammams] [13], tantôt dans les *tekke** d'Istanbul, et nul n'était au courant de ce qui la concernait, car elle ne portait pas de signe et se déplaçait incognito. À cette époque il y avait un derviche installé dans une salle des chaudières [d'un hammam] de la ville d'Istanbul avec une communauté de derviches. On l'appelait Mustafa de la Chaudière. C'est auprès de ce foyer que cette Mine-de-sainteté se trouvait le plus souvent. Un jour d'entre les jours, ce derviche rappela : « Dieu [14] est un. » Aussitôt, cette Mine-de-sainteté dit à ce derviche : « D'où sais-tu que Dieu est un ? » Le derviche répondit : « Dieu est un et ses prophètes et ses saints sont la Vérité ; et le saint de ce

11. Hasan et Hüseyn, petits-fils de Mahomet et fils d'Ali, deuxième et troisième imams des chiites duodécimains. Hüseyn est le martyr de Kerbela, d'où l'allusion au sang répandu.

12. Ici encore, le sultan applique une politique qu'il croit sienne, mais qui est celle du saint, à qui revient le pouvoir réel. On remarquera au demeurant que les derviches reprennent la politique de Mehmed II à leur compte plutôt que de la rejeter.

13. Les foyers des hammams offraient des lieux de repos et de réunion chauffés à l'abri des intempéries, où il n'est pas étonnant que des derviches pauvres élisent domicile. Les foyers de hammam continuèrent par la suite à héberger des personnes « sans domicile fixe ». Au XIX^e^ siècle, on appelait « beys du foyer » *(külhanbeyi)* des mauvais garçons qui y logeaient. Cf. S. Tanilli, « Fiers-à-bras » ; U. Göktaş, « Külhanbeyleri ».

14. Non pas Allah, mais le mot turc Tengri.

Dieu et le pôle de ses pôles, aujourd'hui, il est manifeste que c'est toi. » Ce qu'ayant dit, ce derviche de toute son âme et tout son cœur se prosterna en signe de profession de foi [devant Otman Baba] et montra son ardeur par de pressantes sollicitations. Vers :

Bravo, toi qui disposes de la bonne fortune et dont le discours est béni : / Dieu (qu'Il soit exalté) s'est manifesté à toi. // Puisque tu as conquis cette ville par ton [seul] discours / Et que tu l'as foulée de ton corps béni // Ce royaume de ce qui est vil et de ce qui est sublime est à toi / C'est toi qui commandes à la science de la vérité. // Puisque tu es parvenu au secret de la révélation divine / Dans cette ville ton secret s'est révélé. // Tu fais vivre l'axe de la révélation de la Vérité, / Tu es le saint, tantôt visible et tantôt secret.

Où l'on raconte comment la sainteté et les signes se sont imposés à Sultan Muhammed sur l'ordre de Dieu

En ce temps, Sultan Muhammed ayant conquis Istanbul ressentit bonheur et joie. Il avait même conçu l'intention de marcher sur Belgrade de Hongrie et de la conquérir. Cette Mine-de-sainteté était alors à Istanbul. Or donc, un jour d'entre les jours, cette Mine-de-sainteté était assise devant une porte d'Istanbul nommée Silivri Kapısı, qui est la muraille d'Alexandre*, quand soudain Sultan Muhammed et son vizir Mahmud Paşa, revenant de chasse et arrivant à Istanbul, atteignirent cette porte où se trouvait cette Mine-de-sainteté, qui s'y était assise. Ils allaient, parlant entre eux de l'expédition de Belgrade, mais quand ils arrivèrent à proximité de cette Mine-de-sainteté, celle-ci aussitôt s'introduisit dans la conversation, disant d'une voix sonore : « Du calme, Muhammed Han ! Ne va pas à Belgrade, sinon tu seras réduit à quia [15] et tu fuiras. » Quand Sultan Muhammed entendit cette réponse, il fut pris de colère et saisissant son sabre s'avança pour répondre, disant : « Quel est cet individu qui me parle de la sorte ? » À ce moment, Mahmud Paşa, à son côté, lui dit : « Holà, mon sultan, que fais-tu ? Prudence et prudence encore. Du calme : cette personne n'est pas ce que tu imagines. Prends garde, car cette personne est douée de sainteté ! » Quand sultan Muhammed reçut cette information de Mahmud Paşa, aussitôt il remit son sabre au fourreau et

15. Littéralement : « Ils te mettront de l'herbe dans la cloche », autrement dit, te feront taire.

gagna son palais[16]. En fin de compte, l'annonce que lui avait faite cette Mine-de-sainteté ne pénétra pas son oreille : se fiant à sa force, Sultan Muhammed partit faire la conquête de ce fort. Il n'y réussit pas : ainsi que l'avait décrété cette Mine-de-sainteté, il fut réduit à quia, s'enfuit et revint à Istanbul. Ceci est connu. Par la suite, ce signe fourni par cette Mine-de-sainteté donna à savoir qu'il était la sainteté de l'époque présente, car la sainteté est le berger et le garde de la prophétie. Mais ceux qui sont en apparence les successeurs de la prophétie et les savants parmi le peuple qui respecte la charia* sont pour la plupart oublieux de cette science ultime et de ces degrés, à moins que par une grande connaissance de la vérité révélée ils ne soient parvenus à la contemplation. Car la mer de la sainteté est une étendue d'eau sans limite et inconnue ; ce qui apparaît de ceux qui sont arrivés à ce point, c'est une ruine qui ne porte pas de signe. Tant que [le saint] ne s'est pas lui-même donné à connaître, nul n'y prête attention ni ne l'aperçoit, ô pauvre misérable. Vers :

De l'un et l'autre monde il est au-delà, le saint / Avec Dieu il est Dieu en vérité, le saint // Il est l'ennemi du puant mécréant, le saint, / Sans saint il n'y a pas de route pour toi qui mène au Seigneur. // Il est le trône et la chaire de Dieu, le saint. / Il est le maître de la terre et du ciel, le saint. // C'est le saint qui est au centre de l'essence et des attributs, / Celui qui boit la parole du saint trouve la vie // La parole du saint est vérité, sans le moindre doute, / C'est pourquoi il fait connaître au peuple la foi.

Par la suite, donc, un jour d'entre les jours, alors que Sultan Muhammed se déplaçait dans Istanbul, il rencontra cette Mine-de-sainteté au coin d'une rue. Aussitôt ce pôle du monde vint au-devant de Sultan Muhammed et, l'interrogeant, il lui dit : « Réponds vite : est-ce toi le sultan, ou bien est-ce moi ? » Quand Sultan Muhammed vit cette Mine-de-sainteté, il se retourna et dit à Mahmud Paşa : « N'est-ce pas cette personne qui m'avait répondu à la porte de Silivri : "Ne va pas à Belgrade,

16. Selon H. İnalcık, « Mehmed the Conqueror (1432-1481) », p. 93-106, Mahmud Paşa ne fut fait grand vizir qu'après le siège de Belgrade, en août ou septembre 1456. Cependant la plupart des sources datent sa nomination de 1454 : cf. Ş. Tekindağ, « Maḥmûd Paşa », p. 184. C'est en tant que grand vizir que le pacha apparaît ici, avant la campagne de 1456, dans le rôle du sage ministre calmant un jeune souverain trop orgueilleux et d'un intermédiaire entre le sultan et le peuple. Il fut en effet populaire, quoique pas particulièrement proche des derviches. Pour certains, son exécution sur l'ordre de Mehmed II en 1474 fit de lui un martyr *(şehid*)*. C'est sans doute ce qui explique sa récupération dans ce texte hostile au pouvoir sultanien et aux oulémas. Sur Mahmud Paşa, cf. M. Cazacu, « Les parentés byzantines » ; T. Stavrides, *The Sultan of Vezirs*.

car ils te réduiront à quia" ? » Mahmud Paşa dit : « Oui certes mon sultan, c'est ce chef du monde. » Alors Sultan Muhammed descendit de cheval, baisa la main de cette Mine-de-sainteté et dit : « Le *padişah* c'est toi, le secret de Dieu, c'est toi. Et moi, je suis ton vil inférieur, mon père. » Alors à nouveau cette Mine-de-sainteté lui dit : « Sache bien que c'est moi qui suis le *padişah*, et non toi. » Puis, quand ils eurent échangé leurs situations et leurs signes, Sultan Muhammed remonta aussitôt à cheval et s'éloigna avec des marques de respect et il voulut donner des pièces d'or à cette Mine-de-sainteté par l'entremise d'un *solak**. Quand le *solak** présenta les pièces d'or à cette Mine-de-sainteté, celle-ci lui répondit avec arrogance : « Cours vite ! Ne viens pas déposer ta crotte sur moi. Prends [cet or] et file [17] ! » Quand le *solak** entendit cette parole de blâme de cette Mine-de-sainteté, il se rendit aussitôt auprès de Sultan Muhammed et lui soumit la réponse de cette Mine-de-sainteté en l'informant qu'elle n'acceptait pas les pièces d'or. Alors Sultan Muhammed entendit ce discours de cette Mine-de-sainteté. Il en tira la leçon et en conçut de l'admiration et sut au fond de lui-même que cette personne était maître de sainteté et maître de la jouissance des choses, sans doute ni incertitude [18].

17. De même que la disparition soudaine, le refus des dons par le saint est un poncif. On retrouve ce thème dans le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin (voir le texte suivant, p. 1056), mais ici le refus est fait avec une grande violence, qui est le propre d'Otman Baba, *abdal** extrémiste.

18. İbn Kemal reprend l'anecdote en lui donnant une autre signification. Il y oppose toujours la puissance de la prière à la vaine confiance matérialiste du sultan en sa force numérique, mais c'est aux oulémas qu'il donne le beau rôle et même, jusqu'à un certain point, à Çandarlı Halil.

Menakıbname *d'Ak Şemseddin* [1]

Introduction

Ak Şemseddin est un personnage historique qui semble avoir joué un rôle politique non négligeable à la cour ottomane à un certain moment de son existence. Mais ce fut surtout un saint derviche et c'est à sa qualité de cheikh influent que nous devons l'existence d'une biographie de lui, un *menakıbname* rédigé au milieu du XVI^e^ siècle par Hüseyn Enis, *alias* Emir Hüseyn, qui avait pour source Zeyneddin, petit-fils du cheikh né en 896/1490-1491 [2]. C'est également sur une source familiale – et peut-être même sur une autre version de ce même *menakıbname* – que se fonda Taşköprüzade, toujours au XVI^e^ siècle, pour rédiger la notice qu'il consacra au personnage [3]. On verra qu'on a pu trouver ici ou là des renseignements dans d'autres sources. Plusieurs études permettent de brosser une rapide biographie d'Ak Şemseddin [4].

Il est né vers 1390, probablement à Damas, d'un père réputé pour ses interprétations de rêves. En 1396, la famille s'installe dans la région d'Amasya. Le jeune Ak Şemseddin fait des études classiques d'ouléma, qui lui permettent d'être nommé *müderris* (professeur) à Osmancık, mais des penchants mystiques l'amènent à se faire le disciple de Şeyh Bedreddin, vraisemblablement lors du séjour de celui-ci à İznik, entre 1413 et 1416.

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes de Nicolas Vatin.
2. Liste des manuscrits fournie par M. Kaçalın et A. İ. Yurd, *Akşemseddin Hayatı*, p. 127.
3. Taşköprüzade, *Şakâ'ik*, p. 240-246.
4. I. Beldiceanu-Steinherr, « Göynük » ; H. İnalcık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 217-219 ; H. İnalcık, « Istanbul: an Islamic City », p. 249-252 ; M. Kaçalın et A. I. Yurd, *Akşemseddin Hayatı* ; H.-J. Kissling, « Aq Şemse ed-dîn » ; A. S. Ünver, « Halk menakibine göre Akşemseddin ».

Abandonnant son poste, il entame une vie d'errance qui le mène jusqu'en Perse et en Transoxiane et le ramène en Asie Mineure, où il s'attache à Hacı Bayram. Par la suite, ayant rassemblé de nombreux disciples autour de lui, il s'installe définitivement à Göynük, où il fera souche et possèdera des biens importants, ainsi qu'en témoignent les archives ottomanes[5]. C'est sans doute dans cette période de sa vie qu'il fit plusieurs pèlerinages à La Mecque.

On le retrouve à la cour d'Edirne à la fin du règne de Murad II (après 1448), où il exerce ses dons de thérapeute sur le *kazasker** Süleyman Çelebi. Regagna-t-il momentanément Göynük ? En tout cas il accompagna Mehmed II lors du siège de Constantinople. Sa présence est mentionnée par Halil (fils de Şeyh Bedreddin et rédacteur de l'hagiographie de celui-ci), qui affirme avoir combattu auprès de lui sous les murs de la ville en 1453[6]. Le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin nous le montre exerçant une importante influence morale, mais aussi politique, en tant que soutien de la politique du jeune sultan face à ses conseillers réticents devant l'aventure que représentait à leurs yeux le siège de la ville. L'existence dans les archives du palais de Topkapı d'une lettre adressée par lui à Mehmed II au lendemain d'un échec de la flotte ottomane confirme qu'il était un conseiller écouté[7].

Au lendemain de la conquête, Ak Şemseddin enseigne peut-être quelque temps dans la ville, à la mosquée Zeyrek[8]. Il se retire en tout cas bientôt chez lui, à Göynük, où il meurt à une date qu'il est impossible de préciser. H.-J. Kissling estime cependant qu'il est raisonnable d'admettre qu'il décéda en février-mars 1459 comme le dit son *menakıbname*.

Le principal titre de gloire d'Ak Şemseddin est la découverte du tombeau d'Ebu Eyyub el-Ensari[9]. C'est une affaire compliquée, dans la mesure où elle est connue par des traditions mythologiques plutôt qu'historiques. Aussi faut-il, pour l'interprêter, démêler un écheveau de versions contradictoires.

5. Cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « Göynük », p. 245 sq., 252.
6. Cf. H.-J. Kissling, « Das Menâqybnâme Scheich bedr ed-dîns », p. 121.
7. Document traduit dans ce même volume, p. 503-507.
8. Cf. M. Kaçalın et A. I. Yurd, *Akşemseddin Hayatı*, p. 31.
9. Sur la signification de l'invention des tombes sacrées chez les Ottomans, cf. G. Veinstein, « Le rôle des tombes sacrées ».

La première question qui se pose est celle de la mort d'Ebu Eyyub, compagnon du Prophète. La tradition la plus ancienne, telle qu'on la trouve chez les auteurs arabes à partir d'Ibn Sa'ad (mort en 845), le fait décéder lors de l'expédition de Yazid bin Muawiyya vers 667-669 : ayant souhaité être enterré le plus profondément possible en territoire non musulman, il aurait été porté après sa mort jusqu'aux abords de Constantinople et enterré là. L'endroit serait devenu un lieu de pèlerinage pour les Byzantins. Mais une seconde tradition, « sans doute en grande partie constituée après la prise de Constantinople [10] », le fait bel et bien mourir sous les murs de la ville, plus précisément entre deux murailles, lâchement attaqué par les Grecs après une visite de la ville. Il s'agit là du remaniement et du déplacement vers 667-669 d'une tradition concernant le principal siège de Constantinople, celui de Maslama en 716-717.

Ainsi que le note Paul Wittek [11], l'ancienneté de ces traditions fait que, avant la conquête de la ville en 1453, les « touristes » musulmans (turcs ou non) avaient dû s'accorder sur le site de cette tombe, près des murs et à l'intérieur de l'enceinte. En effet, si la première version de la légende d'Ebu Eyyub est compatible avec un enterrement du héros sur le site de l'actuelle Eyüp, celles-là même des versions qui choisissent expressément cette localisation fournissent des indications qui semblent incompatibles avec ce choix.

De fait, la première découverte est due non aux musulmans, mais aux Grecs. Dans la chronique anonyme ottomane de 1491 [12], c'est l'Empereur qui, voyant une lumière blanche descendre sur la sépulture (dissimulée) d'Ebu Eyyub, fait construire une coupole au-dessus et en fait un lieu de pèlerinage que vient sanctifier l'apparition d'une fontaine miraculeuse. Dans le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin, l'inventeur est un prêtre chrétien converti à l'islam à la suite d'une vision nocturne : le prophète Mahomet se présente à lui et lui ordonne de placer un signe sur la tombe d'Ebu Eyyub. Alors qu'il fait encore nuit, le prêtre monte sur la muraille, du haut de laquelle il voit une lumière sur le lieu d'inhumation du héros. Dès que le jour paraît, il va reconnaître la tombe et élève un monument funéraire ; une fontaine apparaît à l'occasion des travaux. Une troisième

10. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 166.
11. P. Wittek, « Ayvansaray », p. 513.
12. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 39.

version est fournie par Taşköprüzâde [13], qui dit se fonder sur « ce qui est écrit et rapporté dans les histoires ». En fait, il nous a appris plus haut [14] qu'il a pour source « ce que rapportait l'un des enfants de Son Excellence le cheikh », autrement dit le *Menakıbname* d'Enisi, ou du moins la tradition familiale dont celui-ci est issu. En fait, il en modifie le contenu, pour des raisons sur lesquelles on reviendra. D'après lui, en effet, Mehmed II ayant demandé à Ak Şemseddin « en quel endroit des terrains proches des murailles de Constantinople se trouvait la tombe sacrée d'Ebu Eyyub Ensari », le cheikh se met en campagne. Or, quand il arrive sur l'emplacement actuel du mausolée d'Ebu Eyyub [15], « voilà que se lève sur le site une lumière brillante » qui lui indique l'emplacement de la sépulture. Il paraît évident que Taşköprüzade évacue de la légende le rôle des Grecs comme découvreurs du site en attribuant à Ak Şemseddin la vision de la lumière surmontant la tombe, transfert qui vient confirmer *a contrario* la priorité des Grecs dans l'établissement d'un pèlerinage en cet endroit.

On peut donc retenir que les traditions les plus anciennes chez les Ottomans s'accordaient sur le thème de la découverte miraculeuse du tombeau et d'une fontaine (elle aussi oubliée par Taşköprüzade) par les Grecs, qui en font un lieu de piété. Dans ces conditions il n'est pas étonnant que ces récits, ainsi que le remarquait justement P. Wittek [16], s'appliquent mieux à des zones se trouvant à proximité des murailles qu'à celles du fond de la Corne d'Or. Taşköprüzade parlait, on l'a vu, des terrains proches des murs et le *Menakıbname*, en faisant voir au prêtre converti la lumière miraculeuse depuis les fortifications, va dans le même sens. Il est douteux qu'il ait pu porter ses regards jusqu'au site actuel d'Eyüp.

Plus précisément, P. Wittek a démontré qu'il s'agissait sans doute du quartier d'Ayvansarayı et même très exactement du Pentapyrgion, où s'étend de nos jours le cimetière de Toklu Dede et où se trouve la fontaine de Saint-Basile – dont on notera qu'elle est encore grecque et donc antérieure à la conquête ottomane [17]. On peut en effet admettre sans

13. Taşköprüzâde, *Şakâ'ik*, p. 244-245.
14. *Idem*, p. 243.
15. Cette précision – donnée sans ambiguïté dans la traduction ottomane que j'ai utilisée, p. 245 – semble absente de l'original arabe traduit par N. Anani, *Les élites intellectuelles et religieuses*, p. 276. Néanmoins, dans ce même récit, Mehmed II ordonne de construire le mausolée sur le site trouvé par Ak Şemseddin, ce qui sous-entend que celui-ci est bien à Eyüp.
16. P. Wittek, « Ayvansaray », p. 523.
17. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 172.

difficulté les évolutions phonétiques proposées par P. Wittek [18], par lesquelles [*αγίασμα του*] *αγίου Βασιλί*[*ου*] devient progressivement *Ayovassili*, puis *Ayovassari* [19], *Ayyub Ensari*, et enfin *Ayvansarayı*. Il s'agit donc bien de la zone comprise entre les deux murailles où sont censés être tombés nombre de héros arabes, à commencer par Ebu Eyyub lui-même dans la version populaire de ses aventures. C'est précisément dans cet espace « entre les murailles » que, d'après la chronique anonyme de 1491 [20], des ouvriers travaillant aux restaurations après la conquête auraient, à la suite d'une vision, redécouvert le site et sa fontaine, ainsi spontanément redevenus un lieu de pèlerinage populaire.

Pourtant c'est assez loin de ce site, dans l'actuel faubourg d'Eyüp, que fut officiellement reconnue la présence de la tombe d'Ebu Eyyub, précurseur de Mehmed II le Conquérant et dont l'inhumation en ce lieu était un gage de la future annexion de la Ville aux territoires de l'islam. Le site choisi n'était pas neutre, lui non plus, puisque le culte d'Ebu Eyyub y prenait la place de celui des saints guérisseurs Côme et Damien [21]. Il n'en suscitait pas moins l'ironique opposition des adversaires de la politique impériale de Mehmed II, comme l'auteur de la chronique anonyme de 1491, pour qui – se fondant d'ailleurs sur l'autorité des « docteurs de la Loi » – Ebu Eyyub ne pouvait pas avoir été enseveli ailleurs que dans cet « espace entre les murailles [22] ». Comment expliquer l'attitude de Mehmed II ? Stéphane Yerasimos émet deux hypothèses : le sultan refusait cette localisation « peut-être parce qu'elle prétend enlever au souverain le privilège d'avoir pénétré le premier dans Constantinople, peut-être aussi parce qu'il se trouve déjà investi par un culte populaire hostile au projet impérial [23] ».

Il paraît clair en tout cas qu'une décision politique amena à redécouvrir la « véritable » implantation de la tombe d'Ebu Eyyub, quitte à maintenir un culte secondaire sur le premier site en y inventant la tombe

18. P. Wittek, « Ayvansaray », p. 507.
19. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 173
20. Idem, p. 44.
21. Idem, p. 173.
22. Idem, p. 44.
23. Idem, p. 173. Sur les tombes des assiégeants arabes de Constantinople et des héros de 1453, cf. N. Vatin et S. Yerasimos, *Les cimetières*, p. 53-54. Il ne semble pas y avoir eu de politique systématique d'hommage aux combattants de 1453, du moins avant le XIX^e^ siècle. Il est d'ailleurs remarquable que sur 45 tombes – sans doute mythiques pour la plupart – 15 soient celles de derviches.

du frère d'Ebu Eyyub, Ebu Şeybet al-Hudri : solution de compromis favorisée par Bayezid II, le successeur de Mehmed II, qui y aurait installé un gardien du mausolée en la personne de Toklu Dede – dont le nom évoque de façon suspecte celui de sainte Thècle qui avait là une église transformée en mosquée[24]. Cela est bien conforme à la politique de restauration religieuse et de réconciliation des partis que mena Bajazet II à partir de 1481. Mais l'anonyme de 1491 refuse évidemment de se contenter de cette compensation.

Quelle fut dans cette histoire la place d'Ak Şemseddin ? P. Wittek lui accorde peu d'importance[25]. Il estime très possible que le sultan l'ait consulté, mais c'est pour conclure : « S'il a joué un rôle quelconque dans cette affaire, celui-ci s'est probablement limité à une approbation du site d'Ayvansarayı, qui avait déjà des partisans. La légende a transformé cela en "découverte" et elle a elle-même, à une époque où Ayvansarayı n'entrait plus en compte, été appliquée à Eyüb. » Le cheikh était un mystique, ajoute-t-il, « et le charme du Pentapyrgion devait, pour lui, compter plus que les témoignages de la littérature savante », laquelle ne pouvait pas admettre la confusion populaire entre la campagne de Yazid et celle de Maslama. Ces arguments ne me paraissent pas entièrement convaincants.

Rappelons d'abord que, si Ak Şemseddin choisit en effet la voie mystique, il avait eu une formation d'ouléma et avait été *müderris* à Osmancık. De toute manière, dans une affaire évidemment politique, ces considérations ne comptaient guère. D'ailleurs tout ce que nous savons du personnage montre qu'il collaborait avec le pouvoir ottoman. Le *Menakıbname* nous fait voir le cheikh fréquentant en médecin la cour de Murad II, mais également de Mehmed II, dont il aurait guéri une fille, laquelle l'aurait récompensé en lui donnant une rizière. D'après ce que son petit-fils raconta à son biographe, Ak Şemseddin aurait refusé les dons de Mehmed II, en particulier une installation à Eyüp. Il aurait fui à Göynük, où le sultan lui aurait fait parvenir de nouvelles propositions également déclinées. La fuite du saint derviche repoussant les offres du pouvoir temporel est un *topos* de l'hagiographie mystique. En fait, les archives nous apprennent qu'Ak Şemseddin avait des biens importants à Göynük où il avait fait souche. C'était une raison suffisante pour souhai-

24. Remarque de S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 174.
25. Cf. P. Wittek, « Ayvansaray », p. 522 sq.

ter y retourner. En l'occurrence, il n'agit pas différemment des riches Broussiotes qui ne s'installèrent dans la nouvelle capitale que contraints et forcés. On pourrait même émettre l'hypothèse que c'est la faveur du sultan qui lui permit de demeurer dans sa ville et d'y conserver ses biens. Ces mêmes documents confirment l'existence d'une rizière parmi les propriétés familiales, sans dire comment elle avait été acquise. En revanche ils nous apprennent qu'une ferme avait été donnée par Murad II et que ses descendants jouissaient d'exemptions d'impôts accordées par Mehmed II (donc vraisemblablement au cheikh lui-même) [26]. Il est donc clair que le cheikh ne refusait pas les dons du souverain, avec qui il demeura d'ailleurs en rapport jusqu'à sa mort.

Du reste le récit du *Menakıbname* montre que durant le siège de Constantinople, Ak Şemseddin soutint toujours, le cas échéant contre l'avis de certains vizirs, la politique de Mehmed II qu'il appuyait de son autorité. La lettre au sultan (traduite dans ce même volume) que H. İnalcık lui attribue avec vraisemblance, confirme d'ailleurs qu'il était un de ses conseillers politiques.

Enfin et surtout, quel intérêt Mehmed II aurait-il eu à solliciter Ak Şemseddin pour confirmer une localisation qui ne lui convenait pas ? Il paraît évident au contraire que s'il fit à nouveau appel à celui qui l'avait toujours soutenu, ce ne pouvait être que pour découvrir le « vrai » site de la tombe d'Ebu Eyyub, afin de contrecarrer le développement d'un culte populaire et spontané qui ne lui plaisait pas. Ainsi, ce n'est pas un lent oubli qui aurait amené l'auteur du *Menakıbname* et Taşköprüzade à occulter la première découverte de la tombe par les soldats qui restauraient les murailles, mais au contraire la volonté de passer sous silence un épisode embarrassant, quitte à en garder des éléments dans la nouvelle élaboration de la tradition. Déjà sensible dans le *Menakıbname*, la reconstruction est plus radicale chez Taşköprüzade, qui évacue les Grecs de la légende, attribue au cheikh la vision de la lumière sur la tombe et situe sans ambiguïté celle-ci à Eyüp, alors que Hüseyn Enisi préférait demeurer dans un certain flou [27].

26. Cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « Göynük », p. 245, 252.
27. Dans les pages qu'il consacre à la découverte de la tombe d'Ebu Eyyub, G. Veinstein, « Le rôle des tombes sacrées », p. 269-270, rappelle l'existence d'un débat sur le site, où les oulémas optaient pour celui d'Ayvansaray, « selon certaines sources » – en pratique la « chronique anonyme » de 1491 : cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 44. Mais il ne se prononce pas sur

Quant à la date de l'événement, elle est évidemment postérieure à la conquête [28] et antérieure non seulement à 1459 (date de la mort du cheikh et de la plus ancienne référence aux restaurations des murs), mais à 1457, date à laquelle le vizir Sinâneddin Paşa fit établir un couvent de derviches près du tombeau d'Ebu Eyyub el-Ensari [29].

La traduction est fondée sur l'édition de A. İ. Yurd et M. Kaçalın, p. 127-135.

Édition

Kaçalın (Mustafa) et Yurd (Ali İhsan), *Akşemseddin Hayatı ve Eserleri*, Istanbul, 1994, p. 127-135 [30].

Traduction

Conquête de Constantinople

En l'an 855 [1451-1452], feu Sultan Mehmed Han devint *padişah* alors qu'il était dans sa vingt et unième année [31]. Un an plus tard, il y eut délibération à Edirne sur la question de la conquête de Constantinople avec les oulémas, les émirs et les notables du pays. Il n'y eut personne pour approu-

---

l'emplacement désigné par Ak Şemseddin. Nous en avions cependant parlé et il avait eu la gentillesse de me confier les notes manuscrites d'une conférence tenue à l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul. Il y considère que le site d'Eyüp pourrait n'avoir pas été celui retenu par Ak Şemseddin, en raison des descriptions déjà relevées par P. Wittek et aussi – cette fois en opposition à ce dernier – parce que le cheikh était un ouléma. Aussi voit-il la marque d'un désaveu de Mehmed II dans l'exil doré à Göynük d'Ak Şemdeddin renonçant à faire une carrière à la cour.

28. H.-J. Kissling, « Aq Şems ed-dîn », p. 322 et 327, écrit que la découverte du tombeau par le cheikh eut lieu pendant le siège, renvoyant au *Menakıbname*, à Taşköprüzade et à Sadeddin, *Tacü-t-tevarih* I, p. 422. En ce qui concerne le *Menakıbname*, le texte utilisé par A. S. Ünver, « Halk menakibine göre Akşemseddin », p. 130, place bien la découverte après la conquête. Il en va de même de la version que j'ai consultée, imprimée d'après M. Kaçalın et A. I. Yurd en 1302. Celle utilisée par Kissling, qu'il date de 1301, est-elle différente ? La proximité des dates (à supposer qu'il ne s'agisse pas d'une coquille) m'en fait douter. D'ailleurs Taşköprüzade, *Şakâ'ik*, p. 244, place également l'événement après la prise de la ville. Quant à Sadeddin, il n'en parle pas dans le passage cité par Kissling.

29. Cf. P. Wittek, « Ayvansaray », p. 520.

30. L'ouvrage a été imprimé à Istanbul en 1301 d'après H.-J. Kissling, ou 1302 d'après A. İ. Yurd et M. Kaçalın. Je n'ai pas pu consulter cet exemplaire, dont M. Kaçalın et A. I. Yurd indiquent la pagination.

31. Le calcul est exact en années de l'Hégire, Mehmed II étant né à la fin de *receb* 835, c'est-à-dire à la fin de mars 1432. Il n'avait donc pas tout à fait dix-neuf ans à sa montée sur le trône le 18 février 1451.

ver l'entreprise. Ils disaient qu'aucun n'avait réussi des compagnons du Prophète de Dieu, de ses successeurs les califes bien inspirés, sans parler de nombreux *padişah* qui étaient venus tenter la conquête de Constantinople et n'y étaient pas parvenus. Et ils citaient ce hadith * sacré :

> « Il y aura sous peu quatre accords de paix entre les Roums et vous. Le quatrième sera conclu par un homme de la lignée d'Héraclius et durera sept ans. On lui dit : "Ô, prophète de Dieu, qui sera en ce jour-là l'imam des hommes ?" Il répondit : "Ce sera un de mes rejetons, de quarante ans, au visage brillant comme une étoile, avec un grain de beauté noir sur la joue gauche et ayant sur lui des manteaux ... Il régnera vingt ans et conquerra les villes où règne l'idolâtrie." D'après Awf bin Malik, "Le monde ne touchera pas à sa fin avant qu'un groupe d'entre les musulmans ne combatte les Beni Afsar * au lieu dit Bawlân jusqu'à ce qu'Allah leur fasse la grâce de pénétrer dans Constantinople en jubilant et louant le Seigneur." »

Dans ces conditions, disaient-ils, la conquête de Constantinople est réservée au *Mehdi* [32]. Ak Şemseddin les entendit dissuader Sultan Mehmed de pratiquer la *gaza**. Sa propre réponse fut [alors] : « C'est d'abord Sultan Mehmed Han qui conquerra Constantinople et par la suite ce seront les Beni Asfar * [33]. » Il eut d'abondantes discussions avec les mollahs et pour finir Sultan Mehmed prit en considération ce que disait le cheikh et y prêta foi [34]. Il prépara le matériel, marcha sur Constantinople et combattit cinquante-quatre jours [35]. Pour finir, des bateaux vinrent des

32. Le personnage qui à la fin du monde restaurera la religion après avoir combattu l'Antéchrist * : bref, Constantinople ne sera jamais conquise.
33. Lors de la rédaction du *Menakıbname*, Beni Afsar * désigne les Occidentaux. M. Kaçalın et A. I. Yurd, *Akşemseddin*, n. 39, p. 166-167, voient dans l'entrée des Alliés à Istanbul en 1918 la réalisation de cette prédiction ! La tradition apocalyptique faisait de la conquête musulmane de Constantinople un signe de la fin des temps. Les événements amenèrent à revoir la signification des signes et la définition des dates, dans un esprit encore apocalyptique à court terme (cf. S. Yerasimos, *Les origines*, p. 194-199). Mais le *Menakıbname* est rédigé plusieurs décennies plus tard, à une époque où la reprise d'Istanbul – à une date variable et toujours repoussée – par les Beni Afsar *, signe de la fin du monde, était un thème répandu : cf. M. Balivet, « Textes de fin d'empire », p. 9 sqq. Ainsi, selon Ak Şemseddin, la ville doit être prise par Mehmed II et rester aux musulmans jusqu'à ce que, dans un avenir imprévisible, l'arrivée des Beni Afsar * annonce la fin des temps.
34. Le *Menakıbname* se fait donc l'écho, comme d'autres textes ottomans, de l'opposition de nombreux dignitaires au projet de Mehmed II, mais montre celui-ci indécis, en sorte que tout le mérite de la bonne décision revient au cheikh.
35. Durée totale du siège, qui comprend les événements narrés dans les lignes suivantes.

pays francs ; il vint beaucoup de soldats et de provisions. Les mécréants se réjouirent[36]. Par la suite, les oulémas et les émirs se réunirent et vinrent auprès du *padişah* et dirent : « Que d'hommes perdus et de trésors dilapidés déjà sur la parole d'un soufi ! Et voilà que des renforts sont arrivés aux mécréants en provenance du pays franc. Il ne reste plus d'espoir de conquérir [la Ville]. » Sultan Mehmed Han envoya son vizir Veliyeddin Ahmed Paşa auprès du cheikh avec l'ordre de lui demander si la forteresse serait prise et si l'on serait victorieux de l'ennemi[37]. Le cheikh répondit : « Tant de musulmans et de *gazi** pris dans la communauté des mahométans ont marché contre un [seul] fort mécréant ! » Sultan Mehmed Han ne se satisfit pas de ces signes et renvoya le vizir en disant : « Qu'il fixe la date ! » Ak Şemseddin entra en extase. Sa face bénie se couvrit de sueur, il releva la tête et dit : « Qu'ils se lancent à l'assaut de tel côté avec un zèle sincère le 20 du mois de *rebiü-l-evvel*[38] de cette année, à l'aube. La conquête aura lieu ce jour-là et Constantinople s'emplira de l'appel à la prière des muezzins. » Puis ce jour et cette heure arrivèrent et l'armée de l'islam, marchant sur la forteresse, se lança à l'assaut. Sultan Mehmed invita le cheikh auprès de lui. Or le cheikh avait donné pour instruction à ses soufis de n'introduire personne auprès de lui. Ne voyant pas venir le cheikh, le *padişah* se fâcha. Il se leva et alla à la tente du cheikh. [Les soufis] avaient fermé celle-ci. [Le sultan] sortit son poignard et y fit une fente. Il regarda à l'intérieur et vit qu'il n'y avait rien que le sol nu[39] et sur ce sol le cheikh s'était prosterné. Son bonnet avait roulé de sa tête bénie. La blanche chevelure et la blanche barbe de sa tête formaient comme une flamme lumineuse : il avait répandu sur le sol sa blanche chevelure bénie et sa barbe, les souillant de poussière. Les larmes de ses yeux bénis avaient

36. Il n'est fait aucune allusion à la lettre d'Ak Şemseddin à Mehmed II à l'occasion de l'entrée en force de renforts dans la Corne d'Or. Au demeurant ce n'est pas un argument suffisant pour conclure que cette lettre n'est pas de lui, puisque dans l'hagiographie familiale son rôle de conseiller politique est ignoré au profit de son rôle de mentor mystique et de vaticinateur.

37. Sur ce conseil à la suite de l'échec de la flotte ottomane, H. İnalcık, *Fatih Devri Üzerinde*, p. 128, se fonde sur quelques auteurs relativement tardifs : Tacizade Cafer, Sadeddin et İdris de Bitlis. Tous se font l'écho des discussions qui eurent lieu alors et parlent de consultation, mais seul le premier mentionne expressément un divan*. İdris-i Bitlisî, *Heşt Behişt* VII, p. 104-105, n'est donc pas nécessairement en contradiction avec le *Menakıbname* selon lequel c'est après le conseil que le sultan envoie un vizir consulter le cheikh, présenté – à tort ou à raison – comme un saint à l'écart de la foule des courtisans, qui dirige la campagne par sa supériorité mystique.

38. Lapsus pour *cemaziü-l-evvel*, dont le 20 correspond en effet au 29 mai 1453. On retrouve cette même erreur chez Oruç.

39. Par ascétisme, il n'avait pas étendu de tapis.

coulé et s'étalaient sur la superficie d'un plateau. Dans cette position, il adressait de ferventes oraisons à Celui qui exauce les prières. Voyant le cheikh dans cet état, le *padişah* retourna sur ses pas et regagna ses appartements. Il porta son regard sur la forteresse et vit que les soldats de l'islam étaient partis à l'assaut [40]. Devant eux, une compagnie de personnages vêtus de manteaux blancs pénétra dans la forteresse ; les soldats de l'islam entrèrent derrière eux et à cette heure même le fort fut conquis [41].

On rapporte ceci : comme Ak Şemseddin avait indiqué le moment de la conquête, on lui demanda : « Comment as-tu connu ce mystère, de manière à pouvoir trancher ainsi ? » Il répondit : « Avec mon frère Hızır et grâce à [notre] science divine, nous avons pu déduire la conquête de Constantinople et son moment. Après la conquête du fort, j'ai vu mon frère Hızır. Il était sorti sur les murs de la forteresse et s'y tenait les jambes ballantes [42]. »

On rapporte ceci : après que Constantinople eut été conquise, Ak Şemseddin disparut. Sultan Mehmed le fit rechercher, mais on ne put le trouver. On le découvrit priant dans une chambre en ruine à la porte d'Edirne. Il habita cette maison. Le cheikh y fit construire un oratoire *[mescid]*. C'est l'endroit qu'on appelle aujourd'hui « Quartier d'Ak Şemseddin [43] ».

On rapporte ceci : avant la conquête de la forteresse, le *padişah* demanda au cheikh de lui enseigner une prière qu'il pût réciter. Le

40. L'épisode montre la supériorité sur le souverain temporel du saint qui peut lui interdire l'entrée de sa tente. Mehmed II ne s'en offusque pas, mais montre une fascination qui explique son geste indiscret. Le cheikh de son côté se prosterne devant le souverain suprême. Ce faisant, il participe au combat par sa prière autant et plus que les soldats.

41. Ces mystérieux personnages sont-ils des derviches participant au combat, ou des combattants immatériels envoyés en signe du soutien divin ? La seconde hypothèse paraît d'autant plus préférable qu'on retrouve régulièrement des thèmes similaires dans ce genre de contexte : cf. p. 26-28 de M. Balivet, « Un fait de mémoire inaltérable », p. 26-28. Cf. également la note suivante.

42. Hızır, qui enseigne la patience à Moïse dans la sourate 18 du Coran, tient une place importante dans les croyances et le folklore anatoliens. Parfois considéré comme un prophète, il est l'envoyé divin qui guide ceux qui sont dans l'obscurité. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit l'informateur d'Ak Şemseddin. Au demeurant, on notera qu'en l'appelant son « frère », le cheikh se pose en égal de l'envoyé de Dieu. Sur Hızır, cf. A. Gokalp, « Hızır » ; P. N. Boratav, « Khıḍr Ilyâs » ; İ. Çelebi et alii, « Hızır » ; A. Y. Ocak, *İslâm-Türk İnançlarında Hızır*.

43. La disparition soudaine du saint qu'on cherche de tous côtés est un *topos* de la littérature hagiographique. Cf. dans le texte précédent les aventures d'Otman Baba. Une mosquée et deux *tekke* *ont reçu le nom d'Ak Şemseddin à Istanbul. Mais ces sites, dont il est difficile d'affirmer qu'ils ont une relation historique avec le cheikh, ne se trouvent pas à la porte d'Edirne. Cf. E. Işın, « Akşemseddin » ; E. Nazı, « Akşemseddin Mescidi » ; B. Tanman, « Mehmed Şemdessin Tekkesi » et « Semerci İbrahim Efendi Tekkesi ».

cheikh lui dit : « Que ta prière consiste à prononcer "Ya Fakih Ahmed !" Demande la faveur miraculeuse de Fakih Ahmed ; présente[-lui] tes suppliques et tes prières. » Après que la forteresse eut été conquise, Sultan Mehmed demanda au cheikh : « Qui est ce Fakih Ahmed à qui j'ai présenté mes suppliques et mes prières ? N'eût-il pas été préférable que je présentasse mes suppliques à Dieu (qu'Il soit exalté) ? » Le cheikh répondit que Fakih Ahmed était alors le pôle, le maître du pouvoir[44]. D'après le décompte *hurufi** des mots « une plaisante ville », cette conquête royale eut lieu en l'an 857[45]. À ce moment, Sultan Mehmed éprouva une grande joie. Jamais il ne s'est autant réjoui. « Ce bonheur que vous me voyez ressentir, disait-il, n'est pas seulement lié à la conquête de cette forteresse : je me réjouis de ce qu'il y ait de mon temps un saint homme comme Ak Şemseddin. »

On rapporte ceci : Sultan Mehmed lui fit toutes sortes de faveurs et de dons, qu'il refusa. Il n'abandonna pas la pauvreté et le dénuement[46]. Dans les livres d'histoire, il est écrit qu'après le trépas de Son Excellence le Prophète (sur lui soit la recommandation de Dieu !), lui succédèrent les califes Abu Bakr, Omar et Osman (sur eux soit l'acceptation de Dieu !). Trente-cinq ans après l'Hégire, Son Excellence Osman mourut en martyr. Muawiyya estima qu'il avait plus de droit au califat que Son Excellence Ali et lui contesta le califat. Ceux des compagnons du Prophète qui étaient alors en vie émirent également une interprétation et la majorité fit acte d'allégeance à Ali. Les querelles et l'hostilité s'installèrent entre eux. C'est ainsi qu'apparurent entre les compagnons du Prophète des querelles et des [divergences d'] interprétation ; elles n'avaient pas pour visée l'amour du monde et de la première place. Mais à cause de Yazid, les actes de Muawiyya ne furent pas une contestation juridique. C'est pour l'amour du monde et de la première place qu'il se rebella et se révolta, en l'an 51. Muawiyya constitua une troupe avec ses proches et d'autres. Il fit commandant en chef son fils Yazid et l'envoya faire la *gaza** contre Constantinople. Ceux qui entendirent parler de cette *gaza** s'y

44. Plusieurs saints personnages de ce nom semblent avoir vécu à Konya au XIII^e^ siècle. Cf. O. Sertkaya, « Ahmed Fakih ».
45. Chronogramme*.
46. Autre poncif de la littérature mystique : le saint rejette les biens matériels que lui offre le souverain terrestre. En fait, ainsi qu'on l'a vu dans l'introduction *supra*, Ak Şemseddin était riche et ne refusait pas les dons des puissants.

montrèrent favorables. Ebu Eyyub Ensari lui aussi se joignit à la troupe et marcha sur Constantinople pour mener la *gaza** contre les mécréants. Il y mourut et fut enterré dans les environs de Constantinople[47]. Il ne faut pas s'émerveiller de ce qu'Ebu Eyyub soit allé mener la *gaza** contre les mécréants avec Yazid. En effet, la révolte et la rébellion de celui-ci eurent lieu dix ans après son expédition contre Constantinople. Car Muawiyya décéda en l'an 60. Yazid s'installa à la place de son père Muawiyya et entreprit de faire assassiner Son Excellence Hüseyn[48]. Ensuite Constantinople fut prise. Sultan Mehmed demanda à Ak Şemseddin [de lui indiquer] la tombe sacrée d'Ebu Eyyub[49]. Le cheikh alors trouva cette tombe sacrée au milieu d'un bois[50] : il planta fermement son bâton exactement sur le nombril d'Ebu Eyyub et désigna ainsi [l'emplacement]. Certains individus retirèrent le bâton et mirent à sa place un signe qu'ils dissimulèrent, puis ils allèrent auprès du cheikh et lui dirent : « Ce signe est introuvable : daigne nous désigner [l'endroit] encore une fois. » Le cheikh revint sur les lieux et planta à nouveau son bâton. Ils creusèrent alors, et voilà que [le bâton] avait été planté juste sur ce signe. Ak Şemseddin daigna affirmer que là se trouvait la tombe sacrée. Voici quel en est le signe certain : la nuit où fut enterré Ebu Eyyub, un moine à la nature ascétique vit dans son rêve le Prophète (sur lui soit le salut). Son Excellence le Prophète (sur lui soit le salut) ordonna à ce moine de se faire musulman et lui dit : « Ebu Eyyub Ensari, qui fait partie de mes compagnons, a été enterré en tel endroit. Ne permets pas qu'il demeure en pays étranger sans signe [marquant sa tombe]. » Ce moine se réveilla, son cœur s'emplit de la lumière de la foi et il s'écria : « Je témoigne qu'il n'y a point d'autre dieu que Dieu et que Mahomet est son serviteur et

47. C'est la version arabe de la mort d'Ebu Eyyub. Il n'est pas question de sa traversée de Constantinople et de son assassinat par traîtrise entre les murailles de la ville. Cette version érudite, celle des oulémas selon Kissling, a l'avantage de permettre un certain flou quant au lieu de sépulture du héros : la formule utilisée n'est pas incompatible avec une localisation dans le faubourg d'Eyüp.
48. La rencontre de Siffin en 657 s'acheva par un arbitrage juridique donnant tort à Ali, ce qui amena les troupes à proclamer Muawiyya calife. L'affaire de Kerbela où mourut Hüseyn fut reprochée à Yazid, qui venait de succéder à son père Muawiyya en 680. Mais le Yazid de l'expédition de 667-669 contre Constantinople, sous le califat de son père, n'était pas encore marqué par cette affaire traumatisante pour les musulmans. Telle est du moins la thèse de notre auteur, qui réfute par avance les objections que certains milieux pourraient faire au culte d'Ebu Eyyub. C'est sans doute ce qui explique cette longue digression.
49. Sur la découverte de la tombe d'Ebu Eyyub, cf. l'introduction *supra*.
50. Aujourd'hui aucun des deux sites n'est boisé.

son prophète [51]. » Il goûta la saveur de la foi et telles étaient son ardeur et sa joie qu'avant le jour il sortit sur la tour de la forteresse, porta son regard sur la zone désignée dans son rêve et vit de la lumière sur l'endroit où était la tombe sacrée. Dès que le jour parut, il se rendit sur place, trouva la tombe sacrée, se prosterna et construisit un monument funéraire par-dessus. Tandis qu'il creusait et bâtissait, une fontaine miraculeuse *[ayazma]* sortit de terre dans le voisinage. Telle étant la situation, Sultan Mehmed Han et les autres piliers de l'État se rendirent sur la tombe sacrée et [firent] creuser. Le monument, la tombe sacrée faite en pierre et la fontaine dont le cheikh avait parlé apparurent. Par la suite, Sultan Mehmed Han fit faire une tombe sacrée et fit construire pour le cheikh un *hankah* et des *tekke** [52]. Mais le cheikh ne les accepta pas et il fit par la suite bâtir une madrasa [53].

On rapporte ce qui suit : quand on eut creusé la tombe de Son Excellence Ebu Eyyub Ensari et quand les signes annoncés par le cheikh furent apparus, un berger s'approcha et dit : « C'est bien la tombe sacrée, car quand je déplaçais les bêtes et que j'arrivais ici, les moutons n'allaient pas sur cette tombe sacrée : quand on approchait, ils se séparaient [en deux bras qui] se rejoignaient à nouveau [après avoir dépassé la tombe] [54]. »

On rapporte ceci : après la conquête de Constantinople, feu Sultan Mehmed Han Gazi suivit la voie du soufisme. Il demanda au cheikh de le guider en lui enseignant toutes les règles de la confrérie. Le cheikh répondit : « On ne s'occupe pas des affaires des musulmans. La situation de la communauté de Mahomet (sur lui soit le salut) est mauvaise. Il faut travailler à la justice. La sainteté et l'excellence divine, pour un *padişah*, c'est de faire justice. Il y a des milliers de voiles dans le *padişahat*. Où une seule personne soulèverait-elle des milliers de meules de moulin ? » Mais le *padişah* ne fut pas convaincu par ces bonnes paroles et dit : « Assuré-

51. En prononçant ainsi la formule de la confession de foi *(şahada)*, le moine chrétien proclame son adhésion à l'islam.

52. En contexte ottoman, *tekke** et *hankah* sont employés à peu près indifféremment pour désigner un lieu de rassemblement de derviches et l'ensemble de bâtiments qui le constituent (lieu des cérémonies, cellules d'hébergement des derviches locaux ou de passage, cuisine...).

53. Sur le thème du saint repoussant les avances du souverain terrestre et ce qu'il faut en penser dans ce cas précis, cf. l'introduction *supra*.

54. Le berger de la légende doit être grec, ce qui implique qu'on avait conscience de la sainteté du lieu chez les chrétiens avant la redécouverte de la tombe par les musulmans. Du reste, quel que soit le site retenu, il accueillait déjà un culte chrétien : cf. introduction *supra*.

ment, j'étudierai dans la voie de la confrérie ; j'acquerrai le savoir ! » Devant sa persévérance, le cheikh s'enfuit et gagna Gallipoli. De là il passa en Anatolie et se rendit à Göynük. Pour finir, Sultan Mehmed envoya plusieurs milliers d'aspres* et des maçons à Göynük, avec l'ordre qu'y fussent construits une mosquée et un *tekke**. Le cheikh n'accepta pas. Le chef des maçons, Ebu Bakri el-Merzeni, dit alors : « Construisons du moins une fontaine ! » Le cheikh donna son accord et dit : « Construisez une fontaine en tel endroit, je le veux bien. Je dédie le mérite de cette fontaine à la tante de Sultan Mehmed Han, la princesse Şehzade Hatun, fille de Sultan Mehmed fils de Yıldırım Bayezid, car cette dame en a grand besoin [55]. » Après quoi ils rédigèrent le chronogramme* comme il a été écrit et le gravèrent sur le marbre. Cette fontaine, portant cette date, existe encore de nos jours, mais elle est tombée en ruine.

55. Si Mehmed II avait bien une sœur nommée Şehzade Hatun, aucune de celles de ses tantes dont le nom est connu ne s'appelait ainsi et aucune ne semble avoir laissé son nom à une fontaine à Göynük. Cf. Ç. Uluçay, *Padişahların kadınları*, p. 11-13, 17-18.

SECTION V

Après la bataille
De l'histoire à la légende

KARAMANİ MEHMED PAŞA

Tevarihü-s-selatini-l-osmaniyye [1]

Introduction

Mehmed Paşa bin Arif Çelebi el-Celali es-Sıdıkki, né à Konya (non encore ottomane), se réclamait de la descendance de Mevlana Celaleddin Rumi. Son père était du reste supérieur du couvent mevlevi de Konya. Après des études dans la madrasa de sa ville natale, Karamani Mehmed entama une carrière d'ouléma en territoire ottoman, où il jouit de la protection du grand vizir Mahmud Paşa, dans la madrasa de qui il enseigna. Sans doute grâce à son patron, il fut nommé chancelier (*nişancı*,* titre qui constitue un de ses surnoms) en 1464, puis accéda au vizirat en 875 [1470-1471]. Il succéda en 1476 à Gedik Ahmed Paşa au poste de grand vizir, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1481. Très proche de Mehmed II vieillissant, il joua un rôle de premier plan dans la rédaction de codes *(kanunname)* et dans la mise en œuvre d'une politique de confiscation de propriétés foncières et de fondations *(vakf*)*. Ces biens étaient transformés en *timar**, autrement dit en dotations fiscales servant à l'entretien d'une partie des troupes. Cette politique (sur laquelle devait bientôt revenir Bayezid II) lui valut de solides inimitiés dans les milieux qui s'estimèrent lésés. À la mort de Mehmed II en 1481, Karamani Mehmed Paşa tenta de favoriser le prince Cem, un des deux prétendants au trône. Il fut assassiné dans les jours qui suivirent par les janissaires, partisans de Bayezid et furieux qu'on eût tenté de leur cacher le décès du souverain.

1. Traduction de l'arabe de Maryta Espéronnier, introduction et notes de Nicolas Vatin.

Protecteur des poètes et savants et bien entendu des mevlevis, poète lui-même en turc, arabe et persan sous le nom de plume *(mahlas)* de Nişani, il était admiré pour sa belle prose épistolaire *(inşa)* : ses lettres sont volontiers données en exemple dans les recueils de *münşeat*. Enfin il a rédigé en arabe une « Histoire des sultans ottomans » *(Tevarihü-s-selatini-l-osmaniyye)*, dont la seconde partie est consacrée au règne de Mehmed II jusqu'en 1480. L'ouvrage est en général peu apprécié des historiens [2], mais mérite d'être pris en considération en raison de la personnalité de son auteur.

La traduction est fondée sur le ms. 3204 de la bibliothèque de Mahmud II, Musée de Sainte Sophie, 11 v°-12 v°.

Traductions

Turque : Mükrimin Halil [Yinanç], « Milli tarihimize dair eski bir vesika », *TOEM* II/79 (mars 1340 [1924]), p. 85-94 et III/80 (mai 1340 [1924]), p. 142-155.

Turque : Konyalı (İbrahim Hakkı), dans Atsız, *Osmanlı Tarihleri I*, Istanbul, 1949, p. 323-369.

Bibliographie

F. Babinger, « Die Chronik des Qaramânî Mehmed Pascha » ; Y. Küçükdağ, « Karamani Mehmed Paşa » ; Ş. Tekindağ, « Mehmed Paşa Karamanî ».

Traduction

Il se consacra à préparer la conquête de Constantinople, ville située au cœur des villes musulmanes. Les infidèles qui habitaient les villes et les contrées périphériques entraient dans cette ville fortifiée en traversant la mer. La forteresse de cette ville était bien construite et solide ; elle était située au bord de la mer. Les infidèles [3] aidaient les habitants de Constantinople et participaient au maintien de l'ordre et à la protection de la ville. Dans cette mer, deux détroits permettaient aux infidèles d'arriver à Constantinople.

2. Pour V. L. Ménage, « The beginnings of Ottoman historiography », p. 174, il s'agit principalement, en tout cas pour la période précédant le règne de Mehmed II, d'une compilation des calendriers *(takvim)*.
3. En l'occurrence, les Latins.

Son Altesse le sultan voulut ébranler les visées expansionnistes des infidèles par la sagesse, c'est-à-dire en bâtissant sur un détroit une citadelle fortifiée et un fort haut et protubérant appelé Boğazkesen. Il construisit également une citadelle sur l'autre détroit [4]. Ces constructions obstruèrent la porte de communication qui permettait de se réunir aux infidèles de Constantinople et des autres villes et régions. C'était en 856 [1452-1453]. Un poème a été composé sur cette date :

« Le fort sauvegarda le monde des calamités du temps qui tourne et dépassa les astres en hauteur. Le fort donne à la religion la gloire et aux infidèles la chute. La date correspond aux chiffres de "Han Muhammed Han l'a construit [5]". »

Puis Son Altesse royale dont l'État rayonne de gloire éternelle, comme le soleil dans le ciel, partit pour la conquête. C'est une ville que nombre de grands rois et de puissants sultans voulurent conquérir. Mais ils n'y parvinrent pas, car il y avait là une forteresse que même les vautours n'arrivaient pas atteindre. Cette forteresse paraissait si solide que l'on pensait qu'elle subsisterait jusqu'au jour de la résurrection et du jugement dernier. La ville était protégée par le rapprochement de deux parties [avancées des continents], d'une part du côté de la mer des Rum * et de la Syrie, d'autre part du côté de la mer de Trébizonde [6]. Un grand nombre d'infidèles gardaient cette ville jour et nuit. Les hommes de bon sens et de jugement considéraient qu'il n'y avait pas moyen de conquérir cette ville et que vouloir l'arracher aux infidèles était quasiment impossible. Vouloir s'en emparer était aussi insensé que de battre le fer froid. Vouloir la soumettre, c'était comme espérer le bien de Satan le rebelle. Mais comme Son Altesse royale était dotée d'une volonté de fer, d'une puissance divine et d'une âme forte et fière, au point que les éléments lui obéissaient d'une manière naturelle et évidente, il ne voulut point laisser la ville en question sous le contrôle des infidèles hostiles [7]. Il fit de cette conquête son objectif principal. Il construisit des navires, emmena des régiments et assiégea la ville de tous côtés. En entrant dans la ville, on trouve des richesses « dépassant

4. Le mot arabe désignant bien un détroit, il ne s'agit pas d'Anadolu Hisarı sur le rivage opposé du Bosphore (qui existait déjà et fut seulement renforcé), mais plutôt de la forteresse de Kilitbahir, sur la rive asiatique des Dardanelles, construite dix ans plus tard, en 1462-1463.

5. Il s'agit d'un chronogramme *.

6. Karamani Mehmed oppose les verrous des Dardanelles et du Bosphore.

7. On retrouve le thème de l'opposition du parti de Halil Paşa à la politique qu'il juge aventureuse du jeune sultan. Mais celui-ci est un surhomme destiné à réaliser un but de toujours de l'islam.

toute imagination[8] ». Il l'a conquise, ainsi que d'autres villes et villages comme Galata, Silivri [Selymbria] et Ahyolu [Anchialos], avec l'aide de Dieu.

Une fois la ville conquise, elle fut purifiée des vices inhérents aux polythéistes invétérés et de l'arrogance des imposteurs confirmés. On put désormais l'appeler « une contrée bénie ». Cette appellation correspond aussi à la date de sa conquête[9]. Son Altesse fit de ladite ville (que Dieu la protège) le siège de son califat et de sa grandeur. Il l'a reconstruite entièrement, après l'avoir détruite complètement, et l'embellit avec des écoles et des couvents très élevés et dotés de cours fortifiées et avec des grandes mosquées et des mosquées dont les colonnes touchent la voûte céleste. La ville devint sous son règne le pôle de tous ceux qui viennent « de loin et de près[10] ». Elle est visitée par les notables et les dignitaires « venant de toutes parts[11] ». Ceux qui sont dotés d'une intelligence sans faille disent, conformément au verset coranique : « Un excellent pays et un Seigneur qui pardonne[12]. »

8. Hadith*.
9. Nouveau chronogramme*.
10. Coran.
11. Coran.
12. Coran 34, 15.

KIVAMİ

Fetihname-i Sultan Mehmed [1]

Introduction

La Staatsbibliothek de Berlin conserve, sous la cote Ms or 4° 1975, un manuscrit *unicum* ayant appartenu à Bayezid II dont l'auteur se désigne à cinq reprises sous le nom de plume *(mahlas)* de Kıvami. De ce personnage, on ne sait pratiquement que ce qu'il nous apprend dans son œuvre, c'est-à-dire fort peu : il vécut au Palais, participa à certaines campagnes de Mehmed II et fut encouragé par Bayezid II – qu'il avait sollicité – à mener à bien le livre dont il avait conçu le projet et qu'il acheva dans le courant des deux mois portant le nom de *cemazi* de l'année 893 (13 avril-10 juin 1488). F. Babinger et C. V. Uygur, après avoir recensé les Kıvameddin répertoriés de cette époque, évoquent comme des hypothèses fragiles un certain Defterdar Kıvameddin Kasım, attesté entre 1478 et 1511, et un *müderris* également appelé Kıvameddin Kasım, fils de Taşköprüzade Halil Efendi [2].

Quoi qu'il en soit de la personnalité de son auteur, le *Fetihname-i Sultan Mehmed* (« Récit des conquêtes de Sultan Mehmed »), dont 25 chapitres sont consacrés à Mehmed II et 3 à Bayezid II, fait partie des travaux historiques rédigés sous le règne de Bayezid II, dans le contexte de la création d'une belle prose historique ottomane. Kıvami, qui avait sollicité la

1. Traduction du turc ottoman de Juliette Dumas et Güneş Işıksel, introduction et notes de Nicolas Vatin.
2. Un poète de Gallipoli signant Kıvami est également évoqué. Cette identification est rejetée par C. V. Uygur (p. 12). Sans prétendre apporter une réponse, on peut remarquer dans les passages traduits ci-dessous un couplet à la gloire de cette ville, notamment saluée pour ses aèdes *(aşık)*.

commande (rémunérée) de Bayezid II, rédige un texte dans une prose recherchée où il insère de nombreux passages en vers. Il rédige assez longtemps après les événements – du moins pour ce qui concerne le siège de Constantinople qui nous intéresse ici. Ceci explique sans doute pourquoi il fait les mêmes grossières erreurs chronologiques que Neşri (soit qu'il le suive, soit qu'ils aient une source orale commune) ou indique que Mehmed II fit élever deux forts sur le Bosphore (et non le seul Rumeli Hisarı), mais rend aussi compte du ton général de l'œuvre : Mehmed II est loué et les sujets douloureux ne semblent pas évoqués [3].

La traduction ne reproduit que les passages en prose et omet le passage sur la fondation de Constantinople et Sainte-Sophie. Il s'agit des pages 38-39, 55-56, 58-64, 68-71 de l'édition Babinger.

Éditions

Kıvâmî, *Fetihnâme-i Sultan Mehmed*, Babinger (Franz) éd., Istanbul, 1955 (fac-similé)

Kıvamı, *Fetihname*, Uygur (Ceyhun Vedad) éd., Istanbul, 2007 (translittération)

Bibliographie

F. Babinger, introduction à Kıvâmî, *Fetihname-i Sultan Mehmed*, p. I-VIII ; İ. Kayaalp, « Kıvâmî » ; C. V. Uygur, introduction à Kıvami, *Fetihname*, p. 7-27, qui reprend largement le texte de Babinger en corrigeant celui-ci sur quelques points.

Traduction

Quand le souverain du monde s'en revint donc de la campagne de Karaman avec bonheur et félicité, il consulta aussitôt les vizirs et leur dit : « Tous les souverains qui sont apparus dans le palais de ce monde sont chacun connus par une épithète commémorative ; en ce qui me concerne, j'ai l'intention de me consacrer corps et âme à la *gaza* *, dans le chemin de la religion du prophète Mahomet (que le salut soit sur lui !) et, avec l'aide

3. Un long passage (non traduit) est consacré aux mythes tournant autour de la fondation de Constantinople et de Sainte-Sophie. On sait que cette thématique fut développée par un courant hostile à la politique impériale de Mehmed II, notamment à Gallipoli, ville dont Kıvami fait un éloge appuyé. Ici, cependant, Constantin est présenté comme passant à l'islam. Sur ces questions compliquées, cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople* (p. 60 et 206-207 pour ce qui concerne Gallipoli), qui n'a pas inclus le texte de Kıvami dans son corpus.

de Dieu, de conquérir avec mon sabre les territoires qui sont entre les mains des ennemis du Seigneur : ainsi le "domaine de la guerre" deviendra le "domaine de l'islam[4]". »

L'ordre [de rassemblement] fut transmis aux soldats et de nouveau on rédigea des ordres à destination de toutes les parties [du royaume], où l'on envoya des courriers. Tous les beys reçurent l'annonce : « Qu'ils tiennent prêts leurs équipements ! En amont de la ville de Constantinople, au bord du rivage du Bosphore, qu'ils construisent deux forteresses[5] se faisant face, de sorte que la voie maritime en provenance de la mer située en amont de la ville de Constantinople [la mer Noire] soit coupée, ce qui l'affaiblira. » Aussitôt, on rassembla les ingénieurs et les maîtres-ouvriers, qui se mirent à l'ouvrage. En quelques jours, ils construisirent des forteresses dont chaque tour atteignait le sommet des cieux. Elles faisaient pleuvoir de tous côtés une pluie de malheur descendant du ciel du destin et des canons semblables à des dragons furent placés sur les deux rives. Ils faisaient voler des boulets de pierre grands comme les montagnes d'Elburz* et d'Elvend* d'une rive à l'autre, au point qu'un oiseau en plein vol n'aurait pu passer en travers. Que dire, alors, des galères, *köke** et autres ? Par la faveur divine et la bonté de la protection céleste, ils réalisèrent et achevèrent les forteresses dans le plus sacré des moments et la plus fortunée des heures : grâce à quoi la puissance de la ville de Constantin fut asséchée.

Le *tekfur** maudit reçut l'information selon laquelle « le souverain de l'islam, Sultan Muhammed Han Gazi, a l'intention de conquérir la ville de Constantinople ; de la piller, pour l'amour de la religion du Prophète bien-aimé du Seigneur des Deux Mondes (que le salut et la paix soit sur lui !) ; de la sauver des ténèbres de la mécréance ; de l'illuminer de la lumière diffusée par la lampe de l'islam ; de l'exhorter à la grâce divine, à un beau zèle ; de territoire de la guerre qu'elle était, de la transformer en terre de l'islam. Voilà pourquoi il a fait faire les forteresses et couper l'accès par la mer. » À peine le *tekfur** eut-il entendu cette nouvelle, qu'il s'af-

4. Catégories juridiques : le « domaine de l'islam » *(darü-l-islam)* rassemble les territoires où domine un souverain musulman (dont les fidèles sujets non musulmans sont des *zimmi**) ; le « domaine de la guerre » *(darü-l-harb)* est habité par des mécréants qui ne se sont pas soumis à la souveraineté musulmane. La théorie prévoit un état de guerre permanent entre les deux domaines (avec des trêves provisoires possibles).

5. En fait le fort d'Anadolu Hisarı existait déjà ; seul celui de Rumeli Hisarı fut bâti sur l'ordre de Mehmed II.

faissa dans un « ah ! » et resta sans connaissance. [La peur] brûla l'âme des infidèles et des associationnistes*, qui prirent le deuil et pleurèrent en se lamentant – au lieu de larmes, leurs yeux versaient du sang.

[...]

Présentement, soit en l'an 857 de l'hégire du Prophète du Seigneur des Mondes, au milieu du mois sacré de *rebiü-l-evvel* [fin mars 1453], le *padişah* de la Religion, l'ombre de Dieu [sur terre], Sultan Muhammed Gazi réunit une armée innombrable et incalculable et, levant la bannière de l'islam, il fondit sur Istanbul.

Ils combattirent du milieu du mois sacré de *rebiü-l-evvel* jusqu'au milieu du mois sacré de *cemaziü-l-ahır* [26 mars-23 juin 1453]. Finalement, au matin du mardi, le vingtième jour du mois sacré de *cemaziü-l-ahır* [28 juin 1453][6], le Tout-Puissant (que Sa gloire soit exaltée !) ouvrit la voie. Il [le sultan] conquit [la ville] par la force, sabre au poing.

Toutefois, tournez vers moi l'oreille de votre entendement : avec l'aide de Dieu le Favorable, je vais vous conter, un à un, comment les troupes furent rassemblées, sur terre comme sur mer ; comment on combattit et comment fut prise la place...

[...]

À présent, quand le chah du monde eut construit les forts du Détroit, en amont d'Istanbul, il se consacra aux préparatifs de la conquête de cette dernière. Il ordonna aux héros d'Anatolie et aux *gazi** de Roumélie, aux émirs *sancakbeyi** et aux *za'im**, chacun avec des compagnons aptes au combat, de ne montrer aucun défaut en matière de cuirasse, de cotte de maille, d'épée et de bouclier, d'armement pour la *gaza** et d'équipement pour le combat bien en ordre[7], et que fût rassemblée une troupe vaste comme la mer. Il ordonna encore que des canons fussent fondus : chacun devait être aussi effrayant qu'un dragon à sept têtes et de leurs bouches devaient prendre leur envol des boulets pareils à des montagnes, si bien que la muraille d'Alexandre* même ne pourrait résister à leurs coups ; que si le coup de l'un d'entre eux la frappait, la montagne d'Elburz* en volerait

6. Le siège commença dans les premiers jours d'avril. Le 20 *cemaziülahır* 857 était un vendredi : il doit s'agir d'un *lapsus* pour *cemaziü-l-evvel* (cf. note 14 au texte de Neşri), mais il est frappant que ces deux dates erronées soient les mêmes indiquées – par ouï-dire – dans la version originale de Neşri qui, datant de 1493, est un postérieure au texte de Kıvami : faut-il déduire que celui-ci est une source de Neşri, ou plutôt que les deux chroniqueurs ont une même source orale ?

7. Les cavaliers de province (timariotes*), commandés par leurs *za'im** eux-mêmes sous les ordres d'un *sancakbeyi**, devaient fournir hommes, armes et équipements au *prorata* du revenu de leur *timar**.

en éclats. Aussitôt les soldats de l'islam furent rassemblés. Pour conquérir la Ville de Constantin, le chah du monde avait fait fondre un gros canon dans la ville d'Edirne, demeure de la victoire et de la permanence. Il était connu sous le nom d'Engilo Ayo[8]. Pareil au bâton du prophète Moïse (sur lui soit le salut), il paraissait aux yeux des mécréants comme un dragon à sept têtes. Il avait ceint ses reins de la ceinture du Destin, il avait mis à son oreille l'anneau de la destinée, si bien qu'on entendait, sortant de la langue du tonnerre, la formule : « Ceux qui sont dans les cieux[9]. » Du ciel du destin il faisait pleuvoir sur la tête des mécréants et associationnistes* la pluie de « Nous avons fait pleuvoir sur eux des pierres d'argile[10] ». À chaque fois qu'avec un grand « Ah ! » venant de son feu intérieur il poussait son cri, il disait : « Répondez à l'apôtre de Dieu[11]. » À deux parasanges de distance il faisait entendre dans la résidence des associationnistes* le verset : « Le tremblement de terre de l'heure sera sûrement quelque chose de terrible[12]. » Sur l'ordre du sultan du monde, on plaça sur des rondins ce canon, tant il était grand et imposant, et il fut envoyé de la ville d'Edirne, demeure de la victoire et de la permanence, jusque devant la ville de Constantin, aux cris de « Dieu est le plus grand », « Il n'est de dieu qu'Allah » et avec les prières du combat : en le voyant les mécréants et associationnistes* devaient en être abasourdis et en perdre la raison.

Après quoi le sultan du monde ordonna d'armer quatre à cinq cents bateaux[13] dans la ville de Gallipoli, fameuse aux quatre horizons, presqu'île des aèdes, tombeau des martyrs, résidence des pauvres, refuge des dépourvus, demeure des *gazi** et des combattants de la foi[14], et qu'ils gagnassent la ville de Constantin par la mer. Aussitôt, pris parmi les *kul** capables du soleil de la félicité, un certain nombre de beys fameux,

8. Ayos Angelos (Saint Ange) ?
9. Coran 39, 68.
10. Coran 15, 74.
11. Coran 46, 31.
12. Coran 22, 1.
13. Aşıkpaşazade, Neşri, İbn Kemal et Sphrantzès parlent de 400 bâtiments ; les autres sources évoquent des chiffres plus modestes.
14. On peut s'interroger sur la raison d'être de cet éloge de Gallipoli, présentée avec insistance comme une ville de la *gaza** et des *şehid** (dans ce contexte, musulmans tombés en martyrs dans le combat contre les infidèles). Est-ce un propos innocent qu'on ne doit pas surinterpréter et qu'on pourrait peut-être expliquer par les origines de l'auteur, ou bien faut-il envisager un lien avec certains milieux hostiles à l'idée impériale (cf. supra, n. 2 et 3) ?

plusieurs milliers d'*azap**, plusieurs milliers de janissaires et des capitaines se trouvèrent sur le pied de guerre, [avec] les armes de la *gaza** et le matériel de combat, et ils armèrent une grande flotte à quoi rien ne manquait. Ils déployèrent les voiles. C'était le début de l'année de la victoire : ils arrivèrent sur la ville d'Istanbul. Ils mirent le feu dans le cœur des mécréants et associationnistes*. De son côté, le *padişah* de la religion Sultan Mehmed Han Gazi, pareil au soleil qui illumine le monde, monta sur le cheval de la félicité. Abondantes comme les étoiles au ciel, sans limite et sans nombre, les troupes qui conquièrent les pays et sont l'ornement des contrées se rassemblèrent et se mirent en route, marchant sur la ville de Constantin. Elles brandirent l'enseigne de l'islam. D'une voix imprégnée du mystère divin, du fond du cœur et de l'âme, les hérauts entonnèrent [ce verset] : « Un secours venant de Dieu et une prompte victoire. Annonce la bonne nouvelle aux croyants [15] ! » Ô Mahomet, les soldats de l'islam ont rendu grâce à Dieu pour cette bonne nouvelle parvenue à l'oreille de leur âme et ils firent parvenir leurs prières à l'âme illuminée et purifiée de Mahomet le prophète de Dieu (sur lui soient la prière et le salut). De sa tombe illuminée ils attendirent l'aide.

Sur le champ ils encerclèrent la place. Ils virent que c'était un fort considérable dont nul n'avait vu le pareil où que ce fût. Ils examinèrent l'intérieur de ses tranchées et constatèrent qu'elles s'enfonçaient sous le niveau de la terre. Vers le haut ils examinèrent les tours et les murailles : leur sommet dépassait l'ordinaire. Deux de ses côtés s'appuyaient sur la mer, le troisième tournait son cœur vers la terre. L'intérieur était plein de troupes de diables et de maudits : Francs, Grecs, Albanais, Bulgares, Génois, Catalans, tout ce qu'il y a de méchants parmi les soixante-douze nations [16], de séditieux et d'hypocrites, tout ce qu'il y a d'ennemis de Dieu (qu'Il soit exalté) et de son prophète, tous étaient rassemblés là, ayant la face du destin et porteurs de destinée : ainsi, depuis les tours et murailles du fort, par leurs canons *prangı**, leurs arbalètes, leurs arquebuses, ils ne laissaient pas un homme s'approcher de la place de moins de deux parasanges. Il en est question dans ce hadith* véridique du Prophète : « Le Prophète de Dieu a dit : "Ils partageront le butin et ils conquerront Constantinople." » ; et : « La ville dont nous entendrons parler aura un

15. Coran 61, 13.
16. Soixante-douze nations ont été créées : seule la soixante-treizième ira au paradis.

côté sur la terre et deux côtés sur la mer. Et les compagnons dirent "Oui, ô envoyé de Dieu." » Assurément ce doit être là cette construction fameuse et cette si solide forteresse : des premiers temps de sa fondation à nos jours, ce fut la résidence des associationnistes* et le repaire des diables. De pareille place forte inébranlable, de pareil fort, nul en ce temps et époque n'avait vu de semblable. Ceux qui la voyaient en disaient : « Il n'en est pas de pareille dans les pays. » C'était comme si les murs et les pierres de sa solide construction étaient faits de béryls de prix. Les prédécesseurs des grands sultans avaient conquis et mis sous leur souveraineté tout ce qu'il y avait comme forts réfractaires sur les marches des royaumes des mécréants, mais pour celui-ci, malgré tout leur zèle et tous leurs efforts, ils n'avaient trouvé nul accès à la voie de sa conquête et il était demeuré pareil à la pointe d'un compas fermement et solidement fixée au centre du cercle des pays de l'islam. Sous la très sainte influence de la formule : « Combattez ceux des incrédules qui sont près de vous[17] », et conformément à celle qui dit : « Consulte-les sur toutes choses[18] », assurément le sultan du monde consulta les vizirs d'excellent jugement, les experts brillants et les vertueux oulémas à la droite vision. Il fit placer des canons de tous les côtés. Plusieurs jours ils firent tomber [sur la place] des pierres de calamité et de tous côtés ils détruisirent tours et murailles et les rasèrent au niveau du sol. Quant aux galères de la flotte, il les fit passer par voie de terre de cette mer à celle-là[19], avec tout leur matériel. Vois comment le commandant des chahs du monde Sultan Mehmed Gazi fait tous ses efforts dans la voie de la religion du prophète de Dieu pour faire passer ces bateaux avec les soldats de l'islam, comment il les fait passer à pied sec face aux associationnistes*, afin que les mécréants (que Dieu les détruise) soient pris de terreur devant la majesté de la lumière de l'islam. Après quoi il fit aménager un pont [de bateaux] sur la mer pour que les soldats de l'islam en l'empruntant pussent passer [la Corne d'Or] et aller tirer l'épée contre les ennemis de la religion, leur couper la tête et faire couler leur sang. Vraiment, de jour en jour le combat de tous côtés fit rage de plus en plus. Les mécréants et associationnistes* commencèrent à batailler et combattre avec [leurs armes] ayant la

17. Coran 9, 123.
18. Coran 3, 159.
19. Du Bosphore à la Corne d'Or.

face du destin et porteuses de destinée : *prangı**, *zarbzen**, arquebuses, arbalètes. Trente à quarante jours on combattit et batailla des deux côtés. Avec l'aide de la grâce de Dieu, on fit un peu partout des brèches facilitant l'assaut. Par les timbales parvint le verset de *mansur* et par la fenêtre du monde secret, le son de : « Et afin que Dieu te prête un puissant secours[20]. » Aux oreilles de la raison des gens de l'islam arrivèrent les mots : « C'est lui qui a fait descendre sa Sakina[21] dans le cœur des croyants[22]. » Tout à coup, un beau matin qui était le mardi 20 *cemazi* de l'an 857[23], les hérauts battirent le rappel. Les régiments se mirent en ordre, les rangs se mirent en place ; les étendards furent déployés et les enseignes brandies. Du côté de la terre et de la mer, les soldats de l'islam tout pareils aux étoiles du ciel donnèrent à voir leur assaut contre les mécréants. De tous côtés éclata une immense bataille. Les mécréants et associationnistes* (que Dieu les détruise) eurent beau multiplier les efforts pour repousser [les assaillants] : ce ne leur fut pas possible. À ce même moment le *padişah* de la religion Sultan Mehmed Han Gazi, pareil au soleil qui illumine le monde, se leva de l'orient de la félicité pour conquérir les sept climats avec son épée d'or. Il monta aussitôt sur le cheval de la prospérité. Il donna ses ordres et fit battre sur les tambours les baguettes de la victoire. Il fit déployer l'enseigne de la gloire. On chanta « Dieu est le plus grand », « Il n'est de dieu qu'Allah » et les chœurs muhammediens [du combat]. On aurait dit que la terre tremblait, la poussière envahissait les airs. Poussé à grands cris par les soldats de l'islam, le son de « Allah, Allah » emplit le monde. Le bruit terrifiant du tonnerre était effacé par ces cris brûlants.

[...]

Assurément, Dieu (qu'Il soit exalté) dit dans son Coran, qui contient sa parole éternelle : « Pour ceux qui optent pour la rébellion parmi mes esclaves en choisissant les plaisirs du bas-monde, assurément, Je fais de l'Enfer leur demeure ultime. Et pour ceux qui prient pour Moi et ont peur de Moi en se privant de la volupté, certainement, Je leur ai préparé le

20. Coran 48, 3
21. La *sakina*, qui renvoie à « une certaine présence de Dieu en un lieu », est associée dans le Coran au soutien envoyé par Dieu aux croyants : cf. D. Masson, note 1 au verset 248 de la sourate 2.
22. Coran 48, 4.
23. Il faudrait normalement restituer *cemaziü-l-evvel* pour obtenir la date, exacte, du mardi 29 mai 1453. Cf. cependant n. 6 *supra*.

Paradis[24]. » Adoncques, ces infidèles et associationnistes* – que Dieu les fasse périr ! – s'étaient dévoyés en laissant de côté la justice et en se tournant vers la fausseté. Ils construisirent des églises, érigèrent de leurs propres mains des idoles et des croix pour les vénérer. Or, le Seigneur (je Le loue, qu'Il soit exalté et Son nom vénéré) envoya sur eux un *padişah gazi** parmi les monarques musulmans. Il vint et conquit avec son épée la ville de Constantin. Conformément à la parole de Dieu, ceux qui avaient préféré les délices du bas-monde et qui avaient laissé de côté la Vérité et adulé le faux, bref, ces dévoyés et débauchés vont assurément en enfer. Alors qu'ils étaient dans les palais du bas-monde, ils périrent par l'épée des *gazi** et furent donc damnés. Le *padişah*, champion de la Religion, se souvint du lieu de la Vérité et s'interdit la jouissance du monde. Il ordonna la démolition des églises afin de construire des mosquées à leur place et la conversion des monastères en madrasas pour que l'Erreur disparaisse et que la Vérité apparaisse encore plus visible que le soleil et pour que les peuples de l'islam s'interdisent le désir pour se consacrer à la science et à la prière. Leur place sera nécessairement le Paradis.

Le chah du monde décréta la construction d'une grande mosquée dans la place centrale et dans un lieu sacré de la ville de Constantin. Il voulut qu'elle fût sans pareille sur la surface de la Terre, afin que les croyants pussent y faire leur prière cinq fois par jour à Dieu unique de l'Univers qui du néant a créé ce qui est. Il ordonna de même l'édification de huit madrasas sur ses flancs gauche et droit où les hommes de science puissent exercer leur métier dans des conditions honorables et grâce auxquelles l'islam s'élèvera au sommet et gardera sa puissance. De même, il entama l'érection de deux hospices devant ces madrasas afin que les malades, pauvres et orphelins trouvent un confort et prient pour la continuité de la fortune du sultan du monde. Il édicta par la suite la construction dans différents quartiers [de la ville] de mosquées, d'hospices, de madrasas et de hammams pour revivifier la ville de Constantin. Il ordonna enfin la création de palais pour servir de résidence à lui-même et à sa suite avec des pavillons, des bâtiments divers, des jardins et des promenades entourés de hauts remparts de sorte qu'il en reste une trace sur terre. Aussitôt on

24. Ce passage n'est pas en arabe, mais en turc. On retrouve l'idée qu'il développe en de nombreux passages du Coran, mais il paraît douteux que Kıvami traduise en langue vulgaire le texte saint : il ne renvoie sans doute pas à un verset précis.

convoqua des ingénieurs et des maîtres ouvriers qui instantanément commencèrent à œuvrer. Ils travaillèrent pendant sept ans. En premier lieu, ils finirent la grande mosquée. Mais qu'est-ce à dire la mosquée ? Elle ressemble au paradis : les extraordinaires et mirifiques colonnes en marbre soutiennent les grandes coupoles. Il y a des portes et des jolies fenêtres à côté de la cour intérieure. Il y a un grand bassin au milieu et de ses côtés coulent en abondance des eaux pareilles à l'élixir de longue vie. Celui qui y trempe les pieds croit pénétrer au paradis ! Ensuite, on construisit les madrasas dont l'appareil est de pierre de taille et les coupoles couvertes de plomb. Il y a une grande et vaste cour qui est plus plaisante que bien des lieux et où les marbres sont couverts de nattes exquises. C'est ainsi qu'il laissa sur la surface de la terre un souvenir de lui. Enfin il édifia les hospices : ni la rhétorique ni les paroles ne suffisent pour les qualifier.

NEŞRİ

Kitab-ı Cihannüma [1]

Introduction

La seule chose qu'on sache avec certitude de Neşri est qu'il se trouvait dans le camp ottoman à Gebze en mai 1481 quand y mourut Mehmed II et qu'il fut le témoin des graves événements qui suivirent. Pour le reste, on en est réduit aux hypothèses : il semble avoir résidé à Bursa ; il pourrait s'être appelé Mehmed, avoir été un ouléma et avoir exercé des fonctions administratives qui expliqueraient sa présence dans le camp impérial en 1481. On ignore la date de son décès.

Achevée en 1493 et dédiée à Bayezid II, l'œuvre historique de Neşri, le *Cihannüma*, était une histoire universelle en six parties. La dernière – et seule conservée – traite successivement des Oğuz, des Seldjoukides, puis des Ottomans jusqu'en 1485. Neşri se fonde sur les différentes traditions historiques dont il disposait, notamment les calendriers, une chronique anonyme, Yazıcıoğlu, Şükrüllah, et tout particulièrement Aşıkpaşazade. Sa volonté de faire de ces sources diverses une synthèse cohérente rend son texte parfois trompeur. En revanche la clarté de son exposé rédigé dans une langue aisément compréhensible explique sans doute pourquoi – contrairement à İbn Kemal – il fut une des sources favorites des historiens postérieurs.

La présente traduction est faite d'après l'édition de Franz Taeschner, qui publie le fac-similé du manuscrit Menzel, sans doute autographe et en

1. Traduction du turc ottoman de Frédéric Hitzel, introduction et notes de Nicolas Vatin.

tout cas le meilleur dont on dispose [2]. Il a cependant paru intéressant de compléter ce texte en utilisant l'édition de F. R. Unat et M. A. Köymen, qui est fondée sur un ensemble de versions postérieures, et en particulier sur un manuscrit achevé en 1561 (ms. A), où l'on trouve, tout particulièrement à propos du siège de Constantinople, de nombreuses interpolations en style fleuri qu'il n'y a aucune raison d'attribuer à Neşri. On trouvera en note la traduction (en italiques) des plus importantes variantes de ce manuscrit, ce qui permet de se faire une idée de l'évolution des perceptions un siècle après les événements.

Le récit par Neşri de la conquête d'Istanbul est essentiellement fondé sur celui d'Aşıkpaşazade, dont il a repris nombre de phrases telles quelles ou à peine modifiées. On en donnera comme exemples le récit du retour de la campagne du Karaman *via* le Bosphore et les ordres donnés à Halil Paşa pour la construction du fort de Rumeli Hisarı ; la formule par laquelle Mehmed II annonce qu'il fera d'Istanbul son estivage ; les remontrances de Köle Şahin et les accusations contre Rum Mehmed Paşa ; la description de la madrasa de Fatih. De même, comme Aşıkpaşazade, il ignore l'épisode de l'entrée en force de bateaux chrétiens dans le port la Corne d'Or. Aşıkpaşazade, dont Neşri partage le goût pour un style simple et direct, n'est pas sa source unique, cependant : c'est ainsi qu'il fait allusion au débat entre Grecs et Latins qu'on retrouve chez Tursun Bey (où il est, au demeurant, question de la répartition des postes de combat, et non de reddition), mais pas chez Aşıkpaşazade. De même, il cite le cas de ce prétendant ottoman (du nom d'Orhan) qu'évoque également İbn Kemal, mais non Aşıkpaşazade. C'est donc bien un travail d'historien qu'a fait Neşri, tentant de se fonder sur la meilleure source, quitte à la compléter quand il l'estimait utile.

Les compléments du manuscrit A sont principalement littéraires. Alors que Neşri avait souhaité informer de manière simple, le copiste du XVI^e^ siècle voulut donner à ce texte un style plus élégant, plus ampoulé, plus proche de celui d'İbn Kemal. Ses ambitions étaient donc avant tout littéraires, reflétant l'évolution du genre historique ottoman au XVI^e^ siècle. Cependant il complète également l'information de Neşri : c'est ainsi qu'il consacre un développement relativement important aux efforts des mineurs amenés par Mehmed II, auxquels Tacibeyzade Cafer et Tursun

2. Sur les manuscrits de Neşri, cf. V. L. Ménage, *Neshri's History*, p. 20 sq.

Bey font plus brièvement allusion. Il faut dire que ces mines n'eurent pas d'effet décisif, ce qui peut expliquer pourquoi Aşıkpaşazade ou Oruç n'en parlent pas. Une autre explication est peut-être à chercher dans le fait que ces mineurs n'étaient pas des *gazi** musulmans, mais des sujets du despote* Georges Branković normalement employés dans les mines d'argent de Novo Brdo. D'autre part, le copiste de 1561 complète le texte de Neşri par des emprunts aux versions des « chroniques anonymes ». C'est de cette tradition que vient le développement sur la présence des savants, cheikhs et derviches dans l'armée du sultan. Dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, notre copiste avait-il conscience de la signification politique (vaguement hostile à Mehmed II) de ce passage ? Ce n'est pas certain, mais pas non plus impossible. De même, c'est d'Oruç que vient l'anecdote de la trouvaille d'une antique coupole par les soldats ottomans alors qu'ils creusaient les fondations du fort de Rumeli Hisarı. Or non seulement notre copiste choisit la version d'Oruç[3], qui plaçait cette coupole en dehors de la ville même d'Istanbul – ce qui diminuait un peu la portée politique de l'histoire –, mais encore il la rationalise : il s'agit maintenant d'un hammam de mécréants, donc de Grecs, dont la date inscrite sur le fronton de l'entrée est devenue indéchiffrable, et non plus d'un bâtiment mystérieux et inquiétant qui pourrait dater d'Adam et Eve, voire de l'ère des génies. La même question se pose : cette rationalisation procède-t-elle du souci d'atténuer la charge politique de l'anecdote ? Il eût été plus simple de ne pas l'intégrer au récit. Le plus probable est que, pour notre homme de la seconde moitié du XVI^e^ siècle, cette histoire ne signifiait plus rien. Il l'ajoutait sans doute seulement par désir de compléter le texte et de donner de la couleur locale. Dès lors la rationalisation, destinée à rendre le récit vraisemblable, montrerait surtout l'ignorance d'un débat politique oublié.

La traduction est fondée sur le manuscrit Menzel publié par F. Taeschner (vol. I, p. 179-182).

Éditions

Ğihânnümâ. Die altosmanische Chronik des Mevlana Mehmed Neschrî, Taeschner (Franz) éd., Leipzig, 1951-1955

3. C'est encore chez Oruç qu'il a dû trouver la mention – contredite plus loin dans le texte – que l'assaut final eut lieu un samedi (mais le 20 *cemaziü-l-evvel*, et non le le 21 comme chez Oruç).

Kitâb-ı Cihânnümâ, Unat (Faik Reşit) et Köymen (Mehmed A.) éd., Ankara, 1949-1957

Traductions

Serbe : G. Elezovic, *Ogledalo sveta illi istorija Mechmeda Neşrje*, Belgrade, 1957

Italienne (pour le siège de Constantinople) : M. Grignaschi dans Pertusi (Agostino), *La Caduta* II, p. 259-266

Bibliographie :

V. L. Ménage, *Neshri's History* ; A. Özcan, « Neşri » ; C. Woodhead, « Neshrī ».

Traduction

Récit de la construction [du fort] de Boğazkesen [Rumeli Hisarı]

Lorsque Sultan Mehmed arriva à Bursa[4], il souhaita se rendre à Edirne en passant par Gallipoli. On lui dit : « Notre fortuné sultan, en ce moment les bateaux des mécréants sont venus bloquer le détroit de Gallipoli. » Ils conduisirent le souverain à Akça Hisar[5] dans le Kocaeli, en amont d'Istanbul. Il passa par l'endroit où son père était [autrefois passé] et campa en face de Akça Hisar. Puis il dit à Halil Paşa : « *Lala*, il faut une forteresse ici[6]. » Ce dernier fit aussitôt construire une nouvelle forteresse et fit également élever des remparts en face[7]. On y plaça des canons, empêchant tout bateau de passer[8]. Lorsque la construction du chateau fut achevée, Akçaylı Mehmed Bey fut envoyé [en mission à Istanbul]. Arrivé sous ses portes, il attrapa les hommes qui se trouvaient là, les ramena avec leur bétail, et fit fermer les portes [à ceux de la ville]. Cette année-là, on fit de nombreux préparatifs de siège. Il avait d'abord ordonné de s'occuper des armements de siège. Ces événements et la construction de cette

4. Au retour de l'expédition contre le Karaman qui inaugure son règne.

5. « Le château blanc » : Anadolu Hisarı.

6. Ms A (II, p. 688) : *Les soldats commencèrent aussitôt à creuser et ils se rassemblèrent. Quand ils atteignirent 25* kulaç *de profondeur, ils tombèrent sur un hammam de mécréants. Personne ne put lire la date placée au-dessus de la porte. Ils continuèrent à creuser, supprimèrent ce bâtiment et construisirent très rapidement une nouvelle forteresse appelée le château de Boğazkesen.*

7. À Anadolu Hisarı.

8. Ms A (II, p. 688) : *Ils n'autorisèrent aucun navire transportant des grains et autres bateaux à se rendre à Istanbul. Le détroit entre la mer Noire et la mer Blanche* était désormais coupé et le détroit de la mer Noire bloqué.*

nouvelle forteresse se déroulèrent en l'année 856 de l'hégire [23 janvier 1452-11 janvier 1453].

La prise de Constantinople

Tous les préparatifs du siège furent achevés en hiver et dès l'arrivée du printemps, Sultan Mehmed dit [à Halil Paşa] : « *Lala*, Istanbul sera cette année mon estivage. » Ayant rassemblé de nombreuses troupes, le souverain marcha sur Istanbul. Le *tekfur** d'Istanbul envoya alors en ambassade son vizir, le mécréant nommé *Kir Luka* [Luc Notaras], pour demander grâce[9]. Le souverain n'y prêta pas attention[10]. En bref, il se mit en marche, fit apprêter le matériel de siège, rassembla de nombreuses troupes et fondit sur Istanbul. Il n'y avait point de limite au nombre des combattants venus spontanément des quatre coins du monde[11].

[Les troupes d']Anatolie encerclèrent Istanbul du côté de la terre, tandis que quatre cents bateaux l'assiégeaient du côté de la mer. Ils firent passer soixante-dix bateaux par voie de terre en amont de la forteresse [de Constantinople] en ouvrant toutes grandes leurs voiles ; les soldats se tenaient debout à l'intérieur des embarcations, en bon ordre ; ils les firent ainsi descendre dans l'eau [de la Corne d'Or], au pied de la forteresse[12].

9. *Aman**.

10. Neşri résume à nouveau Aşıkpaşazade, mais en retranchant l'épisode de la corruption de Halil Paşa. On peut sans doute voir là un signe d'apaisement des esprits au moment où il rédige, sous Bayezid II, à une époque où la famille Çandarlı était revenue en grâce.

11. Ms A (II, p. 690) : *Peut-être étaient-ils même plus nombreux que les soldats [réguliers]. S'écriant : « C'est la plus noble des* gaza *! », les savants* (alim)*, les cheikhs, les derviches, les supérieurs de couvents de derviche, les vieux et les jeunes, bref toute la population du monde se déversa sur Istanbul. À Edirne, on fit couler des canons pareils à des dragons, tandis que les unités d'infanterie* (yaya*)*, les cavaliers* (müsellem*)*, les* azab* *et les* sipahis**, accourus de toutes parts, se rassemblèrent, les emportèrent et les placèrent de tous les côtés autour d'Istanbul qu'ils commencèrent à bombarder. Chacune des bouches à feu des canons – pareilles à des démons mâles – était un affreux démon, que l'on pointait vers le haut à l'aide de chaînes de fer et que l'on soulevait par les côtés. De place en place de larges et vastes gabions avaient été aménagés. Leur forme évoquait une forteresse et leur structure le ciel. On les camoufla. On aurait dit des dragons solidement installés dans les vallons de la montagne. À plusieurs endroits, ils employèrent des canons* zarbzen* *qui brisèrent les rangs et abattirent les pierres, à la forme équilibrée et à la grâce naturelle, ainsi que des canons* prangı* *au bruit de tonnerre et volant comme la foudre.* Poème : *Pour installer le marché de la douleur au pied de la citadelle / Sabres et flèches se sont réunis et sont venus. //* Prangı* *et canons sont tous venus / La foule s'est installée de place en place.*

12. Ms A (II, p. 690-700) : *Tout autour, de solides gabions furent aménagés aux endroits les plus appropriés. Chacun était pareil aux bâtiments du ciel et des pyramides et [comme eux] ne craignait pas la révolution du temps. Dans leurs embrasures, on plaça des dragons à sept têtes choisis parmi les canons, dont le souffle n'épargnait ni pierre ni arbre. Leur taille évoquait un minaret, leur bouche l'entrée d'une*

caverne. [Traité] sans respect, le dos de la solide muraille principale s'effondra sous les coups des puissants [boulets] de pierre et la bataille s'engagea. De plusieurs endroits, les janissaires, les fusiliers et d'autres unités, sans anxiété, commencèrent à frapper, à faire la guerre, à combattre et à batailler. Poésie : *Ceci est le récit d'une guerre / Comme Rüstem et Neriman n'en ont pas connu.* [Prose :] *Les flèches, telles des messagers agiles et habiles, commencèrent à porter l'annonce du terme fixé, porteuses de la grâce divine. Les sabres, sortant leur lame du fourreau, entrèrent en action. Aux yeux des mécréants, qui étaient autant de Pharaons, les piques apparaissaient, telles le bâton de Moïse, comme des dragons à sept têtes. Tel le tonnerre, le grondement des canons reprit. Ils commencèrent à cracher du feu sur la partie supérieure de la forteresse. Les murailles extérieures, qui formaient un solide bouclier devant la face du fort, furent lapidées et défigurées. D'un coup chacun, les canons* zarbzen* *hurlants et les sombres canons* prangı* *résonnants éparpillèrent les murailles d'Istanbul, qui servaient de bouclier de pierre aux mécréants juchés dessus. Lors du combat, on avait l'impression que des pierres tombaient du ciel sur le château. À l'intérieur, les assiégés ne pouvaient pas ouvrir les yeux. Leurs cris, comme le tonnerre, parvenaient jusqu'au reculé palais céleste et au-delà, jusqu'aux oreilles de l'archange Gabriel. L'horrible puissance de ces sons effrayants fit éclater de peur la vésicule du fort. Ses murailles se transformaient en poussière qui retombait. Telle un nuage bleu, la feuille de l'air s'emplit d'un déluge de feu. Du sommet de la forteresse, qui était parallèle au toit du monde, on ne distinguait pas les lamentations des mécréants du grondement du tonnerre qui régnait en bas. En quelques jours, chaque coin de la forteresse fut transformé en écumoire. À l'intérieur, les rebelles qui avaient abandonné tout espoir étaient devenus les soldats de la mort ; ils s'assemblèrent sur les tours et les murailles comme les noirs nuages sur la montagne. Les flèches et les balles des arquebuses commencèrent à pleuvoir de tous côtés comme une pluie.* Poésie : *Les balles des arquebuses et les flèches pointues / Rapides et précises pleuvaient depuis les tours. // C'était comme si elles tombaient sur la plaine, descendant de la montagne / Telles des grêlons en furie elles pleuvaient.* [Prose :] *De notre côté, les* gazi* *dressèrent le festin de l'assaut et commencèrent à jouer du « saz de la guerre » avec l'archet du sabre. De partout éclata le bruit de leurs clameurs et l'univers entier s'emplit du feu et du bruit des armes. Le désir du vin de la guerre sainte les enivrait et les étourdissait. Tournant leurs pas vers la forteresse, ils commencèrent à marcher sur elle. Ils déployèrent les ailes des étendards des lances ; les flèches s'envolèrent sur les ailes de la hâte. Chaque brave plaça son bouclier dans son dos : avec leurs taches rondes, ils ressemblaient à des léopards. Sans se reposer, ils atteignirent la gigantesque citadelle. Ils avaient avancé en attaquant et en combattant et étaient parvenus au pied de la muraille ouverte par une brèche. Les uns placèrent des échelles et montèrent au sommet des tours ; tels des aigles au sommet d'une montagne, ils tournoyaient au-dessus de leurs proies. Les autres, en bas, faisaient, de l'oiseau de l'âme [des mécréants] pareille à des pigeons posés sur les murs de la citadelle, la proie de leurs flèches et de leurs fusils. De loin, ils pointaient du doigt les mécréants à éliminer à l'arquebuse et ceux qui portaient le sabre au côté les faisaient choir comme des plumes. Du haut de la forteresse, les têtes des mécréants tombaient sur le sol comme le font les pierres du haut des montagnes. Leurs corps, pareils à des tours, basculaient d'un seul coup et étaient jetés dans des fosses comme des pierres et des déchets. La tête des corps des mécréants occis était noircie, pareille à une bûche combustible ou au cadavre d'un porc, tandis que les visages des musulmans morts en martyrs par la main de ces infidèles rayonnaient comme la pleine lune. Le sang transformait le collet de la forteresse en un champ de tulipes ; à gauche et à droite, les pans de sa robe se couvrirent d'un flot d'agates brillantes comme les plaines du Yémen. D'en bas, les* gazi* *injuriaient les mécréants avec le langage de l'épée ; d'en haut, ces derniers laissaient tomber sur eux de grands pieux. Des pierres et du bois étaient projetés de l'intérieur vers l'extérieur comme la fatalité tombe du ciel. Du haut [des remparts], [les mécréants] déversaient sur les musulmans de l'eau et de la poix bouillantes, leur faisant endurer d'épouvantables souffrances avec l'eau bouillante destinée à la peine et au châtiment qu'eux mêmes auraient à subir en enfer. Pendant un bon moment, la bataille se poursuivit ainsi chaque jour ; quoique les* gazi* *fussent maîtres des positions de combat des mécréants, ces derniers empêchaient toute progression et renforçaient encore plus solidement qu'auparavant avec des pierres et du bois les positions endommagées par les tirs de canons et coupaient la voie à l'intérieur de la forteresse. Chaque jour, les assiégés réparaient, tandis que les nôtres, de l'extérieur, détruisaient. C'était une extraordinaire guerre qui se déroulait entre deux [camps]. C'était une curieuse épopée qui se déroulait alors.* Poésie : *Ce fut une curieuse épopée / Dont les Rüstem*

On jeta en outre un pont sur l'eau.

Le *tekfur** tint conseil avec son vizir *Kir Luka* [Luc Notaras] afin de rendre la place. Les Francs refusèrent et dirent : « Nous combattrons. Nous ne céderons pas [la ville] [13]. » On se battit pendant cinquante jours

auraient été admiratifs // L'univers n'en avait pas connu de telle / Il n'en verra pas d'autre jusqu'à ce que vienne la fin du monde [Prose :] *Parmi les tireurs mécréants qui se trouvaient sur les murailles, il était un archer tellement habile qu'il aurait pu atteindre à l'arc ou à l'arquebuse l'œil d'une puce ou le chas d'une aiguille. Se tenant sur les remparts, il tint longtemps au chaud le banquet du combat. Il abattait le premier ceux qui voulaient dans leur zèle l'emporter sur lui en tirant d'en bas à l'arc ou à l'arquebuse. Pareil à l'inexorable destin, il ne les laissait pas accomplir leur vœu. Dans le plaisir du combat, quand la main du tireur lançait une flèche sur le bonheur de qui que ce fût, il obtenait le sacrifice de sa vie sans lui laisser sa chance. Quiconque combattait, bataillait et luttait avec lui, aussitôt tombait à terre sur le dos. Sa main sans merci mena de nombreux hommes à l'étage du martyre. Comme on ne pouvait pas éteindre l'incendie des méfaits [de ce tireur], nul ne put inscrire dans l'épopée de ses hauts faits la victoire dans cette brillante* gaza*. *Finalement, Son Excellence le pacha aux sublimes décisions prit la décision de chasser lui-même ce gibier de prix et de se charger d'éliminer ce malheur céleste inattendu. Comme Rüstem, il prit à la main son arc solide et plaça une bonne flèche sur l'arc de la conquête. Il se tint à l'écart dans un coin tranquille et attendit le moment propice pour frapper ce maudit. Tel un lion guettant sa proie, il était prêt, la pointe de sa flèche qui déchire le cœur fichée sur son arc. C'était un mécréant extrêmement malin, qui ne se mettait pas en position de proie et n'exposait pas sa vie répugnante au danger. Son Excellence le pacha aimé de la victoire, le lion du champ du mérite, chef des héros de la bataille, prenant toutes sortes de dispositions et de mesures, fit enfin tomber ce maudit dans le piège de la destruction. Parfois, c'était lui qui guettait le pacha, d'autres fois, c'était lui qui le surveillait, et tandis que les deux parties envisageaient de lancer la flèche de l'intention sur la cible du résultat, voilà que Son Excellence le pacha aimé de la victoire trouva l'occasion et de son bras plein de force décocha une flèche précise sur ce répugnant orgueilleux. La flèche l'atteignit, pareille à la flèche de la providence tirée par l'arc du destin. Elle toucha exactement sa tête misérable sans expression. La pointe lui traversa la tête de part en part. Ainsi, les misères qu'il comptait faire subir au peuple de l'islam arrivèrent à lui-même. Aussitôt, son âme vicieuse gagna le gouffre de l'enfer. Tout le monde admira et applaudit la puissance du bras de Son Excellence le pacha. Cette* gaza* *était destinée par la providence à sa bienheureuse personne. Elle n'était pas réservée à un autre et quand le moment vint, de son côté il ne perdit pas un instant. La formule « Tout ce dont Dieu favorise l'accomplissement est destiné aux créatures » apparut claire comme le jour.* Poésie : *C'était la plus noble des* gaza*, / Pour elle, il n'a jamais courbé la tête vers le sol. // Dès qu'il vit Son Excellence le pacha apparaître, / Il accepta l'instant et applaudit sa flèche.* [Prose :] *Ils continuèrent à s'affronter et à se battre de cette manière encore un certain temps et c'est à eux qu'avait été réservé de faire les premiers pas vers la conquête. L'effervescence et les clameurs de l'armée de l'islam atteignaient le ciel comme la prière des justes et le sang pleuvait de leur sabre comme la pluie des nuages.*

13. Ms A (II, p. 700-704) : « *Au nom de la religion, chacun de nous combattra de son mieux à la gloire du Messie ; nous ne donnerons pas une ville comme Istanbul aux Turcs. » Empruntant ainsi la voie de l'obstination et de l'entêtement, [les mécréants] refusèrent de se rendre et poursuivirent le combat et la guerre. À chaque fois que la poitrine des infidèles s'enflammait du feu de la jalousie et avec la flamme de leur fureur frappait, on ne leur laissait pas le temps de devenir forts, car l'eau pure des sabres les éteint. Chaque fois qu'ils allument un feu pour la guerre, Allah l'éteint* [Coran 5, 64]. *Les yeux du destin considéraient le moment fixé, mais les conditions n'étaient pas encore accomplies ni les obstacles levés. Or Son Excellence le* padişah* *était conscient des conséquences de ce qu'annonçait cette juste pensée. Du ciel de l'intimité de la cour, [elle apparut] brillante comme le jour. Un certain nombre de mineurs creusèrent la roche comme Ferhad. Ils étaient tellement efficaces que la pierre ne comptait pas plus que de la cire, une noire montagne pas plus qu'un champ d'atomes. Chacun s'il le voulait pouvait*

et nuits et le cinquante et unième jour, le souverain ordonna le pillage d'Istanbul et l'assaut eut lieu. On dit que le siège commença le 15 *rebiü-l-evvel* de l'an 857 de l'Hégire [26 mars 1453] et que la conquête [de la ville] eut lieu à l'aube du mardi 20 *cemaziü-l-ahır* de l'année 857 [28 juin 1453] [14]. Les *gazi** entrèrent dans la ville, coupèrent la tête du *tekfur** et firent prisonnier le vizir Kir Luka [15] avec son entourage. Il y avait un imposteur qui se faisait passer pour un descendant d'Osman : il fut tué lui aussi. La ville fut pillée. Ce fut un gigantesque butin. On en a même fait un proverbe : pour dire de quelqu'un qu'il est excessivement riche, on lui dit : « Est-ce que tu étais au pillage d'Istanbul ? » Si l'on décrivait dans tous ses détails le butin qui fut pris alors, ce serait un long discours. Il y eut tellement d'épisodes dans cette guerre que le calame est insuffisant pour les décrire et la langue incapable d'en donner le détail [16]. Des *köke** qui avaient fui Istanbul entrèrent dans [le port de] Silivri [Selymbria]. Alors, ils expédièrent les clefs de Silivri et se soumirent au souverain. Par

---

avec le pic de sa pensée mettre la terre sens dessus dessous. Poésie : *Chacun était un maître célèbre / [...] tu aurais dit Ferhad.* [Prose :] *En plusieurs endroits, ils commencèrent à creuser profondément sous les remparts. Ils fouillèrent sous tant de fondations que les tours de la forteresse étaient suspendues comme le fort céleste et que chaque mine avait produit dans le sous-sol de vastes cavernes et en surface de grandes maisons. Ils [y] placèrent, autant qu'en pouvait contenir le trésor de leurs intérieurs, nombre de bourses de poudre à la lèvre sèche et buveuse de feu. Le vingtième jour de* cemaziü-l-evvel *[29 mai 1453], un samedi de bon matin, dans un moment de pureté et à une heure faste, l'ordre du sultan refuge du monde fut donné et tous les soldats se levèrent. Et comme la veille, le souverain avait lancé le mot d'ordre : « À sac Istanbul ! », et comme on le faisait crier aux soldats, quand chacun fut prêt à combattre, on attendit le moment propice ; à plusieurs endroits on mit le feu à la poudre entreposée aux creux des fossés. Soudain, comme au jour du jugement dernier, une déflagration retentit. La terre et le ciel tremblèrent de peur et d'angoisse. Cette terreur brisa le courage des mécréants et projeta leur visage dans la poussière. L'intérieur de chaque mine se remplit d'étincelles de braises comme le puits de l'enfer et partout, chacune de son côté rugit comme de la bouche d'un dragon. Ce souffle enflammé projetait vers le ciel, comme des fétus de paille, toutes les pierres et les bois qu'il rencontrait sur son passage. Une fumée noire, tels des nuages sombres, montait en colonne dans le ciel azuré.* Poésie : *Les tours ont fait rire aux éclats / la poudre de la situation des infidèles. / Les murailles, détruites, n'étaient plus que ruines. / Le rugissement produit était comme le brouhaha du tonnerre.* [Prose :] *Quand ce malheur soudain arriva aux mécréants bons à rien, beaucoup d'entre eux, abasourdis, se jetèrent du haut des remparts. [Leurs corps] s'entassèrent devant les* gazi*. *Les autres s'avancèrent au-devant des musulmans et implorèrent l'*aman*, conformément [au proverbe qui dit] : « C'est dans les situations de désespoir que la foi survient. » Ces rustres crurent que cette démarche serait recevable dans un moment d'urgence et d'angoisse comme celui-ci ; mais personne n'y prêta attention.*

14. Le ms A (II, p. 704), donne la date du 20 *cemaziü-l-evvel* [29 mai 1453], correction d'un *laspus* de Neşri. Le chiffre de cinquante jours de combat, qui vient d'Aşıkpaşazade, n'est compatible avec aucune de ces deux dates. Quant au début du siège, on le fixe généralement, d'après Barbaro, au 4 avril.

15. Les autres chroniqueurs ottomans ne parlent pas du sort de Luc Notaras.

16. Ms A (II, p. 706) : *Dès qu'ils virent les* gazi* *fondre sur Istanbul comme des loups affamés, les habitants de Galata remirent à Sultan Mehmed le verrou du château de Galata.*

la suite, Karacabey s'empara de Kum Burgaz et de Bigados. Ensuite, le mercredi, Halil Paşa et son entourage furent chargés d'honorer de leur présence la forteresse [Istanbul] et de la garder. Les récits qui le concernent sont longs et son affaire est bien connue car l'histoire de Halil Paşa est célèbre dans le monde. Puis, le vendredi, la prière du vendredi fut célébrée à Sainte-Sophie et le prône *(hutbe*)* de Muhammad fut prononcé au nom de Mehmed Han [17].

Récit du début de la reconstruction de Constantinople

Aussitôt qu'il eut conquis Istanbul, [Mehmed II] en confia le gouvernorat à son *kul** Süleyman Bey. Dans sa volonté d'assurer la prospérité d'Istanbul, il envoya des hommes dans toutes les provinces ottomanes et fit proclamer partout : « Que quiconque le souhaite vienne et devienne propriétaire à Istanbul ! » Quand cette nouvelle fut connue dans le monde, ceux qui le souhaitèrent vinrent, mais cela ne suffit pas à rendre la ville florissante. Alors, il ordonna la déportation de gens de toutes les provinces, riches et pauvres. Des ordres furent envoyés aux cadis et aux *subaşı** et ils déportèrent de tous côtés des hommes en direction d'Istanbul, en sorte que celle-ci se repeupla et commença à refleurir. Par la suite, on imposa un loyer sur les maisons des personnes qui étaient venues ainsi. Les gens furent scandalisés et s'écrièrent : « Il nous a forcés à vendre nos maisons, nous a infligé le mal du pays et nous a amenés [à Istanbul] pour payer un loyer pour ces maisons de mécréants ! » Et la plupart, abandonnant femme et enfants, s'enfuirent. Il y avait un ancien compagnon du père et du grand-père de Sultan Mehmed, qu'on appelait Kula Şahin [18]. Il dit un jour au *padişah* : « Mon fortuné sultan, ton père et ton grand-père ont conquis nombre de pays. Ils n'ont jamais imposé de loyer. Cela n'est pas digne de mon sultan. » Ce discours fit impression sur le *padişah* : il supprima le loyer et Istanbul commença à refleurir, jusqu'à ce que Rum Mehmed Paşa devînt vizir. Celui-ci par ses mauvais conseils poussa Sultan Mehmed à la cupidité et lui fit rétablir les loyers. En effet lui-même

17. Ms A (II, p. 709) : *En apprenant la prise d'Istanbul, le Karamanide [İbrahim Bey] se frappa les genoux* [en signe de désolation. Cf. le dicton actuel : *Kızını dövmeyen, dizini döver* (« celui qui ne frappe pas sa fille se frappe les genoux ! »)] *et dit avec beaucoup d'amertume : « Le fils d'Osman est devenu le maître du pays. Il va nous chasser du pays. Dieu est le plus savant. »*
18. Alias Şehabeddin Paşa.

était originaire d'Istanbul et l'idée que des musulmans jouissaient gratuitement des maisons de sa propre ville suscitait sa jalousie. Le loyer qu'on perçoit actuellement, c'est à cause de sa cupidité qu'il a été imposé.

Les œuvres de Sultan Mehmed à Istanbul

Sultan Mehmed commença par bâtir une tour dont il fit son trésor [19]. Ensuite il bâtit le vieux palais, qu'il entoura d'une enceinte pareille à une forteresse. Mais il n'y résida pas et fit construire une nouvelle forteresse [20] : à l'intérieur de son enceinte il bâtit un grand palais [21]. Il en fit la résidence de son trône. C'est toujours là qu'il habitait. Sur le côté il créa un grand jardin qu'il entoura d'une enceinte. Puis, sur un site sacré, il bâtit huit madrasas, au milieu une grande mosquée [22], en face une grande cuisine publique et sur un côté un hôpital. Puis derrière chacune des madrasas, il construisit une annexe pour les étudiants. C'est dans cette cuisine publique qu'on faisait la nourriture et le pain [23] des étudiants de toutes ces madrasas. Ce n'est qu'une cuisine publique, mais elle en vaut mille. Ensuite il fit construire une mosquée pour Şeyh-Vefazade et un espace destiné aux pratiques ascétiques des soufis. Hors de la ville, il éleva dans [le faubourg de] Son Excellence Ebu Eyyub Ensari une cuisine publique, une madrasa et une mosquée, ainsi qu'un mausolée sur [la tombe de] Son Excellence Ebu Eyyub. Enfin il fit construire nombre de hammams dont nul n'a vu les pareils dans le monde. Il fit restaurer Istanbul et Sainte-Sophie. Bref, Sultan Mehmed Han a reconstruit Istanbul tout entière et l'a rendue si florissante qu'aux quatre coins du monde il n'y a pas une ville comparable.

19. Yedikule.
20. Ms A (II, p. 711) : *Il y habita, mais cela ne lui plut pas et il fit construire une nouvelle forteresse.*
21. Le palais de Topkapı.
22. La mosquée Fatih et son complexe.
23. Ms A (II, p. 711) : *et la viande.*

İBN KEMAL

Tevarih-i al-i Osman [1]

Introduction

Şemsü-d-din Ahmed bin Süleyman, dit (du nom de son grand-père) İbn Kemal ou Kemalpaşazade, né vers 1468-1469, appartenait par son père à une prestigieuse famille d'épée, mais sa mère aurait été la sœur ou la fille d'un ouléma de haut rang, İbn Küpeli, *kazasker** sous le règne de Mehmed II.

Il embrassa d'abord la carrière des armes, mais changea d'orientation en 1489. Après avoir achevé une formation d'ouléma, il fut nommé en 1502-1503 *müderris* (professeur) à la madrasa d'Ali Bey (Taşlık) à Edirne. Il gravit désormais régulièrement les échelons de sa nouvelle carrière. Le 20 août 1515, au retour de la campagne de Çaldıran de Selim Ier dont il avait soutenu la politique anti-séfévide, il fut nommé cadi d'Edirne puis, le 15 septembre 1516, *kazasker** d'Anatolie. Démis de ses fonctions provisoirement en 1517 et définitivement en 1519, il reprit l'enseignement à Edirne. En 932/1525-1526 Soliman le Magnifique le nomma *şeyhülislam**. Il demeura à ce poste, le plus élevé de la hiérarchie des oulémas, jusqu'à sa mort le 16 avril 1534. Expert juridique et religieux au service de la dynastie, il défendit un islam orthodoxe contrôlé par l'État.

Juriste réputé, érudit, grammairien, poète, il est l'auteur d'une œuvre considérable en turc, arabe et persan. Mais c'est comme historien qu'il est

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes par Nicolas Vatin.

resté célèbre. Tout en lui attribuant son premier poste, Bayezid II lui commanda en 1502-1503 une histoire de la dynastie en turc, destinée à faire pendant à celle en persan dont il chargeait İdris de Bitlis. Il s'agissait à la fois de servir la propagande du sultan et de créer une belle prose ottomane qui n'aurait pas à rougir de la comparaison avec le persan.

Chaque livre *(defter)* de ses *Tevarih-i al-i Osman* (« Histoires de la maison d'Osman ») raconte un règne. Les huit premiers (d'Osman Ier à 1510) furent remis à Bayezid II. Consacré à Selim Ier, le livre IX s'arrête en fait au retour de Çaldıran en 1514. Le livre X reprend le récit de l'intronisation de Soliman en 1520 à la campagne de Mohács en 1526.

Selon Halil İnalcık, İbn Kemal peut être considéré comme le plus grand de tous les historiens ottomans[2]. Cette opinion est fondée sur le sérieux avec lequel il traite ses sources – qu'il cite parfois, mais non toujours –, qu'elles soient écrites ou orales (à moins qu'il ne se fonde sur son expérience personnelle). En effet, il les confronte, donne en cas de doute (pour les périodes anciennes) les versions différentes d'un même fait, ou signale (pour les périodes récentes) qu'il a fait le choix de celle qui lui a paru la plus sûre. En ce qui concerne le règne de Mehmed II, quoiqu'il ne cite pas ses sources, son éditeur Ş. Turan a montré qu'il s'appuyait en particulier sur Karamani Mehmed Paşa et, surtout, sur Tursun Bey. C'est très net en ce qui concerne le récit du siège.

Au demeurant İbn Kemal rédige un texte de commande, pour un souverain dont la politique se voulait plus orthodoxe que celle de son terrible père : aussi préfère-t-il ne pas s'extasier sur les mosaïques de Sainte-Sophie ; de même, il choisit de narrer une anecdote (absente de son modèle, mais qui fait écho à des textes hostiles à la politique du Conquérant) qui souligne la nécessité d'une collaboration entre les pouvoirs militaire et spirituel[3].

Il importait dans le présent recueil de donner toute sa place à un récit officiel, réalisé dans le cadre d'une politique culturelle et de propagande. Mais la volonté d'écrire une belle œuvre de prose poétique donnant à la littérature ottomane ses lettres de noblesse face aux modèles persans a amené notre auteur à noyer l'information dans les ornements littéraires

2. H. İnalcık, « The Rise of Ottoman Historiography », p. 167.
3. F. Emecen, *İstanbul'un Fethi Olayı*, p. 60-61, insiste à juste titre sur ces particularités du récit d'İbn Kemal et sur l'atmosphère spirituelle dans laquelle il baigne.

et à rédiger dans une langue précieuse, difficile pour l'ottomaniste aujourd'hui. Dans une moindre mesure elle l'était peut-être déjà pour l'Ottoman de culture moyenne au XVI^e^ siècle. En tout cas, son œuvre historique ne fut guère utilisée par ses successeurs.

La traduction qui suit est fondée sur l'édition du volume VII par Ş. Turan : İbn Kemal, *Tevârih-i âl-i Osman VII. Defter*, Ankara, 1957, p. 28-80, 90-99[4].

Éditions

Defter I, II, VII : *Tevarih-i âl-i Osman*, Turan (Şerafettin) éd., Ankara, 1954-1957-1970.

Defter IV : *Tevârih-i âl-i Osman*, Imazawa (Koji) éd., Ankara, 2000.

Defter VIII : Tevârih-i âl-i Osmân, Uğur (Ahmet) éd., Ankara, 1997.

Defter VIII et *IX* (pour ce qui concerne Selîm I^er^) : Uğur (Ahmet), *The Reign of Sultan Selîm I in the Light of the Selîm-nâme Literature*, Berlin, 1985.

Defter X : *Tevârih-i âl-i Osmân*, Severcan (Şerafettin) éd., Ankara, 1996.

Bibliographie

A. Y. Ocak, « Les réactions socio-religieuses » ; R. C. Repp, *The Müftî of Istanbul* ; Ş. Turan, introduction à son édition du vol. VII des *Tevarih-i al-i Osman* ; Ş. Turan et alii, « Kemalpaşazade » ; M. A. Y. Saraç, *Şeyhülislam Kemalpaşazade*.

Traduction

Oraison de la demande en mariage de la brillante vierge qu'est l'évidente conquête de la puissante forteresse de Constantin, que Dieu (qu'Il soit exalté) la préserve du ravage des jours et du péril des temps jusqu'au jour du Jugement dernier, car c'est le lieu où est établi le sceau des rois et des sultans

C'est une solide forteresse de sublime et céleste niveau, qui a nuit et jour Saturne pour commandant de garnison et dont, au matin et au soir, le soleil et la lune se passent le tour de garde. Depuis les générations et les ères que la révolution du temps tire les boulets des événements, elle na pas

4. On s'est également reporté au fac-similé du manuscrit 4205 de la bibliothèque Fatih dans İbn Kemal, *Tevârih-i âl-i Osman VII. Defter*, Ş. Turan éd., Ankara, 1954.

eu d'effets sur ses murailles ; ses tours et ses remparts tiennent toujours. C'est une forteresse sans pareille toute pleine de soldats nombreux comme les étoiles dont le niveau est d'une céleste hauteur ; l'empennage et l'aile de l'oiseau de l'imagination ne montent pas jusqu'à ses tours, les séismes du monde des choses vivantes et pourrissantes n'ébranlent pas ses fondations. Ses tranchées sont pleines d'eau et de feu, ses murailles emplies par les fusils et les arbalètes plus que par la grêle et la pluie ; voilà mille mois et mille ans qu'elle demeure florissante, pas un de ses murs ne disparaît, pas une de ses tours n'est détruite. Quoique l'idée d'éradiquer cette forteresse ne viendrait à l'idée d'aucun être sensé, cependant le jour où l'on jouera sur la parcelle du monde des vivants le tambour de la mort – chaque chose se fait en son temps [5] – le moment viendra où sera ouverte la porte du mal du champ de ruine qu'est le monde et où cette forteresse sera conquise.

Hémistiche : Une chose pour chaque temps, un temps pour chaque chose [6].

Distique turc de l'auteur : Les exigences de la sentence « sois et elle est [7] » / Ont établi un temps pour chaque ordre [divin].

L'armée en maraude des dégâts du temps met cette forteresse dans un tel désordre qu'il n'y demeure plus une seule personne ; en dehors de ces étoiles et de ces planètes sans limite et sans nombre, il n'y a pas dans ce pays une maison qui se couche [8] ni dans cette maison un feu qui souffle.

C'est un fait certain et un propos avéré que la forteresse de Constantin, qui était le pilier immuable dans le pays de la mécréance, qui était dans les pays des mécréants un château fortifié fameux pour la force de sa position et pour la solidité des masses porteuses de sa construction, avait été depuis l'époque de Yazid [9] jusqu'au règne de Yıldırım Bayezid Han [10] l'objet des vœux des têtes couronnées maîtresses de la monnaie et du prône [11], les sultans fortunés, les rois des villes et des pays, les souverains connaissant le succès, qui voulaient obtenir, par la faveur de Celui qui se

5. Proverbe arabe
6. Hémistiche persan.
7. Formule rappelant le *fiat* de la Genèse, qui revient à plusieurs reprises dans le Coran (2, 117 etc.).
8. *Kanis* (« qui se couche ») s'applique aux astres.
9. Le calife omeyyade Yazid Ier (680-683), qui commanda le premier siège arabe de Constantinople, en 668-669. Sur les tentatives musulmanes antérieures au siège de 1453, cf. l'introduction générale de cet ouvrage p. 32-35.
10. Bayezid Ier « la Foudre » (r. 1389-1402).
11. La *hutbe**, allocution précédant la prière du vendredi, faite au nom du chef de la communauté.

suffit à lui-même et l'inclination de Celui qui tient ses promesses, cette belle vierge brillante qui était l'ornement du monde. Ils supplièrent avec une langue dont la pique abondait en rubis et dont l'épée était ornée de joyaux. Mais elle ne montra de sympathie et d'inclination pour le collier de l'alliance d'aucun d'eux et n'y tendit pas le cou ; la main de la puissance du plus petit comme du plus grand n'effleura pas la traîne de sa chasteté [12]. Elle demeura fermement comme auparavant sur son site inexpugnable.

C'est ainsi que ce royaume demeura la frustration des rois jusqu'à ce que vînt l'époque de Sultan Mehmed Han Gazi. Le faucon de sa prospérité s'envola dans le ciel de sa fortune et il fut celui qui devait faire sa proie de l'oiseau Hüma* de la conquête et la victoire. Son sabre bien trempé devait couler du fleuve du fourreau comme une inondation montagnarde, sa pique flamboyante devait mettre le feu au champ de bataille comme la sphère du feu. Nombre de villes et de forteresses devaient être incendiées et détruites [par lui] dans les pays des mécréants. Ce sultan qui avait la puissance de Salomon et le rang de Saturne savait que le sommet des montagnes ne résiste pas au zèle des hommes, il avait compris que par la force de son zèle l'homme faible déplace un édifice et ce que veut dire la formule : « Il ne déplace pas le sol et le ciel. »

Distique persan : Le travail, ce n'est pas cette voûte qui tourne qui le fait / Tout ce qui s'accomplit, c'est le courage des hommes qui l'exécute.

Il libéra donc l'épée de sa résolution de la boîte de l'opposition et du doute et, libéré de l'hésitation dans ses diverses conjectures, il renforça sa résolution. Il décida d'arracher et d'ôter de la solide forteresse de Constantin (pilier immuable dans le pays de Roum) la souche aux fortes racines de la mécréance et de l'erreur, aire de l'aigle de la sanction divine ; et de planter en ce lieu comme un jeune arbre entier la Loi de Mahomet, qui est le nid de l'oiseau paradisiaque qu'est l'acceptation de Dieu, en sorte de faire pousser et croître les [plantes des] jardins de la tradition ahmedienne [13] grâce aux bassins de l'équité et la justice. « Quand la requête est difficile, l'aide se fait rare [14]. »

Distique turc de l'auteur : Si quelqu'un s'est décidé à quelque chose de difficile / Nul ne lui vient en aide.

12. Jeu de mot, puisque le sens premier du terme *hasanet* est « inexpugnabilité ».
13. La tradition *(sunna*)* du Prophète, source du droit musulman après le Coran.
14. Proverbe arabe.

Dans leurs conseils et leurs exposés, les piliers du divan* au porche saturnien du *padişah**, les notables résidant au seuil céleste du chah, évoquèrent l'inexpugnabilité de cette forteresse imprenable, ainsi que les troupes de défenseurs qui se trouvaient à l'intérieur, trop nombreuses pour qu'on pût les compter, dépassant toute limite et toute borne : ils firent coïncider leurs opinions qui sont l'ornement du monde. Par allusions et insinuations, ils firent valoir que si l'on persévérait dans l'idée de conquête, en fin de compte on ne parviendrait pas à l'objectif, mais qu'on obtiendrait ce résultat honteux de faire du tort à la majesté de l'islam et chaque fois qu'ils écartèrent de la sorte le noble sultan des nécessités de ce grand effort, il reprit son projet, se fiant au secours divin. Ne demandant l'aide de la pensée de personne, il agit seul en fonction de ses propres avis. Ses actes furent une application du proverbe « Il faut donner sa confiance avec mesure[15] » : il sut que dans cette affaire ses ministres étaient hostiles. Comme il apparaissait à sa parfaite intelligence et à sa droite nature que les mesures pleines d'erreurs prises par les vizirs et les commandants sur cette question étaient dictées par les besoins de leurs propres méprisables désirs, il était manifeste à son esprit brillant pareil à un miroir que chacun n'avait considéré que son intérêt et ne s'était pas dit : « Il faut que je rende le service qui convient à l'État et que les affaires trouvent leur conclusion. »

Distique persan : Personne au monde ne me gratte le dos / ni ne se soucie de moi, sauf l'extrémité de mon doigt.

Disant le proverbe : « Ce qui est bon pour autrui n'est pas bon pour toi[16] » ou « il ne faut pas laisser le fil de l'affaire aux mains d'un autre[17] », il renonça au mal comme au bien de la pensée d'autrui. Sachant que ce n'est pas un signe de bonheur que de mettre dans la main d'un étranger les rênes de ses désirs, il cessa de prêter attention aux opinions des autres.

15. En arabe
16. Proverbe arabe.
17. En persan.

Où l'on expose comment on entreprit de construire
le fort de Boğazkesen [18], qui est un solide bastion [19] dans le ciel
de la sublimité, une cassette de fer destinée à préserver ces joyaux
que sont les hommes qui s'y trouvent

Ce Salomon ayant la pensée d'Asaf * persévéra dans son idée ornement du monde, qui était apparue claire et évidente à sa conscience lumineuse, coupe où se reflète le monde. Disant : « Qui cherche une chose la trouve, la trouve, qui frappe à une porte entre, entre [20] », il se chargea lui-même des préparatifs et préliminaires de la conquête, déployant tous ses efforts et son zèle. Quittant avec ses troupes marquées par la victoire sa capitale d'Edirne, il se mit en route et mit le camp en un lieu nommé le Détroit *(Boğaz)*, en amont du canal de Constantinople. Il avait trouvé un site qui convenait pour élever un fort au bord de l'eau, sur le rivage de Roumélie, en face du Nouveau Fort qui avait été construit du temps de Yıldırım Han sur le rivage d'Anatolie [21]. Précédemment, alors qu'il revenait sain et sauf et couvert de butin de la campagne du Karaman et regagnait sa capitale semblable aux cieux, comme les Francs aux mœurs de crocodile tenaient le passage de Gallipoli, il était venu là et était passé par le détroit en question. Il avait alors choisi l'emplacement désigné et envisagé les dispositions du fort à construire.

Cette fois il pourvut aux équipements nécessaires, à l'armement et au matériel, et vint avec son équipement et ses armes. Il ordonna aux vizirs expérimentés qu'un fort imposant fût construit de manière à barrer le passage de la mer Noire : des deux côtés seraient placés des canons qu'on tirerait en cas de besoin et les boulets tirés formeraient un barrage de pierre.

Vers turcs de l'auteur : Quand Alexandre fit couler la mer / Il l'avait barrée fort longtemps // Avec les canons dont la voix évoque le tonnerre / Il l'a barrée [à son tour] ce second héros bicornu [22].

On rassembla des spécialistes pareils à des magiciens pris parmi les fidèles et des travailleurs merveilleux tirés de tous les pays et l'on s'occupa

18. Le « Coupe-gorge » : le fort de Rumeli Hisarı.
19. Jeu de mots : *burc* signifie également « constellation ».
20. En arabe.
21. Le fort d'Anadolu Hisarı.
22. *Zu-l-karneyn* est un surnom courant d'Alexandre le Grand. Sur la création artificielle du Bosphore par ce dernier, cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 124 n. 209.

du bâtiment. À l'heure bénie et au moment propice, l'emplacement du mur du fort fut creusé jusqu'à l'eau et les fondations furent élevées jusqu'à l'étendue du ciel. Les quatre côtés de l'enceinte du fort (qui étaient dignes du barrage d'Alexandre) furent confiés aux quatre vizirs, à savoir Halil Paşa, Saruca Paşa, Şehabeddin Paşa et Zaganos Paşa[23]. Chacun s'occupa de sa partie avec ses serviteurs et sa suite, ses proches et ses clients, les assistants et compagnons qui le suivaient. Quant aux autres émirs, leurs services furent également définis. Le firman irrévocable comme la providence du sultan obéi du monde fut exécuté ; son ordre auquel il convient d'obéir et auquel il faut se plier fut accompli ; en temps voulu ce fut un fort château, ferme et stable comme le sommet de hautes montagnes, ayant ses fondations dans l'eau et ses tours dans les cieux, florissant.

Vers persans : Sa racine s'étire vers le bas / De ce côté, le Poisson est à mille parasanges // Son épée monte vers la voûte céleste / De ce côté, les Poissons sont à des années de chemin.

Le fond de ses douves était un lieu pour les poissons, le sommet de ses tours était à la hauteur des étoiles, il avait placé ses arrières contre une terrestre montagne de pierre, le pan de ses remparts s'était allongé et plongeait dans l'eau [du Bosphore]. Qui le regarde de loin croit voir un nuage noir qui s'est élevé de la mer Blanche* vers le ciel, ses murailles qui s'élèvent à la hauteur des Gémeaux, il croit que c'est la tour du fort du ciel azuréen.

Ce fut l'achèvement de l'an 856 de l'Hégire de Son Excellence qui a rang de Prophète[24]. Au cours des mois de cette année marquée par la prospérité, [le fort] fut à la fois commencé et achevé. Pour finir le chroniqueur qui a bâti [ces] vers a rédigé le chronogramme* [de cette construction] dans le langage de l'expression.

Chronogramme en vers arabes :* « C'est une chose qui atteste le déroulement du temps / En sublimant la grandeur et la perfection des astres / De cela il ajoute grandeur à la Religion et amoindrit la mécréance / Le chronogramme* de sa construction est : Les œuvres de Muhammed Han. »

Ce château de hauts piliers et de stable fondation fut célèbre en son temps pour la solidité de sa construction ; on le signale dans le monde

23. La répartition des tâches (et des frais) est également signalée par Oruç et par Doukas.
24. 23 janvier 1452-11 janvier 1453.

pour la force de sa position. L'intérieur fut rempli de matériel de guerre et de combat, d'instruments de bataille et de massacre. On y plaça des braves et des héros dont chacun était un second Cavalier Sem[25] et un troisième Rüstem ou İsfendiyar[26]. Chacun fut prêt pour la guerre et la bataille, le combat et le massacre.

Vers persans : Toujours courageux et vaillant le jour de la bataille / Baleine dans la mer, tigre dans la plaine / Au temps fixé pour le combat et à l'instant de la mêlée / Comme Sohrab fils de Rostam, comme İsfendiyar.

Comme il protégeait la mer contre le passage des ennemis et qu'il empêchait qu'on traversât le détroit sans l'autorisation et la permission du sultan *gazi**, on l'appela le « Coupe-gorge »[27]. Sous le règne fortuné du chah victorieux, dans la chaire de la tour de ce château à l'aspect de montagne on lut une prière pour la conquête évidente de la puissante forteresse de Constantin. Le contenu de la formule : « Oui, nous t'avons accordé une éclatante victoire[28] » s'étend et s'applique au fidèle comme au rebelle ; de près et de loin on comprit et connut cet avis plein de bonnes nouvelles : « Un secours venu de Dieu et une prompte victoire[29]. » « Dieu vous promet un abondant butin dont vous vous emparerez. Il hâte pour vous la conclusion de cette affaire[30]. » Ce cri joyeux atteignit les nuages au ciel et cette forte clameur emplit les heureuses oreilles de ceux qui étaient près comme de ceux qui étaient loin, des hommes libres et des esclaves.

Où l'on expose comment le hautain *tekfur** détruisit
la maison de l'hypocrite amitié qui le liait au souverain fortuné
et comment cet esprit mauvais dénoua de sa main tyrannique
le nœud du collier de l'entente et la paix

Vers persans : Le ciel lorsqu'il manifeste son ouvrage / Joue d'abord avec nous derrière le rideau.

25. Sam-Süvar, héros persan.
26. Héros persans dont le premier tua le second.
27. *Boğazkesen* : cf. note 18 *supra*.
28. Coran 48, 1.
29. Coran 61, 13.
30. Coran 48, 20.

Afin de violer les liens de bonne entente qu'il y avait avec le *tekfur** d'Istanbul, voici quel admirable *casus belli* fut trouvé pour rendre caduc l'accord de paix conclu avec ce personnage abject au cœur aveugle[31]. Quand le souverain fortuné, ayant placé un chef de garnison dans ce château, installé des hommes et pourvu à ses besoins, eut réglé ces affaires, conformément à la norme fixée, il démobilisa les troupes victorieuses – qu'elles demeurent victorieuses jusqu'à ce que se lève l'heure –, ordonna dans sa prospérité le retour vers la capitale[32] et regagna sa résidence. Une compagnie, faisant la fête dans la joie de la démobilisation, fait agréablement passer le temps avec du vin et s'enivre. Sur leur chemin, voilà qu'ils rencontrent soudain un troupeau de moutons appartenant aux mécréants d'Istanbul. Ils veulent acheter des moutons, les bergers répondent qu'ils ne sont pas à vendre, la conversation se change en querelle, la querelle en bataille. Les autres sortent les couteaux, tirent leurs haches ; les nôtres sabre au clair combattent de pied ferme un certain temps. « Il vaut mieux discuter avant de sévir : oh combien de paroles demeurent paroles[33] ! »

Distique turc de l'auteur : Beaucoup d'ententes finissent par une attaque / Nombreux sont les propos en l'air tenus par une douce langue.

Ces ivrognes dans la bataille mettent en pièce force moutons, blessent quelques bergers. Derrière eux arrivent des camarades sobres, ils apaisent la querelle et séparent les combattants. Cependant la nouvelle de l'altercation arrive à la forteresse [Istanbul]. Les plus excités des mécréants qui s'y trouvent sont pris de rage, se laissent emporter par la colère ; fantassins et cavaliers se répandent dans le tumulte et viennent sur les lieux. Hommes à pied et à cheval avancent. Alors que ces quelques loups seulement chassaient dans le camp des bergers, une meute de chiens s'assemble contre eux et les encercle. « Le lion craint les hyènes[34]. »

Distique turc de l'auteur : À chaque fois que des fourmis lui viennent sur la tête / Il tombe à terre, le lionceau mâle.

Ils ne les laissent pas sauver leur robe des griffes de la bataille et gagner le rivage de la sauvegarde. Ils les prennent au cou, le peuple s'assemble, on joint les mains [dans l'attaque]. Sur chaque [Ottoman] ils tombent à

31. Sur cet incident, repris à Tursun Bey, cf. l'introduction, p. 94-95.
32. Edirne.
33. Formule arabe.
34. Formule arabe.

cent et le jettent à terre à force de coups. Ils se saisissent d'eux, les ligotent et les emportent ; ils les mènent à la forteresse [Istanbul] et les emprisonnent. Parmi les cavaliers, certains étaient restés pour se promener dans les lieux de divertissement d'Istanbul et, se promenant dans les recoins de la ville, ils s'étaient plongés dans la mer de la contemplation des beautés des synagogues et des temples. Pendant la bataille, ils se trouvent à l'intérieur de la forteresse et sous prétexte qu'il y a belligérance, on les prend et les emprisonne.

Par leurs actes indignes, ces séditieux firent apparaître un état de belligérance. Ils agirent comme celui qui met en fureur le serpent qui dort en lui marchant sur la queue. Ils fouettèrent un cheval de course, ils défirent les liens de l'éléphant guerrier, ils creusèrent devant l'eau qui s'élance, ils ouvrirent le débouché d'un lac sans fond. Proverbe : « Barakaş porte malheur à sa propre maison [35]. » Un chien qui attaque ainsi de nuit indique au voleur la maison de son maître. Ils crurent porter assistance aux bergers et trahirent ainsi leur souverain. « Montrons un peu de zèle », se dirent-ils, et ce fut la cause d'une mise à sac totale et d'une ruine générale. Ils privèrent leur chef du diadème et même de la vie, de ses cavaliers et de ses troupes, de tant de royaumes et de pays.

Vers turcs de l'auteur : Les méfaits du malfaisant sont pareils à ce feu / Qui quand il brûle met le feu au monde / Si le feu ne prend pas mais retombe et fume / Sa fumée teint la voûte céleste.

Ce modèle des malins obstinés et sataniques, capitaine et chef des forces des maudits, se laissant prendre aux séductions du Diable plein de tromperie, répandit les étincelles de la querelle et tisonna le feu de la bataille. C'est ainsi qu'en raison de l'imprudence de ses serviteurs et de ses clients, il fit les pas téméraires de l'audace hors de l'avenue de l'obéissance et de la soumission et osa montrer l'étendard de l'insubordination hostile et clamer un discours de rébellion. Assurément, les pages de ses actes mauvais étaient inscrites dans la teneur des mots : « Il se trouve dans un profond égarement [36] » ; la page des actes honteux qu'il a commis est scellée par cette signature : « il est irrémédiablement perdu [37]. »

35. Proverbe arabe.
36. La formule concerne celui qui « ne croit pas en Dieu, à ses anges, à ses Livres, à ses prophètes et au jour dernier » (Coran 4, 136).
37. La formule concerne celui qui « prend le démon pour patron, en dehors de Dieu » (Coran 4, 119).

Vers turcs : Quand la fortune se détourne de quelqu'un / Nuit et jour il est confronté à sa perte.

Quand cette triste nouvelle parvint à l'ouïe sacrée du *padişah* refuge de la victoire, il fut pris de ce feu de l'indignation dont la fumée teignit cette coupole d'azur. La flamme du feu de la colère fut agitée par le vent du zèle, la sphère du grand froid fut remplie d'ardeur comme la sphère du feu [38] et le feu tomba dans l'embrasure du ciel. Le vent d'ouest de l'adversité souffla pour les mécréants de mauvaises mœurs et ils subirent la souffrance qui soulève les vagues : le bateau de [leur] prospérité et de [leur] bonne situation sombra dans le tourbillon de la mer du trouble et du désordre. Se hâtant de préparer et arranger les préliminaires de la bataille, [Mehmed II] s'occupa à apprêter et arranger le matériel et les instruments de combat. Il fit savoir aux gouverneurs de l'islam qu'était arrivé un firman auquel il convient d'obéir qui ordonnait d'aiguiser l'épée de la vengeance et de s'attacher à affermir la flèche de l'humiliation [de l'ennemi].

Distique turc de l'auteur : Le souverain protecteur des pays a ordonné / Que cavaliers et troupes préparent leur matériel.

Alors le *tekfur** de triste fortune perdit la chaleur de la reconnaissance divine et son âme fut brisée par la souffrance du regret. La cavalerie de l'orgueil et de la fierté l'abandonnant, la troupe de la peur et de la crainte emplit la ruine de son caractère ingrat. « Quel remède y a-t-il à ce qu'on a fait soi-même [39] ? » Ce personnage de mauvaises mœurs sut qu'il avait fait une faute. Montrant de la modération, il confessa sa culpabilité. Présentant des excuses et demandant grâce, il sollicita de puiser dans la mer du pardon du souverain. Réconfortant ces captifs par toutes sortes de marques de respect, il les remit à l'ambassadeur en les traitant avec honneur et déférence et les renvoya à la cour du *padişah*. Il envoya en présents à la cour refuge du monde du sultan du temps toutes sortes d'objets précieux et curieux qu'il avait rassemblés de tous côtés. Mais il ne fut pas admis, le repentir montré par ce mauvais esprit au moment du désespoir, comme une marque de foi quand tout va mal. Elles ne parvinrent pas à l'espace de l'admission, les excuses présentées pour les méchancetés qu'il avait faites, ni la demande de miséricorde sollicitée par ces regrets.

38. Il s'agit de la région du feu des quatre éléments.
39. En persan.

Où l'on expose comment la roseraie de la *gaza** fut emplie par les fleurs de l'armée innombrable du souverain fortuné et comment le printemps de la conquête et la victoire couvrit de feuilles et de fruits la robe de la roseraie du djihad*

Au printemps de l'année 857 [1453], quand le chef de la saison nouvelle emplit de la troupe de l'herbe les côtés du jardin et les bords du vallon et les emplit d'arbres couverts de feuilles et de fruits : avec leurs tentes colorées les arbres de judée, les cyprès et les saules plantent leurs étendards dans le désert de la cour du potager ; rouges, vertes, blanches, les lumières des étoiles colorées rendent pareil au tapis du ciel sublime l'espace de la surface du sol ; « il a installé pavillons et tentes de toutes sortes » ; pareil à une troupe pleine de vigueur, le torrent montagnard parvient à ébullition ; la baguette de l'éclair amène le tambour des nuages du printemps à lancer sa clameur.

Distique persan : L'éclair étincelant a surgi de l'épée sanglante / En lui, la plaine s'est noyée dans un torrent de sang.

Le chant de la flûte au grondement de cuivre et le son de la trompette au souffle sifflant, qui brisent le cœur de l'armée ennemie, remplirent de bourdonnements la coupe renversée du ciel. La pique brillante qui a l'éclat de l'éclair blessa la poitrine du ciel et colora son collet et sa robe du sang couleur de rose de l'aurore.

Vers turcs de l'auteur : Voyant la pique de l'éclair rapide, il se vêt, / Le firmament, de la cotte de maille des nuages / La pluie transformant l'air en archer / Le sol se vêt d'un caftan vert fait de verdure.

Les piétons et les cavaliers des étoiles des arbres ont lancé une attaque pour piller le château de la roseraie. Le soleil conquérant du monde a conquis le fort du ciel à la force du sabre et est monté sur la tour[40] d'Aries. Son Excellence le souverain de céleste pouvoir émit à l'intention des émirs ornements de la bataille un édit auquel il convient de se conformer pour qu'ils fissent paraître les troupes nombreuses comme les étoiles du *vilayet** de Roumélie et du pays d'Anatolie. À l'humanité toute entière il fit entendre que cette année serait celle de la grande *gaza** contre la horde des Beni Aṣfar*[41], que les régions et pays des mécréants de mauvaises

40. Jeu de mot : *burc* signifie également « constellation ».

41. Pour les Byzantins comme pour les Turcs, les Beni Afsar* annonciateurs de la fin des temps en

mœurs seraient remplis de tremblements et que la clameur [des trompettes] du jour du Jugement dernier se ferait entendre dans le pays de la mécréance. Quand ils entendirent avec l'oreille de l'obéissance le firman auquel il faut se conformer du sultan obéi du monde, les *beylerbeyi** s'assemblèrent aux étapes convenues avec leurs troupes désignées. Ces soldats marqués par la victoire sans limite et innombrables comme les fleurs des arbres au printemps, comme les gouttes de pluie en avril et en mars, qui demeurent auprès de la cour évocatrice du firmament, autrement dit les esclaves de la Porte* dont l'ouïe de la raison est toujours à la Porte comme un anneau, qui sont eux-mêmes plantés sur le seuil du service tous les matins comme le soleil levant et qui demeurent à proximité [du sultan], se trouvèrent prêts avec leur matériel et leurs armes, les uns à pied, les autres à cheval. Ils se mirent à guetter l'occasion [que leur indiquerait] le *padişah* siège du califat.

Distique persan : L'univers entier a tendu l'oreille vers celui qui lève l'armée / Le monde entier a fixé les yeux sur celui qui donne les ordres.

Le sultan refuge du monde rassembla tant de soldats à son seuil évocateur du ciel que quand ils se déplaçaient, la poussière qu'ils soulevaient obscurcissait la fontaine du soleil et le bassin du ciel et rendait le jour lumineux sombre comme la nuit ; que quand ils mettaient le camp, la plaine et la vallée étaient totalement couvertes des tentes et pavillons des combattants et que depuis le poisson qui nage[42] jusqu'à l'étoile Arcturus[43], le carrefour du quartier de la terre et la place de la neuvième sphère céleste étaient remplis de lanciers. Des canons ayant la nature du tonnerre et produisant l'éclair furent fondus à Edirne, où les instruments de combat et le matériel nécessaire à la bataille furent arrangés et préparés. À Gallipoli, quatre cents bateaux majestueux comme des montagnes furent armés. Outre les rameurs, on y plaça vingt mille *azab** couverts d'armes et de butin. La surface de la mer Blanche* fut toute enveloppée des bonnets rouges des *azab** [44] ; semblables à de noirs nuages, les bateaux couverts de goudron paraissaient des îles.

---

vinrent à désigner les Occidentaux. Chez İbn Kemal, les Byzantins semblent inclus parmi les Beni Asfar, mais l'insistance est bien mise sur le Jugement dernier.

42. Le poisson qui porte le taureau sur la corne duquel est posée la terre.

43. *Simak-i ramih* : jeu de mots, car *simak* peut également être le pluriel de *semek*, « poisson ».

44. Vu les effectifs indiqués, İbn Kemal pense sans doute à des fantassins embarqués ayant un statut d'*azab**, alors que Tursun, parlant d'*azab** de mer, désignait peut-être plutôt le personnel d'encadrement des galères.

Où l'on expose comment le sultan qui tient le monde
Son Excellence d'heureuse conjonction Mehmed Han
éleva l'étendard conquérant du monde de la *gaza**
et comment il fit jouer la trompette sifflante
pour mettre le pays des mécréants dans une confusion
de jugement dernier avec sa suite conquérante des pays

À l'aube, quand la brillante sphère céleste de la face du soleil chevaucha le coursier à la vive allure du ciel pour aller à la conquête du monde, les bords de la montagne Kaf* au cercle d'azur se transformèrent en champ de tulipes, reflet des drapeaux ornés d'or des étendards brillants.

Vers persans : Comme le soleil conquérant du monde parcourt la voûte céleste, / Il a jeté son étendard sur la forteresse de lapis-lazuli / Et enchâssé par l'épée au fourreau d'or / Le monde entier sous sa domination.

À l'heure auspicieuse et au moment heureux, le *padişah* angélique et de céleste place, selon sa bonne étoile, dans son éternelle félicité, dans son bonheur croissant de jour en jour, dans son auguste fortune, saisit avec la main de la prudence les rênes du départ et allant à la conquête du monde, il monta sur le cheval exalté de l'action. Pour être le maître des conjonctions[45], il plaça ses pieds touchant le ciel dans les étriers qui tiennent la terre et se redressa sur le sabot de son coursier, [ce] fiancé dont les jambes avant sont la victoire.

Distique persan : Lorsqu'il galope comme le ciel sur son cheval / De l'étoile de son front se lève l'astre de la victoire.

Quand le chah prince du monde monta à cheval, le son du chant du tambour au cri de tonnerre, « comme si en sortait la langue horrible du démon[46] », laissant monter sa terrible majesté jusqu'au porche de Saturne, envoya le rugissement de sa force contre la voûte à la ceinture d'azur. La noire poussière soulevée par les soldats monta au ciel et le croissant surplombant le drapeau marqué par le miracle de la victoire plongea dans la mer du noir, pareil à la barque de la nouvelle lune.

Distique turc de l'auteur : Des bannières de toutes couleurs se tinrent face au ciel / Rouges, jaunes, blanches, vertes et violettes.

45. *Id est* le souverain.
46. En persan.

Avec les drapeaux verts et rouges qui étaient les feuilles des arbres de la roseraie de la victoire, autrement dit les étendards du sultan du monde, « l'un devint cyprès, l'autre arbre de Judée » dans le jardin luxuriant du camp magnifique. « L'un devint bateau, l'autre voilure », parmi les tentes pareilles à des montagnes et les pavillons semblables à des nuages qui se trouvaient à l'intérieur de l'armée parcourant le monde du sultan aspirant à la possession du monde, armée qui était une mer servant de mesure à la terre. Venant de tous les pays, des soldats innombrables se rassemblèrent de place en place comme les gouttes de la pluie ; pareils aux flots montagneux qui vont se jeter dans la mer, rejoignant les régiments qui formaient la suite du souverain, ils se rassemblèrent. Comme les sections de la nuit, section par section les troupes et les servants, comme le courant de l'inondation, un par un des hommes nombreux furent petit à petit refoulés jusqu'à la mer de l'Océan, autrement dit l'armée du sultan qui tient le monde. L'armée auguste crût de jour en jour comme la fortune en quotidienne augmentation du *padişah* refuge du monde ; la plaine et la steppe s'emplirent des montures des détachements ; les plaines et les montagnes furent pleines de troupeaux de chevaux et de chameaux. Le noir des cavaliers couvrit si bien le sommet des montagnes, l'embouchure des rivières et la surface des plaines qu'en raison du noir de l'armée les pays blancs furent pareils à une page d'exercices calligraphiques percée par les flèches des calames. Les six coins du sofa de la terre et les sept coupoles de la sphère céleste furent emplis de ces combattants et « les troupes se déplacèrent comme des vagues » ; ces noirs environs tout pleins d'une nombreuse troupe, il n'y eut plus de possibilité de mouvement au ciel, « ni d'espace au sol pour le repos ».

Vers turcs de l'auteur : La poussière monta à la face des airs de telle sorte / Que le ciel rua et demeura sous la terre / Le sol se remplit de soldats en long et en large / Aux ennemis il ne resta que le sous-sol.

Si la route de cette armée sans limite et innombrable pareille au peuple de Gog – « Ce n'était pas une armée, mais la muraille d'Alexandre* » – l'avait conduite jusqu'à l'Euphrate et qu'elle avait mené ses chevaux à l'eau, si avec la cavalerie majestueuse comme la nuit ils se répandaient soudain, pareils à un torrent de montagne, sur la nombreuse bande des ennemis mauvais, « le loup et l'oiseau vivraient mille ans dans la prospérité ». Par le firman irrévocable comme la providence du sultan de rang providentiel, tant de serviteurs et de servants furent suscités que ni la langue du

calame, ni le calame de la langue ne peuvent le rapporter et l'écrire. Le scribe de Mercure, qui est le parfait secrétaire du conseil céleste et tient les comptes du produit des paysans du temps, ne peut pas placer sous la ligne de sa plume la dîme du dixième, et pas même un pour mille de ses soldats nombreux comme les brins d'herbe.

Distique turc de l'auteur : Quand l'armée se fut rassemblée en un seul tout dans un lieu / Le chah ordonna que la troupe lui fût présentée.

Dans une plaine plus longue que le désir et plus large que le ressentiment, les groupes majestueux comme des montagnes, les bandes pareilles à des vagues marines, formèrent leurs bataillons, bruissèrent de leur puissante cavalerie comme des torrents printaniers, et les hommes, ces joyaux innombrables et incomparables, furent présentés au changeur expert en bijoux. Plusieurs parasanges de plaine et de vallée furent couvertes de ces soldats qu'il était impossible de compter et dénombrer, les uns à pied, les autres à cheval, en bon ordre et équipés, pareils aux étoiles de la prairie et aux arbres montagneux, avec leurs instruments de combat et leur matériel de champ de bataille. [Ces hommes] élancés et puissants comme des cyprès et des pins, équipés de boucliers et de javelines tout comme des saules et des rosiers,

Vers turcs de l'auteur : Comme le rosier ils n'étaient que boucliers sur tous leurs côtés / Comme l'iris leur silhouette était celle d'une belle dague / Comme la tulipe la lance ne leur tombait pas des mains / Comme le narcisse la masse était toujours devant eux.

Ces lions pareils à des léopards, à la patte vive, dont la forêt était une roseraie de piques meurtrières, ces braves dont le métier était d'acheter et vendre tête et vie au marché de l'heure fatale, avaient chacun d'entre eux, de la main de leurs efforts, ceint des deux côtés les reins du zèle de la ceinture du devoir ; de boucliers chinois ils s'étaient fait des oreillers ; de leurs armures et leurs cuirasses de Derbend, ils s'étaient fait des couches.

Vers persans : Ils se sont endormis en armure, ceux qui frappent de la lance / L'endroit où dorment les femmes est en arrière / Lorsqu'il entre dans la tente, l'homme qui frappe de l'épée / Ne s'endort pas nu comme dans la maison d'une femme.

Les beys se réunirent par groupes et se tinrent par colonnes. Les servants et les esclaves de la Porte* ondulèrent par groupes à droite et à gauche. Chacun de ces groupes magnifiques était une montagne, mais qui bougeait ; chacun des abondants détachements était une mer infinie

aux vagues de métal. Les régiments des janissaires, qui coulaient comme la mer Blanche*, étaient un prodigieux océan qui comme un feu provoquait l'incendie sur son passage. Les régiments des *azab** qui tenant la steppe et la plaine défilaient par groupes étaient comme un champ de tulipes que le vent printanier fait onduler devant lui. Ceux-ci avec leurs javelots étaient prêts pour le combat, ceux-là avec leurs piques attendaient la bataille.

Vers turcs de l'auteur : Si leurs piques demeurent entre leurs mains / Qui les voit demeure les yeux écarquillés.

Dans cette innombrable armée, chaque piéton et cavalier à l'âme guerrière, solide comme le roc, qui rongeait son frein, était enfoncé des pieds à la tête dans l'acier comme un joyau brillant. Ce qu'on voyait, était-ce une armée en cotte de maille ou une montagne de fer ? On l'ignorait. On ne distinguait pas le servant de son emir, ni les beys entre eux. « Entre le noir et le blanc on ne voyait pas la différence. »

Distique persan : Dans cette étendue, les cavaliers, des pieds à la tête, / Sont noyés, comme le feu l'est tout entier dans le fer.

En raison de la poussière de joie des montures des processions, le jour lumineux était devenu sombre comme la nuit sur la face du monde ; les boucliers chinois, le miroir des cuirasses et des casques avaient apporté la lumière comme le soleil et la lune : ainsi la nuit et le jour s'étaient confondus. Ces soldats sans nombre, dont les uns marchant sur le continent faisaient trembler la terre et dont les autres recouvraient la surface de la mer de leurs bateaux pareils à des montagnes, fermant le passage au vent du nord, recouvrant la plaine et la mer, avaient rempli l'océan et la steppe. C'était comme si cent mille pieds avançaient d'un seul pas et comme si le rassemblement et la résurrection avaient eu lieu.

Distique persan : De la mer et de la plaine, du désert et de la montagne / L'armée entre, troupe par troupe.

À la suite de sa rencontre avec ces groupes aux vagues marines, l'air subit la douleur de l'asthme et le passage de son souffle fut bloqué. Le croissant du désir étant monté jusqu'au plus haut des cieux, le tissu du drapeau fut à l'horizon du monde le prisonnier du fiancé céleste. Le son des tambours emplit de son bruit les six coins de la terre et la septième coupole [noire comme l'] ébène. Le sifflement de la trompe fit s'élever un tremblement jusqu'au sept corps de la sphère des cieux et leur oreille fut pleine de résonances.

Distique persan : La vieille roue céleste était prête à tomber à terre / Mais elle s'est cramponnée à la hampe de l'étendard.

Avec sa plaisante ordonnance, ses bonnes pratiques, son arrangement et son embellissement conformes aux nécessités, l'armée guidée par la victoire de l'islam (« Qu'elle demeure victorieuse jusqu'à ce que souffle la trompette du Jugement dernier[47] ») se rassembla au pied du drapeau portant le signe de la victoire et protégé par l'ombre de l'oiseau Hüma* (« qu'il demeure déployé jusqu'au jour du Jugement dernier[48] »), et marcha sur la forteresse de Constantinople, qui était alors le lieu de démons récalcitrants et était autrefois la résidence de sultans obstinés. Les mécréants abjects qui se trouvaient à l'intérieur de la forteresse virent un beau jour qu'apparaissaient depuis la mer et le continent, depuis la plaine et les vallées, l'armée sans limite et sans nombre que Dieu ne permettait pas plus de repousser que le vent froid du terme fatal fixé à jamais, et les nombreux hommes dont on ne pouvait envisager de barrer le front plus que l'inondation de l'armée nombreuse du destin inévitable : cette armée recouvrait les environs et les alentours de la poussière du tumulte et de la bataille. « Ils vinrent en nombre considérable[49]. »

Le 26 du mois de *rebi'ü-l-evvel*, un dimanche[50], on dressa en face de la forteresse les pavillons augustes du sultan et les tentes de céleste élévation du khan*, et on éleva les enseignes des drapeaux portant les queues de cheval de la victoire au plus haut des cieux. Devant la porte de la forteresse, les détachements pareils aux vagues de la mer de l'armée des *gazi** se heurtèrent aux groupes impressionnants comme des montagnes des sabres des rebelles : sur le toit du ciel, la fenêtre de la lune et du soleil fut condamnée par la vapeur rose du sang et par la poussière du champ de bataille et la terre soulevée par le combat.

Distique persan : Les étendards royaux se sont hissés / Le cercle de la peur[51] s'est soulevé par vagues.

Dans la crainte des braves pleins de courage parmi les soldats *gazi** et du tumulte des flûtes du champ de bataille, les tranchées s'enfoncèrent et

47. En arabe.
48. En arabe
49. Adverbe arabe.
50. Le 26 *rebi'ü-l-evvel* 857 est le 6 avril 1453, un vendredi. Il y a donc une erreur. L'armée de Mehmed II arriva devant Constantinople le 4 avril et se mit en place dans les jours suivants : cf. A. Pertusi, *La caduta*, I, p. LXXII.
51. Le champ de bataille.

pénétrèrent au fond de la terre, les fortifications demeurèrent paralysées à leur place. Dans la peur des assauts ayant l'effet du vent froid, qui s'ils touchaient une montagne de pierre l'ébranleraient comme un bateau sans ancre, un tremblement s'abattit sur la mer entourant la forteresse, lui ôtant la stabilité et le repos. Dans la chaleur et l'ardeur du champ de bataille, le four du monde s'embrasa de telle sorte que dans le buisson du ciel le pur argent des nuages et l'œil du soleil le ressentirent. De temps en temps, sous l'effet de la chaleur de l'atmosphère de la bataille, le tumulte du tremblement saisissait la mer ; la violence de la fièvre lui faisant tirer la langue, elle expirait le souffle lourd et sans trêve de ses vagues successives.

Distique turc de l'auteur : La fièvre tombait de la réverbération des sabres / L'eau dans sa peur tremblait dessus.

La cavalerie dont la clameur est celle du flot bouillonnant comme le Nil, les sabres pareils à des dragons tournèrent [52]. Aux portes de la forteresse s'éleva un grand tumulte et le marché du champ de bataille dura quelque temps. Pour finir, l'armée portant le signe de la victoire repoussant le sabre des mécréants, [ceux-ci] se réfugièrent dans la forteresse, dont ils barricadèrent les portes. Faisant prisonniers de la griffe de la bataille la plupart des combattants [les défenseurs], ils [les Ottomans] les firent saisir par la sanction mortelle du terme fixé. Ces êtres de mauvaises mœurs furent brisés et défaits et ceux qui ne moururent pas furent bloqués dans les murs.

Avec sa suite qui ne quittait pas ses étriers prospères, le souverain fortuné s'installa en face de la porte connue sous le nom de Topkapı. Les bataillons nombreux comme les étoiles couvrirent ces environs et les janissaires entourèrent de tous côtés la cour refuge du monde [53], se formant en halo autour de la lune. Sur l'aile droite, İshak Paşa prit position avec les soldats d'Anatolie ; jusqu'à la mer qui s'étend devant les tours, ce côté fut recouvert de tentes. Sur l'aile gauche, Tayı Karaca Bey prit position avec les troupes de Roumélie ; jusqu'aux bords du port, cette section aussi fut couverte de cavaliers refuge de la victoire.

Distique persan : Tente par tente, corde par corde / On dirait que toute la mer se gonfle de bulles.

Ils encerclèrent également le côté maritime de la forteresse avec les

52. Allusion au mouvement circulaire du cavalier autour de l'ennemi.
53. Autrement dit les appartements du sultan.

bateaux semblables à de noires montagnes. De ce côté-là également ils allumèrent le feu du champ de bataille, mêlant le feu à l'eau et l'eau au feu. L'intérieur de la mer s'emplit d'ébullition et de clameurs ; les poissons se cuirassèrent de peur. Par l'éclat des drapeaux bleu de mer au sommet des lances, les vagues de la mer apparurent à la face des airs. Reflet des étendards à la bannière rose et aux étincelles de feu, le flamboiement du feu se montra dans l'eau.

Distique persan : Par le flamboiement de l'épée de dur acier / Il a dit à la baleine quelle est ta situation.

Chauffant le four de la guerre, ils firent bouillir l'eau de la mer au moyen de la chaleur du combat. Les piques et les sabres étaient des poissons qui sautaient d'eux-mêmes hors de la mer. On connut cette situation célèbre : « Lorsque les mers seront en ébullition[54]. » Les casques dorés firent apparaître le flamboiement du feu sur la surface de l'eau. La surface de la mer fut recouverte par l'épée enfiévrée qui est la flamboyance effroyable du feu du champ de bataille. On vit la vérité du hadith* : « Car sous la mer était le feu et sous le feu la mer[55]. » Sur la mer et sur la terre ils encerclèrent de tous côtés la forteresse comme le collier entoure le cou. Comme l'éclair qui porte le feu, ils brûlèrent tout ce sur quoi ils portèrent la main. Comme des torrents de montagne, ils détruisirent tout ce qu'ils touchèrent de leur main.

Distique turc de l'auteur : L'armée marcha sur la terre ferme par bataillons / La mer Blanche* devint noir continent et l'armée se fit vague.

Où l'on expose comment le sultan fortuné, déployant la voile du zèle,
fit marcher les bateaux à pied sec et comment il recouvrit l'eau
des mâts et des rames des navires majestueux comme des montagnes

Le *tekfur** de ce pays avait vu les signes de la ruine de sa fortune ; il avait compris que Son Excellence le souverain était sur le point de l'humilier et de l'extirper [de Constantinople] avec sa suite et ses biens. En fonction d'une décision antérieure, il avait jeté une forte chaîne sur le détroit qui sépare Galata d'Istanbul. Ce maudit rebelle avait ainsi protégé et rendu sûr le port contre les bateaux ennemis.

54. Coran, 81, 6.
55. En arabe.

Vers turcs de l'auteur : La clameur du tumulte a fait retenir son souffle à la mer / Elle est devenue folle, on lui a mis une chaîne au cou / Un tremblement lui est venu au corps, tu aurais dit qu'un démon la frappait / Quand ils firent tomber sur elle cet horrible serpent.

Ayant reconnu la difficulté représentée par cette fermeture, le sultan qui a le rang de Saturne et l'entregent de Mercure fit préparer un lieu convenable pour faire passer les bateaux dans le port par voie de terre et, les faisant hâler en amont de Galata, il fit pénétrer dans le port un certain nombre de *köke** et de *mavna** pareilles au sommet des montagnes, non sans qu'elles fussent pleines de matériel de combat et de braves et combattants. Il utilisa du matériel de traction pour les lourds objets qui devaient passer devant et fit entendre à tous, intelligents comme ignorants, hommes médiocres comme accomplis, qu'était sans valeur cette sentence généralement acceptée : « Les bateaux ne se déplacent pas sur le sec[56]. »

Quand une nombreuse troupe, ayant souffert force difficultés et fatigues, peines et ennuis, fut sur le point de prendre le port, la place des mécréants fut prise de fièvre, elle eut le souffle coupé comme si on l'avait ligotée et l'intérieur de la ville s'emplit de lamentations. Les arquebusiers qui arrosaient tous les horizons de leurs balles, emplissant l'intérieur de la forteresse du contenu de leurs arquebuses, firent faner les fleurs de cette roseraie et dispersèrent feuilles et fruits. Les arbalétriers qui à chaque décharge frappaient le disque de la lune dans la boîte du ciel, faisant pleuvoir une pluie de carreaux, firent couler dans une mer de sang cette ville florissante.

Distique persan : Des carreaux décochés de l'arbalète lointaine / Sa poitrine est criblée comme un caravansérail d'abeilles.

Quand le port fut empli en long et en large des mâts de ces bateaux majestueux comme des montagnes, tu aurais dit que cette étendue d'eau aux vagues comme des montagnes de plusieurs centaines de brasses de profondeur était devenue une mer d'arbres. On bloqua donc du côté du port également les côtés et alentours de la forteresse. En faisant pleuvoir depuis l'eau le feu sur la tête des mécréants, on consuma leurs cœurs. Les *köke** semblables à de hautes montagnes, dont les mâts étaient des colonnes soutenant le plafond du ciel, se déplaçaient sur l'eau comme des brins de paille. C'était comme si le signal de la résurrection étant apparu,

56. En arabe.

la trompette ayant sonné, les montagnes s'étaient arrachées de leur site et s'étaient envolées comme un vent furieux. Tu verras les montagnes, que tu croyais immobiles, passer comme des nuages [57]. »

Distique : Le signe était apparu du Jugement dernier / Les lourdes montagnes marchèrent comme les nuages.

Du côté de la terre ferme, on aménagea des parapets au bord des tranchées et l'on pourvut à l'emplacement des canons. Les canons à figure de dragon qui à chaque grondement répandaient le feu de leurs bouches furent placés en de nombreux endroits. À chaque fois que ces canons tiraient pour détériorer les tours de cette puissante forteresse, détruire les murs et consumer du feu de la mort les cœurs des mécréants de mauvaises mœurs qui s'y trouvaient, à chaque fois le ciel tonnait, la terre tremblait, l'air répandait le feu. À cause de cette terreur, les murs de cette solide forteresse tremblèrent comme les feuilles d'automne sous les rafales du vent qui souffle.

Distique turc de l'auteur : Ils tirèrent des boulets de canon semblables à des montagnes / Ils firent trembler la terre et vibrer le ciel.

Comme le tonnerre, leur cri emplissait la porte des cieux ; comme les nuages, leur fumée formait un voile obscur sur l'azur ; comme l'éclair, leur flamme brûlait tout ce qu'elle touchait. Chaque pierre des tours qu'ils détruisaient était projetée à plusieurs parasanges. Leur fumée poussiéreuse était un nuage dont pleuvait du sang, dont neigeait de la cervelle dispersée. Son feu était un éclair qui dans le même moment embrasait le ciel et détruisait la forteresse. Des canons aériens qui, tirés à bref intervalle comme des dragons au souffle de feu, s'élevaient vers l'apogée du ciel sublime, il pleuvait continûment du ciel des boulets sur les mécréants de mauvaises mœurs, depuis l'aube matinale jusqu'au crépuscule vespéral.

Vers turcs de l'auteur : À chaque fois qu'éclatant comme la foudre fut tiré le canon / La fumée monta de la terre au ciel et les pierres plurent du ciel sur la terre / Ils brûlèrent et détruisirent la terre et le ciel, le vent du bombardement et le feu du combat / Elle noya l'Orient et l'Occident, l'eau du sabre couleur de nuage.

Les globes de la lune et du soleil sont [deux] de ces boulets montant jusqu'à l'apogée du ciel demeurés ensevelis dans la feuillure du porche du ciel. L'obscure nuit sans lune et les étoiles lumineuses sont la fumée pleine

57. Coran, 27, 88

d'étincelles émise par la poudre qui ont mis le feu à la meule de la Voie Lactée. Les arquebuses et les arbalètes, faisant tomber une pluie de grêle sur la forteresse, firent perdre feuilles et fruits au buisson de l'existence des mécréants. L'averse de flèches de feu pleuvant du nuage de la poussière de la bataille fit des rues de la ville des ruisseaux de sang humain.

Distique persan : De peur des aigles de la roue du firmament / Le ciel s'est paré de plumes de vautour.

Nuit et jour, la puissante armée qui se rend maîtresse de l'ennemi combattit, assiégeant les mécréants de mauvaises mœurs dans l'enceinte des murs de la forteresse et se tenant au bord des parapets depuis le jaune de l'aube jusqu'au rouge du soir. Mettant en désordre les instruments de la tranquillité et de la joie des ennemis de mauvais esprit, obscurcissant à leurs yeux le jour brillant par les sombres nuages de la poussière du combat, réduisant à rien les travaux de ces bons à rien, elle combattit.

Où l'on expose comment le *tekfur** de mauvaises mœurs Constantin demanda de l'aide aux sultans de l'Océan et comment ces maudits pleins de malice vinrent à son aide avec un certain nombre de bateaux remplis d'hommes

Quand le *tekfur** défait d'Istanbul avait appris que le sultan conquérant du monde marchait sur lui avec son armée qui s'empare des pays, ce réprouvé en avait informé les sultans de l'Océan en question et avait demandé l'aide et le secours des souverains des pays riverains de la mer Blanche*[58]. Ce *tekfur** avait dans les pays nazaréens[59] le rang de chef des Romains*. C'est pourquoi les autres princes lui montraient infiniment d'honneur et de respect ; comme il était le dernier des Césars, ils répondaient à ses ordres avec déférence et révérence et dans toutes les affaires lui donnaient la préséance. Quand ils apprirent que le sultan de Roum l'attaquait, ils décidèrent de le secourir. Sortant leur matériel de guerre, ils apprêtèrent les instruments de combat. Se plaçant sur le pied de l'effort, ils tournèrent les rênes de leur attention dans la direction de l'avancement de cette affaire. Ils envoyèrent des *köke** pareilles à des montagnes qu'ils avaient remplies de braves Francs à la nature de dragon.

58. La Méditerranée (normalement, plus précisément, l'Égée).
59. Chrétiens.

Un jour que le marin du destin envoyait le bateau de l'épicycle de la planète vers la verte mer du ciel éthéré et, dressant vers l'apogée du ciel la voile de la lumière au moyen du mât des rayons, levait l'ancre de la lune, arriva de Gallipoli un courrier filant à la vitesse du vent qui fait rage. Il apporta la nouvelle que des bateaux venant du pays franc étaient en route pour apporter de l'aide à Istanbul. Le souverain fortuné sauta aussitôt à cheval et descendit au bord de la mer avec ses serviteurs et sa suite. Il vit soudain quatre *köke** pareilles à de noirs nuages. L'arrière de leurs gouvernails touchait le sol, l'extrémité de leurs mâtures atteignait au ciel. Chacune avait la taille d'une montagne et pourtant la légèreté d'une paille. Elles étaient si rapides que lorsqu'elles se déplaçaient, aucun oiseau sur ses ailes ne pouvait se mesurer avec elles et que quand au moment de se hâter elles étaient prises d'une ardeur de flamme, pas un nuage vif comme le vent ne leur était comparable.

Vers persans : Il est comme un éléphant seul et rapide sur le champ de bataille / Pour qui le cornac est le vent et le champ de bataille l'eau / Il file et va si vite qu'on ne voit pas ses pattes / Il ne veut ni manger ni dormir / On dirait que pour courir il a pris des plumes d'oiseau / Sur tout le chemin il a rampé comme un serpent.

[Ces *köke**, le sultan les vit donc] apparaître comme de noires montagnes du fond de la mer Blanche*. La troupe, qui assistait à ce spectacle, observait la mer. Un ordre fut donné à Baltaoğlu Süleyman, qui commandait alors la flotte. Allant au devant [des *köke**] avec ses bateaux, il s'opposa à elles. S'étant approché de ces démons aux cris de tonnerre qui marchaient sur l'eau comme le vent, il combattit quelque temps. Certes il n'y eut ni lenteur ni négligence et rien ne fut négligé dans l'emploi des instruments qui donnent la vitesse. Néanmoins les *köke** qui arrivaient, comme des aigles fondant sur la proie descendent du ciel sur le sol, comme des flèches de feu tirées par l'arc céleste sur les démons diaboliques, rencontrèrent un vent favorable et, les voiles gonflées, arrivèrent sur le champ [à bon port] : en un clin d'œil elles atteignirent les abords de la forteresse. [Les assiégés] ouvrirent la porte du port. Elles entrèrent. Alors que les affaires des mécréants étaient en ruine, alors que leur force s'était affaiblie et que leur faiblesse s'était renforcée, l'arrivée de cette aide redonna la vie à leur corps mort. L'affliction quitta les obstinés rebelles, laissant la place à la joie. En un instant la douleur du deuil fut remplacée par la joie de la fête. « Il se peut que vous aimiez la chose, et elle est un

mal pour vous[60]. » Ils ignorèrent que ces apparents renforts à la signification trompeuse étaient pour eux un sujet de déception. Ils ne se doutèrent pas que cette image joyeuse, au moment de regarder la vérité en face, se révélerait un malheur sans mélange.

Distique persan : La force est toujours un désastre pour ton adversaire / Car l'Évangile est le châtiment des Roums[61] et des Francs.

Cette situation à la signification favorable brisa complètement le moral de l'armée de l'islam qui emporte la victoire. Dans le palais du cœur du sultan du temps s'éleva la poussière du désappointement et de la colère. Mais cette affaire qui semblait être en apparence un parfait désastre fut en réalité un avantage. L'augmentation des effectifs des assiégés par les mécréants venus en renfort fut l'occasion d'élever les bannières de l'islam. « Il se peut que vous ayez de l'aversion pour une chose et elle est un bien pour vous[62]. »

Vers persans : Au moment de la difficulté, ne sois pas désespéré / Car du nuage noir il pleut de l'eau blanche / Ne ferme pas sur toi la porte au remède / Car beaucoup d'amertume en serait le fruit.

Car les braves Francs venus en soutien, dont chacun était un crocodile à la patte vive du fleuve du combat et de la guerre, voulurent se battre. Manifestant leur courage par la flûte de la bravoure, ils demandèrent à être seuls chargés de la défense de la brèche de mur se trouvant du côté de la porte de Topkapı. Comme l'emplacement en question était un endroit périlleux et un site qui demandait de la prudence et comme il paraissait possible que la forteresse fût conquise par ce côté-là, les cavaliers qui étaient depuis longtemps aux côtés du *tekfur** pervers n'acceptèrent pas et dirent : « Nous garderons ce lieu nous-mêmes. » Les autres répondirent : « Si vous ne concédez pas et n'agréez pas ce que nous voulons, nous cessons de vous aider, repartons et rentrons chez nous. » Comme ils [les Grecs] souhaitaient beaucoup les satisfaire, ils virent qu'ils étaient emportés par leurs désirs et adoptant par force leurs avis malencontreux, ils firent ce qu'ils disaient.

Distiques persans : Lorsque le temps devient sombre pour l'homme / Il fait toujours ce qui ne lui est pas opportun.

60. Coran, 2, 216.
61. Les Grecs.
62. Coran, 2, 216.

Or quand pour finir l'assaut eut lieu, c'est par là qu'un chemin fut frayé jusqu'à la forteresse. C'est par là que fut percée la voie du succès et ouverte la porte de la victoire. Ces hommes venus en renfort étaient peu nombreux. Ils ne purent pas faire barrage sur la brèche en question. Ils ne purent pas repousser l'attaque des *gazi** que tous les rebelles étaient incapables d'arrêter.

Où l'on expose comment le sultan qui a la lune pour ceinture
et sa suite nombreuse comme les étoiles assaillirent la forteresse
de célestes proportions et comment le soleil de la prospérité du *tekfur**
à mauvaise fin, se trouvant sans échappatoire et sans moyens,
dirigea vers la disparition sa vie à la fin calamiteuse.

Quand l'aide et les matériels envoyés des pays mécréants arrivèrent à la forteresse, la flamme de la colère de Son Excellence le souverain fut agitée par le vent froid du zèle. Le vent de sa rage souffla sur sa suite et ses serviteurs ; le four de la bataille étant tumultueux, les étincelles du feu du combat emplirent le fourneau qui chauffe le monde. Groupe par groupe, les braves et les hommes ornements de la bataille occupèrent en long et en large une superficie équivalente à l'Océan. Un par un les officiers connaissant l'art militaire se dressèrent bataillon par bataillon et se consacrèrent à la bataille et à la guerre, au combat et au massacre. L'armée des *gazi** était mobile au bord des tranchées, les sabres des rebelles comblaient par groupes les brèches des tours.

« Comme les cils de la bien-aimée, ils forment deux lignes de combat / L'une en bas, l'autre en haut[63]. »

Quand d'en haut une pierre [s'effondrant] faisait un reproche et une réprimande, d'en bas répondaient les flèches infatigables. Combattant en ordre et par rang, les hommes qui avançaient groupe par groupe encerclaient de tous côtés au plus près les murailles du château et le battaient comme la vague. On aurait dit la mer Noire. Le souffle enflammé des canons pareils à l'éclair qu'on tirait détruisait tours et murailles dont la poussière allait au ciel, en sorte que la fontaine de l'eau de la vie des mécréants de mauvaises mœurs qui se trouvaient dans la forteresse demeura dans l'obscurité et la mer Blanche* devint mer Noire.

63. Vers persans.

Battant la forteresse nuit et jour pendant cinquante-quatre jours, détruisant les murailles, comblant de terre et de pierres les tranchées, endommageant et faisant tomber à coups de canon les portes et les remparts, ils ouvrirent en plusieurs endroits les portes de la conquête. Abaissant du coup de poing de la guerre les gigantesques murailles de la place, ils firent disparaître les ouvrages avancés et levèrent le voile du visage de la fiancée Victoire.

Vers turcs de l'auteur : Ils soulevèrent le voile des remparts de la ville / Ils ôtèrent le voile de cette fiancée / Ils mirent en ruine les portes et les murailles / Ils ouvrirent la porte de la maison de la victoire.

Ces murailles, qui en hauteur égalaient les tours de la forteresse des cieux, dans leur abaissement rejoignirent le sol. Ces murs insolents au sommet de l'élévation devinrent humbles, l'humilité courba leur échine et ils prosternèrent leur face dans la poussière. Le corps [les murs] de la forteresse étant affaibli, sa poitrine fut percée et son cœur conquis. Avec l'aide de Celui qui ouvre les portes, les portes de la conquête furent ouvertes.

La veille du jour où la forteresse devait être prise d'assaut, où le balai du pillage devait s'abattre sur les maisons et les palais des mécréants, le souverain du monde Sultan Mehmed Han envoya Mevlana Veliyeddin oğlu Ahmed Paşa[64], pour l'interroger, auprès du pôle du cercle du temps Son Excellence Ak Şemseddin[65], qui avec les yeux du secret observait les mystères du cœur du ciel et qui, ayant levé l'étendard conquérant du monde du djihad*, s'était joint à la *gaza** et était prêt face à la forteresse, afin d'obtenir à force de prières l'aide [divine] pour l'armée victorieuse des *gazi**. Il lui demanda si la forteresse serait prise et s'il y aurait victoire sur l'adversaire. La parole éloquente de cette mine de secrets émit cette réponse méritoire :

> « Dieu (qu'Il soit exalté !) est d'une absolue générosité. Il est certain que comparé à toute sa bonté, ce monde où les choses sont et se défont n'a pas la valeur d'une aile de moustique. Dès lors que le monde tout entier est ainsi absolument dépourvu de valeur, quelle

64. Veliyeddin (ou Bursalı) Ahmed Paşa, poète et ouléma, était cadi d'Edirne à l'avènement de Mehmed II qui en fit un *kazasker**, puis un vizir. C'est sa qualité de cadi et *kazasker** qui lui vaut le titre mevlana. On retrouve cette anecdote, dans un style plus direct, dans le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin (voir plus haut, p. 1054-1055).

65. Sur ce personnage, cf. dans ce volume l'introduction à son *Menakıbname*.

> considération faut-il accorder à cette insignifiante forteresse qui s'y trouve, pour que parmi les gens qui ont de la religion et possèdent une ferme foi tant de milliers de combattants de la foi tournent leur attention vers elle, sans que la main de leurs efforts atteigne la robe du désir, pour qu'alors qu'il a été décidé de briser les obstinés adorateurs d'idoles en la conquérant, [ceux-ci] persévèrent à préserver le drapeau portant la marque de l'erreur de l'incroyance et à repousser les bannières de l'islam, pour que la proie de l'intention ne tombe pas dans le piège de la recherche, pour que le butin enfin ne tombe pas dans la main du pouvoir ? »

Vers turcs de l'auteur : [...] / Souffre sur ce chemin pour être [ensuite] joyeux / Heurte ton front sur la porte du Généreux, car on dit / « Pour qui frappe à la porte du Généreux, elle s'ouvre[66]. »

Quand ce signe annonciateur de bonnes nouvelles parvint à Son Excellence le *padişah** refuge du califat, il ne fut pas satisfait, mais renvoya le même envoyé avec la même mission et demanda une réponse claire. Se plongeant dans la méditation, Son Excellence le cheikh réfléchit un moment : sa face bénie se couvrant de sueur[67], la transpiration remplit de perles ce plateau de roses, et relevant la tête il dit :

> « Demain à l'aurore il y aura grâce à un authentique appui divin un assaut depuis tel endroit contre la forteresse. Sur l'ordre de Dieu la porte de la victoire sera ouverte[68] et l'intérieur des murailles sera plein du son de l'appel à la prière. Avant que le jour ne se lève se révélera la bonne nouvelle de l'aube de la victoire et les *gazi** feront leur prière du matin à l'intérieur de la forteresse. L'eau de l'épée du djihad* rendra florissant le potager de la *gaza** et les mécréants de mauvaises mœurs brûleront dans le feu. »

Vers turcs de l'auteur : Que s'élève la lumière de l'aube de la conquête / Que s'emplissent de lumière les horizons d'Orient.

Quand cette plaisante nouvelle parvint au souverain fortuné, son cœur s'ouvrit comme un bouton de fleur tout neuf qu'effleure la brise du petit matin et il ressentit de la joie. Il comprit que la flèche de l'exauce-

66. Formule arabe.
67. Même notation dans le *Menakıbname* d'Ak Şemseddin.
68. Ou « conquise ».

ment allait atteindre la cible du désir et avançant du pied du zèle, il agit avec le plus grand soin.

Où l'on expose comment le sultan conquérant
du monde ayant donné l'ordre du butin,
la solide forteresse de Constantin fut conquise
par la guerre et comment le marché
de l'armée auguste fut rempli des femmes
et des biens des mécréants de mauvaises mœurs

La veille du jour où devait avoir lieu l'assaut contre la forteresse et où l'armée des combattants de la foi devait trouver la victoire sur le sabre des rebelles, Son Excellence le fortuné souverain du monde, le héros des princes de Roum et d'Iran, convoqua les vizirs aux avis dignes d'Asaf * et les émirs aux avis limpides et ordonna le pillage des maisons de l'ennemi. Un héraut proclama dans toutes les réunions le firman puissant comme le destin du sultan et le fit entendre à ceux qui étaient proches comme à ceux qui étaient loin, aux forts et aux sordides, aux misérables et aux fortunés, aux hommes libres et aux esclaves.

Cette nuit-là jusqu'à l'aube les *gazi** demeurèrent éveillés, tels des oiseaux dans l'air du tumulte, demandant l'assistance de Celui qui ouvre les portes. Disposant et préparant le matériel de guerre, ménageant et arrangeant ce qui était nécessaire au massacre, ils mirent en ordre le matériel du djihad *[69]. Aussitôt que s'élevèrent ensemble, de l'intérieur le cri du coq à la serre vive et de l'extérieur le son de la trompette de la guerre, cette [double] clameur remplit de bruit et de tremblement le marché de ce globe de terre et la porte du plus haut firmament. La troupe étant prête à se lancer à l'assaut de trois côtés, les alentours des murailles furent couverts par les soldats victorieux. Le souverain qui fait la guerre comme İsfendiyar, le sultan qui a la persévérance de Saturne et la résolution de Mars, chevaucha le cheval blanc de la guerre.

Vers persans : Derrière et devant, les Turcs couleur de paon / À gauche et à droite, les lions aux griffes d'acier / Se mettent en mouvement le cœur guerrier / Comme le torrent de l'orage qui jaillit hors de son lit.

69. Tursun n'évoque pour cette nuit que des préparatifs militaires, mais İbn Kemal semble également faire allusion à une veillée à la veille de l'assaut. Cf. B. Flemming, « The Sultan's Prayer before Battle ».

D'un certain endroit les soldats qui bruissaient comme la mer – Quels soldats ? C'étaient des montagnes couvertes d'acier – furent pris d'effervescence et parvinrent à ébullition. Le son de la proclamation « Dieu est le plus grand[70] » remplissant l'univers de tumulte, le temps et l'espace se mirent à se lamenter. Chaque bataillon nombreux quitta sa position comme une montagne majestueuse. Le verset : « Le tremblement de terre de l'Heure sera sûrement quelque chose de terrible[71] » se manifesta. Croyants et mécréants se mêlèrent, les étendards blancs et noirs furent déployés et la missive des actions fut promulguée à la face du ciel comme les vertueux et les pécheurs[72].

Les deux *beylerbeyi** marchèrent sur les deux ailes, l'un à droite l'autre à gauche, les esclaves de la Porte* au centre, et les émirs ornements de la guerre chevauchèrent le coursier de la détermination ; les rênes du zèle furent tournées vers la conquête de la forteresse. Devant la troupe guidée par la victoire, on envoya le messager de la bataille, autrement dit les canons foudroyants, pour donner la nouvelle du combat aux gens de la forteresse et même pour faire parvenir à l'âme des mécréants l'annonce de la mort.

Vers persans : Le messager du destin a donné aux vivants un message de mort / Les flèches de la mort se sont immobilisées dans la cible vivante / L'échanson qui abat l'homme, création du temps, / A jeté le reste du vin à l'âme de la mort.

En grand nombre, les hommes de cette armée sans amour ni pitié marchèrent sur les brèches de la forteresse et les trous des murs, « comme un lambeau de la nuit, comme le flux d'une crue[73] ». Ils emplirent de bruit le bassin de porcelaine du ciel et l'intérieur des murailles de la ville d'hélas et de lamentations. Ils recouvrirent entièrement le sol d'une montagne d'acier. La trompette du combat sonna et ce fut comme si l'ange de la mort avait joué de la trompette du terme fatal. Les troupes bouillonnantes comme la mer se mirent en mouvement et leurs vagues poussées par le vent de l'assaut battirent [les murs]. L'armée puissante emplit les tranchées comme une inondation ; la zone fut toute pleine d'hommes ; les plus braves des combattants, se faisant la courte échelle, sortirent jusqu'aux

70. *Allahu akbar* : c'est le *takbir*.
71. Coran, 22, 1.
72. Jeu de mots : *neşr étmek* s'emploie également pour la résurrection des morts par Dieu.
73. En arabe.

bords des murs. Ils écrasèrent sous la patte du lion de l'épée les ennemis aux opinions fausses qui tombèrent entre leurs mains dans le défilé de la bataille. La poussière du combat monta du sol vers le ciel comme un nuage et les flèches tombèrent comme la pluie du ciel vers le sol.

Distique : D'une pluie de traits tout comme la grêle / De chaque point se lève l'orage de la mort [74].

Curieuse averse, qui en un instant faisait retomber la poussière du combat et qui, transformant le champ de bataille en champ de tulipes, le teignait de sang. Pluie étonnante, dont les gouttes pressées se répandaient sur les mécréants et qui à peine avaient-elles touché un homme, faisaient aussitôt s'ouvrir de rouges roses sur le rosier de son corps. La vapeur du fourneau de la bataille et la poussière de la plaine du combat tirèrent un rideau houleux sur cette voûte à la ceinture d'azur.

Distique turc de l'auteur : Le bois de la flèche, de la lance et de la pique / Prit feu, la guerre eut bientôt allumé son feu.

Cet incendie remplit le ciel d'étincelles et chauffa le four de la bataille. Les drapeaux de toutes couleurs emplirent le ciel de leurs flammes vertes et rouges. Le feu de la guerre brûla la meule du ciel d'azur. La fenêtre de la lune et du soleil fut voilée par la fumée de ce feu. La vapeur du feu de la bataille couvrit le monde, c'est dans un ciel de vapeur qu'on vit le flamboiement de l'aube.

Distique persan : Le feu de la guerre s'est tellement allumé / Que cette flamme a embrasé la roue céleste.

L'embrasement du four de la guerre donna une grande chaleur à la poêle à frire du ciel. Chaque atome devint une poterie sortie du feu, chaque lumière un récipient brûlant. Dans leurs armures les soldats du mécréant étaient des poissons tombés dans un piège : ne pouvant supporter ce feu, ils furent innombrables à mourir.

Vers turcs de l'auteur : Des nœuds ont été faits sur le fil de la vie / Les chaînes ont fixé le réseau du terme fatal / Sans cesse soufflait la flûte de bronze / Jusqu'à ce que le feu de la haine devînt incandescent.

À la vue de ces héros au cri de tonnerre pareils à de mâles démons, poussant de peur des cris de tambour, [le mécréant] se frappa la tête de la main. Le serpent de la pique qui traverse les poitrines, faisant sortir la pierre de sa tête par-derrière les braves, l'oiseau de la flèche chasseresse de

74. En persan.

vie mangea le grain dans les yeux des héros. Plein de sang, le bassin des têtes était une coupe remplie comme une tasse d'un vin pourpre versé de la main de l'échanson du terme fatal. Pour beaucoup d'hérétiques, le coup de la masse d'imposante taille fut le signe d'un mal de tête, mal de tête qui les fit passer sans prévenir du banquet de la bataille au lieu de repos de l'inexistence. Alors que les mécréants enivrés, au corps satanique et à la silhouette démoniaque, dont le matériel de guerre était prêt et parfait, solide et de qualité supérieure comme un platane ou un pin, étaient des dragons du champ de bataille, alors que résistant comme le serpent de la tombe et même comme la fourmi qui déterre le serpent, ils étaient des crocodiles du fleuve de la bataille, ils furent transformés en lézards de l'antre de la honte et de la mort. Tous tant qu'ils étaient dans leur ensemble considérable, les mécréants dissolus qui, montés sur les murs de la forteresse, s'étaient rassemblés pareils aux Pléiades sur les brèches des fortifications, se trouvèrent désorientés, sous les rafales du vent violent de l'assaut général des *gazi**, comme des brins de paille malmenés par le vent du froid, et furent dispersés comme les étoiles de la Grande Ourse.

Vers persans : Ils ont déraciné d'ici le malveillant / Comme l'ouragan qui, du chemin, emporte la paille / Lorsque se lève le choc du vent fougueux / Broussailles et épines ne peuvent rester en place.

La porte de la conquête fut ouverte à partir de l'endroit connu sous le nom de porte de Topkapı, qui avait précédemment été désigné par Son Excellence le cheikh[75], et c'est ainsi que la main de l'armée victorieuse toucha la robe de la fiancée de la conquête. C'est à partir de là que les esclaves de la Porte* avaient lancé leur assaut. Ce sont les janissaires qui entrèrent les premiers, brisèrent ceux qui faisaient face et se battaient et supprimèrent les groupes nombreux et impressionnants comme des montagnes de l'adversaire de mauvais augure abandonné [de Dieu]. L'entrée dans la place se fit de telle sorte que c'est aux Francs aux mœurs de crocodiles venus en renfort avec leurs bateaux qu'était échue la tâche de défendre cet endroit déjà connu qui était l'entrée pour laquelle on craignait. En se défendant contre la troupe effroyable qui les assaillait comme une inondation déferlant, se laissant aller à de fallacieuses imaginations et à d'inutiles accès de rage, ils avaient persisté à combattre au bord des tranchées extérieures aux murs.

75. Ak Şemseddin.

Distique turc de l'auteur : C'est là qu'ils avaient été aux prises avec les adversaires / Ils avaient massacré têtes et âmes.

Leur chef, qui était capitaine[76] du souverain de Venise, était dans leur pays un brave dompteur de lions, un héros fameux. Alors que du haut du château il luttait à l'épée avec un *gazi** et que cet ours se défendait avec la dent de la flèche du combat, un lancier porta de bas en haut sur ce bon à rien la main du combat, ou plutôt la serre du combat. Sur la pique de ce brave, ce corps satanique devint comme un éléphant sur la corne d'un rhinocéros. Quand les autres virent que leur chef était tombé, le pied du zèle de ces rebelles qui combattaient s'écarta du lieu de la constance et de la fermeté. Tournant la face, ils désirèrent regagner leurs arrières, du champ de bataille ils détournèrent leur regard vers la rive du salut et le nœud du collier de leur zèle se défit. « Repassons le mur de pierre par les brèches et rentrons dans la forteresse », dirent-ils. « Écartons le bagage de la vie de la vague du tumulte », dirent-ils. Le deuxième niveau des remparts, qui était très solide, ferma la voie à ces gens de mauvaises mœurs. Ils furent bloqués entre deux murailles. L'habitation du monde devenant trop étroite pour eux, comme un troupeau de bœufs emplit un creux ils emplirent cet espace intermédiaire qui était un défilé calamiteux. Les *gazi** les rejoignant par derrière, ils laissèrent tomber leurs sabres et au moyen de la patte de la guerre se défirent du vêtement de la vie.

Vers persans : Il n'y a ni chemin devant, ni sûreté derrière / Rien que la flèche et l'épée au milieu / Entre les deux murs de pierre de l'édifice / Une petite rue vient de la cité du néant.

L'intervalle entre les deux murs se remplit des cadavres des rebelles. Leurs corps entassés formèrent un escalier montant au mur de la forteresse. Les héros *gazi** montèrent par cette échelle à l'apogée de la *gaza**. Ils dispersèrent les rebelles obstinés qu'ils trouvèrent sur les brèches des tours. Le drapeau doré portant le signe de la lumière du soleil n'était pas encore apparu sur le château aux douze tours[77] du ciel qu'ils plantaient au sommet des murailles de la forteresse l'étendard blanc du sultan du monde, qui remplissait de lumière les horizons comme à l'heure de l'aube

76. Le terme employé – *kapudan* – implique l'idée que le personnage commandait la flotte. Le récit qui suit est fondé sur celui de Tursun Bey, mais c'est par erreur qu'İbn Kemal présente comme vénitien le Génois Giustiniani.
77. Les signes du zodiaque.

et par l'annonce du jour fortuné de la victoire emplissait de joie le cœur de l'armée conquérante de pays. Ce qu'ayant fait ils firent retentir de leurs clameurs la porte du ciel éthéré en chantant la grandeur de Dieu [78].

Cependant les soldats d'Anatolie, depuis la porte de Silivri Kapı, et ceux d'Anatolie, depuis celle de d'Edirne Kapı, étaient également partis à l'assaut : avec leurs bannières couleur de rose ils firent des fortifications la bordure du ciel et donnèrent clairement à voir la bonne nouvelle de l'aube de la victoire. Du côté du port également, les braves volontaires [79] venus avec le commandant de la flotte partirent aussi à l'assaut. Un pont de bateaux avait été aménagé et c'est par là que déferlant par groupes ils couvrirent de vagues de sang la surface de la mer.

De tous côtés, les émirs de bon conseil et la troupe nombreuse qui fait de l'ennemi sa proie, le sabre bien trempé et flamboyant à la main, pénétrèrent par les brèches des murs dans la forteresse comme le flot d'une gigantesque inondation. Par une eau brûlante, autrement dit par l'épée limpide, ils éteignirent et incendièrent à la fois ces familles de mécréants qui si longtemps avaient été souillés et salis au fond d'eux-mêmes par l'impureté du polythéisme et remplis de fumée et d'exhalaisons par le feu du refus.

Distique turc : Alors que leur être intime se consume comme l'enfer / Les sabres les arrosent d'une eau brûlante.

Parmi ces fidèles des idoles de la rébellion, l'un, alors qu'il était pris par l'ardeur pour le banquet du combat, se frappait lui-même de la bougie lumineuse de la flamme de l'arme défensive et partait enflammé ; l'autre, alors que ne supportant plus la chaleur de la guerre (comme un obstiné démon de Satan) il fuyait devant la pique et la lance, était tué, atteint soudain dans le dos par la flèche qui va comme la flamme.

Distique persan : L'un est frappé soudain dans le dos / Lorsqu'il regarde en arrière, il reçoit le fer de lance dans la poitrine.

Alors que les membres obstinés de cette troupe d'impies fuyaient, bêtes sauvages solitaires, l'oreille de leur raison était sans cesse frappée par le sifflement de la flèche des mots : « Mais il serait alors atteint par un bolide flamboyant [80]. » Le fil d'acier du sabre affilé faisait parvenir continûment aux oreilles de cette foule en lamentations le bourdonnement des

78. Le *takbir* : cf. note *supra*.
79. *Gönüllü azab**. Il s'agit ici de fantassins embarqués.
80. Coran, 37, 10.

mots : « Nous avons fait descendre le fer qui contient un mal terrible [81] » et leur teneur était écrite à la pointe de la flèche fatale et lue sur les tablettes du trésor des âmes. Le cliquetis des masses d'armes et des haches, qui montait au sommet de la voûte céleste, répétait le plaisant commentaire du verset : « Celle qui fracasse ! Qu'est-ce donc que celle qui fracasse [82] ? » Le scintillement portant le signe de l'éclair et répandant le feu de la pique porteuse de trouble et preneuse de vie manifestait à la vue des meilleures intelligences les traces des mots : « Peu s'en faut que l'éclair ne leur ôte [la vue] [83] ».

Vers persans : L'histoire de l'épée aussi est arrivée à sa fin / La légende a atteint son terme / La corde du lasso est entrée en action / La clameur s'est élevée : prends-le et attache-le.

À chaque fois que l'épée telle une griffe lançait son éclair dans cet espace qui séparait les nuages, comme l'éclair un flot de sang dressait un barrage devant eux et ils ne pouvaient pas partir. Ce jour-là plut-il du ciel sur leur tête du feu ou de l'eau ? Furent-ils brûlés ou noyés ? Ils n'auraient su le déterminer. Ils n'avaient ni l'intention de rester ni l'espérance de fuir et demeuraient entre les deux, ahuris et pitoyables. Consentant malgré eux au destin, ils choisissaient une mort imposée. « Les gens sont cernés entre deux tirs [84]. » Ces troupes obstinées, qui étaient l'ignition de cette chaleur et la pointe de cette flamme, s'écriant : « L'épée plutôt que l'indignité [85] ! », avaient abandonné leur âme douce sur le fil de l'épée trempée qui est la source de la rivière du terme fatal. Une partie d'entre eux, acceptant la noyade, se jeta elle-même dans la mer en disant : « Le feu plutôt que la honte [86] ! »

Distique turc de l'auteur : Plutôt que d'être prisonnier dans la main du malheur / Il vaut mieux se noyer dans la mer de l'inexistence.

Jetant leur corps ignoble à l'eau et leur âme dans la misère du désespoir, ils sautèrent, comme si la langue du pouvoir divin leur avait déclaré : « Ils furent engloutis et introduits dans un feu [87]. » Un groupe saisi de crainte

81. Coran, 57, 25.
82. Coran, 101, 1-2.
83. Coran 2, 20.
84. Proverbe arabe.
85. Formule arabe.
86. Formule arabe.
87. Coran, 71, 25.

comprit que [chez eux] la main de la bataille n'avait plus le pouvoir de combattre, ni le pied de la fuite la force de s'échapper, et ils consentirent au destin. « La mort est amère et la vie est douce, dirent-ils. Il vaut mieux faire la paix et se soumettre. La vie est précieuse. » Ainsi ces individus sans discernement [88] quittèrent le palais de l'honneur pour passer sous la poigne de la captivité en subissant l'humiliation de la contrainte.

Distique turc de l'auteur : Les dévêtant de force de l'habit de l'honneur / La main de la fortune les habillait de la loque de l'humiliation.

Où l'on expose comment le courant aux vagues subjuguantes
des groupes de l'armée victorieuse s'écoula comme un fleuve,
comment ils incendièrent dans le feu du pillage cette célèbre capitale
de la mécréance, comment par l'inondation de la dévastation
ils mirent en ruine les maisons et les palais des mécréants
de mauvaises mœurs et mirent le feu de la destruction
à la meule de l'inutile vie de l'ennemi rebelle.

Quand ces lions de la forêt de la bataille, ces braves de l'armée experte au combat, poussèrent devant eux par la vague de l'épée trempée les groupes de la religion de mauvaise pensée des mécréants bons à rien et les dispersèrent comme le loup disperse un troupeau de moutons, sans distinguer le beau du laid, le sain du malade, l'enfant sevré du nourrisson, l'humble du noble, le charmant du sale, mélangeant l'humide au sec, les jetant dans le four de la bataille, ils firent les uns prisonniers et mirent à mort les autres, en faisant la proie de la flèche et la provende de l'épée. « Craignez une épreuve qui n'atteindra pas spécialement ceux d'entre vous qui sont injustes [89]. » Loups et oiseaux se rassemblèrent sur les nombreux cadavres de rebelles, leurs têtes furent [les pavés de] la route du champ de bataille, leurs chevelures bouclées la touffe de la pique ardente, leurs dos furent le fourreau du sabre de l'islam victorieux. Ces braves à la force de rhinocéros et à la carcasse d'éléphant dont le corps était comme une tour – il avait fallu une longue période à l'architecte de la force pour construire le solide palais du corps de chacun d'entre eux – en un moment tombèrent en ruine, emportés par l'inondation de la mort.

88. Dans la mesure où ils n'ont pas fait le meilleur choix, qui aurait été la conversion à l'islam.
89. Coran, 8, 25.

Vers turcs de l'auteur : Les nuages de la mort ont fait tomber la pluie du décès / L'averse de la mort a éclaté sur la tête de l'ennemi / Bien des êtres qui avaient des statures de murailles et des corps de palais / Furent mis en ruine par l'inondation de l'épée.

Récit des circonstances de la mort du *tekfur** et exposé des conséquences des dommages causés aux murailles

Il y a de nombreuses traditions différentes sur la façon dont se conclurent les affaires du *tekfur** de mauvaise fin. Vu la diversité des traditions, il est inutile de se répéter dans le récit de l'aventure. Voici le plus clair de ce qu'on dit, la version la plus courante. Alors qu'à la fin du combat une compagnie d'*azab** infortunés cherchait à se faire raser devant les Tours [90], ils rencontrèrent un groupe de mécréants d'apparence princière.

Distique persan : Tous ont la lèvre bleue, le visage jaune et les larmes rouges / Tous ont le cœur brisé, l'œil sombre et la bouche sèche.

C'est un grand nombre de braves ayant l'expérience des flèches qui s'embrase – ces gens de mauvais avis sont nombreux, les nôtres en petit nombre – et ils se heurtent comme deux groupes de béliers batailleurs. Un violent combat se déroule pendant un moment. Il y a parmi eux une espèce de démon au corps satanique, dont la ceinture et le diadème semblent un *medd* [91] tracé d'une encre d'or, dont les armes semblent la clôture de Şeddad [92], élevée, de haute stature, de vile nature comme un solide pin bien taillé : il voit la faiblesse d'un brave *azab** fatigué et épuisé et marche sur lui dans sa situation de défaite, avec sauvagerie. Dieu fournissant l'occasion, ce *gazi** tua ce sanglier en jouant du sabre. Vidant la coupe de son corps du vin rose de son sang, il la remplit d'un pur poison. Il fend sa tête impuissante jusqu'à la poitrine, comme un calame, et avec l'encre de son sang écrit la patente de son trépas.

Distique persan : Ton épée est pour l'adversaire comme ton secrétaire pour le roseau / Sans cesse elle fend la tête et coupe le cou.

Le calame de la destinée ayant tracé sur la page de sa vie les caractères de la destruction, « il rend inutile le registre de sa vie ». Ces lions traitent les

90. Yedikule (littéralement « les sept tours »), comme le confirme le récit de Tursun Bey.
91. Signe horizontal tracé au-dessus du *elif* pour indiquer l'allongement de la voyelle a.
92. Şeddad : Roi impie, bâtisseur mégalomane de la ville et du jardin d'Iram*, que la colère de Dieu fit disparaître dans un vent de poussière.

autres sangliers : ils font des uns la provende de l'épée, d'autres la proie du tranchant [de l'arme]. Or ce groupe en déroute, c'était le *tekfur** et ses proches. Il vit que la marée de l'infortune était montée et avait dépassé sa tête. Abandonnant le royaume et les pays, renonçant au trône et à la couronne, considérant que « pour vivre il faut une tête et non une couronne », il se préoccupa de sauver sa tête. Il prit la fuite avec ses proches serviteurs et quelques beys illustres. Il y avait dans les parages des Tours de rapides caïques tout prêts, avec leurs matériels et leurs armes, leurs affaires et instruments. Il souhaita les rejoindre et partit. Mais la flèche de sa décision n'atteignit pas sa cible. La main du terme fatal se saisit de son collet et ne lui en donna pas le moyen : « Le terme fatal mit fin à tout espoir[93]. » Ces *azab** ne reconnurent pas le *tekfur** dans ce mort abandonné. C'est pourquoi ils prirent son vêtement et ne firent pas attention à sa tête. Ceux des autres émirs qui furent pris et alignés dans les files de prisonniers furent capturés, la tête de ceux qui étaient morts fut apportée, mais on ne sut pas ce qui était arrivé dans ce monde au *tekfur** et ni lui-même ni les camarades qui avaient fui avec lui ne vinrent. Ce n'est que plus tard qu'on trouva ses armes sur ces *azab** et qu'on sut qu'il avait été tué avec ces autres personnes massacrées. Tout royaume a une fin, toute bonne fortune a son adversité. La roseraie se termine par l'épine, le vin se conclut par l'ivresse.

Vers turcs de l'auteur : Celui qui hier disait : « Ce monde est à moi de bout en bout » / Aujourd'hui ne fait plus qu'un avec la noire terre / Le chef qui dit : « Le sec et l'humide sont entre mes mains » / Devient soit noire terre soit pierre sèche.

Le mardi 20 *cemaziü-l-evvel* de l'an 857 de l'Hégire de Son Excellence qui a rang de Prophète [29 mai 1453], l'intérieur de la ville en question fut purifié de la saleté du polythéisme par le fleuve de la *gaza**. « Excellente cité » fut le chronogramme* de sa conquête.

Le *tekfur** vaincu disparut [donc] de la manière qui a été racontée et rédigée. Il mourut aussi au cours de la bataille et du massacre un inconnu réprouvé qui prétendait s'attribuer le nom d'Ottoman[94], lequel avait longtemps mené en ce lieu des activités subversives. « Tout ce qui restait alors de ce peuple injuste fut alors retranché. Louange à Dieu, le maître

93. Formule arabe.
94. Au sens de membre de la dynastie. Il s'agit d'Orhan, prétendant ottoman qui se trouvait entre les mains des Byzantins. Sur ce personnage, cf. H. İnalcık, « Fatih Devri Üzerinde », p. 69-70.

des mondes[95] ! » L'armée des combattants de la foi étant victorieuse et soutenue de Dieu, l'épée des obstinés soumise et défaite, ce fut une conquête qui n'avait été attribuée à aucun souverain fortuné jusqu'à ce que fût érigé le drapeau de la voie juste canonique. Nul autre n'avait reçu cette divine récompense sans borne que le *padişah* de la religion : alors que la forteresse d'Istanbul était pleine des nombreux bataillons des mécréants de mauvaises mœurs, lui l'avait obtenue en multipliant dans cette ville les signes de l'islam.

Distique persan : Cette promesse que le destin faisait fut fidèle / Cette œuvre que les jours voulaient s'est accomplie.

Quand ils eurent éliminé les abeilles de cette célèbre forteresse et pris son miel, ils brûlèrent son apiculteur de la chaleur du feu de la guerre et prirent son argent et ses biens. Durant sa vie, nous n'avons pas rempli le ventre de ceux qui avaient faim, nous n'avons pas vu la satisfaction de ceux qui étaient dans le besoin ; le magasin de sa convoitise, au lieu de blé, était plein de perles royales, son cœur et ses yeux en furent pleins. Chaque *gazi** trouva tant de rubis lumineux pareils à du vin gelé, tant de grenats brillants pareils à l'éblouissement provoqué par un feu qui ne s'est pas éteint, que le bol de leurs désirs et la bourse de leur avidité furent pleins. Ces moines qui marchent avec un bâton et dont la face est jaunie par la maladie de l'ascétisme, ces pieux moines francs, qui où qu'ils aillent reçoivent des honneurs et sont traités avec respect par les vizirs et les émirs, furent foulés au pied dans le lieu de l'abaissement. Ils furent si dédaignés et méprisés que frappant leur face et leurs yeux de la pierre de l'insulte, [les soldats] marchaient en les poussant de tous côtés. Les beaux jeunes gens semblables aux pages du Paradis, dont la face, par sa lumière et son lustre, dit à la lune levante : « Lève-toi ou c'est moi qui me serai levée », furent pris non par cinq, mais par centaines, et faits captifs. Les servantes belles comme de la fine fleur de farine, les filles comme des astres, meilleures les unes que les autres,

Distique turc de l'auteur : Ce sont des yeux qui n'ont pas vu, des mains qui n'ont pas touché / Celui qui les voit s'exclame : « Voilà des beautés ! »

à quelque prix qu'on les achetât ce n'était pas des filles bon marché, mais des prisonnières gratuites. Les serviteurs et la suite du sultan du monde firent un tel butin que cela ne peut être rapporté ni écrit par le

95. Coran, 6, 45.

calame de la langue ou la langue du calame. Même si mille clercs au cœur brillant s'y efforçaient, ils n'en décriraient et présenteraient pas un millième avec la langue de l'exposé et l'exposé de la langue.

Distique turc de l'auteur : Si l'on rassemblait mille clercs / Ils ne suffiraient pas à en écrire un millième.

Bref tel fut le butin que le peuple des hommes en a fait un proverbe qu'on répétait à l'envi quand l'occasion se présentait. S'ils voyaient des signes de richesse et des marques de prospérité chez un paresseux, ils lui demandaient : « As-tu participé au butin d'Istanbul ? »

Description de la ville de Constantin

Le *padişah* qui a la pompe de la victoire, les dons d'Alexandre, l'honnêteté d'Abu Bakr et la conduite d'Omar vint visiter [la ville]. Quand il y entra, il arriva dans un pays florissant contenu à l'intérieur des murailles, à une région illimitée contenue à l'intérieur de la forteresse. On dirait la solide forteresse du ciel de ferme structure et de pilier élevé ; c'est comme la plus haute sphère céleste [96] ayant encerclé la longueur et la largeur de la surface des pays. Elle a embrassé les côtés de la création, elle a compris en son sein toutes les catégories d'hommes et de démons et quasiment l'ensemble de la population du monde.

Distique persan : Il était dans le monde et il a surpassé le monde / Tout comme le sens qui est dans l'explication.

« Comme si c'était la mère des villages [La Mecque] [97] » est la clef des serrures des climats de la mer et de la terre, des villages et villes qui sont en ces régions, car c'est ainsi que s'ouvre le bâtiment du monde. C'est une ville florissante dont la noirceur est un grain de beauté sur la face de la fiancée monde, un paon plein de beauté et de grâce qui ouvre ses ailes dans la roseraie de la tranquillité.

Vers persans : Une ville est comme le paradis dans sa bonté / Tu trouveras en elle tout ce que tu cherches / Son air, comme le vent léger de l'Eden / Donne la vie au cœur de l'homme.

Chacun de ses coins est un trésor plein de bijoux ; chacun de ses côtés est une image ornée ; chacune de ses sections est comme avril au moment

96. *Muhaddid-i cihat* : la sphère qui limite les six directions, le plus haut des cieux.
97. Formule arabe.

de l'équinoxe, comme le rosier du Paradis dont les fleurs s'ouvrent hiver comme été ; ses bords sont une rivière limpide et brillante ; ses limites sont un potager, un jardin de roses plein de fleurs ; son air et son eau sont purs, sa terre est parfumée comme le musc. En son sein de tous côtés des débits de boisson sont décorés comme le trône de Cambyse, de lieu en lieu des lieux de plaisir sont ornés comme les ailes du paon et le visage de la fiancée. Ses belles résidences brillent comme la tente pareille à un miroir du soleil, ses temples idolâtres reluisent comme la couronne ornée de joyaux de Vénus. Son sein est tout plein de vierges pareilles à la lune, au discours plaisant, à la démarche souple et d'aimable contenance. Elle est arrangée comme le décor printanier à qui les temps troublés de l'agitation ont fait perdre le repos.

Distique persan : La ville de soie de Roum est plus agréable que le jardin / On dirait que, parmi les biens du monde, elle est meilleure que Kandahar.

Ayant observé avec les yeux de la préférence les œuvres merveilleuses qui se trouvaient dans ce pays étonnant, le souverain fortuné dit avec la langue de l'admiration : « Ce qu'on voit là est sujet d'admiration et tout le gibier est dans la besace [98]. » Il se répétait dans le langage de l'âme la formule : « Le bénéfice est plaisant et tirera sa perfection d'un remerciement à Dieu [99] » et méditait dans son cœur vigilant les mots : « Si vous êtes reconnaissants je multiplierai pour vous mes bienfaits [100] » et la perruche de son âme mangea le sucre des actions de grâce. Il transforma en grande mosquée Sainte-Sophie, qui est célèbre parmi les horizons pour la solidité de sa structure et qui est un dôme sans pareil sous la coupole du ciel. Bien d'autres édifices religieux [101], mausolées de prêtres ou temples d'idoles, furent transformés sur ses ordres en lieux de culte pour les fidèles et en madrasas et il créa ainsi des lieux publics destinés aux pieuses occupations. Il ôta toute valeur aux rites de la religion fausse qui s'y déroulaient et les y supprima. Quant aux prêtres de rite satanique qui vivaient à l'intérieur ou aux environs, il les repoussa et chassa, et les expulsa sans exception. Il décora son [102] pavement en étalant des tapis et des carpettes

98. Formule arabe.
99. Formule arabe.
100. Coran, 14, 7.
101. Le terme employé *(kenise)* désigne les églises, mais aussi les monastères.
102. Sans doute est-il à nouveau question de Sainte-Sophie.

gracieux et sans pareil. Il plaça *mihrab* et *minber* [103], et une galerie *[mahfil]* très plaisante, et il donna la sublimité du ciel aux côtés et aux flancs par des sièges carrés faits avec art. *Hémistiche :* « C'est le paradis promis : entrez-y pour l'éternité [104]. »

Distiques persans : Par son épée, à la place de la croix et de l'église / Il y a dans la maison des infidèles la mosquée, le *mihrab* et le *minber* // Là où était l'argent de la cloche des Roumis / À présent c'est la clameur et la vociférération « Allah est le plus grand ! »

Description de Sainte-Sophie

Distique persan de l'auteur : Ah ! Viens, soufi, si tu veux le paradis / Sainte-Sophie est le paradis des deux continents !

C'est une coupole digne de Şeddad avec des piliers [105] ; dans ce monde fertile en ruine seul un œil qui louche a vu sa pareille. [...] C'est un antique bâtiment qui demeurerait florissant pour l'éternité. Si elle s'est maintenue jusqu'à ce monde aux bâtiments fragiles, si l'on dit à sa gloire : « Nulle autre au monde ne lui ressemble [106] », celui qui l'entendra ne persistera pas [à n'y pas croire]. De tous côtés elle est couverte de prodigieuses demi-coupoles pareilles à la voûte du croissant de lune ; l'une au dessus de l'autre on a élevé toutes sortes d'arches pareilles à la ceinture courbée de l'arc-en-ciel. Par-dessus l'ensemble, une coupole sublime, pareille au porche du plus haut firmament, « la huitième des merveilles [107] ». Il n'y a pas plus de limites à son espace qu'à la cour des désirs ; il n'y a pas plus de fin à sa vastitude qu'à la plaine de l'imagination. Les décors colorés de ses murs sont un azur rehaussé d'or, chacun des marbres de son pavement aux figures d'argent est un miroir poli.

Distique turc de l'auteur : L'éclat et la lumière de son passage de marbre / Donnent de la joie à qui y passe.

Son sol est plan, la surface de sa cour est égale, évoquant à l'extérieur une page unie, ses jointoiements que l'œil ne distingue pas sont comme

103. *Mihrab* : niche où se place l'imam pour diriger la prière. *Minbar* : chaire proche du *mihrab* où le prédicateur prononce la *hutbe** qui prend place avant la prière rituelle collective.
104. Formule arabe.
105. Cf. note *supra*. Iram* est appelée dans le Coran (89, 7) « la ville à la colonne ».
106. Formule arabe.
107. Formule arabe.

une ligne imaginaire sur la surface. Dans sa suprême beauté la voûte semblable au ciel de son bâtiment élevé fait l'envie du ciel sublime ; dans son extrême solidité, son porche qui use le firmament excite la jalousie des temples des idoles chinoises par ses ornementations merveilleuses. Si l'on regarde son toit, c'est comme le ciel plein d'étoiles du monde, car la surface concave de sa voûte est tout entière un azur doré. Celui qui laisse aller son regard depuis son pavement parfait jusqu'à son toit croit voir une eau limpide couler par vagues [108].

Distique turc de l'auteur : Sa surface est une eau courante pure et houleuse / On ne trouve pas de plaque d'ivoire ayant cette limpidité.

Trois niveaux se superposent : leurs extrémités touchent l'apogée du ciel, à l'intérieur ils sont pleins d'artistiques décorations. Chaque niveau est tout plein d'objets extraordinaires et prodigieux, comme une feuille des pages des *Évangiles* dans le livre de la Création. Quiconque regardait ses piliers de marbre pur s'écriait : « Comme si des diables eux-mêmes avaient érigé ces piliers [109] ! »

Distique turc de l'auteur : Il viendra voir, quiconque en entend parler / En la voyant il dira : « C'est l'œuvre d'un démon. »

[...] [110]

Où l'on expose comment le vizir de glorieux rang [Çandarlı] Halil Paşa fut démis et rejeté, et comment il fut exécuté par le sabre de la vengeance du sultan saturnien

Le lendemain de la prise d'Istanbul, un mercredi, Halil Paşa fut démis et rejeté et l'on se saisit de sa personne, de ses serviteurs et de ses biens. On exécuta le firman auquel il convient d'obéir du Khosroès à la vengeance de Behram en l'emprisonnant dans la prison connue sous le nom de « Tour de Halil Paşa ». C'était un vizir de glorieux rang, un émir parvenu au plus haut ministère. Pour mettre un terme à la préservation du sultanat et à la prospérité des pays, il avait introduit de l'aigreur et de la mauvaise

108. On notera que, contrairement à Tursun Bey, İbn Kemal ne juge pas convenable d'évoquer les mosaïques et la figure du Pantokratôr.
109. Formule arabe.
110. Les pages suivantes, qu'on n'a pas traduites, sont la traduction turque de la version persane d'un texte grec. Ce texte est du reste plus détaillé que la version persane.

humeur entre le père et le fils : ce qui pour finir fut cause de son exécution. Tant que sa mise à mort ne parut pas prévue par la coutume en conformité avec la Loi manifeste et ...[111], le sultan saturnien ne le démit et rejeta pas et n'ordonna pas sa mise à mort. Tant qu'il n'eut pas orné et décoré de sa personne bénie le trône du sultanat, et tant qu'Istanbul ne fut pas prise, il ne fit connaître à personne sa colère à l'égard du vizir en question.

Distique turc de l'auteur : La façon dont fut mis à mort Halil Paşa / Ce qu'elle fut, voilà ce que raconte ce chapitre

Les plus sûrs des traditionnistes rapportent ce qui suit. Il y avait entre le *tekfur** défait et le susdit Halil Paşa une amitié familiale. Ils échangeaient des informations et des hommes depuis de nombreuses années et à tout moment s'envoyaient des cadeaux. Or quand le sultan aimé de la victoire marcha avec son armée innombrable contre [Constantinople], [le *tekfur**] se mit à envoyer à nouveau des dons importants et des présents de poids, l'implorant de trouver un moyen efficace de détourner de lui le sultan du monde. Et l'autre, qui avait du penchant pour les richesses, manigançait en ce sens toutes sortes de fraudes et diverses ruses. Il ne cessait de pousser le *padişah* à la paix en lui disant : « La paix est ce qu'il y a de mieux. »

Distique persan : Si tu as une force d'éléphant, si tu es le lion dans la bataille / Auprès de moi, la paix est meilleure que la bataille.

Parmi toutes ses ruses, en voici une. Il amenait les plus fameux oulémas du pays de Roum, les plus fameux par leurs fatwas, à s'adresser au *padişah* de céleste pouvoir ; il faisait dire à chacun avec insistance les raisons de repousser les efforts et la persévérance visant à éradiquer cette forteresse. Et eux, afin de nouer les mains de la persévérance du sultan qui parvient à ses fins et d'entraver le pas de ses efforts, racontaient à ce sujet nombre d'histoires sans fondement et le retenaient de façon perverse. « Le temps n'est pas encore venu – disaient-ils – de conquérir cette forteresse qui est connue dans le monde comme la flamme sur le flambeau ; on n'en est pas encore à dresser le drapeau de l'islam dans ce pays. » Comme le *padişah* refuge du monde, déployant la vigilance de son esprit qui était l'ornement du monde, était au courant de tout cela et comme il savait quelle était la malice de ses conseillers quand ils soulevaient ces

111. *İrçûbîn* ?

histoires et répandaient ces racontars, il persista avec constance dans l'édifice de son intention de faire la *gaza** et par l'épée des héros il ôta toute valeur aux sentences qu'ils rapportaient. Sages et sots surent qu'était sûre la formule : « Le sabre est une nouvelle incontestable. La Vérité est venue, l'erreur a disparu [112]. » Bien que les mensonges écœurants du vizir en question blessassent le cœur soucieux du souverain fortuné et produisissent un effet pénible dans son âme lumineuse, jusqu'à l'achèvement de la conquête de la forteresse il s'était montré patient, se contraignant par mille efforts, et avait repoussé l'ordre de sa vengeance. Quand fut accomplie la prise d'Ainos [113], qui complétait la conquête d'Istanbul et des forts et territoires avoisinants, et qu'il abandonna les nécessités de la campagne militaire, les bonnes nouvelles furent envoyées tant auprès qu'au loin.

Distique persan : Vers chaque pays sont partis des messagers rapides / Le monde s'est empli du renom de la nouvelle conquête [114].

Le pacha en question fut envoyé proclamer et annoncer au peuple de l'Au-delà la nouvelle porteuse de joie de la victoire et du succès du peuple de l'islam.

Distique turc de l'auteur : On raconte en ce lieu une curieuse histoire / Où il y a un avertissement pour ceux qui sauront en tirer la leçon.

Voici ce qu'on raconte. Lorsque le souverain fortuné conquit Istanbul, il supprima de cette source de mécréance les rassemblements de mécréants de mauvaises mœurs. Accompagné des notables et piliers, il se promena un certain temps dans la ville et la visita. La contemplation de la roseraie de la conquête fit fleurir le bouton de son cœur. Tandis que revenant sur ses pas il regagnait sa tente vénérée, certains des mollas qui suivaient l'opinion de Halil Paşa et qui s'étaient opposés à ses efforts pour conclure le djihad* et à l'achèvement des préparatifs de la *gaza** vinrent à sa rencontre et, commençant à le féliciter pour la conquête, lui dirent : « Grâce à Dieu, avec l'armée de la prière des hommes de science [religieuse], la forteresse a été prise, le *padişah* refuge de l'islam a emporté la victoire sur la troupe des mécréants de mauvaise foi. »

112. La seconde phrase est tirée du Coran 17, 81.
113. Ainos, au débouché de la Maritsa, annexée au début du printemps 1456.
114. Il s'agit ici de l'envoi de « lettres de victoire » *(fetihname)*. On en trouvera un exemple, p. 745-753.

Distique turc de l'auteur : Si l'armée de la prière n'était pas venue à l'aide / Il aurait été émoussé, le poignard de l'armée de la bataille.

Son Excellence le souverain fut grandement offensé par cette corporation. Il le manifesta en disant : « Mollas, ce n'est pas le moment de faire les hypocrites ! C'est avec mon propre sabre que j'ai réalisé la conquête, je n'ai reçu l'aide et l'appui d'aucun d'entre vous. Dans la plaine de la bataille moi seul ai joué du tambour de l'effort avec la main du zèle et lancé contre la porte du ciel la clameur de la victoire. » Sa Majesté fortunée elle-même a dit :

> « Il est vrai que dans l'ardeur j'ai prononcé ces propos violents, mais par la suite je le regrettai. Je compris que ce discours, qui était une déplaisante répartie spontanée, était une faute en tous points. J'en entendis la réponse méritée trois ans plus tard. Au moment où, devant Belgrade, je l'ordonnai aux troupes couvertes d'acier, elles partirent à l'assaut et bataillon par bataillon déferlèrent dans la plaine contre la forteresse, bouillonnant comme l'inondation, houleuses comme la mer. Quant à moi, je montai à cheval et descendis à l'extrémité de l'armée. Je vis assis sur la route un *abdal*[115] fou, la tête [chauve] comme une courge, les pieds nus. Il était libéré du souci des querelles de ce monde. Je me plaçai devant lui et lui dis : "Derviche, c'est le moment de m'aider. Apporte aux troupes de l'islam le renfort de l'armée de tes prières." Relevant la tête, il dit : "Impossible ! C'est avec ton sabre que tu dois prendre [la place]. Tu n'as pas confiance dans l'épée des prières. Tu dois agiter le sabre de la bataille." Je compris que s'accomplissait le mauvais présage impliqué par la vanité dont ma mauvaise personne avait fait preuve lors de la prise d'Istanbul. C'est elle qui fut cause que les soldats marqués par la victoire ne purent pas l'emporter sur le fort [de Belgrade] et firent retraite. »

Vers turcs de l'auteur : L'homme de bon sens ne se repose pas sur la force / Qu'adviendra-t-il de l'être humain et de sa force ? // L'homme le meilleur, c'est celui qui achève sa tâche / C'est celui qui vient à bout des actions en cours, été comme hiver.

115. Derviche itinérant, plus ou moins hétérodoxe. Sur les origines du mot et sur les populations qu'il désigne, cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « *Abdal* ».

Caractéristiques de la prise du fort de Galata

À l'homme sensé et de bon conseil, la mauvaise fortune de l'inconscient de mauvais sort suffit comme enseignement ; à celui dont le regard est juste, les malheurs des autres suffisent comme avis. « Bienheureux celui qui est bien conseillé [116] ! »

Le commandant du fort de Galata, qui dépendait de Gênes, constata que le *tekfur** d'Istanbul était vaincu et défait par l'armée victorieuse et héroïque. Ce maudit perdit tout espoir de trouver salut et refuge, et le deuil du royaume et sa triste condition envahissant son cœur plein de péchés, faute d'autre solution, il joua du heurtoir de la porte de l'*aman** avec la main de la supplique. Évacuant le fort de son plein gré, il le remit aux serviteurs de rang sublime du *padişah* refuge du monde. Appliquant le proverbe : « J'ai été éduqué par la tête du loup [117] », il libéra du tourment son âme ingrate et s'en allant gagna le pays franc.

Distique persan : Dans le jardin de la victoire, encore une fois / Le paon a ouvert ses plumes glorieuses.

Le *beylerbeyi** Karaca Bey prit avec lui les troupes de Roumélie et s'en fut. Il conquit Kumburgaz et Bigatoz [Bivados/Epibatos], sur le rivage de la mer. Sans être défaite par les charges de cavalerie des *gazi**, ni mise en déroute par les arquebuses, les canons et autres instruments de guerre, la population de Silivri et Ahyolu [Anchialos] livra [ces places] de son plein gré et pénétra dans le château de la protection accordée. Conscient du sens des paroles « la paix épargne les vies, réalise les espoirs et permet à l'argent de fructifier [118] », le *padişah* refuge du monde ordonna que l'assaut de la troupe impitoyable fût épargné à cette population aux opinions fausses.

Récit de la restauration de la ville de Constantin

Le souverain qui est l'architecte du palais du sultanat du siècle doit à la fois détruire et construire. La domesticité de sa colère doit revenir aux lieux où il a mis le feu de sa force et répandre l'eau de la grâce de la main du pardon.

116. Formule arabe.
117. En arabe : la tête du loup décapité enseigne à réserver la plus grande part au plus puissant (le lion).
118. Formule arabe.

Distique : Rudesse et douceur ensemble, c'est pour le mieux / Comme le coupeur de veine qui saigne en guise de baume [119].

Par sa grâce, la communauté des croyants est un papillon attiré par la bougie du service ; la marque de la puissance frappe la matière du peuple de la malice et de l'obstination ; la racine de la solide plante du péché et du mal est arrachée du jardin du royaume.

Vers turcs de l'auteur : S'il y avait dans le *padişah* puissance destructrice et pas de grâce / Le monde brûlerait du feu de sa colère / Le royaume serait mis en ruine par l'épée de la sédition / S'il y avait en lui, sans puissance destructrice, de la grâce seulement.

La porte de la possession du monde a deux gonds, la grâce et la puissance destructrice. La grâce est l'antidote des amis de l'État, la puissance destructrice est le poison des ennemis du pays. L'une repousse et supprime les catastrophes du temps et les tares du monde ; l'autre rend florissants et prospères le pays et le peuple, les villages et les villes.

Comme les bâtiments décrits étaient clairs et manifestes dans le cœur lumineux de ce sultan maître du monde, et comme les édifices présentés étaient évidents et précisés dans son noble esprit pareil à la coupe qui reflète le monde, après avoir par nécessité détruit de sa force dévastatrice cette ville de Constantin qui est un grain de beauté sur la face des sept climats, il la restaura avec amour et en fit un objet de jalousie pour le sublime paradis. Alors qu'il l'avait réduite en cendres par le feu de la colère et la violence, en la regardant avec l'œil de son aimable grâce, il en fit l'ornement, comme une rose céleste, de la roseraie de la terre. Faisant venir de tous les côtés des corps de métiers et des fidèles, il repeupla parfaitement les maisons et palais qui se trouvaient dans les quartiers de cette ruine. Quand ces alentours ruinés furent reconstruits et remplis, il ne demeura personne dans tant de pays, nombre de sublimes palais, laissés déserts, furent détruits.

Distique turc de l'auteur : Tant que tu n'as pas détruit une chose, âh mon âme tu le sais, une autre ne se construit pas / Peuple les pays de l'amour, ruine le royaume du cœur.

Un firman sultanien fut émis, ordonnant que ceux qui étaient dans le besoin vinssent et s'installassent dans les maisons florissantes et les

119. En persan.

sublimes palais qui, dans ces lieux en ruine, étaient détruits ou abandonnés par les mécréants capturés. Désireux de s'approprier les maisons disponibles, gens de l'élite et du peuple, fortunés et pauvres vinrent de tous côtés, de leur plein gré, sans qu'on eût insisté, et peuplèrent un certain nombre de lieux de la ville. Ensuite, on proposa à certains des riches de chaque pays de s'installer dans cette cité. Il y eut ceux qui vinrent volontiers. Quant à ceux qui ne vinrent pas, on les amena de force, les déplaçant par la fermeté et la menace. *Hadith* :* « Drôles de gens, qu'on doit mener au paradis enchaînés ! » Bien qu'ils sussent qu'ils allaient dans des palais paradisiaques où ils seraient dans une situation florissante et libérés du souci, ils ne déménageaient cependant pas de leur plein gré. L'amour de la patrie les retenait par le pan de la robe et ces malheureux ne pouvaient pas de leur propre choix partir en abandonnant la maison où ils étaient nés et le pays dont ils étaient originaires.

Distique turc de l'auteur : Voilà bien des jours qu'hésite le cyprès, il ne peut quitter sa prairie / Nul ne quitte sa patrie sans éprouver la moindre douleur.

Quand les maisons demeurées vides furent pleines et quand les quartiers de la ville furent peuplés, un sublime firman du khan* fut émis qui imposait un loyer proportionné à chacun de ces sites. Après que le revenu de l'année eut été établi à deux millions de pièces d'or, [ce loyer] fut à nouveau aboli sur un ordre sultanien. Un de ses proches l'ayant interrogé sur le motif de cette imposition, Son Excellence le souverain fit cette réponse méritoire : « Mon intention n'était pas de me procurer des richesses, mais de créer un équilibre entre les propriétaires dans la dotation des biens immobiliers distribués. Je me suis laissé dire que des gens de peu sont entrés dans de sublimes palais et que des riches arrivés par la suite sont demeurés dans de pauvres maisons. Mon but était de remédier à cela. » De fait, il en fut aussitôt comme le souverain fortuné l'avait voulu. C'est ce que ce Salomon aux avis d'Asaf * présentait comme conforme à ses motifs qui se réalisa. Fuyant [la nécessité de faire des] provisions [pour supporter] la lourdeur du loyer, les pauvres allèrent dans des maisons sans prétention et remirent de leur plein gré aux riches les palais réputés qu'ils avaient occupés.

Distique turc de l'auteur : Chacun s'est installé en un endroit / Les gens ont trouvé les lieux qui leur convenaient.

Ceux qui virent imposer ce loyer sans raison puis le supprimer sans que cela eût été demandé, considérant comme bien étrange cet ordre sans

motif, se disaient *in petto* : « Tu as commis une action détestable [120]. » Mais dès que la personne fortunée [de Mehmed II] eût révélé ce secret – « Voici l'explication que tu n'as pas eu la patience d'attendre [121] » –, connaissant le motif de ce qui avait ainsi été ordonné ils approuvaient cette excellente décision.

Distique turc de l'auteur : Les chahs règlent les affaires guidés par l'inspiration divine / Tout le monde ne peut pas comprendre ce secret.

120. Coran 18, 71.

121. Coran 18, 82. Dans la sourate 17 du Coran, Moïse est guidé par un serviteur de Dieu qui l'avertit : « Si tu m'accompagnes, ne m'interroge sur rien avant que je ne t'en donne l'explication. » (verset 70). Pourtant Moïse s'offusque de plusieurs actions apparemment odieuses, et cependant justifiées, qui ne lui sont expliquées que par la suite.

TACİZADE CAFER ÇELEBİ

Mahruse-i İstanbul fetihnamesi [1]

Introduction

Tacizade Cafer Çelebi appartenait à une bonne famille d'Amasya, où il naquit au début de la seconde moitié du XV^e^ siècle. Son père Taci Bey fut au service du prince Bayezid (le futur Bayezid II), qui résidait dans cette même ville. Indépendamment de ses fonctions administratives et militaires, il était prosateur, poète et calligraphe. Quant à Cafer Çelebi, il reçut une bonne éducation, à Amasya puis à Bursa, et commença une carrière d'ouléma, à Simav, Edirne et Istanbul. Il était depuis 889/1493-1494 professeur à la madrasa de Mahmud Paşa à Istanbul quand Bajazet II le nomma chef de la chancellerie *(nişancı*)* en *rebiü-l-evvel* 903 / octobre 1497. On a des attestations régulières de son activité de poète et de *nişancı*, poste qu'il conserva jusqu'à la fin du règne. Il soutenait ouvertement la candidature au trône du prince Ahmed. Aussi, quand celui-ci vint à Istanbul tenter sa chance, Cafer Çelebi fut-il une des victimes de la révolte des janissaires, partisans de Selim, qui pillèrent sa maison le 21 septembre 1511. Bayezid II dut se séparer de lui. Il fut réinstallé dans ses fonctions à la fin de 1513 par Selim I^er^, qu'il accompagna lors de la campagne de Çaldıran en 1514. C'est à cette occasion que le Sultan lui donna en mariage Taclu Hanım, épouse de Şah İsmail qui avait été capturée. C'est également sur le chemin du retour qu'il fut nommé *kazasker** d'Anatolie. Mais, accusé d'avoir encouragé une révolte des

1. Traduction du turc ottoman, introduction et notes par Nicolas Vatin.

janissaires qui refusaient d'hiverner à Amasya, il fut exécuté à Istanbul le 18 août 1515.

Cafer était par ses fonctions un expert en belle prose administrative. C'était un calligraphe réputé (dans une civilisation où cet art était particulièrement prisé) et un poète. On lui doit en particulier, en dehors de son recueil de poèmes (*divan**), le *Hevesname*, poème *(mesnevi)* en turc comportant une description d'Istanbul. En revanche on n'a jamais retrouvé le recueil de proses officielles *(münşeat)* qui lui a été attribué.

Le *Mahruse-i İstanbul fetihnamesi* (« Récit de la conquête de la ville bien gardée d'Istanbul ») est d'abord un exercice de belle prose littéraire, entrecoupée de nombreux distiques en turc, arabe et persan. En outre, c'est un texte avant tout rédigé à la gloire du Conquérant et centré sur la seule conquête. Aussi ne dit-il rien, par exemple, de la campagne du Karaman ou de la construction du fort de Rumeli Hisarı : cela diluerait un récit centré sur Mehmed II, *gazi** habité par une grande idée d'origine divine. De même, Tacizade Cafer préfère demeurer très allusif sur le sort de Çandarlı Halil Paşa au lendemain de la victoire.

Tacizade Cafer n'en considère pas moins qu'il a fait œuvre d'historien. Voici en effet ce qu'il écrit au début de son récit, après les prières liminaires : « Voici donc ce qu'ont raconté les auteurs qui rapportent la tradition des événements du temps, les commentateurs des versets qui retracent les révolutions des temps, ceux qui rappellent les admirables hauts faits des nobles descendants de Mahomet, qui racontent les louables exploits des grands précurseurs. »

Il présente donc son travail comme une compilation fondée sur les auteurs précédents. Certains passages en effet évoquent Tursun Bey, mais aussi İbn Kemal (concernant la jonction des troupes sur le chemin de Constantinople). A. Pertusi remarque à juste titre qu'on ne constate pas de démarquage systématique et en déduit l'hypothèse que Tacizade disposait surtout de sources orales[2]. Il lui arrive en tout cas de se distinguer nettement de ces possibles sources, par exemple à propos du nombre de navires arrivant en renfort des Byzantins – il indique à raison le chiffre de quatre –, ou de celui des bateaux ottomans passés par voie de terre dans la

2. Cf. A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 466 n. 1. İ. E. Erünsal, « Tâcîzâde Câfer », p. 354, insiste de son côté sur le fait que Tacizade Cafer est sur certains points une source utile qui vient compléter les autres chroniqueurs.

Corne d'Or, ou encore à propos d'un divan * tenu par Mehmed II à la fin d'avril et qui n'est pas attesté par d'autres sources. Tacizade Cafer est aussi le seul chroniqueur ottoman à parler d'un désir d'accommodement de la part des Byzantins ; de fait, Doukas (XXXVIII, 18, ci-dessus, p. 152) signale des ouvertures de Constantin XI, précisément à la fin d'avril. Quelle que soit sa source, Tacizade Cafer pourrait ici être mieux renseigné que ses prédécesseurs ottomans. Signalons enfin un intéressant détail sur les formalités d'attribution des maisons dans la ville conquise.

Éditions

Maḥrûse-i İstânbûl Fetiḥnâmesi, Halis Efendi éd., *Tâ'rîḫ-i 'Oṣmânî Encümeni Mecmû'ası* IV/20 (1er-14 juin 1913), p. 1-16 et IV/21 (1er-14 août 1913), p. 17-24.

Traductions

Italienne : M. Grignaschi dans Pertusi (Agostino), *La caduta*.

Bibliographie

İ. E. Erünsal, « Tacizade Ca'fer Çelebi as a Poet and Stateman » ; idem, *The Life and Works of Tâcîzâde* ; idem, « Tâcîzâde Câfer Çelebi » ; V. L. Ménage, « Ḏja'far Čelebi ».

Traduction

Récit de la conquête d'Istanbul la bien gardée

Gloire à Dieu qui est maître de la véracité de ses promesses et de l'aide apportée à ses fidèles, qu'Il glorifie ses troupes. Et bénédictions et salut à son prophète Mahomet – [Dieu] l'a destiné à combattre les peuples de la mécréance et de l'erreur et il n'y aura plus de prophète après lui – et à sa famille et ses compagnons, à ceux qui ont travaillé à exalter la parole de Dieu, ses apôtres et les anges qui peuvent s'approcher de Lui !

Voici donc ce qu'ont raconté les auteurs qui rapportent la tradition des événements des âges, les commentateurs des versets qui retracent les révolutions des temps, ceux qui rappellent les admirables hauts faits des nobles descendants de Mahomet, qui racontent les louables exploits des grands précurseurs.

Un matin que l'étendard de la mécréance et de l'obscurité était renversé, les avant-gardes de la lumière infligèrent la défaite et la déroute aux

étoiles de l'obscurité. Autrement dit, le Khosroës de midi, le soleil qui illumine le monde, sortant de l'horizon, avait fait apparaître ses traits lumineux sur le trône de céleste couleur et avait réchauffé le palais du monde (alors qu'il était triste comme le cœur des gens à l'âme lourde) et par les rayons de sa beauté l'avait rendu lumineux et brillant comme ceux qui ont la foi. Ce matin-là, Sultan Mehmed Han Gazi[3] qui tient haut la tête parmi ceux qui élèvent leur col en ce monde (sur lui soit la miséricorde de Dieu dans son abondante miséricorde) s'installa sur le trône qui a les éléments pour niveau et jouit de la protection céleste, afin que sa grâce et sa faveur fussent accordées à la terre et à la mer et que les marques de sa vaste justice parvinssent à l'est et à l'ouest, au loin et au près, à tous les *reaya** qui [lui] ont été confiés par le Créateur à la divine puissance : l'arche, le porche, l'*iwan** et la cour furent complètement honorés par la vue de son visage d'heureuse étoile et de sa parfaite beauté. Les notables de l'État et les piliers du sultanat, les officiers et les chambellans, les émirs et les juges étaient demeurés tranquilles à leurs places, en fonction du rang revenant à chacun selon sa fonction[4]. Conformément à la coutume sultanienne et à la loi ottomane, un festin royal fut sorti, des vivres innombrables furent répandus, les repas furent mangés et l'on fit des prières. Après quoi, les vizirs aux avis solides vinrent devant la glorieuse présence porteuse de joie du sultan afin d'exposer à la poussière sacrée de ses pieds les affaires de la communauté humaine et les questions concernant grands et petits et ils furent gratifiés du bonheur d'une audience à la cour céleste. Les affaires ayant été examinées, ils se levèrent pour faire appliquer les injonctions et interdictions et mettre en œuvre les ordres du *padişah*. Au moment où ils regagnaient la salle du divan*, Son Excellence refuge du sultanat (que Dieu lui accorde Sa miséricorde) les honora en leur faisant l'honneur d'un plaisant discours. Sur sa langue de suave expression, qui est la serrure du dépôt des faveurs de Dieu et la clef du trésor d'innombrables dons divins, il laissa couler ces mots :

3. L'emploi du titre *gazi** signale d'entrée de jeu le caractère hagiographique du récit. Dans cette optique, Mehmed II est avant tout un combattant de la foi.

4. Ce qui est décrit est le *cülus* (« intronisation »), l'acte concret de monter sur le trône par lequel un prince devient sultan. Les dignitaires rassemblés entérineront ensuite l'avènement par un acte d'obédience *(beyat)* consistant à baiser la main ou le pied du souverain. Cf. N. Vatin et G. Veinstein, *Le sérail ébranlé*, p. 259-305.

« Voilà une grande période et un long moment qu'une image s'est formée dans le miroir de ma lumineuse pensée intime. Je veux en délibérer avec vous, car d'après Son jugement [5] "Nul ne peut être heureux en se passant de son conseil" et "Il n'en souffre pas, celui qui demande conseil", et il n'est permis à personne de jamais dédaigner de délibérer avec les siens, quelle que soit la force de sa pensée et de sa sagacité, quelle que soit la qualité de ses opinions et de son intelligence. Alors que celui qui est chef des créatures et quintessence de ce qui existe ([Mahomet] sur lui soient le meilleur des saluts et la plus parfaite des bénédictions) était par sa nature sanctifiée supérieur à toutes les créatures, il reçut le commandement sacré "Consulte-les sur toutes choses [6]." Ce fait est à ce sujet un signe décisif et un argument clair. »

Quand les vizirs entendirent ces paroles, ils répondirent :

« "Les chefs d'État sont des inspirateurs [7]."
Distique : L'esprit de Dieu est le lieu où se manifeste la divinité / Quoi qu'il pense, c'est inspiré par Dieu !
À la suite du juste avis du *padişah* refuge du monde, à supposer qu'il soit possible aux esclaves [que nous sommes] d'émettre une idée – en présence du soleil, quelle figure fait un atome ? Auprès de la mer, quelles sont les possibilités d'une goutte ? – au cas néanmoins où serait émis un signe favorable, conformément au commandement sublime "Celui qui exécute un ordre est tout pardonné [8]", nous soumettrions tout ce qui viendrait à nos esprits corrompus, juste ou non, vendable ou non, à la poussière des pieds de notre sultan qui est le joyau de la pierre philosophale de la prospérité. »

Alors rouvrant la serrure de l'écrin des bijoux, Son Excellence refuge du sultanat (que Dieu lui accorde Sa miséricorde) répandit des perles en lieu de paroles, disant :

5. En arabe.
6. Coran 3, 159. On verra au demeurant que Mehmed II est bien décidé à s'en tenir à son projet. Mais sur ce point il n'est pas en contradiction avec le verset du Coran qu'il cite : « Tu as été doux à leur égard / par une miséricorde de Dieu. / Si tu avais été rude et dur de cœur, / ils se seraient séparés de toi. / Pardonne-leur ! / Demande pardon pour eux ; / consulte-les sur toutes choses ; / mais, lorsque tu as pris une décision, / place ta confiance en Dieu. / — Dieu aime ceux qui ont confiance en lui. »
7. En arabe.
8. En arabe.

« Mes nobles aïeux et mes grands ancêtres (que Dieu éclaire leurs raisonnements) savaient fort bien que la prospérité du monde n'est pas perpétuelle et que dans ce monde périssable nul ne demeure éternel ni immortel. Les moments des hommes sont comptés et les portes de la permanence sont fermées. Telle est l'intention dans laquelle le monde fut fondé et créé : l'homme doit savoir que Dieu (qu'Il soit exalté !) est unique et s'efforcer et tâcher, par tous les moyens qui lui sont possibles et tant qu'il demeure un délai, de s'approcher de Sa cour. Abu Said al-Hudri (que l'acceptation de Dieu soit sur lui), qui fait partie de ses compagnons choisis[9], rapportait que la meilleure façon de l'approcher était la suivante. Il disait ceci : "Quelqu'un vint auprès de Son Excellence refuge de la prophétie ([Mahomet] que la recommandation de Dieu et le salut soient sur lui) et demanda au prophète de Dieu qui était le meilleur des hommes. Le chef des créatures (que la recommandation de Dieu et le salut soient sur lui) répondit que le meilleur des hommes serait celui qui de sa personne et de ses biens pratiquerait la *gaza** dans la voie de Dieu (qu'Il soit exalté). Ensuite, dans ce monde de vie et de mort, il connut et trouva la *gaza** et le djihad* et tout au long de sa vie jusqu'à sa fin il s'opposa aux gens de la mécréance et de l'erreur et les combattit sans perdre un moment. Durant ses jours augustes, il ne se passa pas un an sans qu'ils pratiquât une grande *gaza**. Durant son auguste époque, il n'y eut pas un mois sans qu'il provoquât une grande affaire avec les mécréants. Eh bien, moi aussi je veux par des actes conformes à Sa parole (qu'Il soit exalté !) suivre la voie définie par les mots : "Voilà ceux que Dieu a dirigés. Dirige-toi d'après leur direction[10]", et que le maître de l'intérieur et l'extérieur, le sultan qui manifeste l'évidence des rites, autrement dit [mon] âme sacrée qui a la jouissance de la région du corps et qui gère la propriété qu'il constitue, passe par la vallée tortueuse de la nature et par les étapes de la matière et de l'apparence et que jusqu'à ce qu'elle soit rattachée aux âmes séparées dans le monde supérieur, je fasse tous mes efforts pour exalter la parole de Dieu et suivre la *sunna** du prophète de Dieu

distique[11] *:* Avant que cette âme impure soit réduite au silence, / Avant que cet œil exercé se ferme pour toujours sur le monde,

9. Abu Said al-Hudri : compagnon du Prophète, fréquemment cité dans les hadiths*.
10. Coran 6, 90.
11. En persan.

jusqu'à ce que dans ce monde il s'ensuive de belles louanges et dans l'autre de grandes récompenses. Justement, il y a cette plaisante cité de Constantinople, dont le nom et la description sont célèbres à travers les pays, qui fait l'objet de toutes les conversations et est décrite dans les livres d'histoire, avec cette réputation que le jardin d'Iram* n'en est qu'un coin et un humble buisson de son verger digne des Pléiades. Eh bien, qu'est-ce qui justifie qu'une étape sacrée et un lieu gracieux comme cette ville se trouve au milieu de mon royaume et à l'intérieur de l'espace de mes pays et soit, sous mon règne, une mine de mécréance, un repaire de rebelles et un séjour d'impies ? Bref, mon intention et mes efforts se sont portés et fixés sur elle[12]. Cette année, ce printemps, quand le vent du matin aura ouvert le fort des boutons et quand les montagnes seront couvertes du sang des tulipes, je tournerai et inclinerai les rênes de mon déplacement vers sa conquête ! En sorte que si le destin est conforme à mes plans, je n'entreprendrai d'achever rien d'important tant que cette affaire ne sera pas achevée. Quant à vous, soumettez-moi toutes les idées et tous les avis que vous pouvez former sur cette question. »

Tel fut son ordre. Les inclinations sont contraires et les opinions s'opposent. La différence des situations mène à l'opposition des situations. L'idée fut grandement approuvée par ceux des vizirs qui étaient renommés et connus pour avoir une bonne vision des choses, un tempérament sûr, une nature intègre, de la sagacité, de l'intelligence, de la noblesse, de la bravoure, de la vaillance et un viril courage : ils poussèrent et encouragèrent à entreprendre d'accomplir ce qui a été dit. Mais d'autres laissèrent la peur s'opposer à la raison, considérant la qualité de la construction [de la ville], ainsi que la difficulté [d'accès] et la capacité de résistance de ses accès et ses sorties : ils estimèrent que mettre la main dessus revenait à chasser l'oiseau Anka* et que s'en emparer équivalait à conquérir la forteresse du Ciel. Aussi exposèrent-ils qu'il était préférable d'abandonner cette affaire. Quand Son Excellence refuge du sultanat (que Dieu lui accorde Sa miséricorde) constata leur opposition, il en conçut de la colère et répondit par ces propos :

12. Le discours prêté au jeune sultan insiste fortement sur sa piété de *gazi**. Une brève phrase esquisse pourtant en conclusion un argument géostratégique : la ville est un abcès mécréant au milieu du domaine ottoman.

> « Dès lors que la volonté de Dieu s'attache à ce qui est impossible au commun des mortels, peu importe que toutes les créatures s'opposent à sa réalisation ! Et si Son accord et Sa volonté ne sont pas accordés à la réalisation d'une affaire facile, le monde entier peut bien choisir de s'y employer, la victoire ne sera pas obtenue. Dans cette affaire, ma confiance ne repose pas sur l'abondance de mes biens et possessions, ni sur le nombre de mes troupes et de mes braves soldats, ni sur ma richesse en matériel de combat et de bataille, ni sur le nombre de mes outils de guerre et de conflit. En fait, tout dépend de la grâce et la faveur de Dieu ! Au fond de mon vœu il y a le désir de déployer la bannière de l'islam et rien d'autre. S'il a été déterminé que cette forteresse doit tomber entre mes mains, même si ses tours et ses murs ne sont pas de pierre et de sable mais de pur fer, je la nettoierai par le feu de ma rage et de ma force irrésistible et la rendrai molle comme cire. Si la volonté de Dieu va dans un sens ou l'autre,
> *Distique*[13] *:* L'homme n'obtient pas tout ce qu'il espère / Les vents ne soufflent pas comme le désirent les bateaux.
> Eh bien, par le Créateur, il est déterminé que mon intention sera ma récompense ! Mais à Dieu ne plaise, par la grâce universelle de ce noble *padişah* [Dieu], que si l'un de ses humbles esclaves dans une intention sincère se tourne vers Lui pour réaliser un pieux désir, Il ne le déçoive et désespère ! »

Quand les vizirs constatèrent que Son Excellence refuge du sultanat persévérait dans ce sens, même ceux qui s'étaient opposés donnèrent leur accord et tous, n'ayant qu'une voix et qu'un point de vue, dirent : « Le firman est du ressort du *padişah*[14]. »

L'ordre fut aussitôt donné qu'à partir de ce jour même on organisât les fournitures et rassemblât les provisions. Pour préparer le matériel d'attaque qui oblige la bonne étoile de l'ennemi à faire retraite, les gens de métier et les émirs de haut rang ceignirent des deux côtés la ceinture du service, pareils à la huitième sphère. Ils donnèrent un tel coup de collier qu'ils achevèrent en un mois la tâche qui aurait dû se faire en un an et réglèrent en un jour les affaires dont la résolution aurait dû prendre un

13. En arabe.
14. Tout ce qui précède n'est que le développement de quelques lignes de Tursun Bey. Pas plus que ce dernier ou İbn Kemal, Tacizade Cafer ne donne de nom, mais on sait que les favoris du jeune sultan, favorables à la guerre, s'opposaient au grand vizir Çandarlı Halil, qui faisait valoir que la ville était imprenable et qu'en outre il était impossible d'en faire un blocus efficace et d'empêcher l'arrivée de provisions et de renforts.

mois. On entreprit de fabriquer des bateaux de formes célestes, aux ancres lunaires, aux cordages pareils à des flammes, aux voiles comme des nuages ; de fondre des canons au cœur de pierre, aux puissantes formes, pleins de tonnerres, ayant un caractère de dragon ; de tailler des boulets de forme globulaire et de surface sphérique comme les circonvolutions des astres. Des ordres sacrés furent rédigés et envoyés aux *beylerbeyi* *, aux *sancakbeyi* *, aux *subaşı* * et aux autres soldats marqués par la victoire, tous autant qu'ils étaient : aux jours où le gazon de la victoire est orné de dépouilles et où l'armée des herbes aromatiques est rassemblée dans l'espace du jardin, ils devaient être réunis en tel endroit, avec leur matériel de guerre en bon ordre et en parfait état, et y recevraient l'honneur de baiser la carpette [du souverain]. Les hommes chargés de ces questions, ajoutant les nuits aux jours et complétant les nuits par les jours, ne montrant pas un instant ou une heure de défaut ou de négligence, préparèrent et apprêtèrent avant le printemps tout ce qui était nécessaire, sans faute ni manquement, de telle sorte qu'il n'y eut en aucune manière de retard, même pour la plus petite chose. Quand le sultan de Nevruz [15] eut présenté l'armée des fleurs du jardin, que les tulipes eurent jeté leurs rouges toits sur la plaine et que les nuages eurent jeté les hauts pavillons de leurs tentes sur le sommet des montagnes, Son Excellence refuge du sultanat (que Dieu lui accorde Sa miséricorde) ordonna que la maison sultanienne et le pavillon de la tente salomonienne honorassent de leur présence la montagne et la steppe ouverte. Conformément à l'ordre sublime, la tente partit le jour même et le lendemain au petit matin il mit l'épée d'argent dans le narcisse blond comme Zal [16] de sa main, à la violette ayant la grandeur de Feridun de son épaule la massue à forme de bœuf, et l'armée innombrable des fleurs ayant chevauché les montures des branches feuillues des arbres, se mit en rang sur le gazon et fit étape. Les aghas, les beys et les esclaves de la Porte * et tous les servants et leurs suites montèrent à cheval avec leur équipement et gagnèrent en grande pompe le seuil sublime. Quoiqu'il soit évidemment faux que les planètes supérieures produisent un effet dans le monde inférieur, néanmoins le monde supérieur comme le monde d'en bas obéissent aux ordres du destin. C'est pourquoi, comme il faut admettre (en se fondant sur la formule : « afin que vous sachiez que Dieu

15. Le premier de l'an persan, le 22 mars, donc il s'agit du printemps.
16. Père du héros légendaire persan Rüstem.

est, en vérité, puissant sur tout[17] ») que les indices de Dieu et les preuves de la félicité sont innombrables, les plus grands astrologues avaient choisi un moment dont la conclusion fût de bon augure et une heure dont la fin fût prospère pour la sortie du chah. À ce moment béni, Son Excellence refuge du sultanat (que Dieu lui accorde Sa miséricorde) remplaça le sofa de son trône d'argent par le siège de sa selle aux ornements d'or et enfourchant pour réaliser son vœu de *gaza** un lion d'assaut, un léopard au galop majestueux, il sortit de la porte du califat [Edirne] au moment où le soleil se levait, quittant le signe du lion. Tu aurais dit que la vaillance et l'éminence avaient pris forme sous une apparence humaine, ou que la bravoure et la virilité avaient été façonnées dans un moule humain. Le moment et la terre poussèrent mille bravos ; les décrets de la providence divine dirent dans cette langue qui s'entend à demi-mot :

distique[18] : Dans la morsure de ton épée, que l'ennemi brûle / Que par toi l'étendard et le coursier soient victorieux !

Les drapeaux furent déployés, on battit tambours et timbales. L'abondance de la foule fit manquer de souffle au monde, le choc des armes et des piques fit perdre son souffle à l'air. La poussière soulevée par le sabot des chevaux aveugla l'œil du soleil, le tintamarre du son des trompes de bronze assourdit l'oreille de la sphère éthérée. Quand il arriva, ayant un peu marché avec cette pompe, cette magnificence, cette grandeur et cette majesté, et qu'il s'arrêta devant la résidence auguste, de tous les côtés du monde monta jusqu'aux étoiles le cri : « Bienvenue à celui qui arrive ainsi ! » Il demeura quelques jours à cette étape bénie, où vinrent les beys et les chefs de Roumélie et d'Anatolie, et les braves et les héros dont chacun faisait saigner de peur les génies de Salomon, et tous ceux qui pouvaient tenir le sabre dans leur bouche et qui, issus de la nuée dont part le vol de l'éclair, à peine les mentionnait-il coulaient en flot de leur pluie[19]. Ils s'avancèrent et dans cette vallée du buisson ardent vinrent baiser la prospérité du seuil [impérial]. De cette étape un ordre fut également envoyé à la gloire des nobles émirs, le commandant de la flotte : dès que lui arriverait l'ordre auquel obéit le monde, sans tarder un instant, à l'aube quand vogue sur la mer verte le marin du décret de la providence divine ayant orné de voiles de lumière le navire doré du soleil lumineux, il équiperait parfaitement

17. Coran 65, 12.
18. En persan.
19. Passage qui évoque celui qu'İbn Kemal consacre à la jonction des troupes.

tous ses navires d'hommes de bataille et de braves de combat, de canons, d'arquebuses et de carreaux d'arbalètes [20], sortirait de Gallipoli (ce port de *gazi**) et irait par la mer mettre le siège devant Istanbul. Après quoi il [Mehmed II] ne se reposa plus deux jours de suite en un seul lieu [21] et le croissant de lune des drapeaux qui portent le signe de la victoire honora chaque jour de sa présence une nouvelle étape. Quand s'acheva le temps du voyage et qu'on ne fut plus qu'à une étape de la forteresse, l'ordre fut donné au *cebecibaşı** d'ouvrir les coffres de l'arsenal et d'en sortir pour les remettre aux esclaves de la Porte* tout ce qui était nécessaire parmi les cottes de mailles davidiennes, les cottes de Derbend [22], les caftans ornés, les armures de cou dorées pour chevaux, les sabres égyptiens, les poignards damascènes, les masses d'armes syriennes, les hallebardes franques et toutes les armes et matériels de ce genre. Quant aux autres soldats, il leur fut enjoint de sauter tous à cheval le lendemain, avec leur matériel de guerre en ordre en parfait état, et de montrer leurs cuirasses à l'ennemi de la religion [23]. Au matin, le Khosroès dont l'armée est une mine de planètes sortit ses troupes de leur halo pour battre les mécréants tyranniques et conquérir la forteresse de céleste indigo, et il se mit en route. Son Excellence refuge du sultanat vint parfaitement équipé, avec ses armes et son butin ; au côté il avait une épée qui ressemblait à l'eau et agissait comme le feu, de mauvaise nature et d'humble origine, par le renom de laquelle a été révélée la formule : « Nous avons fait descendre le fer qui contient pour les hommes un mal terrible et des avantages [24] » ; à sa ceinture une dague trempée dans le poison à laquelle la sanglante planète Mars est attachée et misérable ; à ses reins la flèche d'auguste fortune décorée des plumes de l'oiseau Hüma* dont la victime [réside] dans le lieu d'[Alexandre] aux

20. *Navik-i çerh ü zenberek* : *zenberek* est l'arbalète, mais c'est également un des sens possibles de *çerh*. Peut-être s'agit-il de deux variétés différentes ? Quant à *nâvek*, son sens premier en persan est « flèche ». M. Grignaschi propose de comprendre autrement : cf. A. Pertusi, *La caduta*, II, p. 467 n. 11 : « Traduciamo "lancia-razzi", perchè il termine persiano *nâvek* indica sia la freccia sia il tubi della cerbottana. Quanto al vocabolo persiano *čarh*, letteralmente "la ruota", esso si ritrova nell'espressione *čarh-i felek* ("a ruota del cielo"), che indica però anche un razzo rotondo che spargeva attorno fiamme e scintille. »

21. Il avance donc à marche précipitée vers Constantinople : remarque similaire de Tursun Bey.

22. Tacizade Cafer utilise successivement les mots *zirih*, terme plus ou moins générique, et *cebe*, qui semble désigner plus précisément la protection la plus légère, une simple cotte de maille cousue sur une veste de cuir : cf. N. Beldiceanu, *Le timar*, p. 83 sq.

23. Les distributions d'armes ne concernaient que les troupes soldées. En revanche, c'était aux timariotes* eux-mêmes de fournir leur armement et celui de leurs subordonnés.

24. Coran 57, 25.

deux cornes et dans son carquois nichaient les oiseaux aux meilleures ailes. Il sortit de sa demeure en harmonie avec la victoire ; il monta sur un ambleur ayant la démarche de l'éclair, [capable de] faire le tour du globe et de franchir les mers, qui était comme s'il avait partagé la longe de Burak laissé au bord du jardin du Paradis et avait été nourri de l'herbe qui pousse le long de la rivière édénique [25] ; ses jambes étaient les piliers de la gloire et du bonheur, son sabot incrusté d'or était un jeune arbre brillant pour la fête de la conquête et de la victoire ; son col et son oreille sont rendus plaisants par des amulettes dorées comme un bouton de rose, ornés et polis par son collier doré qui brille comme la ceinture des Pléiades : [Mehmed II] le monta. Ce que voyant, les hommes braves de leur côté, dans le désir de s'en prendre aux ennemis, plongèrent comme le feu au sein du fer ; pareils à des nénuphars, les êtres de bravoure et de courage sortirent la tête de cuirasses semblables à l'eau : toute la troupe sauta à cheval. Ces faucons, qui de leurs ailes brûlantes comme des étincelles s'envolaient sur le champ de bataille, respectant chacun leur colonne, prirent position à leur place. Les compagnies se mirent en position, les rangs se formèrent, la jungle et la montagne se remplirent de braves lions. Le centre et les ailes furent établis et l'abondance des lances et des étendards fit ressembler à une roselière les rangs de droite et de gauche. De tous côtés les tambours et les timbales grondèrent comme le tonnerre au printemps. La soie rouge des drapeaux rendait l'air pareil à un champ de tulipes. Les sabots des bêtes interdirent la terre aux Pléiades, mêlèrent les atomes de poussière au soleil qui illumine le monde. Quand cette immense armée approcha avec cette terrifiante puissance, quand les compagnies se mirent en ordre de bataille et s'installèrent en face de la forteresse, [ces hommes] inspirèrent tant de peur que les poissons dans la mer se couvrirent de cottes de maille [26], qu'à cause du sabot des animaux le sol se couvrit entièrement de fer et que les mécréants abjects (que Dieu les abandonne !) dans leur crainte et leur terreur confirmèrent la formule : « et la terre, toute vaste qu'elle est, leur paraissait étroite [27] », et le vaste monde parut à leurs yeux étroit et sombre

25. Burak est la monture sur laquelle Mahomet – dont Mehmed II est homonyme – fit son ascension au Paradis.
26. Même image chez İbn Kemal.
27. Coran 9, 25 : « Dieu vous a secourus / en de nombreuses régions / et le jour de Hunaïn [vallée à l'est de La Mecque où se déroula un combat en 630], / quand vous étiez fiers de votre grand nombre / – celui-ci ne vous a servi à rien – / quand la terre, toute vaste qu'elle est, / vous paraissait étroite, / et que vous avez tourné le dos en fuyant. ».

comme une tache dans l'œil. Mais en raison de la puissance de leurs nouvelles fortifications, ils accordaient de la valeur aux propos qu'ils avaient coutume d'entendre de leurs patriarches * et prêtres [28], au point de se dire : « À supposer que sur la surface de la terre il ne subsistât pas un seul individu des serviteurs de Jésus, de la nation du Messie et de la secte nazaréenne, et à supposer que le monde tout entier se soit coalisé contre nous et travaille à conquérir cette forteresse, quelle possibilité y a-t-il pour que quiconque en puisse prendre une pierre ? Et d'autant moins que de tous côtés on vient à notre aide et notre secours ! » Et convaincus qu'on leur porterait assistance, soutien, aide et appui de la part des beys de tout le pays franc et peut-être même de l'ensemble de la chrétienté, ils montrèrent un grand zèle pour le combat. Après nombre de larges consultations et de grandes discussions, leurs choix mal fondés eurent pour conclusion qu'ils se sépareraient en deux groupes. Tandis que l'un couvrirait le côté de la mer, l'autre se préoccuperait de celui de la terre. En effet les bateaux envoyés par voie de mer étaient arrivés et bloquaient la forteresse depuis la mer. Ils s'en tinrent à ce plan. L'armée de l'islam de son côté étant arrivée avait considéré la forteresse et constaté que c'était une fortification puissante dont les murailles effleuraient les tours du ciel et dont les fondations bien agencées touchaient le dos du bœuf placé sur le poisson [29] ; qui comportaient des tranchées que, par allusion aux montagnes d'Elburz * et de Kaf *, ils appelaient « Puits de Bijan [30] ». Elle couvrait un si large espace que d'où qu'on la regardât, les facultés de l'œil étaient trop faibles pour embrasser sa longueur et sa largeur ; elle était pleine d'armes et de matériel au point que l'intelligence est insuffisante pour en rendre compte. Après l'avoir un peu observée, ils entreprirent de s'installer. Pour Son Excellence refuge du sultanat (sur lui soit le pardon de Dieu), on délimita les côtés de nobles quartiers ; il plaça dans son voisinage le quartier des janissaires comme une zone qui l'entourait. Quant aux autres, grands et petits, humbles et nobles, ils se pourvurent colonne par colonne aux quatre coins du camp et se choisirent chacun l'emplacement qui leur convenait. On plaça tant de tentes fermées et de pavillons que le spectateur au visage de lune couché sur le sol perdait tout espoir de voir la lune et le soleil. La foule des

28. Cf. Oruç.
29. La terre repose sur un bœuf juché sur un poisson.
30. Le puits où Bijan fut emprisonnée par Afrasiyab.

tentes et des pavillons infligea un tel rétrécissement au monde qu'en conséquence on dressa l'une sur l'autre les tentes satinées. Ce jour-là on prit du repos. Le lendemain, le firman irrévocable comme le destin fut émis que les soldats marqués par la victoire, grands et petits, commençassent à travailler à la guerre en aménageant les gabions, en plaçant les canons, en creusant des mines et en comblant les tranchées. Ces travaux ayant été achevés conformément à l'ordre auguste, les feux de la guerre et de la bataille s'embrasèrent. La fumée et la vapeur du canon, se transformant en nuage dont tombe la foudre, s'élevèrent dans les cieux. Des mains des *gazi**, les carreaux des arbalètes[31] plurent comme l'averse à l'intérieur de la forteresse. La flèche messagère filait pour porter aux gens de la forteresse, de la part des soldats de l'islam, la nouvelle : « Où que vous soyez la mort vous atteindra, même si vous vous tenez dans des tours fortifiées[32]. » De tous les coins, les catapultes psalmodiaient dans leur langue le verset : « Nous avons fait tomber du ciel un courroux sur les injustes, pour prix de leur perversité[33]. » Les canons de type *şayka** et *prangı** (dont la formule : « Il apporte des ténèbres, le tonnerre et des éclairs[34] » caractérise les qualités à chacun) tiraient sans discontinuer sur l'ennemi, en sorte que les mots : « Ils mettent leurs doigts dans leurs oreilles par crainte de la foudre[35] » convenaient parfaitement à la réalité de la situation de ces malheureux. Quand les boulets mettant comme des dragons l'air en fureur montaient au ciel, le messager du bonheur et de la chance apportait la bonne nouvelle de la victoire et du succès favorisé par Dieu ; quand en retombant ils tuaient des personnes sans limite ni borne, ceux qui restaient en vie portaient témoignage de cette situation : « La foudre vous emporta, alors que vous regardiez[36]. » La bataille continua un certain temps de cette manière. Les murs étaient détruits, des brèches s'ouvraient de place en place et de jour en jour commença à apparaître avec évidence, dans les premiers signes du sort des mécréants dissolus, ce saint secret : « Ils furent frappés par l'humiliation et la pauvreté. La colère de Dieu les éprouva parce qu'ils n'avaient pas cru aux signes de Dieu[37]. » Du

31. Cf. note *supra*.
32. Coran 4, 78.
33. Coran 2, 59.
34. Coran 2, 19.
35. Coran 2, 19.
36. Coran 2, 55.
37. Coran 2, 61.

côté de la mer cependant les bateaux étaient venus et avaient imposé un siège sévère à la ville. Cependant, en raison d'une chaîne qui se trouvait dans le détroit qui sépare Galata de la forteresse, on n'avait pas assiégé tous les côtés de cette dernière comme il avait été décidé [38]. Or il y avait dans cette ville de beauté un Témoin de bonne fortune. C'est pourquoi, pour que tout le monde, dans son désir de s'unir à lui, ne mît pas la main sur sa robe, comme la mer a de grands pouvoirs, c'est à elle que depuis les temps les plus reculés on avait confié sa garde et sa protection et sa préservation des autres. Et elle, se conduisant du mieux possible en gardien et protecteur, ne laissait personne approcher à proximité. Mais comme il y avait depuis le temps de Son Excellence Noé (sur lui soit le salut) un antique rapport entre la mer et le bateau, elle fermait les yeux et lui ouvrait la voie pour une association. Ceci ayant été nécessairement considéré comme un crime de la mer, ils avaient puni son détroit en le frappant d'une chaîne. Cette chaîne était également un obstacle aux bateaux et c'est pourquoi ceux-ci ne pouvaient pas comme ils le souhaitaient trouver leur chemin et s'approcher de la forteresse [39]. La droite pensée de Son Excellence refuge du sultanat (sur lui soit la miséricorde de Dieu) montra dans cette affaire ses manifestations prodigieuses : il ordonna que fussent rassemblés tout ce qu'il y avait comme hommes expérimentés et ingénieurs éprouvés qui fussent versés dans la science de tirer les objets lourds ; ils devraient dispenser tous leurs efforts et déployer tout leur art. Ils devaient prendre une décision qui permît aux bateaux de se déplacer sur la terre sombre de la même manière qu'ils voguaient sur la mer. Quoiqu'en raison du caractère ardu et difficile de cette décision on puisse du point de vue du respect de la coutume parler de stratagème, néanmoins « tout lui a été facilité par son

38. L'idée que le siège ne se fait que sur deux côtés, qu'il faut assiéger les *trois* côtés et que c'est ce qui explique la décision de faire passer la flotte ottomane dans la Corne d'Or semble reprise de Tursun Bey, seul auteur (avec İbn Kemal) à évoquer la chaîne protégeant l'entrée du port. Cf. R. Guilland, « La chaîne de la Corne d'Or ».

39. On ne trouve pas chez les autres chroniqueurs d'écho à ce curieux passage. Réduit à sa simple signification concrète, il ne dit rien que d'assez banal : l'eau est à la fois obstacle et moyen de communication ; elle protège contre les troupes terrestres, mais est en revanche le chemin qu'empruntent les marins, d'où la nécessité d'une chaîne fermant l'entrée du port aux bateaux. Mais Tacizade Cafer choisit pour le dire le registre du merveilleux. La mer trahit la ville au profit du bateau son complice et est enchaînée par manière de punition. Ainsi la chaîne semble venir s'ajouter aux divers talismans qui constituent une des particularités de Constantinople (cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 85-93). Reste que la nature de ce « témoin » *(şahid)* qui attirait la convoitise universelle demeure mystérieuse.

Créateur[40] » : les maîtres artisans du monde et les ouvriers habiles firent de leur mieux et ils analysèrent de telle sorte le problème que les intelligences qui y réfléchissent en sont ébahies et étourdies. Grâce à ces analyses, ils firent se déplacer les bateaux sur les montagnes et les plaines et leur passage d'un endroit à l'autre fut assuré et certain. Quand les instruments et les préparatifs furent parfaitement au point et qu'on n'eut plus à retarder d'une manière ou d'une autre pour le moindre petit détail, un matin que le Tout-puissant et Parfait, autrement dit Son Excellence le Souverain Suprême, manifestant au peuple du monde sa puissance et sa gloire, faisait passer la sphère du soleil lumineux sur le sommet montagneux du dôme en perpétuelle révolution, Son Excellence refuge du sultanat (la miséricorde de Dieu soit sur lui) donna ses ordres : quarante à cinquante bateaux furent armés, équipés de canons, d'arquebuses, de carreaux d'arbalètes[41] et d'hommes de bravoure et de courage ; ils ouvrirent les voiles, *tuğ** et bannières furent déployés, on frappa tambours et timbales et passant par la colline sise derrière Galata, en face des mécréants de mauvaises mœurs, colline dont le sommet atteint la sphère céleste et dont le pied pénètre au fond du sol, on fit descendre les bateaux à la mer [la Corne d'Or][42]. Grâce à cette mesure, la forteresse fut assiégée par la mer également, comme cela avait été souhaité. Quand les ennemis de la religion et de la prospérité (que Dieu – qu'Il soit exalté – les détruise) constatèrent cette force, ce pouvoir, cette pompe et cette grandeur de l'armée de l'islam, ils cessèrent d'espérer de la vie, ils désespérèrent de la douce vie. Ils se décidèrent à mettre en avant la voie de la paix et de l'amitié et à livrer la forteresse par la procédure de la sûreté et de la sécurité [accordées par les musulmans], de la promesse et de l'engagement [consentis][43]. Mais à nouveau les tentations sataniques et les pensées de rancune tournèrent leurs esprits vers le mal et il leur parut préférable de retarder de quelques jours dans l'espoir qu'il leur arriverait bientôt de l'aide par la mer[44]. Alors, au

40. En arabe.
41. Cf. note *supra*.
42. Ce passage semble dérivé de Tursun Bey, mais contrairement à ce dernier, Tacizade Cafer croit pouvoir préciser combien de bateaux furent passés dans la Corne d'Or.
43. *Emn ü aman ve ahd ü peyman* : les deux premiers termes évoquent le sauf-conduit accordé par un musulman à un mécréant du « territoire de la guerre » qui peut ainsi pénétrer en toute sûreté en terre d'islam ; les deux seconds, un engagement (unilatéral) consenti par le sultan.
44. Tacizade Cafer est le seul chroniqueur ottoman à parler d'un désir d'accommodement de la part des Byzantins. Mais Doukas (XXXVIII, 18) signale bel et bien des ouvertures de Constantin XI, précisément à la fin d'avril, au moment où nous nous trouvons ici.

bout d'un ou deux jours se réalisa la formule : « Nous les conduisons par des chemins détournés qu'ils ignorent [45] », car conformément aux vœux des abjects mécréants, quatre *köke** apparurent sur la mer. L'intérieur de chacune, en largeur, correspondait à l'espace du monde ; leurs mâts correspondaient à l'axe des cieux ; leurs ombres touchaient la constellation du Verseau ; leurs voiles constituaient un lien de toile avec les nuages qui portent la foudre ; leurs cordes étaient parallèles à l'extension des âges ; chaque bec de leurs ancres était équivalent à la corne du bœuf de la terre. Chargées de diables sataniques et de démons maudits, complètement ornées et décorées de matériels de guerre et de combat, d'objets et instruments pour champ de bataille, elles arrivèrent pour apporter renfort et appui aux gens de la forteresse et lancèrent un assaut pour pénétrer dans celle-ci. Quelque tentative que fissent les bateaux de l'islam pour s'y opposer, quoi qu'ils tentassent pour les empêcher, comme la différence qu'il y a entre une galère et une *köke** est la même qu'entre le sol et le ciel, ce ne fut pas possible et la victoire ne leur fut pas accordée, en sorte que toutes leurs entreprises et leurs efforts furent vains. Ils [les renforts] arrivèrent tous, gagnèrent le port et pénétrèrent dans le fort [46]. À cette vue, un peu de peine, de dégoût, de vexation et de stupéfaction envahit les soldats de l'islam, qui se divisèrent. Il y avait ceux qui dès le début n'avaient pas approuvé ce projet – « ceux qui dirent : "Nous n'avons aucune puissance, aujourd'hui, pour nous opposer à Goliath et son armée [47]" » – et ceux qui dans l'intention de faire la *gaza** et le djihad* avaient, pour suivre la voie de Dieu, ceint solidement la ceinture du zèle et de l'effort et qui donnaient aux musulmans du courage, psalmodiant le verset : « Dis aux incrédules : "Vous serez vaincus ; vous serez rassemblés dans la géhenne." Quel détestable lit de repos [48] ! » Informé de la situation, Son Excellence refuge du sultanat (sur lui soit la miséricorde de Dieu) prit ses dispositions : un divan* fut tenu. Tous les beys, les chefs, les braves et les héros vinrent et s'installèrent chacun à sa place. Il les réconforta en leur disant :

45. Coran 7, 182 : « Nous conduisons par des chemins détournés qu'ils ignorent / ceux qui traitent nos Signes de mensonges. »
46. Ici encore, Tacizade Cafer s'écarte de Tursun Bey, puisque (comme Enveri et İbn Kemal et comme les sources chrétiennes) il parle de quatre *köke** et non deux. D'autre part, d'accord avec İbn Kemal, il situe l'arrivée des renforts chrétiens nettement après le passage de la flotte ottomane dans la Corne d'Or : erreur de chronologie qui doit avoir Tursun Bey pour source.
47. Coran 2, 249.
48. Coran 3, 12.

> « L'arrivée de ces trois ou quatre bateaux ne nous autorise pas à avoir l'esprit abattu et à montrer du relâchement pour la bataille. "Ne désespérez pas et ne soyez pas tristes, vous êtes les meilleurs[49]." N'est-ce pas le mécréant que vous brisez en ce moment, n'est-ce pas l'armée que vous mettez en ce moment en déroute ? Depuis la date à laquelle la *gaza** et le djihad* ont été ordonnés, la nuque des mécréants est le fourreau du sabre des *gazi**. Le verset : "Lorsque son terme arrive elle ne peut ni le faire reculer ni l'avancer d'une heure[50]" témoigne en toute justice que nul ne meurt avant le terme fixé et quand le terme fixé est venu il n'est nul moyen de s'y opposer. Dès lors, quel besoin de se faire du souci et de l'anxiété en raison du nombre des ennemis, quel besoin de porter le deuil et la mélancolie ? À supposer que le rang de martyr nous échoie, la félicité est à nous ! Et si nous l'emportons sur le mécréant et trouvons des louanges en ce monde et abondance de récompenses dans l'autre, la prospérité est à nous ! Pour un homme bouder l'ennemi, pour un musulman reculer devant le mécréant, cela revient à ne pas écouter avec l'oreille de l'obéissance ce verset : "Ne faiblissez pas dans la poursuite de ces gens. Si vous souffrez, ils souffrent eux aussi comme vous, attendez donc de Dieu ce qu'ils n'en espèrent pas[51]." Si ceux qui leur viennent en aide sont des mécréants maudits, remercions Dieu de ce que ceux qui vous aident, vous, sont les anges qui portent le signe. Enfin quand la mort a été décrétée, plutôt que d'être mille ans en bonne santé avec un mauvais renom, l'alpha et l'omega est de partir après avoir vécu un jour avec un bon renom. D'autant que le verset vénéré : "Combattez donc les suppôts de Satan. Les pièges de Satan sont vraiment faibles[52]" annonce que la conquête et la victoire nous reviennent. »

Ainsi parla-t-il, rapportant et transmettant sur cette question toutes sortes de hadiths* et de versets du Coran, de proverbes et d'histoires. Quand les grands, les notables, les émirs et les piliers entendirent de la bouche du *padişah* ce genre de propos, il leur vint à tous une grande force et une forte excitation. Ils firent des prières et s'écrièrent : « Tous tant que nous sommes, nous nous dévouons tête et âme sur ta voie ! L'ennemi aura

49. En arabe.
50. Coran 7, 34 ; 10, 49 : « Un terme est fixé à chaque communauté ; lorsque son terme arrive, elle ne peut ni le faire reculer ni l'avancer d'une heure. »
51. Coran 4, 104.
52. Coran 4, 76.

beau avoir la vivacité du feu, détruire sa terre par la grâce de Dieu et recueillir la gloire dans la prospérité du *padişah*, voilà ce que nous désirons ! » Et ils accomplirent leur service. Ils gagnèrent chacun leur poste [53]. Quant à Son Excellence refuge du sultanat (sur lui soit la miséricorde de Dieu), il se leva lui aussi, gagna son appartement privé et réfléchissant en conseil restreint, il dit :

> « En ce qui concerne les tranchées, elles sont si bien comblées qu'il est possible de lancer un assaut par-dessus. Et la forteresse a subi tant de destructions qu'il est devenu envisageable de passer et de s'introduire par les brèches. À Dieu ne plaise qu'un retard permette à des renforts de venir de chez les mécréants par la mer, ce qui ferait apparaître la faiblesse dans le cœur du peuple. La bonne voie, la voici ; voici ce qu'il faut faire : gardons-nous de ce qu'implique la formule : "Les désastres sont dans le retard [54]" ; considérons le contenu des mots : "Les occasions passent comme les nuages [55]" ; saisissons ce que nous offre l'occasion ; demandons de l'aide à la Cour de Dieu (qu'Il soit exalté et honoré) ; demandons de l'aide à l'âme pleine de grâces du Seigneur des créatures [Mahomet] (sur lui soit la prière du salut [56]) ; et avant un jour [d'ici] mettons notre zèle à nous emparer de la place, entamons sa conquête. »

Après quoi il ordonna qu'on fît savoir aux soldats portant le signe de la victoire que l'assaut contre la forteresse aurait lieu le mardi, qui était le 20 *cemaziülevvel* de l'an 857 [29 mai 1453] [57]. Les hérauts proclamèrent dans l'armée auguste que quiconque arriverait le premier à la brèche, s'il était

53. Tursun Bey évoque le désarroi des troupes ottomanes après la défaite navale ; la lettre d'Ak Şemseddin le confirme ; İbn Kemal parle de la colère de Mehmed II à l'égard de ses généraux. Mais aucun auteur avant Tacizade Cafer ne fait suivre cette affaire de la tenue d'un divan *, tandis que Sadeddin, historien nettement postérieur, place à ce même moment une opposition entre le parti de Halil et celui de Zaganos. D'où viennent ces renseignements, inconnus des sources chrétiennes, qui n'apparaissent que dans des sources ottomanes tardives ? Selon H. İnalcık, *Fatih Devri*, p. 129-139 et n. 284, aussi bien Tacizade Cafer que Sadeddin confondent ce conseil qui se serait tenu à la fin avril avec celui, mieux documenté, qui dut avoir lieu à la fin mai à la suite de bruits qui couraient sur des interventions chrétiennes (cf. K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, II, p. 123).

54. En arabe.

55. En arabe.

56. *Salât-ü-selâm* : prière au moment du danger.

57. Tacizade Cafer semble ignorer les deux assauts précédents et (cf. note *supra*) violer involontairement la chronologie : le divan * qu'il situe juste après l'arrivée des renforts chrétiens le 20 avril ne peut pas être celui qui, à la fin de mai, conclut au lancement de l'assaut final.

de ceux qui n'avaient pas joui d'un *dirlik** [58], aurait par faveur sublime une augmentation de solde ; que s'il était de ceux qui jouissaient d'un *dirlik**, s'il était timariote*, il deviendrait *subaşı**, s'il était *subaşı** il deviendrait *sancakbeyi**, s'il était *sancakbeyi** il deviendrait *beylerbeyi**. Un ordre sacré serait remis entre leurs mains. Jusqu'à extinction de leur descendance leurs propres enfants seraient honorés et respectés dans l'État de la famille d'Osman (qu'elle subsiste et perdure jusqu'au jugement dernier !) [59]. Quand il eut fait connaître la date de l'assaut, toute l'armée ayant la victoire pour guide ne fut qu'un cœur unanime et attendit le combat de pied ferme. Quand vint le lundi, les musulmans purifièrent leurs enveloppes corporelles, firent rédiger leurs testaments [60] et se trouvèrent prêts et dispos pour la *gaza**. Au soir, quand apparurent les milliers de bougies lumineuses provenant des brillantes étoiles de l'armée du ciel, dans l'armée auguste également on arbora le visage de la fête et de la joie : tous les soldats allumèrent devant leurs tentes une multitude de bougies et de tous côtés s'élevèrent vers les cieux comme autant de colonnes les sons des prières qui proclamaient l'unicité et la grandeur de Dieu. Et peut-être étaient-ce ces étoiles des cieux ainsi apparues sous la forme de bougies qui, stupéfaites devant ce tumulte et cette foule, étaient tombées sur la surface de la terre. Après avoir un moment manifesté ainsi la fête et la joie, en un instant le peuple se coucha et prit son repos [61]. Quand les deux tiers de la nuit furent passés et qu'il ne resta que le dernier tiers, chacun se leva en criant : « Cela se produira sûrement à l'aube. L'aube n'est-elle pas proche [62] ? », et commença à s'armer et s'équiper pour la *gaza**. Son Excellence refuge du sultanat (la miséricorde de Dieu soit sur lui) se levant aussi en ce moment béni, ayant procédé à ses ablutions en se confor-

58. Attribution d'un revenu (*timar**), le *dirlik** est ici opposé à la solde touchée par les janissaires ou autres esclaves de la Porte*.

59. Littéralement : « les enfants de leurs foies ». Autrement dit les enfants adoptifs, les affranchis, ne sont pas concernés. Les *timar** n'étaient pas héréditaires, mais la transmission d'un *dirlik** du père au fils n'était pas exceptionnelle (cf. N. Beldiceanu, *Le timar*, p. 68-70).

60. Régler cette question avant sa mort fait partie des devoirs du pieux musulman. La notation a donc ici une valeur religieuse, au même titre que les purifications rituelles *(abdest)* dont il est question juste avant.

61. On retrouve chez İbn Kemal (mais non chez Tursun Bey) une description assez proche de cette veillée d'armes. Doukas et Barbaro mentionnent également les illuminations et les chants dans le camp ottoman durant la ou les nuits précédant l'assaut. Sur cette pratique, cf. B. Flemming « The Sultan's Prayer before Battle ».

62. Coran 11, 81 : les anges s'adressent à Loth la veille de la destruction de Sodome.

mant en tout point aux gestes lustraux qu'exigent les ordres sacrés et le respect de la *sunna**, accomplit deux prières surérogatoires [63]. Ensuite, élevant vers la Cour de Dieu une sincère supplique, il dit :

> « Ah, Dieu ! Ah, Moteur de toutes choses ! Ah, Seigneur ! Ah, divin Protecteur ! Tu es le *padişah* qui sais et connais tout. Tu en es informé, tu le sais : alors que le verset "Dis : 'Lui, Dieu est un ! Dieu ! L'impénétrable [64]' " atteste et enseigne de sa voix exaltée ton unicité, alors que les mots : "Il n'engendre pas ; il n'est pas engendré ; nul n'est égal à lui [65]", qui se sont levés comme le jour, attestent et enseignent de leur son exalté qu'il n'est rien qui soit pareil ou semblable à ta personne sacrée, il le nie complètement, l'adversaire de mauvaises mœurs, l'ennemi qui ne fait rien qui vaille ; ce sont des tyrans qui partagent entre femme, fils, parent et allié et parlent de trois et du tiers [66] ; ce sont des gens qui ne confessent pas que depuis la fin de Jésus se sont produites la descente de Gabriel [67], la venue de l'inspiration divine et la révélation [du Coran], des gens sans religion qui ne ratifient pas la parole : "Le Messie n'a pas trouvé indigne de lui d'être serviteur de Dieu ; non plus que les Anges qui sont proches de Dieu [68]". Leurs ancêtres impurs sont de ces gens répugnants qui ont effacé des pages des Évangiles le verset : "Pour vous annoncer la bonne nouvelle d'un Prophète qui viendra après moi et dont le nom sera Ahmed [69]", qui se font un justificatif de la formule : "Nous n'avons jamais entendu parler de cela chez nos premiers ancêtres [70]", et à qui l'on dit : "Vous étiez, vous et vos pères, dans un égarement manifeste [71]". Mon but, humble que je suis, c'est en me conformant à l'ordre : "Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu [72]", d'être de la troupe [de ceux à qui il est dit :] "Combattez pour Dieu, car il a droit

63. La *rıkat* est le geste consistant à porter les mains sur les genoux et se relever, dans la position agenouillée. Selon les prières, il peut y en avoir deux à quatre. On peut faire précéder une prière d'une *rıkat* surérogatoire.
64. Coran 112, 1-2.
65. Coran 112, 3-4
66. Allusion à la Vierge Marie et à la Trinité : les chrétiens ne sont pas de vrais monothéistes.
67. C'est l'archange Gabriel qui révéla le Coran à Mahomet.
68. Coran 4, 172.
69. Coran 61, 6 (il a été question de Moïse au verset précédent) : « Jésus fils de Marie dit : / "Ô fils d'Israël ! / Je suis, en vérité, le Prophète de Dieu / envoyé vers vous / pour confirmer ce qui, de la Tora, existait avant moi ; / pour vous annoncer la bonne nouvelle / d'un Prophète qui viendra après moi / et dont le nom sera : Ahmad." »
70. Coran 28, 36.
71. Coran 21, 54.
72. Coran 9, 29.

> à la lutte que les croyants mènent pour lui[73]", et de mettre mon zèle à agir, autant que je peux, de la manière qui T'agrée. À Toi revient le commandement, à Toi la puissance, à Toi la grâce, à Toi la force qui peut. Comme le veut l'heureuse annonce : "Oui nous dirigerons sur nos chemins ceux qui auront combattu pour nous[74]", de moi viennent les demandes et les prières, de Toi la faveur et l'acceptation. »

Ayant ainsi fait d'abondantes et humbles prières, il conclut en dernière supplique par le verset : « Notre Seigneur ! Verse en nous la patience ; affermis nos pas ; donne-nous la victoire sur le peuple incrédule[75]. » Comme la flèche de sa prière était équipée de l'empennage de la vérité et de la pureté, elle atteignit exactement la cible de l'exaucement. Jusqu'au petit matin, il fut ainsi plongé dans les prières et les suppliques. À l'heure de l'aube blanche, quand l'aurore athlète du monde, prenant en main sa masse d'argent, se dirigea vers l'armée des portes de l'horizon, Son Excellence refuge du sultanat également (la miséricorde de Dieu soit sur lui), après avoir accompli ses pieux devoirs du matin, s'équipa pour la *gaza** de ses armes et son matériel, et s'emparant d'une masse d'arme d'or, monta à cheval. Sa bannière sacrée étant la colonne de la Cour du neuvième ciel, les piliers de l'État et les notables du sultanat s'assemblèrent à son seuil auguste. Les drapeaux furent déployés, les tambours et les timbales furent battus. Prêts, les *gazi** et les braves se préoccupaient des moyens de combattre. Son Excellence refuge du sultanat (que la miséricorde de Dieu soit sur lui) donna à la troupe l'ordre de marcher. Il dit : « La terre caillouteuse, le matériel de guerre et les armes sont à moi. Tout le reste, argent et biens, prisonniers, objets et provisions, tout ce qu'il y a, c'est du butin pour les *gazi** ! » D'abord les canons poussèrent leur cri de tonnerre et allèrent frapper l'ennemi. L'obscurité des exhalaisons et de la fumée donna un démenti à la véridique aurore[76], la mèche de la noirceur changea en sombre nuit la blanche étoile[77] de la beauté du jour. Dans cette obscurité les *gazi** marchaient de tous côtés à la suite des boulets. Au bout d'un instant, quand l'obscurité de la fumée se fut dissipée, on

73. Coran 22, 78.
74. Coran 29, 69.
75. Coran 2, 250.
76. Jeu de mots : *sabah-ı sadık* désigne l'aurore par opposition à l'aube.
77. Allusion à l'étoile sur le front des bovidés.

put se voir les yeux dans les yeux. Les musulmans se trouvèrent tout près du fort et les mécréants postés en armes sur les brèches. On en était venu au moment du combat et de la confusion. D'en bas et d'en haut les piques se heurtaient, pareilles à des dragons.

Distique : Quand les cils de beautés sont en armes sur deux rangs / Un rang est derrière, un rang par-dessus.

De tous côtés des flèches furent lancées et les arcs, pareils à l'amoureux à la taille courbée séparé de l'aimé élancé comme une flèche, commencèrent à se courber sans cesse. Tandis que les piques qui répandent le feu pratiquaient l'insolence de leur longue pointe, des deux côtés la bataille éclata. Les sabres entrèrent en scène et devinrent les médiateurs qui devaient trancher le litige en sorte qu'une issue fût trouvée à la contestation. Se dressant vers le ciel, chaque bannière priait pour la victoire et le succès. De tous côtés les *tuğ** se découvraient et priaient pour que le mécréant fût vaincu et défait. De leur son lamentable, les trompettes chantaient : « Que la conquête et la victoire soient associées à l'armée de l'islam ! » Les tambours, les timbales et les grosses caisses poussaient et incitaient de leur bruit éclatant les musulmans au djihad* et donnaient à chacun du cœur au ventre. Quoique les gens de la forteresse, sans limite et sans compter, fissent voler sur eux des matières enflammées avec des bombes et des corbeilles, ce fut cependant inefficace, car les braves pénétraient dans les maisons en feu, ne faisaient pas volte-face et montraient courage et héroïsme. Le soleil ornement du monde n'avait pas encore foulé au pied le paysage de l'horizon pour contempler cet événement que le sens profond de l'enseignement « La victoire vient avec le zéphir[78] » s'étant manifesté, la brise de la victoire souffla, tirant sa source de la formule : « Dieu vous a secourus en de nombreuses régions[79]. » Les *gazi** qui se battaient sur la brèche se trouvant du côté de la Porte d'Edirne l'ayant emporté sur les mécréants, cinq à dix *gazi** montèrent sur la muraille et y plantèrent le drapeau. De la terre parvint aux Pléiades le son des prières qui proclamaient la grandeur de Dieu, son unicité, sa gloire et sa sainteté. Ce que voyant, les beys, les chefs et toute la troupe s'élancèrent sur les tours, comme la prière agréée qui monte au ciel, et se répandirent à l'intérieur de la forteresse comme le décret céleste. Il ne resta plus aux

78. En arabe.
79. Coran 9, 25.

gens de la mécréance de force pour résister ni de moyen pour combattre. La terreur les envahit ; l'ombre des musulmans à leurs yeux paraissait un homme [en chair et en os] ; les *gazi** pénétrèrent dans la ville par petits groupes, poussant devant eux les mécréants par petits troupeaux, et commencèrent à les tuer de tous côtés. Les petits enfants, les jeunes garçons, les femmes et les adolescents, voyant cela, s'enfuirent et s'entassèrent dans les églises[80]. À la suite de l'arrivée fortunée des musulmans, chaque fille ou garçon trépassé devint ainsi l'heureux messager du Paradis. Son Excellence refuge du sultanat (la miséricorde de Dieu soit sur elle) était demeurée longtemps en station à cheval : les chefs qui s'étaient précédemment soumis et les braves qui amenaient des mécréants utilisables et en vie s'approchèrent et furent gratifiés de l'honneur de lui baiser le pied ; les têtes coupées furent roulées comme des balles au pied de son cheval qui est la batte de polo de la conquête et la victoire. Les *gazi** commencèrent à extraire un sur cinq ou dix de [leurs] prisonniers[81]. À ce spectacle, son cœur fut empli de paix et descendant de cheval avec bonheur et prospérité, il se prosterna en signe de reconnaissance. Puis il gagna sa tente où il se reposa un instant. Ce jour-là fut pour le peuple mécréant celui du Jugement dernier : on négligeait non seulement son ami, mais son frère ; le père était gêné par son fils, le fils par son père ; les mots : « Le jour où l'homme fuira son frère, sa mère, son père, sa compagne et ses fils[82] » s'appliquèrent à eux ; chacun craignit pour sa vie et sa tête. De l'aurore jusqu'au couchant, la troupe victorieuse joua du sabre, pareille à la calotte d'or du soleil ; on fit des hommes la proie de l'épée, on mit les femmes dans les chaînes et l'on fit captifs et prisonniers les petits et les enfants[83] ; pour mettre en lumière à l'extérieur [de leurs abris] ceux qui étaient dissimulés, à l'exemple de la formule : « Nous avons renversé cette cité de fond en comble[84] », on mit la ville sens dessus dessous. [Comme le dit ce] noble vers : « Lorsque la terre rejettera son fardeau[85]. » Il apparut au grand jour tant de trésors enterrés et tant de richesses ensevelies que [hor-

80. Le cas de Sainte-Sophie, où les Grecs s'entassèrent dans l'espoir déçu d'y trouver un asile est bien connu. Tacizade Cafer est le seul auteur ottoman à parler de cela.
81. Pour s'acquitter du quint.
82. Coran 80, 34-36. Il s'agit du jour de la Résurrection et du jugement dernier.
83. La loi permet de tuer les prisonniers de guerre, mais les juristes s'accordent pour conclure que femmes, enfants et vieillards peuvent être asservis mais non tués.
84. Coran 15, 74. Il s'agit de Sodome.
85. Au jour de la Résurrection : Coran 99, 2.

mis] le Créateur (qu'Il soit exalté !) pour qui « rien n'est caché sur la terre et dans le ciel[86] », nul n'en sait le total. On prit tant de beautés à la jambe d'argent, à la ceinture d'or, à l'aspect du soleil et à la face de lune qu'on n'en peut dire le nombre. On aligna comme des perles brillantes enfilées les dames charmantes, belles, blanches, ayant les traits de belles aux yeux noirs : le cou et l'oreille de chacune étaient une mine de joyaux, leurs manches des bourses d'argent. Le lot qui revint au [sultan] fortuné fut constitué de vierges en bouton, dont les boucles répandaient des bijoux de rubis, dont la silhouette saisissait les cœurs, dont la poitrine était le nœud[87] d'où s'élance une de rose : nul sinon leurs miroirs n'en avait vu les pareilles ; nul sinon leurs bracelets et anneaux ne s'était approché de leurs bras et de leurs jambes ; les mécréants n'étaient pas dignes d'elles. Bref, jusqu'au soir l'armée auguste se chargea de butin : [ainsi couverte] d'admirables beautés au visage de péris, la surface du sol était un objet d'envie pour un temple idolâtre chinois. Le cou et l'oreille de la plaine furent ornés et enjolivés par les charmants garçons au corps d'argent qui sont « semblables à la perle cachée[88] ». Les tentes furent honorées de la présence de [ces] cyprès à face de rose et évoquèrent cette image charmante : « des houris qui vivent retirées sous leurs tentes[89]. » Avec les brocards francs, les soies colorées et les tissus chatoyants, la parcelle du monde avait pris l'apparence d'une roseraie ; les perles brillantes, les perles royales étaient plus nombreuses que les grains de sable du désert ou que les gouttes de rosée. Telle était l'abondance des plats d'or et d'argent qu'il n'y a pas autant de jasmins et de roses sur les pelouses. Il y avait tant de butin que les *gazi* * répartirent l'or entre eux comme de la terre, au moyen de boucliers[90]. Les tentes et les pavillons se remplirent de tissus colorés comme des boutons de fleurs. Ceux qui participèrent à cette *gaza* * s'enrichirent de telle sorte que tant que s'écoula leur vie pareille à un fleuve, petits et grands ils laissèrent couler l'argent comme de l'eau. C'est même devenu aujourd'hui un proverbe dans le peuple ; quand une personne a une conduite dépensière et pleine de prodigalité, on lui demande : « Est-ce que tu participais au pillage d'Istanbul ? » Avec pareil butin, les *gazi* *

86. Coran 3, 5.
87. *Budak* : littéralement un nœud dont partira une branche neuve…
88. Coran 56, 23.
89. *Coran* 55, 72.
90. Autrement dit, ils pellettent les tas d'or comme de la terre.

regagnèrent leurs tentes sains et saufs et couverts de dépouilles. Cette nuit-là, chacun à sa place, ils prirent leur repos dans la joie et le bonheur. À l'aube (quand le *padişah* des sept climats, voulant voir les cieux au trône de béryl de la forteresse aux neuf tours ayant douze tourelles des sphères circulaires, monta sur son blanc cheval céleste allant comme le vent et se mit en route), Son Excellence refuge du sultanat (la miséricorde de Dieu soit sur lui) monta à cheval pour entrer dans la forteresse et la visiter ; les nobles émirs et les serviteurs ayant la pompe des étoiles entourèrent le *padişah* à gauche et à droite, par-derrière et par-devant, comme le halo encercle la lune. Devant, selon le cérémonial ottoman, marchèrent à pied les *çavuş** qui crient : « Que croisse sa force ! », et s'attendent à gauche et à droite aux coups du destin et du sort, ainsi que deux cents *solak** d'élite, des cyprès élancés. Quand avec cette pompe, cette magnificence et cette majesté, avec cette splendeur et cette grandeur, il fut entré dans la ville, il visita systématiquement ses vastes districts et ses marchés quadrangulaires, ses sites étonnants et ses lieux extraordinaires, ses habitations plaisantes et ses édifices imprenables, et il contempla sans rien manquer la gloire de ses porches, ses palais aux fondations solides, ses maisons aux briques colorées, ses temples et ses lieux de culte aux formes impeccables. Pour finir, il alla voir ce bâtiment immense, ce temple sans défaut connu sous le nom de Sainte-Sophie. Par son imposante sublimité, elle est devenue célèbre parmi les voyageurs aux quatre coins du monde. Il foula du pied son enceinte avec bonheur et félicité. Il vit que c'était un espace sublime, dont la grandeur et l'élévation ne peuvent être exposées et racontées par le langage.

Distique : Les [quatre] éléments sont l'escalier qui est à sa porte / Saturne est une pierre noire de son appareil.

En ampleur elle dépasse l'espace de l'imagination et dans l'ancienneté de son âge elle va de pair avec les sphères célestes.

Distique : Alors que les quatre mondes habités n'avaient pas encore été bâtis / Cette sublime coupole fut posée dans une auguste félicité.

Chacun de ses murs est une muraille d'Alexandre* ; chacune de ses voûtes est un ciel ancré à la terre ; chacun de ses coins est une contrée adorée ; chacune de ses tuiles est une coupe où se reflète le monde ; chacun de ses étages est la halte et le séjour de Jésus. On a si bien consolidé ses structures et implanté ses piliers qu'elle ne peut pas subir de dommages « quand bien même les montagnes se fendraient et le ciel se

déchirerait[91] ». Le décor de ses murs est de marbres variés pour chacun desquels on aurait dépensé son poids d'argent et d'or. Ses colonnes sont les pivots des régions célestes. Le marbre blanc de son pavement est plus clair et pur qu'un miroir.

Distique : Les veines qui sont dans le marbre de ce pavement / C'est comme si les vagues marines en ont fait leur espace.

Sa coupole est de même rang que les cieux sublimes. Son stuc est une pièce d'émail doré. Quand [Mehmed II] contempla un monument si sublime, des œuvres il déduisit l'effet et du malade la maladie, et par ce moyen parvint à la compréhension de la situation de celui qui était évidemment à l'origine de cette [merveille]. Il considéra que malgré tant de pouvoir et d'abondance (tels que dans le royaume du monde aucune œuvre pareille n'avait été donnée à voir), le temps cruel n'avait pas laissé dans les pages [du livre] du monde de trace de son nom et son renom. Sa conscience sacrée de la tyrannie et de l'injustice du temps se renforça et il s'écria : « Ah, Dieu ! Ah, *padişah* ! Puisque ni petit ni grand, ni chah ni vizir ne survivent, je te remercie mille et mille fois de ce que, ô Créateur, tu as fait de moi, ton esclave, l'origine d'une si grande conquête ! » Ayant fait ces actions de grâce, il donna l'ordre que ce lieu béni devînt la grande mosquée. Après avoir entièrement contemplé la ville, il repartit et regagna sa tente avec bonheur et prospérité. Comme la reconstruction de la ville était le compagnon de lit de sa lumineuse pensée intime, il nomma comme *subaşı** un sien *kul** capable et de confiance connu sous le nom de Karışdıran Süleyman et émit les ordres suivants : si qui que ce fût venant des pays bien gardés faisait sa patrie de ce pays plaisant et décidait de s'y établir, quelle que fût la maison qu'il souhaiterait et désirerait, il se procurerait une note des mains du *subaşı** précédemment mentionné et se rendrait auprès du seuil qui exauce les désirs, où lui serait faite l'aumône d'un auguste titre de propriété[92]. Quant aux individus qu'il fallait blâmer et tancer pour les diverses négligences, légèretés, manques de soins et de zèle dont ils s'étaient rendus coupables lors de la conquête de la forteresse, il agit envers eux conformément aux principes du sultanat[93], tandis que pour ceux qui n'avaient commis aucun manquement de ce genre dans

91. En arabe.
92. Tacizade Cafer est le seul à fournir ces détails sur les modalités concrètes de l'attribution des maisons.
93. C'est le sort de Çandarlı Halil Paşa qui est traité ici de façon particulièrement allusive.

leurs efforts et leur zèle et avaient montré de la vaillance et de la bravoure, il leur accorda de la considération selon leur condition : bref, sans défaut, ce qui avait été promis fut intégralement accordé et obtenu ce qui avait été désiré. L'ordre fut donné aux *sancakbeyi** des *müsellem** et des *yaya** de nettoyer les tranchées, de reconstruire les endroits de la forteresse qui avaient souffert et été mis en ruines par l'impact des boulets de canon et de les mettre dans un état meilleur qu'auparavant. Après quoi il donna son congé à la troupe qui porte le manteau de la victoire et le signe du succès accordé par Dieu, et repartant lui-même avec les esclaves de la Porte*, il regagna Edirne porte de la gloire, lieu de la félicité et siège du califat, où il s'installa. La nouvelle de cette conquête considérable et de cet admirable effort s'étant diffusée aux quatre coins du monde, les amis du sultanat ottoman se réjouirent et furent saisis de joie, tandis que les ennemis de la religion et de l'État furent effarés et défaits. L'écho et le bruit de cette bonne nouvelle porteuse du signe de la félicité produisirent en quelque sorte des lamentations dans les quatre quarts du monde habité et un tel séisme ébranla l'édifice de la mécréance et de la contestation que même ceux qui conservaient au fond de leur âme l'amour de l'entêtement et de l'obstination, craignant pour leur tête et leur vie, bouclèrent la ceinture de l'obéissance et de la soumission. [Mehmed II] ayant accompli, dans les jours augustes [de son règne], de pareils exploits dignes de louanges et hauts faits admirables, son renom extraordinaire devint légendaire dans le monde. Aux yeux du peuple, sa majesté, sa grandeur, sa puissance, sa gloire et sa pompe crûrent et se multiplièrent, et pareil au soleil qui illumine le monde, le boulet de sa prospérité s'éleva jusqu'aux cieux. Dieu (que je loue, qu'Il soit exalté !) accorde à [Mehmed II] qui jouit de Son pardon et de Sa miséricorde de profiter au plus haut des cieux sublimes (conformément à la formule : « Dans le Paradis il y a cent degrés que Dieu a prévus pour les combattants de la foi. L'écart entre chaque degré est égal à l'écart entre le ciel et la terre[94]. ») grâce au bonheur et à la faveur de Sa miséricorde et de Son pardon, de Sa faveur, Sa grâce et Sa bonté !

Fin.

94. En arabe.

PSEUDO-SPHRANTZÈS
(MAKARIOS MÉLISSÈNOS)

Chronique [1]

Introduction

La chronique du Pseudo-Sphrantzès – ou *Chronicon maius* – est longtemps passée pour la version longue des *Mémoires* – ou *Chronicon minus* – rédigées par Georges Sphrantzès, le proche conseiller de l'empereur Constantin XI Paléologue et témoin oculaire de la chute de Constantinople (voir p. 233-234). De fait, la chronique du Pseudo-Sphrantzès inclut tout le texte de Sphrantzès et se présente, d'après le titre qu'elle porte dans les manuscrits, comme l'œuvre de ce dernier [2]. Elle a en outre été traduite en latin et attribuée au chroniqueur byzantin Sphrantzès par le jésuite Pontanus dès 1604, avant même que ne soient publiées des éditions critiques tant du *Chronicon maius* que du *Chronicon minus* [3] : de cette manière, le texte du Pseudo-Sphrantzès a éclipsé durablement la chronique originelle de Sphrantzès, remise à l'honneur seulement au XX^e^ siècle. Le *Chronicon maius* était donc considéré comme une source parfaitement authentique du XV^e^ siècle : les spécialistes la dataient de la fin des années 1470, par référence à l'œuvre de Sphrantzès, et la tenaient pour particulièrement importante et fiable compte tenu de la personnalité de son auteur présumé.

1. Traduction du grec, introduction et notes par Marie-Hélène Blanchet.
2. Voir Sphrantzès, *Memorii*, p. 150 (avec l'apparat).
3. Voir Sphrantzès, *Cronaca*, p. 75*.

Le premier historien à contester cette attribution a été Jean-Baptiste Papadopoulos en 1935, qui a commencé à relever certaines incohérences linguistiques et historiques. Puis en 1936, Franz Dölger[4] s'est appuyé sur les références répétées à la famille Mélissènos et à la ville de Monembasie contenues dans le texte pour émettre l'hypothèse que le véritable auteur du *Chronicon maius* ait été Makarios Mélissourgos, *alias* Makarios Mélissènos après que l'intéressé eut emprunté le nom de la grande famille byzantine des Mélissènoi[5]. Ce personnage, né dans la première moitié du xvi^e^ siècle, a d'abord exercé la charge de métropolite * de Monembasie (au sud du Péloponnèse), avant de se réfugier à Naples à partir de 1573 : juste après la bataille de Lépante (1571), il avait été impliqué avec son frère Théodore dans une tentative de soulèvement du Péloponnèse contre les autorités ottomanes et avait dû se replier en Occident, s'installant jusqu'à sa mort, en 1585, dans le royaume de Naples sous domination espagnole et rédigeant sa chronique entre 1573 et 1576[6]. Makarios Mélissènos avait aussi été soupçonné d'être l'auteur de faux chrysobulles * impériaux liés à la métropole de Monembasie, qu'il aurait composés et fait circuler en Italie et en Espagne en les faisant passer pour authentiques ; mais la recherche récente a pu montrer que ces chrysobulles * sont authentiques, et, dans un cas au moins, Makarios Mélissènos n'a fait que suppléer le nom manquant de l'empereur qui en était l'auteur[7]. Même s'il n'est pas le faussaire qu'on avait imaginé, Makarios Mélissènos est bien considéré comme le rédacteur de la chronique du Pseudo-Sphrantzès : cette identification a été admise par la majorité des historiens à l'exception de Margaret Carroll, qui persiste à penser que le contenu de la chronique du Pseudo-Sphrantzès provient de notes perdues de Georges Sphrantzès[8].

La chronique couvre les années 1258-1478, soit les règnes de tous les empereurs de la dynastie paléologue, depuis Michel VIII (1259-1282) jusqu'à Constantin XI (1449-1453), puis les débuts de la domination ottomane. Elle est partiellement composée d'extraits de textes historiques byzantins compilés et agencés ensemble par Makarios Mélissènos :

4. Sur ces aspects historiographiques, voir M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 146-147. Voir aussi R.-J. Loenertz, « Autour du *Chronicon Maius* ».
5. Voir I. Chasiotès, *Μαχάριος*.
6. *Ibid.*
7. Voir E. Kislinger, « Die zweite Privilegurkunde ».
8. Voir M. Carroll, « Notes ».

l'auteur reprend en les reformulant des paragraphes entiers des *Histoire* respectives de Georges Akropolitès, Nikétas Chôniatès et Nicéphore Grègoras[9], et s'inspire aussi de textes ultérieurs comme la *Chronique patriarcale* de Manuel Malaxos, qui date du XVI^e^ siècle. Pour le passage sur la chute de Constantinople, le Pseudo-Sphrantzès puise de la même façon dans plusieurs sources, dans l'*Histoire* de Chalkokondylès (voir p. 323-341) et sans aucun doute dans la lettre de Leonardo de Chio au pape Nicolas V en date du 16 août 1453 (voir p. 681-728), qu'il recopie souvent presque mot pour mot[10]. Il n'est pas sûr que Makarios Mélissènos ait utilisé l'original de la lettre de Leonardo de Chio : il aurait pu en avoir connaissance par une traduction italienne qui aurait servi aussi à l'auteur d'une autre chronique grecque du début du XVII^e^ siècle, la *Chronique des sultans turcs*[11].

Le récit de Sphrantzès sur le siège et la chute de la Ville était très bref : le Pseudo-Sphrantzès en reprend les principaux passages, mais construit pour l'essentiel sa propre relation de l'événement en mêlant très librement les informations historiques à des développements imaginaires. Il introduit dans son œuvre des éléments narratifs et une tension dramatique qui étaient généralement absents des sources plus factuelles dont il s'inspire. C'est ainsi que, pour mieux restituer l'atmosphère du combat décisif de la Porte Saint-Romain au matin du 29 mai 1453, le Pseudo-Sphrantzès fait intervenir un personnage fictif qu'il nomme Chasanès – pour Hasan –, le janissaire qui aurait le premier atteint le sommet du rempart extérieur : la scène est héroïque, puisque le soldat ottoman est présenté comme se battant jusqu'à la mort afin de conserver sa position et permettre à ses compatriotes d'investir les lieux. Tous les combats sont narrés avec un mélange de verve et de pathos, l'auteur recourant volontiers à l'expression des sentiments des protagonistes. Ce procédé ne se limite d'ailleurs pas à l'exaltation des seuls combattants grecs, il s'applique aussi aux Ottomans : les uns comme les autres sont loués pour leur bravoure et leurs succès militaires, narrés comme autant d'épisodes indépendants ; toute la première partie du siège est d'ailleurs présentée comme une suite de victoires grecques. L'auteur, certes favorable aux Byzantins et à leurs alliés – et d'ailleurs nettement

9. Voir E. Jeffreys et A. Kazhdan, « Melissenos ».
10. Voir M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 146-187.
11. *Ibid.*, p. 25-26. *Χρονικὸν*, G. Zoras éd.

plus bienveillant envers les Vénitiens que les Génois –, se montre aussi capable de changer de point de vue pour adopter parfois celui des Turcs. Les discours successifs attribués à Halil Paşa puis à Zaganos Paşa, les deux conseillers de Mehmed II, sont empruntés dans leur structure au texte de Leonardo de Chio ; mais alors que celui-ci ne les citait que pour faire état d'une dissension au sein du camp ottoman et mentionner la trahison de Halil Paşa en faveur de Constantin XI, le Pseudo-Sphrantzès transforme la scène en la centrant sur les hésitations de Mehmed II : il lui donne de cette manière une tout autre intensité dramatique, puisqu'elle correspond désormais à l'instant crucial où le sultan décide de s'engager dans la bataille finale.

Le point de vue de témoin omniscient adopté par Makarios Mélissènos l'amène à une évidente distanciation avec l'événement qu'il relate. Bien que Grec, il ne se pose guère en descendant des victimes, et ses lamentations sur la Ville perdue semblent un passage obligé assez vite expédié. Non seulement l'auteur ne se confond pas en regrets ni en déplorations, mais il porte même un jugement historique sur Mehmed II qu'on peut qualifier d'admiratif – même s'il le tempère par une condamnation morale récurrente. Si Makarios Mélissènos, qui écrit plus d'un siècle après les faits, semble d'une certaine manière résigné à la victoire ottomane et à la disparition l'État byzantin, il décrit en revanche une situation qui correspond à celle de son propre temps, dans laquelle deux camps religieux s'affrontent : l'islam et la chrétienté. Il se place bien sûr, mais non sans réticences [12], du côté des puissances catholiques contre les musulmans, ne perdant aucune occasion de disqualifier ces derniers, notamment à travers de nombreuses critiques et railleries sur le prophète Mahomet. À cet égard, Makarios Mélissènos se rattache à la tradition du courant unioniste byzantin et post-byzantin avec toutes les ambiguïtés qu'il comporte : comme beaucoup d'orthodoxes, il reste très circonspect à l'égard des prétentions de Rome, mais il considère cependant que le danger le plus grand reste celui qu'incarne l'Empire ottoman.

S'il plaide au fond pour une option politico-religieuse précise, Makarios Mélissènos ne se contente pas de relater des faits d'une manière partisane : il recherche les effets littéraires, adoptant un rythme vif pour décrire l'enchaînement des événements, tout en ménageant aussi des temps suspendus afin de restituer les émotions et les délibérations intérieures des

12. Voir Sphrantzès, *Memorii*, p. 458-468.

protagonistes. Il a ainsi réussi à composer un récit alerte, vivant et agréable à lire, d'autant que la langue qu'il emploie est à la fois simple et expressive. Excepté quelques rares citations littéraires repérables par leur style archaïsant, on est loin ici d'un écrit rhétorique savant : le récit du Pseudo-Sphrantzès appartient à la littérature populaire de son temps et s'adresse à un large public hellénophone. Il est longtemps resté la source narrative la plus lue par les Grecs, qui croyaient pouvoir en tirer l'essentiel de leur information historique sur les événements de 1453. Certains *topoi* sur la prise de Constantinople doivent lui être attribués : c'est ainsi que l'imagerie naïve d'un Constantin XI dont le corps, retrouvé par des soldats ottomans au lendemain de la chute de la Ville, aurait été identifié à l'aide des aigles bicéphales brodés sur ses chaussures, s'est imposée dans l'imaginaire collectif grec. Mais de la même façon, les spécialistes de la chute de Constantinople jusqu'à Steven Runciman [13] se sont fondés en priorité sur cette source pour reconstituer le déroulement du siège et la victoire finale des Ottomans. Même si elle s'est révélée très peu fiable en tant que document historique, la chronique du Pseudo-Sphrantzès demeure cependant un récit globalement pertinent des événements, pour approximatif qu'il soit ; elle peut en outre se lire comme une tentative de réinterprétation de l'histoire byzantine par un Grec au lendemain de la bataille de Lépante, alors que se rejoue dans un cadre nouveau le conflit entre les puissances chrétiennes et l'Empire ottoman.

L'extrait traduit correspond au Livre III, III, 9 jusqu'au Livre IV, I, 1, soit les p. 380-436 et 446-458 de l'édition de Vasile Grecu. Les passages en gras correspondent aux emprunts directs au texte de Sphrantzès (voir p. 235-237).

Éditions

Sphrantzès (Georges) [= Pseudo-Sphrantzès], *Annales Georgii Phrantzae*, dans *Georgius Phrantzes, Ioannes Cananus, Ioannes Anagnostes*, Bekker (Immanuel) éd., Bonn, 1838 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae). Édition reprise dans PG 156, col. 637-1022.

Sphrantzès (Georges) [= Pseudo-Sphrantzès], *Georgii Phrantzae Chronicon*, Papadopoulos (Jean-Baptiste) éd., Leipzig, 1935 (contient les livres I et II seulement).

Sphrantzès (Georges), *Memorii 1401-1477. În anexă, Pseudo-Phrantzes Macarie Melissenos Cronica, 1258-1481,* Grecu (Vasile) éd., Bucarest, 1966, p. 149-591.

13. S. Runciman, *La chute de Constantinople.*

Traductions

Anglaise : Sphrantzès (Georges), *A contemporary Greek source for the siege of Constantinople 1453 : the Sphrantzes Chronicle*, Carroll (Margaret) trad., Amsterdam, 1985 (contient un texte reconstruit qui mêle des passages de Sphrantzès et du Pseudo-Sphrantzès).

Anglaise : Sphrantzès (Georges), *The fall of the Byzantine Empire: a chronicle by George Sphrantzes, 1401-1477*, Philippides (Marios) trad., Amherst, 1980, p. 97-136 (contient le livre III, III-XIII).

Bibliographie

I. Chasiotès, *Μαχάριος* ; M. Carroll, « Notes » ; E. Jeffreys et A. Kazhdan, « Melissenos » ; M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 25-26 et 145-191.

Traduction

[Le début du siège]

Livre III, III.9. ***Le 17 janvier de la même année naquit l'héritier de la lignée*** et de l'Empire ***des Paléologues***, continuateur de cette petite étincelle des Romains*, ***kyr André Paléologue*** [14], le fils du despote*, *kyr* Thomas, **porphyrogénète**.

Voilà où l'on en était dans le Péloponnèse.

IV.1. Quand resplendit le printemps, l'émir, qui avait mis en ordre la flotte qu'il avait fait construire, ainsi que les canons, couleuvrines, et autres engins qu'il avait fait préparer, envoya alors en avant avec une armée le Paşa Charatès [15], lequel, dès son arrivée, instaura le blocus de la Ville. Et avant la venue de l'émir, celui-ci assiégea et prit les tours défensives situées à l'extérieur de la Ville dans les champs et les villages alentour, où des hommes s'étaient rassemblés à cause de l'irruption soudaine de l'armée. Une partie d'entre eux furent réduits en esclavage et pour l'autre partie, ils moururent de la famine et des mauvais traitements ; il prit et fit prisonniers beaucoup de chrétiens. L'équipement nécessaire au combat, entre autres les engins de guerre, arrivait en grande quantité. On apportait beaucoup de canons ; parmi eux, certains étaient tellement grands

14. Fils de Thomas Paléologue, lui-même frère cadet de l'empereur Constantin XI Paléologue. « Porphyrogénète » signifie « né dans la pourpre », c'est-à-dire dans le palais impérial.
15. Karaca Bey.

que quarante ou même cinquante paires de bœufs ne pouvaient pas même en tirer un, ni plus de deux mille hommes.

2. Or le 2 avril parvint aussi l'émir accompagné d'une armée innombrable, cavaliers et fantassins. À son arrivée, il plante sa tente en face de la Porte de Saint-Romain [16], et l'armée, comme le sable de la mer, s'étend de l'une à l'autre mer. L'armée d'Anatolie planta ses tentes à la droite de l'émir, jusqu'aux rivages de la mer de la Porte Dorée, celle d'Europe à sa gauche, jusqu'à la Porte de Bois sur les rivages de la mer de la Corne d'Or. Et l'émir était entouré de tranchées creusées et de palissades en bois ; à l'extérieur de la tranchée étaient postés tout autour les janissaires avec le reste de la noblesse de son palais. Dès son arrivée le Paşa, parent de l'émir, dressa ses tentes au-dessus de Galata avec l'armée qui lui avait été confiée. Et le même jour parvint une partie de sa flotte qui s'approcha des rivages maritimes de la Ville. Il y avait là des trières, environ trente, et quarante galères, ainsi que des nefs, des embarcations légères et cent trente navires à un seul rang de rames. Alors il se mit en quête de la Ville, l'assiégeant ***de toutes les manières et avec toutes sortes d'engins sur terre et sur mer, en entourant les dix-huit milles [de tour] de la Ville***.

3. L'empereur ordonna alors de mettre la chaîne de fer la plus lourde à l'entrée du port, pour empêcher l'assaut de la flotte, je veux dire des bateaux ennemis. À l'intérieur, derrière la chaîne, ils placèrent les nefs qui se trouvaient là, afin d'empêcher plus sûrement l'assaut et de combattre les ennemis. Les navires qui étaient dans le port étaient les suivants : trois de Ligurie, un de Castille d'Ibérie en Espagne, [...] [17] de Provence en France, trois de Crète, l'un de la ville appelée Chandax et les deux autres de Kydonia, tous bien équipés pour la bataille rangée. Se trouvaient là aussi trois grandes trières marchandes de Venise, celles que les Italiens ont coutume d'appeler « grossa galera » ou pour mieux dire « galeatza », et aussi d'autres trières rapides affectées à la protection et au service des marchandises. Or l'empereur ordonna que celles-ci aussi restent là pour contribuer à la défense de la Ville, et ainsi le port fut mis en ordre.

4. Sur la terre ferme, nos adversaires installèrent leur fameux grand canon, dont la bouche avait un diamètre de douze pieds, ainsi que beaucoup d'autres canons spectaculaires ; et ils aménagèrent une redoute forti-

16. Pour la localisation des différentes portes, voir le plan de Constantinople en fin de volume.
17. Lacune dans le texte.

fiée en hauteur et la garnirent d'une palissade de bois, puis ils placèrent les canons là-haut, de manière à bombarder d'un tir soutenu les murailles de la Ville en quatorze endroits. Avec leurs catapultes, ils rendirent inhabitables beaucoup de maisons illustres proches des murailles, et en particulier le palais [18]. Avec leurs canons, ils semaient l'agitation dans la Ville et ne cessaient de bombarder et d'ébranler les murailles et les tours. Et des deux côtés, les morts ne manquaient pas du fait des canons, des couleuvrines, des balistes, des arcs et autres engins. Et la guerre ne cessait ni le jour ni la nuit, et ce n'étaient qu'attaques, assauts et tirs, car l'émir, pensant que nous étions peu nombreux et profondément épuisés, espérait capturer facilement la Ville ; et il ne nous laissait prendre aucun repos. Le fameux grand et puissant canon, comme il tirait continuellement et que le métal n'était pas tellement pur, explosa alors que l'artilleur y mettait le feu et se brisa en mille morceaux, qui tuèrent et blessèrent beaucoup de gens. En entendant cela, l'émir fut très contrarié et ordonna qu'en remplacement, ils en fassent un autre encore plus puissant. Et jusqu'à ce jour-là, il ne réussit contre nous aucune action d'éclat.

5. Le 15 du même mois parvint aussi le reste de sa flotte qui suivait en arrière depuis le Pont-Euxin, Nicomédie et l'Asie, dont le nombre était de trois cent vingt embarcations. Parmi elles il y avait dix-huit trières, quarante-huit birèmes, et pour le reste de la flotte il y avait jusqu'au nombre de trois cent vingt embarcations, des nefs longues et des bateaux, avec à bord des hommes en très grand nombre, des combattants et des archers. Il y avait aussi dans ce nombre vingt-cinq galères de fret qu'on avait chargées de bois, de chaux, de pierres et d'autres matériaux nécessaires au siège d'une ville. Sauf qu'ils n'avaient pas facilement accès au port, pour la raison que nous avons dite. Venant de la côte orientale, ils jetèrent l'ancre et mouillèrent un peu en dessous de Diplokiônion [19] jusqu'au niveau de l'église Saint-Constantin.

6. Le 16 du même mois, il [20] fit l'inventaire de la flotte et de l'armée de terre, cavaliers et fantassins, et il arriva à quatre cent vingt embarcations, des trières, des birèmes, des galères à un rang, des nefs et des bateaux. Quant à l'armée de terre qui allait combattre, ils étaient huit mille deux

18. Palais des Blachernes.
19. C'est-à-dire « Double Colonne », ou « Les Colonnes ».
20. L'émir.

cent cinquante[21]. En face, à l'intérieur de la Ville, ***qui avait une si grande taille***, les hommes étaient quatre mille neuf cent soixante-treize, sans compter les étrangers qui étaient à peine deux mille.

7. ***Pour moi, j'ai découvert qu'il en était ainsi pour la raison suivante. Sur l'ordre de l'empereur, chacun des démarques*** * [22] et des généraux ***décrivit exactement sa circonscription en mentionnant qui parmi les laïcs et les moines pouvait garnir les remparts et*** quelles armes ***chacun avait pour se protéger, et chaque démarque*** * ***vint apporter la liste de son district à l'empereur. Puis*** il me convoqua et ***me dit :*** « Cet office ***te regarde, ce qui a besoin de rester secret***[23] ***; prends ces listes*** d'inventaire***, installe-toi chez toi et*** calcule ***exactement combien*** et quelle sorte ***il y a d'hommes***, d'armes, de boucliers, d'arcs et de canons***. »*** ***Et*** moi ***j'exécutai*** ce qui m'avait été ordonné par l'empereur***, puis*** présentai ***à mon seigneur l'empereur mon décompte, dans le comble de la détresse et de l'affliction. Ce décompte resta un secret connu seulement de l'empereur et de moi.***

8. Sauf qu'il y en avait aussi quelques-uns, très peu nombreux, parmi les archontes* et les gens du peuple, des bons à rien, des lâches qui, par peur de la guerre et de nos adversaires, avaient par avance quitté la Ville avec leur famille. Quand ceci arriva aux oreilles de l'empereur, il soupira du fond du cœur et ne fit rien de plus.

9. Il y avait dans les deux navires de Ligurie quelqu'un qui était capitaine et commandant en chef des nefs, un homme très adroit, courageux, sensé et compétent, du nom de Giovanni Giustiniani le valeureux[24]. Comme l'empereur le jugeait très capable en tout, il le nomma démarque* et général de trois cents hommes et le fit inspecteur et aussi administrateur d'autres choses pour les besoins de la guerre ; l'empereur lui conféra du pouvoir et se fiait beaucoup à lui, dans la mesure où il avait vraiment accompli au début des actions d'éclat mémorables.

10. Quand l'émir eut fait réparer et remettre à neuf le canon qui avait explosé, il se mit à bombarder violemment les murailles nuit et jour ; et ils semaient une grande agitation parmi nous avec toutes sortes d'engins de guerre : tirs, frappes et attaques plus puissantes les unes que les autres, le

21. Ce nombre est à l'évidence sous-évalué. Voir par exemple Barbaro qui donne le nombre de 160 000 hommes (voir p. 474), et Sphrantzès qui donne ici 200 000 (voir p. 236).
22. Chefs de dèmes* : les dèmes correspondent aux circonscriptions de Constantinople.
23. Il manque ici un fragment de la phrase de Sphrantzès (voir p. 236).
24. Giovanni Giustiniani Longo.

mal était varié. Mais les nôtres faisaient chaque jour l'expérience des engins de guerre et voyaient ceux de nos adversaires, et, sans plus aucune lâcheté ni crainte, ils découvraient des engins et des techniques nouvelles et ne faisaient pas peu de dégâts dans le camp d'en face. Mais certaines de ces techniques n'ont pas mené bien loin, car nous n'avions pas toutes les facilités et nous étions soumis aux contraintes du combat et du blocus.

11. Comme ils avaient détruit les murailles à certains endroits à l'aide de leurs canons et de leurs catapultes, ils voulurent combler les fossés, afin de se ménager plus facilement une entrée et de pénétrer par les brèches. Au début ils commencèrent par des tirs et des frappes ; au milieu de ces actions, ils jetaient encore plus de terre dans les fossés, des branches d'arbres et d'autres matériaux, certains même, par force, leurs propres tentes. Et il fallait voir ce spectacle ! À cause du nombre qu'ils étaient, de leur entassement et de leur violence, beaucoup d'entre eux tombaient dans les fossés. Et ceux qui venaient derrière, jetant sans pitié le bois et la terre, les recouvraient lamentablement et les expédiaient vivants dans l'Hadès ; mais d'autres le faisaient avec préméditation, les plus vigoureux et plus forts, ils déployaient tout leur élan et leur ardeur à jeter cruellement les plus faibles à la place des branches et de la terre. Mais en faisant cela, ils ne pouvaient pas s'en sortir indemnes : ces ennemis étaient la cible de nos canons et de nos arbalétriers, ainsi que des lourdes pierres lancées depuis les murailles, et ils tombaient honteusement, gravement blessés. Et parmi les nôtres, certains non plus ne restaient pas indemnes : lorsqu'ils tirèrent leurs canons jusqu'aux fossés remplis de terre, le combat, la guerre, la mêlée effroyable s'engagèrent. Et dans ces moments, ils ne déméritaient pas, les nôtres : il est admirable que, sans expérience de la guerre, ils aient été victorieux grâce à leur héroïsme, et que, pleins de courage, ils soient allés au-delà de leurs forces. Et tandis que les autres comblaient les fossés tout le jour, nous, toute la nuit, nous enlevions les matériaux, la terre, le bois et le reste en transférant tout à l'intérieur, si bien que les fossés restèrent creux, comme c'était auparavant. Quant aux tours détruites, en y mettant de la terre avec des paniers et des tonneaux à vin et encore du bois, nous les réparions aussitôt.

12. L'émir, voyant cela, avait honte et se sentait humilié de ce que sa volonté n'était toujours pas accomplie. Voulant faire construire un autre engin de guerre, il ordonna de faire venir certains hommes capables de bien choisir l'emplacement et la manière de réaliser des galeries dissimu-

lées sous la terre, permettant à l'armée de pénétrer facilement à l'intérieur de la Ville ; et conformément à l'ordre qu'ils avaient reçu, ils commencèrent à creuser. Un certain Jean l'Allemand [25], très expert en engins de guerre et en feu grégeois, entendit leur engin et fit une contre-galerie, qu'il équipa avec art de feu grégeois, et quand donc les Turcs arrivèrent tout joyeux par la galerie, il alluma lui-même le feu dans la contre-galerie creusée par lui et brûla beaucoup de Turcs, réduisant à néant leurs plans. Il y eut une seule galerie adverse qui échappa au valeureux Allemand : les Turcs y allumèrent le feu grégeois [26] qu'ils avaient préparé, sans arriver à rien. Il y eut juste une vieille tour dont une petite partie s'effondra à cause de l'explosion provoquée par le feu, mais nous la réparâmes sur le champ. Et il y avait des vieux qui racontaient ce que nos adversaires, dans d'autres combats [27], avaient fait sans arriver à rien, car la majeure partie de la Ville en dessous des remparts est faite de roche.

13. Déçu et trompé dans ses espoirs, l'émir fit de nouvelles trouvailles en matière d'engins de siège. Il fabriqua une très grande tour mobile munie de nombreuses roues en madrier de bois épais : elle était de grandes dimensions en largeur et en hauteur. Il la revêtit à l'intérieur comme à l'extérieur de trois épaisseurs de cuir de buffle et de bœuf ; et elle avait des tourelles en haut en surplomb et des escaliers pour monter et descendre, de manière à ce que nous ne puissions pas blesser ceux à l'intérieur. La partie arrière [28], elle, était ouverte pour que ceux qui le voulaient puissent entrer et sortir facilement. À l'endroit par où ils comptaient atteindre le fossé, il y avait trois grandes portes revêtues d'un fort dispositif. À l'intérieur et tout autour, ils avaient toutes sortes d'armes et d'instruments de guerre et beaucoup de matériaux et de bois qu'ils pouvaient jeter dans la cavité, c'est-à-dire dans le fossé, au moment favorable, afin d'entrer facilement dans la Ville. Ils avaient aussi des échelles munies de marches de corde détendues entre des câbles, elles pouvaient être redéployées vers le haut. Tout l'autre engin était spécialement fait pour les murailles, il était tel qu'aucun esprit humain n'avait pu le concevoir et je ne crois pas qu'aucun empereur ne l'eût jamais fait construire pour pren-

25. Johann Grant ou John Grant : voir Leonardo de Chio, p. 699, n. 64.
26. L'auteur utilise peut-être ce terme, qui désigne habituellement le feu grégeois, de façon impropre. Il s'agit peut-être seulement ici de poudre ou naphte.
27. Par exemple lors du siège de 1422.
28. Du côté du camp turc, à l'abri des attaques byzantines.

dre une citadelle. Comme ils avaient fabriqué aussi à d'autres endroits des chars avec de nombreuses roues et en haut des sortes de tourelles, elles aussi revêtues de la manière que nous avons dite et elles aussi pourvues d'un grand nombre d'engins équipés de feu grégeois, en une heure à peine, ils se préparèrent pour porter l'assaut tous en même temps. Et ils commencèrent par de violents bombardements avec ce terrible canon, qui firent s'écrouler à terre la tour située à côté de la Porte de Saint-Romain ; alors aussitôt ils tirèrent leur tour mobile et la placèrent au-dessus du fossé. Le combat et la mêlée s'engagèrent, sanglants et effroyables : ce fut avant que le soleil ne se lève et cela dura toute la journée. Et tantôt ils menaient vaillamment l'attaque et l'assaut, tantôt ils jetaient dans le fossé le bois, les matériaux et la terre stockés dans la tour mobile ; et avec les débris issus de l'effondrement de la tour et avec ce qu'eux-mêmes jetèrent, ils se ménagèrent un passage direct. Or les nôtres en face leur barraient le chemin avec courage, les précipitaient à maintes reprises à bas de leurs échelles et sectionnaient certaines échelles. Avec ténacité les ennemis furent repoussés à plusieurs reprises ce jour-là jusqu'à la première heure de la nuit.

14. Les impies finirent par être excédés de prendre tant de peine pour recevoir des coups ; l'attaque et la guerre s'interrompirent, ils espéraient au matin trouver sans trop de peine le champ libre. Mais ils furent trompés dans leurs espoirs, car Giovanni Giustiniani, comme un brave, encouragea et exhorta toute la nuit les soldats placés sous son commandement, et l'empereur était là aussi avec beaucoup d'autres venus prêter main-forte à cet endroit ; ils prirent beaucoup de peine toute la nuit pour vider les fossés, ils redressèrent à l'aide de milliers d'engins la tour qui était tombée, et ils mirent le feu à la tour mobile de nos adversaires par en dessous, là où elle était enlisée. Au moment du troisième chant du coq, les autres arrivèrent tout joyeux, espérant, comme nous avons dit, trouver le champ libre, et comme ils virent que leurs espoirs étaient illusoires, ils s'étonnèrent. Et l'émir, sans aucun doute contrarié et surtout plein de honte, s'étonna de l'habileté des nôtres et dit, par manière d'étonnement : « Si même les trente-sept mille prophètes m'avaient dit que ces impies – en parlant de nous – réussiraient à faire en une nuit ce qu'ils ont fait, je ne l'aurais pas cru ». Ensuite, voyant que nous n'étions pris ni de peur ni de lâcheté devant les tirs et les frappes qu'ils nous infligeaient tout le jour, ainsi que les innombrables projectiles, flèches et pierres qui pleuvaient sur nos têtes

comme un déluge venu du ciel, mais que, devant chaque danger, nous faisions toujours face, il sombra, lui et tout son conseil, dans un trouble et une grande confusion d'esprit. Et les choses en étaient là.

v.1. Or, tandis que tout cela était arrivé alors que la Ville était assiégée, voilà que trois nefs ligures venaient de Chio chargées de marchandises : elles avaient guetté le vent favorable et faisaient route vers nous. Alors qu'elles naviguaient, elles trouvèrent en chemin un autre navire, une nef impériale venue de Sicile avec du blé. Elles arrivèrent une de ces nuits dans les parages de la Ville. Au matin, les trières de garde de l'émir les virent, et une bonne partie de sa flotte, pleine de joie, se précipita alors contre elles, en faisant résonner tambours et trompettes de corne, dans l'espoir de cueillir facilement ces nefs. Ils s'approchèrent, déclenchèrent les hostilités et tirèrent, se dirigeant d'abord contre la nef impériale, le sourcil dressé [29]. Or cette nef, dès le premier engagement, leur réserva un très mauvais accueil avec canons et couleuvrines, flèches et pierres. Ils placèrent leur proue en contrebas du navire, mais leurs adversaires [30] lançaient de loin des pots soigneusement équipés de feu grégeois et de pierres, afin de provoquer un grand massacre dans le camp adverse. Or nous, contemplant cela d'en haut des murailles, nous priions Dieu d'avoir pitié d'eux et de nous. L'émir, juché sur son cheval, contemplait les événements depuis les rivages de la mer. Et pour la troisième fois à nouveau, voilà qu'ils tiraient de loin et voulaient aussitôt attaquer, avec le sourcil dressé et de grands cris de guerre, mais les armateurs, les pilotes, et les commandants résistèrent avec bravoure et vigueur et encouragèrent les marins à mourir plutôt qu'à vivre. Et en particulier le commandant de la nef impériale, du nom de Phlantanélas [31], parcourait le navire de la poupe à la proue et stimulait les autres avec des paroles telles que je ne peux pas les transcrire, pas plus que le vacarme des autres qui montait jusqu'aux cieux. Et l'assaut devint encore plus intense, beaucoup de ceux qui étaient sur les trières [32] moururent et furent blessés, et deux des trières furent livrées au feu. Alors, à la vue des nefs, ils perdirent courage. L'émir,

29. ἐπηρμένης ὀφρύος : cette expression toute faite, très banale dans les textes byzantins, revient à plusieurs reprises dans chez le Pseudo-Sphrantzès pour suggérer une attitude belliqueuse.
30. Les Byzantins de la nef impériale.
31. Makarios Mélissènos reprend le nom erroné du patron génois Francesco Lecanella, trouvé dans Leonardo de Chio : voir sa lettre au pape Nicolas V, p. 705, n. 93.
32. Les trières des Turcs.

voyant qu'ils ne faisaient rien de valable – sa si grande et si remarquable flotte ! –, mais que bien plutôt ils étaient vaincus, fut pris de folie et de colère : il écumait, claquait des dents, déversait des jurons et insultait les siens, il les traitait de mauviettes, de femmelettes et d'incapables ! Alors il aiguillonna son cheval et entra dans la mer – car les trières étaient proches de la terre ferme, à un jet de pierre – et presque tous ses vêtements furent trempés par les eaux salées de la mer. Ceux de l'armée qui étaient sur la terre ferme, le voyant ainsi devenu fou, s'indignaient, contrariés, et maudissaient ceux de la flotte ; et la plupart des cavaliers suivirent eux aussi l'émir et s'approchèrent jusqu'aux nefs. Du côté de la flotte, voyant qu'il agissait ainsi et humiliés par ses injures, ils retournèrent aussitôt bon gré mal gré leurs proues contre les nefs, se battant avec vigueur. Et que faut-il en dire ? Non seulement ils ne causèrent aucun dommage aux nefs, mais il y eut un tel massacre et une telle saignée parmi eux que les trières ne pouvaient plus revenir en arrière. Furent massacrés ce jour-là parmi eux, comme je l'ai appris moi-même, plus de douze mille Agarènes rien que dans la mer. La nuit venue, la flotte fut obligée de se retirer un peu en arrière, et les nefs saisirent l'occasion pour entrer dans le port, sans un seul mort et à peine quelques blessés, dont certains, peu nombreux, s'en retournèrent vers le Seigneur après quelques jours. L'émir, pris d'une telle folie et fort contrarié contre l'amiral de la flotte[33], voulait l'empaler, en disant que c'était à cause de sa couardise et de sa poltronnerie si ces nefs-là n'avaient pas été prises, mais qu'elles s'étaient échappées cette nuit-là à cause de son inattention et de son incompétence et qu'elles étaient entrées dans le port. Certains des archontes* du conseil et de la cour de l'émir le supplièrent, et ainsi il accorda la vie sauve à l'amiral, non sans le dépouiller de sa charge et accorder aux janissaires tous ses revenus.

2. Et l'émir était à nouveau accablé et affligé, il se mordait les mains comme un chien et tapait du pied par terre en voyant qu'il avait démoli les murailles deux fois, trois fois, et comblé les fossés, et qu'aussitôt après il les trouvait restaurés dans leur état antérieur ; et que cent cinquante trières, birèmes et navires à un rang n'avaient pas pu prendre ces quatre nefs, mais que bien plutôt c'était elles qui avaient provoqué un tel massacre parmi ses matelots, et il soupirait du fond du cœur, et de la fumée sor-

33. Il s'agit de Baltaoğlu Süleyman Bey.

tait de sa bouche. Il réfléchissait à ce qu'il faudrait faire pour démoraliser et acculer la Ville plus encore, et pour faire irruption par mer et par terre ; et il réfléchissait à un stratagème pour qu'une partie de sa flotte pénétrât à l'intérieur du port. Et aussitôt dit, aussitôt fait : depuis l'arrière de Galata, à travers la colline, il fit faire une route droite descendant jusqu'au port, la fit recouvrir tout entière de planches et de bois, et avec du gras de bœufs et de béliers il fit graisser les planches, et il fit faire aussi d'autres instruments et engins astucieux, si bien qu'on put facilement tirer les trières et les birèmes depuis le haut de la colline et les faire descendre à l'intérieur du port. C'était une œuvre admirable et une excellente ruse de combat naval. Mais moi je pense qu'il imita le césar Auguste lorsqu'il se battait contre Antoine et Cléopâtre : celui-ci, à cause de l'agitation de la mer et des vents contraires, ne put faire route autour de l'île de Pélops et traversa l'Isthme, là aussi en faisant tirer ses nefs, puis, par la partie orientale de la mer de Grèce, il gagna plus vite l'Asie[34]. Ou bien le patrice Nikétas quand, lui aussi, il fit passer ses trières de la mer de Grèce vers l'Ouest à travers l'Isthme et mit en déroute les Crétois à Méthone et Pylos[35].

3. Bref, l'émir introduisit ses trières en une seule nuit, et on les trouva à l'intérieur du port au matin. Ensuite il fait fabriquer un ponton de la manière suivante : on assemble des barques et de grandes outres avec des barriques de bois en grand nombre, avec aussi de longues poutres de bois, c'est-à-dire des madriers, on les serre et on les attache ensemble bien solidement avec des câbles de fer et des cordes, pour que les eaux marines ne puissent disloquer l'ouvrage, et ensuite, par-dessus les barques, les outres et le bois, on attache fortement des planches avec des chevilles et des clous de fer. De tout cela sortit un ponton solide et beau de cinquante brasses de large et cent de long, si bien qu'il semblait qu'on marchait en plein milieu du port comme sur la terre ferme. Ensuite il plaça aussi un canon en haut du ponton et, avec les trières, ils bombardaient en même temps les murailles de la Ville à ces endroits-là.

34. Sur cet épisode qui suit la bataille d'Actium (31 avant J.-C), voir Dion Cassius, *Histoire romaine*, livre 51, 5, 2, p. 92.

35. Cet épisode de la guerre menée par les Byzantins contre les Arabes en Crète au IXe siècle est relaté dans la chronique de Théophane continué : voir *Chronographiae quae Theophanis*, p. 216-219 (§ 61).

[L'organisation de la défense de Constantinople]

4. Voyant cela, l'empereur et toute la Ville tombèrent dans une grande agitation mentale : l'empereur avait des craintes à cause de notre faible effectif. Alors une assemblée eut lieu, afin que les généraux, les démarques * et autres excellents hommes, Italiens et Romains *, les très peu nombreux qui se trouvaient là, que chacun d'entre eux s'en aille là où il avait récemment été affecté, à la fois pour garder les murailles et pour combattre les ennemis. Et en premier furent confiées au baile * de Venise, du nom de Girolamo Minotto [36], la garde et l'administration du palais et de tout ce qui s'y trouvait ; à l'envoyé des Catalans [37] il revint de garder la zone du Boukoléôn jusqu'aux environs du Kontoskalion ; à Giacomo Contarini [38], il revint de garder la zone des murailles du port extérieur jusqu'au niveau des Hypsomathia, et lui ne manqua pas de faire tout ce que peuvent les soldats, surtout les braves ; à Emmanuele de Ligurie [39], il revint de garder la zone de la porte dite Porte Dorée avec deux cents archers et arbalétriers : car dans cette zone-là, ils avaient en face d'eux la tour mobile, justement celle revêtue de cuir de buffle et de bœuf, avec les engins qui bombardaient les murailles. Aux trois frères Paolo, Antonio et Troilo [40] fut confiée la garde du Myriandron [41], et dans ces zones-là, la Ville était en danger de nuit comme de jour : les fantassins et les cavaliers turcs se battaient avec courage et vaillance, et alors qu'ils parvinrent plusieurs fois à faire des brèches dans les murailles et voulurent entrer, ils furent brutalement repoussés en arrière. Et les trois frères firent parmi eux un beau massacre : une partie de leurs échelles, ils les tiraient à l'intérieur, l'autre partie, ils les mettaient en pièces. Les exploits et les tours de force de ces hommes étaient dignes d'une mémoire éternelle.

5. À Théophile Paléologue [42], un homme cultivé dans tous les domaines et qui avait goûté à un haut degré tant à l'éducation hellénique

36. Les personnages cités ci-après sont les défenseurs grecs et latins de Constantinople : certains figurent dans les biographies rassemblées en fin de volume. Voir aussi Leonardo de Chio, p. 711-714.
37. Selon une variante d'un manuscrit, le nom de ce consul des Catalans est donné : Πέτρῳ Γουλιάνῳ. Ce nom ne figure dans aucune autre source, c'est une invention du Pseudo-Sphrantzès. Voir la lettre d'Angelo Giovanni Lomellino, p. 530, n. 56.
38. En fait Catarino Contarini, noble vénitien.
39. L'auteur confond avec Maurizio Cattaneo, noble génois.
40. Les frères Bocchiardi, Génois.
41. Ou Myriandrion : muraille du Mésoteichion.
42. Aristocrate byzantin dont le nom est mentionné aussi par Leonardo de Chio.

qu'aux mathématiques, fut confiée la garde de la zone de la Porte dite de Sélymbria. À Giovanni Giustiniani le général, lui qui était bon et habile en tout et en qui l'empereur mettait beaucoup d'espoirs du fait de son courage, de sa vaillance et de son audace, il revint, avec quatre cents soldats italiens et romains*, de garder la zone de la Porte de Saint-Romain, là où les Turcs combattaient plus que dans les autres zones : ils avaient placé le grand canon et la tour mobile[43] dans ces zones-là, car l'endroit était propice à mener les hostilités contre les murailles et la Ville, et l'émir en personne avait fait monter sa tente juste en face. À Théodore Karystènos[44], un homme de guerre très énergique et le meilleur archer du monde, et à Jean l'Allemand, l'homme qui connaissait bien les machines de guerre, il revint de garder les zones de Kaligaria, et à Girolamo et Leonardo les Ligures[45], il revint de garder la zone de la Porte dite de Bois[46]. Au cardinal de Russie[47] il revint de garder les zones du Kynègèsion jusqu'à Saint-Démétrios, et au grand duc Notaras de garder les zones de Pétrion jusqu'à la Porte de Sainte-Théodosie. Dans les zones de la Porte dite Belle, furent désignés pour monter la garde les marins, les officiers et les pilotes qui étaient venus avec le navire de Crète.

6. À Gabriele Trevisan[48], le chef des trières vénitiennes, avec cinquante autres hommes, il revint de protéger la tour qui, au milieu des flots, garde l'entrée du port jusqu'à la porte d'en face, la Porte Impériale ; et cette zone qui lui avait été confiée, il la gardait bien, plutôt comme un pasteur que comme un mercenaire. À Antonio Diedo[49], chef des trières marchandes, il revint de garder ses propres trières et les nefs à l'intérieur de la chaîne, comme il a été dit ; comme ces nefs étaient bien préparées à la bataille rangée, ceux qui étaient à l'intérieur, avec trompettes, tambours et cris innombrables, appelaient au combat les trières et les nefs des Turcs ; et les tirs entre eux ne cessaient pas un seul jour, mais ils ne s'engageaient pas dans une action majeure. Les autres aristocrates et excellents hommes de la Ville

43. Le texte situe donc la tour mobile à deux endroits différents, à la Porte Dorée et à la Porte de Saint-Romain.
44. Aristocrate byzantin mentionné lui aussi par Leonardo de Chio : voir p. 712.
45. Girolamo Italiano et Leonardo di Langasco, Génois.
46. Ou Xyloporta.
47. Isidore métropolite* de Kiev et de toute la Russie et cardinal de l'Église romaine.
48. Noble vénitien, capitaine de galères.
49. En fait Alvise Diedo, noble vénitien, capitaine de galères, nommé pendant le siège commandant en chef de la flotte stationnée dans le port de Constantinople.

furent répartis dans les endroits qui demandaient à être gardés ; et ils ne cessaient de faire tout leur possible. On commanda aux moines, prêtres, clercs et autres membres de l'Église de se répartir ici et là à l'intérieur de l'enceinte de la Ville, pour que, tout en priant Dieu, ils soient des veilleurs de jour et de nuit, et que, par leurs prières, ils rendent la divinité favorable au salut de la Ville. On plaça Démétrios Cantacuzène et son gendre Nicéphore Paléologue [50] avec quelques autres dans la vénérable [église] apostolique [51], pour aussi aller faire des rondes dans d'autres lieux avec sept cents hommes, afin que, s'il y avait besoin dans tel ou tel endroit, ils apportent leur secours. L'empereur, de conserve avec Francisco de Toledo [52] son parent, qui descend, dit-on, du sang de l'illustre empereur Alexis Comnène [53], faisait avec nous des rondes à cheval durant tout le jour et la nuit à l'intérieur de la Ville et des murailles ; et nous nous préparions aux exigences de la guerre.

7. Et quand l'argent vint à manquer dans les caisses impériales pour le salaire des soldats, l'empereur ordonna de saisir les objets saints des églises, consacrés à Dieu, et nous en fîmes de l'argent. Mais que personne ne nous accuse de sacrilège, compte tenu des nécessités du temps, de même que David aussi, lorsqu'il souffrait de la faim, mangea les pains de la prothèse [54], nourriture que personne n'est autorisé à manger, sinon les seuls prêtres. L'empereur disait du reste : « Si Dieu délivre la Ville, je rendrai le quadruple à mon Seigneur ».

8. On tint à nouveau un autre conseil pour trouver un stratagème permettant d'incendier les trières transportées dans le port ainsi que le ponton [55], car ces nefs-là provoquaient dans la Ville une grande agitation et constituaient un danger ; et voilà qu'ils trouvèrent un stratagème. C'est Giacomo Cocco le Vénitien qui exposa son plan à l'empereur ; c'était un homme qui excellait plus dans l'action que dans la parole, et il s'était vu

50. Ce personnage est fictif, inventé par Makarios Mélissènos : voir T. Ganchou, « Le mésazon Démétrius Paléologue Cantacuzène », p. 258. Dans le texte de Leonardo de Chio figure à cette place Nicolas Goudélès, voir p. 714, n. 138.
51. Église des Saints-Apôtres.
52. Personnage fictif. Makarios Mélissènos a ajouté ce personnage parmi les défenseurs de Constantinople pour flatter la famille des Toledo de Villafranca, très influente à Naples à la fin du XVI^e^ siècle : voir M. Philippides et W. K. Hanak, *The Siege and the Fall of Constantinople*, p. 154-156. Dans certains manuscrits, la généalogie supposée de la famille des Toledo est beaucoup plus développée : voir en apparat Sphrantzès, *Memorii*, p. 400.
53. Alexis I^er^ Comnène, empereur byzantin de 1081 à 1118.
54. Voir Mc 2, 25-26 et 1S 21, 2-7.
55. Le pont flottant constitué de bateaux turcs.

confier la tâche de trouver une solution à cette affaire et avait commencé le travail de bonne et experte manière selon la méthode suivante : il avait pris trois barques rapides et même véloces, il mit à l'intérieur quarante jeunes hommes audacieux d'un courage héroïque, des Grecs et des Italiens, et les instruisit comme il faut en leur donnant aussi des engins équipés de feu grégeois, afin qu'ils viennent durant la nuit, passent à Galata, s'approchent au plus près de la rive jusqu'aux trières et exécutent les ordres ; et il en aurait été ainsi en effet, si notre mauvaise fortune ne l'avait empêché. Ils vinrent avec toute l'habileté nécessaire, atteignirent le ponton et y laissèrent deux jeunes hommes avec des engins, afin que, lorsqu'ils verraient un certain signe au moment où les autres s'approcheraient des trières, ils allument aussitôt le feu grégeois à l'aide du sulfure ; mais lorsqu'ils arrivèrent juste à côté des trières, Dieu empêcha cette action, soit à cause de nos péchés, soit que, par manque d'attention, l'un de ces jeunes hommes révélât le secret à nos adversaires [56]. Or, comme ces derniers avaient des veilleurs de nuit et des guetteurs, quand ils les virent, ils coulèrent l'une des barques à l'aide d'objets, de pierres et d'autres barques, et ils firent prisonniers une partie des hommes, tandis que les deux autres, ils les capturèrent entières ; ainsi les nôtres ne firent rien d'autre que de mettre le feu à l'une des trières. Et sur le ponton, une foule de Turcs s'élancèrent et éteignirent le feu. Or ces jeunes hommes admirables et magnifiques, l'émir impie ordonna de les faire tous tuer au matin sans pitié, et nous-mêmes nous les vîmes ; il y eut une immense lamentation pour eux dans la Ville. L'empereur, contrarié, ordonna lui aussi que d'en haut des tours à la ronde, on fasse tuer les prisonniers turcs ; de fait, ceux qui furent exécutés furent au nombre de deux cent soixante. Alors, à cause de ces événements, des scandales éclatèrent et un grand différend survint entre les Vénitiens et les Ligures : les Ligures disaient et soutenaient en effet qu'ils étaient, eux, bien plus expérimentés que les Vénitiens en toute chose, et que, du fait que Giacomo Cocco ne savait pas ce qu'il faisait, ni lui ni le reste des Vénitiens dans tout ce qu'ils entreprenaient, pour ces raisons-là, ils avaient fait périr ces quarante jeunes hommes, ce qui avait suscité en leur faveur une si grande pitié ; et les trières du port et le ponton n'avaient pas été incendiés.

56. Il y a un problème de répétition dans le texte grec, sans doute une dittographie résultant d'une erreur de copiste. La traduction mot à mot donne : « soit par manque d'attention de l'un de ces jeunes hommes, soit, par manque d'attention, l'un de ces jeunes hommes révéla le secret à nos adversaires ».

VI.1. Quand donc l'empereur entendit ce qui s'était produit, il vint parler aux Vénitiens et aux Ligures en disant d'un ton affligé : « Je vous en prie, frères, faites la paix. Pour nous, la guerre avec l'ennemi extérieur nous suffit bien. Ne vous battez pas aussi entre vous, par la pitié divine ! » Et il leur adressa beaucoup d'autres paroles et leur fit faire la paix.

2. Quand l'émir vit que notre action n'avait été d'aucune utilité contre ses trières, mais qu'au contraire nous avions subi des pertes, il éprouva du contentement et exprima son avis avec sérieux et arrogance en disant : « Tout ce que eux n'ont pas réussi à nous faire, je le leur rendrai ! » Et il installa ses grands canons en haut de la colline de Saint-Théodore, en face de Galata, afin de couler nos nefs qui étaient dans l'entrée du port, ou bien de les faire partir de là où elles étaient. Et il faisait cela non seulement pour l'entrée du port, mais aussi pour se venger des nefs des Ligures, afin de nous montrer à nous qu'il peut tout tant il est intelligent et inventif [57]. Ceux de Galata, voyant qu'il voulait endommager les nefs, se réunirent et lui dirent : « Il n'est pas juste que tu endommages les nefs de commerce des Ligures et les nôtres, alors que nous sommes amis. » Et lui répondit par ces mots : « Ce ne sont pas des nefs de commerce, mais une entreprise de piraterie, et ce n'est pas pour faire le bien qu'elles sont venues ici, mais pour aider l'empereur notre ennemi. Moi, je veux les punir, autant que possible, comme des ennemis déclarés ; mais vous, allez en paix comme des amis. » Alors il entama le travail, et on put voir un signe dans le fait que, par le premier coup de canon que lança l'artilleur, il coula la nef qui commandait les autres. Mais les autres virent le danger et voulurent fuir, elles se rapprochèrent encore un peu du côté de Galata et stationnèrent là, de manière à être couvertes par les très hautes maisons. Alors l'émir n'épargna pas les maisons et en détruisit beaucoup pour pouvoir sans obstacle écraser les nefs. Et il est admirable que, alors qu'il fit tirer les canons plus de cent trente fois, il n'endommagea pas plus les nefs ni ne tua d'hommes, à l'exception d'une femme qui mourut de la chute d'une pierre des murailles.

3. Certains jours, l'émir suspendit sa méthode habituelle de mêlée totale : il nous gratifiait de tirs à distance ; et les canons ne cessaient, de jour comme de nuit, de bombarder les murailles d'un tir soutenu. Or cer-

57. L'adjectif appliqué ici à Mehmed II est πολύτροπος, « aux milles tours ». C'est le très célèbre qualificatif d'Ulysse dans l'*Odyssée*.

tains, ceux qui n'étaient pas si exercés à la guerre, en voyant qu'il n'y avait pas de mêlée, délaissaient les lieux où ils avaient été affectés et s'en allaient dans leur maison. Mais les Turcs trouvaient là l'occasion, à certains endroits, d'entraîner vers le bas à l'aide de leurs grappins de fer les paniers pleins de terre destinés à protéger les hommes dans la mêlée ; cependant les démarques* en mettaient d'autres à leur place. Lorsque l'empereur apprit par le général que, par la manière et pour la raison que nous avons dite, cela se produisait, il menaça fermement ceux qui délaissaient leur poste. Mais eux répondirent en disant que c'était parce qu'ils n'avaient rien à manger ni à boire, et ni non plus leurs femmes et leurs enfants, qu'ils faisaient cela. En entendant ces paroles, l'empereur ordonna que tous ceux qui ne pouvaient pas se battre à cause de leur grand âge ou pour une autre raison distribuent les pains et toute la nourriture maison par maison et tour à tour, selon les besoins de chacun.

4. Les hostilités s'intensifiaient de jour en jour car une nouvelle armée ne manquait de venir quotidiennement en renfort pour nos adversaires depuis les régions de l'Asie ; mais les nôtres diminuaient et s'amenuisaient comme un croissant de lune avec les morts quotidiens. Certains des nôtres, rebelles et inhumains, voyant nos forces s'amenuiser, trouvaient là une occasion pour leurs appétits mauvais : ils suscitaient chaque jour soulèvements et désordre et déversaient de leur gorge répugnante insultes et invectives sur les places et les avenues de la Ville contre le malheureux empereur et les autres archontes*, sans crainte de Dieu et sans respect pour l'empereur ni pour les hommes. Mais lui, le trois fois bienheureux, dit en imitant la parole de David : « Mais je suis comme un sourd, je n'entends pas, comme un muet qui n'ouvre pas la bouche, comme un homme qui, n'ayant rien entendu, n'a pas de répliques dans la bouche. Mes ennemis sont vivants et sont devenus plus forts que moi, ils sont légion à m'en vouloir sans cause[58]. » Et certains s'approchaient de lui en disant qu'untel et untel avaient dit ceci ou cela ; il en entendait même certains lors de ses propres déplacements. Et voilà que le proverbe s'est accompli chez nous, celui qui dit : « Tous les hommes sont amis des gens heureux, mais des malheureux, pas même son propre père. » Parmi les opinions de différents poètes qui ont écrit sur le malheur, voici les suivantes. « Quand le chêne est tombé, tout le monde ramasse du bois. » « Il faut que les uns

58. Ps 38 (37), 14-15 et 20 (trad. Bible de Jérusalem légèrement modifiée).

soient malheureux, les autres heureux ». « Ne fais pas de mal à un homme malheureux. » « C'est de la jouissance que naît le malheur ». « Ne t'attaque pas à un malheureux, c'est le sort commun. » « Ne désespère jamais de toi-même dans le malheur. » « Pense que tous les malheurs sont communs à tous ». « Hélas, tomber soudainement dans le malheur rend fou. » « Aucun homme heureux n'est ami des malheureux [59]. »

[Les préparatifs de l'assaut final]

VII.1. Le 24 mai, il se murmura que l'émir voulait le 29 du même mois nous faire une guerre intense, par terre et par mer, avec engagement, assaut et invasion. Les généraux et tous les démarques* et surtout Giovanni Giustiniani ne cessaient de mettre tout en œuvre pour notre défense contre nos adversaires ; et toute la nuit ils redressaient de mille façons les murailles tombées sous les bombardements des canons.

2. Ensuite Giustiniani dépêcha un envoyé auprès du grand duc Notaras pour qu'il lui renvoie certains des canons qui étaient dans les zones qu'il gardait ; mais *kyr* Luc Notaras ne voulut pas les donner, disant que dans ces zones-là aussi, il y en avait besoin. Alors Giustiniani répliqua qu'il n'y avait nul besoin d'autant de canons dans ces zones maritimes. Suite à quoi des accusations fusèrent et chacune des bouches déversait l'une contre l'autre, des deux côtés, des noms d'oiseaux et des insultes. Et Giustiniani traitait Notaras de bon à rien, de funeste personnage et d'ennemi de la patrie, mais lui le couvrait à l'inverse d'autres insultes.

3. Lorsqu'il entendit cela, l'empereur les prit en privé et leur dit : « Frères, ce n'est pas le moment de faire et dire ce genre de choses, ni de nous combattre entre nous, mais pardonnons même à ceux qui nous détestent et prions Dieu afin d'échapper à la gueule béante de ce dragon bien réel. » En leur disant encore bien d'autres paroles, il ramena la paix entre eux ; chacun d'eux retourna au lieu qui lui avait été confié pour accomplir son service.

4. Quant à Giustiniani, il suscitait la crainte chez les ennemis, en particulier durant ces jours-là, par sa faculté à parler, à réparer et à agir ; il lançait des tirs et guerroyait chaque jour contre les ennemis ; il prenait

59. Suite de proverbes dont le plus connu est celui qui mentionne le chêne : voir *Corpus Paroemiographorum*, I, p. 394, 1 ; II, p. 158, 39 et p. 372, 36.

beaucoup de prisonniers et passait les autres par l'épée. Tout le monde admirait les exploits et les actions de cet homme et le voyait comme le libérateur et sauveur de la Ville. Sauf qu'il ne persista pas jusqu'au bout, et la renommée qu'il s'était acquise par son courage fut ensuite ruinée par sa lâcheté.

5. Nous en étions là, quand la fausse rumeur se répandit dans le camp adverse qu'une flotte venue d'Italie arrivait en renfort pour secourir la Ville, et aussi que Iagos, le dirigeant des Hongrois [60], fondait sur eux avec une immense armée de cavaliers et de fantassins. Lorsque les fils d'Agar entendirent cela, une immense peur les traversa ; et ils maudissaient l'émir et murmuraient qu'il serait, lui, le fossoyeur de leur peuple, parce qu'ils avaient entrepris l'impossible. De la même manière, l'émir aussi était plongé dans la réflexion, le trouble et la crainte, et tout son conseil était très affligé, en premier lieu parce qu'ils avaient entendu parler des renforts, deuxièmement parce qu'ils voyaient qu'une si grande armée, effrayante et innombrable sur terre comme sur mer, n'avait pendant tant de jours réussi à rien, et que bien des fois, munis de tant d'engins et de forces, lorsqu'ils avaient posé leurs échelles contre les murailles, ils avaient été violemment repoussés et précipités à terre, et que cela avait causé parmi eux un grand massacre, en sorte que la lâcheté s'était emparée des Turcs postés au niveau des murailles ; enfin, troisièmement, parce qu'ils remarquaient un signe.

6. Il y avait une lumière qui descendait du ciel en jetant des éclairs et qui, durant toute la nuit, se tenait au-dessus de la Ville et la recouvrait. Et lorsqu'ils virent cette lumière-là, ils dirent d'abord que Dieu s'était mis en colère contre les chrétiens et voulait les détruire par le feu et les livrer comme esclaves aux Turcs. Mais ensuite, lorsqu'ils virent qu'ils étaient à chaque fois honteusement précipités loin des murailles et de leurs échelles, et que même en fabriquant tant d'engins ils n'étaient capables de rien, et quand ils entendirent la fausse rumeur concernant la flotte d'Italie et la venue d'Iagos, alors, à propos de cette lumière-là, ils dirent que Dieu faisait la guerre du côté des chrétiens et étendait sur eux sa protection, qu'il était leur soutien, c'est pourquoi eux-mêmes (ils voulaient dire les Turcs) ne pouvaient rien. Pour toutes ces raisons, l'émir, comme nous avons dit, et toute son armée étaient affligés et démoralisés, et il voulait

60. Jean Hunyadi, voir sa biographie p. 1302.

dès le lendemain lever le camp et terminer le siège. Or le même soir où il voulait qu'ils s'en aillent dès le lendemain, ils voient à nouveau comme d'habitude la lumière descendant des cieux : elle ne s'étendait pas et ne se tenait pas comme d'habitude au-dessus de la Ville durant toute la nuit, mais apparut seulement au loin et, se dissipant aussitôt, elle disparut. Lorsqu'ils virent cela, l'émir et tous les siens furent donc remplis d'une grande joie et dirent : « Maintenant Dieu a abandonné les chrétiens ! » C'est ce que jugèrent les sages et les scribes de leur abominable religion et fausse croyance : que la lumière montrait comment ils allaient gagner la Ville. Ainsi tous avaient de bons espoirs, et qui se sont réalisés à cause de nos péchés.

7. Ali Paşa[61], le premier de son conseil, plus expérimenté que tout autre et pragmatique, voyant que l'émir réfléchissait ainsi et que tous les autres étaient plongés dans la peur et la crainte, se montra lui aussi affligé en apparence, mais intérieurement il se réjouissait. La raison en était que lui, à chaque fois dans les conseils, disait à l'émir de ne pas déclencher la guerre contre la Ville, afin d'éviter que les princes occidentaux ne l'apprennent, ne se mettent d'accord et ne se rassemblent pour chasser les Turcs hors d'Europe. En cet instant-là donc, prenant un air contrarié, il disait à l'émir : « Moi, depuis le début, j'entendais ces informations-là sur ce qui allait se passer, et à plusieurs reprises, cela, je te l'ai dit, et tu ne m'as pas écouté. Or maintenant encore, si cela te plaît, allons-nous en d'ici, c'est bien, afin qu'il n'arrive pas pire. » Et l'émir en entendant ces paroles restait à demi-mort en pensant à sa propre affliction et au mépris qu'il encourrait s'il s'en allait comme un fuyard, si honteusement.

8. En le voyant dans cet état et ces réflexions, Sogan Paşa[62], le deuxième vizir, conseilla à l'émir d'engager le combat contre nous, car Ali Paşa et lui étaient jaloux l'un de l'autre : ils entretenaient entre eux une haine cachée. Pour l'encourager il dit : « Pourquoi, ô émir, as-tu un air sombre et contrarié, et quelle est cette crainte qui est tombée sur toi, et quelles sont ces réflexions qui font leur chemin dans ton cœur ? Dieu est avec toi, ne sois pas contrarié ! Ne vois-tu pas, grâce au signe donné par cette lumière, que tu vas recevoir cette Ville entre tes mains ? Ne vois-tu

61. Halil Paşa. Le Pseudo-Sphrantzès reprend ici la composition du texte de Leonardo de Chio et présente deux discours donnant des conseils contradictoires, celui d'Halil Paşa, puis celui de Zaganos Paşa.
62. Zaganos Paşa.

pas la foule si nombreuse de ces gens et de cette armée que tu possèdes, et comme tu es parfaitement prêt ? En matière de bon et abondant équipement, tu as tout ce qu'il faut. L'armée du Macédonien Alexandre[63] n'a jamais été aussi grande que la tienne, et il n'avait même pas autant d'équipement ; et pourtant il a dominé le monde ! Moi je ne crois pas, je ne m'attends pas à ce qu'une flotte vienne ici d'Italie, comme certains le disent et comme mon frère Ali Paşa l'a dit, car vous savez bien que la division des princes italiens et des autres Occidentaux les mène à l'anarchie et qu'entre eux il n'y a pas d'accord. Et si malgré tout certains d'entre eux se mettent d'accord avec difficulté, au prix de nombreuses négociations, en peu de temps, sans traîner, leur union se défait ; et même s'ils restent dans cette union, l'un travaille contre l'autre, à voir comment déposséder l'autre, ils se surveillent et se gardent les uns des autres. Ils délibèrent donc beaucoup et calculent et parlent, mais ils accomplissent peu ; et la résolution du soir ne leur plaît plus le lendemain matin ; et si la résolution est maintenue, ce sont les actes qu'ils diffèrent : ils font cela pour trouver le moment opportun en fonction de leurs appétits et de leurs opinions. Et quand ils entreprennent et commencent quelque chose, ils n'arrivent à rien à cause de leurs désaccords ; or justement en ce moment, comme vous le savez, certains ont de nouveaux différends entre eux[64]. Mais je dirai à nouveau que ceci est impossible, pour les raisons que j'ai données. Si vraiment une flotte devait venir d'Italie, quel besoin pour nous de nous en soucier, puisque jamais ils ne viendront en nombre équivalent à la moitié de notre armée, pas même au quart ! C'est pourquoi, émir notre prince, prends courage ! Tu n'as pas besoin pour le moment d'avoir peur, sinon de Dieu seul. Comporte-toi en homme, réjouis-toi et sois fort ! La technique du feu ne te fait pas défaut, aujourd'hui et demain, pour affaiblir encore plus, autant que possible, les murailles à l'aide de tes canons ». Ces paroles et cette résolution plurent extrêmement à l'émir, il en était tout heureux et se remettait de sa contrariété. Et il donna cet ordre : « Fais le tour de l'armée cette nuit et fais en sorte de savoir dans quel état

63. Alexandre le Grand.

64. S'il ne s'agit pas d'une considération générale, l'auteur pourrait faire allusion aux divisions entre les cités italiennes, telles celles qui opposaient Venise, Milan et Gênes ; il songe peut-être particulièrement aux conflits créés par l'accession de Francesco Sforza à la tête du duché de Milan en 1450. Cette idée ne semble pas inspirée de l'une des sources que le Pseudo-Sphrantzès a prises pour modèles.

d'esprit ils sont. » Sogan Paşa exécuta cet ordre et revint en disant : « J'ai vu l'armée et j'ai fait en sorte de savoir : l'armée est si puissante que tu peux aller combattre avec joie, et la victoire sera à nous ! » Alors l'émir répondit en disant : « Eh bien, Sogan, il te plaît que nous aussi, maintenant, nous connaissions notre fortune [65], et si cela lui plaît à elle, elle nous aidera, comme elle a aidé beaucoup d'autres. Envoie donc des gardes à Galata, pour éviter que certains ne passent secrètement de là-bas vers la Ville pour lui apporter de l'aide. »

9. Lorsqu'il entendit cela, Ali Paşa fut très contrarié et humilié que les paroles de Sogan Paşa l'eussent emporté, et par jalousie il voulait si possible trouver un stratagème pour qu'on ne fasse rien contre la Ville. Il fit savoir à l'empereur ce qu'il s'était passé et l'encourageait à ne pas avoir peur, car dans les guerres, la fortune est souvent incertaine : c'est pour cette raison que les sentinelles montent la garde sans dormir. Ceci se passait le soir du 27 mai. L'émir ordonna que toute cette nuit-là et tout le jour suivant, ils mettent des lumières et des flambeaux, qu'ils jeûnent tout le jour et se lavent sept fois, et qu'après avoir fait le jeûne et s'être purifiés, ils prient Dieu pour remporter la victoire sur la Ville, et il en fut ainsi.

10. Le lundi soir au coucher du soleil, après le dîner, l'émir se leva et s'adressa à eux par ces mots : « En tant qu'enfants très aimés de Dieu, de son prophète Mahomet et de moi, son serviteur, je vous demande et vous prie de faire demain une action digne d'une mémoire éternelle, comme aussi nos prédécesseurs l'ont fait partout jusqu'à maintenant, ainsi qu'on peut le voir ; alors avec fougue, courage et héroïsme, comme si vous aviez des ailes, passez par-dessus les murailles grâce à vos échelles ! Et la renommée que nos prédécesseurs, comme je l'ai dit, se sont acquise et que Dieu leur a accordée, qu'il ne soit pas permis que nous, nous la perdions, mais bien plutôt l'heure est maintenant venue de l'augmenter en la multipliant ». Et il leur tint beaucoup d'autres discours martiaux et les incita à l'héroïsme, afin qu'ils agissent avec courage. Puis il leur dit : « Mais si l'un d'entre vous est tué, comme il arrive dans les guerres, c'est écrit sur sa tête [66] ; comme vous le savez bien, dans notre Coran donné par notre prophète, il est dit que celui qui est mort dans une telle circonstance conser-

65. La fortune (τύχη) est ici personnifiée, voire déifiée : c'est la Fortuna latine ou la Tychè grecque. Il s'agit bien plus d'une notion propre à la Renaissance occidentale qu'à la culture ottomane.
66. Formule qui signifie que la destinée de chacun est d'avance scellée.

vera son corps au paradis et mangera et boira avec Mahomet, et qu'il se reposera en compagnie de femmes, de beaux enfants et de vierges dans un lieu verdoyant parfumé de fleurs et qu'il se baignera dans des bains superbes, et que dans ce lieu-là, tout viendra de Dieu. Ici-bas en revanche, si nous vainquons, toute mon armée et les dignitaires de ma cour verront sur mon ordre, à partir de maintenant et jusqu'à la fin de leur vie, leur salaire doublé par rapport à ce que chacun a maintenant. Et durant trois jours la Ville entière sera à vous ; et, si, au cours du pillage, vous trouvez un objet d'or ou d'argent, des vêtements, ou des prisonniers, des hommes comme des femmes, des jeunes comme des vieux, personne ne pourra vous les réclamer ni vous importuner en rien. » Achevant son discours, il leur jura d'observer tout ce qu'il leur avait promis. Eux, après l'avoir écouté, manifestèrent une grande joie, tous crièrent d'une seule voix et dirent dans leur propre langue : « Alla, Alla, Meemet resoul Alla[67] », ce qui veut dire « le Dieu des dieux et Mahomet son prophète »[68]. Or nous, dans la Ville, nous entendîmes aussi cet immense hurlement, semblable au fort écho de la mer, et nous nous demandions ce que pouvait être cette clameur.

VIII.1. Peu après avoir entendu ce hurlement, nous apprîmes avec certitude que l'émir se préparait véritablement le lendemain à mener contre la Ville une intense guerre terrestre et maritime, autant qu'il lui serait possible. Et nous, en voyant une telle foule d'impies – je veux dire qu'à ce qu'il me semble, pour un de notre côté, il y en avait vraiment plus de cinq cents de leur côté – nous plaçâmes tous nos espoirs dans la providence céleste.

2. Et l'empereur ordonna que fassent le tour des murailles de la Ville les prêtres, les métropolites* et les moines portant les saintes et vénérables icônes, les divines images et les étendards, accompagnés des femmes et des enfants, en pleurs, et qu'ils crient en pleurant le *Kyrie eleison*[69] et supplient Dieu, afin qu'il ne nous livre pas, à cause de nos péchés, entre les mains des ennemis injustes, apostats, les plus méchants de toute la terre, mais qu'il soit bienveillant envers nous qui sommes son héritage[70] ;

67. Transcription exacte du texte grec censé lui-même transcrire la formule en arabe prononcée par les soldats du camp turc. Emprunt au récit de Leonardo de Chio, voir p. 719, n. 155.
68. La traduction du Pseudo-Sphrantzès est inexacte : selon la transcription qu'il donne, les Turcs criaient « Allah, Allah, Mahomet [est] le prophète d'Allah ».
69. Formule liturgique qui signifie « Seigneur prends pitié ».
70. L'idée que les chrétiens sont « l'héritage » de Dieu vient de l'Ancien Testament où elle s'applique aux Juifs : voir par exemple la plainte du psalmiste à propos de la prise de Jérusalem Ps 79 (78), 1 : « Dieu, ils sont venus, les païens, dans ton héritage. »

et ils s'encourageaient les uns les autres avec des sanglots à résister bravement à nos adversaires à l'heure de la mêlée.

3. De la même manière, le même douloureux soir du lundi, l'empereur réunit tous les archontes* et leurs subordonnés, les démarques*, les centurions et d'autres soldats d'élite, et il leur dit ceci[71] : « Vous, très nobles archontes*, et vous, très brillants démarques* et généraux, et vous, très courageux combattants, et tout le fidèle et loyal peuple, vous savez pertinemment que l'heure est arrivée où l'ennemi de notre foi veut, avec toutes sortes d'engins, nous acculer encore plus fortement, faire irruption par la terre, mener l'assaut par la mer, et mettre toutes ses forces dans la mêlée générale, pour, s'il le peut, tout comme le serpent inocule son venin, tout comme le lion farouche dévore sa proie, nous prendre par la force. Pour cette raison, je le dis, je vous demande de résister bravement et avec une âme courageuse, comme vous l'avez fait depuis le début et jusqu'à maintenant, contre les ennemis de notre foi. Je vous confie cette illustre et célèbre, cette glorieuse, splendide entre toutes, noble Ville, notre patrie, qui est véritablement la plus brillante et la reine des villes.

4. » Vous savez certes bien, frères, que pour quatre raisons, nous avons tous ensemble le devoir de préférer la mort à la vie : en premier lieu pour notre foi et notre religion, deuxièmement pour notre patrie, troisièmement pour l'empereur, l'oint du Seigneur[72], et quatrièmement pour nos familles et amis. Alors, frères, si pour une seule de ces quatre raisons nous avons le devoir de nous battre jusqu'à la mort, nous l'avons d'autant plus pour toutes celles-là, comme vous le voyez à l'évidence, et nous sommes sur le point d'être dépossédés de toutes. Si, à cause de mes fautes, Dieu accorde la victoire aux impies, notre sainte foi sera en danger, elle que le Christ nous a offerte par son propre sang : ceci est le plus important de tout. "Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier s'il ruine sa propre âme[73] ?" Deuxièmement, nous serons

71. Le Pseudo-Sphrantzès emprunte à nouveau à la composition de Leonardo de Chio en prêtant à l'empereur un long discours d'exhortation.

72. Expression étonnante appliquée à l'empereur, qui est certes le représentant du Christ sur terre, mais n'est pas habituellement qualifié de « Christ du Seigneur » comme il l'est ici (χριστὸν Κυρίου.). Par ailleurs le fait que Constantin XI n'ait pas été sacré (ou « oint ») comme l'étaient les empereurs byzantins à l'époque paléologue a suscité beaucoup de commentaires chez les contemporains : voir M. Kordoses, « The question of Constantine Palaiologos' coronation ». Il y a peut-être ici une prise de position de l'auteur en faveur de la pleine légitimité de Constantin XI.

73. Mt 16, 26 (trad. Bible de Jérusalem légèrement modifiée).

privés de cette célèbre patrie, et aussi de notre liberté. Troisièmement, nous perdrons l'Empire jadis éclatant, maintenant humilié, outragé, terrassé, et commencera le règne du tyran et de l'impie. Quatrièmement, nous serons privés aussi de nos très chers enfants, de nos compagnes et de nos parents.

5. » Cela fait aujourd'hui 57 jours que ce fléau d'émir est arrivé et a instauré le blocus, et qu'il n'a cessé de nous assiéger en utilisant toutes sortes d'engins pour faire pression jour et nuit. Et par la grâce de notre Christ Seigneur qui voit tout, ils ont été souvent, jusqu'à maintenant, repoussés loin des murailles pour leur plus grande honte. Maintenant, frères, ne soyez pas pris de crainte si par endroits la muraille est un peu tombée sous les coups et le travail de sape des tours mobiles [74], car, comme vous le voyez, nous l'avons redressée autant que c'était possible. Nous avons placé tout notre espoir dans l'invincible gloire de Dieu ; "aux uns les chars, aux autres les chevaux, en force et en nombre, quant à nous, nous nous fions au nom du Seigneur [75]" Dieu notre sauveur, et, en second lieu, à nos bras et à la vigueur que la divine puissance nous a offerte.

6. » Je sais bien que ce troupeau innombrable d'impies marchera contre nous avec, selon son habitude, le sourcil dressé [76] et agressif, et beaucoup d'audace et de violence, afin de démoraliser notre petit nombre et de nous acculer par force ; et par de grandes clameurs et des cris infinis ils veulent nous effrayer. Mais leur jacassement, vous le connaissez bien, ce n'est pas la peine d'en parler. Ils feront cela longtemps et feront voler au-dessus de nous pierres, flèches et boulets innombrables comme le sable des mers. De cette manière, je l'espère bien, ils ne nous feront pas de mal, car je considère – et je m'en réjouis beaucoup et nourris à ce sujet des espoirs raisonnables – que même si nous sommes peu nombreux, vous êtes tous adroits et habiles, vigoureux et forts, valeureux et très bien préparés.

7. » Couvrez bien vos têtes de vos boucliers dans la mêlée générale ! Que votre main droite qui tient l'épée soit toujours tendue ! Vos casques, vos cuirasses et vos armures sont de très bonne qualité, de même que vos armes, et dans la mêlée ils seront tous très utiles. Ce sont des atouts que

74. Ou plutôt des canons : possible confusion de l'auteur.
75. Ps 19 (20),8 (trad. Bible de Jérusalem légèrement modifiée).
76. Voir *supra* n. 29.

nos adversaires n'utilisent pas et ne possèdent même pas. Et vous, à l'intérieur des murailles, vous êtes à couvert, tandis qu'eux, ils avancent avec peine et à découvert.

8. » Allons, combattants, soyez prêts, solides et héroïques, par la pitié divine, ressemblez à la poignée d'éléphants des anciens Carthaginois, eux qui par leur voix et leur aspect mirent en fuite une si grande foule de cavaliers romains* [77] ! Et si un animal dépourvu de raison a mis en fuite un cheval, nous d'autant plus, qui sommes les maîtres des animaux et des chevaux [78] ! Or ceux qui viennent contre nous pour se battre avec nous sont dépourvus de raison comme des animaux et pires que des porcs [79] ! Que s'élancent contre eux vos boucliers, vos épées, vos arcs et vos javelots ! Et ainsi pensez que vous faites la chasse à une foule de porcs sauvages, afin qu'ils sachent, les impies, que ce n'est pas avec des animaux dépourvus de raison qu'ils se battent, mais avec leurs seigneurs et princes, les descendants des Grecs et des Romains*.

9. » Vous savez bien que ce mécréant d'émir, ennemi de notre sainte foi, a sans aucune raison valable mis fin à l'entente qu'il y avait entre nous et a rompu ses nombreux serments en les comptant pour rien ; et il est venu soudain, a construit une citadelle dans le détroit de l'Incorporel [80], pour pouvoir chaque jour nous causer des dommages. Nos champs, nos jardins, nos vergers, nos maisons, il en a fait la proie des flammes ; nos frères chrétiens, tous ceux qu'il a trouvés, il les a tués ou faits prisonniers. Il a mis fin à notre amitié.

10. » Il est devenu l'ami des gens de Galata ; et eux s'en sont réjoui, sans voir, les malheureux, que c'était l'histoire du jeune paysan qui fait cuire les escargots et qui dit : "ah, ces animaux stupides, etc. [81]"

11. » Eh bien, frères, voilà qu'il nous assiège et a instauré le blocus, et que chaque jour il garde sa gueule béante grande ouverte en guettant l'occasion de nous dévorer, nous et cette Ville, elle qui fut édifiée par l'ancien

77. Allusion au général carthaginois Hannibal et à l'emploi qu'il fit d'éléphants de guerre contre les armées romaines lors de la deuxième guerre punique (218-202 avant J.-C.).
78. Jeu de mots sur ἄλογον, qui veut à la fois dire « cheval » et « sans raison ».
79. Même jeu de mots sur ἄλογον, et autre jeu sur χοίρων (« porcs ») et χείρονες (« pires).
80. Expression qui désigne le Bosphore, par référence au monastère de l'Anaplous (ou Sôsthénion) consacré à saint Michel, puisque l'un des qualificatifs de l'archange Michel est « l'Incorporel ».
81. L'auteur fait référence à la fable d'Ésope intitulée *Les escargots*, dans laquelle l'enfant qui fait cuire des escargots s'exclame : « Misérables bêtes, vos maisons brûlent, et vous chantez ! » Voir Ésope, *Fables*, p. 75, 172.

empereur trois fois bienheureux, le grand Constantin, et il la consacra à notre dame, la toute pure et très sainte Théotokos *, la vierge Marie, et lui en fit cadeau pour qu'elle soit la patronne, le secours et la protection de notre patrie, et [la Ville devint] [82] le refuge des chrétiens, espoir et joie de tous les Grecs, fierté entre toutes sous le soleil de l'Orient. Et celui-là, le très impie, veut faire disparaître celle qui était jadis éclatante et florissante, comme la rose dans le champ, celle qui avait soumis presque, je peux le dire, toute la terre habitée et placé sous ses pieds [83] le Pont et l'Arménie, la Perse et la Paphlagonie, les Amazones et la Cappadoce, la Galatie et la Médie, les Colchidiens d'Ibérie [84], les habitants du Bosphore [85] et les Albanais d'Asie [86], la Syrie, la Cilicie et la Mésopotamie, la Phénicie et la Palestine, l'Arabie et la Judée, les Bactriens et les Scythes, la Macédoine et la Thessalie, la Grèce [87], la Béotie, les Locriens et les Étoliens, l'Acarnanie, l'Achaïe et le Péloponnèse, l'Épire et l'Illyrie, les Lychnites [88] et l'Adriatique, l'Italie, les Celtes toscans et les Celtes gaulois [89], l'Ibérie et jusqu'à Gadeires [90], la Libye, la Mauritanie et la région des Maures, l'Éthiopie, les Bélédas Skoudè [91], la Numidie et l'Afrique et l'Égypte, lui, maintenant, veut asservir celle qui règne parmi les villes et la soumettre à son joug et en faire son esclave ; et nos saintes églises, où l'on se prosternait devant la sainte Trinité, où l'on chantait la gloire du Saint-Esprit et

82. Rupture de construction dans la phrase, il faut suppléer ici un autre sujet, la Ville.
83. Pour toute l'énumération qui suit, on a conservé le nom propre français le plus proche du terme grec employé : certains de ces noms propres sont encore couramment employés en géographie aujourd'hui, d'autres pas du tout, tandis qu'en grec, toute cette nomenclature correspond dans l'ensemble à des termes usités au XVI^e^ siècle, sans archaïsme particulier (sauf exception signalée). On notera que l'énumération mélange les échelles et inclut à la fois des régions et leurs sous-régions, ainsi que des noms de peuples.
84. L'Ibérie correspond à la Géorgie et les Colchidiens sont donc les Géorgiens.
85. L'antique royaume du Bosphore se trouve en Crimée, au niveau de l'actuel détroit de Kertch (Bosphore cimmérien).
86. L'Albanie d'Asie correspond à la région située dans le Caucase entre l'Ibérie et la Mer Caspienne, soit la région du Daghestan actuel.
87. L'auteur n'entend pas la Grèce comme pays, mais la région de la Grèce centrale (Stéréa Hellada).
88. Lychnidos est l'ancien nom de la ville d'Ohrid, sur le lac du même nom, en Macédoine.
89. Cette répartition des Celtes en deux catégories reprend la division antique entre Gaule cisalpine et Gaule transalpine. Cette dénomination est volontairement archaïsante, car les termes « Italiens » (Ἰταλοί) et « Francs » (Φράγγοι) sont d'un usage beaucoup plus courant au XVI^e^ siècle.
90. Gadès, ou Cadix, en Espagne, donc jusqu'au détroit de Gibraltar.
91. Ce nom n'est pas attesté par ailleurs en grec. L'apparat critique donne la leçon Séoudèn (Σεούδην) au lieu de Skoudèn (Σκούδην) : selon M. Carroll, l'expression Βελέδας Σεούδην pourrait être une transcription de l'arabe *bilād as-Sūdi* qui désigne le Soudan. Voir Sphrantzès (Georges), *A contemporary Greek source*, trad. M. Carroll, p. 161-163.

où l'on entendait les anges entonner les hymnes en l'honneur de la divinité et de l'économie du verbe incarné de Dieu [92], il veut en faire un lieu de dévotion de son propre blasphème, celui de son pseudo-prophète Mahomet le baratineur, et aussi le logis des chevaux et des chameaux. Alors, frères et combattants, gardez cela en tête et ayez à cœur que le souvenir de nous, notre mémoire et notre renommée, notre liberté enfin demeurent éternels. »

12. Puis il se tourna vers les Vénitiens qui se tenaient à sa droite et leur dit : « Nobles Vénitiens, frères aimés en Christ Dieu, vous qui êtes de puissants et vigoureux soldats parfaitement exercés à la guerre, vous qui avez à maintes reprises tué de vos épées étincelantes et avec la grâce divine une foule d'Agarènes – et leur sang a coulé à flots de vos mains –, aujourd'hui je vous en prie, soyez tout entiers et de toute votre âme les protecteurs de cette Ville qui est tellement exposée au malheur de la guerre ! Vous savez bien qu'elle a été pour vous une indéfectible mère et une deuxième patrie ; c'est pourquoi à nouveau, pour la seconde fois, je parle et vous prie, en cette heure, de vous comporter en hommes de foi et adeptes d'une même foi, et en frères. »

13. Puis il se tourna vers sa gauche et dit aux Ligures : « Ô, Ligures, honorables frères, guerriers intrépides et renommés, vous savez bien et avez connaissance de ce que cette malheureuse Ville a toujours appartenu non seulement à moi, mais aussi à vous, pour beaucoup de raisons. Et vous, vous vous êtes souvent empressés de l'aider et vous avez contribué à la libérer des Agarènes, ses ennemis. Maintenant à nouveau, c'est pour vous une bonne occasion de montrer, en venant à son aide, l'entente en Christ, la bravoure et le courage qui vous animent. »

14. Puis il se tourna vers la foule et dit à tous : « Je n'ai pas de temps pour vous parler, je remets seulement entre vos mains notre sceptre humilié, pour que vous le gardiez avec dévouement. Je vous le demande et j'en appelle à l'affection qui nous lie, témoignez l'honneur et l'obéissance nécessaires envers vos généraux, démarques* et centurions, chacun selon votre rang, votre corps et votre affectation. Sachez aussi ceci : si de tout votre cœur vous respectez tout ce que je vous ai ordonné, j'ai l'espoir en Dieu que nous puissions être délivrés de sa juste menace présente. La deuxième chose, c'est que la couronne infrangible vous attend

92. L'auteur décrit ici le *Trisagion*, une invocation liturgique courante.

aux cieux, tandis que le souvenir éternel et honorable vous sera acquis dans le monde. »

15. Et lorsqu'il eut prononcé ces paroles et achevé son discours en remerciant Dieu avec des larmes et des soupirs, tous répondirent d'une seule voix entrecoupée de sanglots et dirent : « Mourons pour la foi du Christ et pour notre patrie ! » En entendant cela, l'empereur les remercia beaucoup et leur fit de nombreuses promesses de dons. Ensuite il reprit : « Allons, frères et combattants, soyez prêts pour demain matin ! Par la grâce et la valeur qui vous ont été données par Dieu, avec l'aide de la sainte Trinité, en qui nous avons placé tout espoir, faisons honte à nos adversaires en les poussant à quitter ces lieux sans panache ! »

IX.1. En entendant cela, les malheureux Romains* eurent le cœur gonflé comme des lions, et après s'être pardonnés mutuellement, ils se demandaient l'un à l'autre l'absolution et s'embrassaient dans des sanglots, écartant le souvenir de ceux qui leur étaient très chers, ne songeant ni à leur femme ni à leur richesse, mais seulement à mourir pour conserver leur patrie. Et chacun retourna à l'endroit qui lui avait été affecté pour assurer la garde sur les murailles. L'empereur alla dans la très vénérable église de la sagesse du Verbe de Dieu [93], pria en sanglotant et communia aux purs et divins mystères [94]. Beaucoup d'autres firent de même cette nuit-là. Puis il alla au palais, resta là un moment et demanda pardon à tous. Qui pourra décrire les sanglots et les lamentations qui retentirent en cette heure-là dans le palais ? Même un homme fait de bois ou de pierre ne pourrait pas ne pas se lamenter.

2. Nous enfourchâmes nos chevaux et quittâmes le palais pour aller faire des rondes autour des murailles, afin de stimuler les sentinelles à monter la garde sans dormir. Ils étaient tous sur les murailles et les tours cette nuit-là, et toutes les portes par lesquelles quelqu'un aurait pu entrer ou sortir étaient très soigneusement fermées. Quand nous arrivâmes à la Porte de Kaligaria, à l'heure du premier chant du coq, et que nous descendîmes de cheval pour monter dans la tour, nous entendîmes à plusieurs reprises parler et s'agiter très bruyamment à l'extérieur, à dessein, et les gardes nous dirent que les Turcs avaient fait cela toute la nuit : ils traînaient tous les instruments qu'ils avaient préparés pour l'assaut des

93. La basilique Sainte-Sophie.
94. Le sacrement de l'eucharistie.

murailles et les portaient près du fossé. De plus, sur les côtes les grands bateaux adverses s'ébranlaient, ainsi que les trières, et les pontons qui se trouvaient dans le port se rapprochaient des murailles et du rivage [95].

[La victoire ottomane]

3. Au moment du deuxième chant du coq, sans le signal qu'ils donnaient d'abord les autres jours, ils déclenchèrent les hostilités dans un grand élan de violence. L'émir avait à l'avance donné ordre que tous les hommes peu exercés à la guerre, ainsi que certains plus âgés et certains jeunes déclenchent les hostilités en premier et se jettent dans la mêlée pour nous fatiguer un peu, tandis que les plus forts, courageux et exercés à la guerre viendraient contre nous avec plus d'audace et d'ardeur. Il en fut ainsi, et les hostilités et la mêlée s'embrasèrent comme une fournaise. Les nôtres répliquaient courageusement et leur réservaient un très mauvais accueil, ils les précipitaient à bas des murailles et détruisirent certains des instruments et machines de guerre adverses. La mort était dans les deux camps, mais surtout dans le camp turc.

4. Alors que les étoiles du ciel commençaient à disparaître, car la lumière du jour pointait, et que les rayons roses du matin se montraient à l'Orient, toute la foule des ennemis se déversa d'un bout de la Ville jusqu'à l'autre, comme une chaîne. Ils faisaient retentir leur musique guerrière, leurs tambours et autres trompettes et d'autres instruments encore, et ils criaient de leurs voix fortes ; ils déclenchèrent la mise à feu de tous leurs canons et tous d'un même élan, à une heure bien précise, firent irruption par la terre et par la mer pour se jeter dans l'assaut guerrier et dans la mêlée. Certains combattants audacieux montaient à leurs échelles de corde, et des traits de toutes sortes étaient lancés contre ceux qui se trouvaient dans les tours. Et pendant deux heures, le combat se poursuivit, rapproché et effroyable, mais le camp des chrétiens avait plutôt l'avantage ; et les trières qui portaient les échelles ne pouvaient rien, pas plus que le ponton, et ils furent repoussés des murailles maritimes ; les balistes qui lançaient des pierres depuis la Ville firent beaucoup de victimes parmi nos adversaires agarènes. Et du côté terrestre, ils réservaient un accueil identique et même pire à nos adversaires.

95. Ponts flottants.

5. Et on put voir un spectacle singulier, comme une nuée sombre qui obscurcissait le soleil et le ciel. Ils lançaient les engins équipés de feu grégeois et brûlaient nos adversaires ; ils jetaient d'en haut de lourdes pierres sur les rampes, les échelles et sur ceux qui les escaladaient, pour ensuite les sectionner ; ils les mettaient en fuite grâce aux couleuvrines et aux arcs. Et là où ils voyaient la foule, c'est là qu'ils mettaient à feu leurs canons, et ils blessaient et tuaient beaucoup d'entre eux. Nos adversaires, tellement excédés par la fatigue du combat et par cette résistance, voulaient retourner un peu en arrière pour respirer, mais les « tzaousides » et les gardes de la cour [96] les frappaient avec des barres de fer et des nerfs de bœuf pour qu'ils ne tournent pas le dos à l'ennemi. Qui pourra décrire les cris et les hurlements d'alors, et la plainte des blessés de part et d'autre ? Les cris et le vacarme s'élevaient jusqu'au-delà du ciel. Et certains des nôtres, en les voyant souffrir ainsi, disaient avec de grands cris : « Chaque fois que vous avez fait cela, vous avez été méchamment repoussés ! » Mais eux, bon gré mal gré, voulant à toute force montrer leur courage, remontaient sur les échelles. Certains autres, pleins d'audace, de force et d'initiative, montaient les uns sur les épaules des autres, et encore d'autres sur les épaules des précédents pour, autant que possible, arriver en haut des murailles. Et comme ils agissaient en tout avec brutalité et violence, un combat acharné éclata pour les brèches et la montée, et ils se jetèrent dans la mêlée les épées dégainées. Et il y eut un grand massacre de chaque côté.

6. Comme notre défense fléchissait déjà, Théophile Paléologue et Démétrios Cantacuzène, d'excellents hommes, s'élancent et l'emportent sur les Agarènes, ils les mettent en déroute, les précipitent brutalement à bas des murailles et des échelles et les dispersent. Alors il en arriva d'autres, qui avaient été désignés pour porter secours. L'empereur se trouvait là à cheval, en train d'encourager et de stimuler les soldats pour qu'ils se battent avec ardeur, et il leur disait : « En tant que combattants et frères, résistez courageusement, je vous en prie, par la pitié divine ! Car je vois maintenant que la foule de nos adversaires commence à caler : ils se dispersent un peu et n'arrivent pas selon leur ordre de bataille habituel. Et j'espère en Dieu que la victoire est à nous ! Allons, frères, soyez heureux, car la précieuse couronne sera pour vous, non seulement celle qui est

96. Les « tsaoutsides » correspondent aux *çavuş**, et les gardes mentionnés avec eux correspondent probablement aux *kapıcı** de l'Empire ottoman : voir le glossaire.

périssable et terrestre, mais aussi celle qui est au ciel. Dieu fait la guerre pour nous, la lâcheté s'empare de la foule des impies ! »

7. Pendant que l'empereur prononçait ces paroles, Giovanni Giustiniani, le général, fut blessé d'une flèche d'arc dans les jambes, au pied droit. Or lui n'était pas si exercé à la guerre, et lorsqu'il vit le sang couler de son corps, il changea complètement, et le courage dont il faisait preuve auparavant, il le perdit sous l'effet de la peur, et après cela il agit comme un incompétent. Il s'en alla de là où il était et traversait les lignes en silence en cherchant des médecins, sans plus se rappeler le courage, l'habileté et la valeur dont il avait fait preuve depuis le début. Il ne dit rien à ceux qui étaient avec lui et ne laissa pas quelqu'un d'autre à sa place, pour éviter que ne s'ensuivent la confusion et la défaite. Quand les soldats se retournèrent et ne virent plus le général – et le bruit courut qu'il avait fui – ils tombèrent dans un grand trouble et une grande crainte. Alors l'empereur, qui se trouvait là de nouveau par un concours de circonstances, voit ses soldats remplis de confusion et de peur, comme des moutons pourchassés. Il en apprit la raison et vit son général Giustiniani qui s'enfuyait, alors il s'approcha de lui et lui dit : « Frère, pourquoi as-tu fait cela ? Retourne au lieu qui t'a été affecté, cette blessure est peu de chose. Retournes-y, car c'est maintenant qu'on a le plus besoin de toi ! La Ville est entre tes mains, à toi de la délivrer ! » L'empereur lui parla encore beaucoup, mais il ne répondit rien ; il passa honteusement à Galata et mourut là-bas dans l'amertume et le mépris [97].

8. Les Turcs, voyant la si grande confusion des nôtres, s'enhardirent. Sogan Paşa était sur place et s'adressa aux janissaires et aux autres en ranimant leur motivation. L'un des janissaires, du nom de Chasanès [98] – ce fauve [99] géant venait de Loupadion [100] – tenant de sa main gauche son bouclier au-dessus de sa tête, et de la droite son épée qu'il dégaina, s'avança vers la muraille où il voyait régner la confusion. Et d'autres le suivirent, environ trente, rivalisant de courage. Ceux des nôtres qui étaient demeurés sur la muraille les accablaient de javelots, les criblaient de

97. Cette scène importante est en partie inspirée de Leonardo de Chio, mais le Pseudo-Sphrantzès met l'accent sur la lâcheté présumée de Giovanni Giustiniani Longo ; par ailleurs il n'est pas mort aussitôt à Galata, mais quelques jours plus tard à Chio.

98. Personnage fictif.

99. Le texte donne λένδρος, qui ne veut rien dire. On pourrait penser plutôt à λεντάρι/ λεοντάρι, « le lion ».

100. Ancien nom d'une petite ville d'Asie Mineure de la province de l'Hellespont, aujourd'hui Ulu-Abad.

flèches et faisaient rouler sur eux d'énormes pierres. Ils précipitèrent en bas dix-huit d'entre eux. Mais Chasanès ne ralentit pas son élan avant d'être monté en haut des murailles et d'avoir mis les nôtres en déroute. Lorsqu'il eut assuré l'affaire, beaucoup d'autres aussi le suivirent et montèrent en haut des murailles. Et ceux qui montaient, les nôtres ne réussissaient pas à leur barrer le passage du fait de leur faible nombre, tandis que les ennemis étaient là en foule : tombant sur ceux qui venaient de monter, ils les combattirent, et il y eut de leur côté un grand massacre. Et Chasanès en se battant fut heurté par une pierre et tomba. Les nôtres se retournant le virent à terre et le frappèrent de tous côtés, mais se relevant sur un genou, il se défendait ; à cause du grand nombre de ses blessures, sa main droite céda et il finit couvert de flèches. Beaucoup d'autres furent tués et blessés et, à cause de leurs blessures, transférés vers leur camp.

9. Puis la foule des ennemis qui montaient devint tellement grande que les nôtres se dispersèrent et abandonnèrent les murailles extérieures pour rentrer à l'intérieur par la porte en se piétinant les uns les autres. Les choses en étaient là quand une voix se fit entendre à l'intérieur, à l'extérieur et du côté du port : « la citadelle a été prise, et aussi le quartier général, ils ont hissé leurs drapeaux en haut des tours ! » Cette voix mit les nôtres en déroute, tandis qu'elle encouragea les ennemis ; ils criaient à pleine voix et tous pleins d'ardeur montaient sans peur à l'assaut des murailles.

10. Quand donc le malheureux empereur, mon seigneur, vit cela, les yeux pleins de larmes il pria Dieu et exhorta ses soldats à faire preuve d'héroïsme ; et il n'y avait aucun espoir de renfort ni de secours [101]. Il éperonna son cheval et arriva au galop là où la foule des infidèles se dirigeait, et il fit comme Samson face à la race étrangère [102] : dans la première mêlée, il précipita les infidèles à bas des murailles, et ceux qui étaient là et qui regardaient purent voir ce miracle singulier. Rugissant comme un lion, tenant son épée dégainée de la main droite, il abattit beaucoup d'ennemis, et le sang coulait à flots de ses jambes et de ses bras.

11. Et le susnommé Don Francisco de Toledo fit mieux qu'Achille : il se trouvait à la droite de l'empereur et, comme un aigle de ses griffes et de son bec, il mettait en pièces ses adversaires.

101. L'empereur ne pouvait compter ni sur des renforts sur place, ni sur l'arrivée de forces alliées : le 29 mai 1453, la flotte vénitienne envoyée au secours de Constantinople était seulement au large de Nègrepont.
102. Allusion au combat de Samson contre les Philistins : voir Jg 16, 22-31.

12. De la même façon aussi, Théophile Paléologue, quand il vit l'empereur au combat et la Ville en danger, poussa un fort hurlement mêlé de sanglot et dit : « Je veux mourir plutôt que vivre ! » Il se jeta au milieu de la bataille en hurlant, et tous ceux qu'il trouva, il les dispersa, les balaya et les tua. Il y avait aussi Giovanni le Dalmate [103] qui était présent, et il entra dans la mêlée avec les ennemis avec plus de courage que n'importe quel soldat. Ceux qui étaient là et qui regardaient s'émerveillaient de la force et du courage de ces excellents hommes. Deux fois, trois fois durant l'invasion, l'assaut et la mêlée générale, ils mirent en fuite les infidèles, tuèrent une foule d'entre eux, précipitèrent les autres à bas des murailles, et tandis qu'ils luttaient vaillamment et se plongeaient dans la mêlée, ils furent tués, mais avant de mourir, ils firent un grand massacre parmi les ennemis. Et certains autres soldats qui combattaient non sans noblesse à cet endroit-là furent tués eux aussi près de la Porte de Saint-Romain, là où on avait construit la fameuse tour mobile, où on avait installé le grand canon et par où, après la destruction des murailles de la Ville, on entra en premier dans la Ville.

Je n'étais pas aux côtés de mon seigneur l'empereur ***à ce moment-là, parce que j'inspectais une autre partie de la Ville sur ses ordres.***

x.1. Quand les Turcs arrivèrent, ils chassèrent à coups de couleuvrines, de flèches, d'arcs et de pierres les chrétiens qui étaient restés sur les murailles intérieures ; ils se rendirent maîtres de tout, sauf des tours dites de Basile, de Léon et d'Alexis dans lesquelles se trouvaient les fameux marins de Crète. Ceux-ci combattirent courageusement jusqu'à la sixième ou la septième heure et tuèrent beaucoup de Turcs ; et même en les voyant si nombreux et en constatant que toute la Ville était asservie, ils ne voulaient pas tomber en esclavage, mais continuaient à dire qu'il valait mieux mourir que vivre. Un Turc fit un rapport à l'émir sur leur courage, et ce dernier ordonna que, en vertu d'un accord, ils descendent de la tour et restent libres, eux, leur nef et toute la cargaison qu'ils avaient. Il en fut ainsi, et même de cette manière ils eurent du mal à les convaincre de partir de la tour.

2. Et deux frères italiens du nom de Paolo et Troilo combattaient courageusement avec beaucoup d'autres à l'endroit où ils avaient été affectés, mettaient sévèrement en chasse les ennemis et se lançaient non sans noblesse dans la mêlée et l'assaut ; et il y eut un massacre entre eux, je veux dire des deux côtés, celui des combattants et celui des défenseurs. Mais

103. Giovanni Schiavo : voir Leonardo de Chio, p. 716, n. 142.

quand Paolo se retourne et voit les ennemis à l'intérieur de la Ville, il dit à son frère : « Ô soleil, tremble ! Ô terre, gémis ! La Ville a été prise, pour nous l'heure de la guerre est passée, mais songeons, si c'est possible, à notre salut ! »

3. Ainsi les ennemis se rendirent maîtres de toute la Ville un mardi, à l'heure du jour de deux heures et demie, en l'année 6961, le 29 du mois de mai.

4. Le sort de ceux qui se rendaient était d'être dépouillés et faits prisonniers, mais ceux qui étaient pris alors qu'ils résistaient étaient abattus ; et à cause des cadavres, il était même impossible d'apercevoir le sol à certains endroits. Il fallait voir ce spectacle singulier : de nombreuses et diverses lamentations, les cas innombrables de celles qui étaient réduites en esclavage, de nobles dames, des jeunes filles, des femmes consacrées à Dieu, tirées par leurs cheveux, leur tignasse ou leurs boucles par les Turcs hors des églises avec des plaintes insoutenables, les cris et sanglots des enfants, les lieux sacrés et saints livrés au pillage. Ce qui rien qu'à l'entendre fait frémir : le sang divin et le corps du Christ répandus par terre et jetés, les calices précieux saisis et les uns mis en pièces, les autres, intacts, subtilisés. Et ils faisaient de même avec les décorations ornementales ; et les saintes icônes décorées d'or, d'argent et de pierres précieuses, ils les piétinaient et en ôtaient les ornements, ils en faisaient des lits et des tables [104] ; avec les vêtements des prêtres, ceux qui étaient en soie brodée d'or, ils couvraient leurs chevaux, ou bien d'autres mangeaient dessus ; et les perles précieuses des saintes reliques, ils se les accaparaient en piétinant les restes des saints. Et ils commettaient bien d'autres profanations lamentables, ces précurseurs de l'Antichrist * !

5. Ô tes sages jugements, Christ empereur, comme ils sont inexplicables et impénétrables ! Et il fallait voir cette immense église divine de la sagesse de Dieu [105], ciel sur la terre, trône de la gloire de Dieu, véhicule des Chérubins, second firmament, création des mains de Dieu, spectacle et œuvre précieux, allégresse de toute la terre [106], beauté supérieure à toutes les beautés ; là, à l'intérieur du sanctuaire et sur les saints autels, ils man-

104. Sans doute les iconostases et non pas seulement les icônes.
105. La basilique Sainte-Sophie.
106. Tous ces qualificatifs à propos de Sainte-Sophie sont empruntés à Nikétas Chôniatès dans son récit de la prise de Constantinople en 1204 : voir Chôniatès (Nikétas), *Historia, pars prior*, J. Van Dieten éd., p. 592[43-45].

geaient, buvaient, réalisaient et satisfaisaient là leurs grossiers sentiments et appétits avec des femmes, des jeunes filles et des enfants. Qui ne se lamentera sur toi, sainte église ? Et partout régnait le mal sous toutes ses formes, et chaque être humain souffrait.

6. Dans les maisons, ce n'étaient que lamentations et sanglots, dans les rues, que plaintes, dans les églises, que complaintes, gémissements des hommes, hurlements des femmes, des gens traînés de force, réduits en esclavage, des séparations, des violences. Les hommes vénérables de notre peuple erraient déshonorés, les riches devenaient indigents ; les places et tous les recoins, partout et en tout lieu, étaient remplis de tous les maux ; il ne restait aucun endroit hors d'atteinte, aucun asile. Ô Christ empereur, libère de l'affliction et du chagrin d'alors toute ville, tout pays où vivent les chrétiens ! Les impies n'épargnèrent aucun jardin ni aucune maison, ils creusaient pour trouver de l'argent caché : et ils trouvèrent et se remplirent les poches de très nombreux trésors, récents ou anciens, et d'autres objets précieux.

XI.1. Une fois que la Ville eut donc été prise, l'émir, après avoir pénétré à l'intérieur, n'eut de cesse que de faire rechercher l'empereur, il ne concentrait son esprit sur rien d'autre, songeant seulement à apprendre si l'empereur vivait ou s'il était mort. Et certains venaient lui dire qu'il avait fui, d'autres disaient qu'il était caché dans la Ville, d'autres encore qu'il était mort au combat. Voulant s'assurer de la vérité, il envoya des hommes là où gisaient entassés les corps de ceux qui avaient été abattus, chrétiens et infidèles. Et ils nettoyèrent les têtes de beaucoup de ceux qui avaient été abattus, au cas où ils reconnaîtraient celle de l'empereur. Et ils ne furent pas en mesure de la reconnaître, mais trouvèrent le cadavre de l'empereur et le reconnurent à ses jambières et ses chaussures impériales, sur lesquelles étaient incrustés des aigles d'or, comme le voulait l'usage pour les empereurs. En l'apprenant, l'émir fut tout heureux et se félicita ; et sur son ordre, les chrétiens qui se trouvaient là ensevelirent le cadavre de l'empereur en lui rendant les honneurs impériaux [107].

2. ***Hélas, hélas !*** quant à moi, ***la providence me préservait pour*** quelque destin [108] ***! Toute la vie du*** vénérable sérénissime ***empereur martyr dura 49 ans, 3 mois et 20 jours***.

107. Toute cette histoire sur le corps de l'empereur est fausse, et l'auteur accumule les invraisemblances. Voir l'introduction aux auteurs ottomans p. 96-98.
108. Phrase tronquée empruntée à Sphrantzès : voir p. 236.

3. L'émir, conforté par sa grande victoire, rempli de vaine gloire, le sourcil dressé [109], se montra cruel et impitoyable. Le grand duc *kyr* Luc Notaras vint à lui et se prosterna devant lui, il lui montra un trésor abondant qu'il avait caché, des pierres, des perles et le reste d'un butin digne d'un empereur : en voyant cela, l'émir et tout son conseil s'émerveillèrent. Notaras dit à l'émir : « Tout cela, je le gardais pour ton Empire ; et voilà que maintenant je t'en fais don et je te prie de recevoir la prière et la supplication de ton serviteur. » Il espérait donc obtenir par ce moyen sa liberté avec celle de sa maison. L'émir lui répondit par ces mots : « Chien ! Intrigant inhumain et retors ! Tu avais tant de richesses et tu n'as pas aidé l'empereur, ton seigneur, ni la Ville, ta patrie ? Maintenant, après tant de scélératesses et de fourberies, toi qui sais les pratiquer et les réaliser depuis ta jeunesse, tu voudrais me duper moi aussi et échapper au sort qui te revient ? Dis-moi, infidèle, qui est celui qui m'a accordé de recevoir ta richesse et cette Ville-ci entre mes mains ? » Notaras lui dit : « Dieu. » L'émir lui répliqua : « Si Dieu m'a accordé cela à moi, et qu'il t'a livré, toi et tous les autres, comme esclaves entre mes mains, que viens-tu dire et baratiner, toi, scélérat ? Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé tout cela avant que je ne gagne le combat contre vous, avant que je n'obtienne la victoire sur la Ville, pour que je te doive à toi la faveur et la récompense ? Or maintenant ce n'est pas toi qui m'as accordé cela, mais Dieu. » Et il ordonna aussitôt à ses bourreaux de le jeter en prison et de le garder soigneusement.

4. Le lendemain, il donna l'ordre qu'on l'amène à nouveau devant son estrade, et il lui dit : « Puisque tu n'as pas voulu aider ton empereur ni ta patrie avec le trésor immense que tu avais, pourquoi, lorsque j'ai averti l'empereur, ne lui as-tu pas conseillé de me donner la Ville pacifiquement, et je lui aurais donné un autre lieu en échange, en toute entente et amitié, afin qu'il n'y ait pas tous ces massacres entre nous ? » Il répondit en disant : « Moi je suis innocent dans cette affaire, mais ce sont les Vénitiens et ceux de Galata qui commandaient à l'empereur de faire en sorte qu'on lui envoie une flotte et une armée en guise de secours. » Alors l'émir dit : « Tu t'y connais bien en inventions mensongères, mais maintenant ce n'est plus le temps du mensonge pour que tu puisses compter sur cette aide ! » Et il ordonna que le lendemain, sur la colline

109. Voir *supra* n. 29.

de Xèrolophos [110], sur le marché, on mette à mort ses deux fils devant lui – eux dont il demandait jadis à l'empereur qu'ils soient honorés l'un de la dignité de grand kontostaulos * et l'autre de celle de grand logothète * [111] –, puis qu'on le mette à mort lui aussi, et c'est ce qui advint ; et ainsi prit fin l'histoire de Luc Notaras.

5. Ensuite, après cela, il ordonna de mettre à mort beaucoup de nobles archontes *, l'émissaire des Vénitiens et son fils, et l'envoyé de Catalogne et ses deux fils. Ensuite il voulut mettre à mort aussi Contarini et d'autres nobles vénitiens, mais ils lui donnèrent de l'argent et en promirent à Sogan Paşa, et la vie sauve leur fut accordée. Il envoya aussi ses gens à Galata, ils prirent beaucoup d'hommes et les mirent à mort ; et toutes les promesses qu'il leur avait faites, il n'en tint aucun compte, mais ordonna qu'ils soient eux aussi assujettis. Il envoya chercher Ali Paşa et le fit enfermer dans une tour, puis, après quelques jours, il le fit lui aussi mettre à mort pour la raison que nous avons dite : parce qu'il disait qu'il ne fallait pas déclencher le combat contre la Ville, afin d'éviter que les princes occidentaux ne se rassemblent autour d'un même but et ne chassent les Turcs hors d'Europe, etc., comme c'est écrit plus haut. Sa mort suscita un chagrin infini dans toute l'armée de l'émir, car il était aimé par tous et il conseillait bien l'émir en tout.

[Suivent ici des considérations sur l'origine de Mahomet, sa révélation, le contenu du Coran et sur les peuples musulmans]

[Premières mesures de Mehmed II]

XIII.1. Mais revenons à notre sujet. Depuis Héraclius le grand et le pseudo-prophète Mahomet jusqu'au règne de Constantin Paléologue, ***le huitième empereur de sa lignée des Paléologues,*** qui ***fut empereur quatre ans et quatre mois***, il y a 857 ans [112].

110. Colline située au sud-ouest de Constantinople.
111. Le Pseudo-Sphrantzès ne reprend pas ici littéralement le texte de Sphrantzès, mais l'information qu'il donne sur les demandes d'offices exprimées par Luc Notaras pour ses fils se trouve bien dans la chronique de Sphrantzès : voir Sphrantzès, *Cronaca*, p. 128[2-5].
112. Ce calcul est erroné : le début du règne de Constantin XI se place en 1449 ; en ôtant 857 ans, on aboutit à la date de 592, or le règne de l'empereur Héraclius s'étend de 610 à 641 ; quant au prophète Mahomet, il a quitté La Mecque en 622 (date de l'Hégire) et est mort en 632.

2. ***Cette lignée des Paléologues a régné*** dans cette reine des villes ***194 ans, 10 mois et 4 jours*** [113]. Et sous Constantin Flavius commença l'Empire à Constantinople, et sous Constantin Paléologue il prit fin. Dans cette très malheureuse Ville, l'Empire des Romains * a duré 1 143 ans, 10 mois et 4 jours [114].

3. Le troisième jour après la prise, l'émir fit donc célébrer un triomphe et une grande réjouissance pour fêter sa victoire sur la Ville, et il ordonna que tous les hommes sortent, petits et grands, tous ceux qui étaient cachés dans quelques lieux dissimulés de la Ville, et qu'ils soient libres et hors de poursuites, et de la même façon aussi tous ceux qui avaient fui la Ville, comme nous l'avons dit plus haut [115], par peur de la guerre, que chacun d'entre eux retourne dans sa maison et que chacun vive selon son propre usage et sa religion, comme il en allait auparavant ; et de même il ordonna qu'ils fassent aussi un patriarche, selon leur coutume et leur usage ; car le patriarche était mort auparavant [116], et les métropolites * qui se trouvaient là, ainsi que les très peu nombreux autres clercs et laïcs [117] élurent le très savant et très lettré *kyr* Georges Scholarios, qui était encore laïc [118], ils l'ordonnèrent patriarche et lui donnèrent le nom de Gennadios.

4. Il y avait un usage et une coutume préexistante pour les empereurs chrétiens [119] qui consistait à ce qu'ils fassent don au patriarche nouvellement ordonné du bâton pastoral en or incrusté de pierres précieuses et de perles, ainsi que d'un cheval choisi dans l'écurie impériale, somptueusement orné d'une selle et d'un harnais impériaux ; en outre ce cheval était revêtu d'un caparaçon de soie blanc et or. Au sortir du palais impérial, en présence de tout le Sénat *, le patriarche était acclamé, puis s'en retournait au patriarcat. L'ordination était accomplie par les métropolites *, comme

113. Ce calcul est aussi légèrement erroné : la dynastie des Paléologues a régné à Constantinople de 1261 à 1453, soit 192 ans et non 194 : voir Sphrantzès, p. 236, n. 13.
114. Là encore le calcul du Pseudo-Sphrantzès n'est pas exact : Constantinople a été inaugurée par l'empereur Constantin Ier en 330 ; de 330 à 1453 se sont écoulés 1 123 ans.
115. Voir *supra* p. 1175.
116. Le patriarche précédent, Grégoire III Mammas, partisan de l'Union des Églises, n'était pas mort mais exilé à Rome.
117. À partir du VIe siècle environ, les laïcs ne participent plus à l'élection du patriarche : seuls les membres du synode * patriarcal votent. Durant la domination ottomane en revanche, la pratique du vote des laïcs a été réinstaurée, mais on ne sait pas à partir de quelle date.
118. Georges Scholarios était déjà moine sous le nom de Gennadios, mais il n'avait pas reçu les ordres et était donc bien laïc.
119. L'auteur va décrire le cérémonial byzantin de la promotion du patriarche.

c'était l'usage et la loi. Celui qui allait devenir patriarche prenait des mains de l'empereur le bâton pastoral de la manière suivante : alors que l'empereur était assis sur son trône et que tous les membres du Sénat* se tenaient debout tête nue, le grand prôtopapas [120] du palais disait le « Béni soit-il », et ensuite la petite bénédiction en entier ; et le grand domestique* psalmodiait le « Car là où l'empereur est présent » et ainsi de suite, puis le « Gloire » ; le porte-cierge de l'autre chœur entonnait à son tour « L'empereur des cieux » et ainsi de suite. À la fin du tropaire [121], l'empereur se levait en tenant de sa main droite le bâton pastoral, et l'impétrant arrivait, accompagné d'un côté du métropolite* de Césarée et de l'autre du métropolite* d'Héraclée [122] ; il s'inclinait par trois fois devant tous, puis s'approchait de l'empereur et se prosternait en face de lui comme il convient. Alors l'empereur levait un peu le bâton pastoral et disait : « la sainte Trinité qui m'a donné la dignité impériale te désigne patriarche de la nouvelle Rome [123]. » Le patriarche recevait ainsi le pouvoir des mains de l'empereur et rendait grâce à ce dernier. Ensuite les chœurs psalmodiaient le « Que ce soit pour beaucoup d'années, Monseigneur », par trois fois, puis l'envoi. Alors le patriarche sortait au milieu des cierges portés sur les chandeliers à deux branches, et montait sur le cheval qui avait été préparé pour lui.

5. Ainsi voulut faire aussi l'infâme lui-même, en tant qu'empereur de la Ville, à la manière dont procédaient les empereurs chrétiens : il convia le patriarche [124] à venir partager son repas et s'entretenir avec lui. Le patriarche vint, et le tyran le reçut avec beaucoup d'honneurs ; ils discutèrent longuement l'un avec l'autre, et il fit d'innombrables promesses de dons au patriarche. Quand arriva le moment pour le patriarche de partir du palais, l'émir sortit le fameux et précieux bâton pastoral et le lui donna en cadeau en le priant de l'accepter. Et il descendit avec le patriarche

120. Le plus éminent des prêtres attachés au service de l'église du palais.
121. Chant liturgique.
122. C'étaient traditionnellement ces deux métropolites* qui ordonnaient le nouveau patriarche élu, celui de Césarée car cette métropole occupait le premier rang hiérarchique, et celui d'Héraclée parce qu'à l'origine le siège de Byzance dépendait de cette métropole.
123. Ce n'est pas exactement la formule byzantine, car elle ne respecte pas la titulature patriarcale. La formule traditionnelle est : « la Sainte Trinité qui nous a donné la dignité impériale te promeut archevêque de Constantinople, nouvelle Rome, et patriarche œcuménique » (*Pseudo-Kôdinos*, J. Verpeaux éd., p. 280[2-7]).
124. Gennadios II.

jusqu'en bas de la cour, que cela lui plût ou non, et comme il avait fait préparer le cheval, il l'installa dessus ; et il ordonna que tous les archontes * de sa cour sortent pour accompagner le patriarche. De cette manière, ils l'accompagnèrent jusqu'à la vénérable [église] apostolique [125], certains le précédant et d'autres à sa suite ; car c'est ce sanctuaire des apôtres que l'émir donna pour en faire le patriarcat.

6. Le temple divin de la sagesse de Dieu [126], de toute beauté, cette relique renommée, ce ciel sur la terre, cette merveille inouïe, l'infâme en fit son propre lieu de dévotion. Par ailleurs le temple miraculeux des Blachernes avait été incendié, comme il a déjà été dit [127].

7. Le patriarche demeura quelque temps dans la vénérable [église] apostolique ; puis, voyant que dans ces zones-là de la Ville, il ne restait aucun malheureux chrétien, et craignant qu'il n'arrive quelque revers du fait de cet isolement – et aussi parce qu'un de ces jours-là, on trouva un Agarène assassiné dans la cour du temple –, pour toutes ces raisons, le patriarche réclama le monastère de la Pammakaristos, et il lui fut donné pour en faire sa résidence. Dans ces zones-là, il restait quelques chrétiens peu nombreux. Quant aux moniales qui étaient à la Pammakaristos, il leur ordonna d'aller au monastère du saint prophète Prodrome [128] du Troullos, là où, sous le règne de Justinien le Rhinotmète [129], le concile Quinisexte s'est rassemblé [130]. Ce palais, magnifique en son temps, se trouvait à cet endroit, près de la Pammakaristos vers le nord [131].

8. Ce répugnant destructeur des chrétiens, mauvais, inventif et hypocrite comme le renard, ne faisait pas cela en vertu de sa piété ou de sa grande bonté, mais pour que les chrétiens entendent ses promesses, se rassemblent dans la Ville et s'y installent ; elle avait en effet été désertée en raison de la guerre quotidienne, et plus encore au moment de la prise. Il en fut donc ainsi : certains chrétiens se rassemblèrent. Peu de temps après,

125. L'église des Saints-Apôtres.
126. La basilique Sainte-Sophie.
127. L'auteur n'a pas fait spécifiquement mention plus haut du sort de l'église des Blachernes à l'issue du siège.
128. Monastère du Prodrome de Pétra proche de la Pammakaristos, dans le quatier du Phanar.
129. Justinien II (685 à 695, puis de 705 à 711). « Rhinotmète » signifie « au nez coupé ».
130. Concile Quinisexte ou *in Trullo* (691-692). *Trullo* désigne la « coupole » (τροῦλλος) du palais impérial.
131. Confusion de Makarios Mélissènos : l'ancien palais impérial se trouvait près de l'Hippodrome, tandis qu'ici l'auteur semble faire allusion au palais des Blachernes, proche du quartier du Phanar.

il introduisit aussi des colons, appelés dans cette langue-là « sourgounides[132] », qui venaient de Caffa, Trébizonde, Sinope et Asprokastron ; et de cette manière il peupla la Ville.

9. Il donna aussi au patriarche des actes écrits munis tout en bas du seing de la puissance impériale, afin que personne ne l'importune ou ne s'oppose à lui, mais qu'il soit irresponsable, exonéré d'impôts, inviolable par qui que ce soit et exempt de taxe et de contribution, lui et les patriarches* après lui pour l'éternité, comme aussi tous les métropolites* placés sous son autorité.

Livre IV, 1.1. ***Fait prisonnier, l'infortuné que je suis a subi tous les malheurs et tracas de la captivité jusqu'à ce que je sois racheté : le 1er septembre de l'année 6962***[133]***, je me réfugiai*** à Sparte dans le Péloponnèse. ***Ma femme et mes enfants avaient été faits captifs par des Turcs âgés*** pleins de bons sentiments, ***qui les vendirent ensuite au grand écuyer*** de l'émir, nommé dans leur dialecte ***le mir ahur, qui racheta beaucoup d'autres filles*** d'archontes* et réussit grâce à elles à collecter beaucoup d'argent. ***La beauté et les autres*** excellentes vertus ***de mes enfants ne pouvaient rester cachées ; ayant entendu parler d'eux, l'émir les prit en donnant*** beaucoup d'argent à son susnommé ***grand écuyer. Leur pauvre mère resta seule avec une seule de leurs pupilles, les autres ayant été dispersées.***

[La chronique intègre un peu plus loin le long développement de Sphrantzès sur l'abandon dont Constantinople a été victime de la part de toutes les grandes puissances (cf. p. 237-240)]

132. Des déportés dans le cadre de la pratique du *sürgün* : voir le glossaire.
133. Cette datation byzantine correspond à l'année 1453.

HOCA SADEDDİN

Tacü-t-tevarih [1]

Introduction

Né à Istanbul en 1536-1537, Sadeddin avait pour grand-père İsfahanlı Mehmed, *hafız* (récitateur du Coran) de Selim Ier qui l'avait ramené de Tabriz, et pour père Hasan Can, favori du même sultan. Formé auprès des meilleurs maîtres, il fit rapidement carrière. Successivement *müderris* (professeur) aux madrasas de Murad Paşa à Istanbul (1556), de Bayezid Ier à Bursa (1564) et de Fatih à Istanbul (1571), il fut en 1573 nommé *hoca* (« maître ») du prince Murad [III] à Manisa, auprès de qui il conserva cette situation quand il devint sultan en 1574. Il fut sous ce règne et sous celui du sultan suivant, Mehmed III (1595-1603), un conseiller politique très écouté, notamment en politique étrangère, et influent au point de peser fortement sur les nominations politiques au plus haut niveau. Il s'attira des inimitiés, en particulier celle de la mère de Mehmed III, la *valide sultan* Safiye, qui le fit démettre de ses fonctions le 28 janvier 1597, avec l'ordre de ne plus se mêler des affaires de l'État. Sa disgrâce prit fin avec sa nomination au poste de *şeyhülislam**, combiné avec celui de *hoca* (1er avril 1598). Il avait retrouvé tout son pouvoir, mais mourut le 2 octobre 1599 à Sainte-Sophie, pendant la prière du Mevlud (fête célébrant l'anniversaire de la naissance du Prophète).

1. Introduction et notes de Nicolas Vatin. Le texte de la traduction du turc ottoman par Antoine Galland a été transcrit d'après l'original par Annie Berthier.

Homme cultivé, il attirait autour de lui écrivains et savants. Il soutint en particulier l'astrologue en chef *(müneccimbaşı)* Takiyüddin bin Mehmed, qui fut à l'origine de la création en 1577 à Istanbul d'un observatoire bientôt détruit en raison de l'opposition du *şeyhülislam** Kazızade Şemseddin Efendi.

Poète, traducteur du *Mirat al-adwar* de Muslih al-Din al-Lari (une histoire du monde) et du *Bahdjat al-asrar* de al-Chattanawfi (consacré au fondateur de la confrérie kadiri), compositeur d'un recueil de lettres, il est surtout l'auteur du *Tacü-t-tevarih* (« La couronne des histoires »), histoire de la dynastie ottomane des origines à la mort de Selim I^er^, ainsi que d'un *Selimname*, recueil de récits à la gloire de ce sultan. Sur le règne de ce dernier, il disposait d'une source orale de première main grâce aux récits de son père Hasan Can. Pour les périodes précédentes, son ouvrage est une synthèse historique soigneuse, fondée principalement sur les textes d'Aşıkpaşazade, Neşri et İdris de Bitlis, qu'il cite tous les trois expressément dans le cas précis du récit de la conquête de Constantinople. Mais l'édition ottomane que nous avons utilisée, qui dénombre quarante jours entre l'arrestation de Çandarlı Halil Paşa et son exécution, donne à penser que Sadeddin consulta aussi la tradition des chroniques anonymes.

Modèle de prose ottomane élégante, mais moins obscur et difficile à lire qu'on n'a souvent dit, le *Tacü-t-tevarih* fut longtemps la principale source historique ottomane utilisée tant chez les Ottomans eux-mêmes qu'en Europe. Aussi dispose-t-on d'une traduction française due à Antoine Galland, demeurée manuscrite. C'est ce caractère de vulgate qui justifie l'insertion dans notre recueil d'un texte rédigé plus d'un siècle après les événements.

On a choisi de reproduire ici la traduction de Galland (Bibliothèque Nationale de France, manuscrits français n° 6074), transcrite par Annie Berthier. Galland ne traduit pas mot à mot : il résume sa traduction à ce qu'il considère comme l'essentiel de l'information historique fournie par le texte. Telle étant sa conception de la tâche de traducteur, son travail est assez fidèle, mais il condense les phrases et saute de nombreux passages, parfois assez longs, en particulier les passages poétiques. Il s'agit donc d'une belle infidèle qu'il faut accepter telle qu'elle est et que, faute de savoir quel manuscrit précis a servi de base à Galland, il est inutile de prétendre reprendre systématiquement. On s'est donc borné à la confronter au texte ottoman édité à Istanbul en 1279 [1862-1863] et à proposer en

note d'éventuels compléments ou correctifs quand cela paraissait nécessaire à une bonne compréhension.

La traduction ci-dessous correspond donc aux p. 159-176 du ms. Français 6074 de la Bibliothèque Nationale de France[2].

Éditions

Sa'de-d-dîn, *Tâcü-t-tevârîḫ*, Istanbul, 1279 [1862-1863].

Sadeddin Efendi, *Tacü't-tevarih*, Ankara, 1982.

Traductions[3]

Anglaise (sur la prise de Constantinople) : E. J. W. Gibb, *The Capture of Constantinople*, Londres 1879.

Française *(idem)* : par N. Moschopoulos, « La prise de Constantinople », p. 23-40.

Italienne (d'après la traduction française précédente) : in A. Pertusi, *La caduta.*

Bibliographie

F. Babinger, *Die Geschichtsschreiber*, notice nº 109 ; B. Flemming, « Khōdja Efendi » ; A. N. Kurat, « Hoca Sadeddin Efendi'nin Türk-İngiliz Münasebetleri'nin Tesisi ve Gelişmesinde Rölü » ; K. Schwarz et G. Winkelhanen, *Hoğa Sa'deddîn* ; Ş. Turan, « Sa'd-ed-din » ; idem, « Hoca Sâdeddin Efendi ».

Traduction

Sultan Mehemed fils de Sultan Murad

Sultan Mehemmed estoit arrivé à la vingt deuxième année de son aage lorsqu'après la mort de sultan Murad son père, il monta sur le throsne le seixième du mois de muharrem de l'année 855 [18 février 1451] ; il envoia d'abord des expres de tous les costés aux Rois et aux Princes ses voisins pour leur donner avis de son avénement à la couronne afin qu'ils demeurassent dans les termes de leur devoir. Ensuite aiant appris qu'Ibrahim Beg Prince du pais de Karaman, oubliant non seuleument qu'il estoit allié de la Porte mais encore tous les bienfaits dont Sultan Murad l'avoit

2. Page de titre : « Suite de l'Histoire Ottomanne ecrite par Saadud-din Mehemed Hassan, plus connu chez les Turcs sous le nom de Cogia Efendi, mise en françois par Antoine Galland Professeur et Lecteur Royal en Langue Arabe. 1710. »

3. Sur les nombreuses traductions anciennes et/ou partielles de la chronique Sadeddin, cf. la notice nº 109 de F. Babinger, *Die Geschichtsschreiber*.

comblé, avoit envoié trois enfans qu'il avoit l'un au pais de Kermian Ogli [Germiyan oğlu], le second au pais de Mantescha [Menteşe] et le 3e au pais d'Aidin [Aydın] pour s'en emparer, qu'ils y avoient desjà commis de grands désordres et qu'il avoit marché en personne contre la ville d'Alaieh [Alaya/Alanya], il fut dans une grande colère contre Isa Beg, fils d'Ouzgour [Özgür oğlu İsa Bey], de ce qu'au lieu de s'opposer à l'ennemi sans attendre ses ordres, il avoit envoié lui demander la permission de le faire en lui donnant avis de ce qui se passoit. Il le priva de sa charge et la donna à Isaak Pacha qui estoit desjà revestu de la dignité de Vizir. Isaak Pacha [İshak Paşa] estant parti pour aller prendre possession de sa charge, passa la mer à Gheliboli [Gallipoli] et se rendit à Brousse [Bursa]. Ibrahim Beg et ses enfans n'eurent pas plus tost avis de sa marche qu'ils abandonnèrent leur entreprise et furent se cacher au lieu de leur résidence. Isaac Pacha aiant continué sa route marcha jusques aux villes d'Akscheher [Akşehir] et de Begscheher [Beyşehir] qui se soumirent d'abord qu'elles virent les approches du siège dont on les menaçoit[4]. Ibrahim Beg qui s'estoit réfugié dans la ville de Taschili[5] écrivit une lettre pleine de soumission à la Porte avec de riches présens pour le Sultan et d'autres pour les Vizirs afin de les obliger de parler en sa faveur. Les Vizirs obtinrent ce qu'il souhaitoit par leurs sollicitations et le sultan lui envoia Kassab Ogli Mahmoud Beg [Kassab oğlu Mahmud Bey] pour convenir des articles du traitté dont il demandoit le renouvellement. Il fut renouvellé à condition qu'il envoieroit une fille qu'il avoit au Sérail du Sultan, qu'il comparoistroit avec ses troupes toutes les fois qu'il y auroit guerre et qu'il reconnoistroit que les estats dont il estoit en possession lui avoient esté donnés par Sultan Murad[6]. Kassab Ogli Mahmoud Beg à son retour de cette commission fut arresté à un passage par une troupe de Janissaires à qui il fut contraint de donner dix bourses pour avoir le passage libre[7]. Le Sultan aiant esté informé du fait priva de sa charge le Janissaire Aga [l'agha des janissaires] Dogan Beg [Doğan Bey] peu de jours après et la donna à Mustapha Beg [Mustafa Bey], et punit sévèrement les chefs des Janissaires

4. Contresens de Galland : dans le texte ottoman, Mehmed II envoie İshak Paşa en avant et passe à sa suite le détroit. C'est lui-même qui marche sur Akşehir et Beyşehir, les assiège et obtient leur soumission.
5. Le Taşeli n'est pas une ville, mais une région (Cilicie Pétrée).
6. Dans le texte ottoman, il s'agit des exigences de Mehmed II, transmises par ses vizirs.
7. Contresens de Galland : dans le texte ottoman, c'est le sultan qui est arrêté sur le chemin du retour et qui, informé des causes de l'incident par les vizirs, cède les dix bourses.

qui avoient fait cette vexasion. Après l'accomodement d'Ibrahim Beg, Isaac Pacha aiant eu ordre de marcher contre Elias [İlyas] Beg Prince de Mantescha pour le mettre à la raison, il obéit et le chassa hors de ses Estats[8]. À son retour le Sultan l'envoia à la ville de Kutahieh [Kütahya] pour y faire sa résidence. Jusques alors les Beglerbegs d'Anatolie avoient fait leur demeure dans Angarieh [Ankara], mais depuis Isaac Pacha jusques à présent, ils ont continué de la faire à Kutahieh.

Nous avons desjà fait mention du testament de Sultan Murad et remarqué qu'il contenoit plusieurs avis importans qui concernoient le bien de l'Empire. On tient que l'un de ces avis estoit de se rendre maistre de la ville d'Istanboul. Il est certain qu'avant Sultan Murad le dessein des Sultans précédens avoit tousjours esté de s'en rendre maistres. Après deux sièges consécutifs, Sultan Ildirim Baiazid[9] pressé par des affaires d'une plus grande conséquence fut contraint à la troisième fois de se contenter d'un accommodement par lequel il obtint un quartier où les Musulmans demeureroient de la place. L'exécution de cet article ne dura point longtemps parce que l'Empereur d'Istanboul aiant appris qu'Ildirim avoit esté fait prisonnier par Timour[10] [Tamerlan], contraignit les mesmes Musulmans d'en sortir. Depuis ce temps-là, il n'y eut pas moien de se venger de cette infraction[11]. Sultan Murad mesme qui avoit tousjours médité de le faire n'en aiant pas trouvé la conjoncture favorable, ne put donner d'autres marques de son zèle que de recommander fortement à son successeur de ne rien oublier pour en venir à bout. C'est pour cela que Sultan Mehemmed se fit un devoir d'entreprendre cette conqueste et s'appliqua puissamment à délivrer sa religion d'un ennemi irréconciliable. Dans cette veue, l'expédition contre le Prince du pais de Caraman terminée, aiant appris à Edrineh [Edirne] que les Infidelles occupoient le destroit de Gheliboli avec leur armée de mer, il marcha droit au passage d'Istanboul par Kogia ili [Kocaeli], passa le destroit à Akcheh Hissar [Akçehisar/Anadolu Hisarı] et campa vis à vis là[12].

8. Le texte ottoman dit : « il l'expulsa pour cette faute. »
9. Bayezid I^er^, dit « la Foudre » (Yıldırım).
10. Littéralement : « durant les événements de Tamerlan. »
11. Sadeddin écrit plus précisément que des nécessités plus impérieuses avaient empêché qu'on se vengeât et qu'on n'avait pas pu la conquérir.
12. Contresens de Galland : après sa campagne contre le Karamanide, Mehmed II se repose à Bursa puis part pour Edirne. C'est alors qu'il apprend que les Dardanelles sont bloquées et qu'il se décide à gagner le Bosphore via le Kocaeli pour regagner l'Europe.

Aiant remarqué que le lieu estoit avantageux, il résolut d'y faire bâtir un bon chasteau afin qu'il pust servir à favoriser le passage dans le temps et à empêcher que les Infidelles ne pussent tirer du secours par cet endroit là[13]. En aiant donné la commission au Vizir Khalil Pacha [Çandarlı Halil Paşa], ce Vizir envoia à l'Empereur d'Istanboul pour lui demander la permission d'exécuter ce dessein[14]. L'Empereur respondit que le lieu dont il s'agissoit n'estoit point de sa domination, qu'il appartenoit aux Francs qui commandoient à Galata. Qu'il n'y auroit point de difficulté si la chose dépendoit de lui, mais que ce seroit un sujet de mécontentement aux Francs, et que son sentiment estoit que le meilleur parti seroit de ne point songer à cette nouveauté. Sultan Mehemmed dit aux Envoiés qui allèrent lui porter cette response de la part de l'Empereur qu'il ne cherchoit dans ce qu'il souhaittoit que l'approbation de l'Empereur et que la considération qu'il avoit pour les Francs n'estoit pas capable de l'empescher de passer outre, nonobstant l'intérest qu'ils y avoient. Après avoir ainsi congédié ces Envoiés, il fist aussitost jetter les fondemens de la forteresse, laquelle avec le secours de son armée qui apportoit les matériaux de tout costé et cinq mille travailleurs, fut achevée en quatre mois l'an 856. [Dans la marge :] Mevlana Edris [İdris de Bitlis] prétend qu'elle fut faite l'an 841[15].

Lorsqu'elle fut en état de deffense, Tchaplu Ogli Mehemmed Beg [Akçaylu oğlu Mehmed Bey[16]] par ordre du sultan fit un grand ravage aux environs d'Istanboul dans lequel il emmena quantité de bestiaux et fit un nombre considérable de prisonniers au grand contentement des soldats qui s'enrichirent du butin qu'ils firent. L'Empereur voiant un si grand dégast tint conseil avec Kir Lika [Luc Notaras] et les autres personnes de son conseil. Sur ce qu'il y fut représenté que l'on avoit tousjours entretenu une amitié très avantageuse avec les ancestres de Khalil Pacha et avec lui-mesme par les présens et par les regals qu'on leur avoit fait, qu'il falloit encore se servir du mesme moien, et tenter par là s'il n'y

13. Afin, dit Sadeddin, que les Ottomans n'eussent pas besoin de bateaux mécréants pour passer et que le passage leur fût coupé.
14. Et lui dire, précise Sadeddin, que le but était de faciliter le passage des soldats ottomans.
15. Nouveau contresens : Sadeddin écrit que selon İdris de Bitlis la construction dura quarante jours. Galland néglige ensuite de traduire un passage consacré aux canons.
16. La source de Sadeddin est ici Aşıkpaşazade, directement ou via Neşri.

avoit pas moien d'éviter les malheurs dont on estoit menacé [17]. L'Empereur envoia les présens accoutumés à ce Pacha et le sollicita de faire ensorte que le Sultan renouvellast le traitté qu'il y avoit entre eux auparavant. Khalil Pacha que l'avarice commandoit estant ainsi gagné [18] s'addressa au Sultan et l'assura des bonnes intentions de l'Empereur. Sultan Mehemmed [19] après l'avoir escouté, dit que l'hyver approchoit, qu'il alloit prendre le chemin d'Edrineh [Edirne] pour y passer cette saison, et que lorsque le printemps seroit venu, il verroit ce qui se pourroit faire. Khalil Pacha connut par cette response que le Sultan dissimuloit et cachoit ses sentimens, de sorte que s'estant retiré à sa tente dans une grande perplexité et extêmement effraié, il manda à l'Infidelle que tout estoit désespéré pour lui. Enfin, Sultan Mehemmed après avoir pourveu à ce que la forteresse qu'il venoit de faire bastir ne manquast de rien, il licentia une partie de son armée jusqu'au printemps prochain [20] et retourna à Edrineh [Edirne] où il ordonna que l'on bastit un nouveau Sérail sur le bord de la rivière de Toungia [Tunca]. Ensuite dans l'intention qu'il avoit d'assiéger tout de bon la ville de Kostantineh [Constantinople], il fit fondre de grosses pièces de canon, et pourvoir à tous les autres préparatifs nécessaires pour la campagne. Sarugeh Pacha [Saruca Paşa] fut chargé de la fonte des canons et il en fit faire qui pesoient trois cent quintaux [21].

Enfin le printemps passé, Sultan Mehemmed voiant que tout estoit prest et que toutes les troupes estoient assemblées, il se mit en campagne avec l'aide de Dieu faisant tirer en mesme temps sur des chariots les prodigieux canons qu'il avoit fait préparer pour renverser ses murailles et ses tours. Avant que de se mettre en marche, il fit une reveue générale de son armée dans laquelle, après avoir rendu grâce à Dieu et encouragé ses officiers généraux, les Vizirs et toutes les troupes à donner des marques de leur valeur, il leur déclara que son dessein estoit de faire la conqueste de la ville d'Istanboul et d'en faire le siège de la religion musulmanne, sur la confiance qu'il avoit en la promesse du Prophète. Enfin comme

17. Ici encore, la traduction n'est pas littéralement exacte. En particulier, Sadeddin reprend l'histoire du poisson farci d'or envoyé à Çandarlı Halil.
18. Sadeddin écrit que Halil « goba la farce du poisson et que par amour de l'or », etc.
19. « Contenant sa colère », précise Sadeddin.
20. « Pour qu'elle prît du repos » dit Sadeddin.
21. « On rapporte que le canon que fit fondre Saruca Paşa fut fait avec 300 *kantar* de cuivre. »

il vit [22] l'ardeur universelle de tous les rangs et qu'il n'y avoit personne qui ne fut prest de verser tout son sang pour une si bonne cause, il s'achemina et prit la route d'Istanboul. Les sçavans, les descendans du Prophète et les Scheikhs l'accompagnèrent et marchèrent quelque temps avec l'armée suivant la coustume en faisant des vœux pour l'heureux succès de ses armes. Après quoi, ils prirent congé et se retirèrent pour les continuer chacun chez soi pendant la campagne, excepté les Scheikhs Ak Shemseddin [Ak Şemseddin] et Ak Biuk Dedeh [Akbıyık Dede] que le Sultan menoit avec soi afin d'implorer le secours de Dieu par leur entremise.

Le Sultan estant arrivé un matin devant la place, toute l'armée s'approcha et occupa tout le terrain qui est devant les murailles qui sont du costé de terre avec une grande surprise des assiégés qui furent remplis de fraieur à cet aspect, quoi que l'Empereur qui avoit esté adverti de la résolution du Sultan eust fait fortifier tous les endroits de la ville par où elle pouvoit estre attaquée plus facilement et qu'il se fust préparé d'ailleurs à une deffense vigoureuse. Avant que Sultan Mehemmed commençast le siège, [il] envoia lui offrir d'accepter toutes les places qui estoient hors d'Istanboul avec leurs dépendances et de lui laisser seulement la ville d'Istanboul en lui paiant un tribut chasque année. Le Sultan sans escouter ces propositions respondit que le sabre et sa religion estoient inséparables et demanda que l'Empereur lui remit la ville entre les mains. L'Empereur rebuté garnit ses tours et ses murailles d'artillerie, de soldats armés de mousquets et d'une grande provision de composition de bitume.

Cette première journée estant passée, d'abord que la nuict parut, le Sultan fit dresser des batteries aux endroits nécessaires et ouvrir la tranchée par les Janissaires et les Azapes [*azab**], et les canons ne furent pas plustost dresser *[sic]* qu'il les fit tirer vigoureusement contre les murailles sans parler d'une gresle continuelle de flèches et de pierres tirées par des machines qu'il fit en mesme temps pleuvoir dans la ville. Les assiégés de leur costé firent plusieurs décharges de mousqueterie et de canons chargés de boulets de pierre dont ils firent souffrir le martyre à plusieurs Musulmans qui arrosèrent la terre de leur sang. Dans cet intervalle [23], deux gros vaisseaux envoiés au secours de l'Empereur par les Francs, arri-

22. Plus précisément : « ayant provoqué. »
23. Plutôt : « sur ces entrefaîtes. »

vèrent et débarquèrent un renfort considérable de damnés qui se jetterent dans la ville. Ensuite comme les Musulmans furent contraints de s'éloigner du pied des murailles par les puissantes sorties que l'on fit sur eux, les assiégés [24] commencèrent à faire de grandes huées du haut des murailles et à se railler d'eux d'une manière outrageante. Cela fut cause que plusieurs des Principaux de la Porte se joignant avec Khalil Pacha furent d'avis d'accepter les offres d'accomodement que l'Empereur avoit faites et de lever le siège [25]. Mais ils trouvèrent de puissantes oppositions de la part des sçavans et des Scheikhs et particulièrement de la part de Scheikh Ak Schemseddin [Ak Şemseddin] et de Zaganous Pacha [Zaganos Paşa] qui estoient appuiés du Sultan, lesquels soustinrent que, bien loin de parler d'accomodement et de lever le siège, il falloit demeurer ferme, et continuer de battre la ville jusqu'à ce qu'elle fut prise et emportée. Leur sentiment joint à l'ardeur des soldats qui tesmoignèrent qu'ils estoient résolus de combattre jusqu'à la dernière extrémité pour l'amour de la religion l'emporta, et l'on conclut que l'on poursuivroit ce que l'on avoit commencé. Ainsi le sultan aiant assemblé les généraux leur dit que pour empescher que les ennemis ne fissent davantage de sortie du costé où l'on assiégeoit la ville, il falloit se couvrir d'un fossé profond, que cela feroit deux bons effets, l'un que l'on seroit à couvert de leurs insultes, et l'autre que personne ne pourroit échapper de ce costé là [26]. Que la ville estant fermée de murailles de trois costés, c'estoit comme perdre le temps de l'attaquer d'un seul costé, cela estant qu'il falloit aussi trouver le moien de l'attaquer [27] par mer. C'estoit là la grande difficulté parce que le port qui est entre Galata et Istanboul estoit si bien fermé par une chaisne qu'il n'estoit pas possible d'y faire entrer aucun bastiment. Quelque pénétration qu'eussent les généraux, ils n'imaginèrent rien qui pust la surmonter. Ce fut le Sultan qui s'avisa qu'il falloit faire transporter les galères par terre du nouveau chasteau par derrière Galata à l'extrémité du port et par ce moien attaquer la ville de ce costé là à coups de canon. Il sembloit qu'il n'y

24. Plutôt : « Quand ils eurent commencé à boucher les brèches et à repousser les assiégeants, les assiégés… »
25. Sadeddin dit seulement qu'ils renoncent au combat en faveur de la conclusion de la paix et suggèrent au sultan de renoncer à la conquête.
26. Contresens : c'est la ville qui est défendue par de profonds fossés et de nombreuses armes de défense, en sorte qu'il n'est pas possible de passer ces tranchées sans de grands efforts, ni de trouver un passage sur les murailles.
27. De la bombarder.

eut que ce seul endroit par où les ennemis ne pussent pas estre attaqués. Cependant la chose réussit suivant la pensée du Sultan [28] par l'addresse des ingénieurs expérimentés qui vinrent à bout de faire passer des galères par dessus les montagnes. Ces galères aiant ainsi esté transportées, elles servirent à construire un pont et le pont fut un chemin pour faire une attaque du costé du port et presser les assiégés de plus près. L'Empereur fut dans un grand embarras à ceste nouveauté en ce qu'il fut contraint de partager ses forces pour s'y opposer. En effet, il laissa aux Francs à deffendre l'attaque qui estoit du costé de la porte d'Edrineh [Edirne] et donna l'autre à ses propres troupes qui furent très mal satisfaites que les Francs leur fussent préféré[s] ce qui causa de la division parmi eux et un sujet au Sultan d'espérer un heureux succès des grands efforts qu'il faisoit. Ces désordres aiant esté bien vérifiés, on donna l'assaut [29] au midi de la porte d'Edrineh [Edirne]. La résistance fut si vigoureuse de la part des assiégés que les assiégeurs se trouvèrent seulement en estat de forcer la bresche lorsque la nuict parust. Au lieu de songer à la retraite, le Sultan ordonna que l'on attacha *[sic]* des flambeaux au haut des piques afin de suppléer au jour par leur lumière et de point donner de relasche aux assiégés. La chose fut exécutée et le combat continua pendant toute la nuict. Dans le plus fort de la meslée, le général des Francs [30] avoit paru au haut de la muraille combattant parmi les autres soldats. Un jeune musulman des plus adroits et des plus délibérés s'élança avec tant de légèreté et lui porta un si sérieux coup qu'il tomba mort à la renverse. Les Francs voiant qu'ils avoient perdu leur chef cessèrent de combattre et reprirent aussitost le chemin de la mer pour se rembarquer sur leurs vaisseaux. Ce fut alors que les assiégeans tesmoignèrent plus de vigueur qu'auparavant. Nonobstant les flesches, les coups de mousquets, les coups de canons et les gresles de pierre, on les vit s'avancer comme des lions et grimper aux bresches qu'ils avoient faites avec une si grande vigueur qu'à la fin ils s'en rendirent les maistres et y plantèrent le drapeau [31]. En mesme temps, la ville estant forcée, les troupes entrèrent et y mirent tout à sang et au pillage. Dans ces temps là, l'Empereur estoit dans son palais au septentrion de la porte d'Edrineh [Edirne] où il emploioit les décharges de mousquets et d'artillerie pour en

28. « Par la bonne fortune accordée par Dieu au sultan. »
29. « Aux brèches se trouvant au midi... »
30. Giustiniani.
31. « Le drapeau de la victoire. »

éloigner les Musulmans qui l'attaquoient. Mais comme il eut appris que les drapeaux où l'Alcoran estoit attaché [32] estoient desjà dans le cœur de la ville, il perdit courage et se mit en estat de se retirer à son palais extérieur avec une troupe de ses gens. Estant en chemin et aiant rencontré un petit nombre de Musulmans qui pilloient, il donna dessus et les fit tous passer au fil de l'épée. Aiant trouvé devant soi un Azape [*azab**] renversé par terre d'une dangereuse blessure qu'il avoit receüe, il se mit en devoir de l'achever. L'Azape tout faible qu'il estoit fit un effort pour éviter le coup et prolonger sa vie et lui porta en mesme temps un coup dont il le renversa par terre, après quoi il acheva de le tuer [33] ce qui obligea tous ceux qui l'accompagnoient de disparoistre et de se dissiper. Enfin, n'aiant plus personne qui parut les armes à la main ou qui fit résistance, les portes furent ouvertes et le Sultan y entra précédé de la cavalerie. Le pillage dura trois jours entiers et il n'y eut pas un soldat qui ne fit un riche butin et plusieurs esclaves. Les trois jours passés, Sultan Mehemmed fit faire deffense sous des peines rigoureuses de piller davantage et de continuer le carnage qui avoit duré jusques alors. Chascun obéit à cet ordre. Lorsque tout fut dans une parfaite tranquillité, au lieu du son désagréable des cloches, l'on commença d'entendre la voix agréable des Musulmans destinée à annoncer le temps de la prière cinq fois par jour. On osta les Idoles des Églises, on les purifia de toutes les ordures [34] dont elles estoient dessouillées et au lieu de la forme qu'elles avoient auparavant, on y fit des niches [*mihrab**] pour marquer l'endroit où l'on se devoit tourner pour faire la prière. On y dressa des Jubés [*minber**]. Enfin, l'on n'oublia rien pour en faire des lieux d'exercice de la piété des Musulmans. Aschik Pacha [Aşıkpaşazade] raconte que cette conqueste qui a servi d'ouverture à beaucoup d'autres fut achevée un mardi 51 jours après le commencement du siège. Néantmoins, Mevlana Neschri [Neşri] rapporte que le siège fut commencé au milieu du mois de Rabi elevvel et que la ville ne fut prise que le vingtième du mois de Gemadi elakhir [35].

32. Contresens : « les hommes portant les drapeaux sublimes de la parole de Dieu. »
33. Plus précisément, Sadeddin écrit qu'il lui coupe la tête.
34. « Ordures de la mécréance. »
35. Le 20 *cemaziü-l-ahır* [28 juin 1453] est une date erronée qu'on trouve dans le manuscrit A de Neşri, mais qui a été corrigée dans les manuscrits remaniés au XVI[e] siècle : cf. la note 14 à la traduction de Neşri. Sadeddin se reportait donc à la version la plus ancienne – et la plus sûre – du texte de Neşri.

Kir Lika [Luc Notaras] premier ministre de l'Empereur fut fait esclave et mis en prison avec toute sa famille. Un certain qui se disoit faussement de la race d'Osman [36] fut mis à mort. Les Francs qui s'estoient sauvé[s] dans leurs vaisseaux et s'estoient retiré[s] à la ville de Selivri [Silivri, dans la marge : Selivrée], envoièrent les clefs de la ville au Sultan [37] et offrirent de se rendre. Le Sultan envoia aussitost Karageh Beg [Tayı Karaca Bey] pour en prendre possession et sousmettre en mesme temps tout ce qui estoit aux environs, dont il s'acquita fort bien en mettant à la raison [38] les contrées de Bergouz [Kum Burgaz] et de Bogatousi [Bigados]. Le Sultan aiant fait emprisonner Khalil Pacha [Çandarlı Halil Paşa], avec ceux qui avoient esté de son parti, le fit mourir quelque temps après [39] et donna la liberté aux autres. La prière se fit publiquement dans Sainte-Sophie le premier vendredi qui suivit la prise de la ville et ce fut alors que l'on y fit des vœux pour la première fois au nom du Sultan comme souverain [40].

Les bresches qui avoient esté faites aux murailles ne furent pas plustost réparées que Sultan Mehemmed donna la charge de Soubaschi [*subaşı**] d'Istanboul à Soliman Beg [Karışdıran Süleyman Bey] qui estoit auparavant officier des Janissaires [41] et le chargea en mesme temps du soin de toutes les réparations [42] qu'il y avoit à faire dans la ville. Pour en faciliter l'exécution, il envoia ordre aux gouverneurs des environs d'y envoier toutes sortes d'artisans et d'ouvriers avec leurs familles et par ce moien, elle fut repeuplée en peu de temps. Ce fut alors qu'il fit aussi bastir [43] le Vieux Sérrail accompagné d'une grande enceinte de murailles élevées qui renfermes *[sic]* des collines, des plaines, des jardins, des prairies et des lieux couverts [44] où il fit sa demeure pendant plusieurs années. Depuis aiant trouvé le jardin que l'on appeloit Zeitounlik plus agréable [45], il y fit

36. Orhan.
37. Littéralement : « à la porte de la félicité. »
38. Littéralement : « en conquérant. »
39. « Quarante jours », dit plus précisément Sadeddin, dont la source sur ce point est Oruç ou une chronique anonyme.
40. Galland saute ici une vingtaine de pages de description de la ville.
41. Cette précision n'apparaît pas dans le texte, à moins qu'elle ne traduise *kul**.
42. Faux sens : ici, *tamir* signifie « repeuplement », comme le montre la suite du texte.
43. « Au milieu de la ville », précise Sadeddin.
44. Plutôt des parterres de fleurs.
45. Plus exactement : « ayant porté son attention sur… » Zeytunluk, « l'oliveraie », désigne le site de l'acropole sur laquelle fut aménagé le complexe palatial de Topkapı.

bastir par un Architecte fameux le Serrail qui est devenu la demeure ordinaire des Empereurs Ottomans qui lui ont succédé. Ce seroit une trop grande entreprise de vouloir faire le détail du nombre de ses magnifiques appartemens, du grand espace de ses jardins, de la quantité de ses fontaines et de ses réservoirs d'eau, de la bonté de l'air que l'on y respire et des avantages de sa situation.

MICHEL BALIVET

Entre mythe et histoire

Les narrations tardives de la conquête d'Istanbul, d'après trois auteurs ottomans du XVII^e siècle : Solakzade (mort en 1657), Evliya Çelebi (mort vers 1683) et Müneccimbaşı (mort en 1702)

Des trois auteurs choisis comme suffisamment représentatifs de l'historiographie ottomane du XVII^e siècle, Evliya Çelebi est, dans la littérature turque, le plus célèbre pour son énorme *Livre des Voyages (Seyahatname)*, ouvrage d'environ six mille pages, divisé en dix parties consacrées à la description de l'Empire ottoman et de quelques pays voisins, à l'époque de la plus grande extension territoriale de l'État des sultans turcs. Né à Istanbul en 1611, Evliya Çelebi, fils du premier orfèvre de la cour impériale, commença sa description du monde ottoman par celle de sa ville natale qu'il parcourut en tous sens, dans les années 1630, depuis ses résidences du quartier d'Unkapanı, riverain de la Corne d'Or. Puis, vers l'âge de trente ans, il commença à visiter le monde et occupa son temps à cette activité jusqu'à sa mort survenue vers 1683-1684. Malgré un penchant marqué pour le merveilleux qu'il privilégie souvent au détriment de la sèche narration événementielle, Evliya Çelebi a laissé à travers son *Livre des Voyages* un prodigieux document sur la civilisation ottomane du XVII^e siècle [1].

1. Nous suivons, dans l'ensemble, la traduction française de Turkova (« Le siège de Constantinople »)

Müneccimbaşı, né à Salonique dans la première moitié du XVII^e^ siècle, devint astrologue de la cour en 1667-1668. Familier de Mehmed IV jusqu'en 1687, il fut révoqué à cette date et banni en Égypte. De là, il se rendit à La Mecque où il mourut en 1702. C'est en Arabie qu'il écrivit une histoire générale intitulée *Djami' al-Duwal*. Composée en langue arabe, cette œuvre historique fut abrégée et traduite en turc par le poète ottoman Nedim au XVIII^e^ siècle [2].

Quant à Solakzade, il naquit à Istanbul vers 1590 et y mourut en 1657-1658, après une carrière au service de Murad IV. Poète de cour, il écrivit une histoire des Ottomans des origines au début du règne de Mehmed IV [3].

Dans les récits très répétitifs d'un événement vieux de deux cents ans, nos trois auteurs ottomans du XVII^e^ siècle intercalent à l'envi des anecdotes hagiographiques qui font baigner la prise de Constantinople dans une atmosphère mystique, surnaturelle et providentialiste, peut-être plus développée encore que chez leurs prédécesseurs plus proches chronologiquement de la conquête.

De cette narration, mêlant intimement réalité et mythe, on extraira ici quelques passages centrés sur le rôle, présenté comme essentiel par nos auteurs, des confréries religieuses et de leurs membres : derviches turcs dans le camp musulman et clercs byzantins chez les défenseurs, les uns et les autres dotés de pouvoirs surnaturels (don de prophétie, visions diverses) mais aussi animés de motivations très terre à terre (conversions opportunistes, désir de butin et d'enrichissement).

---

en la modifiant quand cela est nécessaire, d'après des éditions turques modernes du *Seyahatname* : cf. celles de Zillîoğlu *(Evlîya Çelebî Seyahatnamesî)* et de Parmaksızoğlu *(Seyahatnâme (Giriş))*. L'édition de référence est aujourd'hui la transcription en dix volumes du manuscrit Bağdat 304 de la bibliothèque du Palais de Topkapı. Sur Evliya, cf. par ex. A. Bombaci, *Histoire de la littérature turque*, p. 339-346, J. H. Mordtmann et H. W. Duda, « Ewliyâ Çelebi » et surtout R. Dankoff, *An Ottoman* Mentality.

2. Éd. du texte arabe du *Djami' al-Duwal* de Müneccimbaşı par Ağırakça (*Camiü'l Düvel*) ; sur Müneccimbaşı, cf. J. H. Kramers, « Münedjdjim Bâshı ».

3. Éd. de l'*Histoire* de Solakzade et vie de l'auteur par Çabuk (Solakzade, *Solak-Zâde Tarihi)*.

LES CONFRÉRIES DE DERVICHES *(TARIKAT)* À L'ASSAUT DE CONSTANTINOPLE

Müneccimbaşı et surtout Evliya Çelebi tentent dans leur récit de montrer que l'ensemble des confréries importantes du monde musulman s'étaient donné rendez-vous sous les murailles de Constantinople et qu'elles prirent, dans l'assaut contre la ville, une part stratégique très pensée, à chaque groupe derviche étant dévolu une porte à attaquer[4]. La présence de cheikhs illustres participant à l'assaut[5] sanctifie bien entendu l'événement et de plus expliquera ultérieurement la toponymie musulmane de la ville.

Evliya Çelebi[6]

> [Chez les assiégeants] il y avait soixante-dix-sept personnages[7] grands et nobles, de grands saints dévoués à Dieu. Parmi eux se trouvaient : Ak Şemseddin[8] et Kara Şemseddin de Sivas[9] et Molla Kurani[10] et sa sainteté Emir Buhari[11] et Molla Fenari[12] et Cubbe Ali et Ansari Dede

4. Il est question de derviches Gözcü qui surveillent le Bosphore bien avant 1453, depuis les collines qui surplombent le détroit du côté asiatique (N. Vatin et T. Zarcone, « Le *tekke bektaşi* de Merdivenköy », p. 58), et du côté européen (J. K. Birge, *The Bektashi Order*, p. 248).
5. Dès le siège de Constantinople par Murad II (1422), la présence massive de derviches, conduits par des cheikhs aussi populaires qu'Emir Sultan, « saint patron » de Bursa, est attestée par un témoin oculaire byzantin : prirent part à l'assaut, Emir Sultan « ... le patriarche des Turcs avec cinq cents moines turcs (πατριάρχης τών Τούρκων μετὰ πεντακοστίους τουρκοκαλογέρους) », J. Kananos, *De Constantinopoli anno 1422 oppugnata narratio*, p. 466. Sur Emir Sultan, cf. par ex. *Anonim Tevârîh*, p. 61-62, et J. H. Mordtmann, F. Taeschner, « Emîr Sulṭân ».
6. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 2-3 ; Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 84.
7. Sur la symbolique des chiffres en islam, voir par ex. M. Chebel, *Dictionnaire des symboles musulmans*, p. 300-303, 383 ; sur les nombres symboliques dans l'épopée turque, cf. I. Mélikoff, *De l'épopée au mythe*, p. 97-106.
8. Sur Ak Şemseddin, voir introduction aux textes le concernant dans ce même volume, et son propre récit, p. 1045-1059.
9. Şemseddin Abu-l-Sana Ahmed, éponyme de l'ordre des derviches *şemsiye*, cf. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 2, n. 14.
10. Le plus important de tous les précepteurs de Mehmed II, cf. F. Babinger, *Mahomet II*, p. 574-576.
11. Probablement un descendant du célèbre Emir Sultan (cf. *supra*, n. 5), lequel mourut de la peste en 1429. Ce dernier avait eu un fils, né de son union avec la fille de Bayezid Ier Yıldırım, nommée Hundi Sultan, cf. J. H. Mordtmann, F. Taeschner, « Emîr Sulṭân ».
12. De la grande famille des Fenarizade, issue du premier grand mufti ottoman, Molla Şemseddin, mort à Bursa en 1431, cf. J. R. Walsh, « Fenârî-zâde ».

> et Molla Pulad et Aya Dede et Horos Dede et Hatabli Dede et Şeih Zindani[13]. En leur demandant des grâces et des bons vœux, le Conquérant [leur] fit une promesse : « La moitié de la ville d'Istanbul *[Islambol]* est à vous et la moitié aux guerriers musulmans et un quart à moi *[sic !]*. Avec le butin je bâtirai un couvent et une chapelle sépulcrale et un hospice et une école et un collège et une maison pour cultiver les traditions sacrées » ; et il tint promesse. Ensuite les savants et les hommes pieux se réunirent dans un endroit ; au milieu de l'armée islamique les crieurs convoquèrent les croyants[14].

Au cours des divers assauts[15], plusieurs cheikhs se distinguent :

> Ansari Sultan attaqua la porte de Abu Ayyub [Eyüp] al-Ansari[16] et Molla Pulad la porte de Sultan Pulad[17]. C'était un savant de Saruhan, un maître en miracles qui savait par cœur le Coran. Sa Sainteté Molla Fenari attaqua la Kız Kapısı [porte de la Jeune fille][18]. Et Aya Dede avec trois cents derviches Nakşbendi attaqua la porte d'Aya et devint martyr[19]. Il fut enterré à l'intérieur de la porte de la forteresse où était notre ancienne Cour de Justice, au débarcadère de Sirkeci. Et Horos

13. Sur ces sept personnages, censés avoir donné leurs noms aux portes de Constantinople, investies par eux lors de l'assaut, voir notes suivantes.
14. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 7 et Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 87.
15. Les portes prises d'assaut par les divers groupes de derviches sont celles de la Corne d'Or, énumérées par Evliya, du nord-ouest au sud-est, depuis le palais des Blachernes jusqu'au quartier de Rüstem Paşa : soit, dans l'ordre, Ayvansaray Kapısı, Balat Kapısı, Fener Kapısı, Petri Kapısı, Aya Kapısı, Cibali Kapısı, Unkapanı Kapısı, Odun Kapısı et Zindan Kapısı. Sur ces portes et les quartiers qui leur correspondent, cf. Eremya Çelebi Kömürcyan, *İstanbul Tarihi* ; P. G. İncicyan, *18. Asırda İstanbul*, ainsi que J. Freely, *Strolling through Istanbul* ; E. Mamboury, *Istanbul touristique* ; A. Okan, *İstanbul Evliyaları* ; M. H. Bayrı, *İstanbul Folkloru* et S. Yerasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècle)*.
16. Pour Wittek, le nom de la porte, *Ayyub Ansarı Kapısı*, s'est transformé par jeu de mots populaire en *Ayvan Saray Kapısı* (P. Wittek, « Ayvansaray », p. 505 *sq*.), appellation encore usitée de nos jours. En ce qui concerne Ansarı Sultan, un lieu consacré à un Mehmed Ensari existe toujours au quartier d'Ayvan Saray, cf. M. H. Bayrı, *İstanbul Folkloru*, p. 158.
17. Rapprochement homophonique entre le nom du personnage Pulad / Bulat et le nom du quartier, Balat. Sur la porte de Balat, l'ancienne porte Palatine ou Βασιλική Πόρτα, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 288.
18. La porte succédant vers le sud-est à Balat Kapısı est appelée unanimement, tant à l'époque byzantine que turque, la « porte du Phare » (τοῦ Φαναρι, Fener Kapısı), cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 289 ; Eremya Çelebi Kömürcyan, *İstanbul Tarihi*, p. 18, 168 ; J. Freely, *Strolling through Istanbul*, p. 324 etc... Selon Evliya, c'est justement Molla Fenari qui occupe ce secteur.
19. Sur la confrérie des Nakşbendi, cf. M. Gaborieau, A. Popovic et T. Zarcone éd., *Naqshbandis*, *passim* ; à nouveau toponymie et anthroponymie fusionnent selon un procédé cher à Evliya : un Aya Dede attaque une porte d'Aya, porte de la « sainte », appellation d'origine byzantine Πύλη τῆς ἁγίας (Θεοδοσίας), cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 289, maintenue jusqu'à nos jours, cf. J. Freely,

Dede [grand-père Coq] était à [la porte d'] Unkapanı et c'est pour cela qu'on la nomme Horos Kapısı [porte du Coq][20]. Lorsqu'on se rend de l'extérieur de la porte vers l'intérieur, à gauche, au-dessus du seuil de la porte, il y a le portrait d'un coq. Horos Dede était un des derviches de notre aïeul Sa Sainteté Türk-i Türkan Ahmed Yesevi. Il était venu avec Haci Bektaş Veli[21] du Khorasan. C'était un vieillard lorsqu'il vint à Istanbul avec le Conquérant. Parmi les soldats, nuit et jour, en vingt-quatre heures il poussait vingt-quatre fois le cri du coq [en criant] : « Levez-vous, insouciants ! » C'est pour cela que les soldats musulmans le surnommaient « Grand-Père Coq »[22] [...]. Quand approcha la fin de la vie de Horos Dede, il mourut au pied de Horos Kapısı et fut enterré près de mon grand-père, à l'extérieur de la porte d'Unkapanı sur une terrasse au-dessus de la route. À côté, on a construit une fontaine à ablutions. Aujourd'hui, cet endroit est un lieu de pèlerinage [...][23].

Hatablı Sultan d'Aksaray, connu sous le nom de Oduncuzade [« fils du marchand de bois »], était un maître spirituel parfait. Il attaqua avec mille derviches l'Odun Kapısı [porte du Bois], d'où son nom utilisé jusqu'à nos jours[24]. Sa Sainteté le cheikh Zindani Abdürrauf Samedani est un grand saint parmi les nobles descendants de Muhammad. Baba Cafer Sultan, au temps d'Harun al-Rachid, était venu comme ambassadeur [à Constantinople] où il devint martyr, ayant été empoisonné par le roi [l'empereur byzantin] ; ce Baba Cafer était un des aïeux de Sa Sainteté le cheikh Zindani. Celui-ci savait

Strolling through Istanbul, p. 324 ; cette porte est souvent désignée par un calembour populaire comme « porte de la Chaussure » (Aya Kapı, *ayakkabı* = « chaussure » en turc !). Un mausolée d'Aya Baba, est toujours visité, accolé au rempart byzantin, M. H. Bayrı, *Istanbul Folkloru*, p. 158.

20. Il s'agit de la porte (Unkapanı Kapısı) du quartier d'Unkapanı (« dépôt de farine »), où résidait Evliya, d'où les souvenirs familiaux que l'auteur lie à cette zone. C'est l'ancienne porte de la Platéa (Πόρτα τήν Πλατέας), cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 290.

21. Sur ces deux célèbres saints dont se réclame l'ordre des derviches Bektaşi, cf. A. Popovic et G. Veinstein éd., *Bektachiyya* et J. K. Birge, *The Bektashi Order*, *passim*. L'anachronisme est ici flagrant car Hacı Bektaş vint du Khorasan en Anatolie au XIII^e^ siècle, cf. R. Tschudi, « Bektâshiyya ».

22. Sur les cris d'animaux de type chamanique poussés par certains derviches, cf. A. Y. Ocak, *La révolte de Baba Resul*, p. 109 ; sur le riche symbolisme du coq dans les hadiths *, cf. M. Chebel, *Dictionnaire des symboles musulmans*, *s.v.* ; cf. aussi un poème gréco-persan attribué à Mevlana : « Sais-tu ce que m'a dit le coq, dans son amour ? Réveille-toi, consacre, nuit et jour, ta vie [à Dieu], deviens un jeûneur *(Nim şeb ez aşk midanı çi mi kúyed horos, hiz şebra zindar-ü-ruzu ruşen nistikos)*, trad et transcription turque, V. Mirmiroğlu, *Oi Derbissai*, p. 391.

23. Toujours fréquenté de nos jours, cf. M. H. Bayrı, *İstanbul Folkloru*, p. 137-138.

24. Eremya Çelebi Kömürcyan (*İstanbul Tarihi*, p. 16 et 161), la signale au XVII^e^ siècle ; seul son nom subsiste aujourd'hui (cf. E. Mamboury, *Istanbul touristique*, p. 449). C'est l'ancienne porte des Drongaires (Πόρτα τήν Δρουγγαρίων), cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 291.

que son aïeul avait été enterré à l'intérieur de la [future] porte de Zindani. Il était venu d'Edirne avec le Conquérant. Avec trois mille nobles descendants de Muhammad, il ne fit grâce à personne, fortifia la porte de Zindani ; à l'intérieur se trouvait la tombe de son grand ancêtre devant laquelle il se recueillit. Il mit son turban vert à l'endroit où reposait la tête de son aïeul.
Après la prise [d'Istanbul], il fut pendant soixante-dix ans gardien du tombeau autour duquel il bâtit un couvent. Comme après la conquête, le sultan avait fait de cet endroit une prison *(zindan)* et que le cheikh Zindani s'était emparé auparavant [de ce lieu], on nomme cette porte Zindani Kapısı. Puis Sa Sainteté le cheikh Zindani nomma à sa place comme gardien du tombeau un pur descendant de Muhammad. Le cheikh Zindani était auprès du sultan Bayezid [II] Veli lors de la prise de Kilia et d'Akkerman [entre le Danube et le Dniestr] en 889 [de l'Hégire = 1484] et il annonça ainsi à Kara Şemseddin la nouvelle de la prise [des deux villes]. Après cet événement, quand Sa Sainteté le cheikh Zindani fut venu avec Bayezid Veli à Edirne, il quitta le monde d'ici-bas pour la vie éternelle. Bayezid, pour [le repos de] son âme, remit en liberté tous ceux qui se trouvaient en prison. En face de la tour de la prison, de l'autre côté de la rue, il bâtit une chapelle funéraire et assista en personne à l'enterrement du cheikh [...]. C'est aujourd'hui un grand lieu de pèlerinage ; le cheikh est enterré là avec tous ses enfants. L'endroit porte le nom de Abdürrauf Samedani et ceux qui gardent le tombeau sont les descendants de Baba Cafer Zindani [...] [25].

Müneccimbaşı

Müneccimbaşı mentionne la présence aux côtés de Mehmed II de l'influente confrérie des Bayrami d'Ankara. Il rattache, d'autre part, le souvenir d'un célèbre cheikh nommé Cube Ali à la porte d'Istanbul appelée Cubalı Kapısı, ainsi que le fait également Evliya Çelebi.

25. Sur Baba Cafer et le cheikh Zindani, cf. M. H. Bayrı, *İstanbul Folkloru*, p. 138-139. Sur la Zindanı Kapısı, dans l'ancien quartier byzantin de Perama, cf. E. Mamboury, *Istanbul touristique*, p. 449 ; R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 291 ; S. Yerasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècle)*, p. 150 et n. 31 : la Zindan Kapısı était voisine d'une prison pour dettes qui servait également de prison pour femmes. Les alentours sont, semble-t-il, une zone de prostitution au XVIIIe siècle Quant à Baba Cafer dont le tombeau est dans le voisinage, il est considéré comme le patron des prisonniers.

Lorsque le printemps de l'année 857 fut bien installé, le sultan s'orienta vers la conquête d'Istanbul et il fut accompagné dans cette expédition par de nombreuses personnalités d'entre les savants et les sages. Parmi les plus illustres, on trouvait les représentants de Hacı Bayram Veli, comme Sa Sainteté Ak Şemseddin et Akbıyık Dede, l'un des cheikhs Bayrami [...] [26].

On nomma la porte située près de la mer et par laquelle était entré pour la première fois Cube Ali Bey du nom [de ce personnage qui] fut le premier à entrer pacifiquement par cette porte. Cube Ali Bey avait été pendant une longue période *subaşı** de Bursa [27].

Evliya Çelebi

Comme Sa Sainteté Cubbe Ali avait attaqué la porte de Cubalı [28], en sa mémoire on appela fautivement cette porte « Cubalı » au lieu de « Cubbe Ali ». En Égypte, Cubbe Ali avait été un des cheikhs du sultan Kalawun [29]. Pour être présent à la prise d'Istanbul, il vint à Bursa. Il était le maître de la confrérie de Zeynuddin Hafı [30]. Comme il s'habillait d'un vêtement *[cubbe]* fait d'une housse de cheval, on le surnomma « Cubbe Ali ». Après la prise d'Istanbul, il devint maître-boulanger, fournissant le pain de l'armée. Pas une créature vivante n'avait connaissance de son secret [de fabrication] ; de son four, il livrait chaque jour du pain blanc, semblable à une rose [31], pour cent mille serviteurs de Dieu. Et Sa Sainteté, ce Cubbe Ali, ne s'était pas

26. Ces deux personnages sont parmi les plus célèbres disciples de Hacı Bayram Veli d'Ankara (1352/1353-1430). Sur Ak Şemseddin, fondateur d'une branche de la Bayramiyya, cf. *supra* n. 8 ; sur Akbıyık Ahmed Şemseddin, cf. F. Bayramoğlu, *Hacı Bayram-ı Veli*, p. 50 et n. 95.

27. Trad. française du texte arabe par N. Anani, *Les élites intellectuelles et religieuses* ; trad. turque par A. Ağırakça Müneccimbaşı, *Camiü'l Düvel*, p. 253, 219 et 223 ; sur ce personnage, cf. H. İnalcık, « Tursun Beg », p. 418 et N. Vatin, « Tursun Beg assista-t-il au siège ? », p. 328-329.

28. Sur la Corne d'Or, entre Aya Kapısı et Unkapanı Kapısı (cf. Eremya Çelebi Kömürcyan, *İstanbul Tarihi,* p. 166 ; S. Yerasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècle)*, p. 149 ; E. Mamboury, *Istanbul touristique*, p. 448) ; appelée aussi İspigas Kapısı, à cause du nom du quartier byzantin voisin de Pegae (Πηγαί), situé probablement de l'autre côté de la Corne d'Or, à Kasımpaşa, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 463.

29. Anachronisme car Kalawun, cinquième sultan de la dynastie des Mamelouks d'Égypte, régna de 1279 à 1290 (cf. H. Rabie, « Ḳalâwûn »).

30. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 8, n. 67.

31. Comparaison qui veut probablement rappeler la « mosquée des Roses » (Gül Camii) où le saint fut enterré.

> embarquée sur les bateaux qui avaient été transportés à Okmeydanı [dans la Corne d'Or [32]], mais devant les jardins de Tershane [33], lui et ses trois cents derviches Zeyniye, ayant étendu leurs peaux d'animaux à la surface de la mer, en proclamant l'Unité de Dieu, battirent tambour, brandissant hachettes et étendards de l'ordre Zeyniye, plus lumineux que le soleil, et traversèrent [le bras de] mer à pied sec et assis sur leurs peaux de bêtes [34]. Lorsque les infidèles de la forteresse virent cela, ils en perdirent la raison de terreur. Sa Sainteté Cubbe Ali, sortant les peaux de la mer, attaqua la porte de Cubalı. Mort en martyr, il fut, après la prise de la ville [...], enterré dans le jardin de la mosquée des Roses [Gül Camii] et tous ses derviches s'établirent en ce lieu [35].

LES CLERCS BYZANTINS ET LEUR RÔLE AMBIGU

Le don de divination et autres pouvoirs magiques attribués fréquemment par les sources médiévales turques aux moines byzantins [36] permettent des prédictions qui, selon les péripéties du siège, encouragent la résistance ou, tout au contraire, paralysent les défenseurs de Constantinople. Parfois, c'est la même prédiction, destinée dans un premier temps à fortifier le moral des assiégés, qui, se réalisant d'une manière inattendue, a finalement un résultat inverse et plonge les chrétiens dans un défaitisme sans issue.

32. Allusion au transfert de la flotte du sultan du Bosphore à la Corne d'Or. Sur Ok Meydanı, cf. Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 326 ; Eremya Çelebi Kömürcyan, *İstanbul Tarihi*, p. 324 et *İstanbul Şehri Rehberi*, plan n° 16.

33. À Kaşımpaşa, sur la rive nord de la Corne d'Or, face à la porte de Cubalı/Cibali, cf. E. Mamboury, *Istanbul touristique*, p. 555.

34. Allusion aux différents attributs des confréries de derviches, comme le tambourin, l'étendard, la hachette, la peau de bête. Cf. Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 88 et J. K. Birge, *The Bektashi Order*, p. 236, 269 ; le passage de la mer à pied sec est un motif très utilisé par la littérature hagiographique turque à l'époque de la conquête de Constantinople, cf. M. Balivet, *Byzantins et Ottomans*, p. 221.

35. L'ancienne église Sainte-Théodosie (R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 150-152), près de la porte de Cibalı.

36. Et arméniens également, cf. I. Mélikoff, *La Geste de Melik Dânişmend*, I, p. 253 et 434 : tel moine « connaissait la sorcellerie, la magie, les talismans ». Cf. aussi l'anecdote rapportée par le chroniqueur Yazıcıoğlu Ali (XV^e^ siècle), reprise par Ruhi Çelebi au XVI^e^ siècle et par Müneccimbaşı au XVII^e^, où les moines d'un monastère de Macédoine prévoient la conquête ottomane des Balkans dès l'époque d'Osman ! Cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « La prise de Serrès », p. 20 et Müneccimbaşı, *Camiü'l Düvel*, p. 57.

Solakzade

> Les moines fortifiaient sans cesse le courage des assiégés en même temps qu'ils les consolaient : « La prise de Constantinople est impossible, disaient-ils, parce que les présages astrologiques [37] de nos livres indiquent que notre ville ne sera conquise que lorsqu'un souverain fera glisser depuis la terre des navires aux voiles déployées. » Mais lorsqu'ils eurent vu manifestement la réalisation de cet événement [38], ils comprirent que leur ruine allait se réaliser. Alors les paroles s'éteignirent dans leur bouche et le feu du désespoir s'alluma dans leurs cœurs [39].

Evliya Çelebi

> Les prêtres, les moines et les patriarches* [...] à l'aide de l'astrologie avaient trouvé qu'à la fin des temps un Mehmed viendrait détruire quelques milliers d'églises. Ses partisans prendraient Antioche, Jérusalem, l'Égypte et Constantinople. Et de la terre viendraient quelques milliers de bateaux à voiles déployées. Sur la tête, [ce Mehmed] aurait un turban de juge, serait assis sur une mule et aurait des bottines bleues aux pieds[40]. Huit cent cinquante années se seraient écoulées lorsque ce Mehmed viendrait détruire les églises et vaincre les peuples d'Égypte, d'Antioche et de Jérusalem. Or, il était impossible que des bateaux arrivent de la terre ; Constantinople ne serait donc pas prise et le Mehmed [de la prophétie] n'était pas le Mehmed qui les assiégeait. Depuis le prophète Muhammad, on avait vu onze sièges de Constantinople et si les Arabes n'avaient pas réussi à s'emparer [de la ville], les Turcs pouvaient-ils y réussir ? Avec ces mauvaises raisons et ces paroles vides, [les clercs grecs] consolaient [l'empereur] Constantin [XI] [41].

37. Littéralement « les sentences astrales » *(yıldız ahkamı)*.
38. Nouvelle allusion au transport de la flotte de Mehmed par voie de terre jusqu'à la Corne d'Or.
39. Solakzade, *Solak-Zâde Tarihi*, I, p. 267.
40. Sur le symbolisme animal et chromatique en islam, cf. M. Chebel, « Animaux-*hayawan* », in *Dictionnaire des symboles musulmans* et Coran, XVI, 8 ; cf. aussi, M. Chebel, « Couleurs- *lawn* », in *Dictionnaire des symboles musulmans* : cf. le « bleu moghol » lié au pouvoir impérial. Pour soutenir le moral de ses troupes, en se conformant à la prophétie, le sultan, au 30e jour du siège, met, selon Evliya, turban et bottines bleus et monte une mule que l'auteur met en rapport avec Düldül, la monture du Prophète : cf. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 13, et n. 120.
41. *Ibid.*, p. 5 ; Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 85 ; Evliya Çelebi, *Seyahatnamesi*, éd. Zıllîoğlu, p. 63.

Même de saints personnages, véritables remparts spirituels de la ville impériale [42], ne peuvent rien contre le destin. Ainsi, ce mystérieux « Fou en Dieu » nommé Ya Vadud Sultan, empêche la conquête de la cité :

> Il y avait dans la ville un saint homme nommé Ya Vadud Sultan [43]. Il annonça que la victoire [des Ottomans] n'aurait pas lieu et sa prière fut exaucée par Dieu. De jour en jour, la résistance de la ville augmentait et au dixième jour [du siège], le Conquérant réunit tous les cheikhs de son entourage et il leur dit : « À quoi pourra mener [notre entreprise] ? La cité résiste de mieux en mieux chaque jour et notre victoire est improbable. » Sa Sainteté Ak Şemseddin répondit sur-le-champ à Sa Majesté : « Mon prince, ne te tourmente pas. C'est toi qui seras le conquérant de cette ville ; nous te l'avons annoncé, par l'ordre du Dieu tout-puissant, [...] mais il y a dans la ville un saint nommé Ya Vadud [...]. Tant qu'il ne sera pas mort, il ne sera pas possible de s'emparer de la cité. Mais dans cinquante jours, il mourra. » En disant cela, Ak Şemseddin désignait le moment précis de la prise de la ville [44].

Ce Ya Vadud Sultan, est donc présenté comme un crypto-musulman qui vivait au milieu des chrétiens avant la chute de Constantinople et dont la qualité de vrai croyant est finalement révélée d'une manière spectaculaire dans un autre passage d'Evliya Çelebi [45] :

> Alors que le sultan Mehmed allait en procession autour de Sainte-Sophie, on vit un éclair frapper un endroit appelé Terlidirek [la colonne suintante [46]] ; en allant à cet endroit, on découvrit un corps

42. Sans parler des puissances célestes qui, selon les croyances byzantines, protègent Constantinople : l'ange qui garde les murs de la Ville, cf. P. Tafur, *Travels*, p. 144-145 ; celui de Sainte-Sophie, Nestor Iskander, *supra*, p. 424 ; les diverses icônes protectrices de la cité, l'*Hodéghétria* etc. Cf. R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1, III, p. 208 *sq*.
43. Ya Vadud, « Ô Aimant », 47e nom de Dieu en islam, cf. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 5, n. 34 ; nom qui est rapproché dans A. Pertusi (*La caduta*, I, p. 450, n. 3) de celui de Gennadios (Γεννάδιος), le premier patriarche grec après la conquête.
44. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 5 ; Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 85 et Evliya Çelebi, *Seyahatnamesi*, éd. Zıllîoğlu, p. 63.
45. Evliya Çelebi, *Seyahatnamesi*, éd. Zıllîoğlu, p. 72-73 ; Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 102-103.
46. Célèbre colonne poreuse dans l'angle nord-ouest de Sainte-Sophie, à laquelle la dévotion populaire attribue des vertus thérapeutiques, cf. *Guide Bleu – Turquie*, p. 217 et N. C. Gülekli, *Hagia Sophia*, p. 75.

> étendu en terre le visage tourné vers la *kıbla*[47], et qui portait, inscrits sur sa poitrine illuminée, en lettres écarlates, les mots Ya Vadud. Ak Şemseddin et Kara Şemseddin, et les autres soixante-dix saints hommes, s'exclamèrent : « Voici, Ô Empereur, la cause de la chute d'*Islambol* au cinquantième jour. » Ayant prié qu'elle pût tomber dans cinquante jours, ce jour-là, il [Ya Vadud] se résigna [à mourir] en tournant sa prière vers le ciel. Puis, tandis que tous ces savants, justes et excellents hommes, s'activaient pour les préparatifs de la toilette du noble cadavre, on entendit une voix provenant de Terlidirek qui disait : « Il est lavé ; enterrez-le tout-de-suite[48]. » Tous retinrent leur souffle d'étonnement ; et ces vénérables cheikhs ayant placé l'illustre cadavre de Ya Vadud Sultan dans une bière [...], se dirigèrent vers l'embarcadère d'Eminönü[49], où la bière fut mise dans une barque qui, instantanément, sans rame ni voile, partit comme l'éclair et ne s'arrêta qu'à proximité de la tombe de Ebü Eyyub Ensari. C'est là que le saint homme fut enterré et l'endroit fut dès lors appelé l'embarcadère de Ya Vadud [Yavedud İskelesi].

Le moine devenu musulman en secret et collaborant discrètement avec les conquérants musulmans représente un de ces personnages stéréotypés fréquents dans la littérature hagiographique et les épopées musulmanes[50]. Selon notre auteur, c'est un de ces moines crypto-musulmans qui aurait été à l'origine de la construction de Rumeli Hisarı[51] :

> L'endroit avait été autrefois un couvent d'infidèles, en haut de la colline, habité par un moine qui était devenu secrètement musulman et

47. *Kıbla/Qibla* = direction vers laquelle on prie en islam (La Mecque).
48. On ne lave pas le corps d'un martyr musulman.
49. Quartier de la rive sud de la Corne d'Or relié de nos jours à la rive nord par un célèbre pont (dit de Galata, de Karaköy ou d'Eminönü).
50. Cela ne veut pas dire pour autant que la collaboration de clercs byzantins avec les Ottomans relève du seul mythe littéraire. Les sources grecques elles-mêmes témoignent de cette sorte de ralliement aux vainqueurs ; par exemple, Doukas (*Historia Byzantina*, p. 112-115) évoque un moine crétois, disciple secret d'un derviche ; côté musulman, les sources hagiographiques signalent ce type de contacts spirituels : tel moine de Constantinople, dans la *Vie* du fondateur des « derviches tourneurs », Celaleddin Rumi, s'est rallié secrètement à ce dernier (Aflaki, *Les saints des derviches tourneurs*, I, p. 105-106) ; tel prêtre, dans le *Vilâyetnâme* de Hacı Bektaş (p. 56), pratique en cachette les rites musulmans dans la crypte même de l'église qu'il dessert !
51. Evliya Çelebi, *Seyahatnamesi*, éd. Zıllîoğlu, p. 314 ; dans les sources historiques, certains moines semblent jouer un rôle néfaste pour la défense de Constantinople : ainsi le moine Néophytos accusé d'avoir détourné l'argent destiné à réparer les remparts, cf. S. Runciman, *La chute de Constantinople*, p. 115-116.

qui était à la tête de 300 derviches. Dès qu'il apprit que Mehmed II était monté sur le trône d'Edirne, il lui fit parvenir un message dans lequel il lui assurait la conquête de Constantinople, s'il décidait de construire un château ici même et deux autres dans le détroit des Dardanelles pour intercepter l'approvisionnement de la ville tandis que les troupes devraient se diriger vers Constantinople. Mehmed, fou de joie à cette nouvelle, fit tout ce qu'il put pour mener l'affaire à bien. D'abord, avec la permission de l'empereur grec Constantin, il se rendit à une chasse à Terkos sur la mer Noire [52] ; là, échangeant des présents avec l'officier commandant la place, il poursuivit sa chasse tranquillement et envoya du gibier en cadeau à la cour de Constantinople. Il demanda la permission de construire, à l'endroit où se trouve actuellement le château [Rumeli Hisarı], un pavillon de chasse ; il y rencontra le moine qui en fait était musulman, et apprécia fort sa compagnie.

Des messagers vinrent de Constantinople avec la réponse de l'empereur qui allouait au sultan un lopin qui ne devrait pas cependant excéder la taille d'une peau de bœuf. Le sultan Mehmed traça, en présence des messagers, les fondations d'une tour de la superficie d'une peau de bœuf. En même temps, il fit venir d'Edirne des milliers de mineurs et d'ouvriers qui apportèrent, en une nuit, depuis le port de Burgaz [53] sur la mer Noire, 40 ou 50 canons qui furent répartis le long de la côte et que l'on recouvrit de buissons. Le sultan commença ensuite à construire le château, dissimulant de la même manière les fondations avec des buissons ; après quoi, sur l'avis du moine, il découpa la peau de bœuf en petits lambeaux avec lesquels il démarqua la circonférence du château sur les rochers escarpés. Le moine dit : « Gracieux Empereur, ton nom étant Mohammad, comme celui du Prophète, que le château soit bâti sur la forme des lettres qui composent ton nom. Cela fait 40 ans que j'ai reçu l'ordre de diriger la construction de ce château, étant un bon architecte, mais j'ai toujours gardé ceci secret. » Après ces paroles, il rassembla les ouvriers, et construisit le château de Roumélie [Rumeli Hisarı] sur la forme du nom de Mohammad, en caractères coufiques, pour qu'on le lise plus facilement de la rive d'Anatolie. La plus haute tour, sur la colline, haute de sept étages, représente le *mim* [m = م], celle de la porte du Dizdar la lettre *ha* [h = ح], la grande tour sur la côte, le deuxième

52. Terkoz, à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest d'Istanbul.
53. Burgas en Bulgarie, à environ 150 km au sud de Varna.

> *mim* [m = م], et celle du côté du couvent de Durmuş Dede, le *dal* [d = د] [...] [54]. En six mois le château fut bâti, ils brûlèrent les buissons qui le cachaient à la vue ; les troupes l'investirent dans la joie, avec les armes et les munitions nécessaires, et l'architecte, jetant le masque du moine, déclara publiquement sa foi musulmane. Il supplia qu'on le fît *dizdar*, ou commandant en chef de la citadelle, ce qui lui fut accordé.

Toujours d'après Evliya [55], il y a aussi des moines qui, sans période préalable de dissimulation, rallient ouvertement l'islam, abandonnant les défenseurs de Constantinople en plein siège et participant activement avec les Ottomans à l'assaut contre la ville ; ainsi ce « Mehmed Petro » qui, avec trois cents autres moines devenus musulmans, aurait attaqué une porte d'Istanbul appelée par la suite en son honneur « porte de Petro [Petro Kapısı] » :

> Une nuit, les infidèles jetèrent les fondations d'un petit fort [du côté de la Corne d'Or]. Ce fortin existe encore de nos jours. Un moine nommé Petro avec trois cents autres moines s'enfuit lors de la construction de l'ouvrage et tous se firent musulmans. Comme Mehmed Petro attaqua cet endroit, on l'appelle « Petro Kapısı » ou « Taş Kapısı [porte de Pierre] » [56]. Et par l'ordre de Dieu, Mehmed Petro s'empara pendant la nuit de cette forteresse nouvellement bâtie et il fut nommé gouverneur de province *[sancakbeyi*]*.

S'il put y avoir conversion de clercs byzantins à l'islam [57], le récit d'Evliya, comme ceux de ses prédécesseurs, reflète surtout, en la déformant,

54. Sur les portes de Rumeli Hisarı, cf. E. Mamboury, *Istanbul touristique*, p. 231-232 ; sur Durmuş Dede, cf. M. H. Bayrı, *İstanbul Folkloru*, p. 156, 158 et A. Okan, *İstanbul Evliyaları*, p. 205-206.
55. H. Turkova, « Le siège de Constantinople », p. 7 et Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, p. 87.
56. L'appellation Taş Kapısı étant une simple traduction turque du mot grec *πετρα* (pierre) ; l'autre toponyme (Petro Kapısı), s'inspirant bien sûr du prénom Petros (Pierre) ; il s'agit ici d'une personnification légendaire inspirée du quartier byzantin du Petrion, ainsi que d'un souvenir probablement plus historique selon lequel les pêcheurs du Petrion auraient ouvert spontanément la porte de leur quartier aux assaillants turcs, cf. S. Runciman, *La chute de Constantinople*, p. 243-244 ; sur Petro ou Petri Kapısı, sur la Corne d'Or au sud-est de la porte du Phanar, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 289, et E. Mamboury, *Istanbul touristique*, p. 447-448.
57. Le processus est fréquent en un temps de querelles théologiques farouches entre chrétiens d'Occident et Byzantins. Certains par haine des Latins passent à l'islam à l'époque du siège de Constantinople : « J'ai vu de mes propres yeux, dit Doukas (*Historia byzantina*, p. 257), une religieuse [...] s'habiller comme les Barbares, sacrifier au faux prophète et faire profession publique de son impiété avec une impudence sans pareille. » « Chaque jour, constatait déjà au XIV^e^ siècle Démétrios Kydonès (G. Mercati, *Notizie di Procore e Demetrio Cidone*, p. 374), des foules de chrétiens deviennent

une réalité très claire concernant l'attitude de la majorité des orthodoxes envers les conquérants ottomans : une véritable *realpolitik* fut pratiquée par les autorités ecclésiastiques et par les communautés monastiques, et cela bien avant 1453[58], et ce comportement facilita sans aucun doute l'implantation ottomane dans les Balkans.

musulmans. » Les conversions ont parfois des raisons très terre à terre : tel supérieur de l'Athos, au début du XV^e^ siècle, s'enfuit avec les richesses de son monastère et pense se les approprier définitivement en devenant musulman (C. Buondelmonti, *Description des îles de l'Archipel*, p. 238). De semblables pratiques sont encore signalées au XVIII^e^ siècle, cf. A. Hypsilanti, *Questions ecclésiastiques et politiques*, p. 14-15, 17, 113,126, 159-160 : par ex., un moine de l'Athos nommé Joasaph passe à l'islam pour échapper aux poursuites judiciaires du tribunal patriarcal ; un moine du Saint-Sépulcre du nom de Mathieu, en procès avec le patriarche grec, abjure le christianisme et demande une place d'étudiant en théologie musulmane dans une madrasa !

58. Le Mont-Athos, par exemple, a accepté très tôt, semble-t-il, et sans grande difficulté, la souveraineté ottomane, cf. *Actes de Lavra*, IV, p. 56 et D. Balfour, *Politico-Historical Works of Simeon*, p. 204, n. 239 ; les actes du patriarcat de Constantinople fustigent certains évêques qui reconnaissent les Ottomans « pour patriarches *, empereurs et protecteurs » (F. Miklosich et J. Müller éd., *Acta et diplomata*, II, p. 38) ; il est question, dans les sources turques, de moines surveillant les Dardanelles pour le compte des Ottomans (cf. I. Beldiceanu-Steinherr, « Un acte concernant la surveillance des Dardanelles », p. 17-24) ; une chronique grecque d'époque ottomane affirme que Thessalonique fut prise en 1430 grâce aux conseils que les moines du monastère des Vlattades donnèrent au sultan Murad II (cf. Hiérax, *Χρονικόν*, I, p. 257) ; ailleurs, on signale des moines ambassadeurs du sultan (cf. F. Babinger, *Mahomet II*, p. 42), etc.

ÉPILOGUES

Le sort des vaincus [1]

Nicolas Vatin

Prise par la force *(anwatan)*, la cité qui avait refusé de se soumettre à l'islam appartenait toute aux musulmans. Si le sultan ottoman se réservait le sol et les murs, à la troupe revenaient les biens mobiliers et, parmi ceux-ci, les captifs [2]. Les chroniqueurs ottomans rapportent à l'envi la richesse du butin. Pour ne citer qu'Aşıkpaşazade [3], le plus sobre, « il y eut bon pillage et bon butin. L'or, l'argent, les bijoux et toutes sortes de tissus furent menés au marché du camp et y furent répandus. La vente commença. On fit prisonnière la population, on tua son *tekfur**. Les *gazi** prirent leurs jolies filles dans leurs bras. » Dans une envolée poétique, Tursun Bey évoque les vainqueurs « poussant dans les rues et les marchés ceux qui avaient des cheveux pareils aux boucles des idoles parmi les jolis garçons de toutes origines, grecs et francs, russes et hongrois, chinois et du Khotan. Jeunes gens attirants, garçons asservis pareils à la lune, de douce nature et d'aspect paradisiaque… » et les filles « pareilles aux étoiles, à la fraîcheur de rose, aux joues de jasmin, aux boucles de violette, à la taille de cyprès, à la face de soleil, au front de lune… »

Ils n'ignorent pas pourtant le brutal traumatisme subi par les vaincus : pour Tacizade, « Ce jour-là fut pour le peuple mécréant celui du Juge-

1. Cette modeste synthèse doit beaucoup à l'aide de Marie-Hélène Blanchet et Thierry Ganchou, que je remercie pour leur aide.
2. Cf. H. İnalcık, « The Policy », p. 232. Dans les pages qui suivent, on parlera de captifs et de prisonniers. Juridiquement, leur statut était celui d'esclaves.
3. Pour ne pas encombrer le texte, on ne fournira pas de références pour les citations de textes ou de documents dont une traduction est fournie dans ce volume.

ment dernier : on négligeait non seulement son ami, mais son frère ; le père était gêné par son fils, le fils par son père. » Et İbn Kemal de souligner les humiliations infligées : « Ces moines qui marchent avec un bâton et dont la face est jaunie par la maladie de l'ascétisme, ces pieux moines francs, qui où qu'ils aillent reçoivent des honneurs et sont traités avec respect par les vizirs et les émirs, furent foulés au pied dans le lieu de l'abaissement. Ils furent si dédaignés et méprisés que frappant leur face et leurs yeux de la pierre de l'insulte, [les soldats] marchaient en les poussant de tous côtés. Les beaux jeunes gens semblables aux pages du Paradis [...] furent pris non par cinq, mais par centaines, et faits captifs. Les servantes belles comme de la fine fleur de farine, les filles comme des astres, meilleures les unes que les autres, [...] à quelque prix qu'on les achetât ce n'étaient pas des filles bon marché, mais des prisonnières gratuites. » Si l'on tient compte des points de vue évidemment radicalement opposés des vainqueurs et des vaincus, on n'est pas loin des lamentations de Kamariôtès : « La vieillesse a été méprisée, la jeunesse corrompue, parmi les adultes la plupart ont, hélas, péri sous le glaive, les autres restent dans une honteuse servitude. Les femmes ont été déshonorées et parmi les enfants ce ne sont pas seulement les filles, mais même les garçons qui ont été livrés aux turpitudes des barbares. Une partie s'est même lamentablement ralliée à l'impiété. »

Les deux camps insistent donc sur l'importance du butin et, implicitement, sur le nombre des captures. Kritoboulos compte 4 000 morts et 50 000 captifs (60 000 selon Leonardo de Chio). Quoi qu'il en soit du chiffre réel, même en tenant compte de ceux, vénitiens notamment, qui réussirent à fuir au dernier moment, il paraît certain que l'effectif des prisonniers (latins et surtout byzantins) fut considérable, puisque tout être vivant trouvé dans les murs était pris et asservi, qu'il fût arrêté alors qu'il tentait de fuir, comme Scholarios et son neveu Théodore, raflé en ville (dans la rue ou, par exemple, à Sainte-Sophie où un grand nombre chercha un illusoire asile), ou encore trouvé terré au fond d'une maison ou d'un monastère : sur les 17 frères du couvent des franciscains, 16 furent pris, le dernier tué [4].

Sur le sort de ces infortunés, on n'est renseigné que par une documentation partielle, traitant en général de cas individuels. Les auteurs otto-

4. Cf. la bulle de Nicolas V du 8 octobre 1453 traduite dans ce volume.

mans ne s'intéressent plus aux captifs devenus les esclaves des croyants. C'est donc dans des documents ou des récits chrétiens que nous en apprenons un peu plus. Les indications qu'on y trouve sont assez nombreuses pour donner une idée de ce qu'il advint des malheureux, mais ne fournissent que quelques exemples concernant, principalement, des personnages importants ou qui firent l'objet d'un rachat. Mais nombreux – et sans doute largement majoritaires – furent ceux qui vécurent désormais dans l'esclavage, peut-être affranchis au bout d'un certain temps, peut-être convertis, échappant aux yeux de l'historien en se fondant dans le *melting pot* ottoman.

En effet, les soldats qui s'étaient approprié des captifs n'avaient pas intérêt à s'encombrer trop longtemps d'une marchandise dont l'entretien et le déplacement étaient coûteux, d'autant plus que, comme le laisse entendre le passage de Tacizade cité ci-dessus, l'offre était telle que la valeur de la plupart de ces nouveaux esclaves était sans doute médiocre [5]. Ramenées chez eux par leurs ravisseurs ou vendues et passant de main en main, les personnes capturées lors du pillage de la ville furent dispersées à travers le territoire ottoman. Les rares traces documentaires indiquent des noms de lieux divers : Edirne, la capitale, bien entendu, dans un bourg proche de laquelle fut interné Scholarios, Bursa où se retrouva Agallianos, Gallipoli, Mudanya, Menemen, Skopje [6]... À côté de cet éparpillement d'esclaves plus ou moins isolés – car leur afflux dans des villes comme Gallipoli, Edirne ou Bursa provoqua certainement des concentrations et leur fournit des possibilités de contacts –, il faut aussi souligner que certains individus acquirent des captifs en nombre important. Les uns devaient être des marchands d'esclaves de profession, d'autres étaient de riches particuliers profitant sans doute de la baisse des cours provoquée par une offre massive. On sait ainsi que le propriétaire de Scholarios possédait de nombreux captifs [7], tout comme l'*imrahor* – un haut dignitaire du Palais impérial – qui avait racheté à « des Turcs âgés »

5. Tel était d'ailleurs le cas du butin, de façon générale, ainsi que le rappelle Tursun Bey : « des perles royales, des rubis limpides, des rubis couleur de grenade, furent vendus au prix de porte-bonheur de verre ou de laiton. L'or et l'argent étaient acquis à la valeur du cuivre et de l'étain. »
6. Pour les cinq derniers, cf. respectivement M.-H. Blanchet, « L'ambiguïté du statut », p. 197 ; J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », lettre 2 ; E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple », p. 57 ; I. Beldiceanu-Steinherr et T. Ganchou, « Tarḫâniyât », p. 48-49 et 105-106 ; J. Harris, *Greek Emigres*, p. 14.
7. Cf. M.-H. Blanchet, « L'ambiguïté du statut », p. 197.

la femme et les enfants de Sphrantzès, lequel ajoute que ce personnage « racheta beaucoup de belles filles de notables et les revendit avec beaucoup de bénéfices ». Il est fort probable que c'est aux mêmes opérations fructueuses que se livrait cet eunuque – très vraisemblablement lui aussi du Sérail – à qui Démétrios « l'infortuné » s'efforçait non sans mal de racheter son père, sa mère et ses enfants [8]. Le plus gros propriétaire, on y reviendra, n'était autre que le sultan lui-même.

La première conséquence, sans doute aussi la plus pénible – le choc initial passé –, était la séparation des membres de familles désormais éclatées. Certes Scholarios eut la chance d'avoir son neveu Théodore pour compagnon de captivité – du moins un certain temps – et dans son infortune, Démétrios « l'infortuné » pouvait se consoler en pensant que son père, sa mère et ses enfants étaient aux mains d'un seul homme [9]. Mais lui-même n'en était-il pas séparé, comme la mère des enfants Koumousès qui s'était rachetée séparément d'eux [10], comme Jean Tortzèlos, capturé, séparé de sa femme et de ses enfants qui passèrent de main en main et qu'il mit quatre ans à récupérer [11], comme Sphrantzès, qui put se libérer, mais dont la femme et les enfants demeurèrent prisonniers et furent à leur tour séparés quand le sultan racheta les enfants : « Leur pauvre mère resta seule avec une seule de leurs nourrices, les autres ayant été dispersées. » Parfois, des contacts pouvaient être maintenus : prisonnier à Bursa, Agallianos correspondait avec Scholarios qui l'était non loin d'Edirne [12] ; c'est le témoignage de sa sœur, toujours captive à Mudanya, qui révéla les mensonges de ce Kataphygiotès qui prétendait se remarier une quatrième fois [13]. Mais le plus souvent, sans doute, l'ignorance du sort des proches était une souffrance, dont Kamariôtès se fait l'écho : « Il n'était pas facile de trouver en quel endroit de la terre ils se trouvaient, ni aucun autre de mes parents, tous ayant pitoyablement été séparés les uns des autres par les barbares et emmenés chacun d'un côté différent. [...] Maintenant me voici au comble de l'impuissance et de la difficulté, comme beaucoup de mes parents sont dispersés en divers endroits, sans pouvoir jamais en trouver deux ensemble. »

8. Cf. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », lettre 5.
9. *Ibid.*
10. Cf. T. Ganchou, « La famille Koumousès », p. 71.
11. Cf. T. Ganchou, « Sujets grecs de la Sérénissime », p. 334.
12. Cf. M.-H. Blanchet, « L'ambiguïté du statut », p. 197.
13. Cf. E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple », p. 57.

Parmi les captifs sur lesquels nous sommes un peu renseignés, le lot le plus important fut celui de Mehmed II, qui fit valoir son droit au cinquième du butin humain [14], mais acheta également un certain nombre de prisonniers à ses soldats et officiers. C'est sur le récit tout à fait crédible de Kritoboulos que se fondent les historiens pour rendre compte de la politique du sultan : « Tout d'abord il prend sa part coutumière des dépouilles, puis prélève sur le total ses parts d'honneur, des vierges belles et de bonne famille et des garçons de toute beauté, parfois en les rachetant aux soldats. Il choisit aussi certains des hommes de haut rang dont il avait appris qu'ils se distinguaient par la naissance, l'intelligence et la valeur, et en particulier Notaras. » Il semble bien, à lire ce texte, que Mehmed II ait préféré satisfaire la troupe en lui rachetant les captifs de prix, tandis que son quint était composé de Constantinopolitains plus modestes. Ces derniers, affranchis par lui, étaient destinés à former le noyau du repeuplement de la ville : « Il installe comme marins les prisonniers qu'il avait reçus en partage, avec femmes et enfants, sur le front de mer dans le port de la ville [...] en leur accordant des maisons et des exemptions fiscales pour un certain temps. » Si l'on considère qu'il s'agit là de 20 % des prisonniers faits lors de la prise de la place, on a déjà affaire à plusieurs milliers de personnes, ce qui n'est pas négligeable. Mais c'est insuffisant. C'est pourquoi « il fait proclamer à tous les autres prisonniers que tous ceux qui voudraient verser à leurs maîtres leur rançon et s'engager à la verser à une date convenue pour s'installer dans la ville recevraient une exemption fiscale et une maison, prise sur leurs propres biens ou ceux d'autrui. » Cette seconde catégorie de Grecs réinstallés sur place ne provient plus du lot du sultan : ce sont les esclaves de personnes privées (musulmanes, mais aussi bien grecques ou juives) qu'il ne saurait être question de spolier. Aussi n'est-il plus question d'affranchissements sans condition accordés par pure générosité ou piété, mais d'affranchissements contractuels (par *mukatebe*), par lesquels un esclave s'engageait à payer son rachat, à travailler pour une période fixée ou à fournir une quantité donnée d'un produit défini. Kritoboulos nous apprend un peu plus loin de quelle façon détournée Mehmed II s'y prit pour contribuer financièrement au rachat de cette population, de manière à aider esclaves et maîtres tout en accélérant les travaux entrepris à Istanbul pour restau-

14. Cf. H. İnalcık, « The Policy », p. 232.

rer les murailles et construire le fort de Yedikule (à la Porte Dorée) et un palais (sur l'emplacement du forum Tauri). Il ordonne en effet « que les Romains* [Grecs byzantins] prisonniers y travaillent pour un salaire quotidien de six *nomismata* ou plus. Pour le *basileus*, c'était un moyen de pourvoir à la nourriture des prisonniers, qu'ils se procurent ainsi leur propre rançon pour la verser à leurs maîtres et qu'une fois libérés ils s'installent dans la ville ». Cette rémunération honorable[15] permettait de gagner en deux mois et demi dix ducats, soit la moins élevée des rançons mentionnées par la documentation.

Pour les membres de l'aristocratie byzantine, qu'il fit activement rechercher et racheta, les projets de Mehmed II étaient différents[16]. Il semble bien que, dans un premier temps, il ait eu l'intention d'accorder un rôle politique local aux anciens milieux dirigeants réinstallés avec femmes et enfants dans la cité, sous l'autorité de Luc Notaras. Il y renonça bientôt, en raison apparemment de l'opposition de certains milieux proches du pouvoir, mais aussi du refus par Notaras de remettre son troisième fils encore mineur, Jacques, procédure de remise d'otage pourtant parfaitement conforme aux pratiques, ainsi que le remarque Thierry Ganchou. Les hommes adultes furent alors exécutés, les femmes et les enfants réduits en esclavage et menés à Edirne. L'épouse de Notaras mourut en chemin. Si l'on admet que les familles des aristocrates avaient été rachetées et affranchies avec eux, cette mesure violente signifie que, aux yeux de Mehmed II, Notaras et les nobles qui l'entouraient s'étaient rendus coupables de rébellion et étaient par là sortis du statut protecteur de *zimmi**.

Femmes, jeunes filles et jeunes garçons furent donc conduits au sérail d'Edirne. Il est d'ailleurs probable qu'une partie des nobles jeunes gens rachetés avaient dès l'origine été destinés à y être menés pour recevoir la formation qui ferait d'eux de bons serviteurs de la dynastie : « il nomme les uns ses gardes du corps et affecte les autres au reste de son service[17]. » Autrement dit, ces garçons devenaient pages *(içoğlan)* dans la section privée du Palais *(Enderun)*, promis s'ils en montraient les qualités à un bel

15. M. M. Alexandru Dersca Bulgaru, « La politique démographique », p. 45-46, rappelle que cela correspond à la solde quotidienne d'un janissaire.
16. Sur ce qui suit, cf. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 154-156, et « Le *prôtogéros* ».
17. Kritoboulos, 75 (3), *supra*, p. 313. C'est bien à cette recherche systématique des meilleurs spécimens de l'aristocratie byzantine que fait allusion Sphrantzès quand il évoque la perte de ses enfants : « La beauté et les autres avantages de mes enfants ne pouvaient rester cachés ; ayant entendu parler d'eux, le sultan les prit en donnant plusieurs milliers d'aspres*. »

avenir : tel fut le cas de Hass Murad Paşa, de Mesih Paşa ou vraisemblablement aussi de Rum Mehmed Paşa. Les garçons ainsi élevés au Palais devinrent pour la plupart des Ottomans au sens le plus fort du terme [18], fidèles serviteurs du sultan et bons musulmans. Ils n'oubliaient pas pour autant leurs origines et n'étaient pas coupés de leurs anciens coreligionnaires : Aşıkpaşazade le reproche assez clairement à Mehmed Paşa, au surnom transparent de Rum* : « le Romain* », c'est-à-dire « le Grec ». Quant à Mesih Paşa, tous savaient qu'il était un Paléologue. La double culture de personnages moins considérables était tout aussi utile à la Porte : ainsi un autre Paléologue qui pourrait fort bien avoir été un jeune captif de 1453 – mais à dire vrai on n'en sait rien –, le *subaşı** de Limnos Hüseyn Beg, fut pour Bayezid II (r. 1481-1512) un chef de réseau d'espionnage et un diplomate que le sultan voulut envoyer en France pour la raison précisément qu'il était le cousin d'un influent Byzantin qui y faisait carrière, Georges Byssipat le Grec [19]. Le sort des filles fut un peu différent. Certaines, formées au Harem, durent y faire carrière ou être mariées à leurs camarades sortis du Palais pour prendre place dans la hiérarchie militaro-administrative. Mais d'autres étaient des prisonnières de marque et, surtout, de valeur, que le sultan ne refusa pas de libérer contre rançon.

Dans la situation faite à ces jeunes aristocrates, enviable à certains égards, un point était insupportable aux Byzantins réchappés : la conversion à l'islam, autrement dit le reniement de la vraie foi, imposée aux pages du sultan. C'est ce qui dut amener Luc Notaras à se révolter quand on lui demanda de livrer son plus jeune fils alors que, affranchi, il était de condition libre [20]. Le risque de l'apostasie, contrainte ou volontairement choisie pour résoudre les difficultés de l'existence dans le monde nouveau où devaient s'insérer les anciens sujets du *basileus*, était une hantise qui pesa dans la politique du patriarcat confié dans un premier temps à Scholarios [21]. Kamariôtès exprime ce malheur suprême en une courte

18. *Osmanlı*, c'est-à-dire « serviteur [de la maison] d'Osman ». Skanderbeg l'Albanais est un célèbre contre-exemple.

19. Sur ce personnage, cf. J. Lefort, *Documents grecs*, p. 38-39 ; N. Vatin « La traduction ottomane » ; « Sur le voyage en France » ; *L'Ordre de Saint-Jean* (voir index).

20. Le Coran (II, 256) dit sans ambiguïté qu'il ne saurait y avoir de contrainte en religion. Mais on sait que c'est un point sur lequel les sultans, à la recherche d'esclaves de la Porte* *(kapı kulları)* n'hésitèrent pas à violer la loi, par la pratique du *devşirme* (recrutement d'autorité d'adolescents *zimmi** destinés à être islamisés et formés pour servir).

21. Sur ces questions, cf. M.-H. Blanchet *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 136 sqq. ; E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple », p. 56-57.

phrase au début de son *Récit pitoyable de la prise de Constantinople* : « Une partie s'est même lamentablement ralliée à l'impiété. » Il y revient ensuite en évoquant le cas personnel de sa famille : « Tous ont en effet été dispersés, chacun en un endroit différent de la terre que j'ignore. Les uns ont délaissé la foi sans reproche en passant à l'impiété. Quant aux autres, je ne pourrais parler de chacun d'eux ; sur mes quatre neveux, trois, hélas, ont passé [à l'impiété] de façon effrayante à un âge encore très tendre, chacun dans un endroit différent, et un seul m'a été préservé à grand-peine. »

Libérer ces malheureux n'était donc pas seulement un devoir dicté par l'affection, mais une urgence morale. Encore n'était-ce possible qu'à condition d'en avoir les moyens. Les filles de Notaras furent cédées par Mehmed II pour 700 ducats, outre 60 ducats de faux frais, soit 380 ducats chacune : rançon princière qui s'explique par leur statut exceptionnel, mais aussi par la richesse de la famille et par l'importance politique prise par la négociation de leur rachat. D'autres personnalités de haut rang furent rançonnées pour des sommes allant de 230 à 330 ducats. Pour des captifs moins prestigieux, des prix moins élevés étaient exigés : un peu plus de 70 ducats pour le chantre du Palais Jean le Magistros, une cinquantaine de ducats pour les parents de l'higoumène Grégoire, entre 10 et 40 ducats pour du plus menu fretin (marchands, mercenaires, marins crétois)[22]. Pour des gens modestes – surtout quand ils avaient tout perdu lors de la prise de la ville – on a vu que dix ducats n'étaient pas un montant négligeable, *a fortiori* quand c'est plusieurs personnes qu'on souhaitait racheter. Il fallait donc faire des choix : c'est ainsi que Théodore, le neveu de Scholarios, se préoccupa d'abord de faire libérer sa mère, avant de pouvoir être lui-même racheté par des amis[23]. Même embarras pour les parents de Nicodème, qui « n'ont pas les moyens parce qu'ils ont versé pour sa mère et pour beaucoup d'autres captifs avant qu'il n'arrive ici[24]. » De façon générale, on a l'impression que la priorité fut donnée aux hommes, puisque c'est eux que la documentation nous montre travaillant, ensuite, à la libération du reste de leur famille.

Comment procéder ?

22. Sur ces chiffres, cf. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 225-227 ; idem, « La famille Koumousès », p. 70 ; J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 82.
23. Cf. M.-H. Blanchet, « L'ambiguïté du statut », p. 198.
24. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 99.

Il fallait en premier lieu retrouver ceux qu'on cherchait. Pour les personnages d'un certain statut, surtout quand ils se trouvaient entre les mains d'un riche propriétaire souhaitant toucher une belle rançon, ce ne devait pas être trop difficile : on sait ainsi que Scholarios put solliciter des amis (qui d'ailleurs se dérobèrent) et que Mehmed II n'eut pas grand mal à le trouver quand il le fit rechercher [25]. La concentration de prisonniers à Gallipoli, où vivait une population grecque ottomane que la chute de Constantinople n'avait pas ruinée, pouvait également favoriser les premières démarches : on sait par une lettre des prêtres et clercs de Gallipoli qu'ils se donnèrent beaucoup de peine pour venir en aide à leurs coreligionnaires amenés dans la ville [26]. Mais qu'en fut-il de Nicolas Avonale, repéré près de Menemen [27] par son beau-père crétois ? Avait-il été retrouvé par hasard, grâce à la proximité de Phocée, ou bien son maître, désireux de toucher une rançon, avait-il fait en sorte que sa famille fût avertie ? On peut supposer que pour les moins influents, retrouver les membres éparpillés de leurs familles fut une course d'obstacle, telle la quête racontée par Kamariôtès : « Je rencontre d'abord ma sœur, puis ma mère ailleurs, puis mon neveu, et je leur procure la liberté grâce à Dieu, ne gardant pour moi que le rôle d'auxiliaire et [taisant] la grande difficulté de rassembler les rançons. [...] Mais maintenant me voici au comble de l'impuissance et de la difficulté, comme beaucoup de mes parents sont dispersés en divers endroits, sans pouvoir jamais en trouver deux ensemble. »

La correspondance de Nicolas Isidôros publiée par Jean Darrouzès donne une image précise et vivante de la façon dont s'opérait généralement la transaction, selon des modalités qu'on retrouve du reste souvent pour les prisonniers de guerre ou les victimes de la course : le maître libérait son esclave contre la somme fixée, si celle-ci était disponible ou si une bonne âme acceptait d'en faire l'avance, ou bien il signait un contrat avec un garant qui versait caution et s'engageait à ce que la rançon fût payée. Dans d'autres cas, des proches restant aux mains du maître servaient peut-être de caution suffisante. C'était la procédure normale et c'est pourquoi Isidôros se scandalise de l'attitude du propriétaire de Jean Le Magistros

25. Cf. M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 69 sqq.
26. Cf. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », lettre 2.
27. Cf. I. Beldiceanu-Steinherr et T. Ganchou, « Tarẖâniyât », p. 105-106.

qui refuse d'accepter une caution et d'accorder un délai, alors que c'est « de coutume pour les captifs afin de payer l'achat [28]. »

Où trouver l'argent ? Certaines familles étaient assez riches pour prendre sur leurs propres capitaux. Les Vénitiens capturés en mai 1453 pouvaient pour un certain nombre d'entre eux compter sur l'aide des leurs en métropole et sur un remboursement rapide par le biais de lettres de change [29], aidés d'ailleurs par les représentants de la République auprès de la Porte, qui avaient pour instruction de faire de leur mieux pour obtenir la libération des sujets vénitiens [30]. Le père de Luc Notaras – ce dernier d'ailleurs naturalisé vénitien – avait eu la prévoyance de faire en Italie, à Gênes et Venise, de considérables investissements. De même, avant de mourir, Andronic Koumousès eut le temps de confier sa fortune à deux nobles vénitiens qui ramenèrent ce dépôt à Venise le 16 juillet 1453 et le confièrent aux procurateurs de Saint-Marc [31]. Les autorités vénitiennes se posèrent d'ailleurs assez tôt la question du traitement des fonds déposés par de riches Byzantins : le 20 août 1453, le sénat de Venise ordonna le gel des comptes des monastères et particuliers de Péra et Constantinople, jusqu'à ce qu'on eût retrouvé les titulaires des comptes ou leurs héritiers, et une décision comparable fut prise à Gênes [32] ; le 5 septembre, toujours à Venise, un décret général obligea tous les détenteurs de biens byzantins ou débiteurs de Byzantins à en soumettre dans les trois jours l'inventaire aux procurateurs de Saint-Marc, puis à leur confier le tout dans les six jours [33]. Apprenant la captivité des fils Koumousès, les procurateurs se préoccupèrent d'utiliser l'argent dont ils avaient la garde pour les racheter [34]. Ils ne furent sans doute pas les seuls.

Pour les autres, ils durent compter sur la générosité des chrétiens. Scholarios a d'ailleurs évoqué le cas des nombreux Grecs tirés de captivité par des bonnes âmes parfois anonymes [35]. Cette générosité pouvait être directe : Scholarios lui-même racheta de son propre argent les personnes

28. Cf. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 82.
29. Cf. *supra*, p. 811, le commentaire de T. Ganchou à sa traduction du sauf-conduit du vice-baile de Venise en faveur de Michel Cantacuzène et Laskaris Kanabès, du 15 mai 1454.
30. Cf. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 177.
31. Cf. T. Ganchou, « La famille Koumousès », p. 64-65.
32. Cf. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 171-172.
33. Cf. T. Ganchou, « La famille Koumousès », p. 65-66.
34. Idem, p. 67.
35. Cf. M.-H. Blanchet, « L'ambiguïté du statut », p. 98.

qu'il nomma métropolites* [36] ; le despote* de Serbie Georges Branković demanda à son ambassadeur de racheter à Edirne des prisonniers, qu'il installa en Serbie [37] ; c'est le pape Callixte III qui envoya l'argent nécessaire pour racheter Jean Tortzèlos à son maître, un juif d'Edirne [38] ; le cardinal Bessarion paya lui aussi plus d'une rançon [39]. La documentation évoque souvent la générosité des Grecs : les habitants d'Ainos (Enez) furent très sollicités [40] et les parents de Nicodème ne pouvaient plus l'aider parce qu'ils avaient payé pour sa mère, mais aussi pour beaucoup d'autres captifs [41]. Cette aide pouvait prendre plusieurs formes. Ce pouvait être un dépôt de garantie ou un prêt : c'est sans doute à cela que faisaient référence les prêtres et laïques de Gallipoli qui disaient ne pas pouvoir prendre en charge Jean le Magistros dans la mesure où ils avaient eu à s'occuper de nombreux autres captifs et s'étaient engagés à leur égard [42]. Ce pouvait aussi être un don correspondant au total de la somme demandée ou à une participation sous forme d'aumône. Ce sont ces différents types de soutien qu'évoque Nicolas Isidôros s'adressant au métropolite* de Salonique, qui avait manifestement avancé de l'argent :

> « Au sujet du papas Nicodème, nous n'écrivons rien d'autre que patience et longueur de temps, parce qu'il a été empêché par la maladie et il n'est pas allé ailleurs pour quêter lui aussi comme beaucoup d'autres. (...) Mais ses parents et nous, dans la mesure du possible, nous dédommagerons de toute manière pour lui ta seigneurie avec reconnaissance. Quant à lui, il remercie, il prie et s'efforce de parvenir le plus tôt à se libérer de la servitude, car tant qu'il aura des dettes, il sera déclaré esclave à vendre [43]. »

Ce discours nous rappelle d'abord l'importance des intermédiaires, sans lesquels le captif isolé aurait eu du mal à entamer et mener à son

36. Cf. M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 156.
37. Cf. J. Harris, *Greek Émigrés*, p. 15.
38. Cf. T. Ganchou, « Sujets grecs de la Sérénissime », p. 334.
39. Cf. J. Harris, *Greek Émigrés*, p. 100.
40. Cf. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 175.
41. Cf. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 99.
42. Cf. Idem, p. 82 : « Nous n'avons pu faire rien de plus, car nous n'avons pas la possibilité de donner immédiatement un tel prix d'avance ; nous n'avons guère de ressources, puisque d'autres captifs en assez grand nombre ont fondu sur nous et que nous nous sommes liés et engagés à leur égard. »
43. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 » p. 99.

terme la procédure de son rachat. En Crète, le beau-père de Nicolas Avonale conclut un contrat avec Emmanuel Théologitès de Candie à qui il s'engagea à remettre 30 ducats s'il obtenait une libération sans rançon, ou le paiement de la rançon et dix ducats pour sa peine [44] : nous ignorons comment Emmanuel pouvait récupérer un esclave sans le racheter, mais il est clair qu'il avait un certain entregent et des moyens financiers, puisqu'il était entendu qu'il avancerait la somme nécessaire. En l'occurrence, il apparaît que son aide était rémunérée, de même que les prêteurs juifs qui avaient avancé à Manuel l'argent lui permettant d'acquérir l'épouse de Démétrios Barniotès [45] comptaient évidemment toucher un intérêt. Mais même des individus agissant bénévolement devaient, pour être efficaces, avoir une surface financière et une influence politique : c'était le cas de Michel Cantacuzène et de Laskaris Kanabès, *prôtogéros* * de Constantinople, dont le vice-baile de Venise attestait, en mai 1454, qu'ils « s'étaient comportés en tout favorablement et fructueusement pour tous les Vénitiens, s'étant entremis avec piété et humanité dans leurs traverses » [46]. C'était aussi le cas du plus célèbre de ces acteurs, grâce au dossier découvert et publié par Jean Darrouzès : Nicolas Isidôros. Cet homme vers qui les habitants de Gallipoli débordés se tournaient comme vers le havre des malheureux Grecs prisonniers, qui se portait caution, avançait de l'argent, en donnait aussi, mais intervenait également dans l'affaire politique du rachat des filles Notaras, se présentait comme « juge *(kritès)* et *emîn* du sultan ». Sur la signification du premier titre, un débat oppose encore les byzantinistes [47]. En revanche, il apparaît clairement, à la lecture de sa correspondance, qu'il était un important fermier des impôts installé à Edirne, notamment en matière de sel et de pêcheries, ce qui impliquait à la fois des moyens financiers considérables et de l'influence auprès des responsables politiques ottomans : c'est précisément un affermataire que désigne – en pareil contexte – le terme ottoman *emîn*. Certains captifs purent également bénéficier de soutiens politiques internationaux : aux interventions déjà mentionnées du pape et du despote * de Serbie on peut

44. Cf. I. Beldiceanu-Steinherr et T. Ganchou, « Tarḫânîyât », p. 105-106.
45. Cf. E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple », p. 58.
46. Cf. T. Ganchou, « Le *prôtogéros* » (p. 216 pour la citation).
47. Cf. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 104-105 ; E. Zachariadou, « Les notables laïques », p. 121 ; M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 75 ; T. Ganchou, « Le *prôtogéros* », p. 227-230.

ajouter l'activité d'Ainos avant son entrée dans l'orbite ottomane et surtout de Venise, qui joua un rôle important dans la libération des filles Notaras. Rien d'étonnant à ce que l'ambassadeur de la République, Bartolomeo Marcello, qui avait déjà pour mission de faciliter le rachat de ses compatriotes, ait été approché par de nombreux Grecs cherchant à libérer des proches [48].

Pour en revenir à la lettre de Nicolas Isidôros au métropolite * de Salonique, il est clair que celui-ci s'attend à être remboursé, mais il est admis dès le début – soit qu'il ait payé la rançon, soit qu'il ait versé une caution et se soit porté garant – que cela se fera seulement quand Nicomède sera parvenu à collecter la somme due, en se déplaçant pour quêter auprès de généreux et pieux donateurs. On peut supposer que beaucoup des dons accordés par des Grecs d'Ainos, Gallipoli ou autres lieux mentionnés ci-dessus furent des aumônes de cette sorte. Mais certains quêteurs firent de beaucoup plus longs voyages : on en vit à Naples dès juin 1453, puis ils furent des figures familières des villes d'Italie, de France, des Flandres, d'Angleterre, d'Écosse [49]... Le pape Pie II et des évêques publièrent de nombreuses lettres d'indulgence au bénéfice des chrétiens faisant l'aumône pour la libération de captifs [50]. Parmi les documents publiés dans ce volume, une lettre d'Isidore de Kiev au duc de Milan en faveur de Jean Argyropoulos constitue un vivant témoignage de ce mouvement d'une ampleur inédite.

On conçoit que ce processus ait pu prendre du temps. Aussi Démétrios « l'infortuné » cherchait-il à faire patienter le propriétaire de sa famille en lui faisant parvenir trois boutargues « pour essayer d'amadouer quelque peu ce chien » [51]. J. Harris a relevé dans les archives occidentales le passage de quêteurs byzantins dans toute la décennie qui suivit 1453. Il fallut un an à Argyropoulos pour racheter les siens [52]. Jean Tortzèlos était toujours entre les mains d'un juif d'Edirne deux ans après sa capture [53]. Manuel, qui avait racheté l'épouse de Démétrios Barniotès disparu, n'avait toujours pas remboursé intégralement ses créanciers

48. Cf. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 174 sqq.
49. Cf. J. Harris, *Greek Émigrés*, p. 17-22.
50. Cf. J. Harris, *Greek Émigrés*, p. 72-73.
51. Cf. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 », p. 91-92.
52. Cf. J. S. Codoñer, « *Translatio studiorum* », p. 243.
53. Cf. T. Ganchou, « Sujets grecs de la Sérénissime », p. 334.

en 1462[54], en sorte qu'elle n'était pas sortie de sa condition servile. Denys Ier était toujours sous l'autorité de son maître quand il fut nommé patriarche en 1467[55].

Que devinrent les personnes qui échappèrent à l'esclavage en 1453, ou qui purent recouvrer leur liberté ? Plus d'un opta pour l'exil, dans la plupart des cas pour gagner une terre orthodoxe (la Serbie a été mentionnée plus haut, mais on a des cas de départ pour les terres russes), grecque en général : la Morée byzantine et l'Eubée vénitienne, qui n'allaient pas tarder à devenir ottomanes à leur tour, et surtout la Crète et Corfou, où il y eut un tel afflux de réfugiés que les autorités vénitiennes craignirent pour le maintien de l'ordre. Les quêteurs qui parcouraient l'Occident revenaient mission accomplie en Orient[56]. Certes, des Byzantins s'installèrent en Italie principalement (à Venise, Naples, Rome surtout), ainsi qu'au-delà des Alpes, où on repère des poches de population à Londres et sans doute aussi à Paris, Rouen ou Bruges. Mais cette immigration, assez peu importante et plus « économique » que « politique » – même si l'avancée ottomane pouvait y pousser –, difficile à dater, peut souvent avoir été antérieure à 1453 et avoir eu pour point de départ d'autres lieux que Constantinople, à commencer par la Crète[57]. C'est vrai notamment du domaine le plus connu et le plus important par ses conséquences, le domaine intellectuel. L'influence sur le développement de la Renaissance italienne (puis occidentale plus largement) des savants byzantins – qui avaient eux aussi connu leur Renaissance – fut considérable. Ils répondirent à un besoin des intellectuels italiens (notamment florentins), qui d'ailleurs avaient commencé à fréquenter Constantinople. Mais ce mouvement aux conséquences considérables avait débuté auparavant et avait connu surtout une accélération déterminante avec l'arrivée d'une délégation de 700 ecclésiastiques et diplomates au concile de Florence (1438-1439). Pour une part, la menace ottomane fut sans doute un facteur de ce mouvement humaniste gréco-latin de la Renaissance, mais la chute de Constantinople en 1453 ne fut qu'un épisode de cette histoire intellectuelle[58].

54. Cf. E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple », p. 58.
55. Cf. M.-H. Blanchet, « L'ambiguïté du statut », p. 210, n. 51.
56. Cf. T. Ganchou, « Le rachat des Notaras », p. 149-151 ; J. Harris, *Greek Émigrés*, p. 12-16.
57. Cf. J. Harris, *Greek Émigrés*, p. 17-38.
58. Sur ces questions, qui sortent du sujet de ce bref exposé, cf. D. J. Geanakoplos, « Italian Renaissance » et J. S. Codoñer, « *Translatio studiorum* ».

Revenons pour conclure aux Grecs d'Istanbul. Les décisions de Mehmed II avaient permis d'en réinstaller une portion non négligeable dans la ville, même s'il en décapita l'aristocratie, quitte à s'approprier ses rejetons formés au Palais à devenir de bons serviteurs de la dynastie : de bons Ottomans. Les nombreuses déportations de population ordonnées dans les années qui suivirent renforcèrent cette présence. Enfin un nombre impossible à évaluer de prisonniers libérés et d'esclaves affranchis regagna la ville en ordre dispersé, plus ou moins vite selon les difficultés rencontrées. Mais cette population, ruinée par la mise à sac de la ville et son rachat, très affectée par le choc de la défaite, les meurtres, les viols et les mauvais traitements [59], et plus encore par l'éclatement des familles, ne retrouva pas pour autant le bonheur perdu. Certains ne furent jamais affranchis ou libérés ; d'autres, tant que leur rançon n'avait pas été payée ou remboursée à un créancier, pouvaient craindre de repasser entre les mains d'un maître. Les gens n'étaient pas logés dans leurs anciennes maisons, leurs voisins n'étaient plus les mêmes, leurs anciens repères étaient perdus. L'absence du conjoint disparu, la solitude, provoquèrent en particulier de nombreuses unions contestables en droit orthodoxe, qui obligèrent le patriarcat à faire preuve de souplesse dans l'application de la loi [60]. Grande était en effet la peur de voir ces malheureux chercher dans la conversion à l'islam une solution aux difficultés qu'ils rencontraient [61].

Avec le temps néanmoins, les cicatrices se refermèrent et, comme Mehmed II l'avait voulu, Istanbul fut une ville grecque. Elle le demeura jusqu'aux violents et douloureux soubresauts du XX^e^ siècle.

59. Si Kritoboulos écrit que le propriétaire de Scholarios le traitait bien, l'intéressé se félicita quant à lui d'avoir eu à ses côtés son neveu Théodore, dont la puissante stature l'avait protégé des mauvais traitements que subissaient ses compagnons de détention : cf. M.-H. Blanchet, « L'ambiguïté du statut », p. 197.

60. Bien entendu, il y eut aussi des habiles pour tirer parti de la situation : certains quêteurs en Occident étaient des escrocs (cf. J. Harris, *Greek Émigrés*, p. 41-42) ; certains abusèrent de la compréhension du patriarcat en matière de remariage (cf. E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple », p. 57) ; des chrétiens peu délicats rachetèrent à bas prix des biens dont les anciens propriétaires étaient connus (cf. la bulle de Nicolas V du 8 octobre 1453, plus haut, p. 741-744) ; d'autres au contraire déclaraient des pertes qu'ils n'avaient pas subies (cf. le témoignage d'Angelo Giovanni Lomellino, ancien podestat* de Péra, du 1^er^ avril 1457, plus haut, p. 844-845).

61. Cf. E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple », p. 53-58 ; M.-H. Blanchet, *Georges-Gennadios Scholarios*, p. 146-154.

Rumeli Hisarı et les voyageurs occidentaux (1498-1644)

Elisabetta Borromeo

Comme le soulignent les chroniqueurs ottomans de la conquête de Constantinople, la forteresse de Rumeli Hisarı, située sur la côte européenne du Bosphore en amont de Constantinople (en direction de la mer Noire) eut un rôle fondamental dans le siège de cette ville en 1453 [1]. La forteresse avait été bâtie l'année précédente par Mehmed II pour assurer le contrôle ottoman sur le nord du Bosphore et empêcher le ravitaillement de Constantinople par la mer Noire [2].

Une fois la ville conquise, sa fonction de point d'appui pour le siège de Constantinople n'étant plus d'actualité, quel fut le sort de Rumeli

1. Un contemporain de la conquête, le chroniqueur Tursun Bey, écrit par exemple qu'avec la construction de Rumeli Hisarı en face de *Yenice* (Anadolu) *Hisarı* les Ottomans « fermèrent si bien le détroit que les oiseaux ne pouvaient pas voler de la mer Blanche * à la mer Noire ». De son côté, un autre historien ottoman du début du XVI^e^ siècle, Ibn Kemal, s'exprime ainsi : « Il [Mehmed II] ordonna aux vizirs expérimentés qu'un fort imposant soit construit de manière à barrer le passage de la mer Noire [...]. Comme il protégeait la mer contre le passage des ennemis et qu'il empêchait qu'on traversât le détroit sans l'autorisation et la permission du sultan *gazi* *, on l'appela le "Coupe - détroit" (*Boğaz kesen*) ». Pour ces deux auteurs et d'autres descriptions de la forteresse, je renvoie aux textes traduits dans ce volume, ainsi qu'aux notices d'introduction aux auteurs et à l'étude de Michel Balivet.

2. Sur Rumeli Hisarı, l'étude la plus complète reste celle d'A. Gabriel, *Les châteaux turcs*, p. 29-75. Parmi les études d'archéologie traitant de cette forteresse, rappelons : S. Toy, « The Castles », p. 215-228 ; H. Högg, *Türkenburgen an Bosphorus und Hellespont*, et S. Toy, *A History of Fortification*, p. 86-88, 178 et 231-232. Franz Babinger a signalé qu'un plan de la forteresse, réalisé par un Vénitien au milieu du XV^e^ siècle, est conservé à la bibliothèque Trivulziana de Milan (F. Babinger, « Ein Venedischer Lageplan », p. 184-189). À ma connaissance, il n'existe pas d'études plus récentes sur le sujet, si l'on excepte les articles d'encyclopédie (S. Eyice, « Rumeli Hisarı » et K. Kreiser, « Rumeli Hisarı »).

Hisarı ? L'analyse des descriptions de la forteresse rédigées par les voyageurs occidentaux sur une période allant des lendemains de la conquête aux années 1640[3], permettant une vision diachronique des usages que firent les Ottomans de la forteresse, peut apporter quelques éléments de réponse.

Après une présentation de ces récits de voyage, j'étudierai de plus près les renseignements que l'on peut tirer de ces descriptions, en les croisant avec d'autres sources. Je m'efforcerai ainsi de suivre pas à pas l'évolution des fonctions de la forteresse au long de presque deux siècles[4].

Avant de procéder à l'examen des sources, il est nécessaire de préciser qui, parmi les voyageurs se rendant à Constantinople, a consacré un passage à cette forteresse.

Je n'ai répertorié au total, de 1453 à 1644, que 23 descriptions de Rumeli Hisarı, sur les 256 témoignages environ des voyageurs qui séjournent ou passent par Constantinople (174 jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle et environ 82 de 1600 à 1644)[5]. La première de ces descriptions date de 1498 et elle est la seule du XV^e^ siècle. Pour le XVI^e^ siècle, on en a répertorié onze et on en recense le même nombre dans la première moitié du XVII^e^. Notons au passage que, au moins jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle[6], il n'y a pas de voyageurs arabes ou ottomans qui décrivent la forteresse.

De ces 23 récits de voyage, la plupart (15) sont rédigés par des voyageurs curieux (des savants ou des touristes *ante litteram*)[7]. Quatre rela-

3. La date butoir de 1644 s'est imposée pour des raisons pratiques. L'absence d'inventaires bibliographiques exhaustifs des voyageurs dans l'Empire ottoman pour des époques plus tardives (cf. ci-dessous, note n° 5) n'aurait pas permis un recensement satisfaisant de toutes les descriptions de la forteresse faites par les voyageurs.

4. Pour les sources ottomanes, byzantines et occidentales contemporaines du siège de Constantinople, voir, outre les textes présentés dans ce volume, A. Pertusi, *La caduta* et, du même auteur, *Testi inediti e poco noti*. Étant donné que la préoccupation majeure de cet article est de suivre l'histoire de Rumeli Hisarı après la conquête de Constantinople, les « histoires des Turcs » rédigées par des Occidentaux, qui donnent des informations sur cette forteresse au moment du siège, n'ont été utilisées que comme sources secondaires (par exemple G. M. Angiolello, *Historia turchesca*).

5. Pour les XV^e^ et XVI^e^ siècles, je me suis fondée sur les indications bibliographiques contenues dans l'ouvrage de S. Yerasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e^-XVI^e^ siècle)*. Pour la première moitié du XVII^e^ siècle, je me permets de renvoyer à mon étude, E. Borromeo, *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman (1600-1644)*.

6. S. Yerasimos n'a pas répertorié uniquement les récits des voyageurs occidentaux, comme je l'ai fait dans mon étude. Cf. S. Yerasimos, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e^-XVI^e^ siècle)*. Pour la seconde moitié du XVII^e^ siècle, cf. Evliya Çelebi, *Seyâhatnâme*, I, p. 453-455.

7. B. Bonsignori, « Viaggio in Gierusalemme », p. 188 ; P. Gilles, *Petri Gylii De Bosphoro Thracio*,

tions sont dues à des diplomates ou à des personnes appartenant à la suite d'une ambassade, chargées de relater le déroulement du voyage, ainsi que la tonalité des négociations menées à la Porte [8] ; trois sont réalisées par des prisonniers [9] et une par un religieux (un missionnaire dominicain) [10].

Le simple fait que les auteurs des récits décrivent la forteresse ne signifie cependant pas qu'ils l'aient effectivement visitée. Trois voyageurs seulement (Wenceslas Wratislaw, Octavio Sapiencia et Maximillian Brandstetter) racontent y avoir accédé, notamment au donjon situé du côté nord. Cette même tour, appelée par les Ottomans *Karakule* et par les Occidentaux la *Tour Noire* [11], aurait servi de prison à partir du XVI^e^ siècle (j'y reviendrai).

L'un des auteurs, Wenceslas Wratislaw (membre de la suite de l'ambassade des Impériaux auprès de Murad III, conduite par Friedrich von Kreckwitz), y sera même enfermé avec tous les membres de son ambassade pendant plus de deux ans (de 1593/1594 à 1595/1596) [12]. Octavio Sapiencia, de son côté, aura accès à la forteresse en qualité de chapelain d'Achille de Harlay, ambassadeur de France de 1610 à 1619, afin d'y célébrer les offices religieux pour les captifs catholiques [13]. Enfin, Maximillian Brandstetter, le secrétaire d'Adam von Herbeistein, envoyé comme ambassadeur des Habsbourg à la Porte en 1608 pour ratifier la paix de Szitvatorok de 1606, se rend à Rumeli Hisarı pour négocier la libération des Allemands emprisonnés dans la forteresse [14] au cours de la longue guerre entre les Ottomans et les Impériaux.

---

p. 15-16 ; M. A. Pigafetta, *Itinerario*, p. 143-144 ; J. de Bracle, « Memoire du voyage », f. 6v° ; L. Wyts, « Iter », f. 123r°-v° ; P. du Fresne-Canaye, *Le voyage du Levant*, p. 86-87 ; P. Lescalopier, « Le voyage », p. 37 ; H. Porsius, « Iter Byzantinum », l. II, p. 30-31 ; R. Lubenau, « Beschreibung der Reisen », p. 3-5 ; J. Bordier, [Voyages], f. 206v° ; G. Sandys, *Sandys Travels*, p. 41 ; P. Della Valle, *Viaggi*, p. 67-68 ; [Des Hayes de Courmenin], *Voyage de Levant*, p. 114 ; V. Stochove, *Voyage*, p. 106 et N. Du Loir, *Les Voyages*, p. 73. Précisons que cette classification se fonde sur le but du voyage et la forme du récit. Ainsi, la relation du secrétaire d'une mission diplomatique peut appartenir aux récits de voyage rédigés par des curieux (si elle a été rédigée en tant que témoignage personnel) ou par des diplomates (s'il s'agit d'un document officiel relatant le déroulement des négociations).

8. M. Stadler, [Journal de Constantinople], f. 8r° ; W. A. von Steinach, « Edelknabenfahrt », p. 217 ; M. Brandstetter, « Itinerarium », p. 135-136 et A. Wenner de Krailsheim, *Tagebuch*, p. 95.

9. W. Wratislaw of Mitrowitz, *Adventures*, l. II, p. 82-84, l. III, p. 153-178 ; T. Sherley, « Discours of the Turkes », p. 16 et O. Sapiencia, *Nuevo tratado de Turquia*, p. 56-57.

10. G. Giuliani da Lucca, « Il viaggio d'Italia al Caffa », f. 579 r°.

11. C'est une traduction littérale.

12. W. Wratislaw of Mitrowitz, *Adventures*, l. II, p. 82-84, l. III, p. 153-178.

13. O. Sapiencia, *Nuevo tratado de Turquia*, p. 56-57.

14. M. Brandstetter, « Itinerarium », p. 135-136.

La description très détaillée de son architecture rédigée par le naturaliste français Pierre Gilles aux environs de 1550 [15] et celle, également très précise (notamment en ce qui concerne l'intérieur de *Karakule*), faite par Reinhold Lubenau (qui accompagne en qualité d'apothicaire Bartholomaeus Petz, ambassadeur des Impériaux auprès de Murad III en 1587 [16]) laissent supposer que ces deux voyageurs aussi auraient pu entrer dans la forteresse.

Pour les autres, il est probable qu'ils décrivent seulement ce qu'ils ont pu observer à partir des navires [17], pendant leurs voyages « touristiques » sur le Bosphore (c'est le cas notamment de Marc'Antonio Pigafetta en 1567 [18]) ou au cours de leur navigation vers la mer Noire (comme Julien Bordier en 1607 et le dominicain Giovanni Giuliani da Lucca en 1625) [19].

Que les voyageurs aient débarqué ou non à Rumeli Hisarı, force est de constater que leurs descriptions ne varient pas de façon substantielle (bien que les présentations de ceux qui ont pu accéder à la forteresse soient plus détaillées). En fait, lorsque, malgré leurs affirmations, les observateurs occidentaux n'ont pas été les témoins directs de ce qu'ils décrivent, ils copient les descriptions d'autres voyageurs. En outre, le récit du voyage au Levant étant devenu au cours du temps un genre littéraire à part entière, les auteurs suivent dans leurs exposés un *canevas* où les thèmes à traiter sont fixés à l'avance [20]. Ainsi, dans la présentation de Rumeli Hisarı, tous les voyageurs développent les mêmes thèmes : les noms anciens et modernes de la forteresse, son site et son histoire, la description de son architecture et sa fonction lors de leur passage. Suivant les auteurs, ces thèmes peuvent être traités dans leur totalité ou non, et de façon plus ou moins exhaustive [21].

15. P. Gilles, *De Bosphoro Thracio*, p. 15-16.
16. R. Lubenau, « Beschreibung der Reisen », p. 3-5.
17. À l'époque il n'est possible d'accéder à Rumeli Hisarı que par bateau.
18. M. A. Pigafetta, *Itinerario*.
19. J. Bordier, [Voyages], f. 206v° ; G. Giuliani da Lucca, « Il viaggio d'Italia al Caffa », f. 579 r°.
20. Cf. N. Doiron, *L'art de voyager*, Paris, 1995.
21. Notons par ailleurs que la présentation de Rumeli Hisarı, malgré sa perte d'importance militaire après la conquête de Constantinople, est souvent comprise dans les descriptions générales de cette ville, notamment dans la partie consacrée à son système défensif. Rumeli Hisarı et Anadolu Hisarı sont ainsi citées ensemble et associées aux forteresses des Dardanelles : Kale-i Sultaniye et Kilitbahir. D'autres voyageurs mentionnent en revanche Rumeli Hisarı dans la partie du récit consacrée à la description du Bosphore et de la mer Noire.

Commençons par l'analyse de l'*incipit* de la description, consacré aux appellations par lesquelles les voyageurs présentent la forteresse. Il apparaît d'emblée que, suivant une des règles sous-jacentes à la rhétorique propre à la littérature de voyage de l'époque moderne, les auteurs proposent souvent plusieurs dénominations de la forteresse (notamment celles utilisées dans leurs langues respectives, parfois assorties de leurs traductions en turc ottoman).

Les noms turcs de la forteresse (voire leurs déformations) sont attestés dans un nombre moindre de récits, qui plus est assez tardifs. Ce n'est que dans les années 1560 que les deux voyageurs de la suite de l'ambassade des Impériaux à la Porte en 1567-1568 (l'Italien Marc'Antonio Pigafetta et l'Allemand Maximus Stadler) nomment la forteresse respectivement « Giannizarà [22] » et « Jegnngora [23] ». Le premier nom est probablement la déformation de *Yeni Hisarı* [24] (nouvelle forteresse), tandis que le second dérive de *Yeni Kule* (nouvelle tour). Reinhold Lubenau [25] et le voyageur allemand Adam Wenner de Krailshem [26] parlent en revanche (respectivement en 1587-1588 et en 1616-1618) de la forteresse de « Genehischer » et de « Jeni Chisar » (autres variantes occidentales de *Yeni Hisarı*) [27]. Adam Wenner de Krailshem est le seul auteur qui mentionne aussi le toponyme de « Rumeli Chisar » [28].

Alors que d'autres voyageurs utilisent la traduction grecque ou latine de « Yeni Hisarı » [29], le Flamand Jacques de Bracle adopte en 1570 la traduction française (« Château neuf ») et Reinhold Lubenau l'allemande (« Neuschloss »).

22. M. A. Pigafetta, *Itinerario*, p. 143.
23. M. Stadler, [Journal de Constantinople], f. 8r°.
24. « Giannizarà » pourrait être également une déformation de *yeniçeri* (janissaire). Ce peut être une étymologie fantaisiste d'Occidentaux, mais il est évident que « giannizarà », dans ce contexte, ne peut venir que de *yeni hisar*.
25. R. Lubenau, « Beschreibung der Reisen », p. 3-5.
26. A. Wenner de Krailsheim (*Tagebuch*, p. 95) est le secrétaire de Hermann Czernin comte de Chadenitz (1576-1651), l'ambassadeur extraordinaire des Impériaux auprès du Grand Seigneur de 1616 à 1618.
27. Signalons que dans les sources ottomanes, l'appellation de « nouvelle forteresse » est aussi attribuée à Anadolu Hisarı. Ibn Kemal écrit par exemple : « Il [Mehmed II] avait trouvé un site qui convenait pour élever un fort au bord de l'eau, sur le rivage de Roumélie, en face du "Nouveau fort" (*Yenice Kale*). »
28. Toponyme également utilisé par le voyageur ottoman Evliya Çelebi, *Seyâhatnâme*, I, p. 453-455.
29. P. Gilles, *De Bosphoro Thracio*, p. 15-16 ; H. Porsius, « Iter Byzantinum », l. II, p. 30-31 ; W. A. von Steinach, « Edelknabenfahrt », p. 217 ; R. Lubenau, « Beschreibung der Reisen », p. 3-5 ; M. Brandstetter, « Itinerarium », p. 135-136 et A. Wenner de Krailsheim, *Tagebuch*, p. 95.

Julien Bordier, l'écuyer de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, ambassadeur d'Henri IV de 1604 à 1610, emploie en 1607 l'appellation de « Bogas Ysar », c'est-à-dire le nom turc ottoman de *Boğaz Hisarı* [30], la forteresse du détroit (*boğaz* : détroit, gorge). Chez les humanistes Pierre Gilles et Henricus Porsius, on trouve en revanche la traduction en grec de *Boğaz Kesen* : « Laemokopilo, Laemocopia », de *laimos* (gorge) et *kopto* (couper) [31].

D'autres voyageurs, par synecdoque, définissent la forteresse par une de ses parties : la *kule* (tour). Octavio Sapiencia, sujet espagnol originaire de Sicile, parle ainsi de « Culadà [32] », en se référant très probablement au donjon situé du côté nord de Rumeli Hisarı et utilisé à partir du XVI^e^ siècle comme prison. Plus explicites, les voyageurs allemands Reinhold Lubenau (en 1587-1588) et Adam Wenner de Krailsheim (en 1616-18) parlent de « Caracula » ou « Cara-gula », la « Tour noire ». D'autres traduisent le terme de *Karakule* dans les langues occidentales [33]. Évoquant la tour-geôle pour désigner l'ensemble du complexe, les voyageurs choisissent de mettre en avant sa fonction de lieu de détention.

Enfin, d'autres auteurs définissent la forteresse comme un château. Précisons que tous utilisent le pluriel, associant la forteresse de Rumeli et celle d'Anadolu Hisarı [34]. C'est le cas notamment de Bonsignori dans son récit de la fin du XV^e^ siècle, ainsi que de deux voyageurs du XVI^e^ siècle [35] et de quatre de la première moitié du XVII^e^ [36].

30. Cf. par exemple Karamani Mehmed Paşa ; Oruç ; İbn Kemal.
31. Signalons que G. Sandys (*Sandys Travels*, p. 41) nomme la forteresse *Damalis*. Je ne sais pas d'où ce voyageur tire cette appellation. D'après l'hypothèse de Nicolas Vatin, il pourrait peut-être s'agir d'une déformation de « Rumeli », les caractères ottomans pour R et D ayant pu être confondus.
32. « Dans la forteresse », « da » étant en turc le suffixe du locatif.
33. P. du Fresne-Canaye, *Le voyage du Levant*, p. 86-87 ; P. Lescalopier, « Le voyage », p. 37 ; H. Porsius, « Iter Byzantinum », l. II, p. 30-31 ; R. Lubenau, « Beschreibung der Reisen », p. 3-5 ; W. Wratislaw of Mitrowitz, *Adventures*, l. II, p. 82-84, l. III, p. 153-178 ; O. Sapiencia (1604-1616) ; M. Brandstetter, « Itinerarium », p. 135-136 ; G. Sandys, *Sandys Travels*, p. 41 ; P. Della Valle, *Viaggi*, p. 67-68 ; A. Wenner de Krailsheim, *Tagebuch*, p. 95 et [Des Hayes de Courmenin], *Voyage de Levant*, p. 114.
34. Bâtie par Bayezid I^er^ entre 1390 et 1395.
35. L. Wyts, « Iter », f. 123r^o^-v^o^ et W. Wratislaw of Mitrowitz, *Adventures*, l. II, p. 82-84, l. III, p. 153-178.
36. T. Sherley, « Discours of the Turkes », p. 16 ; G. Giuliani da Lucca, « Il viaggio d'Italia al Caffa », f. 579 r^o^ ; V. Stochove, *Voyage*, p. 106 et N. Du Loir, *Les Voyages*, p. 73.

Après avoir rappelé le nom de la forteresse, les voyageurs poursuivent en décrivant son emplacement et en émaillant parfois la description de digressions historiques.

On peut distinguer, à ce propos, deux procédés différents. Il y a d'abord les voyageurs qui décrivent le site en se référant aux savoirs classiques, citant parfois les *auctoritates* sur lesquelles ils se sont fondés[37]. D'autres auteurs procèdent en revanche à une simple présentation du cadre géographique, en précisant parfois (par des évaluations souvent assez fantaisistes), la distance en lieues, milles, etc. entre la forteresse et Constantinople, voire en situant Rumeli Hisarı par rapport aux deux autres forteresses plus proches de la mer Noire[38]. Un certain nombre de voyageurs ayant adopté cette deuxième modalité se bornent en réalité à signaler que la forteresse se trouve sur la côte européenne du Bosphore, à mi-chemin entre Constantinople et la mer Noire, au point le plus étroit du canal[39] (vis-à-vis de la forteresse d'Anadolu Hisarı). Ils ajoutent parfois qu'il s'agit du point du Bosphore où le courant est le plus fort. Trois voyageurs – Marc'Antonio Pigafetta en 1567, Lambert Wits en 1572 et Julien Bordier en 1607 – situent la forteresse par rapport à Arnavutköy, village situé quelques kilomètres en aval de celle-ci. Quant aux voyageurs qui chiffrent de telles distances, on peut constater que leurs évaluations apparaissent souvent douteuses, au point de poser des problèmes d'interprétation aux chercheurs. En fait, il n'est pas toujours aisé de comprendre quelles sont les unités de mesure utilisées par les différents auteurs[40].

37. Par exemple M. A. Pigafetta, *Itinerario*, p. 144.

38. Jusqu'aux années 1620, il s'agissait des ruines des anciens châteaux génois (Eski Kale, du côté européen et Yoros Kale du côté asiatique). Ensuite, pour protéger le Bosphore contre les incursions des Cosaques, le sultan Murad IV fit construire aux extrémités septentrionales du détroit (Rumeli Kavağı et Anadolu Kavağı), deux nouveaux châteaux, situés près des anciennes forteresses génoises (cf. A. Gabriel, *Les châteaux turcs*, p. 82-83).

39. 660 metres.

40. B. Bonsignori (« Viaggio in Gierusalemme », p. 188) affirme que la forteresse se trouve à huit/neuf milles de Constantinople (14-16 km ; 1 mille italien = 1,785 m) ; T. Sherley (« Discours of the Turkes », p. 16) évoque quatre milles (6,5 km ; 1 mille anglais = 1,609 m) ; O. Sapiencia (*Nuevo tratado de Turquia*, p. 56-57) trois lieues espagnoles (19 km environ ; 1 lieue espagnole = 6,350 km). M. Brandstetter (« Itinerarium », p. 135-136) et A. Wenner de Krailsheim (*Tagebuch*, p. 95) évaluent, quant à eux, la distance entre la forteresse et Constantinople à un mille allemand (6,5 km environ ; 1 mille allemand = 4 milles anglais) ; P. Della Valle (*Viaggi*, p. 67-68) à sept milles italiens (12,5 km environ) ; [Des Hayes de Courmenin] (*Voyage de Levant*, p. 114) à deux lieues françaises (environ 9 km) ; V. Stochove (*Voyage*, p. 106) à trois lieues françaises (13 km environ) et, enfin, N. Du Loir (*Les Voyages*, p. 73) à 12 milles (italiens ? allemands ? anglais ?).

En ce qui concerne les descriptions historiques de l'emplacement de la forteresse, les voyageurs soulignent qu'elle se trouve près d'un temple de Diane (cf. Philippe du Fresne-Canaye en 1573) ou du site de Byzance (par exemple, Marc'Antonio Pigafetta, 1567), ou encore du pont de bateaux fait par Darius (cf. Philippe du Fresne-Canaye en 1573 et Wenceslaw Wratislaw en 1591-1596). Pierre Gilles, de son côté, dément formellement l'affirmation de Laonikos Chalkokondylès[41], selon laquelle Rumeli Hisarı aurait été bâtie sur le promontoire Hermaion[42].

Les références à son fondateur et aux motivations de sa construction ne sont en revanche rappelées que par un petit nombre de voyageurs. On peut estimer que cet oubli est dû moins à leur ignorance qu'au regard chargé de préjugés que ces Occidentaux portent sur l'Empire du Grand Seigneur. Mentionner Mehmed II comme le fondateur de la forteresse leur aurait empêché de souligner, comme ils le font souvent, la décadence de la forteresse sous les Ottomans. Ces auteurs ne précisent que très rarement que Rumeli Hisarı est en réalité un bâtiment de fondation otto-

41. Issu d'une noble famille athénienne apparentée au célèbre humaniste Démétrios Chalkokondylès qui vécut en Italie à partir de 1447, Laonikos Chalkokondylès naquit vers 1423. Il quitta Athènes vers 1449, date à laquelle il semble avoir été au service de Constantin XI à Constantinople. Il est certain qu'il fut à Constantinople après 1460 et qu'il n'assista pas au siège de la ville.

42. Je n'ai trouvé cette localisation du site de la forteresse ni dans le passage concernant Rumeli Hisarı publié en grec (avec la traduction italienne) par Agostino Pertusi (*La caduta*, vol. II, p. 194-227), ni dans la traduction française de Blaise Vigenère (1523-1596), (L. Chalcocondyle, *L'Histoire de la décadence de l'Empire grec et establissement de celuy des Turcs*, t. I, p. 168), ni dans la traduction latine (L. Chalcocondyle, *Historia de Origine ac Rebus gestis Imperatorum Turcicorum*, l. VIII, p. 251). D'après Albert Gabriel (*Châteaux turcs*, p. 61), cet Hermaion, dont il devait rester bien peu de chose au XV^e^ siècle (si tant est qu'il n'ait pas disparu auparavant) se serait effectivement trouvé sur le promontoire où avait été bâti Rumeli Hisarı, mais pas sur son emplacement. C'est tout près de là que débouchait le pont de bateau sur lequel l'armée de Darius I^er^, empereur des Perses entre 521 et 486 av. J.-C., franchit le détroit en 512 av. J.-C. D'après K. Kreiser (« Rumeli Hisarı ») la forteresse aurait été bâtie sur deux tours byzantines préexistantes, prises en 1452 par Mehmed II et remodelées. La tradition d'après laquelle Rumeli Hisarı aurait été bâtie sur une fondation plus ancienne est attestée aussi dans les sources ottomanes. Ainsi, le chroniqueur Oruç, qui vécut sous le règne de Bayazid II, écrit-il : « On commença à creuser les fondations. Quand on eut creusé [à une profondeur de] vingt brasses, la coupole d'un grand hammam sortit soudain de terre au bord de la mer. Ils ne surent pas la date de sa construction. Il ne restait qu'une coupole. » Evliya Çelebi parle d'un monastère chrétien sur le site où la forteresse avait été bâtie (cf. M. Balivet, dans ce livre). Sur les mythes de fondation dans la tradition turque et ottomane, cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople* et, au sujet de cette légende concernant la construction de Rumeli Hisarı, cf. la note 14 de N. Vatin à sa traduction d'Oruç. Pour ma part, je crois que si la forteresse avait été bâtie sur l'emplacement d'un bâtiment pré-ottoman (ou de ses ruines), les voyageurs occidentaux ne se seraient pas privés de le rappeler. En fait les observateurs occidentaux soulignent, dès qu'ils le peuvent, à quel point les Turcs n'étaient que des pilleurs des pays qu'ils avaient conquis et envahis.

mane, préférant s'attarder sur de longues digressions au sujet du passé mythique du Bosphore et de la mer Noire.

Ainsi six voyageurs seulement, dont un seul ayant vécu au XVII^e^ siècle [43], font-ils des renvois historiques au fondateur de la forteresse. Les autres mentions de Mehmed II se trouvent dans les ouvrages en latin de Pierre Gilles et d'Henricus Porsius, ainsi que dans les récits du Français Philippe du Fresne-Canaye, de l'Allemand Reinhold Lubenau et du Tchèque Wenceslaw Wratislaw. Philippe du Fresne-Canaye écrit notamment [44] :

> Nous vîmes ensuite les effrayantes tours de la mer Noire sur la côte d'Europe, élevées d'abord par Mahomet II, qui, projetant l'entreprise de Constantinople, construisit à la barbe de l'empereur grec cette forteresse pour y retirer ses gens qu'il envoyait sans cesse piller et courir le pays autour de Constantinople [45].

Notons que le voyageur français se trompe sur le rôle stratégique de la forteresse, bâtie par Mehmed II non dans le but de piller les alentours de Constantinople, mais afin d'assurer le contrôle ottoman sur le nord du Bosphore. L'allusion aux pillages semble renvoyer moins aux buts de la réalisation de la forteresse qu'aux événements qui se déroulèrent pendant sa construction ou juste après son achèvement (pillage des villages, affaire des soldats turcs arrêtés à Constantinople etc.). Ces événements furent le *casus belli* avéré qui déclencha le siège, comme le précisent certains chroniqueurs de la conquête de Constantinople [46]. Il me paraît cependant peu probable que Philippe Du Fresne-Canaye ait eu connaissance de ces chroniques. Il est dès lors plus vraisemblable qu'une tradition orale lui a permis de recueillir cette information et de l'insérer, déformée, dans son récit.

43. M. Brandstetter, « Itinerarium », p. 135-136.
44. Philippe du Fresne-Canaye se rendit à Constantinople à la suite de M. de Noailles, l'ambassadeur du roi de France auprès de Selim II.
45. P. du Fresne-Canaye, *Le voyage du Levant*, p. 85.
46. Cf. par exemple Georges Sphrantzès, plus haut, p. 235, et Tursun Bey. Sur les traditions liées aux événements précédant la conquête et au *casus belli* tels qu'ils sont rapportés dans les chroniques des contemporains, voir N. Vatin, « Tursun Beg assista-t-il au siège ? ». Cf. aussi la chronologie des phases précédant la conquête dressée par A. Pertusi, *La caduta*, 1, Introduction, ainsi que *supra*, p. 44-47.

Le troisième point développé par les voyageurs (plus précisément par douze d'entre eux[47]) concerne la description de l'architecture de Rumeli Hisarı.

La plupart des auteurs se montrent assez laconiques, se bornant à souligner unanimement la puissance de la forteresse. Ainsi par exemple, pour Bonsignore Bonsignori à la fin du XV^e^ siècle, « celui [le château] de Grèce est très beau et puissant[48] », tandis que Philippe du Fresne-Canaye constate en 1573 que Rumeli Hisarı et Anadolu Hisarı ressemblent aux châteaux de Venise, bien qu'ils soient moins beaux et moins puissants.

D'autres voyageurs se concentrent principalement sur les murailles et les donjons. Précisons que, pour les nombreux auteurs qui n'ont aperçu la forteresse que de loin, à partir d'un navire, ces deux éléments représentent tout ce qu'ils ont pu voir. Maximilian Brandstetter (1608-1609) et Adam Wenner de Krailsheim (1616-1618) observent que les murailles sont doubles, avec plusieurs tours de guet. Pierre Gilles (1547-1551) ajoute qu'elles ont 22 pieds d'épaisseur (environ sept mètres[49]) – précision reprise en 1610-1612 par le voyageur anglais Georges Sandys.

Les voyageurs indiquent également que la forteresse a trois tours principales[50]. D'après Pierre Gilles, les murailles ont 30 pieds d'épaisseur (9,72 m), tandis que, d'après Georges Sandys, leur épaisseur est de 10 *yards* (9,144 m)[51]. Ils précisent aussi à juste titre qu'elles sont couvertes de plomb. La seule tour qui fasse l'objet d'une présentation détaillée est le donjon situé au nord, le même qui est utilisé à partir du XVI^e^ siècle

47. B. Bonsignori, « Viaggio in Gierusalemme », p. 188 ; P. Gilles, *De Bosphoro Thracio*, p. 15-16 ; M. A. Pigafetta, *Itinerario*, p. 143 ; L. Wyts, « Iter », f. 123r°-v° ; P. du Fresne-Canaye, *Le voyage du Levant*, p. 86-87 ; R. Lubenau, « Beschreibung der Reisen », p. 3-5 ; W. Wratislaw of Mitrowitz, *Adventures*, l. II, p. 82-84, l. III, p. 153-178 ; M. Brandstetter, « Itinerarium », p. 135-136 ; G. Sandys, *Sandys Travels*, p. 41 ; P. Della Valle, *Viaggi*, p. 67-68 ; A. Wenner de Krailsheim, *Tagebuch*, p. 95 et G. Giuliani da Lucca, « Il viaggio d'Italia al Caffa », f. 579r°.

48. « Quello di Grecia è bellissimo et forte », B. Bonsignori, « Viaggio in Gierusalemme », p. 188.

49. 1 pied = 0,324 m. D'après l'étude d'A. Gabriel (*Châteaux turcs*), la courtine avait une épaisseur maximale de 5 mètres.

50. Marc'Antonio Pigafetta écrit que le fort est « de forme triangulaire avec trois tours dans les angles *(in forma triangolare con tre torri negl'angoli)* » (M. A. Pigafetta, *Itinerario*, p. 143). On peut constater cependant que le plan de la forteresse est plutôt trapézoïdal. C'est une confirmation supplémentaire de ce que le voyageur italien ne débarqua pas à Rumeli Hisarı, ne décrivant que ce qu'il vit de l'extérieur pendant sa navigation. À ce propos, cf. aussi la n. 37 de N. Vatin à sa traduction de Tursun Bey et N. Vatin, « Tursun Beg assista-t-il au siège ? »

51. 1 *yard* = 91,44 cm. D'après A. Gabriel, les murailles de cette tour ont sept mètres d'épaisseur, celles de la tour au bord de la mer entre 6 et 6,50 mètres et celles de la tour au sud entre 5 et 7 mètres (A. Gabriel, *Châteaux turcs*).

comme prison et que Reinhold Lubenau et Wenceslaw Wratislaw, respectivement en 1587 et en 1591-1596, décrivent de façon particulièrement minutieuse. Lubenau précise que la tour a neuf niveaux [52], reliés par un escalier en colimaçon ; il ajoute qu'il y a un vestibule voûté à chaque étage où les gardiens veillent et que les pièces les plus à l'extérieur, éclairées par des fenêtres (des meurtrières) et munies de cheminées, enferment de temps à autre des « hôtes » de marque. Les autres pièces sont en revanche très sombres, éclairées jour et nuit par une lampe. Wenceslaw Wratislaw écrit qu'un treillage en bois de chêne entre les pièces et le mur extérieur rend ces pièces semblables à des cages à lions, où les prisonniers peuvent être surveillés par les gardiens qui marchent tout autour, dans le couloir entre le treillage et le mur extérieur (le chemin de ronde de chaque étage). Le même voyageur ajoute que la tour est haute [53] mais pas très large (40 pieds d'après Lubenau, c'est-à-dire 13 m environ [54]). Il importe de souligner que les deux voyageurs relatent que Mehmed II en personne, avant de commencer le siège de Constantinople, logea dans une chambre de la tour, décorée avec du marbre blanc. Cependant cette information n'est pas confirmée par d'autres sources, notamment ottomanes. Lubenau précise que cette pièce se trouve au sixième étage.

Le seul Pierre Gilles, un voyageur particulièrement érudit, donne des informations plus détaillées sur l'ensemble de la forteresse [55], expliquant comment elle fut bâtie. En se fondant sur l'historien grec Chalkokondylès, il écrit notamment qu'elle fut édifiée en trois mois seulement [56] et que Mehmed avait attribué les travaux *tributim* (c'est-à-dire en les répartissant). Tout en gardant la haute main sur l'ensemble de l'entreprise, le sultan avait en fait investi de la responsabilité de l'ouvrage trois grands personnages de l'État. Ainsi Halil Paşa avait-il été chargé de construire la tour polygonale, au bord de la mer, tandis que la tour au sud avait été confiée aux bons soins de Zaganos [57] et la tour au nord *(Karakule)* à ceux

52. R. Lubenau (« Beschreibung der Reisen », p. 3-5) dans son décompte a évidemment ajouté le rez-de-chaussée et le tambour aux sept étages de la tour.
53. En fait, la hauteur totale du corps principal de la tour est de 28 mètres (A. Gabriel, *Châteaux turcs*, p. 39).
54. A. Gabriel signale que le diamètre du vide central de la tour est de 9,80 mètres.
55. P. Gilles, *De Bosphoro Thracio*, p. 15-16.
56. La forteresse fut en réalité achevée en quatre mois environ (A. Gabriel, *Châteaux turcs*, p. 61-62).
57. C'est au-dessus de la porte de cette tour qu'est demeurée *in situ* l'inscription où figure le nom de ce personnage *(ibid.)*

de Saruca. Pierre Gilles précise également qu'*extra-muros* se trouve un bourg habité seulement par des musulmans, avec une mosquée et un hammam dont il admire le système de canalisations qui l'alimente en eaux thermales. Ce lieu occupé est mentionné aussi par Wratislaw [58], qui note qu'une partie de la garnison de Rumeli Hisarı réside dans la ville à côté de la forteresse [59].

D'après les observateurs occidentaux, la forteresse se compose donc essentiellement de trois éléments architecturaux : les murailles, les tours de guet et les trois donjons, tandis qu'à l'extérieur il y a un bourg.

Se penchant enfin sur les fonctions de la forteresse au moment de leur passage, les voyageurs observent qu'elle tient lieu aussi bien de prison pour les esclaves ou les prisonniers chrétiens de haut rang, que de point de surveillance stratégique de la navigation. Ils notent par ailleurs la présence d'une garnison dans la forteresse.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les voyageurs, au moins à partir de Pierre Gilles, soulignent surtout la fonction de lieu de détention propre à la forteresse. N'oublions pas que ces descriptions sont le fait de voyageurs occidentaux et que la prison de Rumeli Hisarı est à l'époque bien connue en Occident puisqu'elle enferme des Chevaliers de Malte, des ambassadeurs et tous les prisonniers ou esclaves de haut rang. Ces descriptions deviennent ainsi le moyen de rappeler à quel point les Turcs sont de *redoutables infidèles* barbares et cruels :

> Aujourd'hui on y tient les esclaves d'importance – écrit par exemple Philippe du Fresne-Canaye en 1573 –, avec de grands poids de fer aux pieds et sur le corps, sans autre lumière que des chandelles allumées ; et ils ne se peuvent jamais racheter pour de l'argent [60].

58. W. Wratislaw of Mitrowitz, *Adventures*, l. II, p. 82-84, l. III, p. 153-178.
59. Quelques décennies plus tard, le voyageur ottoman Evliya Çelebi décrit ainsi le village : « En dehors [de la forteresse] il y a un faubourg sur un site étroit, avec 1 060 petites maisons sans verger ni jardin, qui se pressent en grand nombre sur le rocher, et des *yalı* qui sont des lieux de promenade. L'endroit a une mosquée, onze lieux de culte, sept écoles enfantines, un hammam, deux cents boutiques et le *tekke** de Durmuş Dede. Il n'y a là que les maisons de sept mécréants grecs bénéficiant d'exemptions. Il n'y a pas le moindre juif. Il n'y a pas non plus la moindre taverne ni glacière. En effet, la population est très musulmane. Les notables et personnes de qualités sont propriétaires des *yalı* au bord de l'eau : en hiver, ils résident à *Islambol*. Quant au peuple, ce sont des pêcheurs, des soldats de la garnison, des bateliers et d'autres gens de métier », Evliya Çelebi, *Seyâhatnâme*, I, f. 137r°.
60. P. du Fresne-Canaye, *Le voyage du Levant*, p. 85.

Octavio Sapiencia, quant à lui, souligne à quel point il est difficile de s'évader de ce lieu de détention :

> J'ai accédé à la prison à différentes reprises : j'ai administré les saints Sacrements aux Chevaliers esclaves avec l'autorisation du pacha de la mer, bien qu'il soit Turc. Et sur la porte, les gardiens me devisaient avec beaucoup d'attention, craignant que je ne prenne des prisonniers pour les faire fuir : mais c'est très difficile de s'échapper de là [61].

Concernant la fonction militaire et défensive de la forteresse, il est intéressant de noter que, alors qu'au XVI^e^ siècle Lambert Wyts (en 1572) et Philippe du Fresne-Canaye (en 1573) sont les seuls à observer que Rumeli Hisarı et Anadolu Hisarı assurent la sécurité des navigants qui empruntent la mer Noire en direction du Bosphore (et vice-versa), au XVII^e^ siècle on trouve la même remarque sous la plume de la plupart des voyageurs [62]. C'est que, à cette époque, et plus particulièrement à partir de 1617, les raids des Cosaques dans la mer Pontique deviennent de plus en plus fréquents [63] et que ces deux forteresses servent de rempart supplémentaire pour la défense de Constantinople, comme le souligne en 1621 un voyageur de la suite de Louis Des Hayes :

> À deux lieues de Constantinople, qui est l'endroit le plus estroit, il y a deux chasteaux munis d'artillerie, qui gardent ce passage, & empeschent que les Cosaques, sujets du Roy de Pologne, ne puissent venir avec leurs barques ou caïcz iusques à Constantinople [64].

Malgré la construction, sous le règne de Murad IV (1623-1640), des forteresses de Rumeli Kavağı et Anadolu Kavağı, Vincent Stochove et Nicolas Du Loir, décrivant Rumeli Hisarı après 1623 (respectivement

61. « *En la qual carcer yo he entrado diversas vezes : y he administrado los santos Sacramentos a aquellos Cavalleros esclavos con licencia del Baxà de la mar, aunque Turco, y en la puerta las guardas me escudrinavan con mucho cuydado, temiendo les llevasse algun recado para huyrse : pero es dificil poderse escapar de alli* », O. Sapiencia, *Nuevo tratado de Turquia*, p. 56-57.
62. M. Brandstetter, « Itinerarium », p. 135-136 ; G. Sandys, *Sandys Travels*, p. 41 ; [Des Hayes de Courmenin], *Voyage de Levant*, p. 114 et V. Stochove, *Voyage*, p. 106.
63. Cf. M. Berindei, « La Porte ottomane face aux Cosaques Zaporogues » et V. Ostapchuk, « The Human Landscape of the Ottoman Black Sea ».
64. [Des Hayes de Courmenin], *Voyage de Levant*, p. 114.

en 1630 et en 1639-1641), continuent à attribuer aux « vieux châteaux » (Anadolu et Rumeli Hisarları) la fonction de défense du Bosphore, alors qu'entre-temps ces forteresses avaient perdu de leur importance. Il importe cependant de rappeler que, si Vincent Stochove se réfère sans aucun doute à Rumeli Hisarı (puisqu'il en précise la fonction de prison), Nicolas du Loir note seulement que les deux forteresses du « Bosphore » ont la même fonction que celles des Dardanelles. On peut dès lors supposer qu'il se réfère en réalité ici aux forteresses nouvellement bâties par Murad IV :

> Le Bosphore – écrit-il – à plus de vingt milles de long, & par tout il n'a qu'un mille de large au plus iusqu'aux Chasteaux, qui sont esloignez de douze mille de Constantinople, & qui sont bastis de part & d'autre pour servir de porte à cette Ville de ce costé, aussi bien que les Dardanelles du costé de l'Hellespont [65].

En conclusion de ce tour d'horizon, revenons sur la question posée en introduction : quels renseignements peut-on tirer de cette documentation sur le sort de Rumeli Hisarı après la conquête ottomane de Constantinople ?

Force est de constater que, malgré leurs préjugés, les voyageurs se montrent assez précis et que certains d'entre eux, à l'instar de Pierre Gilles, décrivent le plan d'ensemble de la forteresse avec nombre de détails quant à sa construction et à la taille de ses différentes parties. La plupart des voyageurs ont beau faire une description sommaire de l'ouvrage à partir de leurs navires, ils insistent tous (et c'est ici l'essentiel) sur sa fonction au moment de leur passage.

Ainsi, alors que jusqu'à la moitié du XVI^e^ siècle les observateurs occidentaux définissent Rumeli Hisarı de façon vague comme une forteresse, à partir du milieu du XVI^e^ siècle elle est le plus souvent associée à une prison, destinée notamment aux captifs occidentaux de renom. Le fait que les voyageurs portent leur attention surtout sur le donjon nord de la forteresse *(Karakule)*, qui faisait fonction de lieu de détention, tient certainement pour une large part, comme on l'a vu, à la volonté de souligner la

65. N. Du Loir, *Les Voyages*, p. 73.

cruauté du « terrible Turc ». Il ne faut cependant pas oublier que, si les descriptions de Rumeli Hisarı par les voyageurs occidentaux n'apparaissent que presque cinquante ans après sa construction, c'est que le Bosphore ne devient un espace de « paix » et de communication entre les deux parties d'un même Empire[66] qu'après la conquête par les Ottomans de plusieurs places fortes dans la mer Noire. La fonction d'origine de la forteresse comme point d'appui pour la conquête de Constantinople étant ainsi devenue obsolète, Rumeli Hisarı peut désormais être utilisée comme lieu de captivité. C'est pourquoi les voyageurs se concentrent sur cette fonction. N'oublions pas, par ailleurs, que *Karakule* est aussi la partie de l'ouvrage où les quelques voyageurs qui ont débarqué à sa proximité ont pu accéder, en tant que chapelains ou agents diplomatiques, voire prisonniers...

Dès le début du XVII^e^ siècle cependant, les voyageurs soulignent, outre son emploi comme lieu de réclusion, celui, plus stratégique, de moyen de contrôle militaire des eaux du Bosphore, en précisant parfois que la forteresse est bien pourvue en artillerie et héberge une garnison de janissaires. Comme l'a souligné Halil İnalcık, le contrôle de ce détroit est essentiel à la survie et à la prospérité de l'Empire, car il permet aux Ottomans la maîtrise politique et commerciale de la mer Noire, la communication entre la Roumélie et l'Anatolie et la protection de la capitale, assurant au passage son approvisionnement[67]. Certes, la conquête ottomane de la mer Noire s'étant achevée en 1538 avec la prise de Bender, aux yeux des voyageurs du XVI^e^ siècle la forteresse n'est plus le « gardien » des eaux du Bosphore et du bassin Pontique. Ce n'est qu'à partir de la fin du XVI^e^ siècle, et notamment dans les années 1620, que les voyageurs constatent que Rumeli Hisarı avait apparemment retrouvé sa fonction de moyen de défense de la capitale, notamment contre les attaques des Cosaques zaporogues, dont les incursions de plus en plus fréquentes dans le bassin pontique sont devenues un sujet de préoccupation majeur pour la Porte[68]. Rumeli Hisarı et Anadolu Hisarı ne répondant cependant plus, comme l'a souligné Albert Gabriel, aux nouvelles exigences de

66. Cf. H. İnalcık, « The Question of the Closing of the Black Sea ».
67. *Ibid*.
68. En 1624, les Zaporogues attaquent les rives du Bosphore, où ils ravagent et incendient Büyükdere et Yeniköy (cf. M. Berindei, « La Porte ottomane face aux Cosaques Zaporogues » et V. Ostapchuk, « The Human Landscape of the Ottoman Black Sea »).

défense[69], la Porte, confrontée à des menaces inédites, décidera la construction de forteresses plus modernes à l'embouchure de la mer Noire[70]. C'est ainsi que Rumeli Hisarı sera progressivement déchue de tout rôle militaire ou stratégique.

69. A. Gabriel, *Châteaux turcs*, p. 73.
70. C'est un processus analogue qui amène la Porte, après le blocus des Dardanelles par les Vénitiens en 1654, à restaurer les deux forteresses de Kale-i Sultaniye et de Kilitbahir (1658-1660) et à en bâtir de nouvelles à l'embouchure des Dardanelles sur la mer Égée : Sedd al-Bahr (Seddülbahir) du côté européen, et Kum Kale sur la rive asiatique du canal (cf. V. J. Parry, « Čanak-kal'e Boghazı »).

Redonner vie à la Ville : Istanbul cité islamique et capitale d'empire

Nicolas Vatin

À la veille de la conquête ottomane, la population de Constantinople était passablement inférieure à ce qu'elle avait été au temps de sa splendeur [1]. La prise de possession par les Ottomans la vida. La place avait été enlevée « par la force » *(anveten)* et non « par un pacte » *(sulhan)*. Autrement dit ses habitants, puisqu'ils ne s'étaient pas soumis de leur plein gré au souverain musulman, perdaient tout droit au statut relativement protecteur de *zimmi* * : les vainqueurs pouvaient les massacrer ou les asservir et piller leurs possessions ; leurs édifices cultuels étaient appelés à être détruits, convertis en mosquées, ou affectés à toutes sortes d'usages quotidiens. De fait, les sources nous parlent du rapide enrichissement des pillards à qui la ville fut livrée [2] et décrivent la capture de milliers de personnes. On a quelques documents sur les rachats d'esclaves, le rôle, habituel dans ce genre de contexte, des intermédiaires et des prêteurs, l'errance des captifs libérés sur parole cherchant à rassembler le montant de leur rançon [3]. E. Zachariadou insiste avec une légitime émotion sur le

1. On a pu évaluer sa population à 40 000 à 50 000 habitants au milieu du XV^e^ siècle : cf. D. Jacoby, « La population de Constantinople » p. 82.
2. Pour un jour selon S. Runciman, *The Fall of Constantinople*, p. 148 et H. İnalcık, « The policy », p. 233. De fait, Aşıkpaşazade, quand il évoque l'organisation de gardes à partir du mercredi, donne à comprendre que Mehmed II limita le pillage à un jour. C'est également ce qu'exprime clairement Tacizade Cafer : « Bref, jusqu'au soir l'armée auguste se chargea de butin. » Au demeurant, Oruç et Sadeddin parlent de trois jours de pillage, de même que Léonardo de Chio et d'autres sources latines : Cf. K. M. Setton, *The Papacy and the Levant*, II, p. 133-134.
3. Cf. J. Darrouzès, « Lettres de 1453 ».

drame vécu par ces esclaves passant de main en main, ces familles éclatées, la désorganisation de toute une société et le désarroi des individus, dont un symbole est fourni par la question douloureuse des remariages d'hommes ou de femmes sans nouvelles d'un conjoint – qui finissait parfois par réapparaître [4].

Dès lors qu'il avait décidé de préserver la ville et (non sans hésitation) d'en faire sa capitale, c'est cet espace vide et privé de cohérence qu'il s'agissait pour Mehmed II de repeupler. La politique qu'il mena en ce sens est décrite assez précisément par les auteurs ottomans traduits dans ce volume, chacun en fonction de ses penchants politiques [5]. C'est une question qui a été traitée par un certain nombre d'historiens, notamment par H. İnalcık dans un article de référence [6]. Les lignes qui suivent s'appuient sur ces travaux.

Une première mesure consista pour le souverain à disposer du cinquième des prisonniers qui lui revenait de droit, qu'il affranchit et installa dans le quartier de Fener, le long de la Corne d'Or, en leur attribuant des maisons et des exemptions de taxes pour une durée limitée. Il proclama d'autre part que ceux des autres captifs qui parviendraient à se racheter, ou les habitants qui avaient réussi à fuir ou se cacher, pourraient revenir se réinstaller dans la ville. Ces mesures se révélant insuffisantes, on tenta de convaincre des populations de l'Empire de venir de leur plein gré en leur promettant la possibilité de s'approprier les maisons de leur choix, selon une procédure que seul Tacizade Cafer Çelebi décrit : « Si qui que ce fût venant des pays bien gardés faisait sa patrie de ce pays plaisant et décidait de s'y établir, quelle que fût la maison qu'il souhaiterait et désirerait, il se procurerait une note des mains du *subaşı* * précédemment mentionné [7] et se rendrait auprès du seuil qui exauce les désirs, où lui serait faite l'aumône d'un auguste titre de propriété. »

4. Cf. E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple ». Sur ces questions, cf. le chapitre, dans ce même volume, sur le sort des vaincus.
5. Ces questions ont été évoquées plus haut, à propos de la vision des chroniqueurs ottomans (p. 101). Elles sont reprises ci-dessous un peu plus en détail et d'un point de vue historique.
6. H. İnalcık, « The policy » ; cf. aussi, du même auteur, « Istanbul : an Islamic City », sa contribution à l'article « İstanbul » de *İslâm Ansiklopedisi* et plus récemment *The Survey*, p. 1-9 ; mais aussi M-M. Alexandru-Dersca Bulgaru, « La politique démographique » ; E. Zachariadou, « Constantinople se repeuple » ; S. Yerasimos dans M-F. Auzépy *et alii*, *Istanbul*, p. 164-170 ; S. Yerasimos, « Les déportés », p. 526-531.
7. Karışdıran Süleyman, gouverneur laissé dans la ville par Mehmed II quand il repartit pour Edirne.

> « Grâce à cette incitation, écrit Tursun Bey, il arriva de toutes les directions des riches et des déshérités qui prirent possession des maisons et des palais. À ceci près que les gens qui donnent leur assiette aux villes parce qu'ils sont de riches notables, en raison de leur sentiment d'indépendance, ne voulurent pas abandonner leur patrie. Mais comme ce sont eux qui donnent sa perfection à [l'accomplissement de] cet ordre, on alla jusqu'au bout de l'ordre auquel obéit le monde, en sorte que de toutes les villes et de tous les pays il vint un certain nombre de notables de réputation connue. [Le sultan] leur fit la faveur de leur remettre des maisons en rapport avec leur situation, qu'il leur accorda en pleine propriété. »

Les précautions oratoires de l'auteur ne dissimulent guère que ces incitations furent loin de donner les résultats escomptés. Du reste, une part non négligeable de ces premiers migrants, faute sans doute de trouver les moyens de vivre dans la ville en ruine et dépeuplée, avait rapidement abandonné les lieux[8]. Il fallut donc avoir recours à des déplacements contraints *(sürgün*)*, mesure impopulaire qui rencontra des oppositions[9]. Les cadis locaux avaient la charge de désigner d'autorité une portion de la population, qui était déplacée en bloc après enregistrement et installée dans ses nouveaux domiciles, moyennant des exemptions provisoires de taxes, mais avec interdiction de repartir[10]. Ce fut au total une politique de grande ampleur, appliquée sur le territoire ottoman, de Roumélie comme d'Anatolie, et concernant, à côté de musulmans réticents, une quarantaine de communautés juives qui vinrent en 1454-1455 s'ajouter aux communautés autochtones, ou des populations arméniennes de l'Empire, mais qui fut aussi pratiquée systématiquement à l'occasion des conquêtes territoriales successives : Grecs des territoires de Thrace orientale conquis en même temps qu'Istanbul ; Génois d'Amasra et Grecs de Phocée et des îles (1459) ; Grecs de Morée (1560) ; juifs de Sinope, Grecs et Arméniens de Trébizonde (1461) ; Grecs de Mytilène (1462) ; Bosniaques (1463) ; musulmans et chrétiens du Karaman (1468, 1471) ; Grecs d'Eubée (1470) ; Génois de Kefe (Caffa) en Crimée (1475)…

8. C'est ce qui apparaît à l'analyse du registre de recensement de 1455 : cf. H. İnalcık, *The Survey*, p. 8.
9. On sait que ce fut le cas à Bursa : cf. H. İnalcık, « The policy », p. 237.
10. Cf. H. İnalcık, « The policy », p. 235.

Il faut aussi signaler ces paysans serbes, grecs, albanais, bosniaques – mais aussi turkmènes akçakoyunlu d'Anatolie – déportés en six vagues correspondant à des campagnes militaires entre 1454 et 1467-1471 et installés dans les villages alentour, notamment le long du Bosphore, avec un statut quasi servile de métayers de l'État *(ortakçı)*, qui auraient la tâche de nourrir la ville [11].

Les auteurs ottomans évoquent complaisamment les importants travaux d'aménagements urbains de Mehmed II qui, en dehors de ses projets palatiaux, se soucia de doter la ville d'une infrastructure commerciale, intellectuelle, religieuse et de services publics (hammams, cuisines publiques). Le même souci de faciliter le repeuplement et l'activité de la ville l'amena à y donner de belles résidences à ses hauts dignitaires, qui furent invités en 1459, à son image, à financer la construction de khans* ou de complexes de services publics *(külliye)* autour de mosquées, destinés à constituer les noyaux de quartiers futurs. Le recensement d'Istanbul de 1478 donne un total de 14 803 foyers, dont 5 821 non musulmans – à quoi on peut ajouter les chiffres des Galata, respectivement de 1 521 et 986 : soit, selon l'évaluation de S. Yerasimos, environ 50 000 âmes auxquelles il convient d'ajouter le personnel du Palais, les militaires, les étudiants et les esclaves, soit une population totale de 70 000 à 75 000 habitants. La ville s'était donc repeuplée, mais non sans mal [12].

Les revirements de la politique de fiscalité foncière, en particulier, avaient créé remous et mécontentements, dont les chroniqueurs ottomans se font l'écho, provoquant même des évasions. En effet, au bout de quelque temps, Mehmed II revint sur la libre jouissance des maisons affectées aux immigrants et, considérant qu'en droit le sol appartenait à l'État, ordonna d'imposer un loyer *(mukataa)* aux occupants. Tursun Bey décrit ainsi l'événement :

> « Quand la population, attirée par ces attentions, se fut multipliée et installée, un ordre qui éclaire le destin fut émis selon lequel ces maisons seraient recensées et un loyer perçu selon la valeur de chacune, avançant pour justification que ce qui était bien de pleine propriété, c'étaient les bâtiments, mais que le terrain était *vakf** et qu'il n'était donc pas question qu'ils fussent exemptés de loyer. Par la suite, feu

11. Cf. S. Yerasimos, « Les déportés », p. 523-526.
12. Cf. S. Yerasimos, dans M-F. Auzépy *et alii*, *Istanbul*, p. 190.

> mon oncle Cübbe Ali Bey, qui était alors bey de Bursa, fut d'abord chargé de l'accomplissement complet de ce rescrit. [...] Comme il s'occupait de cette affaire, l'ordre sublime fut émis que le registre serait tenu par le calame du malheureux [que je suis]. Avec mille fatigues, on recensa maison par maison, cellule par cellule, [étages] supérieurs et inférieurs, jardins et vignes, et des loyers furent imposées. Cette affaire de loyer entraîna de nombreuses permutations. Par exemple, quand quelqu'un ne pouvait pas payer son loyer, il abandonnait sa maison et de son propre choix en prenait une qui convenait à sa situation. Le registre une fois achevé fut soumis sur le tapis de céleste éminence. Il en ressortit un revenu annuel d'environ deux mille tonneaux faisant chacun cinquante mille [aspres*]. »

La dernière phrase montre que les motivations du souverain étaient financières. Aşıkpaşazade dénonce sans ambages les conséquences nuisibles de cette mesure :

> « Cette fois, la ville commença à se repeupler. Or on imposa un loyer aux maisons remises à ces gens-là, qui le prirent mal. Ils dirent : "Vous nous avez déportés de logements dont nous étions pleinement propriétaires et nous avez transportés [ici]. Est-ce afin de nous faire payer un loyer pour ces maisons de mécréants que vous nous avez transportés ?" Et certains, abandonnant femme et enfants, s'enfuirent et partirent. »

C'est avec plus de discrétion, on l'a vu, que Tursun donnait à entendre que l'imposition d'un loyer créa d'importants bouleversements, mais à l'en croire ceux-ci étaient présentés par Mehmed II comme la conséquence prévue et voulue de sa décision, aussitôt suivie de celle d'y renoncer :

> « Ce n'est pas l'argent que je recherchais en imposant un loyer. En fait, il s'agit d'arranger et mettre en ordre les affaires de la communauté et de réformer la situation et les biens de ces gens avides et présomptueux. Car dans leur avidité à exploiter l'ordre d'attribution en pleine propriété, des gens de peu se sont emparés de maisons de valeur. Il n'y a pas encore de demande pour la vente et l'achat [des biens immobiliers], qui permettrait de tirer d'une cession une somme satisfaisante. En peu de temps assurément, ces maisons et palais commenceraient à se dégrader et à tomber en ruine : ce serait la fin de ce qui est mon véritable but, la restauration [d'Istanbul]. Ensuite, j'ai

> proposé cette solution de l'imposition d'un loyer, en sorte que chacun choisisse une maison pour autant qu'il pourrait supporter la charge du loyer. Quand j'ai vu que ce que je désirais parvenait à réalisation, j'ai à nouveau fait la grâce de remettre à mes esclaves et mes *reaya** les biens que je ne désirais pas pour moi. [Ainsi] s'est révélé sincère mon ordre de leur remettre en pleine propriété les [maisons] qu'ils occupaient. »

Faut-il prendre au sérieux cette argumentation ? Elle répond aux reproches voilés d'un proche de Mehmed II non nommé, mais dont on sait qu'il s'agit de Şehabeddin Paşa par le récit d'Aşıkpaşazade :

> « Il y avait un *kul** du nom de Kula Şahin, qui avait été au service du père et du grand-père de Sultan Mehmed. Il dit au *padişah* : "Eh, mon fortuné sultan. Ton père et ton grand-père ont conquis tant et tant de pays : dans aucun ils n'ont imposé de loyer. Cela ne convient pas non plus à mon sultan." »

Les deux auteurs indiquent que le loyer fut alors aboli, vraisemblablement, ainsi que le soulignait H. İnalcık [13], à la suite de l'impopularité de la mesure plutôt que par application d'une politique prévue à l'avance pour remettre chacun à sa place. La mesure et sa suppression peuvent être à peu près datées de la fin de 1456, puisqu'elles furent postérieures au recensement de Galata en décembre 1455 et antérieures à la mise à pied de Şehabeddin Paşa à l'automne 1456 [14]. De fait, on a conservé au palais de Topkapı quelques titres de propriété accordés par la Porte *(mülkname)* concernant des biens à Istanbul, qui doivent correspondre à cette seconde vague d'attribution, dont le plus ancien date de juillet 1457 [15]. Du reste, les besoins financiers de l'État amenèrent à nouveau Mehmed II et son grand vizir d'alors, Rum Mehmed Paşa, à rétablir les loyers en 1471-1472, décision sur laquelle Bayezid II ne devait revenir que partiellement au début de son règne [16].

Au total, la politique de l'implantation ottomane à Istanbul n'alla donc pas sans hésitations, voire sans ambiguïtés, qui d'ailleurs peuvent

13. Cf. H. İnalcık, « The policy », p. 242-243.
14. Cf. H. İnalcık, « Mehmed the Conqueror (1432-1481) », p. 94-96.
15. Cf. İnalcık, « The policy », p. 241
16. *Ibid*., p. 244-247.

avoir été volontaires[17]. Une question fondamentale était évidemment celle du statut qu'il convenait de donner à la Ville conquise, objet d'un vif débat à l'époque, déjà souvent évoqué dans ce livre et sur lequel on ne reviendra pas ici[18]. Dans un article au titre évocateur – « Istanbul : an Islamic City » –, H. İnalcık insiste fortement sur la volonté pratique de Mehmed II et ses successeurs de faire de leur capitale une cité islamique, tant par sa gestion et par son organisation administrative et territoriale que par sa population : « Tolerant enough to resettle the city with Greeks, Armenians, and Jews, Mehmed the Conqueror nevertheless took measures to ensure that "Islambol"[19] had a Muslim majority – a policy systematically applied to the major cities conquered for Islam[20]. » On pourrait cependant aussi bien renverser la perspective et dire que, tout en faisant de sa conquête une ville islamique, Mehmed II en fit, volontairement, la capitale d'un empire multiethnique et multiconfessionnel, en installant systématiquement – d'autant que ce fut par la contrainte autant et plus que par l'incitation – des populations représentant les diverses langues et cultures de ses territoires (arméniennes, grecques, slaves, turques) et les principales confessions du Livre (musulmans, mais aussi juifs et chrétiens orthodoxes, catholiques ou arméniens) : en 1478, les non musulmans représentaient environ 40 % de la population. Quelque temps après la conquête, l'installation du patriarcat grec orthodoxe par Mehmed II manifestait la volonté de faire, de celle qui conserva administrativement son nom de Constantinople sous la forme *Kostantiniye*, une capitale d'empire où les *zimmi** avaient un rôle à jouer[21].

17. E. Zachariadou, « La chute », p. 1017-1021, rappelle que les nécessités politiques ont pu amener des conquérants musulmans à ne pas appliquer dans toute leur rigueur les dispositions de la charia* à l'égard des populations, quitte d'ailleurs à revenir au bout d'un certain temps sur des privilèges consentis dans un premier temps : elle fait à ce sujet un parallèle entre l'attitude de Murad II à Salonique et celle de Mehmed II à Istanbul.

18. Rappelons l'étude fondamentale de S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*.

19. Jeu de mots turc qui fait d'Istanbul la « pleine d'islam ».

20. H. İnalcık, « Istanbul : an Islamic city », p. 253 de la réédition.

21. Le sort de Luc Notaras, à qui Mehmed II semble avoir voulu donner un rôle éminent dans la ville avant de le faire exécuter, est une question difficile. Cf. récemment T. Ganchou, « Le *prôtôgeros* », p. 232 sqq. Quel que soit l'équivalent turc de *prôtôgeros* et la réalité des fonctions impliquées par ce mot au milieu du XV^e^ siècle – rappelons que pour les Ottomans le terme *kethüda* a un sens passablement vague et désigne plutôt un représentant, en l'occurrence le porte-parole attitré d'une communauté auprès de la Porte, ce qui pouvait impliquer *de facto* plus que *de jure* des responsabilités d'administration au sein de la collectivité –, on a l'impression que les fonctions qu'on envisagea de confier à Notaras étaient d'une autre ampleur et nature. Son exécution signifiait donc l'abandon d'un projet dont somme toute on ne sait pas grand-chose.

Cela n'allait pas toujours sans tension, la population musulmane supportant parfois mal le voisinage de mécréants et montrant à l'occasion moins de tolérance que les autorités, dans un Empire ottoman qui, à partir du règne de Bayezid II le Saint (1481-1512), connut une tendance au renforcement de l'orthodoxie islamique, tendance qui s'accentua dans le contexte du conflit avec les Safavides d'Iran et d'une volonté de réforme – ou du moins de conformité avec un idéal juridique islamique – dans la seconde partie du règne de Soliman [22]. Or comment admettre d'un point de vue légal, dans une ville prise par la force *(anveten)* et donc sans pacte, la présence de si nombreux mécréants jouissant sans entraves de leurs synagogues et églises ? Car plus d'une église antérieure à la conquête demeura consacrée au culte. De leur côté, les juifs stambouliotes semblent s'être heurtés à des difficultés administratives quand ils voulaient reconstruire une synagogue détruite par le feu (accident qui n'avait rien d'extraordinaire dans cette ville de bois sujette à de fréquents incendies).

Cette question semble bien être la clef permettant d'interpréter diverses légendes, largement postérieures aux événements et totalement dépourvues de fondement historique, sur une capitulation de Constantinople. Il s'agit d'un sujet qui a fait l'objet d'un certain nombre d'études, récentes pour beaucoup [23], et qu'il est donc inutile de développer abondamment. On a d'abord relevé les traditions rapportées par Manuel Malaxos et Démètre Cantémir, qui partent toutes deux de l'intention prêtée au sultan de détruire les églises et de convertir les chrétiens : ce qui entraîne, grâce à la bienveillance de certaines autorités et à la présentation de témoins centenaires du siège, à faire valoir en justice les droits des Grecs. Dans le détail, les deux mythes diffèrent, notamment sur la question de la capitulation : Malaxos parle d'une capitulation générale acceptée (dans un second temps) par Constantin, tandis que Cantémir évoque une capitulation partielle concernant les murailles à l'ouest, entre Sulumanastır et Edirne Kapı, en se fondant probablement sur Hezarfenn ou Mustafa Cenabi, auteur ottoman du dernier tiers du XVI^e^ siècle qui rapporte l'anecdote d'une capitulation partielle dans cette zone, ce qui aurait

22. E. Zachariadou, « La conquête », p. 1029-1031, développe fortement ce point.
23. Cf. F. Emecen, *Fatih ve Kıyamet*, p. 332-336 ; J. H. Mordtmann, « Die Kapitulation von Konstantinopel » ; G. Veinstein, « La prise de Constantinople » ; E. Zachariadou, « La chute de Constantinople ».

justifié le maintien des églises du côté de Sulumanastır[24]. La question semble s'être posée dès le règne de Selim Ier, à en juger par l'existence d'un traité *(risale)* rédigé vers 1518 qui concluait que des églises pouvaient exister dans une ville prise sans pacte[25]. Mais tout donne à penser que c'est sous le règne de Soliman, très vraisemblablement vers 1537-1539[26], qu'un événement judiciaire eut lieu à Istanbul pour traiter le problème que posait la présence dans la cité des lieux de culte des chrétiens, mais aussi des juifs. Car c'est aussi à cette audience en justice, où auraient été entendus des témoins centenaires, que renvoient des firmans, régulièrement renouvelés entre Mehmed III et Osman III, pour justifier le droit des juifs à conserver leurs synagogues et à les reconstruire en cas de destruction, en souvenir du fait qu'ils s'étaient engagés, lors du siège, à ne pas apporter leur aide à l'Empereur. Or une *fetva* d'Ebusuud, le fameux *şeyhülislam** de Soliman, fait le lien : elle attribue la même attitude de neutralité aux juifs et aux Grecs, ces derniers étant ainsi dissociés du *Basileus** sans que le juriste ait à reprendre à son compte le mythe historiquement indéfendable d'une capitulation en 1453, aussi bien partielle que globale.

On comprend sans peine quel était l'intérêt pour les chrétiens et les juifs de régulariser définitivement leur statut et leur position dans la ville en ayant recours à la fiction juridique *a posteriori* d'une capitulation. Mais pourquoi les plus hautes autorités juridiques et politiques ottomanes se prêtèrent-elles à ce jeu ? G. Veinstein, qui pose la question, y apporte une réponse fort convaincante[27] : la Porte avait elle aussi besoin d'une régularisation. Ainsi que je le remarquais plus haut, Mehmed II avait consciemment choisi – et ses successeurs le firent après lui – de faire de sa conquête une métropole multiconfessionnelle autant qu'il avait travaillé à en faire une « cité islamique ». Par cette politique, les souverains ottomans s'étaient mis en contradiction avec une interprétation stricte de la charia*. Il y avait là un fait, qu'il ne s'agissait pas de nier, mais de justifier, ce que le

24. Cf. F. Emecen, *Fatih ve Kıyamet*, p. 332. J. H. Mordtmann, « Die Kapitulation von Konstantinopel », p. 136, renvoie également à Evliya Çelebi au XVIIe siècle et à Dallaway, à a fin du XVIIIe, qui rapportent l'un et l'autre des légendes de capitulation partielle.
25. *Ibid*., p. 335.
26. Telle est en tout cas la conclusion de G. Veinstein, « La prise de Constantinople », p. 339-340, tandis qu'E. Zachariadou, « La chute de Constantinople », p. 1023, datait l'événement du printemps 1521. Les lignes qui suivent s'appuient très largement sur la démonstration développée par G. Veinstein.
27. Cf. G. Veinstein, « La prise de Constantinople », p. 342-343.

grand mufti faisait de manière apparemment paradoxale dans les premières lignes de sa réponse : « Il est connu qu'il s'agit d'une conquête obtenue par la force. Cependant, le fait que les anciennes églises ont été maintenues en l'état prouve bien que la conquête s'est faite pacifiquement. » On reprendra volontiers le commentaire de Gilles Veinstein [28] :

> Il ne s'agit pas pour lui de prouver qu'Istanbul a été conquise pacifiquement. Le seul fait que les églises et les synagogues y aient subsisté prouve, quoi qu'on en dise, qu'elle a été conquise pacifiquement, tant il est vrai que l'empire du *pâdichâh* de l'islam ne saurait manquer aux principes de la *cherî'a*.

Et Gilles Veinstein, rebondissant sur les réflexions d'E. Zachariadou, de conclure que l'esprit de conservatisme religieux qui s'était développé à partir du règne de Bayezid II n'avait pas eu seulement pour conséquence de provoquer une réaction contre les *zimmi** – phénomène au demeurant que l'auteur de la présente note considère comme non négligeable et parfois source de difficultés pour la Porte obligée de concilier la chèvre et le chou [29] – :

> Cela nécessitait avant tout de mettre – par tous les moyens – le statut de ces derniers [les *zimmi**] en conformité avec la *cherî'a*. Faute de quoi, l'Empire était en infraction avec la loi de l'islam et le sultan ne pouvait prétendre être l'incarnation parfaite du souverain musulman.

Cité de l'islam, assurément, Istanbul n'en fut pas moins jusqu'au XX^e^ siècle, parce qu'elle était la capitale des Ottomans, une cité des Grecs, des juifs et des Arméniens.

28. *Ibid.*, p. 343.
29. Cf. N. Vatin, « Comment disparut le cimetière de Kasımpaşa ».

Glossaire

Ce glossaire est consacré aux noms propres et termes techniques ou géographiques portant un astérisque dans le cours du livre. Les définitions visent à éclairer les textes et non à l'exhaustivité.

Le lecteur trouvera aisément dans les dictionnaires, manuels et encyclopédies courants des compléments d'information. On n'a donc fourni d'indication en note que pour des cas très spécifiques. Pour ce qui concerne les canons et les bateaux, qui constituent un problème particulièrement délicat, notamment dans les sources grecques où le vocabulaire archaïsant est flou, les traductions proposées ne prétendent pas à une parfaite exactitude ; on pourra consulter G. Ágoston, *Guns for the Sultan* ; D. Nicolle, J. Haldon et S. Turnbull, *The Fall of Constantinople* ; K. De Vries, « Gunpowder Weapons at the Siege of Constantinople » ; H. et R. Kahane et A. Tietze, *The Lingua Franca* ; S. Soucek, « Certain types of ships » ; A. Jal, *Nouveau glossaire nautique*.

Agarènes : fils d'Agar, servante d'Abraham et mère d'Ismaël ; appellation traditionnelle des musulmans chez les auteurs chrétiens.

Alexandre (muraille ou barrage d') : mur de fer et de bronze construit par Alexandre le Grand pour contenir Gog et Magog aux confins du monde. Voir Coran 18, 92-98. La tradition islamique s'appuie sur des traditions antérieures, mais aussi sur une expédition arabe qui était allée jusqu'aux parages de la Grande Muraille de Chine [1].

1. Cf. A. Miquel, *La géographie humaine* II, p. 497-511.

aman : garantie de vie sauve accordée par un détenteur de l'autorité à un rebelle qui s'est soumis ou à un non-musulman qui pénètre dans le territoire de l'islam *(darü-l-islam)*, d'où l'idée plus générale de grâce. En pratique, demander l'*aman* impliquait pour les assiégés de Constantinople l'acceptation du statut de *zimmi* *.

ambon : tribune dans la nef de l'église, destinée à la liturgie de la parole et au prêche.

Anka (ou Simurg) : oiseau mythique d'Asie antérieure (assimilé au Phénix et à Hüma *) nichant dans les montagnes du Caucase, brillant et si grand qu'il assombrit le ciel quand il vole. Très savant, il enseigne les souverains qui le visitent. Il y a aussi un mauvais Anka nichant dans les montagnes et pareil à un nuage noir.

Antichrist/Antéchrist : le faux Messie démoniaque dont la domination précédera la seconde Parousie du Christ. La graphie grecque « Antichrist », « adversaire du Christ », a été remplacée en latin par « Antéchrist », « celui qui vient avant le Christ ».

archimandrite : supérieur d'un monastère, ou délégué général des monastères d'une région.

archonte : terme grec qui désigne soit des clercs du patriarcat de Constantinople, soit des notables laïcs.

Asaf : Asaf bin Berahya, vizir de Salomon et symbole du bon ministre, auquel on compare volontiers les grands vizirs ottomans.

aspre : « blanc », monnaie d'argent ottomane (*akçe* en turc). En 1451, un ducat d'or vénitien vaut 40-42 aspres.

associationnisme, associationniste : l'associassionisme *(şirk)* consiste à associer Dieu à d'autres divinités, hérésie que les musulmans reprochent aux chrétiens.

autokratôr : nom officiel ancien du *basileus*, parfois utilisé pour plus de solennité, et équivalent du latin *imperator*.

azab : membre d'une troupe d'infanterie légère recrutée parmi les Turcs, province par province. Sur un nombre donné de foyers (20, par exemple), l'un fournissait un homme mobilisé tandis que les autres pourvoyaient à son entretien. On les estime à 12 000 sous Mehmed II. Les *azab* pouvaient aussi être embarqués, mais en contexte naval, le terme désigne normalement un petit nombre d'hommes – 3 par bâtiment en 1518 à Galata, une douzaine en 1571 – constituant l'équipage d'un bateau : pilotes, timoniers, matelots, calfats, canonniers, marins en charge des esclaves à la rame…

azymes : pains sans levain utilisés par les chrétiens d'obédience romaine pour la communion.

baile (vénitien) : représentant officiel de la république de Venise auprès de la communauté vénitienne de Constantinople, puis d'Istanbul, où il devient pour les autorités ottomanes le représentant auprès d'elles de la communauté vénitienne et, *de facto*, une sorte de consul et ambassadeur résident. En Eubée, gouverneur de la colonie vénitienne.

basileus : « roi », terme habituel employé par les Byzantins pour désigner leur empereur.

Beni Afsar : ce « peuple blond » appartient à diverses traditions apocalyptiques. Pour les musulmans, un hadith* mentionne comme les deux derniers signes annonçant la fin des temps une trêve de neuf mois entre les Beni Afsar et les musulmans, trêve rompue par les premiers, et la prise de Constantinople. Pour les Byzantins comme pour les Turcs, le « peuple blond » en vint à désigner les Occidentaux[2].

beylerbeyi : gouverneur d'une des principales circonscriptions de l'Empire (*beylerbeyilik*, *vilayet*, *eyalet*), avant tout un chef militaire ayant autorité sur les *sancakbeyleri* et titulaires de *timar** de son *beylerbeyilik*, qu'il commande à la guerre. En 1453 on en comptait trois : dans l'ordre hiérarchique, ceux de Roumélie (territoires européens), d'Anatolie (Asie Mineure occidentale) et de Rum* (région d'Amasya et Sivas).

cebecibaşı : officier à la tête du corps des *cebeci*, esclaves de la Porte* chargés de la fabrication et l'entretien des armes.

charia : ensemble des règles révélées par Dieu à Mahomet et constituant la Loi islamique. Elle est connue par le Coran et par les hadiths* qui rapportent les propos et actions du Prophète.

chartophylax : « gardien des papiers », désignation du responsable des archives du patriarcat, l'un des rangs les plus élevés de la hiérarchie patriarcale.

chronogramme : petit poème indiquant une date par l'addition de la valeur numérique conventionnellement attribuée aux lettres du dernier hémistiche, selon l'art de l'*ebced*. La pratique de ce jeu de virtuosité, très prisé des Ottomans, ne dénote pas nécessairement une tendance *hurufi**.

2. Cf. S. Yerasimos, *La fondation de Constantinople*, p. 190-198.

chrysobulle : le type le plus solennel d'acte impérial, avec comme sceau une bulle d'or.

çavuş : courrier, émissaire. Les *çavuş* de la Porte assurent la liaison entre le pouvoir central et ses délégués, en campagne ou en province, et également des ambassades auprès de souverains étrangers.

dèmes, démarques : à cette époque, des subdivisions territoriales de Constantinople, avec un démarque à la tête de chaque dème.

despote : dignité accordée à l'époque de la dynastie paléologue aux frères de l'empereur, notamment ceux qui régissent des territoires impériaux comme la Morée (Péloponnèse), appelée pour cette raison par les Occidentaux « despotat de Morée » ; le titre est également accordé par l'empereur à certains princes slaves ou latins qui reconnaissent sa prééminence symbolique, en particulier ceux de Serbie et d'Épire.

diptyques : listes des personnes pour lesquelles on demandait la faveur divine pendant la liturgie ; rayer une personne des diptyques revenait à nier sa fonction épiscopale ou impériale.

dirlik : revenu accordé par le sultan à un esclave de sa Porte*, sous la forme d'une solde, d'une pension ou d'un *timar**.

divan : conseil du souverain. Mehmed II l'organisera et fixera plus précisément ses attributions après son installation au palais de Topkapı. Il aura désormais de vastes tâches administratives et rassemblera, sous la présidence du grand vizir, les vizirs, les *kazasker**, les *defterdar* (chefs des finances) et le *nişancı**. Le sultan lui-même cessera d'y participer, quitte à assister invisible aux séances. Le grand vizir, les gouverneurs de province, les commandants militaires en campagne avaient aussi leur divan.

djihad : guerre sainte contre les mécréants. C'est un devoir collectif (et non individuel) pour les musulmans, destiné à assurer l'expansion de l'islam.

économie (principe d') : dérogation, par motif de charité, à une règle de droit canon.

Elburz : Massif montagneux culminant à 5 465 m, qui longe la mer Caspienne au sud, sur le plateau iranien. C'est le symbole de la haute montagne.

éparque : le terme désignait traditionnellement le préfet de Constantinople, mais au XV^e^ siècle on ne le trouve plus que pour désigner le gouverneur de Constantinople, ou, chez Kritoboulos d'Imbros, les *beylerbeyi** d'Europe et d'Asie

Elvend : Montagne au sud de Hamadan, célébrée pour ses eaux paradisiaques par Ibn el-Fakih [3].

gaza : expédition militaire contre les infidèles. Pratiquement synonyme de djihad* pour les Ottomans.

gazi : guerrier pratiquant la *gaza**. C'est un titre extrêmement honorifique.

grand domestique : commandant en chef de l'armée byzantine.

Grande Église : appellation habituelle de la basilique Sainte-Sophie.

grand duc ou mégaduc *(mégas doux)* : grand amiral de la flotte byzantine.

hadith : anecdote ou propos attribué au prophète Mahomet, dont la validité est attestée par une chaîne de transmetteurs. Un certain nombre de recueils canoniques de hadiths constituent la *sunna**, deuxième source du droit religieux avec le Coran.

hurufi : la hurufiyya est une secte hétérodoxe à tendance gnostique et cabalistique fondée en Iran à la fin du XIV^e^ siècle par Fadl Allah al-Astarabadi. Des éléments de la doctrine ont pénétré divers milieux, notamment bektachis. Pour les *hurufi*, c'est par le Verbe, donc les lettres *(huruf)*, que Dieu se manifeste. Tout peut donc être interprété par des calculs fondés sur la valeur des lettres.

hutbe : prône prononcé dans les mosquées par un *hatib* avant la prière du vendredi et à l'occasion des fêtes du sacrifice et de la rupture du jeûne. L'habitude d'y insérer le nom du sultan régnant en fait un symbole essentiel de son règne et de sa légitimité.

Hüma : oiseau mythique paradisiaque, qui a accès au plus haut des cieux et symbolise le pouvoir souverain, la félicité et la beauté. Souvent confondu avec Anka*.

hyperpère : monnaie byzantine d'un alliage d'or mêlé d'argent mise en place en 1092 et progressivement dévaluée ; dans les territoires passés sous domination latine, simple unité de compte.

Iram : la « ville à la colonne » du Coran (89, 7), dont les bâtiments et les jardins sont un symbole de richesse et de beauté.

Ismaélites : fils d'Ismaël, appellation traditionnelle des musulmans chez les auteurs chrétiens. Voir aussi Agarènes*.

3. Cf. A. Miquel, *La géographie humaine*, III, p. 152-155.

iwan : élément architectural en forme de conque à encadrement, porche voûté monumental.

Kaf : montagne mythique qui fait le tour du monde.

kapıcı : membre du corps des « portiers » chargés de la garde des portes du Palais, de la tente du souverain, mais aussi de fonctions d'émissaires du pouvoir central.

kazasker : fonction apparue au début des années 1360. Le *kazasker* remplit aux armées les fonctions d'un cadi et sert de caution juridique au gouvernement. Passés au nombre de deux en 1480, les *kazasker* participent aux délibérations du divan* et y traitent les affaires de justice.

khan : souverain, du turc *kagan*. Un homonyme, d'origine persane, est le mot khan désignant un bâtiment commercial, avec des boutiques et des entrepôts au rez-de-chaussée et, à l'étage, des chambres pour commerçants et voyageurs.

köke : gros bateau rond à voile carrée (de l'italien *cocca*).

kontostaulos : connétable.

kul : voir Porte* (esclave de).

mavna : grosse galère de transport.

logothète : ministre des finances.

mésazôn : litt. « intermédiaire », ministre confident le plus direct de l'empereur, à la fois premier ministre et chef de cabinet.

métropolite : évêque dont dépendent des évêques suffragants d'évêchés inférieurs, donc équivalent de l'archevêque occidental.

mihrab : niche indiquant dans les mosquées la direction de La Mecque.

minber : chaire placée dans les mosquées du vendredi, d'où le prédicateur officiel prononce la *hutbe**.

mer Blanche : Akdeniz (« mer Blanche ») désigne de façon générale la Méditerranée, mais aussi plus précisément la mer du Sud, par opposition à la mer Noire (Karadeniz), qui est la mer du Nord.

müsellem : les *müsellem* (« exempts ») constituent un corps d'auxiliaires (à l'origine des cavaliers) chargés en campagne de tâches logistiques et techniques et pratiquant en temps de paix l'agriculture avec des exemptions d'impôts ; ils constituent des groupes de trente, cinq partant au service tandis que les autres subviennent à leurs frais.

nişancı : chef de la chancellerie impériale ottomane.

nomophylax : titre aulique conféré à un clerc.

notaire : notaire au sens moderne, mais aussi secrétaire dans les chancelle-

ries impériale et patriarcale à Byzance, pontificale, royales et municipales en Occident.

novelle : nouvelle loi impériale, par opposition aux lois antérieures réunies dans un code.

padişah : mot persan signifiant « souverain », « empereur ». C'est un titre royal particulièrement honorifique, que Soliman concédait à François Ier, mais refusait à Charles Quint, qu'il appelait le « roi d'Espagne » *(İspanya kıralı)*.

panégyrie : fête annuelle d'un saint.

Patria : recueil de traditions locales légendaires sur l'histoire et les bâtiments de Constantinople, compilé au Xe siècle.

patriarche : évêque de Constantinople, à la tête de l'Église byzantine.

pereme : du grec *πέραμα*. Bateau servant à passer, bac. Le terme désignait notamment les embarcations servant à passer le Bosphore.

podestat (génois) : représentant officiel de la république de Gênes et gouverneur de la colonie génoise de Péra.

Porte (esclaves de) : *kapu halkı*, *kapu kulları*, *kul* : esclaves du sultan, qui le servent comme pages et officiers du Palais, comme aspirants *(acemi oğlan)* chargés de divers travaux de force, comme janissaires, cavaliers *(sipahi *)* de la Porte, artilleurs *(topçı)*, hommes du train de l'artillerie *(top arabacı)* et armuriers *(cebeci)*. À partir de Mehmed II, les esclaves de la Porte occupent de plus en plus les hauts rangs de la hiérarchie administrative et militaire. Le mot *kul* peut également servir, de façon assez floue, pour désigner des personnes servant le sultan sans être de rang servile.

prangı : pièce d'artillerie légère, lançant des projectiles de 50 à 150 g.

proskynèse : geste de respect destiné soit à Dieu et ses saints soit à l'empereur, à cette époque une génuflexion.

prôtonotaire : chef des notaires de la chancellerie impériale, ou peut-être secrétaire particulier de l'empereur.

prôtostratôr : grand écuyer, grade militaire de haut rang.

prôtovestiaire : grade honorifique élevé, analogue à un chambellan.

reaya : sujet du sultan, musulman ou non, appartenant à la catégorie des producteurs de richesses contribuables (agriculteurs, artisans, commerçants...) par opposition aux *asker* (militaires, esclaves de la Porte, oulémas...) exemptés d'impôts.

Romains, Romanie, Rum : noms que les Byzantins se donnent à eux-mêmes et à leur État, conçu comme la continuation directe de la Rome

antique. L'épithète « romain », sous la forme *Rum* existe dans les langues orientales, renvoyant à des réalités diverses : elle peut désigner les Grecs, mais aussi de façon générale les populations des anciens territoires byzantins d'Asie Mineure et des Balkans. C'est ainsi que, à l'époque du siège, l'Empire ottoman comporte, à côté du *beylerbeyilik** de Roumélie (*Rum eli*, le « pays des Romains », c'est-à-dire les territoires ottomans en Europe à l'époque), un *beylerbeyilik* de Rum, en Anatolie centrale, autour de Sivas et Amasya.

sancakbeyi : gouverneur d'un *sancak*, circonscription d'un *beylerbeyilik**, ayant à l'échelle de son *sancak* les mêmes charges qu'un *beylerbeyi** dans sa province.

Sénat : ancienne institution romaine dont le rôle n'est plus guère effectif au XV^e^ siècle ; rassemble la catégorie la plus haute de l'aristocratie byzantine.

simandre : pièce de bois sur laquelle on frappe pour marquer l'appel à la liturgie, équivalent des cloches en Occident.

Simurg : voir Anka*.

sipahi : Cavalier. Le terme peut désigner soit un membre des six corps de cavalerie de la Porte, donc un esclave de la Porte* touchant une solde, soit un membre de la cavalerie de province titulaire d'un *timar**.

skévophylax : clerc chargé de veiller sur le trésor d'une église.

solak : janissaire affecté à une des compagnies d'élite particulièrement chargées de la garde rapprochée du sultan.

subaşı : officier supérieur de la cavalerie provinciale, subordonné du *sancakbeyi**, qui devait rejoindre l'armée avec un certain nombre d'hommes et de tentes et qui jouissait d'un *timar** important nommé *zeamet*, lui-même étant aussi appelé *za'im**. Sa circonscription pouvait être rurale, mais comprenait souvent, avec les villages alentour, une ville ou bourgade où il assurait le maintien de l'ordre, contrôlait divers secteurs économiques et veillait à l'application de la loi. Nommer un *subaşı* à la tête d'une ville conquise, à côté d'un cadi et d'un commandant de garnison, était une pratique courante manifestant l'implantation ottomane. C'est ce que fit Mehmed II à Istanbul.

sunna : la pratique du Prophète, qu'il convient de suivre, connue par la tradition des hadiths*.

sürgün : mesure administrative de déplacement, consistant soit en une peine individuelle d'exil ou de relégation, soit en la déportation d'une popula-

tion (que ce soit dans le cadre d'une politique de répression et rétorsion, ou dans un esprit d'aménagement démographique du territoire).

şayka : canons de forteresse d'une grande variété de taille (de 176 à 462 cm). Le terme désigne également une petite embarcation du Danube et de la mer Noire, mais aussi en Méditerranée, et par dérivation le canon qui l'armait.

şehid : martyr, musulman mort au combat contre l'infidèle, ce qui lui assure un accès direct au paradis. Au demeurant, ce titre glorieux peut aussi être accordé à des personnes décédées dans l'exercice de leur devoir (en couches) ou d'un décès brutal et prématuré (épidémie, noyade, incendie, séisme)...

şeyhülislam : mufti d'Istanbul, dont l'importance s'accrut dès le règne de Mehmed II et qui acquit au XVI^e^ siècle le statut de chef de la hiérarchie des oulémas.

synode : assemblée d'évêques, en particulier le « synode permanent » formé par le patriarche et les métropolites* présents à Constantinople.

tekfur : mot d'origine vraisemblablement arménienne, qui désigne les seigneurs, gouverneurs de ville et chefs de garnisons chrétiens, puis les souverains chrétiens eux-mêmes. Dans nos textes, le *tekfur* est sans ambiguïté l'empereur byzantin[4].

tekke : « Couvent » de derviches : établissement où les membres d'une confrérie mystique se retrouvent autour de leur cheikh, pratiquent leurs rituels et reçoivent des enseignements. En Anatolie et dans les Balkans ottomans, on distingue surtout par la taille les *tekke* (complexes comprenant plusieurs bâtiments) des *zaviye* (petits bâtiments, voire pièces dans une maison ou une mosquée).

Théotokos : appellation habituelle de la Vierge, litt. « Mère de Dieu ».

thrène : lamentation funèbre.

timar : allocation d'une partie des revenus fiscaux d'un terroir à un timariote, lui-même non imposé, qui s'engage en contrepartie à fournir un service au sultan. Dans leur grande majorité, les timariotes sont les *sipahi** de la cavalerie provinciale, qui doivent s'équiper à leurs frais et rejoindre l'armée – sous les ordres de leurs *subaşı**, *sancakbeyi** et *beylerbeyi**, seuls ou avec un ou plusieurs hommes selon l'importance de leur revenu.

4. Sur ce mot, cf. A. G. Savvides, « On the origins ».

timariote : voir *Timar*.

tuğ : hampe surmontée d'une boule de métal doré d'où pendent des queues de cheval dont le nombre est fonction du rang du commandant de l'armée.

tuğra : emblème calligraphique du souverain placé, en dessous de l'invocation de Dieu, au-dessus des actes émis par le sultan ou un prince gouverneur de province, dont il certifie la validité et qu'il rend exécutoires. On la trouve aussi sur les monnaies.

Union des Églises : accord politico-religieux visant à mettre fin au schisme entre l'Église romaine, dirigée par le pape, et l'Église byzantine.

vakf : fondation pieuse par laquelle le revenu d'un bien de pleine propriété constitué en bien de mainmorte est affecté à la bienfaisance et à des services publics, ou – partiellement ou complètement – à l'entretien de la famille du fondateur jusqu'à son extinction, le revenu du *vakf* devant dès lors être affecté à la bienfaisance.

vilayet : voir *beylerbeyi**.

Ville : Constantinople, appelée seulement « la Ville » *(Polis)* comme l'était aussi Rome *(Urbs)*.

yaya : membres d'unités de l'armée en campagne recrutés dans la population anatolienne et jouissant d'exemptions fiscales. Fantassins à l'origine, ils furent relégués à un rôle d'auxiliaires affectés au terrassement et au charroi.

za'im : voir *subaşı**.

zarbzen : pièces légères de siège et de campagne, les plus fréquentes dans l'armée ottomane, de 132 à 154 cm de longueur, quoiqu'on en puisse trouver de plus grosses.

zaviye : voir *Tekke*.

zimmi : non musulman appartenant aux religions du Livre (en pratique juif ou chrétien) et soumis au souverain musulman à qui il paie la capitation *(cizye)*. Il a la garantie du libre exercice de son culte, mais accepte un statut inférieur.

Biographies des principaux personnages cités dans les textes

Ahmed Paşa (Veliyeddin oğlu ou Bursalı) : Poète ottoman de la seconde moitié du XV^e^ s., né à Bursa ou Edirne à une date inconnue, il fut un des proches de Mehmed II à l'époque du siège de Constantinople. Fils de Veliyeddin, *kazasker** de Murad II, Ahmed Paşa entama une carrière d'ouléma à Edirne – d'abord comme *müderris* (professeur) à la madrasa de Murad II, puis comme cadi de cette même ville – pour accéder enfin, brièvement, à la fonction de *kazasker** sous Mehmed II. Ensuite, devenu tuteur *(hoca)* et favori du sultan, il écrivit des poèmes à sa louange et obtint le rang de vizir. Il participa à la prise de Constantinople aux côtés du Conquérant. Tombé en disgrâce, il fut emprisonné, puis gracié. Il fut alors nommé *mütevelli* (administrateur) des *vakf** des madrasas d'Orhan et de Murad à Bursa. Il fut ensuite *sancakbeyi** de Sultanönü, de Tire et d'Ankara et, sous Bayezid II, de Bursa, où il mourut en 1496-1497. Nombre de ses poèmes furent composés pour Mehmed II, Bayezid II et le frère de ce dernier, Sultan Cem.

Akçaylı Mehmed Bey : voir Mehmed Bey (Akçaylı)

Ali Bey (Cübbe) : Oncle paternel de Tursun, il était le fils de Firuz Bey, officier important de Murad I et *sancakbeyi** d'Ankara et d'Antalya sous Bayezid I^er^. Avec son frère Hamza (père de Tursun), Cübbe Ali fut un des soutiens de Mehmed I^er^. Bey d'İznik en 1422, il fut ensuite gouverneur de Bursa, au moins de 1444 à 1456, date à laquelle il aurait été chargé de la garde d'Istanbul, dont il aurait assuré le recensement (1456-1457).

Baltaoğlu Süleyman Bey : voir Süleyman Bey (Baltaoğlu).

Barbaro (Nicolò) : voir p. 455-457.

Branković (Georges) : Despote de Serbie de 1427 à 1439, puis de 1444 à 1456. Issu de la noble famille serbe des Branković, Georges (Djuradj), fils de Vuk, naquit en 1377. Il participa à la bataille d'Ankara (1402) en tant que vassal des Ottomans. Il se maria en 1414 avec une princesse byzantine, Irène Cantacuzène. En 1427, au début de son premier despotat, il rechercha la protection du roi de Hongrie, Sigismond de Luxembourg, face aux Ottomans, et signa avec lui un traité de vassalité, en lui cédant la forteresse de Belgrade : la capitale du despotat fut alors transférée à Smederevo. En 1428, la guerre contre les Ottomans reprit et Branković dut s'incliner et renouveler son serment de vassalité envers le sultan. En signe d'allégeance, en 1435, il maria sa fille Mara (Despina Hatun dans les sources ottomanes) à Murad II et livra ses fils Stefan et Grgur en otages. Le considérant pourtant comme un vassal peu sûr – car il n'empêchait pas les raids hongrois – Murad II occupa le despotat serbe en 1439. En 1444, Branković s'allia à l'armée hongroise en envoyant à Jean Hunyadi des troupes serbes et il participa à la conquête de Niš et de Sofia, mais les Ottomans défirent les troupes chrétiennes à Varna. De nouveau despote de Serbie, Branković, par sa fille Mara (épouse du sultan), servit d'intermédiaire pour négocier un accord entre Murad II et les croisés : la Serbie retrouva ses frontières de 1427. Branković, qui avait donc opté pour l'alliance ottomane, combattit contre Venise et Skanderbeg ; en 1448, il avertit Murad II, occupé en Albanie, d'une action hungaro-valaque. En 1453, un contingent serbe constitué de mineurs de Novo Brdo, envoyé par Branković, participa à la prise de Constantinople. Après 1453, le despote jugea plus sage de rendre plusieurs territoires qu'il avait obtenus lors du renouvellement des accords avec les Ottomans en 1451. Le sultan en exigeait cependant d'autres afin d'entamer une annexion progressive de la Serbie, au nom des droits ottomans à l'héritage de Stéphane Lazarević : les Ottomans s'emparèrent du despotat de Serbie en quatre campagnes menées entre 1454 et 1456. Branković mourut en 1456 à Smederevo, après le siège ottoman de Belgrade.

Bursalı : voir Ahmed Paşa (Veliyeddin oğlu)

Campofregoso (Pietro) : voir p. 453, n. 6.

Çandarlı : voir Halil Paşa

Constantin XI Paléologue : Né à Constantinople en 1405, il était le quatrième fils de l'empereur Manuel II Paléologue et de la princesse serbe Hélène Dragaš. Nommé despote en novembre 1423, il participa à partir de 1427, aux côtés de ses frères les despotes Théodore II et Thomas, à la reconquête byzantine de la Morée/Péloponnèse sur les dernières possessions latines. En 1429, il s'empara de Patras, dont il fit sa capitale. Jean VIII le rappela à Constantinople en 1437 en le chargeant de le remplacer pendant son séjour en Italie pour le concile de Ferrare-Florence. Revenu en Morée en 1440, Constantin combattit son frère Théodore II pour la domination de la province. En 1444, dans le cadre de la croisade de Varna, il rebâtit l'Hexamilion et marcha sur l'Attique, s'emparant notamment d'Athènes et de Thèbes, possessions des Acciaiuoli florentins. À l'hiver 1446 cependant, le sultan Murad II et ses troupes annihilèrent ses conquêtes : détruisant l'Hexamilion, ils envahirent la Morée et forcèrent Constantin et ses frères à négocier. Jean VIII étant mort sans postérité à Constantinople le 31 octobre 1448 – de même son puîné Théodore II au mois de juin précédent –, Constantin recueillit sa succession, non sans contestation de la part de son dernier frère, le despote Démétrios. Arrivé à Constantinople en mars 1449, Constantin XI ne fut cependant jamais couronné – sans doute parce que, à ce qu'il semble, comme il était deux fois veuf, il entendait associer son couronnement avec un éventuel remariage –, ce qui incita certains de ses contemporains à lui dénier toute légitimité. Vite confronté à la menace ottomane le nouvel empereur dut accepter de se soumettre aux exigences du pape Nicolas V concernant la proclamation de l'Union, et, contraint de recourir à l'aide militaire occidentale, multiplia entre 1451 et 1452 auprès des puissances italiennes et balkaniques les ambassades quémandant désespérément des secours. Après avoir répondu négativement aux offres de reddition de Mehmed II et s'être enfermé dans sa capitale bientôt assiégée, il en prépara énergiquement la défense, soucieux d'y associer étroitement les Génois et les Vénitiens. L'assaut du 29 mai le trouva sur les murailles, à la porte de Saint-Romain, où il tomba les armes à la main, anonyme, après s'être dépouillé de ses insignes impériaux, si bien qu'il n'est pas sûr que la tête présentée ensuite à Mehmed II ait été la sienne.

Cübbe Ali : voir Ali Bey

Doğan Bey (Kurtçu) : Agha des janissaires sous Murad II et Mehmed II. Partisan de Çandarlı Halil Paşa, il participa à la bataille de Varna (1444). Au retour de la campagne du Karaman (1451), il fomenta une révolte des janissaires qui exigeaient des gratifications pour célébrer la première campagne du règne. Le sultan céda, mais peu après il reprit la milice en main : Kurtçu Doğan fut démis et condamné à la bastonnade. En 1461-1462, il fit construire à Edirne une petite mosquée et un couvent de derviches.

Giustiniani Longo (Giovanni) : Son identité comme sa courte carrière ont fait l'objet de confusions. Il était le cadet des trois fils de Bartolomeo Giustiniani Longo et de son épouse Linora Spinola fille de Valarano, et le petit-fils du riche chevalier Antonio Giustiniani Longo, acteur important de la vie politique génoise au tournant du XV^e^ siècle, et l'un des principaux membres de la Mahone de Chio. Né en 1418, Giovanni entretenait de mauvaises relations avec son père, qui avait dilapidé la fortune familiale et auquel l'opposaient aussi ses options politiques : Bartolomeo tenait pour le clan des Adorno – mariant dans les années 1440 à deux de ses membres son fils aîné Domenico, disparu prématurément en 1450, et sa fille Linora – tandis que Giovanni lia très tôt son destin à celui du clan rival des Campofregoso. L'accession au dogat de Giano Campofregoso en janvier 1447, suite à un coup de main audacieux auquel Giovanni prêta son concours, lui ouvrit l'accès aux carrières publiques – ainsi qu'à son frère cadet Galeazzo –, d'autant qu'il épousa bientôt une cousine du doge, Clemenza, sœur du capitaine général de la République Pietro Campofregoso. Le 2 septembre 1448, il reçut la charge convoitée de consul de la colonie génoise de Caffa, en mer Noire. Au printemps 1451, alors qu'il s'en retournait après un mandat de plus de deux années et passait par Constantinople, il y rencontra Constantin XI, qui le chargea de confier au nouveau doge Pietro Campofregoso la négociation de son mariage éventuel avec la veuve du duc de Milan. Giovanni ne rentra cependant pas tout de suite à Gênes, utilisant pendant plusieurs mois l'île de Chio comme base pour une activité de piraterie dans laquelle il ne tarda pas à exceller, se gagnant vite la réputation « d'homme le plus dangereux et le plus vaillant qui soit sur l'eau salée ». Lorsqu'il revint à Gênes en octobre 1451, ses déprédations multiples contre des navires anconitains, catalans, ragusains, tunisiens et même génois commen-

çaient à mettre la République dans une situation diplomatique délicate. Au printemps suivant, alors à la tête de trois nefs il reçut plusieurs offres de service, d'abord de la part de Florence, désireuse de l'engager pour mener une guerre de course contre les Vénitiens, ensuite de la part de son beau-frère le doge, qui espérait l'enrôler dans le conflit l'opposant à Giovanni Filippo Fieschi. Lorsqu'à l'été 1452 il prit la mer à partir du port d'Albenga, Giovanni avait finalement résolu, après s'être concerté avec Pietro Campofregoso, d'aller proposer ses services à Constantin XI pour défendre Constantinople menacée par Mehmed II. Arrivé dans la capitale byzantine le 26 janvier 1453 avec deux nefs et 700 hommes environ, il fut nommé par l'empereur commandant en chef de la défense, reçut le titre de *prôtostratôr* et se fit promettre Lemnos. Durant le siège, Giovanni assuma avec charisme et énergie la défense de la ville ; toutefois, lors de l'assaut du 29 mai, sa décision de se retirer pour soigner une blessure – reçue au bras ou à l'épaule par un coup de coulevrine – provoqua la panique parmi les défenseurs et décida du succès ottoman. Profitant de la confusion des débuts du pillage, sa nef et d'autres navires latins réussirent à s'échapper ; mais parvenu à Chio le 10 juin, il y mourut le 1er août des suites de sa blessure, sans postérité. Les circonstances de sa retraite fatale à l'aube du 29 mai lui ont valu un jugement mitigé de la part des contemporains.

Goudélès (Nicolas) : Né à Constantinople vers 1395, Nicolas et son frère Manuel étaient nés de la seconde union de Georges Goudélès, aristocrate et homme d'affaires grec détenteur de la citoyenneté génoise que Jean V fit *mésazôn* en 1386, au grand scandale de l'*establishment*. Nettement plus âgés, les deux demi-frères de Nicolas, Jean et Philippe, avaient secondé leur père dans les affaires, notamment avec les Génois de Péra, des liens économiques consacrés par le mariage, célébré vers 1391, de leur sœur Théodôra avec le bourgeois pérote Jane Draperio, dont naquit Francesco Draperio, fermier des mines d'alun de Murad II. Georges agit autrement avec ses fils du second lit – peut-être parce que leur mère était une parente de la famille impériale –, les destinant non aux affaires mais à une carrière de dignitaires palatins. On ignore quel titre portait Nicolas, mais en 1418 son frère Manuel était préposé à la table impériale *(épi tès trapézès)* et gouverneur d'Imbros. Nicolas fut plusieurs fois ambassadeur de Jean VIII durant la préparation de

l'Union des Églises. En 1436 il accompagna en Russie le nouveau métropolite Isidore de Kiev, se rendit à la diète de Nuremberg l'année suivante et rejoignit le concile à Ferrare en 1438. En 1446, Jean VIII l'envoya à Rome. Dès 1447 il est gouverneur de Constantinople, charge qu'il partageait en 1449 avec un certain Manuel Paléologue. Fin 1451, Constantin XI songea à le nommer premier *mésazôn* à la place de Luc Notaras, aux côtés de Georges Sphrantzès. Cela ne se fit pas et lors du siège de 1453 Nicolas était toujours gouverneur – aux côtés de son beau-frère le grand stratopédarque Dèmètrios Paléologue Métochitès –, en charge de la défense de la porte de Pégè tandis que son frère Manuel défendait la porte de Kaligaria. Il semble que le fils de Manuel, Alexis, était à l'époque gouverneur de Sélymbria. Le 1er juin Nicolas fut l'un des hauts dignitaires byzantins exécutés, tandis que Manuel put se racheter, se réfugiant d'abord en Morée, puis à Corfou. Au début du XVe siècle leur père Georges avait transformé la demeure familiale constantinopolitaine du Forum Tauri en monastère féminin sous le vocable de saint Nicolas – avec à sa tête comme abbesses leur mère Anna et leur sœur veuve Théodôra –, et consacré sa fortune déposée dans la banque génoise de Saint-Georges à son entretien. Ce monastère ayant été désaffecté en 1453 – et bientôt démoli lors de la construction du premier palais de Mehmed II en 1456 –, Manuel puis son fils Alexis cherchèrent à récupérer, non sans peine, ce capital génois, afin de le consacrer au rachat de leur famille et de celle de Nicolas. Alexis termina sa vie en Italie, à Padoue.

Grégoire III Mammas : patriarche de Constantinople de 1445 à 1450, puis patriarche en exil à Rome jusqu'à sa mort en 1459. Il participe au concile de Florence en 1438-1439 en tant que dignitaire patriarcal et confesseur de l'empereur Jean VIII Paléologue. D'abord hostile à l'Union des Églises, il s'y rallie pendant le concile et devient ensuite l'un des principaux représentants du parti unioniste à Constantinople. À l'été 1445, il succède au patriarche uni Mètrophanès II (1440-1443) après une longue vacance du siège, mais ne parvient pas plus que son prédécesseur à imposer l'Union. En butte à l'opposition des antiunionistes, en particulier celle de Georges-Gennadios Scholarios, il s'enfuit de Constantinople en 1450 et se réfugie auprès du pape Nicolas V à Rome. En 1452, le pape envoie Isidore de Kiev en légation à Constantinople, et Grégoire est reconnu comme le seul

patriarche légitime lors de la proclamation officielle de l'Union le 12 décembre 1452. Mais il reste à Rome, n'exerçant qu'un semblant de pouvoir sur les orthodoxes demeurés fidèles à l'Union, alors qu'à la suite de la prise de la Ville par les Ottomans, un nouveau patriarche de Constantinople est élu au début de 1454, Gennadios II Scholarios. Grégoire meurt à Rome entre mars et avril 1459, après avoir été largement éclipsé par ses compatriotes de la curie romaine Isidore de Kiev et Bessarion, qui lui succèdent l'un après l'autre en tant que patriarches latins de Constantinople.

Gritti (Battista) : Né à Venise *ca* 1416-1417, il était le dernier des trois fils d'Omobono Gritti, qui fut baile de Corfou en 1433-1434. Dès le début des années 1440 il fréquenta régulièrement Constantinople pour des raisons de commerce, avec le fils de son frère Triadano, Luca, né pour sa part en 1420. Oncle et neveu se trouvaient une fois encore ensemble à Constantinople au moment du siège, Battista assumant la défense de la porte de Pégè aux côtés de Nicolas Goudélès. Le 29 mai, tandis que Luca réussissait à s'échapper sur les galères, Battista fut fait prisonnier. Une fois racheté, il resta sur place, rejoignant à Péra les autres Vénitiens rescapés qui, s'étant regroupés là, procédèrent à la reconstitution du Conseil des Douze* de la communauté vénitienne, élisant un vice-baile. Battista est attesté le 15 mai 1454 dans cette fonction, qu'il devait conserver jusqu'au mois de septembre suivant, lorsqu'il fut remplacé par un baile dûment nommé par Venise, Bartolomeo Marcello. Sa tâche principale durant son mandat fut de faciliter le rachat de ses compatriotes prisonniers, s'investissant à titre personnel dans celui de l'humaniste brescian Ubertino Posculo. Il continua les années suivantes à fréquenter régulièrement Constantinople ottomane pour ses affaires commerciales, ce qui lui valut finalement, en 1479, la nomination de baile des Vénitiens de la ville, charge qu'il occupa de 1480 à 1483. Il mourut à Venise en 1493.

Halil Paşa (Çandarlı) : Fils aîné d'İbrahim Paşa, élevé en ouléma dans la tradition familiale et attesté comme *kazasker** en mai 1426, Halil Paşa accéda au grand vizirat à la mort de son père en 1429. Dans un contexte de ligues chrétiennes anti-ottomanes et de tentatives d'union des églises, Halil Paşa semble avoir promu une politique d'apaisement avec les chrétiens byzantins, hongrois ou occidentaux. Quand Murad II abdiqua en faveur de son fils Mehmed en 1444, Halil,

homme de confiance de Murad II, conserva le grand vizirat pour contrôler le jeune sultan. Mehmed II supporta mal cette tutelle, d'autant que le grand vizir était en mauvaises relations avec ses propres protégés et désapprouvait ses projets qu'il jugeait aventureux. En 1446, Halil Paşa semble avoir favorisé en sous-main la révolte des janissaires qui entraîna le retour de Murad II sur le trône pour près de six ans. À son retour au pouvoir en 1451, Mehmed II maintint Halil Paşa à son poste. Le grand vizir fut utile dans la première campagne contre le Karaman et dans les négociations, même si le sultan le soupçonnait d'avoir appuyé la révolte des janissaires lors de leur retour de la campagne (1451). Si Halil Paşa avait clairement repoussé les exigences financières des Byzantins qui détenaient un prétendant ottoman (Orhan) et si, comme les autres pachas, il contribua financièrement à la construction du fort de Rumeli Hisarı sur le Bosphore, il n'en demeura pas moins réticent concernant le siège de Constantinople, tant avant que pendant les opérations. Conforté par son immense victoire, le sultan fit arrêter son grand vizir le 30 mai 1453. Transféré à Edirne, Halil y fut exécuté quelques semaines plus tard. Tous ses biens furent confisqués avant d'être rendus aux héritiers par Bayezid II, plusieurs décennies plus tard.

Hunyadi (Jean) : Régent du royaume de Hongrie pendant la minorité du roi Ladislas V, de juin 1446 jusqu'en janvier 1453, et l'un des principaux chefs militaires engagés dans la croisade contre les Turcs entre les années 1440 et 1456, date de sa mort. Né entre 1407 et 1409 en Transylvanie, il se met à la fin de 1441 au service du roi de Pologne Ladislas III, qui prétend aussi au trône de Hongrie ; Hunyadi réussit à faire passer une bonne partie des territoires hongrois sous le contrôle de Ladislas III (dénommé aussi Vladislav I^er^ en tant que roi de Hongrie), qui l'en récompense en le nommant voïvode de Transylvanie, comte de Székely et gouverneur de Belgrade et des forteresses situées le long du Danube. Dès lors, il exerce une position prééminente dans le royaume de Hongrie, dont il assure la défense de la frontière sud. Il triomphe des Turcs en 1441 à Smederevo, puis en 1442 en Transylvanie et en Valachie, ce qui lui confère un immense prestige. Dans le cadre de la croisade lancée par le pape Eugène IV le 1^er^ janvier 1443, il conquiert Niš puis Sofia, mais l'armée hongroise est vaincue le 10 novembre 1444 à Varna et Hunyadi s'enfuit, tandis que ses compa-

gnons Ladislas III et le cardinal Cesarini sont tués. Il reprend la croisade avec une armée de Hongrois et de Valaques en septembre 1448, mais la seconde bataille de Kosovo se solde le 20 octobre 1448 par une nouvelle défaite des Hongrois. Lors de l'arrivée au pouvoir de Mehmed II en 1451, il passe un traité de paix avec lui. Appelé à l'aide à l'automne 1452 par Constantin XI, qui lui accorde par chrysobulle la ville de Mésembria, Hunyadi n'intervient pas ; il envoie seulement des ambassadeurs à Mehmed II en avril 1453 pour lui demander de mettre fin au siège, ce qui nourrit la fausse rumeur de son arrivée à la tête d'une armée. Le dernier et plus haut fait d'arme d'Hunyadi est la défense victorieuse de Belgrade assiégée par les Turcs en 1456. Il meurt de la peste le 11 août 1456. Son fils, Matthias Corvin, est élu deux ans plus tard roi de Hongrie (1458-1490).

İsa Bey (Özgüroğlu) : Issu d'une famille albanaise, il fut nommé *beylerbeyi** d'Anatolie en novembre 1444. Membre influent du parti du grand vizir Halil Paşa, il participa en 1446 à la campagne de Morée et eut un rôle de premier plan dans le retour de Murad II au trône. Il fut démis de sa charge de *beylerbeyi* en 1451 à l'avènement de Mehmed II. Quand Rum Mehmed Paşa, dont il était partisan, devint grand vizir (1468-1469), il fut promu au rang de vizir. Il mourut en 1479.

İshak Paşa (İshak Paşa bin Abdüllah, à ne pas confondre avec İshak Paşa bin İbrahim, grand vizir de 1468 à 1471 et de 1481 à 1482) : D'origine croate ou grecque, esclave de la Porte*, il fut un très proche conseiller de Murad II et un membre influent du parti de Halil Paşa. En 1446, il collabora à la déposition de Mehmed II ; en 1451, il fut démis de sa place de second vizir et nommé *beylerbeyi** d'Anatolie à la place d'İsa Bey. Lors du siège de Constantinople, il était à la tête de l'armée d'Anatolie, sur l'aile droite (sur son rôle pendant le siège, cf. la notice Mahmud Paşa Angelović). Après la chute de Halil Paşa, il perdit à nouveau sa place, mais la récupéra peu après.

Isidore de Kiev : voir p. 579-586.

Karaca Bey (Tayı) : Il aurait été l'oncle maternel de Sultan Alaeddin, frère aîné de Mehmed II. *Beylerbeyi** de Roumélie, il conquit des cités byzantines de Thrace en 1452. Lors du siège de Constantinople, il était à la tête de l'armée de Roumélie, sur l'aile gauche. Il s'empara ensuite de Kum Burgaz et de Bigados. Il mourut en 1456, lors du siège de Belgrade.

Karışdıran Süleyman Bey : voir Süleyman Bey (Karışdıran).
Kassaboğlu Mahmud Bey : voir Mahmud Bey (Kassaboğlu).
Kula Şahin : voir Şehabeddin Paşa.
Leonardo de Chio : voir p. 681-691.
Lomellino (Angelo Giovanni) : voir p. 519-525.
Mahmud Paşa Angelović : Issu d'une des plus grandes familles byzantines, les Angeloi, et peut-être par sa mère des Paléologues Iagaris, il naquit vraisemblablement après 1420 à Novo Brdo en Serbie (selon d'autres sources à Alaca Hisar / Kruševać au Kosovo). Capturé encore enfant avec sa mère entre Novo Brdo et Smederevo, il fut emmené à Edirne, où Murad II le prit comme page au Palais. Membre de la suite de Mehmed II, Mahmud Paşa participa à la conquête de Constantinople. D'après Kritoboulos, il fut chargé avec İshak Paşa, *beylerbeyi** d'Anatolie, du siège des murailles entre la Corne d'Or, Edirne Kapı et Yedi Kule ainsi que d'un tronçon du rempart du côté de la mer dans cette même zone ; puis, lors de l'attaque finale, les deux pachas reçurent l'ordre de traverser les douves et d'escalader les murailles, sous les tirs des archers et des canonniers. Élevé au rang de vizir en 1454, Mahmud fut nommé grand vizir en 1456 (d'autres sources datent sa nomination en 1454, avant le siège de Belgrade de 1456) à la place de Zaganos Paşa, tout en étant nommé *beylerbeyi* de Roumélie. Ayant conservé des liens avec sa famille d'origine, il conduisit des négociations entre la Porte et la Serbie en 1455, puis en 1457. Pendant son premier grand vizirat, Mahmud s'imposa comme général (1458 et 1463 : campagnes contre la Bosnie ; 1460 : contre la Morée et la côte anatolienne de la mer Noire ; 1462 : en Valachie et contre l'île de Lesbos ; 1464 : contre les Hongrois ; 1467 : contre l'Albanie de Skanderberg (sans succès) ; 1468 : contre le Karaman). Après la conquête du Karaman, il fut chargé du transfert dans la capitale d'une partie de la population de Konya et Larende. Il fut démis de ses fonctions de grand vizir en 1468 en raison de l'influence grandissante de son rival Rum Mehmed Paşa. Retourné dans ses propriétés à Hasköy (près d'Edirne), il fut nommé (probablement en 1469) *sancakbeyi** de Gallipoli et, en 1470, il participa activement à la conquête de l'Eubée. À nouveau grand vizir en 1472, il participa à la campagne contre Uzun Hasan (1473), mais au retour il fut démis et se retira à Hasköy. Lorsque, à la mort du prince Mustafa, il se rendit à Istanbul pour présenter ses condoléances à Mehmed II, il fut incarcéré puis étranglé

(18 juillet 1474). Le sultan l'avait en effet soupçonné de se réjouir de la mort du prince qui, selon les rumeurs, entretenait des relations avec sa femme, et ses adversaires (surtout Rum Mehmed Paşa) ne s'étaient pas privés de le calomnier. Plusieurs chroniqueurs de la conquête, dont les textes sont présentés dans ce volume, jouirent de la protection de Mahmud Paşa (Enveri, Karamani Mehmed, Tursun).

Mahmud Bey (Kassaboğlu) : Petit-fils de Firuz Bey et fils de Cübbe Ali. Titulaire d'un *timar** en Serbie sous Murad II, il aurait été *sancakbeyi** de Çirmen. Pendant le premier règne de Mehmed II (1444-1446), il fut un des principaux conseillers du jeune sultan. En 1444, il fut envoyé chez İbrahim de Karaman pour obtenir confirmation de la paix conclue sous Murad II.

Mehmed II Fatih : Né en 1432, il monta une première fois en 1444 sur le trône, que son père lui abandonna en le confiant au grand vizir Çandarlı Halil. Les ennemis voulurent en profiter : tandis que les Byzantins suscitaient un soulèvement autour d'Orhan, arrière-petit-fils de Bayezid I^er^, les catholiques montèrent une croisade que Murad II revint en hâte écraser à Varna (10 novembre 1444). Mehmed II demeura en place, mais de grandes tensions régnaient à sa cour et Çandarlı Halil mit à profit un soulèvement des janissaires (qu'il avait peut-être suscité) pour convaincre Murad II de revenir au printemps 1446 sur le trône, que Mehmed II ne recouvra qu'à la mort de son père, en février 1451. Après une campagne contre le Karamanide, Mehmed II put réaliser un vieux rêve : la conquête de Constantinople. Ayant réussi cet exploit qui lui valut le surnom de Fatih (« Conquérant »), il se débarrassa de Halil Paşa. Ses vizirs désormais ne furent plus que des serviteurs, voire des esclaves. Après avoir hésité, il fit de la ville conquise sa capitale, donnant à ses territoires une continuité territoriale et à son empire un statut de premier plan dans le monde musulman. Mais, héros de l'islam, il se proclamait aussi héritier de l'Empire romain. Les impressionnantes conquêtes sous son règne apparaissent dictées par la volonté de soumettre l'Anatolie centrale et les Balkans au sud du Danube, de contrôler les détroits et la mer Noire, enfin de s'opposer aux menaces conjuguées de Venise, de la Hongrie et, à l'est, de la dynastie Akkoyunlu. À l'intérieur, Mehmed II renforça le pouvoir personnel du souverain et fut un organisateur. Ses coûteuses campagnes militaires l'amenèrent à accroître ses revenus fiscaux, à contrôler la

production minière, à dévaloriser la monnaie et même à pratiquer une politique de confiscations. À sa mort le 3 mai 1481, ce souverain admiré et redouté laissa un empire puissant, mais une armée fatiguée et un peuple mécontent, ce qui put contribuer à l'éclatement de la guerre civile qui opposa ses deux fils, Cem et Bayezid II.

Mehmed Bey (Akçaylı) : Après l'achèvement de la construction de Rumeli Hisarı, il fut chargé par Mehmed II d'entamer le blocus de Constantinople par terre, en se rendant en mission sous les portes de la ville.

Mehmed Paşa (Rum) : D'origine grecque ou albanaise, selon İbn Kemal, il aurait fait partie des jeunes gens capturés lors de la conquête de Constantinople et formés pour le service du sultan. Mehmed II l'admit dans son entourage après la campagne albanaise de 1466, en le nommant deuxième vizir. En 1468, il se joignit à la campagne contre le Karaman, au cours de laquelle éclata sa rivalité avec le grand vizir Mahmud Paşa. Il fut chargé de poursuivre à la place du grand vizir la déportation à Constantinople des populations de Konya et Larende et, d'après Aşıkpaşazade, il aurait introduit le prélèvement d'un loyer sur les habitants récemment installés dans la nouvelle capitale, qui avaient jusqu'alors joui de leurs droits de propriété sans redevance. En 1469-1470, il fut envoyé de nouveau au Karaman. En 1470, il participa à l'expédition chargée de conquérir l'Eubée ; à l'automne de cette même année, il retourna au Karaman, où les princes karamanides s'étaient rebellés contre les confiscations de propriétés et legs pieux en occupant Larende. La contre-offensive de Rum Mehmed fut rapide et, d'après Aşıkpaşazade, la ville fut détruite. Il marcha sur Alanya sans arriver à s'en emparer ; il persécuta la tribu turkmène des Varsak, mais ses troupes furent défaites dans les montagnes de Cilicie. En 1471, il fut nommé grand vizir (d'après certains historiens, il aurait été grand vizir depuis 1468). À la suite de l'attaque des Akkoyunlu et des Karamanides contre les Ottomans en Anatolie, il fut démis en 1472 et exécuté ensuite. D'après certains chercheurs, cependant, son exécution n'est pas antérieure à 1474, date à laquelle sa présence au Karaman serait attestée. Selon İbn Kemal, sa rivalité avec Karamani Mehmed Paşa aurait été à l'origine de sa chute et de son exécution. Il fut enterré dans le mausolée de la *külliye* (complexe de bâtiments d'usage public et religieux) qu'il avait fait bâtir à Üsküdar en 1471-1472. De lui restent

d'autres bâtiments : un bazar à Üsküdar ; un hammam dans le quartier d'Unkapanı à Istanbul ; une mosquée à Tire et dans le village de Bademiye ; un marché couvert *(bedesten)* à Manisa.

Minotto (Girolamo) : Né à Venise vers 1400 de Pietro Minotto, il fut conseiller de Crète en 1439-1440, capitaine des galères d'Alexandrie en 1444, podestat et capitaine de Nauplie de Romanie en 1446, et capitaine des galères de Romanie l'année suivante. Élu baile de Constantinople le 15 mars 1450, il ne prit possession de son poste que le 21 avril 1451, au moment où les intentions hostiles de Mehmed II vis-à-vis des Byzantins devenaient manifestes. Sa position devint très vite intenable, surtout à partir de décembre 1452 lorsque furent exécutés à Edirne, sur l'ordre du sultan et en dépit de ses protestations, le patron vénitien Antonio Erizzo et les marins de sa nef, qui, venus de mer Noire, avaient tenté de forcer le blocus ottoman permis par la construction de la forteresse de Rumeli Hisarı. L'événement constituait une rupture claire de la paix entre Venise et l'Empire ottoman, mais Venise souhaitait à tout prix éviter la guerre avec Mehmed II et le fit savoir à Minotto, son représentant sur le Bosphore. C'est dans ces conditions inconfortables qu'il dut prendre seul la responsabilité d'une série de décisions rendues inévitables par la situation même de la communauté vénitienne, installée dans la capitale byzantine assiégée, d'autant que les mois passant il se trouva désormais privé de tout contact avec la métropole. S'appuyant sur le Conseil des Douze de la communauté et à l'occasion de délibérations extraordinaires auxquelles furent convoqués tous les Vénitiens de Constantinople, il accepta la proposition de l'empereur de retenir pour la défense les galères du commerce qui s'en retournaient dans la métropole vénitienne depuis Tana, puis celle de confier aux plus importants de ses compatriotes la garde des principales portes de la ville, lui-même assurant la défense du quartier impérial des Blachernes. Enfin, il donna aussi son accord à l'attaque nocturne du 28 avril 1453 contre la flotte ottomane, organisée en majorité par les Vénitiens, et qui devait échouer. Le 23 mai suivant il comprit qu'il ne fallait pas compter sur un éventuel secours de la métropole, puisque l'embarcation qu'il avait dépêchée en mer Égée vingt jours plus tôt afin de s'enquérir de la position de la flotte de secours mandée par Venise, était revenue bredouille. Dans l'après-midi du 28 mai, à la veille de l'assaut décisif, il ordonna à

tous les Vénitiens de regagner leurs positions sur les murailles. Le lendemain, alors que son fils cadet Paolo parvenait à s'échapper sur les galères, il fut fait prisonnier avec son fils aîné Giorgio, tous deux étant décapités sur l'ordre de Mehmed II le 1er juin suivant, avec sept autres nobles vénitiens. La nouvelle de leur exécution parvint à Venise à la mi-août. Le 28 du même mois, le Sénat accordait à la fille du défunt une dot de 1 000 ducats en cas de mariage et de 300 ducats si elle optait pour le couvent, ainsi qu'une pension annuelle de 25 ducats à sa veuve et à son fils Paolo, qui l'année suivante fut élu podestat de Noale.

Nicolas V (Tommaso Parentucelli) : Né à Sarzana, près de Gênes, en 1397. À son accession au pontificat le 6 mars 1447, il hérita de son prédécesseur Eugène IV – qui l'avait élevé au cardinalat en 1446 – l'épineux dossier de l'Union, célébrée en 1439 entre les deux Églises à l'issue du concile de Florence, mais jamais proclamée officiellement à Constantinople. Exaspéré par l'attitude dilatoire de Jean VIII sur cette question, Nicolas V adopta une attitude ferme vis-à-vis de son successeur Constantin XI, lui signifiant avec raideur, le 27 septembre 1451, qu'il conditionnait tout envoi de secours militaire à la proclamation officielle de l'Union et au retour du patriarche Grégoire III Mammas qui s'était réfugié auprès de lui. N'ayant guère le choix face à la menace ottomane qui se précisait, l'empereur accepta et le pape envoya alors à Constantinople le cardinal-légat Isidore de Kiev, qui parvint à ses fins le 12 décembre 1452. Pour autant, le pontife ne fut pas insensible aux appels à l'aide de plus en plus pressants venus de Constantinople au cours de l'année 1452, mais, conscient de ce que ses ressources financières étaient insuffisantes pour seules sauver la ville, il encouragea les ambassadeurs byzantins venus le trouver à Rome à se procurer l'appui des autres puissances occidentales. De son côté, début juillet 1452, indépendamment des secours convoyés par Isidore de Kiev, il était en négociation avec Gênes à propos de l'envoi à Constantinople de deux nefs chargées de grain, et, au début de 1453, il décida de faire armer à ses frais cinq galères dans le port de Venise, également destinées à porter secours à la ville assiégée. Le 28 avril 1453, il en confia le commandement à l'archevêque de Raguse Giacomo Venier de Recanati, avec le titre de légat pontifical à Constantinople. La nouvelle de la chute de la capitale byzantine, qui lui parvint à Rome le 8 juillet, le plongea dans un profond désarroi. Sa première mesure fut de dépêcher des légats

auprès des divers pouvoirs italiens pour les supplier de mettre fin à leurs guerres intestines, et le 30 septembre suivant il promulgua la croisade contre Mehmed II. Son appel à l'unité chrétienne devait cependant se heurter aux égoïsmes des uns et des autres. Le coup le plus rude pour le pape vint de Venise : il avait escompté que sa flottille, qui avait pris la mer en septembre, irait grossir la flotte vénitienne alors au large de l'Eubée (Négrepont), dans la perspective d'une attaque commune contre les Ottomans. Mais Venise préféra s'engager unilatéralement dans la voie d'un accord avec le sultan vainqueur. Le seul succès enregistré par le pontife dans la période fut la signature de la paix de Lodi, signée par la plupart des belligérants italiens en avril 1454. Il s'éteignit cependant assez désabusé, le 24 mars 1455. Très lié aux cercles humanistes, en 1451 il fut à l'origine de la fondation de la Bibliothèque vaticane, laissant à sa mort plus d'un millier de manuscrits d'auteurs classiques, dont une notable partie en grec.

Notaras (Luc) : Né à Péra-Constantinople vers 1390-1395. Sa famille, originaire de Monembasie, s'était installée vers la moitié du XIV^e^ siècle dans la capitale byzantine, où elle fit fortune en deux générations par le commerce, en étroite collaboration avec les Occidentaux. Son père était le riche Nicolas Notaras, interprète officiel de la cour impériale, homme d'affaires et financier de haut vol, détenteur des citoyennetés génoise et vénitienne, qu'il transmit à ses fils. Lors du grand siège de Constantinople par Bayezid I^er^ (1394-1402), Nicolas fut ambassadeur de Manuel II en Occident et à sa mort, en 1423, il était son second *mésazôn*. Son fils aîné Jean ayant été tué lors du siège de Constantinople par Musa en 1411, son immense fortune – dont une appréciable partie était déposée à Gênes dans la banque de Saint-Georges et à Venise dans la chambre des emprunts d'État – passa à son fils cadet Luc. Marié à une parente de la famille impériale, il commença sa carrière avec le même titre aulique que son père, celui d'interprète de la cour, et la même charge politique, celle de second *mésazôn*, qu'il occupa sous Jean VIII (1425-1448). En 1449 Constantin XI le fit grand duc, et l'année suivante Luc devint premier *mésazôn* sans qu'il lui fût adjoint un collègue. Au début des années 1440 il avait marié sa fille aînée Hélène à l'héritier de Palamède Gattilusio, seigneur d'Ainos, une alliance prestigieuse qui l'encouragea vers 1450-1451 à proposer sans succès Anna, sa dernière fille non mariée, à l'empereur Constantin XI.

Sa position vis-à-vis de l'union religieuse avec Rome a été caricaturée. En réalité, tout en ménageant l'opposition religieuse et son chef Georges Scholarios, Luc seconda loyalement la politique d'union avec Rome prônée par les empereurs successifs. Ses détracteurs, surtout latins, lui ont aussi reproché son refus de mettre sa fortune à la disposition de l'empereur pour financer la défense en 1453 : il est au contraire avéré qu'il a garanti sur sa fortune génoise des emprunts auprès de bourgeois de Péra pour l'achat d'armes. Durant le siège, si des divergences stratégiques l'opposèrent à Giovanni Giustiniani Longo, il prit une part active à la défense, notamment dans le secteur de la Corne d'Or. Fait prisonnier le 29 mai, il fut racheté avec sa famille par Mehmed II, qui songea un temps à lui confier l'administration de Constantinople et la charge de son repeuplement. Ces pourparlers échouèrent cependant, en raison de l'hostilité de l'entourage du sultan mais aussi de la volonté de Mehmed II de se garantir sa loyauté en exigeant de lui qu'il lui livrât son dernier fils Jacques en otage, ce qui impliquait la conversion de ce dernier à l'islam. À la suite du refus de Luc, le sultan le fit alors exécuter le 1er juin avec ses deux fils aînés, Isaac et Jean, et les autres hauts dignitaires byzantins. Prisonnières, ses filles furent rachetées en 1456, à l'initiative du patriarche en exil à Rome Grégoire Mammas et grâce à l'argent de la famille déposée dans les banques italiennes ; Jacques réussit à rejoindre sa sœur Anna en Italie en 1459 après s'être enfui du sérail d'Andrinople.

Özgüroğlu : voir İsa Bey.

Pagliuzzo, Nicolò : voir p. 839-844.

Rum Mehmed Paşa : voir Mehmed Paşa (Rum).

Saruca Paşa : D'origine probablement grecque, issu du ramassage de jeunes sujets chrétiens *(devşirme)*, il fait partie des esclaves de la Porte*, à la fin du règne de Bayezid Ier. Sous Murad II, il est attesté comme chargé de la garde *(muhafiz)* de Gallipoli. En 1426-1427, il mena des négociations de paix avec Venise, obtenant le paiement d'un tribut par Salonique sous domination vénitienne et demandant la reconnaissance par la République de droits aux marchands ottomans vivant dans la ville. En 1428, il eut un rôle important dans le renouvellement du serment de vassalité au sultan du despote Branković. À cette époque, il aurait obtenu le rang de vizir et aurait été nommé *beylerbeyi** de Roumélie. Il continua à jouer un rôle important dans les

relations avec les États chrétiens ; cependant, trop favorable à Branković, il fut destitué de sa charge de *beylerbeyi*. En 1435, lors de la campagne du Karaman, il fut chargé de la garde *(muhafiz)* d'Edirne, où il fit bâtir une mosquée. Nommé ensuite gouverneur *(lala)* du prince Alaeddin, il fut désigné comme chef de la flotte de Gallipoli, avec, semble-t-il, le rang de vizir (1436-37). Il fut démis l'année suivante. En 1443, il participa à la campagne de Murad II contre la Hongrie. Lors du premier règne de Mehmed II (1444-1446), Saruca Paşa, qui faisait partie de la faction hostile au grand vizir Halil Paşa, participa à la bataille de Varna (1444). Lorsque Murad II reprit les rênes du pouvoir, il fut nommé second vizir. Pendant la bataille de Kosovo, il était à la tête de l'aile droite. Au retour de Mehmed II sur le trône en 1451, Saruca conserva le rang de second vizir et, en 1452, il fut chargé de la construction de la tour nord de Rumeli Hisarı. D'après Sadeddin, il reçut la mission de faire fondre à Edirne un imposant canon pour le siège de Constantinople. Démis peu de temps après la prise de la ville par les Ottomans, il se retira alors à Gallipoli, où il mourut en 1454.

Scholarios (Georges-Gennadios) : voir p. 891-892.

Sékoundinos (Nicolas) : voir p. 783-788.

Sphrantzès (Georges) : voir p. 233-234.

Süleyman Bey (Baltaoğlu) : D'origine bulgare, issu du ramassage de jeunes sujets chrétiens *(devşirme)*, il fut élevé à la cour de Murad II. Il devint ensuite chef des huissiers du Palais *(kapıcıbaşı)*. En 1443, sur l'ordre du grand vizir Halil Paşa, il fut chargé d'arrêter et d'escorter à la prison de Tokat Turahan Bey, accusé d'être à l'origine de la défaite face aux croisés. En 1444, il joua un rôle important auprès du roi de Hongrie Ladislas pour qu'il accepte les accords de la paix de Szeged. Il fut ensuite nommé *sancakbeyi** du Hamideli. En 1449, il était à la tête de la flotte ottomane lors de raids contre l'île de Mytilène. En 1451, en tant que *sancakbeyi** de Gallipoli, il fut mis à la tête des forces navales. Commandant de la flotte lors du siège de Constantinople, il s'empara des îles des Princes. Cependant il n'arriva pas à empêcher les quatre *köke** chrétiennes venues en renfort des Byzantins de pénétrer de force dans la Corne d'Or. À la suite de cet échec, il fut démis de sa charge ; d'après Doukas, Mehmed II lui fit même donner la bastonnade. Par la suite, Süleyman Bey fut employé dans l'armée et participa à des campagnes militaires. On ne connaît pas la date de sa mort.

Süleyman Bey (Karışdıran) : Esclave de la Porte*, tout de suite après la prise d'Istanbul il fut nommé *subaşı** de Constantinople et chargé du repeuplement de la ville.

Şehabeddin Paşa, Hadım (Kula Şahin) : D'origine probablement géorgienne, issu du ramassage de jeunes sujets chrétiens *(devşirme)*, il devint chef des eunuques blancs *(kapı ağası)* auprès de Murad II, puis *sancakbeyi** d'Albanie. En 1439, il fut nommé *beylerbeyi** de Roumélie et en 1440 il s'empara de Novo Brdo. Après sa défaite en Valachie face aux armées de Hunyadi (1442), Şehabeddin fut démis de sa charge pour y être de nouveau nommé brièvement après 1444. Favorable à une politique expansionniste, il faisait partie des principaux adversaires de Halil Paşa. Élevé au rang de deuxième vizir, il participa à la construction de Rumeli Hisarı (1452). Avec Zaganos Paşa, il convainquit Mehmed II de poursuivre le siège de Constantinople, en s'opposant à la prudence du grand vizir Halil Paşa. D'après Aşıkpaşazade, une fois la ville conquise, il serait intervenu auprès du sultan contre l'imposition des loyers.

Tayı Karaca Bey : voir Karaca Bey (Tayı).

Vefazade (Şeyh) : Originaire de Konya, Musliüddin Mustafa Efendi ibn Vefa était un cheikh zeyni très respecté. En 1476, Mehmed II fit construire en son honneur un complexe *(küliyye)* consistant en une mosquée et un hammam, premier centre zeyni à Istanbul. Vefazade lui-même fit ensuite construire un couvent de derviches et une cuisine publique *(imaret)* près de la mosquée. Par la suite, partisan de Sultan Cem – frère et rival de Bayezit II –, il tomba en disgrâce. Il mourut en 1490 ou en juillet 1496.

Veliyeddin oğlu : voir Ahmed Paşa.

Zaganos Paşa : Grand vizir de 1453 à 1456. Issu d'une famille chrétienne (peut-être d'origine grecque ou albanaise), il fut enrôlé très jeune dans les rangs des janissaires. D'après certaines sources, il fut trésorier de Murad II, puis *sancakbeyi** en Albanie et, en 1439, troisième vizir. D'autres sources rapportent qu'il fut gouverneur *(lala)* du prince *(şehzade)* Mehmed [II]. Après 1440, il épousa Fatma Sultan, fille de Murad II. Lors du premier règne de Mehmed II (1444-1446), il encouragea le jeune sultan dans sa politique d'expansion et de conquête, en s'opposant à la prudence du grand vizir Halil Paşa. Au retour sur le trône de Murad II, il aurait accompagné Mehmed II lors

de son exil (d'après d'autres sources, il aurait été éloigné à Balıkesir). Sous le second règne de Mehmed II, il fut promu au rang de deuxième vizir et prit part à la campagne du Karaman. En 1452, il participa à la construction de Rumeli Hisarı, en se chargeant de la construction de la tour sud. Avec le second vizir Şehabeddin Paşa, il exerça une influence considérable sur le sultan en le persuadant en 1453 de continuer le siège de Constantinople alors que le grand vizir Halil Paşa avait pensé lever le siège de crainte d'une possible intervention occidentale. Lors des opérations, il dirigeait les troupes situées près de Galata. Les mineurs serbes étaient sous ses ordres. Quelques jours après la prise de la ville, il fut nommé grand vizir en remplacement de son rival Çandarlı Halil Paşa. D'après Chalkokondylès, Il maria sa fille à Mehmed II, devenant beau-père du sultan. Il fut destitué de sa fonction de grand vizir quelques années plus tard, à la suite de l'échec de Belgrade en juillet 1456 et de son opposition aux janissaires et aux oulémas, qui avaient mal accepté l'exécution de Halil Paşa. Il se retira à Balıkesir. Il fut par la suite réhabilité et d'après Chalkokondylès, il fut nommé *sancakbeyi** de Gallipoli, à la tête de la flotte ; en 1459, il aurait conquis les îles de Samothrace et de Thasos. En revanche, dans des registres ottomans il est recensé en tant que gouverneur de Thessalie et de Macédoine à partir de 1457. En 1460, il aurait participé à la seconde campagne de Morée, puis, en 1461, à la conquête de Trabzon. D'après certaines sources, il serait mort en 1460-1461 à Balıkesir, où il fut enterré dans le complexe de bâtiments d'usage public et religieux *(külliye)* qu'il avait fait bâtir. D'après d'autres sources, il serait mort vers 1464, après avoir été nommé gouverneur en Macédoine et avoir épousé en 1463 la princesse Anne, fille de David Comnène, empereur déchu de Trébizonde.

Bibliographie

DİA : Türkiye Diyanet Vakfı İslâm Ansiklopedisi, Ankara, 1988-.
EI² : Encyclopédie de l'Islam, 2e éd., 13 t., Leyde-Paris, 1960-2009.
İA : İslâm Ansiklopedisi, Istanbul, 13 t., Istanbul, 1940-1986.
PG : Patrologiae cursus completus. Series Graeca, Migne (Jacques-Paul) éd., Paris 1856-1866.
PL : Patrologiae cursus completus. Series Latina, Migne (Jacques-Paul) éd., Paris 1844-1865.

Actes de Lavra, IV, *Études historiques, actes serbes, compléments et index*, Lemerle (Paul), Guillou (André) *et alii* éd., Paris, 1982 (Archives de l'Athos 11).

Aflaki, *Les saints des derviches tourneurs (Manâqib ul-'ârifîn),* trad. C. Huart, Paris, 1918-1922.

Ágoston (Gábor), *Guns for the Sultan. Military Power and the Weapons Industry in the Ottoman Empire*, Cambridge, 2005.

Ahmedi, *İskendernâme*, Ünver (İ.) éd., Ankara, 1983.

Akışık (Aslıhan), *Self and Other in the Renaissance: Laonikos Chalkokondyles and Late Byzantine Intellectuals*, thèse de doctorat, Harvard University, 2013.

Alexander (Paul J.), *The oracle of Baalbek. The Tiburtine Sibyl in Greek dress*, Washington, 1967.

Alexander (Paul J.), *Byzantine Apocalyptic Tradition*, Berkeley – Los Angeles – Londres, 1985.

Alexandru-Dersca Bulgaru (Marie-Mathilde), « La politique démographique des sultans à Istanbul (1453-1496) », *Revue des études Sud-Est Européennes* XXVIII/1-4 (1990), p. 45-56.

Alpers (Klaus), « Ein Handschriftenfund zum Cyrill-Glossar in der Staats- und Universitätsbibliothek Bremen », dans Hörandner (Wolfram), Trapp (Erich) éd., *Lexicographica Byzantina*, Vienne, 1991 (Byzantina Vindobonensia 20).

Ak (Mahmut), Başar (Fahameddin), *İstanbul'un Fetih Günlüğü*, Istanbul, 2003.

Aksoy (Hasan), « Fetihname », dans *DİA* 12 (1995), p. 470-472.

Ametller (Josep), « Un threno catalán a la toma de Constantinopla por los turcos », *Revista de Gerona. Literatura, Ciencia, Artes. Órgano de la asociación literaria* XIII (1889), p. 331-334 et 366-375.

Anani (Nora), *Les élites intellectuelles et religieuses des deux premiers siècles ottomans d'après le dictionnaire biographique arabe de Taşköprüzade et les sources narratives ottomanes*, thèse inédite soutenue en novembre 2009 à l'Université de Provence (Aix-en-Provence) sous la direction de M. Balivet.

Angiolello (Gian Maria), *Historia turchesca (1300-1514)*, Ursu (I.) éd., Bucarest, 1910.

Angold (Michael), *The Fall of Constantinople to the Ottomans : Context and Consequences*, Harlow – New York, 2012.

Angold (Michael), « Memoirs, confessions and apologies: the last chapter of Byzantine autobiography », *Byzantine and Modern Greek Studies* 37 (2013), p. 208-225.

Anonim Tevârîh-i Âl-i Osman, Giese (F.), Azamat (N.) éd., Istanbul, 1992.

Argenti (Philipp), *The Occupation of Chios by the Genoese and their Administration of the Island (1346-1566)*, I-III, Cambridge, 1958.

Ar-Rashidi (Salim), *Muhammad al-Fâtih*, Beyrouth, 1969.

Aşıkpaşazade, *Altosmaniche Chronik des ʿĀṣıkpaşazâde*, Giese (F.) éd., Leipzig, 1929.

Aşıkpaşazade, *Tevârîḫ-i âl-i ʿOṣmân*, ʿAlî Beg éd., Istanbul, 1332 [repr. Farnborough, 1970].

Aşıkpaşazade, *Osmanoğulları Tarihi*, Saraç (M. A. Y.) éd., Istanbul, 2007.

Assini (Alfonso), « Una "filza" ritrovata. La riscoperta di importanti documenti genovesi su Costantinopoli e il Mar Nero », *Romània Orientale* 12 (1999), p. 13-36.

Astruc (Charles), « La fin inédite du *Contra Plethonem* de Matthieu Camariotès », *Scriptorium* 9 (1955), p. 246-262.

Asutay (Neslihan), « Überlegungen zum Christos-Evergetis-Kloster und zur Theodosiakirche am Goldenen Horn », *Istanbuler Mitteilungen* 51 (2001), p. 435-443.

Asutay (Neslihan), « Wer erbaute Mermer-Kule? », *Byzantion* 72 (2002), p. 272-275.

Asutay-Effenberger (Neslihan), « Die Entdeckung des Romanos-Tores an den Landmauern von Konstantinopel », *Byzantinische Zeitschrift* 96 (2003), p. 1-4.

Asutay-Effenberger (Neslihan), *Die Landmauer von Konstantinopel-Istanbul. Historisch-topographische und baugeschichtliche Untersuchungen*, Berlin – New York, 2007 (Millennium Studies 18).

Asutay-Effenberger (Neslihan), « Mehmets Kanonenmeister Urban und sein Riesengeschütz vor der Landmauer von Konstantinopel (1453) », dans Eadem, Rehm (Ulrich) éd., *Sultan Mehmet II. : Eroberer Konstantinopels, Patron der Künste*, Cologne, 2009, p. 211-225.

Asutay-Effenberger (Neslihan), Effenberger (Arne), « Eski Imaret Camii, Bonosisterne und Konstantinsmauer », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 58 (2008), p. 13-44.

Ateş (Ahmet), « İstanbul'un fethine dair Fatih Sultan Mehmed tarafından gönderilen mektûblar », *İÜEF Tarih Dergisi* IV/7 (1952), p. 11-50 [repr. dans *Fetihten Önce Fetihtan Sonra*, Istanbul, 2003, p. 83-124].

Augustin, *Œuvres,* II, *La Cité de Dieu*, Jerphagnon (Lucien) *et alii* éd., Paris, 2000.

Auzépy (Marie-France), Ducellier (Alain) et Yerasimos (Stéphane), *Istanbul*, Paris, 2002.

Aydın (Mehmet), Çelebi (İlyas), « Fal », dans *DİA* 12 (1995), p. 134-139.

Ayverdi (Ekrem Hakkı), *Fatih Devri Mimarîsi*, Istanbul, 1953.

Babinger (Franz), « Die Chronik des Qaramânî Mehmed Pascha, eine neuerschlossene osmanische Geschichtsquelle », *Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte* II (1923-1926), p. 242-247.

Babinger (Franz), *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1929.

Babinger (Franz), « Mehmed's II. Heirat mit Sitt Chatun (1449) », *Der Islam* 29 (1950), p. 218-235.

Babinger (Franz), « "Bajezid Osman" (Calixtus Ottomanus), ein Vorläufer und Gegenspieler Dschem-Sultans », *La Nouvelle Clio* 3 (1951), p. 349-388.

Babinger (Franz), « Jaʿqûb Pasha, ein Leibarzt Mehmed's II », *Rivista degli studi orientali* 26 (1951), p. 82-113.

Babinger (Franz), *Mahomet II le Conquérant et son temps (1432-1481) : la grande peur du*

monde au tournant de l'histoire, Paris, 1954 [trad. de Idem, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit, Weltenstürmer einer Zeitenwende*, Munich, 1953].

Babinger (Franz), « Nikolaos Sagoundinos, ein griechich-venedischer Humanist des 15. Jahrhunderts », dans *Χαριστήριον εἰς Ἀναστάσιον Ὀρλάνδον*, I, Athènes, 1964, p. 198-212.

Babinger (Franz), « Ein venedischer Lageplan der Feste Rûmeli Hisâri (2. Hälfte des XV. Jhdts.) », dans Idem, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, Munich, 1966, II, p. 184-189 [1re éd. : *La Bibliofilia* 57 (1955), p. 188-195].

Babinger (Franz), *Mehmed the Conqueror and His Time*, Manheim (Ralph) trad., Hickman (William C.) éd., Princeton (New Jersey), 1978 [trad. augmentée de Idem, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit, Weltenstürmer einer Zeitenwende*, Munich, 1953].

Bacqué-Grammont (Jean-Louis) *et alii*, « Le *tekke* bektachi de Merdivenköy », *Anatolia Moderna - Yeni Anadolu* II (1991), p. 29-135.

Bacqué-Grammont (Jean-Louis), « La fonderie de canons d'Istanbul et le quartier de Tophane. Textes et images commentés », *Anatolia Moderna - Yeni Anadolu* VIII (1999), p. 3-219.

Bádenas de la Peña (Pedro) et Pérez Martín (Inmaculada) éd., *Constantinopla 1453 : mitos y realidades*, Madrid, 2003 (Nueva Roma 19).

Bădiliță (Cristian) éd., *L'Antichrist*, Paris, 2011 (Bibliothèque 4).

Badoer (Giacomo), *Il Libro dei conti di Giacomo Badoer (Costantinopoli, 1436-1440)*, Dorini (Umberto), Bertelè (Tommaso) éd., Rome, 1956 (Il Nuovo Ramusio 3).

Bakalopoulos (Apostolos K.), « Les limites de l'Empire byzantin depuis la fin du XIVe siècle jusqu'à sa chute (1453) », *Byzantinische Zeitschrift* 55 (1962), p. 56-65.

Bakalopulos (Apostolos K.), « Die Frage der Glaubwürdigkeit der "Leichenrede auf L. Notaras" von Johannes Moschos (15. Jh.) », *Byzantinische Zeitschrift* 52 (1959), p. 14-21.

Balard (Michel), *La Romanie génoise (XIIe-début du XVe siècle)*, Rome, 1978.

Balard (Michel), « La lotta contro Genova », dans Arnaldi (Girolamo), Cracco (Giorgio) et Tenenti (Alberto) éd., *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, III, *La formazione dello stato patrizio*, Rome, 1997, p. 87-126.

Balard (Michel), « Les hommes d'affaires grecs de Constantinople au XVe siècle d'après le livre de comptes de Giacomo Badoer », dans Kerhervé (Jean), Rigaudière (Albert) éd., *Finances, pouvoirs et mémoire. Mélanges offerts à Jean Favier*, Paris, 1999, p. 478-489.

Balard (Michel), « La société pérote aux XIVe-XVe siècles : autour des Demerode et des Draperio », dans Necipoğlu (Nevra) éd., *Byzantine Constantinople. Monuments, Topography and Everyday Life*, Leyde – Boston – Cologne, 2001, p. 299-311.

Balard (Michel), *Les Latins en Orient, XIe-XVe siècle*, Paris, 2006 (Nouvelle Clio).

Balbi (Giovanna), *L'epistolario di Iacopo Bracelli*, Gênes, 1969.

Balfour (David), *Politico-Historical Works of Symeon, Archbishop of Thessalonica*, Vienne, 1989.

Balivet (Michel), *Byzantins et Ottomans : relations, interaction, succession*, Istanbul, 1999.

Balivet (Michel), « Textes de fin d'empire, récits de fin du monde : à propos de quelques thèmes communs aux groupes de la zone byzantino-turque », dans Lellouch (Benjamin), Yerasimos (Stéphane) éd., *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople*, Paris, 1999, p. 5-18.

Balivet (Michel), « Un fait de mémoire inaltérable. La prise d'une métropole dans l'Orient islamo-byzantin », dans Carozzi (Claude), Taviani-Carozzi (Huguette) éd., *Faire mémoire. Souvenir et commémoration au Moyen-Âge*, Aix-en-Provence, 1999, p. 15-37.

Balletto (Laura), « I Genovesi e la caduta di Costantinopoli: riflessi negli atti notarili », *Nea Rhome* 1 (2004), p. 267-312.

Balletto (Laura), « Battista di Felizzano et Domenico di Novara fra Genova ed il Vicino Oriente a metà del Quattrocento », dans Guiance (Ariel), Ubierna (Pablo) éd., *Sociedad y memoria en la Edad Media. Estudios en homenaje de Nilda Guglielmi*, Buenos Aires, 2005, p. 35-54.

Balletto (Laura), « I Genovesi e la conquista turca di Costantinopoli (1453). Note su Tommaso Spinola e la sua famiglia », *Acta historica e archaeologica mediaevalia* 26 (2005), p. 795-833.

Balletto (Laura), « Echi genovesi della caduta di Costantinopoli », dans Mansouri (Tahar) éd., *La prise de Constantinople : l'événement, sa portée et ses échos (1453-2003)*, Tunis, 2008, p. 27-67.

« Barbaro, Nicolò », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 6, Rome, 1954, p. 114-115.

Barbaro (Nicolò), *Giornale dell'assedio di Costantinopoli 1453*, Cornet (Enrico) éd., Vienne, 1856.

Bardill (Jonathan), « The Golden Gate in Constantinople: A Triumphal Arch of Theodosius I », *American Journal of Archaeology* 103 (1999), p. 671-696.

Barker (John W.), *Manuel II Palaeologus (1391-1425). A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New Brunswick (New Jersey), 1969[2].

Barker (John W.), « Emperors, Embassies, and Scholars: Diplomacy and the Transmission of Byzantine Humanism to Renaissance Italy », dans Angelov (Dimiter G.) éd., *Church and Society in Late Byzantium*, Kalamazoo (Michigan), 2009, p. 158-179.

Barnalidès (Sôtèrios), *Ιρηγόριος ο Γ΄ ο τελευταίος πατριάρχης πριν από την Άλωση (1453) και η φιλενωτική πολιτική του*, Thessalonique, 2001.

Barsanti (Claudia), « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo: la testimonianza di Cristoforo Buondelmonti », *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte* 3[e] s., 24 (2001), p. 83-253.

Bartusis (Mark C.), *The Late Byzantine Army: Arms and Society, 1204-1453*, Philadelphie (Pennsylvanie), 1992.

Baselga i Ramírez (Mariano), *El cancionero catalán de la Universidad de Zaragoza,* Saragosse, 1896, p. 247- 256.

Basso (Enrico), « Leonardo da Chio », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 64, Rome, 2005, p. 424-427.

Battaglia (Salvatore), *Grande dizionario della lingua italiana*, II, Turin, 1971 ; *ibid.*, VI, 1972 ; *ibid.*, IX, 1975 ; *ibid.*, XVII, 1995 ; *ibid.*, XXI, 2002.

Battilana (Natale), *Genealogie delle familie nobili di Genova*, Gênes, 1825.

Bayramoğlu (Fuat), *Hacı Bayram-ı Veli*, Ankara, 1983.

Bayrı (Mehmet Halit), *İstanbul Folkloru*, Istanbul, 1946.

Beldiceanu (Nicoară), *Code de lois coutumières de Mehmed II (*Kitāb-ı qavānīn-ı ʿörfiyye-i ʿoṣmānī*)*, Wiesbaden, 1967.

Beldiceanu (Nicoară), « Recherche sur la réforme foncière de Mehmed II », *Acta Historica* IV (1968), p. 27-39 [repr. dans Idem, *Le monde ottoman des Balkans*, Londres, 1976].

Beldiceanu (Nicoară), *Recherches sur la ville ottomane au XV[e] siècle. Étude et actes*, Paris, 1973.

Beldiceanu (Nicoară), *Le timar dans l'État ottoman*, Wiesbaden, 1980.

Beldiceanu (Nicoară), Beldiceanu-Steinherr (Irène), « Considérations sur la chronologie des sources ottomanes et ses pièges », dans Heywood (Colin), Imber (Colin) éd., *Studies in Ottoman History in Honour of Professor V. L. Ménage*, Istanbul, 1994, p. 15-29.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « La conquête d'Andrinople par les Turcs : la pénétration turque en Thrace et la valeur des chroniques ottomanes », *Travaux et mémoires* 1 (1965), p. 439-461.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « La prise de Serrès et le firman de 1372 en faveur du monastère de Saint-Jean-Prodrome », *Acta Historica* 4 (1965), p. 15-24.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), *Recherches sur les actes des règnes des sultans Osman, Orkhan et Murad I,* Munich, 1967.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « Un legs pieux du chroniqueur Uruj », *Bulletin of the School of Oriental and Asiatic Studies* XXXIII (1970), p. 359-363.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « Un acte concernant la surveillance des Dardanelles », *Bulletin d'études orientales* XXIX (1977), p. 17-24.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « Les laboureurs associés en Anatolie », dans Bacqué-Grammont (Jean-Louis), Dumont (Paul) éd., *Contributions à l'histoire économique et sociale de l'Empire ottoman*, Paris-Louvain, 1983, p. 93-104.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « Les débuts : Osmân et Orkhân », dans Mantran (Robert) éd., *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « Göynük, ville refuge des communautés *baba'î* », dans *Res Orientales* VI. *Itinéraires d'Orient. Hommages à Claude Cahen*, Louvain, 1994, p. 241-255.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « Les illusions d'une princesse. Le sort des biens de Mara Branković », dans Prätor (Sabine) et Neumann (Christoph K.) éd., *Frauen, Bilder und Gelehrte, Studien zu Gesellschaft und Künsten im osmanischen Reich. Festschrift H. -G. Majer*, Istanbul, 2002, p. 43-59.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « L'installation des Ottomans », dans Geyer (Bernard), Lefort (Jacques) éd., *La Bithynie au Moyen-Âge*, Paris, 2003 (Réalités byzantines 9), p. 351-374.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), « *Abdal*. L'étrange destin d'un mot. Le problème *abdal* vu à travers les registres ottomans », *Turcica* 36 (2004), p. 37-90.

Beldiceanu-Steinherr (Irène), Ganchou (Thierry), « Tarḫâniyât/Menemen, de Byzance à l'Empire ottoman », *Turcica* 38 (2006), p. 47-122.

Belgrano (Luigi T.), « Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera », *Atti della società ligure di storia patria* 13 (1877-1884), p. 97-336.

Belgrano, (Luigi T.), « Seconda serie di documenti riguardanti la colonia di Pera », *Atti della società ligure di storia patria* 13 (1884), p. 933-1003.

Beltran (Vicenç), Simó (Meritxell) et Roig (Elena) éd., *Trobadors a la península ibèrica. Homenatge al Dr. Martí de Riquer*, Barcelone, 2006.

Bendall (Simon), « A coin of Constantine XI », *Numismatic Circular* 82 (1974), p. 188-189.

Bendall (Simon), « The Coinage of Constantine XI », *Revue numismatique* 33 (1991), p. 134-142.

Benedetti (Stefano), « Griffolini, Francesco », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 59, Rome, 2002, p. 382-385.

Bérenger (Jean), *La Hongrie des Habsbourg,* I, *De 1526 à 1790*, Rennes, 2010.

Bergantini (Giacinto), *Miscellanea di varie operette*, I, Venise, 1740.

Berger (Albrecht), « Der Langa Bostani in Istanbul », *Istanbuler Mitteilungen* 43 (1993), p. 467-477.

Berger (Albrecht), « Zur Topographie der Ufergegend am Goldenen Horn in der byzantinischen Zeit », *Istanbuler Mitteilungen* 45 (1995), p. 149-165.

Berger (Albrecht) et Bardill (Jonathan), « The Representations of Constantinople in Hartmann Schedel's World Chronicle, and Related Pictures », *Byzantine and Modern Greek Studies* 22 (1998), p. 2-37.

Berger (Klaus), *Die griechische Daniel-Diegese. Eine altkirchliche Apokalypse*, Leyde, 1976.

Berindei (Mihnea), « La Porte ottomane face aux Cosaques Zaporogues, 1600-1657 », *Harvard Ukrainian Studies* I,1 (1977), p. 273-307.

Bernoulli (August), « Hans und Peter Rot's Pilgerreisen 1440 und 1453 », *Beiträge zur vaterländischen Geschichte* 11 (= N. Folge 1) (1882), p. 391-408.

Bernoulli (August), « Die Chronik Erhards von Appenwiler 1439-1471, mit ihren Fortsetzungen 1472-1474 », dans Idem éd., *Basler Chroniken*, IV, Leipzig 1890, p. 249-343.

Bertelè (Tommaso), « Costantino il Grande e S. Elena su alcune monete bizantine », *Numismatica* 14 (1948), p. 91-106.

Bertrandon de La Broquière, *Le voyage d'outremer de Bertrandon de La Broquière, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, Schefer (Charles) éd., Paris, 1892.

Bertrandon de La Broquière, *Le voyage d'orient. Espion en Turquie*, Basso (Hélène), Paviot (Jacques) éd., Toulouse, 2010.

Bible : *La Bible de Jérusalem*, édition de référence avec notes et augmentée de clefs de lectures, trad. sous la dir. de l'École biblique de Jérusalem, Paris, 2001.

Biedl (Arthur), « Matthaeus Camariotes. Specimen prosopographiae Byzantinae », *Byzantinische Zeitschrift* 35 (1935), p. 337-339.

Bigi (Emilio), « Argiropulo, Isacco », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 4, Rome, 1962, p. 131-132.

Birge (John Kingsley), *The Bektashi Order of Dervishes*, Londres, 1937.

Blanchet (Marie-Hélène), « La question de l'Union des Églises (13e-15e siècle) : historiographie et perspectives », *Revue des études byzantines* 61 (2003), p. 5-48.

Blanchet (Marie-Hélène), « L'ambiguïté du statut juridique de Gennadios Scholarios après la chute de Constantinople (1453) », dans *Le patriarcat œcuménique de Constantinople aux XIVe-XVIe siècles : rupture et continuité*, Paris, 2007, p. 195-211.

Blanchet (Marie-Hélène), « L'Église byzantine à la suite de l'Union de Florence (1439-1445) : de la contestation à la scission », *Byzantinische Forschungen* 29 (2007), p. 79-123.

Blanchet (Marie-Hélène), *Georges-Gennadios Scholarios (vers 1400 - vers 1472). Un intellectuel orthodoxe face à la disparition de l'Empire byzantin*, Paris, 2008 (Archives de l'Orient chrétien 20).

Blanchet (Marie-Hélène), Ganchou (Thierry), « Les fréquentations byzantines de Lodisio de Tabriz, dominicain de Péra († 1435) : Géôrgios Scholarios, Iôannès Chrysolôras et Théodôros Kalékas », *Byzantion* 75 (2005), p. 70-103.

Blanchet (Marie-Hélène), Kolditz (Sebastian), « Le concile de Ferrare-Florence (1438-1439) : mise à jour bibliographique », *Medioevo greco* 13 (2013), p. 315-322.

Bodnar (Edward W.), Foss (Clive) éd. Voir Cyriac of Ancona.

Bombaci (Alessio), *Histoire de la littérature turque*, Paris, 1968.

Bonsignori (Bonsignore de Francesco), « Viaggio in Gierusalemme per via di Costantinopoli fatto e scritto da medesimo nel 1497 », Florence, Bibliothèque Nationale Centrale, Magliabecchiani, XIII, 93 (et des lettres de Bonsignori et Michelozzi, *Ginori-Conti*, 29), extraits publiés dans Borsook (Eve), « The travels of Bernardo Michelozzi and Bonsignore Bonsignori in the Levant (1497-1498) », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 36 (1973), p. 145-197.

Boratav (Pertev Naili), « Khıḍr Ilyâs », dans *EI²* V, p. 5-6.

Bordier (Julien), [Voyages], Paris, Bibliothèque Nationale, Mss., *Fonds français*, 18076.

Borromeo (Elisabetta), *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman (1600-1644). Inventaire des récits et étude sur les itinéraires, les monuments remarqués et les populations rencontrées (Roumélie, Cyclades, Crimée)*, Paris, 2007.

Borromeo (Elisabetta), « Le clergé latin et son autorité dans l'Empire ottoman (XV^e^-XVII^e^ siècles) : protégé des puissances de l'Europe catholique ? », dans Clayer (Nathalie), Papas (Alexandre) et Fliche (Benoît) éd., *L'autorité religieuse et ses limites en terres d'islam. Approches historiques et anthropologiques*, Leyde, 2013, p. 87-105.

Bowen (Harold), « ʿAzab », dans *EI*[2] I, p. 830.

Boykov (Grigor), « Anatolian Emir in Rumelia: Isfendiyaroğlu Ismail Bey's Architectural Patronage and Governorship of Filibe (1460s-1470s) », *Bulgarian Historical Review* 1,2 (2013), p. 137-147.

Bracle (Jacques de), « Memoire du voyage de Constantinople faict par Jacques de Bracle escuier Sr. De Bassecourt et (écrit) de sa main en l'an 1570 », Bruxelles, Archives générales du Royaume, Fonds Lalaing, 692, 8 f.

Brandes (Wolfram), « Die Belagerung Konstantinopels 717/718 als apokalyptisches Ereignis », dans Belke (Klaus) et Kislinger (Ewald) éd., *Byzantina Mediterranea: Festschrift für Johannes Koder zum 65. Geburtstag*, Vienne, 2007, p. 65-92.

Brandstetter (Maximilian), « Itinerarium oder Raisbeschreibung », dans Nehring (Karl) éd., *Adam Freiherrn zu Herbersteins Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel. Ein Beitrag zum Frieden von Zsitvatorok (1606)*, Munich, 1983.

Brau (H.) « Semûd », dans *İA* X (1979), p. 474-475.

Bravo Garcia (Antonio), « Fin del mundo y fin de Constantinopla en las fuentes griegas », dans Badenas de la Peña (Pedro), Pérez Martín (Inmaculada) éd., *Constantinopla 1453: mitos y realidades*, Madrid, 2003 (Nueva Roma 19), p. 75-148.

Bresc (Henri), « Marchands de Narbonne et du Midi en Sicile (1300-1460) », dans *Narbonne : archéologie et histoire*, dans *Actes du XLV^e^ Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Montpellier*, II, *Narbonne au Moyen Âge*, Narbonne, 1973, p. 93-99.

Brezzi (Paolo), « La pace di Venezia del 1177 e le relazioni tra la Repubblica e l'impero », dans *Venezia dalla prima crociata alla conquista di Costantinopoli di 1204*, Florence, 1965, p. 51-70.

Bryer (Anthony A. M.), « Family Planning in Trebizond: The *AIMA* of the Grand Komnenoi », dans Anastos (Milton V.) *et alii* éd., *Το Ελληνικόν: Studies in Honor of Speros Vryonis, Jr.*, New Rochelle (New York), 1993, I, p. 85-90.

Buondelmonti (Cristoforo), *Description des îles de l'Archipel,* Legrand (Émile) éd., Paris, 1897.

Calzamiglia (Livio), « Un maonese di Chio: Leonardo Giustiniani Garibaldo, O.P., arcivescovo di Mitilene (1395-1459) », *La Storia dei Genovesi* 12 (1994), p. 61-81.

Cammelli (Giuseppe), *I dotti bizantini e le origini dell'Umanesimo*, III, *Giovanni Argiropulo*, Florence, 1941.

Cammelli (Giuseppe), « Andronico Callisto », *Rinascita* 23-24 (1942), p. 3-64.

Canard (Marius), « Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende », *Journal Asiatique* CCVIII (1926), p. 61-121 [repr. dans Idem, *Byzance et les Musulmans au Proche-Orient*, Londres, 1973 (Variorum Collected Studies Series 18), étude I].

Canivet (Pierre), Oikonomidès (Nicolas), « La comédie de Katablattas. Invective byzantine du XV^e^ siècle. Édition, traduction et commentaire », *Δίπτυχα* 3 (1982-1983), p. 5-97.

Capizzi (Carmelo), « L'*Oratio ad Alphonsum Regem Aragonum* (1454) di Nicola Sagundino, riedita secundo un ms. finora ignoto », *Orientalia christiana periodica* 64 (1998), p. 345-357.

Carozzi (Claude), Taviani-Carozzi (Huguette), *La fin des temps. Terreurs et prophéties au Moyen Âge*, Paris, 1999.

Carroll (Margaret), « Notes on the authorship of the "Siege" section of the *Chronicon Maius* of Pseudo-Phrantzes, Book III », *Byzantion* 41 (1971), p. 28-44 ; 42 (1972), p. 5-22 ; 43 (1973), p. 30-38.

Caselli (Cristian), *Ad serenissimum principem et invictissimum regem Alphonsum Nicolai Sagundini Oratio*, Rome, 2012 (Antiquitates 39).

Castet (Sylvestre), *Annales des Frères Mineurs composées en latin par le très révérend père Luc Waddinghes* [...] *abrégées et traduites en françois*, V, Toulouse, 1682.

Cazacu (Matei), « Les parentés byzantines et ottomanes de l'historien Laonikos Chalkokondyle », *Turcica* XVI (1984), p. 95-113.

Cazacu (Matei), Naşturel (Petre Ş.), « Une démonstration navale des Turcs devant Constantinople et la bataille de Kilia (1448) », *Journal des Savants* (1978), p. 197-210.

Cecchetti (Bartolomeo), *Archivio di Stato di Venezia. Statistica degli atti custoditi nella sezione notarile*, Venise, 1886.

Çeçen (Kazım), *İstanbul'da Osmanlı Dönemi Su Tesisleri*, Istanbul, 1984.

Çelebi (İlyas) *et alii*, « Hızır », dans *DİA* 18, p. 406-412.

Cerone (Francesco), « La politica orientale di Alfonso d'Aragona », *Archivio Storico per le province Napoletane* 27 (1902), p. 3-93, 380-634 et 774-851.

Chalcocondyle (Laonikos), *Laonici Chalcocondylae Atheniensis Historia de Origine ac Rebus gestis Imperatorum Turcicorum. Opus e Tribus manuscriptis graecis exemplaribus Bibliothecae Palatinae, nunc primum Graece editum, descriptum vero, & quantum fieri potuit, emendatam ; opera & studio Iohannis Balthasaris Baumbachij, Graecae & Hebrae Linguae in per antiqua Academia Heidelbergensi, Professoris ordinarij. Una cum versione Conradi Clauseri Tigurini*, Genève, 1615.

Chalkokondylès (Laonikos), *L'histoire de la décadence de l'Empire Grec et establissement de celuy des Turcs, comprise en dix livres, par Nicolas Chalcondyle Athénien*, Vigenère (Blaise de) trad., Paris, 1577 [nouv. éd. : Paris, 1650].

Chalkokondylès (Laonikos), *Historiarum demonstrationes*, Darkó (Eugenius) éd., Budapest, 1922-1923.

Chalkokondylès (Laonikos), *Λαονίκου Χαλκοκονδύλη Βυζαντίου Ἅλωσις. Ἀποδείξεις Ἱστοριών Η΄*, Nicoloudis (Nikolaos) trad., Athènes, 1997.

Chalkokondylès (Laonikos), *The Histories*, Kaldellis (Anthony) trad., I-II, Washington D.C., 2014 (Dumbarton Oaks Medieval Library 34).

Chasin (Martin), « The Crusade of Varna », dans *A History of the Crusades*, VI, *The Impact of the Crusades on Europe*, Hazard (Harry W.), Zacour (Norman P.) éd., Madison (Wisconsin), 1989, p. 276-310.

Chasiotès (Ioannès), *Μακάριος, Θεόδωρος και Νικηφόρος οι Μελισσηνοί (Μελισσουργοί) 16ος-17ος αι.*, Thessalonique, 1966.

Chastel (André), *L'Italie et Byzance*, Paris, 1999.

Chavaray (Étienne), « Rapport sur les lettres de Louis XI et sur les documents concernant ce prince conservés dans les archives de l'Italie », *Archives des Missions scientifiques et littéraires* s. III, t. VII (1881), p. 437-475.

Chebel (Malek), *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, 1995.

Chôniatès (Nikétas), *Historia*, van Dieten (Jan) éd., Berlin, 1975 (Corpus fontium historiae Byzantinae 11).

Christodolidou (Louiza), « Θεματικά μοτίβα, "κοινοί τόποι", τεχνικές και φόρμουλες του δημοτικού τραγουδιού στο *Ανακάλημα της Κωνσταντινόπολης* : συγκλίσεις-αποκλίσεις », dans *Constantinopla, 550 años de su caída*, Motos Guirao (Encarnación), Morfakidis Filaktós (M.) éd., Grenade, 2006, p. 349-361.

Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων σουλτάνων, Zoras (Georgios) éd., Athènes, 1958.

Chronique hellène et romaine, dans Tvorogov (Oleg V.) éd., *Letopisec Ellinskij i Rimskij*, I, *Tekst*, Saint-Pétersbourg, 1999.

Chronographiae quae Theophanis continuati nomine fertur liber quo Vita Basilii Imperatoris amplectitur, Ševčenko (Ihor) éd., Berlin, 2011 (Corpus fontium historiae Byzantinae. Series Berolinensis 42).

Chrysomalli-Henrich (Kyriakè), « Η ρητορική του πένθους : λόγιοι θρήνοι, δημώδεις θρήνοι και δημοτικό τραγούδι για την Άλωση της Κωνσταντινούπολης », dans *Constantinopla, 550 años de su caída*, Motos Guirao (Encarnación), Morfakidis Filaktós (M.) éd., Grenade, 2006, p. 319-331.

Cicogna (Emmanuele A.), *Delle inscrizioni veneziane*, VI, Venise, 1853.

Clarke (Paula C.), «The commercial activities of Giovanni Marcanova di Giacomo », dans Barile (Elisabetta), Clarke (Paula C.) et Nordio (G.) éd., *Cittadini veneziani del Quattrocentro. I due Giovanni Marcanova, il mercante e l'umanista*, Venezia, 2006, p. 247-373.

Codoñer (Juan Signes), « *Translatio studiorum* : la emigración bizantina a Europa Occidental en las décadas finales del Imperio (1353-1453) », dans Bádenos de la Peña (P.), Pérez Martín (I.) éd., *Constantinopla 1453 : mitos y realidades*, Madrid, 2003 (Nueva Roma 19), p. 187-246.

Congourdeau (Marie-Hélène), « Courants de pensée apocalyptiques à Byzance sous les Paléologues », et « Scholarios, *Chronographie*. Édition corrigée, traduction, annotation », dans Lellouch (Benjamin), Yerasimos (Stéphane) éd., *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople*, Paris, 1999 (Varia Turcica 33), p. 55-97.

Congourdeau (Marie-Hélène), « Les *oracula Leonis* », dans Fonseca (Cosimo Damiano) éd., *Gioachimismo e profetismo in Sicilia (secoli XIII-XVI). Atti del terzo Convegno internazionale di studio Palermo-Monreale 14-16 ottobre 2005*, Rome, 2007, p. 79-91.

Constantinopla, 550 años de su caída. II, *Constantinopla bizantina*, Motos Guirao (Encarnación), Morfakidis Filaktós (M.) éd., Grenade, 2006.

Coran : *Le Coran*, Masson (Denise) trad., Paris, 1967 (Bibliothèque de la Pléiade).

Cornelius (Flaminio), *Ecclesiae Torcellanae antiquis monumentis nunc etiam primum editis illustratae*, II, Venise, 1749.

Corpus Paroemiographorum graecorum, Leutsch (E.L.), Schneidewin (F.S.) éd., Hildesheim, 1965 [1re éd. : Göttingen, 1839-1851].

Cortelazzo (Manlio), *Dizionario veneziano della lingua e della cultura popolare nel XVI secolo*, Limena, 2007 (Cultura popolare veneta. Serie speciale).

Crouzet-Pavan (Élisabeth), *Venise. Une invention de la ville (XIIIe-XVe siècle)*, Seyssel, 1997.

Crouzet-Pavan (Élisabeth), *Venise triomphante, les horizons d'un mythe*, Paris, 1999.

Crusius (Martin), *Turco-Graeciae libri octo*, Bâle, 1584.

Cyriac of Ancona, *Later Travels*, Bodnar (Edward W.), Foss (Clive) éd., Londres, 2003.

Dagron (Gilbert), *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des* Patria, Paris, 1984 (Bibliothèque byzantine).

Dagron (Gilbert), Paramelle (Joseph), « Récit merveilleux sur la colonne du Xérolophos », *Travaux et mémoires* 7 (1979), p. 491-523.

Dallegio d'Alessio (Eugenio), « Le texte grec du traité conclu par les Génois de Galata avec Mehmet II le 1er juin 1453 », *Ἑλληνικά* 11 (1939), p. 115-124.

Dallegio d'Alessio (Eugenio), « Traité entre les Génois de Galata et Mehmet II (1er juin 1453). Versions et commentaires », *Échos d'Orient* 39 (1940), p. 161-175.

Dallegio d'Alessio (Eugenio), « Listes des podestats de la colonie génoise de Péra (Galata), des prieurs et sous-prieurs de la Magnifica Communita », *Revue des études byzantines* 27 (1969), p. 151-157.

Dankoff (Robert), *An Ottoman Mentality. The World of Evliya Çelebi*, Leyde – Boston, 2004.

Darrouzès (Jean), « Lettres de 1453 », *Revue des études byzantines* 22 (1964), p. 72-127.

Davis (John), « Manuel II Palaeologus' *A depiction of spring in a dyed, woven hanging* », dans Dendrinos (Charalambos), Harris (Jonathan), Harvalia-Crook (Eirene) et Herrin (Judith) éd., *Porphyrogenita. Essays on the History and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Aldershot, 2003, p. 411-421.

De Byzance à Istanbul. Un port pour deux continents (Catalogue d'exposition), Paris, 2009.

Delacroix-Besnier (Claudine), « Conversions constantinopolitaines au XIVe siècle », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge* 105 (1993), p. 715-761.

Delacroix-Besnier (Claudine), *Les dominicains et la chrétienté grecque aux XIVe et XVe siècles*, Rome, 1997 (Collection de l'École française de Rome 237).

Della Valle (Pietro), *Viaggi di Pietro Della Valle il Pellegrino. Con minuto ragguaglio di tutte le cose notabili osservate in essi, descritti da lui medesimo in 54 lettere familiari*, Rome, 1650-1663.

Del Lungo (Isidoro), *Prose vulgari inedite e poesie latine e greche edite e inedite di Angelo Ambrogini Poliziano*, Florence, 1867.

De Marchi (Andrea), *Gentile da Fabriano*, Milan, 1998.

Dendrinos (Charalampos), « Manuel II Palaeologus in Paris (1400-1402): Theology, Diplomacy, and Politics », dans Hinterberger (Martin), Schabel (Chris) éd., *Greeks, Latins and Intellectual History, 1204-1500*, Louvain, 2011, p. 397-422.

Dennis (George T.), « The Byzantine-Turkish Treaty of 1403 », *Orientalia christiana periodica* 33 (1967), p. 72-88 [repr. dans Idem, *Byzantium and the Franks, 1350-1420*, Londres, 1982 (Variorum Collected Studies Series 150), étude VI].

[Des Hayes de Courmenin, Louis], *Voyage de Levant fait par le Commandement du Roy en l'année 1621 par le Sr. D.C.*, Paris, 1624.

Desimoni (Carlo), Belgrano (Luigi T.), « Documenti ed estratti inediti o poco noti riguardanti la storia del commercio e della marina ligure. Brabante, Fiandra e Borgogna », *Atti della Società Ligure di Storia Patria* 5 (1867), p. 357-518.

Despotakis (Eleftherios), « Il patriarcato latino di Costantinopoli e le conflittualità ecclesiastiche a Negroponte (15° sec.) », *Revue des études byzantines* 71 (2013), p. 187-208.

Dethier (Philipp Anton) éd., *Documenta obsidionis Constantinopolitanis A. D. 1453*, Budapest, [*ca* 1872] (Monumenta Hungariae Historica 22).

Deutsche Reichstagsakten unter Friedrich III., Abt. V, Bd. 19, Häfte 1, *1453-1454*, Weigel (Helmut), Grüneisen (Henny) éd., Göttingen, 1969.

De Vries (Kelly), « Gunpowder Weapons at the Siege of Constantinople, 1453 », dans Lev (Yaacov) éd., *War and Society in the Eastern Mediterranean, 7th-15th Centuries*, Leyde, 1997 (The Medieval Mediterranean 9), p. 343-362.

De Riquer i Permanyer (Isabel), *Poemes catalans sobre la caiguda de Constantinoble*, Barcelone, 1997.

de Vries-van der Velden (Eva), *L'élite byzantine devant l'avance turque à l'époque de la guerre civile de 1341 à 1354*, Amsterdam, 1989.

Dion Cassius, *Histoire romaine, Livres 50 et 51*, Freyburger (Marie-Laure), Roddaz (Jean-Michel) éd., Paris, 1991 (Collection des Universités de France).

Dirimtekin (Feridun), *İstanbul'un Fethi*, Istanbul, 1976.

Dizionario di marina medievale e moderno, Rome, 1937 (Dizionari di arti e mestieri, 1).

Djurić (Ivan), *Le crépuscule de Byzance*, Paris, 1996.

Doiron (Normand), *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Paris, 1995.

Dölger (Franz) et Wirth (Peter), *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, V, *Regesten von 1341-1453*, Munich – Berlin, 1965 (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. Regesten 1).

Doukas, *Ducae Historia Byzantina*, Bullialdus (Ismael) [Ismaël Boulliau] éd., Paris, 1649.

Doukas, *Ducae Historia Byzantina*, Bekker (Immanuel) éd., Bonn, 1834 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae).

Doukas, *Ducas. Istoria Turco-Bizantină, 1341-1462 : editie critica,* Grecu (Vasile) éd., Bucarest, 1958.

Doukas, *[Μιχαήλ] Δούκας, Βυζαντινοτουρκική ιστορία. Μετάφραση — Εισαγωγή — Σχόλια*, Karalès (Brasidas) trad., Athènes, 1997.

Downey (Glanville), « The Tombs of the Byzantine Emperors at the Church of the Holy Apostles in Constantinople », *The Journal of Hellenic Studies* 79 (1959), p. 27-51.

Dujčev (Ivan), *Medioevo byzantino-slavo*, III, Rome, 1971, p. 408-412.

Du Loir (Nicolas), *Les Voyages du Sieur Du Loir contenus en plusieurs lettres écrites du Levant, avec plusieurs particularitez qui n'ont point encor esté remarquées touchant la Grece, et la domination du Grand Seigneur, la Religion, et les mœurs de ses Sujets. Ensemble de ce qui se passa à la mort du feu Sultan Mourat dans le Serrail, les cérémonies de ses funérailles ; et celles de l'avenement à l'Empire du Sultan Hibraim son frere, qui luy succeda. Avec la relation du siège de Babylone fait en 1639 par Sultan Mourat*, Paris, 1654.

Dupont-Sommer (André), Philonenko (Marc) éd., *La Bible. Écrits intertestamentaires,* Paris, 1987 (Bibliothèque de la Pléiade).

Duran i Duelt (Daniel), « Monarquia, Consellers i Mercaders. Conflictivitat en el consolat català de Constantinoble a la primera meitat del segle XV », dans Ferrer i Mallol (Maria Teresa), Coulon (Damien) éd., *L'expansió catalana a la Mediterrània a la baixa Edat Mitjana*, Barcelone, 1999, p. 27-51.

Ecthesis Chronica and Chronicon Athenarum, Lambros (Spyridon) éd., Londres, 1902.

Effenberger (Arne), « Die Illustrationen. Topographische Untersuchungen : Konstantinopel/Istanbul und ägäische Örtlichkeiten », dans Buondelmonti (Cristoforo), *Liber insularum archipelagi. Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf Ms. G 13. Faksimile*, Siebert (Irmgard) et Plassman (Max) éd., Wiesbaden, 2005 (Schriften der Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf 38), p. 13-89.

Effenberger (Arne), « Polichnion oder Yedikule. Zur Datierung einer Stadtansicht von Konstantinopel in Paris », *Zurich Studies in the History of Art* 17-18 (2008-2009) [= *Fund-Stücke-Spuren-Suche*, Boschetti-Maradi (Adriano) *et alii* éd., Berlin, 2011], p. 115-127.

Emecen (Feridun), *İstanbul'un Fethi Olayı ve Meseleleri*, Istanbul, 2003.

Emecen (Feridun), *Fatih ve Kıyamet 1453*, Istanbul, 2012.

Enveri, *Düstûrnâme-i Enverî*, Mükrimin Halil [Yınanç] éd., Istanbul, 1928.

Eremya Çelebi Kömürcyan, *İstanbul Tarihi, XVII. Asırda Istanbul*, Istanbul, 1988.

Erünsal (İsmail E.), « Tacizade Ca'fer Çelebi as a Poet and Stateman », *Boğaziçi Üniversitesi Dergisi, Beşeri Bilimler* VI (1978), p. 123-148.
Erünsal (İsmail E.), *The life and Works of Tâcîzâde Ca'fer, with a Critical Edition of his Divan*, Istanbul, 1983.
Erünsal (İsmail E.), « Tâcîzâde Câfer Çelebi », dans *DİA* 39, p. 353-356.
Ésope, *Fables*, Chambry (Émile) éd., Paris, 1927 (Collection des universités de France).
Estangüi Gómez (Raúl), *Byzance face aux Ottomans. Exercice du pouvoir et contrôle du territoire sous les derniers Paléologues, milieu XIVe-milieu XVe siècle*, Paris, 2014 (Byzantina Sorbonensia 28).
Estangüi Gómez (Raúl), « Les Tzamplakônes. Grands propriétaires fonciers à Byzance au 14e siècle », *Revue des études byzantines* 72 (2014), p. 275-331.
Eubel (Konrad), *Hierarchia catholica medii aevi*, II, *Ab anno 1431 usque ad annum 1503 perducta*, Münster, 1914.
Evert-Kappesowa (Halina), « La tiare ou le turban », *Byzantinoslavica* 14 (1953), p. 245-257.
Evliya Çelebi, *Seyâhatnâmesi*, Istanbul, 1896-1928.
Evliya Çelebi, *Seyahatnâme (Giriş)*, Parmaksızoğlu (İ.) éd., Ankara, 1983.
Evliya Çelebi, *Evliya Çelebi Seyahatnamesi. Topkapı Sarayı Bağdat 304 Numaralı Yazmanın Transkripsiyonu*, Istanbul, 1996-2007.
Eyice (Semavi), « Balta-oğlu Süleyman Bey'in kilici », *İstanbul Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Tarih Dergisi* 25 (1971), p. 163-178.
Eyice (Semavi), « Rumeli Hisarı », dans *Dünden bugüne İstanbul Ansiklopedisi*, 6, Istanbul, 1993, p. 355-357.
Fahd (Toufic), « Les songes et leur interprétation dans l'Islam », dans *Les songes et leur interprétation*, Paris, 1959, p. 125-157.
Fahd (Toufic), *La divination arabe*, Leyde, 1966.
Failler (Albert), « L'occupation de Rhodes par les Hospitaliers », *Revue des études byzantines* 50 (1992), p. 113-135.
Failler (Albert), « De l'appellation de Péra », *Revue des études byzantines* 56 (1998), p. 239-247.
Failler (Albert), « Retour à Péra par Ta Pikridiou et Diplokionion », *Revue des études byzantines* 58 (2000), p. 185-198.
Failler (Albert), « Note sur le monastère de la laure de l'Anaplous », *Revue des études byzantines* 67 (2009), p. 165-181.
Favier (Jean), *Pierre Cauchon. Comment on devient le juge de Jeanne d'Arc*, Paris, 2010.
Fedalto (Giorgio), *Acta Eugenii Papae IV (1431-1447)*, Rome, 1990 (*Pontificia Commissio codici iuris canonici orientalis recognoscendo*, *Fontes series* III, vol. XV).
Fernández Galvín (Ana Isabel), « Tradiciones y leyendas populares en los Trenos por Constantinopla », dans *Constantinopla, 550 años de su caída*, Motos Guirao (Encarnación), Morfakidis Filaktós (M.) éd., Grenade, 2006, p. 363-375.
Finkel (Caroline), *Osman's Dream. The Story of the Ottoman Empire*, Londres, 2005.
Flavius Josèphe, *La Prise de Jérusalem de Josèphe le Juif : texte vieux-russe publié intégralement et traduit en français*, Istrin (Vasilij M.), Pascal (Pierre) et Vaillant (André) éd., Paris, 1934-1938 (Textes publiés par l'Institut d'études slaves 2).
Flemming (Barbara), « Khōdja Efendi », dans *EI²* V, p. 28-29.
Flemming (Barbara), « The reign of Murad II: A Survey (I) », *Anatolica* 20 (1994), p. 249-267.

Flemming (Barbara), « The Sultan's Prayer before Battle », dans Heywood (Colin), Imber (Colin) éd., *Studies in Ottoman History in Honour of Professor V.L. Ménage*, Istanbul, 1994, p. 63-75.

Flusin (Bernard), « Prédictions et prophéties dans l'œuvre de Doucas », dans Odorico (Paolo), Agapitos (Panayotis) et Hinterberger (Martin) éd., *L'écriture de la mémoire. La littérarité de l'historiographie. Actes du IIIe colloque international philologique, Nicosie, 6-8 mai 2004*, Paris, 2006 (Dossiers byzantins 6), p. 353-373.

Fonkitch (Boris), « "Μονωδία επί τη Αλώσει της μεγαλοπόλεως" του Ιωάννου Ευγενικού : αυτόγραφο του συγγραφέα », dans *Constantinopla, 550 años de su caída*, Motos Guirao (Encarnación), Morfakidis Filaktós (M.) éd., Grenade, 2006, p. 399-404.

Fortini Brown (Patricia), *Venice and Antiquity. The Venetian Sense of the Past*, New Haven – Londres, 1996.

Foss (Clive), « Byzantine Malagina and the Lower Sangarius », *Anatolian Studies* 40 (1990), p. 161-183.

Freely (John), *Strolling through Istanbul*, Istanbul, 1973.

Fresne-Canaye (Philippe du), *Le voyage du Levant. Publié et annoté par M. H. Hauser (1573)*, Paris, 1897 [reproduction anastatique : *Le voyage du Levant de Venise à Constantinople, l'émerveillement d'un jeune humaniste (1573)*, trad. et notes de Hauser (Henri), avant-propos par Cébe (Olivier), Paris, 1986].

Fritz (Jean-Marie), *Paysages sonores du Moyen Âge, le versant épistémologique*, Paris, 2000.

Fryde (Edmund), *The Early Palaeologan Renaissance, 1261-c.1360*, Leyde, 2000 (The Medieval Mediterranean 27).

Gaborieau (Marc), Popovic (Alexandre) et Zarcone (Thierry) éd., *Naqshbandis. Cheminement et situation actuelle d'un ordre mystique musulman*, Istanbul, 1990 (Varia Turcica XVIII).

Gabriel (Albert), *Châteaux turcs du Bosphore*, Paris, 1943.

Gadrat (Christine), « Les couvents latins de Constantinople et Péra face à la conquête ottomane », dans Mansouri (Tahar) éd., *La conquête de Constantinople : l'événement, sa portée et ses échos (1453-2003)*, Tunis, 2008, p. 93-113.

Gamillscheg (Ernst), Wurm (Herbert), « Bemerkungen zu L. Chalkokondyles », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 42 (1992), p. 213-219.

Ganchou (Thierry), « Le mésazon Démétrius Paléologue Cantacuzène a-t-il figuré parmi les défenseurs du siège de Constantinople (29 mai 1453) ? », *Revue des études byzantines* 52 (1994), p. 245-272.

Ganchou (Thierry), « Sur quelques erreurs relatives aux derniers défenseurs grecs de Constantinople en 1453 », *Thesaurismata* 25 (1995), p. 61-82.

Ganchou (Thierry), « Héléna Notara Gateliousaina d'Ainos et le *Sankt Peterburg Bibl. Publ. gr*. 243 », *Revue des études byzantines* 56 (1998), p. 141-168.

Ganchou (Thierry), « La date de la mort du basileus Jean IV Komnénos de Trébizonde », *Byzantinische Zeitschrift* 93 (2000), p. 114-124.

Ganchou (Thierry), « Une Kantakouzènè, impératrice de Trébizonde : Théodôra ou Héléna ? », *Revue des études byzantines* 58 (2000), p. 215-229.

Ganchou (Thierry), « Le rachat des Notaras après la chute de Constantinople ou les relations "étrangères" de l'élite byzantine au XVe siècle », dans Balard (Michel), Ducellier (Alain) éd., *Migrations et diasporas méditerranéennes (Xe-XVIe siècle). Actes du colloque de Conques (octobre 1999)*, Paris, 2002 (Byzantina Sorbonensia 19), p. 149-229.

Ganchou (Thierry), « Giacomo Badoer et kyr Théodôros Batatzès, "chomerchier di pesi" à Constantinople (*flor*. 1401-1449) », *Revue des études byzantines* 61 (2003), p. 49-96.

Ganchou (Thierry), « La famille Koumousès (Κουμούσης) à Constantinople et Négrepont, avant et après 1453 », dans Maltézou (Chrysa A.), Papakosta (Christina E.) éd., *Venezia-Eubea, da Egripos a Negroponte*, Athènes – Venise, 2006, p. 45-107.

Ganchou (Thierry), « Iôannès Argyropoulos, Géôrgios Trapézountios et le patron crétois Géôrgios Maurikas », *Thesaurismata* 36 (2008), p. 99-206.

Ganchou (Thierry), « À propos d'un cheval de race : un dynaste de Trébizonde en exil à Constantinople au début du XV^e^ siècle », dans Shukurov (Rustam) éd., *More i berega. K 60-letiiu Sergeia Pavlovicha Karpova ot kolleg i uchenikov = Mare et litora. Essays Presented to Sergei Karpov for his 60th Birthday*, Moscou, 2009, p. 553-574.

Ganchou (Thierry), « La *fraterna societas* des Crétois Nikolaos et Géôrgios Pôlos (Polo), entre Constantinople et Moncastro : affaires, dévotion et humanisme », *Thesaurismata* 39-40 (2009-2010), p. 111-228.

Ganchou (Thierry), « L'ultime testament de Géôrgios Goudélès, hommes d'affaires, *mésazôn* de Jean V et *ktètôr* (Constantinople, 4 mars 1421) », *Travaux et mémoires* 16 (2010) (*Mélanges Cécile Morrisson*), p. 277-358.

Ganchou (Thierry), « Nikolaos Notaras, *mésengyos tôn Ausonôn*, et le *mésastikion* à Byzance », *Byzantinistica. Rivista di studi bizantini e slavi* 14 (2012), p. 151-183.

Ganchou (Thierry), « Le *prôtogéros* de Constantinople Laskaris Kanabès (1454). À propos d'une institution ottomane méconnue », *Revue des études byzantines* 71 (2013), p. 209-258.

Ganchou (Thierry), « Sujets grecs crétois de la Sérénissime à Constantinople à la veille de 1453 (Iôannès Tortzèlos et Nikolaos Pôlos) : une ascension sociale brutalement interrompue », dans Ortalli (Gherardo), Schmitt (Oliver J.) éd., *Il "Commonwealth" veneziano tra 1204 e la fine della Repubblica. Identità e peculiarità*, Venise, 2014, p. 339-389.

Ganchou (Thierry), « Zampia Palaiologina Doria, épouse du prétendant ottoman Mustafâ. Un fils de Bayezid I^er^ (1421) ou de Mehmed I^er^ (1422) ? », dans Malamut (Élisabeth), Nicolaïdès (Andréas) éd., *Impératrices, princesses, aristocrates et saintes souveraines de l'Orient chrétien et musulman au Moyen Âge et au début des Temps modernes*, Aix-en-Provence, 2014, p. 133-170.

Ganchou (Thierry), « Les tribulations vénitiennes de la *ca' Notara* (1460/1490). À la recherche du Plutarque d'Anna », dans Binggeli (André), Boud'hors (Anne) et Cassin (Matthieu) éd., *Manuscripta graeca et orientalia. Mélanges monastiques et patristiques en l'honneur de Paul Géhin* (Orientalia Lovaniensia Analecta), Leuven, *à paraître*.

Gautier (Paul), « Un récit inédit du siège de Constantinople par les Turcs (1394-1402) », *Revue des études byzantines* 23 (1965), p. 100-117.

Geanakoplos (Deno J.), *Greek scholars in Venice: Studies in the Dissemination of Greek Learning from Byzantium to Western Europe*, Cambridge (Massachusetts), 1962.

Geanakoplos (Deno J.), « Byzantium and the Crusades, 1261-1354 » et Idem, « Byzantium and the Crusades, 1354-1453 », dans *A History of the Crusades*, III, *The Fourteenth and Fifteenth Centuries*, Hazard (Harry W.) éd., Madison (Wisconsin), 1975, p. 27-103.

Geanakoplos (Deno J.), *Constantinople and the West. Essays on the Late Byzantine (Palaeologan) and Italian Renaissances and the Byzantine and Roman Churches*, Madison (Wisconsin), 1989.

Geanakoplos (Deno J.), « Italian Renaissance Thought and Learning and the Role of the Byzantine Emigré Scholars in Florence, Rome, and Venice », dans Idem, *Constantinople and the West. Essays on the Late Byzantine (Palaeologan) and Italian Renaissances and the Byzantine and Roman Churches*, Madison (Wisconsin), 1989, p. 3-37.

Georgeon (François), Vatin (Nicolas), Veinstein (Gilles) éd., *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, Paris, 2015.

Giese (Friedrich), *Die altosmanischen, anonymen Chroniken*, I, *Text und Variantenverzeichnis*, Breslau, 1922.

Gill (Joseph), *Le concile de Florence*, Paris – Tournai – New York, 1963 (Bibliothèque de théologie IV. Histoire de la théologie 6) [trad. de Idem, *The Council of Florence*, Cambridge, 1959].

Gilles (Pierre), *Petri Gylii de Bosphoro Thracio libri III*, Lyon, 1561.

Gilles (Pierre), *Itinéraires byzantins*, Grélois (Jean-Pierre) éd., Paris, 2007 (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Monographies 28).

Gioffrè (Domenico), *Lettere di Giovanni da Pontremoli mercante genovese, 1453-1459*, Gênes, 1982.

Girgensohn (Dieter), « Lob des tüchtigen Staatsmannes: der Panegyrikus von Ludovico da Pirano OFM auf den Venezianer Adeligen Francesco Corner und dessen Testamente », dans Forner (Fabio), Monti (Carla Maria) et Schmidt (Paul Gerhard) éd., *Margarita Amicorum: studi di cultura Europea per Agostino Sottili*, Milan, 2005, p. 429-462.

Girgin (Çiğdem), « La porte monumentale trouvée dans les fouilles près de l'ancienne prison de Sultanahmet », *Anatolia antiqua* 16 (2008), p. 259-290.

Giuliani da Lucca (Giovanni), « Il viaggio d'Italia al Caffà. Novembre 1626 », Rome, Archives Historiques de la Sacrée Congrégation « De Propaganda Fide », *S.O.G.C.*, vol. 209.

Giustiniani (Michele), *Vita Leonardi*, dans *Caroli Poggi De nobilitate liber disceptatorius et Leonardi Chiensis De vera nobilitate contra Poggium tractatus apologeticus*, Abellini, 1657.

Gokalp (Altan), « Hızır, İlyas, Hıdrellez : les maîtres du temps, le temps des hommes », dans Dor (Rémy), Nicolas (Michelle) éd., *Quand le crible était dans la paille... Hommage à Pertev Naili Boratav*, Paris, 1978, p. 211-231.

Gö'çek Abdal, *Odman Baba Vilâyetnamesi. Vilâyetname-i Şâhî*, Koca (Ş.) éd., Istanbul, 2002.

Göktaş (Uğur), « Külhanbeyleri », dans *Dünden bugüne İstanbul Ansiklopedisi* V, Istanbul, 1994, p. 164-165.

Grayson (Cecil), « Bracelli, Giacomo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 13, Rome, 1971, p. 652-653.

Grazioli (Mauro), « *Galeas per montes*. Alcune note sulla conquista veneziana del 1440 », *Il Sommolago* 7 (1990), p. 95-100.

Grecu (Vasile), « Pour une meilleure connaissance de l'historien Doukas », dans *Mémorial Louis Petit*, Bucarest, 1948, p. 128-141.

Grecu (Vasile), « La signification de *Hieron Stomion* », *Byzantinoslavica* 15 (1954), p. 209-213.

Grègoras (Nicéphore), *Historiae Byzantinae*, Bekker (Immanuel), Schopen (Ludwig) éd., I, Bonn, 1829 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae).

Grélois (Jean-Pierre) éd., *Pierre Gilles* : voir Gilles (Pierre), *Itinéraires byzantins.*

Grendi (Edoardo), *Inventione di Giulio Pallavicino di scriver tutte le cose accadute alli tempi suoi (1583-1589)*, Gênes, 1974.

Grendi (Edoardo), « Profilo storico degli alberghi genovesi », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, Temps modernes* 87 (1975), p. 241-302.

Grierson (Philipp), *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, V, *Michael VIII to Constantine XI, 1258-1453*, I-II, Washington D.C., 1999 (Dumbarton Oaks Research Library and Collection).

Grohman (Adolf), « Mârib », dans *İA* VII, p. 322-340.
Grumel (Venance), *La Chronologie. Traité des études byzantines*, I, Paris, 1958.
Guide Bleu - Turquie, intr. de Mantran (Robert), Boulanger (Robert) et Gabriel (Albert), Paris, 1969.
Guilland (Rodolphe), « Le grand connétable », *Byzantion* 19 (1949), p. 99-111 [repr. dans Idem, *Recherches sur les institutions byzantines*, Berlin – Amsterdam, 1967, I, p. 469-477 (Berliner byzantinische Arbeiten 35)].
Guilland, (Rodolphe), « Les appels de Constantin XI Paléologue à Rome et à Venise pour sauver Constantinople (1452-1453) », *Byzantinoslavica* 14 (1953), p. 226-244.
Guilland (Rodolphe), « La chaîne de la Corne d'Or », *Επετηρίς εταιρείας Βυζαντινών Σπουδών* 25 (1955), p. 88-120 [repr. dans Idem, *Études byzantines*, Paris, 1959 (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris. Études et méthodes 7), p. 263-297, et dans Idem, *Études de topographie de Constantinople byzantine*, Berlin – Amsterdam, 1969 (Berliner byzantinische Arbeiten 37), II, p. 121-148].
Guilland (Rodolphe), « Les appels de Constantin XII [*sic*] Dragasès à l'Occident pour sauver Constantinople », dans Idem, *Études byzantines*, Paris 1959 (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris. Études et méthodes 7), p. 135-149.
Gülekli (Nurettin Can), *Hagia Sophia*, Istanbul, [s. d.].
Gullino (Giuseppe), « Cocco, Giacomo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 26, Rome, 1982, p. 519-520.
Gullino (Giuseppe), « Gritti, Battista », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 59, Rome, 2003, p. 734-736.
Gullino (Giuseppe), «Loredan, Alvise », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 65, Rome, 2005, p. 738-742.
Gullino (Giuseppe), « Loredan, Giacomo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 65, Rome, 2005, p. 754-758.
Gullino (Giuseppe), « Loredan, Pietro », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 65, Rome, 2005, p. 775-779.
Hagen (Gottfried), « The order of knowledge, the knowledge of order : intellectual life », dans Faroqhi (Suraya), Fleet (Kate) éd., *The Cambridge History of Turkey,* 2, *The Ottoman Empire as a World Power*, Cambridge, 2013, p. 407-456.
Hagen (Gottfried), Menchinger (Ethan L.), « Ottoman historical thought », dans Duara (Prasenjit), Murthy (Viren) et Sartori (Andrew) éd., *A Companion to Global Historical Thought*, Chichester-Hoboken, 2014, p. 92-106.
Halecki (Oscar), *Un empereur de Byzance à Rome. Vingt ans de travail pour l'union des Églises et pour la défense de l'Empire d'Orient, 1355-1375*, Varsovie, 1930 (Travaux historiques de la Société des sciences et des lettres de Varsovie 8) [repr., Londres, 1972].
Halecki (Oscar), « Rome et Byzance au temps du grand schisme d'Occident », *Collectanea Theologica* 18 (1937), p. 477-532.
Hammer (Joseph von), *Histoire de l'Empire ottoman*, II, Paris, 1835.
Hanak (Walter K.), Philippides (Marios) éd., *The Tale of Constantinople (of Its Origin and Capture by the Turks in the Year 1453), by Nestor-Iskander (from the Early Sixteenth-Century Manuscript of the Troitse-Sergieva Lavra, No. 773)*, New Rochelle (NY), 1998.
Harris (Jonathan), *Greek Emigres in the West 1400-1520*, Camberley, 1995.
Harris (Jonathan), « L. Chalkokondyles and the Rise of the Ottoman Turks », *Byzantine and Modern Greek Studies* 27 (2003), p. 153-170.

Harris (Jonathan), « The Goudelis family in Italy after the Fall of Constantinople », *Byzantine and Modern Greek Studies* 33 (2009), p. 168-179.

Harris (Jonathan), « Constantinople as City-state, c.1360-1453 », dans Harris (Jonathan), Holmes (Catherine) et Russell (Eugenia) éd., *Byzantines, Latins, and Turks in the Eastern Mediterranean World after 1150*, Oxford, 2012, p. 119-140.

Hasluck (Frederic W.), « The Latin Monuments of Chios », *The Annual of the British School at Athens* 16 (1909-1910), p. 137-184.

Hass (Diana), *Le problème religieux dans l'œuvre de Cavafy : les années de formation (1882-1905)*, Paris-Sorbonne, 1996.

Hiérax, *Χρονικὸν περὶ τῆς τῶν Τούρκων βασιλείας*, dans Sathas (Kônstantinos N.) éd., *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, I, Venise, 1872, p. 243-268.

Hill (George), *A History of Cyprus*, III, *The Frankish Period (1432-1571)*, Cambridge, 1948.

Historia Epiri a Michaele nepote Duce conscripta, Bekker (Immanuel) éd., dans *Historia politica et patriarchica Constantinopoleos – Epirotica*, Bonn, 1849 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae).

Hladký (Vojtěch), *The Philosophy of Gemistos Plethon: Platonism in late Byzantium, Between Hellenism and Orthodoxy*, Farnham, 2014.

Hocquet (Jean-Claude), « Le réseau d'affaires de Giacomo Badoer, marchand vénitien à Constantinople (1436-1440) », *Studi veneziani* n.s. 61 (2010), p. 57-80.

Hofmann (Georg), « Die Einigung der armenischen Kirche mit der katholischen Kirche auf dem Konzil von Florenz », *Orientalia christiana periodica* 5 (1939), p. 151-185.

Hofmann (Georg), « La biblioteca scientifica del monastero di S. Francesco di Candia nel Medioevo », *Orientalia christiana periodica* 8 (1942), p. 317-360.

Hofmann (Georg), « Papst Kalixt III. und die Frage der Kircheneinheit im Osten », dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, 3, Cité du Vatican, 1946 (Studi e Testi 123).

Hofmann (Georg), « Ein Brief des Kardinals Isidor von Kiew an Kardinal Bessarion », *Orientalia christiana periodica* 14 (1948), p. 405-414.

Hofmann (Georg), *Acta Camerae Apostolicae et Civitatum Venetiarum, Ferrariae, Florentiae, Ianuae, de Concilio Florentino*, Rome, 1950 (Concilium Florentinum. Documenta et Scriptores. Series A, 3, fasc. 1).

Hofmann (Georg), « Quellen zu Isidor von Kiew als Kardinal und Patriarch », *Orientalia christiana periodica* 18 (1952), p. 143-157.

Hofmann (Georg), *Sermones inter concilium florentinum conscripti*, Rome, 1971 (Concilium Florentinum documenta et scriptores. Series A, 10, fasc. 1).

Högg (Hans), *Türkenburgen an Bosphorus und Hellespont*, Dresde, 1932.

Hopf (Karl), *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues, publiées avec notes et tableaux généalogiques*, Berlin, 1873.

Hurmuzaki (Eudoxiu), *Documente privitoare la Istoria Românilor*, XV, 1, Bucarest, 1911.

Hypsilanti (Athanase), *Questions ecclésiastiques et politiques*, trad. Agati (Xavier), mémoire de DEA, Aix-en-Provence, 1999.

İbn Kemal, *Tevârih-i âl-i Osman VII. Defter*, Turan (Ş.) éd., Ankara, 1957.

İdris-i Bitlisî, *Heşt Behişt VII. Ketîbe*, Yıldırım (M. İ.) trad., Ankara, 2013.

Imber (Colin), « The Navy of Süleyman the Magnificent », *Archivum Ottomanicum* VI (1980), p. 211-282 [repr. dans Idem, *Studies*, p. 1-69].

Imber (Colin), « The Ottoman Dynastic Myth », *Turcica* 19 (1987), p. 7-27.

Imber (Colin), *The Ottoman Empire, 1300-1481*, Istanbul, 1990.

Imber (Colin), *Studies in Ottoman History and Law*, Istanbul, 1996 (Analecta Isisiana XX).
Imber (Colin), *The Ottoman Empire, 1300-1650*, Basingstoke, 2002.
Imber (Colin), *The Crusade of Varna, 1443-1445*, Aldershot, 2006 (Crusade Texts in Translation 14).
İnalcık (Halil), *Fatih Devri Üzerinde Tetkikler ve Vesikalar*, Ankara, 1954 [repr. 1995].
İnalcık (Halil), « Mehmed the Conqueror (1432-1481) and his Time », *Speculum* XXXV (1960), p. 408-442 [repr. dans Idem, *Essays in Ottoman History*, Istanbul, 1998, p. 87-110].
İnalcık (Halil), « The Rise of Ottoman Historiography », dans Lewis (Bernard), Holt (Peter Malcolm) éd., *Historians of the Middle East*, Londres, 1962, p. 152-167.
İnalcık (Halil), « The Policy of Mehmed II toward the Greek Population of Istanbul and the Byzantine Buildings of the City », *Dumbarton Oaks Papers* 23-24 (1969-1970), p. 231-249 [repr. dans Idem, *The Ottoman Empire. Conquest, Organization and Economy*, Londres, 1978].
İnalcık (Halil), « Tursun Beg, Historian of Mehmed the Conqueror's Time », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* LXIX (1977), p. 55-71.
İnalcık (Halil), « The Question of the closing of the Black Sea under the Ottomans », *Αρχείον Πόντου* 35 (1979), p. 74-110 [repr. dans Idem, *Essays in Ottoman History*, Istanbul, 1988, p. 415-445].
İnalcık (Halil), « Istanbul: an Islamic City », *Journal of Islamic Studies* I (1990), p. 1-23 [repr. dans Idem, *Essays in Ottoman History*, Istanbul, 1988, p. 249-271].
İnalcık (Halil), « Meḥemmed I », dans *EI²* VI, p. 970-973.
İnalcık (Halil), « Meḥemmed II », dans *EI²* VI, p. 973-978.
İnalcık (Halil), « Ottoman Galata, 1453-1553 », dans Eldem (Edhem) éd., *Première rencontre internationale sur l'Empire ottoman et la Turquie moderne*, Istanbul-Paris, 1991, p. 17-43.
İnalcık (Halil), « Dervish and Sultan : An analysis of the Otman Baba Vilayetnamesi », dans Idem, *The Middle-East and the Balkans under the Ottoman Empire. Essays on Economy and Society*, Bloomington, 1993, p. 19-37.
İnalcık (Halil), « How to Read 'Âshık Pasha-zāde's History », dans Heywood (Colin), Imber (Colin) éd., *Studies in Ottoman Studies in Honour of Professor V. L. Ménage*, Istanbul, 1994, p. 139-156.
İnalcık (Halil), *The Survey of Istanbul 1455. The Text, English Translation, Analysis of the Text, Documents*, Istanbul, 2012.
İnan (Kenan), « The incorporation of writings on periphery in Ottoman historiography: Tursun Bey's comparison of Mehmed I and Bayezid II », dans Karpat (Kemal), Zens (R. W.) éd., *Ottoman Borderlands. Issues, Personalities, ans Political Changes*, Madison, 2004, p. 105-117.
İnan (Kenan), « On the sources of Tursun Bey's Târîh-i Ebü-l-feth », dans Kermeli (Evgenia) et Özel (Oktay) éd., *The Ottoman Empire. Myths, Realities and Black Holes. Contributions in Honour of Colin Imber*, Istanbul, 2006, p. 75-109.
İncicyan (P. G.), *18. Asırda İstanbul*, Istanbul, 1976.
Iorga (Nicolas), *Acte şi fragmente cu privire la istoria românilor adunate din depozitele de manuscrise ale apusului*, III, Bucarest, 1897.
Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, I, Paris, 1899.
Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, II, Paris, 1899.

Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, III, Paris, 1902.

Iorga (Nicolas), *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, IV, Bucarest, 1915.

Iorga (Nicolas), *Documente privitoare la familia Cantacuzino scoase în cea maĭ mare parte din archiva d-luĭ G. Gr. Cantacuzino şi publicate de N. Iorga*, Bucarest, 1902.

Iorga (Nicolas), « Le privilège de Mohammed II pour la ville de Péra (1^er juin 1453) », *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine* 2 (1914), p. 11-32.

Işın (Ekrem), « Akşemseddin », dans *Dünden bugüne İstanbul Ansiklopedisi*, I, Istanbul, 1993, p. 171.

İstanbul şehri Rehberi, Istanbul, 1934.

Jacoby (David), « La population de Constantinople à l'époque byzantine : un problème de démographie urbaine », *Byzantion* 31 (1961), p. 81-109.

Jacoby (David), « Les quartiers juifs de Constantinople à l'époque byzantine », dans Idem, *Société et démographie à Byzance et en Romanie latine*, II, Londres, 1975 (Collected studies series 35).

Jacoby (David), « Diplomacy, Trade, Shipping and Espionage », dans Scholz (Cordula), Makris (Georgios) éd., *Πολύπλευρος νοῦς: Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, Munich – Leipzig, 2000 (Byzantinisches Archiv 19), p. 83-102 [repr. dans Idem, *Latins, Greeks and Muslims : Encounters in the Eastern Mediterranean, 10^th-15^th centuries*, Aldershot, 2009 (Variorum Collected Studies Series 914), étude II].

Jal (Augustin), *Glossaire nautique. Répertoire polyglotte des termes de marine anciens et modernes*, Paris, 1848.

Jal (Augustin), *Nouveau glossaire nautique*, Paris, 2011.

Janin (Raymond), « Les églises byzantines des saints militaires (Constantinople et banlieue) », *Échos d'Orient* 33 (1934), p. 331-342.

Janin (Raymond), « Les sanctuaires byzantins de saint Michel (Constantinople et banlieue) », *Échos d'Orient* 33 (1934), p. 28-52.

Janin (Raymond), *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique*, Paris, 1950, 1964^2 (Archives de l'Orient chrétien, 4A).

Janin (Raymond), *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Première partie, Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*. III, *Les églises et les monastères*, Paris, 1969^2.

Jankowiak (Marek), « The first Arab siege of Constantinople », *Travaux et mémoires* 17 (*Constructing the Seventh Century*) (2013), p. 237-320.

Jean Thenaud, *Le Triumphe des vertuz. Troisième traité, Le Triumphe de justice (ms. BNF, fr. 144)*, Schuurs-Janssen (Titia J.) éd., Genève, 2007.

Jefferson (John), *The Holy Wars of King Wladislas and Sultan Murad: The Ottoman-Christian Conflict from 1438-1444*, Leyde, 2012 (History of Warfare 76).

Jeffreys (Elizabeth M.), Kazhdan (Alexander), « Melissenos, Makarios », dans Kazhdan (Alexander) éd., *The Oxford Dictionary of Byzantium*, II, Oxford, 1991, p. 1335-1336.

Joanot Martorell, *Tirant le Blanc*, Barberà (Jean-Marie) trad., Toulouse, 2003.

Kaçalın (Mustafa), Yurd (Ali İhsan), *Akşemseddin Hayatı ve Eserleri*, Istanbul, 1994.

Kahane (Henry et Renée), Tietze (Andreas), *The Lingua Franca in the Levant. Turkish Nautical Terms of Italian and Greek Origin*, Istanbul, 1988^2.

Kaldellis (Anthony), « The date of Laonikos Chalkokondyles' Histories », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 52 (2012), p. 111-136.

Kaldellis (Anthony), « The Greek sources of Laonikos Chalkokondyles' *Histories* », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 52 (2012), p. 738-765.

Kaldellis (Anthony), « The Interpolations in the *Histories* of Laonikos Chalkokondyles », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 52 (2012), p. 259-283.

Kaldellis (Anthony), *A New Herodotos: Laonikos Chalkokondyles on the Ottoman Empire, the Fall of Byzantium, and the Emergence of the West*, Washington D.C., 2014 (Supplements to the Dumbarton Oaks Medieval Library).

Kalligas (Haris A.), *Byzantine Monemvasia. The Sources*, Monembasie, 1990.

Kananos (Jean), *Ioannis Canani de Constantinopoli anno 1422 oppugnata narratio*, Bekker (Immanuel) éd., Bonn, 1838 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae).

Karamustafa (Ahmet T.), *God's Unruly Friends. Dervish Groups in the Islamic Middle Period, 1220-1500*, Oxford, 2006.

Karpov (Sergei P.), « Babilano Gentile and the fall of Constantinople in 1453 », *Il Mar Nero* 2 (1995-1996), p. 267-271.

Kastritsis (Dimitris J.), *The Sons of Bayezid. Empire building and Representation in the Ottoman Civil War of 1402-1413*, Leyde, 2007 (The Ottoman Empire and Its Heritage 38).

Kayaalp (İsa), « Kıvâmî », dans *DİA* 25, p. 507.

Khadduri (Majid), *War and Peace in the Law of Islam*, Baltimore, 1955.

Kiesewetter (Andreas), « Orsini del Balzo, Giovanni Antonio », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 79, Rome, 2013, p. 131-134.

King (Margaret), *Renaissance Humanism: An Anthology of Sources*, Indianapolis, 2014.

Kiousopoulou (Tonia), *Emperor or Manager. Power and Political Ideology in Byzantium before 1453*, Genève, 2011 [trad. de Eadem, *Βασιλεύς ή οικονόμος. Πολιτική εξουσία και ιδεολογία*, Athènes, 2007].

Kırca (Celal), « Semûd », dans *DİA* 36, p. 500-501.

Kislinger (Ewald), « Die zweite Privilegurkunde für die Pegai-Monembasioten – eine Fälschung ? », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 53 (2003), p. 205-228.

Kissling (Hans-Joachim), « Das Menâqybnâme Scheich Bedr ed-dîns, der Sohnes des Richters von Samavna », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* (1950), p. 112-176.

Kissling (Hans-Joachim), « Aq Şemse ed-dîn. Ein türkischer Heiliger aus der Endzeit von Byzanz », *Byzantinische Zeitschrift* 44 (1951), p. 322-383.

Kıvâmî, *Fetihnâme-i Sultan Mehmed*, Babinger (Franz) éd., Istanbul, 1955.

Kıvamı, *Fetihname*, Uygur (C. V.) éd., Istanbul, 2007.

Koder (Johannes), *Negroponte: Untersuchungen zur Topographie und Siedlungsgeschichte der Insel Euboia während der Zeit der Venezianerherrschaft*, Vienne, 1973 (Tabula Imperii Byzantini 1).

Kolditz (Sebastian), « Mailand und das Despotat Morea nach dem Fall von Konstantinopel », dans *Geschehenes und Geschriebenes. Studien zu Ehren von Günther S. Henrich und Klaus-Peter Matschke,* Kolditz (Sebastian), Müller (Ralf C.) éd., Leipzig, 2005, p. 367-407.

Kolditz (Sebastian), *Johannes VIII. Palaiologos und das Konzil von Ferrara-Florenz (1438/39): das byzantinische Kaisertum im Dialog mit dem Westen*, Stuttgart, 2013-2014 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters 60).

Kordoses (Michael), « The question of Constantine Palaiologos' coronation », dans Beaton (Roderick), Roueché (Charlotte) éd., *The Making of Byzantine History. Studies dedicated to Donald M. Nicol*, Londres, 1993, p. 137-141.

Kotzabassi (Sofia), « Der Kopist des Geschichtswerkes von Dukas » dans Berger (Friederike) *et alii* éd., *Symbolae Berolinenses für Dieter Harlfinger*, Amsterdam, 1993, p. 307-323.

Kotzabassi (Sofia), « Ist der Kopist des Geschichtswerkes von Dukas Dukas selbst ? », *Byzantinische Zeitschrift* 96 (2003), p. 679-684.

Kotzabassi (Sofia), « The Monastery of Pantokrator between 1204 and 1453 », dans Eadem éd., *The Pantokrator Monastery in Constantinople*, Berlin – Boston, 2013 (Byzantinisches Archiv 27), p. 57-70.

Kramers (J. H.), « Münedjdjim Bâshı », dans *EI²* VII, p. 527.

Kreiser (Klaus), « Rumeli Hisarı », dans *EI²* VIII, p. 631.

Kresten (Otto), *Eine Sammlung von Konzilsakten aus dem Besitze des Kardinals Isidoros von Kiev*, Vienne, 1976.

Kreutel (Richard), *Von Hirtenzelt zur Hohen Pforte. Frühzeit und Aufstieg des Osmanenreiches nach der Chronik « Denkwürtigkeiten und Zeitläufte des Hauses 'Osman » von Derwisch Ahmed, genannt 'Aşık-Paşa-Sohn*, Graz – Vienne – Cologne, 1959.

Kreutel (Richard), *Der Fromme Sultan Bayezid. Die Geschichte seiner Herrschaft (1481-1512) nach den altosmanischen Chroniken des Oruç und des Anonymus Hanivaldanus*, Graz – Vienne – Cologne, 1978.

Kriaras (Emmanouèl), *Τὸ ἀνακάλημα τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Κριτικὴ ἔκδοση μὲ εἰσαγωγή, σχόλια καὶ γλωσσάριο*, Thessalonique, 1956 [nouv. éd. 1965].

Kriaras (Emmanouèl), Kéchagioglou (Giorgos), *Ανακάλημα της Κωνσταντινόπολης*, Thessalonique, 2012.

Kritoboulos, *History of Mehmed the Conqueror by Kritovoulos*, Riggs (Charles T.) trad., Princeton, 1954.

Kritoboulos, *Critobuli Imbriotae Historiae*, Reinsch (Dieter Roderich) éd., Berlin – New York, 1983 (Corpus fontium historiae Byzantinae 22).

Kritoboulos, *Mehmet II erobert Konstantinopel*, Reinsch (Dieter Roderich) trad., Graz – Cologne, 1986.

Kritoboulos, *Ιστορία Κριτόβουλον του Ιμβρίου*, Reinsch (Dieter Roderich), Kolovou (Phôteinê) trad., Athènes, 2005.

Küçükdağ (Yusuf), « Karamani Mehmed Paşa », dans *DİA* 24, p. 449-451.

Kurat (Ahmed Nimet), « Hoca Sadeddin Efendi'nin Türk-İngiliz Münasebetleri'nin tesisi ve gelişmesinde rölü », dans *60. Doğum Yılı Münasebetiyle Fuat Köprülü Armağanı*, Istanbul, [1953], p. 305-316.

Laiou (Angeliki), Morrisson (Cécile) éd., *Le monde byzantin*, III, *Byzance et ses voisins, 1204-1453*, Paris, 2011 (Nouvelle Clio).

Lampros (Spyridon), « Μονῳδίαι καὶ θρῆνοι ἐπὶ τῇ ἁλώσει τῆς Κωνσταντινουπόλεως », *Νέος Ἑλληνομνήμων* 5 (1908), p. 190-269.

Lampros (Spyridon), *Αργυροπούλεια*, Athènes, 1910.

Lane (Frederic C.), *Venise. Une république maritime*, Paris, 1985.

Laurent (Vitalien), « Le dernier gouverneur byzantin de Constantinople : Démétrius Paléologue Métochite, grand stratopédarque († 1453) », *Revue des études byzantines* 15 (1957), p. 196-206.

Laurent (Vitalien), « Un agent efficace de l'unité de l'Église à Florence. Georges Philanthropène », *Revue des études byzantines* 17 (1959), p. 190-195.

Lefort (Jacques), *Documents grecs dans les archives de Topkapı Sarayı. Contribution à l'histoire de Cem Sultan*, Ankara, 1981.

Legrand (Émile), « Ἰωάννου τοῦ Μόσχου λόγος ἐπιτάφιος ἐπὶ τῷ Λουκᾷ Νοταρᾷ », *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας* 2 (1885), p. 413-424.

Legrand (Émile), *Cent-dix lettres grecques de François Filelfe*, Paris, 1892.

Leonardo di Chio, *De Nobilitate*, Calzamiglia (Livio), Levrero (Francesco), Puerari (Giovanni) éd., Albenga, 1984.

Leonardo di Chio, *Liber polemografie : discorso sull'arte della guerra*, Calzamiglia (Livio) éd., Imperia, 1989.

Leone (Petrus A.), *Ioannis Tzetzae historiae*, Naples, 1968.

Leonid (Kavelin) éd., *Povest' o Car'grade, ego osnovanii i vzjatii turkami v 1453 godu, Nestora Iskandera*, Saint-Pétersbourg, 1886 (Pamjatniki drevnej pis'mennosti i iskusstva 62).

Lescalopier (Pierre), « Le voyage de Pierre Lescalopier, parisien », *Revue d'histoire diplomatique* XXXV/1 (1921), p. 21-55.

Lévi (Israel), « L'*Apocalypse de Zorobabel* et le roi de Perse Siroès », *Revue des études juives* 68 (1914), p. 129-160.

Lewis (Bernard), « Emīn », dans *EI*[2] II, p. 713.

Lewis (Geoffrey), « Fatḥnāme », dans *EI*[2] II, p. 859-860.

Lewis (Geoffrey), « The utility of Ottoman *fetḥnâme*s », dans Lewis (Bernard), Holt (P.) éd, *Historians of the Middle East*, Oxford, 1962, p. 192-196.

Limão (Maria Paula), « Portugal e o Mediterrâneo no tempo do Infante D. Henrique », *Boletim do Instituto Histórico da Ilha Terceira* 53 (1995), p. 341-385.

Livanos (Christopher), *Greek tradition and Latin influence in the work of George Scholarios. "Alone against all of Europe"*, Piscataway, 2006.

Loenertz (Raymond-Joseph), *La Société des frères pérégrinants. Étude sur l'Orient dominicain*, Rome, 1937.

Loenertz (Raymond-Joseph), « Autour du *Chronicon Maius* attribué à Georges Phrantzès », dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, III, Cité du Vatican, 1946, p. 273-311 [repr. dans Idem, *Byzantina et Franco-Graeca*, I, Rome, 1970, p. 3-44].

Loenertz (Raymond-Joseph), « Les Querini, comtes d'Astypalée et seigneurs d'Amorgos, 1413-1446-1537 », *Orientalia christiana periodica* 31 (1965), p. 372-393.

Lolos (Anastasios), *Die Apokalypse des Ps.-Methodio*s, Meisenheim am Glan, 1976.

Lowry (Heath) et Erünsal (İsmail), « The Evrenos Dynasty of Yenice-i Vardar. Notes and Documents on Haci Evrenos and the Evrenosoğulları: A New Discovered Late-17th-Century *şecere* (Genealogical Tree), Seven Inscriptions on Stone and Family Photographs », *Osmanlı araştırmaları* 32 (2008), p. 9-192.

Lowry (Heath) et Erünsal (İsmail), « The Evrenos Dynasty of Yenice-i vardar: A Post-Script », *Osmanlı araştırmaları* 33 (2009), p. 131-208.

Lubenau (Reinhold), « Beschreibung der Reisen des ehrenvesten, namhaften und wolweisen Herren Reinholtt Lubeanuen des Eltter Rahtsverwandten der loblichen Altenstadt Konigsbergk in Preussen, so eher in Jahr 1573, 5 Augusti angefangen und anno 1580 den 17 Octobris glucklichen vollendet und in sechs Bucher getheilet, darinnen alle sein Leben und Wandel, sowol wie es im auf dieser Reise wunderlich ergangen, beschrieben zu Lob, Preus, Ehre und Danck dem ewigen, almechtigen, barmhertzigen Gott, dehr in wunderberlicher Weise auf dieser seiner Reise erhalten, beschutzet und beschirmet und widerumb frisch und gesundt in sein liebes Vaterlandt bracht hatt. Anno 1628 die 24 Februaris », dans Sahm (W.) éd., *Beschreibung der Reisen des Reinhold Lubenau*, Königsberg, 1912-1920.

Luttrell (Anthony), Zachariadou (Elizabeth A.), *Sources for Turkish History in the Hospitallers' Rhodian Archive 1389-1422*, Athènes, 2008.

Magdalino (Paul), *The Empire of Manuel I Komnenos 1143-1180*, Cambridge, 1993.

Magdalino (Paul), « Prophecies on the Fall of Constantinople », dans Laiou (Angeliki) éd., *Urbs Capta. The Fourth Crusade and its Consequences = La IVe Croisade et ses conséquences*, Paris, 2005 (Réalités Byzantines 10), p. 41-53.

Magdalino (Paul), « Prophecy and Divination in the *History* », dans Simpson (Alice), Efthymiadis (Stephanos) éd., *Niketas Choniates. A Historian and a Writer*, Genève, 2009, p. 59-74.

Magoulias (Harry J.), *Decline and Fall of Byzantium to the Ottoman, by Doukas. An Annotated Translation of* Historia Turco-Byzantina, Détroit, 1975.

Maisano (Riccardo), *L'Apocalisse apocrifa di Leone di Costantinopoli,* Naples, 1975.

Maisano (Riccardo), Rollo (Antonio) éd., *Manuele Crisolora e il ritorno del Greco in Occidente. Atti del convegno internazionale (Napoli, 26-29 giugno 1997)*, Naples, 2002.

Majeska (George P.), *Russian Travelers to Constantinople in the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, Washington, 1984 (Dumbarton Oaks Studies 19).

Majeska (George P.), « The Relics of Constantinople after 1204 », dans Durand (Jannic) et Flusin (Bernard), *Byzance et les reliques du Christ*, Paris, 2004, p. 183-190.

Makušev (Vikentij V.), *Monumenta historica Slavorum meridionalium vicinorumque populorum* I, Varsovie, 1874.

Malalas (Jean), *Chronographia*, Dindorf (Wilhelm) éd., Bonn, 1831 (Corpus scriptorum historiae Byzantinae).

Malamut (Élisabeth), « Le monastère Saint-Jean-Prodrome de Pétra de Constantinople », dans Kaplan (Michel) éd., *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident : études comparées*, Paris, 2001 (Byzantina Sorbonensia 18), p. 219-233.

Malamut (Élisabeth), « Les ambassades du dernier empereur de Byzance », *Travaux et mémoires* 14 (2002) *(Mélanges Gilbert Dagron)*, p. 429-448.

Maltagliati (Paolo), « La caduta di Costantinopoli e i suoi riflessi nella documentazione diplomatica sforzesca », *Porphyra* 16,2 (2011), p. 66-76.

Mamboury (Ernest), *Istanbul touristique*, Istanbul, 1951.

Mango (Cyril), « The Legend of Leo the Wise », *Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta* 6 (1960), p. 59-93 [repr. dans Idem, *Byzantium and its Image: History and Culture of the Byzantine Empire and its Heritage*, Londres, 1984 (Variorum Collected Studies Series 191), étude XVI].

Mango (Cyril), « The Columns of Justinian and His Successors », dans Idem, *Studies on Constantinople*, Aldershot, 1993 (Variorum Collected Studies Series 394), étude X.

Mango (Cyril), « Constantine's Column », dans Idem, *Studies on Constantinople*, Aldershot, 1993 (Variorum Collected Studies Series 394), étude III.

Mango (Cyril), « On the Cult of Saints Cosmas and Damian at Constantinople », dans *Θυμίαμα στη μνήμη της Λασκαρίνας Μπούρα*, Athènes, 1994, p. 189-192.

Mango (Cyril), « The Triumphal Way of Constantinople and the Golden Gate », *Dumbarton Oaks Papers* 54 (2000), p. 173-188.

Manoussakas (Manoussos), « Les derniers défenseurs crétois de Constantinople d'après les documents vénitiens », dans *Sonderdruck aus den Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses 1958,* Munich, 1960, p. 331-340.

Mantran (Robert) éd., *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989.

Maraval (Pierre), *Lieux saints et pèlerinages d'Orient*, Paris, 1985.
Marinesco (Constantin), « Deux empereurs byzantins en Occident : Manuel II et Jean VIII Paléologue, vus par des artistes parisiens et italiens », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* 101 (1957), p. 23-34.
Marinescu (Constantin), *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon, roi de Naples (1416-1458)*, Barcelone, 1994 [édition posthume et inachevée].
Marino Sanudo il giovane. Le Vite dei dogi, 1423-1474, I, *1423-1457*, Caracciolo Aricò (Angela) éd., Venise, 1999.
Martini (Angelo), *Manuale di metrologia, ossia misure, pesi e monete in uso attualmente e anticamente presso tutti i popoli*, Turin, 1883.
Mas Latrie (René de), *Chronique de l'île de Chypre par Florio Bustron*, dans *Mélanges historiques. Choix de documents*, 5, Paris, 1886.
Massignon (Louis), « Texte prémonitoire et commentaires mystiques relatifs à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 (= 855 Hég.) », *Oriens* 6,1 (1953), p. 10-17.
Massó i Torrents (Jaume), *Quarante octaves à la perte de Constantinople,* dans *Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, Athènes, 1935, p. 417-422.
Mastrodèmètrès (Panagiotès D.), *Νικόλαος Σεκουνδινός 1402-1464: βίος και έργον. Συμβολή εις την μελέτην των Ελλήνων λογίων της διασποράς*, Athènes, 1970.
Matschke (Klaus-Peter), *Die Schlacht bei Ankara und das Schicksal von Byzanz*, Weimar, 1981 (Forschungen zur mittelalterlichen Geschichte 29).
Matschke (Klaus-Peter), « The Notaras Family and Its Italian Connections », *Dumbarton Oaks Papers* 49 (1995), p. 59-72.
Matschke (Klaus-Peter), « Leonhard von Chios, Gennadios Scholarios und die « collegae » Thomas Pyropulos und Iohannes Basilikos vor, während und nach der Eroberung von Konstantinopel durch die Türken », *Βυζαντινά* 21 (2000), p. 227-236.
Matteucci (Gualberto), *La missione francescana di Costantinopoli*, I, *La sua antica origine e primi secoli di storia (1217-1585)*, Florence, 1971.
Mavroudi (Maria), « Occult Science and Society in Byzantium: Considerations for Future Research », dans Magdalino (Paul), Mavroudi (Maria) éd., *The Occult Sciences in Byzantium*, Genève, 2006, p. 39-95.
Mazaris' Journey to Hades, Westerink (Leendert) éd., Buffalo, 1975 (Seminar Classics 609).
Mazzara (Benedetto), *Leggendario francescano in cui conforme i giorni de' mesi si rapportano le Vite e morti de' Santi, Beati et altri huomini*, IV, Venise, 1689.
Mélikoff-Sayar (Irène), *Le destān d'Umūr Pacha*, Paris, 1954 (Bibliothèque byzantine).
Mélikoff (Irène), *La Geste de Melik Dânişmend,* Paris, 1960.
Mélikoff (Irène), «Ewrenos», dans *EI²* II, p. 738-739.
Mélikoff (Irène), « Ewrenos oghullari », dans *EI²* II, p. 739-740.
Mélikoff (Irène), *De l'épopée au mythe. Itinéraire turcologique*, Istanbul, 1995.
Melville-Jones (John. R.), *The Siege of Constantinople. Seven Contemporary Accounts*, Amsterdam, 1972.
Melville-Jones (John R.), *Venice and Thessalonica, 1423-1430. The Venetian Documents*, Padoue, 2002 (Archivio del litorale adriatico 7).
Melville-Jones (John R.), *Venice and Thessalonica, 1423-1430. The Greek Accounts*, Padoue, 2006 (Archivio del litorale adriatico 8).
Mémoires d'Olivier de La Marche, maître d'hôtel et capitaine des gardes de Charles le téméraire, Beaune (Henri), D'Arbaumont (Jean) éd., I, Paris, 1883.

Les « Mémoires » du Grand Ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos. Voir Syropoulos, Sylvestre.

Ménage (Victor L.), « The beginnings of Ottoman historiography », dans Lewis (Bernard), Holt (P. M.) éd., *Historians of the Middle East*, Oxford, 1962, p. 168-179.

Ménage (Victor L.), *Neshri's History of the Ottomans. The Sources and Development of the Text*, Londres, 1964.

Ménage (Victor L.), « Dja'far Čelebi », dans *EI²* II, p. 384.

Ménage (Victor L.), « On the recensions of Uruj's "History of the Ottomans" », *Bulletin of the School of Oriental and Asiatic Studies* XXX (1967), p. 314-322.

Ménage (Victor L.), « Another text of Uruc's Ottoman chronicle », *Der Islam* 47 (1971), p. 273-277.

Ménage (Victor L.), « H. İnalcık and R. Murphey: the History of Mehmed the Conqueror by Tursun Bey » [compte rendu], *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* XLIII (1980), p. 144-145.

Mengüç (Murat Cem), « Histories of Bayezid I, historians of Bayezid II : rethinking late fifteeenth century Ottoman historiography », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 76,3 (2013), p. 373-389.

Mercati (Giovanni), *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno e codici a lui appartenuti che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana*, Cité du Vatican, 1926 (Studi e Testi 46).

Mercati (Giovanni), *Notizie di Procore e Demetrio Cidone*, Vatican, 1931 (Studi e Testi 56).

Mergiali-Sahas (Sophia), « A Byzantine Ambassador to the West and his Office during the Fourteenth and Fifteenth Centuries: A Profile », *Byzantinische Zeitschrift* 94 (2001), p. 588-604.

Meščerskij (N. A.), « "Rydanie" Ioanna Eugenika i ego drevnerusskij perevod », *Vizantiskij Vremennik* N.S. 7 (1953), p. 72-86.

Métivier (Sophie), « Byzantium in Question in 13th-century Seljuk Anatolia », dans Saint-Guillain (Guillaume), Stathakopoulos (Dionysios) éd., *Liquid and Multiple. Individuals and Identities in the Thirteenth-century Aegean*, Paris, 2012 (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Monographies 35).

Metwelli (Ahmed), *A Study of Ottoman Conquest of Syria and Egypt and its Preceding Based on its Contemporary Turkish and Arabic Documents and Sources*, Le Caire, 1976.

Michelini Tocci (Luigi), « Ottaviano Ubaldini della Carda e una inedita testimonianza sulla battaglia di Varna (1444) », dans *Mélanges E. Tisserand*, 7, Cité du Vatican, 1964 (Studi e Testi 237), p. 97-130.

Mihailović (Constantin), *Memoirs of a Janissary. Konstantin Mihailović*, Stolz (Benjamin) trad., Londres 1892 [repr. Ann Arbor, 1975].

Mihailović (Constantin), *Pamiętniki Janczara, czyli kronika turecka Konstantego z Ostrowicy, napisana między r. 1496 a 1501*, Łoś (Jan) éd., Cracovie 1912.

Mihailović (Constantin), *Memoiren eines Janitscharen oder Türkische Chronik*, Lachmann (Renate) trad., Graz, 1975.

Mihailović (Constantin), *Mémoires d'un janissaire. Chronique turque*, Zaremba (Charles) trad., Toulouse, 2012.

Miklosich (Franz), Müller (Joseph) éd., *Acta et diplomata medii aevi sacra et profana*, Vienne, I-VI, 1860-1890.

Miller (William), *Essays on the Latin Orient*, Cambridge, 1921 [repr. Amsterdam, 1964].

Millet (Hélène), *Les successeurs du pape aux ours. Histoire d'un livre prophétique médiéval illustré (*Vaticinia de summis pontificibus*)*, Turnhout, 2004.

Miquel (André), *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, I-IV, Paris, 1967-1980.

Mirmiroğlu (V.), *Oi Derbissai*, Athènes, 1940.

Mondrain (Brigitte), « Jean Argyropoulos professeur à Constantinople et ses auditeurs médecins, d'Andronic Éparque à Démétrios Angelos », dans Scholz (Cordula), Makris (Georgios) éd., *Πολύπλευρος νοῦς. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, Munich – Leipzig, 2000 (Byzantinisches Archiv 19), p. 223-250.

Monfasani (John), « Platina, Capranica, and Perotti : Bessarion's Latin Eulogists and his Date of Birth », dans *Bartolomeo Sacchi il Platina*, Padoue, 1986, p. 97-136.

Monfasani (John), « Pletone, Bessarione e la processione dello Spirito Santo: un testo inedito e un falso », dans *Firenze e il Concilio del 1439. Convegno di studi*, *Atti del Convegno di studi (Firenze, 29 novembre-2 dicembre 1989)*, Viti (Paolo) éd., Florence, 1989 (Biblioteca storica toscana, serie I, vol. 29), II, p. 833-859.

Monfasani (John), *Byzantine Scholars in Renaissance Italy. Cardinal Bessarion and Other émigrés. Selected essays*, Aldershot, 1995 (Variorum Collected Studies Series 485).

Monteleone (Giulio), « Bertapaglia, Leonardo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 9, Rome, 1967, p. 473-474.

Moravcsik (Gyula), *Byzantinoturcica*, I, *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, Berlin, 1958.

Mordtmann (Johannes Heinrich), « Die Kapitulation von Konstantinopel im Jahre 1453 », *Byzantinische Zeitschrift* 21 (1912), p. 129-144.

Mordtmann (Johann Heinrich), Duda (Herbert W.), « Ewliyâ çelebi », dans *EI²* II, p. 717-720.

Mordtmann (Johann Heinrich), Taeschner (Franz), « Emîr Sulṭân », dans *EI²* II, p. 714-715.

Mordtmann (Johannes Heinrich), « İsfendiyar oghlu », dans *EI²* II, p. 213-214.

Morrisson (Cécile), Bendall (Simon), « Monnaies de la fin de l'Empire byzantin à Dumbarton Oaks : un catalogue de référence », *Revue numismatique* 33 (1991), p. 134-142.

Moschopoulos (N.), « La prise de Constantinople selon les sources turques », dans *Le cinquantième anniversaire de la prise de Constantinople*, Athènes, 1953 [fasc. hors-série de *L'hellénisme contemporain*], p. 23-40.

Mueller (Reinhold), *The Venetian Money Market: Banks, Panics, and the Public Debt 1200-1500*, Baltimore-Londres, 1997.

Müller (Friedrich), *Deutsche Sprachdenkmäler aus Siebenbürgen : aus schriftlichen Quellen des zwölften bis sechzehnten Jahrhunderts*, Hermannstadt, 1864.

Müller (Joseph), *Raccolta di cronisti e documenti storici lombardi inediti*, II, Milan, 1857.

Müller (Giuseppe), *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano e coi Turchi*, Florence, 1879.

Müller-Wiener (Wolfgang), *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls: Byzantion - Konstantinopolis - Istanbul bis zum Beginn des 17. Jahrhunderts*, Tübingen, 1977.

Müneccimbaşı Ahmed b. Lütfullah, *Camiü'l Düvel*, A. Ağırakça éd., Istanbul, 1995.

Muntaner (Ramon), *Les Almogavres. L'expédition des Catalans en Orient*, Barberà (Jean-Marie) trad., Toulouse, 2002.

Murešan (Dan Ioan), « Le patriarcat latin de Constantinople comme paradoxe ecclésiologique », dans Blanchet (Marie-Hélène), Gabriel (Frédéric) éd., *Réduire le schisme ? Ecclésiologies et politiques de l'Union entre Orient et Occident (XIII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, 2013 (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Monographies 39), p. 277-302.

Musso (Gian Giacomo), « Il tramonto di Caffa genovese », dans *Miscellanea di storia ligure in memoria di G. Falco*, Gênes, 1966, p. 311-340.

Naşturel (Petre Ş.), « Un évêque de Caffa et un autre qui ne le fut pas ou une confusion : Jacques Camporea, évêque de Caffa, et Jean de Caffa, évêque des Roumains », *Revue du Moyen Âge latin* 5 (1949), p. 138-140.

Nazı (E.), « Akşemseddin Mescidi », dans *Dünden bugüne İstanbul Ansiklopedisi* I, Istanbul, 1993.

Necipoğlu (Nevra), *Byzantium between the Ottomans and the Latins. Politics ans Society in the Late Empire*, Cambridge, 2009.

Necipoğlu-Kafadar (Gülru), *Architecture, Ceremonial, and Power. The Topkapı Palace in the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, Cambridge (Ms)-Londres, 1991.

Necipoğlu-Kafadar (Gülru), « The life of an imperial monument: Hagia Sophia after Byzantium », dans Mark (R.), Çakmmak (A. Ş.) éd., *Hagia Sophia. From the Age of Justinian to the Present*, Cambridge, 1992, p. 195-225.

Neşri, *Ğihânnümâ. Die altosmanische Chronik des Mevlana Mehmed Neschrî*, Taeschner (Franz) éd., Leipzig, 1951-1955.

Neşri, *Kitâb-ı Cihânnümâ*, Unat (Faik Reşit), Köymen (Mehmed A.) éd., Ankara, 1949-1957.

Nicol (Donald M.), *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100-1460*, Washington DC, 1968.

Nicol (Donald M.), « A Byzantine Emperor in England: Manuel II's visit to London in 1400-1401 », *University of Birmingham Historical Journal* 12 (1969-1970), p. 204-225 [repr. dans Idem, *Byzantium: Its Ecclesiastical History and Relations with the Western World*, Londres, 1972 (Variorum Collected Studies Series 12)].

Nicol (Donald M.), *The Immortal Emperor. The Life and Legend of Constantine Palaiologos, Last Emperor of the Romans*, Cambridge, 1992.

Nicol (Donald M.), *Les derniers siècles de Byzance, 1261-1453*, Paris, 2005 [trad. de Idem, *The Last Centuries of Byzantium*, Cambridge, 1993^{2}].

Nicolle (David), « Constantinople 1453 », dans Idem, Haldon (John) et Turnbull (Stephen) éd., *The Fall of Constantinople. The Ottoman Conquest of Byzantium*, Oxford, 2007, p. 174-247.

Nicolle (David), Haldon (John) et Turnbull (Stephen), *The Fall of Constantinople. The Ottoman Conquest of Byzantium*, Oxford, 2007.

Nirven (Nazim), *İstanbul'da Fatih II Sultan Mehmed Devri Türk Su Medeniyeti*, Istanbul, 1953.

Noiret (Hippolyte), *Lettres inédites de Michel Apostolis*, Paris, 1889.

Oberhelman (Steven Michael), *Dreambooks in Byzantium: Six "Oneirocritica" in Translation, With Commentary and Introduction*, Aldershot, 2008.

Oberhelman (Steven Michael), « The Dream-Key Manuals of Byzantium », dans Angelidi (Christine), Calofonos (George) éd., *Dreaming in Byzantium and Beyond*, Farnham, 2014, p. 145-160.

Ocak (Ahmet Yaşar), *İslâm-Türk İnançlarında Hızır Yahut Hızır-İlyas Kültü*, Ankara, 1985.

Ocak (Ahmet Yaşar), *La révolte de Baba Resul ou la formation de l'hétérodoxie musulmane en Anatolie au XIII^e siècle*, Ankara, 1989.

Ocak (Ahmet Yaşar), « Les réactions socio-religieuses contre l'idéologie officielle ottomane et la question de *zendeqa ve ilhâd* (hérésie et athéisme) au XVI^e siècle », *Turcica* 21-23 (1991), p. 71-82.

Ocak (Ahmet Yaşar), *Osmanlı İmparatorluğunda Marjinal Sufilik: Kalenderîler (XIV-XVII Yüzyıllar)*, Ankara, 1992.

Oikonomidès (Nicolas), *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIII^e^-XV^e^ siècles)*, Montréal – Paris, 1979.

Oikonomides (Nicholas), « Byzantine Diplomacy, A.D. 1204-1453 : Means and Ends », dans Shepard (Jonathan), Franklin (Simon) éd., *Byzantine Diplomacy. Papers from the Twenty-Fourth Spring Symposium of Byzantine Studies, Cambridge, March 1990*, Aldershot, 1992 (Society for the Promotion of Byzantine Studies. Publications 1), p. 73-88 [repr. dans Idem, *Society, Culture and Politics in Byzantium*, Aldershot, 2005 (Variorum Collected Studies Series 824), étude XXIII].

Okan (Aysel), *İstanbul Evliyaları*, Istanbul, 1968.

Olgiati (Giustina), « Angelo Giovanni Lomellino: attività politica e mercantile dell'ultimo podestà di Pera », *La Storia dei Genovesi* 9 (1989), p. 139-196.

Olgiati (Giustina), « Genovesi alla difesa di Costantinopoli », *Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere* 46 (1989), p. 492-503.

Olgiati (Giustina), « I Genovesi in Oriente dopo la caduta di Costantinopoli », dans Guida (Francesco), Valmarin (Luisa) éd., *Studi balcanici*, Rome, 1989 (Quaderno di Clio 8), p. 45-59.

Olgiati (Giustina), *Classis contra regem Aragonum (Genova 1453-1454). Organizzazione militare ed economica della spedizione navale contro Napoli*, Cagliari, 1990.

Olgiati (Giustina), « Il commercio dell'allume nei domini dei Gattilusio nel XV secolo », dans Mazarakis (Andreas) éd., *Οι Γατελούζοι της Λέσβου*, Athènes, 1996, p. 373-398.

Olgiati (Giustina), « Fregoso, Pietro », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 50, Rome, 1998, p. 436-440.

Olgiati (Giustina), « Giustiniani (Giustiniani Longo), Giovanni », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 57, Rome, 2001, p. 340-343.

Olgiati (Giustina), *Ianuenses/Genovesi. Uomini diversi, nel mondo spersi*, Gênes, 2010.

Oruç, *Tevârîḫ-i âl-i ʿOs̱mân*, Babinger (Franz) éd., Hanovre, 1925.

Oruç, *Oruç Bey Tarihi*, Öztürk (N.) éd., Istanbul, 2008.

Ostapchuk (Victor), « The human landscape of the Ottoman Black Sea in the face of the Cossack naval raids », *Oriente Moderno* n.s. XX (LXXXI) (2001), p. 23-95.

Otten-Froux (Catherine), « Fief et féodalité tardive dans le royaume de Chypre aux XIV^e^ et XV^e^ siècles : l'exemple des vassaux génois des Lusignans », dans Papacostas (Tassos), Saint-Guillain (Guillaume) éd., *Identity/Identities in Late Medieval Cyprus*, Nicosie, 2014, p. 67-101.

Ousterhout (Robert G.), *The Architecture of the Kariye Camii in Istanbul*, Washington, 1987 (Dumbarton Oaks Studies 25).

Özcan (Abdülkadir), « Neşri », dans *DİA* 33, p. 20-22.

Özdemir (Lale), *Ottoman History Through the Eyes of Aşıkpaşazade*, Istanbul, 2013.

Öztürk, *Fatih Devri Kaynaklarından Düstûrnâme-i Enverî. Osmanlı Tarihi Kısmı (1299-1466)*, Istanbul, 2003.

Pamuk (Şevket), *A Monetary History of the Ottoman Empire*, Cambridge, 2000.

Papayanni (Aphrodite), « *He Polis healo* : The Fall of Constantinople in 1453 in Post-Byzantine Popular Literature », *Al-Masāq. Islam and the Medieval Mediterranean* 22,1 (2010), p. 27-44.

Parry (Seth), *Fifty Years of Failed Plans: Venice, Humanism, and the Turks (1453-1503)*, New York, 2008.

Parry (V. J.), « Čanak-kal'e Boghazı », dans *EI²* II, p. 11-12.

Pastor (Ludwig), *The History of the Popes from the Close of the Middle Ages*, II, Londres, 1891.
Pastorello (Ester), *Il copialettere marciano della cancelleria carrarese (gennaio 1402-gennaio 1403)*, Venise, 1915.
Paviot (Jacques), « Gênes et les Turcs (1444-1453) : sa défense contre les accusations d'une entente », *Storia dei Genovesi* 9 (1989), p. 129-137.
Paviot (Jacques), « Les circonstances historiques du Vœu du faisan », dans Caron (Marie-Thérèse), Clauzel (Denis) éd., *Le Banquet du Faisan. 1454 : l'Occident face au défi de l'Empire ottoman*, Arras, 1996 (Presses universitaires de l'Artois), p. 63-71.
Paviot (Jacques), Chaunez-Bouikkot (Martine) éd., *Nicopolis, 1396-1996. Actes du Colloque international organisé par l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Dijon et le Centre national de la Recherche scientifique*, Dijon, 1997 (= *Annales de Bourgogne* 68,3, 1996).
Paviot (Jacques), *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIVe siècle-XVe siècle)*, Paris, 2003.
Pedani (Maria-Pia), « Ottoman *Fetihname*s. The imperial letters announcing a victory », *Tarih İncelemeleri Dergisi* XIII (1998), p. 181-192.
Peers (Glenn), « Manuel II Paleologos's Ekphrasis on a Tapestry in the Louvre : Word over Image », *Revue des études byzantines* 61 (2003), p. 201-214.
Penco (Gregorio), *Storia della Chiesa in Italia*, I, Milan, 1978.
Pentcheva (Bissera V.), *Icons and Power. The Mother of God in Byzantium*, University Park, 2006.
Pérez Martín (Inmaculada), « The Greek culture of the Genoese Phokaia : the life and the books of Antonio Malaspina », *Revue des études byzantines* 73 (2015), p. 123-160.
Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli*, I, *Le testimonianze dei contemporanei*, Milan, 1976 [nouv. éd. 1997].
Pertusi (Agostino), *La caduta di Costantinopoli,* II, *L'eco nel mondo*, Milan, 1976 [nouv. éd. 1997].
Pertusi (Agostino), « Le epistole storiche di Lauro Quirini sulla caduta di Costantinopoli e la potenza dei Turchi », dans Branca (Vittore), Krauter (Konrad) éd., *Lauro Quirini umanista : studi e testi*, Florence, 1977 (Civiltà veneziana 23), p. 223-233.
Pertusi (Agostino), « The Anconitan Colony in Constantinople and the Report of Its Consul, Benvenuto, on the Fall of the City », dans Laiou-Thomadakis (Angeliki) éd., *Charanis Studies. Essays in honor of Peter Charanis*, New Brunswick (New Jersey), 1980, p. 199-218.
Pertusi (Agostino), *Testi inediti e poco noti sulla caduta di Costantinopoli*, Carile (Antonio) éd., Bologne, 1983 (Il Mondo medievale. Sezione di storia bizantina e slava 4).
Pertusi (Agostino), *Fine di Bisanzio e fine del mondo. Significato e ruolo storico delle profezie sulla caduta di Costantinopoli in Oriente et in Occidente*, Morini (Enrico) éd., Rome, 1988 (éd. posthume).
Le Petit Robert, éd. CD-Rom, version 2.2, 2001.
Pétridès (Sophrône), « Les œuvres de Jean Eugénikos », *Échos d'Orient* 13 (1910), p. 111-114 et p. 276-281.
Philippides (Marios), *Mehmed II the Conqueror and the Fall of the Franco-Byzantine Levant to the Ottoman Turks*: *Some Western Views and Testimonies*, Tempe 2007 (Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies).
Philippides (Marios), Hanak (Walter K.), *The Siege and the Fall of Constantinople in 1453. Historiography, Topography, and Military Studies*, Farnham – Burlington (Vermont), 2011.

Piccat (Marco), « El “planh” per la caiguda de Constantinoble », dans *Miscellània Antoni Badia i Margarit, 7 = Estudis de llengua i literatura catalanes* XV (1987), p. 55-84.

Pierling (Paul), *La Russie et le Saint-Siège. Études diplomatiques*, I, Paris, 1906.

Pigafetta (Marc'Antonio), *Itinerario da Vienna a Costantinopoli*, Perocco (Daria) éd., Padoue, 2008 [1re éd. : Londres, 1585].

Pistarino (Geo), « Tra Genova e Granada nell'epoca dei Nazari », dans Hernández Palomo (José) éd., *Presencia italiana en Andalucía, siglos XIV-XVII. Actas del III Coloquio hispano-italiano*, Séville, 1989, p. 191-228.

Pistarino (Geo), *Genovesi d'Oriente*, Gênes, 1994 (Studi e Testi, Storica Serie 14).

Pistarino (Geo), « Cinquantacinque giorni a Pera-Galata nel tempo dell'assedio di Costantinopoli (1453) », *Vizantiiski Vremennik* 57 (1998), p. 23-31.

Polemis (Demetrios), *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, Londres, 1968.

Polet (Jean-Claude) et Pichois (Claude) éd., *Patrimoine littéraire européen : anthologie en langue française*, 6, *Prémices de l'humanisme (1400-1515)*, Bruxelles, 1995.

Popovic (Alexandre), Veinstein (Gilles) éd., *Bektachiyya - Études sur l'ordre mystique des Bektachis*, Istanbul, 1995.

Popović (Mihailo S.), *Mara Branković : eine Frau zwischen dem christlichen und dem islamischen Kulturkreis im 15. Jahrhundert*, Mayence – Wiesbaden, 2010 (Peleus. Studien zur Archäologie und Geschichte Griechenlands und Zyperns 45).

Porsius (Henricus), « Iter Byzantinum Henrici Porsii, ic. et Sacr. Caes. Maiestatis Ab epistolis in Camera aulica: nec non Professori Poeseos in Archigymnasio Viennesi ut cum Ces. Maiest. Legato et Orator ad Imperat. Turc. viro nobilissimo et amplissimo Dn. Ioachimo a Sintzendorf, illud ipse confecit. Summa fide et diligentia conscriptum, lectuque dignissimum », dans *Historia Belli Persici gesti inter Murathem III, Turcarum et Mehemetem Hodabene, Persarum Regem, breviter ac vere conscripta ab Henrico Porsio K. Sacr. Maiest. et Epistolis in Camera Aulica et Poesos Professore publico in Archigymnasio Viennesi*, Francfort, 1583.

Posculo (Ubertino), *Constantinopolis*, dans Ellissen (Adolf) éd., *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, III, Leipzig, 1857, Livres I-IV, p. 12*-83*.

Posculo (Ubertino), *Constantinopolis*, dans *Documenta obsidionis Constantinopolitanis A. D. 1453*, Dethier (Philipp Anton) éd., Budapest, [*ca* 1872] (Monumenta Hungariae Historica 22), p. 102-261.

Pryor (John H.), Wilson (Peter R. Wilson), « The Chain of the Golden Horn, 5-7 July 1203 », dans Shagrir (Iris), Ellenblum (Roni) et Riley-Smith (Jonathan) éd., *In Laudem Hierosolymitani: Studies in Crusades and Medieval Culture in Honour of Benjamin Z. Kedar*, Aldershot, 2007, p. 369-384.

Pseudo-Kôdinos, Traité des offices, Verpeaux (Jean) éd. et trad., Paris, 1966.

Rabie (Hassanein), « Ḳalâwûn », dans *EI²* II, p. 714-715.

Raby (Julian), « Mehmed the Conqueror and the Equestrian Statue of the Augoustéon », *Illinois Classical Studies* 12 (1987), p. 305-313.

Ravegnani (Giorgio), « Minotto, Gerolamo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 74, Rome, 2010, p. 697-699.

Redhouse (James), *A Turkish and English Lexicon*, Constantinople, 1890.

Reinert (Stephen W.), « From Niš to Kosovo Polje: Reflections on Murād I's Final Years », dans Zachariadou (Elizabeth) éd., *The Ottoman Emirate (1300-1389). A Symposium Held in Rethymnon, 11-13 January 1991*, Rethymnon, 1993 (Halcyon Days in Crete 1),

p. 169-211 [repr. dans Idem, *Late Byzantine and Early Ottoman studies*, Aldershot – Burlington (Vermont), 2014 (Variorum Collected Studies Series 902), étude II].

Reinsch (Diether Roderich), « Lieber den Turban als was ? Bemerkungen zum Dictum des Lukas Notaras », dans Constantinides (Costas), Panagiotakis (Nikolaos M.), Jeffreys (Elizabeth) et Angelou (Athanasios D.) éd., *Φιλέλλην. Studies in honour of Robert Browning*, Venise, 1996, p. 377-389.

Reinsch (Dieter Roderich), « Kritobulos of Imbros — Learned Historian, Ottoman Raya and Byzantine Patriot », *Zbornik Radova Vizantoloskog Instituta* 40 (2003), p. 297-308.

Roccatagliata (Ausilia), *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Pera e Mitilene*, I, *Pera, 1408-1490*, Gênes, 1982.

Roccatagliata (Ausilia), *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chio, 1453-1454, 1470-1471*, Gênes, 1982.

Roccatagliata (Ausilia), « Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Pera (1453) », *Atti della società ligure di storia patria*, n.s., 39 (1999), p. 101-160.

Röhring (Reinhold), *Deutsche Pilgerreisen nach dem Heiligen Lande*, Gotha, 1889.

Röll (Walter), « Ein zweiter Brief Isidors von Kiew über die Eroberung Konstantinopels », *Byzantinische Zeitschrift* 69 (1976), p. 13-16.

Rollo (Antonio), « A proposito del *Vat. gr.* 2239 : Manuele II e Guarino (con alcune osservazioni sulla scrittura di Isidoro di Kiev) », *Nea Rhome* 3 (2006), p. 373-388.

Romano (Dennis), *The Likeness of Venice. A Life of Doge Francesco Foscari 1373-1457*, New Haven – Londres, 2007.

Rossi (Franco), « Diedo, Alvise », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 39, Rome, 1991, p. 756-759.

Roux (Jean-Paul), Boratav (Pertev N.), « La divination chez les Turcs », dans Caquot (A.), Leibovici (M.) éd., *La divination*, Paris, 1968, II, p. 279-329.

Ruhi Çelebi, *Rûhî Târîhi*, Y. Yücel et H. E. Cengiz éd., Ankara, 1992.

Runciman (Steven), *La chute de Constantinople, 1453*, Paris, 1968 ; deuxième édition revue, Paris, 2007 [traduction de Idem, *The Fall of Constantinople, 1453*, Cambridge, 1965 (repr. Cambridge, 1996)].

Repp (Richard C.), *The Müfti of Istanbul. A Study in the Development of the Ottoman Learned Hierarchy*, Londres, 1986.

Ryden (Lennart), « The Andreas Salos Apocalypse, Greek Text, Translation and Commentary », *Dumbarton Oaks Papers* 28 (1974), p. 201-211.

Sackur (Ernst), *Sibyllinische Texte und Forschungen,* Halle, 1898.

Sadeddin, *Tâcü-t-tevârîḫ*, Istanbul, 1289.

Sadeddin Efendi, *Tacü't-tevarih*, Ankara, 1982.

Sajanello (Giovanni Battista), *Historia monumenta ordinis Sancti Hieronymi congregationis B. Petri de Pisis*, I, Venise, 1758.

Sandys (Georges), *Sandys Travels containing an History of the original and present state of Turchish Empire, Their Laws, Government, Policy, Military Force, Court of Justice and Commerce, the Mahometan Religion and Ceremonies; a Description of Constantinople: the Grand Seignor's Seraglio, and his manner of living; Also of Greece, with the religion and customs, discipline and religion of the Grecians; of a Egypt; the Antiquity, Hieroglyphicks, Rites, Customs, Discipline, and Religion of the Ægyptians; a voyage on the River Nylus; of Armenia, Grand Cairo, Rhodes, the Pyramides, Colossus; the former flourishing and the present state of Alexandria; a Description of the Holy Land; of the Jews and several sects of Christians*

living there, of Jerusalem Sepulchre of Christ, Temple of Solomon and what else either of antiquity, or worth observation; lastly, Italy described, and the islands adjoining; as Cyprus, Crete, Malta, Sicilia, the Aeolian islands; of Rome, Venice, Naples, Syracusa, Mesena, Aetna, Scylla, and Charibdis and other places of Note. Illustrated with fifty graven maps and figures, Londres, 1632 [1re éd. : Londres, 1615].

Sapiencia (Octavio), *Nuevo tratado de Turquia, con una descripcion del sitio, y ciudad de Constantinopla, costumbres del gran Turco, de su modo de govierno, de su Palacio, Consejo, martyrios de algunos Martyres, y de otras cosas notables. Compuesto por D.Otavio Sapiencia Clerigo presbytero natural de la ciudad de Catania en el Regno de Sicilia, que estuvo cautivo en Turquia cinco años, siete con libertad. Dedicado a la Magestad del rey Catolico don Felipe IIII nuestro Señor*, Madrid, 1622.

Saraç (M. A. Yekta), *Şeyhülislam Kemalpaşazade. Hayatı, Şahsiyeti, Eserleri ve Bazı Şiirleri*, Istanbul, 1995.

Savvides (Alexios G.), « On the origins and connotation of the term "tekfur" in Byzantine-Turkish relations », *Byzantion* 71 (2001), p. 451-461.

Scalamonti (Francesco), *Vita viri clarissimi et famosissimi Kyriaci Anconitani*, Mitchell (Charles), Bodnar (Edward W.) éd., Philadelphie, 1996.

Schiel (Juliane), *Mongolensturm und Fall Konstantinopels. Dominikanische Erzählungen im diachronen Vergleich*, Berlin, 2011 (Europa und Mittelalter 19).

Schilbach (Erich), *Byzantinische Metrologie*, Munich, 1970.

Scholarios (Georges Gennadios), *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, Petit (Louis), Sidéridès (Xénophon A.) et Jugie (Martin) éd., Paris, 1928-1936.

Schreiner (Peter), « Venezianer und Genuesen während der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts in Konstantinopel (1432-1434) », *Studi Veneziani* 12 (1970), p. 357-368.

Schreiner (Peter), « Ein byzantinischer Gelehrter zwischen Ost und West. Zur Biographie des Isidor von Kiew und seinem Besuch in Lviv (1436) », *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* s. III, 3 (2006), p. 215-228.

Schwarz (Klaus), Winkelhanen (Gert), *Hoğa Sa'deddîn, Staatsmann und Gelehrter (gest. 1599), und seine Stiftung aus dem Jahre 1614*, Bamberg, 1986.

Segarizzi (Arnaldo), « Lauro Quirini umanista veneziano del secolo XV », *Memorie della reale accademia delle scienze di Torino* 54, Ser. 2 (1904), p. 1-28.

Seno (Carlo) et Ravegnani (Giorgio), « Cronologia della vita e delle opere di Lauro Quirino », dans Branca (Vittore) et Krauter (Konrad) éd., *Lauro Quirini umanista : studi e testi*, Florence, 1977 (Civiltà veneziana 23), p. 11-18.

Sertkaya (Osman), « Ahmed Fakih », dans *DİA* 2, p. 65-67.

Setton (Kenneth M.), « The Byzantine Background to the Italian Renaissance », *Proceedings of the American Philosophical Society* 100 (1956), p. 1-76 [repr. dans Idem, *Europe and the Levant in the Middle Ages and the Renaissance*, Londres, 1974 (Variorum Collected Studies Series 29), étude I].

Setton (Kenneth M.), *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, I, *The Thirteenth and Fourteenth Centuries*, Philadelphie, 1976.

Setton (Kenneth M.), *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, II, *The Fifteenth Century*, Philadelphie, 1978.

Sherley (Thomas), « Discours of the Turkes, by Sir Thomas Sherley », edited for the Royal Historical Society, by E. Denison Ross, dans *Camden Miscellany*, Londres, 1936, vol. XVI, s. III, vol. 52.

Shukurov (Rustam), « AIMA: The Blood of the Grand Komnenoi », *Byzantine and Modern Greek Studies* 19 (1995), p. 161-181.

Silvano (Luigi), « Per l'epistolario di Isidoro di Kiev: la lettera a papa Niccolò V del 6 luglio 1453 », *Medioevo greco* 13 (2013), p. 223-240.

Silvestre de Sacy (Antoine-Isaac), « Pièces diplomatiques tirées des Archives de la République de Gênes », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi* 11, 1827, p. 1-97.

Siniossoglou (Niketas), *Radical Platonism in Byzantium: Illumination and Utopia in Gemistos Plethon*, Cambridge, 2011.

Skeat (Theodore C.), « Two Byzantine Documents », *British Museum Quarterly* 18 (1953), p. 71-73.

Solakzade, *Solak-Zâde Tarihi* I, Çabuk (V.) éd., Ankara, 1989.

Soldi Rondinini (Gigliola), « Filippo Maria Visconti, duca di Milano », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 47, Rome, 1997, p. 772-782.

Sopracasa (Alessio), « Turcs et "choses turques" dans le *Livre de comptes* de Giacomo Badoer : essai de synthèse », *Turcica* 44 (2012-2013), p. 31-128.

Soucek (Svat), « Certain types of ships in Ottoman-Turkish terminology », *Turcica* VII (1975), p. 233-249.

Sphrantzès (Georges) [= Pseudo-Sphrantzès], *Annales Georgii Phrantzae*, dans *Georgius Phrantzes, Ioannes Cananus, Ioannes Anagnostes*, Bekker (Immanuel) éd., Bonn, 1838 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae).

Sphrantzès (Georges) [= Pseudo-Sphrantzès], *Georgii Phrantzae Chronicon*, Papadopoulos (Jean-Baptiste) éd., Leipzig, 1935.

Sphrantzès (Georges), *Memorii 1401-1477. În anexă, Pseudo-Phrantzes Macarie Melissenos Cronica, 1258-1481,* Grecu (Vasile) éd., Bucarest, 1966.

Sphrantzès (Georges), *The Fall of the Byzantine Empire: A Chronicle by George Sphrantzes, 1401-1477*, Philippides (Marios) trad., Amherst, 1980.

Sphrantzès (Georges), *A Contemporary Greek Source For The Siege of Constantinople 1453: The Sphrantzes Chronicle*, Carroll (Margaret) trad., Amsterdam, 1985.

Sphrantzès (Georges), *Cronaca*, Maisano (Riccardo) éd., Rome, 1990 (Corpus fontium historiae Byzantinae 29).

Sphrantzès (Georges), *Βραχύ χρονικό Γεωργίου Σφραντζή*, trad. de Moniou (Dèmètra), Athènes, 2005.

Sphrantzès (Georges), *Giorgio Sfranze. Paleologo: grandezza e caduta di Bisanzio*, trad. de Maisano (Riccardo), Palerme, 2008 (La città antica 32).

Stadler (Maximus), [Journal de Constantinople], Nuremberg, Stadtarchiv, Archiv von Praun, n° 151, 8 f.

Stavrides (Theoharis), *The Sultan of Vezirs. The Life and Time of the Ottoman Grand Vezir Mahmud Pasha Angelović (1453-1474)*, Leyde – Boston – Cologne, 2001 (The Ottoman Empire and its Heritage).

Stefec (Rudolf), *Die Briefe des Michael Apostolis*, Hambourg, 2013 (Schriften zur Kulturgeschichte 29).

Steinach (Wolf Andreas von), « Wolf Andreas von Steinach Edelknabenfahrt nach Constantinopel (1583) », *Steirmärkische Geschichtsblätter* II/4, 1881, p. 193-234.

Stochove (Vincent), *Voyage Du Sieur De Stochove Faict es années 1630. 1631. 1632. 1633*, Bruxelles, 1662 [1re éd. : Bruxelles, 1643].

Stöckly (Doris), *Le système de l'*Incanto *des galées du marché à Venise (fin XIII^e^-milieu XV^e^ siècle)*, Leyde – New Yok – Cologne, 1995 (The Medieval Mediterranean 5).

Strnad (Alfred. A.), « Capranica, Domenico », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 19, Rome, 1976, p. 147-153.

Syropoulos (Sylvestre), *Les « Mémoires » du grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438-1439)*, Laurent (Vitalien) éd., Paris, 1971 (Concilium Florentinum. Documenta et scriptores, Series B, 9).

Tacizade Cafer Çelebi, *Maḥrûse-i İstânbûl Fetiḥnâmesi*, Halis Efendi éd., *Tâ'rîḫ-i 'Oṣmânî Encümeni Mecmû'ası*, IV/20 (1^er^-14 juin 1913), p. 1-16 et IV/21 (1^er^-14 août 1913), p. 17-24.

Tafur (Pero), *Travels and Adventures*, trad. M. Letts, Londres, 1926.

Talbot (Alice-Mary), « Argyropoulos, John », dans *The Oxford Dictionary of Byzantium*, 1, Oxford, 1991, p. 164-165.

Talbot (Alice-Mary), « The Restauration of Constantinople under Michael VIII », *Dumbarton Oaks Papers* 47 (1993), p. 243-261.

Tambrun (Brigitte), *Pléthon, le retour de Platon*, Paris, 2006.

Tanilli (Server), « Fiers-à-bras et mauvais garçons à Istanbul au siècle dernier », dans Georgeon (François), Dumont (Paul) éd., *Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires (XVIII^e^-XX^e^ siècles)*, Paris, 1997, p. 115-122.

Tanman (Baha), « Mehmed Şemdessin Tekkesi », dans *Dünden bugüne İstanbul Ansiklopedisi* V, Istanbul, 1993, p. 367.

Tanman (Baha), « Semerci İbrahim Efendi Tekkesi », dans *Dünden bugüne İstanbul Ansiklopedisi* VI, Istanbul, 1994, p. 519-520.

Taşköprüzâde, *Ṣakâ'ik an-nu'mân*, Istanbul, 1853.

Tekindağ (Şehabeddin), « Mehmed Paşa Karamanî », dans *İA* VII, p. 588-591.

Tekindağ (Şehabeddin), « Maḥmûd Paşa », dans *İA* VIII, p. 183-188.

Temimi (Abdeljelil), « Les relations arabo-ottomanes à la suite de la prise de Constantinople en 1453 », dans Idem éd., *Mélanges Professeur Robert Mantran*, Zaghouan, 1988, p. 257-266.

Temimi (Abdeljelil), « Al-'Alâqât al-'arabiyya al-'uthmâniyya ba'd fath al-Qustantiniyya sanat 1453 », *Arab Historical Review for Ottoman Studies* 1-2 (1990), p. 43-65.

Thessalonique. Chroniques d'une ville prise, Odorico (Paolo) trad., Toulouse, 2005.

Thiriet (Freddy), *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie,* III, Paris-La Haye, 1971.

Tinnefeld (Franz), « Das Leben des Demetrios Kydones », dans *Demetrios Kydones. Briefe*, Tinnefeld (Franz) trad., I,1, Stuttgart, 1981 (Bibliothek der griechischen Literatur 12), p. 4-52.

Tinnefeld (Franz), « Georgios Gennadios Scholarios », dans Conticello (Carmelo Giuseppe), Kontouma-Conticello (Vassa) éd., *La théologie byzantine et sa tradition*, II, *XIII^e^-XIX^e^ s.*, Turnhout, 2002, p. 477-549.

Tommaseo (Nicolò), Bellini (Bernardo), *Dizionario della lingua italiana*, III, Turin, 1871.

Toy (Sidney), « The Castles of the Bosphorus », *Archaeologia* LXXX (1930), p. 215-228.

Toy (Sidney), *A History of Fortification from 3000 B.C. to A.D. 1700*, Melbourne – Londres – Toronto, 1955.

Tschudi (Rudolf), « Bektâshiyya », dans *EI*^2^ I, p. 1196-1197.

Tsirpanlis (Zacharias N.), *Το κληροδότημα του καρδιναλίου Βησσαρίωνος για τους φιλενωτικούς της Βενετοκρατούμενης Κρήτης (1439-17ος αι.)*, Thessalonique, 1967.

Turan (Şerafettin) *et alii*, « Kemalpaşazâde », dans *DİA* 25, p. 238-247.
Turan (Şerâfeddin), « Sa'd-ed-din », dans *İA* X, p. 27-32.
Turan (Şerafettin), « Hoca Sâdeddin Efendi », dans *DİA* 18, p. 196-198.
Turkova (H.), « Le siège de Constantinople d'après le *Seyâhat-Nâme* d'Evliyâ Çelebi », *Byzantinoslavica* 14 (1953), p. 1-13.
Turnbull (Stephen), « The Walls of Constantinople », dans Nicolle (David), Haldon (John) et Turnbull (Stephen) éd., *The Fall of Constantinople. The Ottoman Conquest of Byzantium*, Oxford, 2007, p. 104-173.
Turner (Christopher J. G.), « An oracular interpretation attributed to Gennadius Scholarius », *Ελληνικά* 21 (1968), p. 40-47.
Turner (Christopher J. G.), « The career of George-Gennadius Scholarius », *Byzantion* 39 (1969), p. 420-455.
Turner (Christopher J. G.), « An anomalous Episode in Relations between Scholarius and Plethon », *Byzantine Studies* 3,1 (1976), p. 56-63.
Tursun Bey, *Târîḫ-i Ebû-l-feṯḥ*, Mehmed Arif éd., *Târîḫ-i 'oṡmânî encümeni mecmû'ası* 26-38 (1914-1916).
Tursun Bey, *Târîh-i Ebü'l-Feth*, Tulum (A. M.) éd., Istanbul, 1977.
Tursun Bey, *The History of Mehmed the Conqueror. Text Published in Facsimile with English Translation*, İnalcık (Halil), Murphey (Rhoads) éd., Minneapolis-Chicago, 1978.
Tursun Bey, *La conquista di Costantinopoli*, Berardi (Luca) trad., Milan, 2007.
Tvorogov (Oleg V.) éd., « Povest' o vzjatii Car'grada turkami v 1453 godu », dans *Pamjatniki literatury drevnej Rusi : Vtoraja polovina XV veka*, Moscou, 1982, p. 216-267, 602-607.
Ubierna (Pablo), « Notes sur l'apocalyptique et l'eschatologie byzantines aux xe-xie siècles », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, Hors série no 2 (2008) (http://cem.revues.org/index10891.html)
Uginet (Charles François), « Ludovico I di Savoia, duca di Savoia », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 66, Rome, 2006, p. 430-433.
Uluçay (Çağatay), *Padişahların Kadınları ve Kızları*, Ankara, 1980.
Ünver (A. Süheyl), « Halk menakibine göre Akşemseddin ve İstanbul hakkında », dans Idem, *İlim ve Sanat Bakımından Fatih Devri Notları*, I, Istanbul, 1948, p. 127-133.
Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, V, Gündich (Gustav) éd., Cologne, 1975.
Valseriati (Enrico), « Ubertino Posculo tra Brescia e Costantinopoli », dans Monti (Carla Maria) éd., *Profili di umanisti bresciani*, Brescia, 2012, p. 163-230.
Valseriati (Enrico), « Posculo (de Posculis, Posculus, Pusculus), Ubertino (Obertino) », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, à paraître.
Van Gemert (Arnold), « The Cretan poet Marinos Falieros », *Thesaurismata* 14 (1977), p. 7-70.
Van Heck (Adriano), *Pii II Commentarii. Rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, I-II, Cité du Vatican, 1984 (Studi e Testi 312 et 313).
Vassiliev (Artem), *Anecdota Graeco-Byzantina*, Moscou, 1893.
Vatin (Nicolas), « La traduction ottomane d'une lettre de Charles VIII de France (1486) », *Turcica* XV (1983), p. 219-230.
Vatin (Nicolas), « À propos du voyage en France de Hüseyn, ambassadeur de Bajazet II auprès de Louis XI (1483) », *Osmanlı Arastırmaları* IV (1984), p. 35-44.

Vatin (Nicolas), « Une tentative manquée d'ouverture diplomatique : la lettre de créance d'un envoyé de Bajazet II auprès de Louis XI », dans Batu (Hâmit), Bacqué-Grammont (Jean-Louis) éd., *L'Empire ottoman, la République de Turquie et la France*, Paris – Istanbul, 1986, p. 1-13.

Vatin (Nicolas), « L'ascension des Ottomans (1362-1429) », dans Mantran (Robert) éd., *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989, p. 37-116.

Vatin (Nicolas), *L'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'Empire ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes (1480-1522)*, Louvain – Paris, 1994.

Vatin (Nicolas), « Tursun Beg assista-t-il au siège de Constantinople en 1453 ? », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 91 (2001), p. 317-329.

Vatin (Nicolas), « Un exemple d'histoire officielle ottomane ? Le récit de la campagne de Szigetvar (1566) dans une lettre du Sultan Selîm II au chah d'Iran Tahmasp », dans Grimal (Nicolas), Baud (Michel) éd., *Événement, récit, histoire officielle*, Paris, 2003, p. 143-154.

Vatin (Nicolas), « Comment disparut le cimetière de Kasımpaşa (1582-1592) : un difficile arbitrage du sultan entre ses sujets juifs et musulmans », dans Anastassopoulos (Antonis) éd., *Halcyon Days in Crete, VII, Political Initiatives « from the Bottom Up » in the Ottoman Empire*, Rethymno, 2012, p. 119-134.

Vatin (Nicolas), Veinstein (Gilles), *Le sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans, XIVe-XIXe siècle*, Paris, 2003.

Vatin (Nicolas), Yerasimos (Stéphane), *Le cimetière dans la ville. Statut, choix et organisation des lieux d'inhumation dans Istanbul intra muros*, Paris-Istanbul, 2001 (Varia Turcica XXXV).

Vatin (Nicolas), Zarcone (Thierry), « Le *tekke bektaşı* de Merdivenköy - 2. Contribution à l'histoire du Tekke », *Anatolia Moderna/Yeni Anadolu* II (1991), p. 37-42.

Veinstein (Gilles) « Le rôle des tombes sacrées dans la conquête ottomane », *Revue d'histoire des religions* 222/IV (2005), p. 509-528 [repr. dans Idem, *Autoportrait du sultan ottoman en conquérant*, Istanbul, 2010 (Analecta Isissiana CXI), p. 269-284].

Veinstein (Gilles), « La prise de Constantinople et le destin des *zimmî* ottomans », *Archivum Ottomanicum* 23 (2005-2006), p. 335-346.

Veinstein (Gilles), « L'Europe et le Grand Turc », dans Laurens (Henri), Tolan (John), Veinstein (Gilles) éd., *L'Europe et l'Islam. Quinze siècles d'histoire*, Paris, 2009.

Veinstein (Gilles), « Istanbul », dans *Dictionnaire de l'Empire ottoman (XVe-XXe siècle)*, Georgeon (François), Vatin (Nicolas), Veinstein (Gilles) éd., Paris, 2015, p. 610-612.

Ventura (Angelo), « Barbaro, Marco », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 6, Rome, 1964, p. 112-113.

Vetochnikov (Konstantinos), « La politique religieuse des autorités génoises vis-à-vis de l'Église grecque de Caffa (Crimée, XVe siècle) », dans Blanchet (Marie-Hélène), Gabriel (Frédéric) éd., *Réduire le schisme ? Ecclésiologies et politiques de l'Union entre Orient et Occident (XIIIe-XVIIIe siècle)*, Paris, 2013 (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Monographies 39), p. 261-276.

Vigna (Amedeo), *Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la signoria dell'Ufficio di San Giorgio (MCCCCLIII-MCCCCCLXXV),* I, *(1453-1459)*, dans *Atti della Società Ligure di Storia Patria* 6, Gênes, 1868, p. 1-979.

Vigna (Amedeo), *Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la signoria dell'Ufficio di San Giorgio (MCCCCLIII-MCCCCLXXV),* II, *(1460-1475)*, dans *Atti della Società Ligure di Storia Patria* 7, Gênes, 1871, p. 1-987.

Vigna (Amedeo), *I vescovi domenicani liguri ovvero in Liguria*, Gênes, 1887.

Vilâyet-Nâme, Manâkıb-ı Hünkâr Hacı Bektâş-ı Velî, Gölpınarlı (A.) éd., Istanbul, 1958.

von Ivanka (Endre), « Der Fall Konstantinopels und das byzantinische Geschichtsdenken », *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft* 3 (1954), p. 19-34.

Vryonis (Spyros), « Laonikos Chalkokondyles and the Ottoman budget », *International Journal of Middle East Studies* 7 (1976), p. 423-432.

Vryonis (Spyros), « The Byzantine Patriarchate and Turkish Islam », *Byzantinoslavica* 57 (1996), p. 69-111.

Walsh (John Richard), « Fenârî-zâde », dans *EI²* II, p. 899-900.

Waltari (Mika), *Les amants de Byzance*, Paris, 2014.

Weber (Benjamin), *Lutter contre les Turcs : les formes nouvelles de la croisade pontificale au XV^e siècle*, Rome, 2013 (Collection de l'École française de Rome 472).

Welykyi (Anthanasius G.), « Duae epistulae cardinalis Isidori ineditae », dans *Analecta Ordinis Sancti Basilii Magni*, III, 1, 1950, p. 285-291.

Wenner de Krailsheim (Adam), dans Nehring (Karl) éd., *Tagebuch der kaiserlichen Gesandtschaft nach Konstantinopel, 1616-1618*, Munich, 1984 (1re éd. : Nuremberg, 1622).

Whitting (Philip D.), *Monnaies byzantines*, Fribourg, 1973.

Wiel (Alethea), *Two doges of Venice, being a Slight Sketch of the Lives and Times of Tomaso Mocenigo and Francesco Foscari*, Londres, 1851.

Wilson (Nigel G.), *De Byzance à l'Italie. L'enseignement du grec à la Renaissance*, Paris, 2015 [trad. de Idem, *From Byzantium to Italy : Greek Studies in the Italian Renaissance*, Londres, 1992].

Witte (Charles Martial de), « Les bulles pontificales et l'expansion portugaise au XVe siècle », *Revue d'histoire ecclésiastique* 53 (1958), p. 5-48.

Wittek (Paul), « Ayvansaray. Un sanctuaire privé de son héros », *Annuaire de l'Institut de philosophie et d'histoire orientales et slaves* XI (1951) (*Mélanges Henri Grégoire*), p. 505-526.

Woodhead (Christine), « Neshri », dans *EI²* VIII, p. 7-8.

Woodhouse (Christopher M.), *George Gemistos Plethon: The Last of The Hellenes*, Oxford, 1986.

Wratislaw of Mitrowitz (Wenceslas), *Adventures of Baron Wenceslaw Wratislaw of Mitrowicz, what he saw in the Turkish metropolis, Constantinople; experienced in his captivity, and after his happy return to his country committed to writing in the year of our lord 1599. Litterally translated from the original bohemian by A[lbert] H[enry] Wratislaw*, Londres, 1862, [1re éd. en latin : Linz, 1597 ; trad. en allemand en 1786, en grec en 1920, en tchèque en 1777 (puis en 1807, 1950 et 1976) et en turc en 1981].

Wright (Christopher), *The Gattilusio Lordships and the Aegean World, 1355-1462*, Leyde – Boston, 2014 (The Medieval Mediterranean 100).

Wurm (Herbert), « Die handschriftliche Überlieferung der *'Αποδείξεις 'Ιστοριῶν* des Laonikos Chalkokondyles », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* 45 (1995), p. 223-232.

Wyts (Lambert), « Iter factum e Belgio-Gallice. Voyages de Lambert Wyts en Turquie », Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, Codex Vindobonensis Palatinus, 3325*, 218 f.

Yerasimos (Stéphane), *La fondation de Constantinople et de Sainte-Sophie dans les traditions turques : légendes d'empire*, Istanbul – Paris, 1990 (Bibliothèque de l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul 31).

Yerasimos (Stéphane), *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIVe-XVIe siècle). Bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, 1991.

Yerasimos (Stéphane), « De l'arbre à la pomme : la généalogie d'un thème apocalyptique », dans Lellouch (Benjamin), Yerasimos (Stéphane) éd., *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople,* Paris, 1999 (Varia Turcica, XXXIII), p. 153-192.

Yerasimos (Stéphane), « Les déportés et leur statut dans l'Empire ottoman (XVe-XVIe siècles) », dans Moatti (Claudia), Kaiser (Wolfgang), Pébarthe (Christophe) éd., *Le monde de l'itinérance en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et d'identification*, Bordeaux, 2009, p. 515-532.

Yriarte (Charles), *La vie d'un patricien de Venise au seizième siècle*, Paris, 1874.

Zachariadou (Elizabeth A.), *Trade and Crusade: Venetian Crete and the Emirates of Menteshe and Aydin (1300-1415)*, Venise, 1983 (Library of the Hellenic Institute of Byzantine and Post-Byzantine Studies 11).

Zachariadou (Elizabeth A.), « The First Serbian Campaigns of Mehemmed II (1454, 1455) », *Annali dell'Istituto orientale di Napoli*, n.s. 14 (1964), p. 837-840 [repr. dans Eadem, *Romania and the Turks, c.1300-c.1500*, Londres, 1985 (Variorum Collected Studies Series, 211), étude XIII].

Zachariadou (Elizabeth A.), « The Conquest of Adrianople by the Turks », *Studi veneziani* 12 (1970), p. 211-217 [repr. dans Eadem, *Romania and the Turks (c.1300-c.1500)*, Londres, 1985 (Variorum Collected Studies Series 211), étude XII].

Zachariadou (Elizabeth A.), « Histoire et légendes des premiers Ottomans », *Turcica* 27 (1995), p. 45-89.

Zachariadou (Elizabeth A.), « Les notables laïques et le patriarcat œcuménique après la chute de Constantinople », *Turcica* 30 (1998), p. 119-134.

Zachariadou (Elizabeth A.), « La chute de Constantinople en 1453 et la mythologie postérieure », dans Marazzi (U.) éd., *Turcica et Islamica. Studi in memoria di Aldo Gallotta*, Naples, 2003 (Università degli Studi Asiatici, Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente ; Series minor LXIV), p. 1013-1031.

Zachariadou (Elizabeth A.), « Constantinople se repeuple », dans Kiousopoulou (Tonia) éd., *1453 Η άλωση της Κωσταντινούπολης και η μετάβαση από τους μεσαιωνικούς στους νεώτερους χρόνους*, Héraklion, 2005, p. 47-59.

Zakythinos (Dionysios A.), *Le despotat grec de Morée*, I, *Histoire politique*, Paris, 1932 [repr. Londres, 1975].

Zakythinos (Dionysios A.), *Le despotat grec de Morée*, II, *Vie et institutions*, Athènes, 1953 [repr. Londres, 1975].

Zamboni (Filippo), *Gli Ezzelini*, *Dante e gli schiavi. Pensieri storici e letterari*, Florence, 1864.

Zapperi (Roberto), « Campora (Canfora), Giacomo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, 17, Rome, 1974, p. 581-584.

Index [1]

A
Abdülaziz, 515
Abdürrauf Samedani, 1231, 1232
Abkhasie, 633
Abu Ayyub. Voir Ebu Eyyub Ensari
Abû Dâ'ûd, 33
Abu Ishak, 1024
Abu Said al-Hudri, 1144
Abydos, 32, 1009
Abyssinie, 1032, 1033
Acarnanie, 42, 60, 76, 1197
Acciaiuoli (dynastie à Athènes), 1297. Voir Antonio Ier, Francesco II
Achaïe, 387, 827, 1197
Achaiménos, 242, 251
Achéens, 362, 390, 393
Achélôos. Voir Ahyolu
Achille, 158, 243, 365, 367, 697, 1203
Achraf Inal, 143, 170, 514, 529, 745, 794
Actium, 1181
Ad, 217, 715
Adam, 107, 960, 1018, 1019, 1028, 1033, 1079
Adamantius, 406
Adana, 995
Adige, 703
Adorno, 522, 732, 1298
Adorno (Giovanni), 106
Adramyttion (Edremit), 61, 125
Adriatique, 484, 645, 727, 1197
Afghanistan, 659
Afrasiyab, 218, 1151
Afrique, 178, 366, 405, 995, 1197
Afrique du Nord, 366
Afyonkarahisar (Acroinon), 117, 353
Agallianos (Théodore), 831, 1245, 1246
Agar, 944, 947, 977, 986, 1000, 1002, 1189, 1285
Agarènes, 822, 826, 947, 977, 1180, 1198, 1200, 1201,1211, 1285, 1289
Ağrıboz. Voir Eubée
Ahmed (Fakih), 1056
Ahmed, fils de Bayezid II, 1139
Ahmed, fils de Murad II, 114
Ahmed, fils de Turahan, 328
Ahmed Paşa (Gedik), 504, 797, 1054, 1063, 1114, 1295, 1296, 1312
Ahmed Paşa (Has), 769
Ahmed Paşa (Veliyeddin oğlu ou Bursalı), 504, 1054, 114, 1295, 1312
Ahmed Yesevi, 1231
Ahyolu (Pomorie). Voir Anchialos
Ainos (Enez), 55, 58, 166, 246, 315, 788, 1030, 1132, 1253, 1255, 1309
Ak Şemseddin bin Hamza, 90, 96, 99, 100, 208, 230, 503-507, 1045-1049, 1114, 1115, 1119, 1220, 1221, 1229, 1233, 1236, 1237
Akbıyık Dede, 1220, 1233
Akçahisar (ou Akçehisar). Voir Anadolu Hisarı
Akçaylı-oğlu. Voir Mehmed Bey (Akçaylı-oğlu)
Akkerman, 91, 1232

1. L'ordre alphabétique retenu est celui du français et ne tient pas compte des signes diacritiques.

Akkoyunlu, 1305, 1306
Akra-Kampos. Voir Pergame
Akropolitès (Georges), 141, 1169
Akşehir (Philomelion), 192, 353, 1216
Aktè (péninsule de l'). Voir Athos
Alaca Hisar (Kruševać), 1304
Alaeedin Ali (fils de Murad II), 40, 111, 205, 1303, 1311
Alanya (Alaya), 1216, 1306
Alaric, 306, 878
Albanais, 40, 43, 57, 246, 261, 339, 413, 417, 430, 827, 879, 887, 1072, 1197, 1249, 1278
Albanais d'Asie, 1197
Albanie, 17, 40, 126, 632, 797, 1197, 1296, 1304, 1312
Albenga, 45, 510, 1299
Albenga (manuscrit d'), 681, 690-691
Albenga (séminaire d'), 684
alberghi, 657, 658, 853,
Albert IV, duc d'Autriche, 556
Alecto, 394
Alep, 1033
Alexandre II, 651
Alexandre III, 645
Alexandre le Grand (de Macédoine), 83, 147, 199, 366, 560, 595, 634, 683, 697, 718, 986, 1093, 1191, 1285
Alexandre (barrage ou muraille d'), 242, 245, 252, 636, 643, 791, 985, 986, 989, 1033, 1127, 1149
Alexandre II (voïvode de Valachie), 651
Alexandre III (pape), 645
Alexandre V (antipape), 573. Voir Philargès (Pierre)
Alexandrie d'Égypte, 80, 438, 522, 564, 589, 694, 946, 1010, 1025
Alexis Ier Comnène (empereur), 710, 1184
Alexis III (empereur), 139
Alexis IV Ange (empereur), 1009
Alfieri (Filippo), 565
Ali le Sellier, 1039
Ali Bey (Cübbe), 186, 221, 1295, 1297
Ali Paşa (erreur du Ps.-Sphrantzès pour Halil Paşa), 1190, 1191, 1192, 1208
Ali (Yazıcıoğlu), 1234
al-i Osman (famille d'Osman), 8, 19, 23, 89, 195, 235, 343, 345, 788, 1025, 1027, 1087, 1088, 1089, 1158, 1244
Alphonse V d'Aragon, 43, 47, 52, 57, 59, 77, 81, 83, 142, 172, 240, 453, 523, 537, 539, 552, 557, 576, 587, 590, 596, 604, 680, 689, 704, 783, 786, 788, 789, 791, 793, 795, 797, 799, 801, 803, 805, 833, 836, 950, 976
Alphonse V de Portugal, 975
Altınkapı. Voir Porte Dorée
Amasra (Amastris), 633, 1277
Amasya (Amaseia), 34, 343, 1045, 1139, 1140, 1287, 1292
Amazones, 1197
Amédée VI de Savoie, 19, 34
Amédée VIII de Savoie, 451
Amiroutzès (Georges), 242
Amissos (Samsun), 126, 365, 633
Amlak, 1033, 1034
Amlak Arm, 1034
Amoréens, 883
Amos, 164
Anabase d'Alexandre, 634
Anadolu Hisarı (Akçahisar, Akçehisar, Anadolu Kavağı), 22, 44, 199, 254, 265, 346, 465, 738, 1065, 1069, 1080, 1093, 1217, 1259, 1262, 1263, 1264, 1265, 1268, 1271, 1272, 1273
Anadolu Kavağı. Voir Anadolu Hisarı
Anaplous. Voir Sôsthénion.
Anargyres, 139
Anatolie, 17, 28, 34, 35, 36, 37, 40, 91, 111, 114, 123, 187, 192, 195, 205, 212, 261, 320, 353, 354, 356, 432, 444, 447, 476, 477, 478, 488, 492, 495, 496, 497, 555, 768, 769, 788, 800, 854, 946, 999, 1017, 1027, 1028, 1035, 1059, 1070, 1081, 1087, 1093, 1099, 1106, 1121, 1139, 1148, 1173, 1217, 1231, 1238, 1273, 1277, 1278, 1287, 1292, 1293, 1303, 1304, 1305, 1306
Anchialos (Achelôos), 135, 633, 1066, 1134. Voir Ahyolu (Pomorie)
Ancône, 57, 77, 242, 323, 370, 563, 564, 565, 566, 585, 586, 626, 673, 684, 685,

794, 854
Ancône (Marches d'), 564
Anconitains, 563, 565
André de Crète, 409
André Salos, 987, 988, 1001
Andrinople (Edirne), *passim*
Andronic II Paléologue (empereur), 17, 148, 184, 236, 700, 1010
Andronic III Paléologue (empereur), 17, 18, 184, 236, 1010
Andronic IV Paléologue (empereur), 20, 184, 236
Andronic V Paléologue (empereur), 236
Andros (île d'), 686
Angeloi, 1304
Angleterre, 763, 779, 807, 808, 810, 833, 976, 1255
Angleterre (roi d'), 779, 807, 808
Ankara (Ancyre), 22, 23, 86, 87, 114, 181, 187, 235, 264, 343, 1217, 1232, 1233, 1295, 1296, 1315
Ankur, 1031
Anne Comnène (de Trébizonde), 1313
Anne de Savoie, 125
Ansari Dede, 1229
Ansari Sultan, 1230
Antakya. Voir Antioche.
Antalya (Attaleia), 187, 1295
Antéchrist (Antichrist), 68, 83, 115, 120, 168, 462, 608, 642, 697, 944, 960, 964, 1034, 1053, 1286
Antioche (Antakya), 80, 589, 946, 1235
Antiochos IV Épiphane, 306, 436, 1000
Antoine (Marc Antoine), 1181
Antonello da Siracusa, 509, 510, 511
Antonino de Florence. Voir Pierozzi (Antonino)
Antonio Ier Acciaiuoli, 323
Antonio de Florence. Voir Pierozzi (Antonino)
Aoniens, 367
Apokaukos (Alexis), 105, 125
Apokaukos (Jean), 833
Apollon, 140, 161, 168, 694
Apostolès (Michel), 323, 360, 626
Appenwiler (Erhard von), 563, 565
Aquitaine, 677, 680
Arabes, 132, 152, 170, 245, 252, 822, 944, 947, 983, 985, 986-1031, 1181, 1235
Arabie, 178, 194, 206, 948, 1003, 1032, 1033, 1197, 1228
Aragon, 43, 47, 52, 57, 59, 77, 81, 83, 142, 172, 240, 453, 523, 537, 539, 549, 551, 557, 575, 576, 577, 578, 587, 596, 604, 680, 689, 704, 712, 727, 783, 785, 786, 787, 788, 789, 791, 793, 795, 797, 799, 801, 803, 805, 807, 950, 954, 959, 976, 977
Ararat, 1036
Arcadie, 327
Archimède, 592
Archipel égéen (Cyclades) 59, 485, 486
Argéades, 147
Argiens, 362
Argonautes, 256
Argyraspides, 697
Argyropoulos (Isaac), 834
Argyropoulos (Jean), 359, 360, 581, 585, 692, 756, 829, 830-834, 1255
Arighieri (Francesco), 787
Aristote, 178, 626, 683, 831, 870
Arménie, 178, 632, 819, 821, 1197
Arménie inférieure (Petite Arménie), 821
Arméniens, 101, 320, 413, 416, 609, 818, 819, 821, 827, 1234, 1277, 1281, 1284
Armilos. Voir Héraclius
Arnavutköy, 1265
Arrien, 71, 242, 634
Artaxerxès, 437
Asan de Corinthe : voir le suivant
Asan (Matthieu Paléologue), 328, 543
Asan (Thomas Paléologue), 437
Asanès, 711. Voir Asan
Asie, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 27, 28, 34, 40, 41, 55, 56, 58, 61, 80, 109, 110, 112, 120, 123, 135, 136, 147, 175, 178, 238, 246, 251, 252, 253, 254, 255, 260, 261, 262, 264, 266, 268, 271, 272, 275, 276, 306, 307, 316, 319, 321, 325, 327, 328, 334, 362, 364, 365, 366, 379, 405, 511, 536, 584, 622, 632, 702, 704, 784, 799, 800, 854, 871, 897, 904, 905, 914,

926, 992, 1046, 1174, 1181, 1187, 1197, 1202, 1286, 1287, 1288, 1292
Asie Mineure. Voir aussi Anatolie
Aşıkpaşazade, 7, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 99, 101, 223, 343-350, 354, 355, 768, 769, 837, 1026, 1071, 1077, 1078, 1079, 1081, 1084, 1214, 1218, 1223, 1243, 1249, 1275, 1279, 1280, 1306, 1312
Asprokastron, 1212
Assuerus, 828
Assyriens (roi des), 177, 250, 306, 617
Athanase d'Alexandrie, 694
Athanasia, 937
Athéna, 371
Athènes, 17, 58, 59, 109, 147, 155, 234, 244, 323, 325, 326, 345, 464, 945, 966, 1266, 1297
Athéniens, 147, 791
Athyra, 319
Atlantide, 987
Atlantique, 14
Atrée, 643
Attalya. Voir Antalya
Attique, 76, 242, 1297
Auguste, 1181
Augustin (saint), 696
Aurispa (Giovanni), 829
Autriche, 149, 556, 820, 821
Avars, 132
Avlonya (Vlorë), 797
Avonale (Francesco), 950
Avonale (Nicolas), 1251, 1254
Avz, 1034
Aya Dede, 1230
Ayakapı. Voir Porte de Sainte-Théodosie
Aydın, 18, 36, 351, 354, 505, 784, 1216, 1316
Aydın et émirat d' Aydın, 18, 36, 351, 354, 784, 1216
Aydıncık. Voir Cyzique
Aydınoğlu, 105, 106
Ayvansaray Kapısı, 1230
Ayvansarayı. Voir Ayvansarayı (quartier de)
Ayyub Ansarı Kapısı, 1230
azab (azap), 96, 97, 98, 146, 160, 202, 203, 213, 214, 482, 1028, 1081, 1100, 1104, 1121, 1124, 1125, 1220, 1223, 1286
Azerbaïdjan, 1035
azeri, 1033, 1036
Azov, 141, 467

B

Baalbeck, 989, 990
Babylone, 127, 130, 141, 158, 174, 177, 242, 264, 266, 305, 306, 366, 617, 694, 878, 986, 987, 994, 996, 1001, 1004
Babyloniens, 141, 306
Baccaturea (tour). Voir Bakatourès
Bacchus, 367, 380, 388
Bactriens, 1197
Badakhchan, 659
Bademiye, 1307
Badoer (Angelo), 457
Badoer (Giacomo), 24, 368, 378,389, 662, 670, 672, 711, 854
Badoer (Maffeo), 456
Badoer (Samaritana, fille d'Angelo), 457, 463
Bagnolo Mella, 359
Bahadûr, 700
Bahçe kapı. Voir Porte du Néôrion
Bahkpazari kapı. Voir Porte du Pérama
baile des Vénitiens, 338, 369, 380, 388, 394, 459, 460, 461
Bakatourès (tour, Baccaturea), 700, 723
Balaklava, 633
Balat, 1230
Balat kapı. Voir Porte du Kynègos
Bâle, 29, 563, 565, 566, 567, 580, 587, 603
Balıkesir, 1313
Balkans, 19, 21, 26, 27, 28, 29, 36, 40, 55, 262, 651, 769, 1035, 1234, 1240, 1292, 1293, 1305
Balkh, 1033
Balta *(Palda)*. Voir Süleyman Bey Baltaoğlu
Baltique, 16
Bankalar Caddesi, 667
Banque de Saint-Georges, 453, 538, 662, 668, 806, 819, 858, 859, 1309
Barbaro (Bernardo), 456
Barbaro (Berto), 456, 463
Barbaro (Chiara), 456
Barbaro (Francesco), 456

Barbaro (Giovanni Antonio), 456, 463
Barbaro (Lazarro), 456, 463
Barbaro (Lucia), 456, 463
Barbaro (Maffeo), 456
Barbaro (Marco, fils de Nicolò), 457, 463
Barbaro (Marco, « le généalogiste » ou GiovanBattista Gaspare), 457, 459, 462-464
Barbaro (Marco, père de Nicolò), 455-456, 463
Barbaro (Nicolò, de feu Stefano), 525
Barbaro (Nicolò, fils de Marco), 7, 14, 76-77, 79, 91, 96, 126, 128, 151-152, 237, 273, 284, 287, 347, 368-370, 379-381, 389, 455-464, 466-468, 470, 472, 474-480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494-498, 500-501, 517, 525, 528-530, 541-542, 544, 583, 593, 616, 628-630, 649, 658, 706-708, 713-714, 721, 767, 781, 811, 838-842, 844, 855, 1084, 1158, 1175, 1296
Barcelone, 577, 949, 950, 951, 955, 957, 958, 962, 966, 979
Basile Ier (empereur), 999
Basile de Césarée, 694
Basilikos (Jean), 690
Başkesen. Voir Rumeli Hisarı
bataille d'Ankara, 22, 86, 114, 181, 235, 1296
— de Castillon, 677, 680
— de Gabaon, 88
— de Gallipoli, 283, 721
— de Kosovo (première), 20, 34, 110
— de Kosovo (seconde), 29, 36, 42, 150, 1303
— de Legnano, 645
— de Lépante, 1168, 1171
— de la Maritza, 19
— de Nicopolis, 21, 264
— de Punta Salvore, 645, 803
— de Varna, 41, 111, 122, 126, 135, 255, 1298, 1311
— de Zama, 305, 636
Bayezid Ier (Yıldırım), 20, 21, 22, 23, 34, 35, 44, 86, 87, 114, 116, 121, 135, 187, 186, 199, 235, 263, 264, 266, 342, 347, 521, 699, 738, 1024, 1034, 1059, 1090, 1213, 1217, 1229, 1265, 1295, 1305, 1309, 1310
Bayezid II, 86, 88, 89, 90, 187, 188, 1026, 1050, 1063, 1067, 1068, 1077, 1081, 1088, 1139, 1232, 1249, 1280, 1282, 1284, 1295, 1302, 1306
Bayezid, prétendant. Voir Calixtus Ottomanus
Bayram Veli (Hacı), 1233
Bedreddin (Şeyh), 1045, 1046
Bektaş Veli (Haci), 1231
Bektaşi, 1229, 1231
Bélédas Skoudè, 1197
Belgrad kapı. Voir Porte du Xylokerkos
Belgrade, 58, 99, 135, 181, 188, 442, 610, 1036, 1041, 1042, 1080, 1133, 1296, 1302, 1303, 1304, 1313
Belkis, 229
Belle Porte. Voir Porte du Néôrion
Bellone, 384, 391
Belzébuth, 643
Bembo (Antonio), 713
Bembo (Benatino), 713
Bembo (Lodovico), 713
Bender, 1273
Benedetto, moine bénédictin, archevêque de Lesbos, 686
Beni Afsar, 357, 1053, 1099, 1287
Benivoglienti (Leonardo), 584
Béotie, 58, 60, 76, 367, 1197
Berenguer de Masdovelles (Joan), 957, 958, 962
Beretketzade Hanı, 667
Berlin, 556, 1067
Beşiktaş. Voir Diplokiônion
Bessarion, cardinal, 31, 39, 80, 82, 234, 369, 524, 560, 579, 580, 581, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 591, 593, 595, 597, 599, 604, 605, 606, 613, 614, 620, 621, 626, 631, 632, 640, 641, 696, 707, 762, 787, 794, 831, 833, 865, 1253, 1301
Béthel, 164
Bevazan (Alvise), 548
beylerbeyi d'Anatolie. Voir Anatolie

beylerbeyi de Roumélie. Voir Roumélie
Beyrouth, 557, 1316
Beyşehir, 192, 1216
Bible, 898, 986, 989, 990
Bigados (Bigatoz, Bivados). Voir Épibatai
Bijan (puits de), 1151
Bilhorod-Dnistrovskyï, 633. Voir aussi Moncastro
Bithynie, 364, 632, 991, 1009
Bithyniens, 260
Blachernes, 48, 139, 151, 160, 171, 172, 208, 329, 370, 372, 386, 423, 471, 474, 490, 498, 697, 704, 713, 838, 888, 1174, 1211, 1230, 1307
Blanka. Voir Vlanga
Bobus, 438
Bocchiardi, ou Buzardo (famille), 379
Bocchiardi (Antonio), 379, 391, 711, 731, 848, 1182
Bocchiardi (Isabella), 739
Bocchiardi (Paolo), 379, 391, 530-531, 711, 715, 725, 731, 742, 848, 1182
Bocchiardi (Troilo), 379, 391, 711, 724, 725, 731, 848, 1182
Bocchiardi (Tommaso), 711
Boëtes, 697
Boğazkesen (forteresse de). Voir Rumeli Hisarı
Bohême, 149, 697, 820, 821, 827
Bologne, 150, 345, 559, 565, 587, 588, 596, 598, 605, 627, 641, 642, 644, 743, 762, 833, 865, 868, 1343
Bonsignori (Bonsignore), 1260, 1264, 1265, 1268
Booth (William), 761
Bordier (Julien), 1261, 1262, 1264, 1265
Bordobizu, 633
Borgia (Alphonse). Voir Calixte III
Borgia (César), 57, 361
Borso d'Este. Voir d'Este, Borso
Bosniaques, 1277, 1278
Bosnie, 60, 61, 351, 1304
Bosphore, 22, 25, 32, 35, 37, 41, 44, 45, 46, 70, 93, 110, 120, 124, 128, 144, 155, 167, 194, 196, 198, 199, 206, 211, 230, 247, 253, 254, 256, 279, 311, 327, 346, 364, 369, 376, 438, 459, 465, 513, 519, 523, 525, 536, 582, 584, 615, 622, 639, 649, 667, 673, 677, 678, 684, 691, 701, 704, 716, 742, 764, 811, 839, 848, 854, 987, 1027, 1037, 1065, 1068, 1069, 1073, 1078, 1093, 1094, 1196, 1197, 1217, 1229, 1234, 1259, 1262, 1265, 1267, 1271, 1272, 1273, 1278, 1291, 1302, 1307
Bostres (Bostriens), 246
Boucicaut ou Boucicault (maréchal), 22
Bouillon (Godefroy de), 961
Boukhara, 1033
Boukinon (ou Bykanon, tour), 712, 713
Boukoléôn, 712, 1182
Bourgogne, 81, 82, 451, 514, 527, 585, 604, 686, 689, 712, 779, 780, 781, 782, 807, 808, 809, 810, 855, 975, 1021
Bourgogne (duc de), 81, 82, 514, 527, 585, 604, 686, 689, 712, 779, 780, 781, 782, 807, 808, 809, 810, 855, 975, 1021
Bourgogne (Marie de), 451
Bourguignons, 75, 556
Bozcaada. Voir Ténédos
Bracciolini (Poggio), 685
Bracelli (Giacomo), 311, 523-524, 577, 649, 677-680, 805-806
Bracle (Jacques de), 1261, 1263
Brandebourg. Voir Frédéric II
Brandstetter (Maximillian), 1261, 1263, 1265, 1267, 1268, 1271
Branković (dynastie serbe), 442, 1296
Branković (Georges), 26, 36-37, 40, 58, 95, 115, 139, 180-182, 202, 237, 239, 353, 441-443, 531, 610, 655, 1079, 1253, 1296
Branković (Grgur), 1296
Branković (Lazare), 59, 60
Branković (Mara, Despina Hatun), 26, 43, 114-115, 353, 443, 1296
Branković (Stefan), 1296
Branković (Vuk), 181, 1296
Brescia, 359, 360, 361, 362, 395, 549, 551, 649
Bretagne, 406
Bretons, 879

Brindisi, 610, 797
Bruges, 779, 808, 810, 1256
Bryas (colline de), 987
Buda, 58, 145, 817, 820
Buhari Emir. Voir Emir Buhari
Bulgares, 116, 261, 320, 827, 1072
Bulgarie, 21, 40, 61, 116, 125, 135, 181, 182, 366, 632, 651, 1238
Buondelmonti (Cristoforo), 25, 139, 145, 151, 166, 170, 660, 665, 1240
Buragi de Finale (Nicolò), 511
Burgaz, 1030, 1085, 1224, 1238, 1303
Bursa (Pruse, Brousse), 11, 19, 41, 56, 111, 114, 187, 188, 189, 221, 261, 353, 364, 584, 622, 854, 1077, 1080, 1139, 1213, 1216, 1217, 1229, 1233, 1245, 1246, 1277, 1279, 1295
Büyükkarıştıran, 179
Buzardo. Voir Bocchiardi
Byssipat le Grec, ou Dishypatos (Georges), 1249
Byzas, 408, 992, 1001
Byzia, 364
Byzos, 135

C

Cadix, 1197
Cadmée, 367
Cafer Çelebi (Tacizade), 90, 91, 92, 99, 101, 102, 1054, 1139-1166, 1243, 1245, 1275, 1276
Cafer es-Sadık, 507
Cafer Sultan (Baba), 1231
Caffa (Féodosia), 43, 44, 45, 126, 131, 451, 452, 453, 467, 523, 531, 590, 633, 649, 650, 661, 662, 668, 672, 673, 732, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 824, 826, 828, 1033, 1212, 1261, 1262, 1265, 1268, 1277, 1298
Caire (Le), 239, 746, 794
Calabre, 998
Calamita, 633
Çaldıran (campagne de), 1087, 1088, 1139
Çalı Bey, 480
Caliacra, 633
Calixte III (pape), 57-59, 581, 585-586, 604, 640, 819-820, 833, 847, 849, 851
Calixtus Ottomanus, *alias* prétendant Bayezid, 58, 585-586, 641
Çalı Bey, 480
Calvi (Lorenzo), 79, 461, 509, 510, 521, 530, 650, 657-662, 664, 667-668, 670, 672, 674, 679, 713, 724, 843
Campement (turc), 153, 202, 273, 383, 444, 446, 462, 465, 471, 474, 477, 478, 479, 488, 491, 492, 493, 494, 496, 566, 584, 622, 690, 840, 855, 859, 992, 1015
Campofregoso (famille), 522-523, 732, 736, 1298, 1299
Campofregoso (Clemenza), 731, 732-733, 736, 1298
Campofregoso (Giacomo, doge de Gênes), 736
Campofregoso (Giano, doge de Gênes), 522, 1298
Campofregoso (Ludovico, doge de Gênes), 453, 805
Campofregoso (Pietro, doge de Gênes), 45, 451-453, 523-524, 533, 535-539, 604, 647-648, 650, 657, 671, 677, 688-689, 704, 729-730, 732-733, 735-737, 739-740, 779-780, 805-808, 810, 819, 1296, 1298-1299
Campofregoso (Primafiore), 736
Campofregoso (Tommasino), 649
Campofregoso (Tommaso, doge de Gênes), 818
Campora (Giacomon évêque de Caffa), 81, 817, 818, 819, 820, 822, 824, 826, 827, 828, 871
Çandarlı. Voir Halil Paşa (Calibassa)
Candie (Héraklion), 46, 47, 55, 78, 467, 471, 522, 558, 569, 570, 573, 576, 579, 584, 585, 587, 596, 597, 598, 602, 603, 604, 607, 613, 617, 619, 621, 623, 625, 626, 627, 637, 639, 646, 703, 779, 783, 788, 829, 848, 950, 1254
Cantacuzène (famille), 369, 813
Cantacuzène (Andronic Paléologue, grand domestique), 172-173, 368-369, 391, 421, 595, 787
Cantacuzène (Andronic, le *prôtôstratôr* fils du suivant ?), 368

Cantacuzène (Démétrios Paléologue, *mésazôn*), 173, 328, 337, 368, 543, 714, 832, 1184
Cantacuzène (Irène de Serbie), 1296
Cantacuzène (Jean Paléologue), 239, 336, 369, 812-813
Cantacuzène (Manuel, pseudo-despote), 339
Cantacuzène (Michel), 369, 811-815, 1252, 1254
Cantacuzène *(prôtostratorissa)*, 370
Cantacuzène (Théodore Paléologue), 166, 172-173, 585, 787, 795
Cantacuzène (Thomas de Serbie), 182
Cap Malée, 731
Capello (Giovanni), 80, 541-547, 550, 559, 639
capitaine des galères de Tana, 469, 471, 472, 477, 488
capitaine des galères grosses, 470
capitaine du port, 477, 500
Capitole, 306
Çaplana. Voir Saplana
Cappadociens, 260
Capranica (Angelo, cardinal), 605
Capranica (Domenico, cardinal), 81-82, 361, 569-571, 573, 603-605, 613, 619-621, 623, 687, 779, 807, 809
cardinal [des] Ruthène[s]. Voir Isidore de Kiev
cardinal de Nicée. Voir Bessarion
cardinal de Russie. Voir Isidore de Kiev
cardinal de Sainte-Croix. Voir Capranica (Domenico)
cardinal de Sainte-Sabine (de Sabine, des Sabins). Voir Isidore de Kiev
Cariens, 260
Carlo Ier Tocco, 854
Carlo II Tocco, 42
Carpi, 633
Carthage, 80, 305, 631, 632
Carthaginois, 636, 700, 720, 791, 1196
Cassandre, 694, 897
Cassiodore, 828
Castella (Henri de), 954
Castille, 807, 975, 1173
Catalans (roi des). Voir Alphonse V d'Aragon
Catalogne, 749, 955, 964, 976, 1208
Cathay, 1032, 1033
Çatladı kapı. Voir Porte du Boukoléôn (du Lion)
Cattaneo (Adamo), 713
Cattaneo (Giovanni), 704
Cattaneo (Luca, de feu Percivale), 673, 856
Cattaneo (Maurizio), 48, 49, 146, 240, 284, 332, 375, 530-531, 688, 704, 711, 715, 859-861, 1182
Caucase, 905, 1197, 1286
Cavalier Sem. Voir Sam Süvar
Çay (ville), 353
Caystre (fleuve), 367
Celaleddin el-Kabuni, 752
Celaleddin Rumi, 1063, 1237
Celéno, 389
Celtes, 264, 278, 306, 879, 1197
Celtibères, 264
Cem (fils de Mehmed II), 187, 189, 1063, 1295, 1306, 1312, 1335, 1339, 1349
Centurione (famille), 658
Centurione (Andrea), 379
Centurione (Barnaba), 50, 153, 284, 378-379, 487, 663, 675, 706-707, 855, 861
Centurione (Teramo, *olim* Becchignone), 378, 663
Céramique (région dite du, Kéramika), 331
Cérès, 364
césar, 92, 100, 144, 197, 204, 214, 228, 316, 409, 417, 424, 431, 1181
César (Jules), 252, 636, 710, 791
César de Roum, 92, 100, 197, 204
Césarée (Kayseri), 164, 694, 992, 1033, 1210
Cesarini (Giuliano, cardinal), 784, 1303
Chalcidique, 196, 288
Chaldéens, 158
Chalkè (la), 498
Chalkis, 783, 784
Chalkokondylès (Démétrios), 1266
Chalkokondylès (Georges), 323
Chalkokondylès (Laonikos ou Nicolas), 7, 52, 63, 65, 66, 69, 70, 71, 72, 89, 97, 116,

126, 127, 146, 152, 154, 172, 242, 312, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 330, 332, 333, 334, 336, 338, 340, 369, 521, 530, 560, 584, 629, 669, 679, 680, 692, 706, 812, 813, 1169, 1266, 1269, 1313
Chalon-sur-Saône, 712
Chalybes, 260
Chandax. Voir Candie
Charatès, 1172
Charlemagne, 961, 993, 994
Charles VII (roi de France), 555, 577, 604, 677, 686, 689, 733, 780, 805-809, 814, 975
Chasanès, 1169, 1202, 1203
Château des Français (citadelle du), 170
château des Sept-Tours. Voir Yedikule
château neuf. Voir Rumeli Hisarı
château vieux. Voir Anadolu Hisarı
Chattanawfi, 1214
Chemmis, 251
Chersonèse, 110, 247, 261, 426
Chérubins, 977, 1205
Chine, 214, 226, 1032, 1033, 1285
Chinois, 214, 1103, 1104, 1163, 1243
Chio, 45, 46, 48, 55, 56, 57, 81, 116, 117, 131, 134, 180, 240, 273, 284, 290, 308, 313, 314, 375, 452, 479, 482, 509, 516, 520, 522, 525, 527, 528, 530, 531, 537, 564, 576, 577, 582, 583, 584, 589, 605, 622, 623, 629, 634, 647, 648, 649, 650, 657, 661, 662, 668, 669, 670, 671, 673, 675, 678, 679, 680, 681, 685, 686, 687, 688, 689, 691, 692, 696, 704, 705, 711, 713, 724, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 742, 782, 806, 809, 842, 856, 859, 860, 1179, 1202, 1298, 1299
Chiraz, 1033
Chôniatès (Nikétas), 156, 184, 307, 984, 1169, 1205
Chosroès, 132
Chryséa. Voir Porte Dorée
Chrysobergès (André), 682, 785
Chrysolôras (Jean), 627
Chrysolôras (Manfredina), 627
Chrysolôras (Manuel), 27
Chrysolôras (Théodora), 627
Chypriotes, 887
Cibali Kapı. Voir Porte des Puits
Cicéron, 326
Cihanşah, 827
Cilicie, 252, 260, 313, 444, 632, 1197, 1216, 1306
Cilicie Pétrée, 1216
Çinili Köşk (Palais de Topkapı), 229
Cirrha (Crissa), 367, 395
Cité de Dieu (la), 696, 882, 883
citerne d'Aétius, 160
Cittadella, 456
Clavesane (Manuele II des marquis de), 704
Clément III (pape), 631
Cléopâtre, 1181
Cocca (Antonio), 530
Cocco (Giacomo, dit « le Grand », de feu Marino), 46, 49, 381-383, 458, 468, 473, 483, 485, 544, 708, 1184-1185
Cocco (Marino), 381
Cœur (Jacques), 577
Colchidiens, 1197
Colonia, 1009
colonne d'Arcadius, 498
— de Constantin (pourpre, de la Croix), 161, 162, 408, 498, 988, 994, 1001, 1004
— de Justinien (de l'Augoustaion), 169, 170, 495, 498
— de la flagellation, 972
— de Théodose Ier, 57, 498
— Trajane
Colonne Double. Voir Diplokiônion
Commune de Gênes, 515, 649, 669, 728, 739, 853, 859
Communauté de Péra (Communauté pérote), 117, 514-518, 532, 673
Comnènes (dynastie à Byzance), 139, 160, 183, 184, 185, 421, 1011
Comnènes, ou Grands Comnènes (dynastie à Trébizonde), 187, 239, 467. Voir Anne, David II, Jean IV, Manuel III
Compagnie catalane, 17
comte de Savoie. Voir Amédée VI
concile de Bâle, 580, 587, 603

concile de Constance, 29
— de Florence, 30, 39, 43, 131, 134, 183, 237, 267, 401, 580, 581, 583, 588, 603, 614, 682, 694, 701, 712, 784, 818, 830, 831, 850, 891, 1018, 1021, 1256, 1297, 1300, 1308
— de Lyon, 134
— ou congrès de Mantoue, 60, 586, 686
— Quinisexte, 1211
Condulmer (Francesco, cardinal), 684
Conseil des Anciens (de Gênes), 182, 525, 673, 711, 728, 735, 737, 739, 806
Conseil des Douze (de la communauté vénitienne de Constantinople), 46, 50, 51, 469, 473, 483, 488, 812, 1301, 1307
Constance. Voir concile
Constance (empereur), 406, 1020
Constant (césar), 406
Constantin Flavius, 405, 1209
Constantin Ier, 124, 308, 599, 637, 792, 873, 890, 944, 947, 958, 967, 1209
Constantin IV, 1011
Constantin IX Monomaque, 183
Constantin VIII, 824
Constantin XI Paléologue, *passim*
consul de Caffa, 451-453, 523, 662, 732, 818-820, 1298
consul des Ancônitains, 77, 563-566, 568
consul des Aragonais. Voir consul des Catalans
consul des Catalans, 54, 519, 530, 712, 727, 950, 1182
Contarini (Alvise), 533
Contarini (Catarino, ou Caterino, de feu Giovanni), 368, 391, 473, 712, 727, 1182
Contarini (Giacomo), 1182, 1208. Voir Contarini (Catarino)
Contarini (Giovanni, patriarche), 582
Contarini (Leonardo), 649
Coran, 98, 116, 178, 191, 192, 194, 195, 197, 198, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 242, 506, 507, 516, 747, 749, 750, 751, 752, 1027, 1030, 1055, 1066, 1071, 1072, 1073, 1074, 1075, 1083, 1090, 1091, 1095, 1097, 1107, 1109, 1112, 1117, 1121, 1122, 1123, 1126, 1128, 1129, 1132, 1137, 1143, 1144, 1148, 1149, 1150, 1152, 1155, 1156, 1158, 1159, 1160, 1161, 1162, 1163, 1192, 1208, 1213, 1230, 1235, 1249, 1285, 1287, 1289
Corfou, 60, 77, 233, 369, 537, 538, 543, 550, 1256, 1300, 1301
Corinthe, 39, 41, 59, 239, 336, 387, 543, 771, 812
Corne d'Or, 48, 49, 50, 51, 70, 90, 91, 139, 143, 144, 146, 151, 156, 170, 189, 205, 221, 271, 275, 276, 282, 284, 287, 288, 290, 294, 445, 458, 462, 471, 472, 473, 474, 482, 485, 499, 504, 505, 509, 616, 628, 654, 703, 704, 713, 751, 766, 824, 841, 947, 987, 1048, 1054, 1073, 1078, 1081, 1141, 1153, 1154, 1155, 1173, 1227, 1230, 1233, 1234, 1235, 1237, 1239, 1276, 1304, 1310, 1311
Corner (Fabrizio), 369, 391, 473
Corner (Giovanni), 473
Çorum, 343
Cosaques zaporogues, 1271, 1273
Crémone, 711
Crésus, 365, 874
Crète, 24, 44, 55, 78, 238, 273, 314, 323, 361, 369, 393, 409, 459, 467, 557, 558, 569, 576, 582, 584, 585, 587, 588, 589, 590, 596, 598, 602, 611, 619, 620, 623, 625, 626, 627, 628, 631, 634, 640, 646, 742, 788, 814, 829, 830, 848, 943, 950, 1173, 1181, 1183, 1204, 1254, 1256, 1307
Crimée, 121, 126, 451, 452, 467, 633, 1033, 1197, 1277
Crusius (Martin), 771
Cubalı Kapısı, 1232
Cube Ali (Cubbe Ali, Cube Ali Bey), 1229, 1232, 1233, 1234
Curie romaine, 581, 603, 785, 853, 858, 1301
Cyclades. Voir Archipel égéen
Cyrène, 366

Cyriaque d'Ancône, 242, 323, 370, 564, 565, 673, 684, 685, 854
Cyrille d'Alexandrie, 694
Cyrille de Jérusalem, 983
Cyrus, 305, 365, 869
Cyzique (Aydıncık), 136, 1032
D
d'Aquin (Thomas), 140, 828
d'Este (Borso, marquis de Ferrare), 78, 284, 541, 547, 549, 551,553, 557, 640
da Fabriano (Gentile), 645
da Molin, 384
da Ponte (Giovanni), 848
da Pontremoli (Giovanni), 806
da Zoaglio (Girolamo), 527, 673
da Zoaglio (Taddeo), 673
Daces, 264, 266
Dacie, 366
Daghestan, 1197
Dalmates, 246, 262, 879, 1021
Dalmatie, 713
Dalmatius, 406
Damas, 1033, 1045
Danaéens, 362, 366, 367, 374, 375, 390, 393, 394
Daniel (prophète) 66, 130, 171, 360, 402, 403, 438, 983, 985, 986, 988, 993, 994, 996, 998, 999, 1008
Daniel le Stylite, 882
Danube, 25, 29, 39, 41, 119, 181, 182, 261, 262, 263, 264, 266, 366, 442, 610, 632, 717, 827, 1021, 1232, 1293, 1302, 1305
Daphné, 366, 890
Daphnis, 626. Voir Quirini (Lauro)
Dardanelles, 19, 34, 35, 93, 110, 147, 194, 199, 238, 346, 465, 478, 485, 499, 500, 509, 542, 639, 650, 704, 1065, 1217, 1238, 1240, 1262, 1272, 1274, 1319
Darius Ier (le Perse), 444, 683, 967, 1266
Datis, 303
Davanzo (Pietro), 47, 471, 838
David (prophète-roi), 608, 876, 993, 1184, 1187
David II (de Trébizonde), 61, 1313
de Andronicis (Matteo), 456
de Ferrariis (Bernardo), 705, 731
de' Mari (Andrea), 670
de' Mari (Cipriano), 523, 524, 677, 678, 679, 680, 805, 806
de' Mari (Giovanni), 670, 675, 806
de Nigrono (Bartolomeo), 534
de Oliva (Bartolomea), 525
de Oliva (Ciriaco), 534
de Poděbrady (Georges), 150
de' Stufi (Girolamo de Florence), 78, 569, 570, 572, 604
Dédale, 878
degli Alberi (Biagio), 703
dei Lianori (Lianoro), 587
del Carretto (famille), 522, 716
del Carretto (Vincenzo), 716
del Carretto Giovanni), 715
Deliorman, 1035
della Porta. Voir Gattilusio (Lodisio)
della Porta (Nicolò), 716
Delphes, 395
Demerode (Benedetto), 662, 672
Demerode (Filippo), 660, 672
Demerode (Giovanni), 662
Demerode (Isolda), 662
Demerode (Sigismonda de feu Benedetto), 662
Démétrios « l'infortuné », 1246, 1255
Denys Ier (patriarche), 1256
Derby, 556
Despina Hatun. Voir Mara Branković
despotat de Morée, 60, 1288
détroit de l'Incorporel. Voir Bosphore
— de Gibraltar, 245, 1197
— de Kertch (Bosphore Cimmérien), 1197
— du Hiéron, 120, 121, 122, 146
di Bertipaglia (Giacomo), 598
di Bertipaglia (Leonardo), 598
di Bertipaglia (Pasio), 587, 597, 599
di Bertipaglia (Prosdocimo), 598
di Candrio (Benvenuto), 563, 564
di Corvaria (Cristoforo), 647, 704, 732
di Felizzano (Battista), 48, 284, 375, 673, 704, 705, 731
di Franchi [Burgaro] (Bartolomeo), 536
di Franchi [Burgaro] (Battista), 77, 523,

535-539, 542, 548, 647, 648, 677, 729, 740, 806
di Franchi [Burgaro] (Leonardo), 536
di Franchi [Burgaro] (Lodisio), 536
di Franchi Giulia (Girolamo), 842, 845
di Franchi [Lussardo] (Marchisio), 54, 516, 842, 855, 859
di Franchi [Lussardo] (Manfredo), 859
di Langasco (Leonardo), 713, 1183
di Lavagna (Pietro), 661
di Maistri (Domenico), 466
di Novara (Domenico), 48, 284, 375, 704, 705, 731
di Promontorio (Francesco), 859
di Promontorio (Pelegro), 859
di Rapallo (Gabriele), 733
Didymotique (Dimoteka), 19, 46, 106, 128
Diedo (Alvise ou Lodovico fils d'Antonio), 237
Diedo (Alvise ou Lodovico, fils de Marco), 49-50, 237, 457-458, 469, 484, 488, 500, 558, 713-714, 839-840
Diedo (Antonio), 237, 238, 1183
Diedo (Vittore), 714
Digénis Akritas, 146
Dioclétien, 406
Dion Cassius, 626, 1181, 1325
Diplokiônion, 48, 49, 51, 145, 146, 287, 380, 445, 476, 528, 591, 703, 1174
Diplovatatzès (Georges), 591, 761, 762, 764, 766, 768, 769
Dishypatos. Voir Byssipat
Dishypatos (Alexis), 370
Diusnaigi (Giovanni), 469
Dobroudja, 1035, 1036
Dodécanèse, 749
Doğan Bey (Kurtçu), 35, 37, 1216, 1298
doge de Gênes, 45, 77, 81, 451, 453, 538, 585, 604, 647, 648, 689, 729, 736, 779, 818, 819
doge de Venise, 81, 557, 589, 620, 639, 641, 643, 645, 646, 821
Dolceto (Alberto), 541, 543, 545, 559, 639
Dolfin (Dolfino), 473
Dolfin (Zorzi), 459
Dolopes, 366
Dominicains, 76, 79, 681, 742, 817, 954 , 1261, 1262. Voir aussi Prêcheurs (ordre des)
Don, 141, 356, 360, 467, 620, 661, 686, 694, 710, 903, 910, 932, 1013, 1031, 1039, 1203, 1207, 1209, 1228, 1234, 1253
Doria (famille), 657
Doria (Benedetto), 649
Doria (Giorgio), 44-45, 55, 524, 590, 649, 688-689, 740
Doria (Giovanni), 649
Doria (Ilario), 670
Doria (Isabella), 670
Dorothée de Mytilène, 682
Dosithée de Jérusalem, 156
Doukas (chroniqueur), 6-7, 31, 57, 65-66, 68-70, 91, 94-96, 105-108, 110-120, 122, 124, 126-132, 134, 136-138, 140-152, 154-156, 158-160, 162, 164, 166, 168, 170, 172-176, 178, 180-182, 184-185, 199, 240, 246, 269, 273-275, 284, 289, 299, 312, 324, 330, 355, 362, 370-371, 379-380, 392, 430, 462, 466, 473-474, 476, 479, 487, 495, 498-499, 506, 514, 520, 527-531, 583, 589, 591, 595, 620, 629, 631, 658, 660, 679, 680, 685, 692, 704-706, 708, 713, 715-716, 722, 781, 784, 787, 794, 824, 830, 837, 855, 947, 1094, 1140, 1154, 1158, 1237, 1239, 1311
Doukas (Michel), 105
Dracouli. Voir Vlad III Dracul (ou Tepeş)
Dragaš (Hélène, impératrice), 308, 462, 495, 599, 832, 1017, 1297
Dragasès. Voir Constantin XI
Draperio (Francesco), 378, 531, 665, 673, 855, 1299
Draperio (Jane), 855, 1299
Du Loir (Nicolas), 1271, 1272
duc de Gênes. Voir doge de Gênes
Durazzo (Durrës, Dyrrachion), 610, 797
E
Éacides (lignée des), 367
Éaque, 367
Eaux froides (baie des), 288

Ebre. Voir Maritza
Ebu Bekr, 507
Ebu Eyyub Ensari (Abu Ayyub), 32, 1230
Ebu Şeybet al-Hudri, 1050
Ebusuud, 1283
Ece Ovası, 230
Écho, 7, 8, 13, 22, 72, 75, 122, 129, 155, 156, 192, 238, 247, 295, 371, 462, 514, 536, 560, 644, 669, 679, 684, 688, 695, 763, 767, 806, 890, 934, 949, 996, 1025, 1053, 1054, 1088, 1153, 1166, 1193, 1246, 1278
Écossais, 699
Écosse, 976, 1255
Édesse, 409
Edirne. Voir Andrinople
Edirnekapı = Porte d'Andrinople. Voir Porte de Charisios ou Porte de Saint-Jean
Edremit. Voir Adramyttion
Égée. Voir mer Égée
église du Grand Démétrius de l'Acropole
église du Mégadémétrios
— de Michel Chef-des-Armées, 124
— de Sant'Antonio Abate, 361
— des Saints-Apôtres, 60, 73, 183, 227, 408, 821, 871, 872, 873, 1020, 1184, 1211
— du Sauveur, 498
— Notre-Dame-des-Blachernes, 474
— Saint-Antoine de Péra, 582
— Saint-Antoine des Cyprès, 741, 743
— Saint-Michel de Sôsthénion, 124
— Saint-Mocius, 408
— Saint-Pierre-des-Pisans, 582
— Sainte-Irène, 408
— Sainte-Marie du quartier vénitien, 49, 380
— Sainte-Sabine, 582, 599, 692, 809
— Sainte-Sophie, 5, 15, 46, 53, 100, 101, 102, 131, 161, 169, 189, 217, 225, 230, 239, 303, 335, 337, 347, 399, 400, 408, 423, 434, 438, 468, 495, 498, 583, 584, 594, 614, 621, 653, 725, 763, 767, 768, 769, 824, 871, 872, 873, 885, 889, 907, 944, 946, 1003, 1009, 1016, 1022, 1023, 1030, 1032, 1068, 1085, 1086, 1088, 1128, 1129, 1162, 1164, 1199, 1205, 1211, 1213, 1224, 1236, 1244, 1289
— Saints-Pierre-et-Marcellin, 582
— San Francesco, 521
— San Giovanni e Paolo, 714
— San Pietro de Padoue, 598
— Santa Margherita de Torcello, 598
Eğrikapı. Voir Porte de Kaligaria
Égypte, 33, 110, 143, 170, 178, 201, 251, 313, 353, 366, 528, 550, 577, 748, 794, 995, 1003, 1032, 1033, 1197, 1228, 1233, 1235
Elburz, 201, 1032, 1069, 1070, 1151, 1288
Elianetta, fille de feu Bartolomeo de Nigrono, 534
Elvend, 1069, 1289
Eminönü, 1237
Emir Buhari, 1229
Emir Hüseyn. Voir Hüseyn Enis
Emmanuele de Ligurie, 1182
empereur d'Occident (germanique), 21, 150, 572, 635, 644, 820, 993
empereur de Trébizonde, 42, 55, 61, 180, 239
Empire des Grands Comnènes, 239, 467
Empire latin, 16, 141, 148, 307, 469, 971
Énéide, 362, 794
Enez. Voir Ainos
Enisi, 1048, 1051
Enveri, 7, 89, 93, 96, 97, 99, 113, 351-357, 1155, 1305
Éparque (Thomas), 591, 761, 762, 764, 766, 768, 769
Éphèse (Ayasoluk, Selçuk), 105, 107, 784, 1009
Épibatai (Bigados, Bigatoz, Bivados, Epibatos, fort), 45, 94, 125, 135, 269
Épire, 26, 42, 60, 105, 367, 632, 1197, 1288
Er Hacı, 1036, 1037
Ératosthène, 366
Érétrie, 303
Érinyes, 394
Erivan, 1036
Erizzo (Antonio), 46, 106, 128, 369, 460, 466, 1307

Ertuğrul (Ertoğrul, Ertoğrul Gazi Han), 235, 347, 348, 1024, 1034
Érythrée (Sibylle), 696
Eschyle, 868
Eski Ceneviz Sarayı, 667
Eski Kale, 1265
Eski Saray. Voir Vieux Palais
Ésope, 1196, 1326
Espagne, 16, 631, 854, 999, 1168, 1173, 1197, 1291
Espagnols, 263
Etchmiadzin, 827
Éthiopie, 993, 995, 1197
Éthiopiens, 438, 879, 1010
Étienne le Jeune, 996
Étienne Uroš IV Dušan, roi de Serbie, 18
Étoliens, 1197
Étrusques, 711
Eubée, 44, 50, 54, 55, 56, 81, 303, 308, 314, 338, 393, 485, 606, 621, 631, 639, 640, 783, 784, 785, 786, 787, 1203, 1256, 1277, 1287, 1304, 1306, 1309. Voir Négrepont, Ağrıboz
Eugène IV (pape), 29, 30, 39-40, 580, 682, 687, 741, 785, 787, 817-818, 1302, 1308
Eugénikos (Jean), 65, 881, 882, 884, 886, 887, 888, 890
Eugénikos (Marc, dit Marc d'Éphèse), 881, 887, 917
Euphrate, 348, 947, 1102
Euripe (détroit de l'), 308, 783
Europe, 5, 14, 19, 21, 22, 28, 34, 40, 75, 76, 78, 82, 83, 110, 147, 189, 238, 246, 252, 253, 254, 255, 260, 261, 262, 264, 266, 268, 269, 271, 272, 275, 276, 306, 307, 319, 321, 325, 327, 328, 334, 362, 365, 379, 402, 405, 442, 468, 513, 515, 536, 555, 565, 605, 632, 689, 779, 787, 799, 800, 807, 821, 871, 904, 905, 914, 926, 967, 973, 1173, 1190, 1208, 1214, 1217, 1267, 1288, 1292
Evliya Çelebi, 205, 355, 1227-1240, 1260, 1263, 1266, 1270, 1283
Evrenos, 114, 769
Evrenosoğlu Ali, 114
Eyüp, 139, 230, 1047, 1048, 1049, 1050, 1051, 1052, 1057, 1230
Eyyub Ensari. Voir Ebu Eyyub Ensari
Ézéchias, 141
Ézéchiel (prophète), 73

F

Faiuzo, 152, 381, 484, 840, 841, 842, 844. Voir Pagliuzzo (Nicolò)
Falamonica, 853
Falier (Marino, Marinos Phaliéros), 626
famille d'Osman. Voir al-i Osman
Fatma Sultan, 1312
Fazio (Antonio), 705, 837, 838, 840, 842, 844
Fazio (Francesco, de feu Giacomo), 842, 844
Federici (Federico), 526, 534
Fenarizade (famille des), 1229
Fener. Voir Phanar
Fenerkapı. Voir Porte du Phanarion
Fenoses (Dalmau), 950
Féodosia. Voir Caffa
Ferhad, 1083, 1084
Feridun, 36, 745, 746, 1147, 1325
Fermo, 603, 605, 807, 809
Ferrare, 30, 39, 43, 78, 359, 361, 541, 547, 549, 580, 603, 682, 784, 787, 830, 850, 891, 1297, 1300
Fieschi (Giovanni Filippo), 805, 1299
Fieschi (Sobrana), 534
Filelfo (Francesco), 626, 784, 829
Filioque, 831
Filottrano, 794
Finale, (guerre de, marquisat de) 511, 522
Firuz (grand-père de Tursun), 187, 1295
Firuz Ağa, 126, 127, 199
Fiurian (Bartolomeo), 500
Flandres, 1255
Flavius Josèphe, 71, 250, 306, 403, 404, 406, 408, 415, 422, 423, 424, 428, 430, 431, 432, 434, 435, 437, 1019
Flore (Joachim de), 696
Florence, 27, 30, 31, 39, 43, 67, 78, 82, 131, 134, 183, 237, 267, 401, 535, 569, 570, 572, 580, 581, 583, 587, 588, 603, 604, 607, 626, 641, 642, 644, 682, 686, 694, 701, 712, 731, 784, 785, 787, 818,

830, 831, 833, 850, 865, 881, 891, 1018, 1021, 1256, 1297, 1299, 1300, 1308
Florentins, 25, 360, 523, 535, 537, 648, 649, 669, 679, 730, 731, 833, 977, 1256, 1297
Floros, 1034
Fogassot (Joan), 951, 962, 963
Foligno, 361
Fonolleda (Arnaldo), 578
Fornari (Giovanni), 715, 716
Fornari (Tommaso), 716
Forum d'Arcadius, 498
Forum de Constantin, 161, 498
Forum du Bœuf, 992, 1006
Forum du Taureau (ou Forum Tauri, de Théodose), 56, 57, 161, 221, 311, 337, 991, 1004, 1006, 1248, 1300
Foscari (Francesco, doge de Venise), 237-238, 557, 587, 639, 641, 643, 645, 646, 803, 821, 825
Foscari (Jacopo), 557
Foscarini (Michele), 457
France, 22, 369, 453, 555, 577, 677, 680, 686, 733, 779, 780, 807, 808, 809, 814, 833, 975, 976, 1173, 1215, 1249, 1255, 1261, 1267
France (roi de), 22, 555, 677, 680, 686, 733, 779, 780, 807, 808, 809, 975, 1267
Francesco Ier Gattilusio, 662
Francesco II Acciaiuoli, 58, 60
Franciscains, 76, 78, 82, 569, 570, 573, 604, 691, 741, 742, 1244
Francs, 16, 17, 69, 93, 121, 122, 132, 163, 167, 170, 196, 214, 355, 356, 357, 406, 410, 413, 416, 417, 429, 430, 438, 468, 504, 700, 975, 989, 996, 998, 1005, 1010, 1011, 1023, 1024, 1030, 1033, 1034, 1054, 1072, 1083, 1093, 1110, 1112, 1119, 1126, 1163, 1197, 1218, 1220, 1222, 1224, 1243, 1244
Frédéric Barberousse, 156, 644, 645, 984
Frédéric II de Brandebourg dit « Aux Dents de Fer », 552, 555-559, 561
Frédéric III de Habsbourg, 150, 572, 601, 635, 820-821, 974

G

Gabriel (ange), 1082, 1159
Gadeires, 1197
Gadès, 1197
Galata, 48, 49, 50, 57, 70, 116, 117, 141, 143, 146, 151, 152, 153, 154, 155, 167, 179, 196, 205, 206, 227, 240, 271, 275, 276, 283, 288, 303, 328, 338, 339, 344, 347, 377, 378, 380, 381, 382, 389, 394, 415, 437, 446, 447, 513, 514, 515, 516, 517, 519, 528, 591, 592, 609, 654, 655, 657, 669, 670, 677, 693, 701, 706, 707, 720, 724, 735, 751, 752, 838, 840, 948, 1066, 1084, 1107, 1108, 1134, 1153, 1154, 1173, 1181, 1185, 1186, 1192, 1196, 1202, 1207, 1208, 1218, 1221, 1237, 1278, 1280, 1286, 1313
Galata (près de Varna), 633, 670
Galates, 260, 263, 306, 700, 879
Galland (Antoine), 1213, 1214, 1215, 1216, 1217, 1218, 1224
Gallipoli (Gelibolu, Kallipolis, Kallioupolis), 19, 20, 22, 23, 27, 34, 37, 45, 66, 95, 100, 110, 122, 146, 202, 230, 238, 256, 261, 272, 276, 286, 314, 315, 321, 346, 426, 465, 480, 509, 510, 544, 650, 706, 721, 739, 755, 756, 757, 803, 1039, 1059, 1067, 1068, 1071, 1080, 1093, 1100, 1111, 1149, 1216, 1245, 1251, 1253, 1254, 1255, 1304, 1310, 1311, 1313
Gallus, 406
Gambalie, 827
Garabed de Tokat, 827
Garibaldo, 681
Garra (Antonio), 659, 662
Garra (Bartolomeo), 662
Garra (Filippo), 662
Garra (Giovanni), 659, 662, 663, 673
Gaspare (Marco GiovanBattista), 457
Gattilusio (Battista), 662
Gattilusio (Bianca), 663
Gattilusio (dynastie de Mytilène et d'Ainos), 55, 57, 61, 68, 106, 622, 682, 685, 686, 716, 784, 854, 1030. Voir Francesco Ier

Gattilusio (Domenico), 57, 106
Gattilusio (Dorino Ier, de Mitylène), 117, 146, 180, 315
Gattilusio (Giorgio, d'Ainos), 788
Gattilusio (Giuliano), 22
Gattilusio (Laskarina), 854
Gattilusio (Lodisio, della Porta), 716
Gattilusio (Palamède, d'Ainos), 315, 788, 1309
Gaule, 999
Gaule cisalpine, 1197
Gaule transalpine, 1197
Gaulois, 364, 1197
Gazi Murad Han. Voir Murad Ier
Gebze (Libyssa), 1077
Gédéon, 421
Gedik Ahmed Paşa. Voir Ahmed Paşa
Géhenne, 507, 697, 1155
Gelibolu. Voir Gallipoli
Gémistos (Georges, dit Pléthon), 30, 67, 70, 323, 325, 771, 831, 909
Gênes, 16, 17, 20, 24, 44, 45, 48, 75, 77, 81, 82, 126, 141, 373, 374, 378, 379, 413, 451, 452, 453, 460, 467, 478, 497, 509, 515, 516, 517, 520, 522, 523, 524, 526, 527, 530, 534, 535, 536, 537, 538, 575, 577, 585, 590, 604, 647, 648, 649, 650, 658, 660, 661, 662, 663, 665, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 677, 678, 679, 680, 681, 684, 685, 686, 688, 689, 690, 701, 704, 705, 707, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 735, 736, 737, 739, 740, 749, 763, 779, 780, 805, 806, 807, 810, 817, 818, 819, 820, 837, 842, 844, 845, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 946, 1134, 1191, 1252, 1291, 1298, 1308, 1309
Gennadios II. Voir Scholarios (Georges)
Geno (Luca), 598
Génois, *passim*
Gentile. Voir Pallavicino
Gentile (Gherardo), 662
Gentile (Bartolomeo), 659, 660, 662, 663, 671, 673
Géorgie, 42, 43, 116, 128, 400, 632, 633, 1197
Géorgiens, 239, 821, 1197
Germains, 264, 278, 402, 697, 879
Germiyan (émirat de)
Germiyan oğlu, 1216
Gérone, 712
Gérontios, 183
Gètes (Hongrois), 246, 262, 266
Gibraltar, 245, 1197
Gilles (Pierre), 1262, 1264, 1266, 1267, 1268, 1269, 1270, 1272
Giorgio (Giovanni de Vicence), 369
Giovanni le Dalmate, 715, 716, 1204
Giovanni le Génois, 381. Voir Giustiniani Longo (Giovanni)
Girolamo de Milan, 83, 691, 741-743
Giudecca, 499
Giudice (Ambrogio), 672
Giudice (Bartolomeo), 672
Giudice (Gaspare), 672
Giudice (Gregorio), 672
Giudice (Melchione), 672
Giuliani da Lucca (Giovanni), 1262
Giustinian (Bernardo, fils de Nicolò), 52, 389
Giustinian (Giovanni de feu Bernardo), 389
Giustinian (Nicolò de feu Bernardo), 52, 389, 838
Giustiniani [Fornetto] (Andrea), 736
Giustiniani [Fornetto] (Franco), 518, 525, 531, 532, 560, 600, 620, 622, 655, 668, 669, 670, 681, 735, 736, 737, 738, 739, 740
Giustinani (Michele), 690
Giustiniani di Banca (Andreolo), 685
Giustiniani Longo (Antonio), 1298
Giustiniani Longo (Bartolomeo), 733, 1298
Giustiniani Longo (Domenico), 732, 1298
Giustiniani Longo (Galeazzo), 647, 705, 729, 730, 731, 732, 733, 1298
Giustiniani Longo (Giovanni, de feu Daniele), 523
Giustiniani Longo (Giovanni, fils de Bartolomeo), 43, 45, 47, 48, 51, 52, 53, 55, 56, 78, 81, 91, 141, 142, 151, 152, 157, 158, 166, 173, 212, 236, 240, 273, 274, 280,

282, 288, 296, 298, 299, 335, 356, 373, 381, 391, 392, 398, 401, 413, 414, 415, 417, 420, 421, 422, 424, 427, 429, 430, 435, 446, 451, 452, 453, 461, 470, 471, 497, 509, 510, 523, 526, 527, 566, 567, 576, 577, 593, 647, 648, 650, 655, 657, 658, 679, 688, 690, 698, 699, 705, 707, 710, 715, 722, 729, 730, 731, 732, 733, 736, 739, 763, 767, 793, 807, 808, 837, 1120, 1175, 1178, 1183, 1188, 1202, 1222, 1298-1299, 1310
Giustiniani Longo (Pietro), 733
Giustiniani Longo (Tommaso), 732
Gog et Magog, 986, 989, 990, 1102, 1285
Gogôdès, 995
Gök Alp, 347, 348
Golfe ionien, 262
Golgotha, 988, 993
Goliath, 1155
Golubac, 610
Gontaut-Biron (Jean de, baron de Salignac), 1264
Gonzaga (Giovanni Francesco, duc de Mantoue), 556
Gothie, 633
Goths, 306, 887
Goudélès (famille), 24, 369, 379
Goudélès (Alexis), 1300
Goudélès (Anna), 1300
Goudélès (Georges), 24, 855, 1299, 1300
Goudélès (Jean), 1299
Goudélès (Manuel), 369, 391, 1299, 1300
Goudélès (Nicolas, gouverneur/éparque), 53, 368, 391, 399, 421, 595, 714, 855, 1184, 1299-1300, 1301
Goudélès (Philippe), 1299
Goudélès (Théodôra Draperio), 855, 1299-1300
Goudélès (Théodôra/Théodoulè Paléologue), 714
gouverneur de Constantinople. Voir Goudélès (Nicolas), Métochitès (Démétrios Paléologue), Paléologue (Manuel)
Göynük, 1046, 1050, 1052, 1059
Gözcü Baba. Voir Şahkulu Baba
grand amiral. Voir mégaduc
grand domestique, 172, 173, 368, 369, 421, 437, 595, 787, 1210, 1289
grand duc. Voir mégaduc
grand duc de Moscou, 580
grand eunuque, 171, 172, 174
Grand interrègne, 23, 139
Grand Palais, 157, 498, 969
grand stratopédarque, 173, 370, 1300
grand-maître de Rhodes. Voir Hospitaliers
Grande Église. Voir Sainte-Sophie
Grands Comnènes, 239, 467
Grant (Johann ou John), 51, 699, 712, 1177
Gravago (Damiano), 672
Gravago (Pietro), 515, 525, 532, 662, 667, 668, 669, 671, 672, 673, 738, 813
Graz, 820
Grèce, 16, 21, 24, 25, 41, 72, 78, 238, 251, 316, 354, 366, 379, 465, 495, 531, 550, 581, 592, 605, 629, 632, 703, 718, 738, 785, 1181, 1197, 1268
Grecs, *passim*
Grégoire III Mammas, 31, 41, 42, 131, 133, 401, 582, 586, 614, 615, 865, 876, 1018, 1209, 1300, 1301, 1308, 1310
Grégoire VIII (pape), 631
Grégoire IX (pape), 695
Grégoire X Djélalbégian, 827
Grégoire de Nazianze, 178, 248
Grégoire (higoumène), 1250
Grégoire (higoumène, compagnon d'Isidore de Kiev), 589
Grégoire (nom monastique de Sphrantzès), 235
Grègoras (Nicéphore), 141, 984, 1169
Griffolini d'Arezzo (Francesco), 619, 620
Grimaldi (Imperiale, de feu Ansaldo), 660, 668, 672, 856
Grimaldi Ceba (Antonio), 663
Grioni (Zaccaria) 45, 467, 484, 558
Gritti (Battista, de feu Omobono), 248, 360, 368, 373, 381, 384, 391, 756, 811, 812, 814, 815, 1301
Gritti (Luca), 812
Gritti (Omobono), 368, 812,1301
Gritti (Triadano), 812
Guerre de Cent Ans, 20, 21, 677, 680, 817

Guimard (Guillaume), 577
Gül Camii, 165, 1233, 1234
Gün (ou Gök, Gök Alp), 348
Güzelce. Voir Anadolu Hisarı
H
Habsbourg, 150, 572, 601, 820, 1261
Hacı Bayram Veli. Voir Bayram Veli
Hack d'Utrecht (Mathes), 769
Hadès (lieux), 884, 1176
Hadım Şehabeddin. Voir Şehabeddin Paşa
Hacı Bayram Veli. Voir Bayram Veli (Hacı)
Hacı Bektaş Veli. Voir Bektaş Veli (Haci)
Halil Paşa (Çandarlı, appelé Ali Paşa par le Ps.-Sphrantzès), 35, 36, 37, 40, 41, 44, 47, 50, 56, 98, 109, 111, 118, 119, 123, 126, 129, 130, 169, 268, 275, 276, 294, 315, 316, 345, 346, 347, 354, 355, 357, 506, 530, 630, 698, 717, 718, 719, 726, 768, 799, 837, 1026, 1027, 1030, 1043, 1065, 1078, 1080, 1081, 1085, 1094, 1130, 1131, 1132, 1140, 1146, 1157, 1165, 1170, 1190, 1214, 1218, 1219, 1221, 1224, 1269, 1296, 1298, 1301, 1302, 1303, 1305, 1311, 1312, 1313
Halkalı, 225
Hamideli, 1311
Hamza (Hamza Bey), 49, 57, 106, 286, 294, 302, 314, 426, 480
Hamza Bey (père de Tursun), 187, 1295
Hamza Paşa, 854
Hannibal, 305, 631, 636, 697, 1196
Harlay (Achille de), 1261
Haroun al-Rachid, 1024, 1034
Has Ahmed. Voir Ahmed Paşa
Hasan Can, 1213, 1214
Hasköy, 1304
Hatabli Dede (Hatablı Sultan d'Aksaray, Oduncuzade), 1230, 1231
Hatice Halime Hatun, 114
Hèbre. Voir Maritza
Hébreux, 317, 694, 695, 717, 990
Hector, 243, 365
Hélène, impératrice (mère de Constantin Ier), 308, 406, 423, 462, 495, 599, 602, 653, 991, 1017
Heimbach (Gottfried von), 556, 559
Héliopolis, 408
Hellènes, 133, 244, 245, 248, 250, 251, 256, 261, 305, 325, 991, 999
Hellespont, 122, 126, 147, 247, 254, 260, 261, 272, 338, 374, 379, 592, 632, 967, 1202, 1272
Henri VI d'Angleterre, 976
Héraclée (Marmara Ereğlisi), 116, 1210
Héraclée du Pont, 123, 633
Héraclès (Héraklès, Hercule), 168, 245, 256, 720, 724, 956, 868, 869
Héraclius, 986, 1034, 1053, 1208
Héraklion. Voir Candie
Herbeistein (Adam von), 1261
Hermaion, 1266
Hermannstadt, 78, 651, 652, 655
Hermon, 995
Hermos (Gediz), 109
Hérodote, 71, 147, 251, 288, 325, 365, 874, 887
Hexamilion, 39, 41, 387, 887, 1297
Hezarfenn, 1282
Hiberia. Voir Ibérie
Hippodrome, 102, 375, 407, 712, 870, 1211
Hippolyte, 983
Hiram de Tyr, 1031
Hızır, 227, 228, 1055, 1322, 1329, 1341
Hohenzollern (famille), 556. Voir Frédéric II de Brandebourg
Homère, 71
Hongrie, 21, 22, 40, 41, 42, 43, 45, 47, 58, 59, 81, 82, 117, 142, 149, 150, 181, 182, 264, 266, 442, 444, 445, 580, 610, 635, 651, 653, 717, 817, 820, 821, 826, 827, 850, 974, 1033, 1041, 1296, 1302, 1303, 1305, 1311
Hongrie (roi de), 21, 22, 40, 41, 47, 81, 82, 149, 150, 264, 442, 580, 817, 820, 821, 974, 1296, 1302, 1303, 1311
Hongro-Valachie, 651
Hongrois, 28, 29, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 45, 50, 69, 115, 119, 121, 122, 127, 149, 150, 182, 192, 214, 237, 239, 246, 255, 262, 320, 330, 430, 441, 629, 635, 653, 697, 708, 717, 820, 827, 828, 879, 887,

974, 1189, 1243, 1296, 1301, 1302, 1303, 1304
Horatius Coclès, 711
Hormizd IV, 967
Horos Dede, 1230, 1231
Horos Kapısı, 1231
Hospitaliers (chevaliers de Rhodes, Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, grand maître), 22, 59, 117, 361, 552, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 635, 749, 1270
Hüma Hatun, 114
Hunaïn, 1150
Hundi Sultan, 1229
Hunyadi (Jean), 28, 39, 40, 42, 43, 45, 50, 58, 111, 113, 117, 142, 149, 150, 151, 239, 264, 444, 610, 635, 717, 975, 1189, 1296, 1302, 1303, 1312
Hüseyn Enis (Emir Hüseyn), 1045
Hypaspites, 697
Hypsomathia, 1182

I

Iacopo de Gaëte (Yakub Paşa), 791
Iagarina (mère de Mahmud Paşa), 849
Iagaris (Andronic Paléologue), 848, 849, 850
Iagaris (Denis), 849
Iagaris (Manuel Paléologue, fils d'Andronic), 581, 847, 848, 849, 850, 852
Iagaris (Manuel *senior*), 716, 848, 849
Iagaris (Marc Paléologue, *prôtostratôr*),849, 1304
Iagaris (ou Iagarina, Euphrosyne), 716, 848
Iagaris (Philippa), 716, 848
Iagaris (Thomaïs), 848
Iagos. Voir Hunyadi
Ibérie (Hiberia), 632, 633, 1197
Ibérie (péninsule ibérique), 1173, 1197
İbn Kemal (Kemalpaşazade), 88, 90, 91, 92, 93, 98, 99, 100, 114, 1027, 1043, 1071, 1077, 1078, 1087-1137, 1140, 1146, 1148, 1150, 1153, 1155, 1157, 1158, 1244, 1259, 1263, 1264, 1306
İbn Küpeli, 1087
İbrahim Bey. Voir İbrahim, émir du Karaman
İbrahim (*nişancı*), 36
İbrahim (vizir), 111, 768
İbrahim, émir du Karaman (İbrahim Bey), 36, 37, 40, 117, 192, 252, 354, 444, 1027, 1085, 1305
İdris de Bitlis (Bitlisi), 88, 90, 1054, 1088, 1214, 1218
île de Prinkipo (Büyük Ada), 48, 280
îles Britanniques, 245
îles de l'Égée. Voir Archipel de l'Égée
îles des Princes, 280, 1311
Iliade, 242, 243, 338, 362, 364, 365, 371, 772, 868
Ilion, 365, 408, 694
Illyrie, 367, 1003, 1197
Illyriens, 246, 261, 262, 313, 879, 887
İlyas, émir de Menteşe, 1217
Imbriotes, 247
Imbros, 55, 58, 59, 61, 81, 241, 242, 248, 314, 315, 605, 1299
Inde, 366, 1032, 1033
Indiens, 879, 900
Inkerman, 633
Innocent III (pape), 695
Ioco d'Albenga (Luca), 511
Ioniens *(Yunanlı)*, 260, 354, 1032
Irak, 1033
Iram, 205, 217, 220, 229, 231, 1124, 1129, 1145, 1289
Iran, 1116, 1282, 1289
Irène (dame non identifiée), 948
İrini Kulesi (tour d'Irène), 166, 660
Irlande, 16
İsa Bey (Özgüroğlu), 35, 769, 1027, 1216, 1303
İsa, fils de Mehmed Aydınoğlu, 105
Isaac, 33
Isaac II Ange (empereur), 32, 156
Isaac Comnène (empereur), 1011
Isaïe, 140, 141, 693
İsfahanlı Mehmed. Voir Mehmed (İsfahanlı)
İsfendiyar. Voir Mehmed (İsfahanlı)
İsfendiyaroğlu İsmail. Voir İsmail İsfendiyaroğlu
İsfendiyaroğlu Kaya Bey. Voir Kaya Bey İsfendiyaroğlu

İshak Bey, 343, 769
İshak Paşa bin Abdüllah, 35, 52, 91, 111, 114, 182, 205, 274, 294, 316, 354, 432, 446, 629, 768, 1027, 1106, 1216, 1303
İshak Paşa bin İbrahim, 1303
Isidore de Kiev, cardinal, 31, 39, 40, 44, 45, 46, 55, 58, 64, 76, 78, 80, 81, 82, 83, 106, 131, 133, 138, 144, 238, 240, 335, 462, 467, 514, 524, 527, 530, 552, 567, 570, 579- 596, 597-602, 603-606, 607-611, 613, 614, 616, 619, 620, 621, 622, 626, 627, 628, 631, 632, 634, 638-646, 649, 687, 689, 692, 696, 702, 707, 712, 742, 779-782, 787, 797, 803, 808, 809, 825, 829-835, 850, 855, 1183, 1255, 1300, 1301, 1303, 1308
Isidore Xanthopoulos (moine), 693, 702
Isidôros (Nicolas), 755, 757, 758, 759, 1251, 1253, 1254, 1255
Ismaël, 333, 437, 947, 977, 986, 991, 992, 995, 998, 999, 1000, 1021, 1285, 1289
Ismaélites, 438, 822, 823, 826, 827, 828, 986, 988, 989, 991, 992, 993, 995, 998, 999, 1000, 1009, 1010, 1012, 1013, 1289
Ismail Bey (Kemaleddin, İsmail İsfendiyaroğlu), 52, 124, 154, 333, 1321
İspigaskapı. Voir Porte des Puits
Israël, 158, 164, 883, 886, 888, 903, 1159
Ister. Voir Danube
Isthme de Corinthe, 387, 887, 1181
Istrie, 455
Italiano (Girolamo), 713, 1183
Italiens, 17, 24, 30, 72, 76, 121, 131, 133, 152, 254, 255, 267, 273, 290, 292, 294, 296, 297, 303, 359, 369, 373, 375, 376, 377, 379, 380, 382, 456, 589, 604, 633, 783, 796, 829, 879, 932, 1006, 1173, 1182, 1183, 1185, 1191, 1197, 1204, 1256, 1309
Ivan III de Moscou, 402
İzmit. Voir Nicomédie
İznik. Voir Nicée
İzzettin İsfendiyar Bey, 114, 124

J

Jacob, 1000
Jacques II d'Écosse, 976
Jaffa, 558
Janco. Voir Hunyadi (Jean)
janissaires, 35, 36, 37, 41, 53, 61, 80, 91, 96, 97, 106, 111, 146, 157, 158, 160, 193, 202, 205, 208, 211, 212, 213, 234, 253, 275, 297, 300, 328, 330, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 356, 375, 392, 393, 434, 446, 447, 462, 482, 495, 496, 517, 531, 567, 697, 726, 800, 946, 1028, 1063, 1072, 1082, 1104, 1106, 1119, 1139, 1140, 1151, 1158, 1173, 1180, 1202, 1216, 1220, 1224, 1273, 1291, 1298, 1302, 1305, 1312, 1313
Jason, 256
Jean Ier de Navarre, 975
Jean II Comnène (empereur), 183
Jean Ier Tzimiskès (empereur), 498
Jean II d'Aragon, 954
Jean II de Castille, 975
Jean IV Comnène de Trébizonde, 180
Jean IV Laskaris, 184
Jean V Paléologue, 18, 19, 20, 105, 184, 236, 854, 1299
Jean VI Cantacuzène, 18, 19, 105, 236, 710, 813
Jean VII Paléologue, 184, 196, 236
Jean VIII Paléologue, 26, 28, 29, 31, 42, 115, 116, 134, 184, 234, 236, 237, 575, 580, 659, 692, 700, 711, 712, 784, 830, 832, 891, 892, 931, 932, 1018, 1019, 1022, 1297, 1299, 1300, 1308, 1309
Jean d'Anjou (duc de Lorraine), 453, 686
Jean de Chypre, 596, 606
Jean l'Allemand, 1177, 1183
Jean le Blanc. Voir Hunyadi (Jean)
Jean le Gète. Voir Hunyadi (Jean)
Jean le Magistros, 756, 758, 1250, 1251, 1253
Jérémie (prophète), 66, 148, 149, 158, 175, 177, 694, 874, 908
Jérusalem, 65, 66, 73, 80, 84, 138, 147, 149, 164, 174, 175, 177, 250, 306, 404, 436, 438, 555, 556, 557, 558, 559, 589, 617, 631, 701, 717, 874, 878, 882, 883, 885, 889, 890, 902, 903, 908, 944, 946, 948,

957, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 997, 999, 1001, 1002, 1003, 1010, 1032, 1193, 1235, 1320
Jérusalem céleste, 882, 889, 997
Joachim (abbé). Voir Flore (Joachim de)
Joasaph, 1240
Joseph d'Arimathie, 918
Joseph II (patriarche), 549, 580
Jôsèpos l'Hébreu. Voir Flavius Josèphe
Josué, 961, 995
Jotapata, 404
Jourdain, 995
Juda (roi de), 694
Judée, 175, 991, 1197
Juifs, 66, 71, 101, 152, 158, 301, 320, 403, 405, 499,609, 694, 886, 902, 903, 908, 970, 984, 986, 1193, 1253, 1254, 1270, 1277, 1281, 1282, 1283, 1284, 1294
Julià (Pere, pseudo-consul des Catalans), 530, 712, 1182
Julien l'Apostat, 406
Jupiter, 202, 215, 366
Justinien, 24, 73, 102, 124, 169, 409, 424, 495, 498, 824, 944
Justinien II le Rhinotmète, 1211

K

Kaballarios Agallôn (Nicolas), 139
Kabbadatos, Nikolaos ou Laonikos, 323
Kaf, 1032, 1101, 1151, 1290
Kalawun, 1233
Kale-i Sultaniye, 230, 1262, 1274
Kaliakra, 633
Kaligaria. Voir Porte de Kaligaria
Kallipolis. Voir Gallipoli
Kallistos (Andronic), 65, 66, 67, 865-880
Kamariôtès (Matthieu), 65, 66, 770-778, 1244, 1246, 1249, 1251
Kamatèros, 1007
Kanatun, 1034
Kandahar, 1128
Kara Şemseddin de Sivas, 1229
Karaca Bey (Tayı), 45, 47, 52, 91, 135, 139, 192, 205, 269, 275, 294, 296, 297, 399 , 426, 432, 466, 629, 655, 768, 1027, 1085, 1106, 1134, 1172, 1224, 1303, 1312
Karahisar (Afyonkarahisar ; Akroinon), 117, 353
Karaköy, 667, 1237
Karakule, 1261, 1262, 1264, 1269, 1272, 1273
Karaman (émirat de), 40, 43
Karamani Mehmed Paşa. Voir Mehmed Paşa (Karamani)
Karystènos (Théodore, dit le Chiliarque), 399, 421, 591, 712, 1183
Kasım (Kıvameddin, *defterdar*), 1067
Kasım Bey, 124
Kassaboğlu Mahmud Bey. Voir Mahmud Bey (Kassaboğlu)
Kastamonu, 114, 195
Kataphygia, 123
Kataphygiotès, 1246
Katounotopi, 948
Kavadh, 967
Kaya Bey İsfendiyaroğlu, 94, 124, 125
Kaydafe (royaume de), 199
Kayı, 348
Kazızade Şemseddin Efendi. Voir Şemseddin Efendi (Kazızade)
Kemaleddin Ismail Bey (Kemaleddin). Voir Ismail Bey (Kemaleddin)
Kemalpaşazade. Voir İbn Kemal (Kemalpaşazade)
Képhalos (cap d'Imbros), 314
Kerbela, 1040, 1057
Kerkoporta. Voir sous Portes, Kerkoporta
Kevser (fleuve), 227
Khazars, 1033
Khitan, 213
Khorasan, 1231
Khortokora, 992
Khotan, 214, 215, 1032, 1033, 1243
Kili (Kilia), 91
Kilidü-l-bahr. voir Kilitbahir (fort de)
Kilitbahir (fort de), 230, 1065, 1262, 1274
kiptchak, 1033
Kirpe, 633
Kiten, 633
Kıvameddin. Voir Kasım
Kıvami, 34, 88, 90, 91, 92, 745, 1067-1076
Kız Kapısı (porte de la jeune fille), 1230

Kız kulesi (Tour de Léandre), 231
Klorin, 1034
Kocaeli, 346, 1080, 1217
Kontoskalion, 157, 1182
Kosmidion, 139, 146, 170, 947
Kosovo. Voir aussi bataille de Kosovo, 181, 699, 1304
Kotyaion, 117
Koumousès (Andronic), 389, 1252
Kreckwitz (Friedrich von), 1261
Kritoboulos d'Imbros, 6-7, 55, 59, 63-66, 69, 70-72, 80, 91, 97, 116, 152, 229, 236, 240-244, 246-248, 250-252, 254-256, 258-262, 264, 266, 268, 270, 272, 273-276, 278-280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 304-310, 312, 314-316, 318, 320, 322, 324, 349, 362-363, 371, 377, 379, 445, 487, 530-531, 560, 595, 599, 629, 631, 658, 679-680, 704-706, 813, 855, 878, 1244, 1247-1248, 1257, 1288, 1304
Küçük Abdal, 1036
Kula Şahin. Voir Şehabeddin Paşa
Kumburgaz, 1134
Kurtçu Doğan. Voir Doğan Bey (Kurtçu)
Kydônès (Démétrios), 19, 20, 140, 1239
Kydônès (Prochoros), 140
Kydonia, 1173
Kynègèsion, 1183
Kynègion, 151, 154, 592, 713
Kynègos, 51, 151, 154, 370, 474, 475, 487, 491, 713
Kyrillos, 580

L

La Broquière (Bertrandon de), 556, 854
La Marche (Olivier de), 712
la Via (Joan de, consul des Catalans), 54, 530, 712, 950
lac de Garde, 703
Ladislas Ier de Hongrie (Wladislas III de Pologne), 41, 122, 126, 264, 1302-1303, 1311
Ladislas V le Posthume, 47, 81, 149, 150, 817, 820, 821, 823, 825, 827, 828, 974, 1302
Laimokopiè. Voir Boğazkesen
Lala Paşa, 768
Lancastre (Henri de, comte de Derby), 556
Langa. Voir Vlanga
Lango. Voir Kos
Languschi (Giacomo), 370, 459
Languschi-Dolfin, 459
Lannoy (Guillebert de), 556
Larende (Laranda, auj. Karaman), 1304, 1306
Laskaris Kanabès, *prôtogéros*, 55, 340, 811-815, 1252, 1254
Lastic (Jean de), 117, 555, 556, 558, 559, 560
Lauf an der Pegnitz, 762, 769
Laurent de Médicis, 833
Lazarević (Étienne, ou Stéphane), despote de Serbie, 181, 353, 1296
Lecanella (Francesco). Voir Lecavello (Francesco)
Lecavello Francesco), 48, 375, 705
Lemniens (-ennes), 887
Lemnos, 25, 47, 55, 58, 59, 61, 81, 142, 240, 274, 314, 315, 605, 887, 1299
Léon VI le Sage (Léon le philosophe), 419, 437, 695, 696, 984, 987, 1010
Léonard de Vinci, 818
Leonardo III Tocco, 42
Leonardo de Chio, 40, 45, 72, 77, 79-80, 82-83, 97, 137, 146, 151-152, 154, 284, 337, 373, 375, 379, 381, 391, 462, 467-468, 473, 479, 481-482, 485, 487-488, 490, 530-531, 576, 582-583, 591, 593, 595, 616, 628-629, 658, 661, 669, 673, 681-698, 700-718, 720-722, 724-728, 730-731, 742-743, 808, 831-832, 837-838, 848, 855, 950, 1169-1170, 1177, 1179, 1182-1184, 1190, 1193, 1194, 1202, 1204, 1244, 1275, 1304
Léontarès (Manuel Bryennios), 711
Léontarios (Andronic Bryennios), 369
Lépante, 238, 1168, 1171
Lesbiens, 887
Lesbos, 106, 146, 246, 468, 682, 684, 784, 854, 1304. Voir aussi Mytilène
Liban, 991
Liber insularum, 139, 166, 660, 665
Libye, 366, 405, 1197

Licario (Ikarios), 145
Licinius, 406
Licostomo, 633
Ligaridès (Païsios), 945
Ligurie, 45, 522, 1173, 1175, 1182
Linora, fille de Manuele II de Clavesane 704
Lituanie, 402, 403, 580
Locride, 366
Locriens, 366, 1197
Lodi. Voir paix de Lodi
Lombardie, 548, 549, 550, 551, 999
Lomellino (famille), 520-522, 534
Lomellino (Angelo Giovanni), 45, 49, 54, 77, 80-81, 146, 180, 181, 339, 381, 483, 513-515, 517-528, 530-534, 560, 571, 576, 600, 609-610, 649-650, 655, 657, 660, 667-673, 675, 678-679, 690, 725, 727-728, 730, 735, 737-740, 781-782, 837, 839-845, 855, 859, 861, 950, 1182, 1257, 1304
Lomellino (Antonio), 519, 521, 522, 523, 524, 525, 527, 529, 531, 533, 534
Lomellino (Carlo), 520, 521
Lomellino (Filipo), 525
Lomellino (Galeotto), 521
Lomellino (Imperiale, fils de Pietro), 520, 522, 527, 533, 855
Lomellino (Imperiale, père d'Angelo Giovanni), 520, 521, 534
Lomellino (Leonello), 521
Lomellino (Loisina), 525
Lomellino (Margherita), 525
Lomellino (Matteo, courtier à Péra), 521, 664-665
Lomellino (Matteo, fils de Leonello), 521, 522, 523, 534
Lomellino (Napoleone), 520
Lomellino (Nicolò), 521
Lomellino (Pellegra), 525
Lomellino (Pietro), 522, 527
Lomellino (Raffaele, de feu Tobia), 660, 672, 856
Longuyon (Jacques de), 961
Loredan (Alvise, ou Ludovico), 238, 544
Loredan (Antonio), 557, 558
Loredan (Giacomo, fils de Pietro), 50, 54, 56, 284, 485, 486, 544, 552
Loredan (Giovanni), 473
Loredan (Paolo), 538
Loredan (Pietro), 238, 480, 485, 721, 803
Lorraine (duc de). Voir Jean d'Anjou
Loth, 1158
Louis Ier (duc de Savoie), 451, 453, 680, 739
Louis XI (roi de France), 780, 808
Loupadion (Ulu-Abad), 1202
Louvain, 620
Louvre, 22
Lubenau (Reinhold), 1262, 1263, 1264, 1267, 1269
Luc (saint), 148, 768
Lucifer, 722
Lüleburgaz (Arcadiopolis), 179
Lychnidos, 1197
Lychnites, 1197
Lycie, 260
Lyciens, 365
Lychnidos, 1197
Lycus, 208
Lydie, 365
Lydiens, 260

M

Ma'rib (digue de) , 194
Macchabées, 306
Macédoine, 17, 19, 25, 116, 181, 195, 245, 261, 327, 366, 406, 443, 560, 632, 636, 827, 892, 1197, 1234, 1313
Macédoniens, 366
Madianites, 421
madrasa d'Ali Bey (Taşlık), 1087
madrasa de Fatih, 225, 227, 350, 1075, 1078, 1086
madrasa de Mahmud Paşa, 1139
Magnésie du Sipyle. Voir Manisa
Mahmud Bey (Kassaboğlu), 354, 1216, 1304, 1305
Mahmud Paşa (Angelović), 61, 70, 87, 89, 187, 188, 241, 316, 351, 352, 446, 849, 1041, 1042, 1043, 1063, 1139, 1303, 1304, 1305, 1306
Mahonais, 530, 661, 681, 730, 737, 739
Mahone de Chio, 55, 117, 622, 681, 739, 1298

Majorque, 950, 954, 955
Malagina. Voir Mélagina
Malalas (Jean), 987
Malaspina (Antonio), 881
Malaxos (Manuel), 1169, 1282
Maletta (Alberico), 541, 547
Malkara, 125
Mamelouk (sultan mamelouk d'Égypte), 42, 86, 92, 97, 100, 143, 170, 188, 239, 514, 528, 529, 550, 745-753, 794
Manfredonia, 576
Manisa (Magnésie du Sipyle), 36, 40, 41, 43, 109, 110, 191, 1026, 1035, 1213, 1307
Mantello (Luca), 556, 557
Mantinée, 327
Mantoue, 60, 556, 586, 686
Manuel de Corinthe, 771
Manuel Ier Comnène (empereur), 184, 490, 697
Manuel II Paléologue, 21, 22, 23, 26, 28, 121, 183, 184, 196, 233, 234, 236, 240, 263, 387, 521, 580, 659, 670, 850, 967, 1297, 1309
Manuel III Comnène (de Trébizonde), 850
Marathon, 303
Marc (saint), 498, 499, 644
Marc d'Éphèse. Voir Eugénikos (Marc)
Marcello (Alessandro), 538
Marcello (Bartolomeo), 55, 459, 460, 640, 786, 787, 789, 812, 1255, 1301
Marcellus (Marcus Claudius), 636
Maréotis (lac), 141
Mariana, 999
Marin (Cristina, fille de Giovanni), 463
Maritza (Hèbre, Ébre, Meriç), 19, 112, 259, 788
Marmara (île de), 509, 510, 560
Marseille, 263, 577, 680
Martines (Pere, ou Pero), 954
Martorell (Joanot), 975
Maslama, 32, 1047, 1050
Mathanias (Sédécias), 694
Matthias Ier Corvin, 150, 1303
Maures, 469, 975, 1197
Mauritanie, 1197
Maxime (saint), 785
Maximine, 406
Méandre (Menderes), 365, 367, 992
Mecque(La), 343, 746, 748, 1046, 1127, 1150, 1208, 1228, 1237, 1290
Mèdes, 250, 366
Médicis (famille). Voir Laurent de Médicis, Pierre de Médicis
Médie, 827, 1197
Médine (Yathrib), 746, 748, 989, 991, 992
mégaduc, 24, 26, 53, 54, 66, 69, 125, 140, 145, 151, 165, 166, 169, 170, 171, 172, 173, 179, 283, 312, 370, 394, 399, 421, 437, 461, 474, 489, 490, 521, 525, 564, 568, 595, 659, 660, 661, 678, 713, 715, 763, 767, 787, 788, 794, 813, 831, 838, 858, 1183, 1188, 1207, 1289
mégas kontostaulos, 145, 1208, 1290
Mégère, 394
Mehdi, 1034, 1053
Mehmed Ensari, 1230
Mehmed Ier, 27, 110, 112, 121, 135, 187, 343, 480, 516, 721, 803, 1295
Mehmed II, *passim*
Mehmed III, 1213, 1283
Mehmed IV, 1228
Mehmed Bey (Akçaylı, Akçaylı-oğlu), 93, 765, 1089, 1218, 1295, 1306
Mehmed (İsfahanlı), 1213
Mehmed Paşa (Karamani), 81, 1063-1066, 1088, 1264, 1305, 1306
Mehmed Paşa (Rum), 344, 345, 349, 1078, 1085, 1249, 1280, 1303, 1304, 1305, 1306
Mehmed Paşa (Sokollu), 745
Mehmed Petro, 1239
Mélagina (Malagina, Melangeia, Yenişehir), 364
Melchione, 672, 673
Mélissènos (Makarios), 72, 170, 530, 705, 712,
724, 1167-1212
Mélissourgos (Makarios). Voir Mélissènos (Makarios)
Menahem, 986
Mendes de Berredo (Martin), 557
Menemen, 1245, 1251

Menteşe, 36, 354, 1216
mer Adriatique, 484, 645, 727, 1197
— Blanche (Akdeniz), 195, 199, 230, 445, 1028, 1032, 1033, 1080, 1094, 1100, 1104, 1107, 1110, 1111, 1113, 1259, 1290
— Caspienne, 1197, 1288
— d'Oman, 194
— de Grèce. Voir mer Égée
— de Marmara, 25, 45, 123, 135, 136, 196, 205, 221, 280, 466, 509, 510, 650, 654, 712, 724, 947, 987. Voir aussi Propontide
— des Indes, 1033
— Égée, 18, 23, 25, 26, 55, 56, 57, 58, 107, 134, 142, 313, 324, 542, 559, 560, 571, 610, 779, 784, 977, 1274, 1307
— Noire, 23, 25, 36, 45, 46, 87, 93, 120, 121, 123, 126, 135, 194, 195, 196, 199, 254, 256, 261, 269, 320, 330, 355, 365, 380, 406, 426, 445, 452, 456, 459, 465, 466, 467, 468, 477, 531, 538, 571, 590, 609, 633, 649, 650, 711, 735, 738, 806, 818, 838, 871, 877, 1021, 1028, 1033, 1069, 1080, 1093, 1113, 1174, 1238, 1259, 1262, 1265, 1267, 1271, 1273, 1274, 1290, 1293, 1298, 1304, 1305, 1307
— Pontique. Voir mer Noire
Mercure, 905, 1103, 1108
Merdivenköy, 1037
Mère de Dieu. Voir aussi Théotokos
Meriç. Voir Maritza
Méroé, 367
mésazôn, 24, 140, 148, 368, 659, 678, 714, 767, 788, 813, 832, 838, 855, 1290, 1299, 1300, 1309
Mésembria (Nessebar), 45, 47, 135, 142, 239, 240, 269, 633, 1303
Mésènè (Misinli), 179
Mésie, 366
Mesih Paşa, 1249
Mésopotamie, 264, 828, 985, 1197
Mésoteichion, 208, 274, 279, 478, 487, 711, 1182
Messénie, 76, 327
Méthode de Patara, 419, 437, 983, 985. Voir aussi Pseudo-Méthode
Méthone. Voir Modon
Métochitès (fils du suivant), 337
Métochitès (Démétrios Paléologue, grand stratopédarque et gouverneur), 173, 337, 370, 714, 1300
Métochitès (Théodore, *mésazôn*), 148
Mètrophanès Ier, patriarche, 1018
Mètrophanès II, patriarche, 1018, 1300
Mevlana Veli, 192
Mevlevihane kapı, 147, 700
Michel (archange), 1001, 1196
Michel (kır), 1034
Michel (père du gendre anonyme de Théodose de Chypre), 240
Michel VIII Paléologue, 33, 134, 184, 197, 236, 701, 1168
Michel IX Paléologue, 184, 236
Mihailović (Constantin), 7, 65, 115, 441-447
Milan, 43, 83, 451, 452, 541, 547, 551, 585, 614, 741, 742, 755, 806, 829, 830, 833, 834, 977, 1191, 1255, 1259, 1298
Milan (duc de), 43, 451, 452, 541, 547, 585, 741, 742, 756, 829, 830, 831, 833, 835, 977, 1255, 1298. Voir aussi Visconti (Filippo) (Maria) ; Sforza (Francesco)
Milanais (les), 541, 703
Mingrélie, 633
Minotto (Giorgio), 394, 530, 1308
Minotto (Girolamo, baile), 48, 54, 338, 369, 389, 394, 459, 469, 474, 501, 530, 542, 568, 712, 811, 1182, 1306-1307
Minotto (Paolo), 1308
Minotto (Pietro), 1307
Minotto (Tommaso), 538
mir ahur (mir ahor), 237, 1212
Mistra, 26, 60, 237, 323, 325
Mocenigo (Leonardo), 649
Mocenigo (Nicolò), 55, 368, 473, 648, 649, 729
Mocenigo (Giovanni, doge), 649
Mocenigo (Pietro, doge), 649
Modène, 78, 541, 547, 548, 549
Modon (Méthone), 61, 455, 522, 538, 543, 552, 558

Moïse, 224, 227, 1018, 1037, 1055, 1071, 1181, 1082, 1137, 1159
Moldavie, 1033
Molla Fenari, 1229, 1230
Molla Gürani (Molla Kurani), 745, 768, 1229
Molla Pulad, 1230
Mollinario (Nicolò), 384
Mollino, 384, 391
monastère de Charsianitès, 132, 137, 693, 913
— de la Pammakaristos, 57, 824, 893, 1211
—de la Nouvelle-Jérusalem (Moscou), 397
— de Notre-Dame de la Source-de-Vie, 711
— de Patmos, 55, 183
— de Saint-Jean Prodrome (Serrès), 892, 924
— de Vatopédi, 892
— des Hodègoi, 148, 157, 947
— des Saints Côme et Damien, 139, 947, 1049
— des Vlattades, 1240
— du grand Précurseur (Saint-Jean-Prodrome de Pétra, monastère de Saint-Jean), 160, 174, 183, 620, 830, 1211
— du Pantokratôr, 132, 614, 615
— du Saint-Sauveur de Chôra, 148, 160
— du Stoudios (Mermer-Kule), 48, 280, 360
— Saint-Antoine-des-Cyprès, 741, 743
— Saint-Démétrios, 580, 583, 584, 589
— Saint-François de Candie, 569, 573
— Saint-Georges des Manganes, 183, 695
— San Domenico (Gênes), 681, 817
Moncastro, 633, 673. Voir aussi Bilhorod-Dnistrovskyï
Monembasie, 60, 61, 580, 1168, 1309
Mongols, 264, 351, 580, 696, 1033
Monodendron, 162, 438, 989, 1008, 1010
Mont Ménécée, 892, 924, 926
Monténégro, 181
Montpellier, 577
Morava, 182
Morée, 26, 31, 36, 37, 39, 42, 45, 46, 55, 59, 60, 76, 237, 313, 323, 324, 387, 400, 413, 417, 419, 435, 486, 543, 552, 580, 586, 692, 832, 1256, 1277, 1288, 1297, 1300, 1303, 1304, 1313. Voir aussi Péloponnèse
Morée (despotes de). Voir aussi Cantacuzène (Manuel) ; Constantin XI Paléologue ; Paléologue (Démétrios) ; Paléologue (Théodore Ier) ; Paléologue (Théodore II) ; Paléologue (Thomas)
Moro (Giovanni), 539
Moro (Lorenzo), 649
Morosini (Paolo), 552
Morosini (Tommaso, patriarche), 696
Moschos (Jean), 661
Moscou, 31, 40, 397, 580
Moscou (grand-prince de, grand duc de), 31, 40, 580. Voir aussi Vassili II
Moscovie, 402, 403
mosquée Fatih, 871, 1086
Muawiyya, 203, 1047, 1056, 1057
Mudanya, 1245, 1246
Müneccimbaşı, 1227-1234
Munich, 570, 604, 621, 652, 761, 763
Murad Hünkar Gazi Han. Voir Murad Ier
Murad Ier, 19, 20, 21, 34, 107, 110, 121, 235, 347, 1024, 1034, 1295
Murad II, 26, 27, 28, 29, 34, 35, 36, 37, 40, 41, 42, 43, 88, 98, 108, 109, 111, 112, 114, 115, 116, 117, 121, 124, 126, 135, 145, 180, 191, 205, 235, 246, 251, 264, 266, 327, 329, 343, 346, 347, 353, 410, 443, 465, 480, 494, 495, 516, 531, 586, 699, 764, 790, 855, 1024, 1027, 1029, 1034, 1038, 1046, 1050, 1051, 1215, 1217, 1229, 1240, 1281, 1295, 1296, 1297, 1298, 1299, 1301, 1302, 1303, 1304, 1305, 1310, 1311, 1312
Murad III, 1213, 1261, 1262
Murad IV, 1228, 1265, 1271, 1272
muraille maritime, 52, 139, 270, 274, 712, 713
muraille théodosienne, 138, 139, 369, 471, 765
Musa Çelebi (Musa), 27, 35, 139, 699, 1209
Musa Re'is, 768
Muses, 363, 364, 365, 866, 878
Muslih al-Din al-Lari, 1214

Muslim, 33, 1281
Mustafa, 28, 421, 1040, 1052, 1216, 1282, 1304, 1312
Mustafa (Düzme, prétendant ottoman), 28
Mustafa (Küçük, frère de Murad II), 28
Mustafa (prince, fils de Mehmed II), 1304
Mustafa Bey (*agha* des janissaires), 1216
Mustafa Cenabi, 1282
Mustafa de la Chaudière, 1040
Mycènes, 328, 643
Myriandrion, 234, 274, 276, 711, 1182
Myrmidons, 697
Mysie, 135, 632, 827
Mysiens, 260, 261, 320, 365
Mytilène (Lesbos), 40, 45, 55, 57, 59, 61, 68, 81, 106, 107, 116, 117, 146, 180, 246, 313, 315, 351, 381, 468, 582, 583, 605, 622, 662, 682, 684, 685, 686, 687, 688, 692, 716, 742, 743, 782, 784, 787, 808, 854, 1277, 1311. Voir aussi Lesbos

N

Nabuchodonosor, 66, 130, 138, 172, 174, 617, 694, 985, 993
Nakhitchevan, 827
Nakşbendi (confrérie), 1230
Naples, 43, 52, 59, 72, 75, 77, 81, 82, 453, 523, 524, 525, 537, 549, 575, 576, 578, 590, 596, 604, 647, 680, 695, 704, 783, 787, 789, 805, 807, 833, 976, 1168, 1184, 1255, 1256
Nauplie (de Romanie), 61, 543, 550, 1307
Navé (Navi), 883, 995
Naxos, 784
Nedim, 1228
Négrepont (Ağrıboz), 50, 54, 55, 308, 393, 485, 538, 542, 543, 544, 550, 552, 582, 585, 586, 590, 606, 621, 639, 640, 783, 784, 785, 786, 787, 1203, 1309. Voir Eubée
Néokastron (Néopolichnè), 327
Néophyte, 137, 138, 693, 702, 716
Néophytos, 1237
Neptune, 372, 376, 380, 383, 708
Neriman, 1082
Néron, 632, 643, 984, 985, 1000
Nersês le Grand (saint, catholicos arménien), 696
Nessebar. Voir Mésembria
Neşri, 89, 90, 91, 96, 189, 346, 1068, 1070, 1071, 1077-1086, 1214, 1218, 1223
Nestor, 869
Nestor Iskander, 7, 65, 68, 71, 72, 397-439, 591, 1236
Nicée (Iznik), 16, 19, 64, 364, 580, 588, 626, 1045, 1295
Nicodème, 1250, 1253
Nicolas Ier (pape), 695
Nicolas V (pape), 41-43, 50, 56-57, 77, 82, 83, 130, 150, 238, 271, 284, 308, 335, 380, 393, 530, 552, 575-577, 582-583, 587-589, 592, 596, 597, 599, 601, 604, 611, 613, 615, 617, 619-620, 625, 627-629, 631, 633-637, 640, 681, 683-693, 695, 697, 699, 701, 703, 705, 707, 709, 711, 713, 715, 717, 719, 721, 723, 725, 727, 741-744, 756, 786, 807-808, 830, 833, 837, 848, 850, 958, 973, 977, 1169, 1179, 1244, 1257, 1297, 1300, 1308
Nicolas éparque. Voir Goudélès Nicolas
Nicomède, 1255
Nicomède Ier, 364
Nicomédie (İznik), 19, 123, 364, 1020, 1174
Nicopolis (Nicopol), 21, 22, 35, 84, 264
Nil, 366, 367, 1106
Ninivites, 900
Nişani, 1064
Noale, 1308
Noé, 138, 207, 348, 973, 990, 1002, 1034, 1153
Normands, 710
Norseus (Norsenus), 696
Norsenus, 696
Notaras (Anna), 166, 171-172, 337, 339, 536, 649, 662, 767, 858, 1250, 1254-1255, 1309-1310
Notaras (Hélène), 166, 171-172, 337, 339, 536, 767, 788, 1250, 1254-1255, 1309
Notaras (Isaac), 166, 171-174, 337, 339, 340, 595, 767, 787, 795, 1310
Notaras (Jacques), 166, 171-172, 337, 339, 340, 595, 767, 794, 1248, 1310

Notaras (Jean, fils de Luc), 166, 171-174, 337, 339, 340, 595, 767, 787, 795, 1310
Notaras (Jean, frère de Luc), 27, 1309
Notaras (Luc, grand duc, dit aussi Kyr Luka, Chirluca), 11, 24-25, 27, 52-54, 66, 69, 97, 99, 108, 140-141, 151, 165-166, 169-170, 172-174, 238, 283, 310-312, 337, 339-340, 346, 355, 370, 394, 399, 421, 461, 474, 498, 525, 536, 564, 568, 595, 659-662, 665, 677-679, 702, 713, 715, 763, 767, 787-788, 794, 813, 831, 837-838, 857-859, 1081, 1083-1084, 1183, 1188, 1207-1208, 1218, 1224, 1247-1250, 1252, 1255, 1281, 1300, 1309-1310. Son épouse : 166, 171-172, 179, 339, 1248, 1309
Notaras (Marie), 166, 171-172, 337, 339, 536, 767, 1250, 1254-1255
Notaras (Nicolas, fils de Luc), 595
Notaras (Nicolas, père de Luc), 24, 521, 1252, 1309
Notaras (palais), 25, 166, 171, 498, 659-660, 665
Notaras (Théodôra), 858
Nouveau palais. Voir Topkapı Sarayı
Nouvelle Phocée (Yeni Foça), 57, 106, 622
Nouvelle Rome, 407, 869, 904, 1210
Nouvelle Jérusalem, 73, 147, 164, 882, 903, 948, 1002
Novo Brdo, 57, 95, 183, 195, 202, 531, 699, 1079, 1296, 1304, 1312
Numidie, 1197
Nuremberg, 556, 705, 762, 1300
Nurembergeois, 762
Nysa, 367
O
Océan, 263, 377, 936, 1102, 1104, 1110, 1113
Odun kapı. Voir Porte des Drongaires
Odyssée, 1186
Office de Romanie de Gênes *(Officium Provisionis Romanie)*, 538, 667, 668, 735, 740
Office du baillage de Péra, 672, 673
Oğuz (peuple), 348, 1077
Oğuz Han, 347, 348
Ohrid, 1197
Ok Meydanı, 1234
Omar, 203, 751, 1056, 1127
Omeyyade, 203, 1090
Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Voir Hospitaliers
Orhan (Gazi Han), 19, 121, 235, 342, 347, 1024, 1034, 1295
Orhan (prétendant), 36, 42, 116, 118-119, 170, 302, 337, 355, 475, 1124, 1224, 1302, 1304
Orphée, 868
Orsini del Balzo (Antonio), 577
Oruç, 8, 89, 1025-1034, 1054, 1079, 1094, 1151, 1224, 1264, 1266, 1275
Osman (calife), 1056
Osman Ier, 19, 118, 184, 235, 347, 1034, 1088, 1234
Osman III (Gazi Han, Han), 1283
Ospedale maggiore, 361
Ostrogoths, 828
Ostrovića, 182
Othon, 644
Otman Baba, 90, 96, 99, 504, 1035-1043, 1055
Otrante, 229, 797
Ouïgours, 1033
Oxford, 817, 1026, 1027, 1030
Özgüroğlu. Voir İsa Bey
P
Pachymérès (Georges), 141
Pactole (fleuve), 365
Padouans, 831
Padoue, 456, 598, 625, 681, 830, 831, 834, 1300
Pagliuzzo (Nicolò), 49, 54, 152, 381, 516, 525, 781, 837, 842, 843, 844, 845, 855. Voir aussi Faiuzo
paix de Lodi, 525, 680, 796, 1309
— de Szeged, 28, 121, 239, 443, 1311
— de Szitvatorok, 1261
— de Venise, 645
Palaiologina Goudélina (Théodoulè). Voir Goudelès (Théôdora Paléologue)
palais de Topkapı. Voir Topkapı Sarayı
— des Blachernes, 48, 139, 160, 172, 208,

329, 370, 386, 838, 1174, 1211, 1230
— du Boukoléôn, 712
— du Porphyrogénète (Tekfur Sarayı), 139, 172, 275, 471, 712
— initial de Mehmed II. Voir Eski Sarayı
Palamas (Grégoire)
Palatium Chirluca. Voir Notaras (palais)
Paléologue. Voir Mesih Paşa et Huseyn Beg
Paléologue (André, fils du despote Thomas), 233, 235, 1172
Paléologue (Démétrios, despote), 37, 42, 54, 59, 60, 61, 180, 271, 313, 327, 328, 339, 543, 552, 833, 877, 1297
Paléologue (Hélène de Serbie), 59
Paléologue (Manuel, combattant du siège), 370
Paléologue (Manuel, beau-frère de Jean Tortzèlos), 370
Paléologue (Manuel, époux de Théodôra Notaras), 166, 370
Paléologue (Manuel, gouverneur), 1300
Paléologue (Nicéphore, personnage fictif), 714, 1184
Paléologue (Singurla), 421
Paléologue (Théodore Ier, despote), 580
Paléologue (Théodore II, despote), 692, 1297
Paléologue (Théodore, neveu de Jean Tortzélos), 585
Paléologue (Théophile), 337, 692, 712, 724, 1182, 1201, 1204
Paléologue (Thomas, despote), 37, 46, 54, 59, 60, 180, 233, 237, 271, 313, 327, 339, 552, 586, 833, 1172, 1297
Palestine, 16, 71, 878, 1197
Pallavicino (famille), 658, 663, 853
Pallavicino (Alaone, fils de Cristoforo), 859
Pallavicino (Alaone, père de Babilano), 854
Pallavicino (Antoniotto [Gentile], cardinal), 853, 854, 858
Pallavicino (Babilano [Gentile]), 54, 515, 516, 520, 528, 659, 662, 663, 665, 668, 728, 842, 853, 854, 855, 856-857, 858, 859, 860
Pallavicino (Cipriano), 663
Pallavicino (Cipriano [Gentile]), 854
Pallavicino (Cristoforo), 378, 663, 672, 854, 857
Pallavicino (Deserino), 854
Pallavicino (Galeazzo), 854
Pallavicino (Girolamo [Gentile]), 854
Pallavicino (Giulio), 853
Pallavicino (Pietro), 854
Palma de Majorque, 954
Pamphylie, 260, 632, 991
Pamphyliens, 365
Pangée, 366
Pannonie, 632, 697, 826, 827
Pannoniens, 635, 697, 826
papauté. Voire Siège Apostolique
Paphlagonie, 135, 178, 320, 1197
Paphlagoniens, 260, 365
Parentucelli (Tommaso), 41, 1308. Voir aussi Nicolas V (pape)
Paris, 67, 817, 865, 882, 972, 973, 1026, 1256
Paris (Alberto), 587
Parmaria, 730
Parmario (Giovanni Francesco), 730
Parnasse, 367
Paros, 731
Parténi, 999, 1000
Parthes, 366
Patmos, 55, 183
Patriarcat latin de Constantinople, 44, 582, 585, 589, 621, 626
patriarche de Constantinople, 20, 31, 41, 42, 43, 56, 67, 131, 133, 156, 227, 238, 318, 400, 401, 408, 410, 411, 412, 413, 415, 416, 417, 418, 419, 424, 427, 429, 431, 434, 436, 437, 549, 580, 582, 586, 614, 615, 626, 690, 693, 695, 696, 824, 865, 869, 870, 873, 875, 876, 891, 892, 893, 904, 914, 996, 1017, 1018, 1020, 1209, 1210, 1211, 1212, 1236, 1240, 1256, 1291, 1293, 1300, 1301, 1308, 1310
Paul (saint), 872, 901, 935, 962, 985, 1018
Paul Émile, 636
pays des Francs, 196, 357, 1023
pays des Grecs, 354, 764
pays nazaréens, 1110

Pélasges, 362, 365, 366, 369, 372, 375, 384, 389
Pélée, 365
Pella, 366
Péloponnèse, 21, 26, 39, 41, 60, 61, 76, 134, 144, 152, 180, 237, 246, 262, 271, 327, 338, 339, 387, 455, 460, 486, 522, 580, 581, 832, 833, 865, 877, 881, 887, 1021, 1168, 1172, 1197, 1212, 1288, 1297. Voir aussi Morée
Péloponnésiens, 580, 909
Pélops, 1181
Pénée (fleuve), 366
Pentapyrgion, 1048, 1050
Péoniens, 246, 255, 262, 263, 264, 320, 879, 887
Péra, 24, 25, 45, 46, 48, 49, 50, 54, 64, 76, 77, 78, 79, 81, 84, 117, 143, 145, 146, 152, 240, 284, 303, 339, 360, 378, 379, 381, 384, 446, 447, 453, 457, 458, 460, 472, 473, 475, 477, 482, 483, 484, 486, 487, 491, 499, 500, 501, 509, 513, 514, 515, 517, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 527, 528, 529, 530, 532, 535, 536, 538, 541, 543, 548, 550, 559, 560, 565, 567, 571, 577, 582, 584, 600, 605, 607, 609, 616, 622, 629, 647, 648, 649, 650, 655, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 665, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 675. Voir aussi Galata.
Pérama, 472, 1232
Pergame, 365, 1009
Périclès, 309
Périnthe, 269
Péristérion, 610
Pérotes, 54, 64, 76, 379, 513, 514, 515, 517, 520, 523, 528, 529, 530, 532, 533, 571, 648, 661, 667, 673, 678, 679, 689, 701, 706, 726, 727, 728, 738, 813, 838, 840, 841, 842, 843, 845, 855, 856
Pérouse, 681
Perse, 162, 170, 242, 244, 246, 251, 252, 313, 592, 704, 827, 967, 1032, 1033, 1046, 1197
Persée, 242, 251, 636
Persée de Macédoine, 636
Perses, 63, 70, 132, 147, 152, 170, 178, 242, 244, 245, 250, 251, 252, 288, 365, 379, 495, 593, 683, 967, 975, 1266
Pesaro, 536
Petri kapı. Voir Porte du Pétrion
Pétrinon, 997, 998, 999
Pétrion, 1183
Petz (Bartholomaeus), 1262
Phaéton, 381
Phanar (Phanarion, Fener), 499, 713, 1211, 1239, 1276
Phénicie, 1197
Philadelphie (Alaşehir), 17
Philanthrôpènos (Anna de Trébizonde), 850
Philanthrôpènos (Georges), 850
Philanthrôpènos (Manuel), 370, 848, 850
Philanthrôpènos (Manuel *senior*), 850
Philanthrôpènos (Michel Ange), 849
Philargès (Pierre). Voir Alexandre V
Philès (Manuel), 700
Philippe le Bon (Philippe III de Bourgogne). Voir Bourgogne (duc de)
Philippes, 366
Philippoupolis (Plovdiv, Filibe), 56, 125, 181, 182, 183, 321
Philistins, 957, 1203
Philomèle, 890
Phlantanélas, 705, 1179. Voir aussi Lecavello (Francesco)
Phocée, 57, 58, 106, 246, 321, 584, 622, 739, 881, 1251, 1277. Voir aussi Nouvelle Phocée, Vieille Phocée
Phœbus, 365, 366, 367, 374, 377, 390, 395, 722, 725
Phônéa, 123
Phonias (Şeytan burnu), 764
Photios, 695
Phrygie, 119, 252, 260, 364, 408, 991
Phrygie Salutaire, 117
Phrygiens, 260, 363, 366, 378, 379, 383, 385, 386, 394, 406
Piccolomini (Enea Silvio) pape Pie II, 59, 60, 61, 536, 584, 586, 626, 686, 788, 1255
Pie II. Voir Piccolomini (Enea Silvio)

Pierozzi (Antonino), 607
Pierre de Médicis, 833
Pigafetta (Marc'Antonio), 1262, 1263, 1265, 1266, 1268
Pindare, 395
Pinelli (Inofrio, *olim* Ardimento), 675
Pinelli (Oberto), 673
Pisans, 380, 582
Pisidie, 998
Plakôton (place du), 1013
Platéa (Plateia), 151, 156, 370, 1231
Platon, 178, 683, 869, 870
Pléthon. Voir Gémistos (Georges)
Plovdiv. Voir Philippoupolis
Plutarque, 361
podestat de Péra, 45, 49, 54, 77, 146, 167, 339, 381, 456, 483, 500, 501, 513-515, 519-525, 532, 533, 571, 576, 649, 650, 657, 660, 667-673, 678, 679, 690, 704, 711, 714, 725, 728, 730, 735-738, 740, 808, 839-842, 855, 857, 859, 950, 1257, 1291, 1307, 1308. Voir aussi Lomellino (Angelo Giovanni), Lomellino (Imperiale), di Zoaglio (Taddeo), Giustiniani [Fornetto] (Franco)
podestat de Chio, 647, 704, 731-733, 739 Voir di Corvaria (Cristoforo), Giustiniani Longo (Galeazzo), di Rapallo (Gabriele)
podestat de Phocée, 106. Voir aussi Adorno (Giovanni)
Pogonatos, 1034
Pola, 455
Politien (Ange), 833
Pologne, 122, 131, 402, 441, 442, 580, 682, 827, 974, 1033, 1271, 1302
Polyxène, 875
Poméranie, 556. Voir aussi Wratislav IX
Pomorie. Voir Ahyolu
Pompée, 252, 636
Pont (Le). Voir mer Noire
pont Sublicius, 711
Pont-Euxin. Voir mer Noire
Pontanus, 1167
Porsius (Henricus), 1264, 1267
port d'Éleuthère, 157
— de Constantinople, 47, 470, 471, 475, 476, 479, 482, 483, 486, 510, 542, 544, 616, 650, 704, 729, 737, 855, 1183
— Sophien, 712, 713
Portes
Kerkoporta, 52, 53, 139, 156, 159, 299, 712
Porte d'Andrinople, 138, 139, 148, 208, 440, 446, 1121, 1282, 1304, 1055, 1161. Voir aussi Porte de Charisios / Charsos ou Porte de Saint-Jean
Porte d'Eugénios, 271
Porte de Charisios / Charsos, 48, 53, 138, 139, 159, 165, 169, 275, 369, 426, 446, 473, 474, 476, 700
Porte de Kaligaria, 51, 369, 372, 386, 421, 426, 490, 591, 592, 697, 700, 712, 766, 1183, 1199, 1300
Porte de Myriandros / Polyandros. Voir Porte de Résion / Région
Porte de Pègè / de la Source, 50, 368, 372, 384, 426, 473, 476, 490, 591, 649, 711, 1041, 1042, 1121, 1183, 1300, 1301
Porte de Résion / Région ou de Myriandros, 711
Porte de Saint-Démétrios, 143, 144, 712
Porte de Saint-Jean, 139, 1232
Porte de Saint-Romain, 48, 50, 51, 53, 147, 151, 165, 329, 336, 369, 373, 392 426, 436, 446, 474, 476, 478, 481, 484, 496, 498, 500, 509, 591, 593, 700, 710, 711, 723, 763, 765, 766, 767, 1169, 1173, 1178, 1183, 1204, 1297
Porte de Sainte-Barbara, 144, 712
Porte de Sainte-Théodosie, 320, 1183, 1230, 1231, 1233, 1234
Porte de Sélymbria. Voir Porte de Pègè / de la Source
Porte des Blachernes, 713
Porte des Drongaires, 1230, 1231
Porte des Puits, 370
Porte Dorée / Chryséa, 50, 73, 138, 139, 144, 156, 157, 276, 317, 319, 328, 368, 372, 384, 426, 434, 437, 473, 474, 476, 490, 591, 711, 712, 947, 987, 1012, 1014, 1173, 1182, 1183, 1248

Porte du Boukoléôn (du Lion), sans occurrence
Porte du Kynègos, 51, 151, 370, 474, 491, 713, 1230
Porte du Néôrion, 143, 1183
Porte du Pempton, 139
Porte du Pérama, sans occurrence
Porte du Pétrion, 1230, 1239
Porte du Phanarion, 370, 1230
Porte du Xylokerkos, 51, 139, 156, 490, 591, 712, 765, 992, 1012, 1014
Porte Impériale, 151, 156, 157, 165, 169, 330, 333 370, 713, 1183
Porte Platéa, 151, 156, 370, 851, 1231
Porte Ventura, 591, 765
Porte Xylinè / de Bois / Xyloporta, 139, 156, 157, 275, 325, 328, 370, 688, 704, 713, 765, 1173, 1183
Topkapı, 147, 207, 700, 1106, 1112, 1119
Porto Pisano, 44, 590
Portugal, 556, 854, 975
Posculo (Girolamo, fils du poète), 362
Posculo (Maffeo, père du poète), 360
Posculo (Ubertino), 7, 76, 78, 80, 97, 116, 151, 152, 239, 284, 336, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 366, 368, 370, 372, 373, 374, 376, 378, 379, 380, 381, 382, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 392, 393, 394, 396, 421, 430, 467, 473, 487, 582, 584, 604, 605, 622, 663, 675, 690, 698, 704, 705, 706, 708, 711, 712, 713, 722, 731,812, 831, 832, 838, 839, 840, 841, 851, 855, 861, 1301
Pouilles, 576
Prêcheurs (ordre des), 682, 692, 743, 821. Voir aussi Dominicains
premier écuyer, 142, 161, 173, 692. Voir aussi *prôtostratôr*
Priam, 362, 365, 694
prince des Phrygiens, 379
Pristina, 699
Proche-Orient, 22, 969
Procné, 890
Procope, 124
Procope (martyr), 905
procurateurs de Saint-Marc, 1252
Propontide, 327, 328, 364, 374, 375, 499, 700, 703, 708, 720, 871. Voir aussi mer de Marmara
Protecteurs de la Banque de Saint-Georges, 662, 668, 819, 820, 858
prôtogéros, 54, 55, 248, 340, 518, 525, 532, 662, 663, 667, 668, 669, 671, 672, 673, 738, 755, 813, 814, 815, 1254
prôtoostiarios, 114
prôtostratôr, 47, 142, 173, 368, 430, 437, 692, 849, 1291, 1299. Voir aussi premier écuyer
prôtostratôrissa. voir Cantacuzène
Provence, 525, 806, 1173
Pruse. Voir Bursa
Prussiens, 635
Pseudo-Cyrille, 360
Pseudo-Chrysostome, 997
Pseudo-Méthode, 985, 986, 987, 988, 991-993, 1005. Voir aussi Méthode de Patara
Pseudo-Sphrantzès, 8, 72, 96, 170, 530, 705, 706, 708, 712, 714, 724, 1167-1212. Voir aussi Mélissènos (Makarios)
Pskov, 398
Puculull (Joan Francí), 951
Pulad, 1230
Pygmée, 868
Pylos, 1181
Pyrénéens, 263
Pyropoulos (Thomas), 690
Pyrrhus, 367

Q

Qâ'im, 110
quartier d'Ak Şemseddin, 1055
— de Ayvansarayı, 1048, 1049, 1050
— de Rüstem Paşa, 1230
— de Saint-Démétrios, 712
— de Unkapanı, 344, 1226, 1227, 1231, 1307
— du Tauros. Voir forum Tauri
Querini (Fantin, ou Fantino), 552, 556, 557
Quirino (Antonio), 543
Quirini (Lauro),80, 82, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 632, 634, 636, 958
Qurtubi, 1024

R
Rad, 246
Radu cel Frumos, ou Radu le Beau, 246
Rascie (Serbie du Sud), 655
Rasciens, 827
Recco (Tommaso), 516
René Ier d'Anjou (roi de Naples), 453, 524, 680, 805
République ligure, 515, 521, 537, 576, 590, 647, 689, 779, 805, 806, 807. Voir aussi Gênes
Républiques italiennes, 75, 575, 839. Voir aussi Gênes et Venise
Rhadamanthe, 393, 869
Rhangabé, 420
Rhégion, 319
Rhin, 264
Rhodes, 22, 57, 58, 59, 81, 116, 117, 273, 361, 522, 552, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 577, 595, 605, 635, 716, 749, 784, 785
riviera occidentale, 647, 649, 657, 729, 809
Rizzi, 853
Romains, 26, 100, 107, 115, 116, 118, 119, 120, 121, 124, 125, 130, 132, 135, 136, 140, 142, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 165, 170, 196, 242, 244, 246, 248, 249, 250, 252, 254, 255, 256, 259, 260, 261, 262, 269, 272, 273, 274, 275, 280, 282, 284, 286, 288, 289, 291, 295, 296, 297, 298, 299, 302, 303, 304, 306, 309, 311, 313, 315, 317, 354, 367, 392, 404, 520, 577, 600, 601, 642, 683, 694, 695, 700, 710, 720, 775, 791, 838, 891, 929, 932, 942, 943, 945, 969, 987, 989, 990, 992, 993, 998, 1000, 1001, 1002, 1003, 1017, 1021, 1024, 1110, 1172, 1182, 1183, 1196, 1199, 1209, 1248, 1291, 1292
Romains (d'obédience romaine), 325, 335, 341, 599
Romanie, 237, 368, 383, 457, 467, 538, 543, 550, 647, 667, 668, 713, 735, 740, 815, 998, 1023, 1291, 1307
Rome, 20, 24, 25, 40, 42, 43, 44, 50, 55, 58, 67, 68, 80, 81, 92, 106, 130, 131, 138, 141, 150, 197, 238, 271, 284, 306, 308, 361, 405, 406, 407, 408, 438, 498, 531, 558, 569, 581, 582, 583, 585, 586, 588, 589, 590, 597, 599, 601, 604, 613, 614, 619, 621, 622, 632, 636, 641, 670, 685, 687, 695, 702, 710, 711, 727, 741, 744, 762, 779, 782, 787, 792, 797, 808, 818, 819, 820, 821, 829, 830, 833, 835, 847, 848, 850, 851, 852, 865, 868, 869, 876, 878, 889, 904, 945, 946, 958, 967, 986, 987, 990, 994, 998, 999, 1010, 1018, 1170, 1209, 1210, 1256, 1291, 1294, 1300, 1301, 1308, 1310
Rosso (Gregorio), 664, 665
Rot (Hans), 557
Rot (Peter), 557, 558
Rouen, 1256
Roum (pays de), 196, 1037, 1091, 1131
Roumains, 246, 262
Roumélie, 34, 36, 39, 91, 111, 125, 135, 192, 195, 205, 212, 346, 354, 768, 800, 1027, 1028, 1035, 1070, 1093, 1099, 1106, 1134, 1148, 1238, 1263, 1273, 1277, 1287, 1292, 1303, 1304, 1310, 1312
Roums *(Rum)*, 354, 1032, 1033, 1053, 1112, 1291
Royaume de Grèce, 354
royaume du Bosphore, 1197
Ruhi Çelebi, 1234
Rumeli Hisarı, 37, 44, 45, 46, 93, 94, 106, 120, 123, 235, 254, 269, 355, 444, 462, 465, 466, 468, 615, 689, 701, 738, 764, 947, 968, 1025, 1028, 1068, 1069, 1078, 1079, 1080, 1093, 1140, 1237, 1238, 1239, 1259, 1260, 1261, 1262, 1263, 1264, 1265, 1266, 1267, 1268, 1269, 1270, 1271, 1272, 1273, 1274, 1302, 1306, 1307, 1311, 1312, 1313
Rumeli Kavağı, 1265, 1271
Russes, 214, 399, 403, 442, 581, 989, 996, 1243, 1256
Russie, 131, 238, 467, 468, 579, 580, 581, 582, 586, 588, 589, 596, 640, 787, 1033, 1183, 1300
Rüstem, 1082, 1083, 1095, 1147
Ruthènes, 588, 605, 608, 611, 620, 646

S

Saba, 148, 194
Sacarrera (Joan), 950
Sad Çukuru, 1037
Sadeddin, 90, 1052, 1054, 1157, 1213-1225, 1275, 1311
Safavides (Séfévides), 1087, 1282
Safiye, 1213
Sagimben (Giovanni), 685
Sağır Hamza, 769
Sagonte, 80, 631
Sagoudinos/Sagundino. Voir Sékoundinos
Şahkulu Baba, 96, 1037
Saint-Étienne (fort de), 135
Saint-Jean de Jérusalem (ordre de). Voir Hospitaliers
Saint-Sebald (cimetière), 762
Saint-Sépulcre, 33, 1240
Saint-Théodore (colline de), 1186
Saladin, 33, 631
Salamine, 379, 705
Sâlih Ayyûb, 110
Salomon, 193, 211, 229, 356, 725, 901, 902, 903, 957, 1030, 1031, 1032, 1091, 1093, 1136, 1148, 1286
Salonique. Voir Thessalonique
Salvago (famille), 716
Salvago (Antoniotto), 662
Salvago (Cassano), 659, 662, 665, 668, 671, 673, 854
Salvago (Caterina, fille d'Antoniotto), 854
Salvago (Lumbania, de feu Antoniotto), 668
Salvago (Tommaso), 715
Samarcande, 1033
Samile, 76, 78, 651-656
Samothrace, 58, 59, 321, 1313
Samson, 1203
Samsun. Voir Amissos
San Biagio de la Pagnotta, 585
San Giacomo in Palude, 598
sancakbeyi, 110, 246, 423, 435, 436, 800, 1027, 1070, 1147, 1158, 1166, 1239, 1282, 1292, 1293, 1295, 1304, 1305, 1311, 1312, 1313
Sandys (Georges), 1268
Sanudo (Marino), 841
Sapiencia (Octavio), 1261, 1264, 1271
Saplana (Antoni), 949, 950
Saplana (Joan), 950
Sardes, 365
Sardique, 181
Sarmate, 366
Sarrasins, 430
Saruca (Paşa), 36, 52, 123, 276, 294, 328, 629, 768, 1027, 1094, 1219, 1270, 1310, 1311
Saruhan, 1230
Sarzana, 1308
Satan, 116, 826, 827, 909, 964, 1065, 1121, 1156
satrape. Voir *beylerbeyi* et *sancakbeyi*
Save, 261, 262
Savoie (comte ou duc de), 19, 34, 451, 453, 680
Savoie (Marie de), 451, 452
Scerolath, 438
Schiavo (Giovanni), 716, 724, 1204
Scholarios (Georges, Gennadios II), 31, 42, 43, 56, 65, 66, 67, 68, 106, 132, 136, 140, 234, 243, 318, 401, 462, 583, 615, 685, 686, 687, 688, 690, 693, 702, 771, 824, 831, 865, 869, 873, 875, 881, 891-939, 991, 1017-1022, 1209, 1210, 1236, 1244, 1245, 1246, 1249, 1250, 1251, 1252, 1257, 1300-1301, 1310, 1311
Scipion l'Africain, 305, 636
Scottivolo (Benvenuto), 564
Scutari (Üsküdar), 155, 948, 1306, 1307
Scythes, 1197
Scythie, 995
Sébastopol, 633
Sedd al-Bahr (Seddülbahir), 1274
Şeddad, 1124, 1129
Sédécias (Mathanias)
Şehabeddin Paşa (Hadım, Kula Şahin), 36, 39, 111, 223, 348, 718, 768, 1027, 1085, 1094, 1280, 1312, 1313
Şehzade Hatun, 1059
Sékoundinos (Manuel), 783
Sékoundinos (Nicolas), 83, 108, 172, 312, 595, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789,

790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 803, 1311
Selanik. Voir Thessalonique
Seldjoukides, 15, 17, 32, 347, 696, 1077
Selim Ier, 748, 1087, 1088, 1139, 1213, 1214, 1283
Selim II, 1267
Sélymbria (Silivri), 45, 47, 54, 125, 135, 239, 269, 655, 1183, 1300
Sem, 1034
Semendria. Voir Smederevo
Semerkandi, 352
Şemseddin Abu-l-Sana Ahmed, 1229
Şemseddin Efendi (Kazızade), 1214
Şemseddin Molla (Fenarizade), 1229
Şemsigge Hatun, 1031-1032
Şemsiye (derviches), 1229
Semud, 206
Sénat vénitien, 44, 55, 58, 368, 383, 539, 557, 640, 713, 786, 789
Sénèque, 635
Serbes, 18, 19, 21, 121, 182, 205, 239, 246, 261, 320, 442, 443, 610, 629, 827, 887, 1278, 1296, 1313
Serbie (despote de), 26, 36, 37, 40, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 115, 139, 180, 181, 182, 183, 237, 441, 443, 444, 445, 446, 447, 531, 610, 655, 1079, 1253, 1254, 1288, 1296, 1310
Serrès, 21, 327, 813, 892
Servopoulos (Phrangoulios), 833
Seydişehir, 192
Şeyh Bedreddin. Voir Bedreddin (Şeyh)
Şeyh-Vefazade. Voir Vefazade (Şeyh)
Şeytan burnu. Voir Phonias
Sforza (Francesco, duc de Milan), 541, 741, 830, 833, 977, 1191
Sibiu, 78, 651
Sibylles, 695
Sibylle de Cumes, 695
Sibylle de Tibur, 987, 988, 989, 990
Sibylle Érythrée, 696
Sicile, 48, 75, 375, 479, 577, 704, 998, 999, 1179, 1264
Sickingen (Reynhard von), 762
Sidèrokastron, 327
Siège Apostolique (papauté), 18, 20, 28, 29, 31, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 50, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 69, 75, 77, 81, 82, 84, 130, 131, 133, 141, 149, 150, 238, 271, 284, 308, 335, 380, 393, 467, 468, 521, 536, 539, 549, 551, 552, 557, 570, 572, 575, 576, 577, 578, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 596, 597, 604, 611, 613, 619, 620, 625, 626, 627, 631, 637, 640, 644, 645, 646, 658, 681, 682, 685, 686, 687, 689, 690, 691, 692, 694, 695, 702, 725, 730, 741, 764, 785, 786, 787, 788, 797, 807, 808, 809, 817, 818, 819, 821, 828, 830, 831, 833, 834, 837, 847, 848, 850, 852, 868, 876, 958, 967, 968, 973, 974, 977, 1021, 1169, 1179, 1253, 1254, 1255, 1294, 1297, 1300, 1302, 1308, 1309
Sienne, 581, 784, 788
Siffin, 1057
Sigismond de Luxembourg et de Hongrie, 21, 264, 266, 580, 1296
Sigma, 1012, 1014
Silivri. Voir Sélymbria
Silivri kapı = Porte de Sélymbria. Voir Porte de Pègè / de la Source
Simav, 1139
Simoïs (fleuve), 365
Sinâneddin Paşa, 1052
Sind, 1032, 1033
Sinope, 52, 61, 114, 124, 126, 154, 246, 260, 333, 365, 477, 633, 1212, 1277
Sion, 149, 164, 169, 175, 177, 883, 944, 1016
Sirkeci, 1230
Sitti Mükrime Hatun, 42, 112
Skanderbeg, 40, 43, 57, 59, 1249, 1296, 1304
Skopje (Üsküp), 11, 181, 343, 1245
Skoutari. Voir Scutari
Smederevo (Semendria, Semendire), 60, 182, 610, 1296, 1302, 1304
Smyrne (İzmir), 18, 22, 107, 109, 1010
Socrate, 683
Soderini (Nicolò), 523, 524, 535, 537, 648, 649, 669, 679, 730, 731

Sodome et Gomorrhe, 986, 1002, 1012, 1158, 1162
Soemmern (Henri de), 569, 619, 620, 622
Sofia, 181, 182, 183, 192, 1296, 1302
Söğüt, 347
Sokollu Mehmed Paşa. Voir Mehmed Paşa (Sokollu)
Solakzade, 1226-1235
Soldaia, 633
Soligo (Bartolomeo), 472
Soliman le Magnifique, 221, 442, 1087, 1088, 1282, 1283, 1291
Solon, 365, 869, 874
Sorbolo (Nicolò), 703
Sôsthénion (İstinye ; antique Lasthénion ou Léôsthénion ; Anaplous), 123, 124, 1196
Soudak. Voir Sugdaia
Sozopolis (Sozopol), 633
Spagnolo (Giovanni), 543
Sparte, 328, 1212
Sphrantzès (Georges), 7, 42, 43, 65, 69, 72, 94, 95, 96, 116, 128, 142, 150, 170, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 240, 324, 368, 369, 370, 398, 422, 533, 544, 658, 661, 688, 716, 812, 832, 1071, 1167, 1168, 1169, 1170, 1171, 1175, 1184, 1206, 1208, 1209, 1212, 1246, 1248, 1267, 1300, 1311
Spinola (famille), 657, 662
Spinola (Artale, de feu Nicolò Antonio), 668
Spinola (Battina), 534
Spinola (Carlo), 526
Spinola (Lanfranco de feu Lanfranco, alias Baduino), 665, 673
Spinola (Linora, fille de Valarano), 1298
Spinola (Maria, de feu Cattaneo), 534
Spinola (Nicolosina, épouse Napoleone Vivaldi), 662
Spinola (Stefano, de feu Lanfranco), 665
Spinola (Tommaso, de feu Gaspare), 659, 662, 664, 672, 856
Spinola (Tommaso, de feu Lanfranco), 665, 673
Spiridion (saint évêque), 693
Squarzafica, 524, 537, 576, 647, 680, 805, 806
Stadler (Maximus), 1263
Staphorin, 438
Stefano Magno, 543
Stella (Pietro), 77, 523, 535, 536, 537, 538, 539, 542, 548, 647, 677, 729, 740, 806
Sténites, 311
Stéphane Uroš II Milutin, roi de Serbie, 830
Stochove (Vincent), 1271, 1272
Storlado (Bernardo), 384, 391
Strymôn, 43, 116, 120
Stypès (Léon), 996
Styx, 371
subaşı, 55, 110, 348, 493, 494, 496, 531, 609, 728, 768, 800, 1028, 1085, 1147, 1158, 1165, 1224, 1233, 1249, 1276, 1292, 1293, 1294, 1312
Sugdaia (Soudak), 633
Şükrüllah, 1077
Süleyman Ier, 116, 302, 337
Süleyman (Çelebi, fils de Bayezid Ier), 23, 116, 139, 196, 302, 337
Süleyman (Çelebi Kazasker), 1046
Süleyman Bey (Baltaoğlu), 49, 145, 207, 426, 505, 506, 706, 1111, 1180, 1311
Süleyman Bey (Karışdıran), 55, 179, 219, 313, 348, 531, 768, 1085, 1165, 1224, 1276, 1312
Süleyman Bey, émir zulkadride, 112
Süleyman Şah (ou Sultan Süleyman Şah Gazi Han), grand-père d'Osman Ier, 347, 348, 1024, 1034
Süleymaniye, 221, 227
Sultaniyye (fort), 230, 1261, 1274
Sultanönü, 1295
Sulukule kapı. Voir Porte du Pempton ou Porte de Charisios
Sulumanastır, 1282, 1283
Şüreyh
Sylvestre Ier (pape), 637, 958, 967
Symbolon, 633
Symplégades, 256
Synaxe, 583, 687, 688
Syracuse, 592, 998
Syrianis, 1033
Syrie, 42, 178, 748, 968, 995, 1065, 1197

Syropoulos (Sylvestre), 549, 682, 785
Szeben (Hermanstadt, Sibiu), 651, 655
Szeged. Voir paix de Szeged
T
Tabriz, 827, 1213
Taci Bey, 1139
Tacizade. Voir Cafer Çelebi
Taclu Hanım, 1139
Tafur (Pero), 972
Takiyüddin bin Mehmed, 1214
Tamerlan, 22, 23, 35, 86, 235, 264, 266, 821, 827, 967, 1035, 1217
Tana, 45, 370, 467, 469, 471, 472, 475, 477, 483, 488, 500, 711, 713, 838, 1307
Tanaïs (lac), 141
Tarabya (port de, Thérapeion), 279
Tarnovo, 182
Tarquin le Superbe, 695
Taş Kapısı
Taşeli, 192, 353, 1216
Taşköprüzade, 1045, 1048, 1051, 1052, 1067
Taşköprüzade Halil Efendi, 1067
Tatars, 438, 819, 1010
Taurus, 260, 364, 632
Tcherkesses, 1033
Tégée, 327
Tekfur Sarayı, 139, 471, 490
tekke de Durmuş Dede (Durmuş Dede, couvent de), 1239, 1270
Temaşalık, 1032
Tempè, 366
Ténédos (Bozcaada), 48, 393, 509, 650, 942
Terkoz (Terkos), 1038, 1238
Terlidirek, 1236, 1237
Terre Sainte, 555, 556, 557, 632, 873
Tershane, 1234
Tetaldi (Tedaldi), 91, 96
Tétrapylon, 1012, 1014
Teucres, Troyens (*i.e.* Turcs), 71, 80, 362, 363, 365, 367, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 390, 391, 392, 393, 394, 978
Thabor, 995
Thamoud, 217, 751
Thasos, 55, 58, 59, 314, 315, 321, 1313
Thèbes, 58, 80, 589, 1297
Thémistocle, 309, 869
Théodore de Constantinople, 769
Théodore II Laskaris, 236
Théodoric, 828
Théodose de Chypre, 240
Théodose le Grand, 409
Théodosia de Césarée (sainte), 164, 370, 600
Théodosia de Constantinople (sainte), 164, 370, 600
Théologitès de Candie (Emmanuel), 1254
Théophane continué, 1181
Théotokos (Mère de Dieu), 148, 1197, 1293
Théotokos Hodègètria, 52, 148, 160, 289, 371, 408, 768, 888, 947
Thérapeion. Voir Tarabya (port de)
Thessalie, 327, 366, 827, 849, 1197
Thessalonique (Salonique, Selanik), 21, 25, 28, 114, 196, 325, 387, 388, 438, 771, 784, 887, 941, 1010, 1228, 1240, 1253, 1255, 1281, 1310
Thomaïs (sainte dame), 235
Thrace, 17, 19, 23, 25, 54, 58, 109, 119, 120, 125, 166, 179, 225, 261, 364, 366, 408, 632, 702, 704, 718, 788, 827, 1277, 1303
Thucydide, 71, 242, 269, 309
Thyeste, 643
Tiflis (Tbilissi), 827
Tigre (fleuve), 224, 715
Timur Lenk. Voir Tamerlan
Tintoret (le), 645
Tirant le Blanc, 975
Tire (Tyra, ville d'Anatolie), 1295, 1307
Tirmidhi, 1024
Tisiphone, 394
Tite-Live, 326, 632
Titien (le), 854
Titus, 404, 422, 717
Tocco (dynastie en Épire), 60. Voir Carlo I^er^, Carlo II, Leonardo III
Tocco, Memnone, 854
Tokat (Eudokia), 1311
Toklu Dede. Voir aussi Sainte-Thècle, 1048, 1050

Toledo de Villafranca (Francisco), 1184, 1203
tombeau d'Hellè, 261
Tonzos. voir Tunca, 112
Topkapı Sarayı (Saray-ı cedid, Nouveau Palais), 60, 147, 227, 229, 583, 1046, 1086, 1112, 1224, 1228, 1288
Topkapısı. Voir Porte de Saint-Romain ou Porte du Pempton ou Porte de l'Acropole
Tortzélos (Jean), 370, 585, 586, 1246, 1253, 1255
Tour Bakatourès. Voir Bakatourès
Tour d'Eugène, 143
Tour d'Irène (İrini Kulesi), 166, 660
Tour de Galata, 382
Tour du Kentènarion, 143
Tour du Phare, 713
Tour Noire. Voir Kara Kule
Tour Saint Romain (Sulı Kule Kapısı), 207
Tour Sainte-Croix, 529, 609
Tours d'Anémas, 688
Tours dites de Basile, de Léon et d'Alexis, 1204
Trabzon. Voir Trébizonde
traité de Gallipoli, 22, 23
Trajan, 498
Transoxiane, 1046
Transylvains, 827
Transylvanie, 78, 635, 651, 1302
Trapézountios (Georges, ou Georges de Trébizonde), 829
Traù (Trogir), 713
Trébizonde (empereur de). Voir David II, Jean IV, Manuel III
Trébizonde (galère de), 381, 467, 473, 483, 485, 544, 708
Trébizonde (Trabzon), 46, 121, 126, 141, 246, 365, 467, 578, 579, 633, 788, 1065, 1212, 1277
Trendefile, 1034
Trevisan (Cristina, fille de Marco), 455, 463
Trevisan (Gabriele), 45, 49, 51, 370, 391, 467, 469, 472, 479, 484, 544, 558, 713, 838, 1183
Trevisan (Lodovico), 58, 59
Trevisana, 544
Triandaphyllos, 1034
Triballes, 246, 261, 313, 320, 887
Trieste, 644
Triklinès (Nicolas), 325
Trinité-Saint-Serge, 397, 402
Troade, 406
Tsympè (fort de), 261
Tunca (rivière, Tonzos), 112, 1219
Turahan Bey, 37, 45, 50, 327, 718, 769, 1311
Turcomans, 17, 19, 817, 1035
Turcopolis, 588, 943
Turin, 780
Turkestan, 1032, 1033
Turkmènes akçakoyunlu, 1278
Tursun Bey, 7, 13, 15, 89, 90, 91, 92, 94, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 182, 187-231, 317, 338, 351, 355, 504, 531, 1027, 1078, 1088, 1096, 1100, 1116, 1120, 1124, 1130, 1140, 1146, 1149, 1153, 1154, 1155, 1157, 1158, 1243, 1245, 1259, 1267, 1277, 1278, 1279, 1295, 1305
Tusculum, 588
Tychè, 1192
Tyr, 995, 1031
Tyrannis (ville), 998, 999, 1000
Tzamplakôn (Jean Paléologue), 370
Tzétzès (Jean), 984, 987, 1005

U

Ubaldini (Mainardo), 360
Ubaldini della Carda (Ottaviano), 536
Ulubat. Voir Loupadion
Uludağ, 364
Ulysse, 1186
Ümeyye, 203
Umur Beg d'Aydın, 18
Morbasanus, 18
Umur Beg d'Aydın (Umur Paşa, Morbasanus), 18, 351
Unkapanı. Voir Unkapanı (quartier de)
Unkapanı kapı. Voir Porte Platéa
Urbain (artilleur), 45, 47, 127, 147, 149, 330, 629
Urbain I^er^ (pape), 764
Urbain III (pape), 631

Üsküdar. Voir Scutari
Üsküp (Skopje), 343
Uzun Hasan, 170, 1304
V
Vagserabat, 827
Valachie, 39, 58, 61, 111, 116, 351, 651, 652, 656, 1033, 1302, 1304, 1312
Valaques, 36, 239, 827, 1303
Valence, 631
Valgulio (Carlo), 361
Valide Han, 660
Valla (Lorenzo), 637
Varègues, 196
Varna, 28, 31, 35, 36, 41, 84, 111, 122, 126, 135, 255, 264, 346, 536, 552, 633, 684, 887, 1238, 1296, 1297, 1298, 1302, 1305, 1311
Varna (bataille de), 41, 111, 122, 126, 135, 255, 1298, 1311
Varna (croisade de), 28, 536, 552, 684, 1297
Vassili II (grand duc de Moscou), 580
Vefazade (Şeyh), 229, 1086, 1312
Vegio (Paolo), 665, 675
Veliko Tarnovo, 182
Veliyeddin Ahmed Paşa. Voir Ahmed Paşa (Veliyeddin)
Veliyeddin oğlu. Voir Ahmed Paşa (Veliyeddin)
Venier (Fantina, fille de Bernardo), 456, 463
Venier (Francesco), 581, 850
Venier de Recanati (Giacomo, archevêque de Raguse), 50, 552, 1308
Venise, 16, 17, 20, 37, 41, 43, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 54, 55, 56, 57, 58, 67, 69, 75, 77, 81, 82, 117, 126, 141, 237, 238, 284, 308, 362, 368, 389, 393, 413, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 463, 467, 469, 470, 471, 473, 475, 476, 484, 485, 486, 500, 522, 530, 535, 536, 537, 539, 541, 542, 544, 545, 547, 548, 549, 550, 552, 556, 557, 558, 559, 560, 569, 575, 580, 581, 584, 585, 586, 589, 590, 598, 620, 625, 639, 640, 641, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 670, 677, 678, 679, 688, 689, 701, 703, 711, 714, 729, 732, 740, 749, 783, 785, 786, 788, 802, 803, 807, 812, 814, 821, 833, 945, 946, 947, 1021, 1120, 1173, 1182, 1191, 1252, 1254, 1255, 1256
Vénitiens, 16, 25, 27, 46, 47, 48, 49, 50, 54, 57, 58, 76, 81, 84, 121, 141, 151, 168, 181, 246, 254, 324, 336, 338, 346, 360, 363, 368, 369, 377, 380, 388, 389, 393, 394, 455, 458, 459, 460, 461, 466, 468, 469, 470, 473, 481, 484, 486, 493, 496, 497, 500, 501, 509, 517, 519, 530, 533, 537, 538, 541, 544, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 556, 557, 560, 564, 568, 585, 590, 591, 616, 647, 648, 680, 689, 703, 706, 707, 709, 712, 713, 718, 721, 726, 727, 729, 730, 731, 749, 763, 784, 786, 808, 811, 812, 814, 815, 838, 839, 840, 841, 848, 877, 942, 959, 977, 1170, 1185, 1186, 1198, 1207, 1208, 1244, 1252, 1254, 1274, 1297, 1299, 1301, 1307, 1308
Vénus, 202, 215, 366, 722, 1128
Veronese (Guarino), 359, 361, 369
Vespasien, 717
vice-baile, 360, 368, 812, 815, 1252, 1254, 1301
Vicence, 369, 649, 714
Vieille Phocée (Eski Foça), 58, 622, 881
Vierge Marie, 823, 962, 1159, 1197
Vieux Palais, 57, 221, 229, 311, 1086
Vılkoğlu, 353, 357
Villamarina (amiral), 575
ville d'Hadrien. Voir Andrinople
ville des Pélasges, 369, 375, 389
Virgile, 362, 794
Visconti (Filippo Maria), 451, 452
Vivaldi (Demetrio), 819
Vivaldi (Ilario), 534
Vivaldi (Napoleone), 662
Vlad III Dracul l'Empaleur (Vlad Tepeş), 58, 61, 116, 246
Vladislas Ier (Ladislas III comme roi de Pologne). Voir aussi Ladislas Ier de Hongrie
Vladislav II, 58, 116
Vlanga (Blanka, Langa, Volanga), 29, 35, 157, 499

Vlorë (Avlonya), 797
Voïvodine, 181
Volanga. Voir Vlanga
W
Wratislav IX (de Poméranie), 556
Wenczel (Oswald), 651
Wenner de Krailshem (Adam), 1263
Wits (Lambert), 1265
Wolfenbüttel, 563, 565
Worms, 762, 763
Wratislaw (Wenceslas), 1261, 1264-1270
X
Xanthe (fleuve), 365
Xénôn du Kral, 160, 830, 831
Xèrolophos, 988, 992, 1009, 1010, 1208
Xerxès Ier, 70, 145, 147, 288, 363, 379, 592, 704, 705, 967
Xylokerkos, 51, 139, 156, 490, 591, 712, 765, 992, 1012, 1014
Xyloporta. Voir Porte Xylinè / de Bois
Y
Ya Vadud Sultan, 1236, 1237
Yahşi Fakih, 343
Yakub Paşa. Voir Iacopo de Gaëte
Yanko bin Madyan, 1026, 1032, 1033, 1034
Yathrib. voir Médine
Yazid Ier bin Muawiyya, 34, 1047, 1050, 1056, 1057, 1090
Yazıcıoğlu Ali. Voir Ali (Yazıcıoğlu)
Yedikule (fort de, château des Sept-Tours), 73, 231, 317, 473, 1086, 1124, 1248
Yémen, 1082
Yenimevlevihanekapı. Voir Porte de Résion / Région ou de Myriandros / Polyandros
Yenişehir. Voir Mélagina
Yenişehir (traité de), 40, 112
Yıldırım Bayezid. Voir Bayezid Ier
Yoros Kale, 1265
Yörük, 1035
Ys, 987
Yunan (Ioniens), 354
Yunus Bey, 57, 248, 768
Z
Zaccaria (Angelo), 49, 381, 663, 840, 841, 844
Zaganos Paşa, 36, 44, 50, 52, 54, 60, 123, 167, 205, 275, 294, 296, 303, 316, 321, 328, 331, 339, 426, 499, 514, 518, 528, 718, 719, 768, 855, 1094, 1157, 1170, 1190, 1221, 1269, 1304, 1312
Zâhir Jaqmaq, 239
Zal, 1147
Zanzibar, 1033
Zara, 714
Zeus Ammon, 366
Zeyn al-Arab, 1024
Zeyneddin, 1045, 1312
Zeyniye (derviches), 1234
Zeynuddin Hafi, 1233
Zeytunluk, 1224
Zindankapı. Voir Porte de Saint-Jean
Zindani Şeih (Zindani Abdürrauf Samedani), 42, 112
Zorobabel, 985, 986, 988
Zulkadr, 42
Zygomalas (Théodose), 771, 773

CARTES

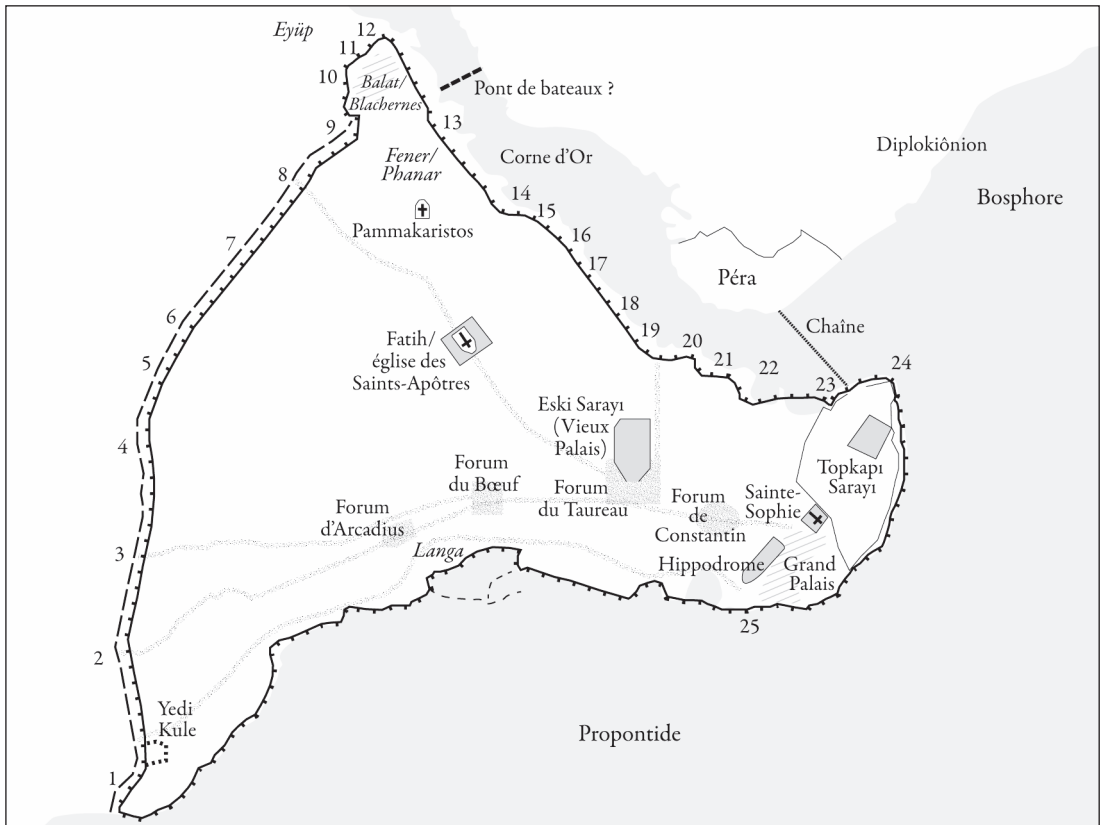
La Méditerranée orientale

1394

Constantinople 1453

Les détroits
mer Noire
Edirne/Andrinople
Maritza
Bosphore
Çorlu
Tekirdağ/Rhodosto
Constantinople
İzmit/Nicomédie
Thessalonique
Enez/Ainos
mer de Marmara
THASOS
SAMOTHRACE
Dardanelles
Gallipoli
İznik/Nicée
Mt Athos
IMBROS
Lapseki/Lampsaque
Bursa/Pruse
Seddülbahr
Kumkale
LEMNOS
TÉNÉDOS/
BOZCADA
mer Égée
LESBOS/MYTILÈNE
50 km

Constantinople/
Istanbul



Repérage des portes de Constantinople

Les noms grecs et latins des portes de Constantinople en usage à la fin du Moyen Âge étaient complexes (plusieurs noms pour une même porte, plusieurs portes sous un même nom) et surtout sont sortis de l'usage, remplacés peu à peu par des noms turcs qui parfois les transcrivent, parfois sont des créations indépendantes. Les études érudites n'ayant jamais pu aboutir à un système unanime, nous présentons ici les identifications les plus courantes à travers trois listes des portes. L'hypothèse récemment proposée par N. Asutay-Effenberger revient à décaler d'une unité les portes de la moitié nord de la muraille théodosienne. Le lecteur doit être conscient que ces identifications sont inégalement assurées : par exemple, aucun doute n'est possible sur la Porte Dorée, tandis que l'identification de la Kaligaria à l'actuelle Eğrikapı est raisonnable, mais pas totalement sûre.

La petite poterne appelée Kerkoporta chez Doukas n'a jamais pu être localisée avec certitude ; il est possible que plusieurs portes se soient appelées Saint-Jean, sans que les auteurs prennent soin de les distinguer ; des trois Portes impériales mentionnées dans les textes, celle citée par Doukas correspondrait au n° 18.

	Noms turcs encore en usage	Identifications des noms grecs selon R. Janin	Identifications des noms grecs selon N. Asutay-Effenberger
1	Altınkapı	Porte Dorée/Porte d'Or/Chryséa	Porte Dorée/Porte d'Or/Chryséa
2	Belgradkapı	Porte du Xylokerkos (Ventura)	Porte du Xylokerkos (Ventura)
3	Silivrikapı	Porte de la Source/Pègè	Porte de la Source/Pègè
4	Yenimevlevihanekapı	Porte de Région/Résion (de Myriandros, de Polyandros)	Porte de Région/Résion (de Myriandros, de Polyandros)
5	murée, anonyme	murée, anonyme	Porte Saint-Romain (de Romanos, du divin Romain)
6	Topkapı	Porte Saint-Romain (de Romanos, du divin Romain)	Porte du Pempton
7	Sulukulekapı	Porte du Pempton	Porte de Charisios (Charsos)
8	Edirnekapı	Porte de Charisios (Charsos)	Porte Saint-Jean
9	anonyme ?	Porte impériale/Basilikè/ Palatine/du *basileus*	Porte impériale/Basilikè/ Palatine/du *basileus*
10	Eğrikapı	Porte de Kaligaria	Porte de Kaligaria
11	anonyme ?	Porte des Blachernes	Porte des Blachernes
12	rasée en 1868	Xyloporta, Porte Xylinè, Porte de Bois	Xyloporta, Porte Xylinè, Porte de Bois
13	Balatkapı	Porte du Kynégos (*porta Chinigo*, peut-être Porte Saint-Jean)	Porte du Kynégos (*porta Chinigo*, peut-être Porte Saint-Jean)
14	Fenerkapı	Porte du Phare, du Phanarion	Porte du Phare, du Phanarion
15	Petrikapı	Porte du Pétrion	Porte du Pétrion
16	Ayakapı	Porte de Sainte-Théodosie	Porte de Sainte-Théodosie
17	Cibalikapı/Ispigaskapı	Porte des Puits *(eis pègas)*	Porte des Puits *(eis pègas)*
18	Unkapanıkapı	Porte de la Platéa	Porte de la Platéa
19	Odunkapı	Porte des Drongaires	Porte des Drongaires
20	Zindankapı	Porte Saint-Jean	Porte Saint-Jean
21	Bahkpazarikapı	Porte du Pérama	Porte du Pérama
22	Bahçekapı	Porte du Néôrion, Belle Porte	Porte du Néôrion, Belle Porte
23	anonyme ?	Porte d'Eugénios	Porte d'Eugénios
24	Topkapı	Porte Sainte-Barbara/Saint-Dèmètrios	Porte Sainte-Barbara/Saint-Dèmètrios
25	Çatladıkapı	Porte du Boukoléôn	Porte du Boukoléôn

Table des matières

Avant-propos (V. Déroche et N. Vatin) 5
Note sur les transcriptions 11
Introduction générale (G. Saint-Guillain et N. Vatin) 13
Chronologie 39
Présentation des textes grecs et slaves (M.-H. Blanchet) 63
Présentation des textes occidentaux
(C. Gadrat-Ouerfelli et M.-H. Blanchet) 75
Présentation des auteurs ottomans traitant
de la conquête d'Istanbul (N. Vatin) 85

Section I : Historiens. Les récits de référence

Doukas, *Histoire turcobyzantine*
(traduction et introduction de B. Flusin, notes de G. Saint-Guillain) 105
Tursun Bey, *Tarih-i Ebu-l-feth*
(traduction, introduction et notes de N. Vatin) 187
Sphrantzès, *Chronikon* (traduction, introduction et notes de V. Déroche) 233
Kritoboulos, *Histoires* (traduction, introduction et notes de V. Déroche) 241
Laonikos Chalkokondylès, *Démonstrations historiques*
(traduction, introduction et notes d'A. Papaconstantinou) 323
Aşıkpaşazade, *Tevarih-i al-i Osman*
(traduction, introduction et notes de N. Vatin) 343
Enveri, *Düsturname* (traduction, introduction et notes de N. Vatin) 351
Ubertino Posculo, *Constantinopolis* (traduction de V. Déroche,
introduction et notes de V. Déroche et T. Ganchou) 359

Nestor Iskander, *Histoire de la prise de Constantinople par les Turcs* (traduction, introduction et notes de F. Mouchard) 397
Constantin Mihailović, *Mémoires d'un janissaire* (traduction de C. Zaremba, introduction et notes de M.-H. Blanchet) 441

Section II : Lettres et documents

Pietro Campofregoso, *Lettre au duc de Savoie* – Gênes, le 6 octobre 1451 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 451
Nicolò Barbaro, *Journal du siège de Constantinople* (traduction, introduction et notes d'A. Sopracasa) 455
Lettre d'Ak Şemseddin à Mehmed II (traduction, introduction et notes de N. Vatin) 503
Lorenzo Calvi, notaire, *Inventaire des biens d'Antonello da Siracusa* – entre l'île de Marmara et Gallipoli, le 31 mai 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 509
Mehmed II, *Privilèges octroyés aux habitants de Péra/Galata* – Constantinople, le 1er juin 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 513
Angelo Giovanni Lomellino, podestat de Péra, *Lettre à Antonio Lomellino* – Péra, le 26 juin 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 519
Battista di Franchi et Pietro Stella, *Lettre à Pietro Campofregoso* – Venise, le 29 juin 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 535
Giovanni Capello, *Lettre à Alberto Dolceto* – Venise, le 30 juin 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 541
Noble vénitien anonyme, *Lettre à Borso d'Este* – Venise, le 30 juin 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 547
Chevaliers de Rhodes (Jean de Lastic), *Lettre à Frédéric II de Brandebourg* – Rhodes, le 30 juin 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli et T. Ganchou, introduction et notes de T. Ganchou) 555
Benvenuto, consul d'Ancône, *Rapport sur le siège de Constantinople* – Ancône ? *ca* juin 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli et T. Ganchou, introduction et notes de T. Ganchou) 563

Frère Girolamo de' Stufi de Florence (OFM), *Lettre au cardinal Domenico Capranica* – Candie, le 5 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 569
Alphonse V d'Aragon, *Lettre au pape Nicolas V* – Naples, le 6 juillet 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 575
Isidore de Kiev, *Lettre au cardinal Bessarion* – Candie, le 6 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 579
Isidore de Kiev, *Première lettre au pape Nicolas V* – Candie, le 6 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 597
Isidore de Kiev, *Lettre au cardinal Domenico Capranica* – Candie, *ca* 6 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 603
Isidore de Kiev, *Lettre à tous les fidèles* – Candie, le 8 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 607
Isidore de Kiev, *Deuxième lettre au pape Nicolas V* – Candie, le 15 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 613
Familier d'Isidore de Kiev (Francesco Griffolini d'Arezzo), *Lettre au cardinal Domenico Capranica* – Candie, le 15 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 619
Lauro Quirini, *Lettre au pape Nicolas V* – Candie, 15 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou et C. Gadrat-Ouerfelli) 625
Isidore de Kiev, *Lettre au doge de Venise Francesco Foscari* – Candie, le 26 juillet 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli et T. Ganchou, introduction et notes de T. Ganchou) 639
Pietro Campofregoso, *Lettre aux officiers de la Riviera occidentale* – Gênes, le 29 juillet 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 647
Samile et un autre évêque anonyme, *Lettre à la municipalité de Hermannstadt* – 6 août 1453 (traduction, introduction et notes de J.-P. Grélois) 651

Lorenzo Calvi, *Témoignage à propos d'un prêt à Constantin XI pour la défense de Constantinople* – Péra, le 7 août 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 657
Lorenzo Calvi, *Procuration d'Angelo Giovanni Lomellino, ex-podestat, et de Pietro Gravago,* Prôtogéros *de Péra* – Péra, le 8 août 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 667
Giacomo Bracelli, *Lettre à Cipriano de' Mari* – Gênes, le 16 août 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 677
Leonardo de Chio, *Lettre au pape Nicolas V* – Chio, le 16 août 1453 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli revue par V. Déroche et G. Saint-Guillain, introduction de T. Ganchou, notes de T. Ganchou et G. Saint-Guillain) 681
Pietro Campofregoso, *Lettre à Galeazzo Giustiniani Longo* – Gênes, le 1er septembre 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 729
Franco Giustiniani, *Lettre au doge Pietro Campofregoso et au Conseil des Anciens* – Chio, les 1er et 27 septembre 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 735
Nicolas V, *Bulle en faveur de Girolamo de Milan, vicaire général des franciscains* – Rome, le 8 octobre 1453 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 741
Fetihname *adressé par Mehmed II au sultan mamelouk* (traduction de B. Marino, introduction et notes de N. Vatin) 745
Lettre des clercs de Gallipoli à l'archonte Nicolas Isidôros – Gallipoli, juillet/décembre 1453 (traduction de J. Darrouzès, introduction et notes de M.-H. Blanchet) 755
Thomas Éparque et Georges Diplovatatzès, *Récit sur la prise de Constantinople – ca* 1453-1455 (traduction, introduction et notes de J.-P. Grélois) 761
Matthieu Kamariôtès, *Récit pitoyable de la prise de Constantinople* (traduction, introduction et notes de V. Déroche) 771
Isidore de Kiev, *Lettre au duc de Bourgogne Philippe le Bon* – Rome, le 22 février 1454 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 779
Nicolas Sékoundinos, *Discours à Alphonse V d'Aragon* – Naples, le 25 janvier 1454 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou) 783

Pietro Campofregoso, *Lettre à Charles VII* – Gênes, le 23 mars 1454 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 805
Battista Gritti, *Sauf-conduit en faveur de Michel Cantacuzène et de Laskaris Kanabès* – Péra, le 15 mai 1454 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 811
Giacomo Campora, évêque de Caffa (OP), *Discours au roi Ladislas V de Hongrie* – Buda, *ca* décembre 1455 (traduction de C. Gadrat-Ouerfelli, introduction et notes de T. Ganchou et C. Gadrat-Ouerfelli) 817
Isidore de Kiev, *Lettre au duc de Milan en faveur de Jean Argyropoulos* – Rome, le 30 mars 1456 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 829
Antonio Fazio, *Témoignage d'Angelo Giovanni Lomellino sur le traître Nicolò Pagliuzzo* – Gênes, le 1er avril 1457 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 837
Manuel Paléologue Iagaris, *Supplique à Calixte III* – Rome, le 20 juin 1457 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 847
Babilano Pallavicino Gentile, *Supplique à la Commune de Gênes* – Gênes, le 26 février 1468 (traduction, introduction et notes de T. Ganchou) 853

Section III : Monodies et lamentations

Andronic Kallistos, *Monodie sur Constantinople l'infortunée* (traduction, introduction et notes de V. Déroche) 865
Jean Eugénikos, *Monodie sur la prise de Constantinople* (traduction, introduction et notes de V. Déroche) 881
Georges Gennadios Scholarios, *Lamentations* (introduction de M.-H. Blanchet ; traduction et notes de la *Lettre sur la prise de Constantinople* de M.-H. Congourdeau ; traduction et notes de la *Lamentation* de M.-H. Blanchet) 891
Les thrènes anonymes sur la chute de Constantinople (traduction, introduction et notes de V. Déroche) 941
Poèmes catalans sur la chute de Constantinople (traduction et notes de J.-M. Barberà, introduction de V. Déroche et T. Ganchou) 949

Section IV : Prophéties, apocalypses et textes mystiques

Textes apocalyptiques annonçant la chute de Constantinople
(traduction, introduction et notes de M.-H. Congourdeau) 983
Oruç, *Tevarih-i al-i Osman*
(traduction, introduction et notes de N. Vatin) 1025
Vilayetname *d'Otman Baba*
(traduction, introduction et notes de N. Vatin) 1035
Menakıbname *d'Ak Şemseddin*
(traduction, introduction et notes de N. Vatin) 1045

Section V : Après la bataille. De l'histoire à la légende

Karamani Mehmed Paşa, *Tevarihü-s-selatini-l-osmaniyye*
(traduction de M. Espéronnier, introduction et notes de N. Vatin) 1063
Kıvami, *Fetihname-i Sultan Mehmed*
(traduction de J. Dumas et G. Işıksel,
introduction et notes de N. Vatin) 1067
Neşri, *Kitab-ı Cihannüma*
(traduction de F. Hitzel, introduction et notes de N. Vatin) 1077
İbn Kemal, *Tevarih-i al-i Osman*
(traduction, introduction et notes de N. Vatin) 1087
Tacizade Cafer Çelebi, *Mahruse-i İstanbul fetihnamesi*
(traduction, introduction et notes de N. Vatin) 1139
Pseudo-Sphrantzès (Makarios Mélissènos), *Chronique*
(traduction, introduction et notes de M.-H. Blanchet) 1167
Hoca Sadeddin, *Tacü-t-tevarih*
(traduction d'A. Galland transcrite par A. Berthier,
introduction et notes de N. Vatin) 1213
Michel Balivet : *Entre mythe et histoire.*
Les narrations tardives de la conquête d'Istanbul,
d'après trois auteurs ottomans du XVII^e siècle :
Solakzade (mort en 1657), Evliya Çelebi
(mort vers 1683), Müneccimbaşı (mort en 1702) 1227

Épilogues

Nicolas Vatin : *Le sort des vaincus* 1243
Elisabetta Borromeo : *Rumeli Hisarı et les voyageurs occidentaux (1498-1644)* 1259
Nicolas Vatin : *Redonner vie à la Ville : Istanbul cité islamique et capitale d'empire* 1275

*

Glossaire 1285
Biographies des principaux personnages cités dans les textes 1295
Bibliographie 1315
Index 1353
Cartes 1393
Carte 1 : La Méditerranée orientale 1394
Carte 2 : Les Détroits 1395
Carte 3 : Constantinople/Istanbul 1396
Liste des participants à ce volume 1405

Liste des participants à ce volume

Michel Balivet
Jean-Marie Barberà
Annie Berthier
Marie-Hélène Blanchet
Elisabetta Borromeo
Marie-Hélène Congourdeau
Jean Darrouzès
Vincent Déroche
Juliette Dumas
Maryta Espéronnier
Bernard Flusin
Christine Gadrat-Ouerfelli
Thierry Ganchou
Jean-Pierre Grélois
Frédéric Hitzel
Güneş Işıksel
Brigitte Marino
Florent Mouchard
Arietta Papaconstantinou
Guillaume Saint-Guillain
Alessio Sopracasa
Nicolas Vatin
Charles Zaremba

Achevé d'imprimer en avril 2016
sur les Presses de Normandie Roto
à Alençon (61)

Imprimé en France

N° d'impression :

Dépôt légal avril 2016

CONSTANTINOPLE
1453

À l'aube du 29 mai 1453, après un siège spectaculaire de presque deux mois, les troupes du sultan ottoman Mehmed II entraient dans Constantinople, mettant fin à l'empire millénaire de Byzance. Un monde basculait, et Constantinople devint capitale ottomane.

L'événement fit à l'époque grande impression et fut par la suite surchargé de significations dans l'histoire universelle : on y voyait notamment, avec la consécration de la puissance ottomane, la fin du Moyen Âge et les débuts de l'époque moderne.

Ce livre remet en perspective ce moment catalyseur, et de la façon la plus vivante qui soit : par les textes. Pour la première fois en français, il rassemble les sources grecques, ottomanes et occidentales, mises en contexte et éclairées à la lumière des derniers états de la recherche. Elles témoignent ensemble de la bataille, de ses suites immédiates et de sa postérité à plus long terme, jusque dans ses dimensions légendaires.

À partir des points de vue les plus divers, ces textes de ton, de nature et d'origine très différents dévoilent ainsi toute la complexité de l'événement : une invitation à en repenser le sens.

Textes rassemblés, présentés et traduits sous la direction de Vincent Déroche (Directeur de recherche au CNRS) et Nicolas Vatin (Directeur de recherche au CNRS et Directeur d'études à la IV^e^ section de l'École pratique des Hautes Études), avec le concours de Marie-Hélène Blanchet (Chargée de recherche au CNRS), Elisabetta Borromeo (Ingénieur d'études au CNRS), Thierry Ganchou (Ingénieur d'études au CNRS) et Guillaume Saint-Guillain (Maître de conférences en histoire médiévale à l'université de Picardie).

ISBN : 979-1092011-296

45 €

9 791092 011296

Graphisme : Mily Cabrol